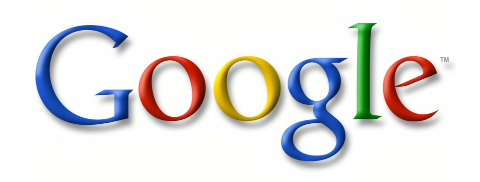
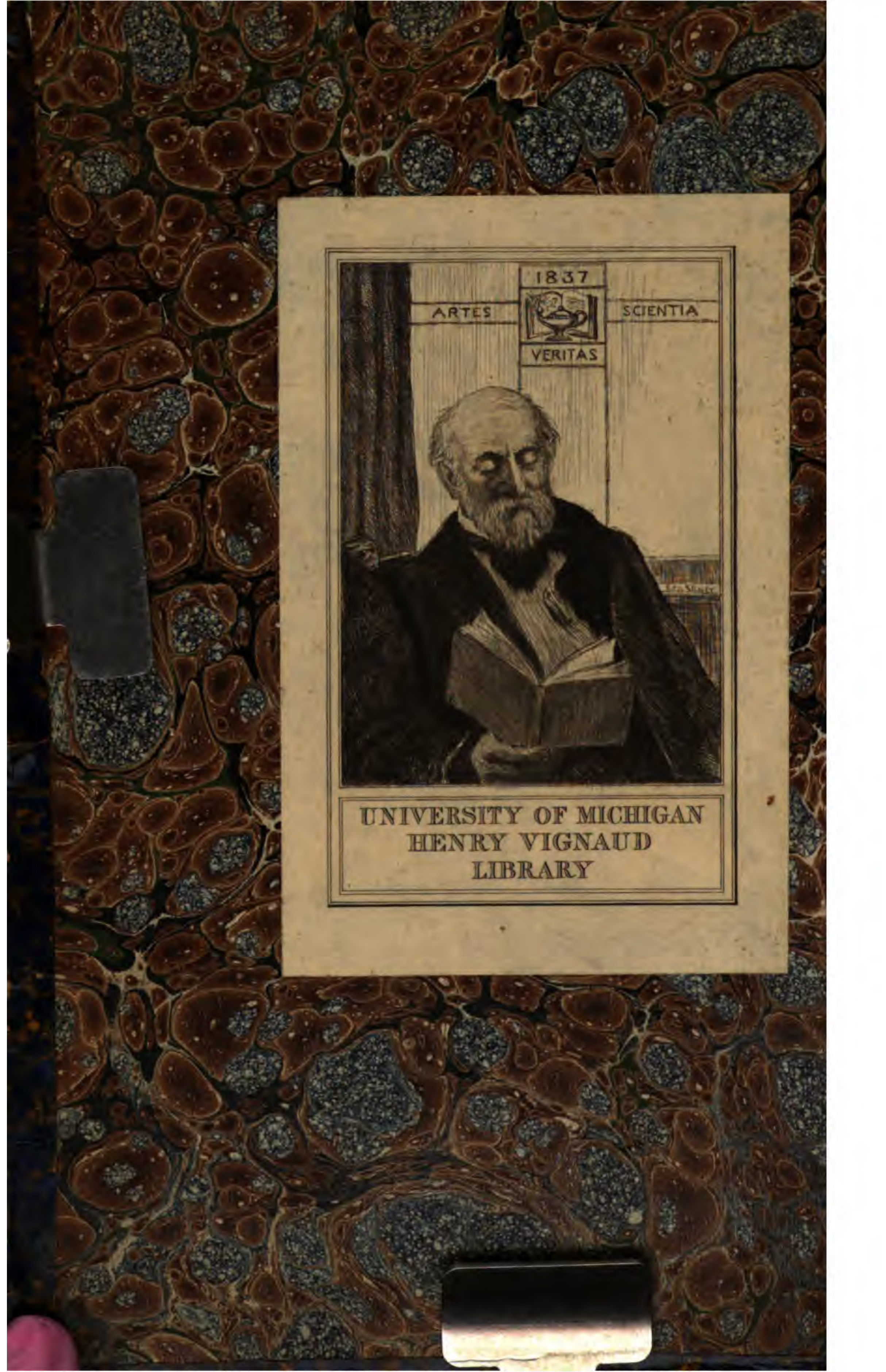
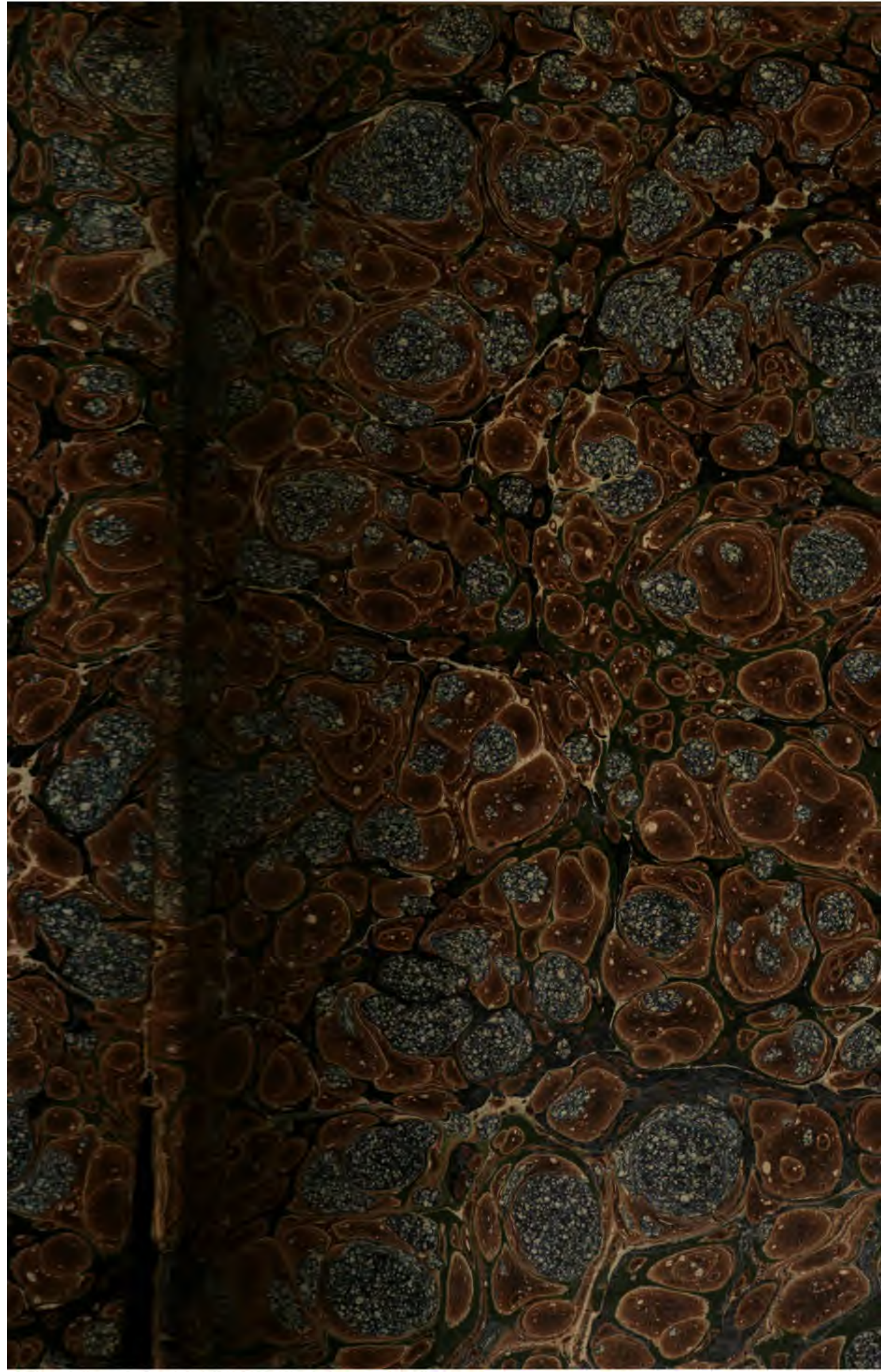

Google




1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY



PANTHÉON LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE GRECQUE.

HISTOIRE.

Imprimerie d'ADOLPHE EVERAT et Ce,
Rue du Cadran, n. 16.

CHOIX

DES

HISTORIENS GRECS.

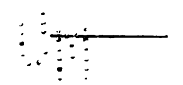
CHOIX

DES

HISTORIENS GRECS

AVEC NOTICES BIOGRAPHIQUES

PAR J.-A.-C. BUCHON.



HÉRODOTE : — *HISTOIRE;* — *VIE D'HOMÈRE.*
CTÉSIAS : — *HISTOIRE DE PERSE;* — *HISTOIRE DE L'INDE.*
ARRIEN : — *EXPÉDITIONS D'ALEXANDRE.*

SUIVIS

DE L'ESSAI SUR LA CHRONOLOGIE D'HÉRODOTE ET DU CANON CHRONOLOGIQUE DE LARCHER.

AVEC UNE CARTE DES EXPÉDITIONS D'ALEXANDRE,
SERVANT A L'ÉCLAIRCISSEMENT DE LA GÉOGRAPHIE DE L'ASIE.

PARIS.

A. DESREZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE SAINT-GEORGES, N° 11.

1837.

AU

BARON CHARLES DUPIN,

MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS,

EX-MINISTRE DE LA MARINE.

MON CHER AMI,

Dans vos jours de jeunesse et d'enthousiasme, dans ces jours où l'âme s'élance avec bonheur vers les idées les plus illimitées d'amélioration sociale, où tout nous paraît possible et facile sur la voie du bien, parce que nous sentons en nous-mêmes la force de nous sacrifier à nos semblables, à cette époque de rêves généreux qui n'ont pas encore leur réveil, il vous fut donné de pouvoir déjà vous mêler à la vie réelle et de consacrer vos jeunes lumières à ranimer et à féconder les lumières endormies des autres. Détaché avec quelques officiers de notre armée sur le sol grec des îles ioniennes, au moment de la première vigueur de l'Empire, vous vous inspiriez à la fois des antiques souvenirs de la liberté grecque et des hauts faits récents de notre nation, et vous appeliez la Grèce à de nouvelles destinées. « Après vingt siècles, disiez-vous dans la séance d'inauguration de l'Académie ionienne, le 17 juillet 1808, après vingt siècles de sommeil, le génie de la Grèce sortira de sa léthargie, et secouera la poussière qui l'ensevelissait; il reprendra la vie au milieu des ruines et des débris relevés par une main restauratrice. Par l'illusion de son réveil, il croira reconnaître ses premiers favoris dans la génération de leurs arrière-neveux; il leur prodiguera les mêmes faveurs. »

Et ce n'était point par des emprunts factices, dérobés à nos propres conquêtes politiques, ni par des rêves de jeune homme, que vous provoquiez la régénération des peuples de la Grèce. La science fut toujours pour vous un culte, et c'était à la lueur de la science que vous leur demandiez de se guider.

« Nous aimons les sciences, leur disiez-vous, parce que leur étude fait le charme de l'existence; parce qu'elles agrandissent nos pensées et les purgent de leurs erreurs : nous les cultivons surtout parce qu'elles sont nécessaires à la société. »

Vous vouliez donc que la science fût assise à la base de cette nouvelle civilisation. L'éducation publique, qui fait de nous des hommes et des citoyens; l'industrie, qui donne un emploi fructueux à nos forces; l'agriculture, qui nous assure un honorable repos après une vie agitée : telles étaient les premières sciences et les premiers travaux auxquels vous leur conseilliez de se livrer sans cesse et sans découragement. Vous-même, vous les encouragiez par votre propre exemple à l'étude de leurs grands modèles antiques. C'est sur le sol même de la Grèce que vous cherchiez à faire passer dans notre langue les mâles et sévères beautés du grand orateur grec. Votre traduction de Démosthènes, qui a mérité les suffrages d'un de nos plus habiles critiques, Paul-Louis Cour-

rier, était un service rendu aux deux pays. Quelques années de cette existence régénérée par l'étude des sciences, des lettres et des arts, telle que vous la présentiez aux Grecs, et l'exemple du bonheur dont auraient joui les îles ioniennes ne pouvait manquer de réagir sur les peuplades voisines dans toute l'étendue de l'ancienne Grèce. Alors, par la force d'impulsion dont était doué notre empire, il est aisé de prévoir la destinée à laquelle se serait promptement élevé ce beau pays. Son affranchissement, que vous aviez déjà prévu, ne devait cependant être retardé que de peu d'années, pour leur coûter plus de sang et pour être amoindri.

Les Français partirent, et il ne fut plus question d'améliorations intérieures, prélude d'améliorations plus vastes. L'Académie ionienne, fondée surtout par votre activité pour guider les travaux et les récompenser, les cours publics de mathématiques, de physique, de médecine, de jurisprudence, de littérature grecque, les prix olympiadiques, conçus et proposés par vous, tout disparut à l'aspect des premières bandes russes.

De retour dans vos foyers, après le tumulte des guerres, vous avez consacré au service de votre patrie, à l'intérieur, cette activité éclairée que vous employiez hors de son sein pour son utilité comme pour celle des provinces soumises. Là où surgissait une découverte scientifique ou une meilleure application de la science, vous vous empressiez d'aller l'étudier, pour offrir ensuite le résultat de vos recherches à la méditation de vos compatriotes. C'est ainsi que je vous ai vu visiter avec une infatigable persévérance les ports, les arsenaux, les canaux, et tous les établissements industriels de l'Écosse, de l'Irlande et de l'Angleterre; étudier les grands ouvrages d'art, les administrations et les institutions des trois royaumes; et montrer partout le mal à fuir, le bien à imiter. Je vous accompagnais de tout mon intérêt dans ces savantes explorations. J'aimais cette ténacité de caractère qui vous faisait poursuivre une vérité, sans reculer devant les préjugés de vos amis ou l'opposition de vos ennemis; j'estimais ce dévouement de tous les instants à la science, et mon amitié vous applaudissait lorsque, sans faiblir vous-même dans les mauvais temps de la restauration, vous arrachiez au plus indolent et au plus rétrograde de tous nos ministres la concession de ces écoles populaires libres qui, en apprenant au peuple à se rendre un compte exact de sa force, lui enseignaient en même temps à la régler et à la moraliser. Toutes les villes de France se couvrirent à votre voix d'écoles industrielles; ces services sont trop récents pour être oubliés de vos compatriotes. J'ai été étonné moi-même, en parcourant la France sous un ministère ami des idées généreuses, sous le ministère Martignac, de trouver à quelle profondeur le champ avait été ensemencé par vous: ce fut une satisfaction réelle pour moi de confondre mes efforts avec ceux d'un ami tel que vous. En tout temps, dans toute occasion, je vous ai connu dévoué avant tout à la science et à votre patrie. Même dans les courts instants de votre ministère, où mon amitié vous engageait à faire front avec fermeté contre tous les obstacles, les intérêts permanents de la science obtinrent du moins une conquête sur les préoccupations journalières de la politique, et vous laissâtes pour souvenir de votre passage la création de deux prix importants, conçus et fondés pendant votre courte administration.

C'est au nom de ces premiers efforts en faveur de la Grèce, au nom de votre traduction du plus grand des orateurs anciens, au nom des services rendus pendant toute votre vie à la science et aux lettres, au nom de notre amitié commune qui vivra autant que nous deux, que je vous prie d'accepter l'hommage de ce volume, le premier de la collection des grands historiens de la Grèce.

Votre ami,

Paris, 20 mars 1837. J.-A.-C. Buchon.

NOTICES LITTÉRAIRES.

HÉRODOTE,

Né à Halicarnasse en 484 avant J. C. — Mort à Sybaris vers 405.

Hécatée de Milet avait écrit son histoire d'Asie, Xanthus son histoire de Lydie, Hellanicus de Lesbos et Chacon de Lampsaque leurs histoires de Perse, quelque temps avant la naissance d'Hérodote. Mais l'histoire avait encore l'allure incertaine et vagabonde de la chronique, et la langue de la prose elle-même n'était qu'une poésie brisée et imparfaite. Ce n'était que plus tard que Lysias lui devait imposer la forme régulière de la période. Hérodote naissait l'an 484 avant notre ère, lorsque Hécatée mourut. Il trouva dans sa famille l'exemple de l'amour des lettres, et put comprendre de bonne heure la gloire réservée à ceux qui les cultivaient. Un de ses oncles, Panyasis, était un poëte distingué, et les critiques anciens le placent immédiatement après Homère. Il ne nous est rien resté de ses deux poëmes, l'un en neuf mille vers sur Hercule, l'autre en sept mille sur Codrus, Nélée et la colonie ionienne; mais les suffrages des anciens attestent la haute réputation dont il jouissait, et cet éclat d'un membre de sa famille put éveiller la noble ambition d'Hérodote. Dès ses plus jeunes années, Hérodote paraît avoir conçu le projet de chroniser les hauts faits de sa nation. Mais alors, comme à l'époque où écrivit Froissart, les monuments écrits offraient bien peu de ressources; c'était dans les relations orales, dans les inscriptions, les usages religieux, les généalogies des familles, les archives, qu'il fallait rechercher les faits; et dans l'absence de cartes et de documents géographiques un peu certains, il fallait aller soi-même visiter les lieux qu'on se proposait de décrire. Hérodote se décida donc à entreprendre un voyage. Il visita d'abord la Grèce; de Grèce il se rendit en Égypte, parcourant les villes les plus célèbres. Memphis, Héliopolis, Thèbes, et s'entretenant avec les prêtres d'Égypte, il se rendit en Lybie, dans la Cyrénaïque et très-probablement jusque dans Carthage, pour revenir de là en Égypte et passer à Tyr. Après un court séjour à Tyr, il visita la Palestine, et se rendit à Babylone, qui était alors la ville la plus magnifique du monde. La Colchide fut le dernier pays de l'Asie qu'il parcourut. De la Colchide il passa chez les Scythes et chez les Gètes; de là en Thrace; de la Thrace en Macédoine; et il revint enfin en Grèce par l'Épire.

De retour à Halicarnasse, il trouva sa patrie soumise à une tyrannie dont sa famille avait été la première victime. Son oncle Panyasis avait été mis à mort par le tyran Lygdamis. Ami de la liberté, Hérodote préféra émigrer plutôt que de se soumettre à l'opprobre d'une tyrannie qui pesait sur ses concitoyens, et il chercha un asile dans la douce retraite de Samos. Là il commença à mettre en ordre les riches matériaux qu'il avait amassés dans ses voyages. Il traça sans doute le plan général de son histoire et il en écrivit les premiers livres. Toutes ses idées se rapportaient à son pays, et il ne s'arrêtait à l'histoire des pays étrangers que pour mieux faire comprendre la lutte qui s'était engagée entre eux et la Grèce, lutte dans laquelle se déployèrent tant de grands caractères, tant de hautes vertus.

Les premiers écrivains grecs étaient presque tous des hommes d'action, et la plume était souvent pour eux l'auxiliaire de leur épée. L'étude les préparait à l'action ou les en délassait; c'était un moyen, non un but; un repos, non une occupation qui dispensât des autres travaux. Le moment se présenta pour Hérodote de servir activement sa patrie, et il le saisit. Le mauvais gouvernement de Lygdamis avait grossi le nombre des mécontents au-dedans. Ceux que ses actes tyranniques avaient contraints à quitter leur pays se réunirent; Hérodote se mit à leur tête, marcha contre Lygdamis, et le renversa : mais là finit sa victoire. Les exilés dont il avait favorisé le

triomphe voulurent exercer pour leur compte l'autorité qu'avait usurpée Lygdamis. Au pouvoir absolu d'un seul succéda le pouvoir capricieux de plusieurs, et le peuple continua à être dépouillé de ses droits. Hérodote, qui dans son histoire fait partout éclater sa préférence pour la démocratie, se voyant trompé dans ses rêves d'amélioration, abandonna une seconde fois sa ville natale et se réfugia en Grèce. On célébrait alors la LXXXI[e] olympiade (456 av. J.-C.) Hérodote y fit une lecture publique des morceaux de son histoire les plus propres à éveiller le patriotisme de ses concitoyens. A ce tableau si vif et si noble de la lutte heureuse de la liberté grecque contre le despotisme asiatique, des applaudissements universels accueillirent l'historien, et ce fut probablement dans ce moment d'enthousiasme qu'on engagea Hérodote à donner à ses neuf livres le nom des neuf Muses, comme ses patronnes et les garantes de sa gloire.

Le jeune Thucydide, âgé alors de quinze ans, assistait à cette lecture à côté de son père Olorus, et les larmes d'admiration patriotique qu'il versa étaient comme le gage de sa célébrité prochaine.

Encouragé par ces témoignages si flatteurs de l'approbation publique, Hérodote employa les douze années suivantes à continuer son histoire et à la perfectionner. Dans son premier voyage il avait fort rapidement parcouru la Grèce; cette fois il la visita en détail, consulta les archives des temples, des villes et des familles, et chercha à se rendre le compte le plus exact de la série des événements et des généalogies des familles. Souvent les inscriptions gravées sur les monuments publics, ou sur les trépieds offerts par la dévotion des particuliers, lui furent d'un grand secours, et il l'indique dans son histoire. Les Athéniens réclamèrent d'Hérodote une lecture des livres nouveaux écrits depuis ses recherches dans leur pays, et il les satisfit: à la fête des Panathénées, le 18 hécatombéon (10 août) de la première année de la LXXXIV[e] olympiade (444 avant notre ère), il lut aux Athéniens assemblés les morceaux qui devaient le plus particulièrement les intéresser, et il reçut pour récompense un don de dix talents (54,000 fr.) offert par un décret.

Le désir de visiter la Grande-Grèce, c'est-à-dire cette partie de l'Italie qui était peuplée par des colonies grecques, le détermina à l'âge de quarante ans à se joindre à la colonie que les Athéniens envoyaient à Thurium ou Sybaris. Lysias, qui devint depuis un très-grand orateur, et qui était alors âgé de quinze ans, se trouvait aussi parmi les colons.

Il est probable qu'Hérodote se fixa à Thurium. On ne peut douter, dit M. Larcher, qu'il n'ait ajouté beaucoup de choses à son histoire pendant son séjour à Thurium, puisqu'il rapporte des faits qui sont postérieurs à son voyage dans la Grande-Grèce. Il faut mettre de ce nombre: 1° l'invasion que les Lacédémoniens fixent dans l'Attique la première année de la guerre du Péloponnèse [1]; 2° le funeste sort des ambassadeurs que les Lacédémoniens [2] envoyèrent en Asie, la deuxième année de la guerre du Péloponnèse, l'an 430 avant notre ère; 3° la défection des Mèdes sous Darius Nothus [3], événement qui est de l'an 408 avant notre ère. Hérodote devait alors avoir 77 ans. Ce fut aussi dans ce voyage qu'il apprit sur les villes de Rhégium, Géla, Zancle et sur leurs tyrans, des particularités qu'il nous a transmises.

On ignore jusqu'à quelle époque vécut Hérodote et dans quel pays il mourut; mais il est fort probable que ce fut à Thurium qu'il aimait, et vers l'année 406 ou 405 avant notre ère.

Outre sa grande histoire qui est parvenue jusqu'à nous, Hérodote avait, à ce qu'il semble, écrit une histoire d'Assyrie [4]. On lui attribue aussi une vie d'Homère. Plusieurs critiques ont reproché à son histoire d'être écrite sans aucun plan. Il suffira pour montrer l'erreur de cette assertion, d'en parcourir une rapide analyse.

« Cet historien, dit Larcher, ne s'était proposé pour but, comme il le dit lui-même au commencement de son histoire, que de célébrer les exploits des Grecs et des Perses, et de développer les motifs qui avaient porté ces peuples à se faire la guerre. Parmi les causes de cette guerre, il y en avait d'éloignées et de prochaines. Les éloignées étaient les enlèvements réciproques de quelques femmes de l'Europe et de l'Asie, qui, ayant donné occasion à la guerre de Troie, avaient ulcéré les cœurs des Asiatiques contre les Grecs. Les causes prochaines étaient les secours que les Athéniens avaient donnés aux Ioniens dans leur révolte, l'invasion de l'Ionie et l'incendie de Sardes par les Athéniens. Les Perses, irrités de ces hostilités, résolurent d'en tirer une vengeance éclatante. Les Perses avaient été jusqu'alors peu connus des Grecs. Il était donc nécessaire de leur faire connaître cette nation contre laquelle ils avaient lutté avec tant de gloire. Pour parvenir à ce but, Hérodote a pris ce peuple dans son origine, et nous a fait voir par quels moyens il avait secoué le joug des Mèdes; et comme cela n'aurait pas donné aux lecteurs des idées bien claires et bien nettes, il a fallu leur présenter un coup d'œil rapide de l'histoire des Mèdes. Cette histoire elle-même était tellement liée avec celle des Assyriens, dont les Mèdes avaient été sujets, qu'il a dû instruire les lecteurs de la manière

[1] Liv. IX, § LXXIII.

[2] Liv. VII, § CXXXVII.

[3] Liv. I, § CXXX.

[4] « Babylone a eu un grand nombre de rois, dont je ferai mention dans mon histoire d'Assyrie. » (Liv. I, c. 184, d'Hérodote.)

dont ils avaient secoué le joug, et donner pareillement un abrégé de l'histoire d'Assyrie. Ces trois histoires ne sont donc pas des hors-d'œuvre. On ne peut retrancher l'une sans répandre de l'obscurité sur les deux autres; et si on les supprime toutes les trois, on n'aura qu'une connaissance très-imparfaite des difficultés que les Grecs eurent à surmonter.

« Cyrus, ayant subjugué la Médie, marcha de conquête en conquête; cette puissance formidable donna de l'inquiétude à Crésus. Il voulut la réprimer, et par là il attira sur lui les armes de Cyrus; il fut battu, et son pays fut conquis. C'était une occasion pour faire connaître les Lydiens. Hérodote la laisse d'autant moins échapper, qu'il était bon de donner au moins un aperçu de ces princes qui avaient soumis la plupart des Grecs établis en Asie. Cependant comme il ne perdait jamais de vue le plan de son histoire, il ne dit que deux mots de l'origine du royaume de Lydie, de ses progrès et de sa destruction. Cyrus, après cette conquête, laisse à ses généraux le soin de soumettre les Grecs asiatiques; il marche en personne contre les Babyloniens et les peuples de leur dépendance, et les subjugue. Hérodote ne s'arrête quelques instants que sur les objets les plus importants et les plus intéressants. Aussi ne parle-t-il ni des Bactriens, ni des Saces, que Cyrus avait subjugués. S'il s'étend davantage sur les Massagètes, c'est que la guerre que leur fit Cyrus lui fut très-funeste, et qu'il périt dans un combat qu'il leur livra.

« Cambyses, son fils, lui succéda. Fier de sa puissance, il marcha en Égypte. Ce pays était alors le plus célèbre qu'il y eût dans le monde, et les Grecs commençaient à y voyager, plus cependant pour les intérêts de leur commerce que par curiosité et par le désir de s'instruire, quoique ces deux derniers motifs y eussent beaucoup de part. Il était donc de la dernière importance de leur donner une connaissance de ce pays singulier, de ses productions, des mœurs et de la religion de leurs habitants, avec un récit succinct de ses lois. Hérodote y a employé son second livre. L'Égypte soumise, Cambyses marcha contre le faux Smerdis, qui s'était révolté contre lui; il périt par un accident. Peu de temps après sa mort, on découvrit la fourberie du mage Smerdis; il fut massacré, et on élut pour roi Darius. Ce prince remit sous le joug les Babyloniens qui s'étaient révoltés, et comme il était très-ambitieux, il voulut asservir les Scythes. Ces peuples n'étaient alors connus que de leurs voisins et des Grecs établis dans les villes limitrophes de la Scythie.

« Les Scythes étaient alors pour les Grecs un objet de curiosité d'autant plus piquant qu'il y avait déjà en Thrace et sur les bords du Pont-Euxin, tant en Europe qu'en Asie, des colonies grecques. Si notre historien ne s'est pas étendu sur ces peuples avec la même complaisance que sur les Égyptiens, du moins l'a-t-il fait avec assez de détails pour donner aux Grecs une idée de la forme de leur gouvernement et de leurs mœurs, avec une description succincte de leur pays. Cette description est si exacte qu'elle se trouve confirmée dans la plupart de ses points par la relation de ceux d'entre les modernes qui ont voyagé dans la Bulgarie, la Moldavie, la Bessarabie, le Czernigow, l'Ukraine, la Crimée et chez les Cosaques du Don. Darius fut obligé de repasser honteusement dans ses états. Les Ioniens, qui ne savaient pas être libres, et ne voulaient pas rester esclaves, se révoltèrent. Ils s'étaient assuré des secours des Aténiens, qui cependant ne leur en donnèrent que de médiocres. Avec ces secours, ils s'emparèrent de Sardes, et y mirent le feu. Darius, ayant appris la part que les Athéniens avaient eue à la prise et à l'incendie de cette ville, jura de s'en venger. Il commença par remettre sous le joug les Ioniens. Les Ioniens soumis, il envoya contre les Athéniens une armée formidable. Les Perses furent battus à Marathon. A cette nouvelle, Darius furieux fit des préparatifs encore plus considérables. Mais sur ces entrefaites, l'Égypte s'étant soulevée, il fallut la réduire. La révolte de l Égypte n'avait fait que suspendre la vengeance de Darius. Ce pays ne fut pas plutôt soumis que Darius reprit le dessein de châtier les Athéniens; mais sa mort, qui survint peu après, en suspendit l'exécution. Xerxès, son fils et son successeur, qui n'était ni moins ambitieux ni moins vindicatif que son père, non content de châtier les Athéniens, voulut encore subjuguer le reste de la Grèce. Résolu de marcher en personne contre les Grecs, il leva l'armée la plus nombreuse et la plus formidable don on ait jamais entendu parler. Il équipa une flotte considérable, et pendant plusieurs années il ne s'occupa qu'à faire transporter dans les villes voisines des frontières de la Grèce les blés et les vivres nécessaires à la subsistance de cette multitude innombrable d'hommes. Il reçut d'abord un échec au pas des Thermopyles. Sa flotte ayant ensuite été battue à Salamine, il repassa honteusement en Asie; mais ayant laissé Mardonius en Grèce avec l'élite de ses troupes, ce général, vaincu à Platée, périt dans l'action avec la plus grande partie de son armée. Le jour même de la bataille de Platée, il se livra à Mycale, en Carie, un sanglant combat. Les Grecs y remportèrent une victoire signalée. »

C'est ici qu'Hérodote termine son histoire. On voit, par ce court exposé, qu'il y a dans toutes les parties de ce bel ouvrage une liaison intime, qu'on n'en peut retrancher aucune sans répandre de l'obscurité sur les autres, que notre historien marche avec rapidité, et que s'il s'arrête quelquefois en chemin, ce n'est que pour ménager l'attention de ses lecteurs, et pour les instruire agréablement de tout ce qu'il leur importait de savoir.

Les observations récentes des voyageurs éclairés ont offert la preuve la plus évidente des lumières et de la bonne foi d'Hérodote dans ses descriptions de pays qui nous sont restés long-temps inconnus.

La première édition d'Hérodote a été publiée à Venise en 1474, par les soins et avec la traduction latine de Laurent Valla.

La meilleure est l'édition publiée en 1816, 4 vol. in-8o par M. Schweighaüser.

Nous en avons deux traductions françaises estimées : l'une de Larcher, qui a joint à son édition un essai sur la chronologie d'Hérodote; et l'autre de M. Miot, en 3 vol. in-8o. Paul-Louis Courrier a publié quelques fragments d'une traduction qu'il préparait et qui n'a jamais été terminée. Je donne ici la traduction de Larcher, et je la fais suivre de son Essai sur la Chronologie d'Hérodote et de son Canon chronologique.

Les Anglais en ont une fort bonne traduction par M. Beloe.

CTÉSIAS,

Né à Cnide vers la fin du cinquième siècle avant J.-C.

Ctésias, né à Cnide, de la famille des Asclépiades, s'adonna à la médecine, ainsi qu'il était d'usage dans cette famille. Il fut long-temps attaché à la cour des rois de Perse en qualité de médecin. Après avoir été en même temps employé par eux dans diverses négociations publiques, soit avec les Lacédémoniens, soit avec Evagoras, roi de Chypre, il paraît qu'il retourna à Cnide sa patrie, où il finit ses jours.

Pendant sa résidence à la cour de Perse, il avait réuni des matériaux pour l'histoire des divers royaumes de l'Asie. Il prétend les avoir puisés dans les archives de Perse et autres monuments authentiques, mais il a montré partout une crédulité telle qu'on ne saurait ajouter aucun crédit à son discernement. Il a écrit en un livre une *Histoire de l'Inde* qui est un recueil des fables les plus ridicules. Son *Histoire des Perses*, en 23 livres, contenait quelques documents intéressants noyés dans un amas de faits accumulés sans choix. Rien n'était plus confus que sa chronologie : comme on ne pouvait la concilier avec la chronologie si claire d'Hérodote, ce fut long-temps ce dernier qu'on accusa d'avoir falsifié les faits. Une connaissance plus exacte du pays a justifié Hérodote et fait complétement oublier ce qui restait des contes de Ctésias. Ces restes étaient fort peu considérables; ils nous ont été conservés par Photius.

Dans son état primitif, l'*Histoire des Perses*, formait 23 livres, dont les six premiers traitaient de l'histoire d'Assyrie et de tout ce qui avait précédé l'histoire des Perses. Diodore de Sicile et Trogue-Pompée ont tiré de cet ouvrage leur histoire des anciens empires de l'Asie.

L'extrait donné par Photius, dans sa Bibliothèque, des deux ouvrages de Ctésias nous en a conservé le seul fragment original connu. Il a été publié pour la première fois par Henri Étienne en 1557, in-8o, avec d'autres fragments d'Appien, etc. Henri Étienne en donna ensuite en 1594 une autre édition, avec une version latine. Larcher l'a traduit en français à la suite de son Hérodote. Je donne ici la traduction de Larcher.

ARRIEN,

Vivait à Nicomédie au deuxième siècle de l'ère chrétienne.

J'extrais les renseignements suivants de la notice de M. Chaussard.

Flavius Arrien prit naissance à Nicomédie, ville de la Bithynie, où il exerça les fonctions de prêtre de Proserpine et de Cérès. Il vécut sous Adrien et les deux Antonins. La philosophie, les lettres et les magistratures civiles et militaires partagèrent sa vie. Il fut disciple d'Epictète, et c'est à lui que nous devons la publication des maximes du Stoïque [1]. Athènes et Rome l'élevèrent à la dignité de citoyen [2], et l'empereur à celle de consul [3].

Gouverneur de la Cappadoce, il repoussa les Alains et les Massagètes [4] et développa, dans cette expédition qu'il a décrite, les plus grands talents militaires. Les premiers hommes de son siècle s'honorèrent de son amitié. Lucien [5] n'en parle qu'avec vénération, et Pline le jeune lui a consacré sept de ses épîtres [6]. Arrien fut surnommé le nouveau Xénophon. Ici s'offre une particularité remarquable. Alexandre avait choisi Achille pour modèle; Arrien se proposa Xénophon. Il poussa même cette imitation jusqu'à la singularité [7]. Xénophon avait rédigé les dits de Socrate; Arrien écrivit ceux d'Epictète. Xénophon avait publié sept livres sur l'expédition de Cyrus, qui fonda la grandeur des Perses; Arrien composa sept livres sur l'expédition d'Alexandre qui détruisit cet empire, et il affecta même de se servir, ainsi que son modèle, du dialecte attique [8], qui n'était plus en usage au temps où il écrivait. Les Helléniques de Xénophon donnèrent naissance aux Bithyniques et aux Alaniques d'Arrien. Xénophon avait traité de la chasse et de la tactique; Arrien traita de la tactique et de la chasse.

Copiste à la fois du style et du caractère de Xénophon, Arrien se montra aussi jaloux de la réputation de bon général que de celle de bon écrivain. En lisant ces deux auteurs avec attention, on trouve que Xénophon est plus naïf, et Arrien plus sec : on sent que l'un fut le disciple de Socrate, et l'autre d'Epictète.

Nous n'entrerons pas dans le détail de tous les ouvrages d'Arrien. Ils étaient au nombre de dix-sept, en voici la liste [1] :

1. Dissertations d'Epictète, en huit livres;
2. Discours familiers d'Epictète, en douze livres;
3. De la vie et de la mort d'Epictète;
4. Manuel de la philosophie d'Epictète;
5. Guerres contre les Parthes, en dix-sept livres;
6. Vie de Tilliborus;
7. Expédition d'Alexandre dans l'Asie en sept livres;
8. Sur les Indes, un livre;
9. Périple du Pont-Euxin;
10. Périple de la mer Erythrée;
11. Expédition contre les Alains;
12. De la Tactique, un livre;
13. Des événements qui suivirent la mort d'Alexandre, 10 livres;
14. Gestes de Timoléon;
15. De l'affranchissement de Syracuse par Dion;
16. Origine et histoire de la Bithynie;
17. De la Chasse, un livre.

Si nous lui attribuons, dit Lamotte Le Vayer, ce que les jurisconsultes Ulpien et Paulus décident par l'autorité d'un auteur de son nom (l. 43, Pig., tit. 5, et l. 44, tit. 7), ce sera ajouter la jurisprudence à ses vastes connaissances en géographie, en tactique, en histoire, en philosophie.

Nous devons nous borner à le considérer ici comme historien d'Alexandre.

Si pour apprécier la certitude des faits historiques, l'on doit peser comme le dit Volney, dans les narrateurs et dans les témoins :

1o *Les moyens d'instruction et d'information;*

2o *L'étendue des facultés morales, qui sont la sagacité, le discernement;*

3o *Les intérêts et les affections;* d'où peuvent résulter trois espèces de partialités, celle de la con-

[1] Voy. le commentaire de Simplicius, Eusèbe et Dodwel, Lamotte Le Vayer, Photius, codex, 58.

[2] Lucien. in Pseudom., t. 1, p. 747, Arrien, liv. 1, p. 3, édit. de Gronovius.

[3] Photius, col. 228, Suid.. op. t. 1, édit. Bos., p. 492.

[4] Incursion des Alains dans l'Asie Mineure, dix-septième année du règne d'Adrien, l'an 134 de l'ère vulgaire.

[5] In Pseudom., loc. cit.

[6] Lamotte Le Vayer, sur les historiens grecs et latins.

[7] Fabric. Bibliot. grec, t. 1, p. 270.

[8] Salmas. de Hellen., p. 85.

[1] Fabric. bibl. grec. t. 4, p. 271.

trainte, celle de la séduction et celle des préjugés de naissance, d'éducation [1]; nul ne remplit mieux qu'Arrien les conditions exigées.

1o S'il ne fut pas témoin, il écrit sur les mémoires authentiques des témoins les plus graves, dont il discute et dont il compare les dépositions. Il annonce, en effet, qu'il se sert des mémoires de Ptolémée et d'Aristobule, lieutenants d'Alexandre. Il paraît donner la préférence à Ptolémée. Il a également consulté le journal d'Alexandre, publié par Eumène, son secrétaire, l'itinéraire décrit par Diognète et Beton, géomètres employés à la suite de l'armée, et la description des provinces composant l'empire d'Alexandre, rédigée par son ordre, et dont Patrocle avait eu communication par Xénoclès, garde du trésor royal.

Ces précieux monuments existaient du temps d'Arrien; nul historien n'a donc été plus riche en moyens d'instruction et d'information.

2o Disciple d'Epictète, ses ouvrages ont dû porter l'empreinte d'un caractère perfectionné par la philosophie; la secte stoïque, à laquelle appartenait Arrien, est celle qui, par l'exaltation même de ses principes, devait porter le plus loin l'étendue des facultés morales. La sagacité et le discernement d'Arrien sont établis aujourd'hui sur la vérification de plusieurs faits, et l'on peut prononcer sur les autres par analogie. « En effet, tous les voyages des In- » des orientales, faits depuis cinquante ans, disait » Lamotte Le Vayer, déposent de la vérité des des- » criptions d'Arrien. » « Une circonstance, ajoute le » D. Vincent [2], qu'il faut remarquer à la gloire d'Ar- » rien, et qui lui est particulière, c'est qu'on a mieux » apprécié le mérite de sa relation chaque fois qu'on » a porté un œil plus attentif sur les événements » dont il nous a transmis le souvenir. A mesure » qu'on s'est éclairé en Europe sur l'état de » l'Inde, on a reconnu l'exactitude de ses recher- » ches historiques; de même aussi, plus les bornes » des connaissances géographiques ont été recu- » lées, plus on l'a trouvé vrai dans les éclaircisse- » ments qu'il fournit, plus on s'est convaincu de » l'excellence des sources dans lesquelles il a puisé. »

Joignez à cela qu'auteur du meilleur traité sur la tactique des Grecs, et grand capitaine lui-même, cet écrivain ne laisse rien à désirer sur les détails militaires de l'expédition qu'il décrit.

3o Il est purgé de motifs intéressés, mais il ne l'est peut-être pas d'affections et de préjugés, lorsqu'il s'écrie qu'une inspiration divine l'a porté à écrire l'histoire d'Alexandre [3]. On reconnaît à ce langage le prêtre de Cérès. Le cachet du prêtre est encore imprimé au récit de plusieurs prodiges. La crédulité superstitieuse formait la base du caractère des Grecs. Tous les historiens de l'antiquité ont sacrifié à ce caractère. Nous devons seulement observer que, comparé à Hérodote, à Plutarque et à Xénophon lui-même, Arrien est l'historien le plus sobre de ces sortes de récits. D'un autre côté, il est Grec, et « il ne faut » point déguiser, dit Sainte-Croix [1], l'inclination » que paraît avoir eue cet historien à exalter les ac- » tions du monarque macédonien, à présenter » avec des couleurs favorables celles qui méritent » une plus juste censure, et à exagérer ses succès. » C'est d'ailleurs une chose étrange que quelques-unes des extravagances d'Alexandre, telle que sa marche dans la Gédrosie, sa désolation outrée à la mort d'Ephestion, tiennent chez l'historien autant de place que ses exploits les plus considérables. Arrien a manqué là d'une juste mesure, comme dans quelques-unes de ses digressions. Le mérite de l'ouvrage est indépendant de ces défauts. Il en est comme de ces grands tableaux où le charme d'une ordonnance supérieure et d'une composition savante n'est pas détruit par quelques incorrections de dessin. Il reste à parler du style. C'est celui de Xénophon, surnommé l'Abeille attique. Il est tel qu'il convient à l'histoire, clair, simple, d'une éloquence naïve, sans jamais s'élever; c'est le style que les rhéteurs ont nommé le tempéré.

Dans quelques discours, et il a eu la sagesse de ne pas les multiplier, il rappelle le caractère de la belle éloquence grecque, simple et passionnée. Chez les modernes, l'éloquence n'est trop souvent que de la rhétorique; chez les Grecs, c'est le mouvement de la dialectique à peine ornée.

Photius [2] a fait le plus grand éloge de la noble simplicité du style d'Arrien. Notre impartialité nous oblige cependant à reconnaître dans son style quelques longueurs. L'auteur ne fait jamais mention d'un ordre ou d'une disposition sans en répéter plusieurs fois les détails : cela tient sans doute à la tournure antique et naïve, mais ne peut être supporté par le génie, et, pour ainsi dire, l'impatience de la langue française. Quelquefois, mais rarement, il se montre rhéteur, comme dans la description du départ de la flotte pour l'Indus, et du confluent de l'Hydaspe et de l'Acésinès. Il s'égare aussi dans des digressions oiseuses, comme dans la description des ponts des Romains, dans la dissertation sur Hercule. On peut reprocher encore à cet auteur, ou plutôt à ses copistes, quelques erreurs géographiques, quelques transpositions. Nous les avons réparées, ainsi qu'une

[1] Volney, leçons d'histoire, p. 30.
[2] Voyage de Néarque, trad. de Billecoq, p. 2.
[3] Liv. 7, ch. 30, édit. de Gronov.

[1] Examen critique des historiens d'Alexandre.
[2] Phot. Bilbiot. col. 225 et 228.

lacune du septième livre, d'après le plus judicieux des critiques, Sainte-Croix. Nous terminerons par le jugement qu'il porte[1] sur Arrien. « Philosophe, » général d'armée, excellent écrivain, judicieux » critique, il doit être considéré, non-seulement » comme le premier historien d'Alexandre, mais » comme le seul sur le témoignage duquel on puisse » compter. »

Il y a eu un grand nombre d'éditions des ouvrages d'Arrien. Nous ne citerons point l'édition grecque de Venise, 1535, in-8°, précédée d'une préface par J.-B. Egnatius; ni l'édition in-8° grecque et latine, texte séparé, publiée à Bâle, en 1539, par Gerbelius.

Il suffira d'indiquer : 1° l'édition in-8° grecque et latine, de Barth. Facius, Pisaur., 1508, en observant que celle imprimée à Lyon en 1552, format in-12, est remplie de fautes, de lacunes et d'interpolations.

2° L'édition grecque et latine publiée par Vulcanius à Genève, chez H. Etienne, 1575, in-folio.

Vulcanius suivit le texte de Gerbelius, en le corrigeant d'après un ancien manuscrit qu'il reçut de Henri Etienne.

3° L'édition grecque et latine publiée par Blancardus; Amsterdam, Jansson, 1668, in-8°.

Blanchard ajouta au travail de Vulcanius les lumières qu'il tira de deux manuscrits de la bibliothèque de Gand et de la bibliothèque Nationale de Paris. Il y joignit des notes.

4° L'édition grecque et latine de Gronovius. Lugd. Bat., Van Der Aa, 1704, in-folio.

Gronovius, profitant des recherches de tous ses prédécesseurs, en fit de nouvelles, les conféra avec un manuscrit d'une abbaye de Perouse et avec quatre exemplaires de la bibliothèque de Médicis. Fier de la découverte du sens de trois ou quatre mots échappés à la sagacité des autres professeurs, il les taxe durement d'ignorance, et remplit ses notes de toutes les invectives dont les savans en *us* se gratifiaient au XVI[e] siècle.

5° La belle édition grecque et latine divisée en chapitres, Westein, Amsterdam, 1754.

6° L'édition grecque et latine avec des notes et une table grecque, Georg. Raphel. Amstelod., 1757, in-8°.

[1] *Exam. Crit. des hist.*, p. 28.

Il existe une traduction in-8° de l'expédition d'Alexandre, en langue italienne, par Ramusio.

Deux traductions en anglais in-8°, l'une par Brook, et l'autre par Harris.

Deux traductions en français : l'une in-4°, publiée en 1581, par Claude Witart; la seconde, par Perrot d'Ablancourt. Paris, Camusat, 1646, in-8°.

On ne peut reprocher à ce dernier écrivain que son inexactitude. On avait donné à ses traductions le nom de Belles Infidèles. En général, il s'approprie le texte de l'auteur qu'il traduit; il l'élague à son gré, et lui prête non-seulement sa manière de voir, mais même sa manière de s'exprimer. Il suit de là que tous les écrivains de l'antiquité présentent, dans ses traductions, la même physionomie, malgré la différence de leurs traits. Chez lui, Tacite et Xénophon, Arrien et Lucien parlent du même ton. D'ailleurs son style, élégant et facile, que Vaugelas avait pris pour modèle, offre aujourd'hui quelques tours vieillis, quelques expressions surannées. Ces considérations ont conduit les savants du siècle qui vient de s'écouler à publier de nouvelles traductions des auteurs qu'il avait presque défigurés.

Cette considération était ici plus importante encore. En effet, c'est dans les détails d'une tactique ancienne et étrangère, dans la description de mouvements précis et rapides, dans une narration qui embrasse des événements extraordinaires, des peuples, des mœurs et des usages lointains et inconnus, que toute altération dans le texte devient une espèce de délit littéraire envers l'historien et le lecteur. Ajoutez que, faute d'avoir divisé les livres en chapitres et en sections, et pour avoir négligé d'éclaircir le texte par des notes et des rapprochements tirés des autres historiens et surtout des écrivains militaires, d'Ablancourt a rendu extrêmement pénible la lecture de cette expédition.

Convaincu de l'insuffisance des traductions indiquées ici, M. Chaussard a publié, en 1803, une nouvelle traduction plus correcte. C'est celle que je donne ici. J'y ai joint l'abrégé de la tactique d'Arrien, par Guichard.

Paris, 20 mars 1837.

J. A. C. Buchon

HISTOIRE

D'HÉRODOTE.

LIVRE PREMIER.

CLIO.

En présentant au public ces recherches, Hérodote d'Halicarnasse se propose de préserver de l'oubli les actions des hommes, de célébrer les exploits des Grecs et des Barbares, et indépendamment de toutes ces choses, de développer les motifs qui les portèrent à se faire la guerre.

I. Les Perses les plus savants dans l'histoire de leur pays attribuent aux Phéniciens la cause de cette inimitié. Ils disent que ceux-ci étant venus des bords de la mer Erythrée sur les côtes de la nôtre, ils entreprirent de longs voyages sur mer, aussitôt après s'être établis dans le pays qu'ils habitent encore aujourd'hui, et qu'ils transportèrent des marchandises d'Égypte et d'Assyrie en diverses contrées, entre autres à Argos. Cette ville surpassait alors toutes celles du pays connu actuellement sous le nom de Grèce. Ils ajoutent que les Phéniciens y étant abordés, se mirent à vendre leurs marchandises; que cinq ou six jours après leur arrivée, la vente étant presque finie, un grand nombre de femmes se rendit sur le rivage, et parmi elles la fille du roi; que cette princesse, fille d'Inachus, s'appelait Io, nom que lui donnent aussi les Grecs. Tandis que ces femmes, continuent les mêmes historiens, achetaient près de la poupe ce qui était le plus de leur goût, les Phéniciens, s'animant les uns les autres, se jetèrent sur elles. La plupart prirent la fuite; mais Io fut enlevée, et d'autres femmes avec elle. Les Phéniciens les ayant fait embarquer, mirent à la voile, et firent route vers l'Égypte.

II. Voilà, selon les Perses, en cela peu d'accord avec les Phéniciens, comment Io passa en Égypte; voilà le principe des violences réciproques qui éclatèrent entre eux et les Grecs. Ils ajoutent qu'ensuite quelques Grecs (ils ne peuvent les nommer, c'étaient peut-être des Crétois) abordés à Tyr en Phénicie, enlevèrent Europe, fille du roi : c'était sans doute user du droit de représailles; mais la seconde injustice ne doit, selon les mêmes historiens, être imputée qu'aux Grecs. Ils disent que ceux-ci se rendirent sur un vaisseau long, à Æa, en Colchide, sur le Phase, et qu'après avoir terminé les affaires qui leur avaient fait entreprendre ce voyage, ils enlevèrent Médée, fille du roi : que ce prince ayant envoyé un ambassadeur en Grèce pour redemander sa fille et exiger réparation de cette injure, les Grecs lui répondirent que, puisque les Colchidiens n'avaient donné aucune satisfaction de l'enlè-

vement d'Io, ils ne lui en donneraient point de lui de Médée.

III. Les mêmes historiens disent aussi que la seconde génération après ce rapt, Alexandre [1], fils de Priam, qui en avait entendu parler, voulut par ce même moyen se procurer une femme grecque, bien persuadé que les autres n'ayant point été punis, il ne le serait pas non plus. Il enleva donc Hélène; mais les Grecs, continuent-ils, s'étant assemblés, furent d'avis d'envoyer d'abord des ambassadeurs, pour demander cette princesse, et une réparation de cette insulte. A cette proposition les Troyens opposèrent aux Grecs l'enlèvement de Médée, et leur reprochèrent d'exiger une satisfaction, quoiqu'ils n'en eussent fait aucune, et qu'ils n'eussent point rendu cette princesse après en avoir été sommés.

IV. Jusque-là, disent les Perses, il n'y avait eu de part et d'autre que des enlèvemens; mais depuis cette époque, les Grecs se mirent tout-à-fait dans leur tort, en portant la guerre en Asie, avant que les Asiatiques l'eussent déclarée à l'Europe. Or s'il y a de l'injustice, ajoutent-ils, à enlever des femmes, il y a de la folie à se venger d'un rapt, et de la sagesse à ne s'en pas mettre en peine, puisqu'il est évident que, sans leur consentement, on ne les eût pas enlevées. Les Perses assurent que, quoiqu'ils soient Asiatiques, ils n'ont tenu aucun compte des femmes enlevées dans cette partie du monde; tandis que les Grecs, pour une femme de Lacédémone, équipèrent une flotte nombreuse, passèrent en Asie, et renversèrent le royaume de Priam. Depuis cette époque les Perses ont toujours regardé les Grecs comme leurs ennemis; car ils s'arrogent l'empire sur l'Asie et sur les nations barbares qui l'habitent, et considèrent l'Europe et la Grèce comme un continent à part.

V. Telle est la manière dont les Perses rapportent ces événemens, et c'est à la prise de Troie qu'ils attribuent la cause de la haine qu'ils portent aux Grecs. A l'égard d'Io, les Phéniciens ne sont pas d'accord avec les Perses. Ils disent que ce ne fut pas par un enlèvement qu'ils la menèrent en Égypte : qu'ayant eu commerce à Argos avec le capitaine du navire, quand elle se vit grosse, la crainte de ses parens la détermina à s'embarquer avec les Phéniciens, pour cacher son déshonneur. Tels sont les récits des Perses et des Phéniciens. Pour moi, je ne prétends point décider si les choses se sont passées de cette manière ou d'une autre : mais, après avoir indiqué celui que je connois pour le premier auteur des injures faites aux Grecs, je poursuivrai mon récit qui embrassera les petits états comme les grands, car ceux qui fleurissaient autrefois sont la plupart réduits à rien, et ceux qui fleurissent de nos jours étaient jadis peu de chose. Persuadé de l'instabilité du bonheur des hommes, je me suis déterminé à parler également des uns et des autres.

VI. Crésus était Lydien de naissance, fils d'Alyattes; et tyran [1] des nations que renferme l'Halys dans son cours. Ce fleuve coule du sud, passe entre le pays des Syriens [2] et celui des Paphlagoniens, et se jette au nord dans le Pont-Euxin. Ce prince est le premier barbare, que je sache, qui ait forcé une partie des Grecs à lui payer tribut, et qui se soit allié avec l'autre. Il subjugua en effet les Ioniens, les Éoliens et les Doriens établis en Asie, et fit alliance avec les Lacédémoniens. Avant son règne, tous les Grecs étaient libres; car l'expédition des Cimmériens contre l'Ionie, antérieure à Crésus, n'alla pas jusqu'à ruiner des villes : ce ne fut qu'une incursion, suivie de pillage.

VII. Voici comment la souveraine puissance, qui appartenait aux Héraclides, passa en la maison des Mermnades, dont était Crésus. Candaules, que les Grecs appellent Myrsile, fut tyran de Sardes. Il descendait d'Hercules, par Alcée, fils de ce héros; car Agron, fils de Ninus, petit-fils de Bélus, arrière-petit-fils d'Alcée, fut le premier des Héraclides qui régna à Sardes; et Candaules, fils de Myrsus, fut le dernier. Les rois de ce pays, antérieurs

[1] Pâris.

[1] Les Grecs entendent par tyran, tout homme qui, changeant la constitution d'un état, s'en est rendu le maître absolu, soit qu'il gouverne selon les règles de la justice, ou qu'il ne suive que ses caprices. Ses descendants mêmes sont toujours regardés comme tyrans, à moins que la nation ne consente librement à les reconnaître comme ses rois.

[2] Les Leuco-Syriens ou Cappadociens.

à Agron, descendaient de Lydus, fils d'Atys, qui donna le nom de Lydiens à tous les peuples de cette contrée, qu'on appelait auparavant Méoniens. Enfin les Héraclides, à qui ces princes avaient confié l'administration du gouvernement, et qui tiraient leur origine d'Hercules et d'une esclave de Jardanus, obtinrent la royauté en vertu d'un oracle. Ils régnèrent de père en fils cinq cent cinq ans, en quinze générations, jusqu'à Candaules, fils de Myrsus.

VIII. Ce prince aimait éperdûment sa femme et la regardait comme la plus belle des femmes. Obsédé par sa passion, il ne cessait d'en exagérer la beauté à Gygès, fils de Dascylus, un de ses gardes, qu'il aimait beaucoup, et à qui il communiquait ses affaires les plus importantes. Peu de temps après, Candaules (il ne pouvait éviter son malheur) tint à Gygès ce discours. « Il me semble que tu ne m'en crois pas » sur la beauté de ma femme. Les discours font » moins d'impression que la vue des objets : » fais donc ton possible pour la voir nue. » — Que dites-vous, Seigneur, s'écria Gygès? « Y avez-vous réfléchi? Ordonner à un es» clave de voir nue sa souveraine! Oubliez» vous qu'une femme dépose sa pudeur avec » ses vêtements. Les maximes de l'honnê» teté sont connues depuis long-temps; elles » doivent nous servir de règle : or une des plus » importantes est, que chacun ne doit regar» der que ce qui lui appartient. Je suis per» suadé que vous avez la plus belle de toutes les » femmes; mais n'exigez pas de moi, je vous » en conjure, une chose malhonnête. »

IX. Ainsi Gygès se refusait à la proposition du roi, en craignant les suites pour lui-même. « Rassure-toi, Gygès, lui dit Candaules : ne » crains ni ton roi (ce discours n'est point un » piége pour t'éprouver) ni la reine, elle ne te » fera aucun mal. Je m'y prendrai de manière » qu'elle ne saura pas même que tu l'aies vue, » Je te placerai dans la chambre où nous cou» chons, derrière la porte qui restera ouverte: » la reine ne tardera pas à me suivre. A l'en» trée est un siége où elle pose ses vêtements à » mesure qu'elle s'en dépouille. Ainsi, tu au» ras tout le loisir de la considérer. Lors» que de ce siége elle s'avancera vers le » lit, comme elle te tournera le dos, saisis » ce moment pour t'esquiver sans qu'elle te » voie. »

X. Gygès ne pouvait plus se refuser aux instances du roi : il se tint prêt à obéir. Candaules à l'heure du coucher, le mena dans sa chambre, où la reine ne tarda pas à se rendre. Gygès la regarda se déshabiller; et tandis qu'elle tournait le dos pour gagner le lit, il se glissa hors de l'appartement; mais la reine l'aperçut en sortant. Elle ne douta point que son mari ne fût l'auteur de cet outrage; la pudeur l'empêcha de crier, et même elle fit semblant de ne l'avoir pas remarqué, ayant déjà conçu dans le fond du cœur le désir de se venger de Candaules; car chez les Lydiens, comme chez presque tout le reste des nations barbares, c'est un opprobre, même à un homme, de paraître nu.

XI. La reine demeura donc tranquille, et sans rien découvrir de ce qui se passait dans son âme. Mais, dès que le jour parut, elle s'assure des dispositions de ses plus fidèles officiers, et mande Gygès. Bien éloigné de la croire instruite, il se rend à son ordre, comme il était dans l'habitude de le faire toutes les fois qu'elle le mandait. Lorsqu'il fut arrivé, cette princesse lui dit : « Gygès, voici deux » routes dont je te laisse le choix : décide-toi » sur-le-champ. Obtiens par le meurtre de » Candaules ma main et le trône de Lydie, ou » une prompte mort t'empêchera désormais » de voir, par une déférence irréfléchie pour » Candaules, ce qui t'est interdit. Il faut que » l'un des deux périsse, ou toi, qui, bravant » l'honnêteté, m'as vue sans vêtements, ou du » moins celui qui t'a donné ce conseil. » A ce discours Gygès demeura quelque temps interdit; puis il conjura la reine de ne le point réduire à la nécessité d'un tel choix. Voyant qu'il ne pouvait la persuader, et qu'il fallait absolument ou tuer son maître ou se résoudre lui-même à périr, il préféra sa propre conservation. « Puisque, malgré mes réclamations, » dit-il à la reine, vous me forcez à tuer mon » maître, je suis prêt à prendre les moyens » d'y réussir. — Le lieu de l'embuscade, répon» dit-elle, sera celui-là même d'où il m'a ex» posée nue à tes regards, et le temps de l'at» taque celui de son sommeil. »

XII. Ces mesures prises, elle retint Gygès;

nul moyen pour lui de s'échapper. Il fallait qu'il pérît lui ou Candaules. A l'entrée de la nuit, elle l'introduit dans la chambre, l'arme d'un poignard, et le cache derrière la porte : à peine Candaules était-il endormi. Gygès avance sans bruit, le poignarde, s'empare de son épouse et de son trône. Archiloque de Paros, qui vivait en ce temps-là, fait mention de ce prince dans une pièce qu'il a composée en vers iambes trimètres.

XIII. Gygès étant monté de la sorte sur le trône, il y fut affermi par l'oracle de Delphes. Les Lydiens, indignés de la mort de Candaules, avaient pris les armes; mais ils convinrent avec les partisans de Gygès que, si l'oracle le reconnaissait pour roi de Lydie, la couronne lui resterait, qu'autrement elle retournerait aux Héraclides. L'oracle prononça, et le trône fut, par ce moyen, assuré à Gygès. Mais la Pythie ajouta que les Héraclides seraient vengés sur le cinquième descendant de ce prince. Ni les Lydiens ni leurs rois ne tinrent aucun compte de cette réponse, avant qu'elle eût été justifiée par l'événement. Ce fut ainsi que les Mermnades s'emparèrent de la couronne, et qu'ils l'enlevèrent aux Héraclides.

XIV. Gygès, maître de la Lydie, envoya à Delphes beaucoup d'offrandes, dont une très-grande partie était en argent; il y ajouta quantité de vases d'or, et entre autres six cratères d'or du poids de trente talents, présent dont la mémoire mérite surtout d'être conservée. Ces offrandes sont dans le trésor des Corinthiens ; quoiqu'à dire vrai ce trésor ne soit point à la république de Corinthe, mais à Cypsélus, fils d'Eétion. Gygès est après Midas, fils de Gordius, roi de Phrygie, le premier des barbares que nous connaissions qui ait envoyé des offrandes à Delphes. Midas avait fait présent à ce temple du trône sur lequel il avait coutume de rendre la justice : cet ouvrage mérite d'être vu : il est placé dans le même endroit où sont les cratères de Gygès. Au reste, les habitants de Delphes appellent ces offrandes en or et en argent, Gygadas, du nom de celui qui les a faites.

Lorsque ce prince se vit maître du royaume, il entreprit une expédition contre les villes de Milet et de Smyrne, et prit celle de Colophon. Mais comme il ne fit rien autre chose de mémorable pendant un règne de trente-huit ans, nous nous contenterons d'avoir rapporté ces faits, et n'en parlerons pas davantage.

XV. Passons à son fils Ardys. Ce prince lui succéda; il subjugua ceux de Priène, et entra avec une armée sur le territoire de Milet. Sous ce règne, les Cimmériens, chassés de leur pays par les Scythes nomades, vinrent en Asie, et prirent Sardes, excepté la citadelle.

XVI. Ardys régna quarante-neuf ans, et eut pour successeur Sadyattes son fils, qui en régna douze. Alyattes succéda à Sadyattes. Il fit la guerre aux Mèdes et à Cyaxare, petit-fils de Déjocès. Ce fut lui qui chassa les Cimmériens de l'Asie. Il prit la ville de Smyrne, colonie de Colophon. Il entreprit aussi contre Clazomènes, une expédition qu'il fut contraint d'abandonner, après avoir reçu un échec considérable. Il fit encore durant son règne d'autres actions, dont je vais rapporter les plus mémorables.

XVII. Son père lui ayant laissé la guerre contre les Milésiens, il la continua, et attaqua Milet de la manière que je vais dire. Lorsque la terre était couverte de grains et de fruits, il se mettait en campagne. Son armée marchait au son du chalumeau, de la harpe et des flûtes masculines et féminines. Quand il était arrivé sur les terres des Milésiens, il défendait d'abattre les métairies, d'y mettre le feu et d'en arracher les portes; il les laissait subsister dans l'état où elles étaient; mais il faisait du dégât dans le pays, coupait les arbres, ravageait les bleds, après quoi il s'en retournait sans assiéger la place; entreprise qui lui eût été inutile, les Milésiens étant maîtres de la mer. Quant aux maisons, Alyattes ne les faisait pas abattre, afin que les Milésiens, ayant toujours où se loger, continuassent à ensemencer et à cultiver leurs terres, et qu'il eût de quoi piller et ravager lorsqu'il reviendrait dans leur pays.

XVIII. Il leur fit de cette manière onze ans la guerre, pendant lesquels les Milésiens essuyèrent deux échecs considérables; l'un, à la bataille qu'ils donnèrent dans leur pays, en un endroit appelé Liménéion; l'autre, dans la plaine du Méandre. Des onze années qu'elle dura, les six premières appartiennent au règne de Sadyattes, fils d'Ardys, qui dans ce temps-là régnait encore en Lydie. Ce fut lui qui l'al-

lima, et qui entra alors, à la tête d'une armée, dans le pays de Milet. Alyattes poussa avec vigueur, les cinq années suivantes, la guerre que son père lui avait laissée, comme on l'a rapporté un peu plus haut. De tous les Ioniens, il n'y eut que ceux de Chios qui secoururent les habitants de Milet. Ils leur envoyèrent des troupes, en reconnaissance des secours qu'ils en avaient reçus dans la guerre qu'ils avaient eu à soutenir contre les Erythréens [1].

XIX. Enfin, la douzième année, l'armée d'Alyattes ayant mis le feu aux blés, la flamme, poussée par un vent violent, se communiqua au temple de Minerve, surnommée Assésiène, et le réduisit en cendres. On ne fit d'abord aucune attention à cet accident; mais Alyattes, de retour à Sardes avec son armée, étant tombé malade, et sa maladie traînant en longueur, il eut recours à l'oracle de Delphes, soit qu'il eût pris cette résolution de lui-même, soit qu'elle lui eût été suggérée. Ses envoyés étant arrivés à Delphes, la Pythie leur dit qu'elle ne leur rendrait point de réponse qu'ils n'eussent relevé le temple de Minerve, qu'ils avaient brûlé à Assésos, dans le pays des Milésiens.

XX. J'ai ouï dire aux habitants de Delphes que la chose s'était passée de la sorte. Mais les Milésiens ajoutent que Périandre, fils de Cypsélus, intime ami de Thrasybule, tyran de Milet, sur la nouvelle de l'oracle rendu à Alyattes, envoya un courrier à Thrasybule, afin qu'instruit d'avance de la réponse du Dieu, il prît des mesures relatives aux conjonctures.

XXI. Alyattes n'eut pas plus tôt reçu cet oracle, qu'il envoya un héraut à Milet pour conclure une trêve avec Thrasybule et les Milésiens, jusqu'à ce qu'on eût rebâti le temple. Pendant que le héraut était en chemin pour se rendre à Milet, Thrasybule, bien informé de tout, et qui n'ignorait point les desseins d'Alyattes, s'avisa de cette ruse. Tout le blé qu'on put trouver à Milet, tant dans ses greniers que dans ceux des particuliers, il le fit apporter sur la place publique. Il commanda ensuite aux Milésiens de se livrer aux plaisirs de la table au signal qu'il leur donnerait.

XXII. Thrasybule publia ces ordres, afin que le héraut, voyant un si grand amas de blé, et que les habitants ne songeaient qu'à leurs plaisirs, en rendît compte à Alyattes; ce qui ne manqua pas d'arriver. Le héraut, témoin de l'abondance qui régnait à Milet, s'en retourna à Sardes aussitôt qu'il eut communiqué à Thrasybule les ordres qu'il avait reçus du roi de Lydie; et ce fut là, comme je l'ai appris, la seule cause qui rétablit la paix entre ces deux princes. Alyattes s'était persuadé que la disette était très-grande à Milet, et que le peuple était réduit à la dernière extrémité. Il fut bien surpris, au retour du héraut, d'apprendre le contraire. Quelque temps après, ces deux princes firent ensemble un traité, dont les conditions furent qu'ils vivraient comme amis et alliés. Au lieu d'un temple, Alyattes en fit bâtir deux à Minerve dans Assésos, et il recouvra la santé. C'est ainsi que les choses se passèrent dans la guerre qu'Alyattes fit à Thrasybule et aux Milésiens.

XXIII. Ce Périandre, qui donna avis à Thrasybule de la réponse de l'oracle, était fils de Cypsélus; il régnait à Corinthe. Les habitants de cette ville racontent qu'il arriva de son temps une aventure très-merveilleuse, dont il fut témoin, et les Lesbiens en conviennent aussi. Ils disent qu'Arion de Méthymne, le plus habile joueur de cithare qui fût alors, et le premier, que je sache qui ait fait et nommé le dithyrambe, et l'ait exécuté à Corinthe, fut porté sur le dos d'un dauphin jusqu'au promontoire de Ténare.

XXIV. Ils assurent qu'Arion, ayant passé un temps considérable à la cour de Périandre, eut envie d'aller en Sicile et en Italie. Ayant amassé dans ces pays de grands biens, il voulut retourner à Corinthe. Prêt à partir de Tarente, il loua un vaisseau corinthien, parce qu'il se fiait plus à ce peuple qu'à tout autre. Lorsqu'il fut sur le vaisseau, les Corinthiens tramèrent sa perte, et résolurent de le jeter à la mer pour s'emparer de ses richesses. Arion s'étant aperçu de leur dessein, les leur offrit, les conjurant de lui laisser la vie. Mais bien loin d'être touchés de ses prières, ils lui ordonnèrent de se tuer lui-même s'il voulait être enterré, ou de se jeter sur-le-champ dans la mer. Arion, réduit à une si fâcheuse extrémité, les supplia, puisqu'ils avaient résolu sa perte, de

[1] Érythrée, ville ionienne.

lui permettre de se revêtir de ses plus beaux habits et de chanter sur le tillac, et leur promit de se tuer après qu'il aurait chanté. Ils présumèrent qu'ils auraient du plaisir à entendre le plus habile musicien qui existât, et dès lors ils se retirèrent de la poupe au milieu du vaisseau. Arion se para de ses plus riches habits, prit sa cithare, monta sur le tillac, et exécuta l'air Orthien, et dès qu'il l'eut fini il se jeta à la mer avec ses habits et dans l'état où il se trouvait. Pendant que le vaisseau partait pour Corinthe, un dauphin reçut, à ce qu'on dit, Arion sur son dos, et le porta à Ténare, où ayant mis pied à terre, il s'en alla à Corinthe, vêtu comme il l'était, et y raconta son aventure. Périandre ne pouvant ajouter foi à son récit, le fit étroitement garder, et porta son attention sur les matelots. Ils ne furent pas plus tôt arrivés, que les ayant envoyé chercher, il leur demanda s'ils pouvaient lui donner des nouvelles d'Arion. Ils lui répondirent qu'ils l'avaient laissé en bonne santé à Tarente, en Italie, où la fortune lui était favorable. Arion parut tout à coup devant eux, tel qu'ils l'avaient vu se précipiter à la mer. Déconcertés, convaincus, ils n'osèrent plus nier leur crime. Les Corinthiens et les Lesbiens racontent cette histoire de la sorte, et l'on voit à Ténare une petite statue de bronze qui représente un homme sur un dauphin : c'est une offrande d'Arion.

XXV. Alyattes, roi de Lydie, mourut longtemps après avoir terminé la guerre de Milet. Il régna cinquante-sept ans. Il fut le second prince de la maison des Mermnades qui envoya des présents à Delphes. C'était en action de grâce du recouvrement de sa santé. Ils consistaient en un grand cratère d'argent, et une soucoupe damasquinée, la plus précieuse de toutes les offrandes qui se voient à Delphes. C'est un ouvrage de Glaucus de Chios, qui seul a inventé l'art de la damasquinure.

XXVI. Alyattes étant mort, Crésus son fils lui succéda à l'âge de trente-cinq ans. Ephèse fut la première ville grecque que ce prince attaqua. Ses habitants se voyant assiégés, consacrèrent leur ville à Diane, en joignant avec une corde leurs murailles au temple de la Déesse. Ce temple est éloigné de sept stades de la vieille ville, dont Crésus formait alors le siége. Après avoir fait la guerre aux Éphésiens, il la fit aux Ioniens et aux Éoliens, mais successivement ; employant des raisons légitimes, quand il en pouvait trouver, ou des prétextes frivoles au défaut de raisons.

XXVII. Lorsqu'il eut subjugué les Grecs de l'Asie, et qu'il les eut forcés à lui payer tribut, il pensa à équiper une flotte pour attaquer les Grecs insulaires. Tout était près pour la construction des vaisseaux lorsque Bias de Priène, ou, selon d'autres, Pittacus de Mytilène, vint à Sardes. Crésus lui ayant demandé s'il y avait en Grèce quelque chose de nouveau, sa réponse fit cesser les préparatifs. « Prince, lui dit-il, les insulaires achètent une » grande quantité de chevaux, dans le dessein » de venir attaquer Sardes et de vous faire la » guerre. » Crésus croyant qu'il disait la vérité, repartit : « Puissent les dieux inspirer aux insulaires le dessein de venir attaquer les Lydiens » avec de la cavalerie ! — Il me semble, seigneur, répliqua Bias, que vous désirez ardemment les rencontrer à cheval sur le continent, » et vos espérances sont fondées ; mais depuis » qu'ils ont appris que vous faisiez équiper une » flotte pour les attaquer, pensez-vous qu'ils » souhaitent autre chose que de surprendre les » Lydiens en mer, et de venger sur vous les » Grecs du continent que vous avez réduits en » esclavage ? » Crésus, charmé de cette réponse, qui lui parut très-juste, abandonna son projet, et fit alliance avec les Ioniens des îles.

XXVIII. Quelque temps après, Crésus subjugua presque toutes les nations en-deçà du fleuve Halys, excepté les Ciliciens et les Lyciens ; savoir les Phrygiens, les Mysiens, les Mariandyniens, les Chalybes, les Paphlagoniens, les Thraces de l'Asie, c'est-à-dire les Thyniens et les Bithyniens, les Cariens, les Ioniens, les Doriens, les Eoliens et les Pamphyliens.

XXIX. Tant de conquêtes ajoutées au royaume de Lydie avaient rendu la ville de Sardes très-florissante. Tous les sages qui étaient alors en Grèce s'y rendirent chacun en son particulier. On y vit entre autres arriver Solon. Ce philosophe ayant fait, à la prière des Athéniens ses compatriotes, un corps de lois, voyagea pendant dix ans. Il s'embarqua sous prétexte d'examiner les mœurs et les usages des différentes nations, mais en effet pour n'être point

contraint d'abroger quelqu'une des lois qu'il avait établies; car les Athéniens n'en avaient pas le pouvoir, s'étant engagés par des serments solennels à observer pendant dix ans les réglements qu'il leur donnerait.

III. Solon étant donc sorti d'Athènes par ce motif, et pour s'instruire des coutumes des peuples étrangers, alla d'abord en Égypte, à la cour d'Amasis, et de là à Sardes, à celle de Crésus, qui le reçut avec distinction, et le logea dans son palais. Trois ou quatre jours après son arrivée, il fut conduit, par ordre du prince, dans les trésors, dont on lui montra toutes les richesses. Quand Solon les eut vues et suffisamment considérées, le roi lui parla en ces termes : « Le bruit de votre sagesse et de » vos voyages est venu jusqu'à nous, et je n'i» gnore point qu'en parcourant tant de pays » vous n'avez eu d'autre but que de vous in» struire de leurs lois et de leurs usages, et de » perfectionner vos connaissances. Je désire » savoir quel est l'homme le plus heureux que » vous ayez vu. » Il lui faisait cette question, parce qu'il se croyait lui-même le plus heureux de tous les hommes. C'est Tellus d'Athènes, lui dit Solon sans le flatter et sans lui déguiser la vérité. Crésus étonné de cette réponse : « Sur » quoi donc, lui demanda-t-il avec vivacité, es» timez-vous Tellus si heureux ? — Parce qu'il » a vécu dans une ville florissante, reprit So» lon; qu'il a eu des enfants beaux et vertueux ; » que chacun d'eux lui a donné des petits-fils, » qui tous lui ont survécu ; et qu'enfin, après » avoir joui d'une fortune considérable, relati» vement à celles de notre pays, il a terminé ses » jours d'une manière éclatante ; car dans un » combat des Athéniens contre leurs voisins à » Éleusis, il secourut les premiers, mit en fuite » les ennemis, et mourut glorieusement. Les » Athéniens lui érigèrent un monument aux » frais du public, dans l'endroit même où il » était tombé mort, et lui rendirent de grands » honneurs. »

XXXI. Tout ce que Solon venait de dire sur la félicité de Tellus excita Crésus à lui demander quel était celui qu'il estimait, après cet Athénien, le plus heureux des hommes, ne doutant point que la seconde place ne lui appartînt. « Cléobis et Biton, répondit Solon : ils étaient » Argiens, et jouissaient d'un bien honnête : ils » étaient outre cela si forts, qu'ils avaient tous » deux également remporté des prix aux jeux » publics. On raconte d'eux aussi le trait sui» vant : Les Argiens célébraient une fête en » l'honneur de Junon. Il fallait absolument que » leur mère se rendît au temple sur un char, » traîné par une couple de bœufs. Comme le » temps de la cérémonie pressait, et qu'il ne » permettait pas à ces jeunes gens d'aller cher» cher leurs bœufs, qui n'étaient point encore » revenus des champs, ils se mirent eux-mêmes » sous le joug, et tirant le char sur lequel leur » mère était montée, ils le conduisirent ainsi » quarante-cinq stades, jusqu'au temple de la » déesse. Après cette action, dont toute l'as» semblée fut témoin, ils terminèrent leurs » jours de la manière la plus heureuse, et la » divinité fit voir, par cet événement, qu'il est » plus avantageux à l'homme de mourir que de » vivre. Les Argiens, assemblés autour de ces » deux jeunes gens, louaient leur bon naturel, » et les Argiennes félicitaient la prêtresse d'a» voir de tels enfants. Celle-ci comblée de joie, » et de l'action et des louanges qu'on lui donnait, » debout aux pieds de la statue, pria la déesse » d'accorder à ses deux fils, Cléobis et Biton, » le plus grand bonheur que pût obtenir un » mortel. Cette prière finie, après le sacrifice » et le festin ordinaire dans ces sortes de fêtes, » les deux jeunes gens s'étant endormis dans le » temple même, ne se réveillèrent plus, et ter» minèrent ainsi leur vie. Les Argiens, les re» gardant comme deux personnages distingués, » firent faire leurs statues, et les envoyèrent au » temple de Delphes. »

XXXII. Solon accordait par ce discours le second rang à Cléobis et Biton. « Athénien, ré» pliqua Crésus en colère, faites-vous donc si » peu de cas de ma félicité, que vous me jugiez » indigne d'être comparé avec des hommes » privés ? — Seigneur, reprit Solon, vous me » demandez ce que je pense de la vie humaine. » Ai-je donc pu vous répondre autrement ? moi » qui sais que la Divinité est jalouse du bon» heur des humains, et qu'elle se plaît à le » troubler ; car dans une longue carrière on » voit et l'on souffre bien des choses fâcheuses. » Je donne à un homme soixante-dix ans pour » le plus long terme de sa vie. Ces soixante-dix » ans font vingt-cinq mille deux cents jours, en

» omettant les mois intercalaires. Mais si, chaque sixième année, on ajoute un mois, afin » que les saisons se retrouvent précisément au » temps où elles doivent arriver, dans les » soixante-dix ans vous aurez douze mois in» tercalaires moins la troisième partie d'un » mois, qui feront trois cents cinquante jours, » lesquels ajoutés à vingt-cinq mille deux cents, » donneront vingt-cinq mille cinq cent cin» quante jours. Or, de ces vingt-cinq mille cinq » cent cinquante jours, qui font soixante-dix » ans, vous n'en trouverez pas un qui amène un » événement absolument semblable. Il faut » donc convenir, seigneur, que l'homme est » sujet à mille accidents. Vous avez certaine» ment des richesses considérables, et vous » régnez sur un peuple nombreux; mais je ne » puis répondre à votre question, que je ne sa» che si vous avez fini vos jours dans la pro» spérité ; car l'homme comblé de richesses » n'est pas plus heureux que celui qui n'a que » le simple nécessaire, à moins que la fortune » ne l'accompagne, et que, jouissant de toutes » sortes de biens, il ne termine heureusement » sa carrière. Rien de plus commun que le mal» heur dans l'opulence et le bonheur dans la » médiocrité. Un homme puissamment riche, » mais malheureux, n'a que deux avantages sur » celui qui n'a que du bonheur; mais celui-ci » en a un grand nombre sur le riche malheu» reux. L'homme riche est plus en état de » contenter ses désirs, et de supporter de » grandes pertes ; mais si l'autre ne peut » soutenir de grandes pertes, ni satisfaire ses » désirs, son bonheur le met à couvert des uns » et des autres, et en cela il l'emporte sur le » riche. D'ailleurs il a l'usage de tous ses mem» bres, il jouit d'une bonne santé, il n'éprouve » aucun malheur, il est beau, et heureux en en» fants. Si à tous ces avantages vous ajoutez » celui d'une belle mort, c'est cet homme-là que » vous cherchez ; c'est lui qui mérite d'être ap» pelé heureux. Mais avant sa mort, suspendez » votre jugement, ne lui donnez point ce nom ; » dites seulement qu'il est fortuné.

» Il est impossible qu'un homme réunisse tous » ces avantages, de même qu'il n'y a point de » pays qui se suffise et qui renferme tous les » biens : car si un pays en a quelques-uns, il » est privé de quelques autres ; le meilleur est » celui qui en a le plus. Il en est ainsi de l'hom» me. Il n'y en a pas un qui se suffise à lui» même : s'il possède quelques avantages, d'au» tres lui manquent. Celui qui en réunit un plus » grand nombre, qui les conserve jusqu'à la fin » de ses jours, et sort ensuite tranquillement » de cette vie, celui-là, seigneur, mérite, à » mon avis, d'être appelé heureux. Il faut » considérer la fin de toutes choses, et voir » quelle en sera l'issue ; car il arrive que Dieu, » après avoir fait entrevoir la félicité à quel» ques hommes, la détruit souvent radicale» ment. »

XXXIII. Ainsi parla Solon. Il n'avait rien dit d'agréable à Crésus, et ne lui avait pas témoigné la moindre estime; aussi fut-il renvoyé de la cour. Il est probable qu'on traita de grossier un homme qui, sans égards aux biens présents, voulait qu'en tout on envisageât la fin.

XXXIV. Après le départ de Solon, la vengeance des dieux éclata d'une manière terrible sur Crésus, en punition, comme on peut le conjecturer, de ce qu'il s'estimait le plus heureux de tous les hommes. Un songe qu'il eut aussitôt après lui annonça les malheurs dont un de ses fils était menacé. Il en avait deux ; l'un affligé d'une disgrâce naturelle ; il était muet : l'autre surpassait en tout les jeunes gens de son âge ; il se nommait Atys. C'est donc cet Atys que le songe indiqua à Crésus comme devant périr d'une arme de fer. Le roi réfléchit à son réveil sur ce songe : tremblant pour son fils, il lui choisit une épouse, et l'éloigne des armées, à la tête desquelles il avoit coutume de l'envoyer. Il fit aussi ôter les dards, les piques et toutes sortes d'armes offensives des appartements des hommes où elles étaient suspendues, et les fit porter dans des magasins, de peur qu'il n'en tombât quelqu'une sur son fils.

XXXV. Pendant que Crésus était occupé des noces de ce jeune prince, arrive à Sardes un malheureux dont les mains étaient impures : cet homme était Phrygien, et issu du sang royal. Arrivé au palais, il pria Crésus de le purifier suivant les lois du pays. Ce prince le purifia. Les expiations, chez les Lydiens, ressemblent beaucoup à celles qui sont usitées en Grèce. Après la cérémonie, Crésus voulut savoir d'où il venait, et qui il était. « Étranger, lui dit-il, » qui êtes-vous ? De quel canton de Phrygie

» êtes-vous venu à ma cour comme suppliant? » Quel homme, quelle femme avez-vous tués? » —Seigneur, je suis fils de Gordius, et petit-fils » de Midas : je m'appelle Adraste : j'ai tué mon » frère sans le vouloir. Chassé par mon père, » et dépouillé de tout, je suis venu chercher ici » un asile. —Vous sortez, reprit Crésus, d'une » maison que j'aime. Vous êtes chez des amis; » rien ne vous manquera dans mon palais, tant » que vous jugerez à propos d'y rester. Supportez votre malheur avec patience, c'est le » moyen de l'adoucir. Adraste demeura donc à » la cour de Crésus. »

XXXVI. Dans ce même temps il parut en Mysie un sanglier d'une grosseur énorme, qui, descendant du mont Olympe, faisait un grand dégât dans les campagnes. Les Mysiens l'avaient attaqué à diverses reprises; mais ils ne lui avaient fait aucun mal, et il leur en avait fait beaucoup. Enfin ils s'adressèrent à Crésus : « Seigneur, lui dirent leurs députés, il a paru » sur nos terres un effroyable sanglier, qui ravage nos campagnes; malgré nos efforts nous » n'avons pu nous en défaire. Nous vous supplions donc d'envoyer avec nous le prince votre fils, à la tête d'une troupe de jeunes gens » choisis, et votre meute, afin d'en purger le » pays. » Crésus se rappelant le songe qu'il avait eu, leur répondit : « Ne me parlez pas davantage de mon fils, je ne puis l'envoyer avec » vous. Nouvellement marié, il n'est maintenant » occupé que de ses amours; mais je vous donnerai mon équipage de chasse, avec l'élite de » la jeunesse lydienne, à qui je recommanderai » de s'employer avec ardeur pour vous délivrer » de ce sanglier. »

XXXVII. Les Mysiens furent très-contents de cette réponse; mais Atys, qui avait entendu leur demande et le refus qu'avait fait Crésus de l'envoyer avec eux, entra sur ces entrefaites, et s'adressant à ce prince : « Mon père, lui dit-» il, les actions les plus nobles et les plus généreuses m'étaient autrefois permises, je pouvais m'illustrer à la guerre et à la chasse; » mais vous m'éloignez aujourd'hui de l'une et » de l'autre, quoique vous n'ayez remarqué en » moi ni lâcheté ni faiblesse. Quand j'irai à la » place publique ou que j'en reviendrai, de quel » œil me verra-t-on? Quelle opinion auront de » moi nos citoyens? Quelle idée en aura la jeune » princesse que je viens d'épouser? A quel » homme se croira-t-elle unie? Permettez-moi » donc, seigneur, d'aller à cette chasse avec les » Mysiens; ou, tâchez de me convaincre de la » solidité des raisons qui vous ont déterminé à » en agir de la sorte.

XXXVIII. » — Mon fils, reprit Crésus, si je » vous empêche d'aller à cette chasse, ce n'est » pas que j'aie remarqué dans votre conduite la » moindre lâcheté, ou quelque autre chose qui » m'ait déplu; mais un songe m'a fait connaître » que vous aviez peu de temps à vivre, et que » vous deviez périr d'une arme de fer. C'est » uniquement à cause de ce songe que je me suis » pressé de vous marier; c'est pour cela que je » ne vous envoie pas à cette expédition, et que » je prends toutes sortes de précautions pour » vous dérober, du moins pendant ma vie, au » malheur qui vous menace. Je n'ai que vous » d'enfant, car mon autre fils, disgracié de la » nature, n'existe plus pour moi.

XXXIX. » — Mon père, répliqua le jeune » prince, après un pareil songe, le soin avec lequel vous me gardez est bien excusable : mais » il me semble que vous ne saisissez par le sens » de cette vision; puisque vous vous y êtes » trompé, je dois vous l'expliquer. Ce songe, » dites-vous, vous a fait connaître que je devais » périr d'une arme de fer. Mais un sanglier a-» t-il des mains? est-il armé de ce fer aigu que » vous craignez? Si votre songe vous eût appris » que je dusse mourir d'une défense de sanglier, » ou de quelque autre manière semblable, on » approuverait vos précautions; mais il n'est » question que d'une pointe de fer. Puis donc » que ce ne sont pas des hommes que j'ai » à combattre, laissez-moi partir.

XL. » — Mon fils, répond Crésus, votre interprétation est plus juste que la mienne. Je » cède à vos raisons, ma défense est révoquée, » la chasse que vous désirez vous est permise. »

XLI. En même temps il mande le Phrygien Adraste et lui dit : « Vous étiez sous les coups » du malheur, Adraste (me préserve le Ciel de » vous le reprocher!); je vous ai purifié, je vous » ai reçu dans mon palais, où je pourvois à tous » vos besoins : prévenu par mes bienfaits, vous » me devez quelque retour. Mon fils part pour » la chasse; je vous confie la garde de sa personne : préservez-le des brigands qui pour-

» raient vous attaquer sur la route. D'ailleurs » il vous importe de rechercher les occasions de » vous signaler : vos pères vous l'ont enseigné, » la vigueur de votre âge vous le permet.

XLII. » — Seigneur, répondit Adraste, sans un » pareil motif je n'irais point à ce combat. Au » comble du malheur, me mêler à des hommes » de mon âge et plus heureux, je n'en ai pas le » droit; je n'en ai pas la volonté : souvent je » m'en suis abstenu. Mais vous le désirez : il faut » vous obliger, il faut reconnaître vos bienfaits : » je suis prêt à obéir. Soyez sûr que votre fils, » confié à ma garde, reviendra sain et sauf, » autant qu'il dépendra de son gardien. »

XLIII. Le prince Atys et lui partirent après cette réponse avec une troupe de jeunes gens d'élite et la meute du roi. Arrivés au mont Olympe, on cherche le sanglier, on le trouve, on l'environne, on lance sur lui des traits. Alors cet étranger, cet Adraste, purifié d'un meurtre, lance un javelot, manque le sanglier et frappe le fils de Crésus. Ainsi le jeune prince fut percé d'un fer aigu; ainsi fut accompli le songe du roi. Aussitôt un courrier, dépêché à Sardes, apprit au roi la nouvelle du combat, et le sort de son fils.

XLIV. Crésus, troublé de sa mort, la ressentit d'autant plus vivement qu'il avait lui-même purifié d'un homicide celui qui en était l'auteur. S'abandonnant à toute sa douleur, il invoquait Jupiter expiateur, le prenait à témoin du mal que lui avait fait cet étranger; il l'invoquait encore comme protecteur de l'hospitalité et de l'amitié; comme protecteur de l'hospitalité, parce qu'en donnant à cet étranger une retraite dans son palais, il y avait reçu sans le savoir le meurtrier de son fils; comme dieu de l'amitié, parce qu'ayant chargé Adraste de la garde de son fils, il avait trouvé en lui son plus cruel ennemi.

XLV. Quelque temps après les Lydiens arrivèrent avec le corps d'Atys, suivi du meurtrier. Adraste debout devant le cadavre, les mains étendues vers Crésus, le conjure de l'immoler sur son fils, la vie lui étant devenue odieuse, depuis qu'à son premier crime il en a ajouté un second, en tuant celui qui l'avait purifié. Quoique accablé de douleur, Crésus ne put entendre le discours de cet étranger sans être ému de compassion. « Adraste, lui dit-il, en vous con» damnant vous-même à la mort, vous satisfai» tes pleinement ma vengeance. Vous n'êtes pas » l'auteur de ce meurtre, puisqu'il est involon» taire; je n'en accuse que celui des dieux qui » me l'a prédit. » Crésus rendit les derniers devoirs à son fils, et ordonna qu'on lui fît des funérailles convenables à son rang. La cérémonie achevée, et le silence régnant autour du monument, cet Adraste, qui avait été le meurtrier de son propre frère, le meurtrier de celui qui l'avait purifié, sentant qu'il était le plus malheureux de tous les hommes, se tua sur le tombeau d'Atys.

XLVI. Crésus pleura deux ans la mort de son fils. Mais l'empire d'Astyages, fils de Cyaxares, détruit par Cyrus, fils de Cambyses, et celui des Perses, qui prenait de jour en jour de nouveaux accroissements, lui firent mettre un terme à sa douleur. Il ne pensa plus qu'aux moyens de réprimer cette puissance, avant qu'elle devînt plus formidable. Tout occupé de cette pensée, il résolut sur-le-champ d'éprouver les oracles de la Grèce et l'oracle de la Libye. Il envoya des députés en divers endroits, les uns à Delphes, les autres à Abes en Phocide, les autres à Dodone, quelques-uns à l'oracle d'Amphiaraüs, à l'antre de Trophonius, et aux Branchides dans la Milésie : voilà les oracles de Grèce que Crésus fit consulter. Il en dépêcha aussi en Libye au temple de Jupiter Ammon. Ce prince n'envoya ces députés que pour éprouver les oracles; et au cas qu'ils rendissent des réponses conformes à la vérité, il se proposait de les consulter une seconde fois, pour savoir s'il devait faire la guerre aux Perses.

XLVII. Il donna ordre aux députés qu'il envoyait pour sonder les oracles, de les consulter le centième jour à compter de leur départ de Sardes, de leur demander ce que Crésus, fils d'Alyattes, roi de Lydie, faisait ce jour-là, et de lui rapporter par écrit la réponse de chaque oracle. On ne connaît que la réponse de l'oracle de Delphes, et l'on ignore quelle fut celle des autres oracles. Aussitôt que les Lydiens furent entrés dans le temple de Delphes pour consulter le dieu, et qu'ils eurent interrogé la Pythie sur ce qui leur avait été prescrit, elle leur répondit ainsi : « Je connais le nombre des » grains de sable, et les bornes de la mer; je

» connais le langage des muets ; j'entends la » voix de celui qui ne parle point. Mes sens » sont frappés de l'odeur d'une tortue qu'on » fait cuire avec de la chair d'agneau dans une » chaudière d'airain, dont le couvercle est aussi » d'airain ».

XLVIII. Les Lydiens ayant mis par écrit cette réponse de la Pythie, partirent de Delphes, et revinrent à Sardes. Quand les autres députés, envoyés en divers pays, furent aussi de retour avec les réponses des oracles, Crésus les ouvrit, et les examina chacune en particulier. Il y en eut sans doute qu'il n'approuva point ; mais dès qu'il eut entendu celle de l'oracle de Delphes, il la reconnut pour vraie, et l'adora, persuadé que cet oracle était le seul véritable, comme étant le seul qui eût découvert ce qu'il faisait. En effet, après le départ des députés qui allaient consulter les oracles au jour convenu, voici ce dont il s'était avisé. Il avait imaginé la chose la plus impossible à deviner et à connaître. Ayant lui-même coupé par morceaux une tortue et un agneau, il les avait fait cuire ensemble dans un vase d'airain, dont le couvercle était de même métal. Telle fut la réponse de Delphes.

XLIX. Quant à celles que reçurent les Lydiens dans le temple d'Amphiaraüs, après les cérémonies et les sacrifices prescrits par les lois, je n'en puis rien dire. On sait uniquement que Crésus reconnut aussi la véracité de cet oracle.

L. Ce prince tâcha ensuite de se rendre propice le dieu de Delphes par de somptueux sacrifices, dans lesquels on immola trois mille victimes de toutes les espèces d'animaux qu'il est permis d'offrir aux dieux. Il fit ensuite brûler sur un grand bûcher des lits dorés et argentés, des vases d'or, des robes de pourpre et autres vêtements, s'imaginant par cette profusion se rendre le dieu plus favorable. Il enjoignit aussi aux Lydiens d'immoler au dieu toutes les victimes que chacun aurait en sa puissance. Ayant fait fondre, après ce sacrifice, une prodigieuse quantité d'or, il en fit faire cent dix-sept demi-plinthes, dont les plus longues avaient six palmes, et les plus petites trois sur une d'épaisseur. Il y en avait quatre d'or fin, du poids d'un talent et demi ; les autres étaient d'un or pâle, et pesaient deux talents. Il fit faire aussi un lion d'or fin, du poids de dix talents. On le plaça sur ces demi-plinthes ; mais il tomba lorsque le temple de Delphes fut brûlé. Il est maintenant dans le trésor des Corinthiens, et il ne pèse plus que six talents et demi, parce que dans l'incendie du temple il s'en fondit trois talents et demi.

LI. Ces ouvrages achevés, Crésus les envoya à Delphes, avec beaucoup d'autres présents, deux cratères [1] extrêmement grands, l'un d'or et l'autre d'argent. Le premier était à droite en entrant dans le temple, et le second à gauche. On les transporta aussi ailleurs lors de l'incendie du temple. Le cratère d'or est aujourd'hui dans le trésor des Clazoméniens : il pèse huit talents et demi, et douze mines. Celui d'argent est dans l'angle du vestibule du temple : il tient six cents amphores. Les Delphiens y mêlent l'eau avec le vin aux fêtes appelées Théophanies. Ils disent que c'est un ouvrage de Théodore de Samos, et je le crois d'autant plus volontiers que cette pièce me paraît d'un travail exquis. Le même prince y envoya aussi quatre muids d'argent, qui sont dans le trésor des Corinthiens, deux bassins pour l'eau lustrale, dont l'un est d'or et l'autre est d'argent. Sur celui d'or est gravé le nom des Lacédémoniens, et ils prétendent avoir fait cette offrande, mais à tort ; il est certain que c'est aussi un présent de Crésus. Un habitant de Delphes y a mis cette inscription pour flatter les Lacédémoniens. J'en tairai le nom, quoique je le sache fort bien. Il est vrai qu'ils ont donné l'enfant, à travers la main duquel l'eau coule et se répand ; mais ils n'ont fait présent de l'un ni de l'autre de ces deux bassins. A ces dons Crésus en ajouta plusieurs autres de moindre prix, par exemple, des plats d'argent de forme ronde, et une statue d'or de trois coudées de haut représentant une femme. Les Delphiens disent que c'est celle de sa pannetière. Il y fit aussi porter les colliers et les ceintures de la reine sa femme : tels sont les présents qu'il fit à Delphes.

LII. Quant à Amphiaraüs, sur ce qu'il apprit de son mérite et de ses malheurs, il lui consacra un bouclier d'or massif, avec une pique d'or massif, c'est-à-dire dont la hampe était d'or,

[1] Cratère, sorte de grand vase qui ne servait point à boire, mais seulement à mêler l'eau avec le vin.

ainsi que le fer. De mon temps on voyait encore l'un et l'autre à Thèbes, dans le temple d'Apollon Isménien.

LIII. Les Lydiens chargés de porter ces présents aux oracles de Delphes et d'Amphiaraüs, avaient ordre de leur demander si Crésus devait faire la guerre aux Perses, et joindre à son armée des troupes auxiliaires. A leur arrivée, les Lydiens présentèrent les offrandes, et consultèrent les oracles en ces termes : « Crésus, roi des Lydiens et autres nations, persuadé que vous êtes les seuls véritables oracles qu'il y ait dans le monde, vous envoie ces présents, qu'il croit dignes de votre habileté[1]. Maintenant il vous demande s'il doit marcher contre les Perses, et s'il doit joindre à son armée des troupes auxiliaires. » Les deux oracles s'accordèrent dans leurs réponses. Ils prédirent l'un et l'autre à ce prince que s'il entreprenait la guerre contre les Perses il détruirait un grand empire, et lui conseillèrent de chercher l'amitié des états de la Grèce qu'il aurait reconnus pour les plus puissants.

LIV. Crésus, charmé de ces réponses, et concevant l'espoir de renverser l'empire de Cyrus, envoya de nouveau des députés à Pytho, pour distribuer à chacun des habitants (il en savait le nombre) deux[2] statères d'or par tête. Les Delphiens accordèrent par reconnaissance, à Crésus et aux Lydiens : la prérogative de consulter les premiers l'oracle, l'immunité, la préséance, et le privilége perpétuel de devenir citoyens de Delphes quand ils le désireraient.

LV. Crésus ayant envoyé ces présents aux Delphiens, interrogea le dieu pour la troisième fois; car depuis qu'il en eut reconnu la véracité, il ne cessa plus d'y avoir recours. Il lui demanda si sa monarchie serait de longue durée; la Pythie lui répondit en ces termes : « Quand un mulet sera roi des Mèdes, fuis alors, Lydien efféminé, sur les bords de l'Hermus : garde-toi de résister, et ne rougis point de ta lâcheté. »

LVI. Cette réponse fit encore plus de plaisir à Crésus que toutes les autres. Persuadé qu'on ne verrait jamais sur le trône des Mèdes un mulet, il conclut que ni lui ni ses descendants ne seraient jamais privés de la puissance souveraine. Ce prince ayant cherché avec soin quels étaient les peuples les plus puissants de la Grèce, dans le dessein de s'en faire des amis, il trouva que les Lacédémoniens et les Athéniens tenaient le premier rang, les uns parmi les Doriens, les autres parmi les Ioniens. Ces nations, autrefois, étaient en effet les plus distinguées, l'une étant pélasgique, et l'autre hellénique. La première n'est jamais sortie de son pays, et l'autre a souvent changé de demeure. Les Hellènes habitaient en effet la Phthiotide sous le règne de Deucalion, et sous celui de Dorus, fils d'Hellen, le pays appelé Histiæotide, au pied des monts Ossa et Olympe. Chassés de l'Histiæotide par les Cadméens, ils allèrent s'établir à Pinde, et furent appelés Macednes. De là ils passèrent dans la Dryopide, et de la Dryopide dans le Péloponnèse, où ils ont été appelés Doriens.

LVII. Quelle langue parlaient alors les Pélasges, c'est un article sur lequel je ne puis rien affirmer. S'il est permis de fonder des conjectures sur quelques restes de ces Pélasges, qui existent encore aujourd'hui à Crestone, au-dessus des Tyrrhéniens, et qui jadis, voisins des Doriens d'aujourd'hui, habitaient la terre appelée maintenant Thessaliotide; si à ces Pélasges on ajoute ceux qui ont fondé Placie et Scylacé[1] sur l'Hellespont et qui ont demeuré autrefois avec les Athéniens, et les habitants d'autres villes pélasgiques dont le nom s'est changé; il résulte de ces conjectures, si l'on peut s'en autoriser, que les Pélasges parlaient une langue barbare. Or, si tel était l'idiome de toute la nation, il s'ensuit que les Athéniens, Pélasges d'origine, oublièrent leur langue en devenant Hellènes, et qu'ils apprirent celle de ces derniers peuples; car le langage des Crestoniates et des Placiens, qui est le même, n'a rien de commun avec celui d'aucuns de leurs voisins : preuve évidente que ces deux peuplades de Pélasges conservent encore de nos jours l'idiome qu'elles portèrent dans ces pays en venant s'y établir.

LVIII. Quant à la nation hellénique, depuis son origine elle a toujours parlé la même lan-

[1] Le dieu avait découvert et expliqué ce que faisait Crésus.

[2] Quarante-six livres seize sous de notre monnaie.

[1] Placie et Scylacé sont sur la Propontide.

gue; du moins cela me paraît ainsi. Faible, séparée des Pélasges, et tout-à-fait petite dans son commencement, elle est devenue aussi considérable que plusieurs autres nations, principalement depuis qu'un grand nombre de peuples barbares se sont incorporés avec elle; et c'est, indépendamment des autres raisons, ce qui, à mon avis, a empêché l'agrandissement des Pélasges, qui étaient barbares.

LIX. Crésus apprit que les Athéniens, l'un de ces peuples partagés en diverses fractions, étaient sous le joug de Pisistrate, fils d'Hippocrates, alors tyran d'Athènes. Hippocrates était un simple particulier[1]; il lui arriva aux jeux olympiques un prodige mémorable. Il avait offert un sacrifice; les chaudières près de l'autel, remplies de victimes et d'eau, bouillirent et débordèrent sans feu. Chilon de Lacédémone, qui par hasard était présent, témoin de ce prodige, conseilla à Hippocrates de ne point prendre de femme féconde, ou s'il en avait une, de la répudier; et s'il lui était né un fils, de ne le point reconnaître. Hippocrates ne voulut point déférer aux conseils de Chilon. Quelque temps après naquit le Pisistrate dont nous parlons, qui, dans la querelle entre les Paraliens ou habitants de la côte maritime, commandés par Mégaclès, fils d'Alcmæon, et les habitants de la plaine, ayant à leur tête Lycurgue, fils d'Aristolaïdes, pour se frayer une route à la tyrannie, suscita un troisième parti. Il assembla donc ce parti, sous prétexte de défendre les Hypéracriens: voici la ruse qu'il imagina. S'étant blessé lui et ses mulets, il poussa son char vers la place publique, comme s'il se fût échappé des mains de ses ennemis, qui avaient voulu le tuer lorsqu'il allait à la campagne. Il conjura les Athéniens de lui accorder une garde: il leur rappela la gloire dont il s'était couvert à la tête de leur armée contre les Mégariens, la prise de Nisée, et leur cita plusieurs autres traits de valeur. Le peuple trompé lui donna pour garde un certain nombre de citoyens choisis, qui le suivaient, armés de bâtons, au lieu de piques. Pisistrate les fit soulever, et s'empara, par leur moyen, de la citadelle. Dès ce moment il fut maître d'Athènes, mais sans troubler l'exercice des magistratures, sans altérer les lois; il mit le bon ordre dans la ville, et la gouverna sagement en suivant ses usages. Peu de temps après, les factions réunies de Mégaclès et de Lycurgue chassèrent l'usurpateur.

LX. Ce fut ainsi que Pisistrate, pour la première fois, se rendit maître d'Athènes, et qu'il fut dépouillé de la tyrannie, qui n'avait pas encore eu le temps de jeter de profondes racines. Ceux qui l'avaient chassé renouvelèrent bientôt après leurs anciennes querelles. Mégaclès, assailli de toutes parts par la faction contraire, fit proposer par un héraut, à Pisistrate, de le rétablir s'il voulait épouser sa fille. Pisistrate accepta ses offres, et s'étant engagé à remplir cette condition, il imagina, de concert avec Mégaclès, pour son rétablissement, un moyen d'autant plus ridicule à mon avis, que dès la plus haute antiquité les Hellènes ont été distingués des Barbares, comme plus adroits et plus ingénieux, et que les auteurs de cette trame avaient affaire aux Athéniens, peuple qui a la réputation d'être le plus spirituel de la Grèce.

Il y avait à Pæania, bourgade de l'Attique, une certaine femme nommée Phya, qui avait quatre coudées de haut moins trois doigts[1], et d'ailleurs d'une grande beauté. Ils armèrent cette femme de pied en cap, et l'ayant fait monter sur un char, parée de tout ce qui pouvait relever sa beauté, ils lui firent prendre le chemin d'Athènes. Ils étaient précédés de hérauts qui, à leur arrivée dans la ville, se mirent à crier suivant les ordres qu'ils avaient reçus: « Athéniens, recevez favorablement Pisistrate; » Minerve qui l'honore plus que tous les autres » hommes, le ramène elle-même dans sa ci- » tadelle. » Les hérauts allaient ainsi de côté et d'autre, répétant la même injonction. Aussitôt le bruit se répand que Minerve ramenait Pisistrate. Les bourgades y ajoutent: la ville ne doute pas que cette femme ne soit la déesse. On lui adresse des vœux, on reçoit le tyran de sa main.

LXI. Pisistrate ayant ainsi recouvré la puis-

[1] C'est-à-dire qu'il n'occupait alors aucune place dans l'état. Il était de la naissance la plus distinguée, et descendait de Pélée ainsi que Nestor. Codrus, qui régna à Athènes, était de la même maison.

[1] C'est-à-dire cinq pieds près de deux pouces, suivant l'évaluation de M. d'Anville, dans son traité des Mesures itinéraires.

sance souveraine, épousa la fille de Mégaclès, suivant l'accord fait entre eux. Mais, comme il avait des fils déjà grands, et que les Alcmæonides passaient pour être sous l'anathème, ne voulant point avoir d'enfants de sa nouvelle femme, il n'avait avec elle qu'un commerce contre nature. La jeune femme tint dans les commencements cet outrage secret; mais dans la suite elle le révéla de son propre mouvement à sa mère, ou sur les questions que celle-ci lui fit. Sa mère en fit part à Mégaclès son mari, qui, indigné de l'affront que lui faisait son gendre, se réconcilia dans sa colère avec la faction opposée.

Pisistrate, informé de ce qui se tramait contre lui, abandonna l'Attique, et se retira à Érétrie, où il tint conseil avec ses fils. Hippias lui conseilla de recouvrer la tyrannie: son avis prévalut. Des villes, auxquelles les Pisistratides avaient rendu auparavant quelque service, leur firent des présents; ils les acceptèrent et les recueillirent. Plusieurs donnèrent des sommes considérables; mais les Thébains se distinguèrent par leur libéralité. Quelque temps après, pour le dire en peu de mots, tout se trouva prêt pour leur retour. Il leur vint du Péloponnèse des troupes argiennes, qu'ils prirent à leur solde, et un Naxien, nommé Lygdamis, redoubla leur ardeur par un secours volontaire de troupes et d'argent.

LXII. Ils partirent donc d'Érétrie, et revinrent dans l'Attique au commencement de la onzième année. D'abord ils s'emparèrent de Marathon, et ayant assis leur camp dans cet endroit, ceux de leur parti s'y rendirent en foule, les uns d'Athènes, les autres des bourgades voisines, tous préférant la tyrannie à la liberté.

Les habitants de la ville ne firent aucune attention à Pisistrate tant qu'il fut occupé à lever de l'argent, et même après qu'il se fut rendu maître de Marathon. Mais, sur la nouvelle qu'il s'avançait de Marathon droit à Athènes, ils allèrent avec toutes leurs forces à sa rencontre. Cependant Pisistrate et les siens étant partis de Marathon, tous réunis en un même corps, approchaient de la ville. Ils arrivèrent près du temple de Minerve Pallénide[1], et ce fut en face de ce temple qu'ils assirent leur camp. Là un devin d'Acharnes, nommé Amphilyte, inspiré par les dieux, vint se présenter à Pisistrate. « Le filet est jeté, lui dit-il, les rets sont » tendus : la nuit, au clair de la lune, les thons » s'y jetteront en foule. »

LXIII. Ainsi parla le devin, inspiré par le dieu. Pisistrate saisit le sens de l'oracle, l'accepta, et fit incontinent marcher son armée. Les citoyens d'Athènes avaient déjà pris leur repas, et se livraient, les uns au jeu de dés, les autres au sommeil. Pisistrate, tombant sur eux avec ses troupes, les mit en déroute. Pendant la fuite, il s'avisa d'un moyen très-sage pour les tenir dispersés, et les empêcher de se rallier. Il fit monter à cheval ses fils, et leur ordonna de prendre les devants. Ils atteignirent les fuyards, et les exhortèrent, de la part de Pisistrate, à prendre courage, et à retourner chacun chez soi.

LXIV. Les Athéniens obéirent, et Pisistrate s'étant ainsi rendu maître d'Athènes pour la troisième fois, affermit sa tyrannie par le moyen de ses troupes auxiliaires, et des grandes sommes d'argent qu'il tirait en partie de l'Attique, et en partie du fleuve Strymon. Il l'affermit encore par sa conduite avec les Athéniens qui avaient tenu ferme dans la dernière action, et qui n'avaient pas sur-le-champ pris la fuite : il s'assura de leurs enfants, qu'il envoya à Naxos; car il avait conquis cette île, et en avait donné le gouvernement à Lygdamis. Il l'affermit enfin en purifiant l'île de Délos, suivant l'ordre des oracles. Voici comment se fit cette purification. De tous les lieux d'où l'on voyait le temple, il fit exhumer les cadavres, et les fit transporter dans un autre canton de l'île. Pisistrate eut d'autant moins de peine à établir sa tyrannie sur les Athéniens, que les uns avaient été tués dans le combat, et que les autres avaient abandonné leur patrie et s'étaient sauvés avec Mégaclès.

LXV. Tels étaient les embarras où Crésus apprit que se trouvaient alors les Athéniens. Quant aux Lacédémoniens, on lui dit qu'après avoir éprouvé des pertes considérables, ils prenaient enfin le dessus dans la guerre contre les Tégéates. En effet, sous le règne de Léon et d'Agasiclès, les Lacédémoniens, vainqueurs dans leurs autres guerres, avaient échoué

[1] Cette Minerve était ainsi nommée, parce qu'elle avait un temple dans le bourg de Pallène.

contre les seuls Tégéates. Long-temps auparavant, ils étaient les plus mal policés de presque tous les Grecs, et n'avaient aucun commerce avec les étrangers, ni même entre eux; mais dans la suite, ils passèrent de la manière que je vais dire, à une meilleure législation. Lycurgue jouissait à Sparte de la plus haute estime. Arrivé à Delphes pour consulter l'oracle, à peine fut-il entré dans le temple qu'il entendit ces mots de la Pythie: « Te voilà dans mon temple » célèbre, ami de Jupiter et des habitants de » l'Olympe; mon oracle incertain balance » s'il te déclarera un dieu ou un homme; je te » crois plutôt un dieu. » Quelques-uns ajoutent que la Pythie lui dicta aussi les lois qui s'observent maintenant à Sparte. Mais, comme les Lacédémoniens en conviennent eux-mêmes, ce fut Lycurgue qui apporta ces lois de Crète lorsqu'il fut tuteur de son neveu Charillus, roi de Sparte. En effet, à peine eut-il la tutelle de ce jeune prince, qu'il réforma les lois anciennes, et prit des mesures contre la transgression des nouvelles. Il régla ensuite ce qui concernait la guerre: les énomoties, les triacades et les syssities [1]. Outre cela, il institua les éphores et les sénateurs.

LXVI. Ce fut ainsi que les Lacédémoniens substituèrent des lois sages à leurs anciennes coutumes. Ils élevèrent à ce législateur un temple après sa mort, et lui rendent encore aujourd'hui de grands honneurs. Comme ils habitaient un pays fertile et très-peuplé, leur république ne tarda pas à s'accroître et à devenir florissante. Mais ennuyés du repos, et se croyant supérieurs aux Arcadiens, ils consultèrent l'oracle de Delphes, sur la conquête de l'Arcadie. La Pythie répondit: « Tu me demandes l'Arcadie; ta demande est excessive, » je la refuse: l'Arcadie a des guerriers nourris » de gland, qui repousseront ton attaque: je » ne te porte pas cependant envie: je te donne » Tégée pour y danser, et ses belles plaines » pour les mesurer au cordeau. »

Sur cette réponse, les Lacédémoniens renoncèrent au reste de l'Arcadie, et, munis de chaînes, ils marchèrent contre les Tégéates, qu'ils regardaient déjà comme leurs esclaves, sur la foi d'un oracle équivoque; mais, ayant eu le dessous dans la bataille, tous ceux qui tombèrent vifs entre les mains de l'ennemi furent chargés des chaînes qu'ils avaient apportées, et travaillant en cet état aux terres des Tégéates, ils les mesurèrent au cordeau. Ces chaînes subsistent encore à présent à Tégée; elles sont appendues autour du temple de Minerve Alea.

[1] Les repas communs.

LXVII. Les Lacédémoniens avaient été continuellement malheureux dans leur première guerre contre les Tégéates; mais, du temps de Crésus, et sous le règne d'Anaxandride et d'Ariston à Sparte, ils acquirent de la supériorité, par les moyens que je vais dire. Comme ils avaient toujours eu le dessous contre les Tégéates, ils envoyèrent demander à l'oracle de Delphes quel dieu ils devaient se rendre propice, pour avoir l'avantage sur leurs ennemis. La Pythie leur répondit qu'ils en triompheraient s'ils emportaient chez eux les ossements d'Oreste, fils d'Agamemnon. Comme ils ne pouvaient découvrir son monument, ils envoyèrent de nouveau demander à l'oracle en quel endroit reposait ce héros. Voici la réponse de la Pythie: « Dans les plaines de l'Arcadie est une ville » (on la nomme Tégée). La puissante nécessité » y fait souffler deux vents. L'on y voit le type » et l'antitype, le mal sur le mal. C'est là que » le sein fécond de la terre enferme le fils d'A- » gamemnon. Si tu fais apporter ses ossements » à Sparte, tu seras vainqueur de Tégée. »

Sur cette réponse les Lacédémoniens se livrèrent avec encore plus d'ardeur aux recherches les plus exactes, furetant de tous côtés, jusqu'à ce qu'enfin Lichas, un des Spartiates appelés agatho-erges, en fit la découverte. Les agatho-erges sont toujours les plus anciens chevaliers à qui on a donné leur congé. Tous les ans on le donne à cinq, et l'année de leur sortie ils vont partout où les envoie la république, sans s'arrêter autre part.

LXVIII. De cet ordre était Lichas, qui fit à Tégée la découverte du tombeau d'Oreste, autant par hasard que par son habileté. Le commerce étant alors rétabli avec les Tégéates, il entra chez un forgeron où il regarda battre le fer. Comme cela lui causait de l'admiration, le forgeron, qui s'en aperçut, interrompt son travail et lui dit: « Lacédémonien, vous auriez » été bien plus étonné, si vous aviez vu la même

» merveille que moi, vous pour qui le travail » d'une forge est un sujet de surprise! Creu- » sant un puits dans cette cour, je trouvai un » cercueil de sept coudées de long. Comme je » ne pouvais me persuader qu'il eût jamais » existé des hommes plus grands qu'aujour- » d'hui, je l'ouvris. Le corps que j'y trouvai » égalait la longueur du cercueil. Je l'ai me- » suré, puis recouvert de terre. » Lichas faisant réflexion sur ce récit du forgeron, qui lui racontait ce qu'il avait vu, se douta que ce devait être le corps d'Oreste, indiqué par l'oracle. Ses conjectures lui montrèrent dans les deux soufflets les deux vents; dans le marteau et l'enclume, le type et l'antitype; et le fer battu sur l'enclume, le mal ajouté sur le mal, parce que le fer n'avait été découvert, suivant lui, que pour le malheur des hommes.

L'esprit occupé de ces conjectures, Lichas revient à Sparte, et raconte son aventure à ses compatriotes. On lui intente une accusation simulée, il est banni. Lichas retourne à Tégée, conte sa disgrace au forgeron, et fait ses efforts pour l'engager à lui louer sa cour. Le forgeron refuse d'abord; mais s'étant ensuite laissé persuader, Lichas s'y loge, ouvre le tombeau, et en tire les ossements d'Oreste, qu'il porte à Sparte. Les Lacédémoniens acquirent depuis ce temps une grande supériorité dans les combats, toutes les fois qu'ils s'essayèrent contre les Tégéates. D'ailleurs la plus grande partie du Péloponnèse leur était déjà soumise.

LXIX. Crésus, informé de l'état florissant des Lacédémoniens, envoya des ambassadeurs à Sparte avec des présents, pour les prier de s'allier avec lui. Lorsqu'ils furent arrivés, ils parlèrent en ces termes qui leur avaient été prescrits : « Crésus, roi des Lydiens et de plu- » sieurs autres nations, nous a envoyés ici, et » vous dit par notre bouche : O Lacédémoniens, » le dieu de Delphes m'ayant ordonné de con- » tracter amitié avec les Grecs, je m'adresse à » vous, conformément à l'oracle, parce que » j'apprends que vous êtes les premiers peu- » ples de la Grèce, et je désire votre amitié et » votre alliance sans fraude ni tromperie. » Tel fut le discours des ambassadeurs. Les Lacédémoniens, qui avaient aussi entendu la réponse faite à Crésus par l'oracle, se réjouirent de l'arrivée des Lydiens, et firent avec eux un traité d'amitié et d'alliance défensive et offensive. Ils avaient reçu auparavant quelques bienfaits de Crésus; car les Lacédémoniens ayant envoyé à Sardes pour y acheter de l'or, dans l'intention de l'employer à cette statue d'Apollon qu'on voit aujourd'hui au mont Thornax en Laconie, Crésus leur avait fait présent de cet or.

LXX. Tant de générosité, et la préférence qu'il leur donnait sur tous les Grecs, les déterminèrent à cette alliance. D'un côté, ils se tinrent prêts à lui donner du secours au premier avis; d'un autre, ils lui firent faire un cratère de bronze, pour reconnaître les dons qu'ils en avaient reçus. Ce cratère tenait trois cents amphores; il était orné extérieurement, et jusqu'au bord, d'un grand nombre d'animaux en relief. Mais il ne parvint point à Sardes, pour l'une de ces deux raisons. Les Lacédémoniens assurent qu'il fut enlevé sur les côtes de Samos, par des Samiens, qui, ayant eu connaissance de leur voyage, les attaquèrent avec des vaisseaux de guerre. Mais les Samiens soutiennent que les Lacédémoniens chargés de ce cratère, n'ayant point fait assez de diligence, furent informés en route de la prise de Crésus et de celle de Sardes, et qu'ils le vendirent à Samos à des particuliers, qui en firent une offrande au temple de Junon. Peut-être aussi ceux qui l'avaient vendu dirent-ils, à leur retour à Sparte, que les Samiens le leur avaient enlevé.

LXXI. Crésus n'ayant pas saisi le sens de l'oracle, se disposait à marcher en Cappadoce, dans l'espérance de renverser la puissance de Cyrus et des Perses. Tandis qu'il faisait les préparatifs nécessaires pour cette expédition, un Lydien, nommé Sandanis, qui s'était déjà acquis la réputation d'homme sage, et qui se rendit encore plus célèbre parmi les Lydiens par le conseil qu'il donna à Crésus, parla ainsi à ce prince : « Seigneur, vous vous disposez à » faire la guerre à des peuples qui ne sont vê- » tus que de peaux, qui se nourrissent, non » de ce qu'ils voudraient avoir, mais de ce » qu'ils ont, parce que leur pays est rude et » stérile; à des peuples qui, faute de vin, ne » s'abreuvent que d'eau, qui ne connaissent ni » les figues, ni aucun autre fruit agréable. » Vainqueur, qu'enlèverez-vous à des gens qui

» n'ont rien? Vaincu, considérez que de biens » vous allez perdre! S'ils goûtent une fois les » douceurs de notre pays, ils ne voudront plus » y renoncer; nul moyen pour nous de les chas- » ser. Quant à moi, je rends graces aux dieux » de ce qu'ils n'inspirent pas aux Perses le des- » sein d'attaquer les Lydiens. » Sandanis ne persuada pas Crésus. Il disait pourtant vrai: les Perses, avant la conquête de la Lydie, ne connaissaient ni le luxe, ni même les commodités de la vie.

LXXII. Les Grecs donnent aux Cappadociens le nom de Syriens[1]. Avant la domination des Perses, ces Syriens étaient sujets des Mèdes; mais alors ils étaient sous l'obéissance de Cyrus; car l'Halys séparait les états des Mèdes de ceux des Lydiens. L'Halys coule d'une montagne[2] d'Arménie, traverse la Cilicie; de là continuant son cours, il a les Matianiens à droite, et les Phrygiens à gauche. Après avoir passé entre ces deux peuples, il coule vers le nord, renfermant d'un côté les Syriens-Cappadociens, et à gauche les Paphlagoniens. Ainsi le fleuve Halys sépare presque toute l'Asie mineure de la haute Asie, depuis la mer, qui est vis-à-vis l'île de Cypre, jusqu'au Pont-Euxin. Ce pays entier forme un détroit qui n'a que cinq journées de chemin, pour un bon marcheur.

LXXIII. Crésus partit donc avec son armée pour la Cappadoce, afin d'ajouter ce pays à ses états, animé surtout et par sa confiance en l'oracle, et par le désir de venger Astyages son beau-frère. Astyages, fils de Cyaxares, roi des Mèdes, avait été vaincu et fait prisonnier par Cyrus, fils de Cambyses. Voici comment il était devenu beau-frère de Crésus. Une sédition avait obligé une troupe de Scythes nomades à se retirer secrètement sur les terres de Médie. Cyaxares, fils de Phraortes et petit-fils de Déjocès, qui régnait alors sur les Mèdes, les reçut d'abord avec humanité, comme suppliants, et même il conçut tant d'estime pour eux, qu'il leur confia des enfants pour leur apprendre la langue scythe, et à tirer de l'arc. Au bout de quelque temps les Scythes, accoutumés à chasser et à rapporter tous les jours du gibier, revinrent une fois sans avoir rien pris. Revenus ainsi les mains vides, Cyaxares, qui était d'un caractère violent, comme il le montra, les traita de la manière la plus dure. Les Scythes, indignés d'un pareil traitement, qu'ils ne croyaient pas avoir mérité, résolurent entre eux de couper par morceaux un des enfants dont on leur avait confié l'éducation, de le préparer de la manière qu'ils avaient coutume d'apprêter le gibier, de le servir à Cyaxares, comme leur chasse, et de se retirer aussitôt à Sardes auprès d'Alyattes, fils de Sadyattes. Ce projet fut exécuté. Cyaxares et ses convives mangèrent ce qu'on leur avait servi; et les Scythes, après cette vengeance, se retirèrent auprès d'Alyattes, dont ils implorèrent la protection.

LXXIV. Cyaxares les redemanda. Sur son refus, la guerre s'alluma entre ces deux princes. Pendant cinq années qu'elle dura, les Mèdes et les Lydiens eurent alternativement de fréquents avantages, et la sixième, il y eut une espèce de combat nocturne: car, après une fortune égale de part et d'autre, s'étant livré bataille, le jour se changea tout à coup en nuit, pendant que les deux armées en étaient aux mains. Thalès de Milet avait prédit aux Ioniens ce changement, et il en avait fixé le temps en l'année où il s'opéra. Les Lydiens et les Mèdes, voyant que la nuit avait pris la place du jour, cessèrent le combat, et n'en furent que plus empressés à faire la paix. Syennésis, roi de Cilicie, et Labynète, roi de Babylone, en furent les médiateurs; ils hâtèrent le traité, et l'assurèrent par un mariage. Persuadés que les traités ne peuvent avoir de solidité sans ce puissant lien, ils engagèrent Alyattes à donner sa fille Aryénis à Astyages, fils de Cyaxares. Ces nations observent dans leurs traités les mêmes cérémonies que les Grecs; mais ils se font encore de légères incisions aux bras, et sucent réciproquement le sang qui en découle.

LXXV. Cyrus tenait donc prisonnier Astyages, son aïeul maternel, qu'il avait détrôné pour les raisons que j'exposerai dans la suite de cette histoire. Crésus, irrité à ce sujet contre Cyrus, avait envoyé consulter les oracles pour savoir s'il devait faire la guerre aux Perses. Il lui était venu de celui de Delphes une réponse ambiguë, qu'il croyait favorable, et

[1] Les Leuco-Syriens ou Syriens blancs.
[2] Le Taurus.

là-dessus, il s'était déterminé à entrer sur les terres des Perses. Quand il fut arrivé sur les bords de l'Halys, il le fit, à ce que je crois, passer à son armée sur les ponts qu'on y voit à présent; mais s'il faut en croire la plupart des Grecs, Thalès de Milet lui en ouvrit le passage. Crésus, disent-ils, était embarrassé pour faire traverser l'Halys à son armée, parce que les ponts qui sont maintenant sur cette rivière n'existaient point encore en ce temps-là; Thalès, qui était alors au camp, fit passer à la droite de l'armée le fleuve, qui coulait à la gauche. Voici de quelle manière il s'y prit. Il fit creuser, en commençant au-dessus du camp, un canal profond en forme de croissant, afin que l'armée pût l'avoir à dos, dans la position où elle était. Le fleuve ayant été détourné de l'ancien canal dans le nouveau, longea derechef l'armée, et rentra au-dessous dans son ancien lit. Il ne fut pas plus tôt partagé en deux bras qu'il devint également guéable dans l'un et dans l'autre. Quelques-uns disent même que l'ancien canal fut mis entièrement à sec; mais je ne puis approuver ce sentiment. Comment en effet Crésus et les Lydiens auraient-ils pu traverser le fleuve à leur retour?

LXXVI. Après le passage de l'Halys, Crésus avec son armée arriva dans la partie de la Cappadoce appelée la Ptérie. La Ptérie, le plus fort canton de ce pays, est près de Sinope, ville presque située sur le Pont-Euxin. Il assit son camp à cet endroit, et ravagea les terres des Syriens[1]. Il prit la ville des Ptériens, dont il réduisit les habitants en esclavage. Il s'empara aussi de toutes les bourgades voisines, en chassa les Syriens, et les transporta ailleurs, quoiqu'ils ne lui eussent donné aucun sujet de plainte. Cependant Cyrus assembla son armée, prit avec lui tout ce qu'il put trouver d'hommes sur sa route, et vint à sa rencontre. Mais avant que de mettre ses troupes en campagne, il envoya des hérauts aux Ioniens, pour les engager à se révolter contre Crésus. N'ayant pu les persuader, il se mit en marche, et vint camper à la vue de l'ennemi. Les deux armées s'essayèrent mutuellement dans la Ptérie par de violentes escarmouches. On en vint ensuite à une action générale, qui fut vive, et où il périt beaucoup de monde des deux côtés; enfin la nuit sépara les combattants sans que la victoire se fût déclarée en faveur de l'un ou de l'autre parti.

LXXVII. Crésus se reprochant la disproportion de ses troupes, qui étaient beaucoup moins nombreuses que celles de Cyrus, et voyant que le lendemain ce prince ne tentait pas une nouvelle attaque, retourna à Sardes, dans le dessein d'appeler à son secours les Égyptiens, conformément au traité conclu avec Amasis leur roi, traité qui était antérieur à celui qu'il avait fait avec les Lacédémoniens. Il se proposait aussi de mander les Babyloniens, avec qui il s'était pareillement allié, et qui avaient alors pour roi Labynète, et de faire dire aux Lacédémoniens de se trouver à Sardes à un temps marqué. Il comptait passer l'hiver tranquillement, et marcher à l'entrée du printemps contre les Perses avec les forces de ces peuples réunies aux siennes. D'après ces dispositions, aussitôt qu'il fut de retour à Sardes il envoya sommer ses alliés par des hérauts de se rendre à sa capitale le cinquième mois. Ensuite il congédia les troupes étrangères qu'il avait actuellement à sa solde, et qui s'étaient déjà mesurées contre les Perses, et les dispersa de tous côtés, ne s'imaginant pas que Cyrus, qui n'avait remporté aucun avantage sur lui, dût faire avancer son armée contre Sardes.

LXXVIII. Pendant que Crésus était occupé de ces projets, tous les dehors de la ville se remplirent de serpents, et les chevaux, abandonnant les pâturages, coururent les dévorer. Ce spectacle, dont Crésus fut témoin, parut aux yeux de ce prince un prodige; et, en effet, c'en était un. Aussitôt il envoya aux devins de Telmesse pour en avoir l'interprétation. Ses députés l'apprirent, mais ils ne purent pas la lui communiquer; car avant leur retour à Sardes, il avait été fait prisonnier. La réponse fut que Crésus devait s'attendre à voir une armée d'étrangers sur ses terres, et qu'elle subjuguerait les naturels du pays; le serpent étant fils de la terre, et le cheval un ennemi et un étranger. Crésus était déjà pris lorsqu'ils firent cette réponse; mais ils ignoraient alors le sort de Sardes et du roi.

LXXIX. Lorsque Crésus, après la bataille de Ptérie, se fut retiré, Cyrus, instruit du des-

[1] Les Leuco-Syriens, les Cappadociens.]

sein où il était de congédier ses troupes à son retour, crut, de l'avis de son conseil, devoir marcher avec la plus grande diligence vers Sardes, pour ne pas laisser aux Lydiens le temps d'assembler de nouvelles forces. Cette résolution prise, il l'exécuta sans délai, et faisant passer son armée dans la Lydie, il porta lui-même à Crésus la nouvelle de sa marche. Ce prince, quoique fort inquiet de voir ses mesures déconcertées et son attente déçue, ne laissa pas de faire sortir les Lydiens, et de les mener au combat. Il n'y avait point alors en Asie de nation plus brave ni plus belliqueuse que les Lydiens. Ils combattaient à cheval avec de longues piques, et étaient excellents cavaliers.

LXXX. Les deux armées se rendirent dans la plaine située sous les murs de Sardes, plaine spacieuse et découverte, traversée par l'Hyllus et par d'autres rivières qui se jettent dans l'Hermus, la plus grande de toutes. L'Hermus coule d'une montagne consacrée à Cybèle, et va se perdre dans la mer près de la ville de Phocée.

A la vue de l'armée lydienne rangée en bataille dans cette plaine, Cyrus, craignant la cavalerie, suivit le conseil du Mède Harpage. Il rassembla tous les chameaux qui portaient à la suite de son armée les vivres et le bagage, et, leur ayant ôté leur charge, il les fit monter par des hommes vêtus en cavaliers, avec ordre de marcher en cet équipage, à la tête des troupes, contre la cavalerie de Crésus. Il commanda en même temps à l'infanterie de suivre les chameaux, et posta toute la cavalerie derrière l'infanterie. Les troupes ainsi rangées, il leur ordonna de tuer tous les Lydiens qui se présenteraient devant eux, et de n'épargner que Crésus, quand même il se défendrait encore après avoir été pris. Tels furent les ordres de Cyrus. Il opposa les chameaux à la cavalerie ennemie, parce que le cheval craint le chameau, et qu'il n'en peut soutenir ni la vue ni l'odeur. Ce fut pour cela même qu'il imagina cette ruse dans la disposition de ses troupes, afin de rendre inutile la cavalerie, sur laquelle Crésus fondait l'espérance d'une victoire éclatante. Les deux armées s'étant avancées pour combattre, les chevaux n'eurent pas plus tôt aperçu et senti les chameaux qu'ils reculèrent, et les espérances de Crésus furent perdues. Les Lydiens cependant ne prirent pas pour cela l'épouvante. Ayant reconnu le stratagème, ils descendirent de cheval, et combattirent à pied contre les Perses : mais enfin, après une perte considérable de part et d'autre, ils prirent la fuite, et se renfermèrent dans leurs murailles, où les Perses les assiégèrent.

LXXXI. Crésus, croyant que ce siége traînerait en longueur, fit partir de la citadelle de nouveaux ambassadeurs vers ses alliés. Les premiers n'avaient fixé le rendez-vous à Sardes qu'au cinquième mois; mais ce prince étant assiégé, la commission de ceux-ci était de demander le plus prompt secours.

LXXXII. Il envoya vers différentes villes alliées, et particulièrement à Lacédémone. Dans ce même temps il était aussi survenu une querelle entre les Spartiates et les Argiens au sujet du lieu nommé Thyrée. Ce canton faisait partie de l'Argolide; mais les Lacédémoniens l'en avaient retranché, et se l'étaient approprié. Tout le pays vers l'occident, jusqu'à Malée, appartenait aussi aux Argiens, tant ce qui est en terre ferme que l'île de Cythère et les autres îles. Les Argiens étant venus au secours du territoire qu'on leur avait enlevé, on convint dans un pourparler qu'on ferait combattre trois cents hommes de chaque côté; que ce territoire demeurerait au vainqueur; et que les deux armées ne seraient pas présentes au combat, mais se retireraient chacune dans son pays, de peur que le parti qui aurait le dessous ne fût secouru par les siens.

Les deux armées se retirèrent après cet accord, et il ne resta que les guerriers choisis de part et d'autre. Ils combattirent des deux côtés avec tant d'égalité, que de six cents hommes, il n'en resta que trois; Alcénor et Chromius du côté des Argiens, et Othryades de celui des Lacédémoniens; et encore fallut-il que la nuit les séparât. Les deux Argiens coururent à Argos annoncer leur victoire. Pendant ce temps-là Othryades, guerrier des Lacédémoniens, dépouilla les Argiens tués dans le combat, porta leurs armes à son camp, et se tint dans son poste. Le lendemain les deux armées arrivent: instruites de l'événement, elles s'attribuent quelque temps la victoire, les Argiens, parce qu'ils avaient l'avantage du nombre; les Lacédémoniens, parce que les combattants d'Argos avaient pris la fuite, tandis que leur guerrier

était resté à son poste, et qu'il avait dépouillé leurs morts. Enfin la dispute s'étant échauffée, on en vint aux mains; et, après une perte considérable de part et d'autre, les Lacédémoniens furent vainqueurs.

Depuis ce temps-là les Argiens, qui jusqu'alors avaient été obligés de porter leurs cheveux, se rasèrent la tête, et, par une loi accompagnée d'imprécations contre les infracteurs, ils défendirent aux hommes de laisser croître leurs cheveux, et aux femmes de porter des ornemens d'or, avant qu'on eût recouvré Thyrée. Les Lacédémoniens, qui auparavant avaient des cheveux courts, s'imposèrent la loi contraire, celle de les porter fort longs. Quant à Othryades, resté seul des trois cents Lacédémoniens, on dit que, honteux de retourner à Sparte après la perte de ses compagnons, il se tua sur le champ de bataille, dans le territoire de Thyrée.

LXXXIII. Telle était la situation des affaires à Sparte, lorsqu'il arriva de Sardes un héraut pour prier les Spartiates de donner du secours à Crésus, qui était assiégé dans sa capitale. Sur cette demande, on ne balança pas à lui en envoyer. Déjà les troupes étaient prêtes et les vaisseaux équipés: un autre courrier apporta la nouvelle que la ville des Lydiens était prise et que Crésus avait été fait prisonnier. Les Spartiates en furent très-affligés et se tinrent en repos.

LXXXIV. Voici la manière dont la ville de Sardes fut prise. Le quatorzième jour du siége, Cyrus fit publier, par des cavaliers envoyés par tout le camp, qu'il donnerait une récompense à celui qui monterait le premier sur la muraille. Animée par ces promesses, l'armée fit des tentatives, mais sans succès: on cessa les attaques; le seul Hyrœadès, Sarde de nation, entreprit de monter à un certain endroit de la citadelle où il n'y avait point de sentinelles. On ne craignait pas que la ville fût jamais prise de ce côté. Escarpée, inexpugnable, cette partie de la citadelle était la seule par où Mélès, autrefois roi des Sardes, n'avait point fait porter le lion qu'il avait eu d'une concubine. Les devins de Telmisse lui avaient prédit que Sardes serait imprenable si l'on portait le lion autour des murailles. Sur cette prédiction Mélès l'avait fait porter partout où l'on pouvait attaquer et forcer la citadelle. Mais il avait négligé le côté qui regarde le mont Tmolus comme imprenable et inaccessible. Hyrœadès avait aperçu la veille un Lydien descendre de la citadelle par cet endroit, pour ramasser son casque, qui était roulé du haut en bas, et l'avait vu remonter ensuite par le même chemin. Cette observation le frappa, et lui fit faire des réflexions. Il y monta lui-même, et d'autres Perses après lui, qui furent suivis d'une grande multitude. Ainsi fut prise Sardes, et la ville entière livrée au pillage.

LXXXV. Quant à Crésus, voici quel fut son sort. Il avait un fils, dont j'ai déjà fait mention. Ce fils avait toutes sortes de bonnes qualités, mais il était muet. Dans le temps de sa prospérité, Crésus avait mis tout en usage pour le guérir, et entre autres moyens, il avait eu recours à l'oracle de Delphes. La Pythie avait répondu: « Lydien, roi de plusieurs peuples, » insensé Crésus, ne souhaite pas d'entendre en » ton palais la voix tant désirée de ton fils. Il » te serait plus avantageux de ne jamais l'entendre; il commencera de parler le jour où » commenceront tes malheurs. »

Après la prise de la ville, un Perse allait tuer Crésus sans le connaître. Ce prince le voyait fondre sur lui: mais accablé du poids de ses malheurs, il négligeait de l'éviter, et peu lui importait de périr sous ses coups. Le jeune prince muet, à la vue du Perse qui se jetait sur son père, saisi d'effroi, fit un effort qui lui rendit la voix: « Soldat, s'écria-t-il, ne tue pas Crésus. » Tels furent ses premiers mots, et il conserva la faculté de parler le reste de sa vie.

LXXXVI. A la prise des Sardes, les Perses ajoutèrent celle de Crésus, qui tomba vif entre leurs mains. Il avait régné quatorze ans, soutenu un siége d'autant de jours, et, conformément à l'oracle, détruit son grand empire. Les Perses, qui l'avaient fait prisonnier, le menèrent à Cyrus. Celui-ci le fit monter, chargé de fers, et entouré de quatorze jeunes Lydiens, sur un grand bûcher, dressé exprès, soit pour sacrifier à quelques dieux ces prémices de la victoire, soit pour accomplir un vœu, soit enfin pour éprouver si Crésus, dont on vantait la piété, serait garanti des flammes par quelque divinité. Ce fut ainsi, dit-on, qu'il le traita. Crésus, sur le bûcher, malgré son accablement et

l'excès de sa douleur, se rappela ces paroles de Solon ; que nul homme ne peut se dire heureux tant qu'il respire encore ; et il lui vint à l'esprit, que ce n'était pas sans la permission des dieux que ce sage les avait proférées. On assure qu'à cette pensée, revenu à lui-même, il sortit par un profond soupir du long silence qu'il avait gardé, et s'écria par trois fois, Solon! que Cyrus, frappé de ce nom, lui fit demander par ses interprètes quel était celui qu'il invoquait. Ils s'approchent, et l'interrogent. Crésus d'abord ne répondit pas ; forcé de parler, il dit: « C'est un homme dont je préférerais l'entretien » aux richesses de tous les rois. » Ce discours leur paraissant obscur, ils l'interrogèrent de nouveau. Vaincu par l'importunité de leurs prières, il répondit qu'autrefois Solon d'Athènes était venu à sa cour ; qu'ayant contemplé toutes ses richesses, il n'en avait fait aucun cas; que tout ce qu'il lui avait dit se trouvait confirmé par l'événement, et que les avertissements de ce philosophe ne le regardaient pas plus, lui en particulier, que tous les hommes en général, et principalement ceux qui se croyaient heureux. Ainsi parla Crésus. Le feu était déjà allumé, et le bûcher s'enflammait par les extrémités. Cyrus apprenant de ses interprètes la réponse de ce prince, se repent; il songe qu'il est homme, et que cependant il fait brûler un homme qui n'avait pas été moins heureux que lui. D'ailleurs il redoute la vengeance des dieux, et réfléchissant sur l'instabilité des choses humaines, il ordonne d'éteindre promptement le bûcher, et d'en faire descendre Crésus, ainsi que ses compagnons d'infortune ; mais les plus grands efforts ne purent surmonter la violence des flammes.

LXXXVII. Alors Crésus, comme le disent les Lydiens, instruit du changement de Cyrus à la vue de cette foule empressée à éteindre le feu, sans pouvoir y réussir, implore à grands cris Apollon, et le conjure, si ses offrandes lui ont été agréables, de le secourir, de le sauver d'un péril si pressant. Ces prières étaient accompagnées de larmes. Soudain au milieu d'un ciel pur et serein, des nuages se rassemblent, un orage crève, une pluie abondante éteint le bûcher. Ce prodige apprit à Cyrus combien Crésus était cher aux dieux par sa vertu. Il le fit descendre du bûcher, et lui dit : « O Crésus! » quel homme vous a conseillé d'entrer sur mes » terres avec une armée, et de vous déclarer » mon ennemi, au lieu d'être mon ami? — Votre » heureux destin et mon infortune m'ont jeté, » seigneur, dans cette malheureuse entreprise. » Le dieu des Grecs en est la cause ; lui seul » m'a persuadé de vous attaquer. Eh! quel est » l'homme assez insensé pour préférer la guerre » à la paix? Dans la paix les enfans ferment les » yeux à leurs pères ; dans la guerre, les pères » enterrent leurs enfans. Mais enfin il a plu aux » dieux que les choses se passassent de la sorte. »

LXXXVIII. Après ce discours, Cyrus lui fit ôter ses fers, et le fit asseoir près de lui. Il le traita avec beaucoup d'égards, et ne put, lui et toute sa cour, l'envisager sans étonnement. Crésus, livré à ses pensées, gardait le silence. Bientôt, en retournant la tête, il aperçoit les Perses empressés au pillage de Sardes. « Seigneur, s'adressant à Cyrus, dois-je vous dire ce que je » pense, ou mon état actuel me condamne-t-il » à me taire? » Cyrus lui ordonne de parler avec assurance. « Eh bien! lui demande Crésus, » cette multitude, que fait-elle avec tant d'ardeur? — Elle pille votre capitale; elle enlève » vos richesses. — Non, seigneur, ce n'est point » ma ville, ce ne sont pas mes trésors qu'on » pille. Rien de tout cela ne m'appartient plus; » c'est votre bétail qu'on emmene, ce sont vos » richesses qu'on emporte. »

LXXXIX. Cyrus, frappé de cette réponse, écarte tout le monde, et demande à Crésus le parti qu'il faut prendre dans cette conjoncture. « Seigneur, répondit-il, puisque les dieux » m'ont rendu votre esclave, je me crois obligé » de vous avertir de ce qui peut vous être le » plus avantageux, lorsque je l'aperçois mieux » que vous. Les Perses, naturellement insolents, » sont pauvres ; si vous souffrez qu'ils pillent » cette ville, et qu'ils en retiennent le butin, il » vous est probable, et vous devez y attendre, » que celui qui en aura fait le plus grand, n'en » sera que plus disposé à la révolte. Si donc vous » goûtez mes conseils, ordonnez à quelques-» uns de vos gardes de se tenir aux portes de » la ville, et d'ôter le butin à vos troupes, parce » qu'il faut, leur diront-ils, en consacrer la » dixième partie à Jupiter. Par ce moyen, vous » ne vous attirerez point la haine de vos soldats, » quoique vous le leur enleviez de force ; et

» lorsqu'ils viendront à connaître que vous » ne leur demandez rien que de juste, ils » obéiront volontiers. »

XC. Ce discours fit à Cyrus le plus grand plaisir : il trouva le conseil très-sage; et il en combla l'auteur de louanges; et, après avoir donné à ses gardes les ordres que lui avait suggérés Crésus, il s'adressa à lui : « Crésus, dit-il, puis» que vos discours et vos actions me prouvent » que vous êtes disposé à vous conduire en roi » sage, demandez-moi ce qu'il vous plaira, » vous l'obtiendrez sur-le-champ. — Seigneur, » répondit Crésus, la plus grande faveur serait » de me permettre d'envoyer au dieu des Grecs, » celui de tous les dieux que j'ai le plus ho» noré, les fers que voici, avec ordre de lui de» mander s'il lui est permis de tromper ceux » qui ont bien mérité de lui. » Le roi l'interroge pour savoir quel sujet il avait de s'en plaindre, et quel était le motif de sa demande. Crésus répéta les projets qu'il avait eus, et l'entretint des réponses des oracles, de ses offrandes surtout, et des prédictions qui l'avaient animé à la guerre contre les Perses. Il finit en lui demandant de nouveau la permission d'envoyer faire au dieu des reproches. « Non-seulement » cette permission, dit en riant Cyrus, mais » ce que vous souhaiterez désormais, je vous » l'accorde. » A ces mots, Crésus envoie des Lydiens à Delphes, avec ordre de placer ses fers sur le seuil du temple; de demander au dieu s'il ne rougissait pas d'avoir, par ses oracles, excité Crésus à la guerre contre les Perses, dans l'espoir de ruiner l'empire de Cyrus ; de lui montrer ces chaînes, seules prémices qu'il pût lui offrir de cette expédition ; et de lui demander si les dieux des Grecs étaient dans l'usage d'être ingrats.

XCI. Les Lydiens ayant exécuté, à leur arrivée à Delphes, les ordres de Crésus, on assure que la Pythie leur fit cette réponse : « Il » est impossible même à un dieu, d'éviter le sort » marqué par les destins. Crésus est puni du » crime de son cinquième ancêtre, qui, simple » garde d'un roi de la race des Héraclides, se » prêta aux instigations d'une femme artifi» cieuse, tua son maître, et s'empara de la cou» ronne, à laquelle il n'avait aucun droit. Apol» lon a mis tout en usage pour détourner de » Crésus le malheur de Sardes, et ne le faire » tomber que sur ses enfants ; mais il ne lui a » pas été possible de fléchir les Parques. Tout » ce qu'elles ont accordé à ses prières, il en a » gratifié ce prince. Il a reculé de trois ans la » prise de Sardes. Que Crésus sache donc qu'il » a été fait prisonnier trois ans plus tard qu'il » n'était porté par les destins. En second lieu, » il l'a secouru lorsqu'il allait devenir la proie » des flammes. Quant à l'oracle rendu, Crésus » a tort de se plaindre. Apollon lui avait prédit » qu'en faisant la guerre aux Perses, il détrui» rait un grand empire. S'il eût voulu prendre » sur cette réponse un parti salutaire, il aurait » dû envoyer demander au dieu s'il entendait » l'empire des Lydiens ou celui de Cyrus? N'ayant » ni saisi le sens de l'oracle, ni fait interroger de » nouveau le dieu, qu'il ne s'en prenne qu'à lui» même. Il n'a pas non plus en dernier lieu » compris la réponse d'Apollon, relativement » au mulet. Cyrus était ce mulet, les auteurs » de ses jours étant de deux nations différentes; » son père était d'une origine moins illustre que » sa mère; celle-ci était Mède et fille d'Astyages, » roi des Mèdes; l'autre, Perse et sujet de la » Médie; et quoique inférieur en tout, il avait » cependant épousé sa souveraine. » Les Lydiens s'en retournèrent à Sardes avec cette réponse de la Pythie, et la communiquèrent à Crésus. Alors il reconnut que c'était sa faute, et non celle du dieu. Ainsi fut détruit l'empire de Crésus, et l'Ionie subjuguée pour la première fois.

XCII. Les offrandes dont j'ai parlé ne sont pas les seules que Crésus fit aux dieux; on en voit encore plusieurs autres en Grèce. Il fit présent à Thèbes en Béotie, d'un trépied d'or, qu'il consacra à Apollon Isménien; à Ephèse, des génisses d'or, et de la plupart des colonnes du temple, et il envoya à celui de Minerve Pronæa, à Delphes, un grand bouclier d'or. Ces dons subsistaient encore de mon temps; il s'en est perdu plusieurs autres. Quant à ceux qu'il donna aux Branchides dans le pays des Milésiens, ils étaient, autant que j'ai pu le savoir, semblables à ceux qu'il fit à Delphes et de même poids. Les présents qu'il envoya à Delphes et au temple d'Amphiaraüs, venaient de son propre bien, c'étaient les prémices de son patrimoine ; les autres au contraire provenaient des biens d'un ennemi, qui avait formé un parti contre lui avant son

avénement à la couronne, et qui avait pris avec chaleur les intérêts de Pantaléon, qu'il voulait placer sur le trône de Lydie. Pantaléon était fils d'Alyattes, et frère de Crésus, mais d'une autre mère; car Crésus était né d'une Carienne, et Pantaléon d'une Ionienne. Crésus ne se vit pas plus tôt en possession de la couronne que son père lui avait donnée, qu'il fit périr cruellement celui qui avait formé un parti contre lui. Quant aux biens de ce conspirateur, qu'il avait destinés auparavant à être offerts aux dieux, il les envoya alors, comme nous l'avons dit, aux temples que nous venons de nommer. Mais en en voilà assez sur les offrandes de Crésus.

XCIII. La Lydie n'offre pas, comme certains autres pays, des merveilles qui méritent place dans l'histoire, sinon les paillettes d'or détachées du Tmolus, par les eaux du Pactole. On y voit cependant un ouvrage bien supérieur à ceux que l'on admire ailleurs; (j'en excepte toutefois les monuments des Egyptiens et des Babyloniens); c'est le tombeau d'Alyattes, père de Crésus. Le pourtour est composé de grandes pierres, et le reste de terre amoncelée. Il a été construit aux frais des marchands, des artisans et des courtisanes. Cinq termes, placés au haut du monument, subsistaient encore de mon temps, et marquaient par des inscriptions la portion que chacune de ces trois classes avait fait bâtir. D'après les mesures, la portion des courtisanes était visiblement la plus considérable; car toutes les filles, dans le pays des Lydiens, se livrent à la prostitution: elles y gagnent leur dot, et continuent ce commerce jusqu'à ce qu'elles se marient. Elles ont le droit de choisir leurs époux. Ce monument a six[1] stades deux plèthres de tour, et treize plèthres de largeur. Tout auprès est un grand lac qui ne tarit jamais, à ce que disent les Lydiens. On l'appelle le lac Gygée.

Les lois des Lydiens ressemblent beaucoup à celles des Grecs, excepté dans ce qui regarde la prostitution des filles. De tous les peuples que nous connaissions, ce sont les premiers qui aient frappé, pour leur usage, des monnaies d'or et d'argent, et les premiers aussi qui aient fait le métier de revendeur. A les en croire, ils sont les inventeurs de différents jeux, actuellement en usage, tant chez eux que chez les Grecs; et ils ajoutent que vers le temps où ces jeux furent inventés, ils envoyèrent une colonie dans la Tyrrhénie. Voici comment ils racontent ce fait.

XCIV. Sous le règne d'Atys, fils de Manès, toute la Lydie fut affligée d'une grande famine, que les Lydiens supportèrent quelque temps avec patience. Mais voyant que le mal ne cessait point, ils y cherchèrent un remède, et chacun en imagina à sa manière. Ce fut à cette occasion qu'ils inventèrent les dés, les osselets, la balle et toutes les autres sortes de jeux, excepté celui des jetons, dont ils ne s'attribuent pas la découverte. Or, voici l'usage qu'ils firent de cette invention, pour tromper la faim qui les pressait. On jouait alternativement pendant un jour entier, afin de se distraire du besoin de manger; et le jour suivant on mangeait au lieu de jouer. Ils menèrent cette vie pendant dix-huit ans; mais enfin, le mal, au lieu de diminuer, prenant de nouvelles forces, le roi partagea tous les Lydiens en deux classes, et les fit tirer au sort, l'une pour rester, l'autre pour quitter le pays. Celle que le sort destinait à rester eut pour chef le roi même, et son fils Tyrrhénus se mit à la tête des émigrants.

Les Lydiens que le sort bannissait de leur patrie allèrent d'abord à Smyrne, où ils construisirent des vaisseaux, les chargèrent de tous les meubles et instruments utiles, et s'embarquèrent pour aller chercher des vivres et d'autres terres. Après avoir côtoyé différents pays, ils abordèrent en Ombrie, où ils se bâtirent des villes, qu'ils habitent encore à présent; mais ils quittèrent le nom de Lydiens, et prirent celui de Tyrrhéniens, de Tyrrhénus, fils de leur roi, qui était le chef de la colonie.

XCV. On a vu les Lydiens subjugués par les Perses; mais quel était ce Cyrus qui détruisit l'empire de Crésus? Comment les Perses obtinrent-ils la souveraineté de l'Asie? Ce sont des détails qu'exige l'intelligence de cette histoire. Je prendrai pour guides quelques Perses qui ont moins cherché à relever les actions de Cyrus, qu'à écrire la vérité; quoique je n'ignore point qu'il y ait sur ce prince trois autres sentiments.

[1] C'est à-dire cinq cent quatre-vingt-dix-huit toises deux pieds dix pouces de tour, sur deux cent quatre toises trois pieds neuf pouces de largeur; ainsi la largeur de chacun des deux autres côtés devait être de quatre-vingt-quatorze toises trois pieds huit pouces.

Il y avait cinq cent vingt ans que les Assyriens étaient les maîtres de la haute Asie, lorsque les Mèdes commencèrent les premiers à se révolter. En combattant pour la liberté contre les Assyriens, les Mèdes s'aguerrirent, et parvinrent à secouer le joug, et à se rendre indépendants : les autres [1] nations les imitèrent.

XCVI. Tous les peuples de ce continent se gouvernèrent d'abord par leurs propres lois; mais voici comment ils retombèrent sous la tyrannie. Il y avait chez les Mèdes un sage nommé Déjocès; il était fils de Phraortes. Ce Déjocès, épris de la royauté, s'y prît ainsi pour y parvenir. Les Mèdes vivaient dispersés en bourgades. Déjocès, considéré depuis long-temps dans la sienne, y rendait la justice avec d'autant plus de zèle et d'application, que dans toute la Médie les lois étaient méprisées, et qu'il savait que ceux qui sont injustement opprimés détestent l'injustice. Les habitants de sa bourgade, témoins de ses mœurs, le choisirent pour juge. Déjocès, qui aspirait à la royauté, faisait paraître dans toutes ses actions de la droiture et de la justice. Cette conduite lui attira de grands éloges de la part de ses concitoyens. Les habitants des autres bourgades, jusqu'alors opprimés par d'injustes sentences, apprenant que Déjocès jugeait seul conformément aux règles de l'équité, accoururent avec plaisir à son tribunal, et ne voulurent plus enfin être jugés par d'autres que par lui.

XCVII. La foule des clients augmentait tous les jours, par la persuasion où l'on était de l'équité de ses jugements. Quand Déjocès vit qu'il portait seul tout le poids des affaires, il refusa de monter sur le tribunal, sur lequel il avait jusqu'alors rendu la justice, et renonça formellement à ses fonctions. Il prétexta le tort qu'il se faisait à lui-même, en négligeant ses propres affaires, tandis qu'il passait les jours entiers à terminer les différends d'autrui. Les brigandages et l'anarchie régnèrent donc dans les bourgades avec plus de violence que jamais. Les Mèdes s'assemblèrent, et tinrent conseil sur leur état actuel. Les amis de Déjocès y parlèrent, comme je le pense, à peu près en ces termes : « Puisque la vie que nous menons » ne nous permèt plus d'habiter ce pays, choisissons un roi; la Médie étant alors gouvernée par de bonnes lois, nous pourrons cultiver en paix nos campagnes, sans craindre » d'en être chassés par l'injustice et la violence. » Ce discours persuada les Mèdes de se donner un roi.

XCVIII. Aussitôt on délibéra sur le choix : toutes les louanges, tous les suffrages se réunirent en faveur de Déjocès : il fut élu roi d'un consentement unanime. Il commanda qu'on lui bâtît un palais conforme à sa dignité, et qu'on lui donnât des gardes pour la sûreté de sa personne. Les Mèdes obéirent. On lui construisit, à l'endroit qu'il désigna, un édifice vaste et bien fortifié, et on lui permit de choisir dans toute la nation des gardes à son gré.

Ce prince ne se vit pas plus tôt sur le trône, qu'il obligea ses sujets à se bâtir une ville, à l'orner et à la fortifier, sans s'inquiéter des autres places. Les Mèdes, dociles à cet ordre, élevèrent cette ville forte et immense, connue aujourd'hui sous le nom d'Agbatanes, dont les murs concentriques sont renfermés l'un dans l'autre, et construits de manière que chaque enceinte ne surpasse l'enceinte voisine que de la hauteur des créneaux. L'assiette du lieu, qui s'élève en colline, en facilita les moyens. On fit encore quelque chose de plus. Il y avait en tout sept enceintes, et dans la dernière le palais et le trésor du roi. Le circuit de la plus grande égale à peu près celui d'Athènes. Les créneaux de la première enceinte sont peints en blanc; ceux de la seconde en noir; ceux de la troisième en pourpre; ceux de la quatrième en bleu; ceux de la cinquième sont d'un rouge orangé. C'est ainsi que les créneaux de toutes les enceintes sont ornés de différentes couleurs. Quant aux deux dernières, les créneaux de l'une sont argentés, et ceux de l'autre dorés.

XCIX. Tels furent et le palais que se fit construire Déjocès, et les maisons dont il l'environna. Le reste du peuple eut ordre de se loger autour de la muraille. Tous ces édifices achevés, il fut le premier qui établit pour règle que personne n'entrerait chez le roi; que toutes les affaires s'expédieraient par l'entremise de certains [1] officiers, qui lui en feraient un rap-

[1] Ce sont les autres nations soumises aux Assyriens.

[1] C'étaient ses ministres, ses visirs.

port; que personne ne regarderait le roi. Il ordonna, outre cela, qu'on ne rirait ni ne cracherait en sa présence, et qu'il serait honteux à tout le monde de faire ces choses en présence les uns des autres.

Déjocès institua ce cérémonial imposant, afin que les personnes de même âge que lui, et avec qui il avait été élevé, et que ceux dont la naissance n'était pas moins distinguée que la sienne, et qui ne lui étaient inférieurs ni en bravoure ni en mérite, ne lui portassent point envie, et ne conspirassent point contre sa personne. Il croyait qu'en se rendant invisible à ses sujets il passerait pour un être d'une espèce différente.

C. Ces réglements faits, et son autorité affermie, il rendit sévèrement la justice. Les procès lui étaient envoyés par écrit : il les jugeait et les renvoyait avec sa décision. Telle était sa méthode pour les procès. Quant à la police, s'il apprenait que quelqu'un eût fait une injure, il le mandait et lui infligeait une peine proportionnée au délit, et, pour cet effet, il avait dans tous ses états des émissaires qui veillaient sur les actions et les discours de ses sujets.

CI. Déjocès rassembla tous les Mèdes en un seul corps, et ne régna que sur eux. Cette nation comprend plusieurs peuples, les Buses, les Parétacéniens, les Struchates, les Arizantes, les Budiens, les Mages.

CII. Déjocès mourut après un règne de cinquante-trois ans. Son fils Phraortes lui succéda. Le royaume de Médie ne suffit pas à son ambition. Il attaqua d'abord les Perses, et ce fut le premier peuple qu'il assujettit. Avec ces deux nations, l'une et l'autre très-puissantes, il subjugua ensuite l'Asie, et marcha de conquêtes en conquêtes jusqu'à son expédition contre les Assyriens et contre la partie de cette même nation qui habitait Ninive. Quoique les Assyriens, autrefois maîtres de l'Asie, fussent alors seuls et abandonnés de leurs alliés, qui avaient secoué le joug, ils se trouvaient cependant encore dans un état florissant. Phraortes périt dans cette expédition avec la plus grande partie de son armée, après avoir régné vingt-deux ans.

CIII. Ce prince étant mort, Cyaxares son fils, et petit-fils de Déjocès, lui succéda; on dit qu'il fut encore plus belliqueux que ses pères, Il sépara le premier les peuples d'Asie en différents corps de troupes, et assigna aux piquiers, à la cavalerie, aux archers; chacun un rang à part : avant lui tous les ordres étaient confondus. Ce fut lui qui fit la guerre aux Lydiens, et qui leur livra une bataille, pendant laquelle le jour se changea en nuit. Ce fut encore lui qui, après avoir soumis toute l'Asie au-dessus du fleuve Halys, rassembla toutes les forces de son empire, et marcha contre Ninive, résolu de venger son père par la destruction de cette ville. Déjà il avait vaincu les Assyriens en bataille rangée; déjà il assiégeait Ninive, lorsqu'il fut assailli par une nombreuse armée de Scythes, ayant à leur tête Madyas leur roi, fils de Protothyès. C'était en chassant d'Europe les Cimmériens, qu'ils s'étaient jetés sur l'Asie : la poursuite des fuyards les avait conduits jusqu'au pays des Mèdes.

CIV. Du Palus-Méotis au Phase et à la Colchide, on compte trente journées pour quelqu'un qui marche bien. Pour se rendre de la Colchide en Médie, on passe des montagnes, et le trajet n'est pas long; car il ne se trouve entre ces deux pays que celui des Sapires. Lorsqu'on l'a traversé, on est sur les terres des Mèdes. Les Scythes néanmoins n'y entrèrent pas de ce côté; mais ils passèrent plus haut, et par une route beaucoup plus longue, laissant le mont Caucase sur leur droite. Les Mèdes, ayant livré bataille aux Scythes, la perdirent avec l'empire de l'Asie.

CV. Les Scythes, maîtres de toute l'Asie, marchèrent de là en Égypte; mais quand ils furent dans la Syrie de[1] Palestine, Psammitichus, roi d'Égypte, vint au-devant d'eux, et à force de présents et de prières, il les détourna d'aller plus avant. Ils revinrent donc sur leurs pas, et passèrent par Ascalon, en Syrie, d'où ils sortirent la plupart sans y faire aucun dégât, à l'exception de quelques-uns d'entre eux qui, ayant été laissés en arrière, pillèrent le temple de Vénus Uranie. Ce temple, autant que je l'ai pu savoir par mes informations, est le plus ancien de tous les temples de cette déesse. Celui de Cypre lui doit son origine, de l'aveu même des Cypriens. Celui de Cythère a été aussi bâti par les Phéniciens, originaires de

[1] Cette Syrie est appelée Syrie de Palestine, pour la distinguer de la Syrie de Cappadoce.

cette Syrie[1]. La déesse envoya une maladie de femme à ceux d'entre les Scythes qui avaient pillé le temple d'Ascalon, et ce châtiment s'étendit à jamais sur leur postérité. Les Scythes disent que cette maladie est une punition de ce sacrilége, et que les étrangers qui voyagent dans leur pays s'aperçoivent de l'état de ceux que les Scythes appellent Enarées.

CVI. Les Scythes conservèrent vingt-huit ans l'empire de l'Asie. Ils ruinèrent tout par leur violence et leur négligence. Outre les tributs ordinaires, ils exigeaient encore de chaque particulier un impôt arbitraire; et indépendamment de ces contributions, ils parcouraient tout le pays, pillant et enlevant à chacun ce qui lui appartenait. Cyaxares et les Mèdes en ayant invité chez eux la plus grande partie, les massacrèrent après les avoir enivrés. Les Mèdes recouvrèrent par ce moyen et leurs états et l'empire sur les pays qu'ils avaient auparavant possédés. Ils prirent ensuite la ville de Ninive: quant à la manière dont ils s'en rendirent maîtres, j'en parlerai dans un autre ouvrage. Enfin ils subjuguèrent les Assyriens, excepté le pays de Babylone. Ces conquêtes achevées, Cyaxares mourut: il avait régné quarante ans, y compris le temps que dura la domination des Scythes.

CVII. Astyages son fils lui succéda. Il naquit à ce prince une fille, qu'il nomma Mandane. Il s'imagina, en dormant, qu'elle urinait en si grande abondance que sa capitale et l'Asie entière en étaient inondées. Ayant communiqué ce songe à ceux d'entre les mages qui faisaient profession de les interpréter, il fut effrayé des détails de leur explication, et il le fut au point que lorsque sa fille fut nubile, il ne voulut pas lui donner pour époux un Mède distingué par sa naissance; mais il lui fit épouser un Perse, nommé Cambyses, qu'il connaissait pour un homme d'une grande maison, et de mœurs douces et tranquilles, parce qu'il le regardait comme bien inférieur à un Mède de médiocre condition.

CVIII. La première année du mariage de Cambyses avec Mandane, Astyages eut un autre songe. Il lui sembla voir sortir du sein de sa fille une vigne qui couvrait toute l'Asie. Ayant communiqué ce songe aux interprètes, il fit venir de Perse Mandane, sa fille, qui était enceinte et proche de son terme. Aussitôt après son arrivée, il la fit garder, dans le dessein de faire périr l'enfant dont elle serait mère, les mages, interprètes des songes, lui ayant prédit, d'après cette vision, que l'enfant qui naîtrait de cette princesse régnerait un jour à sa place. Comme Astyages se tenait en garde contre cet événement, Cyrus fut à peine né, qu'il manda Harpage, son parent, celui de tous les Mèdes qui lui était le plus attaché, et sur lequel il se reposait du soin de toutes ses affaires. « Harpage, lui dit-il, exécute fidèlement l'ordre » que je vais te donner, sans chercher à me tromper, de crainte qu'en t'attachant à d'autres » maîtres que moi, tu ne travailles à ta propre » perte. Prends l'enfant qui vient de naître de » Mandane, porte-le dans ta maison, fais-le » mourir, et l'inhume ensuite comme il te » plaira. — Seigneur, répondit Harpage, j'ai tou- » jours cherché à vous plaire, et je ferai mon » possible pour ne jamais vous offenser. Si » vous voulez que l'enfant meure, j'obéirai » exactement à vos ordres, du moins autant » qu'il dépendra de moi. »

CIX. Après cette réponse, on remit l'enfant couvert de riches ornements entre les mains d'Harpage, afin qu'il le fît mourir. Il s'en retourna chez lui les larmes aux yeux, et en abordant sa femme, il lui raconta tout ce qu'Astyages lui avait dit. « Quelle est votre résolution? » reprit-elle. — Je n'exécuterai point les ordres » d'Astyages, répondit-il, dût-il devenir encore » plus emporté et plus furieux qu'il ne l'est » maintenant; je n'obéirai point à ses volontés; » je ne me prêterai point à ce meurtre : non, » je ne le ferai point, par plusieurs raisons. » Premièrement, je suis parent de l'enfant; » secondement, Astyages est avancé en âge, » et n'a point d'enfants mâles. Si, après sa » mort, la couronne passe à la princesse sa » fille, dont il veut aujourd'hui que je fasse » mourir le fils, que me reste-t-il, sinon la per- » spective du plus grand danger? Pour ma sû- » reté, il faut que l'enfant périsse, mais que » ce soit par les mains de quelqu'un des gens » d'Astyages, et non par le ministère des » miens. »

CX. Il dit, et sur-le-champ, il envoya un

[1] De la Syrie de Palestine.

exprès à celui des bouviers d'Astyages qu'il savait mener ses troupeaux dans les meilleurs pâturages, et sur les montagnes les plus fréquentées par les bêtes sauvages. Il s'appelait Mitradates; sa femme, esclave d'Astyages, ainsi que lui, se nommait Spaco, nom qui, dans la langue des Mèdes, signifie la même chose que Cyno dans celle des Grecs; car les Mèdes appellent une chienne Spaco. Les pâturages où il gardait les bœufs du roi étaient au pied des montagnes, au nord d'Agbatanes, et vers le Pont-Euxin. De ce côté-là, vers les Sapires, la Médie est un pays élevé, rempli de montagnes et couvert de forêts; au lieu que le reste du royaume est plat et uni. Le bouvier, que l'on avait mandé en diligence, étant arrivé, Harpage lui parla ainsi : « Astyages te commande » de prendre cet enfant, et de l'exposer sur la » montagne la plus déserte, afin qu'il périsse » promptement. Il m'a ordonné aussi de te dire » que, si tu ne le fais pas mourir, et que tu lui » sauves la vie de quelque manière que ce soit, » il te fera périr par le supplice le plus cruel. » Ce n'est pas tout : il veut encore que je sache » par moi-même si tu as exposé cet enfant. »

CXI. Aussitôt Mitradates prit l'enfant, et retourna dans sa cabane par le même chemin. Tandis qu'il allait à la ville, sa femme, qui n'attendait de jour en jour que le moment d'accoucher, mit au monde un fils, par une permission particulière des dieux. Ils étaient inquiets l'un de l'autre : le mari craignant pour sa femme, prête à accoucher; la femme, pour son mari, parce que Harpage n'avait pas coutume de le mander. Dès qu'il fut de retour, sa femme, surprise de le voir au moment qu'elle s'y attendait le moins, lui parla la première, et voulut savoir pourquoi Harpage l'avait envoyé chercher avec tant d'empressement. « Ma femme, » lui dit-il, je n'ai pas plus tôt été dans la ville, » que j'ai vu et entendu des choses que je voudrais bien n'avoir ni vues ni entendues, et » plût aux dieux qu'elles ne fussent jamais arrivées à nos maîtres! Toute la maison d'Harpage était en pleurs. Frappé d'effroi, je pénètre dans l'intérieur, je vois à terre un » enfant qui pleurait, qui palpitait. Il était » couvert de drap d'or et de langes de diverses » couleurs. Harpage ne m'eut pas plus tôt aperçu qu'il me commanda d'emporter promptement cet enfant, et de l'exposer sur la » montagne la plus fréquentée par les bêtes féroces : il m'a assuré que c'était Astyages lui-même qui me donnait cet ordre, et m'a fait » de grandes menaces si je manquais à l'exécuter. J'ai donc pris cet enfant et l'ai emporté, croyant qu'il était à quelqu'un de sa » maison; car je n'aurais jamais imaginé quel » était son véritable père. J'étais cependant » étonné de le voir couvert d'or et de langes si » précieux. Je ne l'étais pas moins de voir toute » la maison d'Harpage en pleurs. Enfin, chemin faisant, j'ai bientôt appris du domestique » qui m'a accompagné hors de la ville, et qui » m'a remis l'enfant, qu'il est à Mandane, fille » d'Astyages, et à Cambyses, fils de Cyrus, et » qu'Astyages ordonne qu'on le fasse mourir. » Le voici cet enfant. »

CXII. En achevant ces mots, Mitradates découvre l'enfant, et le montre à sa femme. Charmée de sa grandeur et de sa beauté, elle embrasse les genoux de son mari, et le supplie, les larmes aux yeux, de ne point exposer cet enfant. Il lui dit qu'il ne pouvait s'en dispenser, qu'il pouvait venir des surveillants de la part d'Harpage, et que s'il n'obéissait pas, il périrait de la manière la plus cruelle. Spaco, voyant que ses discours ne faisaient aucune impression sur son mari, reprit la parole « Puisque je ne saurais, dit-elle, te persuader, et qu'il faut absolument qu'on voie » un enfant exposé, fais du moins ce que je » vais te dire. Je suis accouchée d'un enfant » mort, va le porter sur la montagne, et nourrissons celui de la fille d'Astyages, comme » s'il était à nous. Par ce moyen on ne pourra » te convaincre d'avoir offensé tes maîtres, et » nous aurons pris un bon parti : notre enfant » mort aura une sépulture royale, et celui qui » reste ne perdra point la vie. »

CXIII. Le bouvier sentit que, dans cette conjoncture, sa femme avait raison, et sur-le-champ il suivit son conseil. Il lui remet l'enfant qu'il avait apporté pour le faire mourir, prend le sien, qui était mort, le met dans le berceau du jeune prince, avec tous ses ornements, et va l'exposer sur la montagne la plus déserte. Le troisième jour après, ayant laissé pour garder le corps un de ceux qui avaient soin des troupeaux sous ses ordres, il alla à la ville, et s'étant

rendu chez Harpage, il lui dit qu'il était prêt à lui montrer le corps de l'enfant. Harpage, ayant envoyé avec lui ses gardes les plus affidés, fit, sur leur rapport, donner la sépulture au fils de Mitradates. A l'égard du jeune prince, Spaco en prit soin et l'éleva. Il fut dans la suite connu sous le nom de Cyrus; mais Spaco lui donna quelque autre nom.

CXIV. Cet enfant, étant âgé de dix ans, eut une aventure qui le fit reconnaître. Un jour que, dans le village où étaient les troupeaux du roi, il jouait dans la rue avec d'autres enfants de son âge, ceux-ci l'élurent pour leur roi, lui qui était connu sous le nom de fils du bouvier. Il distribuait aux uns les places d'intendants de ses bâtiments, aux autres celles de gardes-du-corps; celui-ci était l'œil du roi, celui-là devait lui présenter les requêtes des particuliers : chacun avait son emploi, selon ses talents et le jugement qu'en portait Cyrus. Le fils d'Artembarès, homme de distinction chez les Mèdes, jouait avec lui. Ayant refusé d'exécuter ses ordres, Cyrus le fit saisir par les autres enfants, et maltraiter à coups de verges. On ne l'eut pas plus tôt relâché, qu'outré d'un traitement si indigne de sa naissance, il alla à la ville porter ses plaintes à son père contre Cyrus. Ce n'est pas qu'il lui donnât ce nom; Cyrus ne le portait point encore; mais il l'appelait le fils du bouvier d'Astyages. Dans la colère où était Artembarès, il alla trouver le roi avec son fils, et se plaignit du traitement odieux qu'il avait reçu. « Seigneur, dit-il, en découvrant les » épaules de son fils, c'est ainsi que nous a ou» tragés un de vos esclaves, le fils de votre » bouvier. »

CXV. A ce discours, à cette vue, Astyages, voulant venger le fils d'Artembarès, par égard pour le père, envoya chercher Mitradates et son fils. Lorsqu'ils furent arrivés : « Comment, » dit le prince à Cyrus, en le regardant, étant » ce que tu es, as-tu eu l'audace de traiter » d'une manière si indigne le fils d'un des pre» miers de ma cour? — Je l'ai fait, seigneur, avec » justice, répondit Cyrus. Les enfants du vil» lage, du nombre desquels il était, m'avaient » choisi en jouant pour être leur roi; je leur en » paraissais le plus digne : tous exécutaient mes » ordres. Le fils d'Artembarès n'y a eu aucun » égard, et a refusé de m'obéir. Je l'en ai puni. » Si cette action mérite quelque châtiment, me » voici prêt à le subir. »

CXVI. La ressemblance des traits de cet enfant avec les siens, sa réponse noble, son âge, qui s'accordait avec le temps de l'exposition de son petit-fils, tout concourait en un mot à le faire reconnaître d'Astyages. Frappé de ces circonstances, ce prince demeura quelque temps sans pouvoir parler; mais enfin revenu à lui, et voulant renvoyer Artembarès afin de sonder Mitradates en particulier : « Artembarès, lui dit» il, vous n'aurez aucun sujet de vous plaindre » de moi, ni vous, ni votre fils. » Ensuite il ordonna à ses officiers de conduire Cyrus dans l'intérieur du palais. Resté seul avec Mitradates, il lui demanda où il avait pris cet enfant, et de qui il le tenait. Celui-ci répondit qu'il en était le père, que sa mère vivait encore et demeurait avec lui. Astyages répliqua qu'il ne prenait pas un bon parti, et qu'il voulait de gaîté de cœur se rendre malheureux. En disant cela il fit signe à ses gardes de le saisir. Mitradates voyant qu'on le menait à la question, avoua enfin la vérité. Il reprit l'histoire dès son commencement, découvrit tout, sans rien dissimuler, et, descendant aux plus humbles supplications, il pria le roi de lui pardonner.

CXVII. La vérité découverte, Astyages ne tint pas grand compte de Mitradates; mais violemment irrité contre Harpage, il commanda à ses gardes de le faire venir; et lorsqu'il parut devant lui, il lui parla en ces termes : « Har» page, de quel genre de mort as-tu fait périr » l'enfant de ma fille, que je t'ai remis? » Harpage, apercevant Mitradates dans l'appartement du roi, avoua tout sans détour, de crainte d'être convaincu par des preuves sans réplique. « Seigneur, dit-il, quand j'eus reçu l'enfant, » j'examinai comment je pourrais, en me con» formant à vos volontés, et sans m'écarter de » ce que je vous dois, n'être coupable d'un » meurtre, ni à l'égard de la princesse votre » fille, ni même au vôtre. Je mandai en consé» quence Mitradates : je lui remis l'enfant entre » les mains, et lui dis que c'était vous-même » qui ordonniez sa mort. Je ne me suis point » écarté en cela de la vérité, puisque vous » m'aviez commandé de le faire mourir. En lui » livrant cet enfant, je lui enjoignis de l'expo-

» ser sur une montagne déserte, et de rester » auprès de lui jusqu'à ce qu'il fût mort. Enfin » je le menaçai des plus rigoureux tourments » s'il n'accomplissait tout de point en point. » Ces ordres exécutés, et l'enfant étant mort, » je lui rendis les derniers devoirs, sur le rapport de mes eunuques les plus fidèles, que » j'envoyai sur les lieux. Les choses, seigneur, » se sont passées de cette manière, et tel est le » sort qu'a éprouvé cet enfant. »

CXVIII. Harpage parla sans détour; mais Astyages, dissimulant son ressentiment, lui répéta d'abord toute l'histoire, comme il l'avait apprise de Mitradates; après quoi il ajouta que l'enfant vivait, et qu'il en était content. « Car » enfin, dit-il, la manière dont on l'avait traité » me faisait beaucoup de peine, et j'étais très-sensible aux reproches de ma fille. Mais » puisque la fortune nous a été favorable, envoyez-moi votre fils pour tenir compagnie au » jeune prince, nouvellement arrivé, et ne » manquez pas de venir souper avec moi; je » veux offrir, pour le recouvrement de mon » petit-fils, des sacrifices aux dieux, à qui cet » honneur est réservé. »

CXIX. Harpage s'étant, à ces paroles, prosterné devant le roi, s'en retourna chez lui, également flatté de l'heureuse issue de sa faute, et de ce que le roi l'avait invité au festin qu'il donnait en réjouissance des bienfaits de la fortune. Il ne fut pas plus tôt entré chez lui, qu'il appela son fils unique, âgé d'environ treize ans, l'envoya au palais d'Astyages, avec ordre de faire tout ce que ce prince lui commanderait; et transporté de joie, il raconta cette aventure à sa femme.

Dès que le fils d'Harpage fut arrivé au palais, Astyages le fit égorger; on le coupa ensuite par morceaux, dont les uns furent rôtis et bouillis; on les apprêta de diverses manières, et on tint le tout prêt à être servi. L'heure du repas venue, les convives s'y rendirent, et Harpage avec eux. On servit à Astyages et aux autres seigneurs du mouton, et à Harpage le corps de son fils, excepté la tête et les extrémités des mains et des pieds, que le roi avait fait mettre à part dans une corbeille couverte. Lorsqu'il parut avoir assez mangé, Astyages lui demanda s'il était content de ce repas. « Très-content, répondit Harpage. » Aussitôt ceux qui en avaient reçu l'ordre, apportant dans une corbeille couverte la tête, les mains et les pieds de son fils, la lui présentèrent, en lui disant de la découvrir, et d'en prendre ce qu'il voudrait. Harpage obéit, et découvrant la corbeille, il aperçut les restes de son fils. Il ne se troubla point, et sut se posséder. Astyages lui demanda s'il savait de quel gibier il avait mangé. Il répondit qu'il le savait, mais que tout ce que faisait un roi lui était agréable. Après cette réponse, il s'en retourna chez lui avec les restes de son fils, qu'il n'avait, à ce que je pense, rassemblés que pour leur donner la sépulture.

CXX. Le roi, s'étant ainsi vengé d'Harpage, manda les mêmes mages qui avaient interprété son songe de la manière que nous avons dit, afin de délibérer avec eux sur ce qui concernait Cyrus. Les mages arrivés, il leur demanda quelle explication ils avaient autrefois donnée du songe qu'il avait eu. Ils lui firent la même réponse: « Si l'enfant, dirent-ils, n'est » pas mort, en un mot, s'il vit encore, il faut » qu'il règne. — L'enfant vit et se porte bien, » leur dit Astyages; il a été élevé à la campagne: les enfants de son village l'ont élu pour » leur roi. Il a fait tout ce que font les véritables rois il s'est donné des gardes-du-corps, » des gardes de la porte, des officiers pour lui » faire le rapport des affaires; en un mot, il » a créé toutes les autres charges. Que pensez-vous que cela puisse présager?

» — Puisque l'enfant vit, répondirent les mages, et qu'il a régné sans aucun dessein prémédité, rassurez-vous, seigneur, vous n'avez » plus rien à craindre, il ne régnera pas une » seconde fois. Il y a des oracles dont l'accomplissement s'est réduit à un événement frivole, et des songes qui ont abouti à bien peu » de chose. — Je suis moi-même aussi de cet » avis, reprit Astyages: l'enfant ayant déjà » porté le nom de roi, le songe est accompli; » je crois n'en avoir plus rien à craindre. Cependant réfléchissez-y mûrement, et donnez-moi le conseil que vous penserez le plus » avantageux à votre sûreté et à la mienne. » — Seigneur, dirent les mages, la stabilité et » la prospérité de votre règne nous importent » beaucoup; car enfin, la puissance souveraine, » venant à tomber entre les mains de cet enfant, qui est Perse, passerait à une autre na-

» tion ; et les Perses, nous regardant comme » des étrangers, n'auraient pour nous aucune » considération, et nous traiteraient en esclaves. Mais vous, seigneur, qui êtes notre » compatriote, tant que vous occuperez le » trône, vous nous comblerez de faveurs, et » nous régnerons en partie avec vous. Ainsi notre intérêt nous oblige, à tous égards, à pourvoir à votre sûreté et à celle de votre empire. » Si nous pressentions maintenant quelque danger, nous aurions grand soin de vous en » avertir ; mais puisque l'issue de votre songe » est frivole, nous nous rassurons, et nous » vous exhortons à vous tranquilliser de même : » éloignez de vous cet enfant, et renvoyez-le en Perse à ceux dont il tient le jour. »

CXXI. Astyages, charmé de cette réponse, manda Cyrus. « Mon fils, lui dit-il, je vous ai » traité avec injustice sur la foi d'un vain songe ; mais enfin votre heureux destin vous a » conservé, et vous vivez. Soyez tranquille ; » partez pour la Perse, escorté par ceux que » je vous donnerai pour vous accompagner : » vous y verrez votre père et votre mère, qui » sont bien différents de Mitradates et de sa » femme. »

CXXII. Astyages ayant ainsi parlé, renvoya Cyrus en Perse. Cambyses et Mandane, ayant appris qui il était, le reçurent et l'embrassèrent comme un enfant qu'ils avaient cru mort en naissant. Ils lui demandèrent comment il avait été conservé : Cyrus leur répondit que, jusqu'alors, il l'avait ignoré, et qu'à cet égard il avait été dans une très-grande erreur ; qu'en chemin il avait été instruit de ses malheurs ; qu'il s'était cru fils du bouvier d'Astyages, mais que depuis son départ il avait tout appris de ses conducteurs. Il leur conta comment il avait été nourri par Cyno, la femme du bouvier, dont il ne cessait de se louer, et de répéter le nom. Son père et sa mère, se servant de ce nom pour persuader aux Perses que leur fils avait été conservé par une permission particulière des dieux, publièrent partout que Cyrus ayant été exposé dans un lieu désert, une chienne l'avait nourri. Voilà ce qui donna lieu au bruit qui courut.

CXXIII. Cyrus étant parvenu à l'âge viril, comme il était le plus brave et le plus aimable des jeunes gens de son âge, Harpage, qui désirait ardemment se venger d'Astyages, lui envoyait des présents, et le pressait de le seconder. Etant d'une condition privée, il ne voyait pas qu'il lui fût possible de se venger par lui-même de ce prince; mais ayant observé que Cyrus, en croissant, lui donnait l'espoir de la vengeance, et venant à comparer les aventures de ce prince et ses malheurs avec les siens, il s'attacha à lui, et se l'associa. Il avait déjà pris quelques mesures, et il avait su profiter des traitements trop rigoureux que le roi faisait aux Mèdes, pour s'insinuer dans l'esprit des grands, et leur persuader d'ôter la couronne à Astyages, et de la mettre sur la tête de Cyrus.

Cette trame ourdie, et tout étant prêt, Harpage voulut découvrir à Cyrus son projet ; mais comme ce prince était en Perse, et que les chemins étaient gardés, il ne put trouver, pour lui en faire part, d'autre expédient que celui-ci. S'étant fait apporter un lièvre, il ouvrit le ventre de cet animal d'une manière adroite, et sans en arracher le poil ; et dans l'état où il était, il y mit une lettre, où il avait écrit ce qu'il avait jugé à propos. L'ayant ensuite recousu, il le remit à celui de ses domestiques en qui il avait le plus de confiance, avec un filet, comme s'il eût été un chasseur, et lui ordonna de vive voix de le porter en Perse, Cyrus, et, de lui dire, en le lui présentant, de l'ouvrir lui-même, et sans témoins.

CXXIV. Le domestique ayant exécuté ses ordres, Cyrus ouvrit le lièvre, et y ayant trouvé une lettre, il la lut. Elle était conçue en ces termes : « Fils de Cambyses, les dieux veillent sur vous, » autrement vous ne seriez jamais parvenu à un » si haut degré de fortune : vengez-vous d'Astyages, votre meurtrier : il a tout fait pour vous » ôter la vie : si vous vivez, c'est aux dieux et à » moi que vous le devez. Vous avez sans doute » appris, il y a long-temps, tout ce qu'il a fait » pour vous perdre, et ce que j'ai souffert » moi-même pour vous avoir remis à Mitradates, au lieu de vous faire mourir. Si vous » voulez suivre aujourd'hui mes conseils, tous » les états d'Astyages seront à vous. Portez les » Perses à secouer le joug ; venez à leur tête » attaquer les Mèdes ; l'entreprise vous réussira, soit qu'Astyages me donne le commandement des troupes qu'il enverra contre

» vous, soit qu'il le confie à quelque autre des » plus distingués d'entre les Mèdes. Les prin- » cipaux de la nation seront les premiers à l'a- » bandonner ; ils se joindront à vous, et fe- » ront les plus grands efforts pour détruire sa » puissance. Tout est ici disposé pour l'exécu- » tion. Faites donc ce que je vous mande, et » faites-le sans différer. »

CXXV. Cyrus, ayant lu cette lettre, ne songea plus qu'à chercher les moyens les plus sages pour engagers le Perses à se révolter. Après y avoir bien réfléchi, voici ce qu'il imagina de plus expédient, et il s'y tint. Il écrivit une lettre conforme à ses vues, l'ouvrit dans l'assemblée des Perses, et leur en fit lecture. Elle portait qu'Astyages le déclarait leur gouverneur. « Maintenant donc, leur dit-il, je » vous commande de vous rendre tous ici cha- » cun avec une faux. » Tels furent les ordres de Cyrus. Les tribus qui composent la nation perse sont en grand nombre. Cyrus en convoqua quelques-unes, et les porta à se soulever contre les Mèdes. Ce sont celles qui ont le plus d'influence sur tous les autres Perses, savoir, les Pasargades, les Maraphiens et les Maspiens. Les Pasargades sont les plus illustres ; Les Achéménides, d'où descendent les rois de Perse, en sont une branche. Les Panthialéens, les Dérusiéens, les Germaniens sont tous laboureurs. Les autres, savoir les Daens, les Mardes, les Dropiques et les Sagartiens, sont nomades, et ne s'occupent que de leurs troupeaux.

CXXVI. Lorsqu'ils se furent tous présentés armés de faux, Cyrus leur montrant un certain canton de la Perse, d'environ dix-huit à vingt stades, entièrement couvert de ronces et d'épines, leur commanda de l'essarter tout entier en un jour. Ce travail achevé, il leur ordonna de se baigner le lendemain, et de se rendre ensuite auprès de lui. Cependant, ayant fait mener au même endroit tout le bétail de son père, il le fit tuer et apprêter. Outre cela, il fit apporter du vin, et les mets les plus exquis pour régaler l'armée. Le lendemain, les Perses étant arrivés, il les fit asseoir sur l'herbe, et leur donna un grand festin. Le repas fini, Cyrus leur demanda laquelle de ces deux conditions leur paraissait préférable, la présente, ou celle de la veille. Ils s'écrièrent qu'il y avait une grande différence entre l'une et l'autre ; que le jour précédent, ils avaient éprouvé mille peines, au lieu qu'actuellement ils goûtaient toutes sortes de biens et de douceurs. Cyrus saisit cette réponse pour leur découvrir ses projets. « Perses, leur dit-il, tel est main- » tenant l'état de vos affaires : si vous voulez » m'obéir, vous jouirez de ces biens, et d'une » infinité d'autres encore, sans être exposés à » des travaux serviles. Si, au contraire, vous » ne voulez pas suivre mes conseils, vous ne » devez attendre que des peines sans nombre, » et pareilles à celles que vous souffrîtes hier. » Devenez donc libres en m'obéissant ; car il » semble que je sois né, par un effet particu- » lier de la bonté des dieux, pour vous faire » jouir de ces avantages : et d'ailleurs je ne » vous crois nullement inférieurs aux Mèdes, » soit dans ce qui concerne la guerre, soit en » toute autre chose. Secouez donc au plus tôt » le joug sous lequel Astyages vous tient asser- » vis. »

CXXVII. Les Perses, qui depuis long-temps étaient indignés de se voir assujettis aux Mèdes, ayant trouvé un chef, saisirent avec plaisir l'occasion de se mettre en liberté. Astyages, ayant eu connaissance des menées de Cyrus, le manda auprès de lui par un exprès. Cyrus commanda au porteur de cet ordre de lui dire qu'il irait le trouver plus tôt qu'il ne souhaitait. Sur cette réponse, Astyages fit prendre les armes à tous les Mèdes ; et, comme si les dieux lui eussent ôté le jugement, il donna le commandement de son armée à Harpage, ne se souvenant plus de la manière dont il l'avait traité. Les Mèdes, s'étant mis en campagne, en vinrent aux mains avec les Perses. Tous ceux à qui Harpage n'avait point fait part de ses projets se battirent avec courage. Quant aux autres, il y en eut une partie qui passa d'elle-même du côté des Perses ; mais le plus grand nombre se comporta lâchement de dessein prémédité.

CXXVIII. Astyages n'eut pas plus tôt appris la déroute honteuse des Mèdes, et que son armée était entièrement dissipée, qu'il s'emporta en menaces contre Cyrus. « Non, dit-il, Cyrus » n'aura pas sujet de s'en réjouir. » Il n'en dit pas davantage ; mais il commença par faire mettre en croix les mages, interprètes des songes,

qui lui avaient conseillé de laisser partir Cyrus. Il fit ensuite prendre les armes à ce qui restait de Mèdes dans la ville, jeunes et vieux, les mena contre les Perses, et leur livra bataille. Il la perdit avec la plus grande partie de ses troupes, et tomba lui-même entre les mains des ennemis.

CXXIX. Harpage, charmé de le voir dans les fers, se présenta devant lui, l'insulta, et, entre autres reproches, lui ayant rappelé ce repas où il lui avait fait servir la chair de son fils, il lui demanda quel goût il trouvait à l'esclavage, qui en était une suite, et s'il le préférait à une couronne. Astyages lui demanda à son tour s'il s'attribuait l'entreprise de Cyrus. Harpage reprit qu'il le pouvait avec justice, puisque c'était lui qui l'avait préparée, en écrivant à ce prince. Astyages lui fit voir qu'il était le plus inconséquent et le plus injuste de tous les hommes; le plus inconséquent, puisque, pouvant se faire roi, si du moins il était l'auteur de la révolte actuelle, il avait mis la couronne sur la tête d'un autre; et le plus injuste, puisque, pour le repas dont il s'agissait, il avait réduit les Mèdes en servitude. En effet, s'il était absolument nécessaire de donner la couronne à un autre, et s'il ne voulait pas la garder pour lui-même, il aurait été plus juste de la mettre sur la tête d'un Mède que sur celle d'un Perse; qu'enfin, il avait donné des fers à sa patrie, quoiqu'elle ne fût point coupable, et qu'il avait rendu les Perses maîtres des Mèdes, eux qui en avaient été les esclaves.

CXXX. Astyages perdit ainsi la couronne, après un règne de trente-cinq ans. Les Mèdes, qui avaient possédé cent vingt-huit ans l'empire de la Haute-Asie, jusqu'au fleuve Halys, sans cependant y comprendre le temps qu'y régnèrent les Scythes, passèrent sous le joug des Perses, à cause de l'inhumanité de ce prince. Il est vrai que, s'étant repentis par la suite, ils le secouèrent sous Darius [1]; mais ayant été vaincus dans un combat, ils furent de nouveau subjugués. Cyrus et les Perses s'étant alors soulevés contre les Mèdes, sous le règne d'Astyages, furent dès-lors maîtres de l'Asie. Quant à Astyages, Cyrus le retint près de lui jusqu'à sa mort, et ne lui fit point d'autre mal.

Telles furent la naissance de Cyrus, son éducation et la manière dont il monta sur le trône. Il battit dans la suite Crésus, qui lui avait fait le premier une guerre injuste, comme je l'ai déjà dit, et par la défaite de ce prince, il devint maître de toute l'Asie.

CXXXI. Voici les coutumes qu'observent, à ma connaissance, les Perses. Leur usage n'est pas d'élever aux dieux des statues, des temples, des autels; ils traitent au contraire d'insensés ceux qui le font; c'est, à mon avis, parce qu'ils ne croient pas, comme les Grecs, que les dieux aient une forme humaine. Ils ont coutume de sacrifier à Jupiter sur le sommet des plus hautes montagnes, et donnent le nom de Jupiter à toute la circonférence du ciel. Ils font encore des sacrifices au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau et aux vents, et n'en offrent de tout temps qu'à ces divinités. Mais ils y ont joint dans la suite le culte de Vénus-Céleste ou Uranie, qu'ils ont emprunté des Assyriens et des Arabes. Les Assyriens donnent à Vénus le nom de Mylitta, les Arabes celui d'Alitta, et les Perses l'appellent Mitra.

CXXXII. Voici les rites qu'observent les Perses en sacrifiant aux dieux dont je viens de parler. Quand ils veulent leur immoler des victimes, ils ne dressent point d'autel, n'allument point de feu, ne font pas de libations, et ne se servent ni de flûtes ni de bandelettes sacrées, ni d'orge mêlée avec du sel. Un Perse veut-il offrir un sacrifice à quelqu'un de ces dieux? Il conduit la victime dans un lieu pur, et, la tête couverte d'une tiare couronnée le plus ordinairement de myrte, il invoque le dieu. Il n'est pas permis à celui qui offre le sacrifice de faire des vœux pour lui seul en particulier : il faut qu'il prie pour la prospérité du roi et celle de tous les Perses en général; car il est compris sous cette dénomination. Après qu'il a coupé la victime par morceaux, et qu'il en a fait bouillir la chair, il étend de l'herbe la plus tendre, et principalement du trèfle. Il pose sur cette herbe les morceaux de la victime, et les y arrange. Quand il les a ainsi placés, un mage, qui est là présent (car sans mage il ne leur est pas permis d'offrir un sacrifice), un mage, dis-je, entonne une théogonie; c'est le

[1] Sous Darius Nothus, l'an 4306 de la période julienne, 408 ans avant notre ère.

nom qu'ils donnent à ce chant. Peu après, celui qui a offert le sacrifice emporte les chairs de la victime, et en dispose comme il juge à propos.

CXXXIII. Les Perses pensent devoir célébrer plus particulièrement le jour de leur naissance, que tout autre, et qu'alors leur table doit être garnie d'un plus grand nombre de mets. Ce jour-là les riches se font servir un cheval, un chameau, un âne et un bœuf entiers, rôtis aux fourneaux. Les pauvres se contentent de menu bétail. Les Perses mangent peu de viande, mais beaucoup de dessert, qu'on apporte en petite quantité à la fois. C'est ce qui leur fait dire que les Grecs en mangeant cessent seulement d'avoir faim; parce qu'après le repas on ne leur sert rien de bon, et que si on leur en servoit, ils ne cesseraient pas de manger. Ils sont fort adonnés au vin, et il ne leur est pas permis de vomir, ni d'uriner devant le monde. Ils observent encore aujourd'hui ces usages. Ils ont coutume de délibérer sur les affaires les plus sérieuses, après avoir bu avec excès. Mais le lendemain, le maître de la maison où ils ont tenu conseil remet la même affaire sur le tapis avant que de boire. Si on l'approuve à jeun, elle passe, sinon on l'abandonne. Il en est de même des délibérations faites à jeun, on les examine de nouveau lorsqu'on a bu avec excès.

CXXXIV. Quand deux Perses se rencontrent dans les rues, on distingue s'ils sont de même condition, car ils se saluent en se baisant à la bouche; si l'un est d'une naissance un peu inférieure à l'autre, ils se baisent seulement à la joue; et si la condition de l'un est fort au-dessous de celle de l'autre, l'inférieur se prosterne devant le supérieur. Les nations voisines sont celles qu'ils estiment le plus, toutefois après eux-mêmes. Celles qui les suivent occupent le second rang dans leur esprit; et réglant ainsi leur estime proportionellement au degré d'eloignement, ils font le moins de cas des plus éloignées. Cela vient de ce que se croyant en tout d'un mérite superieur, ils pensent que le reste des hommes ne s'attache à la vertu que dans la proportion dont on vient de parler, et que ceux qui sont les plus éloignés d'eux sont les plus méchants. Sous l'empire des Mèdes il y avait de la subordination entre les divers peuples. Les Mèdes les gouvernaient tous ensemble, aussi bien que leurs plus proches voisins. Ceux-ci commandaient à ceux qui étaient dans leur proximité, et ces derniers à ceux qui les touchaient. Les Perses, dont l'empire et l'administration s'étendent au loin, ont aussi dans la même proportion des égards pour les peuples qui leur sont soumis.

CXXXV. Les Perses sont les hommes les plus curieux des usages étrangers. Ils ont pris en effet l'habillement des Mèdes, s'imaginant qu'il est plus beau que le leur; et dans la guerre ils se servent de cuirasses à l'égyptienne. Ils se portent avec ardeur aux plaisirs de tout genre dont ils entendent parler, et ils ont emprunté des Grecs l'amour des garçons. Ils épousent chacun plusieurs jeunes vierges; mais ils ont encore un plus grand nombre de concubines.

CXXXVI. Après les vertus guerrières, ils regardent comme un grand mérite d'avoir beaucoup d'enfants. Le roi gratifie tous les ans ceux qui en ont le plus. C'est dans le grand nombre qu'ils font consister la force. Ils commencent à cinq ans à les instruire; et depuis cet âge jusqu'à vingt, ils ne leur apprennent que trois choses, à monter à cheval, à tirer de l'arc et à dire la vérité. Avant l'âge de cinq ans un enfant ne se présente pas devant son père : il reste entre les mains des femmes. Cela s'observe, afin que, s'il meurt dans ce premier âge, sa perte ne cause aucun chagrin au père.

CXXXVII. Cette coutume me paraît louable; j'approuve aussi la loi qui ne permet à personnne, pas même au roi, de faire mourir un homme pour un seul crime; ni à aucun Perse de punir un de ses esclaves d'une manière trop atroce pour une seule faute. Mais, si par un examen réfléchi il se trouve que les fautes du domestique soient en plus grand nombre et plus considérables que ses services, son maître peut alors suivre les mouvements de sa colère. Ils assurent que jamais personne n'a tué ni son père ni sa mère; mais que toutes les fois que de pareils crimes sont arrivés, on découvre nécessairement après d'exactes recherches, que ces enfants étaient supposés ou adultérins. Car il est, continuent-ils, contre toute vraisemblance, qu'un enfant tue les véritables auteurs de ses jours.

CXXXVIII. Il ne leur est pas permis de par-

ler des choses qu'il n'est pas permis de faire. Ils ne trouvent rien de si honteux que de mentir, et après le mensonge, que de contracter des dettes; et cela pour plusieurs raisons, mais surtout, parce que, disent-ils, celui qui a des dettes ment nécessairement. Un citoyen infecté de la lèpre, proprement dite, ou de l'espèce de lèpre appelée leucé, ne peut entrer dans la ville, ni avoir aucune communication avec le reste des Perses : c'est, selon eux, une preuve qu'il a péché contre le soleil. Tout étranger, attaqué de ces maladies, est chassé du pays; et par la même raison, ils n'y veulent point souffrir de pigeons blancs. Ils n'urinent ni ne crachent dans les rivières; ils ne s'y lavent pas même les mains, et ne permettent pas que personne y fasse rien de semblable; car ils rendent un culte aux fleuves.

CXXXIX. Ils ont aussi quelque chose de singulier, qu'ils ne connaissent pas eux-mêmes; mais qui ne nous a point échappé. Leurs noms, qui sont empruntés, ou des qualités du corps, ou de la dignité des personnes, se terminent par cette même lettre, que les Doriens appellent San, et les Ioniens Sigma; et, si vous y faites attention, vous trouverez que les noms des Perses finissent tous de la même manière, sans en excepter un seul.

CXL. Ces usages m'étant connus, je puis en parler d'une manière affirmative; mais ceux qui se pratiquent relativement aux morts, étant cachés, on n'en peut rien dire de certain. Ils prétendent qu'on n'enterre point le corps d'un Perse, qu'il n'ait été auparavant déchiré par un oiseau ou par un chien. Quant aux mages, j'ai la certitude qu'ils observent cette coutume; car ils la pratiquent à la vue de tout le monde. Une autre chose que je puis assurer, c'est que les Perses enduisent de cire les corps morts, et qu'ensuite ils les mettent en terre.

Les mages diffèrent beaucoup des autres hommes, et particulièrement des prêtres d'Égypte. Ceux-ci ont toujours les mains pures du sang des animaux, et ne tuent que ceux qu'ils immolent aux dieux. Les mages, au contraire, tuent de leurs propres mains toutes sortes d'animaux, à la réserve de l'homme et du chien : ils se font même gloire de tuer également les fourmis, les serpents et autres animaux, tant reptiles que volatiles. Mais quant à cet usage, laissons-le tel qu'il a été originairement établi, et reprenons le fil de notre narration.

CXLI. Les Lydiens n'eurent pas plus tôt été subjugués par les Perses, que les Ioniens et les Éoliens envoyèrent à Sardes des ambassadeurs à Cyrus, pour le prier de les recevoir au nombre de ses sujets, aux mêmes conditions qu'ils l'avaient été de Crésus. Ce prince répondit à leur proposition par cet apologue. Un joueur de flûte, leur dit-il, ayant aperçu des poissons dans la mer, joua de la flûte, s'imaginant qu'ils viendraient à terre : se voyant trompé dans son attente, il prit un filet, enveloppa une grande quantité de poissons, qu'il tira sur le bord; et, comme il les vit sauter : « Cessez, leur dit-il, cessez maintenant de » danser, puisque vous n'avez pas voulu le » faire au son de la flûte. »

Il tint ce discours aux Ioniens et aux Éoliens, parce qu'ayant fait auparavant solliciter les Ioniens, par ses envoyés, d'abandonner le parti de Crésus, il n'avait pu les y engager, et qu'il ne les voyait disposés à lui obéir, que parce qu'il était venu à bout de toutes ses entreprises. Telle fut la réponse qu'il leur fit dans sa colère. Sur le rapport des députés, les Ioniens fortifièrent chacun leur ville, et s'assemblèrent tous au Panionium, à la réserve des Milésiens, les seuls avec qui Cyrus fit un traité, aux mêmes conditions que celles qui leur avaient été accordées par Crésus. Dans ce conseil, il fut unanimement résolu d'envoyer demander du secours à Sparte.

CXLII. Ces Ioniens [1], à qui appartient aussi le Panionium, ont bâti leurs villes dans la contrée la plus agréable que je connaisse, soit pour la beauté du ciel, soit pour la température des saisons. En effet, les pays qui environnent l'Ionie, soit au-dessus, soit au-dessous, à l'est ou à l'ouest, ne peuvent entrer en comparaison avec elle, les uns étant exposés aux pluies et au froid, les autres aux chaleurs et à la sécheresse. Ces Ioniens n'ont pas le même dialecte; leurs mots ont quatre sortes de terminaisons. Milet est la première de leurs villes du côté du midi; et ensuite Myonte et Priène : elles sont en Carie, et leur langage est le même. Éphèse, Colophon, Lébédos,

[1] Il s'exprime ainsi pour les distinguer des autres Ioniens, et entre autres des Athéniens.

Téos, Clazomènes, Phocée sont en Lydie. Elles parlent entre elles une même langue, mais qui ne s'accorde en aucune manière avec celle des villes que je viens de nommer. Il y a encore trois autres villes ioniennes, dont deux sont dans les îles de Samos et de Chios, et la troisième, qu'on appelle Erythres, est en terre ferme. Le langage de ceux de Chios et d'Erythres est le même; mais les Samiens ont eux seuls une langue particulière : tels sont les quatre idiomes qui caractérisent l'ionien.

CXLIII. Parmi ces Ioniens, il n'y eut que les habitants de Milet qui, pour se mettre à couvert de tout danger, firent un traité avec Cyrus. Quant aux insulaires, ils n'avaient pour lors rien à craindre; les Phéniciens n'étant pas encore soumis aux Perses, et ceux-ci n'ayant pas de marine. Les Milésiens au reste s'étaient séparés des autres Ioniens, parce que si tous les Grecs réunis étaient alors très-faibles, les Ioniens l'étaient encore plus, et parce qu'ils ne jouissaient d'aucune sorte de considération. En effet, si l'on excepte Athènes, ils n'avaient pas une seule ville qui eût de la célébrité. Le reste des Ioniens et des Athéniens ne voulaient pas qu'on les appelât Ioniens; ce nom leur déplaisait, et même encore aujourd'hui la plupart rougissent de le porter. Les douze villes dont je viens de parler s'en faisaient honneur. Elles firent construire un temple, qu'elles appelèrent de leur nom Panionium, et prirent la résolution d'en exclure les autres villes ioniennes : les Smyrnéens furent les seuls qui demandèrent à y être reçus.

CXLIV. Il en est de même des Doriens de la Pentapole, pays qui s'appelait auparavant Hexapole. Ils se gardent bien d'admettre au temple triopique aucuns Doriens de leur voisinage; et même s'il est arrivé à quelques-uns d'entre eux de violer les lois de ce temple, ils l'en ont exclu. En voici un exemple. Dans les jeux qui se célèbrent en l'honneur d'Apollon Triopien, on proposait autrefois des trépieds d'airain pour les vainqueurs. Mais il ne leur était pas permis de les emporter du temple; il fallait les y consacrer au dieu. Un habitant d'Halicarnasse, nommé Agasiclès, ayant obtenu le prix à ces jeux, emporta, au mépris de cette loi, le trépied dans sa maison, et l'y appendit. Les cinq villes doriennes, Linde, Ialyssos, Camiros, Cos et Cnide punirent Halicarnasse, qui étoit la sixième, en l'excluant de leur association.

CXLV. Les Ioniens se sont, je crois, partagés en douze cantons, et n'en veulent pas admettre un plus grand nombre dans leur confédération, parce que dans le temps qu'ils habitaient le Péloponnèse, ils étaient divisés en douze parties, de même que le sont encore maintenant les Achæens, qui les en ont chassés. Pellène est la première ville des Achæens du côté de Sicyone; l'on trouve ensuite Ægire, Æges, que traverse le Crathis, qui n'est jamais à sec, et qui a donné son nom à une rivière d'Italie. On voit après, Bure, Hélice, où les Ioniens se réfugièrent après avoir été défaits par les Achæens. Viennent ensuite Ægium, Rhypes, Pâtres, Phares et Olenus qu'arrose le Pirus, rivière considérable. Les deux dernières enfin sont Dyme et la ville des Tritéens, la seule qui soit située au milieu des terres.

CXLVI. Ces douze cantons, qui sont aujourd'hui aux Achæens, appartenaient alors aux Ioniens; et ce fut cette raison qui engagea ceux-ci à se bâtir douze villes en Asie. Ce serait une insigne folie de dire que ces Ioniens sont plus distingués, ou d'une naissance plus illustre que le reste des Ioniens; car les Abantes de l'Eubée en font une partie assez considérable, et cependant ces peuples n'ont rien de commun avec les habitants de l'Ionie, pas même le nom. Ces Ioniens sont un mélange de Minyens-Orchoméniens, de Cadméens, de Dryopes, d'une portion de [1] Phocidiens, de Molosses, d'Arcadiens-Pélasges, de Doriens-Épidauriens, et de plusieurs autres nations. Ceux d'entre ces peuples, qui sortirent autrefois du Prytanée des Athéniens, s'estiment les plus nobles et les plus illustres des Ioniens. Lorsqu'ils allèrent fonder cette colonie, ils ne menèrent point de femmes avec eux; mais ils épousèrent des Cariennes, dont ils avaient tué les pères. Ces femmes, furieuses du massacre de leurs pères, de leurs maris et de leurs enfants, et de ce qu'après une telle action, ils les avaient épousées, s'imposèrent la loi de ne jamais prendre leurs repas avec leurs maris, de ne jamais leur donner ce nom; loi qu'elles firent serment

[1] Les Phocidiens étaient des peuples de la Phocide; les Phocéens, les habitants de Phocée en Ionie.

d'observer, et qu'elles transmirent à leurs filles : ce fut à Milet que cela se passa.

CXLVII. Ces Ioniens élurent pour roi, les uns des Lyciens, issus de Glaucus, fils d'Hippolochus; les autres, des Caucons-Pyliens, qui descendaient de Codrus, fils de Mélanthus; d'autres enfin en prirent de l'une et de l'autre de ces deux maisons. Mais on me dira, sans doute, que ces Ioniens sont plus attachés à ce nom [1] que le reste de la nation. Qu'ils soient aussi les purs, les véritables Ioniens, j'y consens. Cependant tous ceux qui sont originaires d'Athènes, et qui célèbrent la fête des Apaturies, sont aussi Ioniens. Or ils la célèbrent tous, excepté les Éphésiens et les Colophoniens, qui en ont été exclus à cause d'un meurtre.

CXLVIII. Le Panionium est un lieu sacré du mont Mycale, que les Ioniens ont dédié en commun à Neptune Héliconien. Il regarde le septentrion. Mycale est un promontoire du continent, lequel s'étend à l'ouest vers Samos. Les Ioniens s'y assemblaient de toutes leurs villes, pour célébrer une fête qu'ils appelaient Panionies. Les fêtes des Ioniens ne sont pas les seules qui se terminent [2] par la même lettre; elles ont cela de commun avec celles de tous les Grecs, et avec les noms [3] propres des Perses.

CXLIX. Voilà ce que j'avais à dire concernant les villes des Ioniens. Celles des Éoliens sont Cyme, qu'on appelle aussi Phriconis, Larisse, Neon-Tichos, Temnos, Cilla, Notium, Ægirousa, Pitane, Ægées, Myrine, Grynia. Ce sont-là les onze anciennes villes des Éoliens : ils en avaient douze aussi sur le continent; mais les Ioniens leur enlevèrent Smyrne. Le pays de ces Éoliens est meilleur que celui des Ioniens; mais quant à la température des saisons, il n'en approche pas.

CL. Voici à quelle occasion les Éoliens perdirent Smyrne. Des Colophoniens ayant eu du désavantage dans une sédition, avaient été obligés de s'expatrier. Les habitants de Smyrne leur donnèrent un asile parmi eux. Quelque temps après, ces fugitifs ayant observé que les Smyrnéens célébraient hors de leur ville une fête en l'honneur de Bacchus, ils en fermèrent les portes, et s'en emparèrent. Les Éoliens vinrent tous au secours; mais enfin il fut arrêté, d'un commun accord, qu'ils laisseraient les Ioniens en possession de la ville, et que ceux-ci leur rendraient tous leurs effets mobiliers. Les Smyrnéens ayant accepté cette condition, on les distribua dans les onze autres villes éoliennes, qui leur accordèrent le droit de cité.

CLI. Telles sont les villes que les Éoliens possèdent actuellement en terre ferme, sans y compter celles qu'ils ont au mont Ida, parce qu'elles ne font point corps avec elles. Ils ont aussi cinq villes dans l'île de Lesbos. Quant à la sixième, nommée Arisba, les Méthymnéens en ont réduit les habitants en esclavage, quoiqu'ils leur fussent unis par le sang. Ils ont aussi une ville dans l'île de Ténédos, et une autre dans les îles qu'on appelle Hécatonnèses. Les Lesbiens et les Ténédiens n'avaient alors rien à craindre, non plus que ceux d'entre les Ioniens qui habitaient dans les îles; mais les autres villes résolurent dans leur conseil, de suivre les Ioniens partout où ils voudraient les mener.

CLII. Les ambassadeurs des Ioniens et des Éoliens, s'étant rendus à Sparte en diligence, choisirent aussitôt après leur arrivée un Phocéen, nommé Pythermus, pour porter la parole au nom de tous les autres. Pythermus se revêtit d'une robe de pourpre, afin que sur cette nouvelle, les Spartiates se trouvassent à l'assemblée en plus grand nombre. S'étant avancé au milieu d'eux, il les exhorta, par un long discours, à prendre leur défense; mais les Lacédémoniens, sans aucun égard pour leur demande, résolurent entre eux de ne leur accorder aucun secours. Les Ioniens se retirèrent. Quoique les Lacédémoniens eussent rejeté leur demande, ils ne laissèrent pas de faire partir sur un vaisseau à cinquante rames, des gens qui, à ce qu'il me semble, devaient observer l'état où se trouvaient les affaires de Cyrus et de l'Ionie. Lorsque ce vaisseau fut arrivé à Phocée, ces députés envoyèrent à Sardes Lacrinès, le plus considérable d'entre eux, pour faire part à Cyrus du décret des Lacédémoniens, qui portait qu'il se gardât bien de faire tort à aucune ville de la Grèce; qu'autrement Sparte ne le souffrirait pas.

[1] Celui d'Ioniens.

[2] Le nom des fêtes chez les Grecs se terminaient par un *A*, comme Apaturia, Panionia, etc.

[3] Les noms des Perses finissent par la lettre *S*.

CLIII. Lacrinès ayant exécuté ses ordres, on dit que Cyrus demanda aux Grecs, qui étaient présents, quelle sorte d'hommes c'était que les Lacédémoniens, et quelles étaient leurs forces, pour oser lui faire de pareilles défenses. Sur la réponse qu'ils lui firent, il parla ainsi au hérant des Spartiates : « Je n'ai jamais redouté » cette espèce de gens qui ont au milieu de » leur ville une place, où ils s'assemblent pour » se tromper les uns les autres par des ser- » ments réciproques ; si les dieux me conser- » vent la santé, ils auront plus sujet de s'entre- » tenir de leurs malheurs que de ceux des » Ioniens. » Cyrus lança ces paroles menaçantes contre tous les Grecs, parce qu'ils ont dans leurs villes des places ou marchés, où l'on vend et où l'on achète ; et que les Perses n'ont pas coutume d'acheter ni de vendre ainsi dans des places, et que l'on ne voit point chez eux de marchés. Ce prince donna ensuite le gouvernement de Sardes à un Perse, nommé Tabalus; et ayant chargé Pactyas, Lydien, de transporter en Perse les trésors de Crésus et des autres Lydiens, il retourna à Agbatanes, et emmena Crésus avec lui, ne faisant point assez de cas des Ioniens, pour aller d'abord contre eux. Babylone, les Bactriens, les Saces et les Égyptiens, étaient autant d'obstacles à ses desseins. Il résolut de marcher en personne contre ces peuples, et d'envoyer un autre général contre les Ioniens.

CLIV. Cyrus ne fut pas plus tôt parti de Sardes que Pactyas fit soulever les Lydiens contre ce prince et contre Tabalus. Comme il avait entre les mains les richesses de cette ville, il se rendit sur le bord de la mer, prit des troupes à sa solde, engagea les habitants de la côte à s'armer en sa faveur ; et marchant contre Sardes, il assiégea Tabalus, qui se renferma dans la citadelle.

CLV. Sur cette nouvelle, que Cyrus apprit en chemin, ce prince dit à Crésus : « Quand » verrai-je donc la fin de ces troubles? Les » Lydiens ne cesseront point, suivant toutes » les apparences, de me susciter des affaires, » et de s'en faire à eux-mêmes. Que sais-je s'il » ne serait pas plus avantageux de les réduire » en servitude? J'en ai agi, du moins à ce qu'il » me semble, comme quelqu'un qui aurait » épargné les enfants de celui qu'il aurait fait » mourir. Vous étiez pour les Lydiens quelque » chose de plus qu'un père, je vous emmène » prisonnier ; je leur ai remis leur ville, et je » m'étonne ensuite qu'ils se révoltent! » Ce discours exprimait la manière de penser de ce prince : aussi Crésus, qui craignait qu'il ne détruisît entièrement la ville de Sardes, et qu'il n'en transplantât ailleurs les habitants, reprit la parole. « Ce que vous venez de dire, sei- » gneur, est spécieux ; mais ne vous abandon- » nez pas entièrement aux mouvements de vo- » tre colère, et ne détruisez point une ville » ancienne, qui n'est coupable ni des troubles » précédents, ni de ceux qui arrivent aujour- » d'hui. J'ai été la cause des premiers, et j'en » porte la peine. Pactyas a offensé celui à qui » vous avez confié le gouvernement de Sardes ; » qu'il en soit puni. Pardonnez aux Lydiens ; » mais de crainte qu'à l'avenir ils ne se soulè- » vent, et qu'ils ne se rendent redoutables, en- » voyez-leur défendre d'avoir des armes chez » eux, et ordonnez-leur de porter des tuniques » sous leurs manteaux, de chausser des bro- » dequins, de faire apprendre à leurs enfants » à jouer de la cithare, à chanter, et les arts » propres à les rendre efféminés. Par ce » moyen, seigneur, vous verrez bientôt des » hommes changés en femmes, et il n'y aura » plus à craindre de révolte de leur part. »

CLVI. Crésus lui donna ce conseil, qu'il croyait plus avantageux pour les Lydiens, que d'être vendus comme de vils esclaves. Il sentait qu'à moins de lui alléguer de bonnes raisons, il ne réussirait pas à le faire changer de résolution : et d'ailleurs il appréhendait que si les Lydiens échappaient au danger présent, ils ne se soulevassent dans la suite contre les Perses, et n'attirassent sur eux une ruine totale. Ce conseil causa beaucoup de joie à Cyrus, qui, étant revenu de sa colère, témoigna à Crésus qu'il le suivrait. En même temps il manda un Mède, nommé Mazarès, lui ordonna de déclarer aux Lydiens l'avis que Crésus lui avait suggéré; et de plus il lui commanda de réduire en servitude tous ceux qui s'étaient ligués avec eux pour assiéger Sardes ; mais surtout de lui amener Pactyas vivant. Ces ordres donnés en chemin, il continua sa route vers la Perse.

CLVII. Pactyas apprenant que l'armée, qui marchait contre lui, approchait de Sardes,

prit l'épouvante, et se sauva à Cyme. Cependant Mazarès arriva à Sardes avec une très-petite partie de l'armée de Cyrus ; mais n'y ayant pas trouvé Pactyas, il fit d'abord exécuter les ordres du roi : les Lydiens se soumirent, et changèrent leur ancienne manière de vivre. Il envoya ensuite à Cyme sommer les habitants de lui livrer Pactyas. Il fut résolu dans l'assemblée des Cyméens qu'on enverrait consulter l'oracle des Branchides, sur le parti qu'il fallait prendre ; car il y avait là un ancien oracle, auquel les Ioniens et les Éoliens avaient tous coutume de recourir. Ce lieu est dans le territoire de Milet, au-dessus du port de Panorme.

CLVIII. Les Cyméens ayant envoyé des[1] députés aux Branchides, demandèrent à l'oracle de quelle manière ils devaient se conduire à l'égard de Pactyas, pour se rendre agréables aux dieux. L'oracle répondit qu'il fallait le livrer aux Perses. Sur le rapport des députés, les Cyméens se disposèrent à rendre Pactyas ; mais, quoique le peuple se mît en devoir de le faire, Aristodicus, fils d'Héraclide, homme de distinction parmi les citoyens de Cyme, s'opposa à cette résolution, et empêcha qu'on ne la suivît, jusqu'à ce qu'on eût fait au sujet de Pactyas une seconde députation, dans laquelle il fut admis, soit qu'il se défiât de l'oracle, soit qu'il soupçonnât d'infidélité le rapport des députés.

CLIX. Les députés étant arrivés aux Branchides, Aristodicus, portant la parole pour eux, consulta le dieu en ces termes : « Grand Dieu, » le Lydien Pactyas est venu chercher un asile » parmi nous, pour éviter la mort dont le me» nacent les Perses. Ils le demandent, et nous » ordonnent de le remettre entre leurs mains ; » mais, quoique nous redoutions leur puissance, » nous n'avons pas osé, jusqu'ici, leur livrer » ce suppliant, que nous n'ayons appris de » vous avec certitude ce que nous devons » faire. » Le Dieu lui fit la même réponse, et lui commanda de rendre Pactyas aux Perses. Sur cela, Aristodicus alla, de dessein prémédité, autour du temple, et enleva les moineaux et toutes les autres espèces d'oiseaux qui y avaient fait leurs nids. On raconte que, tandis qu'il exécutait son dessein, il sortit du sanctuaire une voix qui s'adressait à lui, et lui disait : « O le plus scélérat de tous les hommes! » as-tu bien la hardiesse d'arracher de mon » temple mes suppliants? » Et qu'Aristodicus, sans se déconcerter, lui répondit : « Quoi ! » grand Dieu, vous protégez vous-même vos » suppliants, et vous ordonnez aux Cyméens de » livrer le leur? Oui, je le veux, reprit la » même voix ; et, c'est afin qu'ayant com» mis une impiété, vous en périssiez plus tôt, et » que vous ne veniez plus consulter l'oracle pour » savoir si vous devez livrer des suppliants. »

CLX. Sur le rapport des députés, les Cyméens envoyèrent Pactyas à Mytilène, ne voulant ni s'exposer à périr en le livrant, ni se faire assiéger en continuant de lui donner un asile. Mazarès ayant fait redemander Pactyas aux Mytiléniens, ils se disposaient à le lui remettre moyennant une certaine récompense, ce que je n'ose cependant pas assurer, parce que la convention n'eut pas lieu. Les Cyméens ayant eu connaissance des desseins des Mytiléniens, envoyèrent à Lesbos un vaisseau qui transporta Pactyas à Chios.

Les habitants de cette île l'arrachèrent du temple de Minerve Poliouchos, et le livrèrent à Mazarès, à condition qu'on leur donnerait l'Atarnée, pays de la Mysie, vis-à-vis de Lesbos. Lorsque les Perses eurent Pactyas en leur puissance, ils le gardèrent étroitement à dessein de le présenter à Cyrus. Depuis cet événement, il se passa beaucoup de temps, sans que les habitants de Chios osassent, dans les sacrifices, répandre sur la tête de la victime, de l'orge d'Atarnée, ni offrir à aucun dieu des gâteaux faits avec de la farine de ce canton, et qu'on excluait des temples tout ce qui en provenait.

CLXI. Les habitants de Chios n'eurent pas plus tôt livré Pactyas, que Mazarès marcha contre ceux qui s'étaient joints à ce rebelle pour assiéger Tabalus. Il réduisit les Priéniens en servitude, fit une incursion dans la plaine du Méandre, et permit à ses soldats de tout piller. Il traita de même la Magnésie[1] ; après quoi étant tombé malade, il mourut.

[1] Θεοπροποὶ sont ici des députés qu'on envoie consulter les Oracles. Les Grecs les appelaient aussi Θεωροί. Il est en ce sens dans l'Œdipe roi, de Sophocles, vers 114, et en cent autres endroits.

[1] C'est le territoire de Magnésie, ville située près du Méandre.

CLXII. Harpage lui succéda dans le commandement de l'armée. Il était Mède de nation, aussi bien que Mazarès, et c'est celui à qui Astyage avait donné un repas abominable, et qui avait aidé Cyrus à s'emparer du trône de Médie. Dès que Cyrus l'eut nommé général, il passa en Ionie, et ayant forcé les habitants à se renfermer dans les villes, il s'en rendit ensuite maître par le moyen de cavaliers ou terrasses, qu'il fit élever près des murs. Phocée fut la première ville d'Ionie qu'il attaqua de la sorte.

CLXIII. Les Phocéens sont les premiers chez les Grecs qui aient entrepris de longs voyages sur mer, et qui aient fait connaître la mer Adriatique, la Tyrrhénie, l'Ibérie et Tartessus. Ils ne se servaient point de vaisseaux ronds, mais de vaisseaux à cinquante rames. Étant arrivés à Tartessus, ils se rendirent agréables à Arganthonius, roi des Tartessiens, dont le règne fut de quatre-vingts ans, et qui en vécut en tout cent vingt. Les Phocéens surent tellement se faire aimer de ce prince, qu'il voulut d'abord les porter à quitter l'Ionie, pour venir s'établir dans l'endroit de son pays qui leur plairait le plus; mais n'ayant pu les y engager, et ayant dans la suite appris d'eux que les forces de Crésus allaient toujours en augmentant, il leur donna une somme d'argent pour entourer leur ville de murailles. Cette somme devait être considérable, puisque l'enceinte de leurs murs est d'une vaste étendue, toute de pierres jointes avec art.

CLXIV. Harpage n'eut pas plus tôt approché de la place, qu'il en forma le siége, faisant dire en même temps aux Phocéens qu'il serait content s'ils voulaient seulement abattre une tour de la ville, et consacrer une maison. Comme ils ne pouvaient souffrir l'esclavage, ils demandèrent un jour pour délibérer sur sa proposition, promettant, après cela, de lui faire réponse. Ils le prièrent aussi de retirer ses troupes de devant leurs murailles pendant qu'on serait au conseil. Harpage répondit que, quoiqu'il n'ignorât pas leurs projets, il ne laissait pas cependant de leur permettre de délibérer. Pendant qu'Harpage retirait ses troupes de devant la ville, les Phocéens lancèrent leurs vaisseaux en mer, y mirent leurs femmes, leurs enfants et leurs meubles; et de plus, les statues et les offrandes qui se trouvèrent dans les temples, excepté les peintures et les statues de bronze et de pierre. Lorsqu'il eurent porté tous leurs effets à bord de ces vaisseaux, ils s'embarquèrent et firent voile vers Chios : les Perses ayant trouvé la ville abandonnée, s'en emparèrent.

CLXV. Les Phocéens demandèrent à acheter les Œnusses; mais voyant que les habitants de Chios ne voulaient pas les leur vendre, dans la crainte qu'ils n'y attirassent le commerce, au préjudice de leur île, ils mirent à la voile pour se rendre à Cyrne[1], où vingt ans auparavant ils avaient bâti la ville d'Alalie pour obéir à un oracle. D'ailleurs Arganthonius était mort dans cet intervalle. Ayant donc mis à la voile pour s'y rendre, ils allèrent d'abord à Phocée, et égorgèrent la garnison qu'Harpage y avait laissée. Faisant ensuite les plus terribles imprécations contre ceux qui se sépareraient de la flotte, ils jetèrent à la mer une masse de fer ardente, et firent serment de ne retourner jamais à Phocée, que cette masse ne revînt sur l'eau. Tandis qu'ils étaient en route pour aller à Cyrne, plus de la moitié, touchés de compassion, et regrettant leur patrie et leurs anciennes demeures, violèrent leur serment, et retournèrent à Phocée. Les autres, plus religieux, partirent des îles Œnusses, et continuèrent leur route.

CLXVI. Lorsqu'ils furent arrivés à Cyrne, ils élevèrent des temples, et demeurèrent cinq ans avec les colons qui les avaient précédés; mais comme ils ravageaient et pillaient tous leurs voisins, les Tyrrhéniens et les Carthaginois mirent les uns et les autres en mer, d'un commun accord, soixante vaisseaux. Les Phocéens, ayant aussi équipé de leur côté pareil nombre de vaisseaux, allèrent à leur rencontre sur la mer de Sardaigne. Ils remportèrent la victoire, mais elle leur coûta cher; car ils perdirent quarante vaisseaux, et les vingt autres ne purent servir dans la suite, les éperons ayant été faussés. Ils retournèrent à Alalie, et prenant avec eux leurs femmes, leurs enfants et tout ce qu'ils purent emporter du reste de leurs biens, ils abandonnèrent l'île de Cyrne, et firent voile vers Rhégium.

CLXVII. Les Carthaginois et les Tyrrhéniens ayant tiré au sort les Phocéens qui avaient été

[1] Corse.

faits prisonniers sur les vaisseaux détruits, ceux-ci en eurent un beaucoup plus grand nombre. Les uns et les autres les ayant menés à terre, les assommèrent à coup de pierres. Depuis ce temps-là, ni le bétail, ni les bêtes de charge, ni les hommes même, en un mot, rien de ce qui appartenait aux Agylléens ne pouvait traverser le champ où les Phocéens avaient été lapidés, sans avoir les membres disloqués, sans devenir perclus, ou sans tomber dans une espèce d'apoplexie. Les Agylléens envoyèrent à Delphes pour expier leur crime. La Pythie leur ordonna de faire aux Phocéens de magnifiques sacrifices funèbres, et d'instituer en leur honneur des jeux gymniques et des courses de chars. Les Agylléens observent encore maintenant ces cérémonies. Tel fut donc le sort des Phocéens. Ceux qui s'étaient réfugiés à Rhégium, en étant partis, bâtirent dans les campagnes d'Œnotrie la ville qu'on nomme aujourd'hui Hyèle. Ce fut par le conseil d'un habitant de Posidonia, qui leur dit que la Pythie ne leur avait pas ordonné, par sa réponse, d'établir une colonie dans l'île de Cyrne, mais d'élever un monument au héros Cirnus.

CLXVIII. Les Téiens se conduisirent à peu près comme les Phocéens. En effet, Harpage ne se fut pas plus tôt rendu maître de leurs murs, par le moyen d'une terrasse, qu'ils s'embarquèrent et passèrent en Thrace, où ils bâtirent la ville d'Abdère. Timésias de Clazomène l'avait fondée auparavant; mais les Thraces l'ayant chassé, il n'en jouit pas. Les Téiens d'Abdères lui rendent maintenant des honneurs comme à un héros.

CLXIX. Ces peuples furent les seuls, parmi les Ioniens, qui aimèrent mieux abandonner leur patrie que de porter le joug. Il est vrai que le reste des Ioniens, si l'on excepte ceux de Milet, en vinrent aux mains avec Harpage, de même que ceux qui avaient quitté l'Ionie, et qu'ils donnèrent des preuves de leur valeur, en défendant chacun sa patrie; mais ayant été vaincus et étant tombés en la puissance de l'ennemi, ils furent contraints de rester dans le pays, et de se soumettre au vainqueur. Quant aux Milésiens, ils avaient, comme je l'ai dit plus haut, prêté serment de fidélité à Cyrus, et jouissaient d'une parfaite tranquillité. L'Ionie fut donc ainsi réduite en esclavage pour la seconde fois [1]. Les Ioniens qui habitaient les îles craignant un sort pareil à celui qu'Harpage avait fait éprouver à ceux du continent, se rendirent d'eux-mêmes à Cyrus.

CLXX. Quoiqu'accablés de maux, les Ioniens ne s'en assemblaient pas moins au Panionium. Bias de Priène leur donna, comme je l'ai appris, un conseil très-avantageux, qui les eût rendus les plus heureux de tous les Grecs, s'ils eussent voulu le suivre. Il les exhorta à s'embarquer tous ensemble sur une même flotte, à se rendre en Sardaigne, et à y fonder une seule ville pour tous les Ioniens. Il leur fit voir que, par ce moyen, ils sortiraient de l'esclavage, qu'ils s'enrichiraient, et qu'habitant la plus grande de toutes les îles, les autres tomberaient en leur puissance; au lieu que s'ils restaient en Ionie, il ne voyait pour eux aucune esperance de recouvrer leur liberté. Tel fut le conseil que donna Bias aux Ioniens, après qu'ils eurent été réduits en esclavage; mais avant que leur pays eût été subjugué, Thalès de Milet, dont les ancêtres étaient originaires de Phénicie, leur en donna aussi un qui était excellent. Ce fut d'établir à Téos, au centre de l'Ionie, un conseil-général pour toute la nation, sans préjudicier au gouvernement des autres villes, qui n'en auraient pas moins suivi leurs usages particuliers, que si elles eussent été autant de cantons différents.

CLXXI. Harpage ayant subjugué l'Ionie, marcha contre les Cariens, les Cauniens et les Lyciens, avec un renfort de troupes que lui avaient fourni les Ioniens et les Eoliens. Les Cariens avaient passé des îles sur le continent; ils avaient été anciennement sujets de Minos : on les appelait Lélèges. Ils habitaient alors les îles, et ne payaient aucune sorte de tribut, autant que j'ai pu l'apprendre par les plus anciennes traditions; mais ils fournissaient à Minos des hommes de mer, toutes les fois qu'il en avait besoin. Pendant que ce prince, heureux à la guerre, étendait au loin ses conquêtes, les Cariens acquéraient de la célébrité, et se distinguaient plus que tous les peuples connus jusqu'alors. On leur doit trois inventions, dont les Grecs ont fait depuis usage. Ce sont en effet les Cariens qui, les premiers, ont enseigné à mettre

[1] Elle avait été subjuguée pour la première fois par Crésus.

des panaches sur les casques, qui ont orné de figures leurs boucliers, et qui ont ajouté une anse de cuir à cette arme défensive; car, jusqu'alors, tous ceux qui avaient coutume de se servir du bouclier, le gouvernaient par le moyen d'un baudrier de cuir, qui le tenait suspendu au col et sur l'épaule gauche. Longtemps après, les Doriens et les Ioniens chassèrent les Cariens des îles, et c'est ainsi que les Cariens passèrent sur le continent. Voilà ce que les Crétois racontent des Cariens; mais ceux-ci pensent différemment de leur origine. Ils se disent nés dans le continent même, et croient qu'ils n'ont jamais porté d'autre nom que celui qu'ils ont présentement. Ils montrent aussi à Mylasses un ancien temple de Jupiter Carien, où ils n'admettent que les Mysiens et les Lydiens, à cause de l'affinité qu'ils ont avec ces peuples. Ils disent en effet que Lydus et Mysus étaient frères de Car; et ce motif les leur a fait admettre dans ce temple, d'où sont exclus ceux de toute autre nation, quoiqu'ils parlent la même langue.

CLXXII. Quant aux Cauniens, il me semble qu'ils sont autochthones, quoiqu'ils se disent originaires de Crète. S'ils ont formé leur langue sur celle des Cariens, ou les Cariens sur celle des Cauniens, je ne puis en juger avec certitude. Ils ont cependant des coutumes bien différentes de celles des Cariens et du reste des hommes. Il est chez eux très-honnête de s'assembler pour boire, hommes, femmes et enfants, suivant les liaisons que forment entre eux l'âge et l'amitié. Ils avaient des dieux étrangers; mais ayant changé de sentiment à leur égard, il fut résolu qu'on n'adresserait à l'avenir ses vœux qu'à ceux du pays. Toute la jeunesse Caunière se revêtit donc de ses armes, et frappant l'air de ses piques, elle les accompagna jusqu'aux frontières des Calyndiens, en criant qu'elle chassait les dieux étrangers.

CLXXIII. Les Lyciens sont originaires de Crète, et remontent à la plus haute antiquité; car dès les temps les plus reculés cette île tout entière n'était occupée que par des Barbares. Sarpédon et Minos, tous deux fils d'Europe, s'en disputèrent la souveraineté. Minos eut l'avantage, et Sarpédon fut chassé avec tous ceux de son parti. Ceux-ci passèrent dans la Milyade, canton de l'Asie; car le pays qu'habitent aujourd'hui les Lyciens s'appelait autrefois Milyade, et les Myliens portaient alors le nom de Solymes. Tant que Sarpédon régna sur eux, on les appela Termiles, nom qu'ils avaient apporté dans le pays, et que leurs voisins leur donnent encore maintenant. Mais Lycus, fils de Pandion, ayant été aussi chassé d'Athènes par son frère Égée, et s'étant réfugié chez les Termiles auprès de Sarpédon, ces peuples s'appelèrent avec le temps Lyciens, du nom de ce prince. Ils suivent en partie les lois de Crète, et en partie celles de Carie. Ils en ont cependant une qui leur est tout-à-fait particulière, et qui ne s'accorde avec aucune de celles des autres hommes; ils prennent en effet le nom de leurs mères, au lieu de celui de leurs pères. Si l'on demande à un Lycien de quelle famille il est, il fait la généalogie de sa mère, et des aïeules de sa mère. Si une femme du pays épouse un esclave, ses enfants sont réputés nobles. Si au contraire un citoyen, celui même du rang le plus distingué, se marie à une étrangère ou prend une concubine, ses enfants sont exclus des honneurs.

CLXXIV. Les Cariens furent réduits en servitude par Harpage, sans avoir rien fait de mémorable. Ils ne furent pas les seuls. Tous les Grecs qui habitent ce pays ne se distinguèrent pas davantage. On compte parmi eux les Cnidiens, colonie de Lacédémone. Leur pays, qu'on appelle Triopium, regarde la mer. La Bybassie commence à la péninsule, et toute la Cnidie, si l'on en excepte un petit espace, est environnée par la mer; au nord, par le golfe Céramique; au midi, par la mer de Syme et de Rhodes. C'est ce petit espace, qui n'a environ que cinq stades d'étendue, que les Cnidiens, voulant faire de leur pays une île, entreprirent de creuser pendant qu'Harpage était occupé à la conquête de l'Ionie; car tout leur territoire était en dedans de l'isthme, et ne tenait au continent que par cette langue de terre qu'ils voulaient couper. Ils employèrent un grand nombre de travailleurs; mais les éclats de pierre les blessant en différents endroits, et principalement aux yeux, d'une manière si extraordinaire, qu'il paraissait bien qu'il y avait là quelque chose de divin, ils envoyèrent demander à Delphes quelle était la puissance qui s'opposait à leurs efforts. La Pythie, comme les Cnidiens le disent eux-

mêmes, leur répondit en ces termes : « Ne fortifiez pas l'isthme, et ne le creusez pas. Jupiter aurait fait une île de votre pays, si c'eût été sa volonté ». Sur cette réponse de la Pythie les Cnidiens cessèrent de creuser, et lorsqu'Harpage se présenta avec son armée, ils se rendirent sans combattre.

CLXXV. Les Pédasiens habitent le milieu des terres au-dessus d'Halicarnasse. Toutes les fois que ces peuples et que leurs voisins sont menacés de quelque malheur, une longue barbe pousse à la prêtresse de Minerve. Ce prodige est arrivé trois fois. Les Pédasiens furent les seuls peuples de Carie qui résistèrent longtemps à Harpage, et qui lui causèrent beaucoup d'embarras, en fortifiant la montagne de Lida; mais enfin ils furent subjugués.

CLXXVI. Les Lyciens allèrent au-devant d'Harpage, dès qu'il parut avec son armée dans les plaines de Xanthus. Quoiqu'ils ne fussent qu'une poignée de monde en comparaison des ennemis, ils se battirent, et firent des prodiges de valeur. Mais ayant perdu la bataille, et se voyant forcés de se renfermer dans leurs murs, ils portèrent dans la citadelle leurs richesses, et y ayant rassemblé leurs femmes, leurs enfants et leurs esclaves, ils y mirent le feu, et la réduisirent en cendres avec tout ce qui était dedans. S'étant, après cette action, réciproquement engagés par les serments les plus terribles, ils firent secrètement une sortie contre les Perses, et périrent tous en combattant généreusement. Ainsi la plupart des Lyciens d'aujourd'hui, qui se disent Xanthiens, sont étrangers, si l'on en excepte quatre-vingts familles, qui, étant alors éloignées de leur patrie, échappèrent à la ruine commune. Ainsi fut prise la ville de Xanthus. Harpage s'empara de celle de Caune, à peu près de la même manière; car les Cauniens suivirent en grande partie l'exemple des Lyciens.

CLXXVII. Pendant qu'Harpage ravageait l'Asie mineure, Cyrus subjuguait en personne toutes les nations de l'Asie supérieure, sans en omettre aucune. Je les passerai la plupart sous silence, me contentant de parler de celles qui lui donnèrent le plus de peine, et qui méritent le plus de trouver place dans l'histoire. Lorsque ce prince eut réduit sous sa puissance tout le continent, il songea à attaquer les Assyriens.

CLXXVIII. L'Assyrie contient plusieurs grandes villes; mais Babylone est la plus célèbre et la plus forte. C'était là que les rois du pays faisaient leur résidence depuis la destruction de Ninive. Cette ville, située dans une grande plaine, est de forme carrée; chacun de ses côtés a six-vingts stades de long, ce qui fait pour l'enceinte de la place quatre cent quatre-vingts stades. Elle est si magnifique, que nous n'en connaissons pas une qu'on puisse lui comparer. Un fossé large, profond et plein d'eau règne tout autour; on trouve ensuite un mur de cinquante coudées de roi d'épaisseur, sur deux cents en hauteur. La coudée de roi est de trois doigts plus grande que la moyenne.

CLXXIX. Il est à propos d'ajouter à ce que je viens de dire, l'emploi qu'on fit de la terre des fossés, et de quelle façon la muraille fut bâtie. A mesure qu'on creusait les fossés, on en convertissait la terre en briques, et lorsqu'il y en eut une quantité suffisante, on les fit cuire dans des fourneaux. Ensuite, pour servir de liaison, on se servit de bitume chaud, et de trente couches en trente couches de briques, on mit des lits de roseaux entrelacés ensemble. On bâtit d'abord de cette manière les bords du fossé. On passa ensuite aux murs, qu'on construisit de même. Au haut et sur le bord de cette muraille on éleva des tours qui n'avaient qu'une seule chambre, les unes vis-à-vis des autres, entre lesquelles on laissa autant d'espace qu'il en fallait pour faire tourner un char à quatre chevaux. Il y avait à cette muraille cent portes d'airain massif, comme les jambages et les linteaux. A huit journées de Babylone est la ville d'Is, située sur une petite rivière du même nom, qui se jette dans l'Euphrate. Cette rivière roule avec ses eaux une grande quantité de bitume : on en tira celui dont furent cimentés les murs de Babylone.

CLXXX. L'Euphrate traverse cette ville par le [1] milieu, et la partage en deux quartiers [2]. Ce fleuve est grand, profond et rapide; il vient de l'Arménie, et se jette dans la mer Erythrée [3]. L'une et l'autre muraille forme un coude sur le fleuve. A cet endroit commence un mur de briques cuites, dont sont bordés les

[1] Du nord au sud.
[2] L'un est à l'est, l'autre à l'ouest.
[3] Le golfe Persique.

deux côtés de l'Euphrate. Les maisons sont à trois et quatre étages. Les rues sont droites [1], et coupées par d'autres qui aboutissent au fleuve. En face de celles-ci on a pratiqué dans le mur construit le long du fleuve, de petites portes pareillement d'airain, par où l'on descend sur ses bords. Il y en a autant que de rues de traverse.

CLXXXI. Le mur extérieur sert de défense. L'intérieur n'est pas moins fort; mais il est plus étroit. Le centre de chacun de ces deux quartiers de la ville est remarquable; l'un, par le palais du roi, dont l'enceinte est grande et bien fortifiée; l'autre par le lieu consacré à Jupiter Bélus, dont les portes sont d'airain, et qui subsiste encore actuellement. C'est un carré régulier, qui a deux stades en tout sens. On voit au milieu une tour massive, qui a un stade tant en longueur qu'en largeur; sur cette tour s'en élève une autre, et sur cette seconde encore une autre, et ainsi de suite; de sorte que l'on en compte jusqu'à huit. On a pratiqué en dehors des degrés qui vont en tournant, et par lesquels on monte à chaque tour. Au milieu de cet escalier on trouve une loge et des siéges, où se reposent ceux qui montent. Dans la dernière tour est une grande chapelle, dans cette chapelle un grand lit magnifique, et près de ce lit une table d'or. On n'y voit point de statues. Personne n'y passe la nuit, à moins que ce ne soit une femme du pays, dont le dieu a fait choix, comme le disent les Chaldéens, qui sont les prêtres de ce dieu.

CLXXXII. Ces mêmes prêtres ajoutent que le dieu vient lui-même dans la chapelle, et qu'il se repose sur le lit. Cela ne me paraît pas croyable. La même chose arrive à Thèbes en Égypte, s'il faut en croire les Égyptiens; car il y couche une femme dans le temple de Jupiter Thébéen, et l'on dit que ces deux [2] femmes n'ont commerce avec aucun homme. La même chose s'observe aussi à Patare en Lycie, lorsque le dieu honore cette ville de sa présence. Alors on enferme la grande prêtresse la nuit dans le temple; car il ne rend point en ce lieu d'oracles en tout temps.

CLXXXIII. Dans ce temple de Babylone, il y a une autre chapelle en bas, où l'on voit une grande statue d'or, qui représente Jupiter assis. Près de cette statue est une grande table d'or. Le trône et le marchepied sont du même métal. Le tout, au rapport des Chaldéens, vaut [1] huit cents talents d'or. On voit hors de cette chapelle un autel d'or, et outre cela, un autre autel très-grand, sur lequel on immole des victimes d'un âge fait; car il n'est permis de sacrifier sur l'autel d'or que des animaux encore à la mamelle. Les Chaldéens brûlent aussi sur ce grand autel, tous les ans, à la fête de ce dieu, mille [2] talents pesant d'encens. Il y avait encore en ce temps-là, dans l'enceinte sacrée, une statue d'or massif de douze coudées de haut. Je ne l'ai point vue; je me contente de rapporter ce qu'en disent les Chaldéens. Darius, fils d'Hystaspe, forma le projet de l'enlever; mais il n'osa l'exécuter. Xerxès, fils de Darius, fit tuer le prêtre qui s'opposait à son entreprise, et s'en empara. Telles sont les richesses de ce [3] temple. On y voit aussi beaucoup d'autres offrandes particulières.

CLXXXIV. Babylone a eu un grand nombre de rois, dont je ferai mention dans mon histoire d'Assyrie. Ce sont eux qui ont environné cette ville de murailles, et qui l'ont embellie par les temples qu'ils y ont élevés. Parmi ces princes on compte deux reines. La première précéda l'autre de cinq générations; elle s'appelait Sémiramis. Elle fit faire ces digues remarquables, qui retiennent l'Euphrate dans son lit, et l'empêchent d'inonder les campagnes, comme il le faisait auparavant.

CLXXXV. La seconde reine, nommée Nitocris, était plus prudente que la première. Parmi plusieurs ouvrages dignes de mémoire, dont je vais parler, elle fit celui-ci. Ayant remarqué que les Mèdes, devenus puissants, ne pouvaient rester en repos, qu'ils s'étaient rendus maîtres de plusieurs villes, et entre autres de Ninive, elle se fortifia d'avance contre eux, autant qu'elle le put. Premièrement, elle fit creuser des canaux au-dessus de Babylone. Par ce moyen l'Euphrate, qui traverse la ville par le milieu,

[1] Ces rues sont parallèles au fleuve.

[2] Les femmes qu'on enfermait dans la chapelle du temple de Jupiter Bélus, à Babylone, et dans le temple de Jupiter Thébéen, à Thèbes en Égypte.

[1] 56,160,000 liv. de notre monnaie.

[2] 51,432 liv., quatre onces, cinq gros, vingt-quatre grains.

[3] Ce n'est point le temple proprement dit, mais l'enceinte sacrée.

de droit qu'il était auparavant, devint oblique et tortueux, au point qu'il passe trois fois par Ardéricca, bourgade d'Assyrie; et encore maintenant ceux qui se transportent de [1] cette mer-ci à Babylone, rencontrent, en descendant l'Euphrate, ce bourg trois fois en trois jours.

Elle fit faire ensuite de chaque côté une levée digne d'admiration, tant pour sa largeur que pour sa hauteur. Bien loin au-dessus de Babylone, et à une petite distance du fleuve, elle fit creuser un lac destiné à recevoir les eaux du fleuve, quand il vient à se déborder. Il avait quatre cent vingt stades de tour; quant à la profondeur, on le creusa jusqu'à ce qu'on trouvât l'eau. La terre qu'on en tira, servit à relever les bords de la rivière. Ce lac achevé, on en revêtit les bords de pierres. Ces deux ouvrages, savoir, l'Euphrate rendu tortueux et le lac, avaient pour but de ralentir le cours de ce fleuve, en brisant son impétuosité par un grand nombre de sinuosités, et d'obliger ceux qui se rendraient par eau à Babylone, d'y aller en faisant plusieurs détours, et de les forcer au sortir de ces détours à entrer dans un lac immense. Elle fit faire ses travaux dans la partie de ses états la plus exposée aux irruptions des Mèdes, et du côté où ils ont moins de chemin à faire pour entrer sur ses terres, afin que, n'ayant point de commerce avec les Assyriens, ils ne pussent prendre aucune connaissance de ses affaires.

CLXXXVI. Ce fut ainsi que cette princesse fortifia son pays. Quand ces ouvrages furent achevés, voici ceux qu'elle y ajouta : Babylone est divisée en deux parties, et l'Euphrate la traverse par le milieu. Sous les rois précédents, quand on voulait aller d'un côté de la ville à l'autre, il fallait nécessairement passer le fleuve en bateau; ce qui était, à mon avis, fort incommode. Nitocris y pourvut; le lac qu'elle creusa pour obvier aux débordements du fleuve, lui permit d'ajouter à ce travail un autre ouvrage qui a éternisé sa mémoire.

Elle fit tailler de grandes pierres, et lorsqu'elles furent prêtes à être mises en œuvre, et que le lac eut été creusé, elle détourna les eaux de l'Euphrate dans ce lac. Pendant qu'il se remplissait, l'ancien lit du fleuve demeura à sec. Ce fut alors qu'on en revêtit les bords de briques cuites en dedans de la ville, ainsi que les descentes qui conduisent des petites portes à la rivière, et l'on s'y prit comme l'on avait fait pour construire le mur : on bâtit aussi au milieu de la ville un pont avec les pierres qu'on avait tirées des carrières, et on les lia ensemble avec du fer et du plomb. Pendant le jour on y passait sur des pièces de bois carrées, qu'on retirait le soir, de crainte que les habitants n'allassent de l'un et de l'autre côté du fleuve, pour se voler réciproquement. Lorsqu'on eut fait passer dans le lac les eaux du fleuve, on travailla au pont. Le pont achevé, on fit rentrer l'Euphrate dans son ancien lit, et ce fut alors que les Babyloniens s'aperçurent de l'utilité du lac, et qu'ils reconnurent la commodité du pont.

CLXXXVII. Voici la ruse qu'imagina aussi cette même reine : elle se fit ériger un tombeau sur la terrasse d'une des portes de la ville, les plus fréquentées, avec l'inscription suivante, qu'on y grava par son ordre. « Si quelqu'un des » rois qui me succéderont à Babylone vient à » manquer d'argent, qu'il ouvre ce sépulcre, » et qu'il en prenne autant qu'il voudra; mais » qu'il se garde bien de l'ouvrir par d'autres » motifs, et s'il n'en a du moins un grand be- » soin : cette infraction lui serait funeste. »

Ce tombeau demeura fermé jusqu'au règne de Darius; mais ce prince, s'indignant de ne pas faire usage de cette porte, parce qu'il n'aurait pu y passer sans avoir un corps mort sur sa tête, et de ne point se servir de l'argent qui y étoit en dépôt, et qui semblait l'inviter à le prendre, le fit ouvrir; mais il n'y trouva que le corps de Nitocris, avec cette inscription : « Si tu n'avais pas été insatiable d'argent, et » avide d'un gain honteux, tu n'aurais pas ou- » vert les tombeaux des morts. »

CLXXXVIII. Ce fut contre le fils de cette reine que Cyrus fit marcher ses troupes. Il était roi d'Assyrie, et s'appelait Labynète, de même que son père. Le grand roi ne se met point en campagne, qu'il n'ait avec lui beaucoup de vivres et de bétail, qu'il tire de son pays. On porte aussi à sa suite de l'eau du Choaspes, fleuve qui passe à Suses. Le roi n'en boit point d'autre. On la renferme dans des vases d'argent, après l'avoir fait bouillir, et on la transporte à la suite de ce prince sur des chariots à quatre roues, traînés par des mulets.

[1] La Méditerranée.

CLXXXIX. Cyrus, marchant contre Babylone, arriva sur les bords du Gyndes. Ce fleuve a ses sources dans les monts Matianiens, et, après avoir traversé le pays des Darnéens, il se perd dans le Tigre, qui passe le long de la ville d'Opis, et se jette dans la mer Érythrée[1]. Pendant que Cyrus essayait de traverser le Gyndes, quoiqu'on ne pût le faire qu'en bateau, un de ces chevaux blancs, qu'on appelle sacrés, emporté par son ardeur, sauta dans l'eau, et s'efforçant de gagner la rive opposée, la rapidité du courant l'enleva, le submergea et le fit entièrement disparaître. Cyrus, indigné de l'insulte du fleuve, le menaça de le rendre si petit et si faible, que dans la suite les femmes mêmes pourraient le traverser sans se mouiller les genoux. Ces menaces faites, il suspend l'expédition contre Babylone, partage son armée en deux corps, trace au cordon, de chaque côté de la rivière, cent quatre-vingts canaux, qui venaient y aboutir en tous sens, et les fait ensuite creuser par ses troupes. On en vint à bout, parce qu'on y employa un grand nombre de travailleurs; mais cette entreprise les occupa pendant tout l'été.

CXC. Cyrus s'étant vengé du Gyndes, en le coupant en trois cent soixante canaux, continua sa marche vers Babylone, dès que le second printemps eut commencé à paraître. Les Babyloniens ayant mis leurs troupes en campagne, l'attendirent de pied ferme. Il ne parut pas plus tôt près de la ville, qu'ils lui livrèrent bataille; mais ayant été vaincus, ils se renfermèrent dans leurs murailles.

Comme ils savaient depuis long-temps que ce prince ne pouvait rester tranquille, et qu'il attaquait également toutes les nations, ils avaient fait un amas de provisions, pour un grand nombre d'années. Aussi le siége ne les inquiétait-il en aucune manière. Cyrus se trouvait dans un grand embarras. Il assiégeait la place depuis long-temps, et n'était pas plus avancé que le premier jour.

CXCI. Enfin, soit que de lui-même il eût connu ce qu'il fallait faire, soit que quelqu'un, le voyant embarrassé, lui eût donné un bon conseil, voici le moyen qu'il employa. Il plaça son armée, partie à l'endroit où le fleuve entre dans Babylone, partie à l'endroit où il en sort, avec ordre de s'introduire dans la ville par le lit du fleuve, dès qu'il seroit guéable. Son armée ainsi postée, et cet ordre donné, il se rendit au lac avec ses plus mauvaises troupes. Lorsqu'il y fut arrivé, il détourna, à l'exemple de la reine de Babylone, par le canal de communication, le fleuve dans le lac, qui était un grand marais. Les eaux s'y écoulèrent, et l'ancien lit de l'Euphrate devint guéable. Cela fait, les Perses qui avaient été placés exprès sur les bords du fleuve, entrèrent dans Babylone, par le lit de la rivière, dont les eaux s'étoient tellement retirées, qu'ils n'en avaient guère que jusqu'au milieu des cuisses. Si les Babyloniens eussent été instruits d'avance du dessein de Cyrus, ou s'ils s'en fussent aperçus au moment de l'exécution, ils auraient fait périr l'armée entière, loin de la laisser entrer. Ils n'auraient eu qu'à fermer toutes les petites portes qui conduisaient au fleuve, et qu'à monter sur le mur dont il est bordé : ils l'auraient prise comme dans un filet. Mais les Perses survinrent lorsqu'ils s'y attendaient le moins. Si l'on en croit les Babyloniens, les extrémités de la ville étaient déjà au pouvoir de l'ennemi, que ceux qui demeuraient au milieu n'en avaient aucune connaissance, tant elle était grande. Comme ses habitants célébraient par hasard en ce jour une fête, ils ne s'occupaient alors que de danses et de plaisirs, qu'ils continuèrent jusqu'au moment où ils apprirent le malheur qui venait d'arriver. C'est ainsi que Babylone fut prise pour la première fois.

CXCII. Entre autres preuves que je vais rapporter de la puissance des Babyloniens, j'insiste sur celle-ci. Indépendamment des tributs ordinaires, tous les états du grand roi entretiennent sa table et nourrissent son armée. Or, de douze mois dont l'année est composée, la Babylonie fait cette dépense pendant quatre mois, et celle des huit autres se répartit sur le reste de l'Asie. Ce pays égale donc en richesses et en puissance le tiers de l'Asie. Le gouvernement de cette province (les Perses donnent le nom de satrapies à ces gouvernements) est le meilleur de tous. Il rapportait par jour une artabe d'argent à Tritantæchmès, fils d'Artabaze, à qui le roi l'avait donné. L'artabe est une mesure de Perse, plus grande de trois chénices attiques

[1] Le golfe Persique.

que la médimne attique. Cette province entretenait encore au roi, en particulier, sans compter les chevaux de guerre, un haras de huit cents étalons, et de seize mille cavales, de sorte qu'on comptait vingt juments pour chaque étalon. On y nourrissait aussi une grande quantité de chiens indiens. Quatre grands bourgs, situés dans la plaine, étaient chargés de les nourrir et exempts de tout autre tribut.

CXCIII. Les pluies ne sont pas fréquentes en Assyrie; l'eau du fleuve y nourrit la racine du grain, et fait croître les moissons, non point comme le Nil, en se répandant dans les campagnes; mais à force de bras et par le moyen de machines propres à élever l'eau. Car la Babylonie est, comme l'Égypte, entièrement coupée de canaux, dont le plus grand porte des navires. Il regarde le lever d'hiver, et communique de l'Euphrate au Tigre, sur lequel était situé Ninive. De tous les pays que nous connaissons, c'est sans contredit le meilleur et le plus fertile en blé. Il n'y vient point du tout de figuiers, de vignes, ni d'oliviers; mais en récompense la terre y est si propre à toutes sortes de grains, qu'elle rapporte toujours deux cents fois autant qu'on a semé, et que dans les années où elle se surpasse elle-même, elle rend trois cents fois autant qu'elle a reçu. Les feuilles du froment et de l'orge y ont bien quatre doigts de large. Quoique je n'ignore pas à quelle hauteur y viennent les tiges de millet et de sésame, je n'en ferai point mention; persuadé que ceux qui n'ont point été dans la Babylonie, ne pourraient ajouter foi à ce que j'ai rapporté des grains de ce pays. Les Babyloniens ne se servent que de l'huile qu'ils expriment du sésame. La plaine est couverte de palmiers. Le plupart portent du fruit; on en mange une partie, et de l'autre on en tire du vin et du miel. Ils les cultivent de la même manière que nous cultivons les figuiers. On lie et on attache le fruit des palmiers, que les Grecs appellent palmiers mâles, aux palmiers qui portent des dattes, afin que le moucheron s'introduisant dans la datte, la fasse mûrir et l'empêche de tomber; car il se forme un moucheron dans le fruit des palmiers mâles, comme dans celui des figuiers sauvages.

CXCIV. Je vais parler d'une autre merveille, qui du moins, après la ville, est la plus grande de toutes celles qu'on voie en ce pays. Les bateaux dont on se sert pour se rendre à Babylone, sont faits avec des peaux, et de forme ronde. On les fabrique dans la partie de l'Arménie qui est au-dessus de l'Assyrie, avec des saules, dont on forme la carène, et les varangues qu'on revêt par dehors de peaux, à qui on donne la figure d'un plancher. On les arrondit comme un bouclier sans aucune distinction de poupe ni de proue, et on en remplit le fond de paille. On les abandonne au courant de la rivière, chargés de marchandises et principalement de vin de palmier. Deux hommes debout les gouvernent chacun avec un pieu, que l'un tire en dedans et l'autre en dehors. Ces bateaux ne sont point égaux; il y en a de grands et de petits. Les plus grands portent jusqu'à[1] cinq mille talents pesant. On transporte un âne dans chaque bateau; les plus grands en ont plusieurs. Lorsqu'on est arrivé à Babylone, et qu'on a vendu les marchandises, on met aussi en vente les varangues et la paille. Ils chargent ensuite les peaux sur leurs ânes, et retournent en Arménie, en les chassant devant eux; car le fleuve est si rapide, qu'il n'est pas possible de le remonter; et c'est par cette raison qu'ils ne font pas leur bateaux de bois, mais de peaux. Ils en contruisent d'autres de même manière, lorsqu'ils sont de retour en Arménie avec leurs ânes. Voilà ce que j'avais à dire de leurs bateaux.

CXCV. Quant à leur habillement, ils portent d'abord une tunique de lin, qui leur descend jusqu'aux pieds, et par-dessus une autre tunique de laine; ils s'enveloppent ensuite d'un petit manteau blanc. La chaussure, qui est à la mode de leurs pays, ressemble presque à celle des Béotiens. Ils laissent croître leurs cheveux, se couvrent la tête d'une mitre, et se frottent tout le corps de parfums. Ils ont chacun un cachet, et un bâton travaillé à la main, au haut duquel est, ou une pomme, ou une rose, ou un lys, ou un aigle, ou toute autre figure; car il ne leur est pas permis de porter de canne ou bâton sans un ornement caratéristique. C'est ainsi qu'ils se parent : passons maintenant à leurs lois.

CXCVI. La plus sage de toutes, à mon avis,

[1] 257,162 livres, sept onces, un gros, cinq deniers.

est celle-ci : j'apprends qu'on la retrouve aussi chez les Vénètes, peuple d'Illyrie. Dans chaque bourgade, ceux qui avaient des filles nubiles les amenaient tous les ans dans un endroit où s'assemblaient autour d'elles une grande quantité d'hommes. Un crieur public les faisoit lever, et les vendait toutes l'une après l'autre. Il commençait d'abord par la plus belle, et après en avoir trouvé une somme considérable, il criait celles qui en approchaient davantage; mais il ne les vendait qu'à condition que les acheteurs les épouseraient. Tous les riches Babyloniens qui étaient en âge nubile, enchérissant les uns sur les autres, achetaient les plus belles. Quant aux jeunes gens du peuple, comme ils avaient moins besoin d'épouser de belles personnes, que d'avoir une femme qui leur apportât une dot, ils prenaient les plus laides, avec l'argent qu'on leur donnait. En effet, le crieur n'avait *pas plus* tôt fini la vente des belles, qu'il faisait *lever la* plus laide, ou celle qui était estropiée, *s'il s'en* trouvait, la criait au plus bas prix, demandant qui voulait l'épouser à cette condition, et l'adjugeait à celui qui en faisait la promesse. Ainsi l'argent qui provenait de la vente des belles servait à marier les laides et les estropiées. Il n'était point permis à un père de choisir un époux à sa fille, et celui qui avait acheté une fille ne pouvait l'emmener chez lui qu'il n'eût donné caution de l'épouser. Lorsqu'il avait trouvé des répondants, il la conduisait à sa maison. Si l'on ne pouvait s'accorder, la loi portait qu'on rendrait l'argent. Il étoit aussi permis indistinctement à tous ceux d'un autre bourg de venir à cette vente, et d'y acheter des filles.

Cette loi, si sagement établie, ne subsiste plus ; ils ont depuis peu imaginé un autre moyen pour prévenir les mauvais traitements qu'on pourrait faire à leurs filles, et pour empêcher qu'on ne les menât dans une autre ville. Depuis que Babylone a été prise, et que, maltraités par leurs ennemis, les Babyloniens ont perdu leurs biens, il n'y a personne parmi le peuple, qui, se voyant dans l'indigence, ne prostitue ses filles pour de l'argent.

CXCVII. Après la coutume concernant les mariages, la plus sage est celle qui regarde les malades. Comme ils n'ont point de médecins, ils transportent les malades à la place publique, chacun s'en approche; et, s'il a eu la même maladie, ou s'il a vu quelqu'un qui l'ait eue, il aide le malade de ses conseils, et l'exhorte à faire ce qu'il a fait lui-même, ou ce qu'il a vu pratiquer à d'autres pour se tirer d'une semblable maladie. Il n'est pas permis de passer auprès d'un malade sans lui demander quel est son mal.

CXCVIII. Ils mettent les morts dans du miel; mais leur deuil et leurs cérémonies funèbres ressemblent beaucoup à ceux des Égyptiens. Toutes les fois qu'un Babylonien a eu commerce avec sa femme, il brûle des parfums et s'assied auprès pour se purifier. Sa femme fait la même chose d'un autre côté. Ils se lavent ensuite l'un et l'autre à la pointe du jour; car il ne leur est pas permis de toucher à aucun vase qu'ils ne se soient lavés : les Arabes observent le même usage.

CXCIX. Les Babyloniens ont une loi bien honteuse. Toute femme née dans le pays est obligée, une fois en sa vie, de se rendre au temple de Vénus [1], pour s'y livrer à un étranger. Plusieurs d'entre elles, dédaignant de se voir confondues avec les autres, à cause de l'orgueil que leur inspirent leurs richesses, se font porter devant le temple dans des chars couverts [2]. Là elles se tiennent assises, ayant derrière elles un grand nombre de domestiques qui les ont accompagnées; mais la plupart des autres s'asseyent dans la pièce de terre dépendante du temple de Vénus, avec une couronne de ficelles autour de la tête. Les unes arrivent, les autres se retirent. On voit en tous sens des allées séparées par des cordages tendus : les étrangers se promènent dans ces allées, et choisissent les femmes qui leur plaisent le plus. Quand une femme a pris place en ce lieu, elle ne peut retourner chez elle que quelque étranger ne lui ait jeté de l'argent sur les genoux, et n'ait eu commerce avec elle hors du lieu sacré. Il faut que l'étranger, en lui jetant de l'argent, lui dise : « J'invoque la déesse Mylitta. » Or, les Assyriens donnent à Vénus le nom de Mylitta. Quelque modique que soit la somme, il n'éprouvera point de refus, la loi le défend; car cet argent devient sacré. Elle suit le pre-

[1] Ce n'est point le temple proprement dit, mais l'enceinte du lieu sacré.

[2] Je croirais volontiers que ce sont des litières.

mier qui lui jette de l'argent, et il ne lui est permis de repousser personne. Enfin, quand elle s'est acquittée de ce qu'elle devait à la déesse, en s'abandonnant à un étranger, elle retourne chez elle. Après cela, quelque somme qu'on lui donne, il n'est pas possible de la séduire. Celles qui ont en partage une taille élégante et de la beauté ne font pas un long séjour dans le temple ; mais les laides y restent davantage, parce qu'elles ne peuvent satisfaire à la loi : il y en a même qui y demeurent trois ou quatre ans. Une coutume à peu près semblable s'observe en quelques endroits de l'île de Cypre.

CC. Telles sont les lois et les coutumes des Babyloniens. Il y a parmi eux trois tribus qui ne vivent que de poissons. Quand ils les ont pêchés, ils les font sécher au soleil, les broient dans un mortier, et les passent ensuite à travers un linge. Ceux qui en veulent manger en font des gâteaux, ou les font cuire comme du pain.

CCI. Lorsque Cyrus eut subjugué cette nation, il lui prit envie de réduire les Massagètes sous sa puissance. On dit que ces peuples forment une nation considérable, et qu'ils sont braves et courageux. Leur pays est à l'est, au-delà de l'Araxe, vis à vis des Issédons. Il en est qui prétendent qu'ils sont aussi Scythes de nation.

CCII. L'Araxe[1], selon quelques-uns, est plus grand que l'Ister[2]; selon d'autres, il est plus petit. On dit qu'il y a dans ce fleuve beaucoup d'îles dont la grandeur approche de celle de Lesbos ; que les peuples qui les habitent se nourrissent l'été de diverses sortes de racines, et qu'ils réservent pour l'hiver les fruits mûrs qu'ils trouvent aux arbres. On dit aussi qu'ils ont découvert un arbre, dont ils jettent le fruit dans un feu, autour duquel ils s'assemblent par troupes ; qu'ils en aspirent la vapeur par le nez, et que cette vapeur les enivre, comme le vin enivre les Grecs ; que plus ils jettent de ce fruit dans le feu, plus ils s'enivrent, jusqu'à ce qu'enfin ils se lèvent et se mettent tous à chanter et à danser. Quant à l'Araxe, il vient du pays des Matianiens, d'où coule aussi le Gyndes, que Cyrus coupa en trois cent soixante canaux. Il a quarante embouchures qui, si l'on en excepte une, se jettent toutes dans des lieux marécageux et pleins de fange, où l'on prétend qu'habitent des hommes qui vivent de poissons crus, et sont dans l'usage de s'habiller de peaux de veaux marins[1]. Cette bouche unique, dont je viens de parler, se rend dans la mer Caspienne, par un canal propre et net.

Cette mer est une mer par elle-même, et n'a aucune communication avec l'autre ; car toute la mer où naviguent les Grecs, celle qui est au-delà des colonnes d'Hercule, qu'on appelle mer Atlantique, et la mer Érythrée, ne font ensemble qu'une même mer.

CCIII. La mer Caspienne est une mer par elle-même, et bien différente de l'autre. Elle a autant de longueur qu'un vaisseau qui va à la rame peut faire de chemin en quinze jours ; et dans sa plus grande largeur, autant qu'il en peut faire en huit. Le Caucase borne cette mer à l'occident. C'est la plus grande de toutes les montagnes, tant par son étendue, que par sa hauteur. Elle est habitée par plusieurs nations différentes, dont la plupart ne vivent que de fruits sauvages. On assure que ces peuples ont chez eux une sorte d'arbres, dont les feuilles broyées et mêlées avec de l'eau, leur fournissent une couleur, avec laquelle ils peignent sur leurs habits des figures d'animaux. L'eau n'efface point ces figures ; et, comme si elles avaient été tissues, elles ne s'usent qu'avec l'étoffe. On assure aussi que ces peuples voient publiquement leurs femmes, comme les bêtes.

CCIV. La mer Caspienne est donc bornée à l'ouest par le Caucase, et à l'est par un plaine immense et à perte de vue. Les Massagètes, à qui Cyrus voulait faire la guerre, occupent la plus grande partie de cette plaine spacieuse. Plusieurs considérations importantes engageaient ce prince dans cette guerre, et l'y animaient. La première était sa naissance, qui lui paraissait avoir quelque chose de plus qu'humain ; la seconde, le bonheur qui l'avait toujours accompagné dans ses guerres. Toutes les nations, en effet, contre qui Cyrus tourna ses armes, furent subjuguées ; aucune ne put l'éviter.

CCV. Tomyris, veuve du dernier roi, ré-

[1] C'est le Rha ou Wolga, comme je le prouverai ailleurs.

[2] Le Danube. Les Grecs disent : *Istros*.

[1] Les naturalistes se servent aussi du mot phoques, qui est aussi le terme grec.

gnait alors sur les Massagètes. Cyrus lui envoya des ambassadeurs, sous prétexte de la rechercher en mariage. Mais cette princesse, comprenant qu'il était plus épris de la couronne des Massagètes que de sa personne, lui interdit l'entrée de ses états. Cyrus voyant que ses artifices n'avaient point réussi, marcha ouvertement contre les Massagètes, et s'avança jusqu'à l'Araxes. Il jeta un pont sur ce fleuve, pour en faciliter le passage, et fit élever des tours sur des bateaux destinés à passer ses troupes.

CCVI. Pendant qu'il était occupé de ces travaux, Tomyris lui envoya un ambassadeur, qu'elle chargea de lui parler ainsi : « Roi des » Mèdes, cesse de hâter une entreprise dont » tu ignores si l'événement tournera à ton avan» tage ; et, content de régner sur tes propres » sujets, regarde-nous tranquillement régner » sur les nôtres. Si tu ne veux pas suivre mes » conseils, si tu préfères tout autre parti au » repos, enfin si tu as tant d'envie d'éprouver » tes forces contre celles des Massagètes, dis» continue le pont que tu as commencé. Nous » nous retirerons à trois journées de ce fleuve, » pour te donner le temps de passer dans notre » pays ; ou si tu aimes mieux nous recevoir » dans le tien, fais comme nous. »

Cyrus convoqua là-dessus les principaux d'entre les Perses, et ayant mis l'affaire en délibération, il voulut avoir leur avis. Ils s'accordèrent tous à recevoir Tomyris et son armée sur leurs terres.

CCVII. Crésus, qui était présent aux délibérations, désapprouva cet avis, et en proposa un tout opposé. « Seigneur, dit-il à Cy» rus, je vous ai toujours assuré que, Jupiter » m'ayant livré en votre puissance, je ne ces» serais de faire tous mes efforts pour tâcher de » détourner de dessus votre tête les malheurs » qui vous menacent. Mes adversités me tien» nent lieu d'instructions. Si vous vous croyez » immortel, si vous pensez commander une ar» mée d'immortels, peu vous importe ma ma» nière de penser. Mais si vous reconnaissez » que vous êtes aussi un homme, et que vous » ne commandez qu'à des hommes comme » vous, considérez d'abord les vicissitudes hu» maines : figurez-vous une roue qui tourne » sans cesse, et ne nous permet pas d'être tou» jours heureux. Pour moi, sur l'affaire qui » vient d'être proposée, je suis d'un avis tota» lement contraire à celui de votre conseil. Si » nous recevons l'ennemi dans notre pays, et » qu'il nous batte, n'est-il pas à craindre que » vous ne perdiez votre empire ? Car, si les » Massagètes ont l'avantage, il est certain qu'au » lieu de retourner en arrière, ils attaqueront » vos provinces. Je veux que vous remportiez » la victoire ; sera-t-elle jamais aussi complète » que si, après avoir défait vos ennemis sur » leur propre territoire, vous n'aviez plus qu'à » les poursuivre ? J'opposerai toujours à ceux » qui ne sont pas de cet avis, que si vous ob» tenez la victoire, rien ne pourra plus vous » empêcher de pénétrer sur-le-champ jusqu'au » centre des états de Tomyris. Indépendam» ment de ces motifs, ne serait-ce pas une chose » aussi insupportable que honteuse pour Cy» rus, fils de Cambyses, de reculer devant une » femme ?

» J'opine donc que vos troupes passent le » fleuve, que vous avanciez à mesure que l'en» nemi s'éloignera, et qu'ensuite vous cher» chiez tous les moyens de le vaincre. Je sais » que les Massagètes ne connaissent pas les » délices des Perses, et qu'ils manquent des » commodités de la vie. Qu'on égorge donc » une grande quantité de bétail, qu'on l'ap» prête, et qu'on le serve dans le camp ; on y » joindra du vin pur en abondance dans des cra» tères, et toutes sortes de mets. Ces prépara» tifs achevés, nous laisserons au camp nos plus » mauvaises troupes, et nous nous retirerons » vers le fleuve avec le reste de l'armée. Les » Massagètes, si je ne me trompe, voyant tant » d'abondance, y courront, et c'est alors que » nous trouverons l'occasion de nous signaler. »

CCVIII. De ces deux avis opposés, Cyrus rejeta le premier, et préféra celui de Crésus. Il fit signe en conséquence à Tomyris de se retirer, parce qu'il avait dessein de traverser la rivière. La reine se retira suivant la convention. Cyrus déclara son fils Cambyses pour son successeur, et lui ayant remis Crésus entre les mains, il lui recommanda d'honorer ce prince, et de le combler de bienfaits, quand même cette expédition ne réussirait pas. Ces ordres donnés, il les renvoya en Perse, et traversa le fleuve avec son armée.

CCIX. Cyrus ayant passé l'Araxes, et la nuit étant venue, il s'endormit dans le pays des Massagètes, et pendant son sommeil il eut cette vision. Il lui sembla voir en songe l'aîné des fils d'Hystaspes, ayant deux ailes aux épaules, dont l'une couvrait l'Asie de son ombre, et l'autre couvrait l'Europe. Cet aîné des enfants d'Hystaspes, nommé Darius, avait alors environ vingt ans. Son père, fils d'Arsames, et de la race des Achéménides, l'avait laissé en Perse, parce qu'il n'était pas encore en âge de porter les armes.

Cyrus ayant, à son réveil, réfléchi sur cette vision, et la croyant d'une très-grande importance, il manda Hystaspes, le prit en particulier et lui dit : « Hystaspes, votre fils est convaincu d'avoir conspiré contre moi et contre » mon royaume. Je vais vous apprendre comment je le sais, à n'en pouvoir douter. Les » dieux prennent soin de moi et me découvrent » ce qui doit m'arriver. La nuit dernière, pendant que je dormais, j'ai vu l'aîné de vos enfants avec des ailes aux épaules, dont l'une » couvrait de son ombre l'Asie, et l'autre l'Europe. Je ne puis douter, après cela, qu'il » n'ait formé quelque trame contre moi. Partez » donc promptement pour la Perse, et ne » manquez pas, à mon retour, après la conquête de ce pays-ci, de me représenter votre » fils, afin que je l'examine. »

CCX. Ainsi parla Cyrus, persuadé que Darius conspirait contre lui ; mais le dieu lui présageait par ce songe, qu'il devait mourir dans le pays des Massagètes, et que sa couronne passerait sur la tête de Darius. Hystaspes répondit : « Seigneur, aux dieux ne plaise qu'il » se trouve parmi les Perses un homme qui » veuille attenter à vos jours ; s'il s'en trouvait quelqu'un, qu'il périsse au plus tôt. D'esclaves qu'ils étaient, vous en avez fait des » hommes libres ; et, au lieu de recevoir l'ordre » d'un maître, ils commandent à toutes les nations. Au reste, seigneur, si quelque vision » vous a fait connaître que mon fils conspire » contre votre personne, je vous le livre moi-même, pour le traiter comme il vous plaira. » Hystaspes traversa l'Araxes après cette réponse, et retourna en Perse pour s'assurer de Darius son fils, et le représenter à Cyrus.

CCXI. Cyrus s'étant avancé à une journée de l'Araxes, laissa dans son camp, suivant le conseil de Crésus, ses plus mauvaises troupes, et retourna vers le fleuve avec ses meilleures. Les Massagètes vinrent attaquer avec la troisième partie de leurs forces les troupes que Cyrus avait laissées à la garde du camp, et les passèrent au fil de l'épée, après quelque résistance. Voyant encore tout prêt pour le repas, ils se mirent à table, et après avoir mangé et bu avec excès, ils s'endormirent. Mais les Perses survinrent, en tuèrent un grand nombre, et firent encore plus de prisonniers, parmi lesquels se trouva Spargapisès leur général, fils de la reine Tomyris.

CCXII. Cette princesse ayant appris le malheur arrivé à ses troupes et à son fils, envoya un héraut à Cyrus : « Prince altéré de sang, » lui dit-elle par la bouche du héraut, que ce » succès ne t'enfle point, tu ne le dois qu'au » jus de la vigne, qu'à cette liqueur qui vous » rend insensés, et ne descend dans vos corps » que pour faire remonter sur vos lèvres des » paroles insolentes. Tu as remporté la victoire sur mon fils, non dans une bataille et » par tes propres forces, mais par l'appât de » ce poison séducteur. Écoute, et suis un bon » conseil : rends-moi mon fils ; et, après avoir » défait le tiers de mon armée, je veux bien » encore que tu te retires impunément de mes » états ; sinon, j'en jure par le soleil, le souverain maître des Massagètes : oui, je t'assouvirai de sang, quelque altéré que tu en sois. »

CCXIII. Cyrus ne tint aucun compte de ce discours. Quant à Spargapisès, étant revenu de son ivresse, et apprenant le fâcheux état où il se trouvait, il pria Cyrus de lui faire ôter ses chaînes. Il ne se vit pas plus tôt en liberté, qu'il se tua. Telle fut la triste fin de ce jeune prince.

CCXIV. Tomyris, voyant que Cyrus n'était pas disposé à suivre son conseil, rassembla toutes ses forces, et lui livra bataille. Ce combat fut, je crois, le plus furieux qui se soit jamais donné entre les peuples barbares. Voici, autant que je l'ai pu savoir, comment les choses se passèrent : Les deux armées étant à quelque distance l'une de l'autre, on se tira d'abord une multitude de flèches. Les flèches épuisées, on fondit les unes sur les autres à coups de lances, et l'on se mêla l'épée à la main. On com-

battit long-temps de pied ferme avec un avantage égal et sans reculer. Enfin la victoire se déclara pour les Massagètes : la plus grande partie de l'armée des Perses périt en cet endroit, et Cyrus lui-même fut tué dans ce combat, après un règne de vingt-neuf ans accomplis. Tomyris ayant fait chercher ce prince parmi les morts, maltraita son cadavre, et lui fit plonger la tête dans une outre pleine de sang humain. « Quoique vivante et victorieuse, dit» elle, tu m'as perdue en faisant périr mon » fils, qui s'est laissé prendre à tes piéges ; » mais je t'assouvirai de sang, comme je t'en ai » menacé. » On raconte diversement la mort de Cyrus ; pour moi, je me suis borné à ce qui m'a paru le plus vraisemblable.

CCXV. Les Massagètes s'habillent comme les Scythes, et leur manière de vivre est la même. Ils combattent à pied et à cheval, et y réussissent également. Ils sont gens de trait et bons piquiers, et portent des sagares, suivant l'usage du pays. Ils emploient à toutes sortes d'usages l'or et le cuivre. Ils se servent du cuivre pour les piques, les pointes des flèches, et les sagares, et réservent l'or pour orner les casques, les baudriers et les larges ceintures qu'ils portent sous les aisselles. Les plastrons, dont est garni le poitrail de leurs chevaux, sont aussi de cuivre ; quant aux brides, aux mors et aux bossettes, ils les embellissent avec de l'or. Le fer et l'argent ne sont point en usage parmi eux, et on n'en trouve point dans leur pays ; mais l'or et le cuivre y sont abondants.

CCXVI. Passons à leurs usages. Ils épousent chacun une femme ; mais elles sont communes entre eux. C'est chez les Massagètes que s'observe cette coutume, et non chez les Scythes, comme le prétendent les Grecs. Lorsqu'un Massagète devient amoureux d'une femme, il suspend son carquois à son chariot, et en jouit sans honte et sans crainte.

Ils ne prescrivent point de bornes à la vie ; mais lorsqu'un homme est cassé de vieillesse, ses parents s'assemblent et l'immolent avec du bétail. Ils en font cuir la chair, et s'en régalent. Ce genre de mort passe chez ces peuples pour le plus heureux. Ils ne mangent point celui qui est mort de maladie ; mais ils l'enterrent, et regardent comme un malheur de ce qu'il n'a pas été immolé.

Ils n'ensemencent point la terre, et vivent de leurs troupeaux et des poissons que l'Araxes leur fournit en abondance. Le lait est leur boisson ordinaire. De tous les dieux, ils n'adorent que le soleil ; ils lui sacrifient des chevaux, parce qu'ils croient juste d'immoler au plus vite des dieux, le plus vite des animaux.

LIVRE SECOND.

EUTERPE.

I. Cambyses, fils de Cyrus et de Cassandane fille de Pharnaspes, monta sur le trône après la mort de son père. Cassandane étant morte avant Cyrus, ce prince avait été tellement affligé de sa perte, qu'il avait ordonné à tous ses sujets d'en porter le deuil.

Cambyses se disposa à marcher contre les Égyptiens avec les troupes qu'il leva dans ses états, auxquelles il joignit celles des Ioniens et des Éoliens, qu'il regardait comme esclaves de son père.

II. Les Égyptiens se croyaient, avant le règne de Psammitichus, le plus ancien peuple de la terre. Ce prince ayant voulu savoir, à son avénement à la couronne, quelle nation avait le plus de droit à ce titre, ils ont pensé, depuis ce temps-là, que les Phrygiens étaient plus anciens qu'eux ; mais qu'ils l'étaient plus que

toutes les autres nations. Les recherches de ce prince ayant été jusque alors infructueuses, voici les moyens qu'il imagina. Il prit deux enfants de basse extraction, nouveau-nés, les remit à un berger, pour les élever parmi ses troupeaux; on lui ordonna d'empêcher qui que ce fût de prononcer un seul mot en leur présence; de les tenir enfermés dans une cabane, dont l'entrée fût interdite à tout le monde; de leur amener, à des temps fixes, des chèvres pour les nourrir; et, lorsqu'ils auraient pris leur repas, de vaquer à ses autres occupations. En donnant ces ordres, ce prince voulait savoir quel serait le premier mot que prononceraient ces enfants, quand ils auraient cessé de rendre des sons inarticulés. Ce moyen lui réussit. Deux ans après que le berger eut commencé à en prendre soin, comme il ouvrait la porte, et qu'il entrait dans la cabane, ces deux enfants, se traînant vers lui, se mirent à crier Bécos, en lui tendant les mains. La première fois que le berger les entendit prononcer cette parole, il resta tranquille; mais, ayant remarqué que, lorsqu'il entrait pour en prendre soin, ils répétaient souvent le même mot, il en avertit le roi, qui lui ordonna de les lui amener.

Psammitichus les ayant entendu parler lui-même, et s'étant informé chez quels peuples on se servait du mot Bécos, et ce qu'il signifiait, il apprit que les Phrygiens appelaient ainsi le pain. Les Égyptiens, après de mûres réflexions, cédèrent aux Phrygiens l'antériorité, et les reconnurent pour plus anciens qu'eux.

III. Les prêtres de Vulcain m'apprirent, à Memphis, que ce fait arriva de cette manière; mais les Grecs mêlent à ce récit un grand nombre de circonstances frivoles, et, entre autres, que Psammitichus fit nourrir et élever ces enfants par des femmes à qui il avait fait couper la langue. Voilà ce qu'ils me dirent sur la manière dont on éleva ces enfants.

Pendant mon séjour à Memphis, j'appris encore d'autres choses dans les entretiens que j'eus avec les prêtres de Vulcain; mais, comme les habitants d'Héliopolis passent pour les plus habiles de tous les Égyptiens, je me rendis ensuite en cette ville, ainsi qu'à Thèbes, pour voir si leurs discours s'accorderaient avec ceux des prêtres de Memphis. De tout ce qu'ils me racontèrent concernant les choses divines, je ne rapporterai que les noms des dieux, étant persuadé que tous les hommes en ont une égale connaissance; et, si je dis quelque chose sur la religion, ce ne sera qu'autant que je m'y verrai forcé par la suite de mon discours.

IV. Quant aux choses humaines, ils me dirent tous unanimement que les Égyptiens avaient inventé les premiers l'année, et qu'ils l'avaient distribuée en douze parties, d'après la connaissance qu'ils avaient des astres. Ils me paraissent en cela beaucoup plus habiles que les Grecs, qui, pour conserver l'ordre des saisons, ajoutent au commencement de la troisième année un mois intercalaire; au lieu que les Égyptiens font chaque mois de trente jours, et que, tous les ans, ils ajoutent à leur année cinq jours surnuméraires; au moyen de quoi, les saisons reviennent toujours au même point. Ils me dirent aussi que les Égyptiens s'étaient servis les premiers des noms des douze dieux, et que les Grecs tenaient d'eux ces noms; qu'ils avaient les premiers élevé aux dieux des autels, des statues et des temples, et qu'ils avaient les premiers gravé sur la pierre des figures d'animaux, et ils m'apportèrent des preuves sensibles que la plupart de ces choses s'étaient passées de la sorte. Ils ajoutèrent que Ménès fut le premier homme qui eût régné en Égypte; que, de son temps, toute l'Égypte, à l'exception du Nome Thébaïque, n'était qu'un marais; qu'alors il ne paraissait rien de toutes les terres qu'on y voit aujourd'hui au-dessous du lac Mœris, quoiqu'il y ait sept jours de navigation depuis la mer jusqu'à ce lac, en remontant le fleuve.

V. Ce qu'ils me dirent de ce pays, me parut très-raisonnable. Tout homme judicieux qui n'en aura point entendu parler auparavant, remarquera, en le voyant, que l'Égypte, où les Grecs[1] vont par mer, est une terre de nouvelle acquisition, et un présent du fleuve; il portera aussi le même jugement de tout le pays qui s'étend au-dessus de ce lac, jusqu'à trois journées de navigation, quoique les prêtres ne m'aient rien dit de semblable: c'est un autre présent du fleuve. La nature de l'Égypte est telle, que, si vous y allez par eau, et qu'étant

[1] L'Egypte inférieure, le Delta.

encore à une journée des côtes, vous jetiez la sonde en mer, vous en tirerez du limon à onze orgyies de profondeur : cela prouve manifestement que le fleuve a porté de la terre jusqu'à cette distance.

VI. La largeur de l'Égypte, le long de la mer, est de soixante schènes, à la prendre, selon les bornes que nous lui donnons, depuis le golfe Plinthinètes, jusqu'au lac Serbonis, près duquel s'étend le mont Casius.

Les peuples qui ont un territoire très-petit, le mesurent par orgyies; ceux qui en ont un plus grand, le mesurent par stades; ceux qui en ont encore un plus étendu, se servent de parasanges; ceux enfin dont le pays est très-considérable, font usage du schène. La parasange vaut trente stades, et chaque schène, mesure usitée chez les Égyptiens, en comprend soixante : ainsi l'Égypte pourrait avoir d'étendue, le long de la mer, trois mille six cents stades.

VII. De là jusqu'à Héliopolis, par le milieu des terres, l'Égypte est large et spacieuse, va partout un peu en pente, est bien arrosée et pleine de fange et de limon. En remontant de la mer à Héliopolis, il y a à peu près aussi loin que d'Athènes, en partant de l'autel des douze dieux, au temple de Jupiter Olympien à Pise. Si l'on vient à mesurer ces deux chemins, on y trouvera une légère différence, et qui n'est que de quinze stades : il ne s'en faut en effet que de quinze stades, qu'il n'y en ait de Pise à Athènes quinze cents; et de la mer à Héliopolis, il y en a quinze cents juste.

VIII. En allant d'Héliopolis vers le haut du pays, l'Égypte est étroite; car, d'un côté la montagne d'Arabie, qui la borde, tendant du septentrion vers le midi et le notus, prend toujours, en remontant, sa direction vers la mer Érythrée. On y voit les carrières où ont été taillées les pyramides de Memphis. C'est là que la montagne, cessant de s'avancer, fait un coude vers le pays dont je viens de parler; c'est là que se trouve sa plus grande longueur : de l'orient à l'occident elle a, à ce que j'ai appris, deux mois de chemin, et son extrémité orientale porte de l'encens.

De l'autre côté, l'Égypte est bornée vers la Libye par une montagne de pierre, couverte de sable, sur laquelle on a bâti les pyramides; elle s'étend, le long de l'Égypte, de la même manière que cette partie de la montagne d'Arabie qui porte vers le midi.

Ainsi le pays, en remontant depuis Héliopolis, quoiqu'il appartienne à l'Égypte, n'est pas d'une grande étendue; il est même fort étroit pendant environ quatre jours de navigation. Une plaine sépare ces montagnes; dans les endroits où elle a le moins de largeur, il m'a paru qu'il y avait environ deux cents stades, et rien de plus, de la montagne d'Arabie à celle de Lybie; mais au delà, l'Égypte recommence à s'élargir. Tel est l'état naturel de ce pays.

IX. D'Héliopolis à Thèbes, on remonte le fleuve pendant neuf jours, ce qui fait quatre mille huit cent soixante stades, c'est-à-dire, quatre-vingt-un schènes. Si l'on ajoute ensemble ces stades, on aura, pour la largeur de l'Égypte, le long de la mer, trois mille six cents stades, comme je l'ai déjà dit; depuis la mer jusqu'à Thèbes, six mille cent vingt stades, et mille huit cents de Thèbes à Éléphantine.

X. La plus grande partie du pays dont je viens de parler, est un présent du Nil, comme me le dirent les prêtres, et c'est le jugement que j'en portai moi-même. Il me paraissait en effet que toute cette étendue de pays que l'on voit entre ces montagnes, au-dessus de Memphis, était autrefois un bras de mer, comme l'avaient été les environs de Troie, de Teuthranie, d'Éphèse et la plaine de Méandre, s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes; car, de tous les fleuves qui ont formé ces pays par leurs alluvions, il n'y en a pas un qui, par l'abondance de ses eaux, mérite d'être comparé à une seule des cinq bouches du Nil. Il y a encore beaucoup d'autres rivières qui sont inférieures à ce fleuve, et qui cependant ont produit des effets considérables. J'en pourrais citer plusieurs; mais surtout l'Achéloüs, qui, traversant l'Acarnanie, et se jetant dans la mer où sont les Echinades, a joint au continent la moitié de ces îles.

XI. Dans l'Arabie, non loin de l'Égypte, s'étend un golfe long et étroit qui sort de la mer Erythrée. De l'enfoncement de ce golfe à la grande mer, il faut quarante jours de navigation pour un vaisseau à rames. Sa plus grande largeur n'est que d'une demi-journée de navigation. On y voit tous les jours un flux et un

reflux. Je pense que l'Égypte était un autre golfe à peu près semblable; qu'il sortait de la mer du Nord[1], et s'étendait vers l'Éthiopie; que le golfe Arabique, dont je vais parler, allait de la mer du Sud[2] vers la Syrie, et que ces deux golfes n'étant séparés que par un petit espace, il s'en fallait peu qu'après l'avoir percé ils ne se joignissent par leurs extremités. Si donc le Nil, venant à changer de cours, alloit se jeter dans ce golfe Arabique, qui empêcherait qu'en vingt mille ans, il ne vînt à bout de le combler par le limon qu'il roule sans cesse? Pour moi, je crois qu'il y réussirait en moins de dix mille. Comment donc ce golfe Égyptien dont je parle, et un plus grand encore, n'aurait-il pas pu, dans l'espace de temps qui a précédé ma naissance, être comblé par l'action d'un fleuve si grand, et si capable d'opérer de tels changements?

XII. Je n'ai donc pas de peine à croire ce qu'on m'a dit de l'Égypte; et moi-même je pense que les choses sont certainement de la sorte, en voyant qu'elle gagne sur les terres adjacentes; qu'on y trouve des coquillages sur les montagnes; qu'il en sort une vapeur salée qui ronge même les pyramides, et que cette montagne, qui s'étend au-dessus de Memphis, est le seul endroit de ce pays où il y ait du sable. Ajoutez que l'Égypte ne ressemble en rien ni à l'Arabie, qui lui est contiguë, ni à la Libye, ni même à la Syrie; car il y a des Syriens qui habitent les côtes maritimes de l'Arabie. Le sol de l'Égypte est une terre noire, crevassée et friable, comme ayant été formé du limon que le Nil y a apporté d'Éthiopie, et qu'il y a accumulé par ses débordements; au lieu qu'on sait que la terre de Libye est plus rougeâtre et plus sablonneuse, et que celle de l'Arabie et de la Syrie est plus argilleuse et plus pierreuse.

XIII. Ce que les prêtres me racontèrent de ce pays, est encore une preuve de ce que j'en ai dit. Sous le roi Mœris, toutes les fois que le fleuve croissoit seulement de huit coudées, il arrosait l'Égypte au-dessous de Memphis; et, dans le temps qu'ils me parlaient ainsi, il n'y avait pas encore neuf cents ans que Mœris était mort; mais maintenant, si le fleuve ne monte pas de seize coudées, ou au moins de quinze, il ne se répand point sur les terres. Si ce pays continue à s'élever dans la même proportion, et à recevoir de nouveaux accroissements, comme il a fait par le passé, le Nil ne le couvrant plus de ses eaux, il me semble que les Égyptiens qui sont au-dessous du lac Mœris, ceux qui habitent les autres contrées et surtout ce qu'on appelle le Delta, ne cesseront d'éprouver dans la suite le même sort dont ils prétendent que les Grecs sont un jour menacés; car, ayant appris que toute la Grèce est arrosée par les pluies, et non par les inondations des rivières, comme dans leur pays, ils dirent que, si les Grecs étaient un jour frustrés de leurs espérances, ils courraient risque de périr misérablement de faim. Ils voulaient faire entendre par là que, si, au lieu de pleuvoir en Grèce, il survenait une sécheresse, ils mourraient de faim, parce qu'ils n'ont d'autre ressource que l'eau du ciel.

XIV. Cette réflexion des Égyptiens sur les Grecs est juste; mais voyons maintenant à quelles extrémités ils peuvent se trouver réduits eux-mêmes. S'il arrivait, comme je l'ai dit précédemment, que le pays situé au-dessous de Memphis, qui est celui qui prend des accroissements, vînt à s'élever proportionnellement à ce qu'il a fait par le passé, ne faudrait-il pas que les Égyptiens qui l'habitent, éprouvassent les horreurs de la famine, puisqu'il ne pleut point en leur pays, et que le fleuve ne pourroit plus se répandre sur leurs terres? Mais il n'y a personne maintenant dans le reste de l'Égypte, ni même dans le monde, qui recueille les grains avec moins de sueur et de travail. Ils ne sont point obligés de tracer avec la charrue de pénibles sillons, de briser les mottes, et de donner à leurs terres les autres façons que leur donnent le reste des hommes; mais, lorsque le fleuve a arrosé de lui-même les campagnes, et que les eaux se sont retirées, alors chacun y lâche des pourceaux et ensemense ensuite son champ. Lorsqu'il est ensemencé, on y conduit des bœufs, et après que ces animaux ont enfoncé le grain, en le foulant aux pieds, on attend tranquillement le temps de la moisson. On se sert aussi de bœufs pour faire sortir le grain de l'épi, et on le serre ensuite.

XV. Les Ioniens ont une opinion particu-

[1] La Méditerranée.

[2] La mer Érythrée ou Rouge.

lière sur ce qui concerne l'Égypte : ils prétendent qu'on ne doit donner ce nom qu'au seul Delta, depuis ce qu'on appelle l'Échauguette de Persée, le long du rivage de la mer, jusqu'aux Tarichées de Péluse, l'espace de quarante schènes ; qu'en s'éloignant de la mer, l'Égypte s'étend vers le milieu des terres, jusqu'à la ville de Cercasore, où le Nil se partage en deux bras, dont l'un se rend à Péluse, et l'autre à Canope. Le reste de l'Égypte, suivant les mêmes Ioniens, est en partie de la Libye, et en partie de l'Arabie. En admettant cette opinion, il serait aisé de prouver que, dans les premiers temps, les Égyptiens n'avaient point de pays à eux ; car le Delta était couvert par les eaux, comme ils en conviennent eux-mêmes, et comme je l'ai remarqué; et ce n'est, pour ainsi dire, que depuis peu de temps qu'il a paru. Si donc les Égyptiens n'avaient point autrefois de pays, pourquoi ont-ils affecté de se croire les plus anciens hommes du monde? Et qu'avaient-ils besoin d'éprouver des enfants, afin de s'assurer qu'elle en serait la langue naturelle? Pour moi, je ne pense pas que les Égyptiens n'ont commencé d'exister qu'avec la contrée que les Ioniens appellent Delta; mais qu'ils ont toujours existé depuis qu'il y a des hommes sur terre, et qu'à mesure que le pays s'est agrandi par les alluvions du Nil, une partie des habitants descendit vers la basse Égypte, tandis que l'autre resta dans son ancienne demeure : aussi donnait-on autrefois le nom d'Égypte à la Thébaïde, dont la circonférence est de six mille cent vingt stades.

XVI. Si donc notre sentiment sur l'Égypte est juste, celui des Ioniens ne peut être fondé; si, au contraire, l'opinion des Ioniens est vraie, il m'est facile de prouver que les Grecs et les Ioniens eux-mêmes ne raisonnent pas conséquemment, lorsqu'ils disent que toute la terre se divise en trois parties, l'Europe, l'Asie et la Libye : ils devraient y en ajouter une quatrième, savoir, le Delta d'Égypte, puisqu'il n'appartient ni à l'Asie, ni à la Libye; car, suivant ce raisonnement, ce n'est pas le Nil qui sépare l'Asie de la Libye, puisqu'il se brise à la pointe du Delta, et le renferme entre [1] ses bras, de façon que cette contrée se trouve entre l'Asie et la Libye.

[1] Les branches Pélusiène et Canopique.

XVII. Sans m'arrêter davantage au sentiment des Ioniens, je pense qu'on doit donner le nom d'Égypte à toute l'étendue de pays qui est occupée par les Égyptiens, de même qu'on appelle Cilicie et Assyrie les pays habités par les Ciliciens et les Assyriens; et je ne connais que l'Égypte qu'on puisse, à juste titre, regarder comme limite de l'Asie et de la Libye; mais, si nous voulons suivre l'opinion des Grecs, nous regarderons toute l'Égypte qui commence à la cataracte [1] et à la ville d'Éléphantine, comme un pays divisé en deux parties comprises sous l'une et l'autre dénomination; car l'une est de la Libye, et l'autre de l'Asie. Le Nil commence à la cataracte, partage l'Égypte en deux, et se rend à la mer. Jusqu'à la ville de Cercasore, il n'a qu'un seul canal; mais audessous de cette ville il se sépare en trois branches qui prennent trois routes différentes, l'une s'appelle la bouche Pélusiène, et va à l'est; l'autre, la bouche Canopique, et coule à l'ouest; la troisième va tout droit, depuis le haut de l'Égypte, jusqu'à la pointe du Delta qu'elle partage par le milieu, en se rendant à la mer. Ce canal n'est ni le moins considérable par la quantité de ses eaux, ni le moins célèbre : on le nomme le canal Sébennytique. Du canal Sébennytique, partent aussi deux autres canaux qui vont pareillement se décharger dans la mer par deux différentes bouches, le Saïtique et la Mendésiène. La bouche Bobitine et la Bucolique ne sont point l'ouvrage de la nature, mais des habitants qui les ont creusées.

XVIII. Le sentiment que je viens de développer sur l'étendue de l'Égypte, se trouve confirmé par le témoignage de l'oracle de Jupiter Ammon, dont je n'ai eu connaissance qu'après m'être formé cette idée de l'Égypte. Les habitants de Marée et d'Apis, villes frontières du côté de la Libye, ne se croyaient pas Égyptiens, mais Libyens. Ayant pris en aversion les cérémonies religieuses de l'Égypte, et ne voulant point s'abstenir de la chair des génisses, ils envoyèrent à l'oracle d'Ammon, pour lui représenter qu'habitant hors du Delta, et leur langage étant différent de celui des Égyptiens, ils n'avaient rien de commun avec ces peuples, et qu'ils voulaient qu'il leur fût permis de manger de toutes sortes de viandes.

[1] La petite Cataracte; la grande est en Ethiopie.

Le dieu rejeta leur demande, et leur répondit que tout le pays que couvrait le Nil dans ses débordements, appartenait à l'Égypte, et que tous ceux qui, habitant au-dessous de la ville d'Éléphantine, buvaient des eaux de ce fleuve, étaient Égyptiens.

XIX. Or, le Nil, dans ses grandes crues, inonde non-seulement le Delta, mais encore des endroits qu'on dit appartenir à la Libye, ainsi que quelques petits cantons de l'Arabie, et se répand de l'un et de l'autre côté, l'espace de deux journées de chemin, tantôt plus, tantôt moins.

Quant à la nature de ce fleuve, je n'en ai rien pu apprendre ni des prêtres, ni d'aucune autre personne. J'avais cependant une envie extrême de savoir d'eux pourquoi le Nil commence à grossir au solstice d'été, et continue ainsi durant cent jours; et par quelle raison, ayant crû ce nombre de jours, il se retire, et baisse, au point qu'il demeure petit l'hiver entier; et qu'il reste en cet état jusqu'au retour du solstice d'été.

J'eus donc beau m'informer pourquoi ce fleuve est, de sa nature, le contraire de tous les autres, je n'en pus rien apprendre d'aucun Égyptien, malgré les questions que je leur fis, dans la vue de m'instruire. Ils ne purent me dire pareillement pourquoi le Nil est le seul fleuve qui ne produise point de vent frais.

XX. Cependant il s'est trouvé des gens chez les Grecs, qui, pour se faire un nom par leur savoir, ont entrepris d'expliquer le débordement de ce fleuve. Des trois opinions qui les ont partagés, il y en a deux que je ne juge pas même dignes d'être rapportées; aussi ne ferai-je que les indiquer. Suivant la première, ce sont les vents étésiens qui, repoussant de leur souffle les eaux du Nil, et les empêchant de se porter à la mer, occasionent la crue de ce fleuve; mais il arrive souvent que ces vents n'ont point encore soufflé, et cependant le Nil n'en grossit pas moins. Bien plus, si les vents étésiens étaient la cause de l'inondation, il faudrait aussi que tous les autres fleuves, dont le cours est opposé à ces vents, éprouvassent la même chose que le Nil; et cela d'autant plus, qu'ils sont plus petits et moins rapides: or, il y a en Syrie et en Libye beaucoup de rivières qui ne sont point sujettes à des débordements tels que ceux du Nil.

XXI. Le second sentiment est encore plus absurde; mais, à dire vrai, il a quelque chose de plus merveilleux. Selon cette opinion, l'Océan environne toute la terre, et le Nil opère ce débordement, parce qu'il vient de l'Océan.

XXII. Le troisième sentiment est le plus faux, quoiqu'il ait un beaucoup plus grand degré de vraisemblance. C'est ne rien dire en effet, que de prétendre que le Nil provient de la fonte des neiges, lui qui coule de la Libye par le milieu de l'Éthiopie, et entre de là en Égypte. Comment donc pourrait-il être formé par la fonte des neiges, puisqu'il vient d'un climat très-chaud dans un pays qui l'est moins? Un homme capable de raisonner sur ces matières, peut trouver ici plusieurs preuves, qu'il n'est pas même vraisemblable que les débordements du Nil dérivent de cette cause. La première, et la plus forte, vient des vents; ceux qui soufflent de ce pays-là, sont chauds. La seconde se tire de ce qu'on ne voit jamais en ce pays, ni pluie ni glace. S'il y neigeait, il faudrait aussi qu'il y plût; car c'est une nécessité absolue que, dans un pays où il tombe de la neige, il y pleuve dans l'espace de cinq jours. La troisième vient de ce que la chaleur y rend les homme noirs, de ce que les milans et les hirondelles y demeurent toute l'année, et de ce que les grues y viennent en hiver, pour éviter les froids de la Scythie. Si donc il neigeait, même en petite quantité, dans le pays que traverse le Nil, ou dans celui où il prend sa source, il est certain qu'il n'arriverait rien de toutes ces choses, comme le prouve ce raisonnement.

XXIII. Celui qui a attribué à *l'Océan* la cause du débordement du Nil, a eu recours à une fable obscure, au lieu de raisons convaincantes; car, pour moi, je ne connais point de fleuve qu'on puisse appeler Océan, et je pense qu'Homère, ou quelque autre poète plus ancien, ayant inventé ce nom, l'a introduit dans la poésie.

XXIV. Mais, si après avoir rejeté les opinions précédentes, il est nécessaire que je déclare moi-même ce que je pense sur ces choses cachées, je dirai qu'il me paraît que le Nil grossit en été, parce qu'en hiver, le soleil, chassé de son ancienne route par la rigueur de

la saison, parcourt alors la région du ciel qui répond à la partie supérieure de la Libye. Voilà, en peu de mots, la raison de cette crue; car il est probable que plus ce Dieu tend vers un pays et s'en approche, et plus il le dessèche et en tarit les fleuves.

XXV. Mais il faut expliquer cela d'une manière plus étendue : l'air est toujours serein dans la Lybie supérieure; il y fait toujours chaud, et jamais il n'y souffle de vents froids. Lorsque le soleil parcourt ce pays, il y produit le même effet qu'il a coutume de produire en été quand il passe par le milieu du ciel; il attire les vapeurs à lui, et les repousse ensuite vers les lieux élevés, où les vents, les ayant reçues, les dispersent et les fondent. C'est vraisemblablement par cette raison que les vents qui soufflent de ce pays, comme le sud et le sud-ouest, sont les plus pluvieux de tous. Je crois cependant que le soleil ne renvoie pas toute l'eau du Nil qu'il attire annuellement, mais qu'il s'en réserve une partie.

Lorsque l'hiver est adouci, le soleil retourne au milieu du ciel, et de là il attire également des vapeurs de tous les fleuves. Jusqu'alors ils augmentent considérablement, à cause des pluies dont la terre est arrosée, et qui forment des torrents; mais ils deviennent faibles en été, parce que les pluies leur manquent, et que le soleil attire une partie de leurs eaux. Il n'en est pas de même du Nil : comme, en hiver, il est dépourvu des eaux de pluies, et que le soleil en élève des vapeurs, c'est, avec raison, la seule rivière dont les eaux soient beaucoup plus basses en cette saison qu'en été. Le soleil l'attire de même que tous les autres fleuves; mais, l'hiver, il est le seul que cet astre mette à contribution : c'est pourquoi je regarde le soleil comme la cause de ces effets.

XXVI. C'est lui aussi qui rend, à mon avis, l'air sec en ce pays, parce qu'il le brûle sur son passage; et c'est pour cela qu'un été perpétuel règne dans la Lybie supérieure. Si l'ordre des saisons et la position du ciel venaient à changer, de manière que le nord prît la place du sud, et le sud celle du nord, alors le soleil, chassé du milieu du ciel par l'hiver, prendrait sans doute son cours par la partie supérieure de l'Europe, comme il le fait aujourd'hui par le haut de la Libye; et je pense qu'en traversant ainsi toute l'Europe il agirait sur l'Ister comme il agit actuellement sur le Nil.

XXVII. J'ai dit qu'on ne sentait jamais de vents frais sur ce fleuve, et je pense qu'il est contre toute vraisemblance qu'il puisse en venir d'un climat chaud, parce qu'ils ont coutume de souffler d'un pays froid : quoi qu'il en soit, laissons les choses comme elles sont, et comme elles ont été de tout temps.

XXVIII. De tous les Égyptiens, les Lybiens et les Grecs avec qui je me suis entretenu, aucun ne se flattait de connaître les sources du Nil, si ce n'est le hiérogrammateus, ou interprète des hiéroglyphes de Minerve à Saïs, en Égypte. Je crus néanmoins qu'il plaisantait quand il m'assura qu'il en avait une connaissance certaine. Il me dit qu'entre Syène, dans la Thébaïde, et Eléphantine, il y avait deux montagnes dont les sommets se terminaient en pointe; que l'une de ces montagnes s'appelait Crophi, et l'autre Mophi. Les sources du Nil, qui sont de profonds abîmes, sortaient, disait-il, du milieu de ces montagnes; la moitié, de leurs eaux coulait en Égypte, vers le nord, et l'autre motié en Éthiopie, vers le sud. Pour me montrer que ces sources étaient des abîmes, il ajouta que Psammitichus, ayant voulu en faire l'épreuve, y avait fait jeter un câble de plusieurs milliers d'orgyies [1], mais que la sonde n'avait pas été jusqu'au fond. Si le récit de cet interprète est vrai, je pense qu'en cet endroit les eaux, venant à se porter et à se briser avec violence contre les montagnes, refluent avec rapidité, et excitent des tournants qui empêchent la sonde d'aller jusqu'au fond.

XXIX. Je n'ai trouvé personne qui ait pu m'en apprendre davantage; mais voici ce que j'ai recueilli en poussant mes recherches aussi loin qu'elles pouvaient aller : jusqu'à Éléphantine, j'ai vu les choses par moi-même; quant à ce qui est au-delà de cette ville, je ne le sais que par les réponses que l'on m'a faites.

Le pays au-dessus d'Éléphantine, est élevé. En remontant le fleuve, on attache de chaque côté du bateau une corde, comme on en attache aux bœufs, et on le tire de la sorte. Si le câble se casse, le bateau est emporté par la

[1] L'orhyie avait quatre coudées ou six pieds grecs. L'orgyie revient à environ cinq pieds huit pouces.

force du courant. Ce lieu a quatre jours de navigation. Le Nil y est tortueux comme le Méandre, et il faut naviguer de la manière que nous avons dit, pendant douze schènes [1]; vous arrivez ensuite à une plaine fort unie, où il y a une île formée par les eaux du Nil; elle s'appelle Tachompso. Au-dessus d'Éléphantine, on trouve déjà des Éthiopiens; ils occupent même une moitié de l'île de Tachompso, et les Égyptiens l'autre moitié. Attenant l'île, est un grand lac, sur les bords duquel habitent des Ethiopiens nomades. Quand vous l'avez traversé, vous rentrez dans le Nil, qui s'y jette; de là, quittant le bateau, vous faites quarante jours de chemin le long du fleuve; car, dans cet espace, le Nil est plein de rochers pointus et de grosses pierres à sa surface, qui rendent la navigation impraticable. Après avoir fait ce chemin en quarante jours de marche, vous vous rembarquez dans un autre bateau, où vous naviguez douze jours; puis vous arrivez à une grande ville, appelée Méroé. On dit qu'elle est la capitale du reste des Éthiopiens. Jupiter et Bacchus sont les seuls dieux qu'adorent ses habitants; les cérémonies de leur culte sont magnifiques, ils ont aussi parmi eux un oracle de Jupiter, sur les réponses duquel ils portent la guerre partout où ce dieu le commande, et quand il l'ordonne.

XXX. De cette ville, vous arrivez au pays des Automoles, en autant de jours de navigation que vous en avez mis à venir d'Éléphantine à la métropole des Éthiopiens. Ces Automoles s'appellent Asmach. Ce nom, traduit en grec, signifie ceux qui se tiennent à la gauche du roi; ils descendent de deux cent quarante mille Égyptiens, tous gens de guerre, qui passèrent du côté des Éthiopiens pour le sujet que je vais rapporter.

Sous le règne de Psammitichus, on les avait mis en garnison à Éléphantine, pour défendre le pays contre les Éthiopiens; à Daphnes de Péluse, pour empêcher les incursions des Arabes et des Syriens; à Marée, pour tenir la Lybie en respect. Les Perses ont encore aujourd'hui des troupes dans les mêmes places, où il y en avait sous Psammitichus; car il y a garnison perse à Éléphantine et à Daphnes. Ces Égyptiens étant donc restés trois ans dans leurs garnisons sans qu'on vînt les relever, résolurent, d'un commun accord, d'abandonner Psammitichus, et de passer chez les Éthiopiens. Sur cette nouvelle, ce prince les poursuivit; lorsqu'il les eut atteints, il employa les prières et tous les motifs les plus propres à les dissuader d'abandonner les dieux de leurs pères, leurs enfants et leurs femmes. Là-dessus, l'un d'entre eux, comme on le raconte, lui montrant le signe de sa virilité, lui dit: «Partout où nous le porterons, nous y trouverons des femmes, et nous y aurons des enfants.» Les Automoles, étant arrivés en Éthiopie, se donnèrent au roi. Ce prince les en récompensa en leur accordant le pays de quelques Éthiopiens qui étaient ses ennemis, et qu'il leur ordonna de chasser.

Ces Égyptiens s'étant établis dans ce pays, les Éthiopiens se civilisèrent en adoptant les mœurs Égyptiennes.

XXXI. Le cours du Nil est donc connu pendant quatre mois de chemin, qu'on fait en partie par eau, et en partie par terre, sans y comprendre le cours de ce fleuve en Égypte; car, si l'on compte exactement, on trouve qu'il faut précisément quatre mois pour se rendre d'Éléphantine au pays de ces Automoles. Il est certain que le Nil vient de l'ouest; mais on ne peut rien assurer sur ce qu'il est au-delà des Automoles, les chaleurs excessives rendant ce pays désert et inhabité.

XXXII. Voici néanmoins ce que j'ai appris de quelques Cyrénéens, qui, ayant été consulter, à ce qu'ils me dirent, l'oracle de Jupiter Ammon, eurent un entretien avec Étéarque, roi du pays. Insensiblement la conversation tomba sur les sources du Nil, et l'on prétendit qu'elles étaient inconnues. Étéaque leur raconta qu'un jour des Nasamons arrivèrent à sa cour. Les Nasamons sont un peuple de Lybie qui habite la Syrte, et un pays de peu d'étendue à l'orient de la Syrte. Leur ayant demandé s'ils avaient quelque chose de nouveau à lui apprendre sur les déserts de Lybie, ils lui répondirent que, parmi les familles les plus puissantes du pays, des jeunes gens, parvenus à l'âge viril, et pleins d'emportement, imaginèrent, entre autres extravagances, de tirer

[1] Il y avait des schènes de différentes longueurs : suivant l'évaluation d'Hérodote, les douze schènes font 720 stades.

au sort cinq d'entre eux, pour reconnaître les déserts de la Lbiye, et tâcher d'y pénétrer plus avant qu'on ne l'avait fait jusqu'alors.

Toute la côte de la Lybie qui borde la mer Septentrionale [1], depuis l'Égypte jusqu'au promontoire Soloéis, où se termine cette troisième partie du monde, est occupée par les Lybiens et par diverses nations Libyènes, à la réserve de ce qu'y possèdent les Grecs et les Phéniciens ; mais, dans l'intérieur des terres, au-dessus de la côte maritime et des peuples qui la bordent, est une contrée remplie de bêtes féroces. Au-delà de cette contrée, on ne trouve plus que du sable, qu'un pays prodigieusement aride et absolument désert.

Ces jeunes gens, envoyés par leurs compagnons avec de bonnes provisions d'eau et de vivres, parcoururent d'abord des pays habités ; ensuite ils arrivèrent dans un pays rempli de bêtes féroces ; de là, continuant leur route à l'ouest à travers les déserts, il aperçurent, après avoir longtemps marché dans un pays très-sablonneux, une plaine où il y avait des arbres. S'en étant approchés, ils mangèrent des fruits que ces arbres portaient. Tandis qu'ils en mangeaient, de petits hommes, d'une taille au-dessous de la moyenne, fondirent sur eux, et les emmenèrent par force. Les Nasamons n'entendaient point leur langue, et ces petits hommes ne comprenaient rien à celle des Nasamons. On les mena par des lieux marécageux; après les avoir traversés, ils arrivèrent à une ville dont tous les habitants étaient noirs, et de la même taille que ceux qui les y avaient conduits. Une grande rivière, dans laquelle il y avait des crocodiles, coulait le long de cette ville de l'ouest à l'est.

XXXIII. Je me suis contenté de rapporter jusqu'à présent le discours d'Étéarque. Ce prince ajoutait cependant, comme m'en assurèrent les Cyrénéens, que les Nasamons étaient retournés dans leur patrie, et que les hommes chez qui ils avaient été étaient tous des enchanteurs. Quant au fleuve qui passait le long de cette ville, Étéarque conjecturait que c'était le Nil, et la raison le veut ainsi, car le Nil vient de la Lybie, et la coupe par le milieu ; et s'il est permis de tirer des choses connues des conjectures sur les inconnues, je pense qu'il part des mêmes points que l'Ister. Ce dernier fleuve commence en effet dans le pays des Celtes, auprès de la ville de Pyrène, et traverse l'Europe par le milieu. Les Celtes sont au-delà des colonnes d'Hercule, et touchent aux Cynésiens, qui sont les derniers peuples de l'Europe du côté du couchant. L'Ister se jette dans le Pont-Euxin, à l'endroit où sont les Istriens, colonie de Milet.

[1] La Méditerranée.

XXXIV. L'Ister est connu de beaucoup de monde, parce qu'il arrose des pays habités; mais on ne peut rien assurer des sources du Nil, à cause que la partie de la Lybie qu'il traverse est déserte et inhabitée. Quant à son cours, j'ai dit tout ce que j'ai pu en apprendre par les recherches les plus étendues. Il se jette dans l'Égypte; l'Égypte est presque vis-à-vis de la Cilicie montueuse; de là à Sinope, sur le Pont-Euxin, il y a en droite ligne cinq jours de chemin pour un bon voyageur : or, Sinope est située vis-à-vis de l'embouchure de l'Ister: il me semble par conséquent que le Nil, qui traverse toute la Lybie, peut entrer en comparaison avec l'Ister : mais en voilà assez sur ce fleuve.

XXXV. Je m'étendrai davantage sur ce qui concerne l'Égypte, parce qu'elle renferme plus de merveilles que nul autre pays, et qu'il n'y a point de contrée où l'on voie tant d'ouvrages admirables et au-dessus de toute expression.

Comme les Égyptiens sont nés sous un climat bien différent des autres climats, et que le Nil est d'une nature diffférente du reste des fleuves, aussi leurs usages et leurs lois diffèrent-ils pour la plupart de ceux des autres nations. Chez eux, les femmes vont sur la place, et s'occupent du commerce, tandis que les hommes, renfermés dans leurs maisons, travaillent à de la toile [1]. Les autres nations font la toile, en poussant la trame en haut; les Égyptiens en la poussant en bas. En Égypte, les hommes portent les fardeaux sur la tête, et les femmes sur les épaules. Les femmes urinent debout, les hommes accroupis; quant aux autres besoins naturels, ils se renferment dans leurs maisons; mais ils mangent dans les rues. Ils apportent pour raison de cette conduite que les choses indécentes, mais nécessaires, doivent

[1] Les hommes étaient, en Egypte, les esclaves des femmes. Diodor. Sicul. lib. I. f. XXVII.

se faire en secret, au lieu que celles qui ne sont point indécentes doivent se faire en public. Chez les Égyptiens, les femmes ne peuvent être prêtresses d'aucun dieu ni d'aucune déesse; le sacerdoce est réservé aux hommes. Si les enfants mâles ne veulent point nourrir leurs pères et leurs mères, on ne les y force pas; mais si les filles le refusent, on les y contraint.

XXXVI. Dans les autres pays, les prêtres portent leurs cheveux; en Égypte, ils les rasent. Chez les autres nations, dès qu'on est en deuil on se fait raser, et surtout les plus proches parents; les Égyptiens, au contraire, laissent croître leurs cheveux et leur barbe, à la mort de leurs proches, quoique jusqu'alors ils se fussent rasés. Les autres peuples prennent leur repas dans un endroit séparé des bêtes, les Égyptiens mangent avec elles. Partout ailleurs on se nourrit de froment et d'orge; en Égypte, on regarde comme infâmes ceux qui s'en nourrissent, et l'on y fait usage d'épautre. Ils pétrissent la farine avec les pieds; mais ils enlèvent la boue et le fumier avec les mains. Toutes les autres nations, excepté celles qu'ils ont instruites, laissent les parties de la génération dans leur état naturel; eux, au contraire, se font circoncire. Les hommes ont chacun deux habits, les femmes n'en ont qu'un. Les autres peuples attachent en dehors les cordages et les anneaux ou crochets des voiles; les Égyptiens, en dedans. Les Grecs écrivent et calculent avec des jetons en partant de la gauche vers la droite; les Égyptiens, en la conduisant de la droite à la gauche; et néanmoins ils disent qu'ils écrivent et calculent à droite, et les Grecs à gauche. Ils ont deux sortes de lettres, les sacrées et les vulgaires.

XXXVII. Ils sont très-religieux, et surpassent tous les hommes dans le culte qu'ils rendent aux dieux. Voici quelques-unes de leurs coutumes : ils boivent dans des coupes d'airain, qu'ils ont soin de nettoyer tous les jours; c'est un usage universel, dont personne ne s'exempte. Ils portent des habits de lin nouvellement lavés, attention qu'ils ont toujours. Ils se font circoncire par principe de propreté, parce qu'ils en font plus de cas que de la beauté.

Les prêtres se rasent le corps entier tous les trois jours, afin qu'il ne s'engendre ni vermine, ni aucune autre ordure sur des hommes qui servent les dieux. Ils ne portent qu'une robe de lin et des souliers de byblus. Il ne leur est pas permis d'avoir d'autre habit ni d'autre chaussure. Ils se lavent deux fois par jour dans de l'eau froide, et autant de fois toutes les nuits; en un mot, ils ont mille pratiques religieuses qu'ils observent régulièrement.

Ils jouissent en récompense de grands avantages. Ils ne dépensent ni ne consomment rien de leurs biens propres. Chacun d'eux a sa portion des viandes sacrées, qu'on leur donne cuités; et même on leur distribue chaque jour une grande quantité de chair de bœuf et d'oie. On leur donne aussi du vin; mais il ne leur est pas permis de manger du poisson.

Les Égyptiens ne sèment jamais de fèves dans leurs terres; et, s'il y en vient, ils ne les mangent ni crues, ni cuites. Les prêtres n'en peuvent pas même supporter la vue; ils s'imaginent que ce légume est impur. Chaque dieu a plusieurs prêtres et un grand-prêtre. Quand il en meurt quelqu'un, il est remplacé par son fils.

XXXVIII. Ils croient que les bœufs mondes appartiennent à Épaphus, et c'est pourquoi ils les examinent avec tant de soin. Il y a même un prêtre destiné pour cette fonction. S'il trouve sur l'animal un seul poil noir, il le regarde comme immonde. Il le visite et l'examine debout et couché sur le dos; il lui fait ensuite tirer la langue, et il observe s'il est exempt des marques dont font mention les livres sacrés, et dont je parlerai autre part. Il considère aussi si les poils de la queue sont tels qu'ils doivent être naturellement.

Le bœuf a-t-il toutes les conditions requises pour être réputé monde, le prêtre le marque avec une corde d'écorce de bybl us, qu'il lui attache autour des cornes; il y applique ensuite de la terre sigillaire, sur laquelle il imprime son sceau; après quoi on le conduit à l'autel; car il est défendu, sous peine de mort, de sacrifier un bœuf qui n'a point cette empreinte.

XXXIX. Voici les cérémonies qui s'observent dans les sacrifices : on conduit l'animal ainsi marqué à l'autel où il doit être immolé; on allume du feu; on répand ensuite du vin sur cet autel, et près de la victime qu'on égorge, après avoir invoqué le dieu; on en coupe la tête, et on dépouille le reste du corps; on charge cette tête d'imprécations; on la porte

ensuite au marché, s'il y en a un; et s'il s'y trouve des marchands grecs, on la leur vend; mais ceux chez qui il n'y a point de Grecs, la jettent à la rivière. Parmi les imprécations qu'ils font sur la tête de la victime, ceux qui ont offert le sacrifice, prient les dieux de détourner les malheurs qui pourraient arriver à toute l'Égypte ou à eux-mêmes, et de les faire retomber sur cette tête. Tous les Égyptiens observent également ces mêmes rites dans tous leurs sacrifices, tant à l'égard des têtes des victimes immolées, qu'à l'égard des libations de vin. C'est en conséquence de cet usage qu'aucun Égyptien ne mange jamais de la tête d'un animal, quel qu'il soit. Quant à l'inspection des entrailles, et à la manière de brûler les victimes, ils suivent différentes méthodes, selon la différence des sacrifices.

XL. Je vais parler maintenant de la déesse Isis, que les Égyptiens regardent comme la plus grande de toutes les divinités, et de la fête magnifique qu'ils célèbrent en son honneur. Après s'être préparés à cette fête par des jeûnes et par des prières, ils lui sacrifient un bœuf. On le dépouille ensuite, et on en arrache les entrailles et la graisse. On coupe les cuisses, la superficie du haut des hanches, les épaules et le col. Cela fait, on remplit le reste du corps de pains de pure farine, de miel, de raisins secs, de figues, d'encens, de myrrhe et d'autres substances odoriférantes. Ainsi rempli, on le brûle, en répandant une grande quantité d'huile sur le feu. Pendant que la victime brûle, ils se frappent tous, et lorsqu'ils ont cessé de se frapper, on leur sert les restes du sacrifice.

XLI. Tous les Égyptiens immolent des bœufs et des veaux mondes; mais il ne leur est pas permis de sacrifier des génisses, parce qu'elles sont consacrées à Isis, qu'on représente dans ses statues sous la forme d'une femme avec des cornes, comme les Grecs peignent Io. Tous les Égyptiens ont beaucoup plus d'égards pour les génisses que pour le reste du bétail; aussi n'y a-t-il pas d'Égyptien ni d'Égyptienne qui voulût baiser un Grec à la bouche, ni même se servir du couteau d'un Grec, de sa broche, de sa marmite, ni goûter de la chair d'un bœuf monde, qui aurait été coupée avec le couteau d'un Grec. Si un bœuf ou une génisse viennent à mourir, on leur fait des funérailles de cette manière : on jette les génisses dans le fleuve; quant aux bœufs, on les enterre dans les faubourgs, avec l'une des cornes ou les deux cornes hors de terre, pour servir d'indice. Lorsque le bœuf est pourri, et dans un temps déterminé, on voit arriver à chaque ville un bateau de l'île Prosopitis. Cette île, située dans le Delta, a neuf schènes de tour; elle contient un grand nombre de villes; mais celle d'où partent les bateaux destinés à enlever les os des bœufs, se nomme Atarbéchis. On y voit un temple consacré à Vénus. Il sort d'Atarbéchis beaucoup de gens qui courent de ville en ville pour déterrer les os des bœufs; ils les emportent et les mettent tous en terre dans un même lieu. Ils enterrent de la même manière que les bœufs le reste du bétail qui vient à mourir : la loi l'ordonne; car ils ne les tuent pas.

XLII. Tous ceux qui ont fondé le temple de Jupiter Thébéen, ou qui sont du Nome de Thèbes, n'immolent point de moutons, et ne sacrifient que des chèvres. En effet, tous les Égyptiens n'adorent pas également les mêmes dieux; ils ne rendent tous le même culte qu'à Isis et à Osiris, qui, selon eux, est le même que Bacchus. Tous ceux au contraire qui ont en leur possession le temple de Mendès, ou qui sont du Nome Mendésien, immolent des brebis, et épargnent les chèvres. Les Thébéens et tous ceux qui, par égard pour eux, s'abstiennent des brebis, le font en vertu d'une loi dont voici le motif : Hercule, disent-ils, voulait absolument voir Jupiter; mais ce dieu ne voulait pas en être vu. Enfin, comme Hercule ne cessait de le prier, Jupiter s'avisa de cet artifice : il dépouilla un bélier, en coupa la tête qu'il tint devant lui, et s'étant revêtu de sa toison, il se montra en cet état à Hercule. C'est par cette raison qu'en Égypte, les statues de Jupiter représentent ce dieu avec une tête de bélier. Cette coutume a passé des Égyptiens aux Ammoniens. Ceux-ci sont en effet une colonie d'Égyptiens et d'Éthiopiens, et leur langue tient le milieu entre celle de ces deux peuples. Je crois même qu'ils s'appellent Ammoniens parce que les Égyptiens donnent le nom d'Amun à Jupiter. Les Thébéens regardent par cette raison les béliers comme sacrés, et ils ne les immolent point, excepté le jour de la fête de Jupiter. C'est le seul jour de l'année où ils en

sacrifient un; après quoi on le dépouille, et l'on revêt de sa peau la statue de ce dieu, dont on approche celle d'Hercule. Cela fait, tous ceux qui sont autour du temple se frappent, en déplorant la mort du bélier, et puis on le met dans une caisse sacrée.

XLIII. Cet Hercule est, à ce qu'on m'a assuré, un des douze dieux; quant à l'autre Hercule, si connu des Grecs, je n'en ai jamais pu rien apprendre dans aucun endroit de l'Égypte. Entre autres preuves que je pourrais apporter que les Égyptiens n'ont point emprunté des Grecs le nom d'Hercule, mais que ce sont les Grecs qui l'ont pris d'eux, et principalement ceux d'entre eux qui ont donné ce nom au fils d'Amphitryon, je m'arrêterai à celles-ci : le père et la mère de cet Hercule, Amphitryon et Alcmène, étaient originaires d'Égypte; bien plus, les Égyptiens disent qu'ils ignorent jusqu'aux noms de Neptune et des Dioscures, et ils n'ont jamais mis ces dieux au nombre de leurs divinités : or, s'ils eussent emprunté des Grecs le nom de quelque dieu, ils auraient bien plutôt fait mention de ceux-ci. En effet, puisqu'ils voyageaient déjà sur mer, et qu'il y avait aussi, comme je le pense, fondé sur de bonnes raisons, des Grecs qui pratiquaient cet élément, ils auraient plutôt connu les noms de ces dieux que celui d'Hercule.

Hercule est un dieu très-ancien chez les Égyptiens; et, comme ils le disent eux-mêmes, il est du nombre de ces douze dieux qui sont nés des huit dieux, dix-sept mille ans avant le règne d'Amasis.

XLIV. Comme je souhaitais trouver quelqu'un qui pût m'instruire à cet égard, je fis voile vers Tyr en Phénicie, où j'avais appris qu'il y avait un temple d'Hercule en grande vénération. Ce temple était décoré d'une infinité d'offrandes; et, entre autres riches ornements, on y voyait deux colonnes, dont l'une était d'or fin, et l'autre d'émeraude, qui jetait, la nuit, un grand éclat. Un jour, que je m'entretenais avec les prêtres de cè dieu, je leur demandai combien il y avait de temps que ce temple était bâti; mais je ne les trouvai pas plus d'accord avec les Grecs que les Égyptiens. Ils me dirent, en effet, qu'il avait été bâti en même temps que la ville, et qu'il y avait deux mille trois cents ans qu'elle était habitée. Je vis aussi à Tyr un autre temple d'Hercule; cet Hercule était surnommé Thasien. Je fis même un voyage à Thasos, où je trouvai un temple de ce dieu, qui avait été construit par ces Phéniciens, lesquels, courant les mers pour chercher Europe, fondèrent une colonie dans cette île, cinq générations avant qu'Hercule, fils d'Amphitryon, naquît en Grèce.

Ces recherches prouvent clairement qu'Hercule est un dieu ancien : aussi les Grecs, qui ont élevé deux temples à Hercule, me paraissent avoir agi très-sagement. Ils offrent à l'un, qu'ils ont surnommé Olympien, des sacrifices, comme à un immortel, et font à l'autre des offrandes funèbres, comme à un héros.

XLV. Les Grecs tiennent aussi beaucoup d'autres propos inconsidérés, et l'on peut mettre de ce nombre la fable ridicule qu'ils débitent au sujet de ce héros. Hercule, disent-ils, étant arrivé en Égypte, les Égyptiens lui mirent une couronne sur la tête, et le conduisirent en grande pompe, comme s'ils eussent voulu l'immoler à Jupiter. Il resta quelque temps tranquille; mais, lorsqu'on vint aux cérémonies préparatoires, il ramassa ses forces, et les tua tous. Les Grecs font voir, à ce qu'il me semble, par ces propos, qu'ils n'ont pas la plus légère connaissance du caractère des Égyptiens et de leurs lois. Quelle vraisemblance y a-t-il en effet que des peuples, à qui il n'est pas même permis de sacrifier aucun animal, excepté des cochons, des bœufs et des veaux, pourvu qu'ils soient mondes, et des oies; quelle apparence, dis-je, qu'ils voulussent immoler des hommes? D'ailleurs est-il dans la nature qu'Hercule, qui n'était encore qu'un homme, comme ils le disent eux-mêmes, eût pu tuer, lui seul, tant de milliers d'hommes? Quoi qu'il en soit, je prie les dieux et les héros de prendre en bonne part ce que j'ai dit sur ce sujet.

XLVI. Les Mendésiens, dont j'ai parlé plus haut, ne sacrifient ni chèvres, ni boucs. En voici les raisons : ils mettent Pan au nombre des huit dieux, et ils prétendent que ces huit dieux existaient avant les douze dieux. Or, les peintres et les sculpteurs représentent le dieu Pan, comme le font les Grecs, avec une tête de chèvre et des jambes de bouc : ce n'est pas qu'ils s'imaginent qu'il ait une pareille figure, ils le croient semblable au reste des Dieux; mais je

me ferais une sorte de scrupule de dire pourquoi ils le représentent ainsi. Les Mendésiens ont beaucoup de vénération pour les boucs et les chèvres, et encore plus pour ceux-là que pour celles-ci ; et c'est à cause de ces animaux qu'ils honorent ceux qui en prennent soin. Ils ont surtout en grande vénération un bouc, qu'ils considèrent plus que tous les autres; quand il vient à mourir, tout le Nome Mendésien est en deuil.

Le bouc et le dieu Pan s'appellent Mendès en égyptien. Il arriva, pendant que j'étais en Égypte, une chose étonnante dans le Nome Mendésien : un bouc eut publiquement commerce avec une femme ; et cette aventure parvint à la connaissance de tout le monde.

XLVII. Les Égyptiens regardent le pourceau comme un animal immonde. Si quelqu'un en touche un, ne fût-ce qu'en passant, aussitôt il va se plonger dans la rivière avec ses habits : aussi ceux qui gardent les pourceaux, quoique Égyptiens de naissance, sont-ils les seuls qui ne puissent entrer dans aucun temple d'Égypte. Personne ne veut leur donner ses filles en mariage, ni épouser les leurs ; ils se marient entre eux.

Il n'est pas permis aux Égyptiens d'immoler des pourceaux à d'autres dieux qu'à la lune et à Bacchus, à qui ils sacrifient dans le même temps, je veux dire dans la même pleine lune : ils en mangent alors. Mais pour quoi les Égyptiens ont-ils les pourceaux en horreur les jours de fêtes, et en immolent-ils dans celle-ci ? Ils en apportent une raison, que je tairai par scrupule, quoique je ne l'ignore point.

Voici comment ils sacrifient les pourceaux à la lune : quand la victime est égorgée, on met ensemble l'extrémité de la queue, la rate et l'épiploon, qu'on couvre de toute la graisse qui est dans le ventre de l'animal, et on les brûle ; le reste de la victime se mange le jour de la pleine lune, qui est celui où ils ont offert le sacrifice ; tout autre jour, ils ne voudraient pas en goûter. Les pauvres, qui ont à peine de quoi subsister, font avec de la pâte des figures de pourceaux, et, les ayant fait cuire, ils les offrent en sacrifice.

XLVIII. Le jour de la fête de Bacchus, chacun immole un pourceau devant sa porte à l'heure du repas ; on le donne ensuite à emporter à celui qui l'a vendu. Les Égyptiens célèbrent le reste de la fête de Bacchus, excepté le sacrifice des porcs, à peu près de la même manière que les Grecs; mais au lieu de Phalles, ils ont inventé des figures d'environ une coudée de haut, qu'on fait mouvoir par le moyen d'une corde. Les femmes portent dans les bourgs et les villages ces figures, dont le membre viril n'est guère moins grand que le reste du corps, et qu'elles font remuer. Un joueur de flûte marche à la tête ; elles le suivent, en chantant les louanges de Bacchus. Mais pourquoi ces figures ont-elles le membre viril d'une grandeur si peu proportionnée, et pourquoi ne remuent-elles que cette partie? On en donne une raison sainte; mais je ne dois pas la rapporter.

XLIX. Il me semble que Mélampus, fils d'Amythaon, avait dès-lors même une grande connaissance de cette cérémonie sacrée. C'est lui, en effet, qui a instruit les Grecs du nom de Bacchus, des cérémonies de son culte, et qui a introduit parmi eux la procession du Phalle. Il est vrai qu'il ne leur a pas découvert le fond de ces mystères; mais les sages qui sont venus après lui en ont donné une plus ample explication.

C'est donc Mélampus qui a institué la procession du Phalles que l'on porte en l'honneur de Bacchus, et c'est lui qui a instruit les Grecs des cérémonies qu'ils pratiquent encore aujourd'hui.

Mélampus est, à mon avis, un sage qui s'est rendu habile dans l'art de la divination. Instruit par les Égyptiens d'un grand nombre de cérémonies, et, entre autres, de ce qui concerne le culte de Bacchus, ce fut lui qui les introduisit dans la Grèce, avec quelques légers changements. Je n'attribuerai point en effet au hasard la ressemblance qu'on voit entre les cérémonies religieuses des Égyptiens et celles que les Grecs ont adoptées. Si cette ressemblance n'avait pas d'autre cause, ces cérémonies ne se trouveraient pas si éloignées des mœurs et des usages des Grecs, et d'ailleurs elles n'auraient pas été nouvellement introduites. Je ne dirai pas non plus que les Égyptiens aient emprunté des Grecs ces cérémonies ou quelque autre rit : il me semble bien plutôt que Mélampus apprit ce qui concerne le culte de Bacchus par le commerce qu'il eut avec les descendants de Cadmus de Tyr, et

avec ceux des Tyriens de sa suite qui vinrent de Phénicie dans cette partie de la Grèce qu'on appelle aujourd'hui Béotie.

L. Presque tous les noms des dieux sont venus d'Égypte en Grèce. Il est très-certain qu'ils nous viennent des Barbares : je m'en suis convaincu par mes recherches. Je crois donc que nous les tenons principalement des Égyptiens. En effet, si vous exceptez Neptune, les Dioscures, comme je l'ai dit ci-dessus, Junon, Vesta, Thémis, les Grâces et les Néréides, les noms de tous les autres dieux ont toujours été connus en Égypte. Je ne fais, à cet égard, que répéter ce que les Égyptiens disent eux-mêmes. Quant aux dieux qu'ils assurent ne pas connaître, je pense que leurs noms viennent des Pélasges ; j'en excepte Neptune, dont ils ont appris le nom des Lybiens ; car dans les premiers temps, le nom de Neptune n'était connu que des Lybiens, qui ont toujours pour ce dieu une grande vénération. Quant à ce qui regarde les héros, les Égyptiens ne leur rendent aucun honneur funèbre.

LI. Les Hellènes tiennent donc des Égyptiens ces rits usités parmi eux, ainsi que plusieurs autres dont je parlerai dans la suite ; mais ce n'est point d'après ces peuples qu'ils donnent aux statues de Mercure une attitude indécente. Les Athéniens ont pris les premiers cet usage des Pélasges ; le reste de la Grèce a suivi leur exemple. Les Pélasges demeuraient en effet dans le même canton que les Athéniens, qui, dès ce temps-là, étaient au nombre des Hellènes, et c'est pour cela qu'ils commencèrent alors à être réputés Hellènes eux-mêmes. Quiconque est initié dans les mystères des Cabires, que célèbrent les Samothraces, comprend ce que je dis ; car ces Pélasges, qui vinrent demeurer avec les Athéniens, habitaient auparavant la Samothrace, et c'est d'eux que les peuples de cette île ont pris leurs mystères. Les Athéniens sont donc les premiers d'entre les Hellènes qui aient appris des Pélasges[1], à faire des statues de Mercure dans l'état que nous venons de représenter. Les Pélasges en donnent une raison sacrée, que l'on trouve expliquée dans les mystères de Samothrace.

[1] Ces Pélasges sont probablement ceux qui s'établirent dans l'Attique 1209 avant notre ère, et qui en furent chassés 1162 ans avant la même ère.

LII. Les Pélasges sacrifiaient autrefois aux dieux toutes les choses qu'on peut leur offrir, comme je l'ai appris à Dodone, et ils leur adressaient des prières ; mais ils ne donnaient alors ni nom ni surnom à aucun d'entre eux, car ils ne les avaient jamais entendu nommer. Ils les appelaient dieux en général, à cause de l'ordre des différentes parties qui constituent l'univers, et de la manière dont ils l'ont distribué. Ils ne parvinrent ensuite à connaître que fort tard les noms des dieux lorsqu'on les eut apportés d'Égypte ; mais ils ne surent celui de Bacchus que long-temps après avoir appris ceux des autres dieux. Quelque temps après, ils allèrent consulter sur ces noms l'oracle de Dodone. On regarde cet oracle comme le plus ancien de la Grèce, et il était alors le seul qu'il y eût dans le pays. Les Pélasges ayant donc demandé à l'oracle de Dodone s'ils pouvaient recevoir ces noms qui leur venaient des Barbares, il leur répondit qu'ils le pouvaient. Depuis ce temps-là, ils en ont fait usage dans leurs sacrifices ; et, dans la suite, les Grecs ont pris des Pélasges ces mêmes noms.

LIII. On a long-temps ignoré l'origine de chaque dieu, leur forme, leur nature, et s'ils avaient tous existé de tout temps : ce n'est, pour ainsi dire, que d'hier qu'on le sait. Je pense en effet qu'Homère et Hésiode ne vivaient que quatre cents ans avant moi. Or, ce sont eux qui, les premiers, ont décrit en vers la théogonie, qui ont parlé des surnoms des dieux, de leur culte, de leurs fonctions, et qui ont tracé leurs figures ; les autres poëtes, qu'on dit les avoir précédés, ne sont venus, du moins à mon avis, qu'après eux. Ce qui regarde les noms et l'origine des dieux, je le tiens des prêtresses de Dodone ; mais, à l'égard d'Hésiode et d'Homère, c'est mon sentiment particulier.

LIV. Quant aux deux oracles, dont l'un est en Grèce et l'autre en Lybie, je vais rapporter ce qu'en disent les Égyptiens. Les prêtres de Jupiter Thebéen me racontèrent que des Phéniciens avaient enlevé à Thèbes deux femmes consacrées au service de ce dieu ; qu'ils avaient ouï dire qu'elles furent vendues pour être transportées, l'une en Lybie, l'autre en Grèce, et qu'elles furent les premières qui établirent des oracles parmi les peuples de ces

deux pays. Je leur demandai comment ils avaient acquis ces connaissances positives : ils me répondirent qu'ils avaient long-temps cherché ces femmes sans pouvoir les trouver ; mais que, depuis, ils en avaient appris ce qu'ils venaient de me raconter.

LV. Les prêtresses des Dodonéens rapportent qu'il s'envola de Thèbes en Égypte deux colombes noires ; que l'une alla en Lybie, et l'autre chez eux ; que celle-ci, s'étant perchée sur un chêne, articula, d'une voix humaine : que les destins voulaient qu'on établît en cet endroit un oracle de Jupiter ; que les Dodonéens, regardant cela comme un ordre des dieux, l'exécutèrent ensuite. Ils racontent aussi : que la colombe qui s'envola en Lybie commanda aux Lybiens d'établir l'oracle d'Ammon, qui est aussi un oracle de Jupiter. Voilà ce que me dirent les prêtresses des Dodonéens, dont la plus âgée s'appelait Preuménia, celle d'après Timarété, et la plus jeune, Nicandra. Leur récit était confirmé par le témoignage du reste des Dodonéens, ministres du temple.

LVI. Mais voici mon sentiment à cet égard : s'il est vrai que des Phéniciens aient enlevé ces deux femmes consacrées aux dieux, et qu'ils les aient vendues, l'une pour être menée en Lybie, l'autre pour être transportée en Grèce, je pense que celle-ci fut vendue afin d'être conduite dans le pays des Thesprotiens, qui fait partie de la Grèce actuelle, et qu'on appelait alors Pélasgie ; que, pendant son esclavage, elle éleva sous un chêne une chapelle à Jupiter ; car il était naturel que celle qui, dans Thèbes, avait desservi les autels de ce dieu, lui donnât, dans le lieu où on l'avait transportée, des marques de son souvenir, et qu'ensuite elle instituât un oracle, et qu'ayant appris la langue grecque, elle dît que sa sœur avait été vendue par les mêmes Phéniciens, pour être conduite en Lybie.

LVII. Les Dodonéens donnèrent, à ce qu'il me semble, le nom de colombe à ces femmes, parce qu'étant étrangères, elles parlaient un langage qui leur paraissait ressembler à la voix de ces oiseaux. Mais, quelque temps après, quand cette femme commença à se faire entendre, ils dirent que la colombe avait parlé ; car, tant qu'elle s'exprima dans une langue étrangère, elle leur parut rendre des sons semblables à ceux des oiseaux. Comment, en effet, pourrait-il se faire qu'une colombe rendît des sons articulés ? Et, lorsqu'ils ajoutent que cette colombe était noire, ils nous donnent à entendre que cette femme était Égyptienne.

LVIII. L'oracle de Thèbes en Égypte, et celui de Dodone, ont entre eux beaucoup de ressemblance. L'art de prédire l'avenir, tel qu'il se pratique dans les temples, nous vient aussi d'Égypte ; du moins est-il certain que les Égyptiens sont les premiers de tous les hommes qui aient établi des fêtes ou assemblées publiques, des processions, et la manière d'approcher de la divinité, et de s'entretenir avec elle : aussi les Grecs ont-ils emprunté ces coutumes des Égyptiens. Une preuve de ce que j'avance, c'est qu'elles sont en usage depuis long-temps en Égypte, et qu'elles n'ont été établies que depuis peu chez les Grecs.

LIX. Les Égyptiens célèbrent tous les ans un grand nombre de fêtes, et ne se contentent pas d'une seule. La principale, et celle qu'ils observent avec le plus de zèle, se fait dans la ville de Bubastis, en l'honneur de Diane ; la seconde, dans la ville de Busiris, en l'honneur d'Isis. Il y a dans cette ville, qui est située au milieu du Delta, un très-grand temple consacré à cette déesse. On la nomme en grec Déméter [1]. La fête de Minerve est la troisième ; elle se fait à Saïs. On célèbre la quatrième à Héliopolis, en l'honneur du soleil ; la cinquième à Buto, en l'honneur de Latone ; la sixième enfin à Paprémis, en l'honneur de Mars.

LX. Voici ce qui s'observe en allant à Bubastis : on s'y rend par eau, hommes et femmes pêle-mêle et confondus les uns avec les autres ; dans chaque bateau, il y a un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe. Tant que dure la navigation, quelques femmes jouent des castagnettes, et quelques hommes de la flûte ; le reste, tant hommes que femmes, chante et bat des mains. Lorsqu'on passe près d'une ville, on fait approcher le bateau du rivage. Parmi les femmes, les unes continuent à chanter et à jouer des castagnettes, d'autres crient de toutes leurs forces et disent des injures à celles de la ville ; celles-ci se mettent à danser, et celles-là, se tenant debout, retrous-

[1] Terre-Mère. Cérès.

sent indécemment leurs robes. La même chose s'observe à chaque ville qu'on rencontre le long du fleuve. Quand on est arrivé à Bubastis, on célèbre la fête de Diane, en immolant un grand nombre de victimes; et l'on fait à cette fête une plus grande consommation de vin que dans tout le reste de l'année, car il s'y rend, au rapport des habitants, sept cent mille personnes, tant hommes que femmes, sans compter les enfants.

LXI. J'ai déjà dit comment on célébrait à Busiris la fête d'Isis. On y voit une multitude prodigieuse de personnes de l'un et de l'autre sexe, qui se frappent et se lamentent toutes après le sacrifice; mais il ne m'est pas permis de dire en l'honneur de qui elles se frappent. Tous les Cariens qui se trouvent en Égypte, se distinguent d'autant plus dans cette cérémonie, qu'ils se découpent le front avec leurs épées; et par là il est aisé de juger qu'ils sont étrangers, et non pas Égyptiens.

LXII. Quand on s'est assemblé à Saïs pour y sacrifier pendant une certaine nuit, tout le monde allume en plein air des lampes autour de sa maison : ce sont de petits vases pleins de sel et d'huile, avec une mèche qui nage dessus, et qui brûle toute la nuit. Cette fête s'appelle la fête des lampes ardentes. Les Égyptiens, qui ne peuvent s'y trouver, ayant observé la nuit du sacrifice, allument tous des lampes : ainsi ce n'est pas seulement à Saïs qu'on en allume, mais par toute l'Égypte. On apporte une raison sainte des illuminations qui se font pendant cette nuit, et des honneurs qu'on lui rend.

LXIII. Ceux qui vont à Héliopolis et à Buto se contentent d'offrir des sacrifices. A Paprémis, on observe les mêmes cérémonies, et on fait les mêmes sacrifices que dans les autres villes; mais, lorsque le soleil commence à baisser, quelques prêtres, en petit nombre, se donnent beaucoup de mouvement autour de la statue de Mars, tandis que d'autres, en plus grand nombre, armés de bâtons, se tiennent debout à l'entrée du temple [1]. On voit vis-à-vis de ceux-ci plus de mille hommes confusément rassemblés, tenant chacun un bâton à la main, qui viennent pour accomplir leurs vœux. La statue est dans une petite chapelle de bois doré. La veille de la fête, on la transporte dans une autre chapelle. Les prêtres, qui sont restés en petit nombre autour de la statue, placent cette chapelle, avec le simulacre du dieu, sur un char à quatre roues, et se mettent à le tirer. Ceux qui sont dans le vestibule les empêchent d'entrer dans le temple; mais ceux qui sont vis-à-vis, occupés à accomplir leurs vœux, venant au secours du dieu, frappent les gardes de la porte, et se défendent contre eux. Alors commence un rude combat à coups de bâtons : bien des têtes en sont fracassées; et je ne doute pas que plusieurs ne meurent de leurs blessures, quoique les Égyptiens n'en conviennent pas.

LXIV. Les naturels du pays racontent qu'ils ont institué cette fête par le motif suivant : la mère de Mars demeurait dans ce temple. Celui-ci qui avait été élevé loin d'elle, se trouvant en âge viril, vint dans l'intention de lui parler. Les serviteurs de sa mère, qui ne l'avaient point vu jusqu'alors, bien loin de lui permettre d'entrer, le chassèrent avec violence; mais étant revenu avec du secours qu'il alla chercher dans une autre ville, il maltraita les serviteurs de la déesse, et s'ouvrit un passage jusqu'à son appartement : c'est pourquoi on a institué ce combat en l'honneur de Mars, et le jour de sa fête.

Les Égyptiens sont aussi les premiers qui, par un principe de religion, aient défendu d'avoir commerce avec les femmes dans les lieux sacrés, ou même d'y entrer après les avoir connues, sans s'être auparavant lavés. Presque tous les autres peuples, si l'on excepte les Égyptiens et les Grecs, ont commerce avec les femmes dans les lieux sacrés, ou bien, lorsqu'ils se lèvent d'auprès d'elles, ils y entrent sans s'être lavés. Ils s'imaginent qu'il en est des hommes comme de tous les autres animaux. On voit, disent-ils, les bêtes et les différentes espèces d'oiseaux s'accoupler dans les temples et les autres lieux consacrés aux dieux; si donc cette action était désagréable à la Divinité, les bêtes même ne l'y commettraient pas. Voilà les raisons dont les autres peuples cherchent à s'autoriser; mais je ne puis les approuver.

LXV. Entre autres pratiques religieuses, les Égyptiens observent scrupuleusement celles-

[1] C'est le vestibule du temps. Il le nomme plus bas

ci. Quoique leur pays touche à la Lybie, on y voit cependant peu d'animaux; et ceux qu'on y rencontre, sauvages ou domestiques, on les regarde comme sacrés. Si je voulais dire pourquoi ils les ont consacrés, je m'engagerais dans un discours sur la religion et les choses divines : or, j'évite surtout d'en parler; et le peu que j'en ai dit jusqu'ici, je ne l'ai fait que parce que je m'y suis trouvé forcé. La loi leur ordonne de nourrir les bêtes; et, parmi eux, il y a un certain nombre de personnes, tant hommes que femmes, destiné à prendre soin de chaque espèce en particulier : c'est un emploi honorable; le fils y succède à son père. Ceux qui demeurent dans les villes, s'acquittent des vœux qu'ils leur ont faits. Voici de quelle manière : lorsqu'ils adressent leurs prières au dieu auquel chaque animal est consacré, et qu'ils rasent la tête de leurs enfants, ou tout entière, ou à moitié, ou seulement le tiers, ils mettent ces cheveux dans un des bassins d'une balance, et de l'argent dans l'autre. Quand l'argent a fait pencher la balance, ils le donnent à la femme qui prend soin de ces animaux : elle en achète des poissons qu'elle coupe par morceaux, et dont elle les nourrit. Si l'on tue quelqu'un de ces animaux de dessein prémédité, on est puni de mort; si on l'a fait involontairement, on paie l'amende qu'il plaît aux prêtres d'imposer; mais, si l'on tue, même sans le vouloir, un ibis ou un épervier, on ne peut éviter le dernier supplice.

LXVI. Quoique le nombre des animaux domestiques soit très-grand, il y en aurait encore plus, s'il n'arrivait des accidents aux chats. Lorsque les chattes ont mis bas, elles ne vont plus trouver les mâles. Ceux-ci cherchent leur compagnie ; mais, ne pouvant y réussir, ils ont recours à la ruse. Ils enlèvent adroitement aux mères leurs petits, et les tuent sans cependant en recevoir aucun dommage. Les chattes les ayant perdus, comme elles désirent en avoir d'autres, parce que cet animal aime beaucoup ses petits, elles vont chercher les mâles. Lorsqu'il survient un incendie, il arrive à ces animaux quelque chose qui tient du prodige. Les Egyptiens, rangés par intervalles, négligent de l'éteindre, pour mieux veiller à la sûreté de ces animaux; mais les chats, se glissant entre les hommes, ou sautant par dessus, se jettent dans les flammes. Lorsque cela arrive, les Egyptiens en témoignent une grande douleur. Si, dans quelque maison, il meurt un chat de mort naturelle, quiconque l'habite se rase les sourcils seulement; mais, quand il meurt un chien, on se rase la tête et le corps entier.

LXVII. On porte dans des maisons sacrées les chats qui viennent à mourir; et, après qu'on les a embaumés, on les enterre à Bubastis. A l'égard des chiens, chacun leur donne la sépulture dans sa ville, et les arrange dans des caisses sacrées. On rend les mêmes honneurs aux Ichneumons. On transporte à Buto les Musaraignes et les Eperviers, et les Ibis à Hermopolis; mais les ours, qui sont rares en Egypte, et les loups, qui n'y sont guère plus grands que des renards, on les enterre dans le lieu même où on les trouve morts.

LXVIII. Passons au crocodile et à ses qualités naturelles. Il ne mange point pendant les quatre mois les plus rudes de l'hiver. Quoiqu'il ait quatre pieds, il est néanmoins amphibie. Il pond ses œufs sur terre, et les y fait éclore; il passe dans des lieux secs la plus grande partie du jour, et la nuit entière dans le fleuve; car l'eau en est plus chaude que l'air et la rosée. De tous les animaux que nous connaissons, il n'y en a point qui devienne si grand, après avoir été si petit. Ses œufs ne sont guère plus gros que ceux des oies, et l'animal qui en sort est proportionné à l'œuf; mais insensiblement il croît, et parvient à dix-sept coudées, et même davantage. Il a les yeux du cochon, les dents saillantes, et d'une grandeur proportionnée à celle du corps. C'est le seul animal qui n'ait point de langue; il ne remue point la mâchoire inférieure, et c'est le seul aussi qui approche la mâchoire supérieure de l'inférieure. Il a les griffes très-fortes; et sa peau est tellement couverte d'écailles, sur le dos, qu'elle est impénétrable. Le crocodile ne voit point dans l'eau; mais, à l'air, il a la vue très-perçante. Comme il vit dans l'eau, il a le dedans de la gueule plein de sangsues. Toutes les bêtes, tous les oiseaux le fuient: il n'est en paix qu'avec le trochilus, à cause des services qu'il en reçoit. Lorsque le crocodile se repose sur terre au sortir de l'eau, il a coutume de se tourner presque toujours vers le côté d'où souffle le zéphyre[1], et de tenir la

[1] Le vent d'ouest.

gueule ouverte : le trochilus, entrant alors dans sa gueule, y mange les sangsues; et le crocodile prend tant de plaisir à se sentir soulagé, qu'il ne lui fait point de mal.

LXIX. Une partie des Egyptiens regardent les crocodiles comme des animaux sacrés; mais d'autres leur font la guerre. Ceux qui habitent aux environs de Thèbes et du lac Mœris, ont pour eux beaucoup de vénération. Les uns et les autres en choisissent un qu'ils élèvent et qu'ils instruisent à se laisser toucher avec la main. On lui met des pendants d'oreille d'or ou de pierre factice, et on lui attache aux pieds de devant de petites chaînes ou bracelets. On le nourrit avec la chair des victimes, et on lui donne d'autres aliments prescrits. Tant qu'il vit, on en prend le plus grand soin; quand il meurt, on l'embaume et on le met dans une caisse sacrée. Ceux d'Eléphantine et des environs ne regardent point les crocodiles comme sacrés, et même ils ne se font aucun scrupule d'en manger. Ces animaux s'appellent champses. Les Ioniens leur ont donné le nom de crocodiles, parce qu'ils leur ont trouvé de la ressemblance avec ces crocodiles ou lézards que chez eux on rencontre dans les haies.

LXX. Il y a différentes manières de les prendre. Je ne parlerai que de celle qui paraît mériter le plus d'être rapportée. On attache un morceau de porc à un hameçon, qu'on laisse aller au milieu du fleuve, afin d'amorcer le crocodile. On se place sur le bord de la rivière, et l'on prend un cochon de lait en vie, qu'on bat pour le faire crier. Le crocodile s'approche du côté où il entend ces cris; et, rencontrant en son chemin le morceau de porc, il l'avale: le pêcheur le tire à lui, et la première chose qu'il fait après l'avoir mis à terre, c'est de lui couvrir les yeux de boue. Par ce moyen il en vient facilement à bout; autrement il aurait beaucoup de peine.

LXXI. Les Hippopotames qu'on trouve dans le Nome Paprémites, sont sacrés; mais dans le reste de l'Egypte, on n'a pas pour eux les mêmes égards. Voici quelle en est la nature et la forme : cet animal est quadrupède; il a les pieds fourchus, la corne du pied comme le bœuf, le museau plat et retroussé, les dents saillantes, la crinière, la queue et le hennissement du cheval; il est de la grandeur des plus gros bœufs; son cuir est si épais et si dur, que, lorsqu'il est sec, on en fait des javelots.

LXXII. Le Nil produit aussi des loutres. Les Egyptiens les regardent comme sacrées : ils ont la même opinion du poisson qu'on appelle lépidote, et de l'anguille. Ces poissons sont consacrés au Nil. Parmi les oiseaux, le cravau est sacré.

LXXIII. On range aussi dans la même classe un autre oiseau qu'on appelle Phœnix. Je ne l'ai vu qu'en peinture : on le voit rarement; et, si l'on en croit les Héliopolitains, il ne se montre dans leur pays que tous les cinq cents ans, lorsque son père vient à mourir. S'il ressemble à son portrait, ses ailes sont en partie dorées et en partie rouges, et il est entièrement conforme à l'aigle, quant à la figure et à la grandeur. On en rapporte une particularité qui me paraît incroyable. Il part, disent les Egyptiens, de l'Arabie, se rend au temple du soleil avec le corps de son père, qu'il porte enveloppé dans de la myrrhe, et lui donne la sépulture dans ce temple. Voici de quelle manière : il fait avec de la myrrhe une masse, en forme d'œuf, du poids qu'il se croit capable de porter, la soulève, et essaie si elle n'est pas trop pesante; ensuite il creuse cet œuf, y introduit son père, puis il bouche l'ouverture avec de la myrrhe : cet œuf est alors de même poids que lorsque la masse était entière. Lorsqu'il l'a, dis-je, refermé, il le porte en Egypte dans le temple du Soleil.

LXXIV. On voit dans les environs de Thèbes une espèce de serpents sacrés qui ne fait jamais de mal aux hommes : ces serpents sont forts petits, et portent deux cornes au haut de la tête. Quand ils meurent, on les enterre dans le temple de Jupiter, auquel, dit-on, ils sont consacrés.

LXXV. Il y a dans l'Arabie, assez près de la ville de Buto, un lieu où je me rendis pour m'informer des serpents ailés. Je vis à mon arrrivée une quantité prodigieuse d'os et d'épines du dos de ces serpents. Il y en avait des tas épars de tous les côtés, de grands, de moyens et de petits. Le lieu où sont ces os amoncelés, se trouve à l'endroit où une gorge resserrée entre des montagnes, débouche dans une vaste plaine qui touche à celle de l'Egypte. On dit que ces serpents ailés volent d'Arabie en Egypte dès le commencement du printemps; mais que les Ibis,

allant à leur rencontre, à l'endroit où ce défilé aboutit à la plaine, les empêchent de passer, et les tuent. Les Arabes assurent que c'est en reconnaissance de ce service, que les Egyptiens ont une grande vénération pour l'Ibis; et les Egyptiens conviennent eux-mêmes que c'est la raison pour laquelle ils honorent ces oiseaux.

LXXVI. Il y a deux espèces d'ibis : ceux de la première espèce sont de la grandeur du Crex; leur plumage est extrêmement noir; ils ont les cuisses comme celles des grues, et le bec recourbé; ils combattent contre les serpents. Ceux de la seconde espèce sont plus communs, et l'on en rencontre souvent : ils ont une partie de la tête et toute la gorge sans plumes; leur plumage est blanc, excepté celui de la tête, du col et de l'extrémité des ailes et de la queue, qui est très noir; quant aux cuisses et au bec, ils les ont de même que l'autre espèce. Le serpent volant ressemble, pour la figure, aux serpents aquatiques; ses ailes ne sont point garnies de plumes; elles sont entièrement semblables à celles de la chauve-souris. En voilà assez sur les animaux sacrés.

LXXVII. Parmi les Egyptiens que j'ai connus, ceux qui habitent aux environs de cette partie de l'Egypte où l'on sème des grains, sont sans contredit les plus habiles, et ceux qui, de tous les hommes, cultivent le plus leur mémoire. Voici quel est leur régime : ils se purgent tous les mois pendant trois jours consécutifs, et ils ont grand soin d'entretenir et de conserver leur santé par des vomitifs et des lavements, persuadés que toutes nos maladies viennent des aliments que nous prenons : d'ailleurs, après les Lybiens, il n'y a point d'hommes si sains et d'un meilleur tempérament que les Egyptiens. Je crois qu'il faut attribuer cet avantage aux saisons qui ne varient jamais en ce pays; car ce sont les variations dans l'air et surtout celles des saisons qui occasionnent les maladies. Leur pain s'appelle cyllestis : ils le font avec de l'épeautre. Comme ils n'ont point de vignes dans leur pays, ils boivent de la bierre; ils vivent de poissons crus séchés au soleil, ou mis dans de la saumure; ils mangent crus pareillement les cailles, les canards, et quelques petits oiseaux qu'ils ont eu soin de saler auparavant; enfin, à l'exception des oiseaux et des poissons sacrés, ils se nourrissent de toutes les autres espèces qu'ils ont chez eux, et les mangent ou rôtis ou bouillis.

LXXVIII. Aux festins qui se font chez les riches, on porte, après le repas, autour de la salle, un cercueil, avec une figure en bois, si bien travaillée et si bien peinte, qu'elle représente parfaitement un mort : elle n'a qu'une coudée ou deux au plus. On la montre à tous les convives tour à tour, en leur disant : « Jetez » les yeux sur cet homme, vous lui ressemblerez » après votre mort; buvez donc maintenant, et » vous divertissez ».

LXXIX. Contents des chansons qu'ils tiennent de leurs pères, ils n'y en ajoutent point d'autres. Il y en a plusieurs dont l'institution est louable, et surtout celle qui se chante en Phénicie, en Cypre et ailleurs : elle a différents noms chez les différents peuples. On convient généralement que c'est la même que les Grecs appellent Linus, et qu'ils ont coutume de chanter. Entre mille choses qui m'étonnent en Egypte, je ne puis concevoir où les Egyptiens ont pris cette chanson du Linus. Je crois qu'ils l'ont chantée de tout temps. Elle s'appelle en Egyptien Manéros. Ils disaient que Manéros était fils unique de leur premier roi; qu'ayant été enlevé par une mort prématurée, ils chantèrent en son honneur ces airs lugubres, et que cette chanson était la première et la seule qu'ils eussent dans les commencemens.

LXXX. Il n'y a parmi les Grecs que les Lacédémoniens qui s'accordent avec les Egyptiens dans le respect que les jeunes gens ont pour les vieillards. Si un jeune homme rencontre un vieillard, il lui cède le pas, et se détourne; et si un vieillard survient dans un endroit où se trouve un jeune homme, celui-ci se lève. Les autres Grecs n'ont point cet usage. Lorsque les Egyptiens se rencontrent, au lieu de se saluer de paroles, ils se font une profonde révérence, en baissant la main jusqu'aux genoux.

LXXXI. Leurs habits sont de lin, avec des franges autour des jambes : ils les appellent calasiris; et par dessus ils s'enveloppent d'une espèce de manteau de laine blanche : mais ils ne portent pas dans les temples cet habit de laine; on ne les ensevelit[1] pas non plus avec cet habit,

[1] Les momies sont enveloppées de bandes de toile de coton.

les lois de la religion le défendent. Cela est conforme aux cérémonies Orphiques, que l'on appelle aussi Bacchiques, et qui sont les mêmes que les Egyptiennes et les Pythagoriques. En effet, il n'est pas permis d'ensevelir dans un vêtement de laine quelqu'un qui a participé à ces mystères. La raison que l'on en donne, est empruntée de la religion.

LXXXII. Entre autres choses qu'ont inventées les Égyptiens, ils ont imaginé à quel dieu chaque mois et chaque jour du mois sont consacrés : ce sont eux qui, en observant le jour de la naissance de quelqu'un, lui ont prédit le sort qui l'attendait, ce qu'il deviendrait, et le genre de mort dont il devait mourir. Les poètes grecs ont fait usage de cette science : mais les Égyptiens ont inventé plus de prodiges que tout le reste des hommes. Lorsqu'il en survient un, ils le mettent par écrit, et observent de quel événement il sera suivi. Si, dans la suite, il arrive quelque chose qui ait avec ce prodige la moindre ressemblance, ils se persuadent que l'issue sera la même.

LXXXIII. Personne en Égypte n'exerce la divination : elle n'est attribuée qu'à certains dieux. On voit en ce pays des oracles d'Hercule, d'Apollon, de Minerve, de Diane, de Mars, de Jupiter ; mais on a plus de vénération pour celui de Latone, en la ville de Buto, que pour tout autre. Ces sortes de divinations n'ont pas les mêmes règles ; elles diffèrent les unes des autres.

LXXXIV. La médecine est si sagement distribuée en Égypte, qu'un médecin ne se mêle que d'une seule espèce de maladie, et non de plusieurs. Tout y est plein de médecins. Les uns sont pour les yeux ; les autres pour la tête ; ceux-ci pour les dents ; ceux-là pour les maux de ventre et des parties voisines ; d'autres enfin pour les maladies internes.

LXXXV. Le deuil et les funérailles se font de cette manière : quand il meurt un homme de considération, toutes les femmes de sa maison se couvrent de boue la tête et même le visage ; elles laissent le mort à la maison, se découvrent le sein, et ayant attaché leur habillement avec une ceinture, elles se frappent la poitrine, et parcourent la ville, accompagnées de leurs parentes. D'un autre côté, les hommes attachent de même leurs habits, et se frappent la poitrine ; après cette cérémonie, on porte le corps à l'endroit où on les embaume.

LXXXVI. Il y a en Égypte certaines personnes que la loi a chargées des embaumements, et qui en font profession. Quand on leur apporte un corps, ils montrent aux porteurs des modèles de morts en bois, peints au naturel. Le plus recherché représente, à ce qu'ils disent, celui dont je me fais scrupule de dire ici le nom ; ils en font voir un second qui est inférieur au premier, et qui ne coûte pas si cher ; ils en montrent encore un troisième qui est au plus bas prix. Ils demandent ensuite suivant lequel de ces trois modèles on souhaite que le mort soit embaumé. Après qu'on est convenu du prix, les parents se retirent : les embaumeurs travaillent chez eux, et voici comment ils procèdent à l'embaumement le plus précieux.

D'abord ils tirent la cervelle par les narines, en partie avec un ferrement recourbé, en partie par le moyen des drogues qu'ils introduisent dans la tête ; ils font ensuite une incision dans le flanc, avec une pierre d'Éthiopie tranchante ; ils tirent les intestins par cette ouverture, les nettoient, et les passent au vin de palmier ; ils les passent encore dans des aromates broyés ; ensuite ils remplissent le ventre de myrrhe pure broyée, de cannelle et d'autres parfums, l'encens excepté ; puis ils le recousent. Lorsque cela est fini, ils salent le corps, en le couvrant de natrum pendant soixante et dix jours. Il n'est pas permis de le laisser séjourner plus longtemps dans le sel. Ces soixante et dix jours écoulés, ils lavent le corps, et l'enveloppent entièrement de bandes de toile de coton, enduites de commi, dont les Égyptiens se servent ordinairement comme de colle. Les parents retirent le corps ; ils font faire en bois un étui de forme humaine ; ils y renferment le mort, et le mettent dans une salle destinée à cet usage ; ils le placent droit contre la muraille. Telle est la manière la plus magnifique d'embaumer les morts.

LXXXVII. Ceux qui veulent éviter la dépense, choisissent cette autre sorte : on remplit des seringues d'une liqueur onctueuse qu'on a tirée du cèdre ; on en injecte le ventre du mort, sans y faire aucune incision, et sans en tirer les intestins. Quand on a introduit cette liqueur par le fondement, on le bouche pour

empêcher la liqueur injectée de sortir; ensuite on sale le corps pendant le temps prescrit. Le dernier jour, on fait sortir du ventre la liqueur injectée : elle a tant de force, qu'elle dissout le ventricule et les entrailles, et les entraîne avec elle. Le natrum consume les chairs, et il ne reste du corps que la peau et les os. Cette opération finie, ils rendent le corps sans y faire autre chose.

LXXXVIII. La troisième espèce d'embaumement n'est que pour les plus pauvres. On injecte le corps avec la liqueur nommée surmaia; on met le corps dans le natrum pendant soixante et dix jours, et on le rend ensuite à ceux qui l'ont apporté.

LXXXIX. Quant aux femmes de qualité, lorsqu'elles sont mortes, on ne les remet pas sur le champ aux embaumeurs, non plus que celles qui sont belles, et qui ont été en grande considération ; mais seulement trois ou quatre jours après leur mort. On prend cette précaution, de crainte que les embaumeurs n'abusent des corps qu'on leur confie. On raconte qu'on en prit un sur le fait avec une femme morte récemment, et cela sur l'accusation d'un de ses camarades.

XC. Si l'on trouve un corps mort d'un Égyptien ou même d'un étranger, soit qu'il ait été enlevé par un crocodile, ou qu'il ait été noyé dans le fleuve, la ville sur le territoire de laquelle il a été jeté, est obligée de l'embaumer, de le préparer de la manière la plus magnifique, et de le mettre dans des tombeaux sacrés. Il n'est permis à aucun de ses parents ou de ses amis d'y toucher; les prêtres du Nil ont seuls ce privilége ; ils l'ensevelissent de leurs propres mains, comme si c'était quelque chose de plus que le cadavre d'un homme.

XCI. Les Égyptiens ont un grand éloignement pour les coutumes des Grecs ; en un mot, pour celles de tous les autres hommes. Cet éloignement se remarque également dans toute l'Égypte, excepté à Chemmis, ville considérable de la Thébaïde, près de Néapolis, où l'on voit un temple de Persée, fils de Danaë. Ce temple est de figure carrée, et environné de palmiers; le vestibule est vaste et bâti de pierres, et sur le haut on remarque deux grandes statues de pierre : dans l'enceinte sacrée est le temple, où l'on voit une statue de Persée. Les Chemmites disent que ce héros apparaît souvent dans le pays et dans le temple; qu'on trouve quelquefois une de ses sandales, qui a deux coudées de long, et qu'après qu'elle a paru, la fertilité et l'abondance règnent dans toute l'Égypte. Ils célèbrent en son honneur, et à la manière des Grecs, des jeux gymniques, qui, de tous les jeux, sont les plus excellents. Les prix qu'on y propose, sont du bétail, des manteaux et des peaux.

Je leur demandai un jour, pourquoi ils étaient les seuls à qui Persée eût coutume d'apparaître, et pourquoi ils se distinguaient du reste des Égyptiens par la célébration des jeux gymniques. Ils me répondirent que Persée était originaire de leur ville, et que Danaüs et Lyncée, qui firent voile en Grèce, étaient nés à Chemmis. Ils me firent ensuite la généalogie de Danaüs et de Lyncée, en descendant jusqu'à Persée; ils ajoutèrent que celui-ci étant venu en Égypte, pour enlever de Lybie, comme le disent aussi les Grecs, la tête de la Gorgone, il passa par leur ville, où il reconnut tous ses parents ; que, lorsqu'il arriva en Égypte, il savait déjà le nom de Chemmis par sa mère; enfin que c'était par son ordre qu'ils célébraient des jeux gymniques en son honneur.

XCII. Les Égyptiens qui habitent au-dessus des marais, observent toutes ces coutumes[1] ; mais ceux qui demeurent dans la partie marécageuse, suivent les mêmes usages que le reste des Égyptiens, et, entre autres, ils n'ont qu'une femme chacun, ainsi que les Grecs.

Quant aux vivres, ils ont imaginé des moyens pour s'en procurer aisément. Lorsque le fleuve a pris toute sa crue, et que les campagnes sont comme une espèce de mer, il paraît dans l'eau une quantité prodigieuse de lis, que les Égyptiens appellent lotos; ils les cueillent, et les font sécher au soleil; ils en prennent ensuite la graine; cette graine ressemble à celle du pavot, et se trouve au milieu du lotos; ils la pilent et en font du pain qu'ils cuisent au feu. On mange aussi la racine de cette plante; elle est d'un goût agréable et doux; elle est ronde et de la grosseur d'une pomme. Il y a une autre espèce de lis, ressemblante aux roses, et qui croît aussi dans le Nil. Son fruit a beaucoup de rap-

[1] Cela ne se rapporte point aux usages établis à Chemmis, mais à ceux dont il a été fait mention plus haut.

port avec les rayons d'un guêpier : on le recueille sur une tige qui sort de la racine, et croît auprès de l'autre tige. On y trouve quantité de grains bons à manger, de la grosseur d'un noyau d'olive : on les mange verts ou secs.

Le byblus est une plante annuelle. Quand on l'a arraché des marais, on en coupe la partie supérieure, qu'on emploie à différents usages; quant à l'inférieure, ou ce qui reste de la plante, et qui a environ une coudée de haut, on le mange cru, ou on le vend. Ceux qui veulent rendre ce mets plus délicat le font rôtir, dans un four ardent. Quelques uns d'entre eux ne vivent que de poissons : ils les vident, le font sécher au soleil, et les mangent quand ils sont secs.

XCIII. Dans les différentes branches du fleuve, on trouve très-peu de ces sortes de poissons qui vont par troupes: ils croissent dans les étangs. Quand ils commencent à sentir les ardeurs de l'amour, et qu'ils veulent frayer, ils se rendent à la mer par bandes. Les mâles vont devant, et répandent sur leur route la liqueur séminale : les femelles qui les suivent, la dévorent, et c'est ainsi qu'elles conçoivent. Lorsqu'elles se sont fécondées dans la mer, les poissons remontent la rivière, pour regagnér chacun sa demeure accoutumée. Ce ne sont plus alors les mâles qui vont les premiers; les femelles conduisent la troupe. En la conduisant, elles font ce que faisaient les mâles; elles jettent leurs œufs, qui sont de la grosseur des grains de millet, et les mâles qui les suivent les avalent. Tous ces grains sont autant de petits poissons. Ceux qui restent, et que les mâles n'ont pas dévorés, prennent de l'accroissement, et deviennent des poissons.

Si l'on prend de ces poissons lorsqu'ils vont à la mer, on remarque que leurs têtes sont meurtries du côté gauche : ceux au contraire qui remontent, ont la tête froissée du côté droit. La cause en est sensible. Quand ils vont à la mer, ils cotoient la terre du côté gauche, et, lorsqu'ils reviennent, ils s'approchent du même rivage, le touchent, et s'y appuient tant qu'ils peuvent, de peur que le courant de l'eau ne les détourne de leur route. Quand le Nil commence à croître, l'eau filtre à travers les terres, et remplit les fossés et les lagunes qui sont près du fleuve. A peine sont-ils pleins, qu'on y voit fourmiller de toutes parts une multitude prodigieuse de petits poissons : mais quelle est la cause vraisemblable de leur production? Je crois la connaître.

Lorsque le Nil se retire, les poissons qui, l'année précédente, avaient déposé leurs œufs dans le limon, se retirent aussi avec les dernières eaux. L'année révolue, lorsque le Nil vient de nouveau à se déborder, ces œufs commencent aussitôt à éclore, et à devenir de petits poissons.

XCIV. Les Égyptiens qui habitent dans les marais, se servent d'une huile exprimée du fruit du sillicyprion; ils l'appellent kiki. Voici comment ils la font : ils sèment sur les bords des différentes branches du fleuve et sur ceux des étangs, du sillicyprion. En Grèce, cette plante vient d'elle-même et sans culture; en Egypte, on la sème, et elle porte une grande quantité de fruits d'une odeur forte. Lorsqu'on les a recueillis, les uns les broient et en tirent l'huile par expression; les autres les font bouillir, après les avoir fait rôtir : l'huile se détache, et on la ramasse. C'est une liqueur grasse qui n'est pas moins bonne pour les lampes, que l'huile d'olive; mais elle a une odeur forte et désagréable.

XCV. On voit en Égypte une quantité prodigieuse de moucherons. Les Égyptiens ont trouvé des moyens pour s'en garantir. Ceux qui habitent au-dessus des marais se mettent à couvert de ces insectes, en dormant sur le haut d'une tour : le vent empêche les moucherons de voler si haut. Ceux qui demeurent dans la partie marécageuse, ont imaginé un autre moyen : il n'y a personne qui n'ait un filet. Le jour, on s'en sert pour prendre du poisson; la nuit, on l'étend autour du lit; on passe ensuite sous ce filet, et l'on se couche. Si on voulait dormir avec ses habits, ou enveloppé d'un drap, on serait piqué par les moucherons, au lieu qu'ils ne l'essaient pas même à travers le filet.

XCVI. Leurs vaisseaux de charge sont faits avec l'épine, qui ressemble beaucoup au lotos de Cyrène, et dont il sort une larme qui se condense en gomme. Ils tirent de cette épine des planches d'environ deux coudées; ils les arrangent de la même manière qu'on arrange les briques, et les attachent avec des chevilles fortes et longues; ils placent sur leur surface des solives, sans se servir de varangues ni de cour-

bes, mais ils affermissent en dedans cet assemblage avec des liens de byblus : ils font ensuite un gouvernail qu'ils passent à travers la carène ; puis un mât avec l'épine, et des voiles avec le byblus.

Ces navires ne peuvent pas remonter le fleuve, à moins d'être poussés par un grand vent ; aussi est-on obligé de les tirer de dessus le rivage. Voici la manière dont on les conduit en descendant : on a une claie de bruyère tissue avec du jonc, et une pierre percée, pesant environ deux talents[1] ; on attache la claie avec une corde à l'avant du vaisseau, et on le laisse aller au gré de l'eau ; on attache la pierre à l'arrière avec une autre corde : la claie, emportée par la rapidité du courant, entraîne avec elle le baris (c'est ainsi qu'on appelle cette sorte de navires) ; la pierre qui est à l'arrière gagne le fond de l'eau, et sert à diriger sa course. Ils ont un grand nombre de vaisseaux de cette espèce ; dont quelques uns portent une charge de plusieurs milliers de talents.

XCVII. Quand le Nil a inondé le pays, on n'aperçoit plus que les villes ; elles paraissent au-dessus de l'eau, et ressemblent à peu près aux îles de la mer Égée. Toute l'Égypte, en effet, n'est qu'une vaste mer, si vous en exceptez les villes. Tant que dure l'inondation, on ne navigue plus sur les canaux du fleuve, mais par le milieu de la plaine. Ceux qui remontent de Naucratis à Memphis, prennent alors par les pyramides : ce n'est point là cependant la navigation ordinaire, mais par la pointe du Delta et par la ville de Cercasore. Si de la mer et de Canope, vous allez à Naucratis par la plaine, vous passerez près des villes d'Anthylle et d'Archandre.

XCVIII. Anthylle est une ville considérable ; elle fait toujours partie du revenu de la femme des rois d'Égypte, et lui est particulièrement assignée pour sa chaussure. Cet usage s'observe depuis que ce pays appartient aux Perses. La ville d'Archandre me paraît avoir pris son nom d'Archandre de Phthie, gendre de Danaüs, et fils d'Achæus. Peut-être y a-t-il quelqu'autre Archandre ; mais certainement ce nom n'est pas égyptien.

[1] Le talent pèse 51 livres, 6 onces, 7 gros, 24 grains. Ainsi les deux talents pèsent 102 livres, 13 onces, 6 gros, 48 grains.

XCIX. J'ai dit jusqu'ici ce que j'ai vu, ce que j'ai su par moi-même, ou ce que j'ai appris par mes recherches. Je vais maintenant parler de ce pays selon ce que m'en ont dit les Égyptiens ; j'ajouterai aussi à mon récit quelque chose de ce que j'ai vu par moi-même.

Ménès, qui fut le premier roi d'Égypte, fit faire, selon les prêtres, des digues à Memphis. Le fleuve, jusqu'au règne de ce prince, coulait entièrement le long de la montagne sablonneuse qui est du côté de la Lybie ; mais, ayant comblé le coude que forme le Nil du côté du midi, et construit une digue environ à cent stades au-dessus de Memphis, il mit à sec son ancien lit, et lui fit prendre son cours par un nouveau canal, afin qu'il coulât à égale distance des montagnes : et encore aujourd'hui, sous la domination des Perses, on a une attention particulière à ce même coude du Nil, dont les eaux retenues par les digues, coulent d'un autre côté, et on a soin de les fortifier tous les ans. En effet, si le fleuve venait à les rompre, et à se répandre de ce côté-là dans les terres, Memphis risquerait d'être entièrement submergée. Ménès, leur premier roi, fit bâtir, au rapport des mêmes prêtres, la ville qu'on appelle aujourd'hui Memphis, dans l'endroit même d'où il avait détourné le fleuve, et qu'il avait converti en terre ferme ; car cette ville est aussi située dans la partie étroite de l'Égypte. Le même Ménès fit creuser au nord et à l'ouest de Memphis, un lac qui communiquait avec le fleuve, n'étant pas possible de le faire à l'est, parce que le Nil s'y oppose ; enfin il éleva dans la même ville un grand et magnifique temple en l'honneur de Vulcain.

C. Les prêtres me lurent ensuite dans leurs annales les noms de trois cent trente autres rois qui régnèrent après lui. Dans une si longue suite de générations, il se trouve dix-huit Éthiopiens et une femme du pays ; tous les autres étaient hommes et Égyptiens. Cette femme qui règna en Égypte, s'appelait Nitocris, comme la reine de Babylone. Ils me racontèrent que les Égyptiens, après avoir tué son frère, qui était leur roi, lui remirent la couronne ; qu'alors elle chercha à venger sa mort, et qu'elle fit périr par artifice un grand nombre d'Égyptiens. On pratiqua sous terre, par son ordre, un vaste appartement, qu'elle desti-

nait en apparence à des festins; mais elle avait réellement d'autres vues. Elle y invita à un repas un grand nombre d'Égyptiens qu'elle connaissait pour les principaux auteurs de la mort de son frère, et pendant qu'ils étaient à table, elle fit entrer les eaux du fleuve par un grand canal secret. On ajoute qu'après cette action, elle se jeta dans une chambre remplie de cendres, afin de se soustraire à la vengeance du peuple.

CI. Les prêtres me dirent que de tous ces rois, il n'y en eut aucun qui se fût distingué par des ouvrages remarquables ou par quelques actions d'éclat, si vous en exceptez Mœris, le dernier de tous; que ce prince s'illustra par plusieurs monuments; qu'il bâtit le vestibule du temple de Vulcain qui regarde le nord, et creusa un lac dont je donnerai dans la suite les dimensions, et qu'il y fit élever des pyramides, dont je décrirai la grandeur dans le même temps que je parlerai du lac. Ils me racontèrent que ce prince fit faire tous ces ouvrages, et que les autres ne laissèrent aucun monument à la postérité; aussi les passerai-je sous silence, et me contenterai-je de faire mention de Sésostris, qui vint après eux.

CII. Ce prince fut, selon ces prêtres, le premier qui, étant parti du golfe Arabique avec des vaisseaux longs, subjugua les peuples qui habitaient les bords de la mer Érithrée : il fit voile encore plus loin, jusqu'à une mer qui n'était plus navigable à cause des bas-fonds.

De là, selon les mêmes prêtres, étant revenu en Égypte, il leva une nombreuse armée, et avançant par la terre ferme, il subjugua tous les peuples qui se trouvèrent sur sa route. Quand il rencontrait des nations courageuses et jalouses de leur liberté, il érigeait dans leur pays des colonnes, sur lesquelles il faisait graver une inscription qui indiquait son nom, celui de sa patrie, et qu'il avait vaincu ces peuples par la force de ses armes; quant aux pays qu'il subjuguait aisément, et sans livrer bataille, il élevait des colonnes avec une inscription pareille; mais il faisait ajouter les parties naturelles de la femme, emblème de la lâcheté de ces peuples.

CIII. En parcourant ainsi le continent, il passa d'Asie en Europe, et subjugua les Scythes et les Thraces : mais je crois que l'armée égyptienne n'alla pas plus avant; car on voit chez ces nations les colonnes qu'il y fit ériger, et l'on n'en trouve point au-delà. Il revint ensuite sur ses pas : quand il fut arrivé sur les bords du Phase, je ne puis assurer s'il y laissa une partie de son armée pour cultiver le pays; ou si quelques uns de ses soldats, ennuyés de la longueur de ces voyages, ne s'établirent point sur les bords de ce fleuve.

CIV Quoi qu'il en soit, il paraît que les Colchidiens sont Égyptiens d'origine, et je l'avais présumé avant que d'en avoir entendu parler à d'autres; mais, comme j'étais curieux de m'en instruire, j'interrogeai ces deux peuples : les Colchidiens se ressouvenaient beaucoup mieux des Égyptiens que ceux-ci ne se ressouvenaient des Colchidiens.

Les Égyptiens pensent que ces peuples sont des descendants d'une partie des troupes de Sésostris. Je le conjecturai aussi sur deux indices : le premier, c'est qu'ils sont noirs, et qu'ils ont les cheveux crépus, preuve assez équivoque, puisqu'ils ont cela de commun avec d'autres peuples; le second, et le principal, c'est que les Colchidiens, les Égyptiens et les Éthiopiens sont les seuls hommes qui se fassent circoncire de temps immémorial. Les Phéniciens et les Syriens de la Palestine conviennent eux-mêmes qu'ils ont appris la circoncision des Égyptiens; mais les Syriens [1] qui habitent les bords du Thermodon et du Parthénius, et les Macrons, leurs voisins, avouent qu'ils la tiennent depuis peu des Colchidiens. Or, ce sont là les seuls peuples qui pratiquent la circoncision, et encore paraît-il qu'en cela ils ne font qu'imiter les Égyptiens.

Comme la circoncision paraît, chez les Égyptiens et les Éthiopiens, remonter à la plus haute antiquité, je ne saurais dire laquelle de ces deux nations la tient de l'autre; à l'égard des autres peuples [2], ils l'ont prise des Égyptiens, par le commerce qu'ils ont eu avec eux. Je me fonde sur ce que tous les Phéniciens qui fréquentent les Grecs ont perdu la coutume qu'ils tenaient des Égyptiens, de circoncire les enfants nouveau-nés.

CV. Mais voici un autre trait de ressem-

[1] Ce sont les Cappadociens.

[2] Ce sont les Colchidiens, les Phéniciens et les Syriens, dont il vient de parler.

blance entre ces deux peuples : ce sont les seuls qui travaillent le lin de la même façon ; ils vivent de même, et ont aussi la même langue. Les Grecs appellent lin sardonique celui qui leur vient de la Colchide, et lin égyptien celui qu'ils tirent d'Égypte.

CVI. La plupart des colonnes que Sésostris fit élever dans les pays qu'il subjugua ne subsistent plus aujourd'hui. J'en ai pourtant vu dans la Palestine de Syrie, et j'y ai remarqué les parties naturelles de la femme et les inscriptions dont j'ai parlé plus haut.

On voit aussi vers l'Ionie deux figures de ce prince, taillées dans le roc ; l'une, sur le chemin qui conduit d'Éphèse à Phocée ; l'autre, sur celui de Sardes à Smyrne. Elles représentent l'une et l'autre un homme de cinq palmes[1] de haut, tenant de la main droite un javelot, et de la gauche un arc[2] : le reste de son armure était pareillement égyptien et éthiopien. On a gravé sur la poitrine, d'une épaule à l'autre, une inscription en caractères égyptiens et sacrés, conçue en ces termes : J'AI CONQUIS CE PAYS PAR LA FORCE DE MON BRAS. Sésostris ne dit pourtant ici ni qui il est, ni de quel pays il est : il l'a indiqué ailleurs. Quelques uns de ceux qui ont examiné cette figure conjecturent qu'elle représente Memnon ; mais ils sont loin de la vérité.

CVII. Les prêtres me dirent encore que Sésostris, revenant en Égypte, amena avec lui un grand nombre de prisonniers faits sur les nations qu'il avait subjuguées ; qu'étant arrivé à Daphnes de Péluse, son frère, à qui il avait confié le gouvernement du royaume, l'ayant invité lui et ses enfants, à loger chez lui, fit environner la maison de matières combustibles, auxquelles on mit le feu. Sésostris n'en eut pas plus tôt connaissance, qu'il délibéra avec la reine, sa femme, qu'il avait amenée avec lui, sur le parti qu'il avait à prendre. De six enfants qu'il avait, elle lui conseilla d'en étendre deux sur le bûcher enflammé, et de faire de leurs corps une espèce de pont sur lequel il pourrait passer et se sauver. Sésostris la crut : ainsi périrent deux de ses enfants ; les autres se sauvèrent avec leur père.

[1] Le palme ou spithame est d'environ 8 pouces 3 lignes : les cinq palmes font par conséquent 3 pieds 5 pouces 3 lignes.

[2] L'arc était une arme propre aux Éthiopiens.

CVIII. Les prêtres ajoutèrent que Sésostris, après s'être vengé de son frère à son retour en Égypte, employa les prisonniers de guerre à traîner jusqu'au temple de Vulcain ces pierres énormes qu'on y voit. Ce furent ces mêmes prisonniers que l'on força de creuser les fossés et les canaux dont l'Égypte est entrecoupée. Avant ces travaux exécutés malgré eux, l'Égypte était commode pour les chevaux et pour les voitures ; mais, depuis ce temps-là, quoique le pays soit plat et uni, il est devenu impraticable aux uns et aux autres, à cause de la multitude de canaux qu'on y rencontre de toutes parts et en tout sens. Ce prince les fit creuser, parceque toutes les fois que le fleuve venait à se retirer, les villes qui n'étaient point sur ses bords, mais au milieu des terres, se trouvaient dans une grande disette d'eau, n'ayant pour leur boisson que l'eau saumâtre des puits.

CIX. Les prêtres me dirent encore que ce même roi fit le partage des terres, assignant à chaque Égyptien une portion égale de terre, et carrée, qu'on tirait au sort, à la charge néanmoins de lui payer tous les ans une certaine redevance, qui composait son revenu. Si le fleuve enlevait à quelqu'un une partie de sa portion, il allait trouver le roi et lui exposait ce qui lui était arrivé. Ce prince envoyait sur les lieux des arpenteurs, pour voir de combien l'héritage était diminué, afin de ne faire payer la redevance qu'à proportion du fonds qui restait. Voilà, je crois, l'origine de la géométrie, qui a passé de ce pays en Grèce. A l'égard du pôle, du cadran solaire, et de la division du jour en douze parties, les Grecs les tiennent des Babyloniens.

CX. Sésostris est le seul roi d'Égypte qui ait régné en Éthiopie. Ce prince fit poser des statues de pierre devant le temple de Vulcain, en mémoire du danger qu'il avait évité. Il y en avait deux de trente coudées de haut, dont l'une le représentait, et l'autre représentait sa femme ; et quatre, de vingt coudées chacune, qui représentaient ses quatre fils. Long-temps après, lorsque Darius, roi des Perses, voulut faire placer sa statue devant celles-ci, le grand-prêtre de Vulcain s'y opposa. Ce prince, objectait-il, n'a pas fait de si grandes actions que Sésostris. S'il a soumis autant de nations, du moins n'a-t-il pu vaincre les Scythes, que Sésostris a

subjugués : il n'est donc pas juste, ajouta-t-il, de placer devant les statues de Sésostris [1] celles d'un prince qui ne l'avait point surpassé par ses exploits. On dit que Darius pardonna au grand-prêtre cette remontrance généreuse.

CXI. Les prêtres me racontèrent qu'après la mort de Sésostris, son fils Phéron monta sur le trône. Ce prince ne fit aucune expédition militaire, et il devint aveugle à cette occasion. Le Nil s'étant débordé en ce temps-là de dix-huit coudées, et ayant submergé toutes les campagnes, il s'éleva un vent impétueux qui en agita les flots avec violence. Alors Phéron, par une folle témérité, prit un javelot et le lança au milieu du tourbillon des eaux ; aussitôt après, ses yeux furent frappés d'un mal subit, et il devint aveugle. Il fut dix ans dans cet état. La onzième année, on lui apporta une réponse de l'oracle de Buto qui lui annonçait que le temps prescrit à son châtiment était expiré, et qu'il recouvrerait la vue en se lavant les yeux avec l'urine d'une femme qui n'eût jamais connu d'autre homme que son mari. Phéron essaya d'abord l'urine de sa femme ; mais comme il n'y voyait pas plus qu'auparavant, il se servit indistinctement de celle des autres femmes. Ayant enfin recouvré la vue, il fit assembler, dans une ville qu'on appelle aujourd'hui Erythrébolos, toutes les femmes qu'il avait éprouvées, excepté celle dont l'urine lui avait rendu la vue, et les ayant fait toutes brûler avec la ville même, il épousa celle qui avait contribué à sa guérison.

Lorsqu'il eut été guéri, il envoya des présents dans tous les temples célèbres, et fit faire pour celui du soleil deux obélisques remarquables, qui méritent surtout qu'on en fasse mention. Ils ont chacun cent coudées de haut, sur huit de large, et sont d'une seule pierre.

CXII. Les mêmes prêtres me dirent que Phéron eut pour successeur un citoyen de Memphis que les Grecs appellent Protée dans leur langue. On voit encore aujourd'hui à Memphis un lieu magnifique et très-orné [2], qui lui est consacré. Ce lieu est au sud du temple de Vulcain. Des Phéniciens de Tyr habitent à l'entour, et tout ce quartier s'appelle le camp des Tyriens. Il y a dans le lieu consacré à Protée une chapelle dédiée à Vénus surnommée l'Étrangère. Je conjecture que cette Vénus est Hélène, fille de Tyndare, non-seulement parceque j'ai ouï dire qu'Hélène demeura autrefois à la cour de Protée, mais encore parceque cette chapelle tire son nom de Vénus l'Étrangère ; car, de tous les autres temples de Vénus, il n'y en a aucun qui lui soit consacré sous ce nom.

[1] Les statues qu'on élevait à quelqu'un étaient toujours offertes aux dieux, afin qu'étant sous la protection de la religion, personne n'osât les renverser.

[2] Il y a dans le grec : τέμενος, qui est une pièce de terre, accompagnée quelquefois d'un bocage, et consacrée à un héros. Cette pièce de terre était probablement environnée d'un mur, avec de beaux portiques.

CXIII. Ayant questionné les prêtres au sujet d'Hélène, ils me répondirent qu'Alexandre [1], après l'avoir enlevée de Sparte, mit à la voile pour retourner dans sa patrie. Quand il fut parvenu dans la mer Égée, des vents contraires l'écartèrent de sa route et le repoussèrent dans la mer d'Égypte. Ces vents continuant toujours à être contraires, il vint de là en Égypte, où il aborda à l'embouchure du Nil qu'on appelle aujourd'hui la bouche Canopique, et aux Tarichées. Il y avait sur ce rivage un temple d'Hercule qu'on y voit encore maintenant. Si quelque esclave s'y réfugie et s'y fait marquer des stigmates sacrés, afin de se consacrer au dieu, il n'est pas permis de mettre la main sur lui. Cette loi continue à s'observer de la même manière depuis son institution jusqu'à présent. Les esclaves d'Alexandre, ayant eu connaissance des priviléges de ce temple, s'y réfugièrent, et se tenant en posture de suppliants, ils se mirent à accuser leur maître, dans l'intention de lui nuire, et à publier l'injure qu'il avait faite à Ménélas, et tout ce qui s'était passé au sujet d'Hélène. Ces accusations se faisaient en présence des prêtres et de Thonis, gouverneur de cette bouche du Nil.

CXIV. Là-dessus, Thonis dépêcha au plus tôt un courrier à Memphis, avec ordre de dire à Protée ces paroles : « Il est arrivé ici un Teu» crien [2] qui a commis en Grèce un crime » atroce. Non content d'avoir séduit la femme » de son hôte, il l'a enlevée avec des richesses » considérables. Les vents contraires l'ont forcé » de relâcher en ce pays. Le laisserons-nous

[1] Pâris : c'est aussi le nom qu'Homère donne le plus souvent à ce prince.

[2] Teucrien, habitant de la Teucride ou Troade.

» partir impunément, ou lui ôterons-nous ces » richesses ».

Protée renvoya le courrier au gouverneur, avec un ordre conçu en ces termes : « Arrêtez » cet étranger, quel qu'il soit, qui a commis un » tel crime contre son hôte; amenez-le-moi, » afin que je sache ce qu'il peut aussi alléguer » en sa faveur. »

CXV. Thonis, ayant reçu cet ordre, saisit les vaisseaux d'Alexandre, le fit arrêter, et le mena à Memphis avec Hélène, avec ses richesses et les suppliants du dieu[1]. Lorsqu'ils furent tous arrivés, Protée demanda à Alexandre qui il était, et d'où il venait avec ses vaisseaux. Ce prince ne lui déguisa point sa famille, le nom de sa patrie, ni d'où il venait; mais quand Protée lui eut ensuite demandé où il avait pris Hélène, il s'embarrassa dans ses réponses ; et, comme il déguisait la vérité, ses esclaves, qui s'étaient rendus suppliants, l'accusèrent, et racontèrent au roi toutes les particularités de son crime. Enfin Protée prononça ce jugement : « Si je ne pensais pas qu'il est de la plus grande » conséquence de ne faire mourir aucun des » étrangers que les vents forcent à relâcher » sur mes terres, je vengerais par ton supplice » l'insulte que tu as faite à Ménélas. Ce prince » t'a donné l'hospitalité; et toi, le plus méchant » de tous les hommes, tu n'as pas craint de » commettre envers lui une action exécrable. » Tu as séduit la femme de ton hôte, et, non » content de cela, tu l'as engagée à te suivre, » et tu l'emmènes furtivement. Ce n'est pas » tout : tu pilles encore, en t'en allant, la mai- » son de ton hôte. Puis donc que je crois de la » plus grande conséquence de ne point faire » mourir un étranger, je te laisserai aller; mais » tu n'emmèneras point cette femme, et tu » n'emporteras point ses richesses; je les gar- » derai jusqu'à ce que ce prince grec vienne » lui-même les redemander : pour toi, je t'or- » donne de sortir dans trois jours de mes états » avec tes compagnons de voyage, sinon tu » seras traité en ennemi. »

CXVI. Ce fut ainsi, au rapport des prêtres, qu'Hélène vint à la cour de Protée. Il me semble qu'Homère avait aussi ouï raconter la même histoire ; mais comme elle convenait moins à l'épopée que celle dont il s'est servi, il l'a abandonnée; il a montré cependant qu'elle ne lui était pas inconnue. Il nous en donne un témoignage certain dans l'Iliade lorsqu'il décrit le voyage d'Alexandre, témoignage qu'il n'a rétracté en aucun autre endroit de ses poëmes. Il nous y apprend qu'Alexandre, après avoir erré long-temps de côté et d'autre, avec Hélène qu'il emmenait, aborda à Sidon en Phénicie. C'est dans l'endroit où il s'agit des exploits de Diomèdes. Voici ses vers : « Là, se[1] se trou- » vaient des voiles brodés, ouvrage des Sido- » niennes que le beau Pâris avait amenées de » Sidon, lorsqu'il revint de Troie avec l'illus- » tre Hélène. » Dans[2] l'Odyssée, il fait aussi mention du voyage d'Hélène : « Tels étaient les » spécifiques efficaces et excellents que possé- » dait Hélène, fille de Jupiter : elle les avait » reçus de Polydamna, femme de Thonis, dans » son voyage en Égypte, dont le terroir pro- » duit une infinité de plantes, les unes salu- » taires, les autres pernicieuses. » Il en parle aussi dans ces vers que Ménélas adresse à Télémaque : « Quoique[3] je désirasse m'en » retourner, les dieux me retinrent en Égypte, » parce que je ne leur avais pas offert des hé- » catombes parfaites. » Homère, par ces vers, nous montre assez qu'il n'ignorait pas qu'Alexandre avait été en Égypte. La Syrie touche en effet à l'Égypte ; et les Phéniciens, à qui appartient Sidon, habitent dans la Syrie.

CXVII. Ces vers du poète, et principalement les deux derniers, prouvent que les Cypriaques ne sont pas d'Homère; car on lit dans ce poëme qu'Alexandre, profitant de la tranquillité de la mer et d'un vent favorable, arriva à Troie avec Hélène, trois jours après son départ de Sparte ; au lieu qu'Homère dit dans l'Iliade qu'en revenant avec elle, il erra long-temps. Mais en voilà assez sur Homère et les vers cypriaques.

CXVIII. Je demandai ensuite aux prêtres si ce que les Grecs racontaient de la guerre de Troie devait être mis au rang des fables : ils me répondirent qu'ils s'en étaient informés à Ménélas lui-même, et voici ce qu'il leur en avait appris. Après l'enlèvement d'Hélène, une nom-

[1] Les esclaves de Pâris.

[1] Iliade, liv. VI, vers 289.
[2] Odyss, liv. IV, vers 227.
[3] *Ibid.* vers 351.

breuse armée de Grecs passa dans la Teucride, pour venger l'outrage fait à Ménélas. Sortis de leurs vaisseaux, ils n'eurent pas plus tôt assis leur camp, qu'ils envoyèrent à Troie des ambassadeurs, au nombre desquels était Ménélas. Ces ambassadeurs étant entrés dans la ville, demandèrent Hélène, ainsi que les richesses qu'Alexandre avait enlevées furtivement, et ils exigèrent une réparation de cette insulte. Les Teucriens les assurèrent alors, et dans la suite, sans serment, et même avec serment, qu'ils n'avaient ni Hélène, ni les trésors qu'on les accusait d'avoir enlevés; que tout ce qu'on leur demandait était en Égypte, et qu'on avait tort de les poursuivre pour des choses que retenait Protée, roi de ce pays : mais les Grecs, s'imaginant qu'ils se moquaient d'eux, firent le siége de Troie, et le continuèrent jusqu'à ce qu'ils se fussent rendus maîtres de cette ville. Quand ils l'eurent prise, Hélène ne s'y étant point trouvée, et les Troyens leur tenant toujours le même langage, ils ne doutèrent plus de ce qu'on leur avait dit dès le commencement: ils envoyèrent Ménélas lui-même vers Protée.

CXIX. Ménélas, étant arrivé en Égypte, remonta le Nil jusqu'à Memphis, où il fit à ce prince un récit véritable de ce qui s'était passé. Il en reçut toutes sortes de bons traitements; on lui rendit Hélène, pour qui on avait eu les égards et le respect convenables, et on lui remit tous ses trésors.

Ménélas ne reconnut ces bienfaits que par des outrages. Comme il voulait s'embarquer, et que les vents contraires le retenaient, après avoir long-temps attendu, il imagina d'immoler deux enfants du pays. Cette action impie, qui parvint bientôt à la connaissance des Égyptiens, le rendit odieux : on le poursuivit, et il fut obligé de se sauver par mer en Lybie. Les Égyptiens ne purent m'apprendre de quel côté il alla ensuite; ils m'assurèrent qu'ils avaient une connaissance certaine d'une partie de ces faits, parce qu'ils s'étaient passés chez eux, et qu'ils avaient appris les autres par leurs recherches.

CXX. Je suis du sentiment des prêtres d'Égypte au sujet d'Hélène, et voici quelques conjectures que j'y ajoute : si cette princesse eût été à Troie, on l'aurait sûrement rendue aux Grecs, soit qu'Alexandre y eût consenti, soit qu'il s'y fût opposé. Priam et les princes de la famille royale n'étaient pas assez dépourvus de sens pour s'exposer à périr, eux, leurs enfants et leur ville, afin de conserver à Alexandre la possession d'Hélène. Supposons même qu'ils eussent été dans ces sentiments au commencement de la guerre, du moins, lorsqu'ils virent qu'il périssait tant de Troyens toutes les fois qu'on en venait aux mains avec les Grecs, et qu'en différents combats, il en avait déjà coûté la vie à deux ou trois des enfants de Priam, ou même à un plus grand nombre, s'il faut en croire les poètes épiques; quand Priam aurait été lui-même épris d'Hélène, je pense qu'il n'aurait pas balancé à la rendre aux Grecs, pour se délivrer de tant de maux.

D'ailleurs Alexandre n'était pas l'héritier présomptif de la couronne; il n'était pas chargé de l'administration des affaires de la vieillesse de Priam. Hector était son aîné, et jouissait d'une plus grande considération. Priam venant à mourir, ce prince devait lui succéder: ainsi il ne lui eût été ni honorable, ni avantageux, de favoriser les injustices de son frère, et cela, tandis qu'il se voyait tous les jours, ainsi que les autres Troyens, exposé pour lui à de si grands maux : mais il n'était pas en leur pouvoir de rendre Hélène; et si les Grecs n'ajoutèrent point foi à leur réponse, quoique vraie, ce fut, à mon avis, par une permission du ciel, qui, en détruisant les Troyens, voulait apprendre à tous les hommes que les dieux proportionnent les châtiments à l'énormité des crimes.

CXXI. Les prêtres me dirent que Rhampsinite succéda à Protée. Il fit faire le vestibule du temple de Vulcain [1] qui est à l'occident; il fit aussi élever vis-à-vis de ce vestibule deux statues de vingt-cinq coudées de haut; l'une au nord, les Égyptiens l'appellent Été; l'autre au midi, ils la nomment Hiver. Ils adorent celle qu'ils appellent Été, et lui font des offrandes; quant à celle qu'ils nomment Hiver, ils la traitent d'une manière tout opposée.

Ce prince possédait tant de richesses, que, de tous les rois d'Égypte qui lui succédèrent, il ne s'en est trouvé aucun qui en ait eu de

[1] C'est le temple de Vulcain, à Memphis, que différents rois ornèrent à l'envi l'un de l'autre.

plus grandes, ou même qui en ait approché. Pour mettre ces richesses en sûreté, il fit élever un édifice de pierres, dont un des murs était hors de l'enceinte du palais. L'architecte, qui avait de mauvais projets, arrangea une des pierres avec tant d'art, que deux hommes, ou même un seul, pouvaient facilement l'ôter. L'édifice achevé, Rhampsinite y fit porter ses richesses. Quelque temps après, l'architecte, sentant approcher sa fin, manda ses fils; il en avait deux. Il leur dit qu'en faisant le bâtiment où étaient les trésors du roi, il avait usé d'artifice afin de pourvoir à leurs besoins, et de leur procurer le moyen de vivre dans l'abondance; il leur expliqua clairement la manière de tirer la pierre, ses dimensions et ses bornes; enfin il ajouta que, s'ils observaient exactement ce qu'il leur avait dit, ils se verraient les dispensateurs de l'argent du roi.

L'architecte mort, ses fils se mirent bientôt après à l'ouvrage. Ils allèrent de nuit au palais, trouvèrent la pierre désignée, l'ôtèrent facilement, et emportèrent de grosses sommes. Le roi, étant un jour entré dans son trésor, fut fort étonné, en visitant les vases où était son argent, de les trouver considérablement diminués : il ne savait qui en accuser, parce que les sceaux étaient entiers, et que tout était bien fermé. Y étant revenu deux ou trois fois, et s'étant toujours aperçu que l'argent diminuait (car les voleurs ne cessaient point de piller), il fit faire des piéges qu'on plaça par son ordre autour des vases où étaient ses trésors. Les voleurs vinrent comme auparavant. Un d'eux entre, va droit au vase, donne dans le piége et s'y prend. Dès qu'il se vit dans cette fâcheuse situation, il appelle son frère et lui conte son malheur; il le conjure d'entrer au plus vite, et de lui couper la tête de crainte qu'on le reconnût, et qu'il ne fût la cause de sa perte. Celui-ci, voyant qu'il avait raison, obéit, remit la pierre, et s'en retourna chez lui avec la tête de son frère.

Dès que le jour parut, le roi se rendit à son trésor. A peine fut-il entré qu'il fut frappé d'étonnement à la vue du corps du voleur, sans tête, pris et arrêté dans le piége; il ne le fut pas moins, en remarquant que l'édifice n'était pas endommagé, de n'apercevoir ni entrée ni sortie. Dans cet embarras, voici le parti qu'il prit : il fit pendre à la muraille le cadavre, et plaça des gardes auprès, avec ordre de lui amener celui qu'ils verraient pleurer à ce spectacle. La mère du voleur, indignée du traitement fait à son fils, s'adressant à celui qui restait, lui enjoignit de mettre tout en œuvre pour détacher le corps de son frère, et le lui apporter, le menaçant, s'il négligeait de lui donner cette satisfaction, d'aller elle-même le dénoncer au roi. Ce jeune homme, ne pouvant fléchir sa mère, quelque chose qu'il pût dire, et craignant l'effet de ses menaces, imagina cet artifice.

Il chargea sur des ânes quelques outres remplies de vin, les chassa devant lui, et lorsqu'il fut près de ceux qui gardaient le corps de son frère, il délia le col de deux ou trois de ces outres. Le vin s'étant mis aussitôt à couler, il se frappa la tête, en jetant de grands cris, comme un homme au désespoir, et qui ne savait auquel de ses ânes il devait aller le premier. Les gardes, voyant le vin couler en abondance, accoururent pour le recueillir, comptant que c'était autant de gagné pour eux. Le jeune homme, feignant d'être en colère, leur dit beaucoup d'injures; mais, comme ils cherchaient à le consoler, il cessa ses emportements, et, faisant semblant de s'apaiser, il détourna ses ânes du chemin, et se mit en devoir de refermer les outres. Il s'entretint ensuite avec les gardes; et, comme ils tachaient de l'égayer, en lui faisant des plaisanteries, il leur donna une de ses outres. Ils s'assirent aussitôt dans le lieu où ils se trouvaient, et, ne pensant plus qu'à boire, ils pressèrent le jeune homme de rester et de leur tenir compagnie. Il se laissa aisément persuader, et demeura avec eux; et, parcequ'en buvant, ils le traitaient avec honnêteté, il leur donna encore une outre. Les gardes, ayant bu avec excès, s'enivrèrent, et, vaincus par le sommeil, ils s'endormirent à l'endroit même où ils avaient bu. Dès que le jeune homme vit la nuit fort avancée, il leur rasa par dérision la joue droite, détacha le corps de son frère, le chargea sur un de ses ânes, et retourna chez lui, après avoir exécuté les ordres de sa mère.

Le roi, apprenant qu'on avait enlevé le corps du voleur, se mit fort en colère; mais, comme il voulait absolument découvrir celui qui avait fait le coup, il s'avisa d'une chose que je ne puis croire : il prostitua sa propre fille dans un lieu

de débauche, lui ordonuant de recevoir également toutes sortes de personnes; mais de les obliger, avant de leur accorder ses faveurs, à lui dire ce qu'ils avaient fait dans leur vie de plus subtil et de plus méchant; et, s'il s'en trouvait un qui se vantât d'avoir enlevé le corps du voleur, il lui recommanda de l'arrêter et de ne le point laisser échapper. La fille obéit aux ordres de son père; mais le voleur, ayant appris pourquoi tout cela se faisoit, voulut montrer qu'il étoit plus habile que le roi. Il coupa près de l'épaule le bras d'un homme nouvellement mort, et, l'ayant mis sous son manteau, il alla de ce pas trouver la fille du roi. La princesse lui ayant fait les mêmes questions qu'à tous ceux qui s'étaient déjà présentés, il lui conta que la plus méchante action qu'il eut jamais faite, c'était d'avoir coupé la tête à son frère pris à un piége dans le trésor du roi, et que la plus subtile étoit d'avoir détaché son corps, après avoir enivré ceux qui le gardaient. Elle ne l'eut pas plus tôt entendu qu'elle voulut l'arrêter; mais, comme ils étaient dans l'obscurité, il lui tendit le bras du mort, qu'elle saisit, croyant que c'était celui du voleur. Il lâcha ce bras, courut à la porte et se sauva.

Le roi, informé de ce qui s'était passé, fut extrêmement surpris de la ruse et de la hardiesse de cet homme; mais enfin il fit publier dans toutes les villes de son obéissance qu'il lui accordait sa grâce, et que, s'il voulait se présenter devant lui, il lui donnerait outre cela de grandes récompenses. Le voleur, se fiant à sa parole, vint le trouver. Rhampsinite conçut pour lui une si grande admiration, qu'il lui donna sa fille en mariage, le regardant comme le plus habile de tous les hommes, parce qu'il en savait plus que tous les Égyptiens, qui sont eux-mêmes plus ingénieux que tous les autres peuples.

CXXII. Après cela, me dirent les mêmes prêtres, Rhampsinite descendit vivant sous terre, dans ces lieux que les Grecs croient être les enfers. Il y joua aux dés avec Cérès: tantôt il gagna, tantôt il perdit. Quand il revint sur terre, la déesse lui fit présent d'une serviette d'or. Les mêmes prêtres me dirent aussi que les Égyptiens avaient institué une fête qui dure autant de temps qu'il s'en passa depuis la descente de Rhampsinite jusqu'à son retour. Je sais que, de mon temps, ils célébraient encore cette fête; mais je ne puis assurer s'ils l'ont établie pour ce sujet ou pour quelque autre.

Les prêtres pendant cette fête revêtent l'un d'entre eux d'un manteau tissu et fait le jour même de la cérémonie, et, lui couvrant les yeux d'un bandeau, ils le mettent dans le chemin qui conduit au temple de Cérès; ensuite ils se retirent. Ils me dirent qu'après cela deux loups conduisaient le prêtre, qui avait les yeux ainsi bandés, au temple de Cérès, qui est éloigné de la ville de vingt stades, et qu'ensuite ils le ramenaient au même endroit où ils l'avaient pris.

Si ces propos des Égyptiens paraissent croyables à quelqu'un, il peut y ajouter foi; pour moi, je n'ai d'autre but dans toute cette histoire que d'écrire ce que j'entends dire à chacun.

CXXIII. Cérès et Bacchus ont, selon les Égyptiens, la puissance souveraine dans les enfers. Ces peuples sont aussi les premiers qui aient avancé que l'ame de l'homme est immortelle; que, lorsque le corps vient à périr, elle entre toujours dans celui de quelque animal, et qu'après avoir passé ainsi successivement dans toutes les espèces d'animaux terrestres, aquatiques [1], volatiles, elle rentre dans un corps d'homme, et que ces différentes transmigrations se font dans l'espace de trois mille ans. Je sais que quelques Grecs ont adopté cette opinion, les uns plus tôt, les autres plus tard, et qu'ils en ont fait usage, comme si elle leur appartenait. Leurs noms [2] ne me sont point inconnus; mais je les passe sous silence.

CXXIV. Les prêtres ajoutèrent que, jusqu'à Rhampsinite, on avait vu fleurir la justice et régner l'abondance dans toute l'Égypte [3]; mais qu'il n'y eut point de méchanceté où ne se portât Chéops, son successeur. Il ferma d'abord tous les temples, et interdit les sacrifices aux Égyptiens; il les fit après cela travailler tous pour lui. Les uns furent occupés à fouiller les carrières de la montagne d'Arabie, à traîner

[1] De la mer.

[2] Il veut sans doute parler de Phérécydes de Syros, et de Pythagore.

[3] Le président Bouhier pensait qu'il y avait ici une lacune considérable dans le texte d'Hérodote. Je crois qu'il y a véritablement une lacune; mais je suis persuadé que ce n'est pas ici qu'elle se trouve.

de là jusqu'au Nil les pierres qu'on en tirait, et à passer ces pierres sur des bateaux de l'autre côté du fleuve; d'autres les recevaient, et les traînaient jusqu'à la montagne de Libye. On employait tous les trois mois cent mille hommes à ce travail. Quant au temps pendant lequel le peuple fut ainsi tourmenté, on passa dix années à construire la chaussée par où on devait traîner les pierres. Cette chaussée est un ouvrage qui n'est guère moins considerable, à mon avis, que la pyramide même; car elle a cinq stades de long sur dix orgyies de large, et huit orgyies de haut dans sa plus grande hauteur; elle est de pierres polies et ornées de figures [1] d'animaux. On passa dix ans à travailler à cette chaussée, sans compter le temps qu'on employa aux ouvrages de la colline sur laquelle sont élevées les pyramides, et aux édifices souterrains qu'il fit faire, pour lui servir de sépulture, dans une île formée par les eaux du Nil, qu'il y introduisit par un canal. La pyramide même coûta vingt années de travail: elle est carrée; chacune de ses faces a huit plèthres de largeur sur autant de hauteur; elle est en grande partie de pierres polies parfaitement bien jointes ensemble, et dont il n'y en a pas une qui ait moins de trente pieds.

CXXV. Cette pyramide fut bâtie en forme de degrés. Quand on eut commencé à la construire de cette manière, on éleva de terre les autres pierres, et à l'aide de machines faites de courtes pièces de bois, on les monta sur le premier rang d'assises. Quand une pierre y était parvenue, on la mettait dans une autre machine qui était sur cette première assise; de là on la montait par le moyen d'une autre machine; car il y en avait autant que d'assises: peut-être aussi n'avaient-ils qu'une seule et même machine facile à transporter d'une assise à l'autre, toutes les fois qu'on en avait ôté la pierre. Je rapporte la chose des deux façons, comme je l'ai ouï dire. On commença donc par revêtir et perfectionner le haut de la pyramide; de là on descendit aux parties voisines, et enfin on passa aux inférieures et à celles qui touchent la terre. On a gravé sur la pyramide, en caractères égyptiens, combien on a dépensé pour les ouvriers en raiforts, en ognons et en aulx; et celui qui m'interpréta cette inscription me dit, comme je m'en souviens très-bien, que cette dépense se montait à [1] seize cents talents d'argent. Si cela est vrai, combien doit-il en avoir coûté pour les outils de fer, pour le reste de la nourriture et pour les habits des ouvriers, puisqu'ils employèrent à cet édifice le temps que nous avons dit, sans compter celui qu'ils mirent, à mon avis, à tailler les pierres, à les voiturer, et à faire les édifices souterrains, qui fut sans doute considérable.

CXXVI. Chéops, épuisé par ces dépenses, en vint au point d'infamie de prostituer sa fille dans un lieu de débauche, et de lui ordonner de tirer de ses amants une certaine somme d'argent. J'ignore à quel point monta cette somme; les prêtres ne me l'ont point dit. Non-seulement elle exécuta les ordres de son père, mais elle voulut aussi laisser elle-même un monument. Elle pria tous ceux qui la venaient voir de lui donner chacun une pierre pour des ouvrages qu'elle méditait. Ce fut de ces pierres, me dirent les prêtres, qu'on bâtit la pyramide qui est au milieu des trois, en face de la grande pyramide, et qui a un plèthre et demi de chaque côté.

CXXVII. Chéops, suivant ce que me dirent les Égyptiens, régna cinquante ans. Étant mort, son frère Chéphren lui succéda, et se conduisit comme son prédécesseur. Entre autres monuments, il fit aussi bâtir une pyramide: elle n'approche pas de la grandeur de celle de Chéops, je les ai mesurées toutes les deux; elle n'a ni édifices souterrains, ni canal qui y conduise les eaux du Nil, au lieu que l'autre, où l'on dit qu'est le tombeau de Chéops, se trouve dans une île, et qu'elle est environnée des eaux du Nil, qui s'y rendent par un canal construit à ce dessein. La première assise de cette pyramide est de pierre d'Éthiopie de diverses couleurs, et elle a en hauteur quarante pieds de moins que la grande pyramide, à laquelle elle est contiguë. Ces deux pyramides sont bâties sur la même colline, qui a environ cent pieds de haut.

CXXVIII. Les mêmes prêtres m'apprirent que Chéphren régna cinquante-six ans: ainsi les Égyptiens furent accablés cent six ans de toutes sortes de maux, et pendant tout ce

[1] Ces ornemens ne doivent s'entendre que des pierres qui sont sur les côtés.

[1] 8,640,000 liv. de notre monnaie.

temps les temples restèrent fermés. Les Égyptiens ont tant d'aversion pour la mémoire de ces deux princes, qu'ils ne veulent pas même les nommer : ils appellent par cette raison ces pyramides du nom du berger Philitis, qui dans ce temps-là menait paître ses troupeaux vers l'endroit où elles sont.

CXXIX. Après Chéphren, me dirent-ils, Mycérinus[1], fils de Chéops, monta sur le trône ; mais comme il désapprouvait les actions de son père, il fit rouvrir les temples, et rendit au peuple, réduit aux dernières extrémités par une longue suite de vexations, la liberté de vaquer à ses affaires et d'offrir des sacrifices ; enfin il jugea les différends de ses sujets d'une manière plus équitable que tous les autres rois ; aussi les Égyptiens lui donnent-ils de grandes louanges, et le mettent-ils au-dessus de tous les rois qui jusqu'ici ont gouverné l'Égypte, non-seulement parce qu'il rendait la justice avec équité, mais encore parce que, si quelqu'un se plaignait du jugement qu'il avait prononcé, il le dédommageait et tâchait de l'apaiser.

Pendant que Mycérinus traitait ses peuples avec tant d'humanité, et qu'il ne s'occupait que de leur bonheur, il perdit sa fille unique, et ce fut le premier malheur qui lui arriva. Il fut excessivement affligé de sa perte, et comme il voulait lui donner une sépulture plus recherchée qu'à l'ordinaire, on l'enferma dans une génisse de bois qu'il avait fait dorer.

CXXX. Cette génisse ne fut point mise en terre. De mon temps, elle était encore exposée à la vue de tout le monde, au palais royal de Saïs, dans une salle richement ornée. Chaque jour on brûle devant elle toutes sortes de parfums, et, la nuit, il y a toujours une lampe allumée. Dans une autre salle, près de celle où est cette génisse, on voit plusieurs statues debout, qui représentent les concubines de Mycérinus ; du moins les prêtres de la ville de Saïs le disaient ainsi. Il est vrai qu'il y a environ vingt statues colossales de femmes nues, qui sont toutes de bois ; mais je ne puis assurer qui elles représentent : je n'en sais que ce qu'on m'en a dit.

CXXXI. Quant à cette génisse et à ces colosses, on conte que Mycérinus, étant devenu amoureux de sa fille, lui fit violence ; que cette jeune princesse s'étant étranglée de désespoir, son père fit mettre son corps dans cette génisse ; que sa mère fit couper les mains aux femmes de sa fille, qui l'avaient livrée à Mycérinus, et qu'aujourd'hui leurs statues, qui n'ont point de mains, sont un témoignage du supplice dont elles furent punies pendant leur vie. Mais je crois que tout ce que l'on raconte de cet amour et des mains des colosses n'est qu'une fable : en effet, j'ai remarqué, à la vue de ces colosses, que leurs mains étaient tombées de vétusté, et, de mon temps, on les voyait encore aux pieds des statues.

CXXXII. Cette génisse est couverte d'une housse cramoisie, excepté la tête et le cou qui sont dorés d'un or fort épais. Entre les cornes elle a un soleil d'or. Elle n'est pas debout, mais sur les genoux, et elle est de la stature des plus grandes génisses. On la transporte tous les ans hors de la salle. Cette cérémonie se fait dans le temps où les Égyptiens se frappent et se lamentent pour un certain dieu que je ne dois pas nommer ici : c'est alors qu'on expose cette génisse à la lumière ; car ils disent que la princesse, en mourant, pria Mycérinus, son père, de lui faire voir le soleil une fois par an.

CXXXIII. [1] Il arriva à Mycérinus un nouveau malheur après la mort de sa fille : il reçut de la ville de Buto un oracle qui lui annonçait qu'il n'avait plus que six ans à vivre, et qu'il mourrait la septième année. Il en conçut tant de chagrin qu'il envoya vers l'oracle, pour faire à la déesse de vifs reproches de ce que son père et son oncle avaient vécu si longtemps, quoiqu'ils eussent opprimé leurs sujets, et que, sans aucun égard pour les dieux, ils eussent fait fermer les temples, tandis qu'il avait si peu de temps à vivre, lui qui avait eu tant de piété et de respect pour les dieux. Il lui vint là-dessus une seconde réponse de l'oracle, qui lui apprit que c'était pour cette raison-là même qu'il devait mourir de si bonne heure ; qu'il n'avait point fait ce qu'il aurait dû ; qu'il fallait que l'Égypte fût accablée de maux pendant cent cinquante ans ; que les deux rois

[1] On l'appelait aussi Méchérinus. Diodor. Sicul. lib. I §. LXIV, t. 1, p. 74.

[1] Ce sont toujours les prêtres qui parlent.

ses prédécesseurs en avaient eu connaissance, et que lui il l'avait ignoré.

Mycérinus, voyant par cette réponse que son arrêt était irrévocable, fit faire un grand nombre de lampes. Dès que la nuit était venue, il les faisait allumer et passait le temps à boire et à se divertir, sans discontinuer ni jour ni nuit; il allait dans les marais, les bois et tous les lieux agréables, et qu'il croyait les plus propres à inspirer du plaisir; il avait dessein, en convertissant les nuits en jours, de doubler le nombre des années, de six ans en faire douze, et de convaincre par là l'oracle de mensonge.

CXXXIV. Il laissa aussi une pyramide; elle est carrée, et de pierre d'Éthiopie jusqu'à la moitié, mais beaucoup plus petite que celle de son père, ayant vingt pieds de moins, et chacun de ses côtés trois plèthres de large. Il y a des Grecs qui prétendent qu'elle est de la courtisane Rhodopis. Ils se trompent, et il me semble qu'ils ne connaissent pas même cette courtisane. S'ils l'eussent connue, ils ne lui eussent pas attribué la construction d'une pyramide qui, pour le dire en peu de mots, a coûté des sommes immenses: d'ailleurs Rhodopis n'a pas vécu sous Mycérinus, mais sous Amasis, c'est-à-dire un grand nombre d'années après la mort des rois qui ont fait construire ces pyramides.

Rhodopis était originaire de Thrace, esclave d'Iadmon, fils de Héphestopolis, de l'île de Samos, compagne d'esclavage d'Ésope le fabuliste; car Ésope fut aussi esclave d'Iadmon: on en a des preuves; et une des principales, c'est que les Delphiens ayant fait demander plusieurs fois par un héraut, suivant les ordres de l'oracle, si quelqu'un voulait venger la mort d'Ésope, il ne se présenta qu'un petit-fils d'Iadmon qui portait le même nom que son aïeul.

CXXXV. Rhodopis fut ensuite menée en Égypte par Xanthus, de Samos, pour y exercer le métier de courtisane. Charaxus de Mytilène, fils de Scamandronyme, et frère de Sappho, dont nous avons les poésies, donna un prix considérable pour sa rançon. Ayant ainsi recouvré la liberté, elle resta en Égypte, où sa beauté lui procura de grandes richesses pour une femme de son état, mais fort au-dessous de celles qui étaient nécessaires pour la construction d'une telle pyramide. On doit d'autant moins lui attribuer de si grands biens, qu'on peut en voir encore aujourd'hui la dixième partie; car, voulant laisser dans la Grèce un monument qui transmît son nom à la postérité, elle fit faire autant de broches de fer propres à rôtir un bœuf, que put y suffire la dixième partie de son bien; chose que personne n'avait encore imaginée, et dont on n'avait point encore fait d'offrande. Elle les envoya au temple de Delphes, où on les voit encore aujourd'hui entassées derrière l'autel que les habitants de Chios ont élevé vis-à-vis du temple même.

Les courtisanes sont en général d'une grande beauté à Naucratis. Celle dont nous parlons devint si célèbre, qu'il n'y avait personne en Grèce qui ne sût son nom. Une autre courtisane, nommée Archidice, acquit aussi après elle beaucoup de célébrité en Grèce; cependant elle fit moins de bruit. Charaxus étant retourné à Mytilène après avoir rendu la liberté à Rhodopis, Sappho le déchira dans ses vers. Mais en voilà assez sur ce qui regarde cette courtisane.

CXXXVI. Les prêtres me racontèrent qu'après Mycérinus, Asychis fut roi d'Égypte, et qu'il fit bâtir, en l'honneur de Vulcain, le vestibule qui est à l'est: c'est le plus grand et le plus magnifique. Tous les portiques du temple de ce dieu sont décorés de figures supérieurement sculptées, et de mille autres ornements dont on a coutume d'embellir les édifices; mais celui-ci les surpasse de beaucoup. Sous son règne, comme le commerce souffrait de la disette d'argent, il publia, me dirent-ils, une loi qui défendait d'emprunter, à moins qu'on ne donnât pour gage le corps de son père. On ajouta à cette loi que le créancier aurait aussi en sa puissance la sépulture du débiteur, et que, si celui-ci refusait de payer la dette pour laquelle il aurait hypothéqué un gage si précieux, il ne pourrait être mis après sa mort dans le sépulcre de ses pères ni dans quelque autre que ce fût, et qu'il ne pourrait, après le trépas d'aucun des siens, leur rendre cet honneur.

Ce prince, voulant surpasser tous les rois qui avaient régné en Égypte avant lui, laissa pour monument une pyramide de brique, avec cette inscription gravée sur une pierre: NE ME MÉPRISE PAS EN ME COMPARANT AUX PYRAMIDES

DE PIERRE. JE SUIS AUTANT AU-DESSUS D'ELLES, QUE JUPITER EST AU DESSUS DES AUTRES DIEUX; CAR J'AI ÉTÉ BATIE DE BRIQUES FAITES DU LIMON TIRÉ DU FOND DU LAC. Voilà ce qu'Asychis fit de plus mémorable.

CXXXVII. Ce prince eut pour successeur, continuaient les mêmes prêtres, un aveugle de la ville d'Anysis, appelé aussi Anysis. Sous son règne, Sabacos[1], roi d'Éthiopie, vint fondre en Égypte avec une nombreuse armée. Anysis s'étant sauvé dans les marais, Sabacos fut maître de l'Égypte pendant cinquante ans. Il ne fit mourir personne pendant ce temps-là, pour quelque faute que ce fût; mais, selon la qualité du crime, il condamnait le coupable à travailler aux levées et aux chaussées près de la ville où il était né. Par ce moyen, l'assiette des villes devint encore plus haute qu'elle ne l'était auparavant: elles avaient déjà été rehaussées, sous le règne de Sésostris, par ceux qui avaient creusé les canaux; mais elles le furent beaucoup plus sous la domination de l'Éthiopien. Bubastis est, de toutes les villes d'Égypte, celle dont on éleva le plus le terrain par les ordres de Sabacos.

CXXXVIII. Dans cette ville est un temple de Bubastis qui mérite qu'on en parle. On voit d'autres temples plus grands et plus magnifiques; mais il n'y en a point de plus agréables à la vue. Bubastis est la même que Diane parmi les Grecs. Son temple fait une presqu'île, où il n'y a de libre que l'endroit par où l'on entre. Deux canaux du Nil, qui ne se mêlent point ensemble, se rendent à l'entrée du temple, et de là se partagent et l'environnent, l'un par un côté, l'autre par l'autre. Ces canaux sont larges chacun de cent pieds, et ombragés d'arbres. Le vestibule a dix orgyies de haut; il est orné de très-belles figures de six coudées de haut. Ce temple est au centre de la ville. Ceux qui en font le tour le voient de tous côtés de haut en bas; car, étant resté dans la même assiette où on l'avait d'abord bâti, et la ville ayant été rehaussée par des terres rapportées, on le voit en entier de toutes parts. Ce lieu sacré est environné d'un mur sur lequel sont sculptées grand nombre de figures. Dans son enceinte est un bois planté autour du temple proprement dit: les arbres en sont très-hauts. La statue de la déesse est dans le temple. Le lieu sacré a, en tout sens, un stade de long sur autant de large. La rue qui répond à l'entrée du temple traverse la place publique, va à l'est, et mène au temple de Mercure; elle a environ trois stades de long sur quatre plèthres de large, et est pavée et bordée des deux côtés de très-grands arbres.

CXXXIX. Voici comment l'Égypte, ajoutaient les mêmes prêtres, fut délivrée de Sabacos. Une vision qu'il eut pendant son sommeil lui fit prendre la fuite. Il s'imagina voir un homme qui lui conseillait de rassembler tous les prêtres d'Égypte, et de les faire couper en deux par le milieu du corps. Ayant fait ses réflexions sur cette vision, il dit qu'il lui semblait que les dieux lui présentaient un prétexte pour violer le respect dû aux choses sacrées, afin de l'en punir ensuite par eux-mêmes ou par les hommes; qu'il ne ferait point ce que lui avait suggéré la vision; qu'il aimait mieux se retirer, d'autant plus qu'il avait déjà passé le temps qu'il devait régner en Égypte, selon les prédictions des oracles; car, tandis qu'il était encore en Éthiopie, ayant consulté les oracles du pays, il lui fut répondu qu'il fallait qu'il regnât cinquante ans en Égypte. Comme ce temps était expiré, et qu'outre cela, la vision qu'il avait eue le troublait, il prit le parti de se retirer volontairement.

CXL. Il n'eut pas plus tôt quitté l'Égypte, qu'Anysis sortit des marais et reprit les rênes du gouvernement. Il était resté cinquante ans dans une île qu'il avait exhaussée avec de la cendre et de la terre; car, lorsque les Égyptiens allaient lui porter des vivres, chacun selon sa cotisation, il les priait de lui apporter de la cendre en pur don, à l'insu de Sabacos. Avant Amyrtée, personne ne put trouver cette île. Pendant plus de cinq cents ans les rois ses prédécesseurs la cherchèrent inutilement. On l'appelle l'île d'Helbo; elle a dix stades en tout sens.

. . . .

CXLI[1]. Après Anysis, un prêtre de Vulcain nommé Séthos monta, à ce qu'on me dit,

[1] Ce ne peut être Sabacos: il s'est glissé une erreur dans le texte d'Hérodote par la faute des copistes.

[1] Le § CXLI ne suit pas immédiatement le § CXL: il y a une lacune considérable dans le texte.

sur le trône. Il n'eut aucun égard pour les gens de guerre, et les traita avec mépris comme s'il eût dû n'en avoir jamais besoin. Entre autres outrages, il leur ôta les douze aroures de terre que les rois ses prédécesseurs leur avaient données à chacun par distinction : mais dans la suite, lorsque Sanacharib, roi des Arabes et des Assyriens, vint attaquer l'Égypte avec une armée nombreuse, les gens de guerre ne voulurent point marcher au secours de la patrie. Le prêtre, se trouvant alors fort embarrassé, se retira dans le temple, et se mit à gémir devant la statue du dieu sur le sort fâcheux qu'il courait risque d'éprouver. Pendant qu'il déplorait ainsi ses malheurs, il s'endormit, et crut voir le dieu lui apparaître, l'encourager, et l'assurer que, s'il marchait à la rencontre des Arabes, il ne lui arriverait aucun mal, et que lui-même il lui enverrait du secours.

Plein de confiance en cette vision, Séthos prit avec lui tous les gens de bonne volonté, se mit à leur tête, et alla camper à Péluse, qui est la clef de l'Égypte. Cette armée n'était composée que de marchands, d'artisans et de gens de la lie du peuple : aucun homme de guerre ne l'accompagna. Ces troupes étant arrivées à Péluse, une multitude prodigieuse de rats de campagne se répandit dans le camp ennemi, et rongea les carquois, les arcs, et les courroies qui servaient à manier les boucliers ; de sorte que, le lendemain, les Arabes étant sans armes, la plupart périrent dans la fuite. On voit encore aujourd'hui dans le temple de Vulcain une statue de pierre qui représente ce roi, ayant un rat sur la main, avec cette inscription : QUI QUE TU SOIS, APPRENDS, EN ME VOYANT, A RESPECTER LES DIEUX.

CXLII. Jusqu'à cet endroit de mon histoire, les Égyptiens et leurs prêtres me firent voir que, depuis leur premier roi jusqu'au prêtre de Vulcain, qui régna le dernier, il y avait eu trois cent quarante et une générations, et, pendant cette longue suite de générations, autant de grands-prêtres et autant de rois. Or, trois cents générations font dix mille ans ; car trois générations valent cent ans ; et les quarante et une générations qui restent au-delà des trois cents font mille trois cent quarante [1] ans. Ils ajoutèrent que, durant ces onze mille trois cent quarante ans, aucun dieu ne s'était manifesté sous une forme humaine, et qu'on n'avait rien vu de pareil ni dans les temps antérieurs à cette époque, ni parmi les autres rois qui ont régné en Égypte dans les temps postérieurs ; ils m'assurèrent aussi que, dans cette longue suite d'années, le soleil s'était levé quatre fois hors de son lieu ordinaire, et entre autres, deux fois où il se couche maintenant, et qu'il s'était couché aussi deux fois à l'endroit où nous voyons qu'il se lève aujourd'hui ; que cela n'avait apporté aucun changement en Égypte ; que les productions de la terre et les inondations du Nil avaient été les mêmes, et qu'il n'y avait eu ni plus de maladies, ni une mortalité plus considérable.

CXLIII. L'historien Hécatée, se trouvant autrefois à Thèbes, parlait aux prêtres de Jupiter de sa généalogie, et faisait remonter sa famille à un dieu qu'il comptait pour le seizième de ses ancêtres. Ces prêtres en agirent avec lui comme ils firent depuis à mon égard, quoique je ne leur eusse rien dit de ma famille. Ils me conduisirent dans l'intérieur d'un grand bâtiment du temple, où ils me montrèrent autant de colosses de bois qu'il y avait eu de grands-prêtres ; car chaque grand-prêtre ne manque point pendant sa vie d'y placer sa statue. Ils les comptèrent devant moi, et me prouvèrent par la statue du dernier mort, et en les parcourant ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils me les eussent toutes montrées, que chacun était le fils de son prédécesseur. Hécatée parlait, dis-je, à ces prêtres de sa généalogie, et se faisait remonter à un dieu qu'il regardait comme le seizième de ses ancêtres. Ils lui opposèrent la généalogie de leurs pontifes, dont ils lui firent l'énumération, sans cependant admettre qu'un homme eût été engendré d'un dieu comme il l'avait avancé ; ils lui dirent que chaque colosse représentait un piromis engendré d'un piromis ; et, parcourant ainsi les trois cent quarante-cinq colosses, depuis le dernier jusqu'au premier, ils lui prouvèrent que tous ces piromis étaient nés l'un de l'autre, et qu'ils ne devaient point leur origine à un dieu ou à un héros. Piromis est un mot égyptien qui signifie *bon et vertueux*.

CXLIV. Ces prêtres me prouvèrent donc que

[1] Hérodote aurait dû dire, suivant sa manière de compter, 1366 ans ; mais ce peut être une faute des copistes.

tous ceux que représentaient ces statues, bien loin d'avoir été des dieux, avaient été des piromis; qu'il était vrai que, dans les temps antérieurs à ces hommes, les dieux avaient régné en Égypte, qu'ils avaient habité avec les hommes, et qu'il y en avait toujours eu un d'entre eux qui avait eu la souveraine puissance; qu'Orus, que les Grecs nomment Apollon, fut le dernier d'entre eux qui fut roi d'Égypte, et qu'il ne régna qu'après avoir ôté la couronne à Typhon. Cet Orus était fils d'Osiris, que nous appelons Bacchus.

CXLV. Parmi les Grecs[1], on regarde Hercules, Bacchus et Pan comme les plus nouveaux d'entre les dieux. Chez les Égyptiens, au contraire, Pan passe pour très-ancien; on le met même au rang des huit premiers dieux. Hercules a place parmi les dieux du second ordre, qu'on appelle les douze dieux, et Bacchus parmi ceux du troisième, qui ont été engendrés par les douze dieux.

J'ai fait voir ci-dessus combien les Égyptiens comptent eux-mêmes d'années depuis Hercule jusqu'au roi Amasis. On dit qu'il y en a encore un plus grand nombre depuis Pan, et que c'est depuis Bacchus qu'on en trouve le moins, quoique, depuis ce dernier jusqu'à ce prince, on compte quinze mille ans. Les Égyptiens assurent ces faits comme incontestables, parce qu'ils ont toujours eu soin de supputer ces années et d'en tenir un registre exact. De Bacchus, qu'on dit être né de Sémélé, fille de Cadmus, il y a jusqu'à moi environ mille soixante ans; depuis Hercules, fils d'Alcmène, près de neuf cents ans; et Pan, que les Grecs disent être fils de Pénélope et de Mercure, est postérieur à la guerre de Troie, et on ne compte de lui jusqu'à moi qu'environ huit cents ans.

CXLVI. De ces deux sentiments, chacun est libre d'adopter celui qui lui paraîtra le plus vraisemblable : je me contente d'exposer le mien. Si ces dieux avaient été connus en Grèce, et s'ils y avaient vieilli, tels qu'Hercules, fils d'Amphitryon, Bacchus, fils de Sémelé, et Pan, fils de Pénélope, on pourrait dire aussi, quoiqu'ils ne fussent que des hommes, qu'ils étaient en possession des noms des dieux nés dans les siècles précédents. Les Grecs assurent qu'aussitôt que Bacchus fut né, Jupiter le renferma dans sa cuisse et le porta à Nyse, ville d'Éthiopie, au-dessus de l'Égypte; à l'égard de Pan, ils ne sauraient dire en quel endroit il fut transporté après sa naissance. Il me paraît par conséquent évident que les Grecs ont appris plus tard les noms de ces dieux que ceux des autres, et qu'ils ne datent leur naissance que du temps où ils en ont ouï parler. C'est aussi le sentiment des Égyptiens.

CXLVII. Je vais raconter maintenant ce qui s'est passé en Égypte, de l'aveu unanime des Égyptiens et des autres peuples, et j'y joindrai des choses dont j'ai été témoin oculaire.

Après la mort de Séthos, qui était en même temps roi et prêtre de Vulcain, les Égyptiens recouvrèrent leur liberté; mais, comme ils ne pouvaient vivre un seul moment sans rois, ils en élurent douze, et divisèrent toute l'Égypte en autant de parties qu'ils leur assignèrent. Ces douze rois s'unirent entre eux par des mariages, et s'engagèrent à ne se point détruire, à ne point rechercher d'avantage au préjudice les uns des autres, et à entretenir toujours entre eux une étroite amitié. Le but de ce traité était de se fortifier et de se prémunir contre tout danger, parce que, dès le commencement de leur règne, un oracle leur avait prédit que celui d'entre eux qui ferait des libations dans le temple de Vulcain avec une coupe d'airain aurait l'empire de l'Égypte entière. Ils tenaient en effet leurs assemblées dans tous les temples.

CXLVIII. Ils voulurent aussi laisser, à frais communs, un monument à la postérité. Cette résolution prise, ils firent construire un labyrinthe un peu au-dessus du lac Mœris, et assez près de la ville des Crocodiles. J'ai vu ce bâtiment, et l'ai trouvé au-dessus de toute expression. Tous les ouvrages, tous les édifices des Grecs ne peuvent lui être comparés, ni du côté du travail ni du côté de la dépense; ils lui sont de beaucoup inférieurs. Les temples d'Éphèse et de Samos méritent sans doute d'être admirés; mais les pyramides sont au-dessus de tout ce qu'on peut en dire, et chacune en particulier peut entrer en parallèle avec plusieurs des plus grands édifices de la Grèce. Le labyrinthe l'emporte même sur les pyramides. Il est com-

[1] L'Hercules égyptien s'appelait *Chon* ou *Som*; Pan, Mendès.

posé de douze cours environnées de murs, dont les portes sont à l'opposite l'une de l'autre, six au nord et six au sud, toutes contiguës; une même enceinte de murailles qui règne en dehors les renferme; les appartements en sont doubles; il y en a quinze cents sous terre, quinze cents au-dessus, trois mille en tout. J'ai visité les appartements d'en haut; je les ai parcourus; ainsi j'en parle avec certitude et comme témoin oculaire. Quant aux appartements souterrains, je ne sais ce qu'on m'en a dit. Les Égyptiens gouverneurs du labyrinthe ne permirent point qu'on me les montrât, parce qu'ils servaient, me dirent-ils, de sépulture aux crocodiles sacrés, et aux rois qui ont fait bâtir entièrement cet édifice. Je ne parle donc des logements souterrains que sur le rapport d'autrui; quant à ceux d'en haut, je les ai vus et les regarde comme ce que les hommes ont jamais fait de plus grand. On ne peut en effet se lasser d'admirer la variété des passages tortueux qui mènent des cours à des corps de logis et des issues qui conduisent à d'autres cours. Chaque corps de logis a une multitude de chambres qui aboutissent à des pastades. Au sortir de ces pastades, on passe dans d'autres bâtiments, dont il faut traverser les chambres pour entrer dans d'autres cours. Le toit de tous ces corps de logis est de pierre, ainsi que les murs qui sont partout décorés de figures en bas-relief. Autour de chaque cour règne une colonnade de pierres blanches parfaitement jointes ensemble. A l'angle où finit le labyrinthe s'élève une pyramide de cinquante orgyies, sur laquelle on a sculpté en grand des figures d'animaux. On s'y rend par un souterrain.

CXLIX. Quelque magnifique que soit ce labyrinthe, le lac Mœris, près duquel il est situé, excite encore plus d'admiration. Il a de tour trois mille six cents stades, qui font soixante schènes, c'est-à-dire autant de circuit que la côte maritime de l'Égypte a d'étendue. Ce lac, dont la longueur va du nord au midi, a cinquante orgyies de profondeur à l'endroit où il est le plus profond. On l'a creusé de main d'homme, et lui-même il en fournit la preuve. On voit en effet, presque au milieu du lac, deux pyramides qui ont chacune cinquante orgyies de hauteur au-dessus de l'eau, et autant au-dessous. Sur l'une et sur l'autre est un colosse de pierre assis sur un trône. Ces pyramides ont par conséquent chacune cent orgyies: or, les cent orgyies font juste un stade de six plèthres; car l'orgyie a six pieds ou quatre coudées, le pied vaut quatre palmes et la coudée six.

Les eaux du lac Mœris ne viennent pas de source; le terrain qu'il occupe est extrêmement sec et aride: il les tire du Nil par un canal de communication. Pendant six mois elles coulent du Nil dans le lac, et pendant les six autres mois, du lac dans le fleuve. Pendant les six mois que l'eau se retire, la pêche du lac rend au trésor royal un talent d'argent chaque jour; mais, pendant les six autres mois que les eaux coulent du Nil dans le lac, elle ne produit que vingt mines.

CL. Ce lac forme un coude à l'occident, et se porte vers le milieu des terres, le long de la montagne, au-dessus de Memphis, et se décharge, au rapport des habitants du pays, dans la Syrte de Libye par un canal souterrain. Comme je ne voyais nulle part la terre qu'il a fallu tirer pour creuser ce lac, et que j'étais curieux de savoir où elle pouvait être, je m'en informai aux habitants du pays les plus voisins du lac. Ils me dirent où on l'avait portée, et j'eus d'autant moins de peine à les croire, que j'avais ouï dire qu'il s'était fait quelque chose de semblable à Ninive, ville des Assyriens. En effet des voleurs, cherchant à enlever les trésors immenses de Sardanapale, roi de Ninive, qui étaient gardés dans des lieux souterrains, commencèrent, dès la maison qu'ils habitaient, à creuser la terre. Ayant pris les dimensions et les mesures les plus justes, ils poussèrent la mine jusqu'au palais du roi. La nuit venue, ils portaient la terre qu'ils en avaient enlevée dans le Tigre, qui coule le long de Ninive: ils continuèrent ainsi leur entreprise jusqu'à ce qu'ils eussent atteint leur but. On fit, à ce que j'ai ouï dire, la même chose en Égypte, avec cette différence qu'on ne creusait pas le bassin du lac la nuit, mais en plein jour. A mesure qu'on le creusait, on en portait la terre dans le Nil, qui la dispersait. Ce fut ainsi, s'il faut en croire les habitants du pays, qu'on creusa ce lac.

CLI. Les douze rois se conduisaient avec

justice et équité. Au bout d'un certain temps, après avoir offert des sacrifices dans le temple de Vulcain, comme, le dernier jour de la fête, ils étaient sur le point de faire des libations, le grand-prêtre leur présenta des coupes d'or, dont ils avaient coutume de se servir en cette occasion ; mais il se trompa pour le nombre, et au lieu de douze coupes, il n'en apporta que onze pour les douze rois. Alors Psammitichus, qui se trouvait au dernier rang, voyant qu'il n'avait point de coupe comme les autres, prit son casque qui était d'airain, et s'en servit pour les libations. Tous les autres rois étaient aussi dans l'usage de porter un casque, et ils l'avaient alors en tête. Ce fut donc sans aucun mauvais dessein que Psammitichus se servit du sien : mais les autres rois ayant réfléchi sur son action, et sur l'oracle qui leur avait prédit que celui d'entre eux qui ferait des libations avec un vase d'airain deviendrait un jour seul roi de toute l'Égypte, examinèrent ce prince, et, ayant reconnu par ses réponses qu'il n'avait point agi de dessein prémédité, ils crurent qu'il serait injuste de le faire mourir ; mais ils le dépouillèrent de la plus grande partie de sa puissance, et le reléguèrent dans les marais, avec défense d'en sortir et d'entretenir aucune correspondance avec le reste de l'Égypte.

CLII. Ce prince s'était auparavant sauvé en Syrie, pour fuir la persécution de Sabacos, roi d'Éthiopie, qui avait fait mourir son père Nécos. Les habitants du nome Saïtes le rappelèrent lorsque Sabacos abandonna l'Égypte à l'occasion d'une vision qu'il avait eue. Depuis il fut élevé sur le trône ; mais les onze rois le reléguèrent dans les marais pour avoir fait des libations avec son casque. Ce fut son second exil. Sensible à cet outrage, et résolu de se venger des auteurs de son exil, il envoya à Buto consulter l'oracle de Latone, le plus véridique des oracles d'Égypte. Il lui fut répondu qu'il serait vengé par des hommes d'airain sortis de la mer. D'abord il ne put se persuader que des hommes d'airain vinssent à son secours ; mais, peu de temps après, des Ioniens et des Cariens qui s'étaient mis en mer pour pirater, s'étant vus obligés de relâcher en Égypte, descendirent à terre, revêtus d'armes d'airain. Un Égyptien courut en porter la nouvelle à Psammitichus dans les marais ; et comme jusque alors cet Égyptien n'avait jamais vu d'hommes armés de la sorte, il lui dit que des hommes d'airain sortis de la mer pillaient les campagnes. Le roi, comprenant par ce discours que l'oracle était accompli, fit alliance avec les Ioniens et les Cariens, et les engagea par de grandes promesses à prendre son parti. Avec ces troupes auxiliaires, et les Égyptiens qui lui étaient restés fidèles, il détrôna les onze rois.

CLIII. Psammitichus, devenu maître de toute l'Égypte, construisit à Memphis les portiques du temple de Vulcain, qui sont du côté du midi. Vis-à-vis de ces portiques il fit faire à Apis un bâtiment, où on le nourrit quand il s'est manifesté. C'est un péristyle orné de figures, et soutenu de colosses de douze coudées de haut qui tiennent lieu de colonnes. Le dieu Apis est celui que les Grecs appellent en leur langue Epaphus.

CLIV. Psammitichus reconnut les services des Ioniens et des Cariens par des terres et des habitations qu'il leur donna vis-à-vis les uns des autres, et qui n'étaient séparées que par le fleuve. On les nomma les Camps [1]. Il leur donna avec ces terres toutes les autres choses qu'il leur avait promises ; il leur confia même des enfants égyptiens, pour leur enseigner le grec ; et de ces enfants qui apprirent alors cette langue sont descendus les interprètes qu'on voit actuellement en Égypte.

Les Ioniens et les Cariens habitèrent longtemps les lieux où Psammitichus les avait placés. Ces lieux sont situés près de la mer, un peu au-dessous de Bubastis, vers l'embouchure pélusiaque du Nil : mais dans la suite le roi Amasis transféra ces étrangers à Memphis, afin de les employer à sa défense contre les Égyptiens. Depuis leur établissement en Égypte, les Grecs ont entretenu avec eux un commerce si étroit, qu'à commencer du règne de Psammitichus, nous savons avec certitude tout ce qui s'est passé dans ce pays. Ce sont en effet les premiers peuples étrangers que les Égyptiens aient reçus chez eux. On voyait encore de mon temps, sur le territoire d'où on les avait tirés, et leurs ports et les ruines de leurs maisons. Ce

[1] Στρατοπεδα *Castra*. Il y avait en Égypte plusieurs endroits de ce nom.

fut ainsi que Psammitichus se rendit maître de l'Égypte.

CLV. Quoique j'aie déjà beaucoup parlé de l'oracle de ce pays, je ne laisserai pas de le faire encore, parce qu'il le mérite. Il est consacré à Latone, dans une grande ville située vers l'embouchure sébennytique du Nil. On la rencontre en remontant de la mer par cette bouche du fleuve.

Cette ville s'appelle Buto. Je l'ai déjà nommée. On y voit plusieurs temples, celui d'Apollon et Diane, et celui de Latone, où se rendent les oracles. Ce dernier[1] est grand; ses portiques ont dix orgyies de haut. De tout ce que je vis dans l'enceinte consacrée à Latone, le temple[2] de la déesse me causa la plus grande surprise. Il est d'une seule pierre en hauteur et en longueur; les côtés en sont égaux. Chacune de ses dimensions est de quarante coudées. Une autre pierre, dont les rebords ont quatre coudées, lui sert de couverture.

CLVI. De tout ce qu'on peut voir aux environs de l'enceinte consacrée à Latone, rien de plus admirable, à mon avis, que ce temple. L'île Chemmis occupe le second rang; elle est dans un lac profond et spacieux, près du temple de Latone à Buto. Les Égyptiens assurent que cette île est flottante; pour moi, je ne l'ai vue ni flotter ni remuer, et je fus fort surpris d'entendre dire qu'il y eût réellement des îles flottantes. On voit dans celle-ci une grande chapelle d'Apollon, avec trois autels. La terre y produit sans culture quantité de palmiers, et d'autres arbres tant fruitiers que stériles. Voici, selon les Égyptiens, la raison pour laquelle elle flotte.

Latone, l'une des huit plus anciennes divinités, demeurait à Buto, où est maintenant son oracle. Isis lui ayant remis Apollon en dépôt, elle le cacha dans cette île, qu'on appelle aujourd'hui l'île flottante, et qui autrefois était fixe et immobile; elle le sauva dans le temps même qu'arrivait Typhon, qui cherchait partout le fils d'Osiris; car ils disent qu'Apollon et Diane sont nés de Bacchus et d'Isis, et que Latone fut leur nourrice et leur conservatrice. Apollon s'appelle Orus en égyptien; Cérès, Isis; et Diane, Bubastis.

[1] Il s'agit ici de toute l'enceinte sacrée.

[2] C'est le temple proprement dit.

Æschyle, fils d'Euphorion, s'est emparé de cette histoire, et c'est d'après elle qu'il rapporte dans ses vers que Diane était fille de Cérès. Cette opinion lui est particulière, et ne se remarque dans aucun poète précédent.

CLVII. Psammitichus régna en Égypte cinquante-quatre ans; il fit le siége d'Azotus, ville considérable de Syrie, et le continua vingt-neuf ans, jusqu'à ce qu'elle fût prise. De toutes les villes que nous connaissons, c'est la seule qui ait soutenu un si long siége.

CLVIII. Il eut un fils appelé Nécos, qui fut aussi roi d'Égypte. Il entreprit le premier de creuser le canal qui conduit à la mer Érythrée. Darius, roi de Perse, le fit continuer. Ce canal a de longueur quatre journées de navigation, et assez de largeur pour que deux trirèmes puissent y voguer de front. L'eau dont il est rempli vient du Nil, et y entre un peu au-dessus de Bubastis. Ce canal aboutit à la mer Érythrée, près de Patumos, ville d'Arabie.

On commença à le creuser dans cette partie de la plaine d'Egypte qui est du côté de l'Arabie. La montagne qui s'étend vers Memphis, et dans laquelle sont les carrières, est au-dessus de cette plaine et lui est contiguë. Ce canal commence donc au pied de la montagne; il va d'abord pendant un long espace d'occident en orient; il passe ensuite par les ouvertures de cette montagne, et se porte au midi dans le golfe d'Arabie.

Pour aller de la mer septentrionale[1] à la mer australe[2], qu'on appelle aussi mer Érythrée, on prend par le mont Casius qui sépare l'Égypte de la Syrie: c'est le plus court. De cette montagne au golfe Arabique, il n'y a que mille stades; mais le canal est d'autant plus long qu'il fait plus de détours. Sous le règne de Nécos, six vingt mille hommes périrent en le creusant. Ce prince fit discontinuer l'ouvrage sur la réponse d'un oracle, qui l'avertit qu'il travaillait pour le barbare. Les Égyptiens appellent barbares tous ceux qui ne parlent par leur langue.

CLIX. Nécos, ayant donc abandonné l'entreprise du canal, tourna toutes ses pensées du côté des expéditions militaires. Il fit faire des trirèmes sur la mer septentrionale[3], et dans

[1] Mer Méditerranée.

[2] Mer Rouge.

[3] Mer Méditerranée.

le golfe Arabique sur la mer Érythrée. On voit encore aujourd'hui les chantiers où on les construisit. Ces flottes lui servirent dans l'occasion. Nécos livra aussi sur terre une bataille contre les Syriens, près de Magdole; et, après avoir remporté la victoire, il prit Cadytis, ville considérable de Syrie. Il consacra à Apollon l'habit qu'il avait porté dans ces expéditions, et l'envoya aux Branchides, dans le pays des Milésiens. Il mourut ensuite, après avoir régné seize ans en tout, et laissa la couronne à Psammis son fils.

CLX. Sous le règne de ce prince, des ambassadeurs arrivèrent en Égypte de la part des Éléens. Ces peuples se vantaient d'avoir établi aux jeux olympiques les réglements les plus justes et les plus beaux, et s'imaginaient que les Égyptiens même, quoique les plus sages de tous les hommes, ne pourraient rien inventer de mieux. Étant donc arrivés à la cour et ayant expliqué le sujet de leur ambassade, le roi convoqua ceux d'entre les Égyptiens qui passaient pour les plus sages. Ceux-ci assemblés, les Éléens leur exposèrent tous les réglements qu'il leur avait paru convenable de faire, et leur dirent qu'ils étaient venus savoir si les Égyptiens pourraient en imaginer de plus justes. Les Égyptiens, ayant délibéré sur cet exposé, leur demandèrent si leurs concitoyens étaient admis à combattre à ces jeux: les Éléens ayant répondu que cela leur était permis ainsi qu'au reste des Grecs, les Égyptiens leur dirent que ce réglement violait entièrement les lois de l'équité, parce qu'il était impossible qu'ils ne favorisassent leur compatriote au préjudice de l'étranger; mais que, s'ils voulaient proposer des jeux où la justice fût observée, et que si c'était là le sujet de leur voyage en Égypte, on leur conseillait d'en établir où les étrangers eussent seuls le droit de combattre, et où il ne fût pas permis aux Éléens d'entrer en lice. Tel fut le conseil que les Égyptiens donnèrent aux ambassadeurs d'Élée.

CLXI. Psammis ne régna que six ans; il mourut aussitôt après son expédition d'Éthiopie. Son fils Apriès lui succéda. Ce prince fut, après Psammitichus son bisaïeul, le plus heureux des rois ses prédécesseurs. Il régna vingt-cinq ans, pendant lesquels il fit une expédition contre Sidon, et livra au roi de Tyr un combat naval; mais enfin la fortune devait cesser de le favoriser. Je rapporterai ici en peu de mots à quelle occasion ses malheurs commencèrent, me réservant à en parler plus amplement quand je traiterai des affaires de Libye.

Apriès ayant envoyé une armée contre les Cyrénéens, reçut un éhec considérable. Les Égyptiens lui imputèrent ce malheur et se révoltèrent contre lui, s'imaginant que de dessein prémédité il les avait envoyés à une perte certaine, afin de les faire périr sans ressource et de régner avec plus d'autorité sur le reste de ses sujets. Les troupes qui étaient revenues du combat et les amis de ceux qui y avaient perdu la vie, indignés contre le roi, se soulevèrent ouvertement.

CLXII. Sur cette nouvelle, Apriès envoya Amasis pour les apaiser. Ce seigneur les alla trouver; mais tandis qu'il les exhortait à rentrer dans le devoir, un Égyptien, qui était derrière lui, lui couvrit la tête d'un casque en lui disant que c'était pour le mettre en possession de la couronne. Amasis montra dans la suite que cela ne s'était pas fait contre son gré, car les rebelles ne l'eurent pas plus tôt proclamé roi qu'il se prépara à marcher contre Apriès. Sur cette nouvelle, ce prince dépêcha Patarbémis, l'un des hommes les plus distingués parmi ceux qui lui étaient restés fidèles, avec ordre de lui amener Amasis en vie. Patarbémis étant arrivé au camp des rebelles, appela Amasis: celui-ci, qui pour lors était à cheval, le traita d'une manière méprisante, et lui ordonna de rapporter à Apriès l'accueil qu'on lui avait fait; et comme Patarbémis ne laissait pas de le prier de se rendre auprès du roi qui le mandait, Amasis lui répondit qu'il s'y disposait depuis long-temps; qu'Apriès n'aurait pas sujet de se plaindre de lui, et qu'il irait le trouver incessamment en bonne compagnie. Patarbémis s'apercevant de ses desseins, et par sa réponse et par les préparatifs qu'il lui voyait faire, partit en diligence pour en donner au plus tôt avis au roi. Aussitôt qu'Apriès le vit revenir sans Amasis, il lui fit couper le nez et les oreilles dans le premier mouvement de sa colère, et sans se donner le temps de la réflexion. Un si honteux traitement, fait à un homme de cette distinction, irrita à un tel point ceux d'entre les Égyptiens qui tenaient encore pour lui, que sans

perdre de temps ils passèrent du côté d'Amasis et se donnèrent à lui.

CLXIII. Sur cette nouvelle, Apriès fit prendre les armes à ses troupes auxiliaires et marcha contre les Égyptiens. Il partit de Saïs, où il avait un grand et superbe palais, à la tête de trente mille hommes, tant Cariens qu'Ioniens, pour aller réduire les rebelles. Amasis marcha de son côté avec ses troupes contre les étrangers. Les deux armées se rencontrèrent à Momemphis, et se disposèrent à livrer bataille.

CLXIV. Les Egyptiens sont partagés en sept classes : les prêtres, les gens de guerre, les bouviers, les porchers, les marchands, les interprètes, les pilotes ou gens de mer ; ils tirent leurs noms de leurs professions : ceux qui suivent le métier des armes s'appellent Calasiries et Hermotybies. Voici les nomes ou [1] provinces qu'ils habitent ; toute l'Égypte est divisée en nomes.

CLXV. Les nomes des Hermotybies sont Busiris, Saïs, Chemmis, Paprémis, l'île Prosopitis, et la moitié de Natho. Ces nomes fournissent au plus cent soixante mille Hermotybies ; ils sont tous consacrés à la profession des armes, et pas un n'exerce d'art mécanique.

CLXVI. Les Calasiries occupent les nomes de Thèbes, de Bubastis, d'Aphthis, de Tanis, de Mendès, de Sébennys, d'Athribis, de Pharbæthis, de Thmuis, d'Onuphis, d'Anysis, de Myecphoris, île située vis-à-vis de Bubastis. Ces nomes fournissent, lorsqu'ils sont le plus peuplés, deux cent cinquante mille hommes. Il ne leur est pas permis non plus d'exercer d'autre métier que celui de la guerre ; le fils y succède à son père.

CLXVII. Je ne saurais affirmer si les Grecs tiennent cette coutume des Egyptiens parce que je la trouve établie parmi les Thraces, les Scythes, les Perses, les Lydiens, en un mot parce que, chez la plupart des barbares, ceux qui apprennent les arts mécaniques, et même leurs enfants, sont regardés comme les derniers des citoyens, au lieu qu'on estime comme les plus nobles ceux qui n'exercent aucun art mécanique, et principalement ceux qui se sont consacrés à la profession des armes. Tous les Grecs ont été élevés dans ces principes, et particulièrement les Lacédémoniens : j'en excepte toutefois les Corinthiens, qui font beaucoup de cas des artistes.

CLXVIII. Chez les Égyptiens, les gens de guerre jouissent seuls, à l'exception des prêtres, de certaines marques de distinction. On donnait à chacun douze aroures exemptes de toute charge et redevance. L'aroure est une pièce de terre qui contient cent coudées d'Égypte en tout sens, et la coudée d'Égypte est égale à celle de Samos. Cette portion de terre leur était à tous particulièrement affectée ; mais ils jouissaient tour à tour d'autres avantages. Tous les ans mille Calasiries et mille Hermotybies allaient servir de gardes au roi : pendant leur service, outre les douze aroures qu'ils avaient, on leur donnait par jour à chacun cinq mines [1] de pain, deux mines de bœuf et quatre arustères de vin.

CLXIX. Apriès, à la tête des troupes auxiliaires, et Amasis, avec tous les Égyptiens, s'étant rendus à Momemphis, en vinrent aux mains. Les étrangers combattirent courageusement ; mais comme ils étaient beaucoup inférieurs en nombre à leurs ennemis, ils furent défaits. On dit qu'Apriès s'était persuadé qu'un dieu même n'aurait pu le détrôner, tant il s'imaginait avoir affermi sa puissance. Il fut néanmoins vaincu, et, ayant été pris, on le conduisit à Saïs, dans le palais qui lui avait appartenu peu de temps auparavant, mais qui pour lors appartenait à Amasis. Il y vécut quelque temps, et Amasis en prit beaucoup de soin ; mais enfin les Égyptiens ayant reproché à celui-ci qu'il agissait contre toute justice en laissant vivre leur plus grand ennemi et le sien, il leur abandonna ce prince infortuné. Ils ne l'eurent pas plus tôt en leur pouvoir, qu'ils l'étranglèrent. On le mit ensuite dans le tombeau de ses ancêtres, dont la sépulture est dans l'en-

[1] J'ai ajouté ce mot, afin d'expliquer ce que c'était qu'un nome. Il est bien étonnant que M. Goguet ait avancé dans son excellent ouvrage sur l'origine des lois, des arts et des sciences, t. II, p. 14, note, que le terme de nome, consacré à désigner les différents cantons de l'Égypte, fut inventé par les Grecs, lorsqu'ils se furent rendus maîtres de ce pays sous Alexandre.

[1] 4 liv. 4 onces 4 gros, 44 grains de pain ; une livre 11 onces 5 gros 32 grains de bœuf.

ceinte consacrée à Minerve, près du temple, à gauche en entrant. Les Saïtes ont enterré dans cette enceinte tous les rois originaires du nome de Saïs. En effet, on y a placé le monument d'Amasis; mais il est plus éloigné du temple que celui d'Apriès et que ceux de ses pères. Dans la cour du lieu sacré est une salle de pierre ornée de colonnes en forme de palmiers, avec d'autres ornements : dans cette salle est une niche avec une porte à deux battants ; c'est là qu'on a placé son cercueil.

CLXX. On montre aussi à Saïs le sépulcre de celui que je ne me crois pas permis de nommer en cette occasion ; il est dans l'enceinte sacrée, derrière le temple de Minerve, attenant le mur de ce temple, dont il occupe toute la longueur. Il y a dans la pièce de terre de grands obélisques de pierre, et près de ces obélisques, on voit un lac dont les bords sont revêtus de pierre. Ce lac est rond, et, à ce qu'il m'a paru, il n'est pas moins grand que celui de Délos, qu'on appelle Trochoïde.

CLXXI. La nuit, on représente sur ce lac les accidents arrivés à celui que je n'ai pas cru devoir nommer. Les Égyptiens les appellent des mystères. Quoique j'en aie une très-grande connaissance, je me garderai bien de les révéler ; j'en agirai de même à l'égard des initiations de Cérès, que les Grecs appellent Thesmophories, et je n'en parlerai qu'autant que la religion peut le permettre. Les filles de Danaüs apportèrent ces mystères d'Égypte et les enseignèrent aux femmes des Pélasges ; mais dans la suite, les Doriens ayant chassé les anciens habitants du Péloponnèse, ce culte se perdit, excepté chez les Arcadiens, qui, étant restés dans le Péloponnèse et n'ayant pu en être chassés, furent les seuls qui le conservèrent.

CLXXII. Apriès étant péri de la sorte, Amasis, de la ville de Siuph (1), dans le nome Saïte, monta sur le trône. Au commencement de son règne les peuples en faisaient peu de cas, et n'avaient que du mépris pour lui à cause de son peu de naissance; mais il sut dans la suite se les rendre favorables par son adresse et son habileté.

Parmi une infinité de choses précieuses qui lui appartenaient, on voyait un bassin d'or où il avait coutume de se laver les pieds, lui et tous les grands qui mangeaient à sa table. Il le mit en pièces, et en fit faire la statue d'un dieu, qu'il plaça dans l'endroit le plus apparent de la ville. Les Égyptiens ne manquèrent pas de s'y assembler et de rendre un culte à ce simulacre. Amasis, informé de ce qui se passait, les convoqua et leur déclara que cette statue, pour laquelle ils avaient tant de vénération, venait du bassin d'or qui avait servi auparavant aux usages les plus vils. « Il en est ainsi de moi, ajouta-t-il : j'étais plébéien ; mais actuellement je suis votre roi ; je vous exhorte donc à me rendre l'honneur et le respect qui me sont dus. » Il gagna tellement par ce moyen l'affection de ses peuples, qu'ils trouvèrent très-juste de se soumettre à son gouvernement.

CLXXIII. Voici comment il réglait les affaires : depuis le point du jour jusqu'à l'heure où la place est pleine, il s'appliquait à juger les causes qui se présentaient. Le reste du temps, il le passait à table, où il raillait ses convives et ne songeait qu'à se divertir et qu'à faire des plaisanteries ingénieuses et indécentes. Ses amis, affligés d'une telle conduite, lui firent des représentations. « Seigneur, lui dirent-ils, vous ne savez pas soutenir l'honneur de votre rang, et vous vous avilissez. Assis avec dignité sur votre trône, vous devriez vous occuper toute la journée des soins de l'état : les Égyptiens reconnaîtraient à vos actions qu'ils sont gouvernés par un grand homme, et votre réputation en serait meilleure; mais votre conduite ne répond pas à celle d'un roi.—Ne savez-vous pas, leur répondit Amasis, qu'on ne bande un arc que lorsqu'on en a besoin, et qu'après qu'on s'en est servi on le détend? Si on le tenait toujours bandé il se romprait, et l'on ne pourrait plus s'en servir au besoin. Il en est de même de l'homme : s'il était toujours appliqué à des choses sérieuses, sans prendre aucun relâche et sans rien donner à ses plaisirs, il deviendrait insensiblement, et sans s'en apercevoir, fou ou stupide. Pour moi, qui en sais les conséquences, je partage mon temps entre les affaires et les plaisirs. »

CLXXIV. On dit qu'Amasis, n'étant encore que simple particulier, fuyait toutes les occu-

(1) Platon dit qu'il était de Saïs, in Tim, p. 21, E.

pations sérieuses, et n'aimait qu'à boire et à plaisanter. Si l'argent lui manquait, et qu'il ne pût satisfaire son goût pour la table et les plaisirs, il avait coutume de voler de côté et d'autre. Ceux qui le soupçonnaient d'avoir pris leur argent le menaient, lorsqu'il venait à le nier, à l'oracle du lieu, qui souvent le convainquait, et souvent aussi le renvoyait absous. Lorsqu'il fut sur le trône, il méprisa les dieux qui l'avaient déclaré innocent, ne prit aucun soin de leurs temples, ne songea ni à les réparer ni à les orner, et ne voulut pas même y aller offrir des sacrifices, les jugeant indignes de tout culte, parce qu'ils n'avaient que de faux oracles : il avait au contraire la plus grande vénération pour ceux qui l'avaient convaincu de vol, les regardant comme étant véritablement dieux, et ne rendant que des oracles vrais.

CLXXV. Il fit bâtir à Saïs, en l'honneur de Minerve, le portique de son temple; édifice digne d'admiration, et qui surpasse de beaucoup tous les autres ouvrages de ce genre, tant par sa hauteur et son étendue, que par la qualité et la grandeur des pierres qu'on y employa. Il y fit placer des statues colossales et des andro-sphinx d'une hauteur prodigieuse. On apporta aussi par son ordre des pierres d'une grosseur démesurée, pour réparer le temple. On en tira une partie des carrières qui sont près de Memphis, mais on fit venir les plus grandes de la ville d'Éléphantine, qui est éloignée de Saïs de vingt journées de navigation.

Mais ce que j'admire encore davantage, c'est un édifice d'une seule pierre qu'il fit apporter d'Éléphantine. Deux mille hommes, tous bateliers, furent occupés pendant trois ans à ce transport. Il a en dehors vingt-une coudées de long, quatorze de large et huit de haut. Telles sont les dimensions extérieures de cet ouvrage monolithe. Sa longueur en dedans est de dix-huit coudées, plus vingt doigts ; sa largeur, de douze coudées, sa hauteur de cinq. Cet édifice est placé à l'entrée du lieu sacré. On ne l'y fit point entrer, disent les Égyptiens, parce que pendant qu'on le tirait l'architecte, fatigué et ennuyé d'un travail qui lui avait coûté tant de temps, poussa un profond soupir : Amasis, regardant cela comme un présage fâcheux, ne voulut pas qu'on le fît avancer plus loin. Quelques-uns disent aussi qu'un de ceux qui aidaient à le remuer avec des leviers fut écrasé dessous, et que ce fut pour cela qu'on ne l'introduisit pas dans le lieu sacré.

CLXXVI. Amasis fit aussi présent à tous les autres temples célèbres d'ouvrages admirables par leur grandeur : entre autres il fit placer à Memphis, devant le temple de Vulcain, le colosse de soixante et quinze pieds de long qui est couché sur le dos. On voit sur le même fondement deux statues colossales debout, de pierre d'Éthiopie, l'une d'un côté du temple, l'autre de l'autre; chacune a vingt pieds de haut. Il y a à Saïs un autre colosse de pierre de la même grandeur que celui de Memphis et dans la même attitude. Ce fut aussi ce même prince qui fit bâtir à Memphis ce vaste et magnifique temple d'Isis qu'on y admire.

CLXXVII. On dit que l'Égypte ne fut jamais plus heureuse ni plus florissante que sous le règne d'Amasis, soit par la fécondité que le fleuve lui procura, soit par l'abondance des biens que la terre fournit à ses habitants, et qu'il y avait alors en ce pays vingt mille villes toutes bien peuplées.

Ce fut aussi Amasis qui fit cette loi, par laquelle il était ordonné à chaque Égyptien de déclarer tous les ans au nomarque [1] quels étaient les fonds dont il tirait sa subsistance. Celui qui ne satisfaisait pas à la loi, ou qui ne pouvait prouver qu'il vivait par des moyens honnêtes, était puni de mort. Solon l'Athénien emprunta cette loi de l'Égypte et l'établit à Athènes, où elle est toujours en vigueur, parce qu'elle est sage et qu'on n'y peut rien trouver à reprendre.

CLXXVIII. Amasis témoigna beaucoup d'amitié aux Grecs, et en obligea plusieurs. Il permit entr'autres aux Grecs qui allaient en Égypte de s'établir à Neucratis. Quant à ceux qui ne voulaient pas y fixer leur demeure, et qui n'y voyageaient que pour des affaires de commerce, il leur donna des places pour élever aux dieux des temples et des autels. Le plus grand temple que ces Grecs aient en Égypte, et en même temps le plus célèbre et le plus commode, s'ap-

[1] Les provinces d'Égypte s'appelaient nomes, et le gouverneur, ou principal magistrat de chacune de ces provinces, nomarque.

pelle Hellénion [1]. Les villes qui le firent bâtir à frais communs furent, du côté des Ioniens, Chios, Téos, Phocée, Clazomènes; du côté des Doriens, Rhodes, Cnide, Halicarnasse, Phasélis; et de celui des Éoliens, la seule ville de Mytilène. L'Hellénion appartient à toutes ces villes : elles ont droit d'y établir des juges. Toutes les autres villes qui prétendent y avoir part s'attribuent un droit qu'elles n'ont pas. Les Éginètes ont cependant bâti, pour eux en particulier, un temple à Jupiter les Samiens à Junon, et les Milésiens à Apollon.

CLXXIX. Naucratis était autrefois la seule ville de commerce qu'il y eût en Égypte. Si un marchand abordait une autre bouche du Nil que la Canopique, il fallait qu'il jurât qu'il n'y était point entré de son plein gré, et qu'après avoir fait ce serment, il allât se rendre avec le même vaisseau à l'embouchure Canopique; ou du moins si les vents contraires s'y opposaient, il était obligé de transporter ses marchandises dans des baris, autour du Delta, jusqu'à ce qu'il arrivât à Naucratis. Telles étaient les prérogatives dont jouissait cette ville.

CLXXX. Le feu prit fortuitement à l'ancien temple de Delphes, et il fut brûlé. Les Amphictyons ayant fait marché à trois cents talents pour bâtir le temple actuel, les Delphiens, taxés [2] à la quatrième partie de cette somme, firent une quête de ville en ville, et en rapportèrent de grands présents. Ceux qu'ils reçurent en Égypte ne furent pas les moins considérables. Amasis leur donna mille talents d'alun, et les Grecs établis en Égypte leur en donnèrent vingt mines.

CLXXXI. Ce prince contracta amitié avec les Cyrénéens, et fit avec eux une alliance offensive et défensive; il résolut encore de prendre une femme de leur ville, soit qu'il eût du goût pour les Grecs, soit qu'il voulût donner aux Cyrénéens ce témoignage de son affection. Il épousa Ladicé, que les uns disent fille de Battus fils d'Arcésilas, les autres de Critobule, homme distingué parmi ses concitoyens. Amasis n'était point homme pour elle, quoiqu'il le fût pour les autres femmes. Cet état ayant duré un temps assez considérable, « Ladicé, lui dit-il, vous avez employé des charmes contre moi, mais sachez que rien ne peut vous soustraire à la mort la plus cruelle qu'on puisse faire souffrir à une femme. » Quelque chose que pût dire cette princesse, Amasis ne s'apaisa point. Elle eut recours à Vénus, et fit vœu dans son temple de lui envoyer une statue à Cyrène, si la nuit suivante Amasis pouvait être content. C'était en effet le remède au malheur dont elle était menacée. Aussitôt qu'elle eut fait ce vœu Amasis fut heureux avec elle, et son bonheur ne fut jamais interrompu, aussi l'aima-t-il tendrement. Ladicé accomplit son vœu; elle fit faire une statue, et l'envoya à Cyrène, où elle subsiste encore à présent; elle regarde le dehors de la ville. Cambyses s'étant rendu maître de l'Égypte, et ayant appris de cette princesse elle-même qui elle était, il la renvoya à Cyrène sans lui faire aucun mal.

CLXXXII. Amasis fit aussi en Grèce plusieurs offrandes : il envoya à Cyrène une statue dorée de Minerve, avec son portrait; à Minerve de la ville de Linde, deux statues de pierre, et un corselet de lin qui mérite d'être vu; au temple de Junon, à Samos, deux statues de bois qui le représentaient. On les a placées dans le grand temple derrière les portes, où on les voit encore maintenant. Il fit ces présents à Samos par amitié pour Polycrates, fils d'Ajax. Ce ne fut pas le même motif qui l'engagea à envoyer des présents à Linde, mais parce qu'on dit que les filles de Danaüs étant arrivées dans cette ville en fuyant les fils d'Égyptus, elles firent bâtir le temple de Minerve qu'on y voit aujourd'hui. Telles sont les offrandes d'Amasis. Il est le premier qui se soit rendu maître de l'île de Cypre, et qui l'ait forcée à lui payer tribut.

[1] C'est-à-dire temple grec.

[2] Les 300 talents font la somme de 1,620,000 liv. de notre monnaie, somme prodigieuse en ce temps-là.

LIVRE TROISIEME.

THALIE.

I. Ce fut donc contre ce prince [1] que marcha Cambyses, fils de Cyrus, avec une armée composée des peuples soumis à son obéissance, entre autres des Ioniens et des Éoliens. Voici quel fut le sujet de cette guerre : Cambyses avait fait demander par un ambassadeur la fille d'Amasis. Il suivait en cela le conseil d'un Égyptien, qui l'en pressait pour se venger de son prince, qui l'avait arraché d'entre les bras de sa femme et de ses enfants pour l'envoyer en Perse, lorsque Cyrus avait fait prier Amasis de lui envoyer le meilleur médecin qu'il y eût dans ses états pour les maladies des yeux. Ce médecin, qui avait le cœur ulcéré, ne cessait de solliciter Cambyses de demander la fille d'Amasis, afin de mortifier celui-ci s'il l'accordait, ou de le rendre odieux au roi de Perse s'il la refusait. Amasis, qui haïssait autant les Perses qu'il en redoutait la puissance, ne pouvait se résoudre ni à l'accorder ni à la refuser, sachant bien que Cambyses n'avait pas dessein de l'épouser, mais d'en faire sa concubine. Après de sérieuses réflexions, voici comment il se conduisit.

Il avait à sa cour une fille d'Apriès son prédécesseur. C'était une princesse d'une taille avantageuse et d'une grande beauté, et la seule qui fût restée de cette maison : elle se nommait Nitétis. Amasis l'ayant fait revêtir d'une étoffe d'or, l'envoya en Perse comme si elle eût été sa fille. Quelque temps après Cambyses l'ayant saluée du nom de son père : « Vous ignorez, » seigneur, lui dit-elle, qu'Amasis vous trompe: » il m'a envoyée vers vous avec ces riches habits comme si j'étais sa fille, quoique je » n'aie pas d'autre père qu'Apriès. Ce prince » était son maître : Amasis s'est révolté contre » lui avec les Égyptiens, et en a été le meurtrier. » A ce discours Cambyses entra dans une furieuse colère, et résolut pour venger ce meurtre de porter la guerre en Égypte.

II. Tel en fut le sujet, selon les Perses. Les Égyptiens revendiquent Cambyses ; ils prétendent qu'il était fils de cette fille d'Apriès, et que ce ne fut point lui, mais Cyrus qui envoya demander la fille d'Amasis. Cela est d'autant moins juste, qu'étant de tous les peuples les mieux instruits des lois et des usages des Perses, ils savent premièrement qu'en Perse la loi ne permet pas à un fils naturel de succéder à la couronne, lorsqu'il y en a un légitime ; secondement que Cambyses était fils de Cassandane, fille de Pharnaspes, de la race des Achéménides, et non de la princesse égyptienne. Mais ils intervertissent l'histoire en prétextant cette alliance avec la maison de Cyrus.

III. On raconte aussi l'histoire suivante; mais je n'y trouve aucune vraisemblance. Une femme de qualité, Perse de naissance, s'étant rendue chez les femmes de Cyrus, fut frappée de la beauté et de la taille avantageuse des enfants de Cassandane, qu'elle voyait auprès de cette princesse; elle en témoigna de l'admiration, et lui donna de grandes louanges. « Eh bien, répondit Cassandane, quoique mère de princes si bien faits, Cyrus n'a pour moi que du mépris, et tous les honneurs sont pour l'esclave égyptienne. » Sa colère contre Nitétis lui dictait ce langage. Sur quoi Cambyses, l'aîné de ses enfants, prenant la parole : « Ma mère, lui dit-il, lorsque je serai en âge d'homme, je détruirai l'Égypte de fond en comble. » On ajoute que ces paroles du jeune prince, qui avait alors environ dix ans, étonnèrent ces femmes, et que Cambyses, s'en étant ressouvenu, porta la guerre en Égypte dès qu'il eut atteint l'âge viril et qu'il fut parvenu à la couronne.

IV. Il survint aussi un autre événement que voici, et qui contribua à faire entreprendre cette expédition. Un officier des troupes auxi-

[1] Amasis.

liaires d'Amasis nommé Phanès, originaire de la ville d'Halicarnasse, homme excellent pour le conseil et brave guerrier, mécontent de ce prince, se sauva d'Égypte par mer pour avoir un entretien avec Cambyses. Comme il occupait un rang distingué parmi les troupes auxiliaires, et qu'il avait une très-grande connaissance des affaires d'Égypte, Amasis fit tous ses efforts pour le remettre en son pouvoir. L'ayant fait poursuivre par une trirème montée par le plus fidèle de ses eunuques, celui-ci l'atteignit en Lycie et le fit prisonnier; cependant il ne le ramena pas en Égypte. Phanès enivra ses gardes, et s'étant tiré de ses mains par son adresse, il se rendit à la cour de Perse. Cambyses se disposait alors à marcher en Égypte; mais la difficulté de faire traverser à son armée des déserts où l'on ne trouve point d'eau le retenait, lorsque Phanès arriva. Celui-ci apprit au roi l'état des affaires d'Amasis et ce qui avait rapport au passage des déserts, et lui conseilla d'envoyer prier le roi des Arabes de lui permettre de passer sur ses terres, et de lui donner les moyens de l'exécuter avec sûreté.

V. C'est en effet le seul endroit par où il soit possible de pénétrer en Égypte, car la Syrie de la Palestine s'étend depuis la Phénicie jusqu'aux confins de la ville de Cadytis, et de cette ville, qui, à mon avis, n'est guère moins grande que Sardes, toutes les places maritimes jusqu'à Jénysus appartiennent aux Arabes. Le pays, depuis Jénysus jusqu'au lac Serbonis, près duquel est le mont Casius qui s'étend jusqu'à la mer, appartient de nouveau aux Syriens de la Palestine. L'Égypte commence au lac Serbonis, dans lequel on dit que Typhon se cacha. Or tout cet espace entre la ville de Jénysus, le mont Casius et le lac Serbonis, forme un vaste désert d'environ trois jours de marche, d'une très-grande sécheresse et aridité.

VI. Voici la manière dont on remédie à cet inconvénient, manière qui n'est point connue de la plupart de ceux qui vont en Égypte, par mer. On porte deux fois par an en Égypte de tous les différents pays de la Grèce, et outre cela de la Phénicie, une grande quantité de jarres de terre pleines de vin, et cependant on n'y voit pas, pour ainsi dire, une seule de ces jarres. Que deviennent-elles donc? pourrait-on demander : je vais le dire. Dans chaque ville le magistrat [1] est obligé de faire ramasser toutes les jarres qui s'y trouvent et de les faire porter à Memphis; de Memphis on les envoie pleines d'eau dans les lieux arides de la Syrie. Ainsi toutes les jarres que l'on porte en Égypte et que l'on y met en réserve sont reportées en Syrie et rejointes aux anciennes.

VII. Ce sont les Perses qui ont facilité ce passage, en y faisant porter de l'eau de la manière que nous venons de le dire, dès qu'ils se furent rendus maîtres de l'Égypte. Mais, comme dans le temps de cette expédition il n'y avait point en cet endroit de provision d'eau, Cambyses, suivant les conseils de Phanès d'Halicarnasse, fit prier par ses ambassadeurs le roi des Arabes de lui procurer un passage sûr, et il l'obtint après qu'on se fut juré une foi réciproque.

VIII. Il n'y a point de peuples plus religieux observateurs des serments que les Arabes. Voici les cérémonies qu'ils observent à cet égard. Lorsqu'ils veulent engager leur foi, il faut qu'il y ait un tiers, un médiateur. Ce médiateur, debout entre les deux contractants, tient une pierre aiguë et tranchante, avec laquelle il leur fait à tous deux une incision à la paume de la main, près des grands doigts. Il prend ensuite un petit morceau de l'habit de chacun, le trempe dans leur sang, et en frotte sept pierres qui sont au milieu d'eux, en invoquant Bacchus et Uranie. Cette cérémonie achevée, celui qui a engagé sa foi donne à l'étranger, ou au citoyen si c'est avec un citoyen qu'il traite, ses amis pour garants; et ceux-ci pensent eux-mêmes qu'il est de l'équité de respecter la foi des serments.

Ils croient qu'il n'y a point d'autres dieux que Bacchus et Uranie. Ils se rasent la tête comme ils disent que Bacchus se la rasait, c'est-à-dire en rond et autour des tempes. Ils appellent Bacchus *Urotal*, et Uranie *Alilat*.

IX. Lorsque le roi d'Arabie eut conclu le traité avec les ambassadeurs de Cambyses, il fit remplir d'eau des peaux de chameaux, et en fit charger tous les chameaux qu'il y avait dans ses états. Cela fait, on les mena dans les lieux arides, où il alla attendre l'armée de Cambyses.

[1] Le démarque.

Ce récit me paraît le plus vraisemblable; mais je ne dois pas passer sous silence l'autre manière de raconter le même fait, quoique moins croyable.

Il y a en Arabie un grand fleuve qu'on nomme Corys; il se jette dans la mer Erythrée [1]. Depuis ce fleuve, le roi d'Arabie fit faire, à ce que l'on dit, un canal avec des peaux de bœufs et autres animaux, crues et cousues ensemble; ce canal, qui s'étendait depuis ce fleuve jusque dans les lieux arides, portait de l'eau dans de grandes citernes qu'on y avait creusées, pour fournir de l'eau à l'armée. Or il y a douze journées de chemin depuis ce fleuve jusqu'à ce désert. On ajoute qu'on y conduisit de l'eau en trois endroits, par trois [2] canaux différents.

X. Psamménite, fils d'Amasis, campa vers la bouche pélusienne du Nil, où il attendit l'ennemi. Il venait de succéder à son père Amasis, qui ne vivait plus lorsque Cambyses entra en Égypte. Il était mort après un règne de quarante-quatre ans, pendant lesquels il n'éprouva rien de fâcheux. Après sa mort on l'embauma, et on le mit dans le monument qu'il s'était fait faire lui-même dans l'enceinte sacrée de Minerve.

Il y eut en Égypte, sous le règne de Psamménite, un prodige. Il plut à Thèbes en Égypte, ce qui n'était point arrivé jusqu'alors, et ce qu'on n'a point vu depuis le règne de ce prince jusqu'à mon temps, comme le disent les Thébains eux-mêmes. Car il ne pleut jamais dans la haute Égypte, et il y plut alors.

XI. Lorsque les Perses eurent traversé les lieux arides, et qu'ils eurent assis leur camp près de celui des Egyptiens, comme pour leur livrer bataille, les Grecs et les Cariens à la solde de Psamménite, indignés de ce que Phanès avait amené contre l'Egypte une armée d'étrangers, se vengèrent de ce perfide sur ses enfants qu'il avait laissés en ce pays lorsqu'il partit pour la Perse. Ils les menèrent au camp, et ayant placé à la vue de leur père un cratère entre les deux armées, on les conduisit l'un après l'autre en cet endroit, et on les égorgea sur le cratère. Lorsqu'on les eut tous tués, on mêla avec ce sang, dans le même cratère, du vin et de l'eau, et tous les auxiliaires en ayant bu, on en vint aux mains. Le combat fut rude et sanglant; il y périt beaucoup de monde de part et d'autre; mais enfin les Égyptiens tournèrent le dos.

XII. J'ai vu sur le champ de bataille une chose fort surprenante, que les habitants de ce canton m'ont fait remarquer. Les ossements de ceux qui périrent à cette journée sont encore dispersés, mais séparément; de sorte que vous voyez d'un côté ceux des Perses et de l'autre ceux des Égyptiens, aux mêmes endroits où ils étaient dès les commencements. Les têtes des Perses sont si tendres, qu'on peut les percer en les frappant seulement avec un caillou; celles des Égyptiens sont au contraire si dures, qu'à peine peut-on les briser à coups de pierres. Ils m'en dirent la raison et n'eurent pas de peine à me persuader. Les Égyptiens, me dirent-ils, commencent dès leur bas âge à se raser la tête; leur crâne se durcit par ce moyen au soleil, et ils ne deviennent point chauves. On voit en effet beaucoup moins d'hommes chauves en Égypte que dans tous les autres pays. Les Perses, au contraire, ont le crâne faible, parce que dès leur plus tendre jeunesse ils vivent à l'ombre, et qu'ils ont toujours la tête couverte d'une tiare. J'ai remarqué à Paprémis quelque chose de semblable à l'égard des ossements de ceux qui furent défaits avec Achéménès, fils de Darius, par Inaros, roi de Libye.

XIII. La bataille perdue, les Égyptiens tournèrent le dos, et s'enfuirent en désordre à Memphis. S'étant enfermés dans cette place, Cambyses leur envoya un héraut, perse de nation, pour les engager à traiter avec lui. Ce héraut remonta le fleuve sur un vaisseau mytilénien. Dès que les Égyptiens le virent entrer dans Memphis, ils sortirent en foule de la citadelle, brisèrent le vaisseau, mirent en pièces ceux qui le montaient, et en transportèrent les membres dans la citadelle. Les Perses ayant fait le siége de cette ville, les Egyptiens furent enfin obligés de se rendre.

Les Libyens, voisins de l'Égypte, craignant d'éprouver le même sort que les Égyptiens, se soumirent sans combat. Ils s'imposèrent un tribut et envoyèrent des présents. Les Cyré-

[1] Mer Rouge.

[2] Cela doit s'entendre de ces canaux faits de peaux de bœufs, comme on vient de le dire.

néens et les Barcéens imitèrent les Libyens par le même motif de crainte. Cambyses reçut favorablement les présents de ceux-ci ; mais il se plaignit de ceux des Cyrénéens, sans doute parce qu'ils n'étaient point assez considérables. Ils ne se montaient en effet qu'à cinq cents mines [1] d'argent, qu'il distribua lui-même à ses troupes.

XIV. Le dixième jour après la prise de la citadelle de Memphis, Psamménite, roi d'Égypte, qui n'avait régné que six mois, fut conduit par ordre de Cambyses devant la ville, avec quelques autres Égyptiens. On les y traita avec la dernière ignominie afin de les éprouver. Cambyses fit habiller la fille de ce prince en esclave, et l'envoya, une cruche à la main, chercher de l'eau ; elle était accompagnée de plusieurs autres filles qu'il avait choisies parmi celles de la première qualité, et qui étaient habillées de la même façon que la fille du roi.

Ces jeunes filles, passant auprès de leurs pères, fondirent en larmes et jetèrent des cris lamentables. Ces seigneurs, voyant leurs enfants dans un état si humiliant, ne leur répondirent que par leurs larmes, leurs cris et leurs gémissements; mais Psamménite, quoiqu'il les vît et qu'il les reconnût, se contenta de baisser les yeux.

Ces jeunes filles sorties, Cambyses fit passer devant lui son fils, accompagné de deux mille Egyptiens de même âge que lui, la corde au cou et un frein à la bouche. On les menait à la mort pour venger les Mytiléniens qui avaient été tués à Memphis et dont on avait brisé le vaisseau ; car les juges royaux avaient ordonné que pour chaque homme massacré en cette occasion, on ferait mourir dix Égyptiens des premières familles. Psamménite les vit défiler, et reconnut son fils qu'on menait à la mort ; mais tandis que les Egyptiens qui étaient autour de lui pleuraient et se lamentaient, il garda la même contenance qu'à la vue de sa fille. Lorsque ces jeunes gens furent passés, il aperçut un vieillard qui mangeait ordinairement à sa table. Cet homme, dépouillé de tous ses biens, et ne subsistant que des aumônes qu'on lui faisait, allait de rang en rang par toute l'armée, implorant la compassion d'un chacun, et celle de Psamménite et des seigneurs égyptiens qui étaient dans le faubourg. Ce prince, à cette vue, ne put retenir ses larmes, et se frappa la tête en l'appelant par son nom. Des gardes, placés auprès de lui avec ordre de l'observer, rapportaient à Cambyses tout ce qu'il faisait à chaque objet qui passait devant lui. Étonné de sa conduite, ce prince lui en fit demander les motifs. « Cambyses votre maître, lui dit l'envoyé, vous demande pourquoi vous avez paru » insensible en voyant votre fille traitée en esclave et votre fils marchant au supplice, et » que vous prenez tant d'intérêt au sort de ce » mendiant qui ne vous est, à ce qu'il a » appris, ni parent ni allié. » — « Fils de Cyrus, répondit Psamménite, les malheurs de » ma maison sont trop grands pour qu'on puisse » les pleurer ; mais le triste sort d'un ami, qui » au commencement de sa vieillesse est tombé » dans l'indigence après avoir possédé de » grands biens, m'a paru mériter des larmes. »

Cambyses trouva cette réponse sensée. Les Égyptiens disent qu'elle fit verser des pleurs, non-seulement à Crésus qui avait suivi ce prince en Égypte, mais encore à tous les Perses qui étaient présents ; que Cambyses fut lui-même si touché de compassion, qu'il commanda sur-le-champ de délivrer le fils de Psamménite, de le tirer du nombre de ceux qui étaient condamnés à mort, et de lui amener Psamménite même du faubourg où il était.

XV. Ceux qui étaient allés chercher le jeune prince le trouvèrent sans vie : on l'avait exécuté le premier. De là ils allèrent prendre Psamménite et le menèrent à Cambyses, auprès duquel il passa le reste de ses jours sans en éprouver aucun mauvais traitement. On lui aurait même rendu le gouvernement d'Égypte, si on ne l'eût pas soupçonné de chercher par ses intrigues à troubler l'État ; car les Perses sont dans l'usage d'honorer les fils des rois, et même de leur rendre le trône que leurs pères ont perdu par leur révolte. Je pourrais rapporter plusieurs exemples en preuve de cette coutume ; je me contenterai de ceux de Thannyras fils d'Inaros roi de Libye, à qui ils rendirent le royaume que son père avait possédé ; et de Pausiris, fils d'Amyrtée, qui rentra aussi en possession des états de son père, quoique jamais aucuns princes n'eussent fait plus de mal

[1] 45,000 liv. de notre monnaie.

aux Perses qu'Inaros et Amyrtée. Mais Psamménite, ayant conspiré contre l'État, en reçut le salaire ; car ayant sollicité les Égyptiens à la révolte, il fut découvert, et ayant été convaincu par Cambyses, ce prince le condamna à boire du sang de taureau, dont il mourut sur-le-champ. Telle fut sa fin malheureuse.

XVI. Cambyses partit de Memphis pour se rendre à Saïs, à dessein d'exercer sur le corps d'Amasis la vengeance qu'il méditait. Aussitôt qu'il fut dans le palais de ce prince, il commanda de tirer son corps du tombeau : cela fait, il ordonna de le battre de verges, de lui arracher le poil et les cheveux, de le piquer à coups d'aiguillons, et de lui faire mille outrages. Mais comme les exécuteurs étaient las de maltraiter un corps qui résistait à tous leurs efforts, et dont ils ne pouvaient rien détacher parce qu'il avait été embaumé, Cambyses le fit brûler sans aucun respect pour la religion. En effet, les Perses croient que le feu est un dieu, et il n'est permis, ni par leurs lois ni par celles des Égyptiens, de brûler les morts. Cela est défendu chez les Perses, parce qu'un dieu ne doit pas, selon eux, se nourrir du cadavre d'un homme ; cette défense subsiste aussi chez les Égyptiens, parce qu'ils sont persuadés que le feu est un animal féroce qui dévore tout ce qu'il peut saisir, et qui, après s'en être rassasié, meurt lui-même avec ce qu'il a consumé. Or leurs lois ne permettent pas d'abandonner aux bêtes les corps morts ; et c'est par cette raison qu'ils les embaument, de crainte qu'en les mettant en terre ils ne soient mangés des vers. Ainsi Cambyses fit, en cette occasion, une chose également condamnée pas les lois de l'un et l'autre peuple.

Au reste, s'il faut en croire les Égyptiens, ce ne fut pas le corps d'Amasis qu'on traita d'une manière si indigne, mais celui de quelque autre Égyptien de même taille que lui, à qui les Perses firent ces outrages, pensant que ce fût celui de ce prince. Car on dit qu'Amasis, ayant appris d'un oracle ce qui devait lui arriver après sa mort, crut s'en garantir en faisant placer dans l'intérieur de son monument, et près des portes, le corps de celui que Cambyses fit maltraiter, et en ordonnant à son fils de mettre le sien au fond du même tombeau. Mais je ne puis absolument me persuader qu'Amasis ait jamais donné de pareils ordres, tant au sujet de sa sépulture qu'à l'égard de cet homme, et j'attribue cette histoire à la vanité des Égyptiens, qui ont voulu embellir ces choses.

XVII. Cambyses résolut ensuite de faire la guerre à trois nations différentes, aux Carthaginois, aux Ammoniens, et aux Éthiopiens [1] Macrobiens, qui habitent en Libye vers la mer australe. Après avoir délibéré sur ces expéditions, il fut d'avis d'envoyer son armée navale contre les Carthaginois, un détachement de ses troupes de terre contre les Ammoniens, et d'envoyer d'abord des espions chez les Éthiopiens [2], qui, sous prétexte de porter des présents au roi, s'assureraient de l'existence de la Table du soleil, et examineraient outre cela ce qui restait à voir dans le pays.

XVIII. Voici en quoi consiste la Table du soleil. Il y a devant la ville une prairie remplie de viandes bouillies de toutes sortes d'animaux à quatre pieds, que les magistrats ont soin d'y faire porter la nuit. Lorsque le jour paraît, chacun est le maître d'y venir prendre son repas. Les habitants disent que la terre produit d'elle-même toutes ces viandes. Voilà ce qu'on appelle *la Table du soleil.*

XIX. Cambyses n'eut pas plus tôt résolu d'envoyer des espions dans ce pays, qu'il manda de la ville d'Éléphantine des Ichthyophages qui savaient la langue éthiopienne. Pendant qu'on était allé les chercher, il ordonna à son armée navale d'aller à Carthage ; mais les Phéniciens refusèrent d'obéir, parce qu'ils étaient liés avec les Carthaginois par les plus grands serments, et qu'en combattant contre leurs propres enfants, ils auraient cru violer les droits du sang et de la religion. Sur le refus des Phéniciens, le reste de la flotte ne s'étant point trouvé assez fort pour cette expédition, les Carthaginois évitèrent le joug que leur préparaient les Perses. Cambyses ne crut pas qu'il fût juste de forcer les Phéniciens, parce qu'ils s'étaient donnés volontairement à lui, et parce qu'ils avaient le plus d'influence dans l'armée navale. Les habitants de l'île de Cypre s'étaient aussi donnés aux Perses, et les avaient accompagnés en Égypte.

[1] Qui vivent long-temps.

[2] Les Éthiopiens Macrobiens.

XX. Lorsque les Ichthyophages furent arrivés d'Éléphantine, Cambyses leur donna ses ordres sur ce qu'ils devaient dire, et les envoya en Éthiopie avec des présents pour le roi. Ils consistaient en un habit de pourpre, un collier d'or, des bracelets, un vase d'albâtre plein de parfums, et une barrique de vin de palmier.

On dit que les Éthiopiens, à qui Cambysès envoya cette ambassade, sont les plus grands et les mieux faits de tous les hommes ; qu'ils ont des lois et des coutumes différentes de celles de toutes les autres nations, et qu'entre autres ils ne jugent digne de porter la couronne que celui d'entre eux qui est le plus grand, et dont la force est proportionnée à la taille.

XXI. Les Ichthyophages étant arrivés chez ces peuples, offrirent leurs présents au roi, et lui parlèrent ainsi : « Cambyses, roi des Perses, » qui désire votre amitié et votre alliance, nous » a envoyés pour en conférer avec vous. Il vous » offre ces présents, dont l'usage le flatte le » plus. »

Le roi, qui n'ignorait pas que ces Ichthyophages étaient des espions, leur répondit en ces termes : « Ce n'est pas le vif désir de faire » amitié avec moi qui a porté le roi des Perses » à vous envoyer ici avec ces présents, et vous » ne me dites pas la vérité : vous venez exami- » ner les forces de mes états, et votre maître » n'est pas un homme juste. S'il l'était, il n'en- » vierait pas un pays qui ne lui appartient pas, » et il ne chercherait point à réduire en escla- » vage un peuple dont il n'a reçu aucune in- » jure. Portez-lui donc cet arc de ma part, et » dites-lui : «Le roi d'Éthiopie conseille à celui » de Perse de venir lui faire la guerre avec des » forces plus nombreuses, lorsque les Perses » pourront bander un arc de cette grandeur » aussi facilement que lui. » Mais en attendant, » qu'il rende grâces aux dieux de n'avoir pas » inspiré aux Éthiopiens le désir de faire des » conquêtes. »

XXII. Ayant ainsi parlé, il débanda son arc et le donna aux envoyés. Il prit ensuite l'habit de pourpre, et leur demanda ce que c'était que la pourpre et comment elle se faisait. Quand les Ichthyophages lui eurent appris le véritable procédé de cette teinture « : Ces hommes, dit-il, sont trompeurs, leurs vêtements le sont aussi. » Il les interrogea ensuite sur le collier et les bracelets d'or. Les Ichthyophages lui ayant répondu que c'étaient des ornements, il se mit à rire, et les prenant pour des chaînes, il leur dit que les Éthiopiens en avaient chez eux de plus fortes. Il leur parla en troisième lieu des parfums qu'ils avaient apportés, et lorsqu'ils lui en eurent expliqué la composition et l'usage, il leur répondit comme il l'avait fait au sujet de l'habit de pourpre. Mais lorsqu'il en fut venu au vin, et qu'il eut appris la manière de le faire, il fut très-content de cette boisson. Il leur demanda ensuite de quels aliments se nourrissait le roi, et quelle était la plus longue durée de la vie chez les Perses. Les envoyés lui répondirent qu'il vivait de pain, et lui expliquèrent la nature du froment. Ils ajoutèrent ensuite que le plus long terme de la vie des Perses était de quatre-vingts ans. Là-dessus l'Éthiopien leur dit qu'il n'était point étonné que des hommes qui ne se nourrissaient que de fumier ne vécussent que peu d'années ; qu'il était persuadé qu'ils ne vivraient pas même si long-temps, s'ils ne réparaient leurs forces par cette boisson (il voulait parler du vin), et qu'en cela ils avaient un avantage sur les Éthiopiens.

XXIII. Les Ichthyophages interrogèrent à leur tour le roi sur la longueur de la vie de Éthiopiens et sur leur manière de vivre. Il leur répondit que la plupart allaient jusqu'à cent vingt ans, et quelques uns même au-delà ; qu'ils vivaient de viandes bouillies, et que le lait était leur boisson. Les espions paraissant étonnés de la longue vie des Éthiopiens, il les conduisit à une fontaine où ceux qui s'y baignent en sortent parfumés comme d'une odeur de violette, et plus luisants que s'ils s'étaient frottés d'huile. Les espions racontèrent à leur retour que l'eau de cette fontaine était si légère, que rien ne pouvait y surnager, pas même le bois, ni les choses encore moins pesantes que le bois, mais que tout ce qu'on y jetait allait au fond. Si cette eau est véritablement telle qu'on le dit, l'usage perpétuel qu'ils en font est peut-être la cause d'une si longue vie. De la fontaine le roi les conduisit à la prison. Tous les prisonniers y étaient attachés avec des chaînes d'or [1] ; car chez ces Éthio-

[1] Des entraves.

piens, le cuivre est de tous les métaux le plus rare et le plus précieux. Après qu'ils eurent visité la prison, on leur fit voir aussi ce qu'on appelle la Table du soleil.

XXIV. Enfin, on leur montra les cercueils des Éthiopiens, qui sont faits, à ce qu'on dit, de verre, et dont voici le procédé. On dessèche d'abord le corps à la façon des Égyptiens, ou de quelque autre manière; on l'enduit ensuite entièrement de plâtre, qu'on peint de sorte qu'il ressemble autant qu'il est possible à la personne même. Après cela, on le renferme dans une colonne creuse et transparente de verre fossile aisé à mettre en œuvre, et qui se tire en abondance des mines du pays. On aperçoit le mort à travers cette colonne au milieu de laquelle il est placé. Il n'exhale aucune mauvaise odeur et n'a rien de désagréable. Les plus proches parents du mort gardent cette colonne un an entier dans leur maison. Pendant ce temps-là, ils lui offrent des victimes et les premices de toutes choses. Ils la portent ensuite dehors, et la placent quelque part autour de la ville.

XXV. Les espions s'en retournèrent après avoir tout examiné. Sur leur rapport Cambyses, transporté de colère, marcha aussitôt contre les Éthiopiens, sans ordonner qu'on préparât des vivres pour l'armée, et sans réfléchir qu'il allait faire une expédition aux extrémités de la terre. Tel qu'un furieux et un insensé, à peine eut-il entendu le rapport des Ichthyophages, qu'il se mit en marche, menant avec lui toute son armée de terre, et ne laissant en Égypte que les Grecs qui l'avaient accompagné. Lorsqu'il fut arrivé à Thèbes, il choisit environ cinquante mille hommes, à qui il ordonna de réduire en esclavage les Ammoniens et de mettre ensuite le feu au temple où Jupiter rendait ses oracles. Pour lui, il continua sa route vers l'Éthiopie avec le reste de l'armée.

Ses troupes n'avaient pas encore fait la cinquième partie du chemin, que les vivres manquèrent tout à coup. On mangea les bêtes de somme, et bientôt après elles manquèrent aussi. Si Cambyses, instruit de cette disette, eût alors changé de résolution, et qu'après la faute qu'il avait faite dans le commencement, il fût revenu sur ses pas avec son armée, il aurait agi en homme sage; mais sans s'inquiéter de la moindre chose, il continua à marcher en avant. Les soldats se nourrirent d'herbages tant que la campagne put leur en fournir, mais lorsqu'ils furent arrivés dans les pays sablonneux, la faim en porta quelques-uns à une action horrible: ils se mettaient dix à dix, tiraient au sort, et mangeaient celui qu'il désignait. Cambyses en ayant eu connaissance, et craignant qu'ils ne se dévorassent les uns les autres, abandonna l'expédition contre les Éthiopiens, rebroussa chemin, et arriva à Thèbes après avoir perdu une partie de son armée. De Thèbes il vint à Memphis, où il congédia les Grecs et leur permit de se mettre en mer. Tel fut le succès de son expédition contre les Éthiopiens.

XXVI. Les troupes qu'on avait envoyées contre les Ammoniens partirent de Thèbes avec des guides, et il est certain qu'elles allèrent jusqu'à Oasis. Cette ville est habitée par des Samiens, qu'on dit être de la tribu Æschrioniène. Elle est à sept journées de Thèbes, et l'on ne peut y aller que par un chemin sablonneux. Ce pays s'appelle en grec, les Iles des Bienheureux.

On dit que l'armée des Perses alla jusque-là; mais personne ne sait ce qu'elle devint ensuite, si ce n'est les Ammoniens et ceux qu'ils en ont instruits. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'alla pas jusqu'au pays des Ammoniens et qu'elle ne revint point en Égypte. Les Ammoniens racontent que cette armée étant partie d'Oasis, et ayant fait par le milieu des sables à peu près la moitié du chemin qui est entre eux et cette ville, il s'éleva, pendant qu'elle prenait son repas, un vent de sud impétueux qui l'ensevelit sous des montagnes de sable et la fit entièrement disparaître. Ainsi périt cette armée, au rapport des Ammoniens.

XXVII. Cambyses étant de retour à Memphis, le dieu Apis, que les Grecs appellent Epaphus, se manifesta aux Égyptiens. Dès qu'il se fut montré, ils se revêtirent de leurs plus riches habits et firent de grandes réjouissances. Cambyses, témoin de ces fêtes, s'imaginant qu'ils se réjouissaient du mauvais succès de ses armes, fit venir devant lui les magistrats de Memphis. Quand ils furent en sa présence, il leur demanda pourquoi n'ayant pas témoigné

de joie la première fois qu'ils l'avaient vu dans leur ville, ils en faisaient tant paraître depuis son retour, et après qu'il avait perdu une partie de son armée. Ils lui dirent que leur dieu, qui était ordinairement très-long-temps sans se manifester, s'était montré depuis peu, et que lorsque cela arrivait, tous les Égyptiens en témoignaient leur joie par des fêtes publiques.

Cambyses les ayant entendu parler de la sorte, leur dit qu'ils déguisaient la vérité, et les condamna à mort comme s'ils eussent cherché à lui en imposer.

XXVIII. Il manda ensuite les prêtres, et ayant aussi reçu d'eux la même réponse, il leur dit que si quelque dieu se montrait familièrement aux Égyptiens, il n'échapperait pas à sa connaissance. Là-dessus il leur ordonna de lui amener Apis. Ils allèrent sur-le-champ le chercher.

Cet Apis, appelé aussi Epaphus, est un jeune bœuf dont la mère ne peut en porter d'autre. Les Égyptiens disent qu'un éclair descend du ciel sur elle, et que de cet éclair elle conçoit le dieu Apis. Ce jeune bœuf, qu'on nomme Apis, se connaît à de certaines marques : on poil est noir; il porte sur le front une marque blanche et triangulaire, sur le dos la figure d'un aigle, sous la langue celle d'un escarbot, et les poils de sa queue sont doubles.

XXIX. Dès que les prêtres eurent amené Apis, Cambyses, tel qu'un furieux, tira son poignard pour lui en donner un coup dans le ventre; mais il ne le frappa qu'à la cuisse. S'adressant ensuite aux prêtres d'un ton railleur : « Scélérats, leur dit-il, les dieux sont-ils donc » de chair et de sang? Sentent-ils les atteintes » du fer? Ce dieu sans doute est bien digne » des Egyptiens, mais vous ne vous serez pas » impunément moqués de moi. » Là-dessus il les fit battre de verges par ceux qui ont coutume d'exécuter ces sortes de jugements, et il ordonna qu'on fît main basse sur tous les Égyptiens que l'on trouverait célébrant la fête d'Apis. Les réjouissances cessèrent aussitôt et les prêtres furent punis. A l'égard d'Apis, il languit quelque temps dans le temple de la blessure qu'il avait reçue à la cuisse, et mourut ensuite. Les prêtres lui donnèrent la sépulture à l'insu de Cambyses.

XXX. Ce prince, à ce que disent les Égyptiens, ne tarda point, en punition de ce crime, à devenir furieux, lui qui avant cette époque n'avait pas même de bon sens. Le premier crime qu'il commit fut le meurtre de Smerdis, son frère de père et de mère. Il l'avait renvoyé en Perse, jaloux de ce qu'il avait bandé, à deux doigts près, l'arc que les Ichthyophages avaient apporté de la part du roi d'Éthiopie, ce qu'aucun autre Perse n'avait pu faire. Après le départ de ce prince, Cambyses vit en songe un courrier qui venait de la part des Perses lui annoncer que Smerdis, assis sur son trône, touchait le ciel de sa tête. Cette vision lui ayant fait craindre que son frère ne le tuât pour s'emparer de la couronne, il envoya après lui Prexaspes, celui de tous les Perses en qui il avait le plus de confiance, avec ordre de le faire périr. Prexaspes, étant arrivé à Suses, exécuta l'ordre dont il était chargé. Les uns disent qu'il attira ce prince à la chasse; d'autres prétendent qu'il le mena sur les bords de la mer Erythrée[1], et qu'il l'y précipita. Tel fut, dit-on, le premier crime de Cambyses.

XXXI. Le second fut le meurtre de sa sœur de père et de mère. Cette princesse, qui l'avait suivi en Égypte, était en même temps sa femme. Voici comme elle le devint; car avant lui, les Perses n'étaient pas dans l'usage d'épouser leurs sœurs.

Cambyses se prit d'amour pour une de ses sœurs : voulant ensuite l'épouser, comme cela était sans exemple, il convoqua les juges royaux, et leur demanda s'il n'y avait pas quelque loi qui permît au frère de se marier avec sa sœur s'il en avait envie. Ces juges royaux sont des hommes choisis entre tous les Perses. Ils exercent leurs fonctions jusqu'à la mort, à moins qu'ils ne soient convaincus de quelque injustice. Ils sont les interprètes des lois et les juges des procès; toutes les affaires ressortissent à leur tribunal. Cambyses les ayant donc interrogés, ils lui firent une réponse qui, sans blesser la justice, ne les exposait à aucun danger : ils lui dirent qu'ils ne trouvaient point de loi qui autorisât un frère à épouser sa sœur, mais qu'il y en avait une qui permettait au roi des Perses de faire tout ce qu'il voulait. En répondant ainsi ils ne violèrent pas la loi, quoiqu'ils redoutassent Cambyses, et pour ne pas s'exposer

[1] C'est ici le golfe Persique.

à périr en la défendant, ils trouvèrent une autre loi qui favorisait le désir qu'avait ce prince d'épouser ses sœurs. Sur cette réponse, Cambyses épousa la personne qu'il aimait; et peu de temps après il prit encore pour femme une autre de ses sœurs; c'était la plus jeune. Ce fut celle qui le suivit en Égypte et qu'il tua.

XXXII. On raconte sa mort de deux manières, ainsi que celle de Smerdis. Les Grecs prétendent que cette princesse assistait au combat d'un lionceau que Cambyses avait lâché contre un jeune chien. Celui-ci ayant du dessous, un autre jeune chien son frère rompit sa laisse pour venir à son secours. Les deux chiens réunis eurent l'avantage sur le lionceau. Ce combat plaisait beaucoup à Cambyses; il arrachait au contraire des larmes à sa sœur qui était assise auprès de lui. Le roi, s'en étant aperçu, lui en demanda la raison. « Je n'ai pu, lui dit-elle, retenir mes larmes en voyant le jeune chien accourir au secours de son frère, parce que cela me rappelle le triste sort de Smerdis, dont je sais que personne ne vengera la mort. « S'il faut en croire les Grecs, Cambyses la tua pour cette réponse. Mais les Égyptiens disent que cette princesse, étant à table avec Cambyse, elle prit une laitue, et qu'en ayant arraché toutes les feuilles, elle demanda au roi son mari si cette laitue lui paraissait plus belle en pomme, ou les feuilles arrachées: « En pomme, répondit le roi.—Seigneur, reprit-elle, en diminuant la maison de Cyrus, vous avez fait la même chose que je viens de faire à cette laitue. » Là-dessus Cambyses irrité se jeta sur elle, et la maltraita tellement à coups de pieds, qu'elle accoucha avant terme et mourut incontinent.

XXXIII. Tels furent les excès auxquels Cambyses se porta contre ceux de sa maison, soit que sa frénésie fût une punition de l'outrage commis envers Apis, soit qu'elle lui vînt d'ailleurs, comme une infinité d'autres maux qui affligent ordinairement l'espèce humaine. Car on dit que de naissance il était sujet à l'épilepsie que quelques-uns appellent mal sacré. Il n'est donc pas étonnant qu'étant attaqué d'une si grande maladie, il n'eût pas l'esprit sain.

XXXIV. Il ne témoigna pas moins de fureur contre le reste des Perses; car on dit que s'adressant à Prexaspes, qu'il estimait beaucoup, et qui lui présentait les requêtes et les placets, et dont le fils avait une charge d'échanson, l'une des plus importantes de la cour: « Que pensent de moi les Perses? qu'en disent-ils? lui demanda-t-il un jour. — Seigneur, ils vous comblent de louanges; mais ils croient que vous avez un peu trop de penchant pour le vin. — Eh bien! reprit ce prince transporté de colère, les Perses disent donc que jaime trop le vin, qu'il me fait perdre la raison, et qu'il me rend furieux? les louanges qu'ils me donnaient auparavant n'étaient donc point sincères?

Cambyses avait un jour demandé à Crésus et aux grands de Perse qui composaient son conseil ce qu'on pensait de lui, et si l'on croyait qu'il fût homme à égaler son père; les Perses avaient répondu qu'il lui était supérieur, parce qu'il était maître de tous les pays que celui-ci avait eus, et qu'il y avait ajouté la conquête de l'Égypte et l'empire de la mer; mais Crésus, qui était présent, ne fut pas de leur avis: « Il ne me paraît pas, lui dit-il, que vous ressembliez à votre père, car vous n'avez point encore d'enfant tel qu'il en avait un lorsqu'il mourut. Cambyses, flatté de cette réponse, approuva le sentiment de Crésus.

XXXV. Ce prince s'étant donc rappelé les discours des Perses: « Apprends maintenant, » dit-il en colère à Prexaspes, apprends si les » Perses disent vrai, et s'ils n'ont pas eux-mê» mes perdu l'esprit quand ils parlent ainsi de » moi. Si je frappe au milieu du cœur ton fils, » que tu vois debout dans ce vestibule, il sera » constant que les Perses se trompent; mais si » je manque mon coup, il sera évident qu'ils » disent vrai et que j'ai perdu le sens. »

Ayant ainsi parlé, il bande son arc et frappe le fils de Prexaspes. Le jeune homme tombe: Cambyses le fait ouvrir pour voir où avait porté le coup, et la flèche se trouva au milieu du cœur. Alors ce prince plein de joie, s'adressant au père du jeune homme: « Tu vois » clairement, lui dit-il en riant, que je ne suis » point un insensé, mais que ce sont les Perses » qui ont perdu l'esprit. Dis-moi présentement » si tu as vu quelqu'un frapper le but avec » tant de justesse. » Prexaspes voyant qu'il parlait à un furieux et craignant pour lui, répondit: « Seigneur, je ne crois pas que le dieu » lui-même puisse tirer si juste ». C'est ainsi

qu'il en agit avec Prexaspes. Mais une autre fois, il fit sans aucun motif enterrer vifs jusqu'à la tête douze Perses de la plus grande distinction.

XXXVI. Crésus, témoin de ces extravagances, crut devoir lui donner un conseil salutaire : « Grand Roi, lui dit-il, ne vous abandonnez » point à votre colère et à l'impétuosité de » votre jeunesse ; rendez-vous maître de vous- » même, et contenez-vous dans les bornes de » la modération. Il importe à un grand prince » de prévoir les choses, et il est d'un homme » sage de se laisser guider par la prudence. « Vous faites mourir injustement plusieurs de » vos concitoyens ; vous ôtez même la vie à » des enfants. Prenez garde qu'en commettant » souvent de pareilles violences, vous ne for- » ciez les Perses à se révolter contre vous. Je » vous dois ces avis, parce que le roi votre père » m'a expressément recommandé de vous don- » ner de bons conseils, et de vous avertir de » tout ce que je croirais vous être le plus utile » et le plus avantageux. »

Ce langage était l'effet de la bienveillance de Crésus ; Cambyses s'en offensa : « Et vous » aussi, lui dit il, vous osez me donner des » avis ! vous qui avez si bien gouverné vos » états, vous qui avez donné de si bons con- » seils à mon père, en l'exhortant à passer » l'Araxes pour aller attaquer les Massagètes » chez eux, au lieu de les attendre sur nos » terres où ils voulaient passer ! Vous vous » êtes perdu en gouvernant mal vos états, et » Cyrus s'est perdu en suivant vos avis. Mais » vous ne l'aurez pas fait impunément ; et même » il y a long-temps que je cherchais un prétexe » pour le venger ». En finissant ces mots, il prit ses flèches pour en percer Crésus ; mais ce prince se déroba à sa fureur par une prompte fuite. Cambyses, voyant qu'il ne pouvait l'atteindre, commanda à ses gens de s'en saisir et de le tuer. Mais comme ils connaissaient l'inconstance de son caractère, ils cachèrent Crésus, dans le dessein de le représenter si le roi, venant à se repentir, le demandait. Ils espéraient aussi de recevoir une récompense pour lui avoir sauvé la vie ; et d'ailleurs ils étaient dans la résolution de le tuer si le roi ne se repentait point des ordres qu'il avait donnés. Cambyses ne fut pas long-temps sans regretter Crésus. Ses serviteurs s'en étant aperçus, lui apprirent qu'il vivait encore. Il en témoigna de la joie ; mais il dit que ce ne serait pas impunément qu'ils lui auraient conservé la vie. En effet il les fit mourir.

XXXVII. Pendant son séjour à Memphis, il lui échappa plusieurs autres traits pareils de folie, tant contre les Perses que contre les alliés. Il fit ouvrir les anciens tombeaux pour considérer les morts. Il entra aussi dans le temple de Vulcain, et fit mille outrages à la statue de ce dieu. Cette statue ressemble beaucoup aux Pataïques, que les Phéniciens mettent à la proue de leurs trirèmes. Ces Pataïques, pour en donner une idée à ceux qui ne les ont point vus, ressemblent à un pygmée. Il entra aussi dans le temple des Cabires, dont les lois interdisent l'entrée à tout autre qu'au prêtre. Après plusieurs insultes et railleries, il en fit brûler les statues. Elles ressemblent à celles de Vulcain. On dit en effet que les Cabires sont fils de ce dieu.

XXXVIII. Je suis convaincu par tous ces traits que Cambyses n'était qu'un furieux, car sans cela il n'aurait jamais entrepris de se jouer de la religion et des lois.

Si l'on proposait en effet à tous les hommes de faire un choix parmi les meilleures lois qui s'observent dans les divers pays, il est certain qu'après un examen réfléchi, chacun se déterminerait pour celles de sa patrie : tant il est vrai que tout homme est persuadé qu'il n'en est point de plus belles. Il n'y a donc nulle apparence que tout autre qu'un insensé et un furieux en fasse un sujet de dérision.

Que tous les hommes soient dans ces sentiments touchant leurs lois et leurs usages, c'est une vérité qu'on peut confirmer par plusieurs exemples, et entre autres par celui-ci. Un jour Darius ayant appelé près de lui des Grecs soumis à sa domination, leur demanda pour quelle somme ils pourraient se résoudre à se nourrir des corps morts de leurs pères. Tous répondirent qu'ils ne le feraient jamais, quelque argent qu'on pût leur donner. Il fit venir ensuite les Calaties, peuple des Indes, qui mangent leurs pères. Il leur demanda, en présence des Grecs à qui un interprète expliquait tout ce qui se disait de part et d'autre, quelle somme d'argent pourrait les engager à brûler leurs pères après leur mort. Les Indiens, se récriant à

cette question, le prièrent de ne leur pas tenir un langage si odieux : tant la coutume a de force. Aussi rien ne me paraît plus vrai que ce mot que l'on trouve dans les poésies de Pindare : « La loi est un roi qui gouverne tout. »

XXXIX. Tandis que Cambyses portait la guerre en Égypte, les Lacédémoniens la faisaient aussi contre Samos et contre Polycrates, fils d'Ajax, qui s'était emparé de cette île. Il l'avait d'abord divisée en trois parties, et l'avait partagée avec Pantagnote et Syloson ses frères; mais dans la suite, ayant tué Pantagnote et chassé Syloson, le plus jeune, il la posséda tout entière. Lorsqu'il l'eut en sa puissance, il fit avec Amasis, roi d'Égypte, un traité d'amitié que ces deux princes cimentèrent par des présents mutuels. Sa puissance s'accrut tout à coup en peu de temps, et bientôt sa réputation se répandit dans l'Ionie et dans le reste de la Grèce. La fortune l'accompagnait partout où il portait ses armes. Il avait cent vaisseaux à cinquante rames et mille hommes de trait. Il attaquait et pillait tout le monde sans aucune distinction, disant qu'il ferait plus de plaisir à un ami en lui restituant ce qu'il lui aurait pris, que s'il ne lui eût rien enlevé du tout. Il se rendit maître de plusieurs îles, et prit un grand nombre de villes sur le continent. Il vainquit dans un combat naval les Lesbiens, qui étaient venus avec toutes leurs forces au secours des Milésiens; et les ayant faits prisonniers et les ayant chargés de chaînes, il leur fit entièrement creuser le fossé qui environne les murs de Samos.

XL. Amasis, instruit de la grande prospérité de Polycrates, en eut de l'inquiétude. Comme elle allait toujours en augmentant, il lui écrivit en ces termes :

« Amasis a Polycrates.

» Il m'est bien doux d'apprendre les succès » d'un ami et d'un allié. Mais comme je connais la jalousie des dieux, ce grand bonheur » me déplaît. J'aimerais mieux, pour moi et » pour ceux à qui je m'intéresse, tantôt des » avantages et tantôt des revers, et que la vie » fût alternativement partagée entre l'une et » l'autre fortune, qu'un bonheur toujours constant et sans vicissitude : car je n'ai jamais ouï » parler d'aucun homme qui, ayant été heureux en toutes choses, n'ait enfin péri malheureusement. Ainsi donc, si vous voulez » m'en croire, vous ferez contre votre bonne » fortune ce que je vais vous conseiller. Examinez quelle est la chose dont vous faites le » plus de cas et dont la perte vous serait le » plus sensible : lorsque vous l'aurez trouvée, » jetez-la loin de vous, et de manière qu'on ne » puisse jamais la revoir. Que si, après cela, » la fortune continue à vous favoriser en tout » sans mêler quelque disgrâce à ses faveurs, » ne manquez pas d'y apporter le remède que » je vous propose. »

XLI. Polycrates, ayant lu cette lettre, fit de sérieuses réflexions sur le conseil d'Amasis, et le trouvant prudent, il résolut de le suivre. Il chercha, parmi toutes ses raretés, quelque chose dont la perte pût lui être le plus sensible : il s'arrêta à une émeraude montée en or qu'il avoit coutume de porter au doigt, et qui lui servait de cachet. Elle était gravée par Théodore de Samos, fils de Téléclès. Résolu de s'en défaire, il fit équiper un vaisseau, et, étant monté dessus, il se fit conduire en pleine mer. Lorsqu'il fut loin de l'île, il tira son anneau et le jeta dans la mer à la vue de tous ceux qu'il avait menés avec lui. Cela fait, il retourna à terre.

XLII. Dès qu'il fut rentré dans son palais, il parut affligé de sa perte. Cinq ou six jours après, un pêcheur ayant pris un très-gros poisson, le crut digne de Polycrates. Il le porta au palais, demanda à parler au prince, et l'ayant obtenu : « Seigneur, dit-il en le lui » présentant, voici un poisson que j'ai pris. » Quoique je gagne ma vie du travail de mes » mains, je n'ai pas cru devoir le porter au » marché : il ne peut convenir qu'à vous, qu'à » un puissant prince, et je vous prie de le recevoir. »

Ce discours plut beaucoup à Polycrates. « Je » te sais gré, mon ami, lui dit-il, de m'avoir » apporté ta pêche. Ton présent me fait plaisir, et ton compliment ne m'en fait pas » moins. Je t'invite à souper. » Le pêcheur retourna chez lui, flatté d'un si bon accueil. Cependant les officiers de cuisine ouvrent le poisson, et, lui trouvant dans le ventre l'anneau de Polycrates, ils allèrent pleins de joie le lui porter en diligence, et lui contèrent la manière dont ils l'avaient trouvé. Polycrates

imagina qu'il y avait en cela quelque chose de divin. Il écrivit à Amasis toutes les circonstances de cette aventure, et remit sur-le-champ sa lettre à un exprès pour être portée en Egypte.

XLIII. Ce prince, en ayant fait lecture, reconnut qu'il était impossible d'arracher un homme au sort qui le menaçait, et que Polycrates ne pourrait finir ses jours heureusement, puisque la fortune lui était si favorable en tout qu'il retrouvait même ce qu'il avait jeté loin de lui. Il lui envoya un héraut à Samos pour renoncer à son alliance. Il rompit parce qu'il craignait que, si la fortune de Polycrates venait à changer et qu'il lui arrivât quelque grand malheur, il ne fût contraint de le partager en qualité d'allié et d'ami.

XLIV. Ce fut donc contre ce prince si favorisé de la fortune que marchèrent les Lacédémoniens, à la prière de ceux d'entre les Samiens qui fondèrent depuis en Crète la ville de Cydonie. Cambyses levait alors une armée pour porter la guerre en Egypte. Polycrates le fit prier de lui envoyer demander des troupes. Là-dessus, Cambyses fit volontiers prier Polycrates de faire partir une armée navale pour l'accompagner dans son expédition contre l'Egypte. Ce prince choisit ceux d'entre les citoyens qu'il soupçonnait le plus d'avoir du penchant à la révolte, les embarqua sur quarante trirèmes, et recommanda à Cambyses de ne jamais les renvoyer à Samos.

XLV. Les uns disent que ces Samiens envoyés par Polycrates n'allèrent pas jusqu'en Egypte, mais que lorsqu'ils furent dans la mer carpathiène, ils tinrent conseil entre eux et résolurent de ne pas naviguer plus avant; d'autres prétendent qu'ils arrivèrent en Egypte, mais que, se voyant observés, ils prirent la fuite et firent voile vers Samos : que Polycrates, étant allé à leur rencontre avec ses vaisseaux, leur livra bataille et la perdit : qu'étant descendus dans l'île après leur victoire, ils furent défaits dans un combat sur terre ce qui les obligea de rentrer dans leurs vaisseaux et de se retirer à Lacédémone.

Il y en a qui assurent que ces mécontents remportèrent, à leur retour d'Egypte, la victoire sur Polycrates; mais à mon avis leur opinion est mal fondée : car s'ils eussent été assez forts eux seuls pour le réduire, ils n'auraient pas eu besoin d'appeler à leur secours les Lacédémoniens; d'ailleurs il n'est pas vraisemblable qu'un prince, qui avait à sa solde tant de troupes auxiliaires et tant de gens de trait de sa nation, ait été défait par un petit nombre de Samiens qui revenaient dans leur patrie. Ajoutez à cela que Polycrates avait en sa puissance les femmes et les enfants des citoyens de Samos ses sujets. Il les avait renfermés dans les havres, à dessein de les brûler avec les havres mêmes en cas de trahison de la part des Samiens, et qu'ils se joignissent à ceux qui revenaient dans l'île.

XLVI, Les Samiens chassés par Polycrates, étant arrivés à Sparte, allèrent trouver les magistrats, leur firent un long discours, et tel que des suppliants ont coutume d'en faire. A la première audience, les Lacédémoniens leur répondirent qu'ils avaient oublié le commencement de la harangue et qu'ils n'en entendaient pas la fin. A la seconde, les Samiens apportèrent un sac de cuir, et leur dirent seulement que ce sac manquait de farine. Les Lacédémoniens répliquèrent que ces paroles étaient superflues : cependant ils résolurent de leur donner du secours.

XLVII. Lorsqu'ils furent prêts ils allèrent à Samos. Les Samiens prétendent qu'ils les secoururent, en cette occasion, par reconnaissance de ce qu'eux-mêmes les avaient auparavant aidés de leurs vaisseaux contre les Messéniens; mais, s'il faut en croire les Lacédémoniens, ils entreprirent cette expédition, moins pour accorder aux exilés les secours qu'ils demandaient, que pour se venger des Samiens qui avaient enlevé le cratère qu'ils portaient à Crésus, et, un an auparavant, le corselet qu'Amasis, roi d'Egypte, leur envoyait en présent.

Ce corselet était de lin, mais orné d'un grand nombre de figures d'animaux tissues en or et en coton. Chaque fil de ce corselet mérite en particulier notre admiration. Quoique très-menus, ces fils sont cependant composés chacun de trois cent soixante autres fils tous très-distincts. Tel est aussi cet autre corselet dont Amasis fit présent à Minerve de Linde.

XLVIII. Les Corinthiens contribuèrent aussi avec beaucoup d'ardeur à l'expédition des Spartiates contre Samos. Les Samiens les avaient

outragés une[1] génération avant cette guerre, et sans doute vers le temps de l'enlèvement du cratère.

Périandre, fils de Cypsélus, envoyait à Alyattes, à Sardes, trois cents enfants des meilleures maisons de Corcyre, pour en faire des eunuques. Les Corinthiens, qui les conduisaient, étant abordés à Samos, les Samiens furent bientôt instruits du dessein dans lequel on conduisait ces enfants à Sardes. Ils leur apprirent d'abord à embrasser le temple de Diane en qualité de suppliants; après quoi ils ne voulurent jamais permettre qu'on les en arrachât. Mais, comme les Corinthiens empêchaient qu'on ne leur portât à manger, les Samiens instituèrent une fête qu'ils célèbrent encore aujourd'hui de la même manière. Dès que la nuit était venue, et tout le temps que les jeunes Corcyréens restèrent dans ce temple en qualité de suppliants, ils y établirent des chœurs de jeunes filles tenant à la main des gâteaux de sésame et de miel. Ils avaient institué cette cérémonie afin que ces jeunes gens enlevassent ces gâteaux, et eussent de quoi se nourrir. Ils continuèrent ces chœurs jusqu'au départ des Corinthiens chargés de ces enfants; après quoi les Samiens les remenèrent à Corcyre.

XLIX. Si, après la mort de Périandre, il y avait eu de l'amitié entre les Corcyréens et les Corinthiens, ce motif aurait empêché ceux-ci d'aider les Lacédémoniens dans leur expédition contre Samos; mais, depuis la fondation de Corcyre par les Corinthiens, il y a toujours eu de l'inimitié entre ces deux peuples, quoiqu'ils eussent la même origine.

Les Corinthiens se rappelaient, par cette raison, l'insulte que leur avaient faite les Samiens. Quant à Périandre, il envoyait à Sardes ces trois cents jeunes garçons, choisis parmi les meilleures familles de Corcyre, pour y être faits eunuques, afin de se venger des Corcyréens qui l'avaient les premiers outragé.

L. Périandre[2] ayant tué Mélisse sa femme, ce malheur fut suivi d'un autre. Il avait d'elle deux fils, l'un âgé de dix-sept ans et l'autre de dix-huit. Proclès, leur aïeul maternel, tyran d'Épidaure, les avait fait venir chez lui, et les traitait avec l'amitié qu'il est naturel à un père de témoigner aux enfants de sa fille. Lorsqu'il les renvoya, il leur dit en les accompagnant : « Mes enfants, savez-vous quel est celui » qui a tué votre mère?. »

L'aîné ne fit aucune attention à ces paroles, mais le plus jeune, nommé Lycophron, en conçut une telle douleur que, lorsqu'il fut de retour à Corinthe, il ne voulut jamais saluer son père, parce qu'il le regardait comme le meurtrier de sa mère, ni s'entretenir avec lui, ni lui répondre quand il l'interrogeait. Enfin Périandre indigné le chassa de chez lui.

LI. Après cet acte de sévérité, il demanda à l'aîné quel discours leur avait tenu leur grand-père maternel. Celui-ci lui raconta le bon accueil qu'il leur avait fait, mais ne lui dit rien des dernières paroles de Proclès en les renvoyant; il y avait fait si peu d'attention qu'il ne s'en souvenait plus. Périandre lui témoigna qu'il n'était pas possible que leur aïeul ne leur eût donné quelque conseil, et, comme il le pressait par ses questions, le jeune prince se rappela les dernières paroles de Proclès et en fit part à son père. Périandre y ayant réfléchi, résolut de ne plus user d'indulgence envers son fils, et envoya défendre à ceux chez qui il se retirait de le recevoir chez eux. Lycophron, chassé d'un endroit, cherchait un asile dans un autre; mais bientôt, sur les menaces et les ordres de Périandre, on l'obligeait aussi d'en sortir. Ce jeune homme passait ainsi de la maison d'un ami dans celle d'un autre; et, quoiqu'on redoutât Périandre, cependant, comme ce prince était son fils, on ne laissait pas de le recevoir.

LII. Enfin Périandre fit publier que quiconque l'admettrait dans sa maison, ou lui parlerait, encourrait une amende applicable au temple d'Apollon. Cette amende étoit spécifiée dans l'édit. Personne n'osa plus alors le recevoir chez soi ni lui parler. Lycophron lui-même, ne jugeant pas à propos de rien tenter contre la défense de son père, se retirait assidument sous les portiques. Le quatrième jour, Périandre le voyant négligé dans tout son extérieur et mourant de faim, en eut compassion. Il s'adoucit, et s'étant approché de lui, il lui parla ainsi : « Eh bien! mon fils, lequel

[1] Le texte me paraît altéré.

[2] Voyez sur Périandre et son origine, et sur Mélisse, liv. V. § XCII.

» vaut mieux, à votre avis, ou de votre état » actuel, ou de la souveraine puissance et des » biens dont je jouis, et que vous pouvez par- » tager avec moi en me témoignant de l'obéis- » sance ? Quoique vous soyez mon fils, et roi » de la riche Corinthe, vous préférez une vie » errante et vagabonde, en irritant par votre » résistance et par votre colère celui que vous » auriez dû le moins offenser ! S'il est arrivé » dans cette affaire quelque malheur qui vous » ait inspiré des soupçons sur ma conduite, ce » malheur est retombé sur moi, et je le res- » sens d'autant plus vivement que j'en ai été » moi-même l'auteur. Pour vous, qui savez par » expérience combien il vaut mieux faire envie » que pitié, et à quoi mène la colère contre » un père, et surtout contre un père qui a la » force en main, revenez au palais ».

Périandre tâchait ainsi de faire rentrer son fils en lui-même; mais celui-ci se contenta de lui dire qu'en lui parlant il avait encouru l'amende. Périandre, comprenant par cette réponse que le mal de son fils étoit extrême et que rien ne pouvait le vaincre, l'éloigna de sa présence, et le fit embarquer pour Corcyre qui était aussi de sa dépendance. Périandre l'ayant relégué loin de lui, marcha contre son beau-père Proclès, parce qu'il était le principal auteur des malheurs de sa maison. Il se rendit maître de la ville d'Épidaure et fit prisonnier Proclès, à qui cependant il conserva la vie.

LIII. Dans la suite des temps Périandre étant âgé, et ne se sentant plus en état de veiller aux affaires et de gouverner par lui-même, envoya chercher Lycophron à Corcyre, pour lui confier les rênes de l'État, car son fils aîné était stupide et il ne voyait en lui aucune ressource. Lycophron ne daigna pas même répondre au message de son père; mais Périandre, qui l'aimait tendrement, lui envoya ensuite sa sœur qui était sa propre fille, dans l'espérance qu'elle aurait plus de crédit sur son esprit.

Quand elle fut arrivée à Corcyre : « Aimez- » vous donc mieux, mon frère, lui dit-elle, » voir la puissance souveraine passer en des » mains étrangères et les biens de votre père » dissipés, que de revenir en prendre posses- » sion ? Revenez dans la maison paternelle; » cessez de vous nuire à vous-même : le zèle[1] » est un bien fâcheux : ne cherchez point à » guérir un mal par un autre. Bien des gens » préfèrent les voies de la douceur à celles de » la justice; et plusieurs, en poursuivant les » droits d'une mère, ont perdu ceux qu'ils pou- » vaient espérer de leur père. La tyrannie est » de sa nature chancelante et mal assurée; » mille amants aspirent à sa conquête. Périan- » dre est déjà vieux et avancé en âge : n'aban- » donnez pas à d'autres un bien qui vous ap- » partient. »

Instruite par son père, elle tint à Lycophron le langage le plus propre à le persuader; mais il lui répondit qu'il n'irait jamais à Corinthe tant qu'il saurait Périandre en vie. La princesse fit, à son retour, part à son père de la réponse de Lycophron. Périandre lui envoya la troisième fois un héraut, avec ordre de lui dire qu'il avait dessein de se retirer en Corcyre, et qu'il pouvait revenir à Corinthe prendre possession de la couronne.

Le jeune prince accepta la proposition. Le père se disposait à partir pour Corcyre et le fils pour Corinthe; mais les Corcyréens, informés de ce qui se passait, et appréhendant de voir Périandre dans leur île, assassinèrent son fils. Ce fut cette raison qui porta ce prince à se venger des Corcyréens.

LIV. Lorsque les Lacédémoniens furent arrivés à Samos avec une puissante flotte, ils assiégèrent la ville et s'approchèrent des murailles, laissant derrière eux la tour qui est sur le bord de la mer, près du faubourg. Mais ensuite Polycrates en personne étant tombé sur eux avec des forces considérables, ils furent contraints de reculer. Dans le même moment les auxiliaires, acompagnés d'un grand nombre de Samiens, sortirent de la tour supérieure qui était sur la croupe de la montagne, et fondirent sur les Lacédémoniens. Ceux-ci, après avoir soutenu quelque temps leurs efforts, prirent la fuite, et les vainqueurs les ayant poursuivis, en firent un grand carnage.

LV. Si les Lacédémoniens qui se trouvèrent à cette action se fussent conduits comme Archias et Lycopas, Samos aurait été prise, car ces deux braves guerriers étant tombés sur les

[1] Celui qu'il montrait pour la mémoire de sa mère.

Samiens et les ayant mis en fuite, ils entrèrent dans la ville pêle-mêle avec les fuyards, quoiqu'ils ne fussent accompagnés de nul autre. Mais comme on leur coupa le chemin et qu'ils ne purent en sortir, ils y périrent.

Je me trouvai un jour avec un autre Archias, fils de Samius et petit-fils de cet Archias dont nous parlons. C'était à Pitane, bourgade où il avait pris naissance. Il faisait plus de cas des Samiens que de tous les autres étrangers, et il m'apprit qu'on avait donné à son père le nom de Samius, parce qu'il était fils de cet Archias tué dans Samos en combattant vaillamment. Il ajouta qu'il avait une estime particulière pour les Samiens, parce qu'ils avaient fait à son aïeul de magnifiques funérailles aux dépens du public.

LVI. Les Lacédémoniens, voyant que le siége traînait en longueur et qu'après quarante jours il n'était nullement avancé, s'en retournèrent dans le Péloponnèse. On dit, mais sans fondement, que Polycrates leur donna une grande quantité de monnaie de plomb doré frappée au coin du pays, et que, gagnés par ces présents, ils se retirèrent dans leur patrie. Ce fut la première expédition des Lacédémoniens-Doriens en Asie.

LVII. Ceux d'entre les Samiens qui avaient entrepris cette guerre contre Polycrates, se voyant sur le point d'être abandonnés des Lacédémoniens, s'embarquèrent aussi et firent voile à Siphnos, parce que l'argent leur manquait. Les Siphniens étaient alors dans un état très-florissant, et les plus riches des insulaires. Leur île abondait tellement en mines d'or et d'argent que, de la dîme du revenu qui en provenait, ils offrirent à Delphes un trésor qu'on peut comparer aux plus riches qui soient en ce temple. Ils partageaient tous les ans entre eux le produit de ces mines. Tandis qu'ils travaillaient à ce trésor ils consultèrent l'oracle, et lui demandèrent s'ils pourraient conserver long-temps les biens présents. La Pythie leur répondit : « Quand le prytanée de Siphnos » sera blanc et que la place publique aura le » même aspect, vous aurez alors grand besoin » d'un homme prudent et sage, pour vous garantir d'une embûche de bois et d'un héraut » rouge. »

LVIII. La place publique et le prytanée de Siphnos étaient alors de marbre de Paros [1]. Les Siphniens ne purent cependant comprendre le sens de cet oracle, ni dans le temps qu'il leur fut rendu ni même après l'arrivée des Samiens. Ceux-ci n'eurent pas plus tôt abordé en Siphnos, qu'ils envoyèrent à la ville un de leurs vaisseaux avec des ambassadeurs. Autrefois tous les navires étaient peints en vermillon; et c'était là ce que la Pythie avait prédit aux Siphniens, en les avertissant de se tenir sur leurs gardes contre une embûche de bois et contre un ambassadeur rouge. Les ambassadeurs étant donc arrivés, prièrent les Siphniens de leur prêter dix talents [2]. Sur leur refus, les Samiens pillèrent leurs campagnes. Les Siphniens, à cette nouvelle, coururent sur-le-champ aux armes, livrèrent bataille et furent battus. Il y en eut un grand nombre de coupés dans leur retraite et qui ne purent rentrer dans la ville. Après cette défaite, les Samiens exigèrent d'eux cent talents [3].

LIX. Les exilés de Samos ayant reçu des Hermionéens, au lieu d'argent, l'île d'Hydrée qui touche au Péloponnèse, ils la donnèrent en gage aux Trézéniens. De là ils firent voile en Crète, où ils bâtirent la ville de Cydonie, quoiqu'ils n'y fussent pas allés dans ce dessein, mais seulement pour chasser les Zacynthiens de l'île. Ils y fixèrent leur demeure, et durant cinq ans leur prospérité fut si constante, que non-seulement ils bâtirent tous les temples qu'on voit encore aujourd'hui à Cydonie, mais encore le temple de Dictyne. La sixième année, les Éginètes les ayant vaincus dans un combat naval, les réduisirent en esclavage avec le secours des Crétois. Ils désarmèrent les proues de leurs vaisseaux, en ôtèrent les sangliers qui leur servaient d'ornements [4], et les offrirent, à Égine, dans le temple de Minerve. Les Éginètes se portèrent à cette vengeance par la haine invétérée qu'ils avaient contre les Samiens. Ceux-ci les avaient attaqués les premiers dans le temps qu'Amphicrates régnait à Samos, et leur avaient fait beaucoup de mal; mais les Éginètes le leur avaient bien rendu.

LX. Je me suis d'autant plus étendu sur les

[1] Ce marbre est blanc.
[2] 54,000 liv. de notre monnaie.
[3] 540,000 liv.
[4] C'est ce qu'on appelait *insignia*.

Samiens, qu'ils ont exécuté trois des plus grands ouvrages qu'il y ait dans toute la Grèce.

On voit à Samos une montagne de cent cinquante orgyies[1] de haut. On a percé cette montagne, et l'on y a pratiqué un chemin qui a deux bouches ou ouvertures. Ce chemin a sept stades de longueur, sur huit pieds de hauteur et autant de largeur. Le long de ce chemin on a creusé un canal qui traverse toute cette montagne. Il a vingt coudées de profondeur sur trois pieds de largeur. Il conduit à la ville, par des tuyaux, l'eau d'une grande fontaine. L'architecte qui a entrepris cet ouvrage était de Mégares, et s'appelait Eupalinus, fils de Naustrophus. C'est un des trois ouvrages des Samiens. Le second consiste en un môle, ou une grande digue faite dans la mer, près du port, d'environ vingt orgyies de haut et de deux stades et plus de long. Leur troisième ouvrage est un temple, le plus grand dont nous ayons connaissance. Le premier architecte de cet édifice est un homme du pays nommé Rhœcus, fils de Phileus.

LXI. Tandis que Cambyses, fils de Cyrus, passait en Égypte son temps à faire des extravagances, deux mages, qui étaient frères, profitèrent de cette occasion pour se révolter. Il avait laissé l'un d'eux en Perse pour y gérer ses biens, et ce fut l'auteur de la révolte. Ce mage n'ignorait pas la mort de Smerdis ; il savait qu'on la tenait cachée, qu'elle n'était connue que d'un petit nombre de Perses, et que la plupart croyaient ce prince vivant. Cette mort, jointe aux circonstances dont je vais parler, lui fit prendre la résolution de s'emparer du trône. Il avait un frère qui, comme je l'ai déjà dit, était compagnon de sa révolte. Ce frère ressemblait parfaitement à Smerdis, fils de Cyrus, que Cambyses avait fait tuer, et portait le même nom que ce prince. Pour lui, il s'appelait Patizithès. Celui-ci plaça son frère sur le trône, après lui avoir persuadé qu'il aplanirait toutes les difficultés. Cela fait, il envoya des hérauts dans toutes les provinces, et particulièrement en Égypte, pour défendre à l'armée d'obéir à Cambyses, et lui ordonner de ne reconnaître à l'avenir que Smerdis, fils de Cyrus.

LXII. Tous les hérauts firent cette proclamation. Celui qui avait été envoyé en Egypte trouva Cambyses avec son armée à Agbatanes en Syrie. Il publia au milieu du camp les ordres dont le mage l'avait chargé. Cambyses ayant entendu la proclamation du héraut, et pensant qu'il disait vrai, se persuada qu'il avait été trahi par Prexaspes, et que celui-ci n'avait point exécuté l'ordre qu'il lui avait donné de tuer Smerdis. « C'est donc ainsi, Prexaspes, » lui dit-il en le regardant d'un œil fixe, que tu » as fait ce que je t'ai ordonné ? — Seigneur, ré» pondit Prexaspes, ne croyez rien de ce que » vient de dire le héraut. Votre frère Smerdis » ne se révoltera jamais contre vous, et vous » n'aurez point avec lui la plus légère contesta» tion. J'ai moi-même exécuté vos ordres, et » je lui ai donné la sépulture de mes propres » mains. Si les morts ressuscitent, attendez» vous à voir aussi le mède Astyages se soule» ver contre vous ; mais, s'il en est du présent » comme du passé, soyez certain qu'il ne vous » arrivera jamais de mal, du moins de la part » de Smerdis. Au reste, je suis d'avis qu'on » envoie après le héraut, et qu'on lui demande » de quelle part il vient ici nous dire d'obéir » aux ordres du roi Smerdis. »

LXIII. Cambyses approuva le conseil de Prexaspes. On envoya sur-le-champ après le héraut et on le ramena au camp. Prexaspes l'interrogea en ces termes : « Vous dites, mon » ami, que vous venez de la part de Smerdis, » fils de Cyrus. Avouez-nous donc maintenant » la vérité, et on vous laissera aller sans vous » faire aucun mal : avez-vous vu Smerdis ? » vous a-t-il lui-même donné ces ordres ? les te» nez-vous de quelqu'un de ses ministres ? — Je » n'ai point vu, répondit le héraut, Smerdis, » fils de Cyrus, depuis le départ du roi Cam» byses pour son expédition d'Egypte ; mais le » mage qui gère les biens de Cambyses m'a » donné les ordres que j'ai apportés ; c'est lui » qui m'a dit que Smerdis, fils de Cyrus, me » commandait de venir vous les annoncer. » Le héraut parla ainsi, sans déguiser en rien la vérité.

Alors Cambyses dit à Prexaspes : « Vous avez » exécuté mes ordres en homme de bien : je » n'ai rien à vous reprocher ; mais quel peut » être celui d'entre les Perses qui, s'emparant » du nom de Smerdis, s'est révolté contre moi ? » — Seigneur, lui répondit-il, je crois compren-

[1] 141 toises, 4 pieds, mesure de France.

» dre ce qui s'est passé : les mages se sont » soulevés contre vous; c'est Patizithès, et » son frère Smerdis que vous avez laissé en » Perse pour prendre soin des affaires de » votre maison. »

LXIV. Au nom de Smerdis, Cambyses fut frappé de la vérité du discours de Prexaspes et de celle de son songe, dans lequel il lui semblait voir un héraut lui annoncer que Smerdis, assis sur le trône, touchait de la tête au ciel. Reconnaissant alors qu'il avait fait tuer son frère sans sujet, il le pleura. Après lui avoir donné des larmes et s'être plaint de l'excès de ses malheurs, il se jeta avec précipitation sur son cheval, dans le dessein de marcher en diligence à Suses, contre le mage; mais en s'élançant, le fourreau de son cimeterre tomba, et le cimeterre étant resté nu, le blessa à la cuisse, au même endroit où il avait auparavant frappé Apis, le dieu des Egyptiens. Comme sa plaie lui parut mortelle, il demanda le nom de la ville où il était alors : on lui dit qu'elle s'appelait Agbatanes.

L'oracle de la ville de Buto lui avait auparavant prédit qu'il finirait ses jours à Agbatanes. Il s'était imaginé qu'il devait mourir de vieillesse à Agbatanes en Médie, où étaient toutes ses richesses; mais l'oracle parlait d'Agbatanes en Syrie. Lorsqu'il eut donc appris le nom de cette ville, accablé par le chagrin de la révolte du mage et par la douleur que lui causait sa blessure, il revint de son erreur, et comprenant le sens de l'oracle : « C'est ici, dit-il, que Cambyses, fils de Cyrus, » doit terminer ses jours, suivant l'ordre des » destins. »

LXV. Il n'en dit pas alors davantage; mais, environ vingt jours après, il convoqua les Perses les plus distingués qui se trouvaient à l'armée, et leur tint ce discours : « Perses, les » choses en sont au point que je ne puis plus » me dispenser de vous découvrir ce que j'ai » tâché jusqu'à présent de tenir extrême» ment caché. Lorsque j'étais en Egypte, j'eus » pendant mon sommeil une vision. Eh! plût » aux dieux que je ne l'eusse point eue! Il me » sembla voir un courrier, arrivé de mon pa» lais, m'annoncer que Smerdis était assis sur » le trône, et que de sa tête il touchait au ciel. » Cette vision me faisant craindre que mon » frère ne m'enlevât la couronne, je pris des » mesures où la précipitation eut plus de part » que la prudence : car il n'est pas possible aux » hommes de changer l'ordre des destinées. » J'envoyai follement Prexaspes à Suses pour » tuer Smerdis. Ce crime commis, je vivais » tranquille et sans crainte, ne pouvant m'ima» giner qu'après m'être défait de mon frère, » quelque autre se soulevât contre moi. Mais » l'événement s'est trouvé contraire à mon at» tente : j'ai versé le sang d'un frère, un sang » que je n'aurais pas dû répandre, et je n'en » perds pas moins la couronne. C'était le mage » Smerdis qu'un dieu me montrait en songe; » c'était lui qui devait se révolter contre moi. » Le coup est fait : Smerdis, fils de Cyrus, est » mort; le mage Patizithès, que j'ai laissé pour » avoir soin de mes biens, et son frère Smer» dis, se sont emparés de la couronne. Celui » qui aurait dû principalement me venger de » leur traitement honteux a été tué par les » mains impies de ses plus proches. Mais enfin, » puisqu'il n'est plus, il ne me reste qu'à vous » donner mes ordres; et c'est une nécessité » pour moi de vous faire connaître ce que je » veux que vous fassiez après ma mort. Je vous » prie donc, ô Perses, par les dieux protec» teurs des rois, je vous conjure tous, et vous » principalement, Achéménides, qui êtes ici » présents, de ne point souffrir que l'empire re» tourne aux Mèdes. S'ils s'en sont rendus » maîtres par la ruse, recouvrez-le par la ruse; » s'ils s'en sont emparés par la force, reprenez» le par la force. Si vous faites ce que je vous » recommande et si vous conservez votre li» berté, puisse la terre produire pour vous des » fruits en abondance! puissent vos femmes » vous donner un grand nombre d'enfants, et » vos troupeaux se multiplier par une heureuse » fécondité! Mais si vous ne recouvrez point » l'empire, et si vous ne faites aucun effort » pour le reconquérir, non-seulement je fais » des vœux pour que le contraire vous arrive, » mais de plus je souhaite à tous les Perses en » particulier une fin telle que la mienne. »

LXVI. Cambyses ayant parlé de la sorte, déplora son sort; les Perses voyant couler les larmes de leur prince, déchirèrent leurs habits en poussant de grands gémissements. Peu de temps après l'os se caria, et la gangrène ayant

promptement gagné toute la cuisse, Cambyses fut emporté, après avoir régné en tout sept ans et cinq mois. Il mourut sans laisser d'enfants, ni garçons, ni filles. Les Perses qui étaient présents ne pouvaient croire que les mages se fussent emparés de la couronne : ils pensaient plutôt que ce que Cmbyses avait dit de la mort de Smerdis était un effet de sa haine contre ce prince, afin que tous les Perses lui fissent la guerre. Ils regardaient en effet comme une chose certaine que c'était Smerdis, fils de Cyrus, qui s'était soulevé ; et ils en étaient d'autant plus persuadés, que Prexaspes niait fortement de l'avoir tué ; car, après la mort de Cambyses, il n'aurait pas été sûr pour lui d'avouer que le fils de Cyrus avait péri de sa main.

LXVII. Cambyses étant mort, le mage, à la faveur du nom de Smerdis qu'il portait ainsi que le fils de Cyrus, régna tranquillement les sept mois qui restaient pour accomplir la huitième année de son prédécesseur. Pendant ce temps il combla tous ses sujets de bienfaits ; de sorte qu'après sa mort il fut regretté de tous les peuples de l'Asie, excepté des Perses. Dès le commencement de son règne, il fit publier dans toutes les provinces des édits par lesquels il exemptait ses sujets, pour trois ans, de tous tributs et subsides, et de servir à la guerre.

LXVIII. Il fut reconnu le huitième mois de la manière que je vais dire. Il y avait à la cour un seigneur nommé Otanes, fils de Pharnaspes ; sa naissance et ses richesses le faisaient aller de pair avec ce qu'il y avait de plus illustre en Perse. Ce seigneur soupçonna le premier le nouveau roi de n'être pas Smerdis, fils de Cyrus, mais le mage, comme en effet il l'était. Sa conjecture était fondée sur ce qu'il ne sortait jamais de la citadelle, et qu'il ne mandait auprès de lui aucun des grands de Perse. Se doutant donc de l'imposture, voici ce qu'il fit pour la découvrir.

Cambyses avait épousé sa fille Phédyme : elle appartenait alors au mage, ainsi que toutes les autres femmes du feu roi. Otanes lui envoya demander quel était celui avec qui elle habitait ; si c'était Smerdis, fils de Cyrus, ou quelque autre. Phédyme répondit qu'elle ne le savait pas ; qu'elle n'avait jamais vu Smerdis, fils de Cyrus, et qu'elle ne connaissait pas plus celui qui l'avait admise au nombre de ses femmes. « Si » vous ne connaissez par Smerdis, fils de Cy- » rus, lui fit dire une seconde fois Otanes, du » moins demandez à Atosse quel est cet homme » avec qui vous habitez l'une et l'autre : elle » doit connaître parfaitement son frère Smer- » dis. » Sa fille répondit à cela : « Je ne puis » parler à Atosse ni voir aucune des autres » femmes : dès que cet homme, quel qu'il » puisse être, s'est emparé du trône, il nous » a dispersées dans des appartements séparés. »

LXIX. Sur cette réponse, l'affaire parut beaucoup plus claire à Otanes. Il envoya un troisième message à Phédyme. « Ma fille, lui » fit-il dire, il faut qu'une personne bien née » comme vous s'expose au danger : c'est vo- » tre père qui vous y engage ; c'est lui qui vous » l'ordonne. Si le roi n'est point Smerdis, fils » de Cyrus, mais celui que je soupçonne, il ne » convient pas que vous soyez sa femme ou » qu'il occupe impunément le trône de Perse : » il mérite d'être puni. Suivez donc mes con- » seils, et faites ce que je vais vous prescrire : » quand il reposera auprès de vous, et que » vous le saurez profondément endormi, exa- » minez s'il a des oreilles : s'il en a, c'est le fils » de Cyrus ; s'il n'en a point, c'est Smerdis le » mage. »

Phédyme lui fit dire qu'elle s'exposerait à un grand danger ; qu'il n'y avait pas à douter que, si le roi n'avait pas d'oreilles et qu'il la surprît cherchant à s'en assurer, il ne la tuât sur-le-champ : que néanmoins elle lui promettait d'exécuter ses ordres. Il faut remarquer que Cyrus, fils de Cambyses, avait fait couper pendant son règne les oreilles à Smerdis, pour quelque affaire grave.

Les femmes, en Perse, ont coutume de coucher avec leurs maris chacune à leur tour. Celui de Phédyme étant venu, elle exécuta ce qu'elle avait promis à son père : quand elle vit le mage profondément endormi, elle porta la main sur ses oreilles, et ayant reconnu sans peine qu'il n'en avait point, elle en instruisit son père dès qu'il fut jour.

LXX. Otanes prit avec lui Aspathines et Gobryas, qui étaient les premiers d'entre les Perses, et sur la foi desquels il comptait le plus. Leur ayant fait part de tout ce qu'il venait d'apprendre, ils eurent d'autant moins de peine à

le croire, qu'eux-mêmes ils en avaient aussi quelque soupçon. Il fut donc résolu entre eux que chacun s'associerait l'un des Perses en qui il aurait le plus de confiance. Otanes engagea Intaphernes dans son parti, Gobryas Mégabyse, et Aspathines Hydarnes. Ils étaient au nombre de six, lorsque Darius, fils d'Hystaspes, revenant de Perse, dont son père était gouverneur, arriva à Suses. A peine fut-il de retour, qu'ils résolurent de se l'associer aussi.

LXXI. Ces sept personnages, s'étant assemblés, se jurèrent une fidélité réciproque, et délibérent entre eux. Quand ce fut le tour de Darius de dire son avis : « Je croyais, leur dit-il, être » le seul qui eût connaissance de la mort de » Smerdis, fils de Cyrus, et qui sût que le mage » régnait en sa place : et c'est pour cela même » que je me suis rendu ici en diligence pour » faire périr le mage. Mais, puisqu'il est arrivé » que vous ayez aussi découvert le mystère, et » que je ne sois pas le seul qui en ait connaissance, il faut sur-le-champ, et sans delai, » exécuter l'entreprise ; autrement il y aurait du » danger. — Fils d'Hystapes, lui répondit Otanes, né d'un père illustre et courageux, vous » montrez que vous ne lui êtes inférieur en rien. » Gardez-vous néanmoins d'agir inconsidérément, et de rien précipiter ; que la prudence » soit votre guide. Pour moi, je suis d'avis de » ne point commencer que nous ne soyons en » plus grand nombre. — Perses, reprit Darius, » si vous suivez le conseil d'Otanes, votre perte » est assurée ; vous périrez misérablement. » L'appât d'une récompense engagera quelqu'un à vous dénoncer au mage. Vous auriez » dû exécuter l'entreprise vous seuls, et sans » la communiquer à d'autres ; mais, puisque » vous avez jugé à propos d'en faire part à plusieurs, et de me mettre moi-même de ce nombre, exécutons-la aujourd'hui ; ou, si nous laissons passer la journée, je vous déclare que je » n'attendrai pas qu'on me prévienne, mais que » je prendrai les devants, et que j'irai moi-même vous dénoncer au mage. »

LXXII. Otanes, témoin de l'ardeur de Darius : « Puisque vous nous forcez, dit-il, à » hâter l'exécution de nos projets, et que vous » ne nous permettez point de la remettre à un » autre temps, apprenez-nous donc comment » nous pourrons pénétrer dans le palais, et attaquer les usurpateurs : car enfin vous savez » vous-même, aussi bien que nous, qu'il y a » des gardes disposés de côté et d'autre : si vous » ne l'avez pas vu, du moins l'avez-vous ouï » dire. Comment pourrons-nous passer ?

» — Il y a bien des choses, Otanes, reprit Darius, dont on ne peut rendre raison par des » paroles, mais seulement par des actions : il » y en a d'autres, au contraire, qu'il est facile » d'expliquer et dont il ne peut résulter rien » d'éclatant. Vous savez qu'il n'est pas difficile » de passer au travers de la garde ; premièrement personne n'osera, par respect ou par » crainte, refuser l'entrée du palais à des personnes de notre qualité : en second lieu, j'ai » un prétexte très-plausible pour entrer ; je » dirai que je viens de Perse, et que j'ai quelque chose à communiquer au roi de la part » de mon père : car, quand il est nécessaire de » mentir, il ne faut point s'en faire de scrupule. Ceux qui mentent désirent la même » chose que ceux qui disent la vérité ; on ment » dans l'espoir d'en retirer quelque profit : on » dit la vérité dans la vue de quelque avantage, » et pour s'attirer une plus grande confiance. » Ainsi, quoique nous ne suivions pas la même » route, nous n'en tendons pas moins au même » but : car, s'il n'y avait rien à gagner, il serait indifférent à celui qui dit la vérité de faire » plutôt un mensonge, et à celui qui ment de » dire la vérité. Quant aux gardes, s'il s'en » trouve quelqu'un qui nous laisse passer sans » difficulté, son sort en sera meilleur par la » suite. Celui, au contraire, qui tentera de » nous résister, qu'il soit traité sur-le-champ » en ennemi. Pénétrons dans l'intérieur du palais, et achevons notre entreprise. »

LXXIII. Gobryas parla ensuite : « Quel honneur, mes amis, leur dit-il, ne sera-ce pas » pour nous de recouvrer l'empire ! Ou, si nous » ne pouvons y réussir, quelle gloire de mourir » les armes à la main ! Quelle honte pour des » Perses, d'obéir à un Mède, à un Mage, à qui » même on a coupé les oreilles ! Vous tous, qui » vous trouvâtes auprès de Cambyses pendant sa » maladie, vous ne pouvez avoir oublié les imprécations qu'il fit contre les Perses, lorsqu'il » touchait à sa fin, s'ils ne s'efforçaient de recouvrer la couronne. Alors nous n'ajoutions » pas foi à ses discours, et nous pensions qu'il

» ne parlait de la sorte que pour rendre son » frère odieux. Mais je suis maintenant d'avis » de suivre l'opinion de Darius, et je conclus » qu'il ne faut rompre cette assemblée que pour » aller droit au mage. » Le conseil de Gobryas fut unanimement approuvé.

LXXIV. Pendant qu'ils délibéraient, il arriva par hasard que les mages tenaient conseil entre eux. Ils résolurent de s'attacher Prexaspes, parce que Cambyses l'avait traité d'une manière indigne en tuant son fils d'un coup de flèche, et parce que lui seul avait connaissance de la mort de Smerdis, fils de Cyrus, l'ayant tué de sa main : d'ailleurs, il était universellement estimé parmi les Perses. L'ayant mandé en conséquence, ils n'oublièrent rien pour le gagner. Ils exigèrent de lui qu'il leur donnât sa foi de ne découvrir à personne la tromperie qu'ils avaient faite aux Perses, et de leur en garder le secret, et ils lui promirent avec serment, de le combler de richesses. Prexaspes s'engagea à faire ce qu'on désirait de lui. Les mages, le voyant persuadé, lui proposèrent ensuite de monter sur une tour, pour annoncer aux Perses, qu'ils allaient convoquer sous les murs du palais, que c'était véritablement Smerdis, fils de Cyrus, qui régnait sur eux, et non pas un autre. Ils lui avaient donné ces ordres, à cause de son ascendant sur l'esprit des Perses, parce qu'il avait souvent déclaré que Smerdis, fils de Cyrus, était encore vivant, et qu'il était faux qu'il l'eût tué.

LXXV. Prexaspes ayant répondu qu'il était disposé à faire ce qu'ils désiraient, les mages convoquèrent les Perses, et le firent monter sur une tour afin de les haranguer. Mais Prexaspes, oubliant volontairement leurs prières, commença la généalogie de Cyrus par Achéménès; et quand enfin il fut venu à Cyrus, il fit l'énumération de tous les biens dont il avait comblé les Perses. Après ce début, il découvrit la vérité, qu'il avait jusqu'alors tenue cachée, disait-il, parce qu'il eût été dangereux pour lui de la publier; mais que, dans les conjonctures présentes, il s'y voyait forcé. Enfin, il assura qu'il avait tué Smerdis, fils de Cyrus, par les ordres de Cambyses, et que les mages régnaient actuellement. En même temps il fit beaucoup d'imprécations contre les Perses, s'ils ne recouvraient l'empire, et s'ils ne se vengeaient des mages; puis il se précipita de la tour la tête la première. Ainsi mourut Prexaspes, qui, pendant toute sa vie, avait joui de la réputation d'un homme de bien.

LXXVI. Les sept Perses, ayant résolu d'attaquer les mages sur-le-champ, et sans différer, se mirent en marche, après avoir prié les dieux. Ils ne savaient encore rien de l'aventure de Prexaspes; ils l'apprirent à moitié chemin. Sur cette nouvelle ils se retirèrent à l'écart, pour tenir conseil, et délibérer entre eux.

Otanes était toujours d'avis de différer l'entreprise, tandis que les affaires étaient dans une espèce de fermentation. Mais Darius représenta qu'il fallait marcher sur-le-champ, et exécuter sans délai ce qu'on avait résolu. L'affaire se discutait encore, lorsqu'ils aperçurent sept couples d'éperviers qui poursuivaient deux couples de vautours, et les mettaient en pièces avec le bec et les serres. Les Perses, à cette vue, se rangèrent tous de l'avis de Darius; et, pleins de confiance en ce présage, ils allèrent au palais.

LXXVII. Lorsqu'ils furent aux portes, ce que Darius avait prévu ne manqua pas d'arriver. Les gardes, par respect pour leur rang, et ne les soupçonnant point de mauvais desseins, les laissèrent passer, sans même leur faire de questions. Ils marchaient en effet sous la conduite des dieux. Quant ils eurent pénétré dans la cour du palais, ils rencontrèrent les eunuques chargés de présenter au roi les requêtes. Ces eunuques leur demandèrent quel sujet les amenait; et, menaçant en même temps les gardes, parce qu'ils les avaient laissés entrer, ils firent tous leurs efforts pour les empêcher de pénétrer plus avant. Ces sept seigneurs, s'encourageant alors mutuellement, tombèrent le poignard à la main, sur ceux qui voulaient les retenir; et, les ayant tués, ils coururent promptement à l'appartement des hommes. Les deux mages y étaient pour lors, à délibérer sur l'action de Prexaspes.

LXXVIII. Le tumulte et les cris des eunuques étant venus jusqu'à eux, ils accoururent; et, voyant ce qui se passait, ils se mirent en défense. L'un se hâte de prendre un arc, l'autre une lance, ils en viennent aux mains. Comme l'ennemi était trop près, l'arc devint inutile à celui qui s'en était armé : l'autre se défendait

mieux avec la lance, il blessa Aspathines à la cuisse, et Intaphernes à l'œil. Intaphernes perdit l'œil; mais il ne mourut pas de sa blessure. L'un des mages blessa deux des conjurés; l'autre voyant que son arc lui était inutile, s'enfuit dans une chambre qui communiquait à l'appartement des hommes. Il voulut fermer la porte; Darius et Gobryas s'y jetèrent avec lui. Gobryas saisit le mage au corps; mais comme on était dans les ténèbres, Darius craignit de percer Gobryas et se trouva très-embarrassé. Gobryas s'apercevant de son inaction, lui demanda pourquoi il ne faisait nul usage de la main. « Je » crains de vous blesser, répondit Darius. — » Frappez, lui dit Gobryas, dussiez-vous me » percer aussi. » Darius obéit; et, par un heureux hasard, le coup qu'il porta n'atteignit que le mage.

LXXIX. Après avoir tué les mages, ils leur coupèrent la tête; et, laissant dans la citadelle ceux d'entre eux qui étaient blessés, tant pour la garder parce qu'ils étaient hors d'état de les suivre, les cinq autres tenant à la main les têtes des mages, sortirent en jetant de grands cris, et faisant beaucoup de bruit. Ils appelèrent à haute voix les Perses, leur racontèrent ce qui s'était passé, en leur montrant les têtes des usurpateurs. Ils firent en même temps main-basse sur tous les mages qui se présentèrent à eux.

Les Perses, instruits de l'action des sept conjurés, et de la fourberie des mages, crurent devoir les imiter; et, mettant l'épée à la main, ils tuèrent tous les mages qu'ils rencontrèrent; et si la nuit n'eût arrêté le carnage, il ne s'en serait pas échappé un seul.

Les Perses célèbrent, avec beaucoup de solemnité, cette journée; cette fête, l'une de leurs plus grandes, s'appelle Magophonie[1]. Ce jour-là, il n'est pas permis aux Mages de paraître en public; ils restent chez eux.

LXXX. Cinq jours après le rétablissement de la tranquillité, les sept seigneurs qui s'étaient soulevés contre les mages, tinrent conseil sur l'état actuel des affaires. Leurs discours paraîtront incroyables à quelques Grecs; ils n'en sont pas cependant moins vrais. Otanes exhorta les Perses à mettre l'autorité en commun. « Je crois, dit-il, que l'on ne doit plus désor» mais confier l'administration de l'état à un » seul homme, le gouvernement monarchique » n'étant ni agréable ni bon. Vous savez à quel » point d'insolence en était venu Cambyses, et » vous avez éprouvé vous-mêmes celle du mage. » Comment, en effet, la monarchie pourrait» elle être un bon gouvernement? Le monarque » fait ce qu'il veut, sans rendre compte de sa » conduite. L'homme le plus vertueux, élevé à » cette haute dignité, perdrait bientôt toutes » ses bonnes qualités; car l'envie naît avec tous » les hommes; et les avantages dont jouit un » monarque, le portent à l'insolence. Or, qui» conque a ces deux vices, a tous les vices en» semble : tantôt il commet, dans l'ivresse de » l'insolence, les actions les plus atroces, et » tantôt par envie. Un tyran devrait être » exempt d'envie, du moins parce qu'il jouit » de toutes sortes de biens; mais c'est tout le » contraire, et ses sujets ne le savent que trop » par expérience. Il hait les plus honnêtes gens, » et semble chagrin de ce qu'ils existent encore. » Il n'est bien qu'avec les plus méchants. Il » prête volontiers l'oreille à la calomnie; il » accueille les délateurs : mais ce qu'il y a de » plus bizarre, si on le loue modestement, il » s'en offense; si au contraire on le recherche » avec empressement, il en est pareillement » blessé, et il ne l'impute qu'à la plus basse » flatterie : enfin, et c'est le plus terrible de » tous les inconvénients, il renverse les lois de » la patrie; il attaque l'honneur des femmes et » fait mourir qui bon lui semble, sans observer » aucune formalité. Il n'en est pas de même du » gouvernement démocratique. Premièrement » on l'appelle Isonomie[1], c'est le plus beau de » tous les noms : secondement, il ne s'y com» met aucun de ces désordres qui sont insépa» rables de l'état monarchique. Le magistrat s'y » élit au sort; il est comptable de son admi» nistration, et toutes les délibérations s'y » font en commun. Je suis donc d'avis d'abolir » le gouvernement monarchique, et d'établir » le démocratique, parce que tout se trouve » dans le peuple. » Telle fut l'opinion d'Otanes.

LXXXI. Mégabyse qui parla après lui, leur conseilla d'instituer l'oligarchie. « Je pense,

[1] Le massacre des mages.

[1] L'égalité des lois, l'égale distribution de la justice.

» dit-il, avec Otanes, qu'il faut abolir la tyrannie, et j'approuve tout ce qu'il a dit à ce sujet. Mais, quand il nous exhorte à remettre la puissance souveraine entre les mains du peuple, il s'écarte du bon chemin : rien de plus insensé et de plus insolent qu'une multitude pernicieuse ; en voulant éviter l'insolence d'un tyran, on tombe sous la tyrannie d'un peuple effréné. Y a-t-il rien de plus insupportable ? Si un roi forme quelque entreprise, c'est avec connaissance. Le peuple, au contraire, n'a ni intelligence ni raison. Eh! comment en aurait-il ! lui qui n'a jamais reçu aucune instruction, et qui ne connaît ni le beau et l'honnête, ni le décent. Il se jette dans une affaire, tête baissée et sans jugement, semblable à un torrent qui entraîne tout ce qu'il rencontre sur son passage. Puissent les ennemis des Perses user de la démocratie ! Pour nous, faisons choix des hommes les plus vertueux ; mettons-leur la puissance entre les mains : nous serons nous-mêmes de ce nombre ; et, suivant toutes les apparences, des hommes sages et éclairés ne donneront que d'excellents conseils. »

LXXXII. Tel fut l'avis de Mégabyse : Darius parla le troisième, et proposa le sien en ces termes : « L'avis de Mégabyse contre la démocratie me paraît juste et plein de sens; il n'en est pas de même de ce qu'il a avancé en faveur de l'oligarchie. Les trois sortes de gouvernement que l'on puisse proposer, le démocratique, l'oligarchique et le monarchique étant aussi parfaits qu'ils peuvent l'être, je dis que l'état monarchique l'emporte de beaucoup sur les deux autres ; car il est constant qu'il n'y a rien de meilleur que le gouvernement d'un seul homme, quand il est homme de bien. Un tel homme ne peut manquer de gouverner ses sujets d'une manière irrépréhensible : les délibérations sont secrètes; les ennemis n'en ont aucune connaissance. Il n'en est pas ainsi de l'oligarchie : ce gouvernement étant composé de plusieurs personnes qui s'appliquent à la vertu dans la vue du bien public, il naît ordinairement entre elles des inimitiés particulières et violentes. Chacun veut primer, chacun veut que son opinion prévale; de là les haines réciproques et les séditions; des séditions on passe aux meurtres, et des meurtres on revient ordinairement à la monarchie. Cela prouve combien le gouvernement d'un seul est préférable à celui de plusieurs. D'un autre côté, quand le peuple commande, il est impossible qu'il ne s'introduise beaucoup de désordres dans un état. La corruption une fois établie dans la république, ne produit point des haines entre les méchants : elle les unit au contraire par les liens d'une étroite amitié; car ceux qui perdent l'état agissent de concert et se soutiennent mutuellement. Ils continuent toujours à faire le mal, jusqu'à ce qu'il s'élève quelque grand personnage qui les réprime, en prenant autorité sur le peuple. Cet homme se fait admirer, et cette admiration en fait un monarque ; ce qui nous prouve encore que, de tous les gouvernements, le monarchique est le meilleur. Mais enfin, pour tout dire en peu mots, d'où nous est venue la liberté? de qui la tenons-nous? Du peuple, de l'oligarchie, ou d'un monarque ? Puisqu'il est donc vrai que c'est par un seul homme que nous avons été délivrés de l'esclavage, je conclus qu'il faut nous en tenir au gouvernement d'un seul : d'ailleurs on ne doit point renverser les lois de la patrie lorsqu'elles sont sages ; cela serait dangereux. »

LXXXIII. Tels furent les trois sentiments proposés. Le dernier fut approuvé par les quatre d'entre les sept qui n'avaient point encore opiné. Alors Otanes, qui désirait ardemment d'établir l'isonomie, voyant que son avis n'avait point prévalu, se leva au milieu de l'assemblée, et parla ainsi : « Perses, puisqu'il faut que l'un de nous devienne roi, soit que le sort ou les suffrages de la nation le placent sur le trône, soit qu'il y monte par quelque autre voie, vous ne m'aurez point pour concurrent; je ne veux ni commander ni obéir ; je vous cède l'empire, et je me retire, à condition cependant que je ne serai sous la puissance d'aucun de vous, ni moi, ni les miens, ni mes descendants à perpétuité. »

Les six autres lui accordèrent sa demande. Il se retira de l'assemblée, et n'entra point en concurrence avec eux : aussi sa maison est-elle encore aujourd'hui la seule de toute la Perse qui jouisse d'une pleine liberté, n'étant soumise qu'autant qu'elle le veut bien, pourvu

néanmoins qu'elle ne transgresse en rien les lois du pays.

LXXXIV. Les six autres Perses consultèrent ensemble sur le moyen d'élire un roi de la manière la plus juste. Il fut d'abord résolu que la royauté étant destinée à l'un d'entre eux, on donnerait tous les ans, par distinction, à Otanes, à lui et à ses descendants à perpétuité, un habit à la médique, et qu'on lui ferait les présents que les Perses regardent comme les plus honorables. Cette distinction lui fut accordée parce qu'il avait le premier formé le projet de détrôner le mage, et qu'il les avait assemblés pour l'exécuter. Ces honneurs le regardaient spécialement ; mais ils firent, pour eux-mêmes, des règlements généraux. Il fut arrêté premièrement que chacun des sept aurait au palais ses entrées libres, sans être obligé de se faire annoncer, excepté quand le roi serait au lit avec sa femme : secondement, que le roi ne pourrait prendre femme ailleurs que dans la maison de ceux qui avaient détrôné le mage. Quant à la manière dont il fallait élire le nouveau roi, il fut décidé que, le lendemain matin, ils se rendraient à cheval devant la ville, et qu'on reconnaîtrait pour roi celui dont le cheval hennirait le premier au lever du soleil.

LXXXV. Darius avait un habile écuyer, nommé Œbarès. Au sortir de l'assemblée, Darius s'adressant à lui, « Œbarès, lui dit-il, » il a été arrêté entre nous que, demain matin, » nous monterions à cheval, et que celui-là se» rait roi dont le cheval hennirait le premier » au soleil levant. Fais donc usage de toute ton » habileté, afin que j'obtienne ce haut rang » préférablement à tout autre.—Seigneur, ré» pondit Œbarès, si votre élection ne dépend » que de cela, prenez courage, et ne vous met» tez pas en peine : personne n'aura sur vous » la préférence ; j'ai un secret infaillible. »

— « Si tu en as véritablement un, reprit Da» rius, il est temps d'en faire usage ; il n'y a » point à différer, demain notre sort sera dé» cidé. »

Sur cet avis, sitôt que la nuit fut venue, Œbarès prit une des cavales, que le cheval de Darius aimait le plus. Il la mena dans le faubourg, l'y attacha, et en fit approcher le cheval de son maître, le fit passer et repasser plusieurs fois autour de cette cavale, et enfin il lui permit de la saillir.

LXXXVI. Le lendemain, dès qu'il fut jour, les six Perses, selon leur convention, se trouvèrent à cheval au rendez-vous. Comme ils allaient de côté et d'autre dans le faubourg, lorsqu'ils furent vers l'endroit où, la nuit précédente, la cavale avait été attachée, le cheval de Darius y accourut, et se mit à hennir. En même temps il parut un éclair et l'on entendit un coup de tonnerre, quoique l'air fût alors serein. Ces signes survenant comme si le ciel eût été d'intelligence avec Darius, furent pour ce prince une espèce d'inauguration. Les cinq autres descendirent aussitôt de cheval, se prosternèrent à ses pieds et le reconnurent pour leur roi.

LXXXVII. Tel fut, suivant quelques-uns, le moyen dont se servit Œbarès : mais d'autres rapportent le fait différemment ; car les Perses le racontent de deux manières. Ils disent donc qu'Œbarès passa la main sur les parties naturelles de cette cavale, et qu'ensuite il la tint cachée sous sa ceinture : que dans le moment où le soleil commençait à paraître, les chevaux faisant le premier pas pour se mettre en marche, il tira sa main de sa ceinture, l'approcha des naseaux du cheval de Darius, et que cet animal sentant l'odeur de la cavale, se mit à ronfler et hennir.

LXXXVIII. Darius, fils d'Hystaspes, fut proclamé roi, et tous les peuples de l'Asie qui avaient été subjugués par Cyrus et ensuite par Cambyses lui furent soumis, excepté les Arabes. Ceux-ci en effet n'ont jamais été esclaves des Perses, mais leurs alliés. Ils donnèrent passage à Cambyses pour entrer en Égypte. S'ils s'y fussent opposés, l'armée des Perses n'aurait jamais pu y pénétrer. Ce fut avec des femmes perses que Darius contracta ses premiers mariages : il épousa deux filles de Cyrus, Atosse et Artystone. Atosse avait été femme de son frère Cambyses, et ensuite du mage ; Artystone était encore vierge. Il prit ensuite pour femme Parmys, fille de Smerdis, fils de Cyrus, et Phédyme, fille d'Otanes, qui avait découvert l'imposture du mage.

Sa puissance étant affermie de tous côtés, il commença par faire ériger, en pierre, sa statue équestre, avec cette inscription : Darius,

FILS D'HYSTASPES, EST PARVENU A L'EMPIRE DES PERSES PAR L'INSTINCT DE SON CHEVAL (son nom était marqué dans l'inscription) ET L'ADRESSE D'ŒBARÈS SON ÉCUYER.

LXXXIX. Cela fait, il partagea ses États en vingt gouvernements, que les Perses appellent Satrapies; et dans chacune il établit un gouverneur. Il régla le tribut que chaque nation devait lui payer; et, à cet effet, il joignait à une nation les peuples limitrophes; et quelquefois, omettant ceux qui étaient voisins, il mettait dans un même département des peuples éloignés l'un de l'autre.

Voici comment il distribua les Satrapies, et régla les tributs que chacune lui devait rendre tous les ans. Il fut ordonné que ceux qui devaient payer leur contribution en argent, la paieraient au poids du talent babylonien, et que ceux qui la devaient en or, la paieraient au poids du talent euboïque : or le talent babylonien vaut soixante et dix mines euboïques.

Sous le règne de Cyrus, et même sous celui de Cambyses, il n'y avait rien de réglé concernant les tributs; on donnait seulement au roi un don gratuit. Ces impôts, et autres pareils établissements, font dire aux Perses que Darius était un marchand, Cambyses un maître et Cyrus un père, le premier parce qu'il faisait argent de tout; le deuxième, parce qu'il était dur et négligent; et le troisième enfin, parce qu'il était doux, et qu'il avait fait à ses sujets le plus de ien qu'il avait pu.

XC. Les Ioniens, les Magnètes d'Asie, les Eoliens, les Cariens, les Lyciens, les Milyens, les Pamphyliens composaient le premier département, et payaient ensemble quatre cents talents d'argent. Les Mysiens, les Lydiens, les Lasoniens, les Cabaliens et les Hygenniens, étaient taxés à cinq cents talents d'argent, et composaient la deuxième satrapie. Les habitants de l'Hellespont, qu'on trouve à droite[1] en naviguant de ce côté, les Phrygiens, les Thraces d'Asie, les Paphlagoniens, les Mariandyniens et les Syriens[2], faisaient le troisième département, et payaient trois cent soixante talens. Les Ciliciens donnaient tous les jours un cheval blanc, trois cent soixante en tout; et, outre cela, cinq cents talents d'argent, dont cent quarante se distribuaient à la cavalerie qui était pour la garde de ce pays : les trois cent soixante autres talents entraient dans les coffres de Darius; c'était le quatrième département.

XCI. Le suivant se prenait à commencer depuis la ville de Posideium, construite sur les frontières de la Cilicie et de la Syrie par Amphilochus, fils d'Amphiaraüs, jusqu'en Egypte, sans y comprendre le pays des Arabes, qui était exempt de tout tribut. Il payait trois cent cinquante talents. Ce même département renfermait aussi toute la Phénicie, la Syrie de la Palestine et l'île de Cypre.

De l'Égypte, des Libyens voisins de l'Égypte, de Cyrène et de Barcé, villes comprises dans le gouvernement de l'Égypte, il revenait au roi un tribut de sept cents talents, sans compter le produit de la pêche du lac Mœris, et sept cents talents en blé[1] : car on en fournissait cent vingt mille mesures aux Perses, en garnison dans le château blanc de Memphis, et aux troupes qui étaient à leur solde. Cette Satrapie était la sixième. La septième comprenait les Sattagydes, les Gandariens, les Dadices et les Aparytes, Ces nations étaient du même gouvernement, et payaient cent soixante-dix talents. Suses et le reste du pays des Cissiens, faisaient le huitième gouvernement, et rendaient au roi trois cents talens.

XCII. De Babylone et du reste de l'Assyrie, il lui revenait mille talens d'argent, et cinq cents jeunes eunuques : c'était le neuvième département, D'Agbatanes et du reste de la Médie, des Paricaniens et des Orthocorybantiens, qui faisaient le dixième gouvernement, il tirait quatre cent cinquante talents. Les Caspiens, les Pausices, les Pantimathiens et les Darites composaient le onzième gouvernement. Ils payaient ensemble deux cents talents. Tout le pays, depuis les Bactriens jusqu'aux Ægles, faisait la douzième satrapie, et rendait un tribut de trois cent soixante talents.

XCIII. Le treizième département payait quatre cents talents. Il s'étendait depuis la Pactyice, l'Arménie et les pays voisins, jusqu'au Pont-Euxin. Les Sagartiens, les Sarangéens, les Thamanéens, les Outiens, les Myciens et

[1] Hérodote écrivait à Halicarnasse, ou en Ionie.
[2] Les Leucosyriens ou Cappadociens.

[1] 35,301 liv., deux onces, deux gros, 32 grains pesant.

les peuples qui habitent les îles de la mer Erythrée, où le roi envoie ceux qu'il relègue, payaient un tribut de six cents talents : ils étaient compris sous la quatorzième satrapie. La quinzième renfermait les Saces et les.....[1], qui donnaient deux cent cinquante talents. Les Parthes, les Chorasmiens, les Sogdiens et les Ariens, étaient taxés à trois cents talents : cette satrapie était la seizième.

XCIV. Les Paricaniens et les Éthiopiens asiatiques rendaient quatre cents talents. Ils composaient le dix-septième gouvernement. Le dix-huitième renfermait les Matianiens, les Sapires et les Alarodiens. Ils étaient taxés à deux cents talents. Les Mosches, les Tibaréniens, les Macrons, les Mosynœques, les Mardes payaient trois cents talents. Ils faisaient le dix-neuvième département. Les Indiens sont, de tous les peuples qui nous soient connus, le plus nombreux. Ils payaient autant d'impôts que tous les autres ensemble, et ils étaient taxés à trois cent soixante talents de paillettes d'or. C'était le vingtième gouvernement.

XCV. Si l'on veut réduire au talent Euboïque tout cet argent qui se payait au poids du talent babylonien, on trouvera neuf mille huit cent quatre-vingts talents ; et, si l'on met le prix de l'or à treize fois autant que celui de l'argent, en le réduisant aussi au talent euboïque, on aura quatre mille six cent quatre-vingts talents de paillettes d'or. En réunissant toutes ces sommes, on verra que Darius retirait par an un tribut de quatorze mille cinq cent soixante talents euboïques, sans y comprendre d'autres sommes plus petites, que je passe sous silence.

XCVI. Tels étaient les revenus que Darius tirait de l'Asie et d'une petite partie de la Libye. Il leva aussi, dans la suite, des impôts sur les îles, ainsi que sur les peuples qui habitaient l'Europe jusqu'en Thessalie. Le roi met ses revenus dans ses trésors, et voici comment. Il fait fondre l'or et l'argent dans des vaisseaux de terre ; lorsqu'ils sont pleins, on ôte le métal du vaisseau ; et, quand il a besoin d'argent, il en fait frapper autant qu'il lui en faut.

XCVII. Tels sont les différents gouvernements et les impôts auxquels ils sont soumis. La Perse est la seule province que je n'aie point mise au rang des pays tributaires. Ses peuples en font valoir les terres, sans payer d'impôts ; mais, s'ils ne sont point taxés, ils accordent du moins un don gratuit. Il en était de même des Ethiopiens, voisins de l'Égypte, que Cambyses subjugua dans son expédition contre les Éthiopiens Macrobiens, et de ceux qui habitent la ville sacrée de Nyse, et qui célèbrent des fêtes en l'honneur de Bacchus. Ces Éthiopiens et leurs voisins observent, à l'égard des morts, les mêmes coutumes que les Indiens Calatics, et leurs maisons sont sous terre. Ces deux peuples portaient, tous les trois ans, au roi, deux chénices d'or fin avec deux cents troncs d'ébène, et vingt grandes dents d'éléphant. De plus, ils lui présentaient cinq jeunes Éthiopiens ; et cet usage s'observait encore de mon temps.

Les peuples de Colchide se taxaient eux-mêmes pour lui faire un présent, ainsi que leurs voisins jusqu'au mont Caucase ; car tout le pays, jusqu'à cette montagne, est soumis aux Perses : mais les nations qui habitent au Nord du Caucase ne tiennent aucun compte d'eux. Ces peuples avaient coutume d'envoyer pour don gratuit, de cinq en cinq ans, cent jeunes garçons et autant de jeunes filles. Ce présent auquel ils s'étaient taxés eux-mêmes, se faisait encore de mon temps. Les Arabes donnaient aussi tous les ans, au roi, mille talents d'encens[1]. Tels étaient les présents de ces différents peuples, sans compter les tributs dont nous avons parlé.

XCVIII. Quant à cette grande quantité de paillettes d'or, dont les Indiens paient, comme je l'ai dit, leur tribut au roi de Perse, voici comment ils se les procurent. La partie des Indes qui s'étend vers le soleil levant est sablonneuse ; car, de tous les peuples que nous connaissions, et dont on dise quelque chose de certain, il n'y en a pas un qui soit plus près de l'aurore et du lever du soleil que les Indiens. Ils sont, de ce côté, les premiers habitants de l'Asie. A l'est, les sables rendent le pays désert. On comprend sous le nom d'Indiens plusieurs peuples qui ne parlent pas une même langue : les uns sont nomades, et les autres ont une de-

[1] J'ai mieux aimé supposer ici une lacune que de mettre les Caspiens, qui se trouvent dans toutes les éditions ; on pourrait y substituer les Casiens.

[1] 51,452 liv. 4 onces, 5 gros, 24 grains, poids de Paris.

meure fixe. Il y en a qui habitent dans les marais formés par les débordements du fleuve, et qui se nourrissent de poissons crus, qu'ils pêchent de dessus leurs canots de cannes ou roseaux. Ils coupent ces cannes de nœuds en nœuds; chaque morceau fait une nacelle. Ces Indiens portent des habits tissus d'une plante qui croît dans les rivières; ils la recueillent, et, l'ayant bien battue, ils l'entrelacent en forme de natte, et s'en revêtent, comme si c'était une cuirasse.

XCIX. Les autres Indiens, qui habitent à l'est de ceux-ci, sont nomades et vivent de chair crue. On les appelle Padéens. Voici les lois qu'on leur attribue. Quiconque, parmi eux, tombe malade, si c'est un homme, ses plus proches parents et ses meilleurs amis le tuent, apportant pour raison que la maladie le ferait maigrir, et que sa chair en serait moins bonne. Il a beau nier qu'il soit malade, ils l'égorgent impitoyablement, et se régalent de sa chair. Si c'est une femme, ses plus proches parentes la traitent de la même manière que les hommes en agissent entre eux. Ils tuent ceux qui sont parvenus à un grand âge et les mangent; mais il s'en trouve peu, parce qu'ils ont grand soin de tuer tous ceux qui tombent malades.

C. Il y a d'autres Indiens qui ont des usages différents. Ils ne tuent aucun animal; ils ne sèment rien, n'ont point de maisons, et vivent d'herbages. Ils ont chez eux une espèce de grain que la terre produit d'elle-même. Ce grain est à peu près de la grosseur du millet, et vient dans une cosse. Ils le recueillent, le font bouillir avec sa cosse, et le mangent. Si quelqu'un d'entre eux tombe malade, il va dans un lieu désert, et s'y tient, sans que personne s'en occupe, soit pendant sa maladie, soit après sa mort.

CI. Ces Indiens, dont je viens de parler, voient publiquement leurs femmes comme les bêtes. Ils sont tous de la même couleur, et elle approche beaucoup de celle des Éthiopiens. La liqueur séminale n'est pas blanche chez eux comme chez les autres hommes; mais noire comme leur peau, et ressemble à celle des Éthiopiens. Ces sortes d'Indiens sont fort éloignés des Perses; ils habitent du côté du midi, et n'ont jamais été soumis à Darius.

CII. Il y a d'autres Indiens qui habitent au nord; ils sont voisins de la ville de Caspatyre et de la Pactyice. Leurs mœurs et leurs coutumes approchent beaucoup de celles des Bactriens. Ils sont aussi les plus braves de tous les Indiens, et ce sont eux qu'on envoie chercher l'or. Il y a aux environs de leur pays, des endroits que le sable rend inhabitables. On trouve dans ces déserts, et parmi ces sables, des fourmis plus petites qu'un chien, mais plus grandes qu'un renard. On en peut juger par celles qui se voient dans la ménagerie du roi de Perse, et qui viennent de ce pays où elles ont été prises à la chasse.

Ces fourmis ont la forme de celles qu'on voit en Grèce; elles se pratiquent, sous terre, un logement. Pour le faire, elles poussent en haut la terre, de la même manière que nos fourmis ordinaires, et le sable qu'elles élèvent est rempli d'or. On envoie les Indiens ramasser ce sable dans les déserts. Ils attellent ensemble chacun trois chameaux : ils mettent un mâle de chaque côté, et, entre deux, une femelle, sur laquelle ils montent. Mais ils ont l'attention de ne se servir que de celles qui nourrissent, et qu'ils viennent d'arracher à leurs petits encore à la mamelle. Leurs chameaux ne sont pas moins légers à la course que les chevaux, et portent néanmoins de plus grands fardeaux.

CIII. Je ne ferai point ici la description de la figure du chameau; les Grecs la connaissent : je dirai seulement ce qu'ils ignorent. Le chameau a deux cuisses et deux genoux à chaque jambe de derrière, et le membre passe entre les cuisses de derrière, et est tourné vers la queue.

CIV. Les Indiens, ayant attelé leurs chameaux de la sorte, règlent tellement leur marche vers les lieux où est l'or, qu'ils n'y arrivent et ne l'enlèvent que pendant la grande chaleur du jour; car alors l'ardeur excessive du soleil oblige les fourmis à se cacher sous terre. Dans ce pays, le soleil est le plus ardent le matin, et non à midi, comme chez les autres nations. Ils l'ont à plomb sur la tête, jusqu'à l'heure où l'on a coutume de sortir de la place publique. Dans cette partie du jour, il est beaucoup plus brûlant qu'il ne l'est en Grèce en plein midi. Aussi dit-on que pendant ce temps-là ils se tiennent dans l'eau. A midi, il est à peu près aussi chaud dans les autres pays que chez les

Indiens ; mais après midi, la chaleur est aussi modérée chez eux qu'elle l'est le matin chez les autres peuples ; et, plus il s'éloigne du midi, plus l'air devient frais, de sorte qu'à son coucher, ils jouissent d'une grande fraîcheur.

CV. Les Indiens ne sont pas plutôt arrivés sur les lieux où se trouve l'or, qu'ils remplissent de sable les sacs de cuir qu'ils ont apportés, et s'en retournent en diligence : car, au rapport des Perses, les fourmis, averties par l'odorat, les poursuivent incontinent. Il n'est point, disent-ils, d'animal si vite à la course ; et si les Indiens ne prenaient pas les devants pendant qu'elles se rassemblent, il ne s'en sauverait pas un seul. C'est pourquoi les chameaux mâles, ne courant pas aussi vite que les femelles, resteraient en arrière, s'ils n'étaient point tirés ensemble et à côté d'elles. Quant aux femelles, le souvenir de leurs petits leur donne des forces. C'est ainsi, disent les Perses, que ces Indiens recueillent la plus grande partie de leur or : celui qu'ils tirent de leurs mines est plus rare.

CVI. Les extrémités de la terre habitée ont eu, en quelque sorte, en partage ce qu'elle a de plus beau, comme la Grèce a eu, pour le sien, la plus agréable température des saisons. L'Inde est, ainsi que je viens de le dire, la dernière contrée habitée à l'est. Les quadrupèdes et les volatiles y sont beaucoup plus grands que dans les autres pays ; mais les chevaux y sont plus petits que ceux de la Médie, qu'on appelle Niséens. Ce pays abonde en or : on le tire des mines et des fleuves qui le charient avec leurs eaux, et de la manière dont nous avons dit qu'on l'enlevait. On y voit, outre cela, des arbres sauvages, qui, pour fruit, portent une espèce de laine, plus belle et meilleure que celle des brebis. Les Indiens s'habillent avec la laine qu'ils recueillent sur ces arbres.

CVII. Du côté du midi, l'Arabie est le dernier des pays habités. C'est aussi le seul où l'on trouve l'encens, la myrrhe, la cannelle, le cinnamome, le lédanon. Ces Arabes recueillent toutes ces choses avec beaucoup de peine, excepté la myrrhe.

Pour récolter l'encens, ils font brûler sous les arbres qui le donnent, une gomme appelée Styrax, que les Phéniciens apportent aux Grecs. Ils brûlent cette gomme pour écarter une multitude de petits serpents volants, d'espèces différentes, qui gardent ces arbres, et qui ne les quitteraient pas sans la fumée du Styrax. Ce sont ces sortes de serpents qui volent par troupes vers l'Égypte.

CVIII. Les Arabes disent aussi que tout le pays serait rempli de ces serpents, s'il ne leur arrivait la même chose que nous savons arriver aux vipères. C'est la Providence divine, dont la sagesse a voulu, comme cela est vraisemblable, que tous les animaux timides, et qui servent de nourriture, fussent très-féconds, de crainte que la grande consommation qu'on en fait n'en détruisît l'espèce, et qu'au contraire tous les animaux nuisibles et féroces fussent beaucoup moins féconds.

Le lièvre trouve partout des ennemis ; les bêtes, les oiseaux, les hommes lui font la guerre ; aussi cet animal est-il extrêmement fécond. Sa femelle est, de tous les animaux, la seule qui conçoive, quoique déjà pleine, et qui porte en même temps des petits, dont les uns sont couverts de poil, les autres n'en ont point encore, et d'autres ne font que de se former, tandis qu'elle en conçoit encore d'autres.

La lionne, au contraire, cet animal si fort et si féroce, ne porte qu'une fois en sa vie, et ne fait qu'un petit ; car sa matrice sort avec son fruit ; et en voici la raison. Dès que le lionceau commence à remuer dans le ventre de sa mère, comme il a les griffes beaucoup plus pointues que tout autre animal, il déchire la matrice ; et plus il croît, plus il la déchire. Enfin, lorsque la lionne est près de mettre bas, il n'y reste rien de sain.

CIX. Si donc les vipères et les serpents volants d'Arabie ne mouraient que de leur mort naturelle, il serait impossible aux hommes de vivre ; mais, lorsqu'ils fraient ensemble, la femelle, dans l'accouplement et dans l'instant de l'émission, prend le mâle à la gorge, s'y attache fortement, et ne lâche point prise qu'elle ne l'ait dévoré. Ainsi périt le mâle. La femelle en reçoit la punition. Ses petits étant prêts à sortir, lui rongent la matrice et le ventre, se font un passage, et vengent de la sorte la mort de leur père. Les autres serpents, qui ne font point de mal aux hommes, pondent des œufs, d'où l'on voit éclore une grande quantité de petits serpents. Au reste, il y a des vipères par

toute la terre; mais on ne voit qu'en Arabie des serpents ailés; ils s'y trouvent en très-grand nombre.

CX. C'est ainsi que les Arabes recueillent l'encens. Voici comment ils font la récolte de la cannelle. Lorsqu'ils vont la chercher, ils se couvrent le corps entier, et même le visage, excepté les yeux, de peaux de bœufs et de chèvres. La cannelle croît dans un lac peu profond. Sur ce lac, et tout à l'entour, il y a des animaux volatiles, semblables à des chauves-souris. Ces animaux jettent des cris perçants et terribles, et sont très-forts. Les Arabes ont soin de les repousser, et de se garantir les yeux; et avec cette précaution, ils récoltent la cannelle.

CXI. Le cinnamome se recueille d'une façon encore plus merveilleuse. Les Arabes eux-mêmes ne sauraient dire ni où il vient ni quelle est la terre qui le produit. Quelques-uns prétendent qu'il croît dans le pays où Bacchus fut élevé; et leur sentiment est appuyé sur des conjectures vraisemblables. Ils racontent que certains gros oiseaux vont chercher ces brins ou bâtons que nous appelons cinnamome, nom que nous avons appris des Phéniciens; que ces oiseaux les portent à leurs nids, qu'ils construisent avec de la boue, sur des montagnes escarpées, et où aucun homme ne peut monter. Pour avoir ces brins de cinnamome, on prétend que les Arabes emploient cet artifice. Ils prennent de la chair de bœuf, d'âne et d'autres bêtes mortes, la coupent en très-gros morceaux, et l'ayant portée le plus près des nids qu'il leur est possible, ils s'en éloignent. Les oiseaux fondent sur cette proie, et l'emportent dans leurs nids; mais, comme ces nids ne sont point assez solides pour la soutenir, ils se brisent et tombent à terre. Les Arabes surviennent alors, et ramassent le cinnamome, qu'ils font ensuite passer dans les autres pays.

CXII. Le lédanon que les Arabes appellent ladanon, se recueille d'une manière encore plus merveilleuse que le cinnamome. Quoique très-odoriférant, il vient dans un endroit d'une odeur très-désagréable; car on le trouve dans la barbe des boucs et des chèvres, tel que la moisissure qui se forme sur le bois. On le fait entrer dans la composition de plusieurs parfums; et c'est principalement avec le lédanon que se parfument les Arabes. En voilà assez sur les substances odoriférantes.

CXIII. On respire en Arabie une odeur très-suave. Les Arabes ont deux espèces de moutons dignes d'admiration, et qu'on ne voit point ailleurs : les uns ont la queue longue au moins de trois coudées. Si on la leur laissait traîner, il y viendrait des ulcères, parce que la terre l'écorcherait et la meurtrirait. Mais aujourd'hui tous les bergers de ce pays savent faire de petits chariots sur chacun desquels ils attachent la queue de ces animaux. L'autre espèce de moutons a la queue large d'une coudée.

CXIV. L'Éthiopie s'étend au couchant de l'Arabie, en tirant vers le midi : c'est le dernier des pays habités. Elle produit beaucoup d'or, des éléphants monstrueux, toutes sortes d'arbres sauvages, et de l'ébène. Les hommes y sont grands, beaux, bien faits, et vivent fort longtemps.

CXV. Telles sont les extrémités de l'Asie et de la Lybie. Quant à celles de l'Europe à l'occident, je n'en puis rien dire de certain; car je ne conviendrai pas que les barbares nomment Éridan un fleuve qui se jette dans la mer du nord, et dont on dit que nous vient l'ambre. Je ne connais pas non plus les îles Cassitérides, d'où l'on nous apporte l'étain : le nom même du fleuve est une preuve de mon sentiment. Éridanos n'est point un mot barbare : c'est un nom grec inventé par quelque poète. D'ailleurs, je n'ai jamais trouvé personne qui ait pu me dire, comme témoin oculaire, quelle est cette mer que l'on place dans cette région de l'Europe. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'étain et l'ambre nous viennent de cette extrémité du monde.

CXVI. Il paraît constant qu'il y a une très-grande quantité d'or [1] vers le nord de l'Europe; mais je ne saurais dire avec certitude comment on parvient à se le procurer. On dit cependant que les Arimaspes enlèvent cet or aux Gryphons, et que ces Arimaspes n'ont qu'un œil. Mais qu'il y ait des hommes qui naissent avec un œil seulement, et qui, dans

[1] Quoique je ne sois pas tout-à-fait de l'avis de M. le major Rennel sur la position des Arimaspes, il paraît cependant par les découvertes modernes qu'il se trouve encore beaucoup d'or dans ces pays.

tout le reste, ressemblent parfaitement aux autres hommes, c'est une de ces choses que je ne puis me persuader. Quoi qu'il en soit, il paraît que les extrémités de la terre possèdent ce que nous estimons de plus beau et de plus rare.

CXVII. Il y a en Asie une plaine environnée de tous côtés d'une montagne qui a cinq ouvertures. Cette plaine appartenait autrefois aux Chorasmiens. Elle est située sur les frontières de ce même peuple, sur celles des Hyrcaniens, des Parthes, des Sarangéens et des Thamanéens. Mais, depuis que les Perses sont en possession de la puissance souveraine, elle appartient au roi.

De cette montagne qui renferme la plaine en question, coule un grand fleuve appelé Acès. Il prenait autrefois son cours par chacune des cinq ouvertures, se distribuait de tous côtés, et arrosait les terres des peuples dont je viens de parler. Mais, depuis qu'ils sont sous la domination des Perses, voici ce qui leur est arrivé. Le roi a fait faire à chacune des ouvertures de la montagne, des portes ou écluses. L'eau ne trouvant plus d'issue, et se répandant toujours dans la plaine qui est entre les montagnes, en a fait une vaste mer. Ces peuples ne pouvant plus se servir de ces eaux dont ils faisaient usage auparavant, se trouvent exposés à de fâcheux accidents. Il est vrai qu'en hiver il pleut chez eux comme chez les autres nations; mais en été ils ont besoin d'eau, lorsqu'ils sèment le panis et le sésame, et elle leur manque. Voyant donc qu'on ne leur en donne point, ils vont avec leurs femmes trouver les Perses, et se tenant aux portes du palais du roi, ils poussent des cris lamentables. Alors le roi ordonne de lâcher les écluses du côté de ceux qui ont le plus besoin d'eau. Lorsque leurs terres sont suffisamment abreuvées, on referme les écluses. Il vient ensuite un ordre de les ouvrir pour ceux dont les besoins sont les plus pressants. Mais, comme je l'ai ouï dire, le roi exige, pour les lâcher, de grandes sommes d'argent sans compter le tribut ordinaire.

CXVIII. Intaphernes, un des sept Perses qui avaient conspiré contre le mage, se permit une insulte qui le fit punir de mort. Immédiatement après le soulèvement contre les mages, il voulut entrer dans le palais pour parler au roi: car il avait été arrêté entre les sept qui s'étaient ligués contre le mage, qu'ils auraient leurs entrées libres chez le roi, sans avoir besoin d'introducteur, à moins qu'il ne fût pour lors avec une de ses femmes. Intaphernes voulut entrer chez Darius, croyant qu'il ne devait point se faire annoncer, parce qu'il était un des sept. Le garde de la porte et l'introducteur lui refusèrent l'entrée, disant que le roi était avec une de ses femmes. Intaphernes s'imaginant qu'ils mentaient, tire son cimeterre, leur coupe le nez et les oreilles qu'il fait attacher à la bride de son cheval; et, la leur ayant fait passer à l'entour du cou, il les laisse aller.

CXIX. Ils se présentèrent au roi et lui dirent pourquoi on les avait ainsi maltraités. Darius, appréhendant que cette violence n'eût été commise de concert avec les cinq autres, les fit venir l'un après l'autre et les sonda chacun en particulier, pour savoir s'ils approuvaient ce qui s'était passé. Quand il fut bien sûr que cela s'était fait sans leur participation, comme il avait tout sujet de croire qu'Intaphernes chercherait à se révolter avec ses parents, il le fit arrêter, lui, ses fils et toute sa famille. S'étant assuré de leurs personnes, il les fit mettre aux fers et les condamna à mort.

La femme d'Intaphernes se rendait chaque jour aux portes du palais tout éplorée et poussant des cris lamentables. Ses pleurs et son assiduité firent impression sur le cœur de Darius. On vint lui dire de la part de ce prince : « Le » roi Darius vous accorde un des prisonniers; » vous pouvez choisir parmi vos parents celui » que vous voulez délivrer du supplice. » Après un moment de réflexion elle répondit : « Si le » roi m'accorde la vie d'un de mes proches, je » choisis mon frère préférablement à tous les » autres. » Darius en fut surpris. « Quel motif, » lui fit-il dire, vous fait préférer votre frère à » votre mari et à vos enfants, quoiqu'il ne vous » soit pas si proche que vos enfants, et qu'il » doive vous être moins cher que votre mari? » — Grand roi, répondit-elle, si Dieu le per» met je pourrai trouver un autre mari et avoir » d'autres enfants, lorsque j'aurai perdu ceux» ci : mais mon père et ma mère étant morts, » il n'est pas possible que j'aie jamais d'autre » frère. Tels sont les motifs qui me l'ont fait » préférer. » Darius trouvant sa réponse pleine

de sens et de raison, et l'ayant goûtée, il lui rendit non-seulement ce frère qu'elle avait demandé, mais encore l'aîné de ses enfants. Quant aux autres, il les fit tous mettre à mort. Ainsi périt, dès le commencement, l'un des sept.

CXX. Il arriva à peu près vers le temps de la maladie de Cambyses, une aventure que je ne dois pas omettre. Orétès, Perse de nation, à qui Cyrus avait donné le gouvernement de Sardes, conçut le projet abominable de se saisir de Polycrates de Samos, et de le faire mourir, quoiqu'il n'en eût jamais reçu la moindre offense ni en paroles ni en actions, et qu'il ne l'eût même jamais vu. Mais voici la raison qu'en donnent la plupart de ceux qui racontent cette histoire.

Orétès se trouvant un jour à la cour avec Mitrobates, gouverneur de Dascylium, de discours en discours ils en vinrent aux reproches, Comme leur dispute roulait sur le courage : « Vous êtes véritablement, dit Mitrobates à » Orétès, un homme de cœur, vous qui ne » vous êtes pas encore emparé de l'île de Samos, quoiqu'elle soit contiguë à votre gouvernement et si facile à subjuguer, qu'un de » ses habitants l'a prise avec quinze soldats, et » en est maintenant le maître. » Orétès fut, dit-on, si sensible à ce reproche, qu'il chercha moins les moyens de se venger de celui qui le lui avait fait que de perdre entièrement Polycrates, à l'occasion duquel il l'avait reçu.

CXXI. Quelques-uns, mais en plus petit nombre, racontent qu'Orétès envoya un héraut à Samos lui faire un demande quelconque; on ne dit point ce que c'était. Quand le héraut arriva, ce prince était sur un lit de repos dans l'appartement des hommes ayant près de lui Anacréon de Téos. Le héraut s'étant avancé pour lui parler, Polycrates, qui avait alors le visage du côté du mur, soit qu'il se trouvât par hasard dans cette posture, soit qu'il s'y fût mis exprès pour montrer le mépris qu'il faisait d'Orétès, ne daigna point se tourner ni même lui répondre.

CXXII. On rapporte ces deux causes de la mort de Polycrates : chacun est libre de croire celle qui lui paraîtra la plus probable. Orétès étant à Magnésie sur le Méandre, envoya à Samos un Lydien nommé Myrsus, fils de Gygès, vers Polycrates dont il connaissait le caractère. Polycrates est le premier de tous les Grecs que nous connaissions qui ait eu le dessein de se rendre maître de la mer, si l'on excepte Minos de Cnosse ou quelque autre plus ancien que ce législateur, supposé qu'il y en ait eu. Quant à ce que l'on appelle les Temps historiques, Polycrates est le premier qui se soit flatté de l'espérance de s'emparer de l'Ionie et des îles. Orétès, instruit de ses vues, lui envoya ce message :

Orétès parle ainsi à Polycrates :

« J'ai appris que vous aviez conçu de vastes » projets; mais que vos richesses n'y répon- » daient pas. Si donc vous suivez mes conseils, » vous vous éleverez et vous me mettrez moi- » même à couvert de tout danger. Cambyses a » dessein de me faire mourir ; on me le mande » comme une chose certaine. Donnez-moi une » retraite chez vous, et recevez-moi avec mes tré- » sors; la moitié est à vous, laissez-moi l'autre : » ils vous rendront maître de toute la Grèce. » Au reste, si vous avez quelque doute au su- » jet de mes richesses, envoyez-moi quel- » qu'un de confiance, je les lui montrerai. »

CXXIII. Polycrates, charmé des offres d'Orétès, lui accorda d'autant plus volontiers sa demande, qu'il avait une grande passion pour l'argent. D'abord il lui envoya Mæandrius son secrétaire, fils d'un père de même nom. Ce Mæandrius était de Samos; ce fut lui qui, quelque temps après, consacra, dans le temple de Junon, le riche ameublement de l'appartement de Polycrates.

Orétès, sachant qu'on devait venir visiter ses trésors, fit remplir de pierres huit grands coffres presque jusqu'aux bords. Il fit couvrir ces pierres de pièces d'or; et, ayant fait fermer les coffres avec un nœud, il les tint prêts. Cependant Mæandrius arrive, visite les trésors et retourne faire son rapport à Polycrates.

CXXIV. Celui-ci partit pour se rendre auprès d'Orétès malgré les représentations des devins et celles de ses amis : d'ailleurs sa fille avait cru voir en songe son père élevé dans les airs où il était baigné par les eaux du ciel et oint par le soleil. Effrayée de cette vision, elle fit tous ses efforts pour le dissuader de partir; et comme il allait s'embarquer sur un vaisseau à cinquante rames, elle lui rapporta des choses

de mauvais augure. Alors il la menaça de ne la marier de longtemps s'il revenait sain et sauf de ce voyage. « Je souhaite, lui répondit-elle, » que vos menaces aient leur effet; et j'aime » mieux rester longtemps vierge, que d'être » privée de mon père. »

CXXV. Polycrates sans aucun égard pour les conseils qu'on lui donnait, s'embarqua pour se rendre auprès d'Orétès avec plusieurs de ses amis et entre autres avec le médecin Democèdes; fils de Calliphon de la ville de Crotone, et le plus habile homme de son temps dans sa profession. Étant arrivé à Magnésie, il y périt misérablement, et d'une manière indigne de son rang et de la grandeur de son âme. En effet, de tous les tyrans qui ont régné dans les villes grecques, il n'y en a pas un seul, si l'on excepte ceux de Syracuse, dont la magnificence mérite d'être comparée à celle de Policrates. Orétès l'ayant fait périr d'une mort que j'ai horreur de rapporter, le fit mettre en croix. Il renvoya tous les Samiens qui l'avaient suivi, et leur dit qu'ils devaient lui savoir gré de la liberté qu'il leur laissait. Quant aux étrangers et aux esclaves qui avaient accompagné Polycrates, il les retint tous dans la servitude. Polycrates, élevé en l'air, accomplit toutes les circonstances du songe de sa fille. Il était baigné par les eaux du ciel [1] et oint par le soleil dont la chaleur faisait sortir les humeurs de son corps. Ce fut là qu'aboutirent les prospérités de Polycrates comme le lui avait prédit Amasis.

CXXVI. La mort de Polycrates ne tarda pas à être vengée sur Orétès. Cambyses étant mort et les mages s'étant emparés du trône, Orétès, qui résidait à Sardes, bien loin de rendre aucun service aux Perses à qui les Mèdes avaient enlevé la couronne, profita de ces temps de troubles et de désordres pour faire périr Mitrobates, gouverneur de Dascylium, qui lui avait fait des reproches au sujet de Polycrates, et son fils Cranapes, quoiqu'ils fussent l'un et l'autre en grande considération parmi les Perses. Outre une infinité d'autres crimes, un courrier lui ayant apporté de la part de Darius des ordres qui ne lui étaient pas agréables, il aposta des assassins pour l'attaquer sur le chemin lorsqu'il s'en retournerait : ils le tuèrent lui et son cheval et firent disparaître les cadavres.

[1] Par Jupiter, quand il pleuvait.

CXXVII. Darius ne fut pas plutôt sur le trône, qu'il résolut de ne point laisser impunis les crimes d'Orétès et particulièrement la mort de Mitrobates et de son fils. Mais il jugea d'autant moins convenable d'envoyer une armée directement contre lui au commencement de son règne et dans le temps où les affaires étaient encore dans une espèce de fermentation, qu'il savait qu'Orétès avait des forces considérables. Sa garde, en effet, était composée de mille Perses, et son gouvernement comprenait la Phrygie, la Lydie et l'Ionie. Voici ce qu'il imagina.

Il convoqua les Perses les plus qualifiés. » Perses, leur dit-il, qui d'entre vous me promettra d'exécuter une chose où il ne s'agit » que d'habileté et où il n'est pas nécessaire » d'employer la force et le grand nombre? car » la violence est inutile quand il ne faut que de » l'adresse. Qui d'entre vous tuera Orétès ou » me l'amènera vif, lui qui n'a jamais rendu » aucun service aux Perses et qui a commis plusieurs crimes? Il a fait périr deux d'entre » nous, Mitrobates et son fils; et, non content » de cela, il a fait assassiner les courriers que » je lui envoyais, pour lui ordonner de se rendre auprès de moi. C'est une insulte qu'on » ne peut supporter. Prévenons, par sa mort, » des maux encore plus grands qu'il pourrait » faire aux Perses. »

CXXVIII. Sur cette proposition, trente Perses promirent, à l'envi l'un de l'autre, de le servir. Pour terminer leurs contestations, Darius ordonna que le sort en déciderait. On tira donc, et le sort étant tombé sur Bagéus, fils d'Artontès, voici comment il s'y prit. Il écrivit plusieurs lettres sur différentes affaires, les scella du sceau de Darius, et partit pour Sardes avec ces dépêches. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il alla trouver Orétès, et donna les lettres, l'une après l'autre, au secrétaire du roi, pour en faire la lecture : car tous les gouverneurs de province ont auprès d'eux des secrétaires du roi. En donnant ces lettres, Bagéus avait intention de sonder les gardes du gouverneur, pour voir s'ils seraient disposés à l'abandonner. Ayant remarqué qu'ils avaient beaucoup de respect pour ces lettres, et encore plus pour

les ordres qu'elles contenaient, il en donna une autre conçue en ces termes : « Perses, le roi » Darius vous défend de servir désormais de » gardes à Orétès. » Là-dessus, ils mirent sur-le-champ, leurs piques bas. Bagéus, encouragé par leur soumission, mit entre les mains du secrétaire la dernière lettre, ainsi conçue : « Le » roi Darius ordonne aux Perses, qui sont à » Sardes, de tuer Orétès. » Aussitôt les gardes tirent leurs cimeterres, et tuent le gouverneur sur la place. Ce fut ainsi que la mort de Polycrates de Samos fut vengée par celle du Perse Orétès.

CXXIX. Les biens de celui-ci ayant été confisqués et transportés à Suses, il arriva, peu de temps après, que Darius, étant à la chasse, se donna une entorse au pied en sautant en bas de son cheval. Elle fut si violente, que la cheville du pied se déboita. Darius avait à sa cour les médecins qui passaient pour les plus habiles qu'il y eût en Égypte. S'étant mis d'abord entre leurs mains, ils lui tournèrent le pied avec tant de violence, qu'ils augmentèrent le mal. Le roi fut sept jours et sept nuits sans fermer l'œil, tant la douleur était vive. Enfin, le huitième jour, comme il se trouvait très-mal, quelqu'un qui, pendant son séjour à Sardes, avait entendu dire quelque chose de la profession de Démocèdes de Crotone, lui parla de ce médecin : Darius se le fit amener en diligence. On le trouva confondu parmi les esclaves d'Orétès, comme un homme dont on ne faisait pas grand cas. On le présenta au roi couvert de haillons, et ayant des ceps aux pieds.

CXXX. Darius lui ayant demandé s'il savait la médecine, Démocèdes n'en convint point, dans la crainte de se fermer à jamais le chemin de la Grèce, s'il se faisait connaître. Darius, s'étant aperçu qu'il tergiversait, en disant qu'il n'était pas médecin, quoiqu'il le fût effectivement, ordonna à ceux qui le lui avaient amené, d'apporter des fouets et des poinçons [1]. Démocèdes ne crut pas devoir dissimuler plus longtemps. Il dit qu'il n'avait pas une connaissance profonde de la médecine; mais qu'il en avait pris une légère teinture en fréquentant un médecin. Sur cet aveu, le roi se mit entre ses mains. Démocèdes le traita à la manière des Grecs, et faisant succéder les remèdes doux et calmants aux remèdes violents, il parvint à lui procurer du sommeil, et en peu de temps il le guérit, quoique ce prince eût perdu toute espérance de pouvoir jamais se servir de son pied. Cette cure achevée, Darius lui fit présent de deux paires de ceps d'or. Démocèdes lui demanda s'il prétendait doubler ainsi son mal en récompense de sa guérison. Le roi, charmé de cette repartie, l'envoya à ses femmes. Les eunuques, qui le conduisaient, leur dirent que c'était lui qui avait rendu la vie au roi. Ces femmes firent présent à Démocèdes de statères qu'elles puisaient dans un coffre avec une soucoupe. Ce présent fut si considérable, que le domestique qui le suivait, et qui s'appelait Sciton, fit une grosse somme des pièces d'or qu'il ramassa à mesure qu'elles tombaient des soucoupes.

CXXXI. Voici à quelle occasion Démocèdes avait quitté Crotone, sa patrie, et s'était attaché à Polycrates. Il vivait avec un père d'un caractère dur et colère. Ne pouvant plus supporter son humeur, il alla à Égine, où s'étant établi, il surpassa, dès la première année, les plus habiles médecins, quoiqu'il ne se fût point préparé à y exercer sa profession, et qu'il n'eût aucun des instruments nécessaires [1]. La seconde année, les Éginètes lui donnèrent un talent [2] de pension sur le trésor public. La troisième, les Athéniens lui firent une pension de cent mines [3]. Enfin la quatrième année, Polycrates lui offrit deux talents [4]; et, par cette amorce, l'attira à Samos. C'est à lui que les médecins de Crotone doivent la plus grande partie de leur réputation. Il fut un temps où on les regarda comme les premiers médecins de toute la Grèce, et les Cyrénéens comme les seconds. Vers le même temps, les Argiens passaient pour les plus habiles musiciens de la Grèce.

CXXXII. Démocèdes ayant parfaitement guéri Darius, on lui donna une très-grande

[1] C'était un instrument de torture.

[1] La chirurgie n'était point autrefois séparée de la médecine.
[2] 5,400 liv. de notre monnaie.
[3] 9,000 liv.
[4] 10,800 liv.

maison à Suses ; il mangeait à la table du roi, et rien ne lui manquait, que la liberté de retourner en Grèce. Il obtint du roi la grâce des Égyptiens, qui étaient auparavant ses médecins ordinaires, et qui, pour s'être laissé surpasser en leur art par un médecin grec, avaient été condamnés à être mis en croix. Il fit rendre la liberté à un devin d'Élée, qui avait suivi Polycrates, et qu'on avait mis au nombre des esclaves, sans qu'on songeât à lui. Enfin Démocèdes jouissait, auprès du roi, d'une très-grande considération.

CXXXIII. Il survint, peu de temps après, à Atosse, fille de Cyrus et femme de Darius, une tumeur au sein, qui s'ouvrit et fit de grands progrès. Tant que le mal fut peu considérable, cette princesse le cacha par pudeur, et n'en dit mot à personne. Mais quand elle vit qu'il devenait dangereux, elle manda Démocèdes, et le lui fit voir. Il lui promit de la guérir; mais il exigea d'elle, avec serment, qu'elle l'obligerait, à son tour, dans une chose dont il la prierait, l'assurant, au reste, qu'il ne lui demanderait rien dont elle eût à rougir.

CXXXIV. Atosse, guérie par les remèdes de Démocèdes, résolut de lui tenir parole. Étant au lit avec Darius, elle lui parla ainsi, selon les instructions de Démocèdes : « Je m'étonne, » seigneur, qu'ayant tant de troupes à votre » disposition, vous demeuriez tranquillement » dans votre palais, sans songer à conquérir de » nouveaux pays, et à étendre les bornes de » votre empire ; cependant il convient à un » monarque jeune, et qui possède de grandes » richesses de se signaler par des actions qui » fassent connaître à ses sujets, qu'ils ont un » homme de cœur à leur tête. Il vous importe, » par deux raisons, de suivre mon conseil : la » première, pour montrer aux Perses qu'ils ont » un roi plein de courage et de valeur ; la seconde, afin qu'occupés de grands travaux, l'oisiveté ne les porte point à se soulever contre » vous. Faites donc quelques beaux exploits, » tandis que vous êtes dans la fleur de l'âge. » L'âme croît avec le corps ; mais, à mesure » que le corps vieillit, l'âme vieillit aussi, et de» vient inhabile à tout. » Ainsi parla Atosse, suivant les instructions de Démocèdes.

— » Vos discours, lui répondit Darius, s'ac» cordent avec mes desseins. J'ai résolu de » marcher contre les Scythes, et de construire » à cet effet, un pont pour passer de notre con» tinent sur l'autre. Il ne faut que peu de » temps pour en venir à bout.

« — Seigneur, reprit Atosse, ne commencez » point, je vous prie, par les Scythes ; ils se» ront à vous quand vous le voudrez : marchez » plutôt contre la Grèce ; car, seigneur, sur » ce que j'ai ouï dire des femmes de ce pays, » je ne désire rien tant que d'avoir à mon ser» vice des Lacédémoniennes, des Argiennes, » des Athéniennes et des Corinthiennes. Vous » avez ici l'homme du monde le plus propre à » vous instruire de ce qui regarde la Grèce, et à » vous servir de guide dans cette expédition; » c'est celui qui vous a guéri de votre entorse.

« — Puisque vous êtes d'avis, répondit Da» rius, que nous commencions par la Grèce, il » me semble qu'avant tout, il est à propo » d'envoyer quelques Perses avec l'homme » dont vous me parlez, pour prendre une con» naissance exacte du pays ; et, lorsqu'à leur » retour, ils m'auront instruit de tout ce qu'ils » auront vu et appris, je me mettrai en » marche. »

CXXXV. A peine eut-il dit ces choses qu'il les exécuta. Dès que le jour commença à paraître, il fit venir quinze Perses des premiers de la nation, leur commanda de suivre Démocèdes, de reconnaître avec lui tous les pays maritimes de la Grèce, et leur enjoignit surtout de prendre garde qu'il ne leur échappât, et de le ramener avec eux, quelque chose qui arrivât. Ces ordres donnés, il manda Démocèdes, le pria de revenir, dès qu'il aurait fait voir aux Perses toute la Grèce. Il lui commanda aussi de porter avec lui tous ses meubles, pour en faire présent à son père et à ses frères, lui promettant de le dédommager au centuple; et, outre cela, il lui dit qu'il le ferait accompagner par un vaisseau de charge, rempli de ces présents, et de toutes sortes de richesses. Les promesses de ce prince étaient, comme je le crois, sans artifice; cependant Démocèdes, craignant qu'il n'eût dessein de l'éprouver, accepta tous ses dons sans montrer beaucoup d'empressement. Mais, pour les meubles et autres effets qui lui appartenaient, il dit qu'il les laisserait à Suses, afin de les retrouver à son retour. Il se contenta du vaisseau

de charge que lui promettait le roi, afin de porter les présents qu'il faisait à ses frères.

CXXXVI. Darius, lui ayant aussi donné ses ordres, lui dit de se rendre, avec les Perses, sur les bords de la mer. Lorsqu'ils furent arrivés en Phénicie, ils allèrent à Sidon, où ils firent équiper sur-le-champ deux trirèmes et un gros vaisseau de charge, qu'ils remplirent de toutes sortes de richesses. Leurs préparatifs achevés, ils passèrent en Grèce, dont ils visitèrent les côtes, et levèrent le plan. Enfin, après en avoir reconnu les places les plus célèbres, ils firent voile vers Italie, et abordèrent à Tarente. Aristophilides, roi de ce pays, fit ôter, par bonté pour Démocèdes, le gouvernail des vaisseaux des Mèdes, et arrêter, en même temps, les Perses comme espions. Tandis qu'on les tenait en prison, Démocèdes se retira à Crotone. Lorsqu'il fut arrivé chez lui, Aristophilides relâcha les Perses, et leur rendit ce qu'il avait fait enlever de leurs vaisseaux.

CXXXVII. Les Perses, ayant remis à la voile, poursnivirent Démocèdes, et arrivèrent à Crotone. Ils l'arrêtèrent dans la place publique, où ils le rencontrèrent. La crainte de la puissance des Perses avait disposé une partie des Crotoniates à le leur remettre; mais d'autres l'arrachèrent de leurs mains, et les repoussèrent à coups de bâtons.

« Crotoniates, leur disaient les Perses, prenez garde à ce que vous faites : celui que vous nous enlevez est un esclave fugitif; il appartient au roi. Pensez-vous donc que Darius souffre impunément une telle insulte, et que vous vous trouviez bien de nous avoir arraché Démocèdes ? car enfin, votre ville ne sera-t-elle pas la première que nous attaquerons, et que nous tâcherons de réduire en servitude ? »

Ces menaces furent inutiles. Les Crotoniates, sans y avoir égard, leur enlevèrent non-seulement Démocèdes, mais encore le vaisseau de charge qu'ils avaient amené avec eux. Les Perses, privés de leur guide, retournèrent en Asie, sans chercher à pénétrer plus avant dans la Grèce pour reconnaître le pays.

Démocèdes, à leur départ, leur enjoignit de dire à Darius qu'il était fiancé avec la fille de Milon. Le nom de ce lutteur était alors fort connu à la cour de Perse. Pour moi, je pense qu'il hâta ce mariage, et qu'il y dépensa de grandes sommes, afin de faire voir à Darius qu'il jouissait aussi dans sa patrie d'une grande considération.

CXXXVIII. Les Perses ayant levé l'ancre, les vents les écartèrent de leur route, et les poussèrent en Iapygie, où on les fit prisonniers. Mais Gillus, banni de Tarente, les délivra, et les remena à Darius. La reconnaissance avait disposé ce prince à lui accorder toutes ses demandes. Gillus lui raconta sa disgrâce, et le pria de le faire rétablir à Tarente. Mais, pour ne pas jeter l'épouvante et le trouble dans la Grèce, comme cela n'aurait pas manqué d'arriver, si l'on eût envoyé à cause de lui une flotte considérable en Italie, il dit que les Cnidiens suffiraient seuls pour le rétablir dans sa patrie, et qu'étant amis des Tarentins, il était persuadé qu'à leur sollicitation, on ne ferait nulle difficulté de lui accorder son rappel. Darius le lui promit : et, sans différer plus long-temps, il envoya un exprès à Cnide, avec ordre aux Cnidiens de conduire Gillus à Tarente. Les Cnidiens obéirent ; mais ils ne purent rien obtenir des Tarentins, et ils n'étaient point assez puissants pour employer la force. C'est ainsi que les choses se passèrent. Ces Perses sont les premiers qui soient venus d'Asie en Grèce, pour reconnaître le pays.

CXXXIX. Après ces événements, Darius prit Samos. De toutes les villes, tant grecques que barbares, celle-ci fut la première qu'il attaqua, pour les raisons que je vais dire. Beaucoup de Grecs avaient suivi Cambyses, fils de Cyrus, dans son expédition en Égypte ; les uns comme on peut le croire, pour trafiquer, d'autres pour servir, et quelques-uns aussi par curiosité, et pour voir le pays. Du nombre de ces derniers fut Syloson, banni de Samos, fils d'Æacès, et frère de Polycrates. Il lui arriva une aventure qui contribua à sa fortune. Se promenant un jour sur la place de Memphis, un manteau d'écarlate sur les épaules, Darius, qui n'était alors qu'un simple garde-du-corps de Cambyses, et qui ne jouissait pas encore d'une grande considération, l'aperçut, et eut envie de son manteau. Il s'approcha de cet étranger, et le pria de le lui vendre. Syloson, remarquant que Darius en avait une envie extrême, lui répondit, comme inspiré de quelque

dieu : « Pour quelque prix que ce soit, je ne » veux point le vendre ; mais, puisqu'il faut » que les choses soient ainsi, j'aime mieux » vous en faire présent. » Darius loua sa générosité, et accepta le manteau.

CXL. Syloson croyait avoir perdu son manteau par son trop de facilité; mais, quelque temps après, Cambyses étant mort, les sept Perses détrônèrent le mage, et Darius, l'un des sept conjurés, monta sur le trône. Syloson ayant appris que la couronne était échue à celui à qui, sur ses vives instances, il avait donné son manteau en Égypte, part pour Suses, se rend au palais, et, s'étant assis au vestibule, il dit qu'il avait autrefois obligé Darius. Le garde de la porte, qui avait entendu ce discours, en fit son rapport au roi. « Quel est » donc ce Grec, se dit en lui-même Darius » étonné, qui m'a prévenu de ses bienfaits? Je » n'ai que depuis peu la puissance souveraine, » et depuis ce temps, à peine peut-il en être » venu un seul à ma cour. Pour moi, je ne sache point qu'aucun Grec m'ait rien prêté. » Mais qu'on le fasse entrer; je verrai ce qu'il » veut dire. »

Le garde ayant introduit Syloson, les interprètes lui demandèrent qui il était, et en quoi il pouvait se vanter d'avoir obligé Darius. Syloson raconta tout ce qui s'était passé au sujet du manteau, et ajouta que c'était lui-même qui l'avait donné.

« O le plus généreux de tous les hommes! » répondit Darius; vous êtes donc celui qui » m'avez fait un présent dans le temps où je » n'avais pas la moindre autorité! Quoique ce » présent soit peu de chose, je vous en ai cependant autant d'obligation que si j'en recevais aujourd'hui un considérable; et, pour » reconnaître ce plaisir, je vous donnerai tant » d'or et d'argent, que vous n'aurez jamais » sujet de vous repentir d'avoir obligé Darius, » fils d'Hystaspes. — Grand roi, reprit Syloson, je ne vous demande ni or ni argent; » rendez-moi Samos, ma patrie, et délivrez-la » de l'oppression. Depuis qu'Orétès a fait » mourir mon frère Polycrates, un de nos » esclaves s'en est emparé; c'est cette patrie » que je vous demande ; rendez-la-moi, seigneur, sans effusion de sang, et ne permettez pas qu'elle soit réduite en servitude. »

CXLI. Darius lui accorda sa demande. Il envoya une armée sous les ordres d'Otanes, un des sept qui avaient détrôné le mage, et lui recommanda d'exécuter tout ce dont Syloson le prierait. Otanes se rendit sur les bords de la mer, où il fit embarquer ses troupes.

CXLII. Mæandrius, fils de Mæandrius, avait alors la puissance souveraine dans l'île de Samos; Polycrates lui en avait confié la régence. Il voulut se montrer le plus juste de tous les hommes; mais les circonstances ne le lui permirent pas. Quand il eut appris la mort de Polycrates, il érigea d'abord un autel à Jupiter-Libérateur, et traça autour de cet autel l'aire sacrée qu'on voit encore aujourd'hui dans le faubourg de Samos. Ensuite il convoqua une assemblée de tous les citoyens, et leur tint ce discours : « Vous savez, Samiens, » que Polycrates m'a confié son sceptre avec » son autorité, et qu'aujourd'hui il ne tient » qu'à moi de conserver l'empire sur vous. » Mais, autant que je le pourrai, je ne ferai » jamais ce que je condamne dans les autres. » J'ai blâmé Polycrates de s'être rendu maître » de ses égaux, et je n'approuverai jamais la » même conduite dans un autre. Mais enfin il a » rempli sa destinée. Quant à moi, je me démets de la puissance souveraine, et je rétablis » l'égalité. Accordez-moi seulement, je vous » prie, par une sorte de distinction que je crois » juste, six talents[1] de l'argent de Polycrates. » Permettez encore que je me réserve, à moi » et à mes descendants, à perpétuité, le sacerdoce de Jupiter-Libérateur, à qui j'ai élevé un » autel, et je vous rends votre ancienne liberté. »

Telles furent les demandes et les promesses de Mæandrius; mais un Samien, se levant du milieu de l'assemblée, lui dit : « Vous ne méritez pas de nous commander, vous qui avez » toujours été un méchant et un scélérat. Il » faut bien plutôt vous faire rendre compte de » l'argent que vous avez eu en maniement. » Celui qui parla de la sorte s'appelait Télésarque; il jouissait d'une grande considération parmi ses concitoyens.

CXLIII. Mæandrius, faisant réflexion que s'il se dépouillait de l'autorité souveraine, quelqu'un s'en emparerait, et se mettrait en sa place,

[1] 32,400 liv.

ne pensa plus à la quitter. Dès qu'il fut rentré dans la citadelle, il manda les citoyens l'un après l'autre, comme s'il eût voulu leur rendre compte de l'administration des finances; mais ils furent arrêtés et mis aux fers. Pendant qu'ils étaient en prison, Mæandrius tomba malade. Son frère Lycarète crut qu'il n'en reviendrait point, et pour usurper plus facilement la puissance souveraine dans Samos, il fit mourir tous les prisonniers : car il paraît bien que les Samiens regardaient comme une chose indigne d'un homme libre d'obéir à un tyran.

CXLIV. Cependant, les Perses qui ramenaient Syloson, étant arrivés à Samos, n'y trouvèrent pas la moindre résistance. Ceux du parti de Mæandrius, et Mæandrius lui-même, leur déclarèrent qu'ils étaient prêts à capituler et à sortir de l'île. Otanes accepta cette proposition; et lorsque le traité eut été conclu, les gens les plus distingués d'entre les Perses firent apporter des siéges, et s'assirent devant la forteresse.

CXLV. Le tyran Mæandrius avait un frère, nommé Charilée, dont l'esprit n'était pas fort sain, et qu'on tenait enchaîné dans une prison souterraine, pour quelque faute qu'il avait commise. Charilée, informé de ce qui se passait, et ayant vu par une ouverture de sa prison les Perses tranquillement assis, se mit à crier qu'il voulait parler à son frère. Mæandrius, qui l'avait entendu, ordonna de le délier, et de le lui amener. Il n'eut pas plutôt été amené que, chargeant son frère d'invectives, il tâcha de l'engager à se jeter sur les Perses. « O le plus » lâche de tous les hommes! tu as bien eu le » cœur assez dur pour me faire enchaîner dans » une prison souterraine, moi qui suis ton » frère, et qui n'ai mérité par aucun crime un » pareil traitement; et tu n'as pas le courage » de te venger des Perses, qui te chassent de » ta maison et de ta patrie, quoiqu'il te soit » facile de les vaincre. Mais, si tu les redoutes, » donne-moi tes troupes auxiliaires, et je les » ferai repentir d'être venus ici. Quant à toi, » je suis prêt à te renvoyer de cette île. »

CXLVI. Ainsi parla Charilée. Mæandrius prit en bonne part son discours. Il n'était pas cependant, à mon avis, assez insensé pour s'imaginer qu'avec ses forces il pourrait l'emporter sur le roi; mais il enviait à Syloson le bonheur de recouvrer sans peine la ville de Samos, et de la recevoir florissante, et sans qu'on y eût fait le moindre dégât. En irritant les Perses, il voulait affaiblir la puissance des Samiens, et ne les livrer qu'en cet état. Il savait bien, en effet, que, si les Perses étaient maltraités, ils s'aigriraient contre les Samiens. D'ailleurs il avait un moyen sûr pour se retirer de l'île quand il le voudrait. Il avait fait pratiquer sous terre un chemin qui conduisait de la forteresse à la mer. Et en effet, il sortit de Samos par cette route, et mit à la voile. Pendant ce temps-là Charilée, ayant fait prendre les armes à toutes les troupes auxiliaires, ouvrit les portes, et fit une sortie sur les Perses, qui, bien loin de s'attendre à cet acte d'hostilité, croyaient que tout était réglé. Les auxiliaires tombèrent sur ces Perses de distinction, qu'ils trouvèrent assis, et les massacrèrent. Tandis qu'ils les passaient au fil de l'épée, le reste de l'armée perse vint au secours, et poussa les auxiliaires avec tant de vigueur, qu'ils furent contraints de se renfermer dans la forteresse.

CXLVII. Otanes s'était ressouvenu jusqu'alors des ordres que Darius lui avait donnés en partant de ne tuer aucun Samien, de n'en réduire aucun en servitude, et de rendre l'île de Samos à Syloson, sans permettre qu'on y fît du dégât. Mais, à la vue du carnage qui s'était fait des Perses, il les oublia. Il ordonna à son armée de faire main-basse sur tout ce qu'elle trouverait en son chemin, hommes et enfants, sans aucune distinction. Ainsi, tandis qu'une partie de ses troupes assiégeaient la citadelle, les autres passèrent au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencontrèrent, tant dans les lieux sacrés que dans les profanes.

CXLVIII. Mæandrius, s'étant sauvé de Samos, fit voile vers Lacédémone. Lorsqu'il y fut arrivé avec les richesses qu'il avait emportées, il fit tirer de ses coffres des coupes d'or et d'argent, et ses gens se mirent à les nettoyer. Pendant ce temps-là, il alla trouver Cléomènes, fils d'Alexandrides, roi de Sparte; et, s'entretenant avec lui, il l'amena insensiblement dans sa maison. Voyant ce prince saisi d'admiration à la vue de ces vases, il le pressa d'en prendre autant qu'il le voudrait, et de les faire porter dans son palais.

Cléomènes montra, en cette occasion, qu'il était le plus juste et le plus désintéressé des hommes. Quoique Mæandrius insistât jusqu'à deux ou trois fois, il ne voulut jamais accepter ses dons. Mais, ayant appris que ce Samien faisait présent de ses vases à d'autres citoyens, et que, par ce moyen, il se procurerait du secours, il alla trouver les éphores, et leur remontra qu'il était de l'intérêt de la république de faire sortir du Péloponèse cet étranger, « de » crainte, ajouta-t-il, qu'il ne me corrompe » moi-même et d'autres citoyens aussi. » Les éphores approuvèrent le conseil de Cléomènes, et firent signifier à Mæandrius, par un héraut, qu'il eût à sortir des terres de la république.

CXLIX. Quand les Perses eurent pris tous les habitants de Samos, comme dans un filet, ils remirent la ville à Syloson, mais déserte et sans aucun habitant. Quelque temps après, Otanes repeupla cette île, à l'occasion d'une vision qu'il eut en songe, et d'un mal dont il se sentit attaqué aux parties de la génération.

CL. Tandis que l'armée navale se rendait à Samos, les Babyloniens se révoltèrent après avoir fait de grands préparatifs. Pendant le règne du mage, et tandis que les sept Perses se soulevaient contre lui, ils profitèrent de ce temps et des troubles qu'il y eut à cette occasion pour se disposer à soutenir un siége sans que les Perses en eussent la moindre connaissance. Après qu'ils eurent secoué ouvertement le joug, ils prirent les mesures suivantes. De toutes les femmes qui se trouvèrent dans Babylone, chaque homme, indépendamment de sa mère, ne se réserva que celle qu'il aimait le plus de toutes celles de sa maison. Quant aux autres ils les assemblèrent toutes en un même lieu, et les étranglèrent. Celle que chacun s'était réservée devait lui apprêter à manger : et ils étranglèrent le reste, afin de ménager leurs provisions.

CLI. A la première nouvelle de leur révolte, Darius assembla toutes ses forces, et marcha contre eux. Lorsqu'il fut arrivé devant la place, il en forma le siége; mais les Babyloniens firent voir qu'ils s'en inquiétaient peu. Ils montèrent sur leurs remparts, et se mirent à danser, et à faire des plaisanteries contre Darius et son armée; et l'un d'entre eux leur dit cette parole remarquable : « Perses, pourquoi perdre ainsi » le temps devant nos murailles? Retirez-vous » plutôt : vous prendrez Babylone lorsque les » mules engendreront. » Ainsi parla un Babylonien, ne pensant pas qu'une mule pût jamais engendrer.

CLII. Il y avait déjà un an et sept mois que Darius était avec son armée devant Babylone, sans pouvoir la prendre; il en était très-affligé. Il s'était, mais en vain, servi de toutes sortes de stratagèmes; il avait même eu recours à celui qui avait autrefois réussi à Cyrus; mais les Babyloniens se tenaient sans cesse sur leurs gardes, et il n'était pas possible de les forcer.

CLIII. Le vingtième mois du siége, il arriva un prodige chez Zopyre, fils de ce Mégabyse qui, avec les six autres conjurés, détrôna le mage. Une des mules qui lui servaient à porter ses provisions fit un poulain. Il n'en voulut d'abord rien croire; mais, s'en étant convaincu par ses yeux, il défendit expressément à ses gens d'en parler. S'étant mis ensuite à réfléchir sur ce prodige, il se rappela les paroles du Babylonien qui avait dit, au commencement du siége, qu'on prendrait la ville lorsque les mules, toutes stériles qu'elles sont, engendreraient. Il crut en conséquence de ce présage, qu'on pouvait prendre Babylone; que le Babylonien avait parlé de la sorte par une permission divine, et que le prodige de la mule le regardait.

CLIV. Ayant reconnu que les destins assuraient la prise de Babylone, il alla trouver Darius, et lui demanda s'il avait fort à cœur la conquête de cette place. Ce prince lui ayant répondu qu'il le souhaitait ardemment, il délibéra comment il ferait pour s'en emparer, et pour que la prise de cette ville ne pût être attribuée à d'autre qu'à lui. Les Perses estiment en effet beaucoup les belles actions; et, chez eux, c'est le plus sûr moyen de parvenir aux plus grands honneurs. Ayant fait réflexion qu'il ne pouvait se rendre maître de cette place qu'en se mutilant, pour passer ensuite chez les ennemis en qualité de transfuge, il ne balança pas un instant, et ne tint aucun compte d'une difformité, à laquelle il n'était pas possible de remédier. Il se coupa donc le nez et les oreilles, se rasa d'une manière honteuse le tour de la tête, se mit le corps en sang à

coups de fouet; et, en cet état, il alla se présenter au roi.

CLV. Darius, indigné de voir un homme de ce rang si cruellement traité, se lève précipitamment de son trône, et lui demande, avec empressement, qui l'avait ainsi mutilé, et pour quel sujet. « Personne que vous, seigneur, » répondit Zopyre, n'est assez puissant pour » me traiter de la sorte. Une main étrangère » ne m'a point mis en cet état; je l'ai fait moi- » même, outré de voir les Assyriens se moquer » des Perses.—O le plus malheureux des hom- » mes! s'écria Darius, vous cherchez, par ces » propos, à couvrir d'un beau nom l'action la » plus honteuse. Insensé! les ennemis se ren- » dront-ils donc plus tôt, parce que vous vous » êtes ainsi mutilé? N'avez-vous donc pas perdu » l'esprit quand vous vous êtes mis en cet état? » —Seigneur, reprit Zopyre, si je vous avais » communiqué mon dessein, vous ne m'auriez » jamais permis de l'exécuter: aussi n'ai-je pris » conseil que de moi-même. Babylone est à » nous si vous ne nous manquez pas. Dans l'é- » tat où vous me voyez, je vais passer dans la » ville en qualité de transfuge; je dirai aux Ba- » byloniens que ce traitement m'a été fait par » votre ordre: j'espère que, si je reussis à les » persuader, j'obtiendrai le commandement » d'une partie de leurs troupes. Pour vous, » seigneur, le dixième jour après que j'aurai » été reçu à Babylone, choisissez mille hom- » mes dont la perte vous importe peu; placez- » les près de la porte de Sémiramis. Sept jours » après, postez-en deux mille autres près de » la porte de Ninive. Laissez ensuite passer » vingt jours, et vous enverrez quatre mille » hommes près de la porte des Chaldéens. » Mais que les uns et les autres n'aient, pour » se défendre, d'autres armes que leurs épées. » Enfin, le vingtième jour après, faites avancer » le reste de l'armée droit à la ville, pour don- » ner un assaut général. Mais, surtout, placez » les Perses aux portes Bélides et Cissiènes. » Je ne doute point que les Babyloniens, té- » moins de mes grandes actions, ne me con- » fient entre autres choses les clefs de ces por- » tes: alors nous aurons soin, les Perses et » moi, de faire ce qu'il faudra. »

CLVI. Ce discours achevé, il s'enfuit vers les portes de la ville, se retournant de temps en temps, comme s'il eût été un véritable transfuge. Ceux qui étaient en sentinelle sur les tours, l'ayant aperçu, descendirent promptement; et, ayant entr'ouvert un guichet de la porte, ils lui demandèrent qui il était, et ce qu'il venait chercher. Il leur répondit qu'il était Zopyre, et qu'il venait se rendre aux Babyloniens. Sur cette déclaration, les gardes de la porte le conduisirent à l'assemblée de la nation. Lorsqu'il y fut arrivé, il se mit à déplorer son malheur; il attribua à Darius le traitement qu'il s'était fait, et leur dit que ce prince l'avait mis en cet état, parce que, ne voyant nulle apparence de forcer la place, il lui avait conseillé d'en lever le siége. « Maintenant donc, leur » dit-il, je viens vers vous, ô Babyloniens, et » pour votre plus grand avantage, et pour le » plus grand malheur de Darius, de son armée » et des Perses. Tous ses projets me sont con- » nus; il ne m'aura point ainsi mutilé impu- » nément. »

CLVII. Les Babyloniens, voyant un Perse de la première qualité le nez et les oreilles coupés, le corps déchiré de coups, et tout en sang, crurent qu'il disait vrai, et qu'il venait les secourir. Ils etaient disposés à lui accorder tout ce qu'il souhaitait. Il leur demanda des troupes. On lui en donna, et il fit tout ce dont il était convenu avec le roi.

Le dixième jour après son arrivée, il sortit à la tête des troupes dont les Babyloniens lui avaient confié le commandement; et, ayant investi, dans leur poste, les premiers mille hommes que Darius avait envoyés par son conseil, il les tailla en pièces. Les Babyloniens, ayant reconnu que ses actions répondaient à ses discours, en témoignèrent une grande joie, et n'en furent que plus disposés à lui obéir en tout.

Zopyre laissa passer le nombre de jours dont il était convenu avec Darius; et, s'étant mis à la tête de l'élite des troupes babyloniennes, il fit une seconde sortie, dans laquelle il tua deux mille hommes. Les Babyloniens, témoins de cette action, ne s'entretenaient que de Zopyre.

Après ce second exploit, laissant encore écouler le nombre de jours convenu, il fit une troisième sortie, amena ses troupes vers le poste où il avait dit à Darius d'envoyer quatre mille hommes, et, les ayant investis, il les massacra.

Ce nouveau succès le rendit tout-puissant parmi les assiégés ; il était tout : on lui confia tout, le commandement de l'armée et la garde des remparts.

CLVIII. Enfin Darius fit, au jour marqué, approcher son armée de toutes parts, pour donner un assaut général. Alors Zopyre manifesta sa fraude. Tandis que les Babyloniens, montés sur les remparts, se défendaient contre l'armée de Darius, Zopyre ouvrit les portes Cissiènes et Bélides, et introduisit les Perses dans la place. Ceux des Babyloniens qui s'en étaient aperçus se refugièrent dans le temple de Jupiter Bélus. Mais ceux qui ne l'avaient pas vu tinrent ferme dans leurs postes, jusqu'à ce qu'ils eussent aussi reconnu qu'on les avait livrés aux ennemis.

CLIX. Ce fut ainsi que Babylone tomba, pour la seconde fois, en la puissance des Perses. Darius, s'en étant rendu maître, en fit abattre les murs, et enlever toutes les portes. Cyrus, qui l'avait prise avant lui, n'avait fait ni l'un ni l'autre. Il fit ensuite mettre en croix environ trois mille hommes des plus distingués de Babylone. Quant aux autres, il leur permit d'habiter la ville comme auparavant ; en même temps il eut soin de leur donner des femmes, pour la repeupler; car les Babyloniens, comme nous l'avons dit au commencement, avaient étranglé les leurs, dans la vue de ménager leurs provisions. Il ordonna donc aux peuples voisins d'envoyer des femmes à Babylone, et chaque nation fut taxée à un certain nombre. Elles se montaient en tout à cinquante mille. C'est de ces femmes que sont descendus les Babyloniens d'aujourd'hui.

CLX. Il n'y a jamais eu en Perse, au jugement de Darius, dans les siècles les plus reculés, ou dans les derniers temps, personne qui ait surpassé Zopyre par ses belles actions, excepté Cyrus, à qui jamais aucun Perse ne se jugea digne d'être comparé. On rapporte que Darius déclarait souvent qu'il eût mieux aimé que Zopyre ne se fût pas traité si cruellement que de devenir maître de vingt autres villes comme Babylone. Il lui accorda les plus grandes distinctions : tous les ans, il lui faisait présent de ce que les Perses regardent comme le plus honorable. Il lui donna la ville de Babylone sans en exiger la moindre redevance, pour en jouir sa vie durant, et y ajouta beaucoup d'autres choses. Zopyre eut un fils, nommé Mégabyze, qui commanda en Égypte contre les Athéniens et leurs alliés. Mégabyze eut un fils, qui s'appelait aussi Zopyre. Celui-ci quitta les Perses, et passa volontairement à Athènes.

LIVRE QUATRIÈME.

MELPOMÈNE.

I. Après la prise de Babylone, Darius marcha en personne contre les Scythes. L'Asie était alors riche, très peuplée, et se trouvait dans l'état le plus florissant. Ce prince souhaitait ardemment se venger de l'insulte que les Scythes avaient faite les premiers aux Mèdes, en entrant à main armée dans leur pays, et de ce qu'après une victoire complète ils étaient devenus les maîtres de l'Asie supérieure pendant vingt-huit années, comme je l'ai dit auparavant. Ils y étaient entrés en poursuivant les Cymmériens, et en avaient enlevé l'empire aux Mèdes, qui le possédaient avant leur arrivée.

Après une absence de vingt-huit ans, les Scythes avaient voulu retourner dans leur patrie ; mais ils n'avaient pas trouvé dans cette entre-

prise moins de difficultés qu'ils n'en avaient rencontré en voulant pénétrer en Médie. Une armée nombreuse était allée au devant d'eux, et leur en avait disputé l'entrée; car leurs femmes, ennuyées de la longueur de leur absence, avaient eu commerce avec leurs esclaves.

II. Les Scythes crèvent les yeux à tous leurs esclaves, afin de les employer à traire le lait, dont ils font leur boisson ordinaire. Ils ont des soufflets d'os, qui ressemblent à des flûtes; ils les mettent dans les parties naturelles des jumens; les esclaves soufflent dans ces os avec la bouche, tandis que d'autres tirent le lait. Ils se servent, à ce qu'ils disent, de ce moyen, parce que le souffle fait enfler les veines des jumens, et baisser leur mamelle.

Lorsqu'ils ont tiré le lait, ils le versent dans des vases de bois, autour desquels ils placent leurs esclaves pour le remuer et l'agiter. Ils enlèvent la partie du lait qui surnage, la regardant comme la meilleure et la plus délicieuse, et celle de dessous comme la moins estimée. C'est pour servir à cette fonction que les Scythes crèvent les yeux à tous leurs prisonniers, car ils ne sont point cultivateurs, mais nomades.

III. De ces esclaves et des femmes scythes, il était né beaucoup de jeunes gens, qui, ayant appris quelle était leur naissance, marchèrent au-devant des Scythes qui revenaient de la Médie. Ils commencèrent d'abord par couper le pays, en creusant un large fossé depuis les monts Tauriques jusqu'au Palus-Mæotis, qui est d'une vaste étendue. Ils allèrent ensuite camper devant les Scythes, qui tâchaient de pénétrer dans le pays, et les combattirent. Il y eut entre eux des actions fréquentes, sans que les Scythes pussent remporter le moindre avantage. « Scythes, que faisons-nous? s'écria l'un » d'entre eux; s'ils nou tuent quelqu'un des » nôtres, notre nombre diminue; et, si nous » tuons quelqu'un d'entre eux, nous diminuons » nous-mêmes le nombre de nos esclaves. Laissons là, si vous m'en croyez, nos arcs et nos » javelots, et marchons à eux armés chacun du » fouet dont nous nous servons pour mener nos » chevaux. Tant qu'ils nous ont vus avec nos » armes, ils se sont imaginé qu'ils étaient nés » nos égaux. Mais quand, au lieu d'armes, ils » nous verront le fouet à la main, ils apprendront qu'ils sont nos esclaves, et, convaincus » de la bassesse de leur naissance, ils n'oseront » plus nous résister. »

IV. Ce conseil fut suivi. Les esclaves étonnés prirent aussitôt la fuite, sans songer à combattre. C'est ainsi que rentrèrent dans leur pays les Scythes qui, après avoir été les maîtres de l'Asie, en avaient été chassés par les Mèdes. Darius leva contre eux une nombreuse armée, pour se venger de cette invasion.

V. Les Scythes disent que, de toutes les nations du monde, la leur est la plus nouvelle, et qu'elle commença ainsi que je vais le rapporter.

La Scythie était autrefois un pays désert. Le premier homme qui y naquit s'appelait Targitaüs. Ils prétendent qu'il était fils de Jupiter et d'une fille du Borysthènes: cela ne me paraît nullement croyable; mais telle est l'origine qu'ils rapportent. Ce Targitaüs eut trois fils; l'aîné s'appelait Lipoxaïs, le second Arpoxaïs, et le plus jeune Colaxaïs.

Sous leur règne, il tomba du ciel, dans la Scythie, une charrue, un joug, une hache et une soucoupe d'or. L'aîné les aperçut le premier, et s'en approcha dans le dessein de s'en emparer; mais aussitôt l'or devint brûlant. Lipoxaïs s'étant retiré, le second vint ensuite, et l'or s'enflamma de nouveau. Ces deux frères s'étant donc éloignés de cet or brûlant, le plus jeune s'en approcha; et trouvant l'or éteint, il le prit et l'emporta chez lui. Les deux aînés en ayant eu connaissance, lui remirent le royaume en entier.

VI. Ceux d'entre les Scythes qu'on appelle Auchates sont, à ce qu'on dit, issus de Lipoxaïs; ceux qu'on nomme Catiares et Traspies descendent d'Arpoxaïs, le second des trois frères; et du plus jeune, qui fut roi, viennent les Paralates. Tous ces peuples en général s'appellent Scolotes, du surnom de leur roi; mais il a plu aux Grecs de leur donner le nom de Scythes.

VII. C'est ainsi que les Scythes racontent l'origine de leur nation. Ils ajoutent qu'à compter de cette origine et de Targitaüs, leur premier roi, jusqu'au temps où Darius passa dans leur pays, il n'y a pas en tout plus de mille ans; mais que certainement il n'y en a pas moins.

Quant à l'or sacré, les rois le gardent avec le plus grand soin. Chacun d'eux le fait venir tous les ans dans ses états, et lui offre de grands sacrifices pour se le rendre propice. Si celui qui a cet or en garde s'endort le jour de la fête, en plein air, il meurt dans l'année, suivant les Scythes ; et c'est pour le récompenser et le dédommager du risque qu'il court, qu'on lui donne toutes les terres dont il peut, dans une journée, faire le tour à cheval. Le pays des Scythes étant très-étendu, Colaxaïs le partagea en trois royaumes, qu'il donna à ses trois fils. Celui des trois royaumes où l'on gardait l'or tombé du ciel était le plus grand. Quant aux régions situées au nord et au-dessus des derniers habitants de ce pays, les Scythes disent que la vue ne peut percer plus avant, et qu'on ne peut y entrer à cause des plumes qui y tombent de tous côtés. L'air en est rempli, et la terre couverte ; et c'est ce qui empêche la vue de pénétrer plus avant.

VIII. Voilà ce que les Scythes disent d'eux-mêmes et du pays situé au-dessus du leur. Mais les Grecs qui habitent les bords du Pont-Euxin racontent qu'Hercules, emmenant les troupeaux de bœufs de Géryon, arriva dans le pays occupé maintenant par les Scythes, et qui était alors désert ; que Géryon demeurait par-delà le Pont, dans une île, que les Grecs appellent Érythie, située près de Gades, dans l'Océan, au-delà des colonnes d'Hercules. Ils prétendent aussi que l'Océan commence à l'est, et environne toute la terre de ses eaux ; mais ils se contentent de l'affirmer, sans en apporter de preuves.

Ils ajoutent qu'Hercules, étant parti de ce pays, arriva dans celui qu'on connaît aujourd'hui sous le nom de Scythie ; qu'y ayant été surpris d'un orage violent et d'un grand froid, il étendit sa peau de lion, s'en enveloppa, et s'endormit ; et que ses juments, qu'il avait détachées de son char pour paître, disparurent pendant son sommeil par une permission divine.

IX. Hercules les chercha à son réveil, parcourant tout le pays, et arriva enfin dans le canton appelé Hylée. Là il trouva, dans un antre, un monstre composé de deux natures, femme depuis la tête jusqu'au-dessous de la ceinture, serpent par le reste du corps. Quoique surpris en la voyant, il lui demanda si elle n'avait point vu quelque part ses chevaux. « Je les ai chez » moi, lui dit-elle ; mais je ne vous les rendrai » point, que vous n'ayez habité avec moi ». Hercules lui accorda, à ce prix, ce qu'elle desirait. Cette femme différait cependant de lui remettre ses chevaux, afin de jouir plus longtemps de sa compagnie. Hercules de son côté souhaitait les recouvrer pour partir incessamment. Enfin elle les lui rendit, et lui tint en même temps ce discours : « Vos chevaux étaient » venus ici ; je vous les ai gardés : j'en ai reçu » la récompense. J'ai conçu de vous trois en» fans. Mais que faudra-t-il que j'en fasse quand » ils seront grands ? Les établirai-je dans ce » pays-ci, dont je suis la souveraine ? Ou vou» lez-vous que je vous les envoie ?

« — Quand ces enfans auront atteint l'âge » viril, lui répondit Hercules, suivant les Grecs, » en vous conduisant de la manière que je vais » dire, vous ne courrez point risque de vous » tromper. Celui d'entre eux que vous verrez » bander cet arc comme moi, et se ceindre de » ce baudrier comme je fais, retenez-le dans ce » pays, et qu'il y fixe sa demeure. Celui qui ne » pourra point exécuter les deux choses que » j'ordonne, faites-le sortir du pays. Vous vous » procurerez par-là de la satisfaction, et vous » ferez ma volonté »

X. Hercules, en finissant ces mots, tira l'un de ses arcs, car il en avait eu deux jusqu'alors, et le donna à cette femme. Il lui montra aussi le baudrier ; à l'endroit où il s'attachait, pendait une coupe d'or : il lui en fit aussi présent, après quoi il partit. Lorsque ces enfants eurent atteint l'âge viril, elle nomma l'aîné Agathyrsus, le suivant Gélonus, et le plus jeune Scythès. Elle se souvint aussi des ordres d'Hercules, et les suivit. Les deux aînés, trouvant au-dessus de leurs forces l'épreuve prescrite, furent chassés par leur mère, et allèrent s'établir en d'autres pays. Scythès, le plus jeune des trois, fit ce que son père avait ordonné, et resta dans sa patrie. C'est de ce Scythès, fils d'Hercules, que sont descendus tous les rois qui lui ont succédé en Scythie ; et jusqu'aujourd'hui les Scythes ont toujours porté au bas de leur baudrier une coupe, à cause de celle qui était attachée à ce baudrier. Telle fut la chose qu'imagina sa mère en sa faveur. C'est ainsi que les Grecs, qui ha-

bitent les bords du Pont-Euxin rapportent cette histoire.

XI. On en raconte encore une autre, à laquelle je souscris volontiers. Les Scythes nomades qui habitaient en Asie, accablés par les Massagètes, avec qui ils étaient en guerre, passèrent l'Araxes, et vinrent en Cimmérie; car le pays que possèdent aujourd'hui les Scythes appartenait autrefois, à ce que l'on dit, aux Cimmériens. Ceux-ci, les voyant fondre sur leurs terres, délibérèrent entre eux sur cette attaque. Les opinions furent partagées, et toutes deux furent extrêmes; celle des rois était la meilleure. Le peuple était d'avis de se retirer, et de ne point s'exposer au hasard d'un combat contre une si grande multitude; les rois voulaient, de leur côté, qu'on livrât bataille à ceux qui venaient les attaquer. Le peuple ne voulut jamais céder au sentiment de ses rois, ni les rois suivre celui de leurs sujets. Le peuple était d'avis de se retirer sans combattre, et de livrer le pays à ceux qui venaient l'envahir; les rois, au contraire, avaient décidé qu'il valait mieux mourir dans la patrie que de fuir avec le peuple. D'un côté, ils envisageaient les avantages dont ils avaient joui jusqu'alors; et, d'un autre, ils prévoyaient les maux qu'ils auraient indubitablement à souffrir, s'ils abandonnaient leur patrie.

Les deux partis persévérant dans leur première résolution, la discorde s'alluma entre eux de plus en plus. Comme ils étaient égaux en nombre, ils en vinrent aux mains. Tous ceux qui périrent dans cette occasion furent enterrés par le parti du peuple, près du fleuve Tyras, où l'on voit encore aujourd'hui leurs tombeaux. Après avoir rendu les derniers devoirs aux morts, on sortit du pays; et les Scythes, le trouvant désert et abandonné, s'en emparèrent.

XII. On trouve encore aujourd'hui, dans la Scythie, les villes de Cimmérium et de Porthmies Cimmériennes. On y voit aussi un pays qui retient le nom de Cimmérie, et un Bosphore appelé Cimmérien. Il paraît certain que les Cimmériens, fuyant les Scythes, se retirèrent en Asie, et qu'ils s'établirent dans la presqu'île où l'on voit maintenant une ville grecque appelée Synope. Il ne paraît pas moins certain que les Scythes s'égarèrent en les poursuivant, et qu'ils entrèrent en Médie. Les Cimmériens, dans leur fuite, côtoyèrent toujours la mer; les Scythes, au contraire, avaient le Caucase à leur droite, jusqu'à ce que, s'étant détournés de leur chemin, et ayant pris par le milieu des terres, ils pénétrèrent en Médie.

XIII. Cette autre manière de raconter la chose est également reçue des Grecs et des Barbares. Mais Aristée de Proconnèse, fils de Caystrobius, écrit dans son poëme épique qu'inspiré par Phœbus, il alla jusque chez les Issédons; qu'au-dessus de ces peuples, on trouve les Arimaspes, qui n'ont qu'un œil; qu'au-delà sont les Gryphons, qui gardent l'or; que plus loin encore demeurent les Hyperboréens, qui s'étendent vers la mer; que toutes ces nations, excepté les Hyperboréens, font continuellement la guerre à leurs voisins, à commencer par les Arimaspes; que les Issédons ont été chassés de leur pays par les Arimaspes, les Scythes par les Issédons, et que les Cimmériens, qui habitaient les côtes de la mer au midi, l'ont été par les Scythes. Ainsi Aristée ne s'accorde pas même avec les Scythes sur cette contrée.

XIV. On a vu de quel pays était Aristée, auteur des histoires qu'on vient de lire. Mais je ne dois pas passer sous silence ce que j'ai ouï raconter de lui à Proconnèse et à Cyzique.

Aristée était d'une des meilleures familles de son pays. On raconte qu'il mourut à Proconnèse, dans la boutique d'un foulon, où il était entré par hasard; que le foulon, ayant fermé sa boutique, alla sur-le-champ avertir les parents du mort; que ce bruit s'étant bientôt répandu par toute la ville, un Cyzicénien, qui venait d'Artacé, contesta cette nouvelle, et assura qu'il avait rencontré Aristée allant à Cyzique, et qu'il lui avait parlé; que pendant qu'il soutenait fortement cette opinion, les parents du mort se rendirent à la boutique du foulon, avec tout ce qui était nécessaire pour le porter au lieu de la sépulture; mais que, lorsqu'on eut ouvert la maison, on ne trouva Aristée, ni mort, ni vif; que, sept ans après, il reparut à Proconnèse, y fit ce poëme épique que les Grecs appellent maintenant Arimaspies, et qu'il disparut pour la seconde fois. Voilà ce que disent d'Aristée les villes de Proconnèse et de Cyzique.

XV. Mais voici ce que je sais être arrivé aux Métapontins en Italie, trois cent quarante ans

après qu'Aristée eut disparu pour la seconde fois, comme je le conjecture d'après ce que j'ai entendu dire à Proconnèse et à Métaponte. Les Métapontins content qu'Aristée, leur ayant apparu, leur commanda d'ériger un autel à Apollon, et d'élever, près de cet autel, une statue à laquelle on donnerait le nom d'Aristée de Proconnèse; qu'il leur dit qu'ils étaient le seul peuple des Italiotes qu'Apollon eût visité; que lui-même, qui était maintenant Aristée, accompagnait alors le dieu sous la forme d'un corbeau, et qu'après ce discours, il disparut. Les Métapontins ajoutent qu'ayant envoyé à Delphes demander au dieu quel pouvait être ce spectre, la Pythie leur avait ordonné d'exécuter ce qu'il leur avait prescrit, et qu'ils s'en trouveraient mieux; et que, sur cette réponse, ils s'étaient conformés aux ordres qui leur avaient été donnés. On voit encore maintenant sur la place publique de Métaponte, près de la statue d'Apollon, une autre statue qui porte le nom d'Aristée, et des lauriers qui environnent les deux statues. Mais en voilà assez sur Aristée.

XVI. On n'a aucune connaissance certaine de ce qui est au-delà du pays dont nous avons dessein de parler. Pour moi, je n'ai trouvé personne qui l'ait vu. Aristée, dont je viens de faire mention, n'a pas été au-delà des Issédons, comme il le dit dans son poëme épique. Il avoue aussi qu'il tenait des Issédons ce qu'il racontait des pays plus éloignés, et qu'il n'en parlait que sur leur rapport. Quoi qu'il en soit, nous avons porté nos recherches le plus loin qu'il nous a été possible, et nous allons dire tout ce que nous avons appris de plus certain par les récits qu'on nous a faits.

XVII. Après le port des Borysthénites, qui occupe justement le milieu des côtes maritimes de toute la Scythie, les premiers peuples qu'on rencontre sont les Callipides; ce sont les Gréco-Scythes. Au-dessus d'eux sont les Alazons. Ceux-ci et les Callipides observent en plusieurs choses les mêmes coutumes que les Scythes; mais ils sèment du blé, et mangent des oignons, de l'ail, des lentilles et du millet. Audessus des Alazons, habitent les Scythes laboureurs, qui sèment du blé, non pour en faire leur nourriture, mais pour le vendre. Par-delà ces Scythes, on trouve les Neures. Autant que nous avons pu le savoir, la partie septentrionale de leur pays n'est point habitée. Voilà les nations situées le long du fleuve Hypanis, à l'ouest du Borysthènes.

XVIII. Quand on a passé ce dernier fleuve, on rencontre d'abord l'Hylée, vers les côtes de la mer. Au-dessus de ce pays, sont les Scythes cultivateurs. Les Grecs qui habitent les bords de l'Hypanis les appellent Borysthénites; ils se donnent eux-mêmes le nom d'Olbiopolites. Le pays de ces Scythes cultivateurs a, à l'est, trois jours de chemin, et s'étend jusqu'au fleuve Panticapes; mais celui qu'ils ont au nord est de onze jours de navigation en remontant le Borysthènes. Plus avant, on trouve de vastes déserts, au-delà desquels habitent les Androphages [1], nation particulière, et nullement scythe. Au-dessus des Androphages, il n'y a plus que de véritables déserts; du moins n'y rencontre-t-on aucun peuple, autant que nous avons pu le savoir.

XIX. A l'est de ces Scythes cultivateurs, et au-delà du Panticapes, vous trouvez les Scythes nomades, qui ne sèment ni ne labourent. Ce pays entier, si vous en exceptez l'Hylée, est sans arbres. Ces nomades occupent à l'est une étendue de quatorze jours de chemin, jusqu'au fleuve Gerrhus.

XX. Au-delà du Gerrhus, est le pays des Scythes royaux. Ces Scythes sont les plus braves et les plus nombreux; ils regardent les autres comme leurs esclaves. Ils s'étendent du côté du midi jusqu'à la Taurique; à l'est, jusqu'au fossé que creusèrent les fils des esclaves aveugles, et jusqu'à Cremne, ville commerçante sur le Palus-Mæotis. Il y a même une partie de cette nation qui s'étend jusqu'au Tanaïs. Au nord, au-dessus de ces Scythes royaux, on rencontre les Mélanchlænes, peuple qui n'est point scythe. Au-delà des Mélanchlænes, il n'y a, autant que nous pouvons le savoir, que des marais et des terres sans habitants.

XXI. Le pays au-delà du Tanaïs n'appartient pas à la Scythie: il se partage en plusieurs contrées. La première est aux Sauromates. Ils commencent à l'extrémité du Palus-Mæotis, et occupent le pays qui est au nord; il est de quinze journées de marche : on n'y voit ni

[1] Les mêmes que les Antropophages.

arbres fruitiers, ni arbres sauvages. La seconde contrée au-dessus des Sauromates est habitée par les Budins; elle porte toutes sortes d'arbres en abondance. Mais, au-dessus et au nord des Budins, le premier pays où l'on entre est un vaste désert de sept jours de chemin.

XXII. Après ce désert, en déclinant vers l'est, vous trouvez les Tyssagètes : c'est une nation particulière et nombreuse, qui ne vit que de la chasse. Les Iyrques leur sont contigus. Ils habitent le même pays, et ne vivent aussi que de gibier, qu'ils prennent de cette manière : comme tout est plein de bois, les chasseurs montent sur un arbre pour épier et attendre la bête. Ils ont chacun un cheval dressé à se mettre ventre à terre, afin de paraître plus petit. Ils mènent aussi un chien avec eux. Aussitôt que le chasseur aperçoit du haut de l'arbre la bête à sa portée, il l'atteint d'un coup de flèche, monte sur son cheval, et la poursuit avec son chien, qui ne le quitte point.

Au-delà des Iyrques, en avançant vers l'est, on trouve d'autres Scythes qui, ayant secoué le joug des Scythes royaux, sont venus s'établir en cette contrée.

XXIII. Tout le pays dont je viens de parler, jusqu'à celui des Scythes, est plat, et les terres en sont excellentes et fortes; mais audelà, il est rude et pierreux. Lorsque vous en avez traversé une grande partie, vous trouvez des peuples qui habitent au pied de hautes montagnes. On dit qu'ils sont tous chauves de naissance, hommes et femmes; qu'ils ont le nez aplati et le menton allongé. Ils ont une langue particulière; mais ils sont vêtus à la scythe. Enfin ils vivent du fruit d'une espèce d'arbre appelé pontique. Cet arbre, à peu près de la grandeur d'un figuier, porte un fruit à noyau de la grosseur d'une fève. Quand ce fruit est mûr, ils le pressent dans un morceau d'étoffe, et en expriment une liqueur noire et épaisse qu'ils appellent aschy. Ils sucent cette liqueur, et la boivent mêlée avec du lait. A l'égard du marc le plus épais, ils en font des masses qui leur servent de nourriture : car ils ont peu de bétail faute de bons pâturages.

Ils demeurent toute l'année, chacun sous un arbre. L'hiver, ils couvrent ces arbres d'une étoffe de laine blanche, serrée et foulée, qu'ils ont soin d'ôter pendant l'été. Personne ne les insulte : on les regarde en effet comme sacrés. Ils n'ont, en leur possession, aucune arme offensive. Leurs voisins les prennent pour arbitres dans leurs différends; et quiconque se réfugie dans leur pays y trouve un asile inviolable, où personne n'ose l'attaquer. On les appelle Argippéens.

XXIV. On a une connaissance exacte de tout le pays jusqu'à celui qu'occupent ces hommes chauves, et de toutes les nations en-deçà. Il n'est pas difficile d'en savoir des nouvelles par les Scythes qui vont chez eux, par les Grecs de la ville de commerce située sur le Borysthènes [1], et par ceux des autres villes commerçantes situées sur le Pont-Euxin. Ces peuples parlent sept langues différentes. Ainsi, les Scythes qui voyagent dans leur pays ont besoin de sept interprètes pour y commercer.

XXV. On connaît donc tout ce pays jusqu'à celui de ces hommes chauves; mais on ne peut rien dire de certain de celui qui est au-dessus; des montagnes élevées et inaccessibles en interdisent l'entrée. Les Argippéens racontent cependant qu'elles sont habitées par des Ægipodes, ou hommes aux pieds de chèvre : mais cela ne me paraît mériter aucune sorte de croyance. Ils ajoutent aussi que, si l'on avance plus loin, on trouve d'autres peuples qui dorment six mois de l'année. Pour moi, je ne puis absolument le croire. On sait que le pays à l'est des Argippéens est occupé par les Issédons; mais celui qui est au-dessus, du côté du nord, n'est connu ni des Argippéens, ni des Issédons, qui n'en disent que ce que j'ai rapporté d'après eux.

XXVI. Voici les usages qui s'observent, à ce qu'on dit, chez les Issédons. Quand un Issédon a perdu son père, tous ses parents lui amènent du bétail : ils l'égorgent; et l'ayant coupé par morceaux, ils coupent de même le cadavre du père de celui qui les reçoit dans sa maison, et, mêlant toutes ces chairs ensemble, ils en font un festin. Quant à la tête, ils en ôtent le poil et les cheveux; et, après l'avoir parfaitement nettoyée, ils la dorent, et s'en servent comme d'un vase précieux dans les sacrifices solennels qu'ils offrent tous les ans. Telles sont leurs cérémonies funèbres; car ils en ob-

[1] C'est la ville de Borysthènes.

servent en l'honneur de leurs pères, ainsi que les Grecs célèbrent l'anniversaire de la mort des leurs. Au reste, ils passent aussi pour aimer la justice; et, chez eux, les femmes ont autant d'autorité que les hommes.

XXVII. On connaît donc aussi ces peuples; mais, pour le pays qui est au-dessus, on sait, par le témoignage des Issédons, qu'il est habité par des hommes qui n'ont qu'un œil, et par des Gryphons qui gardent l'or. Les Scythes l'ont appris des Issédons, et nous des Scythes. Nous les appelons Arimaspes en langue scythe. *Arima* signifie un en cette langue, et *spou* œil.

XXVIII. Dans tout le pays dont je viens de parler, l'hiver est si rude, et le froid si insupportable pendant huit mois entiers, qu'en répandant de l'eau sur la terre, on n'y fait point de boue, mais seulement en y allumant du feu. La mer même se glace dans cet affreux climat, ainsi que tout le Bosphore Cimmérien; et les Scythes de la Chersonnèse passent en corps d'armée sur cette glace, et y conduisent leurs chariots pour aller dans le pays des Sindes. L'hiver continue de la sorte huit mois entiers; les quatre autres mois, il fait encore froid. L'hiver, dans ces contrées, est bien différent de celui des autres pays. Il y pleut si peu en cette saison, que ce n'est pas la peine d'en parler; et, l'été, il ne cesse d'y pleuvoir. Il n'y tonne point dans le temps qu'il tonne ailleurs; mais le tonnerre est très-fréquent en été. S'il s'y fait entendre en hiver, on le regarde comme un prodige. Il en est de même des tremblements de terre. S'il en arrive en Scythie, soit en été, soit en hiver, c'est un prodige qui répand la terreur. Les chevaux y soutiennent le froid; mais les mulets et les ânes ne le peuvent absolument; quoiqu'ailleurs les chevaux, exposés à la gelée, dépérissent, et que les ânes et les mulets y résistent sans peine.

XXIX. Je pense que la rigueur du climat empêche les bœufs d'y avoir des cornes. Homère rend témoignage à mon opinion dans l'Odyssée, lorsqu'il parle en ces termes : « Et la » Lybie, où les cornes viennent promptement » aux agneaux. »

Cela me paraît d'autant plus juste, que, dans les pays chauds, les cornes poussent de bonne heure aux animaux, et que, dans ceux où il fait un froid violent, ils n'en ont point du tout; ou, si elles poussent, ce n'est qu'avec peine.

XXX. Dans ce pays, le froid en est la cause; mais, pour le dire en passant, puisque j'ai pris l'habitude, dès le commencement de cette histoire, de faire des digressions, je m'étonne que, dans toute l'Élide, il ne s'engendre point de mulets, quoique le climat n'y soit pas froid, et qu'on n'en puisse alléguer aucune autre cause sensible. Les Éléens disent que, s'il ne s'engendre point de mulets chez eux, c'est l'effet de quelques malédictions. Lorsque le temps s'approche où les cavales sont en chaleur, les Éléens les conduisent dans les pays voisins, où ils les font saillir par des ânes; lorsqu'elles sont pleines, ils les ramènent chez eux.

XXXI. Quant aux plumes dont les Scythes disent que l'air est tellement rempli, qu'ils ne peuvent ni voir ce qui est au-delà, ni pénétrer plus avant, voici l'opinion que j'en ai. Il neige toujours dans les régions situées au-dessus de la Scythie, mais vraisemblablement moins en été qu'en hiver. Quiconque a vu de près la neige tomber à gros flocons comprend facilement ce que je dis. Elle ressemble en effet à des plumes. Je pense donc que cette partie du continent, qui est au nord, est inhabitable à cause des grands froids, et que, lorsque les Scythes et leurs voisins parlent de plumes, ils ne le font que par comparaison avec la neige. Voilà ce qu'on dit sur ces pays si éloignés.

XXXII. Ni les Scythes, ni aucun autre peuple de ces régions lointaines, ne parlent des Hyperboréens, si ce n'est peut-être les Issédons; et ceux-ci même, à ce que je pense, n'en disent rien; car les Scythes, qui, sur le rapport des Issédons, nous parlent des peuples qui n'ont qu'un œil, nous diraient aussi quelque chose des Hyperboréens. Cependant Hésiode en fait mention, et Homère aussi dans les Épigones, en supposant du moins qu'il soit l'auteur de ce poëme.

XXXIII. Les Déliens en parlent beaucoup plus amplement. Ils racontent que les offrandes des Hyperboréens leur venaient enveloppées dans de la paille de froment. Elles passaient chez les Scythes; transmises ensuite de peuples en peuples, elles étaient portées le plus loin possible vers l'occident, jusqu'à la mer Adriatique. De-là on les envoyait du côté du

midi. Les Dodonéens étaient les premiers Grecs qui les recevaient. Elles descendaient de Dodone jusqu'au golfe Maliaque, d'où elles passaient en Eubée, et, de ville en ville, jusqu'à Caryste. De là, sans toucher à Andros, les Carystiens les portaient à Ténos, et les Téniens à Délos. Si l'on en croit les Déliens, ces offrandes parviennent de cette manière dans leur île. Ils ajoutent que, dans les premiers temps, les Hyperboréens envoyèrent ces offrandes par deux vierges, dont l'une, suivant eux, s'appelait Hypéroché, et l'autre Laodicé; que, pour la sûreté de ces jeunes personnes, les Hyperboréens les firent accompagner par cinq de leurs citoyens, qu'on appelle actuellement Perphères, et à qui l'on rend de grands honneurs à Délos, mais que les Hyperboréens ne les voyant point revenir, et regardant comme une chose très-fâcheuse s'il leur arrivait de ne jamais revoir leurs députés, ils prirent le parti de porter sur leurs frontières leurs offrandes enveloppées dans de la paille de froment; ils les remettaient ensuite à leurs voisins, les priant instamment de les accompagner jusqu'a une autre nation. Elles passent ainsi, disent les Déliens, de peuples en peuples, jusqu'à ce qu'enfin elles parviennent dans leur île. J'ai remarqué, parmi les femmes de Thrace et de Pæonie, un usage qui approche beaucoup de celui qu'observent les Hyperboréens relativement à leurs offrandes. Elles ne sacrifient jamais à Diane-la-Royale sans faire usage de paille de froment.

XXXIV. Les jeunes Déliens de l'un et de l'autre sexe se coupent les cheveux en l'honneur de ces vierges hyperboréennes qui moururent à Délos. Les filles leur rendent ce devoir avant leur mariage. Elles prennent une boucle de leurs cheveux, l'entortillent autour d'un fuseau, et la déposent sur le monument de ces vierges, qui est dans le lieu consacré à Diane, à main gauche en entrant. On voit sur ce tombeau un olivier qui y est venu de lui-même. Les jeunes Déliens entortillent leurs cheveux autour d'une certaine herbe, et les mettent aussi sur le tombeau des Hyperboréennes. Tels sont les honneurs que les habitants de Délos rendent à ces vierges.

XXXV. Les Déliens disent aussi que dans le même siècle où ces députés vinrent à Délos, deux autres vierges hyperboréennes, dont l'une s'appelait Argé, et l'autre Opis, y étaient déjà venues avant Hyperoché et Laodicé. Celles-ci apportaient à Ilithye [1] le tribut qu'elles étaient chargées d'offrir pour le prompt et heureux accouchement des femmes de leur pays. Mais Argé et Opis étaient arrivées en la compagnie des dieux mêmes [2]. Aussi les Déliens leur rendent-ils d'autres honneurs. Leurs femmes quêtent pour elles, et célèbrent leurs noms dans un hymne qu'Olen de Lycie a composé en leur honneur. Les Déliens disent encore qu'ils ont appris aux insulaires et aux à Ioniens à célébrer et à nommer dans leurs hymnes, Opis et Argé, et à faire la quête pour elles. C'est cet Olen qui, étant venu de Lycie à Délos, a composé le reste des anciens hymnes qui se chantent dans cette île. Les mêmes Déliens ajoutent qu'après avoir fait brûler sur l'autel les cuisses des victimes, on en répand la cendre sur le tombeau d'Opis et d'Argé, et qu'on l'emploie toute à cet usage. Ce tombeau est derrière le temple de Diane, à l'est, et près de la salle où les Céiens font leurs festins.

XXXVI. En voilà assez sur les Hyperboréens. Je ne m'arrête pas en effet à ce qu'on conte d'Abaris, qui était, dit-on, Hyperboréen, et qui, sans manger, voyagea par toute la terre, porté sur une flèche. Au reste, s'il y a des [3] Hyperboréens, il doit y avoir aussi des Hypernotiens [4]. Pour moi, je ne puis m'empêcher de rire, quand je vois quelques gens qui ont donné des descriptions de la circonférence de la terre, prétendre, sans se laisser guider par la raison, que la terre est ronde comme si elle eût été travaillée au tour, que l'Océan l'environne de toutes parts, et que l'Asie est égale à l'Europe. Mais je vais montrer en peu de mots la grandeur de chacune de ces deux parties du monde, et en décrire la figure.

XXXVII. Le pays occupé par les Perses, s'étend jusqu'à la mer australe, qu'on appelle mer Erythrée. Au-dessus, vers le nord, habitent les Mèdes; au-dessus des Mèdes, les Sapires; et par de là les Sapires, les Colchidiens, qui sont contigus à la mer du

[1] Lucine.
[2] Apollon et Diane.
[3] Suivant l'étymologie, qui sont au-delà de Borée.
[4] Hyper-notiens, qui sont au-delà du sud.

Nord [1] où se jette le Phase. Ces quatre nations s'étendent d'une mer à l'autre.

XXXVIII. De-là, en allant vers l'occident, on rencontre deux péninsules opposées, qui aboutissent à la mer, Je vais en faire la description : l'une, du côté du nord, commence au Phase, et s'étend, vers la mer, le long du Pont-Euxin et de l'Hellespont jusqu'au promontoire de Sigée, dans la Troade; du côté du sud, cette même péninsule commence au golfe Myriandrique, adjacent à la Phénicie, le long de la mer, jusqu'au promontoire Triopium. Cette péninsule est habitée par trente nations différentes.

XXXIX. L'autre péninsule commence aux Perses, et s'étend jusqu'à la mer Érythrée, et le long de cette mer. Elle comprend la Perse, ensuite l'Assyrie et l'Arabie. Elle aboutit, mais seulement en vertu d'une loi, au golfe Arabique, où Darius fit conduire un canal qui vient du Nil. De la Perse à la Phénicie, le pays est grand et vaste; depuis la Phénicie, la même péninsule s'étend le long de cette mer-ci [2], par la Syrie, de la Palestine à l'Égypte, où elle aboutit. Elle ne renferme que trois nations. Tels sont les pays de l'Asie à l'occident de la Perse.

XL. Les pays à l'est, au-dessus des Perses, des Mèdes, des Sapires et des Colchidiens, sont bornés de ce côté par la mer Erythrée [3], et du côté du nord, par la mer Caspienne, et par l'Araxes, qui prend son cours vers le soleil levant. L'Asie est habitée jusqu'à l'Inde; mais, depuis ce pays, on rencontre, à l'est, des déserts que personne ne connaît, et dont on ne peut rien dire de certain. Tels sont les pays que comprend l'Asie, et telle est son étendue.

XLI. La Libye suit immédiatement l'Égypte, et fait partie de la seconde péninsule, laquelle est étroite aux environs de l'Égypte. En effet, depuis cette mer-ci [4] jusqu'à la mer Érythrée [5], il n'y a que cent mille orgies, qui font mille stades. Mais, depuis cet endroit étroit, la péninsule devient spacieuse, et prend le nom de Libye.

XLII. J'admire d'autant plus ceux qui ont décrit la Libye, l'Asie et l'Europe, et qui en ont déterminé les bornes, qu'il y a beaucoup de différence entre ces trois parties de la terre; car l'Europe surpasse en longueur les deux autres; mais il ne me paraît pas qu'elle puisse leur être comparée par rapport à la largeur. La Libye montre elle-même qu'elle est environnée de la mer, excepté du côté où elle confine à l'Asie. Nécos, roi d'Égypte, est le premier que nous sachions qui l'ait prouvé. Lorsqu'il eut fait cesser de creuser le canal qui devait conduire les eaux du Nil au golfe Arabique, il fit partir des Phéniciens sur des vaisseaux, avec ordre d'entrer, à leur retour, par les Colonnes d'Hercules, dans la mer septentrionale [1], et de revenir de cette manière en Égypte.

Les Phéniciens s'étant donc embarqués sur la mer Érythrée [2], naviguèrent dans la mer australe. Quand l'automne était venu, ils abordaient à l'endroit de la Libye où ils se trouvaient, et semaient du blé. Ils attendaient ensuite le temps de la moisson; et après la récolte, ils se remettaient en mer. Ayant ainsi voyagé pendant deux ans, la troisième année ils doublèrent les Colonnes d'Hercules et revinrent en Égypte. Ils racontèrent, à leur arrivée, qu'en faisant voile autour de la Libye, ils avaient eu le soleil à leur droite. Ce fait ne me paraît nullement croyable; mais peut-être le paraîtra-t-il à quelque autre. C'est ainsi que la Libye a été connue pour la première fois.

XLIII. Les Carthaginois racontent que, depuis ce temps, Sataspes, fils de Téaspis, de la race des Achéménides, avait reçu l'ordre de faire le tour de la Libye, mais qu'il ne l'acheva pas. Rebuté par la longueur de la navigation, et effrayé des déserts [3] qu'il rencontra sur sa route, il revint sur ses pas, sans avoir terminé les travaux que sa mère lui avait imposés.

Sataspes avait fait violence à une jeune per-

[1] Le Pont-Euxin.
[2] La Méditerranée.
[3] Le golfe Persique.
[4] La Méditerranée.
[5] Mer Rouge ou golfe Arabique.

[1] La Méditerranée, qui est septentrionale relativement à l'Océan méridional.
[2] Le golfe Arabique.
[3] Les côtes de l'Afrique n'étaient point habitées.

sonne, fille de Zopyre, fils de Mégabyze. Étant sur le point d'être mis en croix pour ce crime, par les ordres de Xerxès, sa mère, qui était sœur de Darius, demanda sa grace, promettant de le punir plus rigoureusement que le roi ne le voulait, et qu'elle le forcerait à faire le tour de la Libye, jusqu'à ce qu'il parvînt au golfe Arabique. Xerxès lui ayant accordé sa grace à cette condition, Sataspes vint en Égypte, y prit un vaisseau et des matelots du pays, et s'étant embarqué, il fit voile par les Colonnes d'Hercules. Lorsqu'il les eut passées, il doubla le promontoire Soloëis, et fit route vers le sud. Mais, après avoir mis plusieurs mois à traverser une vaste étendue de mer, voyant qu'il lui en restait encore une plus grande à parcourir, il retourna sur ses pas, et regagna l'Égypte. De là il se rendit à la cour de Xerxès. Il y raconta que sur les côtes de la mer les plus éloignées qu'il eût parcourues, il avait vu de petits hommes, vêtus d'habits de palmier, qui avaient abandonné leurs villes pour s'enfuir dans les montagnes aussitôt qu'ils l'avaient vu aborder avec son vaisseau : qu'étant entré dans leurs villes, il ne leur avait fait aucun tort, et s'était contenté d'en enlever du bétail. Il ajouta qu'il n'avait point achevé le tour de la Libye, parce que son vaisseau avait été arrêté, et n'avait pu avancer. Xerxès, persuadé qu'il ne lui disait pas la vérité, fit exécuter la première sentence, et il fut mis en croix, parce qu'il n'avait pas achevé les travaux qu'on lui avait imposés. Un eunuque de Sataspes n'eut pas plus tôt appris la mort de son maître, qu'il s'enfuit à Samos avec de grandes richesses, dont s'empara un certain Samien ; je sais son nom, mais je veux bien le passer sous silence.

XLIV. La plus grande partie de l'Asie fut découverte par Darius. Ce prince, voulant savoir en quel endroit de la mer se jetait l'Indus, qui après le Nil est le seul fleuve dans lequel on trouve des crocodiles, envoya, sur des vaisseaux, des hommes sûrs et véridiques, et entre autres Scylax de Caryande. Ils s'embarquèrent à Caspatyre dans la Pactyice, descendirent le fleuve de l'est jusqu'à la mer ; de-là, naviguant vers l'occident, ils arrivèrent enfin, le trentième mois après leur départ, au même port où les Phéniciens, dont j'ai parlé ci-dessus, s'étaient autrefois embarqués par l'ordre du roi d'Égypte, pour faire le tour de la Libye. Ce périple achevé, Darius subjugua les Indiens, et se servit de cette mer. C'est ainsi qu'on a reconnu que l'Asie, si l'on en excepte la partie orientale, ressemble en tout à la Lybie.

XLV. Quant à l'Europe, il ne paraît pas que personne jusqu'ici ait découvert si elle est environnée de la mer à l'est et au nord. Mais on sait qu'en sa longueur, elle surpasse les deux autres parties de la terre. Je ne puis conjecturer pourquoi la terre, étant une, on lui donne trois différens noms, qui sont des noms de femme, et pourquoi on donne à l'Asie pour bornes le Nil, fleuve d'Égypte, et le Phase, fleuve de Colchide, ou, selon d'autres, le Tanaïs, le Palus-Mæotis et la ville de Porthmies en Cimmérie. Enfin je n'ai pu savoir comment s'appelaient ceux qui ont ainsi divisé la terre, ni d'où ils ont pris les noms qu'ils lui ont donnés. La plupart des Grecs disent que la Libye tire le sien d'une femme originaire du pays même, laquelle s'appelait Libya, et que l'Asie prend le sien de la femme de Prométhée ; mais les Lydiens revendiquent ce dernier nom, et soutiennent qu'il vient d'Asias, fils de Cotys, et petit-fils de Manès, dont l'Asiade, tribu de Sardes, a aussi emprunté le sien.

Quant à l'Europe, personne ne sait si elle est environnée de la mer. Il ne paraît pas non plus qu'on sache ni d'où elle a tiré ce nom, ni qui le lui a donné ; à moins que nous ne disions qu'elle l'a pris d'Europe de Tyr : car auparavant, ainsi que les deux autres parties du monde, elle n'avait point de nom. Il est certain qu'Europe était asiatique, et qu'elle n'est jamais venue dans ce pays que les Grecs appellent maintenant Europe ; mais qu'elle passa seulement de Phénicie en Crète, et de Crète en Lycie. C'en est assez à cet égard, et nous nous en tiendrons là-dessus aux opinions reçues.

XLVI. Le Pont-Euxin, que Darius attaqua, est de tous les pays celui qui produit les nations les plus ignorantes. J'en excepte toutefois les Scythes. Parmi celles en effet qui habitent en-deçà du Pont-Euxin, nous ne pouvons pas en citer une seule qui ait donné des marques

de prudence et d'habileté, ni même qui ait fourni un homme instruit, si ce n'est la nation scythe, et Anacharsis. Les Scythes sont, de tous les peuples que nous connaissions, ceux qui ont trouvé les moyens les plus sûrs pour se conserver les avantages les plus précieux. Mais je ne vois chez eux rien autre chose à admirer. Ces avantages consistent à ne point laisser échapper ceux qui viennent les attaquer, et à ne pouvoir être joints, quand ils ne veulent point l'être : car ils n'ont ni villes, ni forteresses. Ils traînent avec eux leurs maisons ; ils sont habiles à tirer de l'arc étant à cheval. Ils ne vivent point des fruits du labourage, mais de bétail, et n'ont point d'autres maisons que leurs chariots. Comment de pareils peuples ne seraient-ils pas invincibles, et comment serait-il aisé de les joindre pour les combattre ?

XLVII. Ils ont imaginé ce genre de vie, tant parce que la Scythie y est très-propre, que parce que leurs rivières la favorisent et leur servent de rempart. Leur pays est un pays de plaines, abondant en pâturages, et bien arrosé : il n'est, en effet, guère moins coupé de rivières que l'Égypte l'est de canaux. Je ne parlerai que des plus célèbres, de celles sur lesquelles on peut naviguer en remontant de la mer. Tels sont l'Ister, fleuve qui a cinq embouchures ; ensuite le Tyras, l'Hypanis, le Borysthènes, le Panticapes, l'Hypacyris, le Gerrhus et le Tanaïs. Je vais en décrire le cours.

XLVIII. L'Ister, le plus grand de tous les fleuves que nous connaissions, et toujours égal à lui-même, soit en été, soit en hiver. On le rencontre le premier en Scythie à l'occident des autres, et il est le plus grand, parce qu'il reçoit les eaux de plusieurs autres rivières. Parmi celles qui contribuent à le grossir, il y en a cinq grandes, qui traversent la Scythie : celle que les Scythes appellent Porata, et les Grecs Pyretos, le Tiarante, l'Ararus, le Naparis et l'Ordessus. La première de ces rivières est grande ; elle coule à l'est, et se mêle avec l'Ister : la seconde, je veux dire le Tiarante, est plus petite, et coule plus à l'occident ; les trois dernières, l'Ararus, le Naparis et l'Ordessus, ont leur cours entre les deux autres, et se jettent aussi dans l'Ister. Telles sont les rivières qui, prenant leur source en Scythie, vont grossir l'Ister.

XLIX. Le Maris coule du pays des Agathyrses, et se jette dans l'Ister. Des sommets du mont Hæmus, sortent trois autres grandes rivières, l'Atlas, l'Auras et le Tibisis ; elles prennent leur cours vers le nord, et se perdent dans le même fleuve. Il en vient aussi trois autres par la Thrace et le pays des Thraces Crobyziens, qui se rendent dans l'Ister. Ces fleuves sont l'Athrys, le Noès et l'Artanès. Le Cios vient de la Pæonie et du mont Rhodope ; il sépare par le milieu le mont Hæmus, et se décharge dans le même fleuve. L'Angrus coule de l'Illyrie vers le nord, traverse la plaine Triballique, se jette dans le Brongus, et celui-ci dans l'Ister, de sorte que l'Ister reçoit tout à la fois les eaux de deux grandes rivières. Le Carpis et l'Alpis sortent du pays au-dessus des Ombriques, coulent vers le nord, et se perdent dans le même fleuve. On ne doit pas au reste s'étonner que l'Ister reçoive tant de rivières, puisqu'il traverse toute l'Europe. Il prend sa source dans le pays des Celtes (ce sont les derniers peuples de l'Europe, du côté de l'occident, si l'on excepte les Cynètes) ; et, après avoir traversé l'Europe entière, il entre dans la Scythie par une de ses extrémités.

L. La réunion de toutes les rivières dont je viens de parler, et de beaucoup d'autres, rend l'Ister le plus grand des fleuves. Mais si on le compare lui seul avec le Nil, on donnera la préférence au fleuve d'Égypte, parce que celui-ci ne reçoit ni rivière ni fontaine qui serve à le grossir. L'Ister, comme je l'ai déjà dit, est toujours égal, soit en été, soit en hiver. En voici, ce me semble, la raison. En hiver, il n'est pas plus grand qu'à son ordinaire, ou du moins guère plus qu'il doit l'être naturellement, parce qu'en cette saison, il pleut très-peu dans les pays où il passe, et que toute la terre y est couverte de neige. Cette neige, qui est tombée en abondance pendant l'hiver, venant à se fondre en été, se jette dans l'Ister. La fonte des neiges et les pluies fréquentes et abondantes qui arrivent en cette saison, contribuent à le grossir. Si donc, en été, le soleil attire à lui plus d'eau qu'en hiver, celles qui se rendent dans ce fleuve sont aussi, à proportion, plus abondantes en été qu'en hiver. Il résulte de cette opposi-

tion, une compensation qui fait paraître ce fleuve toujours égal.

LI. L'Ister est donc un des fleuves qui coulent en Scythie. On rencontre ensuite le Tyras; il vient du nord, et sort d'un grand lac qui sépare la Scythie de la Neuride. Les Grecs qu'on appelle Tyrites[1], habitent vers son embouchure.

LII. L'Hypanis est le troisième: il vient de la Scythie, et coule d'un grand lac, autour duquel paissent des chevaux blancs sauvages. Le lac s'appelle, avec raison, la mère de l'Hypanis. Cette rivière, qui prend sa source dans ce lac, est petite, et son eau est douce pendant l'espace de cinq journées de navigation, mais ensuite, et à quatre journées de la mer, elle devient très-amère. Cette amertume provient d'une fontaine qu'elle réçoit, et qui est si amère, que, quoique fort petite, elle ne laisse pas de gâter toutes les eaux de cette rivière, qui est de grandeur moyenne. Cette fontaine est sur les frontières du pays des Scythes laboureurs et des Alazons, et porte le même nom que l'endroit d'où elle sort. On l'appelle en langue scythe *Exampée*, qui signifie, en grec, voies sacrées. Le Tyras et l'Hypanis s'approchent l'un de l'autre dans le pays des Alazons; mais bientôt après ils s'éloignent et laissent entre eux un grand intervalle.

LIII. Le Borysthènes est le quatrième fleuve, et le plus grand de ce pays après l'Ister. C'est aussi, à mon avis, le plus fécond de tous les fleuves, non-seulement de la Scythie, mais du monde, si l'on excepte le Nil, avec lequel il n'y en a pas un qui puisse entrer en comparaison. Il fournit au bétail de beaux et d'excellents pâturages. On y pêche abondamment toutes sortes de bons poissons. Son eau est très-agréable à boire, et elle est toujours claire et limpide, quoique les fleuves voisins soient limoneux. On recueille sur ses bords d'excellentes moissons; et, dans les endroits où l'on ne sème point, l'herbe y vient fort haute, et en abondance. Le sel se cristallise de lui-même, à son embouchure, et en grande quantité. Il produit de gros poissons sans arètes qu'on sale: on les appelle antacées. On y trouve aussi beaucoup d'autres choses dignes d'admiration.

Jusqu'au pays appelé Gerrhus, il y a quarante journées de navigation; et l'on sait que ce fleuve vient du nord. Mais on ne connaît ni les pays qu'il traverse plus haut, ni les nations qui l'habitent. Il y a néanmoins beaucoup d'apparence qu'il coule à travers un pays désert, pour venir sur les terres des Scythes cultivateurs. Ces Scythes habitent sur les bords, pendant l'espace de dix journées de navigation. Ce fleuve et le Nil sont les seuls dont je ne puis indiquer les sources, et je ne crois pas qu'aucun Grec en sache davantage. Quand le Borysthènes est près de la mer, l'Hypanis mêle avec lui ses eaux en se jetant dans le même marais. La langue de terre qui est entre ces deux fleuves s'appelle le promontoire d'Hippolaüs. On y a bâti un temple à Cérès. Au-delà de ce temple, vers le bord de l'Hypanis, habitent les Borysthénites. Mais en voilà assez sur ces fleuves.

LIV. On rencontre ensuite le Panticapes, et c'est la cinquième rivière. Elle vient aussi du nord, sort d'un lac, entre dans l'Hylée, et après l'avoir traversée, elle mêle ses eaux avec celles du Borysthènes. Les Scythes cultivateurs habitent entre ces deux rivières.

LV. La sixième est l'Hypacyris: elle sort d'un lac, traverse par le milieu les terres des Scythes nomades, et se jette dans la mer, près de la ville de Carcinitis, enfermant à droite le pays d'Hylée, et ce qu'on appelle la Course d'Achilles.

LVI. Le septième fleuve est le Gerrhus; il se sépare du Borysthènes vers l'endroit où ce fleuve commence à être connu, depuis le Gerrhus, pays qui lui donne son nom. En coulant vers la mer, il s'épare les Scythes nomades des Scythes royaux, et se jette dans l'Hypacyris.

LVII. Le huitième, enfin, est le Tanaïs; il vient d'un pays fort éloigné, et sort d'un grand lac, d'ou il se jette dans un autre encore plus grand, qu'on appelle Mæotis, qui sépare les Scythes royaux des Sauromates. L'Hyrgis se décharge dans le Tanaïs.

LVIII. Tels sont les fleuves célèbres dont la Scythie a l'avantage d'être arrosée. L'herbe que produit ce pays est la meilleure pour le bétail, et la plus succulente que nous connaissions, comme on peut le remarquer en ouvrant les bestiaux qui s'en sont nourris. Les Scythes

[1] Les habitants de la ville de Tyras, Mylésiens d'origine.

ont donc en abondance les choses les plus nécessaires à la vie.

LIX. Quant à leurs autres lois et coutumes, les voici telles qu'elles sont établies chez eux. Ils cherchent à se rendre propices principalement Vesta, ensuite Jupiter, et la Terre, qu'ils croient femme de Jupiter; et, après ces trois divinités, Apollon, Vénus-Uranie, Hercules, Mars. Tous les Scythes reconnaissent ces divinités; mais les Scythes Royaux sacrifient aussi à Neptune. En langue scythe, Vesta s'appelle *Tabati*; Jupiter, *Papœus*, nom qui, à mon avis, lui convient parfaitement; la Terre, *Apia*; Apollon, *Œtosyros*, Vénus-Uranie, *Artimpasa*; Neptune, *Tamimasadas*. Ils élèvent des statues, des autels et des temples à Mars, et n'en élèvent qu'à lui seul.

LX. Les Scythes sacrifient de la même manière dans tous leurs lieux sacrés. Ces sacrifices se font ainsi : la victime est debout, les deux pieds de devant attachés avec une corde. Celui qui doit l'immoler se tient derrière, tire à lui le bout de la corde, et la fait tomber. Tandis qu'elle tombe, il invoque le dieu auquel il va la sacrifier. Il lui met ensuite une corde au cou, et serre la corde avec un bâton qu'il tourne. C'est ainsi qu'il l'étrangle, sans allumer du feu, sans faire de libations, et sans aucune autre cérémonie préparatoire. La victime étranglée, le sacrificateur la dépouille, et se dispose à la faire cuire.

LXI. Comme il n'y a point du tout de bois en Scythie, voici comment ils ont imaginé de faire cuire la victime. Quand ils l'ont dépouillée, ils enlèvent toute la chair qui est sur les os, et la mettent dans des chaudières, s'il se trouve qu'ils en aient. Les chaudières de ce pays ressemblent beaucoup aux cratères de Lesbos, excepté qu'elles sont beaucoup plus grandes. On allume dessous du feu avec les os de la victime. Mais, s'ils n'ont point de chaudières, ils mettent toutes les chairs avec de l'eau dans le ventre de l'animal, et allument les os dessous. Ces os font un très-bon feu, et le ventre tient aisément les chairs désossées. Ainsi, le bœuf se fait cuire lui-même. Pareille chose s'observe à l'égard des autres victimes. Quand le tout est cuit, le sacrificateur offre les prémices de la chair et des entrailles, en les jetant devant lui. Ils immolent aussi d'autres animaux, et principalement des chevaux.

LXII. Telles sont les espèces d'animaux que les Scythes sacrifient à ces dieux, et tels sont leurs rits : mais voici ceux qu'ils observent à l'égard du dieu Mars. Dans chaque nome, on lui élève un temple de la manière suivante, dans un champ destiné aux assemblées de la nation. On entasse des fagots de menu bois, et on en fait une pile de trois stades en longueur et en largeur, et moins en hauteur. Sur cette pile, on pratique une espèce de plate-forme carrée, dont trois côtés sont inaccessibles; le quatrième va en pente, de manière qu'on puisse y monter. On y entasse tous les ans cent cinquante charretées de menu bois, pour relever cette pile, qui s'affaisse par les injures des saisons. Au haut de cette pile, chaque nation scythe plante un vieux cimeterre de fer, qui leur tient lieu de simulacre de Mars. Ils offrent tous les ans à ce cimeterre des sacrifices de chevaux et d'autres animaux, et lui immolent plus de victimes qu'au reste des dieux. Ils lui sacrifient aussi le centième de tous les prisonniers qu'ils font sur leurs ennemis, mais non de la même manière que les animaux; la cérémonie en est bien différente. Ils font d'abord des libations avec du vin sur la tête de ces victimes humaines, les égorgent ensuite sur un vase, portent ce vase au haut de la pile, et en répandent le sang sur le cimeterre. Pendant qu'on porte ce sang au haut de la pile, ceux qui sont au bas coupent le bras droit avec l'épaule à tous ceux qu'ils ont immolés, et les jettent en l'air. Après avoir achevé le sacrifice de toutes les autres victimes, ils se retirent; le bras reste où il tombe, et le corps demeure étendu dans un autre endroit.

LXIII. Tels sont les sacrifices établis parmi ces peuples; mais ils n'immolent jamais de pourceaux, et ne veulent pas même en nourrir dans leur pays.

LXIV. Quant à la guerre, voici les usages qu'ils observent. Un Scythe boit du sang du premier homme qu'il renverse, coupe la tête à tous ceux qu'il tue dans les combats, et la porte au roi. Quand il lui a présenté la tête d'un ennemi, il a part à tout le butin; sans cela, il en serait privé. Pour écorcher une tête, le Scythe fait d'abord une incision à l'entour, vers les oreilles, et, la prenant par le haut, il en arrache la peau en la secouant. Il pétrit ensuite

cette peau entre ses mains, après en avoir enlevé toute la chair avec une côte de bœuf; et, quand il l'a bien amollie, il s'en sert comme d'une serviette. Il la suspend à la bride du cheval qu'il monte; et s'en fait honneur : car plus un Scythe peut avoir de ces sortes de serviettes, plus il est estimé vaillant et courageux. Il s'en trouve beaucoup qui cousent ensemble des peaux humaines, comme des capes de bergers, et qui s'en font des vêtements. Plusieurs aussi écorchent, jusqu'aux ongles inclusivement, la main droite des ennemis qu'ils ont tués, et en font des couvercles à leurs carquois. La peau d'homme est en effet épaisse; et, de toutes les peaux, c'est presque la plus brillante par sa blancheur. D'autres enfin écorchent des hommes depuis les pieds jusqu'à la tête; et, lorsqu'ils ont étendu leurs peaux sur des morceaux de bois, ils les portent sur leur chevaux. Telles sont les coutumes reçues parmi ces peuples.

LXV. Les Scythes n'emploient pas, à l'usage que je vais dire, toutes sortes de têtes indifféremment; mais celles de leurs plus grands ennemis. Ils scient le crâne au-dessous des sourcils, et le nettoient. Les pauvres se contentent de le revêtir par-dehors d'un morceau de cuir de bœuf, sans apprêt : les riches non-seulement le couvrent d'un morceau de peau de bœuf, mais ils le dorent aussi en dedans, et s'en servent, tant les pauvres que les riches, comme d'une coupe à boire. Ils font la même chose des têtes de leurs proches, si après avoir eu quelque querelle ensemble, ils ont remporté sur eux la victoire en présence du roi. S'il vient chez eux quelque étranger dont ils fassent cas, ils lui présentent ces têtes, lui content comment ceux à qui elles appartenaient les ont attaqués, quoiqu'ils fussent leurs parents, et comment ils les ont vaincus. Ils en tirent vanité et appellent cela des actions de valeur.

LXVI. Chaque gouverneur donne, tous les ans, un festin dans son nome, où l'on sert du vin mêlé avec de l'eau, dans un cratère. Tous ceux qui ont tué des ennemis boivent de ce vin : ceux qui n'ont rien fait de semblable, n'en goûtent point. Ils sont honteusement assis à part; et c'est pour eux une grande ignominie. Tous ceux qui ont tué un grand nombre d'ennemis, boivent, en même temps, dans deux coupes jointes ensemble.

LXVII. Les devins sont en grand nombre parmi les Scythes, et se servent de baguettes de saules pour expliquer la divination. Ils apportent des faisceaux de baguettes, les délient; et, lorsqu'ils ont mis à part chaque baguette, ils prédisent à l'avenir. Pendant qu'ils font ces prédictions, ils reprennent les baguettes l'une après l'autre, et les remettent ensemble. Ils ont appris de leurs ancêtres cette sorte de divination. Les Énarées, qui sont des hommes efféminés, disent qu'ils tiennent ce don de Vénus. Ils se servent, pour exercer leur art, d'écorce de tilleul. Ils fendent en trois cette écorce, l'entortillent autour de leurs doigts, puis ils la défont et annoncent ensuite l'avenir.

LXVIII. Si le roi des Scythes tombe malade, il envoie chercher trois des plus célèbres d'entre ces devins, qui exercent leur art de la manière que nous avons dit. Ils lui répondent ordinairement que tel et tel, dont ils disent en même temps les noms, ont fait un faux serment, en jurant par les lares du palais. Les Scythes en effet jurent assez ordinairement par les lares du palais quand ils veulent faire le plus grand de tous les serments.

Aussitôt on saisit l'accusé, l'un d'un côté, l'autre de l'autre : quand on l'a amené, ils lui déclarent que par l'art de la divination, ils sont sûrs qu'il a fait un faux serment en jurant par les lares du palais, et qu'ainsi il est la cause de la maladie du roi. Si l'accusé nie le crime et s'indigne qu'on ait pu le lui imputer, le roi fait venir le double d'autres devins. Si ceux-ci le convainquent de parjure, aussi par les règles de la divination, on lui tranche sur-le-champ la tête, et ses biens sont confisqués au profit des premiers devins. Si les devins, que le roi a mandés en second lieu, le déclarent innocent, on en fait venir d'autres, et puis d'autres encore; et s'il est déchargé de l'accusation par le plus grand nombre, la sentence qui l'absout est l'arrêt de mort des premiers devins.

LXIX. Voici comment on les fait mourir : on remplit de menu bois un chariot, auquel on attelle des bœufs; on place les devins au milieu de ces fagots, les pieds attachés, les mains liées derrière le dos, et un bâillon à la bouche. On met ensuite le feu aux fagots, et l'on chasse les bœufs en les épouvantant. Plu-

sieurs de ces animaux sont brûlés avec les devins ; d'autres se sauvent à demi-brûlés, lorsque la flamme a consumé le limon. C'est ainsi qu'on brûle les devins, non-seulement pour ce crime, mais encore pour d'autres causes ; et on les appelle faux-devins.

LXX. Le roi fait mourir les enfants mâles de ceux qu'il punit de mort ; mais il épargne les filles. Lorsque les Scythes font un traité avec quelqu'un, quel qu'il puisse être, ils versent du vin dans une grande coupe de terre, et les contractants y mêlent de leur sang, en se faisant de légères incisions au corps avec un couteau ou une épée : après quoi, ils trempent dans cette coupe, un cimeterre, des flèches, une hache et un javelot. Ces cérémonies achevées, ils prononcent une longue formule de prières, et boivent ensuite une partie de ce qui est dans la coupe, et, après eux, les personnes les plus distinguées de leur suite.

LXXI. Les tombeaux de leurs rois sont dans le pays des Gerrhes, où le Borysthènes commence à être naviguable. Quand le roi vient à mourir, ils font en cet endroit, une grande fosse carrée. Cette fosse achevée, ils enduisent le corps de cire, lui fendent le ventre ; et après l'avoir nettoyé et rempli de souchet broyé, de parfums, de graines d'ache et d'anis, ils le recousent. On porte ensuite le corps sur un char, dans une autre province, dont les habitants se coupent, comme les Scythes Royaux, un peu de l'oreille, se rasent les cheveux autour de la tête, se font des incisions aux bras, se déchirent le front et le nez, et se passent des flèches à travers la main gauche. De là on porte le corps du roi, sur un char, dans une autre province de ses états, et les habitants de celle où il a été porté d'abord suivent le convoi. Quand on lui a fait parcourir toutes les provinces et toutes les nations soumises à son obéissance, il arrive dans le pays des Gerrhes, à l'extrémité de la Scythie, et on le place dans le lieu de sa sépulture, sur un lit de verdure et de feuilles entassées. On plante ensuite, autour du corps, des piques, et on pose par-dessus des pièces de bois, qu'on couvre de branches de saule. On met dans l'espace vide de cette fosse une des concubines du roi, qu'on a étranglée auparavant, son échanson, son cuisinier, son écuyer, son ministre, un de ses serviteurs, des chevaux ; en un mot, les prémices du reste de toutes les choses à son usage, et des coupes d'or : ils ne connaissent en effet ni l'argent ni le cuivre. Cela fait, ils remplissent la fosse de terre, et travaillent tous, à l'envi l'un de l'autre, à élever, sur le lieu de sa sépulture, un tertre très-haut [1].

LXXII. L'année révolue, ils prennent, parmi le reste des serviteurs du roi, ceux qui lui étaient les plus utiles. Ces serviteurs sont tous Scythes de nation ; le roi n'ayant pas d'esclaves achetés à prix d'argent, et se faisant servir par ceux de ses sujets à qui il l'ordonne. Ils étranglent une cinquantaine de ces serviteurs, avec un pareil nombre de ses plus beaux chevaux. Ils leur ôtent les entrailles, leur nettoient le ventre ; et, après l'avoir rempli de paille, ils le recousent. Ils posent sur deux pièces de bois un demi-cercle renversé, puis un autre demi-cercle sur deux autres pièces de bois, et plusieurs autres ainsi de suite, qu'ils attachent de la même manière. Ils élèvent ensuite, sur ces demi-cercles, les chevaux, après leur avoir fait passer des pieux, dans toute leur longueur jusqu'au col : les premiers demi-cercles soutiennent les épaules des chevaux, et les autres les flancs et la croupe ; de sorte que les jambes, n'étant point appuyées, restent suspendues. Ils leur mettent ensuite un mors et une bride, tirent la bride en avant, et l'attachent à un pieu. Cela fait, ils prennent les cinquante jeunes gens qu'ils ont étranglés, les placent chacun sur un cheval, après leur avoir fait passer, le long de l'épine du dos jusqu'au col, une perche, dont l'extrémité inférieure s'emboîte dans le pieu qui traverse le cheval. Enfin lorsqu'ils ont arrangé ces cinquante cavaliers autour du tombeau, ils se retirent.

LXXIII. Telles sont les cérémonies qu'ils observent aux obsèques de leurs rois. Quant au reste des Scythes, lorsqu'il meurt quelqu'un d'entre eux, ses plus proches parents le mettent sur un chariot, et le conduisent de maison en maison chez leurs amis : ces amis le reçoivent, et préparent chacun un festin à ceux qui accompagnent le corps, et font pareillement

[1] On trouve des choses curieuses et intéressantes sur la sépulture des Tartares dans l'ouvrage de M. Rennel, intitulé : *The Geographical System of Herodotus*, p. 108, 109, 110.

servir au mort de tous les mets qu'ils présentent aux autres. On transporte ainsi de côté et d'autre le corps des particuliers pendant quarante jours; ensuite on les enterre. Lorsque les Scythes ont donné la sépulture à un mort, ils se purifient de la manière suivante. Après s'être frotté la tête avec quelque chose de détersif, et se l'être lavée, ils observent, à l'égard du reste du corps, ce que je vais dire. Ils inclinent trois perches l'une vers l'autre; et, sur ces perches, ils étendent des étoffes de laine foulée, qu'ils bandent et ferment le plus qu'ils peuvent. Ils placent ensuite, au milieu de ces perches et de ces étoffes, un vase, dans lequel ils mettent des pierres rougies au feu.

LXXIV. Il croît en Scythie du chanvre; il ressemble fort au lin, excepté qu'il est plus gros et plus grand. Il lui est, en cela, de beaucoup supérieur. Cette plante vient d'elle-même et de graine. Les Thraces s'en font des vêtements, qui ressemblent tellement à ceux de lin, qu'il faut être connaisseur pour les distinguer; et quelqu'un qui n'en aurait jamais vu de chanvre les prendrait pour des étoffes de lin.

LXXV. Les Scythes prennent de la graine de chanvre, et s'étant glissés sous ces tentes de laine foulée, ils mettent de cette graine sur des pierres rougies au feu. Lorsqu'elle commence à brûler, elle répand une si grande vapeur, qu'il n'y a point en Grèce d'étuve qui ait plus de force. Les Scythes, étourdis par cette vapeur, jettent des cris confus. Elle leur tient lieu de bain; car jamais ils ne se baignent. Quant à leurs femmes, elles broient, sur une pierre rabotteuse, du bois de cyprès, de cèdre et de l'arbre qui porte l'encens;[1] et lorsque le tout est bien broyé, elles y mêlent un peu d'eau, et en font une pâte, dont elles se frottent le corps et le visage. Cette pâte leur donne une odeur agréable; et, le lendemain quand elles l'ont enlevée, elles sont propres, et leur beauté en a plus d'éclat.

LXXVI. Les Scythes ont un prodigieux éloignement pour les coutumes étrangères; les habitants d'une province ne veulent pas même suivre celles d'une province voisine. Mais il n'en est point pour lesquelles ils aient plus d'éloignement que celles des Grecs. Anacharsis, et Scylès après lui en sont une preuve convaincante. Anacharsis, ayant parcouru beaucoup de pays, et montré partout une grande sagesse, s'embarqua sur l'Hellespont, pour retourner dans sa patrie. Étant abordé à Cyzique, dans le temps que les Cyzicéniens étaient occupés à célébrer, avec beaucoup de solennité la fête de la mère des dieux, il fit vœu, s'il retournait sain et sauf dans sa patrie, d'offrir à cette déesse des sacrifices, avec les mêmes rits et cérémonies qu'il avait vu pratiquer par les Cyzicéniens, et d'instituer, en son honneur, la veillée de la fête. Lorsqu'il fut arrivé dans l'Hylée, contrée de la Scythie, entièrement couverte d'arbres de toutes espèces, et située près de la Course-d'Achilles, il célébra la fête en l'honneur de la déesse, ayant de petites statues attachées sur lui, et tenant à la main un tambourin. Il fut aperçu en cet état, par un Scythe, qui alla le dénoncer au roi Saulius. Le roi, s'étant lui-même transporté sur les lieux, n'eut pas plus tôt vu Anacharsis occupé à la célébration de cette fête, qu'il le tua d'un coup de flèche; et même encore aujourd'hui, si l'on parle d'Anacharsis aux Scythes, ils font semblant de ne le point connaître, parce qu'il avait voyagé en Grèce, et qu'il observait des usages étrangers. J'ai ouï dire à Timnès, tuteur d'Ariapithès, qu'Anacharsis était oncle paternel d'Idanthyrse, roi des Scythes, qu'il était fils de Gnurus, petit-fils de Lycus, et arrière petit-fils de Spargapithès. Si donc Anacharsis était de cette maison, il est certain qu'il fut tué par son propre frère. Idanthyrse était en effet fils de Saulius, et ce fut Saulius qui tua Anacharsis.

LXXVII. Cependant j'en ai entendu parler autrement à des Péloponnésiens. Ils disent qu'Anacharsis, ayant été envoyé par le roi des Scythes dans les pays étrangers, devint disciple des Grecs; qu'étant de retour dans sa patrie, il dit au prince qui l'avait envoyé que tous les peuples de la Grèce s'appliquaient aux sciences et aux arts, excepté les Lacédémoniens; mais que ceux-ci seuls s'étudiaient à parler et à répondre avec prudence et modération : mais cette histoire est une pure invention des Grecs. Anacharsis fut donc tué, comme on vient de le dire; et il éprouva ce malheur pour avoir praqué des coutumes étrangères, et avoir eu commerce avec les Grecs.

[1] Je ne conçois pas comment ils peuvent s'en procurer.

LXXVIII. Bien des années après, Scylès, fils d'Ariapithès, roi des Scythes, eut le même sort. Ariapithès avait plusieurs enfants; mais il avait eu Scylès d'une femme étrangère de la ville d'Istrie, qui lui apprit la langue et les lettres grecques. Quelque temps après, Ariapithès fut tué, en trahison, par Spargapithès, roi des Agathyrses. Scylès, étant monté sur le trône, épousa Opea, Scythe de nation, femme de son père, et dont le feu roi avait eu un fils, nommé Oricus.

Quoique Scylès fût roi des Scythes, les coutumes de la Scythie ne lui plaisaient nullement; et il se sentait d'autant plus de goût pour celles des Grecs, qu'il y avait été instruit dès sa plus tendre enfance. Voici quelle était sa conduite : toutes les fois qu'il menait l'armée scythe vers la ville des Borysthénites, dont les habitants se disent originaires de Milet, il la laissait devant la ville; et, dès qu'il y était entré il en faisait fermer les portes; il quittait alors l'habit scythe, en prenait un à la grecque; et, vêtu de la sorte, il se promenait sur la place publique, sans être accompagné de gardes, ni même d'aucune autre personne. Pendant ce temps-là, on faisait sentinelle aux portes, de peur que quelque Scythe ne l'aperçût avec cet habit. Outre plusieurs autres usages des Grecs, auxquels il se conformait, il observait aussi leurs cérémonies dans les sacrifices qu'il offrait aux dieux. Après avoir demeuré dans cette ville un mois ou même davantage, il reprenait l'habit scythe, et allait rejoindre son armée. Il pratiquait souvent la même chose. Il se fit aussi bâtir un palais à Borysthènes, et y épousa une femme du pays.

LXXIX. Les destins ayant résolu sa perte, voici ce qui l'occasionna: Scylès désira se faire initier aux mystères de Bacchus. Comme on commençait la cérémonie, et qu'on allait lui mettre entre les mains les choses sacrées, il arriva un très-grand prodige. Il avait à Borysthènes, un palais, dont j'ai fait mention un peu auparavant. C'était un édifice superbe, et d'une vaste étendue, autour duquel on voyait des sphinx et des gryphons de marbre blanc. Le dieu le frappa de ses traits, et il fut entièrement réduit en cendres. Scylès n'en continua pas moins la cérémonie qu'il avait commencée. Les Scythes reprochent aux Grecs leurs bacchanales, et pensent qu'il est contraire à la raison d'imaginer un dieu qui pousse les hommes à des extravagances. Lorsque Scylès eut été initié aux mystères de Bacchus, un habitant de Borysthènes se rendit secrètement à l'armée des Scythes: « Vous vous moquez de nous, leur dit-il, » de ce qu'en célébrant les bacchanales, le dieu » se rend maître de nous. Ce dieu s'est aussi » emparé de votre roi; Scylès célèbre Bacchus, » et le dieu l'agite et trouble sa raison. Si vous » ne voulez pas m'en croire, suivez-moi, et je » vous le montrerai ». Les premiers de la nation le suivirent. Le Borysthénite les plaça secrètement dans une tour, d'où ils virent passer Scylès avec sa troupe, célébrant les bacchanales. Les Scythes, regardant cette conduite comme quelque chose de très-affligeant pour leur nation, firent, en présence de toute l'armée, le rapport de ce qu'ils venaient de voir.

LXXX. Scylès étant parti après cela pour retourner chez lui, ses sujets se révoltèrent, et proclamèrent en sa place Octamasades, son frère, fils de la fille de Térès. Ce prince, ayant appris cette révolte, et quel en était le motif, se réfugia en Thrace. Sur cette nouvelle, Octamasades, à la tête d'une armée, le poursuivit dans sa retraite. Quand il fut arrivé sur les bords de l'Ister, les Thraces vinrent à sa rencontre. Mais, comme on était sur le point de donner bataille, Sitalcès envoya un héraut à Octamasades, avec ordre de lui dire: « Qu'est- » il besoin de tenter, l'un et l'autre, le hasard » d'un combat? Vous êtes fils de ma sœur, et » vous avez mon frère en votre puissance : si » vous me le rendez, je vous livrerai Scylès, et » nous ne nous exposerons point au sort d'une » bataille. » Le frère de Sitalcès s'était en effet réfugié auprès d'Octamasades.

Ce prince accepta l'offre, remit son oncle maternel entre les mains de Sitalcès, et reçut, en échange, son frère Scylès. Sitalcès n'eut pas plus tôt son frère en son pouvoir, qu'il se retira avec ses troupes; et dès qu'on eut rendu Scylès, Octamasades lui fit trancher la tête sur la place même. Telle est la scrupuleuse exactitude des Scythes dans l'observation de leurs lois et de leurs coutumes, et la rigueur avec laquelle ils punissent ceux qui en affectent d'étrangères.

LXXXI. Quant à la population de la Scythie, on m'en a parlé diversement, et je n'en ai jamais rien pu apprendre de certain : les uns m'ont dit que ce pays était très-peuplé, et les autres, qu'à ne compter que les véritables Scythes, il l'était peu. Mais voici ce que j'ai vu par moi-même.

Entre le Borysthènes et l'Hypanis est un certain canton qu'on appelle Exampée. J'en ai fait mention un peu plus haut, en parlant d'une fontaine, dont les eaux sont si amères, que celles de l'Hypanis, dans lequel elle se jette, en sont tellement altérées, qu'il n'est pas possible d'en boire. Il y a dans ce pays un vase d'airain, six fois plus grand que le cratère qui se voit à l'embouchure du Pont-Euxin, et que Pausanias, fils de Cléombrote, y a consacré. Je vais en donner les dimensions, en faveur de ceux qui ne l'ont point vu. Ce vase d'airain, qui est dans la Scythie, contient aisément six cents amphores, et il a six doigts d'épaisseur. Les habitants du pays m'ont dit qu'il avait été fait de pointes de flèches; que leur roi Ariantas, voulant savoir le nombre de ses sujets, commanda à tous les Scythes d'apporter chacun une pointe de flèche, sous peine de mort; qu'on lui en apporta en effet une quantité prodigieuse, dont il fit faire ce vase d'airain, qu'il consacra dans le lieu qu'on appelle Exampée, comme un monument qu'il laissait à la postérité. Voilà ce que j'ai appris de la population des Scythes.

LXXXII. La Scythie n'a rien de merveilleux que les fleuves qui l'arrosent; ils sont très-considérables, et en très-grand nombre. Mais, indépendamment de ses fleuves et de ses vastes plaines, on y montre encore une chose digne d'admiration, c'est l'empreinte du pied d'Hercules sur un roc près du Tyras. Cette empreinte ressemble à celle d'un pied d'homme; mais elle a deux coudées de long. Revenons maintenant au sujet dont je m'étais proposé de parler au commencement de ce livre.

LXXXIII. Darius fit de grands préparatifs contre les Scythes; il dépêcha de toutes parts des courriers, pour ordonner aux uns de lever une armée de terre, aux autres d'équiper une flotte, à d'autres enfin de construire un pont de bateaux sur le Bosphore de Thrace. Cependant Artabane, fils d'Hystaspes et frère de Darius, n'était nullement d'avis que le roi entreprît de porter la guerre en Scythie. Il lui représenta la pauvreté des Scythes; mais, quand il vit que ses remontrances, quoique sages, ne faisaient aucune impression sur son esprit, il n'insista pas davantage. Les préparatifs achevés, Darius, à la tête de son armée, partit de Suses.

LXXXIV. Alors un Perse, nommé Œobazus, dont les trois fils étaient de cette expédition, pria Darius d'en laisser un auprès de lui. Ce prince lui répondit, comme à un ami, dont la demande était modérée, qu'il les lui laisserait tous trois. Le Perse, charmé de cette réponse, se flattait que ses trois fils allaient avoir leur congé; mais le roi ordonna à ceux qui présidaient aux exécutions, de faire mourir tous les enfants d'Œobazus; et, après leur mort, on les laissa en cet endroit-là même.

LXXXV. Darius se rendit de Suses à Chalcédoine, sur le Bosphore, où l'on avait fait le pont. Il s'y embarqua, et fit voile vers les îles Cyanées, qui étaient autrefois errantes, s'il faut en croire les Grecs. Il s'assit dans le temple, et de là se mit à considérer le Pont-Euxin : c'est, de toutes les mers, celle qui mérite le plus notre admiration. Elle a onze mille cent stades de longueur, sur trois mille trois cents de largeur, à l'endroit où elle est le plus large. L'embouchure de cette mer a quatre stades de large, sur environ six vingts stades de long. Ce col, ou détroit, s'appelle Bosphore. C'était là où l'on avait jeté le pont. Le Bosphore s'étend jusqu'à la Propontide. Quant à la Propontide, elle a cinq cents stades de largeur, sur quatorze cents de longueur, et se jette dans l'Hellespont, qui, dans l'endroit où il est le moins large, n'a que sept stades de largeur, sur quatre cents de longueur. L'Hellespont communique à une mer d'une vaste étendue, qu'on appelle la mer Égée.

LXXXVI. On a mesuré ces mers de la manière suivante : dans les longs jours, un vaisseau fait en tout environ soixante et dix mille orgyies de chemin, et soixante mille par nuit. Or de l'embouchure du Pont-Euxin au Phase, qui est sa plus grande longueur, il y a neuf jours et huit nuits de navigation : cela fait onze cent dix mille orgyies, c'est-à-dire, onze mille cent stades. De la Sindique à Thémiscyre, sur le Thermodon, où le Pont-Euxin est le plus large,

on compte trois jours et deux nuits de navigation, qui font trois cent trente mille orgyies, ou trois mille trois cents stades. C'est ainsi que j'ai pris les dimensions du Pont-Euxin, du Bosphore et de l'Hellespont, et ces mers sont naturellement telles que je les ai représentées. Le Palus-Mæotis se jette dans le Pont-Euxin; il n'est guère moins grand que cette mer, et on l'appelle la mer du Pont.

LXXXVII. Lorsque Darius eut considéré le Pont-Euxin, il revint par mer au pont de bateaux, dont Mandroclès de Samos était l'entrepreneur. Il examina aussi le Bosphore; et sur le bord de ce détroit on érigea, par son ordre, deux colonnes de pierre blanche. Il fit graver sur l'une, en caractères assyriens[1], et sur l'autre, en lettres grecques, les noms de toutes les nations qu'il avait à sa suite. Or, il menait à cette guerre tous les peuples qui lui étaient soumis. On comptait, dans cette armée, sept cent mille hommes avec la cavalerie, sans y comprendre la flotte qui était de six cents voiles.

Depuis l'expédition des Perses en Scythie, les Byzantins ont transporté ces deux colonnes dans leur ville, et les ont fait servir à l'autel de Diane Orthosiène, excepté une seule pierre qu'on a laissée auprès du temple de Bacchus à Byzance, et qui est entièrement couverte de lettres assyriennes. Au reste, l'endroit du Bosphore où Darius fit jeter un pont, est, ce me semble, autant que je puis le conjecturer, à moitié chemin de Byzance au temple qu'on voit à l'embouchure du Pont-Euxin.

LXXXVIII. Darius, satisfait de ce pont[2], fit de riches présents à Mandroclès de Samos, qui en était l'entrepreneur. Mandroclès employa les prémices de ces présents à faire faire un tableau qui représentait le pont du Bosphore, avec le roi Darius assis sur son trône, et regardant défiler ses troupes. Il fit une offrande de ce tableau au temple de Junon[3], et y ajouta une inscription en ces termes :

« Mandroclès a consacré à Junon ce monu» ment, en reconnaissance de ce qu'il a réussi, » au gré du roi Darius, à jeter un pont sur le » Bosphore. Il s'est, par cette entreprise, cou» vert de gloire, et a rendu immortel le nom » de Samos sa patrie. »

Tel est le monument qu'a laissé celui qui a présidé à la construction de ce pont.

LXXXIX. Darius, ayant récompensé Mandroclès, passa en Europe. Il avait ordonné aux Ioniens de faire voile par le Pont-Euxin jusqu'à l'Ister, de jeter un pont sur ce fleuve, quand ils y seraient arrivés, et de l'attendre en cet endroit. Les Ioniens, les Eoliens et les habitants de l'Hellespont, conduisaient l'armée navale. La flotte passa donc les Cyanées, fit voile droit à l'Ister; et, après avoir remonté le fleuve pendant deux jours, depuis la mer jusqu'à l'endroit où il se partage en plusieurs bras, qui forment autant d'embouchures, toute l'armée navale y construisit un pont. Darius, ayant traversé le Bosphore sur le pont de bateaux, prit son chemin par la Thrace; et, quand il fut arrivé aux sources du Téare, il y campa trois jours.

XC. Les peuples qui habitent sur ses bords prétendent que ses eaux sont excellentes contre plusieurs sortes de maux, et particulièrement qu'elles guérissent les hommes et les chevaux de la gale. Ses sources sortent toutes du même rocher, au nombre de trente-huit : les unes sont chaudes, les autres froides. Elles sont à égale distance de la ville d'Héræum, qui est près de Périnthe, et d'Apollonie, ville située sur le Pont-Euxin, c'est-à-dire, à deux journées de marche de l'une et de l'autre de ces places. Le Téare se jette dans le Contadesdus, le Contadesdus dans l'Agrianès, l'Agrianès dans l'Hèbre, et l'Hèbre dans la mer, près de la ville d'Ænos.

XCI. Darius, étant arrivé aux sources du Téare, y assit son camp. Il prit tant de plaisir à voir ce fleuve, qu'il fit ériger, dans le même endroit, une colonne, avec cette inscription :

LES SOURCES DU TÉARE DONNENT LES MEILLEURES ET LES PLUS BELLES EAUX DU MONDE : DARIUS, FILS D'HYSTASPES, LE MEILLEUR ET LE PLUS BEAU DE TOUS LES HOMMES, ROI DES PERSES ET DE TOUTE LA TERRE FERME, MARCHANT CONTRE LES SCYTHES, EST ARRIVÉ SUR SES BORDS.

XCII. Darius partit de là pour se rendre sur une autre rivière, qu'on appelle Artiscus, et qui traverse le pays des Odryses. Quand il fut arrivé sur ses bords, il désigna à ses troupes un

[1] Les lettres assyriennes étaient les mêmes que les chaldéennes.

[2] C'était un pont de bateaux.

[3] Le fameux temple de Junon à Samos.

certain endroit, où il ordonna à chaque soldat de mettre une pierre en passant. L'ordre fut exécuté par toute l'armée; et Darius, ayant laissé en ce lieu, de grands tas de pierre, continua sa marche avec ses troupes.

XCIII. Avant que d'arriver à l'Ister, les Gètes, qui se disent immortels, furent les premiers peuples qu'il subjugua. Les Thraces de Salmydesse, et ceux qui demeurent au-dessus d'Apollonie et de la ville de Mésembria, qu'on appelle Scyrmiades et Nipséens, s'étaient rendus à lui sans combattre et sans faire la moindre résistance. Les Gètes, par un fol entêtement, se mirent en défense; mais ils furent sur-le-champ réduits en esclavage. Ces peuples sont les plus braves et les plus justes d'entre les Thraces.

XCIV. Les Gètes se croient immortels, et pensent que celui qui meurt va trouver leur dieu Zalmoxis, que quelques-uns d'entre eux croient le même que Gébéléizis. Tous les cinq ans ils tirent au sort quelqu'un de leur nation, et l'envoient porter de leurs nouvelles à Zalmoxis, avec ordre de lui représenter leurs besoins. Voici comment se fait la députation. Trois d'entre eux sont chargés de tenir chacun une javeline la pointe en haut, tandis que d'autres prennent, par les pieds et par les mains, celui qu'on envoie à Zalmoxis. Ils le mettent en branle, et le lancent en l'air, de façon qu'il retombe sur la pointe des javelines. S'il meurt de ses blessures, ils croient que le dieu leur est propice; s'il n'en meurt pas, ils l'accusent d'être un méchant. Quand ils ont cessé de l'accuser, ils en députent un autre, et lui donnent aussi leurs ordres, tandis qu'il est encore en vie. Ces mêmes Thraces tirent aussi des flèches contre le ciel quand il tonne et qu'il éclaire, pour menacer le dieu qui lance la foudre, persuadés qu'il n'y a point d'autre dieu que celui qu'ils adorent.

XCV. J'ai néanmoins ouï dire aux Grecs qui habitent l'Hellespont et le Pont, que ce Zalmoxis était un homme, et qu'il avait été à Samos esclave de Pythagore, fils de Mnésarque; qu'ayant été mis en liberté, il avait amassé de grandes richesses, avec lesquelles il était retourné dans son pays. Quand il eut remarqué la vie malheureuse et grossière des Thraces, comme il avait été instruit des usages des Ioniens, et qu'il avait contracté avec les Grecs, et particulièrement avec Pythagore, un des plus célèbres philosophes de la Grèce, l'habitude de penser plus profondément que ses compatriotes, il fit bâtir une salle où il régalait les premiers de la nation. Au milieu du repas, il leur apprenait que ni lui, ni ses conviés, ni leurs descendants à perpétuité, ne mourraient point; mais qu'ils iraient dans un lieu où ils jouiraient éternellement de toutes sortes de biens. Pendant qu'il traitait ainsi ses compatriotes, et qu'il les entretenait de pareils discours, il se faisait faire un logement sous terre. Ce logement achevé, il se déroba aux yeux des Thraces, descendit dans ce souterrain, et y demeura environ trois ans. Il fut regretté et pleuré comme mort. Enfin la quatrième année, il reparut, et rendit croyables, par cet artifice, tous les discours qu'il avait tenus.

XCVI. Je ne rejette ni n'admets ce qu'on raconte de Zalmoxis et de son logement souterrain; mais je pense qu'il est antérieur de bien des années à Pythagore. Au reste, que Zalmoxis ait été un homme, ou que ce soit quelque dieu du pays des Gètes, c'en est assez sur ce qui le concerne. Les Gètes, chez qui se pratique la cérémonie dont je viens de parler, ayant été subjugués par les Perses, suivirent l'armée.

XCVII. Darius étant arrivé sur les bords de l'Ister avec son armée de terre, la fit passer de l'autre côté du fleuve. Alors il commanda aux Ioniens de rompre le pont, et de l'accompagner par terre, avec toutes les troupes de la flotte. Mais, comme ils étaient sur le point de le rompre et d'exécuter ses ordres, Coès, fils d'Erxandre, qui commandait les Mytiléniens, parla à Darius en ces termes, après lui avoir demandé la permission de lui dire son sentiment:

« Seigneur, puisque vous allez porter la » guerre dans un pays où il n'y a ni terres labourées, ni villes, laissez subsister le pont » tel qu'il est: ordonnez seulement à ceux qui » l'ont construit, de rester auprès pour le » garder. Par ce moyen, soit que nous trouvions les Scythes, et que nous réussissions » selon notre espérance, soit que nous ne puissions les rencontrer, nous pourrons nous retirer avec sécurité. Ce n'est pas que je craigne que nous soyons battus par les Scythes;

» mais j'appréhende que, ne pouvant les trouver, il ne nous arrive quelque fâcheux accident dans les déserts. On dira peut-être que » je parle pour moi, et que je voudrais rester » ici. Mais, seigneur, content de proposer à » votre conseil le sentiment qui me paraît le » plus avantageux, je suis prêt à vous suivre; » et la grâce que je vous demande, c'est de ne » me point laisser ici. »

Darius, charmé de ce discours, lui dit: « Mon hôte de Lesbos, lorsque, après mon expédition, je serai de retour sain et sauf dans » mes états, ne manquez pas de vous présenter devant moi, afin que je vous récompense » dignement du bon conseil que vous me donnez. »

XCVIII. Ayant ainsi parlé, il fit soixante nœuds à une courroie, manda les tyrans des Ioniens, et leur tint ce discours: « Ioniens, » j'ai changé d'avis au sujet du pont: prenez » cette courroie, et ayez soin d'exécuter mes » ordres; quand vous me verrez parti pour la » Scythie, commencez dès lors à défaire chaque jour un de ces nœuds. Si je ne suis pas » de retour ici, après que vous les aurez tous » dénoués, vous retournerez dans votre patrie. » Mais, puisque j'ai changé de sentiment, gardez le pont jusqu'à ce temps, et ne négligez » rien, tant pour le défendre que pour le conserver; vous me rendrez en cela un service » essentiel. » Darius, ayant ainsi parlé, marcha en avant.

XCIX. La Thrace a devant elle la partie de la Scythie qui aboutit à la mer [1]. A l'endroit où finit le golfe de Thrace, là commence la Scythie. L'Ister en traverse un partie, et se jette dans la mer du côté du sud-est.

Je vais indiquer ce qu'on trouve après l'Ister, et donner la mesure de la partie de la Scythie qui est au-delà de ce fleuve, du côté de la mer. L'ancienne Scythie est située au midi [2] jusqu'à la ville de Carcinitis. Le pays au-delà de cette ville, en allant vers la même mer, est montagneux; il est habité par la nation taurique, qui s'étend jusqu'à la ville de Chersonnèse-Trachée, et cette ville est sur les bords de la mer qui est à l'est [1]. Il y a en effet deux parties des confins de la Scythie qui sont bornées comme l'Attique, l'une par la mer [2] qui est au sud, l'autre par celle qui est à l'est. Les Taures sont, par rapport à cette partie de la Scythie, dans la même position que serait, par rapport aux Athéniens, un autre peuple qui habiterait la pointe du promontoire Sunium, qui s'étend depuis le bourg de Thorique jusqu'à celui d'Anaphlyste, et s'avance beaucoup dans la mer. Telle est la situation de la Tauride, s'il est permis de comparer de petites choses aux grandes. Mais, en faveur de ceux qui n'ont jamais côtoyé cette partie de l'Attique, je vais expliquer cela d'une autre façon: qu'on suppose qu'une autre nation que celle des Iapyges habite le promontoire d'Iapygie, à commencer au port de Brentésium, et la coupe ou sépare depuis cet endroit jusqu'à Tarente. Au reste, en parlant de ces deux promontoires, c'est comme si je parlais de plusieurs autres pareils, auxquels la Tauride ressemble.

C. Au-delà de la Tauride, on trouve des Scythes qui habitent le pays au-dessus des Taures, et celui qui s'étend vers la mer qui est à l'est, ainsi que les côtes occidentales du Bosphore Cimmérien et du Palus-Mæotis jusqu'au Tanaïs, fleuve qui se décharge dans une anse de ce Palus. A prendre donc depuis l'Ister, et à remonter par le milieu des terres, la Scythie est bornée premièrement par le pays des Agathyrses, ensuite par celui des Neures, troisièmement par celui des Androphages, et enfin par celui des Mélanchlænes.

CI. La Scythie étant tétragone, et deux de ses côtes s'étendant le long de la mer, l'espace qu'elle occupe vers le milieu des terres est parfaitement égal à celui qu'elle a le long des côtes. En effet, depuis l'Ister jusqu'au Borysthènes, il y a dix journées de chemin; du Borysthènes au Palus-Mæotis, il y en a dix autres; et depuis la mer en remontant par le milieu des terres jusqu'au pays des Mélanchlænes, qui habitent au-dessus des Scythes, il y

[1] Le Pont-Euxin.

[2] En se tenant à l'extrémité nord de la Scythie, et le visage tourné vers la Chersonnèse-Taurique ou Crimée, la Scythie est au midi.

[1] La ville de Chersonnèse est à l'ouest; mais elle est à l'est de la Scythie.

[2] Ce sont des points différents du même Pont-Euxin.

a vingt jours de marche. Or, je compte deux cents stades pour chaque journée de chemin. Ainsi la Scythie aura quatre mille stades de traverse le long des côtes, et quatre mille autres stades à prendre droit par le milieu des terres. Telle est l'étendue de ce pays.

CII. Les Scythes, ayant fait reflexion qu'ils ne pouvaient pas, avec leurs seules forces, vaincre en bataille rangée une armée aussi nombreuse que celle de Darius, envoyèrent des ambassadeurs à leurs voisins. Les rois de ces nations, s'étant assemblés, délibérèrent sur cette armée qui venait envahir la Scythie. Ces rois étaient ceux des Taures, des Agathyrses, des Neures, des Androphages, des Melanchlænes, des Gélons, des Budins et des Sauromates.

CIII. Ceux d'entre ces peuples qu'on appelle Taures, ont des coutumes particulières. Ils immolent à Iphigénie, de la manière que je vais le dire, les étrangers qui échouent sur leurs côtes, et tous les Grecs qui y abordent et qui tombent entre leurs mains. Après les cérémonies accoutumées, ils les assomment d'un coup de massue sur la tête : quelques-uns disent qu'ils leur coupent ensuite la tête, et l'attachent à une croix, et qu'ils précipitent le corps du haut du rocher où le temple est bâti : quelques autres conviennent du traitement fait à la tête ; mais ils assurent qu'on enterre le corps, au lieu de le précipiter du haut du rocher. Les Taures eux-mêmes disent que la déesse à laquelle ils font ces sacrifices est Iphigénie, fille d'Agamemnon. Quant à leurs ennemis, si un Taure fait dans les combats un prisonnier, il lui coupe la tête, et l'emporte chez lui. Il la met ensuite au bout d'une perche qu'il place sur sa maison, et surtout au-dessus de la cheminée. Ils élèvent de la sorte la tête de leurs prisonniers, afin, disent-ils, qu'elle garde et protége toute la maison. Ils subsistent du butin qu'ils font à la guerre.

CIV. Les Agathyrses portent, la plupart du temps, des ornements d'or, et sont les plus efféminés de tous les hommes. Les femmes sont communes entr'eux, afin qu'étant tous unis par les liens du sang, et que ne faisant tous, pour ainsi dire, qu'une seule et même famille, ils ne soient sujets ni à la haine, ni à la jalousie. Quant au reste de leurs coutumes, elles ont beaucoup de conformité avec celles des Thraces.

CV. Les Neures observent les mêmes usages que les Scythes. Une génération avant l'expédition de Darius, ils furent forcés de sortir de leur pays, à cause d'une multitude de serpents qu'il produisit, et parce qu'il y en vint en plus grand nombre des déserts qui sont au-dessus d'eux. Ils en furent tellement infestés qu'ils s'expatrièrent, et se retirèrent chez les Budins.

Il paraît que ces peuples sont des enchanteurs. En effet, s'il faut en croire les Scythes et les Grecs établis en Scythie, chaque Neure se change une fois par an en loup, pour quelques jours, et reprend ensuite sa première forme. Les Scythes ont beau dire, ils ne me feront pas croire de pareils contes ; ce n'est pas qu'ils ne les soutiennent, et même avec serment.

CVI. Il n'est point d'hommes qui aient des mœurs plus sauvages que les Androphages [1]. Ils ne connaissent ni les lois, ni la justice ; ils sont nomades. Leurs habillements ressemblent à ceux des Scythes ; mais ils ont une langue particulière. De tous les peuples dont je viens de parler, ce sont les seuls qui mangent de la chair humaine.

CVII. Les Mélanchlænes portent tous des habits noirs ; de là vient leur nom. Ils suivent les coutumes et les usages des Scythes.

CVIII. Les Budins forment une grande et nombreuse nation. Ils se peignent le corps entier en bleu [2] et en rouge. Il y a dans leur pays une ville entièrement bâtie en bois ; elle s'appelle Gélonus. Ses murailles sont aussi toutes de bois ; elles sont hautes, et ont à chaque face trente stades de longueur. Leurs maisons et leurs temples sont aussi de bois. Il y a en effet dans ce pays des temples consacrés aux dieux des Grecs. Ils sont bâtis à la façon des Grecs, et ornés de statues, d'autels et de chapelles de bois. De trois en trois ans, ils célèbrent des fêtes en l'honneur de Bacchus. Aussi les Gélons sont-ils Grecs d'origine. Ayant été chassés des villes de commerce [3], ils s'établirent dans

[1] Anthropophages.

[2] Ou plutôt en vert de mer.

[3] Ce sont les villes sur le Pont-Euxin et la ville de Borysthènes.

le pays des Budins. Leur langue est un mélange de grec et de scythe.

CIX. Les Budins n'ont ni la même langue ni la même manière de vivre que les Gélons. Ils sont autochthones, nomades, et les seuls de cette contrée qui mangent de la vermine. Les Gélons, au contraire, cultivent la terre, vivent de blé, ont des jardins, et ne ressemblent aux Budins ni par l'air du visage, ni par la couleur. Les Grecs les confondent, et comprennent les Budins sous le nom de Gélons; mais ils se trompent.

Leur pays entier est couvert d'arbres de toutes espèces, et, dans le canton où il y en a ce plus, on trouve un lac grand et spacieux, et un marais bordé de roseaux. On prend dans ce lac des loutres, des castors et d'autres animaux qui ont le museau carré. Leurs peaux servent à faire des bordures aux habits, et leurs testicules sont excellents pour les maux de mère.

CX. Quant aux Sauromates, voici ce qu'on en dit. Lorsque les Grecs eurent combattu contre les Amazones, que les Scythes appellent *Aiorpata*, nom que les Grecs rendent en leur langue par celui d'androctones [1]; car *Aior*, en scythe, signifie un homme, et *Pata* veut dire tuer; quand ils eurent, dis-je, combattu contre elles, et qu'ils eurent remporté la victoire sur les bords du Thermodon, on raconte qu'ils emmenèrent avec eux, dans trois vaisseaux, toutes celles qu'ils avaient pu faire prisonnières. Lorsqu'on fut en pleine mer, elles attaquèrent leurs vainqueurs, et les taillèrent en pièces. Mais, comme elles n'entendaient rien à la manœuvre des vaisseaux, et qu'elles ne savaient pas faire usage du gouvernail, des voiles et des rames, après qu'elles eurent tué les hommes, elles se laissèrent aller au gré des flots et des vents, et abordèrent à Cremnes sur le Palus-Mæotis. Cremnes est du pays des Scythes libres [2]. Les Amazones étant descendues de leurs vaisseaux en cet endroit, avancèrent par le milieu des terres habitées, et, s'étant emparées du premier haras qu'elles rencontrèrent sur leur route, elles montèrent à cheval, et pillèrent les terres des Scythes.

CXI. Les Scythes ne pouvaient deviner qui étaient ces ennemis, dont ils ne connaissaient ni le langage ni l'habit; ils ignoraient aussi de quelle nation ils étaient; et, dans leur surprise, ils n'imaginaient pas d'où ils venaient. Trompés par l'uniformité de leur taille, ils les prirent d'abord pour des hommes; et, dans cette idée, ils leur livrèrent bataille. Mais ils reconnurent par les morts restés en leur pouvoir, après le combat, que c'étaient des femmes. Ils résolurent, dans un conseil tenu à ce sujet, de n'en plus tuer aucune, mais de leur envoyer les plus jeunes d'entr'eux, en aussi grand nombre qu'ils conjecturaient qu'elles pouvaient être, avec ordre d'asseoir leur camp près de celui des Amazones; de faire les mêmes choses qu'ils leur verraient faire; de ne pas combattre, quand même elles les attaqueraient, mais de prendre la fuite, et de s'approcher et de camper près d'elles, lorsqu'elles cesseraient de les poursuivre. Les Scythes prirent cette résolution, parce qu'ils voulaient avoir des enfants de ces femmes belliqueuses.

CXII. Les jeunes gens suivirent ces ordres: les Amazones, ayant reconnu qu'ils n'étaient pas venus pour leur faire du mal, les laissèrent tranquilles. Cependant les deux camps s'approchaient tous les jours de plus en plus: les jeunes Scythes n'avaient comme les Amazones, que leurs armes et leurs chevaux, et vivaient, comme elles, de leur chasse et du butin qu'ils pouvaient enlever.

CXIII. Vers l'heure de midi, les Amazones s'éloignaient du camp, seules ou deux à deux, pour satisfaire aux besoins de la nature. Les Scythes, s'en étant aperçus, firent la même chose. Un d'entre eux s'approcha d'une de ces Amazones isolées, et celle-ci, loin de le repousser, lui accorda ses faveurs. Comme elle ne pouvait lui parler, parce qu'ils ne s'entendaient pas l'un et l'autre, elle lui dit, par signes, de revenir le lendemain au même endroit avec un de ses compagnons, et qu'elle amènerait aussi une de ses compagnes. Le jeune Scythe, de retour au camp, y raconta son aventure; et le jour suivant, il revint avec un autre Scythe au même endroit, où il trouva l'Amazone qui l'attendait avec une de ses compagnes.

CXIV. Les autres jeunes gens, instruits de cette aventure, apprivoisèrent aussi le reste des

[1] Qui tuent des hommes.

[2] Ce sont les Scythes Royaux.

Amazones; et, ayant ensuite réuni les deux camps, ils demeurèrent ensemble, et chacun prit pour femme celle dont il avait eu d'abord les faveurs. Ces jeunes gens ne pouvaient apprendre la langue de leurs compagnes; mais les Amazones apprirent celle de leurs maris; et, lorsqu'ils commencèrent à s'entendre, les Scythes leurs parlèrent ainsi : « Nous avons des » parents, nous avons des biens; menons une » autre vie : réunissons-nous au reste des Scy- » thes, et vivons avec eux; nous n'aurons ja- » mais d'autres femmes que vous. »

« — Nous ne pourrions pas, répondirent les » Amazones, demeurer avec les femmes de vo- » tre pays; leurs coutumes ne ressemblent en » rien aux nôtres : nous tirons de l'arc, nous » lançons le javelot, nous montons à cheval, » et nous n'avons point appris les ouvrages » propres à notre sexe. Vos femmes ne font rien » de ce que nous venons de dire, et ne s'occu- » pent qu'à des ouvrages de femmes; elles ne » quittent point leurs chariots, ne vont point à » la chasse, ni même nulle part ailleurs; nous » ne pourrions par conséquent jamais nous ac- » corder ensemble. Mais, si vous voulez nous » avoir pour femmes, et montrer de la justice, » allez trouver vos pères, demandez-leur la par- » tie des biens qui vous appartient; revenez » après l'avoir reçue, et nous vivrons en notre » particulier. »

CXV. Les jeunes Scythes persuadés firent ce que souhaitaient leurs femmes; et, lorsqu'ils eurent recueilli la portion de patrimoine qui leur revenait, ils les regoignirent. Alors elles leur parlèrent ainsi : « Après vous avoir privés » de vos pères, et après les dégâts que nous » avons faits sur vos terres, nous en craindrions » les suites s'il nous fallait demeurer dans ce » pays : mais, puisque vous voulez bien nous » prendre pour femmes, sortons-en tous d'un » commun accord, et allons nous établir au-delà » du Tanaïs. »

CXVI. Les jeunes Scythes y consentirent. Ils passèrent le Tanaïs; et, ayant marché trois jours à l'est, et autant depuis le Palus-Mæotis vers le nord, ils arrivèrent dans le pays qu'ils habitent encore maintenant, et où ils fixèrent leur demeure. De-là vient que les femmes des Sauromates ont conservé leurs anciennes coutumes; elles montent à cheval et vont à la chasse, tantôt seules, et tantôt avec leurs maris. Elles les accompagnent aussi à la guerre, et portent les mêmes habits qu'eux.

CXVII. Les Sauromates font usage de la langue scythe; mais, depuis leur origine ils ne l'ont jamais parlée avec pureté, parce que les Amazones ne la savaient qu'imparfaitement. Quant aux mariages, ils ont réglé qu'une fille ne pourrait se marier qu'elle n'eût tué un ennemi. Aussi y en a-t-il qui, ne pouvant accomplir la loi, meurent de vieillesse, sans avoir été mariées.

CXVIII. Les ambassadeurs des Scythes, ayant été admis à l'assemblée des rois des nations dont nous venons de parler, apprirent à ces princes que Darius, après avoir entièrement subjugué l'autre continent[1], était passé dans le leur sur un pont de bateaux qu'il avait fait construire à l'endroit le plus étroit du Bosphore; qu'il avait ensuite soumis les Thraces, et traversé l'Ister sur un pont, à dessein de se rendre maître de leur pays. « Il ne serait pas » juste, ajoutèrent-ils, que, gardant la neutra- » lité, vous nous laissassiez périr par votre né- » gligence : marchons donc de concert au-de- » vant de l'ennemi qui vient envahir notre patrie. » Si vous nous refusez, et que nous nous trou- » vions pressés, nous quitterons le pays, ou, » si nous y restons, ce sera aux conditions que » nous imposeront les Perses : car enfin, que » faire à cela, si vous ne voulez pas nous don- » ner du secours? Ne vous flattez pas que votre » sort en soit meilleur, et que, contents de nous » avoir subjugués, les Perses vous épargnent. » Leur invasion ne vous regarde pas moins » que nous. En voici une preuve à laquelle vous » n'avez rien à opposer. Si les Perses n'avaient » point d'autre intention que de venger l'assu- » jettissement où nous les avons tenus précé- » demment, ils se seraient contentés de mar- » cher contre nous, sans attaquer les autres » peuples; et par là ils auraient fait voir à tout » le monde qu'ils n'en voulaient qu'aux Scythes. » Mais à peine sont-ils entrés sur ce conti- » nent, qu'ils ont façonné au joug tous les peu- » ples qui se sont rencontrés sur leur route, et » déjà ils ont soumis les Thraces et les Gètes » nos voisins. »

[1] L'Asie.

CXIX. Le discours des ambassadeurs fini, ces princes délibérèrent sur leur proposition : les avis furent partagés. Les rois des Gélons, des Budins et des Sauromates promirent unanimement du secours aux Scythes. Mais ceux des Agathyrses, des Neures, des Androphages, des Mélanchlænes et des Taures leur firent cette réponse : « Si vous n'aviez pas fait les » premiers une guerre injuste aux Perses, vos » demandes nous paraîtraient équitables ; et, » pleins de déférence pour vous, nous pren» drions en main vos intérêts. Mais vous avez » envahi leur pays sans notre participation, » vous l'avez tenu sous le joug aussi long-temps » que le Dieu l'a permis ; et aujourd'hui que le » même Dieu suscite les Perses contre vous, » ils vous rendent la pareille. Pour nous, nous » ne les avons pas offensés alors, et nous ne se» rons pas aujourd'hui les premiers agresseurs. » Si cependant ils viennent aussi attaquer » notre pays, s'ils commencent des hostilités » contre nous, nous saurons les repousser. » Mais, jusqu'à ce moment, nous resterons » tranquilles : car il nous paraît que les Perses » n'en veulent qu'à ceux qui les ont insultés les » premiers. »

CXX. Les Scythes ayant appris, par le rapport de leurs ambassadeurs, qu'ils ne devaient pas compter sur le secours des princes leurs voisins, résolurent de ne point présenter de bataille aux Perses, et de ne point les attaquer ouvertement ; mais de céder peu à peu le terrain, en se retirant toujours en avant, de combler les puits et les fontaines qu'ils trouveraient sur leur route, de détruire l'herbe, et pour cet effet de se partager en deux corps. On convint aussi que les Sauromates se rendraient dans les états de Scopasis ; que, si les Perses tournaient de ce côté, ils se retireraient peu à peu droit au Tanaïs, le long du Palus-Mæotis, et que, lorsque l'ennemi retournerait sur ses pas, ils se mettraient alors à le poursuivre. Tel était le plan de défense que devait suivre cette partie des Scythes Royaux.

Quant aux deux autres parties des Scythes Royaux, il avait été décidé que la plus grande, sur laquelle régnait Idanthyrse, se joindrait à la troisième dont était roi Taxacis, et que toutes les deux, réunies avec les Gélons et les Budins, auraient aussi une journée d'avance sur les Perses, qu'elles se retireraient peu à peu, et en exécutant les résolutions prises dans le conseil, et surtout qu'elles attireraient les ennemis droit sur les terres de ceux qui avaient refusé leur alliance, afin de les forcer aussi à la guerre contre les Perses, et de leur faire prendre les armes malgré eux, puisqu'ils ne voulaient pas le faire de bonne volonté. Elles devaient ensuite retourner dans leur pays, et même attaquer l'ennemi, si, après en avoir délibéré, ce parti leur paraissait avantageux.

CXXI. Cette résolution prise, les Scythes allèrent au-devant de Darius, et se firent précéder par des coureurs, l'élite de la cavalerie. Ils avaient fait prendre les devants à leurs chariots [1], qui tenaient lieu de maisons à leurs femmes et à leurs enfants, et leur avaient donné ordre d'avancer toujours vers le nord. Ces chariots étaient accompagnés de leurs troupeaux, dont ils ne menaient avec eux que ce qui leur était nécessaire pour vivre.

CXXII. Tandis que les chariots avançaient vers le nord, les coureurs [2] découvrirent les Perses environ à trois journées de l'Ister. Comme ils n'en étaient éloignés que d'une journée, ils campèrent dans cet endroit, et détruisirent toutes les productions de la terre. Les Perses ne les eurent pas plus tôt aperçus, qu'ils les suivirent dans leur retraite. Ayant ensuite marché droit à une des trois parties des Scythes Royaux, ils la poursuivirent à l'est jusqu'au Tanaïs. Les Scythes traversèrent le fleuve, et les Perses l'ayant passé après eux, ne cessèrent de les suivre, que lorsque, après avoir parcouru le pays des Sauromates, ils furent arrivés dans celui des Budins.

CXXIII. Les Perses ne purent causer aucun dégât, tout le temps qu'ils furent en Scythie et dans le pays des Sauromates, les habitants ayant détruit tout ce qui était dans les campagnes ; mais, quand ils eurent pénétré dans le pays des Budins, ils trouvèrent la ville de Gélonus qui était bâtie en bois. Comme elle était entièrement déserte, et que les habitants en avaient tout emporté, ils y mirent le feu. Cela

[1] Non pas du côté de l'ennemi, mais vers le nord, où ils avaient dessein de se retirer.

[2] C'est l'élite de la cavalerie envoyée pour reconnaître l'ennemi, dont il a été parlé dans le paragraphe précédent.

fait, ils allèrent en avant, marchant sur les traces de l'ennemi : enfin, après avoir parcouru le pays des Budins, ils arrivèrent dans un désert par-delà ces peuples, où l'on ne rencontre pas un seul homme. Ce désert a sept journées de chemin; on trouve au-dessus le pays des Thyssagètes, d'où viennent quatre grandes rivières; le Lycus, l'Oarus, le Tanaïs et le Sirgis qui se jettent dans le Palus-Mæotis, après avoir arrosé les terres des Mæotes.

CXXIV. Darius, étant arrivé dans le désert, s'arrêta sur les bords de l'Oarus, où il campa avec son armée. Il fit ensuite construire huit grands châteaux, à soixante stades ou environ l'un de l'autre, dont les ruines subsistent encore maintenant. Tandis qu'il s'occupait de ces ouvrages, les Scythes, qu'il avait poursuivis, firent le tour par le haut du pays, et retournèrent en Scythie. Comme ils avaient entièrement disparu, et qu'ils ne se montraient plus, il laissa ces châteaux imparfaits, et dirigea sa marche à l'occident, persuadé que ces Scythes formaient toute la nation, et qu'ils s'étaient sauvés de ce côté. Comme il marchait à grandes journées, il arriva en Scythie, où il rencontra les deux corps d'armée des Scythes[1] : Il ne les eut pas plutôt trouvés, qu'il se mit à les poursuivre; mais ils avaient soin de se tenir toujours à une journée de lui.

CXXV. Ils s'enfuyaient, suivant les conventions faites entre eux, chez les peuples qui avaient refusé leur alliance, et Darius les suivait sans relâche. Ils se jetèrent premièrement sur les terres des Mélanchlænes, qui furent alarmés à leur vue et à celle des Perses. De là ils attirèrent les Perses chez les Androphages, où, ayant semé le trouble et l'épouvante, ils les conduisirent chez les Neures, qui furent également effrayés : enfin ils se sauvèrent du côté des Agathyrses. Mais ceux-ci, voyant leurs voisins alarmés prendre la fuite, envoyèrent aux Scythes un héraut, avant qu'ils eussent mis le pied dans leur pays, afin de leur en interdire l'entrée; les menaçant de leur livrer bataille, en cas qu'ils y vinssent. Après ces menaces, les Agathyrses portèrent leurs forces sur leurs frontières, pour les en écarter.

Les Mélanchlænes, les Androphages et les Neures, voyant les Scythes se jeter, avec les Perses, sur leurs terres, ne se mirent pas en devoir de les repousser. Saisis de crainte à cette vue, ils oublièrent leurs menaces, et s'enfuirent dans les déserts vers le nord. Quant aux Scythes, comme les Agathyrses leur interdisaient l'entrée de leur pays, ils ne cherchèrent plus à y pénétrer; mais, au sortir de la Neuride, ils rentrèrent dans leur patrie, où les Perses les suivirent.

CXXVI. Darius, s'étant aperçu que les Scythes tenaient sans cesse la même conduite[1], envoya un cavalier à Idanthyrse leur roi, avec ordre de lui parler en ces termes : « O le plus » misérable des hommes! pourquoi fuis-tu » toujours, lorsqu'il est en ton pouvoir de t'ar» rêter et de me livrer bataille, si tu te crois » assez fort pour me résister? Si, au contraire, » tu te sens trop faible, cesse de fuir devant » moi; entre en conférence avec ton maître, et » ne manque pas de lui apporter la terre et l'eau, » comme un gage de ta soumission. »

CXXVII. « Roi des Perses, répondit Idan» thyrse, voici l'état de mes affaires : la crainte » ne m'a point fait prendre ci-devant la fuite, » et maintenant je ne te fuis pas. Je ne fais ac» tuellement que ce que j'avais coutume de » faire aussi en temps de paix. Mais je vais te » dire pourquoi je ne t'ai pas combattu sur-le» champ. Comme nous ne craignons ni qu'on » prenne nos villes, puisque nous n'en avons » point, ni qu'on fasse du dégât sur nos terres, » puisqu'elles ne sont point cultivées, nous n'a» vons pas de motifs pour nous hâter de donner » bataille. Si cependant tu veux absolument » nous y forcer au plus tôt, nous avons les tom» beaux de nos pères, trouve-les, et essaie de » les renverser : tu connaîtras alors si nous » combattrons pour les défendre. Nous ne te » livrerons pas bataille auparavant, à moins » que quelque bonne raison ne nous y oblige. » C'en est assez sur ce qui regarde le combat. » Quant à mes maîtres, je n'en reconnais point » d'autre que Jupiter, l'un de mes ancêtres, et » Vesta, reine des Scythes. Au lieu de la terre » et de l'eau, je t'enverrai des présents plus

[1] L'un était commandé par Idanthyrse, et l'autre par Taxacis.

[1] L'auteur veut dire qu'ils ne cessaient point de passer d'un pays dans un autre.

» convenables. Quant à toi, qui te vantes d'être » mon maître, c'est à toi de pleurer [1]. » Telle est la réponse des Scythes, que le héraut alla porter à Darius.

CXXVIII. Au seul nom de servitude, les rois des Scythes irrités firent partir les Scythes sur qui régnait Scopasis, avec les Sauromates qui servaient avec eux, pour aller conférer avec les Ioniens, à qui l'on avait confié la garde du pont de l'Ister. Quant aux Scythes qui restaient dans le pays, ils résolurent de ne plus forcer les Perses à courir de côté et d'autre, mais de les attaquer toutes les fois qu'ils prendraient leur repas. En conséquence ayant observé le temps où ils le prenaient, ils exécutèrent ce qui avait été concerté entr'eux. Dans ces attaques, la cavalerie des Scythes mettait toujours en fuite celle des Perses; mais celle-ci en fuyant se repliait sur l'infanterie, qui ne manquait pas de la soutenir. Ainsi, lorsque les Scythes avaient fait reculer la cavalerie ennemie, la crainte des gens de pied les forçait aussitôt à se retirer. Ils ne laissaient pas néanmoins de recommencer de pareilles attaques pendant la nuit.

CXXIX. Ce qui est bien étonnant, c'est que le cri des ânes et la figure des mulets favorisaient les Perses, et étaient désavantageux aux Scythes, quand ils attaquaient le camp de Darius. Il ne naît en effet, en Scythie, ni âne ni mulet, comme je l'ai dit plus haut, et même on n'en voit pas un seul dans tout le pays, à cause du froid. Les ânes jetaient, par leurs cris, l'épouvante parmi la cavalerie des Scythes. Il arrivait souvent que celle-ci allait à la charge; mais si, sur ces entrefaites, les chevaux les entendaient, ils dressaient les oreilles d'étonnement, et reculaient troublés, parce qu'ils n'étaient accoutumés ni aux cris ni à la figure de ces animaux. Mais c'était un faible avantage.

CXXX. Les Scythes, s'étant aperçus de l'embarras des Perses, eurent recours à cet artifice, pour les faire rester plus long-temps en Scythie, et les tourmenter par l'extrême disette de toutes choses. Ils leur abandonnèrent quelques-uns de leurs troupeaux, avec ceux qui les gardaient, et se retirèrent dans un autre canton. Les Perses se jetèrent sur ces troupeaux, et les enlevèrent.

CXXXI. Ce premier succès les encouragea, et fut suivi de plusieurs autres; mais enfin Darius se trouva dans une extrême disette. Les rois des Scythes en étant instruits, lui envoyèrent un héraut avec des présents, qui consistaient en un oiseau, un rat, une grenouille et cinq flèches. Les Perses demandèrent à l'envoyé ce que signifiaient ces présents. Il répondit qu'on l'avait seulement chargé de les offrir, et de s'en retourner aussitôt après; qu'il les exhortait cependant, s'ils avaient de la sagacité, à tâcher d'en pénétrer le sens.

CXXXII. Dans un conseil tenu à ce sujet, Darius prétendait que les Scythes lui donnaient la terre et l'eau, comme un gage de leur soumission. Il le conjecturait sur ce que le rat naît dans la terre, et se nourrit de blé ainsi que l'homme; que la grenouille s'engendre dans l'eau; que l'oiseau a beaucoup de rapport au cheval; et qu'enfin les Scythes, en lui donnant des flèches, lui livraient leurs forces. Tel fut le sentiment de Darius. Mais Gobryas, l'un des sept qui avaient détrôné le Mage, fut d'un autre avis. « Perses, leur dit-il, ces présents signifient que, si vous ne vous envolez pas dans » les airs, comme des oiseaux, ou si vous ne » vous cachez pas sous terre, comme des rats, » ou si vous ne sautez pas dans les marais, » comme des grenouilles, vous ne reverrez jamais votre patrie; mais que vous périrez par » ces flèches. » C'est ainsi que les Perses interprétèrent ces présents.

CXXXIII. La partie des Scythes à qui l'on avait précédemment confié la garde des environs du Palus-Mæotis, et qui venait de recevoir l'ordre d'aller sur les bords de l'Ister pour s'aboucher avec les Ioniens, ne fut pas plus tôt arrivée au pont que ceux-ci avaient jeté sur cette rivière, qu'ils leur parlèrent en ces termes : « Ioniens, nous venons vous apporter la liberté, » supposé toutefois que vous vouliez nous écouter. Nous avons en effet appris que Darius » vous a enjoint de garder ce pont durant » soixante jours seulement, et que s'il n'était pas » de retour dans cet intervalle, vous seriez les » maîtres de vous retirer dans votre patrie. En » exécutant cet ordre, il n'aura rien à vous reprocher, et nous n'aurons aucun sujet de

[1] C'est l'expression du plus grand mépris.

» plainte contre vous. Puisque vous êtes de-» meurés le nombre de jours prescrit, que ne » retournez-vous dans votre pays ? » Les Ioniens ayant promis de le faire, les Scythes se retirèrent en diligence.

CXXXIV. Après l'envoi des présents, le reste des Scythes se mit en ordre de bataille vis-à-vis des Perses, tant l'infanterie que la cavalerie, comme s'ils avaient voulu en venir aux mains. Mais, tandis qu'ils étaient ainsi rangés en bataille, un lièvre se leva entre les deux armées. Ils ne l'eurent pas plus tôt aperçu, qu'ils le poursuivirent en jetant des grands cris. Darius demanda quelle était la cause de ce tumulte; et, sur ce qu'on lui répondit que les Scythes couraient après un lièvre, il dit à ceux d'entre les Perses avec qui il avait coutume de s'entretenir: « Ces hommes-ci ont pour nous un grand » mépris. L'interprétation qu'a donnée Gobryas » de leurs présents me paraît actuellement juste. » Mais, puisque son sentiment me semble vrai, » je pense qu'il nous faut un bon conseil pour » sortir sains et saufs de ce pas dangereux. » Seigneur, répondit Gobryas, je ne connaissais » guère la pauvreté de ces peuples que par ce » qu'en publiait la renommée. Mais, depuis » notre arrivée, je la connais mieux, en voyant » de quelle manière ils se jouent de nous. Ainsi » je suis d'avis qu'aussitôt que la nuit sera venue » on allume des feux dans le camp, selon notre » coutume, et qu'après avoir engagé, par des » propos trompeurs, la partie de l'armée la » moins propre aux fatigues, à y rester, et » après avoir attaché ici tous les ânes, nous » partions avant que les Scythes aillent droit à » l'Ister pour en rompre le pont, et avant que » les Ioniens prennent une résolution capable » de nous faire périr. »

CXXXV. Darius suivit le conseil de Gobryas. Dès que la nuit fut venue, il laissa dans le camp les malades avec ses plus mauvaises troupes. Il y fit aussi attacher tous les ânes, afin que leurs cris se fissent entendre. Quant aux hommes, il les y laissait sous prétexte de garder le camp, tandis qu'avec la fleur de ses troupes, il irait en personne attaquer l'ennemi; mais en effet, parce qu'ils étaient faibles ou malades. Ayant persuadé ces malheureux, il fit allumer des feux et marcha en grande diligence vers l'Ister. Les ânes, se voyant dans une espèce de solitude, se mirent à braire beaucoup plus fort qu'auparavant. Les Scythes, entendant leurs cris, crurent les Perses toujours dans leur camp.

CXXXVI. Quand le jour parut, les soldats que Darius avait abandonnés, se voyant trahis, tendirent les mains aux Scythes, et leur dirent tout ce que leur situation put leur suggérer, Là-dessus, les deux parties des Scythes s'étant réunies promptement à la troisième, coururent après les Perses, droit à l'Ister, avec les Sauromates, les Budins et les Gélons. Mais, comme la plus grande partie de l'armée Perse consistait en infanterie, et qu'elle ne savait pas les chemins, parce qu'il n'y en avait pas de tracés, et qu'au contraire les Scythes étaient à cheval, et qu'ils connaissaient la route la plus courte, ils ne purent se rencontrer. Les Scythes arrivèrent au pont de l'Ister long-temps avant les Perses; et, sachant qu'ils n'étaient point encore venus, ils s'adressèrent ainsi aux Ioniens, qui étaient sur leurs vaisseaux :

« Ioniens, le terme qui vous a été prescrit, » est passé; vous avez tort de rester plus long-» temps. Si la crainte vous a retenus jusqu'à » présent en ces lieux, rompez maintenant le » pont, retirez-vous promptement; et, flattés » d'avoir recouvré votre liberté, rendez-en » grâces aux dieux et aux Scythes. Quant à » celui qui était auparavant votre maître, nous » allons le traiter de manière qu'il ne fera plus » la guerre à personne. »

CXXXVII. L'affaire mise en délibération, Miltiades d'Athènes, qui était commandant, et tyran de la Chersonnèse de l'Hellespont, fut d'avis de suivre le conseil des Scythes, et de rendre la liberté à l'Ionie; mais Histiée, tyran de Milet, s'y opposa. Il représenta qu'ils ne régnaient dans leurs villes que par Darius, que si la puissance de ce prince était détruite, ils perdraient leur autorité, et que lui-même ne pourrait plus conserver la sienne dans Milet, ni les autres la leur dans leurs états; les villes préférant toutes la démocratie à la tyrannie. Tous ceux qui avaient d'abord été de l'avis de Miltiades, revinrent aussitôt à celui d'Histiée.

CXXXVIII. Ceux qui furent de cette opinion, étaient en grande estime auprès du roi. Parmi les tyrans de l'Hellespont, il y avait Daphnis d'Abydos, Hippoclus de Lampsaque, Hérophante de Parium, Métrodore de Procon-

nèse, Aristagoras de Cyzique, Ariston de Byzance; ceux de l'Ionie étaient: Strattis de Chios, Æacès de Samos, Leodamas de Phocée, Histiée de Milet, qui fut d'un avis contraire à celui de Miltiades. Aristagoras de Cyme fut le seul homme considérable qui assistât à ce conseil, du côté des Eoliens.

CXXXIX. Le sentiment d'Histiée ayant été approuvé, on ajouta qu'on romprait, de la longueur de la portée d'un trait, l'extrémité du pont du côté de la Scythie, afin de montrer aux Scythes qu'on voulait, en quelque sorte, les obliger, quoique dans le fond on n'en fit rien. Et de crainte que les Scythes ne voulussent, malgré eux, passer l'Ister sur le pont, il fut aussi réglé qu'on leur enverrait dire qu'en rompant la partie du pont qui aboutissait à leur pays, on avait dessein de leur donner une entière satisfaction. Après quoi, Histiée répondit aux Scythes, au nom du conseil :

« Scythes, votre avis est salutaire, et vous » nous pressez fort à propos. Comme vous nous » montrez la vraie route que nous devons suivre, nous vous ferons voir aussi que nous » sommes disposés à vous servir; nous rompons en effet le pont, comme vous le voyez, » et nous nous porterons avec ardeur à recouvrer notre liberté. Pour vous, pendant que » nous sommes occupés à détruire ce pont, il » est à propos que vous alliez chercher les » Perses, et qu'après les avoir trouvés, vous » nous vengiez, en vous vengeant vous-mêmes » comme il convient. »

CXL. Les Scythes, se fiant pour la seconde fois aux Ioniens, rebroussèrent chemin pour aller chercher les Perses; mais ils prirent une autre route, et les manquèrent. Ce fut leur faute, puisqu'ils avaient détruit les foins, et bouché les fontaines de ce côté. Sans ce dégât, il leur aurait été aisé de trouver les Perses, s'ils l'eussent voulu. Le parti qu'ils avaient cru le plus avantageux, fut alors cause de leur méprise. Ils cherchèrent l'ennemi dans les cantons de la Scythie où il y avait de l'eau et des fourrages pour les chevaux, persuadés qu'il s'enfuyait de ce côté. Mais les Perses suivaient l'ancienne route qu'ils avaient observée; et cependant ils eurent bien de la peine à gagner l'endroit où ils avaient traversé le fleuve. Y étant arrivés de nuit, et trouvant le pont rompu, ils craignirent que les Ioniens ne les eussent abandonnés.

CXLI. Darius avait dans son armée un Égyptien d'une voix extrêmement sonore; il lui commanda de se tenir sur les bords de l'Ister, et d'appeler Histiée de Milet. Aux premiers cris de l'Égyptien, Histiée mit sur-le-champ tous les vaisseaux en état de passer l'armée, et rétablit le pont.

CXLII. Les Perses échappèrent par ce moyen, et les Scythes, qui les cherchaient, les manquèrent pour la seconde fois. C'est à cette occasion que ceux-ci disent des Ioniens, qu'à les considérer comme libres, ce sont les plus vils et les plus lâches de tous les hommes, et que si on les envisage comme esclaves, ce sont les esclaves les plus attachés à leurs maîtres, et les moins capables de s'enfuir. Tels sont les traits que lancent les Scythes contre les Ioniens.

CXLIII. Darius traversa la Thrace, et arriva à Sestos dans la Chersonèse, où il s'embarqua pour passer en Asie. Il nomma Mégabyse, Perse de naissance, général des troupes qu'il laissait en Europe. Le discours que tint un jour ce prince, en présence de toute sa cour, est bien honorable pour ce seigneur. Comme il se disposait à manger des grenades, à la première qu'il ouvrit, Artabane, son frère, lui demanda quelle chose il désirerait avoir en aussi grande quantité qu'il y avait de grains dans cette grenade. Darius répondit qu'il aimerait mieux avoir autant de Mégabyses, que de voir la Grèce sous son obéissance. Tel fut le témoignage honorable que lui rendit ce prince parmi les Perses; mais alors, il lui donna des marques de sa confiance, en le laissant en Europe avec quatre-vingt mille hommes sous ses ordres.

CXLIV. Un mot de ce Mégabyse a rendu son nom immortel parmi les habitants de l'Hellespont. Étant à Byzance, il apprit que les Chalcédoniens avaient bâti leur ville dix-sept ans avant que les Byzantins eussent fondé la leur. Là-dessus, il dit qu'ils étaient sans doute alors aveugles, puisque, sans cela, il n'auraient pas choisi pour leur ville une situation désagréable, lorsqu'il s'en présentait une plus belle. Ce général subjugua, avec les troupes que lui avait laissées Darius, tous les peuples de l'Hellespont qui n'étaient pas les amis des Mèdes.

CXLV. Il y eut, vers le même temps, une expédition considérable en Libye, dont je dirai le sujet; mais il est à propos de raconter auparavant quelques faits nécessaires pour les bien entendre.

Les descendants des Argonautes, ayant été chassés de l'île de Lemnos par les Pélasges, qui avaient enlevé de Brauron les femmes des Athéniens, firent voile à Lacédémone. Ils campèrent sur le mont Taygète où ils allumèrent du feu. Les Lacédémoniens, l'ayant aperçu, leur envoyèrent demander qui ils étaient, et d'où ils venaient. Il répondirent qu'ils étaient Minyens, et les descendants de ces héros qui s'étaient embarqués sur le navire Argo, et qui étaient abordés à Lemnos, où ils leur avaient donné naissance. Sur ce rapport de l'origine des Minyens, les Lacédémoniens envoyèrent une seconde fois leur demander à quel dessein ils venaient dans leur pays, et par quelle raison ils avaient allumé du feu. Les Minyens répondirent qu'ayant été chassés par les Pélasges, ils venaient chez leurs pères, comme cela était juste, et qu'ils priaient les Lacédémoniens de les recevoir chez eux, et de leur faire part non-seulement de leurs terres, mais encore des honneurs et des dignités de l'état. Les Lacédémoniens furent d'avis de les recevoir aux conditions qu'ils proposaient. Ce qui les y détermina principalement, fut que les Tyndarides [1] avaient été de l'expédition des Argonautes. Ils reçurent donc les Minyens, leur donnèrent des terres, et les distribuèrent parmi leurs tribus. Ceux-ci se marièrent aussitôt, et donnèrent à d'autres les femmes qu'ils avaient amenées de Lemnos.

CXLVI. Peu de temps après, les Minyens montrèrent tout à coup leur insolence, en voulant avoir part à la royauté, et en faisant plusieurs autres actions contraires aux lois. Les Lacédémoniens résolurent de les faire mourir. En conséquence, ils furent arrêtés et mis en prison. A Lacédémone, les exécutions se font la nuit, et jamais de jour. Lors donc qu'on était sur le point de les faire mourir, leurs femmes, qui étaient Spartiates, et filles des premiers de la ville, demandèrent la permission d'entrer dans la prison, pour parler à leurs maris. Comme on ne les soupçonnait d'aucun artifice, cette permission leur fut accordée. Elles ne furent pas plus tôt entrées, qu'elles donnèrent leurs habits à leurs maris, et se revêtirent des leurs. Les Minyens, ayant pris les habits de leurs femmes, sortirent à la faveur de ce déguisement; et, s'étant échappés de la sorte, ils retournèrent au mont Taygète.

CXLVII. Vers ce même temps, Théras partit de Lacédémone, pour aller fonder une colonie. Autésion, son père, était fils de Tisamène, petit-fils de Thersandre, et arrière-petit-fils de Polynices. Il était de la race de Cadmus, et oncle maternel d'Eurysthènes et de Proclès, tous deux fils d'Aristodémus. Comme ceux-ci étaient encore enfants, il eut, pendant leur minorité, la régence du royaume. Mais quand ils furent devenus grands, ils gouvernèrent par eux-mêmes. Théras, affligé d'obéir, après avoir goûté les douceurs du commandement, déclara qu'il ne resterait point à Lacédémone, et qu'il s'embarquerait pour aller joindre ses parents.

Les descendants de Membliarès, fils de Pœciles, Phénicien, demeuraient dans l'île qu'on nomme aujourd'hui Théra, et qui s'appelait autrefois Calliste. Cadmus, fils d'Agénor, était abordé à cette île en cherchant Europe; et, soit que le pays lui plût, ou par quelque autre raison, il y laissa plusieurs Phéniciens avec Membliarès, l'un de ses parents. Ils l'habitèrent pendant huit générations, avant que Théras y vînt de Lacédémone.

CXLVIII. Théras partit de Sparte pour cette île, avec grand nombre de Lacédémoniens qu'on tira des tribus. Son intention n'était pas d'en chasser les anciens habitants, mais d'y demeurer avec eux dans l'union la plus étroite. Les Lacédémoniens persistaient toujours dans la résolution de faire mourir les Minyens, qui, après s'être échappés des prisons, étaient campés sur le mont Taygète. Théras sollicita leur grâce, et s'engagea à les faire sortir du pays. Elle lui fut accordée; et, ayant mis à la voile avec trois vaisseaux à trente rames, il se rendit chez les descendants de Membliarès. Il n'emmena avec lui qu'une petite partie des Minyens : les autres, en beaucoup plus grand nombre, chassèrent les Paroréates et les Caucons, de leur pays; et, s'étant partagés en six

[1] Castor et Pollux.

corps, ils y bâtirent six villes, Lépréum, Macistos, Phrixes, Pyrgos, Épium et Nudium, qui ont été la plupart détruites de mon temps par les Éléens. Quant à l'île de Calliste, elle s'appela Théra, du nom de son fondateur.

CXLIX. Son fils refusant de s'embarquer avec lui, Théras dit qu'il le laisserait comme une brebis parmi les loups. Ce propos fit donner à ce jeune homme le nom d'Oiolycus[1], qui prévalut sur celui qu'il avait auparavant. Oiolycus eut un fils appelé Égée. Les Égides, tribu considérable à Sparte, tirent de lui leur nom. Ceux de cette tribu, voyant qu'ils ne pouvaient conserver d'enfants, bâtirent, sur la réponse d'un oracle, un temple aux furies de Laïus et d'Œdipe; et, depuis ce temps, ils ne perdirent plus leurs enfants. Pareille chose arriva dans l'île de Théra, à leurs descendants.

CL. Jusqu'ici, les Lacédémoniens s'accordent avec les habitants de Théra; mais ceux-ci sont les seuls qui racontent la suite, de la manière que je vais dire.

Grinus, fils d'Æsanius, descendant de ce Théras, et roi de l'île de Théra, alla à Delphes pour y offrir une hécatombe. Il était accompagné de plusieurs habitants de cette île, et entre autres de Battus, fils de Polymneste, de la race d'Euphémus, l'un des Minyens. Ce prince consultant l'oracle sur quelque chose, la Pythie lui répondit de fonder une ville en Libye. « Roi Apollon, répliqua Grinus, je suis vieux » et courbé sous le poids des ans : chargez plutôt de cette entreprise quelqu'un de ces jeunes gens qui sont venus avec moi; » et, en disant cela, il montrait Battus. Les Théréens, de retour dans leur île, n'eurent aucun égard pour la réponse de l'oracle, ne sachant point où était la Libye, et n'osant pas envoyer une colonie dans une pareille incertitude.

CLI. On fut ensuite sept ans à Théra sans qu'il y plût, et tous les arbres y périrent de sécheresse, excepté un seul. Les Théréens ayant consulté l'oracle, la Pythie leur reprocha de n'avoir point envoyé en Libye la colonie qu'elle leur avait ordonné d'y envoyer. Comme ils ne voyaient pas de remède à leurs maux, ils députèrent en Crète, pour s'informer s'il n'y avait pas quelque Crétois, ou quelque étranger, qui eût voyagé en Libye. Leurs envoyés parcoururent l'île; et, étant arrivés à la ville d'Itanos, ils y firent connaissance avec un teinturier en pourpre, nommé Corobius, qui leur dit qu'il avait été poussé par un vent violent à l'île de Platée en Libye. Une récompense qu'ils lui donnèrent, le détermina à les accompagner à Théra. On ne fit partir d'abord qu'un petit nombre de citoyens pour examiner les lieux; Corobius leur servit de guide. Lorsqu'il les eut conduits à l'île de Platée, ils l'y laissèrent avec des vivres pour quelques mois; et, s'étant remis en mer, ils vinrent en diligence faire leur rapport aux Théréens au sujet de cette île.

CLII. Comme ils furent plus longtemps absents qu'ils n'en étaient convenus, Corobius se trouva dans une très-grande disette. Mais un vaisseau de Samos, qui allait en Égypte, et dont le patron s'appelait Colæus, étant abordé à Platée, les Samiens apprirent de Corobius quelle était sa situation. Ils lui laissèrent des vivres pour un an; et, comme ils désiraient passionnément se rendre en Égypte, ils remirent à la voile par un vent d'est. Mais, ce vent ne discontinuant point, ils passèrent les Colonnes d'Hercule, et arrivèrent à Tartessus, sous la conduite de quelque dieu. Comme ce port n'avait point été jusqu'alors fréquenté, ils firent, à leur retour, le plus grand profit sur leurs marchandises, qu'aucun Grec que nous connaissions ait jamais fait, si du moins l'on excepte Sostrate d'Égine, fils de Léodamas, avec qui personne ne peut entrer en comparaison. Les Samiens ayant mis à part six talents[1], qui étaient le dixième de leur grain, en firent faire un vase d'airain en forme de cratère argolique, autour duquel on voit des têtes de griffons, l'une vis-à-vis de l'autre. Ils en firent présent au temple de Junon[2], où il est soutenu par trois colosses d'airain, de sept coudées de haut, appuyés sur les genoux. L'action de Colæus fut le principe de la grande amitié que les Cyrénéens et les Théréens ont contractée avec les Samiens.

CLIII. Les Théréens ayant laissé Corobius dans l'île, dirent, à leur retour à Théra, qu'ils avaient commencé une habitation dans une île attenante à la Libye. Là-dessus, il fut résolu

[1] Οἶς signifie une brebis, et λύκος un loup.

[1] 32,400 liv. de notre monnaie. Leur gain était par conséquent de 324,000 liv.

[2] Le célèbre temple de Junon à Samos.

que de tous leurs cantons, qui étaient au nombre de sept, on enverrait des hommes, que les frères tireraient au sort, et que Battus serait leur chef et leur roi : en conséquence de cette résolution, on envoya à Platée deux vaisseaux de cinquante rames chacun. Telle est la manière dont les Théréens racontent cette histoire.

CLIV. Les Cyrénéens sont d'accord avec eux en tout, excepté en ce qui concerne Battus. Voici de quelle manière ils le rapportent. Étéarque, roi de la ville d'Axus en Crète, ayant perdu sa femme, dont il avait une fille nommée Phronime, en épousa une autre, qui ne fut pas plus tôt entrée dans sa maison, qu'elle fit voir, par ses actions, qu'elle était une vraie marâtre. Il n'y eut rien en effet qu'elle n'imaginât pour faire maltraiter cette princesse; enfin elle l'accusa de s'être abandonnée à un homme, et parvint à le faire croire à son mari.

Étéarque, persuadé par cette femme, se porta contre sa fille à une action odieuse. Il y avait alors à Axus un marchand de Théra, nommé Thémison. Ce prince le manda; et ayant contracté avec lui l'hospitalité, il lui fit promettre, avec serment, de lui prêter son ministère dans toutes les choses où il aurait besoin de lui. Le serment prêté, il lui remit sa fille entre les mains, et lui dit de l'emmener, et de la jeter dans la mer. Thémison, fâché qu'on lui eût fait faire un serment pour le tromper, renonça à l'amitié d'Étéarque. Il remit à la voile avec la princesse; et, quand il fut en pleine mer, il l'attacha avec des cordes; et, pour s'acquitter de son serment, il la descendit dans la mer; mais il l'en retira, et la mena dans l'île de Théra.

CLV. Lorsqu'elle y fut arrivée, Polymnestus, homme distingué, la prit pour concubine. Il en eut, au bout d'un certain temps, un fils qui bégayait et grasséyait. Cet enfant fut appelé Battus, suivant les Théréens et les Cyrénéens; mais je pense qu'il eut un autre nom, et qu'après son arrivée en Libye, il fut ainsi surnommé, tant à cause de la réponse qu'il avait reçue de l'oracle de Delphes, que par rapport à sa dignité : car Battus signifie roi dans la langue des Libyens; et ce fut, à mon avis, par cette raison que la Pythie, sachant qu'il devait régner en Libye, lui donna dans sa réponse un nom libyen. En effet, lorsqu'il fut parvenu à l'âge viril, étant allé à Delphes pour consulter l'oracle sur le défaut de sa langue, la Pythie lui répondit: « Battus, tu viens ici au sujet de ta voix : mais Apollon t'ordonne d'établir une colonie dans la Libye, féconde en bêtes à laine. » C'est comme si elle lui eût dit en grec : « O roi ! tu viens au sujet de ta voix. » Battus lui répondit[1] : « Roi, je suis venu vous consulter sur le défaut de ma langue; mais vous me commandez des choses impossibles, en m'envoyant établir une colonie en Libye. Avec quelles troupes, avec quelles forces puis-je exécuter un tel projet ? » Malgré ces raisons, il ne put engager la Pythie à lui parler autrement. Voyant donc que l'oracle persistait dans sa réponse, il quitta Delphes, et retourna à Théra.

CLVI. Mais dans la suite il lui arriva beaucoup de malheurs, ainsi qu'aux autres habitants de l'île. Comme ils en ignoraient la cause, ils envoyèrent à Delphes consulter l'oracle sur leurs maux actuels. La Pythie leur répondit qu'ils seraient plus heureux s'ils fondaient, avec Battus, la ville de Cyrène en Libye. Sur cette réponse, ils firent partir Battus avec deux vaisseaux à cinquante rames. Battus et ceux qui l'accompagnaient, forcés par la nécessité, firent voile en Libye; mais ils revinrent à l'île de Théra. Les Théréens les attaquèrent lorsqu'ils voulurent descendre à terre; et, ne leur permettant point d'aborder, ils leur ordonnèrent de retourner à l'endroit d'où ils venaient. Contraints d'obéir, ils reprirent la même route, et s'établirent dans une île attenante à la Libye. Cette île, comme il a été dit ci-dessus, s'appelle Platée : on assure qu'elle est de la grandeur de la ville actuelle des Cyrénéens.

CLVII. Les Théréens restèrent deux ans dans l'île de Platée; mais, comme rien ne leur prospérait, ils y laissèrent l'un d'entr'eux, et le reste se rembarqua pour aller à Delphes. Quand ils y furent arrivés, ils dirent à la Pythie qu'ils s'étaient établis en Libye, et que cependant ils n'en étaient pas plus heureux. La Pythie leur répondit : « J'admire ton habileté; tu n'as jamais été en Libye, et tu prétends connaître ce pays mieux que moi, qui y ai été. »

[1] Ἄνακες les Dieux sont ainsi appelés, à cause des soins qu'ils sont censés prendre des hommes. On l'a donné, par cette même raison aux rois. Ce mot vient de ἀνακῶς ἔχειν τινός, *curam alicujus suscipere*.

Sur cette réponse, Battus retourna avec ceux de sa suite : car le dieu ne les tenait pas quittes de la colonie, qu'ils n'eussent été dans la Libye même. De retour à Platée, ils prirent celui d'entr'eux qu'ils y avaient laissé, et s'établirent dans la Libye, vis-à-vis de l'île, à Aziris, lieu charmant, environné de deux côtés par des collines agréables, couvertes d'arbres, et, d'un autre côté, arrosé par une rivière.

CLVIII. Ils demeurèrent six années à Aziris; mais la septième, ils se laissèrent persuader d'en sortir, sur les vives instances de Libyens, et sur la promesse qu'ils leur firent de les mener dans un meilleur canton. Les Libyens leur ayant fait quitter cette habitation, les conduisirent vers le couchant; et, de crainte qu'en passant par le plus beau des pays, les Grecs ne s'en aperçussent, ils proportionnèrent tellement leur marche à la durée du jour, qu'ils le leur firent traverser pendant la nuit. Ce beau pays s'appelle Irasa. Quand ils les eurent conduits à une fontaine qu'on prétend consacrée à Apollon : « Grecs, leur dirent-ils, la commodité du lieu vous invite à fixer ici votre demeure : le ciel y est ouvert pour vous donner les pluies qui rendront vos terres fécondes. »

CLIX. Sous Battus le fondateur, dont le règne fut de quarante ans, et sous Arcésilas son fils, qui en régna seize, les Cyrénéens ne se trouvèrent pas en plus grand nombre qu'au commencement de la colonie. Mais sous Battus, leur troisième roi, surnommé l'heureux, la Pythie, par ses oracles, excita tous les Grecs à s'embarquer, pour aller habiter la Libye avec les Cyrénéens qui les invitaient à venir partager leurs terres. Cet oracle était conçu en ces termes : « Celui qui n'ira dans la fertile Libye qu'après le partage des terres, aura un jour sujet de s'en repentir. » Les Grecs, s'étant rendus à Cyrène en grand nombre, s'emparèrent d'un canton considérable. Les Libyens leurs voisins, et Adicran leur roi, se voyant insultés et dépouillés de leur terres par les Cyrénéens, eurent recours à Apriès, roi d'Égypte, et se soumirent à lui. Ce prince envoya contre Cyrène des forces considérables. Les Cyrénéens s'étant rangés en bataille à Irasa, et près de la fontaine de Thesté, en vinrent aux mains, et les défirent. Les Égyptiens, qui ne s'étaient pas auparavant essayés dans les combats contre les Grecs, les méprisaient, mais ils furent tellement battus, qu'il n'en retourna en Égypte qu'un très-petit nombre. Le peuple fut à ce sujet si irrité contre Apriès, qu'il se révolta.

CLX. Arcésilas, fils de Battus, régna après son père. Ce prince eut, aussitôt après son avénement au trône, quelques différends avec ses frères; mais enfin ils quittèrent le pays, et passèrent dans un autre canton de la Libye. Ayant délibéré entr'eux sur ce qu'ils avaient à faire, ils bâtirent une ville qu'ils appelèrent Barca, nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Pendant qu'ils étaient occupés à la construire, ils soulevèrent les Libyens contre les Cyrénéens. Arcésilas marcha contre les révoltés, et contre ceux des Libyens qui les avaient reçus. Les Libyens qui les redoutaient s'enfuirent chez les Libyens orientaux. Arcésilas les poursuivit; et, les ayant atteints à Leucon en Libye, ils résolurent de lui livrer bataille. On en vint aux mains, et la victoire se déclara tellement en leur faveur, qu'il demeura sur la place, du côté des Cyrénéens, sept mille hommes pesamment armés. Après cet échec, Arcésilas tomba malade; et ayant pris médecine, il fut étranglé par son frère Léarque. Mais Eryxo, appelant la ruse à son secours, fit périr le meurtrier de son mari.

CLXI. Son fils Battus lui succéda : il était boiteux, et ne se tenait pas ferme sur ses pieds. Les Cyrénéens, extrêmement affligés de leurs pertes, envoyèrent à Delphes demander à l'oracle, quelle forme de gouvernement ils devaient établir pour vivre plus heureux. La Pythie leur ordonna de faire venir de Mantinée, en Arcadie, quelqu'un qui pût établir parmi eux la paix et la concorde. Les Cyrénéens s'étant adressés aux Mantinéens, ceux-ci leur donnèrent un homme des plus estimés de leur ville, nommé Démonax, qui se rendit avec eux à Cyrène. Lorsqu'il se fut instruit de l'état des affaires, il partagea les Cyrénéens en trois tribus, dont une comprenait les Théréens et leurs voisins; l'autre les Péloponnésiens et les Crétois, et la troisième tous les insulaires. Enfin on mit en réserve, pour Battus, de certaines portions de terre avec les sacrificatures, et on rendit au peuple toutes les autres prérogatives dont les rois avaient joui jusqu'alors.

CLXII. Ces règlements subsistèrent sous le

règne de Battus ; mais, sous celui de son fils, il s'éleva de grands troubles au sujet des honneurs. En effet, Arcésilas, fils de Battus le boiteux et de Phérétime, déclara qu'il ne souffrirait point que les lois de Démonax subsistassent plus longtemps, et redemanda les prérogatives dont avaient joui ses ancêtres. Arcésilas excita des troubles à ce sujet ; mais, son parti ayant eu du dessous, il s'enfuit à Samos, et Phérétime sa mère, à Salamine en Cypre.

Salamine était, en ce temps-là, gouvernée par Évelthon, qui consacra à Delphes un très-bel encensoir, qu'on voit dans le trésor des Corinthiens. Phérétime étant arrivée à la cour d'Évelthon, lui demanda des troupes pour se rétablir à Cyrène, elle et son fils. Mais ce prince lui donnait plus volontiers tout autre chose qu'une armée. Phérétime acceptait ses présents, et les trouvait très-beaux ; mais elle ajoutait qu'il lui serait beaucoup plus honorable de lui accorder des troupes. Comme elle faisait toujours la même réponse à chaque présent, Évelthon lui envoya enfin un fuseau d'or, avec une quenouille revêtue de laine, et lui fit dire que l'on faisait aux femmes de pareils présents ; mais qu'on ne leur donnait pas une armée.

CLXIII. Pendant ce temps-là, Arcésilas, faisant espérer le partage des terres, assembla à Samos, où il était, une armée nombreuse. Lorsqu'elle fut levée, il alla à Delphes consulter l'oracle sur son retour. La Pythie lui répondit : « Apollon accorde à ta famille la » domination de Cyrène, pour quatre Battus » et quatre Arcésilas, c'est-à-dire pour huit » générations ; mais ils t'exhorte à ne rien tenter de plus. Quant à toi, Arcésilas, il te » conseille de rester tranquille quand tu seras » de retour dans ta patrie. Si tu trouves un » fourneau plein de vases de terre, garde-toi » bien de les faire cuire ; remets-les plutôt à » l'air ; et si tu mets le feu au fourneau, n'entre » pas dans l'endroit environné d'eau : autrement tu périras toi-même avec le plus beau » des taureaux. »

CLXIV. Arcésilas retourna à Cyrène avec les troupes qu'il avait levées à Samos. Lorsqu'il eut recouvré ses états, il fit faire, sans aucun égard pour l'oracle, le procès à ceux qui s'étaient soulevés contre lui, et qui l'avaient obligé à prendre la fuite. Les uns sortirent de leur patrie pour n'y jamais revenir ; d'autres, ayant été arrêtés, furent envoyés en Cypre pour y être punis de mort. Mais les Cnidiens, chez qui ils abordèrent, les délivrèrent, et les envoyèrent à l'île de Théra. Quelques autres, enfin, se réfugièrent dans une grande tour, qui appartenait à un particulier nommé Aglomachus. Arcésilas, ayant fait entasser du bois à l'entour, y mit le feu, et la brûla. Ce crime commis, il reconnut le sens de l'oracle, qui lui avait défendu, par l'organe de la Pythie, de faire cuire les vases de terre qu'il trouverait dans le fourneau. Dans la crainte donc d'être tué, suivant la prédiction de l'oracle, il s'éloigna volontairement de Cyrène, s'imaginant que cette ville était la place entourée d'eau de tous côtés, que la Pythie lui avait recommandé d'éviter. Il avait épousé une de ses parentes, fille d'Alazir, roi des Barcéens. Il se réfugia chez ce prince ; mais des Barcéens et quelques fugitifs de Cyrène, l'ayant aperçu dans la place publique, le tuèrent, et avec lui Alazir son beau-père. Ce fut ainsi qu'Arcésilas remplit sa destinée, et qu'il périt, pour avoir désobéi à l'oracle volontairement ou involontairement.

CLXV. Tandis qu'Arcésilas travaillait dans Barca à son propre malheur, Phérétime sa mère jouissait à Cyrène des honneurs de son fils, et, entre autres prérogatives, elle assistait aux délibérations du sénat. Mais, dès qu'elle eut connaissance qu'il avait été tué en cette ville, elle s'enfuit en Égypte, parce qu'Arcésilas avait autrefois rendu quelques services à Cambyses, fils de Cyrus, en lui livrant Cyrène, et en lui payant tribut. Arrivée dans ce pays, elle supplia Aryandès de la venger, sous prétexte que son fils n'avait été assassiné que parce qu'il favorisait le parti des Mèdes [1].

CLXVI. Aryandès avait été établi gouverneur d'Égypte par Cambyses. Dans la suite il fut puni de mort, pour avoir voulu s'égaler, en quelque sorte, à Darius. Ayant en effet appris, et ayant vu par lui-même que ce prince avait envie de laisser, pour monument de son règne, quelque chose que les autres rois n'eussent point encore exécuté, il marcha sur ses traces, jusqu'à ce qu'il eût reçu la récompense

[1] Des Perses.

qu'il méritait. Darius avait fait battre de la monnaie de l'or le plus pur. Aryandès, gouverneur l'Égypte, fit frapper de son côté des monnaies d'argent qu'on appelle Aryandiques : elles sont encore aujourd'hui regardées comme étant d'un argent extrêmement fin. Darius en ayant été instruit, l'accusa de rébellion, et le fit mourir sous ce prétexte.

CLXVII. Aryandès eut compassion de Phérétime ; il lui donna une armée composée de toutes les forces d'Égypte, tant de terre que de mer. Les troupes de terre étaient commandées par Amasis, qui était Maraphien, et celle de mer par Badrès, Pasagarde d'extraction. Mais, avant de les faire partir, il envoya un héraut à Barca, pour s'informer de celui qui avait été le meurtrier d'Arcésilas. Les Barcéens prirent tous cet assassinat sur eux ; car ce prince leur avait fait beaucoup de mal. Sur cette réponse, Aryandès envoya l'armée avec Phérétime.

CLXVIII. Cette cause était le prétexte dont Aryandès cherchait à colorer son expédition contre les Libyens, qu'il avait, à mon avis, dessein de subjuguer. La Libye renferme beaucoup de nations différentes. Il y en avait peu qui fussent soumises au roi, et la plupart ne tenaient aucun compte de Darius. Voici l'ordre dans lequel on trouve les peuples de la Libye, à commencer depuis l'Égypte[1]. Les premiers qu'on rencontre sont les Adyrmachides. Ils ont presque les mêmes usages que les Égyptiens ; mais ils s'habillent comme le reste des Libyens. Leurs femmes portent à chaque jambe un anneau de cuivre, et laissent croître leurs cheveux : si elles sont mordues par un pou, elles le prennent, le mordent à leur tour, et le jettent ensuite. Ces peuples sont les seuls Libyens qui aient cette coutume ; ils sont aussi les seuls qui présentent leurs filles au roi, lorsqu'elles vont se marier. Celle qui lui plaît, ne s'en retourne qu'après qu'il en a joui. Cette nation s'étend depuis l'Égypte jusqu'à un port appelé Plunos.

CLXIX. Les Giligammes touchent aux Adyrmachides : ils habitent le pays qui est vers l'Occident jusqu'à l'île Aphrodisias. Dans cet intervalle est l'île de Platée, où les Cyrénéens envoyèrent une colonie. Aziris, où ils s'établirent aussi, est sur le continent, ainsi que le port de Ménélas. C'est-là qu'on commence à trouver le Silphium. Le pays où croît cette plante s'étend depuis l'île de Platée jusqu'à l'embouchure de la Syrte. Ces peuples ont presque les mêmes coutumes que les autres.

CLXX. Immédiatement après les Giligammes, on trouve les Asbystes, du côté du couchant : ils habitent le pays au-dessus de Cyrène ; mais il ne s'étendent pas jusqu'à la mer : les côtes maritimes sont occupées par les Cyrénéens. Les chars à quatre chevaux sont beaucoup plus en usage chez eux que chez les autres Libyens, et ils s'étudient à imiter la plupart des coutumes des Cyrénéens.

CLXXI. Les Auschises sont à l'occident des Asbystes, auxquels ils confinent : ils habitent au-dessus de Barca, et s'étendent jusqu'à la mer, près des Évespérides. Les Cabales demeurent vers le milieu du pays des Auschises : leur nation est peu nombreuse ; elle s'étend sur les côtes de la mer, vers Tauchires, ville du territoire de Barca. Leurs usages sont les mêmes que ceux des peuples qui habitent au-dessus de Cyrène.

CLXXII. Le pays des Auschises est borné à l'ouest par celui des Nasamons, peuple nombreux. En été, les Nasamons laissent leurs troupeaux sur le bord de la mer, et se rendent à un certain canton, nommé Augiles, pour y recueillir en automne les dattes. Les palmiers y croissent en abondance, y viennent très-beaux, et portent tous du fruit. Les Nasamons vont à la chasse des sauterelles, les font sécher au soleil ; et, les ayant réduites en poudre, ils mêlent cette poudre avec du lait, qu'ils boivent ensuite. Ils ont coutume d'avoir chacun plusieurs femmes, et de les voir publiquement, à peu près comme les Massagètes, après avoir planté à terre leur bâton. Lorsqu'un Namason se marie pour la première fois, la première nuit de ses noces, la mariée accorde ses faveurs à tous les convives, et chacun lui fait un présent qu'il a apporté de sa maison.

Voici leur manière de faire des serments et d'excercer la divination. Ils mettent la main sur le tombeau des hommes qui ont, parmi

[1] Hérodote interrompt ici sa narration pour faire la description de l'Afrique, et la reprend plus bas, § CC.

eux, la réputation d'avoir été les plus justes et les plus gens de bien, et jurent par eux. Pour exercer la divination, ils vont aux tombeaux de leurs ancêtres : ils y font leurs prières et y dorment ensuite. Si, pendant leur sommeil, ils ont quelque songe, ils en font usage dans leur conduite. Ils se donnent mutuellement la foi, en buvant réciproquement dans la main l'un de l'autre. S'ils n'ont rien de liquide, ils ramassent à terre de la poussière, et la lèchent.

CLXXIII. Les Psylles sont voisins des Nasamons ; ils périrent autrefois de la manière que je vais dire. Le vent du midi avait, de son souffle, desséché leurs citernes : car tout leur pays était en dedans de la Syrte, et sans eau. Ayant tenu conseil entre eux, ils résolurent, d'un consentement unanime, d'aller faire la guerre au vent du midi. Je rapporte le propos des Libyens. Lorsqu'ils furent arrivés dans les déserts sablonneux, le même vent, soufflant avec violence, les ensevelit sous des monceaux de sable. Les Psylles détruits, les Nasamons s'emparèrent de leurs terres.

CLXXIV. Au-dessus de ces peuples vers le midi, dans un pays rempli de bêtes féroces, sont les Garamantes, qui fuient le commerce et la société de tous les hommes : ils n'ont aucune sorte d'armes, et ne savent pas même se défendre.

CLXXV. Cette nation habite au-dessus des Nasamons. Elle a pour voisins les Maces. Ceux-ci sont à l'ouest et le long de la mer. Ils se rasent de manière qu'il reste sur le haut de la tête une touffe de cheveux. Ils y parviennent en laissant croître leurs cheveux sur le milieu de la tête, et en se rasant de très-près les deux côtés. Quand ils vont à la guerre, ils portent, pour armes défensives, des peaux d'autruches. Le Cinyps descend de la colline des Grâces, traverse leur pays, et se jette dans la mer. Cette colline est entièrement couverte d'une épaisse forêt ; au lieu que le reste de la Libye, dont j'ai parlé jusqu'ici, est un pays où l'on ne voit point d'arbres : de cette colline à la mer, il y a deux cents stades.

CLXXVI. Les Gindanes touchent aux Maces. On dit que leurs femmes portent chacune, autour de la cheville du pied, autant de bandes de peau qu'elles ont vu d'hommes : celle qui en a davantage est la plus estimée, comme ayant été aimée d'un plus grand nombre d'hommes.

CLXXVII. Les Lotophages habitent le rivage de la mer, qui est devant le pays des Gindanes. Ces peuples ne vivent que des fruits du lotos : ce fruit est à peu près de la grosseur de celui du lentisque, et d'une douceur pareille à celle des dattes. Les Lotophages en font aussi du vin.

CLXXVIII. Ils confinent, le long de la mer, aux Machlyes : ceux-ci font aussi usage du lotos ; mais beaucoup moins que les Lotophages. Les Machlyes s'étendent jusqu'au Triton, fleuve considérable qui se jette dans un grand lac nommé Tritonis, où l'on voit l'île de Phla. On dit qu'il avait été prédit, par les oracles, que les Lacédémoniens enverraient une colonie dans cette île : on raconte le fait de cette manière.

CLXXIX. Quand Jason eut fait construire au pied du mont Pélion le navire Argo, et qu'il y eut embarqué une hécatombe avec un trépied d'airain, il se mit en mer, et doubla le Péloponnèse dans le dessein d'aller à Delphes. Lorsqu'il fut arrivé vers le promontoire Malée, il s'éleva un vent de nord qui le jeta en Libye, et il se trouva dans les bas-fonds du lac Tritonis, avant d'avoir découvert la terre. Ne sachant comment sortir de ce pas dangereux, on dit qu'un triton lui apparut, et lui demanda son trépied, lui promettant de lui montrer une route sûre et de le tirer de ce péril. Jason y ayant consenti, le triton lui montra le moyen de sortir de ces bas-fonds : il prit ensuite le trépied, le mit dans son propre temple, et s'asseyant dessus, il prédit à Jason et aux siens tout ce qui devait leur arriver. Il lui annonça aussi que, lorsque ce trépied aurait été enlevé par quelqu'un des descendants de ceux qui étaient dans le navire Argo, il était de toute nécessité que les Grecs eussent cent villes sur les bords du lac Tritonis. On ajoute que les Libyens, voisins du lac, ayant appris cette réponse de l'oracle, cachèrent le trépied.

CLXXX. Immédiatement après les Machlyes, on trouve les Auséens. Ces deux nations habitent autour du lac Tritonis ; mais elles sont séparées par le fleuve Triton. Les Machlies laissent croître leurs cheveux sur le

derrière de la tête, et les Auséens sur le devant. Dans une fête que ces peuples célèbrent tous les ans en l'honneur de Minerve, les filles partagées en deux troupes, se battent les unes contre les autres à coups de pierres et de bâtons. Elles disent que ces rits ont été institués par leurs pères, en l'honneur de la déesse née dans leur pays, que nous appelons Minerve, et elles donnent le nom de fausses-vierges à celles qui meurent de leurs blessures. Mais avant que de cesser le combat, elles revêtent d'une armure complète, à la grecque, celle qui, de l'aveu de toutes, s'est le plus distinguée; et, lui ayant mis aussi sur la tête un casque à la corinthienne, elles la font monter sur un char, et la promènent autour du lac. Je ne sais de quelle façon ils armaient autrefois leurs filles, avant que les Grecs eussent établi des colonies autour d'eux. Je pense cependant que c'était à la manière des Égyptiens. Je suis en effet d'avis que le bouclier et le casque sont venus d'Égypte chez les Grecs. Ils prétendent que Minerve est fille de Neptune et de la nymphe du lac Tritonis, et qu'ayant eu quelque sujet de plainte contre son père, elle se donna à Jupiter, qui l'adopta pour sa fille. Les femmes sont en commun chez ces peuples; elles ne demeurent point avec les hommes, et ceux-ci les voient à la manière des bêtes. Les enfans sont élevés par leurs mères : quand ils sont grands, on les mène à l'assemblée que les hommes tiennent tous les trois mois. Celui à qui un enfant ressemble, passe pour en être le père.

CLXXXI. Tels sont les peuples nomades qui habitent les côtes maritimes de la Libye. Au-dessus, en avançant dans le milieu des terres, on rencontre la Libye sauvage, au-delà de laquelle est une élévation sablonneuse, qui s'étend depuis Thèbes en Égypte jusqu'aux colonnes d'Hercules. On trouve dans ce pays sablonneux, environ de dix journées en dix journées, de gros quartiers de sel sur des collines. Du haut de chacune de ces collines, on voit jaillir, au milieu du sel, une eau fraîche et douce. Autour de cette eau, on trouve des habitants, qui sont les derniers du côté des déserts, et au-dessus de la Libye sauvage. Les premiers qu'on y rencontre sont les Ammoniens, à dix journées de cette ville. Ils ont un temple avec des rits qu'ils ont empruntés de celui de Jupiter-Thébéen. Il y a en effet à Thèbes, comme je l'ai déjà dit, une statue de Jupiter avec une tête de bélier. Entre autres fontaines, ils en ont une, dont l'eau est tiède au point du jour, fraîche à l'heure du marché, et extrêmement froide à midi; aussi ont-ils soin à cette heure d'arroser leurs jardins. A mesure que le jour baisse elle devient moins froide, jusqu'au coucher du soleil qu'elle est tiède. Elle s'échauffe ensuite de plus en plus, jusqu'à ce qu'on approche du milieu de la nuit : alors elle bout à gros bouillons. Lorsque le milieu de la nuit est passé, elle se refroidit jusqu'au lever de l'aurore : on l'appelle la fontaine du soleil.

CLXXXII. A dix autres journées de chemin, après les Ammoniens, on trouve, sur cette élévation de sable, une autre colline de sel, semblable à celle qu'on voit chez les Ammoniens, avec une source d'eau. Ce canton est habité; il s'appelle Augiles : c'est-là que les Nasamons vont, en automne, recueillir les dattes.

CLXXXIII. A dix autres journées du territoire d'Augiles, on rencontre une autre colline de sel avec de l'eau, et une grande quantité de palmiers portant du fruit, comme dans les autres endroits dont on vient de parler. Les Garamantes, nation fort nombreuse, habitent ce pays. Ils répandent de la terre sur le sel, et sèment ensuite. Il n'y a pas loin de-là chez les Lotophages; mais du pays de ceux-ci, il y a trente journées de chemin jusqu'à celui où l'on voit ces sortes de bœufs, qui paissent en marchant à reculons. Ces animaux paissent de la sorte, parce qu'ils ont les cornes rabattues en devant; car ils ne peuvent alors marcher en avant, attendu que leurs cornes s'enfonceraient dans la terre. Ils ne diffèrent des autres bœufs qu'en cela, et en ce qu'ils ont le cuir plus épais et plus souple. Ces Garamantes font la chasse aux Troglodytes éthiopiens; ils se servent pour cela de chars à quatre chevaux. Les Troglodytes éthiopiens sont en effet les plus légers et les plus vites de tous les peuples dont nous ayons jamais ouï parler. Ils vivent de serpents, de lézards et autres reptiles : ils parlent une langue qui n'a rien de commun avec celles des

autres nations; on croit entendre le cri des chauves-souris.

CLXXXIV. A dix journées pareillement des Garamantes, on trouve une autre colline de sel, avec une fontaine et des hommes à l'entour : ils s'appellent Atarantes, et sont les seuls hommes que je sache n'avoir point de nom. Réunis en corps de nation, ils s'appellent Atarantes; mais les individus n'ont point de noms qui les distinguent les uns des autres. Ils maudissent le soleil, lorsqu'il est à son plus haut point d'élévation et de force, et lui disent toutes sortes d'injures, parce qu'il les brûle ainsi que le pays.

A dix autres journées de chemin, on rencontre une autre colline de sel, avec de l'eau et des habitants aux environs. Le mont Atlas touche à cette colline. Il est étroit et rond de tous côtés; mais si haut, qu'il est, dit-on, impossible d'en voir le sommet, à cause des nuages dont il est toujours couvert l'été comme l'hiver. Les habitants du pays disent que c'est une colonne du ciel. Ils ont pris de cette montagne, le nom d'Atlantes, et on dit qu'ils ne mangent de rien qui ait eu vie, et qu'ils n'ont jamais de songes.

CLXXXV. Je connais le nom de ceux qui habitent cette élévation jusqu'aux Atlantes; mais je n'en puis dire autant de ceux qui sont au-delà. Cette élévation s'étend jusqu'aux colonnes d'Hercule, et même par-delà. De dix journées en dix journées, on y trouve des mines de sel et des habitants. Les maisons de tous ces peuples sont bâties de quartier de sel : il ne pleut en effet jamais dans cette partie de la Libye; autrement, les murailles des maisons étant de sel, tomberaient bientôt en ruine. On tire de ces mines deux sortes de sel : l'un blanc et l'autre couleur de pourpre. Au-dessus de cette élévation sablonneuse, vers le midi et l'intérieur de la Libye, on ne trouve qu'un affreux désert, où il n'y a ni eau, ni bois, ni bêtes sauvages, et où il ne tombe ni pluie ni rosée.

CLXXXVI. Tout le pays qui s'étend depuis l'Égypte jusqu'au lac Tritonis est habité par des Libyens nomades, qui vivent de chair et de lait. Ils ne mangent point de vache, non plus que les Égyptiens, et ne nourrissent point de porcs. Les femmes de Cyrène ne se croient pas permis non plus de manger de la vache, par respect pour la déesse Isis, qu'on adore en Égypte; elles jeûnent même, et célèbrent des fêtes solennelles en son honneur. Les femmes de Barca non-seulement ne mangent point de vache, mais elles s'abstiennent encore de manger de la chair de porc.

CLXXXVII. Les peuples à l'occident du lac Tritonis ne sont point nomades : ils n'ont point les mêmes usages, et ne font pas à leurs enfants ce qu'observent, à l'égard des leurs, les Libyens nomades. Quand les enfants des Libyens nomades ont atteint l'âge de quatre ans, ils leur brûlent les veines du haut de la tête, et quelques-uns celles des tempes, avec de la laine qui n'a point été dégraissée. Je ne puis assurer que tous ces peuples nomades suivent cet usage; mais il est pratiqué par plusieurs. Ils prétendent que cette opération les empêche d'être, par la suite, incommodés de la pituite qui coule du cerveau, et qu'elle leur procure une santé parfaite. En effet, entre tous les peuples que nous connaissons, il n'y en a point qui soient plus sains que les Libyens; mais je n'oserais assurer qu'ils en soient redevables à cette opération. Si leurs enfants ont des spasmes pendant qu'on les brûle, ils les arrosent avec de l'urine de bouc; c'est un remède spécifique : au reste, je ne fais que rapporter ce que disent les Libyens.

CLXXXVIII. Les sacrifices des nomades se font de cette manière : ils commencent par couper l'oreille de la victime (cela leur tient lieu de prémices), et la jettent sur le faîte de leurs maisons. Cela fait, il lui tordent le cou : ils n'en immolent qu'au Soleil et à la Lune. Tous les Libyens font des sacrifices à ces deux divinités; cependant ceux qui habitent sur les bords du lac Tritonis, en offrent aussi à Minerve, ensuite au Triton et à Neptune, mais principalement à Minerve.

CLXXXIX. Les Grecs ont emprunté des Libyennes l'habillement et l'égide des statues de Minerve, excepté que l'habit des Libyennes est de peau, et que les franges de leurs égides ne sont pas des serpents, mais des bandes minces de cuir : le reste de l'habillement est le même. Le nom de ce vêtement prouve que l'habit des statues de Minerve vient de Libye.

Les femmes de ce pays portent en effet, par-dessus leurs habits, des peaux de chèvres, sans poil, garnies de franges, et teintes en rouge[1]. Les Grecs ont pris leurs égides, de ces vêtements de peaux de chèvres. Je crois aussi que les cris perçants qu'on entend dans les temples de cette déesse tirent leur origine de ce pays. C'est en effet un usage constant parmi les Libyennes, et elles s'en acquittent avec grâce. C'est aussi des Libyens que les Grecs ont appris à atteler quatre chevaux à leurs chars.

CXC. Les Libyens nomades enterrent leurs morts comme les Grecs : j'en excepte les Nasamons, qui les enterrent assis, ayant soin, quand quelqu'un rend le dernier soupir, de le tenir dans cette attitude, et prenant garde qu'il n'expire couché sur le dos. Leurs logements sont portatifs, et faits d'asphodèles, entrelacés avec des joncs. Tels sont les usages de ces nations.

CXCI. A l'ouest du fleuve Triton, les Libyens laboureurs touchent aux Auséens; ils ont des maisons, et se nomment Maxyes. Ils laissent croître leurs cheveux sur le côté droit de la tête, rasent le côté gauche, et se peignent le corps avec du vermillon : ils se disent descendus des Troyens. Le pays qu'ils habitent, ainsi que le reste de la Libye occidentale, est beaucoup plus rempli de bêtes sauvages, et couvert de bois, que celui des nomades; car la partie de la Libye orientale qu'habitent les nomades est basse et sablonneuse jusqu'au fleuve Triton. Mais depuis ce fleuve, en allant vers le couchant, le pays occupé par les laboureurs, est très-montagneux, couvert de bois et plein de bêtes sauvages. C'est dans cette partie occidentale de la Libye que se trouvent les serpents d'une grandeur prodigieuse, les lions, les éléphants, les ours, les aspics, les ânes qui ont des cornes, les cynocéphales[2] et les acéphales[3], qui ont, si l'on en croit les Libyens, les yeux à la poitrine. On y voit aussi des hommes et des femmes sauvages, et une multitude d'autres bêtes féroces, qui existent réellement.

CXCII. Dans le pays des nomades, on ne trouve aucun de ces animaux; mais il y en a d'autres, tels que des pygarges, des chevreuils, des bubalis, des ânes, non pas de cette espèce d'ânes qui ont des cornes, mais d'une autre qui ne boit point. On y voit aussi des oryes qui sont de la grandeur du bœuf : on se sert des cornes de cet animal pour faire les coudes des cythares. Il y a aussi des renards, des hyènes, des porcs-épics, des béliers sauvages, des dictyes, des thôès, des panthères, des boryes, des crocodiles terrestres, qui ont environ trois coudées de long et qui ressemblent aux lézards, des autruches, et des petits serpents, qui ont chacun une corne. Toutes ces sortes d'animaux se rencontrent en ce pays; et outre cela, tous ceux qui se trouvent ailleurs, excepté le cerf et le sanglier; car il n'y a ni sanglier, ni cerf en Libye. On y voit aussi trois sortes de rats : les dipodes et les zégéries, nom libyen qui signifie en notre langue des collines; les rats de la troisième espèce s'appellent hérissons. Il naît outre cela, dans le Silphium, des belettes, qui ressemblent à celles de Tartessus. Telles sont, autant que j'ai pu le savoir par les plus exactes recherches, les espèces d'animaux qu'on voit chez les Libyens nomades.

CXCIII. Les Zauèces touchent aux Libyens Maxyes; quand ils sont en guerre, les femmes conduisent les chars.

CXCIV. Les Gyzantes habitent immédiatement après les Zauèces. Les abeilles font dans leur pays une prodigieuse quantité de miel; mais on dit qu'il s'y en fait beaucoup plus encore par les mains et l'industrie des hommes. Les Gyzantes se peignent tous avec du vermillon, et mangent des singes : ces animaux sont très-communs dans leurs montagnes.

CXCV. Auprès de ce pays est, au rapport des Carthaginois, une île fort étroite, appelée Cyraunis; elle a deux cents stades de long. On y passe aisément du continent; elle est toute couverte d'oliviers et de vignes. Il y a dans cette île un lac, de la vase duquel les filles du pays tirent des paillettes d'or avec des plumes d'oiseaux frottées de poix. J'ignore si le fait est vrai; je me contente de rapporter ce qu'on dit : au reste, je pourrais croire à la vérité de ce récit, surtout après avoir été témoin moi-même de la manière dont on tire la poix d'un lac de Zacynthe. Cette île renferme

[1] Garance.
[2] Têtes de chiens.
[3] Qui sont sans tête.

plusieurs lacs : le plus grand a soixante-dix pieds en tout sens, sur deux orgyies de profondeur. On enfonce dans ce lac une perche, à l'extrémité de laquelle est attachée une branche de myrte : on retire ensuite cette branche avec de la poix, qui a l'odeur du bitume, mais qui d'ailleurs vaut mieux que celle de Piérie. On jette cette poix dans une fosse creusée près du lac, et quand on y en a amassé une quantité considérable, on la retire de la fosse pour la mettre dans des amphores. Tout ce qui tombe dans le lac passe sous terre, et reparaît quelque temps après dans la mer, quoiqu'elle soit éloignée du lac d'environ quatre stades. Ainsi ce qu'on raconte de l'île qui est près de la Libye peut être vrai.

CXCVI. Les Carthaginois disent aussi qu'au-delà des Colonnes d'Hercule, il y a un pays habité où ils vont faire le commerce. Quand ils y sont arrivés, ils tirent leurs marchandises de leurs vaisseaux, et les rangent le long du rivage : ils remontent ensuite sur leurs bâtiments, où ils font beaucoup de fumée. Les naturels du pays, appercevant cette fumée, viennent sur le bord de la mer, et, après y avoir mis de l'or pour le prix des marchandises, ils s'éloignent. Les Carthaginois sortent alors de leurs vaisseaux, examinent la quantité d'or qu'on a apportée; et, si elle leur paraît répondre au prix de leurs marchandises, ils l'emportent et s'en vont. Mais s'il n'y en a pas pour leur valeur, ils s'en retournent sur leurs vaisseaux, où ils restent tranquilles. Les autres reviennent ensuite, et ajoutent quelque chose, jusqu'à ce que les Carthaginois soient contents. Ils ne se font jamais tort les uns aux autres. Les Carthaginois ne touchent point à l'or, à moins qu'il n'y en ait pour la valeur de leurs marchandises; et ceux du pays n'emportent point les marchandises avant que les Carthaginois n'aient enlevé l'or.

CXCVII. Tels sont les peuples de Libye dont je peux dire les noms. La plupart ne tenaient pas alors plus de compte du roi des Mèdes[1] qu'ils ne le font encore à présent. J'ajoute que ce pays est habité par quatre nations, et qu'autant que je puisse le savoir, il n'y en a pas davantage. De ces quatre nations, deux sont indigènes, et deux sont étrangères. Les indigènes sont les Libyens et les Éthiopiens. Ceux-là habitent la partie de la Libye qui est au nord, et ceux-ci celle qui est au midi : les deux nations étrangères sont les Phéniciens et les Grecs.

CXCVIII. Quant à la bonté du terroir, la Libye ne peut, à ce qu'il me semble, être comparée ni à l'Asie ni à l'Europe : j'en excepte seulement le Cinyps, pays qui porte le même nom que le fleuve dont il est arrosé. Il peut entrer en parallèle avec les meilleures terres à blé : aussi ne ressemble-t-il en rien au reste de la Libye. C'est une terre noire, et arrosée de plusieurs sources : elle n'a rien à craindre de la sécheresse, et les pluies excessives ne faisant que l'abreuver, elle n'en souffre aucun dommage : il pleut en effet dans cette partie de la Libye. Ce pays rapporte autant de grains que la Babylonie. Celui des Évespérites est aussi un excellent pays. Dans les années où les terres se surpassent elles-mêmes en fécondité, elles rendent le centuple; mais le Cinyps rapporte environ trois cents pour un.

CXCIX. La Cyrénaïque est le pays le plus élevé de cette partie de la Libye habitée par les nomades. Il y a trois saisons admirables pour la récolte : on commence la moisson et la vendange sur les bords de la mer ; on passe ensuite au milieu du pays, qu'on appelle les Bunes[1] : le blé et le raisin sont alors mûrs et ne demandent qu'à être recueillis. Pendant qu'on fait la récolte du milieu des terres, ils viennent aussi en maturité dans les endroits les plus reculés, et veulent être moissonnés et vendangés. On a par conséquent mangé les premiers grains, et l'on a bu les premiers vins lorsque la dernière récolte arrive. Ces récoltes occupent les Cyrénéens huit mois de l'année. Mais en voilà assez sur ce pays.

CC. Les Perses[2] qu'Aryandès avait envoyés d'Égypte pour venger Phérétime, étant arrivés devant Barca, en firent le siége, après l'avoir sommée de leur livrer les meurtriers d'Arcésilas. Les Barcéens étant tous coupables de la mort de ce prince, n'écoutèrent point

[1] J'avertis, une fois pour toutes, qu'Hérodote dit toujours les Mèdes pour les Perses, à moins que quelque chose n'indique qu'il parle des Mèdes en particulier.

[1] Βουνοὶ, collines.

[2] Hérodote reprend ici la narration qu'il avait interrompue, § CLXVII, par la description de la Libye.

leurs propositions. Pendant neuf mois que dura le siége, les Perses poussèrent des mines jusqu'aux murailles, et attaquèrent la place vigoureusement. Un ouvrier en cuivre découvrit leurs mines, par le moyen d'un bouclier d'airain. Il faisait le tour de la ville, dans l'enceinte des murailles, avec son bouclier, et l'approchait contre terre. Dans les endroits où les ennemis ne minaient pas, le bouclier ne rendait aucun son ; mais il en rendait dans ceux où ils travaillaient. Les Barcéens contreminèrent en ces endroits, et tuèrent les mineurs perses. Quant aux attaques ouvertes, les habitants surent les repousser.

CCI. Le siége de Barca durait depuis longtemps, et il s'y était fait de part et d'autre, des pertes considérables, mais non moins fortes du côté des Perses que du côté des Barcéens, lorsque Amasis, qui commandait l'armée de terre, voyant qu'il ne pouvait les vaincre à force ouverte, résolut de les réduire par la ruse : voici le stratagème qu'il imagina.

Il fit creuser pendant la nuit un large fossé, sur lequel on mit des pièces de bois très-faibles, qu'on couvrit de terre, de sorte que le terrain était de niveau et égal partout. Au point du jour, il invita les Barcéens à un pour parler : ils reçurent cette nouvelle avec joie, ne demandant pas mieux que d'en venir à un accommodement. On fit donc un traité, et on jura de part et d'autre, sur le fossé couvert, d'en observer tous les articles, tant que ce terrain subsisterait dans l'état où il était alors. Les articles du traité portaient que les Barcéens paieraient au roi un tribut convenable, et que les Perses ne formeraient point de nouvelles entreprises contre eux.

Les serments prêtés, les Barcéens, comptant sur la foi du traité, ouvrirent toutes leurs portes, sortirent de la ville, et y laissèrent entrer ceux des ennemis qui voulurent y venir. Pendant ce temps là, les Perses, ayant détruit le pont caché, entrèrent en foule dans la ville. Ils rompirent le pont, afin de ne point violer le traité qu'ils avaient juré d'observer, tant que le terrain sur lequel ils le faisaient demeurerait en l'état où il était alors. En effet, le pont une fois détruit, le traité ne subsistait plus.

CCII. Les Perses livrèrent à Phérétime les plus coupables d'entre les Barcéens : aussitôt elle les fit mettre en croix autour des murailles ; et, ayant fait couper le sein à leurs femmes, elle en fit border le mur. Les Barcéens furent tous mis au pillage, par l'ordre de cette princesse, excepté les Battiades, et ceux qui n'avaient eu aucune part à l'assassinat de son fils : ceux-ci eurent la permission de rester dans la ville.

CCIII. Les Perses ayant réduit en esclavage le reste des Barcéens, se mirent en marche pour retourner en Égypte. Quand ils furent arrivés à Cyrène, les Cyrénéens, par égard pour un oracle, les laissèrent passer librement par leur ville. Pendant qu'ils la traversaient, Barès [1], qui commandait l'armée navale, leur dit de la piller ; mais Amasis, qui était à la tête des troupes de terre, ne voulut pas le permettre, leur représentant qu'ils n'avaient été envoyés que pour réduire Barca. Lorsqu'ils l'eurent traversée, et qu'ils eurent assis leur camp sur la colline de Jupiter Lycéen, ils se repentirent de ne s'en être pas emparés. Ils retournèrent donc sur leurs pas, et tentèrent de rentrer dans la place ; mais les Cyrénéens se mirent en devoir de s'y opposer. Quoiqu'il ne se présentât personne pour combattre, les Perses furent néanmoins tellement effrayés, qu'ils se retirèrent précipitamment à soixante stades de là, et y posèrent leur camp. Tandis qu'ils y campaient, il leur vint un courrier de la part d'Aryandès, qui les rappelait : ils eurent alors recours aux Cyrénéens, et les prièrent de leur donner des vivres. Les Cyrénéens leur en ayant accordé, ils reprirent la route d'Égypte. Mais, tant qu'ils furent en marche, et jusqu'à leur arrivée en Égypte, les Libyens ne cessèrent de les harceler pour enlever leurs habits et leurs bagages, tuant tous les traîneurs et tous ceux qui s'écartaient du gros de l'armée.

CCIV. Cette armée des Perses ne pénétra pas plus avant en Libye que le pays des Évespérides. Quant à ceux d'entre les Barcéens que les Perses avaient réduits en servitude, on les envoya d'Égypte au roi Darius. Ce prince leur donna des terres dans la Bactriane avec une bourgade, qui subsiste encore maintenant,

[1] Hérodote l'appelle *Badrès*, § CLXVII.

et à laquelle ils donnèrent le nom de Barca.

CCV. Phérétime fit une fin malheureuse. A peine fut-elle de retour de Libye en Égypte, après s'être vengée des Barcéens, qu'elle périt misérablement, dévorée par les vers dont son corps fourmilla : tant il est vrai que les dieux haïssent et châtient ceux qui portent trop loin leur ressentiment. Telle fut la vengeance que Phérétime, femme de Battus, exerça contre les Barcéens.

LIVRE CINQUIÈME.

TERPSICHORE.

I. Les Périnthiens [1] n'ayant pas voulu se soumettre à Darius, les Perses, que ce prince avait laissés en Europe sous le commandement de Mégabyze, commencèrent la conquête de l'Hellespont par celle de ce peuple. Les Pæoniens des bords du Strymon les avaient auparavant fort maltraités dans une guerre qu'ils leur avaient faite sur la réponse d'un oracle. Cet oracle leur avait enjoint de marcher contre les Périnthiens, de les attaquer, si, lorsque les deux armées seraient en présence l'une de l'autre, ceux-ci les provoquaient au combat en les appelant par leur nom, et de se tenir tranquilles s'ils ne le faisaient pas. Les Pæoniens obéirent. Les Périnthiens ayant assis leur camp devant la ville et vis-à-vis des Pæoniens, les défièrent à trois combats particuliers : l'un d'un homme contre un homme, le second d'un cheval contre un cheval, le troisième d'un chien contre un chien. Ils eurent le dessus dans les deux premiers combats, et charmés de cet avantage, ils entonnaient le Pæon, lorsque les Pæoniens conjecturant que c'était cela même qu'avait voulu faire entendre le Dieu, se dirent les uns aux autres : « l'oracle est accompli, faisons actuellement notre devoir ; » et sur-le-champ ils les attaquèrent tandis qu'ils chantaient le Pæon, et les taillèrent en pièces, de manière qu'il en réchappa très-peu.

II. Tel fut l'avantage que les Pæoniens avaient auparavant remporté sur ces peuples ; mais en cette occasion-ci les Périnthiens combattirent généreusement pour leur liberté contre Mégabyze, qui ne dut la victoire qu'au nombre de ses troupes. Périnthe soumise, Mégabyze parcourut la Thrace avec son armée, en subjugua toutes les villes et tous les peuples, et les façonna au joug, suivant les ordres qu'il en avait reçus de Darius.

III. Les Thraces sont, du moins après les Indiens, la nation la plus nombreuse de la terre. S'ils étaient gouvernés par un seul homme, ou s'ils étaient bien unis entre eux, ils seraient, à mon avis, le plus puissant de tous les peuples ; mais cette union est impraticable, et c'est cela même qui les rend faibles. Ils ont chacun un nom différent, suivant les différents cantons qu'ils occupent ; cependant leurs lois et leurs usages sont en tout à peu près les mêmes, excepté chez les Gètes, les Trauses et ceux qui habitent au-dessus des Crestoniens.

IV. J'ai parlé ailleurs [1] des coutumes des Gètes qui se disent immortels ; quant à celles des Trauses, elles ressemblent parfaitement aux usages du reste des Thraces, excepté en ce qui regarde les enfants nouveau-nés et les morts. Lorsqu'il naît chez eux un enfant, ses parents, assis autour de lui, font une énumération de tous les maux auxquels la nature humaine est sujette, et gémissent sur le sort fâcheux qu'il doit nécessairement éprouver

[1] Hérodote continue l'histoire de Darius, qu'il avait interrompue, § CXLIV du dernier livre, pour parler de la Libye.

[1] Liv. IV, § XCIII, XCIV, XCV et XCVI.

pendant sa vie. Mais si quelqu'un meurt, ils en témoignent de la joie, en les mettant en terre, et se réjouissent du bonheur qu'il a d'être délivré d'une infinité de maux.

V. Chez les peuples qui demeurent au-dessus des Crestoniens, chaque particulier a plusieurs femmes. Lorsqu'un d'entre eux vient à mourir, il s'élève entre ses femmes de grandes contestations, pour savoir celle qu'il aimait le mieux, et ses amis s'intéressent vivement à cette dispute. Celle en faveur de qui on prononce un jugement si honorable, reçoit les éloges de la compagnie. Son plus proche parent l'immole ensuite sur le tombeau de son mari, et on l'enterre avec lui. Les autres femmes sont très-affligées de cette préférence; c'est pour elles un très-grand affront.

VI. Les autres Thraces ont coutume de vendre leurs enfants, à condition qu'on les emmènera hors du pays. Ils ne veillent pas sur leurs filles, et leur laissent la liberté de se livrer à ceux qui leur plaisent; mais ils gardent étroitement leurs femmes et les achètent fort cher de leurs parents. Ils portent des stigmates sur le corps : c'est chez eux une marque de noblesse; il est ignoble de n'en point avoir. Rien de si beau à leurs yeux que l'oisiveté, rien de si honorable que la guerre et le pillage, et de si méprisable que de travailler à la terre. Tels sont leurs usages les plus remarquables.

VII. Ils n'adorent que Mars, Bacchus et Diane; mais les rois seuls honorent principalement Mercure, dont ils se croient descendus, et ne jurent que par lui.

VIII. Voici comment se font les funérailles des gens riches. On expose le mort pendant trois jours, et après avoir immolé toutes sortes d'animaux, on fait un festin auquel les pleurs et les gémissements servent de prélude. On lui donne ensuite la sépulture, soit en le brûlant, soit en le mettant en terre. On élève après cela un tertre sur le lieu de la sépulture, et on célèbre des jeux de toute espèce, avec des prix dont les plus considérables sont adjugés aux combats particuliers, à cause de l'estime qu'ils en font.

IX. On ne peut rien dire de certain sur les peuples qui habitent au nord de la Thrace. Mais le pays au-delà de l'Ister paraît désert et immense, et n'est occupé, autant que j'ai pu l'apprendre, que par les Sigynnes. Leurs habits ressemblent à ceux des Mèdes. Leurs chevaux sont petits et camus; leur poil est épais et long de cinq doigts; ils n'ont pas assez de force pour porter les hommes; mais attelés à un char, ils vont très-vite, et c'est la raison qui engage ces peuples à faire usage de chariots. Ils sont limitrophes des Venètes qui habitent sur les bords de la mer Adriatique, et prétendent être une colonie de Mèdes. Mais je ne puis comprendre comment des Mèdes se sont transplantés en ce pays; cependant tout est possible avec le temps.

X. Les Thraces assurent que les pays au-delà de l'Ister sont remplis par des abeilles qui empêchent de pénétrer plus avant. Cela me paraît d'autant moins vraisemblable, que cet insecte ne peut supporter un grand froid; je crois plutôt que la rigueur du climat rend inhabitables les pays situés sous l'Ourse. Voilà ce qu'on dit de cette contrée, dont Mégabyze subjugua les côtes.

XI. Darius n'eut pas plus tôt traversé l'Hellespont, qu'il se rendit à Sardes, où s'étant rappelé le service d'Histiée de Milet et l'avis de Coès de Mytilène, il les manda en cette ville, et remit à leur choix la récompense qu'ils désiraient. Histiée, qui était déjà tyran de Milet, ne souhaitait point d'autre tyrannie [1]; il se contenta de demander Myrcine, canton des Édoniens, où il avait intention de bâtir une ville. Quant à Coès, comme il n'était point tyran, mais simple particulier, il choisit la tyrannie de Mytilène. Ayant obtenu tous les deux ce qu'ils désiraient, ils se mirent en route.

XII. Un spectacle, dont Darius fut témoin, fit naître à ce prince l'envie d'ordonner à Mégabyze de transporter les Pæoniens d'Europe en Asie. Pigrès et Mastyès, tous deux Pæoniens, aspiraient à devenir tyrans de leur patrie. Dès que Darius eut repassé en Asie, ils se rendirent à Sardes avec leur sœur qui était belle et d'une taille avantageuse; et ayant épié le moment où ce prince était assis dans le faubourg des Lydiens, ils parèrent leur sœur le mieux qu'ils purent, et l'envoyèrent quérir de l'eau. Elle portait un vase sur la tête, menait

[1] La tyrannie est l'état du tyran, comme le royaume est celui du roi.

un cheval par la bride, qui était entortillée autour de son bras, et filait du lin. Darius la voyant passer, y fit d'autant plus d'attention, que sa conduite était contraire aux usages des femmes de Perse, de Lydie, et même du reste de l'Asie. Cette raison la lui ayant fait remarquer, il ordonna à quelques-uns de ses gardes de la suivre, et d'observer ce qu'elle ferait de son cheval. Ils la suivirent; elle alla à la rivière, fit boire son cheval, et ayant rempli d'eau sa cruche, elle revint par le même chemin, sa cruche sur la tête, la bride du cheval passée autour du bras, et tournant son fuseau.

XIII. Darius, étonné du rapport de ses gardes et de ce qu'il avait vu lui-même, se la fit amener. Lorsqu'elle fut devant lui, ses frères, qui observaient tout d'un lieu voisin, se présentèrent aussi. Darius l'ayant interrogée sur son pays, ces jeunes gens répondirent qu'ils étaient Pæoniens, et qu'elle était leur sœur. Ce prince leur demanda de nouveau ce qu'ils étaient venus faire à Sardes, quelle espèce d'hommes étaient les Pæoniens, et en quel endroit de la terre ils habitaient. Ils lui dirent qu'ils étaient venus lui offrir leurs services, que la Pæonie avec ses villes était située sur les bords du Strymon, que ce fleuve n'était pas éloigné de l'Hellespont, qu'ils étaient Teucriens d'origine, et colonie de Troie. Telle fut leur réponse à chacune de ses questions. Il voulut encore savoir si les femmes de ce pays étaient toutes aussi laborieuses que leur sœur. « Oui, seigneur, » répondirent-ils sans balancer. Tout leur manége, en effet, n'avait eu pour but que d'amener cette réponse.

XIV. Là-dessus Darius écrivit à Mégabyze, qu'il avait laissé en Thrace avec une armée sous ses ordres, de faire sortir les Pæoniens de leur pays, et de les lui amener avec leurs femmes et leurs enfants. Aussitôt un courrier à cheval se rendit en diligence sur l'Hellespont, et, l'ayant traversé, il remit la dépêche du prince à Mégabyze. Ce général en ayant fait lecture, prit des guides en Thrace, et marcha avec son armée contre la Pœonie.

XV. Sur la nouvelle que les Perses marchaient contre eux, les Pæoniens se disposèrent à les repousser, et se rendirent avec leurs forces sur les bords de la mer, s'imaginant qu'ils seraient attaqués par cet endroit: mais Mégabyze, instruit qu'ils gardaient avec toutes leurs forces réunies les passages du côté de la mer, prit par le haut des terres avec ses guides, et étant tombé sur leurs villes à l'improviste et avant qu'ils s'en doutassent, il s'en empara d'autant plus aisément, qu'il ne s'y trouva personne pour les défendre. Les Pæoniens, apprenant que leurs villes étaient au pouvoir de l'ennemi, se dispersèrent sur-le-champ, et chacun étant retourné chez soi, ils se rendirent aux Perses. Ainsi une partie des Pæoniens, c'est-à-dire, les Siro-Pæoniens, les Pæoples, et ceux qui occupaient cette étendue de pays qui va jusqu'au lac Prasias, furent arrachés de leurs demeures et transportés en Asie.

XVI. Les Pæoniens des environs du Mont Pangée, les Dobères, les Agrianes, les Odomantes, et les Pæoniens du lac Prasias, ne purent être absolument subjugués. Mégabyze essaya néanmoins de soumettre ceux-ci. Leurs maisons sont ainsi construites. Sur des pieux très-élevés, enfoncés dans le lac, on a posé des planches jointes ensemble: un pont étroit est le seul passage qui y conduise. Les habitants plantaient autrefois ces pilotis à frais communs; mais dans la suite il fut réglé qu'on en apporterait trois du Mont Orbelus à chaque femme que l'on épouserait. La pluralité des femmes est permise en ce pays. Ils ont chacun sur ces planches leur cabane avec une trappe [1] bien jointe qui conduit au lac; et dans la crainte que leurs enfants ne tombent par cette ouverture, ils les attachent par le pied avec une corde. En place de foin, ils donnent aux chevaux et aux bêtes de somme du poisson. Il est si abondant dans ce lac, qu'en y descendant par la trappe un panier, on le retire peu après rempli de poissons de deux espèces, dont les uns s'appellent papraces et les autres tilons.

XVII. On mena en Asie ceux des Pæoniens qui furent subjugués. Cette expédition achevée, Mégabyze dépêcha en Macédoine sept Perses qui tenaient après lui le premier rang dans l'armée, pour demander à Amyntas la terre et l'eau au nom de Darius. Du lac Prasias en Macédoine, il n'y a pas loin. En effet, la mine qui

[1] J'imagine que ces portes se levaient et s'abaissaient comme nos ponts-levis. Le cataractès des anciens se levait et s'abaissait aussi, mais en sens contraire.

rapporta dans la suite à Alexandre un talent, par jour [1], touche à ce lac. Après cette mine, est le Mont Dysorum ; lorsqu'on l'a passé, on est en Macédoine.

XVIII. Les députés de Mégabyze ne furent pas plus tôt arrivés, qu'ayant été introduits auprès d'Amyntas, ils lui demandèrent au nom de Darius la terre et l'eau ; ce que ce prince accorda. Les ayant ensuite invités à loger dans son palais, il leur donna un repas magnifique, et les accueillit avec beaucoup de bienveillance. Après le repas, comme on buvait à l'envi l'un de l'autre, les Perses s'adressant à Amyntas : « Notre hôte, lui dirent-ils, quand nous donnons un grand repas, nous sommes dans l'usage » d'introduire dans la salle du festin nos » concubines et nos jeunes femmes, et de les » faire asseoir à côté de nous. Puisque vous » nous recevez avec tant de bonne volonté et » de magnificence, et que vous vous soumettez à » Darius, conformez-vous à nos coutumes. — Les » nôtres sont différentes, répondit Amyntas, » et ce n'est point l'usage parmi nous que les » femmes se trouvent avec les hommes ; mais » puisque vous souhaitez encore ce témoignage » de notre déférence, vous êtes nos maîtres, » vous serez obéis. » Aussitôt il envoya chercher les femmes. Lorsqu'elles furent arrivées, elles prirent place à côté l'une de l'autre et en face des Perses. Ceux-ci les voyant si belles, dirent à Amyntas qu'il n'était pas bien à lui de les tenir si éloignées, et qu'il aurait mieux valu qu'elles ne fussent pas venues du tout, que de ne point s'asseoir à leurs côtés, et de se placer vis-à-vis d'eux pour être le tourment de leurs yeux. Amyntas, cédant à la nécessité, ordonna aux femmes de se mettre à côté des Perses. Elles obéirent, et sur-le-champ ceux-ci, échauffés par le vin, commencèrent à leur prendre le sein et à vouloir les embrasser.

XIX. Amyntas, quoique affligé du spectacle qu'il avait sous les yeux, se tenait cependant tranquille, tant était grande la frayeur que lui inspiraient les Perses. Mais Alexandre son fils, qui était jeune, et qui n'avait pas encore éprouvé de chagrins, se trouvant à ce repas, ne put se contenir plus long-temps à la vue de ces indignités. Ayant peine à les supporter, il dit à Amyntas : « Cédez, mon père, à votre âge ; » retirez-vous, et allez vous reposer, sans assister plus long-temps à cette débauche. Je » resterai, et j'aurai soin que rien ne manque » à nos hôtes. » Amyntas comprit qu'Alexandre roulait dans sa tête quelque funeste projet. « Je » crois, mon fils, lui dit-il, m'apercevoir à » votre discours que vous êtes échauffé, et que » vous voulez me renvoyer pour exécuter quel- » que dessein que vous méditez ; mais je vous » conjure de ne rien entreprendre contre ces » hommes-ci, de crainte que vous ne soyez » cause de notre perte ; voyez plutôt leurs ac- » tions sans vous émouvoir. Quant à moi, je » cède à vos instances, et je me retire. »

XX. Amyntas étant sorti en finissant cette prière, Alexandre adressa la parole aux Perses : « Amis, si vous souhaitez les faveurs de toutes » ces femmes, ou seulement de quelques-unes » d'entre elles, vous n'avez qu'à me le déclarer, » vous aurez toutes les facilités qui dépendront » de moi. L'heure de se retirer s'approche, et » je vois que le vin vous a inspiré de la gaîté. » Permettez, s'il vous plaît, qu'elles aillent » prendre le bain, elles reviendront ensuite vous » trouver. »

Ce discours fut approuvé des Perses. Les femmes sortirent, et Alexandre les envoya dans leur appartement. Il fit ensuite habiller en femmes un pareil nombre de jeunes hommes sans barbe, les arma d'un poignard, et étant rentré dans la salle avec eux : « Perses, dit-il, nous » croyons vous avoir donné un repas très-splen- » dide, et nous vous avons fait servir ce que » nous avions de mieux, et tout ce qu'il a été » possible de se procurer. Mais ce qui l'em- » porte sur tout, nous vous abandonnons avec » générosité nos mères et nos sœurs, afin de » vous convaincre que nous avons pour vous les » égards que vous méritez. Ne manquez pas, » de votre côté, de rapporter au roi, qui vous » a députés, l'accueil favorable que vous a fait » un Grec, prince de Macédoine, et à table, » et au lit. » Alexandre fit ensuite asseoir à côté de chaque Perse un Macédonien, comme s'il eût été une femme ; mais dans l'instant que les Perses voulurent les toucher, ces jeunes gens les massacrèrent.

XXI. Ainsi périrent ces députés avec toute leur suite. Ils étaient en effet accompagnés d'un

[1] 5,400 liv. Alexandre, fils d'Amyntas, dont il est parlé § XIX et suiv., liv. VII, § CLXXIII ; liv. VIII, § CXXXIX.

grand nombre de valets, de voitures, et d'un bagage très-considérable ; tout disparut avec eux. Peu de temps après, les Perses firent des enquêtes sur ce meurtre; mais Alexandre les arrêta par sa prudence, en donnant, avec de grandes sommes, sa sœur Gygée en mariage à Bubarès, l'un des commissaires nommés pour faire les informations au sujet des officiers-généraux qui avaient péri. Le bruit de leur mort fut ainsi étouffé et enseveli dans un profond silence.

XXII. Ces princes [1] sont Grecs et issus de Perdiccas, comme ils le disent eux-mêmes; j'en ai une connaissance certaine, et je le prouverai dans la suite de cette histoire. D'ailleurs, les Hellanodices qui président aux jeux d'Olympie, l'ont ainsi décidé. Alexandre ayant en effet pris la résolution de combattre à ces jeux, et s'étant présenté dans la lice, ceux qui devaient disputer le prix de la course voulurent lui faire donner l'exclusion, alléguant que les Grecs seuls devaient être admis à ces jeux. Mais ayant prouvé qu'il était Argien, on jugea qu'il était Grec, et lorsqu'il se présenta pour le combat du stade, son nom sortit de l'urne avec celui du premier combattant.

XXIII. Mégabyze arriva sur les bords de l'Hellespont avec les Pæoniens, qu'il menait en Asie, et l'ayant ensuite traversé, il vint à Sardes. Ce seigneur, instruit qu'Histiée de Milet fermait déjà de murs le lieu appelé Myrcine sur le Strymon, qu'il avait demandé à Darius, et que ce prince lui avait accordé pour le récompenser de ce qu'il avait gardé le pont de bateaux, ne fut pas plus tôt à Sardes avec les Pæoniens, qu'il en parla au roi. « Qu'avez-» vous fait, seigneur, lui dit-il, en permettant » à un Grec habile et prudent de posséder une » ville dans un endroit de la Thrace où il y a » des mines d'argent et beaucoup de bois de » construction et propre à faire des rames? Ce » pays d'ailleurs est environné d'un grand nom-» bre de Grecs et de barbares, qui, le prenant » pour leur chef, le suivront jour et nuit par-» tout où il voudra les mener. Réprimez, sei-» gneur, cet homme entreprenant, de crainte » que vous ne vous trouviez engagé dans une » guerre domestique ; n'ayez cependant re-» cours qu'à des moyens doux. Mandez-le, et » lorsqu'il sera en votre puissance, empêchez-» le de jamais retourner en Grèce. »

XXIV. Ce discours d'un homme dont la vue excellente perçait dans l'avenir, persuada aisément Darius. Ce prince dépêcha aussitôt après un courrier à Myrcine, avec ordre de dire à Histiée : « Histiée, le roi Darius vous parle » ainsi par ma bouche : après y avoir bien pen-» sé, je ne trouve personne qui ait pour moi » et pour mon gouvernement plus d'attachement » que vous. J'en ai pour garants vos actions, et » non de vains discours. Je m'occupe actuelle-» ment de grands projets ; votre présence m'est » absolument nécessaire; je vous attends pour » vous les communiquer. »

Histiée, persuadé par ce discours, et tenant à grand honneur d'être admis dans les conseils du roi, vint à Sardes. Darius lui dit à son arrivée : « Je vous ai mandé, parce que depuis » mon retour de Scythie et votre absence, je » n'ai rien tant désiré que de vous revoir et de » m'entretenir avec vous, convaincu qu'un ami » prudent et attaché à nos intérêts, est le bien » le plus précieux. Or j'ai remarqué ces deux » qualités en vous, et je puis en rendre témoi-» gnage. Je vous sais gré d'être venu. Ecoutez » maintenant ce que j'ai à vous proposer. Lais-» sez là Milet et la nouvelle ville que vous bâ-» tissez en Thrace; suivez-moi à Suses, vous » aurez part à tous mes biens, vous mangerez » à ma table, et vous serez de mon conseil. »

XXV. Ce discours fini, Darius partit pour Suses avec Histiée, après avoir nommé Artaphernes, son frère de père, gouverneur de Sardes, et Otanes, commandant des côtes maritimes. Celui-ci était fils de Sisamnès, l'un des juges royaux, que Cambyses avait fait mourir et écorcher après sa mort, parce qu'il avait reçu de l'argent pour rendre un jugement injuste. On lui avait ensuite découpé la peau par bandes, et l'on en avait couvert le siége où il rendait la justice. Cela fait, Cambyses donna au fils la place du père, lui recommandant d'avoir toujours ce siége présent à l'esprit.

XXVI. Cet Otanes, qui avait rendu la justice sur ce tribunal, succéda alors à Mégabyze dans le commandement de l'armée. Il prit Byzance, Chalcédoine, Lamponium, et se rendit maître d'Antandros dans la Troade. Les Lesbiens lu

[1] Amyntas et Alexandre.

ayant ensuite donné des vaisseaux, il subjugua les îles de Lemnos et d'Imbros, qui étaient encore alors toutes deux habitées par des Pélasges.

XXVII. Les Lemniens combattirent courageusement, et firent une belle défense; mais ils essuyèrent dans la suite de fâcheux revers. Les Perses donnèrent pour gouverneur à ceux qui survécurent à ce désastre, Lycarète, frère de Méandrius, qui avait régné à Samos [1]. Ce Lycarète, mourut dans son gouvernement de Lemnos.

Otanes subjugua tous ces peuples, et les réduisit en esclavage, les accusant, les uns de n'avoir point aidé les Perses dans leur expédition contre les Scythes, les autres d'avoir harcelé l'armée de Darius à son retour de Scythie. Telle fut la conduite qu'il tint pendant qu'il commandait en ces quartiers.

XXVIII. Le repos dont on jouit ensuite fut très-court. Les Ioniens éprouvèrent de nouveaux malheurs, et ils leur vinrent de l'île de Naxos et de la ville de Milet. Naxos était alors la plus riche de toutes les îles; et la ville de Milet était dans le même temps plus florissante qu'elle ne l'avait jamais été; on la regardait comme l'ornement de l'Ionie. Elle avait beaucoup souffert de ses divisions intestines les deux générations précédentes; mais les Pariens y avaient rétabli l'union et la concorde, à la prière des Milésiens, qui les avaient choisis, préférablement à tous les autres Grecs, pour pacifier leurs différends.

XXIX. Voici comment les Pariens y parvinrent. Leurs députés, gens de considération, ayant remarqué, à leur arrivée, l'état déplorable de Milet, dirent qu'ils voulaient en parcourir le territoire. Ils le visitèrent, et quand ils rencontraient dans ce pays dévasté un champ bien cultivé, ils mettaient par écrit le nom du propriétaire. Après l'avoir parcouru en entier, et n'y avoir vu qu'un petit nombre de champs en bon état, ils retournèrent à la ville, où ils ne furent pas plus tôt arrivés, qu'ils convoquèrent l'assemblée du peuple, et nommèrent pour gouverner l'État ceux dont ils avaient trouvé les terres bien cultivées. Ils croyaient en effet, dirent-ils, qu'ils prendraient le même soin des affaires publiques que des leurs propres, et ils

[1] Voyez ci-dessus, liv. III, § CXXIII, CXLII et CXLIII.

ordonnèrent à tous ceux qui avaient été auparavant de différents partis, de les reconnaître pour leurs magistrats, et de leur obéir en tout. Tels furent les moyens qu'employèrent ceux de Paros pour rétablir l'union à Milet.

XXX. Les maux qu'éprouva l'Ionie lui vinrent de ces deux villes [1]. Voici quelle en fut la cause : quelques citoyens des plus riches de Naxos, exilés par le peuple, se retirèrent à Milet, dont était gouverneur Aristagoras, fils de Molpagoras, gendre et cousin d'Histiée, fils de Lysagoras, que Darius retenait à Suses; car Histiée, tyran de Milet, était à Suses, lorsque les exilés de Naxos, qui étaient ses amis, se rendirent en cette ville. Les Naxiens prièrent, à leur arrivée, Aristagoras de leur donner du secours pour les aider à rentrer dans leur patrie. Celui-ci ayant fait réflexion que, s'ils étaient rétablis par son moyen, il aurait dans Naxos la suprême autorité, prit pour prétexte l'alliance qu'ils avaient avec Histiée, et leur parla en ces termes:

« Je ne puis vous donner des forces suffisantes pour vous ramener dans l'île malgré les Naxiens; car j'apprends qu'ils ont huit mille hommes pesamment armés, et beaucoup de vaisseaux de guerre; mais je ferai mon possible pour vous servir avec zèle, et voici un moyen que j'imagine. Artaphernes, fils d'Hystaspes et frère du roi Darius, est mon ami. Il est gouverneur de toutes les côtes maritimes de l'Asie, et il a à ses ordres une armée nombreuse avec une flotte considérable. Je pense qu'il fera ce que nous désirons. »

Là-dessus, les Naxiens pressèrent Aristagoras de les favoriser de tout son pouvoir, et lui dirent qu'ils s'engageaient à fournir à l'entretien des troupes et à faire des présents à Artaphernes, et qu'il pouvait le promettre, parce qu'ils avaient de grandes espérances que dès qu'ils paraîtraient à Naxos, les habitants se soumettraient aussi bien que les autres insulaires. Il n'y avait en effet aucune des Cyclades qui reconnût alors la puissance de Darius.

XXXI. Aristagoras, étant arrivé à Sardes, représenta à Artaphernes que si l'île de Naxos n'était pas d'une grande étendue, elle était du moins agréable, fertile, riche en argent et en

[1] Naxos et Milet.

esclaves, et dans le voisinage de l'Ionie. « Envoyez-y donc des troupes avec les bannis. » Vos frais vous seront remboursés, et, si vous » consentez à ma proposition, je suis prêt à » vous remettre des fonds considérables que » j'ai entre les mains: car il est juste qu'étant » les auteurs de l'entreprise, toute la dépense » roule sur nous; d'ailleurs, vous rendrez le » roi maître de Naxos et des îles qui en dépendent, de Paros, d'Andros et des autres » Cyclades. De là, vous pourrez attaquer aisément l'Eubée, île vaste et riche, non moins » grande que celle de Cypre, et dont la conquête est très-facile. Cent vaisseaux vous suffiront. »

— « Vos propositions, répondit Artaphernes, » sont très-avantageuses au roi, et votre conseil est excellent; je n'y trouve à redire que » le nombre des vaisseaux. Au lieu de cent, » vous en aurez deux cents prêts à mettre à la » voile au commencement du printemps; mais » il faut avoir aussi l'agrément du roi. »

XXXII. Aristagoras retourna à Milet, très-content de cette réponse. Quant à Artaphernes, il n'eut pas plus tôt reçu l'approbation du roi, à qui il avait envoyé à Suses faire part de ce projet, qu'il fit équiper deux cents trirèmes, et leva une armée considérable chez les Perses et les alliés; il en donna le commandement à Mégabates, Perse de nation, de la maison d'Achéménes, son cousin et celui de Darius, dont la fille fut fiancée dans la suite, si ce qu'on dit est vrai, à Pausanias, fils de Cléombrote, roi de Lacédémone, qui désirait passionnément devenir tyran de la Grèce. Artaphernes l'ayant donc déclaré général, l'envoya avec son armée à Aristagoras.

XXXIII. Mégabates, s'étant embarqué à Milet avec Aristagoras, les Ioniens et les bannis de Naxos, fit semblant de voguer vers l'Hellespont. Lorsqu'il fut arrivé à l'île de Chios, il s'arrêta à Caucases, afin de passer de là à Naxos, à la faveur d'un vent de nord. Mais comme cette flotte ne devait pas être funeste aux Naxiens, il survint une aventure qui les sauva. Mégabates, visitant les sentinelles en faction sur les vaisseaux, n'en trouva point sur un vaisseau Myndien. Irrité de cette négligence, il ordonna à ses gardes de chercher le capitaine de ce vaisseau, qui avait nom Scylax, de lui faire passer la tête par une des ouvertures des rames, et de l'attacher en cet état de manière qu'il eût la tête hors du vaisseau et le corps en dedans. On vint apprendre à Aristagoras le mauvais traitement que Mégabates avait fait à son hôte de Mynde, et qu'il était lié à son vaisseau. Il alla sur-le-champ demander sa grace; mais n'ayant pu l'obtenir, il se rendit sur le vaisseau de Scylax, et le détacha lui-même. Mégabates, furieux à cette nouvelle, lui témoigna son indignation. « Quelles affaires » avez-vous donc avec ces gens-ci, reprit Aristagoras? Artaphernes ne vous a-t-il pas envoyé pour m'obéir, et pour faire voile partout où je vous l'ordonnerai? Pourquoi vous » mêler de ce qui ne vous concerne pas? » Mégabates, outré de ce discours, envoya, aussitôt qu'il fut nuit, avertir les Naxiens du danger qui les menaçait.

XXXIV. Ils ne s'attendaient nullement à être attaqués par cette flotte; mais lorsqu'ils l'eurent appris, ils transportèrent sur-le-champ dans leur ville tout ce qu'ils avaient à la campagne, firent entrer des vivres dans la place, et se disposèrent à soutenir un siége, comme devant avoir incessamment l'ennemi sur les bras. Cependant les Perses passèrent de l'île de Chios dans celle de Naxos, mirent le siége devant la ville, qu'ils trouvèrent bien fortifiée, et poussèrent leurs attaques pendant quatre mois. Mais lorsqu'ils eurent dépensé tout ce qu'ils avaient apporté d'argent, et qu'outre cela Aristagoras en eut employé aussi beaucoup, voyant qu'il en fallait encore davantage pour continuer le siége, ils bâtirent dans l'île une forteresse pour les bannis, et se retirèrent ensuite sur le continent, après avoir échoué dans leur entreprise.

XXXV. Aristagoras ne put tenir la promesse qu'il avait faite à Artaphernes. On exigeait de lui les frais de l'expédition, et cela l'inquiétait. Comme Mégabates l'accusait, il craignit qu'on ne lui imputât le mauvais succès de l'entreprise, et se crut sur le point d'être dépouillé de la souveraineté de Milet. Ces sujets de crainte lui firent prendre la résolution de se révolter. Sur ces entrefaites, il arriva de Suses un courrier qui lui enjoignait de prendre les armes. Cet ordre était empreint sur la tête du courrier. Histiée, voulant mander à Aristagoras de se sou-

lever, ne trouva pas d'autre moyen pour le faire avec sûreté, parce que les chemins étaient soigneusement gardés. Il fit raser la tête au plus fidèle de ses esclaves, y imprima des caractères, et attendit que ses cheveux fussent revenus. Lorsqu'ils le furent, il l'envoya aussitôt à Milet, avec ordre seulement de dire, à son arrivée, à Aristagoras de lui raser la tête, et de l'examiner ensuite. Ces caractères, comme je viens de le dire, lui ordonnaient de se révolter. Histiée prit cette résolution, parce qu'il se trouvait très-malheureux d'être retenu à Suses, et qu'il avait de grandes espérances que si Milet se soulevait, Darius l'enverrait vers la mer pour lui amener Aristagoras. Il sentait en effet que s'il ne s'élevait point de troubles en cette ville, il n'y retournerait jamais.

XXXVI. Ces raisons déterminèrent Histiée à dépêcher ce courrier. Aristagoras, voyant que tout concourait dans le même temps à favoriser son projet, le communiqua à ceux de son parti, ainsi que les ordres d'Histiée, et en délibéra avec eux. Ils l'exhortèrent tous unanimement à secouer le joug, excepté l'historien Hécatée, qui tâcha d'abord de l'en détourner, en lui représentant la puissance de Darius et en lui faisant le dénombrement de tous les peuples soumis à son empire. Mais comme il ne put le persuader, le second conseil qu'il lui donna, ce fut de songer à se rendre maître de la mer, ajoutant qu'il n'y avait que ce seul moyen pour réussir dans son entreprise; car il n'ignorait pas que les forces de Milet étaient peu considérables, mais qu'il avait tout lieu d'espérer l'empire de la mer, s'il enlevait du temple des Branchides les richesses que Crésus roi de Lydie, y avait offertes; qu'on les ferait servir à cet usage, et qu'on empêcherait par là les Perses de les piller. Ces richesses étaient considérables, comme je l'ai fait voir au premier livre [1] de mon histoire. L'avis d'Hécatée ne passa point; on n'en résolut pas moins de se révolter; et il fut décidé qu'on enverrait par mer à Myunte l'un d'entre eux, pour tâcher de se saisir des commandements de la flotte, qui était dans ce port depuis son retour de Naxos.

[1] § XCII.

XXXVII. Intragoras, qu'on avait envoyé dans ce dessein, se saisit par ruse d'Oliate, fils d'Ibanolis, tyran de Mylasses; d'Histiée, fils de Timnès, tyran de Termère; de Coès, fils d'Erxandre, à qui Darius avait donné Mytilène; d'Aristagoras, fils d'Héraclides, tyran de Cyme et de beaucoup d'autres.

Ce fut ainsi qu'Aristagoras se révolta ouvertement, et qu'il fit à Darius tout le mal qu'il put imaginer. Premièrement, il se démit en apparence de la tyrannie, et rétablit l'égalité dans Milet, afin d'engager les Milésiens à le seconder d'eux-mêmes. Secondement, il fit la même chose dans le reste de l'Ionie, en chassa les tyrans, et, pour se concilier l'affection des villes, leur livra ceux qu'il avait fait enlever sur les vaisseaux qui l'avaient accompagné à l'expédition de Naxos, et les fit remettre chacun à la ville dont il avait été le tyran.

XXXVIII. Les Mytiléniens n'eurent pas plus tôt Coès entre les mains, qu'ils le conduisirent au supplice, et le lapidèrent. Les Cyméens renvoyèrent leur tyran; et comme cet exemple fut imité par la plupart des autres villes, la tyrannie se trouva éteinte en Ionie. Aristagoras de Milet ne l'eut pas plus tôt abolie, qu'il ordonna à chaque ville d'établir des stratéges. Il s'embarqua ensuite sur une trirème pour se rendre à Lacédémone; car il avait besoin de se procurer de puissants alliés.

XXXIX. Anaxandrides, fils de Léon, roi de Sparte, était mort; Cléomènes, son fils, régnait en sa place. Il était parvenu à la couronne moins par ses belles actions que par sa naissance. Anaxandrides avait épousé une fille de sa sœur. Il l'aimait, mais il n'en avait pas d'enfants. Les éphores l'ayant un jour mandé à ce sujet, lui tinrent ce langage : « Si votre intérêt personnel » vous touche peu, nous ne devons pas nous » autres laisser éteindre par notre négligence la » race d'Eurysthènes. Renvoyez votre femme, » puisqu'elle ne vous donne pas d'enfants, et » prenez-en une autre. Une telle conduite vous » rendra agréable aux Spartiates. » Il leur répondit qu'il ne ferait ni l'un ni l'autre; que sa femme ne lui ayant jamais manqué, il ne pouvait approuver le conseil qu'ils lui donnaient de la renvoyer et d'en épouser une autre; en un mot, qu'il ne leur obéirait pas.

XL. Les éphores, ayant délibéré sur cette

réponse avec les sénateurs, lui dirent : « Puisque vous avez tant d'attachement pour votre femme, suivez l'avis que nous allons vous proposer, de crainte que par votre résistance vous ne forciez les Spartiates à prendre contre vous quelque fâcheuse résolution. Nous ne vous pressons plus de renvoyer votre femme, ayez pour elle les mêmes égards ; mais épousez-en encore une autre, dont vous puissiez avoir des enfants. » Anaxandrides y consentit. Il eut après cela deux femmes et deux maisons, contre les usages de Sparte.

XLI. Peu de temps après, la seconde femme étant accouchée de Cléomènes dont nous parlons, elle le présenta aux Spartiates, comme l'héritier présomptif de la couronne. La première femme, qui avait été auparavant stérile, ayant aussi conçu vers ce temps-là, voici ce qui lui arriva. Elle était réellement enceinte ; mais les parents de la seconde femme, alarmés de cette nouvelle, répandirent dans le public qu'elle faisait courir ces vains bruits dans le dessein de supposer un enfant. Comme ils en témoignaient leur indignation, et que le temps pressait, les éphores, qui se défiaient d'elle, l'environnèrent et la gardèrent à vue pendant qu'elle accouchait. Elle eut d'abord Doriée, puis Léonidas et ensuite Cléombrote. Quelques-uns disent aussi que Léonidas et Cléombrote étaient jumeaux. Quant à la seconde femme, qui fut mère de Cléomènes, et qui était fille de Prinétades et petite-fille de Démarmésès, elle n'eut plus d'autre enfant.

XLII. On dit que Cléomènes n'avait pas l'esprit bien sain, et même qu'il était furieux. Doriée, au contraire, se distinguait parmi tous les jeunes gens de son âge, et se persuadait que son courage et son mérite l'élèveraient au trône. Plein de cette idée, il fut irrité de ce que les Lacédémoniens avaient, après la mort d'Anaxandrides, nommé, suivant les lois, Cléomenes, qui était son aîné. Ne voulant point dépendre de ce prince, il alla fonder une colonie avec ceux qu'il avait demandés. Il était tellement indigné, qu'il s'embarqua pour la Libye, sans consulter l'oracle sur le lieu où il l'établirait, et sans observer aucune des cérémonies usitées en pareille occasion. Il y arriva, conduit par des Théréens qui lui servirent de guides, et s'établit à Cinyps, très-beau canton de la Libye, et sur les bords du fleuve. Mais en ayant été chassé la troisième année par les Maces, peuple libyen d'origine, et par les Carthaginois, il revint dans le Péloponnèse.

XLIII. Il y trouva Anticharès d'Éléon, qui lui conseilla, suivant les oracles rendus à Laïus, de fonder en Sicile, Héraclée, parce que le pays d'Éryx appartenait, disait-il, en entier aux Héraclides, par l'acquisition qu'en avait faite Hercules. Là-dessus il alla consulter l'oracle de Delphes, afin de savoir s'il se rendrait maître du pays pour lequel il était prêt à partir. La Pythie lui ayant répondu qu'il s'en emparerait, il monta sur la flotte qui l'avait mené en Libye, et longea les côtes d'Italie.

XLIV. Les Sybarites se disposaient alors, comme ils le disent eux-mêmes, à marcher avec Télys leur roi contre la ville de Crotone. Ils ajoutent que les Crotoniates effrayés, prièrent Doriée de leur donner du secours, et que celui-ci leur en ayant accordé, ils attaquèrent avec lui la ville de Sybaris, et la prirent. Telle est la manière dont se conduisit, au rapport des Sybarites, Doriée et ceux qui l'avaient suivi. Mais les Crotoniates assurent que dans la guerre contre les Sybarites, ils n'empruntèrent du secours d'aucun autre étranger, que de Callias d'Élée. Ce devin, de la race des Iamides, s'était sauvé de chez Télys, tyran de Sybaris, parce que les entrailles des victimes ne lui présageaient rien de favorable dans la guerre contre Crotone, et il s'était refugié auprès d'eux. Tel est le langage que tiennent les Crotoniates.

XLV. Voici les preuves qu'en apportent les uns et les autres. Celle des Sybarites sont, d'un côté, le bois sacré et le temple que fit élever Doriée près du torrent de Crathis, à Minerve Crathienne, après avoir pris leur ville avec les Crotoniates : d'un autre, la mort de Doriée, et c'est la plus forte preuve qu'ils puissent donner, parce qu'il fut tué pour avoir agi contre les ordres de l'oracle. Car, si au lieu de les transgresser, il les eût accomplis en allant au lieu où il l'envoyait, il se serait emparé du pays d'Éryx, l'aurait conservé, et n'aurait pas péri lui-même avec son armée. Mais les Crotoniates prouvent ce qu'ils disent par les terres qu'ils donnèrent dans leur pays à Callias d'Élée ; sa postérité en jouissait en-

core de mon temps. Ils ne firent rien de pareil, ni pour Doriée, ni pour ses descendants; et cependant, s'ils en avaient reçu du secours dans la guerre contre les Sybarites, ils lui auraient fait des dons beaucoup plus considérables qu'à Callias. On vient de voir les témoignages des uns et des autres; chacun peut suivre l'opinion qui lui plaira le plus.

XLVI. Quelques autres Spartiates, tels que Thessalus, Parébates, Celées et Euryléon, s'étaient joints à Doriée pour aller fonder une colonie. Lorsqu'ils furent arrivés en Sicile avec toute la flotte, ils furent battus par les Phéniciens[1] et les habitants d'Ægeste, et périrent dans le combat, excepté Euryléon, le seul des associés de Doriée qui échappa. Celui-ci rassembla les débris de l'armée, s'empara de Minoa[2], colonie de Sélinunte, et délivra les Sélinusiens du tyran Pythagore; mais après l'avoir renversé du trône, lui-même il en prit possession, et gouverna despotiquement. Son règne ne fut pas long. Les Sélinusiens se soulevèrent, et le massacrèrent près de l'autel de Jupiter-Agoréen, où il s'était réfugié.

XLVII. Philippe, fils de Butacides, citoyen de Crotone, accompagna Doriée, et périt avec lui. Il avait été banni de Crotone pour avoir fiancé la fille de Telys, tyran de Sybaris; mais ayant été frustré de ce mariage, il s'embarqua pour Cyrène. Il en partit ensuite sur une trirème qui lui appartenait en propre, et suivit Doriée avec des soldats qu'il avait pris à sa solde. Il avait remporté le prix aux jeux olympiques, et c'était le plus bel homme qu'il y eût alors en Grèce. Les habitants d'Ægeste lui rendirent, à cause de sa beauté, des honneurs que nul autre n'avait reçus avant lui. Ils lui élevèrent sur le lieu de sa sépulture une chapelle comme à un héros, où ils lui offrirent des sacrifices pour se le rendre propice.

XLVIII. Ainsi mourut Doriée. S'il fût resté à Sparte, et qu'il eût pu se résoudre à vivre sous la domination de Cléomènes, il aurait été roi de Lacédémone. Cléomènes régna peu de temps; il mourut sans enfants mâles, et ne laissa qu'une fille nommée Gorgo.

[1] Les Carthaginois, qui étaient Phéniciens d'origine, et que les Latins appelaient *Pœni*.

[2] Cette ville porta depuis le nom d'Héraclée.

XLIX. Aristagoras[1], tyran de Milet, arriva donc à Sparte, tandis que Cléomènes en occupait le trône. Il vint pour s'aboucher avec lui, comme le disent les Lacédémoniens. Tenant à la main une planche de cuivre, sur laquelle était gravée la circonférence entière de la terre avec toutes les mers et les rivières dont elle est arrosée, il lui parla en ces termes :

« Cléomènes, ne soyez point étonné de mon » empressement à me rendre ici. Les affaires » sont urgentes. Il s'agit de la liberté des Io» niens. Si leur esclavage est pour nous un » opprobre, un sujet de douleur, à plus forte » raison doit-il l'être pour vous, qui êtes les » premiers de la Grèce. Ils sont vos parents, ils » sont vos frères; délivrez-les de la servitude, » je vous en conjure au nom des dieux des » Grecs. Cette entreprise est aisée. Les bar» bares ne sont point belliqueux; et vous, vous » êtes parvenu par votre valeur au plus haut » degré de gloire qu'on puisse obtenir par les » armes. Ils ne se servent dans les batailles que » de l'arc et de courts javelots; ils se présen» tent au combat avec des habits embarrassants, » et la tiare en tête, ce qui fait qu'on peut les » vaincre facilement. Les peuples de ce conti» nent sont plus riches que tous les autres peu» ples ensemble en or, en argent, en cuivre, » en étoffes de diverses couleurs, en bêtes de » charge et en esclaves. Tous ces biens seront » à vous, si vous le voulez. Ces pays se tou» chent, comme je vais vous le montrer. Les » Lydiens sont voisins des Ioniens; leur pays » est fertile et riche en argent. En disant cela, » il lui montrait ces peuples sur la carte de la » terre tracée sur la planche de cuivre. Les » Phrygiens sont à l'est, continuait Aristagoras; » ils confinent aux Lydiens: leur pays est, de » tous ceux que je connais, le plus abondant » en bestiaux et le plus fertile en blé. Viennent » ensuite les Cappadociens, que nous nom» mons Syriens[2]: et après eux les Ciliciens, » qui s'étendent jusqu'à cette mer-ci, où est » l'île de Cypre. Ils paient au roi un tribut an-

[1] Hérodote reprend ici la narration qu'il avait interrompue, §. XXXIX, par une digression sur les enfants d'Anaxandrides, et particulièrement sur les aventures de Doriée, frère de Cléomènes.

[2] Les Leuco-Syriens.

» nuel de cinq cents talents [1]. Les Arméniens » les suivent, ils ont aussi beaucoup de bétail. » Les Matianiens leur sont contigus, et occu- » pent ce pays. Ils touchent à la Cissie, qu'ar- » rose le Choaspes, et sur lequel est située la » ville de Suses, où le grand roi fait sa rési- » dence, et où sont ses trésors. Si vous prenez » cette ville, vous pourrez avec confiance le » disputer en richesses à Jupiter même. Mais » vous vous battez contre les Messéniens, qui vous » sont égaux en forces, et contre les Arcadiens » et les Argiens, pour un petit pays qui n'est pas » même aussi fertile que celui-là, et pour re- » culer un peu les bornes de votre territoire. » Remettez ces guerres à un autre temps. Ces » peuples n'ont ni or, ni argent; et ce- » pendant ce sont ces métaux qui excitent la » cupidité, et qui nous portent à risquer notre » vie dans les combats. Il se présente une occa- » sion de vous emparer sans peine de l'Asie » entière : que pourriez-vous souhaiter de » plus? »

Aristagoras ayant ainsi parlé : « Mon ami, reprit Cléomènes, je vous rendrai réponse dans trois jours. »

L. Les choses ne furent pas portées plus loin dans cette conférence : le jour fixé pour la réponse étant venu, ils se rendirent au lieu dont ils étaient convenus. Alors Cléomènes demanda à Aristagoras, combien il y avait de journées de la mer qui baigne les côtes de l'Ionie, au lieu de la résidence du roi. Quoique Aristagoras eût jusqu'alors trompé Cléomènes avec beaucoup d'adresse, il fit ici une fausse démarche. Il devait en effet déguiser la vérité, s'il avait du moins dessein d'attirer les Spartiates en Asie; mais au lieu de le faire, il répondit qu'il y avait trois mois de chemin. Cléomènes l'interrompit sur-le-champ, et sans lui permettre d'achever ce qu'il se préparait à dire sur ce chemin : « Mon ami, lui dit-il, en proposant aux Lacédémoniens une marche de trois mois par-delà la mer, vous leur tenez un langage désagréable. Sortez de Sparte avant le coucher du soleil. »

LI. En finissant ces mots, Cléomènes se retira dans son palais. Aristagoras l'y suivit, une branche d'olivier à la main, et allant droit au foyer, comme un suppliant, il le conjura de l'écouter, et de faire retirer Gorga sa fille, jeune enfant de huit à neuf ans, le seul qu'il eût, et qui était alors auprès de lui. Cléomènes lui répondit qu'il pouvait dire ce qu'il souhaitait, et que la présence de cette enfant ne devait pas l'arrêter. Alors Aristagoras lui promit d'abord dix talents [1], en cas qu'il lui accordât sa demande, et sur le refus de Clomènes, il augmenta la somme, et vint peu à peu jusqu'à lui offrir cinquante talents [2]. Mais la jeune Gorga s'écria : « Fuyez, mon père, fuyez; cet étranger vous corrompra. » Cléomènes, charmé de ce conseil, passa dans une autre chambre, et Aristagoras se vit contraint de sortir de Sparte, sans pouvoir trouver davantage l'occasion de lui faire connaître la route qui mène de la mer au lieu de la résidence du roi. En voici la description.

LII. Il y a sur toute cette route des maisons royales ou stathmes, et de très-belles hôtelleries; ce chemin est sûr, et traverse des pays très-peuplés. On voyage d'abord en Lydie et en Phrygie, et l'on y rencontre vingt stathmes en quatre-vingt-quatorze parasanges et demie. Au sortir de la Phrygie, vous trouvez l'Halys, sur lequel il y a des portes, qu'il faut nécessairement passer pour traverser ce fleuve, et un fort considérable pour la sûreté de ce passage. Vous parcourez ensuite la Cappadoce, jusqu'aux frontières de la Cilicie en vingt-huit journées, qui font cent quatre parasanges. Mais sur cette frontière même, il faut passer deux défilés et deux forts, après quoi vous faites dans la Cilicie quinze parasanges et demie en trois journées. L'Euphrates, qu'on passe en bateaux, lui sert de bornes, et la sépare de l'Arménie. On fait en Arménie cinquante-six parasanges et demie, et l'on y rencontre quinze stathmes, et des troupes en chacun; ce pays est arrosé par quatre fleuves navigables qu'il faut nécessairement traverser. Le premier est le Tigre; le second et le troisième ont le même nom, quoiqu'ils soient très-différents, et qu'ils ne sortent pas du même pays; car le premier prend sa source en Arménie, et l'autre dans le pays des

[1] 2,700,000 liv. *Voyez* aussi liv. III, §. XC, où il est parlé de l'emploi qui se faisait de cet argent et de trois cent soixante chevaux blancs qu'ils donnaient au roi.

[1] 54,000 liv.
[2] 270,000 liv.

Matianiens. Le Gyndes, que Cyrus partagea en trois cent soixante canaux[1], est le quatrième. De l'Arménie on entre dans la Matiane, où l'on fait quatre journées. On traverse ensuite la Cissie en onze journées, qui font quarante-deux parasanges et demie, jusqu'au Choaspes, fleuve qu'on passe aussi en bateaux, et sur lequel est située la ville de Suses. De Sardes à Suses il y a donc en tout cent onze journées ou stathmes.

LIII. Si la mesure du chemin royal par parasanges est exacte, et si l'on évalue la parasange à trente stades, comme en effet elle les vaut, il y a de Sardes au palais royal de Memnon, treize mille cinq cents stades, puisqu'on y compte quatre cent cinquante parasanges. A cent cinquante stades par jour, cette route est précisément de quatre-vingt-dix jours.

LIV. Aristagoras de Milet avait donc raison de dire à Cléomènes, roi de Lacédémone, qu'il y avait trois mois de chemin jusqu'au lieu de la résidence du roi. Mais si l'on veut encore plus d'exactitude, il faut joindre à cette route celle d'Éphèse à Sardes. Ainsi l'on compte en tout de la mer des Grecs à Suses (c'est ainsi qu'on appelle la ville de Memnon) quatorze mille quarante stades; car il y en a cinq cent quarante d'Éphèse à Sardes, et par cette addition, ce chemin de trois mois se trouve allongé de trois jours.

LV. Aristagoras, chassé de Sparte, se rendit à Athènes, qui venait de recouvrer la liberté de la manière que je vais le dire. Hipparque, fils de Pisistrate et frère du tyran Hippias, eut en dormant une vision très-claire de son malheur. Il n'en fut pas moins tué par Aristogiton et Harmodius, Géphyréens d'origine; mais les Athéniens, loin d'être plus libres, furent gouvernés pendant quatre années d'une manière encore plus tyrannique qu'ils ne l'avaient été auparavant.

LVI. Voici quelle fut la vision d'Hipparque. Il crut voir la première nuit des Panathénées un grand homme beau et bien fait, debout près de lui, qui lui disait ces vers énigmatiques : « Lion, supporte courageusement ton sort intolérable : nul homme ne peut éviter la punition qu'il a méritée par son injustice. »

Dès que le jour parut, il communiqua publiquement sa vision aux interprètes des songes, et après avoir fait des expiations pour en détourner l'effet, il conduisit la procession solennelle où il perdit la vie.

LVII. Les Géphyréens, de qui descendaient les meurtriers d'Hipparque, étaient, comme ils le disent eux-mêmes, originaires d'Érétrie; mais j'ai découvert par mes recherches qu'ils étaient Phéniciens, et du nombre de ceux qui accompagnèrent Cadmus, lorsqu'il vint s'établir dans le pays qu'on appelle actuellement Béotie, et que le territoire du Tanagre leur était échu en partage. Les Cadméens furent d'abord chassés par les Argiens; les Géphyréens l'ayant ensuite été par les Béotiens, ils se retirèrent chez les Athéniens, qui les admirent au nombre de leurs concitoyens, à condition qu'ils ne pourraient prétendre à plusieurs choses qui ne méritent pas d'être rapportées.

LVIII. Pendant le séjour que firent en ce pays les Phéniciens qui avaient accompagné Cadmus, et du nombre desquels étaient les Géphyréens, ils introduisirent en Grèce plusieurs connaissances, et entre autres des lettres, qui étaient, à mon avis, inconnues auparavant dans ce pays. Ils les employèrent d'abord de la même manière que tous les Phéniciens. Mais dans la suite des temps, ces lettres changèrent avec la langue, et prirent une autre forme. Les pays circonvoisins étant alors occupés par les Ioniens, ceux-ci adoptèrent ces lettres, dont les Phéniciens les avaient instruits, mais ils y firent quelques légers changements. Ils convenaient de bonne foi, et comme le voulait la justice, qu'on leur avait donné le nom de lettres phéniciennes, parce que les Phéniciens les avaient introduites en Grèce. Les Ioniens appellent aussi, par une ancienne coutume, les lettres des diphtères, parce qu'autrefois dans le temps que le biblos était rare, on écrivait sur des peaux de chèvre et de mouton ; et encore à présent, il y a beaucoup de barbares qui écrivent sur ces sortes de peaux.

LIX. Moi-même j'ai vu aussi à Thèbes en Béotie des lettres Cadméennes dans le temple d'Apollon Isménien. Elles sont gravées sur des trépieds, et ressemblent beaucoup aux lettres Ioniennes. Sur un de ces trépieds, on voit cette inscription : « Amphitryon m'a dédié à son retour de chez les Téléboens ». Cette inscrip-

[1] Voyez liv. I, CLXXXIX, CXC et CCII.

tion pourrait être du temps de Laïus, fils de Labdacus, dont le père était Polydore, fils de Cadmus.

LX. Le second trépied dit en vers hexamètres : « Scæus, victorieux au pugilat, m'a dédié à Apollon, pour lui servir d'ornement. » Ce Scæus pourrait bien être le fils d'Hippocoon, contemporain d'Œdipe, fils de Laïus, si véritablement c'est lui qui a consacré ce trépied, et non point un autre Scæus de même nom que le fils d'Hippocoon.

LXI. On lit aussi sur le troisième, en vers hexamètres : « Le tyran Laodamas a dédié ce trépied à Apollon, afin de servir d'ornement à son temple. » Sous ce prince, fils d'Étéocles, les Cadméens, chassés par les Argiens, se réfugièrent chez les Enchéléens. On laissa pour lors les Géphyréens tranquilles; mais les Béotiens les obligèrent dans la suite à se retirer à Athènes. Ils y bâtirent des temples, auxquels le reste des Athéniens ne participe en aucune manière, et qui n'ont rien de commun avec les autres temples de la ville, témoin celui de Cérès Achéenne, et ses mystères.

LXII. Après avoir rapporté la vision qu'eut Hipparque pendant son sommeil, et l'origine des Géphyréens, du nombre desquels étaient ses meurtriers, il faut reprendre le récit que j'avais commencé, et raconter comment les Athéniens furent délivrés de leurs tyrans.

Hippias, irrité du meurtre de son frère, gouvernait avec la plus grande rigueur. Les Alcmæonides, Athéniens d'origine, et qui s'étaient enfuis de leur patrie à cause des Pisistratides, bien loin de réussir à rentrer par force avec les autres bannis, avaient reçu un échec considérable, en tâchant de rentrer dans leur patrie et de lui rendre la liberté. Ils fortifièrent Lipsydrion, qui est au-dessus de Pæonia, et, mettant tout en usage pour détruire les Pisistratides, ils s'engagèrent avec les Amphictyons à bâtir pour un certain prix le temple qu'on voit à présent à Delphes, et qui n'existait point alors. Comme ils n'étaient pas moins distingués par leurs richesses que par leur illustre et ancienne extraction, ils rendirent ce temple encore plus magnifique que le modèle sur lequel ils l'avaient entrepris; et, entre autres choses, quoiqu'on fût convenu avec eux qu'ils le bâtiraient de pierre de Porus, ils construisirent la façade de marbre de Paros.

LXIII. Les Alcmæonides [1] étant à Delphes, engagèrent, comme le disent les Athéniens, la Pythie à force d'argent, à proposer à tous les Spartiates qui venaient consulter le dieu, soit en leur particulier, soit au nom de la république, de rendre la liberté à Athènes. Comme elle leur faisait sans cesse la même proposition, ils envoyèrent une armée sous les ordres d'Anchimolius, fils d'Aster, homme de distinction, afin de chasser d'Athènes les Pisistratides, quoiqu'ils fussent unis très-particulièrement avec eux par les liens de l'hospitalité, les ordres des dieux leur étant plus précieux que toute considération humaine. Ces troupes allèrent par mer, et débarquèrent au port de Phalère.

Les Pisistratides, ayant eu connaissance de ce projet avant l'exécution, appelèrent à leur secours les Thessaliens, qui étaient leurs alliés. Ceux-ci déférèrent à leur prière, et leur accordèrent d'une voie unanime mille hommes de cavalerie, commandés par Cinéas leur roi, qui était Coniéen. Ce secours arrivé, les Pisistratides firent couper tout ce qui embarrassait la plaine de Phalère [2], et, après l'avoir rendue commode pour les chevaux, ils envoyèrent la cavalerie contre les Lacédémoniens. Elle fondit sur eux, leur tua beaucoup de monde, et entre autres Anchimolius, et obligea ceux qui survécurent à cette déroute à se renfermer dans leurs vaisseaux. Tel fut le succès de la première expédition des Lacédémoniens. Anchimolius fut enterré près du temple d'Hercules à Cynosarges, gymnase situé aux Alopèces dans l'Attique.

LXIV. Après cette défaite, les Lacédémoniens envoyèrent par terre et non par mer des forces plus considérables contre Athènes. Elles étaient commandées par Cléomènes, fils d'Anaxandrides, un de leurs rois. A leur entrée dans l'Attique, la cavalérie Thessalienne les attaqua la première, et fut bientôt mise en déroute; elle perdit plus de quarante hommes, et se retira sur-le-champ droit en Thessalie. Cléomènes arriva dans la ville avec ceux des Athéniens qui souhaitaient la liberté, et assié-

[1] Clisthènes, de la maison d'Alcmæon, avec ceux de cette famille. *Voyez* §. LXVI.

[2] Cela doit s'entendre des arbres et des haies.

gea les tyrans qui s'étaient renfermés dans la citadelle bâtie par les Pélasges.

LXV. Il aurait été absolument impossible aux Lacédémoniens de chasser les Pisistratides; aussi ne songeaient-ils pas à rester longtemps devant la place, qui était abondamment pourvue de vivres, et, après l'avoir tenue assiégée pendant quelques jours, ils seraient retournés à Sparte, s'il n'était point survenu sur ces entrefaites un accident, fâcheux pour les uns et favorable pour les autres. Les enfants des Pisistratides furent pris tandis qu'on les faisait sortir secrètement du pays. Cet événement déconcerta totalement les mesures des tyrans. Pour ravoir leurs enfants, ils se soumirent aux conditions que leur imposèrent les Athéniens, et s'engagèrent à sortir de l'Attique dans cinq jours. Ils se retirèrent ensuite à Sigée, ville sur le Scamandre, après avoir gouverné trente-six ans les Athéniens.

Ils étaient Pyliens d'origine, de la famille de Nélée, et avaient les mêmes ancêtres que Codrus et Mélanthus, qui avaient régné autrefois à Athènes, quoique étrangers. Hippocrates donna à son fils le nom de Pisistrate, parce qu'un des fils de Nestor l'avait porté, et afin de perpétuer le souvenir de cette origine. C'est ainsi que les Athéniens furent délivrés de leurs tyrans. Je vais maintenant rapporter ce qu'il y eut de plus mémorable parmi les événements heureux ou malheureux qui arrivèrent à ces mêmes Athéniens après qu'il eurent recouvré leur liberté, et avant que l'Ionie eût secoué le joug de Darius, et qu'Aristagoras de Milet fût venu les prier de lui donner du secours.

LXVI. Athènes, déjà très-puissante, le devint encore plus, lorsqu'elle fut délivrée de ses tyrans. Deux de ses citoyens y jouissaient alors d'un grand crédit : Clisthènes, de la race des Alcmæonides, qui suborna, à ce qu'on prétend, la Pythie [1]; et Isagoras, fils de Tisandre. Celui-ci était d'une maison illustre : je ne puis rien dire cependant sur son origine; mais ceux de cette famille sacrifient à Jupiter Carien. Ces deux rivaux partageaient l'état par leurs factions, et se disputaient l'autorité. Clisthènes ayant eu du désavantage, tâcha de se rendre le peuple favorable; bientôt après, il partagea les quatre tribus en dix, changea les noms qu'elles tenaient des fils d'Ion, Géléon, Ægicores, Argades et Hoples, et en imagina d'autres qu'il prit parmi des héros du pays, si l'on en excepte Ajax, qu'il leur associa, parce que ce héros avait été voisin et allié des Athéniens.

LXVII. Il s'était, à mon avis, proposé en cela pour modèle Clisthènes son aïeul maternels, tyran de Sicyone; car celui-ci étant en guerre avec les Argiens, d'un côté, il abolit les jeux, où les Rhapsodes disputaient le prix en chantant les vers d'Homère, parce que dans ses poésies la ville d'Argos et les Argiens étaient célébrés par-dessus tous les autres Grecs; d'un autre côté, il désirait passionnément bannir de ses états Adraste, fils de Talaüs, parce qu'il était Argien. Cet Adraste avait sur la place de Sicyone une chapelle, qui subsiste encore maintenant. Clisthènes alla à Delphes demander au dieu s'il chasserait Adraste. La Pythie lui répondit qu'Adraste était roi des Sicyoniens, et lui un brigand. Le dieu ne lui ayant pas permis d'exécuter son dessein, il chercha, en s'en retournant, le moyen de se débarrasser d'Adraste. Lorsqu'il crut l'avoir trouvé, il envoya demander à Thèbes en Béotie Mélanippe, fils d'Astatus. Les Thébains le lui ayant accordé, il le fit apporter, lui consacra une chapelle dans le Prytanée même, et la plaça dans l'endroit le plus fort. Il en usa ainsi (car je ne dois pas oublier le motif qui le faisait agir), parce que Ménalippe avait été le plus grand ennemi d'Adraste, et qu'il avait tué Mécistée, frère du même Adraste, et Tydée son gendre. Après lui avoir assigné une chapelle, il transporta à Ménalippe les fêtes et les sacrifices qu'on faisait en l'honneur d'Adraste, fêtes que les Sicyoniens avaient coutume de célébrer avec beaucoup de magnificence. Leur pays en effet avait appartenu à Polybe, dont la fille était mère d'Adraste, et ce prince, n'ayant point d'enfants, avait laissé en mourant ses états à son petit-fils. Entre autres honneurs qu'ils rendaient à Adraste, ils célébraient aussi ses malheurs dans leurs chœurs tragiques, et lui payaient un tribut de louanges, sans s'adresser à Bacchus. Clisthènes rendit les chœurs à Bacchus, et ordonna que le reste de la fête se ferait en l'honneur

[1] Voyez le §. LXIII.

de Ménalippe. Ce fut ainsi qu'il en agit à l'égard d'Adraste.

LXVIII. Enfin il changea les noms des tribus de Sicyone, afin que celles des Doriens n'eussent pas dans cette ville le même nom qu'elles avaient à Argos, et par celui qu'il leur donna, il les couvrit de ridicule; car de Hys et Onos, auxquels il ajouta la terminaison atai, il en fit les Hyates, les Onéates et les Chœréates[1]. J'en excepte cependant la tribu dont il était, qu'il appela Archélaens, à cause de l'autorité suprême qu'il avait sur le peuple. Les Sicyoniens conservèrent ces noms sous le règne de Clisthènes, et soixante ans encore après sa mort. Enfin, après en avoir délibéré entre eux, ils les changèrent en ceux d'Hylléens, de Pamphyliens et de Dymanates, et donnèrent en l'honneur d'Ægialée, fils d'Adraste, le nom d'Ægialéens à la quatrième tribu qu'ils ajoutèrent aux trois autres.

LXIX. Telle fut la conduite de ce prince. Clisthènes l'Athénien, qui tirait son nom de Clisthènes de Sicyone, son aïeul maternel, ne voulut pas, je pense, à son imitation, que les tribus fussent les mêmes à Athènes[2] que parmi les Ioniens, à cause du mépris qu'il avait pour ceux-ci. Lorsqu'il se fut concilié la bienveillance de ses concitoyens, qui avaient perdu auparavant tous les priviléges d'un peuple libre, il changea les noms des tribus; d'un petit nombre il en fit un plus grand; au lieu de quatre phylarques[3], il en créa dix, et distribua les bourgades dans les dix tribus. S'étant ainsi concilié le peuple, il prit un très-grand ascendant sur le parti qui lui était opposé.

LXX. Isagoras, ayant à son tour succombé, eut recours à Cléomènes, roi de Lacédemone. Ce prince s'était lié avec lui d'une étroite amitié, dans le temps qu'on assiégeait les Pisistratides, et même on l'accusait de rendre à sa femme de fréquentes visites. Il envoya d'abord un héraut à Athènes, pour en faire chasser Clisthènes et beaucoup d'autres Athéniens, sous prétexte qu'ils avaient encouru l'anathème. Il suivait en cela les instructions d'Isagoras; car les Alcmæonides et ceux de leur parti étaient accusés d'un meurtre dont nous allons parler. Quant à Isagoras, il n'avait eu lui-même aucune part à ce meurtre, non plus que ses amis.

LXXI. Voici à quelle occasion on donna à cette portion des Athéniens le nom d'Énagées[1]. Cylon d'Athènes, ayant été victorieux aux jeux olympiques, porta son ambition jusqu'à vouloir s'emparer de la tyrannie. Il se concilia l'amitié de gens de son âge, et tâcha, avec leur secours, de se rendre maître de la citadelle; mais n'ayant pu réussir dans son projet, il chercha un asile auprès de la statue de Minerve, aux pieds de laquelle il se mit en posture de suppliant. Les Prytanes des naucrates, qui gouvernaient alors Athènes, les en firent sortir, après s'être engagés à ne les point punir de mort. Mais ils furent massacrés, et l'on accusa les Alcmæonides de ces meurtres. Cet événement est antérieur à Pisistrate[2].

LXXII. Cléomènes ayant donc envoyé un héraut pour faire chasser Clisthènes, ainsi que les personnes dévouées à l'anathème, ce dernier se retira de lui-même. Cléomènes n'en vint pas moins, quelque temps après, à Athènes, accompagné de peu de monde. A son arrivée, il chassa sept cents familles athéniennes qu'Isagoras lui désigna. Cela fait, il tenta de casser le sénat, et voulut confier l'autorité à trois cents personnes du parti d'Isagoras. Mais le sénat s'y étant opposé et ayant refusé d'obéir, Cléomènes s'empara de la citadelle avec Isagoras et ceux de sa faction. Le reste des Athéniens, qui était uni de sentiments avec le sénat, les y tint assiégés pendant deux jours : le troisième, on traita avec les Lacédémoniens renfermés dans la citadelle, et il leur fut permis de sortir de l'Attique à de certaines conditions. Ainsi s'accomplit le présage de Cléomènes; car étant monté à la citadelle à dessein de s'en emparer, il voulut entrer dans le sanctuaire de la déesse[3] pour la consulter. Mais la prêtresse s'étant levée de son siége avant qu'il eût passé

[1] ὗς, cochon; ὄνος, âne; χοῖρος, porc.

[2] C'est-à-dire, ne voulut point qu'elles portassent le même nom.

[3] Phylarque, chef de tribu. Il y en avait autant que de tribus. Les phylarques obéissaient aux hipparques.

[1] Gens dévoués à l'anathème.

[2] Il est antérieur de 52 ans. Cylon voulut s'emparer d'Athènes l'an 4,102 de la période julienne, et Pisistrate s'en rendit maître l'an 4,154.

[3] Minerve.

la porte, lui dit : « Lacédémonien, retourne » sur tes pas, et n'entre point dans ce temple; » il n'est pas permis aux Doriens d'y mettre le » pied.—Je ne suis pas Dorien, répondit Cléo» mènes, mais Achéen [1]; » et sans s'inquiéter de ce présage, il tenta l'entreprise, et fut alors obligé de se retirer pour la seconde fois avec les Lacédémoniens, sans avoir pu réussir. Les autres furent mis aux fers pour être punis de mort. De ce nombre était Timasithée de Delphes, dont je pourrais rapporter des traits de bravoure et de grandeur d'ame. On les fit mourir dans les prisons.

LXXIII. Les Athéniens, ayant ensuite rappelé Clisthènes et les [2] sept cents familles bannies par Cléomènes, envoyèrent à Sardes des ambassadeurs pour faire alliance avec les Perses. Ils étaient en effet persuadés qu'ils auraient une guerre à soutenir contre Cléomènes et les Lacedémoniens. Ces ambassadeurs ayant à leur arrivée exposé les ordres dont ils étaient chargés, Artaphernes, fils d'Hytaspes, gouverneur de Sardes, leur demanda quelle sorte d'hommes ils étaient, et dans quel endroit de la terre ils habitaient, pour prier les Perses de s'allier avec eux. Les envoyés ayant satisfait à ses questions, il leur dit en peu de mots : « Si » les Athéniens veulent donner au roi Darius la » terre et l'eau, il fera alliance avec eux; sinon, » qu'ils se retirent. » Comme les envoyés désiraient fort cette alliance, ils répondirent, après en avoir délibéré entre eux, qu'ils y consentaient; mais à leur retour à Athènes, on leur intenta à ce sujet une accusation très-grave.

LXXIV. Cependant Cléomènes, qui n'ignorait pas les actions et les propos insultants des Athéniens, leva des troupes dans tout le Péloponnèse, sans parler de leur destination; il avait dessein de se venger d'eux, et de leur donner pour tyran Isagoras, qui était sorti de la citadelle avec lui. Il entra sur le territoire d'Éleusis avec des forces considérables, et les Béotiens, de concert avec lui, prirent Œnoé et Hysies, bourgades à l'extrémité de l'Attique. Les Chalcidiens étaient aussi entrés par un autre côté sur les terres de la république, et y faisaient du dégât. Quoique ces diverses attaques causassent de l'embarras aux Athéniens, ils remirent à un autre temps à se venger des Béotiens et des Chalcidiens, pour aller sur-le-champ en ordre de bataille au-devant des Péloponnésiens qui étaient à Éleusis.

LXXV. Les deux armées étaient prêtes à en venir aux mains, lorsque les Corinthiens, ayant les premiers réfléchi sur l'injustice de leur conduite, changèrent de résolution, et se retirèrent. Démarate, fils d'Ariston, qui était aussi roi de Sparte, et qui avait amené avec Cléomènes les troupes de la république, suivit cet exemple, quoique jusqu'à ce moment il n'eût eu aucun différend avec lui. Les deux rois accompagnaient alors l'armée, mais depuis l'époque de cette division, il leur fut défendu par une loi d'entrer ensemble tous les deux en campagne, et il fut aussi réglé que l'un des deux rois étant séparé de l'autre, on laisserait aussi à Sparte l'un des deux Tyndarides [1] : car auparavant ils allaient tous les deux au secours des rois, et les accompagnaint dans leurs expéditions. Le reste des alliés assemblés à Éleusis, témoins des divisions des rois de Lacédémone, et du départ des Corinthiens, se retirèrent aussi chez eux.

LXXVI. Ce fut la quatrième fois que les Doriens entrèrent dans l'Attique. Ils y étaient venus deux fois pour faire la guerre aux Athéniens, et deux fois pour les intérêts de ce même peuple : la première, quand ils menèrent une colonie à Mégares, expédition qu'on pourrait avec raison placer sous le règne de Codrus; la seconde et la troisième [2], lorsqu'ils chassèrent les Pisistratides : la quatrième enfin, lorsque Cléomènes conduisit les Péloponnésiens contre Éleusis.

LXXVII. Cette armée s'étant honteusement dissipée, les Athéniens cherchèrent alors à se venger. Ils marchèrent d'abord contre les Chalcidiens; mais les Béotiens étant venus à leur secours sur les bords de l'Euripe, les Athéniens ne les eurent pas plus tôt aperçus, qu'ils résolurent de les attaquer les premiers. En conséquence de cette résolution, ils leur livrèrent bataille, leur tuèrent beaucoup de monde, fi-

[1] Les Achéens avaient été les maîtres de Lacédémone avant le retour des Héraclides. C'est une misérable défaite de Cléomènes.

[2] Voyez le paragraphe précédent.

[1] Castor et Pollux.

[2] Voyez sur ces deux expéditions, le § LXIII et suiv.

rent sept cents prisonniers, et remportèrent une victoire complète. Ce même jour, ils passèrent dans l'Eubée, en vinrent aux mains avec les Chalcidiens, et, les ayant aussi vaincus, ils laissèrent dans l'île une colonie de quatre mille hommes, à qui ils distribuèrent au sort les terres des Hippobotes. Tel est le nom qu'on donnait aux habitants les plus riches de cette île. Ils mirent aux fers tous les prisonniers qu'ils firent tant sur eux que sur les Béotiens, et les gardèrent étroitement; mais dans la suite ils les relâchèrent, moyennant deux mines par tête, et appendirent aux murs de la citadelle leurs ceps qu'on voyait encore de mon temps suspendus aux murailles, en partie brûlées par le Mède [1], et vis-à-vis du temple qui est à l'ouest. Ils consacrèrent aux dieux la dixième partie de l'argent qu'ils retirèrent de la rançon des prisonniers, et on en fit un char de bronze à quatre chevaux, qu'on plaça à main gauche tout à l'entrée des propylées de la citadelle, avec cette inscription :

« Les Athéniens ont dompté par leurs exploits les Béotiens et les Chalcidiens, et, les ayant chargés de chaînes, ils ont éteint leur insolence dans l'obscurité d'une prison. De la dîme de leur rançon, ils ont offert à Pallas ces chevaux. »

LXXVIII. Les forces des Athéniens allaient toujours en croissant. On pourrait prouver de mille manières que l'égalité entre les citoyens est le gouvernement le plus avantageux; cet exemple seul le démontre. Tant que les Athéniens restèrent sous la puissance de leurs tyrans, ils ne se distinguèrent pas plus à la guerre que leurs voisins; mais ayant une fois secoué le joug, ils acquirent sur eux une très-grande supériorité. Cela prouve que, pendant le temps qu'ils étaient détenus dans l'esclavage, ils se comportaient lâchement de propos délibéré, parce qu'ils travaillaient pour un maître; au lieu qu'ayant recouvré la liberté, chacun s'empressa avec ardeur à travailler pour soi. Tel était l'état actuel des Athéniens.

LXXIX. Les Thébains, cherchant depuis cette victoire à se venger des Athéniens, envoyèrent consulter le dieu de Delphes; la Pythie leur répondit qu'ils ne pourraient pas se venger par eux-mêmes, et leur conseilla de faire leur rapport à l'assemblée du peuple, et de s'adresser à leurs plus proches. Les envoyés convoquèrent à leur retour l'assemblée du peuple, et lui communiquèrent la réponse de l'oracle. Les Thébains apprenant que le dieu leur ordonnait de s'adresser à leurs plus proches, se disaient les uns aux autres : « Les Tanagréens, les Coronéens et les Thespiens ne sont-ils pas nos plus proches voisins? ne font-ils pas la guerre de concert avec nous, et ne se battent-ils pas avec ardeur pour nos intérêts? qu'est-il besoin de les prier? Il y a bien plutôt apparence que ce n'est pas là le sens de l'oracle. »

LXXX. Ils discouraient là-dessus, lorsque quelqu'un de l'assemblée apprenant le sujet des délibérations, s'écria : « Je crois entendre le sens de l'oracle. Thébé et Ægine étaient filles, à ce qu'on dit, d'Asopus, et par conséquent sœurs. Je pense donc que le dieu nous ordonne de prier les Éginètes de nous venger. » Comme cet avis leur parut le meilleur, ils envoyèrent sur-le-champ, conformément à la réponse du dieu, prier les Éginètes de leur donner du secours, comme étant leurs plus proches. Ceux-ci leur promirent de leur envoyer les Æacides.

LXXXI. Les Thébains, pleins de confiance en l'alliance des Æacides, s'essayèrent contre les Athéniens; mais en ayant été très-mal menés, ils envoyèrent une seconde députation aux Éginètes pour leur rendre les Æacides et pour les prier de leur donner des troupes. Les Éginètes, fiers de leurs richesses, et se rappelant leur ancienne inimitié contre Athènes, se rendirent aux prières des Thébains, et firent la guerre aux Athéniens sans la leur avoir déclarée. En effet, tandis que ceux-ci pressaient vivement les Béotiens, ils passèrent dans l'Attique sur des vaisseaux de guerre [1], pillèrent Phalère, avec un grand nombre de bourgades sur le reste de la côte, et causèrent par là beaucoup de dommage aux Athéniens.

LXXXII. L'inimitié qu'avaient contre eux les Éginètes était une dette anciennement contractée à l'occasion que je vais dire. Les Épidauriens, affligés d'une grande stérilité, consul-

[1] Les Perses.

[1] Voyez liv. I, §. II et §. CLXIII.

tèrent le dieu de Delphes sur ce fléau. La Pythie leur ordonna d'ériger des statues à Damia et à Auxésia, et leur promit qu'après cela ils s'en trouveraient mieux. Les Épidauriens lui ayant ensuite demandé s'ils les feraient en pierre ou en bronze, elle leur dit de n'y employer ni l'un ni l'autre, mais l'olivier franc. Les Épidauriens, persuadés que les oliviers de l'Attique étaient les plus sacrés, prièrent en conséquence les Athéniens de leur permettre d'en couper. On dit même qu'en ce temps-là l'Attique était le seul pays où il y en eût. Les Athéniens le leur permirent, à condition qu'ils amèneraient tous les ans des victimes à Minerve Polias et à Érechthée. Les Épidauriens, ayant accepté ces conditions, obtinrent ce qu'ils demandaient, et ayant fait des statues de ces oliviers, ils les posèrent dans leur pays, qui devint fertile, et ils remplirent leurs engagements avec les Athéniens.

LXXXIII. Les Éginètes reconnaissaient avant cette époque, et même encore en ce temps-là, la souveraineté d'Épidaure, et ils étaient obligés de se rendre en cette ville pour y faire juger leurs procès. Mais depuis, ils construisirent des vaisseaux, et, s'étant abandonnés à leur mauvaise foi, ils se revoltèrent contre les Épidauriens, se déclarèrent leurs ennemis, et comme ils étaient devenus les maîtres de la mer, ils ravagèrent leurs terres, et leur enlevèrent les statues de Damia et d'Auxésia, qu'ils placèrent au milieu de leur île, dans un canton nommé Æa, environ à vingt stades de la ville. Lorsqu'ils les eurent mises en cet endroit, ils tâchèrent de se les rendre propices en instituant en leur honneur des sacrifices et des chœurs de femmes qui se disaient des injures, et ils assignèrent à chacune de ces déesses dix choréges. Ces chœurs n'invectivaient point les hommes, mais seulement les femmes du pays. Les Épidauriens avaient eu aussi chez eux de pareilles cérémonies, et ils en ont d'autres qu'ils tiennent secrètes.

LXXXIV. Ces statues ayant été enlevées, les Épidauriens cessèrent de s'acquitter des sacrifices dont ils étaient convenus avec les Athéniens. Ceux-ci, irrités de ce qu'ils manquaient à leurs engagements, leur en firent témoigner par leurs députés leur mécontentement : mais les Épidauriens prouvèrent aux députés d'Athènes qu'ils ne faisaient point en cela d'injustice ; que tant qu'ils avaient eu ces statues dans leur pays, ils avaient rempli leurs engagements ; mais que depuis qu'elles n'étaient plus en leur possession, il n'était pas juste qu'ils payassent encore ce tribut, et qu'ils devaient l'exiger des Éginètes, qui en étaient les maîtres. Sur cette réponse les Athéniens envoyèrent à Égine demander les statues ; mais les Éginètes leur dirent qu'ils n'avaient rien à démêler avec eux.

LXXXV. Les Athéniens racontent qu'après cette demande, ils envoyèrent sur une trirème, au nom de l'état, les citoyens qu'ils avaient déjà députés, et qu'étant arrivés à Égine, ils tâchèrent d'arracher ces statues de dessus leurs bases, afin de les emporter avec eux, comme étant d'un bois qui leur appartenait ; que n'ayant pu s'en rendre maîtres de cette manière, ils leur passèrent des cordes pour les tirer ; mais que, pendant qu'ils les tiraient, il survint un tel coup de tonnerre, accompagné d'un si grand tremblement de terre, qu'ils en eurent l'esprit aliéné, au point qu'ils s'entre-tuèrent les uns les autres, comme s'ils eussent eté ennemis, et qu'il n'en rechappa qu'un seul qui se transporta à Phalère.

LXXXVI. Tel est le récit des Athéniens. Les Éginètes prétendent de leur côté que, si les Athéniens n'avaient eu qu'un seul vaisseau ou seulement un petit nombre, ils les auraient aisément repoussés, quand ils n'en auraient point eu du tout eux-mêmes ; mais qu'ils vinrent, non sur un seul vaisseau, mais avec une flotte considérable : qu'ils prirent alors le parti de céder, et de ne point engager un combat naval. Ils ne peuvent cependant assurer s'ils cédèrent, parce qu'ils se sentaient trop faibles pour combattre sur mer, ou, si ce fut dans la vue d'exécuter le projet qu'ils méditaient [1]. Ils ajoutent que les Athéniens ne voyant personne se présenter pour leur livrer bataille, descendirent de leurs vaisseaux, et se portèrent vers les statues : que n'ayant pu les arracher de dessus leurs bases, ils leur passèrent des cordes, et les tirèrent jusqu'à ce que ces statues se fussent mises toutes deux à genoux, posture

[1] Ce projet est celui d'appeler les Argiens à leur secours, dont il est parlé un peu plus bas.

qu'elles ont conservée depuis ce temps-là. Ce trait ne me paraît point vraisemblable; il le sera peut-être pour quelque autre. Telle fut, selon les Éginètes, la conduite des Athéniens. Quant à ce qui les regarde eux-mêmes, ils disent qu'ayant appris que les Athéniens devaient venir les attaquer, ils avertirent les Argiens de se tenir prêts; que ceux-là ayant fait une descente en Égine, les Argiens les secoururent sur-le-champ, passèrent d'Épidaure dans l'île à l'insu des Athéniens, et tombèrent sur eux à l'improviste, après leur avoir coupé le chemin de leurs vaisseaux. Ils ajoutent que dans le même temps il survint un coup de tonnerre avec un tremblement de terre.

LXXXVII. Ce témoignage des Éginètes est confirmé par celui des Argiens. Les Athéniens conviennent aussi qu'il n'y eut qu'un seul d'entre eux qui se fût sauvé dans l'Attique. Mais les Argiens prétendent qu'ils battirent les Athéniens, et qu'il n'y eut que cet homme qui survécut à la défaite de leurs troupes; au lieu que suivant les Athéniens, cet homme échappa lui seul à la vengeance des dieux, et même encore ne put-il s'y soustraire, puisqu'il périt de la manière que je vais le dire. De retour à Athènes, il raconta le malheur qui était arrivé; là-dessus les femmes de ceux qui avaient été de cette expédition, outrées de ce qu'il s'était sauvé lui seul, s'attroupent autour de lui, le piquent avec les agrafes de leurs robes, en lui demandant chacune des nouvelles de son mari, et le font mourir de la sorte. L'atrocité de cette action parut aux Athéniens encore plus déplorable que leur défaite même, et ne sachant quelle autre punition leur infliger, ils les obligèrent à prendre les habits des Ioniennes. Elles portaient auparavant l'habillement dorien, qui approche beaucoup de celui des femmes de Corinthe. On changea donc leurs habits en tuniques de lin, afin de rendre inutiles les agrafes. Mais puisqu'il faut dire la vérité, cet habillement n'est pas dans son origine ionien, mais carien; l'habit de toutes les femmes grecques étant anciennement le même que celui que portent les Doriennes.

LXXXVIII. On prétend que les Argiens et les Éginètes ordonnèrent, en conséquence de cette action, que leurs femmes porteraient des agrafes une fois et demie plus grandes qu'à l'ordinaire; que la principale offrande des femmes à ces déesses [1] se ferait en agrafes; que dans la suite, on n'offrirait à leur temple aucune chose qui vînt de l'Attique, pas même un vase de terre, et qu'on ne pourrait y boire que dans des coupes du pays. Cette opposition a été poussée si loin, que de mon temps les femmes des Argiens et des Éginètes portaient encore des agrafes plus grandes qu'autrefois.

LXXXIX. Telle fut, comme je l'ai dit, l'origine de l'inimitié des Athéniens contre les Éginètes. Ces derniers se ressouvenant encore de ce qui s'était passé au sujet de ces statues, se rendirent avec empressement à l'invitation des Thébains, et donnèrent du secours aux Béotiens. Les Éginètes ravagèrent les côtes de l'Attique; mais tandis que les Athéniens se disposaient à marcher contre eux, il leur vint de Delphes un oracle qui leur ordonnait de suspendre le châtiment des Éginètes pendant trente ans, à compter de leurs premières insultes, et que si, après avoir élevé un temple à Æacus, ils les attaquaient la trente-unième année, cette guerre aurait le succès qu'ils s'en promettaient; au lieu que s'ils la leur faisaient sur-le-champ, ils auraient beaucoup à souffrir dans cet intervalle; qu'ils feraient aussi beaucoup de mal aux Éginètes, mais qu'enfin ils les subjugueraient. Les Athéniens n'eurent pas plus tôt eu communication de cet oracle, qu'ils élevèrent à Æacus le temple qui est à présent sur la place publique. Mais voyant qu'il leur fallait contenir pendant trente ans le ressentiment des injures qu'ils avaient reçues, ils ne voulurent pas différer si long-temps.

XC. Une affaire que leur suscitèrent les Lacédémoniens fut un obstacle à la vengeance qu'ils méditaient. Les Lacédémoniens, instruits du manége des Alcmæonides avec la Pythie, et des intrigues de celle-ci contre eux et contre les Pisistratides, en furent doublement affligé, et parce qu'ils avaient chassé d'Athènes leurs hôtes et leurs amis, et parce que les Athéniens ne leur en savaient aucun gré. Indépendamment de ces raisons, ils étaient encore animés par les oracles, qui leur prédisaient qu'ils auraient beaucoup à souffrir de la part des Athéniens, oracles qu'ils avaient auparavant igno-

[1] Damia et Auxésia.

rés, et que Cléomènes, qui les avait portés à Sparte, leur fit alors connaître. Ce prince avait enlevé ces oracles de la citadelle. Ils avaient auparavant appartenu aux Pisistratides; mais les ayant laissés dans le temple de Minerve lorsqu'ils furent chassés, Cléomènes s'en était emparé.

XCI. Quand les Lacédémoniens s'en virent les maîtres, et qu'ils se furent aperçus que les forces des Athéniens prenaient de nouveaux accroissements, et qu'ils n'étaient nullement disposés à leur obéir; venant alors à réfléchir que si ce peuple était libre, il tiendrait avec eux la balance égale, et que s'il était retenu dans l'esclavage, il deviendrait faible et souple; convaincus de la justesse de ces réflexions, ils firent venir Hippias, fils de Pisistrate, de Sigée sur l'Hellespont, où s'étaient réfugiés les Pisistratides. Hippias s'étant rendu à leur invitation, ainsi que les députés de leurs alliés, qu'ils avaient aussi mandés, les Spartiates leur parlèrent en ces termes : « Confédérés, nous re» connaissons notre faute : entraînés par des » oracles trompeurs, nous avons chassé de » leur patrie de vrais amis, qui s'étaient enga» gés à tenir Athènes sous nos lois; nous avons » ensuite remis l'autorité entre les mains d'un » peuple ingrat, qui, se voyant libre par nous, » ose actuellement lever la tête, et a eu l'inso» lence de nous chasser de chez lui, nous et » notre roi. Enflé d'une vaine gloire, ses for» ces vont toujours en augmentant : les Béo» tiens et les Chalcidiens, leurs voisins, le savent » et l'ont appris à leurs dépens; d'autres le » sauront bientôt, pour peu qu'ils choquent ce » peuple orgueilleux. Mais puisque nous avons » commis une faute, réparons-la, en tâchant » de nous venger avec votre secours. C'est » dans ce dessein que nous avons invité Hippias » à venir à Sparte, et que nous vous avons » priés de vous y rendre, afin que, réunissant » nos forces et agissant de concert, nous le » remènions à Athènes, et que nous lui rendions » ce que nous lui avions ravi. »

XCII. Ce discours ne fut point approuvé du plus grand nombre des alliés. Ils gardaient tous le silence, lorsque Sosiclès de Corinthe parla en ces termes : « Lacédémoniens, nous » devons certes nous attendre maintenant à » voir le ciel prendre la place de la terre, et la » terre celle du ciel; les hommes vivre dans la » mer, et les poissons sur la terre, puisque » vous cherchez à détruire l'isocratie dans les » villes, et que vous vous disposez à établir en » sa place la tyrannie, gouvernement le plus » injuste et le plus sanguinaire qu'il y ait au » monde. S'il vous paraît avantageux de sou» mettre les états de la Grèce à des tyrans, » commencez par en prendre un pour vous» mêmes, et cherchez ensuite à en donner aux » autres. Vous n'avez jamais éprouvé le gou» vernement tyrannique, et vous veillez avec » le plus grand soin pour qu'il ne s'introduise » point à Sparte; cependant, par un abus » étrange, vous entreprenez de l'établir aujour» d'hui chez vos alliés. Mais si vous en aviez » fait le même essai que nous, nous ne dou» tons point que vous n'eussiez ouvert un meil» leur avis.

» La forme du gouvernement de Corinthe » était oligarchique, et l'autorité était concen» trée dans la maison des Bacchiades, qui ne » se mariaient que dans leur famille. Amphion, » l'un d'entre eux, eut une fille boiteuse nom» mée Labda. Aucun des Bacchiades n'ayant » voulu l'épouser, on la maria à Eétion, fils » d'Echécratès, du bourg de Pétra, mais La» pithe d'origine, et descendant de Cænée. » Comme il n'avait point d'enfant de cette » femme, ni d'aucune autre, il alla consulter » le dieu de Delphes pour savoir s'il en aurait. » A peine fut-il entré dans le temple, que la » pythie lui adressa ces paroles :

» Eétion, tu n'es honoré de personne, quoi» que tu mérites beaucoup de l'être. Labda » porte dans son sein une grosse pierre qui » écrasera des despotes, et gouvernera Corin» the.

» Cette réponse du dieu fut par hasard rap» portée aux Bacchiades. Ils avaient reçu » auparavant, au sujet de Corinthe, un oracle » qui leur avait paru obscur, et qui signifiait » la même chose que celui que le dieu venait » de rendre à Eétion. Il était conçu en ces ter» mes :

» Une aigle enfantera parmi les rochers un » lion fort et cruel, qui fera périr beaucoup de » monde. Réfléchissez là-dessus, vous qui habi» tez la sourcilleuse Corinthe, et les bords de » la belle fontaine de Pirène.

» Les Bacchiades ne pouvaient former aucune conjecture sur cet oracle, qui leur avait été rendu antérieurement; mais lorsqu'ils eurent connaissance de celui d'Eétion, ils comprirent aussitôt le premier, parce qu'il s'accordait parfaitement bien avec celui qui avait été rendu à Eétion. S'étant donc aussi assurés du sens de cet oracle, ils le tinrent secret, dans l'intention de faire périr l'enfant qui naîtrait à Eétion. Sa femme ne fut pas plus tôt accouchée, qu'ils envoyèrent dix d'entre eux au bourg où il demeurait, pour tuer cet enfant. Lorsqu'ils y furent arrivés, et qu'ils furent entrés dans la cour d'Eétion, ils demandèrent l'enfant. Labda, qui ignorait le motif de leur arrivée, et qui pensait qu'ils le demandaient par amitié pour son père, le remit entre les mains de l'un d'entre eux. Ils avaient résolu en chemin que le premier qui le tiendrait entre ses bras l'écraserait contre terre. Cet enfant n'eut pas plus tôt passé des mains de sa mère dans celles-ci, que par un bonheur extraordinaire il lui sourit. Cet homme en fut touché, et la compassion l'empêchant de le tuer, il le remit à un autre, celui-ci à un troisième; enfin ils se le passèrent tous ainsi de main en main, sans qu'aucun d'eux voulût le faire périr. Ils sortirent de la maison après l'avoir rendu à sa mère, et se tenant près de la porte, ils se firent réciproquement de vifs reproches, et surtout à celui qui avait pris le premier l'enfant, parce qu'il n'avait pas exécuté ce dont ils étaient convenus. Ces altercations ayant duré quelque temps, ils prirent enfin la résolution de rentrer, et de participer tous à sa mort. Mais il fallait que la race d'Eétion fût le germe d'où devaient sortir les malheurs de Corinthe. Labda, qui était près de la porte, avait tout entendu, et craignant qu'ils ne changeassent de résolution, et qu'ils ne reprissent son fils pour le tuer, elle alla le cacher dans une corbeille à blé, qui lui parut le lieu le plus sûr, et dont on se douterait le moins; car elle était persuadée que, s'ils rentraient pour chercher son fils, ils feraient par toute la maison les perquisitions les plus exactes. Cela ne manqua point aussi d'arriver. Ils rentrèrent dans la maison, et ayant inutilement cherché partout, ils prirent le parti de s'en aller, et de dire à ceux qui les avaient envoyés qu'ils s'étaient acquittés de leur commission. Ce fut en effet le langage qu'ils tinrent à leur retour. Lorsque cet enfant fut devenu grand, on lui donna le nom de Cypsélus, pour rappeler le souvenir du danger qu'il avait évité par le moyen d'une corbeille [1] à blé. Étant ensuite parvenu à l'âge viril, il alla consulter le dieu de Delphes, qui lui fit une réponse ambiguë. Plein de confiance en cet oracle, il attaqua Corinthe et s'en empara. Cet oracle était conçu en ces termes :

» Heureux cet homme qui entre dans mon temple, Cypsélus, fils d'Eétion, roi de l'illustre ville de Corinthe, lui, ses enfants, et encore les enfants de ses enfants.

» Voici comment Cypsélus se conduisit lorsqu'il fut devenu tyran. Il exila un grand nombre de Corinthiens, en dépouilla beaucoup de leurs biens, et en fit mourir encore davantage. Enfin, étant parvenu au port après un règne heureux de trente ans, son fils Périandre lui succéda. Celui-ci montra dans les commencements beaucoup plus de douceur que son père; mais les liaisons qu'il entretint par ses ambassadeurs avec Thrasybule, tyran de Milet, le rendirent encore plus cruel que Cypsélus. Il avait fait demander à ce prince quelle forme de gouvernement il pourrait établir afin de régner honorablement et plus sûrement. Thrasybule conduisit l'envoyé de Périandre hors de la ville, se promenant avec lui dans les blés, et faisant à cet envoyé des questions sur son départ de Corinthe, et revenant souvent sur cet objet, il coupait tous les épis plus élevés que les autres, et les jetait par terre, de sorte qu'il détruisit ce qu'il y avait de plus beau et de plus grand parmi ces blés. Quand il eut parcouru ce champ, il renvoya le député de Périandre sans lui donner aucune sorte de conseils. Ce député ne fut pas plus tôt de retour à Corinthe, que Périandre s'empressa de lui demander quels conseils lui donnait Thrasybule : il lui répondit qu'il ne lui en avait donné aucun; mais qu'il était surpris

[1] Une corbeille ou coffre où l'on serre le blé; s'appelle en grec, κυψέλη.

» qu'il l'eût envoyé auprès d'un homme assez » insensé pour détruire son propre bien; et » en même temps il lui raconta ce qu'il lui avait » vu faire.

» Périandre comprenant le sens de cette ac» tion, et persuadé que Thrasybule lui conseil» lait de faire mourir les citoyens les plus » élevés, se porta dès ce moment à toutes sortes » de méchancetés envers ses concitoyens. Il » exila et fit mourir ceux qu'avait épargnés » Cypsélus, et acheva ce que celui-ci avait » commencé. Il fit aussi en un même jour dé» pouiller de leurs habits toutes les femmes de » Corinthe, à l'occasion de Mélisse sa femme[1]. » Il avait envoyé consulter l'oracle des morts » sur les bords de l'Achéron, dans le pays des » Thesprotiens, au sujet d'un dépôt qu'avait » laissé un étranger. Mélisse étant apparue, » répondit qu'elle ne dirait, ni n'indiquerait » où était ce dépôt, parce qu'étant nue, elle » avait froid; les habits qu'on avait enterrés » avec elle ne lui servant de rien, puisqu'on » ne les avait pas brûlés : et pour prouver la » vérité de ce qu'elle avançait, elle ajouta que » Périandre avait déposé dans le sein de la » mort le germe de la vie. Cette preuve parut » d'autant plus certaine à Périandre, qu'il » avait joui de sa femme après sa mort. Ses » envoyés ne lui eurent pas plus tôt fait part, à » leur retour, de la réponse de Mélisse, qu'il » fit publier par un héraut que toutes les fem» mes de Corinthe eussent à s'assembler dans le » temple de Junon. Elles s'y rendirent comme » à une fête, avec leurs plus riches parures; » mais sans aucune distinction de rang et de » naissance, il les fit toutes dépouiller par ses » gardes, qu'il avait apostés dans ce dessein. » On porta ensuite, par son ordre, tous ces ha» bits dans une fosse où on les brûla, après » qu'il eut adressé ses prières à Mélisse. Cela » fait, l'ombre de Mélisse indiqua à celui qu'il » avait envoyé pour la seconde fois, le lieu où » elle avait mis le dépôt.

» Telle est, Lacédémoniens, la tyrannie, tels » sont ses effets. Aussi fûmes-nous alors fort » étonnés, nous autres Corinthiens, quand nous » vous vîmes mander Hippias; mais le langage » que vous nous tenez maintenant nous sur» prend encore davantage. Nous vous conju» rons, aux noms des dieux de la Grèce, de ne » point établir dans les villes la tyrannie. Mais » si, persistant dans votre premier dessein, » vous entreprenez, contre toute justice, de » rétablir Hippias dans Athènes, sachez que » vous n'aurez pas du moins les Corinthiens » pour approbateurs. »

XCIII. Sosiclès, député de Corinthe, ayant cessé de parler, Hippias lui répondit, après avoir invoqué les mêmes dieux : que les Corinthiens auraient un jour plus de sujet que tout autre peuple de regretter les Pisistratides, lorsque serait arrivé le temps fixé par les destins, où ils seraient vexés par les Athéniens. Hippias leur parlait ainsi, parce que nul homme n'avait une connaissance plus parfaite des oracles[1]. Le reste des alliés avait jusque-là gardé le silence; mais ayant ouï le discours de Sosiclès, ils s'écrièrent tous avec liberté et d'une voix unanime, qu'ils étaient de son avis; et s'adressant aux Lacédémoniens, ils les conjurèrent de ne rien entreprendre contre une ville grecque, et de n'introduire aucune nouveauté dans son gouvernement. Ainsi échoua le projet des Lacédémoniens.

XCIV. Hippias étant parti de Lacédémone, Amyntas, roi de Macédoine, lui donna la ville d'Anthémonte, et les Thessaliens celle d'Iolcos; mais il n'accepta ni l'une ni l'autre de ces offres, et retourna à Sigée. Pisistrate ayant conquis cette place sur les Mytiléniens, y avait établi pour tyran un fils naturel, nommé Hégésistrate, qu'il avait eu d'une femme d'Argos. Mais ce jeune homme ne jouit pas tranquillement du bien qu'il tenait de lui. Les Mytiléniens et les Athéniens étaient depuis long-temps en guerre, et les villes d'Achilléium et de Sigée leur servaient de place d'armes, d'où ils faisaient de fréquentes courses sur le territoire des uns et des autres. Les premiers redemandaient ce pays; les autres ne convenaient pas qu'il leur appartînt; et de plus, ils prouvaient qu'eux-mêmes, et tous les autres Grecs qui avaient aidé Ménélas à venger le rapt d'Hélène, avaient autant de droit au territoire de Troie que les Éoliens.

[1] Voyez sur Mélisse, liv. III, § L.

[1] *Ils avaient appartenu aux Pisistratides. Voyez ci-dessus*, § XC.

XCV. Il arriva dans cette guerre, et dans les combats que se livrèrent ces deux peuples, beaucoup d'aventures de toute espèce, et une entre autres qui regarde le poëte Alcée. Dans une action où les Athéniens eurent l'avantage, il s'enfuit, et laissa en leur pouvoir son bouclier, qu'ils appendirent à Sigée dans le temple de Minerve. Il composa sur ce sujet une ode qu'il envoya à Mytilène, et dans laquelle il racontait à Ménalippe, son ami, le malheur qui lui était arrivé. Périandre, fils de Cypsélus, rétablit la paix entre les Mytiléniens et les Athéniens, qui l'avaient pris pour arbitre. Il décida qu'ils conserveraient le pays dont chacun était en possession. Sigée resta en conséquence aux Athéniens.

XCVI. Hippias s'étant rendu de Lacédémone en Asie, il n'y eut rien qu'il ne remuât pour rendre les Athéniens odieux à Artaphernes. Il fit tout pour mettre Athènes en sa puissance, et pour la soumettre à Darius. Ses menées étant venues à la connaissance des Athéniens, ils envoyèrent des députés à Sardes pour dissuader les Perses d'ajouter foi aux discours de leurs bannis. Mais Artaphernes leur ordonna de rappeler Hippias, s'ils désiraient se conserver. Ils étaient si éloignés d'accepter cette condition, qu'ils furent d'avis de se déclarer ouvertement contre les Perses.

XCVII. Tandis qu'ils étaient dans cette résolution, et qu'on les calomniait chez les Perses, Aristagoras de Milet, que Cléomènes, roi de Lacédémone, avait chassé de Sparte, arriva à Athènes, la plus puissante ville qu'il y eût en Grèce. S'étant présenté à l'assemblée du peuple, il y parla, comme il l'avait fait à Sparte, des richesses de l'Asie et de la facilité qu'il y aurait à vaincre les Perses, qui n'avaient point de troupes pesamment armées. A ces raisons il ajouta : que les Milésiens étant une colonie des Athéniens, il était naturel que ceux-ci, qui étaient très-puissants, les remissent en liberté : et comme il avait un besoin très-pressant de leurs secours, il n'y eut point de promesses qu'il ne leur fît, jusqu'à ce qu'il les eût enfin persuadés. Il paraît en effet plus aisé d'en imposer à beaucoup d'hommes qu'à un seul, puisque Aristagoras, qui ne put surprendre Cléomènes seul, réussit à tromper trente mille Athéniens. Le peuple, persuadé, résolut d'envoyer vingt vaisseaux au secours des Ioniens, et nomma pour les commander Mélanthius, qui était universellement estimé parmi ses concitoyens. Cette flotte fut une source de maux tant pour les Grecs que pour les Barbares.

XCVIII. Aristagoras s'embarqua et prit les devants. Lorsqu'il fut arrivé à Milet, il imagina un projet, dont il ne devait résulter aucun avantage pour les Ioniens ; aussi avait-il moins en vue de les obliger que de chagriner Darius. Il envoya en Phrygie [1] vers les Pæoniens, qui avaient été transplantés des bords du Strymon, où Mégabyse les avait faits prisonniers, et qui en haibtaient un canton et un bourg, qu'on leur avait donnés pour y vivre en leur particulier. Son député leur dit à son arrivée : « Pæoniens, » Aristagoras, tyran de Milet, m'a chargé de » vous donner un conseil, qui vous sera salutaire » si vous voulez le suivre. L'Ionie entière a pris » les armes contre le roi ; c'est pour vous une » occasion favorable de retourner dans votre » patrie sans aucun danger. Rendez-vous seu- » lement sur le bord de la mer ; quant au reste » du voyage nous y pourvoirons. »

Les Pæoniens embrassèrent ce parti avec bien de la joie. Prenant aussitôt avec eux leurs femmes et leurs enfants, ils s'enfuirent vers la mer, excepté un petit nombre que la crainte du danger retint dans leur habitation. A peine furent-ils arrivés sur ses bords, qu'ils passèrent en Chios. Ils y étaient déjà, lorsqu'il survint de la cavalerie perse qui les poursuivait vivement. Ces troupes n'ayant pu les joindre, leur firent dire à Chios qu'ils eussent à revenir. Les Pæoniens ne les écoutèrent pas. Les habitants de Chios les transportèrent de leur île en celle de Lesbos, et les Lesbiens à Dorisque, d'où ils se rendirent par terre en Pæonie.

XCIX. Les Athéniens arrivèrent avec vingt vaisseaux et cinq trirèmes des Érétriens qui les accompagnèrent, moins par égard pour eux, que pour reconnaître les bienfaits des Milésiens. Ceux-ci en effet les avaient aidés dans la guerre qu'ils avaient eu à soutenir contre les Chalcidiens, lorsque les Samiens secoururent ces derniers contre les Érétriens et les Milésiens. Quand ils furent arrivés, et qu'ils eurent été joints par le reste des alliés, Aristagoras fit

[1] Voyez ci-dessus, § xui et suivants.

une expédition contre Sardes, où il ne se trouva point en personne. Il resta à Milet, et nomma pour commander les Milésiens Charopinus son frère, et mit Hermophante à la tête des alliés.

C. Les Ioniens étant abordés à Éphèse, laissèrent leurs vaisseaux à Coresse, dans le territoire de cette ville, et ayant pris avec eux des Éphésiens pour leur servir de guides, ils s'avancèrent dans les terres avec des forces considérables. Ils suivirent les bords du Caystre, passèrent le mont Tmolus, et arrivèrent à Sardes. Comme ils ne trouvèrent point de résistance, ils prirent cette place, excepté la citadelle, qu'Artaphernes défendait avec une garnison nombreuse.

CI. Un accident garantit cette ville du pillage.

La plupart des maisons étaient de cannes et de roseaux, et toutes celles qui étaient en briques étaient couvertes de roseaux. Un soldat ayant mis le feu à une de ces maisons, l'incendie se communiqua aussitôt de proche en proche, et la ville fut réduite en cendres. Pendant qu'elle était en proie aux flammes, les Lydiens et tout ce qu'il y avait de Perses à Sardes, se voyant pris de tous côtés, et ne trouvant point d'issue pour s'échapper, parce que le feu avait déjà gagné les extrémités de la ville, se rendirent en foule sur la place, et sur les bords du Pactole qui la traverse par le milieu. Ce fleuve roule dans ses eaux des paillettes d'or, qu'il a détachées du Tmolus, et au sortir de Sardes, il se jette dans l'Hermus, et l'Hermus dans la mer. Les Perses et les Lydiens, entassés dans la place et sur les bords de cette rivière, furent forcés de se défendre. Les Ioniens voyant les uns se mettre en défense et les autres marcher à eux en grand nombre, furent effrayés, et se retirèrent vers le mont Tmolus, d'où ils partirent la nuit pour se rendre à leurs vaisseaux.

CII. Le temple de Cybèle, déesse du pays, fut consumé avec la ville, et cet incendie servit dans la suite de prétexte aux Perses pour mettre le feu aux temples de la Grèce. Sur la nouvelle de cette invasion, les Perses qui habitaient en-deçà de l'Halys s'assemblèrent et accoururent au secours des Lydiens. Ils ne trouvèrent plus les Ioniens à Sardes; mais les ayant suivis sur leurs traces, ils les atteignirent à Éphèse. Les Ioniens se rangèrent en bataille vis-à-vis d'eux, livrèrent combat et furent battus. Il y en eut beaucoup de tués, et parmi les personnes de distinction, on compte Enalcis, commandant des Erétriens, qui avait été plusieurs fois victorieux aux jeux dont le prix est une couronne et dont les louanges avaient été chantées par Simonides de Céos. Ceux qui se sauvèrent de cette bataille se dispersèrent dans les villes.

CIII. Les Athéniens abandonnèrent après cela totalement les Ioniens, et ne voulurent plus leur donner de secours, malgré les prières que leur fit Aristagoras par ses députés. Quoique privés de l'alliance des Athéniens, les Ioniens ne s'en disposèrent pas moins à continuer la guerre contre Darius, la conduite qu'ils avaient tenue avec ce prince ne leur laissant point d'autre ressource. Ils firent voile dans l'Hellespont, et s'emparèrent de Byzance et de toutes les autres villes voisines. Au sortir de cette mer, ils allèrent en Carie, dont la plus grande partie se confédéra avec eux; et la ville de Caune, qui avait refusé auparavant leur alliance, y entra aussitôt après l'incendie de Sardes.

CIV. Les Cypriens se liguèrent tous de leur propre mouvement avec eux, excepté les habitants d'Amathonte. Ils s'étaient révoltés contre les Mèdes[1] à l'occasion que je vais dire. Gorgus, roi de Salamine, fils de Chersis, petit-fils de Siromus, et arrière-petit-fils d'Evelthon[2], avait un frère cadet nommé Onésilus. Cet Onésilus l'avait souvent exhorté auparavant à se soulever contre le roi. Lorsqu'il eut appris la révolte des Ioniens, il l'en pressa encore davantage, mais n'ayant pu l'y engager, il épia le moment qu'il était sorti de Salamine, et aussitôt il lui en ferma les portes à l'aide des gens de son parti. Gorgus, dépouillé de ses états, se retira chez les Mèdes. Onésilus se voyant maître de Salamine, tous les Cypriens prirent à sa prière part à la révolte, excepté ceux d'Amathonte, qui ne voulurent point l'écouter; il les assiégea.

CV. Il était devant cette place, lorsqu'on annonça à Darius que Sardes avait été prise et

[1] Les Perses.
[2] Il est parlé d'Evelthon, liv. IV, §. CLXII.

brûlée par les Athéniens et les Ioniens ; qu'Aristagoras de Milet avait ourdi cette trame, et qu'il était le chef de la ligue formée contre lui. On raconte que lorsqu'il apprit cette nouvelle, il ne tint aucun compte des Ioniens, sachant bien que leur révolte ne resterait pas impunie; mais qu'il s'informa quel peuple c'était que les Athéniens, et que sur ce qu'on le lui eut appris, il demanda son arc, et qu'y ayant mis une flèche, il la tira vers le ciel et en frappa l'air en s'écriant : « O Jupiter! puissé-je me venger des » Athéniens ! » Il ordonna ensuite à un de ses officiers de lui répéter à trois reprises, toutes les fois qu'on lui servirait à dîner : « Seigneur, souvenez-vous des Athéniens. »

CVI. Cet ordre donné, il manda Histiée de Milet, qu'il retenait à sa cour déjà depuis longtemps. « Histiée, lui dit-il, j'apprends que le » gouverneur à qui vous avez confié Milet, a » excité des troubles contre moi, qu'il a fait » venir des peuples de l'autre continent, et que » les ayant joints aux Ioniens, que je saurai » punir, il les a engagés à le suivre, et m'a » enlevé la ville de Sardes; cette entreprise » vous paraît-elle honnête? Aurait-elle pu » s'exécuter sans votre participation? Prenez » garde de vous rendre coupable une autre » fois. — Que me dites-vous, seigneur, répondit » Histié? Me croyez-vous capable de donner » un conseil qui puisse vous causer le plus lé- » ger chagrin? Que prétendrais-je en agissant » de la sorte? De quoi manqué-je près de vous? » Ne me faites-vous point part de tous vos » biens? Ne daignez-vous pas m'admettre à » tous vos conseils? Si mon lieutenant a formé l'entreprise dont vous me parlez, c'est, » seigneur, de son propre mouvement; mais » je ne puis absolument me persuader que lui » et les Milésiens aient excité des troubles » contre vous. Si cependant ils l'ont fait, si » ce qu'on vous en a dit est vrai, considérez, » seigneur, si vous n'y avez pas donné lieu, » en m'arrachant des bords de la mer[1]. Les » Ioniens désiraient sans doute depuis long- » temps se soustraire à votre obéissance; » mon éloignement a favorisé leurs vues. Si » j'eusse été sur les lieux, aucune ville n'eût » osé remuer. Renvoyez-moi donc au plus tôt » en Ionie, afin que j'y rétablisse votre auto- » rité dans son premier état, et que je remette » en vos mains Aristagoras, l'auteur de cette » trame. Ces deux points exécutés, selon vos » intentions, je jure par les dieux, protecteurs » des rois, que je ne quitterai point l'habit que » j'aurai à mon arrivée en Ionie, que je ne vous » aie rendu tributaire la grande île de Sar- » daigne. »

CVII. Darius se laissa persuader par ce discours, qui ne tendait qu'à le tromper. Il renvoya Histiée, et lui ordonna, en partant, de revenir à Suses, aussitôt qu'il aurait rempli ses engagements.

CVIII. Pendant qu'on portait au roi la nouvelle de la prise de Sardes, que ce prince, après avoir tiré une flèche contre le ciel, délibérait sur ce sujet avec Histiée, et qu'Histiée, congédié par lui, se rendait sur les bords de la mer, on apprit à Onésilus de Salamine, qui était occupé au siége d'Amathonte, qu'on attendait incessamment en Cypre Artybius, Perse de naissance, avec une armée considérable de troupes de sa nation. Sur cette nouvelle, Onésilus dépêcha des hérauts aux Ioniens, pour les inviter à le secourir. Ceux-ci, sans perdre le temps en longues délibérations, vinrent à son secours avec une flotte nombreuse. Les Ioniens étaient déjà en Cypre, lorsque les Perses ayant passé de la Cilicie en cette île, se rendirent par terre à Salamine; les Phéniciens doublèrent de leur côté le promontoire qu'on appelle les Cleides de Cypre.

CIX. Pendant que ces événements se passaient, les tyrans de Cypre convoquèrent les commandants des Ioniens, et leur parlèrent en ces termes : « Ioniens, nous vous donnons le » choix, nous autres Cypriens, d'attaquer les » Perses, ou les Phéniciens. Si vous voulez es- » sayer sur terre vos forces contre les Perses, il » est temps de quitter vos vaisseaux et de vous » ranger en bataille ; et nous, après être mon- » tés sur vos vaisseaux, nous combattrons » contre les Phéniciens; si vous aimez mieux » attaquer les Phéniciens, faites-le. Mais quel » que soit votre choix, songez que de vous dé- » pend la liberté de Cypre et de l'Ionie. »

» — Princes de Cypre, répondirent les Ioniens,

[1] Il me semble que l'expression qu'Hérodote met dans la bouche d'Histiée, pouvait faire soupçonner à Darius qu'il était à la cour malgré lui, et par conséquent confirmer Prince dans ses soupçons.

» le conseil commun de l'Ionie nous a envoyés » pour garder la mer, et non pour remettre nos » vaisseaux aux Cypriens, et pour combattre » nous-mêmes à terre contre les Perses. Nous » tâcherons de faire notre devoir dans le poste » où l'on nous a placés. Pour vous, rappelez-» vous le dur asservissement où vous ont tenus » les Mèdes, et combattez en gens de cœur. »

CX. Les ennemis étant arrivés après cela dans la plaine de Salamine, les rois de Cypre choisirent les meilleurs soldats de Salamine et de Soles pour les opposer aux Perses, et rangèrent leurs autres troupes contre le reste de l'armée. Quant à Onésilus, il se plaça lui-même vis-à-vis d'Artybius, général des Perses.

CXI. Artybius montait un cheval instruit à se dresser contre un homme armé. Onésilus, qui en fut averti, en parla à son écuyer, Carien de nation, homme plein de courage et très-entendu dans l'art de la guerre. « J'apprends, » lui dit-il, que le cheval d'Artybius se dresse, » et que des pieds et des dents il tue celui con-» tre lequel on le pousse. Faites sur-le-champ » vos réflexions là-dessus, et dites-moi lequel » vous aimez mieux observer et frapper du » maître ou du cheval. — Seigneur, répondit » l'écuyer, je suis prêt à faire l'un et l'autre, ou » l'un des deux, et absolument tout ce qu'il vous » plaira de m'ordonner. Je vous dirai cepen-» dant ce qui me paraît convenable à vos inté-» rêts. Je pense qu'un roi et un général doivent » combattre contre un roi et un général. Si » vous tuez un général, il en résultera pour » vous une grande gloire; s'il vous tue, ce » qu'aux dieux ne plaise, il est moins triste de » mourir de la main d'un homme de marque[1]. » Quant à nous autres serviteurs, il faut que » nous combattions contre d'autres serviteurs. » A l'égard du cheval d'Artybius, ne craignez » point son manége; je vous garantis qu'il ne » se dressera plus contre personne. »

CXII. Il dit, et bientôt après les deux armées de terre et de mer en vinrent aux mains. Les Ioniens firent paraître beaucoup de valeur sur mer, et battirent en cette journée les Phéniciens : ceux d'entre eux qui se distinguèrent le plus, furent les Samiens. Les armées de terre s'approchèrent, et fondirent l'une sur l'autre. Voici ce qui arriva aux deux généraux. Tandis qu'Artybius poussait son cheval contre Onésilus, celui-ci le frappe, comme il était convenu avec son écuyer. Le cheval dresse en même temps ses pieds sur le bouclier d'Onésilus; le Carien les lui coupe avec une faulx; le cheval s'abat, et le général perse tombe avec lui.

CXIII. Pendant qu'on était occupé à combattre, Stésénor, tyran de Curium, qui commandait un corps considérable de troupes, passa du côté de l'ennemi. On prétend que les Curiens sont une colonie d'Argiens. Les chariots de guerre des Salaminiens suivirent aussitôt l'exemple des Curiens. Les Perses acquirent par ce moyen de la supériorité. Les Cypriens prirent la fuite; il en périt beaucoup, et entre autres Onésilus, fils de Chersis, celui-là même qui avait excité les Cypriens à la révolte. Aristocypros, roi des Soliens, perdit aussi la vie à cette journée. Il était fils de ce Philocypros, que Solon d'Athènes, étant venu en Cypre, célébra dans ses vers héroïques par-dessus tous les tyrans.

CXIV. Les habitants d'Amathonte coupèrent la tête d'Onésilus, parce qu'il les avait assiégés, la portèrent à Amathonte, et la mirent sur une des portes de la ville. Quelque temps après, cette tête étant vide, un essaim d'abeilles la remplit de rayons de miel. Là-dessus ceux d'Amathonte consultèrent l'oracle, qui leur répondit d'enterrer cette tête, d'offrir tous les ans des sacrifices à Onésilus comme à un héros, et que par ce moyen ils s'en trouveraient mieux. Ils obéirent, et de mon temps ils lui sacrifiaient encore.

CXV. Les Ioniens, qui s'étaient battus sur mer près de Cypre, ayant appris que les affaires d'Onésilus étaient perdues sans ressource, et que les villes de Cypre étaient assiégées, excepté Salamine, que ses habitants avaient rendue à Gorgus leur ancien roi, remirent sur-le-champ à la voile pour se rendre en Ionie. De toutes les villes de Cypre, Soles fut celle qui fit une plus longue résistance. Les Perses poussèrent des mines sous le mur tout autour de la place, et la prirent de cette manière le cinquième mois.

CXVI. Les Cypriens furent de nouveau ré-

[1] Quisquis es, ô juvenis, solatia mortis habeto,
Dixit, ab Hæmonio quod sis jugulatus Achille.
(OVID., Métamorph., XII, 80.)

duits en esclavage, après avoir joui de la liberté pendant un an [1]. Daurisès, gendre de Darius, Hymées, Otanes, et d'autres généraux perses, qui avaient aussi épousé des filles de ce prince, poursuivirent les Ioniens qui avaient été de l'expédition de Sardes, et les battirent, après les avoir forcés à rentrer dans leurs vaisseaux. Ils se partagèrent ensuite les villes et les pillèrent.

CXVII. Daurisès tourna ses armes contre les villes de l'Hellespont. Dardanus, Abydos, Percote, Lampsaque et Pæsos ne résistèrent chacune qu'un jour. Mais, tandis qu'il était en marche pour se rendre de Pæsos à Parium, il apprit que les Cariens s'étaient révoltés contre les Perses, de concert avec les Ioniens. Sur cette nouvelle, il quitta l'Hellespont, rebroussa chemin, et mena ses troupes en Carie.

CXVIII. Les Cariens en eurent connaissance avant son arrivée. Là-dessus ils s'assemblèrent au lieu nommé les Colonnes-Blanches, sur les bords du Marsyas, qui se jette dans le Méandre, après avoir traversé le territoire d'Idrias. Les avis furent partagés. Le meilleur, du moins autant que j'en puis juger, fut celui de Pixodare, fils de Mausole, de la ville de Cindys, qui avait épousé une fille de Syennésis, roi de Cilicie. Il conseilla aux Cariens de passer le Méandre, et de combattre ayant le fleuve à dos, afin que ne pouvant reculer, la nécessité de rester dans ce poste leur inspirât plus de courage qu'ils n'en avaient naturellement. Cet avis ne prévalut pas. Il fut au contraire résolu que les Perses auraient le Méandre derrière eux, sans doute afin que, s'ils venaient à être vaincus et à être mis en fuite, ils tombassent dans le fleuve, et ne pussent se sauver.

CXIX. Les Perses étant arrivés quelque temps après, et ayant traversé le Méandre, les Cariens leur livrèrent bataille sur les bords du Marsyas. Le combat fut rude et long; mais enfin ils furent forcés de céder au nombre. Il périt dans cette action deux mille hommes du côté des Perses, et dix mille de celui des Cariens. Ceux d'entre ces derniers qui échappèrent à cette déroute se réfugièrent à Labranda, dans le temple de Jupiter Stratius, et dans un grand bois de planes qui lui est consacré. Les Cariens sont les seuls peuples, que je sache, qui offrent des sacrifices à Jupiter sous le nom de Stratius. Lorsqu'ils furent renfermés dans ce bois, ils délibérèrent sur le parti le plus salutaire, et s'il leur serait plus avantageux de se rendre aux Perses, ou d'abandonner totalement l'Asie.

CXX. Pendant qu'ils délibéraient là-dessus, les Milésiens vinrent à leur secours avec leurs alliés. Les Cariens abandonnèrent alors leurs premières résolutions, et se préparèrent à recommencer la guerre. Ils en vinrent aux mains avec les Perses, qui venaient les attaquer, et furent battus, après un combat plus long et plus opiniâtre que le précédent. En général il périt beaucoup de monde à cette journée, surtout du côté des Milésiens.

CXXI. Quelque temps après, les Cariens réparèrent cette défaite dans une autre action. Ayant appris que les Perses étaient en marche pour attaquer leurs villes, ils se mirent en embuscade sur le chemin de Pédases. Les Perses s'y étant engagés pendant la nuit, y périrent avec leurs généraux Daurisès, Amorgès et Sisimacès. Myrsus, fils de Gygès, y fut aussi tué.

CXXII. Héraclides [1] fils d'Ibanolis, de la ville de Mylasses, conduisait cette embuscade. Tel fut le sort des Perses qui s'y étaient engagés. Hymées, qui était aussi [2] du nombre de ceux qui avaient poursuivi les Ioniens après leur expédition contre Sardes, tourna vers la Propontide, et prit Cios en Mysie. Ayant eu ensuite avis que Daurisès avait quitté l'Hellespont pour marcher en Carie, il abandonna la Propontide, et mena son armée vers l'Hellespont. Il subjugua tous les Éoliens du territoire de Troie, et les Gergithes, reste des anciens Teucriens. Tandis qu'il était occupé de ces conquêtes, il fut attaqué d'une maladie, dont il mourut dans la Troade.

[1] Il reprend ici la narration des affaires d'Ionie. *Voyez* le § CII.

[1] Je crois avoir déjà remarqué que la division par paragraphes, qu'on trouve dans les éditions, était mal faite. Cet endroit en est une preuve bien sensible. J'ai cru cependant devoir la conserver, afin que ceux qui voudront comparer ma traduction avec l'original, puissent le faire commodément.

[2] Voyez ci-dessus, § CXVI.

CXXIII. Artaphernes, gouverneur de Sardes, reçut l'ordre d'aller avec Otanes, un des trois généraux [1] de l'armée de Darius, en Ionie et dans l'Eolide, qui lui est contiguë. Ils prirent Clazomènes en Ionie, et Cyme dans l'Eolide.

CXXIV. Aristogoras de Milet, l'auteur du soulèvement de l'Ionie et des troubles qui l'agitaient, montra en cette occasion bien peu de fermeté. Il fut tellement déconcerté de la prise de ces villes, qu'il résolut de prendre la fuite; et d'ailleurs il lui paraissait impossible de l'emporter sur le roi. Il convoqua en conséquence ses partisans, et délibéra avec eux s'il ne leur serait pas très-avantageux d'avoir un asile tout prêt, en cas qu'ils fussent chassés de Milet, soit qu'il fallût les mener en colonie en Sardaigne, ou à Myrcine, dans le pays des Édoniens, ville que Darius avait donnée à Histiée, et que celui-ci avait commencé à environner de murs.

[1] Voyez § CXVI, où il n'y a en effet que trois généraux de nommés.

CXXV. L'historien Hécatée, fils d'Hégésandre, n'était point d'avis qu'il envoyât une colonie dans l'un ou l'autre de ces deux pays, mais qu'il bâtît un château dans l'île de Léros, si on le chassait de Milet, et qu'il s'y tînt tranquille, pensant que de là il pourrait retourner à Milet.

CXXVI. Aristagoras penchait davantage pour aller à Myrcine. Il confia le gouvernement de Milet à Pythagore, homme de distinction, qui était de cette ville, et prenant avec lui tous ceux qui voulurent l'accompagner, il fit voile vers la Thrace, et s'empara du pays qu'il avoit en vue à son départ. Il en partit ensuite pour aller faire le siége d'une place, où il périt avec son armée par les mains des Thraces qui la défendaient, et qui avaient voulu en sortir par capitulation.

LIVRE SIXIÈME.

ÉRATO.

I. Ainsi périt Aristagoras, l'auteur de la révolte de l'Ionie. Quant à Histiée, tyran de Milet, Darius ne l'eut pas plus tôt renvoyé, qu'il partit de Suses, et se rendit à Sardes. A son arrivée en cette ville, Artaphernes, qui en était gouverneur, lui demanda quelles raisons pouvaient, à son avis, avoir engagé les Ioniens à se révolter. Histiée lui répondit, comme s'il n'eût pas été instruit de l'état actuel des affaires, qu'il était étonné de ce qui s'était passé, et qu'il en ignorait le sujet. Mais Artaphernes s'aperçut qu'il usait d'artifice et de dissimulation. « Histiée, lui dit-il en homme qui avait » connaissance de la vraie cause de la révolte, » vous avez ourdi cette trame, Aristagoras l'a » exécutée. »

II. Histiée, alarmé de ce discours, qui prouvait qu'Artaphernes était instruit de ses menées, s'enfuit vers la mer à l'entrée de la nuit, et trompa Darius. Quoiqu'il eût promis à ce prince de lui soumettre la grande île de Sardaigne, il prit le commandement des Ioniens dans la guerre qu'ils soutenaient contre lui, et passa dans l'île de Chios, où il fut arrêté, sur ce qu'on l'accusa d'y être venu de la part de ce prince pour y exciter des troubles. Mais on lui rendit la liberté, quand on eut appris la vérité, et qu'il était ennemi du roi.

III. Les Ioniens lui demandèrent ensuite pourquoi il avait ordonné avec tant d'empressement à Aristagoras de faire révolter l'Ionie, et leur avait causé par là tant de maux. Mais au lieu de leur en dire la vraie raison, il leur

répondit qu'il avait envoyé ces ordres, parce que Darius avait résolu de transporter les Phéniciens en Ionie, et les Ioniens en Phénicie, quoique ce prince n'eut jamais eu un pareil dessein; mais il cherchait à effrayer les Ioniens.

IV. Il écrivit après cela à des Perses établis à Sardes, avec qui il s'était entretenu de révolte, et confia ses lettres à Hermippus d'Atarnée; mais celui-ci, au lieu de les porter à leur adresse, les remit à Artaphernes. Ce seigneur, sachant par cette voie tout ce qui se tramait, ordonna à Hermippus de rendre ces lettres à ceux à qui elles étaient adressées, et de lui remettre à lui-même leurs réponses. Cette conspiration découverte, il fit mourir beaucoup de Perses qui y avaient trempé.

V. Il y eut à cette occasion des troubles à Sardes. Histiée étant déchu de ses espérances, les habitants de Chios le menèrent à Milet, comme il les en avait priés. Les Milésiens, charmés d'être délivrés d'Aristagoras, étaient d'autant moins portés à recevoir dans leur pays un autre tyran, qu'ils avaient déjà goûté les douceurs de la liberté. Il tenta la nuit de rentrer de force dans la ville; mais il fut blessé à la cuisse par un citoyen de Milet. Repoussé de sa patrie, il revint en Chios, et comme il ne put engager les habitants de cette île à lui donner des vaisseaux, il passa de là à Mytilène, et en obtint des Lesbiens. Ceux-ci équipèrent huit trirèmes, avec lesquelles il fit voile vers Byzance, où ayant établi sa croisière, il intercepta tous les vaisseaux venant du Pont-Euxin, excepté ceux qui l'assuraient de leur disposition à lui obéir.

VI. Tandis qu'Histiée et les Mytiléniens s'occupaient ainsi, on attendait à Milet même une flotte considérable, avec une nombreuse armée de terre. Les généraux des Perses ayant rassemblé leurs forces éparses, et les ayant réunies en un seul corps, allèrent droit à la capitale, sans s'occuper des petites villes, dont ils faisaient moins de cas. Parmi les troupes navales, les Phéniciens témoignaient le plus d'ardeur : les Cypriens nouvellement subjugués les accompagnaient avec les Ciliciens et les Égyptiens.

VII. Sur la nouvelle que ces troupes venaient attaquer Milet et le reste de l'Ionie, les Ioniens envoyèrent des députés au Panionium. L'affaire mise en délibération après leur arrivée, il fut décidé qu'on n'opposerait point d'armée de terre aux Perses, que les Milésiens défendraient eux-mêmes leur ville, que l'on compléterait les équipages de tous les vaisseaux, sans en excepter un seul, et que lorsqu'ils seraient complets, la flotte s'assemblerait au plus tôt à Lada pour y combattre en faveur de Milet. Lada est une petite île située devant la ville de Milet.

VIII. Cette résolution prise, lorsque les équipages des vaisseaux furent complets, les Ioniens vinrent au rendez-vous avec tous les Éoliens de l'île de Lesbos. Voici quel était leur ordre de bataille. Les Milésiens occupaient l'aile à l'est avec quatre-vingts vaisseaux. Immédiatement après eux étaient les Priéniens avec douze vaisseaux. Venaient ensuite ceux de Myonte avec trois vaisseaux, et après eux les Teïens avec dix-sept. Ceux-ci étaient suivis par cent voiles de Chios. Près d'eux étaient les Érythréens et les Phocéens; ceux-ci avec trois vaisseaux, ceux-là avec huit. Les Lesbiens, placés immédiatement après eux, avaient soixante-dix voiles. Enfin les Samiens occupaient l'autre aile à l'ouest avec soixante vaisseaux. Cela faisait en tout trois cent cinquante-trois trirèmes du côté des Ioniens.

IX. La flotte des Barbares était de six cents voiles. Lorsqu'elle fut aussi arrivée sur la côte de Milet, et que toute l'armée de terre se trouva sur le territoire de cette place, les généraux Perses ayant eu avis du grand nombre de vaisseaux ioniens, craignirent dès ce moment de n'être point assez forts pour les vaincre, et que, faute d'avoir la supériorité sur mer, ils ne pussent prendre Milet, et qu'ils ne s'attirassent quelque punition de la part de Darius. Après en avoir conféré ensemble, ils convoquèrent les tyrans ioniens, qu'Aristagoras de Milet avait privés de leurs états, et qui, s'étant réfugiés chez les Mèdes, se trouvaient alors à l'armée destinée contre Milet. Quand ils les eurent assemblés, ils leur adressèrent ce discours : « Ioniens, voici le moment de montrer » votre zèle pour le service du roi; que chacun » de vous essaie de détacher ses concitoyens » du reste des alliés. Promettez-leur qu'ils ne » seront point punis de leur révolte, qu'on ne

» mettra point le feu à leurs édifices, tant sacrés que profanes, enfin qu'ils seront traités avec la même douceur qu'ils l'ont été jusqu'ici. Mais s'il rejettent vos propositions, s'ils veulent en venir absolument à un combat, menacez-les de tous les malheurs qui ne manqueront pas de fondre sur eux, en cas qu'ils soient vaincus, assurez-les qu'ils seront réduits en esclavage, que leurs enfants mâles seront faits eunuques, que leurs filles seront transportées à Bactres, et qu'on donnera leur pays à d'autres peuples. »

X. Ainsi parlèrent les Perses. Dès que la nuit fut venue, les tyrans d'Ionie envoyèrent, chacun vers ses propres concitoyens, pour leur faire part des résolutions du conseil. Mais ceux à qui ils s'adressèrent, s'imaginant que les Perses ne faisaient ces propositions qu'à eux seuls, les rejetèrent avec mépris, et ne voulurent point trahir la cause commune. Ces choses se passèrent aussitôt après l'arrivée des Perses à Milet.

XI. Les Ioniens tinrent ensuite conseil à l'île de Lada, où ils s'étaient assemblés. On y ouvrit plusieurs avis, et Denys, entre autres, commandant des Phocéens, y proposa le sien en ces termes : « Nos affaires, Ioniens, sont dans un état de crise. Il n'y a point de milieu pour nous entre la liberté et l'esclavage, et même l'esclavage le plus dur, celui dans lequel gémissent les esclaves fugitifs. Maintenant donc, si vous voulez supporter les travaux et la fatigue, les commencements vous paraîtront pénibles; mais lorsque vous aurez vaincu vos ennemis, vous pourrez jouir tranquillement de la liberté. Si, au contraire, vous vous abandonnez à la mollesse, et si vous n'observez aucun ordre, je n'espère point que vous puissez vous soustraire à la punition de votre révolte. Suivez mes conseils, remettez-vous entre mes mains, et je vous réponds que, si les dieux tiennent la balance égale, les Perses n'en viendront point aux mains avec nous, ou que s'ils nous attaquent, ils seront battus. »

XII. Ce discours fit une telle impression sur les Ioniens, qu'ils déférèrent à Denys le commandement de la flotte. Celui-ci faisait avancer tous les jours les vaisseaux, présentant un front étroit sur beaucoup de profondeur, et les faisait passer entre les rangs, et se retirer ensuite promptement pour revenir après, afin d'exercer les rameurs, et de tenir les soldats en haleine. Le reste du jour il tenait les vaisseaux à l'ancre, sans donner aux Ioniens, dans toute la journée, un seul moment de relâche. Les Ioniens obéirent exactement pendant sept jours; mais le huitième, accablés par la fatigue et l'ardeur du soleil, comme des gens qui n'étaient pas accoutumés à tant de travaux : « Quel dieu, se disaient-ils l'un à l'autre, avons-nous donc offensé, pour essuyer tant de fatigues? Avons-nous donc perdu le sens et la raison, pour nous remettre entre les mains d'un Phocéen présomptueux qui nous maîtrise, quoiqu'il n'ait fourni que trois vaisseaux, et qui nous accable de travaux insupportables? Déjà plusieurs d'entre nous ont éprouvé des maladies, beaucoup d'autres en sont menacés. Tout autre mal est préférable à ceux-ci. La servitude qui nous attend serait moins rude que celle que nous éprouvons actuellement. Allons, Ioniens, ne lui obéissons plus. » Ils dirent, et sur-le-champ personne ne voulut plus obéir. Ils dressèrent des tentes dans l'île de Lada, comme une armée de terre, se tinrent à l'ombre, sans vouloir ni rentrer dans leurs vaisseaux, ni reprendre les exercices militaires.

XIII. Les généraux samiens, instruits de la conduite des Ioniens, et témoins oculaires du désordre qui régnait parmi eux, acceptèrent les offres d'Æacès,[1] fils de Syloson, qui les avait déjà fait prier de la part des Perses de renoncer à la confédération des Ioniens. Ils le firent d'autant plus volontiers, qu'il leur paraissait impossible de l'emporter sur un prince aussi puissant que Darius, et qu'ils étaient bien assurés que si la flotte des Perses était battue, il en viendrait une autre cinq fois plus forte. Aussitôt, dis-je, qu'ils eurent remarqué la mauvaise conduite des Ioniens, ils saisirent ce prétexte pour les abandonner, et regardèrent la conservation de leurs édifices sacrés et profanes comme un très-grand avantage. Cet Æacès, dont ils avaient accepté les propositions, était fils de Syloson et petit-fils d'Æacès. Il était tyran de Samos, lorsque Aristagoras de Milet le

[1] Voyez sur Syloson, liv. III, § CXXXIX et suiv.

dépouilla de sa souveraineté, ainsi que les autres tyrans d'Ionie.

XIV. Lorsque les Phéniciens firent avancer leurs vaisseaux contre les Ioniens, ceux-ci allèrent aussi à leur rencontre, leurs vaisseaux en ligne et sur un front étroit [1]. Les deux flottes s'étant approchées, la mêlée commença; mais depuis ce moment, je ne puis assurer quels furent ceux d'entre les Ioniens qui dans ce combat se déshonorèrent par leur lâcheté, ou qui se signalèrent par leur valeur; car ils s'accusent réciproquement, et rejettent le blâme de leur défaite les uns sur les autres. Mais on dit que les Samiens ayant déployé leurs voiles, quittèrent leurs rangs, comme ils en étaient convenus avec Æacès, et cinglèrent vers Samos, excepté onze vaisseaux, dont les capitaines, refusant d'obéir à leurs chefs, restèrent et se battirent. Le conseil général des Samiens ordonna qu'en mémoire de cette action, on élèverait une colonne où seraient gravés leurs noms avec ceux de leurs ancêtres, comme un témoignage de leur valeur. Cette colonne est dans la place publique. Les Lesbiens voyant prendre la fuite aux Samiens, qui étaient près d'eux, s'enfuirent aussi, et leur exemple fut suivi par un grand nombre d'Ioniens.

XV. Parmi ceux qui soutinrent le combat, les habitants de Chios furent les plus maltraités, parce qu'au lieu de se conduire en lâches, ils firent des actions très éclatantes. Ils avaient fourni, comme on l'a dit précédemment, cent vaisseaux, montés chacun de quarante combattants choisis parmi les plus braves citoyens. Ils s'aperçurent de la trahison de la plupart des alliés; mais, ne voulant pas imiter leur lâcheté, ils livrèrent le combat avec le petit nombre de ceux qui ne les quittèrent point, et passèrent et repassèrent entre les vaisseaux ennemis, pour revenir de nouveau à la charge, jusqu'à ce qu'après en avoir pris un grand nombre, ils eussent perdu la plupart des leurs. Ils s'enfuirent alors dans leur île, avec ceux qui leur restaient.

XVI. Mais les vaisseaux qui avaient beaucoup souffert ne pouvant les suivre, et se voyant poursuivis, s'enfuirent vers Mycale, où ils les firent échouer; et les ayant laissés en cet endroit, ils firent le voyage par terre. Lorsqu'ils furent sur le territoire d'Éphèse, ils s'avancèrent à l'entrée de la nuit vers la ville, où les femmes célébraient alors les Thesmophories. Les Éphésiens n'étaient pas encore instruits de ce qui était arrivé à ceux de Chios. Voyant ces troupes entrer sur leurs terres, ils s'imaginèrent que c'étaient des brigands qui venaient enlever leurs femmes, et courant tous à leur secours, ils massacrèrent ces malheureux. Tel fut leur sort.

XVII. Denys de Phocée, voyant les affaires des Ioniens ruinées, prit trois vaisseaux aux ennemis, et alla, sans perdre un moment, et dans l'état où il était, non pas vers Phocée, sachant bien que cette ville serait réduite en esclavage avec le reste de l'Ionie, mais droit en Phénicie, où il coula à fond quelques vaisseaux marchands, et fit voile en Sicile avec beaucoup d'argent, qu'il leur avait enlevé. De là il exerçait ses brigandages sur les Carthaginois et les Tyrrhéniens, en épargnant les Grecs.

XVIII. Après la défaite de la flotte Ionienne, les Perses assiégèrent Milet par terre et par mer. Ils battirent cette place avec toutes sortes de machines de guerre, et ayant poussé des mines sous ses murs, ils la prirent d'assaut la sixième année après la révolte d'Aristagoras, et réduisirent ses habitants en servitude, comme cela avait été prédit par l'oracle rendu au sujet de cette ville.

XIX. Les Argiens étant allés à Delphes consulter l'oracle sur le salut de leur ville, le Dieu leur fit une réponse, dont une partie les regardait, et l'autre, par forme d'addition, concernait les Milésiens. Je ferai mention de celle qui intéresse les Argiens, lorsque j'en serai à cet endroit de mon histoire. [1] Quant à la partie de l'oracle touchant les Milésiens qui étaient absents, elle était conçue en ces termes: « Et » alors, ô ville de Milet! qui machines de per» nicieux desseins, tu seras une riche proie » pour beaucoup de gens. Tes femmes laveront » les pieds à beaucoup d'hommes à longue » chevelure, et d'autres prendront soin de notre » temple de Didymes. » Cet oracle s'accomplit à l'égard des Milésiens. La plupart furent tués

[1] Voyez ci-dessus, § XII.
[2] Ci-dessus, § VIII.

[1] Voyez dessous, § LXXVII.

par les Perses, qui portent les cheveux fort longs; leurs femmes et leurs enfants furent réduits en esclavage; l'enceinte sacrée [1], le temple et l'oracle de Didymes furent pillés et brûlés. Quant aux richesses de ce temple, j'en ai fait plusieurs fois mention en d'autres endroits de mon histoire [2].

XX. On mena à Suses les prisonniers qu'on fit sur les Milésiens. Darius les envoya habiter sur la mer Erythrée [3], à Ampé, où le Tigre se jette dans la mer, et ne leur fit point d'autre mal. Les Perses se réservèrent les environs de Milet et la plaine, et donnèrent les montagnes en propriété aux Cariens de Pédases.

XXI. Les Sybarites, qui habitaient Laos et Scidros, depuis qu'ils avaient été chassés de leur ville, n'avaient pas témoigné autant de sensibilité pour les maux que les Milésiens avaient éprouvés de la part des Perses, que les Milésiens en avaient montré à leur égard. En effet, à la prise de Sybaris par les Crotoniates, les Milésiens de tout âge s'étaient rasé la tête, et avaient témoigné leur affliction par toutes les marques extérieures de deuil. Aussi jamais union n'avait été plus intime que celle qui avait régné entre ces deux villes. Les Athéniens n'imitèrent pas les Sybarites. Ils furent excessivement affligés de la prise de Milet, et ils manifestèrent leur douleur de mille manières. Le théâtre fondit en larmes à la représentation de la tragédie de Phrynichus, dont le sujet était la prise de cette ville, et même ils condamnèrent ce poëte à une amende de mille drachmes, parce qu'il leur avait rappelé la mémoire de leurs malheurs domestiques; et de plus ils défendirent à qui que ce fût de jouer désormais cette pièce. Milet perdit ainsi ses anciens habitants.

XXII. Ceux d'entre les Samiens qui étaient riches, ne furent pas contents de la conduite de leurs généraux à l'égard des Mèdes [4]. Ils résolurent, dans un conseil tenu aussitôt après le combat naval, de s'aller établir ailleurs avant l'arrivée d'Æacès, de crainte qu'en restant dans leur patrie, ils ne retombassent sous son joug et sous celui des Mèdes. Vers ce même temps, les Zancléens de Sicile envoyèrent en Ionie pour inviter les Ioniens à se rendre à Calacté, où ils avaient dessein de bâtir une ville ionienne. Ce lieu appartient aux Sicules, et se trouve dans la partie de la Sicile qui regarde la Tyrrhénie. Les Samiens furent les seuls qui se rendirent à cette invitation. Ils partirent avec quelques Milésiens qui avaient échappé à la ruine de leur patrie.

XXIII. Pendant que les Samiens, qui allaient en Sicile, étaient sur les côtes des Locriens épizéphyriens, les Zancléens faisaient avec Scythès leur roi, le siége d'une ville de Sicile qu'ils voulaient détruire. Sur cette nouvelle, Anaxilas, tyran de Rhégium, qui avait alors des démêlés avec les Zancléens, vint les trouver, et leur conseilla d'abandonner leur projet d'établissement à Calacté, et de se rendre maîtres de Zancle, qui était dépourvue de défenseurs. Les Samiens s'étant laissé persuader, s'emparèrent de cette ville. Aussitôt que les Zancléens en eurent connaissance, ils accoururent, et appelèrent à leurs secours Hippocrates, tyran de Géla, qui était leur allié. Ce prince vint avec une armée; mais il fit mettre aux fers Scythès, tyran des Zancléens, qui venait de perdre ses états, et Pytogénès son frère, et les envoya tous deux à Inycum. Quant au reste des Zancléens, il les remit aux Samiens, après s'être entre-donné mutuellement leur foi dans une conférence qu'il eut avec eux. Il y fut convenu que les Samiens lui donneraient la moitié des meubles et des esclaves qu'on trouverait dans la ville, et qu'Hippocrates aurait, pour sa part, tout ce qui serait dans les campagnes. Il mit aux fers la plupart des Zancléens, et les traita en esclaves, et en livra trois cents des plus considérables aux Samiens pour les faire mourir; mais ceux-ci les épargnèrent.

XXIV. Scythès s'enfuit d'Inycum à Himère; de là il passa en Asie, et se rendit auprès de Darius. Ce prince le regarda comme le plus honnête homme de tous les Grecs qui étaient venus à sa cour; car il y retourna, après avoir été en Sicile avec sa permission, et il mourut de vieillesse chez les Perses, après avoir joui toute sa vie d'un très-grand bonheur.

XXV. Les Samiens, qui avaient secoué le

[1] Voyez ci-dessus, liv. I, § CLXXXI.
[2] Voyez liv. I, § XCII; liv. II, § CLIX; liv. V, § XXXVI.
[3] Golfe Persique.
[4] Des Perses.

joug des Mèdes, se mirent sans peine en possession de la belle ville de Zancle. Après le combat naval dont l'objet était de recouvrer Milet, les Perses firent ramener à Samos, par les Phéniciens, Æacès, fils de Syloson, qu'ils estimaient beaucoup, et qui leur avait rendu de grands services. Il n'y eut que les Samiens dont la révolte ne fut point punie par la destruction de leur ville et l'incendie de leurs temples, parce que leurs vaisseaux s'étaient retirés pendant le combat naval. Aussitôt après la prise de Milet, les Perses se rendirent maîtres de la Carie, dont une partie des villes reçut volontairement le joug, et l'autre le subit par force.

XXVI. Tandis qu'Histiée de Milet interceptait aux environs de Byzance les vaisseaux marchands ioniens qui sortaient du Pont-Euxin, on vint lui apprendre les malheurs arrivés à Milet. Aussitôt il remit à Bisaltes, fils d'Apollophanes, d'Abydos, les affaires de l'Hellespont, et fit voile vers Chios avec les Lesbiens. Mais la garnison n'ayant pas voulu le recevoir, il lui livra bataille à l'endroit appelé Cœles [1], en tua un grand nombre, et partant de Polichna, dont il s'était emparé, il subjugua à l'aide des Lesbiens le reste des habitants de l'île, d'autant plus aisément, qu'ils avaient été fort maltraités dans le combat naval [2].

XXVII. Lorsqu'une nation, ou une ville, doit éprouver quelque grand malheur, ce malheur est ordinairement précédé de quelques signes. Aussi ceux de Chios eurent-ils des présages avant-coureurs de leur désastre. D'un chœur de cent jeunes garçons qu'ils avaient envoyé à Delphes, il n'en revint que deux; les quatre-vingt-dix-huit autres périrent de la peste. Vers le même temps, et un peu avant le combat naval, le toit d'une école de la ville tomba sur des enfants à qui on enseignait les lettres; de cent vingt qu'ils étaient, il n'en échappa qu'un seul. Tels furent les signes avant-coureurs que la divinité leur envoya. Ils furent suivis de la perte de la bataille navale qui les abattit. Survint ensuite Histiée avec les Lesbiens, qui eut d'autant moins de peine à les subjuguer, qu'ils étaient déjà épuisés.

XXVIII. Histiée alla de l'île de Chios à celle de Thasos avec un grand nombre d'Ioniens et d'Éoliens. Tandis qu'il en formait le siége, il apprit que les Phéniciens étaient sortis du port de Milet, pour attaquer par mer les autres places de l'Ionie. Sur cette nouvelle, il leva le siége de Thasos, et se rendit précipitamment dans l'île de Lesbos avec toute son armée. Mais n'ayant plus de provisions, et la faim se faisant sentir, il passa sur le continent pour moissonner le blé de l'Atarnée, et de la plaine du Caïque, dont la récolte appartenait aux Mysiens. Harpage, Perse de naissance, qui commandait dans ce canton des forces considérables, lui livra bataille aussitôt qu'il fut à terre, tailla en pièce la plus grande partie de ses troupes, et le fit prisonnier de la manière que je vais le raconter.

XXIX. La bataille se donna à Malène dans l'Atarnée: les Grecs tinrent ferme pendant long-temps; mais la cavalerie perse étant tombée sur eux, ils furent mis en fuite. Les Perses furent redevables de cette victoire à leur cavalerie. L'espoir du pardon, dont se flattait Histiée, lui inspira un tel désir de la vie, que se voyant arrêté dans sa fuite par un soldat prêt à lui passer son épée à travers le corps, il se fit connaître, et lui dit en perse qu'il était Histiée de Milet.

XXX. Si on l'eût mené à Darius dès qu'il fut fait prisonnier, je pense que, loin d'éprouver aucun fâcheux traitement, ce prince lui aurait pardonné sa révolte. Ce fut aussi par cette raison, et de crainte qu'au lieu d'être puni, il ne reprît son ancienne faveur auprès de Darius, qu'Artaphernes, gouverneur de Sardes, et Harpage, dont il était prisonnier, le firent mettre en croix, aussitôt après qu'on l'eut amené à Sardes. On sala ensuite sa tête, et on l'envoya à Suses à Darius. Ce prince, ayant appris ce qui s'était passé, s'en plaignit amèrement aux auteurs de cette action, et fut très-fâché de ce qu'on ne le lui avait pas amené vivant. Après avoir fait laver cette tête, il voulut qu'on l'ensevelît honorablement, et qu'on lui donnât la sépulture, comme étant celle d'un homme qui avait rendu de grands services aux Perses et à lui-même. Tel fut le sort d'Histiée.

XXXI. La flotte des Perses, qui avait passé l'hiver aux environs de Milet, ayant remis à la voile la seconde année, prit aisément les îles

[1] Cavités, creux.

[2] Voyez les § xv et xvi.

voisines du continent, celles de Chios, de Lesbos, de Ténédos. Quand ils voulaient en prendre une, ils en enveloppaient les habitants comme dans un filet, de manière qu'ils ne pouvaient leur échapper. Voici comment cela se pratique. Ils se tiennent les uns les autres par la main, et étendent leur ligne depuis la partie de la mer qui est au nord, jusqu'à celle qui regarde le sud, ils parcourent l'île entière, et vont ainsi à la chasse des hommes. Ils s'emparèrent aussi avec la même facilité des villes ioniennes de la terre ferme; mais il n'en prenaient pas de même les habitants; cela n'était pas possible.

XXXII. Les généraux perses effectuèrent alors les menaces qu'ils avaient faites aux Ioniens, lorsque les deux armées étaient en présence. En effet, ils ne se furent pas plutôt rendus maîtres de leurs villes, qu'ils choisirent les plus beaux enfants pour en faire des eunuques, qu'ils arrachèrent les plus belles filles des bras de leurs mères pour les envoyer au roi, et que, non contents de cela, ils mirent le feu à leurs villes et à leurs temples. Les Ioniens furent ainsi subjugués pour la troisième fois; ils l'avaient été la première par les Lydiens [1], et dans la suite ils le furent deux fois par les Perses [2].

XXXIII. La flotte passa des côtes de l'Ionie à celles de l'Hellespont, et soumit tout ce qui s'y trouve à gauche [3]. Les pays à droite sur le continent l'avaient été auparavant par les Perses [4]. Elle s'empara de la partie de l'Hellespont qui est en Europe, de la Chersonèse et de ses villes, de Périnthe, des châteaux qui sont en Thrace, de Sélibrie et de Byzance. Les Byzantins, et les Chalcédoniens, qui habitent sur le rivage opposé, n'attendirent pas la flotte phénicienne; ils quittèrent leurs villes, et s'enfuirent sur les côtes du Pont-Euxin, où ils fondèrent la ville de Mésambria. Les Phéniciens, ayant parcouru ce pays la flamme à la main, tournèrent du côté de Proconnèse et d'Artacé, et les brûlèrent aussi. Ils revinrent ensuite dans la Chersonèse, pour détruire toutes les villes qu'ils avaient épargnées à leur premier abord. Mais ils n'allèrent point à Cyzique. Ses habitants avaient prévenu leur arrivée, en rentrant dans l'obéissance du roi par un traité qu'ils firent avec Œbarès, fils de Mégabyze, gouverneur de Dascylium. Quant à la Chersonèse, les Phéniciens en subjuguèrent toutes les villes, excepté Cardia.

XXXIV. Miltiades, fils de Cimon, et petit-fils de Stésagoras, était alors tyran de ces villes; il les tenait de Miltiades, fils de Cypsélus, qui en avait acquis précédemment la souveraineté de la manière que je vais le raconter. Les Dolonces, peuple de Thrace, étaient en possession de cette Chersonèse. Vexés par les Apsinthiens, avec qui ils étaient en guerre, ils envoyèrent leurs rois à Delphes pour consulter l'oracle. La pythie leur répondit : d'engager à mener une colonie dans leur pays, le premier homme qui, au sortir du temple, les inviterait à loger dans sa maison. Les Dolonces s'en retournèrent par la Voie Sacrée, traversèrent la Phocide et la Béotie; et comme personne ne leur offrait l'hospitalité, ils tournèrent du coté d'Athènes.

XXXV. Pisistrate jouissait alors à Athènes de la souveraine puissance. Miltiades y avait aussi quelque autorité. Il était d'une maison où l'on entretenait quatre chevaux pour les jeux olympiques; sa naissance était illustre. Il remontait à Æacus, et à Ægine; mais dans les temps plus récents, cette famille s'était naturalisée à Athènes, depuis Philée, fils d'Ajax, le premier de cette famille qui soit devenu citoyen de cette ville. Miltiades, étant un jour assis devant sa porte, vit passer les Dolonces. Il reconnut à leur habit et à leurs piques, qu'ils étaient étrangers. Il les appela, et lorsqu'ils se furent approchés, il leur offrit sa maison et les présents qu'on a coutume de faire à des hôtes. Les Dolonces ayant accepté ses offres, et se voyant bien traités, lui découvrirent l'oracle, et le prièrent d'obéir au dieu. Ce discours le persuada d'autant plus aisément, qu'il était affligé de la domination de Pisistrate, et qu'il souhaitait s'éloigner de sa patrie. Il alla sur-le-champ à Delphes demander à l'oracle s'il se rendrait aux prières des Dolonces.

XXXVI. La pythie le lui ayant aussi ordonné, Miltiades, fils de Cypsélus, qui auparavant avait remporté aux jeux olympiques le prix de

[1] Livre I, § XXVII,
[2] Livre I, § CLXIX, et liv, VI, § XXXI et XXXII.
[3] Le pays à gauche de l'Hellespont appartenait à l'Europe, celui à droite appartenait à l'Asie.
[4] Livre V, § CXVII.

la course du char à quatre chevaux, prit avec lui tous les Athéniens qui voulurent avoir part à cette expédition, et s'étant embarqué avec eux et avec les Dolonces, il s'empara du pays, et fut mis en possession de la tyrranie par ceux qui l'avaient amené. Il commença par fermer d'un mur l'isthme de la Chersonèse, depuis la ville de Cardia jusqu'à celle de Pactye, afin d'en interdire l'entrée aux Apsinthiens, et de les empêcher de la ravager. L'isthme, en cet endroit, a trente-six stades, et la longueur de la Chersonèse entière, à compter de l'isthme, est de quatre cent vingt.

XXXVII. Après avoir fermé le col de la Chersonèse par un mur qui la mettait à l'abri des incursions des Absinthiens, les Lampsacéniens furent les premiers que Miltiades attaqua. Mais ils le firent prisonnier dans une embuscade qu'ils lui dressèrent. Crésus, roi de Lydie, dont il était aimé, ne l'eut pas plus tôt appris, qu'il envoya ordre à ceux de Lampsaque de le relâcher, avec menaces de les détruire comme des pins, s'ils ne le faisaient pas. Les Lampsacéniens, incertains ne comprenaient rien à la menace de ce prince; mais un vieillard, qui en saisit enfin le sens, quoiqu'avec bien de la peine, leur en donna l'explication. De tous les arbres, dit-il, le pin est le seul qui, étant une fois coupé, ne pousse plus de rejetons et périt tout-à-fait. Sur cette menace, les Lampsacéniens, qui redoutaient la puissance de Crésus, le remirent en liberté.

XXXVIII. Miltiades en eut obligation à ce prince. Il mourut dans la suite sans enfants, laissant sa principauté et ses richesses à son neveu Stésagoras, fils de Cimon son frère utérin. Depuis sa mort, les habitants de la Chersonèse lui offrent des sacrifices, comme c'est l'usage d'en faire à un fondateur, et ils ont institué en son honneur des courses de chars et des jeux gymniques, où il n'est point permis aux Lampsacéniens de disputer le prix. On était encore en guerre contre ceux de Lampsaque, lorsque Stésagoras mourut aussi sans enfants d'un coup de hache à la tête que lui donna, dans le Prytanée, un homme qui passait pour un transfuge, mais qui au fond était un ennemi violent.

XXXIX. Stésagoras ayant péri de cette manière, les Pisistratides envoyèrent sur un trirème dans la Chersonèse, Miltiade, fils de Cimon, et frère de Stésagoras, qui venait de mourir, afin qu'il prît en main les rênes du gouvernement. Ils l'avaient déjà traité avec bienveillance à Athènes, comme s'ils n'eussent point eu part au meurtre de son père Cimon, dont je rapporterai ailleurs les circonstances [1]. Miltiades étant arrivé dans la Chersonèse, se tint renfermé dans son palais, sous prétexte d'honorer la mémoire de son frère. Sur cette nouvelle, tous ceux qui jouissaient de quelque autorité dans la Chersonèse s'étant rassemblés de toutes les villes, et étant venus ensemble le trouver pour prendre part à sa douleur, il les fit arrêter; par ce moyen, et en entretenant une garde de cinq cents hommes, il devint maître absolu de la Chersonèse. Il épousa Hégésipyle, fille d'Olorus, roi de Thrace.

XL. Il y avait peu de temps que Miltiades, fils de Cimon, était arrivé, lorsqu'il lui survint des affaires eucore plus fâcheuses que celles qui l'occupaient alors. En effet, trois ans après ces événements, il s'enfuit à l'approche des Scythes nomades. Irrités de l'invasion de Darius, ils s'étaient réunis en un corps d'armée, et s'étaient avancés jusqu'à cette Chersonèse. Miltiades n'ayant pas osé les attendre, s'enfuit à leur approche. Mais, après leur retraite, les Dolonces le ramenèrent. Ces événements arrivèrent trois ans avant les affaires présentes [2], dont il était alors fort occupé.

XLI. Miltiades ayant appris sur ces entrefaites, que les Phéniciens étaient à Ténédos, fit charger cinq trirèmes de ses effets, et mit à la voile pour Athènes. Il partit de la ville de Cardia, traversa le golfe Mélas, et tandis qu'il longeait la côte de la Chersonèse, les Phéniciens tombèrent sur lui. Miltiades se sauva avec quatre vaisseaux à Imbros; mais Métiochus, son fils aîné, qui commandait le cinquième, fut poursuivi par les Phéniciens, et pris avec son vaisseau. Il était né d'une autre femme que de la fille d'Olorus, roi de Thrace. Les Phéniciens ayant appris qu'il était fils de Miltiades, le menèrent au roi, s'imaginant que ce prince leur en saurait d'autant plus de gré, que dans le conseil des Ioniens, Miltiades avait été d'avis

[1] Ci-dessous, § CIII.

[2] Les troubles de l'Ionie.

d'écouter les Scythes, qui les priaient de rompre le pont de bateaux[1], et de se retirer ensuite dans leur pays. Quand on le lui eut amené, il le combla de biens, au lieu de lui faire du mal, lui donna une maison et des terres, et lui fit épouser une Perse, dont il eut des enfants qui jouirent des priviléges des Perses.

XLII. D'Imbros, Miltiades vint à Athènes. Les Perses cessèrent cette année les hostilités contre les Ioniens, et s'appliquèrent à leur donner des réglements utiles. Artaphernes, gouverneur de Sardes, manda les députés des villes ioniennes, et les obligea à s'engager par un traité à recourir réciproquement à la justice, quand ils se croiraient lésés, sans user désormais de voies de fait. Il fit ensuite mesurer leurs terres par parasanges, mesure usitée en Perse, qui équivaut à trente stades, et régla en conséquence les impôts que chaque ville devait payer. Ces impôts ont toujours continué à se percevoir depuis ce temps-là jusqu'à présent, selon la répartition qui en fut faite par Artaphernes, et qui était à peu près la même que celle qui était établie auparavant. Ces réglements tendaient à pacifier les troubles.

XLIII. Le roi ayant ôté le commandement des armées aux généraux précédents, nomma en leur place Mardonius, fils de Gobryas. Celui-ci partit au commencement du printemps, et se rendit sur les bords de la mer avec une armée nombreuse de terre, et des forces considérables destinées à monter sur les vaisseaux. Il était jeune, et venait d'épouser Artozostra, fille de Darius. Lorsqu'il fut arrivé en Cilicie avec l'armée, il s'embarqua, et partit avec le reste de la flotte, tandis que l'armée de terre s'avançait vers l'Hellespont, sous la conduite d'autres généraux. Après avoir côtoyé l'Asie, il vint en Ionie, et je vais rapporter une chose qui paraîtra fort surprenante à ceux d'entre les Grecs qui ne peuvent se persuader que dans[2] l'assemblée des sept Perses, Otanes ait été d'avis d'établir en Perse le gouvernement démocratique, comme étant le plus avantageux. Il déposa en effet les tyrans des Ioniens, et établit dans les villes la démocratie. Cela fait, il marcha en diligence vers l'Hellespont, et lorsqu'il y eut rassemblé une très-grande quantité de vaisseaux, ainsi qu'une nombreuse armée de terre, il fit traverser à ses troupes l'Hellespont, et prit avec elles son chemin par l'Europe, pour se rendre à Érétrie et à Athènes.

XLIV. Ces deux places étaient l'objet apparent de l'expédition des Perses; mais ils avaient réellement intention de subjuguer le plus grand nombre de villes grecques qu'ils pourraient. D'un côté la flotte soumit les Thasiens, sans la moindre résistance de leur part. D'un autre, l'armée de terre réduisit en esclavage ceux d'entre les Macédoniens qui ne l'avaient pas encore été; car tous les peuples qui habitent en deçà[1] de la Macédoine étaient déjà asservis. De Thasos, la flotte passa sous le continent opposé, et le côtoya jusqu'à Acanthe, d'où elle partit pour doubler le mont Athos. Tandis qu'elle le doublait, il s'éleva un vent de nord violent et impétueux, qui maltraita beaucoup de vaisseaux, et les poussa contre le mont Athos. On dit qu'il y en périt trois cents, et plus de vingt mille hommes. Les uns furent enlevés par les monstres marins qui se trouvent en très-grand nombre dans la mer aux environs de cette montagne; les autres furent écrasés contre les rochers; quelques-uns périrent de froid, et quelques autres parce qu'ils ne savaient pas nager. Tel fut le sort de l'armée navale.

XLV. Pendant que Mardonius était campé en Macédoine avec l'armée de terre, les Thraces Bryges l'attaquèrent la nuit, lui tuèrent beaucoup de monde, et le blessèrent lui-même. Cependant ils n'évitèrent point l'esclavage. Mardonius en effet ne quitta point ce pays qu'il ne les eût subjugués. Ce peuple soumis, il s'en retourna en Perse avec les débris de ses armées, dont l'une avait essuyé un rude échec de la part des Bryges, et l'autre avait été fort maltraitée par la tempête auprès du mont Athos. Ainsi Mardonius fut obligé de repasser honteusement en Asie avec son armée.

XLVI. La seconde année après ces événements, les Thasiens furent accusés par leurs voisins de tramer une révolte. Darius leur ordonna d'abattre leurs murs, et d'envoyer leurs vaisseaux à Abdères. Comme les Thasiens

[1] Livre IV, § CXXXIII et CXXXVI.

[2] Voyez liv. III, § LXXX

[1] Cela doit s'entendre par rapport aux Perses.

avaient été assiégés par Histiée de Milet, et qu'ils jouissaient d'un revenu considérable, ils faisaient servir leurs richesses à construire des vaisseaux de guerre, et à entourer leur ville d'une muraille plus forte que la précédente. Ces richesses provenaient du continent et des mines de leur île. Les mines d'or de Scapté-Hylé rapportaient ordinairement au moins quatre-vingt talents. Celles de l'île ne rendaient pas autant. Le produit en était cependant si considérable, que les Thasiens étant la plupart du temps exempts de payer des impôts sur les denrées, les revenus du continent et des mines de l'île allaient, année commune, à deux cents talents [1], et même à trois cents [2], lorsqu'elles étaient du plus grand rapport.

XLVII. J'ai vu aussi ces mines. Les plus admirables de beaucoup, étaient celles que découvrirent les Phéniciens qui fondèrent avec Thasos cette île [3], à laquelle il donna son nom. Les mines de cette île, découvertes par les Phéniciens, sont entre Cœnyres et le lieu nommé Ænyres. Vis-à-vis de l'île de Samothrace, est une grande montagne que les fouilles précédentes ont détruite. Tel est l'état actuel des choses.

XLVIII. Les Thasiens, dociles aux ordres du roi, abattirent leurs murs, et conduisirent tous leurs vaisseaux à Abdères. Darius sonda ensuite les Grecs, afin de savoir s'ils avaient intention de lui faire la guerre, ou de se soumettre. Il envoya donc des hérauts de côté et d'autre en Grèce, avec ordre de demander en son nom la terre et l'eau. Il en dépêcha d'autres dans les villes maritimes qui lui payaient tribut, pour leur ordonner de construire des vaisseaux de guerre, et des bateaux pour le transport des chevaux.

XLIX. Les hérauts étant arrivés en Grèce pendant ces préparatifs, plusieurs peuples du continent accordèrent au roi la terre et l'eau, ainsi que tous les insulaires chez qui ces hérauts se transportèrent. Cet exemple fut suivi par les autres insulaires chez qui ils ne se rendirent pas, et entre autres par les Éginètes. Ceux-ci ne les eurent pas plutôt donnés, que les Athéniens, choqués de cette conduite, et persuadés qu'ils ne l'avaient tenue que par haine contre eux, et dans le dessein de leur faire la guerre de concert avec les Perses, saisirent avidement ce prétexte pour les accuser à Sparte de trahir la Grèce.

L. Sur cette accusation, Cléomènes, fils d'Anaxandrides, roi de Sparte, passa en Égine pour arrêter les plus coupables. Comme il se disposait à le faire, des Éginètes s'y opposèrent, et entre autres Crios, fils de Polycrite, qui montra en cette occasion le plus de chaleur, et lui dit qu'il n'emmènerait point impunément aucun habitant d'Égine; qu'il agissait ainsi sans l'aveu de la république de Sparte, et seulement à l'instigation des Athéniens, qui l'avaient gagné avec de l'argent; qu'autrement il serait venu avec l'autre roi pour les arrêter. En tenant ce langage, Crios suivait les ordres qu'il avait reçus de Démarate. Cléomènes, repoussé de l'île d'Égine, lui demanda son nom. Celui-ci le lui ayant dit: Eh bien! Crios [1], repartit alors Cléomènes, arme bien tes cornes, car tu auras à lutter contre un rude adversaire.

LI. Démarate, fils d'Ariston, qui était resté pendant ce temps à la ville, et qui était aussi roi de Sparte, quoique d'une branche inférieure, accusait Cléomènes son collègue. Comme ces deux princes avaient la même origine, cette branche n'était inférieure que parce qu'elle était la cadette; celle d'Eurysthènes, en qualité d'aînée, jouissait d'une plus grande considération.

LII. Les Lacédémoniens [2], qui ne sont en cela nullement d'accord avec les poëtes, prétendent qu'ils n'ont pas été conduits dans le pays dont ils sont actuellement en possession, par les fils d'Aristodémus, mais par Aristodémus lui-même, qui régnait alors, et qui était fils d'Aristomachus, petit-fils de Cléodéus, et arrière petit-fils d'Hyllus; que peu de temps après Argia, femme d'Aristodémus, qui était fille d'Autésion, petite-fille de Tisamènes, et qui avait Thersandre pour bisaïeul, et Polynices pour trisaïeul, accoucha de deux fils ju-

[1] 1,080,000 liv. de notre monnaie.
[2] 1,620,000 liv.
[3] Voyez liv. II, § XLIV.

[1] Crios, en grec, signifie *bélier*.
[2] Hérodote interrompt sa narration pour parler de l'antiquité des rois de Lacédémone. Il la reprend ensuite, § LXI.

meaux. Aristodémus mourut de maladie [1], après avoir vu ces deux enfants. Les Lacédémoniens d'alors, continuent-ils, résolurent dans un conseil de donner la couronne, selon la loi, à l'aîné; mais ne sachant sur lequel des deux faire tomber leur choix, parce qu'ils se ressemblaient parfaitement, et ne pouvant pas plus qu'auparavant distinguer l'aîné du cadet, ils interrogèrent la mère, qui leur répondit qu'elle l'ignorait elle-même. Elle soutint cette réponse, non que cela fût vrai, mais parce qu'elle désirait que tous deux fussent rois. Dans cette incertitude, les Lacédémoniens envoyèrent demander à l'oracle de Delphes de quelle manière ils se conduiraient. La pythie leur ordonna de regarder ces deux enfants comme leurs rois, mais de rendre plus d'honneur à l'aîné. Les Lacédémoniens ne se trouvant pas moins embarrassés pour reconnaître l'aîné, un Messénien, nommé Panitès, leur conseilla d'observer la conduite de la mère à l'égard de ses deux enfants; que si elle donnait invariablement à l'un ses soins avant l'autre, leurs incertitudes seraient dissipées; mais que si elle les donnait indistinctement, tantôt à l'un et tantôt à l'autre, il serait évident qu'elle n'en savait pas plus qu'eux, et que dans ce cas ils prendraient d'autres mesures. Les Spartiates ayant, suivant le conseil du Messénien, observé la mère, sans qu'elle en sût le motif, remarquèrent celui qu'elle honorait toujours de ses premiers soins. Ils le regardèrent comme l'aîné, parce qu'elle lui témoignait plus de considération qu'à l'autre, le firent élever en public, et lui donnèrent le nom d'Eurysthènes, et à son frère cadet celui de Proclès. On dit que ces deux princes étant devenus grands, ne purent jamais s'accorder, quoique frères, et que cette division subsiste pareillement parmi leurs descendants.

LIII. Tel est le récit des Lacédémoniens; mais comme ils sont seuls de ce sentiment, je vais aussi rapporter les choses de la manière que le racontent les Grecs. Ceux-ci font une énumération exacte des ancêtres de ces rois Doriens jusqu'à Persée, fils de Danaë, sans y comprendre le dieu [1], et ils prouvent qu'ils sont Grecs; car dès ces premiers temps, on les comptait déjà au nombre des Grecs. J'ai dit que ces princes Doriens remontaient jusqu'à Persée, sans reprendre les choses de plus haut, parce que ce héros n'a point de père mortel de qui il ait pu emprunter un surnom, et tel qu'Amphitryon l'était à l'égard d'Hercules. J'ai donc eu raison de faire remonter seulement ces deux princes jusqu'à Persée [2]. Mais si, à compter de Danaë, fille d'Acrisius, on veut parler de leurs ancêtres, on trouvera que les chefs des Doriens sont originaires d'Égypte. Telle est, au rapport des Grecs, leur généalogie.

LIV. Mais selon les traditions des Perses, Persée était lui-même Assyrien, et devint Grec, quoique ses pères ne le fussent pas. Ils conviennent aussi qu'il n'y avait aucune sorte de parenté entre Persée et les ancêtres d'Acrisius; ceux-ci étant Égyptiens, comme le disent les Grecs. En voilà assez sur ce sujet.

LV. Je ne raconterai point comment, étant Égyptiens, ils parvinrent à être rois des Doriens; d'autres l'ont dit avant moi; mais je ferai mention des choses que les autres n'ont pas touchées.

LVI. Les Spartiates ont accordé à leurs rois les prérogatives suivantes; deux sacerdoces, celui de Jupiter Lacédémonien, et celui de Jupiter Uranien [3]; le privilége de porter la guerre partout où ils le souhaiteraient, sans qu'aucun Spartiate puisse y apporter d'obstacle, sinon il encourt l'anathème. Lorsque l'armée se met en campagne, les rois marchent à la tête des troupes, et lorsqu'elle se retire, leur poste est au dernier rang. Ils ont à l'armée cent hommes d'élite pour leur garde; dans leurs expéditions ils prennent autant de bétail qu'ils en veulent, et ils ont pour eux les peaux et le dos de tous les animaux qu'on immole. Tels sont les priviléges dont ils jouissent en temps de guerre.

LVII. Voici maintenant ceux qu'ils ont en temps de paix. S'il se fait un sacrifice au nom de la ville, les rois sont assis au festin à la première place, on les sert les premiers, et on leur

[1] Dans la suite de ce paragraphe, ce sont toujours les Lacédémoniens qui parlent, comme on le voit bien clairement au commencement du paragraphe suivant. Cela est plus clair dans le grec, parce que tout dépend de λεγουσιν, *ils disent.*

[1] Jupiter, dont Persée passait pour le fils.

[2] Il a dit deux mots de l'origine égyptienne de Persée, liv. II, § XCI.

[3] Céleste.

donne à chacun le double de ce qu'ont les autres convives. Ils font aussi les premiers les libations, et les peaux des animaux qu'on immole leur appartiennent. On leur donne à chacun tous les mois, le premier et le sept, aux frais publics, une victime parfaite qu'ils sacrifient dans le temple d'Apollon. On y joint aussi une médimne de farine d'orge, et une quarte de vin, mesure de Lacédémone. Dans tous les jeux ils ont la place d'honneur, et ils nomment à la dignité de Proxènes qui bon leur semble parmi les citoyens. C'est une de leurs prérogatives. Ils choisissent aussi chacun deux Pythiens, qui sont nourris avec eux aux dépens de l'état. Tel est le nom qu'on donne aux députés qu'on envoie à Delphes consulter le dieu. Lorsque les rois ne se trouvent point au repas public, on leur envoie à chacun deux chénices de farine d'orge avec un cotyle de vin. Lorsqu'ils y vont, on leur sert une double portion. Si un particulier les invite à un repas, il leur rend les mêmes honneurs [1]. Ils sont les dépositaires des oracles rendus, mais les Pythiens doivent en avoir aussi communication. Les affaires suivantes sont les seules qui soient soumises à la décision des rois, et ils sont les seuls qui puissent les juger. Si une héritière n'a point encore été fiancée par son père, ils décident à qui elle doit être mariée. Les chemins publics les regardent, et si quelqu'un veut adopter un enfant, il ne peut le faire qu'en leur présence. Ils assistent aux délibérations du sénat, qui est composé de vingt-huit sénateurs. S'ils n'y vont point, ceux d'entre les sénateurs qui sont leurs plus proches parents, y jouissent des prérogatives des rois, c'est-à-dire qu'ils ont deux voix sans compter la leur.

LVIII. Tels sont les honneurs que la république de Sparte rend à ses rois pendant leur vie. Passons maintenant à ceux qu'elle leur rend après leur mort. A peine ont-ils terminé leurs jours qu'on dépêche des cavaliers par toute la Laconie, pour annoncer cette nouvelle, et des femmes à Sparte parcourent la ville en frappant sur des chaudrons. A ce signal, deux personnes de condition libre, un homme et une femme, prennent dans chaque maison [1] un extérieur sale et malpropre. Ils ne peuvent s'en dispenser, et s'ils y manquaient, ils seraient punis très-grièvement.

Les usages que pratiquent les Lacédémoniens à la mort de leurs rois, ressemblent à ceux des barbares de l'Asie. La plupart de ceux-ci observent en effet les mêmes cérémonies en pareille occasion. Lorsqu'un roi de Lacédémone est mort, un certain nombre de Lacédémoniens, indépendamment des Spartiates, est obligé de se rendre à ses funérailles, de toutes les parties de la Laconie. Lorsqu'ils se sont assemblés dans le même endroit avec les Hilotes et les Spartiates eux-mêmes, au nombre de plusieurs milliers, ils se frappent le front à grands coups, hommes et femmes ensemble, en poussant des cris lamentables, et ne manquent jamais de dire que ce prince était le meilleur des rois. Si l'un des rois meurt à la guerre, on en fait faire une figure qu'on porte au lieu de la sépulture sur un lit richement orné. Quand on l'a mis en terre, le peuple cesse ses assemblées, les tribunaux vaquent pendant dix jours, et durant ce temps, le deuil est universel.

LIX. Ils ont encore ceci de commun avec les Perses. Le successeur du roi mort remet, à son avénement au trône, tout ce que les Spartiates devaient à ce prince ou à la république. Il en est de même chez les Perses; celui qui succède au dernier roi remet à toutes les villes les impôts qu'elles devaient à la mort de ce prince.

LX. Les Lacédémoniens s'accordent pareillement en ceci avec les Égyptiens. Chez eux, les hérauts, les joueurs de flûte, les cuisiniers succèdent au métier de leurs pères. Les fils d'un joueur de flûte, d'un cuisinier ou d'un héraut, sont joueurs de flûte, cuisiniers ou hérauts. Ils exercent toujours la profession de leurs pères; et s'il se trouvait quelqu'un qui eût la voix plus sonore que le fils d'un héraut, ce talent ne ferait pas donner à celui-ci l'exclusion. Tels sont les usages qui s'observent à Lacédémone.

LXI. Tandis que Cléomènes s'occupait dans l'île d'Égine, non-seulement des intérêts de sa patrie, mais encore du bien général de la Grèce, Démarate l'accusait, moins par égard pour les Éginètes, que par envie et par jalousie.

[1] C'est-à-dire qu'il leur fait servir une double portion.

[1] Soit qu'ils se couvrent de boue ou autrement.

Mais Cléomènes résolut, à son retour d'Égine, de le renverser du trône, en lui intentant une action pour la chose que je vais rapporter.

Ariston, roi de Sparte, n'avait point eu d'enfants de deux femmes qu'il avait épousées. Comme il était persuadé que c'était plutôt la faute de ses femmes que la sienne, il en prit une troisième, et voici comment se fit ce mariage. Il était intime ami d'un citoyen de Sparte, dont la femme, après avoir été très-laide dans son enfance, était devenue, sans contredit, la plus belle personne de la ville. Sa nourrice la voyant extrêmement laide, et que ses parents, gens très-riches, en étaient fort affligés, s'avisa de la porter tous les jours au temple d'Hélène, qui est dans le lieu appelé Thérapné, au-dessus du temple de Phœbeum. Toutes les fois qu'elle l'y portait, elle se tenait debout devant la statue de la déesse, et la priait de donner de la beauté à cette enfant. On raconte qu'un jour cette nourrice revenant du temple, une femme lui apparut, et lui demanda ce qu'elle portait entre les bras; que lui ayant répondu que c'était un enfant, cette femme la pria instamment de le lui montrer, qu'elle le refusa, parce que les parents de l'enfant lui avaient absolument défendu de la laisser voir à qui que ce fût; mais que cette femme l'ayant priée avec beaucoup d'instances de la lui montrer, elle le fit d'autant plus volontiers, qu'elle remarquait en elle un désir extrême de se satisfaire. On ajoute que cette femme flatta cette enfant de la main, en disant qu'elle serait la plus belle personne de Sparte, et que depuis ce jour elle changea de figure. Lorsqu'elle fut en âge d'être mariée, elle épousa Agétus, fils d'Alcidas, cet ami d'Ariston dont je viens de parler.

LXII. Comme Ariston en était vivement épris, il eut recours à cet artifice. Il promit à son ami, qui en était le mari, de lui donner ce qui lui plairait le plus parmi toutes les choses qui étaient en sa possession, à condition qu'il en agirait de même à son égard. Agétus, qui ne craignait rien pour sa femme, parce qu'il voyait qu'Ariston en avait une aussi, y consentit, et ils ratifièrent leurs promesses par des serments mutuels. Après quoi Ariston donna à Agétus ce que celui-ci avait trouvé le plus de son goût parmi ses trésors, dans l'espoir d'être traité de même. Il voulut ensuite emmener la femme de son ami; mais celui-ci lui dit que ce point seul excepté, il consentait au reste. Cependant Agétus, contraint par son serment, et par la surprise frauduleuse d'Ariston, la lui laissa emmener.

LXIII. Ainsi Ariston renvoya sa seconde femme, et épousa cette troisième, qui accoucha de Démarate à un temps trop court, et avant que les dix mois fussent accomplis. Ariston siégeait avec les Éphores, lorsqu'un de ses officiers vint lui annoncer qu'il lui était né un fils. Comme il savait en quel temps il avait épousé cette femme, il calcula les mois sur ses doigts, et dit ensuite avec serment : « Cet enfant ne peut être à moi. Les Éphores l'entendirent; mais dans le moment ils n'y firent aucune attention. L'enfant grandit, et Ariston se repentit de ce mot imprudent; car il fut intimement persuadé qu'il était son fils. Il le nomma Démarate,[1] parce qu'avant sa naissance, tout le peuple de Sparte avait demandé aux dieux, avec d'instantes prières, qu'il naquît un fils à Ariston, le plus estimé de tous les rois qui avaient jusqu'alors régné dans cette ville.

LXIV. Dans la suite Ariston mourut, et Démarate lui succéda. Mais les destins avaient sans doute résolu que le mot qu'on avait entendu dire au père fît perdre la couronne au fils. Cléomènes l'avait pris en aversion, d'abord lorsqu'il ramena l'armée d'Éleusis, et dans cette occasion-ci, lorsque Cléomènes passa en Égine pour y arrêter ceux des Éginètes qui avaient pris le parti des Mèdes.

LXV. Cléomènes, brûlant de se venger, fit promettre à Léotychides, fils de Ménarès, petit-fils d'Agésilaüs, et de la même branche que Démarate, de le suivre en Égine, s'il pouvait l'établir roi à la place de celui-ci, et transigea avec lui à cette condition. Léotychides haïssait mortellement Démarate, parce qu'étant fiancé avec Percale, fille de Chilon et petite-fille de Démarmène, il l'avait privé de ce mariage par ses artifices, et parce qu'il l'avait prévenu en l'enlevant et en la prenant pour sa femme. Telle était la cause de la haine que portait Léotychides à Démarate. Il soutint alors avec serment, à la sollicitation de Cléomènes, que Démarate

[1] Démarate est un mot composé de δῆμος, *peuple*, et d'ἀράομαι, *je prie*, et signifie *populi precibus et votis expetitus*. Ce nom revient à peu près à Dieu-donné.

n'étant point fils d'Ariston, la couronne de Sparte ne lui appartenait pas légitimement. Après ce serment, il ne cessa de le poursuivre, et de répéter le propos qu'avait tenu Ariston lorsqu'un de ses officiers étant venu lui annoncer la naissance de son fils, il supputa les mois, et jura que cet enfant n'était point à lui. Léotychides, insistant sur ce propos, prouvait que Démarate n'était ni fils d'Ariston, ni roi légitime de Sparte, et il prenait à témoin les Éphores qui siégeaient alors avec ce prince, et qui lui avaient entendu tenir ce langage.

LXVI. Enfin des disputes s'étant élevées à ce sujet, les Spartiates résolurent de demander à l'oracle de Delphes si Démarate était véritablement fils d'Ariston. Cette affaire ayant été déférée à la Pythie par les soins de Cléomènes, celui-ci mit dans ses intérêts Cobon, fils d'Aristophante, qui jouissait à Delphes d'un très-grand crédit. Cobon persuada Périalle, grande prêtresse d'Apollon, de dire ce que souhaitait d'elle Cléomènes. Ainsi lorsque les députés de Sparte interrogèrent la Pythie, elle décida que Démarate n'était point fils d'Ariston. Mais dans la suite ces intrigues ayant été découvertes, Cobon fut banni de Delphes, et Périalle déposée.

LXVII. Ce fut ainsi qu'on s'y prit pour détrôner Démarate. Mais un autre affront le força de se sauver de Sparte, et de chercher un asile chez les Mèdes. Il avait été élu, après être descendu du trône, pour exercer un emploi dans la magistrature. Un jour qu'il assistait aux Gymnopédies, Léotychides, qui était déjà roi en sa place, lui envoya demander, par dérision et pour l'insulter, comment il trouvait une place de magistrat après avoir été roi. Piqué de cette question, Démarate répondit qu'il connaissait par expérience l'un et l'autre état; mais que Léotychides n'était pas dans le même cas. Qu'au reste cette question serait un jour pour les Lacédémoniens la source de mille maux, ou de biens infinis. Cela dit, il sortit du théâtre en se couvrant le visage, et se retira dans sa maison. Il n'y fut pas plustôt, qu'il fit les préparatifs d'un sacrifice, et qu'il immola un bœuf à Jupiter. Le sacrifice achevé, il envoya prier sa mère de se rendre auprès de lui.

LXVIII. Lorsqu'elle fut venue, il lui mit entre les mains une partie des entrailles de la victime, et lui tint ce discours d'une manière suppliante : « Je vous conjure, ma mère, et par » Jupiter Hercéen, et par les autres dieux, que » je prends à témoins, de me dire sans au» cun déguisement qui est mon père; car Léo» tychides m'a reproché dans une querelle, » que vous étiez enceinte de votre premier » mari, lorsque vous passâtes dans la maison » d'Ariston. D'autres tiennent des propos en» core plus téméraires; ils prétendent que vous » vous êtes abandonnée à un muletier qui était » à votre service, et que je suis son fils. Je vous » conjure donc, au nom des dieux, ma mère, » de me dire la vérité. Si vous avez commis » quelqu'une des fautes que l'on vous impute, » vous n'êtes point la seule, et vous avez beaucoup » de compagnes. Il court même un bruit dans » Sparte qu'Ariston ne pouvait avoir d'enfants, » et qu'autrement il en aurait eu de ses pre» mières femmes.

LXIX. » Mon fils, lui répondit-elle, puisque » vous me pressez avec tant d'instances de vous » dire la vérité, je vais vous la déclarer sans le » moindre déguisement. La troisième nuit après » mon mariage avec Ariston, un spectre, qui » lui ressemblait, vint me trouver. Lorsqu'il » eut couché avec moi, il me mit sur la tête les » couronnes qu'il portait et se retira. Ariston » entra ensuite, et ayant aperçu ces couron» nes, il me demanda qui me les avait données. » Je lui répondis que c'était lui. Il le nia; mais » j'assurai ce fait avec serment, et je lui dis » qu'il était indécent à lui de le nier; qu'il » était venu peu auparavant, et qu'après avoir » couché avec moi, il m'avait donné ces cou» ronnes. Quand il me vit soutenir ce fait avec » serment, il reconnut qu'il y avait là quelque » chose de divin. D'un côté, il parut que ces » couronnes avaient été prises de la chapelle du » héros Astrabacus, qui est près de la porte » de la cour du palais; d'un autre, les devins » répondirent que c'était ce héros qui était venu » lui-même me trouver. Voilà, mon fils, tout » ce que vous désiriez savoir. Le héros Astra» bacus est votre père, et vous êtes son fils, ou » celui d'Ariston; car je vous conçus cette nuit. » Vos ennemis insistent principalement sur ce » qu'Ariston, ayant reçu la nouvelle de votre » naissance, dit lui-même en présence de plu» sieurs personnes, que vous n'étiez pas son fils,

» parce que le terme de dix mois n'était pas en» core passé ; mais cette parole lui échappa, » parce qu'il n'était pas instruit à cet égard ; car » les femmes accouchent à neuf mois, à sept, et » ne vont pas toutes jusqu'à la fin du dixième » mois [1]. Quant à moi, mon fils, je vous mis » au monde au bout de sept mois ; et Ariston » reconnut lui-même peu de temps après son » imprudence. N'ajoutez donc point foi aux » propos qu'on tient sur votre naissance. Je » vous ai dit la vérité entière : puisse la femme » de Léotychides, puissent celles des gens qui » tiennent un tel langage, donner à leurs ma» ris des enfants de muletier [2] ! »

LXX. Démarate ayant appris ce qu'il voulait savoir, se munit de provisions pour un voyage, et partit pour l'Élide, sous prétexte d'aller consulter l'oracle de Delphes. Sur un soupçon qu'il avait dessein de prendre la fuite, les Lacédémoniens le poursuivirent, mais il les prévint, et passa d'Élide dans l'île de Zacynthe. Les Lacédémoniens y passèrent après lui, enlevèrent ses esclaves, et voulurent se saisir de sa personne ; mais les Zacynthiens n'ayant pas voulu le leur livrer, il se retira en Asie auprès du roi Darius. Ce prince le reçut magnifiquement, et lui donna des terres et des villes [3]. Ce fut ainsi que Démarate se retira en Asie, après avoir éprouvé un tel sort. Il s'était souvent distingué parmi ses concitoyens, par ses actions et par sa prudence, et surtout par le prix de la course du char à quatre chevaux, qu'il remporta aux jeux olympiques, honneur qu'il ne partagea avec aucun autre roi de Sparte.

LXXI. Démarate ayant été déposé, Léotychides, fils de Ménarès, lui succéda. Zeuxidamus, que quelques Spartiates appelaient Cyniscus [4], était son fils. Il ne régna point à Sparte, et mourut avant son père, laissant un fils nommé Archidamus. Cette perte engagea Léotychides à se remarier : il épousa Eurydamé, sœur de Menius, et fille de Diactorides. Il n'en eut point d'enfants mâles ; mais une fille nommée Lampito, qu'épousa de son consentement Archidamus, fils de Zeuxidamus.

LXXII. Léotychides ne passa pas non plus sa vieillesse à Sparte, et Démarate fut en quelque sorte vengé, comme je vais le dire. Il commandait en Thessalie l'armée de Lacédémone, et il lui était aisé de se rendre maître de tout le pays ; mais il accepta une grande somme d'argent, et fut pris sur le fait dans le camp même assis sur un sac d'argent. Ayant été déféré en justice, il fut banni de Sparte, et sa maison rasée. Il se retira à Tégée où il mourut ; mais ces choses n'arrivèrent que long-temps après.

LXXIII. Cléomènes [1] ayant réussi dans son entreprise contre Démarate, prit aussitôt avec lui Léotychides, et alla attaquer les Éginètes, contre lesquels il étoit violemment irrité, à cause de l'insulte qu'ils lui avaient faite. Les Éginètes voyant les deux rois venir contre eux, ne crurent pas devoir faire une plus longue résistance. On en choisit dix des plus distingués par leur naissance et par leurs richesses, et entre autres Crios, fils de Polycrite, et Casambus, fils d'Aristocrates, qui avaient le plus d'autorité dans l'île, et on les mena dans l'Attique, où ils furent mis en dépôt entre les mains des Athéniens, leurs plus grands ennemis.

LXXIV. Après cette expédition, Cléomènes s'étant aperçu que ses intrigues contre Démarate étaient découvertes, redouta la colère des Spartiates, et pour se soustraire à leur jugement, il se retira secrètement en Thessalie. De là il vint en Arcadie, où il chercha à exciter des troubles, animant les Arcadiens contre Sparte ; et entre autres serments qu'il exigea d'eux, il leur fit promettre de le suivre partout où il voudroit les mener. Il désirait ardemment conduire les principaux du pays à la ville de Nonacris, pour les y faire jurer par les eaux du Styx, que l'on dit être en cette ville d'Arcadie. Ce qui paraît de cette eau est en petite quantité et coule goutte à goutte d'un rocher dans un vallon environné de tous côtés d'une muraille. Nonacris, où se trouve cette fontaine, est une ville d'Arcadie près de Phénée.

LXXV. Les intrigues de Cléomènes étant venues à la connaissance des Lacédémoniens, la crainte le leur fit rappeler à Sparte aux mêmes conditions qu'il était monté sur le trône auparavant. Mais à peine y fut-il arrivé, qu'il

[1] Voyez ci-dessus, §. LXIII.
[2] Cela fait allusion à ce qui est dit, §. LXVIII.
[3] Voyez liv. VII, §. CIII.
[4] Petit chien.

[1] Hérodote reprend ici la narration qu'il avait interrompue, § L.

tomba dans une frénésie, mal dont il avait déjà eu précédemment quelques légères attaques. En effet, s'il rencontrait un Spartiate en son chemin, il le frappait au visage de son sceptre. Ses parents, témoins de ses extravagances, l'avaient fait lier dans des entraves de bois. Mais un jour, se voyant seul avec un garde, il lui demanda un couteau : celui-ci le lui refusa d'abord ; mais d'autant plus intimidé par ses menaces que c'était un Hilote, il lui en donna un. Cléomènes ne l'eut pas plus tôt reçu, qu'il commença à se déchirer les jambes dans toute leur longueur, et à en couper les chairs. Des jambes il passa aux cuisses, des cuisses aux hanches, aux côtés ; enfin, étant parvenu au ventre, il se le découpa, et mourut de la sorte. La plupart des Grecs prétendent que ce fut un châtiment de ce qu'il avait engagé la Pythie à prononcer contre Démarate. Les Athéniens assurent, au contraire, que ce fut en punition de ce qu'étant entré sur le territoire d'Éleusis, il avait coupé le bois consacré aux déesses ; mais ils sont les seuls de ce sentiment. Les Argiens disent, de leur côté, que ce fut parce qu'après avoir fait arracher du bois consacré à Argos, les Argiens qui s'y étaient réfugiés après la bataille, il les avait fait passer au fil de l'épée, et parce que, sans aucun égard pour les choses saintes, il y avait fait mettre le feu.

LXXVI. Cléomènes étant un jour allé consulter l'oracle de Delphes, la pythie lui avait répondu qu'il prendrait Argos. Il se mit à la tête des Spartiates, et les mena sur les bords du fleuve Érasinus, qui coule, à ce qu'on prétend, du lac Stymphale ; car on assure que ce lac, après avoir disparu dans un gouffre où il s'est précipité, reparaît dans le territoire d'Argos, et depuis cet endroit les Argiens l'appellent Érasinus. Lorsque Cléomènes fut arrivé sur les bords de ce fleuve, il lui fit des sacrifices ; mais comme les entrailles des victimes ne lui annonçaient rien de favorable en cas qu'il le traversât, il dit qu'il savait gré à Érasinus de ne pas trahir ses concitoyens ; mais que les Argiens n'auraient pas pour cela sujet de se réjouir. Aussitôt il fit rebrousser chemin à son armée ; et la mena à Thyrée, où il immola un taureau à la mer ; après quoi il la fit embarquer, et la conduisit dans la Tirynthie et de là à Nauplie.

LXXVII. Aussitôt que les Argiens en eurent connaissance, ils se portèrent en forces sur le bord de la mer. Lorsqu'ils furent près de Tiryns et dans la partie de son territoire où est Sépia, ils assirent leur camp vis-à-vis des Lacédémoniens, et à une très-petite distance de leur armée. Ils ne craignaient pas une bataille dans un lieu découvert, mais la surprise et les embûches, et c'était le sens de la réponse que la pythie leur avait rendue en commun à eux et aux Milésiens. Elle était conçue en ces termes : « Lorsque la femelle victorieuse aura repoussé » le mâle, et qu'elle se sera acquis de la gloire » parmi les Argiens, alors grand nombre d'Ar» giennes se déchireront le visage; de sorte qu'un » jour les races futures diront : Un serpent ef» froyable, dont le corps faisait trois replis, a » été tué à coups de pique [1]. »

Le concours de toutes ces circonstances inspirait de la frayeur aux Argiens. Ils résolurent par cette raison de régler leurs mouvements sur le héraut des ennemis. Cette résolution prise, toutes les fois que le héraut de Sparte signifiait un ordre aux Lacédémoniens, ils exécutaient de leur côté la même chose.

LXXVIII. Cléomènes, ayant remarqué que les Argiens se réglaient sur le héraut de Sparte, ordonna à ses troupes de prendre les armes quand le héraut leur donnerait le signal du repos, et d'aller droit à eux. Les Lacédémoniens exécutèrent cet ordre, et fondirent sur les Argiens tandis qu'ils se reposaient suivant le signal du héraut. Il y en eut beaucoup de tués ; mais ils se réfugièrent en beaucoup plus grand nombre dans le bois consacré à Argos, où ils furent aussitôt investis.

LXXIX. Voici de quelle manière Cléomènes se conduisit après cela. Ayant appris par des transfuges qu'il avait dans son camp, les noms de ceux qui étaient renfermés dans le lieu sacré, il envoya un héraut, qui les appela chacun par son nom, et leur dit qu'il avait leur rançon. Or la rançon est fixée par les Péloponnésiens à deux mines [2] par prisonnier. Environ cinquante Argiens sortirent à la voix du héraut, et Cléomènes les fit massacrer [3]. L'épaisseur du bois ne

[1] La première partie de cet oracle, qui concernait les Milésiens, se trouve ci-dessus, § XIX.

[2] 180 liv. de notre monnaie. Voyez liv. V.

[3] Tout moyen, qui pouvait faire triompher les Lacédé-

permettant pas de voir ce qui se passait au-dehors, ces meurtres échappèrent à la connaissance de ceux qui s'y étaient retirés ; mais l'un d'entre eux étant monté sur un arbre, s'aperçut de la manière dont on les avait traités. Depuis ce moment, on eut beau les appeler, ils ne voulurent plus sortir.

LXXX. Alors Cléomènes ordonna à tous les Hilotes d'entasser des matières combustibles au tour du bois sacré ; et dès qu'ils eurent obéi, il y fit mettre le feu. Tandis qu'il brûlait, il demanda à un transfuge à quel dieu ce bois était consacré. Celui-ci lui répondit que c'était à Argos. A ces mots il s'écria, en poussant un grand soupir : « O Apollon, vous m'avez bien trompé » par votre réponse, en me disant que je prendrais Argos [1]. Je conjecture que l'oracle est » accompli. »

LXXXI. Cléomènes permit ensuite à la plus grande partie de ses troupes de retourner à Sparte, et, ne gardant avec lui que mille hommes des plus braves, il alla à l'Héræum [2] pour y faire un sacrifice. Comme il se disposait à l'offrir lui-même sur l'autel, le prêtre lui dit qu'il n'était pas permis à un étranger de sacrifier en ce temple, et le lui défendit en conséquence. Mais Cléomènes ordonna aux Hilotes d'éloigner le prêtre de l'autel, et de le battre de verges ; après quoi il sacrifia lui-même, et le sacrifice fini, il s'en retourna à Sparte.

LXXXII. Il n'y fut pas plus tôt arrivé, que ses ennemis lui intentèrent une affaire devant les Éphores, et l'accusèrent de ne s'être point emparé d'Argos, dont la prise était facile, parce qu'il s'était laissé corrompre. Je ne puis dire avec certitude si ce qu'il avança dans sa défense était vrai ou faux. Quoi qu'il en soit, il répondit qu'il avait cru l'oracle accompli par la prise du bois consacré à Argos, et qu'ainsi il ne devait rien tenter contre la ville, qu'il n'eût du moins appris par les sacrifices si le dieu la lui livrerait, ou s'il s'opposerait à son entreprise : que les sacrifices dans l'Héræum [3] ayant été favorables, il était sorti une flamme de la poitrine de la statue : qu'il avait connu à ces marques certaines qu'il ne prendrait pas la ville d'Argos ; car si cette flamme fût sortie de la tête de la statue, il l'aurait prise d'assaut, au lieu qu'étant sortie de la poitrine, il était clair qu'il avait fait tout ce que le dieu voulait qu'il fît. Cette défense parut aux Spartiates si plausible et si vraisemblable, qu'il fut absous à la très-grande pluralité des voix.

LXXXIII. La ville d'Argos fut tellement dépeuplée par cette défaite, que les esclaves prirent en main le timon de l'état, et remplirent les différentes magistratures. Mais les enfants de ceux qui avaient perdu la vie étant parvenus à l'âge de puberté, remirent la ville en leur puissance et les chassèrent. Les esclaves se voyant chassés, s'emparèrent de Tiryns après une bataille. La concorde fut quelque temps rétablie entre eux et leurs maîtres ; mais dans la suite un devin, nommé Cléandre, de Phigalia en Arcadie, leur persuada d'attaquer leurs maîtres ; cela occasionna une guerre très-longue, et qui ne fut terminée que par les avantages que remportèrent enfin et avec beaucoup de peine les Argiens.

LXXXIV. Les Argiens prétendent que ce fut pour cette cause que Cléomènes perdit la raison, et périt misérablement. Mais les Spartiates assurent eux-mêmes que sa fureur ne vint pas des dieux, mais de l'abus du vin auquel il s'était accoutumé en fréquentant des Scythes.

Les Scythes nomades, persistant dans le dessein de se venger de l'invasion de Darius, envoyèrent des ambassadeurs à Sparte pour contracter alliance avec les Lacédémoniens. Il fut convenu entre eux que les Scythes tâcheraient de pénétrer du côté du Phase dans la Médie, et que les Spartiates partiraient d'Éphèse, se rendraient dans l'Asie supérieure, et que les deux armées se joindraient au même endroit. Les Lacédémoniens disent que Cléomènes eut avec les Scythes, qui étaient venus à Sparte pour cette négociation, une très-grande liaison et même plus intime qu'il ne convenait, et qu'il contracta avec eux l'habitude de boire du vin pur. Telle fut, selon les Spartiates, la cause qui le rendit furieux ; ils ajoutent que depuis ce temps, quand ils veulent boire du vin pur, ils

moniens, leur paraissait bon et légitime. La perfidie et le manque de foi ne leur coûtaient rien.

[1] Le héros Argus s'appelle en grec *Argos*. Cette équivoque avait trompé Cléomènes.

[2] C'était un temple de Junon. Cette déesse s'appelait en grec, Ἥρα, et son temple, Ἡραῖον.

[3] Temple de Junon.

se disent l'un à l'autre : Imitons les Scythes. C'est ainsi que les Spartiates parlent de la frénésie de Cléomènes ; mais je pense qu'elle fut un effet de la colère des dieux qui voulaient venger Démarate.

LXXXV. Les Éginètes n'eurent pas plus tôt appris la mort de Cléomènes, qu'il envoyèrent à Sparte des députés, pour accuser Léotychides au sujet de la détention de leurs otages à Athènes. Les juges s'étant assemblés, décidèrent que les Éginètes avaient été traités indignement par Léotychides, et le condamnèrent à être remis entre leurs mains, pour qu'ils l'emmenassent en Égine en la place des hommes qu'on leur retenait à Athènes. Les Éginètes se disposaient à exécuter cet arrêt, lorsque Théasides, fils de Léoprépès, citoyen distingué de Sparte, leur parla en ces termes : « Que » voulez-vous faire, Éginètes? Allez-vous donc » emmener le roi de Sparte que vous ont livré » ses concitoyens? Si les Spartiates ont dans » leur colère prononcé un tel jugement, ne » craignez-vous pas, si vous le mettez à exécu- » tion, qu'ils n'entrent quelque jour dans votre » pays, et qu'ils ne le détruisent entièrement? » La-dessus les Éginètes se désistèrent de leur entreprise ; mais ce fut à condition que Léotychides les suivrait à Athènes pour se faire rendre leurs citoyens.

LXXXVI. Ce prince, étant arrivé à Athènes, redemanda les otages qu'il avait mis en dépôt. Les Athéniens, qui ne voulaient pas les remettre, temporisaient sous prétexte que les deux rois les leur ayant confiés, il n'était pas juste de les rendre à l'un en l'absence de l'autre. Sur ce refus, Léotychides leur parla en ces termes ; « Athéniens, prenez le parti que vous » voudrez. Si vous rendez les otages, cette ac- » tion sera juste; et si vous les retenez, vous » en ferez une injuste; mais je veux vous ra- » conter un fait arrivé à Sparte au sujet d'un » dépôt.

» Nous disons, nous autres Spartiates, que, » la troisième génération avant moi, Glaucus, » fils d'Épicydes, s'était distingué à Lacédé- » mone entre tous ses compatriotes par plusieurs » excellentes qualités, et surtout par sa pro- » bité. Mais voici, ajoutons-nous, ce qui lui ar- » riva dans un temps déterminé. Il vint à Sparte » un Milésien pour conférer avec lui sur une » proposition qu'il voulait lui faire. Je suis de » Milet, lui dit-il, et je viens pour goûter les » fruits de votre probité, dont la renommée est » aussi répandue en Ionie que dans le reste de » la Grèce. Les réflexions que j'ai faites sur l'é- » tat précaire de l'Ionie, toujours exposée à » des dangers, sur la tranquillité et la sûreté du » Péloponnèse, et sur l'instabilité des fortunes » de mon pays, qu'on ne voit jamais entre les » mains des mêmes personnes, m'ont fait pren- » dre la résolution de convertir en argent la » moitié de tous mes biens et de le déposer » entre vos mains, persuadé qu'il y sera en » sûreté. Chargez-vous donc de cet argent, » et gardez en même temps cette marque-ci ; » vous le remettrez à celui qui vous représen- » tera la pareille. Ainsi parla le Milésien, et » Glaucus reçut le dépôt à cette condition.

» Long-temps après, les enfants de celui qui » avait mis cet argent en dépôt étant venus » trouver à Sparte Glaucus, et lui ayant pré- » senté la marque, ils lui redemandèrent la » somme que lui avait remise leur père. Glaucus » chercha à éluder leur demande par sa ré- » ponse. Je ne me souviens point de cette af- » faire, leur dit-il, et je ne me la rappelle en » aucune manière. Si cependant elle me revient » à la mémoire, je ferai tout ce qui sera juste. » Si j'ai reçu quelque chose, il convient de le » rendre ; mais si je n'ai rien reçu du tout, je » me servirai contre vous des lois des Grecs. » Je remets donc la décision de cette affaire au » quatrième mois, à compter de ce jour.

» Les Milésiens s'en retournèrent chez eux » d'autant plus affligés qu'ils croyaient leur ar- » gent perdu. Cependant Glaucus alla à Del- » phes consulter l'oracle, et demanda au dieu » s'il lui était permis de s'emparer de cet ar- » gent par un serment. La pythie lui fit cette » réponse : Glaucus fils d'Épicydes, la victoire » que tu remporteras par un serment, et les ri- » chesses qui en seront le prix auront sur-le- » champ pour toi quelque chose d'agréable. » Jure, puisque la mort n'épargne pas celui » même qui est fidèle à ses engagements ; mais » songe que du serment naît un fils sans nom, sans » mains et sans pieds, qui d'un vol rapide fond » sur celui qui se parjure, et ne le quitte point » qu'il ne l'ait détruit, lui, sa maison et sa race » entière ; au lieu qu'on voit prospérer les des-

» cendants de celui qui a religieusement observé » sa parole.

» Glaucus touché de cette réponse, pria le dieu » de lui pardonner ce qu'il avait dit. Tenter les » dieux, répondit la pythie, ou commettre l'in- » justice, c'est la même chose. Alors Glaucus » envoya chercher les Milésiens, et leur rendit » le dépôt.

» Voici maintenant, Athéniens, le but que je » me suis proposé en vous racontant cette his- » toire. Il ne subsiste plus actuellement à » Sparte ni descendants de Glaucus, ni aucune » maison qu'on croie lui avoir appartenu. » Cette race est éteinte jusque dans ses der- » niers rejetons, et ses maisons ont été détrui- » tes jusque dans les fondements; tant il est » avantageux de n'envisager un dépôt que » comme un effet qu'il faut rendre à celui qui » l'a confié. »

Ainsi parla Léotychides; mais ne remarquant dans les Athéniens, même après son histoire, aucune disposition à lui accorder sa demande, il se retira.

LXXXVII. Voici comment en agirent les Éginètes, avant qu'ils eussent reçu la punition des premières insultes qu'ils avaient faites aux Athéniens, dans la vue d'obliger les Thébains. Irrités contre les Athéniens dont ils croyaient avoir sujet de se plaindre, ils se disposèrent à s'en venger. S'étant mis en embuscade, ils enlevèrent le Théoris, vaisseau athénien à cinq rangs de rames, qui était au promontoire Sunium, et mirent aux fers les citoyens les plus distingués d'Athènes, qui montaient ce vaisseau. Les Athéniens, outrés d'une telle violence, ne différèrent plus à prendre toutes sortes de mesures pour les punir.

LXXXVIII. Nicodrome, fils de Cnœthus, homme de distinction à Égine, mécontent de ses compatriotes, s'était d'abord banni lui-même de sa patrie; mais ayant appris en ce temps que les Athéniens se disposaient à se venger des Éginètes, il leur promit de leur livrer Égine, et convint avec eux qu'il tenterait son entreprise un certain jour, et qu'ils viendraient à son secours ce jour-là même. Nicodrome s'empara, suivant l'accord fait entre eux, de cette partie d'Égine qu'on appelle la vieille ville.

LXXXIX. Mais les Athéniens n'arrivèrent pas au temps marqué, parce que leur flotte n'était pas assez forte pour livrer bataille à celle des Éginètes, et l'entreprise échoua pendant qu'ils priaient les Corinthiens de leur prêter des vaisseaux. Les Corinthiens, qui étaient alors liés avec eux de l'amitié la plus étroite, se rendirent à leurs prières et leur donnèrent vingt vaisseaux, moyennant cinq drachmes par vaisseau, car la loi leur défendait de les fournir gratuitement. Avec ce renfort la flotte athénienne allait à soixante-dix vaisseaux en tout. Les Athéniens les montèrent aussitôt, et firent voile du côté d'Égine; mais ils arrivèrent le lendemain du jour convenu.

XC. Ce contre-temps de la part des Athéniens força Nicodrome à s'enfuir d'Égine sur une barque, avec quelques Éginètes de son parti. On leur assigna Sunium pour le lieu de leur retraite, et de là ils faisaient des incursions dans l'île et la mettaient au pillage; mais cela n'arriva que dans la suite.

XCI. Les riches ayant eu à Égine l'avantage sur le peuple, qui s'était soulevé avec Nicodrome, ils envoyèrent au supplice ceux qui tombèrent entre leurs mains. Mais ils commirent en cette occasion un sacrilége qu'ils ne purent jamais trouver moyen d'expier par aucun sacrifice, et ils furent chassés de l'île avant que d'avoir apaisé la colère de la déesse [1]. Comme on conduisait au supplice sept cents hommes du peuple qui avaient été faits prisonniers, un d'entr'eux s'échappa des liens qui le retenaient, et se réfugia dans le vestibule de Cérès Thesmophore [2]. Il saisit le marteau de la porte, et s'y tint fortement attaché. Les exécuteurs firent tous leurs efforts pour lui faire lâcher prise; mais n'ayant pu réussir, ils lui coupèrent les mains, qui restèrent attachées à la poignée de la porte, et le menèrent en cet état au supplice.

XCII. Ce fut ainsi que les Éginètes traitèrent les rebelles. Ils furent ensuite attaqués par les Athéniens avec soixante-dix vaisseaux; ayant été vaincus, ils implorèrent le secours des Argiens, à qui ils s'étaient adressés précédemment. Mais ceux-ci ne voulurent plus leur en donner. Ils se plaignirent de ce que les vaisseaux d'Égine, que Cléomènes avait enlevés par

[1] Cérès.

[2] Législatrice.

force, étaient abordés aux côtes de l'Argolide, que leurs troupes étaient descendues à terre avec celles des Lacédémoniens, et que des vaisseaux de Sicyone s'étaient joints aux leurs dans cette même invasion. Les Argiens avaient condamné les Éginètes et les Sicyoniens à une amende de mille talents[1], c'est-à-dire à cinq cents pour chacun de ces deux peuples[2]. Les Sicyoniens étaient convenus de leur tort, et, moyennant cent talents[3], les Argiens leur avaient remis le reste de l'amende, suivant l'accord fait entre eux. Mais les Éginètes, qui étaient plus fiers, n'avaient pas même voulu reconnaître leur faute. Aussi quand ils prièrent les Argiens de leur donner du secours, l'état ne leur en accorda point en son nom; mais mille volontaires passèrent à leur service. Ils avaient à leur tête Eurybates, qui s'était exercé au Pentathle. Ils furent défaits en Égine par les Athéniens, et périrent pour la plupart avec leur commandant. Comme il s'était exercé aux combats d'homme à homme, il tua trois ennemis dans autant de combats; mais il périt dans le quatrième de la main de Sophanès de Décélée[4].

XCIII. La flotte d'Égine, profitant du désordre de celle des Athéniens pour l'attaquer, remporta la victoire, et prit quatre vaisseaux avec les troupes qui les montaient.

XCIV. Tandis que ces deux peuples se faisaient ainsi la guerre, Darius oubliait d'autant moins l'insulte des Athéniens, qu'un de ses officiers[5] la lui rappelait continuellement, et que les Pisistratides ne cessaient de l'assiéger de leurs calomnies. Ce prince, qui désirait subjuguer tous les peuples de la Grèce qui lui avaient refusé la terre et l'eau, saisit ce prétexte. Il ôta le commandement de l'armée à Mardonius, qui n'avait pas été heureux sur mer, le donna à Datis, Mède d'extraction, et à son neveu Artaphernes, fils d'Artaphernes[6], et les envoya contre Athènes et Érétrie, avec ordre d'en réduire tous les habitants en esclavage, et de les lui amener.

XCV. Ces deux généraux n'eurent pas plus tôt été nommés, qu'ils prirent congé du roi, et se mirent en marche. Étant arrivés en Cilicie avec une nombreuse armée de terre bien pourvue de tout, ils campèrent dans la plaine Aléienne. Tandis qu'ils y étaient, ils furent joints par toute l'armée navale, dont chaque nation[1] avoit reçu ordre de fournir son contingent. Les vaisseaux de transport pour la cavalerie, que Darius avait commandés l'année précédente aux peuples qui lui payaient tribut, se rendirent aussi au même endroit, et l'on y fit embarquer les chevaux. L'armée de terre s'embarqua aussi, et se rendit en Ionie avec six cents trirèmes. De là les Perses ne voguèrent pas droit vers l'Hellespont et la Thrace en côtoyant le continent; mais ils partirent de Samos, et prirent par la mer Icarienne à travers les îles, afin d'éviter, à mon avis, le mont Athos, que la perte considérable qu'ils avaient essuyée l'année précédente, en voulant le doubler, leur faisait beaucoup redouter. D'ailleurs l'île de Naxos, dont auparavant ils n'avaient pu se rendre maîtres, les forçait à prendre cette route.

XCVI. Au sortir de la mer Icarienne, on aborda à Naxos. Le souvenir de l'affront que les Perses avaient reçu précédemment devant cette place, leur faisait désirer ardemment de l'attaquer la première. Les Naxiens s'enfuirent dans les montagnes sans les attendre; les Perses mirent le feu aux temples et à la ville, et après avoir réduit en esclavage tous ceux qui tombèrent entre leurs mains, ils se remirent en mer pour aller aux autres îles.

XCVII. Sur ces entrefaites, les Déliens s'enfuirent aussi de leur île, et se réfugièrent à Ténos. Les Perses prirent la route de Délos; mais Datis, dont le vaisseau devançait la flotte, leur défendit d'y aborder, et leur ordonna de se rendre à l'île de Rhénée, qui est au-delà. Quand il eut appris le lieu de la retraite des Déliens, il leur envoya un héraut, qui leur parla ainsi en son nom : « Hommes sacrés, » pourquoi fuyez-vous? Pourquoi concevoir de » moi une opinion peu favorable? Je suis natu-

[1] 5,400,000.
[2] 2,700,000.
[3] 540,000.
[4] Voyez liv. x, § LXXIV.
[5] Voyez liv. v, § CV.
[6] Artaphernes, gouverneur de Sardes, était frère de Darius.

[1] C'étaient seulement les peuples des provinces maritimes.

» rellement porté à épargner le pays qui a vu » naître Apollon et Diane, et à ne faire aucun » mal à ses habitants; et d'ailleurs j'en ai reçu » l'ordre du roi. Retournez donc dans vos mai» sons; et cultivez vos terres en paix. » Tel est le discours que tint de sa part le hérault aux Déliens. Il fit ensuite brûler trois cents talents d'encens qu'il avait fait entasser sur l'autel [1].

XCVIII. Cela fait, Datis s'avança d'abord avec l'armée navale vers Érétrie, accompagné des Ioniens et des Éoliens. Quand il fut parti de Délos, on y éprouva un tremblement de terre, à ce que disent les Déliens; et jusqu'à mon temps c'est la seule fois que cette île en ait jamais essuyé. Mais le dieu voulut par ce prodige faire connaître aux hommes les maux qui allaient fondre sur eux; car la Grèce en éprouva plus sous les trois règnes consécutifs de Darius, fils d'Hystaspes, de Xerxès, fils de Darius, et d'Artaxerxès, fils de Xerxès, que pendant les vingt générations qui ont précédé le premier de ces princes. Ces maux lui sont venus en partie des Perses, et en partie des plus puissants de ses peuples [2] qui se sont disputé les armes à la main le commandement sur le reste du pays. Il n'est donc point contre la vraisemblance que cette île, qui avait été jusqu'à ce temps-là immobile, ait alors tremblé. L'oracle avait annoncé cet événement. « J'é» branlerai aussi, avait-il dit, l'île de Délos, » quelque immobile qu'elle soit. » Darius signifie en grec celui qui réprime, Xerxès un guerrier, et Artaxerxès un grand guerrier. On ne se tromperait point, en appelant ainsi ces princes en notre langue.

XCIX. Les Barbares étant partis de Délos, levèrent des troupes dans les îles ou ils abordèrent, et y prirent pour otages les enfants des insulaires. Après avoir navigué autour de ces îles, ils abordèrent à Caryste [3], dont les habitants ne voulaient ni leur donner d'otages, ni marcher contre les Érétriens et les Athéniens leurs voisins. On les assiégea, et on ne cessa pas de ravager leur territoire, qu'ils ne se fussent rendus aux Perses.

C. Les Érétriens, ayant eu avis que la flotte des Perses s'avançait contre eux, prièrent les Athéniens de leur donner du secours. Ceux-ci, bien loin de leur en refuser, leur envoyèrent les quatre mille hommes à qui l'on avait distribué au sort les terres de ceux qu'on appelait Hippobotes chez les Chalcidiens. Mais les Érétriens n'étaient pas sincères; ils faisaient venir les Athéniens, et n'étaient pas d'accord. Les uns étaient d'avis d'abandonner la ville pour se retirer parmi les écueils de l'Eubée; les autres, ne considérant que leur avantage particulier et les récompenses qu'ils attendaient des Perses, se préparaient à trahir leur patrie. Eschines, fils de Nothon, homme de distinction parmi les Érétriens, fit part aux Athéniens, à leur arrivée, de l'état où se trouvaient les affaires, et les pria de se retirer chez eux, afin de n'être pas enveloppés dans une commune ruine avec ceux d'Érétrie. Les Athéniens suivirent le conseil d'Eschines, et se mirent à couvert du danger en passant à Orope.

CI. Les Perses abordèrent avec leur flotte sur les côtes d'Érétrie, vers Tamynes, Choerées et Ægilies. Dès qu'ils y furent arrivés, ils mirent à terre leur cavalerie, et se disposèrent à attaquer les ennemis. Les Érétriens avaient résolu de ne point livrer de combat, et de ne faire aucune sortie, mais de s'occuper seulement de la défense des murs, depuis qu'avait prévalu l'avis de ne point abandonner la ville. L'attaque des murs fut très-vive, et pendant six jours qu'elle dura, il périt beaucoup de monde de part et d'autre. Mais le septième jour, Euphorbe, fils d'Alcimachus, et Philagrus, fils de Cyneas, tous deux hommes de distinction, livrèrent la ville aux Perses. Ceux-ci n'y furent pas plus tôt entrés, qu'ils pillèrent les temples, y mirent le feu, afin de se venger de l'incendie de ceux de Sardes, et réduisirent les habitants en esclavage, selon les ordres de Darius.

CII. Ils s'arrêtèrent quelques jours à Érétrie après s'en être emparés, et ayant remis à la voile pour se rendre dans l'Attique, ils serrèrent de près les Athéniens, pensant les traiter comme ils avaient traité les Érétriens. Hippias, fils de Pisistrate, les fit débarquer à Marathon,

[1] Le talent attique pesait 51 livres, 6 onces, 7 gros, 22 grains. Ainsi les 300 talents équivalent à 15,429 livres, 7 onces, 2 gros, 48 grains.

[2] Il veut parler de la guerre du Péloponnèse, dont il a vu le commencement.

[3] Ville d'Eubée.

le lieu de l'Attique le plus commode pour les évolutions de la cavalerie, et le plus proche d'Érétrie.

CIII. Sur cette nouvelle, les Athéniens se rendirent aussi à Marathon. Ils étaient commandés par dix généraux; Miltiades, fils de Cimon et petit-fils de Stésagoras, était le dixième. Cimon s'était expatrié pour se soustraire aux desseins pernicieux de Pisistrate, fils d'Hippocrates. Il lui était arrivé pendant son exil de remporter aux jeux olympiques le prix de la course du char à quatre chevaux, et quoique cette victoire lui appartînt, il l'avait transférée à Miltiades, son frère utérin. L'olympiade suivante, il remporta la victoire avec les mêmes chevaux. Mais il fit proclamer Pisistrate en sa place, et par cette condescendance, il se réconcilia avec le tyran, et retourna dans sa patrie. Il avait encore remporté une autre victoire aux jeux olympiques avec les mêmes chevaux; mais les enfants de Pisistrate, qui ne vivait plus pour lors, le firent tuer la nuit, près du Prytanée, par des assassins qu'ils envoyèrent secrètement à ce dessein. Cimon fut enterré devant la ville, au-delà du chemin qui traverse Cœlé, et vis-à-vis de lui sont enterrés ses chevaux, qui avaient gagné trois fois le prix aux jeux olympiques. Les chevaux d'Évagoras de Lacédémone avaient eu aussi le même avantage; mais il n'y en a point qui aient remporté un plus grand nombre de victoires que ceux de Cimon. Stésagoras, l'aîné des enfants de Cimon, était pour lors [1] dans la Chersonèse chez Miltiades, son oncle paternel; et le plus jeune, nommé Miltiades [2], du nom de celui qui avait mené une colonie dans la Chersonnèse, était à Athènes auprès de Cimon son père.

CIV. Ce Miltiades, qui était alors revenu de la Chersonnèse, étoit un des généraux. Il avait évité deux fois la mort; la première lorsque les Phéniciens le poursuivirent jusqu'à Imbros, se faisant une affaire capitale de le prendre et de le mener au roi; la seconde lorsque, au sortir de ce péril, et se croyant en sûreté dans sa patrie, il fut, à son arrivée, attaqué par des ennemis qui l'accusèrent en justice de s'être emparé de la tyrannie dans la Chersonèse. S'étant aussi justifié contre leurs accusations, il fut élu général des Athéniens par les suffrages du peuple.

CV. Avant de sortir de la ville, les généraux envoyèrent d'abord à Sparte en qualité de héraut Phidippides, Athénien de naissance, et hémérodrome [1] de profession. S'il faut en croire le rapport que fit à son retour Phidippides lui-même, Pan lui apparut près du mont Parthénion, au-dessus de Tégée, l'appela à haute voix par son nom, et lui ordonna de demander aux Athéniens pourquoi ils ne lui rendaient aucun culte, à lui qui avait pour eux de la bienveillance, qui leur avait déjà été utile en plusieurs occasions, et qui le serait encore dans la suite. Les Athéniens ajoutèrent foi au rapport de Phidippides, et lorsqu'ils virent leurs affaires prospérer, ils bâtirent une chapelle à Pan au-dessous de la citadelle. Depuis cette époque, ils se rendent ce dieu propice par des sacrifices annuels, et par la course des flambeaux.

CVI. Ce même Phidippides que les généraux athéniens avaient envoyé à Sparte, et qui raconta à son retour que Pan lui était apparu, arriva en cette ville le lendemain de son départ d'Athènes. Aussitôt il se présenta devant les magistrats et leur dit : « Lacédémoniens, les » Athéniens vous prient de leur donner du se- » cours, et de ne pas permettre qu'une des » plus anciennes villes de Grèce soit réduite en » esclavage par des Barbares. Érétrie a déjà » subi leur joug, et la Grèce se trouve affaiblie » par la perte de cette ville célèbre. » Là-dessus les Lacédémoniens résolurent de donner du secours aux Athéniens; mais il leur était impossible de le faire partir sur-le-champ, parce qu'ils ne voulaient point enfreindre la loi qui leur défendait de se mettre en marche avant la pleine lune; et l'on n'était alors qu'au neuf du mois [2].

CVII. Pendant qu'ils attendaient la pleine lune, Hippias, fils de Pisistrate, faisait aborder les Barbares à Marathon. La nuit précédente, il avait eu une vision pendant son sommeil, et s'était imaginé qu'il était couché avec sa mère. Ce songe lui faisait conjecturer qu'il retournerait à Athènes, et qu'après avoir recouvré l'autorité souveraine, il mourrait de vieillesse en

[1] Dans le temps que son père Cimon fut tué.

[2] On a vu ci-dessus, § xxxix, comment Miltiades succéda à son frère Stésagoras.

[1] Courrier de jour,

[2] Les mois étant lunaires, la pleine lune arrivait vers le 15.

son palais. Telles étaient les inductions qu'il tirait d'après le songe qu'il avait eu. Mais alors il s'acquittait du devoir de général; on transportait par son ordre les prisonniers d'Érétrie dans l'île d'Ægilia, qui était de la dépendance des Styréens; il faisait placer les vaisseaux à la rade de Marathon à mesure qu'ils abordaient, et rangeait en bataille les Barbares qui étaient descendus à terre. Pendant qu'il était occupé de ces fonctions, il lui survint un éternûment et une toux plus forte qu'à l'ordinaire. Comme la plupart de ses dents étaient ébranlées par l'âge, la violence de la toux lui en fit sortir une de la bouche qui tomba sur le sable. Ayant donné, mais en vain, tous ses soins pour la retrouver, il dit en soupirant à ceux qui se trouvaient auprès de lui : « Cette terre n'est pas à nous, et nous ne pourrons point l'assujétir; ma dent occupe tout ce qui m'en revenait. » Cet accident lui fit conjecturer que son songe était accompli.

CVIII. Pendant que les Athéniens étaient en ordre de bataille dans un champ consacré à Hercules, les Platéens arrivèrent à leur secours avec toutes leurs forces. Ces peuples s'étaient donnés aux Athéniens, et ceux-ci avaient déjà essuyé bien des travaux à leur sujet. Voici à quelle occasion ils s'étaient mis sous leur protection. Les Platéens, accablés par les Thébains, avaient d'abord voulu se mettre sous la sauvegarde de Cléomènes, fils d'Anaxandrides, et des Lacédémoniens, qui se trouvaient sur les lieux. Mais ceux-ci, sans accepter leurs offres, leur dirent : « Nous sommes si éloignés de vous » que le secours que nous pourrions vous don- » ner serait trop précaire, et vous seriez sou- » vent réduits en servitude avant qu'aucun de » nous l'eût seulement appris. Nous vous con- » seillons donc de vous remettre entre les mains » des Athéniens; ils sont vos voisins, en état, » par leur courage, de vous protéger. » Au reste, les Lacédémoniens donnaient ce conseil aux Platéens, moins par bienveillance pour eux, que parce qu'ils souhaitaient fatiguer les Athéniens, en les mettant aux prises avec les Béotiens. Les Platéens suivirent le conseil des Lacédémoniens, et, tandis qu'on faisait à Athènes un sacrifice aux douze dieux, ils s'assirent près de l'autel en posture de suppliants, et se donnèrent aux Athéniens. Sur cette nouvelle, les Thébains marchèrent contre les Platéens, et les Athéniens volèrent à leur secours. Les deux armées étaient sur le point d'en venir aux mains; mais les Corinthiens ne le souffrirent pas; ils accoururent en diligence, les réconcilièrent, et réglèrent les limites, de l'aveu des deux parties, à condition que les Thébains laisseraient tranquilles ceux d'entre les peuples de Béotie qui ne voudraient pas être mis au rang des Béotiens. Les Corinthiens se retirèrent chez eux après cette décision; les Athéniens en firent autant de leur côté; mais les Béotiens les ayant attaqués dans leur marche, ils fondirent sur eux, et remportèrent la victoire. Ils passèrent les limites que les Corinthiens avaient fixées au territoire de Platées, et mirent pour bornes entre les Béotiens et les Platéens, l'Asope même et Hysies. Les Platéens s'étant donc donnés aux Athéniens de la manière que nous venons de dire, ils vinrent alors à leur secours à Marathon.

CIX. Les généraux athéniens n'étaient point d'accord; les uns ne voulant pas qu'on combattît, parce qu'ils étaient en trop petit nombre; les autres, et surtout Miltiades, étant d'avis qu'on donnât la bataille. Les généraux étaient donc partagés, et le pire des deux avis allait prendre le dessus, lorsque Miltiades s'adressa au polémarque. Le polémarque s'élit par le suffrage des féves; il donne sa voix le onzième [1], et, suivant un ancien règlement, elle est d'un poids égal à celle des généraux. Callimaque d'Aphidnes était alors revêtu de cette dignité. Miltiades s'adressa donc à lui. « Callimaque, » lui dit-il, le sort d'Athènes est actuellement en- » tre vos mains; il dépend de vous de la mettre » dans les fers, ou d'assurer sa liberté en ac- » quérant une gloire immortelle, et telle que » n'en a jamais approché celle d'Harmodius et » d'Aristogiton. Les Athéniens n'ont jamais » couru un si grand danger depuis la fondation » de leur ville. S'ils succombent sous la puis- » sance des Mèdes, livrés à Hippias, leur sup- » plice est résolu; s'ils sont victorieux, cette » ville pourra devenir la première de la Grèce. » Mais comment ces choses peuvent-elles se » faire? comment le bonheur ou le malheur de » la république dépendent-ils absolument de » vous? c'est ce que je vais développer. Nous

[1] C'est-à-dire, après les dix généraux

» autres généraux, nous sommes partagés de » sentiments; les uns veulent la bataille, les au- » tres sont d'un avis contraire. Si nous dif- » férons de combattre, il est à craindre qu'il » ne s'élève entre les Athéniens des dissensions » qui les disposent à favoriser les Mèdes. Mais si » nous livrons le combat avant que de si lâches » pensées entrent dans l'esprit de quelques-uns » d'entre nous, j'espère qu'avec l'aide des dieux » nous remporterons la victoire. Ces choses » vous regardent donc actuellement, et dépen- » dent absolument de vous. Si vous joignez votre » suffrage au mien, notre patrie sera libre, et » notre république la première de la Grèce. Si » vous vous rangez du parti de ceux qui ne veu- » lent point de bataille, vous aurez en partage » le contraire des biens dont je viens de vous » faire l'énumération. »

CX. Le polémarque, gagné par ce discours, joignit sa voix à celle de Miltiades, et la bataille fut résolue. Après cela les généraux qui avaient été d'avis de combattre, remirent à Miltiades le commandement, quand ce fut à leur tour de commander. Il l'accepta; cependant il ne voulut en faire usage que lorsque son tour fut arrivé.

CXI. Quand il fut venu, les Athéniens se rangèrent en bataille en cet ordre : Callimaque se mit à la tête de l'aile droite, en vertu d'une loi qui ordonne chez les Athéniens que le polémarque occupe cette aile. Après le polémarque, les tribus se suivaient, chacune suivant le rang qu'elle tenait dans l'état, et sans laisser d'intervalle entre elles. Les Platéens étaient les derniers, et à l'aile gauche. Depuis cette bataille, lorsque les Athéniens offrent des sacrifices dans les fêtes qu'ils célèbrent tous les cinq ans, le héraut comprend aussi les Platéens dans les vœux qu'il fait pour la prospérité des Athéniens. Suivant cet ordre de bataille, le front de l'armée athénienne se trouvait égal à celui des Mèdes. Il n'y avait au centre qu'un petit nombre de rangs, et de ce côté l'armée était très-faible; mais les deux ailes étaient nombreuses et fortes.

CXII. Les Athéniens étaient rangés en bataille, et les victimes n'annonçaient rien que de favorable. Un intervalle [1] de huit stades séparait les deux armées. Au premier signal, les Athéniens franchirent en courant cet espace. Les Perses les voyant accourir, se disposèrent à les recevoir; mais remarquant que, malgré leur petit nombre et le défaut de cavalerie et de gens de trait, ils se pressaient dans leur marche, ils les prirent pour des insensés qui couraient à une mort certaine. Les Barbares s'en faisaient cette idée; mais les Athéniens les ayant joints, leurs rangs serrés, firent des actions mémorables. Ce sont, autant que nous avons pu le savoir, les premiers de tous les Grecs qui aient été à l'ennemi en courant, qui aient envisagé sans effroi l'habillement des Mèdes, et qui aient soutenu la vue de leurs soldats, quoique jusqu'alors le seul nom de Mèdes eût inspiré de la terreur aux Grecs.

CXIII. Après un combat long et opiniâtre, les Perses et les Saces, qui composaient le centre de l'armée ennemie, enfoncèrent celui des Athéniens, et profitant de leur avantage, ils poursuivirent les vaincus du côté des terres. Cependant les Athéniens et les Platéens remportèrent la victoire aux deux ailes; mais laissant fuir les Barbares, ils réunirent en un seul corps l'une et l'autre aile, attaquèrent les Perses et les Saces, qui avaient rompu le centre de leur armée, et les battirent. Les Perses ayant pris la fuite, les Athéniens les poursuivirent, tuant et taillant en pièces tous ceux qu'ils rencontrèrent, jusqu'à ce qu'étant arrivés sur les bords de la mer, ils demandèrent du feu, et s'emparèrent de quelques vaisseaux.

CXIV. Le polémarque Callimaque fut tué à cette bataille, après des prodiges de valeur. Stésilée, fils de Thrasylée, l'un des généraux, y périt aussi. Cynégire, fils d'Euphorion, ayant saisi un vaisseau par la partie élevée de la poupe, eut la main coupée d'un coup de hache, et fut tué, ainsi que beaucoup d'autres Athéniens de distinction.

CXV. Ce fut ainsi que les Athéniens s'emparèrent de sept vaisseaux ennemis. Les Barbares se retirèrent avec le reste de leur flotte, sans revirer de bord, et ayant repris les esclaves d'Érétrie dans l'île où ils les avaient laissés [1], ils

[1] Il y a grande apparence qu'Hérodote ne veut parler ici que du plus petit stade, qui est d'environ cinquante toises, et qu'il entend par course, non une course véritable, mais le pas redoublé.

[1] L'île d'Ægilia.

doublèrent le promontoire Sunium, dans le dessein de prévenir les Athéniens, et d'arriver dans leur ville avant eux. On prétend à Athènes qu'ils conçurent ce projet par l'artifice des Alcmæonides, qui, selon les conventions faites avec eux, leur montrèrent un bouclier, tandis qu'ils étaient déjà sur leurs vaisseaux.

CXVI. Pendant que les Perses doublaient le promontoire Sunium, les Athéniens accoururent à toutes jambes au secours de leur ville, et prévinrent l'arrivée des Barbares. Ils partirent d'un lieu consacré à Hercules à Marathon, et campèrent dans un autre consacré au même dieu à Cynosarges. Les Perses jetèrent l'ancre au-dessus de Phalère, qui servait alors de port aux Athéniens, et après y être restés quelque temps, ils reprirent la route d'Asie.

CXVII. Il périt à la journée de Marathon environ six mille quatre cents hommes du côté des Barbares, et cent quatre-vingt-douze de celui des Athéniens. Telle est au juste la perte des uns et des autres. Il arriva en cette bataille une chose bien étonnante à un Athénien, nommé Épizélus, fils de Cuphagoras. Pendant qu'il était aux prises avec l'ennemi, et qu'il se conduisait en homme de cœur, il perdit la vue, sans avoir été frappé en aucune partie du corps, ni de près, ni de loin, et depuis ce moment il demeura aveugle le reste de sa vie. On m'a assuré qu'en parlant de cet accident, il disait qu'il avait cru voir devant lui un grand homme pesamment armé, dont la barbe ombrageait tout son bouclier ; que ce spectre le passa, et alla tuer celui qui combattait à ses côtés. Telle est l'histoire que racontait Épizélus, suivant le récit qu'on m'en a fait.

CXVIII. Datis eut à Mycone, en retournant en Asie avec l'armée, une vision pendant son sommeil; mais on ne dit point ce que c'était que cette vision. Dès que le jour parut, il fit faire des perquisitions sur toute la flotte, et ayant trouvé sur un vaisseau phénicien une statue dorée d'Apollon, il demanda dans quel temple on l'avait pillée. Lorsqu'il l'eut appris, il se rendit lui-même sur un vaisseau à Délos, mit en dépôt la statue dans le temple, et enjoignit aux Déliens, qui étaient alors de retour dans leur île, de la reporter au Délium des Thébains [1], qui est sur le bord de la mer, vis-à-vis de Chalcis. Cet ordre donné, Datis remit à la voile pour rejoindre sa flotte. Les Déliens ne reportèrent point la statue; mais au bout de vingt ans, les Thébains la transportèrent eux-mêmes à Délium, en vertu d'un oracle.

CXIX. Datis et Artaphernes n'eurent pas plus tôt abordé en Asie, qu'ils menèrent à Suses les Érétriens qu'ils avaient réduits en esclavage. Darius était très-irrité contre les Érétriens avant qu'ils eussent été faits prisonniers, parce qu'ils l'avaient attaqué les premiers, sans qu'il leur en eût donné aucun juste sujet. Mais dès qu'on les lui eut amenés, et qu'il les vit en son pouvoir, il ne leur fit point de mal, et les envoya à Ardericca, stathme de la Cissie, qui lui appartenait en propre. Ce stathme est à deux cent dix stades de Suses, et à quarante du puits qui fournit trois sortes de substances, du bitume, du sel et de l'huile, qu'on puise de la manière que je vais dire. On a une bascule ou machine propre à tirer de l'eau; on y attache, au lieu de seau, la moitié d'une outre, qu'on baisse sous ces substances, et avec laquelle on les puise. On les verse ensuite dans un réservoir, et de là elles se répandent dans un autre, où elles prennent trois formes différentes : le bitume s'épaissit, le sel se cristallise sur-le-champ, et l'on ramasse l'huile dans des vases. Les Perses appellent cette huile rhadinacée. Elle est noire et d'une odeur forte. Darius envoya les Érétriens habiter dans ce lieu. Ils l'occupaient encore de mon temps, et ils avaient conservé leur ancienne langue. Tel fut le traitement qu'éprouvèrent les Érétriens.

CXX. Deux mille Lacédémoniens arrivèrent à Athènes après la pleine lune. Ils avaient une si grande ardeur de joindre les ennemis, qu'ils ne mirent que trois jours pour venir de Sparte dans l'Attique. Quoiqu'ils fussent arrivés après le combat, ils avaient un tel désir de voir les Mèdes, qu'ils se transportèrent à Marathon pour les comtempler [1]. Ils complimentèrent ensuite les Athéniens sur leur victoire, et s'en retournèrent dans leur pays.

CXXI. On fit courir contre les Alcmæonides le bruit que, d'intelligence avec les Perses, ils

[1] Temple d'Apollon dans la ville de Délium.

[1] L'historien veut parler des morts étendus sur le champ de bataille.

leur avaient montré un bouclier, comme s'ils eussent voulu réduire Athènes sous le joug des Barbares et celui d'Hippias: j'en suis étonné, et je ne puis y ajouter foi. Il paraît en effet qu'ils ont eu plus d'aversion pour les tyrans que Callias, fils de Phénippe et père d'Hipponicus, ou que du moins elle a été aussi grande. Or, Callias fut le seul homme à Athènes qui osât acheter les biens de Pisistrate lorsque la république les fit mettre en vente, après qu'elle l'eut banni; et d'ailleurs, il fit bien d'autres choses qui attestaient la haine qu'il lui portait.

CXXII. Ce Callias mérite qu'on en parle souvent, tant à cause de l'ardeur qu'il témoigna pour la liberté de sa patrie, que parce qu'à Olympie il fut vainqueur à la course du cheval, qu'il fut le second au combat du char à quatre chevaux, et qu'ayant été victorieux aux jeux pythiques, il l'emporta en cette occasion sur tous les Grecs par sa magnificence. Il le mérite aussi par la conduite qu'il tint avec ses trois filles; car lorsqu'elles furent en âge d'être mariées, il leur donna une riche dot, et leur ayant permis de se choisir des époux dans toute la nation, il les maria à ceux dont elles avaient fait choix.

CXXIII. Les Alcmæonides ne haïssaient pas moins les tyrans que ce Callias. Aussi suis-je étonné de cette accusation, et je ne puis croire qu'ils aient montré un bouclier aux Perses, eux qui avaient vécu loin de leur patrie tout le temps de la domination des tyrans, qui avaient forcé par leurs trames les Pisistratides à abandonner la tyrannie, et qui, par cette conduite, avaient plus contribué, à mon avis, à la liberté d'Athènes qu'Harmodius et Aristogiton. Ceux-ci en effet, bien loin de faire cesser la tyrannie des Pisistratides, ne firent, en tuant Hipparque, qu'aigrir de plus en plus les tyrans; au lieu que les Alcmæonides ont évidemment rendu la liberté à leurs concitoyens, si du moins il est vrai qu'ils aient engagé la pythie, comme je l'ai dit précédemment [1], à ordonner aux Lacédémoniens de remettre Athènes en liberté.

CXXIV. Peut-être trahirent-ils leur patrie pour se venger de quelque mécontentement qu'ils avaient reçu du peuple. Mais il n'y avait personne, du moins à Athènes, qui fût plus estimé et plus comblé d'honneurs. Il est donc contre toute vraisemblance qu'ils aient montré par ce motif un bouclier aux Perses. Cependant un bouclier servit de signal; c'est un fait certain; on ne peut le révoquer en doute. Mais par qui ce signal fut-il donné? je n'en puis rien dire de plus certain que ce qu'on vient de lire.

CXXV. Les Alcmæonides se sont toujours distingués à Athènes, dès les plus anciens temps et dès leur première origine. Mais ils ont encore tiré un plus grand lustre d'Alcmæon, et de Mégaclès après lui. Alcmæon, fils de Mégaclès, rendit aux Lydiens, que Crésus avait envoyés pour consulter l'oracle de Delphes, tous les services qui dépendaient de lui. Ce prince, instruit de l'accueil qu'il avait fait à ses députés, le manda à Sardes, et lui fit présent, à son arrivée, d'autant d'or qu'il en pourrait emporter en une seule fois. Alcmæon mit en usage toute son industrie, afin de tirer le plus d'avantage possible d'un tel don. Ayant pris un habit des plus amples et les plus larges brodequins qu'il put trouver, il alla au trésor, conduit par les officiers du prince. Il se jeta sur un tas de paillettes d'or, en entassa premièrement le long de ses jambes autant qu'il en pouvait tenir dans ses brodequins; il en remplit ensuite toute l'ampleur de son habit, en poudra ses cheveux, et en ayant empli sa bouche, il sortit du trésor, les joues bouffies, le corps bossu, traînant à peine ses brodequins, et ressemblant moins à un homme qu'à toute autre chose. Crésus se mit à rire en le voyant. Non-seulement il lui fit présent de cet or, mais il y ajouta d'autres dons qui n'étaient pas moins considérables. Cette maison étant ainsi devenue très-riche, Alcmæon nourrit des chevaux [1], et fut victorieux à Olympie, à la course du char à quatre chevaux.

CXXVI. La seconde génération après, Clisthènes, tyran de Sicyone, éleva encore plus haut cette maison, et lui donna parmi les Grecs un éclat qu'elle n'avait point eu jusqu'alors. Clisthènes, fils d'Aristonymus, petit-fils de Myron, et arrière-petit-fils d'Andréas, avait une fille, nommée Agariste, qu'il ne voulait marier qu'au plus accompli de tous les Grecs. Pendant la célébration des jeux olympiques, Clisthènes,

[1] Liv. V, S. LXIII, LXVI.

[1] L'Attique étant sans pâturages, les chevaux y étaient fort chers.

qui y avait été vainqueur à la course du char à quatre chevaux fit, proclamer par un héraut que quiconque d'entre les Grecs se croirait digne de devenir son gendre vînt à Sicyone dans soixante jours, ou même plus tôt, parce qu'il avait fixé le mariage de sa fille un an après le soixantième jour commencé. Tous ceux qui, fiers de leur mérite personnel et de la célébrité de leur ville, aspiraient à l'honneur d'épouser Agariste, se rendirent à Sicyone, où les retint Clisthènes, qui leur avait fait préparer un stade et une palestre, dans l'intention de les y éprouver.

CXXVII. Smindyrides, fils d'Hippocrates, y vint d'Italie. Il était de Sybaris, ville alors très-florissante, et avait porté le luxe et la mollesse au plus haut degré. Damasus de Siris y arriva aussi ; il était fils d'Amyris, surnommé le Sage. Amphimnestus d'Épidamne, fils d'Épistrophus, y vint du golfe Ionien On y vit aussi un Étolien, frère de Titormus, qui surpassait les Grecs par sa force extraordinaire, et qui, fuyant le commerce des hommes, s'était retiré jusqu'à l'extrémité de l'Étolie. Ce frère de Titormus s'appelait Malès. Léocèdes, fils de Phidon, y vint du Péloponnèse. Il descendait de Phidon, tyran d'Argos, qui établit les mesures dans le Péloponnèse, et qui, de tous les Grecs, se conduisit de la manière la plus insolente, en chassant les Agonothètes des Éléens, et en réglant lui-même en leur place les jeux olympiques ; Amiantus, fils de Lycurgue, de Trapézunte en Arcadie ; Laphanès, Azanien, du bourg de Pæos, fils de cet Euphorion qui reçut dans sa maison les Dioscures, suivant la tradition des Arcadiens, et qui depuis ce temps-là exerça l'hospitalité envers tous les étrangers, et Onomastus, Éléen, fils d'Agæus. Ces quatre vinrent du Péloponnèse même. Il s'y rendit d'Athènes Mégaclès, fils de cet Alcmæon qui avait été à la cour de Crésus[1] ; Hippoclides, fils de Tisandre, l'homme le plus riche et le mieux fait qu'il y eût à Athènes, et Lysanias d'Érétrie, ville alors florissante. Ce fut le seul de toute l'Eubée. Il y vint de Thessalie, Diactorides Cranonien, de la maison des Scopadez, et Alcon du pays des Molosses. Tel est le nombre de ceux qui recherchèrent Agariste.

CXXVIII. Lorsqu'ils furent arrivés au jour marqué, Clisthènes s'informa d'abord de leur pays et de leur naissance ; puis il les retint un an près de lui, afin d'éprouver pendant ce temps-là leur mérite, leurs inclinations, leurs mœurs et leurs connaissances, dans les entretiens qu'il avait avec eux en particulier, ou dans les conversations générales, dans les exercices où il engageait les plus jeunes d'entre eux, et surtout dans les festins où il les invitait. Il agit de cette manière tant qu'ils furent chez lui, et les traita toujours avec magnificence. Mais de tous ces amants, ceux qui étaient venus d'Athènes étaient le plus de son goût, et surtout Hippoclides, fils de Tisandre, qu'il distinguait, tant à cause de son mérite particulier que parce que ses ancêtres étaient parents des Cypsélides de Corinthe.

CXXIX. Le jour fixé par Clisthènes pour déclarer celui qu'il choisissait pour gendre et pour célébrer le mariage étant venu, ce prince immola cent bœufs, et régala non-seulement les amants de sa fille, mais encore tous les Sicyoniens. Le repas fini, les aspirants s'entretinrent de musique à l'envi l'un de l'autre, et de tout ce qui fait le sujet ordinaire des conversations. Pendant qu'on était occupé à boire, Hippoclides, qui attirait l'attention de toute la compagnie, dit au joueur de flûte de lui jouer l'Emmélie. Le joueur de flûte obéit, et Hippoclides se mit à danser. Il était fort content de sa danse ; mais Clisthènes, qui était l'un des spectateurs, le regardait d'un œil irrité. Hippoclides, s'étant reposé quelque temps, se fit ensuite apporter une table, sur laquelle il dansa d'abord des danses à la manière de Lacédémone, ensuite à celle d'Athènes ; enfin, s'appuyant la tête sur la table, il gesticula avec les jambes comme on gesticule avec les mains. Quoique l'immodestie et l'impudence des deux premières danses eussent inspiré de l'aversion à Clisthènes, et qu'il fût éloigné de le choisir pour gendre, cependant il se retenait et ne voulait point faire d'éclat. Mais, ne pouvant plus se contenir quand il le vit gesticuler avec les jambes comme on fait avec les mains :
« Fils de Tisandre, lui dit-il, votre danse a détruit votre mariage. — Peu s'en soucie Hippo-

[1] Il descendait d'Ajax, qui se distingua à la guerre de Troie, et fut bisaïeul de Miltiades, fondateur de la Chersonèse.

» clides, reprit l'Athénien. » Cette réponse passa depuis en proverbe.

CXXX. Alors Clisthènes, ayant fait faire silence, parla ainsi à l'assemblée : « Jeunes as» pirants au mariage de ma fille, j'ai pour vous » la plus grande estime, et je vous obligerais » tous si je le pouvais. L'on ne me verrait pas » en effet, par le choix d'un d'entre vous, ex» clure tous les autres. Mais comme je ne puis » combler les vœux de tant de personnes, » n'ayant qu'une fille à marier, je donne un ta» lent d'argent [1] à chacun de ceux sur qui mon » choix ne peut tomber, afin de reconnaître » l'honneur qu'il m'a fait en recherchant mon » alliance, et la peine qu'il a prise en s'absen» tant de chez lui. Je fiance ma fille Agariste, » suivant les lois d'Athènes, à Mégaclès, fils » d'Alcmæon. » Mégaclès accepta l'alliance, et le mariage fut ratifié par Clisthènes.

CXXXI. Ce fut ainsi que ce prince s'y prit pour choisir un gendre parmi tant de prétendants, et ce fut ainsi que les Alcmæonides acquirent en Grèce une si grande célébrité. Le premier enfant qu'eut Mégaclès de ce mariage fut appelé Clisthène, du nom de son aïeul maternel, le tyran de Sicyone. Ce fut lui qui partagea le peuple en dix tribus, et qui établit le gouvernement démocratique. Il eut ensuite Hippocrates. D'Hippocrates naquit un autre Mégaclès et une autre Agariste, ainsi nommée d'Agariste, fille de Clisthènes. Elle épousa Xantippe, fils d'Ariphron. Tandis qu'elle était enceinte, elle crut en songe qu'elle enfantait un lion, et quelques jours après elle accoucha de Périclès.

CXXXII. La défaite des Perses à Marathon augmenta la considération qu'on avait déjà à Athènes pour Miltiades. Il demanda au peuple soixante-dix vaisseaux, des troupes et de l'argent. Il ne leur dit point où il avait dessein de porter la guerre ; mais il leur promit de les enrichir s'ils voulaient le suivre, et de les mener dans un pays d'où ils rapporteraient sans peine une quantité prodigieuse d'or. Flattés de cet espoir, les Athéniens lui accordèrent les vaisseaux qu'il demandait.

CXXXIII. Miltiades fit voile à Paros avec les troupes qu'on lui donna ; il colora son expédition du prétexte de punir les Pariens, parce qu'ils avaient accompagné les Perses à Marathon, et leur avaient fait les premiers la guerre. Mais il y était porté par la haine qu'il avait contre eux depuis que Lysagoras, fils de Tisias, Parien de naissance, l'avait voulu rendre odieux au Perse Hydarnes [1]. Lorsqu'il fut arrivé à Paros avec ses troupes, il fit le siége de la ville, où les Pariens s'étaient renfermés, et leur envoya ensuite demander cent talents [2] par un héraut, avec menace, en cas de refus, de ne point retirer ses troupes qu'il ne les eût subjugués. Les Pariens, bien loin de songer à lui donner de l'argent, ne pensèrent qu'à la sûreté de leur ville, et entre autres choses qu'ils imaginèrent, ils élevèrent pendant la nuit le mur, dans les endroits les plus faibles, une fois plus haut qu'il ne l'était anciennement.

CXXXIV. Tous les Grecs sont jusqu'ici d'accord ; mais les Pariens racontent eux seuls les événements suivants, comme je vais moi-même les raconter. Tandis que Miltiades était embarrassé sur les suites du siége, Timo, prêtresse des dieux infernaux, qui était de Paros et sa prisonnière, vint le trouver. Lorsqu'elle fut seule avec lui, elle lui conseilla de suivre les avis qu'elle allait lui donner, s'il avait envie de prendre la ville. Il les écouta ; il se rendit en conséquence à la colline qui est devant la ville, et comme il ne pouvait pas ouvrir les portes du lieu consacré à Cérès Thesmophore, il sauta par-dessus le mur d'enclos, et marcha droit au temple ; mais l'on ignore s'il avait dessein d'emporter quelqu'une des choses sacrées qu'il n'est pas permis de toucher, ou s'il avait quelque autre intention. Lorsqu'il fut à la porte, il se sentit tout à coup saisi d'une si grande frayeur, qu'il retourna sur ses pas ; mais en sautant pardessus le mur, il se démit la cuisse, ou se blessa au genou, suivant d'autres.

CXXXV. Ce fâcheux accident le força de remettre à la voile, sans porter d'argent aux Athéniens, et sans s'être rendu maître de Paros. Il avait tenu cette place assiégée vingt-six jours, et avait ravagé pendant tout ce temps l'île entière. Les Pariens, instruits que Timo,

[1] 5,400 liv. Ces prétendants à la main d'Agariste étant au nombre de treize, la somme que Clisthènes leur distribua montait à 70,200 liv.

[1] Il paraît que c'est le même Hydarnes qui était gouverneur de la côte d'Asie. Voyez liv. VII, § CXXXV.

[2] 540,000 liv.

prêtresse des dieux infernaux, avait servi de guide à Miltiades, voulurent la punir de cette trahison. Ils envoyèrent des députés à Delphes dès que la levée du siége leur eut rendu leur première tranquillité, afin de demander au dieu s'ils feraient mourir la prêtresse des dieux infernaux pour avoir enseigné aux ennemis les moyens de s'emparer de sa patrie, et pour avoir révélé à Miltiades des mystères interdits aux hommes. La pythie leur défendit de faire mourir Timo. Elle ajouta qu'elle n'était point coupable, mais que Miltiades devant faire une fin malheureuse, elle lui avait servi de guide pour le conduire à son malheur.

CXXXVI. Miltiades étant de retour de l'île de Paros, les Athéniens ne s'entretenaient que de sa malheureuse expédition, et surtout Xantippe, fils d'Ariphron. Celui-ci lui intenta une affaire capitale devant le peuple, et l'accusa d'avoir trompé la nation. Miltiades ne comparut point en personne pour se défendre. La gangrène, qui s'était mise à sa cuisse, le retenait au lit, et le mettait dans l'impossibilité de le faire; mais ses amis prirent en main sa défense, et, rappelant souvent la gloire dont il s'était couvert à la journée de Marathon et à la prise de Lemnos, qu'il avait livrée aux Athéniens après les avoir vengés des Pélasges, ils mirent le peuple dans ses intérêts. Il fut déchargé de la peine de mort, mais condamné pour sa faute à une amende de cinquante talents. La gangrène ayant fait des progrès, il mourut quelque temps après, et Cimon son fils paya les cinquante talents[1].

CXXXVII. Voici comment Miltiades, fils de Cimon, se rendit maître de l'île de Lemnos. Les Athéniens chassèrent anciennement les Pélasges de l'Attique. S'ils eurent raison, ou s'ils commirent en cela une injustice, c'est ce que je n'entreprendrai point de décider. Je me contente de rapporter ce que l'on en dit. Hécatée, fils d'Hégésandre, raconte dans son histoire que ce fut injustement. Les Athéniens, dit-il, voyant que le terrain qu'ils avaient cédé aux Pélasges au pied du mont Hymette, pour les récompenser d'avoir élevé le mur qui environne la citadelle, était bien cultivé, quoique auparavant il fût mauvais et de nulle valeur, ils les en chassèrent, sans autre prétexte que leur jalousie et le désir de s'en remettre en possession. Mais les Athéniens prétendent qu'ils le firent justement. Les Pélasges, disent-ils, faisaient du pied du mont Hymette où ils demeuraient, des incursions sur leurs terres, et insultaient les jeunes filles des Athéniens qui allaient puiser de l'eau à la fontaine appelée Ennéarounos: car il n'y avait point alors d'esclaves à Athènes, ni dans le reste de la Grèce. Toutes les fois, dis-je, que ces jeunes filles venaient à la fontaine, les Pélasges leur faisaient violence de la manière la plus insultante et la plus méprisante; et, non contents de ces outrages, ils formèrent le projet de se rendre maîtres de l'état, et ils en furent pleinement convaincus. Les Athéniens ajoutent qu'ils firent paraître d'autant plus de générosité, qu'étant en droit de les faire mourir, puisqu'ils les avaient surpris machinant contre eux, ils ne voulurent pas le faire, et se contentèrent de leur ordonner de sortir du pays. Les Pélasges, forcés d'abandonner l'Attique, se dispersèrent en différents lieux; et une partie alla à Lemnos. Ce récit est celui des Athéniens; le premier vient d'Hécatée.

CXXXVIII. Ceux de ces Pélasges qui étaient alors établis à Lemnos cherchèrent les moyens de se venger des Athéniens. Comme ils connaissaient très-bien leurs jours de fêtes, ils équipèrent des vaisseaux à cinquante rames, et s'étant mis en embuscade, ils enlevèrent un grand nombre d'Athéniennes qui célébraient la fête de Diane dans le bourg de Brauron. Ils remirent ensuite à la voile, et les menèrent à Lemnos, où ils les prirent pour leurs concubines. Elles en eurent beaucoup d'enfants, à qui elles apprirent la langue et les usages d'Athènes. Ces enfants ne voulaient, par cette raison, avoir aucun commerce avec ceux des femmes des Pélasges, et si quelqu'un d'entre eux venait à en être frappé, ils accouraient tous à son secours, et se défendaient les uns les autres. Ils se croyaient même en droit d'être leurs maîtres, et ils étaient bien plus forts. Le courage et l'union de ces enfants firent faire de sérieuses réflexions aux Pelasges. Quoi donc! se disaient-ils dans leur indignation, s'ils sont déjà d'accord pour se donner du secours contre nos enfants légitimes; s'ils tâchent dès à présent de dominer sur eux, que ne feront-ils pas quand ils

[1] 270,000 liv.

auront atteint l'âge viril ! Ayant pris là-dessus la résolution de tuer tous les enfants qu'ils avaient eus des Athéniennes, ils exécutèrent ce projet, et massacrèrent aussi les mères en même temps. Depuis cette action et une autre précédemment arrivée, où les femmes de Lemnos égorgèrent en une nuit tous leurs maris, avec leur roi Thoas, l'usage s'établit en Grèce d'appeler actions lemniennes toutes les actions atroces.

CXXXIX. Après que les Pélasges eurent massacré leurs concubines et les enfants qu'ils en avaient eus, la terre cessa de produire des fruits, et les femmes et les troupeaux devinrent stériles. Affligés par la famine et par la stérilité de leurs femmes, ils envoyèrent à Delphes prier le dieu de les délivrer de leur maux. La pythie leur commanda de donner aux Athéniens la satisfaction que ceux-ci jugeraient à propos d'exiger. Les Pélasges se rendirent à Athènes, et promirent de subir la peine qu'on leur imposerait en réparation de leur crime. Les Athéniens dressèrent un lit [1] dans le Prytanée avec toute la magnificence possible, et ayant couvert une table de toutes sortes de viandes et de fruits, ils dirent aux Pélasges de leur livrer l'île de Lemnos dans le même état où était cette table. Nous vous la livrerons, reprirent les Pélasges, lorsqu'un de vos vaisseaux arrivera par un vent de nord-est de votre pays à Lemnos en un seul jour. Ils firent cette réponse parce que l'Attique étant située au midi de Lemnos, et à une distance considérable de cette île, il leur paraissait impossible de faire un si long trajet en un jour par un vent de nord-est.

[1] Les anciens mangeaient sur des lits.

CXL. Les choses en restèrent là. Mais après bien des années, la Chersonèse, sur l'Hellespont, ayant été conquise par les Athéniens, Miltiades, fils de Cimon, passa en un jour, à la faveur des vents étésiens, de la ville d'Éléonte, port de la Chersonèse, dans l'île de Lemnos. Il rappela aux Pélasges l'oracle, dont ils ne croyaient jamais voir l'accomplissement, et leur commanda de sortir de l'île. Les habitants d'Héphæstia obéirent; mais ceux de Myrine ayant répondu à Miltiades qu'ils ne reconnaissaient point la Chersonèse pour l'Attique, ils soutinrent le siége jusqu'à ce qu'ils se vissent forcés de se rendre. Telle fut la manière dont les Athéniens s'emparèrent de l'île de Lemnos, sous la conduite de Miltiades.

LIVRE SEPTIÈME.

POLYMNIE.

I. L'invasion de Sardes avait déjà fort irrité Darius, fils d'Hystaspes, contre les Athéniens; mais la nouvelle de la bataille de Marathon l'aigrit encore davantage, et il n'en fut que plus animé à porter la guerre en Grèce. Incontinent il envoya ordre à toutes les villes de ses états de lever un plus grand nombre de troupes et de fournir une plus grande quantité de chevaux, de vivres, et de vaisseaux de guerre et de transport qu'elles n'en avaient donné pour la première expédition. Ces ordres ayant été portés de tous côtés, l'Asie entière fut dans une agitation continuelle pendant trois ans. Mais tandis qu'on levait pour cette guerre les hommes les plus braves, et qu'on était occupé de ces préparatifs, on apprit, la quatrième année, que les Égyptiens, qui avaient été subjugués par Cambyse, s'étaient révoltés contre les Perses. Darius n'en fut que plus ardent à marcher contre ces deux peuples.

II. Lorsque ce prince fut prêt à partir pour aller attaquer les Égyptiens et les Athéniens,

il s'éleva entre les princes ses fils de grandes contestations au sujet de la couronne, parce que les lois défendent en Perse au prince d'entreprendre une expédition, sans avoir désigné son successeur. Darius avait, avant que d'être roi, trois enfants d'une première femme, fille de Gobryas; mais depuis qu'il était monté sur le trône, il en avait eu quatre d'Atosse, fille de Cyrus. Artobazanes était l'aîné des enfants de la première femme, et Xerxès de ceux de la seconde. Comme ils n'avaient pas la même mère, ils se disputaient la couronne. Artobazanes croyait y avoir droit parce qu'il était l'aîné de tous les enfants, et que c'était un usage reçu partout, que l'empire appartenait à l'aîné. Xerxès, de son côté, appuyait le sien sur ce que sa mère Atosse était fille de Cyrus, et sur l'obligation que les Perses avaient à ce prince de la liberté dont ils jouissaient.

III. Darius n'avait point encore prononcé, lorsqu'arriva à Suses Démarate, fils d'Ariston, qui s'était sauvé de Lacédémone, après avoir été dépouillé de ses états. Ayant entendu parler du différend qui partageait les fils de ce prince, il conseilla à Xerxès, suivant ce qu'en a publié la renommée, d'ajouter aux raisons qu'il avait déjà données, qu'il était né depuis que Darius était monté sur le trône, au lieu qu'Artobazanes était venu au monde tandis que Darius n'était encore qu'un homme privé; que par conséquent il n'était ni juste ni naturel de le lui préférer. Démarate ajouta que c'était aussi l'usage à Sparte qu'un fils né après l'avénement du père à la couronne, succédât au trône, quand même le père en aurait eu d'autres avant que d'être roi. Xerxès s'étant servi de raisons que lui avait suggérées Démarate, Darius les trouva justes, et le nomma son successeur. Au reste, le crédit et l'autorité d'Atosse me persuadent qu'il n'en aurait pas moins régné, quand même il n'aurait pas fait usage du conseil de Démarate.

IV. Darius ayant déclaré Xerxès son successeur, et voyant que tout était prêt, se disposa à se mettre en marche. Mais il mourut l'année qui suivit la révolte de l'Égypte, après avoir régné trente-six ans entiers, et sans avoir eu la satisfaction de punir la révolte des Égyptiens et de se venger des Athéniens.

V. Darius étant mort, son fils Xerxès lui succéda. Les levées que faisait ce jeune prince étaient destinées contre l'Égypte, et dans les commencements il n'avait aucune envie de porter la guerre en Grèce. Mais Mardonius, fils de Gobryas et d'une sœur de Darius, et par conséquent cousin-germain de Xerxès, qui de tous les Perses avait le plus d'ascendant sur son esprit, lui parla en ces termes : « Seigneur, il » n'est pas naturel de laisser impunies les in» sultes des Athéniens. Ne vous occupez donc » maintenant que des affaires que vous avez » sur les bras; mais lorsque vous aurez châtié » l'insolence des Égyptiens, marchez avec tou» tes vos forces contre Athènes : par là vous » acquerrez de la célébrité, et personne n'osera » désormais entrer à main armée dans vos états. » A ces motifs de vengeance, il ajouta que l'Europe était un pays très-beau, d'un excellent rapport, où l'on trouvait toutes sortes d'arbres fruitiers, et que le roi seul méritait de l'avoir en sa possession.

VI. Mardonius tenait ce langage, parce qu'il était avide de nouveautés, et qu'il convoitait le gouvernement de la Grèce. Il réussit avec le temps à engager Xerxès dans cette expédition; car il survint d'autres événements qui contribuèrent à persuader ce prince. D'un côté, il vint de Thessalie des ambassadeurs qui invitèrent Xerxès de la part des Aleuades à marcher contre la Grèce, et qui s'employèrent avec tout le zèle possible pour l'y déterminer. Les Aleuades étaient rois de Thessalie. D'un autre côté, ceux d'entre les Pisistratides qui s'étaient rendus à Suses, tenaient le même langage que les Aleuades; et même ils ajoutaient encore d'autres raisons, parce qu'ils avaient avec eux Onomacrite d'Athènes, devin célèbre, qui faisait commerce des oracles de Musée. Ils s'étaient réconciliés avec lui avant que d'aller à Suses. Car il avait été chassé d'Athènes par Hipparque, fils de Pisistrate, parce que Lasus d'Hermione l'avait pris sur le fait cemme il insèrait parmi les vers de Musée un oracle qui prédisait que les îles voisines de Lemnos disparaîtraient de la mer [1]. Hipparque l'avait, dis-je, chassé par cette raison, quoique auparavant il eût été lié avec lui de la plus étroite amitié. Mais étant allé en ce temps-là à Suses avec les

[1] Seraient submergées.

Pisistratides, comme ceux-ci en parlaient au roi d'une manière honorable, toutes les fois qu'il se présentait devant ce prince, il lui récitait des oracles. S'il y en avait qui annonçassent un malheur aux Barbares, il les passait sous silence; mais, faisant choix de ceux qui prédisaient d'heureux événements, il lui disait, en parlant du passage de son armée en Grèce, qu'il était écrit dans les destinées, qu'un Perse joindrait les deux bords de l'Hellespont par un pont.

VII. Ce fut ainsi qu'Onomacrite, par ses oracles, et les Pisistratides et les Aleuades par leurs conseils persuasifs, portèrent Xerxès à faire la guerre aux Grecs. Cette résolution prise, ce prince commença par les Égyptiens, qui s'étaient révoltés. Il les attaqua la seconde année après la mort de Darius. Lorsqu'il les eut subjugués, et qu'il eut appesanti leurs chaînes beaucoup plus que n'avait fait son père, il leur donna pour gouverneur Achéménès son frère, et fils de Darius. Ce prince fut tué dans la suite par Inaros, fils de Psammitichus, roi de Libye.

VIII. L'Égypte ayant été soumise, et Xerxès étant sur le point de marcher contre Athènes, ce prince convoqua les principaux d'entre les Perses, tant pour avoir leurs avis, que pour les instruire de ses volontés. Lorsqu'ils furent assemblés, il leur parla en ces termes : « Perses, je ne prétends pas introduire parmi vous un nouvel usage, mais suivre celui que nous ont transmis nos ancêtres. Depuis que Cyrus a arraché la couronne à Astyages, et que nous avons enlevé cet empire aux Mèdes, nous ne sommes jamais restés dans l'inaction, comme je l'ai appris de nos anciens. Un dieu nous conduit, et sous ses auspices nous marchons de succès en succès. Il est inutile de vous parler des exploits de Cyrus, de Cambyses, de Darius mon père, et des provinces qu'ils ont ajoutées à notre empire ; vous en êtes assez instruits. Quant à moi, du moment où je suis monté sur le trône, jaloux de ne point dégénérer de mes ancêtres, je songe comment je pourrai procurer aux Perses une puissance non moins considérable que celle qu'il m'ont laissée. En y réfléchissant, je trouve que nous pouvons illustrer de plus en plus notre nom, acquérir un pays qui n'est pas inférieur au nôtre, qui même est plus fertile, et que nous aurons en même temps la satisfaction de punir les auteurs des injures que nous avons reçues, et de nous en venger. Je vous ai donc convoqués pour vous faire part de mes intentions. Après avoir construit un pont sur l'Hellespont, je traverserai l'Europe pour me rendre en Grèce, afin de venger les Perses et mon père des insultes des Athéniens. Vous n'ignorez point que Darius avait résolu de marcher contre ce peuple. Mais la mort ne lui a pas permis de satisfaire son ressentiment. C'est à moi à venger et mon père et les Perses, et je ne me désisterai point de mon entreprise que je ne me sois rendu maître d'Athènes, et que je ne l'aie réduite en cendres. Ses habitants, vous le savez, ont commencé les premières hostilités contre mon père et contre moi. Premièrement, ils sont venus à Sardes [1] avec Aristagoras de Milet, notre esclave, et ils ont mis le feu aux temples et aux bois sacrés. Que ne vous ont-ils pas fait ensuite à vous-mêmes, quand vous êtes allés dans leur pays sous la conduite de Datis et d'Artaphernes ! Personne d'entre vous ne l'ignore. Voilà ce qui m'anime à marcher contre les Athéniens. Mais en y réfléchissant, je trouve un grand avantage à cette expédition. Si nous venons à les subjuguer eux et leurs voisins, les habitants du pays de Pélops le Phrygien [2], la Perse n'aura plus d'autres bornes que le ciel; le soleil n'éclairera point de pays qui ne nous touche ; je parcourrai toute l'Europe, et avec votre secours je ne ferai de la terre entière qu'un seul empire. Car on m'assure que, les Grecs une fois réduits, il n'y aura plus de ville ni de nation qui puissent nous résister. Ainsi, coupables ou non, tous subiront également notre joug. En vous conduisant ainsi, vous m'obligerez sensiblement. Que chacun de vous se hâte de venir au rendez-vous que j'indiquerai. Celui qui s'y trouvera avec les plus belles troupes, je lui ferai présent des choses que l'on estime le plus dans ma maison. Telle est

[1] Voyez liv. v, § xcix et cv.

[2] Hérodote s'est servi à dessein de cette tournure, afin de faire sentir que Pélops étant Phrygien, et par conséquent esclave des Perses (voyez ci-dessous, § xi), le pays où domina ensuite ce Phrygien devait lui appartenir, à lui qui était son maître.

» ma résolution. Mais afin qu'il ne paraisse pas » que je veuille régler tout par mon seul sentiment, je vous permets de délibérer sur cette » affaire, et j'ordonne à chacun de vous de » m'en dire son avis. »

IX. Xerxès ayant cessé de parler, Mardonius prit la parole : « Seigneur, vous êtes non-seulement le plus grand des Perses qui aient paru » jusqu'ici, mais encore de tous ceux qui naîtront dans la suite. J'en atteste les choses » vraies et excellentes que vous venez de dire, » et cette grandeur d'âme qui ne souffrira » point que les Ioniens d'Europe [1], ce peuple » vil et méprisable, nous insultent impunément. » Si, dans la seule vue d'étendre notre empire, » nous avons soumis les Saces, les Indiens, les » Éthiopiens, les Assyriens, et plusieurs autres » nations puissantes et nombreuses, qui n'avaient commis contre nous aucune hostilité, » ne serait-il pas honteux que nous laissassions » impunie l'insolence des Grecs, qui ont été les » premiers à nous insulter? Qu'avons-nous à » craindre? serait-ce la multitude de leurs troupes, la grandeur de leurs richesses? nous » n'ignorons ni leur manière de combattre, ni » leur faiblesse. Nous avons subjugué ceux de » leurs enfants qui habitent notre pays, et qui » sont connus sous les noms d'Ioniens, d'Éoliens et de Doriens. Je connais par moi-même » les forces des Grecs; j'en fis l'épreuve lorsque » je marchai contre eux par ordre du roi votre » père. Je pénétrai en Macédoine, peu s'en fallut même que je n'allasse jusqu'à Athènes; et » cependant personne ne vint me combattre. » L'ignorance et la sottise des Grecs ne leur » permettent pas ordinairement, comme je l'ai » ouï dire, de consulter la prudence dans les » guerres qu'ils se font. Car, lorsqu'ils se la sont » déclarée, ils cherchent, pour se battre, la » plaine la plus belle et la plus unie. Ainsi, les » vainqueurs ne se retirent qu'avec de grandes » pertes; comme les vaincus sont entièrement détruits, je n'en puis absolument rien » dire.

» Puisqu'ils parlent tous la même langue, ne » devraient-ils pas s'envoyer des hérauts et des » ambassadeurs pour terminer leurs différends? » ne devraient-ils pas tenter toutes les voies de » pacification, plutôt que d'en venir aux mains? » ou, s'il était absolument nécessaire de se battre, ne devraient-ils pas chercher les uns et » les autres un terrain fortifié par la nature, où » il fût difficile d'être vaincu, et tenter en cet » endroit le sort des armes? Par une suite de » ce mauvais usage, les Grecs n'osèrent pas » m'offrir la bataille lorsque j'allai jusqu'en » Macédoine. Y a-t-il donc quelqu'un parmi eux » qui s'oppose à vous, et vous présente le combat, à vous, seigneur, qui conduisez toutes » les forces de terre et de mer de l'Asie? Je ne » pense pas que les Grecs portent l'audace jusque-là. Si cependant je me trompais, si leur » folie les poussait à en venir aux mains avec » nous, qu'ils apprennent alors que de tous les » hommes nous sommes les plus braves et les » plus habiles dans l'art de la guerre. Il faut » donc tenter toutes les voies possibles; rien ne » s'exécute de soi-même, et ce n'est ordinairement qu'à force de tentatives qu'on réussit. » Ce fut ainsi que Mardonius adoucit ce que le discours de Xerxès pouvait avoir de trop dur; après quoi il cessa de parler.

X. Comme les Perses gardaient tous le silence, et que pas un n'osait proposer un avis » contraire, Artabane, fils d'Hystaspes, oncle » paternel de Xerxès, s'appuyant sur cette » qualité, ouvrit le sien en ces termes : « Seigneur, lorsque dans un conseil les sentiments » ne sont pas partagés, on ne peut choisir le » meilleur; il faut s'en tenir à celui qu'on a » proposé. Mais quand ils le sont, on discerne » le plus avantageux, de même qu'on ne distingue point l'or pur par lui-même, mais en » le comparant avec d'autre or. Je conseillai au « roi Darius, votre père et mon frère, de ne » point faire la guerre aux Scythes, qui n'habitent point des villes. [1] Flatté de l'espérance » de subjuguer ces peuples nomades, il ne suivit pas mes conseils; il revint de son expédition, après avoir perdu ses meilleures troupes. Et vous, Seigneur, vous vous disposez à » marcher contre des hommes plus braves que » les Scythes, et qui passent pour être très-habiles et sur terre et sur mer. Il est donc » juste que je vous avertisse des dangers que » vous aurez à essuyer.

[1] Les Athéniens.

[1] Voyez liv. IV, § LXXXIII.

» Vous dites qu'après avoir jeté un pont sur » l'Hellespont, vous traverserez l'Europe avec » votre armée pour vous rendre en Grèce. Mais » il peut arriver que nous soyons battus sur » terre ou sur mer, ou même sur l'un et l'au- » tre élément ; car ces peuples ont la réputation » d'être braves, et l'on peut conjecturer que » cette réputation n'est pas mal fondée, puis- » que les Athéniens seuls ont défait cette puis- » sante armée qui était entrée dans l'Attique » sous la conduite de Datis et d'Artaphernes. » Mais supposons qu'ils ne réussissent pas à » nous battre sur terre et sur mer à la fois ; » s'ils nous attaquent seulement sur ce dernier » élément, et qu'après nous avoir battus, ils » aillent rompre le pont que nous aurons con- » struit sur l'Hellespont, nous serons alors, » seigneur, dans un grand danger.

» Je ne fonde point cette conjecture sur ma » prudence, mais sur le malheur qui pensa nous » arriver lorsque le roi votre père, ayant fait » jeter un pont sur le Bosphore de Thrace et un » autre sur l'Ister, passa dans la Scythie. Alors » les Scythes firent mille instances aux Ioniens, » à qui l'on avait confié la garde du pont de » l'Ister, pour les engager à le rompre. Si dans » ce temps-là Histiée, tyran de Milet, ne se fût » point opposé à l'avis des autres tyrans, c'en » était fait des Perses et de leur empire. On » ne peut même entendre sans frémir que la » fortune et le salut du roi aient dépendu d'un » seul homme.

» Ne vous exposez donc point, je vous prie, » seigneur, à de si grands périls, puisqu'il n'y » a point de nécessité. Suivez plutôt mes con- » seils, congédiez maintenant cette assemblée, » faites de nouvelles réflexions, et quand vous » le jugerez à propos, donnez les ordres qui » vous paraîtront les plus utiles. Je trouve en » effet qu'il y a un grand avantage à ne se dé- » terminer qu'après une mûre délibération. Car » quand même l'événement ne répondrait pas à » notre attente, on a du moins la satisfaction » qu'on s'est décidé avec sagesse, et que c'est la » fortune qui a triomphé de la prudence. Mais » lorsqu'on a suivi des conseils peu sages, si la » fortune les seconde, nous ne devons nos suc- » cès qu'au hasard; et la honte, suite de ces mau- » vais conseils, ne nous en reste pas moins.

» Ne voyez-vous pas que le Dieu lance sa » foudre sur les plus grands animaux, et qu'il » les fait disparaître, tandis que les petits ne » lui causent pas même la plus légère inquié- » tude? ne voyez-vous pas qu'elle tombe tou- » jours sur les plus grands édifices et sur les » arbres les plus élevés? car Dieu se plaît à » abaisser tout ce qui s'élève trop haut. Ainsi » une grande armée est souvent taillée en pièces » par une petite. Dieu, dans sa jalousie, lui » envoie des terreurs, ou la frappe d'aveugle- » ment, et conséquemment elle périt d'une ma- » nière indigne de sa première fortune. Car il » ne permet pas qu'un autre que lui s'élève et » se glorifie. La précipitation produit des fautes » qui occasionnent des disgraces éclatantes. Ce » qu'on fait au contraire lentement procure de » grands avantages. Si on ne les aperçoit pas » sur-le-champ, on les reconnaît du moins avec » le temps.

» Voilà, seigneur, les conseils que j'ai à » vous donner. Et vous, Mardonius, fils de » Gobryas, cessez de tenir sur les Grecs de » vains propos; ils ne méritent pas qu'on en » parle avec mépris. C'est en les calomniant » que vous excitez le roi à marcher en personne » contre ces peuples ; c'est du moins à quoi me » paraissent tendre toutes vos vues, tout votre » zèle. Au nom des dieux, ne vous permettez » plus la calomnie ; c'est le plus odieux des vices. » C'est une injustice de deux personnes contre » une troisième. Le calomniateur viole toutes » les règles de l'équité, en ce qu'il accuse un » absent. L'autre n'est pas moins coupable, en » ce qu'il ajoute foi au colomniateur avant que » d'être bien instruit. Enfin l'absent reçoit une » double injure, en ce que l'un le dépeint sous » de noires couleurs, et l'autre le croit tel qu'on » le lui représente.

» Mais, s'il faut absolument porter la guerre » chez les Grecs, que le roi du moins reste en » Perse, que nos enfants lui répondent de nos » conseils. Quant à vous, Mardonius, prenez » avec vous les meilleures troupes, et en aussi » grand nombre que vous voudrez, mettez-vous » à leur tête, et si les affaires du roi prospèrent » de la manière que vous le dites, qu'on m'ôte » la vie à moi et à mes enfants. Mais si elles ont » le succès que je prédis, que les vôtres éprou- » vent le même traitement, et vous-même aussi, » si vous revenez de cette expédition. Si vous

» ne voulez pas accepter cette condition, et que » vous soyez absolument déterminé à marcher » en Grèce, je ne crains point d'assurer que » quelqu'un de ceux qui seront restés ici, con- » naissant la valeur des peuples contre lesquels » vous conseillez au roi de faire la guerre, ap- » prendra incessamment que Mardonius, après » avoir causé aux Perses quelque grande cala- » mité, aura servi de pâture aux chiens et aux » oiseaux sur les terres des Athéniens, ou sur » celles des Lacédémoniens, à moins que ce » malheur ne lui arrive même en chemin, avant » que d'être entré en Grèce. »

XI. Ce discours mit Xerxès en fureur : « Si » vous n'étiez point, lui répondit-il, frère de » mon père, vous recevriez le salaire que méri- » tent vos discours insensés. Mais comme vous » êtes un lâche, un homme sans cœur, je vous » ferai l'affront de ne vous point mener en » Grèce, et je vous laisserai ici avec les femmes. » J'exécuterai, et même sans vous, tous mes » projets. Qu'on ne me regarde plus comme » fils de Darius, qui comptait parmi ses ancê- » tres Hystaspes, Arsamès, Teispès, Cyrus, » Cambyses, Teispès et Achéménès, si je ne » me venge pas des Athéniens. Je sais bien que » si nous nous tenions tranquilles, ils ne s'y » tiendraient pas, et que bientôt ils viendraient » en armes sur nos terres, comme on peut le » conjecturer par leurs premières entreprises, » par l'incendie de Sardes, et par les courses » qu'ils ont faites en Asie. Il n'est donc plus pos- » sible ni aux uns ni aux autres de reculer ; la » lice est ouverte; il faut que nous les atta- » quions ou qu'ils nous attaquent, que toutes » ces contrées passent sous la domination des » Grecs, ou que la Grèce entière passe sous la » nôtre. Il n'y a point de milieu, l'inimitié des » deux nations ne le permet pas. Il est beau » de venger les injures que ces peuples nous » ont faites les premiers, afin que j'apprenne » quel si grand danger je dois redouter d'une » nation que Pélops le Phrygien, qui était es- » clave de mes ancêtres, a tellement subjuguée, » que le pays et ses habitants s'appellent encore » aujourd'hui de son nom. »

XII. Tel fut le discours de Xerxès; mais quand la nuit fut venue, l'avis d'Artabane commençant à l'inquiéter, il fit de sérieuses réflexions, et comprit enfin qu'il ne lui était pas avantageux d'entreprendre une expédition contre la Grèce. Cette nouvelle résolution prise, il s'endormit, et, comme le disent les Perses, cette même nuit il eut une vision dans laquelle il lui sembla voir un homme d'une grande taille et d'une belle figure se présenter devant lui, et lui tenir ce discours : « Quoi donc, roi de » Perse, tu ne veux plus porter la guerre en » Grèce, après avoir ordonné à tes sujets de » lever une armée ! Tu as tort de changer ainsi » de résolution, personne ne t'approuvera. Si » tu m'en crois, tu suivras la route que tu t'é- » tais proposée de tenir dans le jour. » Ces paroles achevées, il lui sembla voir disparaître ce fantôme.

XIII. Le jour venu, Xerxès, loin d'avoir égard à ce songe, convoqua les mêmes personnes qu'il avait assemblées la veille, et leur parla en ces termes : « Si vous me voyez changer si » subitement de résolution, je vous prie de me » le pardonner. Je ne suis point encore arrivé » à ce point de prudence où je dois un jour » parvenir ; d'ailleurs je suis continuellement » obsédé par ceux qui m'exhortent à l'entre- » prise dont je vous entretins hier. Lorsque » j'ai entendu l'avis d'Artabane, je me suis laissé » tout à coup emporter aux saillies d'une bouil- » lante jeunesse, jusqu'à parler d'une manière » moins convenable que je ne l'aurais dû à un » homme de son âge. Mais je reconnais mainte- » nant ma faute, et je veux suivre son conseil. » Demeurez donc tranquilles, puisque j'ai » changé de résolution et que j'ai renoncé à » porter la guerre en Grèce. »

XIV. Ravis de ce discours, les Perses se prosternèrent devant le roi. La nuit suivante, le même fantôme se présenta de nouveau à Xerxès pendant son sommeil, et lui parla ainsi : « Fils de Darius, tu as donc renoncé, dans l'as- » semblée des Perses, à l'expédition de Grèce, » et tu ne tiens pas plus de compte de mes dis- » cours que si tu ne les avais jamais entendus. » Mais si tu ne te mets incessamment en mar- » che, apprends quelles seront les suites de ton » obstination ; de grand et puissant que tu es » devenu en peu de temps, tu deviendras petit » en aussi peu de temps. »

XV. Effrayé de cette vision, Xerxès s'élance de son lit, mande Artabane. « Artabane, lui » dit-il dès qu'il fut arrivé, je n'étais pas en

» mon bon sens, lorsque je répondis à vos conseils par des paroles injurieuses. Mais bientôt après je m'en repentis, et je reconnus que je devais suivre vos avis. Je ne le puis cependant, quelque desir que j'en aie. Car depuis mon changement de résolution et mon repentir, un fantôme m'apparaît, et m'en dissuade, et même à l'instant il vient de disparaître, après m'avoir fait de grandes menaces. Si c'est un dieu qui me l'envoie, et qu'il veuille absolument que je porte la guerre en Grèce, le même fantôme vous apparaîtra aussi, et vous donnera les mêmes ordres qu'à moi. Cela pourra bien arriver de la sorte, comme je le conjecture, si vous vous revêtez de mes habits royaux, et qu'après vous être assis sur mon trône, vous alliez ensuite dormir dans mon lit. »

XVI. Ainsi parla Xerxès. Artabane ne se rendit pas d'abord à sa première invitation, parce qu'il ne se croyait pas digne de s'asseoir sur le trône royal. Mais enfin, se voyant pressé par le roi, il exécuta ses ordres après lui avoir tenu ce discours : « Grand roi, il est aussi glorieux, à mon avis, de suivre un bon conseil que de bien penser soi-même. Vous excellez dans l'un et dans l'autre ; mais la compagnie des méchants vous fait tort, et l'on peut vous appliquer ce qu'on dit de la mer : rien de plus utile aux hommes ; mais le souffle impétueux des vents[1] ne lui permet pas de suivre sa bonté naturelle. Quant à vos discours injurieux, j'en ai été moins affligé que de voir, que, de deux avis dont l'un tendait à augmenter l'insolence des Perses, et l'autre à la réprimer, en montrant combien il est pernicieux d'apprendre aux hommes à ne point mettre de bornes à leurs désirs, vous ayez suivi celui qui est le plus dangereux, et pour vous-même, et pour toute la nation. Mais aujourd'hui qu'après avoir embrassé le meilleur parti, vous renoncez à l'expédition contre la Grèce, vous dites qu'un songe envoyé par un dieu vous défend de congédier votre armée. Ces songes n'ont rien de divin, mon fils ; ils errent de côté et d'autre, et sont tels que je vais vous l'apprendre, moi qui suis beaucoup plus âgé que vous. Les songes proviennent ordinairement des objets dont la pensée s'est occupée pendant le jour. Or, vous savez que le jour d'auparavant, l'expédition contre la Grèce fut fortement agitée dans le conseil.

» Au reste, si ce songe n'est pas tel que je l'assure, s'il a quelque chose de divin, vous avez tout dit en peu de mots, ce fantôme m'apparaîtra, et me donnera les mêmes ordres qu'à vous. S'il veut encore se montrer, il ne le fera pas moins, soit que j'aie mes habits ou les vôtres, et je ne le verrai pas plus en reposant dans votre lit que si j'étais dans le mien. Car enfin celui qui vous est apparu en dormant, quel qu'il puisse être, n'est point assez simple pour s'imaginer, en me voyant avec vos habits, que je sois le roi. S'il n'a aucun égard pour moi, s'il ne daigne pas se montrer, soit que je porte mes habits ou les vôtres, mais qu'il aille vous trouver, il faut alors faire attention à ses avertissements : car s'il continue à se présenter à vous, je conviendrai moi-même qu'il y a là quelque chose de divin. Quant à votre résolution, si vous y persistez, et que rien ne puisse vous en faire changer, j'obéis, et je vais de ce pas coucher dans votre lit. Que ce fantôme m'apparaisse alors ; mais jusqu'à ce moment je persisterai dans mon sentiment. »

XVII. Artabane ayant ainsi parlé, exécuta les ordres du roi, dans l'espérance de lui prouver que ce songe n'était rien. Il se revêtit des habits de Xerxès, s'assit sur son trône, et se coucha ensuite dans le lit de ce prince. Quand il fut endormi, le même fantôme qu'avait vu Xerxès le vint aussi trouver, et lui adressa ces paroles : « C'est donc toi qui détournes Xerxès de son expédition contre la Grèce, comme si tu étais chargé de sa conduite ! C'est toi qui t'opposes aux destins ! Mais tu en sera puni et dans la suite et pour le présent. Quant à Xerxès, on lui a fait voir les malheurs auxquels il est destiné s'il désobéit. »

XVIII. Telles furent les menaces qu'Artabane crut entendre ; il lui sembla aussi que ce fantôme[1] voulait lui brûler les yeux avec un

[1] Le raisonnement d'Artabane ne vaut rien. Sans les vents, on ne pourrait naviguer qu'à la rame.

[1] Il y a dans le grec, *Que ce songe*. Il ne faut pas perdre de vue que ce songe est un être réel, qui parle, qui

fer ardent. A cette vue il pousse un grand cri, se lève avec précipitation, va trouver Xerxès, et après lui avoir rapporté sa vision, il lui parle en ces termes : « Comme j'ai déjà vu, seigneur, » des puissances considérables détruites par » d'autres qui leur étaient très-inférieures, je » vous dissuadais d'autant plus de vous abandonner à l'ardeur de votre jeunesse, que je » savais combien il est dangereux de ne point » donner de bornes à ses désirs. Venant donc » à me rappeler quel fut le succès des expéditions de Cyrus contre les Massagètes, de » Cambyse contre les Éthiopiens, et de Darius » contre les Scythes, où je me trouvai, je pensais qu'en demeurant tranquille vous seriez » le plus heureux de tous les hommes. Mais » puisque les dieux vous excitent à cette entreprise, et qu'ils paraissent menacer les Grecs » de quelque grand malheur, je me rends moi-même et je change d'avis. Faites donc part » aux Perses du songe que le dieu vous a envoyé, faites-leur savoir qu'ils aient à continuer les préparatifs nécessaires, en conséquence des ordres précédents. Et vous, » seigneur, conduisez-vous avec tant de sagesse, qu'avec le secours de dieu, vous ne » manquiez à rien de ce que vous devez faire. »

Ce discours fini, encouragés l'un et l'autre par ce songe, Xerxès le communiqua aux Perses aussitôt que le jour parut, et Artabane, qui lui seul auparavant le détournait de cette expédition, la pressoit alors ouvertement.

XIX. Tandis que Xerxès se disposait à marcher, il eut pendant son sommeil une troisième vision. Les mages, à qui il en fit part, jugèrent qu'elle regardait toute la terre, et que tous les hommes lui seraient assujétis. Il lui sembla avoir la tête ceinte du jet d'un olivier, dont les branches couvraient toute la terre, et que peu après cette couronne avait disparu. Aussitôt après cette interprétation des mages, les Perses qui avaient assisté au conseil, se rendirent chacun dans son gouvernement, et exécutèrent avec toute l'ardeur imaginable les ordres du roi, afin de recevoir les récompenses promises.

XX. Ce fut ainsi que Xerxès leva des troupes, et sur le continent il n'y eut point d'endroit à l'abri de ses perquisitions. On employa, après la réduction de l'Égypte, quatre années entières à faire des levées et à amasser des provisions; enfin il se mit en marche dans le courant de la cinquième, à la tête de forces immenses. Car de toutes les expéditions dont nous ayons connaissance, celle-ci fut sans contredit de beaucoup la plus considérable. On ne peut lui comparer ni celle de Darius contre les Scythes, ni celle des Scythes qui, poursuivant les Cimmériens, entrèrent en Médie, et subjuguèrent presque toute l'Asie supérieure; raison qui porta dans la suite Darius à chercher à se venger d'eux. Il faut penser de même de l'expédition des Atrides contre Troie, et de celle des Mysiens et des Teucriens, qui, avant le temps de la guerre de Troie, passèrent le Bosphore pour se jeter dans l'Europe, subjuguèrent tous les Thraces, et descendant vers la mer Ionienne, s'avancèrent jusqu'au Pénée, qui coule vers le midi.

XXI. Ces expéditions et toutes celles dont je n'ai point parlé ne peuvent être mises en parallèle avec celle-ci. En effet quelle nation de l'Asie Xerxès ne mena-t-il pas contre la Grèce? quelles rivières ne furent pas épuisées, si l'on en excepte les grands fleuves? Parmi ces peuples, les uns fournirent des vaisseaux, les autres de l'infanterie, d'autres de la cavalerie : ceux-ci des vaisseaux de transport pour les chevaux et des troupes; ceux-là des vaisseaux longs, pour servir à la construction des ponts; d'autres enfin donnèrent des vivres et des vaisseaux pour les transporter. On avait fait aussi des préparatifs environ trois ans d'avance pour le mont Athos, parce que, dans la première expédition, la flotte des Perses[1] avait essuyé une perte considérable en doublant cette montagne. Il y avait des trirèmes à la rade d'Éléonte dans la Chersonèse. De-là partaient les détachements de tous les corps de l'armée, que l'on contraignait à coups de fouet de percer le mont Athos, et qui se succédaient les uns aux autres. Les habitants de cette montagne aidaient aussi à la percer. Bubarès, fils de Mégabyze, et Artachéès, fils d'Artée, tous deux Perses de nation, présidaient à cet ouvrage.

XXII. L'Athos est une montagne vaste, cé-

agit, comme celui que Jupiter envoie à Agamemnon au commencement du second livre de l'Iliade, et c'est par cette raison que j'ai traduit ce mot par fantôme.

[1] Voyez liv. VI, § XLIV.

lèbre et peuplée, qui avance dans la mer, et se termine du côté du continent en forme de péninsule, dont l'isthme a environ douze stades. Ce lieu consiste en une plaine avec de petites collines, qui vont de la mer des Acanthiens jusqu'à celle de Thorone qui est vis-à-vis. Dans cet isthme, où se termine le mont Athos, est une ville grecque nommée Sané. En-deçà de Sané et dans l'enceinte de cette montagne, on trouve les villes de Dium, d'Olophyxos, d'Acrothoon, de Thyssos et de Cléones. Le roi de Perse entreprit alors de les séparer du continent.

XXIII. Voici comment on perça cette montagne. On aligna au cordeau le terrain près de la ville de Sané, et les Barbares se le partagèrent par nations. Lorsque le canal se trouva à une certaine profondeur, ceux qui étaient au fond continuaient à creuser, les autres remettaient la terre à ceux qui étaient sur des échelles. Ceux-ci se la passaient de main en main, jusqu'à ce qu'on fût venu à ceux qui étaient tout au haut du canal; alors ces derniers la transportaient et la jetaient ailleurs. Les bords du canal s'éboulèrent, excepté dans la partie confiée aux Phéniciens, et donnèrent aux travailleurs une double peine. Cela devait arriver nécessairement, parce que le canal étaient sans talus, et aussi large par haut que par bas. Si les Phéniciens ont fait paraître du talent dans tous leurs ouvrages, ce fut surtout en cette occasion. Pour creuser la partie qui leur était échue, ils donnèrent à l'ouverture une fois plus de largeur que le canal ne devait en avoir, et à mesure que l'ouvrage avançait ils allaient toujours en étrécissant, de sorte que le fond se trouva égal à l'ouvrage des autres nations. Il y avait en ce lieu une prairie dont ils firent leur place publique et leur marché, et où l'on transportait de l'Asie une grande quantité de farine.

XXIV. Xerxès, comme je le pense sur de forts indices, fit percer le mont Athos par orgueil, pour faire montre de sa puissance, et pour en laisser un monument. On aurait pu sans aucune peine transporter les vaisseaux[1] d'une mer à l'autre par-dessus l'isthme; mais il aima mieux faire creuser un canal de communication avec la mer, qui fût assez large pour que deux trirèmes pussent y voguer de front. Les troupes chargées de creuser ce canal, avaient aussi ordre de construire des ponts sur le Strymon.

XXV. Ce prince fit préparer pour ces ponts des cordages de lin et d'écorce de byblos, et l'on commanda de sa part aux Phéniciens et aux Égyptiens d'apporter des vivres pour l'armée, afin que les troupes et les bêtes de charge qu'il menait en Grèce ne souffrissent point de la faim. S'étant fait instruire de la situation des pays, il avait ordonné de transporter, de toutes les parties de l'Asie, des farines sur des vaisseaux de charge, et propres à faire la traversée, et de les déposer dans les lieux les plus commodes, partie en un endroit et partie en d'autres. La plupart de ces farines furent portées sur la côte de Thrace, appelée Leucé Acté; on en envoya à Tyrodyze sur les terres des Périnthiens, à Dorisque, à Eion sur le Strymon, et enfin en Macédoine.

XXVI. Tandis qu'on était occupé de ces travaux, Xerxès partit avec toute son armée de terre de Critales en Cappadoce, où s'étaient rendues, suivant ses ordres, toutes les troupes qui devaient l'accompagner par terre, et se mit en marche pour Sardes. Quel fut le général qui reçut la récompense promise par le roi à celui qui amènerait les plus belles troupes, je ne puis le dire, et même j'ignore absolument s'il en fut question. Les Perses ayant passé l'Halys entrèrent en Phrygie. Ils traversèrent ce pays, et arrivèrent à Célènes où sont les sources du Méandre, et celles d'une autre rivière qui n'est pas moins grande que le Méandre, et que l'on appelle Catarractès. Le Catarractès prend sa source dans la place publique même de Célènes, et se jette dans le Méandre. On voit dans la citadelle la peau du Silène Marsyas; elle y fut suspendue par Apollon, en forme d'outre, à ce que disent les Phrygiens, après que ce dieu l'eut écorché.

XXVII. Pythius, fils d'Atys, Lydien de nation, demeurait en cette ville. Il reçut Xerxès et toute son armée avec la plus grande magnificence, et lui offrit de l'argent pour les frais de la guerre. Là-dessus, le roi demanda aux Perses qui étaient présents quel était ce Pythius, et quelles étaient ses richesses, pour faire

[1] Le transport d'une aussi grande quantité de vaisseaux aurait été pénible; mais très-peu en comparaison du travail qu'il fallait faire pour creuser ce canal.

de pareilles offres. « Seigneur, lui dirent-ils, » c'est celui-là même qui fit présent à Darius » votre père du plane et de la vigne d'or. C'est, » après vous, l'homme le plus riche dont nous » ayons aujourd'hui connaissance. »

XXVIII. Surpris de ces dernières paroles, Xerxès demanda ensuite lui-même à Pythius quelles étaient ses richesses. « Je ne prétexte» rai point, grand roi, que j'en ignore le » compte, je vais vous le dire sans rien dégui» ser. Car aussitôt que j'eus appris que vous » veniez vers la mer Grecque, comme j'avais » dessein de vous donner de l'argent pour la » guerre, je trouvai, par le calcul que j'en fis, » que j'avais deux mille talents en argent, et » en or quatre millions de statères dariques » moins sept mille. Je vous fais présent de ces » richesses, et ne me réserve que mes esclaves » et mes terres, qui fournissent suffisamment » à ma subsistance. »

XXIX. Xerxès, ravi de ces offres, lui dit : « Mon hôte, depuis mon départ de Perse, je » n'ai encore rencontré personne qui ait voulu » exercer l'hospitalité envers mon arméee, ou » qui soit venu de lui-même m'offrir ses biens » pour contribuer aux frais de la guerre. Non » content de recevoir mon armé avec la plus » grande magnificence, vous me faites encore » les offres les plus généreuses. Recevez donc » en échange mon amitié, et pour qu'il ne man» que rien à vos quatre millions, je vous donne » les sept mille statères [1] que vous n'avez pas, » et votre compte sera complet. Jouissez donc » vous seul du bien que vous avez acquis, » et ayez soin d'être toujours tel que vous vous » êtes montré : car tant que vous agirez de la » sorte, vous ne vous en repentirez, ni pour le » présent ni pour l'avenir.

XXX. Ce prince exécuta sa promesse, et se remit en marche. Il passa près d'Anua, ville de Phrygie, et près d'un étang où l'on tire du sel, et arriva à Colosses, grande ville de Phrygie. Le Lycus y disparaît et se précipite dans un gouffre, d'où il sort environ à cinq stades de cette ville pour se jeter ensuite dans le Méandre. L'armée étant partie de Colosses, arriva à Cydara, sur les frontières de la Phrygie et de la Lydie, où une inscription gravée sur une colonne érigée par ordre de Crésus, indiquait les bornes des deux pays.

[1] 12,600 liv. de notre monnaie.

XXXI. Au sortir de la Phrygie, il entra en Lydie. Dans cet endroit le chemin se partage en deux, l'un à gauche mène en Canarie, l'autre à droite conduit à Sardes. Quand on prend celui-ci il faut nécessairement traverser le Méandre, et passer le long de la ville de Callatébos, où des confiseurs font du miel avec du tamaris et du blé. En suivant cette route, Xerxès trouva un plane qui lui parut si beau, qu'il le fit orner de colliers et de bracelets d'or, et qu'il en confia la garde à un Immortel. Enfin le deuxième jour il arriva à la ville capitale des Lydiens.

XXXII. A peine fut-il arrivé à Sardes qu'il envoya des hérauts dans la Grèce, excepté à Athènes et à Lacédémone, pour demander la terre et l'eau, et pour ordonner que dans toutes les villes ont eût soin de lui préparer des repas. Il les envoya sommer cette seconde fois de lui donner la terre et l'eau, parce qu'il pensait que ceux qui les avaient autrefois refusées à Darius, effrayés de sa marche, ne manqueraient pas de les lui offrir. Ce fut pour être instruit exactement de leurs intentions, qu'il fit partir ces hérauts.

XXXIII. Pendant qu'il se disposait à partir pour Abydos, on travaillait à construire le pont sur l'Hellespont, afin de passer d'Asie en Europe. Dans la Chersonèse de l'Hellespont [1], entre les villes de Sestos et de Madytos, est une côte fort rude qui s'avance dans la mer vis-à-vis d'Abydos. Ce fut en ce lieu que Xanthippe, fils d'Ariphron, général des Athéniens, prit peu de temps après Artayctès, Perse de nation et gouverneur de Sestos. On le mit en croix, parce qu'il avait mené des femmes dans le temple de Protésilas à Éléonte, et qu'il en avait joui dans le lieu saint, action détestable et condamnée par toutes les lois.

XXXIV. Ceux que le roi avait chargés de ces ponts, les commencèrent du côté d'Abydos, et les continuèrent jusqu'à cette côte; les Phéniciens, en attachant des vaisseaux avec des cordages de lin ; et les Égyptiens, en se servant pour le même effet de cordages d'écorce de

[1] Elle s'appelle aussi Chersonèse de Thrace : cette histoire est rapportée plus au long, liv. IX, § CXV et suiv.

byblos. Or, depuis Abydos jusqu'à la côte opposée, il y a un trajet de sept stades. Ces ponts achevés, il s'éleva une affreuse tempête qui rompit les cordages et brisa les vaisseaux.

XXXV. A cette nouvelle, Xerxès indigné, fit donner dans sa colère trois cents coups de fouet à l'Hellespont, et y fit jeter une paire de ceps. J'ai ouï dire qu'il avait aussi envoyé, avec les exécuteurs de cette ordre des gens pour en marquer les eaux d'un fer ardent. Mais il est certain qu'il commanda qu'en les frappant à coups de fouet, on leur tint ce discours barbare et insensé : « Eau amère et salée, ton maître » te punit ainsi parce que tu l'as offensé sans » qu'il t'en ait donné sujet. Le roi Xerxès te » passera de force ou de gré. C'est avec raison » que personne ne t'offre des sacrifices, puisque » tu es un fleuve trompeur et salé. » Il fit ainsi châtier la mer, et l'on coupa par son ordre la tête à ceux qui avaient présidé à la construction des ponts.

XXXVI. Ceux qu'il avait chargés de cet ordre barbare l'ayant exécuté, il employa d'autres entrepreneurs à ce même ouvrage. Voici comment il s'y prirent : ils attachèrent ensemble trois cent soixante vaisseaux de cinquante rames et des trirèmes, et de l'autre côté trois cent quatorze. Les premiers présentaient le flanc au Pont-Euxin, et les autres du côté de l'Hellespont répondaient au courant de l'eau, afin de tenir les cordages encore plus tendus. Les vaisseaux ainsi disposés, ils jetèrent de grosses ancres, partie du côté du Pont-Euxin, pour résister aux vents qui soufflent de cette mer, partie du côté de l'occident et de la mer Égée, à cause des vents qui viennent du sud et du sud-est. Ils laissèrent aussi en trois endroits différents un passage libre entre les vaisseaux à cinquante rames, pour les petits bâtiments qui voudraient entrer dans le Pont-Euxin ou en sortir.

Ce travail fini, on tendit les cables avec des machines de bois[1] qui étaient à terre. On ne se servit pas de cordages simples, comme on avait fait la première fois, mais on les entortilla, ceux de lin blanc deux à deux, et ceux d'écorce de byblos quatre à quatre. Ces câbles étaient également beaux et d'une égale épaisseur; mais ceux de lin étaient à proportion plus forts, et chaque coudée pesait un talent[1]. Le pont achevé, on scia de grosses pièces de bois suivant la largeur du pont, et on les plaça l'une à côté de l'autre dessus les cables qui étaient bien tendus. On les joignit ensemble, et lorsque cela fut fait on posa dessus des planches bien jointes les unes avec les autres, et puis on les couvrit de terre qu'on applanit. Tout étant fini, on pratiqua de chaque côté une barrière; de crainte que les chevaux et autres bêtes de charge ne fussent effrayés en voyant la mer.

XXXVII. Les ponts achevés, ainsi que les digues qu'on avait faites aux embouchures du canal du mont Athos, afin d'empêcher le flux d'en combler l'entrée, le canal même étant tout-à-fait fini, on en porta la nouvelle à Sardes, et Xerxès se mit en marche. Il partit au commencement du printemps de cette ville, où il avait passé l'hiver, et prit la route d'Abydos avec son armée qui était en bon ordre. Tandis qu'il était en route, le soleil quittant la place qu'il occupe dans le ciel, disparut quoiqu'il n'y eût point alors de nuages, et que l'air fût très serein, et la nuit prit la place du jour. Xerxès, inquiet de ce prodige, consulta les mages sur ce qu'il pouvait signifier. Les mages lui répondirent que le dieu présageait aux Grecs la ruine de leurs villes, parce que le soleil annonçait l'avenir à cette nation, et la lune à la leur. Xerxès, charmé de cette réponse, se remit en marche.

XXXVIII. Tandis qu'il continuait sa route avec son armée, le Lydien Pythius, effrayé du prodige qui avait paru dans le ciel, vint le trouver. Les présents qu'il avait faits à ce prince et ceux qu'il en avait reçus l'ayant enhardi, il lui parla ainsi : « Seigneur, je souhaiterais une » grace : daignerez-vous me l'accorder? c'est » peu pour vous, c'est beaucoup pour moi. » Xerxès s'attendant à des demandes bien différentes de celles qu'il lui fit, lui promit de lui tout accorder, et lui ordonna de dire ce qu'il souhaitait. Alors Pythius plein de confiance lui répondit : « Grand roi, j'ai cinq fils. Les » conjonctures présentes les obligent à vous » accompagner tous dans votre expédition con- » tre la Grèce. Mais, seigneur, ayez pitié de

[1] Probablement des cabestans.

[1] 51 livres, 6 onces, 7 gros, 24 grains, poids de Paris.

» mon grand âge. Exemptez seulement l'aîné » de mes fils de servir dans cette guerre, afin » qu'il ait soin de moi et qu'il prenne l'administration de mon bien. Quant aux quatre » autres menez-les avec vous, et puissiez-vous » revenir dans peu, après avoir réussi selon » vos desirs. »

XXXIX. « Méchant que tu es, lui répondit Xerxès indigné, je marche moi-même » contre la Grèce, et je mène à cette expédition mes enfants, mes frères, mes proches, » mes amis, et tu oses me parler de ton fils, » toi qui es mon esclave, et qui aurais dû me » suivre avec ta femme et toute ta maison? Apprends aujourd'hui que l'esprit de l'homme » réside dans ses oreilles. Quand il entend des » choses agréables, il s'en réjouit, et sa joie se » répand dans le corps ; mais lorsqu'il en entend de contraires, il s'irrite. Si tu t'es d'abord bien conduit, si tes promesses n'ont pas » été moins belles, tu ne pourras pas cependant te vanter d'avoir surpassé un roi en libéralité. Ainsi, quoiqu'aujourd'hui tu portes » l'impudence à son comble, tu ne recevras pas » le salaire qui t'est dû, et je te traiterai moins » rigoureusement que tu ne le mérites. Ta générosité à mon égard te sauve la vie à toi et à » quatre de tes fils; mais je te punirai par la » perte de celui-là seul que tu aimes uniquement. » Après avoir fait cette réponse, il commanda sur-le-champ à ceux qui étaient chargés de pareils ordres de chercher l'aîné des fils de Pythius, de le couper en deux par le milieu du corps, et d'en mettre une moitié à la droite du chemin par où devait passer l'armée, et l'autre moitié à la gauche.

XL. Les ordres du roi exécutés, l'armée passa entre les deux parties de ce corps; le bagage et les bêtes de charge les premiers, suivis de troupes de toutes sortes de nations, pêle-mêle, sans distinction, et faisant plus de la moitié de l'armée. Elles ne se trouvaient pas avec le corps d'armée où était le roi. Un intervalle considérable les en séparait. A la tête de celui-ci étaient mille cavaliers choisis entre tous les Perses, suivis de mille hommes de pied armés de piques, la pointe en bas; troupe d'élite comme la précédente. Venaient ensuite dix chevaux sacrés niséens avec des harnais superbes. On leur donne le nom de niséens, parce qu'ils viennent de la vaste plaine Niséenne en Médie, qui en produit de grands. Derrière ces dix chevaux paraissait le char sacré de Jupiter, traîné par huit chevaux blancs, et derrière ceux-ci marchait à pied un conducteur qui tenait les rênes: car il n'est permis à personne de monter sur ce siége. On voyait ensuite Xerxès sur un char attelé de chevaux niséens. Le conducteur allait à côté; il était Perse, et s'appelait Patiramphès, fils d'Otanes.

XLI. Xerxès partit ainsi de Sardes, et, selon son goût, il passait de ce char sur un harmamaxe. Il était suivi de mille hommes armés de piques, la pointe en haut, suivant l'usage. C'étaient les plus nobles et les plus braves d'entre les Perses. Après eux marchaient mille cavaliers d'élite, suivis de dix mille hommes de pied, choisis parmi le reste des Perses. De ces dix mille hommes, il y en avait mille qui avaient des grenades d'or à la place de la pointe par où l'on enfonce la pique en terre. Ils renfermaient au milieu d'eux les neuf mille autres; ceux-ci portaient à l'extrémité de leurs piques [1] des grenades d'argent. Ceux qui marchaient la pique baissée en avaient aussi d'or, mais ceux qui venaient immédiatement après Xerxès portaient des pommes d'or. Ces dix mille hommes étaient suivis de dix mille Perses à cheval. Entre ce corps de cavalerie et le reste des troupes, qui marchaient pêle-mêle et sans observer aucun ordre, il y avait un intervalle de deux stades.

XLII. Au sortir de la Lydie, l'armée fit route vers le Caïque, entra en Mysie, et, laissant ensuite à main gauche le mont Cané, elle alla du Caïque par l'Atarnée à la ville de Carène. De cette ville, elle prit sa marche par la plaine de Thèbes, passa près d'Adramyttium et d'Antandros, ville pélasgique, d'où laissant à gauche le mont Ida, elle pénétra dans la Troade. L'armée campa la nuit au pied de cette montagne. Il survint un grand orage accompagné de tonnerre et d'éclairs si affreux, qu'il périt en cet endroit beaucoup de monde. De là l'armée vint camper sur les bords du Scamandre. Ce fut la première rivière, depuis le départ de Sardes, qui fut mise à sec, et dont l'eau ne put suffire aux hommes et aux bêtes de charge.

[1] L'extrémité de la pique qui pose à terre.

XLIII. Dès que Xerxès fut arrivé sur les bords de cette rivière, il y monta à Pergame de Priam, qu'il désirait fort de voir. Lorsqu'il l'eut examinée, et qu'il en eut appris toutes les particularités, il immola mille bœufs à Minerve de Troie, et les mages firent des libations à l'honneur des héros du pays. Ces choses achevées, une terreur *panique* se répandit dans le camp la nuit suivante. Le roi partit de là à la pointe du jour, ayant à sa gauche les villes de Rhœtium, d'Ophrynium et de Dardanus, qui est voisine de celle d'Abydos, et à sa droite les Gergithes-Teucriens.

XLIV. Lorsqu'on fut arrivé à Abydos, Xerxès voulut voir toutes ses troupes. On lui avait élevé sur un tertre un tribunal de marbre blanc, suivant les ordres que les Abydéniens en avaient reçus auparavant. De là portant ses regards sur le rivage, il contempla ses armées de terre et de mer. Après avoir joui de ce spectacle, il souhaita voir un combat naval. On lui donna cette satisfaction. Les Phéniciens de Sidon remportèrent la victoire. Xerxès prit beaucoup de plaisir à ce combat, et son armée ne lui en fit pas moins.

XLV. En voyant l'Hellespont couvert de vaisseaux, le rivage entier et les plaines d'Abydos remplis de gens de guerre, il se félicita lui-même sur son bonheur; mais peu après il versa des larmes.

XLVI. Artabane, son oncle paternel, qui d'abord lui avait parlé librement sur la guerre de Grèce, et qui avait voulu l'en dissuader, s'étant aperçu de ses pleurs, lui tint ce discours : « Seigneur, votre conduite actuelle est bien » différente de celle que vous teniez peu auparavant. Vous vous regardiez comme heureux, » et maintenant vous versez des larmes. — » Lorsque je réfléchis, répondit Xerxès, sur » la brièveté de la vie humaine, et que de tant » de milliers d'hommes il n'en restera pas un » seul dans cent ans, je suis ému de compassion. — Nous éprouvons, dit Artabane, dans » le cours de notre vie des choses plus tristes » que la mort même. Car malgré sa brièveté, » il n'y a point d'homme si heureux, soit parmi » cette multitude, soit dans tout l'univers, à » qui il ne vienne dans l'esprit, je ne dis pas » une fois, mais souvent, de souhaiter de mourir. Les malheurs qui surviennent, les maladies qui nous troublent, font paraître la vie » bien longue, quelque courte qu'elle soit. Dans » une existence si malheureuse, l'homme soupire après la mort et la regarde comme un port » assuré. En assaisonnant notre vie de quelques » plaisirs, le Dieu fait bien voir sa jalousie.

XLVII. » — Artabane, reprit Xerxès, la » vie de l'homme est telle que vous la représentez ; mais finissons un entretien si triste, » lorsque nous avons devant nous tant de choses » agréables. Dites-moi, je vous prie, si la vision que vous avez eue n'eût point été si claire, » persisteriez-vous dans votre ancien sentiment? » me dissuaderiez-vous encore de porter la » guerre en Grèce, ou changeriez-vous d'avis? » parlez sans rien déguiser. — Seigneur, dit » Artabane, puisse la vision que nous avons » eue avoir l'heureux accomplissement que » nous désirons l'un et l'autre. Mais encore à » présent je suis extrêmement effrayé, et je » ne me sens pas maître de moi-même, lorsqu'entre autres choses sur lesquelles je réfléchis, j'en vois deux de la plus grande conséquence, qui vous sont contraires.

XLVIII. » — Quelles sont donc ces deux » choses, reprit Xerxès, qui, à votre avis, » me sont si contraires? Peut-on reprocher à » l'armée de terre de n'être pas assez nombreuse, et croyez-vous que les Grecs puissent » nous en opposer une plus forte? trouvez-vous » notre flotte inférieure à la leur? serait-ce » enfin l'une et l'autre? si nos armées vous » paraissent trop peu considérables, on peut » faire au plus tôt de nouvelles levées.

XLIX. » — Seigneur, reprit Artabane, il » n'y a point d'homme, du moins en son bon » sens, qui puisse reprocher à vos armées de » terre et de mer de n'être point assez nombreuses. Si vous faites de nouvelles levées, » les deux choses dont je parle vous seront encore beaucoup plus contraires. Ces deux » choses sont la terre et la mer. En effet, s'il » s'élève une tempête, il n'y a point, comme » je le conjecture, de port au monde assez vaste » pour contenir votre flotte, et pour la mettre » en sûreté ; mais il ne suffit pas qu'il y ait un » seul port, il faut encore qu'il y en ait de pareils dans tous les pays où vous irez. Or, » comme vous n'avez point de ports commodes, sachez, Seigneur, que nous sommes à

» la merci des événements fortuits, et que nous
» ne leur commandons point.

» Voilà donc une des deux choses qui vous
» sont ennemies. Passons à l'autre : la terre ne
» vous le sera pas moins que la mer ; en voici
» la preuve : si rien ne s'oppose à vos con-
» quêtes, elle vous sera d'autant plus contraire
» que vous irez plus en avant, et que vous
» avancerez toujours insensiblement et sans
» vous en apercevoir. Car les hommes ne sont
» jamais rassasiés d'heureux succès. Ainsi,
» quand même vous ne trouveriez point d'ob-
» stacle à vos conquêtes, leur étendue, et le
» temps qu'il vous y faudra employer, amène-
» ront la famine. Le sage craint dans ses déli-
» bérations et réfléchit sur tous les événements
» fâcheux qui peuvent survenir ; mais dans
» l'exécution, il est hardi et intrépide.

L. » — Artabane, reprit Xerxès, ce que
» vous venez de dire est vraisemblable. Mais il
» ne faut ni tout craindre, ni tout examiner
» avec une égale circonspection. Si dans toutes
» les affaires qui se succèdent les unes aux au-
» tres on délibérait avec le même scrupule,
» on n'exécuterait jamais rien. Il vaut mieux,
» en entreprenant tout avec hardiesse,
» éprouver la moitié des maux qui surviennent
» à la suite de pareilles entreprises, que de ne
» s'exposer à aucun en se laissant enchaîner
» par des frayeurs prématurées. Si vous com-
» battez toutes les opinions, sans proposer en la
» place quelque chose de certain, vous échoue-
» rez comme celui qui a été d'un avis contraire
» au vôtre ; et en cela les choses vont de pair.
» Or je pense qu'un homme ne peut jamais
» avoir des connaissances certaines. Les gens
» hardis réussissent ordinairement, tandis que
» ceux qui agissent avec trop de lenteur et de
» circonspection sont rarement couronnés par
» le succès. A quel degré de puissance les Per-
» ses ne sont-ils pas parvenus ? Si les rois mes
» devanciers avaient pensé comme vous, ou si,
» sans être de votre avis, ils avaient eu des con-
» seillers tels que vous, on ne verrait point ce
» peuple élevé à ce haut point de gloire. C'est
» en se précipitant dans les dangers qu'ils ont
» agrandi leur empire. Car on ne réussit ordi-
» nairement dans les grandes entreprises qu'en
» courant de grands dangers. Jaloux de leur
» ressembler, nous nous sommes mis en cam-
» pagne dans la plus belle saison de l'année,
» et après avoir subjugué l'Europe entière,
» nous retournerons en Perse, sans avoir
» éprouvé nulle part ni la famine ni rien autre
» chose de fâcheux. Nous avons en effet avec
» nous beaucoup de vivres, et toutes les na-
» tions où nous allons porter les armes culti-
» vant la terre, et n'étant point nomades, nous
» trouverons dans leurs pays du blé que nous
» pourrons nous approprier.

LI. » — Puisque vous ne nous permettez
» pas, seigneur, reprit alors Artabane, de
» rien craindre, recevez du moins favorable-
» ment le conseil que je vais vous donner. Quand
» on a beaucoup à discuter, on est forcé d'é-
» tendre son discours.

» Cyrus, fils de Cambyse, subjugua toute
» l'Ionie, excepté Athènes, et la rendit tribu-
» taire des Perses. Je vous conseille donc de ne
» pas mener les Ioniens contre leurs pères.
» Nous n'en avons pas besoin pour être supé-
» rieurs aux ennemis. S'ils nous accompagnent,
» il faut qu'ils soient ou les plus injustes de tous
» les hommes, en contribuant à mettre sous le
» joug leur métropole, ou les plus justes en
» l'aidant à défendre sa liberté. Leur injustice
» ne peut pas nous être d'un grand avantage,
» mais leur justice peut nous porter un grand
» préjudice. Réfléchissez donc, seigneur, sur
» la justesse de ce mot ancien : En commençant
» une entreprise on ne voit pas toujours quelle
» en sera l'issue.

LII. » — Artabane, reprit Xerxès, vous
» vous trompez dans vos avis, et surtout en
» craignant le changement des Ioniens. Nous
» avons des preuves de leur fidélité. Vous-
» même vous en avez été témoin, et tous ceux
» qui se sont trouvés à l'expédition de Darius
» contre les Scythes. Il dépendait d'eux de sau-
» ver l'armée ou de la faire périr, et cependant
» ils se sont montrés justes envers nous, et nous
» ont gardé la foi sans nous causer aucun mal.
» D'ailleurs, je ne dois craindre aucune entre-
» prise de la part d'un peuple qui m'a laissé
» pour gages dans mes états ses biens, ses fem-
» mes et ses enfants. Soyez donc tranquille,
» prenez courage, veillez à la conservation de
» ma maison et de mon empire ; c'est à vous,
» à vous seul, que je confie mon sceptre et ma
» couronne. »

LIII. Après ce discours, Xerxès renvoya Artabane à Suses, et manda près de lui les plus illustres d'entre les Perses. Lorsqu'ils furent assemblés, il leur parla ainsi : « Perses, je » vous ai convoqués pour vous exhorter à vous » conduire en gens de cœur, et à ne point ternir l'éclat des exploits à jamais mémorables » de nos ancêtres. Que tous en général, que » chacun de vous en particulier montre une » égale ardeur. Travaillez avec zèle à l'intérêt » commun. Cette expédition est de la dernière » conséquence. Occupez-vous-en fortement, je « vous le recommande avec d'autant plus de » raison que nous marchons, à ce que j'ap» prends, contre des peuples belliqueux. Si » nous les battons, nous ne trouverons point » ailleurs de résistance. Passons donc actuelle» ment en Europe, après avoir adressé nos » prières aux dieux tutélaires de la Perse. »

LIV. Ce même jour les Perses se préparèrent à passer. Le lendemain, ils attendirent quelque temps pour voir lever le soleil. En attendant qu'il se levât, ils brûlèrent sur le pont toutes sortes de parfums et le chemin fut jonché de myrte. Dès qu'il parut, Xerxès fit avec une coupe d'or des libations dans la mer, et pria le soleil de détourner les accidents qui pourraient l'empêcher de subjuguer l'Europe avant que d'être arrivé à ses extrémités. Sa prière finie, il jeta la coupe dans l'Hellespont avec un cratère d'or et un sabre à la façon des Perses, qu'ils appellent acinacès. Je ne puis décider avec certitude si, en jetant ces choses dans la mer, il en faisait un don au soleil, ou si, se repentant d'avoir fait fustiger l'Hellespont, il cherchait à l'apaiser par ces offrandes.

LV. Cette cérémonie achevée, on fit passer sur le pont qui était du côté du Pont-Euxin toute l'infanterie et toute la cavalerie, et sur l'autre qui regardait la mer Egée les bêtes de somme et les valets. Les dix mille Perses [1] marchèrent les premiers, ayant tous une couronne sur la tête. Après eux venait le corps de troupes composé de toutes sortes de nations. Il n'en passa pas davantage ce jour-là.

Le lendemain les cavaliers, et ceux qui portaient leurs piques la pointe en bas, passèrent les premiers : ils étaient aussi couronnés. Après eux venaient les chevaux sacrés et le char sacré, puis Xerxès lui-même, les piquiers et les mille cavaliers. Ils étaient suivis du reste de l'armée, et en même temps les vaisseaux se rendirent au rivage opposé. J'ai ouï dire aussi que le roi passa le dernier.

LVI. Quand Xerxès fut en Europe, il regarda défiler son armée sous les coups de fouet, ce qui dura pendant sept jours et sept nuits sans aucune relâche. Le roi ayant déjà traversé l'Hellespont, on prétend qu'un habitant de cette côte s'écria : « O Jupiter! pourquoi, sous la forme » d'un Perse et le nom de Xerxès, traînes-tu à » ta suite tous les hommes pour détrure la » Grèce? il te serait aisé de le faire sans leur se» cours. »

LVII. Les troupes ayant toutes défilé et étant en marche, il parut un grand prodige, dont Xerxès ne tint aucun compte, quoiqu'il fût facile à expliquer. Une cavale enfanta un lièvre. Il était aisé de conjecturer par ce prodige que Xerxès mènerait en Grèce avec beaucoup de faste et d'ostentation une armée nombreuse, mais qu'il retournerait au même lieu d'où il était parti en courant par lui-même les plus grands dangers. Il lui arriva aussi un autre prodige tandis qu'il était encore à Sardes. Une mule fit un poulain avec les parties qui caractérisaient les deux sexes : celles du mâle étaient au-dessus.

LVIII. Xerxès, sans aucun égard pour ces deux prodiges, alla en avant avec son armée de terre, tandis que sa flotte sortait de l'Hellespont et côtoyait le rivage, tenant une route opposée à celle de l'armée de terre ; car la flotte allait vers le couchant pour se rendre au promontoire Sarpédon, où elle avait ordre de séjourner. L'armée de terre, au contraire, marchant vers l'aurore et le lever du soleil par la Chersonèse, traversa la ville d'Agora par le milieu, ayant à droite le tombeau d'Hellé, fille d'Atamas, et à gauche la ville de Cardia. De là tournant le golfe Mélas, elle traversa un fleuve de même nom, dont les eaux furent épuisées, et ne purent alors lui suffire. Après avoir passé ce fleuve, qui donne son nom au golfe, l'armée alla vers l'occident, passa le long d'Ænos, ville éolienne, et du lac Stentoris, d'où elle arriva enfin à Dorisque.

[1] Voyez ci-dessus, § XLI.

LIX. Le Dorisque est un rivage et une grande plaine de la Thrace. Cette plaine est arrosée par l'Hèbre, fleuve considérable, et l'on y a bâti un château royal appelé Dorisque, où les Perses entretiennent une garnison depuis le temps que Darius y en mit une, lorsqu'il marcha contre les Scythes. Ce lieu paraissait à Xerxès commode pour ranger ses troupes et pour en faire le dénombrement : il donna ses ordres en conséquence. Les vaisseaux étant tous arrivés à la côte de Dorisque, leurs capitaines les rangèrent, par l'ordre de ce prince, sur le rivage qui touche à ce château, où sont Sala, ville des Samothraces, et Zona, et à l'extrémité un celèbre promontoire appelé Serrhium. Ce pays appartenait autrefois aux Ciconiens. Lorsqu'ils eurent tiré à terre leurs vaisseaux, ils se reposèrent, et pendant ce temps-là Xerxès fit, dans la plaine de Dorisque, le dénombrement de son armée.

LX. Je ne puis assurer ce que chaque nation fournit de troupes : personne ne le dit. Mais l'armée de terre montait en total à dix-sept cent mille hommes. Voici comment se fit ce dénombrement. On assembla un corps de dix mille dans un même espace, et les ayant fait serrer autant qu'on le put, l'on traça un cercle à l'entour. On fit ensuite sortir ce corps de troupes, et l'on environna ce cercle d'un mur à hauteur d'appui. Cet ouvrage achevé, on fit entrer d'autres troupes dans l'enceinte, et puis d'autres, jusqu'à ce que par ce moyen on les eût toutes comptées. Le dénombrement fait, on les rangea par nations.

LXI. Voici celles qui se trouvèrent à cette expédition. Premièrement, les Perses. Ils avaient des bonnets de feutre bien foulé qu'on appelle tiares, des tuniques de diverses couleurs et garnies de manches, des cuirasses de fer travaillées en écailles de poisson, et de longs hauts-de-chausses qui leur couvraient les jambes. Ils portaient une espèce de bouclier qu'on appelle gerrhes, avec un carquois au-dessous, de courts javelots, de grands arcs, des flèches de canne, et outre cela un poignard suspendu à la ceinture et portant sur la cuisse droite. Ils étaient commandés par Otanes, père d'Amestris, femme de Xerxès. Les Grecs leur donnaient autrefois le nom de Céphènes, et leurs voisins celui d'Artéens, qu'eux-mêmes prenaient aussi. Mais Persée, fils de Jupiter et de Danaé, étant allé chez Céphée, fils de Bélus, épousa Andromède sa fille, et en eut un fils, qu'il nomma Persès. Il le laissa à la cour de Céphée; et comme celui-ci n'avait point d'enfants mâles, toute la nation prit de ce Persès le nom de Perses.

LXII. Les Mèdes marchaient vêtus et armés de même. Cette manière de s'habiller et de s'armer est propre aux Mèdes, et non aux Perses. Ils avaient à leur tête Tigranes, de la maison des Achéménides. Tout le monde les appelait anciennement Ariens; mais Médée de Colchos ayant passé d'Athènes dans leur pays, ils changèrent aussi de nom, suivant les Mèdes eux-mêmes. Les Cissiens étaient habillés et armés comme les Perses; mais au lieu de tiares, ils portaient des mitres. Anaphès, fils d'Otanes, les commandait. Les Hyrcaniens avaient aussi la même armure que les Perses, et reconnaissaient pour général Mégapane, qui eut depuis le gouvernement de Babylone.

LXIII. Les Assyriens avaient des casques d'airain tissus et entrelacés d'une façon extraordinaire et difficile à décrire. Leurs boucliers, leurs javelots et leurs poignards ressemblaient à peu près à ceux des Égyptiens. Outre cela, ils portaient des massues de bois hérissées de nœuds de fer, et des cuirasses de lin. Les Grecs leur donnaient le nom de Syriens, et les barbares celui d'Assyriens. Les Chaldéens faisaient corps avec eux. Les uns et les autres étaient commandés par Otaspès, fils d'Artachée.

LXIV. Le casque des Bactriens approchait beaucoup de celui des Mèdes. Leurs arcs étaient de canne à la mode de leur pays, et leurs dards fort courts. Les Saces, qui sont Scythes, avaient des bonnets foulés et terminés en pointe droite, des hauts-de-chausses, des arcs à la mode de leur pays, des poignards, et, outre cela, des haches appelées sagaris. Quoique Scythes Amyrgiens, on leur donnait le nom de Saces; car c'est ainsi que les Perses appellent tous les Scythes. Hystaspes, fils de Darius et d'Atosse, fille de Cyrus, commandait les Bactriens et les Saces.

LXV. Les Indiens portaient des habits de coton, des arcs de canne, et des flèches aussi de canne armées d'une pointe de fer. Ces peuples, ainsi équipés, servaient sous Pharnaza-

thrès, fils d'Artabates. Les arcs des Ariens ressemblaient à ceux des Mèdes, et le reste de leur armure à celle des Bactriens. Ils étaient commandés par Sisamnès, fils d'Hydarnes.

LXVI. Les Parthes, les Chorasmiens, les Sogdiens, les Gandariens et les Dadices étaient armés comme les Bactriens. Artabaze, fils de Pharnaces, commandait les Parthes et les Chorasmiens; Azanes, fils d'Artée, les Sogdiens, et Artyphius, fils d'Artabane, les Gandariens et les Dadices.

LXVII. Les Caspiens étaient vêtus d'une saie de peaux de chèvres. Ils avaient des arcs et des flèches de canne, à la mode de leur pays, et des cimeterres. Ariomarde, frère d'Artyphius, les commandait. Les Sarangéens avaient des habits de couleur éclatante; leur chaussure, en forme de bottines, montait jusqu'aux genoux. Leurs arcs et leurs javelots étaient à la façon des Mèdes. Phérendates, fils de Mégabaze, était leur commandant. Les Pactyices avaient aussi un saie de peaux de chèvres, et pour armes des arcs à la façon de leur pays, et des poignards. Ils étaient commandés par Artyntès, fils d'Ithamatrès.

LXVIII. Les Outiens, les Myciens et les Paricaniens étaient armés comme les Pactyices. Arsaménès, fils de Darius, commandait les Outiens et les Myciens, et Siromitrès, fils d'Œbasus, les Paricaniens.

LXIX. Les habits des Arabes étaient amples et retroussés avec des ceintures. Ils portaient au côté droit de longs arcs qui se bandaient dans l'un et l'autre sens. Les Éthiopiens, vêtus de peaux de léopard et de lion, avaient des arcs de branches de palmier de quatre coudées de long au moins, et de longues flèches de canne, à l'extrémité desquelles était au lieu de fer une pierre pointue, dont ils se servent aussi pour graver leurs cachets. Outre cela, ils portaient des javelots armés de cornes de chevreuil pointues et travaillées comme un fer de lance, des massues pleines de nœuds. Quand ils vont au combat, ils se frottent la moitié du corps avec du plâtre, et l'autre moitié avec du vermillon. Les Éthiopiens, qui habitent au-dessus de l'Égypte et les Arabes, étaient sous les ordres d'Arsamès, fils de Darius et d'Arystone, fille de Cyrus, que Darius avait aimée plus que toutes ses autres femmes, et dont il avait fait faire la statue en or, et travaillée au marteau.

LXX. Les Éthiopiens orientaux (car il y avait deux sortes d'Éthiopiens à cette expédition) servaient avec les Indiens. Ils ressemblaient aux autres Éthiopiens, et n'en différaient que par le langage et la chevelure. Les Éthiopiens orientaux ont en effet les cheveux droits, au lieu que ceux de Libye les ont plus crépus que tous les autres hommes. Ils étaient armés à peu près comme les Indiens, et ils avaient sur la tête des peaux de front de cheval enlevées avec la crinière et les oreilles. Les oreilles se tenaient droites, et la crinière leur servait d'aigrette. Des peaux de grues leur tenaient lieu de boucliers.

LXXI. Les Libyens avaient des habits de peaux, des javelots durcis au feu. Ils étaient commandés par Massagès, fils d'Oarizus.

LXXII. Les casques des Paphlagoniens étaient tissus, leurs boucliers petits, ainsi que leurs piques. Outre cela, ils avaient des dards et des poignards. La chaussure à la mode de leur pays allait à mi-jambe.

Les Ligyens, les Matianiens, les Mariandyniens et les Syriens [1], que les Perses appellent Cappadociens, étaient armés comme les Paphlagoniens. Dotus, fils de Mégasidrès, commandait les Paphlagoniens et les Matianiens; et Gobrias, fils de Darius et d'Artystone, les Mariandyniens, les Ligyens et les Syriens.

LXXIII. L'armure des Phrygiens approchait beaucoup de celle des Paphlagoniens; la différence était fort petite. Les Phrygiens s'appelèrent Briges, suivant les Macédoniens, tant que ces peuples restèrent en Europe et demeurèrent avec eux; mais étant passés en Asie, ils changèrent de nom en changeant de pays, et prirent celui de Phrygiens.

Les Arméniens étaient armés comme les Phrygiens, dont ils sont une colonie. Les uns et les autres étaient commandés par Artochmès, qui avait épousé une fille de Darius.

LXXIV. L'armure des Lydiens ressemblait à peu de chose près à celle des Grecs. On appelait autrefois ces peuples Méoniens, mais dans la suite ils changèrent de nom, et prirent celui qu'ils portent de Lydus, fils d'Atys. Les

[1] Les Leuco-Syriens.

Mysiens avaient des casques à la façon de leur pays, avec de petits boucliers et des javelots durcis au feu; ils sont une colonie de Lydiens, et prennent le nom d'Olympienniens du mont Olympe. Les uns et les autres avaient pour commandant Artaphernes, fils d'Artaphernes, qui avait fait une invasion à Marathon avec Datis [1].

LXXV. Les Thraces [2] avaient sur la tête des peaux de renards, et pour habillement des tuniques, et, par-dessus, une robe de diverses couleurs, très-ample, avec des brodequins de peaux de jeunes chevreuils. Ils avaient outre cela des javelots, des boucliers légers, et de petits poignards. Ces peuples passèrent en Asie, où ils prirent le nom de Bithyniens. Ils s'appelaient auparavant Strymoniens, comme ils en conviennent eux-mêmes, dans le temps qu'ils habitaient sur les bords du Strymon, d'où les chassèrent, suivant eux, les Teucriens et les Mysiens.

LXXVI. Bassacès, fils d'Artabane, commandait les Thraces asiatiques [3]....... Ils portaient de petits boucliers de peaux de bœufs crues, chacun deux épieux à la lycienne, des casques d'airain, et, outre ces casques, des oreilles et des cornes de bœufs en airain avec des aigrettes. Des bandes d'étoffe rouge enveloppaient leurs jambes. Il y a chez ces peuples un oracle de Mars.

LXXVII. Les Cabaliens-Méoniens et les Lasoniens étaient armés et vêtus comme les Ciliciens. J'en parlerai lorsque j'en serai aux troupes ciliciennes [4]. Les Milyens avaient de courtes piques, des habits attachés avec des agrafes, des casques de peau, et quelques-uns avaient des arcs à la lycienne. Badrès, fils d'Hystanès, commandait toutes ces nations. Les Mosches portaient des casques de bois, de petits boucliers et des piques dont la hampe était petite et le fer grand.

LXXVIII. Les Tibaréniens, les Macrons et les Mosynœques étaient armés à la façon des Mosches. Ariomarde, fils de Darius et de Parmys, fille de Smerdis et petite-fille de Cyrus, commandait les Mosches. Les Macrons et les

[1] Voyez liv. VI, § XCIV, CXI et suiv.
[2] Les Thraces d'Asie.
[3] Il y a ici une lacune.
[4] Ci-dessous, § XCI.

Mosynœques étaient sous les ordres d'Artayctès [1], fils de Chérasmis, gouverneur de Sestos sur l'Hellespont.

LXXIX. Les Mares portaient des casques tissus à la façon de leur pays, et de petits boucliers de cuir avec des javelots. Les habitants de la Colchide avaient des casques de bois, de petits boucliers de peaux de bœufs crues, de courtes piques, et outre cela des épées. Pharandates, fils de Téaspis, commandait les Mares et les Colchidiens. Les Alarodiens et les Sapires, armés à la façon des Colchidiens, recevaient l'ordre de Masistius, fils de Siromitrès.

LXXX. Les insulaires de la mer Érythrée, qui venaient des îles où le roi fait transporter ceux qu'il exile, se trouvaient à cette expédition; leur habillement et leur armure approchaient beaucoup de ceux des Mèdes. Ces insulaires reconnaissaient pour leur chef Mardontès, fils de Bagée, qui fut tué deux ans après à la journée de Mycale, où il commandait [2].

LXXXI. Tels étaient les peuples qui allaient en Grèce par le continent, et qui composaient l'infanterie. Ils étaient commandés par les chefs dont je viens de parler. Ce furent eux qui formèrent leurs rangs, et qui en firent le dénombrement. Ils établirent sous eux des commandants de dix mille hommes en dix mille hommes, et les commandants de dix mille hommes créèrent des capitaines de cent hommes et des dizainiers. Ainsi les différents corps de troupes et de nations avaient à leurs têtes des officiers subalternes; mais ceux que j'ai nommés commandaient en chef.

LXXXII. Ces chefs reconnaissaient pour leurs généraux, ainsi que toute l'infanterie, Mardonius, fils de Gobryas; Tritantæchmès, fils de cet Artabane qui avait conseillé au roi de ne point porter la guerre en Grèce [3]; Smerdoménès, fils d'Otanes, tous deux neveux de Darius, et cousins-germains de Xerxès; Masistes, fils de Darius et d'Atosse; Gergis, fils d'Arize; et Mégabyze, fils de Zopyre.

LXXXIII. Toute l'infanterie les reconnaissait pour ses généraux, excepté les dix mille,

[1] Voyez sa triste fin, liv. IX, § CXVIII et CXIX.
[2] Liv. IX, § CI.
[3] Voyez ci-dessus, § X.

corps de troupes choisi parmi tous les Perses, qui étaient commandés par Hydarnès, fils d'Hydarnès. On les appelait immortels, parce que si quelqu'un d'entr'eux venait à manquer pour cause de mort ou de maladie, on en élisait un autre en sa place, et parce qu'ils n'étaient jamais ni plus, ni moins de dix mille. Les Perses surpassaient toutes les autres troupes par leur magnificence et par leur courage. Leur armure et leur habillement étaient tels que nous les avons décrits. Mais indépendamment de cela, ils brillaient par la multitude des ornements en or dont ils étaient décorés. Ils menaient avec eux des harmamaxes pour leurs concubines, et un grand nombre de domestiques superbement vêtus. Des chameaux, et d'autres bêtes de charge, leur portaient des vivres, sans compter ceux qui étaient destinés au reste de l'armée.

LXXXIV. Toutes ces nations ont de la cavalerie; cependant il n'y avait que celles-ci qui en eussent amené. La cavalerie perse était armée comme l'infanterie, excepté un petit nombre qui portait sur la tête des ornements d'airain et de fer travaillés au marteau.

LXXXV. Les Sagartiens, peuple nomade, sont originaires de Perse, et parlent la même langue. Leur habillement ressemble en partie à celui des Perses, et en partie à celui des Pactyices. Ils fournirent huit mille hommes de cavalerie. Ces peuples ne sont point dans l'usage de porter des armes d'airain et de fer, excepté des poignards; mais ils se servent à la guerre de cordes tissues avec des lanières dans lesquelles ils mettent toute leur confiance. Voici leur façon de combattre. Dans la mêlée ils jettent ces cordes, à l'extrémité desquelles sont des rêts; s'ils en ont enveloppé un cheval ou un homme, ils le tirent à eux, et le tenant enlacé dans leurs filets, ils le tuent. Ils faisaient corps avec les Perses.

LXXXVI. La cavalerie mède était armée comme leur infanterie, ainsi que celle des Cissiens. Les cavaliers indiens avaient les mêmes armes que leur infanterie; mais indépendamment des chevaux de main, ils avaient des chars armés en guerre, traînés par des chevaux et des zèbres. La cavalerie bactrienne était armée comme leurs gens de pied. Il en était de même de celle des Caspiens et des Libyens; mais ces derniers menaient tous aussi des chariots. Les..... et les Paricaniens étaient armés comme leur infanterie. Les cavaliers arabes avaient aussi le même habillement et la même armure que leurs gens de pied; mais ils avaient tous des chameaux dont la vitesse n'était pas moindre que celle des chevaux.

LXXXVII. Ces nations seules avaient fourni de la cavalerie. Elle montait à quatre-vingt mille chevaux, sans compter les chameaux et les chariots. Toutes ces nations, rangées par escadrons, marchaient chacune à son rang; mais les Arabes occupaient le dernier, afin de ne point effrayer les chevaux, parce que cet animal ne peut souffrir le chameau.

LXXXVIII. Harmamithrès et Tithée, tous deux fils de Datis, commandaient la cavalerie. Pharnuchès, leur collègue, était retenu à Sardes par maladie que lui avait occasionnée un accident fâcheux dans le temps que l'armée partait de cette ville. Son cheval, effrayé d'un chien qui se jeta à l'improviste entre ses jambes, se dressa et le jeta par terre. Pharnuchès vomit le sang, et tomba dans une maladie qui dégénéra en phthisie. Ses gens exécutèrent sur-le-champ l'ordre qu'il leur avait donné dès le commencement au sujet de son cheval. Ils conduisirent cet animal à l'endroit où il avait jeté par terre son maître, et lui coupèrent les jambes aux genoux. Cet accident fit perdre à Pharnuchès sa place de général.

LXXXIX. Le nombre des trirèmes montait à douze cent sept. Voici les nations qui les avaient fournies. Les Phéniciens et les Syriens de la Palestine en avaient donné trois cents. Ces peuples portaient des casques à peu près semblables à ceux des Grecs, des cuirasses de lin, des javelots, et des boucliers dont le bord n'était pas garni de fer[1]. Les Phéniciens habitaient autrefois sur les bords de la mer Érythrée, comme ils disent eux-mêmes; mais étant passés de là sur les côtes de Syrie, ils s'y établirent. Cette partie de la Syrie, avec tout le pays qui s'étend jusqu'aux frontières d'Égypte, s'appelle Palestine.

Les Égyptiens avaient fourni deux cents vaisseaux. Ils avaient pour armure de tête des

[1] C'était cette espece de bouclier, échancré comme celui des Amazones, qu'on appelait *pelte*.

casques de jonc tissu. Ils portaient des boucliers convexes, dont les bords étaient garnis d'une large bande de fer, des piques propres aux combats de mer, et de grandes haches. La multitude avait des cuirasses et de grandes épées. Telle était l'armure de ces peuples.

XC. Les Cypriens avaient cent cinquante vaisseaux. Voici comment ces peuples étaient armés. Leurs rois avaient la tête couverte d'une mitre, et leurs sujets d'une citare; le reste de l'habillement et de l'armure ressemblait à celui des Grecs. Les Cypriens sont un mélange de nations différentes. Les uns viennent de Salamine et d'Athènes, les autres d'Arcadie, de Cythnos, de Phénicie et d'Éthiopie, comme ils le disent eux-mêmes.

XCI. Les Ciliciens amenèrent cent vaisseaux. Ils avaient des casques à la façon de leur pays, de petits boucliers de peaux de bœufs crues avec le poil, et des tuniques de laine, et chacun deux javelots, avec une épée à peu près semblable à celle des Égyptiens. Anciennement on les appelait Hypachéens; mais Cilix, fils d'Agénor, qui était Phénicien, leur donna son nom.

Les Pamphyliens fournirent trente vaisseaux. Ils étaient armés et équipés à la façon des Grecs. Ces peuples descendent de ceux qui, au retour de l'expédition de Troie, furent dispersés par la tempête avec Amphilochus et Calchas.

XCII. Les Lyciens contribuèrent de cinquante vaisseaux. Ils avaient des cuirasses, des grévières, des arcs de bois de cornouiller, des flèches de canne qui n'étaient point empennées, des javelots, une peau de chèvre sur les épaules, et des bonnets ailés sur la tête. Ils portaient aussi des poignards et des faulx. Les Lyciens viennent de Crète et s'appelaient Termiles; mais Lycus, fils de Pandion, qui était d'Athènes, leur donna son nom.

XCIII. Les Doriens asiatiques donnèrent trente vaisseaux. Ils portaient des armes à la façon des Grecs, comme étant originaires du Péloponèse. Les Cariens avaient soixante-dix vaisseaux. Ils étaient habillés et armés comme les Grecs. Ils avaient aussi des faulx et des poignards. On a dit dans le premier livre[1] quel nom on leur donnait autrefois.

[1] Liv. I, § CLXXI.

XCIV. Les Ioniens amenèrent cent vaisseaux. Ils étaient armés comme les Grecs. Ils s'appelèrent Pélasgès Ægialéens, comme le disent les Grecs, tout le temps qu'ils habitèrent la partie du Péloponèse connue aujourd'hui sous le nom d'Achaïe, et avant l'arrivée de Danaüs et de Xuthus dans le Péloponèse. Mais dans la suite ils furent nommés Ioniens, d'Ion, fils de Xuthus.

XCV. Les insulaires, armés comme les Grecs, donnèrent dix-sept vaisseaux. Ils étaient Pélasges, mais dans la suite ils furent appelés Ioniens, par la même raison que les douze villes ioniennes fondées par les Athéniens. Les Éoliens amenèrent soixante vaisseaux. Leur armure était la même que celles des Grecs. On les appelait anciennement Pélasges, au rapport des Grecs. Les Hellespontiens, excepté ceux d'Abydos, qui avaient ordre du roi de rester dans le pays à la garde des ponts, et le reste des peuples du Pont, équipèrent cent vaisseaux. Ces peuples, qui étaient des colonies d'Ioniens et de Doriens, étaient armés comme les Grecs.

XCVI. Les Perses, Mèdes et les Saces combattaient sur tous ces vaisseaux, dont les meilleurs voiliers étaient phéniciens, et principalement ceux de Sidon. Toutes ces troupes, ainsi que celles de terre, avaient chacune des commandants de leur pays. Mais n'étant point obligé à faire la recherche de leurs noms, je les passerai sous silence. Ils méritent en effet d'autant moins qu'on en parle, que non-seulement chaque peuple, mais encore toutes les villes ayant leurs commandants particuliers, les officiers ne suivaient pas en qualité de généraux, mais comme les autres esclaves qui marchaient à cette expédition, et que j'ai nommé les généraux qui avaient toute l'autorité, et les Perses qui commandaient en chef chaque nation.

XCVII. L'armée navale avait pour généraux Ariabignès, fils de Darius, Prexaspes, fils d'Aspathinès, Mégabaze, fils de Mégabates, et Achéménès, fils de Darius. Les Ioniens et les Cariens étaient commandés par Ariabignès, fils de Darius et de la fille de Gobryas; et les Égyptiens par Achéménès, frère de père et de mère de Xerxès. Les deux autres généraux commandaient le reste de la flotte, les vaisseaux à trente et à cinquante rames, les cer-

cures, ceux qui servaient au transport des chevaux, et les vaisseaux longs, qui allaient à trois mille.

XCVIII. Entre les officiers de la flotte, les plus célèbres, du moins après les généraux, étaient Tétramneste, fils d'Anysus, de Sidon; Mapen, fils de Siromus, de Tyr; Merbal, fils d'Agbal, d'Arados; Syennésis, fils d'Oromédon, de Cilicie; Cybernisque, fils de Sicas, de Lycie; Gorgus, fils de Chersis; et Timonax, fils de Timagoras, tous deux de l'île de Cypre; Histiée, fils de Tymnès; Pigrès, fils de Selpome, et Damasithyme, fils de Candaules, de Carie.

XCIX. Je ne vois aucune nécessité de parler des autres principaux officiers. Je ne passerai pas cependant sous silence Artémise. Cette princesse me paraît d'autant plus admirable, que, malgré son sexe, elle voulut être de cette expédition. Son fils se trouvant encore en bas âge à la mort de son mari, elle prit les rênes du gouvernement, et sa grandeur d'âme et son courage la portèrent à suivre les Perses, quoiqu'elle n'y fût contrainte par aucune nécessité. Elle s'appelait Artémise, était fille de Lygdamis, originaire d'Halicarnasse du côté de son père, et de Crète du côté de sa mère. Elle commandait ceux d'Halicarnasse, de Cos, de Nisyros et de Calydnes. Elle vint trouver Xerxès avec cinq vaisseaux les mieux équipés de toute la flotte, du moins après ceux des Sidoniens; et parmi les alliés, personne ne donna au roi de meilleurs conseils. Les peuples soumis à Artémise, dont je viens de parler, sont tous Doriens, comme je le pense. Ceux d'Halicarnasse sont originaires de Trézen, et les autres d'Épidaure. Mais c'en est assez sur l'armée navale.

C. Le dénombrement achevé, et l'armée rangée en bataille, Xerxès eut envie de se transporter dans tous les rangs, et d'en faire la revue. Monté sur son char, il parcourut l'une après l'autre toutes les nations, depuis les premiers rangs de la cavalerie et de l'infanterie jusqu'aux derniers, fit à tous des questions, et ses secrétaires écrivaient les réponses. La revue des troupes de terre finie, et les vaisseaux mis en mer, il passa de son char sur un vaisseau sidonien, où il s'assit sous un pavillon d'étoffe d'or. Il vogua le long des proues des vaisseaux, faisant aux capitaines les mêmes questions qu'aux officiers de l'armée de terre, et fit écrire leurs réponses. Les capitaines avaient mis leurs vaisseaux à l'ancre environ à quatre plèthres du rivage, les proues tournées vers la terre, sur une même ligne, et les soldats sous les armes, comme si on eût eu dessein de livrer bataille. Le roi les examinait en passant entre les proues et le rivage.

CI. La revue finie, il descendit de son vaisseau, et envoya chercher Démarate, fils d'Ariston, qui l'accompagnait dans son expédition contre la Grèce. Lorsqu'il fut arrivé, « Démarate, lui dit-il, je désire vous faire » quelques questions; vous êtes, Grec et même, » comme je l'apprends et de vous-même et des » autres Grecs avec qui je m'entretiens, vous » êtes d'une des plus grandes et des plus puissantes villes de la Grèce. Dites-moi donc » maintenant si les Grecs oseront me résister. » Pour moi, je pense que tous les Grecs et le » reste des peuples de l'Occident, réunis en un » seul corps, seraient d'autant moins en état » de soutenir mes attaques qu'ils ne sont » point d'accord entre eux. Mais je veux savoir » ce que vous en pensez. »

—« Seigneur, répondit Démarate, vous dirai-je la vérité, ou des choses flatteuses? » Le roi lui ordonna de dire la vérité, et l'assura qu'il ne lui en serait pas moins agréable que par le passé.

CII. « Seigneur, répliqua Démarate, puisque vous le voulez absolument, je vous dirai » la vérité; jamais vous ne pourrez dans la » suite convaincre de fausseté quiconque vous » tiendra le même langage. La Grèce a toujours été élevée à l'école de la pauvreté; la » vertu n'est point née avec elle, elle est l'ouvrage de la tempérance et de la sévérité de » nos lois, et c'est elle qui nous donne des » armes contre la pauvreté et la tyrannie. Les » Grecs qui habitent aux environs des Doriens méritent tous des louanges. Je ne parlerai pas cependant de tous ces peuples, mais » seulement des Lacédémoniens. J'ose, seigneur, vous assurer, premièrement, qu'ils » n'écouteront jamais vos propositions, parce » qu'elles tendent à asservir la Grèce; secondement, qu'ils iront à votre rencontre, et » qu'ils vous présenteront la bataille, quand

» même tout le reste des Grecs prendrait votre » parti. Quant à leur nombre, seigneur, ne » me demandez pas combien ils sont, pour » pouvoir exécuter ces choses. Leur armée ne » fût-elle que de mille hommes, fût-elle de plus, » ou même de moins, ils vous combattront. »

CIII. — « Que me dites-vous, Démarate? lui » répondit Xerxès en riant : mille hommes li» vreraient bataille à une armée si nombreuse? » Dites-moi, je vous prie, vous avez été leur » roi. Voudriez-vous donc sur-le-champ com» battre seul contre dix hommes? Si vos con» citoyens sont tels que vous l'avancez, vous, » qui êtes leur roi, vous devez, selon vos lois, » entrer en lice contre le double; car si un seul » Lacédémonien vaut dix hommes de son ar» mée, vous en pouvez combattre vingt, et vos » discours seront alors conséquents. Mais si » ces Grecs, que vous me vantez tant, vous res» semblent; si leur taille n'est pas plus avanta» geuse que la vôtre ou celle des Grecs avec » qui je me suis entretenu, j'ai bien peur qu'il » n'y ait dans ce propos beaucoup de vaine » gloire et de jactance. Faites-moi donc voir » d'une manière probable comment mille hom» mes, ou dix mille, ou cinquante mille, du » moins tous également libres et ne dépendant » point d'un maître, pourraient résister à une » si forte armée. Car enfin s'ils sont cinq mille » hommes, nous sommes plus de mille contre » un. S'ils avaient, selon nos usages, un maî» tre, la crainte leur inspirerait un courage » qui n'est pas dans leur caractère; et, con» traints par les coups de fouet, ils marche» raient, quoiqu'en petit nombre, contre des » troupes plus nombreuses. Mais étant libres » et ne dépendant que d'eux-mêmes, ils n'au» ront jamais plus de courage que la nature » ne leur en a donné, et ils n'attaqueront point » des forces plus considérables que les leurs. » Je pense même que s'ils nous étaient égaux » en nombre, il ne leur serait pas aisé de com» battre contre les seuls Perses. En effet, c'est » parmi nous qu'on trouve des exemples de » cette valeur; encore y sont-ils rares et en pe» tit nombre, car il y a parmi mes gardes des » Perses qui se battraient contre trois Grecs à » la fois; et vous ne débitez à leur sujet tant de » sottises que parce que vous ne les avez jamais » éprouvés. »

CIV. — « Seigneur, répliqua Démarate, je sa» vais bien, en commençant ce discours, que » la vérité ne vous plairait pas. Mais forcé de » vous la dire, je vous ai représenté les Spar» tiates tels qu'ils sont. Vous n'ignorez pas, » seigneur, à quel point je les aime actuelle» ment, eux qui, non contents de m'enlever » les honneurs et les prérogatives que je te» nais de mes pères, m'ont encore banni. Vo» tre père m'accueillit, me donna une maison » et une fortune considérable. Il n'est pas croya» ble qu'un homme sage repousse la main » bienfaisante de son protecteur au lieu de la » chérir. Je ne me flatte point de pouvoir com» battre contre dix hommes, ni même contre » deux; et jamais, du moins de mon plein gré, » je ne me battrai contre un homme seul. Mais » si c'était une nécessité, ou que j'y fusse forcé » par quelque grand danger, je combattrais » avec le plus grand plaisir un de ces hommes » qui prétendent pouvoir résister chacun à trois » Grecs. Il en est de même des Lacédémo» niens. Dans un combat d'homme à homme, » ils ne sont inférieurs à personne; mais réu» nis en corps, ils sont les plus braves de tous » les hommes. En effet, quoique libres, ils ne » le sont pas en tout. La loi est pour eux un » maître absolu; ils le redoutent beaucoup » plus que vos sujets ne vous craignent. Ils » obéissent à ses ordres, et ses ordres, tou» jours les mêmes, leur défendent la fuite, quel» que nombreuse que soit l'armée ennemie, et » leur ordonnent de tenir toujours ferme dans » leur poste, et de vaincre ou de mourir. Si » mes discours ne vous paraissent que des sot» tises, je consens à garder dans la suite le si» lence sur tout le reste. Je n'ai parlé jusqu'ici » que pour obéir à vos ordres. Puisse, sei» gneur, cette expédition réussir selon vos » vœux! »

CV. Xerxès, au lieu de se fâcher, se mit à rire, et renvoya Démarate d'une manière honnête. Après cette conversation, ce prince destitua le gouverneur que Darius avait établi à Dorisque, et ayant mis à la place Mascames, fils de Mégadostes, il traversa la Thrace avec son armée pour aller en Grèce.

CVI. Ce Mascames qu'il laissa à Dorisque était le seul à qui il avait coutume d'envoyer tous les ans des présents, parce qu'il était le

plus brave de tous les gouverneurs établis par Darius ou par lui-même. Artaxerxès, fils de Xerxès, se conduisit de même à l'égard de ses descendants. Avant l'expédition de Grèce, il y avait des gouverneurs en Thrace, et dans toutes les places de l'Hellespont. Mais après cette expédition, ils en furent tous chassés, excepté Mascames, qui se maintint dans son gouvernement de Dorisque, malgré les efforts réitérées des Grecs. C'est pour le récompenser que tous les rois qui se succèdent en Perse lui font des présents, à lui et à ses descendants.

CVII. De tous les gouverneurs à qui les Grecs enlevèrent leurs places, Bogès, gouverneur d'Eion, est le seul qui ait obtenu l'estime du roi. Ce prince ne cessait d'en faire l'éloge, et il combla d'honneurs ceux de ses enfants qui lui survécurent en Perse. Bogès méritait en effe, de grandes louanges. La place où il commandait était assiégée par les Athéniens et par Cimon, fils de Miltiades; on lui permit d'en sortir par composition, et de se retirer en Asie. Mais Bogès, craignant que le roi ne le soupçonnât de s'être conservé la vie par lâcheté, refusa ces conditions, et continua à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Enfin, quand il n'y eut plus de vivres dans la place, il fit élever un grand bûcher, tua ses enfants, sa femme, ses concubines, avec tous ses domestiques, et les fit jeter dans le feu. Il sema ensuite dans le Strymon par-dessus les murailles tout ce qu'il y avait d'or et d'argent dans la ville, après quoi il se jeta lui-même dans le feu. Ainsi c'est avec justice que les Perses le louent encore aujourd'hui.

CVIII. Xerxès en partant de Dorisque pour la Grèce força tous les peuples qu'il rencontra sur sa route à l'accompagner dans son expédition. Car toute cette étendue de pays, jusqu'en Thessalie, était réduite en esclavage, et payait tribut au roi, depuis que Mégabyse, et Mardonius après lui, l'avaient subjuguée, comme nous l'avons dit plus haut[1]. Au sortir de Dorisque, il passa d'abord près des places des Samothraces, dont la dernière du côté de l'occident s'appelle Mésambrie. Elle est fort près de Stryma, qui appartient aux Thasiens. Le Lissus passe entre ces deux villes. Cette rivière ne put alors suffire aux besoins de l'armée, et ses eaux furent épuisées. Ce pays s'appelait autrefois Galaïque; on le nomme aujourd'hui Briantique; mais il appartient à juste droit aux Ciconiens.

CIX. Après avoir traversé le lit desséché du Lissus, il passa près de Maronéa, de Dicée et d'Abdérès, villes grecques, et près des lacs fameux qui leur sont contigus; l'Ismaris, entre Maronéa et Stryma, et le Bystonis, proche de Dycée, dans lequel se jettent le Trave et le Compsate. Mais n'y ayant point aux environs d'Abdères de lac célèbre, il traversa le fleuve Nestus, qui se jette dans la mer; ensuite il continua sa route près des villes du continent, dans le territoire de l'une desquelles il y a un lac poissonneux et très salé, de trentes stades de circuit ou environ. Les bêtes de charge qu'on y abreuva seulement le mirent à sec. Cette ville s'appelait Pistyre. Xerxès passa près des villes grecques et maritimes, les laissant sur la gauche.

CX. Les peuples de Thrace dont il traversa le pays sont les Pætiens, les Ciconiens, les Bistoniens, les Spæens, les Dersæens, les Édoniens, les Satres. Les habitants des villes maritimes le suivirent par mer, et l'on força ceux qui occupaient le milieu du pays, et dont je viens de parler, à l'accompagner par terre, excepté les Satres.

CXI. Les Satres n'ont jamais été soumis à aucun homme, autant que nous le pouvons savoir. Ce sont les seuls peuples de Thrace qui aient continué à être libres jusqu'à mon temps. Ils habitent en effet de hautes montagnes couvertes de neige, où croissent des arbres de toute espèce, et sont très-braves. Ils ont en leur possession l'oracle de Bacchus. Cet oracle est sur les montagnes les plus élevées. Les Besses interprètent parmi ces peuples les oracles du dieu. Une prêtresse rend ces oracles, de même qu'à Delphes, et ses réponses ne sont pas moins ambiguës que celles de la Pythie.

CXII. Après avoir traversé ce pays, Xerxès passa près des places des Pières, dont l'une s'appelle Phagrès et l'autre Pergame, ayant à sa droite le Pangée, grande et haute montagne, où il y a des mines d'or et d'argent qu'exploitent les Pières, les Odomantes, et surtout les Satres.

[1] Liv. V, § XII et XV; liv. VI, § XLIII, XLIV et XLV.

CXIII. Il passa ensuite le long des Pæoniens, des Dobères et des Pæoples, qui habitent vers le nord, au-dessus du mont Pangée, marchant toujours à l'occident, jusqu'à ce qu'il arrivât sur les bords du Strymon et à la ville d'Eion. Bogès, dont j'ai parlé un peu plus haut [1], vivait encore, et en était gouverneur. Le pays aux environs du mont Pangée s'appelle Phyllis; il s'étend à l'occident jusqu'à la rivière d'Angitas, qui se jette dans le Strymon, et du côté du midi jusqu'au Strymon même. Les mages firent sur les bords de ce dernier fleuve un sacrifice de chevaux blancs, dont les entrailles présagèrent d'heureux succès.

CXIV. Les cérémonies magiques achevées sur le bord du fleuve, ainsi qu'un grand nombre d'autres, les Perses marchèrent par le territoire des Neuf-Voies des Édoniens vers les ponts, qu'ils trouvèrent déjà construits sur le Strymon. Ayant appris que ce canton s'appelait les Neuf-Voies, ils y enterrèrent tout vifs autant de jeunes garçons et de jeunes filles des habitants du pays. Les Perses sont dans l'usage d'enterrer des personnes vivantes; et j'ai ouï dire qu'Amestris, femme de Xerxès, étant parvenue à un âge avancé, fit enterrer quatorze enfants des plus illustres maisons de Perse, pour rendre graces au dieu qu'on dit être sous terre.

CXV. L'armée partit des bords du Strymon, et passa près d'Argile, ville grecque sur le rivage de la mer à l'occident. Cette contrée et le pays au-dessus s'appellent Bisaltie. De là ayant à gauche le golfe qui est proche du temple de Neptune, elle traversa la plaine de Sylée et passa près de Stagire, ville grecque; elle arriva ensuite à Acanthe avec toutes les forces de ces nations, tant celles des habitants du mont Pangée que celles des pays dont j'ai parlé ci-dessus [2]. Les peuples maritimes l'accompagnèrent par mer, et ceux qui étaient plus éloignés de la mer le suivirent par terre. Les Thraces ne labourent ni n'ensemencent le chemin par où Xerxès fit passer son armée; et encore aujourd'hui ils l'ont en grande vénération.

CXVI. Xerxès, étant arrivé à Acanthe, ordonna aux habitants de cette ville de le compter au nombre de leurs amis, leur fit présent d'un habit à la façon des Mèdes, et voyant avec quelle ardeur ils le secondaient dans cette guerre, et apprenant que le canal du mont Athos était achevé, il leur donna de grandes louanges.

CXVII. Tandis que ce prince était à Acanthe [1], Artachées, qui avait présidé aux ouvrages du canal, mourut de maladie. Il était de la maison des Achéménides, et Xerxès en faisait grand cas. Sa taille surpassait en hauteur celle de tous les Perses; il avait cinq coudées de roi moins quatre doigts. D'ailleurs personne n'avait la voix aussi forte que lui. Xerxès, vivement affligé de cette perte, lui fit faire les funérailles les plus honorables. Toute l'armée éleva un tertre sur le lieu de sa sépulture, et, par l'ordre d'un oracle, les Acanthiens lui offrient des sacrifices comme à un héros, en l'appelant par son nom. Le roi regarda la mort d'Artachées comme un grand malheur.

CXVIII. Ceux d'entre les Grecs qui reçurent l'armée, et qui donnèrent un repas à Xerxès, furent réduits à une si grande misère, qu'ils furent obligés d'abandonner leurs maisons et de s'expatrier [2]. Les Thassiens ayant reçu l'armée, et donné un festin à ce prince, au nom des villes qu'ils avaient dans la terre ferme, Antipater, fils d'Orgès, citoyen des plus distingués, qui avait été choisi pour le donner, prouva qu'il y avait dépensé quatre cents talents d'argent [3].

CXIX. Il en fut à peu près de même dans le reste des villes, comme le prouvèrent par leurs comptes ceux qui présidèrent à la dépense. Ce repas devait être d'autant plus magnifique, qu'ayant été prévenues long-temps auparavant, il se préparait avec le plus grand soin. Les hérauts n'eurent pas plus tôt annoncé de côté et d'autre les ordres du roi, que dans les différentes villes les citoyens se partagèrent entre eux les grains, et ne s'occupèrent tous, pendant plusieurs mois, qu'à les moudre et à en faire de la farine [4]. On engraissa le plus

[1] § CVII.

[2] § CVIII et CX.

[1] Voyez ci-dessus, § XXII.

[2] La misère les obligea à aller chercher fortune ailleurs.

[3] 2,160,000 livres de notre monnaie.

[4] Ἄλευρα est de la farine de froment, ἄλφιτα de la farine d'orge.

beau bétail qu'on put acheter, et l'on nourrit dans des cages et dans des étangs toutes sortes de volailles et d'oiseaux de rivière, afin de recevoir l'armée. On fit aussi des coupes et des cratères d'or et d'argent, et tous les autres vases qu'on sert sur table. Ces préparatifs ne se faisaient que pour le roi même et pour ses convives. Quant au reste de l'armée, on ne lui donnait que les vivres qu'on avait exigés. Dans tous les lieux où elle arrivait, on tenait prête une tente où Xerxès allait se loger; les troupes campaient en plein air. L'heure du repas venue, ceux qui régalaient se donnaient beaucoup de soins, et les conviés, après avoir bien soupé, passaient la nuit en cet endroit. Le lendemain ils arrachaient la tente, pillaient la vaisselle et les meubles, et emportaient tout sans rien laisser.

CXX. On applaudit à ce sujet un propos de Mégacréon d'Abdères. Il conseilla aux Abdérites de s'assembler tous dans leurs temples, hommes et femmes, pour supplier les dieux de détourner de dessus leurs têtes la moitié des maux prêts à y fondre; qu'à l'égard de ceux qu'ils avaient déjà soufferts, ils devaient les remercier de ce que le roi Xerxès n'avait pas coutume de faire deux repas par jour; car si ceux d'Abdères avaient reçu l'ordre de préparer un dîner semblable au souper, il leur aurait fallu fuir l'arrivée du prince, ou être ruinés de fond en comble.

CXXI. Quoiqu'accablés, ces peuples n'en exécutaient pas moins les ordres qu'ils avaient reçus. Xerxès renvoya d'Acanthe les commandants de la flotte, et leur ordonna de l'attendre avec leurs vaisseaux à Therme, ville située sur le golfe Therméen, et qui lui donne son nom. On lui avait dit que c'était le plus court chemin. Voici l'ordre que l'armée avait suivi depuis Dorisque jusqu'à Acanthe. Toutes les troupes de terre étaient partagées en trois corps: l'un, commandé par Mardonius et Masistès, marchait le long des côtes de la mer, et accompagnait l'armée navale; un autre corps, conduit par Tritantæchmès et Gergis, allait par le milieu des terres; le troisième, où était Xerxès en personne, marchait entre les deux autres, sous les ordres de Smerdoménès et de Mégabyse.

CXXII. Xerxès n'eut pas plus tôt permis à l'armée navale de remettre à la voile, qu'elle entra dans le canal creusé dans le mont Athos, et qui s'étendait jusqu'au golfe où sont les villes d'Assa, de Pilore, de Singos et de Sarta[1]. Ayant pris des troupes dans ces places, elle fit voile vers le golfe de Therme, doubla Ampélos, promontoire du golfe Toronéen, passa près de Torone, de Galepsus, de Sermyle, de Mécyberne et d'Olynthe, villes grecques, situées dans le pays qu'on appelle aujourd'hui Sithonie, où elle prit des vaisseaux et des troupes.

CXXIII. Du promontoire Ampélos, elle coupa court à celui de Canastrum, de toute la Pallène la partie la plus avancée dans la mer. Elle y prit pareillement des vaisseaux et des troupes qu'elle tira de Potidée, d'Aphytis, de Néapolis, d'Æga, de Tharambos, de Scioné, de Menda et de Sana[2]. Toutes ces villes sont de la presqu'île connue maintenant sous le nom de Pallène, et autrefois sous celui de Phlégra. Après avoir aussi longé ce pays, elle cingla vers le lieu du rendez-vous, et prit en chemin des troupes des villes voisines de Pallène et limitrophes du golfe de Therme. Ces villes sont Lipaxos, Combréa, Lises, Gigonos, Campsa, Smila, Ænia; le pays où elles sont situées s'appelle encore aujourd'hui Crusæa. D'Ænia, par où j'ai fini l'énumération des villes ci-dessus nommées, la flotte cingla droit au golfe même de Therme, et aux côtes de Mygdonie. Enfin elle arriva à Therme, où elle avait ordre de se rendre à Sindos et à Chalestre, sur l'Axius, qui sépare la Mygdonie de la Bottiéide. Les villes d'Ichnes et de Pella sont dans la partie étroite de ce pays qui borde la mer.

CXXIV. L'armée navale demeura à l'ancre près du fleuve Axius, de la ville de Therme, et des places intermédiaires, et y attendit le roi. Xerxès partit d'Acanthe avec l'armée de terre, et traversa le continent pour arriver à Therme. Il passa par Pæonique et la Crestonie, arrosée par l'Echidore, qui prend sa source dans le pays des Crestonéens, traverse la Mygdonie, et se jette dans l'Axius, près du marais qui est près de ce fleuve.

[1] On l'appelle le golfe Singitique, *Singiticus Sinus*.

[2] Cette ville est très-différente de celle dont il est parlé plus haut, § XXII.

CXXV. Pendant que Xerxès était en marche, des lions attaquèrent les chameaux qui portaient les vivres. Ces animaux, sortant de leurs repaires, et descendant des montagnes, n'attaquaient que les chameaux, sans toucher ni aux bêtes de charge ni aux hommes. Les lions épargnaient les autres animaux et ne se jetoient que sur les chameaux, quoiqu'auparavant ils n'en eussent jamais rien vu, et qu'ils n'eussent jamais goûté de leur chair. Quelle qu'en soit la cause, elle me paraît admirable.

CXXVI. On voit dans ces cantons quantité de lions et de bœufs sauvages. Ces bœufs ont des cornes très-grandes, que l'on transporte en Grèce. Le Nestus, qui traverse Abdère, sert de bornes aux lions d'un côté, et de l'autre, l'Achéloüs, qui arrose l'Acarnanie. Car on n'a jamais vu de lions en aucun endroit d'Europe, à l'est, au-delà du Nestus, et à l'ouest dans tout le reste du continent au-delà de l'Achéloüs; mais il y en a dans le pays entre ces deux fleuves.

CXXVII. Xerxès fit camper l'armée à son arrivée à Therme. Elle occupait tout le terrain le long de la mer, depuis la ville de Therme et la Mygdonie, jusqu'au Lydias et à l'Haliacmon, qui, venant à mêler leurs eaux dans le même lit, servent de bornes à la Bottiéide et à la Macédoine. Ce fut donc en cet endroit que campèrent les barbares. De tous les fleuves dont j'ai parlé ci-dessus, l'Échidore, qui coule de la Crestonie, fut le seul dont l'eau ne suffit point à leur boisson, et qu'ils mirent à sec.

CXXVIII. Xerxès apercevant de Therme les montagnes de Thessalie, l Olympe et l'Ossa, qui sont d'une hauteur prodigieuse, et, apprenant qu'il y avait entre ces montagnes un vallon étroit, par où coule le Pénée, avec un chemin qui mène en Thessalie, il désira de s'embarquer pour considérer l'embouchure de ce fleuve. Il devait en effet prendre par les hauteurs, à travers la Macédoine, pour venir de là dans le pays des Perrhæbes, et passer près de la ville de Gonnos; car on lui avait appris que c'était la route la plus sûre. A peine eut-il formé ce désir qu'il l'exécuta. Il monta sur le vaisseau sidonien dont il se servait toujours en de semblables occasions. En même temps il donna le signal aux autres vaisseaux pour lever l'ancre, et laissa en cet endroit son armée de terre, Arrivé à l'embouchure du Pénée, Xerxès la contempla; et ravi d'admiration, il manda les guides, à qui il demanda s'il n'était pas possible, en détournant le fleuve, de le faire entrer dans la mer par un autre endroit.

CXXIX. On dit que la Thessalie était anciennement un lac enfermé de tous côtés par de hautes montagnes : à l'est par les monts Pélion et Ossa, qui se joignent par le bas; au nord par l'Olympe, à l'ouest par le Pinde, au sud par l'Othrys. L'espace entre ces montagnes est occupé par la Thessalie, pays creux, arrosé d'un grand nombre de rivières, dont les cinq principales sont le Pénée, l'Apidanos, l'Onochonos, l'Enipée, le Pamisos. Ces rivières que je viens de nommer, rassemblées dans cette plaine[1] au sortir des montagnes qui environnent la Thessalie, traversent un vallon même fort étroit, et se jettent dans la mer, après s'être toutes réunies dans le même lit. Aussitôt après leur jonction, le Pénée conserve son nom et fait perdre le leur aux autres.

On dit qu'autrefois ce vallon et cet écoulement n'existant point encore, les cinq rivières, et outre cela le lac Bœbéis, n'avaient pas de nom, comme elles en ont aujourd'hui, que cependant elles coulaient de même qu'elles le font actuellement, et que, continuant toujours à couler, elles firent une mer de la Thessalie entière. Les Thessaliens eux-mêmes disent que Neptune a fait le vallon étroit par lequel le Pénée roule ses eaux, et ce sentiment est vraisemblable. Quiconque pense en effet que Neptune ébranle la terre, et que les séparations qu'y font les tremblements sont les ouvrages de ce dieu, ne peut disconvenir, en voyant ce vallon, que Neptune n'en soit l'auteur; car ces montagnes[2], à ce qu'il me paraît, n'ont été séparées que par un tremblement de terre.

CXXX. Xerxès ayant demandé aux guides si le Pénée pouvait se rendre à la mer par un autre endroit, ceux-ci, bien instruits du local, lui répondirent : « Seigneur, le Pénée ne peut » avoir, pour entrer dans la mer, d'autre issue que celle-ci : car la Thessalie est de tous » côtés environnée de montagnes. » On rap-

[1] La Thessalie.
[2] L'Olympe et l'Ossa, entre lesquels coule le Pénée.

porte que, sur cette réponse, Xerxès parla en ces termes : « Les Thessaliens sont prudents. » Ils ont pris leurs précautions de loin, parce » qu'ils connaissent et leur propre foiblesse, et » qu'il est facile de se rendre maître de leur » pays. Il ne faudrait, en effet, que faire refluer » le fleuve dans les terres, en le détournant de » son cours, et en bouchant par une digue le » vallon par où il coule, pour submerger toute » la Thessalie, excepté les montagnes. » Ce discours regardait les fils d'Aleuas, parce qu'étant Thessaliens, ils s'étaient les premiers de la Grèce soumis au roi, et parce que Xerxès pensait qu'ils avaient fait amitié avec lui au nom de toute la nation.

CXXXI. Quand il eut bien examiné cette embouchure, il remit à la voile, et s'en retourna à Therme. Il séjourna quelque temps aux environs de la Piérie, tandis que la troisième partie de ses troupes coupait les arbres et les buissons de la montagne de Macédoine, afin d'ouvrir un passage à toute l'armée, pour entrer sur les terres des Perrhæbes. Pendant son séjour en ces lieux, les hérauts[1] qu'il avait envoyés en Grèce pour demander la terre revinrent, les uns les mains vides, les autres avec la terre et l'eau.

CXXXII. Les peuples qui lui avaient fait leurs soumissions étaient les Thessaliens, les Dolopes, les Ænianes[2], les Perrhæbes, les Locriens, les Magnètes, les Méliens, les Achéens de la Phthiotide, les Thébains et le reste des Béotiens, excepté les Thespiens et les Platéens. Les Grecs qui avaient entrepris la guerre contre le roi se liguèrent contre eux par un serment conçu en ces termes : « Que tous ceux » qui, étant Grecs, se sont donnés au Perse » sans y être forcés par la nécessité, paient au » dieu de Delphes, après le rétablissement des » affaires, la dixième partie de leurs biens. »

CXXXIII. Xerxès ne dépêcha point de hérauts à Athènes et à Sparte, pour exiger la soumission de ces villes. Darius leur en avait envoyé précédemment pour ce même sujet; mais les Athéniens les avaient jetés dans le Barathre[3], et les Lacédémoniens dans un puits, où ils leur dirent de prendre de la terre et de l'eau, et de les porter à leur roi. Voilà ce qui empêcha Xerxès de leur envoyer faire cette demande. Au reste, je ne puis dire ce qui arriva de fâcheux aux Athéniens, pour avoir ainsi traité les hérauts de Darius. Leur ville et leur pays furent, ils est vrai, pillés et dévastés; mais je ne crois pas que le traitement fait à ces hérauts en soit cause.

CXXXIV. La colère de Talthybius, qui avait été le héraut d'Agamemnon, s'appesantit sur les Lacédémoniens. Il y a à Sparte un lieu qui lui est consacré, et l'on voit aussi en cette ville de ses descendants. On les appelle Talthybiades. La république les charge par honneur de toutes les ambassades. Après cette époque, les entrailles des victimes cessèrent à Sparte d'être favorables. Cela dura long-temps ; mais enfin les Lacédémoniens, affligés de ce malheur, firent demander par des hérauts, dans de fréquentes assemblées tenues à ce sujet, s'il n'y avait point quelque Lacédémonien qui voulût mourir pour le salut de Sparte. Alors, Sperthiès, fils d'Anériste, et Boulis, fils de Nicolaos, tous deux Spartiates, d'une naissance distinguée et des plus riches de la ville, s'offrirent d'eux-mêmes à la peine que voudrait leur imposer Xerxès, fils de Darius, pour le meurtre des hérauts commis à Sparte. Les Lacédémoniens les envoyèrent donc aux Mèdes[1] comme à une mort certaine.

CXXXV. Leur intrépidité et le langage qu'ils tinrent en ces circonstances ont droit à notre admiration. Étant partis pour Suses, ils arrivèrent chez Hydarnès, Perse de naissance, et gouverneur de la côte maritime d'Asie. Ce seigneur leur fit toute sorte d'accueil, et pendant le repas il leur dit : « Lacédémoniens, pour» quoi donc avez-vous tant d'éloignement pour » l'amitié du roi ? Vous voyez, par l'état de ma » fortune, qu'il sait honorer le mérite. Comme » il a une haute opinion de votre courage, il » vous donnerait aussi à chacun un gouverne» ment dans la Grèce si vous vouliez le recon» naître pour votre souverain. — Hydarnès, » lui répondirent-ils, les raisons de ce conseil » ne sont pas les mêmes pour vous et pour » nous. Vous nous conseillez cet état, parce

[1] Voyez ci-dessus, § XXXII.

[2] Æniennes ioniquement : Xénophon les appelle Ænianes.

[3] Fosse où l'on précipitait à Athènes les criminels.

[1] Aux Perses.

» que vous en avez l'expérience et que vous ne » connaissez pas l'autre. Vous savez être esclave, mais vous n'avez jamais goûté la liberté, » et vous en ignorez les douceurs. En effet, » si jamais vous l'aviez éprouvée, vous nous » conseilleriez de combattre de toutes nos forces pour sa défense. »

CXXXVI. Ayant été admis, à leur arrivée à Suses, à l'audience du roi, les gardes leur ordonnèrent de se prosterner et de l'adorer; et même ils leur firent violence. Mais ils protestèrent qu'ils n'en feraient rien, quand même on les pousserait par force contre terre; qu'ils n'étaient point dans l'usage d'adorer un homme, et qu'ils n'étaient pas venus dans ce dessein à la cour de Perse. Après s'être défendus de la sorte, ils adressèrent la parole à Xerxès en ces termes et autres semblables : « Roi des Mèdes[1], » les Lacédémoniens nous ont envoyés pour » expier par notre mort celle des hérauts qui » ont péri à Sparte. » Xerxès, faisant à ce discours éclater sa grandeur d'âme, répondit qu'il ne ressemblerait point aux Lacédémoniens, qui avaient violé le droit des gens en mettant à mort des hérauts; qu'il ne ferait point ce qu'il leur reprochait; qu'en faisant mourir à son tour leurs hérauts, ce serait les justifier.

CXXXVII. Cette conduite des Spartiates fit cesser pour le présent la colère de Talthybius, malgré le retour de Sperthiès et de Boulis à Sparte. Mais long-temps après, à ce que disent les Lacédémoniens, cette colère se réveilla dans la guerre des Péloponésiens et des Athéniens. Pour moi, je ne trouve en cet événement rien de divin. Car que la colère de Talthybius se soit appesantie sur des envoyés, et qu'elle n'ait point cessé avant que d'avoir eu son effet, cela était juste; mais qu'elle soit tombée sur les enfants de ces deux Spartiates qui s'étaient rendus auprès du roi pour apaiser cette colère, je veux dire sur Nicolaos, fils de Boulis, et sur Anériste, fils de Sperthiès, qui enleva des pêcheurs de Tyrins, qui naviguaient autour du Péloponèse sur un vaisseau de charge monté par des hommes d'Andros, cela ne me paraît point un effet de la vengeance des Dieux, et une suite de la colère de Talthybius. Car Nicolaos et Anériste ayant été envoyés en ambassade en Asie par les Lacédémoniens, Sitalcès, fils de Térès, roi des Thraces, et Nymphodore, fils de Pythéas, de la ville d'Abdères, les ayant trahis, ils furent pris vers Bysanthe, sur l'Hellespont, et amenés dans l'Attique, où les Athéniens les firent mourir, et avec eux Aristéas, fils d'Adimante, de Corinthe. Mais ces évènements sont postérieurs de bien des années à l'expédition du roi contre la Grèce.

CXXXVIII. Je reviens maintenant à mon sujet. La marche de Xerxès ne regardait en apparence qu'Athènes, mais elle menaçait réellement toute la Grèce. Quoique les Grecs en fussent instruits depuis long-temps, ils n'en étaient pas cependant tous également affectés. Ceux qui avaient fait à ce prince leurs soumissions se flattaient de n'éprouver de sa part aucun traitement fâcheux. Ceux, au contraire, qui ne les avaient pas faites étaient effrayés, parce que toutes les forces maritimes de la Grèce n'étaient pas en état de résister aux attaques de Xerxès, et que le grand nombre, loin de prendre part à cette guerre, montrait beaucoup d'inclination pour les Mèdes[1].

CXXXIX. Je suis obligé de dire ici mon sentiment; et quand même il m'attirerait la haine de la plupart des hommes, je ne dissimulerai pas ce qui paraît, du moins à mes yeux, être la vérité. Si la crainte du péril qui menaçait les Athéniens leur eût fait abandonner leur patrie, ou si, restant dans leur ville, ils se fussent soumis à Xerxès, personne n'aurait tenté de s'opposer au roi sur mer. Si personne n'eût résisté par mer à ce prince, voici sans doute ce qui serait arrivé sur le continent. Quand même les Péloponésiens auraient fermé l'isthme de plusieurs enceintes de murailles, les Lacédémoniens n'en auraient pas moins été abandonnés par les alliés, qui, voyant l'armée navale des Barbares prendre leurs villes l'une après l'autre, se seraient vus dans la nécessité de les trahir malgré eux. Seuls et dépourvus de tous secours, ils auraient signalé leur courage par de grands exploits, et seraient morts généreusement les armes à la main, ou ils auraient éprouvé le même sort que le reste des alliés, ou bien, avant d'éprouver ce sort, ils auraient traité avec Xerxès quand ils auraient vu le

[1] Des Perses.

[1] Les Perses.

reste des Grecs prendre le parti des Mèdes[1]. Ainsi, dans l'un ou l'autre de ces cas, la Grèce serait tombée sous la puissance de cette nation; car le roi étant maître de la mer, je ne puis voir de quelle utilité aurait été le mur dont on aurait fermé l'isthme d'un bout à l'autre. On ne s'écarterait donc point de la vérité en disant que les Athéniens ont été les libérateurs de la Grèce. En effet, quelque parti qu'ils eussent pris, il devait être le prépondérant. En préférant la liberté de la Grèce, ils réveillèrent le courage de tous les Grecs qui ne s'étaient pas encore déclarés pour les Perses, et ce furent eux qui, du moins après les dieux, repoussèrent le roi. Les réponses de l'oracle de Delphes, quelqu'effrayantes et terribles qu'elles fussent, ne leur persuadèrent pas d'abandonner la Grèce; ils demeurèrent fermes, et osèrent soutenir le choc de l'ennemi qui fondait sur leur pays.

CXL. Les Athéniens, voulant consulter l'oracle, envoyèrent à Delphes des théores. Après les cérémonies usitées, et après s'être assis dans le temple en qualité de suppliants, ces députés reçurent de la pythie, nommée Aristonice, une réponse conçue en ces termes :

« Malheureux! pourquoi cette posture suppliante? Abandonnez vos maisons et les rochers de votre citadelle, fuyez jusqu'aux » extrémités de la terre. Athènes sera détruite » de fond en comble, tout sera renversé, tout » sera la proie des flammes; et le redoutable » Mars, monté sur un char syrien, ruinera » non-seulement vos tours et vos forteresses, » mais encore celles de plusieurs autres villes. » Il embrasera les temples. Les dieux sont saisis d'effroi, la sueur découle de leurs simulacres, et déjà du faîte de leurs temples coule » un sang noir, présage assuré des maux qui » vous menacent. Sortez donc, Athéniens, de » mon sanctuaire; armez-vous de courage contre tant de maux. »

CXLI. Cette réponse affligea beaucoup les députés d'Athènes. Timon, d'Androbule, citoyen des plus distingués de la ville de Delphes, les voyant désespérés à cause des malheurs prédits par l'oracle, leur conseilla de prendre des rameaux d'olivier, et d'aller une seconde fois consulter le dieu en qualité de suppliants. Ils suivirent ce conseil, et lui adressèrent ces paroles : « O roi! fais-nous une réponse plus » favorable sur le sort de notre patrie, par respect pour ces branches d'olivier que nous » tenons entre nos mains, ou nous ne sortirons » point de ton sanctuaire, et nous y resterons » jusqu'à la mort. » La grande-prêtresse leur répondit ainsi pour la seconde fois : « C'est en » vain que Pallas emploie et les prières et les » raisons auprès de Jupiter Olympien : elle ne » peut le fléchir. Cependant, Athéniens, je » vous donnerai encore une réponse ferme, » stable, irrévocable. Quand l'ennemi se sera » emparé de tout ce que renferme le pays de » Cécrops et des antres du sacré Cithéron, » Jupiter, qui voit tout, accorde à Pallas une » muraille de bois, qui seule ne pourra être » prise ni détruite; vous y trouverez votre salut, vous et vos enfants. N'attendez donc pas » tranquillement la cavalerie et l'infanterie de » l'armée nombreuse qui viendra vous attaquer » par terre; prenez plutôt la fuite, et lui tournez le dos : un jour viendra que vous lui » tiendrez tête. Pour toi, ô divine Salamine! » tu perdras les enfants des femmes; tu les » perdras, dis-je, soit que Cérès demeure dispersée, soit qu'on la rassemble[1]. »

CXLII. Cette réponse parut aux théores[2] moins dure que la précédente, et véritablement elle l'était. Ils la mirent par écrit, et retournèrent à Athènes. A peine y furent-ils arrivés, qu'ils firent leur rapport au peuple. Le sens de l'oracle fut discuté, et les sentiments se trouvèrent partagés. Ces deux-ci furent les plus opposés. Quelques-uns des plus âgés pensaient que le dieu déclarait par sa réponse que la citadelle ne serait point prise, car elle était anciennement fortifiée d'une palissade. Ils conjecturaient donc que la muraille de bois dont parlait l'oracle n'était autre chose que cette palissade. D'autres soutenaient au contraire, que le dieu désignait les vaisseaux, et que sans délai il en fallait équiper. Mais les deux derniers vers de la pythie : « Pour toi, ô divine » Salamine! tu perdras les enfants des femmes,

[1] Des Perses.

[1] Avant la moisson, le blé est dispersé dans les campagnes; après la moisson, on le rassemble dans les granges.

[2] Tel était le nom que l'on donnait à ceux que l'on envoyait consulter les oracles.

» tu les perdras, dis-je, soit que Cérès demeure » dispersée, soit qu'on la rassemble, » embarrassaient ceux qui disaient que les vaisseaux étaient le mur de bois, et leurs avis en étaient confondus; car les devins entendaient qu'ils seraient vaincus près de Salamine s'ils se disposaient à un combat naval.

CXLIII. Il y avait alors à Athènes un citoyen nouvellement élevé aux premiers rangs. Son nom était Thémistocles; mais on l'appelait fils de Néoclès. Il soutint que les interprètes n'avaient pas rencontré le vrai sens de l'oracle. Si le malheur prédit, disait-il, regardait en quelque sorte les Athéniens, la réponse de la pythie ne serait pas, ce me semble, si douce. *Infortunée Salamine!* aurait-elle dit, au lieu de ces mots, *ô divine Salamine!* si les habitants eussent dû périr aux environs de cette île. Mais pour quiconque prenait l'oracle dans son vrai sens, le dieu avait plutôt en vue les ennemis que les Athéniens. Là-dessus il leur conseillait de se préparer à un combat naval, parce que les vaisseaux étaient le mur de bois. Les Athéniens décidèrent que l'avis de Thémistocles était préférable à celui des interprètes des oracles, qui dissuadaient le combat naval, et même en général toute sorte de résistance, et conseillaient d'abandonner l'Attique, et de faire ailleurs un nouvel établissement.

CXLIV. Antérieurement à cet avis, Thémistocles en avait ouvert un autre qui se trouva excellent dans la conjoncture actuelle. Il y avait dans le trésor public de grandes richesses provenant des mines de Laurium. On était sur le point de les distribuer à tous les citoyens qui avaient atteint l'âge de puberté, et chacun d'eux aurait reçu pour sa part dix drachmes[1]. Thémistocles persuada aux Athéniens de ne point faire cette distribution, et de construire avec cet argent deux cents vaisseaux pour la guerre, entendant, par ces mots, la guerre qu'on avait à soutenir contre les Éginètes. Cette guerre fut alors le salut de la Grèce, parce qu'elle força les Athéniens à devenir marins. Ces vaisseaux ne servirent pas à l'usage auquel on les avait destinés, mais on les employa fort à propos pour les besoins de la Grèce. Ils se trouvèrent faits d'avance, et il ne fallut plus y en ajouter que quelques autres. Ainsi, dans un conseil tenu après qu'on eut consulté l'oracle, il fut résolu que, pour obéir au dieu, toute la nation, de concert avec ceux d'entre les Grecs qui voudraient se joindre à elle, attaquerait par mer les Barbares qui venaient fondre sur la Grèce. Tels furent les oracles rendus aux Athéniens.

CXLV. Les Grecs les mieux intentionnés pour la patrie s'assemblèrent en un même lieu, et après s'être entre-donné la foi, et avoir délibéré entre eux, il fut convenu qu'avant tout on se réconcilierait, et que de part et d'autre on ferait la paix ; car dans ce temps-là la guerre etait allumée entre plusieurs villes, mais celle des Athéniens et des Éginètes était la plus vive.

Ayant ensuite appris que Xerxès était à Sardes avec son armée, ils furent d'avis d'envoyer en Asie des espions pour s'instruire de ses projets. Il fut aussi résolu d'envoyer des ambassadeurs, les uns à Argos, pour se liguer avec les Argiens contre les Perses; les autres en Sicile à Gélon, fils de Dinomènes; d'autres en Corcyre, pour exhorter les Corcyréens à donner du secours à la Grèce; et d'autres en Crète. Ils avaient par-là dessein de réunir, s'il était possible, le corps hellénique, et de faire unanimement les derniers efforts pour écarter les dangers dont tous les Grecs étaient également menacés. La puissance de Gélon passait alors pour très-considérable, et il n'y avait point d'état en Grèce dont les forces égalassent celles de ce prince.

CXLVI. Ces résolutions prises, et s'étant réconciliés les uns les autres, ils envoyèrent d'abord trois espions en Asie. Ceux-ci examinèrent à leur arivée les forces de Xerxès; mais ayant été surpris, les généraux de l'armée de terre les condamnèrent à mort, et on les conduisit au supplice, après les avoir mis à la torture. Aussitôt que Xerxès en eut été instruit, il blâma la conduite de ses généraux, et sur-le-champ il dépêcha quelques-uns de ses gardes, avec ordre de lui amener les trois espions, s'ils vivaient encore. Les gardes, les ayant trouvés vivants, les menèrent au roi. Ce prince, ayant appris le sujet de leur voyage, ordonna à ses gardes de les accompagner partout, de leur faire voir toutes ses troupes, tant l'infan-

[1] 9 liv. de notre monnaie.

terie que la cavalerie ; et après que leur curiosité aurait été satisfaite, de les renvoyer sains et saufs dans le pays où ils voudraient aller. En donnant ces ordres, il ajouta que si on faisait périr ces espions, les Grecs ne pourraient être instruits d'avance de la grandeur de ses forces, qui étaient au-dessus de ce qu'en publiait la renommée, et qu'en faisant mourir trois hommes, on ne ferait pas grand mal aux ennemis. Il pensait aussi qu'en retournant dans leur pays, les Grecs, instruits de l'état de ses affaires, n'attendraient pas l'arrivée des troupes pour se soumettre, et qu'ainsi il ne serait plus nécessaire de se donner la peine de conduire une armée contre eux.

CXLVII. Ce sentiment ressemble à cet autre du même prince. Tandis qu'il était à Abydos, il aperçut des vaisseaux qui, venant du Pont-Euxin, traversaient l'Hellespont pour porter du blé en Égine et dans le Péloponèse. Ceux qui étaient auprès de lui, ayant appris que ces vaisseaux appartenaient aux ennemis, se disposaient à les enlever, et, les yeux attachés sur lui, ils n'attendaient que son ordre, lorsqu'il leur demanda où allaient ces vaisseaux. « Seigneur, répondirent-ils, ils vont porter du blé » à vos ennemis. — Eh bien ! reprit-il, n'allons- » nous pas aussi au même endroit chargés, en- » tre autres choses, de bled ? Quel tort nous » font-ils donc en portant des vivres pour » nous ? »

Les espions, ayant été renvoyés, revinrent en Europe après avoir tout examiné.

CXLVIII. Aussitôt après que les Grecs confédérés les eurent fait partir pour l'Asie, ils envoyèrent des députés à Argos. Voici, selon les Argiens, comment se passèrent les choses qui les concernent. Ils disent qu'ils eurent connaissance dès les commencements des desseins des Barbares contre la Grèce ; que, sur cette nouvelle, ayant appris que les Grecs les solliciteraient de leur donner du secours contre les Perses, ils avaient envoyé demander au dieu de Delphes quel parti devait leur être le plus avantageux, car depuis peu les Lacédémoniens, commandés par Cléomènes, fils d'Anaxandrides, leur avaient tué six mille hommes[1] ; que la pythie leur avait répondu en ces termes : « Peuple haï de tes voisins, cher aux » dieux immortels, tiens-toi sur tes gardes » prêt à frapper ou à parer les coups de tes » ennemis ; défends ta tête, et ta tête sauvera » ton corps. » Telle fut, suivant eux, la réponse de la pythie avant la venue des députés. Ils ajoutent qu'aussitôt après leur arrivée à Argos, on les admit au sénat, où ils exposèrent leurs ordres ; que le sénat répondit que les Argiens étaient disposés à accorder du secours, après avoir préalablement conclu une trève de trente ans avec les Lacédémoniens, à condition qu'ils auraient la moitié du commandement de toutes les troupes combinées ; que le commandement leur appartenait de droit tout entier, mais cependant qu'ils se contenteraient de la moitié.

CXLIX. Telle fut, suivant eux, la réponse de leur sénat, quoique l'oracle leur eût défendu d'entrer dans l'alliance des Grecs. Ils ajoutent que ce qui leur faisait le plus désirer la trève de trente ans, malgré la crainte que l'oracle leur avait inspirée, c'était afin de donner à leurs enfants le temps de parvenir à l'âge viril. Ils se tranquillisaient, par ce moyen, l'esprit, n'ayant plus à craindre durant cette trêve de tomber sous le joug des Lacédémoniens ; ce qui n'aurait pas manqué d'arriver si, affaiblis déjà par la guerre qu'ils venaient de soutenir contre eux[1], ils venaient encore à essuyer quelque échec de la part des Perses. Ils ajoutent encore que ceux d'entre les ambassadeurs qui étaient de Sparte répondirent au discours du sénat, qu'à l'égard de la trève, ils en feraient leur rapport au peuple ; mais qu'au sujet du commandement des armées, il leur avait été enjoint de dire, que les Spartiates ayant deux rois, et les Argiens un seul, il n'était pas possible d'ôter le commandement des troupes à l'un des deux rois de Sparte ; mais que rien n'empêchait que le roi d'Argos ne partageât l'autorité également avec eux. Ainsi les Argiens disent qu'ils ne voulurent point souffrir l'ambition des Spartiates, et qu'ils aimèrent mieux obéir aux Barbares que de rien céder aux Lacédémoniens ; qu'en conséquence ils ordonnèrent

[1] Voyez ci-dessus, liv. VI, § LXXVIII, LXXIX, LXXX, LXXXIII.

[1] Voyez le paragraphe précédent, et liv. VI, § LXXVIII, LXXIX, LXXX et LXXXIII.

aux ambassadeurs de sortir de leur territoire avant le coucher du soleil, sous peine d'être traités en ennemis.

CL. C'est ainsi que les Argiens eux-mêmes racontent ce qui se passa en cette occasion ; mais on le rapporte en Grèce d'une façon bien différente. Xerxès, dit-on, avant que d'entreprendre son expédition contre la Grèce, envoya un héraut à Argos, qui parla aux Argiens en ces termes : « Argiens, voici ce que vous » dit le roi Xerxès. Nous pensons que Persès, » l'un de nos ancêtres, ayant eu pour père » Persée, fils de Danaé, et pour mère Andro» mède, fille de Céphée, nous tenons de vous » notre origine. Il n'est donc point naturel ni » que nous fassions la guerre à nos pères, ni » qu'en donnant du secours aux Grecs, vous » vous déclariez nos ennemis. Restez tranquilles » chez vous. Si cette expédition a le succès » que j'attends, je vous traiterai avec plus de » distinction qu'aucun autre peuple. » On ajoute que quoique ces propositions eussent paru de la plus grande importance aux Argiens, ils ne firent d'abord d'eux-mêmes aucune demande aux Grecs ; mais que lorsque ceux-ci les sollicitèrent d'entrer dans leur ligue, ils exigèrent une part dans le commandement des armées, afin d'avoir un prétexte de demeurer tranquilles, sachant bien que les Lacédémoniens ne voudraient pas le partager avec eux.

CLI. Il y a des Grecs qui rapportent une histoire qui s'accorde très-bien avec celle-là, et qui n'arriva que beaucoup d'années après. Les Athéniens, disent-ils, avaient député pour quelque affaire à Suses, ville de Memnon, des ambassadeurs, et entre autres Callias, fils d'Hipponicus. Dans le même temps, les Argiens y avaient aussi envoyé des ambassadeurs, pour demander à Artoxerxès, fils de Xerxès, si l'alliance qu'ils avaient contractée avec Xerxès subsistait encore, ou s'il les regardait comme ennemis. Le roi Artoxerxès répondit qu'elle subsistait, et qu'il n'y avait point de ville qu'il aimât plus que celle d'Argos.

CLII. Au reste, je ne puis assurer que Xerxès ait envoyé un héraut à Argos pour dire aux Argiens ce que je viens de rapporter, ni que les ambassadeurs des Argiens se soient transportés à Suses pour demander à Artoxerxès si l'alliance subsistait encore avec lui. Je rapporte seulement les discours que les Argiens tiennent eux-mêmes. Tout ce que je sais, c'est que si tous les hommes portaient en un même lieu leurs mauvaises actions pour les échanger contre celles de leurs voisins, après avoir envisagé celles des autres, chacun remporterait avec plaisir ce qu'il aurait porté à la masse commune. Il y a sans doute des actions encore plus honteuses que celles des Argiens. Si je suis obligé de rapporter ce qu'on dit, je ne dois pas du moins croire tout aveuglément. Que cette protestation serve donc pour toute cette Histoire, à l'occasion de l'invitation que l'on assure avoir été faite par les Argiens aux Perses de passer en Grèce, parce qu'après avoir été vaincus par les Lacédémoniens, ils trouvaient tout autre état préférable à la situation déplorable où ils étaient pour lors. En voilà assez sur les Argiens.

CLIII. Il vint [1] aussi en Sicile des ambassadeurs de la part des alliés, parmi lesquels était Syagrus, député de Lacédémone, pour s'aboucher avec Gélon. Un des ancêtres de ce Gélon fut citoyen de Géla. Il était originaire de Télos, île voisine du promontoire Triopium. Les Lindiens de l'île de Rhodes et Antiphémus le menèrent avec eux lorsqu'ils fondèrent la ville de Géla. Ses descendants étant devenus dans la suite hiérophantes de Cérès et Proserpine, ils continuèrent toujours à jouir de cette dignité. Ils la tenaient de Télinès, l'un de leurs ancêtres, qui y parvint de la manière que je vais dire. Une sédition s'étant élevée à Géla, les vaincus se sauvèrent à Mactorium, ville située au-dessus de Géla. Télinès les ramena dans leur patrie sans aucune troupe, et n'ayant que les choses consacrées à ces déesses. Où les avait-il prises? comment les possédait-il? c'est ce que je ne puis dire. Plein de confiance en ces choses, il ramena les habitants de Géla ; mais ce fut à condition que ses descendants seraient hiérophantes des déesses. J'admire ce qu'on dit de l'entreprise de Télinès, et je suis étonné qu'il ait pu en venir à bout. Il n'est pas donné, je pense, à tout le monde, d'exécuter de pareils projets ; cela n'appartient qu'à de grandes âmes, qu'à des hom-

[1] Voyez § CXLV.

mes hardis et courageux. Or les habitants de Sicile disent qu'il avait des qualités contraires, et que c'était un homme naturellement mou et efféminé[1]. Telle fut la manière dont il se mit en possession de cette dignité.

CLIV. Cléandre, fils de Pantarès, ayant été tué par Sabyllus, citoyen de Géla, après avoir régné sept ans dans cette ville, son frère Hippocrates s'empara de la couronne. Sous le règne de celui-ci, Gélon, descendant de l'hiérophante Télinès, ainsi que plusieurs autres, parmi lesquels on compte Ænésidémus, fils de Pataïcus, de simple garde-du-corps d'Hippocrates, s'éleva en peu de temps, par son mérite, à la dignité de général de la cavalerie. Il s'était en effet distingué contre les Callipolites, les Naxiens, les Zancléens, Les Léontins, et outre cela contre les Syracusains, et plusieurs peuples barbares, qu'Hippocrates avait assiégés dans leurs capitales. De toutes les villes que je viens de nommer, il n'y eut que celle de Syracuse qui évita le joug d'Hippocrates. Il en battit les habitants près du fleuve Élorus; mais les Corinthiens et les Corcyréens les délivrèrent de la servitude, et les réconcilièrent avec ce prince, à condition qu'ils lui donneraient Camarine, qui leur appartenait de toute antiquité.

CLV. Hippocrates, après avoir régné autant de temps que son frère Cléandre, mourut devant la ville d'Hybla, en faisant la guerre aux Sicules. Alors Gélon prit en apparence la défense d'Euclides et de Cléandre, tous deux fils d'Hippocrates, contre les citoyens de Géla, qui ne voulaient plus les reconnaître pour leurs maîtres. Ayant vaincu ceux-ci dans un combat, il s'empara réellement lui-même de l'autorité souveraine, et en dépouilla les fils d'Hippocrates. Cette entreprise lui ayant réussi, il ramena de la ville de Casmène ceux d'entre les Syracusains qu'on appelait Gamores. Ils avaient été chassés par le peuple et par leurs propres esclaves, nommés Cillicyriens. En les rétablissant dans Syracuse, il s'empara aussi de cette place; car le peuple, voyant qu'il venait l'attaquer, lui livra la ville, et se soumit.

CLVI. Lorsque Syracuse fut en sa puissance, il fit beaucoup moins de cas de Géla, dont il était auparavant en possession. Il en confia le gouvernement à son frère Hiéron, et garda pour lui Syracuse, qui était tout pour lui et lui tenait lieu de tout. Cette ville s'accrut considérablement en peu de temps, et devint très-florissante. Il y transféra tous les habitants de Camarine, les en fit citoyens, et rasa leur ville. Il en agit de même à l'égard de plus de la moitié des Gélois. Il assiégea les Mégariens de Sicile, et les força de se rendre. Les plus riches d'entre eux, lui ayant fait la guerre, s'attendaient par cette raison à périr; cependant Gélon les envoya à Syracuse, et leur donna le droit de cité. A l'égard du peuple, il le fit conduire aussi à Syracuse, et l'y fit vendre pour être transporté hors de la Sicile, quoiqu'il n'eût point été l'auteur de cette guerre, et qu'il ne s'attendît pas à un sort fâcheux. Il en agit de même avec les Eubœens de Sicile, qu'il avait pareillement séparés en deux classes: il les traita ainsi les uns et les autres, parce qu'il était persuadé que le peuple était un voisin très-incommode. Ce fut ainsi que Gélon devint un puissant monarque.

CLVII. A peine les ambassadeurs des Grecs furent-ils arrivés à Syracuse, que Gélon leur donna audience. « Les Lacédémoniens, » les Athéniens et leurs alliés, lui dirent-ils, » nous ont députés pour vous inviter à réunir » vos forces aux nôtres contre les Barbares. » Vous avez sans doute appris que le roi de » Perse est prêt à fondre sur la Grèce; qu'a» près avoir jeté des ponts sur l'Hellespont, et » amené de l'Asie toutes les forces de l'Orient, » il est sur le point de l'attaquer, et que, » sous prétexte de marcher contre Athènes, » il a réellement dessein de réduire la Grèce » entière sous le joug. Vous êtes puissant, » et la Sicile, dont vous êtes souverain, n'est » pas une des moindres parties de la Grèce. » Donnez du secours aux vengeurs de la liberté, » et joignez-vous à eux pour la leur conser» ver. Car toute la Grèce étant réunie, nous » formerons une puissance considérable, et en » état de combattre l'ennemi qui vient nous » attaquer. Mais si les uns trahissent la patrie

[1] Cet homme, quoique mou et efféminé, pouvait très-bien connaître l'empire de la superstition sur la plupart des hommes.

[2] C'est-à-dire sept ans. *Voyez* le commencement du § CLIV.

» ou refusent de la secourir ; si ses défenseurs, » qui en sont la plus saine partie, sont réduits à » un petit nombre, il est à craindre que toute » la Grèce ne périsse. Car ne vous flattez pas » que le roi, après avoir remporté la victoire » et nous avoir subjugués, n'aille pas jusqu'à » vous. Prenez vos précautions d'avance. En » nous secourant, vous travaillerez à votre » propre sûreté. Une entreprise bien concer- » tée est presque toujours couronnée du suc- » cès.

CLVIII. » — Grecs, répondit avec véhémence » Gelon, vous avez la hardiesse et l'insolence » de m'inviter à joindre mes forces aux vôtres » contre les Perses ; et lorsque je vous priai » de me secourir contre les Carthaginois, avec » qui j'étais en guerre ; lorsque j'implorai votre » assistance pour venger, sur les habitants » d'Ægeste, la mort de Doriée, fils d'Anaxan- » drides, et que j'offris de contribuer à re- » mettre en liberté les ports et villes de com- » merce, qui vous procuraient beaucoup d'a- » vantages et de grands profits, non-seulement » vous refusâtes de venir à mon secours, mais » encore vous ne voulûtes pas venger avec moi » l'assassinat de Doriée. Il n'a donc pas tenu à » vous que ce pays ne soit entièrement devenu » la proie des Barbares. Mais les choses ont » pris une tournure plus favorable. Mainte- » nant donc que la guerre est à votre porte et » même chez vous, vous vous souvenez enfin » de Gélon. Quoique vous en ayez agi avec » moi d'une manière méprisante, je ne vous » ressemblerai point, et je suis prêt à envoyer » à votre secours deux cents trirèmes, vingt » mille hoplites, deux mille hommes de cava- » lerie, deux mille archers, deux mille fron- » deurs, et deux mille hommes de cavalerie » légère. Je m'engage aussi à fournir du blé » pour toute l'armée jusqu'à la fin de la guerre ; » mais c'est à condition que j'en aurai le com- » mandement. Autrement, je n'irai point en » personne à cette expédition, et je n'y enver- » rai aucun de mes sujets. »

CLIX. Syagrus, ne pouvant se contenir : « Certes, dit-il, ce serait un grand sujet de » douleur pour Agamemnon, s'il apprenait que » les Spartiates se fussent laissés dépouiller du » commandement par un Gélon et par des » Syracusains. Ne nous parlez plus de vous le » céder. Si vous voulez secourir la Grèce, sa- » chez qu'il vous faudra obéir aux Lacédémo- » niens ; si vous refusez de servir sous eux, » nous n'avons pas besoin de vos troupes. »

CLX. Gélon, apercevant assez par cette ré- ponse l'éloignement qu'on avait pour ses de- mandes, leur fit enfin cette autre proposition : « Spartiates, les injures qu'on dit à un homme » de cœur excitent ordinairement sa colère ; mais » vous aurez beau me tenir des propos insul- » tants, vous ne m'engagerez point à vous faire » une réponse indécente. Si vous êtes si épris » du commandement, il est naturel que je le » sois encore plus, puisque je fournis beaucoup » plus de troupes et de vaisseaux que vous n'en » avez. Mais puisque ma proposition vous ré- » volte, je veux bien relâcher quelque chose de » mes premières demandes. Si vous prenez pour » vous le commandement des troupes de terre, » je me réserve celui de l'armée navale ; si » vous aimez mieux commander sur mer, je » commanderai sur terre. Il faut, ou vous con- » tenter de l'une de ces deux conditions, ou re- » tourner chez vous, et vous passer d'un allié » tel que moi. »

CLXI. Telles furent les offres de Gélon. L'ambassadeur d'Athènes, prévenant celui de Lacédémone, répondit en ces termes : « Roi de » Syracuse, la Grèce n'a pas besoin d'un gé- » néral, mais de troupes ; et c'est pour vous en » demander qu'elle nous a députés vers vous. » Cependant vous nous déclarez que vous n'en » enverrez pas si l'on ne vous reconnaît pour » général, tant est grande l'envie que vous » avez de nous commander. Quand vous de- » mandâtes le commandement de toutes nos » forces, nous nous contentâmes, nous autres » Athéniens, de garder le silence, persuadés » que l'ambassadeur de Lacédémone saurait » vous répondre et pour lui et pour nous. Ex- » clu du commandement général, vous vous » bornez maintenant à celui de la flotte ; mais » les choses sont au point que, quand même le » Lacédémonien vous l'accorderait, nous ne le » souffririons jamais ; car il nous appartient, du » moins au refus des Lacédémoniens. S'ils veu- » lent prendre celui de la flotte, nous ne le leur » disputerons point ; mais nous ne le céderons » à nul autre. Et en effet, ce serait bien en vain » que nous possèderions la plus grande partie

» de l'armée navale des Grecs. Quoi donc! » nous autres Athéniens, nous abandonnerions » le commandement à des Syracusains, nous » qui sommes le plus ancien peuple de la Grèce; » nous qui, seuls entre tous les Grecs, n'avons » jamais changé de sol[1]; nous enfin, qui comp- » tons parmi nos compatriotes ce capitaine qui » alla au siége de Troie, et qui était, comme » le dit Homère, des plus habiles pour mettre » une armée en bon ordre et pour la ranger en » bataille! Après un pareil témoignage, nous » ne devons point rougir de parler avantageu- » sement de notre patrie. »

CLXII. « Athénien, repartit Gélon, vous ne » manquez point, à ce qu'il paraît, de généraux, » mais de soldats. Au reste, puisque vous vou- » lez tout garder sans vous relâcher en rien, » retournez au plus tôt en Grèce, et annoncez- » lui que des quatre saisons de l'année on lui » a ôté le printemps. » Il comparait par ce propos la Grèce, privée de son alliance, à une année de laquelle on aurait retranché le printemps.

CLXIII. Après cette réponse de Gélon, les ambassadeurs des Grecs remirent à la voile. Cependant Gélon, qui craignait que les Grecs ne fussent pas assez forts pour vaincre le roi, et qui d'un autre côté aurait cru insupportable et indigne d'un tyran de Sicile d'aller servir dans le Péloponèse sous les ordres des Lacédémoniens, négligea ce plan pour s'attacher à un autre. Il n'eut pas plus tôt appris que le roi avait traversé l'Hellespont, qu'il donna trois vaisseaux à cinq rangs de rames à Cadmus, fils de Scythès, de l'île de Cos, et l'envoya à Delphes avec des richesses considérables et des paroles de paix; il avait ordre d'observer l'évènement du combat, et, si le roi était vainqueur, de lui présenter l'argent qu'il portait, et de lui offrir en même temps la terre et l'eau pour toutes les villes de ses états; et si les Grecs, au contraire, remportaient la victoire, de revenir en Sicile.

CLXIV. Ce Cadmus avait auparavant hérité de son père la souveraineté de Cos. Quoiqu'elle fût alors dans un état de prospérité et que sa puissance y fût bien affermie, il l'avait cependant remise aux habitants sans y être forcé par des circonstances fâcheuses, mais volontairement et par amour pour la justice. Étant ensuite parti pour la Sicile, il fixa sa demeure avec les Samiens à Zancle, dont le nom a été changé en celui de Messane. Gélon, persuadé des motifs qui l'avaient fait venir en Sicile, et de l'amour qu'il lui avait vu pour la justice en plusieurs autres occasions, l'envoya à Delphes. Il faut joindre à ses autres actions pleines de droiture celle-ci, qui n'est pas la moindre. Maître de richesses considérables que Gélon lui avait confiées, il ne tenait qu'à lui de se les approprier; cependant il ne le voulut pas. Mais après la victoire que remportèrent les Grecs sur mer[1] et le départ de Xerxès, il retourna en Sicile avec toutes ses richesses.

CLXV. Les peuples de Sicile disent cependant aussi que, sans les circonstances où se trouva Gélon, ce prince aurait donné du secours aux Grecs, quand même il aurait dû servir sous les Lacédémoniens. Térille, fils de Crinippe, tyran d'Himère, se voyant chassé de cette ville par Théron, fils d'Ænésidémus, monarque des Agrigentins, avait fait venir dans le même temps, sous la conduite d'Amilcar, fils d'Hannon, roi des Carthaginois, une armée de trois cent mille hommes, composée de Phéniciens, de Libyens, d'Ibériens, de Ligyens, d'Hélisyces, de Sardoniens et de Cyrniens. Le général carthaginois s'était laissé persuader par l'hospitalité qu'il avait contractée avec Térille, et surtout par le zèle que lui avait témoigné Anaxilas, fils de Crétines, tyran de Rhégium, en lui donnant ses enfants en otage, afin de l'engager à venir en Sicile venger son beau-père. Il avait en effet épousé Cydippe, fille de Térille. Les Siciliens disent donc que Gélon, n'ayant pu par cette raison secourir les Grecs, envoya de l'argent à Delphes.

CLXVI. Ils disent encore que, le même jour que les Grecs battirent le roi à Salamine, Gélon et Théron défirent en Sicile Amilcar. Cet Amilcar était, suivant eux, Carthaginois du côté de son père, et Syracusain par sa mère; sa valeur l'avait élevé au trône de Carthage. J'ai ouï dire qu'ayant perdu la bataille, il disparut, et qu'on ne put le trouver nulle part,

[1] Voyez liv. I, § LVI.

[1] Celle de Salamine.

ni vif ni mort, quoique Gélon l'eût fait chercher partout.

CLXVII. Mais les Carthaginois racontent la chose de cette manière, qui me paraît très vraisemblable. La bataille, disent-ils, que les Barbares livrèrent aux Grecs en Sicile commença au lever de l'aurore, et continua jusqu'au coucher du soleil. L'on assure qu'elle dura tout ce temps-là. Amilcar, resté dans le camp pendant l'action, immolait des victimes dont les entrailles lui promettaient d'heureux succès, et les brûlait tout entières sur un vaste bûcher. Mais s'étant aperçu, pendant qu'il était occupé à faire des libations sur les victimes, que ses troupes commençaient à prendre la fuite, il se jeta lui-même dans le feu, et bientôt, dévoré par les flammes, il disparut entièrement. Enfin, soit qu'il ait disparu de cette manière, comme le racontent les Phéniciens[1], soit d'une autre, comme le rapportent les Syracusains, les Carthaginois lui offrent des sacrifices, et lui ont élevé des monuments dans toutes les villes où ils ont établi des colonies, dont le plus grand nombre est à Carthage. Mais en voilà assez sur les affaires de Sicile.

CLXVIII. Les ambassadeurs qui avaient été en Sicile tâchèrent aussi d'engager les Corcyréens à prendre le parti de la Grèce, et leur firent les mêmes demandes qu'à Gélon. Les Corcyréens répondirent d'une façon et agirent d'une autre. Ils promirent sur-le-champ d'envoyer des troupes à leurs secours, ajoutant qu'ils ne laisseraient pas périr la Grèce par leur négligence, puisque, si elle venait à succomber, ils se verraient eux-mêmes réduits au premier jour à une honteuse servitude; mais qu'ils la secourraient de toutes leurs forces. Cette réponse était spécieuse. Mais quand il fallut en venir aux effets, comme ils avaient d'autres vues, ils équipèrent soixante vaisseaux, et ne les ayant fait partir qu'avec peine, ils s'approchèrent du Péloponèse, et jetèrent l'ancre près de Pylos et de Ténare, sur les côtes de la Laconie, dans la vue d'observer quels seraient les évènements de la guerre. Car, loin d'espérer que les Grecs remportassent la victoire, ils pensaient que le roi, dont les forces étaient de beaucoup supérieures, subjuguerait la Grèce entière. Ils agissaient ainsi de dessein prémédité, afin de pouvoir tenir ce langage au roi : « Seigneur, devaient-ils lui dire, les Grecs » nous ont engagés à les secourir dans cette » guerre. Mais quoique nous ayons des forces » considérables et un plus grand nombre de » vaisseaux, du moins après les Athéniens, » qu'aucun autre état de la Grèce, nous n'a- » vons pas voulu nous opposer à vos desseins, » ni rien faire qui vous fût désagréable. » Ils espéraient par ce discours obtenir des conditions plus avantageuses que les autres; ce qui, à mon avis, aurait bien pu arriver. Cependant ils avaient une excuse toute prête à l'égard des Grecs; aussi s'en servirent-ils. Car les Grecs leur reprochant de ne les avoir pas secourus, ils répondirent qu'ils avaient équipé soixante trirèmes; mais que les vents étésiens les ayant mis dans l'impossibilité de doubler le promontoire Malée, ils n'avaient pu se rendre à Salamine, et que s'ils n'étaient arrivés qu'après le combat naval, ce n'était point par aucune mauvaise volonté de leur part. Ce fut ainsi qu'ils cherchèrent à tromper les Grecs.

CLXIX. Les Crétois, se voyant sollicités par les députés des Grecs, envoyèrent demander au dieu de Delphes, au nom de toute la nation, s'il leur serait avantageux de secourir la Grèce. « Insensés! leur répondit la pythie, vous vous » plaignez des maux que Minos[1] vous a en- » voyés dans sa colère à cause des secours que » vous donnâtes à Ménélas, et parce que vous » aidâtes les Grecs à se venger du rapt d'une » femme[2] que fit à Sparte un Barbare, quoi- » qu'ils n'eussent pas contribué à venger sa » mort, arrivée à Camicos, et vous voudriez en- » core les secourir! » Sur cette réponse, les Crétois refusèrent aux Grecs les secours qu'ils leur demandaient.

CLXX. On dit que Minos, cherchant Dædale, vint en Sicanie, qui porte aujourd'hui le nom de Sicile, et qu'il y mourut d'une mort violente; que quelque temps après, les Crétois, excités par un dieu, passèrent tous en Sicanie avec une grande flotte, excepté les Polichnites et

[1] Hérodote comprend sous ce nom les Carthaginois, qui étaient une colonie des Phéniciens.

[1] Minos, second du nom, et postérieur au premier de cent vingt ans ou environ.

[2] L'enlèvement d'Hélène par Alexandre, autrement dit Pâris.

les Præsiens, et qu'ils assiégèrent pendant cinq ans la ville de Camicos, qui de mon temps était habitée par des Agrigentins; enfin que, ne pouvant ni la prendre, ni en continuer le siége, à cause de la famine dont ils étaient tourmentés, ils le levèrent; qu'ayant été surpris d'une tempête furieuse près de l'Iapygie, ils furent poussés sur la côte avec violence; que leurs vaisseaux s'étant brisés, et n'ayant plus de ressources pour se transporter en Crète, ils restèrent dans le pays, et y bâtirent la ville d'Hyria; qu'ils changèrent ensuite leur nom de Crétois en celui d'Iapyges-Messapiens, et que d'insulaires qu'ils avaient été jusqu'alors, ils devinrent habitants de terre ferme; que cette ville envoya par la suite des colonies; que longtemps après, les Tarentins, cherchant à les détruire, reçurent un furieux échec; de sorte que le carnage des Tarentins et de ceux de Rhégium fut très considérable, et c'est le plus grand que les Grecs aient jamais essuyé et dont nous ayons connaissance. Ceux de Rhégium, forcés par Micytus, fils de Choiros, à marcher au secours des Tarentins, avaient perdu en cette occasion trois mille hommes; mais on n'a point su quelle avait été la perte des Tarentins[1]. Quant à Micytus, il était serviteur d'Anaxilas, et avait été laissé à Rhégium pour prendre soin de ses affaires. Ayant été obligé d'abandonner cette ville, il alla s'établir à Tégée, en Arcadie, et consacra un grand nombre de statues dans Olympie.

CLXXI. Ce que je viens de dire des habitants de Rhégium et de Tarente doit être considéré comme une digression. L'île de Crète étant déserte, les Præsiens disent qu'entre autres peuples qui vinrent s'y établir, il y eut beaucoup de Grecs; que la guerre de Troie arriva dans la troisième génération après la mort de Minos, et que les Crétois ne furent pas des moins empressés à donner du secours à Ménélas. Ils ajoutent qu'à leur retour de Troie, ils furent, pour cette raison-là même, attaqués de la peste et de la famine, eux et leurs troupeaux, et que la Crète ayant été dépeuplée pour la seconde fois, il y vint une troisième colonie, qui occupe maintenant cette île avec ceux que ces fléaux avaient épargnés. En leur rappelant ces malheurs, la pythie les détourna de donner du secours aux Grecs, quelque bonne volonté qu'ils en eussent.

CLXXII. Les Thessaliens suivirent à regret et par nécessité le parti des Mèdes, puisqu'ils firent voir qu'ils désapprouvaient les intrigues des Aleuades[1]. Car aussitôt qu'ils eurent appris que le roi était sur le point de passer en Europe, ils envoyèrent des ambassadeurs à l'isthme, où se tenait une assemblée des députés de la Grèce choisis par les villes les mieux intentionnées pour sa défense[2]. Ces ambassadeurs, étant arrivés à l'isthme, parlèrent ainsi : « Grecs, il faut garder le passage de l'Olympe, afin de garantir de la guerre la Thessalie et la Grèce entière. Nous sommes prêts à le faire; mais il est nécessaire que vous y envoyiez aussi des forces considérables. Si vous ne le faites point, sachez que nous traiterons avec le roi. Car il n'est pas juste qu'étant exposés au danger par notre situation, nous périssions seuls pour vous. Si vous nous refusez des secours, vous ne pouvez pas nous contraindre à vous en donner; car l'impuissance est au-dessus de toute sorte de contrainte; et nous chercherons les moyens de pourvoir à notre sûreté. »

CLXXIII. Ainsi parlèrent les Thessaliens. Là-dessus les Grecs résolurent d'envoyer par mer, en Thessalie, une armée de terre pour garder le passage. Les troupes n'eurent pas plus tôt été levées, qu'elles s'embarquèrent, et firent voile par l'Euripe. Arrivées à Alos, en Achaïe[3], elles y laissèrent leurs vaisseaux, et s'étant mises en marche pour se rendre en Thessalie, elles vinrent à Tempé, où est le passage qui conduit de la Basse-Macédoine en Thessalie, près du Pénée, entre le mont Olympe et le mont Ossa. Les Grecs, qui étaient aux environs de dix mille hommes pesamment armés, campèrent en cet endroit. La cavalerie thessalienne se joignit à leurs troupes. Évænétus, fils de Carénus, l'un des polémarques, avait été choisi pour commander les Lacédémoniens, quoiqu'il ne fût pas du sang royal : Thémistocles, fils de Néoclès, était à la tête

[1] Diodore de Sicile ne l'exprime pas non plus.

[1] Voyez ci-dessus, § VI.

[2] Voyez ci-dessus, § CXLV.

[3] C'est l'Achaïe en Thessalie, ou Phthiotide.

des Athéniens. Ils restèrent peu de jours en cet endroit, car des envoyés d'Alexandre, fils d'Amyntas, roi de Macédoine, leur conseillèrent de se retirer, de crainte qu'en demeurant fermes dans ce défilé, ils ne fussent écrasés par l'armée ennemie qui venait fondre sur eux, et dont ils leur firent connaître la force, tant celle des troupes de terre que celle des troupes de mer. Les Grecs suivirent aussitôt ce conseil, parce qu'ils le croyaient avantageux, et que le roi de Macédoine leur paraissait bien intentionné. Je penserais cependant qu'ils y furent déterminés par crainte, dès qu'ils eurent appris que, pour entrer en Thessalie, il y avait un autre passage par le pays des Perrhæbes, du côté de la Haute-Macédoine, près de la ville de Gonnos : et ce fut en effet par cet endroit que pénétra l'armée de Xerxès. Les Grecs retournèrent à leurs vaisseaux, et se rembarquèrent pour se rendre à l'isthme.

CLXXIV. Voilà à quoi aboutit l'expédition des Grecs en Thessalie dans le temps que le roi se disposait à passer d'Asie en Europe, et qu'il était déjà à Abydos. Les Thessaliens, abandonnés par leurs alliés, ne balancèrent plus à prendre le parti des Perses. Ils l'embrassèrent même avec zèle, et rendirent au roi des services importants.

CLXXV. Les Grecs, de retour à l'isthme, mirent en délibération, d'après le conseil d'Alexandre, de quelle manière ils feraient la guerre, et en quels lieux ils la porteraient. Il fut résolu, à la pluralité des voix, de garder le passage des Thermopyles; car il paraissait plus étroit que celui par lequel on entre de Macédoine en Thessalie, et en même temps il était plus voisin de leur pays. Quant au sentier par où furent interceptés ceux d'entre les Grecs qui étaient aux Thermopyles, ils n'en eurent connaissance qu'après leur arrivée aux Thermopyles, et ce furent les Trachiniens qui le leur firent connaître. On prit donc la résolution de garder ce passage, afin de fermer aux Barbares l'entrée de la Grèce. Quant à l'armée navale, on fut d'avis de l'envoyer dans l'Artémisium, sur les côtes de l'Histiæotide. Ces deux endroits[1] sont près l'un de l'autre, de sorte que l'armée navale et celle de terre pouvaient se donner réciproquement de leurs nouvelles.

[1] Les Thermopyles et l'Artémisium.

CLXXVI. Voici la description de ces lieux : l'Artémisium se rétrécit au sortir de la mer de Thrace, et devient un petit détroit entre l'île de Sciathos et les côtes de Magnésie. Après le détroit de l'Eubée, il est borné par un rivage sur lequel on voit un temple de Diane[1]. L'entrée en Grèce par la Trachinie est d'un demi-plèthre à l'endroit où il a le moins de largeur. Mais le passage le plus étroit du reste du pays est devant et derrière les Thermopyles; car derrière, près d'Alpènes, il ne peut passer qu'une voiture de front; et devant, près de la rivière de Phénix, et proche la ville d'Anthela, il n'y a pareillement de passage que pour une voiture. A l'ouest des Thermopyles est une montagne inaccessible, escarpée, qui s'étend jusqu'au mont Œta. Le côté du chemin à l'est est borné par la mer, par des marais et des ravins. Dans ce passage, il y a des bains chauds, que les habitants appellent chytres[2], et près de ces bains est un autel consacré à Hercules. Ce même passage était fermé d'une muraille, dans laquelle on avait anciennement pratiqué des portes. Les habitants de la Phocide l'avaient bâtie, parce qu'ils redoutaient les Thessaliens, qui étaient venus de la Thesprotie s'établir dans l'Éolide[3], qu'ils possèdent encore aujourd'hui. Ils avaient pris ces précautions, parce que les Thessaliens tâchaient de les subjuguer, et de ce passage ils avaient fait alors une fondrière, en y lâchant les eaux chaudes; mettant tout en usage pour fermer l'entrée de leur pays aux Thessaliens. La muraille, qui était très ancienne, était en grande partie tombée de vétusté. Mais les Grecs, l'ayant relevée, jugèrent à propos de repousser de ce côté-là les Barbares. Près du chemin est un bourg nommé Alpènes, d'où les Grecs se proposaient de tirer leurs vivres..

CLXXVII. Après avoir considéré et examiné tous les lieux, celui-ci parut commode aux Grecs, parce que les Barbares ne pourraient faire usage de leur cavalerie, et que la multi-

[1] Diane s'appelle en grec *Artémis*. C'est ce temple qui paraît avoir donné son nom à cette côte et au bras de mer.

[2] Chaudières.

[3] La Thessalie.

tude de leur infanterie leur deviendrait inutile. Aussi résolurent-ils de soutenir en cet endroit le choc de l'ennemi. Dès qu'ils eurent appris l'arrivée du roi dans la Piérie, ils partirent de l'isthme, et se rendirent, les uns par terre, aux Thermopyles, et les autres, par mer, à Artémisium.

CLXXVIII. Tandis que les Grecs portaient en diligence du secours aux lieux qu'ils avaient ordre de défendre, les Delphiens, inquiets et pour eux et pour la Grèce, consultèrent le dieu. La pythie leur répondit d'adresser leurs prières aux vents, qu'ils seraient de puissants défenseurs de la Grèce. Les Delphiens n'eurent pas plus tôt reçu cette réponse, qu'ils en firent part à tous ceux d'entre les Grecs qui étaient zélés pour la liberté; et comme ceux-ci craignaient beaucoup le roi, ils acquirent par ce bienfait un droit immortel à leur reconnaissance. Les Delphiens érigèrent ensuite un autel aux vents à Thya, où l'on voit un lieu consacré à Thya, fille de Céphise, qui a donné son nom à ce canton, et leur offrirent des sacrifices. Ils se les rendent encore actuellement propices en vertu de cet oracle.

CLXXIX. Tandis que l'armée navale de Xerxès partait de la ville de Therme, dix vaisseaux, les meilleurs voiliers de la flotte, cinglèrent droit à l'île de Sciathos, où les Grecs avaient trois vaisseaux d'observation, un de Trézen, un d'Égine, et un d'Athènes. Ceux-ci apercevant de loin les Barbares, prirent incontinent la fuite.

CLXXX. Les Barbares, s'étant mis à leur poursuite, enlevèrent d'abord le vaisseau trézénien, commandé par Praxinus. Ils égorgèrent ensuite à la proue le plus bel homme de tout l'équipage, regardant comme un présage heureux de ce que le premier Grec qu'ils avaient pris était aussi un très-bel homme : il avait nom Léon[1]. Peut-être eut-il en partie obligation à son nom du mauvais traitement qu'on lui fit.

CLXXXI. La trirème d'Égine, commandée par Asonides, leur causa quelque embarras par la valeur de Pythès, fils d'Ischénous, un de ceux qui la défendaient. Quoique le vaisseau fût pris, Pythès ne cessa pas de combattre, jusqu'à ce qu'il eût été entièrement haché en pièces. Enfin il tomba à demi-mort; mais comme il respirait encore, les Perses qui combattaient sur les vaisseaux, admirant son courage, et s'estimant très-heureux de le conserver, le pansèrent avec de la myrrhe, et enveloppèrent ses blessures avec des bandes de toile de coton. De retour au camp, ils le montrèrent à toute l'armée avec admiration, et ils eurent pour lui toutes sortes d'égards, tandis qu'ils traitèrent comme de vils esclaves le reste de ceux qu'ils prirent sur ce vaisseau.

CLXXXII. Ces deux trirèmes ayant été prises de la sorte, la troisième, commandée par Phormus d'Athènes, s'enfuit, et alla échouer à l'embouchure du Pénée. Les Barbares s'emparèrent de ce vaisseau démâté et privé de ses agrès, sans pouvoir prendre ceux qui le montaient; car ils le quittèrent dès qu'ils eurent échoué, et s'en retournèrent à Athènes par la Thessalie. Les Grecs en station dans l'Artémisium apprirent cette nouvelle par les signaux qu'on leur fit de l'île de Sciathos avec le feu. Ils en furent tellement épouvantés, qu'ils abandonnèrent l'Artémisium, et se retirèrent à Chalcis pour garder le passage de l'Euripe. Ils laissèrent néanmoins des héméroscopes sur les hauteurs de l'Eubée, afin d'observer l'ennemi.

CLXXXIII. Des dix vaisseaux barbares, trois abordèrent à l'écueil nommé Myrmex, entre l'île de Sciathos et la Magnésia, et élevèrent sur ce rocher une colonne de pierre qu'ils avaient apportée avec eux. Cependant la flotte partit de Therme dès que les obstacles furent levés, et avança toute vers cet endroit, onze jours après le départ du roi de Therme. Pammon, de l'île de Scyros, leur indiqua ce rocher, qui se trouvait sur leur passage. Les Barbares employèrent un jour entier à passer une partie des côtes de la Magnésie, et arrivèrent à Sépias, et au rivage qui est entre la ville de Casthanée et la côte de Sépias.

CLXXXIV. Jusqu'à cet endroit et jusqu'aux Thermopyles, il n'était point arrivé de malheur à leur armée. Elle était encore alors, suivant mes conjectures, de douze cent sept vaisseaux venus d'Asie, et les troupes anciennes des différentes nations montaient à deux cent quarante et un mille quatre cents hommes, à

[1] Léon signifie lion.

compter deux cents hommes par vaisseau. Mais, indépendamment de ces soldats fournis par ceux qui avaient donné les vaisseaux, il y avait encore sur chacun d'eux trente combattants, tant Perses que Mèdes et Saces; ces autres troupes montaient à trente-six mille deux cent dix hommes. A ces deux nombres, j'ajoute les soldats qui étaient sur les vaisseaux à cinquante rames, et, supposant sur chacun quatre-vingts hommes, parce qu'il y en avait dans les uns plus, dans les autres moins : cela ferait deux cent quarante mille hommes, puisqu'il y avait trois mille vaisseaux de cette sorte, comme je l'ai dit ci-dessus[1]. L'armée navale venue de l'Asie était en tout de cinq cent dix-sept mille six cent dix hommes, et l'armée de terre de dix-sept cent mille hommes d'infanterie, et de quatre-vingt mille de cavalerie; à quoi il faut ajouter les Arabes, qui conduisaient des chameaux, et les Libyens, montés sur des chars, qui faisaient vingt mille hommes. Telles furent les troupes amenées de l'Asie même, sans y comprendre les valets qui les suivaient, les vaisseaux chargés de vivres et ceux qui les montaient.

CLXXXV. Joignez encore à cette énumération les troupes levées en Europe, dont je ne puis rien dire que d'après l'opinion publique. Les Grecs de Thrace et des îles voisines fournirent cent vingt vaisseaux, qui font vingt-quatre mille hommes. Quant aux troupes de terre que donnèrent les Thraces, les Pæoniens, les Eordes, les Bottiéens, les Chalcidiens, les Bryges[2], les Pières, les Macédoniens, les Perrhæbes, les Æinianes, les Dolopes, les Magnésiens, les Achéens, et tous les peuples qui habitent les côtes maritimes de la Thrace, elles allaient, à ce que je pense, à trois cent mille hommes. Ce nombre, ajouté à celui des troupes asiatiques, faisait en tout deux millions six cent quarante et un mille six cent dix hommes.

CLXXXVI. Quoique le nombre des gens de guerre fût si considérable, je pense que celui des valets qui les suivaient, des équipages des navires d'avitaillement, et autres bâtiments qui accompagnaient la flotte, était plus grand, bien loin de lui être inférieur. Je veux bien cependant le supposer ni plus ni moins, mais égal. En ce cas-là, il faisait autant de milliers d'hommes que les combattants des deux armées[1]. Xerxès, fils de Darius, mena donc jusqu'à Sépias et aux Thermopyles cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt hommes.

CLXXXVII. Tel fut le total du dénombrement de l'armée de Xerxès. Quant aux femmes qui faisaient le pain, aux concubines, aux eunuques, personne ne pourrait en dire le nombre avec exactitude, non plus que celui des chariots de bagages, des bêtes de somme, et des chiens indiens qui suivaient l'armée, tant il était grand. Je ne suis par conséquent nullement étonné que des rivières n'aient pu suffire à tant de monde; mais je le suis qu'on ait eu assez de vivres pour tant de milliers d'hommes. Car je trouve, par mon calcul, qu'en distribuant par tête une chénice de blé seulement chaque jour, cela ferait par jour cent dix mille trois cent quarante médimnes, sans y comprendre celui qu'on donnait aux femmes, aux eunuques, aux bêtes de trait et de somme et aux chiens. Parmi un si grand nombre d'hommes, personne, par sa beauté et la grandeur de sa taille, ne méritait mieux que Xerxès de posséder cette puissance.

CLXXXVIII. L'armée navale remit à la voile, et étant abordée au rivage de la Magnésie, situé entre la ville de Casthanée et la côte de Sépias, les premiers vaisseaux se rangèrent vers la terre, et les autres se tinrent à l'ancre près de ceux-là. Le rivage n'étant pas en effet assez grand pour une flotte si nombreuse, ils se tenaient à la rade les uns à la suite des autres, la proue tournée vers la mer, sur huit rangs de hauteur. Ils passèrent la nuit dans cette position. Le lendemain, dès la pointe du jour, après un temps serein et un grand calme, la mer s'agita; il s'éleva une furieuse tempête, avec un grand vent d'est, que les habitants des côtes voisines appellent hellespontias[2]. Ceux qui s'aperçurent que le vent allait en augmentant, et qui étaient à la rade, prévinrent la tempête, et se sauvèrent ainsi que leurs vaisseaux, en les tirant à terre. Quant à ceux que

[1] § XCVII.
[2] Voyez ci-dessus, § LXXIII.

[1] L'armée de terre et celle de mer.
[2] Vent d'Hellespont.

le vent surprit en pleine mer, les uns furent poussés contre ces endroits du mont Pélion qu'on appelle Ipnes[1]; les autres contre le rivage; quelques-uns se brisèrent au promontoire Sépias; d'autres furent portés à la ville de Mélibée; d'autres enfin, à Casthanée, tant la tempête fut violente.

CLXXXIX. On dit qu'un autre oracle[2] ayant répondu aux Athéniens d'appeler leur gendre à leur secours, ils avaient, sur l'ordre de cet oracle, adressé leur prière à Borée. Borée, selon la tradition des Grecs, épousa une Athénienne, nommée Orithyie, fille d'Erechthée. Ce fut, dit-on, cette alliance qui fit conjecturer aux Athéniens que Borée était leur gendre. Ainsi, tandis qu'ils étaient avec leurs vaisseaux à Chalcis d'Eubée pour observer l'ennemi, dès qu'ils se furent aperçus que la tempête augmenterait, ou même avant ce temps-là, ils firent des sacrifices à Borée et à Orithyie, et les conjurèrent de les secourir, et de briser les vaisseaux des Barbares, comme ils l'avaient été auparavant aux environs du mont Athos[3]. Si, par égard pour leurs prières, Borée tomba avec violence sur la flotte des Barbares, qui était à l'ancre, c'est ce que je ne puis dire. Mais les Athéniens prétendent que Borée, qui les avait secourus auparavant, le fit encore en cette occasion. Aussi lorsqu'ils furent de retour dans leur pays, ils lui bâtirent une chapelle sur les bords de l'Ilissus.

CXC. Il périt dans cette tempête quatre cents vaisseaux, suivant la plus petite évaluation. On y perdit aussi une multitude innombrable d'hommes, avec des richesses immenses. Ce naufrage fut très avantageux à Aminoclès, fils de Cretinès, Magnète, qui avait du bien aux environs du promontoire Sépias. Quelque temps après il enleva quantité de vases d'or et d'argent[4] que la mer avait jetés sur le rivage. Il trouva aussi des trésors des Perses, et se mit en possession d'une quantité immense d'or. Cet Aminoclès devint très riche par ce moyen, mais d'ailleurs il n'était pas heureux, car ses enfants avaient été tués, et il était vivement affligé de ce cruel malheur.

[1] Fours.

[2] Un autre que ceux dont il a été fait mention plus haut, § CXL et suivants.

[3] Voyez liv. VI, § XLIV, XLV, et liv. VII, XXI.

[4] Vases à boire.

CXCI. La perte des vaisseaux chargés de vivres et autres bâtiments était innombrable. Les commandants de la flotte, craignant que les Thessaliens ne profitassent de leur désastre pour les attaquer, se fortifièrent d'une haute palissade qu'ils firent avec les débris des vaisseaux; car la tempête dura trois jours. Enfin les mages l'apaisèrent le quatrième jour, en immolant des victimes au Vent, avec des cérémonies magiques en son honneur, et outre cela par des sacrifices à Thétis et aux Néréides, ou peut-être s'apaisa-t-elle d'elle-même. Ils offrirent des sacrifices à Thétis, parce qu'ils avaient appris des Ioniens qu'elle avait été enlevée de ce canton-là même par Pélée, et que toute la côte de Sépias lui était consacrée, ainsi qu'au reste des Néréides. Quoi qu'il en soit, le vent cessa le quatrième jour.

CXCII. Les héméroscopes, accourant des hauteurs de l'Eubée, le second jour après le commencement de la tempête, firent part aux Grecs de tout ce qui était arrivé dans le naufrage. Ceux-ci n'en eurent pas plus tôt eu connaissance, qu'après avoir fait des libations à Neptune Sauveur, et lui avoir adressé des vœux, ils retournèrent à la hâte à l'Artémisium, dans l'espérance de n'y trouver qu'un petit nombre de vaisseaux ennemis. Ainsi les Grecs allèrent pour la seconde fois à l'Artémisium, s'y tinrent à la rade, et donnèrent depuis ce temps à Neptune le surnom de Sauveur, qu'il conserve encore maintenant.

CXCIII. Le vent étant tombé, et les vagues apaisées, les Barbares remirent les vaisseaux en mer[1], et côtoyèrent le continent. Lorsqu'ils eurent doublé le promontoire de Magnesie[2], ils allèrent droit au golfe qui mène à Pagases. Dans ce golfe de la Magnésie est un lieu où l'on dit que Jason et ses compagnons, qui montaient le navire Argo, et qui allait à Æa, en Colchide, conquérir la Toison-d'Or, abandonnèrent Hercules, qu'on avait mis à terre pour aller chercher de l'eau. Comme les Argonautes se remirent en mer en cet endroit, et qu'ils en partirent après avoir fait leur provision

[1] Nous avons vu, § CLXXXVIII, qu'on avait tiré à terre les vaisseaux qui étaient à la rade.

[2] Le même que le promontoire Sépias.

d'eux, il en a pris le nom d'Aphètes. Ce fut dans ce même lieu que la flotte de Xerxès vint mouiller.

CXCIV. Quinze vaisseaux de cette flotte, restés bien loin derrière les autres, aperçurent les Grecs à Artémisium, et, les prenant pour leur armée navale, ils vinrent donner au milieu d'eux. Ce détachement était commandé par Sandoces, fils de Thaumasias, gouverneur de Cyme, en Éolie. Il avait été un des juges royaux, et Darius l'avait fait autrefois mettre en croix parce qu'il avait rendu, pour de l'argent, un jugement injuste. Il était déjà en croix, lorsque ce prince, venant à réfléchir que les services qu'il avait rendus à la maison royale étaient en plus grand nombre que ses fautes, et reconnaissant que lui-même il avait agi avec plus de précipitation que de prudence, il le fit détacher. Ce fut ainsi que Sandoces évita la mort à laquelle il avait été condamné par Darius; mais ayant alors donné au milieu de la flotte ennemie, il ne devait pas s'y soustraire une seconde fois. Les Grecs en effet n'eurent pas plus tôt vu ces vaisseaux venir à eux, et reconnu leur méprise, qu'ils tombèrent dessus, et les enlevèrent sans peine.

CXCV. Aridolis, tyran d'Alabandes, en Carie, fut pris sur un de ces vaisseaux; et Penthyle, fils de Démonoüs, de Paphos, sur un autre. De douze vaisseaux paphiens qu'il commandait, il en perdit onze par la tempête arrivée au promontoire Sépias, et lui-même tomba entre les mains des ennemis en allant à Artémisium avec le seul qui lui restait. Les Grecs les envoyèrent liés à l'isthme de Corinthe, après les avoir interrogés sur ce qu'ils voulaient apprendre de l'armée de Xerxès.

CXCVI. L'armée navale des Barbares arriva aux Aphètes, excepté les quinze vaisseaux commandés, comme je l'ai dit, par Sandoces. De son côté, Xerxès, avec l'armée de terre, ayant traversé la Thessalie et l'Achaïe, était entré le troisième jour sur les terres des Méliens. En passant par la Thessalie, il essaya sa cavalerie contre celle des Thessaliens, qu'on lui avait vantée comme la meilleure de toute la Grèce. Mais la sienne l'emporta de beaucoup sur celle des Grecs[1]. De tous les fleuves de Thessalie, l'Onochonos fut le seul qui ne put suffire à la boisson de l'armée. Quant à ceux qui arrosent l'Achaïe, l'Apidanos, quoique le plus grand de tous, y suffit avec peine.

CXCVII. Tandis que Xerxès allait à Alos, en Achaïe, ses guides, qui voulaient lui en apprendre les curiosités, lui firent part des histoires qu'on fait en ce pays touchant le lieu consacré à Jupiter Laphystien. Athamas, fils d'Éole, dirent-ils à ce prince, trama avec Ino la perte de Phrixus; mais voici la récompense qu'en reçurent ses descendants par l'ordre d'un oracle. Les Achéens interdisent à l'aîné de cette maison l'entrée de leur Prytanée, qu'ils appellent Léitos. Ils veillent eux-mêmes à l'exécution de cette loi. Si cet aîné y entre, il ne peut en sortir que pour être immolé. Plusieurs de cette famille, ajoutèrent encore les guides, s'étaient sauvés par crainte dans un autre pays, lorsqu'on était sur le point de les sacrifier; mais si dans la suite ils retournaient dans leur patrie, et qu'ils fussent arrêtés, on les envoyait au Prytanée. Enfin ils lui racontèrent qu'on conduisait en grande pompe cette victime toute couverte de bandelettes, et qu'on l'immolait en cet état. Les descendants de Cytissore, fils de Phrixus, sont exposés à ce traitement, parce que Cytissore, revenant d'Æa, ville de Colchide, délivra Athamas des mains des Achéens, qui étaient sur le point de l'immoler, pour expier le pays, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu d'un oracle. Par cette action, Cytissore attira sur ses descendants la colère du dieu. Sur ce récit, Xerxès, étant arrivé près du bois consacré à ce Dieu, s'abstint lui-même d'y toucher, et défendit à ses troupes de le faire. Il témoigna le même respect pour la maison des descendants d'Athamas.

CXCVIII. Telles sont les choses qui se passèrent en Thessalie et en Achaïe. Xerxès alla ensuite de ces deux pays dans la Mélide, près d'un golfe où l'on voit tous les jours un flux et un reflux[1]. Dans le voisinage de ce golfe, est une plaine large dans un endroit et très-étroite dans un autre. Des montagnes élevées et inaccessibles, qu'on appelle les roches Trachiniennes, enferment la Mélide de toutes parts.

[1] Des Thessaliens.

[1] Le golfe Maliaque.

Anticyre est la première ville qu'on rencontre sur ce golfe en venant d'Achaïe. Le Sperchius, qui vient du pays des Æninanes, l'arrose, et se jette près de là dans la mer. A vingt stades environ de ce fleuve, est un autre fleuve qui a nom Dyras; il sortit de terre, à ce qu'on dit, pour secourir Hercules, qui se brûlait. A vingt stades de celui-ci est le Mélas, dont la ville de Trachis n'est éloignée que de cinq stades.

CXCIX. La plus grande largeur de ce pays est en cet endroit. C'est une plaine de vingt-deux mille plèthres, qui s'étend depuis les montagnes près desquelles est située la ville de Trachis jusqu'à la mer. Dans la montagne qui environne la Trachinie, il y a au midi de Trachis une ouverture; l'Asopus la traverse, et passe au pied et le long de la montagne.

CC. Au midi de l'Asopus coule le Phénix, rivière peu considérable, qui prend sa source dans ces montagnes, et se jette dans l'Asopus. Le pays auprès du Phénix est très-étroit. Le chemin qu'on y a pratiqué ne peut admettre qu'une voiture de front; du Phénix aux Thermopyles, il y a quinze stades. Dans cet intervalle est le bourg d'Anthéla, arrosé par l'Asopus, qui se jette près de là dans la mer. Les environs de ce bourg sont spacieux. On y voit un temple de Cérès Amphictyonide, des siéges pour les Amphictyons, et un temple d'Amphictyon lui-même.

CCI. Le roi Xerxès campait dans la Trachinie, en Mélide, et les Grecs dans le passage. Ce passage est appelé Thermopyles par la plupart des Grecs, et Pyles par les gens du pays et leurs voisins. Tels étaient les lieux où campaient les uns et les autres. L'armée des Barbares occupait tout le terrain qui s'étend au nord jusqu'à Trachis, et celle des Grecs la partie de ce continent qui regarde le midi.

CCII. Les Grecs qui attendaient le roi de Perse dans ce poste, consistaient en trois cents Spartiates, pesamment armés; mille hommes moitié Tégéates, moitié Mantinéens; six-vingts hommes d'Orchomènes, en Arcadie; et mille hommes du reste de l'Arcadie (c'est tout ce qu'il y avait d'Arcadiens); quatre cents hommes de Corinthe, deux cents de Phliunte, et quatre-vingts de Mycènes; ces troupes venaient du Péloponèse. Il y vint aussi de Béotie sept cents Thespiens et quatre cents Thébains.

CCIII. Outre ces troupes, on avait invité toutes celles des Locriens Opuntiens, et mille Phocidiens. Les Grecs les avaient eux-mêmes engagés à venir à leur secours, en leur faisant dire par leurs envoyés qu'ils s'étaient mis les premiers en campagne, et qu'ils attendaient tous les jours le reste des alliés; que la mer serait gardée par les Athéniens, les Éginètes et les autres peuples dont était composée l'armée navale; qu'ils avaient d'autant moins sujet de craindre, que ce n'était pas un dieu, mais un homme, qui venait attaquer la Grèce; qu'il n'y avait jamais eu d'homme, et qu'il n'y en aurait jamais, qui n'éprouvât quelque revers pendant sa vie; que les plus grands malheurs étaient réservés aux hommes les plus élevés; qu'ainsi celui qui venait leur faire la guerre, étant un mortel, devait être frustré de ses espérances. Ces raisons les déterminèrent à aller à Trachis, au secours de leurs alliés.

CCIV. Chaque corps de troupes était commandé par un officier-général de son pays; mais Léonidas de Lacédémone était le plus considéré, et commandait en chef toute l'armée. Il comptait parmi ses ancêtres Anaxandrides, Léon, Eurycratides, Anaxandre, Eurycrates, Polydore, Alcamènes, Téléclus, Archésilaüs, Doryssus, Léobotes, Echestratus, Agis, Eurysthènes, Aristodémus, Aristomachus, Cléodéus, Hyllus, Hercules.

CCV. Léonidas parvint à la couronne contre son attente. Cléomènes et Doriée, ses frères, étant plus âgés que lui, il ne lui était point venu en pensée qu'il pût jamais devenir roi. Mais Cléomènes était mort sans enfans mâles, et Doriée n'était plus : il avait fini ses jours en Sicile. Ainsi Léonidas, qui avait épousé une fille de Cléomènes, monta sur le trône, parce qu'il était l'aîné de Cléombrote, le plus jeune des fils d'Anaxandrides. Il partit alors pour les Thermopyles, et choisit pour l'accompagner le corps fixe et permanent des trois cents Spartiates, qui avaient des enfants. Il prit aussi avec lui les troupes des Thébains dont j'ai déjà dit le nombre[1]. Elles étaient commandées par Léontiades, fils d'Eurymachus. Les Thébains furent les seuls Grecs que Léonidas s'empressa

[1] A la fin du § CCII.

de mener avec lui, parce qu'on les accusait fortement d'être dans les intérêts des Mèdes[1]. Il les invita donc à cette guerre, afin de savoir s'ils lui enverraient des troupes, ou s'ils renonceraient ouvertement à l'alliance des Grecs. Ils lui en envoyèrent, quoiqu'ils fussent mal intentionnés.

CCVI. Les Spartiates firent d'abord partir Léonidas avec le corps de trois cents hommes qu'il commandait, afin d'engager par cette conduite le reste des alliés à se mettre en marche, et de crainte qu'ils n'embrassassent aussi les intérêts des Perses, en apprenant leur lenteur à secourir la Grèce. La fête des Carnies les empêchait alors de se mettre en route avec toutes leurs forces; mais ils comptaient partir aussitôt après, et ne laisser à Sparte que peu de monde pour la garder. Les autres alliés avaient le même dessein; car le temps des jeux olympiques était arrivé dans ces circonstances; et comme ils ne s'attendaient pas à combattre sitôt aux Thermopyles, ils s'étaient contentés de faire prendre les devants à quelques troupes.

CCVII. Telles étaient les résolutions des Spartiates et des autres alliés. Cependant les Grecs qui étaient aux Thermopyles, saisis de frayeur à l'approche des Perses, délibérèrent s'ils ne se retireraient pas. Les Péloponnésiens étaient d'avis de retourner dans le Péloponnèse pour garder le passage de l'isthme. Mais Léonidas, voyant que les Phocidiens et les Locriens en étaient indignés, opina qu'il fallait rester, et il fut résolu de dépêcher des courriers à toutes les villes alliées, pour leur demander du secours contre les Perses, parce qu'ils étaient en trop petit nombre pour les repousser.

CCVIII. Pendant qu'ils délibéraient là-dessus, Xerxès envoya un cavalier pour reconnaître leur nombre, et quelles étaient leurs occupations. Il avait ouï dire, tandis qu'il était encore en Thessalie, qu'un petit corps de troupes s'était assemblé dans ce passage, et que les Lacédémoniens, commandés par Léonidas, de la race d'Hercules, étaient à leur tête. Le cavalier, s'étant approché de l'armée, l'examina avec soin; mais il ne put voir les troupes qui étaient derrière la muraille qu'on avait relevée. Il aperçut seulement celles qui campaient devant. Les Lacédémoniens gardaient alors ce poste. Les uns étaient occupés en ce moment aux exercices gymniques; les autres peignaient leur chevelure. Ce spectacle l'étonna : il prit connaissance de leur nombre, et s'en retourna tranquillement, après avoir tout examiné avec soin; car personne ne le poursuivit, tant on le méprisait.

CCIX. Le cavalier, de retour, raconta à Xerxès tout ce qu'il avait vu. Sur ce récit, le roi ne put imaginer qu'ils se disposassent, autant qu'il était en eux, à donner la mort ou à la recevoir, comme cela était cependant vrai. Cette manière d'agir lui paraissant ridicule, il envoya chercher Démarate, fils d'Ariston, qui était dans le camp. Démarate s'étant rendu à ses ordres, ce prince l'interrogea sur cette conduite des Lacédémoniens, dont il voulait connaître les motifs. « Seigneur, répondit Démarate, je vous parlai de ce peuple lorsque nous marchâmes contre la Grèce; et lorsque je vous fis part des évènements que je prévoyais, vous vous moquâtes de moi. Quoiqu'il y ait du danger à soutenir la vérité contre un si grand prince, écoutez-moi cependant. Ces hommes sont venus pour nous disputer le passage, et ils s'y disposent, car ils ont coutume de prendre soin de leur chevelure quand ils sont à la veille d'exposer leur vie. Au reste, si vous subjuguez ces hommes-ci et ceux qui sont restés à Sparte, sachez, Seigneur, qu'il ne se trouvera pas une seule nation qui ose lever le bras contre vous; car les Spartiates, contre qui vous marchez, sont le plus valeureux peuple de la Grèce, et leur royaume et leur ville sont les plus florissants et les plus beaux de tout le pays. » Xerxès, ne pouvant ajouter foi à ce discours, lui demanda une seconde fois comment les Grecs, étant en si petit nombre, pourraient combattre son armée. « Seigneur, reprit Démarate, traitez-moi comme un imposteur si cela n'arrive pas comme je le dis. »

CCX. Ce discours ne persuada pas le roi. Il laissa passer quatre jours, espérant que les Grecs prendraient la fuite. Le cinquième enfin, comme ils ne se retiraient pas, et qu'ils lui paraissaient ne rester que par impudence

[1] Des Perses.

et par témérité, il se mit en colère, et envoya contre eux un détachement de Mèdes et de Cissiens, avec ordre de les faire prisonniers, et de les lui amener. Les Mèdes fondirent avec impétuosité sur les Grecs, mais il en périt un grand nombre. De nouvelles troupes vinrent à la charge, et, quoique fort maltraitées, elles ne reculaient pas. Tout le monde vit alors clairement, et le roi lui-même, qu'il avait beaucoup d'hommes, mais peu de soldats. Ce combat dura tout le jour.

CCXI. Les Mèdes, se voyant si rudement menés, se retirèrent. Les Perses prirent leur place. (C'était la troupe que le roi appelait les immortels, et qui etait commandée par Hydarnes.) Ils allèrent à l'ennemi comme à une victoire certaine et facile. Mais lorsqu'ils en furent venus aux mains, ils n'eurent pas plus d'avantage que les Mèdes, parce que leurs piques étaient plus courtes que celles des Grecs, et que, l'action se passant dans un lieu étroit, ils ne pouvaient faire usage de leur nombre. Les Lacédémoniens combattirent d'une manière qui mérite de passer à la postérité, et firent voir qu'ils étaient habiles et que leurs ennemis étaient très-ignorants dans l'art militaire. Toutes les fois qu'ils tournaient le dos, ils tenaient leurs rangs serrés. Les Barbares, les voyant fuir, les poursuivaient avec des cris et un bruit affreux; mais dès qu'ils étaient près de se jeter sur eux, les Lacédémoniens, faisant volte-face, en renversaient un très-grand nombre. Ceux-ci essuyèrent aussi quelque perte légère. Enfin les Perses voyant qu'après des attaques réitérées, tant par bataillons que de toute autre manière, ils faisaient de vains efforts pour se rendre maîtres du passage, ils se retirèrent.

CCXII. On dit que le roi, qui regardait le combat, craignant pour son armée, s'élança par trois fois de dessus son trône. Tel fut le succès de cette action. Les Barbares ne réussirent pas mieux le lendemain. Ils se flattaient cependant que les Grecs ne pourraient plus résister, vu leur petit nombre et les blessures dont ils les croyaient couverts. Mais les Grecs, s'étant rangés en bataille par nations et par bataillons, combattirent tour à tour, excepté les Phocidiens, qu'on avait placés sur la montagne pour en garder le sentier. Les Perses, voyant qu'ils se battaient comme le jour précédent, se retirèrent.

CCXIII. Le roi se trouvait très embarrassé dans les circonstances présentes, lorsqu'Éphialtes, Mélien de nation, et fils d'Eurydème, vint le trouver, dans l'espérance de recevoir de lui quelque grande récompense. Ce traître lui découvrit le sentier qui conduit par la montagne aux Thermopyles, et fut cause par-là de la perte totale des Grecs qui gardaient ce passage. Dans la suite il se réfugia en Thessalie pour se mettre à couvert du ressentiment des Lacédémoniens, qu'il craignait. Mais quoiqu'il eût pris la fuite, les Pylagores, dans une assemblée générale des Amphictyons, aux Pyles, mirent sa tête à prix; et, dans la suite, étant venu à Anticyre, il fut tué par un Trachinien, nommé Athénadès. Celui-ci le tua pour un autre sujet, dont je parlerai dans la suite de cette histoire. Mais il n'en reçut pas moins des Lacédémoniens la récompense qu'ils avaient promise. Ainsi périt Éphialtes, quelque temps après cette expédition des Barbares.

CCXIV. On dit aussi que ce furent Onétès, de Caryste, fils de Phanagoras, et Corydale, d'Anticyre, qui firent ce rapport au roi, et qui conduisirent les Perses autour de cette montagne. Je n'ajoute nullement foi à ce récit, et je m'appuie, d'un côté, sur ce que les Pylagores ne mirent point à prix la tête d'Onétès, ni celle de Corydale, mais celle du Trachinien Éphialtes; ce qu'ils ne firent sans doute qu'après s'être bien assurés du fait. D'un autre côté, je sais très certainement qu'Éphialtes prit la fuite à cette occasion. Il est vrai qu'Onétès aurait pu connaître ce sentier, quoiqu'il ne fût pas Mélien, s'il se fût rendu le pays très-familier; mais ce fut Éphialtes qui conduisit les Perses par la montagne; ce fut lui qui leur découvrit ce sentier, et c'est celui que j'accuse de ce crime.

CCXV. Les promesses d'Éphialtes plurent beaucoup à Xerxès, et lui donnèrent bien de la joie. Aussitôt il envoya Hydarnes avec les troupes qu'il commandait[1] pour mettre ce projet à exécution. Ce général partit du camp à l'entrée de la nuit. Les Méliens, qui sont les habitants

[1] C'était le corps de dix mille hommes appelé les immortels.

naturels de ce pays, découvrirent ce sentier, et ce fut par là qu'ils conduisirent les Thessaliens contre les Phocidiens, lorsque ceux-ci, ayant fermé d'un mur le passage des Thermopyles, se furent mis à couvert de leurs incursions; et depuis un si long temps, il était prouvé que ce sentier n'avait été d'aucune utilité aux Méliens.

CCXVI. En voici la description. Il commence à l'Asope, qui coule par l'ouverture de la montagne qui porte le nom d'Anopée, ainsi que le sentier. Il va par le haut de la montagne, et finit vers la ville d'Alpène, la première du pays des Locriens, du côté des Méliens, près de la roche appelée Mélampyge, et de la demeure des Cercopes. C'est là que le chemin est le plus étroit.

CCXVII. Les Perses, ayant passé l'Asope, près du sentier dont j'ai fait la description, marchèrent toute la nuit, ayant à droite les monts des Œtéens, et à gauche ceux des Trachiniens. Ils étaient déjà sur le sommet de la montagne, lorsque l'aurore commença à paraître. On avait placé en cet endroit, comme je l'ai dit plus haut[1], mille Phocidiens pesamment armés, pour garantir leur pays de l'invasion des Barbares, et pour garder le sentier; car le passage inférieur était défendu par les troupes dont j'ai parlé[2], et les Phocidiens avaient promis d'eux-mêmes, à Léonidas, de garder celui de la montagne.

CCXVIII. Les Perses montaient, sans être aperçus, les chênes dont est couverte cette montagne, empêchant de les voir. Le temps étant calme, les Phocidiens les découvrirent au bruit que faisaient, sous leurs pieds, les feuilles des arbres, comme cela était naturel. Aussitôt ils accoururent, se revêtirent de leurs armes, et dans l'instant parurent les Barbares. Les Perses, qui ne s'attendaient point à rencontrer d'ennemis, furent surpris à la vue d'un corps de troupes qui s'armait. Alors Hydarnes, craignant que ce ne fussent des Lacédémoniens, demanda à Éphialtes de quel pays étaient ces troupes. Instruit de la vérité, il rangea les Perses en bataille. Les Phocidiens, accablés d'une nuée de flèches, s'enfuirent sur la cime de la montagne, et croyant que ce corps d'armée était venu exprès pour les attaquer, ils se préparèrent à les recevoir comme des gens qui se dévouent à la mort. Telle était la résolution des Phocidiens. Mais Hydarnes et les Perses, guidés par Éphialtes, descendirent à la hâte de la montagne, sans prendre garde seulement à eux.

CCXIX. Le devin Mégistias[1], ayant consulté les entrailles des victimes, apprit le premier aux Grecs qui gardaient le passage des Thermopyles qu'ils devaient périr le lendemain au lever de l'aurore; ensuite des transfuges les avertirent du circuit que faisaient les Perses, et aussitôt ils firent part de cet avis à tout le camp, quoiqu'il fût encore nuit. Enfin le jour parut, et les héméroscopes[2] accoururent de dessus les hauteurs. Dans le conseil tenu à ce sujet, les sentiments furent partagés: les uns voulaient qu'on demeurât dans ce poste, et les autres étaient d'un avis contraire. On se sépara après cette délibération; les uns partirent et se dispersèrent dans leurs villes respectives; les autres se préparèrent à rester avec Léonidas.

CCXX. On dit que Léonidas les renvoya de son propre mouvement, afin de ne pas les exposer à une mort certaine, et qu'il pensa qu'il n'était ni de son honneur ni de celui des Spartiates présents d'abandonner le poste qu'ils étaient venus garder. Je suis bien plus porté à croire que Léonidas, ayant remarqué le découragement des alliés, et combien ils étaient peu disposés à courir le même danger que les Spartiates, leur ordonna de se retirer, et que, pour lui, il crut qu'il lui serait honteux de s'en aller, et qu'en restant, il acquerrait une gloire immortelle, et assurerait à Sparte un bonheur inaltérable; car la pythie avait répondu aux Spartiates, qui l'avaient consultée dès le commencement de cette guerre, qu'il fallait que Lacédémone fût détruite par les Barbares, ou que leur roi pérît. Sa réponse était conçue en vers hexamètres: « Citoyens de la spacieuse » Sparte, ou votre ville célèbre sera détruite » par les descendants de Persée[3], ou le pays

[1] § CCXII.
[2] § CCII.

[1] Il était d'Acarnanie.
[2] Ceux qui font le guet pendant le jour.
[3] Les Perses.

» de Lacédémone pleurera la mort d'un roi » issu du sang d'Hercules. Ni la force des taureaux, ni celle des lions, ne pourront soutenir le choc impétueux du Perse : il a la puissance de Jupiter. Non, rien ne pourra lui » résister qu'il n'ait eu pour sa part l'un des » deux rois. » J'aime mieux penser que les réflexions de Léonidas sur cet oracle, et que la gloire de cette action qu'il voulait réserver aux seuls Spartiates, le déterminèrent à renvoyer les alliés, que de croire que ceux-ci furent d'un avis contraire au sien, et qu'ils se retirèrent avec tant de lâcheté.

CCXXI. Cette opinion me paraît vraie, et en voici une preuve très-forte. Il est certain que Léonidas, non seulement les renvoya, mais encore qu'il congédia avec eux le devin Mégistias d'Acarnanie, afin qu'il ne pérît pas avec lui. Ce devin descendait, à ce qu'on dit, de Mélampus. Mais Mégistias ne l'abandonna point, et se contenta de renvoyer son fils unique, qui l'avait suivi dans cette expédition.

CCXXII. Les alliés que congédia Léonidas se retirèrent par obéissance. Les Thébains et les Thespiens restèrent avec les Lacédémoniens: les premiers malgré eux et contre leur gré, Léonidas les ayant retenus pour lui servir d'ôtages ; les Thespiens restèrent volontairement. Ils déclarèrent qu'ils n'abandonneraient jamais Léonidas et les Spartiates : ils périrent avec eux. Ils étaient commandés par Démophile, fils de Diadromas.

CCXXIII. Xerxès fit des libations au lever du soleil, et, après avoir attendu quelque temps, il se mit en marche vers l'heure où la place est ordinairement pleine de monde, comme le lui avait recommandé Ephialtes ; car, en descendant la montagne, le chemin est beaucoup plus court que lorsqu'il la faut monter et en faire le tour. Les Barbares s'approchèrent avec Xerxès. Léonidas et les Grecs, marchant comme à une mort certaine, s'avancèrent beaucoup plus loin qu'ils n'avaient fait dans le commencement, et jusqu'à l'endroit le plus large du défilé ; car jusqu'alors le mur leur avait tenu lieu de défense. Les jours précédents, ils n'avaient point passé les lieux étroits, et c'était là qu'ils avaient combattu. Mais ce jour-là le combat s'engagea dans un espace plus étendu, et il y périt un grand nombre de Barbares. Leurs officiers, postés derrière les rangs le fouet à la main, frappaient les soldats, et les animaient continuellement à marcher. Il en tombait beaucoup dans la mer, où ils trouvaient la fin de leurs jours ; il en périssait un plus grand nombre sous les pieds de leurs propres troupes ; mais on n'y avait aucun égard. Les Grecs, s'attendant à une mort certaine de la part de ceux qui avaient fait le tour de la montagne, employaient tout ce qu'ils avaient de forces contre les Barbares, comme des gens désespérés, et qui ne font aucun cas de la vie. Déjà la plupart avaient leurs piques brisées, et ne se servaient plus contre les Perses que de leurs épées.

CCXXIV. Léonidas fut tué dans cette action, après avoir fait des prodiges de valeur. Il y périt aussi d'autres Spartiates d'un mérite distingué. Je me suis informé de leurs noms, et même de ceux des trois cents. Les Perses perdirent aussi beaucoup de gens de marque, et entr'autres Abrocomès et Hypéranthès, tous deux fils de Darius. Ce prince les avait eus de Phratagune, fille d'Artanès, lequel était frère de Darius, fils d'Hystaspes et petit-fils d'Arsames. Comme Artanès n'avait pas d'autres enfants, tous ses biens passèrent avec elle à Darius.

CCXXV. Ces deux frères de Xerxès périrent dans cet endroit les armes à la main. Le combat fut très-violent sur le corps de Léonidas. Les Perses et les Lacédémoniens se repoussèrent alternativement ; mais enfin les Grecs mirent quatre fois en fuite les ennemis, et, par leur valeur, ils retirèrent de la mêlée le corps de ce prince. Cet avantage dura jusqu'à l'arrivée des troupes conduites par Ephialtes. A cette nouvelle, la victoire changea de parti. Les Grecs regagnèrent l'endroit le plus étroit du défilé ; puis ayant passé la muraille, et leurs rangs toujours serrés, ils se tinrent tous, excepté les Thébains, sur la colline qui est à l'entrée du passage, et où se voit aujourd'hui le lion de pierre érigé en l'honneur de Léonidas. Ceux à qui il restait encore des épées s'en servirent pour leur défense ; les autres combattirent avec les mains nues et les dents ; mais les Barbares les attaquant, les uns de front, après avoir renversé la muraille, les autres de toutes parts, après les avoir environnés, les enterrèrent sous un monceau de traits.

CCXXVI. Quoique les Lacédémoniens et les

Thespiens se fussent conduits en gens de cœur, on dit cependant que Diénécès de Sparte les surpassa tous. On rapporte de lui un mot remarquable. Avant la bataille, ayant entendu dire à un Trachinien que le soleil serait obscurci par les flèches des Barbares, tant était grande leur multitude, il répondit sans s'épouvanter, et comme un homme qui ne tenait aucun compte du nombre des ennemis : « Notre hôte de Trachinie nous annonce toutes sortes d'avantages ; si les Mèdes cachent le soleil, on combattra à l'ombre, sans être exposé à son ardeur. » On rapporte aussi du même Diénécès plusieurs autres faits pareils, qui sont comme autant de monuments qu'il a laissés à la postérité.

CCXXVII. Alphée et Maron, fils d'Orsiphante, tous deux Lacédémoniens, se distinguèrent le plus après Diénécès ; et parmi les Thespiens, Dithyrambus, fils d'Harmatidès, acquit le plus de gloire.

CCXXVIII. Ils furent tous enterrés au même endroit où ils avaient été tués, et l'on voit sur leur tombeau cette inscription, ainsi que sur le monument de ceux qui avaient péri avant que Léonidas eût renvoyé les alliés: « Quatre mille » Péloponésiens combattirent autrefois dans » ce lieu contre trois millions d'hommes. » Cette inscription regarde tous ceux qui eurent part à l'action des Thermopyles ; mais celle-ci est pour les Spartiates en particulier : « Passant, » va dire aux Lacédémoniens que nous reposons ici, pour avoir obéi à leurs lois. » En voici une pour le devin Mégistias : « C'est ici le » monument de l'illustre Mégistias, qui fut autrefois tué par les Mèdes, après qu'ils eurent » passé le Sperchius. Il ne put se résoudre à abandonner les chefs de Sparte, quoiqu'il sût avec » certitude que les Parques venaient fondre sur » lui. »

Les Amphictyons firent graver ces inscriptions sur les colonnes, afin d'honorer la mémoire de ces braves gens. J'en excepte l'inscription du devin Mégistias, que fit, par amitié pour lui, Simonides, fils de Léoprépès.

CCXXIX. On assure qu'Eurytus et Aristodémus, tous deux du corps des trois cents, pouvant conserver leur vie en se retirant d'un commun accord à Sparte, puisqu'ils avaient été renvoyés du camp par Léonidas, et qu'ils étaient détenus au lit à Alpènes pour un grand mal d'yeux ; ou revenir au camp et mourir avec les autres, s'ils ne voulaient pas du moins retourner dans leur patrie ; on assure, dis-je, qu'ayant la liberté de choisir, ils ne purent jamais s'accorder, et furent toujours partagés d'opinions : qu'Eurytus, sur la nouvelle du circuit des Perses, demanda ses armes, et que, s'en étant revêtu, il ordonna à son hilote de le conduire sur le champ de bataille ; qu'aussitôt après l'hilote prit la fuite, et que le maître, s'étant jeté dans le fort de la mêlée, perdit la vie, tandis qu'Aristodémus restait lâchement à Alpènes. Si Aristodémus, étant lui seul incommodé de ce mal d'yeux, se fût retiré à Sparte, ou s'ils y fussent retournés tous deux ensemble, il me semble que les Spartiates n'auraient point été irrités contre eux. Mais l'un ayant perdu la vie, et l'autre n'ayant pas voulu mourir, quoiqu'il eût les mêmes raisons, ils furent forcés de lui faire sentir tout le poids de leur colère.

CCXXX. Quelques-uns racontent qu'Aristodémus se sauva à Sparte de la manière et sous le prétexte que nous avons dit. Mais d'autres prétendent que l'armée l'ayant député pour quelque affaire, il pouvait revenir à temps pour se trouver à la bataille, mais qu'il ne le voulut pas, et qu'il demeura long-temps en route, afin de conserver ses jours. On ajoute que son collègue revint pour le combat, et fut tué.

CCXXXI. Aristodémus fut, à son retour à Lacédémone, accablé de reproches et couvert d'opprobre ; on le regarda comme un homme infâme. Personne ne voulut ni lui parler ni lui donner du feu, et il eut l'ignominie d'être surnommé le lâche. Mais depuis, il répara sa faute à la bataille de Platées [1].

CCXXXII. On dit que Pautitès, du corps des Trois-Cents, survécut à cette défaite. Il avait été député en Thessalie ; mais à son retour à Sparte, se voyant déshonoré, il s'étrangla lui-même.

CCXXXIII. Les Thébains, commandés par Léontiades, combattirent contre l'armée du roi tant qu'ils furent avec les Grecs, et qu'ils s'y virent forcés. Mais dès qu'ils eurent reconnu que la victoire se déclarait pour les Perses, et que

[1] Voyez liv. IX, § LXX.

les Grecs qui avaient suivi Léonidas se pressaient de se rendre sur la colline, ils se séparèrent d'eux, et s'approchèrent des Barbares en leur tendant les mains. Ils leur dirent en même temps qu'ils étaient attachés aux intérêts des Perses, qu'ils avaient été des premiers à donner au roi la terre et l'eau, qu'ils étaient venus aux Thermopyles malgré eux, et qu'ils n'étaient point cause de l'échec que le roi y avait reçu. La vérité de ce discours, appuyée du témoignage des Thessaliens, leur sauva la vie; mais ils ne furent pas heureux du moins en tout. Car les Barbares qui les prirent en tuèrent quelques-uns à mesure qu'ils approchaient; le plus grand nombre fut marqué par l'ordre de Xerxès, à commencer par Léontiades, leur général. Son fils Eurymachus, qui s'empara dans la suite de Platée avec quatre cents Thébains qu'il commandait, fut tué par les habitants de cette ville.

CCXXXIV. Telle fut l'issue du combat des Thermopyles. Xerxès, ayant mandé Démarate, lui adressa le premier la parole en ces termes: « Démarate, vous êtes un homme de bien, » et la vérité de vos discours m'en est une » preuve. Car tout ce que vous m'avez dit » s'est trouvé confirmé par l'évènement. Mais » apprenez-moi maintenant combien il reste » encore de Lacédémoniens, et combien il » peut y en avoir qui soient aussi braves que » ceux-ci, ou s'ils le sont tous également. » —Seigneur, répondit Démarate, les Lacédé» moniens en général sont en grand nombre, » et ils ont beaucoup de villes. Mais il faut » vous instruire plus particulièrement de ce » que vous souhaitez. Sparte, capitale du pays » de Lacédémone, contient environ huit mille » hommes, qui ressemblent tous à ceux qui » ont combattu ici. Les autres Lacédémoniens, » quoique braves, ne les égalent pas. — Appre» nez-moi donc, reprit Xerxès, par quel moyen » nous pourrons les subjuguer avec le moins » de peine : car, puisque vous avez été leur roi, » vous connaissez quels sont leurs desseins. »

CCXXXV. « —Grand roi, répondit Déma» rate, puisque vous me demandez avec » confiance mon avis, il est juste que je vous » fasse part de celui que je crois le meilleur. » Envoyez trois cents vaisseaux de votre flotte » sur les côtes de la Laconie. Près de ces côtes » est une île qu'on appelle Cythère. Chilon, » l'homme le plus sage que nous ayons eu, » disait qu'il serait avantageux aux Spartiates » qu'elle fût au fond des eaux : car il s'atten» dait toujours qu'elle donnerait lieu à quelque » projet pareil à celui dont je vous parle; non » qu'il prevît dès-lors votre expédition, mais » parce qu'il craignait également toute armée » navale. Que votre flotte parte de cette île » pour répandre la terreur sur les côtes de » la Laconie. Les Lacédémoniens ayant la » guerre à leur porte et chez eux, il n'est pas » à craindre qu'ils donnent du secours au reste » des Grecs quand vous les attaquerez avec » votre armée de terre. Le reste de la Grèce » asservi, la Laconie seule sera trop faible » pour vous résister. Si vous ne prenez pas » ce parti, voici à quoi vous devez vous at» tendre. A l'entrée du Péloponèse est un » isthme étroit, où tous les Péloponésiens, » assemblés et ligués contre vous, vous livreront » de plus rudes combats que ceux que vous » avez eus à soutenir. Si vous faites ce que » je vous dis, vous vous rendrez maître de » cet isthme et de toutes leurs villes. »

CCXXXVI. Achéménès, frère de Xerxès et général de l'armée navale, qui était présent à ce discours, et qui craignait que le roi ne se laissât persuader, prit la parole: « Sei» gneur, dit-il, je vois que vous recevez favo» rablement les conseils d'un homme jaloux » de votre prospérité, ou même qui trahit » vos intérêts. Car tel est le caractère ordi» naire des Grecs : ils portent envie au bonheur » des autres, et détestent ceux qui valent » mieux qu'eux. Si dans la position où nous » nous trouvons, après avoir perdu quatre » cents vaisseaux par un naufrage, vous en en» voyez trois cents autres croiser sur les côtes » du Péloponèse, les ennemis seront aussi forts » que nous. Si notre flotte ne se sépare point, » elle sera invincible, et les Grecs seront hors » d'état de lui résister. Les deux armées » marchant ensemble, celle de mer portera » du secours à celle de terre, et celle-ci en » donnera à la flotte; si vous les séparez, elles » seront inutiles l'une à l'autre. Content de » bien régler vos affaires, ne vous inquiétez » pas de celles de vos ennemis, n'examinez » point de quel côté ils porteront la guerre,

» quelles mesures ils prendront, et quelles » sont leurs forces. Ce soin les regarde personnellement. Ne songeons de même qu'à » nos intérêts. Si les Lacédémoniens livrent » bataille aux Perses, ils ne répareront pas » pour cela la perte qu'ils viennent d'essuyer. »

CCXXXVII. «—Achéménès, reprit Xerxès, » votre conseil me paraît juste, et je le suivrai. » Mais Démarate propose ce qu'il croit m'être » le plus avantageux, et quoique votre avis » l'emporte sur le sien, je ne me persuaderai » pas que ce prince soit mal intentionné. Ses » discours précédents, que l'évènement a jus» tifiés, me sont garants de sa droiture. Qu'un » homme soit jaloux du bonheur de son conci» toyen, qu'il ait contre lui une haine secrète, » et s'il n'a pas fait de grands progrès dans » la vertu, chose rare, qu'il ne lui donne » pas les conseils les plus salutaires, je n'en » serai pas surpris. Mais un ami est l'homme » qui a le plus de bienveillance pour un ami » qu'il voit dans la prospérité; et si celui-ci » le consulte, il ne lui donnera que d'excellents » conseils. Démarate est mon ami, et je veux » que dans la suite on s'abstienne de mal » parler de lui. »

CCXXXVIII. Xerxès, ayant cessé de parler, passa à travers les morts. Ayant appris que Léonidas était roi et général des Lacédémoniens, il lui fit couper la tête et mettre son corps en croix. Ce traitement m'est une preuve convaincante, entre plusieurs autres que je pourrais apporter, que Léonidas était, pendant sa vie, l'homme contre qui Xerxès était le plus animé. Sans cela, il n'aurait pas violé les lois par un tel acte d'inhumanité; car de tous les hommes que je connaisse, il n'y en a point qui soient plus dans l'usage d'honorer ceux qui se distinguent par leur valeur que les Perses. Ces ordres furent exécutés par ceux à qui on les avait donnés.

CCXXXIX. Mais revenons à l'endroit de cette histoire que j'ai interrompu. Les Lacédémoniens apprirent les premiers que le roi se disposait à marcher contre la Grèce. Sur cet avis, ils envoyèrent à l'oracle de Delphes, qui leur fit la réponse dont j'ai parlé un peu auparavant [1]. Cette nouvelle leur parvint d'une façon singulière. Démarate, fils d'Ariston, réfugié chez les [2] Mèdes, n'était pas, comme je pense, et suivant toute sorte de vraisemblance, bien intentionné pour les Lacédémoniens. Ce fut lui cependant qui leur donna l'avis de la marche du roi. Mais si ce fut par bienveillance ou pour les insulter, c'est ce que je laisse à penser. Quoi qu'il en soit, Xerxès s'étant déterminé à faire la guerre aux Grecs, Démarate, qui était à Suses, et qui fut informé de ses desseins, voulut en faire part aux Lacédémoniens. Mais comme les moyens lui manquaient, parce qu'il était à craindre qu'on ne le découvrît, il imagina cet artifice : il prit des tablettes doubles, en ratissa la cire, et écrivit ensuite sur le bois de ces tablettes les projets du roi. Après cela, il couvrit de cire les lettres, afin que, ces tablettes n'étant point écrites, il ne pût arriver au porteur rien de fâcheux de la part de ceux qui gardaient les passages. L'envoyé de Démarate les ayant rendues aux Lacédémoniens, ils ne purent d'abord former aucune conjecture; mais Gorgo, fille de Cléomènes et femme de Léonidas, imagina, dit-on, ce que ce pouvait être, et leur apprit qu'en enlevant la cire ils trouveraient des caractères sur le bois. On suivit son conseil, et les caractères furent trouvés. Les Lacédémoniens lurent ces lettres, et les envoyèrent ensuite au reste des Grecs.

[1] § CCXX.
[2] Les Perses.

LIVRE HUITIÈME.

URANIE.

I. On dit que les choses se passèrent de la sorte. Voici maintenant quels sont les peuples qui composaient l'armée navale. Les Athéniens fournirent cent vingt-sept vaisseaux, montés en partie par eux, et en partie par les Platéens, dont le courage et le zèle suppléaient à leur peu d'expérience sur mer. Les Corinthiens en donnèrent quarante, et les Mégariens vingt. Les Chalcidiens en armèrent vingt que les Athéniens leur avaient prêtés. Les Éginètes en donnèrent dix-huit, les Sicyoniens douze, les Lacédémoniens dix, les Épidauriens huit, les Érétriens sept, les Trézéniens cinq, les Styréens deux, et les habitants de l'île de Céos deux, avec deux vaisseaux à cinquante rames, et les Locriens Opuntiens envoyèrent en outre, au secours des alliés, sept vaisseaux à cinquante rames.

II. Tels étaient les peuples qui se rendirent à l'Artémisium, et le nombre des vaisseaux que chacun d'eux fournit. Ils montaient en tout à deux cent soixante-onze, sans compter les vaisseaux à cinquante rames [1]. Les Spartiates nommèrent Erybiades, fils d'Euryclides, commandant en chef de toute la flotte ; car les alliés avaient déclaré qu'ils n'obéiraient pas aux Athéniens, et que, s'ils n'avaient point à leur tête un Lacédémonien, ils se sépareraient de l'armée qui allait s'assembler.

III. Dès le commencement, et même avant que d'envoyer du secours en Sicile, il fut question de confier le commandement de la flotte aux Athéniens. Mais les alliés s'y étant opposés, les Athéniens, qui avaient fort à cœur le salut de la Grèce, dont ils prévoyaient la ruine totale s'ils disputaient le commandement, aimèrent mieux céder. Ils pensaient sagement. En effet, autant la paix l'emporte par ses avantages sur la guerre, autant une guerre civile est plus pernicieuse qu'une guerre étrangère, où toutes les parties de l'état concourent d'un commun accord. Persuadés de la vérité de cette maxime, les Athéniens ne s'opposèrent point aux alliés, et cédèrent, pendant le temps seulement qu'ils eurent besoin de leur secours, comme ils le firent bien voir. Car le roi repoussé, et lorsqu'on combattait déjà pour s'emparer de son pays, les Athéniens, prétextant l'arrogance de Pausanias, enlevèrent le commandement aux Lacédémoniens. Mais cela ne se passa que long-temps après.

IV. Ceux des Grecs qui étaient alors à la rade d'Artémisium, ayant vu le grand nombre de vaisseaux arrivés aux Aphètes, que tout était plein de troupes, et que les affaires des Barbares prenaient une tournure à laquelle ils ne s'étaient pas attendus ; saisis de crainte, ils consultèrent entre eux s'ils ne s'enfuiraient pas dans le centre de la Grèce. Les Eubéens, avertis du sujet de leur délibération, prièrent Eurybiades d'attendre quelque temps, jusqu'à ce qu'ils eussent mis en lieu de sûreté leurs enfants, leurs femmes, leurs esclaves. Mais n'ayant pu le persuader, ils allèrent trouver Thémistocles, qui commandait les Athéniens, et, moyennant trente talents [1], ils l'engagèrent à faire rester la flotte devant l'Eubée, pour y livrer le combat naval.

V. Voici comment s'y prit Thémistocles pour retenir les Grecs. Il fit part à Eurybiades de cinq [2] talents, sans doute comme s'il les lui eût donnés de son propre argent. Celui-ci gagné, il n'y avait plus qu'Adimante, fils d'Ocytus, commandant des Corinthiens, qui résistât, et qui voulût mettre à la voile et partir incessamment. « Adimante, lui dit Thémistocles avec

[1] Il y en avait neuf.

[1] 162,000 liv.
[2] 27,000 liv.

» serment, vous ne nous abandonnerez point, » car je vous ferai de plus grands dons que ne » vous en ferait le roi des Mèdes pour vous en- » gager à vous séparer des alliés. » Il accompagna ce discours de trois talents [1], qu'il envoya au vaisseau d'Adimante. Les généraux, ébranlés par ces présents, goûtèrent les raisons de Thémistocles, et l'on obligea les Eubéens. Thémistocles lui-même gagna beaucoup en gardant secrètement le reste de l'argent. Ceux à qui il en avait donné une partie pensaient qu'il lui était venu d'Athènes pour l'usage qu'il en fit.

VI. Ainsi les Grecs demeurèrent sur les côtes d'Eubée, et la bataille s'engagea de la manière que je vais le raconter. Les Barbares avaient ouï dire que les Grecs n'avaient qu'un petit nombre de vaisseaux à la rade d'Artémisium. Ayant reconnu, en arrivant au point du jour aux Aphètes, la vérité de ce qu'on leur avait dit, ils brûlaient d'ardeur de les attaquer, dans l'espérance de les prendre. Ils ne furent pas cependant d'avis d'aller droit à eux, de crainte que les Grecs, les voyant venir, ne prissent la fuite, et ne leur échappassent sans doute à la faveur de la nuit ; car les Perses se flattaient qu'il ne s'en sauverait pas un seul.

VII. Voici ce qu'ils imaginèrent pour faire réussir ce projet. Ayant fait choix de deux cents vaisseaux sur toute leur flotte, ils les envoyèrent par derrière l'île de Sciathos, avec ordre de faire le tour de l'Eubée le long du cap Capharée et de Géræste, pour n'être pas aperçus de l'ennemi, et de se rendre ensuite dans l'Euripe, afin de l'envelopper. Ce détachement, arrivé en cet endroit, aurait bouché les derrières aux Grecs, tandis qu'eux-mêmes les auraient attaqués de front. Cette résolution prise, ils firent partir les vaisseaux destinés à cette entreprise. Quant à eux, ils n'avaient pas dessein d'attaquer ce jour-là les Grecs, ni même avant que ceux qui doublaient l'Eubée n'eussent donné le signal de leur arrivée. Ces vaisseaux partis, on fit le dénombrement de ceux qui étaient restés aux Aphètes.

VIII. Pendant que les Perses étaient occupés à ce dénombrement, Scyllias de Scioné, le plus habile plongeur de son temps, qui avait sauvé des richesses immenses aux Perses dans leur naufrage [1] auprès du mont Pélion, et qui s'en était approprié aussi beaucoup, songeait depuis long-temps à passer du côté des Grecs; mais jusqu'alors il n'en avait point trouvé l'occasion. Je ne sais pas avec certitude comment il se rendit auprès d'eux ; mais si le fait qu'on rapporte est vrai, je le trouve bien surprenant: car on dit qu'ayant plongé dans la mer aux Aphètes, il ne sortit point de l'eau qu'il ne fût arrivé à Artémisium. Il fit donc environ quatre-vingts stades en nageant dans la mer. On raconte de ce même Scyllias plusieurs traits qui ont bien l'air d'être faux, et d'autres qui sont vrais. Quant au fait en question, je pense que Scyllias se rendit à Artémisium sur un esquif. Aussitôt après son arrivée, il apprit aux généraux des Grecs les particularités du naufrage des Perses, et les avertit qu'on avait envoyé des vaisseaux pour doubler l'Eubée.

IX. Là-dessus les Grecs tinrent conseil, et entre plusieurs avis qu'on y proposa, celui-ci prévalut. Il fut décidé qu'on resterait ce jour-là à l'endroit où l'on se trouvait, et qu'on en partirait après minuit pour aller au-devant des vaisseaux qui doublaient l'Eubée. Cela fait, comme ils ne virent venir personne contre eux, ils allèrent vers les trois heures après midi contre les Barbares, dans l'intention d'éprouver leur habileté dans les combats et dans la manœuvre en attaquant, en se retirant, et en revenant à la charge.

X. Les généraux et les simples soldats de la flotte de Xerxès, voyant les Grecs venir à eux avec un si petit nombre de vaisseaux, les regardèrent comme des insensés. Ils levèrent aussi l'ancre dans l'espérance de s'en rendre maîtres sans peine. Ils s'en flattaient avec d'autant plus de vraisemblance, qu'ils avaient l'avantage du côté du nombre, et que leurs vaisseaux étaient meilleurs voiliers que ceux des Grecs. Cette supériorité les détermina à les envelopper de toutes parts. Ceux d'entre les Ioniens qui étaient bien intentionnés pour les Grecs servaient à regret, et les voyaient investis avec d'autant plus de chagrin, qu'ils étaient persuadés qu'il n'en échapperait pas

[1] 16,200 liv. Il y a dans le grec : *trois talents d'argent.* Il donna encore un talent à un Athénien. Ainsi il lui resta la somme de 115,400 liv.

[1] Il a été fait mention de ce naufrage, liv. VII, § CLXXXVIII.

un seul, tant ils leur paraissaient faibles. Ceux, au contraire, qui étaient charmés de leur situation s'empressaient à l'envi l'un de l'autre à qui prendrait le premier quelque vaisseau athénien, dans l'espérance d'en être récompensés du roi; car dans l'armée des Barbares, on faisait plus de cas des Athéniens que de tous les autres alliés.

XI. Au premier signal, les Grecs rangèrent d'abord les proues de leurs vaisseaux en face des Barbares, et rassemblèrent les poupes au milieu, les unes contres les autres. Au second, ils les attaquérent de front, quoique dans un espace étroit, prirent trente vaisseaux aux Barbares, dont l'un était monté par Philaon, fils de Chersis, et frère de Gorgus, roi des Salaminiens, un des capitaines les plus estimés de cette flotte. Lycomèdes d'Athènes, fils d'Æschreas, enleva le premier un vaisseau aux ennemis: aussi eut-il le prix de la valeur. La victoire ne se déclara pour aucun des deux partis; les avantages furent également compensés, et la nuit sépara les combattants. Les Grecs retournèrent à la rade d'Artémisium, et les Barbares aux Aphètes, après un succès bien différent de celui auquel ils s'étaient attendus. Parmi tous les Grecs au service du roi, Antidore de Lemnos fut le seul qui passa du côté des alliés pendant le combat. Les Athéniens lui donnèrent des terres dans l'île de Salamine pour le récompenser de cette action.

XII. On était alors au milieu de l'été. Dès que la nuit fut venue, il tomba jusqu'au jour une pluie prodigieuse, accompagnée d'un tonnerre affreux qui partait du mont Pélion. Les flots et les vents poussèrent jusqu'aux Aphètes les corps morts avec les débris des vaisseaux. Ils venaient heurter contre la proue, et embarrassaient l'extrémité des rames. Les soldats, effrayés de ce bruit, s'attendaient à tout instant à périr. Que de maux n'éprouvèrent-ils pas! A peine avaient-ils eu le temps de respirer après la tempête du mont Pélion, qu'on leur avait livré un rude combat, suivi d'un tonnerre affreux, d'une pluie impétueuse, et de courants qui se portaient avec violence dans la mer.

XIII. Cette nuit fut bien cruelle pour eux; mais elle le fut encore plus pour ceux qui avaient ordre de faire le tour de l'Eubée. Elle le fut d'autant plus, qu'ils étaient en mer lorsque la tempête s'éleva: aussi périrent-ils misérablement. Elle commença tandis qu'ils étaient vers les écueils de l'Eubée. Emportés par les vents sans savoir en quel lieu ils étaient poussés, ils se brisèrent contre ces rochers. Tout cela arriva par la permission d'un dieu, afin que la flotte des Perses se trouvât égale à celle des Grecs, ou qu'au moins elle n'eût pas une aussi grande supériorité du côté du nombre. Ainsi périt une partie de l'armée navale des Barbares contre les écueils de l'Eubée.

XIV. Les Barbares qui étaient aux Aphètes virent avec plaisir le jour paraître. Ils tinrent leurs vaisseaux tranquilles, et, après les malheurs qu'ils avaient éprouvés, ils s'estimèrent heureux de goûter enfin le repos dans le moment présent. Cependant il vint aux Grecs un renfort de cinquante-trois vaisseaux athéniens. Encouragés par ce secours, et par la nouvelle du naufrage des Barbares autour de l'Eubée, dont pas un n'était échappé, ils partirent dans le même temps que la veille, fondirent sur les vaisseaux ciliciens, les détruisirent, et retournèrent à la rade d'Artémisium à l'entrée de la nuit.

XV. Le troisième jour, les généraux des Barbares, indignés de se voir maltraités par un si petit nombre de vaisseaux, et craignant la colère du roi, n'attendirent point encore que les Grecs commençassent le combat; ils s'avancèrent vers le milieu du jour en s'animant mutuellement. Ces combats, par un hasard singulier, se donnèrent sur mer les mêmes jours que ceux des Thermopyles. L'Euripe était l'objet de tous les combats de mer, de même que le passage des Thermopyles l'était de tous ceux que livra sur la terre Léonidas. Le Grecs s'exhortaient à ne point laisser pénétrer les Barbares dans la Grèce, et ceux-ci à détruire les armées grecques, et à se rendre maîtres des passages.

XVI. Pendant que les vaisseaux de Xerxès s'avançaient en ordre de bataille, les Grecs se tenaient tranquilles à la rade d'Artémisium. Les Barbares, rangés en forme de croissant, les enveloppaient de tous côtés, afin de les prendre tous. Mais les Grecs allèrent à leur rencontre, et en vinrent aux mains. On combattit en cette journée à forces égales; car la flotte de Xerxès s'incommodait elle-même par

sa propre grandeur et par le nombre de ses vaisseaux, qui se heurtaient les uns les autres, et s'embarrassaient mutuellement. Elle résistait cependant, et ne cédait point. Quel opprobre en effet d'être mis en fuite par un petit nombre de vaisseaux ! Les Grecs perdirent beaucoup de bâtiments, et un grand nombre d'hommes; mais la perte des Barbares fut beaucoup plus considérable. Telle fut l'issue de ce combat, après lequel chacun se retira de son côté.

XVII. Parmi les troupes navales de Xerxès, les Égyptiens acquirent le plus de gloire, et entre autres belles actions, ils prirent aux Grecs cinq vaisseaux avec les troupes qui les montaient. Du côté des Grecs, les Athéniens se distinguèrent le plus, et, parmi ceux-ci, Clinias, fils d'Alcibiades. Le vaisseau qu'il montait, et sur lequel il y avait deux cents hommes, lui appartenait en propre, et il l'avait armé à ses dépens.

XVIII. Les deux flottes, s'étant séparées avec plaisir, se hâtèrent de regagner leurs rades respectives. Les Grecs retournèrent à Artémisium après le combat naval. Quoiqu'ils eussent en leur puissance et leur morts et les débris de leurs vaisseaux, cependant, comme ils avaient été fort maltraités, et particulièrement les Athéniens, dont la moitié des vaisseaux etaient endommagés, ils délibérèrent s'ils ne se retireraient pas précipitamment dans l'intérieur de la Grèce.

XIX. Thémistocles avait conçu que, si on réussissait à détacher de l'armée des Barbares les Ioniens et les Cariens, il serait facile d'acquérir de la superiorité sur le reste. Tandis que les Eubéens menaient leurs troupeaux vers la mer, il assembla de ce côté les chefs de l'armée, et leur dit qu'il pensait avoir un moyen infaillible pour enlever au roi les plus braves de ses alliés. Il ne leur en découvrit pas davantage pour lors ; mais il ajouta que dans l'état actuel, il fallait tuer aux Eubéens autant de bétail qu'on le pourrait, parce qu'il valait mieux que leurs troupes en profitassent que celles des ennemis. Il leur recommanda aussi d'ordonner à leurs troupes d'allumer du feu, et qu'à l'égard du départ, il aurait soin de prendre le temps le plus favorable pour qu'ils pussent retourner en Grèce sans accident. Ce conseil fut approuvé. Aussitôt on alluma des feux, et l'on tomba sur les troupeaux.

XX. Les Eubéens n'avaient pas eu jusqu'alors plus d'égard pour l'oracle de Bacis que s'il n'eût rien signifié. Ils n'avaient ni transporté leurs effets hors de leur pays, ni fait venir les provisions nécessaires, comme l'auraient dû des gens menacés d'une guerre prochaine, et par cette conduite ils avaient mis leurs affaires dans une situation très critique. Voici l'oracle de Bacis qui les concernait : « Lorsqu'un » Barbare captivera la mer sous un joug de » cordes, éloigne les chèvres bêlantes des ri» vages de l'Eubée. » Comme ils n'avaient pas profité du sens de ces vers dans leurs maux actuels, et dans ceux qui les menaçaient, il devait leur arriver les plus grands malheurs.

XXI. Sur ces entrefaites arrive l'espion de Trachis. Les Grecs en avaient deux : l'un à Artémisium; il s'appelait Polyas, et était d'Anticyre. Il avait un vaisseau léger tout prêt, avec ordre de donner avis aux troupes des Thermopyles des accidents fâcheux qui pourraient survenir à l'armée navale. Il y en avait un autre auprès de Léonidas : c'était un Athénien, nommé Abronychus, fils de Lysiclès; il était prêt à partir sur un vaisseau à trente rames s'il arrivait quelque échec aux troupes de terre, afin d'en avertir celles qui étaient à Artémisium. Cet Abronychus fit part à son arrivée du sort qu'avaient éprouvé Léonidas et son armée. Sur cette nouvelle, le départ ne fut plus différé, et l'on partit dans l'ordre où l'on se trouvait, les Corinthiens les premiers, et les Athéniens les derniers.

XXII. Thémistocles, ayant choisi parmi les vaisseaux athéniens les meilleurs voiliers, se rendit avec eux aux endroits où il y avait de l'eau potable, et y grava sur les rochers un avis, que lurent le lendemain les Ioniens à leur arrivée à la rade d'Artémisium. Voici ce qu'il portait : « Ioniens, vous faites une action injuste en » portant les armes contre vos pères, et en » travaillant à asservir la Grèce. Prenez plutôt » notre parti ; ou si vous ne le pouvez, du » moins retirez-vous du combat, et engagez » les Cariens à suivre votre exemple. Si ni » l'un ni l'autre n'est possible, et que le joug » de la nécessité vous retienne au service du » roi, conduisez-vous du moins mollement dans

» l'action ; n'oubliez pas que nous sommes vos » pères, et que vous êtes la cause primitive de la » guerre que nous avons aujourd'hui contre les » Barbares. » Thémistocles écrivit, à ce que je pense, ces choses dans une double vue : la première, afin que, si le roi n'en était pas instruit, elles engageassent les Ioniens à changer de parti, et à se déclarer pour eux ; la seconde, afin que, si Xerxès en était informé, et qu'on leur en fît un crime auprès de ce prince, cet avis les lui rendît suspects, et qu'il ne s'en servît plus dans les combats de mer.

XXIII. Aussitôt après le départ des Grecs, un homme d'Histiée vint sur un esquif annoncer aux Barbares que les Grecs s'étaient enfuis d'Artémisium ; mais comme ils s'en défiaient, ils le firent garder étroitement, et envoyèrent à la découverte quelques vaisseaux légers. Sur leur rapport, la flotte entière mit à la voile aux premiers rayons du soleil pour aller à Artémisium. Elle demeura en cet endroit jusqu'à midi, et se rendit ensuite à Histiée. Les Barbares s'emparèrent de cette ville à leur arrivée, et firent des courses dans l'Hellopie et dans toutes les bourgades maritimes de l'Hisitæotide.

XXIV. Tandis que les forces navales étaient dans l'Histiæotide, Xerxès leur dépêcha un héraut, après qu'il eut achevé les préparatifs nécessaires concernant les morts. Voici en quoi consistaient ces préparatifs. Il avait perdu vingt mille hommes aux combats des Thermopyles. Il en laissa environ mille sur le champ de bataille, et fit enterrer le reste dans de grandes fosses qu'on creusa à ce sujet. On recouvrit ensuite ces fosses avec de la terre qu'on entassa, et avec des feuilles, afin que l'armée navale ne s'aperçût de rien. Le héraut, étant arrivé à Histiée, fit assembler toutes les troupes, et leur parla en ces termes : « Alliés, le roi » Xerxès permet à tous ceux d'entre vous qui » voudront quitter leur poste de venir voir » comment il combat contre ces insensés qui se » flattaient de triompher de ses forces. »

XXV. Cette permission publiée, les bateaux devinrent extrêmement rares, tant il y eut de gens empressés de jouir de ce spectacle. Quand ils eurent fait le trajet, ils parcoururent le champ de bataille ; et, ayant examiné ces corps étendus par terre, ils crurent qu'ils étaient tous Lacédémoniens et Thespiens, quoiqu'il y eût aussi des Hilotes. L'artifice dont avait usé Xerxès au sujet des morts ne trompa personne, tant il était ridicule. On voyait en effet sur le champ de bataille environ mille morts du côté des Barbares, et quatre mille Grecs transportés dans le même endroit, et entassés les uns sur les autres. L'armée navale s'occupa ce jour-là de ce spectacle ; le lendemain elle retourna à Histiée vers les vaisseaux, et Xerxès se mit en marche avec l'armée de terre.

XXVI. Quelques Arcadiens en petit nombre passèrent du côté des Perses. Ils manquaient des choses nécessaires à la vie, et ne demandaient qu'à travailler. Ayant été conduits devant le roi, quelques Perses, et l'un plus particulièrement encore que les autres, leur demandèrent à quoi s'occupaient alors les Grecs. « Maintenant, » répondirent-ils, ils célèbrent les jeux olym» piques, et regardent les exercices gymniques » et la course des chevaux. » Ce même Perse leur demanda encore quel était le prix des combats. « Une couronne d'olivier, dirent-ils. » On rapporte à cette occasion une expression généreuse de Tritantæchmès, fils d'Artabane, qui le fit accuser par le roi de lâcheté. Car ayant su que le prix ne consistait point en argent, mais en une couronne d'olivier, il ne put s'empêcher de s'écrier devant tout le monde : « O » dieux ! Mardonius, quels sont donc ces hom» mes que tu nous mènes attaquer ? Insensibles » à l'intérêt, ils ne combattent que pour la » gloire [1] ! »

XXVII. Sur ces entrefaites, et aussitôt après l'échec reçu aux Thermopyles, les Thessaliens envoyèrent un héraut aux Phocidiens, à qui ils avaient toujours voulu beaucoup de mal, et principalement depuis leur dernière défaite. Ils étaient en effet entrés dans la Phocide, eux et leurs alliés, avec toutes leurs forces, quelques années avant l'expédition du roi de Perse ; mais les Phocidiens les avaient battus et fort mal menés. Car les Thessaliens les tenant renfermés sur le Parnasse avec le devin Tellias d'Élée, celui-ci imagina ce stratagème. Il prit six cents des plus braves de l'armée, les blanchit avec du plâtre, eux et leurs boucliers, et les envoya la nuit contre les Thessaliens, avec

[1] Ἀρετὴ signifie moins ce que nous appelons vertu, que le courage, la gloire, en un mot, les vertus militaires.

ordre de tuer tous ceux qui ne seraient pas blanchis comme eux. Les sentinelles les aperçurent les premières, et s'imaginant que c'était quelque prodige, elles en furent épouvantées. L'armée le fut tellement aussi, que les Phocidiens leur tuèrent quatre mille hommes, dont ils enlevèrent les boucliers. Ils en offrirent la moitié à Abes, et l'autre moitié à Delphes; et de la dixième partie de l'argent qu'ils prirent après ce combat, ils firent faire les grandes statues qu'on voit autour du trépied devant le temple [1] de Delphes, et d'autres pareilles qu'ils ont consacrées à Abes.

XXVIII. Ce fut ainsi que les Phocidiens traitèrent l'infanterie thessalienne qui les assiégeait. Quant à la cavalerie, qui avait fait une incursion sur leurs terres, ils la détruisirent sans ressource. Près d'Hyampolis est un défilé par où l'on entre en Phocide. Ils creusèrent en cet endroit un grand fossé, y mirent des amphores vides, et l'ayant recouvert de terre, qu'ils eurent soin de mettre de niveau avec le reste du terrain, ils reçurent en ce poste les ennemis qui venaient fondre sur leur pays. Ceux-ci, se jetant avec impétuosité sur les Phocidiens, comme s'ils eussent voulu les enlever, tombèrent sur les amphores, et leurs chevaux s'y brisèrent les jambes.

XXIX. Les Thessaliens, qui, depuis ce double échec, conservaient contre les Phocidiens une haine implacable, leur envoyèrent un héraut. « Devenez enfin plus sages, Phocidiens, leur » dit le héraut, et reconnaissez notre supério» rité. Jusqu'ici, tant que le parti des Grecs » nous a plu, nous avons toujours eu de l'avan» tage sur vous; et aujourd'hui nous avons un » si grand crédit auprès du roi, qu'il dépend » de nous de vous enlever vos terres, et de vous » réduire en esclavage. Quoique tout soit en » notre pouvoir, nous oublierons vos insultes, » pourvu que vous nous donniez cinquante » talents d'argent [2]; nous vous promettons à ce » prix de détourner les maux prêts à fondre » sur votre pays. »

XXX. Ainsi leur parla le héraut de la part des Thessaliens. Les Phocidiens étaient les seuls peuples de cette contrée qui n'eussent point épousé le parti des Mèdes. La haine qu'ils portaient aux Thessaliens fut, comme je le conjecture, la seule raison qui les en empêcha, et je pense que si les Thessaliens avaient embrassé les intérêts des Grecs, les Phocidiens se seraient déclarés pour les Mèdes.

Les Phocidiens répondirent à cette sommation qu'ils ne leur donneraient point d'argent; que s'ils voulaient changer de sentiment, il ne tenait qu'à eux de se ranger du côté des Perses, de même que l'avaient fait les Thessaliens, mais que jamais de leur plein gré ils ne trahiraient la Grèce.

XXXI. Cette réponse irrita tellement les Thessaliens contre les Phocidiens, qu'ils servirent de guides au roi, et le menèrent de la Trachinie dans la Doride. Le passage étroit de la Doride s'étend de ce côté-là entre la Méliade et la Phocide; il a environ trente stades de large. La Doride portait autrefois le nom de Dryopide; les Doriens du Péloponèse en sont originaires. Les Barbares entrèrent dans la Doride sans y faire aucun dégât; les habitants avaient embrassé leurs intérêts, et ce n'était pas l'avis des Thessaliens qu'on ravageât ce pays.

XXXII. De la Doride, ils passèrent dans la Phocide; mais ils n'en prirent point les habitants. Les uns s'étaient retirés avec tous leurs effets sur le Parnasse, dont la cime, qu'on appelle Tithorée, et sur laquelle est bâtie la ville de Néon, peut contenir beaucoup de monde; les autres, en plus grand nombre, s'étaient réfugiés chez les Locriens Ozoles, dans Amphissa, ville située au-dessus de la plaine de Crisa. Les Barbares, conduits par les Thessaliens, parcoururent la Phocide entière, coupant les arbres et mettant le feu partout, sans épargner ni les villes, ni les temples.

XXXIII. Ils portèrent leurs ravages le long du Géphisse, et réduisirent en cendres, d'un côté, Drymos, d'un autre Charadra, Erochos, Téthronium, Amphicée, Néon, Pédiées, Tritées, Élatée, Hyampolis, Parapotamies, et Abes, où l'on voyait un temple dédié à Apollon, remarquable par ses richesses, ses trésors, et la grande quantité d'offrandes qu'on y avait faites, et où en ce temps-là il y avait un oracle, comme il y en a encore un aujourd'hui. Les Barbares brûlèrent ce temple après l'avoir pillé, et ayant poursuivi les Phocidiens, ils en prirent quel-

[1] Le temple proprement dit, qui était dans l'enceinte sacrée ou ἱερόν.

[2] 270,000 liv. de notre monnaie.

ques-uns près des montagnes. Ils firent aussi prisonnières quelques femmes, que firent périr le grand nombre de soldats qui assouvirent avec elles leur brutalité.

XXXIV. Après avoir passé le pays des Parapotamiens, les Barbares arrivèrent à Panopées. Leur armée se partagea en cet endroit en deux corps, dont le plus considérable et le plus fort s'achemina vers Athènes sous la conduite de Xerxès, et entra par la Béotie sur les terres des Orchoméniens. Les Béotiens avaient tous pris le parti des Perses; Alexandre sauva leurs villes en y distribuant des Macédoniens, afin de faire voir à Xerxès qu'ils avaient embrassé ses intérêts. Telle fut la route que prit cette partie de l'armée des Barbares.

XXXV. Les autres troupes, ayant à leur droite le mont Parnasse, marchèrent avec leurs guides vers le temple de Delphes. Ils ravagèrent tout ce qu'ils rencontrèrent sur leur route de la dépendance de la Phocide, et mirent le feu aux villes des Ponopéens, Dauliens et des Éolides. Ils avaient pris ce chemin après s'être séparés du reste de l'armée, dans le dessein de piller le temple de Delphes, et d'en présenter les trésors à Xerxès. Ce prince avait, comme je l'ai appris, une plus grande connaissance de toutes les choses précieuses qui s'y trouvaient que de celles qu'il avait laissées dans ses palais, parce que plusieurs personnes l'entretenaient sans cesse des richesses qu'il contenait, et principalement des offrandes de Crésus, fils d'Alyattes.

XXXVI. Les Delphiens, effrayés de cette nouvelle, consultèrent l'oracle, et lui demandèrent s'il fallait enfouir en terre les trésors sacrés, ou les transporter dans un autre pays. Le dieu, voulant les dissuader de faire l'un ou l'autre, leur répondit qu'il était assez puissant pour protéger son propre bien. Sur cette réponse, les Delphiens ne s'occupèrent que d'eux-mêmes; ils envoyèrent leurs femmes et leurs enfants au-delà du golfe de Corinthe, dans l'Achaïe; quant à eux, la plupart se réfugièrent sur les sommets du Parnasse et dans l'antre de Corycie, où ils transportèrent leurs effets; d'autres se retirèrent à Amphissa dans la Locride: enfin tous les Delphiens abandonnèrent la ville, excepté soixante hommes et le prophète.

XXXVII. Lorsque les Barbares furent assez près de Delphes pour en apercevoir le temple, le prophète, nommé Acératus, remarqua que les armes sacrées, auxquelles il n'était point permis de toucher, avaient été transportées hors du lieu saint, et qu'elles étaient devant le temple. Aussitôt il alla annoncer ce prodige aux Delphiens qui étaient restés dans la ville. Mais quand les Barbares, hâtant leur marche, se furent avancés jusqu'au temple de Minerve Pronæa, il arriva des merveilles encore plus surprenantes que la précédente. On trouve avec raison bien étonnant que des armes aient été transportées d'elles-mêmes hors du temple; mais les autres prodiges qui vinrent ensuite méritent encore plus notre admiration. Comme les Barbares approchaient du temple de Minerve Pronæa, la foudre tomba sur eux, des quartiers de roche se détachant du sommet du Parnasse, et roulant avec un bruit horrible, en écrasèrent un grand nombre; en même temps l'on entendit sortir du temple de Minerve Pronæa des voix et des cris de guerre.

XXXVIII. Tant de prodiges à la fois répandirent l'épouvante parmi les Barbares. Les Delphiens, ayant appris leur fuite, descendirent de leurs retraites, et en tuèrent un grand nombre. Ceux qui échappèrent au carnage s'enfuirent droit en Béotie. Ils racontèrent à leur retour, comme je l'ai appris, qu'outre ces prodiges, ils avaient vu, entre autres choses merveilleuses, deux guerriers d'une taille plus grande que l'ordinaire, qui les poursuivaient et les massacraient.

XXXIX. Les Delphiens disent que ce sont Phylacus et Autonoüs, deux héros du pays, à qui on a consacré des terres près du temple: celles de Phylacus sont sur le bord du chemin que tenaient les Perses, au-dessus du temple de Minerve Pronæa; et celles d'Autonoüs, près de la fontaine de Castalie, au pied du rocher Hyampée. Les pierres qui tombèrent alors du Parnasse subsistaient encore de mon temps dans le terrain consacré à Minerve Pronæa, où elles s'arrêtèrent après avoir roulé à travers l'armée des Barbares. Ce fut ainsi que le temple fut délivré, et que les Perses s'en éloignèrent.

XL. La flotte grecque alla d'Artémisium à Salamine, où elle s'arrêta à la prière des Athé-

niens. Ceux-ci l'y avaient engagée, afin de pouvoir faire sortir de l'Attique leurs femmes et leurs enfants, et outre cela, pour délibérer sur le parti qu'ils devaient prendre. Car, se voyant frustrés de leurs espérances, il fallait nécessairement tenir conseil dans les conjonctures présentes. Ils avaient cru trouver les Péloponésiens campés en Béotie, pour attaquer les Barbares avec toutes leurs forces; et néanmoins ils apprenaient que, ne pensant qu'à leur conservation et à celle du Peloponèse, ils travaillaient à fermer l'isthme d'une muraille, sans s'inquiéter du reste de la Grèce. Sur cette nouvelle, ils avaient prié les alliés de demeurer près de Salamine.

XLI. Tandis que le reste de la flotte était à l'ancre devant Salamine, les Athéniens retournèrent dans leur pays. Ils firent publier aussitôt après leur arrivée que chacun eût à pourvoir comme il pourrait à la sûreté de ses enfants et de toute sa maison. Là-dessus, la plupart des Athéniens envoyèrent leurs familles à Trézen, les autres à Égine et à Salamine. Ils se pressèrent de les faire sortir de l'Attique, afin d'obéir à l'oracle, et surtout par cette raison-ci. Les Athéniens disent qu'il y a dans le temple de la citadelle un grand serpent, qui est le gardien et le protecteur de la forteresse; et comme s'il existait réellement, ils lui présentent tous les mois des gâteaux au miel. Jusqu'à cette époque, les gâteaux avaient toujours été consommés, mais alors ils restèrent sans qu'on y eût touché. La prêtresse l'ayant publié, les Athéniens se hâtèrent d'autant plus de sortir de la ville, que la déesse abandonnait aussi la citadelle. Lorsqu'ils eurent mis tout à ouvert, ils s'embarquèrent, et se rendirent à la flotte des alliés.

XLII. Le reste de la flotte grecque, qui se tenait à Pogon, port des Trézéniens, où elle avait eu ordre de s'assembler, ayant appris que l'armée navale, revenue d'Artémisium, était à l'ancre devant Salamine, s'y rendit aussi. On eut donc en cet endroit beaucoup plus de vaisseaux qu'au combat d'Artémisium, et il s'y en trouva de la part d'un plus grand nombre de villes. Eurybiades de Sparte, fils d'Euryclides, qui avait commandé à Artémisium, commandait encore en cette occasion, quoiqu'il ne fût pas de la famille royale. Les vaisseaux athéniens étaient en beaucoup plus grand nombre, et les meilleurs voiliers de la flotte.

XLIII. Voici le dénombrement de cette flotte. Parmi les Péloponésiens, les Lacédémoniens fournirent seize vaisseaux; les Corinthiens, autant qu'ils en avaient[1] envoyés à Artémisium, les Sicyoniens quinze, les Epidauriens dix, les Trézéniens cinq, les Hermionénes trois. Tous ces peuples, excepté les Hermionéens, étaient Doriens et Macednes[2]; ils étaient venus d'Erinée, de Pinde, et en dernier lieu de la Dryopide. Quant aux Hermionéens, ils sont Dryopes; ils furent autrefois chassés par Hercules et par les Méliens, du pays appelé aujourd'hui Doride. Telles étaient les forces des Péloponésiens.

XLIV. Entre les Grecs du continent extérieur[3], les Athéniens pouvaient être mis en parallèle avec tous les autres alliés. Ils fournirent eux seuls cent quatre-vingts vaisseaux, car les Platéens ne se trouvèrent pas avec eux au combat de Salamine, par la raison que je vais rapporter. Les Grecs étant arrivés à Chalcis après leur départ d'Artémisium, les Platéens descendirent de l'autre côté sur les terres de la Béotie, et se mirent à transporter dans des lieux sûrs leurs femmes, leurs enfants et leurs esclaves. Tandis qu'ils étaient occupés à les sauver, le reste de la flotte les abandonna. Dans le temps que les Pélasges possédaient le pays connu maintenant sous le nom d'Hellade, les Athéniens étaient Pélasges, et on les appelait Cranaens; sous Cécrops, on les nomma Cécropides, et Erechthéides sous Erechthée, un de ses successeurs; Ion, fils de Xuthus, étant ensuite devenu leur chef, ils prirent de lui le nom d'Ioniens.

XLV. Les Mégariens fournirent le même nombre de vaisseaux qu'à Artémisium[4]. Les Ampraciates[5] secoururent les alliés de sept vaisseaux, et les Leucadiens, qui étaient Doriens et originaires de Corinthe, leur en donnèrent trois.

[1] C'est-à-dire quarante.
[2] Voyez liv. I, § LVI.
[3] C'est-à-dire, du continent qui est hors du Péloponèse et au delà de l'isthme de Corinthe.
[4] Ils en donnèrent vingt.
[5] Les Latins les appellent communément Ambraciens.

XLVI. Entre les insulaires, les Éginètes envoyèrent quarante-deux vaisseaux; ils en avaient encore quelques autres d'équipés, mais ils s'en servirent pour la garde de leur pays. Ceux qui combattirent à Salamine étaient excellents voiliers. Les Éginètes sont Doriens et originaires d'Épidaure : leur île s'appelait autrefois Œnone. Après les Éginètes, les Chalcidiens fournirent les vingt vaisseaux qui avaient combattu à Artémisium, et les Érétriens les sept qu'ils avaient eus en cette occasion. Ces peuples sont Ioniens. Après eux, vinrent ceux de Céos, avec le même nombre qu'ils avaient eu à la journée d'Artémisium [1]; ils sont Ioniens et originaires d'Athènes. Les Naxiens donnèrent quatre vaisseaux. Ils avaient été envoyés par leurs concitoyens pour se joindre aux Mèdes, de même que les autres insulaires; mais n'ayant aucun égard pour cet ordre, ils allèrent trouver les Grecs à la sollicitation de Démocrite, qui commandait alors un vaisseau, et qui jouissait parmi les siens d'une grande considération. Les Naxiens sont Ioniens, et descendent des Athéniens. Les Styréens se rendirent aussi à Salamine avec le même nombre de vaisseaux qu'ils avaient eu à Artémisium [2]. Les Cythniens n'avaient qu'un seul vaisseau et un pentécontère [3] : les uns et les autres sont Dryopes. Les Sériphiens, les Siphniens et ceux de Mélos servirent aussi, et furent les seuls d'entre les insulaires qui n'eussent point donné au Barbare la terre et l'eau.

XLVII. Tous ces peuples se trouvèrent à Salamine ; ils habitent en-deçà des Tresprotiens et de l'Achéron : car les Tresprotiens sont limitrophes des Ampraciates et des Leucadiens, qui vinrent des extrémités de la Grèce à cette guerre. De tous ceux qui habitent au-delà de ces nations, il n'y eut que les Croniates qui donnèrent du secours à la Grèce dans le péril qui la menaçait. Ils envoyèrent un vaisseau commandé par Phayllus, qui avait été trois fois victorieux aux jeux Pythiques. Les Crotoniates sont Achéens d'extraction.

XLVIII. Tous ces peuples fournirent des trirèmes, excepté les Méliens, les Siphniens et Sériphiens, qui équipèrent des vaisseaux à cinquante rames. Les Méliens, originaires de Lacédémone, en donnèrent deux ; les Siphniens et les Sériphiens, qui sont Ioniens et descendent des Athéniens, chacun un. Le nombre de ces vaisseaux allait en tout à trois cent soixante et dix-huit, sans compter ceux qui étaient à cinquante rames.

XLIX. Quand ils furent arrivés à Salamine, les commandants des villes dont je viens de parler tinrent conseil entre eux. Eurybiades proposa que chacun dît librement son avis sur le lieu qui paraîtrait le plus propre à un combat naval, dans le pays dont ils étaient en possession. Il n'était déjà plus question de l'Attique, et les délibérations ne regardaient que le reste de la Grèce. La plupart des avis s'accordèrent à faire voile vers l'isthme, et à livrer bataille devant le Péloponnèse ; et on apporta pour raison que si l'on était vaincu à Salamine, on serait assiégé dans cette île, où l'on n'avait aucun secours à espérer ; au lieu que si l'on combattait vers l'isthme, chacun pourrait se transporter de là dans son propre pays.

L. Pendant que les généraux du Péloponèse agitaient cette question, un Athénien vint leur annoncer l'entrée des Perses dans l'Attique, et qu'ils mettaient le feu partout : car l'armée qui avait pris avec Xerxès sa route par la Béotie, ayant brûlé Thespies, dont les habitants s'étaient retirés dans le Péloponèse, et Platées, était arrivée dans l'Attique, portant le ravage partout. Les Perses avaient mis le feu à Thespies et à Platées, parce qu'ils avaient appris des Thébains que ces deux villes n'étaient pas dans leurs intérêts.

LI. Les Barbares, après avoir passé l'Hellespont, s'étaient arrêtés un mois sur ses bords, y compris le temps qu'ils avaient employé à le traverser. S'étant ensuite mis en marche, ils étaient arrivés trois autres mois après dans l'Attique, sous l'archontat de Calliades. Ils prirent la ville, qui était abandonnée, et ne trouvèrent qu'un petit nombre d'Athéniens dans le temple [1], avec les trésoriers du temple, et quelques pauvres gens, qui, ayant barricadé les portes et les avenues de la citadelle avec du bois, repoussèrent l'ennemi qui voulait y entrer. Leur pauvreté les avait empêchés d'aller à Salamine,

[1] Ils envoyèrent deux vaisseaux.
[2] Ils en avaient deux.
[3] Pentécontère, vaisseau à cinquante rames.

[1] Le temple de Minerve.

et d'ailleurs ils regardaient la muraille de bois comme imprenable, suivant l'oracle rendu par la pythie, dont ils croyaient avoir saisi le sens, s'imaginant que ce mur était l'asile indiqué par l'oracle, et non les vaisseaux.

LII. Les Perses assirent leur camp sur la colline qui est vis-à-vis de la citadelle, et que les Athéniens appellent *Aréopage*[1], et en firent le siége de cette manière. Ils tirèrent contre les barricades des flèches garnies d'étoupes auxquelles ils avaient mis le feu. Les assiégés, quoique réduits à la dernière extrémité, et trahis par leurs barricades[2], continuèrent cependant à se défendre, et ne voulurent point accepter les conditions d'accommodement que leur proposèrent les Pisistratides. Ils repoussèrent toujours l'ennemi, et lorsqu'il s'approcha des portes, entre autres moyens de défense, ils roulèrent sur lui des pierres d'une grosseur prodigieuse. De sorte que Xerxès, ne pouvant les forcer, fut long-temps embarrassé sur ce qu'il devait faire.

LIII. Enfin, au milieu des difficultés, les barbares s'aperçurent d'un passage : car il fallait, comme l'avait prédit l'oracle, que les Perses se rendissent maîtres de tout ce que possédaient les Athéniens sur le continent. Vis-à-vis de la citadelle, derrière les portes et le chemin par où l'on y monte, est un lieu escarpé, qui n'était pas gardé ; personne ne se serait jamais attendu qu'on pût y gravir. Quelques barbares le firent cependant, près de la chapelle d'Agraulos, fille de Cécrops. Lorsque les Athéniens les virent dans la citadelle, les uns se tuèrent en se précipitant du haut du mur, les autres se réfugièrent dans le[3] temple. Ceux des Perses qui étaient montés allèrent d'abord aux portes ; les ayant ouvertes, ils tuèrent les suppliants de la déesse. Quand ils les eurent massacrés, ils pillèrent le temple, mirent le feu à la citadelle, et la réduisirent en cendres.

LIV. Lorsque Xerxès fut entièrement maître d'Athènes, il dépêcha à Suses un courrier à cheval pour apprendre à Artabane cet heureux succès. Le second jour après le départ du courrier, il convoqua les bannis d'Athènes qui l'avaient suivi, et leur ordonna d'aller à la citadelle, et d'y faire les sacrifices suivant leur usage, soit qu'un songe l'obligeât à leur donner ces ordres, soit qu'il lui vînt un scrupule sur ce qu'il avait fait brûler le temple. Les bannis obéirent.

LV. Je vais dire maintenant ce qui m'a engagé à rapporter ces faits. Erechthée, qu'on dit fils de la Terre, a dans cette citadelle un temple où l'on voit un olivier et une mer. Les Athéniens prétendent que Neptune et Minerve les y avaient placés comme un témoignage de la contestation qui s'était élevée entre eux au sujet du pays. Le feu qui brûla ce temple consuma aussi cet olivier ; mais le second jour après l'incendie, les Athéniens, à qui le roi avait ordonné d'offrir des sacrifices, étant arrivés au temple, remarquèrent que la souche de l'olivier avait poussé un rejeton d'une coudée de haut.

LVI. Les Grecs, assemblés à Salamine, ayant appris le sort de la citadelle d'Athènes, en furent tellement consternés, que quelques-uns des généraux, sans attendre qu'on eût ratifié l'affaire proposée au conseil, se jetèrent sur leurs vaisseaux, firent hausser les voiles, dans le dessein de partir; et ceux qui étaient restés au conseil décrétèrent qu'il fallait combattre devant l'isthme. La nuit venue, ils sortirent du conseil, et remontèrent sur leurs vaisseaux.

LVII. Lorsque Thémistocles fut arrivé sur son bord, Mnésiphile d'Athènes lui demanda quelle était la résolution du conseil; et, sur ce qu'il apprit qu'il avait été décidé qu'on se rendrait à l'isthme, et qu'on livrerait bataille devant le Péloponnèse, il dit : « Si on lève l'ancre, » si l'on quitte Salamine, il ne se donnera point » sur mer de combat pour la patrie : personne » ne retiendra les alliés, Eurybiades lui-même » ne le pourra pas : ils s'en retourneront chacun » dans leur ville ; la flotte se séparèra, et la » Grèce périra faute d'un bon avis. Allez, et » tâchez de faire casser ce décret, s'il en est » encore moyen, et engagez par toutes les voies » possibles Eurybiades à changer de senti- » ment, et à rester ici. »

LVIII. Thémistocles goûta fort ce conseil, et, sans rien répondre, il alla sur-le-champ au vaisseau d'Eurybiades. Lorsqu'il fut arrivé, il lui dit qu'il venait conférer avec lui sur les intérêts communs. Eurybiades le fit monter sur son

[1] Colline de Mars.
[2] Le feu y avait pris.
[3] Le temple de Minerve.

bord, et lui demanda quel sujet l'amenait. Alors Thémistocles, s'asseyant auprès de lui, lui proposa l'opinion de Mnesiphile, comme si elle lui eût appartenu en propre, et, y ajoutant beaucoup d'autres motifs, il le pria avec tant d'instance, qu'enfin il l'engagea à sortir de son vaisseau pour convoquer le conseil.

LIX. Quand les généraux furent tous assemblés, avant qu'Eurybiades eût exposé le sujet pour lequel il les avait convoqués, Thémistocles leur parla beaucoup en homme qui désirait passionnément de faire passer son avis. Mais Adimante, fils d'Ocytus, général des Corinthiens, l'interrompant : « Thémistocles, lui » dit-il, on frappe avec des baguettes ceux qui, » dans les jeux publics, partent avant les au» tres. — Oui, répartit Thémistocles en se jus» tifiant, mais ceux qui restent en arrière ne » sont pas couronnés. »

LX. Telle fut la réponse honnête qu'il fit au général corinthien. S'adressant ensuite à Eurybiades, il ne lui dit plus, comme auparavant, que dès qu'on aurait levé l'ancre de devant Salamine les alliés se disperseraient ; car il aurait cru manquer aux bienséances en accusant quelqu'un en présence des alliés. Mais il eut recours à d'autres motifs.

« Eurybiades, lui dit-il, le salut de la Grèce » est maintenant entre vos mains ; vous la sau» verez si, touché de mes raisons, vous li» vrez ici bataille à l'ennemi, et si, sans vous » laisser persuader par ceux d'un avis con» traire, vous ne levez point l'ancre pour vous » rendre à l'isthme. Écoutez, et pesez les rai» sons de part et d'autre. En donnant bataille » à l'isthme, vous combattrez dans une mer » spacieuse, où il est dangereux de le faire, » nos vaisseaux étant plus pesants et en moin» dre nombre que ceux des ennemis. Mais » quand même nous réussirions, vous n'en per» driez pas moins Salamine, Mégare et Égine. » Car l'armée de terre des barbares suivra celle » de mer, et par cette conduite, vous la mè» nerez vous-même dans le Péloponnèse, et » vous exposerez la Grèce entière à un danger » manifeste.

» Si vous suivez mon conseil, voici les avan» tages qui en résulteront. Premièrement, en » combattant dans un lieu étroit avec un petit » nombre de vaisseaux contre un plus grand, » nous remporterons, selon toutes les probabi» lités de la guerre, une grande victoire ; parce » qu'un détroit nous est autant avantageux que » la pleine mer l'est aux ennemis. Seconde» ment, nous conserverons Salamine, où nous » avons déposé nos femmes et nos enfants. J'y » trouve encore cet avantage-ci, celui-là même » que vous avez principalement en vue. En de» meurant ici, vous ne combattrez pas moins » pour le Péloponnèse que si vous étiez près de » l'isthme. Par conséquent, si vous êtes sage, » vous ne mènerez point la flotte vers le Pélo» ponnèse.

» Si, comme du moins je l'espère, nous bat» tons sur mer les ennemis, ils n'iront point à » l'isthme, et s'en retourneront en désordre » sans s'avancer au-delà de l'Attique. Nous sau» verons Mégare, Égine et Salamine, où même » un oracle nous prédit que nous les vaincrons. » Quand on prend un parti conforme à la rai» son, on réussit presque toujours ; mais lors» qu'on se décide contre toute vraisemblance, » Dieu même n'a pas coutume de seconder nos » vues. »

LXI. A ces mots, Adimante de Corinthe interrompt une seconde fois Thémistocles, lui impose silence, comme s'il n'eût eu ni feu ni lieu, détourne Eurybiades d'aller de nouveau aux opinions en faveur d'un homme qui n'a plus de patrie, et l'assure qu'il ne le permettra que lorsque Thémistocles aura montré la sienne. Il faisait ces reproches au général athénien, parce qu'Athènes était prise et au pouvoir des ennemis. Thémistocles, ne pouvant plus se contenir, dit beaucoup de choses dures à Adimante et aux Corinthiens, et leur fit voir que les Athéniens auraient une patrie et une ville plus puissantes que la leur tant qu'ils auraient deux cents vaisseaux montés par leurs citoyens, puisqu'il n'y avait point en Grèce d'état assez fort pour résister à leurs attaques.

LXII. S'adressant ensuite à Eurybiades : « En restant à Salamine, lui dit-il avec encore » plus de véhémence, et en vous comportant » en homme de cœur, vous sauverez la Grèce ; » si vous en partez, vous en serez le destruc» teur. Nos vaisseaux sont toute notre res» source dans cette guerre. Suivez donc mon » conseil ; mais si vous refusez de le faire, nous » nous transporterons avec nos femmes, nos

» enfants et nos esclaves à Siris en Italie, qui » nous appartient depuis long-temps, et dont, » suivant les oracles, nous devons être les » fondateurs. Abandonnés par des alliés tels » que nous, vous vous souviendrez alors de » mes paroles.»

LXIII. Ce discours fit changer de résolution à Eurybiades. Pour moi, je pense qu'il en changea parce qu'il craignait de se voir abandonné des Athéniens, s'il menait l'armée navale à l'isthme; car ceux-ci venant à se séparer, le reste de la flotte n'était plus assez fort pour résister aux attaques des barbares. Il donna donc la préférence à l'avis de Thémistocles, et il fut décidé qu'on combattrait à Salamine.

LXIV. Les capitaines de la flotte, qui jusqu'alors s'étaient harcelés des paroles, se préparèrent à combattre en cet endroit, dès qu'Eurybiades en eut pris la résolution. Le jour parut, et au moment que le soleil se levait, il y eut un tremblement de terre qu'on sentit aussi sur mer. Là-dessus, on fut d'avis d'adresser des prières aux dieux, et d'appeler les Æacides au secours de la Grèce. Cette résolution prise, on fit des prières à tous les dieux; et de Salamine même, où l'on était alors, on invoqua Ajax et Télamon, et l'on envoya un vaisseau à Égine, pour en faire venir Æacus avec le reste des Æacides.

LXV. Dicéus d'Athènes, fils de Théocydes, banni, et jouissant alors d'une grande considération parmi les Mèdes[1], racontait que s'étant trouvé par hasard dans la plaine de Thria avec Démarate de Lacédémone, après que l'Attique, abandonnée par les Athéniens, eut éprouvé les ravages de l'armée de terre de Xerxès, il vit s'élever d'Éleusis une grande poussière, qui semblait excitée par la marche d'environ trente mille hommes; qu'étonné de cette poussière, et ne sachant à quels hommes l'attribuer, tout-à-coup ils entendirent une voix qui lui parut le mystique Iacchus. Il ajoutait que Démarate n'étant pas instruit des mystères d'Éleusis, lui demanda ce que c'était que ces paroles. « Démarate, lui répondit-il, quelque grand mal» heur menace l'armée du roi, elle ne peut » l'éviter. L'Attique étant déserte, c'est une » divinité qui vient de parler. Elle part d'É» leusis, et marche au secours des Athéniens » et des alliés, cela est evident. Si elle se porte » vers le Péloponnèse, le roi et son armée de » terre courront grand risque; si elle prend » le chemin de Salamine, où sont les vaisseaux, » la flotte de Xerxès sera en danger de périr. » Les Athéniens célèbrent tous les ans cette fête » en l'honneur de Cérès et de Proserpine, et » l'on initie à ces mystères tous ceux d'entr'eux » et d'entre les autres Grecs qui le désirent. » Les chants que vous entendez sont ceux qui » se chantent en cette fête en l'honneur d'Iacchus. Là dessus Démarate lui dit, continuait » Dicéus: Soyez discret, et ne parlez de cela à » qui que ce soit; car si l'on rapportait au roi » votre discours, vous perdriez la tête, et ni » moi, ni personne ne pourrait obtenir votre » grâce. Restez tranquille, les dieux prendront » soin de l'armée. »

Tel fut, disait Dicéus, l'avis que lui donna Démarate. Il ajoutait qu'après cette poussière et cette voix, il parut un nuage, qui, s'étant élevé, se porta à Salamine, vers l'armée des Grecs, et qu'ils connurent par-là, Démarate et lui, que la flotte de Xerxès devait périr. Tel était le récit de Décius, fils de Théocydes, qu'il appuyait du témoignage de Démarate, et de quelques autres personnes.

LXVI. Lorsque les troupes navales de Xerxès eurent considéré la perte des Lacédémoniens[1], elles se rendirent de Trachis à Histiée, où elles s'arrêtèrent trois jours; elles traversèrent ensuite l'Euripe, et en trois jours elles se trouvèrent à Phalère. Les armées de terre et de mer des barbares n'étaient pas moins nombreuses, à ce que je pense, à leur entrée dans l'Attique, qu'à leur arrivée aux Thermopyles et au promontoire Sépias. Car, en la place de ceux qui avaient péri dans la tempête, au passage des Thermopyles et au combat naval d'Artémisium, je mets tous les peuples qui ne suivaient pas encore le roi, comme les Méliens[2], les Doriens, les Locriens, les Béotiens, qui accompagnèrent Xerxès avec toutes leurs forces, excepté les Thespiens et les Platéens. Il fut encore suivi par les Carys-

[1] Les Perses.

[1] Voyez ci-dessus, § XXIV.

[2] Les peuples de la Mélide ou Méliade, et non ceux de l'île Mélos.

tiens, les Andriens, les Théniens et les autres insulaires, excepté les habitants des cinq îles dont j'ai rapporté ci-devant les noms. En effet, plus Xerxès avançait en Grèce, et plus son armée grossissait par le nombre des nations qui se joignaient à lui.

LXVII. Toutes ces troupes étant arrivées, les unes à Athènes, les autres à Phalère, excepté les Pariens, qui attendaient à Cythnos les événements de la guerre, Xerxès lui-même se rendit sur la flotte pour conférer avec ses principaux officiers, et pour savoir quels étaient leurs sentiments. Il s'assit sur son trône à son arrivée, et les tyrans des différentes nations, et les capitaines des vaisseaux qu'il avait mandés, prirent place chacun suivant la dignité qu'il tenait de lui, le roi de Sidon le premier, celui de Tyr ensuite, et le reste après eux. Quand ils se furent tous assis à leurs rangs, Xerxès, voulant les sonder, leur fit demander par Mardonius s'il devait donner bataille sur mer. Mardonius les interrogea tous, à commencer par le roi de Sidon, et tous furent d'avis de livrer bataille, excepté Artémise, qui lui adressa ces paroles :

LXVIII. « Mardonius, dites au roi de ma » part : Seigneur, après les preuves que j'ai » données de ma valeur au combat livré sur » mer près de l'Eubée, et les belles actions que » j'y ai faites, il est juste que je vous dise mon » sentiment, et ce que je crois le plus avanta- » geux à vos intérêts. Je suis d'avis que vous » épargniez vos vaisseaux, et que vous ne » donniez pas de combat naval, parce que les » Grecs sont autant supérieurs sur mer à vos » troupes que les hommes le sont aux femmes. » Y a-t-il donc une nécessité absolue de risquer » un combat sur mer ? N'êtes-vous pas maître » d'Athènes, l'objet principal de cette expédi- » tion? Le reste de la Grèce n'est-il pas en votre » puissance ? Personne ne vous résiste, et ceux » qui l'ont fait ont eu le sort qu'ils méritaient. » Je vais vous dire maintenant de quelle ma- » nière tourneront, à mon avis, les affaires de » vos ennemis. Si, au lieu de vous presser de » combattre sur mer, vous retenez ici vos vais- » seaux à la rade, ou si vous avancez vers le » Péloponnèse, vous viendrez facilement à bout, » Seigneur, de vos projets; car les Grecs ne » peuvent pas faire une longue résistance : » vous les dissiperez, et ils s'enfuiront dans » leurs villes; car ils n'ont point de vivres dans » cette île, comme j'en suis bien informée ; et » il n'est pas vraisemblable que, si vous faites » marcher vos troupes vers le Péloponnèse, les » Péloponnésiens, qui sont venus à Salamine, y » restent tranquillement; ils ne se soucieront » pas de combattre pour les Athéniens. Mais si » vous précipitez la bataille, je crains que la » défaite de votre armée de mer n'entraîne en- » core après elle celle de vos troupes de terre. » Enfin, Seigneur, faites attention que les » bons maîtres ont ordinairement de mauvais » esclaves, et que les méchants en ont de bons. » Vous êtes le meilleur de tous les princes, » mais vous avez de mauvais esclaves parmi » ceux que l'on compte au nombre de vos » alliés, tels que les Égyptiens, les Cypriens, » les Ciliciens et les Pamphyliens, peuples lâ- » ches et méprisables. »

LXIX. Les amis d'Artémise craignaient que le discours qu'elle avait tenu à Mardonius ne lui attirât quelque disgrâce de la part du roi, parce qu'elle tâchait de le détourner de combattre sur mer. Ceux qui lui portaient envie, et qui étaient jaloux de ce que ce prince l'honorait plus que tous les autres alliés, furent charmés de sa réponse, ne doutant pas qu'elle n'occasionnât sa perte. Lorsqu'on eut fait à Xerxès le rapport des avis, celui d'Artémise lui fit beaucoup de plaisir. Il regardait auparavant cette princesse comme une femme de mérite; mais en cette occasion, il en fit un plus grand éloge. Cependant il voulut qu'on suivît l'avis du plus grand nombre; et comme il pensait que ses troupes n'avaient pas fait leur devoir de propos délibéré dans le combat près de l'Eubée, parce qu'il ne s'y était pas trouvé, il se disposa à être spectateur de celui de Salamine.

LXX. L'ordre du départ donné, la flotte des Perses s'avança vers Salamine, et se rangea à loisir en ordre de bataille. Le peu de jour qui restait alors leur fit différer l'attaque, et la nuit étant survenue, on s'y prépara pour le lendemain. Cependant la frayeur s'empara des Grecs, et surtout des Péloponnésiens. Ils craignaient, parce qu'ils étaient sur le point de combattre à Salamine pour les Athéniens, et que, s'ils perdaient la bataille, on ne les assié-

geât dans l'île, tandis que leur pays serait sans défense.

LXXI. L'armée de terre des barbares partit cette même nuit pour le Péloponnèse, quoiqu'on eût mis tout en usage pour l'empêcher d'y pénétrer par le continent. Car les Péloponnésiens n'eurent pas plus tôt appris la défaite et la mort de Léonidas et de ses troupes aux Thermopyles, qu'ils accoururent de toutes leurs villes à l'isthme, sous la conduite de Cléombrote, fils d'Anaxandrides et frère de Léonidas.

Lorsqu'ils furent à l'isthme, ils bouchèrent avec de la terre le chemin de Sciron, et suivant la résolution prise dans le conseil, ils travaillèrent ensuite à fermer d'un mur l'isthme d'un bout à l'autre. L'ouvrage avançait beaucoup, et personne, parmi tant de milliers d'hommes, ne s'exemptait du travail. Les uns portaient des pierres, les autres des briques, du bois, du sable; l'ouvrage ne discontinuait ni jour ni nuit.

LXXII. Ceux d'entre les Grecs qui marchèrent avec toutes leurs forces à la défense de l'isthme furent les Lacédémoniens, tous les Arcadiens, les Eléens, les Corinthiens, les Sicyoniens, les Epidauriens, les Phliasiens, les Trézéniens et les Hermionéens. Tels sont les peuples qui, effrayés du péril dont la Grèce était menacée, vinrent à son secours. Quant au reste des Péloponnésiens, ils ne s'en inquiétèrent en aucune manière; ils restèrent chez eux, quoique les jeux Olympiques et les fêtes Carniennes fussent déjà passés.

LXXIII. Il y a dans le Péloponnèse sept nations différentes. Deux, originaires du pays, occupent encore aujourd'hui le même canton qu'elles habitaient autrefois: ce sont les Arcadiens et les Cynuriens. Une troisième, celle des Achéens, n'est point sortie du Péloponnèse, mais du canton où elle demeurait, pour se fixer dans un autre. Les quatre autres nations, les Doriens, les Etoliens, les Dryopes et les Lemniens, sont étrangères. Les Doriens ont beaucoup de villes célèbres; les Etoliens n'ont que celle d'Elis; les Dryopes possèdent Hermione et Asine vers Cardamy de Laconie. Les Paroréates sont tous Lemniens. Les Cynuriens, quoiqu'Autochtones, paraissent Ioniens à quelques-uns; avec le temps, ils sont devenus Doriens sous la domination des Argiens, ainsi que les Ornéates et leurs voisins. Toutes les villes de ces sept nations, excepté celles dont j'ai parlé[1], se séparèrent de la cause commune; et, s'il m'est permis de dire librement ma pensée, ils le firent par attachement pour les Mèdes[2].

LXXIV. Les Grecs qui étaient à l'isthme s'occupaient de ce travail avec autant d'ardeur que si c'eût été leur dernière ressource, et qu'ils eussent perdu l'espoir de se distinguer sur mer. Ceux qui étaient à Salamine, apprenant la marche des barbares, étaient également saisis de crainte, quoique ce fût moins pour eux-mêmes que pour le Péloponnèse. Étonnés de l'imprudence d'Eurybiades, ils se communiquèrent d'abord en secret ce qu'ils en pensaient; mais enfin ils éclatèrent, et il fallut assembler le conseil. La même question fut beaucoup agitée; les uns furent d'avis de cingler vers le Péloponnèse, et de s'exposer plutôt pour sa défense que de rester à Salamine, et d'y combattre pour un pays déjà subjugué; les Athéniens, les Eginètes et les Mégariens soutinrent, au contraire, qu'il fallait livrer bataille où l'on se trouvait.

LXXV. A peine Thémistocles se fut-il aperçu de la supériorité que prenait l'avis des Péloponnésiens, qu'il sortit secrètement du conseil, et qu'il dépêcha dans une barque à la flotte des Mèdes[3] un exprès, avec des instructions sur ce qu'il devait leur dire. Cet envoyé s'appelait Sicinnus; il était son domestique, et précepteur de ses enfants. Quelque temps après cette guerre, Thémistocles l'enrichit, et le fit recevoir parmi les citoyens de Thespies, lorsqu'ils accordèrent le droit de cité à différentes personnes. Arrivé avec sa barque à la flotte des Perses, Sicinnus adressa ce discours à leurs chefs: « Le général des Athéniens, qui est bien » intentionné pour le roi, et qui préfère le » succès de vos armes à celui des Grecs, m'a » dépêché vers vous à leur insu, avec ordre de » vous dire que les Grecs, effrayés, délibèrent » s'ils ne prendront point la fuite. Il ne tient » donc qu'à vous de faire la plus belle action » du monde, à moins que par votre négligence » vous ne les laissiez échapper. Ils ne sont

[1] § LXXII.
[2] Les Perses.
[3] Des Perses.

» point d'accord entr'eux, et au lieu de résis-
» ter, vous verrez les deux partis aux prises
» l'un contre l'autre, et se détruire mutuelle-
» ment. » Cet avis donné, Sicinnus se retira sur-le-champ.

LXXVI. Comme ce conseil leur parut sincère, ils firent d'abord passer un grand nombre de Perses dans la petite île de Psyttalie, située entre Salamine et le continent; ensuite, quand on fut au milieu de la nuit, l'aile de leur armée navale qui regardait l'occident avança vers Salamine, afin d'envelopper les Grecs, et les vaisseaux qui étaient autour de Céos et de Cynosure levèrent l'ancre, et couvrirent tout le détroit jusqu'à Munychie. Ils avaient fait avancer leur flotte en cet ordre afin d'empêcher les Grecs de se sauver, et que, les tenant investis à Salamine, ils tirassent vengeance des batailles d'Artémisium. Quant au débarquement des Perses à Psyttalie, on l'avait fait, parce que cette île étant dans le détroit où devait se donner la bataille, et les hommes et les vaisseaux endommagés devant naturellement s'y rendre après que l'action aurait été engagée, ils auraient pu sauver les leurs et tuer leurs ennemis. Ils firent ces dispositions secrètement pendant la nuit, et sans prendre aucun repos, afin d'en dérober la connaissance aux Grecs.

LXXVII. Quand je réfléchis sur ces événements, je ne puis contester la vérité des oracles, et je ne cherche point à les détruire lorsqu'ils s'énoncent d'une maniere aussi claire que celui-ci :

« Quand ils auront couvert de leurs vaisseaux
» le rivage sacré de Diane [1] et celui de Cyno-
» sure, et que, pleins d'un fol espoir, ils au-
» ront saccagé l'illustre ville d'Athènes, la ven-
» geance des dieux réprimera le Dédain, fils
» de l'Insolence, qui, dans sa fureur, s'imagine
» faire retentir l'univers entier de son nom ;
» l'airain se mêlera avec l'airain, et Mars en-
» sanglantera la mer. Alors le fils de Saturne
» et la Victoire respectable amèneront aux
» Grecs le beau jour de la liberté. »

Bacis s'exprimant d'une manière si claire, je n'ose contredire les oracles, et je n'approuve point que d'autres le fassent.

LXXVIII. Les altercations continuaient à Salamine entre les généraux de la flotte grecque. Cependant ils ignoraient qu'ils étaient enveloppés, et croyaient les barbares au même endroit où ils les avaient vus pendant le jour.

LXXIX. On était encore au conseil, lorsqu'arriva d'Egine Aristides, fils de Lysimaque. Il était Athénien : le peuple l'avait banni par ostracisme, quoique, suivant ce que j'ai appris de ses mœurs, ce fût un homme de bien et très-juste. Aristides se présente à l'entrée du conseil, appelle Thémistocles, qui, bien loin de l'aimer, le haïssait au contraire beaucoup. Mais la grandeur des maux présents lui faisant oublier tout ressentiment, il l'appelle pour conférer avec lui. Il l'avait déjà entendu parler de l'empressement des Péloponnésiens pour se retirer vers l'isthme. Thémistocles étant sorti : « Remettons à un au-
» tre temps, lui dit Aristides, nos querelles, et
» disputons dans les circonstances présentes à
» qui rendra de plus grands services à la patrie.
» Que les Péloponnésiens disent ce qu'ils vou-
» dront sur le départ de la flotte, cela est égal.
» L'ennemi nous tient investis, j'en suis témoin
» oculaire; les Corinthiens et Eurybiades lui-
» même ne pourraient se retirer, quand même
» ils le voudraient. Rentrez au conseil, et fai-
» tes-lui part de cette nouvelle. »

LXXX. — « Votre avis, répartit Thémisto-
» cles, est très-avantageux, ainsi que la nou-
» velle que vous venez m'apprendre, et dont
» vous êtes témoin oculaire; c'est ce que je
» désire le plus. Sachez que les Perses n'agis-
» sent que par mon impulsion. Les Grecs n'é-
» tant point portés d'eux-mêmes à livrer ba-
» taille, il fallait les y forcer. Mais puisque vous
» venez avec de si bonnes nouvelles, communi-
» quez-les vous-même au conseil. Car si je le
» faisais, on me soupçonnerait de les avoir in-
» ventées, et je ne persuaderais pas plus que
» si les barbares n'avaient point fait cettre ma-
» nœuvre. Entrez donc, et faites part aux
» Grecs de l'état des affaires. Si l'on vous croit,
» tant mieux; si l'on ne vous croit pas, cela
» sera égal : car si, comme vous le dites, nous
» sommes enfermés de toutes parts, ils ne
» pourront prendre la fuite. »

LXXXI. Aristides, étant entré au conseil, dit qu'il venait d'Egine, et qu'il avait eu bien de la peine à passer sans être aperçu de la flotte des Perses, qui enveloppait la leur de toutes parts;

[1] L'Artémisium. Diane s'appelle en grec Artémis.

qu'ainsi il leur conseillait de se mettre en défense. Cet avis donné, il se retira. Il y eut encore, après cette nouvelle, beaucoup d'altercations entre les généraux, la plupart ne voulant pas le croire.

LXXXII. Ils en doutaient encore, lorsqu'on vit arriver une trirème de Téniens transfuges, commandée par Panétius, fils de Sosimènes, qui leur apporta des nouvelles certaines. En mémoire de cette action, on grava sur le trépied consacré à Delphes le nom des Téniens parmi ceux qui avaient eu part à la défaite de Xerxès. Ce vaisseau ténien, qui passa du côté des Grecs à Salamine, compléta, avec celui de Lemnos qui les était venu joindre auparavant à Artémisium [1], le nombre de la flotte grecque, qui, étant de trois cent soixante et dix-huit vaisseaux, fut alors de trois cent quatre-vingts.

LXXXIII. Les Grecs, ayant ajouté foi au rapport des Téniens, se préparèrent au combat. Dès que l'aurore commença à paraître, on assembla les troupes. Thémistocles anima les siennes par sa harangue. Il fit dans son discours un parallèle des grandes actions et des lâches, et parmi toutes celles qui dépendent de la nature de l'homme ou de sa position, il les exhorta à choisir celles qui pouvaient leur être glorieuses. Sa harangue finie, il leur ordonna de monter sur leurs vaisseaux. Ils s'étaient à peine embarqués, qu'arriva d'Egine le vaisseau qu'on avait envoyé vers [2] les Æacides. Aussitôt après les Grecs levèrent l'ancre.

LXXXIV. Dès qu'ils commencèrent à s'ébranler, les Perses fondirent sur eux. Les Grecs reculèrent vers le rivage sans revirer de bord, pour tomber ensuite sur l'ennemi, lorsqu'Aminias, athénien, et du bourg de Pallène, s'avança devant les autres, et alla attaquer un vaisseau. Les deux vaisseaux s'étant accrochés de manière qu'ils ne pouvaient plus se séparer, le reste des Grecs accourut au secours d'Aminias, et le combat s'engagea. Ce fut ainsi qu'il commença, suivant les Athéniens. Mais les Eginètes prétendent que le vaisseau envoyé vers les Æacides donna le premier. On dit aussi qu'un fantôme apparut aux Grecs sous la forme d'une femme, et que d'une voix assez forte pour être entendue de toute la flotte, il les anima après leur avoir fait d'abord ces reproches : « Malheureux, quand cesserez-vous » donc de reculer? »

[1] Voyez ci-dessus, § xi.
[2] Voyez ci-dessus, § lxiv.

LXXXV. Les Phéniciens étaient rangés vis-à-vis les Athéniens, à l'aile qui regardait Eleusis et l'occident, et les Ioniens en face des Lacédémoniens, à l'aile opposée à l'orient et au Pirée. Quelques Ioniens en petit nombre se conduisirent lâchement de dessein prémédité, suivant les exhortations de Thémistocles [1]; mais il n'en fut pas ainsi du gros de leur flotte. Je pourrais dire ici les noms d'un grand nombre de leurs capitaines qui enlevèrent des vaisseaux aux Grecs; mais je me bornerai à ceux de Théomestor, fils d'Androdamas, et de Phylacus, fils d'Histiée, tous deux de Samos. Ils sont les seuls dont je fasse mention, parce que cette action valut à Théomestor la souveraineté de Samos, que les Perses lui donnèrent, et parce que Phylacus ayant été inscrit parmi ceux qui avaient bien mérité du roi, il eut pour récompense une grande étendue de terres. Ceux qui rendent au roi des services importants s'appellent en langage perse *orosanges*.

LXXXVI. La flotte des Perses fut en grande partie mise en pièces et détruite par les Athéniens et les Eginètes. Les barbares, combattant avec confusion, sans règle, sans jugement, contre des troupes qui se battaient avec ordre et en gardant leurs rangs, devaient éprouver un pareil sort. Ils se comportèrent cependant beaucoup mieux en cette journée qu'ils ne l'avaient fait près de l'Eubée, et se surpassèrent eux-mêmes, chacun faisant tous ses efforts par la crainte que lui inspirait Xerxès, dont il croyait être aperçu.

LXXXVII. Parmi tant de combattants, je ne puis assurer de quelle manière se conduisirent en particulier les barbares ou les Grecs. Mais voici une action d'Artémise qui augmenta l'estime que le roi avait déjà pour elle. Les affaires de ce prince étaient dans un grand désordre, lorsque cette princesse, ne pouvant échapper à la poursuite d'un vaisseau athénien, parce qu'elle avait devant elle plusieurs vaisseaux amis, et que le sien était le plus proche de ceux des ennemis, elle prit sur-le-champ son parti, et se

[1] Voyez ci-dessus, xxii.

conduisit d'une manière qui lui réussit. Poursuivie par le vaisseau athénien, elle fondit sur un vaisseau ami, monté par des Calyndiens et Damasithyme leur roi. Je ne puis dire si elle avait eu un différend avec ce prince tandis que les Perses étaient encore dans l'Hellespont, ni si elle en agit ainsi de dessein prémédité, ou si le vaisseau des Calyndiens se trouva par hasard devant le sien. Quoi qu'il en soit, Artémise l'attaque, le coule à fond sur-le-champ, et se procure par cet heureux événement un double avantage; car le commandant de la trirème athénienne, voyant qu'elle attaquait un vaisseau barbare, et s'imaginant que ce vaisseau était grec, ou qu'ayant passé du côté des alliés, il combattait pour eux, il se détourna pour en combattre d'autres.

LXXXVIII. D'un autre côté, Artémise évita par ce moyen de périr, et d'un autre, en faisant du mal au roi, elle s'attira encore plus son estime. Car on dit que ce prince, attentif à regarder le combat, aperçut le vaisseau de la princesse qui en attaquait un autre, et que quelqu'un de ceux qui étaient près de sa personne lui dit : « Seigneur, voyez-vous avec quel cou» rage Artémise combat, et comme elle a coulé » à fond ce vaisseau ennemi ? » Alors Xerxès s'informa si cette action était véritablement d'Artémise : ils l'en assurèrent, sur ce qu'ils connaissaient parfaitement son vaisseau à la figure qui était à la proue, et parce qu'ils ne doutaient pas que le vaisseau coulé à fond n'appartînt aux ennemis. Indépendamment des avantages que nous venons de rapporter, elle eut encore le bonheur qu'il ne se sauva personne du vaisseau calyndien qui pût l'accuser. On assure que Xerxès répondit : « Les hommes se » sont conduits en femmes, et les femmes en » hommes. »

LXXXIX. Ariabignès, fils de Darius, et frère de Xerxès, général de l'armée navale, périt à cette bataille, ainsi qu'un grand nombre de personnes de distinction, tant Perses que Mèdes, et autres alliés. La perte des Grecs ne fut pas considérable. Comme ils savaient nager, ceux qui ne périssaient pas de la main des ennemis, quand leur vaisseau était détruit, gagnaient Salamine à la nage. Mais la plupart des barbares se noyaient dans la mer, faute de savoir nager. Les vaisseaux qui étaient au premier rang ayant été mis en fuite, les autres furent alors détruits pour la plupart. Car ceux qui étaient derrière le premier rang, s'efforçant de gagner le devant, afin de donner aussi au roi des preuves de leur valeur, se brisaient contre les vaisseaux de leur parti qui fuyaient.

XC. Des Phéniciens, ayant perdu leurs vaisseaux dans ce tumulte, accusèrent auprès du roi les Ioniens de trahison, et d'être la cause de leur perte. Les généraux ioniens ne furent pas cependant punis de mort, et les Phéniciens qui les avaient accusés reçurent le salaire qu'ils méritaient. Ils parlaient encore, lorsqu'un vaisseau samothrace fondit sur un vaisseau athénien, et le coula à fond. En même temps un vaisseau éginète tomba sur le vaisseau samothrace, et le coula aussi à fond; mais les Samothraces, excellents hommes de trait, chassèrent à coups de javelot les soldats du vaisseau qui avait coulé à fond le leur, et s'étant jetés dessus, ils s'en rendirent maîtres. Cette action sauva les Ioniens. Témoin de cet exploit, Xerxès se tourna vers les Phéniciens; et comme il était très-affligé de la perte de la bataille, et qu'il les accusait tous d'en être les auteurs, il leur fit couper la tête, afin que des lâches ne pussent plus calomnier des gens plus braves qu'eux. Assis au pied du mont Ægaleos, qui est vis-à-vis de Salamine, il considérait tout; et quand il apercevait quelque action remarquable, il s'informait de celui qui l'avait faite, et ses secrétaires écrivaient son nom, celui de son père, et de quelle ville il était. Ariaramnès, seigneur perse, qui était ami des Ioniens, et qui se trouvait présent au récit des Phéniciens, contribua beaucoup au malheur de ceux-ci.

XCI. Tandis que ces choses se passaient à l'égard des Phéniciens, les barbares, mis en fuite, tâchaient de gagner le port de Phalère; mais les Eginètes, placés dans le détroit, firent des actions mémorables. Dans le trouble et la confusion où se trouvaient les ennemis, les Athéniens détruisaient et les vaisseaux qui leur résistaient, et ceux qui fuyaient ; d'un autre côté, les Eginètes ne maltraitaient pas moins ceux qui cherchaient à s'échapper; de sorte que quand un vaisseau s'était tiré des mains des Athéniens, il tombait dans celles des Eginètes.

XCII. Sur ces entrefaites, Thémistocles, qui était à la poursuite des Perses, rencontra Polycrite, fils de Crios d'Egine, qui attaquait un vaisseau sidonien. Celui-ci avait pris le vaisseau éginète [1] envoyé à la découverte près de l'île de Sciathos, que montait Pythès, fils d'Ischénoüs, qui fut criblé de coups en se battant contre les Perses, et que ceux-ci avaient conservé par admiration pour son courage. Ce vaisseau sidonien ayant été pris par Polycrite, avec les Perses qui le montaient, Pythès recouvra la liberté, et s'en retourna à Egine. Polycrite [2] reconnut aussitôt le vaisseau amiral athénien à la figure dont il était orné, et appelant à haute voix Thémistocles, il le railla d'une manière sanglante sur l'attachement qu'on reprochait aux Eginètes pour les Mèdes; et, sans discontinuer de lancer ces traits contre Thémistocles, il attaquait le vaisseau sidonien. Quant aux barbares qui conservèrent leurs vaisseaux par la fuite, ils se retirèrent au port de Phalère, sous la protection de l'armée de terre.

XCIII. Les Eginètes se distinguèrent le plus à cette journée, et après eux les Athéniens; et parmi les Eginètes, Polycrite, et du côté des Athéniens, Eumènes d'Anagironte et Aminias de Pallène, qui poursuivit Artémise. S'il eût su que cette princesse était sur ce vaisseau, il n'aurait pas cessé de lui donner chasse qu'il ne l'eût prise, ou bien il aurait été pris lui-même; tel était l'ordre qu'avaient reçu les capitaines athéniens. On avait même promis une récompense de [3] dix mille drachmes à celui qui la ferait prisonnière; tant les Athéniens étaient indignés qu'une femme fût venue en armes contre eux; mais elle trouva moyen d'échapper, comme on l'a dit plus haut [4]. Il y eut encore d'autres vaisseaux barbares qui se retirèrent au port de Phalère, sans être endommagés.

XCIV. Les Athéniens disent qu'Andimante, général des Corinthiens, saisi de frayeur au premier choc des ennemis, déploya ses voiles et se sauva ; que les Corinthiens, voyant leur vaisseau amiral s'enfuir, se retirèrent aussi ; qu'arrivés près du temple de Minerve Sciras, sur la côte de Salamine, ils rencontrèrent une felouque envoyée par les dieux. On conjecture qu'il y avait là quelque chose de divin, sur ce que celui qui l'envoyait ne parut point, et que cette felouque s'étant approchée des Corinthiens, qui ignoraient ce qui se passait sur la flotte, et étant à la portée de leurs vaisseaux, ceux qui la montaient leur dirent : « Adimante, » traître envers les Grecs, tu t'enfuis à la hâte; » et cependant ils sont victorieux, et rempor- » tent tous les avantages qu'ils ont désirés ; » qu'Adimante ne les croyant pas, ceux qui montaient la felouque ajoutèrent, selon les Athéniens, qu'on les retînt pour otages, et qu'on les fît mourir si les alliés n'étaient pas victorieux : que là-dessus, Adimante et les siens revirèrent de bord, et arrivèrent à la flotte grecque après l'action. Tel est le bruit généralement répandu à Athènes; mais les Corinthiens, bien loin de convenir de la vérité de ce fait, prétendent s'être signalés des premiers dans le combat naval, et le reste de la Grèce leur rend aussi ce témoignage.

XCV. Aristides, fils de Lysimaque, athénien, dont j'ai parlé un peu plus haut comme d'un homme de bien [1], se distingua aussi à cette journée parmi les cris et le tumulte des combattants. Prenant avec lui beaucoup de soldats athéniens pesamment armés qu'il trouva le long du rivage de Salamine, il les fit passer dans la petite île de Psyttalie, et tailla en pièces tous les Perses qu'il y rencontra [2].

XCVI. Le combat fini, les Grecs remorquèrent à Salamine tous les vaisseaux brisés qu'ils trouvèrent encore subsistants aux environs de cette île, et se disposèrent à une autre action, comptant que le roi livrerait une seconde bataille avec ce qui lui restait de vaisseaux. Cependant le vent d'ouest poussa sur la côte de l'Attique appelée Colias beaucoup de débris de la flotte perse. Ainsi furent accomplis tous les oracles de Bacis et de Musée touchant ce combat naval, de même qu'un autre publié plusieurs années avant ces événements, par Lysistrate, devin athénien, concernant les débris

[1] Voyez liv. VII, § CLXXXI.

[2] Voyez les reproches faits à son père Crios, reproches qui occasionnent la récrimination de Polycrite, liv. VI, § L et LXXIII.

[3] 9,000 liv. de notre monnaie.

[4] Voyez ci-dessus, § LXXXVII.

[1] Ci-dessus, § LXXIX.

[2] Voyez § LXXVI.

de vaisseaux portés sur cette côte. Cet oracle, dont le sens avait jusqu'alors échappé à tous les Grecs, était conçu en ces termes : « Les » femmes de Colias feront griller l'orge avec » des rames. » Cela devait arriver après le départ du roi.

XCVII. Aussitôt que Xerxès connut sa défaite, craignant que les Grecs ne songeassent d'eux-mêmes, ou par le conseil de quelque Ionien, à faire voile vers l'Hellespont, pour rompre les ponts, et que, surpris en Europe, il ne fût en danger d'y périr, il pensa à prendre la fuite. Mais voulant donner le change aux Grecs et à ses troupes, il essaya de joindre Salamine au continent par une chaussée, fit lier ensemble les vaisseaux de charge phéniciens, pour tenir lieu de pont et de muraille, et fit tous les préparatifs nécessaires, comme s'il eût eu dessein de donner une autre bataille navale. En le voyant agir de la sorte, on fut persuadé qu'il voulait rester, et qu'il se préparait à continuer la guerre; mais ces desseins ne purent échapper à la sagacité de Mardonius, qui connaissait parfaitement sa manière de penser.

XCVIII. Pendant ces préparatifs, Xerxès dépêcha un courrier en Perse, pour y porter la nouvelle de son malheur actuel. Rien de si prompt parmi les mortels que ces courriers. Voici en quoi consiste cette invention. Autant il y a de journées d'un lieu à un autre, autant, dit-on, il y a de postes avec un homme et des chevaux tout prêts, que ni la neige, ni la pluie, ni la chaleur, ni la nuit n'empêchent de fournir leur carrière avec toute la célérité possible. Le premier courrier remet ses ordres au second, le second au troisième : les ordres passent ainsi de suite de l'un à l'autre, de même que chez les Grecs le flambeau passe de main en main dans les fêtes de Vulcain. Cette course à cheval s'appelle en langue perse *angareïon*.

XCIX. Quand on apprit à Suses, par le premier courrier, que Xerxès était maître d'Athènes, les Perses qui y étaient restés en eurent tant de joie, que toutes les rues furent jonchées de myrte, qu'on brûla des parfums, et qu'on ne s'occupa que de festins et de plaisirs. La seconde nouvelle les consterna ; ils déchirèrent leurs habits, jetant sans cesse des cris lamentables, et imputant leur malheur à Mardonius. Ils étaient cependant moins affligés de la perte de leurs vaisseaux qu'alarmés pour le roi. Leurs inquiétudes continuèrent tant qu'il fut absent, et ne furent calmées qu'à son retour.

C. De son côté, Mardonius, voyant Xerxès très affligé de la perte de la bataille navale, soupçonna ce prince de songer à s'enfuir d'Athènes. S'occupant ensuite de lui-même, et pensant qu'il serait puni pour lui avoir conseillé de porter la guerre en Grèce, il crut qu'il devait s'exposer à de nouveaux dangers, et qu'il fallait, ou qu'il subjuguât ce pays, ou qu'il pérît d'une manière honorable. Tout bouffi d'orgueil, le désir de soumettre la Grèce prévalut dans son esprit. Après y avoir donc réfléchi mûrement, il s'adressa à Xerxès : » Seigneur, lui dit-il, ne vous attristez pas de » cette perte, et ne la regardez pas comme un » grand malheur. Le succès de cette guerre ne » dépend pas de vos vaisseaux, mais de votre » cavalerie et de votre infanterie. Ces Grecs, » qui s'imaginent que tout est terminé, ne » sortiront point de leurs vaisseaux pour s'op» poser à vos armes, et ceux du continent n'o» seront pas s'essayer contre vous : ceux qui » l'ont fait en ont été punis. Attaquons donc sur» le-champ le Péloponnèse, si telle est votre vo» lonté. Mais si vous voulez suspendre vos coups, » suspendons-les ; mais cependant ne vous dé» couragez pas. Les Grecs n'ont plus de res» sources, et ne peuvent éviter ni l'esclavage, » ni le compte que vous leur demanderez du » présent et du passé. Voilà, Seigneur, ce que » vous avez surtout à faire. Mais si vous avez » résolu de vous en retourner avec votre armée, » j'ai cet autre conseil à vous donner. Ne permet» tez pas, Seigneur, que les Perses servent de » jouet aux Grecs ; vos affaires n'ont encore rien » souffert par la faute des Perses, et vous ne » pouvez nous accuser de nous être comportés » lâchement en quelque occasion. Si les » Phéniciens, les Égyptiens, les Cypriens et » les Ciliciens ont mal fait leur devoir, leur » faute ne nous regarde pas, et l'on ne doit » pas nous l'imputer. Maintenant donc, Sei» gneur, puisque les Perses ne sont point cou» pables, daignez suivre mon conseil. Si vous » avez résolu de ne pas rester ici plus long» temps, retournez dans vos états avec la plus

» grande partie de votre armée ; mais donnez-» moi trois cent mille hommes à mon choix, et » je m'engage à faire passer la Grèce sous vo-» tre joug. »

CI. Xerxès, sentant à ce discours sa douleur se calmer et la joie renaître dans son âme, répondit à Mardonius qu'après en avoir délibéré avec son conseil, il lui ferait part de ses intentions. Tandis qu'il agitait cette question avec les Perses qu'il avait convoqués, il voulut avoir aussi l'avis d'Artémise, parce qu'il avait reconnu auparavant qu'elle était la seule qui lui eût donné de bons conseils. Il l'envoya donc chercher; il ordonna aux Perses de son conseil et à ses gardes de se retirer, et lui parla en ces termes :

« Mardonius m'exhorte à rester ici, et à at-» taquer le Péloponnèse, en me représentant que » les Perses et mon armée de terre ne sont point » cause de notre défaite, et qu'ils offrent de » m'en donner des preuves. Mais il me conseille » d'un autre côté de retourner dans mes états » avec mes troupes, et de lui laisser trois cent » mille hommes à son choix, avec lesquels il » me promet de subjuguer la Grèce. Vous donc, » qui m'aviez si sagement détourné de combat-» tre sur mer, dites-moi maintenant lequel » de ces deux partis vous me conseillez de » prendre. »

CII. « — Seigneur, répondit Artémise, il est » difficile de vous donner le meilleur conseil ; » mais dans les conjonctures présentes, je suis » d'avis que vous retourniez en Perse, et que » vous laissiez ici Mardonius avec les troupes » qu'il vous demande, puisqu'il le désire, et » qu'il s'engage à subjuguer la Grèce. S'il en » fait la conquête, et qu'il réussisse dans ses » desseins, vous en aurez tout l'honneur, puis-» que cette conquête sera l'ouvrage de vos es-» claves. Si au contraire son entreprise n'a pas » le succès dont il se flatte, ce ne sera pas un » grand malheur, pourvu que vous viviez, et » que votre maison demeure florissante. En » effet, Seigneur, tant que vous vivrez et que » votre maison subsistera, les Grecs auront de » fréquents combats à livrer pour défendre leur » liberté. Si Mardonius éprouve quelque revers, » ce revers ne sera d'aucune conséquence ; et, » en faisant périr un de vos esclaves, les Grecs » n'auront remporté qu'un faible avantage. » Quant à vous, Seigneur, vous vous en re-» tournerez après avoir brûlé la ville d'Athènes, » comme vous vous l'étiez proposé lorsque vous » entreprîtes cette expédition. »

CIII. Cet avis fit d'autant plus de plaisir à Xerxès qu'il s'accordait avec sa manière de penser. Mais quand même tout le monde lui aurait conseillé de rester, je crois qu'il ne l'aurait pas fait, tant il était épouvanté. Après avoir donné de grandes louanges à Artémise, il la renvoya avec quelques-uns de ses fils naturels qui l'avaient suivi dans cette expédition, et qu'elle eut ordre de conduire à Ephèse. Hermotime de Pédases, qui tenait le premier rang parmi les eunuques du roi, les accompagnait pour les garder.

CIV. [Les Pédasiens habitent au-dessus d'Halicarnasse. On dit que lorsqu'ils sont menacés de quelque malheur, eux et leurs voisins, il vient une longue barbe à la prêtresse de Minerve qui est à Pédases, et qu'on a déjà vu ce prodige arriver deux fois.]

CV. Je ne connais personne qui se soit plus cruellement vengé d'une injure que cet Hermotime. Ayant été pris par des ennemis, il fut vendu à Panionius, de l'île de Chios. Cet homme vivait d'un trafic infâme : il achetait des jeunes garçons bien faits, les faisait eunuques, et les menait à Ephèse, où il les vendait très-cher. Car la fidélité des eunuques les rend, chez les barbares, plus précieux que les autres hommes. Panionius, qui vivait, dis-je, de ce trafic, fit eunuques un grand nombre de jeunes garçons, et entre autres Hermotime. Cet Hermotime ne fut pas malheureux en tout : conduit de Sardes au roi avec d'autres présents, il parvint avec le temps, auprès de Xerxès, à un plus haut point de faveur que tous les autres eunuques.

CVI. Tandis que le roi était à Sardes, et qu'il se disposait à marcher avec ses troupes contre Athènes, Hermotime, étant allé pour quelque affaire dans l'Atarnée, canton de la Mysie cultivé par les habitants de Chios, y rencontra Panionius. L'ayant reconnu, il lui témoigna beaucoup d'amitié; et commençant par un grand détail de tous les biens qu'il lui avait procurés, il passa ensuite à ceux qu'il promettait de lui faire par reconnaissance, s'il voulait venir avec toute sa famille demeurer chez lui. Panionius, charmé de ces offres, alla chez Hermotime avec

sa femme et ses enfants. Quand celui-ci l'eut en sa puissance avec toute sa famille : « O de tous » les hommes le plus scélérat, lui dit-il, qui » gagnes ta vie au plus infâme métier ! quel » mal t'avions-nous fait, moi et les miens, à » toi, ou à quelqu'un des tiens, pour m'avoir » privé de mon sexe, et m'avoir réduit à n'être » plus rien ? T'étais - tu donc imaginé que les » dieux n'auraient aucune connaissance de ton » action ? Scélérat, par un juste jugement ils » t'ont attiré par un appât trompeur entre mes » mains, afin que tu ne puisses te plaindre de la » peine que je vais t'infliger. » Après ces reproches, il se fit amener les quatre enfants de Panionius, et le força de les mutiler lui-même. Panionius, s'y voyant contraint, le fit, et cet ordre exécuté, Hermotime obligea les enfants à faire la même opération à leur propre père. C'est ainsi que fut puni Panionius, et qu'Hermotime se vengea.

CVII. Xerxès, ayant remis ses enfants à Artémise, afin de les mener à Ephèse, manda Mardonius, et lui ordonna de choisir dans toute son armée les troupes qu'il voudrait garder, et de faire répondre ses actions à ses paroles. Telles sont les choses qui se passèrent ce jour-là; mais pendant la nuit, les commandants de la flotte partirent de Phalère, par ordre du roi, avec leurs vaisseaux, pour regagner l'Hellespont avec toute la célérité possible, afin de garder les ponts sur lesquels le roi devait passer. Lorsque les barbares furent près de Zoster, ils prirent pour des vaisseaux les petits promontoires qui s'avancent dans la mer. Ils en furent tellement effrayés, qu'ils s'enfuirent en désordre ; mais ayant reconnu leur erreur, ils se réunirent et continuèrent leur route.

CVIII. Quand le jour parut, les Grecs, voyant l'armée de terre des Perses au même endroit, crurent que leurs vaisseaux étaient aussi à Phalère, et s'imaginant qu'ils leur livreraient un autre combat naval, ils se disposèrent à se défendre; mais lorsqu'ils eurent appris le départ de la flotte, ils résolurent sur-le-champ de la poursuivre. Ils le firent jusqu'à Andros ; mais ne pouvant l'apercevoir, ils abordèrent à cette île, où ils tinrent conseil. Thémistocles conseilla de poursuivre l'ennemi à travers la mer Egée, et d'aller droit à l'Hellespont pour rompre les ponts. Eurybiades fut d'un avis contraire. Il représenta qu'en rompant les ponts, on attirerait sur la Grèce le plus grand de tous les malheurs ; que si le roi était intercepté et forcé de rester en Europe, il ne se tiendrait pas en repos, parce que s'il s'y tenait, il ne pourrait ni réussir dans ses projets, ni retourner en Asie, et qu'il faudrait que son armée pérît de faim; que si, au contraire, il tentait quelque entreprise, et s'y attachait fortement, toutes les nations et toutes les villes de l'Europe se joindraient à lui, de gré ou de force; enfin que la récolte annuelle des Grecs lui fournirait des vivres. Il ajouta qu'il croyait que le roi, après la perte d'une bataille navale, ne resterait point en Europe ; qu'il fallait donc le laisser fuir jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans ses états, et qu'alors on pourrait l'y attaquer, et qu'il les y exhortait. Cet avis fut approuvé par le reste des généraux péloponnésiens.

CIX. Thémistocles ayant reconnu qu'il ne persuaderait pas, du moins à la plupart des alliés, de faire voile vers l'Hellespont, changea de sentiment, et, s'adressant aux Athéniens qui, étant surtout indignés de ce qu'on laissait échapper l'ennemi, voulaient, après en avoir délibéré en leur particulier, aller dans l'Hellespont, quand même les alliés refuseraient de les suivre; s'adressant, dis-je, aux Athéniens, il leur tint ce discours : « Je me suis déjà trouvé » en de pareilles occasions, et j'ai plus souvent » encore ouï dire que des troupes vaincues et » réduites au désespoir avaient repris cœur, et » que dans une nouvelle action elles avaient ré» tabli leurs affaires. Ainsi, Athéniens, puis» que nous avons, nous et les Grecs, dissipé, » contre notre attente, cette effroyable nuée » de barbares, ne poursuivons point un en» nemi qui fuit. Ce n'est point à nos forces que » nous devons cette victoire, mais aux dieux » et aux héros; ils ont été jaloux qu'un seul » homme, qu'un impie, qu'un scélérat, qui, » sans mettre de distinction entre le sacré et le » profane, a brûlé les temples des dieux et » renversé leurs statues ; qui a fait aussi fusti» ger la mer, et lui a donné des fers ; ils ont, » dis-je, été jaloux que cet homme eût lui seul » l'empire de l'Asie et de l'Europe. Mais puis» que nous sommes à présent dans une position » heureuse, restons en Grèce, et occupons-nous » de nous-mêmes et de nos familles. Le bar-

» bare est entièrement chassé; que chacun ré- » tablisse sa maison, et s'applique avec ardeur » à ensemencer ses terres. Au retour du prin- » temps, nous irons dans l'Hellespont et en » Ionie. » Thémistocles parlait ainsi dans la vue de se ménager l'amitié du roi, et de se procurer un asile, en cas que les Athéniens lui suscitassent dans la suite quelque fâcheuse affaire; ce qui ne manqua pas d'arriver.

CX. Ce discours trompeur persuada les Athéniens. Ils étaient en effet d'autant plus disposés à croire Thémistocles, qu'il s'était fait auparavant la réputation d'un homme sage, et que, dans l'occasion présente, il avait donné par ses bons conseils des preuves de sa prudence. Les Athéniens n'eurent pas plus tôt approuvé son avis, qu'il fit partir sur un esquif des gens de confiance et incapables de révéler ce qu'il leur avait ordonné de dire au roi, quand même on les aurait mis à la torture. L'esclave Sicinnus fut encore de ce nombre. Lorsqu'ils furent arrivés sur les côtes de l'Attique, Sicinnus laissa les autres dans l'esquif, et se rendit auprès de Xerxès: « Thémistocles, fils de Néoclès, lui » dit-il, général des Athéniens, le plus brave » et le plus sage de tous les alliés, m'a envoyé » vous dire que, par zèle pour votre service, il a » retenu les Grecs qui voulaient poursuivre vo- » tre flotte, et rompre les ponts de l'Hellespont. » Vous pouvez donc maintenant vous retirer » tranquillement. » Cet ordre exécuté, ils s'en retournèrent.

CXI. Les Grecs, ayant résolu de ne pas poursuivre plus loin la flotte des barbares, et de ne point rompre les ponts de l'Hellespont, assiégèrent Andros, dans le dessein de la détruire. Ces insulaires refusèrent les premiers à Thémistocles l'argent qu'il exigeait d'eux. Comme ce général alléguait qu'ils ne pouvaient se dispenser d'accorder cet argent à deux grandes divinités, la Persuasion et la Nécessité, dont les Athéniens étaient accompagnés, ils lui répondirent qu'Athènes, protégée par deux divinités favorables, était avec raison grande, riche et florissante; que le territoire d'Andros était très-mauvais; que deux divinités pernicieuses, la Pauvreté et l'Impuissance, se plaisaient dans leur île, et ne la quittaient jamais; qu'étant au pouvoir de ces deux divinités, ils ne pouvaient donner d'argent, et que jamais la puissance d'Athènes ne serait plus forte que leur impuissance. Sur cette réponse et leur refus, on les assiégea.

CXII. Avide d'argent, Thémistocles ne cessait d'en amasser. Il en envoya demander aux autres insulaires, par les mêmes députés, qui leur tinrent le même langage qu'à ceux d'Andros, et les menacèrent, en cas de refus, de les assiéger avec l'armée grecque, et de les détruire entièrement. Il tira par cette voie de grandes sommes des Carystiens et des Pariens, qui les envoyèrent, dans la crainte d'être traités comme Andros, dont ils avaient appris qu'on formait le siége à cause de son attachement aux Mèdes, et parce qu'ils savaient que Thémistocles jouissait, auprès des généraux, du plus grand crédit. J'ignore si quelques autres îles en donnèrent aussi. Je croirais volontiers qu'il y en eut d'autres, et que celles-là ne furent pas les seules. Le malheur des Carystiens ne fut pas pour cela différé[1]. Quant aux Pariens, ils apaisèrent Thémistocles avec de l'argent, et l'armée n'alla pas chez eux. Ce fut ainsi que Thémistocles, à l'insu des autres généraux, tira beaucoup d'argent des insulaires, à commencer par ceux d'Andros.

CXIII. L'armée de terre, ayant séjourné quelques jours dans l'Attique après le combat naval, prit avec Xerxès la route de la Béotie, et le même chemin qu'elle avait tenu en venant. Mardonius avait jugé à propos d'accompagner le roi, parce que la saison n'était plus propre aux opérations de la guerre, et qu'il croyait plus avantageux de passer l'hiver en Thessalie, et d'attaquer ensuite le Péloponnèse au commencement du printemps. Lorsqu'on fut arrivé en Thessalie, Mardonius choisit d'abord tous les Perses qu'on appelle immortels, exceptés Hydarnes, leur commandant, qui ne voulut point abandonner le roi. Il prit ensuite parmi les autres Perses les cuirassiers et le corps de mille chevaux[2], auxquels il joignit toutes les troupes mèdes, saces, bactriennes et indiennes, tant infanterie que cavalerie. Quant au reste des alliés, il ne fit choix que d'un petit nombre, et ne prit que les beaux hommes et ceux qui avaient fait de belles actions et dont la valeur

[1] Voyez ci-dessous, § CXXI.
[2] Voyez liv. VII, § XL, et liv. IX, § LXII.

lui était connue. Il choisit aussi la plus grande partie des Perses, ceux surtout qui portaient des colliers et des bracelets, et ensuite les Mèdes. Ceux-ci étaient égaux en nombre aux Perses, mais inférieurs du côté de la force. Toutes ces troupes réunies faisaient trois cent mille hommes, y compris la cavalerie.

CXIV. Pendant que Mardonius était occupé du choix de l'armée, et que Xerxès était aux environs de la Thessalie, il vint aux Lacédémoniens un oracle de Delphes qui leur ordonnait de demander à Xerxès justice de la mort de Léonidas, et d'accepter, comme un augure, la réponse qu'il leur ferait. Aussitôt les Spartiates dépêchèrent un héraut, qui fit tant de diligence, qu'il rencontra encore toute l'armée en Thessalie avec Xerxès. Ce prince lui ayant donné audience : « Roi des Perses, lui dit-il, » les Lacédémoniens et les Héraclides de » Sparte vous demandent justice de la mort de » leur roi, qui a été tué, par vous, en combat» tant pour la défense de la Grèce. » A ces mots, Xerxès se mit à rire, et après avoir été long-temps sans répondre : « Voilà, dit-il en « montrant Mardonius, qui était présent, voilà « celui qui la leur fera comme il convient. » Le héraut accepta l'augure et se retira.

CXV. Xerxès, laissant Mardonius en Thessalie, se hâta de gagner l'Hellespont. Il arriva en quarante-cinq jours au passage du détroit, n'ayant pour ainsi dire avec lui qu'une très-petite partie de son armée. Cependant partout où passaient ces troupes, elles enlevaient les grains, et, à leur défaut, elles se nourrissaient de l'herbe des campagnes, de l'écorce et des feuilles des arbres sauvages et cultivés, et ne laissaient rien, tant la faim était pressante. La peste et la dyssenterie qui survinrent en firent périr beaucoup en route. Xerxès laissait les malades dans toutes les villes qu'il traversait, ordonnant aux magistrats de les nourrir et d'en prendre soin. Il y en eut quelques-uns qui restèrent en Thessalie, d'autres à Siris en Pæonie, et en Macédoine. En allant en Grèce, Xerxès avait laissé dans la Macédoine le char sacré de Jupiter; il ne le retrouva plus : les Pæoniens l'avaient donné aux Thraces; et quand il le redemanda, ils lui répondirent que les cavales de ce char avaient été enlevées dans les pâturages par les peuples de la Thrace supérieure qui habitaient vers les sources du Strymon.

CXVI. Ce fut dans ce pays que le roi des Bisaltes et de la Crestonique, Thrace de nation, fit une action bien atroce. Après avoir déclaré qu'il ne se soumettrait jamais volontairement à Xerxès, il se retira sur le mont Rhodope, et défendit à ses fils de porter les armes contre la Grèce. Soit mépris de ses ordres, soit envie de voir la guerre, ils accompagnèrent l'armée; mais étant revenus tous six sains et saufs de cette expédition, leur père leur fit arracher les yeux, et les punit ainsi de leur désobéissance.

CXVII. Les Perses partirent de la Thrace, et dès qu'ils furent arrivés au détroit, ils se pressèrent de traverser l'Hellespont sur leurs vaisseaux pour gagner Abydos, parce que les ponts de bateaux ne subsistaient plus, la tempête les ayant rompus. Ils firent quelque séjour en ces lieux, et, y ayant trouvé des vivres en plus grande abondance que dans leur marche, ils mangèrent avec excès, ce qui, joint au changement d'eau, fit périr une grande partie de ce qui restait de cette armée. Les autres arrivèrent à Sardes avec Xerxès.

CXVIII. On raconte aussi de la manière suivante la retraite de ce prince. Étant arrivé à Eion sur le Strymon, après son départ d'Athènes, il ne continua plus sa route par terre; mais, laissant à Hydarnes le soin de conduire son armée sur les bords de l'Hellespont, il monta sur un vaisseau phénicien qui le transporta en Asie. Pendant qu'il voguait, il s'éleva du Strymon un vent impétueux, qui, soulevant les flots, rendit la tempête d'autant plus dangereuse qu'il y avait jusque sur les ponts un très grand nombre de Perses qui s'étaient embarqués avec Xerxès, et qui surchargeaient le vaisseau. Le roi, effrayé, cria au pilote s'il y avait quelque espérance de salut : « Aucune, Seigneur, lui » répondit-il, si l'on n'allége le vaisseau d'une » grande partie de ses défenseurs. » On ajoute que sur cette réponse Xerxès s'adressa aux Perses : « C'est à vous maintenant à montrer » l'intérêt que vous prenez à votre roi; ma vie » dépend de vous. » Il dit, et les Perses, s'étant prosternés, se jetèrent dans la mer. Le vaisseau allégé, le roi arriva sain et sauf en Asie. On dit qu'aussitôt après qu'il eut débarqué, il donna une couronne d'or au pilote pour avoir sauvé la vie au roi; mais qu'il lui fit couper la tête pour

avoir causé la perte d'un grand nombre de Perses.

CXIX. Cette autre manière de raconter la retraite de Xerxès [1] ne me paraît nullement croyable par bien des raisons, et surtout à cause du malheur des Perses. En effet, si le pilote a dit véritablement au Roi qu'il fallait alléger le vaisseau, je suis persuadé que de mille personnes, il n'y en a pas une qui ne convînt que le roi aurait fait descendre à fond de cale ceux qui étaient sur les ponts, d'autant plus qu'ils étaient Perses et des premiers de sa cour, et qu'il aurait plutôt fait jeter dans la mer autant de rameurs phéniciens qu'il y avait de Perses. Mais, comme je l'ai dit plus haut [2], Xerxès retourna par terre en Asie avec le reste de son armée.

CXX. En voici une forte preuve. Il est certain qu'en s'en retournant il passa par Abdères, où il se lia d'amitié avec les Abdérites, et qu'il leur fit présent d'un cimeterre d'or et d'une tiare tissue en or. Ce fut en cette ville, au rapport des mêmes Abdérites, que Xerxès détacha sa ceinture pour la première fois depuis son départ d'Athènes, comme étant alors délivré de toute crainte; mais cette circonstance ne me paraît point croyable. Or, Abdères est plutôt vers l'Hellespont que vers le Strymon et la ville d'Eion, où l'on dit qu'il s'embarqua.

CXXI. Les Grecs, ne pouvant prendre Andros, tournèrent leurs armes contre Caryste [3], et après avoir ravagé son territoire, ils revinrent à Salamine. On commença par mettre de côté les prémices du butin pour les dieux, et entre autres trois vaisseaux phéniciens. Ils en envoyèrent un à l'isthme pour y être consacré aux dieux : on l'y voyait encore de mon temps; un autre à Sunium, et le troisième fut dédié à Ajax dans l'île de Salamine. On partagea ensuite le butin, et l'on en envoya les prémices à Delphes. On en fit une statue de douze coudées de haut, tenant à la main un éperon de vaisseau. On la plaça au même endroit où est la statue d'or d'Alexandre, roi de Macédoine.

CXXII. Ces prémices envoyées à Delphes, les Grecs demandèrent au dieu, au nom de tous les confédérés, s'il avait reçu des prémices complètes et qui lui fussent agréables. Le dieu répondit qu'il en avait reçu de tous les Grecs, excepté des Eginètes, dont il exigeait un présent, parce qu'ils s'étaient plus distingués que les autres au combat naval de Salamine. Sur cette réponse, les Eginètes lui consacrèrent trois étoiles d'or, qui sont sur un mât d'airain à l'angle fort près du cratère de Crésus [4].

CXXIII. Le butin partagé, les Grecs firent voile vers l'isthme, pour donner le prix de la valeur à celui d'entr'eux qui s'était le plus distingué dans cette guerre. Lorsqu'ils y furent arrivés, les généraux se partagèrent les ballottes auprès de l'autel de Neptune, afin de donner leurs suffrages à ceux qu'ils croiraient dignes du premier et du second prix. Chacun, pensant s'être plus distingué que les autres, se donna la première voix ; mais pour le second prix, la plupart l'adjugèrent d'un commun accord à Thémistocles. Les généraux n'eurent par ce moyen qu'un seul suffrage chacun, et Thémistocles eut la très grande pluralité pour le second prix.

CXXIV. Quoique l'envie eût empêché les Grecs de porter un jugement, et que chacun, en retournant dans sa patrie, eût laissé la chose indécise, Thémistocles n'en fut pas moins célébré, et n'en passa pas moins dans toute la Grèce pour le plus prudent des Grecs. Comme ceux avec qui il avait combattu à Salamine ne lui avaient pas rendu les honneurs qu'il méritait par sa victoire, il se rendit à Lacédémone aussitôt après le départ des alliés, pour y recevoir les marques de distinction qui lui étaient dues. Les Lacédémoniens le reçurent magnifiquement et de la manière la plus honorable. Ils donnèrent, il est vrai, à Eurybiades une couronne d'olivier pour prix de la valeur; mais ils adjugèrent à Thémistocles celui de la prudence et de l'habileté, et le couronnèrent aussi d'olivier. Ils lui firent, outre cela, présent du plus beau char qu'il y eût à Sparte; et après lui avoir donné de grandes louanges, trois cents Spartiates d'élite, qu'on appelle les chevaliers, l'escortèrent à son retour jusqu'aux frontières de Tégée. De tous les hommes que nous connais-

[1] Cela se rapporte au commencement du § CXVIII.

[2] § CXVII.

[3] Voyez ci-dessus, § CXII.

[4] C'était le cratère d'argent. Voyez liv. I, § LI.

sions, c'est le seul que les Spartiates aient reconduit.

CXXV. Lorsque Thémistocles fut de retour de Lacédémone à Athènes, Timodème d'Aphidnes, qui n'était guère connu que par la haine qu'il lui portait, et la rage jalouse dont il était animé contre lui, lui reprochait son voyage de Sparte, en lui disant que les Lacédémoniens ne lui avaient point rendu des honneurs à cause de son propre mérite, mais par égard pour la ville d'Athènes. Comme il répétait sans cesse ce reproche : « Vous avez raison, lui dit-il, si » j'étais Belbinite, je n'aurais pas reçu tant » d'honneurs des Spartiates, et jamais ils ne » vous en feraient autant, quand même vous » seriez Athénien. » Mais en voilà assez là-dessus.

CXXVI. Pendant ce temps-là, Artabaze, fils de Pharnaces, qui depuis long-temps s'était fait une grande réputation parmi les Perses, et qui en acquit encore davantage à la bataille de Platées, accompagna le roi jusqu'au passage de l'Hellespont avec soixante mille hommes de l'armée que Mardonius avait choisie. Xerxès étant passé en Asie, et Artabaze se trouvant à son retour aux environs de la presqu'île de Pallène, comme Mardonius, qui avait pris son quartier d'hiver dans la Thessalie et dans la Macédoine, ne le pressait pas de venir le rejoindre, il crut que, le hasard l'ayant conduit près des Potidéates, il devait les remettre sous le joug des Perses, qu'ils avaient secoué. Ces peuples s'étaient ouvertement révoltés contre les barbares aussitôt après le départ du roi et la fuite de l'armée navale des Perses, et leur exemple avait été suivi du reste des habitants de la presqu'île de Pallène.

CXXVII. Artabaze assiégea alors Potidée, et, soupçonnant les Olynthiens de vouloir se révolter contre le roi, il les assiégea aussi. Leur ville était en ce temps-là occupée par les Bottiéens, qui avaient été chassés du golfe de Therme par les Macédoniens. Artabaze, ayant pris cette ville, en fit égorger les habitants dans un marais où on les conduisit. Il y mit ensuite des habitants de la Chalcidique, et en confia le gouvernement à Critobule de Torone. Ce fut ainsi que les Chalcidiens devinrent les maîtres d'Olynthe.

CXXVIII. Après la prise de cette place, Artabaze s'occupa sérieusement du siége de Potidée. Tandis qu'il le pressait avec ardeur, Timoxène, stratége (premier magistrat) des Scionéens, convint avec lui de lui livrer cette ville. On ne sait pas quelle fut l'origine de leur correspondance, et je n'en puis rien dire; mais enfin voici ce qui arriva. Toutes les fois que Timoxène et Artabaze voulaient s'écrire, ils attachaient la lettre à une flèche, et l'entortillaient autour de son entaille, de façon qu'elle lui servait d'ailes ; on tirait ensuite cette flèche dans l'endroit convenu. La trahison de Timoxène fut ainsi reconnue : Artabaze voulant tirer vers l'endroit convenu, la flèche s'écarta du but, et frappa à l'épaule un homme de Potidée. Aussitôt accourut beaucoup de monde à l'entour du blessé, comme il arrive ordinairement dans ces sortes d'occasions. On prit sur-le-champ la flèche, et quand on eut reconnu qu'il y avait une lettre, on la porta aux stratéges assemblés avec ceux des alliés du reste des Palléniens. La lecture de cette lettre ayant fait connaître l'auteur de la trahison, les stratéges furent d'avis de ne point accuser Timoxène de trahison par égard pour la ville de Scioné, de crainte qu'à l'avenir les Scionéens ne fussent considérés comme des traîtres. Ainsi fut découverte la conspiration de Timoxène.

CXXIX. Il y avait déjà trois mois qu'Artabaze assiégeait Potidée, lorsqu'il arriva un reflux considérable, et qui dura fort long-temps. Les barbares, voyant que le lieu occupé auparavant par la mer n'était plus qu'une lacune, se mirent en route pour entrer dans la Pallène. Ils avaient déjà fait les deux cinquièmes du chemin, et il leur en restait encore trois pour y arriver, lorsqu'il survint un flux si considérable, qu'au rapport des habitants, on n'en a jamais vu de pareil en ce pays, quoiqu'ils y soient fréquents. Ceux qui ne savaient pas nager périrent dans les eaux, et ceux qui savaient nager furent massacrés par les Potidéates qui les poursuivirent dans des bateaux. Les Potidéates attribuent ce flux considérable et cette perte des Perses à Neptune, qui fit ainsi périr dans les eaux ceux d'entre les Perses qui avaient profané son temple et insulté sa statue qu'on voyait dans le faubourg. Ce sentiment des Potidéates me paraît très juste. Artabaze alla rejoindre Mardonius en Thes-

salie avec les débris de cette armée. Tel fut le sort des troupes qui avaient accompagné le roi dans sa retraite.

CXXX. Le reste de l'armée navale de Xerxès étant arrivé en Asie après s'être sauvé de Salamine, et ayant transporté le roi et ses troupes de la Chersonèse à Abydos, alla passer l'hiver à Cyme. Cette flotte se rassembla ensuite dès le commencement du printemps à Samos, où quelques uns de ses vaisseaux avaient aussi passé l'hiver. La plupart des troupes qu'elle avait à bord étaient perses et mèdes. Il leur était venu deux généraux, Mardontès, fils de Bagée, et Artayntès [1], fils d'Artachée, qui s'était associé son neveu Ithamitrès, et avait partagé avec lui le commandement. Comme les Perses avaient reçu un échec considérable à la bataille de Salamine, ils n'avancèrent pas plus loin vers l'occident, et personne ne les y contraignit. Ils avaient encore trois cents vaisseaux, y compris ceux des Ioniens, avec lesquels ils se tinrent à Samos pour garder l'Ionie et l'empêcher de se révolter. Bien loin de s'attendre à voir les Grecs venir en Ionie, ils croyaient qu'ils se contenteraient de défendre leur propre pays, et cette conjecture leur paraissait d'autant mieux fondée qu'au lieu de les poursuivre dans leur fuite après la bataille de Salamine, les Grecs s'étaient trouvés très-heureux de se retirer. Les Perses étaient persuadés en eux-mêmes qu'ils avaient été complètement battus sur mer; mais ils s'attendaient que sur terre Mardonius aurait avec ses troupes de très-grands avantages. Tandis qu'ils etaient à Samos, et qu'ils délibéraient entre eux sur les moyens de nuire à leurs ennemis, ils étaient attentifs aux démarches de Mardonius, afin de voir quel en serait l'événement.

CXXXI. Le retour du printemps et la présence de Mardonius, qui était alors en Thessalie, réveillèrent les Grecs. Leur armée de terre ne s'assemblait point encore; mais leur flotte, consistant en cent dix vaisseaux, était déjà partie pour Égine : Léotychides la commandait. Ce prince comptait parmi ses ancêtres, en remontant en ligne directe, Ménarès, Agésilas, Hippocratides, Léotychides, Anaxilas, Archidamus, Anaxandrides, Théopompe, Nicandre, Charillus, Eunomus, Polydectes, Prytanis, Euryphon, Proclès, Aristodemus, Aristomachus, Cléodæus, fils d'Hyllus, et petit-fils d'Hercules. Il était de la seconde maison royale, et tous ses ancêtres, excepté les sept que j'ai nommés les premiers après Léotychides, avaient eté rois de Sparte. Quant aux Athéniens, ils étaient commandés par Xanthippe, fils d'Ariphron.

CXXXII. Lorsque tous les vaisseaux furent arrivés à Égine, les ambassadeurs des Ioniens, parmi lesquels était Herodote, fils de Basilides, vinrent y trouver les Grecs. C'étaient les mêmes qui, peu de temps auparavant, avaient été à Sparte prier les Lacédémoniens de rendre la liberté à l'Ionie. Ils étaient d'abord sept, et avaient conjuré entre eux la mort de Strattis, tyran de Chios. Mais ayant été découverts par un de leur complices, les six autres s'etaient retirés secrètement de Chios à Sparte, et dans ce temps-là ils s'étaient rendus à Égine pour engager les Grecs à faire voile en Ionie. Mais ils eurent bien de la peine à les mener jusqu'à Délos. Tout ce qui était au-delà de cette île effrayait les Grecs, parce qu'ils avaient peu de connaissance de ces pays, et parce qu'ils s'étaient imaginé qu'ils étaient pleins de troupes. Samos même leur paraissait aussi éloignée que les Colonnes d'Hercules. Ainsi les barbares effrayés n'osèrent pas avancer vers l'occident au-delà de Samos; et les Grecs, de leur côté, malgré les prières de ceux de Chios, n'allèrent point vers l'orient plus loin que Délos. La crainte les empêchait de franchir de part et d'autre l'espace qui les séparait.

CXXXIII. Tandis que les Grecs allaient à Délos, Mardonius, qui avait passé l'hiver en Thessalie, se mit en marche. A son départ, il envoya aux oracles un Européen nommé Mys, avec ordre d'aller partout autant qu'il lui serait possible pour consulter les dieux. Je ne puis dire ce que Mardonius voulait apprendre des oracles, et les ordres qu'il avait donnés à son député, personne n'en ayant connaissance; mais je pense qu'il les envoya consulter seulement sur les affaires présentes.

CXXXIV. Il est certain que Mys vint à Lébadie; qu'ayant gagné avec de l'argent un homme du pays, il descendit dans l'antre de Trophonius; qu'il alla à l'oracle d'Abes en Pho-

[1] C'est le même dont il est parlé liv. IX, § CI et CVI.

cide; qu'il vint ensuite à Thèbes, et que, dès qu'il y fut arrivé, il consulta lui-même Apollon Isménien par la flamme des victimes, comme cela se pratique aussi à Olympie, et avec de l'argent, il obtint d'un étranger, et non d'un Thébain, la permission d'aller dormir dans le temple d'Amphiaraüs, où il n'est permis à aucun citoyen de Thèbes de consulter l'oracle, par la raison suivante. Amphiaraüs ayant ordonné aux Thébains, par des oracles, de le choisir pour leur devin ou pour leur allié, ils préférèrent de l'avoir pour allié; les citoyens de Thèbes ne peuvent, par cette raison, coucher dans le temple d'Amphiaraüs.

CXXXV. Les Thébains racontent une merveille très-grande à mon avis. Mys, ayant parcouru tous les oracles, visita aussi le temple d'Apollon surnommé Ptoüs. Ce temple, qui s'appelle le Ptoon, appartient aux Thébains, et est situé au dessus du lac Copaïs, au pied d'une montagne, près de la ville d'Acræphia. Mys étant arrivé à ce temple, trois citoyens choisis par la république l'y suivirent pour mettre par écrit la réponse de l'oracle. Aussitôt l'archiprêtresse lui répondit en langue barbare [1]. Les Thébains dont il était accompagné furent étonnés de lui entendre parler une langue différente de la grecque. Comme ils étaient embarrassés sur ce qu'ils feraient dans les circonstances présentes, Mys leur arracha les tablettes qu'ils avaient entre les mains, et, y ayant écrit la réponse que lui avait dictée le prophète, et qui était, à ce qu'on dit, en carien, il s'en retourna en Thessalie.

CXXXVI. Mardonius, ayant lu les réponses des oracles, envoya en ambassade à Athènes Alexandre de Macédoine, fils d'Amyntas. Il choisit ce prince, parce qu'il avait avec les Perses de l'affinité, sa sœur Gygée, fille d'Amyntas[2], ayant épousé un Perse nommé Bubarès, dont elle avait un fils, qui s'appelait Amyntas, du nom de son aïeul maternel. Cet Amyntas était alors en Asie, et le roi lui avait donné Alabandes, ville considérable de Phrygie. Mardonius envoya aussi Alexandre, parce qu'il avait appris qu'il était uni avec les Athéniens par les droits de l'hospitalité, et qu'ils le regardaient comme leur bienfaiteur. Il s'imaginait que, par ce moyen, il se concilierait surtout les Athéniens, dont il entendait parler comme d'un peuple nombreux et vaillant, et qu'il savait avoir le plus contribué à la défaite des Perses sur mer. Il se flattait que, s'ils se joignaient à lui, il se rendrait aisément maître de la mer; ce qui serait certainement arrivé. Comme il se croyait beaucoup plus fort que les Grecs par terre, il comptait alors avoir sur eux une grande supériorité. Peut-être aussi les oracles qu'il avait consultés lui conseillaient ils de faire alliance avec les Athéniens, et ce fut peut-être cette raison qui l'engagea à leur députer Alexandre.

CXXXVII. Alexandre descendait au septième degré[1] de Perdiccas qui s'empara de la couronne de Macédoine, ainsi que je vais le dire. Gavanes, Aéropus et Perdiccas, tous trois frères et descendants de Téménus, s'enfuirent d'Argos en Illyrie, et passant de là dans la haute Macédoine, ils arrivèrent à la ville de Lébæa, où ils s'engagèrent au service du roi pour un certain prix. L'un menait paître les chevaux, l'autre les bœufs, et Perdiccas, le plus jeune, gardait le menu bétail; car autrefois, non-seulement les républiques, mais encore les monarchies, n'étaient pas riches en argent. La reine elle-même leur préparait à manger. Toutes les fois que cuisait le pain du jeune Perdiccas son domestique, il devenait plus gros de moitié. La même chose arrivant toujours, elle en avertit son mari. Là-dessus il vint sur le champ à ce prince en la pensée que c'était un prodige, et qu'il présageait quelque chose de grand. Il manda les trois frères, et leur commanda de sortir de ses terres. Ils répondirent au roi qu'il était juste qu'ils reçussent auparavant leur salaire. A ce mot de salaire, il leur dit en homme à qui les dieux avaient troublé la raison. « Je vous donne ce soleil (le soleil entrait » alors dans la maison par l'ouverture de la » cheminée), ce salaire est digne de vous. » A ces paroles, les deux aînés, Gavanes et Aéropus, demeurèrent interdits; mais le plus jeune répondit au roi : « Seigneur, nous acceptons

[1] Il faut se rappeler que ce mot ne signifie qu'étranger.
[2] Voyez liv. v, § xxi.

[1] Pour trouver les sept degrés, il faut, suivant l'usage d'Hérodote, compter les deux extrêmes, Alexandre et Perdiccas.

» l'augure que vous nous donnez. » Prenant ensuite son couteau, il traça sur l'aire de la salle une ligne autour de l'espace qu'éclairait le soleil, et, après avoir reçu par trois fois ses rayons dans son sein, il s'en alla avec ses deux frères.

CXXXVIII. Ils étaient à peine partis, qu'un des assesseurs du roi l'instruisit de ce que pouvait faire le plus jeune des trois frères, et des vues qu'il avait sans doute en acceptant ce qu'il avait donné. Ce prince irrité envoya après eux des cavaliers pour les tuer. Il y a dans ce pays un fleuve, auquel les descendants de ces hommes d'Argos offrent des sacrifices comme à leur libérateur. Lorsque les Téménides l'eurent traversé, il grossit tellement, que les cavaliers ne purent le passer. Arrivés dans un autre canton de la Macédoine, les trois frères établirent leur demeure près des jardins qu'on dit avoir appartenu à Midas, fils de Gordius, où viennent d'elles-mêmes et sans culture des roses à soixante pétales, dont l'odeur est plus agréable que celles qui croissent ailleurs. Ce fut aussi dans ces jardins que le Silène fut pris, comme le rapportent les Macédoniens. Le mont Bermion, inaccessible en hiver, est au-dessus de ces jardins. Lorsque les Téménides se furent emparés de ce canton, ils en sortirent pour subjuguer le reste de la Macédoine.

CXXXIX. Alexandre descendait de ce Perdiccas de la manière suivante. Il était fils d'Amyntas, Amyntas d'Alcétas, Alcétas d'Aéropus, Aéropus de Philippe, Philippe d'Argæus, et celui-ci de Perdiccas, qui avait conquis ce royaume. Telle était la généalogie d'Alexandre, fils d'Amyntas.

CXL. Alexandre, étant arrivé à Athènes, où Mardonius l'avait député, adressa ce discours au peuple : « Athéniens, Mardonius vous dit » par ma bouche : Il m'est venu un message » de la part du roi, conçu en ces termes :

» Je pardonne aux Athéniens toutes leurs » fautes. Exécutez donc mes ordres, Mardo» nius, rendez-leur leur pays; qu'ils en choi» sissent encore un autre à leur gré, qu'ils vi» vent selon leurs lois, et s'ils veulent faire » alliance avec moi, relevez tous les temples » que je leur ai brûlés.

» Ces ordres m'ayant été envoyés, je suis » tenu de les exécuter, à moins que de votre » côté vous n'y mettiez obstacle[1]. Je vous adresse » maintenant la parole en mon nom. Quelle est » donc votre folie de vouloir faire la guerre » au roi ! vous ne le vaincrez jamais, et vous » ne pourrez pas toujours lui résister. Les » grandes actions de Xerxès et la multitude » de ses troupes vous sont connues; vous avez » entendu parler de mes forces; quand même » vous auriez l'avantage sur moi, quand même » vous remporteriez la victoire, ce dont vous ne » pouvez vous flatter, du moins si vous êtes sa» ges, il nous viendra d'autres armées encore » plus fortes. Ne vous exposez pas, en vous » égalant au roi, à être privés de votre patrie, » et à courir perpétuellement le risque de la vie » même. Rentrez donc en grâce avec Xerxès; » profitez de l'occasion; jamais il ne s'en pré» sentera où vous puissiez le faire à des condi» tions plus honorables. Le roi vous en presse; » soyez libres, et contractez avec nous une al» liance sincère, sans fraude ni tromperie.

» Voilà, Athéniens, ce que Mardonius m'a » commandé de vous dire. Quant à moi, je ne » vous parlerai pas de ma bienveillance pour » vous. Je n'ai pas attendu jusqu'au moment » présent à la faire connaître : suivez, je vous » en conjure, les conseils de Mardonius. Vous » n'êtes pas en état de soutenir la guerre jus» qu'au bout contre Xerxès. Si je vous avais » vus assez puissants pour lui résister, je ne se» rais pas venu ici avec les propositions que je » vous apporte de sa part. La puissance du roi » est immense et plus qu'humaine. Si vous n'ac» ceptez pas sur le champ l'alliance que vous » offrent les Perses à des conditions si avanta» geuses, je crains d'autant plus pour vous » que, de tous les confédérés, vous êtes les plus » exposés, et que, vous trouvant enclavés au » milieu des ennemis, et votre pays entre deux » armées, vous êtes toujours les seuls sur qui » tombe la perte. Ces offres sont d'un prix ines» timable. Ne les rejetez donc pas, et cela d'au» tant plus que vous êtes les seuls à qui le grand » roi veuille pardonner, et les seuls dont il re» cherche l'alliance. » Ainsi parla Alexandre.

CXLI. Les Lacédémoniens, ayant appris que ce prince venait à Athènes pour engager les Athé-

[1] Ceci est le discours que tient Mardonius par la bouche d'Alexandre.

niens à traiter avec le roi, se rappelèrent que les oracles avaient prédit qu'ils seraient nécessairement chassés du Péloponnèse avec le reste des Doriens par les Mèdes unis aux Athéniens. Craignant donc qu'ils n'acceptassent cette alliance, ils résolurent de leur envoyer sur le champ une députation. Les ambassadeurs de Lacédémone se trouvèrent à l'assemblée du peuple. Les Athéniens l'avaient différée, parce qu'ils étaient persuadés que les Lacédémoniens apprendraient qu'on était venu négocier avec eux de la part du barbare, et que, sur cette nouvelle, ils se hâteraient de faire partir des députes. Ils avaient donc différé l'assemblée du peuple de dessein prémédité, afin de faire connaître leurs dispositions aux Lacédémoniens.

CXLII. Dès qu'Alexandre eut cessé de parler, les ambassadeurs de Sparte prirent la parole. « Les Lacédémoniens, dirent-ils, nous ont députés pour vous prier de ne rien entreprendre au » préjudice de la Grèce, et de ne point prêter » l'oreille aux propositions du roi. Une pareille » alliance serait injuste et plus flétrissante en» core pour vous que pour le reste des Grecs, » et cela pour plusieurs raisons. Vous avez al» lumé contre notre gré la guerre présente, et » quoique dans l'origine elle ne regardât que » vous, elle gagne maintenant la Grèce entière. » Ne serait-il pas odieux qu'étant originairement » les auteurs de tous ces troubles, vous contri» buiez à rendre la Grèce esclave, vous sur» tout qui, dès les temps les plus reculés, vous » êtes montrés les défenseurs de la liberté des » peuples?

» Pour nous, Athéniens, nous compatissons » à votre triste situation, et nous voyons avec » douleur vos maisons renversées depuis long» temps, et que deux années de suite vous » avez été privés du produit de vos terres. Sen» sibles à vos malheurs, les Lacédémoniens et les » alliés s'engagent à nourrir, tant que durera » la guerre, vos femmes, et tout ce qu'il y a » dans vos familles de personnes inutiles à la » guerre. Ne vous laissez pas séduire, nous » vous en conjurons, par les paroles douces » qu'Alexandre vous dit de la part de Mardo» nius; il fait ce qu'il doit faire, c'est un tyran » qui épouse les intérêts d'un tyran : mais si » vous êtes sages, vous ne suivrez pas ses con» seils, puisque vous n'ignorez pas qu'on ne » peut se fier aux barbares, et qu'il n'y a rien » de vrai dans leurs paroles. »

CXLIII. Tel fut le discours des députés de Sparte. Quant aux Athéniens, ils répondirent à Alexandre en ces termes : « Il était fort inutile » de grossir avec emphase les forces des Perses; » nous savions aussi bien que vous que les nô» tres sont inférieures aux leurs. Cependant, » brûlant du feu de la liberté, nous nous défen» drons de tout notre pouvoir. Ne cherchez donc » pas à nous persuader de faire alliance avec » le barbare; jamais vous n'y parviendrez. » Allez, rapportez à Mardonius la réponse des » Athéniens : tant que le soleil fournira sa car» rière accoutumée, nous ne ferons jamais » d'alliance avec Xerxès; mais, pleins de con» fiance en la protection des dieux et des héros, » dont, sans aucun respect, il a brûlé les tem» ples et les statues, nous irons à sa rencontre, » et le repousserons courageusement.

» Quant à vous, ne tenez jamais aux Athé» niens de semblables discours, et ne venez pas » désormais nous exhorter à faire des choses » horribles, sous prétexte de vouloir nous ren» dre des services importants; car, étant unis » avec nous par les liens de l'hospitalité et de » l'amitié, nous serions fâchés de vous traiter » d'une manière qui ne vous serait pas agréa» ble. »

CXLIV. S'adressant ensuite aux envoyés de Sparte : « La crainte qu'ont les Lacédémoniens » que nous ne traitions avec le barbare est dans » la nature; mais elle aurait bien dû vous pa» raître honteuse, à vous qui connaissez la ma» gnanimité des Athéniens. Non, il n'est point » assez d'or sur la terre, il n'est point de pays » assez beau, assez riche, il n'est rien enfin qui » puisse nous porter à prendre le parti des » Mèdes, pour réduire la Grèce en esclavage : » et quand même nous le voudrions, nous en » serions détournés par plusieurs grandes rai» sons. La première, et la plus importante : les » statues et les temples de nos dieux brûlés, » renversés et ensevelis sous leurs ruines; ce » motif n'est-il pas assez puissant pour nous » forcer bien plutôt à nous venger de tout notre » pouvoir qu'à nous allier à celui qui est l'au» teur de ce désastre? Secondement, le corps » hellénique étant d'un même sang, parlant la » même langue, ayant les mêmes dieux, les

» mêmes temples, les mêmes sacrifices, les » mêmes usages, les mêmes mœurs, ne serait- » ce pas une chose honteuse aux Athéniens de » le trahir? Apprenez donc, si vous l'avez ignoré » jusqu'à présent, apprenez que, tant qu'il res- » tera un Athénien au monde, nous ne ferons » jamais alliance avec Xerxès. Nous admirons » l'offre que vous nous faites de nourrir nos » familles et de pourvoir aux besoins d'un peu- » ple dont les maisons et la fortune sont ren- » versées, et vous portez la bienveillance jus- » qu'à son comble; mais nous subsisterons » comme nous le pourrons, sans vous être à » charge. Les choses étant donc ainsi, mettez » au plus tôt votre armée en campagne; car » aussitôt que le barbare aura appris que nous » ne voulons point accepter ses offres, il en- » trera, sans différer, sur nos terres, comme » nous le conjecturons. Il est donc à propos de » prévenir son irruption dans l'Attique, et d'al- » ler au-devant de lui en Béotie. »

LIVRE NEUVIÈME.

CALLIOPE.

I. Sur cette réponse des Athéniens, les envoyés de Lacédemone retournèrent à Sparte, et Alexandre en Thessalie. Ce prince ne l'eut pas plutôt communiquée à Mardonius, que celui-ci partit de Thessalie, faisant marcher ses troupes à grandes journées vers Athènes, et emmenant avec lui, des lieux où il passait, tous les hommes en âge de porter les armes. Les princes de Thessalie, loin de se repentir de leur conduite précédente, animaient encore plus Mardonius qu'auparavant; et Thorax de Larisse, qui avait accompagné Xerxès dans sa fuite, livrait alors ouvertement le passage à ce général pour entrer en Grèce.

II. Lorsque l'armée perse fut en Béotie, les Thébains tâchèrent de réprimer l'ardeur de Mardonius, en le dissuadant d'aller plus avant. Ils lui représentèrent qu'il n'y avait pas de lieu plus commode pour camper, et que s'il voulait y rester il se rendrait bien maître de la Grèce entière sans coup férir : car il était bien difficile même à tous les hommes d'en venir à bout par la force, tant qu'elle resterait unie, comme ils l'avaient éprouvé par le passé. « Si vous » suivez notre conseil, ajoutaient-ils, vous dé- » concerterez sans peine leurs meilleurs projets. » Envoyez de l'argent à ceux d'entre eux qui » ont le plus de crédit dans chaque ville; la di- » vision se mettra dans toute la Grèce, et, » avec le secours de ceux qui prendront votre » parti, vous subjuguerez facilement ceux qui » n'épouseront pas vos intérêts. »

III. Tel fut le conseil que lui donnèrent les Thébains; mais le désir ardent de se rendre une seconde fois maître d'Athènes l'empêcha de le suivre. Il en fut encore détourné par sa folle présomption, et par l'espérance de faire connaître au roi, qui était encore à Sardes, la prise d'Athènes par le moyen de torches allumées dans les îles. A son arrivée dans l'Attique, il n'y trouva pas même alors les Athéniens; la plupart étaient, comme il l'apprit, à Salamine et sur leurs vaisseaux. Il s'empara pour la seconde fois de cette ville déserte, dix mois après que Xerxès l'eut prise pour la première fois.

IV. Tandis qu'il était à Athènes, il dépêcha en Salamine Murichides, Hellespontien, avec les mêmes propositions qu'Alexandre de Macédoine avait déjà portées de sa part aux Athéniens. Il leur faisait cette seconde députation, quoiqu'il sût d'avance qu'ils étaient mal intentionnés; mais il se flattait qu'en voyant l'Attique subjuguée et réduite sous sa puissance, ils se relâcheraient de leur obstination.

V. Murichides, ayant été admis dans le sénat,

s'acquitta de la commission dont Mardonius l'avait chargé. Un sénateur, nommé Lycidas, dit qu'il lui paraissait avantageux de recevoir les propositions de l'envoyé, et d'en faire le rapport au peuple. Il fut de cet avis, soit que cet avis lui plût, ou qu'il eût reçu de l'argent de Mardonius. Incontinent les Athéniens indignés, tant ceux du sénat que ceux du dehors, s'attroupèrent autour de lui, et le lapidèrent; on renvoya ensuite l'Hellespontien Murichides, sans lui faire aucun mal. Le tumulte arrivé à Salamine au sujet de Lycidas étant venu à la connaissance des femmes d'Athènes, elles s'animèrent les unes les autres, coururent à sa maison, et lapidèrent aussi sa femme et ses enfants.

VI. Voici les raisons qui engagèrent les Athéniens à passer à Salamine. Tant qu'ils espérèrent des secours du Péloponnèse, ils restèrent dans l'Attique; mais la lenteur, la nonchalance des alliés, et l'approche de Mardonius, qu'on disait déjà en Béotie, les déterminèrent à transporter en Salamine tous leurs effets, et à y passer ensuite eux-mêmes. Ils envoyèrent une députation aux Lacédémoniens, en partie pour se plaindre de ce qu'au lieu d'aller avec eux en Béotie au-devant du barbare, ils l'avaient laissé entrer dans l'Attique par leur négligence, et en partie pour leur rappeler les promesses de Mardonius en cas qu'ils voulussent changer de parti, et pour leur dire que s'ils ne les secouraient pas, ils trouveraient eux-mêmes le moyen de se soustraire aux maux qui les menaçaient. On célébrait alors à Sparte la fête d'Hyacinthe, et les Lacédémoniens s'en faisaient un devoir indispensable. Ils étaient encore occupés à la muraille de l'isthme, et déjà on élevait les créneaux.

VII. Les députés d'Athènes, étant arrivés à Lacédémone avec ceux de Mégares et de Platées qui les avaient accompagnés, s'adressèrent aux éphores, et leur tinrent ce discours :

« Les Athéniens nous ont envoyés pour vous » dire que le roi de Perse nous rend notre pays; » qu'il veut traiter avec nous d'égal à égal, » sans fraude, sans tromperie, et qu'outre » notre propre pays, il consent à nous en donner » un autre à notre choix. Nous cependant, » pleins de respect pour Jupiter Hellénien, et » persuadés que nous ne pourrions sans crime » trahir la Grèce, nous avons rejeté ces offres, » quoique abandonnés et trahis par les Grecs. » Nous n'ignorons pas qu'un traité avec le roi » nous serait beaucoup plus avantageux que la » guerre; toutefois nous n'en ferons jamais avec » lui de notre plein gré.

» Telle est la manière franche et sincère dont » nous nous sommes conduits à l'égard des » Grecs; mais vous, Lacédémoniens, qui craigniez tant alors notre accommodement avec » le roi, depuis que la noblesse de nos senti» ments vous est parfaitement connue, depuis » que vous êtes persuadés que jamais nous ne » trahirons la Grèce, enfin, depuis que la mu» raille qui ferme l'isthme est presque ache» vée, vous n'avez plus aucun égard pour les » Athéniens; et quoique vous fussiez conve» nus avec nous d'aller en Béotie au-devant » de Mardonius, vous l'avez laissé entrer, par » votre négligence, dans l'Attique, et vous » nous avez abandonnés. Les Athéniens sont » irrités de ce que, dans les circonstances ac» tuelles, vous ayez manqué à vos engage» ments. Maintenant ils vous exhortent à leur « envoyer au plus tôt des troupes, afin de rece» voir l'ennemi dans l'Attique. En effet, puis» que nous n'avons pu nous rendre en Béotie, » du moins la plaine de Thria, dans notre pays, » est très commode pour livrer bataille. »

VIII. Les éphores remirent leur réponse au lendemain; le lendemain, au jour suivant, et ainsi de suite, pendant dix jours, renvoyant les Athéniens d'un jour à l'autre. Pendant ce temps, les Péloponnésiens travaillaient tous avec ardeur à fermer l'isthme d'un mur, et ce mur était près d'être achevé. Mais pourquoi les Lacédémoniens montrèrent-ils, à l'arrivée d'Alexandre de Macédoine à Athènes, tant d'empressement à détourner les Athéniens d'épouser les intérêts des Perses, et qu'alors ils n'en tinrent aucun compte? Je n'en puis donner d'autre raison que celle-ci. L'isthme étant fermé, ils croyaient ne plus avoir besoin des Athéniens; mais lorsqu'Alexandre vint à Athènes, le mur n'était pas encore achevé, et les Lacédémoniens, effrayés de l'arrivée des Perses, y travaillaient sans relâche.

IX. Mais enfin voici comment les Spartiates répondirent et se mirent en campagne. La veille du jour où l'on devait s'assembler à ce sujet

pour la dernière fois, Chiléus de Tégée, qui jouissait à Lacédémone d'un plus grand crédit que n'en avaient tous les autres étrangers, ayant appris de l'un des éphores les représentations des Athéniens, leur parla en ces termes: » Éphores, tel est l'état des affaires. Si les » Athéniens, au lieu de rester unis avec nous, » s'alliaient avec le barbare, une forte muraille » a beau régner d'un bout de l'isthme à l'autre, » le Perse trouvera toujours des portes pour » entrer dans le Péloponnèse. Prêtez donc l'o» reille à leurs demandes, avant qu'ils aient » pris quelque résolution funeste à la Grèce. »

X. Les Éphores, ayant réfléchi sur ce conseil, firent partir sur le champ, quoiqu'il fût encore nuit, et sans en rien communiquer aux députés des villes [1], cinq mille Spartiates, accompagnés chacun de sept Hilotes, sous la conduite de Pausanias, fils de Cléombrote. Le commandement appartenait à Plistarque, fils de Léonidas; mais il était encore enfant, et Pausanias était son tuteur et son cousin: car Cléombrote, fils d'Anaxandrides et père de Pausanias, était mort peu de temps après avoir ramené de l'isthme l'armée qui avait construit le mur. Il l'avait, dis je, ramenée, parce qu'il était arrivé une éclipse de soleil pendant qu'il sacrifiait pour savoir s'il attaquerait le Perse. Pausanias choisit pour son lieutenant Euryanax, fils de Doriée [2], de la même maison que lui.

XI. Ces troupes étaient parties de Sparte avec Pausanias. Les députés, qui n'en avaient aucune connaissance, allèrent trouver les éphores dès que le jour parut, dans l'intention, sans doute, de retourner chacun chez soi. « Lacédémoniens, leur dirent-ils, » tandis que vous passez ici le temps à célébrer » la fête d'Hyacinthe et à vous réjouir, vous » trahissez la cause de vos alliés. Mais votre » injustice à l'égard des Athéniens, et le petit » nombre de leurs confédérés, vont les déter» miner à faire la paix avec le roi, aux condi» tions qu'ils pourront en obtenir. Devenus ses » alliés, ne doutez pas que nous ne mar» chions partout où nous conduiront ses lieu» tenants, et vous apprendrez alors ce qui » en résultera pour vous. » Les députés ayant ainsi parlé, les éphores leur dirent avec serment que les troupes de Sparte étaient en marche contre les étrangers (tel était le nom qu'ils donnaient aux barbares), et qu'ils les croyaient déjà arrivés à Orestium. Les députés, n'étant point instruits de ce qui s'était passé, leur demandèrent une explication. Quand on la leur eut donnée, ils furent fort surpris, et partirent en diligence pour les joindre. Cinq mille Lacédémoniens des villes voisines de Sparte, tous hommes choisis et pesamment armés, les accompagnèrent.

XII. Tandis qu'ils se hâtaient de gagner l'isthme, les Argiens, qui avaient promis précédemment à Mardonius d'empêcher les Spartiates de se mettre en campagne, dépêchèrent à ce général le meilleur courrier qu'ils purent trouver, aussi-tôt qu'ils surent la nouvelle que Pausanias était parti de Sparte avec un corps de troupes. Lorsque le courrier fut arrivé à Athènes: « Mardonius, dit-il, les » Argiens m'ont envoyé vous dire qu'il est » sorti des troupes de Lacédémone, sans qu'ils » aient pu l'empêcher. Profitez de cet avis » pour prendre une bonne résolution. » Ayant ainsi parlé, il s'en retourna.

XIII. Cette nouvelle fit perdre à Mardonius l'envie de demeurer plus long-temps dans l'Attique. Il y était resté avant que de l'avoir apprise, parce qu'il voulait savoir à quoi se détermineraient les Athéniens. Il n'avait pas encore ravagé leurs terres, et n'y avait fait aucun dégât, espérant toujours qu'ils s'accommoderaient avec lui. Mais n'ayant pu les y engager, instruit de tous leurs desseins, il se retira avant que Pausanias fût arrivé avec ses troupes à l'isthme. En sortant d'Athènes, il y mit le feu, et fit abattre tout ce qui subsistait encore, murs et édifices, tant sacrés que profanes. Il en partit, parce que l'Attique n'est pas commode pour la cavalerie, et parce que, dans le cas où il aurait été vaincu, il n'aurait pu se retirer que par des défilés, où un petit nombre d'hommes auraient suffi pour l'arrêter. Il résolut donc de retourner à Thèbes, afin de combattre près d'une ville amie, et dans un pays commode pour la cavalerie.

XIV. Il était déjà en marche, lorsqu'un cour-

[1] Athènes, Mégares et Platées.

[2] Doriée, fils de la première femme d'Anaxandrides, roi de Lacédémone. Voyez liv. v, § XLI et suivants, et liv. VII, § CCV.

rier vint à toutes jambes lui annoncer qu'un autre corps de mille Lacédémoniens allait du côté de Mégares. Aussitôt il delibéra sur les moyens de l'intercepter comme il le désirait; il rebroussa chemin avec son armée et la conduisit vers Mégares, faisant prendre les devants à la cavalerie, qui parcourut toute la Mégaride. Cette armée ne pénétra pas plus avant en Europe du côté de l'occident.

XV. Un courrier étant ensuite venu lui apprendre que les Grecs étaient assemblés à l'isthme, il retourna sur ses pas, prenant sa route par Decélée. Les bœotarques [1] avaient mandé les voisins des Asopiens pour lui servir de guides. Ceux-ci le conduisirent à Sphendalées, et de là à Tanagre, où il passa la nuit. Le lendemain ayant tourné vers Scolos, il arriva sur les terres des Thébains, et les ravagea, quoiqu'ils fussent dans les intérêts des Perses. Aussi ne fut ce pas par haine contre eux, mais parce qu'il était dans la nécessité de fortifier son camp, afin d'y trouver un asile en cas qu'il livràt bataille, et que l'événement ne répondit pas à ses espérances. Le camp des Perses commençait à Erythres, passait près d'Hysies, et s'étendait jusqu'au territoire de Platées, le long de l'Asope. Le mur qu'il fit élever n'occupait pas toute cette étendue, mais environ dix stades en carré. Tandis que les barbares étaient occupés à ce travail, Attaginus de Thèbes, fils de Phrynon, fit les apprêts d'un grand festin, auquel il invita Mardonius, avec cinquante Perses des plus qualifiés, qui se rendirent à Thèbes, où le repas se donna.

XVI. Quant à ce qui s'y passa, je le tiens de Thersandre, l'un des principaux citoyens d'Orchomène. Il me raconta que lui-même avait été invité à ce repas par Attaginus; que cinquante Thébains en avaient été aussi priés; qu'à table on n'était point séparément, mais que sur chaque lit il y avait un Perse et un Thébain; que le repas fini, comme on buvait à l'envi l'un de l'autre, le Perse qui était avec lui sur le même lit lui demanda en grec de quel pays il était, et que, lui ayant répondu qu'il était d'Orchomène, le Perse lui dit alors : « Puisque » nous sommes à la même table, et que nous » avons part aux mêmes libations, je veux vous » laisser un témoignage de mes sentiments qui » me rappelle à votre souvenir, afin qu'instruit » vous-même aussi de ce qui doit arriver, » vous puissiez prendre le parti qui vous sera » le plus avantageux. Voyez-vous ces Perses » qui sont à table, et cette armée que nous » avons laissée campée sur les bords du fleuve? » eh bien ! de tous ces hommes, il n'en » restera dans peu qu'un très-petit nombre. »

En disant cela, le Perse répandait beaucoup de larmes, Thersandre, étonné de ce discours, lui dit : « Ne faudrait-il point com» muniquer cela à Mardonius, et aux Perses » les plus distingués après lui? — Non, mon cher » hôte, répondit le Perse; ce que Dieu a » résolu, l'homme ne peut le détourner : car » personne n'ajoute foi aux meilleurs avis. » Grand nombre de Perses sont instruits de ce » que je vous apprends; cependant, enchaînés » par la nécessité, nous suivons Mardonius. » Le plus cruel chagrin pour l'homme, c'est » de voir que le sage n'a pas la moindre auto» rité. » Voilà ce que je tiens de Thersandre d'Orchomène, à qui j'ai ouï dire aussi qu'il avait raconte la même chose à plusieurs autres personnes avant la bataille de Platées.

XVII. Pendant que Mardonius campait en Béotie [1], tous les Grecs de ce pays, attachés aux intérêts des Perses, lui donnèrent des troupes, et firent une irruption avec lui dans l'Attique, excepté les Phocidiens, qui ne se trouvèrent point à cette expédition : car s'ils avaient pris avec chaleur le parti des Mèdes [2], c'était moins volontairement que par nécessité. Ils vinrent, quelques jours après le retour de Mardonius à Thèbes, avec mille hommes pesamment armés, commandés par Harmocydes, un de leurs plus illustres citoyens.

Lorsqu'ils furent aussi arrivés à Thèbes, Mardonius leur envoya dire, par des cavaliers, de camper en leur particulier dans la plaine. Ils le firent, et aussitôt parut toute la cavalerie perse. Le bruit courut ensuite parmi les Grecs campés avec les Perses que cette cavalerie allait les tuer à coups de javelots. Ce même bruit s'étant aussi répandu dans le camp

[1] Les magistrats des Béotiens.

[1] Il s'agit du premier campement.

[2] Cela ne contredit point ce qu'il a raconté liv. VIII, § XXX, etc. Il y a grande apparence que ce furent les Phocidiens qu'ils surprirent près des montagnes. Voyez même livre, § XXXIII.

des Phocidiens, Harmocydes, leur commandant, les anima par ce discours : « Phocidiens, » leur dit-il, les Thessaliens nous ont calomniés, comme je le soupçonne, et notre perte » est assurée. C'est maintenant qu'il faut que » chacun de nous montre sa valeur : car il vaut » mieux mourir en attaquant et en se défendant » avec courage que de se laisser tuer honteusement. Que les Perses apprennent qu'ils ne » sont que des barbares, et que ceux dont ils » ont tramé la perte sont des Grecs. »

XVIII. Ce fut ainsi qu'Harmocydes anima les siens. Lorsque la cavalerie les eut investis, elle fondit sur eux, comme si elle eût voulu les exterminer. Déjà les traits étaient prêts à partir, et peut-être y en eut-il quelques-uns de lancés. Alors les Phocidiens serrèrent extrêmement leurs rangs, et firent face de tous côtés. A cette vue, les barbares tournèrent bride et se retirèrent. Je ne puis assurer si cette cavalerie était venue dans le dessein de massacrer les Phocidiens à la prière des Thessaliens, ni si les barbares, voyant ces mille hommes se mettre en défense, et craignant d'en recevoir quelque échec, se retirèrent, comme s'ils en avaient reçu l'ordre du général, ou si le général voulait éprouver leur courage. Quoi qu'il en soit, la cavalerie s'étant retirée, Mardonius leur fit dire par un héraut: « Soyez tranquilles, Phocidiens ; vous vous » êtes montrés gens de cœur, et non pas tels » qu'on me l'avait dit. Conduisez-vous maintenant avec ardeur dans cette guerre ; vos services ne l'emporteront jamais sur la générosité du roi ni sur la mienne. » Voilà ce qui se passa à l'égard des Phocidiens.

XIX. Les Lacédémoniens ne furent pas plus tôt arrivés à l'isthme, qu'ils y assirent leur camp. Sur cette nouvelle, les peuples du Péloponnèse, les mieux intentionnés pour la patrie, se mirent en marche, ainsi que ceux qui avaient été témoins du départ des Spartiates ; les uns et les autres ne voulant pas que les Lacédémoniens eussent en cela quelque avantage sur eux. Les sacrifices étant favorables, ils sortirent tous de l'isthme, et arrivèrent à Eleusis. On renouvela en cet endroit les sacrifices ; et comme ils ne présageaient rien que d'heureux, ils continuèrent leur marche, accompagnés des Athéniens, qui, ayant passé de Salamine sur le continent, les avaient joints à Éleusis. Ayant appris, à leur arrivée à Érythres en Béotie, que les barbares campaient sur les bords de l'Asope, ils tinrent conseil là-dessus, et allèrent se poster vis-à-vis d'eux, au pied du mont Cithéron.

XX. Comme ils ne descendaient pas dans la plaine, Mardonius envoya contre eux toute sa cavalerie, commandée par Masistius, homme de grande distinction parmi les Perses. Ce général, que les Grecs appellent Macisius, était monté sur un cheval niséen, dont la bride était d'or, et le reste du harnais magnifique. La cavalerie, s'étant approchée des Grecs en bon ordre, fondit sur eux, et leur fit beaucoup de mal, leur reprochant en même temps qu'ils n'étaient que des femmes.

XXI. Les Mégariens se trouvaient par hasard placés dans l'endroit le plus aisé à attaquer, et d'un plus facile accès pour les chevaux. Pressés par la cavalerie, il envoyèrent un héraut aux généraux grecs, qui leur parla ainsi : « Les Mégariens vous disent : Alliés, nous » ne pouvons pas soutenir seuls le choc de la » cavalerie perse, dans le poste où l'on nous a » d'abord placés : quoique fort pressés, nous » avons jusqu'ici résisté avec fermeté et courage ; mais si vous n'envoyez des troupes » pour nous relever, nous quitterons notre » poste, et nous nous retirerons. » Le héraut ayant fait ce rapport, Pausanias sonda les Grecs, pour voir s'il ne s'en trouverait point qui s'offrissent volontairement pour défendre ce poste en la place des Mégariens. Tous le refusèrent, excepté les trois cents Athéniens d'élite commandés par Olympiodore, fils de Lampon, qui se chargèrent de ce soin.

XXII. Ce corps de troupes, qui prit sur lui la défense de ce poste, préférablement au reste des Grecs campés à Erythres, emmena aussi des gens de trait. Le combat ayant duré quelque temps, il se termina comme je vais le rapporter. La cavalerie perse fit son attaque en ordre et par escadrons ; mais Masistius l'ayant devancée, son cheval fut atteint d'un coup de flèche aux flancs, il se cabra de douleur, et jeta Masistius par terre. Les Athéniens fondirent incontinent sur lui, se saisirent du cheval, et tuèrent le cavalier malgré sa résistance. Ils ne le purent d'abord, à cause de la cuirasse d'or en écailles qu'il avait sous son

habit de pourpre ; et c'était en vain qu'ils lui portaient des coups. Mais quelqu'un, s'en étant aperçu, le frappa à l'œil, et il mourut. La cavalerie ne fut pas d'abord informée du malheur arrivé à son général. Comme tantôt elle revenait à la charge, et tantôt elle se battait en retraite, elle ignorait ce qui s'était passé ; car on n'avait pas vu Masistius tomber de cheval, on ne l'avait pas vu périr. Mais les barbares s'étant arrêtés, et voyant que personne ne leur donnait l'ordre, ils en furent sur-le-champ affligés ; et ayant appris que leur général n'était plus, ils s'exhortèrent mutuellement, et poussèrent leurs chevaux à toutes jambes pour enlever le corps de Masistius.

XXIII. Les Athéniens, les voyant accourir tous ensemble, et non plus par escadrons, appelèrent à eux le reste de l'armée. Pendant que l'infanterie venait à leur secours, il y eut un combat très-vif pour le corps de Masistius. Tant que les trois cents Athéniens furent seuls, ils eurent un très-grand désavantage, et ils abandonnèrent le corps, mais lorsque le secours fut arrivé, la cavalerie ne put en soutenir le choc ; et, loin d'enlever le corps de son général, elle perdit beaucoup de monde. Les cavaliers, s'étant éloignés d'environ deux stades, délibérèrent sur ce qu'ils devaient faire ; et comme ils n'avaient plus personne pour les commander, il fut décidé qu'on retournerait vers Mardonius.

XXIV. La cavalerie étant arrivée au camp, toute l'armée témoigna la douleur qu'elle ressentait de la perte de Masistius, et Mardonius encore plus que les autres. Les Perses se coupèrent la barbe et les cheveux ; ils coupèrent les crins à leurs chevaux, et le poil à leurs bêtes de charge, et poussèrent des cris lugubres dont retentit toute la Béotie : ils venaient de perdre un homme qui, du moins après Mardonius, était le plus estimé et des Perses et du roi. Ce fut ainsi que les barbares rendirent à leur manière les derniers honneurs à Masistius.

XXV. Les Grecs ayant soutenu le choc de la cavalerie, et l'ayant repoussée, cet avantage leur inspira beaucoup plus de confiance. D'abord ils mirent sur un char le corps de Masistius, et le firent passer de rang en rang. Il méritait d'être vu, et par sa grandeur, et par sa beauté ; et ce fut par cette raison qu'on le porta de tous côtés, et que chacun quitta son rang, et courut pour le voir. On fut ensuite d'avis d'aller à Platées, dont le territoire paraissait beaucoup plus commode pour camper que celui d'Érythres, par plusieurs raisons, et entre autres à cause de l'abondance de ses eaux. Il fut donc résolu de s'y rendre, et d'y camper en ordre de bataille, près de la fontaine de Gargaphie. Les Grecs, ayant pris leurs armes, marchèrent par le pied du mont Cithéron, passèrent près d'Hysies, et se rendirent dans le territoire de Platées. Lorsqu'ils y furent arrivés, ils se rangèrent par nations près de la fontaine de Gargaphie et du temple consacré aux héros Androcrates, les uns sur des collines peu élevées, les autres dans la plaine.

XXVI. Quand les troupes voulurent prendre en cet endroit le rang qu'elles devaient occuper, il s'éleva de grandes contestations entre les Tégéates et les Athéniens : les uns et les autres soutenant qu'ils devaient avoir le commandement de l'une des deux ailes, et rapportant, pour appuyer leurs prétentions, les belles actions qu'ils avaient faites, tant dans les derniers temps que dans les siècles les plus reculés. « Tous les alliés, dirent les Tégéates, nous ont » toujours jugés dignes de ce poste, dans les » expéditions que les Péloponnésiens ont faites » ensemble au dehors, soit dans les premiers » temps, soit dans les derniers. Lorsqu'après » la mort d'Eurysthée, les Héraclides tentè» rent de rentrer dans le Péloponnèse, nous » obtînmes cet honneur, par les services que » nous rendîmes en cette occasion. Nous mar» châmes à l'isthme au secours de la patrie, » avec les Achéens et les Ioniens qui habitaient » alors dans le Péloponnèse[1], et nous campâ» mes vis-à-vis des Héraclides. On dit qu'alors » Hyllus représenta qu'au lieu d'exposer les » deux armées au danger d'une action, il fal» lait que les Péloponnésiens choisissent parmi » eux celui qu'ils jugeraient le plus brave, » pour se battre seul avec lui à de certaines » conditions. Les Péloponnésiens furent d'avis » d'accepter cette proposition. On s'engagea » par serment, et l'on convint que les Héra» clides rentreraient dans l'héritage de leurs » pères, si Hyllus remportait la victoire sur

[1] Voyez liv. I, § CXLV.

» le chef des Péloponnésiens, et que, s'il était » vaincu, les Héraclides se retireraient au contraire avec leur armée, et que de cent ans » ils ne chercheraient point à rentrer dans le » Péloponnèse. Echémus, fils d'Aéropus, et » petit-fils de Céphée, notre général et notre » roi, fut choisi volontairement par tous » les alliés. Il se battit contre Hyllus et le » tua. Cette action nous valut parmi les Péloponnésiens de ce temps-là, entre autres » honneurs que nous conservons encore actuellement, celui de commander une des ailes de » l'armée, dans toutes les expéditions qu'ils » font ensemble. Quant à vous, Lacédémoniens, nous ne vous disputons point le premier rang; commandez celle des deux ailes » que vous voudrez, nous vous en laissons le » choix; mais le commandement de l'autre nous » appartient, de même que nous l'avons eu par » le temps passé. Indépendamment de l'action » que nous venons de raconter, nous méritons » mieux ce poste que les Athéniens, et par le » grand nombre de combats que nous avons livrés pour vous et d'autres peuples, et par les » heureux succès dont ils ont été couronnés. Il » est donc juste que nous ayons le commandement d'une des deux ailes, préférablement aux » Athéniens qui n'ont fait, ni dans les derniers » temps, ni dans les anciens, d'aussi belles actions que nous. » Ainsi parlèrent les Tégéates.

XXVII. « Nous savons, répondirent les Athéniens, que les alliés sont ici assemblés pour » combattre le barbare, et non pour discourir. » Mais puisque les Tégéates se sont proposé » de parler des exploits, tant anciens que récents, des deux peuples, nous sommes forcés de vous montrer d'où nous vient ce droit » que nous ont transmis nos pères, d'occuper toujours le premier rang, plutôt que » des Arcadiens, tant que nous nous conduirons en gens de cœur. Les Héraclides, dont » les Tégéates se vantent d'avoir tué le chef » près de l'isthme, chassés autrefois par tous les » Grecs, chez qui ils se réfugiaient, pour éviter » la servitude dont les menaçaient les Mycéniens, furent accueillis par nous seuls, et » nous repoussâmes l'injure d'Eurysthée, en » remportant avec eux une victoire complète » sur les peuples qui occupaient alors le Péloponnèse. Les Argiens, qui avaient entrepris » une expédition contre Thèbes avec Polynices, ayant été tués, et leurs corps restant » sans sépulture, nous marchâmes contre les » Cadméens, nous enlevâmes ces corps, et » nous leur donnâmes la sépulture dans notre » pays, à Éleusis. Nous avons fait aussi de » belles actions contre les Amazones, ces redoutables guerrières qui, des bords du Thermodon, vinrent attaquer l'Attique. A Troie, » nous ne nous sommes pas moins distingués » que les autres alliés. Mais qu'est-il besoin de » rappeler ces exploits? Les mêmes peuples, » qui pour lors étaient braves, pourraient être » aujourd'hui des lâches, et ceux qui alors » étaient des lâches pourraient avoir maintenant du courage. C'en est donc assez sur les » temps anciens. Nous pourrions citer beaucoup d'autres belles actions, et en aussi » grand nombre qu'aucun peuple de la Grèce; » mais quand nous n'aurions pour nous que la » journée de Marathon, elle seule nous rendrait dignes de cet honneur, et bien d'autres » encore. Cette bataille, où, seuls d'entre les » Grecs, nous combattîmes avec nos seules » forces contre les Perses, où, malgré les difficultés d'une telle entreprise, nous fûmes victorieux de quarante-six nations, ne fait-elle » pas assez voir que nous méritons ce poste?

» Mais dans les circonstances actuelles, il ne » convient pas de contester sur les rangs. Nous » sommes prêts, Lacédémoniens, à vous obéir, » quel que soit le poste que vous jugiez à propos de nous assigner, et quels que soient les ennemis que nous ayons en tête. Partout où » vous nous placerez, nous tâcherons de nous » comporter en gens de cœur. Conduisez-nous » donc, et comptez sur notre obéissance. »

XXVIII. Telle fut la réponse des Athéniens. Toute l'armée des Lacédémoniens s'écria qu'ils méritaient mieux que les Arcadiens de commander une des ailes de l'armée. Les Athéniens eurent donc ce poste et l'emportèrent sur les Tégéates. Toutes les troupes se rangèrent ensuite en cet ordre, tant celles qui étaient arrivées dès le commencement que celles qui depuis étaient survenues. A l'aile droite étaient dix mille Lacédémoniens, parmi lesquels il y avait cinq mille Spartiates, soutenus par trente mille Hilotes armés à la légère, chaque Spartiate ayant sept Hilotes autour de soi.

Quinze cents Tégéates, pésamment armés, venaient immédiatement après eux; les Spartiates les avaient choisis pour remplir ce poste, tant à cause de leur courage que pour leur faire honneur. Après les Tégéates étaient cinq mille Corinthiens, et après ceux-ci les trois cents Potidéates venus de la presqu'île de Pallène; honneur que Pausanias leur avait accordé à la prière des Corinthiens. Venaient ensuite six cents Arcadiens d'Orchomène, suivis de trois mille Sicyoniens, et ceux-ci de huit cents Épidauriens, qui avaient après eux mille Trézéniens. Après les Trézéniens venaient deux cents Lépréates, et quatre cents hommes, tant de Mycènes que de Tyrinthe. On voyait ensuite mille Phliasiens, trois cents Hermionéens, six cents tant Erétriens que Styréens; et immédiatement après ceux-ci, quatre cents Chalcidiens. Après eux se trouvaient cinq cents Ampraciates, huit cents Leucadiens et Anactoriens, deux cents Paléens de Céphallénie, et cinq cents Eginètes. Ils étaient suivis de trois mille hommes de Mégares et de six cents de Platées. Les Athéniens, au nombre de huit mille hommes, commandés par Aristides, fils de Lysimachus, occupaient l'aile gauche de l'armée, et se trouvaient les derniers, et en même temps les premiers.

XXIX. Ces troupes, rassemblées contre les barbares, si l'on excepte les sept Hilotes par Spartiate, étaient pesamment armées, et montaient en tout à trente-huit mille sept cents hommes. Quant aux troupes légères, celles qui étaient auprès des Spartiates allaient à trente-cinq mille hommes, chaque Spartiate ayant sept hommes autour de soi, tous bien armés. Celles qui accompagnaient le reste des Lacédémoniens et des Grecs, étaient de trente-quatre mille cinq cents: c'était un soldat légèrement armé par chaque hoplite. Ainsi le nombre des soldats armés à la légère allait en tout à soixante-neuf mille cinq cents.

Les troupes grecques assemblées à Platées, tant celles qui étaient pesamment armées que celles qui l'étaient à la légère, montaient en tout à cent huit mille deux cents hommes. Mais en ajoutant le reste des Thespiens qui se trouvait à l'armée, et qui allait à dix-huit cents hommes, on avait le nombre complet de cent dix mille. Les Thespiens n'étaient pas armés pesamment. Ces troupes campaient sur les bords de l'Asope.

XXX. Mardonius et les barbares ayant cessé de pleurer Masistius, se rendirent aussi sur l'Asope, qui traverse le territoire de Platées, où ils avaient appris que les Grecs étaient campés. Lorsqu'ils y furent arrivés, Mardonius les rangea de cette manière en face des ennemis. Il plaça les Perses vis-à-vis les Lacédémoniens; et comme ils étaient en beaucoup plus grand nombre que ceux-ci, il les disposa en plusieurs rangs et les étendit jusqu'aux Tégéates. Ainsi il opposa, suivant le conseil des Thébains, toutes ses meilleures troupes aux Lacédémoniens, et ses plus faibles aux Tégéates.

Il rangea les Mèdes immédiatement après les Perses, en face des Corinthiens, des Potidéates, des Orchoméniens et des Sicyoniens. Attenant les Mèdes étaient les Bactriens, vis-à-vis des Epidauriens, des Trézéniens, des Lépréates, des Tirynthiens, des Mycéniens et des Phliasiens. Venaient ensuite les Indiens, contre les Hermionéens, les Érétriens, les Styréens et les Chalcidiens. Les Saces furent placés auprès des Indiens, vis-à-vis des Ampraciates, des Anactoriens, des Leucadiens, des Paléens et des Eginètes. Immédiatement après les Saces, il opposa aux Athéniens, aux Platéens et aux Mégariens, les Béotiens, les Locriens, les Méliens, les Thessaliens et les mille Phocidiens [1]: car les Phocidiens ne s'étaient pas déclarés pour les Perses. Quelques-uns fortifiaient le parti des Grecs: enfermés sur le Parnasse, ils en sortaient pour piller et pour harceler l'armée de Mardonius et ceux d'entre les Grecs qui s'étaient joints à lui. Ce général plaça aussi les Macédoniens et les Thessaliens vis-à-vis des Athéniens.

XXXI. Les peuples que je viens de nommer, et que Mardonius rangea en bataille, étaient les plus considérables, et en même temps les plus célèbres, et ceux dont on faisait le plus de cas. Des hommes de nations différentes étaient aussi mêlés, confondus avec ces troupes: il y avait des Phrygiens, des Thraces, des Mysiens, des Pæoniens et autres; on y voyait pareillement des Éthiopiens et de ces Égyptiens guerriers qu'on appelle hermotybies et

[1] Voyez ci-dessus, § XVII, et liv. VIII, § XXX, etc.

calasiries, et qui sont les seuls qui fassent profession des armes. Ces Égyptiens étaient sur la flotte des Perses, et Mardonius les en avait tirés tandis qu'il était encore à Phalère; car ils ne faisaient pas partie des troupes de terre que Xerxès mena avec lui à Athènes. L'armée des barbares était, comme je l'ai déjà dit plus haut[1], de trois cent mille hommes; mais personne ne sait le nombre des Grecs alliés de Mardonius; car on ne les avait pas comptés. Mais si l'on peut former là-dessus des conjectures, je pense qu'ils allaient à cinquante mille. Tel était l'ordre de bataille de l'infanterie; la cavalerie occupait des postes séparés.

XXXII. Les Grecs et les barbares, s'étant ainsi rangés par nations et par bataillons, offrirent le lendemain les uns et les autres des sacrifices. Tisamène, fils d'Antiochus, qui avait suivi l'armée des Grecs en qualité de devin, sacrifiait pour eux. Quoique Eléen, et de la famille des Clytiades, qui sont une branche des Jamides, les Lacédémoniens l'avaient admis au nombre de leurs citoyens, à l'occasion que je vais rapporter. Tisamène ayant consulté l'oracle de Delphes sur sa postérité, la pythie lui répondit qu'il remporterait la victoire dans cinq grands combats. N'ayant pas saisi d'abord le sens de l'oracle, il s'appliqua aux exercices gymnastiques, comme s'il eût dû être victorieux dans ces sortes de combats. S'étant exercé au pentathle, il remporta tous les prix, excepté celui de la lutte, qu'il disputa à Hiéronyme d'Andros. Les Lacédémoniens ayant reconnu que la réponse de l'oracle ne regardait pas les combats gymniques, mais ceux de Mars, tâchèrent de l'engager, par l'attrait des récompenses, à accompagner les rois des Héraclides dans leurs guerres, qualité de conducteur. S'étant aperçu que les Spartiates recherchaient avec empressement son amitié, il la mit à un haut prix, et leur déclara que s'ils voulaient lui accorder la qualité de citoyen, et lui faire part de tous leurs priviléges, il consentirait à leur demande; mais qu'il ne le ferait pas, quelque autre récompense d'ailleurs qu'on dût lui offrir. Les Spartiates, indignés, ne pensèrent plus du tout à se servir de lui. Mais enfin la terreur de l'armée des Perses étant suspendue sur leur tête, ils l'envoyèrent chercher, et lui accordèrent sa demande. Tisamène, les voyant changés, leur dit qu'il ne s'en contentait plus, qu'il fallait encore que son frère Hégias fût fait citoyen de Sparte aux mêmes conditions que lui.

XXXIII. Mais s'il est permis de comparer la dignité royale au droit de citoyen, en faisant une pareille demande, Tisamène prit Mélampus pour modèle. Les femmes d'Argos étant devenues furieuses[1], les Argiens offrirent à celui-ci une récompense pour l'attirer de Pylos, et l'engager à les guérir. Mélampus exigea la moitié du royaume. Les Argiens rejetèrent sa demande, et s'en retournèrent chez eux. Mais comme le mal croissait, et que le nombre des femmes qui en étaient atteintes augmentait de jour en jour, ils subirent la loi qu'il leur avait imposée, et retournèrent à Pylos, dans l'intention de lui accorder les conditions qu'il exigeait. Mélampus les voyant changés, ses désirs augmentèrent, et il leur dit que, s'ils ne donnaient point aussi à son frère Bias le tiers du royaume, il ne ferait point ce qu'ils souhaitaient de lui. Les Argiens, réduits à la dernière extrémité, consentirent encore à cette demande.

XXXIV. Il en fut de même des Spartiates: Ils accordèrent à Tisamène tout ce qu'il avait exigé, à cause de l'extrême besoin qu'ils avaient de lui: il n'y a jamais eu que lui et son frère Hégias que les Spartiates aient admis au nombre de leurs citoyens. Tisamène, étant par cette concession devenu Spartiate, d'Eléen qu'il était, les aida, en qualité de devin, à remporter la victoire dans cinq grands combats. Le premier se donna à Platées, le second à Tégée, contre les Tégéates et les Argiens, le troisième à Dipæa, contre tous les Arcadiens, excepté les Mantinéens, le quatrième à Ithome, contre les Messéniens, et le cinquième et dernier à Tanagre, contre les Athéniens et les Argiens.

XXXV. Ce Tisamène, que les Spartiates avaient mené avec eux à Platées, servait alors de devin aux Grecs. Les victimes leur annonçaient des succès s'ils se tenaient sur la défensive, et une défaite s'ils traversaient l'Asope et commençaient le combat.

XXXVI. Mardonius désirait ardemment commencer la bataille; mais les sacrifices n'é-

[1] Liv. VIII, § C, CI, CXI.

[1] Les filles de Prœtus, roi d'Argos.

taient pas favorables, et ne lui promettaient des succès que dans le cas où il se tiendrait sur la défensive : car il se servait pour sacrifier, à la manière des Grecs, du devin Hégésistrate d'Élée, le plus célèbre des Telliades. Cet Hégésistrate avait fait autrefois beaucoup de mal aux Spartiates, et ceux-ci l'avaient arrêté et mis dans les fers, pour le punir de mort. Comme dans cette situation fâcheuse il s'agissait non-seulement de sa vie, mais encore de souffrir avant la mort des tourments très-cruels, il fit une chose au-dessus de toute expression. Il avait les pieds dans des entraves de bois garnies de fer. Un fer tranchant ayant été porté par hasard dans sa prison, il s'en saisit, et aussitôt il imagina l'action la plus courageuse dont nous ayons jamais ouï parler; car il se coupa la partie du pied qui est avant les doigts, après avoir examiné s'il pourrait tirer des entraves le reste du pied. Cela fait, comme la prison était gardée, il fit un trou à la muraille, et se sauva à Tégée, ne marchant que la nuit, et se cachant pendant le jour dans les bois. Il arriva en cette ville la troisième nuit, malgré les recherches des Lacédémoniens en corps, qui furent extrêmement étonnés de son audace en voyant la moitié de son pied dans les entraves, sans pouvoir le trouver. Ce fut ainsi qu'Hégésistrate, après s'être échappé des Lacédémoniens, se sauva à Tégée, qui n'était pas en ce temps-là en bonne intelligence avec Sparte. Lorsqu'il fut guéri, il se fit faire un pied de bois, et devint ennemi déclaré des Lacédémoniens. Mais la haine qu'il avait conçue contre eux ne tourna pas, du moins à la fin, à son avantage : car ayant été pris à Zacynthe, où il exerçait la divination, ils le firent mourir; mais sa mort est postérieure à la bataille de Platées.

XXXVII. Ce devin, à qui Mardonius donnait des sommes considérables, sacrifiait alors sur les bords de l'Asope avec beaucoup de zèle, tant par la haine qu'il portait aux Lacédémoniens que par l'appât du gain. Mais les entrailles des victimes ne permettaient pas de donner bataille ni aux Perses ni aux Grecs, qui étaient avec eux, et qui avaient en leur particulier un devin nommé Hippomachus de Leucade, et l'armée grecque grossissant cependant tous les jours, Timégénidas de Thèbes, fils d'Herpys, conseilla à Mardonius de faire garder les passages du Cithéron, lui représentant que les Grecs accouraient en foule à l'armée ennemie, et qu'il en enlèverait un grand nombre.

XXXVIII. Il y avait déjà huit jours qu'ils étaient campés les uns vis-à-vis des autres, lorsqu'il donna ce conseil à Mardonius. Ce général, qui en connut la sagesse, envoya, dès que la nuit fut venue, la cavalerie aux passages du Cithéron qui conduisent à Platées; les Béotiens les appellent les Trois-Têtes, et les Athéniens les Têtes-de-Chêne. Elle n'arriva point inutilement : elle enleva un convoi de cinq cents bêtes de charge, avec des voitures et leurs conducteurs, qui débouchait dans la plaine, et qui apportait des vivres du Péloponnèse au camp des Grecs. Lorsqu'ils les eurent en leur puissance, les Perses massacrèrent impitoyablement et les hommes et les bêtes, sans rien épargner; et lorsqu'ils se furent rassasiés de carnage, ils chassèrent devant eux le reste, et retournèrent au camp vers Mardonius.

XXXIX. Après cette action, ils furent deux autres jours sans commencer de part et d'autre le combat. Les Barbares s'avancèrent jusques sur les bords de l'Asope, pour tâter les ennemis; mais ni l'une ni l'autre armée ne voulut passer la rivière. La cavalerie de Mardonius ne cessait d'inquiéter et de harceler les Grecs; car les Thébains, extrêmement zélés pour les Perses, faisaient la guerre avec ardeur, et s'approchaient continuellement sans cependant engager l'action. Ils étaient ensuite relevés par les Perses et les Mèdes, qui se distinguèrent beaucoup.

XL. Il ne se fit rien de plus pendant dix jours de suite; mais le onzième, depuis que les deux armées étaient campées à Platées en présence l'une de l'autre, comme les Grecs avaient reçu des renforts considérables, et que Mardonius s'ennuyait beaucoup de ce retardement, il conféra avec Artabaze, fils de Pharnaces, que Xerxès distinguait parmi le petit nombre de Perses qu'il honorait de son estime. Celui-ci fut d'avis de lever au plus tôt le camp, et de s'approcher des murs de Thèbes, où l'on avait fait porter des vivres pour les troupes et des fourrages pour les chevaux; que dans cette position, on terminerait tranquillement la guerre, en s'y prenant de la manière suivante :

qu'on avait beaucoup d'or monnayé et non monnayé, avec une grande quantité d'argent et de vases à boire; qu'il fallait, sans rien épargner, envoyer toutes ces richesses aux Grecs, et surtout à ceux qui avaient le plus d'autorité dans les villes; qu'ils ne tarderaient pas à livrer leur liberté, et qu'on ne serait pas dans le cas de courir les risques d'une bataille. Les Thébains se rangèrent de cet avis, le croyant le plus prudent. Celui de Mardonius fut violent, insensé; il ne voulut point céder. Son armée était, disait-il, de beaucoup supérieure à celle des Grecs; il fallait incessamment livrer bataille, sans attendre que les ennemis, dont le nombre augmentait tous les jours, eussent reçu de nouveaux renforts; il fallait abandonner les auspices d'Hégésistrate, ne point violer les lois des Perses et combattre selon leurs usages.

XLI. Tel fut l'avis de Mardonius. Il prévalut, personne ne s'y opposant, parce que le roi lui avait donné le commandement de l'armée, et non point à Artabaze. Il convoqua donc les principaux officiers de son armée, et des troupes grecques qu'il avait avec lui, et leur demanda s'ils avaient connaissance de quelque oracle qui prédît aux Perses qu'ils devaient périr dans la Grèce. Ceux qu'il avait mandés n'ouvrant point la bouche, les uns parce qu'ils n'avaient aucune connaissance des oracles, les autres par crainte, Mardonius prit la parole, et leur dit : « Puisque vous ne savez rien, ou que » vous n'osez rien dire, je vais parler en » homme qui est bien instruit. Suivant un » oracle, il est prescrit par les destins que » les Perses pilleront, à leur arrivée en Grèce, » le temple de Delphes, et qu'après l'avoir » pillé ils périront tous. Mais puisque nous » avons connaissance de cette prédiction, » nous ne dirigerons point notre marche vers » ce temple, nous n'entreprendrons point de » le piller, et nous ne périrons point pour ce » sujet. Que tous ceux d'entre vous qui ont de » l'inclination pour les Perses se réjouissent » donc dans l'assurance que nous aurons l'a- » vantage sur les Grecs. » Lorsqu'il eut cessé de parler, il ordonna de faire les préparatifs nécessaires, et de tenir tout en bon ordre, comme si la bataille eût dû se donner le lendemain au point du jour.

XLII. Je sais que cet oracle, que Mardonius croyait regarder les Perses, ne les concernait pas, mais les Illyriens et l'armée des Enchéléens. Voici celui de Bacis sur cette bataille[1] : « Les rives du Thermodon et les pâturages de » l'Asope sont couverts des bataillons grecs; » j'entends les cris des barbares; mais quand » le jour fatal sera venu, les Mèdes y périront » en grand nombre, malgré les destins. » Cet oracle et plusieurs autres semblables de Musée ont été rendus au sujet des Perses. Quant au Thermodon, il coule entre Tanagre et Glisanté.

XLIII. Après que Mardonius eut interrogé les officiers de son armée sur les oracles, et qu'il les eut exhortés à faire leur devoir, la nuit vint, et l'on posa des sentinelles. Elle était déjà bien avancée, un profond silence régnait dans les deux camps, et les troupes étaient plongées dans le sommeil, lorsqu'Alexandre, fils d'Amyntas, général et roi des Macédoniens, se rendit à cheval vers la garde avancée des Athéniens, et demanda à parler à leurs généraux. La plupart des sentinelles restèrent dans leur poste; les autres coururent les avertir qu'il venait d'arriver, du camp des Perses, un homme à cheval, qui s'était contenté de leur dire, en nommant les généraux par leurs noms, qu'il voulait leur parler.

XLIV. Là-dessus, les généraux les suivirent sur-le-champ au lieu où était la garde avancée; et lorsqu'ils y furent arrivés, Alexandre leur parla en ces termes : « Athéniens, je vais dé- » poser dans votre sein un secret que je vous » prie de ne révéler qu'à Pausanias, de crainte » que vous ne me perdiez. Je ne vous le con- » fierais pas sans le vif intérêt que je prends à » la Grèce entière. Je suis Grec, mon origine » tient aux temps les plus reculés, et je serais » fâché de voir la Grèce devenir esclave. Je » vous apprends donc que les victimes ne sont » point favorables à Mardonius et à son armée; » sans cela la bataille se serait donnée il y a » long-temps. Mais sans s'embarrasser des sa- » crifices, il a maintenant pris la résolution de » vous attaquer demain à la pointe du jour : » car il craint, comme je puis le conjecturer, » que votre armée ne grossisse de plus en plus. » Préparez-vous en conséquence. Si cependant » Mardonius diffère le combat, restez ici avec

[1] La bataille de Platées.

» constance; car il n'a de vivres que pour peu » de jours. Si cette guerre se termine selon » vos souhaits, il est juste de songer aussi à » remettre en liberté un homme qui, par zèle » et par amour pour les Grecs, s'expose à un » très-grand danger en venant vous avertir des » desseins de Mardonius, de crainte que les » barbares ne tombent sur vous à l'improviste; » je suis Alexandre de Macédoine. » Ayant ainsi » parlé, il s'en retourna au poste qu'il occupait » dans le camp.

XLV. Les généraux athéniens passèrent à l'aile droite, et rapportèrent à Pausanias ce qu'ils avaient appris d'Alexandre. Sur cette nouvelle, Pausanias, qui redoutait les Perses, leur dit: « Puisque la bataille doit se donner » demain au point du jour, il faut, Athéniens, » vous placer vis-à-vis des Perses, et nous » contre les Béotiens et les Grecs qui vous sont » opposés. Voici mes raisons. Vous connaissez » les Perses et leur façon de combattre, vous » en avez fait l'épreuve à la journée de Mara- » thon; nous autres nous ne nous sommes » point essayés contre eux, et nous ne les con- » naissons pas, aucun Spartiate ne s'étant me- » suré avec eux; mais nous avons acquis de » l'expérience au sujet des Béotiens et des Thes- » saliens. Prenez donc vos armes, et passez à » l'aile droite, tandis que nous irons à la gau- » che. -- Vous nous prévenez, répondirent les » Athéniens; cette pensée nous etait aussi ve- » nue il y a long-temps, et dès que nous eûmes » vu les Perses en face de vous. Nous n'o- » sions vous en parler, de crainte de vous dé- » plaire. Mais puisque vous nous en faites » vous-même la proposition, nous l'acceptons » avec plaisir, et nous sommes disposés à l'exé- » cuter. »

XLVI. Cette proposition ayant été goûtée des deux côtés, les Spartiates et les Athéniens changèrent de poste au lever de l'aurore. Les Béotiens, l'ayant remarqué, en donnèrent avis à Mardonius. Il n'en eut pas plus tôt eu connaissance, qu'il essaya aussi de changer son ordre de bataille, en faisant passer les Perses vis-à-vis des Lacédémoniens. Pausanias, instruit par ce mouvement que l'ennemi l'avait pénétré, ramena les Spartiates à l'aile droite, et Mardonius, à son exemple, les Perses à l'aile gauche.

XLVII. Lorsqu'ils eurent repris leurs anciens postes, Mardonius envoya un héraut aux Spartiates. « Lacédémoniens, leur dit-il, on » vous regarde dans ce pays-ci comme des gens » très-braves; on admire que vous ne fuyiez » jamais du combat, que vous n'abandonniez » jamais vos rangs, et que, fermes dans votre » poste, vous donniez la mort, ou la receviez: » rien cependant n'est plus eloigné de la vérité; » car même avant de commencer la bataille et » d'en venir aux mains, nous vous voyons quitter » vos rangs pour prendre la fuite; et laissant » aux Athéniens le soin de se mesurer les pre- » miers contre nous, vous allez vous placer » vis-à-vis de nos esclaves. Cette action n'est » point celle d'hommes généreux. Nous nous » sommes bien trompés à votre sujet: nous » nous attendions, d'après votre réputation, » que vous nous enverriez défier au combat par » un héraut, que vous seuls vous vous battriez » contre les Perses; et quoique nous soyons » dans cette disposition, bien loin de vous en- » tendre tenir ce langage, nous vous trouvons » tremblants. Mais puisqu'au lieu de nous pré- » senter les premiers le défi, nous vous le pré- » sentons, que ne combattons-nous en nombre » égal, vous pour les Grecs, puisque vous pas- » sez pour très-braves, et nous pour les bar- » bares? Si vous êtes d'avis que le reste des » troupes combatte aussi, qu'elles combattent, » mais après nous. Si, au lieu de goûter cette » proposition, vous croyez qu'il suffise que » nous combattions seuls, nous y consentons; » mais que le parti victorieux soit censé avoir » vaincu toute l'armée ennemie. »

XLVIII. Le héraut, ayant ainsi parlé, attendit quelque temps; et comme personne ne lui répondit, il s'en retourna, et fit son rapport à Mardonius. Ce général s'en réjouit, et fier d'une victoire imaginaire, il envoya contre les Grecs sa cavalerie, qui, etant très-habile à lancer le javelot et à tirer de l'arc, les incommoda d'autant plus que, ne se laissant point approcher, il était impossible de la combattre de près. Elle s'avança jusqu'à la fontaine de Gargaphie, qui fournissait de l'eau à toute l'armée grecque, la troubla et la boucha. Il n'y avait que les Lacédémoniens qui campassent près de cette fontaine; les autres Grecs en etaient eloignés suivant la disposition de leurs quartiers. L'Asope

se trouvait dans leur voisinage; mais la cavalerie les repoussant à coups de traits, et les empêchant d'y puiser de l'eau, ils allaient en chercher à cette fontaine.

XLIX. Dans ces circonstances, comme les Grecs manquaient d'eau, et que la cavalerie ennemie les incommodait beaucoup, les généraux se rendirent à l'aile droite, pour délibérer avec Pausanias sur ce sujet et sur d'autres; car, malgré leur triste situation, il y avait encore d'autres choses qui les inquiétaient davantage. Ils manquaient de vivres, et leurs valets, qu'ils avaient envoyés chercher des provisions dans le Péloponnèse, ne pouvaient pas retourner au camp, parce que la cavalerie leur en fermait le passage.

L. Les généraux furent d'avis d'aller dans l'île, si les Perses différaient encore ce jour-là le combat. Cette île est vis-à-vis de Platées, à dix stades de l'Asope et de la fontaine de Gargaphie, auprès de laquelle ils campaient alors. On pourrait la regarder comme une île dans le continent. La rivière descend du mont Cithéron dans la plaine, se partage en deux bras, éloignés l'un de l'autre d'environ trois stades, et réunit ensuite ses eaux dans un même lit: cette île se nomme Œroë. Les habitants de ce pays disent qu'Œroë est fille d'Asope. Ce fut dans cette île que les Grecs résolurent de passer, tant pour avoirde l'eau en abondance que pour ne plus être incommodés par la cavalerie, comme ils l'étaient, quand ils se trouvaient vis-à-vis d'elle. Ils prirent la résolution de décamper la nuit à la seconde veille, de crainte que les Perses, venant à s'apercevoir de leur départ, ne les suivissent et ne les inquiétassent dans leur marche. Ils étaient aussi convenus qu'arrivés au lieu qu'Æroc, fille d'Asope, coulant du Cithéron, enferme de ses bras, ils enverraient cette même nuit la moitié de l'armée au Cithéron, pour ouvrir les passages à leurs valets, qui avaient été chercher des vivres, et que l'ennemi tenait enfermés dans les gorges de la montagne.

LI. Cette résolution prise, on fut fort incommodé toute cette journée par les attaques de la cavalerie. Mais lorsqu'elle se fut retirée à la fin du jour, et quand la nuit fut venue, ainsi que l'heure à laquelle on était convenu de partir, la plupart levèrent le camp, et se mirent en marche sans avoir cependant intention d'aller à l'endroit où l'on avait décidé qu'on se rendrait. Dès qu'ils se furent mis en mouvement, ils se sauvèrent avec plaisir du côté de Platées, afin d'échapper à la cavalerie ennemie. L'ayant évitée, ils arrivèrent au temple de Junon qui est devant cette ville, à vingt stades de la fontaine de Gargaphie, et y posèrent leur camp.

LII. Tandis qu'ils étaient campés aux environs de ce temple, Pausanias, qui les avait vus partir, et qui les croyait en marche pour se rendre au lieu convenu, ordonna aussi aux Lacédémoniens de prendre les armes et de le suivre. Les commandants étaient tous disposés à lui obéir, excepté Amopharète, fils de Poliades, capitaine de la compagnie des Pitanates, qui dit qu'il ne fuirait pas devant les étrangers, et que de son plein gré il ne ferait point à Sparte ce déshonneur. Comme il ne s'était pas trouvé au conseil précédent, il était étonné de la conduite des généraux. Pausanias et Euryanax, fâchés de ce qu'ils refusaient d'obéir à ses ordres, l'auraient été encore bien plus d'abandonner les Pitanates, à cause du sentiment d'Amopharète, de crainte qu'en voulant exécuter la résolution prise en commun avec les autres Grecs, il ne pérît avec sa compagnie. Ces réflexions les engagèrent à rester tranquilles à Lacédémone; et pendant ce temps-là ils tâchèrent de l'engager à changer de conduite.

LIII. Amopharète était le seul parmi les Lacédémoniens et les Tégéates, qui voulût rester. Pendant qu'on l'exhortait à obéir, les Athéniens, qui connaissaient le caractère des Lacédémoniens, et que ces peuples pensaient d'une façon et parlaient d'une autre, se tenaient tranquilles dans leurs quartiers. Mais l'armée ayant commencé à s'ébranler, ils dépêchèrent un de leurs cavaliers, pour voir si les Spartiates se mettaient en devoir de partir, ou s'ils n'y songeaient pas, et pour demander à Pausanias ses ordres.

LIV. Le héraut trouva à son arrivée les Lacédémoniens dans leurs postes, et leurs principaux officiers disputant contre Amopharète. Pausanias et Euryanax tâchaient, mais en vain, de l'engager à ne pas exposer au péril les Lacédémoniens, qui étaient restés seuls au camp : enfin on en était venu à se quereller, lorsque le héraut des Athéniens arriva. Dans la chaleur de la dispute, Amopharète prit une

pierre des deux mains, et la jetant aux pieds de Pausanias : Avec cette ballotte, dit-il, je suis d'avis de ne point fuir devant les étrangers ; c'est ainsi qu'il appelait les barbares. Pausanias traita Amopharète de fou, d'insensé: s'adressant ensuite au héraut des Athéniens, qui lui exposait ses ordres, il lui dit de rapporter aux Athéniens l'état actuel des choses, et qu'il les priait de venir le trouver, et de se conduire, au sujet du départ, comme eux.

LV. Le héraut s'en retourna vers les Athéniens, et le jour surprit les généraux lacédémoniens et Amopharète se disputant encore. Pausanias était demeuré jusqu'alors; mais enfin persuadé que si les Lacédémoniens partaient Amopharète ne les abandonnerait pas, comme en effet la chose arriva, il donna le signal du départ, et mena le reste de ses troupes par les hauteurs. Les Tégéates le suivirent aussi: mais les Athéniens marchèrent en ordre de bataille par une route différente des Lacédémoniens: car ceux-ci, de crainte de la cavalerie, prirent par les hauteurs, et vers le pied du Cithéron, et les Athéniens par la plaine.

LVI. Amopharète, s'imaginant que Pausanias n'oserait jamais l'abandonner, ni lui ni les siens, faisait tous ses efforts pour contenir les troupes et les empêcher de quitter leur poste. Mais lorsqu'il les vit s'avancer avec Pausanias, jugeant alors qu'il en était ouvertement abandonné, il fit prendre les armes à sa compagnie, et la mena au petit pas vers le reste de l'armée. Quand Pausanias eut fait environ dix stades, il s'arrêta sur les bords du Moloéis, au lieu nommé Argiopius, où est un temple de Cérès Éleusine : il y attendit Amopharète dans l'intention de retourner à son secours, en cas qu'il se fût obstiné à rester dans son poste avec sa compagnie ; enfin Amopharète arriva avec les siens. Toute la cavalerie ennemie pressa vivement les Grecs, selon leur coutume. Les barbares ayant remarqué que le camp que les Grecs avaient occupé les jours précédents était abandonné, poussèrent leurs chevaux toujours en avant, et ne les eurent pas plus tôt atteints, qu'ils se mirent à les harceler.

LVII. Quand Mardonius eut appris que les Grecs s'étaient retirés pendant la nuit, et qu'il eut vu leur camp désert, il manda Thorax de Larisse, avec Eurypile et Thrasydéius, ses frères, et leur parla ainsi: « Fils d'Aleuas, que » direz-vous encore en voyant ce camp abandonné? Vous autres qui êtes voisins des Lacédémoniens, vous souteniez qu'ils ne fuyaient » jamais du combat, et qu'ils étaient les plus » braves de tous les hommes. Vous les avez vus » néanmoins changer de poste, et maintenant » nous voyons qu'ils ont pris la fuite la nuit » dernière. Quand il leur a fallu combattre » contre des hommes vraiment braves, ils ont » fait voir que, n'étant dans le fond que des » lâches, ils ne se distinguaient que parmi les » Grecs, qui sont aussi lâches qu'eux.

» Comme vous n'aviez point encore éprouvé » la valeur des Perses, et que vous connaissiez » aux Lacédémoniens quelque courage, je vous » pardonnais les éloges que vous leur donniez. » J'étais beaucoup plus surpris qu'Artabaze » redoutât les Lacédémoniens, et qu'il fut lâchement d'avis de lever le camp, et de s'enfermer dans la ville de Thèbes, pour y soutenir un siége. J'aurai soin dans la suite » d'informer le roi de ce conseil; mais nous en » parlerons une autre fois. Maintenant il ne faut » pas souffrir que les Grecs nous échappent; » poursuivons-les jusqu'à ce que nous les ayons » atteints, et punissons-les ensuite de tout le mal » qu'ils nous ont fait. »

LVIII. Ayant ainsi parlé, il fit passer l'Asope aux Perses, et les mena contre les Grecs, en courant sur leurs traces, comme si ceux-ci prenaient véritablement la fuite. Il n'était occupé que des Lacédémoniens et des Tégéates, parce que les hauteurs l'empêchaient d'apercevoir les Athéniens qui avaient pris la plaine. Dès que les autres généraux de l'armée des barbares virent les Perses courir après les Grecs, ils arrachèrent aussitôt les étendards, et les suivirent à toutes jambes, confusément et sans garder leurs rangs, poussant de grands cris et faisant un bruit épouvantable, comme s'ils allaient les enlever.

LIX. Pausanias, se voyant pressé par la cavalerie ennemie, dépêcha un cavalier aux Athéniens. « Athéniens, leur dit-il, dans un » combat de cette importance, où il s'agit » de la liberté ou de la servitude de la Grèce, » nous avons été trahis, et vous aussi, par

» nos alliés; la nuit dernière ils ont pris la » fuite. Nous n'en avons pas moins résolu de » nous défendre avec vigueur, et de nous secourir mutuellement. Si la cavalerie vous eût » attaqués les premiers, il eût été de notre devoir de marcher à votre secours, avec les Tégéates qui sont restés avec nous fidèles à la » patrie. Mais puisqu'elle fond tout entière » sur nous, et que nous en sommes accablés, il » est juste que vous veniez nous défendre. Mais » s'il est impossible de nous secourir, du moins » faites-nous le plaisir de nous envoyer des gens » de trait. L'ardeur que vous avez montrée » dans cette guerre, et à laquelle nous nous » empressons de rendre témoignage, nous fait » espérer que vous écouterez favorablement » notre demande. »

LX. Là-dessus les Athéniens se mirent en mouvement pour aller à leur secours, et les défendre avec vigueur. Ils étaient déjà en marche, lorsqu'ils furent attaqués pas les Grecs de l'armée du roi, qui leur étaient opposés. Cette attaque, qui les affligeait beaucoup, les empêcha de secourir les Lacédémoniens. Ceux-ci, avec les Tégéates, leurs inséparables alliés, quoique dépourvus de ce renfort, allaient avec les troupes légères, les premiers à cinquante mille hommes, les autres à trois mille. Ils sacrifiaient, dans l'intention de livrer bataille à Mardonius et aux troupes qu'il avait avec lui. Mais les sacrifices n'étaient pas favorables; et pendant qu'on en était occupé, il périssait beaucoup de Grecs, et il y en eut un plus grand nombre de blessés : car les Perses, s'étant fait un rempart de leurs boucliers, leur lançaient une quantité si prodigieuse de flèches, que les Spartiates en étaient accablés. Les sacrifices continuant à ne point être favorables, Pausanias tourna ses regards vers le temple de Junon, près de Platées, implora la déesse, et la supplia de ne pas permettre que les siens se vissent frustrés de leurs espérances.

LXI. Il l'invoquait encore, lorsque les Tégéates, se levant les premiers, marchèrent aux barbares. Il eut à peine achevé sa prière, que les sacrifices devenant enfin favorables, les Lacédémoniens marchèrent aussi aux Perses; et ceux-ci, quittant leurs arcs, en soutinrent le choc. Le combat se donna d'abord près du rempart de boucliers. Lorsqu'il eut été renversé, l'action devint vive, et dura long-temps près du temple même de Cérès, jusqu'à ce qu'on fût venu à les en chasser; car les barbares saisissaient les lances des Grecs, et les brisaient entre leurs mains. A cette journée, les Perses ne cédèrent aux Grecs ni en force ni en audace; mais étant armés à la légère, et n'ayant d'ailleurs ni l'habileté ni la prudence de leurs ennemis, ils se jetaient un à un, ou dix ensemble, ou même tantôt plus, tantôt moins, sur les Spartiates qui les taillaient en pièces.

LXII. Les Perses pressaient vivement les Grecs du côté ou Mardonius, monté sur un cheval blanc, combattait en personne à la tête des mille Perses d'élite. Tant qu'il vécut, ils soutinrent l'attaque des Lacédémoniens; et en se défendant vaillamment, ils en tuèrent un grand nombre. Mais après sa mort, lorsque ce corps, le plus fort de l'armée, au milieu duquel il combattait, eut été renversé, le reste tourna le dos, et abandonna la victoire aux Lacédémoniens. Les Perses avaient deux désavantages; leur habit long et embarrassant, et leurs armes légères. Celui-ci était d'autant plus grand, qu'ils avaient à combattre des hommes pesamment armés.

LXIII. A cette journée, les Spartiates vengèrent sur Mardonius la mort de Léonidas comme l'avait prédit l'oracle; et Pausanias, fils de Cléombrote, et petit-fils d'Anaxandrides, y remporta la plus belle victoire dont nous ayons connaissance. Nous avons parlé des ancêtres de ce prince[1], en faisant mention de ceux de Léonidas; ce sont les mêmes pour l'un et pour l'autre. Mardonius fut tué par Aïmnestus, citoyen distingué de Sparte, qui, quelque temps après la guerre contre les Perses, périt avec trois cents hommes qu'il commandait, en se battant à Sténycläre contre tous les Messéniens.

LXIV. Battus est mis en fuite à Platées par les Lacédémoniens, les Perses se sauvèrent en désordre dans leur camp, et en dedans du mur de bois[2] qu'ils avaient construit sur le territoire de Thèbes. Le combat s'étant donné près du bocage consacré à Cérès, je suis étonné

[1] Livre VII, § CCIV.
[2] Voyez ci-dessus, § XV.

qu'on n'ait vu aucun Perse s'y réfugier, ou mourir autour du temple de la déesse, et que la plupart périrent dans un lieu profane. S'il est permis de dire son sentiment sur les choses divines, je pense que la déesse leur en interdit l'entrée, parce qu'ils avaient brûlé son temple à Éleusis. Telle fut l'issue de cette bataille.

LXV. Artabaze, fils de Pharnaces, qui, dès les commencements, n'avait point été d'avis que le roi laissât Mardonius en Grèce, voyant que, malgré toutes les raisons qu'il alléguait pour dissuader ce général de donner bataille, il n'avançait en rien, prit les mesures suivantes, parce que ses opérations ne lui plaisaient pas. Il commandait un corps considérable de troupes, qui montait à quarante mille hommes. Pendant qu'on se battait, comme il savait parfaitement bien quelle devait être l'issue du combat, il marcha en avant, leur ordonnant de le suivre tous en un seul et même corps partout où il les conduirait, quand ils le verraient doubler le pas. Ces ordres donnés, il les mena d'abord comme s'il eût voulu aller à l'ennemi. Mais lorsqu'il se fut avancé quelque peu, s'étant aperçu que les Perses étaient en déroute, il n'observa plus le même ordre dans sa marche, et s'enfuit de toutes ses forces, non[1] vers le mur de bois, ou vers la ville de Thèbes, mais du côté des Phocidiens, dans l'intention d'arriver le plus tôt possible à l'Hellespont. Ces troupes tournèrent donc de ce côté.

LXVI. Les Béotiens combattirent long-temps contre les Athéniens; mais tous les autres Grecs du parti du roi se conduisirent lâchement de dessein prémédité. Ceux des Thébains qui tenaient le parti des Mèdes, loin de fuir, se battirent avec tant d'ardeur, que trois cents des principaux et des plus braves d'entre eux tombèrent sous les coups des Athéniens; mais ayant aussi tourné le dos, ils s'enfuirent à Thèbes, et non du même côté que les Perses, et que cette multitude d'alliés qui, loin d'avoir fait aucune action éclatante, avait pris la fuite, sans même avoir combattu.

LXVII. Cela prouve l'influence des Perses sur les barbares : et en effet, si ceux-ci se sauvèrent, même avant que d'en être venus aux mains avec l'ennemi, ce fut parce que les Perses leur en donnèrent l'exemple. Ainsi toute l'armée prit la fuite, excepté la cavalerie, et particulièrement celle des Béotiens. Celle-ci favorisa les Perses dans leur fuite, s'approchant continuellement des ennemis, et protégeant leurs amis contre les Grecs qui, après leur victoire, poursuivaient les Perses et en faisaient un grand carnage.

LXVIII. Tandis que les barbares fuyaient de toutes parts, on vint dire aux Grecs, campés[1] autour du temple de Junon, et qui ne s'étaient point trouvés au combat, que la bataille s'était donnée, et que Pausanias était vainqueur. Là-dessus les Corinthiens, les Mégariens et les Philiasiens, pêle-mêle et sans observer aucun ordre, prirent les premiers par le bas de la montagne et le chemin des collines, pour aller droit au temple de Cérès, et les autres par la plaine, c'est-à-dire, par le chemin le plus uni. Lorsque les Mégariens et les Philiasiens furent près des ennemis, la cavalerie des Thébains, commandée par Asopodore, fils de Timandre, les ayant vus se hâter sans garder leurs rangs, tomba sur eux, en coucha six cents par terre, et poursuivit le reste jusqu'au Cithéron, où elle les poussa : ce fut ainsi qu'ils périrent sans gloire.

LXIX. Les Perses et toute la multitude des barbares ne se furent pas plutôt réfugiés dans leurs retranchements, qu'ils se hâtèrent de monter sur les tours avant l'arrivée des Lacédémoniens, et de fortifier la muraille le mieux qu'ils purent. Les Lacédémoniens s'en étant approchés, l'attaque du mur fut très-vive; la défense des Perses ne le fut pas moins; et même ceux-ci eurent de très-grands avantages avant l'arrivée des Athéniens, parce que les Lacédémoniens ignoraient l'art d'attaquer les places. Mais les Athéniens s'étant joints aux assiégeants, l'attaque fut rude et longue. Enfin, leur valeur et leur constance les rendirent maîtres du mur; et en ayant abattu une partie, les Grecs se jetèrent en foule dans le camp. Les Tégéates, y étant entrés les premiers, pillèrent la tente de Mardonius, et entre autres choses, la mangeoire de ses chevaux, toute de bronze, et remarquable par sa beauté. Ils la consacrèrent dans le temple de Minerve Aléa.

[1] Voyez § XV.

[1] Voyez ci-dessus, § LI.

Quant au reste du butin, ils le portèrent au même endroit que les Grecs.

Le mur renversé, les barbares se débandèrent, et pas un ne se rappela son ancienne valeur. Dans cet état de stupeur où se trouve une multitude d'hommes effrayés de se voir renfermés dans un petit espace, ils se laissèrent tuer avec si peu de résistance, que de trois cent mille hommes qu'ils étaient, il n'y en eut pas trois mille qui échappèrent, si l'on excepte les quarante mille avec lesquels Artabaze s'était sauvé. Les Lacédémoniens de Sparte ne perdirent en tout que quatre-vingt-onze des leurs, les Tégéates seize, et les Athéniens cinquante-deux.

LXX. L'infanterie perse, la cavalerie sace et Mardonius se signalèrent le plus parmi les barbares. Du côté des Grecs, les Tégéates et les Athéniens se comportèrent en gens de cœur; mais les Lacédémoniens les surpassèrent, et voici les preuves que je puis en apporter. Les Tégéates et les Athéniens vainquirent ceux qu'ils avaient en tête; mais les Lacédémoniens attaquèrent les meilleures troupes de l'ennemi et les battirent. Aristodémus se distingua, à mon avis, beaucoup plus que les autres. Il était [1] le seul des trois cents Spartiates qui se fût attiré des reproches, et qui se fût déshonoré en se sauvant des Thermopyles. Posidonius, Philocyon et le Spartiate Amopharète firent après lui les plus belles actions. Cependant lorsqu'on s'entretenait de ceux qui s'étaient le plus signalés à cette journée, les Spartiates qui s'y étaient trouvés répondaient qu'Aristodémus, voulant mourir à la vue de l'armée, afin de réparer sa faute, était sorti de son rang comme un furieux, et avait fait des prodiges de valeur; que Posidonius fit de très-belles actions, sans avoir dessein de mourir, et que cela n'en était que plus glorieux pour lui; mais l'envie a peut-être beaucoup de part à ces discours. On rendit de grands honneurs à tous ceux que j'ai nommés, et qui avaient été tués à cette bataille, excepté à Aristodémus. Celui-ci n'en reçut point, parce qu'il avait voulu mourir pour effacer la honte dont il s'était couvert.

LXXI. Tels sont ceux qui se distinguèrent à Platées. Callicrates, le plus bel homme qui fût à l'armée, non-seulement parmi les Lacédémoniens, mais encore parmi le reste des Grecs, ne périt point dans l'action. Assis à son rang, il fut blessé d'une flèche au côté, tandis que Pausanias faisait des sacrifices; et comme on l'emportait pendant le combat, il témoignait à Arimneste de Platées ses regrets, non qu'il se plaignît de perdre la vie pour la Grèce, mais parce qu'il ne s'était point servi de son bras, et qu'il n'avait fait aucune action digne de lui, et du courage dont il était animé.

LXXII. On dit que Sophanès, fils d'Eutychydes, du bourg de Décélée, se couvrit de gloire parmi les Athéniens. Les habitants de cette bourgade, comme le racontent les Athéniens eux-mêmes, tinrent autrefois une conduite qui leur a été utile dans tous les temps. Les Tyndarides [1] étant entrés dans l'Attique avec une armée considérable, afin de recouvrer Hélène, dont ils ignoraient l'asile, chassaient les peuples de leurs anciennes demeures. On assure qu'alors ceux de Décélée, ou Décélus lui-même, indignés du rapt commis par Thésée, et craignant pour l'Attique entière, découvrirent tout aux Tyndarides, et les conduisirent à Aphidnes, que Titacus, originaire du pays, leur délivra. Cette action mérita aux Décéléens [2] d'être exempts à perpétuité dans Sparte de toute contribution, et d'y avoir la première place dans les assemblées. Ils jouissent encore maintenant de ces priviléges; en sorte que dans la guerre du Péloponnèse, qui s'est allumée bien des années après le temps dont je parle, l'armée des Lacédémoniens épargna Décélée, et ravagea le reste de l'Attique.

LXXIII. On rapporte de deux façons la manière dont Sophanès de Décélée se signala alors parmi les Athéniens: la première, qu'il portait une ancre de fer, attachée avec une chaîne de cuivre à la ceinture de sa cuirasse; que toutes les fois qu'il s'approchait des ennemis, il la jetait par terre, afin qu'ils ne pussent pas l'ébranler en fondant sur lui, et que lorsqu'ils s'enfuyaient, il la reprenait, et les poursuivait. Telle est la première manière de raconter cette histoire, qui est contredite par la seconde: car on dit

[1] Voyez liv. VII, § CCXXIX, CCXXX et CCXXXI.

[1] Castor et Pollux, fils de Tyndare.

[2] Cela doit s'entendre des Décéléens qui auraient voulu s'établir à Sparte.

aussi qu'il portait, non une ancre réelle de fer à la ceinture de sa cuirasse, mais la figure d'une ancre à son bouclier, qu'il tournait continuellement et sans jamais se reposer.

LXXIV. Il y a aussi à Sophanès une autre action brillante. Tandis que les Athéniens faisaient le siége d'Égine, il défia à un combat singulier Eurybatès d'Argos, qui avait été vainqueur au Pentathle, et le tua. Mais quelque temps après la bataille de Platées, comme il commandait les Athéniens avec Léagrus, fils de Glaucon, il fut tué lui-même à Datos par les Édoniens, en combattant courageusement pour les mines d'or.

LXXV. Les Grecs ayant battu les barbares à Platées, une femme transfuge vint les y trouver. C'était une concubine de Pharandates, fils de Téaspis, seigneur perse. Lorsqu'elle eut appris la défaite totale des Perses, et la victoire des Grecs, elle arriva sur un char, toute brillante d'or, ainsi que ses suivantes, et vêtue des habits les plus superbes, mit pied à terre, et se rendit au quartier des Lacédémoniens, qui étaient encore occupés au carnage. Elle reconnut Pausanias aux ordres qu'elle lui voyait donner; et comme elle en avait souvent entendu parler, elle savait depuis long-temps et son nom et sa patrie. Elle s'approcha de lui, et tenant ses genoux embrassés, elle lui dit : « Roi » de Sparte, délivrez de la servitude une hum» ble suppliante à qui vous avez déjà rendu » service en exterminant ces barbares, qui ne » respectaient ni les dieux ni les génies. Je suis » de l'île de Cos, et fille d'Hégétorides, fils » d'Antagoras. Un Perse, m'ayant enlevée de ma » patrie, m'a gardée avec lui.—Femme, répon» dit Pausanias, prenez confiance en moi, et » comme suppliante, et, si d'ailleurs vous dites » la vérité, comme fille d'Hégétorides de Cos, » le principal hôte que j'ai dans cette île. » Ayant ainsi parlé, il la remit entre les mains de ceux d'entre les éphores qui étaient présents; et dans la suite il l'envoya à Égine, où elle avait dessein d'aller.

LXXVI. Les Mantinéens arrivèrent après l'action, et incontinent après le départ de cette femme. Affligés d'apprendre qu'ils étaient venus après la bataille, ils dirent qu'il était juste qu'ils s'en punissent eux-mêmes. Ayant su que les Mèdes, commandés par Artabaze, avaient pris la fuite, ils voulurent les poursuivre jusqu'en Thessalie; mais les Lacédémoniens les en dissuadèrent; et lorsqu'ils furent de retour dans leur pays, ils bannirent leurs généraux. Après les Mantinéens arrivèrent les Eléens : ils s'en retournèrent aussi affligés que les Mantinéens; et aussitôt après leur arrivée, ils bannirent aussi leurs capitaines; mais en voilà assez sur les Mantinéens et les Eléens.

LXXVII. Lampon, fils de Pythéas, le citoyen le plus distingué d'Égine, alors au camp des Éginètes à Platées, vint en diligence trouver Pausanias, et lui donna un conseil impie. « Fils de Cléombrote, lui dit-il, vous avez fait » une action admirable, et par sa grandeur et » par son éclat. En délivrant la Grèce, Dieu » vous a accordé une gloire, où jamais n'a pu » atteindre aucun des Grecs que nous connais» sions. Achevez cet ouvrage, afin que votre ré» putation aille en augmentant, et que désor» mais les barbares craignent de se permettre » contre les Grecs des actions atroces. Léonidas » ayant été tué aux Thermopyles, Mardonius » et Xerxès lui firent couper la tête et attacher » son corps à une croix. En traitant de même » Mardonius, vous serez loué, non-seulement » de tous les Spartiates, mais encore du reste » des Grecs; car en le faisant mettre en croix, » vous vengerez Léonidas, votre oncle pater» nel. » Ainsi parla Lampon, croyant que Pausanias lui en saurait gré.

LXXVIII. « Mon hôte d'Égine, répondit ce » prince, j'estime votre bienveillance et votre » prudence; mais votre avis pèche contre la » droite raison : car après m'avoir élevé fort » haut, moi, mes actions, ma patrie, vous » me rabaissez jusqu'à terre, en me conseil» lant d'outrager un mort. Vous ajoutez qu'en » suivant ce conseil ma réputation ira en aug» mentant; mais une pareille conduite convient » mieux à des barbares qu'à des Grecs, et » même nous la blâmons dans eux. Aux dieux » ne plaise que je veuille, à ce prix, complaire » aux Éginètes, et à ceux qui approuveraient » une telle action. Il me suffit de mériter l'es» time des Spartiates, en ne faisant et en ne » disant rien que d'honnête. Quant à Léonidas, » que vous voulez que je venge, je pense qu'il » l'est suffisamment, et qu'il tire un assez grand » lustre de cette multitude innombrable de

» morts, lui et le reste de ceux qui ont péri » aux Thermopyles. Au reste, ne vous adressez » plus à moi pour me tenir de pareils discours, » ou pour me donner de semblables conseils, » et sachez-moi gré de ce que je les laisse im» punis. » Là-dessus Lampon se retira.

LXXIX. Pausanias fit publier une défense de toucher au butin, et ordonna aux Hilotes de l'apporter dans un même lieu. Ils se répandirent dans le camp, trouvèrent des tentes tissues d'or et d'argent, des lits dorés, des lits argentés, des cratères, des coupes, et autres vases à boire qui étaient d'or; et sur des voitures des chaudières d'or et d'argent dans des sacs. Ils enlevèrent aux morts leurs bracelets, leurs colliers et leurs cimeterres qui étaient d'or, sans s'embarrasser de leurs habits de diverses couleurs. Les Hilotes volèrent beaucoup d'effets qu'ils vendirent aux Éginètes, et ne montrèrent que ce qu'ils ne purent cacher. Telle fut la source des grandes richesses des Éginètes, qui achetaient des Hilotes l'or, sans doute, comme si c'eût été du cuivre.

LXXX. Lorsqu'on eut porté toutes ces richesses dans un même lieu, on en preleva la dixième partie pour les dieux. On en fit faire au dieu de Delphes le trépied d'or, soutenu par un serpent d'airain à trois têtes, qu'on voit près de l'autel : au dieu d'Olympie, un Jupiter de bronze de dix coudées de haut, et au dieu de l'isthme, un Neptune de bronze de sept coudées de haut. Le dixième du butin mis à part, on distribua le reste à chacun, selon son mérite, les concubines des Perses, les bêtes de somme, l'or, l'argent et autres effets précieux. Personne ne dit ce qui fut donné, par manière de distinction, à ceux qui se signalèrent à la journée de Platées. Je crois cependant qu'on leur accorda quelque récompense particulière : on mit à part, pour Pausanias, le dixième de tout, femmes, chevaux, talents, chameaux, et semblablement de toutes les autres richesses, et on lui en fit présent.

LXXXI. On dit aussi que Xerxès, en s'enfuyant de Grèce, avait laissé à Mardonius son ameublement, qui consistait en vaisselle d'or et d'argent, et en tapis de diverses couleurs; que Pausanias, voyant toutes ces richesses, ordonna aux boulangers et aux cuisiniers de Mardonius de lui préparer un repas, comme si c'eût été pour leur maître. Cet ordre exécuté, Pausanias vit des lits d'or et d'argent richement couverts, des tables d'or et d'argent, et l'appareil d'un festin splendide. Surpris d'une si grande magnificence, il ordonna, pour se divertir, à ses serviteurs de lui apprêter à manger à la manière de Lacédémone. Comme la différence entre ces deux repas était prodigieuse, Pausanias ne put s'empêcher de rire : il envoya chercher les généraux grecs; et lorsqu'ils furent arrivés, il leur dit, en leur montrant l'appareil des deux repas : « Grecs, je vous ai » mandés, pour vous rendre témoins de la » folie du général des Perses, qui, ayant une » si bonne table, est venu pour nous enlever » celle-ci qui est si misérable. » Tel fut, à ce qu'on dit, le langage de Pausanias aux généraux des Grecs.

LXXXII. On trouva, encore long-temps après cette action, des coffres pleins d'or et d'argent, et d'autres richesses; et lorsque les cadavres eurent été dépouillés de leur chair, on reconnut un crâne d'homme sans suture et d'un seul os, parmi les ossements que les Platéens transportèrent dans un même endroit. On vit aussi les deux mâchoires, l'inférieure et la supérieure, dont les dents, quoique distinguées, étaient toutes d'un seul os, tant les molaires que les autres, et les ossements d'un homme de cinq coudées [1].

LXXXIII. Le lendemain de la bataille, le corps de Mardonius fut enlevé secrètement, mais par qui le fut-il? C'est ce que je ne puis assurer. J'ai ouï dire que plusieurs personnes, et même de différentes nations, lui avaient donné la sépulture, et je sais qu'il y en eut beaucoup qui furent magnifiquement récompensés de cette action par Artontès, fils de Mardonius. Mais je n'ai pu savoir avec certitude quel est celui d'entre eux qui l'enleva furtivement, et lui rendit les derniers devoirs. Il court cependant un bruit que ce fut Dionysiophanès d'Éphèse.

LXXXIV. Lorsqu'on eut partagé le butin fait à Platées, les Grecs donnèrent la sépulture à leurs morts, chaque nation aux siens à part. Les Lacédémoniens firent trois fosses : dans l'une, ils enterrèrent les Irènes, au nombre

[1] C'est-à-dire 6 pieds 10 pouces et demi.

desquels étaient Posidonius, Amopharète, Philocyon et Callicrates; dans la seconde, ils mirent le reste des Spartiates, et dans la troisième les Hilotes. Les Tégéates furent enterrés à part, mais tous pêle-mêle. Les Athéniens mirent leurs morts ensemble. Les Mégariens et les Phliasiens en agirent de même à l'égard de ceux d'entre eux qui[1] avaient été tués par la cavalerie. Il y avait des corps dans les tombeaux de toutes ces nations : mais les autres peuples, dont on montre la sépulture à Platées, honteux, comme je l'ai appris, de ne s'être pas trouvés au combat, érigèrent chacun des cénotaphes de terre amoncelée, afin de se faire honneur dans la postérité. L'élévation de terre qu'on appelle la sépulture des Eginètes, fut faite, comme je l'ai ouï dire, dix ans après cette bataille, à la prière de ceux d'Égine, par Cléadas de la ville de Platées, fils d'Autodicus, leur hôte.

LXXXV. Dès que les Grecs eurent rendu à Platées les derniers devoirs aux morts, ils résolurent, après une mûre délibération, de marcher contre Thèbes, et d'en sommer les habitants de leur livrer ceux d'entre eux qui avaient pris les intérêts des Perses, spécialement Timégénidas et Attaginus, chefs de ce parti, et de leur signifier que si on ne les leur remettait pas, on ne lèverait point le siége qu'on n'eût détruit la place. Cette résolution prise, ils arrivèrent devant la ville le onzième jour après la bataille, et en formèrent le siége. Ils firent aussitôt sommer les Thebains de leur livrer ceux dont on vient de parler; et sur leur refus, on fit le dégât sur leurs terres, et on se mit à battre les murailles.

LXXXVI. Comme les ravages ne cessaient point, le vingtième jour Timégénidas dit aux Thebains : « Thebains, puisque les Grecs ont » résolu de ne point lever le siége de cette » place qu'ils ne l'aient détruite, ou que vous » ne nous ayez remis entre leurs mains, que » la Béotie ne soit pas pour l'amour de nous » plus long-temps accablée de maux. Si la demande de nos personnes est un prétexte pour » exiger de l'argent, il faut leur en donner » du trésor public, puisque nous ne sommes » pas les seuls qui nous soyons déclarés pour » les Perses, et que nous l'avons fait conjointement avec la république. Mais s'ils n'assiégent » Thèbes que pour nous avoir en leur puissance, nous nous présenterons devant eux » pour y plaider notre cause. » Ce discours ayant paru juste et fort à propos, les Thébains envoyèrent sur-le-champ dire à Pausanias, par un héraut, qu'ils étaient dans l'intention de lui livrer ceux qu'il demandait.

LXXXVII. Cette convention faite, Attaginus prit la fuite; mais ses enfants ayant été amenés à Pausanias, ce prince les renvoya absous, disant qu'à cet âge ils ne pouvaient avoir eu aucune part au crime de ceux qui avaient épousé les intérêts des Perses. Quant aux autres que les Thebains remirent au général lacédémonien, ils croyaient qu'il leur serait permis de plaider leur cause; et d'ailleurs il se persuadaient qu'avec de l'argent ils viendraient à bout de se justifier. Pausanias, s'en étant douté, congédia toute l'armée des alliés, aussitôt qu'il eut ces traîtres en sa puissance, et les emmena à Corinthe, où il les fit punir du dernier supplice. Voilà ce qui se passa, tant à Platées qu'à Thèbes.

LXXXVIII. Artabaze, fils de Pharnaces, qui s'était enfui de Platées, était déjà bien loin. Quand il fut en Thessalie, les Thessaliens lui rendirent tous les devoirs de l'hospitalité; et comme ils ignoraient ce qui était arrivé à Platées, ils lui demandèrent des nouvelles du reste de l'armée. Artabaze savait qu'en disant la vérité il courrait risque de périr avec toutes ses troupes; car il était persuadé que tous ceux qui apprendraient ce qui s'était passé ne manqueraient pas de l'attaquer. Ces réflexions l'avaient détourné de communiquer aux Phocidiens ce qu'il savait; mais il dit aux Thessaliens : « Je me hâte, comme vous voyez, d'arriver au plus tôt en Thrace, où l'on m'a envoyé » du camp avec ces troupes pour une affaire » importante. Mardonius lui-même nous suit de « près avec son armée, et ne se fera pas long» temps attendre. Ayez soin de le bien recevoir, » et de lui rendre de bons offices. Vous n'aurez » pas sujet dans la suite de vous en repentir. » Ayant ainsi parlé, il traversa en diligence la Thessalie et la Macédoine avec ses troupes, alla droit en Thrace, comme un homme véritablement pressé, et, coupant ensuite par le

[1] Voyez ci-dessus, § LXVIII.

milieu des terres, il arriva à Byzance, après avoir perdu dans sa marche un grand nombre de soldats qui furent taillés en pièces par les Thraces, ou qui moururent de faim et de fatigue. De Byzance il traversa l'Hellespont, et retourna ainsi en Asie.

LXXXIX. Le même jour que les barbares furent battus à Platées, ils le furent aussi à Mycale en Ionie. Tandis que la flotte grecque était à Délos, sous les ordres de Léotychides de Lacédémone, les Samiens y députèrent Lampon, fils de Thrasyclès, Athénagoras, fils d'Archestratridès, et Hégésistrate, fils d'Aristagoras, à l'insu de Théomestor fils d'Andromas, leur tyran, et des Perses, qui lui avaient donné la tyrannie de Samos. S'étant adressés aux généraux, Hégésistrate, entre beaucoup de raisons qu'il allégua, leur dit qu'ils n'auraient qu'à se montrer pour faire révolter l'Ionie; que les barbares ne les attendraient pas, ou que s'ils le faisaient, ils ne pourraient jamais trouver une plus riche proie. Invoquant ensuite les dieux qui leur étaient communs, il les exhorta à les délivrer de la servitude, eux qui étaient Grecs aussi, et à les venger des barbares. Il leur représenta la facilité de cette entreprise; que les vaisseaux des Perses voguaient mal, et qu'ils n'étaient pas si propres pour les combats que les leurs; que s'ils les soupçonnaient de vouloir les jeter frauduleusement dans quelque péril, ils consentaient à monter sur leurs vaisseaux pour leur servir d'otages.

XC. Comme le Samien faisait beaucoup d'instances, Léotychides lui demanda son nom, soit qu'il voulût en tirer un présage, soit par un coup de la fortune que Dieu dirigeait. « Mon » hôte de Samos, quel est votre nom? — Hé» gésistrate, répondit-il. — J'accepte ce pré» sage, reprit Léotychides, sans lui laisser » achever son discours, en cas qu'il eût encore » quelque chose à dire. Mettez à la voile sur» le-champ, après nous avoir promis avec ser» ment, vous et ceux qui vous accompagnent, » que les Samiens feront alliance avec nous, et » qu'ils nous secourront avec zèle.

XCI. Il parlait encore, et le traité était déjà bien avancé. Sur-le-champ, les Samiens engagent leur foi, promettent l'alliance avec serment, et remettent ensuite à la voile. Hégésistrate, dont le nom avait été regardé comme un présage, reçut ordre de monter sur la flotte.

XCII. Les Grecs ne démarrèrent point ce jour-là. Le lendemain les sacrifices se trouvèrent favorables. Ils avaient pour devin Déiphonus d'Apollonie, sur le golfe Ionien, fils d'Évenius, à qui arriva l'aventure que je vais rapporter. Il y a dans cette ville d'Apollonie des troupeaux consacrés au soleil. Le jour ils paissent sur les bords d'un fleuve qui, coulant du mont Lacmon, traverse le territoire d'Apollonie, et se jette dans la mer, près du port d'Oricum. Mais la nuit ils sont gardés par un homme choisi tous les ans parmi les citoyens de cette ville les plus distingués par leur bien et par leur naissance: car les Apolloniates font, suivant l'avertissement d'un certain oracle, beaucoup de cas de ces troupeaux. Ils passent la nuit dans un antre éloigné de la ville. Événius, choisi à son tour pour veiller sur ce troupeau, employa à dormir le temps qu'il aurait dû consacrer à le garder. Pendant son sommeil, des loups entrèrent dans l'antre, et en tuèrent environ soixante bêtes. Evénius, s'étant aperçu de ce dégât, tint la chose secrète, et n'en dit rien à personne, dans le dessein d'acheter d'autres bêtes pour remplacer celles qui avaient été tuées. Cette aventure n'échappa point aux Apolloniates. Ils ne l'eurent pas plus tôt apprise, qu'ayant traîné Évenius en justice, ils le condamnèrent à perdre la vue, pour le punir d'avoir dormi pendant le temps de sa garde. Aussitôt après qu'on lui eut crevé les yeux, les troupeaux cessèrent d'engendrer, et la terre également de produire des fruits. Ce fléau leur avait été prédit à Dodone et à Delphes. Les prophètes, interrogés dans la suite sur la cause de ce malheur, répondirent que c'était une punition de l'injustice qu'ils avaient commise, en privant de la vue Évenius, garde des troupeaux sacrés; qu'ils avaient eux-mêmes envoyé les loups, et qu'ils ne cesseraient pas de le venger, jusqu'à ce que les Apolloniates lui eussent donné la satisfaction qu'il trouverait juste d'exiger, et que lorsqu'on la lui aurait faite, ils lui accorderaient eux-mêmes un don qui le ferait regarder de beaucoup de personnes comme un homme heureux. Telle fut la réponse des oracles.

[1] Livre VIII, § CXXXI et CXXXII.

XCIII. Les Apolloniates, ayant tenu cette réponse secrète, ordonnèrent à quelques-uns de leurs citoyens de transiger avec Événius. Voici comment il s'y prirent. Ils allèrent le trouver; il était assis sur un siége; s'étant assis auprès de lui, ils s'entretinrent de choses indifférentes, et peu à peu ils firent tomber la conversation sur son malheur, auquel il prirent beaucoup de part. L'ayant trompé par cette feinte de douleur, ils lui demandèrent quelle satisfaction il souhaiterait, si les Apolloniates étaient dans l'intention de lui en promettre une. Événius, qui n'avait point entendu parler de la réponse de l'oracle, dit que si on voulait lui donner des terres, il choisirait celles de deux citoyens d'Apollonie qu'il nomma, et qu'il savait être les meilleures de tout le pays, et qu'il voulait, outre cela, une maison qu'il regardait comme la plus belle de la ville; qu'à ces conditions il serait content, et cesserait d'être irrité contre ses concitoyens. « Événius, lui répondirent les » députés assis auprès de lui, les Apolloniates » vous accordent, suivant les ordres de l'oracle, » la réparation que vous exigez pour la perte de » vos yeux. » Événius, ayant tout appris par ce discours, fut bien fâché d'avoir été trompé. Les Apolloniates achetèrent des propriétaires les biens qu'il avait choisis, et lui en firent présent. Aussitôt après, les dieux lui accordèrent le don de la divination; et par ce moyen il acquit beaucoup de célébrité.

XCIV. Déiphonus était fils de cet Événius: les Corinthiens l'avaient mené avec eux; il faisait dans l'armée les fonctions de devin. J'ai pourtant ouï dire aussi que Déiphonus s'était emparé du nom d'Événius, et que, parcourant la Grèce, il rendait des oracles à prix d'argent, quoiqu'il ne fût pas son fils.

XCV. Les sacrifices que fit Déiphonus pour les Grecs étant favorables, la flotte partit de Délos, et cingla vers Samos. Quand ils furent arrivés aux Calames dans cette île, ils jetèrent l'ancre près de l'Héræum, ou temple de Junon, et se disposèrent à un combat naval. Les Perses, ayant appris que la flotte des Grecs venait à eux, mirent aussi à la voile pour s'approcher du rivage, et permirent aux Phéniciens de se retirer : car il avait été résolu, dans un conseil, de ne point livrer bataille sur mer, parce qu'ils ne se croyaient pas égaux en forces aux Grecs. Ils naviguèrent donc vers le continent, afin de se mettre sous la protection des troupes de terre qui campaient à Mycale, et qui, faisant partie de l'armée, avaient été laissées en cet endroit, par ordre de Xerxès, pour garder l'Ionie. Elles montaient à soixante mille hommes, et étaient commandés par Tigranes, le plus bel homme et de la plus haute taille qu'il y eut parmi les Perses. Les généraux de la flotte barbare avaient résolu de tirer leurs vaisseaux sur le rivage, pour les mettre sous la protection de l'armée de terre, et de faire autour un rempart, tant pour les défendre, que pour s'en faire à eux-mêmes un lieu de retraite.

XCVI. Cette résolution prise, ils levèrent l'ancre. Lorsqu'ils furent arrivés près du temple des Euménides, sur le territoire de Mycale; et de l'embouchure du Gæson et du Scolopoéis, où il y a un temple de Cérès Éleusine, bâti par Philistus, fils de Pasiclès, qui avait accompagné Nélée, fils de Codrus, quand celui-ci alla fonder Milet, ils tirèrent leurs vaisseaux à terre, les environnèrent d'un mur de pierres et de bois, coupant pour cette effet un grand nombre d'arbres fruitiers, enfoncèrent des pieux autour de ce rempart, et se disposèrent à soutenir un siége et à remporter la victoire : car, après y avoir bien réfléchi, ils se préparèrent à l'un et à l'autre.

XCVII. Les Grecs, ayant appris que les barbares s'étaient retirés sur le continent, en furent d'autant plus affligés, qu'ils les croyaient échappés de leurs mains. Embarrassés sur le parti qu'ils devaient prendre, ils ne savaient s'ils s'en retourneraient, ou s'ils iraient vers l'Hellespont. Enfin ils résolurent de ne faire ni l'un ni l'autre, mais de cingler vers le continent. S'étant donc préparés à un combat naval, et ayant disposé les échelles et autres choses nécessaires pour une descente, ils naviguèrent vers Mycale. Comme ils étaient près du camp, et que bien loin qu'il vînt des vaisseaux ennemis à leur rencontre, ils les voyaient tous sur le rivage environnés d'un mur, avec une nombreuse armée de terre rangée sur le bord de la mer, alors Léotychides devança les autres, s'approcha du rivage le plus près qu'il put, et, s'adressant aux Ioniens par un héraut, il leur dit : « Ioniens, que ceux d'entre vous qui m'en- » tendent prêtent une oreille attentive à mes

» paroles; car les Perses assurément n'y comprendront rien. Que chacun de vous se » ressouvienne dans l'action, premièrement, de » la liberté, secondement, du mot du guet » Hébé. Que celui qui m'entend fasse part de » ce que je dis à ceux qui ne peuvent m'entendre. » Le but de Léotychides était le même que celui de Thémistocles à Artémisium[1], ce discours devant faire impression sur les Ioniens, s'il échappait à la connaissance des barbares, ou les rendre suspects aux Perses, s'il leur était rapporté.

XCVIII. Ce conseil donné, les Grecs approchèrent leurs vaisseaux du rivage, descendirent à terre, et se rangèrent en bataille. Les Perses les voyant se préparer au combat, et instruits des exhortations qu'ils avaient faites aux Ioniens, désarmèrent d'un côté les Samiens qu'ils soupçonnaient d'intelligence avec les Grecs Ces soupçons étaient d'autant mieux fondés, que les Samiens avaient racheté cinq cents Athéniens qui, ayant été laissés dans l'Attique, avaient été faits prisonniers par les Perses, et amenés sur leurs vaisseaux; et, après les avoir rachetés, ils les avaient renvoyés à Athènes, et leur avaient fourni tout ce qui était nécessaire pour leur voyage, quoiqu'ils fussent ennemis de Xerxès. D'un autre côté, les Perses ordonnèrent aux Milésiens de garder les chemins qui conduisaient au sommet du mont Mycale, sous prétexte, sans doute, qu'ils connaissaient parfaitement le pays, mais en effet pour les éloigner du camp. Ce fut ainsi que les Perses se précautionnèrent contre ceux d'entre les Ioniens qu'ils croyaient dans le dessein de remuer, en cas qu'ils fussent assez forts pour l'entreprendre. Ils entassèrent ensuite leurs boucliers les uns sur les autres, pour s'en faire un rempart.

XCIX. Lorsque les Grecs se furent mis en ordre de bataille, ils allèrent aux ennemis. Tandis qu'ils s'avançaient, il parut un caducée sur le rivage, et il courut un bruit par toute l'armée, que les Grecs avaient remporté en Béotie la victoire sur Mardonius. Ce qui arrive par la permission des dieux se reconnait à bien des signes. En effet, le même jour que les Perses furent battus à Platées, et qu'ils devaient l'être à Mycale, le bruit de leur défaite, s'étant répandu parmi les Grecs à Mycale, inspira à ceux-ci encore plus de confiance, et leur fit affronter les dangers avec plus d'ardeur.

C. On reconnut encore que cela était arrivé par la permission des dieux, parce que les deux batailles se donnèrent près d'un temple de Cérès Eleusine : car on avait combattu dans le territoire de Platées, auprès du temple même de Cérès, comme je l'ai dit plus haut[1]; et il devait en être de même de la bataille de Mycale. Le bruit de la victoire remportée par les Grecs sous les ordres de Pausanias se répandit fort à propos dans l'armée: car le combat de Platées se donna le matin, et celui de Mycale l'après-midi. Peu de temps après, on sut avec certitude que les deux actions s'étaient passées le même jour et le même mois. Avant que la nouvelle de la victoire de Platées se fût répandue, les Grecs qui étaient à Mycale, moins inquiets pour eux-mêmes que pour la Grèce, craignaient qu'elle n'échouât contre Mardonius. Mais dès que cette nouvelle fut venue à leur connaissance, ils marchèrent au combat avec encore plus d'ardeur. Les barbares n'en témoignèrent pas moins; les uns et les autres regardant les îles et l'Hellespont comme un prix destiné au vainqueur.

CI. Les Athéniens, qui faisaient avec ceux dont ils étaient accompagnés environ la moitié de l'armée, prirent le long du rivage et par un terrain uni, et les Lacédémoniens, par les ravins et par les montagnes, avec les troupes qui les suivaient. Mais pendant que ceux-ci les tournaient, les barbares étaient déjà aux mains avec l'autre aile de l'armée grecque. Tant que subsista le rempart de boucliers, les Perses se défendirent, et ne montrèrent pas moins de courage que les Grecs; mais lorsque les Athéniens, avec les troupes de leur suite, s'exhortant mutuellement à ne point laisser aux Lacédémoniens la gloire cette journée, eurent redoublé d'efforts, le combat changea de face. Le rempart de boucliers renversé, ils se précipitèrent en foule sur les Perses; ceux-ci soutinrent le choc et se défendirent long-temps; mais enfin ils s'enfuirent dans leurs retranchements[2]. Les Athéniens, les Corinthiens, les

[1] Voyez liv. VII, § XXII.

[1] § LXI et LXIV.

[2] Voyez ci-dessus, § XCV.

Sicyoniens et les Trézéniens qui composaient cette aile, les suivirent et entrèrent en foule avec eux. La muraille emportée, les barbares ne pensèrent plus à se défendre, et prirent tous la fuite, excepté les Perses. Quoiqu'en petit nombre, ils combattirent contre les Grecs, qui se jetaient perpétuellement dans leurs retranchements. Les deux commandants de la flotte, Artayntès et Ithamitrès, s'enfuirent; mais Mardontès et Tigranes [1], qui commandaent l'armée de terre, périrent les armes à la main.

CII. Les Perses combattaient encore; les Lacédémoniens étant arrivés avec les Grecs qui les accompagnaient, les passèrent au fil de l'épée. Il périt aussi en cet endroit beaucoup de monde du côté des Grecs, et entre autres quelques Sicyoniens avec leur commandant Perilas. Les Samiens, qui se trouvaient dans le camp des Perses, et qu'on avait désarmés [2], n'eurent pas plus tôt vu la victoire pencher dès le commencement du côté des Grecs, qu'ils les secondèrent de toutes leurs forces. Le reste des Ioniens se révolta à l'exemple des Samiens, et attaqua les barbares.

CIII. Les Perses avaient ordonné, pour leur propre sûreté, aux Milésiens de garder les chemins qui conduisaient aux sommets du mont Mycale, afin que, s'il leur arrivait quelque malheur, tel que celui qu'ils éprouvèrent, ils pussent, avec ces guides, s'y retirer comme dans un lieu sûr. On les avait chargés de ce soin, et par la raison que je viens de dire, et pour les éloigner de l'armée, de crainte qu'ils ne formassent quelque entreprise contre elle. Ils firent tout le contraire de ce qu'on leur avait ordonné; car ils conduisirent les fuyards par des chemins qui menaient aux ennemis, et même enfin ils s'acharnèrent encore plus que les autres à les tuer. Ce fut ainsi que l'Ionie se révolta pour la seconde fois contre les Perses [3].

CIV. Du côté des Grecs, les Athéniens se distinguèrent le plus, et personne parmi eux ne se signala davantage qu'Hermolycus, fils d'Euthynus, qui avait acquis de la celébrité au pancrace. Mais depuis cette action, la guerre étant survenue entre les Athéniens et les Carystiens, il périt à une bataille qui se donna à Cyrne, sur le territoire de Caryste, et on l'enterra à Géræste. Les Corinthiens, les Trézéniens et les Sicyoniens se distinguèrent le plus après les Athéniens.

CV. Les Grecs ayant tué la plupart des ennemis, ou dans le combat, ou dans leur fuite, et ayant porté sur le rivage tout le butin, parmi lequel il se trouva beaucoup d'argent, ils brûlèrent les vaisseaux et les retranchements des barbares. Lorsqu'ils furent réduits en cendres, ils remirent à la voile. Arrivés à Samos, ils agitèrent dans un conseil s'il n'était pas à propos d'abandonner l'Ionie aux barbares, d'en transporter les habitants dans un autre pays, et l'on examina dans quelle partie de la Grèce soumise à leur puissance il fallait les établir. En effet, il leur paraissait impossible de protéger et de défendre continuellement les Ioniens, et ils voyaient bien que s'ils cessaient de le faire, ces peuples ne pourraient se flatter d'avoir abandonné impunément le parti des Perses. Les personnes en place parmi les Péloponnésiens opinèrent qu'il fallait chasser les nations qui avaient embrassé le parti des Perses, et donner leur pays et leurs villes de commerce aux Ioniens, pour y fixer leur demeure. Les Athéniens ne furent nullement d'avis de transporter les Ioniens hors de leur pays, et soutinrent qu'il ne convenait pas aux Péloponnésiens de délibérer sur leurs colonies. Les Péloponnésiens, les voyant persister dans le sentiment opposé, leur cédèrent volontiers. Ainsi les Grecs reçurent dans leur alliance les Samiens, ceux de Chios, de Lesbos, et les autres insulaires qui les avaient aidés dans cette expédition, après qu'on leur eut fait promettre avec serment qu'ils demeureraient fermes dans cette alliance, et que jamais ils ne la violeraient. Quand on les eut liés par ce serment, les Grecs firent voile vers l'Hellespont pour rompre les ponts, croyant les trouver encore entiers.

CVI. Tandis qu'ils naviguaient vers l'Hellespont, le petit nombre de barbares qui s'étaient sauvés de la déroute, et qui s'étaient retirés sur le sommet du mont Mycale, se rendirent à Sardes. Masistès, fils de Darius, qui s'était

[1] Voyez liv. VII, § LXXX; liv. IX, § XCV.
[2] Voyez § XCVIII.
[3] Les Ioniens furent subjugués par Harpage, liv. I, § CLXIV, etc. Ils se révoltèrent, liv. V, § XXVIII, XXIX, XXX, etc., et furent remis sous le joug, liv. VI, § XXXII.

trouvé à la défaite des Perses, fit en route de vifs reproches au général Artayntès, et entre autres injures, il lui dit qu'en s'acquittant comme il avait fait des fonctions de général, il s'était montré plus lâche qu'une femme, et qu'il méritait toutes sortes de châtiments, à cause du tort qu'il avait fait à la maison royale, Or, chez les Perses, dire à un homme qu'il est plus lâche qu'une femme, c'est le plus grand outrage qu'on puisse lui faire. Indigné de tant de reproches, Artayntès tira son cimeterre pour le tuer. Mais Xénagoras, fils de Praxilas d'Halicarnasse, qui était derrière lui, s'étant aperçu qu'il fondait sur Masistès, le saisit par le milieu du corps, et l'enlevant, il le froissa contre terre. Les gardes de Masistès arrivèrent sur ces entrefaites. Cette action valut à Xénagoras les bonnes grâces de Masistès et de Xercès. Le roi lui donna le gouvernement de toute la Cilicie, pour le récompenser d'avoir sauvé la vie à son frère. Ils arrivèrent à Sardes sans avoir éprouvé d'autre accident sur la route. Le roi y était depuis qu'il s'était sauvé d'Athènes, après la perte de la bataille navale.

CVII. Pendant le séjour de Xerxès à Sardes, ce prince devint amoureux de la femme de Masistès, qui était aussi en cette ville. Il la fit, mais en vain, solliciter de répondre à sa passion, sans user cependant de violence, par égard pour son frère. Ces mêmes égards retenaient aussi cette femme, qui n'ignorait pas qu'on ne lui ferait point de violence. Xerxès, n'ayant plus de ressources, résolut de marier Darius, son fils, à la fille de Masistès et de cette femme, croyant, par cette alliance, gagner plus aisément ses bonnes grâces. Les ayant mariés avec toutes les cérémonies accoutumées, il partit pour Suses. Lorsqu'il y fut arrivé, il fit venir dans son palais la femme de Darius; il cessa alors d'aimer celle de Masistès; et sa passion changeant d'objet, il devint épris d'Artaynte, femme de Darius et fille de son frère.

CVIII. Ce mystère se découvrit avec le temps ainsi que je vais le dire. Amestris, femme de Xerxès, donna à ce prince un habit magnifique de diverses couleurs, qu'elle avait elle-même tissu. Xerxès le reçut avec joie, et s'en revêtit pour aller voir Artaynte. Touché des charmes de cette princesse, il la pressa de lui demander ce qu'elle souhaitait pour prix de ses faveurs, et l'assura qu'elle n'éprouverait de sa part aucun refus. Comme il devait arriver quelque grand malheur à toute la maison de Masistès, « Seigneur, lui dit Artaynte, m'accorderez-vous ma demande? » Le roi le lui promit avec serment, s'imaginant qu'elle exigerait toute autre chose plutôt que son habit. Ce serment fait, Artaynte demanda hardiment ce vêtement. Xerxès employa tous les moyens possibles pour l'engager à se désister de sa demande. Son refus n'était fondé que sur la crainte qu'Amestris ne le convainquît d'un amour dont elle se doutait depuis long-temps. Il lui offrit en la place des villes, une immense quantité d'or, et une armée, dont elle seule aurait le commandement : une armée est chez les Perses le plus grand don que l'on puisse faire. Mais comme ces offres ne la persuadaient pas, il lui donna cet habillement. Artaynte, enchantée de ce présent, se fit un plaisir de s'en parer.

CIX. Amestris, ayant appris qu'elle portait cet habit, découvrit ainsi la conduite du roi. Au lieu de se fâcher contre Artaynte, elle résolut la perte de la mère de cette princesse, la croyant coupable et la cause du désordre. Elle attendit le festin royal. Ce festin se fait une fois par an, le jour de la naissance du roi. On l'appelle Tyeta en langue perse, et le *parfait* en grec. C'est le seul temps de l'année où le roi se fait frotter [1] la tête avec quelque chose de détersif, et où il fait des présents aux Perses. Amestris, ayant observé ce jour, demanda à Xerxès la femme de Masistès.

CX. Ce prince crut qu'il était d'autant plus horrible et d'autant plus criminel de livrer la femme de son frère, qu'elle n'était nullement coupable, et qu'il n'ignorait pas le motif qui la lui faisait demander. Mais enfin vaincu par ses pressantes sollicitations, et forcé par la loi, qui ne permet pas au roi de refuser les grâces qu'on lui demande le jour du festin royal, il la lui accorda malgré lui, et dit à la reine en la lui remettant, d'en faire ce qu'elle voudrait. Il manda ensuite son frère. « Masistès, lui dit-il, » vous êtes fils de Darius et mon frère, et d'ail-

[1] Il faut sans doute entendre cela d'un soin particulier que les rois prenaient en ce jour de leur chevelure.

» leurs homme de bien. N'habitez plus avec » votre épouse; je vous donne ma fille en sa » place; acceptez-la pour femme, et renvoyez » celle que vous avez actuellement : telle est ma » volonté.

» — Quel étrange discours me tenez-vous, Seigneur, répondit Masistès étonné? Vous voulez que je me sépare d'une femme que j'aime » et dont j'ai trois fils encore jeunes, et des filles » parmi lesquelles vous avez choisi une femme » à votre fils : vous m'ordonnez de la renvoyer et » vous me donnez en sa place votre fille. J'estime, » comme je le dois, l'honneur que vous me faites » de me donner votre fille; mais je ne puis ni l'accepter ni renvoyer ma femme. Ne me faites, je » vous prie, aucune violence, puisque rien ne vous » y oblige, et laissez-moi vivre avec ma femme; » vous trouverez pour votre fille un parti non » moins avantageux. » Ainsi parla Masistès. Xerxès irrité, repliqua en ces termes : « C'en est » fait, Masistès : vous n'auriez point actuellement » ma fille, quand vous la voudriez, et vous ne » conserverez pas plus long-temps votre femme » afin de vous apprendre une autre fois à accepter mes offres. » Là-dessus Masistès se retira et en sortant il se contenta de dire : « Seigneur vous ne m'avez pas encore ôté la vie. »

CXI. Tandis que Xerxès parlait à son frère, Amestris manda les gardes du roi, et fit mutiler la femme de Masistès. On lui coupa par son ordre les mamelles, qu'on jeta aux chiens; et après lui avoir fait aussi couper le nez, les oreilles, les lèvres et la langue, elle la renvoya chez elle ainsi mutilée.

CXII. Masistès ignorait ce qui venait de se passer; mais comme il s'attendait à quelque chose de funeste, il accourt chez lui en diligence; et voyant sa femme traitée avec tant d'indignité, il delibère sur-le-champ avec ses enfants, et part aussitôt avec eux et quelques autres personnes pour la Bactriane, dans l'intention de faire soulever cette province, et de faire au roi tout le mal qu'il pourrait. Je suis persuadé qu'il y aurait réussi, s'il n'eût pas été prévenu avant son arrivée dans la Bactriane et chez les Saces : car les Bactriens, dont il était gouverneur, l'aimaient beaucoup. Mais Xerxès, ayant eu avis de ses desseins, envoya contre lui un corps d'armée, qui le massacra en chemin, avec ses enfants et les troupes qui l'accompagnaient. En voilà assez sur les amours de Xerxès et la mort de Masistès.

CXIII. Les Grecs partirent de Mycale pour l'Hellespont; mais les vents contraires les obligèrent de s'arrêter d'abord aux environs du promontoire Lectum. De-là ils allèrent à Abydos, et trouvèrent rompus les ponts qu'ils croyaient encore entiers, et qui étaient le principal objet de leur voyage. Léotychides et les Péloponnésiens furent d'avis de retourner en Grèce. Mais les Athéniens résolurent, avec leur général Xanthippes, de rester en cet endroit, et d'attaquer la Chersonèse. Les Péloponnésiens partirent : quant aux Athéniens, ils passèrent d'Abydos dans la Chersonèse, et y firent le siége de Sestos.

CXIV. Comme Sestos était la plus forte place de tout le pays, on s'y rendit des villes voisines, aussitôt qu'on eut appris l'arrivée des Grecs dans l'Hellespont; et il y vint aussi de Cardia un Perse, nommé Œobasus, qui y avait fait porter les agrès des vaisseaux qui avaient servi aux ponts. Cette ville était occupée par des Éoliens nés dans le pays; il s'y trouvait aussi des Perses, et un grand nombre d'alliés.

CXV. Artayctès, Perse de nation, homme cruel et impie, gouvernait cette province sous les ordres de Xerxès. Sur un faux exposé qu'il avait fait à Xerxès [1], tandis que ce prince marchait à Athènes avec ses troupes, il avait enlevé d'Éléonte les trésors de Protésilas, fils d'Iphiclus. On voit en cette ville, qui est de la Chersonèse, le tombeau de ce héros, avec sa chapelle, et la portion de terre qui lui est consacrée.

On y gardait de grandes richesses, des vases d'or et d'argent, du cuivre, des habits et d'autres offrandes, dont Artayctès s'était emparé avec la permission du roi, qui, trompé par ses discours artificieux, lui en avait fait présent. « Seigneur, lui dit-il, il y a ici la maison d'un Grec, qui, étant entré sur vos terres » avec des troupes, a reçu par sa mort la juste » punition de son entreprise; je vous prie de » me donner sa maison, afin qu'on apprenne » à ne pas porter la guerre dans vos états. »

[1] Hérodote dit qu'il trompa ce prince; et quelques lignes plus bas il explique quelle sorte de tromperie il lui fit.

Xerxès, n'ayant aucun soupçon de ses desseins, se laissa aisément persuader par ce discours de lui donner cette maison. Artayctès disait que Protésilas était entré à main armée sur les terres du roi, parce que les Perses s'imaginent que l'Asie entière leur appartient ainsi qu'au roi, et à tous ses successeurs. Telle était sa pensée. Xerxès ayant donné ces trésors à Artayctès, celui-ci les transporta d'Éléonte à Sestos, fit labourer et ensemencer le champ consacré à Protésilas; et toutes les fois qu'il allait à Éléonte [1], il avait commerce avec des femmes dans le sanctuaire. Comme il ne s'attendait pas à voir venir les Grecs, il ne s'était point préparé à soutenir un siége; et lorsque les Athéniens l'assiégèrent dans Sestos, ils tombèrent, en quelque sorte, à l'improviste sur lui.

CXVI. L'automne vint pendant qu'on était occupé du siége. Les Athéniens, affligés de se voir éloignés de leur patrie, et de ne pouvoir prendre cette place, prièrent leurs généraux de les ramener à Athènes. Ceux-ci leur répondirent qu'ils ne le feraient pas que la ville ne fût en leur pouvoir, ou que le peuple ne les rappelât, tant ils étaient ardents à pousser leur entreprise.

CXVII. Les assiégés furent réduits à un tel excès de misère, qu'ils firent bouillir les courroies qui soutenaient leurs lits, pour les manger. Ces courroies étant venues à leur manquer, Artayctès, Œobasus et les Perses descendirent, vers le commencement de la nuit, derrière la ville, à un endroit que les ennemis n'occupaient pas, et se sauvèrent. Dès que le jour parut, les Chersonésites apprirent, par les signaux qu'ils firent du haut des tours, aux assiégeants, la fuite des Perses, et leur ouvrirent les portes. La plupart des Athéniens les poursuivirent; les autres s'emparèrent de la ville.

CXVIII. Œobasus se sauva en Thrace, où il fut pris par des Thraces Apsinthiens, qui l'immolèrent, suivant leurs rites, à leur dieu Plistore. Quant à ceux qui l'accompagnaient, ils les firent mourir d'une autre manière. Artayctès et les siens, qui s'étaient sauvés les derniers, ayant été atteints un peu au-delà d'Ægos Potamos, les uns furent tués, après s'être longtemps défendus, les autres faits prisonniers. On chargea ceux-ci de chaînes, de même qu'Artayctès et son fils, et les Grecs les menèrent à Sestos.

CXIX. Il arriva à un de ceux qui gardaient les prisonniers un prodige que je vais rapporter d'après les Chersonésites. Ce garde faisait cuir des poissons salés. Dès que ces poissons furent sur le feu, ils sautèrent et palpitèrent comme des poissons récemment pris. Les spectateurs furent étonnés de ce prodige; mais Artayctès ne l'eut pas plus tôt vu, qu'appelant celui qui faisait cuire ces poissons: « Athénien, » lui dit-il, ne t'alarme point de ce prodige, » il ne te regarde pas. Protésilas, qui est à » Éléonte, m'apprend que, quoique mort et » salé, les dieux lui ont accordé le pouvoir de punir celui qui l'a offensé. Je veux donc lui payer » le prix de ma rançon, et pour le dédommager » des richesses que j'ai enlevées de sa chapelle, » je lui donnerai cent talents [1], et deux cents [2] » aux Athéniens, s'ils veulent m'accorder la » vie à moi et à mon fils. » Ces offres ne touchèrent point Xanthippes. Ceux d'Éléonte demandaient la mort d'Artayctès, pour venger Protésilas; et c'était aussi l'intention du général Athénien. On le mit en croix sur le rivage où Xerxès avait fait construire le pont; d'autres disent que ce fut sur la colline au-dessus de la ville de Madytos. Son fils fut lapidé sous ses yeux.

CXX. Les Athéniens retournèrent, après cette expédition, en Grèce, avec un riche butin, et consacrèrent dans les temples les agrès des vaisseaux qui avaient servi aux ponts. Il ne se passa rien de plus cette année.

CXXI. Cet Artayctès qu'on mit en croix était petit-fils d'Artembarès, qui tint aux Perses un discours qu'ils rendirent à Cyrus, et que voici. « Puisque Jupiter a donné l'empire » aux Perses, et qu'après avoir renversé Astyages de dessus le trône, il vous y a élevé par » préférence à tout autre, quittons notre pays » petit et montueux, et occupons-en un meilleur. » Il y en a plusieurs dans notre voisinage; il y » en a de plus éloignés. Choisissons-en un pour

[1] Voyez liv. VII, § XXXIII.

[1] 540,000 liv. de notre monnaie.

[2] 1,080,000 liv.

» nous y établir, et la plupart des peuples » nous trouveront plus dignes de leur admira» tion. Cela convient à une nation qui a en main » la puissance souveraine. Or quand se pré» sentera-t-il une plus belle occasion que celle » où nous dominons sur un grand nombre de » peuples et sur l'Asie entière? » Cyrus ne goûta point ce discours. Il consentit cependant à leur demande; mais en même temps il avertit les Perses de se préparer à devenir les esclaves des peuples auxquels ils commandaient : car ajouta-t-il, les pays les plus délicieux ne produisent ordinairement que des hommes mous et efféminés, et la même terre qui porte les plus beaux fruits n'engendre point des hommes belliqueux. Les Perses, convaincus que le sentiment de Cyrus était le meilleur, s'en allèrent en condamnant le leur, et préférèrent un pays incommode avec l'empire, à un excellent avec l'esclavage.

FIN DE L'HISTOIRE D'HÉRODOTE.

VIE D'HOMÈRE,

ATTRIBUÉE A HÉRODOTE.

I. HÉRODOTE d'Halicarnasse, ne cherchant que la vérité, a composé cette histoire de la naissance et de la vie d'Homère.

Lorsque l'on bâtit anciennement la ville de Cyme en Æolie, il s'y rendit des hommes de différentes nations de la Grèce, et, entre autres, il y en vint de la Magnésie. Parmi ceux-ci, se trouva Ménalopus, fils d'Ithagènes et petit-fils de Crithon. Loin d'être riche, il n'avait pas même d'aisance. Arrivé à Cyme, il épousa la fille d'Omyrétis. De ce mariage, il eut une fille, qu'il nomma Crithéis. Le mari et la femme moururent tous deux, laissant leur fille en bas âge. Le père, avant de mourir, en avait confié la tutelle à Cléanax d'Argos, avec qui il avait eu de très-grandes liaisons.

II. Dans la suite des temps, cette jeune fille, ayant eu un commerce secret avec un homme, se trouva enceinte. Cette aventure fut d'abord ignorée; mais Cléanax, s'en étant aperçu, en fut très-fâché, et l'ayant prise en particulier et sans témoins, il lui reprocha sa faute et le déshonneur dont elle se couvrait aux yeux de ses concitoyens. Pour la réparer, voici le parti qu'il prit. Les Cyméens construisaient alors une ville dans l'enfoncement du golfe Herméen. Thésée, voulant éterniser la mémoire de son épouse, donna à cette ville le nom de Smyrne. Il était Thessalien, et l'un des personnages les plus distingués de cette contrée. Il descendait d'Eumélus, fils d'Admète, et jouissait d'une fortune considérable. Cléanax la conduisit secrètement dans cette ville, et la confia à Isménias de Béotie, l'un de ses grands amis, sur qui le sort était tombé pour aller en cette colonie.

III. Crithéis, étant près de son terme, sortit un jour avec d'autres femmes pour se rendre à une fête que l'on célébrait sur les bords du Mélès; les douleurs de l'enfantement la surprirent : elle accoucha d'Homère, qui, loin d'être aveugle, avait d'excellents yeux. Elle lui donna le nom de Mélésigènes, parce qu'il était né sur les bords de ce fleuve. Crithéis demeura quelque temps avec Isménias, mais dans la suite elle le quitta, et se nourrissant, elle et son fils, du travail de ses mains et de celui que lui procuraient quelques personnes, elle l'éleva comme elle put.

IV. Il y avait alors à Smyrne un homme, nommé Phémius, qui enseignait les belles-lettres et la musique; comme il n'était pas marié, il prit à ses gages Crithéis, afin qu'elle lui filât les laines qu'il recevait de ses disciples pour le prix de ses soins. Elle s'en acquitta avec beaucoup d'adresse, et se conduisit avec tant de sagesse et de modestie, qu'elle lui plut. Il lui proposa de l'épouser, et entre autres discours qu'il lui tint pour l'y engager, et qu'il crut les plus propres à l'amener à son but, il lui promit d'adopter son fils, lui faisant espérer que cet enfant, élevé avec soin et instruit par lui, deviendrait un jour un homme de mérite; car il apercevait déjà dans cet enfant de la prudence et un heureux naturel. Crithéis, touchée de ses offres, consentit à l'épouser.

V. Les soins et l'excellente éducation secondant les heureuses dispositions qu'il tenait de la nature, Mélésigènes surpassa bientôt tous ses condisciples ; et lorsqu'il fut devenu grand, il ne fut pas moins habile que son maître. Phémius mourut, et lui laissa tous ses biens ; sa mère Crithéis ne survécut pas long-temps à son mari. Mélésigènes, devenu son maître, présida à l'école de Phémius. Tout le monde avait les yeux sur lui. Il excita l'admiration, non-seulement des habitants de Smyrne, mais encore des étrangers, que le commerce y attirait en grand nombre, et surtout celui du blé, qu'on y transportait abondamment des environs. Les étrangers, ayant terminé leurs affaires, fréquentaient son école.

VI. Il y avait parmi ces étrangers un maître de navire, nommé Mentès. Il était venu de Leucade pour le commerce du blé ; le vaisseau qu'il montait lui appartenait en propre ; il était instruit dans les lettres et savant pour ce temps-là. Mentès persuada à Mélésigènes de quitter son école et de l'accompagner dans ses voyages. Il lui proposa, pour l'y engager, de le défrayer de tout, de lui donner des honoraires, et lui fit entendre que, tandis qu'il était jeune, il était nécessaire qu'il vît par lui-même les villes et les pays dont il aurait dans la suite occasion de parler. Ces motifs le déterminèrent, à mon avis, d'autant plus aisément qu'il avait peut-être dès ce temps-là le dessein de se donner à la poésie. Il quitta son école, et, s'embarquant avec Mentès, il examina par lui-même toutes les particularités des pays où il abordait, et s'en instruisit avec le plus grand soin par les questions qu'il faisait aux uns et aux autres. Il est même naturel d'imaginer qu'il mit par écrit ce qui lui parut le plus digne de remarque.

VII. Après avoir voyagé en Tyrrhénie et en Ibérie, ils arrivèrent dans l'île d'Ithaque. Mélésigènes, qui avait déjà eu mal aux yeux, s'en sentit alors beaucoup plus incommodé. Mentès, pressé d'aller à Leucade, sa patrie, le laissa dans l'île d'Ithaque, afin qu'il s'occupât de sa guérison, et le remit à un de ses intimes amis, à Mentor, fils d'Alcimus d'Ithaque, en le priant d'en prendre tout le soin possible. Il promit aussi à Mélésigènes de le reprendre à son retour. Mentor lui donna avec beaucoup de zèle tous les secours imaginables. Il avait de la fortune et jouissait éminemment de la réputation d'un homme juste et ami de l'hospitalité. Ce fut dans cette île que, sur les questions que fit Mélésigènes, il s'instruisit parfaitement de tout ce qui regardait Ulysses. Les habitants d'Ithaque prétendent qu'il devint aveugle dans leur pays. Quant à moi, je pense qu'il y guérit de son mal d'yeux, et que ce ne fut que dans la suite qu'il perdit la vue à Colophon. Les Colophoniens sont aussi de ce sentiment.

VIII. Mentès, s'étant rembarqué à Leucade, revint à Ithaque. Trouvant à son retour Mélésigènes guéri, il le prit sur son bord, fit avec lui beaucoup de voyages de côté et d'autre, et arriva enfin à Colophon. Ce fut dans cette ville que Mélésigènes fut de nouveau attaqué de son mal d'yeux ; son mal empira, et il perdit la vue. Ce malheur le détermina à quitter Colophon, et à retourner à Smyrne, où il s'appliqua à la poésie.

IX. Quelque temps après, le mauvais état de ses affaires le disposa à aller à Cyme. S'étant mis en route, il traversa la plaine de l'Hermus, et arriva à Néon-Tichos, colonie de Cyme. Elle fut fondée huit ans après Cyme. On raconte qu'étant en cette ville chez un armurier, il y récita ces vers, les premiers qu'il ait faits : « O » vous, citoyens de l'aimable fille de Cyme, » qui habitez au pied du mont Sardène, dont le » sommet est ombragé de bois qui répandent la » fraîcheur, et qui vous abreuvez de l'eau du » divin Hermus, qu'enfanta Jupiter, respectez » la misère d'un étranger qui n'a pas une maison » où il puisse trouver un asile. »

L'Hermus coule près de Néon-Tichos, et le mont Sardène domine l'un et l'autre. L'armurier s'appelait Tychius. Ces vers lui firent tant de plaisir, qu'il se détermina à le recevoir chez lui. Plein de commisération pour un aveugle réduit à demander son pain, il lui promit de partager avec lui ce qu'il avait. Mélésigènes, étant entré dans son atelier, prit un siége, et en présence de quelques citoyens de Néon-Tichos, il leur montra un échantillon de ses poésies. C'était l'expédition d'Amphiaraüs contre Thèbes, et les hymnes en l'honneur des dieux. Chacun en dit son sentiment, et Mélésigènes ayant porté là-dessus son jugement, ses auditeurs en furent dans l'admiration.

X. Tant qu'il fut à Néon-Tichos, ses poésies lui fournirent les moyens de subsister. On y

montrait encore de mon temps le lieu où il avait coutume de s'asseoir quand il récitait ses vers. Ce lieu, qui était encore en grande vénération, était ombragé par un peuplier qui avait commencé à croître dans le temps de son arrivée.

XI. Mais dans la suite, forcé par le besoin, et trouvant à peine de quoi se nourrir, il résolut d'aller à Cyme, pour voir s'il y jouirait d'une meilleure fortune. Prêt à se mettre en route, il récita ces vers : « Puissent mes pieds me porter » sur-le-champ dans cette ville respectable, dont » les habitants n'ont pas moins de prudence que » de sagacité. » S'étant mis en route pour aller à Cyme, il passa par Larisse, qui était le chemin le plus commode. Ce fut dans cette ville, comme le disent les Cyméens, qu'il fit l'épitaphe de Midas, fils de Gordius, roi de Phrygie, à la prière du beau-père et de la belle-mère de ce prince. Elle est gravée sur le cippe du monument de Gordius. On l'y voit encore à présent.

« Je suis vierge et représentée en bronze. » Placée sur le monument de Midas, tant qu'on » verra les eaux couler dans les plaines et les » arbres refleurir au printemps, tant qu'on verra » le soleil réjouir à son lever les humains, et la » lune dissiper, par l'éclat de sa lumière, l'obs- » curité de la nuit, tant que les fleuves conti- » nueront leur course rapide, et que la mer » couvrira le rivage de ses vagues, on me verra » constamment sur ce triste tombeau annoncer » aux passants que Midas est inhumé en ces » lieux. »

XII. Lorsque Mélésigènes fut à Cyme, il se rendit dans les assemblées des vieillards, et leur récita ses vers. Enchantés de leur beauté, ils furent saisis d'admiration. Ravi de l'accueil que les Cyméens faisaient à ses poëmes, et de la douce habitude qu'ils avaient prise de les lui entendre réciter, il leur témoigna un jour que s'ils voulaient le nourrir aux dépens du public, il rendrait la ville de Cyme très-célèbre. Ses auditeurs approuvèrent sa demande et l'engagèrent à se présenter au sénat, lui promettant de l'appuyer de leur crédit. Mélésigènes, encouragé par leurs conseils, se rendit au sénat un jour d'audience, et, s'adressant à celui qui était chargé d'admettre ceux qui avaient quelque demande à faire, il le pria de l'introduire. Cet officier ne manqua pas de le présenter aussitôt qu'il en eut trouvé l'occasion. Mélésigènes n'eut pas plus tôt été admis, qu'il adressa au sénat la même prière qu'il avait déjà faite dans les assemblées des vieillards. Son discours fini, il se retira pendant que les sénateurs délibéraient sur la réponse qu'ils devaient lui faire.

XIII. Celui qui l'avait introduit, et tous ceux entre les sénateurs qui avaient assisté aux assemblées où il récitait ses vers, appuyèrent sa demande. On prétend qu'un seul s'y opposa, et qu'entre autres choses, il dit que s'ils étaient d'avis de nourrir des *homères*, ils se trouveraient accablés par une multitude de gens inutiles. C'est de là, je veux dire du malheur qu'eut Mélésigènes d'avoir perdu la vue, que le nom d'Homère prévalut; car les Cyméens appellent, dans leur dialecte, les aveugles des homères. Les étrangers ne manquèrent pas de se servir de ce nom toutes les fois qu'ils eurent occasion de parler de ce poëte.

XIV. L'archonte conclut, en finissant son discours, qu'il ne fallait pas nourrir l'homère. Cet avis fit revenir les autres sénateurs, et l'emporta. L'officier qui l'avait introduit lui donna communication des différents avis sur sa demande et du décret du sénat à ce sujet. Déplorant alors son malheur, il prononça ces vers :

« A quelle triste destinée le père Jupiter a-t-il » permis que je fusse en proie, moi qui ai été » nourri délicatement sur les genoux d'une mère » respectable, dans le temps que les peuples » du Phricium, habiles à dompter les chevaux, » et ne respirant que la guerre, élevèrent sur » les bords de la mer, par les ordres de Jupi- » ter, la ville œolienne, la respectable Smyrne, » que traversent les eaux sacrées du Mélès! Les » illustres filles de Jupiter voulaient, en partant » de ces lieux, immortaliser par mes vers cette » ville sacrée[1]; mais sourds à ma voix, ses habi- » tants insensés dédaignèrent mes chants har- » monieux. Non, non, il n'en sera pas ainsi : » quiconque dans sa folie aura accumulé sur » ma tête des outrages, ne l'aura pas fait im- » punément. Je supporterai courageusement le » sort auquel le dieu m'a condamné dès ma » naissance. C'en est fait, je ne demeurerai » plus à Cyme. Mes pieds brûlent d'en sortir, » et mon grand cœur me presse de me rendre » dans une terre étrangère, et de me fixer

[1] L'auteur veut parler de la ville de Cyme.

» dans un autre lieu, quelque petit qu'il soit. »

XV. En sortant de Cyme pour se retirer à Phocée, il fit cette imprécation, qu'il ne naquit jamais à Cyme de poëte qui pût la rendre célèbre et lui donner de l'éclat. Arrivé à Phocée, il y vécut de la même manière qu'il l'avait fait ailleurs, fréquentant assidûment les lieux d'assemblée où il récitait ses vers. Il y avait en ce temps-là à Phocée un nommé Thestorides, qui instruisait les jeunes gens dans les lettres. Cet homme était sans probité. Ayant reconnu les talents d'Homère pour la poésie, il lui offrit de le nourrir et de prendre soin de lui s'il voulait lui permettre d'écrire ses vers, et s'il voulait lui apporter tous ceux qu'il composerait dans la suite. Homère avait besoin du ministère de quelqu'un dans les choses les plus nécessaires à la vie; il accepta ces offres.

XVI. Pendant son séjour à Phocée, chez Thestorides, il composa la petite Iliade, dont voici les deux premiers vers :

« Je chante Ilion et la Dardanie abondante
» en excellents chevaux, et les maux qu'ont
» soufferts dans ses campagnes les Grecs, ser-
» viteurs de Mars. »

Il y composa la Phocæide, et c'est le sentiment des Phocéens. Quand Thestorides eut écrit ce poëme, et tous ceux qu'il tenait d'Homère, il le négligea, et résolu de s'approprier ses ouvrages, il quitta Phocée. Homère lui adressa ces vers :

« Thestorides, de mille choses qui sont ca-
» chées aux mortels, la plus impénétrable est
» l'esprit humain. »

Thestorides, au sortir de Phocée, se rendit à Chios, où il établit une école de littérature. Ayant récité les vers d'Homère, comme s'il en eût été l'auteur, on lui donna de grandes louanges, et il en retira un profit considérable. Quant à Homère, il continua le même genre de vie, et ses vers lui procurèrent le moyen de subsister.

XVII. Peu de temps après, des marchands, étant venus de Chios à Phocée, se rendirent aux assemblées où se trouvait Homère. Surpris de lui entendre réciter des poëmes qu'ils avaient souvent entendu déclamer à Thestorides dans l'île de Chios, ils l'avertirent qu'il y avait à Chios un professeur en littérature qui s'attirait de grands applaudissements en chantant ces mêmes poëmes. Homère, comprenant aussitôt que c'était Thestorides, se hâta de se rendre à Chios. Etant allé au port, il ne trouva pas de navire prêt à mettre à la voile pour cette île, mais il en rencontra un que l'on appareillait pour aller chercher du bois à Érythrée. Comme cette ville lui parut commode pour passer à Chios, il aborda civilement les nautonniers, les pria de le recevoir parmi leurs compagnons de navigation, et, pour les y engager, il leur tint les propos les plus flatteurs. Ils agréèrent sa demande, et le prièrent de monter sur leur vaisseau. Homère y monta après leur avoir donné de grandes louanges, et, lorsqu'il se fut assis, il leur adressa ces vers :

« Soyez favorable à mes vœux, puissant Nep-
» tune, qui régnez sur les vastes campagnes
» d'Hélice; envoyez-nous un vent favorable, et
» un heureux retour à ces nautonniers, compa-
» pagnons de mon voyage, et au maître de ce
» vaisseau. Puissé-je aborder au pied du sour-
» cilleux Mimas, et rencontrer des hommes
» pieux et respectables! Puissé-je aussi me ven-
» ger de cet homme qui, par ses tromperies,
» a irrité contre lui Jupiter, qui préside à l'hos-
» pitalité, et qui, m'admettant à sa table, a
» violé en ma personne l'hospitalité. »

XVIII. Arrivés à Érythrée par un vent favorable, Homère demeura le reste du jour dans le vaisseau, mais le lendemain il pria les matelots de lui donner quelqu'un d'entre eux pour le conduire à la ville. On lui accorda sa demande. Il se mit en route, et étant arrivé à Érythrée, qui est située sur un terrain rude et montueux, il récita ces vers :

« Terre sacrée, qui dispensez aux hommes
» vos richesses, prodigue envers ceux que vous
» favorisez, vous ne donnez qu'un terrain rude
» et stérile à ceux contre qui vous êtes irritée. »

Il ne fut pas plus tôt arrivé à la ville, qu'il s'informa de la navigation à Chios. Quelqu'un qui l'avait vu à Phocée l'aborde et l'embrasse. Homère le prie de lui chercher un vaisseau qui pût le mener à l'île de Chios.

XIX. N'en ayant point rencontré dans le port, il se rendit au lieu où se tenaient les bateaux des pêcheurs, et par hasard il en trouva quelques-uns prêts à mettre à la voile pour aller à Chios. Le conducteur d'Homère les pria de le prendre sur leur bord; mais, sans daigner faire

attention à ses prières, ils levèrent l'ancre. Homère fit là-dessus ces vers :

« Nautonniers, qui traversez les mers, toujours en butte aux tristes malheurs, et qui, tels que les timides plongeons, tirez une subsistance pénible de cet élément, respectez l'auguste Jupiter hospitalier, qui règne sur nous. Sa vengeance est terrible ; craignez qu'elle n'éclate sur la tête de ceux qui l'offensent. »

Les pêcheurs ayant levé l'ancre furent contrariés par les vents, et se virent forcés de revenir au lieu d'où ils étaient partis. Homère était encore assis au rivage. Apprenant leur retour, il leur adressa ces paroles ; « Vous avez été contrariés par les vents ; recevez-moi sur votre bord, vous en aurez un favorable. » Les pêcheurs, touchés de leur faute, l'engagent à monter sur leur navire, et lui promettent de ne le point abandonner.

XX. Ils le reçoivent sur leurs vaisseaux, lèvent l'ancre, et déjà ils touchent au rivage. Aussitôt ils se mettent à l'ouvrage. Homère passa la nuit sur le bord de la mer ; mais le jour ne commença pas plus tôt à paraître, qu'il se mit en route ; et comme il errait de côté et d'autre, il arriva à un lieu nommé Pitys, où il passa la nuit. Pendant qu'il y prenait son repos, le fruit d'un pin tomba sur lui. Les uns appellent ce fruit strobilus, et les autres cône. Homère fit là-dessus ces vers :

« Sur les sommets de l'Ida, toujours agité par les vents, est une espèce de pin, différente des tiens et dont les fruits sont plus agréables. Du sein de cette montagne sortira le fer, consacré au dieu de la guerre, lorsqu'elle sera occupée par les Cébréniens. »

Des Cyméens se disposaient alors à bâtir Cébrénie au pied du mont Ida, à l'endroit d'où l'on tire le fer.

XXI. Homère, étant parti de ces lieux, se mit en route vers un troupeau de chèvres, dont les cris l'avaient attiré. Les chiens, le voyant approcher, aboyèrent après lui ; il cria. Glaucus, c'était le nom du pasteur, entendant ses cris, accourt en diligence, rappelle ses chiens, et les écarte par ses menaces. Ce berger, surpris de ce qu'un aveugle était venu seul en ces lieux, et ne sachant quel motif l'y avait attiré, en fut long-temps émerveillé. L'ayant donc abordé, il lui demanda comment il a pu venir dans des lieux inhabités, où l'on ne trouve aucun sentier, et de quel guide il s'est servi. Homère lui raconta ses malheurs. Glaucus avait le cœur sensible ; il en fut touché. Il le mène dans sa cabane, allume du feu, prépare son repas, et lorsqu'il l'eut servi, il l'invita à manger.

XXII. Les chiens, au lieu de manger, ne discontinuant pas, selon leur usage, d'aboyer après Homère, celui-ci adressa ces vers à Glaucus :

« Glaucus, pasteur de ce troupeau, mettez-vous dans l'esprit ce que je vais vous dire. Donnez à manger à vos chiens devant la porte du vestibule. Ce conseil vous sera avantageux. Ils entendront plus facilement l'approche d'un homme, ou celle d'une bête qui dirigera sa marche vers le parc où est renfermé votre troupeau. »

Glaucus goûta ce conseil, le loua, et n'en eut que plus de vénération pour celui qui l'avait donné. Lorsqu'ils eurent pris leur repas, la conversation s'anima de part et d'autre. Homère lui raconta les aventures qu'il avait eues dans ses voyages et dans les villes qu'il avait parcourues. Glaucus était ravi d'admiration ; mais comme il était l'heure de se coucher, il prit son repos.

XXIII. Le lendemain Glaucus fut d'avis d'aller rendre compte à son maître de l'heureuse rencontre qu'il avait faite. Ayant confié son troupeau à son compagnon d'esclavage, et laissé Homère dans sa cabane, il l'assura, en le quittant, qu'il ne tarderait pas à revenir. Étant arrivé à Bolissus, petite bourgade peu éloignée de la ferme, il raconta à son maître tout ce qu'il savait d'Homère, lui parla de son arrivée comme d'une chose étonnante, et lui demanda ses ordres à ce sujet. Le maître ne goûta pas beaucoup ce discours, et même il blâma Glaucus, et le traita d'insensé, parce qu'il donnait l'hospitalité et admettait à sa table des aveugles. Cependant il lui ordonna de le lui amener.

XXIV. Glaucus de retour raconta à Homère l'entretien qu'il venait d'avoir avec son maître, et le pria de le suivre, l'assurant que sa fortune et son bonheur en dépendaient. Homère y consentit. Glaucus le lui présenta. Cet homme de Chios, lui trouvant de l'esprit et beaucoup de connaissances, l'engagea à demeurer chez lui, et le chargea de l'éducation de ses enfants. Ils étaient dans la première jeunesse. Homère ac-

cepta ces conditions. Ce fut à Bolissus et chez ce citoyen de Chios qu'il composa *les Cercopes, la Batrachomyomachie, les Epicichlides*, et tous ces autres poëmes amusants qui lui acquirent une grande réputation. Thestorides n'eut pas plus tôt appris qu'Homère était sur les lieux, qu'il quitta l'île de Chios.

XXV. Quelque temps après, Homère, ayant prié ce citoyen de Chios de le mener à la ville de ce nom, il y établit une école, où il donnait à la jeunesse des règles de poésie. Il s'en acquitta avec tant d'habileté, au jugement des habitants, que la plupart l'eurent en grande vénération. Ayant acquis par ce moyen une fortune honnête, il se maria et eut deux filles; l'une mourut avant que d'avoir été mariée; l'autre épousa un habitant de Chios.

XXVI. Il témoigna dans ses poëmes sa reconnaissance à ceux qui l'avaient obligé : premièrement à Mentor d'Ithaque dans l'Odyssée, parce qu'il avait pris un soin particulier de lui pendant son mal d'yeux. Il inséra son nom dans son poëme, le mit au nombre des compagnons d'Ulysses, et raconta que ce prince, à son départ pour Troie, lui remit le soin de sa maison et de son bien, le regardant comme le plus juste et le plus homme de bien qu'il y eût à Ithaque. Homère en fait souvent une honorable mention dans quelques autres endroits de son poëme, et lorsqu'il introduit Minerve s'entretenant avec quelqu'un, il lui donne la figure de Mentor.

Il témoigna aussi sa reconnaissance à Phémius, qui, non content de l'instruire dans les belles-lettres, l'avait encore nourri à ses dépens. C'est ce que l'on peut voir surtout dans ces vers :

« Un héraut met une superbe lyre entre les
» mains de Phémius, le plus habile des élèves
» d'Apollon; il la prend malgré lui, contraint
» de chanter parmi ces amants. Parcourant la
» lyre de ses doigts légers, il préludait par d'heu-
» reux accords, et entonnait des chants mélo-
» dieux. »

Il célébra aussi le patron du navire, avec qui il avait parcouru tant de villes et de pays. Ce patron s'appelait Mentès, et voici les vers où il en parle : « Mon nom est Mentès, né d'An-
» chiale, illustre par sa valeur; je règne sur les
» Taphiens, qui s'honorent de l'aviron. »

Il témoigna aussi sa reconnaissance à l'armurier Tychius, qui lui avait donné l'hospitalité à Néon-Tychos, lorsqu'il se présenta à son atelier. C'est dans l'Iliade qu'il a placé les vers qu'il a faits en son honneur.

« Déjà le fils de Télamon le serre de près,
» portant un bouclier énorme semblable à une
» tour. Tychius, qui vivait dans Hylé, et dont
» nul armurier n'égalait l'industrie, lui fit ce
» bouclier, où éclata son art, de la dépouille
» entière de sept taureaux vigoureux, qu'il cou-
» vrit ensuite d'une forte lame d'airain. »

XXVII. Ces poésies rendirent Homère célèbre en Ionie, et sa réputation commençait déjà à se répandre en Grèce. Elle lui attira un grand nombre de visites pendant son séjour à Chios, et on lui conseilla d'aller en Grèce. Ce conseil fut tellement de son goût, qu'il désira ardemment de s'y rendre.

XXVIII. Il avait fait en beaucoup d'endroits de grands éloges de la ville d'Argos; mais ayant reconnu qu'il n'avait rien dit de celle d'Athènes, il inséra ses louanges dans la grande Iliade, et parla d'Érechtée dans les termes les plus flatteurs et les plus magnifiques. C'est dans le catalogue des vaisseaux.

« La cité du généreux Érechthée, que la terre
» féconde, et que la fille de Jupiter, Minerve,
» éleva. »

Il fait ensuite le plus grand éloge de Ménesthée. Il excellait, dit-il, à ranger en bataille les chars et les gens de pied. C'est dans les vers suivants :

« Le fils de Pétéus, Ménesthée, conduit ces
» troupes. Entre tous les mortels que nourrit
» la terre, nul n'égala ce chef dans l'art de
» ranger en bataille les chars et les combat-
» tants. »

Il place près des Athéniens Ajax, fils de Télamon, qui commandait les Salamiens. C'est dans ces vers :

« Ajax, fils de Télamon, a conduit douze
» vaisseaux de Salamine, et les a placés au-
» près des phalanges d'Athènes. »

Enfin dans l'Odyssée il feint que Minerve, après un entretien qu'elle eut avec Ulysses, se rendit à Athènes, qu'elle honorait plus que toutes les autres villes.

« Prenant son vol vers les plaines de Mara-
» thon, elle se rend à la superbe ville d'Athè-

» nes, séjour fameux de l'antique Érechtée. »

XXIX. Après avoir inséré ces vers dans son poëme, et s'être préparé à son voyage, il se rendit à Samos dans l'intention de passer en Grèce. Les Samiens célébraient la fête des Apaturies. Un habitant de Samos, qui avait vu Homère à Chios, l'ayant reconnu à la descente du vaisseau, courut en diligence faire part à ses compatriotes de l'arrivée de ce poëte, dont il leur fit le plus grand éloge. Les Samiens lui ordonnèrent de le leur amener. Incontinent il retourne sur ses pas, et l'ayant rencontré, il lui dit : « Mon hôte, les Samiens » célèbrent en ce jour la fête des Apaturies : » nos citoyens vous invitent à la célébrer avec » eux. » Homère y consentit, et se mit en marche avec celui qui l'avait invité.

XXX. Il rencontra sur sa route des femmes qui offraient dans un carrefour un sacrifice à Courotrophos. La prêtresse, l'ayant aperçu, lui dit d'un air chagrin : « Homme, éloigne-» toi de nos sacrifices. » Homère, ayant réfléchi sur ses paroles, demanda à son conducteur quel était celui qui les lui avait adressées, et à quel dieu il sacrifiait. Le Samien lui répondit que c'était une femme qui offrait un sacrifice à Courotrophos. Là-dessus, il fit ces vers :

« Exaucez mes vœux, Courotrophos; puisse » cette femme avoir en horreur les caresses de » l'aimable jeunesse ! qu'elle ne se plaise qu'a-» vec des vieillards blanchis par l'âge, dont le » cœur est brûlant et les sens sont émoussés. »

XXXI. Lorsqu'il fut au lieu où la phratrie était dans l'usage de prendre ses repas, il s'arrêta sur le seuil de la porte, et, tandis qu'on allumait le feu dans la salle, il lui récita ces vers; d'autres disent qu'on n'alluma le feu qu'après qu'il les eut récités.

« Un homme s'enorgueillit de ses enfants; » une ville de ses remparts; une campagne de » ses chevaux, la mer des vaisseaux qui la cou-» vrent; les richesses sont l'ornement d'une » maison; de respectables magistrats, assis sur » un tribunal, font un spectacle admirable; » mais le plus beau spectacle, à mon avis, » est celui du feu qui brille dans une maison » un jour d'hiver, lorsque le fils de Saturne » répand sur la terre la neige avec les frimas. »

Il entra, et s'étant mis à table avec ceux de la phratrie, ils lui témoignèrent de grands égards et beaucoup de respect. Il passa la nuit en ces lieux.

XXXII. Le lendemain il sortit. Des potiers de terre l'ayant aperçu tandis qu'ils faisaient chauffer leur four, ils l'invitèrent d'autant plus volontiers à entrer chez eux, qu'ils n'ignoraient pas qu'il était plein de talents. Ils le prièrent de leur chanter quelques-unes de ses poésies, et lui promirent de reconnaître sa complaisance en lui faisant un présent de quelques-uns de leurs vases, ou de toute autre chose qui serait en leur pouvoir. Il leur chanta donc ces vers, qu'on appelle le *fourneau*.

« Potiers, si vous m'accordez la récompense » promise, je vous chanterai ces vers. Accourez » à ma voix, Pallas; protégez ce fourneau. Que » tous les cotyles, que toutes les corbeilles se » couvrent d'un beau noir, soient cuits à propos » et rapportent à leur maître un prix considé-» rable. Qu'il s'en vende beaucoup au marché, » beaucoup dans les rues; que le profit en soit » grand. Puissiez-vous, déesse, m'accorder de » croître ainsi en sagesse !

» Mais si, sans pudeur, vous cherchez à me » tromper, j'invoque sur votre fourneau toutes » les pestes, Syntrips, Smaragos, Asbetos, » Abactos et Omodamos, qui portent à cet art » les coups les plus funestes. Que le fourneau, » que la maison soient la proie des flammes, et » que, dans le trouble occasionné par l'incendie, » on n'entende que les gémissements et les cris » plaintifs des potiers. Tel le frémissement » du cheval, tel soit celui du fourneau, lorsque » les vases volent en éclats. Fille du soleil, Cir-» cé, célèbre par vos enchantements, répandez » vos poisons sur les potiers et sur leurs ou-» vrages. Et vous aussi, Chiron, amenez avec » vous grand nombre de centaures; et ceux » qui ont échappé aux coups d'Hercules, et » ceux qui ont péri en combattant contre lui, » puissent-ils briser tous ces ouvrages ! Puisse » le fourneau tomber sous vos coups, et les » potiers, en se lamentant, être témoins de cet » affreux spectacle ! Je me réjouirai cependant » de leur triste malheur. Quiconque se bais-» sera pour considérer de plus près cet incendie, » qu'il ait le visage saisi par la flamme, afin que » tout le monde apprenne à ne point com-» mettre d'injustice. »

XXXIII. Il passa l'hiver à Samos. Dans les

néoménies ou nouvelles lunes; il se rendait aux maisons des riches, où il chantait ces vers qu'on appelle *eirésioné*, et dont il tirait quelque récompense. Dans ces visites, il était toujours accompagné des enfants des plus illustres habitants du pays.

« Nous avons dirigé nos pas vers la demeure » d'un homme puissamment riche, dont la mai» son regorge de biens. Portes, déployez vos » battants! Plutus se présente, accompagné de » l'aimable gaieté et de la douce paix. Que les » vases ne désemplissent pas, que le feu soit » toujours allumé dans le foyer, et la table tou» jours chargée de pain! Que la femme du fils » de la maison vienne vous trouver portée sur » un char attelé de mules! que cette femme, » assise sur un siége orné d'ambre, travaille » en toile! Je reviendrai, oui, je reviendrai » tous les ans, comme l'hirondelle. Je suis de» bout ici à votre porte. Soit que vous me fas» siez quelque présent, soit que vous me refu» siez, je n'y resterai pas; je ne suis pas venu » dans l'intention de demeurer avec vous. »

Les enfants chantaient à Samos ces vers toutes les fois qu'ils faisaient la quête en l'honneur d'Apollon. Cet usage subsista long-temps dans cette île.

XXXIV. Au commencement du printemps, Homère voulut partir de Samos pour se rendre à Athènes. Il mit à la voile avec quelques Samiens, et aborda à l'île d'Ios. Ils ne débarquèrent pas à la ville, mais sur le rivage. Homère, se voyant attaqué d'une maladie grave, se fit porter à terre. Les vents contraires ne permettant pas de continuer la navigation, on resta plusieurs jours à l'ancre. Homère reçut la visite de quelques habitants de l'île d'Ios, qui ne l'eurent pas plus tôt entendu parler qu'ils furent pénétrés d'admiration.

XXXV. Pendant que les matelots et quelques-uns des habitants de la ville s'entretenaient avec Homère, des enfants de pêcheurs abordèrent en ces lieux, et, étant descendus sur le rivage, ils leur adressèrent ces paroles: « Écoutez-nous, » étrangers: expliquez, si vous le pouvez, ce » que nous allons vous proposer. » Alors quelqu'un de ceux qui étaient présents les engagea à parler: « Nous laissons, dirent-ils, ce que » nous prenons, et nous emportons ce que nous » ne prenons pas. » Ne pouvant rien comprendre à cette énigme, les enfants des pêcheurs la leur expliquèrent. Notre pêche ayant été malheureuse, leur dirent-ils, nous nous sommes assis sur le rivage, et comme nous étions tourmentés par la vermine, ce que nous avons pris, nous l'avons laissé en ces lieux, et nous remportons chez nous ce que nous n'avons pu prendre. Homère fit là-dessus ces vers: « En» fants, vos pères ne possèdent ni d'amples » héritages, ni de nombreux troupeaux. »

XXXVI. Homère mourut de cette maladie à Ios, et non du chagrin de n'avoir pu comprendre l'énigme des enfants, comme quelques auteurs l'ont écrit. Il fut enterré sur les bords de la mer par ses compagnons de voyage et par ceux des habitants d'Ios qui l'avaient fréquenté pendant sa maladie. Long-temps après, et lorsque ses poëmes, devenus publics, furent admirés de tout le monde, les habitants d'Ios inscrivirent sur sa tombe ces vers élégiaques: certainement ils ne sont pas d'Homère:

« La terre recèle ici dans son sein la tête sa» crée du divin Homère, dont la poésie a illus» tré les héros. »

XXXVII. On a vu par ce que je viens de dire qu'Homère n'était ni Dorien ni de l'île de d'Ios, mais Æolien. On peut encore le conjecturer sur ce qu'un aussi grand poëte n'a pu parler dans ses poëmes que des plus beaux usages, ou de ceux de sa patrie. Vous en pourrez juger par ces vers:

« Ils lèvent la tête des taureaux vers le ciel, » les égorgent et les dépouillent: ils séparent » les cuisses, les couvrent deux fois de graisse » et des lambeaux sanglants de toutes les par» ties de la victime. »

Il n'est point parlé des reins dans ces vers, parce que les Æoliens sont les seuls d'entre les Grecs qui ne les brûlent pas. Homère fait voir aussi dans les vers suivants qu'étant Æolien, il suit les usages de son pays.

« Le vieillard fait brûler la victime sur le « bois de l'autel, et verse dessus des libations « de vin. Des jeunes gens, à côté de lui, te« naient des broches à cinq rangs. »

Les Æoliens sont les seuls peuples de la Grèce qui fassent cuire les entrailles des victimes avec des broches à cinq rangs; celles des autres Grecs n'en ont que trois. Les Æoliens disent aussi πέμπε pour πέντε cinq.

XXXVIII. J'ai rapporté ce qui regarde la naissance, la vie et la mort d'Homère. Il me reste à parler du temps où il a vécu. Il sera aisé de le déterminer avec exactitude et sans crainte de se tromper si on l'examine de cette manière-ci. L'île de Lesbos n'avait point encore de villes; on y en fonda cent trente ans après l'expédition de Troie, où commandaient Agamemnon et Ménélas. Cyme, ville æolienne, appelée aussi Phriconis, fut fondée vingt ans après Lesbos, et dix-huit ans ensuite Smyrne le fut par les Cyméens. Ce fut en ce temps-là qu'Homère vint au monde. De la naissance de ce poëte jusqu'au passage de Xerxès en Grèce, il y a 622 ans. Il est aisé de calculer la suite des temps par les archontes. Il est donc prouvé qu'Homère est né 168 ans après la prise de Troie.

FIN DE LA VIE D'HOMÈRE.

CTÉSIAS.

HISTOIRE DE PERSE.

(EXTRAITS DONNÉS PAR PHOTIUS.)

I. L'histoire de Perse de Ctésias, de Cnide, contient vingt-trois livres. Les six premiers traitent de l'histoire d'Assyrie et de tout ce qui a précédé l'empire des Perses. Il commence au septième à raconter l'histoire de ce peuple. Dans ce livre, dans les huitième, neuvième, dixième, onzième, douzième, et treizième livres, il parcourt l'histoire de Cyrus, de Cambyses, du Mage, de Darius et de Xerxès. Dans presque tous ces livres, non-seulement il dit le contraire d'Hérodote, mais encore il l'appelle menteur en beaucoup de choses et inventeur de fables : car il a vécu après lui. Il dit qu'il a été lui-même témoin oculaire de la plupart des choses qu'il écrit, ou qu'il a appris des Perses, mêmes celles dont il n'a pu être témoin; et qu'il n'a entrepris de composer son histoire qu'après s'en être instruit de la sorte. Hérodote n'est pas le seul écrivain qu'il contredise; il est contraire aussi en quelque chose à Xénophon, fils de Gryllus. Il florissait du temps de Cyrus, fils de Darius et de Parysatis. Cyrus était frère d'Artaxerxès, qui fut dans la suite roi de Perse.

II. Il parle d'abord d'Astyages, qu'il appelle Astyigas. Il dit que Cyrus ne le reconnaissait point pour son parent; qu'Astyigas s'enfuit à Ecbatanes, et qu'Amytis sa fille et Spitamas son gendre le cachèrent dans les criscranes du palais royal. Cyrus, étant venu à ce palais, commanda qu'on donnât la question non-seulement à Spitamas et à Amytis, mais encore à Spitacès et à Mégabernes, leurs enfants, pour les obliger à dire où était leur père. Astyigas, voulant épargner la torture à ses enfants, se découvrit lui-même. On le saisit à l'instant, et Œbaras le fit mettre dans de fortes entraves; mais peu de temps après, Cyrus le mit en liberté, et l'honora comme son père. Il rendit d'abord à Amytis, fille d'Astyigas, les mêmes honneurs qu'à sa propre mère. Il la prit ensuite pour femme, après que Spitamas son mari eut été puni de mort pour avoir menti, en disant qu'il ne connaissait pas Astyigas, au sujet duquel on l'interrogeait.

Voilà ce que Ctésias raconte de Cyrus. Son récit, comme on le voit, diffère de celui d'Hérodote.

Ctésias ajoute que Cyrus fit la guerre aux Bactriens, et qu'il leur livra des combats où l'avantage fut égal de part et d'autre; mais lorsque les Bactriens eurent appris qu'Astyigas était devenu le père de Cyrus, qu'Amytis était devenue sa mère, et qu'ensuite il l'avait épousée, ils se rendirent d'eux-mêmes à Amytis et à Cyrus.

III. Cyrus fit ensuite la guerre aux Saces, et fit prisonnier Amorgès leur roi, époux de Sparéthra. Cette princesse, ayant appris la captivité de son mari, leva une armée de trois cent mille hommes et de deux cent mille femmes, et les ayant menés au combat, elle battit Cyrus et le fit prisonnier avec beaucoup d'autres, parmi lesquels était Parmisès, frère d'Amytis, avec ses trois fils. Il se fit ensuite un échange de prisonniers, et lorsqu'on les

eut rendus, Amorgès fut remis en liberté.

IV. Cyrus, ayant fait alliance avec Amorgès, marcha contre Crésus et la ville de Sardes. Les Perses ayant mis, par le conseil d'Œbaras, des figures d'hommes de bois le long des murs de la ville, les habitants furent saisis d'une si grande frayeur aussitôt qu'ils les eurent aperçus, que sur-le-champ ils se rendirent. Ce fut ainsi que la ville fut prise. Avant qu'elle le fût, Crésus, trompé par un spectre divin qui lui apparut, donna son fils en otage. Mais Crésus ayant usé de supercherie, son fils fut mis à mort sous ses yeux; et la mère du jeune prince, ne voulant pas survivre à un si triste spectacle, se précipita de dessus les murailles, et se tua. La ville ayant été prise, Crésus se réfugia dans le temple d'Apollon, et ne périt pas. Cyrus le fit lier trois fois dans ce temple, et trois fois il fut délié, sans qu'on pût savoir par quelle main il l'avait été, quoiqu'on eût mis le scellé sur la porte du temple et qu'on en eût confié la garde à Œbaras. On coupa la tête à ceux qui étaient dans les fers avec Crésus, parce qu'on les soupçonna de l'avoir délié. On fit conduire et enfermer ce prince dans le palais royal, et on le lia plus fort qu'auparavant. Mais le tonnerre ayant grondé et la foudre étant tombée, il se trouva encore délié. Cyrus prit alors, quoique avec peine, le parti de le mettre en liberté. Mais depuis ce temps-là il le traita avec beaucoup d'humanité, et lui assigna pour son séjour Barène, ville considérable près d'Ecbatanes, dans laquelle il y avait une garnison de cinq mille hommes de cavalerie et de dix mille peltastes armés d'arcs et de javelots.

V. Ctésias raconte que Cyrus envoya en Perse l'eunuque Pétisacas, qui avait beaucoup de crédit en cour, pour amener Astyigas de Barcanie, parce qu'Amytis avait grande envie de revoir son père, et qu'il ne le désirait pas moins. Œbaras conseilla à Pétisacas de conduire Astyigas dans un lieu désert, et de l'y laisser mourir de faim et de soif. L'eunuque suivit son conseil. Un songe découvrit son crime. Amytis demanda avec instance qu'on lui livrât le coupable. Enfin Cyrus le lui remit entre les mains, pour qu'elle le fît punir. Lorsqu'elle l'eut en son pouvoir, elle lui fit arracher les yeux, et par ses ordres on l'écorcha vif, et on le mit en croix. Œbaras, craignant qu'on ne lui fît le même traitement, quoique Cyrus lui eût promis qu'il ne le permettrait jamais, fut dix jours sans manger, et se laissa mourir de faim. On fit de superbes funérailles à Astyigas. Son corps fut trouvé entier dans le désert; sans que les bêtes y eussent touché; il y fut gardé par des lions, jusqu'au moment que Pétisacas y retourna pour l'enlever.

VI. Cyrus marcha ensuite contre les Derbices; Amoræus était leur roi. Les Derbices placèrent des éléphants dans une embuscade. Lorsqu'il en fut temps, ils les firent sortir à l'encontre de la cavalerie, qui, par ce moyen, fut mise en déroute. Cyrus étant tombé de cheval, aussitôt un Indien, qui le poursuivait, le frappa d'un coup de dard à la cuisse, au-dessous de la jointure; car les Indiens, alliés des Derbices, se trouvèrent à cette bataille, et ce furent eux qui leur fournirent des éléphants. Cyrus mourut peu de temps après de cette blessure. Les siens le relevèrent tandis qu'il respirait encore, et se retirèrent avec lui dans leur camp. Il périt dans ce combat un grand nombre de Perses, et la perte des Derbices ne fut pas moins considérable, puisqu'il en coûta dix mille hommes aux uns et aux autres.

VII. Amorgès, roi des Saces, ayant appris ce qui était arrivé à Cyrus, se mit promptement en marche à la tête de vingt mille Saces à cheval. Le combat recommença entre les Perses et les Derbices. Les premiers, renforcés par les Saces, se battirent avec tant de résolution, qu'ils remportèrent une victoire complète. Amoræus, roi des Derbices, fut tué dans cette bataille avec ses deux fils; il y périt aussi trente mille de ses sujets. Les Perses n'y perdirent que neuf mille hommes, et Cyrus se rendit maître des terres de ses ennemis.

VIII. Cyrus, voyant approcher l'heure de sa mort, nomma pour son successeur à la couronne Cambyses, l'aîné de ses fils. Quant à Tanyoxarcès, le cadet, il l'établit despote des Bactriens, des Choramniens, des Parthes et des Carmaniens, et ordonna qu'il gouvernerait toutes ces provinces, sans payer au roi aucune redevance. Il donna à Spitacès, fils de Spitamas, la satrapie des Derbices, et à Mégabernes, l'autre fils de Spitamas, celle des Barcaniens, et leur recommanda en même temps d'obéir en toutes choses à leur mère. Il voulut aussi qu'ils se lias-

sent entre eux et avec Amorgès de la plus étroite amitié, et les obligea de se donner mutuellement la main, comme un gage de cette amitié. Il souhaita toutes sortes de prospérités à ceux qui la garderaient inviolablement, et fit des imprécations contre ceux qui la violeraient les premiers par quelque entreprise injuste. Ayant achevé ces paroles, il mourut, le troisième jour de sa blessure, après un règne de trente ans.

C'est par là que finit l'onzième livre de Ctésias de Cnide. Le douzième commence par le règne de Cambyses.

IX. Ce prince, étant parvenu à la couronne, envoya le corps de son père en Perse par l'eunuque Bagapates, avec ordre de lui faire rendre tous les honneurs funèbres. Il administra les affaires de l'empire de la manière que l'avait réglé Cyrus. Artasyras d'Hyrcanie jouissait auprès de Cambyses du plus grand crédit; les eunuques Ixabates, Aspadates et Bagapates n'en avaient pas moins. Celui-ci avait été en grande faveur sous le règne de Cyrus. Ce fut lui qui, après la mort de Pétisacas, marcha en Égypte contre Amyrtée, roi des Égyptiens, et qui le vainquit par l'intelligence de l'eunuque Combaphée. Cet eunuque, qui avait beaucoup de pouvoir auprès du roi d'Égypte, lui livra les ponts et trahit les intérêts des Égyptiens, à condition qu'on le ferait hyparque des Égyptiens. Il le fut en effet. Cambyses le lui avait promis d'abord par l'entremise d'Ixabates, cousin de Combaphée, et ensuite il lui réitéra lui-même cette promesse de vive voix. Amyrthée ayant été fait prisonnier, Cambyses ne lui fit point d'autre mal que de le reléguer à Suses avec six mille Égyptiens, qu'il choisit lui-même pour l'y accompagner. Au reste, il subjugua toute l'Égypte, et dans le combat qui décida de la liberté de ce pays, il périt cinquante mille Égyptiens et vingt mille Perses.

X. Un certain mage, nommé Sphendadates, ayant commis quelque faute, Tanyoxarcès le condamna au fouet. Le mage vint trouver Cambyses. Il ne fut pas plus tôt arrivé qu'il accusa Tanyoxarcès, frère du roi, de lui dresser des embûches; et pour marque qu'il s'était révolté, il ajouta que si on le mandait en cour, il n'y viendrait pas. Sur cette accusation, Cambyses manda son frère. Tanyoxarcès, retenu dans son gouvernement par des affaires importantes, différa quelque temps de se rendre auprès du roi. Ce délai rendit le mage plus hardi à l'accuser. Amytis, mère du roi et de Tanyoxarcès, ayant quelque soupçon des menées secrètes du mage, avertit Cambyses, son fils, de ne pas ajouter foi à ses propos. Cambyses lui répondit qu'il ne les croyait pas; et cependant il en était fortement persuadé. Il manda son frère pour la troisième fois. Tanyoxarcès se rendit enfin à ses ordres. Le roi l'embrassa, bien résolu cependant de le faire mourir; mais il voulait que ce fût à l'insu d'Amytis. Ce projet fut exécuté; voici de quelle manière il s'y prit par les conseils du mage. Sphendadates ressemblait parfaitement à Tanyoxarcès. Il conseilla à Cambyses de le condamner publiquement à avoir la tête tranchée pour avoir accusé faussement le frère du roi, de faire mourir cependant secrètement Tanyoxarcès et de revêtir le mage des habits de ce prince, afin qu'on le prît à la vue de ces ornements pour Tanyoxarcès. Ce pernicieux conseil s'exécuta. On fit boire à Tanyoxarcès du sang de taureau; il en mourut. Le mage se revêtit des habits de ce prince; on le prit pour Tanyoxarcès. La méprise dura longtemps; personne n'en eut connaissance, excepté Arthasyras, Bagapates et Ixabates, les seuls à qui le roi avait confié ce secret.

XI. Cambyses, ayant mandé Labyze, le premier des eunuques de Tanyoxarcès, et les autres eunuques de ce prince, leur fit voir le mage revêtu des habits de son frère, et assis : « Ne » croyez-vous pas, leur dit-il, que c'est là Ta» nyoxarcès. » Labyze, surpris de cette ques« tion : Oui, dit-il, nous le croyons, et pour quel » autre pourrions-nous le prendre? » tant le mage ressemblait à Tanyoxarcès, et tant il était difficile de ne s'y point tromper! Le roi l'envoya dans la Bactriane, et il gouverna cette province, comme l'aurait pu faire Tanyoxarcès lui-même. Mais enfin cinq ans après, Amytis découvrit tout le mystère par l'eunuque Tibéthée, que le mage avait maltraité de coups. Elle demanda Sphendadates à Cambyses; mais ce prince n'ayant pas voulu le lui livrer, elle fut si irritée de ce refus, qu'après avoir fait contre lui plusieurs imprécations, elle s'empoisonna et mourut ainsi.

XII. Cambyses offrit ensuite des sacrifices :

on égorgea des victimes : leur sang ne coula point ; il en fut alarmé. Peu de temps après Roxane accoucha d'un enfant sans tête ; Cambyses, encore plus alarmé de ce nouveau prodige, consulta les mages : ceux-ci lui répondirent que ces prodiges l'avertissaient qu'il ne laisserait pas d'héritier de sa couronne. Sa mère, lui ayant apparu, lui annonça que son fratricide ne demeurerait pas impuni. Cette menace redoubla ses inquiétudes ; il en fut de plus en plus abattu. Étant allé à Babylone, tandis qu'il s'amusait pour passer le temps à doler un morceau de bois avec un couteau, il se blessa le muscle de la cuisse. Il en mourut le onzième jour, après un règne de dix-huit ans.

XIII. Bagapates et Artasyras avaient résolu, avant la mort de Cambyses, de mettre le mage sur le trône. Ils y réussirent, et le mage régna après la mort de ce prince. Ixabates fit transporter le corps de Cambyses en Perse. Trouvant à son retour le mage sur le trône, sous le nom de Tanyoxarcès, il répandit cette nouvelle dans l'armée, et après l'avoir diffamé, il se réfugia dans le temple. On l'en arracha, et il eut la tête tranchée.

XIV. Sept seigneurs des plus illustres d'entre les Perses, Onuphas, Idernes, Norondabates, Mardonius, Barissès, Artaphernes et Darius, fils d'Hystaspes, conspirèrent contre le mage. Après s'être mutuellement donné leur foi, ils prirent pour adjoints Artasyras même et Bagapates. Celui-ci avait en sa garde toutes les clefs du palais royal. Il leur ouvrit les portes. Étant entrés par son moyen, ils trouvèrent le mage couché avec une courtisane de Babylone. Dès qu'il les aperçut, il sauta en bas du lit, et ne trouvant point d'armes sous ses mains, parce que Bagapates avait eu la précaution d'enlever secrètement tout ce qu'il y en avait dans les appartements, il brisa un siége d'or, en prit un pied, avec lequel il se défendit ; sa résistance ne fut pas longue. Les sept conjurés le percèrent de plusieurs coups, sous lesquels il expira, après un règne de sept mois.

XV. Après la mort du mage, Darius, l'un des sept conjurés, monta sur le trône, suivant la convention faite entre eux. Son cheval lui acquit la couronne, parce qu'il eut l'industrie de le faire hennir le premier au lever du soleil. Les Perses célèbrent encore aujourd'hui la fête de la Magophonie le même jour que le mage Sphendadates fut tué.

Darius se fit faire un tombeau sur le mont à deux cimes. Lorsqu'on l'eut achevé, il lui prit envie de le voir ; mais il en fut dissuadé par les Chaldéens, et par son père et par sa mère. Quant à ceux-ci, ils voulurent contenter leur curiosité. Il leur en coûta la vie. Les prêtres qui les guindaient au haut de la montagne, ayant aperçu des serpents, en furent si effrayés, qu'ils lâchèrent les cordes. Le prince et la princesse se tuèrent en tombant. Cet accident causa beaucoup de chagrin à Darius. Il fit couper la tête aux quarante personnes chargées de guinder au haut de la montagne son père et sa mère.

XVI. Darius ordonna à Ariaramnès, satrape de Cappadoce, de marcher contre les Scythes, et de les réduire en servitude, hommes et femmes. Ariaramnès passa en Scythie sur trente bâtiments à cinquante rames. Il fit les Scythes prisonniers, suivant les ordres qu'il en avait reçus, et même il se saisit de Marsagétès, frère du roi des Scythes, que ce prince avait fait mettre dans les fers, pour quelque sujet de mécontentement.

XVII. Scytharcès, roi des Scythes, en fut fort irrité. Il écrivit à Darius en termes injurieux, et celui-ci lui fit réponse sur le même ton. Enfin Darius mit sur pied une armée de huit cent mille hommes ; et ayant fait construire des ponts de bateaux sur le Bosphore et sur l'Ister, il passa dans le pays des Scythes, et marcha contre eux pendant quinze jours. Ces deux rois s'envoyèrent réciproquement des arcs. Ceux des Scythes étaient les plus forts. Cette raison fit prendre la fuite à Darius. Il repassa sur les ponts de bateaux, et les fit rompre en diligence, avant même que toute son armée eût repassé ; de sorte que Scytharcès fit égorger quatre-vingt mille hommes, qu'il avait laissés en Europe. Darius, ayant repassé le Bosphore, fit brûler les maisons et les temples des Chalcédoniens, parce qu'ils avaient tenté de rompre la partie du pont qui était de leur côté, et parce qu'ils avaient renversé l'autel qu'il avait fait élever à Jupiter Diabétérien, pendant qu'il était en route.

XVIII. Datis, commandant de la flotte des Mèdes, passa du Pont dans les îles de la Grèce

et sur le continent. Il porta le ravage partout; mais Miltiades étant allé à sa rencontre à Marathon, les Perses furent battus; Datis lui-même périt dans le combat, et l'on refusa de rendre son corps aux Perses, qui le redemandèrent avec instance.

XIX. Darius étant retourné en Perse, et ayant offert des sacrifices aux dieux, il fut attaqué d'une maladie, dont il mourut au bout de douze jours. Il avait douze ans lorsqu'il monta sur le trône, et il en régna trente-et-un. Artasyras mourut aussi. Quant à Bagapates, il vécut encore sept ans, pendant lesquels il demeura toujours auprès du tombeau de Darius.

XX. Xerxès succéda à Darius son père. Artapanus, fils d'Artasyras, n'eut pas moins de crédit auprès de ce prince que son père et Mardonius l'ancien n'en avaient eu auprès de Darius. Natacas fut le plus puissant de tous les eunuques; il jouissait de la plus grande faveur. Xerxès épousa Amestris, fille d'Onophas. Il en eut d'abord un fils, nommé Dariæus; deux ans après, il en eut un second, qu'on appela Hystaspes; puis un troisième, qui fut nommé Artoxerxès. Il eut aussi deux filles, dont l'une s'appela Amytis, du nom de sa grand'mère, et l'autre Rhodogune.

XXI. Xerxès entreprit une expédition contre les Grecs, parce que les Chalcédoniens, comme je l'ai dit plus haut, avaient tenté de rompre le pont du Bosphore, qu'ils avaient renversé l'autel que Darius avait élevé, et parce que les Athéniens, ayant tué Datis à la journée de Marathon, avaient refusé de rendre son corps aux Perses. Il alla d'abord à Babylone, et voulut voir le tombeau de Bélitanas. Il le vit en effet par le moyen de Mardonius; mais il ne put remplir le cercueil d'huile, comme l'exigait l'inscription.

XXII. Il se rendit ensuite à Ecbatanes, où il reçut la nouvelle de la révolte des Babyloniens et de la mort de Zopyre, son général, qu'ils avaient tué.

« C'est ainsi que Ctésias raconte toutes ces » choses; [1] et en cela il s'éloigne d'Hérodote. » Car, à l'exception du prodige de la mule, » qui mit bas un poulain, ce que celui-ci dit de » Zopyre, Ctésias l'attribue à Mégabyze, qui » était gendre de Xerxès, dont il avait épousé » la fille Amytis. »

Babylone fut donc prise par Mégabyze; Xerxès lui fit plusieurs présents, et entre autres celui d'une mule d'or du poids de six talents: ce qui est chez les Perses le don le plus précieux que le roi puisse faire.

XXIII. Xerxès, ayant levé une armée de huit cent mille combattants, sans compter les chars armés en guerre, et ayant équipé mille trirèmes, passa en Grèce sur un pont de bateaux, qu'il avait fait construire à Abydos. Ce fut dans ce temps-là que Démarate, roi de Lacédémone, vint le trouver pour la première fois, et il passa d'Asie en Europe avec ce prince. Démarate le détourna par ses discours d'attaquer Lacédémone. Xerxès, étant arrivé au pas des Thermopyles, envoya contre Léonidas, général des Lacédémoniens, Artapane, qui commandait un corps de dix mille hommes. Ce corps de troupes fut complètement battu; il périt beaucoup de monde du côté des Perses, et les Lacédémoniens ne perdirent du leur que deux ou trois hommes. Xerxès livra un second combat avec vingt mille hommes. Ces troupes furent encore vaincues. Pour les animer au combat, il les y fit ramener à grands coups de fouet. Elles n'en furent pas moins défaites. Le lendemain, il ordonna à cinquante mille hommes de recommencer le combat; cet effort fut aussi inutile que les précédents; il cessa pour-lors les attaques.

XXIV. Thorax de Thessalie, Calliades et Timaphernes, les hommes les plus puissants qu'il y eût parmi les Trachiniens, étaient alors au camp des Perses avec leurs troupes. Xerxès les manda près de lui avec Démarate et Hégias d'Éphèse, afin d'avoir leurs avis dans les circonstances présentes. Ils lui répondirent qu'on ne vaincrait jamais ce corps de troupes lacédémoniennes, à moins qu'on ne les enveloppât. Il fit donc marcher quarante mille Perses sous la conduite de ces deux Trachiniens. Ils pénétrèrent par des chemins très-difficiles; et ayant tourné les Lacédémoniens, ils les prirent à dos. Ceux-ci, quoique enveloppés de tous les côtés, ne s'en défendirent pas avec moins de courage. Ils périrent tous en combattant vaillamment.

XXV. Xerxès envoya ensuite contre les Platéens cent vingt mille hommes, commandés par

[1] C'est Photius qui parle.

Mardonius, à la sollicitation et par le conseil des Thebains, qui l'avaient animé contre eux. Pausanias de Lacédémone vint à la rencontre de Mardonius avec trois cents Spartiates, mille Lacédémoniens des villes voisines de Sparte, et six mille hommes des autres parties de la Grèce. Les Perses furent battus; et Mardonius, ayant été blessé, prit la fuite. Xerxès envoya ensuite ce général pour piller le temple de Delphes; mais il périt accablé par une grêle d'une grosseur prodigieuse. Xerxès fut très-affligé de sa mort.

XXVI. Le roi marcha ensuite contre Athènes. Les Athéniens ne jugèrent pas à propos de l'attendre. Ils armèrent cent dix trirèmes, sur lesquelles ils embarquèrent ce qu'ils avaient de plus précieux, et se retirèrent à Salamine. Xerxès, ayant trouvé la ville sans habitants, la prit et la brûla, excepté la citadelle, qui tint quelque temps. Elle fut défendue par un petit nombre de citoyens qu'on y avait laissés. Mais ceux-ci ayant pris la fuite pendant la nuit, la citadelle fut enfin prise, et les Perses y mirent aussi le feu.

Xerxès partit d'Athènes, et se rendit au temple d'Hercules, l'endroit le plus étroit de l'Attique. Il essaya d'y faire une chaussée, et de la pousser jusqu'à Salamine, dans le dessein de passer par terre dans cette île. Mais par le conseil de Thémistocles et d'Aristides d'Athènes, on fit venir de Crète des archers. Il y eut ensuite un combat naval entre les Perses et les Grecs. Les Perses avaient plus de mille vaisseaux commandés par Onophas, et les Grecs n'en avaient que sept cents. Ceux-ci néanmoins remportèrent la victoire; et les Perses perdirent cinq cents vaisseaux. Xerxès prit la fuite par les conseils artificieux d'Aristides et de Thémistocles. Dans tous les autres combats, il périt du côté des Perses cent vingt mille hommes.

XXVII. Xerxès était repassé en Asie, et déjà en route pour se rendre à Sardes, lorsqu'il commanda à Mégabyse d'aller piller le temple de Delphes. Sur le refus de Mégabyze, Xerxès chargea l'eunuque Matacas de cette expédition, avec ordre d'insulter Apollon et de mettre tout au pillage. Celui-ci exécuta les ordres du roi, et bientôt après il revint le trouver, après avoir tout pillé.

XXVIII. Xerxès s'étant rendu en Perse au sortir de Babylone, Mégabyse accusa d'adultère Amytis sa femme, qui était fille du roi, comme on l'a déjà dit. Son père lui ayant fait une sévère réprimande, elle promit de se conduire avec plus de sagesse.

XXIX. Artapanus, qui jouissait d'un grand crédit auprès de Xerxès, conspira contre la personne du roi, de concert avec l'eunuque Spamitrès, qui n'en avait pas moins. Ils tuèrent ce prince, et persuadèrent ensuite à Artoxerxès qu'il avait été mis à mort par son frère Dariæus. Artapanus arrêta ce jeune prince par les ordres d'Artoxerxès, et le conduisit au palais du roi. Dariæus ne cessait de crier en chemin qu'il était innocent du crime qu'on lui imputait. Arrivé au palais, on le fit mourir malgré ses protestations.

XXX. Artoxerxès prit possession de la couronne par les intrigues d'Artapanus. Mais peu de temps après, celui-ci chercha à attenter à la vie du roi, et communiqua son projet à Mégabyze, qui était déjà mécontent, et qui se plaignait d'Amytis sa femme, qu'il soupçonnait d'adultère. Ils s'engagèrent mutuellement à se garder le secret, et se lièrent par des serments réciproques. Mais Mégabyze, violant le sien, dénonça son complice. Artapanus fut arrêté, et puni du même genre de mort dont il avait voulu faire périr Artoxerxès. On découvrit en même temps toute la trame d'Artapanus contre Xerxès et Dariæus. Aspamitrès, qui était complice de la mort de Xerxès et de Dariæus, fut condamné à un supplice très-cruel, celui des auges.

Après la mort d'Artapanus, il se livra un rude combat entre les conjurés et le reste des troupes fidèles au roi. Les trois fils d'Artapanus furent tués. Mégabyze lui-même fut blessé dangereusement. Artoxerxès en fut très-affligé, ainsi qu'Amytis, Rhodogune et Amistris, mère de ces deux princesses. Il fut enfin guéri, quoiqu'avec bien de la peine, par les soins assidus d'Apollonides, médecin de Cos.

XXXI. Les Bactriens se révoltèrent contre les Perses, ayant à leur tête Artapanus, leur satrape, différent du précédent. Dans un premier combat, l'avantage fut égal de part et d'autre. Il y en eut un second. Le vent, qui soufflait en face des Bactriens, les incommodant

beaucoup, les partisans d'Artoxerxès en profitèrent. La victoire se déclara pour eux, et la Bactriane entière rentra dans le devoir.

XXXII. L'Égypte se souleva : Inaros, roi de Libye, excita ce soulèvement de concert avec un autre Égyptien. On se disposa à la guerre. Inaros demanda des vaisseaux aux Athéniens; ils lui en envoyèrent quarante. Artoxerxès voulait marcher en personne contre les Égyptiens; mais ses amis l'en ayant dissuadé, il y envoya Achæménides, son frère, avec une armée de terre de quatre cent mille hommes et une flotte de quatre-vingts vaisseaux. Inaros lui présenta la bataille, et remporta une victoire complète. Achæménides fut blessé de la main même d'Inaros, et mourut, peu de temps après de sa blessure. Son corps fut renvoyé à Artoxerxès. Inaros remporta aussi sur mer une victoire éclatante. Charitimidès, qui commandait les quarante vaisseaux athéniens, se distingua beaucoup dans ce combat. Les Perses eurent vingt vaisseaux de pris avec les troupes qui les montaient; les trente autres furent brisés ou coulés à fond.

XXXIII. Mégabyse fut ensuite envoyé contre Inaros avec une armée de deux cent mille hommes, sans compter les troupes qui restaient de la première. On équipa aussi trois cents vaisseaux commandés par Orisdus. Ainsi, sans y comprendre la flotte, l'armée était en tout de cinq cent mille hommes : car de quatre cent mille hommes qu'Achæménides avait menés en Égypte, cent mille avaient été taillés en pièces avec lui.

Le combat fut des plus sanglants; la perte fut considérable des deux côtés; mais de celui des Égyptiens elle fut plus forte. Mégabyze blessa Inaros à la cuisse, et le mit en fuite; les Perses remportèrent une victoire complète; Inaros se sauva à Byblos, ville forte en Egypte. Tous les Grecs qui n'avaient pas péri dans le combat s'y retirèrent avec le général Charitimidès.

XXXIV. L'Égypte se soumit à Mégabyze, excepté Byblos. Comme cette place paraissait imprenable, le général perse traita avec Inaros et avec les Grecs, qui étaient encore plus de six mille hommes. Il promit à Inaros le pardon de la part du roi, et qu'il ne lui serait fait aucun mal, et il permit aux Grecs de retourner dans leur patrie quand ils le voudraient.

XXXV. Il établit Sarsamas satrape d'Égypte, et prenant avec lui Inaros et les Grecs, il s'en retourna vers Artoxerxès. Il trouva ce prince extrêmement irrité contre Inaros, à cause de la mort d'Achæménides, son frère, qu'il avait tué. Mégabyze lui raconta toutes les particularités de cette expédition; et ayant ajouté qu'il ne s'était rendu maître de Byblos qu'après avoir engagé sa foi à Inaros et aux Grecs; il le pria instamment de leur accorder la vie. Il l'obtint et la nouvelle en fut sur-le-champ portée à l'armée.

XXXVI. Amytis, inconsolable de la mort de son fils Achæménides, ne cessa de solliciter la mort d'Inaros et des Grecs que l'on avait fait prisonniers avec lui. Sur le refus du roi, elle le pria de lui abandonner Mégabyze. Elle ne fut pas plus écoutée qu'auparavant. Ces refus ne l'ayant point rebutée, elle obtint enfin au bout de cinq ans, à force d'importunités, qu'on lui abandonnerait Inaros avec les Grecs. Elle fit attacher Inaros à trois croix, et trancher la tête à cinquante Grecs, n'ayant pu en trouver davantage.

XXXVII. Mégabyze, outré de ce manque de foi, demanda au roi la permission de se retirer en Syrie, dont il était gouverneur, et où il avait fait passer les Grecs qui avaient échappé à la vengeance d'Amytis. Il s'y rendit ensuite lui-même; et dès qu'il fut arrivé, il leva une armée de cent cinquante mille hommes, tant infanterie que cavalerie, et se révolta contre le roi. Artoxerxès envoya contre lui Ousiris avec une armée de deux cent mille hommes. Il y eut un combat sanglant : les deux généraux se blessèrent mutuellement. Ousiris porta à Mégabyze un coup de dard dans la cuisse, et le lui enfonça de deux doigts. Mégabyze blessa aussi Ousiris d'un coup de dard à la cuisse et ensuite à l'épaule. Ousiris tomba de cheval; Mégabyze, l'ayant saisi, le fit relever, et ordonna de le garder avec soin sans lui faire aucun mal. Il périt dans cette bataille un grand nombre de Perses. Zopyre et Artyphius, tous deux fils de Mégabyze, s'y distinguèrent; la victoire de leur père fut complète. Mégabyze prit grand soin d'Ousiris; et lorsqu'il fut guéri, il le renvoya à Artoxerxès, qui le lui avait fait demander.

XXXVIII Le roi envoya contre Mégabyze

une armée sous la conduite de Ménostanès, fils d'Artarius, satrape de Babylone, et frère d'Artoxerxès. Les deux armées ne furent pas plutôt en présence, qu'il se donna un furieux combat. Les Perses furent encore battus : Ménostanès, d'abord blessé à l'épaule par Mégabyze, le fut encore par le même d'un coup de flèche à la tête; mais la blessure ne fut pas mortelle. Il prit la fuite; ses troupes suivirent son exemple : la victoire de Mégabyze fut des plus éclatantes.

XXXIX. Artarius lui envoya un homme de confiance pour l'engager à faire sa paix avec le roi. Mégabyze répondit qu'il y était disposé; mais que ce serait à condition qu'il ne se rendrait pas auprès du roi, et qu'il resterait dans son gouvernement. Ces conditions ayant été portées à Artoxerxès, l'eunuque Artoxarès de Paphlagonie, et Amistris, appuyèrent avec vivacité ces demandes, et conseillèrent au prince de les accepter. On lui envoya Amytis sa femme, Artarius, Artoxarès, qui avait déjà vingt ans, Pétisas, fils d'Ousiris et père de Spitamas. Enfin, après beaucoup de pourparlers et un grand nombre de serments, ils parvinrent, quoique avec peine, à le persuader de se rendre auprès du roi. Mégabyze se mit en route. Il ne fut pas plus tôt arrivé, qu'Artoxerxès l'envoya assurer de son pardon.

XL. Quelque temps après, Artoxerxès étant à la chasse, un lion vint à lui; et dans le temps que cet animal, s'étant dressé sur ses jambes de derrière, s'élançait sur ce prince, Mégabyze le perça d'un coup de dard et le renversa mort sur la place. Le roi, irrité de ce que Mégabyze avait frappé la bête avant lui, ordonna qu'on lui tranchât la tête. Mais Amytis et Amistris ayant joint leurs prières à celles de plusieurs personnes de distinction, la peine de mort fut commuée en un exil. On le relégua en la ville de Cyrtes sur la mer Rouge. L'eunuque Artoxarès fut exilé en Arménie, parce qu'il avait souvent parlé un peu trop librement en faveur de ce seigneur.

XLI. Après avoir passé cinq ans dans le lieu de son exil, Mégabyze s'enfuit déguisé en pisague. C'est ainsi que les Perses nomment les lépreux en leur langage, et personne n'ose en approcher. S'étant donc sauvé par ce stratagème, il revint chez lui; Amytis, sa femme, eut de la peine à le reconnaître. Quand elle fut assurée que c'était son mari, elle alla trouver sa mère Amistris. Elles intercédèrent toutes deux pour lui avec tant de chaleur auprès du roi, que ce prince lui rendit ses bonnes grâces, et même qu' il l'admit à sa table comme auparavant. Mégabyze mourut âgé de soixante et seize ans. Lorsque le roi apprit sa mort, il en fut très-affligé.

XLII. Amytis fréquenta, après la perte de son mari, les sociétés où se trouvaient des hommes. Sa mère Amistris lui en avait donné l'exemple. Apollonides de Cos exerçait alors la médecine en Perse. Amytis étant tombée malade, elle l'envoya chercher, quoique ce fût plutôt une indisposition qu'une véritable maladie. Comme il se sentait de l'inclination pour elle, il lui dit qu'elle était attaquée d'une maladie hystérique, et qu'elle n'en pourrait guérir qu'en ayant commerce avec les hommes. Ce stratagême lui réussit. Mais s'étant aperçu que la maladie dégénérait en marasme, il s'abstint de la voir. Cependant le mal ayant fait des progrès, Amytis, se voyant prête à mourir, découvrit le tout à sa mère, et la pria de la venger d'Apollonides. Amistris raconta à Artoxerxès tout ce qui s'était passé : que ce médecin avait trompé Amytis; qu'il avait eu commerce avec sa fille; qu'il ne l'avait quittée qu'après cet outrage; enfin, que sa fille lui avait recommandé de l'en venger. Artoxerxès l'ayant laissée la maîtresse de traiter ce médecin comme elle le voudrait, il fut arrêté par son ordre, chargé de chaînes; et après qu'on lui eut fait souffrir mille tourments pendant deux mois consécutifs, il fut enterré vif, dans le même temps qu'Amytis mourut.

XLIII. Zopyre, fils de Mégabyze et d'Amytis, ayant perdu son père et sa mère, se révolta contre le roi. Il alla à Athènes, où il fut bien reçu en considération des services importants que sa mère avait rendus aux Athéniens. De là il fit voile à Caune avec des troupes qu'ils lui donnèrent, et somma la ville de se rendre. Les Cauniens répondirent qu'ils la lui remettraient volontiers, à condition que les Athéniens, dont il était accompagné, n'y entreraient pas. Tandis que Zopyre escaladait le mur, un Caunien, nommé Alcides, lui lança une pierre; la pierre l'atteignit à la tête et le

tua. Amistris, sa grand'mère, fit mettre en croix ce Caunien. Quelque temps après, elle mourut fort âgée. Artoxerxès mourut aussi, après avoir régné quarante-deux ans. « Ainsi » finit le dix-septième livre de l'histoire de » Ctésias. Le dix-huitième commence ainsi : »

XLIV. Artoxerxès étant mort, Xerxès, son fils, lui succéda. C'était le seul enfant légitime qu'il eût. Il l'avait eu de Damaspie, qui mourut le même jour que lui. Bagoraze fut chargé de faire transporter en Perse le corps du roi et celui de la reine. Artoxerxès avait dix-sept enfants naturels, au nombre desquels étaient Sécyndianus qu'il avait eu d'Alogune de Babylone. Ochus et Arsitès étaient deux autres de ses enfants naturels. Le dernier avait pour mère Cosmartidène, qui était aussi de Babylone. Ochus fut roi dans la suite. Outre ces trois fils, dont je viens de parler, il eut encore Bagapæus et Parysatis d'une Babylonienne, nommée Andia. Parysatis fut mère d'Artoxerxès et de Cyrus le jeune. Ochus fut fait, du vivant de son père, satrape d'Hyrcanie, et le roi lui fit épouser une princesse, appelée Parysatis, qui était fille de Xerxès et sa sœur.

XLV. L'eunuque Pharnacyas occupait le premier rang après Bagoraze, Ménostanes et quelques autres. Sécyndianus se les étant attachés, ils entrèrent un certain jour de fête dans l'appartement du palais où reposait Xerxès après une débauche de table et le tuèrent quarante-cinq jours après la mort de son père. Le corps du fils et celui du père furent transportés ensemble en Perse par un événement bien singulier. Les mules attachées au char où l'on avait mis le corps du père ne voulurent point le traîner, comme si elles eussent attendu aussi celui du fils. Lorsqu'on l'eut apporté, elles marchèrent avec beaucoup d'ardeur.

XLVI. Sécyndianus, étant monté sur le trône, créa Ménostanes azabarites. Il couvait depuis longtemps dans le fond du cœur de la haine contre Bagoraze. Celui-ci étant revenu à la cour sans sa permission, il lui fit un crime d'avoir quitté le corps de son père, et sous ce prétexte il le fit lapider. Les troupes furent très-affligées du supplice de Bagoraze, et quoique Sécyndianus leur eût fait distribuer des sommes considérables, ce meurtre et celui de son frère Xerxès le leur rendirent très-odieux.

XLVII. Ce crime commis, il manda Ochus. Ce prince promit de se rendre incessamment à la cour; cependant il ne se pressa pas de venir. Sécyndianus lui réitéra plusieurs fois les mêmes ordres; mais il n'en tint aucun compte. Enfin Ochus leva des troupes nombreuses, et l'on ne douta plus qu'il n'eût intention de s'emparer du trône. Arbarius, général de la cavalerie, s'étant révolté contre Sécyndianus, vint le trouver. Bientôt après, Arxanès, satrape d'Égypte, passa aussi de son côté, ainsi qu'Artoxarès, qui vint exprès d'Arménie. Ils ne furent pas plus tôt arrivés, qu'ils lui mirent, malgré lui, la cidare sur la tête.

XLVIII. Ochus monta donc sur le trône, et changeant de nom, il se fit appeler Dariæus. Il tâcha d'attirer Sécyndianus auprès de lui, et, par les conseils de Parysatis, il se servit, pour parvenir à ses fins, de toutes sortes d'artifices, et même il y employa les serments. Ménostanes faisait, de son côté, tout ce qu'il pouvait pour empêcher Sécyndianus d'ajouter foi à ces serments, et pour le détourner de traiter avec des gens qui cherchaient à le tromper. Malgré de si sages avis, Sécyndianus se laissa persuader. Il fut arrêté et jeté dans de la cendre, où il périt, après un règne de six mois et quinze jours.

XLIX. Sécyndianus étant mort, Ochus, qu'on appelait aussi Dariæus, régna seul. Trois eunuques jouirent auprès de lui du plus grand crédit. Artoxarès tenait le premier rang, Artibazanès le second, Athoüs le troisième. Il consultait principalement sa femme sur toutes les affaires. Il en avait eu deux enfants avant que de monter sur le trône : une fille nommée Amistris et un fils appelé Arsaces, qui dans la suite changea de nom et prit celui d'Artoxerxès. Quand elle fut reine, elle lui donna un autre fils, qu'elle appela Cyrus, du nom du Soleil. Elle nomma le troisième Artostès; celui-ci fut suivi de plusieurs autres, jusqu'au nombre de treize. « Notre historien ajoute » qu'il tenait ces particularités de Parysatis » elle-même. »

La plupart de ces enfants ne vécurent pas longtemps. Il ne resta en vie que ceux dont nous venons de parler, auxquels il faut ajouter un quatrième, nommé Oxendras.

L. Arsitès, frère de père et de mère d'Ochus, se révolta avec Artyphius, fils de Mégabyze. Artasyras fut envoyé contre eux. Il livra deux batailles à Artyphius et fut vaincu dans ces deux actions. Il en donna ensuite une troisième, où il remporta une victoire complète. Il avait auparavant attiré par ses libéralités tous les Grecs qui accompagnaient le rebelle, de sorte qu'il ne lui en était resté que trois, qui étaient de Milet. Enfin Artyphius, se voyant abandonné de tout le monde et qu'Arsitès ne paraissait pas, se rendit au roi, après qu'Artasyras lui eut engagé sa parole et qu'il lui eut promis avec serment qu'il ne serait pas inquiété pour sa révolte.

LI. Le roi voulait faire mourir Artyphius; mais Parysatis lui conseilla de patienter. Elle lui représenta que l'indulgence dont il userait à son égard serait une amorce pour attirer Arsitès; que celui-ci, trompé par cet appât, ne tarderait pas à se rendre lui-même, et que lorsqu'il les aurait tous les deux en sa puissance, il faudrait alors les faire mourir. Ce conseil réussit parfaitement selon les vues de Parysatis. Arsitès se rendit. A peine fut-il arrivé, qu'on le jeta dans la cendre avec Artyphius. Le roi désirait lui faire grâce, et ce ne fut pas sans se faire une grande violence qu'il consentit à la mort de son frère. Parysatis l'y détermina par ses sollicitations, ses prières et ses vives importunités. On fit lapider Pharnacyas, qui avait tué Xerxès de concert avec Sécyndianus. Ménostanes fut aussi arrêté; mais il se tua lui-même et prévint par sa mort le supplice qu'on lui destinait.

LII. Pisouthnès se révolta aussi contre le roi. On envoya contre lui Tissaphernes avec Spithradates et Parmisès pour le réduire. Pisouthnès marcha à leur rencontre avec Lycon et les Grecs que commandait cet Athénien. Ces généraux débauchèrent à force d'argent Lycon et les Grecs qu'il avait à ses ordres, et parvinrent à les détacher du parti de Pisouthnès. Celui-ci, se voyant sans ressource, traita avec eux, et après qu'ils lui eurent engagé leur foi, ils le menèrent au roi, qui le fit jeter dans la cendre. Son gouvernement fut donné à Tissaphernes, et Lycon eut pour prix de sa trahison des villes avec leur territoire.

LIII. Artoxarès, enivré de la faveur du roi, se mit en tête de se faire souverain, et forma le dessein de se défaire de Darius. Comme il était eunuque, il ordonna à sa femme de lui faire une barbe et des moustaches postiches. Il fut arrêté sur la dénonciation de sa femme, et ayant été remis entre les mains de Parysatis, cette princesse le fit mourir.

Arsacès, fils du roi, qui dans la suite fut appelé Artoxerxès, épousa Statira, fille d'Idernès, et Téritouchmès, fils d'Idernès, épousa Amistris, fille du roi. Idernès étant mort, Darius donna au fils le gouvernement dont avait joui le père.

LIV. Téritouchmès avait du côté de son père une sœur, nommée Roxane, d'une grande beauté, qui excellait à tirer de l'arc et à lancer le javelot. Épris de ses charmes, il conçut pour elle une passion criminelle, et prenant Amistris sa femme en aversion, il résolut de l'enfermer dans un sac et de la faire percer de traits par trois cents hommes, avec lesquels il songeait à se révolter. Mais un certain Oudiastès, qui avait un grand crédit auprès de Téritouchmès, ayant reçu des lettres du roi, par lesquelles ce prince lui promettait de grandes récompenses s'il pouvait réussir à sauver sa fille, attaqua ce traître, le vainquit et le tua. Cette victoire lui coûta cher : Téritouchmès se défendit courageusement contre ceux qui l'attaquaient, et l'on dit même qu'il en tua jusqu'à trente-sept de sa main.

LV. Mitradates, fils d'Oudiastès, et écuyer de Téritouchmès, ne s'était pas trouvé à cette action. Quand il l'eut apprise, il fit mille imprécations contre son père, et s'étant emparé de la ville de Zaris, il la garda pour la remettre au fils de Téritouchmès. Cependant Parysatis fit enterrer toute vive la mère de Téritouchmès, ses deux frères Métrostès et Hélicos et deux sœurs qu'il avait, outre Statira. Quant à Roxane, elle la fit couper par morceaux, et cet ordre barbare fut exécuté.

LVI. Le roi ordonna à Parysatis de faire souffrir le même supplice à Statira, femme d'Arsacès son fils. Mais Arsacès, se frappant la poitrine et poussant d'affreux gémissements, fléchit la colère de son père et de sa mère. Parysatis étant apaisée, Darius lui accorda la vie de Statira, mais en même temps, il lui dit qu'elle aurait un jour à s'en repentir.

C'est ainsi que finit le dix-huitième livre de l'histoire de Ctésias. Dans le dix-neuvième il raconte que Darius mourut de maladie à Babylone, après avoir régné trente-cinq ans.

LVII. Arsacès, étant monté sur le trône, changea de nom et se fit appeler Artoxerxès. On coupa la langue à Oudiastès, en la lui tirant, non pas en devant, mais en arrière; il en mourut. Son fils Mitradates fut établi satrape en sa place. Cela se fit à l'instigation de Statira; Parysatis en conçut beaucoup de chagrin. Cyrus, accusé par Tissaphernes auprès d'Artoxerxès, eut recours à sa mère, et par ce moyen il parvint à se faire absoudre. Déshonoré, il se retira dans son gouvernement, pour se disposer à la révolte. Satibarzanès accusa Orontes de privauté criminelle avec Parysatis, quoique la conduite de cette princesse fût irréprochable. Il en coûta la vie à Orontes. La reine mère, indignée contre le roi, fit empoisonner le fils de Téritouchmès.

« Ctésias fait ici mention de celui qui, contre » la loi, ensevelit le corps de son père par le » feu, et de là il conclut qu'Hellanicus et Héro» dote sont convaincus de mensonge. »

LVIII. Cyrus s'étant révolté contre son frère, il leva des troupes chez les Grecs et parmi les barbares. Cléarque commandait les Grecs; Syennésis, roi de Cilicie, donna des secours à Cyrus et à Artoxerxès. Ctésias passe ensuite aux harangues que firent à leurs propres troupes ces deux princes pour les animer à faire leur devoir. Ménon de Thessalie était toujours en différend avec Cléarque de Lacédémone, qui commandait les troupes grecques, parce que Cyrus suivait en tout les conseils de Cléarque, et qu'il ne faisait aucun cas de ceux de Ménon. On voyait tous les jours arriver au camp de Cyrus beaucoup de transfuges, qui abandonnaient le parti d'Artoxerxès, et du côté de Cyrus il n'en passait point dans le camp du roi. Ce fut pour empêcher cette désertion que le roi fit jeter dans la cendre un barbare qui songeait à passer du côté de son frère. Ctésias raconte ensuite comment Cyrus attaqua l'armée du roi, la victoire qu'il remporta, et comment il périt, pour n'avoir pas suivi les conseils de Cléarque. Il ajoute ensuite les traitements indignes que fit le roi au corps de son frère, qu'il lui coupa lui-même la tête, et la main dont il l'avait frappé, et les porta comme en triomphe. Cléarque de Lacédémone se retira la nuit avec les Grecs qu'il commandait, et s'étant emparé de l'une des villes qui appartenaient à Parysatis, le roi traita avec lui.

LIX. Parysatis partit pour Babylone, pleurant la mort de Cyrus, et ayant recouvré, quoique avec bien de la peine, la tête et la main de ce prince, elle les envoya à Suses, où elle leur fit donner la sépulture. Bagapatès avait coupé, par l'ordre du roi, la tête à Cyrus. Ce prince jouant un jour aux dés avec sa mère à de certaines conditions, elle gagna et reçut Bagapates. Lorsqu'elle l'eut en son pouvoir, elle le fit écorcher et mettre en croix. Enfin, cédant aux prières d'Artoxerxès, elle cessa de pleurer la mort de son fils. Le roi récompensa celui qui lui avait apporté la tiare de son frère, et traita avec distinction le Carien qui prétendait l'avoir blessé. Parysatis le fit mourir dans les tourments. Mitradates s'étant vanté à table d'avoir tué Cyrus, la mère de ce prince le demanda au roi, et l'ayant obtenu, elle le fit aussi expirer dans les supplices. « Tels sont » les sujets des dix-neuvième et vingtième » livres. »

LX. « Les vingt-unième, vingt-deuxième et » vingt-troisième livres terminent cette histoire, » et renferment ces faits » : Tissaphernes tend des embûches aux Grecs par l'entremise de Ménon de Thessalie, qu'il s'était attaché. Il se rendit, par son moyen, maître de Cléarque et des autres chefs, quoiqu'ils se tinssent sur leurs gardes. Mais il usa de tant d'artifices et de serments, que les troupes, trompées par Ménon, forcèrent Cléarque d'aller trouver Tissaphernes. Proxène de Béotie, qui avait été abusé comme les autres, l'y exhortait aussi. Cléarque fut envoyé, avec les autres chefs, à Artoxerxès à Babylone, les fers aux pieds. A son arrivée, toute la ville accourut pour le voir. Ctésias lui-même, qui était médecin de Parysatis, lui rendit tous les services qu'il put, et tâcha de lui adoucir la rigueur de sa prison. Parysatis lui aurait rendu la liberté, et lui aurait même permis de retourner en son pays, si la reine Statira n'eût déterminé le roi à lui ôter la vie. Cléarque fut mis à mort, et il parut à cette occasion un prodige autour de son corps.

Un vent violent, s'étant élevé, porta sur le corps de Cléarque une grande quantité de terre, dont il lui fit un tombeau. On fit périr aussi les autres Grecs qui avaient été envoyés avec lui à Babylone, excepté Ménon.

LXI. Ctésias raconte ensuite les insultes que fit Parysatis à Statira, l'empoisonnement de cette dernière princesse qui se fit de cette manière, quoiqu'elle fût continuellement sur ses gardes contre ce genre de mort. Parysatis, étant à table avec elle, se servit d'un couteau dont la lame était d'un côté frottée de poison, et de l'autre ne l'était pas. Elle partagea en deux avec ce couteau un de ces petits oiseaux que les Perses nomment rhindaces, et qui ne sont pas plus gros qu'un œuf. Parysatis prend pour elle la moitié de l'oiseau qui n'avait pas touché au poison, la mange, et présente en même temps à Statira l'autre moitié, qui était empoisonnée. Statira voyant la reine mère manger la moitié de cet oiseau, mangea l'autre moitié sans se défier de rien; mais le poison fit son effet, et elle en mourut. Le roi, irrité, fit mettre à la torture les eunuques de sa mère, et les fit mourir. Gingé, qui avait toute sa confiance, fut aussi arrêtée. Traduite en justice, elle fut absoute; mais le roi la condamna à expirer dans les tourments: ce qui acheva de rendre la mère et le fils irréconciliables.

LXII. Ctésias raconte ensuite que le tombeau de terres amoncelées que Parysatis avait fait élever secrètement à Cléarque par ses eunuques, parut pendant huit ans tout couvert de palmiers.

LXIII. Ctésias parle ensuite de la cause qui brouilla Artoxerxès avec Évagoras, roi de Salamine; des envoyés que celui-ci lui dépêcha à lui, Ctésias, afin que par son moyen ils eussent des lettres d'Abulitès; de la lettre de Ctésias à Évagoras, où il lui parle de sa réconciliation avec Anaxagoras, roi de Cypre, et des autres lettres que ce même Ctésias écrivit à ce prince, et qui lui furent rendues. Il rapporte ensuite la harangue de Conon à Évagoras, dans laquelle il persuade à ce prince d'aller trouver le roi; la lettre d'Évagoras, sur les honneurs qu'il avait reçus du roi; celle de Conon à Ctésias, et la soumission d'Évagoras, qui consent à payer un tribut au roi; plusieurs dépêches du roi de Salamine à Ctésias; le discours de Ctésias au roi, au sujet de Conon, et la lettre qu'il lui écrivit; les présents que fit Évagoras à Satibarzanès, et l'arrivée de ses envoyés en Cypre; une lettre de Conon au roi de Perse, et une autre du même à Ctésias; la détention des députés de Lacédémone; une lettre du roi à Conon et aux Lacédémoniens, que Ctésias reçut ordre de leur porter lui-même; le commandement de la flotte du roi donné à Conon, et dans lequel il fut installé par Pharnabaze.

LXIV. Ctésias raconte ensuite son arrivée à Cnide, sa patrie. De là il passe à Lacédémone, et de cette ville à Rhodes, où il a une dispute avec les envoyés de Lacédémone. Il part d'Éphèse pour Bactres, et se rend dans l'Inde, où il marque le nombre de stathmes ou mansions, de journées, de parasanges. Enfin, il termine son ouvrage par le catalogue des rois, depuis Ninus et Sémiramis jusqu'à Artoxerxès.

« Le style de Ctésias est clair et simple, ce » qui lui donne beaucoup d'agrément. Il » emploie le dialecte ionien, non pas perpé» tuellement comme Hérodote, mais seulement » en quelques expressions; et il ne s'écarte pas » de son sujet par des disgressions à contre» temps, comme cet historien. Quoiqu'il re» proche à Hérodote beaucoup de fables, il » n'est pas exempt lui-même de ce défaut, » surtout dans son histoire de l'Inde. Le prin» cipal agrément de son histoire consiste dans » la manière dont il raconte les événements, » tantôt en surprenant le lecteur par des récits » auxquels on ne s'attendait pas, tantôt en » émouvant les passions, et beaucoup plus en» core en se servant du fabuleux pour l'embellir. « Quant à sa diction, elle est le plus souvent » décousue, et il se sert fréquemment d'expres» sions basses; bien éloigné en cela d'Hérodote, » dont la narration claire, vive et variée, se » soutient également partout, et sert de règle » et de modèle du dialecte ionien. »

FIN DE L'HISTOIRE DE PERSE.

HISTOIRE DE L'INDE,

PAR CTÉSIAS.

EXTRAIT DONNÉ PAR PHOTIUS.

I. L'Histoire de l'Inde par Ctésias est en un livre; il y suit plus le dialecte ionien que dans celle de Perse. Il dit, au sujet du fleuve Indus, que dans les endroits où il est le plus étroit, il a quarante stades de largeur, et deux cents où il est le plus large. Quant à la population de l'Inde, il prétend qu'elle est à peu de chose près, plus considérable que celle du reste de la terre. Il parle aussi d'un ver de ce fleuve, qui est le seul animal qui s'y engendre; et il prétend qu'au-delà de ce pays, il n'y a point d'hommes. Selon lui, il ne pleut pas dans l'Inde, et le pays n'est arrosé que par les eaux du fleuve.

II. Il dit au sujet de la pantarbe, qui est une pierre sigillaire, que soixante et dix cachets de pierres précieuses, qui appartenaient à un marchand Bactrien, ayant été jetés dans le fleuve, cette pierre les attira du fond de l'eau, se tenant les uns les autres.

III. Il parle aussi d'éléphants qui renversent les murailles, de petits singes qui ont des queues de quatre coudées, et de très-grands coqs. Il dit aussi que le perroquet parle comme un homme, qu'il est de la grosseur d'un épervier, que le devant de sa tête est de couleur pourpre, qu'il a la barbe noire, que son corps est jusqu'au col de couleur cyanée comme le cinabre; qu'il parle indien comme un homme, et que si on lui a appris le grec, il parle grec.

IV. Il fait ensuite mention d'une fontaine qui s'emplit tous les ans d'un or liquide. On y puise tous les ans de l'eau avec cent cruches. Ces cruches doivent être de terre, parce que l'or venant à se durcir, il est nécessaire de les briser pour l'en tirer. La fontaine est carrée; elle a seize coudées de circonférence sur une orgyie de profondeur. L'or que contient chaque cruche pèse un talent. On trouve du fer au fond de cette fontaine. Ctésias dit qu'il a eu deux couteaux de ce fer; le roi lui avait fait présent de l'un, et Parysatis, mère du roi, de l'autre. Si l'on fiche ce fer en terre, il détourne les nuages, la grêle et le tonnerre. Ctésias assure que le roi en fit deux fois l'expérience, et que lui-même en fut témoin.

V. Les chiens indiens sont d'une très-grande taille; ils se battent contre les lions. Il y a dans l'Inde de grandes montagnes, d'où l'on tire de la sardoine, de l'onyx et d'autres pierres précieuses. Le disque du soleil paraît dans l'Inde deux fois plus grand que dans les autres pays. Il y fait très-chaud, et beaucoup de personnes y sont étouffées par la chaleur. Les vents n'y soulèvent pas moins les vagues qu'en Grèce. La mer y est si chaude à sa surface et à quatre doigts de profondeur, qu'aucun poisson ne peut s'en approcher sans cesser de vivre. Aussi séjournent-ils plus bas.

VI. Le fleuve Indus coule entre des montagnes et traverse des plaines. Le roseau que l'on appelle roseau indien croît dans ces montagnes. Il est si gros que deux hommes auraient de la peine à l'embrasser entre leurs bras; il est aussi haut que le mât d'un grand navire. Il y en a de plus grands et de plus pe-

tits, comme cela est naturel dans une montagne d'une vaste étendue. Parmi ces roseaux, les uns sont mâles, les autres femelles. Le mâle n'a point de moelle et est très-fort ; la femelle en a.

VII. La martichore est un animal de l'Inde, qui a la face de l'homme, la grandeur du lion et la peau rouge comme le cinabre. Elle a trois rangées de dents, les oreilles semblables à celles de l'homme, et les yeux d'un bleu tirant sur le vert comme l'homme ; sa queue ressemble à celle du scorpion de terre. Cette queue renferme un aiguillon qui a plus d'une coudée de longueur ; il est à l'extrémité de la queue, tel que celui du scorpion. Mais indépendamment de cette aiguillon, il y en a encore d'autres de chaque côté de la queue. Si on s'approche de la martichore, elle frappe de son aiguillon. Celui qui en est percé meurt sans pouvoir l'éviter. Si on l'attaque de loin, elle dresse en devant sa queue et lance son aiguillon, tel qu'une flèche qu'un arc fait partir. Si on l'attaque par derrière, elle lance son aiguillon en ligne directe environ à la distance d'un plèthre. Tout animal qu'elle frappe meurt, excepté l'éléphant. La longueur de ce trait est d'environ un pied ; sa grosseur celle du plus petit jonc. Le nom de martichore signifie en grec anthropophage. En effet, si elle dévore des animaux, elle dévore un plus grand nombre d'hommes. Elle combat avec ses ongles et avec ses aiguillons : ceux-ci renaissent, ajoute Ctésias, après avoir été lancés. Ces animaux sont en grand nombre dans l'Inde. On les chasse monté sur des éléphants, et du haut de ces éléphants on leur lance des dards, ou on leur tire des flèches.

VIII. Après avoir remarqué que les Indiens sont très-justes, Ctésias parle de leurs mœurs et de leurs usages. Il fait aussi mention d'un territoire sacré qui est dans un lieu inhabité. Les Indiens donnent à ce lieu le nom de Soleil et de Lune, et l'honorent sous cette dénomination. On y arrive de la montagne Sardo en quinze jours. Le soleil est toujours rafraîchissant en ces lieux pendant trente-cinq jours, afin que l'on puisse assister à la fête et s'en retourner sans être brûlé par ses ardeurs. Il n'y a dans l'Inde ni éclairs, ni tonnerre, ni pluies, mais des vents considérables, accompagnés de tourbillons qui emportent tout ce qui se rencontre sur leur passage.

IX. Dans la plus grande partie de l'Inde le soleil est froid à son lever et pendant la moitié du jour ; mais le reste de la journée il est très-chaud. Ce n'est pas l'ardeur du soleil qui rend noirs les Indiens ; ils le sont naturellement. Il y a parmi eux des hommes et des femmes très-blancs, quoique en petit nombre. Ctésias dit qu'il a vu deux femmes et cinq hommes blancs.

X. Ctésias, voulant appuyer ce qu'il avait dit : que le soleil dans l'Inde rafraîchit l'air pendant trente-cinq jours, ajoute que la matière enflammée qui coule de l'Etna n'endommage pas le milieu de ce pays qu'elle traverse, parce qu'il est habité par des hommes justes, quoique elle détruise le reste du pays. Il y a dans l'île de Zacynthe des fontaines d'où l'on tire de la poix, et qui n'en sont pas moins abondantes en poissons. Il y a dans l'île de Naxos une fontaine d'où il coule de temps en temps un vin très-agréable. L'eau du Phase, si on la laisse passer une nuit entière dans une cruche, se change en un vin délicieux. Il y a dans la Phasélide en Lycie un feu qui brûle perpétuellement sur les rochers le jour comme la nuit. L'eau, loin de l'éteindre, ne sert qu'à l'enflammer davantage. On ne parvient à l'étouffer qu'avec de la terre. Le feu de l'Etna et de Pruse en Bythinie s'élève de même continuellement.

XI. Il y a au milieu de l'Inde des hommes noirs, qu'on appelle pygmées. Ils parlent la même langue que les Indiens, et sont très-petits. Les plus grands n'ont que deux coudées ; la plupart n'en ont qu'une et demie. Leur chevelure est très-longue ; elle leur descend jusqu'aux genoux et même encore plus bas. Ils ont la barbe plus grande que tous les autres hommes ; quand elle a pris toute sa croissance, ils ne se servent plus de vêtements, leurs cheveux et leur barbe leur en tiennent lieu. Ils laissent descendre leurs cheveux par derrière beaucoup au-dessous des genoux ; leur barbe leur va aux pieds. Lorsqu'ils ont ainsi tout le corps couvert de poils ils se le ceignent d'une ceinture, et n'ont pas besoin par conséquent de vêtements. Ils ont le membre viril long et gros ; il leur descend à la cheville des pieds.

Ils sont camus et laids. Leurs moutons ne sont pas plus gros que des agneaux; leurs bœufs et leurs ânes le sont presque autant que des béliers. Leurs chevaux, leurs mulets et toutes leurs autres bêtes de charge ne le sont pas plus que des beliers. Les pygmées accompagnent le roi de l'Inde, il en a trois mille à sa suite. Ils sont habiles à tirer de l'arc. Ils sont très-justes, et se servent des mêmes lois que les Indiens. Ils vont à la chasse du lièvre et du renard. Au lieu de chiens, ils se servent pour cette chasse de corbeaux, de milans, de corneilles et d'aigles.

Les Indiens ont dans leur pays un lac qui a huit cents stades de circonférence. Lorsque ce lac n'est pas agité par le vent, il nage sur sa surface une huile semblable à la nôtre. Ils naviguent sur ce lac, et puisent l'huile avec des vases et s'en servent aux mêmes usages que nous. Ils ont aussi de l'huile de sésame et de noix, mais la meilleure est celle du lac. Ce lac est très-poissonneux.

XII. Il y a beaucoup d'argent dans l'Inde; les mines de ce métal ne sont pas profondes. Elles le sont cependant davantage que dans la Bactriane. On y trouve aussi de l'or, non dans les fleuves, comme on en trouve dans le Pactole, mais dans beaucoup de grandes montagnes. Ces montagnes sont habitées par des gryphons. Ce sont des oiseaux à quatre pieds, de la grandeur du loup, dont les jambes et les griffes ressemblent à celles du lion. Leurs plumes sont rouges sur la poitrine, et noires sur le reste du corps. Ces animaux sont cause qu'il est très-difficile d'emporter l'or, quoiqu'il soit abondant dans les montagnes.

XIII. Les brebis et les chèvres des Indes sont plus grandes que les ânes. Elles portent la plupart du temps quatre petits et même six. Elles ont la queue si grande qu'on est obligé de la leur couper, pour les faire saillir par le mâle. Il n'y a dans l'Inde ni cochon domestique, ni cochon sauvage (sanglier). Les palmiers sont, ainsi que lesdattiers, trois fois plus gros que ceux de Babylone. Il y a chez eux un fleuve de miel au lieu d'eau; il prend sa source dans un rocher.

XIV. Ctésias s'étend beaucoup sur la justice de ces peuples, sur leur amour pour leurs rois et sur le mépris qu'ils font de la mort. Il y a dans l'Inde une fontaine: si on met de l'eau de cette fontaine dans un vase, elle s'y coagule comme du fromage. Prenez trois oboles de cette eau coagulée; broyez-les dans de l'eau. Celui à qui vous donnerez cette eau à boire divulguera tout ce qu'il aura fait, car pendant toute cette journée il a l'esprit aliéné. Le roi se sert de cette eau pour convaincre ceux que l'on a accusés. S'il déclare les choses dont on l'accuse, on le force à se tuer; s'il ne découvre rien, on le renvoie absous.

XV. Les Indiens ne sont sujets ni aux maux de tête, ni aux maladies des yeux, ni même aux maux de dents. Ils n'ont jamais d'ulcères à la bouche, ni aucun autre mal. Ils vivent cent vingt, cent trente, cent cinquante ans. Ceux qui poussent le plus loin leur carrière vivent deux cents ans.

XVI. Il y a dans l'Inde un serpent d'un spithame de long. Il est de la couleur d'un beau pourpre et très-agréable à la vue. Sa tête est très-blanche. Il n'a point de dents. On le prend sur ces montagnes brûlantes, d'où l'on tire la sardoine. Il ne mord pas; mais il rend par la bouche une humeur qui pourrit tout ce qu'elle touche. Si on le suspend par la queue, il rend deux sortes de venin; l'un jaune comme l'ambre, l'autre noir; le premier, tandis que l'animal est en vie; le second, lorsqu'il est mort. Si quelqu'un boit environ de la grosseur d'un grain de sésame du venin qui coule de l'animal vivant, la cervelle lui sort par le nez et il meurt à l'instant. Si on donne de l'autre, celui qui le prend tombe en phthisie, et meurt en un an, et même avec peine.

XVII. Il y a dans l'Inde un oiseau que les naturels du pays nomment en leur langue dicairos, ce qui signifie en grec *dicæos*, juste. Il n'est pas plus gros qu'un œuf de perdrix. Il enfouit en terre ses ordures, afin qu'on ne puisse les trouver. Si quelqu'un les découvre, et qu'il en prenne seulement de la grosseur d'un grain de sésame, il s'endort de grand matin, perd toute espèce de sentiment, et meurt au coucher du soleil.

XVIII. Il y a aussi dans ce pays un arbre qu'on appelle parébon. Il est de la grosseur d'un olivier; on n'en trouve que dans les jardins du roi. Il ne porte ni fleurs, ni fruits. Il ne pousse en terre que quinze racines fort

épaisses. A l'endroit où elles le sont moins, elles sont de la grosseur du bras. Si on en prend de la grandeur d'un spithame, et qu'on l'approche de quelque corps, elle l'attire à elle, soit que ce soit de l'or, de l'argent, de l'airain, des pierres, ou toute autre substance, excepté l'ambre. Si on en prend de la longueur d'une coudée, elle attire des oiseaux, des agneaux. Si on jette de cette racine gros comme une obole dans un chou d'eau, cette eau se coagule. Si on en met dans du vin, il se coagule également, et l'on peut le manier avec la main comme de la cire. Le lendemain il devient liquide comme auparavant. Il guérit ceux qui sont attaqués d'un dévoiement.

XIX. Il y a aussi un fleuve qui traverse l'Inde; il n'est pas grand, mais il a deux stades de largeur. Les Indiens l'appellent en leur langue Hypobarus, c'est-à-dire, *qui donne toutes sortes de biens.* Il en coule tous les ans, pendant trente jours, de l'ambre. Car l'on dit que dans les montagnes il y a des arbres sur les bords de ce fleuve, et que ces arbres répandent des larmes un certain temps de l'année, comme l'amandier, le pin, ou tout autre arbre, et cela surtout pendant trente jours. Ces larmes se durcissent en tombant dans le fleuve. Cet arbre se nomme en langue indienne siptachoras, ce qui signifie doux. C'est de là que les Indiens recueillent l'ambre. Ces arbres portent un fruit tel qu'une grappe de raisin, dont les grains sont gros comme les avelines.

XX.. Dans ces montagnes il y a des hommes qui ont une tête de chien, dont les vêtements sont de peaux de bêtes sauvages. Ils n'ont point de langage; ils aboient comme les chiens et s'entendent entre eux. Leurs dents sont plus longues que celles des chiens. Leurs ongles ressemblent à ceux de ces animaux; mais ils les ont plus longs et plus ronds. Ils sont noirs et très-justes, de même que le reste des Indiens avec qui ils sont en commerce; ils entendent la langue indienne, mais ils ne peuvent répondre que par leurs aboiements, ou par des signes qu'ils font avec les mains et les doigts, comme les sourds et muets. Les Indiens les appellent dans leur langue Calystriens, ce qui signifie Cynocéphales. Ils se nourrissent de chair crue. Cette nation peut monter à cent vingt mille individus.

XXI. Près des sources de ce fleuve, il croît une fleur couleur de pourpre. Elle sert à teindre en pourpre. Cette pourpre n'est pas d'une moindre qualité que celle de Grèce, et même elle est plus brillante. Il y a dans le même lieu un animal de la grandeur d'un scarabée, rouge comme le cinabre. Il a les pieds très-longs, le corps mou comme celui d'un ver. Il croît sur les arbres qui portent l'ambre, se nourrit du fruit de ces arbres et fait périr l'arbre, de même qu'en Grèce il y a un insecte qui ronge la vigne et la fait périr. Les Indiens écrasent ces insectes et s'en servent pour teindre en pourpre leurs étoffes, et généralement tout ce qu'ils veulent. Cette teinture est supérieure à celle de Perse.

XXII. Ces Cynocéphales habitent les montagnes; ils vivent de leur chasse et n'exercent aucun métier. Lorsqu'ils ont tué quelque animal, ils le font cuire au soleil. Ils élèvent aussi des troupeaux de brebis, de chèvres et d'ânesses, dont ils boivent le lait. Ils font aussi du lait acide ou petit-lait. Ils se nourissent du fruit du siptachoras, d'où provient l'ambre. Ce fruit est doux. Lorsqu'ils l'ont fait sécher, ils le conservent dans des corbeilles, de même que les Grecs conservent les raisins séchés au soleil. Les Cynocéphales font un radeau sur lequel ils mettent une charge de ce fruit; ils y joignent de la fleur de pourpre bien nettoyée avec deux cent soixante talents d'ambre qu'ils exportent tous les ans. Ils font aussi tous les ans présent au roi d'une égale quantité de teinture rouge et de mille talents d'ambre. Ils vendent le reste aux Indiens, et tirent en échange du pain, de la farine et des étoffes de coton. Ils achètent aussi des Indiens des épées, dont ils se servent pour la chasse des bêtes sauvages, ainsi que des arcs et des javelots; car ils sont très-habiles à tirer de l'arc et à lancer le javelot. Ils sont invincibles, parce qu'ils habitent des montagnes élevées et escarpées. Le roi leur envoie tous les cinq ans en présent trois cent mille arcs, autant de javelots, cent vingt mille peltes, et cinquante mille épées.

XXIII. Les Cynocéphales n'habitent pas dans des maisons, mais dans des cavernes. Ils vont à la chasse des animaux sauvages, armés d'arcs et de javelots, et comme ils sont très-agiles, ils les prennent aussi à la course. Les femmes se

baignent une fois tous les mois, après les maladies de leur sexe, et jamais en aucun autre temps. Les hommes ne se baignent point; ils se contentent de se laver les mains. Ils se frottent trois fois par mois d'une huile qui provient du lait. Ils s'essuient ensuite avec des peaux. Leurs habits ne sont pas de peaux garnies de poil, mais de peaux tannées et très-minces. L'habillement des femmes est le même. Les plus riches portent des habits de lin; ils sont en petit nombre. Ils ne font point usage de lits; des feuilles d'arbres leur en tiennent lieu. Celui qui possède un plus grand nombre de brebis passe pour le plus riche. Quant au reste de leurs biens, ils en sont tous également partagés. Ils ont tous, hommes et femmes, une queue au-dessus des fesses, comme les chiens; mais elle est plus longue et plus velue. Ils voient leurs femmes à la manière des chiens; les voir autrement, ce serait chez eux une infamie. Ils sont justes, et ce sont de tous les hommes ceux qui vivent le plus longtemps. Ils poussent leur carrière jusqu'à cent soixante et dix ans, et quelques-uns jusqu'à deux cents.

XXIV. Au-delà des Cynocéphales et au-dessus des sources du fleuve, il y a des hommes noirs, comme le reste des Indiens. Ils ne s'adonnent à aucune sorte de travail; ils ne se nourrissent pas de blé et ne boivent pas d'eau. Ils ne prennent pour toute nourriture que du lait de brebis ou de chèvres, dont ils ont de grands troupeaux. Leurs enfants naissent sans avoir le fondement percé, et ils ne rendent aucune matière. Il sort seulement par les urines une substance trouble, semblable à du fromage, mais pas tout-à-fait si épaisse. Il y a dans leur pays une racine dont la saveur est douce. Cette racine empêche le lait qu'ils boivent le matin et vers le milieu du jour de se cailler dans l'estomac. Elle les provoque vers le soir au vomissement.

XXV. Il y a dans l'Inde des ânes sauvages de la grandeur des chevaux, et même de plus grands encore. Ils ont le corps blanc, la tête couleur de pourpre, les yeux bleuâtres, une corne au front longue d'une coudée. La partie inférieure de cette corne, en partant du front et en remontant jusqu'à deux palmes, est entièrement blanche; celle du milieu est noire; la supérieure est pourpre, d'un beau rouge, et se termine en pointe. On en fait des vases à boire. Ceux qui s'en servent ne sont sujets ni aux convulsions, ni à l'épilepsie, ni à être empoisonnés, pourvu qu'avant de prendre du poison, ou qu'après en avoir pris, ils boivent dans ces vases de l'eau, du vin ou d'une autre liqueur quelconque. Les ânes domestiques ou sauvages des autres pays n'ont, de même que tous les solipèdes, ni l'osselet, ni la vésicule du fiel. L'âne d'Inde est le seul qui les ait. Leur osselet est le plus beau que j'aie vu; il ressemble, pour la figure et la grandeur, à celui du bœuf. Il est pesant comme du plomb et rouge jusqu'au fond comme du cinabre. Cet animal est très-fort et très-vite à la course. Le cheval, ni aucun autre animal, ne peut l'atteindre.

XXVI. D'abord il court lentement, il s'anime ensuite merveilleusement, enfin sa course devient plus rapide et subsiste très-longtemps. On ne peut pas les prendre à la chasse. Lorsqu'ils mènent paître leurs petits, s'ils se voient enfermés par un grand nombre de cavaliers, ne voulant pas les abandonner pour fuir, ils se défendent avec leur corne, ils ruent, ils mordent et font périr beaucoup de cavaliers et de chevaux. On les prend aussi eux-mêmes après les avoir percés de flèches et de traits; car il n'est pas possible de les prendre vivants. On ne peut en manger la chair à cause de son amertume, et on ne les chasse que pour en avoir la corne et l'osselet.

XXVII. Il y a dans le fleuve Indus un ver qui ressemble à celui que l'on trouve communément sur les figuiers. Il a sept coudées de long, quelques-uns plus, quelques autres moins. Il est si gros qu'un enfant de dix ans pourrait à peine l'enfermer dans ses bras. Ces vers n'ont que deux dents, l'une à la mâchoire supérieure, l'autre à l'inférieure. Tout ce qu'ils peuvent saisir avec ces dents, ils le dévorent. Le jour, ils se tiennent dans la vase du fleuve; la nuit, ils en sortent, et tout ce qu'ils rencontrent sur leur route, bœuf ou chameau, ils le saisissent avec ces dents, l'entraînent dans le fleuve, et le dévorent en entier, excepté les intestins. On les prend avec un grand hameçon recouvert d'un agneau ou d'un chevreau. Cet hameçon tient à une chaîne de fer. Lorsqu'on a pris ce ver, on le tient suspendu pendant trente jours sur des vases de terre. Il s'en distille environ dix coty-

les attiques d'une huile épaisse. Les trente jours passés, on jette l'animal ; on scelle ensuite les vases d'huile, et on les porte au roi de l'Inde. Il n'est permis à nul autre d'avoir de cette huile. Toutes les choses sur lesquelles on la verse, bois ou animal, s'enflamment. Ce feu ne s'éteint qu'en l'étouffant avec une grande quantité de boue épaisse.

XXVIII. Il y a dans l'Inde des arbres dont la hauteur égale celle des cèdres et des cyprès; leurs feuilles ressemblent à celles du palmier, excepté qu'elles sont un peu plus larges, et qu'elles n'ont pas d'aisselle. Ils fleurissent comme le laurier mâle, et ne portent point de fruits. Les Indiens nomment en leur langue cet arbre carpion, et les Grecs, dans la leur, myrorhodon. Cet arbre n'est pas commun. Il en distille des gouttes d'huile qu'on recueille avec de la laine, dont on frotte le tronc. On l'exprime ensuite de cette laine dans des vases d'albâtre. Cette liqueur est un peu épaisse; elle tire sur le rouge ; son odeur est très-agréable, et même si forte qu'elle parfume l'air à la distance de cinq stades. Il n'est permis qu'au roi et à ses parents d'en avoir. Le roi de l'Inde a coutume d'en envoyer en présent à celui de Perse. Ctésias assure en avoir vu, et il dit qu'on ne peut assimiler cette odeur à aucune autre, et que le langage ne peut en donner aucune idée.

XXIX. Les Indiens ont aussi des vins exquis et des fromages excellents : quant à ce dernier article, Ctesias assure qu'il le sait par expérience.

XXX. Il y a dans l'Inde une fontaine carrée, qui a environ cinq orgyies de circonférence. Cette eau est dans un rocher, Les bords de cette fontaine ont jusqu'à l'eau trois coudées. La profondeur de l'eau est de trois orgyies. Les gens de qualité dans l'Inde s'y baignent, hommes, femmes et enfants, non-seulement pour la propreté, mais encore parce qu'elle a la vertu de garantir de toutes sortes de maladies. On plonge dans la fontaine, en s'y jetant les pieds les premiers. L'eau rejette en haut ceux qui s'y sont précipités, et ce ne sont pas les hommes seulement qu'elle rejette ainsi, mais encore tout animal vivant ou mort, en un mot tout ce qu'on y jette, excepté l'or, l'argent, le fer et l'airain, qui se précipitent au fond. L'eau en est très-froide et agréable à boire. Elle fait beaucoup de bruit, comme celle qui bout dans un chaudron. Elle guérit les dartres et la gale. Son nom indien est balladé, ce qui signifie en grec ὠφέλιμα, *utile*.

XXXI. Dans ces montagnes de l'Inde où croissent les roseaux, il y a une nation d'environ trente mille âmes, dont les femmes n'enfantent qu'une fois en leur vie. Leurs enfants naissent avec de très-belles dents dans les deux mâchoires. Les mâles et les femelles ont dès leur naissance les cheveux blancs, ainsi que les sourcils. Jusqu'à l'âge de trente ans ils ont le poil blanc par tout le corps; mais à cet âge il commence à noircir, et lorsque ces hommes sont parvenus à soixante ans, leurs cheveux sont entièrement noirs. Les mêmes ont, hommes et femmes, huit doigts à chaque main et autant à chaque pied. Ils sont très-belliqueux, et il y en a toujours cinq mille, tant archers que lanceurs de javelots, qui accompagnent le roi des Indiens dans ses expéditions militaires. Ils ont les oreilles si longues, qu'elles se touchent l'une l'autre, et qu'ils s'en enveloppent le dos et les bras jusqu'aux coudes.

XXXII. Il y a en Éthiopie un animal que l'on nomme crocottas, et en langue commune cynolychus (chien-loup). Il est d'une force étonnante. On prétend qu'il imite la voix humaine, que la nuit il appelle les hommes par leur nom, et qu'il dévore ceux qui vont à lui. Il a le courage du lion, la vitesse du cheval, la force du taureau : le fer ne peut le dompter.

XXXIII. Dans le territoire de Chalcis en Eubée, il y a des brebis qui n'ont pas la vésicule du fiel, et dont la chair est si amère, que les chiens même ne veulent pas en manger. On dit aussi qu'au-delà des portes de la Mauritanie, les pluies sont abondantes en été, et que l'hiver y est brûlant. Dans le pays des Cyoniens, il y a, selon Ctésias, une fontaine qui donne de l'huile au lieu d'eau. Aussi les Cyoniens s'en servent-ils dans tous leurs aliments. Dans le pays nommé Métadrida, il y a une fontaine à une petite distance de la mer, dont le flux est si violent au milieu de la nuit, qu'il pousse sur terre une grande quantité de poissons. Ces poissons sont en si grand nombre, que les habitants, ne pouvant les consommer

tous, les laissent pourrir la plupart sur terre.

XXXIV. Ctésias donne ces fables pour autant de vérités; il assure avoir été témoin oculaire de quelques-uns de ces faits, et avoir appris les autres de personnes qui en étaient bien instruites. Il ajoute qu'il a omis beaucoup d'autres histoires encore plus merveilleuses, de crainte que ceux qui n'en avaient point été témoins ne pensassent qu'il écrivait des choses incroyables.

FIN DES EXTRAITS DE CTÉSIAS.

EXPÉDITIONS

D'ALEXANDRE,

PAR ARRIEN.

PRÉAMBULE.

J'écris les guerres d'Alexandre sur les Mémoires de Ptolémée [1] et d'Aristobule [2] : unanime, leur témoignage me présente le caractère de la vérité; opposé, je le discute, et n'admets que les faits dignes de foi, dignes de l'histoire. D'autres ont rapporté d'autres gestes du fils de Philippe, car nul n'occupa des écrivains plus nombreux et plus divisés.

Ptolémée et Aristobule m'ont paru mériter le plus de créance; Aristobule ne quitta point le prince durant cette expédition; Ptolémée fut son compagnon d'armes; et roi, il se fût plus avili qu'un autre par le mensonge; tous deux enfin n'écrivirent qu'après la mort du conquérant, affranchis de cette contrainte et de cet intérêt qui auraient pu leur faire trahir la vérité.

Quelques auteurs ont rassemblé des traits qui méritent d'être cités, et que je n'ai pas jugés incroyables pour n'appartenir qu'au seul Alexandre; je les ai recueillis.

La surprise de voir un nouvel historien succéder à tant d'autres cessera peut-être en comparant leurs écrits au sien.

[1] Fils de Lagus.
[2] Fils d'Aristobule.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Mort de Philippe; Alexandre se fait nommer généralissime des Grecs contre les Perses. Expéditions contre les Thraces, contre les Triballiens, contre les Gètes, contre Clitus, fils de Bardyle, et contre les Taulantiens.

On place sous l'archontat de Pythodème la mort de Philippe [1] et l'avénement d'Alexandre au trône. Il touchait à sa vingtième année.

[1] Diodore et Plutarque passent rapidement sur ces expéditions qui développèrent les talents militaires du conquérant de l'Asie; les premiers livres de Quinte-Curce sont perdus : Arrien seul nous a conservé des détails satisfaisants, mais qui présentent cependant quelques difficultés.

Le nouveau roi se rend dans le Péloponnèse, y convoque l'assemblée générale des Grecs, et demande à remplacer Philippe dans le commandement de l'expédition contre les Perses.

Tous y consentent, à l'exception des Lacédémoniens. Nos ancêtres, répondent-ils, ne nous ont point appris à obéir, mais à commander.

Les Athéniens se préparaient à de nouveaux mouvements; mais frappés de la présence subite d'Alexandre, ils lui prodiguent encore plus d'honneurs qu'à Philippe.

Il retourne en Macédoine ordonner les préparatifs de l'expédition d'Asie.

Au printemps il passe dans la Thrace, et marche sur les Triballiens et les Illyriens, peuples finitimes, prêts à se soulever, et qu'il lui importait de réduire entièrement avant de tenter une expédition lointaine. Il part d'Amphipolis, fond sur le pays qu'habitent les Thraces indépendants, laisse à sa gauche la ville de Philippes et le mont Orbélus, traverse le Nessus, et arrive le dixième jour de marche au mont Hæmus.

Des caravanes armées, réunies à des hordes de Thraces libres, défendent l'entrée des gorges, occupent les hauteurs et ferment le passage. Ils mettent en avant, et disposent autour d'eux leurs chariots, dans le dessein non-seulement de s'en faire un rempart, mais encore de les précipiter, des sommets les plus escarpés, sur la phalange macédonienne, si elle tente de les franchir: ils pensaient que plus cette phalange serait serrée, et plus elle serait facilement rompue par le choc des chariots. Alexandre chercha d'abord quelques moyens sûrs pour s'emparer de ces hauteurs; mais ensuite, décidé à tout braver puisqu'il n'y avait point d'autre voie, il donna ordre aux oplites d'ouvrir la phalange lorsque le terrain le permettrait, et lorsqu'il serait trop resserré, de mettre le genou en terre, de se courber sous leurs boucliers, en formant la tortue, de manière que les chariots pussent glisser au loin sans les entamer.

Il en fut ainsi qu'Alexandre l'avait prévu et ordonné. Ici la phalange s'ouvre; là, roulant sur les boucliers, les chariots causent peu de désordre et aucune perte.

Les Macédoniens, ranimés en voyant s'évanouir le danger qu'ils avaient le plus redouté, jettent un grand cri, et fondent sur les Thraces. Alexandre fait avancer les hommes de trait de son aile droite, avec ordre de couvrir un autre corps qui se dirige par un côté plus accessible, et d'écarter les Thraces sur tous les points. Lui-même, à la tête de l'agéma [1], fait ébranler l'aile gauche renforcée des hypaspistes [2] et des agriens.

Dès que les Thraces paraissent, une grêle de flèches les disperse; la phalange se précipite, repousse sans peine une troupe d'hommes à demi-nus, et de barbares mal armés. Ils n'attendent point Alexandre, qui fond par la gauche; ils jettent leurs armes, et se dispersent dans la montagne. On en tue quinze cents environ. Peu tombèrent vivants au pouvoir des Grecs: l'habitude qu'ils avaient de ces défilés, et la légèreté de leur course, les sauvèrent. Les femmes qui les suivaient, les enfants, les bagages, tout fut pris: ce butin, commis à Lysanias et à Philotas, fut conduit dans les villes maritimes.

Alexandre franchit l'Hæmus, pousse vers les Triballiens, et touche aux rives du Lyginus, que trois jours de marche séparent de l'Ister, lorsqu'on traverse l'Hæmus.

Le roi des Triballiens, Syrmus, instruit d'avance de la marche d'Alexandre, fait d'abord passer le fleuve aux femmes et aux enfants, et les rassemble dans une île de l'Ister qu'on appelle Peucé, où s'était déjà réfugiée, à l'approche de l'ennemi, une foule de Thraces voisins; il s'y jette lui-même avec toute sa famille.

Cependant un grand nombre de Triballiens fuit en arrière, et se porte vers une autre île du fleuve qu'Alexandre avait abandonnée la veille. Informé du détour, celui-ci revient sur ses pas, et surprend leur camp. Les barbares, en désordre, se rallient dans un bois voisin du fleuve. Alexandre fait serrer sa phalange après avoir détaché en avant des hommes de fronde et

[1] L'agéma était un corps de cavalerie composé d'environ mille hommes d'élite, et faisait partie des argyraspides, ou gardes d'Alexandre, ainsi appelés, parce qu'ils portaient des boucliers d'argent.

[2] Les hypaspistes seuls étaient au nombre de trois mille (Arrian. ap. Phot.; Diod., l. 17 et 19); il est fait mention des argyraspides séparément.

Les hypaspistes formaient l'infanterie macédonienne par opposition aux oplites grecs, qui étaient les fantassins pesamment armés.

de trait, qui doivent, en escarmouchant, attirer les barbares dans la plaine. Ceux-ci, à la portée des traits qui les inquiètent, se précipitent sur une troupe faiblement armée, pour en venir aux mains. Dès qu'Alexandre les eut attirés hors de la forêt, il fit donner, à la tête de l'aile droite vers laquelle ils s'étaient le plus avancés, Philotas avec la cavalerie de la Haute-Macédoine, et à la tête de l'aile gauche, Héraclide et Sopolis avec la cavalerie de la Bottiée et d'Amphipolis. Lui-même ébranle au centre la phalange dont le front est protégé du reste de la cavalerie. Tant que l'action ne fut engagée qu'au trait, les Triballiens résistèrent; mais lorsqu'ils vinrent à éprouver le choc de la phalange et de la cavalerie qui les presse et les heurte de toutes parts, ils fuient en désordre à travers la forêt, du côté du fleuve : trois mille furent tués. Peu tombèrent vivants aux mains des vainqueurs; l'épaisseur de la forêt qui domine le fleuve, et l'approche de la nuit, les dérobèrent à la poursuite des Macédoniens. Ceux-ci, selon Ptolémée, ne perdirent que onze cavaliers et quarante fantassins.

Le troisième jour qui suivit cette bataille, Alexandre parvint à l'Ister, le plus considérable des fleuves de l'Europe, celui qui parcourt la plus vaste étendue de pays, et dont les bords sont habités par les nations les plus belliqueuses, pour la plupart Celtiques, au milieu desquelles il prend sa source. A l'extrémité sont les Quades, les Marcomans; ensuite une famille des Sauromates, les Iaziges; plus loin les Gètes, partisans du dogme de l'immortalité [1]; ici la nation des Sauromates; et enfin les Scythes qui s'étendent jusqu'aux lieux où le fleuve se précipite dans le Pont par cinq bouches. Alexandre s'empare de quelques bâtiments longs qui, de Byzance, étaient venus sur le fleuve par l'Euxin, embarque autant d'hommes de trait et d'oplites qu'ils en peuvent contenir, et vogue vers l'île où les Triballiens et les Thraces s'étaient réfugiés. Il fait d'inutiles efforts pour prendre terre : les barbares, accourus de toutes parts, défendent la rive. Le petit nombre de vaisseaux et de soldats, la côte escarpée, la rapidité du fleuve resserré dans son lit, tout présente des obstacles insurmontables.

Alexandre fait remonter ses vaisseaux, résolu de traverser l'Ister et de fondre sur les Gètes, habitant la rive opposée. Ils accourent pour le repousser au nombre de quatre mille chevaux, et de plus de dix mille hommes de pied : leur présence achève de le déterminer. Il s'embarque; à son ordre, on forme des outres avec les peaux des tentes; on les remplit de paille; on s'empare d'une multitude de canots dont se servaient les habitants du pays pour la pêche, le commerce et même pour le brigandage : à l'aide de ces préparatifs, on passa en aussi grand nombre que l'on put. Quinze cents cavaliers, quatre mille hommes de pied, traversèrent avec Alexandre, protégés par la nuit et par la hauteur des blés qui dérobaient leur passage à la vue de l'ennemi. Au point du jour, Alexandre dirige sa troupe par les moissons; l'infanterie s'avance, courbe les épis du travers de ses piques, et gagne ainsi un terrain découvert. La cavalerie suit la phalange. Au sortir des blés, Alexandre mène sa cavalerie à l'aile droite; Nicanor dirige obliquement la phalange. Les Gètes ne supportent point le premier choc de la cavalerie. L'audace inouïe avec laquelle Alexandre, dans une seule nuit, et sans jeter un pont, a traversé si facilement le plus grand fleuve, le développement de la phalange et l'impétuosité de la cavalerie, tout les frappe de terreur. Ils fuient vers leur ville, qui n'est éloignée de l'Ister que d'un parasange [1]. A l'aspect des dispositions d'Alexandre qui, pour éviter toute surprise, fait marcher la phalange le long du fleuve, la cavalerie en front, ils abandonnent une ville mal fortifiée, chargent sur leurs chevaux autant de femmes et d'enfants qu'ils en peuvent emmener, s'écartent loin des rives, et s'enfoncent dans les déserts.

Alexandre s'empare de la ville et de tout ce qu'ont abandonné les Gètes; il charge Méléagre et Philippe du butin. La ville est rasée; le

[1] Ils croient que ceux qui ont péri doivent revoir la lumière ou passer dans un séjour plus heureux. (Diod., l. 2, c. 20; Dion, l. 45; Lucian. in Scyth., in concil. deor. Porphyr., l. 2; Mela, l. 2, c. 2.) Ce dogme les rend intrépides et leur fait braver la mort.

[1] Le parasange égale 24 stades olympiques, 3 milles romains, 2,268 toises, 4,418 mètres 85 centimètres, un peu moins qu'une lieue.

vainqueur sacrifie sur les bords de l'Ister, à Jupiter Sôter, à Hercule [1] et au fleuve qui a favorisé son passage; le même jour il ramène tous les siens au camp, sans en avoir perdu un seul. Là il reçoit les envoyés de plusieurs peuples libres des rives de l'Ister, de Syrmus, roi des Triballiens, et des Celtes qui bordent le golfe Ionique. Les Celtes ont une haute stature, et un grand caractère; ils venaient rechercher l'amitié d'Alexandre. La foi fut donnée et reçue. Alexandre demanda aux Celtes ce qu'ils craignaient le plus au monde, persuadé que son nom s'étendait dans leurs contrées et au-delà, et qu'il était pour eux l'objet le plus redoutable. Il fut déçu dans cette pensée : en effet, habitant des lieux d'un accès difficile, éloignés d'Alexandre qui tournait ailleurs l'effort de ses armes, ils répondirent qu'ils ne craignaient que la chute du ciel. Alexandre les congédia, en leur donnant les titres d'amis et d'alliés, et se contenta d'ajouter : « Les Celtes sont fiers. »

Il tire vers les Agrianes et les Péones. On lui annonce que Clitus, fils de Bardyle, a quitté le parti des Grecs, après avoir attiré dans le sien Glaucias, roi des Taulantiens. On ajoute que les Autariates doivent attaquer Alexandre dans sa marche : ces nouvelles lui font lever le camp aussitôt.

Langarus, roi des Agrianes, lié dès le vivant même de Philippe avec Alexandre, auquel il avait député particulièrement, l'accompagnait alors avec l'élite de ses troupes complétement armées. Alexandre ayant demandé quels étaient ces Autariates, et leur nombre : c'est, lui répondit Langarus, une nation peu redoutable et la moins belliqueuse de ces contrées. J'offre d'y faire une irruption, et de les occuper chez eux. Sur l'ordre d'Alexandre, il part, pénètre dans leur pays, le ravage, et les retient ainsi dans leur territoire. Alexandre prodigue à Langarus les plus grands honneurs, les témoignages les plus rares de la munificence royale; même lui promet la main de sa sœur Cyna, dès qu'il sera arrivé à Pella : mais la mort surprit Langarus à son retour dans ses états.

[1] On verra souvent Alexandre sacrifier à Hercule, auquel il affectait de rapporter son origine.

Alexandre, s'avançant le long de l'Érigone, arrive à Pellion. Cette ville étant la plus fortifiée du pays, Clitus s'y était retiré. Alexandre campé sur les bords de l'Eordaïque, résolut d'attaquer la ville le lendemain. Clitus occupait, avec ses troupes, les montagnes voisines, dont les hauteurs boisées commandent la ville, prêt à fondre sur les Macédoniens à leur première attaque. Glaucias, roi des Taulantiens, n'était pas encore arrivé; cependant Alexandre menace les murs. Les ennemis, après avoir sacrifié trois adolescents, trois vierges et trois brebis noires, font un mouvement comme pour en venir aux mains; mais presque au même instant, ils abandonnent l'avantage des positions les mieux défendues, et si brusquement, qu'on y trouva encore les victimes.

Le même jour, ayant renfermé l'ennemi dans la ville, et approché son camp des murailles, Alexandre résolut de la cerner en tirant une circonvallation.

Le lendemain, Glaucias arrive à la tête d'une puissante armée. Alexandre désespère alors de se rendre maître de la ville avec les seules troupes qu'il a amenées. Une foule aguerrie se jette dans les murs, et s'il les attaque il a derrière lui les forces de Glaucias. Philotas, soutenu d'un détachement de cavalerie, part avec les attelages pour fourrager. Glaucias, informé de sa marche, le prévient, et s'empare des hauteurs qui dominent le lieu des fourrages. Instruits que les bagages et sa cavalerie sont dans le plus grand danger s'ils restent jusqu'à la nuit, Alexandre prend avec lui les hypaspistes, les archers, les agriens, quatre cents chevaux, et vole à leur secours. Il laisse le reste de l'armée au pied des murs, pour empêcher la jonction des habitants avec Glaucias. Celui-ci, à l'approche d'Alexandre, abandonne les hauteurs et laisse Philotas se retirer dans le camp.

Cependant Clitus et Glaucias croyaient tenir Alexandre enfermé. Ils occupaient les défilés et les hauteurs avec une cavalerie nombreuse, et une multitude d'hommes de pied, de fronde et de trait; et si le Macédonien tentait de se retirer, il devait être poursuivi par les troupes de la ville. Les passages par lesquels Alexandre doit déboucher sont difficiles et couverts de bois; le chemin est tellement resserré entre le

fleuve et une montagne haute et escarpée, que quatre aspides [1] y peuvent à peine passer de front.

Alexandre dispose sa phalange sur six-vingts hommes de hauteur ; place deux cents chevaux à chacune des ailes, et recommande d'exécuter ses ordres en silence et avec promptitude. Il donne aux oplites le signal d'élever leurs piques, de les porter en avant par des évolutions de droite et de gauche, comme prêts à donner. Lui-même fait précipiter la phalange, dont les divers mouvements se portent rapidement d'une aile à l'autre : après avoir ainsi changé plusieurs fois, en peu d'instants, son ordre de bataille, il fond par la gauche sur l'ennemi, en faisant former le coin à sa phalange. Surpris de la rapidité de ses mouvements, et ne pouvant supporter le choc des Macédoniens, les barbares quittent les hauteurs. Alexandre ordonne alors de pousser de grands cris, et de frapper les boucliers avec les javelots. Épouvantée, l'armée des Taulantiens se retire précipitamment vers la ville. Alexandre, avisant une petite troupe d'ennemis sur une des hauteurs de la route, détache le corps de ses gardes, les hétaires qui l'entourent, avec ordre de prendre leurs boucliers, de cotoyer à cheval les bords du fleuve, et de se diriger vers la hauteur. Là, si l'ennemi les attendait, la moitié devait aussitôt mettre pied à terre, se former et donner avec la cavalerie.

Au mouvement d'Alexandre, les barbares abandonnent les hauteurs et se dispersent sur les flancs. Alexandre et les hétaires se rendent maîtres du poste ; il fait avancer aussitôt les agriens et les archers au nombre de deux mille, ordonne aux hypaspistes de traverser le fleuve, suivi des cohortes macédoniennes, et de se ranger à l'autre bord, en étendant la gauche, de manière que la phalange parût plus nombreuse. Lui-même observe les mouvements de l'ennemi du haut de la colline. Dès que les barbares virent l'armée traverser le fleuve, ils s'avancèrent le long des montagnes pour attaquer l'arrière-garde d'Alexandre. Il court avec les siens à leur rencontre : des bords du fleuve la phalange pousse un grand cri ; tout s'ébranle ; l'ennemi prend la fuite.

Alexandre aussitôt mène en hâte les agriens et les archers vers le fleuve ; il passe des premiers ; et, voyant que l'ennemi inquiétait ses derrières, il ordonne de placer sur la rive des machines de guerre, dont les traits lancés au loin les écartent : et tandis que les archers font pleuvoir, du milieu même du fleuve, une grêle de flèches, Glaucias n'ose avancer à la portée du trait ; les Macédoniens effectuent le passage sans perdre un seul homme.

Trois jours après, Alexandre apprend que Clitus et Glaucias (le croyant éloigné par un sentiment de crainte) ont campé dans un lieu défavorable, sans retranchements, sans gardes avancées, et qu'ils ont le désavantage d'une position trop étendue ; il repasse secrètement le fleuve, dans la nuit, avec les hypaspistes, les agriens, les hommes de trait, et les troupes de Perdiccas et de Cœnus ; le reste de l'armée doit les suivre. Ayant jugé l'occasion favorable, il fait donner avec les agriens et les hommes de trait, sans attendre le surplus des troupes. Attaqués à l'improviste, chargés sur le point le plus faible par tout l'effort de la phalange, on égorge sous leurs tentes, on arrête dans leur fuite une multitude de barbares. Dans le comble du désordre, un grand nombre tombent vivants au pouvoir du vainqueur. Alexandre poursuit le reste jusqu'aux montagnes des Taulantiens ; quelques-uns seulement durent leur salut à l'abandon de leurs armes. Clitus, qui au premier choc s'était jeté dans la ville, y met le feu, et se retire chez Glaucias.

CHAPITRE II.

Expéditions dans la Béotie. — Défection des Thébains, marche d'Alexandre. — Siége de Thèbes. — Sac de cette ville ; barbarie du vainqueur ; terreur du reste de la Grèce.

Cependant quelques bannis rentrent dans Thèbes pendant la nuit ; rappelés par les partisans d'une révolution, ils surprennent hors de leurs postes, et dans une entière sécurité, Amyntas et Timolaüs, gouverneurs de la citadelle de Cadmus [1] ; ils les égorgent, et, se

[1] Soldats armés d'un bouclier.

[1] Du nom de son fondateur.

rendant sur la place publique, ils invitent, au nom sacré de leur antique liberté, les Thébains à quitter le parti d'Alexandre, à briser le joug insupportable des Macédoniens. Ils ébranlèrent d'autant plus facilement la multitude, qu'ils ne cessaient d'affirmer qu'Alexandre avait péri chez les Illyriens. En effet, depuis long-temps on n'avait eu aucune de ses nouvelles, et celle de sa mort était l'objet de toutes les conversations, de tous les bruits; de sorte que, au milieu de cette incertitude, chacun, comme il arrive toujours, prenait son désir pour la réalité même.

Alexandre, instruit de ces événements, estima qu'ils n'étaient rien moins qu'à négliger. La foi de la ville d'Athènes lui avait toujours été suspecte [1]. Les Lacédémoniens, dont les esprits lui étaient depuis longtemps aliénés, d'autres villes du Péloponnèse, et les Étoliens naturellement inconstants, pouvaient grossir le parti des Thébains, dont l'audacieuse résolution deviendrait alors inquiétante; il fait aussitôt franchir à son armée l'Éordée et l'Élymiotis, les rochers de Stymphée et de Parya; le septième jour, il touche à Pellène, ville de Thessalie, la laisse derrière lui, et six jours après entre dans la Béotie.

Les Thébains n'apprirent la marche d'Alexandre que lorsqu'il parut avec toute son armée [2] à Oncheste. Alors, même les auteurs de la défection soutenaient que cette armée était envoyée de Macédoine par Antipater, qu'Alexandre était mort; si l'on insistait en ajoutant qu'il la conduisait en personne, ils démentaient cette nouvelle, en publiant que c'était un autre Alexandre, fils d'Érope. Cependant le fils de Philippe part d'Oncheste le lendemain, s'approche de la ville, et campe près du bois sacré d'Iolas; il laisse aux Thébains le temps du repentir et de lui envoyer une députation [1]. Mais eux, loin d'entrer en accommodement, font une vive sortie avec leur cavalerie et leur troupe légère, dont les traits tombent sur les gardes avancées du camp; quelques Macédoniens sont tués : les Thébains se portaient déjà sur l'armée, lorsque Alexandre les fit dissiper par des corps d'archers et de veltigeurs.

Le lendemain il s'avance vers les portes qui conduisent vers Éleuthères et Athènes. Sans trop s'approcher des remparts, il campe aux pieds de la citadelle de Cadmus, pour secourir les siens qui l'occupaient. Les Thébains l'avaient cernée d'une double circonvallation, pour fermer toute entrée aux secours extérieurs, et tout passage aux sorties qui auraient pu les inquiéter dans leurs excursions et pendant leur rencontre avec l'ennemi.

Alexandre, qui préférait la voie d'un raccommodement au hazard d'une action, temporisait encore. Ceux des Thébains qui consultaient le plus l'intérêt général étaient d'avis de se rendre et d'obtenir grace pour la ville; mais les bannis et ceux qui les avaient appelés n'en attendant aucune d'Alexandre, quelques-uns même des principaux de la Béotie employaient tout pour exciter le peuple à combattre. Alexandre différait toujours l'attaque. Selon le récit de Ptolémée, Perdiccas, chargé de la garde du camp, se trouvant par sa position rapproché des retranchements de l'ennemi, est le premier qui, sans attendre l'ordre d'Alexandre, attaque, force et enlève les défenses avancées des Thébains. Il est suivi par Amyntas, fils d'Andromène, dont la cohorte était à côté de la sienne, et qui pénètre avec lui. Aussitôt Alexandre, pour ne pas laisser envelopper les siens, ébranle le reste de l'armée, détache à Perdiccas les hommes de trait et les agriens, et demeure en présence avec l'Agéma et les Hypaspistes. Perdiccas, voulant pénétrer dans le second retranchement, tombe frappé d'un

[1] Les Thébains avaient demandé des troupes aux Arcadiens et aux Eléens, mais surtout aux Athéniens. Démosthènes leur avait fourni une grande quantité d'armes. Les Athéniens, animés par l'orateur, avaient décidé d'envoyer du secours aux Thébains; mais avant de se déclarer, ils observaient le cours des événements. (Diod., l. 17, trad. de Terrasson.)

[2] Alexandre avait alors plus de trente mille hommes d'infanterie, et trois mille cavaliers, qui, après avoir combattu sous Philippe son père, étaient sortis victorieux de presque tous les combats qu'ils avaient livrés. (Diod., l. 17, trad. de Terrasson.)

[1] Alexandre envoya d'abord un héraut pour déclarer qu'il recevrait favorablement tout Thébain qui voudrait passer dans son camp et jouir de la tranquillité qui régnait dans le reste de la Grèce. Les Thébains firent publier du haut d'une tour que quiconque voudrait se joindre au grand roi et aux Thébains pour délivrer la Grèce de son tyran serait bien reçu dans leur ville. (Diod., l. 17, trad. de Terrasson.)

trait ; blessé d'une atteinte profonde, et dont il eut peine à guérir, on le rapporte au camp. Les troupes qui avaient forcé ces retranchements avec lui, soutenues des archers d'Alexandre, resserrent les Thébains dans un chemin creux qui conduit au temple d'Herculé, et les mènent battant jusqu'à l'enceinte sacrée. Mais là, les Thébains se retournent en poussant de grands cris, et mettent en fuite les Macédoniens. Le toxarque [1] Eurybotas de Crète est tué avec environ soixante et dix des siens ; le reste rétrograde en désordre vers l'Agéma.

A la vue de la retraite de ses troupes, et de la confusion qui règne dans la poursuite des Thébains, Alexandre fait donner la phalange, et les repousse jusque dans leurs murs. La terreur et le désordre des fuyards furent si grands, qu'ils ne songèrent point à fermer les portes ; l'ennemi entre avec eux dans la ville, dégarnie de soldats, qui la plupart s'étaient portés aux avant-postes. Les Macédoniens s'étant avancés aux pieds de la citadelle, quelques-uns d'entre eux se réunissent à la garnison et pénètrent dans la ville du côté du temple d'Amphion ; tandis que d'autres, se dirigeant le long des remparts déjà occupés par les leurs, courent s'emparer de la place publique. Les Thébains qui défendaient le temple d'Amphion résistèrent d'abord ; mais, enveloppés par les Macédoniens et par Alexandre, qu'ils rencontrent de tous côtés, ils se débandent ; la cavalerie gagna la campagne, l'infanterie se sauva comme elle put.

Cependant le vainqueur irrité fait un horrible carnage des Thébains, qui ne résistent plus. On doit moins l'attribuer aux Macédoniens [2] qu'à ceux de Platée, de la Phocide et autres de la Béotie. On égorge les uns au sein de leurs foyers, les autres aux pieds des autels ; la résistance et la prière sont inutiles : on n'épargna ni les femmes, ni les enfants.

Ce désastre des Grecs, cette ruine d'une grande ville, ces malheurs rapides, également imprévus des vainqueurs et des victimes, n'épouvantèrent pas moins le reste de la Grèce que les auteurs de ces calamités.

La défaite des Athéniens en Sicile [1] ne répandit point parmi eux une alarme aussi vive ni dans la Grèce entière une consternation aussi profonde, quoique le nombre de ceux qui furent tués alors fût une perte aussi considérable que celle éprouvée par les Thébains ; du moins cette armée avait péri au loin sur une terre étrangère, et on y comptait plus d'auxiliaires que de citoyens : enfin Athènes subsistait, et depuis elle résista non-seulement aux Lacédémoniens et à leurs alliés, mais encore au grand roi : et ensuite, leur flotte ayant été détruite près de l'Égo-Potame [2], on abattit leur longue muraille, on s'empara de leurs vaisseaux, on restreignit leur domination ; là se bornèrent tous leurs malheurs ; la cité conserva l'éclat de ses institutions : peu de temps après les Athéniens reprirent leur ancien empire, relevèrent leur longue muraille [3], et recouvrèrent la domination des mers. Alors, les Lacédémoniens, qui leur avaient été si redoutables, et qui avaient failli renverser Athènes de fond en comble, réduits eux-mêmes à la dernière extrémité, lui durent leur salut [4]. Les batailles de Leuctres et de Mantinée, plus inopinées encore que sanglantes, occasionnèrent aux Lacédémoniens moins de perte que d'effroi. La bataille livrée sous les murs de Sparte, par Épaminondas, à la tête des Béotiens et des Arcadiens, présenta un spectacle plus nouveau qu'alarmant à ceux

[1] Commandant les hommes de trait.

[2] Arrien a suivi la narration de Ptolémée, Macédonien, ami d'Alexandre ; ce lieutenant devait tout dire et a tout dit pour rejeter sur d'autres les horreurs du sac de Thèbes. On sait qu'Alexandre se repentit pendant toute sa vie de cette action, que d'autres attribuent à une politique atroce, et à la violence de son caractère.

[1] Voyez Plut. in Nic.

[2] Le combat près l'Égo-Potame eut lieu l'an 405 avant l'ère vulgaire, entre la flotte athénienne, commandée par Conon, et les vaisseaux lacédémoniens, sous les ordres de Lysander. Conon prit la fuite ; la plus grande partie de la flotte tomba au pouvoir du vainqueur avec trois mille prisonniers, qui, chose horrible ! furent condamnés à mort et égorgés.

Les murailles d'Athènes furent abattues au son des instruments, comme si la Grèce avait recouvré sa liberté.

[3] La longue muraille s'étendait depuis Athènes jusqu'à la mer, et enfermait les trois ports de Pirée, Phalère et Munichie.

[4] Les Athéniens s'allièrent avec les Lacédémoniens, alors que ceux-ci, après la bataille de Leuctres, qu'ils perdirent contre les Thébains commandés par Épaminondas, avaient pour ennemis tous les peuples de la Grèce.

qui partagèrent son malheur. On n'a pas mis au rang des grandes calamités; ni le siége de Platée[1]; où les ennemis firent si peu de prisonniers, et dont presque tous les citoyens s'étaient retirés à Athènes; ni la perte de Melos et de Scione[2], petites villes insulaires dont la prise étonna moins la Grèce qu'elle n'avilit le vainqueur.

Mais la défection subite et téméraire des Thébains, l'attaque si prompte de leur ville, si facilement emportée, ce vaste massacre exécuté par des compatriotes, par des Grecs qui vengeaient d'anciennes injures, la ruine totale d'une cité que sa puissance et sa gloire militaire mettaient naguère au premier rang des villes de la Grèce, on crut devoir tout attribuer au courroux céleste. Les dieux semblaient punir les Thébains d'avoir trahi la cause des Grecs dans la guerre contre les Perses; d'avoir, au mépris de la foi des traités, surpris Platée, saccagé la ville et impitoyablement massacré, contre les mœurs et l'usage des Grecs, ceux d'entre eux qui s'étaient rendus aux Lacédémoniens; d'avoir ravagé le théâtre où les Grecs combattant les Perses avaient, par leur courage, assuré la liberté de leur patrie; enfin, d'avoir opiné pour la ruine d'Athènes, lorsqu'elle fut mise en délibération dans le conseil de la ligue lacédémonienne. On ajoutait que ces calamités avaient été annoncées par des prodiges célestes, que la superstition ne rappela qu'après l'événement.

Pour prix de leurs services, Alexandre remit le sort de la ville aux alliés; ils furent d'avis de la raser, et de conserver une garnison dans la citadelle; de se partager tout son territoire, excepté la partie consacrée, et de réduire à l'esclavage les femmes, les enfants et le reste des Thébains échappés au carnage, excepté les prêtres et les prêtresses, et ceux qui se trouvaient attachés par les liens de l'hospitalité à Philippe, à Alexandre ou à quelques Macédoniens. On dit que, par respect pour la mémoire du poète Pindare, Alexandre épargna sa maison et sa famille; les alliés firent relever et fortifier les murs d'Orchomène et de Platée.

Aussitôt que la nouvelle de la ruine de Thèbes fut répandue dans la Grèce, ceux des Arcadiens qui s'étaient avancés au secours des Thébains condamnèrent à mort les conseillers de cette démarche. Les Éléens rappellent des exilés que favorise Alexandre. Les villes d'Étolie s'empressent de députer vers lui pour obtenir grâce d'avoir pris part à ces mouvements.

Quelques Thébains, échappés au carnage, en portent la nouvelle à Athènes, au moment où l'on célébrait les grands mystères; les cérémonies sont interrompues; on retire dans la ville les bagages de la campagne; on convoque l'assemblée générale; et, sur la proposition et le choix de Démade, on députe vers Alexandre dix Athéniens: on prend ces envoyés parmi ceux qu'on sait être les plus agréables au prince; ils doivent, quoique un peu tardivement, lui exprimer la joie des Athéniens sur son retour d'Illyrie, et sur le châtiment qu'il a tiré de la défection des Thébains[1]. Alexandre, répondant du reste avec bienveillance à la députation, écrit au peuple d'Athènes, qu'il ait à lui livrer Démosthène, Lycurgue, Hypéride, Polyeucte, Charès, Charidème, Ephialtès, Diotime et Méroclès: il les regardait comme les auteurs de la journée sanglante de Chéronée, et de toutes les entreprises tentées contre Philippe et contre lui-même; il ne les accusait pas moins que les principaux chefs et les instigateurs mêmes de la défection des Thébains. Les Athéniens, au lieu de les livrer, députent de nouveau vers lui pour apaiser son courroux, et le supplier d'épargner leurs concitoyens. Il accueille leur demande[2], soit par égard pour la ville d'Athènes, soit que, à la veille de passer en Asie, il ne voulût laisser dans la Grèce aucun sujet de mécontentement; il se borna seulement à exiger le bannissement de Charidème, qui se réfugia en Asie près de Darius.

[1] Les Thébains assiégèrent Platée en l'an 431 avant l'ère vulgaire.

[2] Au moment où les Athéniens furent complétement battus en Sicile, les Thébains prirent le parti des Perses contre Lacédémone.

[1] Ce qui était le dernier période de la lâcheté, ajoute l'auteur de l'Histoire des Hommes.

[2] Soit qu'il fût rassasié de vengeance, ajoute Rollin, soit qu'il cherchât à effacer, s'il était possible, par un acte de douceur, l'action atroce et barbare qu'il venait de commettre. (Rollin, Hist. anc.)

CHAPITRE III.

Retour en Macédoine. — Départ pour l'Asie.—Traversée de l'Hellespont.

Cette expédition terminée, Alexandre retourne en Macédoine, présente à Jupiter Olympien le sacrifice institué par Archélaüs, et ordonne la pompe des spectacles olympiques à Égée : on ajoute qu'il fit célébrer des jeux en l'honneur des Muses.

On répandit alors le bruit que la statue d'Orphée Œagrien était sans cesse couverte de sueur. Les devins se partagèrent sur l'explication de ce prodige; mais le plus habile d'entre eux, Aristandre de Telmisse, s'écria : *Courage Alexandre! tes exploits feront suer les poètes* [1].

Au commencement du printemps, Alexandre laisse le gouvernement de la Macédoine et de la Grèce à Antipater, et se dirige vers l'Hellespont. Son armée était composée de trente mille hommes [2], tant de pied que de trait et soldats armés à la légère, et de plus de cinq mille hommes de cavalerie. Il tire le long du lac de Cercine [3], vers Amphipolis et l'embouchure du Strymon, le traverse, franchit le mont Pangée par la route qui conduit à Abdère et à Maronée, villes grecques de la côte maritime.

Ayant sans peine passé l'Hèbre, il arrive par la Pœtique aux bords du Mélas, le traverse et touche à Sestos, le vingtième jour après avoir quitté la Macédoine. Il part pour Éléonte, et sacrifie sur le tombeau de Protésilas; qui, parmi les Grecs, à la suite d'Agamemnon, aborda le premier en Asie. Le prince espérait par ce sacrifice obtenir un sort plus heureux que Protésilas. Il charge Parménion du soin de faire passer le détroit d'Abydos à la plus grande partie de l'infanterie et à la cavalerie : leur passage s'effectue sur cent soixante trirèmes et autres bâtiments de transport.

Selon plusieurs écrivains, Alexandre passa d'Éléonte au port des Achéens, gouvernant lui-même le vaisseau royal qu'il montait. Au milieu de la traversée de l'Hellespont, il immola un taureau; et, prenant une coupe d'or, fit des libations à Neptune et aux Néréides.

[1] Alexandre mettait à profit la superstition de son siècle. Il alla à Delphes consulter l'oracle sur son expédition. Le hasard voulut que le jour qu'il désigna fût un de ces jours sinistres où il est défendu, par les prêtres, de consulter les dieux; la pythie refusait de se rendre au temple. Alexandre entraine la prêtresse par le bras. — « O mon fils, on ne peut te résister! — Cet oracle me suffit. »

[2] Une armée grecque ne se composait guère de plus de trente mille hommes : ce nombre était aussi, le plus souvent, celui des armées romaines; et voilà ce qui a suffi pour asservir l'univers. (Vid. Gibbon.)

[3] Ainsi appelé du nom d'une montagne voisine.

CHAPITRE IV.

Expédition sur les côtes de la Propontide. — Alexandre aborde en Asie, et sacrifie aux dieux de Troie. — Conseil des généraux Perses. — Marche de l'Hellespont au Granique; ordre de bataille. — Passage, combat et victoire du Granique; ses résultats.

On dit qu'Alexandre le premier prit terre, tout armé, en Asie; et qu'à son départ et à son arrivée, il avait dressé des autels à Jupiter *Apobaterios*, à Minerve et à Hercule, sur les bords de l'Europe et de l'Asie [1]. A Troie, il sacrifie à Pallas, protectrice d'Ilium, suspend ses armes dans le temple, et enlève celles qu'on y avait consacrées après la guerre de Troie; il ordonna aux oplites de les porter devant lui dans tous les combats. On dit qu'il sacrifia aussi sur l'autel de Jupiter Hercius, à Priam, pour en apaiser le ressentiment contre la race de Néoptolème, à laquelle il appartenait. A son entrée dans Ilion, Ménœtius, qui dirigeait la manœuvre du vaisseau, posa sur le front du roi une couronne d'or. Charès, arrivé de Sigée, plusieurs des Grecs et des indigènes suivirent cet exemple.

Alexandre couronna le tombeau d'Achille, et Éphestion celui de Patrocle. Heureux Achille, s'écria le prince, d'avoir eu Homère pour héraut de ta gloire! Certes, il eut raison d'envier le bonheur d'Achille; car il n'a manqué au sien

[1] Lorsqu'ils eurent touché au rivage de l'Asie, Alexandre y lança le premier un javelot, comme sur une terre ennemie. (Just., l. 11, c. 6. Hérod., l. 7, § 54. Diod., l. 17.)

C'est avec une semblable dérision que Cortez prit possession de l'Amérique, et les Anglais, des mers du Sud, en tirant quelques coups de fusil et portant un drapeau armorié.

que ce dernier trait : personne encore n'a dignement célébré en prose, en vers, en dithyrambes, ses exploits, à l'égal de ceux d'un Hiéron, d'un Gélon, d'un Théron qui, sous aucun rapport, ne lui sont comparables.

Les plus petites actions nous sont mieux connues que les grandes choses qu'il a faites. L'expédition des Grecs et de Cyrus contre Artaxerxe; la défaite de Cléarque et de ceux qui furent pris avec lui, la retraite des dix mille sous la conduite de Xénophon, ont été rendues, par la plume de ce grand homme, beaucoup plus illustres que ne furent Alexandre et toutes ses conquêtes. Cependant il n'alla point réunir ses troupes à des troupes étrangères; on ne le vit pas, fuyant devant le grand roi, borner ses exploits à se retirer par la mer, en écartant ceux qui en fermaient l'approche. Nul d'entre les mortels, n'a seul, soit parmi les Gres, soit parmi les barbares, marqué par des faits plus grands ni plus nombreux. Voilà ce qui m'a porté à entreprendre d'écrire cette histoire, ne m'estimant point indigne de transmetre les gestes d'Alexandre à la postérité. Mais qui suis-je pour m'exprimer avec cette hauteur! Que vous importe de connaître mon nom, qui n'est point obscur, ma patrie, ma famille, mes dignités? Que d'autres s'enorgueillissent de ces titres, les miens sont dans les lettres que j'ai cultivées depuis mon enfance. Si Alexandre est au premier rang parmi les guerriers, je me flatte de ne pas tenir le dernier parmi les écrivains de mon siècle.

D'Ilion, Alexandre tourne vers Arisbe où campait toute l'armée, après avoir traversé l'Hellespont. Le lendemain, laissant derrière lui Percote et Lampsaque, il vint camper sur les bords du Prosaction qui, tombant du mont Ida, va se perdre dans la mer entre l'Hellespont et l'Euxin; de là, il passe par Colonne, arrive à Hermote. Il fait voltiger en avant de l'armée des corps d'éclaireurs, sous la conduite d'Amyntas [1], composés de quatre compagnies d'avant-coureurs et d'une compagnie d'hétaires apolloniates, commandés par Socrate [2] : en passant il détache l'un d'entre eux, Panégore [3], avec une suite pour prendre possession de la ville de Priam, qui s'était rendue.

Les généraux de l'armée des Perses, Arsame, Rhéomithres, Pétène, Niphates, Spithridates, satrape de Lydie et d'Ionie, Arsite, gouverneur de la Phrygie qui regarde l'Hellespont, campaient près de la ville de Zélie avec la cavalerie persique et l'infanterie grecque, à la solde de Darius. Ils tiennent conseil, à la nouvelle du passage d'Alexandre. Memnon, de Rhodes, opina pour ne point hasarder la bataille contre les Macédoniens, supérieurs en infanterie, et soutenus des regards de leur prince, tandis que celui des Perses était absent. Il fut d'avis de faire fouler aux pieds de la cavalerie et de détruire tous les fourrages, d'incendier toutes les moissons; de ne pas même épargner les villes de la côte, de manière à priver Alexandre de tout moyen de subsistance, et à le forcer à la retraite.

Mais Arsite se levant: « Je ne souffrirai point que l'on brûle une seule habitation du pays où je commande. » Cet avis prévalut; les Perses crurent que Memnon ne cherchait qu'à conserver ses grades en prolongeant la guerre.

Cependant Alexandre marche en ordre de bataille vers le Granique; fait avancer les oplites en colonnes formées par la phalange doublée; dispose la cavalerie sur les ailes, les bagages à l'arrière-garde. Pour observer les mouvements de l'ennemi, Hégéloque marche en avant avec les éclaireurs, soutenu par un gros de cinq cents hommes, formé de troupes légères et de cavaliers armés de sarisses [1].

On approchait du fleuve, lorsque des éclaireurs, revenant à toute bride, annoncent que toute l'armée des Perses est rangée en bataille sur la rive opposée. Alexandre fait aussitôt les dispositions du combat. Alors Parménion s'avançant : « Prince, je vous conseille de camper » aujourd'hui sur les bords du fleuve, en l'état » où nous sommes, en présence de l'ennemi, » inférieur en infanterie; il n'aura pas l'audace » de nous attendre; il se retirera pendant la » nuit; et demain, au point du jour, l'armée » passera le fleuve sans obstacle; car nous l'au» rons traversé avant qu'il ait le temps de se » mettre en bataille. Il serait en ce moment

[1] Fils d'Arabée
[2] Fils de Sathon.
[3] Fils de Lycagoras.

[1] Piques macédoniennes.

» dangereux d'effectuer ce passage ; l'ennemi » est en présence ; le fleuve est profond, rempli » de précipices ; la rive escarpée, difficile : on ne » peut aborder qu'en désordre et par pelotons, » ce qui est un grand désavantage ; et alors il » sera facile à la cavalerie de l'ennemi, nom- » breuse et bien disposée, de tomber sur notre » phalange. Que l'on reçoive un premier échec, » c'est une perte sensible au présent, c'est un » présage funeste pour l'avenir. »

Mais Alexandre : « J'entends, Parménion ; » mais quelle honte de s'arrêter devant un ruis- » seau [1], après avoir traversé l'Hellespont ! Je » l'ai juré par la gloire des Macédoniens, par » ma vive résolution d'affronter les dangers ex- » trêmes : non, je ne souffrirai point que l'au- » dace des Perses, rivaux des Macédoniens, » redouble, si ces derniers ne justifient d'abord » la crainte qu'ils inspirent. »

A ces mots, il envoie Parménion prendre le commandement de l'aile gauche, tandis qu'il se dirige vers la droite. Philotas [2] est à la pointe de l'aile droite, ayant la cavalerie des hétaires, les archers et les corps des agriens qui lancent le javelot ; il est soutenu par Amyntas [3], avec les cavaliers armés de sarisses ; les Péones et la troupe de Socrate. Près d'eux, le corps des argyraspides, commandé par Nicanor [4], suivi des phalanges [5] de Perdiccas [6], de Cœnus [7], de Cratère [8], d'Amyntas [9], et de Philippe [10]. A l'aile gauche se présentait d'abord la cavalerie thessalienne, commandée par Calas [11], ensuite la cavalerie auxiliaire, ayant à sa tête Philippe, fils de Ménélas ; enfin les Thraces, sous la conduite d'Agathon. Près d'eux sont l'infanterie, les phalanges de Cratère, de Méléagre et Philippe, qui s'étendent jusqu'au centre. Les Perses comptaient vingt mille hommes de cavalerie, et presque autant d'étrangers à leur solde composant leur infanterie. Le front de leur cavalerie étendu bordoit le rivage ; l'infanterie derrière, le site formant une éminence.

Dès qu'ils découvrirent Alexandre (et il était facile de le reconnaître à l'éclat de ses armes, à l'empressement respectueux de sa suite), et son mouvement dirigé contre leur aile gauche, ils la renforcent aussitôt d'une grande partie de leur cavalerie. Les deux armées s'arrêtèrent quelques instants et se mesurèrent du rivage en silence et avec une même inquiétude. Les Perses attendaient que les Macédoniens se jetassent dans le fleuve, pour les charger à l'abordage.

Alexandre saute sur son cheval ; il ordonne au corps d'élite qui l'entoure de le suivre, et de se montrer en braves [1] ; il détache en avant, pour tenter le passage, les coureurs à cheval avec les Péones et un corps d'infanterie, conduit par Amyntas [2], précédé de l'escadron de Socrate. Ptolémée [3] doit donner à la tête de toute la cavalerie qu'il commande. Alexandre, à la pointe de l'aile droite, entre dans le fleuve, au bruit des trompettes et des cris de guerre redoublés, se dirigeant obliquement par le courant, pour éviter en abordant d'être attaqué sur sa pointe, et afin de porter sa phalange de front sur l'ennemi.

Les Perses, en voyant approcher du bord Amyntas et Socrate, leur détachent une grêle de flèches ; les uns tirent des hauteurs sur le fleuve ; les autres, profitant de la pente, descendent au bord des eaux : c'est là que le choc et le désordre de la cavalerie furent remarquables ; les uns s'efforçant de prendre bord, les autres de le défendre. Les Perses lancent des traits ; les Macédoniens combattent de la pique. Ceux-ci, très-inférieurs en nombre, furent d'abord repoussés avec perte ; en effet, ils combattaient dans l'eau sur un terrain bas et glissant, tandis que les Perses avaient l'avantage d'une position élevée, occupée par l'élite de leur cavalerie, par le fils de Memnon et par Memnon lui-

[1] Il appelait ainsi le Granique par dérision. (Arrien.)
[2] Fils de Parménion.
[3] Fils d'Arabée.
[4] Fils de Parménion.
[5] Bataillons.
[6] Fils d'Oronte.
[7] Fils de Polémocrates.
[8] Fils d'Alexandre.
[9] Fils d'Andromène.
[10] Fils d'Amyntas.
[11] Fils d'Harpalus.

[1] Son entreprise, hasardée en apparence, montra, par le succès, qu'il y entrait plus de raison que de témérité ; car, comme les siens devaient combattre un ennemi nouveau, et qui les surpassait en nombre, il avait voulu les fortifier par le désespoir, afin que le chemin de la fuite leur étant fermé par le fleuve, ils missent l'espérance de leur salut dans la victoire. (Freins, 145.)
[2] Fils d'Arabée.
[3] Fils de Philippe.

même. Le combat devint terrible entre eux et les premiers rangs des Macédoniens, qui, après des prodiges de valeur, y périrent tous, à l'exception de ceux qui se retirèrent vers Alexandre, lequel avançait à leur secours avec l'aile droite. Il fond dans le plus épais de la cavalerie ennemie où combattaient les généraux : la mêlée devient sanglante autour du roi.

Cependant les autres corps macédoniens abordent à la file. Quoique l'on combattît à cheval, on eût cru voir un combat d'hommes de pied contre homme de pied. Tel était l'effort de chevaux contre chevaux, de soldats contre soldats ; les Macédoniens luttant contre les Perses pour les ébranler et les repousser dans la plaine, les Perses pour renverser les Macédoniens et les rejeter dans le fleuve. Enfin, ceux d'Alexandre l'emportent, tant par la force et l'expérience, que par l'avantage de leurs piques solides [1], opposées à de plus faibles : celle d'Alexandre se rompt dans l'effort du choc ; il veut emprunter la lance de son écuyer Arès : « Cherchez-en d'autres, » lui dit Arès en lui montrant le tronçon de la sienne, avec lequel il faisait encore des prodiges. Alors Démarate, Corinthien, l'un des hétaires, présente la sienne à Alexandre. Il la prend, et avisant Mithridate, gendre de Darius, qui s'avançait à cheval, il pique vers lui avec quelques cavaliers de sa suite, et le renverse d'un coup de lance dans le visage. Rœsacès attaque Alexandre, et lui décharge sur la tête un coup de cimeterre repoussé par le casque qu'il entame. Alexandre le perce d'outre en outre. Spithridate, prêt à le frapper par derrière, levait déjà le bras que Clitus [2] abat d'un coup près l'épaule.

Cependant une partie de la cavalerie a passé le fleuve, et rejoint Alexandre. Les Perses et leurs chevaux, enfoncés en avant par les piques, et de tous côtés par la cavalerie, incommodés par les hommes de trait mêlés dans ses rangs, commencèrent à fuir en face d'Alexandre. Dès que le centre plia, la cavalerie des deux ailes étant renversée, la déroute fut complète ; les ennemis y perdirent environ mille chevaux.

[1] Texte. Piques de bois de cornouiller.

[2] Surnommé le Noir, fils de Dropis (selon Diodore).

Alexandre arrête la poursuite et pousse aussitôt vers l'infanterie, toujours fixée à son poste, mais plutôt par étonnement que par résolution. Il fait donner la phalange et charger en même temps toute sa cavalerie ; en peu de moments tout fut tué ; il n'échappa que ceux qui se cachèrent sous des cadavres ; deux mille tombèrent vivants au pouvoir du vainqueur [1]. Les généraux des Perses qui périrent furent Niphates, Petènes, Spithridate, satrape de Lydie, Mithrobuzanes, gouverneur de Cappadoce, Mithridate, gendre de Darius, Arbupales [2], petit-fils d'Artaxerxe et fils de Darius, Pharnace, beau-frère du prince, Omar, général des étrangers. Arsite, échappé du combat, se sauve en Phrygie, où, désesperé de la ruine des Perses dont il était la première cause, il se donna, dit-on, la mort.

Du côté des Macédoniens il périt, dans le premier choc, vingt-cinq hétaires. Alexandre leur fit élever à Dium [3] des statues d'airain de la main de Lysippe [4], le seul des statuaires grecs auquel il permit de reproduire ses traits. Le reste de la cavalerie ne perdit guère plus de soixante hommes, et l'infanterie trente. Le lendemain Alexandre les fit ensevelir avec leurs armes et leur équipage. Il exempta les auteurs de leurs jours et leurs enfants de payer, chacun sur leur territoire, un tribut de leurs personnes et de leurs biens. Il eut le plus grand soin des blessés, visitant les plaies de chacun d'eux, leur demandant comment ils les avaient reçues, leur donnant toute liberté de s'entretenir avec orgueil de leurs exploits. Il accorda aussi les derniers honneurs aux généraux Persans, et à ceux même des Grecs à leur solde, qui avaient péri avec eux dans le combat ; mais il fit mettre aux fers ceux d'entre eux qu'il avait pris vivants, et les envoya en Macédoine pour être

[1] Diodore réduit toute la perte de l'armée perse à dix mille soldats, évaluation qui paraît assez juste. (S. C., 51.)

[2] Gronovius lit Artoïbarès, mot qu'il regarde comme le véritable nom persan.

[3] Ville consacrée à Jupiter.

[4] Ces statues furent placées dans Dium, ville de la Macédoine. Longtemps après, lorsque ce royaume eut été ruiné, L. Métellus les fit transporter à Rome. (Freins., 144.)

On a objecté que la vie de Lysippe n'aurait pas suffi à ce travail : il est vraisemblable qu'il fut exécuté, sous sa direction, par plusieurs artistes.

esclaves, parce que, désobéissant aux lois de la patrie, ils s'étaient réunis aux barbares contre les Grecs.

Il envoya à Athènes trois cents trophées des dépouilles des Perses, pour être consacrés dans le temple de Minerve avec cette inscription : *Sur les barbares de l'Asie, Alexandre et les Grecs à l'exception des Lacédémoniens*[1].

Il nomma Calas satrape de la province que gouvernait Arsite, à la condition d'en percevoir les mêmes tributs que l'on payait à Darius; les barbares étant descendus des montagnes pour se rendre à lui, il les renvoie chez eux. Il pardonna aux Zélites, qui n'avaient combattu que malgré eux avec les barbares.

Il envoie Parménion s'emparer de Dascilium, qui, dépourvu de garnison, lui ouvrit ses portes.

CHAPITRE V.

Conquête de l'Asie mineure occidentale. — Reddition de Sardes, d'Éphèse, de la Magnésie, de Tralles, de Ladé. — Siége et prise de Milet. — Tentatives inutiles des Perses. — Siége et prise d'Halicarnasse. — Conquête de la Carie. — Alexandre envoie une partie de ses troupes en quartiers d'hiver. — Soumission de la Lycie.

Alexandre marche vers Sardes; il n'en était éloigné que de soixante et dix stades, lorsque Mithrène, gouverneur de la place, accompagné des premiers de la ville, vint à sa rencontre; ils lui apportaient des trésors et les clefs de la citadelle. Alexandre campa aux bords de l'Hermus, que vingt stades séparent de la ville. Il détache Amyntas[2] pour prendre possession de la place, et retient Mithrène auprès de lui avec honneur. Il rend la liberté aux habitants de Sardes et de la Lydie, et leur permet de se gouverner par leurs anciennes lois[3]. Il monte à la citadelle que les Persans avaient occupée; il la trouva extrêmement fortifiée. En effet, elle s'élevait sur une hauteur inaccessible, escarpée, ceinte d'une triple muraille. Il résolut d'ériger sur le sommet un temple et un autel à Jupiter Olympien; et, comme il cherchait la place qu'il lui assignerait, voilà qu'au milieu d'un ciel serein le tonnerre gronde, et qu'une pluie abondante tombe où fut l'ancien palais des rois de Lydie. Alexandre crut que le dieu lui-même désignait la place; il y fait bâtir le temple. Il laisse à Pausanias, un des hétaires, la garde de la citadelle; et à Nicias le soin de répartir et de percevoir les tributs. Il établit Asandre[1] gouverneur de la Lydie et du reste de la province, à la place de Spitridate, avec le nombre d'hommes de trait et de chevaux nécessaires pour la garder.

Calas et Alexandre, fils d'Œrope, furent chargés de conduire, dans le pays soumis à Memnon, toutes les troupes du Péloponèse et des alliés, à l'exception des Argiens qu'on laissa en garnison dans Sardes.

Cependant la nouvelle de cette victoire mémorable s'étant répandue, les troupes étrangères en garnison à Éphèse prennent la fuite sur deux trirèmes dont elles s'emparent : avec eux était Amyntas, fils d'Antiochus, qui avait abandonné la Macédoine et Alexandre, non qu'il eût à s'en plaindre, mais par haine particulière, et par hauteur de sentiment qui n'en voulait rien souffrir.

Alexandre arriva le quatrième jour à Ephèse, ramenant avec lui ceux de ses partisans qu'on avait bannis; et, ayant aboli l'oligarchie, rétablit le gouvernement populaire. Il assigna à Diane les tributs que l'on payait aux barbares. Affranchi de la crainte qu'inspiraient les oligarques, le peuple recherche à mort ceux qui ont donné entrée à Memnon, pillé le temple de Diane, brisé la statue de Philippe dans son enceinte, et renversé sur la place publique le tombeau d'Héropythe, qui avait rendu la liberté à Éphèse. Ils arrachent du temple Syrphace, Pélagon son fils, ses neveux, et les lapident. Alexandre empêcha les recherches et les supplices de s'étendre; il prévoyait que, abusant bientôt de son pouvoir, le peuple le tour-

[1] Ce prince avait encore besoin du secours des Grecs, et il espérait, en les associant à l'honneur de sa victoire, se les rendre plus fidèles et plus affectionnés. (Roll., 235.)

[2] Fils d'Andromène.

[3] La victoire du Granique valut à Alexandre presque toute l'Asie mineure : au reste, ce héros semblait alors mériter sa gloire. En prenant les villes, il leur laissait leurs lois : on eût dit que c'était au despotisme, et non aux peuples, qu'il venait donner des chaînes. (Histoire des hommes, 189.)

[1] Fils de Philotas.

nerait non-seulement contre les coupables, mais contre les innocents, pour satisfaire sa vengeance ou son avidité. Et certes, parmi les titres d'Alexandre à la gloire, sa conduite à Éphèse ne fut pas le moindre.

Sur ces entrefaites arrivent des députés de Magnésie et de Tralle, pour offrir leurs villes à Alexandre. Il y envoie Parménion avec deux mille cinq cents hommes d'infanterie étrangère, autant des Macédoniens et deux cents cavaliers du corps des hétaires. Il détache vers les villes de l'Éolie et de l'Ionie, encore au pouvoir des barbares, Alcimale [1], avec un pareil nombre de troupes, et l'ordre de détruire partout l'oligarchie, et de relever la démocratie, de rendre aux peuples leur ancienne constitution, et d'abolir les tributs qu'ils payaient aux barbares.

Il s'arrête à Ephèse, sacrifie à Diane, et accompagne la pompe avec toutes ses troupes sous les armes en ordre de bataille.

Le lendemain, il marche vers Milet avec le reste de l'infanterie, les hommes de trait, les agriens, la cavalerie des Thraces, le premier corps des hétaires, suivi de trois autres; il s'empare de la ville extérieure, abandonnée sans défense, y place son camp, résolu de cerner la ville intérieure par une circonvallation. Hégésistrate, qui commandait la place, avait d'abord écrit à Alexandre pour la lui rendre; mais reprenant courage par l'arrivée de l'armée persane qu'on annonçait, il ne pensait plus qu'à la garder aux Perses.

Cependant Nicanor, qui commandait la flotte des Grecs, prévint les Perses, et trois jours avant qu'ils se présentassent, mouilla en l'île de Ladé, près de la ville, avec cent-soixante voiles. Les Perses, arrivant trop tard, et trouvant la position occupée par Nicanor, se retirèrent sous le promontoire de Mycale. En effet, Alexandre, pour garder cette île, avait, outre ses vaisseaux, fait passer dans le port quatre mille hommes, composés de Thraces et d'étrangers. La flotte des barbares était de quatre cents voiles.

Parménion conseille à Alexandre de tenter le sort d'un combat naval. Parmi les causes qui lui faisaient croire que les Grecs remporteraient la victoire, il plaçait le plus heureux augure. En effet, de la poupe du vaisseau d'Alexandre, on avait vu un aigle s'abattre sur le rivage. La victoire promettait par la suite les plus heureux succès; un échec n'entraînait pas de grands désavantages; l'empire de la mer restait aux Persans. Il ajouta qu'il offrait de s'embarquer, et de partager les périls.

« Parménion se trompe; il interprète mal » l'augure, répondit Alexandre. Quelle im» prudence d'attaquer avec des forces inégales » une flotte si nombreuse; de compromettre » des soldats inexpérimentés à la manœuvre; » avec les hommes les plus exercés sur la » mer, les Cypriens et les Phéniciens! Com» ment risquer, avec des barbares, sur un » théâtre aussi incertain, la valeur éprouvée » des Macédoniens? Une défaite navale suffi» rait pour ruiner la première réputation de » nos armes. La nouvelle de ce revers ébran» lerait la Grèce : après avoir tout pesé, il » semble peu convenable, dans ces circonstan» ces, de livrer un combat sur mer : l'augure » doit s'interpréter différemment; il est favo» rable sans doute; mais l'aigle, en s'abattant » sur le rivage, semble nous présager que » c'est du continent que nous vaincrons la » flotte des Perses. »

Sur ces entrefaites, Glaucippe, l'un des premiers citoyens de la ville, député vers Alexandre par le peuple et les troupes qui la défendaient, lui annonce que les Milésiens offrent d'ouvrir également leur port et leurs murs aux Perses et aux Macédoniens, s'il consent de lever le siége à cette condition. Alexandre lui ordonne de se retirer en hâte, et d'annoncer aux Milésiens qu'ils aient à se préparer à le combattre bientôt dans la ville. On approche les machines des remparts; ayant de suite ébranlé une partie du mur et renversé l'autre, Alexandre fait avancer ses troupes pour pénétrer par la brèche, à la vue même des Perses, devenus presque témoins passifs, à Mycale, de la détresse de leurs alliés. Nicanor, apercevant de Ladé les mouvements d'Alexandre, côtoya le rivage, et occupant le port à l'endroit où son ouverture se rétrécit, y range de front ses galères, les proues en avant, interdit aux Perses l'entrée, et aux Milésiens tout espoir de secours. Ceux-ci, et les étrangers qui les défendent,

[1] Fils d'Agatocle.

pressés de tous côtés par les Macédoniens, partie d'entre eux se jettent à la mer, soutenus sur leurs boucliers, et gagnent une petite île voisine [1], partie se précipitent dans des canots, et sont pris à la sortie du port par les galères auxquelles ils tâchent d'échapper : un grand nombre fut tué dans la ville.

Alexandre, maître de la place, dirige ses vaisseaux contre l'île où plusieurs ont cherché une retraite; il fait porter à la proue des échelles pour en escalader les escarpements. Lorsqu'il vit les fugitifs résolus à tout tenter, touché de leur courage et de leur fidélité, il leur proposa de les recevoir dans ses troupes, s'ils voulaient se rendre. Ce qu'ils acceptèrent, au nombre de trois cents Grecs à la solde de l'étranger : il donna la vie et la liberté à tous les Milésiens qui avaient échappé au glaive.

La flotte des Perses, quittant Mycale, passa plusieurs fois à la vue de celle des Grecs; les barbares espéraient ainsi les engager à un combat naval; la nuit ils reprenaient leur position peu avantageuse; car ils ne pouvaient faire de l'eau qu'en remontant jusqu'à l'embouchure du Méandre.

Alexandre tient le port de Milet, avec ses vaisseaux, pour empêcher les barbares de s'y réfugier; détache Philotas à Mycale avec de la cavalerie et trois corps d'infanterie, à l'effet de s'opposer à ce que les barbares puissent prendre terre. Ceux-ci, non-seulement assiégés dans leurs vaisseaux, mais encore privés d'eau, firent voile vers Samos. Après s'être ravitaillés, ils reparaissent devant Milet, et font avancer plusieurs vaisseaux à la hauteur du port, pour attirer les Macédoniens en pleine mer. Cinq de leurs bâtiments se jetèrent dans une rade, entre l'île et le port, dans l'espoir de s'emparer de quelques vaisseaux d'Alexandre, dont les matelots étaient allés au bois, aux fourrages et à d'autres nécessités. Alexandre, voyant s'approcher les cinq bâtiments des Perses, garnit de suite au complet dix d'entre les siens, et les détache contre l'ennemi, avec ordre de se porter sur lui proue en avant. A ce mouvement inopiné des Macédoniens, les Perses fuient et se retirent vers leur flotte. Le vaisseau des Iasséens, moins bien servi de rames, fut pris, avec son équipage, par les Grecs. Les quatre bâtiments qui l'accompagnaient rejoignirent les autres; ainsi la flotte des Perses se retira encore sans avoir pu rien faire devant Milet.

Alexandre résolut de dissoudre la sienne, soit manque de fonds, soit infériorité reconnue, soit qu'il ne voulût pas diviser et exposer son armée en partie. Il prévoyait d'ailleurs que, tenant l'Asie par ses troupes de terre, et maître des villes maritimes, il en obtiendrait facilement qu'elles fermassent leur port à la flotte des Perses, et qu'alors la sienne lui deviendrait inutile; que les barbares ne pourraient ni recruter de rameurs, ni trouver de retraite; que l'aigle avait présagé que les victoires dans le continent lui assureraient celle sur la mer.

Il marche ensuite vers la Carie, instruit que les barbares et les étrangers à leur solde se sont retirés en grand nombre dans Halicarnasse. Il se rend maître de toutes les villes situées entre celle-ci et Milet, et campe à cinq stades [1] d'Halicarnasse, dont le siége paraissait devoir tirer en longueur. Cette ville était défendue par sa situation, et par Memnon [2] qui venait de s'y rendre; Memnon, chargé du gouvernement de l'Asie inférieure, et du commandement de toute la flotte de Darius, l'avait depuis longtemps fortifiée de tous les secours de l'art [3]. La garnison nombreuse était composée, en partie, d'étrangers à la solde du roi, en partie de Perses. Memnon avait enfermé les trirèmes dans le port, et comptait encore sur le service que pouvaient rendre les gens de leur équipage.

Le premier jour, Alexandre s'étant approché des murs avec son armée, du côté de la porte de Mylasse, les assiégés firent une sortie; une escarmouche s'engage : les Macédoniens, accourant de toutes parts, les repoussèrent facilement, et les rejetèrent dans la ville.

[1] Dont le nom n'est pas connu. (Arrien.)

[1] Demi-quart de lieue.

[2] Memnon envoya sa femme et ses enfants à Darius, jugeant d'une part qu'il établissait leur sûreté; et que de l'autre, donnant de pareils ôtages, le roi, de son côté, lui confierait plus volontiers l'administration et la défense de ses états : c'est ce qui arriva en effet.

[3] Vitruv., 2, 8. Strabon, l. 14.

Peu de jours après, Alexandre prend avec lui les hypaspistes, les hétaires, les phalanges d'Amyntas, de Perdiccas et de Méléagre, les archers et les agriens, tourne la ville du côté de Mynde, pour examiner si l'attaque des remparts serait plus facile vers cet endroit, et s'il ne pourrait tenter un coup de main sur la ville de Mynde : une fois maître de cette place, il attaquait, avec avantage, les murs d'Halicarnasse.

Quelques-uns des habitants de Mynde avaient promis de la livrer, si Alexandre s'y présentait pendant la nuit. Arrivé à l'heure convenue, n'apercevant aucun signal de la part des habitants, n'ayant ni machines ni échelles, moins disposé à attaquer qu'à occuper une ville que la trahison devait lui ouvrir, il n'en fit pas moins avancer sa phalange, en lui ordonnant de miner le mur. Une tour est renversée, mais sans découvrir les fortifications. Les habitants résistent vigoureusement, et, soutenus par ceux d'Halicarnasse venus à leur secours par mer, déjouent l'espoir qu'Alexandre avait conçu d'enlever Mynde du premier abord [1].

Alexandre déçu, revient au siége d'Halicarnasse. Les assiégés avaient creusé autour de leurs murs un fossé large de trente coudées, profond de quinze [2]. Alexandre le fait combler, afin d'approcher les tours, dont les traits écartent l'ennemi des murailles, que les autres machines doivent ébranler. Les approches étaient faites : les habitants d'Halicarnasse exécutent, dans la nuit, une sortie pour brûler les tours et les machines avancées ou près de l'être; ils sont bientôt repoussés par les Macédoniens de garde, et par ceux que le tumulte fait accourir. Ceux d'Halicarnasse perdirent dans cette affaire cent septante des leurs, au nombre desquels Néoptolème [3], l'un des transfuges vers Darius, Du côté des Macédoniens, seize soldats furent tués et trois cents environ blessés; le combat ayant eu lieu de nuit, ils n'avaient pu se mettre à couvert des traits.

Peu de jours après, deux oplites, du corps de Perdiccas, faisant à table un récit pompeux de leurs prouesses, piqués d'honneur, échauffés de vin, courent de leur propre mouvement aux armes, s'avancent, près du fort, sous les remparts qui regardent Mylasse, plutôt pour faire montre de bravoure, que dans le dessein de tenter avec l'ennemi un combat trop inégal. Surpris de l'audace de ce couple téméraire, quelques assiégés accourent : les premiers sont tués, ceux qui les suivent de plus loin, percés de traits : mais enfin le nombre et l'avantage du lieu l'emportent; les deux Grecs sont accablés sous une multitude de traits et d'assaillants. D'un côté, des soldats de Perdiccas, de l'autre, des Halicarnasséens accourent; la mêlée devient sanglante aux pieds des remparts; leurs défenseurs sont enfin repoussés dans la ville; peu s'en fallut qu'elle ne fût prise, car les postes étaient assez mal gardés; deux tours étaient abattues avec le mur qui s'étendait entre elles; la brèche livrait la ville, si l'armée eût donné tout entière : une troisième tour ébranlée n'aurait point résisté au choc. Les assiégés élevèrent, derrière le mur renversé, un ouvrage de brique en demi-lune; un grand nombre d'ouvriers l'acheva rapidement.

Le lendemain Alexandre fait avancer ses machines vers cet endroit; les assiégés font une nouvelle sortie, tentent de mettre le feu aux machines; celles qui étaient près du mur, et une tour de bois, sont la proie des flammes; Philotas et Hellanicus les écartent de celles confiées à leur garde. Venant à rencontrer Alexandre, ils laissent les torches dont ils menaçaient l'ennemi, jettent presque tous leurs armes, et courent se renfermer dans leurs murailles; là ils avaient l'avantage de la position et de la hauteur : non-seulement ils tiraient de front sur les assaillants que portaient les machines, mais encore, du haut des tours qui s'élevaient à chaque extrémité du rempart abattu, ils attaquaient et frappaient en flanc, et presque par derrière, l'ennemi qui assaillait le nouvel ouvrage.

Et comme de ce côté Alexandre faisait avancer de nouveau, quelques jours après, ses machines qu'il dirigeait lui-même, voilà que toute la ville sort en armes : les uns du côté où fut la brèche et où Alexandre donnait en personne; et les autres du Tripylum, d'où

[1] Diod. 17. Freinsh.

[2] 14 mètres 6 décimètres (45 pieds), sur 7 mètres 5 décimètres (22 pieds 6 pouces).

[3] Fils d'Arabée, frère d'Amyntas.

leur sortie était le moins prévue. Une partie lance sur les machines des torches de toutes les matières qui peuvent augmenter l'incendie. Les Macédoniens, repoussant le choc avec violence, font pleuvoir du haut des tours une grêle de traits et roulent d'énormes pierres sur l'ennemi ; il est mis en fuite et chassé dans la ville. Le carnage fut en raison de leur nombre et de leur audace : les uns furent tués en combattant de près les Macédoniens ; les autres en fuyant, près du rempart dont les ruines embarrassaient le passage déjà trop étroit pour une si grande multitude.

Ceux qui s'étaient avancés par le Tripylum furent repoussés par Ptolémée, garde de la personne du roi, lequel vint à leur rencontre avec les hommes d'Addée et de Timandre, et quelques troupes légères. Pour comble de malheur, dans leur retraite, comme ils se pressaient en foule sur un pont étroit qu'ils avaient jeté, le pont rompit sous le poids dont il était chargé ; ils périrent partie en tombant dans le fossé, partie écrasée par les leurs, ou accablés d'une grêle de traits. Le plus grand carnage fut aux portes, que l'excès du trouble avait fait fermer trop précipitamment : craignant que les Macédoniens, mêlés aux fuyards, n'entrassent avec eux dans la ville, ils laissèrent dehors une partie des leurs, qui furent tués par les Macédoniens aux pieds des remparts. La ville était sur le point d'être prise, si Alexandre, dans l'intention de la sauver, et d'amener les habitants à une capitulation, n'eût fait sonner la retraite. Le nombre des morts fut de mille du côté des assiégés, et de quarante environ du côté des Macédoniens, parmi lesquels Ptolémée, Cléarcus toxarque, Addée kiliarque, et plusieurs des premiers officiers.

Cependant les généraux persans, Orontobates et Memnon, considérant que l'état des choses ne leur permettait pas de soutenir un long siége, que les remparts étaient détruits ou ébranlés, la plupart des soldats tués dans les sorties, ou mis, par leurs blessures, hors de combat ; prenant conseil de leur situation, mettent le feu, vers la seconde veille de la nuit, à une tour de bois, qu'ils avaient dressée en face des machines de l'ennemi, à leur propre magasin d'armes, aux maisons voisines des remparts : tout s'embrase, et la flamme, qui s'élance de la tour et des portiques, agitée par les vents, étend au loin l'incendie. Les assiégés se réfugièrent, partie dans la citadelle de l'île, partie dans celle des Salmacis.

Alexandre, instruit de ce désastre par des transfuges qui s'y étaient soustraits, et apercevant ce vaste incendie, donne ordre aux Macédoniens, quoique au milieu de la nuit, d'entrer dans la ville, de massacrer les incendiaires, et d'épargner ceux qui seraient retirés dans leurs maisons [1].

Au lever de l'aurore, découvrant le double fort occupé par les Perses et les troupes à leur solde, il renonça à l'attaquer, parce que, défendu par sa position, il aurait coûté beaucoup de temps à emporter, et parce que la ruine totale de la ville rendait cette prise moins importante. Ayant enseveli ses morts, il donna ordre de conduire les machines à Tralles ; fit raser la ville, et laissant dans la Carie trois mille hommes de pied et deux cents chevaux sous les ordres de Ptolémée, il partit pour la Phrygie.

Il établit Ada sur toute la Carie. Ada, fille d'Hécatomnus, avait été en même temps, suivant la loi des Cariens, femme et sœur d'Hidriée ; et d'après la coutume asiatique qui, depuis Sémiramis, accorde aux femmes le droit à l'empire, Hidriée, en mourant, avait laissé à la sienne l'administration de son royaume. Pexodare l'en avait chassée en s'emparant du pouvoir ; Orontobates, gendre de l'usurpateur, avait reçu du roi le gouvernement de la Carie. Ada n'en tenait plus qu'une seule ville bien fortifiée, Alinde, qu'elle livre au conquérant : dès qu'il paraît avec son armée, elle vient au-devant de lui, et l'adopte pour fils. Alexandre lui laisse le commandement de la place, ne la dédaignant point pour mère ; et maître de la Carie entière, par la ruine d'Halicarnasse, lui confie le gouvernement de toute la province.

Alexandre, par ménagement pour ses soldats, renvoya ceux mariés depuis peu passer l'hiver en Macédoine, dans leur famille, sous

[1] La manière dont Arrien raconte le siége d'Halicarnasse, défendu par le brave Memnon, ne peut que lui mériter le suffrage des militaires. (S C., p. 52.)

Le sentiment unanime des historiens prouve qu'Alexandre ne détruisit point Halicarnasse. (Idem, p. 271.)

la conduite de Ptolémée [1], un des gardes de sa personne. Parmi les chefs de l'armée, Cœnus [2] et Méléagre [3] nouvellement mariés, obtinrent la même permission. Alexandre leur enjoint, non-seulement de ramener ses soldats, mais de recruter dans le pays le plus qu'ils pourraient d'infanterie et de cavalerie. Ces égards d'Alexandre lui concilièrent de plus en plus le cœur des Macédoniens.

Il envoie Cléandre faire des recrues dans le Péloponèse; et Parménion, qui prend le commandement des hétaires, des chevaux thessaliens et d'autres auxiliaires, est chargé de conduire le bagage à Sardes, d'où il doit pénétrer en Phrygie.

Le roi marche lui-même vers la Lycie et la Pamphilie, pour s'emparer de toutes les côtes maritimes, et rendre par là inutile la flotte ennemie. Il commence par prendre d'assaut Hyparne, place fortifiée et défendue par des soldats étrangers; la garnison capitule et se retire. A son entrée dans la Lycie, Telmisse se rend par composition : il passe le Xante; Pinara, Xantus, Patara, et trente autres villes de moindre importance lui ouvrent leurs portes.

Cependant, au milieu de l'hiver, il s'avance vers le pays de Milyade qui fait partie de la grande Phrygie, mais que Darius avait ordonné de comprendre dans le département de la Lycie. Là vinrent les envoyés des Phasélites, demander l'amitié d'Alexandre et lui offrir une couronne d'or. Beaucoup d'autres de la Lycie inférieure députèrent également pour rechercher son alliance. Alexandre commande aux Phasélites et aux Lyciens de remettre leurs villes aux gouverneurs qu'il leur envoie; toutes sont remises.

Peu de temps après, il entre dans la première de ces contrées; et, soutenu des habitants, s'empare d'un fort bien défendu, élevé par les Pisidiens, d'où les barbares incommodaient, par leurs excursions, les cultivateurs phasélites.

[1] Fils de Séleucus.
[2] Fils de Polémocrates.
[3] Fils de Néoptolème.

CHAPITRE VI.

Conquête de la Pamphilie et de la Phrygie. — Conspiration d'Alexandre, fils d'Érope. — Soumission, défection et réduction des Aspendiens. — Réduction de Telmisse, de Salagasse et de Célène. — Arrivée à Gordes, demande des Athéniens, refus d'Alexandre.

Cependant on apprend qu'Alexandre, fils d'Érope, un des hétaires, commandant alors la cavalerie thessalienne, conspire contre le roi. Cet Alexandre était frère d'Héromène et d'Arabée, tous deux complices du meurtre de Philippe. Lui-même n'était pas sans y avoir trempé; mais le prince lui avait pardonné, parce qu'après la mort de son père il fut le premier de ses amis qui se rangea près de lui, et qui le conduisit en armes dans le palais. Depuis, Alexandre avait cherché à se l'attacher par toutes les distinctions, en lui donnant le commandement des troupes envoyées dans la Thrace, et le faisant succéder, dans celui de la cavalerie thessalienne, à Calas nommé satrape de Phrygie.

Tels sont les détails de la conspiration. Darius reçoit, par le transfuge Amyntas, des lettres et des ouvertures de la part de cet Alexandre; aussitôt il députe, sous un prétexte, vers Atizyes, satrape de Phrygie, le Persan Asisinès, qu'il honorait d'une confiance intime, et le charge secrètement de s'aboucher avec cet Alexandre, et de lui promettre, pour prix de l'assassinat du prince, le royaume de Macédoine et mille talents d'or. Parménion surprit Asisinès, et en tira l'aveu complet, qu'il réitéra devant Alexandre, à qui Parménion l'envoya sous bonne garde. Le prince rassemble et consulte ses amis; on le blâma d'avoir confié, contre les règles de la prudence, le meilleur corps de cavalerie à un homme dont il n'était pas sûr. On ajouta qu'il fallait se hâter de le frapper avant qu'il pût s'assurer des Thessaliens et tenter de nouvelles entreprises. Un prodige récent augmentait la crainte : on rapporte qu'Alexandre étant encore au siége d'Halicarnasse, et s'étant livré au sommeil vers le milieu du jour, on vit une hirondelle voltiger autour de sa tête avec un grand babil; elle s'était abattue à plusieurs reprises sur les différents côtés de son lit, en redoublant, plus

que de coutume, ce bruit importun. Le prince, accablé de fatigues, ne s'éveillait point; cependant incommodé par ses cris, il étendit la main pour l'écarter : mais loin de s'envoler, elle vint se percher sur sa tête, et ne cessa de chanter que lorsqu'il fut entièrement éveillé. Frappé de ce prodige, il consulta le devin Aristandre de Talmisse, qui répondit que sans doute un ami d'Alexandre lui dressait des embûches, mais qu'elles seraient découvertes : que l'hirondelle était la compagne, l'amie de l'homme, et le plus babillard des oiseaux.

Alexandre rapprocha alors ce discours du devin de celui du Persan; il envoie aussitôt Amphotère [1] vers Parménion, avec quelques habitants de Pergues, pour le conduire. Déguisé sous le vêtement des indigènes, Amphotère se rend en secret près de Parménion, expose de vive voix sa commission; car on n'avait pas cru que la prudence permît de la confier par écrit. Le traître est arrêté et jeté en prison.

Alexandre, quittant la Phasélide, fait marcher une partie de son armée vers Pergues, par les montagnes où les Thraces lui avaient montré un chemin difficile, mais bien plus court; il mène le reste le long des côtes. On ne peut suivre cette dernière route que sous la direction des vents du nord; lorsque le vent du midi règne, elle est impraticable. Contre toute espérance, et non sans quelque faveur des dieux, ainsi que le crurent Alexandre et sa suite, les vents heureux s'élevèrent plutôt que les autres, et favorisèrent la rapidité de son passage.

Au sortir de Pergues, les principaux des Aspendiens vinrent à sa rencontre pour lui soumettre leurs villes, en le priant de ne point y mettre de garnisons. Ils l'obtinrent; mais Alexandre exigea cinquante talents pour le paiement de ses troupes, et les chevaux qu'ils fournissaient en tribut à Darius. Ils souscrivirent à toutes ces conditions.

Alexandre s'avance vers Sidé; ses habitants sont originaires de Cumes en Éolie : ils racontent une chose étrange sur leur origine, que leurs ancêtres, qui abordèrent de Cumes en ces lieux, oublièrent tout à coup la langue grecque, et parlèrent une langue barbare, qui n'était point celle des peuples voisins, mais qui leur était propre, et les distingue encore des nations qui les entourent.

Alexandre ayant jeté dans Sidé une garnison, marche sur Syllium, place fortifiée, défendue par les troupes des barbares, par des étrangers soldés, et à l'abri d'un coup de main. Il apprend en route que les Aspendiens ne tiennent aucune des conditions convenues; qu'ils ont refusé de livrer les chevaux à ceux envoyés pour les recevoir, et de compter l'argent; qu'ils ont retiré tous les effets de la campagne dans la ville, fermé leurs portes aux députés d'Alexandre, et mis leurs murs en état de défense. Il tourne aussitôt vers Aspende. Cette ville est assise sur un roc escarpé, et baigné par l'Eurymédon. Sur la pente et aux pieds du rocher s'étend une partie assez considérable de bâtiments, entourée d'un faible rempart. Désespérant de s'y maintenir, les habitants les abandonnèrent à l'approche d'Alexandre, dont la première opération fut, en arrivant, de franchir le rempart, et d'occuper les lieux qu'ils venaient de quitter. Ainsi menacés inopinément par Alexandre, et cernés par toute son armée, les Aspendiens lui envoyèrent de nouveaux députés pour offrir d'acquitter les stipulations précédentes. Alexandre, considérant la position du rocher, et quoique peu disposé à faire un long siége, ajouta cependant de nouvelles conditions; qu'ils auraient à livrer en ôtages les principaux de la ville, le nombre de chevaux promis, et le double des talents stipulés; qu'ils reconnaîtraient un satrape du choix d'Alexandre; paieraient un tribut annuel aux Macédoniens, et feraient terminer en justice le différent élevé entre eux et leurs voisins, sur la possession d'un territoire qu'on les accusait d'avoir envahi.

Ces conditions accordées, il retourne à Pergues, et passe dans la Phrygie; il devait s'avancer sous la ville de Telmisse, occupée par des barbares qui tirent leur origine des Pisidiens : elle est élevée sur une hauteur escarpée et inaccessible, où la route même pratiquée est extrêmement difficile; car le mont s'étend depuis la ville jusqu'au chemin, où il finit. En face de celui-ci s'élève un autre mont aussi escarpé de sorte, qu'ils forment une barrière de chaque côté de la route, dont il est facile de fermer le

[1] Fils d'Alexandre, frère de Cratère.

passage, en gardant les hauteurs avec les moindres forces. Ceux de Telmisse les occupent avec toutes leurs forces rassemblées.

A cette vue, on campe, par ordre d'Alexandre, comme on peut. Il pensait que les barbares, à l'aspect des dispositions des Macédoniens, ne laisseraient point dans ce poste toutes leurs troupes; mais que la plus grande partie se retirerait dans la ville après avoir laissé quelques hommes sur les hauteurs : l'événement justifia son attente. Alexandre prenant aussitôt avec lui les archers, ses troupes légères, et les plus prompts des oplites, attaque le poste. Ceux de Telmisse, accablés de traits, l'abandonnent. Alexandre, ayant franchi le défilé, campe sous les murs de la ville; il y reçoit les députés des Selgiens, peuple belliqueux, qui doit aussi son origine aux barbares de la Pisidie, et dont la ville est considérable. Anciens ennemis de ceux de Telmisse, ils venaient demander à Alexandre son amitié; il fait alliance avec eux, et depuis ils le servirent à toute épreuve.

Le siége de Telmisse paraissant devoir traîner en longueur, il marche sur Salagasse, ville assez grande, habitée par les Pisidiens, aussi distingués par leur bravoure entre les leurs, que les Pisidiens eux-mêmes entre les autres peuples. Ils occupèrent une montagne qui protégeait la ville, et qu'ils croyaient pouvoir opposer à l'ennemi comme un rempart. Alexandre dispose ainsi l'attaque : il place les hypaspistes à l'aile droite, qu'il commande; près d'eux, les hétaires de pied s'étendent jusqu'à l'aile gauche, dans l'ordre assigné aux chefs pour ce jour. Cette aile est commandée par Amyntas [1], protégée par les archers Thraces, sous la conduite de Sitalces; les hommes de trait et les agriens sont en avant de l'aile droite. La difficulté des lieux rendait la cavalerie inutile : ceux de Telmisse, réunis aux Pisidiens, étaient rangés de l'autre côté en bataille.

Déjà les troupes d'Alexandre, gravissant la montagne, atteignaient les hauteurs les plus difficiles, lorsque les barbares fondent de leurs retraites sur les deux ailes, du côté où ils avaient le plus d'avantage, sur l'ennemi embarrassé; ils dispersent les premiers hommes de trait, armés trop légérement pour faire résistance.

Les agriens tiennent ferme; ils voyaient s'approcher la phalange macédonienne, ayant à sa tête Alexandre. Dès qu'elle eut donné, ces barbares, combattant nus avec des hommes armés de toutes pièces, tombent percés, ou fuient : on en tua cinq cents environ. Le plus grand nombre dut son salut à la légèreté de sa fuite, et à l'habitude des lieux. Les Macédoniens, qui ne les connaissaient pas, et chargés de leurs armures pesantes, hésitèrent de les poursuivre; mais Alexandre ne laissant point de relâche aux fuyards, les suit et s'empare de leur ville, n'ayant perdu que Cléandre, un de ses généraux, et environ vingt soldats.

Il marche ensuite contre le reste des Pisidiens, emporte d'assaut une partie de leurs places; les autres capitulent.

Il arrive en Phrygie, vers le marais d'Ascagne, où se trouve un sel fossile que les habitants emploient au lieu de celui de la mer.

Au bout de cinq marches, il est devant Célènes. Cette ville est bâtie sur un rocher à pic, et gardée par une garnison de mille Cariens et de cent Grecs, sous le commandement du satrape de Phrygie. Ils députent vers Alexandre, et promettent de se rendre s'ils ne sont point secourus à un jour fixé dont ils conviennent. Alexandre trouva plus d'avantage dans cette condition qu'à pousser le siége, vu la position inaccessible du fort. Il laisse dans la ville quinze cents hommes de garnison, y passe dix jours, déclare satrape de Phrygie, Antigone[1], et le fait remplacer par Balacre[2], dans le commandement des troupes auxiliaires.

Il se rend à Gordes, après avoir écrit à Parménion d'y venir le rejoindre avec son armée. Ce général l'amène, renforcée des Grecs de retour de la Macédoine, et des recrues conduites par Ptolémée[3], Cœnus[4] et Méléagre[5], au nombre de trois cents chevaux et mille hommes de pied macédoniens, deux cents chevaux thessa-

[1] Fils d'Arabée.

[1] Fils de Philippe.
[2] Fils d'Amyntas.
[3] Fils de Séleucus.
[4] Fils de Polémocrate.
[5] Fils de Néoptolème.

liens, et cent cinquante Éléens sous la conduite d'Alcias d'Élée.

La ville de Gordes, dans la Phrygie, qui regarde l'Hellespont [1], est située sur le fleuve Sangaris, qui prend sa source dans les montagnes de la Phrygie, arrose la Bithynie thracienne, et se décharge dans le pont Euxin.

Alexandre y reçoit des députés d'Athènes; ils lui demandent la liberté des leurs, qui, au service des Perses, furent pris dans la journée du Granique, et partageaient en Macédoine les fers de deux mille Grecs. Les députés revinrent sans avoir rien obtenu. En effet, Alexandre pensa qu'il serait de la politique, pendant la chaleur de la guerre contre les Perses, de ne point affaiblir la terreur qu'il avait inspirée aux Grecs, toujours prêts, s'il en rompait le frein, à se joindre aux barbares. Il se contenta de leur répondre que, la guerre terminée selon ses vœux, Athènes pourrait demander la grâce de ses concitoyens par une nouvelle députation.

[1] Arrien a confondu la grande Phrygie arrosée par le Sangaris, et dont la Galatie, où l'ancien Gordium était situé, devint un démembrement, avec la petite Phrygie, connue davantage sous le nom de Phrygie au-dessus de l'Hellespont, et dont la Troade faisait partie. Cette erreur en a produit plusieurs autres, comme le remarque très-bien Cellarius. (S. C., p. 72.)

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Diversion maritime des Perses. — Prise de Chio, siége de Mitylène par Memnon, sa mort; capitulation de Mitylène. — Thymondas succède à Memnon. — Mouvements maritimes; prise de huit vaisseaux persans.

Cependant Memnon, à qui Darius avait donné le commandement de toute la flotte [1] et des côtes maritimes, voulant porter la guerre en Macédoine [2] et en Grèce, prit l'île de Chio [3] par trahison. Naviguant ensuite vers Lesbos, il passe devant Mitylène qui refuse de se rendre, s'empare de toutes les autres villes de Lesbos, soumet l'île, et revient mettre le siége devant Mitylène; il la cerne d'une double circonvallation qui s'étend d'un rivage à l'autre, et qui, flanquée de cinq forts, la bloque facilement du côté de la terre. Une partie de ses vaisseaux occupe le port; le reste cependant stationne vers Sigrium, promontoire de Lesbos, garde ce passage qui est le plus facile, et en écarte les vaisseaux de transport venant de Chio, de Géreste et de Malée, qui, du côté de la mer, auraient pu donner du secours aux Mityléniens: mais une maladie emporta Memnon; sa mort fut la plus grande perte qu'éprouva Darius.

Autophradates et Pharnabase [1], neveu de Darius, à qui Memnon avait donné en mourant son autorité, jusqu'à ce que le roi en eût décidé, pressaient vivement le siége. Les Mityléniens, bloqués par terre, cernés du côté de la mer par une flotte nombreuse, députent vers Pharnabase, et conviennent que les étrangers à la solde d'Alexandre se retireraient de leur ville; que les colonnes où des inscriptions attestent leur alliance avec ce prince seraient renversées; qu'ils renouvelleraient avec Darius le traité d'Antalcidas [2], et que la moitié de leur bannis ren-

[1] Elle était composée de trois cents voiles. (Diodore, 17, 29.)

[2] Cette diversion en Grèce pouvait seule sauver l'Asie du joug. Alors le vainqueur se serait vu obligé d'abandonner l'Asie pour aller défendre son pays, ou de diminuer considérablement ses forces pour y envoyer des secours. C'est le plan qu'Annibal suivit depuis, et qui pensa causer la perte de Rome.

[3] Elle fut livrée par Athénagoras et Apollonide, de concert avec Phisinus et Mégare; le gouvernement fut donné à Apollonide et aux traîtres. (Curt., 4, 5, 15.)

[1] Fils d'Artabase et de la sœur de Darius.

[2] Les Athéniens et les Spartiates, las de se ruiner réciproquement, s'accordèrent à faire la paix avec les Perses (l'an 387 avant l'ère vulgaire). « Les conditions furent que toutes les villes des Grecs asiatiques rentreraient sous la domination des Perses, ainsi que Clazomène et Chypre;

trerait dans leurs murs. Ces conditions sont acceptées : Pharnabase et Autophradates mettent garnison dans la ville, sous le commandement du Rhodien Lycomède, établissent Diogène, un des exilés, tyran de Mitylène, et exigent une somme d'argent, dont une partie est arrachée de force aux plus riches, et l'autre imposée sur la commune.

Autophradates tourne ensuite vers les autres îles, et Pharnabase conduit en Lycie les troupes étrangères ; cependant Darius envoie Thymondas [1] remplacer Memnon dans le commandement de ces troupes ; Pharnabase les lui remet, et va rejoindre la flotte d'Autophradates.

Dès qu'ils sont réunis, ils détachent vers les Cyclades le Persan Datame avec dix vaisseaux, et cinglent vers Ténédos avec une flotte de cent voiles. Arrivés devant l'île, et entrés dans le port Boréal, ils envoient ordre aux Ténédiens d'abattre les monuments de leur alliance avec Alexandre et les Grecs, et de faire la paix avec Darius, aux conditions du traité d'Antalcidas.

Ceux de Ténédos penchaient plus vers Alexandre et les Grecs ; mais la position actuelle des affaires ne laissait espoir de salut que dans la soumission à la volonté des Perses. En effet, Hégéloque, chargé par Alexandre de rassembler une armée navale, avait encore trop peu de forces pour qu'on pût en attendre un prompt secours. Les Ténédiens se rendirent donc à Pharnabase, plus par crainte que par affection.

Cependant Protée [2], d'après les ordres d'Antipater, avait rassemblé quelques vaisseaux longs de l'Eubée et du Péloponèse, pour couvrir les îles et la Grèce elle-même, si, comme on l'annonçait, la flotte des barbares tentait une invasion. Ayant appris que Datame stationnait devant Siphne, avec dix vaisseaux, Protée se rend avec quinze à Chalcis, située sur l'Euripe, et arrivé dès l'aurore devant l'île de Cythnus, il y passe la journée entière pour mieux reconnaître la position des dix vaisseaux ennemis, et les frapper d'une plus grande terreur, en les attaquant de nuit. Parfaitement instruit de l'état des choses, il part dans l'ombre, fond au point du jour, à l'improviste, sur Datame, et s'empare de huit vaisseaux complètement armés. Datame, échappé aux poursuites de Protée, rejoint le gros de la flotte avec les deux trirèmes qui lui restaient.

que les Athéniens conserveraient leur juridiction sur Lemnos, Imbros et Sciros, et que le reste de la Grèce jouirait de la liberté. » Telle fut la paix appelée d'Antalcidas. S'il faut, dit Plutarque, appeler paix une trahison, un reproche et une infamie de toute la Grèce si ignominieuse, que nulle guerre n'eut jamais issue plus honteuse ni plus infâme pour les vaincus. (Plutarque.)

[1] Fils de Mentor.

[2] Fils d'Andronicus.

CHAPITRE II.

Alexandre se dirige vers la Cilicie. — Nœud gordien tranché par Alexandre. — Soumission de la Paphlagonie. — Entrée dans la Cilicie.

Arrivé à Gordes, Alexandre monte dans la citadelle, au palais de Gordius et de son fils Midas ; curieux de voir le char de ce roi, et le nœud qui en retenait le joug. On faisait un grand récit de ce nœud dans les contrées voisines. Gordius était, disait-on, un homme peu fortuné de l'ancienne Phrygie, propriétaire d'un petit champ qu'il cultivait, et de deux paires de bœufs, dont l'une lui servait à traîner le char, et l'autre à labourer. Un jour qu'il conduisait la charrue, un aigle vint se percher sur le joug, et y demeura jusqu'à la dételée. Étonné de ce prodige, Gordius fut consulter les devins de Telmisse, qui passaient pour les plus habiles, et qui, dès leur plus tendre jeunesse, avaient, ainsi que leurs femmes et leurs enfants, le don de prophétiser. Il approchait d'un hameau, quand il fit rencontre d'une jeune fille qui allait puiser à la fontaine ; il lui raconta son aventure. Cette fille était de race prophétique : elle lui ordonne d'aller dans leur ville, et d'y sacrifier à Jupiter Basiléus. Gordius la pria de l'accompagner, et de lui enseigner le mode du sacrifice ; la jeune fille y consentit. Gordius la prit pour femme, et en eut un fils du nom de Midas. Parvenu à l'adolescence, celui-ci se distinguait autant par sa beauté que par son courage, lorsque des troubles domestiques et graves éclatèrent en Phrygie. On consulta l'oracle : il répondit que la sédition s'apaiserait, lorsque l'on verrait arriver sur un char celui qui était destiné au trône. L'assemblée des habitants délibérait sur cette réponse, lorsque Midas parut au milieu d'elle,

accompagné de ses parents, et monté sur un char; on lui applique la prédiction; voilà celui dont le dieu avait annoncé l'arrivée; on l'élit roi. Il termine les divisions, et consacre en action de grâces, au souverain des dieux, le char sur lequel l'aigle messager s'était abattu. On ajoutait que celui qui délierait le nœud qui attachait le joug obtiendrait l'empire souverain de l'Asie. Ce nœud était formé d'écorce de cornouiller, tissu avec un art tel, que l'œil ne pouvait en démêler le commencement ni la fin.

Alexandre ne voyant aucun moyen d'en venir à bout, et ne voulant point renoncer à une entreprise dont le mauvais succès aurait ébranlé les esprits, tira, dit-on, son épée, et tranchant le nœud, s'écria: Il est défait[1]! Selon Aristobule, le roi ayant enlevé la clef du timon (la cheville de bois qui le réunissait au joug et que le nœud attache), sépara le joug du timon. Je ne puis déclarer laquelle de ces deux versions est la vraie; mais le prince et ceux qui l'entouraient abandonnèrent le char, comme si les conditions de l'oracle eussent été remplies. Les foudres qui éclatèrent pendant la nuit semblèrent le confirmer.

Le lendemain Alexandre sacrifie aux dieux, pour les remercier de l'inspiration et des prodiges qu'ils lui ont envoyés.

Le jour suivant Alexandre part pour Ancyre, en Galatie. Des députés des Paphlagoniens viennent lui soumettre leur pays, et proposer une alliance, sous la condition que son armée n'entrera pas sur leur territoire. Il les range sous le gouvernement du satrape de Phrygie, et marchant vers la Cappadoce, il soumet une grande partie du pays qui s'étend en-deçà du fleuve Halys, et au-delà; Sabictas en est établi satrape.

Alexandre marche vers les pyles ciliciennes. Arrivé au camp de Cyrus (le jeune), auquel Xénophon s'était jadis réuni, et voyant le passage bien gardé, il y laisse Parménion à la tête de l'infanterie pesamment armée: lui-même, dès la première veille de la nuit, prenant avec lui les hypaspistes, les archers, les Agriens, s'avance vers le défilé pour surprendre ceux qui le gardaient. Son audace fut heureuse, quoiqu'elle fût découverte; à la nouvelle de l'approche d'Alexandre le poste est abandonné[1].

Le lendemain, dès l'aurore, il franchit le passage avec toute son armée, et descend dans la Cilicie.

Il apprend qu'Arsame, qui avait d'abord voulu conserver la ville de Tarse au pouvoir des Persans, ne songeait plus qu'à l'abandonner sur le bruit de son arrivée, et que les habitants craignaient qu'il ne pillât la ville en la quittant. Alexandre double aussitôt sa marche à la tête de sa cavalerie et de ses troupes légères. Certain de son approche, Arsame fuit précipitamment vers Darius, sans avoir ruiné la ville.

CHAPITRE III.

Conquête de la Cilicie. — Maladie d'Alexandre; sa confiance en Philippe son médecin. — Alexandre s'assure des défilés entre la Cilicie et l'Assyrie. — Tombeau de Sardanapale. — Réduction des Ciliciens.

Alexandre tombe malade, selon Aristobule, par suite de ses fatigues; et selon d'autres, pour s'être jeté à la nage, tout échauffé et couvert de sueur, dans les eaux du Cydnus[2], qui traverse la ville. Ce fleuve prend sa source dans les montagnes du Taurus; il coule dans un lit pur, et roule des eaux limpides et froides. Le caractère de la maladie s'annonce par un spasme, une fièvre aiguë et l'insomnie. Tous les médecins désespéraient de sa vie; le seul Philippe, Acarnanéen, qui suivait Alexandre, et avait sa confiance la plus intime, ordonne une potion médicale. Tandis qu'on la prépare, Parménion remet à Alexandre une lettre par laquelle on l'avertissait de se défier de Philippe; que Darius l'avait engagé, à prix d'argent, d'empoisonner le roi. Alexandre tenait encore l'écrit, lorsqu'on

[1] Alexandre avait déjà prouvé qu'avec de la présence d'esprit on interprète aisément en sa faveur tous les oracles. Voyez sa réponse à la Pythie.

C'est ainsi que César, qui tombe en débarquant, s'écrie, en touchant la terre: « Afrique, je te tiens! »

[1] Selon Quinte-Curce, le défilé n'était point gardé, ce qui n'est guère vraisemblable. (Voyez le Précis des Histoires d'Alexandre et de César, t. 1, p. 156.)

[2] Cette rivière fut fatale à plus d'un grand homme, dans les croisades; l'empereur Frédéric, ce défenseur intrépide des droits de l'empire, si connu par ses démêlés avec les papes et les mahométans, y trouva la mort avec les mêmes circonstances.

apporta le breuvage : il le reçoit d'une main, et de l'autre présentant la lettre à Philippe, il vide la coupe d'un seul trait, tandis que le médecin lit. La physionomie de Philippe annonce qu'il espère bien de ce breuvage ; il ne laisse échapper, pendant la lecture, aucun signe de trouble ; il exhorte seulement Alexandre à suivre en tout point ce qu'il lui prescrira, que sa guérison doit en être le prix. Alexandre recouvra la santé, après avoir montré à Philippe un attachement imperturbable, et à ceux qui l'entouraient, quelle était sa confiance dans ses amis, et combien peu il craignait la mort.

Il envoie, pour occuper les autres défilés qui séparent la Cilicie de l'Assyrie, Parménion, à la tête de l'infanterie auxiliaire, des Grecs à sa solde, des Thraces commandés par Sitalcès, et de la cavalerie thessalienne.

Il sort le dernier de Tarse ; un jour de marche le porte à Anchialon. Cette ville fut, dit-on, bâtie par Sardanapale, roi des Assyriens ; l'enceinte et les fondements de ses murs annoncent que ce fut une ville considérable et puissante.

On y voit encore le tombeau de Sardanapale, sur lequel est élevée sa statue qui semble applaudir des mains : on y remarque une inscription en carctères assyriens, et qu'on assure être en vers, dont voici le sens.

Sardanapale, fils d'Anacyndarax, a fondé Anchialon et Tarse en un jour : passants, mangez, buvez, tenez-vous en joie ; le reste n'est que vanité ; c'est ce que semble indiquer la manière dont il claque des mains : l'expression *tenez-vous en joie*, a, dans l'assyrien, un caractère plus voluptueux encore.

D'Anchialon Alexandre passe à Soles, y jette une garnison et condamne les habitants à une amende de deux cents talents d'argent, pour avoir favorisé les Perses.

Prenant ensuite avec lui trois corps de cavalerie macédonienne, tous les hommes de trait et les agriens, il attaque les Ciliciens des montagnes ; et rentre à Soles, après les avoir réduits dans l'espace de sept jours, soit de force, soit par composition.

Il apprend que Ptolémée et Asandre ont défait le Perse Orontobate qui tenait la citadelle d'Halicarnasse, Mynde, Caune, Théra et Callipolis. La conquête de Cos et du Triopium suivit cette victoire. La bataille avait été remarquable, l'ennemi avait perdu sept cents hommes de pied, cinquante de cavalerie, et on lui avait fait près de mille prisonniers.

Alexandre sacrifie à Esculape, conduit la pompe aux flambeaux avec toute son armée, fait célébrer les combats du gymnase et de la lyre, établit à Soles la démocratie.

Il charge Philotas de conduire la cavalerie vers le fleuve Pyramus par la plaine d'Alée, et tournant vers Tarse avec son infanterie et le corps de ses gardes, il arrive à Magarse, où il sacrifie à Minerve, protectrice du lieu.

Il part pour Malles, honore la tombe d'Amphilocus comme celle d'un héros ; apaise les dissensions qui divisaient les citoyens, et leur remet les tributs qu'ils payaient à Darius, par considération pour ce peuple, colonie agrienne qui tirait, comme lui, son origine d'Hercule.

CHAPITRE IV.

Préliminaires de la journée d'Issus. — Campement de Darius ; sa marche. — Dispositions d'Alexandre ; harangue à ses soldats.

Alexandre apprend que Darius, avec toute son armée, est campé à Sochus, séparé par deux jours de marche des défilés qui ouvrent l'Assyrie.

Ayant rassemblé les corps attachés à sa personne, il leur annonce que Darius et son armée sont proches ; tous demandent à marcher. Alexandre rompt le conseil après avoir donné de grands éloges à leur courage ; le lendemain il marche contre Darius et les Perses [1].

Le second jour, ayant franchi les défilés, il campe près de la ville de Myriandre. L'orage épouvantable qui s'éleva pendant la nuit, les vents et des torrents de pluie retinrent Alexandre dans son camp.

Cependant Darius, pour asseoir le sien, avait d'abord choisi une plaine immense de l'Assyrie, et ouverte de tous côtés, où ses troupes innombrables et sa cavalerie pouvaient

[1] Une armée étrangère est toujours redoutable à l'ennemi qu'elle attaque du premier abord ; elle ne doit pas lui donner le temps de se reconnaître ou de se relever. (Thucydid., liv. 6.)

se développer avec avantage. Le transfuge Amyntas [1] lui avait conseillé de ne point abandonner cette position, que le nombre de ses troupes et de ses bagages devait l'engager à tenir. Darius s'y maintint d'abord; mais Alexandre ayant été arrêté successivement dans Tarse par la maladie, dans Soles par les jeux et les sacrifices, et dans les montagnes de Cilicie par l'expédition contre les barbares, Darius prit le change sur les motifs de ce retard et crut trop facilement ce qu'il désirait; il prêta l'oreille aux flatteurs qui l'entouraient, et qui perdront toujours les princes : Alexandre, disaient-ils, effrayé de l'arrivée du grand roi, n'oserait pousser plus loin : la cavalerie seule des Perses suffirait pour écraser l'armée des Macédoniens.

Amyntas, au contraire : « Alexandre viendra chercher Darius en quelque lieu qu'il se trouve : c'est ici qu'il faut l'attendre. »

L'avis le moins sage, mais qui flattait le plus, l'emporta. Peut-être la fatalité [2] ne poussa-t-elle Darius dans un lieu où il ne pouvait ni se servir facilement de sa cavalerie et de la multitude de ses troupes légères, ni étaler l'appareil de son armée, que pour préparer aux Grecs une victoire facile. En effet, les décrets éternels voulaient transporter l'empire de l'Asie, des Perses aux Macédoniens, comme il l'avait été des Assyriens aux Mèdes, et des Mèdes aux Perses.

Darius franchit donc le pas Amanique, et marche vers Issus, ayant l'imprudence de laisser Alexandre derrière lui. Maître de la ville, il fait périr cruellement les malades qu'Alexandre y avait laissés. Le lendemain, il s'avance aux bords du Pinare.

Alexandre, ne pouvant croire que Darius l'eût laissé sur ses derrières, fait monter quelques hétaires sur un triacontère [3] pour aller à la découverte : à la faveur des sinuosités du rivage, ils découvrent le camp des Perses vers Issus, et reviennent annoncer à Alexandre qu'il tient Darius.

Il assemble les stratèges [4], les ilarques et les chefs des troupes auxiliaires : « Rappelez-
» vous tous vos exploits et redoublez d
» fiance; vainqueurs, vous allez attaqu
» vaincus : un dieu combat pour nous
» lui qui a poussé Darius à quitter de
» plaines pour s'enfermer dans cet
» étroit où notre phalange peut bien se
» lopper, mais où le grand nombre
» troupes devient inutile; ils ne nous
» comparables ni en force ni en courage.
» Macédoniens, endurcis, aguerris par
» les fatigues des combats, vous marche
» tre les Perses et les Mèdes amollis
» longtemps par le repos et les plaisir
» bres, vous combattez des esclaves. Les
» de chaque parti n'ont point le même
» tage. Ceux de Darius se battent pou
» solde misérable, ceux qui accompagne
» Macédoniens, pour la Grèce et volon
» ment. Si l'on considère les auxiliaires,
» Thraces, les Péones, les Illyriens, les agr
» les plus forts et les plus belliqueux des
» ples de l'Europe, et là des Asiatiques én
» et efféminés : enfin c'est Alexandre c
» Darius. Tels sont les avantages dans le
» bat; mais que d'autres dans le succès !
» n'avez plus devant vous les satrapes de
» rius, la cavalerie du Granique, les vingt
» soldats étrangers; voilà toutes les force
» Perses et des Mèdes, toutes les nations
» leur obéissent dans l'Asie; le grand roi
» même : cette journée vous livre tout;
» commandez à l'Asie entière, et vos n
» travaux sont à leur terme. »

Alexandre leur rappelle alors les vict
qu'ils avaient remportées en commun, fai
ressortir les exploits de chacun d'eux qu'i
nominativement, et parlant même des si
mais avec retenue; il fut jusqu'à rapporte
retraite de Xénophon et les exploits des
mille qui ne pouvaient, sous aucun rapp
être comparés aux leurs. Ils n'avaient, en e
ni les chevaux, ni les troupes de la Béotie e
Péloponèse, ni les Macédoniens, ni les Thr
ni aucune cavalerie semblable à la leur, ni f
deurs, et hommes de trait, à la réserve de
ques Crétois et de quelques Rhodiens levés
hâte par Xénophon; et que, cependant, dé
de toutes ces ressources, ils avaient, sous
murs de Babylone, mis en fuite le grand roi
son armée, et dompté dans leur retraite t

[1] Fils d'Antiochus. Voy. ci-dessus, p.
[2] *Ti Daimonion*. Un génie, dit le texte.
[3] Bâtiment à trente rames.
[4] Généraux et chefs de bataillon.

les nations qui avaient voulu leur fermer la route du Pont-Euxin. Il ajouta tout ce qu'un grand général peut rappeler avant le combat à des soldats éprouvés. Ils se disputent l'honneur de l'embrasser; l'élèvent jusqu'au ciel, et demandent à marcher sur-le-champ contre l'ennemi.

CHAPITRE V.

Journée d'Issus. — Ordre de bataille des deux armées. — Combat. — Déroute des Perses; fuite de Darius. — Prise du camp et de la famille de Darius.

Alexandre ordonne aux siens de prendre de la nourriture, et détache quelques chevaux avec des hommes de trait pour reconnaître les défilés par où il avait passé. Il part dans l'ombre avec toute son armée pour les occuper de nouveau [1]. Il y campe vers le milieu de la nuit, et fait reposer son armée après avoir placé avec soin des sentinelles sur tous les points. Dès l'aurore il se met en marche, faisant filer ses troupes dans les passages étroits; mais à mesure que le chemin s'élargit, il développe ses corps en phalange, qu'il appuie à droite sur les hauteurs, à gauche sur le rivage, l'infanterie en avant, la cavalerie ensuite : arrivé en plaine, il range son armée en bataille.

A l'aile droite, il place l'Agéma et les hypaspistes, sous le commandement de Nicanor [2]; près d'eux les corps de Cœnus et de Perdiccas, qui s'étendaient jusqu'au centre, où devait commencer le combat. Il compose la gauche des troupes d'Amyntas, de Ptolémée et de Méléagre : l'infanterie est sous les ordres de Crater; toute l'aile est sous ceux de Parménion, qui ne doit pas s'éloigner du rivage [3] crainte d'être cerné par les barbares; car il était facile aux Perses d'envelopper les Macédoniens avec leurs troupes nombreuses.

[1] Quinte-Curce (c. 8, 9 et 10. Diod., n. 32 et 33), pour n'être entré dans aucun détail sur ces marches importantes, a répandu une grande obscurité sur les dispositions respectives des deux armées. Diodore n'a pas été plus exact. (S. C., p. 55.)

[2] Fils de Parménion.

[3] Cette position aurait dû empêcher Quinte-Curce, (l. 3, c. 11) d'avancer que la droite de cette armée fut enveloppée par les troupes ennemies. (S. C., p. 55.)

Darius, instruit qu'Alexandre s'avance en ordre de bataille, fait traverser le Pinare à trente mille chevaux et à vingt mille hommes de trait, pour avoir la facilité de ranger le reste de son armée. Il oppose d'abord à la phalange macédonienne trente mille des Grecs à sa solde, pesamment armés, et soutenus de soixante mille Cardaques armés de même, le terrain ne permettant point d'en mettre en ligne davantage; vers les hauteurs, à sa gauche, il place vingt mille hommes, dont partie en face, partie derrière l'aile droite d'Alexandre : disposition forcée par la chaîne des montagnes qui, formant d'abord une espèce de golfe, tournaient ensuite l'aile droite des Macédoniens. Le reste de ses troupes, de toutes armes et de tout pays, forment derrière les Grecs soldés une profondeur de rangs aussi nombreux qu'inutiles; car Darius comptait six cent mille combattants.

Arrivé dans la plaine, Alexandre développe, près de lui, à l'aile droite, la cavalerie des hétaires, des Thessaliens et des Macédoniens, et fait filer à la gauche, vers Parménion, les Péloponésiens et les autres alliés.

L'armée des Perses rangée en bataille, Darius rappelle la cavalerie qui avait passé le Pinare pour couvrir ses dispositions. Il en détache la majeure partie contre Parménion, du côté de la mer, où les chevaux pouvaient combattre avec avantage, et fait passer le reste à sa gauche vers les hauteurs : mais jugeant que la difficulté des lieux lui rendrait ces derniers inutiles, il en rejette encore une grande partie sur la droite : il se place lui-même au centre de l'armée, suivant l'ancienne coutume des rois de Perse, dont Xénophon [1] rapporte les motifs.

Alexandre, voyant presque toute la cavalerie des Perses portée du côté de la mer sur Parménion, qui n'était soutenu que des Péloponésiens et des alliés, détache aussitôt vers l'aile gauche les chevaux thessaliens, et les fait filer sur les derrières pour n'être point aperçus de l'ennemi. En avant de la cavalerie de l'aile droite, Protomaque et Ariston conduisent, l'un les voltigeurs, l'autre les Péones; Antiochus, à la tête des archers, couvre l'in-

[1] Fils de Gryllus.

fanterie; les agriens, sous la conduite d'Attalus, quelques chevaux et quelques archers disposés à l'arrière-garde, font face à la montagne : ainsi l'aile droite se divisait elle-même en deux parties, dont l'une était opposée à Darius, placé au-delà du fleuve avec le gros de son armée, et l'autre regardait l'ennemi qui les tournait sur les hauteurs. A l'aile gauche, en avant de l'infanterie, marchent les archers crétois et les Thraces, commandés par Sitalcès, précédés de la cavalerie et des étrangers soldés qui forment l'avant-garde.

Comme la phalange à l'aile droite avait moins de front que la gauche des Perses dont elle pouvait être cernée facilement, Alexandre la renforce, en dérobant leur mouvement à l'ennemi par deux compagnies d'hétaires [1], sous la conduite de Péridas [2] et de Pantordanus [3]; et comme ceux de l'ennemi, postés sur les flancs de la montagne, ne descendaient point, Alexandre, les ayant repoussés sur les sommets, avec un détachement d'agriens et d'archers, se contente de leur opposer trois cents chevaux, fait passer sur le front de l'aile droite le reste des troupes placées de ce côté, y joint les Grecs à sa solde, et donne alors à cette partie de son armée un développement plus étendu que celui des Perses qu'elle avait à combattre.

L'ordre de bataille ainsi disposé, Alexandre s'avance lentement, et en faisant des haltes fréquentes, comme s'il ne voulait rien précipiter.

De son côté, Darius ne quitte point les bords escarpés du fleuve où il était placé; il a même défendu par des palissades les rives d'un facile accès : cette disposition révèle aux Macédoniens que Darius a déjà présagé sa défaite.

Les armées en présence, Alexandre, à cheval, parcourt ses rangs, encourage les siens, appelle nominativement et avec éloge non-seulement les principaux chefs, mais encore les ilarques, les moindres officiers, et ceux mêmes des étrangers distingués par leurs grades ou leurs exploits : tous, par un cri unanime, demandent à fondre sur l'ennemi.

Alexandre continue de s'avancer lentement, de peur qu'une marche trop rapide ne jette du désordre dans sa phalange; mais parvenu à la portée du trait, les premiers qui l'entourent, et lui-même à la tête de l'aile droite, courent à toutes brides vers le fleuve pour effrayer les Perses par l'impétuosité du choc, en venir plus tôt aux mains, et se garantir ainsi de leurs flèches. Alexandre n'est point trompé dans son attente. Au premier choc, la gauche de l'ennemi cède, et laisse aux Macédoniens une victoire aussi éclatante qu'assurée.

Dans le mouvement précipité et décisif d'Alexandre, la pointe de la phalange avait suivi l'aile droite, tandis que le centre n'avait pu marcher avec la même promptitude ni maintenir son front et ses rangs, arrêté par la barrière que présentaient les bords escarpés du fleuve : les Grecs, à la solde de Darius, saisissent le moment et tombent avec impétuosité sur la phalange macédonienne ouverte. Le combat devient opiniâtre; les Perses s'efforcent de rejeter les Macédoniens dans le fleuve, et de reprendre l'avantage pour ceux qui fuyaient, et les Macédoniens s'obstinent à maintenir celui d'Alexandre, et l'honneur de la phalange jusque-là réputée invincible. La rivalité des Grecs et des Macédoniens redouble l'acharnement. Ptolémée [1], après des prodiges de valeur, et cent vingt Macédoniens de distinction, sont tués.

Cependant l'aile droite d'Alexandre, après avoir renversé tout ce qui était devant elle, tourne sur les Grecs à la solde de Darius, les écarte du bord, et, enveloppant leurs rangs découverts et ébranlés, les attaque en flanc, et en fait un horrible carnage.

Les chevaux perses en regard des Thessaliens, sans les attendre au-delà du fleuve, le passent bride abattue, et tombent sur la cavalerie opposée : ils combattirent avec acharnement, et ne cédèrent que lorsqu'ils virent les Perses mis en fuite, et les Grecs taillés en pièces. Alors la déroute fut complète.

La cavalerie des Perses souffrit beaucoup dans cette fuite, et de l'embarras de son armure pesante, et du désordre qui se mit dans les rangs; tous, dans leur épouvante, se pressaient en foule les uns sur les autres dans les défilés, de manière que les leurs en écrasèrent

[1] Le texte dit, l'une Antébusienne, l'autre Lagéenne. Voy. Gronov., p. 73.

[2] Fils de Ménestée.

[3] Fils de Cléandre.

[1] Fils de Séleucus.

davantage que l'ennemi n'en détruisit. Les Thessaliens pressent vivement les fuyards; le carnage de la cavalerie égale celui de l'infanterie.

Dès qu'Alexandre eut enfoncé l'aile gauche des Perses, Darius se sauva avec les premiers sur un char qu'il ne quitta point tant qu'il courut à travers plaine; mais arrivé dans des gorges difficiles, il abandonne son char, son bouclier, sa pourpre, son arc même, et fuit à cheval. La nuit, qui survint bientôt, le dérobe aux poursuites d'Alexandre, qui ne cessent qu'avec le jour. Le vainqueur retourne vers son armée, et s'empare du char et des dépouilles de Darius. Alexandre l'eût pris lui-même, si, pour le poursuivre, il n'eût attendu le rétablissement de sa phalange ébranlée, la défaite des Grecs et la déroute de la cavalerie des Perses. Ils perdirent Arsame, Rhéomitrès, Atizyès, l'un de ceux qui, au Granique, avaient commandé la cavalerie; Sabacès, satrape d'Égypte, et Bubacès, un des Perses les plus distingués. On évalue à cent mille le nombre général des morts, dont dix mille chevaux; de sorte que, au rapport de Ptolémée [1], qui accompagnait Alexandre dans cette poursuite, on traversa des ravins comblés de cadavres.

Au premier abord on se rendit maître du camp de Darius; on y trouva la mère, la femme, la sœur, et un fils jeune encore du monarque de l'Asie, avec deux de ses filles et quelques femmes des principaux de son armée; toutes les autres avaient été conduites avec les bagages à Damas, où Darius avait fait porter la plus grande partie de ses trésors, et tous les objets de magnificence que traînent à l'armée les rois de Perse.

On ne trouva dans le camp que trois mille talents; mais Parménion, envoyé à Damas par Alexandre, y recueillit toutes les richesses du vaincu.

Telle fut l'issue de cette journée, qui eut lieu dans le mois maimactérion, Nicostrate étant archonte à Athènes [2].

Le lendemain, Alexandre, quoique souffrant encore d'une blessure qu'il avait reçue à la cuisse, visite les blessés, fait inhumer les morts avec pompe, en présence de son armée rangée en bataille, dans le plus grand appareil. Il fait l'éloge des actions héroïques dont il avait été témoin, ou que la voix générale de toute l'armée publiait, et honora chacun d'entre eux de largesses selon leur mérite et leur rang. Balacre [1], l'un des gardes de sa personne, est nommé satrape de Cilicie, et remplacé par Ménès [2]; Polysperchon [3] succède au commandement de Ptolémée [4], qui avait péri dans le combat. On remet aux habitants de Soles les cinquante talents qui leur restaient à payer; on leur rend leurs ôtages.

CHAPITRE VI.

Suites de la journée d'Issus.—Alexandre console la famille de Darius.—Marche des vaincus dans leur fuite.—Mouvements d'Agis; soumission de Straton.—Députation et lettres de Darius à Alexandre.—Réponse du vainqueur.—Alexandre pardonne aux Grecs.

Alexandre étendit ses soins sur la mère de Darius, sa femme et ses enfants. Quelques historiens rapportent qu'après la poursuite, étant entré dans la tente de ce roi qu'on lui avait réservée, il fut frappé de la désolation et des cris des femmes; il demande pourquoi ces cris qu'il entend près de lui, et quelles sont ces femmes. On lui répond que la mère de Darius, sa femme et ses enfants, apprenant que son arc, son bouclier et son manteau sont au pouvoir du vainqueur, ne doutent plus de sa mort et le pleurent. Alexandre leur envoie aussitôt Léonnatus, l'un des hétaires, pour leur annoncer que Darius est vivant, qu'Alexandre ne possède que les dépouilles laissées sur son char. Léonnatus s'acquitte de sa commission, et ajoute qu'Alexandre leur conserve les honneurs, l'état et le nom de reine : que ce prince n'avait point entrepris la guerre contre Darius par

[1] Fils de Lagus.

[2] La quatrième année de la cent onzième olympiade, 333 ans avant l'ère vulgaire, sous le consulat romain de Cæso Valerius et L. Papirus, 2125 ans avant la fondation de la république française.

[1] Fils de Nicanor.

[2] Fils de Dionysius.

[3] Fils de Simmia.

[4] Fils de Séleucus.

haine personnelle, mais pour lui disputer l'empire de l'Asie [1].

Tel est le récit de Ptolémée et d'Aristobule: on ajoute que le lendemain Alexandre entra dans l'appartement des femmes, accompagné du seul Éphestion. La mère de Darius, ne sachant quel était le roi, car nulle marque ne le distinguait, frappée du port majestueux d'Éphestion, se prosterna devant lui. Avertie de sa méprise par ceux qui l'entouraient, elle reculait confuse, lorsque le roi : « Vous ne vous » êtes point trompée, celui-là est aussi Alexan» dre. » Je ne certifie point la vérité du fait, il suffit qu'il soit vraisemblable. S'il en fut ainsi, Alexandre me paraît digne d'éloge, par la noble générosité qu'il montra en consolant ces femmes, et en élevant son ami : si ce fait est supposé, ce prince mérite encore des éloges pour en avoir été jugé capable.

Cependant Darius fuyait dans la nuit avec peu de suite. Le lendemain, recueillant les débris des Perses et des étrangers à sa solde, il rassemble environ quatre mille hommes, et gagne Thapsaque en diligence pour mettre l'Euphrate entre lui et Alexandre.

D'autre part, les transfuges Amyntas [2], Thymodès [3], Aristomède de Phère, et Bianor, acarnanéen, fuyant par les hauteurs qu'ils avaient occupées, arrivent à Tripoli en Phénicie, avec huit mille hommes. Là, trouvant à sec les vaisseaux [4] qui les avaient amenés de Lesbos, ils mirent à flot le nombre de bâtiments nécessaire pour les transporter, et ayant brûlé le reste dans les chantiers, pour ne laisser aucun moyen de les poursuivre, se sauvèrent à Cypros et de là en Egypte où, voulant remuer, Amyntas fut tué quelque temps après par les habitants du pays.

Cependant Pharnabase et Autophradates, après avoir séjourné quelque temps dans l'île de Chio, y laissèrent une garnison, et ayant détaché des vaisseaux vers Cos et Halicarnasse, vinrent devant Syphnos avec cent de leurs meilleurs bâtiments.

Là, une trirème conduisit Agis, roi des Lacédémoniens; il venait demander de l'argent, un renfort de troupes de terre et de mer, pour tenter une invasion dans le Péloponèse. Ils apprennent la défaite d'Issus. Frappés de cette nouvelle, Pharnabase retourne à Chio avec douze trirèmes et quinze cents stipendiaires, pour prévenir le mouvement que cet échec pourrait exciter dans l'île; Agis reçoit trente talents d'Autophradates et dix trirèmes, dont il remet le commandement à Hippias pour les conduire vers son frère Agésilas; à Ténare, avec ordre de donner aux matelots paie complète, et de se porter rapidement en Crète pour la maintenir. Lui-même, après s'être arrêté quelque temps à ces parages, rejoint Autophradates à Halicarnasse.

Alexandre part pour la Phénicie, après avoir établi Memnon Cerdinas, satrape de la Cœlo-Syrie, ayant sous ses ordres la cavalerie des alliés pour tenir la province. Alors vint à sa rencontre le fils de Gérostrate, roi des Aradiens et des insulaires finitimes, lequel, à l'exemple des rois de Phénicie et de Cypros, avait réuni ses vaisseaux à la flotte d'Autophradates; Straton place sur la tête d'Alexandre une couronne d'or, et lui livre l'île d'Arados, et Marathe, ville puissante et riche, située en face, sur le continent, et Mariammé et toutes les places de ses états.

Alexandre était à Marathe, lorsqu'il reçut des députés et des lettres de Darius, qui demandaient la liberté de sa mère, de sa femme et de ses enfants. Darius rappelait les termes du traité qui avait existé entre Artaxerxe et Philippe. Il accusait ce dernier de l'avoir rompu, en attaquant, sans aucun sujet de plainte, Arsès, fils d'Artaxerxe. Darius ajoutait que, depuis son avènement au trône des Perses, Alexandre n'avait point député pour renouveler leur ancienne alliance; qu'au contraire, il avait passé en Asie à la tête d'une armée, et traité les Perses en ennemis; que leur roi avait dû alors prendre les armes pour défendre son pays et l'honneur du trône; que la volonté des dieux avait décidé de l'issue du combat; mais que roi, il redemandait à un roi sa mère, sa femme et ses enfants captifs; qu'il implorait son amitié, et le priait d'envoyer des députés qui, réunis aux siens, Ménisque et Arsima, recevraient et donneraient des gages réciproques d'alliance.

[1] Arrien ajoute *légitimement* !

[2] Fils d'Antiochus.

[3] Fils de Mentor.

[4] On sait que les Anciens retiraient leurs vaisseaux à terre lorsqu'ils ne s'en servaient point.

Alexandre renvoie les députés de Darius avec une lettre, et Thersippe, dont la commission est de la remettre sans autres explications. Elle était conçue en ces termes :

« Vos ancêtres entrèrent dans la Macédoine » et dans la Grèce, et les ravagèrent ; ils n'a» vaient reçu de nous aucun outrage. Géné» ralissime des Grecs, j'ai passé dans l'Asie » pour venger leur injure et la mienne. En effet, » vous avez secouru les Périnthiens qui avaient » offensé mon père. Ochus a envoyé une ar» mée dans la Thrace soumise à notre empire. » Mon père a péri sous le fer des meurtriers que » vous avez soudoyés, et, partout dans vos » lettres, vous avez fait gloire de ce crime. Après » avoir fait assassiner Arsès et Bagoas, vous » avez usurpé le trône contre toutes les lois de » la Perse ; coupable envers les Perses, vous » avez écrit ensuite des lettres ennemies dans » la Grèce pour l'exciter à prendre les armes » contre moi ; vous avez tâché de corrompre » les Grecs à prix d'argent, qu'ils ont refusé, à » l'exception des Lacédémoniens ; et cherchant » à ébranler, par la séduction de vos émissaires, » la foi de mes alliés et de mes amis, vous avez » voulu rompre la paix dont la Grèce m'est re» devable. C'est pour venger ces injures, dont » vous êtes l'auteur, que j'en ai appelé aux » armes. J'ai d'abord vaincu vos satrapes et vos » généraux, ensuite votre armée et vous-même. » La faveur des dieux m'a rendu maître de votre » empire ; vos soldats, échappés du carnage et » réunis auprès de moi, se louent de ma bien» veillance ; ce n'est point la contrainte, mais » leur volonté qui les retient sous mes drapeaux. » Je suis le maître de l'Asie, venez me trouver » à ce titre. Si vous concevez quelque crainte » de ma loyauté, envoyez vos amis recevoir ma » foi. Venez, et je jure non-seulement de vous » rendre votre mère, votre femme et vos en» fants, mais encore de vous accorder tout ce » que vous me demanderez. Du reste, lorsque » vous m'adresserez vos lettres, souvenez-vous » que vous écrivez au souverain de l'Asie [1] ; que » vous n'êtes plus mon égal ; que l'empire est » à moi. Autrement je l'aurai à injure. Si vous » en appelez du titre du roi à un autre combat, » ne fuyez point ; je vous atteindrai partout. »

[1] Lettre de capitan.

Sur ses entrefaites, apprenant que les trésors de Darius conduits par Cophenès [1], à Damas, les gardes même, et tout ce qui faisait l'orgueil et le luxe du monarque persan étaient tombés en son pouvoir, il les laisse dans cette ville aux soins de Parménion.

Alexandre fait amener devant lui les envoyés que la Grèce avait députés vers Darius avant l'événement, et qui étaient au nombre des prisonniers, savoir : Euthyclès de Lacédémone ; Iphicrate, fils du général athénien de ce nom ; Thessaliscus [2] ; et Dionisodore, vainqueur aux jeux olympiques. Il renvoya aussitôt ces deux derniers quoique Thébains, soit par commisération pour les malheurs de leur cité, soit que l'excès même de la vengeance des Macédoniens qui la détruisirent, excusât leur démarche auprès de Darius. Il les traita donc avec bonté ; il dit à Thessaliscus : *Je vous pardonne par considération pour votre naissance.* Il était en effet un des premiers de Thèbes. Et à Dionysodore: *En faveur de votre victoire aux jeux olympiques.* A Iphicrate : *A cause de l'amour que je porte aux Athéniens, et de la gloire de votre père.* Il le retint auprès de lui avec honneur tant qu'il vécut, et après sa mort il fit porter à Athènes ses cendres qu'on rendit à sa famille.

Pour Euthyclès, comme il était Lacédémonien, et que ce peuple était en guerre ouverte avec Alexandre ; comme d'ailleurs il ne présentait, par lui-même, aucun titre de grâce, il fut retenu prisonnier sans être dans les fers ; et le succès achevant de couronner les entreprises d'Alexandre, il fut remis en liberté.

CHAPITRE VII.

Expédition de Syrie.—Demande d'Alexandre aux Tyriens; leur refus.—Harangue d'Alexandre à ses soldats.—Siége de Tyr.—Renforts que reçoit Alexandre; excursion dans l'Arabie.—Suite du siége de Tyr.—Attaque des murs. —Prise des ports et de la ville.—Nouvelles propositions de Darius rejetées.—Conquête de la Palestine.—Siége et prise de Gaza.

Alexandre quitte Marathe, et reçoit à composition Biblos et Sidon, appelé par l'inimitié

[1] Fils d'Artabane.
[2] Fils d'Ismène.

que les habitants portaient à Darius et aux Perses.

Il marche vers Tyr [1]. Des députés de cette ville viennent à sa rencontre pour lui annoncer une entière soumission à ses ordres. Il donne de justes éloges à la ville et à la députation composée des principaux habitants, et où se trouvait l'héritier même du trône (car le roi Azelmicus faisait voile avec Autophradates); il ajoute qu'il ne demande à entrer dans la ville que pour offrir un sacrifice à Hercule.

En effet, le temple qu'on y voit de ce dieu est, de mémoire d'homme, un des plus anciens. Ce n'est point celui d'Hercule argien, fils d'Alcmène. Le culte de l'Hercule tyrien remonte à une époque qui précède la fondation de Thèbes par Cadmus, et la naissance de sa fille Sémélé, qui donna le jour à Bacchus. Ce dernier, fils de Jupiter, était contemporain de Labdacus, né de Polydore; tous deux étaient petits-fils de Cadmus. Or, Hercule argien vivait du temps d'Œdipe, fils de Laïus. Les Egyptiens adorent un Hercule, qui n'est ni celui des Grecs, ni celui des Tyriens. Hérodote le place au nombre des douze grands dieux : c'est ainsi qu'Athènes invoque un Bacchus fils de Jupiter et de Proserpine, lequel diffère du Bacchus thébain : l'hymne mystique du premier n'est point adressé à l'autre. J'incline à croire que l'Hercule tyrien est le même que celui révéré par les Ibères à Tartesse, où l'on remarque deux colonnes qui lui sont consacrées. En effet, Tartesse a été fondée par des Phéniciens ; la structure du temple, le rite des sacrifices, tout indique cette origine.

L'historien Hécate rapporte que l'Hercule argien, chargé par Eurysthée d'enlever et de conduire à Mycènes les vaches de Géryon, n'aborda ni chez les Ibères, ni dans aucune île Erythie, située sur l'Océan ; que Géryon était un roi du continent vers Amphiloque et Ambracie ; que ce fut là que le héros mit fin à sa pénible entreprise. On sait aussi que ce pays est fertile en pâturages, et renommé par l'excellence de ses bestiaux, et qu'Eurysthée fut célèbre par ceux qu'il en tira. Il n'est point absurde de croire que le roi de ces contrées se nommait Géryon ; mais il le serait de penser qu'Eurysthée eût connu les Ibères, derniers peuples de l'Europe, le nom de leur roi, et la beauté des troupeaux qui paissent dans ces régions, à moins qu'on ne fasse intervenir Junon qui le révèle à Hercule par Eurysthée, et qu'on ne sauve ainsi l'extravagance de l'histoire par la fable. C'est à cet Hercule tyrien [1] qu'Alexandre voulait sacrifier.

Les Tyriens, accédant à toutes ses autres demandes, lui firent dire qu'aucun Grec, aucun Macédonien, n'entrerait dans leur ville : réponse qu'ils jugèrent la plus prudente, d'après l'état des choses, et l'incertitude des événements de la guerre.

Alexandre, indigné du refus des Tyriens, fait retirer leurs députés, convoque les hétaires, les généraux de son armée, les taxiarques, les ilarques.

« Amis, camarades, leur dit-il, nous ne pouvons tenter sûrement une expédition en Egypte, tant que la flotte ennemie tiendra la mer, ni poursuivre Darius, tant que nous ne serons pas assurés de Tyr, et que les Perses seront maîtres de l'Egypte et de Cypros. Plusieurs considérations, mais entre autres, l'état de la Grèce, font craindre que l'ennemi, reprenant les villes maritimes, tandis que nous marcherions vers Babylone et contre Darius, ne transporte la guerre dans nos foyers avec une flotte formidable, au moment où les Lacédémoniens se montrent nos ennemis déclarés, et où la fidélité des Athéniens est moins l'ouvrage de l'affection que de la crainte. Au contraire, la prise de Tyr et de toute la Phénicie enlève aux Persans l'avantage de la marine phénicienne, et nous en rend maîtres ; car il n'est pas à présumer que les Phéniciens, nous voyant dans leurs murs, tournent contre nous leurs forces maritimes pour défendre une cause étrangère. Cypros se joindra ensuite à nous, ou peu de forces suffiront pour la conquérir. Notre flotte ainsi réunie à celle des Phéniciens, Cypros soumise, nous tenons l'empire de la mer, nous attaquons l'Egypte avec succès : vainqueurs de ces

[1] On a blâmé Alexandre de s'être arrêté au siége de Tyr. En effet, ce n'est pas assez d'avoir épouvanté et surpris l'ennemi à l'improviste, il faut le poursuivre sans relâche, et négliger de s'occuper à des siéges. (Polyb., l. 4.)

[1] Les traditions sacrées du pays portaient qu'il était le même que le soleil (Euseb., Præpar. evang., l. 3, c. 11) et que la fable des douze travaux exprimait la course de cet astre dans les douze signes du zodiaque (Dupuis. Orig. des Cult., t. 1, p. 13).

» contrées, la Grèce et nos foyers ne nous lais« sent plus d'inquiétude; les Perses sont chas» sés de toutes les mers, et repoussés au-delà » des rives de l'Euphrate; nous marchons vers » Babylone avec plus de gloire et d'assurance[1].»

Ce discours eut tout son effet. D'ailleurs, un prodige sembla commander le siége de Tyr; car cette nuit même, un songe transporta le prince[2] aux pieds de ses remparts; il crut voir l'image d'Hercule qui lui tendait la main et l'introduisait dans la ville. Cette vision signifiait, suivant Aristandre, que l'on ne prendrait Tyr qu'avec de grands efforts, vu la difficulté des travaux d'Hercule. Et en effet, le siége paraissait d'abord très difficile. La ville formait d'elle-même une île entourée de hautes murailles[3]. La puissance maritime des Tyriens se fondait sur la quantité de leurs vaisseaux, et sur l'appui des Perses qui étaient maîtres de la mer.

Le siége décidé, Alexandre résolut de former une jetée du continent à la ville. Du premier côté, les eaux sont basses et fangeuses, et du côté de la place, leur plus grande profondeur est de trois orgyes[4]; mais les matériaux[5] étaient sous la main, des pierres en abondance, et des bois pour les soutenir. On enfonçait facilement le pilotis dont la vase formait naturellement le ciment. Les Macédoniens se portaient à l'ouvrage avec ardeur; la présence d'Alexandre les encourageait; ses discours animaient leurs travaux, ses éloges les payaient de leurs plus grands efforts : à la pointe du continent, le môle crut rapidement, il n'y avait nul obstacle de la part des flots et de l'ennemi. Mais lorsqu'on approcha des murs, on trouva plus de profondeur; et disposé plutôt pour le travail que pour le combat, on souffrit beaucoup des traits que les ennemis faisaient pleuvoir du haut des remparts. D'ailleurs les Tyriens, maîtres encore de la mer, détachaient de différents côtés des trirèmes qui venaient arrêter les travailleurs. Les Macédoniens placent, à l'extrémité du môle avancé, deux tours de bois, armées de machines; on les couvrit de peaux pour les garantir des brandons enflammés; les ouvriers furent alors à l'abri des flèches, tandis que des traits lancés du haut des tours écartaient facilement les vaisseaux qui venaient inquiéter les travailleurs.

Les Tyriens eurent recours à cet expédient. Ils remplissent un bâtiment de charge[1] de sarments secs et d'objets qui s'embrasent aisément; ils élèvent vers la proue deux mâts qu'entoure une enceinte étendue, et remplie de fascines, de torches, de poix, de soufre et d'autres matières excessivement combustibles; ils ajustent à chaque mât deux antennes auxquelles ils suspendent des chaudières qui contiennent les plus incendiaires aliments; on transporte à la poupe tout l'attirail de la manœuvre pour élever la proue par ce contrepoids; ayant pris le vent qui poussait vers le môle, ils dirigent ce brûlot attaché à des galères; arrivé aux pieds des tours, on met le feu au brûlot que les trirèmes poussent avec force contre la tête du môle : les matelots se sauvent à la nage.

Cependant les flammes gagnent rapidement les tours, les antennes brisées épanchent dans leur chute tout ce qui peut accroître l'embrasement. Les trirèmes des Tyriens, enveloppant le môle, faisaient pleuvoir une grêle de traits pour empêcher qu'on y portât des secours. Dès que les habitants aperçoivent l'incendie, ils montent sur des barques, et, abordant le môle de tous côtés, détruisent facilement les travaux des Macédoniens, et brûlent le reste des machines échappées aux premières flammes.

Alexandre fait recommencer un môle[2] plus large, propre à contenir un plus grand nom-

[1] Il est à remarquer qu'Alexandre rend toujours compte au conseil ou à l'assemblée de toutes ses vues; ce qui prouve que les rois, chez les Grecs, ne furent jamais absolus.

[2] Quinte-Curce dit ici naïvement : « Lui qui n'était pas apprentif à manier les esprits des gens de guerre, leur dit qu'Hercule lui avait apparu en songe. *Haud quaquam rudis tractandi militares animos.*

[3] *Situation d'Alexandre après la bataille d'Issus.*

Les Perses tenaient la mer; Agis, roi de Lacédémone, menaçait d'une diversion dans la Grèce; Amyntas, après avoir grossi sa flotte à Tripoli et à Chypre, venait de gagner la bataille de Memphis, et allait soulever l'Égypte, lorsqu'il mourut.

[4] 5 mètres 51 centimètres (17 pieds).

[5] Ruines de la vieille Tyr : le mont Liban.

[1] *Hippagogon* : à transporter des chevaux.

[2] L'obstination abat l'ennemi et prépare le succès. (Polyb., l. 9.)

bre de tours, et ordonne aux architectes de construire de nouvelles machines. Cependant il part avec les hypaspistes et les agriens, pour rassembler et retirer tous ses vaisseaux de la côte des Sidoniens, reconnaissant la prise de Tyr impossible tant que les assiégés tiendraient la mer.

Sur ces entrefaites, Gérostrate, roi d'Arados, et Enylus, roi de Biblos, apprenant que leurs villes étaient tombées au pouvoir d'Alexandre, se séparent de la flotte d'Autophradates, et viennent, avec leurs vaisseaux et les trirèmes des Sidoniens, grossir celle d'Alexandre, forte alors de quatre-vingts voiles phéniciennes. Les jours suivants, on vit s'y réunir les trirèmes de Rhodes, dont l'une surnommée Péripole, trois de Soles et de Malle, dix de Lycie, une de Macédoine, à cinquante rames, montée par Protéas [1], enfin cent vingt voiles amenées par les rois de Cypros, sur la nouvelle de la défaite de Darius et de la conquête de presque toute la Phénicie. Alexandre leur pardonna d'avoir favorisé le parti des Perses, où la force les avait engagés plutôt que leur volonté.

Tandis qu'on achève les machines, qu'on équipe et qu'on arme les vaisseaux, Alexandre, prenant avec lui quelques détachements de cavalerie, les hypaspistes et les agriens et les hommes de trait, marche en Arabie, et tire vers l'Antiliban [2]. Maître de tout le pays, par force ou par composition, il revint le onzième jour à Sidon, où il trouve Cléandre [3] qui venait du Peloponèse avec quatre mille stipendiaires grecs.

La flotte étant disposée, il embarque quelques-uns des hypaspistes les plus propres à un coup de main, si on en venait à l'abordage, et, partant de Sidon, il cingle vers Tyr en bataille rangée. Il était à la pointe de l'aile droite qui s'étendait en pleine mer, ayant avec lui les rois de Cypros et de Phénicie, à l'exception de Pnytagore, qui tenait la gauche avec Cratérus.

Les Tyriens s'étaient proposé d'abord de lui livrer la bataille s'il faisait approcher sa flotte; ils ignoraient qu'elle était grossie des forces de Cypros et de la Phénicie; mais ils ne voulurent point se compromettre à la vue de cette flotte formidable qu'ils n'attendaient point, à la vue de l'ordre de bataille qui se développait. En effet, Alexandre, avant de s'approcher des murs, avait fait stationner une partie de ses forces pour atteindre les Tyriens, tandis que l'autre manœuvrerait avec rapidité. Les assiégés, rassemblant leurs trirèmes à l'embouchure des ports, se bornèrent à les fermer à l'ennemi de tous côtés. Alexandre, voyant que les Tyriens se tiennent sur la défensive, approche de la ville. Il n'essaya point de forcer l'entrée du port qui regarde Sidon, trop étroite, et défendue d'ailleurs par les trirèmes dont la proue menaçait, il coule à fond trois galères avancées vers l'extrémité. Ceux qui les montaient regagnèrent à la nage l'île qui les favorisait. Alexandre vient jeter l'ancre près du môle qu'il avait élevé, et qui protégeait sa flotte contre les vents.

Le lendemain il fait attaquer la ville vers le port, en face de Sidon, par Andromaque, conduisant les bâtiments de Cypros; il fait tenir par les Phéniciens l'espace au-delà du môle, du côté qui regarde l'Égypte, et qu'il occupait lui-même. A l'aide d'une multitude d'ouvriers de Cypros et de Phénicie qu'il avait rassemblés, un grand nombre de machines étaient déjà dressées; les unes furent placées sur le môle; d'autres sur les bâtiments de charge amenés de Sidon; quelques-uns enfin sur des trirèmes plus pesantes. On traine les machines; les trirèmes s'approchent des murs pour les reconnaître. Les Tyriens y avaient élevé des tours de bois en face du môle, du haut desquelles ils faisaient pleuvoir des traits et des feux sur les machines et sur les vaisseaux pour les écarter de ce rempart, haut de cinquante-cinq pieds, épais à proportion et formé de larges assises de pierres liées entre elles avec du gypse. Les bâtiments de charge et les trirèmes qui devaient porter les machines aux pieds des murs étaient arrêtés par les quartiers de rocher jetés par les Tyriens pour en barrer l'approche. Alexandre ordonna de la débarrasser; mais il était difficile d'ébranler ces masses, vu que les vaisseaux n'offraient qu'un point d'appui mobile. Les Tyriens, s'avançant d'ailleurs sur les vaisseaux couverts, se glis-

[1] Fils d'Andronique.
[2] Montagne.
[3] Fils de Polémocrate.

saient jusqu'aux câbles des ancres qu'ils coupaient, et s'opposaient à l'abord de l'ennemi. Alexandre, couvrant de la même manière plusieurs triacontères, les disposa en flanc pour défendre les ancres de l'atteinte des Tyriens; alors leurs plongeurs venaient couper les cordes entre deux eaux. Pour les éviter, les Macédoniens sont réduits à jeter l'ancre avec des chaînes de fer.

Cependant à l'aide de câbles on tire des eaux les quartiers de pierre accumulés devant la place; des machines les rejettent au loin à une distance où ils ne peuvent plus nuire : l'approche des murs devient facile.

Dans cette extrémité, les Tyriens résolurent d'attaquer les vaisseaux de Cypros qui menaçaient le port en face de Sidon. Ils tendent des voiles pour dérober à l'ennemi l'embarquement des soldats. Ils s'ébranlent à midi, à l'heure que les Macédoniens vaquaient à leur réfection, et qu'Alexandre avait quitté les vaisseaux stationnés de l'autre côté de la ville, pour se rendre dans sa tente. Leur armement était composé de trois bâtiments à cinq rangs de rames, de trois autres à quatre rangs, et de sept trirèmes tous montés d'excellents rameurs et de soldats bien armés, d'une valeur éprouvée, pleins d'ardeur pour le combat et exercés à l'abordage. Les rameurs filent lentement, sans bruit et sans signaux : dès qu'ils sont à la vue des Cypriens, ils poussent un grand cri; tous donnent le signal, précipitent la rame, fondent sur l'ennemi dont ils surprennent les vaisseaux stationnaires, les uns dépourvus de forces, et lesautres mis en défense à la hâte et en désordre. Au premier choc le bâtiment de Pnytagore, celui d'Androclès [1] et de Pasicrate [2] sont coulés à fond; les autres sont échoués sur le rivage.

Le hasard voulut qu'Alexandre s'arrêtât dans sa tente moins longtemps que de coutume, et revînt bientôt vers ses vaisseaux : à peine la sortie des galères tyriennes lui est-elle connue, qu'il détache aussitôt celles dont il pouvait disposer autour de lui; armées à la hâte, elles vont précipitamment s'emparer de l'embouchure du port pour en fermer la sortie au reste des vaisseaux tyriens. Lui-même, avec ses bâtiments à cinq rangs, et cinq trirèmes les premières armées, tourne la ville pour joindre l'ennemi sorti du port.

Les habitants, apercevant du haut des murs le mouvement qu'Alexandre dirige en personne, excitent les leurs à retourner, d'abord par de grands cris qui se perdent dans le tumulte, et ensuite par toutes sortes de signaux. Ceux-ci s'apercevant trop tard de la poursuite d'Alexandre, regagnent le port à pleines voiles; quelques vaisseaux échappent par la fuite; ceux d'Alexandre, tombant tout coup à sur les autres, les mettent hors de manœuvre, et prennent, à l'embouchure même du port, un bâtiment de cinq rangs et un autre de quatre. L'action ne fut point sanglante; les gens de l'équipage des vaisseaux capturés regagnent facilement le port à la nage.

La mer fermée aux Tyriens, on approche les machines de leurs murs : en face du môle et de Sidon, la solidité des remparts les rend inutiles. Alexandre, cernant alors toute la partie méridionale qui regarde l'Égypte, la fait attaquer de tous côtés : le mur fortement battu cède et s'ouvre; on jette des ponts, et sur-le-champ on s'avance du côté de la brèche; mais les Tyriens repoussent aisément l'ennemi.

Trois jours après, la mer étant dans le plus grand calme, Alexandre exhorte les généraux de son armée, et revient avec ses vaisseaux chargés de machines, à l'attaque des murs, les ébranle du premier choc et en abat une grande partie. Il fait alors succéder aux premiers deux bâtiments qui portaient des ponts pour passer sur les ruines, montés, l'un par les hypaspistes sous le commandement d'Admète, l'autre par des hétaires à pied sous celui de Cœnus. Il se propose lui-même de pénétrer par la brèche avec les hypaspistes, il fait avancer ses trirèmes, vers l'un et l'autre port, afin de s'en emparer au moment où les Tyriens courraient aux remparts. Les autres vaisseaux, chargés de machines et d'archers, tournent les murs avec ordre d'attaquer sur tous les points accessibles; ou du moins de se tenir toujours à la portée du trait, pour que les Tyriens, pressés de toutes parts, ne sussent où donner.

Cependant les vaisseaux commandés par Alexandre jettent leurs ponts; les Hypaspis-

[1] Fils d'Amathusius.

[2] Fils de Thuriée.

tes montent courageusement à la brèche; à leur tête Admète se distingue par des prodiges de valeur; Alexandre lui-même les suit afin de partager leurs dangers, et d'être témoin des exploits de chacun d'eux. Il se rend maître de cette partie des murs; les Tyriens font peu de résistance dès que les Macédoniens combattent de pied ferme et n'ont plus le désavantage de gravir sur un rempart escarpé. Admète, qui monta le premier à la brèche, tombe percé d'un coup de lance au moment où il encourage les siens.

Alexandre s'ouvre alors un passage avec ses hétaires, s'empare de quelques tours et de la partie intermédiaire des murs, et marche vers le palais le long des remparts, d'où l'on descendait facilement dans la ville.

Cependant sa flotte, réunie à celle des Phéniciens, attaque le port qui regarde l'Égypte, en rompt les barrières, coule à fond tous les vaisseaux qu'elle y trouve, chasse les plus éloignés du rivage; brise les autres contre terre, tandis que les Cypriens, trouvant le port en face de Sidon sans défense, s'en emparent, et pénètrent aussitôt dans la ville.

Les Tyriens abandonnent leurs murs au pouvoir de l'ennemi, se rallient dans l'Agénorium, et de là font face aux Macédoniens. Alexandre les attaque avec les hypaspistes, en tue une partie, et se met à la poursuite des autres. Il se fait un grand carnage, la ville étant prise du côté du port, et les troupes de Cœnus entrées; les Macédoniens furieux n'épargnaient aucun Tyrien : ils se vengeaient de la longueur du siége[1] et du massacre de quelques-uns des leurs que les Tyriens, ayant fait prisonniers au retour de Sidon, avaient égorgés sur leurs remparts, à la vue de toute l'armée, et précipités dans les flots. Huit mille Tyriens furent tués. Les Macédoniens ne perdirent, dans cette affaire, que vingt hypaspistes avec Admète percé sur le rempart dont il venait de s'emparer, et pendant tout le siége quatre cents.

Le roi Azelmicus, les principaux des Tyriens et quelques Carthaginois qui, après avoir consulté l'oracle, venaient sacrifier à Hercule, s'étaient réfugiés dans son temple; Alexandre leur fit grâce : le reste fut vendu comme esclave, au nombre de trente mille, tant Tyriens qu'étrangers[1].

[1] Le siége de Tyr dura sept mois; la ville fut prise l'an 1250 de l'ère de Paros, la première année de la cent douzième olympiade.

Alexandre sacrifie à Hercule; la pompe fut conduite par les troupes sous les armes; les vaisseaux même y prirent part. On célébra des jeux gymniques dans le temple, à l'éclat de mille flambeaux; Alexandre y consacra la machine qui avait battu le mur en brèche et un vaisseau qu'il avait pris sur les Tyriens, avec une inscription peu digne d'être rapportée, quel qu'en soit l'auteur.

Ainsi fut prise la ville de Tyr, au mois Hécatombeon, Anicétus étant archonte à Athènes.

Alexandre était encore occupé au siége, lorsqu'il reçut des députés de Darius, qui lui offrirent, de sa part, dix mille talents pour la rançon de sa mère, de sa femme et de ses enfants, l'empire du pays qui s'étend depuis la mer Égée jusqu'à l'Euphrate, enfin l'alliance de Darius et la main de sa fille. On rapporte que ces offres ayant été exposees dans le conseil, Parménion dit : « Je les accepterais, si j'étais » Alexandre, et mettrais fin à la guerre. » Mais Alexandre : « Et moi si j'étais Parmé» nion ; je dois une réponse digne d'Alexandre. Et aux envoyés : « Je n'ai pas besoin des tré» sors de Darius; je ne veux point d'une partie de » l'empire; tous les trésors et l'empire entier sont » à moi. J'épouserai la fille de Darius, si c'est » ma volonté, sans attendre celle de son père. » S'il veut éprouver ma générosité qu'il vienne. »

Darius, à cette réponse, désespère d'un accommodement, et se prépare à la guerre.

Alexandre tente une expédition en Égypte[2]. Il s'empare d'abord en Syrie de toutes les villes de la Palestine; une seule lui résiste, Gaza, où commande l'eunuque Bétis. Il avait fait entrer dans la place plusieurs troupes d'Arabes à sa solde, et des provisions pour un long siége qu'il croyait soutenir facilement, la place paraissant imprenable par sa situation. Alexandre était déterminé à l'emporter.

[1] La colère du roi n'étant pas assouvie, dit le bon Rollin, il fit voir un spectacle horrible aux yeux même des vainqueurs; car deux mille hommes étant restés du massacre, après qu'on fut las de tuer, il les fit attacher en croix le long du rivage. (Roll., 229.)

[2] Ce qui facilita la conquête d'Alexandre en Égypte, c'est que les Égyptiens étaient irrités contre les Perses, qui, après avoir profané tous leurs temples, les traitaient eux-mêmes avec une extrême dureté. (Diod., Sic., 1, 17.)

Gaza est à vingt stades[1] de la mer, dont le fond n'offre qu'un lit fangeux près de la ville, à laquelle on arrive par des sables difficiles à traverser. Cette place est considérable : assise sur la cime d'un mont, et défendue par de fortes murailles, située à l'entrée du désert, elle est la clé de l'Egypte du côté de la Phénicie.

Alexandre campe, dès le premier jour, aux pieds de la ville, du côté le plus faible, et ordonne d'y dresser les machines. Les constructeurs lui représentent que la hauteur du lieu sur lequel les murs s'élevaient, les mettait hors d'atteinte. Alexandre pressait d'autant plus l'attaque, qu'il était irrité par la difficulté; il pensait que cette conquête inopinée frapperait l'ennemi de terreur ; s'il échouait, quelle honte pour lui auprès des Grecs et de Darius !

Il fait élever autour de la ville une terrasse assez haute pour rouler les machines contre les murs : il fit commencer l'ouvrage, du côté méridional, qu'il lui paraissait plus facile de battre. Les travaux achevés, les Macédoniens font jouer les machines.

Dans le moment où Alexandre, la couronne en tête, ouvrait le sacrifice selon les rites consacrés, voilà qu'un oiseau de proie, volant au-dessus de l'autel, laisse tomber sur la tête du prince une pierre qu'il tenait dans ses serres. Il consulte Aristandre sur ce présage; et le devin lui répond : « Vous prendrez la ville; » mais gardez-vous de cette journée. » Alexandre se retire alors derrière les machines loin de la portée du trait.

Cependant les Arabes font une vive sortie, mettent le feu aux machines; profitant de l'avantage des hauteurs, il accablent les Macédoniens, et les repoussent des travaux avancés.

Alors Alexandre, soit que son caractère, soit que l'embarras des siens lui fit négliger la prédiction du devin, se met à la tête des hypaspistes, et vole au secours des Macédoniens; il arrête leur fuite honteuse. Un trait lancé par une catapulte perce son bouclier, sa cuirasse, et le blesse à l'épaule. Il se ressouvint alors de la prédiction d'Aristandre, dont il se rappela avec joie la seconde partie, savoir, qu'il prendrait la ville. Il eut beaucoup de peine à se guérir de cette blessure.

On amène par mer les machines qui avaient servi au siége de Tyr; on établit autour de la ville une levée à la hauteur de deux cent cinquante pieds, sur deux stades de largeur, on y place les machines; on bat de tous côtés les murs, après avoir pris la précaution de les miner secrètement : ébranlés alors par la mine et par la sappe, il s'écroulent.

Les Macédoniens écartent à coups de traits les défenseurs qui paraissent au haut des tours. Trois fois les assiégés soutinrent, quoique avec une perte considérable, l'effort des Macédoniens; mais au quatrième assaut, Alexandre donnant avec sa phalange et faisant jouer de tous côtés les machines, les Macédoniens parvinrent à appliquer des échelles. Une vive émulation se manifeste entre les braves à qui montera le premier. Néoptolème, de la race des Éacides, un des hétaires, devance les autres : il est suivi par les généraux et par leurs troupes. Des Macédoniens pénètrent dans l'intérieur des remparts, ouvrent les portes aux leurs; toute l'armée entre : les habitants de Gaza se rallient encore contre l'ennemi maître de la ville, et chacun d'eux n'abandonne son poste, qu'avec la vie.

Alexandre réduit à l'esclavage leurs femmes et leurs enfants[1], remplit la ville d'une colonie de peuples voisins, et s'en fait une place forte pour toute la campagne.

[1] 3682 mètres 45 centim. (1890 toises.)

[1] On dit qu'un brave officier (Bétis) ayant osé arrêter Alexandre deux mois devant Gaza, il le fit attacher par les pieds derrière un char, et trainer ainsi jusqu'à la mort autour de la ville. Il voulait, dit-on, imiter Achille qui, dans Homère, traite ainsi le cadavre d'Hector. La lecture d'Homère serait bien dangereuse, si elle inspirait souvent de pareilles idées aux hommes puissants. (Ling.)

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Conquête de l'Égypte.—Entrée en Égypte; soumission de toutes ses villes.—Fondation d'Alexandrie.—Nouvelles de la Grèce.

Alexandre, selon son projet, pénètre en Égypte, et arrive à Péluse en sept jours de marche; il trouve dans le port plusieurs vaisseaux de sa flotte qui l'avait suivi en côtoyant le rivage.

Le persan Mazacès, établi satrape en Égypte par Darius, apprend l'événement d'Issus, la fuite honteuse de son maître, que la Phénicie, la Syrie et presque toute l'Arabie sont au pouvoir d'Alexandre. N'ayant d'ailleurs point d'armée à lui opposer, il s'empresse de lui ouvrir ses villes et son département.

Alexandre jette une garnison dans Péluse; fait remonter ses vaisseaux jusqu'à Memphis; et lui-même, laissant le Nil à sa droite, s'avance vers les déserts, soumet toutes les villes qu'il trouve sur son passage, et arrive à Héliopolis. De là, traversant le fleuve, il se rend à Memphis [1], immole des victimes en l'honneur d'Apis [2] et des autres dieux, et fait célébrer les combats du gymnase et de la lyre par les meilleurs acteurs qui lui étaient venus de la Grèce.

De Memphis il descend le fleuve jusqu'à son embouchure, où il s'embarque avec les Hypaspistes, les hommes de trait, les agriens et la cavalerie des hétaires; il passe à Canope, tourne les Palus Maréotides, et aborde au lieu où il devait bâtir Alexandrie.

L'emplacement lui parut propre à fonder une ville dont il présage dès-lors la prospérité future. Avide d'en jeter les premiers fondements, il commença par en dresser le plan, par marquer les points principaux d'une place publique, et des temples qu'il voulait consacrer aux divinités grecques, et à l'Isis égyptienne; après avoir déterminé l'étendue de l'enceinte des murs, il sacrifie pour le succès de son entreprise, et obtient les augures les plus favorables.

On raconte à cette occasion un fait qui ne me paraît pas hors de vraisemblance. Alexandre ordonne aux ouvriers de marquer la place des murs à l'endroit qu'il leur indique : ceux-ci n'ayant rien sous la main pour les tracer, l'un d'eux s'avise de prendre la farine des soldats, la répand sur les points désignés par Alexandre, et marque ainsi le plan circulaire des murs de la ville.

Alors les devins, et particulièrement Aristandre de Telmisse, dont les prédictions avaient été souvent confirmées, annoncent à Alexandre qu'un jour toute sorte de biens, et particulièrement ceux de la terre, abonderaient dans cette ville.

Cependant Hégéloque aborde en Égypte avec ses vaisseaux, et rapporte de la Grèce les plus heureuses nouvelles. Les habitants de Ténédos ont quitté, pour le parti d'Alexandre, celui des Perses, où ils avaient été engagés de force. Ceux de Chio ont secoué le joug des tyrans établis par Autophradates et Pharnabase; ils ont pris Pharnabase lui-même. Il est jeté dans les fers avec Aristonicus, tyran de Téthymnée. Ce dernier s'était réfugié avec cinq vaisseaux de pirates dans le port de Chio, qu'il croyait encore au pouvoir des Perses, d'après l'assurance des sentinelles avancées qui lui avaient dit que Pharnabase y stationnait avec sa flotte. Tous ces pirates avaient été mis à mort. Hégéloque amenait prisonniers Aris

[1] La soumission de l'Égypte, en augmentant la gloire d'Alexandre, l'enrichit. On assure qu'il tira du seul trésor de Memphis jusqu'à huit cents talents; les autres villes contribuèrent à proportion, mais sans murmurer, parce que le conquérant flattait leur vengeance en employant cet or au renversement du trône de Darius. (Histoire des hommes, 241.)

[2] Alexandre, pour se rendre agréable à la multitude par les moyens les plus capables de la captiver, rendit hommage au culte pusillanime des Égyptiens. Il honora en particulier le taureau Apis, que Cambyse avait poignardé, et qu'Ochus avait sacrifié à un âne. (Histoire des hommes, 240.)

tonicus, Apollonidès de Chio, Phisinus et Mégarée, auteurs et fauteurs de la première défection, qui avaient exercé sur l'île une violente tyrannie. Charès était chassé de Mitylène: toutes les autres villes de Lesbos s'étaient rendues par composition. Amphotère, envoyé à Cos avec soixante vaisseaux, avait été reçu par les habitants de cette île, dont il était déjà en possession lors du passage d'Hégéloque. Celui-ci amenait tous les prisonniers, excepté Pharnabase, échappé à Cos, des mains de ses gardes.

Alexandre renvoya ces tyrans aux villes respectives, qu'il établit arbitres de leur sort; mais il fit conduire sous bonne garde, à Éléphantis, ville d'Égypte, Apollonidès et ses complices.

CHAPITRE II.

Motifs du voyage au temple d'Ammon; marche dans les déserts.—Prodiges.—Situation du temple; consultation de l'oracle; retour en Égypte.

Cependant Alexandre eut fantaisie de voir le temple d'Ammon en Lybie, et d'en consulter l'oracle, qui passait pour infaillible. Persée, Hercule même l'avaient interrogé; l'un, envoyé par Polydecte contre la Gorgone; l'autre, marchant en Lybie contre Antée et en Égypte contre Busiris. Alexandre voulait rivaliser de gloire avec ces héros dont il était descendu; rapportant lui-même son origine à Ammon, puisque la fable faisait remonter à Jupiter celle de Persée et d'Hercule. Son dessein était d'ailleurs de s'instruire de sa destinée, ou du moins de passer pour en être instruit. Il s'avança donc le long des côtes jusqu'à Parétonium, et parcourut ainsi la longueur de cents stades [1], dans un désert où l'eau ne lui manqua pas totalement, au rapport d'Aristobule. De là il retourne vers le temple d'Ammon, à travers le désert et les sables brûlants de la Lybie, où il eût éprouvé les horreurs de la soif, sans une pluie abondante qui fut regardée comme un prodige, ainsi que le fait suivant.

[1] 294,597 mètres 28 centim. (151,200 toises), à peu près 60 lieues.

Quand le vent du midi souffle dans ses contrées, il s'élève une si grande quantité de sable, qu'il en couvre les chemins disparus. Alors ces plaines offrent l'aspect d'un océan immense; ni arbres, ni hauteurs pour se reconnaître; rien n'indique la route qu'il doit tenir au voyageur plus malheureux que le nocher, dont les astres du moins dirigent la navigation. Alexandre et les siens étaient dans cet embarras, lorsqu'au rapport de Ptolémée, deux dragons sifflent et précèdent l'armée. Alexandre accepte l'augure, ordonne d'en suivre la trace qui dirige leur marche vers le temple et leur retour. Aristobule prétend, et son opinion paraît plus généralement adoptée, que ce furent deux corbeaux dont le vol guida l'armée. Je crois bien qu'Alexandre n'arriva que par un prodige; mais ici, vu la diversité des récits, tout n'est qu'obscurité [1].

Le temple d'Ammon s'élève au milieu d'un vaste désert et de sables arides; son enceinte très-peu étendue, puisqu'elle n'a que quarante stades dans sa plus grande largeur [2], est plantée d'arbres qui s'y plaisent, de palmiers et d'oliviers, c'est le seul point de cette immense solitude où l'œil rencontre un peu de verdure. On y voit jaillir une fontaine remarquable par ce phénomène. Ses eaux, presque glacées à midi, perdent leur fraîcheur à mesure que le soleil baisse, s'échauffent sur le soir, et semblent bouillantes à minuit; l'aurore les refroidit ensuite, et le midi les glace; chaque jour est témoin de cet effet. On trouve aussi dans cet endroit un sel fossile que les prêtres de ce temple portent quelquefois en Égypte, dans des corbeilles, et dont ils font présent au roi ou à d'autres personnages. Ce sel a la transparence du cristal, ses frustes sont très-gros, et excèdent quelquefois trois doigts de longueur. Plus pur que le sel marin [3], on le réserve en

[1] Les difficultés que les soldats macédoniens eurent à surmonter dans leur marche depuis les frontières de l'Égypte jusqu'au temple de Jupiter Ammon ont été fort exagérées, et décrites par tous les historiens, et principalement par Quinte-Curce, avec des expressions hyperboliques, qui doivent répandre quelques soupçons sur la vérité de leur récit.

[2] 7364 mètres 90 centim. (3780 toises).

[3] Ils avaient en horreur le sel marin, qu'ils regardaient comme l'écume de Typhon. (Jablonski. Panth. ægypt. t. 3.) (S. C. p. 279.)

Égypte pour les cérémonies religieuses et pour les sacrifices.

Alexandre admire la beauté du lieu, consulte l'oracle, en reçoit, dit-il, une réponse favorable, et retourne en Égypte. Selon Aristobule, par le même chemin[1], selon Ptolémée, par celui de Memphis qui est le plus court.

CHAPITRE III,

Retour d'Égypte.—Députations grecques; division de l'Égypte; promotions civiles et militaires.—Retour à Tyr; marche vers l'Euphrate.—Rappel d'Harpalus; sa défection; son retour; nouvelles promotions.

Plusieurs députations grecques viennent trouver Alexandre à Memphis; chacune obtint ce qu'elle demandait; il y reçoit une recrue de quatre cents Grecs, soudoyés par Antipater, sous la conduite de Ménétas[2]; et une autre de cinq cents chevaux thraces, commandés par Asclépiodore[3]. Il sacrifie à Jupiter Basileus; conduit la pompe avec toutes ses troupes sous les armes, et fait célébrer des jeux dramatiques et gymniques. S'occupant ensuite du gouvernement de l'Égypte, il y établit deux satrapes égyptiens, Doloaspis et Petisis, auxquels il partagea tout le pays; mais Petisis n'ayant point accepté, Doloaspis gouverna seul.

Alexandre tire des hétaires Pantaléon de Pydne et Polémon de Pella[4], qu'il laisse avec garnison, l'un à Memphis, et l'autre à Péluse: le commandement des étrangers soldés fut confié à l'Étolien Lycidas; Eugnostus[5], un des hétaires leur fut adjoint pour la comptabilité; Eschyle et Ephippus de Chalcédoine furent chargés de la surveillance; Apollonius fut nommé satrape de la Lybie voisine[6] et l'Éçnaucratien Cléomène, de l'Arabie que regarde Héroopolis, avec ordre de ne rien changer à l'administration des impôts qui, levés par les principaux du pays, seraient ensuite versés entre leurs mains. Le commandement des troupes laissées en Égypte, fut remis à Peucestas[1] et à Balacre[2]; celui de la flotte à Polémon[3]. Balacre, qui était garde de la personne du roi, et général de l'infanterie des alliés, fut remplacé dans le premier emploi par Léonnatus[4]; et dans le second par Calanus. Ombrion de Crète succède, après la mort d'Antiochus, au commandement de la troupe des archers.

Alexandre divisa ainsi entre plusieurs le gouvernement de l'Égypte, frappé de l'importance et des forces du pays, qu'il croyait dangereux de mettre dans les mains d'un seul. Les Romains ont suivi cette politique d'Alexandre, en ne confiant jamais le proconsulat de l'Égypte à un sénateur, mais à un chevalier.

Alexandre fait jeter des ponts sur tous les bras du Nil, et au printemps, part de Memphis pour la Phénicie. Il arrive à Tyr où sa flotte l'attendait, sacrifie de nouveau à Hercule, et fait célébrer des jeux gymniques et dramatiques.

Une députation athénienne, Diophante et Achille abordent sur le vaisseau sacré. Les députés des villes maritimes s'y étaient réunis. Alexandre leur accorde leurs demandes, et rend aux Athéniens ceux de leurs concitoyens faits prisonniers à la bataille du Granique.

Sur la nouvelle que des troubles ont éclaté dans le Péloponèse, il y fait passer Amphotère pour secourir ceux qui avaient tenu constamment pour lui, et refusé d'entrer dans la ligue des Lacédémoniens. Les Phéniciens et les Cypriens doivent, d'après ses ordres, équiper une flotte de cent voiles, qu'Amphotère mènera vers le Péloponèse.

Pour lui, marchant en avant, il se dirige vers Thapsaque et l'Euphrate, après avoir laissé dans la Phénicie Céranus de Berrhée, pour y percevoir les tributs; Philoxène a la même commission en Asie, en-deçà du Taurus.

Harpalus de Machate, revenu depuis peu de son exil, leur succède dans l'administration du trésor royal. Harpalus, attaché à Alexandre du règne même de Philippe, avait été contraint

[1] Si l'armée eût déjà été en danger d'y périr, peut-on imaginer qu'un général aussi habile qu'Alexandre eût voulu, sans aucune nécessité, l'exposer une seconde fois.

[2] Fils d'Hégésandre.

[3] Fils d'Eunicus.

[4] Fils de Mégacle.

[5] Fils de Xénophante.

[6] Fils de Charinus.

[1] Fils de Marcatatus.

[2] Fils d'Amyntas.

[3] Fils de Théramène.

[4] Fils d'Onasus.

de fuir avec Ptolémée [1], Néarque[2], Erygius [3] et Laomédon son frère, alors qu'Alexandre était devenu suspect à son père, à la suite de la répudiation d'Olympias, remplacée par Eurydice.

Après la mort de Philippe, son fils, rappelant tous ses partisans exilés, plaça Ptolémée dans sa garde, et confia ses finances à Harpalus, que sa faible constitution éloignait des emplois militaires. Erygius eut le commandement de la cavalerie des alliés. Laomédon son frère, instruit dans les deux langues, parut propre aux détails concernant les prisonniers faits sur les Barbares. Néarque fut nommé satrape de la Lycie et des contrées voisines jusqu'au mont Taurus.

Quelque temps avant la journée d'Issus, les conseils d'un homme pervers, de Tauriscus, qui finit ses jours en Italie auprès d'Alexandre, roi des Épirotes, entraînèrent Harpalus dans sa défection : retiré à Mégare, Harpalus, sur la promesse qu'Alexandre lui donna d'oublier le passé, retourna vers lui. Loin d'en recevoir aucun mauvais traitement, il fut rétabli dans sa charge.

Ménandre, l'un des hétaires, fut envoyé satrape en Lydie, et Cléarque lui succéda dans le commandement des troupes étrangères.

Asclépiodore [4] remplaça, dans le gouvernement de la Syrie, Arimnas, déposé pour avoir usurpé la prérogative royale, alors qu'il fut chargé de faire les préparatifs pour la marche de l'armée au centre de l'Égypte.

Alexandre arrive à Thapsaque au mois hecatombeon [5]; Aristophane était alors archonte à Athènes [6].

[1] Fils de Lagus.

[2] Fils d'Androtimus.

[3] Fils de Larichus.

[4] Fils d'Eunichus.

[5] Au mois de juin (*thermidor*).

[6] Sous les consuls romains S. P. Posthumius et T. Véturius, l'an deuxième de la cent-douzième olympiade, 331 ans avant l'ère vulgaire, 2123 ans avant la fondation de la république française.

CHAPITRE IV.

Préliminaires de la bataille d'Arbelles.—Passage de l'Euphrate et du Tigre.—Eclipse de lune; marche dans l'Assyrie.— Détachement de cavalerie persane mis en déroute.—Armée des Perses.—Dispositions d'Alexandre. —Harangue.—Avis de Parménion rejeté.

On [1] avait commencé à jeter deux ponts sur l'Euphrate; mais alors Mazée, chargé par Darius de défendre le fleuve, paraissant sur la rive opposée avec trois mille chevaux, dont deux mille stipendiés Grecs, les Macédoniens craignirent d'abord qu'on achevât cet ouvrage. Mais à l'approche du conquérant, Mazée ayant pris la fuite avec les siens, on termina les ponts sur lesquels Alexandre passa avec toute son armée [2].

Il s'avance à travers la Mésopotamie, laissant à sa gauche l'Euphrate et les montagnes d'Arménie, ne marchant point de l'Euphrate vers Babylone par la route directe, mais choisissant celle qui, plus facile, fournissait abondamment des vivres, des fourrages, et où les chaleurs étaient plus tolérables.

On rencontra quelques éclaireurs de l'armée de Darius qui s'étaient avancés trop avant, on les fit prisonniers : ils annoncèrent que Darius était campé sur les bords du Tigre, dont il se préparait à défendre le passage avec une armée plus nombreuse que celle qui avait combattu dans la Cilicie. Sur ce récit, Alexandre se porte en hâte vers le Tigre [3]. Arrivé sur ses bords, il ne trouve ni Darius ni aucun corps pour l'arrêter [4]; il passe le fleuve sans autre

[1] Ceux qu'Alexandre avait envoyés en avant.

[2] Pline (l. 5, c. 24) et Dion Cassius (l. 41, t. 2, p. 128) rapportent qu'Alexandre traversa ce fleuve près de Zeugma, sur un pont soutenu par des chaînes de fer. Ces écrivains ont sans doute été induits en erreur par l'étymologie du nom de ce lieu; l'itinéraire de l'armée macédonienne, depuis Tyr jusqu'à Arbelles, suffit pour démontrer la fausseté de leur récit.

[3] Le Tigre et l'Euphrate, si l'on en croit Quinte-Curce, traversaient la Médie et la Gordyène; ces fleuves dirigeaient au contraire leur cours à l'ouest de la Médie, au sud et à l'ouest de la Gordyène. Diodore peut avoir induit en erreur cet écrivain; il fait arroser par le Tigre et l'Euphrate la Médie et le Parætacène, province septentrionale de la Perse.

[4] Un corps de dix mille hommes campé à l'autre bord aurait suffi pour empêcher ce passage ; mais le satrape que

obstacle que la rapidité de son cours : l'armée campe sur la rive.

Il y eut alors une éclipse totale de lune. Alexandre fit sacrifier à cet astre, à la terre et au soleil, dont la conjonction produit les éclipses. Aristandre de s'écrier que cet augure était heureux et promettait le succès des armes d'Alexandre ; qu'il fallait combattre dans ce mois, que les sacrifices assuraient la victoire.

On décampe ; on traverse l'Assyrie, ayant le Tigre à droite, et à gauche les montagnes des Gordiens.

Le quatrième jour, des coureurs annoncent que l'on découvre dans la campagne la cavalerie de l'ennemi, dont ils n'ont pu reconnaître le nombre.

Alexandre dispose son ordre de bataille. De nouvelles reconnaissances arrivent à toutes brides, et rapportent que ce qu'on a pris pour la cavalerie ennemie n'est qu'un détachement de mille hommes.

Prenant alors avec lui l'agéma, une compagnie des hétaires, et l'avant-garde légère des Péones, il se porte à leur rencontre, en donnant ordre à l'armée de le suivre au petit pas.

A l'approche d'Alexandre, la cavalerie persane se débande ; il les presse ; un grand nombre échappe ; plusieurs, mal servis par leurs chevaux, sont tués ; d'autres sont faits prisonniers, et l'on apprend d'eux que Darius n'est pas loin, à la tête d'une puissante armée.

On y comptait les Indiens auxiliaires, peuples voisins de la Bactriane ; ceux-mêmes de la Bactriane et de la Sogdiane, conduits par leur satrape Bessus ; et les Saques, famille des Scythes de l'Asie, indépendants, mais alliés de Darius, tous archers à cheval sous le commandement de Mabacès.

Barsaétès, satrape des Arachotes, amenait avec eux les Indiens montagnards ; Satibarzanes commandait les Ariens ; Phrataphernes, la cavalerie des Parthes, des Hircaniens et des Topyriens ; Atropatès, les Mèdes joints aux Cadusiens, aux Albaniens et aux Sacésiniens.

Les habitants des bords de la mer Rouge étaient conduits par Orontobates, Ariobarzanes et Orxinès ; les Susiens, les Uxiens par Oxatre [1] ; les Babyloniens, les Sitaciniens et les Cariens [2], par Bupare ; les Arméniens, par Oronte et Mithraustes ; les Cappadociens, par Ariacès ; ceux de la Cœlo-Syrie et de la Mésopotamie, par Mazée.

On élevait le nombre des fantassins à un million ; celui des cavaliers, à quarante mille ; celui des chars armés de faulx, à deux cents. Il y avait peu d'éléphants, on en comptait quinze amenés des contrées en-deçà de l'Indus.

Darius vint camper avec toutes ces troupes dans la plaine de Gaugamèle, près du fleuve Boumade, à six cents stades [3] de la ville d'Arbelles, en rase campagne. Il avait eu le soin de faire aplanir toutes les inégalités du terrain qui auraient pu empêcher la manœuvre des chars ou de la cavalerie. En effet, ses courtisans attribuaient la défaite d'Issus à la difficulté des lieux ; Darius les crut facilement.

Instruit de ces dispositions par les prisonniers, Alexandre fit halte à l'endroit même où il était : il retint pendant quatre jours ses troupes au camp pour les refaire, et s'y fortifia. En effet, il avait résolu d'y laisser les bagages, les soldats inutiles, et de mener ses troupes à l'ennemi sans autre équipage que leurs armes. L'armée s'ébranle vers la seconde veille de la nuit pour engager l'action générale au lever de l'aurore.

Sur la nouvelle de l'approche d'Alexandre, Darius se prépare au combat. Alexandre s'avance en ordre de bataille. Les armées n'étaient éloignées que de soixante stades [4], et ne se découvraient point encore ; en effet, elles étaient séparées par des hauteurs. Dès qu'Alexandre y fut arrivé, apercevant les barbares, il fait halte ; et rassemblant les hétaires, les chefs de l'armée, et les commandants des troupes macédoniennes et étrangères, il mit en délibération s'il ferait donner de suite la phalange sur l'ennemi, ce qui était l'avis du plus grand nombre, ou s'il camperait dans cet endroit selon le conseil de Parménion ; qu'alors on reconnaî-

Darius avait préposé pour garder le fleuve, n'arriva que le lendemain. (Histoire des hommes, p. 255.)

[1] Fils d'Abulitas.

[2] *Anaspastes* : Sedibus suis expulsi, missi in insulas oceani meridiani. (Ex Herodot., l. 7. Brisson, l. 2, de rég. pers.)

[3] 18 ou 20 lieues.

[4] Deux lieues.

trait les lieux et les environs, les embuscades ou les piéges cachés, les dispositions et l'ordonnance de l'ennemi. L'avis de Parménion l'emporta. L'armée campa en ordre de bataille.

Alexandre prenant avec lui les troupes légères et la cavalerie des hétaires, fait le tour des lieux qui devaient être le théâtre du combat.

De retour, il rassemble de nouveau le conseil: « Braves guerriers, je n'enflammerai point » votre courage par des discours, vos propres » exploits vous parlent assez haut. Allez, dites » seulement aux soldats qu'il ne s'agit plus ici » de la conquête de la Cœlo-Syrie, de la Phénicie ou de l'Égypte, mais de l'empire de l'Asie » à qui cette journée doit donner un maître. » Ce peu de mots suffit à des héros éprouvés. » Souvenez-vous seulement d'observer l'ordre » déterminé; gardez le silence tant qu'il sera » nécessaire; et qu'on ne pousse un cri général que dans le moment décisif; soyez attentifs à recevoir l'ordre, et prompts à l'exécuter. » Que chacun sache qu'il est responsable d'un » succès qu'il peut assurer; que la négligence » seule ferait perdre. »

Après avoir ainsi animé les chefs en peu de mots, et lui-même plein de confiance en leur résolution et leur courage, il fait prendre à ses soldats des aliments et du repos.

On assure que Parménion se rendit à la tente d'Alexandre, et lui conseilla d'attaquer les Perses pendant la nuit, où l'ombre et la surprise augmenteraient le désordre de l'ennemi. Mais Alexandre à haute voix, et de manière à être entendu de ceux qui l'entouraient: « Il serait honteux de dérober la victoire; c'est ouvertement et non par un détour que je veux » triompher. » On trouva plus d'héroïsme que d'orgueil dans ce mot, à mon avis plein de prudence.

En effet, dans la nuit, au milieu même de l'inégalité des armes, il peut arriver de ces accidents imprévus qui, funestes au plus fort, rangent tout à coup la victoire du côté le plus faible, et de la manière la plus imprévue. La valeur d'Alexandre devait préférer d'être exposée au grand jour. Darius, vaincu dans une attaque nocturne, n'en aurait conçu aucune humiliation. D'un autre côté, en supposant que les Macédoniens eussent été repoussés, l'ennemi connaissait parfaitement tous les lieux dont il disposait, tandis qu'engagés sur un terrain inconnu, les Grecs auraient eu à se défendre non-seulement contre les vainqueurs, mais encore contre les prisonniers dont la multitude pouvait les accabler, je ne dirai point seulement en cas d'échec, mais même en cas d'avantage peu marqué. Je trouve d'après ces considérations autant de sagesse que de grandeur dans la réponse d'Alexandre.

CHAPITRE V.

Bataille d'Arbelles. — Ordre de bataille des deux armées. —La cavalerie engage le combat.—Action générale; fuite de Darius.—Danger de Parménion.—Poursuite de Darius; prise du camp des Perses; nombre des morts.

Darius resta rangé en bataille toute la nuit. Il avait négligé de fortifier son camp, et il craignait une surprise. Rien ne nuisit davantage à son parti que cette longue attente sous les armes. Cette crainte qui se réveille à l'approche d'un grand combat avait depuis long temps pénétré dans le cœur de ses troupes.

Tellés furent les dispositions de Darius; on retrouva ce plan après la bataille, si l'on en croit Aristobule:

A la gauche la cavalerie de la Bactriane avec les Dahes et les Arachotes; près d'eux la cavalerie et l'infanterie persanes confondues. Les Perses, appuyés sur les Susiens, les Susiens sur les Cadusiens, s'étendaient depuis la pointe de l'aile gauche jusqu'au milieu du corps de bataille.

A la droite, les Cœlo-Syriens et les habitants de la Mésopotamie soutenus par les Mèdes, ensuite les Parthes et les Saques; enfin les Topyriens et les Hircaniens touchant aux Albaniens et aux Sacésiniens qui venaient rejoindre le centre où Darius paraissait au milieu de sa famille et des nobles de son empire[1], entouré des Indiens, des Cariens Anapastes, et des archers mardes.

Les Uxiens, les Babyloniens, les Sitaciniens et les habitants des bords de la Mer Rouge étaient rangés derrière sur une seconde ligne.

[1] *Perses Mélophores*: distingués par une pique décorée d'une pomme à son extrémité inférieure.

Darius avait protégé son aile gauche, en face de la droite d'Alexandre, par la cavalerie Scythe, mille Bactriens, et cent chars armés de faux. Cinquante autres et la cavalerie de l'Arménie et de la Cappadoce étaient au-devant de l'aile droite. Un pareil nombre de chars armés de faux et les éléphants couvraient le centre où Darius avait encore rassemblé autour de lui l'infanterie grecque à sa solde, la seule qu'il pût opposer à la phalange macédonienne.

Alexandre disposa son armée dans l'ordre suivant : sa droite était composée de la cavalerie des hétaires; au premier rang la compagnie royale, sous les ordres de Clitus [1] : ensuite celles de Claucias, d'Ariston, de Sopolide [2], d'Héraclite [3], de Démétrius [4], de Méléagre, et enfin d'Hégéloque [5]. Philotas [6] eut le commandement général de cette cavalerie.

Elle était appuyée sur l'infanterie, formée de la phalange macédonienne : on y distinguait l'Agéma, les Hypaspistes conduits par Nicanor [7]; les bataillons de Cœnus [8], de Perdiccas [9], de Méléagre [10], de Polisperchon [11], d'Amyntas [12], qui, envoyé en Macédoine pour des recrues, avoit été remplacé alors par Simias.

A la gauche de la phalange, la troupe de Cratérus [13]. Il commandait toute l'infanterie de cette aile, et Parménion [14] en dirigeait toute la cavalerie composée des alliés sous les ordres d'Erigius [15], et des chevaux Thessaliens sous ceux de Philippe [16]. Parménion avait autour de lui l'élite thessalienne, les Pharsaliens.

Tel était le front de la bataille. Derrière s'étendait une seconde ligne mobile dont les chefs avaient ordre de faire volte-face, si les Perses tentaient d'envelopper l'armée; ils devaient étendre ou resserrer leur phalange au besoin.

A la droite, près des compagnies royales, étaient disposés la moitié des agriens sous les ordres d'Attalus, ensuite les archers macédoniens sous ceux de Brison, soutenus des vieilles bandes étrangères conduites par Cléandre. Devant les agriens on avait jeté la cavalerie légère et les Péones, commandés par Aretès et Ariston, et en avant était la cavalerie étrangère sous Ménidas. Le front de l'aile droite était couvert par l'autre moitié des agriens, des hommes de trait et des frondeurs sous Balacre, en face des chars armés de faux. Ménidas et sa troupe eurent l'ordre de prendre l'ennemi en flanc, s'il cherchait à les tourner. Telle était la disposition de l'aile droite.

A la pointe de l'aile gauche, sur un front oblique, les Thraces de Sitalcès, la cavalerie alliée conduite par Cœranus, et celle des Odrisiens par Agathon [1]; en avant la cavalerie des étrangers à la solde, sous Andromaque [2]; l'infanterie thracienne couvrait les bagages.

Toute l'armée d'Alexandre montait à sept mille chevaux et quarante mille hommes de pied.

Les armées s'étant approchées, Darius et le centre qu'il occupait se trouvèrent en face d'Alexandre et des compagnies royales. Alexandre appuie sur sa droite; les Perses suivent ce mouvement et font déborder leur aile gauche.

Déjà la cavalerie scythe atteignait celle qui couvrait le front d'Alexandre, sans qu'il s'en occupât; il suivait sa direction, et il était déjà arrivé à l'endroit du terrain aplani par les Perses, lorsque Darius, craignant que les Macédoniens ne vinssent à s'étendre sur un sol plus inégal où ses chars armés de faux ne pourraient rouler, ordonne à ceux qui couvraient son aile gauche d'investir la droite de l'ennemi pour empêcher Alexandre de s'étendre. Celui-ci les fait attaquer par Ménidas. Cependant la cavalerie des Scythes et des Bactriens se porte à leur rencontre en plus grand nombre; Alexandre la fait charger par le corps d'Aretès, les Péones et les étrangers.

Les barbares plient; des Bactriens, accou-

[1] Surnommé le Noir, fils de Dropidas.
[2] Fils d'Hermodore.
[3] Fils d'Antiochus.
[4] Fils d'Althémène.
[5] Fils d'Hippostrate.
[6] Fils de Parménion.
[7] Fils de Parménion.
[8] Fils de Polémocrate.
[9] Fils d'Oronte.
[10] Fils de Néoptolème.
[11] Fils de Simias.
[12] Fils de Philippe.
[13] Fils d'Alexandre.
[14] Fils de Philotas.
[15] De Mitylène, fils de Larichus.
[16] Fils de Ménélas.

[1] Fils de Tyrimmas.
[2] Fils d'Hiéron.

rant à leur secours, les ramènent au combat, qui devient sanglant. Les Macédoniens y perdent beaucoup de monde, l'ennemi ayant sur eux l'avantage du nombre, et la cavalerie scythe celui des armes défensives [1]. Cependant ils soutiennent le choc avec courage, et, réunissant leurs forces, ils mettent l'ennemi en désordre. Alors les barbares font rouler contre Alexandre les chars armés de faux pour rompre sa phalange; mais leur espoir fut trompé. En effet, dès qu'ils s'ébranlaient, les agriens et les frondeurs de Balacre faisaient pleuvoir sur les conducteurs une grêle de traits, les précipitaient des chars, saisissaient les rênes et tuaient les chevaux. Quelques-uns traversèrent les rangs, qui s'étaient ouverts à leur passage suivant l'ordre d'Alexandre; ils ne reçurent et ne firent aucun dommage; ils tombèrent au pouvoir des Hypaspistes et des hyppocomes [2].

Darius ébranle toute son armée. Alexandre pousse à la tête de son aile droite, et ordonne à Aretès de se porter sur la cavalerie ennemie prête à la tourner. A peine Alexandre vit le corps d'Aretès, qui venait soutenir les siens ébranlés, s'ouvrir les premiers rangs des barbares, qu'il se précipite de ce côté. Formant le coin avec la cavalerie des hétaires et la phalange, il fond à pas redoublés, et à grands cris, sur Darius. La mêlée dura peu; Alexandre et sa cavalerie pressent les Perses de toutes parts, les frappent au visage [3]. La phalange serrée, hérissée de fer, les accable. Darius lui-même sent redoubler une terreur qu'il éprouvait depuis longtemps, il cède à Alexandre et fuit le premier. La cavalerie perse, qui tournait l'aile droite des Macédoniens, est mise en déroute par Aretès, qui en fait un grand carnage.

Simias, apprenant que l'aile gauche des Grecs a du désavantage, cesse de suivre Alexandre et fait halte. En effet, le front ayant été ouvert, une partie de la cavalerie indienne et persane s'était fait jour jusqu'aux bagages des Macédoniens, où le désordre fut extrême. Les Perses y accablèrent les Grecs, surpris, sans armes, et qui ne pensaient plus que l'on pût rompre les deux lignes qui les séparaient de l'ennemi. Ajoutez que les prisonniers qu'ils gardaient se tournèrent contre eux. Les chefs de la seconde ligne, à la nouvelle de ce désordre, font volte-face, et, prenant les Perses à dos, en tuent une partie embarrassée dans les bagages, et mettent le reste en fuite.

L'aile droite de Darius, qui ignorait sa fuite, enveloppant la gauche d'Alexandre, prenait Parménion en flanc. Dans le premier embarras, Parménion envoie prévenir Alexandre du danger où il se trouve, et lui demande du secours. Alexandre cesse de poursuivre l'ennemi, et, revenant à la tête des hétaires, se porte vivement sur l'aile droite des barbares, mais donne dans une partie de la cavalerie ennemie qui fuyait, composée des Parthes, des Indiens et des Perses les plus braves : le choc fut des plus terribles; car les barbares, se retirant en ordre de marche et en masse, tombent sur Alexandre non plus à coups de javelots ou en développant leurs manœuvres accoutumées, mais en le pressant de front et de tout le poids de leur choc, combattant en désespérés, comme des gens qui ne disputent plus la victoire, mais leur propre vie.

Il périt dans cette affaire soixante hétaires; Héphestion, Cœnus et Ménidas furent blessés.

Alexandre l'emporta. Il n'échappa que ceux qui se firent jour à travers ses rangs. Il arrive à l'aile droite; l'avantage était rétabli par la valeur de la cavalerie thessalienne, qui rendait la sienne inutile.

Il se remet à la poursuite de Darius, et ne s'arrête qu'à la nuit.

Parménion poussait aussi de son côté les fuyards.

Alexandre, après avoir passé le Lycus, y campe pour faire rafraîchir les chevaux et les soldats.

Parménion s'empare du camp des barbares, de tout le bagage, des éléphants et des chameaux.

Alexandre, ayant laissé reposer sa troupe, part vers le milieu de la nuit pour Arbelles, où il espère surprendre Darius et tous ses trésors. Il y arrive le lendemain, après avoir poursuivi les fuyards l'espace de six cents stades [1].

Darius avait traversé Arbelles sans s'y arrê-

[1] Il paraît que leurs chevaux mêmes étaient bardés.

[2] Les palfreniers.

[3] C'est ce que César ordonna lors de la mêlée de Pharsale : *miles faciem feri.*

[1] Environ 20 lieues.

ter, mais il y avait laissé ses trésors, son char et ses armes, dont Alexandre s'empara.

Alexandre ne perdit dans ce combat que cent hommes et environ mille chevaux [1] percés de coups ou excédés de fatigues. Presque la moitié de cette perte fut du côté des hétaires. Du côté des barbares on compta, dit-on, trois cents mille morts, et le nombre des prisonniers fut encore plus considérable. On s'empara des éléphants et de tous les chars qui n'avaient point été brisés.

Telle fut l'issue de ce combat qui confirma la prédiction d'Aristandre.

CHAPITRE VI.

Suites de la bataille d'Arbelles.—Marche de Darius dans sa fuite.—Conquête de l'Assyrie et de la Susiane.— Expédition contre les Uxiens.—Entrée dans la Perse.—Embrasement du palais des rois de Perse.

Darius se retira précipitamment à travers les montagnes de l'Arménie vers les Mèdes, accompagné des Bactriens échappés à l'ennemi, des Perses alliés à sa famille, et de quelques Mélophores : il fut joint par deux mille stipendiaires étrangers, sous la conduite de Paron Phocéen et de Glaucus d'Étolie.

Le vaincu prenait la route de la Médie, dans la pensée qu'Alexandre suivrait celle de Suse et de Babylone, parce qu'il y trouverait des vivres et plus de facilités dans sa marche. Babylone et Suse étaient, en quelque sorte, le prix de la victoire ; et la route de la Médie était difficile à tenir pour une grande armée.

Il ne se trompa point ; Alexandre, en sortant d'Arbelles, marcha sur Babylone. Près de ses murs il range son armée en bataille. Tous les habitants sortent à sa rencontre, précédés des prêtres et des magistrats, et lui livrant la ville et la citadelle, apportent des présents, des trésors.

Le conquérant entre dans Babylone ; il ordonne de relever les temples détruits par Xerxès, particulièrement celui de Bélus, auquel les Babyloniens rendent un culte spécial.

Mazée est nommé satrape ; Apollodore d'Amphipolis, commandant des troupes. Asclépiodore [1] est chargé du recouvrement des tributs ; Mythrinès, qui avait livré la ville de Sardes, obtient le gouvernement de l'Arménie.

Alexandre a des conférences avec les Mages [2], les consulte sur tout ce qui concerne la restauration des temples, et sacrifie, d'après leurs conseils, à Bélus.

Il marche vers Suse. Le fils du satrape [3], vient à sa rencontre avec un courrier de Philoxène, qu'Alexandre avait dépêché à l'issue du combat vers cette ville, lequel lui annonce que Suse et ses trésors sont en son pouvoir.

Alexandre arrive en cette ville le vingtième jour de marche ; il s'empare des trésors ; l'argent seul montait à cinquante mille talents. Parmi les meubles de prix, on trouva plusieurs objets que Xercès avait enlevés de la Grèce, entre autres les statues d'airain d'Harmodius et d'Aristogiton. Alexandre les renvoya aux Athéniens : on les voit encore aujourd'hui dans le Céramique, du côté où l'on monte vers la ville, vis-à-vis le temple de Cybèle, près l'autel des Eudanémiens qui s'élève dans le portique connu de tous les initiés aux mystères d'Éleusis.

Alexandre fait célébrer, selon l'usage des Grecs, une fête aux flambeaux et des jeux gymniques. Il nomme satrape des Susiens Abulites, persan, laisse le commandement de de la citadelle à Mazare, l'un des hétaires, celui de toutes les troupes à Archélaüs [4], et marche vers les Perses. Il envoie Ménès vers les côtes de la Syrie, de la Phénicie et de la Cicilie, en qualité de satrape, et lui remet trois mille talents, avec ordre d'en faire passer à Antipater autant qu'il sera nécessaire pour soutenir la guerre contre les Lacédémoniens.

Amyntas [5] arrive avec les troupes levées en Macédoine. Alexandre jeta la cavalerie dans les cadres des hétaires, et les fantassins dans ceux de l'infanterie, par ordre de nations. Ensuite

[1] Trois cents, selon Quinte-Curce (l. 4, c. 16), ou cinq cents au rapport de Diodore.

[1] Fils de Philon.

[2] Les mages présentèrent à Alexandre des observations astronomiques que leurs prédécesseurs avaient faites, qui renfermaient l'espace de dix-neuf cent trois ans ; Callistène, qui accompagnait Alexandre, les envoya à Aristote.

[3] Abulite.

[4] Fils de Théodore.

[5] Fils d'Andromène.

il divisa en deux corps, placés à chaque aile, celui de la cavalerie qui, jusque-là n'en avait formé qu'un seul. Il leur donna pour chefs les plus vaillants des hétaires.

Alexandre par de Suse avec son armée, traverse le Pasitigre et entre dans le pays des Uxiens. Ceux d'entre eux qui habitaient les plaines et soumis à la domination des Perses se rendirent. Les montagnards indépendants annoncent au Macédonien qu'il ait à leur payer le tribut qu'ils exigeaient des rois de Perse pour le passage. Mais Alexandre : « Je vous » conseille de vous rendre dans ces défilés où » vous devez m'arrêter ; c'est là que vous re- » cevrez le tribut. »

Il prend avec lui ses gardes, les Hypaspistes et huit mille hommes du reste de l'armée, et se dirigeant de nuit par un chemin détourné, ayant pour guides des Susiens, il franchit en une marche des défilés inaccessibles, pénètre dans un bourg des Uxiens, les surprend ; plusieurs sont tués dans leurs lits, les autres se dispersent dans les montagnes ; le vainqueur fait un butin considérable. Il marche précipitamment vers les gorges où il avait donné rendez-vous aux Uxiens pour recevoir le tribut. Cratérus qu'il avait détaché en avant a dû occuper les hauteurs pour fermer la retraite à l'ennemi ; lui-même, il redouble le pas, s'empare des défilés, range ses troupes et fond sur les barbares avec tout l'avantage du lieu.

Consternés de la rapidité d'Alexandre, privés du poste sur lequel ils comptaient, les barbares fuient sans en venir aux mains. Une grande partie périt sous le fer des Macédoniens qui les poursuivent, une autre dans les précipices ; le plus grand nombre, se sauvant sur les montagnes où Cratérus les a devancés, y reçoivent la mort. Ainsi payés de leur audace, les Uxiens eurent beaucoup de peine à obtenir d'Alexandre qu'il leur laissât leurs terres à la condition d'un tribut annuel.

Ptolémée rapporte que la mère de Darius supplia en leur faveur Alexandre, et obtint qu'ils conserveraient leurs possessions, mais à condition qu'ils paieraient en tribut annuel cent chevaux, cinq cents bêtes de charge et trente mille têtes de bétail, les Uxiens ne connaissant ni l'argent ni l'agriculture, et étant un peuple nomade.

Alexandre renvoie ensuite en Perse, par la grande route, les bagages, la cavalerie thessalienne, celle des alliés et des étrangers, et les troupes pesamment armées sous la conduite de Parménion.

Prenant avec lui l'infanterie macédonienne, la cavalerie des hétaires, celle des éclaireurs, les agriens et les archers, il s'avance rapidement par les montagnes.

Arrivé aux Pyles persiques, il y trouve le satrape Ariobarzane[2] à la tête de quarante mille hommes[1], et de sept cents chevaux retranchés dans les gorges dont il a fermé l'entrée par un mur.

Alexandre campe aux pieds, et dès le lendemain entreprend l'attaque. La position du lieu la rendait difficile[2] ; les Macédoniens étaient criblés de blessures par les traits ou par le jeu des machines ; Alexandre fit suspendre l'action. Quelques-uns des prisonniers lui promettent alors de le mener par un chemin détourné. Instruit de la difficulté de ce passage, il laisse Cratérus dans le camp avec la troupe qu'il commande, celle de Méléagre, quelques archers et cinq cents chevaux. Il lui ordonne de livrer l'assaut, dès qu'il sera instruit par le son des trompettes du passage effectué, et de l'attaque qu'il livrera aux Perses. Lui-même, à la tête des Hypaspistes, des troupes de Perdiccas, des plus habiles archers, de la première compagnie de ses hétaires, renforcés par un peloton de cavalerie, s'avance pendant la nuit[3] à cent stades[4], fait un détour, et s'approche des Pyles.

Amyntas, Philotas et Cœnus conduisent le reste de l'armée par la plaine. Ils doivent jeter un pont sur le fleuve qui leur ferme l'entrée de la Perse.

Alexandre poursuit sa route rapidement et presque toujours à la course, malgré les difficultés. Arrivé avant le jour au premier poste des barbares, il égorge les gardes avancées, traite de même le second poste ; ceux du troi-

[1] Fils de Lagus.

[2] Ce défilé était un nouveau pas des Thermopyles ; mais Alexandre n'était point Xerxès, et Ariobarzane encore moins Léonidas.

[3] La nuit est favorable aux irruptions, surtout l'heure de la seconde veille. (Tit. Liv. l. 7 ; décad. 1.)

[4] Trois lieues.

sième fuient à son approche, non dans le camp d'Ariobarzane, mais sur les hauteurs où la crainte les pousse; de sorte qu'au point du jour Alexandre attaque à l'improviste le camp de l'ennemi. A peine on parut devant les retranchements, que Cratérus, averti par l'éclat des trompettes, donne l'assaut. L'ennemi, épouvanté, fuit sans en venir aux mains; pressés de tous côtés, et par Alexandre et par ceux de Cratérus, beaucoup tentent de regagner leurs retranchements, mais les Macédoniens s'en étaient emparés par les soins de Ptolémée, qu'Alexandre, dans l'attente de l'événement, y avait détaché avec trois mille hommes d'infanterie. La plupart des barbares tombèrent sous les coups des Macédoniens; la terreur s'emparant des autres, ils fuient à travers les précipices où ils périrent. Ariobarzane, avec quelques chevaux, se sauve dans les montagnes.

Alexandre, se portant rapidement vers le gros de l'armée, traverse le pont que les siens avaient jeté; et s'avance à grandes journées dans la Perse, pour ne point laisser, à ceux qui gardaient le trésor royal, le temps de le piller avant son arrivée. Il s'empare également de l'argent que Cyrus l'ancien avait accumulé à Persépolis.

Alexandre établit Phrasaorte satrape des Perses[1], et brûle le palais des rois, contre l'avis de Parménion, qui demande en vain qu'on l'épargne. C'était, disait-il, ruiner sans aucun avantage ses conquêtes; c'était aigrir les Asiatiques qui s'imagineraient qu'Alexandre n'avait d'autre but que de ravager l'Asie, sans vouloir la conserver. Mais celui-ci : « Une armée perse est venue en Grèce, a détruit » Athènes, brûlé nos temples, dévasté tout le » pays; je dois cette vengeance aux Grecs. »

Alexandre en agit ici avec peu de prudence, et ne vengea nullement l'outrage que les anciens Perses avaient fait à la Grèce.

[1] Fils de Rhéomitres.

CHAPITRE VII.

Conquête de la Médie. — Plan de Darius; Alexandre s'empare du pays des Parétaques. — Alexandre poursuit Darius dans la Médie; franchit les pyles caspiennes. — Darius trahi et arrêté par les siens. — Meurtre de ce prince. — Réflexions sur sa mort et sa fortune.

Alexandre, apprend que Darius s'est retiré dans la Médie, il y vole[1].

En effet, telle était la résolution de celui-ci : qu'Alexandre s'arrête à Suse et à Babylone; Darius, attendrait chez les Mèdes les révolutions que pourraient éprouver les affaires du conquérant. Que s'il était poursuivi par l'armée victorieuse, il fuirait chez les Parthes, chez les Hyrcaniens, et même jusque dans la Bactriane, dont il ravagerait tout le pays, pour ôter à l'ennemi les moyens de le poursuivre longtemps. Il envoie donc aux Pyles caspiennes les femmes, le bagage et tout l'attirail qu'il traînait à sa suite, et s'arrête à Ecbatane avec le peu de troupes qu'il a pu ramasser.

Alexandre, marchant à sa poursuite, tombe sur le pays des Parétaques, s'en empare, et leur laisse pour satrape Oxathres[2], qui avait déjà gouverné Suse en cette qualité.

On lui annonce en chemin que Darius vient à sa rencontre; qu'il veut encore une fois tenter la fortune des armes; que les Scythes et les Cadusiens se sont réunis aux Perses; Alexandre laisse derrière lui tout le bagage, avec ordre de le suivre, et marche, avec toutes ses troupes rangées en bataille, vers la Médie, où il arrive le douzième jour. Il reçoit alors des nouvelles contraires; il apprend que Darius n'a d'autre espoir que dans la fuite; il redouble d'ardeur à le poursuivre. A trois journées d'Ecbatane, Bisthanes, fils d'Ochus[3], qui avait régné en Perse avant Darius[3], vient au-devant d'Alexandre, et lui annonce que celui-ci a pris la fuite

[1] La Perse était subjuguée; mais Darius vivait encore, et ce fantôme de roi, tout impuissant qu'il était, alarmait l'ambition d'Alexandre. Il voulut, comme tous les conquérants vulgaires, s'assurer de la personne du prince qu'il dépouillait, pour jouir en paix de sa couronne. (Histoire des hommes, 273.)

[2] Fils d'Abulite.

[3] Fils d'Ochus.

[4] Arsès, et non pas Ochus, était roi de Perse avant Darius. (Voyez ci-dessus, p. 394.)

depuis cinq jours, avec neuf mille hommes, dont six mille fantassins, emportant de la Médie sept mille talents.

Arrivé à Ecbatane, Alexandre renvoie vers les côtes la cavalerie thessalienne et des autres alliés, sous la conduite d'Épocillus[1], escortés de quelques chevaux, parce qu'il retint les leurs. Il ajouta deux mille talents à leur solde, et ne garda près de lui que ceux d'entre eux qui voulurent y rester; ils se trouvèrent en assez grand nombre. Il écrit à Menès de fournir aux autres les bâtiments nécessaires pour les conduire vers l'Eubée. Il donne ordre à Parménion de rassembler tous les trésors de la Perse dans le fort d'Ecbatane[2], sous la garde d'Harpalus, et de plusieurs affidés qui défendraient la place avec six mille Macédoniens et quelques chevaux; Parménion doit passer ensuite en Hyrcanie, par le territoire des Cadusiens, avec les étrangers, les Thraces et le reste de la cavalerie, excepté celle des hétaires.

Alexandre écrit à Clitus, commandant les compagnies royales, et qu'une maladie retenait à Suse, de venir le rejoindre chez les Parthes, en prenant à son passage les Macédoniens laissés à Ecbatane. Lui-même, à la tête de la cavalerie des hétaires, des troupes légères, des chevaux étrangers à sa solde, sous la conduite d'Érigius, de la phalange macédonienne, hors ceux laissés à la garde du trésor, des archers et des agriens, poursuit vivement Darius.

La marche forcée lui fit laisser un grand nombre de malades sur la route, et perdre beaucoup de chevaux. Loin de ralentir sa course, il arrive le onzième jour à Rhagues. Le douzième l'eût conduit aux Pyles caspiennes, mais Darius les avait déjà passées; partie de ceux qui l'accompagnaient dans sa fuite se retirèrent dans leurs foyers, partie vinrent se rendre à Alexandre, qui, perdant tout espoir d'atteindre Darius, demeura cinq jours à Rhagues, pour donner du repos à ses troupes. Il nomme satrape de Médie Oxydatès, que Darius avait pris et laissé à Suse dans les fers; ce qui lui concilia l'amitié d'Alexandre.

Il marche avec son armée vers les Parthes, fait la première halte aux Pyles caspiennes, les passe le lendemain, et pénètre dans un pays cultivé. Mais apprenant qu'il avait un désert intérieur à traverser, il envoie Cœnus fourrager avec quelques chevaux et quelques fantassins, pour approvisionner l'armée.

Cependant Bagistanes, un des premiers de Babylone, et Antibelus, un des fils de Mazée, arrivent de l'armée de Darius. Ils annoncent que ce prince est arrêté par Nabarzanes qui accompagnait sa fuite, à la tête de mille chevaux, et que Bessus, satrape de la Bactriane, ainsi que Brazas, satrape des Arachotes et des Drangues, le retiennent prisonnier.

A cette nouvelle, Alexandre crut devoir redoubler sa marche. Il prend avec lui ses hétaires, des chevaux légers, l'élite de son infanterie, et part sans attendre le retour de Cœnus. Il laisse à Cratérus le commandement du reste de l'armée, avec ordre de le suivre à petites journées,

Les siens ne portent que leurs armes, et des vivres pour deux jours.

Il marche toute la nuit et ne s'arrête que le lendemain à midi, pour faire reposer le soldat. Continuant sa route vers le soir, il arrive au point du jour, et ne trouve point l'ennemi dans le camp d'où était parti Bagistanes. On lui confirme que Darius, prisonnier de Bessus, est traîné sur un char; que celui-ci a été porté au commandement par la cavalerie bactriane et les autres barbares. Artabaze, ses enfants et les Grecs, toujours fidèles à Darius, n'approuvant ni ne pouvant empêcher cette trahison, s'étaient retirés sur les montagnes, sans vouloir reconnaître Bessus. Le projet des autres était, si Alexandre les poursuivait, de lui livrer Darius, et d'obtenir grâce à ce prix; sinon de lever le plus de troupes qu'ils pourraient, et de se partager l'empire, qu'ils se garantissaient réciproquement. Bessus les commandait pour l'instant, comme parent de Darius, et satrape du pays dans lequel ils se trouvaient.

Cette nouvelle ranime l'ardeur d'Alexandre; malgré les fatigues que ses troupes et ses chevaux avaient éprouvées dans une longue route, il force sa marche toute la nuit, et le jour sui-

[1] Fils de Polyeide.

[2] Non-seulement il brûla le palais de Persépolis, mais encore il expolia celui d'Ecbatane. Après être entré dans un détail circonstancié sur les richesses de ce palais, sur l'or et l'argent dont les colonnes des péristyles étaient incrustées, (Polybe l. 10, n.° 24) nous dit que ces richesses en furent arrachées lorsqu'Alexandre et les Macédoniens vinrent à Ecbatane.

vant, à midi, il arrive près d'un bourg où les fuyards avaient campé la veille.

Il apprend que les barbares doivent marcher de nuit. Il peut les couper par un chemin plus court, mais il n'y trouvera point d'eau : n'importe, il s'y fait conduire. Son infanterie ne pourrait suivre les chevaux ; cinq cents cavaliers cèdent les leurs à autant de fantassins d'élite, et à leurs officiers qui les montent, sans changer d'armes. Nicanor, commandant les Hypaspistes, Attalus, chef des agriens, et quelques autres légèrement armés, suivent la route qu'ont prise les fuyards ; le reste de l'infanterie marche en bataillon carré.

Alexandre part sur le soir, et court à toutes brides. Après un chemin de quatre cents stades, au point du jour, il atteint les barbares qui fuyaient en désordre et sans armes. Peu lui résistent : à son aspect, la plupart se sauvent sans combattre ; quelques-uns périssent dans l'action ; tout le reste prend la fuite.

Cependant Bessus et ses complices entraînent Darius. Dès qu'ils se virent pressés par Alexandre, Satibarzane et Barzaënte massacrent Darius, le laissent mourant, et s'échappent avec six cents chevaux.

A l'arrivée d'Alexandre, Darius n'était plus. Le vainqueur envoie son corps aux Perses pour recevoir la sépulture et les honneurs funèbres rendus à ses prédécesseurs.

Il établit satrape des Parthes et des Hyrcaniens le Parthe Ammynape, qui, de concert avec Mazacès, lui avait livré l'Égypte, et lui adjoint Tlepolème [1], un des hétaires.

Ainsi périt Darius, à l'âge de cinquante ans, Aristophon étant archonte, à Athènes, dans le mois hécatombœon [2]. Ce prince, faible et peu versé dans l'art militaire, n'opprima point ses peuples : attaqué par les Grecs et les Macédoniens, il n'en eut pas le temps ; et quand il en aurait eu la volonté, ses propres périls suffisaient pour l'en détourner. Il fut malheureux pendant tout le cours de sa vie, et son règne ne fut qu'un enchaînement de calamités.

En effet, la guerre commença par la défaite de ses satrapes sur le Granique ; il perd l'Ionie, les deux Phrygies, la Lydie et la Carie, à l'exception d'Halicarnasse, qui lui fut bientôt enlevée ainsi que toutes les côtes maritimes jusqu'à la Cilicie. Battu complétement lui-même, près d'Issus, il voit sa mère, sa femme, ses enfants, tomber au pouvoir de l'ennemi; dépouillé de la Phénicie et de l'Égypte, il livre la bataille d'Arbelles, s'enfuit des premiers, et perd une armée innombrable, l'élite de vingt nations. Fugitif, banni dans son empire, dénué de tout secours, roi en même temps et captif de ses sujets, il est traîné avec ignominie par les compagnons de sa fuite, qui le trahissent et l'égorgent. Et, par un contraste étrange, on le voit obtenir, après sa mort, des obsèques magnifiques, ses enfants une éducation convenable, et Alexandre devenir son gendre.

CHAPITRE VIII.

Conquête de l'Hyrcanie.—Marche vers Zadracarte.—Soumission de plusieurs satrapes et des Grecs stipendiaires de Darius. — Mardes subjugués ; Arriens soumis.

Prenant ensuite les troupes qu'il avait laissées en arrière, Alexandre marche vers l'Hyrcanie, située à gauche du chemin qui conduit dans la Bactriane. Ce pays en est séparé par de hautes montagnes couvertes de bois, et s'étend à l'opposite jusqu'aux bords de la mer Caspienne. Avide de subjuguer les Pagres, plus encore de poursuivre les Grecs stipendiaires de Darius, qu'on lui dit être refugiés dans leurs montagnes, Alexandre divise son armée en trois corps, prend avec lui le plus nombreux et le plus légèrement armé, et marche par les routes les plus courtes et les plus difficiles ; il envoie Cratérus contre les Tapuriens avec sa troupe, celle d'Amyntas, quelques chevaux et quelques archers; Érigyus doit conduire les étrangers, le reste de la cavalerie et de toute l'armée, les chariots et les bagages, par le chemin plat qui était le plus long.

Alexandre franchit les premières hauteurs, il y campe. Prenant ensuite les Hypaspistes, l'élite de la phalange macédonienne, et quel-

[1] Fils de Pytophane.

[2] La troisième année de la cent douzième olympiade, neuf mois, suivant la remarque d'Usserius (Annal, p. 175) après la bataille de Gaugamèle, et non pas un an et quelques mois, comme l'a avancé sans aucun fondement l'illustre Newton. (Chronolog. corrig., p. 386.) (S. C. p. 54.)

ques archers, il aborde le passage le plus difficile, laissant derrière lui des gardes partout où il craignait que sa suite ne fût inquiétée par les barbares des montagnes. Il passe les défilés avec ses archers, et campe dans la plaine aux bords d'une petite rivière.

Là, Nabarzanes Chiliarque[1], Phradapherne, satrape des Parthes et de l'Hyrcanie, et quelques Perses des premiers de la cour de Darius, viennent trouver Alexandre et se soumettre[2]. Il demeura campé quatre jours dans cet endroit où tous ceux de sa suite le rejoignirent sans avoir été inquiétés, sinon les agriens de l'arrière-garde; mais ils repoussèrent facilement à coup de traits les Barbares qui étaient venus fondre sur eux.

Alexandre pénètre dans l'Hyrcanie et marche vers Zadracarte. Cratérus y arrive presque en même temps, sans avoir joint les Grecs à la solde de Darius; mais il a soumis par force où par composition tout le pays qu'il a parcouru. Érigyus se réunit à eux avec tout le bagage. Bientôt Artabaze avec ses trois fils Cophène, Aribarzanes et Arsame se rendent près d'Alexandre, suivis d'une députation des Grecs de leur parti, et d'Autophradates, satrape des Tapuriens. Alexandre conserve ce dernier dans sa place, accueille avec honneur Artabaze et ses enfants par égard pour leur dignité et leur fidélité envers Darius. Il répondit aux députés Grecs demandant à être reçus dans son parti, qu'il ne traiterait point avec eux; qu'ils avaient violé indignement la loi de leur patrie, qui défendait aux Grecs de prendre parti contre les Grecs pour des barbares; qu'ils n'avaient qu'à se rendre à discrétion ou songer à leur salut. Ils se soumirent à discrétion, en demandant qu'il envoyât vers eux un de ses chefs, auquel ils se rendraient. Ils étaient environ au nombre de quinze cents. Alexandre leur envoie Andronique et Artabase[3].

Il court vers les Mardes, ayant avec lui les Hypaspistes, les hommes de trait, les agriens, les corps de Cœnus et d'Amyntas, les archers à cheval et la moitié de la cavalerie des hétaires.

Il fit un grand nombre de prisonniers dans ses courses, et tua la plus grande partie de ceux qui en appelèrent aux armes.

Nul guerrier avant Alexandre n'avait pénétré chez les Mardes que semblaient défendre la difficulté des lieux, et la pauvreté qui ajoutait encore à leur courage. Le conquérant avait déjà traversé leur pays, qu'ils ne soupçonnaient pas encore sa marche; ils furent défaits aussitôt que surpris. Plusieurs se retirèrent dans les montagnes d'un accès difficile et escarpé : mais Alexandre les ayant atteints dans cet asile qu'ils croyaient inaccessible, ils lui envoyèrent des députés pour se rendre sous ses lois avec toute leur province.

Il les rangea sous le gouvernement d'Autophradates, satrape des Tapuriens. De retour dans son camp, il trouva les Grecs à la solde de Darius, qui s'y étaient rendus, et au nombre desquels étaient Callistratides, Pausippus, Monime et Anomante, députés vers Darius par les Lacédémoniens, et Dropidès par les Athéniens. Il les retint prisonniers; renvoya en liberté les députés de Synope, dont les intérêts étaient séparés de ceux de la Grèce, et qui, soumis à l'empire des Perses, avaient rempli leur devoir en députant vers leur souverain. Il mit aussi en liberté les Grecs au service de Darius avant la déclaration de guerre, et le député des Carthaginois, Héraclide.

Il retint le reste des Grecs à son service, aux conditions qu'ils avaient obtenues de Darius. Il leur donna pour chef Andronique qui les avait amenés : on approuva la politique qui leur conserva la vie.

Il pousse ensuite vers Zadracarte, capitale de l'Hyrcanie, s'y arrête quinze jours, qu'il emploie aux sacrifices, aux jeux gymniques, et se dirige vers les Parthes.

Il touche au territoire des Arriens, à Susia, une de leurs villes. Le satrape de la contrée, Satibarzanes, vient le trouver; Alexandre lui rend son gouvernement, en lui adjoignant Anaxippe, un des Hétaires, avec quarante archers à cheval, pour protéger le pays des Arriens contre les insultes de l'armée qui le traverse.

[1] Arrien transforme presque toujours en dénominations helléniques les expressions étrangères.

Cette négligence, ou plutôt cette affectation, est commune aux auteurs grecs.

[2] Alexandre fit grace à Nabarzane, le complice de Bessus : cette clémence jette à nos yeux quelques nuages sur la vérité de sa douleur à la mort de Darius, auquel il brûlait de succéder. Il semble qu'en envoyant Bessus au supplice, il l'ait puni de s'être fait roi, plutôt que d'avoir assassiné son roi. (Histoire des hommes, p. 282.)

[3] Fils d'Ager.

CHAPITRE IX.

Conquête de l'Arie et de l'Arachotie. — Forces de Bessus, meurtrier de Darius; première défection des Arriens. — Conjuration de Philotas; assassinat de Parménion. —Politique d'Alexandre; conquêtes diverses; deuxième défection des Arriens.—Fondation d'Alexandrie au pied du Caucase : digression sur cette montagne.

Des Perses annoncent que Bessus a ceint la tiare [1], revêtu la pourpre, et s'est fait proclamer roi de l'Asie sous le nom d'Artaxerxe; que, soutenu par les Perses retirés près de lui, par les Bactriens, il attend un renfort des Scythes ses alliés. Alexandre, après avoir réuni toutes ses troupes, se dirige vers la Bactriane; il est joint en route par Philippe [2], amenant de la Médie la cavalerie étrangère qu'il commande, celle des Thessaliens restés volontairement au service, et les étrangers, sous la conduite d'Andromaque. Le chef des Hypaspistes, Nicanor [3], était mort de maladie. Alexandre reçoit la nouvelle que Satibarzanes, ayant fait massacrer Anaxippe et son détachement, a soulevé les Arriens rassemblés sous leur capitale, Artacoana. Son projet est de se réunir à Bessus contre Alexandre, aussitôt que ce dernier sera éloigné, et d'accabler les Macédoniens du poids de toutes leurs forces, dans une action générale.

Alexandre rebrousse aussitôt chemin, accompagné de la cavalerie des hétaires, des archers, des hommes de trait, des agriens, des corps de Cœnus, d'Amyntas, et laissant le reste de l'armée sous les ordres de Cratérus, marche à grandes journées sur Satibarzanes. Il parcourt six cents stades [4] en deux jours, et arrive sous Artacoana.

Consterné de la marche rapide d'Alexandre, Satibarzanes fuit avec quelques chevaux; la plupart de ses soldats effrayés l'abandonnent dans sa fuite. Le conquérant poursuit vivement les complices de la révolte; une partie est tuée, l'autre est jetée dans les fers. Il nomme Arzaoès à la place de Satibarzanes; et, rejoignant son armée, vient à la capitale des Zarangéens.

Barzaente, l'un des meurtriers de Darius et satrape de ce pays, fuit, à l'approche d'Alexandre, vers les Indiens en-deçà du fleuve. Ces peuples le renvoient chargé de chaînes vers Alexandre, qui punit de mort sa perfidie à l'égard de Darius.

On découvre la conjuration de Philotas [1] contre la vie du roi. Ptolémée et Aristobule rapportent qu'Alexandre en avait été instruit dès son séjour en Égypte, mais qu'il avait refusé d'y croire, plein de confiance dans le fils, d'estime et d'amitié pour le père. Ptolémée ajoute que le criminel fut amené devant les Macédoniens; qu'Alexandre l'accusa devant l'assemblée générale; que Philotas se justifia d'abord; que les témoins parurent ensuite, et le convainquirent d'avoir été instruit des embûches dressées à Alexandre sans les lui avoir révélées, quoiqu'il entrât deux fois par jour dans sa tente. Philotas et ses complices périrent percés de traits par les Macédoniens [2].

Polydamas, l'un des hétaires, fut chargé de lettres pour les chefs qui commandaient dans la Médie, savoir, Cléandre, Sitalcès et Ménidès, placés sous les ordres de Parménion, qu'ils tuèrent. Alexandre supposait-il la complicité de Parménion avec son fils, ou craignait-il sa vengeance après la mort de Philotas? Parménion [3] jouissait de la plus grande auto-

[1] Le texte dit, *la tiare droite*; en effet, c'est ainsi que les rois de Perse étaient distingués des grands de l'empire, dont la tête ceignait le même ornement avec quelque différence.

[2] Fils de Ménélas.

[3] Fils de Parménion.

[4] Près 20 lieues.

[1] Fils de Parménion.

[2] La manière dont les deux auteurs principaux que suit Arrien, glissent sur cet événement important, n'annonce-t-elle pas une grande partialité, comme nous avons déjà eu occasion de l'observer sur la narration du siége de Thèbes?

[3] Parménion était illustre dans la paix comme dans la guerre, dit Rollin; il avait fait plusieurs belles actions sans le roi, au lieu que le roi n'avait jamais rien fait de grand sans lui. (R. p. 485.)

Tous les grands historiens ont bien expliqué les motifs de cette basse jalousie des tyrans.

« Regibus boni quam mali suspectiores sunt; semperque » his aliena virtus formidulosa est. » (Sallust. in Catil.)

Les rois redoutent les bons plus que les méchants, et craignent une vertu étrangère.

« Tiberio nulla vetus in Arruntium ira : sed divitem,

rité, non-seulement auprès d'Alexandre, mais encore auprès de toute l'armée, où il avait maintes fois exercé le commandement général ou particulier avec la plus grande distinction.

On mit aussi en jugement, sous prétexte de complicité, à cause de l'amitié qu'ils portaient à Philotas, Amyntas [1] et ses trois frères, Polémon, Attale et Simmias. La désertion de Polémon, à la nouvelle de l'emprisonnement d'Amyntas, semblait donner du poids à l'accusation ; mais Amyntas s'étant lavé complétement, ainsi que ses frères, dans sa défense devant l'assemblée, fut absous généralement, et ne profita de sa liberté que pour retirer son frère de chez l'ennemi, après en avoir obtenu la permission de ses juges. Il acheva de se justifier en ramenant Polémon le même jour : mais il périt peu de temps après percé d'un trait à l'attaque d'une place, laissant du moins une mémoire sans reproche.

Alexandre divise le commandement de la cavalerie ; sa politique redoutait de confier, même à un seul de ses amis, le principal corps et le plus belliqueux de l'armée : il donna la première de ces divisions à Éphestion [2] et la seconde à Clitus [3].

Il arrive à la contrée des Agriaspes Evergètes [4] qui avaient secouru Cyrus, le fils de Cambyse, dans son expédition contre les Scythes. Alexandre les traita avec distinction, en mémoire de la conduite de leurs aïeux, et par égard pour leurs institutions. En effet, ces peuples ne vivent point comme les barbares ; mais, à l'exemple des Grecs civilisés, ils connaissent la justice. Il leur accorde la liberté et le territoire qu'ils voudraient lui demander : ils n'en choisirent qu'un de peu d'étendue.

Le prince sacrifie à Apollon, et fait arrêter Démétrius, l'un de ses gardes, soupçonné d'avoir trempé dans la conjuration de Philotas. Ptolémée [1] est nommé à sa place.

Alexandre marche sur Bessus dans la Bactriane, soumet en passant les Dragogues et les Drangues, ainsi que les Arachotes auxquels il laisse Memnon pour satrape. Il subjugue les Indiens finitimes, malgré les neiges, le manque de provisions et les fatigues multipliées de ses soldats. Apprenant la nouvelle défection des Arriens par les manœuvres de Satibarzanes, qui était entré sur leur territoire avec deux mille chevaux que Bessus lui avait envoyés, Alexandre détache contre eux le persan Artabaze, les hétaires, Erigyus et Caranus, avec ordre à Phratapherne, satrape des Parthes, de se joindre à ces troupes. Il y eut entre les Grecs et les barbares un combat sanglant. L'ennemi ne lâcha pied que quand Satibarzanes, aux prises avec Erigyus, tomba renversé d'un coup de lance dans le visage, mais alors la déroute des barbares fut complète.

Cependant Alexandre arrivé aux pieds du Caucase, y bâtit une ville qui porte son nom ; sacrifie à la manière accoutumée, et franchit les sommets de cette montagne. Il nomme le persan Prœxès satrape de la contrée, sous la surveillance de Niloxenus [2] qu'il y laisse avec des troupes.

Le Caucase est, au rapport d'Aristobule, la montagne la plus élevée de l'Asie. En effet, il s'étend dans une longueur immense, et l'on regarde comme en faisant partie cette longue chaîne de montagnes dont le nom varie avec celui des nations qui les habitent, et qui se prolonge jusqu'au Taurus, frontière de la Cilicie et de la Pamphilie ; sa cime paraissait à l'ordinaire aride et dépouillée ; il ne croît sur cette partie éloignée du Caucase que le térébinthe et le silphium. Il ne laisse cependant pas d'être habité, et couvert de nombreux troupeaux qui se nourrissent de ces plantes, attirés par l'odeur du silphium dont ils broutent la fleur et la tige jusque dans ses racines. Voilà pourquoi les Cyrénéens, auxquels il est précieux, l'environnent de haies pour le soustraire à la dent des troupeaux qu'ils en écartent.

» promptum, artibus egregiis, et pari famâ publicè suspec-
» tabat. (Tacit., Annal., l. 1. p. 12.) »

Ce n'était point un ancien ressentiment, mais les richesses, la dextérité, les talents égaux à sa réputation qui envenimaient les soupçons de Tibère contre Aruntius.

Comines dit que Louis XI avait crainte de tous les hommes, et particulièrement de tous ceux qui étaient dignes d'avoir autorité. (Mem., l. 6, c. 12.)

[1] Fils d'Andromène.

[2] Fils d'Amyntor.

[3] Fils de Dropidas.

[4] C'est-à-dire les bienfaiteurs.

[1] Fils de Lagus : cette promotion ne rend-t-elle point suspect le récit que Ptolomée a esquissé de la conspiration de Philotas ?

[2] Fils de Satyrus.

CHAPITRE X.

Conquête de la Bactriane. — Alexandre poursuit Bessus, prend Bactres et Aorne. — Passage de l'Oxus. — Bessus arrêté par les siens et livré au conquérant. — Marche à Maracande, au Jaxartes.

—

Bessus, soutenu des Perses de sa faction, d'environ sept mille Bactrianes [1] et des Dahes qui habitent en-deçà du Tanaïs, ravage tout le pays au-dessous du Caucase pour arrêter, par le défaut de subsistances, le vainqueur dont il apprend la marche.

Alexandre, malgré la hauteur des neiges et la difficulté des convois, poursuit sa route. Bessus pressé, traverse l'Oxus, brûle ses bâtiments de transport, et se retire à Nantaque, dans la Sogdiane, suivi des Dahes, de la cavalerie Sogdiane, sous la conduite de Spitamène et d'Oxyarte. Les cavaliers Bactriens abandonnent Bessus, au moment où ils le voient chercher son salut dans la fuite.

Alexandre, après avoir fait rafraîchir son armée à Drapsaque, prend le chemin de Bactres et d'Aorne, villes principales de la Bactriane, les emporte du premier assaut, jette une garnison dans Aorne, commandée par Archelaüs [2] l'un des hétaires.

Le reste de la Bactriane cède bientôt; le persan Artabaze en obtient le gouvernement.

On s'avance vers l'Oxus. Ce fleuve prend sa source dans le Caucase; c'est le plus considérable qu'Alexandre ait eu à traverser dans l'Asie, après ceux des Indes les plus grands des fleuves connus : il se jette dans la mer Caspienne, près de l'Hycarnie.

Nul moyen de le traverser alors : sa largeur est de six stades; son lit est encore plus profond et plein de sable; son cours extrêmement rapide; il est également difficile d'y fixer ou d'y retenir des pilotis. On manquait de bois pour y jeter des ponts : tirer de plus loin ces matériaux, les rassembler aurait perdu un temps précieux; on a recours à l'expédient suivant. On remplit de paille et de sarments secs les peaux qui formaient les tentes des soldats, on les coud de manière à les rendre imperméables, on les attache entre elles, on s'aide de ce moyen, et l'armée traverse le fleuve en cinq jours.

Avant de le passer il renvoya les Thessaliens qui restaient, et les Macédoniens que l'âge ou leurs blessures rendaient inhabiles au combat. Stazanor, l'un des hétaires, est nommé satrape des Arriens à la place d'Arzames qui paraît vouloir remuer et dont il doit s'assurer.

Cependant Alexandre s'avance rapidement pour atteindre Bessus. Des courriers de Spitamène et de Datapherne, viennent lui annoncer que s'il veut envoyer quelques chefs, avec un détachement, ils lui remettraient Bessus qu'ils ont arrêté.

A cette nouvelle, Alexandre ralentit sa marche, mais détache en avant Ptolémée, fils de Lagus, avec trois compagnies de la cavalerie des hétaires, toute celle des Archers, et un gros d'infanterie, composé de la troupe de Philotas, de mille Hypaspistes, de tous les agriens, et de la moitié des hommes de trait.

Ptolémée part, et ayant fait en quatre marches le chemin de dix journées, arrive au lieu où les barbares avaient campé la veille avec Spitamène. Il y apprend que Spitamène et Datapherne balancent dans leur résolution. Laissant en arrière l'infanterie qui doit le suivre en ordre de bataille, et, poussant avec la cavalerie, il arrive à une bourgade où Bessus était retenu par quelques soldats; car Spitamène s'était retiré avec les siens n'osant le livrer lui-même.

Ptolémée fait cerner la place (elle était fortifiée), et annonce aux habitants qu'ils n'ont rien à craindre s'ils veulent lui livrer Bessus. Ptolémée et ses troupes sont introduits dans les murs; Bessus est pris.

On députe vers Alexandre pour l'en informer, et prendre ses ordres sur la manière dont Bessus doit lui être présenté. Il sera exposé nu, attaché avec une corde à droite de la route que tiendra l'armée. Ptolémée exécute l'ordre.

Alexandre venant à passer sur son char, s'arrête, et interrogeant Bessus : « Pourquoi » as-tu trahi, chargé de fers et massacré ton » roi, ton ami, ton bienfaiteur ? » Et Bessus: « Ce ne fut point de mon propre mouvement, » mais de l'avis de tous ceux qui accompagnaient » alors Darius, et qui croyaient à ce prix trouver grâce devant vous. »

[1] Leur casque approchait beaucoup de celui des Mèdes; leurs arcs étaient de canne, à la mode de leurs pays, et leurs dards fort courts. (Hérodote).

[2] Fils d'Androclès.

Alexandre le fait frapper de verges : un héraut répète à haute voix les reproches que le roi vient de lui adresser.

Après ce premier supplice Bessus est traîné à Bactres, où il doit subir la peine capitale.

Tel est le récit de Ptolémée. Celui d'Aristobule varie ; il prétend que ce fut dans cet état d'humiliation que les Persans Spitamène et Dataphernе livrèrent Bessus à Ptolémée et le conduisirent devant Alexandre.

Celui-ci ayant remonté sa cavalerie des chevaux qu'il trouva, car il en avait perdu un grand nombre en traversant le Caucase et l'Oxus, se dirigea d'abord vers Maracande, capitale de la Sogdiane, et ensuite vers le Tanaïs, qui prend sa source dans le Caucase, et va se jeter dans la mer d'Hycarnie.

Les barbares, selon Aristobule, appellent ce fleuve *Orxante*. Ce n'est point le Tanaïs dont parla Hérodote, ce huitième fleuve de la Scythie, qui prend sa source dans un grand lac, et va se perdre aux palus Méotides. Celui-ci sépare l'Europe de l'Asie, comme le détroit au-delà de Gadès sépare l'Afrique de l'Europe, et le Nil, l'Afrique de l'Asie.

De ce côté, quelques Macédoniens s'étant écartés pour fourrager, furent tués par les barbares, qui se retirèrent ensuite sur une montagne escarpée, qui paraissait inaccessible. Ils étaient au nombre de trente mille. Alexandre court sur eux avec toutes ses troupes légères ; plusieurs fois les Macédoniens tentent d'escalader la montagne ; ils sont repoussés par les barbares et criblés de traits. Alexandre eut lui-même la jambe percée d'une flèche, et une partie du tibia entamée. Cependant le poste fut emporté ; un grand nombre de barbares périt sous le fer des Macédoniens ; à peine dix mille échappèrent.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Expédition dans la Sogdiane. — Députation des Scythes ; ville projetée sur le Tanaïs ou l'Orxante. — Prise de Gaza et de quatre autres villes. — Prise et massacre de Cyropolis et d'une septième ville. — Mouvement des Scythes ; Spitamène assiége Maracande. — Fondation d'Alexandrie sur le Jaxarte ; les Scythes provoquent Alexandre. — Passage de l'Orxante ; défaite et fuite des barbares.

Peu de jours après, Alexandre reçoit une députation des Scytes de l'Asie, surnommés Abiens, les plus justes des mortels au rapport d'Homère, et les plus libres, grâces à cette vertu et à leur pauvreté. La famille nombreuse des Scythes de l'Europe députe également vers lui. Alexandre renvoie les premiers avec quelques hétaires, sous prétexte de traiter d'alliance, mais en effet, pour reconnaître la nature du pays, le nombre, les mœurs et les armes de ses habitants.

Il projette de bâtir une ville près du Tanaïs : la position du lieu lui paraît des plus avantageuse pour une place d'armes, s'il en a besoin, dans une expédition contre les Scythes, et pour la défense du pays contre les incursions des barbares établis au-delà du fleuve. Il fonde la grandeur de cette ville sur l'éclat de son nom qu'elle doit porter, et sur l'affluence des indigènes.

Cependant les barbares, voisins du fleuve, tombent sur les garnisons macédoniennes, les égorgent, et mettent leurs villes en état de défense. A la sollicitation de ceux qui avaient livré Bessus, beaucoup de Sogdiens s'étaient réunis à eux, et avaient entraîné dans ce parti quelques Bactriens qui craignaient Alexandre, ou du moins quelques résultats fâcheux des délibérations de leurs chefs, dont il avait convoqué l'assemblée à Zariaspe, capitale du pays.

Instruit de leur défection, Alexandre donna ordre à son infanterie de se munir d'échelles, et marche lui-même sur Gaza. Des sept villes occupées par les barbares, c'était la plus proche. Il détache Cratérus contre Cyropolis, la

plus grande du pays, où beaucoup d'entre eux s'étaient retirés, lui ordonne de camper sous les murs, de les cerner par une circonvallation, de dresser des machines, afin que les habitants, occupés à le repousser, ne pussent venir au secours de leurs voisins.

Arrivé devant Gaza, il fait de suite approcher les échelles et attaquer les murailles bâties en terre et peu élevées. Les archers, les gens de trait, les frondeurs, mêlés à l'infanterie, ou élevés sur les machines, font pleuvoir une grêle de traits sur les assiégés, les forcent d'abandonner le rempart; on dresse des échelles, les Macédoniens escaladent les murs; Alexandre fait passer tous les hommes au fil de l'épée; partage les femmes, les enfants et le butin, entre ses soldats. Il marche aussi sur une seconde ville, aussi peu fortifiée que Gaza, y entre le même jour; elle subit le même sort. Le lendemain il en prend une troisième d'assaut. Cependant il envoie sa cavalerie cerner deux autres villes peu éloignées, pour empêcher que leurs habitants, instruits de sa marche et de la défaite de leurs voisins, ne prissent la fuite et lui ôtassent tous les moyens de les poursuivre.

Il ne s'était point trompé, les détachements de cavalerie arrivèrent très-à-propos; car les barbares voyant la fumée des villes embrasées, informés d'ailleurs de leur désastre par quelques fuyards, sortent précipitamment de leurs murs, et donnent tête baissée dans la cavalerie qui les attendait en bon ordre, et qui en tue un grand nombre.

Ces cinq villes prises et détruites en deux jours, Alexandre marche sur Cyropolis. Cette place, bâtie par Cyrus, avait des murs plus élevés et plus solides que les autres. En outre, les barbares les plus belliqueux s'y étaient retirés en grand nombre. Les Macédoniens ne purent la prendre du premier abord. Alexandre, ayant fait approcher les machines, se disposait à battre le mur, et à pénétrer par la première brèche; il observe que le canal du fleuve, qui traverse la ville, est à sec, et livre un passage facile aux siens; il prend avec lui ses gardes, les Hypaspistes, les archers et les agriens, et tandis que les barbares sont occupés sur leurs murailles, il se glisse par le canal, avec un petit nombre des siens, dans la ville, dont il fait briser les portes; ses troupes y entrent sans résistance. Les barbares, voyant l'ennemi au milieu d'eux, se réunissent contre ceux d'Alexandre; l'action la plus vive s'engage. Le roi reçoit un coup de pierre à la tête; Cratérus et plusieurs autres chefs sont atteints de flèches; enfin, les barbares sont chassés de la place publique, tandis que les assaillants forcent le mur abandonné. Huit mille tombèrent sous le fer du vainqueur; dix mille qui restaient se retranchent dans la citadelle, où ils sont assiégés par Alexandre; mais comme ils manquaient d'eau, ils se rendirent dès le lendemain.

La septième ville fut prise d'emblée, si l'on en croit Aristobule, et ses défenseurs mis à mort; mais Ptolémée prétend qu'elle se rendit, qu'Alexandre distribua les prisonniers dans son armée, et les fit garder étroitement jusqu'à son départ de la contrée, ne voulant y laisser aucun de ceux qui avaient pris part à la révolte.

Cependant, à la nouvelle de la défection des barbares, l'armée des Scythes asiatiques s'avançait jusqu'au Tanaïs, prête à fondre sur les Macédoniens, pour peu que le désordre fût considérable; d'un autre côté, Spitamène assiégeait la garnison de Maracande. Alexandre détache contre lui Andromaque, Ménédème et Caranus, avec soixante hétaires, quinze cents stipendiares à pied, et huit cents à cheval, dont Caranus était le chef. Tout ce détachement marche sous les ordres d'un interprète Lycien, nommé Pharnuque, instruit de la langue des barbares, et par là propre aux négociations.

Alexandre cependant bâtissait la ville sur le Tanaïs; ses murs élevés le vingtième jour de travail[1], reçoivent les Grecs à sa solde, ceux des pays voisins qui voulurent y habiter, et quelques Macédoniens hors d'état de servir.

Il sacrifiait aux dieux, selon le rite accoutumé, et faisait célébrer des jeux gymniques et des courses à cheval, quand il vit sur la rive opposée, des Scythes qui, loin de se retirer, harcelaient les Grecs à coups de traits, le fleuve ayant très-peu de largeur. Ils ajoutaient

[1] Alexandrie, construite sur le Jaxarte, a continué d'être jusqu'à nos jours une ville très-importante: car la position de Cogend ne laisse aucun doute que ce ne soit la même que celle de l'Alexandrie sur le Jaxarte.

la provocation à l'outrage : « Alexandre, tu » n'oses te mesurer aux Scythes; si tu l'osais, » tu sentirais combien ils diffèrent des bar- » bares de l'Asie. »

Irrité de ces injures, Alexandre veut traverser le fleuve, et ordonne pour le passage les dispositions accoutumées. Le ciel consulté par des sacrifices n'annonce rien de favorable. Ce présage déplaît au roi; cependant il cède, il s'arrête. Mais les Scythes, continuant à le provoquer, il ordonne de nouveaux sacrifices. Aristandre lui annonce le danger du passage. « Il n'en est point que je n'affronte, plutôt » que de me voir, moi, vainqueur de pres- » que toute l'Asie, insulter par des Scythes, » comme le fut autrefois Darius [1]. » — « Mon » devoir est de vous révéler la volonté des » dieux, et non ce qu'il vous plairait d'en- » tendre. »

Néanmoins, tout étant disposé pour le passage, les troupes sous les armes aux bords du fleuve, Alexandre fait jouer les machines : quelques Scythes sont blessés; un d'entre eux, atteint par un trait terrible, qui perce le bouclier et la cuirasse, tombe de cheval; épouvantés, les autres reculent.

Alexandre, profitant de leur désordre, fait sonner les trompettes, se jette le premier dans le fleuve, toute son armée le suit : il fait traverser d'abord les frondeurs et les archers, pour empêcher à coups de traits les Scythes d'approcher la phalange dans son passage, avant que toute la cavalerie fût à l'autre bord.

Toute l'armée ayant traversé le fleuve, il détache contre les Scythes un corps de chevaux alliés, et quatre cohortes de Sarissophores. L'ennemi bien plus nombreux soutient leur choc, les tourne avec sa cavalerie, les accable de traits, et se replie en bon ordre. Les archers, les agriens et l'infanterie légère, sous les ordres de Balacre, volent à leur secours. Dès qu'on en fut aux mains, trois corps d'hétaires et les archers à cheval viennent les soutenir. Alexandre donne lui-même de front avec toute sa cavalerie; l'ennemi serré de près, par les hommes et les chevaux, ne pouvait plus voltiger et se développer comme auparavant. Il prend la fuite, laisse mille morts sur le champ de bataille, dont Satrace, un de leurs chefs, et cent cinquante prisonniers. L'armée qui se met à la poursuite des fuyards, souffre beaucoup de la chaleur et de la soif. Alexandre lui-même ayant calmé la sienne, avec l'eau malsaine du pays, en fut très-incommodé; les Macédoniens furent arrêtés par cet accident auquel les Scythes durent leur salut.

Alexandre, dangereusement malade, fut reconduit au camp : Ainsi se confirma le présage d'Aristandre.

[1] Père de Xerxès.

CHAPITRE II.

Divers exploits contre Spitamène dans la Sogdiane. — Députation du roi Scythe : sortie de la garnison de Maracande. — Défaite d'un corps de Macédoniens. — Fuite de Spitamène. — Supplice et mutilation de Bessus; réflexions sur cette cruauté d'Alexandre.

Peu de temps après le roi des Scythes députe vers le conquérant pour réparer l'outrage fait aux Grecs : on ne devait point l'attribuer au corps de la nation scythe, mais à quelques brigands qui ne vivent que de rapines; du reste, on lui offre toute satisfaction. Il eût été d'abord honteux pour Alexandre de paraître soupçonner la sincérité du roi scythe sans en tirer vengeance, ensuite le moment n'était point favorable pour en appeler aux armes; il reçut donc avec bienveillance les députés.

Cependant les Macédoniens assiégés à Maracande, pressés par l'ennemi, font une sortie, en tuent quelques-uns, repoussent les autres et rentrent dans la place sans aucune perte.

Spitamène apprend l'approche des Grecs qui venaient au secours des leurs, lève le siége et se retire vers les frontières de la Sogdiane. Pharnuque, empressé de l'en chasser, vole à sa poursuite avec les siens, et, contre son attente, rencontre les nomades Scythes réunis à Spitamène, au nombre de six cents chevaux. Ranimé par ce renfort, Spitamène range les siens en bataille dans une plaine déserte de la Scythie, non qu'il y voulût attendre Pharnuque, ni fondre sur lui, mais pour harceler l'infanterie ennemie avec les voltigeurs de sa cavalerie. Il évite facilement l'approche des chevaux grecs, les siens étant plus légers, plus frais et plus ro-

bustes que ceux d'Andromaque, déjà épuisés par de longues routes, et par le manque de fourrages. Il presse donc vivement les Grecs, soit qu'ils résistent, soit qu'ils reculent; quelques-uns tombent percés de flèches : beaucoup d'autres étant blessés, les Macédoniens se retirent en bataillon carré près du fleuve Polytimète vers une forêt qui en était voisine, pour éviter les traits de l'ennemi, et disposer leur infanterie avec plus d'avantage. Caranus, chef d'un corps de cavalerie, sans consulter Andromaque, tente le passage du fleuve croyant trouver au-delà une position plus favorable. L'infanterie, sans en avoir reçu l'ordre, s'ébranle, la terreur les précipite dans le fleuve, la difficulté d'aborder redouble le désordre.

Les barbares, profitant de la faute des Macédoniens, les pressent et s'avancent sur eux jusque dans le fleuve, y rejettent ceux qui sont passés, écartent les autres du rivage à coups de traits, les prennent en tête, en flanc et en queue. Les Macédoniens enveloppés cherchent à se rallier dans une île du fleuve; les Scythes et la cavalerie de Spitamène les cernent, ils sont tous percés à coups de flèches; on égorge le petit nombre d'entre eux faits prisonniers. Aristobule prétend que les Macédoniens donnèrent dans une embuscade disposée par les Scythes dans un jardin; qu'alors Pharnuque voulut se démettre du commandement et le céder aux autres chefs, comme s'entendant mieux au métier d'interprète qu'à celui de général; mais qu'il réclama en vain les généraux macédoniens, au nom de leur amitié pour Alexandre; qu'Andromaque, Caranus et Ménédéme refusèrent de céder à ses instances, soit qu'ils craignissent de désobéir au roi, ou de se charger d'une si grande responsabilité, n'ignorant pas qu'ils auraient alors personnellement à porter tout le poids de la défaite; que les Scythes, profitant de ce trouble, les avaient alors accablés et massacrés, sans qu'il pût se sauver plus de quarante chevaux et de trois cents fantassins.

Profondément affligé de ce revers, Alexandre veut conduire l'armée contre Spitamène; prenant avec lui la moitié de ses hétaires à cheval, tous les Hypaspistes, les archers, les agriens et le corps le plus léger de la phalange, il marche vers Maracande, devant laquelle Spitamène était retourné mettre le siége. Il parcourt l'espace de quinze cents stades en trois jours; le matin du quatrième, il arrive près de la ville.

Instruit de l'approche d'Alexandre, Spitamène, sans attendre son arrivée, lève le siége et prend la fuite. Alexandre le poursuit vivement : il arrive sur le théâtre de la défaite des siens, fait ensevelir les morts à la hâte, et pousse les Scythes jusque dans leurs déserts. Revenant ensuite sur ses pas, il ravage leur territoire, extermine les barbares qu'il trouve sur les hauteurs, et qui avaient pris parti contre les Grecs. Il parcourt ainsi tout le pays qu'arrose le Polytimète jusqu'à l'entrée du désert où ses eaux disparaissent, ce qui lui est commun avec plusieurs autres grands fleuves, tels que l'Épardus qui arrose le pays des Mardes, l'Arius qui donne son nom à celui des Ariens, et l'Etymandre qui coule chez les Evergètes [1], fleuves qui ne le cèdent point en grandeur au Pénée dont les ondes, après avoir baigné la Thessalie, se précipitent dans la mer. Le Polytimète est encore plus considérable.

Après cette incursion, Alexandre vient à Bactres pour y prendre ses quartiers d'hiver. Phratapherne, satrape des Parthes, et Stazanor envoyés dans le pays des Ariens pour s'assurer d'Arzame, l'amènent chargé de fers, ainsi que Barzanes, élevé par Bessus au rang de satrape des Parthes, et quelques-uns de ses partisans.

On vit arriver des côtes Épocille, Mélamnidas et Ptolémée, général des Thraces, qui venaient d'escorter jusqu'aux bords de la mer les alliés et l'argent donné à Ménès, tandis qu'arrivant de la Grèce, Asandre et Néarque, amenaient de nouvelles recrues : Asclépiodore commandant de la flotte et le satrape de Syrie les suivent avec d'autres bandes.

Alexandre ayant convoqué tous les chefs de l'armée, fait amener Bessus en leur présence, lui reproche sa perfidie envers Darius, lui fait couper le nez et les oreilles, et l'envoie pour être supplicié à Ecbatane, où le commerce rassemblait en foule les Mèdes et les Perses.

Je suis loin d'approuver cette vengeance horrible, cette mutilation atroce à laquelle Alexan-

[1] Agriaspes.

dre ne se fût jamais porté, s'il n'y eût été entraîné par l'exemple des souverains mèdes, perses ou autres barbares dont il revêtit l'orgueil avec les dépouilles. Je n'approuve pas non plus le changement de costume en un prince de la race des Héraclides, qui préfère celui des Mèdes à celui de ses pères, et qui ne rougit pas de remplacer le casque du vainqueur par la tiare des Perses vaincus.

Au reste, les hauts faits d'Alexandre nous donnent une grande leçon. Qu'un mortel soit comblé de tous les dons de la nature, qu'il brille par l'éclat de sa naissance, que sa fortune et ses vertus guerrières l'emportent sur celles d'Alexandre, qu'il subjugue l'Afrique et l'Asie comme celui-ci se l'était proposé, qu'il joigne l'Europe à son empire, il n'aura rien fait pour le bonheur, si, même au milieu des succès les plus inouis, il ne conserve la plus grande modération.

CHAPITRE III.

Meurtre de Clitus [1]. — Sacrifices aux Dioscures, ravalés par les flatteurs au-dessous d'Alexandre. — Indignation de Clitus ; emportement du prince ; assassinat. — Variantes sur ce récit ; repentir d'Alexandre. — Bassesse des prêtres et d'Anaxarque.

Ces réflexions amènent naturellement le récit du meurtre de Clitus, quoiqu'il n'ait eu lieu que quelque temps après.

Les Macédoniens avaient fixé la fête de Bacchus à un jour particulier, dans lequel Alexandre sacrifiait, chaque année, à ce Dieu ; mais alors, négligeant le culte de Bacchus, il consacra ce jour aux Dioscures [2] et depuis il institua en leur honneur des sacrifices suivis d'un festin. Après avoir vidé un grand nombre de coupes, selon l'usage des barbares imités par Alexandre, toutes les têtes échauffées par le vin, on parla des Dioscures dont on faisait remonter l'origine à Jupiter et non pas à Tyndare. Quelques-uns des convives, quelques flatteurs (et cette peste fut et sera toujours la ruine des rois et des empires) avancèrent que les exploits de Castor et Pollux ne pouvaient se comparer à ceux d'Alexandre. D'autres osèrent blasphémer contre Hercule, et détestèrent le démon de l'envie qui empêche les héros de recevoir dès leur vivant les honneurs qui leur sont dus.

Clitus, irrité de longue main du changement d'Alexandre et des flatteries de ses courtisans ; animé par le vin et supportant d'ailleurs impatiemment l'offense faite aux Dieux, et l'abaissement injurieux de la gloire des anciens héros pour relever celle du conquérant. « Et » qu'a-t-il donc fait de si grand, de si admira» ble pour mériter de tels éloges ? A-t-il acquis » seul la gloire de ses conquêtes, n'en doit-il » pas une grande partie aux Macédoniens. »

Le discours de Clitus offense Alexandre. Je ne saurais ici l'approuver ; dans une orgie, le plus sage était de garder le silence, et de ne point mêler sa voix à celle des flatteurs.

D'autres cependant rappellent les exploits de Philippe, les rabaissent et vont jusqu'à les contester pour rehausser ceux de son fils. Clitus, hors de lui, commence l'éloge de Philippe et la satire d'Alexandre, s'exhale en reproches amers, et tendant vers lui la main en le bravant : « Alexandre, sans le secours de » ce bras, tu périssais dès le Granique ».

Enflammé de colère par l'outrage et les injures de Clitus, Alexandre s'élance sur lui ; on le retient. Il appelle alors à grands cris ses Hypaspistes, et comme ils n'avançaient point, il s'écria : « Me voilà donc comme Darius re» tenu par d'autres Bessus ! Il ne me reste de » roi que le nom. » Il échappe alors aux bras de ceux qui l'entourent, saisit ou reçoit la pique d'un de ses gardes, et perce Clitus.

Aristobule ne rapporte point l'origine de cette querelle ; il rejette le tort sur Clitus : il raconte qu'au moment où Alexandre, dans son transport, s'élança pour le tuer, Clitus avait été entraîné hors de l'enceinte par Ptolémée [1] ;

[1] Clitus était un vieil officier de Philippe, qui avait fait toutes les campagnes des Macédoniens depuis vingt ans, et qui, passant sa vie dans le tumulte des camps, n'avait pu plier son âme fière à ce manége des cours qui mène à la fortune et au pouvoir. Alexandre devait la vie à sa valeur, mais le prince craignait son bienfaiteur encore plus qu'il ne l'aimait, comme c'est l'usage des despotes, à qui tout fardeau est pénible même celui de la reconnaissance.

[2] Castor et Pollux.

[1] Fils de Lagus, un des gardes d'Alexandre.

mais qu'il ne pût rester dans le poste où il avait été contraint de se retirer, et qu'entendant Alexandre appeler Clitus à haute voix, il revint en disant : « Le voici Clitus. » A ces mots, il fut percé du trait mortel.

Je blâme Clitus d'avoir outragé son prince; je plains Alexandre de s'être livré à deux passions indignes du sage et du héros, la colère et l'ivrognerie; et je le loue ensuite d'avoir, sur-le-champ, passé du crime au repentir.

Quelques historiens rapportent qu'appuyant de suite la base de la pique contre la muraille, et, tournant la pointe vers son cœur, il voulut terminer aussitôt une vie souillée par le meurtre de son ami. On ne trouve ce fait que chez un petit nombre; le plus grand s'accorde sur les détails suivants. Retiré dans sa tente, il arrosa sa couche de larmes; le nom de la victime sortait de sa bouche au milieu des sanglots, et s'adressant à la sœur de Clitus[1] qui avait été sa nourrice : « Ma seconde mère! que ton fils » a bien reconnu tes soins! ton fils a vu périr » les tiens pour lui, et il a tué ton frère de sa » main! Je suis... le meurtrier de mes amis. » Pendant trois jours il refusa toute nourriture, et ne prit aucun soin de sa personne.

Les prêtres essayèrent de répandre qu'il fallait ici reconnaître le courroux de Bacchus, indigné qu'Alexandre eût négligé ses honneurs. Trop heureux de pouvoir rejeter son crime sur la colère céleste, Alexandre sacrifie à Bacchus, aussitôt que ses amis l'eurent déterminé à accepter de la nourriture. Il faut le louer du moins de n'avoir point fait trophée de sa vengeance, de n'avoir point cherché à pallier cet excès, mais d'avoir reconnu en homme sa faiblesse. On ajoute que le sophiste Anaxarque s'avança pour le consoler, et à la vue de sa désolation, s'écria en souriant : « Les sages ont » dit que la justice était éternellement assise » à côté de Jupiter, ce qui nous annonce que » la volonté des dieux est toujours juste; la » volonté des rois ressemble à celle des dieux. » L'orgueil d'Alexandre reçut cette consolation.

Pour moi je le regarde alors comme coupable d'une erreur plus grande encore que la première, s'il a cru qu'une pareille maxime pût être celle d'un philosophe. En effet, les actions d'un roi doivent moins régler la justice que la prendre pour règle.

[1] Lanice, fille de Dropidas.

CHAPITRE IV.

Apothéose d'Alexandre vivant.—Alexandre se prétend fils d'Ammon ; caractère de Callisthène. — Anaxarque propose d'adorer Alexandre. — Callisthène combat cette proposition. — Les Perses adorent Alexandre; Callisthène s'y refuse.

On dit aussi qu'Alexandre voulut se faire adorer comme un dieu, et passer pour le fils d'Ammon, plutôt que pour celui de Philippe. Déjà plein d'enthousiasme pour ces usages et les peuples de l'Asie dont il avait emprunté le costume, il n'avait pas besoin, pour arriver à ce dernier excès, d'y être poussé par des sophistes, par un Anaxarque ou par le poëte grec Agis.

Callisthène d'Olynthe, disciple d'Aristote et de mœurs sévères, le désapprouvait hautement, et avec raison : mais il faut cependant blâmer l'orgueil qui lui faisait dire, s'il faut en croire quelques récits, sans autorité, que ses propres écrits étaient au-dessus des exploits d'Alexandre, qu'il ne s'en était point approché pour acquérir de la gloire, mais pour lui en donner, et que ce prince devait attendre l'immortalité de l'histoire qu'il écrivait, et non des contes qu'Olympias avait faits sur sa naissance. D'autres racontent que Philotas lui demandant un jour quel était le héros le plus honoré chez les Athéniens, il lui répondit. « Un » tyrannicide, c'est Harmodius, c'est Aristo- » giton. » Philotas insistant : « Et dans quel » pays des Grecs le tyrannicide pourrait-il » trouver un refuge? » — « Chez les Athé- » niens. Les Athéniens ont défendu les fils » d'Hercule contre la tyrannie d'Euristhée. »

Callisthène s'opposa aux honneurs divins que réclamait l'orgueil d'Alexandre. Voici les faits:

Alexandre était convenu avec les sophistes et les grands de la Perse qui composaient sa cour, de faire tomber à table la conversation sur cet objet. Anaxarque prenant la parole, avance qu'Alexandre a plus de droits aux honneurs divins qu'Hercule et Bacchus, dont il a

surpassé les exploits par le nombre et la grandeur des siens; que ce héros est leur prince; et que les autres étaient étrangers, l'un de Thèbes et l'autre d'Argos; que le seul titre de ce dernier était de compter, parmi ses descendants, Alexandre à qui la postérité élèverait des autels après sa mort; qu'il était convenable de lui décerner, dès son vivant, des honneurs qu'il pourrait sentir et reconnaître.

Anaxarque ajouta plusieurs autres considérations à ce discours. Déjà les courtisans qui étaient dans le secret de cette proposition, commençaient à se prosterner pour adorer le prince : les Macédoniens gardent un silence de désapprobation; et Callisthène le rompant le premier :

« Oui, sans doute, Alexandre est digne des » plus grands honneurs qu'un mortel puisse » recevoir; mais la sagesse a établi une dif» férence entre ceux que l'on doit aux Dieux » et ceux que l'on accorde aux hommes. On » érige aux Dieux des temples, des autels; » aux hommes, des statues; les sacrifices, les » libations, les hymnes sont pour les Dieux; » il reste aux hommes nos éloges. La divinité » est reculée dans le sanctuaire, on ne peut » en approcher, on l'adore; on aborde l'hu» manité, on la touche, on la salue. Au milieu » de ces fêtes, de ces chants en l'honneur des » Dieux, on assigne cependant à chacun d'en» tre eux un culte distinct! comment n'en sé» parerait-on pas les hommages rendus aux » héros? Il n'est point convenable de confon» dre tous ces rapports, soit en élevant les » hommes jusqu'aux Dieux, soit en ravalant » les Dieux jusqu'aux hommes. Alexandre per» mettrait-il qu'un particulier usurpât le titre » et les prérogatives de la royauté? Les Dieux » doivent-ils être moins indignés de voir un » simple mortel affecter ou obtenir leurs hon» neurs suprêmes? Qu'Alexandre soit le pre» mier des héros, le plus grand des rois, le » plus illustre des capitaines, qui peut en dou» ter, Anaxarque? Mais n'était-ce pas à toi, » dont il consulte l'éloquence et la philosophie, » à le dissuader de cet excès. Tu devrais te » souvenir que tu ne parles pas ici à quelque » Cambyse, à quelque Xerxès, mais au fils de » Philippe, mais au descendant d'Hercule et » d'Achille, mais à un prince dont les ancêtres, » venus d'Argos dans la Macédoine, n'y ont » point obtenu l'empire par la force et la vio» lence, mais conformément à nos lois. Her» cule ne reçut pas les honneurs divins pendant » sa vie, et, même après sa mort, il ne les dut » qu'à l'ordre d'un oracle. Que si, nous voyant » en petit nombre au milieu des barbares, tu » veux en prendre les mœurs, Alexandre, sou» viens-toi de la Grèce. C'est pour soumettre » l'Asie à la Grèce que cette expédition a été » entreprise. Espères-tu à ton retour forcer » les plus libres des hommes, les Grecs, à t'a» dorer? Ou, s'ils sont exempts de cette honte, » est-ce aux Macédoniens seuls que tu la ré» serves? ou bien ambitionnes-tu un double » hommage? Homme pour les Grecs et les Ma» cédoniens, veux-tu être un Dieu pour les » barbares? Cette loi des Perses et des Mèdes, » je le sais, on la fait remonter au fils de Cam» byse, à Cyrus, le premier que l'on ait adoré » parmi les hommes; mais tu sais aussi que » l'orgueil de ce Dieu fut humilié par un peuple » pauvre, mais libre, par les Scythes. D'autres » Scythes ont châtié l'insolence de Darius; les » Athéniens et les Lacédémoniens, celle de » Xerxès; Cléarque et Xénophon, à la tête seu» ment de dix mille hommes firent trembler » Artaxerxe, et toi même tu as vaincu Darius » avant d'être adoré. »

Callisthène continua avec la même énergie : elle importuna Alexandre, mais plut aux Macédoniens. Alors les affidés d'Alexandre leur donnent le signal de l'adoration. On se tait, et les Perses, les plus avancés en âge et en dignité, se lèvent et l'adorent tour à tour. L'un d'eux, l'ayant fait d'une manière absolument abjecte, Léonnatus, un des hétaires, se prit à rire. Alexandre s'en tint offensé, et ne pardonna que par la suite à Léonnatus.

Le fait est raconté différemment par d'autres. Alexandre, couronnant une coupe d'or, l'aurait présentée à la ronde, en s'adressant d'abord aux complices du projet d'adoration. Le premier, après avoir vidé la coupe, se serait levé, prosterné ensuite à ses pieds, et en aurait été embrassé. L'exemple suivi de proche en proche, Callisthène, à son tour, se serait avancé pour recevoir l'embrassement, mais sans se prosterner : Alexandre, occupé à causer avec Éphestion, n'y aurait pas fait attention, si l'un

des hétaires, Démétrius [1], ne l'eût averti de la noble hardiesse de Callisthène qui, alors repoussé par Alexandre, se serait retiré en disant : Je n'y perds qu'un embrassement.

Je n'insisterai point sur les fautes d'Alexandre; mais je ne puis applaudir à ce que la philosophie de Callisthène eut d'excessif. Il suffit, dans ces circonstances, de se renfermer dans la modération; pour être utile à un prince, il faut en savoir ménager les intérêts. La haine d'Alexandre contre Callisthène, paraît justifiée par la rudesse de la franchise et de la vanité qu'il développa à contre temps. De-là, cette promptitude d'Alexandre à croire aux délations qui accusaient Callisthène d'avoir pris part à la conjuration formée contre ce prince, par les adolescents attachés à son service; on allait jusqu'à accuser le philosophe de les y avoir excités. Telle fut l'origine de cette conjuration :

CHAPITRE V.

Conjuration des Adolescents.—Hermolaüs, frappé de verges, conspire pour se venger d'Alexandre.—Découverte du complot; aveu et motif des conjurés; prétendue complicité de Callisthène.—Supplice des adolescents et du philosophe.

Selon un usage établi par Philippe, les enfants des Macédoniens élevés en dignité, étaient choisis pour remplir auprès du roi les fonctions d'officiers de l'intérieur pendant le jour, et de gardes de sa personne pendant la nuit. Ils lui amenaient ses chevaux, que devaient leur remettre les Hippocomes; ils l'élevaient sur son cheval à la manière des Perses, et l'accompagnaient à la chasse. On distinguait parmi eux, Hermolaüs [2], qui paraissait attaché à la philosophie, et particulièrement à Callisthène. On raconte que, suivant Alexandre à la chasse du sanglier, Hermolaüs prévint le prince et tua la bête. Celui-ci, irrité de se voir enlever l'honneur de la chasse, fit battre Hermolaüs de verges, en présence de ses camarades; on lui ôta son cheval. L'adolescent communique son ressentiment à Sostrate [3], son égal, son amant; la vie lui est insupportable, s'il ne venge l'injure qu'il a reçue d'Alexandre; l'amour de Sostrate lui fait partager la vengeance. Ils engagent Antipatre [1], Épimène [2], Anticlès [3] et Philotas [4]. Le tour de la garde d'Antipatre étant arrivé, on arrêta d'égorger Alexandre pendant la nuit; mais ce soir-là même, Alexandre prolongea la débauche jusqu'au point du jour.

Aristobule diffère : il prétend qu'une femme nommée Syra, qui se mêlait de divination, avait suivi Alexandre et les Grecs, qui s'en étaient d'abord amusés; mais que, l'événement ayant justifié plusieurs de ses prédictions, elle avait cessé d'être méprisée, et avait obtenu d'entrer jour et nuit dans la tente du roi, et même d'y rester pendant son sommeil. Le prince se retira le soir du festin, lorsque, accourant et comme remplie de la divinité, elle le conjura de retourner à table et d'y passer la nuit. Alexandre crut céder aux ordres célestes : son absence trompe les conjurés; l'un d'entre eux, Épimène, conte tout le secret le lendemain à Chariclès [5], son amant; Chariclès le redit à Euryloque [6]. Euryloque se rend aussitôt dans la tente d'Alexandre, et révèle toute la conjuration à Ptolémée [7]. Alexandre, instruit par ce dernier fait, arrêter tous ceux qu'Euryloque a dénoncés. Les douleurs de la question leur arrachent l'aveu du projet et les noms de tous leurs complices; et même, selon Aristobule et Ptolémée, ils avaient été excités par Callisthène; mais, selon d'autres écrivains, Alexandre céda moins aux soupçons et à la délation qu'à sa haine contre Callisthène, redoublée encore par la liaison de ce philosophe avec Hermolaüs [8]. Celui-ci conduit devant les Macédoniens : Oui, j'ai conjuré contre Alexan-

[1] Fils de Pythonacte.
[2] Fils de Sopolis.
[3] Fils d'Amyntas.

[1] Fils d'Asclépiodore.
[2] Fils d'Arsée.
[3] Fils de Théocrite.
[4] Fils de Carsis de Thrace.
[5] Fils de Ménandre.
[6] Frère d'Epimène.
[7] Fils de Lagus, garde de la personne du prince.
[8] On empoisonna cette liaison aux yeux d'Alexandre; on alla jusqu'à dire que le jeune homme, ayant demandé comment il pouvait devenir le plus célèbre des hommes, le philosophe avait répondu : « En tuant celui qui a le plus » de droit à la célébrité », calomnie absurde, et qui n'aurait pas fait la plus légère impression sur lui, si elle eût été répandue avant la scène de l'apothéose.

» dre; un homme libre ne peut supporter l'ou- » trage. » Et rappelant alors tous les crimes du tyran, la mort injuste de Philotas, celle de Parménion et des autres, l'assassinat de Clitus, plus affreux encore, cette affectation de revêtir la parure asiatique, cette adoration forcée, ces scènes de débauche et d'ivresse. « Voilà, » ajouta-t-il, ce que je n'ai pu supporter, voilà » ce qui m'avait inspiré le dessein de rendre la » liberté aux Macédoniens. »

A ces mots, Hermolaüs et ses complices sont saisis et lapidés. Selon Aristobule, Callisthène, chargé de fers, fut traîné à la suite de l'armée, y tomba malade et mourut. Selon Ptolémée, il finit sa vie dans les tortures et sur une croix, tant est grande la diversité des récits. Les historiens témoins des faits, ne s'accordant pas même entre eux, l'incertitude est encore plus marquée chez les autres. Je crois avoir présenté assez de détails; j'ai rassemblé tous ceux qui ont quelque analogie entre eux, et j'ai rapporté à la mort de Clitus quelques événements qui la suivirent de près.

CHAPITRE VI.

Défaite et mort de Spitamène.—Propositions des Scythes et du roi des Chorasmiens.—Défection des Sogdiens vers l'Oxus; leur réduction.—Succès de Spitamène: nouvel échec vengé par Cratérus.—Défaite de Spitamène massacré par les siens.

Les envoyés d'Alexandre dans la Scythie reviennent accompagnés d'une nouvelle députation que le successeur du roi scythe lui envoyait à son avènement. Les députés venaient l'assurer d'une entière soumission, lui apportaient les plus grands présents, et lui offraient la fille de leur prince en mariage, comme un gage d'amitié et d'alliance. Que si cette offre n'était point acceptée, leur roi proposait aux officiers de l'armée et à ceux qui étaient le plus chers au conquérant, les filles des premiers de la Scythie; que, si on l'exigeait, il viendrait lui-même prendre les ordres d'Alexandre.

Pharasmane, roi des Chorasmiens, vint sur ces entrefaites trouver Alexandre avec quinze cents chevaux; il annonçait qu'il était voisin de la Colchide et de la contrée des Amazones; que si le dessein d'Alexandre était de tourner ses armes de ce côté, et de soumettre les nations voisines du Pont-Euxin, il offrait d'être son guide et de le défrayer dans la route.

Alexandre répondit d'abord à la députation des Scythes avec bienveillance; et, appropriant son discours aux circonstances, il écarte le projet d'un hymen étranger. Après de justes éloges donnés à Pharasmane et l'avoir reçu au nombre de ses alliés, il lui dit qu'il n'entrait point dans ses vues de se diriger vers le Pont, mais vers l'Inde dont la conquête rangerait toute l'Asie sous ses lois; que, l'Asie soumise, il rentrerait dans la Grèce par l'Hellespont et la Propontide, et tournerait vers l'Euxin avec toutes ses forces de terre et de mer, qu'il réclamerait alors les promesses de Pharasmane. Il le renvoie et l'adjoint au Perse Artabaze, qu'il avait nommé satrape des Bactriens et des peuples voisins.

Alexandre marche de nouveau vers l'Oxus, contre les Sogdiens retirés dans leurs places fortes, après avoir refusé d'obéir au satrape qu'il leur avait donné. Il campe aux bords du fleuve : on vit, dit-on, sourdre près de la tente d'Alexandre deux fontaines, l'une d'eau vive, et l'autre d'huile. Ptolémée, averti le premier de ce prodige, en instruit Alexandre, qui sacrifie après avoir consulté les devins. Aristandre lui prédit de grands travaux et la victoire.

Il pousse vers les Sogdiens avec une partie de l'armée, après avoir laissé Polysperchon, Attalus, Gorgias et Méléagre avec une partie de ses troupes dans la bactriane, pour prévenir les troubles, contenir les barbares et combattre les révoltés. Il divise son armée en cinq corps; le premier, sous la conduite d'Ephestion; le second, sous Ptolémée; le troisième, sous Perdiccas; le quatrième, sous Cœnus et Artabaze; et, dirigeant lui-même le cinquième, il s'avance vers Maracande. Les autres se portèrent de différents côtés, et, faisant le siége des places, contraignirent les révoltés à se rendre par force ou par composition. Ces différents corps, après avoir parcouru la Sogdiane, se réunissent sous les murs de Maracande. Ephestion est chargé de conduire des colonies dans les villes de la Sogdiane; Cœnus et Artabaze, marchent vers les Scythes, chez lesquels Spitamène s'était réfugié.

Alexandre, avec le reste de l'armée, entre dans la Sogdiane dont il soumet facilement les villes occupées par les barbares révoltés.

Cependant Spitamène, avec une poignée de transfuges sogdiens qui s'étaient retirés en Scythie, et six cents chevaux massagètes, attaque une place frontière des Bactriens, la surprend, égorge la garnison et en fait le commandant prisonnier. Enflé de ce succès, il s'approche peu de jours après de Bactres, et se contente, sans l'assiéger, de ravager les environs.

Les Grecs avaient laissé malades dans ces murs plusieurs cavaliers des hétaires, Pithon [1], à la tête de quelques officiers domestiques et le citharœde Aristonicus. Ils étaient convalescents, ils pouvaient déjà porter les armes et monter à cheval. A la nouvelle de l'incursion des Scythes, rassemblant quatre-vingts chevaux stipendiaires laissés en garnison à Bactres, et quelques-uns des adolescents, ils courent sur les Massagètes. Cette sortie imprévue les rend maîtres de tout le butin des Scythes dont ils égorgent une grande partie. Comme ils se retiraient en désordre, sans chef, Spitamène et d'autres Scythes sortent d'une embuscade, fondent sur eux, tuent sept hétaires et soixante stipendiaires. Aristonicus périt dans cette action où il montra la plus grande valeur. Pithon blessé tombe vivant au pouvoir de l'ennemi.

Instruit de cette défaite, Cratérus marche contre les Massagètes qui fuient aussitôt dans le désert : mille chevaux se réunissant à eux, Cratérus les atteint et les défait malgré la résistance la plus opiniâtre. Cent cinquante cavaliers scythes demeurent sur le champ de bataille, le reste se sauve dans les déserts, où les Macédoniens ne peuvent les poursuivre.

Cependant Alexandre nomme Amyntas [2] satrape de la Bactriane, emploi que la vieillesse d'Artabaze ne pouvait plus remplir. Il laisse près de lui, en quartier d'hiver, Cœnus à la tête de sa troupe, de celle de Méléagre, de quatre cents chevaux hétaires, de toute la cavalerie des archers, des Sogdiens et des Bactriens qu'Amyntas avait commandés : ils ont ordre de protéger le pays, et de surprendre Spitamène s'il tentait quelque incursion.

Spitamène voyant les places remplies de garnisons macédoniennes qui lui ôtaient tous moyens d'échapper par la fuite, se porte sur les troupes de Cœnus, dont l'attaque lui paraissait moins difficile. Arrivé à Gabes, place-forte sur la frontière des Sogdiens et des Massagètes, il entraîne facilement dans son parti trois mille chevaux scythes. Ce peuple pauvre, sans villes, sans retraites fixes, n'ayant rien à perdre, est toujours prêt à guerroyer.

Cœnus marche avec son armée au-devant de Spitamène, lui livre un combat sanglant; l'avantage reste aux Macédoniens; ils ne perdent que vingt-cinq chevaux et douze fantassins, tandis que l'ennemi laisse huit cents cavaliers sur le champ de bataille. Après cette défaite, les Sogdiens et les Bactriens, qui avaient pris parti pour Spitamène, vinrent trouver Cœnus et se rendre à discrétion. Les Scythes massagètes fuient avec leur chef dans le désert, après avoir pillé le bagage de leurs alliés; mais, apprenant qu'Alexandre marchait contre eux, ils lui envoient la tête de Spitamène, espérant ainsi le détourner de son projet.

Cœnus et Cratérus rejoignent Alexandre à Nautaque, où viennent aussi le retrouver, après avoir exécuté ses ordres, Phrataphernе et Stasanor, satrapes, l'un des Parthes, l'autre des Arriens.

Pendant que l'armée se repose en quartier d'hiver à Nautaque, Alexandre envoie Phrataphernе chez les Mardes et les Topiriens, chercher le satrape Phradatès, qui ne s'était point rendu aux ordres réitérés du prince. Stasanor va commander les troupes laissées chez les Drangues; Atropate succède, en Médie, à Exodate, dont Alexandre soupçonnait la fidélité; Staménès remplace, à Babylone, Mazée dont on apprend la mort; Sopolis, Epocillus et Menœdas, courent en Macédoine faire des recrues.

[1] Fils de Sosicle.
[2] Fils de Nicolaüs.

CHAPITRE VII.

Reddition de la roche des Sogdiens et de celle de Choriène.—Attaque de la roche des Sogdiens; proposition d'Alexandre rejetée.—Reddition de la place.—Alexandre épouse Roxane sa captive. — Siége de la roche de Choriène. — Reddition de cette place; approvisionnements que le commandant donne aux Grecs.

Au printemps on part pour assiéger la roche des Sogdiens. C'est dans cette place inexpugnable que s'étaient réfugiés une foule d'habitants, et Oxiarte avec sa femme et ses filles, après avoir abandonné le parti d'Alexandre. La prise de ce poste enlevait aux Sogdiens leur dernier boulevart. Alexandre s'approche, mais il ne voit de tous côtés qu'une hauteur escarpée, couverte de neige, inabordable. Les barbares étaient approvisionnés pour un long siége, et ne manquaient point d'eau. Alexandre leur fait proposer d'entrer en composition, avec la facilité de se retirer chez eux; mais les barbares, se prenant à rire, lui demandent si ses soldats ont des ailes, qu'ils se croyaient au-dessus de toute atteinte. Irrité de cette réponse superbe, Alexandre, pour satisfaire à la fois sa vengeance et sa gloire, résolut d'emporter la place. Il fait publier par un héraut que le premier de tous qui montera à l'assaut obtiendra douze talents; le second, le troisième et tous ceux qui leur succéderont, des récompenses proportionnées, jusqu'au dernier, qui recevra trois cents dariques[1].

Les Macédoniens, excités à la fois par leur courage et la récompense, se présentent au nombre de trois cents, choisis parmi ceux exercés à ces sortes de travaux. Ils sont armés de crampons de fer qu'ils doivent ficher dans la glace ou dans la roche, et auxquels ils attachent de fortes cordes. Se dirigeant pendant la nuit du côté le plus escarpé et le moins gardé, à l'aide de ces crampons et d'efforts redoublés, ils arrivent de différents côtés sur le sommet. A cet assaut, trente roulèrent dans les précipices et dans les neiges; on ne put retrouver leurs corps. Arrivés sur le sommet, les Macédoniens élèvent un drapeau, c'était le signal convenu. Alexandre députe un héraut vers les postes avancés des barbares, pour leur annoncer qu'ils aient à se rendre; que ses soldats ont des ailes; qu'ils lèvent les yeux, les hauteurs sont occupées par les Macédoniens. A cet aspect imprévu, s'imaginant que les assaillants étaient en plus grand nombre, et mieux armés, les barbares se rendirent.

Parmi les prisonniers, on compta un grand nombre de femmes et d'enfants, entre autres, ceux d'Oxyartes; l'une de ses filles, Roxane, nubile depuis peu, était la plus distinguée des beautés de l'Asie, après la femme de Darius. Alexandre en est épris, et loin d'user des droits du vainqueur sur sa captive, il l'élève au rang de son épouse, action bien plus digne d'éloge que de blâme. Il avait respecté autrefois la femme de Darius, la plus belle de celles de l'Orient, soit indifférence, soit modération, et cela dans la fleur de l'âge, au comble des succès, dans cette situation où les passions ne gardent plus aucune mesure: retenue louable, et que l'amour seul de la gloire pouvait conseiller[1].

Oxyarte, instruit à la fois de la captivité de sa famille, et des dispositions d'Alexandre pour sa fille, reprenant l'espérance, vint trouver le prince qui le reçut avec tous les honneurs que sa nouvelle alliance commandait.

Les affaires de la Sogdiane terminées, Alexandre marche vers Parétaques, où les Choriens et les principaux du pays s'étaient réfugiés dans un poste également imprenable, on l'appelle la roche de Choriène; elle a de hauteur vingt stades[2], et de circuit, soixante[3]. Escarpée de toutes parts, on n'y monte que par un sentier étroit et difficile, où peut à peine passer un seul homme: des précipices l'entourent, et avant d'arriver aux pieds de la place, il faut en combler la profondeur. Alexandre n'est que plus animé à son entreprise, rien ne paraît impossible à son courage et à sa fortune: des sapins abondaient aux environs, il les fait abattre; on forme des échelles pour descendre dans ces abîmes inaccessibles à tout autre moyen.

Alexandre présidait à l'ouvrage, pendant le jour, à la tête de la moitié de l'armée; il était

[1] Un talent,

[1] Le paragraphe qui suit dans le texte d'Arrien appartient naturellement au chapitre VI, du second livre, où nous l'avons reporté.

[2] 2500 pas.

[3] 7 à 8000.

relevé la nuit, tour à tour, par Perdiccas, Léonnatus et Ptolémée[1], sous les ordres desquels il avait divisé le reste de l'armée en trois corps. La difficulté du terrain, celle de l'entreprise, ne permettait pas d'avancer à plus de vingt coudées le jour[2], et un peu moins la nuit. Sur les flancs de l'abîme on enfonçait avec effort des crampons à la distance nécessaire pour soutenir la charge; on y attacha des claies ou des fascines qui, fortement liées entre elles, semblaient présenter un pont; on les couvrit de terre au niveau du bord pour arriver de plain-pied jusqu'à la place.

Les barbares avaient commencé par rire de ces efforts qu'ils croyaient inutiles. Mais lorsqu'ils se virent incommodés par les traits, tandis qu'ils ne pouvaient des hauteurs atteindre les Macédoniens à couvert sous leurs travaux, Choriène effrayé envoie un héraut à Alexandre, et demande à conférer avec Oxyarte : celui-ci lui conseille de se soumettre à ce conquérant que nul obstacle ne peut arrêter, et de la bonté duquel il peut tout attendre, s'il se rend à lui; que lui-même en était un exemple. Choriène, persuadé par ce discours, vient trouver le roi avec quelques-uns des siens. Alexandre l'accueille avec bienveillance, le retient auprès de lui, renvoie une partie de ceux qui l'avaient accompagné pour faire rendre la place; on en prend aussitôt possession.

Alexandre, suivi de cinq cents Hypaspistes, y monte pour la reconnaître, et loin d'être offensé de la résistance de Choriène, il lui rend le gouvernement de la citadelle et de tous les lieux sur lesquels il s'étendait.

L'armée, qui avait déjà souffert des rigueurs de la saison et du siége, vint alors à manquer de vivres. Choriène s'engagea à lui en fournir pendant deux mois, et faisant ouvrir ses magasins, il distribue aux soldats du blé, du vin et des salaisons. Ces objets fournis dans le terme convenu, il protesta qu'il n'avait point épuisé la dixième partie des provisions qu'il avait amassées pour le siége. Alexandre lui marqua de nouveaux égards, convaincu qu'il s'était rendu plutôt de bonne grace que par force.

[1] Fils de Lagus.
[2] 30 pieds.

CHAPITRE VIII.

Entrée et premiers exploits dans l'Inde.—Retour à Bactres; marche vers l'Inde. — Passage à Nicée; soumission de Taxile et de plusieurs Anactes. — Expédition contre les Aspiens.—Défaite des barbares sur les hauteurs.

Alexandre tourne vers Bactres, et envoie Cratérus à la tête de six cents hétaires, et les corps d'infanterie de Polysperchon, d'Attalus et d'Alcétas joints à celui qu'il commandait pour combattre Catanès et Austanes, les derniers chefs de la révolte des Parétaques. L'action fut sanglante, mais décisive en faveur de Cratérus. Catanès fut tué dans la mêlée, et Austanes fait prisonnier fut envoyé vers Alexandre. Les barbares perdirent cent vingt chevaux et quinze cents hommes de pied.

Cratérus rejoint Alexandre dans la Bactriane. C'est à cette époque qu'il faut rapporter la conjuration des adolescents et la mort de Callisthènes.

Vers le milieu du printemps, Alexandre prend la route de l'Inde avec toutes ses troupes, dont il détache seulement dix mille hommes de pied, et trois mille cinq cents chevaux sous la conduite d'Amyntas, qui doit contenir la Bactriane. Après avoir passé le Caucase en dix jours de marche, il parvint à la ville d'Alexandrie, qu'il avait fait bâtir dans la Paropamise lors de sa première expédition en Bactriane. Il en destitua le commandant pour n'avoir pas rempli les devoirs de sa charge; et ayant appelé, pour repeupler la ville, les Finitimes ainsi que les Macédoniens mis hors de combat, il en confia le gouvernement à Nicanor, l'un des hétaires. Tyriaspe fut nommé satrape de toute la Poropamise et des contrées qui s'étendent jusqu'aux bords du Cophès.

Il passe par Nicée et sacrifie à Pallas. Un héraut le précède et va prévenir Taxile et les autres anactes[1], au-delà du fleuve, qu'ils aient à se rendre auprès d'Alexandre partout où il serait. Taxile et les anactes obéissent; ils apportent les plus rares présents, et promettent de lui envoyer des éléphants au nombre de vingt-cinq.

Alexandre partage son armée et abandonne

[1] Les chefs, les principaux du pays.

à Éphestion et Perdiccas le commandement d'une partie composée des troupes de Gorgias, de Clitus, de Méléagre, de la moitié des hétaires à cheval, et de la totalité des troupes stipendiaires, avec ordre de marcher dans la Peucelatide vers l'Indus, d'y soumettre toutes les villes de force ou par composition, et une fois arrivés aux bords du fleuve, d'y faire tous les préparatifs pour en faciliter le passage. Ils sont accompagnés de Taxile et des autres Anactes : les ordres d'Alexandre sont exécutés.

Astès, hyparque [1] de la Peucelatide, se révolte, s'enferme dans une ville qu'Éphestion assiége et prend d'assaut le trentième jour. Astès y périt. On établit à sa place Sangée qui, abandonnant le parti d'Astès pour celui de Taxile, mérita ainsi la confiance d'Alexandre.

Alexandre suivi des Hypaspistes, de l'autre moité des hétaires à cheval, des hétaires à pied, des archers, des agriens et de la cavalerie des hommes de trait, pousse vers les Aspiens, les Thyréens et les Arasaques : il côtoie le Choès, se dirige par des hauteurs difficiles et escarpées, traverse le fleuve avec peine. Apprenant que les barbares se sont réfugiés dans leurs montagnes et leurs places-fortes, il laisse en arrière son infanterie avec ordre de le suivre au petit pas, s'avance rapidement avec toute sa cavalerie et huit cents hommes de la phalange qu'il fait monter en croupe tout armés.

Il trouve tous les habitants de la première ville avancée, rangés en bataille aux pieds de leurs murs, dans lesquels il les rejette au premier choc.

Alexandre fut blessé à l'épaule, d'un trait qui ne pénétra point avant, parce que le coup fut rompu par la cuirasse. Ptolémée et Léonnatus furent également blessés.

Alexandre ayant tourné la ville en reconnaît le faible, campe de ce côté, et le lendemain, dès l'aurore, ayant donné l'assaut, on force le premier rempart moins solide; le second fut disputé moins longtemps. Mais lorsqu'ils virent approcher les échelles et pleuvoir sur eux une grêle de traits, les barbares font une sortie et fuient dans leurs montagnes. On les poursuit; une partie est tuée dans la fuite; on n'épargne pas même les prisonniers, et le soldat furieux croit en les immolant venger Alexandre de sa blessure.

Le plus grand nombre se réfugie dans les montagnes voisines. On rase la ville; on marche vers Andraque; cette place se rend par composition. Alexandre y laisse Cratérus avec les autres commandants de l'infanterie pour réduire le reste de la contrée et l'administrer selon les circonstances.

Pour lui, à la tête des Hypaspistes, des archers, des agriens, du corps de Cœnus et d'Attalus, de l'Agéma, de quatre autres corps de la cavalerie des hétaires, et de la moitié des archers à cheval, il marche vers le fleuve Soaste [1] contre l'hyparque des Aspiens. Il s'avance à pas redoublés, et campe le second jour aux pieds de leur ville. Les barbares la brûlent à l'approche d'Alexandre, et se réfugient dans leurs montagnes; on les poursuit, et dans le premier mouvement on en fait un horrible carnage.

Ptoléméé, apercevant alors sur une hauteur le chef des barbares, pousse vers lui avec un gros d'Hypaspistes, malgré le désavantage du lieu et l'infériorité du nombre. Comme il avait de la peine à gravir la hauteur, il laisse son cheval et met pied à terre. L'Indien accourt avec les siens à sa rencontre, et frappe Ptolémée d'un coup de pique rompu par la cuirasse. Ptolémée perse l'Indien à la cuisse, le renverse, le dépouille de ses armes. Les barbares à cette vue prennent aussitôt la fuite. Ceux qui occupaient les sommets, s'indignant de voir le corps de leur chef au pouvoir de l'ennemi, accourent; on livre autour du cadavre un combat sanglant. La troupe d'Alexandre met pied à terre et vient soutenir les Grecs; on repousse les barbares avec peine; ils abandonnent enfin le corps et le champ de bataille. On franchit les hauteurs; on arrive à la ville d'Arigée; elle

[1] Commandant.

[1] Les combats continuels et difficiles que les Grecs furent obligés de livrer dans les montagnes, durent contribuer, en les exerçant, à leurs succès en bataille rangée. Après avoir vaincu les plus valeureux des barbares et des Scythes dans des gorges, comment n'auraient-ils pas dissipé en plaine ces nuées d'asiatiques sur lesquels ils avaient d'ailleurs l'avantage d'une tactique supérieure.

venait d'être brûlée et abandonnée par les habitants.

Sur ces entrefaites arrive Cratérus, qui a rempli la commission d'Alexandre. Frappé des avantages qu'offrait la situation, le prince ordonne à Cratérus de relever les murailles de la ville, et de la repeupler des hommes des nations voisines qu'on pourrait attirer, ainsi que des soldats hors de service.

Il continue de poursuivre les barbares, et campe aux pieds de la montagne qu'ils occupent.

Ptolémée, envoyé aux fourrages et à la découverte, rapporta qu'on apercevait un plus grand nombre de feux allumés dans l'armée des barbares que dans celle des Grecs. Cette observation ne suffit pas à Alexandre. Cependant, conjecturant que les barbares devaient être en grand nombre, il laisse une partie de son armée aux pieds de la montagne, et, prenant avec lui les troupes qu'il juge propres à cette expédition, il se dirige du côté des feux, et partage alors ses troupes en trois corps; le premier, sous la conduite de Léonnatus, soutenu des troupes d'Attalus et de Balacre; le second, sous les ordres de Ptolémée, qui mène avec lui le tiers des Hypaspistes royaux, les phalanges de Philippe et de Philotas, deux mille archers, les agriens et la moitié de la cavalerie. Lui-même conduit le troisième vers le plus épais des forces des barbares.

Ces derniers, à la vue des Macédoniens, méprisent le petit nombre qu'ils aperçoivent: descendent en foule des hauteurs qu'ils occupent; une action vive s'engage dans la plaine; ils sont facilement défaits.

Ptolémée avait une position moins avantageuse. En effet, les barbares, en ordre de bataille, occupaient les flancs des montagnes. Les Grecs se dirigent du côté le plus accessible, négligeant de cerner entièrement les hauteurs pour laisser aux ennemis les moyens de se retirer. L'attaque fut des plus chaudes: les Indiens avaient pour eux la supériorité du poste, et ce courage qui les élevait au-dessus de tous les autres barbares voisins. Cependant les Macédoniens parviennent à les chasser des hauteurs.

Léonnatus, de son côté, remporta les mêmes avantages.

Au récit de Ptolémée, on fit quarante mille prisonniers; on enleva deux cent trente mille vaches, qui surpassaient en hauteur et en beauté toutes celles connues. Alexandre fit réserver les plus rares pour les faire passer en Macédoine.

CHAPITRE IX.

Expédition contre les Assacéniens. — Passage du Gurée. — Siége de Massagues. — Reddition de Massagues; massacre de ses habitants. — Siége et prise d'Ores et de Bazire.

Alexandre s'avance contre les Assacéniens, qui l'attendaient avec trente mille hommes de pied, deux mille chevaux et trente éléphants. Cratérus, ayant rebâti Arigée, selon l'ordre d'Alexandre, vient le retrouver avec l'infanterie pesamment armée, et les machines de siége.

Alexandre, suivi de la cavalerie des hétaires, des archers à cheval, des bandes de Cœnus et de Polysperchon, de mille agriens et des gens de traits, traverse le territoire des Guréens, passe le Gurée [1] avec beaucoup de peine, vu la profondeur du fleuve, la rapidité de son cours, et le glissant des cailloux arrondis qui remplissent son lit.

A l'approche d'Alexandre, les barbares n'osant l'attendre en bataille rangée, se débandent et courent se renfermer dans leurs villes, résolus de s'y défendre.

Le roi se dirige d'abord vers Massagues, leur capitale. Déjà son armée campait sous les remparts, lorsque, renforcés de sept mille stipendiaires, venus de l'intérieur de l'Inde, les barbares fondent sur les Macédoniens.

Alexandre ne voulant point engager le combat sous leurs murs, derrière lesquels ils pouvaient se retirer trop sûrement, et pour les attirer en plaine, fit faire à leur approche un mouvement en arrière aux Macédoniens, qui furent occuper une hauteur à sept stades [2] du Gurée, où il avait résolu de camper. L'audace des ennemis est rehaussée par la retraite des Grecs; ils ne gardent plus leurs rangs, et courent en désordre sur ceux d'Alexandre. Arrivés à la portée

[1] Fleuve.

[2] Près d'un quart de lieue.

du trait, Alexandre donne le signal, la phalange se retourne et se précipite sur eux. Les gens de trait à cheval, les agriens et les archers, avaient engagé la mêlée, où le désordre redoubla par le choc de la phalange. Surpris, épouvantés, les Indiens lâchent pied aussitôt, se retirent précipitamment dans la ville, après avoir perdu deux cents des leurs.

Alexandre fait approcher sa phalange des remparts, une flèche lui effleure la cheville du pied.

Le lendemain il fait battre les murs par les machines; une partie est renversée; les Macédoniens s'avancent par la brèche; les Indiens la défendent avec courage; Alexandre fait sonner la retraite.

Le deuxième jour on donne l'assaut avec un nouvel acharnement. On fait avancer contre les murs une tour de bois, chargée de soldats qui lancent sur les assiégés une grêle de flèches et de traits. La brèche, défendue avec une égale résistance, ne peut être forcée.

Le troisième jour la phalange monte de nouveau à l'assaut; on abaisse de la tour un pont, qu'on jette sur les débris des remparts: on s'était servi de cette machine pour prendre Tyr. Les Hypaspistes passent les premiers; on se précipite en foule et avec ardeur sur le pont qui rompt sous le poids, et tombe avec les Macédoniens. Les barbares, ranimés par cet accident, lancent sur eux des pierres, des traits, tout ce dont ils peuvent s'armer, poussent de grands cris, les attaquent de dessus les remparts, tandis que d'autres, sortant par les portes étroites ménagées entre les tours des murs, viennent les accabler dans leur désastre.

Alexandre fait ébranler aussitôt le corps d'Alcétas, pour sauver les blessés et favoriser la retraite.

Le quatrième jour, on jette un nouveau pont; les Indiens développent la même vigueur de résistance; mais voyant leur chef tomber sous un trait, et qu'ils avaient perdu la meilleure partie des leurs, tandis que l'autre était blessée, ils envoient un héraut à Alexandre. Résolu de conserver la vie à ces braves, il les reçoit sous la condition qu'ils serviraient dans ses troupes. Ils sortent en armes, et viennent camper sur une hauteur en face du camp des Macédoniens, dans l'intention de fuir pendant la nuit, pour ne point porter les armes contre leurs compatriotes. Instruit de leur résolution, Alexandre les fait cerner dans l'ombre, et massacrer jusqu'au dernier.

Il entre ensuite dans la ville dégarnie de défenseurs, et s'y rend maître de la mère et de la fille d'Assacénus. Alexandre ne perdit dans ce siége, que vingt-cinq hommes.

Il détache Cœnus vers la ville de Bazire, comptant sur sa reddition, à la nouvelle de la prise de Massagues. Attalus, Alcétas et Démétrius, hiparque [1], doivent tirer une circonvallation autour de la ville d'Ores, et la bloquer jusqu'à son arrivée. Les habitants de cette dernière font une sortie, mais Alcétas et les Macédoniens les repoussent facilement, et les renferment dans la ville.

Cœnus ne réussit point dans son entreprise: les habitants de Bazire se confiant dans la force de leur place, en effet, elle s'élevait sur une hauteur entourée de tous côtés par une forte muraille, rejetèrent la proposition de se rendre. Alexandre y marche.

Il apprend en route que plusieurs des barbares voisins, détachés par Abissare, doivent se jeter dans Ores. Aussitôt il charge Cœnus d'élever un fort près de Bazire, d'y laisser une garnison pour bloquer les habitants, et de le rejoindre avec le reste de ses troupes. Ceux de Bazire, après le départ de Cœnus, méprisant le petit nombre de Macédoniens, font une sortie; une action vive s'engage; cinq cents barbares sont tués; soixante et dix sont faits prisonniers; le reste est repoussé en désordre dans les murs, où les Grecs du fort, soutenus par ce succès, les renferment plus étroitement.

D'un autre côté, Alexandre termina facilement le siége d'Ores; la place fut prise du premier assaut: il y trouve des éléphants dont il s'empare.

A cette nouvelle, ceux de Bazire perdent courage, et, abandonnant leur ville au milieu de la nuit, se réfugient avec les autres barbares sur le rocher d'Aorne.

[1] Commandant de cavalerie.

CHAPITRE X.

Position inaccessible du rocher d'Aorne; réduction de plusieurs places. — Siége du rocher d'Aorne. — Reddition de la place; massacre de sa garnison. — Marche vers l'Indus; chasse aux éléphants; construction de barques.

Cette roche est le plus fort boulevart du pays. On assure que le fils de Jupiter, Hercule, ne put en triompher.

Ce rocher à de tour deux cents stades[1], et sa moindre élévation est de onze[2]; on n'y peut monter que par un escalier taillé dans le roc; de son sommet coule une source pure et abondante : on y trouve un bois et une étendue de terres labourables, dont le produit peut suffire à la subsistance de mille hommes.

Ces renseignements, et surtout la tradition concernant Hercule, enflamment Alexandre. Il jette des garnisons dans Ores et Massagues, pour contenir ce pays et rebâtir la ville de Bazire. Éphestion et Perdiccas, après avoir élevé les murs d'Orobate, y laissent une garnison, et tirent vers l'Indus, où ils font toutes les dispositions pour le passage. Nicanor, l'un des hétaires, est nommé satrape du pays en-deçà du fleuve.

Alexandre marche lui-même vers l'Indus; soumet, par composition, la ville de Peucéliotis, qui se trouve sur son passage, et peu éloignée du fleuve; il y laisse une garnison macédonienne sous les ordres de Philippe.

Il prend plusieurs autres petites places sur les bords de l'Indus, accompagné de Cophée et d'Assagète, hyparques de la province.

Arrivé à Embolime, ville voisine du rocher d'Aorne, il y laisse une partie de l'armée sous le commandement de Cratérus, avec ordre d'y amasser des vivres et les provisions nécessaires pour un long séjour, afin que les Macédoniens pussent, au sortir de cette ville, prolonger le siége d'Aorne, si la place n'est emportée d'assaut.

Lui-même, à la tête des archers, des agriens, de la bande de Cœnus, de deux cents hétaires, de cent archers à cheval, des soldats les plus prompts et les plus légèrement armés de la phalange, se dirige vers le rocher, et campe, le premier jour, dans une position avantageuse; le lendemain il le serre de plus près.

Cependant quelques habitants du pays viennent se rendre, avec offre de lui montrer un chemin par lequel l'attaque sera plus facile. Il envoie avec eux Ptolémée, à la tête des agriens, de la troupe légère et des hypaspistes choisis, lui ordonne de s'emparer du poste, de s'y fortifier, et d'élever un signal au moment où il en sera maître.

Ptolémée y parvient, à l'insu des barbares, par des routes escarpées et difficiles, se fortifie de fossés et de palissades, et fait élever un fanal du côté qu'Alexandre peut apercevoir.

Instruit par ce signal, Alexandre commence l'attaque dès le lendemain matin; mais la difficulté du lieu, et la résistance des barbares, ne lui laissent prendre aucun avantage. L'ennemi, voyant l'inutilité des efforts d'Alexandre, retourne contre Ptolémée. L'action la plus sanglante s'engage entre les Indiens, voulant débusquer les Grecs, et Ptolémée qui s'obstine à conserver son poste : les barbares, ayant quelque désavantage, se retirent sur le soir.

Cependant Alexandre charge un transfuge indien connaissant les passages et fidèle, de porter nuitamment à Ptolémée des lettres, par lesquelles il lui mande de fondre sur les Barbares au moment où lui-même en viendrait aux mains, afin que l'ennemi, attaqué à la fois de tous côtés, ne sût où donner.

Au point du jour, il dirige ses troupes par le chemin qu'avait pris Ptolémée, espérant que leur jonction faciliterait la prise de la place. Il livra jusqu'à midi un combat opiniâtre: cependant comme les Macédoniens se relevaient l'un l'autre et se reposaient successivement, ils restèrent maîtres du passage, et se joignirent à Ptolémée avant la nuit.

Toute l'armée réunie, on livre un nouvel assaut dès le lendemain, mais sans succès.

Au point du jour suivant, Alexandre ordonne à ses soldats de couper chacun une centaine de pieux, dont il fait construire une plate-forme, qui s'étend du sommet de la colline où il était campé, jusqu'au roc. C'est de là que ses archers et ses machines doivent lancer sur l'ennemi une grêle de traits. Toute l'armée se livre à ce travail; lui-même présent applau-

[1] 6 lieues.
[2] 15 à 1400 pas.

dit à l'activité des uns, et gourmande la lenteur des autres.

Le premier jour, on pousse à un stade l'étendue de la terrasse[1]; le lendemain, des frondeurs et des archers y furent placés pour s'opposer aux excursions des Indiens; et le troisième jour, l'ouvrage fut entièrement terminé.

Quelques Macédoniens s'emparèrent, le quatrième jour, d'une hauteur égale à celle du roc; Alexandre étend les travaux de ce côté.

Les Barbares, étonnés de l'audace incroyable des Macédoniens, et de la promptitude de leurs travaux, ne font plus de résistance. Un héraut vient, de leur part, promettre à Alexandre de lui livrer le rocher, s'il veut composer; mais leur dessein était de passer tout le jour en pourparlers et de se retirer la nuit dans leurs foyers.

Instruit de leur projet, Alexandre fait retirer ses troupes qui étaient autour de la place, accorde aux barbares un délai suffisant pour leur retraite, et attend qu'elle s'effectue. Prenant ensuite sept cents hommes, tant de ses hypaspistes que de ses gardes, il monte le premier sur le rocher abandonné. Les Macédoniens y arrivent en s'aidant mutuellement. Bientôt le signal est donné, ils tombent sur les barbares qui se retirent, et en tuent un grand nombre dans leur fuite : la plupart, saisis d'effroi, se roulent dans les précipices.

Maître d'un rocher inaccessible à Hercule, Alexandre y sacrifie et y laisse une garnison sous les ordres de Sisicotte, qui d'abord abandonna l'Inde pour Bessus, et Bessus pour Alexandre, qu'il servit fidèlement avec toutes ses troupes, lorsque celui-ci eut conquis la Bactriane.

[1] 126 pas.

Apprenant que le frère d'Assacanus avait fui dans les montagnes des Assacéniens, avec un grand nombre de barbares et des éléphants, Alexandre tourne de ce côté. Arrivé à Dyrta, il la trouve abandonnée ainsi que tout le pays voisin.

Le lendemain, mille hypaspistes et la troupe légère des agriens, sous les ordres de Néarque, et trois mille hypaspistes, sous ceux d'Antiochus, s'avancent pour reconnaître les lieux, les barbares, et le nombre des éléphants.

Alexandre marche vers l'Indus : l'armée en avant lui ouvre les passages qui, sans cette précaution, seraient impraticables. Il fait quelques prisonniers barbares, qui l'assurent que les Indiens de cette contrée se sont sauvés vers Barisade, et ont laissé leurs éléphants paître le long du fleuve. Il se fait conduire sur ces rives : il détache plusieurs Indiens exercés à la chasse de ces animaux; excepté deux qui tombèrent dans des précipices, tous furent pris, montés par des hommes, et conduits à la suite de l'armée.

Alexandre voit des arbres près du fleuve, les fait abattre : on en fabrique des barques, sur lesquelles il descend l'Indus, jusqu'aux lieux où Éphestion et Perdiccas avaient depuis longtemps jeté un pont.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Expédition jusqu'à l'Indus. — Députation de la ville de Nysa; à quelles conditions elle obtient sa liberté. — Alexandre monte sur le Méros. — Arrivée aux bords de l'Indus.

Entre le Cophès et l'Indus, se présente la ville de Nysa, fondée, dit-on, par Bacchus vainqueur de l'Inde.

Quel est ce Bacchus, et quand a-t-il porté la guerre dans l'Inde? était-il venu de Thèbes ou de Tmole (en Lydie)? Obligé de traverser les nations les plus belliqueuses alors inconnues aux Grecs, comment n'a-t-il soumis que les

Indiens? Il ne faut point percer trop avant dans tout ce que la fable rapporte des dieux. Les récits les plus incroyables cessent de l'être, lorsque les faits appartiennent à quelque divinité.

Alexandre, arrivé devant cette ville, vit venir à sa rencontre une députation de trente principaux citoyens, à la tête desquels était Acuphis, le premier d'entre eux; ils lui demandent de respecter, en l'honneur du dieu, la liberté de leur ville. Arrivés dans la tente d'Alexandre, ils le trouvent couvert de ses armes et de poussière, le casque en tête et la lance à la main. A cet aspect, ils se prosternent épouvantés, et gardent un long silence.

Alexandre les relève avec bienveillance et les encourage. Alors Acuphis : « Au nom de » Dionysus, daignez, prince, laisser à la ville » de Nysa sa liberté et ses lois. Le grand Dio- » nysus, prêt à retourner dans la Grèce, après » la conquête de l'Inde, fonda cette ville, mo- » nument éternel de sa course triomphale. Il la » peupla des compagnons émérites de son expé- » dition. Héros! c'est ainsi que vous avez fondé » une Alexandrie sur le Caucase, une autre » en Égypte; c'est ainsi que tant de villes portent » ou porteront le nom d'un conquérant déjà » plus grand que Bacchus. Ce dieu appela notre » ville Nysa, en mémoire de sa nourrice; ce » nom s'étend à toute la contrée : cette monta- » gne, qui domine nos murs, porte celui de Mé- » ros[1], et rappelle l'origine de notre fondateur.

» Depuis ce temps, les habitants de Nysa » sont libres et se gouvernent par leurs lois. » Le dieu nous a laissé un témoignage de sa » faveur, ce n'est que dans notre contrée que » croît le lierre, inconnu dans tout le reste de » l'Inde. »

Le discours d'Acuphis fut agréable à Alexandre; il crut, ou voulut faire croire ce qu'on rapportait de Bacchus, fier d'avoir marché sur ses traces, au-delà desquelles il comptait s'élancer; espérant aussi que, par une noble émulation des travaux de Bacchus, les Macédoniens seraient prêts à tout entreprendre. Il conserva aux habitants de Nysa leurs franchises.

Il s'informe ensuite de leur état politique; il applaudit à leur constitution, elle est aristocratique; et il exige qu'on lui livre comme otages trois cents équestres et cent membres du conseil des trois cents[1]. Acuphis était du nombre de ces derniers; il le nomme hyparque. Lequel souriant : « Eh comment une cité, dépourvue » de cent hommes de bien, pourra-t-elle se » gouverner? Si son salut vous est cher, prenez » trois cents et plus de nos équestres; et au lieu » d'exiger cent de nos meilleurs citoyens, de- » mandez-en deux cents des plus mauvais, » le seul moyen d'assurer à notre cité la con- » servation de son ancien éclat. »

La prudente énergie de ce conseil ne déplut point à Alexandre, qui se contenta des trois cents équestres. Acuphis lui envoya son fils et son petit-fils.

Alexandre, curieux de visiter les monuments en la gloire de Dionysus, dont le pays des Nyséens est peuplé, monte sur le Méros, suivi de la cavalerie des hétaires et de l'agéma des phalanges : le lierre et le laurier y croissaient en abondance, on y trouve des bois sombres et peuplés de fauves. Les Macédoniens reconnurent avec transport le lierre qu'ils n'avaient pas vu depuis longtemps. En effet, il n'en croît pas dans l'Inde, même aux lieux où l'on trouve la vigne : ils en forment des guirlandes et des couronnes, et entonnent les hymnes de Bacchus, qu'ils appellent par tous ses noms. Alexandre y sacrifie, et invite les hétaires à un festin. On rapporte qu'alors les premiers des Macédoniens, couronnés de lierre dans cette orgie, et comme saisis des fureurs dionysiaques, coururent en bacchants ivres et frénétiques.

Ce fait, je ne puis ni le certifier ni le rejeter. Je ne partage cependant point l'opinion d'Ératosthène[2], qui prétend que tous les honneurs rendus alors à la divinité n'étaient qu'un hommage détourné qui s'adressait à l'orgueil d'Alexandre, auquel on applaudissait; il ajoute à l'appui mille fables des Grecs. Un autre qu'ils trouvent chez les Paropamisades est celui de Prométhée; c'est là que l'infortuné a été attaché, qu'un aigle déchirait ses entrailles[3],

[1] Cuisse. Bacchus, selon la fable, sortit de la cuisse de Jupiter.

[1] Arrien emploie toujours, au lieu des dénominations étrangères, les dénominations grecques et romaines.

[2] De Cyrène.

[3] Fable astronomique.

et qu'Hercule vint rompre ses fers et immoler l'aigle. Ces vaches, marquées d'une massue, annoncent le séjour d'Hercule dans les Indes. Ils transportaient ainsi le Caucase du nord à l'orient, et donnèrent son nom à la montagne de Paropamise, pour imprimer un nouveau lustre aux exploits d'Alexandre. Ératosthène fait la même critique du voyage de Dionysus; je laisse aux lecteurs à prononcer.

Alexandre, arrivé aux bords de l'Indus, trouve le pont dressé par Éphestion, plusieurs petits bâtiments et deux triacontères, des présents de Taxile [1], deux cents talents d'argent, trois mille bœufs, dix mille moutons, trente éléphants. Taxile y joint sept cents hommes de cavalerie indienne auxiliaire, et lui fait remettre les clefs de la capitale, située entre l'Indus et l'Hydaspe.

Alexandre sacrifie aux dieux, fait célébrer des jeux gymniques et équestres : les augures sont favorables.

CHAPITRE II.

Sur l'Inde et ses habitants; passage de l'Indus. — Grandeur de l'Indus et des autres fleuves de l'Inde. — Caractère des Indiens. — Digression sur le mont Taurus ou Caucase; sources des fleuves de l'Asie. — Division de l'Asi; bornes de l'Inde : origine de ses plaines. — Détails sur le passage de l'Indus. — Entrée dans Taxile.

L'Indus est le plus grand des fleuves de l'Europe et de l'Asie, à l'exception du Gange; ses sources tombent du Paropamise, qui termine la chaîne du Caucase, à l'orient : il se décharge au midi dans l'Érythrée par deux embouchures marécageuses ainsi que celles de l'Ister, et qui présentent, comme le Nil [2], la forme d'un triangle, que les Grecs appellent *Delta*, et les Indiens *Pattala*. Voilà ce que j'ai pu recueillir de plus certain sur l'Indus. On voit aux Indes d'autres fleuves, l'Hydaspe, l'Acésinès, l'Hydraote et l'Hyphase, qui, par leur étendue considérable, sont à tous les fleuves de l'Asie ce que l'Indus est à eux, ce que le Gange est à l'Indus.

Ctésias, si cet auteur a quelque poids, détermine la moindre largeur de l'Indus à quarante stades [1], la plus grande à cent [2], et la moyenne à soixante-dix [3].

Alexandre passa le fleuve au point du jour avec toute son armée.

Je ne traiterai point ici de l'Inde, de ses lois, de ses productions, des animaux extraordinaires qu'elle nourrit, des poissons monstrueux qu'on trouve dans ses fleuves. Quant à ces fourmis qui font de l'or, à ces griffons qui le gardent, ces contes appartiennent à la fable et non à l'histoire, et les auteurs en sont d'autant plus prodigues qu'il semble difficile de les convaincre de fausseté.

Alexandre et ceux qui l'ont suivi ont remarqué dans leurs propres historiens une foule de mensonges. Ils se sont assurés dans les Indes, dont ils ont parcouru la plus grande étendue, que ces peuples simples n'avaient ni trésors ni luxe. Les Indiens ont le teint d'un brun foncé; ils sont de haute taille, ils ont près de cinq coudées de haut ; ce sont les hommes les plus grands et les plus belliqueux de l'Asie. Je ne leur compare point les Perses dont la valeur, guidée par Cyrus, enleva aux Mèdes l'empire de l'Asie et soumit plusieurs nations. Ces Perses étaient pauvres, et habitaient un pays sauvage, et vivaient sous des institutions assez semblables à celles de Lycurgue; et s'ils furent vaincus par les Scythes, je ne sais s'il faut l'attribuer à leur infériorité plutôt qu'aux désavantages du poste, ou à la faute de leur général.

Je me propose de rassembler, dans un ouvrage spécial sur les Indes, tous les détails dignes de foi et d'attention, d'après les récits qu'en ont laissés et ceux qui accompagnèrent Alexandre, et Néarque qui parcourut la mer des Indes, et Mégasthène et Eratosthène, auteurs croyables. C'est là que je décrirai les mœurs, les lois, les productions extraordinai-

[1] Taxile est un nom grec; il est difficile de deviner le mot indien qu'il représente.

[2] Quoique l'Indus ressemble au Nil en ce qu'il forme le centre d'une vallée et arrose de ses eaux un pays où la pluie ne tombe jamais, il diffère de ce fleuve en quelques points plus essentiels.

La carte est couverte de noms d'anciennes villes et de villages modernes situés sur les bords du Nil, tandis que nous ne rencontrons sur ceux de l'Indus, dans un cours de quatre cents milles, que deux places importantes.

[1] Cinq quarts de lieue.

[2] Trois lieues.

[3] Environ 2 lieues.

res de ces contrées, et les détails du voyage de Néarque; ici je dois me renfermer dans l'histoire des exploits d'Alexandre.

La chaîne du Taurus coupe l'Asie : commençant à Micale qui regarde Samos, et suivant par la Pamphilie et la Cilicie, elle se plonge dans l'Arménie, la Médie au-delà du pays des Parthes, des Chorasmiens jusque dans la Bactriane, où elle s'attache au Paropamise, que les Macédoniens, pour flatter l'orgueil d'Alexandre, ont surnommé le Caucase, lequel pourrait se réunir à celui de la Scythie, en s'étendant comme le Taurus. Je lui conserverai ce nom de Caucase que j'ai déjà employé; il s'avance jusqu'à la mer Érythrée vers l'orient.

Tous les fleuves célèbres de l'Asie descendent du Caucase et du Taurus; les uns coulent vers le nord et se jettent soit dans les Palus-Méotides, soit dans la mer Caspienne; les autres coulent au midi, tels que l'Euphrate, le Tygre, l'Indus, l'Hydaspe, l'Acésinès, l'Hydraote, l'Hyphase, et enfin tous ceux qui arrosent les régions de l'Inde jusqu'au Gange. Quelques-uns forment des marais et plongent sous la terre, comme l'Euphrate; une partie se décharge dans les mers.

L'Asie est donc coupée dans sa longueur de l'est à l'ouest, par le Taurus et le Caucase qui la partagent en méridionale et en septentrionale; la première se subdivise en quatre régions, dont l'Inde est la plus grande, au rapport d'Eratosthène et de Mégasthène. (Ce dernier, fixé chez Sibyrtius, satrape des Arachotiens, fit, ainsi qu'il nous l'apprend, plusieurs voyages à la cour de Sandracotte, roi des Indiens.) La moins étendue de ces régions est celle enclavée entre l'Euphrate et la Méditerranée; les deux autres, situées entre l'Euphrate et l'Indus, ne peuvent, même réunies, se comparer à l'Inde. Celle-ci est bornée à l'orient et au midi par l'Erythrée, au nord par le Caucase et le Taurus, et à l'occident par l'Indus dans toute l'étendue de son cours.

L'Inde s'étend presque partout en plaines : on les croit formées par les attérissements des fleuves débordés. C'est ainsi qu'aux bords de la mer croissent ces plaines qui empruntent le nom des fleuves à qui elles doivent leur origine; ainsi l'Hermus qui tombe du mont de Cybèle en Asie, et se décharge près de Smyrne en Éolie, a donné son nom aux champs d'Hermus; ainsi le Lydius à la plaine de Cayster, le Caïcus à la Mysie, et le Méandre à la Carie qui s'étend jusqu'à Milet. Ainsi l'Égypte est un présent du Nil, s'il faut en croire Hérodote et l'historien Hécatée (supposé que l'ouvrage qui porte son nom soit effectivement de lui). Hérodote le prouve d'une manière irrésistible; il paraît même que le fleuve a donné son nom à cette contrée; il s'appelait l'Egyptus, au rapport d'Homère, qui fait aborder la flotte de Ménélas à l'embouchure de l'Egyptus.

Que si des fleuves peu considérables entraînent depuis leur source jusqu'à leur embouchure assez de limon pour en former des plaines, comment ne pas attribuer le même effet à ceux qui arrosent les champs de l'Inde? L'Hermus, et le Cayster, et le Caïcus, et le Méandre, et les autres fleuves de l'Asie qui se déchargent dans la Méditerranée, si leurs eaux étaient réunies, loin de pouvoir être mis en parallèle avec le Gange, le plus grand des fleuves, qui surpasse le Nil même et l'Ister, ne sauraient être comparés à l'Indus qui, déjà considérable à sa source, se jette dans les mers, grossi dans sa course des eaux de quinze grands fleuves.

C'en est assez sur l'Inde; je m'étendrai davantage dans l'Histoire spéciale que j'en écrirai.

Aristobule et Ptolémée, qui sont ici mes guides, ne m'instruisent point de la manière dont fut formé le pont jeté sur l'Indus. Fut-il construit avec des bateaux, comme ceux que Xercès jeta sur l'Hellespont, et Darius sur le Bosphore et l'Ister, ou était-ce un pont à demeure et continu? J'incline pour le premier parti; en effet, la profondeur du fleuve devait rendre l'opération d'y bâtir un pont fort difficile, et le temps aurait manqué pour une si grande entreprise. Ensuite ce pont de bateaux a-t-il été formé en les attachant les uns aux autres, comme on fit, selon Hérodote, au passage de l'Hellespont, ou en les joignant par des traverses de bois de la manière dont les Romains en usèrent pour traverser l'Ister et le Rhin, et en usent encore toutes les fois qu'il faut passer l'Euphrate et le Tygre?

Je vais décrire ce dernier procédé, parce

qu'il est plus prompt, plus facile, et qu'il est bon de le connaître.

A un signal convenu, on abandonne un bâtiment au courant, non en droite ligne, mais obliquement, comme s'il était retenu par la poupe; on rompt à force de rames l'effort du courant qui l'entraîne. Parvenu au lieu désigné, on jette de la proue de grands cônes d'osier remplis de pierres dont la pesanteur l'arrête. On tourne en face, et on fixe de la même manière la proue d'un autre bâtiment à la distance nécessaire; on jette de l'un à l'autre, dans la direction du passage, des pièces de bois que l'on assujettit par des traverses : on procède ainsi d'un bâtiment à l'autre, jusqu'à l'entière confection du pont, aux extrémités duquel on place des pièces de descente en bois, que l'on fixe sur la rive, et qui servent à la fois et à faire passer commodément les chevaux et le bagage, et à retenir la masse du pont. L'ouvrage s'exécute en peu de temps, et en ordre au milieu du tumulte, sans que le bruit et le mouvement des travailleurs puissent empêcher de recevoir et d'exécuter promptement les ordres.

Alexandre, après avoir passé l'Indus, sacrifie selon le rit grec, et arrive à Taxile, ville riche et populeuse, la plus grande de celles situées entre l'Indus et l'Hydaspe. Taxile, hyparque, et les Indiens reçurent, avec les plus grands témoignages d'amitié, ce prince qui ajouta à leurs possessions celles des contrées voisines qu'ils lui demandèrent.

Il reçoit des envoyés d'Abissare, roi des Indes vers les montagnes, qui lui députe son frère à la tête des principaux du pays; d'autres lui apportent les présents de Doxaris.

Alexandre offre les sacrifices accoutumés; fait célébrer des jeux gymniques et équestres[1]; établit Philippe[2] satrape de la contrée, et jette en garnison à Taxile les soldats que leurs blessures ont mis hors de combat.

[1] Spectacles qui exerçaient et montraient à la fois la force de ses soldats.

[2] Fils de Machatë.

CHAPITRE III.

Marche vers l'Hydaspe; position de Porus. — Difficulté de passer le fleuve. — Ruse d'Alexandre; ses dispositions. — Passage de l'Hydaspe. — Erreur et nouvelles dispositions d'Alexandre; son ordre de bataille. — Variations des récits sur cet événement.

On annonce que de l'autre côté de l'Hydaspe Porus attend Alexandre avec toute son armée, pour lui barrer le passage ou le combattre ensuite.

Alexandre envoie alors Cœnus[1] vers l'Indus pour en retirer les bâtiments qui lui avaient servi à le traverser[2], avec ordre d'en démonter les pièces et de les conduire vers l'Hydaspe. Cet ordre est exécuté; les plus petits sont rompus en deux, les plus grands en trois; on les transporte sur des chars jusqu'au fleuve, on les y rassemble, on les met à flots.

Alexandre, réunissant toutes les troupes qui l'avaient accompagné à Taxile, et cinq mille Indiens sous la conduite de leur prince et des principaux du pays, marche vers l'Hydaspe et campe sur ses bords. Porus parut de l'autre côté avec toute son armée et ses éléphants. Il défendait lui-même le passage du fleuve en face d'Alexandre, après avoir envoyé des détachements sur les autres points où l'on aurait pu tenter de le traverser.

A la vue de ces dispositions, Alexandre, pour tromper et inquiéter Porus sur les siennes, divisa aussi son armée en plusieurs corps sous de nouveaux commandants, qu'il jeta sur différents points, et qui devaient reconnaître les gués et ravager le pays ennemi. Il affecta de rassembler dans son camp des provisions immenses, tirées des pays en-deçà de l'Hydaspe, pour laisser croire à Porus qu'il attendrait l'hiver où les eaux de ce fleuve sont plus basses. En effet, elles étaient alors grossies par les pluies abondantes qui tombent dans les Indes pendant le solstice d'été; ajoutez à cela que les chaleurs fondent les neiges sur le Caucase, où la plupart des fleuves de l'Inde prennent leur source. Leur cours en est troublé et rendu plus

[1] Fils de Polémocrate.

[2] Cette phrase contredit ce qu'Arrien a écrit plus haut, qu'il ne savait si c'était sur un pont de bateaux ou sur un pont à demeure qu'Alexandre avait passé l'Indus.

rapide; mais en hiver ils rentrent dans leur lit, et, à l'exception du Gange, de l'Indus et de quelque autre, l'on peut les traverser à pied, ainsi que l'Hydaspe.

Alexandre avait répandu le bruit qu'il attendrait ce moment. D'un autre côté[1], les radeaux et les bâtiments conduits sur différents points du fleuve, toutes les troupes qui couvrent son rivage tenaient l'ennemi en haleine, et ne lui permettaient pas de prendre un parti décisif.

Alexandre, du fond de son camp, observait tous les mouvements et épiait l'instant d'effectuer le passage à l'improviste et à l'insu de l'ennemi. Il reconnaissait la difficulté de passer en face de Porus; le nombre des éléphants, celui des Indiens, tous bien armés, et disposés au combat, prêts à tomber sur les Grecs au sortir du fleuve, l'inquiétaient d'autant plus, qu'il prévoyait que l'aspect et les cris des éléphants mettraient sa cavalerie en désordre, et qu'on ne pourrait être maître des chevaux, qui se précipiteraient dans le fleuve; il sentit qu'il fallait avoir recours à la ruse: voici celle qu'il employa.

La nuit, il fait courir sa cavalerie le long du rivage, pousser de grands cris et sonner les trompettes, comme si on eût effectué le passage pour lequel tout était disposé. A ce bruit, Porus accourt aussitôt sur le rivage; Alexandre de rester en bataille sur le bord. Cette feinte étant répétée, et Porus, ayant reconnu que le mouvement se bornait à des cris, cesse de s'ébranler alors qu'on les répète, et se contente d'envoyer des éclaireurs sur les différents points du rivage.

Alexandre, voyant Porus tranquille, songe à exécuter son dessein. A cent cinquante stades du camp[2], s'élevait un rocher, que tourne l'Hydaspe: en face; et au milieu du fleuve, s'offre une île déserte; l'un et l'autre sont couverts de bois; Alexandre, après les avoir reconnus, les jugea très-propres à masquer le passage de ses troupes. Il avait établi le long du rivage des gardes avancées, assez rapprochées pour communiquer facilement. Pendant plusieurs nuits il fait pousser de grands cris, et allumer des feux sur différents points. Le jour destiné au passage, il en fait les dispositions, dans son camp, à la vue de l'ennemi. Cratérus doit y rester avec son corps de cavalerie, les Arachotiens et les Paropamisades, la phalange des Macédoniens, les bandes d'Alcétas et de Polysperchon, les cinq mille Indiens auxiliaires et leurs chefs. Il a l'ordre de ne passer le fleuve que lorsque Porus serait ébranlé et vaincu. « Si Porus ne marche contre moi » qu'avec une partie de son armée, sans amener les éléphants, ne bougez; dans le cas » contraire, passez aussitôt: la cavalerie ne » peut être repoussée que par les éléphants; le » reste de l'armée ne saurait vous arrêter. »

Entre l'île et le camp, Méléagre, Attalus et Gorgias, avec la cavalerie et l'infanterie des stipendiaires, reçoivent l'ordre de passer le fleuve par détachements, aussitôt que l'action sera engagée avec Porus.

Alexandre, à la tête de l'agéma, des hétaires, des chevaux d'Ephestion, de Perdiccas et de Démétrius, des Bactriens, des Sogdiens, de la cavalerie scythe, des archers daces, à cheval, des hypaspistes de la phalange, des bandes de Clitus et de Cœnus, des archers et des agriens, s'éloigne assez du rivage pour dérober sa marche à l'ennemi, et se dirige vers le rocher. On dispose pendant la nuit les radeaux. L'orage qui vint alors à éclater, le bruit du tonnerre couvrant celui des apprêts et des armes, et la pluie dérobèrent à l'ennemi les préparatifs d'Alexandre. Protégé par la forêt, on ajuste les bâtiments et les triacontères.

Au point du jour, et l'orage apaisé, Alexandre effectue le passage; une bonne partie de l'infanterie et de la cavalerie passe dans l'île, les uns sur des bâtiments, les autres sur des radeaux. Les éclaireurs de Porus ne s'aperçoivent du mouvement des Grecs qu'au moment où ceux-ci touchent presque à la rive opposée.

Alexandre monte lui-même un triacontère, et aborde avec Ptolémée, Perdiccas et Lysimaque, ses gardes, Séleucus, un des hétaires, qui fut depuis son successeur, et la moitié des hypaspistes; l'autre moitié passe séparément. Les éclaireurs courent à toute bride en donner avis à Porus.

Alexandre touche à terre le premier; range,

[1] On a rapproché des détails épars du même récit.
[2] Quatre ou cinq lieues.

avec ses généraux, la cavalerie en bataille, à mesure qu'elle arrive (elle avait reçu l'ordre de passer la première.)

Le prince marchait à la tête contre l'ennemi, quand il reconnut qu'il était dans une île fort grande, (ce qui avait causé son erreur), et qui n'était séparée de terre que par un canal assez étroit; mais la pluie tombée pendant la nuit l'avait grossi au point que la cavalerie, ayant peine à trouver un gué, crut que ce bras du fleuve serait aussi difficile à passer que les deux autres. On le traversa cependant malgré la hauteur des eaux, les chevaux en eurent jusqu'au poitrail, et l'infanterie jusque sous les bras.

Le fleuve passé, Alexandre place à l'aile droite l'agéma de sa cavalerie, avec l'élite des hipparques; il jette en avant les archers à cheval, les fait suivre par l'infanterie des hypaspistes royaux, sous les ordres de Séleucus; vient ensuite l'agéma royal et le reste des hypaspistes, chacun dans le rang que ce jour lui avait assigné; les côtés de la phalange sont flanqués d'archers, d'agriens et de frondeurs.

L'ordre de bataille ainsi disposé, il laisse derrière lui six mille hommes d'infanterie qui doivent le suivre au pas. Il court à la tête de cinq mille chevaux contre l'ennemi, auquel il croit sa cavalerie supérieure. Tauron, toxarque, le soutiendra de suite avec ses archers. Si Porus venait à sa rencontre avec toute son armée, il espérait la mettre en déroute du premier choc de la cavalerie, ou du moins soutenir le combat jusqu'à l'arrivée de l'infanterie. Si les Indiens, épouvantés de son audace, se débandaient, il les poursuivait, en faisait une boucherie, et détruisait d'autant la masse de leurs forces pour un autre combat.

Aristobule raconte que le fils du monarque indien parut avec soixante chars sur le rivage, avant qu'on eût franchi la seconde île; qu'il aurait pu alors s'opposer au passage des Grecs, qui s'était même effectué difficilement, alors qu'ils n'avaient point été repoussés; qu'il aurait pu tomber encore sur eux au moment où ils abordèrent, mais qu'il s'éloigna sans tenter aucune résistance; qu'Alexandre détacha à sa poursuite les archers à cheval, qui tuèrent à l'ennemi beaucoup de monde dans sa fuite.

Selon d'autres historiens, le fils de Porus, à la tête d'un nombre considérable d'Indiens, attaqua la cavalerie d'Alexandre au sortir du fleuve, blessa ce prince et tua même son cheval, Bucéphale, qu'il chérissait beaucoup.

Mais Ptolémée le rapporte autrement, et je partage son opinion. Porus détacha effectivement son fils contre l'ennemi, mais non avec soixante chars, ce qui n'est pas vraisemblable. En effet, comment, instruit de la marche d'Alexandre, Porus aurait-il exposé son fils avec des forces trop embarrassantes s'il ne s'agissait que d'une reconnaissance, et trop faibles pour arrêter les Grecs ou les combattre? Il vint avec deux mille chevaux et cent vingt chars, mais il n'arriva que lorsque Alexandre avait franchi la seconde île.

Alexandre détacha aussitôt contre lui ses archers à cheval, et marcha à la tête de sa cavalerie. Il croyait avoir à combattre Porus avec toutes ses forces, prenant ce corps de cavalerie pour l'avant-garde. Mais bientôt instruit par ses éclaireurs du nombre des Indiens, il pousse sur eux avec toute sa cavalerie; l'ennemi qu'il vient choquer, non en ordre de bataille, mais en masse, se débande; quatre cents hommes de la cavalerie indienne et le fils de Porus sont tués; on s'empare des chevaux et de tous les chars qui n'avaient pu être employés, ni dans le combat, sur un terrain que la pluie avait rendu impraticable, ni dans la fuite, à cause de leur pesanteur.

CHAPITRE IV.

Défaite de Porus. — Force de Porus; son ordre de bataille. — Les armées en présence; attaque. — Désordre causé par les éléphants. — Déroute des Indiens; nombre des morts. — Valeur de Porus; son mépris pour Taxile. — Alexandre rend à Porus ses états.

Porus, à la nouvelle de la mort de son fils et de la marche des principales forces d'Alexandre, hésita d'abord s'il irait à sa rencontre, en voyant le mouvement de Cratérus, qui s'ébranlait pour passer : il prend cependant le parti de se porter sur le point où se trouve le roi lui-même avec l'élite de son armée; mais il laisse en partant un détachement et quelques éléphants sur la rive, pour tenir Cratérus en respect. Il marche donc contre Alexandre, à

la tête de trente mille hommes d'infanterie et de toute sa cavalerie, composée de quatre mille chevaux, de trois cents chars, et de deux cents éléphants. Arrivé dans une plaine ferme et propre au développement de sa cavalerie, il range ainsi son armée. En avant les éléphants, à cent pieds de distance l'un de l'autre, doivent épouvanter la cavalerie d'Alexandre; ils couvrent l'infanterie indienne, rangée sur une seconde ligne, dont quelques points s'avancent dans les vides de la ligne des éléphants. Porus avait pensé que jamais la cavalerie de l'ennemi n'oserait s'engager dans les ouvertures du premier rang, où les éléphants devaient effrayer leurs chevaux; l'infanterie l'oserait encore moins, menacée à la fois par ces animaux terribles et par les soldats de la seconde ligne. Cette dernière s'étendait jusqu'aux ailes, formées de la cavalerie appuyée sur l'infanterie; au-devant étaient les chars.

Alexandre, arrivé en présence, fait halte pour donner à la phalange des Macédoniens, qui arrive à grands pas, le temps de le rejoindre. Et pour ne point les mener essoufflés au combat, il fait caracoler sa cavalerie en face de l'ennemi. Après en avoir reconnu les dispositions, et pénétrant l'intention de Porus, il se décide à l'attaquer, non point par le centre, défendu ainsi que nous venons de le voir, mais en flanc. Supérieur en cavalerie, il en prend avec lui les plus forts détachements, et pousse à l'aile gauche de Porus. Cœnus, à la tête de son corps et de celui de Démétrius, doit tourner l'aile droite et saisir le moment où Alexandre, de son côté, serait aux prises avec la cavalerie des barbares, pour les investir par derrière. Séleucus, Antigène et Tauron, commandent la phalange; elle ne doit s'ébranler que lorsque la cavalerie aura déjà porté le désordre dans les troupes de l'ennemi.

Arrivé à la portée du trait, Alexandre fait avancer sur l'aile gauche des Indiens mille archers à cheval, dont les escarmouches et les traits doivent commencer à la rompre. Lui-même, à la tête des hétaires, court la prendre en flanc pour l'empêcher de se rétablir et de se porter sur la phalange.

Cependant la cavalerie des Indiens rassemblait et pressait tous ses rangs pour soutenir le choc d'Alexandre, lorsque Cœnus paraît tout à coup sur leurs derrières. L'ennemi, de ce côté, fut alors obligé de partager sa cavalerie en deux corps, dont l'un composé des escadrons les plus braves et les plus nombreux devait faire face à Alexandre, et l'autre se retourner contre Cœnus.

Alexandre, profitant du désordre inséparable de ce mouvement, les charge rapidement; ils se rompent et vont se rallier sous les éléphants comme derrière un rempart. Leurs conducteurs les poussent contre Alexandre; alors la phalange macédonienne s'avance et fait pleuvoir sur les uns et les autres une grêle de traits. La mêlée ne ressemble alors à aucune de celles où les Grecs s'étaient trouvés.

En effet, les éléphants lancés dans les rangs rompaient de tous côtés les plus épais de la phalange macédonienne. A cet aspect la cavalerie indienne tombe de nouveau sur celle d'Alexandre, qui, plus forte et par le nombre et la tactique, la repousse encore jusqu'aux éléphants. Toute la cavalerie des Grecs se trouve alors, non par suite des ordres du général, mais par celle du combat, ne plus former qu'un seul corps qui, de quelque côté qu'il se meuve, porte le carnage dans tous les rangs des Indiens.

Les éléphants, resserrés de toutes parts, ne sont pas moins terribles aux leurs qu'à l'ennemi; ils écrasent tout autour d'eux : on fait un massacre horrible de la cavalerie acculée dans cet endroit; les conducteurs des éléphants sont percés de traits; ces animaux harrassés, couverts de blessures et sans guides, ne gardent plus aucun ordre; exaspérés sous les coups, la douleur les rend furieux, ils s'emportent et foulent aux pieds tout ce qu'ils rencontrent. Les malheureux Indiens ne pouvaient échapper à leur furie. Les Macédoniens, ayant un plus grand espace pour se développer, ouvraient leurs rangs à l'approche des éléphants qu'ils perçaient ensuite de traits : on voyait alors ces animaux énormes se traîner languissamment comme une galère fracassée; ils poussaient de longs gémissements.

Les chevaux d'Alexandre ayant enveloppé l'ennemi, il fait donner la phalange; toute la cavalerie indienne est massacrée sur le champ de bataille : la plus grande partie de l'infante-

rie y demeure, l'autre s'enfuit par un vide que laisse la cavalerie d'Alexandre.

Cratérus et les autres généraux, sur la rive de l'Hydaspe, voyant le succès d'Alexandre, passent le fleuve et achèvent le massacre des Indiens, qu'ils poursuivent avec des troupes fraîches.

On perdit du côté des Indiens près de vingt mille hommes de pied, trois mille chevaux, deux fils de Porus, Spitacès, gouverneur du pays, tous les chefs de l'armée, tous les conducteurs des chars et des éléphants, et même tous les chars: on prit les éléphants qui échappèrent au carnage.

Du côté d'Alexandre, il périt en tout trois cent dix hommes, dont quatre-vingts sur les six mille hommes d'infanterie, dix des archers à cheval qui commencèrent l'action, vingt hétaires, et deux cents du reste de la cavalerie.

Porus se distingua par ses exploits, et fit, dans cette bataille, non-seulement office de capitaine, mais encore de soldat. Lorsqu'il vit le carnage de sa cavalerie, la mort ou le désordre de ses éléphants et la perte presque totale de son infanterie, il n'imita point la lâcheté du grand roi qui prit le premier la fuite, aux journées d'Issus et d'Arbelles, il combattit tant qu'il vit donner quelques-uns des siens. L'excellence et la force de sa cuirasse avaient constamment résisté aux coups, mais enfin blessé d'un trait à l'épaule droite qu'il avait une, il se retirait sur son éléphant.

Alexandre, désirant sauver ce héros, lui députe l'Indien Taxile. Celui-ci ayant poussé son cheval sans trop s'approcher de l'éléphant de Porus, lui crie d'arrêter et d'accueillir l'offre d'Alexandre, auquel il ne peut plus échapper. Mais Porus, à la vue de Taxile, son ancien ennemi, saisissant un trait, allait le percer, si celui-ci ne l'eût évité par la vitesse de sa fuite.

Alexandre, loin d'en être plus irrité contre Porus, lui détache de nouveaux envoyés, parmi lesquels se trouvait l'Indien Méroë, ancien ami de Porus. Ce dernier l'écoute; pressé par une soif ardente, il descend de son éléphant, et après s'être rafraîchi, consent à se rendre près d'Alexandre.

Ce prince, à son approche, sort des rangs et vient à sa rencontre accompagné de quelques hétaires. Il s'arrête, contemple la noblesse de ses traits, la hauteur de sa taille qui s'élevait à plus de cinq coudées. Porus s'approche avec une contenance assurée; sa physionomie n'est point abattue par sa disgrâce; héros, il vient trouver un héros; prince, il a défendu contre un autre ses états. Alors Alexandre : « Comment prétendez-vous que je vous traite? — En roi. — Je le ferai pour moi-même; à présent que puis-je faire pour vous? parlez. — J'ai tout dit. — Je vous rends le pouvoir et votre royaume, et j'y ajouterai encore. »

C'est ainsi qu'il traita en roi un prince généreux, qui fut dans la suite son ami le plus fidèle.

Ces événements eurent lieu au mois de munichion, Hégémon étant archonte à Athènes [1].

CHAPITRE V.

Conquêtes jusqu'à l'Hyphase. — Fondation de Nicée et de Bucéphalie. — Excursion chez les Glauses. — Offres d'Abyssare; défection des Assacéniens. — Passage de l'Acésinès. — Passage de l'Hydraote. — Expédition contre les Cathéens, les Oxydraques et les Malliens. — Siége et prise de Sangala; nombre des morts; malades massacrés par Alexandre.

Alexandre bâtit deux villes, l'une à l'endroit où il avait passé le fleuve, et l'autre sur le champ de bataille. Il donna à la dernière le nom de *Nicée* [2], et celui de *Bucéphalie* à la première, en mémoire du coursier qu'il montait.

Bucéphale y mourut moins de ses blessures que de fatigue et de vieillesse. En effet il avait alors trente ans [3]; il avait partagé les travaux, les périls d'Alexandre, et l'avait sauvé de plusieurs; il ne se laissait monter que par lui, il était plein de feu, haut de taille, poil noir; remarquable selon les uns par une tête où il y

[1] La deuxième année de la cent-treizième olympiade, 327 ans avant l'ère vulgaire. Diodore (n° 87) rapporte cette action mémorable sous Chremès, successeur d'Hégémon. Le sentiment d'Arrien, appuyé de l'autorité de Denys d'Halicarnasse, doit prévaloir sur celui de Diodore : le P. Corsini l'a démontré dans ses *fastes attiques*, t. 4, p. 47.

[2] *Nicée*, victoire.

[3] A ce compte, Bucéphale aurait eu dix-huit ans quand Alexandre le dompta; ce qui n'est pas vraisemblable.

C'était, selon Diodore, un présent fait à Alexandre par Démarate, roi de Corinthe.

avait quelque chose de celle du bœuf, ou plutôt, selon les autres, par une tache blanche au front, soit naturelle, soit artificielle, et qui affectait cette forme : de là lui vient son nom. Alexandre, l'ayant un jour perdu chez les Uxiens, fit publier qu'il les taillerait tous en pièces s'ils ne lui ramenaient son cheval[1]. Tel était l'excès et de la passion du conquérant pour cet animal, et de la crainte que le premier inspirait, qu'on lui obéit aussitôt. Je ne suis descendu à ces détails que parce qu'ils sont liés à l'histoire d'Alexandre.

Il fait rendre les derniers honneurs aux guerriers morts, offre aux dieux des sacrifices en actions de grâces ; ordonne des jeux gymniques et équestres sur les bords de l'Hydaspe. Il y laisse Cratérus avec une partie des troupes pour élever les villes dont il venait d'arrêter le plan ; et marche contre les Indiens qui bordent les frontières du royaume de Porus, et nommés les Glauses ou les Glaucaniques[2], peu importe.

Prenant avec lui la moitié des hétaires qui lui restaient, l'élite de chaque corps d'infanterie, tous les archers à cheval, les agriens et les hommes de trait, Alexandre pénètre dans leur pays ; tous les habitants se rendent. Il est maître de trente-sept villes, dont les moindres sont peuplées de cinq mille habitants, et dont la plupart en comptent plus de dix mille ; sans parler d'une multitude de bourgs dont la population ne le cédait point à celle des villes : il les ajouta au domaine de Porus, avec lequel il réconcilie Taxile. Ce dernier retourne dans ses états.

Alexandre reçoit des députés d'Abyssare, qui lui soumet sa personne et son royaume. Avant la défaite de Porus, Abyssare avait projeté de se réunir au prince indien ; il offrait alors à Alexandre des trésors, et quarante éléphants, qu'amenaient son frère et les premiers de sa cour. Mais Alexandre : « Qu'Abyssare » vienne se rendre lui-même, ou j'irai, à son » grand repentir, le trouver à la tête de mon » armée. »

Il vint une députation des Indiens indépendants, et d'un autre Porus, hyparque de l'Inde[1]. On vit arriver aussi Phratapherne[2], à la tête des Thraces que lui avait laissés Alexandre, et des envoyés de Sisique, satrape des Assacéniens, qui annonçait leur défection après le massacre de leur hyparque.

Alexandre envoie contre eux Philippe et Thyriaspe, avec une armée pour les réduire et les contenir.

Il s'avance vers l'Acésinès, le seul de tous les fleuves de l'Inde que Ptolémée ait décrit. Selon cet historien, l'Acésinès, à l'endroit où l'armée d'Alexandre le passa sur des radeaux et des bâtiments, est extrêmement rapide, large de quinze stades, et semé d'écueils et de rochers, contre lesquels ses flots s'élèvent, se brisent avec fracas et ouvrent des gouffres écumants. Il ajoute que les radeaux abordèrent facilement, mais que les bâtiments se brisèrent presque tous contre les écueils, et qu'il y périt beaucoup de monde.

Ce passage confirme l'assertion des historiens sur l'Indus, auquel ils donnent quarante stades[3] dans sa plus grande largeur, quinze au plus étroit et au plus profond de son cours[4]. Telle est sa largeur la plus ordinaire.

J'incline à croire qu'Alexandre passa l'Acésinès dans sa plus grande largeur, où il devait être moins rapide. Il laissa Cœnus sur le rivage avec son détachement, pour favoriser le passage du reste des troupes qui avaient été s'approvisionner dans les contrées soumises. Il renvoie Porus, et le charge de lui amener l'élite des Indiens les plus belliqueux, avec les éléphants qu'il pourrait rassembler.

Il se met aussitôt à la poursuite de l'autre Porus, homme pervers qui venait de s'enfuir du gouvernement dont il était investi. Alors que le prince qui portait le même nom que lui faisait la guerre à Alexandre, le traître députait vers le conquérant, promettait de lui remettre ses états, moins par amour pour lui que par haine contre Porus. Mais lorsque le vainqueur eut rendu à son rival ses états, en y ajoutant de nouvelles provinces, le barbare épouvanté abandonna brusquement les siens

[1] D'autres placent cet événement chez les Mardes.
[2] Glauses, selon Ptolémée ; Glaucaniques, selon Aristobule.

[1] Cet autre Porus habitait les bords de l'Hydraotès ou du Ravée.
[2] Satrape des Parthes et de l'Hircanie.
[3] Cinq quarts de lieue.
[4] Deux mille pas.

avec tous ceux qu'il put entraîner dans sa défection.

Alexandre marche sur ses traces, arrive à l'Hydraotès, fleuve de l'Inde, aussi large que l'Acésinès, mais beaucoup moins rapide.

Alexandre jette des garnisons dans tous les lieux importants, pour protéger Cœnus et Cratérus, qui doivent parcourir et piller tout le pays.

Il détache Éphestion avec une partie de l'armée, composée de deux phalanges de l'infanterie, de la moitié des archers, et du corps à cheval de Démétrius, joint à celui qu'il commande, avec ordre de pénétrer dans les états du Porus fugitif, de subjuguer, en passant, tous les peuples indépendants qui habitent les bords de l'Hydraotès, et de les ajouter aux états du fidèle Porus.

Alexandre passe ensuite l'Hydraotès avec plus de facilité que l'Acésinès, soumet une partie des habitants de ses bords, soit par composition, soit par la force des armes.

On lui annonce qu'un grand nombre de peuples indépendants, et, entre autres, les plus belliqueux et les plus exercés aux travaux de la guerre, les Cathéens, réunis aux Oxidraques et aux Malliens, contre lesquels naguère Porus et Abyssare, combinant toutes leurs forces, avaient tenté un effort aussi vaste qu'inutile, conjurent pour la liberté commune, et prêts à lui livrer bataille, l'attendent sous les murs fortifiés de Sangala. Alexandre se dirige aussitôt de ce côté, il arrive le second jour de marche à Pimprama, occupé par les Adraïstes, qui lui rendent la place. Il fait reposer son armée pendant un jour; arrive le lendemain à la hauteur de Sangala, et aperçoit les ennemis campés près de la ville, sur une éminence fortifiée par trois rangs de chariots disposés à l'entour.

Alexandre, après avoir reconnu le nombre de l'ennemi et les positions, prend la plus favorable; il détache les archers à cheval, pour inquiéter et effrayer les Indiens, jusqu'à ce qu'il ait rangé son armée en bataille. Il forma son aile droite de l'agéma de la cavalerie et de celle commandée par Clitus; près d'eux, les hypaspistes et les agriens. Perdiccas commande la gauche, composée de son corps de cavalerie et des hétaires à pied; les archers sont partagés entre les deux ailes.

Tandis qu'il fait ces dispositions, arrive l'arrière-garde; il en jette la cavalerie sur les ailes; l'infanterie renforce le centre. Il prend avec lui la cavalerie de l'aile droite et pousse à la gauche des Indiens, qu'il croyait facilement enfoncer, parce que, de ce côté, les chariots qui les protégeaient étaient moins serrés. Voyant que les Indiens ne venaient point au-devant de la cavalerie, mais que, renfermés dans l'enceinte, et montés sur leurs chars, ils se contentaient de lancer des traits; il met pied à terre, et fait avancer la phalange.

On repoussa facilement les Indiens de la première enceinte des chariots. La résistance fut plus vive dans le second retranchement où les ennemis, rassemblés derrière les chars, étaient plus pressés, et où les Macédoniens avaient moins d'espace pour se développer. Cependant on parvient à écarter quelques chariots; on se précipite en désordre par ces ouvertures; la phalange chasse du retranchement les Indiens qui, ne se croyant plus en sûreté dans le troisième, se débandent et fuient à grands pas dans la ville.

Alexandre la fait aussitôt investir, et, vu l'étendue des murs, la cavalerie cerne les endroits que l'infanterie, en trop petit nombre, ne peut garder, principalement sous les remparts, aux bords d'un étang peu profond. Alexandre conjecturait que les Indiens épouvantés de leur défaite abandonneraient la ville pendant la nuit. Il ne s'était point trompé. Vers la seconde veille, quelques-uns étant sortis de la ville, tombèrent dans les postes avancés de la cavalerie, où ils furent tués. Les autres, parvenus jusqu'à l'étang, et le trouvant également investi par la cavalerie, retournent sur leurs pas.

Alexandre fait tirer autour de la ville une double circonvallation, qui n'est interrompue que par le marais, autour duquel il redouble les postes. On avance les machines pour battre la ville. Des transfuges viennent lui annoncer que les assiégés ont formé le projet de se retirer, en faisant une sortie par le marais. Alexandre y place aussitôt Ptolémée avec trois mille hypaspistes, tous les agriens et un corps d'archers; il lui désigne le point par lequel il présume que les barbares déboucheront; Pto-

lémée au moment même les arrêtera dans leur sortie, et fera sonner les trompettes : à ce signal, tous les chefs doivent accourir et secourir Ptolémée; Alexandre n'y sera pas le dernier.

Ptolémée met en avant, pour embarrasser le chemin, les chariots que les Indiens avaient abandonnés. Il se fortifie du reste des palissades qui n'avaient point été employées. Ce travail est achevé dans la nuit.

Vers la quatrième veille, les barbares sortent en foule par les portes qui regardent l'étang. Ptolémée averti surprend leurs mouvements, fait sonner les trompettes, et marche sur eux en ordre de bataille. Les barbares sont embarrassés entre les chars et les palissades. Épouvantés des sons de la trompette, pressés de tous côtés par les Grecs, ceux qui s'avancent sont taillés en pièces, cinq cents périssent, le reste rentre dans la ville.

Porus était arrivé, et amenait cinq mille Indiens avec le reste des éléphants. Les machines étaient approchées des remparts : mais avant qu'elles eussent joué, les Macédoniens, ayant sapé le mur et approché de tous côtés les échelles, emportent la ville d'assaut. Dans le sac de cette ville, périrent dix-sept mille Indiens, soixante-dix mille tombèrent au pouvoir de l'ennemi, ainsi que trois cents chars et cinq cents hommes de cavalerie.

De son côté, Alxandre perdit environ cent hommes dans tout le siége, sans parler des blessés en plus grand nombre : on en comptait environ douze cents, parmi lesquels plusieurs chefs, et entre autres, Lysimaque, somatophylax.

Alexandre, après avoir rendu les derniers devoirs aux guerriers morts, envoya son secrétaire Euménès, avec trois cents chevaux, vers les habitants des deux villes qui avaient pris parti avec ceux de Sangala. Euménès devait leur annoncer le sort de cette cité, les engager à se rendre, et leur promettre, de la part d'Alexandre, les mêmes sûretés qu'avaient trouvées ceux des barbares qui s'étaient soumis. Déjà instruits et épouvantés de ce désastre, ils avaient abandonné leurs villes. Alexandre se met à leur poursuite; mais s'y étant pris trop tard, le plus grand nombre échappa; on ne trouva que cinq cents malades laissés en arrière: Alexandre les fait massacrer.

Il retourne à Sangala, fait raser la ville. Il abandonne ensuite le pays aux tribus indépendantes qui s'étaient rendues à lui volontairement : Porus fut envoyé avec ses troupes pour s'assurer de leurs places et y mettre des garnisons.

CHAPITRE VI.

Terme des conquêtes d'Alexandre. — Marche vers l'Euphrate; murmures des Macédoniens; harangue d'Alexandre pour les apaiser.—Silence des Grecs; réponse de Cœnus. — Colère du prince; auspices contraires; annonce de la retraite. — Joie de l'armée; autels, sacrifices, jeux; états de Porus agrandis. — Alexandre confirme le pouvoir d'Abyssare et revient vers l'Hydaspe.

Il s'avance alors vers l'Hydaspe pour soumettre les Indiens au-delà du fleuve, ne voulant mettre fin à la guerre qu'alors qu'il ne trouverait plus de résistance. Les peuples qui habitent au-delà de l'Hydaspe se livrent avec succès à l'agriculture et aux armes; leur police est douce; ils vivent en république aristocratique bien administrée. Les éléphants qu'on trouve dans ce pays y sont plus forts et en plus grand nombre que partout ailleurs.

Ces récits enflammaient l'ambition d'Alexandre. Mais les Macédoniens commençaient à perdre courage, en voyant leur prince entasser travaux sur travaux, dangers sur dangers; des groupes se formaient dans le camp; les plus retenus déploraient leur condition; les autres menaçaient de ne pas marcher.

Instruit de ce commencement de trouble et de découragement, Alexandre, pour l'arrêter à sa naissance, rassemble les chefs, et alors : « Macédoniens, compagnons de mes travaux, » puisque vous ne les partagez plus avec la » même ardeur, je vous ai convoqués pour » vous amener à mon avis ou me ranger au » vôtre, pour avancer ou retourner ensemble; » que si vos exploits, si votre général vous pè» sent, il n'a plus rien à vous dire. Mais s'ils » vous ont acquis l'Ionie, l'Hellespont, les deux » Phrygies, la Cappadoce, la Paphlagonie, la » Lydie, la Carie, la Lycie, la Pamphilie, la » Phénicie et l'Égypte, tout ce que les Grecs » occupent de la Libye, une part de l'Arabie, » la Cœlo-Syrie avec la Mésopotamie, Baby-

» lone et le pays des Susiens; si vous avez subjugué les Perses, les Mèdes et les peuples » acquis ou soustraits à leur domination; si » vous avez porté vos trophées au-delà des Pyles caspiennes, du Caucase et du Tanaïs; » soumis la Bactriane, l'Hyrcanie, la mer Caspienne, et repoussé les Scythes dans leurs » déserts; si l'Indus, l'Hydaspe, l'Acésinès et » l'Hydraotès coulent aujourd'hui sous nos lois, » qu'attendez-vous pour ajouter à notre empire l'Hyphasis et les nations au-delà de ses » bords? Craindriez-vous aujourd'hui des barbares, vous qui les avez vus fuir devant vous, » abandonner leur pays et leurs villes, ou les » remettre à votre courage et marcher ensuite » sous vos étendards? Il n'est, sans doute, pour » des cœurs généreux, de fin aux travaux que » dans les travaux mêmes qui les immortalisent. Si quelqu'un d'entre vous en demandait » le terme, qu'il sache que nous n'avons pas » loin d'ici au Gange et à la mer Orientale, qui » se réunit à celle des Indes, au golfe Persique [1] et embrasse le monde; du golfe Persique nous remontons jusqu'aux colonnes » d'Hercule, et soumettant l'Afrique comme » l'Asie, nous prendrons les bornes du monde » pour celles de notre empire.

» Que si nous rebroussions chemin, voyez » que nous laissons derrière nous un grand » nombre de peuples belliqueux; au-delà de » l'Hydaspe, tous ceux qui s'étendent vers la » mer Orientale; au Nord, tous ceux qui habitent les bords de la mer d'Hyrcanie et les » Scythes. A peine aurons-nous commencé » notre retraite, qu'un soulèvement général renversera nos conquêtes encore mal affermies. Ceux que nous n'avons point subjugués entraîneront les autres. Il faut donc » perdre tout le fruit de nos travaux, ou les » continuer. Courage, compagnons, affermissez-vous dans la carrière des braves; elle est » pénible, mais honorable! Cette vie du courage a des charmes; la mort même n'en est » point exempte, quand elle consacre le guerrier à l'immortalité. Notre père et notre » guide, Hercule, serait-il monté au faîte de la » gloire, au rang des dieux, s'il s'était lâchement renfermé dans les murs de Corinthe, » d'Argos et de Thèbes, ou dans les bornes » du Péloponèse? Dionysus, plus célèbre encore, n'a-t-il tenté que des entreprises ordinaires? Et nous qui avons passé Nysa, bâtie » par Dionysus, nous, maîtres d'Aorne qui » brava les efforts d'Hercule, nous hésiterions » à faire un pas de plus! Aurions-nous laissé » ces grands monuments de nos travaux en » nous vouant à l'obscurité et au repos dans la » Macédoine, ou si nos efforts s'étaient bornés à triompher des Thraces, des Illyriens, » des Triballiens et de quelques-uns de nos ennemis dans la Grèce?

» Que si je ne partageais pas le premier vos » fatigues et vos dangers, votre découragement aurait un motif. Vous pourriez vous » plaindre d'un partage inégal qui placerait » d'un côté les peines, et de l'autre les avantages. Mais, périls et travaux, tout est commun entre nous, et le prix est au bout de la » carrière. Ce pays! il est à vous. Ces trésors! » ils sont à vous. L'Asie soumise, je saurai » remplir vos espérances, ou plutôt les surpasser. Alors, je congédierai, je reconduirai » moi-même ceux qui voudraient revoir leurs » foyers; alors, je comblerai ceux qui resteront de présents auxquels les autres porteront envie. »

Ce discours est suivi d'un profond silence, l'assemblée n'osant combattre, et ne voulant point accueillir l'avis d'Alexandre. Et lui : « Qu'il parle, celui qui n'approuve point ce » dessein. » Nouveau silence.

Enfin Cœnus [1] : « O prince! vous l'avez déclaré, vous ne contraindrez point les Macédoniens. Vous voulez les amener à votre » avis, ou vous ranger au leur; daignez m'entendre, non pas au nom de vos chefs qui, » comblés par vous d'honneurs et de bienfaits, » doivent être soumis à tous vos ordres, mais » au nom de l'armée entière. N'attendez pas » de moi que j'en flatte les passions, je ne vous » parlerai que de votre intérêt présent et à » venir. Vous dire ici la vérité, est un privilége » que je tiens de mon âge, du rang même que » votre générosité m'a donné, et du courage » que j'ai montré en combattant près de vous.

[1] Nous supprimons ici une erreur grossière de géographie. Arrien fait ajouter par Alexandre que la mer d'Hyrcanie (Caspienne) se réunit au golfe Persique.

[1] Fils de Polémocrate.

» Ces conquêtes et d'Alexandre et des Grecs » qui ont tout abandonné pour le suivre, plus » elles sont éclatantes, et plus la prudence » conseille d'y mettre un terme. Quelle foule » de Grecs et de Macédoniens marchaient sous » vos drapeaux ! Vous voyez aujourd'hui leur » petit nombre. Dès votre entrée dans la Bactriane vous avez congédié, et avec raison, les » Thessaliens dont l'ardeur se ralentissait. Une » partie des Grecs est reléguée ou plutôt prisonnière dans les villes que vous avez fondées. L'autre partie, attachée avec les Macédoniens à tous vos périls, est tombée dans » les combats, ou moissonnée par les maladies; » quelques-uns couverts de blessures sont épars » dans l'Asie; le peu qui reste voit s'éteindre ses forces et son courage. Ils sentent au » fond de leurs cœurs se réveiller ce sentiment de la nature, le désir de revoir leurs » femmes, leurs pères et leurs enfants, la mère-patrie, la terre natale. Ils le désirent d'autant plus, que vous les avez comblés de » richesses. Qui pourrait les blâmer? Ne les » entraînez point malgré eux dans une carrière » où languirait leur courage, puisqu'il ne serait plus volontaire. Ah! plutôt revenez embrasser votre mère, rétablir l'ordre dans la » Grèce, et suspendre aux foyers domestiques » de si illustres trophées ! Alors qui vous empêchera de combiner une nouvelle expédition en Asie, en Europe ou en Afrique? » Alors vous remplirez vos desseins ; vous verrez voler sur vos pas l'élite des Macédoniens; » vous remplacerez des bandes harrassées par » des troupes fraîches, et des soldats que l'âge » a mis hors de combat, par une jeunesse d'autant plus ardente qu'elle aura moins d'expérience des dangers, et qu'enivrée des plus » hautes espérances elle ne songera qu'aux » récompenses à la vue des richesses et des » lauriers que vos vieux compagnons rapporteront dans leurs foyers. Prince ! il est beau » de garder de la modération au comble de la » prospérité. Un aussi grand capitaine qu'Alexandre, et à la tête d'une pareille armée, » n'a sans doute rien à craindre de ses ennemis. » Mais les coups du sort sont inopinés, et les » destins inévitables. »

L'assemblée reçut par des applaudissements universels le discours de Cœnus, et témoigna par des larmes combien, éloignée du dessein d'Alexandre, elle soupirait après le retour dans la patrie. Alexandre, offensé de la liberté de Cœnus et du silence des autres chefs, rompit l'assemblée.

L'ayant réunie le lendemain, furieux : « Je » ne contrains personne à me suivre; votre » roi marchera en avant; il trouvera des soldats fidèles. Que ceux qui l'ont désiré se » retirent, ils le peuvent : allez annoncer » aux Grecs que vous avez abandonné votre » prince. »

Il se renferma alors dans sa tente; il y resta pendant trois jours, sans parler à aucun de ses hétaires; il attend qu'une de ces révolutions qui ne sont pas rares dans l'esprit des soldats en change les dispositions.

Mais l'armée affligée, sans être ébranlée, continue de garder le silence. Polémtée rapporte que, néanmoins, il fit les sacrifices accoutumés pour obtenir un passage favorable. Les auspices sont contraires. Alors rassemblant les plus âgés et les plus intimes des hétaires : « Puisque tout me rappelle, allez annoncer à » l'armée le départ. »

A cette nouvelle, la multitude pousse des cris, expression de sa joie; les uns fondent en larmes; les autres accourent jusqu'à la tente d'Alexandre et le bénissent d'être assez généreux pour ne céder qu'à l'amour de ses soldats.

Ayant divisé alors son armée en douze corps, il fait élever à chacun d'eux un autel immense, aussi élevé et plus étendu que les plus grandes tours, en témoignage de sa reconnaissance envers les dieux, et en monuments de ses victoires.

Ce travail achevé, il ordonne des sacrifices selon le rit grec, des jeux gymniques et équestres, et range tout le pays jusqu'à l'Hydaspe, sous la domination de Porus. Il retourne, traverse de nouveau l'Hydraotès et l'Acésinès. C'est sur les bords de ce fleuve qu'Ephestion vient d'achever, d'après ses ordres, la ville qu'il devait élever. Alexandre peuple cette nouvelle cité des barbares finitimes auxquels il ouvre un asile, et des stipendiaires invalides. Il fait ensuite les préparatifs nécessaires pour descendre dans la grande mer.

Sur ces entrefaites, Arsace, satrape des états voisins d'Abyssare, accompagné du frère de

ce prince et de ses principaux officiers, lui apportent, en son nom, les plus rares présents, amènent trente éléphants; excusent Abyssare, retenu par une maladie, de n'être pas venu se jeter lui-même aux pieds du conquérant; ce qui était confirmé par les envoyés d'Alexandre, alors de retour.

Alexandre satisfait confirme le pouvoir d'Abyssare, joint Arsace à son empire, ordonne des tributs, sacrifie de nouveau sur les bords de l'Acésinès, le passe, arrive aux bords de l'Hydaspe, fait relever par ses soldats les ouvrages que les mauvais temps avaient détruits dans Nicée et dans Bucéphalie, et règle l'administration de cette contrée.

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Navigation sur l'Hydaspe. — Ignorance d'Alexandre en géographie. — Mort de Cœnus; Porus enrichi de toutes les conquêtes d'Alexandre dans l'Inde; embarquement sur l'Hydaspe. — Nombre, départ et ordre des vaisseaux; navigation. — Confluent de l'Acésinès et de l'Hydaspe: passage dangereux.

Alexandre, ayant rassemblé sur les bords de l'Hydaspe plusieurs galères, savoir: des triacontères [1] et des hémiolies avec des hippagoges, résolut de naviguer jusque sur la grande mer. Et comme il avait remarqué que de tous les fleuves l'Indus est le seul où l'on trouve des crocodiles, ainsi qu'aux bords du Nil, et vu des fèves semblables à celles de l'Égypte sur les bords de l'Acésinès, qui se décharge dans l'Indus, il s'imagina follement qu'il avait trouvé les sources du Nil. Il supposait que ce fleuve, prenant sa source dans les Indes, traversait des déserts immenses, y perdait son nom, et, arrivé enfin aux plaines cultivées de l'Éthiopie et de l'Égypte, recevait celui de Nil, ou, selon Homère, d'Égyptus, et se jetait dans la Méditerranée.

Se fondant ainsi sur les conjectures les plus frivoles à l'occasion d'un point de géographie très-important, il écrivit à Olympias qu'il avait enfin trouvé les sources du Nil. Mieux éclairé depuis, instruit par les habitants que l'Hydaspe se décharge dans l'Acésinès et celui-ci dans l'Indus, où ils perdent leurs noms, et que l'Indus, qui n'a rien de commun avec l'Égypte, se rend dans la grande mer par deux embouchures, il effaça, dit-on, ce passage de sa lettre, et continua ses préparatifs pour l'embarquement. Il employa sur la flotte les Phéniciens, les Cypriens, les Cariens et les Égyptiens, qui avaient suivi l'armée.

Sur ces entrefaites, l'un des hétaires les plus intimes, Cœnus, est emporté par une maladie. On lui fait dans la circonstance des obsèques magnifiques. Tous les hétaires et les envoyés de l'Inde rassemblés, Alexandre déclare en leur présence qu'il donne à Porus tout l'empire des Indes qu'il a conquises, comprenant sept nations, et au-delà de deux mille villes.

Il partage alors son armée; il s'embarque avec tous les hypaspistes, les archers, les agriens et l'agéma de cavalerie. Cratérus conduit sur la rive droite du fleuve une partie de la cavalerie et de l'infanterie; sur la gauche marche Éphestion, avec le gros de l'armée et deux cents éléphants. Ils s'avanceront vers la

[1] Les *Triacontères*, c'est-à-dire galères à trente rames, n'étaient pas des galères de guerre, telles que celles dont les Grecs se servaient dans la Méditerranée, et qu'on nommait *trirèmes*, c'est-à-dire galères à trois rangs de rames. Celles dont il est question ici n'avaient, à ce qu'il paraît, qu'un seul pont et un seul rang de trente rames, à savoir quinze de chaque côté.

Les *Hémiolies* ou *Birèmes*, c'est-à-dire, galères à deux rangs de rames, étaient, suivant Gronovius, des galères à demi-pont, dont le milieu restait à découvert pour les rameurs.

Les *Hippagoges* étaient des bâtiments de transport pour la cavalerie.

capitale de Sopithès. Philippe, satrape du pays frontière de la Bactriane, au-delà de l'Indus, doit les suivre dans trois jours. On renvoya aux Nyséens leurs chevaux. Le commandement de toute la flotte fut donné à Néarque, et celui du vaisseau que montait Alexandre, à Onésicrite, lequel en impose dans son histoire, alors qu'il se donne pour le commandant-général de la flotte.

Cette flotte, au rapport de Ptolémée, dont je suis l'autorité, était composée de deux mille bâtiments, dont quatre-vingt triacontères; le reste consistait en bâtiments légers et de transport. Tout étant disposé pour le départ, l'armée s'embarque au lever de l'aurore.

Alexandre, sacrifie aux dieux et au fleuve de l'Hydaspe, selon le rite grec, et d'après l'avis des devins. Monté sur son vaisseau, il prend une coupe d'or, s'avance à la proue, épanche la liqueur dans le fleuve: il en invoque le dieu et celui de l'Acésinès, qui se réunit à l'Hydaspe, pour se précipiter dans l'Indus ; il invoque aussi l'Indus, et après les libations en l'honneur d'Hercule, père de sa race, d'Ammon et des autres dieux qu'il révérait, la trompette sonne et annonce le départ de la flotte. Tous les vaisseaux s'ébranlent et s'avancent dans l'ordre fixé : chacun garde la ligne qui sépare les bâtiments de guerre entre eux, et ceux-ci des bâtiments de transport [1], tous à une distance égale et nécessaire pour ne se point choquer.

Cette manœuvre formait le plus beau spectacle : on entendait le bruit monotone et mesuré de cette multitude de rames qui, s'élevant ou s'arrêtant à la voix du kéleustès [2], semblaient frapper toutes à la fois, et en cadence, le fleuve qui retentissait des cris des matelots. Ce bruit, ces cris, étaient multipliés par les échos des rochers et des forêts qui bordaient le rivage élevé. Les chevaux, que l'on apercevait sur les hippagoges, étaient un nouvel objet d'étonnement pour les Barbares, accourus en foule sur les deux rives. En effet, c'était la première fois que ce spectacle frappait leurs yeux, l'antiquité même n'en avait pas été témoin; car Dionysus ne tenta point d'expédition navale. On vit les Indiens sur le rivage, suivre longtemps la flotte; attirés par ce bruit et par cette nouveauté, ils sortaient en foule des retraites les plus éloignées : la rive retentissait des chants barbares; en effet, les Indiens aiment beaucoup la musique et la danse, qu'ils ont reçue de Dionysus et de ses bacchantes.

Alexandre arrive le troisième jour à l'endroit où Cratérus et Éphestion l'attendaient, campés sur les rives du fleuve. Deux jours après, Philippe se présente avec le reste de son armée. Alexandre l'envoie le long de l'Acésinès; Cratérus et Éphestion reçoivent de nouvelles instructions.

Continuant sa navigation sur l'Hydaspe, qui lui offrit partout vingt stades au moins de largeur, il soumet en passant les peuples riverains, soit de force ou de composition. Il se portait avec rapidité sur les Malliens et les Oxydraques, peuples nombreux et belliqueux, qui, après avoir renfermé leurs femmes et leurs enfants dans leurs places fortes, se disposaient à lui livrer bataille. Il se hâtait pour les surprendre, et les frapper au milieu même de leurs préparatifs.

Il arrive le cinquième jour au confluent de l'Hydaspe et de l'Acésinès [1]. Le lit de ces fleuves s'y resserre, leur cours en devient plus rapide. Les flots se choquent, se brisent, et ouvrent, en reculant sur eux-mêmes, des gouffres profonds. Le fracas des vagues mugissantes retentit au loin. Les habitants du pays avaient instruit les Grecs de ces détails; cependant, à l'approche du confluent, le bruit était si épouvantable, que les rameurs laissèrent tomber les rames. La voix du kéleustès est d'abord glacée d'horreur, bientôt elle se fait entendre : « Doublez de rames, rompez la force du courant. » Il faut sortir de ces détroits, éviter d'être engloutis dans ces gouffres tournoyants. Les vaisseaux ronds qui touchèrent les gouffres, soulevés par les vagues, furent rejetés dans le courant; ceux qui les montaient en furent pour la peur. Les vaisseaux longs éprouvèrent plus

[1] Les vaisseaux longs étaient des vaisseaux de guerre, et les ronds des vaisseaux marchands, des vaisseaux de charge. *Ulpian. in orat. Demosth. contra Leptinem.*
Les premiers se nommaient *Nées*, les seconds *Ploia*.

[2] Kéleustès : le comite, celui dont le cri commande la manœuvre.

[1] Plus d'une demi-lieue.

de dommage dans cette situation, leurs flancs n'étant pas assez élevés pour rompre l'effort des vagues. Les Hémiolies souffrirent surtout, le rang inférieur des rames s'élevant peu au-dessus des eaux. Entraînés de côté dans les gouffres, avant de pouvoir relever les rames, ces bâtiments étaient facilement brisés par la force des vagues; deux, fracassés l'un contre l'autre, périrent avec leur équipage.

Au-delà, le fleuve s'élargissait; son cours devenait moins rapide, sa navigation moins dangereuse. Alexandre, aborde à la rive droite, qui offrait une rade ouverte aux vaisseaux. Un rocher s'avançait au milieu des ondes, il offrait un asile et un abri aux naufragés, Alexandre y recueillit les débris de sa flotte et de ses guerriers.

Après avoir réparé ses vaisseaux, il charge Néarque de poursuivre sa navigation jusqu'au territoire des Malliens, et courant sur les Barbares qui ne s'étaient point encore rendus, il leur fait défense de se réunir à ces peuples.

Il retourne vers sa flotte: il trouve Éphestion, Cratérus et Philippe, à la tête de leurs divisions. Cratérus est chargé de conduire les troupes de Philippe au-delà de l'Hydaspe, avec celles de Polysperchon, et les éléphants. Néarque, continuant de diriger la flotte, doit le précéder de trois jours.

CHAPITRE II.

Expédition contre les Malliens et les Brachmanes. — Marche forcée dans un désert. — Sécurité des Malliens; prise d'une de leurs villes et de son fort; fugitifs massacrés. — Passage de l'Hydraotès; siége et prise de la ville des Brachmanes; massacre.

Alexandre forme trois divisions du reste de son armée. Ephestion conduit l'une en avant, il doit le précéder de cinq jours de marche pour couper la retraite à ceux que doit attaquer la division du centre. Ptolémée forme l'arrière-garde, et doit suivre, à trois jours de marche, dans le même dessein. Toute l'armée doit se réunir au confluent de l'Acésinès et de l'Hydraotès.

Ayant pris avec lui les hypaspistes, les archers, les agriens, la bande de Python ou les hétaires à pied, tous les archers et la moitié des hétaires à cheval, il s'avance par le désert vers les Malliens, peuples libres.

Il campe le premier jour au bord d'une petite rivière, à cent stades[1] de l'Acésinès. Après avoir donné quelques heures au repos, il y fait approvisionner d'eau ses soldats; et marchant pendant le reste du jour et toute la nuit, il fait quatre cents stades[2], et arrive avec l'aurore sous les murs d'une ville des Malliens.

N'imaginant point qu'Alexandre s'engagerait dans le désert, et étant sans inquiétude de ce côté, ils étaient hors de la ville sans armes; mais Alexandre s'était déterminé par le motif même de la difficulté qui rassurait les Barbares. Il les surprend à l'improviste, fond sur eux avant qu'ils aient songé à se mettre en défense; ils fuient dans la ville, qu'il fait cerner par la cavalerie, en attendant la venue de la phalange. Elle arrive; il détache aussitôt Perdiccas avec sa cavalerie, celle de Clitus et les agriens, pour investir une autre ville des Malliens, où un grand nombre d'Indiens s'étaient renfermés; il lui donne ordre d'en différer l'assaut jusqu'à son arrivée, mais d'en faire un blocus serré pour rompre toute communication entre les Barbares.

Alexandre continue l'attaque; les Barbares abandonnent les remparts qu'ils ne peuvent plus défendre. Un grand nombre des leurs ayant été tués, et une autre partie mise hors de combat: ils se retirent dans le fort, où ils se défendent quelque temps avec l'avantage que leur donnait l'élévation du poste. Les Macédoniens et Alexandre redoublent d'efforts, la place est emportée; les Malliens qui la défendaient, au nombre de deux mille, sont tous passés au fil de l'épée.

Perdiccas trouve la ville qu'il venait assiéger vide d'habitants. Instruit qu'ils ne faisaient que de se retirer, il les poursuit à toute bride; l'infanterie le suit à marche forcée; les fugitifs sont presque tous massacrés: le reste se sauve dans des marais.

Alexandre, après avoir fait rafraîchir ses troupes, part à la première veille, force sa marche pendant la nuit, arrive au point du jour à l'Hydraotès, que les Malliens venaient de

[1] Trois lieues.
[2] Douze lieues.

passer ; il charge les derniers au milieu du fleuve, le traverse, et, poursuivant les autres, en tue une partie, et en fait un grand nombre prisonniers. La partie la plus considérable se jette dans une place également fortifiée par l'art et la nature.

L'infanterie arrivée, il détache Python à la tête de son corps et de deux compagnies de cavalerie, qui emportent la place de premier abord. Tout ce qui échappa au glaive fut réduit à l'esclavage.

Il marche ensuite lui-même contre une autre ville des Brachmanes, où les Malliens s'étaient renfermés; la phalange serrée enveloppe les murs; on en sappe le pied; on fait pleuvoir sur les habitants une grêle de traits; ils quittent les remparts et se réfugient dans le fort. Quelques Macédoniens y entrent pressés avec eux; mais les Barbares se rassemblant et faisant volte-face, les repoussent et en tuent vingt-cinq dans leur retraite. Alexandre fait avancer les échelles et battre le fort : une tour en s'écroulant entraîne la chute d'une partie du rempart. Alexandre paraît sur la brèche. A cette vue, honteux d'être devancés, les Macédoniens montent de toutes parts. Ils étaient déjà maîtres de la citadelle, lorsque les Indiens mettent le feu aux maisons; les uns se précipitent dans les flammes, les autres sur le glaive : on en tua cinq mille; on ne fit presque point de prisonniers, ces braves préférèrent une mort glorieuse.

CHAPITRE III.

Suite de la nouvelle expédition contre les Malliens ; blessure d'Alexandre; massacre des Malliens. — Alexandre poursuit les Malliens dans le désert, prend leur capitale et une ville voisine. — Attaque du fort; Alexandre monte le premier à l'assaut. — Alexandre se jette seul dans le fort; accablé par le nombre, il est dangereusement blessé. — Prise du fort; massacre des Indiens de tout sexe et de tout âge.

Alexandre, ayant fait reposer un jour son armée, marche le lendemain contre quelques Malliens qui, après avoir abandonné leurs villes, s'étaient retirés dans les déserts. Il s'y arrête un jour; le lendemain il fait rebrousser Python et l'hipparque Démétrius vers le fleuve, à la tête de leurs troupes et de l'infanterie légère, avec ordre de tuer, s'ils refusent de se rendre, tous ceux qu'ils rencontreront dans les bois qui bordent les rives : cet ordre est exécuté.

Cependant Alexandre se dirige vers la capitale des Malliens, où les débris fugitifs des autres villes s'étaient réfugiés. A son approche elle est abandonnée; les Malliens traversent l'Hydraotès, et se rangent en bataille sur le rivage escarpé, pour en disputer le passage. Alexandre y marche aussitôt à la tête de sa cavalerie; l'infanterie le suit.

A la vue des ennemis rangés en bataille sur l'autre bord, et sans attendre la phalange, il poursuit sa route à travers le fleuve avec la cavalerie. Épouvantés de son audace, les Indiens se retirent précipitamment, mais en bon ordre. Alexandre les poursuit. Les Indiens, ne voyant avec lui que la cavalerie, se retournent, combattent et se défendent avec vigueur; ils étaient près de cinquante mille.

Alexandre les voyant serrés, et n'ayant point sa phalange, se borne à quelques escarmouches, sans engager une action générale. Arrivent les agriens, les troupes légèrement armées, les archers qui faisaient partie de sa suite; la phalange n'est pas loin. A cet aspect redoutable, les Indiens courent se réfugier près de là dans une place forte; Alexandre les poursuit, en tue un grand nombre, renferme le reste dans la ville, qu'il fait cerner par sa cavalerie jusqu'à l'arrivée de l'infanterie. Il aurait donné l'assaut s'il eût resté assez de jour, et si ses troupes n'eussent point été fatiguées par une longue marche, par le passage du fleuve et la poursuite de l'ennemi.

Le lendemain il forme deux divisions de son armée : il attaque avec la première, tandis que Perdiccas, à la tête de la seconde, donne l'assaut. Les Indiens cèdent la ville et se retirent dans le fort. Alexandre entre le premier dans la ville, après en avoir brisé les portes.

Perdiccas et sa division y pénétrèrent plus tard, les soldats n'ayant point approché les échelles, parce que trouvant les remparts sans défense, ils jugèrent que la ville était prise.

Dès que les Macédoniens voient les ennemis se défendre dans le fort, ils sapent aussitôt les murs, et courent de tous côtés saisir les échel-

les. Comme on tardait à les approcher, Alexandre, dans son impatience, en arrache une des mains d'un soldat, l'applique contre le mur, et s'élance en se couvrant de son bouclier, suivi de Peucestas qui portait l'égide enlevée du temple de Minerve à Troie, et de Léonnatus Somatophylax. Abréas, dimoirîte [1], monte sur une autre échelle.

Alexandre, parvenu sur le rempart, s'appuie sur son bouclier, et renversant les uns, frappant les autres de son épée, il avait tout chassé devant lui. Cependant les hypaspistes, inquiets de sa personne, se précipitent sur les échelles; elles rompent sous le poids; plus de moyen de franchir les murs. Alexandre se voit exposé aux traits que les Indiens, n'osant l'approcher, font pleuvoir des tours voisines et de l'intérieur de la place, car l'élévation où il se trouvait formait une esplanade avancée, et ce prince se faisait remarquer autant par l'éclat de ses armes que par celui de sa valeur.

N'ayant que le choix de rester exposé à ce danger ou de se jeter dans le fort, il prend ce dernier parti qui peut épouvanter les ennemis, et qui doit du moins, s'il succombe, l'immortaliser par la mort la plus glorieuse. Il saute des remparts dans le fort. Adossé contre le mur, il perce de son épée plusieurs de ceux qui fondent sur lui, et entre autres le chef des Indiens. Il en écarte deux à coups de pierre, le dernier revient sur ses pas, il le frappe du glaive.

Les Barbares n'osant plus approcher, lancent de tous côtés sur lui les traits dont ils sont armés ou que le hasard leur présente. Cependant Peucestas, Abréas et Léonnatus, qui étaient parvenus sur les remparts avant que les échelles fussent rompues, se jettent près de lui, et combattent vivement à ses côtés. Abréas tombe percé d'une flèche qu'il reçoit au visage; une autre atteint Alexandre, perce la cuirasse, et s'enfonce au-dessus du sein. L'air et le sang s'échappaient, au rapport de Ptolémée, par cette blessure. D'abord sa chaleur naturelle le soutint quelque temps, quoique sa plaie fût profonde; mais enfin, affaibli par la perte de son sang et de sa respiration, ses yeux se ferment, il se pâme et tombe sur son bouclier. Peucestas se mettant au-devant, le couvre de l'égide de Minerve, Léonnatus le défend de son côté; mais ils sont grièvement blessés, Alexandre est près d'expirer.

Les Macédoniens frémissant de ne pouvoir escalader le fort, à la vue des traits qui pleuvaient sur Alexandre, et de la témérité qui l'avait précipité dans ce péril, sentant redoubler leur crainte et leur ardeur avec ses dangers, cherchaient à suppléer par tous les moyens au défaut des échelles. Les uns fichent des pieux dans le mur formé de terre, s'y suspendent et s'élèvent avec effort sur les épaules les uns des autres. Le premier qui franchit ainsi les remparts, saute dans la place, se range près d'Alexandre étendu sans mouvement; d'autres le joignent en poussant des cris et des hurlements: ils couvrent le roi de leurs boucliers; un combat terrible s'engage à l'entour. Quelques-uns courant à la porte placée entre les deux tours, lèvent les traverses et introduisent les Macédoniens. Ceux-ci, en se précipitant, renversent une partie du mur et fondent dans la place. On fait un affreux carnage des Indiens; on passe tout au fil de l'épée jusqu'aux femmes et aux enfants.

[1] Chef de demi-file.

CHAPITRE IV.

Suite des détails sur la blessure d'Alexandre. — Contradiction des historiens sur la blessure d'Alexandre. — Bruits de la mort d'Alexandre; pleurs de l'armée. — Alexandre se montre aux soldats; témoignages de leurs transports. — Soumission entière des Oxydraques et des Malliens.

On emporte Alexandre sur un bouclier; sa blessure est profonde; on est incertain de sa vie. Selon quelques auteurs, le médecin Critodémus de Cos, descendant d'Esculape, tira le fer en élargissant la plaie. Selon d'autres, le médecin étant éloigné, le somatophylax Perdiccas, dans le premier moment et par ordre d'Alexandre, ouvrit la blessure avec son épée, pour en retirer la flèche. Le roi perdit, dans cette opération, beaucoup de sang, dont une seconde syncope arrêta l'écoulement.

Cet événement a donné lieu à plusieurs mensonges historiques, qui se propageront chez la postérité, si mon ouvrage ne parvient à les détruire. L'opinion commune transporte

chez les Oxydraques le théâtre d'un fait qui s'est passé certainement chez les Malliens, peuples libres de l'Inde. Les Malliens devaient, à la vérité, se réunir aux Oxydraques pour lui livrer bataille; mais Alexandre, en traversant le désert, avait prévenu leur jonction.

C'est ainsi que l'opinion égarée place dans les champs d'Arbelle la dernière bataille livrée par Alexandre contre Darius, trahi et tué par Bessus dans sa fuite; Arbelle est éloigné, selon les témoignages les plus authentiques, de cinq à six cents stades du champ où se livra cette bataille, qui eut lieu près de Gaugamelle et du fleuve Bumélus, au rapport de Ptolémée et d'Aristobule. Mais Gaugamelle n'est qu'un bourg misérable, dont le nom inconnu est peu harmonieux : on préféra le nom sonore d'Arbelle, ville célèbre et considérable. En se permettant ces licences, il faudrait donc transporter notre victoire navale de Salamine à l'Isthme de Corinthe, et celle d'Artemise dans l'Eubée à Egine ou à Sunium. Les journées d'Issus et du Granique n'ont pas donné lieu à de pareilles erreurs.

Les historiens s'accordent à nommer Peucestas, comme le premier de ceux qui couvrirent Alexandre de leurs boucliers; ils varient dans leurs rapports sur Léonnatus et Abréas, et sur la nature de la blessure d'Alexandre. Quelques-uns avancent que, frappé d'un bâton sur la tête, il tomba étourdi sous le coup, et en se relevant, fut blessé d'une flèche dans la poitrine; Ptolémée ne rapporte que cette dernière particularité. L'erreur la plus grave des historiens est de mettre Ptolémée au nombre des premiers qui, montant avec Alexandre sur le rempart, le couvrirent de leurs boucliers : ils ont même ajouté que cette action valut à Ptolémée le titre de *Sôter*[1]; et Ptolémée raconte lui-même qu'il ne s'y est pas trouvé, occupé qu'il était ailleurs contre les Barbares. Qu'on me pardonne cette digression dont le but est de rendre ceux qui écriront l'histoire après nous plus circonspects sur le choix et l'exposition des faits.

Pendant qu'Alexandre faisait panser sa blessure, le bruit de sa mort se répandit dans tout le camp; la désolation, les gémissements sont universels; l'inquiétude et la consternation leur succèdent : « Lequel, disent-ils, de tant de chefs » également dignes de lui succéder, au jugement » d'Alexandre et au nôtre, prendra le com- » mandement de l'armée ? comment retourner » dans notre patrie à travers tant de nations » belliqueuses dont les unes ne sont point sou- » mises, et combattront avec le dernier achar- » nement pour la liberté, et dont les autres se » soulèveront aussitôt qu'elles n'auront plus à » craindre Alexandre? Comment traverser » tant de fleuves immenses? quelle ressource, » quel parti nous restent-ils? Alexandre n'est » plus ! »

On leur annonce qu'Alexandre vit encore; ils ne peuvent le croire. Ils rejettent toute espérance; Alexandre écrit lui-même qu'il paraîtra bientôt dans son camp; la crainte et la douleur les font douter de tout. « Ce sont, disent-ils, des lettres supposées par ses officiers. »

Alexandre, instruit de ce trouble, et voulant en prévenir les suites, se fait transporter aussitôt sur les bords de l'Hydroatès pour s'y embarquer, et descendre au camp assis aux bords du confluent de ce fleuve et de l'Acésinès. Ephestion y commande l'armée, et Néarque la flotte. Au moment où le vaisseau qui le portait fut à la hauteur du camp, il fit découvrir la poupe de son navire, et se montra à tout le monde : on doute encore s'il respire; mais il approche, il leur tend la main; un cri de joie unanime s'élève; tous les bras sont tendus vers le ciel ou vers Alexandre; des larmes d'ivresse coulent de tous les yeux. Au sortir du navire, les hypaspistes lui apportent sa litière; mais il se fait amener un cheval; il le monte; des applaudissements universels font retentir les forêts et le rivage. A l'approche de sa tente, il met pied à terre, se mêle à ses soldats; ils l'entourent avec transport; heureux de lui baiser les mains, les genoux, les vêtements, même de le voir, ils s'exhalent en vœux, en bénédictions; les uns lui présentent des couronnes et sèment sur ses pas les fleurs dont cette région est prodigue.

Néarque rapporte que les amis qui l'accompagnaient ne purent s'empêcher de lui faire de justes reproches que, dans ce péril extrême qu'il avait volontairement recherché, il avait

[1] Sauveur.

fait office plutôt de soldat que de général; plainte à laquelle Alexandre fut d'autant plus sensible qu'elle était méritée. Mais la valeur excessive d'Alexandre, et sa passion immodérée pour la gloire, le précipitaient dans tous les dangers. Alors un vieux soldat béotien, dont Néarque ne rapporte point le nom, surprenant sur sa physionomie la contrariété que ce reproche excitait dans son âme, lui dit dans son dialecte grossier : « Voilà le partage des » héros, ils doivent faire et souffrir de grandes » choses [1]. » Alexandre accueillit l'exclamation, et l'auteur lui en devint plus cher.

Le reste des Malliens envoie au prince des députés accompagnés des principaux qui tenaient les villes des Oxydraques, au nombre de cent cinquante, chargés de pleins pouvoirs pour lui remettre le pays, et apportant les plus rares tributs de l'Inde. Ils viennent se rendre à Alexandre, et s'excusent de ne point l'avoir fait plus tôt, disant qu'ils avaient désiré conserver cette précieuse liberté dont ils avaient constamment joui depuis les conquêtes de Bacchus jusqu'à celles d'Alexandre; qu'ils se soumettaient à la volonté d'un prince qui descendait des dieux; qu'ils recevraient un satrape de son choix, paieraient le tribut, livreraient les otages qu'il exigerait.

Alexandre exige mille des principaux de leur nation qu'il gardera comme otages ou qu'il emploiera dans ses troupes jusqu'à la fin de la conquête de l'Inde. Les Malliens les livrent; ils ont choisi les meilleurs et les plus forts; ils fournissent en outre cinq cents chariots et leurs conducteurs, qu'Alexandre n'avait point demandés. Il accepte les chariots, leur rend les otages, et constitue Philippe satrape des Malliens.

CHAPITRE V.

Descente sur l'Acésinès au confluent de l'Indus; soumission des Abastanes et des Ossadiens. — Fondation de deux villes. — Expéditions contre Musicanus, Oxycanus et Sambus. — Soumission et fuite des Pataliens.

Alexandre monte sur les vaisseaux qu'il avait fait construire pendant sa convalescence; il joint à ses troupes légères déjà embarquées mille sept cents hétaires et dix mille hommes d'infanterie. Il descend le confluent où l'Hydraotès quitte son nom en se réunissant à l'Acésinès. Alexandre, prolongeant sa navigation sur ce dernier, arrive à l'endroit où il se jette dans l'Indus, alors grossi des eaux de quatre grands fleuves qui perdent successivement leurs noms, savoir : l'Hydaspe, l'Hydraotès, l'Hyphase et l'Acésinès, qui reçoit les trois premiers.

L'Indus a bien cent stades de large [1], et quelquefois davantage depuis cette réunion, avant que ses deux bras forment en s'ouvrant un delta [2]. Alexandre stationne avec sa flotte au confluent de l'Acésinès et de l'Indus, en attendant Perdiccas, lequel arrive avec son détachement, après avoir soumis en passant les Abastanes, peuple libre de l'Inde. Des triacontères, et des bâtiments de transport construits chez les Xathres indépendants, viennent rejoindre la flotte.

Des députés de la république des Ossadiens se soumettent. Alexandre marque le confluent de l'Indus et de l'Acésinès pour limites au gouvernement de Philippe, lui laisse toute la cavalerie des Thraces, et des troupes suffisantes pour tenir le pays.

C'est là qu'Alexandre fait bâtir une ville qui par sa situation doit bientôt se peupler d'habitants nombreux et devenir célèbre; il y fait établir des chantiers maritimes.

Le bactrien Oxyartes, beau-père d'Alexandre, vient le trouver. Il est investi du gouvernement des Paropamisades, à la place de Tiryestès, qui avait mal géré.

Alexandre, fait passer Cratérus, avec une grande partie de l'armée et des éléphants, sur la gauche du fleuve, où la route était plus facile pour l'infanterie armée pesamment, et dont les habitants étaient dans des dispositions peu favorables. Lui-même descend vers la capitale des Sogdiens, fait bâtir aux bords de l'Indus une autre ville, et ouvrir de nouveaux chantiers; on y radoube ses vaisseaux.

Tout le pays compris entre le confluent et la grande mer forme un gouvernement qu'il

[1] Sens d'un vers iambique.

[1] Trois lieues.
[2] Ou triangle.

donne à Oxyartes et à Python, et qu'il étend jusqu'aux côtes maritimes.

Cratérus est envoyé de nouveau vers les Arachotiens et les Drangues. Alexandre poursuit facilement sa navigation jusqu'aux états de Musicanus, qui sont les plus riches de l'Inde. La fierté du conquérant était irritée de ce que ce prince n'était point venu se soumettre à lui, de ce qu'il avait dédaigné de lui envoyer des députés et des présents, et affecté de ne lui rien demander. Son expédition fut si rapide, qu'il toucha aux frontières de Musicanus, avant que celui-ci fût instruit de ses projets. Épouvanté de sa marche imprévue, Musicanus vient au-devant de lui, apportant les plus rares présents; il lui offre tous ses éléphants, sa personne et ses états. Il se reconnaît coupable envers Alexandre, ce qui était le moyen d'en obtenir tout.

Ce prince lui pardonne. Il admire la ville et le pays, lui remet ses états, après avoir donné ordre à Cratérus d'ajouter à la ville un fort qu'il fit élever sous ses yeux, et où il jeta une garnison; la situation de ce poste lui assurait le maintien du pays.

Prenant avec lui les archers, les agriens, et toute la cavalerie qu'il avait débarquée, il marche contre Oxicanus, hypparque du pays, qui ne lui avait adressé ni députation, ni hommage. Il se rend maître d'emblée des deux premières villes de ses états, dans l'une desquelles il fait Oxicanus prisonnier. Il abandonne le butin aux soldats, à la réserve des éléphants. Tout se soumet volontairement, tant était grande sur les Indiens l'impression de la valeur et de la fortune d'Alexandre.

Il marche alors vers Sambus, satrape des Indiens des montagnes, mais qui s'était enfui sur la nouvelle que Musicanus avait obtenu d'Alexandre sa réintégration. Sambus était l'ennemi personnel de Musicanus. Alexandre s'étant approché de la capitale, nommée Syndomana, elle lui ouvre ses portes; les officiers et les amis de Sambus lui remettent ses trésors et ses éléphants, en lui déclarant que ce prince n'est point l'ennemi d'Alexandre, mais celui de Musicanus.

Maître de cette ville, Alexandre le devient bientôt d'une autre, que les Brachmanes avaient soulevée; il les fit tuer. Les Brachmanes sont les sages de l'Inde; et je me propose de parler de leur philosophie dans l'ouvrage que je consacre à l'histoire de ces contrées.

Cependant on lui annonce la défection de Musicanus. Il fait marcher contre lui le satrape Python [1], avec des forces suffisantes, tandis qu'il forme lui-même le siége des villes rebelles. Il pille et rase les unes, fait bâtir des forts à la tête des autres, et y jette garnison.

Cette expédition terminée, il revient au camp et vers sa flotte, où Python lui amène Musicanus prisonnier. Alexandre le fait mettre en croix au milieu de ses états, avec les Brachmanes instigateurs de sa défection.

Sur ces entrefaites, le prince des Pataliens [2], de cette île que forme l'Indus à son embouchure, et qui est plus grande que le delta égyptien, vient remettre ses états et sa personne à la discrétion d'Alexandre, qui, le maintenant dans son autorité, lui ordonne de tout préparer pour recevoir son armée. Il renvoie Cratérus, avec les éléphants, par la Carmanie, à travers le pays des Arachotiens et des Zarangues, à la tête des bandes d'Attalus, de Méléagre et d'Antigène, et de quelques archers, lui confiant ceux des hétaires et des Macédoniens, hors d'état de combattre. Éphestion, commande le reste de l'armée qui n'a pu s'embarquer avec Alexandre.

Python, à la tête des archers à cheval et des agriens, est envoyé de l'autre côté de l'Indus, pour jeter des colons dans les villes nouvellement fondées, et contenir les Indiens qui voudraient remuer : il rejoindra ensuite le quartier d'Alexandre à Patala.

Après trois jours de navigation, Alexandre apprend la nouvelle de la défection des Pataliens et de leurs chefs, qui avaient abandonné l'île. On fait force de rames; on arrive, tout est désert. On détache après les fuyards quelques troupes légères, qui amènent des prisonniers; Alexandre les envoie aux leurs, pour les engager à revenir en liberté et sans crainte habiter leur ville et cultiver leurs terres. Plusieurs revinrent sur cette assurance.

Il ordonne à Éphestion d'élever un fort dans l'île; il envoie aux environs creuser des puits

[1] Fils d'Agénor.
[2] Mœrus.

pour fournir de l'eau à des lieux que leur sécheresse rendait inhabitables.

Quelques Barbares voisins fondent sur les travailleurs à l'improviste, en tuent quelques-uns après avoir perdu beaucoup des leurs, et fuient dans leurs déserts. Alexandre aussitôt fait soutenir ses travailleurs par de nouvelles troupes.

CHAPITRE VI.

Reconnaissance du bras droit de l'Indus; flux et reflux inconnus aux Grecs. — Sacrifices dans l'île de Cillute et en pleine mer; retour à Patala. — Bras gauche de l'Indus : lac. Retour à Palata. — Excursion contre les Oritiens et les Arabites.

L'Indus se partage en deux grands fleuves, qui gardent son nom jusqu'à leur embouchure, et qui embrassent l'île. Alexandre y fait ouvrir un port et des chantiers. L'ouvrage avancé, il résolut de s'embarquer sur le bras droit du fleuve pour descendre à la mer.

Il détache en avant Léonnatus, avec mille chevaux et huit mille hommes d'infanterie, qui doivent le côtoyer dans l'île.

Alexandre, suivi de ses bâtiments les plus légers, de tous les triacontères, des birèmes, de quelques bâtiments de transport, s'avance sur le bras droit du fleuve. Cette navigation ne fut point sans danger; il n'avait aucun guide, tous les Indiens de ces bords les ayant abandonnés.

Le lendemain s'élevèrent une tempête et un vent contraire qui refoulait les vagues, et faisait entrechoquer les vaisseaux, de manière qu'il y en eut d'endommagés et même d'entr'ouverts, dont l'équipage eut peine à se sauver.

On fabrique de nouveaux bâtiments; des détachements de troupes légères sont envoyés à la découverte dans les terres; on fait prisonniers quelques Indiens, qui servent de guides.

Parvenu à l'endroit où le fleuve a plus de deux cents stades de largeur[1], un vent de mer venant à souffler avec violence, et l'effort des rames devenant inutile, on s'abrita dans une baie que les Indiens indiquèrent. Un nouveau sujet de crainte vient frapper les Grecs, qui ne connaissaient point le flux et le reflux de l'océan. L'onde se retire et laisse d'abord les vaisseaux à sec; elle revient au bout d'un temps déterminé, les emporte; les bâtiments se choquent, quelques-uns sont jetés sur la rive, les autres sont entraînés.

On répare à la hâte le dommage. Alexandre envoie deux bâtiments de charge le long du fleuve pour reconnaître une île où, selon ses guides, il fallait mouiller en route. Cette île s'appelle Cillute; elle est étendue, on y trouve des sources, elle présente un port commode. Alexandre y fait diriger toute sa flotte; suivi de ses meilleurs bâtiments, il continue sa navigation pour reconnaître l'embouchure du fleuve, et si la traversée en est facile; à deux cents stades de l'île, il en découvre une nouvelle avancée dans la mer. Remorquant vers la première, il y aborde, et sacrifie aux dieux, selon l'oracle qu'il prétend avoir reçu d'Ammon. Il cingle le lendemain vers la seconde île, et là, il immole à d'autres dieux, selon d'autres rites, de nouvelles victimes, en continuant de supposer la volonté des oracles.

Il s'avance au-delà de l'embouchure de l'Indus, et en pleine mer, pour découvrir, disait-il, quelques nouveaux parages, mais au fond pour se vanter, je le pense du moins, d'avoir foulé les ondes de la grande mer qui baigne les Indes. Il précipita dans les flots les taureaux immolés à Neptune et les coupes d'or après les libations. « Dieu puissant! protégez » la course de Néarque dans le Golfe Persique, » jusqu'à l'embouchure du Tygre! Assurez son » retour! »

Alexandre revient à Patala, y trouve le fort élevé, et Python de retour avec ses troupes, après avoir rempli sa commission. Éphestion continue les travaux du port et des chantiers : c'est là qu'Alexandre comptait laisser une partie de sa flotte.

Dirigeant alors sa navigation sur le bras gauche de l'Indus, il cherche à reconnaître si la descente en est plus facile. La distance d'une embouchure à l'autre est d'environ dix-huit cents stades. Arrivé non loin de l'endroit où l'Indus se jette dans la mer, il trouve un vaste lac[1], formé soit de l'épanchement du fleuve, soit

[1] Six lieues.

[1] Ce lac, ainsi que tout paraît l'annoncer, n'est plus qu'une baie, dans laquelle se décharge le bras oriental.

par l'amas des eaux qui coulent des environs. L'Indus, grossi par ce lac, y ressemble à une mer; il y nourrit des poissons plus grands que ceux de la Méditerranée. Après avoir mouillé à l'une des baies désignées par les guides, il y laisse tous les bâtiments de transport, et son armée, sous les ordres de Léonnatus; lui-même conduit les triacontères et les birèmes, et franchissant l'embouchure, s'avance de ce côté dans la mer. Ce bras lui parut d'une navigation plus facile que l'autre.

Il aborde, et descendant sur le rivage à la tête de quelques chevaux, il va reconnaître la côte. Après avoir battu le pays pendant trois jours, il rejoint la flotte, et fait creuser des puits sur le rivage pour s'approvisionner d'eau.

Il s'embarque, et retourne à Patala, détache une partie de son armée pour achever les travaux, revient au lac, y fait établir un pont et des chantiers, y laisse des troupes avec des vivres pour quatre mois, et tous les objets nécessaires à la navigation. La saison n'y était point favorable; les vents étésiens soufflaient alors, non pas du septentrion comme dans nos contrées, mais du côté de la mer et du midi. Cette mer n'est navigable, au rapport des Indiens, que depuis le coucher des pléiades à l'entrée de l'hiver jusqu'à son solstice; alors il tombe des pluies abondantes, à la suite desquelles s'élève un vent doux et favorable à la navigation. Néarque attendait cette époque [1].

Alexandre quitte Patala, s'avance vers le fleuve Arabius, et suivi des hypaspistes, de la moitié des archers, des hétaires à pied, de l'agéma des hétaires à cheval, d'un détachement de chaque corps de cavalerie et de tous les archers à cheval, il tourne à gauche vers l'Océan, et fait creuser des puits pour approvisionner d'eau son armée : il court sur les Oritiens, peuple libre depuis un temps immémorial, et qui avait dédaigné de lui rendre hommage; Éphestion conduit le reste des troupes.

[1] Le témoignage d'Arrien n'est point équivoque sur le temps du départ de la flotte macédonienne : « Lorsque » les vents étésiens (annuels), qui soufflent de la mer sur » la terre, et qui, régnant pendant toute cette saison » rendent la navigation impraticable, les Macédoniens » levèrent l'ancre, le 20 du mois de boédromion, Céphisodore étant archonte à Athènes. » *Arr., Indic.*

Les Barbares indépendants qui habitaient les bords de l'Arabius, n'ayant ni la force de combattre Alexandre, ni la volonté de se rendre, fuient à son approche dans le désert.

Alexandre, après avoir traversé le fleuve, qui est peu considérable, et les déserts pendant la nuit, arrive au point du jour dans un pays cultivé. Prenant avec lui sa cavalerie, dont il étend et développe les rangs pour couvrir une grande partie de terrain, il laisse en arrière son infanterie, qui doit le suivre en ordre de bataille, et entre dans le pays des Oritiens. On massacre tous ceux qui ont pris les armes; on fait un grand nombre de prisonniers; on campe aux bords d'une petite rivière. Alexandre pousse en avant aussitôt l'arrivée d'Éphestion.

Il touche à la capitale du pays, nommée *Rambacia*; frappé de sa situation, il résolut d'y jeter une colonie, qui en ferait une ville florissante; Ephestion est chargé de l'exécution.

Prenant avec lui la moitié des hypaspistes et des agriens, l'agéma de la cavalerie et les archers à cheval, il arrive à un défilé sur la frontière des Oritiens et des Gédrosiens qui, réunis et campés dans ce passage, l'attendaient en bataille rangée pour le lui disputer.

A l'approche d'Alexandre ils abandonnent leur position et fuient. Les principaux des Oritiens marchent cependant au-devant d'Alexandre, et viennent se soumettre avec toute la contrée. Il les engage à rassembler les fugitifs, et leur assurer qu'ils n'ont rien à craindre. Il leur donne pour satrape Apollophane, près duquel il laisse, sous les ordres de Léonnatus, tous les agriens, quelques archers, quelques chevaux et d'autres Grecs stipendiaires de toutes armes, avec ordre, en attendant l'arrivée de la flotte, de s'occuper à repeupler la ville, à régler l'administration, de manière que les peuples s'accoutument à leur nouveau gouvernement.

CHAPITRE VII.

Marche vers la Gédrosie. — Manque de vivres; découverte d'un pays cultivé. — Ordre pour approvisionner la flotte; motifs d'Alexandre pour traverser ces déserts. — Détails des maux que l'armée y éprouva.

Réuni à Éphestion, Alexandre s'enfonce

alors avec une grande partie de l'armée dans les déserts des Gédrosiens. Au rapport d'Aristobule, la myrrhe y est abondante. Les Phéniciens, que le commerce attirait sur les pas de l'armée, en recueillirent une grande quantité, les arbres qui la produisent étant là beaucoup plus grands qu'ailleurs, et n'ayant jamais été dépouillés.

On y trouve également beaucoup de nard; les Phéniciens s'en chargèrent; l'armée le foulait aux pieds, et l'air en était embaumé. Cet historien ajoute qu'on y voyait des arbres dont la feuille ressemble à celle du laurier; qu'ils naissent aux bords de la mer dans les bas-fonds, souvent inondés par les eaux au milieu desquelles ils croissaient; qu'ils avaient trente coudées de haut [1], et étaient alors en fleur; et que cette fleur, semblable à la violette blanche, exhalait un parfum beaucoup plus doux. Qu'on y rencontre une plante armée d'épines si fortes, que si le vêtement d'un cavalier s'y accroche en passant, celui-ci se trouve entraîné de son cheval. Ne va-t-il pas jusqu'à raconter que le poil des animaux [2] s'y empêtre, et qu'ils y restent pris comme l'oiseau à la glu, le poisson à l'hameçon; que cependant la tige cède facilement au fer, et épanche un lait plus abondant, mais plus âcre que celui du figuier?

Alexandre s'avance malgré la difficulté des chemins et le défaut de subsistances : l'eau manque, l'armée est obligée de marcher pendant la nuit, et de s'écarter des côtes qu'Alexandre désirait suivre, pour reconnaître les rades, approvisionner la flotte, creuser des puits, construire des ports : cette côte n'est qu'un désert. Il détache vers le rivage, pour s'assurer de ces objets, Thoas [3] avec quelques chevaux. Celui-ci découvre quelques pêcheurs sous de misérables cabanes, formées de la dépouille des crustacées et de squelettes de poissons [4]. Ces pêcheurs fouillaient le sable et en tiraient avec peine un peu de mauvaise eau.

Parvenu dans un lieu fertile en grains, Alexandre en rassemble une quantité qu'il fait charger et conduire vers la mer, après l'avoir scellé de son anneau. Pressés par une faim dévorante, dont l'aiguillon l'emporte sur toute autre considération, les soldats, et même ceux qui gardaient les provisions, se les partagent, sans respecter le sceau d'Alexandre. Il était alors absent, et occupé à reconnaître une station. Il leur pardonne à son retour; la nécessité fut leur excuse.

Après avoir fourragé tout le pays, il envoya ses nouveaux approvisionnements, sous la conduite de Crethéus Callatianus, vers sa flotte; il commande aux indigènes d'amener des grains, des dattes, des bestiaux; Télèphe, un des hétaires, à la tête d'un léger convoi de farines, est détaché vers un autre point.

Alexandre s'avance vers Pura, capitale des Gédrosiens, où il arrive soixante jours après avoir quitté Ores. Au rapport des historiens, tous les maux que l'armée avait soufferts en Asie ne pouvaient se comparer à ceux qu'elle éprouva dans ce voyage. Alexandre lui-même, si l'on en croit Néarque, n'en ignorait point les dangers; il savait qu'aucune armée n'en était revenue. Selon les habitants, Sémiramis, fuyant des Indes, n'en avait ramené que vingt hommes; et Cyrus, qui avait tenté l'invasion de ces contrées, avait eu peine à en sortir, lui huitième, après avoir vu son armée ensevelie dans ces déserts. Ce récit ne fit qu'enflammer Alexandre, qui voulut faire plus que Cyrus et Sémiramis. Ce fut dans ce dessein, et pour approvisionner sa flotte, qu'Alexandre donna cette direction à son retour.

Une grande partie de l'armée, et surtout les bêtes de somme, y périrent de l'excès de la chaleur et de la soif; ils étaient arrêtés par des montagnes de sables brûlants où ils enfonçaient comme dans le limon ou dans un amas de neige, et y demeuraient ensevelis : on eut beaucoup à souffrir de l'inégalité du chemin; les bêtes de trait ne pouvaient ni monter ni descendre : égarée dans des marches forcées par la disette d'eau, l'armée était excédée. Le chemin paraissait moins pénible la nuit, surtout avant le lever du soleil, lorsqu'une douce rosée rafraîchissait les airs; mais, au milieu du jour, s'il fallait aller plus loin, la chaleur et la soif devenaient intolérables.

Les soldats tuaient les bêtes de somme; les subsistances venant à manquer, ils se nourris-

[1] 45 pieds.
[2] Lièvres.
[3] Fils de Mandrodore.
[4] Coquilles et arêtes.

saient de la chair des chevaux et des mulets, qu'ils assuraient alors être morts de fatigue. Personne n'osait vérifier les faits; Alexandre en était instruit : tout le monde était coupable, mais la nécessité excusait ce qu'il fallait, sinon permettre, du moins dissimuler.

On abandonnait sur la route les malades et ceux qui ne pouvaient suivre; on sentait alors le manque de bêtes de somme et de chariots pour les transporter. Ceux-ci avaient été brisés dès les premières marches, où la difficulté de les conduire allongeait le chemin. Affaiblis par les maladies, les fatigues, la chaleur et la soif, une foule de malheureux sans secours bordaient les chemins. L'armée continuait précipitamment sa marche; le salut de tous faisait négliger celui de quelques-uns.

Ceux qui s'endormaient à la suite des fatigues de la nuit, se trouvaient seuls à leur réveil; ils voulaient suivre les traces de l'armée, ils s'égaraient; presque tous périrent dans ces mers de sable.

Un nouvel accident fut fatal à l'armée, et surtout au reste des animaux de trait : lorsque les vents étésiens soufflent, il pleut dans ces déserts comme dans l'Inde, mais la pluie ne tombe point dans les plaines; elle est reçue par les montagnes où les nuées s'amassent et crèvent. L'armée était campée près d'un ruisseau : vers la seconde veille de la nuit, il se déborde grossi par la chute des pluies tombées au loin; cette inondation imprévue entraîne l'équipage d'Alexandre, les femmes, les enfants, l'attirail de l'armée; les soldats ont peine à se sauver avec leurs armes, quelques-uns même y périrent, surtout pour s'être désaltérés trop largement avec imprudence. Cela fut cause de la précaution que prit dorénavant Alexandre, de ne camper qu'à vingt stades des ruisseaux, pour contenir l'intempérance du soldat qui buvait alors avec excès, et dont les premiers, en se précipitant dans l'eau, la troublaient et la rendaient moins potable.

C'est ici le lieu de rapporter une action mémorable d'Alexandre, soit qu'elle ait eu lieu alors ou antérieurement, chez les Paropamisades; les historiens ne s'accordent point à cet égard. L'armée s'avançait par des sables brûlants, et tirait vers un lieu où elle devait trouver de l'eau. Alexandre, dévoré d'une soif ardente, se soutenant à peine, marchait cependant à pied à la tête de son infanterie, pour rendre moins insupportables aux soldats les fatigues qu'il partageait. Quelques-uns de ceux légèrement armés s'étant écartés pour aller à la découverte, trouvent un peu d'eau bourbeuse, la recueillent dans un casque; c'est la chose la plus précieuse; ils la portent au prince, la lui présentent; et lui, après avoir donné des éloges à leur zèle, la répand à la vue de toute l'armée. Cette action ranime et semble rafraîchir le courage des soldats. En quoi Alexandre fit office non-seulement d'homme modéré, mais encore de grand capitaine.

Un nouveau malheur vient accabler l'armée; les guides ne reconnaissaient plus la route couverte par les sables; il leur était impossible de se retrouver : aucun moyen de diriger sa route au milieu de cet océan de sable; du moins sur les mers on peut se guider par l'inspection des astres [1]. Alexandre conjectura qu'il fallait tirer sur la gauche; il pousse de ce côté à la tête de quelques chevaux, dont la plus grande partie, excédés de fatigues, restent en route; enfin il arrive, lui sixième, sur le rivage. On creuse dans le sable; on y trouve une eau excellente; l'armée le rejoint; on côtoie pendant sept jours le rivage, on s'y abreuve. Les guides se reconnaissent, et mènent dans l'intérieur vers la capitale des Gédrosiens, où Alexandre fait reposer son armée.

Il destitue le satrape Apollophane pour n'avoir point exécuté ses ordres, établit pour son successeur Thoas qui, venant à mourir, est remplacé par Sibyrtius, élevé depuis peu au satrapat de la Carmanie, qu'il abandonne pour celui des Arachotes et des Gédrosiens : la Carmanie passe sous le gouvernement de Tlépolème [2].

[1] Les Phéniciens se dirigeaient sur la petite ourse, les autres nautoniers sur la grande. Le défaut de moyens d'observation exacte et étendue s'opposa longtemps aux progrès de la navigation, qui ne s'est perfectionnée qu'à l'époque de la découverte de la boussole.

[2] Fils de Pytophane.

CHAPITRE VIII.

Arrivée dans la Carmanie. — Satrapes et généraux punis de leurs exactions. — Marche triomphale dans la Carmanie, révoquée en doute. — Description du tombeau de Cyrus. — Alexandre le trouve pillé; il en ordonne son rétablissement. — Arrivée à Persépolis.

Alexandre s'avançait vers la Carmanie, lorsqu'il apprend que Philippe, satrape des Indiens, a été tué dans les embûches dressées par les stipendiaires, dont partie fut massacrée dans l'action, et partie arrêtée ensuite et mise à mort par les Macédoniens formant la garde personnelle de Philippe. Alexandre écrit aussitôt à Eudême et à Taxil de veiller sur ce gouvernement jusqu'à ce qu'il en ait disposé.

Il entrait dans la Carmanie, lorsque Cratérus le joignit avec le reste de l'armée et les éléphants, conduisant le traître Ordonès qui avait machiné une révolte. On vit arriver aussi Stasanor, satrape des Ariens et des Zarangues, Pharismane, fils de Phratapherne, satrape des Parthes et des Hyrcaniens; et à la tête d'une grande partie de l'armée, les généraux Cléandre, Sitalcès et Héracon, laissés dans la Médie avec Parménion.

Le cri général des habitants et de l'armée accusait Cléandre et Sitalcès d'avoir dépouillé les temples, fouillé les tombeaux, et accablé les peuples de vexations et d'exactions. Alexandre les fit mettre à mort pour intimider, par cet exemple, ceux des satrapes ou des administrateurs qui seraient tentés de s'écarter des règles de leur devoir. Cette sévérité contribua, plus que toute autre chose, à maintenir sous les lois du vainqueur cette foule de nations diverses et éloignées, soumises volontairement ou par force. Alexandre ne souffrait la tyrannie d'aucun gouverneur. Héracon, qui se justifia alors de l'accusation, n'ayant pu s'y soustraire ensuite, et convaincu par les Susiens d'avoir pillé leur temple, fut mis à mort.

Stasanor et Pharismane [1] amenaient une foule de chameaux et de bêtes de somme qu'ils avaient rassemblés, sur la nouvelle de la marche d'Alexandre dans les déserts, dont ils avaient prévu les difficultés et les dangers. Ce secours vint encore à propos; on distribua ces équipages aux différents corps de l'armée.

Quelques historiens rapportent, contre toute vraisemblance, qu'Alexandre traversa la Carmanie sur deux chars attachés ensemble, au milieu d'un cortége d'hétaires et de musiciens, dont il écoutait les concerts nonchalamment penché, tandis que ses soldats, le front couronné, le suivaient en folâtrant, et que les habitants accouraient en lui apportant tout ce qui pouvait fournir à sa table et à ses débauches. Ils ajoutent que c'était à l'exemple du triomphe de Bacchus qui traversa dans cet appareil une grande partie de l'Asie après la conquête des Indes. Cette pompe, reproduite depuis, est devenue celle de tous les triomphateurs. Mais Ptolémée, Aristobule et tous les auteurs dignes de foi n'en ont point parlé. On lit seulement dans Aristobule, qu'arrivé dans la Carmanie, Alexandre sacrifia aux dieux pour les remercier de lui avoir accordé la victoire dans les Indes et sauvé son armée dans la Gédrosie, et fit célébrer les jeux du gymnase et de la lyre. Il inscrit Peucestas parmi les gardes de sa personne, qui n'étaient qu'au nombre de sept, savoir; Léonnatus [1], Ephestion [2], Lysimaque [3], Aristonus [4], tous quatre Pélléens; Perdiccas [5], de l'Orestide; Ptolémée [6] et Python [7] Eordéens. Peucestas, qui l'avait couvert de son bouclier chez les Malliens, fut le huitième. Alexandre avait résolu de le nommer satrape de la Perse; mais il voulait d'abord lui donner ce premier et honorable témoignage de sa reconnaissance.

Néarque, après avoir côtoyé les pays des Ores, des Gédrosiens et des Ichthyophages, touche à la Carmanie; accompagné d'un petit nombre des siens, il vient rendre compte à Alexandre de sa navigation. Il reçoit l'ordre de la continuer jusqu'à l'embouchure du Tygre vers le pays des Susiens.

C'est dans un ouvrage séparé que je rendrai

[1] Le texte porte Phratapherne; mais, d'après le passage qui termine la section précédente, il est évident qu'il faut lire Pharismane.

[1] Fils d'Antée.
[2] Fils d'Amyntor.
[3] Fils d'Agatoclès.
[4] Fils de Pisée.
[5] Fils d'Oronte.
[6] Fils de Lagus.
[7] Fils de Cratéas.

compte de la navigation de Néarque [1], lequel nous a laissé une histoire d'Alexandre. Elle terminera la mienne, si je puis la conduire à sa fin.

Ephestion doit ramener la plus grande partie de l'armée, les animaux de trait et les éléphants, de la Carmanie dans la Perse, en suivant le bord de la mer, parce que cette marche ayant lieu l'hiver, il y trouverait une température plus douce et un pays plus abondant.

Alexandre prenant ses troupes légères, la cavalerie des hétaires et quelques archers, marche vers Pasagarde, et renvoie Stasanor dans son gouvernement. Arrivé aux frontières de la Perse, il n'y trouva point Phrazaorte qui en était satrape : à la mort de celui-ci, pendant l'expédition du prince dans les Indes, Orxinès s'était chargé des fonctions d'hypparque; non qu'Alexandre l'eût nommé à cet emploi, mais il avait cru convenable de contenir ce pays dans l'obéissance, en attendant le remplacement de Phrazaorte.

Sur ces entrefaites Atropates, satrape de Médie, vint à Pasagarde, conduisant prisonnier le Mède Bariax qui, ceignant la thiare droite, avait pris le titre de roi des Perses et des Mèdes, et avec lui tous ses complices : Alexandre les fit traîner au supplice.

Une des choses qui affecta le plus Alexandre, fut la violation du tombeau de Cyrus [2] qu'on avait forcé et dépouillé. C'est au centre des jardins royaux de Pasagardes que s'élevait ce tombeau entouré de bois touffus, d'eaux vives et de gazons épais; c'était un édifice dont la base, assise carrément sur de grandes pierres, soutenait une voûte sous laquelle on entrait avec peine par une très-petite porte. On y conservait le corps de Cyrus dans une arche d'or, sur un abaque dont les pieds étaient également d'or massif, couvert des plus riches tissus de l'art babylonien, de tapis de pourpre, du manteau royal, de la partie inférieure de l'habillement des Mèdes, de robes de diverses couleurs, de pourpre et d'hyacinte, de colliers, de cimeterres, de brasselets, de pendants en pierreries et en or. On y voyait aussi une table; l'arche funéraire occupait le centre. Des degrés intérieurs conduisaient à une cellule occupée par les mages, dont la famille avait conservé depuis la mort de Cyrus, le privilége de garder son corps.

Le roi leur fournissait tous les jours un mouton, et une certaine quantité de farine et de vin, et tous les mois un cheval qu'ils sacrifiaient sur le tombeau.

On y lisait cette inscription en caractères persans.

Mortel, je suis Cyrus, fils de Cambyse; j'ai fondé l'empire des Perses et commandé à l'Asie; ne m'envie point ce tombeau.

Alexandre, curieux de visiter ce monument après la défaite des Perses, trouva qu'on avait tout enlevé, à la réserve de l'abaque et de l'arche; on en avait tiré le corps; on avait tenté de briser l'arche pour l'emporter avec plus de facilité; on y voyait encore la marque des coups et de l'effort des sacriléges qui l'avaient abandonné, n'ayant pu réussir à l'enlever. Aristobule rapporte que lui-même reçut l'ordre d'Alexandre de rétablir le tombeau, de rassembler les débris du squelette dans l'arche, de la recouvrir, d'en réparer les outrages; et, après avoir rétabli sur l'abaque les tapis et tout le luxe qu'il étalait, de murer la porte en y apposant le sceau royal.

Alexandre fait arrêter et mettre à la question les mages qui gardaient le tombeau, pour découvrir les auteurs du crime : les tourments ne purent rien en tirer; on les relâche.

Alexandre retourne à Persépolis à laquelle il avait jadis mis le feu, excès dont il se repentit, et que son historien n'a point approuvé. Orxinès, qui avait succédé dans le gouvernement des Perses à Phrazaorte, accusé de plusieurs crimes, d'avoir pillé les temples et les sépulcres et fait mourir injustement plusieurs Perses, est mis en croix.

Peucestas, somatophylax, celui dont le courage, éprouvé en plusieurs occasions, avait éclaté surtout chez les Malliens en défendant Alexandre, est nommé satrape des Perses : il se les concilie par un caractère qui s'accommode à leurs mœurs. Seul, de tous les Macédoniens, il revêtit l'habit des Mèdes, apprit leur langue, se conforma à toutes leurs habitudes. Il devint plus cher au roi par cette complaisance, et les Perses se réjouirent de voir le vainqueur préférer leurs usages à ceux de sa patrie.

[1] Néarque signifie, étymologiquement, commandant de vaisseaux (amiral).

[2] Fils de Cambyse.

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Projets d'Alexandre; réflexions d'Arrien à ce sujet. — Conversation d'Alexandre avec les sages de l'Inde. — Calanus, philosophe indien, suit Alexandre, et se fait brûler vif; pompe de cette cérémonie.

De retour à Persépolis, Alexandre eut le désir de visiter le golfe Persique et l'embouchure de l'Euphrate et du Tygre, comme il avait reconnu celles de l'Indus et la grande mer. Selon les uns, il se proposait de côtoyer une grande partie de l'Arabie, l'Ethiopie, la Lybie, la Numidie et le mont Atlas, de tourner par les colonnes d'Hercule, de franchir le détroit de Gadès, et de rentrer dans la Méditerranée après avoir soumis Carthage et toute l'Afrique; qu'alors il pourrait prendre le nom de Grand Roi, à plus juste titre que les mon arques persans ou mèdes, qui s'appelaient les souverains suprêmes de l'Asie, dont ils ne possédaient pas la millième partie. Selon d'autres, il se serait dirigé par l'Euxin et les Palus-Méotides contre les Scythes. Quelques-uns même assurent qu'il pensait à descendre en Sicile et au promontoire d'Iapyge, attiré par le grand nom des Romains. Je ne puis ni ne cherche à rien assurer sur ce point; j'affirmerai seulement qu'Alexandre ne concevait rien que de grand et d'extraordinaire; qu'il ne se serait jamais reposé, ni après avoir réuni la conquête de l'Europe à celle de l'Asie, ni même quand il eût porté ses armes jusqu'au fond des îles Britanniques. Il s'élançait toujours au-delà de ce qui était connu, et au défaut de tout autre ennemi, il en eût trouvé un dans son propre cœur.

Je ne puis m'empêcher de louer ici une réflexion des sages de l'Inde. Ils se promenaient dans une prairie, théâtre de leurs conversations philosophiques, lorsque voyant passer Alexandre à la tête de son armée, ils se bornèrent à frapper la terre du pied. Le conquérant leur en fait demander la cause par un interprète. « Alexandre, répondirent-ils, ce » peu de terre que nous foulons, voilà tout ce » que l'homme en peut occuper. Tu ne diffères » du vulgaire des humains que par la curiosité » et l'ambition qui t'entraînent si loin de ta » patrie pour le malheur des autres et de toi- » même. Lorsque tu mourras, et ce moment » n'est pas loin, tu n'occuperas que l'espace » nécessaire à ta sépulture. »

Alexandre applaudit à leur sagesse et sans la partager, poursuit l'exécution de ses desseins.

C'est ainsi que dans l'isthme de Corinthe, à la tête d'un détachement de son armée, il s'arrêta pour contempler Diogène de Synope qui se reposait aux rayons du soleil. Il lui demanda ce qu'il pouvait pour lui. — « Rien, » Alexandre; ôte-toi de mon soleil. »

Alexandre n'était point indigne d'entendre la voix de la raison; mais l'ambition de la gloire l'entraînait au-delà de toutes les bornes. Lorsqu'il vit à Taxila les gymnosophistes, admirant leur courage dans les plus laborieuses épreuves, il désira attirer quelqu'un d'entre eux à sa suite; mais le plus âgé, leur chef Dandamis répondit à Alexandre, que ni lui ni aucun des siens ne le suivraient; qu'ils étaient fils des dieux aussi bien qu'Alexandre, et que satisfaits de ce qu'ils possédaient, ils ne voulaient rien de lui. Il ajouta que le conquérant et ceux qui avaient franchi sur ses traces tant de pays et de mer, ne se proposaient aucun but louable dans ces courses qu'ils ne devaient jamais terminer; que pour lui il était sans crainte comme sans désir auprès d'Alexandre; qu'en effet, la terre féconde suffirait à sa nourriture pendant sa vie, et qu'ensuite le trépas l'affranchirait de l'esclavage du corps.

Alexandre, respectant un homme libre, ne voulut point le contraindre, et s'adressant à Calanus, l'un des gymnosophistes, il le persuada plus facilement. Mégasthène accuse le philosophe de faiblesse; et les gymnosophistes le blâmèrent de ce que, renonçant au bonheur

dont ils jouissaient, il reconnaissait un autre pouvoir que celui de la Divinité.

J'ai rapporté ces détails parce qu'on ne peut écrire l'histoire d'Alexandre sans parler de Calanus. Le gymnosophiste étant tombé malade pour la première fois en Perse, et ne pouvant se plier aux règles d'un régime, il témoigna qu'il recevrait comme un bienfait la permission d'aller au devant de la mort, avant que des accidents le forçassent à renoncer à ses premières habitudes.

Alexandre s'opposa d'abord vivement à ce dessein, mais ne pouvant ébranler Calanus, et le sachent prêt à se décider pour un autre genre de mort, si on lui refusait celui qu'il demandait, il consentit à lui faire dresser un bûcher. Ptolémée fut chargé de cette commission. On ajoute qu'Alexandre fit accompagner la pompe par des détachements armés d'hommes à pied et à cheval : on portait des parfums pour être épanchés dans les flammes, des vases d'or et d'argent, une robe de pourpre. On amena un cheval à Calanus; sa faibleese ne lui permit pas de s'en servir : on le plaça sur une litière, couronné à la manière des Indiens; il chanta dans leur langage des hymnes en l'honneur des dieux. Il pria Lysimachus, l'un de ses disciples et de ses admirateurs, d'accepter son cheval qui était de la race Néséenne, et qui sortait des haras du roi. Il distribua aux spectateurs les coupes et les tapis qui devaient être jetés dans le bûcher. Il y monta et s'y étendit avec dignité, en présence de toute l'armée. Alexandre ne jugea point convenable d'assister au triste spectacle de la mort d'un ami. On admira le courage de Calanus, qui demeura immobile au milieu des flammes.

Néarque rapporte qu'au moment où l'on mit le feu, les trompettes sonnèrent par l'ordre d'Alexandre; toute l'armée poussa le cri des combats; et les éléphants même firent entendre un frémissement belliqueux qui semblait applaudir à Calanus.

Tels sont les détails que des historiens dignes de foi nous ont transmis sur Calanus; ce qui montre à quel degré de force et de supériorité s'élève l'esprit humain, lorsqu'il s'arme d'une ferme résolution.

CHAPITRE II.

Retour à Suse; exactions des satrapes; leur punition. — Mariage d'Alexandre et des officiers de l'armée. — Libéralité d'Alexandre. — Jalousie des Macédoniens contre les Épigones. — Navigation sur l'Eulée, aux embouchures du Tygre, et sur ce fleuve.

Alexandre envoie Atropates dans son gouvernement, et prend le chemin de Suse. Il condamne à mort Abulitès, et son fils Oxatre, pour avoir malversé dans leur administration. Les satrapes qu'Alexandre avait établis sur les nations conquises s'étaient rendus coupables d'une infinité de sacriléges envers les temples et les tombeaux, et de concussions envers les peuples. Ils espéraient que l'expédition dans l'Inde traînerait en longueur; qu'Alexandre succomberait contre tant de nations ennemies, contre les éléphants, et qu'il périrait au delà de l'Indus ou de l'Hyphase. Les malheurs surtout que l'armée éprouva dans la Gédrosie, semblaient avoir enhardi la licence des satrapes, qui, dès lors, ne craignirent plus le retour d'Alexandre. Celui-ci, de son côté, trop porté à accueillir toutes les délations, punit du dernier supplice (2) les fautes les plus légères, sur la pensée que les coupables avaient projeté d'en commettre de plus grandes.

Il fit ensuite célébrer à Suse plusieurs mariages. Il y épousa Barsine, la fille aînée de Darius, et donna Drypetis, autre fille du roi persan, à Ephestion qu'il voulait allier avec lui. Déjà époux de Roxane, fille du Bactrien Oxyarte, il le devint encore, si l'on en croit Aristobule, de Parisatis, la plus jeune des filles d'Ochus. Cratérus épousa Amastrine, fille d'Oxyarte, frère de Darius; Perdiccas, la fille d'Atropates, satrape des Mèdes; Ptolémée le somatophylax, Artacama, une des filles d'Artabase; l'autre, Artonis, fut donnée au secrétaire Eumènes; Néarque eut la fille de Barsine et de Mentor; Seleucus celle du Bactrien Spitamenès. Les autres hétaires furent également unis à quatre-vingts filles des Persans et des Mèdes les plus illustres. La cérémonie se fit à la manière des Perses.

Après un festin où tous les prétendants étaient placés suivant leurs grades, on amena,

près de chacun d'eux, leurs fiancées dont ils reçurent la main, et qu'ils embrassèrent en suivant l'exemple du prince. Il n'y eut pour tous ces mariages qu'une cérémonie, dans laquelle on crut voir le témoignage le plus populaire de l'attachement et de l'amitié d'Alexandre pour les siens. Chacun d'eux enmena sa femme. Alexandre dota ces Persannes, et fit aussi des présents de noce à tous les Macédoniens qui épousèrent des Asiatiques, et dont les noms inscrits sur des registres se montaient à plus de dix mille.

Il voulut en outre acquitter les dettes de ses soldats [1]. Il demanda, à cet effet, un état de ce qui était dù par chacun d'eux; peu voulurent d'abord faire cette déclaration; le plus grand nombre craignait qu'Alexandre ne l'eût demandée pour connaître les soldats qui dépensaient plus que leur paie. On fait part au prince de ce refus; celui-ci blâmant la défiance du soldat: « Un roi, dit-il, ne doit jamais manquer de parole à ses sujets; chacun de ceux-ci » doivent toujours compter sur la parole de leur » roi. » Il fait dresser dans le camp des tables chargées d'or; on paie tous les créanciers qui se présentent; on déchire toutes les obligations; on ne prend pas même les noms de ceux qui les ont souscrites. On ne douta plus de la parole d'Alexandre, et on lui sut plus de gré de cette délicatesse que de ses libéralités mêmes, qui s'élevèrent, dit-on, à vingt mille talents. Il en combla beaucoup d'autres de présents proportionnés à leurs grades ou à leurs vertus guerrières; décerna plusieurs couronnes d'or à ceux qui s'étaient le plus distingués; à Peucestas, qui l'avait couvert de son bouclier chez les Malliens; à Léonnatus, qui l'avait défendu dans la même occasion, qui courut les plus grands dangers dans l'Inde, vainquit les Oritiens et leurs voisins, et les contint dans l'obéissance; à Néarque, pour avoir ramené la flotte depuis l'Indus jusqu'au Tygre; à Onésicrite, pilote du vaisseau royal; à Éphestion et aux autres gardes de sa personne.

Les satrapes des pays vaincus et des villes fondées par Alexandre viennent le trouver, lui amènent trente mille jeunes gens dans la fleur de leur printemps, et tous du même âge. Alexandre les appelle ses Épigones, c'est-à-dire sa postérité. Ils sont tous instruits dans la tactique des Grecs dont ils portent l'armure.

Les Macédoniens virent d'un mauvais œil leur arrivée. « Alexandre, disaient-ils, ne cherche que les moyens de se passer de ses » vieux soldats. Quelle honte! il a revêtu la » robe longue et traînante des Mèdes; ses noces mêmes, auxquelles nous avons participé » avec éclat, ont été célébrées à la manière des » Perses; il se plaît à entendre le langage barbare de Peucestas qui balbutie le Persan; » Bactriens, Sogdiens, Arachotes, Zarangues, » Ariens, Parthes ou cavaliers persans, qu'on » appelle Évaques [1], tout ce qu'il y a de plus » robuste et de plus distingué chez les Barbares, grossit indifféremment la cavalerie des » hétaires, dont il vient de créer un cinquième » corps composé en grande partie d'étrangers. » N'a-t-il pas admis dans l'agéma, Cophès [2], » Hydarne, Artibole [3], Phradasmènes et les » fils de Phrataphernes, satrape des Parthes et » de l'Hyrcanie; Itanes [4], Roxanès, frère de » l'épouse du prince; Ægobares et son frère » Mithrobée; tous rangés sous le commandement du Bactrien Hydaspe, et armés de piques macédoniennes au lieu de javelots: » Alexandre embrasse les mœurs des Barbares; il a oublié, il méprise les institutions des » Macédoniens. »

Éphestion est chargé de conduire la plus grande partie de l'infanterie vers le golfe Persique. La flotte touche au pays des Susiens; Alexandre s'y embarque avec les hypaspistes, l'agéma et une partie de la cavalerie des hétaires. Il descend l'Eulée jusqu'à la mer, ayant laissé sur le fleuve les vaisseaux pesants ou endommagés, pour monter les plus légers, avec lesquels il cingle, en rasant la côte, vers l'embouchure du Tygre. Le reste de la flotte doit se rendre dans le Tygre par le canal qui le joint à l'Eulée [5].

[1] Diodore place cette libéralité d'Alexandre à l'époque où les vétérans furent renvoyés. Il ne parle que des dettes de ceux-ci, et les évalue à dix mille talents.

[1] *Saques*, selon Gronovius.

[2] Fils d'Artabase.

[3] Tous deux fils de Mazée.

[4] Fils d'Oxyarte.

[5] Alexandre ayant rencontré un pirate qui commettait des désordres sur ces côtes, il lui demanda quel droit il croyait avoir d'infester ainsi les mers. — « Le même que » toi de désoler l'univers: mais parce que je le fais avec

Deux fleuves, l'Euphrate et le Tygre, enferment cette partie de l'Assyrie, qui, par cette raison, a reçu le nom de Mésopotamie. Le Tygre, dont le niveau est beaucoup plus bas que celui de l'Euphrate, recueille plusieurs épanchements de ce dernier, et grossi du tribut d'autres fleuves qu'il reçoit, va se décharger dans le golfe Persique. Profond, resserré par la hauteur de ses bords qui ne lui permet point d'en sortir, enflé par des eaux qu'il ne perd pas, il n'est guéable sur aucun de ses points.

L'Euphrate, au contraire, plus élevé, inonde les terres à la hauteur desquelles il se trouve; il est partagé naturellement ou artificiellement en plusieurs ruisseaux; quelques-uns ne sont que des saignées pratiquées par les riverains à certaines époques de l'année, pour suppléer aux bienfaits des pluies rares dans ces contrées. Voilà pourquoi l'Euphrate est moins pur et moins considérable à la fin de son cours.

Alexandre remonte le Tygre jusqu'à l'endroit où Ephestion, campé sur ses bords, l'attendait avec son armée. Il continue sa navigation vers Opis, fondée sur les rives du fleuve; il fait briser toutes les digues que les Perses, assez mauvais marins, avaient construites pour se garantir d'une attaque par mer, et pour interdire en ce cas, à l'ennemi, la navigation du Tygre. « Ce moyen de défense, dit Alexan» dre, ne convient qu'à des hommes qui ne sa» vent point manier les armes. » Effectivement cette défense était misérable, il la fit détruire en un instant.

CHAPITRE III.

Projet de congédier les vétérans; Tous les Macédoniens demandent à être licenciés; supplice des chefs de l'émeute. — Reproches d'Alexandre aux Macédoniens; commandement des troupes partagé entre les Perses. — Stupéfaction des Macédoniens; leur réconciliation avec ce prince. — Banquet général; vétérans licenciés. — Rappel d'Antipater.

Arrivé à Opis, Alexandre rassemble les Macédoniens, leur annonce qu'il licencie tous ceux que l'âge ou leurs blessures rendent inhabiles au combat : qu'ils peuvent enfin retourner dans leurs familles; mais qu'il comblera de telles libéralités ceux qui voudront rester auprès de lui, que ces bienfaits seront un motif d'envie pour ceux qui se seraient retirés, et d'enthousiasme pour les autres Macédoniens, qu'ils exciteraient à partager de si glorieux travaux.

Ce qu'Alexandre disait pour flatter les Macédoniens, ne fut interprété que comme l'expression du mépris : « Il nous croit inhabiles » aux combats. » L'indignation s'enflamme à l'idée de cet outrage. On renouvelle tous les anciens reproches : qu'il a emprunté les mœurs et le vêtement des Perses; donné aux Épigones l'armure macédonienne; mélangé le corps des hétaires d'une foule de barbares. On éclate : » Nous voulons tous être licenciés; que le dieu » dont il descend combatte pour lui. » Ils faisaient allusion à son Jupiter Ammon.

A ces mots, Alexandre furieux, car son caractère, ennemi de la résistance, exalté encore par la servitude des barbares, ne se modérait plus à l'égard des Macédoniens, se précipite de son siége, suivi des officiers qui l'entouraient, donne l'ordre d'arrêter les chefs de l'émeute; les désigne lui-même aux Hypaspistes; treize sont arrêtés et traînés sur-le-champ au supplice : la multitude épouvantée se tait; il remonte à sa place, et leur parle en ces termes :

« Ce n'est point pour vous retenir, Macé» doniens, que je vous ai laissés libres de partir; » c'est pour vous rappeler tout ce que vous avez » contracté d'obligations, et le retour dont vous » les avez payées, que je vous adresse la pa» role. Commençons, ainsi qu'il est convenable, » par Philippe, mon père. Philippe ayant » trouvé vos hordes errantes, sans asile fixe, » dénuées de tout, couvertes de peaux grossières, » faisant paître dans les montagnes de miséra» bles troupeaux que vous disputiez avec peu » de succès aux Illyriens, aux Triballiens, aux » Thraces voisins, vous revêtit de la chlamyde, » vous fit descendre des montagnes dans la » plaine, vous rendit dans les combats les » émules des barbares; formés par lui, votre » courage vous défendit mieux que l'avantage » des lieux; mon père vous appela dans des » villes où d'excellentes institutions achevè» rent de vous polir; il vous soumit ces mêmes

» un petit batiment, on m'appelle brigand; et parce que » tu le fais avec une grande flotte, on te donne le nom de » conquérant. » Q. C.

» barbares qui vous avaient fatigués de leurs » éternels ravages; d'esclaves, vous devîntes » leurs maîtres ; une grande partie de la » Thrace fut ajoutée à la Macédoine; on s'em- » para des places maritimes les plus importan- » tes; votre commerce s'ouvrit des voies nou- » velles; le produit de vos mines en devint plus » assuré. Ces Thessaliens, qui vous faisaient » trembler, furent assujettis. L'échec des Pho- » céens vous ouvrit une route large et facile au » sein de la Grèce, où vous ne pénétriez que » difficilement. La politique des Athéniens et » des Thébains, qui vous dressaient des em- » bûches, fut tellement humiliée, que ces deux » peuples, dont l'un exigeait de vous un tribut, » dont l'autre vous commandait, ont recherché » depuis votre alliance et votre protection. » Entré dans le Péloponèse, Philippe y rétablit » l'équilibre; nommé généralissime de la Grèce, » dans l'expédition contre les Perses, l'éclat » de ce titre rejaillit moins sur sa personne que » sur la nation macédonienne. Tels sont, à » votre égard, les bienfaits de mon père; con- » sidérables sans doute, mais inférieurs aux » miens.

» A la mort de Philippe, le trésor royal, » renfermant à peine quelques vases d'or et » soixante talents, était grevé d'une dette de » cinq cents[1]; j'en empruntai presque le dou- » ble[2], et vous tirant de la Macédoine, qui pou- » vait à peine suffire à votre subsistance, je » vous ai ouvert l'Hellespont, à la vue des en- » nemis, maîtres de la mer. Les généraux de » Darius, une fois vaincus au Granique, la domi- » nation macédonienne s'est étendue sur toute » l'Ionie, l'Éolie, les deux Phrygies et la Lydie. » Un siége vous a rendu maîtres de Milet; cette » foule de peuples qui se sont alors soumis vo- » lontairement sont vos tributaires. Ainsi, » l'Égypte et Cyrène, la Cœlo-Syrie, la Pa- » lestine, la Mésopotamie, sont vos domaines; » Babylone, Bactres, Suse, sont à vous; l'o- » pulence des Lydiens, les trésors des Perses, » les richesses de l'Inde, l'Océan même, tout » vous appartient : vous êtes les satrapes, les » chefs, les premiers. Qu'ai-je gardé pour moi » de toutes ces conquêtes? Le sceptre, le dia- » dème. Je n'ai rien en propre : quels sont mes » trésors ? ceux que vous possédez, ceux que je » vous réserve. Je ne me distingue point par des » dépenses personnelles; votre nourriture est » la mienne; je dors sous la tente comme vous; » la table de quelques officiers est même plus » splendide que celle de leur prince ; et tandis » que vous reposez tranquillement, vous savez » que je veille pour vous. Serait-ce le fruit de vos » travaux, de vos périls et non des miens? Qui » peut se vanter ici d'en avoir plus affronté pour » moi, que moi pour lui? Montrez vos blessures, » je montrerai les miennes ; mon corps est » couvert d'une foule de cicatrices honorables; » glaives, pieux, flèches, pierres, javelots, » machines, il n'est nulle arme dont je n'aie » reçu l'atteinte. Après avoir tout affronté pour » vous combler de gloire et de richesses, ne » vous menai-je pas triomphants partout, à tra- » vers les plaines, les montagnes, les fleuves, » les terres et les mers? Les noces de plusieurs » d'entre vous ont accompagné les miennes, et » leurs enfants seront alliés de mes enfants. Les » dettes que chacun de vous avait contractées, » je les ai acquittées sans aucune information, » après que vous aviez reçu une solde et un » butin considérables. Quelques-uns ont été » honorés de couronnes d'or, monuments de » leur courage et de la générosité qui sait le » reconnaître. Si plusieurs ont péri dans les » combats, car aucun sous mes ordres n'a pris » la fuite, je leur ai fait ériger sur la place un » tombeau remarquable, et dans leur patrie » des statues d'airain; j'ai accordé à leurs fa- » milles des distinctions, et une exemption d'im- » pôts. Je voulais renvoyer dans leurs foyers » tous ceux qui sont hors d'état de service, mais » en les comblant de tant d'honneurs et de ri- » chesses, que leurs concitoyens auraient porté » envie à leur félicité. Vous demandez tous à » partir, partez ; allez annoncer que votre roi, » qu'Alexandre, après avoir soumis les Perses, » les Mèdes, les Bactriens, les Saques, les Uxiens, » les Arachotes, les Drangues; lui qui assujettit » les Parthes, les Chorasmiens, les Hyrca- » niens, jusqu'à la mer; lui qui franchit le » Caucase, les Pyles caspiennes, l'Oxus, le » Tanaïs, l'Indus que le seul Dionysus avait » traversé, l'Hydaspe, l'Acésinès, l'Hydraotès, » et qui aurait passé l'Hyphasis même, si vous

[1] 300,000 écus, près d'un million.
[2] 800 talents.

» n'aviez refusé de le suivre ; lui qui s'avança » dans la grande mer par les deux embou- » chures de l'Indus, qui s'enfonça dans les » déserts de la Gédrosie, d'où personne n'était » encore sorti avec une armée ; lui qui, après » avoir soumis dans sa route la Carmanie et » le pays des Oritiens, fit remonter sa flotte » depuis l'Indus jusqu'au centre de la Perse ; » qu'Alexandre enfin, abandonné par vous, » s'est remis à la foi des barbares qu'il avait » vaincus. Annoncez-le à vos concitoyens ! » Quelle gloire pour vous auprès des hommes ! » quel mérite auprès des dieux ! Partez. »

A ces mots, il s'élance hors de son siége, se précipite dans sa tente, et refuse pendant deux jours de voir ses plus intimes amis, et même de prendre soin de lui-même.

Le troisième jour, ayant convoqué les principaux des Perses, il leur partagea le commandement de ses troupes, n'accordant la faveur de l'embrasser qu'à ceux qui lui étaient alliés.

D'abord les Macédoniens, ébranlés et stupéfaits, gardèrent un sombre silence. Aucun d'entre eux n'avait suivi Alexandre, à l'exception de ses hétaires et des somatophylax. Ils ne savaient s'ils devaient parler, se taire, partir ou demeurer : mais aussitôt qu'ils eurent connu sa résolution à l'égard des Perses, qu'il leur avait donné le commandement, distribué des barbares dans ses troupes, que les compagnies des hétaires à pied et à cheval, que les argyraspides et l'agéma n'étaient plus formés que de Persans, que les Persans prenaient leur nom et leur place, ils ne purent se contenir ; ils se précipitent en foule vers la tente d'Alexandre, jettent sur le seuil leurs armes, qui semblent devoir supplier pour eux ; et, se tenant près de l'entrée, ils crient de toutes parts qu'on les introduise, qu'ils livreront les auteurs du trouble, qu'ils resteront là jour et nuit jusqu'à ce qu'ils aient touché le cœur d'Alexandre. Le roi s'avance alors ; à l'aspect de leur humiliation et de leur douleur, touché de leur désolation profonde, il mêle ses larmes aux leurs.

Les Macédoniens conservaient l'attitude de suppliants, et il allait parler, lorsque Callinès, aussi recommandable par son âge que par le rang qu'il occupait à la tête des hétaires, s'écria : « Vous contristez les Macédoniens, » prince, en vous alliant aux Perses, en nommant les Perses votre famille, en permettant à » des Perses de vous embrasser, honneur que » vous refusez à des Macédoniens. » Alors Alexandre l'interrompant : « Vous serez tous mes » parents, ma famille ; je ne vous donne plus » d'autre nom. » A ces mots Callinès s'approche, l'embrasse ; plusieurs des Macédoniens imitent son exemple ; tous reprennent leurs armes, s'en retournent en faisant entendre des cris et des chants de joie.

Alexandre fait aux dieux les sacrifices accoutumés ; on prépare un banquet général. Il y prend place entre tous les Macédoniens qui occupent le premier rang ; les Perses sont au second, les guerriers des autres nations sont distribués par ordre de grades ou d'exploits. Une même coupe circule ; on fait les libations ; les prêtres des deux nations invoquent sur elles les dieux : « Accordez-leur toute prospérité ; » que leur union soit inaltérable, leur empire » éternel ! » On comptait neuf mille convives, tous à un signal donné firent la même libation, entonnèrent à la fois : *Io ! Péan !*

Alexandre licencia alors de leur plein gré les Macédoniens, que leur âge ou leurs blessures rendaient inhabiles aux combats, au nombre de dix mille. Il leur accorda, outre leur paie, et la somme nécessaire pour leur voyage, un talent. Il exigea que les enfants qu'ils avaient eus des femmes de l'Asie y restassent, pour éviter le trouble que la présence de ces étrangers pourrait exciter dans les familles grecques ; mais il se chargea de les faire instruire selon les institutions des Grecs et dans leur tactique ; et lorsqu'ils seront en âge, il s'engage de les ramener lui-même en Macédoine, et de les rendre à leurs parents. Telles étaient ses promesses pour l'avenir ; et afin de leur donner à présent le gage le plus certain de sa bienveillance, il voulut que Cratérus, le plus fidèle de ses amis et qu'il chérissait à l'égal de lui-même, commandât et assurât leur retour : il leur dit adieu, et les embrasse ; les larmes se confondent.

Cratérus doit prendre le gouvernement de la Macédoine, de la Thrace et de la Thessalie, et maintenir la liberté de la Grèce. Polysperchon l'accompagne, et le remplacera en cas d'accident. Cratérus était d'une santé languissante. Il portait à Antipater l'ordre d'amener, pour

remplacer ces vieilles bandes, un pareil nombre de Macédoniens dans la force de l'âge.

Ceux qui cherchent à dévoiler les secrets les plus obscurs de la politique, ces hommes pour lesquels l'apparence cache toujours des desseins que leur coup d'œil perfide empoisonne, répandirent qu'Alexandre, en rappelant Antipater de la Macédoine, avait cédé aux calomnies dont Olympias le chargeait. Mais peut-être que ce rappel, loin d'être injurieux à Antipater, n'était qu'un moyen de lui sauver les suites désagréables d'une irrémédiable rupture. En effet, le roi recevait souvent des lettres dans lesquelles il se plaignait d'une arrogance, d'une aigreur, et d'une indiscrétion choquante dans la veuve de Philippe. Ce fut alors que ce prince laissa échapper ce mot : « Elle me fait payer bien » cher un terme de dix mois. » Olympias, de son côté, dépeignait Antipater comme un despote enorgueilli de son empire, qui avait déjà perdu la mémoire de l'auteur de sa puissance, et qui affectait le premier rang dans la Macédoine et dans la Grèce. Alexandre devait sans doute prêter davantage l'oreille à des discours qui éveillaient naturellement la crainte de voir attaquer sa domination ; cependant il ne lui échappa ni parole ni action qui pût en laisser entrevoir le sentiment.

Il y a ici une lacune dans le texte.

. . . .

Alexandre aperçut dans sa route le champ où paissent les cavales des haras royaux. On l'appelle la prairie de Nysée, au rapport d'Hérodote, de là le nom de Nyséennes, donné à ces cavales, dont le nombre s'élevait autrefois à cent cinquante mille. Alexandre n'en trouva que le tiers, le reste ayant été volé.

CHAPITRE IV.

Fable des Amazones renvoyées par Alexandre. — Mort d'Éphestion, désespoir d'Alexandre. — Obsèques magnifiques de ce favori. — Expédition contre les Cosséens.

Atropatès, satrape de Médie, lui amena cent Amazones, équipées en cavaliers, portant la hache au lieu de javelot, et la pelta[1] au lieu de bouclier. On raconte qu'elles ont le sein droit plus petit, et qu'elles le découvrent dans les combats. Alexandre les renvoya pour ne point les exposer aux outrages des Macédoniens, ou des barbares, et les chargea d'annoncer à leur reine qu'il naîtrait un enfant d'elle et d'Alexandre. Mais, ni Aristobule, ni Ptolémée, ni aucun historien digne de foi, n'ont transmis ce fait. La race des Amazones devait être éteinte depuis longtemps ; avant Alexandre, Xénophon n'en fait point mention, quoiqu'il parle du Phase, de la Colchide et de toute la côte barbare que les Grecs parcoururent après leur départ, et avant leur retour à Trébizonde, aux environs de laquelle ils ne trouvèrent point d'Amazones. Non que je veuille révoquer en doute leur existence, attestée par tant d'historiens célèbres. On raconte généralement qu'Hercule marcha contre elles, et rapporta dans la Grèce, le ceste[1] de leur reine Hippolyte ; que les Athéniens, conduits par Thésée, défirent les Amazones, qui tentèrent une invasion dans l'Europe. Cimon a décrit ce combat avec autant de soin que celui des Athéniens contre les Perses. Hérodote fait souvent mention de ces femmes, et tous les panégyristes des guerriers morts dans les combats rapportent celui des Amazones. Les femmes qu'Atropatès présenta au conquérant étaient sans doute des barbares, exercées à courir à cheval, et montées à la manière des Amazones.

Arrivé à Ecbatane, Alexandre y fit célébrer selon sa coutume, en reconnaissance de ses succès, des sacrifices et les jeux du gymnase et de la lyre : il se livra avec les hétaires aux débauches de la table.

Cependant Éphestion tombe malade, et le septième jour, au moment où Alexandre considérait les jeux gymniques, on lui annonce que le mal redouble ; il quitte précipitamment les jeux ; Éphestion était mort lorsqu'il arriva. Les historiens varient sur les expressions de la douleur d'Alexandre ; tous s'accordent à la peindre comme extrême. Le tableau qu'ils en ont laissé est tracé d'après les sentiments d'amour ou de haine que chacun d'eux portait au prince ou à son favori. En outrant les expres-

[1] Pelta. Bouclier luniforme.

[1] La ceinture.

sions de sa douleur sur la perte de l'ami qu'il avait chéri le plus, les uns ont cru élever Alexandre, les autres ont cru le rabaisser en le présentant livré à des excès indignes de lui-même et d'un roi. Selon les uns, Alexandre, éploré, serait resté attaché pendant une grande partie du jour au corps de son ami, dont on ne l'aurait arraché qu'avec peine; selon d'autres, il aurait passé sur ce cadavre un jour et une nuit, et il aurait fait mettre en croix, le médecin Glaucias, pour avoir administré, mal-à-propos, un breuvage au malade, ou ne l'avoir pas empêché de s'enivrer. Je puis croire qu'à l'exemple d'Achille, dont il affectait de suivre les traces, Alexandre ait coupé ses cheveux; mais qu'il ait conduit lui-même le char sur lequel reposaient les restes d'Éphestion; mais, que dans sa douleur, il ait fait détruire le temple d'Esculape, à Ecbatane, cela répugne à toute croyance; cela convient mieux à l'impiété de Xerxès, dont la vengeance jeta des chaînes à l'Hellespont. Il y a plus de vraisemblance dans la réponse suivante. Il marchait vers Babylone, et des députations grecques l'étaient venu trouver. Après avoir accordé la demande de celle d'Épidaure, il leur fit un présent qui devait être appendu dans le temple d'Esculape, en ajoutant : « J'ai pourtant à me plaindre de ce dieu, qui n'a point sauvé celui que j'aimais plus que moi-même. » Il ordonna de sacrifier à Éphestion, comme à un héros. On ajoute qu'il envoya vers l'oracle d'Ammon, à l'effet d'en obtenir les honneurs divins pour Éphestion, ce que Jupiter lui refusa. Tous les historiens s'accordent à dire qu'Alexandre refusa de prendre aucune nourriture pendant trois jours, durant lesquels il demeura plongé dans les pleurs et dans un sombre silence.

On dit qu'il lui fit préparer, à Babylone, des obsèques, dont les dépenses s'élevèrent à dix mille talents, et ordonna un deuil général dans toute la Perse; qu'alors plusieurs des hétaires consacrèrent leurs armes et leurs personnes sur le tombeau d'Éphestion; et qu'Eumènes, qui avait été son ennemi, en ouvrit le premier la proposition, pour ne point laisser soupçonner au prince qu'il pouvait se réjouir de la mort du favori.

Le rang de chiliarque, tenu par Éphestion, ne fut point rempli; la cavalerie des hétaires qu'il commandait, conserva son nom et son étendard. La pompe des jeux funèbres, remarquables par le luxe des dépenses et des prix, par le concours des spectateurs, surpassa celle de toutes les fêtes données jusqu'à ce jour. En effet, Alexandre y fit paraître jusqu'à trois mille athlètes, qui devaient bientôt figurer dans ses propres funérailles.

Après un long deuil, consolé par ses amis, Alexandre tenta une nouvelle expédition contre les Cosséens, nation belliqueuse et voisine des Uxiens. Ces peuples habitent des montagnes qu'ils fortifient : pressés par une armée redoutable, ils se retirent sur des sommets escarpés, ou se dispersent dans des lieux inaccessibles; et, dès que l'ennemi a disparu, ils accourent ravager la campagne. Alexandre les attaqua et les détruisit au sein de l'hiver et de leurs montagnes; rien n'était impossible à sa valeur; accompagné de Ptolémée, qui dirigeait une partie de son expédition, il triompha des frimas et des lieux.

CHAPITRE V.

Députations nombreuses; celle des Romains révoquée en doute. — Héraclide envoyé sur la mer d'Hyrcanie. — Oracle sinistre des Chaldéens, suspect à Alexandre. — Prédiction de Pythagore et de Calanus. — Alexandre à Babylone : députation grecque; flotte et préparatifs contre les Arabes. — Ambition d'Alexandre; rapports sur le golfe Persique et l'Arabie.

Il retourne à Babylone et rencontre des députés de l'Afrique qui venaient féliciter le maître de l'Asie. Il vint des députations de l'Italie, des Brutiens, des Lucaniens et des Etrusques; il en vint de Carthage, des Éthiopiens, des Scythes d'Europe, des Celtes, des Ibères. Les Macédoniens entendirent les noms de quelques-uns pour la première fois; tous venaient implorer leur alliance; on en vit qui les invoquaient comme arbitres dans les différends élevés entre eux. Ce fut alors, pour la première fois, qu'Alexandre se crut véritablement le monarque de l'univers.

Ariste et Asclépiade, ses historiens, rapportent que les Romains mêmes députèrent vers ce prince, et qu'instruit de leurs vertus et de

leurs institutions, il augura leur future grandeur.

J'ai rapporté ce fait qui ne me paraît ni digne ni hors tout-à-fait de croyance. Aucun historien romain n'en fait mention. Ptolémée et Aristobule, sur lesquels je me règle, n'en parlent point. Il ne convenait point à la république romaine, qui jouissait alors de la plus grande liberté, d'envoyer si loin une députation vers un roi étranger, dont elle n'avait rien à espérer ni à craindre : ajoutez-y sa haine, alors dans toute sa force, contre la tyrannie.

Alexandre envoie en Hyrcanie Héraclide [1] et des ouvriers pour y construire, avec les bois dont le pays abonde, des vaisseaux longs, partie fermés, partie à découvert, comme les bâtiments grecs. Il devait reconnaître la mer Caspienne, savoir si elle est réunie au Pont-Euxin, ou si, commme le golfe Persique et la mer Rouge, elle était un épanchement de l'Océan. En effet, on ne connaissait point encore son origine, quoique ses bords fussent habités, et qu'elle reçût plusieurs fleuves navigables, parmi lesquels est l'Oxus, le plus grand de l'Asie, après ceux de l'Inde, et qui coule par la Bactriane; l'Oxyarte, qui traverse la Scythie; l'Araxe qui arrose l'Arménie, fleuves considérables et auxquels se mêlent une infinité d'autres, dont une partie a été découverte par Alexandre, et dont l'autre nous est inconnue, et se trouve au-delà chez les Scythes nomades.

Alexandre, après avoir passé le Tygre, approchait de Babylone, lorsque les prêtres chaldéens [2] vinrent au devant de lui, et l'avertirent en secret de suspendre sa marche; que l'oracle de Belus y marquait son entrée sous des auspices funestes. Il leur répondit par un vers d'Euripide :

Le plus heureux présage est de tout espérer.

Mais les Mages : « Du moins, prince, ne vous » avancez point du côté de l'Occident; faites » faire un détour à votre armée, et prenez la » route de l'Orient. »

La difficulté des chemins l'empêcha de la prendre, la fatalité le poussant ainsi dans la voie qui devait lui être funeste. Et peut-être fut-il heureux d'expirer au sein de la grandeur et des regrets universels, avant que d'éprouver quelques-uns de ces revers attachés à l'humanité. C'est ce qui faisait dire par Solon à Crésus : « Attendons la mort pour prononcer sur » le bonheur de l'homme. »

La mort d'Éphestion fut un des coups les plus sensibles pour Alexandre; il aurait mieux aimé sans doute le précéder dans la tombe que de lui survivre : et c'est ainsi qu'Achille aurait préféré mourir avant Patrocle à la triste consolation de le venger.

Alexandre soupçonnait que les Chaldéens, par cet oracle qui l'éloignait de Babylone, cherchaient moins à le servir qu'eux-mêmes. En effet, le temple de Bélus, élevé au milieu de la ville, remarquable par sa grandeur et sa construction que formaient des briques cimentées avec du bitume, ayant été détruit, ainsi que beaucoup d'autres temples, par la fureur de Xerxès à son retour de la Grèce, Alexandre avait formé le projet de le relever sur ses ruines, avec plus de grandeur. Les Babyloniens avaient reçu l'ordre d'en nettoyer l'aire. L'ouvrage languit dans l'absence du conquérant; il résolut d'employer à ce travail toute son armée. Les rois d'Assyrie avaient assigné au service du temple de Bélus des terrains et des sommes considérables. Ces revenus, n'ayant plus leur primitive destination, passaient aux Chaldéens, qui devaient en perdre la plus grande partie par la restauration du temple. Ce motif parut au prince celui de leur démarche.

Au rapport d'Aristobule, Alexandre, cédant à leurs observations, voulut tourner la ville, et campa le premier jour sur les bords de l'Euphrate. Le lendemain, comme il se dirigeait du couchant vers l'orient, il fut arrêté de ce côté par des marécages profonds qui ne lui permirent pas de passer outre; et, moitié de gré, moitié de force, il ne satisfit point aux dieux.

Aristobule raconte un autre prodige. Apollodore d'Amphipolis, un des hétaires, stratége de l'armée laissée près de Mazée satrape de Babylone, voyant la sévérité que le roi développait, à son retour des Indes, à l'égard de tous ceux qu'il avait mis en place, écrivit à son frère Pithagore, l'un de ces devins qui jugent de

[1] Fils d'Argée.

[2] C'était ainsi qu'on nommait les prêtres des Babyloniens.

l'avenir par l'inspection des entrailles des animaux, et le consulta par lui-même. Pithagore lui répondit qu'il fallait l'instruire du nom de ceux qu'il redoutait. C'était Alexandre et Éphestion. Pithagore consulta d'abord les entrailles sur le sort d'Éphestion, et comme il manquait un des lobes du foie, il répondit qu'il n'y avait rien à craindre d'Éphestion, menacé d'une mort prochaine. Cette lettre arriva, de Babylone à Ecbatane, la veille même de la mort d'Éphestion. Le devin consulta ensuite les victimes sur le sort d'Alexandre; elles offrent les mêmes indications, il fait la même réponse.

Apollodore, pour faire preuve de zèle envers Alexandre, lui découvrit le danger qui le menaçait. Le roi lui en sut gré, et, arrivé à Babylone, il interrogea Pithagore sur la nature du présage que celui-ci lui révéla. Loin de se fâcher contre Pithagore, le prince lui sut un gré marqué de lui avoir confié naïvement ces détails.

Aristobule annonce les tenir du devin même. Pithagore fit dans la suite, sur les mêmes signes, la même prédiction à Perdiccas et à Antigonus; au premier, lorsqu'il faisait la guerre à Ptolémée; au second, avant la bataille d'Ipsus contre Seleucus et Lysimaque : l'effet suivit la prédiction.

On rapporte aussi que le philosophe Calanus, au moment où il s'approchait du bûcher, embrassa tous les hétaires, et s'arrêta vers Alexandre en lui disant : « Nous nous reverrons à Babylone, et c'est là que je t'embrasserai. » On fit alors peu d'attention à ces paroles, que l'on révéla après la mort d'Alexandre.

A son entrée à Babylone il reçoit des députations grecques. On ne cite point le motif qui les amenait; je pense qu'elles se bornaient à lui décerner des couronnes et des félicitations publiques sur son heureux retour de l'Inde. Il les renvoya comblées d'honneurs et d'égards; leur fit rendre les statues des dieux et des héros enlevées par Xerxès et transportées à Pasagarde, à Suse, à Babylone ou dans les autres villes de l'Asie. Ce fut ainsi qu'Athènes recouvra les statues d'airain d'Harmodius et d'Aristogiton, et celle de Diane Cercéenne.

Au rapport d'Aristobule, il trouva sa flotte à Babylone, composée de deux quinquerèmes de Phénicie, trois quadrirèmes, douze trirèmes et trente triacontères. Une partie, sous la conduite de Néarque, avait remonté du golfe Persique dans l'Euphrate; l'autre, sur les bords de la Phénicie, avait été démontée; les pièces en furent transportées à Trapsaque, où, les rassemblant de nouveau, on les mit à flot sur l'Euphrate.

Il ajoute qu'Alexandre fit construire une autre flotte, et abattre à cet effet les cyprès que l'on trouve dans la Babylonie. C'est le seul des bois de la Syrie qui soit propre à la construction des navires. La Phénicie, et toute la côte maritime, fournit la manœuvre et l'équipage. Alexandre fait creuser à Babylone un port qui pouvait contenir mille vaisseaux longs, et des abris pour les retirer.

Micale de Clazomène fut envoyé avec cinq cents talents pour lever des gens de mer dans la Syrie et la Phénicie. Le projet d'Alexandre était de jeter des colonies le long du golfe susceptibles de le disputer en richesses à la Phénicie. Mais tous ces préparatifs étaient dirigés contre les Arabes, sous prétexte que leurs tribus nombreuses étaient les seules qui ne lui eussent apporté ni présent ni hommage; au fond, c'est qu'il était affamé de nouvelles conquêtes.

Comme on lui racontait que les Arabes n'adoraient que deux divinités, Uranus et Dionysus; Uranus qui embrasse les astres et le soleil, auteur de tous les bienfaits de la nature envers l'homme, et Dionysus vainqueur des Indes. « Je puis être, dit-il, le troisième objet de leur culte, puisque mes exploits ne sont pas inférieurs à ceux de Dionysus. » Du reste il comptait, après la victoire, laisser aux Arabes leurs lois, comme à ceux de l'Inde. Il était d'ailleurs attiré par les richesses d'un pays où l'on recueille la casse dans les marais, la myrrhe et l'encens sur les arbres, le cinamomum sur des arbustes, et le nard dans les prairies où il croît spontanément.

Ses côtes maritimes n'ont pas moins d'étendue que celles des Indes; elles offrent des ports et des rades faciles, des villes bien situées et opulentes; plus loin sont des îles. Deux sont remarquables à l'embouchure de l'Euphrate; la plus petite en est éloignée de cent vingt sta-

des [1]. Au centre, s'élève un temple d'Artémis entouré de bois touffus qui servent de retraite aux habitants, aux cerfs et aux biches consacrées qui paissent en liberté, et qu'on réserve pour les sacrifices. Selon Aristobule, Alexandre donna à cette île le nom d'Icare, qui appartient à une île de la mer Egée, où le fils de Dédale tomba lorsque le Soleil, dont il eut l'imprudence de s'approcher, eut fondu la cire de ses ailes : insigne témérité qui lui avait fait négliger l'avis paternel de ne pas s'éloigner de la terre pour affecter un vol ambitieux. Il faut un jour et une nuit de navigation favorable pour parvenir de l'embouchure de l'Euphrate à l'autre île. On l'appelle Tylus : elle est considérable, moins boisée, moins aride ; elle est plus propre à la culture.

Tel fut le rapport d'Archais qui, envoyé avec un triacontère pour reconnaître la côte, ne passa point Tylus. Androstène, succédant à ses recherches, sur un autre bâtiment, tourna une partie de la côte ; mais celui qui s'avança le plus loin, fut le pilote Hiéron de Soles, également envoyé pour reconnaître toute la péninsule. Il devait revenir par la mer Rouge jusqu'à Héroopolis ; il n'osa cependant aller jusque-là, quoiqu'il eût reconnu la plus grande partie des côtes de l'Arabie De retour, il annonce au prince que leur étendue est immense, presque égale à celle de l'Inde, et que la pointe de cette péninsule s'avance au loin dans la mer : ce que Néarque avait déjà découvert avant d'entrer dans le golfe Persique, il avait même été sur le point d'y aborder selon l'avis d'Onésicrite ; mais il crut devoir se hâter de revenir rendre compte à Alexandre de sa navigation, dont l'objet n'avait pas été de naviguer dans la grande mer, mais de reconnaître la côte et les habitants, les ports, les eaux, les productions et la nature du sol, les mœurs et les institutions des peuples. Cette prudence sauva la flotte qui n'aurait pu s'approvisionner dans les déserts de l'Arabie : la même considération arrêta Hiéron.

[1] Cette île devrait être une de celles situées à la baie du Grane ; mais la position que lui assigne Arrien ne correspond en aucune manière avec la leur. En effet, cent vingt stades d'Arrien ne font que sept milles et demi, tandis que la distance réelle est de près de trente.

CHAPITRE VI.

Particularités sur l'Euphrate et le Pallacope. — Digue projetée par Alexandre ; navigation sur le Pallacope ; fondation d'une nouvelle ville. — Retour à Babylone ; couronne et diadème emportés aux vents. — Députations grecques ; mélange des Perses et des Macédoniens ; jeux nautiques.

Tandis que l'on prépare les trirèmes, que l'on creuse le port de Babylone, Alexandre descend vers un bras de l'Euphrate, appelé le canal de Pallacope, éloigné de la ville de huit cents stades.

L'Euphrate qui prend sa source dans les montagnes d'Arménie, fleuve peu considérable et renfermé pendant l'hiver dans son lit, s'enfle au commencement du printemps, et surtout vers le solstice d'été ; grossi par la fonte des neiges qui s'écoulent des montagnes, il se répand alors au-dessus de ses bords, et inonderait le pays s'il ne trouvait le canal de Pallacope par lequel, après s'être dégorgé dans les marais qui s'étendent jusqu'aux frontières de l'Arabie, il s'écoule sous terre et se perd insensiblement dans la mer ; mais la fonte des neiges passée, vers le coucher des pléïades, l'Euphrate rentre dans son lit ; et quoiqu'il soit réduit à peu d'eau, la plus grande partie s'épanche dans le canal, et laisse dans l'aridité les campagnes de l'Assyrie, à moins que l'on ne ferme l'extrémité du canal pour faire regorger les eaux.

Le satrape employait pendant trois mois plus de dix mille Assyriens à ce travail en partie infructueux, parce que la terre étant légère et sans consistance, est trop facilement délayée par les eaux. Alexandre, instruit de ces détails, résolut une entreprise utile pour l'Assyrie, en opposant sur ce canal une digue plus solide aux eaux de l'Euphrate. On fouille à trente stades de là, on découvre une terre solide qui revêtissant le canal, doit en hiver contenir les eaux du fleuve dans leur lit, sans empêcher leur débordement au printemps.

Alexandre descend le canal, navigue sur le lac où il se décharge, et touche aux frontières des Arabes. Là, trouvant un lieu favorable, il bâtit une ville qu'il entoure de murailles, et la

peuple d'une colonie de Grecs stipendiaires et volontaires que l'âge ou les blessures rendent inhabiles aux combats.

Alexandre traitant alors de frivole l'oracle des Chaldéens, puisqu'il était sorti de Babylone sans encombre, remonta par les marais ayant la ville à sa gauche. Il fait remettre dans sa route une partie égarée de la flotte loin de son chef. On raconte le trait suivant ;

Les tombeaux des rois d'Assyrie s'élèvent au milieu des étangs ; au moment où Alexandre gouvernait lui-même la trirème qu'il montait, un vent violent, venant à s'élever, emporta sa couronne et son diadème; l'une tomba dans l'eau; l'autre, enlevé par le vent, fut retenu par un des roseaux qui croissent autour de ces tombeaux. On en conçut un présage sinistre, surtout en voyant que le matelot qui s'était jeté à la nage le mit sur sa tête pour ne point le mouiller.

Tous les historiens rapportent qu'il reçut en récompense un talent, mais qu'ensuite Alexandre le fit mourir sur l'avis des Chaldéens, qui lui dirent qu'une tête qui avait porté son diadème devait être abattue.

Aristobule, ne parlant point de la récompense, raconte que l'infortuné fut battu de verges; c'était un matelot phénicien. Plusieurs attribuent le trait à Seleucus, auquel il présagea sa grandeur future et la mort d'Alexandre : Seleucus, de tous ceux qui lui succédèrent, fut celui qui dans le plus haut rang s'en montra le plus digne.

De retour à Babylone, Alexandre trouva vingt mille soldats persans que lui amenait Peucestas, avec un renfort de Cosséens et de Tapuriens, les plus belliqueux des peuples voisins de la Perse. Philoxène et Ménandre, arrivèrent chacun à la tête d'une armée, l'un de la Carie, l'autre de la Lydie. Ménidas vint à la tête de sa cavalerie. On vit des députations de la Grèce apporter au conquérant des couronnes d'or : ils lui rendaient des honneurs divins, et il allait mourir.

Après avoir loué Peucestas de la modération et de la sagesse de son administration, et les Perses de leur zèle et de leur soumission envers leur satrape, il incorpora ces derniers aux phalanges macédoniennes. Chaque file est composée de douze Persans et de quatre officiers macédoniens; le décadarque [1] est le premier d'entre eux; le dimoïrite, et deux décastatères sont des officiers inférieurs; ils reçoivent une paie plus forte que les autres; le décastatère est moins payé que le dimoïrite. Les Persans portent des flèches et des javelots [2], les Macédoniens sont couverts de l'armure grecque.

Alexandre continue d'exercer sa flotte; les trirèmes et les quadrirèmes se disputent avec chaleur les prix proposés; les vainqueurs reçoivent des couronnes.

CHAPITRE VII ET DERNIER.

Oracle d'Ammon sur les honneurs à rendre à la mémoire d'Ephestion. — Alexandre lui fait ériger des temples en Égypte. — L'inconnu sur le trône. — Dernier festin d'Alexandre. — Journal de sa maladie; tristesse de l'armée. — Sérapis consulté sur l'état d'Alexandre; mort de ce prince. — Variante des récits de cet événement. — Portrait et caractère d'Alexandre. — Vices palliés ou excusés par Arrien. — Jugement que l'on doit en porter selon son historien qui se dit inspiré par les dieux.

La députation envoyée au temple d'Ammon, pour consulter l'oracle sur les honneurs à décerner au favori, rapporte la réponse du dieu : qu'Ephestion doit être honoré comme un héros. Plein de joie, Alexandre obéit à l'oracle.

Il écrit alors à Cléomène, administrateur coupable qui accablait l'Égypte de vexations, une lettre que je ne saurais approuver, en pardonnant même l'excès où l'entraîna son amitié pour Ephestion. Il ordonnait d'ériger deux temples au favori [3], l'un dans Alexandrie, et l'autre dans l'île du Phare où s'élève cette tour, l'une des merveilles du monde; de consacrer ces monuments sous le nom d'Ephestion, d'apposer même ce nom à toutes les transactions particulières.

Si on peut le blâmer d'avoir porté dans tout ceci de l'exagération, que dire de cette lettre?

[1] Le décadarque, qui commande une file de dix hommes; le dimoïrite, qui a double paie; le décastatère, qui reçoit dix statères. (Le statère valait quatre dragmes, la dragme quatre-vingt-dix centimes, ou dix-huit sous); leur ordre correspondait à celui de chef-de-file, de demi-file et de serre-file.

[2] Traits que retenait une courroie.

[3] Ainsi Adrien divinisa Antinoüs.

« Si je trouve, à mon arrivée, ces temples élevés dans l'Égypte, non seulement je te pardonnerai tous les méfaits passés, mais encore tous ceux à venir. » Paroles indignes d'un grand roi, et surtout adressées à un scélérat dont l'administration s'étendait sur un grand pays.

La mort d'Alexandre était prochaine; un nouveau prodige, rapporté par Aristobule, l'annonça.

Après avoir distribué dans les corps de son armée les troupes amenées par Peucestas, Philoxène et Ménandre, se sentant pressé de la soif, Alexandre descendit de son trône. Les hétaires, qui occupaient à l'entour des lits aux pieds d'argent, s'étaient levés pour le suivre. Un inconnu, échappé aux fers, traverse les rangs des eunuques, et voyant le trône vide, s'y place. Les eunuques n'osent l'en chasser, une loi de la Perse le défend; ils déchirent leurs vêtements, frappent leur visage et leur poitrine, et n'augurent que malheurs.

Alexandre à cette nouvelle donne ordre de le mettre à la question, et d'en tirer l'aveu du complot, s'il en existe un; on ne put en obtenir autre chose, sinon qu'une fantaisie imprudente l'avait poussé à cette action. Les devins conçurent de cette réponse un présage encore plus sinistre.

Peu de jours après, le prince, pour remercier les dieux de ses succès, fit les sacrifices accoutumés. On distribua des victimes à l'armée, et du vin par compagnies [1]. Lui-même il passa la journée avec ses amis, dans des festins qui se prolongèrent jusqu'au milieu de la nuit. Il allait se retirer, lorsque Médius, l'un des hétaires qu'il chérissait le plus, l'engagea à venir chez lui achever la débauche qu'il lui promettait agréable.

Les journaux du roi rapportent que *le premier jour* il but et mangea chez Médius, se leva, prit le bain, dormit.

Le lendemain, il revint chez le même; poussa la débauche fort avant dans la nuit; se baigna; mangea très peu ensuite; y coucha, parce qu'il avait déjà un mouvement de fièvre.

Le troisième jour, porté dans sa litière il fit les sacrifices accoutumés, et demeura couché jusqu'au soir. Il assemble les chefs, trace la marche de la navigation, ordonne à l'infanterie d'être prête pour le quatrième jour, et à ceux qui doivent s'embarquer avec lui, pour le cinquième; il se fait porter dans sa litière au bord du fleuve, le traverse, se rend dans un jardin délicieux, y prend le bain et s'y repose.

Le quatrième jour, il fait les sacrifices accoutumés, cause avec Médius, et donne ordre aux chefs de se rendre auprès de lui le matin; mange peu, est reporté dans son lit; la fièvre eut lieu toute la nuit.

Le cinquième il prend un bain, sacrifie; assigne à trois jours le départ de Néarque et des autres chefs.

Le sixième il prend un bain, sacrifie; la fièvre est continue. Les chefs sont convoqués, tout est fixé pour leur départ; il prend le soir un bain, et se trouve plus mal.

Le septième on le transporte dans un appartement voisin du bain; il sacrifie, et quoique gravement malade, rassemble les chefs, et donne de nouveaux ordres pour la navigation.

Le huitième on le porte avec peine au lieu du sacrifice: mêmes ordres.

Le neuvième le danger est extrême; il sacrifie cependant. Il commande aux stratèges de rester dans l'intérieur, et aux chiliarques et aux pentacosiarques de faire la garde aux portes. On le transporte à l'extrémité des jardins dans le palais. Entouré de ses chefs, il les reconnut, mais ne put leur parler: il eut une fièvre violente pendant toute la nuit.

Le dixième la fièvre redouble jour et nuit.

Tel est le bulletin que j'ai tiré des journaux du roi. Ils ajoutent que les soldats désirant le voir avant qu'il expirât, et s'imaginant, sur le bruit de sa mort déjà répandu, qu'on voulait leur en dérober la nouvelle, forcèrent les portes. Le prince avait déjà perdu la parole; soulevant avec peine la tête et les yeux pour leur donner quelques signes de bienveillance, il leur tendit la main.

Python, Attale, Démophon, Peucestas, Cléomène, Menidas et Seleucus passèrent la nuit au temple de Sérapis; ils demandèrent au dieu, s'ils ne convenait point de transporter Alexandre dans son temple. « Il sera mieux où il est, » répondit l'oracle.

[1] Par lochies (décurie) et par hécatostyes (centurie) compagnies de dix et de cent hommes.

On rapporta cette réponse à Alexandre, qui expira quelques instants après. Sa mort était le sens que cachait l'oracle.

Ptolémée et Aristobule s'accordent sur ces détails. D'autres historiens rapportent que les hétaires lui demandant à qui il laissait l'empire, il répondit : *Au plus digne.* Et qu'il ajouta : « Les jeux funèbres que l'on célèbrera » sur ma tombe seront sanglants. »

Je n'ignore point tout ce que d'autres ont écrit : qu'Alexandre fut empoisonné par une trame d'Antipater ; qu'Aristote, alarmé depuis la mort de Callisthène, fournit le poison ; que Cassandre, fils d'Antipater, l'apporta dans la corne du pied d'un mulet ; qu'il fut versé par son frère Iolas, échanson du roi, lequel l'avait humilié depuis quelque temps ; que Médius, amant d'Iolas, en fut complice ; qu'à ce dessein, il attira le prince à un festin ; qu'aussitôt après avoir avalé ce breuvage, Alexandre sentit une douleur violente qui le força de quitter la table ; et qu'enfin ce prince, désespérant de sa vie, avait formé le projet de se précipiter dans l'Euphrate pour dérober sa mort à ses soldats, et persuder au reste des hommes qu'il était remonté vers les dieux auteurs de son origine ; qu'il fut retenu par Roxane et qu'il lui dit en pleurant : « Eh quoi ! vous m'enviez les honneurs célestes ? »

Je n'ai rapporté ces particularités que pour montrer qu'elles m'étaient connues ; je les ai jugées indignes de l'histoire.

Alexandre mourut la cent quatorzième olympiade, Hégésias étant archonte à Athènes. Il était âgé de près de trente-deux ans et huit mois au rapport d'Aristobule : il régna un peu plus de douze ans et demi.

Il était d'un très bel extérieur ; d'une résolution prompte et infatigable, d'un courage à toute épreuve ; avide de périls et encore plus d'honneurs et de gloire ; plein de piété, assez indifférent aux voluptés sensuelles, insatiable des plus nobles plaisirs, habile à saisir le meilleur parti dans des conjectures difficiles, à peser, à augurer les probabilités d'un succès, n'ayant point d'égal dans l'art d'ordonner des troupes, de les armer, de les gouverner, d'inspirer de la confiance aux soldats, et de relever leur courage en leur donnant le premier l'exemple d'affronter les périls avec une constance inébranlable.

Dans les entreprises douteuses, son audace décidait la victoire. Eh ! qui sut mieux que lui prévenir des ennemis qu'il accablait de sa présence avant qu'ils eussent pu seulement soupçonner sa marche ? Il fut religieux observateur de ses engagements, d'une prudence toujours en garde contre tous les piéges, d'une générosité qui, ne réservant rien pour lui seul, prodiguait tout à ses amis.

Que s'il faillit dans ses premiers mouvements de colère, s'il imita le faste insolent des barbares, il faut en accuser sa jeunesse, sa prospérité même, et surtout les flatteurs, cette peste des cours.

Mais il faut remarquer à sa gloire, que de tous les despotes il est le seul qui se soit sincèrement repenti. La plupart, en effet, s'obstinent iniquement dans leur faute qu'ils croient pallier en la soutenant ; comme si, dans ce cas, il pouvait y avoir un autre remède que d'avouer sa faute, et de l'avouer hautement ; l'offensé croit que l'injure s'allège par le repentir de l'offenseur : c'est une heureuse présomption qu'on cessera de mal faire alors que l'on confesse avoir mal fait.

Que s'il a rapporté son origine aux dieux, ce n'est pas un grand crime ; il se proposait d'imprimer plus de respect aux sujets ; imitateur en ceci de Minos, d'Eaque, de Rhadamante, de Thésée, d'Ion, qui ont fait remonter leur naissance, les uns à Jupiter, les autres à Neptune et à Apollon.

Il revêtit l'habit des Perses, mais par politique, pour leur paraître moins étranger, pour contenir l'orgueil des Macédoniens : et tel fut le motif qui lui fit introduire les mélophores persans dans les rangs des Macédoniens et dans l'agéma.

S'il se livra à la débauche, ce fut moins par goût que pour complaire à ses amis ; car Aristobule rapporte qu'il buvait très peu.

Que ceux qui blâment Alexandre ne le jugent point sur des faits isolés, mais sur l'ensemble de ses actions ; que jetant ensuite un coup d'œil sur eux-mêmes, ils examinent leur propre faiblesse et la manière dont ils se sont réglés dans leur sphère étroite, avant que de condamner celui qui s'éleva au plus haut degré de gloire, monarque de deux continents, et

dont la renommée s'est étendue par toute la terre. En effet, il n'est point de nations, point de cités, point d'hommes qui ne connussent alors le nom d'Alexandre.

Ce n'est point sans une volonté spéciale des dieux qu'il a paru parmi les hommes dont aucun n'a pu lui être comparé. Je n'en veux pour preuves que cette foule d'augures et de visions qui ont accompagné sa mort, et le bruit de sa mémoire éternelle parmi les hommes, et les oracles rendus dans les derniers temps chez les Macédoniens, concernant les honneurs qu'ils lui décernent.

Pour moi, je ne rougis point de m'inscrire parmi les admirateurs d'Alexandre, quoique j'aie condamné quelques-unes de ses actions, par respect pour l'intérêt public et la vérité qui, d'accord avec les dieux, m'ont inspiré le dessein d'écrire son histoire.

FIN DES EXPÉDITIONS D'ALEXANDRE PAR ARRIEN.

MESURES ITINÉRAIRES

DES GRECS, DES ÉGYPTIENS ET DES PERSES,

ET LEURS RAPPORTS AVEC CELLES DE FRANCE ; PAR LARCHER.

Pour entendre les historiens, il faut connaître les mesures dont ils ont fait usage. Le stade est celle qui est la plus usitée chez les Grecs. Ils en avaient de différentes grandeurs; un petit de 51 toises. Il en fallait 49, plus une toise pour une lieue de 2,500 toises. L'olympique de 94½ toises, dont 27 plus 51½ toises équivalaient à une lieue. Enfin un troisième de 10 par mille romain, dont 33 plus 12 toises équivalaient à une lieue.

Nous ne parlerons pas des deux premiers, parce qu'il n'est question que de ceux-là dans Hérodote et dans la plupart des auteurs cités en notes.

Quatorze de ces petits stades, plus 42 toises, répondaient à un mille romain, et il en fallait 50 moins 50 toises pour une lieue de 2,500 toises. Le stade olympique était de cent orgyies, ou 600 pieds grecs. Mais le pied grec n'ayant que 11 pouces 4 lignes du pied de roi, l'orgyie n'avait que 5 pieds 8 pouces, et les cent orgyies ou 600 pieds grecs n'équivalaient par conséquent qu'à 566 pieds 8 pouces, c'est-à-dire à 94 toises 2 pieds 8 pouces. Il s'en faut donc 4 pouces pour faire les 94½ toises. Pour éviter les fractions, nous évaluerons ce dernier stade à 94½ avec MM. d'Anville et Barthélemy. Pour une lieue de 2,500 toises il faut 27 de ces stades avec un excédant de 51½, que nous reporterons sur les stades suivants.

Hérodote parle souvent du schène, mesure égyptienne, et de la parasange qui est usitée chez les Perses. Quoiqu'il y en eût de différentes dimensions, notre historien évalue le schène à 60 stades et la parasange à 30. Nous allons présenter sous un seul et même point de vue le rapport des pieds et des orgyies grecs avec les pieds et les toises usités en France ; sous un autre, le rapport de ces deux stades avec nos toises et nos lieues de 2,500 toises ; enfin sous un troisième point de vue, le rapport des schènes et des parasanges avec les mêmes lieues.

MESURES GRECQUES.	MESURES FRANÇAISES.			
Pieds grecs, dont six font une orgyie.	Toises.	Pieds.	Pouces.	Lignes.
1			11	4
2		1	10	8
3		2	10	
4		3	9	4
5		4	8	8
6		5	8	
Orgyies.				
2	1	5	4	
3	2	5		
4	3	4	8	
5	4	4	4	
6	5	4		
7	6	3	8	
8	7	3	4	
9	8	3		
10	9	2	8	
15	14	1		
20	18	5	4	
25	23	3	8	
30	28	2		
35	33	0	4	
40	37	4	8	
45	42	3		
50	47	1	4	
	Petits stades à 51 toises.	Toises.	Pieds.	Pouces.
60	1	5	4	
70	1	15	0	8
80	1	24	5	4
90	1	34		
100	1	43	2	8
110	2	1	5	4
120	2	11	2	
130	2	20	4	8
140	2	30	1	4
150	2	39	4	
160	2	49	0	8
170	3	7	5	4
180	3	17	0	0
190	3	26	2	8
200	3	35	5	4
250	4	32	0	8
300	5	28	2	0
350	6	24	4	0
400	7	20	4	8
450	8	17	0	0
500	9	13	1	4
600	11	5	4	0
1000	18	26	2	8
1500	27	39	4	0
2000	37	1	5	4
2500	46	15	0	8
3000	55	28	2	0
10000	185	7	2	8

Petits stades à 51 toises.	Lieues de 2500 toises.	Toises.	Stades olympiques à 94 ½. Lieues.	Toises.
1		51		94½
2		102		189
3		153		283½
4		204		378
5		255		472½
6		306		567
7		357		661½
8		408		756
9		459		850½
10		510		945
11		561		1039½
12		612		1134
13		663		1228½
14		714		1323
15		765		1417½
16		816		1512
17		867		1606½
18		918		1701
19		969		1795½
20		1020		1890
21		1071		1984½
22		1122		2079
23		1173		2173½
24		1224		2268
25		1275		2362½
26		1326		2457
27		1377	1	51½
28		1428	1	146
29		1479	1	240½
30		1530	1	335
31		1581	1	429½
32		1632	1	524
33		1683	1	618½
34		1734	1	713
35		1785	1	807½
36		1836	1	902
37		1887	1	996½
38		1938	1	1091
39		1989	1	1185½
40		2040	1	1280
41		2091	1	1374½
42		2142	1	1468
43		2193	1	1563½
44		2244	1	1658
45		2295	1	1752½
46		2346	1	1847
47		2397	1	1941½
48		2448	1	2036
49		2499	1	2130½
50	1	50	1	2225
51	1	101	1	2319½
52	1	152	1	2414
53	1	203	2	8½
54	1	254	2	103
55	1	305	2	197½
56	1	356	2	292
57	1	407	2	386½
58	1	458	2	481
59	1	509	2	575½
60	1	560	2	670
65	1	815	2	1142½
70	1	1070	2	1615
75	1	1325	2	2087½
80	1	1580	3	60
85	1	1835	3	532½
90	1	2090	3	1005

Petites stades à 51 toises.	Lieues de 2500 toises.	Toises.	Stades olympiques à 94 ½. Lieues.	Toises.
95	1	2345	3	1477½
100	2	100	3	1950
110	2	610	4	395
120	2	1120	4	1340
130	2	1630	4	2285
140	2	2140	5	730
150	3	150	5	1675
160	3	660	6	120
170	3	1170	6	1065
180	3	1680	6	2010
190	3	2190	7	455
200	4	200	7	1400
250	5	250	9	1125
300	6	300	11	850
350	7	350	13	575
400	8	400	15	300
450	9	450	17	25
500	10	500	18	2250
600	12	600	22	1700
700	14	700	26	1150
800	16	800	30	600
900	18	900	34	50
1000	20	1000	37	2000
1500	30	1500	56	1750
2000	40	2000	75	1500
2500	51	0	94	1250
3000	61	500	113	1000
10000	204		378	

Schènes, mesure égyptienne de 60 petits stades.	Petits stades à 51 toises.	Lieues de 2500 toises.	Toises.
1	60	1	560
2	120	2	1120
3	180	3	1680
4	240	4	2240
5	300	6	300
6	360	7	860
7	420	8	1420
8	480	9	1980
9	540	11	40
10	600	12	600
11	660	13	1160
12	720	14	1720
13	780	15	2280
14	840	17	340
15	900	18	900
20	1200	24	1200
25	1500	30	1500
30	1800	36	1800
35	2100	42	2100
40	2400	48	2400
45	2700	55	200
50	3000	61	500
60	3600	73	1100
70	4200	85	1700
80	4800	97	2300
90	5400	110	400
100	6000	122	1000
150	9000	183	1500
200	12000	244	2000
300	18000	369	500
400	24000	491	1500
500	30000	614	0

Parasanges, mesure perse de 30 petits stades.	Petits stades à 51 toises.	Lieues de 2500 toises.	Toises.	Parasanges, mesure perse de 30 petits stades.	Petits stades à 51 toises.	Lieues de 2500 toises.	Toises.
1	30		1530	45	1350	27	1350
2	60	1	560	50	1500	30	1500
3	90	1	2090	60	1800	36	1800
4	120	2	1120	70	2100	42	2100
5	150	3	150	80	2400	48	2400
6	180	3	1680	90	2700	55	200
7	210	4	710	100	3000	61	500
8	240	4	2240	150	4500	91	2000
9	270	5	1270	200	6000	122	1000
10	300	6	300	250	7500	153	0
15	450	9	450	300	9000	183	1500
20	600	12	600	350	10500	214	500
25	750	15	750	400	12000	244	2000
30	900	18	900	450	13500	275	1000
35	1050	21	1050	500	15000	306	0
40	1200	24	1200				

CONVERSION DES MESURES DE LONGUEUR ENTRE ELLES.

Δάκτυλος	Παλαιστή ou Δοχμή	Διχάς	Ὀρθόδωρον	Σπιθαμή	Ποῦς	Πυγμή	Πυγών	Πῆχυς	Ὀργυιά	Πλέθρον	Στάδιον	Ἵππικον	Μίλ.
4													
10	2 1/2												
11	2 3/4	1 1/10											
12	3	1 1/5	1 1/11										
16	4	1 3/5	1 5/11	1 1/3									
18	4 1/2	1 4/5	1 7/11	1 1/2	1 1/8								
20	5	2	1 9/11	1 2/3	1 1/4	1 1/9							
24	6	2 2/5	2 2/11	2	1 1/2	1 1/3	1 1/5						
96	23	9 3/5	8 5/11	8	6	5 1/3	4 4/5	4					
1600	400	160	145 5/11	133 1/3	100	89 1/9	80	66 2/3	16 2/3				
9600	2400	960	872 8/11	800	600	533 1/3	480	400	100	6			
38400	9600	3840	3490 10/11	3200	2408	2133 1/3	1920	1600	400	24	4		
76800	19200	7680	6981 9/11	6400	4800	4266 2/3	3840	3200	800	48	8	2	

CONVERSION DES MONNAIES ENTRE ELLES.

Λεπτόν	Χαλκοῦς	Δίχαλκος	Ἡμιωβόλιον	Ὀβολός	Διώβολον	Τετρώβολον	Δραχμή	Δίδραχμον	Τετράδ. ou Στατήρ	Πεντάδρ.
7										
14	2									
28	4	2								
56	8	4	2							
112	16	8	4	2						
224	32	16	8	4	2					
336	48	24	12	6	3	1 1/2				
672	96	48	24	12	6	3	2			
1334	192	96	48	24	12	6	4	2		
1680	240	120	60	30	15	7 1/2	5	2 1/4	1 1/2	

ESSAI

DE CHRONOLOGIE

D'HÉRODOTE,

PAR LARCHER.

CHAPITRE PREMIER.

Chronologie des Égyptiens.

La chronologie des Égyptiens est ce qu'il y a de plus difficile et de plus épineux dans l'histoire ancienne. Les modernes, qui ont tenté de l'éclaircir, n'ayant eu d'autre but que de la faire accorder avec les annales des Hébreux, n'ont point balancé à retrancher ce nombre prodigieux de siècles qui s'est écoulé entre le commencement de cette monarchie et la conquête qu'en fit Cambyses, et n'ont pas fait plus de grâce à cette non moins prodigieuse quantité de rois que se donnaient les Égyptiens.

Les chronologistes modernes ont sagement fait de proscrire cette multitude de siècles, et de commencer leur chronologie des Égyptiens peu après le déluge. Tous, ou presque tous, ont retranché les règnes des dieux et des demi-dieux, parce que ces règnes leur paraissaient trop fabuleux. Je ne suis pas si hardi. Les anciens historiens et tous ceux qui ont parlé par occasion des Égyptiens reconnaissent ces règnes. Je n'ose les contester. Je crois qu'on peut leur donner de la vraisemblance : 1° en retranchant plusieurs siècles à ces règnes; 2° en expliquant en quoi ils consistaient, et ce qu'il faut entendre par cette expression. C'est ce que je crois avoir fait avec quelque succès dans le paragraphe dixième, à cela près que j'y ai suivi Hérodote dans le grand nombre d'années qu'il donne à ces règnes, nombre qu'il faut nécessairement réduire, si on veut approcher du vrai. Je ne me propose point de faire un système de chronologie. Si j'avais eu ce dessein, plein de respect pour les livres saints, et persuadé intimement qu'ils ne contiennent rien que de vrai, j'aurais pris, de même que le P. Pétau, pour base de mon système le calcul des Hébreux, qui fixe le déluge universel à l'année 2386 de la période julienne, 2328 ans avant notre ère. Cham, fils de Noé, passa peu de temps après le déluge en Égypte avec sa famille, et lui donna son nom. David appelle l'Égypte la terre de Cham : *et* [1] *intravit Israel in Ægyptum, et Jacob accola fuit in terra Cham. Posuit* [2] *in eis verba signorum suorum, et prodigiorum in terra Cham. Obliti* [3] *sunt Deum, qui salvavit eos, qui fecit magnalia in Ægypto, mirabilia in terra Cham.* Plutarque dit aussi [4] que les Égyptiens donnent à leur pays le nom de Chemia. Cham mena avec lui Mizraïm, son second fils, et peut-être ses autres enfants. De là le nom de Mizraïm, que les Hébreux donnèrent souvent à l'Égypte. Ce nom s'est transmis jusqu'à nous, et l'on désigne encore actuellement l'Égypte sous la dénomination de [5] *Mesr* ou *Misr*, que les Turcs, qui ne prononcent pas deux consonnes de suite dans la même syllabe, prononcent comme si ce nom était écrit *Missir*. Je prendrais pour premier terme de mon système l'année 2388 de la période julienne, 2326 avant notre ère, qui est celle de l'entrée de Cham en Egypte. Je chercherais ensuite dans l'Histoire sainte, ou à son défaut dans la profane, quelque époque connue et presque incontestable. Je remplirais ensuite l'espace intermédiaire avec les rois cités par Hérodote, et même avec la Théocratie, de manière à faire correspondre ces règnes avec ceux des princes qui occupèrent le trône dans le même temps en divers pays. On sent bien, sans que je le dise, qu'il m'aurait fallu beaucoup raccourcir tous ces règnes, et surtout le gou-

[1] Psalm. 104, ℣ 23.
[2] Ibid. ℣ 27.
[3] Psalm. 105, ℣ 21.
[4] Plutarch. de Iside et Osiride, pag. 364. C.
[5] Mémoires sur l'Égypte, pag. 55.

vernement théocratique, et que cet arrangement aurait été purement conjectural. Mais puisqu'il ne reste rien dans les auteurs anciens qui puisse fixer nos incertitudes, il est permis de se livrer à des conjectures. Mon travail achevé, j'en aurais peut-être reconnu la futilité, et à l'exemple du P. Pétau, savant dont la France ne s'honore pas moins que l'illustre compagnie dont il était membre, je me serais déterminé à ne point parler de l'Égypte, ne pouvant le faire d'une façon satisfaisante, même après les travaux du chevalier Marsham et de M. Desvignoles.

Quoi qu'il en soit, je ne me suis pas proposé de faire une chronologie, mais d'exposer en peu de mots les divers systèmes des anciens et des modernes sur l'Égypte, et surtout celui d'Hérodote, afin de faciliter la lecture de son histoire. Quoique j'aie apporté toute l'attention possible pour ne point faire dire à cet historien quelque chose qu'il n'aurait pas dit; ou pour arranger les faits d'une manière qu'il n'eût pas avouée, j'ai mieux aimé intituler cet ouvrage *Essai sur la Chronologie d'Hérodote*, que de lui donner un titre plus magnifique, qui n'en aurait imposé qu'aux demi-savants.

Mais avant de rapporter le système de cet historien, j'ai cru devoir jeter un coup-d'œil sur celui des auteurs qui sont venus après lui. Cela formera autant de paragraphes.

§ I. De la vieille chronique.

Cette chronique n'est pas plus ancienne qu'Alexandre, puisqu'elle s'étend jusqu'à Nectanébo, 18 ans avant la conquête de l'Égypte par ce prince; et peut-être lui est-elle de beaucoup postérieure. Les annales de l'Égypte étaient alors en grande partie détruites; et ce qui en restait n'était peut-être pas entendu, la langue dans laquelle elles étaient écrites ne se parlant plus depuis longtemps. Son auteur, quel qu'il soit, est d'autant plus suspect, qu'il ne nous a point fait connaître les sources où il avait puisé. Quoi qu'il en soit, voici son système :

« Il[1] y avait chez les Égyptiens une ancienne » chronique, qui paraît avoir induit en erreur Ma» néthon. Elle renfermait trente dynasties en cent treize générations, et un espace de 36,525 ans. » La durée du règne de Vulcain est nulle, parce » qu'il paraît le jour et la nuit. Le soleil a ré» gné 30,000 ans, Saturne et les douze autres » dieux 3,984 ans, et les huit demi-dieux 217 ans. » Après eux, quinze générations du cycle canicu» laire en 443 ans : la seizième dynastie des Tani» tes, de huit générations en 190 ans; la dix-sep» tième dynastie des Memphites, quatre générations » en 103 ans; la dix-huitième des Memphites, qua» torze générations en 348 ans; la dix-neuvième » des Diospolites, cinq générations en 194 ans; la » vingtième dynastie des Diospolites, huit généra» tions en 228 ans; la vingt-unième des Tanites » six générations en 121 ans; la vingt-deuxième des » Tanites, trois générations en 48 ans; la vingt-troi» sième des Diospolites, deux générations en 19 ans; » la vingt-quatrième des Saïtes, trois générations » en 44 ans; la vingt-cinquième des Éthiopiens, trois » générations en 44 ans; la vingt-sixième des Mem» phites, sept générations en 177 ans; la vingt-sep» tième des Perses, cinq générations en 124 ans;.... » la vingt-neuvième dynastie...... générations en » 39 ans; la trentième dynastie des Tanites, une » génération en 18 ans. »

Les quinze premières dynasties comprennent vingt-deux générations des dieux et des demi-dieux, et quinze générations du cycle caniculaire; en tout trente-sept générations en 34,644 ans. Les quinze dynasties suivantes sont de soixante-seize générations en 1,881 ans, en y comprenant les règnes de la vingt-huitième dynastie, qui sont de 184 ans. Si l'on admet, avec le Syncelle, au nombre des rois, les quinze générations du cycle caniculaire, lesquelles sont de 445 ans, l'on aura pour la somme totale des règnes des rois 2,324 ans, quoique le Syncelle la porte à 2,365 ans. Comme cette chronique s'étend jusqu'à Nectanébo, 18 ans avant la conquête de l'Égypte par Alexandre, il est certain qu'elle fait remonter le premier roi à l'an 2,040 de la période julienne, 2,674 ans avant notre ère; antiquité qui ne s'accorde pas plus avec les Livres saints qu'avec l'Histoire profane.

§ II. De Manéthon.

Manéthon[1], grand-prêtre de Sébennyte, et greffier des archives sacrées, avait composé, par ordre de Ptolémée Philadelphe, une histoire d'Égypte, qu'il avait extraite, à ce qu'il dit, des livres sacrés d'Hermès Trismégiste. Sa chronologie nous a été conservée en partie par Eusèbe, Jules Africain et Joseph, dans sa réponse à Apion. Le fragment de Manéthon, rapporté[2] par Joseph, comprend la dix-huitième dynastie, et les deux premiers princes de la dix-neuvième. Cette dix-huitième dynastie contient quinze rois et deux reines, qui ont régné 340 ans 7 mois. Si l'auteur de la vieille chronique ne s'accorde pas avec Manéthon sur le nombre des générations de cette dynastie, du moins y est-il assez conforme sur la durée des règnes. Jules Africain compte dans[3] la même dynastie seize rois, sans

[1] Sincelli Chronogr., pag. 51.

[1] Sincelli Chronogr., pag. 40.
[2] Joseph. contra Apionem, lib. 1, § xv.
[3] Syncelli Chronogr., pag. 69, 70 et 72.

dire un seul mot des reines. Ces seize rois ont régné, selon cet écrivain, 288 ans. Cela fait une différence de 52 ans 7 mois. Si le témoignage de Manéthon est suspect, parce que, vivant dans un siècle où l'ancienne langue des Égyptiens était très-peu connue, il est à présumer qu'il l'ignorait absolument, ou qu'il n'en avait qu'une connaissance imparfaite, on peut encore assurer que son témoignage n'est d'aucune valeur, parce que nous n'avons de cet écrivain que des fragments altérés par les auteurs qui les rapportent, ou par leurs copistes. Cette dix-huitième dynastie prouve manifestement qu'on ne peut se fier à son témoignage. Eusèbe, qui fait profession [1] de le copier, nomme seize rois et porte la somme totale de leurs règnes à 386 ans, tandis que Joseph ne l'évalue, d'après le même Manéthon, qu'à 340 ans.

Je ne puis rien dire de plus sur cet historien, parce qu'il n'est pas possible, après l'exemple emprunté de la dix-huitième dynastie, de compter sur l'exactitude de Joseph, d'Eusèbe et de Jules Africain, dans ce qu'ils rapportent de cet auteur sur les autres dynasties

Le Syncelle prétend [2] que les écrits de Manéthon sont pleins de mensonges; et qu'à l'imitation de Bérose, il a forgé des fables. Cela est très-vraisemblable; je n'en regrette pas moins que Jules Africain ait mutilé et interpolé le système de cet écrivain, au lieu de le donner tel qu'il l'avait trouvé.

M. Goguet [3] prétend que Manéthon profita de l'opinion des Égyptiens, qui croyaient, ainsi que la plupart des anciens peuples, qu'ils avaient été originairement gouvernés par les dieux, pour établir l'antiquité de sa nation. Mais Hérodote, qui florissait environ deux siècles avant cet écrivain, parle du règne des dieux et du nombre d'années que les prêtres égyptiens assignaient à chacun de ces dieux.

Le même savant nous dit aussi que les différentes parties de l'Égypte ayant été gouvernées par différents princes, Manéthon avait réuni tous ces princes dans un seul et même catalogue, et avait voulu faire croire que chacun de ces princes avait régné successivement sur toute l'Égypte. Cette opinion n'est pas particulière à Manéthon. C'est celle d'Hérodote, et cet historien la tenait des prêtres égyptiens. C'était celle de Diodore de Sicile; et, si je ne me trompe, celle de tous les chronologistes, jusqu'au chevalier Marsham, qui est, je crois, le premier qui ait imaginé l'ingénieux système des dynasties collatérales.

[1] Euseb. Chronic. lib. prior., pag. 16.

[2] Syncelli Chronogr., pag. 16.

[3] De l'Origine des Lois, etc., tome III, Dissert. III, pag. 281 et 282.

§ III. De Jules Africain.

Jules Africain, d'Emmaüs en Palestine, depuis appelée Nicopolis, florissait au troisième siècle sous les empereurs Antonin, Hélagabale et Sévère Alexandre. Son principal ouvrage est une Chronographie, qui comprend 5,721 ans depuis la création du monde jusqu'au consulat d'Annius Gratus et de Claudius Séleucus, l'an 221 de notre ère. Sa Chronologie est actuellement perdue; mais on la retrouve en partie dans Eusèbe, le Syncelle, Jean Malala, Théophane, Cédrénus, et dans la Chronique Paschale ou d'Alexandrie. Jules Africain comptait vingt-six dynasties qui avaient occupé le trône d'Égypte, jusqu'à la conquête de ce pays par Cambyses. La première dynastie comprend huit rois en 263 ans; la deuxième, sept rois en 224 ans; la troisième, neuf rois en 214 ans; la quatrième, neuf rois en 284 ans; la cinquième, neuf rois en 218 ans; la sixième, six rois en 203 ans; la septième renferme soixante-dix rois qui ont régné chacun un jour; en tout 2 mois 10 jours; la huitième, vingt-sept rois en 146 ans; la neuvième dix-neuf rois en 409 ans; la dixième, dix-neuf rois en 185 ans; la onzième, seize rois en 43 ans; la douzième, sept rois en 160 ans; la treizième, soixante rois en 184 ans; la quatorzième dynastie manque dans le Syncelle. Eusèbe, qui nous l'a conservée, lui assigne soixante-seize rois en 124 ans. La quinzième comprend six rois en 284 ans; la seizième, trente-deux rois en 518 ans; la dix-septième, quatre-vingt-six rois en 155 ans; la dix-huitième, seize rois en 284 ans; la dix-neuvième, six rois en 204 ans; la vingtième, douze rois en 135 ans; la vingt-unième, sept rois en 130 ans; la vingt-deuxième, neuf rois en 116 ans; la vingt-troisième, quatre rois en 89 ans. La première olympiade eut lieu sous Pétubatès, premier roi de cette dynastie. La vingt-quatrième dynastie ne contient qu'un seul roi, dont le règne est de six ans; la vingt-cinquième renferme trois rois en 40 ans; la vingt-sixième, neuf rois en 150 ans 6 mois.

Cet écrivain s'était proposé pour but de faire accorder, comme le dit [1] le Syncelle, la chronologie des Égyptiens avec celle de l'Écriture. Voyons s'il a réussi. 1° Il compte cinq cent trente-deux rois en vingt-six dynasties, qui ont régné 5,826 ans 8 mois 10 jours. Psammachérités, qui fut déposédé par Cambyses, après six mois de règne, est le Psamménit d'Hérodote. Il fut vaincu et fait prisonnier l'an 525 avant notre ère. Si l'on ajoute ce nombre à 5,826, on aura l'an 6,351 avant notre ère pour le règne de Ménès. Le monde ayant été créé, suivant les Grecs, que suit Jules Africain, 5,500 ans seu-

[1] Syncelli Chronogr., pag. 53 et 54.

lement avant Jésus-Christ, il s'ensuit que ce prince régnait 851 ans avant l'époque qu'il assigne à la création du monde : ce qui est absurde.

2° Il met soixante rois dans la treizième dynastie, qui n'ont régné que 184 ans; soixante-seize dans la quatorzième, dont le règne est aussi de 184 ans; quatre-vingt-six rois dans la dix-septième, qui n'ont gouverné que 155 ans. Ce petit nombre d'années, pour un aussi grand nombre de princes, pèche contre toute vraisemblance. Ce n'est pas tout : la septième dynastie est de soixante-dix rois, qui n'ont régné que 70 jours. Afin de sauver cette invraisemblance, il faut supposer que ces princes se sont mutuellement détruits.

3° Il place la première olympiade sous Pétubatès. Si l'on suppose que ce fut la première année de son règne, cette année concourra avec l'an 3,938 de la période julienne, 776 ans avant notre ère. En ajoutant la somme des règnes suivants, il se trouvera que Cambyses aura subjugué l'Égypte l'an 4,223 de la période julienne, 491 ans avant notre ère; ce qui est contredit par les histoires les plus authentiques, qui mettent cette conquête l'an 4,189 de la période julienne, 525 ans avant notre ère; c'est-à-dire 34 ans plus haut. Si l'on suppose au contraire que la première olympiade concourt avec la quarantième et dernière année de Pétubatès, ou quelqu'une des années intermédiaires, la conquête de l'Égypte par Cambyses sera nécessairement reculée d'autant d'années; ce qui répugnera davantage à l'histoire.

§ IV. D'Eusèbe.

La chronique d'Eusèbe renferme deux livres. Cet écrivain donne dans le premier, entre autres choses, des extraits de Manéthon et de Jules Africain sur les rois d'Égypte. Peut-être ne connaissait-il Manéthon que par ce qu'il en avait trouvé dans la Chronographie de Jules Africain. Ces deux ouvrages étant perdus, il est impossible de constater la fidélité de ces extraits.

Le second livre contient le Canon chronologique, et commence à la première année d'Abraham, laquelle correspond, suivant cet écrivain, qui suivait le calcul hébraïque, à l'an du monde 1,948, et concourt avec l'an 2,678 de la période julienne, 2,036 ans avant notre ère. La seizième dynastie régnait alors en Égypte. La vingt-sixième a fini par la conquête de Cambyses, en 4,170 de la période julienne, 544 ans avant notre ère, c'est-à-dire, 19 ans plus tôt qu'elle n'a fini réellement. Ces onze dynasties ont donc occupé le trône 1,492 ans. On ignore si Eusèbe admettait la durée que donne Jules Africain aux quinze dynasties précédentes. S'il était de son opinion, le royaume d'Égypte aurait commencé 401 ans 2 mois 10 jours avant la création du monde, selon le calcul hébraïque qu'il suivait. On remarque sur la durée des règnes de quelques rois de la différence entre cet écrivain et le Syncelle, et il n'est pas toujours d'accord avec lui-même, puisqu'on trouve quelquefois sur le même objet de la contradiction entre sa chronique et son canon chronologique.

§ V. Du Syncelle.

Le moine George, Syncelle de Taraise, patriarche de Constantinople, florissait dans le huitième siècle. Il se livra à la chronologie; et profitant du travail de ses devanciers, il nous a donné une chronologie complète depuis la création du monde jusqu'au règne de Dioclétien. Il s'était aperçu que le système de Jules Africain ne répondait pas, surtout dans ce qui regarde les Égyptiens, aux vues qu'il avait, de faire accorder l'ancienne chronologie avec l'Écriture. Voulant remédier à cet inconvénient, il retrancha la plus grande partie de ces rois, et n'en laissa subsister que quatre-vingt-six, dont Ménès est le premier, et Amosis le dernier. Celui-ci étant mort, selon le Syncelle, l'an 4,211 de la période julienne, 503 ans avant notre ère, si l'on ajoute la durée des règnes des rois ses devanciers, il se trouvera que Ménès, le premier de ces rois, est monté sur le trône l'an 1,990 de la période julienne, 2,724 ans avant notre ère. Les retranchements que s'est permis cet écrivain ne sont fondés sur aucune sorte d'autorité, et sont contredits par tous les auteurs qui ont parlé des Égyptiens. Il paraît les avoir faits sans y avoir été autorisé, et dans la seule vue de concilier l'Histoire sainte avec celle des Égyptiens. Cependant, bien loin d'y avoir réussi, il met le commencement du règne de Ménès 395 ans avant le déluge.

Ératosthène [1] avait rassemblé, par ordre de Ptolémée-Evergètes, ou par celui de Ptolémée-Épiphanès, les annales des rois d'Égypte, et les avait extraites des livres des Égyptiens. Apollodore leur avait donné place dans sa Chronographie. Ces ouvrages sont malheureusement perdus; mais le Syncelle nous a conservé les noms et la durée des règnes de trente-huit rois, qui avaient régné à Thèbes, dont ces deux chronographes avaient fait mention. Le premier de ces rois s'appelait Ménès. Il est certain que c'est le même prince que Jules Africain, Eusèbe et le Syncelle reconnaissent pour le premier roi des Égyptiens. Cependant le Syncelle, dont cette liste de rois dérangeait les calculs, suppose que celui qui avait été roi d'Egypte était différent de celui qui avait régné à Thèbes. En effet, il place le

[1] Syncelli Chronogr., pag. 91 et 147.

premier l'an 2,776 du monde, qui répond à l'an 1,990 de la période julienne, 2,724 ans avant notre ère, et le second à l'an 2,900, qui correspond à l'an 2,114 de la période julienne, 2,600 ans avant notre ère ; c'est-à-dire, que le second est postérieur au premier de 124 ans.

Il paraît certain que l'on appelait ces princes rois de Thèbes quoiqu'ils le fussent de l'Égypte entière, parce que cette ville était alors la capitale de l'Égypte. Mais, lorsque plusieurs siècles après Ménès, Uchoréus [1] eut fondé, ou plutôt agrandi et embelli Memphis, la plupart des rois abandonnèrent Thèbes pour résider en cette ville. Tous les rois qui ont précédé Uchoréus, et qui sont au nombre de soixante-neuf, selon Diodore de Sicile [2], sont appelés par cette raison rois de Thèbes. Peut-être même faut-il encore compter parmi ces rois plusieurs de ses successeurs.

Le Syncelle, qui s'était aperçu qu'en admettant ces princes il faudrait faire remonter les rois d'Égypte 1,075 ans plus haut, selon son calcul, ou plutôt 1,267 selon la règle des générations, a mieux aimé les rejeter comme inutiles [3], parce qu'il aurait fallu mettre Ménès l'an 1,509 du monde, c'est-à-dire, l'an 725 de la période julienne, 3,991 ans avant notre ère, et par conséquent 723 ans avant le déluge, puisqu'il met le déluge l'an du monde 2,242, lequel correspond à l'an 1,456 de la période julienne, 3,258 ans avant notre ère. C'est par la même raison qu'il a supprimé les noms de cinquante-trois autres rois de Thèbes qu'il avait trouvés dans la Chronographie d'Apollodore, et qui auraient fait remonter le premier roi 240 ans avant l'époque qu'il assigne à la création du monde, et 1,023 avant celle du P. Pétau.

Le Syncelle aurait dû conserver précieusement la liste des rois d'Égypte, telle qu'il l'avait trouvée dans les chronographies de ces deux écrivains, sauf à y joindre des remarques critiques. On aurait su du moins quelles étaient les opinions des Égyptiens sur l'ancienneté de leur nation, et lequel d'Hérodote ou de Diodore de Sicile avait le plus approché de la vérité.

§ VI. De quelques chronologistes modernes.

Le P. Pétau [4] regardait comme des fables indignes de l'attention des savants les origines et les dynasties des Égyptiens, que nous ont transmises Jules Africain et Eusèbe. Aussi n'en a-t-il pas dit un mot dans son canon chronologique.

[1] Diodor. Sicul., lib. 1, § L, pag. 59.
[2] Id., ibid.
[3] Syncelli Chronogr., pag. 147, sub finem.
[4] Petav. de Doctrina tempor. lib. x, cap. xvii.

Le chevalier Marsham n'en avait pas la même opinion : mais comme il n'était pas moins pénétré de respect pour les écritures que ce savant jésuite, il imagina que ces rois avaient régné en différentes villes en même temps ; et à la faveur de ces synchronismes, il trouva le moyen de faire accorder l'histoire d'Égypte avec nos livres saints. On doit lui savoir gré de son zèle. Mais ces synchronismes étant dénués de fondement, son ouvrage, savant d'ailleurs, ne peut servir qu'à égarer. Voici sa manière de procéder. Diodore de Sicile avait avancé que les successeurs de Ménès, au nombre de cinquante-deux, n'avaient rien fait de mémorable pendant 1,400 ans. Hérodote avait observé, de son côté, que les prédécesseurs de Sésostris n'avaient rien fait d'éclatant. De là le chevalier Marsham conclut, qu'entre la mort de Ménès et l'avénement de Sésostris au trône, il ne s'était écoulé que 1,400 ans. Il prétend ensuite que Sésostris est le Sésac de l'Ecriture, quoique cette opinion ne soit appuyée que sur un texte [1] de Joseph, mal entendu ; et comme Sésac paraît être de l'an 3,747 de la période julienne, 967 ans avant notre ère, Ménès doit être de l'an 2,347 de la période julienne, 2,367 ans avant notre ère. C'est dans cet intervalle de 1,400 ans, entre Ménès et Sésostris, qu'il suppose que tous les rois dont parlent Jules Africain et le Syncelle ont régné en différents nomes.

M. Borheck m'oppose [2] une réflexion de M. Gatterer. « Le doute, dit-il, qu'a élevé Larcher contre » l'ingénieuse explication du chevalier Marsham a » été détruit par M. Gatterer. Ce savant observe » qu'on ne peut pas conclure des fragments très- » corrompus de Manéthon qu'il n'a été fait aucune » mention de ces synchronismes dans l'ouvrage en- » tier de cet auteur, puisqu'on en trouve des traces » dans les membres dispersés de son ouvrage, quoi- » qu'elles soient obscurcies par la faute de ceux qui » les ont extraits. »

En quel endroit de ces fragments trouve-t-on ces synchronismes ? Je n'y en aperçois point, et

[1] Joseph, après avoir parlé de l'expédition de Susac, roi d'Égypte, contre Roboam, remarque qu'Hérodote en a fait mention, et qu'il ne s'est trompé que sur le nom de ce prince μέμνηται δὲ ταύτης τῆς στρατείας καὶ ὁ Ἁλικαρνασσεὺς Ἡρόδοτος, περὶ μονον τὸ τοῦ βασιλέως πλανηθεὶς ὄνομα. Joseph. Antiq. Jud., lib. viii, cap. x, § iii, pag. 449. Joseph veut dire seulement qu'Hérodote s'est trompé en attribuant à Sésostris une expédition qui regardait Sésac. Περὶ οὗ (Σουσάκου) πλανηθεὶς Ἡρόδοτος τὰς πράξεις αὐτοῦ Σεσώστρει συνάπτει. Id. ibid., cap. x, § ii, pag. 449. Ainsi Joseph croyait que Sésostris et Sésac étaient deux princes très-différents.

[2] Dans la traduction latine de mon Essai de Chronologie, par M. Borheck, pag. 27 et 28.

M. Gatterer aurait dû les indiquer. Ce savant ajoute, il est vrai, qu'elles sont obscurcies par la faute de ceux qui ont extrait ces fragments. Si cela est ainsi, on ne pourra les découvrir qu'en corrigeant ces textes. Mais aura-t-on alors l'ouvrage de Manéthon? N'aura-t-on pas plutôt celui de M. Gatterer ? C'est ce que je laisse à déterminer.

M. d'Origny fit imprimer en 1765 une chronologie égyptienne. Il y prétend [1] que « l'Égypte, » dans son origine, était divisée en diverses principautés, où le gouvernement était assez uniforme. » On avait établi, continue-t-il, dans chacune, des » prêtres, avec charge d'écrire les annales ; et » comme ces principautés étaient entièrement indépendantes les unes des autres, les prêtres n'inséraient dans leurs mémoires que les événements » qui appartenaient à celles des principautés dont ils » étaient les historiens. »

Il est très-vrai que les prêtres étaient chargés d'écrire les annales de la nation. Il y en avait d'établis à Thèbes, à Memphis, à Héliopolis, et, suivant toutes les apparences, en d'autres villes aussi. Mais leur emploi n'était point, comme le dit M. d'Origny, d'écrire seulement les annales des principautés dont ils étaient les historiens. Ce fait, imaginé pour avoir le droit d'arranger à son gré les différentes dynasties, est démenti par Hérodote, qui dit [2] positivement qu'après avoir consulté les prêtres de Memphis, il s'était transporté à Thèbes et à Héliopolis, pour voir si les prêtres de ces deux dernières villes s'accorderaient avec ceux de Memphis. Cet historien les trouva parfaitement d'accord. Si les prêtres n'eussent écrit que les événements relatifs à leurs principautés, il eût été très-inutile de consulter les uns et les autres sur l'histoire générale de l'Égypte. Ils n'auraient pu rapporter que l'histoire particulière qu'ils étaient chargés d'écrire.

Quant à la division de l'Égypte en plusieurs royaumes, on serait tenté de croire, au ton dogmatique de M. d'Origny, qu'il a recouvré quelque ouvrage précieux sur l'histoire de ce pays. Mais non ; toutes ses preuves sont empruntées de deux passages de Manéthon, qui ne signifient rien, et d'un fragment d'une histoire composée par un Juif obscur, qui a cru relever le législateur de sa nation par des fables ridicules. Examinons plus particulièrement ces preuves.

Manéthon [3] raconte « qu'une grande armée » d'un peuple qui n'avait nulle réputation vint » du côté de l'orient, se rendit sans peine maître » de notre pays, tua une partie *de nos princes*, » mit les autres à la chaîne, etc. » Telle est la traduction de M. d'Andilly. Mais, je le demande à M. d'Origny : si un peuple barbare venait fondre sur la France, et s'il passait au fil de l'épée la plupart de nos princes, serait-il en droit d'en conclure, d'après l'historien qui aurait rapporté ce fait, que la France était alors divisée en plusieurs états ? Je dis plus : cette traduction n'est pas exacte. « Des hom» mes ignobles, dit Manéthon [1], et pleins d'au» dace, fondirent à l'improviste des parties orien» tales sur notre pays, le subjuguèrent sans peine » et sans livrer de combat ; et lorsqu'ils eurent en » leur puissance *les chefs*, ils brûlèrent impitoyable» ment les villes et renversèrent les temples des » dieux, etc. » Le terme τοὺς ἡγεμονεύσαντας comprend le roi et les grands du royaume, et ne veut rien dire de plus. On ne peut conclure de ce passage, que l'Égypte fut alors partagée en plusieurs états.

Il peut se faire qu'à la faveur de cette invasion, quelques seigneurs puissants se soient emparés de l'autorité souveraine, chacun dans sa province, pendant les troubles qui agitèrent le pays, et que ces petits princes aient ensuite réuni leurs forces contre cette armée de pasteurs, comme le dit Manéthon [2]. Mais comment M. d'Origny a-t-il pu savoir que ce gouvernement a subsisté longtemps ? qui lui a appris que les noms de ces petits rois ont été insérés dans les annales de la nation, comme étant les vrais rois, les rois légitimes ? Il est très-vraisemblable que le prince, descendant des anciens rois du pays, conserva dans sa dépendance la plus grande partie des provinces, qu'il subjugua peu à peu les seigneurs qui, à la faveur des troubles, avaient secoué le joug de l'autorité ; et que lorsqu'il eut réuni sous ses lois toute la partie de l'Égypte que n'avaient point soumise les pasteurs, il marcha avec toutes ses forces contre ces mêmes pasteurs, les battit et les chassa de toute l'Égypte, excepté de la ville d'Avaris, où ils se renfermèrent. La preuve que les choses ont dû se passer de la sorte, c'est que Manéthon ne parle plus de ces différents rois, qui s'étaient réunis contre les pasteurs, mais seulement d'Alisphragmuthosis. Cependant si ces petits princes eussent encore existé, c'eût été l'occasion de remarquer qu'ils avaient joint leurs forces à celles d'Alisphragmuthosis, ou d'observer que ce prince avait battu les pasteurs avec ses seules forces, et sans le concours de celles des autres rois égyptiens. De plus, Manéthon [3] ajoute que Thummosis, fils d'Alisphragmuthosis, ayant assem-

[1] Chronologie des rois du grand empire des Égyptiens, tom. I, pag. 34.

[2] Herodot. lib. II, § III.

[3] Chronologie du grand empire des Égyptiens, tom. II, pag. 59.

[1] Joseph. contra Apionem, lib. I, § XIV, tom. II, pag. 444.

[2] Id. ibid., pag. 445.

[3] Joseph contra Apionem, lib. I, § XIV, tom. II, pag. 446.

blé une armée de quatre cent quatre-vingt mille hommes, assiégea la ville d'Avaris et la força de capituler. Si l'Égypte eût été alors partagée en plusieurs royaumes, comment ce prince aurait-il pu lever des forces si considérables ? On ne peut m'objecter que les autres princes lui avaient envoyé des secours. Manéthon, qui en avait fait la remarque plus haut en parlant du père de Thummosis, n'aurait pas manqué de faire la même remarque en cette occasion. On ne peut donc conclure du récit de cet historien que l'Égypte, soit avant la conquête des pasteurs, soit après leur expulsion, ait été partagée en plusieurs royaumes. On peut tout au plus en inférer que, pendant les troubles, quelques grands seigneurs se rendirent indépendants dans leurs nomes, à peu près comme les grands seigneurs en France s'attribuèrent une partie de l'autorité souveraine, sans cesser cependant de reconnaître le roi pour leur seul et légitime souverain.

Il est vrai que le Juif Artapan, auteur d'une histoire dont les fragments, conservés par Eusèbe, ne nous font guère regretter la perte, assure que du temps de Moïse les Égyptiens [1] avaient plusieurs rois, et c'est la grande preuve de M. d'Origny [2]. Mais comment cet écrivain a-t-il pu se servir d'une telle autorité, lui qui est si religieux ? Ne s'est-il donc point aperçu que ce Juif racontait de Moïse des fables, manifestement contredites par l'Écriture, et que la même Écriture ne reconnaissait en ce temps-là qu'un seul roi dans toute l'Égypte ? En effet, lorsque Pharaon veut poursuivre les Israélites, il rassemble six cents chars [3] choisis, et tous ceux qui se trouvèrent en Égypte. Ce prince aurait-il pu prendre avec lui les chars de toute l'Égypte, s'il n'eût point été maître de tout le pays ! M. d'Origny ne devait-il pas imaginer qu'un Juif, qui paraissait si peu instruit de l'histoire du législateur de sa nation, ne pouvait l'être de celle d'un peuple étranger ? De plus, comment peut-on mettre un écrivain fabuleux et sans autorité en parallèle avec des historiens tels qu'Hérodote et Diodore de Sicile ? et cependant c'est sur d'aussi faibles moyens que M. d'Origny assure que l'Égypte était partagée en plusieurs royaumes.

Je crois qu'après avoir détruit l'existence de ces royaumes collatéraux, on me dispensera d'examiner l'arrangement méthodique qu'a donné M. d'Origny aux différentes dynasties des Égyptiens. Je me contente d'observer en général qu'il les a classées arbitrairement, et sans aucune sorte d'autorité.

[1] Eusebii Præpar. Evang. lib. IX, § XXVII, pag. 432.
[2] Chronologie du grand empire des Égyptiens, tom. I, pag. 41.
[3] Exod., cap. XIV, ỳ 7.

Je ne dirai qu'un mot sur quelques savants, dont le mérite est de beaucoup supérieur à celui de M. d'Origny. Usher, archevêque d'Armagh, en Irlande, ayant lu dans la chronique abrégée de Constantin Manassès que l'empire [1] des Égyptiens avait duré 1,663 ans, remonte de la conquête de l'Égypte par Cambyses l'an 4,189 de la période julienne, 525 ans avant notre ère, et ajoutant 1,663, il trouve que Ménès commença à régner l'an 2,526 de la période julienne, 2,188 ans avant notre ère. Constantin Manassès et les autres auteurs ecclésiastiques ne sont d'aucune autorité en ces matières, par les raisons que j'ai dites plus haut. Usher, voulant donner les annales de l'ancien et du nouveau Testament, ne pouvait adopter aucun des anciens systèmes. Tous les modernes devaient lui être indifférents, dès qu'ils ne contredisaient pas ses vues. Il a mieux aimé en faire un lui-même, qui n'est pas plus mauvais que les précédents.

Périzonius a fait un ouvrage savant sur les origines des Égyptiens, dans lequel il réfute le chevalier Marsham, Usher, Capelle, le P. Pezron et d'autres. C'est le même but, ce sont les mêmes vues. Il admet le témoignage des anciens quand il est favorable à ses opinions, et le rejette sans balancer lorsqu'il leur est contraire.

M. Desvignoles n'a traité qu'en partie l'histoire d'Égypte, dans sa chronologie de l'histoire sainte. Je n'en dirai rien de plus, son ouvrage étant entre les mains de tout le monde. Hermannus Conringius, savant médecin d'Helmstad, s'est distingué par plusieurs ouvrages, et principalement par ses *Adversaria Chronologica*. Il remarque qu'Hérodote est un écrivain exact dans tout ce qu'il a écrit sur les rois d'Égypte, depuis Psammitichus [2] jusqu'à la conquête de l'Égypte par Cambyses. Mais il ne rend pas la même justice à cet historien, dans ce qu'il raconte des rois qui ont précédé ce prince ; ou s'il ne l'attaque pas directement, du moins infirme-t-il le témoignage des prêtres égyptiens, sur lequel s'appuie cet historien. « Je veux bien [3], dit-il, que » tout ce qui a été raconté à Hérodote ait été emprunté d'un livre ; mais ce qui prouve qu'on ne » doit point ajouter foi à ces récits, c'est que, ou » les prêtres n'avaient pas eux-mêmes d'anciennes » annales dignes de foi, ou qu'aucun d'eux ne raconta de bonne foi aux étrangers rien de ce qui » était contenu dans ces anciens monuments. Il est » difficile de s'assurer laquelle de ces deux propositions est la plus vraie. » Cependant le sentiment de

[1] Constantini Manassis Breviarium historicum, p. 122, ỳ 16, 17, 18 et 19.
[2] Adversaria Chronolog., cap. XV.
[3] Ibid., cap. XVI.

Joseph, dans sa réponse à Apion, le porte à croire que les prêtres étaient chargés de transmettre à la postérité les choses mémorables. Mais cette proposition admise, il pense que ces annales ne furent point écrites de bonne foi par tous les prêtres, ou qu'il n'en transpira rien de vrai. Il tâche de prouver la seconde partie de ce dilemme par le peu d'accord qui se remarque entre les récits d'Hérodote et ceux de Diodore de Sicile et de Manéthon. Mais cette contradiction ne peut être rejetée, ni sur les annales, ni sur la bonne foi des prêtres égyptiens. non-seulement ils lurent à Hérodote ce qui était écrit [1] dans leurs livres sur les trois cent quarante et un rois qui avaient régné depuis Ménès jusqu'à Séthos, et sur les trois cent quarante et un grands-prêtres qui s'étaient succédé de père en fils jusqu'à cette époque; mais encore ils menèrent cet historien dans une grande salle, où ils lui montrèrent les trois cent quarante et une statues colossales en bois, de ces grands-prêtres. Hérodote les ayant comptées [2], le récit des prêtres se trouva confirmé par le témoignage de ses yeux. Ces annales ne contenaient donc rien que de vrai, sur cette longue suite de rois, et les prêtres ne racontaient rien qui ne s'y trouvât; autrement ils n'auraient pas osé en appeler aux statues des grands-prêtres, qui auraient infirmé leurs récits, si leur nombre n'eût point été égal à celui des rois.

Je rapporte, comme on le voit, tout ce qui peut accréditer le témoignage d'Hérodote. Cependant on peut faire deux réflexions, qui ont échappé à la sagacité de notre historien : 1° Il est certain que dans ces anciens temps les Égyptiens n'avaient pas encore inventé les caractères hiéroglyphiques, et moins encore l'écriture cursive. Comment pouvaient-ils donc avoir des annales de ces temps anciens? 2° La sculpture était alors ignorée. Comment pouvaient-ils donc avoir des statues de leurs premiers rois et de leurs premiers pontifes? D'ailleurs, cette longue suite de générations non interrompues dans les rois et dans les grands-prêtres, et cette exacte correspondance dans le nombre des uns et des autres, sont impossibles.

Hérodote assure que les prêtres lui avaient communiqué les annales des Égyptiens. Il aurait dû être en garde contre leur récit. Sa candeur ne le lui permit pas. C'était, me dira-t-on, une faible raison pour croire; cependant c'en était une quelconque. Il n'en est pas de même de Diodore de Sicile; il n'en avait d'aucune sorte : en effet, cet historien ne dit nulle part qu'il ait consulté les archives des Égyptiens, ou qu'il ait appris quelque chose des prêtres d'Égypte. Son histoire ne peut donc avoir, dans cette partie, la même authenticité que celle d'Hérodote, et l'on ne doit pas balancer à rejeter tout ce qui s'y trouve de contraire.

Quant à Manéthon, son témoignage n'est pas d'un grand poids. 1° De son temps, les annales d'Égypte étaient probablement en grande partie perdues, ou, comme elles étaient écrites dans l'ancienne langue du pays, il se trouvait alors en Égypte très-peu de savants qui l'entendissent. Est-on assuré que Manéthon fût de ce nombre?

M. Borheck répond : *Est on assuré que Manéthon ignorait l'ancienne langue ?* Non certainement on ne peut l'assurer; mais il est très-vraisemblable qu'il l'ignorait. Combien peu de personnes y a-t-il actuellement en France qui entendent nos vieux auteurs! *Est-il vraisemblable*, continue le même savant, *que Ptolémée eût confié à un prêtre ignorant le soin d'écrire l'histoire?* Manéthon s'insinua probablement dans les bonnes grâces du prince et des grands, par des flatteries. Il vanta sans doute ses connaissances; on le crut sur parole, parce qu'on n'était pas en état de les apprécier. De là vint le choix qu'en fit Ptolémée pour écrire l'histoire. En général les choix des princes, même de ceux qui sont les plus éclairés, sont mauvais, parce que le plus souvent ils sont dupes des intrigants.

2° Les écrits de Manéthon ne sont pas parvenus en entier jusqu'à nous; il est à présumer qu'il s'est commis beaucoup d'infidélités dans le peu qui nous en reste. On en voit un exemple frappant au sujet de la dix-huitième dynastie, exemple que j'ai rapporté plus haut, § 11, pag. 17 et 18.

3° Son témoignage est d'autant plus suspect, qu'il paraît avoir altéré l'histoire d'Égypte pour faire sa cour aux rois macédoniens qui régnaient alors en Égypte. Les rois de Macédoine remontaient par Hercules à Danaüs, roi d'Argos. On peut voir Apollodore, sur la généalogie d'Amphitryon, livre II, chapitre I, § V; chapitre II, § I; chapitre IV, § I et VI; et sur celle des rois de Macédoine, Hérodote, livre VIII, § CXXXVII. Manéthon, voulant flatter les rois macédoniens, prétendit que [1] Sésostris était frère de Danaüs. Si Danaüs eût été frère de ce prince, Hérodote, qui ne manque jamais de rapporter les origines qui pouvaient illustrer les grandes maisons de la Grèce, n'aurait pas passé sous silence cette affinité. Mais bien loin de rien dire en parlant d'Armaïs [2], frère de Sésostris, qui pût faire soupçonner ce prince d'être le même que Danaüs, il donne à penser au contraire [3] que Danaüs et Lyncée

[1] Herodot., lib. II, § CXLII.
[2] Id., ibid., § CXLIII.

[1] Joseph. contra Apionem, lib. I, § XV, pag. 447.
[2] Herodot., lib. II, § CVII et CVIII.
[3] Id., ibid., § XCI.

étaient de simples particuliers de la ville de Chemmis. Cette raison, que je crois victorieuse, sera encore plus développée dans le chapitre des rois d'Argos. J'ajoute seulement qu'il ne se trouve aucun ancien auteur antérieur à Manéthon, qui ait avancé que Danaüs fût frère de Sésostris.

Deux illustres savants, MM. Meiners et Degen, comme je le vois dans la traduction latine de mon Essai sur la Chronologie d'Hérodote, par M. Borheck, professeur en histoire et en éloquence à Duisbourg, ont voulu justifier Manéthon contre mon accusation. Le premier[1] prétend que les prêtres égyptiens avaient imaginé beaucoup de choses qu'ils racontaient comme vraies aux étrangers, et il tâche de le prouver, par ce qu'ils dirent en différents temps à Solon et à Hérodote. Ceci regarde ce que Platon rapporte de l'île Atlantique[2]; mais qui est-ce qui ne voit au premier coup d'œil que cet entretien de Solon avec les prêtres égyptiens est une fiction de cet illustre philosophe ? Et quand même on pourrait supposer que ce n'en est point une, comme cette fiction ne contredit en aucune manière ce qu'a raconté Hérodote des rois d'Égypte, de la religion, des mœurs et des usages du pays, on ne peut en conclure que ces prêtres n'ont débité que des mensonges aux étrangers. Il ne faut jamais perdre de vue qu'Hérodote interroge les prêtres de Memphis, d'Héliopolis, etc. ; que ces prêtres lui lisent les annales de leur pays. Cet historien savait donc la langue égyptienne. S'il la savait, il était difficile aux prêtres de lui en imposer ; et si, malgré cela, ils l'eussent tenté, il lui aurait été facile de découvrir l'imposture.

M. Degen croit me répondre en disant que du temps de Manéthon les annales d'Égypte étaient déjà corrompues ; et que c'est dans ces annales corrompues que Manéthon paraît avoir puisé. Mais si cet écrivain ne s'est pas aperçu que ces annales fussent altérées, il fallait qu'il fût très-ignorant, et qu'il eût lui-même bien peu de sens. S'il s'est aperçu qu'elles le fussent, et que, malgré cela, il n'ait pas laissé d'en faire usage, il faut qu'il ait été un imposteur et un grand sot en même temps, pour se persuader qu'il en imposerait aux savants. D'ailleurs, M. Degen n'a pas pris garde qu'en voulant justifier Manéthon il fait le procès aux prêtres égyptiens. Au surplus, que ce soit Manéthon ou les prêtres égyptiens qui nous aient débité des fables sur l'origine de Danaüs, il n'en sera pas moins vrai qu'on ne trouve aucun ancien qui ait avancé avant lui que Danaüs fût frère de Sésostris. On ne le prouvera jamais, et si j'ai joint à cela les motifs qu'il eut de débiter cette fable, je ne crains point qu'on les détruise, et il paraît par le silence de ces deux savants qu'ils l'ont senti ainsi que moi.

Je suis bien étonné que M. Meiners ait prétendu justifier Manéthon, lui qui, page 12 de la traduction latine de mon Essai de Chronologie, accuse Manéthon d'avoir puisé dans les sources les plus impures, d'avoir raconté des choses invraisemblables, et qui se contredisaient entre elles, d'avoir imaginé des dieux inconnus aux Égyptiens, et d'avoir confondu les fables des Grecs avec celles de son pays.

C'est ainsi que s'est exprimé M. Meiners au sujet de Manéthon, parce que j'avais avancé dans ma première édition que dans le siècle même où vivait le Syncelle on n'aurait pu convaincre cet historien d'avoir débité des fables. Si M. Meiners avait lu cet article avec attention, il se serait aperçu que cet article n'avait rapport qu'à sa chronologie, et à cette suite immense de rois, appuyée en partie par les plus graves historiens, et qui n'a été contredite par aucun. J'ai donc pu dire, avec une sorte de confiance, qu'on n'aurait jamais convaincu Manéthon dans ce siècle d'avoir falsifié les annales de l'Égypte, à moins qu'on ne lui eût opposé les livres saints, qui seuls peuvent nous donner des lumières certaines sur ce ce sujet.

Quand M. Meiners sera d'accord avec lui-même, quand ce savant et M. Degen s'accorderont avec MM. Gatterer et Frankius, [1] qui prétendent que les tables de Manéthon contiennent une ère certaine, qui convient à la période de Jobel ou les années du monde, et à la chronologie de l'Écriture, il sera temps alors de leur répondre.

M. Fréret a pris le parti de Manéthon dans un savant et ingénieux ouvrage, où il défend la chronologie contre le système du chevalier Newton. La discussion de ses raisons m'écarterait trop de mon but. Je me contente d'observer que, M. Fréret n'ayant point prévu mes objections, ces objections restent dans toute leur force ; mais comme il tâche de prouver que Danaüs était contemporain de Sésostris, je crois devoir ajouter deux mots sur ce sujet.

« L'auteur[2] de la Chronique de Paros, dit-il, marque l'an 502 avant la guerre de Troie, pour celui du passage de Danaüs dans l'île de Rhodes. Sésostris, étant son frère, ainsi que l'avance Manéthon, doit avoir régné en Égypte 502 ans avant la prise de cette ville. »

1° Il fallait prouver que Sésostris était frère de Danaüs ; le témoignage de Manéthon ne suffisant pas

[1] De Chronologiâ Herodoteâ, pag. 38.

[2] In Timæo Plat., tom. III, pag. 24. E. et seq.

[1] De Chronologiâ Herodoteâ, pag. 18.

[2] Défense de la Chronologie contre le système chronologique de Newton, seconde partie, section I, § II, pag. 242.

après les raisons que nous venons de donner. 2° Il fallait aussi prouver le synchronisme par les marbres de Paros. Mais cette chronique ne parle point de Sésostris.

« Nous voyons, continue M. Fréret, par un fragment de Castor, conservé dans la Chronique d'Eusèbe, que le commencement de Danaüs à Argos » tombait à l'an 310, ou du moins à l'an 293 avant » la prise de Troie. »

Castor ne met point de date, ni dans le texte grec, ni dans la version latine de saint Jérôme. On peut consulter les pages 113 et 79 d'Eusèbe. C'est ce dernier écrivain, et non Castor, qui a placé, de son autorité, Danaüs l'an 543, et la prise de Troie l'an 835; d'où il résulte que Danaüs précède la prise de cette ville de 292 ans. Il est vrai qu'Eusèbe croyait, avec les autres auteurs ecclésiastiques, que ce prince était frère de Sésostris. Mais leur opinion, n'étant fondée que sur le passage de Manéthon, est absolument nulle. En supposant que Castor eût mis réellement Danaüs 292 ans avant la prise de Troie, il aurait fallu, pour prouver le synchronisme, que cet écrivain eût mis à peu près à la même date le règne de Sésostris. Mais l'on ne trouve rien sur ce prince dans les fragments qui nous restent de cet auteur.

« Si cet événement (la prise de Troie), continue » M. Fréret, est de l'an 1,280, comme l'a cru Hé» rodote, l'arrivée de Danaüs sera des années 1,590, » 1,582, ou du moins 1,573. »

J'ai prouvé, dans le chapitre concernant les rois d'Argos, que, selon Hérodote, Danaüs était arrivé en Grèce vers l'an 3,142 de la période julienne, 1,572 ans avant notre ère. Si Sésostris eût été son frère ou son contemporain, il aurait régné en même temps en Égypte. Nous voyons cependant le contraire dans Hérodote. Sésostris succède, selon [1] cet historien, immédiatement à Mœris, et il n'y avait pas encore 900 ans que ce dernier prince était mort, lorsque Hérodote voyageait en Égypte. Le voyage d'Hérodote est à peu près de l'an 4,254 de la période julienne, 460 ans avant notre ère. L'avénement de Sésostris au trône est donc de l'an 3,358 de la période julienne, 1,356 avant Jésus-Christ; donc Sésostris, bien loin d'être contemporain de Danaüs, lui serait postérieur, dans l'hypothèse de M. Fréret, de 234, 226, ou du moins de 217 ans.

Mais en voilà assez sur cet objet. Je passe à l'examen du sentiment de Diodore de Sicile....

§ VII. De Diodore de Sicile.

Le premier livre de son histoire regarde l'Égypte, et renferme ce qu'il avait appris de ce pays dans les livres ou dans ses voyages. Je parcourrai tous les endroits de ce livre relatifs à la chronologie de l'Égypte, et j'y joindrai mes remarques.

Suivant cet historien, le Soleil [1] ou Vulcain régna d'abord en Égypte, ensuite Cronus ou Saturne, ayant épousé sa sœur Rhéa, engendra Osiris et Isis, Typhon, Apollon, Vénus. Osiris épousa Isis. Thèbes [2] fut bâtie par Osiris.

Les auteurs varient sur la fondation de cette ville, et les prêtres ne sont point là-dessus d'accord entre eux.

Mercure, selon Diodore, qui est le Thoth [3] des Égyptiens, fut en grand honneur auprès d'Osiris. Il s'est écoulé [4], selon quelques-uns, 10,000 ans depuis Osiris et Isis, jusqu'à la fondation d'Alexandrie, et selon quelques autres, un peu moins de 23,000 ans.

Alexandrie ayant été fondée en 4383 de la période julienne, 331 ans avant notre ère, le règne d'Osiris et d'Isis ne serait que de 10,331 ans avant Jésus-Christ, selon quelques écrivains, et selon d'autres, un peu moins de 23,331 avant la même ère. La différence de ces deux époques doit en mettre une égale dans la fondation de Thèbes.

Depuis le règne du Soleil [5], continue Diodore, jusqu'au passage d'Alexandre en Asie, les prêtres comptaient environ 23,000 ans. Ils racontaient aussi que les plus anciens dieux avaient régné plus de 1,200 ans, et les moins anciens 300 ans.

Diodore de Sicile n'est point ici d'accord avec lui-même. Il venait de dire que du règne d'Osiris et d'Isis il y avait eu 23,000 ans jusqu'à la fondation d'Alexandrie. Ici il compte le même nombre d'années depuis le règne du Soleil ou Vulcain. Cependant il est certain que le règne de ce dieu précède d'un assez grand nombre de siècles celui d'Osiris. D'ailleurs, si les plus anciens dieux ont régné plus de 1,200 ans, et les moins anciens 300 ans, comme Diodore ne parle que de deux anciens dieux et de six moins anciens, il s'ensuit que les dieux ont régné environ 4,200 ans, et les hommes environ 18,700. Cela ne peut pas davantage s'accorder avec ce qu'il dit [6] plus bas, que les dieux régnèrent un peu moins de 18,000 ans, et les hommes environ 15,000 ans, jusqu'à la cent quatre-vingtième olympiade, qui est de l'an 4,654 de la période julienne, 60 ans avant notre ère; cela précéderoit de 33,000 ans l'an 60 avant notre ère, et de 32,749 ans la fondation d'A-

[1] Herodot., lib. II, § XLII.

[1] Diodor. Sicul., lib. I, § XIII, pag. 17.
[2] Id., ibid., § XV, pag. 18.
[3] Diodor. Sicul. lib. I, XV, pag. 19.
[4] Id., ibid., § XXIII, pag. 26.
[5] Id., ibid., § XXVI, pag. 30.
[6] Diodor. Sicul., lib. I, § XLIV, pag. 53.

lexandrie, et les hommes auraient régné 14,749 ans avant cette fondation.

Les [1] dieux et les héros, dit Diodore, régnèrent un peu moins de 18,000 ans; les hommes [2] environ 15,000 ans, jusqu'à la cent quatre-vingtième olympiade, qui est l'année où Diodore alla en Égypte. Les Perses furent les maîtres de l'Égypte 135 ans, y compris le temps où ce pays révolté cessa de reconnaître leurs lois.

On peut voir ce que je viens de dire sur le règne des dieux et des hommes. De plus, Diodore se trompe sur le nombre d'années que l'Égypte fut sous la domination des Perses. Cambyses subjugua l'Égypte l'an 4,189 de la période julienne, 525 ans avant notre ère, et Alexandre l'an 4,383 de la période julienne, 331 ans avant Jésus-Christ; cela fait 184 ans. Il est vraisemblable que Diodore ne comprenait pas dans son calcul les années des différentes défections des Égyptiens, lesquelles peuvent se monter en tout à 49 ans, quoique son texte actuel les renferme; mais les copistes peuvent l'avoir altéré, et je lirais volontiers *παρὲξ τῶν τῶν Αἰγυπτίων ἀποστάσεων*.

Les Macédoniens [3], continue Diodore, furent les maîtres de l'Égypte 276 ans.

Si Diodore de Sicile termine la domination des Macédoniens à l'expulsion de Ptolémée-Aulétès, cela peut être vrai. Mais leur empire ne finit point à cette expulsion. Ce prince fut remplacé par un autre Ptolémée et par Cléopâtre, et cet empire ne cessa, à proprement parler, que par la conquête qu'en fit Octave l'an 4,683 de la période julienne, 31 ans avant notre ère. Ainsi les Macédoniens occupèrent l'Égypte 300 ans.

« Les Égyptiens [4] eurent quatre cent soixante-dix » rois indigènes et cinq reines. Ils avaient sur tous » ces rois, dans leurs livres sacrés, des mémoires » transmis par une succession suivie depuis les plus » anciens temps. »

Diodore évaluait les générations à 30 ans. Les quatre cent soixante-dix rois indigènes font 14,000 ans. Quatre rois éthiopiens, qui n'ont pas régné de suite, et cinq femmes, font neuf successions, lesquelles étant évaluées à 20 ans l'une portant l'autre, font 180 ans. En ajoutant 465 ans depuis la conquête de Cambyses jusqu'à la cent quatre-vingtième olympiade, on aura 14,745 ans : ce qui approche beaucoup de 15,000 ans que Diodore assigne à peu près aux règnes des hommes en Égypte, jusqu'à la cent quatre-vingtième olympiade. Ces quatre cent soixante-dix rois égyptiens ne me paraissent fondés que sur une conjecture de cet historien. Il avait entendu dire en Égypte, l'an 4,654 de la période julienne, 60 ans avant notre ère, qu'il y avait eu des rois en ce pays pendant près de 15,000 ans. Il en conclut, selon son système sur les générations, qu'il y avait eu quatre cent soixante-dix rois indigènes jusqu'à la conquête de Cambyses. Il est certain qu'il y en avait eu un moindre nombre, et la suite de son histoire en est une preuve complète. Il compte en effet en un endroit une anarchie qui [1] subsista cinq générations, et il met en un autre un intervalle très-considérable entre les règnes de Bocchoris et de Sabacos [2].

« Ménas [3], le premier roi des Égyptiens, apprit » aux peuples à respecter les dieux et à leur offrir » des sacrifices. Il introduisit le luxe de la table, » des lits, de l'ameublement. »

Si Ménas apprit aux peuples à respecter les dieux, ce n'est pas une raison pour croire que les dieux n'eussent point été respectés auparavant, et qu'on ne leur eût point jusqu'alors offert de sacrifices. Mais il est à présumer que ce prince fit des lois concernant la religion, ou qu'il rassembla en un corps tous les réglements qui regardaient le culte divin, et qu'il en forma une espèce de code.

Ce que dit cet historien du luxe introduit par Ménas (Ménès) est confirmé par le témoignage de Plutarque, qui ajoute [4] que les Égyptiens avaient placé dans le temple de Thèbes une colonne, sur laquelle étaient gravées des malédictions contre le roi Minis (Menès), qui le premier leur avait fait quitter leur genre de vie frugal. Quelques lignes plus bas, le même Plutarque nous apprend que ce fut Technatis, ou plutôt Technactis, comme l'on trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque du roi, qui maudit, par cette raison, Minis, et qu'il fit graver, du consentement des prêtres, ces malédictions sur une colonne.

S'il n'y eût point eu déjà des arts en Égypte, Ménès n'aurait pu y introduire les commodités de la vie et le luxe. Cela prouve que les Égyptiens n'étaient pas alors une nation nouvelle.

Ce prince dut commencer à régner, selon Diodore de Sicile, environ l'an 14,940 avant notre ère, parce que la cent quatre-vingtième olympiade précède cette ère de 60 ans; et comme son règne fut, selon Jules Africain [5] et Eusèbe, de 62 ans, il

[1] Diod. Sicul., lib. 1, § XLIV, pag. 52.

[2] Je crois qu'il y a dans le texte une transposition. Je lis: *ἀπὸ μυριάδος καὶ τῶν πεντακισχιλίων ἔτη βραχὺ λείποντα, μέχρι* κ. τ. λ. C'est, à ce qu'il me paraît, la seule manière d'éclaircir la difficulté. M. Wesseling n'a pas fait assez attention aux quatre cent soixante-dix rois. M. Stroth (Ægyptiaca, pars II, pag. 85), a éludé la difficulté en supposant dans le texte une lacune que je n'y aperçois pas.

[3] Diodor. Sicul., lib. 1, § XLIV, pag. 53.

[4] Id., ibid., pag. 53.

[1] Diodor. Sicul., lib. 1, § LXII, pag. 71.

[2] Id., ibid. § LXV, pag. 75.

[3] Id., ibid., § XLV, pag. 54.

[4] Plutarch. de Iside et Osiride, pag. 354, A. B.

[5] Syncelli Chronogr., pag. 54.

s'ensuit que le premier des cinquante-deux rois suivants monta sur le trône en 14,878 avant notre ère.

« Cinquante-deux [1] princes, descendants de Mé- » nas, régnèrent après lui pendant 1,400 ans. »

Le calcul, par les générations, devrait donner 1,716 ans, si on les évalue à 33 ans. Mais si on les suppose de 30 ans, l'une portant l'autre, comme le fait le plus souvent Diodore de Sicile, on aura 1,560 ans. Ce sera encore 160 ans de plus que le nombre donné par cet historien. Mais comme il y a une variante dans les chiffres de son texte, il est à présumer qu'il y a erreur. Je m'en tiens cependant à ce nombre, parce que c'est celui de toutes les éditions, et de la plupart des manuscrits. D'ailleurs si l'on admettait la variante 1,040, ce nombre s'éloignerait encore davantage du calcul par les générations.

J'ai dit que toutes les éditions portent ἔτη πλείω τῶν χιλίων καὶ τετρακοσίων et non τετταράκοντα, parce qu'il y a même dans celle de Henri Etienne 1559, page 29, ligne 32, τετρακοσίων et seulement en marge τετταράκοντα. Rhodoman trouve cette dernière leçon [2] meilleure, parce que 1,040 donnent 20 ans justes à chaque roi. Ce savant n'a pas fait attention que ces princes s'étant succédé de père en fils, il ne faut pas compter par successions, mais par générations. C'est à quoi n'a pas pris garde M. Stroth [3], qui a adopté la remarque de Rhodoman, sans avertir le lecteur qu'elle appartenait à ce savant.

« Busiris succéda [4] à ces cinquante-deux rois. » Ses descendants, au nombre de huit, gouvernè- » rent après lui. Le dernier de ces huit princes, qui » portait le même nom, bâtit la ville de Thèbes. »

Strabon [5] nie formellement qu'il y ait eu en Égypte aucun roi de ce nom, et Diodore lui-même [6] ne s'éloigne pas autre part de ce sentiment. Quant à la fondation de Thèbes, il me paraît que Diodore se trompe. Memphis ayant été [7] fondée par Ménès, il est vraisemblable que ce prince qui régnait [8] dans la Thébaïde, avait fondé Thèbes, ou plutôt, que cette ville était alors la capitale du royaume, et qu'elle avait été bâtie sous le gouvernement théocratique. Diodore avait dit lui-même, § xv, qu'elle avait été fondée par Osiris.

Busiris I doit être placé, selon le système de Diodore, environ l'an 13,478 avant notre ère. Si on lui donne 40 ans de règne, le premier des huit rois suivants sera de l'an 13,438.

« Huit rois [1], descendants de Busiris II, succé- » dèrent à ce prince. Uchoréus, le huitième, bâtit » la ville de Memphis. »

Hérodote [2] attribue la fondation de cette ville à Ménès. Ces deux opinions peuvent être vraies jusqu'à un certain point. Ménès l'aura fondée; mais ses successeurs ne l'ayant point agrandie, elle était demeurée peu considérable. Uchoréus, qui avait senti l'importance de sa situation, l'aura, non-seulement agrandie, mais encore embellie; ce qui aura valu à ce prince le titre de fondateur.

Busiris II doit, par une suite du système de Diodore, être monté sur le trône l'an 13,228, et Uchoréus, le dernier des huit rois qui lui succédèrent, l'an 12,988 avant notre ère.

« Douze générations [3] après Uchoréus, Mœris » monta sur le trône. Ce fut ce prince qui construi- » sit les propylées septentrionales, » c'est-à-dire, suivant Hérodote [4], la façade du temple de Vulcain, qui regardait le nord.

D'après ce calcul, Mœris était le quatre-vingtième roi. Cependant Hérodote [5] assure qu'il était le dernier des trois cent trente rois depuis et compris Ménès, et que, de ce prince jusqu'à son voyage en Égypte, il n'y avait pas 900 ans complets [6]. Le calcul de Diodore suppose ce prince antérieur à notre ère de 12,598 ans.

« Sésostris [7] régna sept générations après Mœris. » Il s'appelait aussi Sésoösis et Sésonchis. Ce prince » surpassa tous ses prédécesseurs en magnificence. »

Diodore ne s'accorde point avec Hérodote, qui raconte [8] que Sésostris succéda immédiatement à Mœris. Dicæarque [9] s'en éloigne encore davantage. Il suppose que Sésostris est le premier roi, et qu'il régna après Orus, fils d'Osiris et d'Isis; que de Sésostris à Nilus il y eut 2,500 ans, et que de Nilus à la première olympiade il y eut 463 ans. Comme l'Égypte fut conquise la troisième année de la soixante-troisième olympiade, il s'ensuit que Dicæarque ne donnait au royaume d'Égypte que 3,187 ans de durée. Mais voyez là-dessus le chapitre XIV concernant la prise de Troie.

Sésostris a dû régner, selon Diodore de Sicile, l'an 12,338 avant notre ère.

[1] Diodor. Sicul., lib. I, § XLV, pag. 54.
[2] Diodor. Sicul. ex Edit. Rhodomani, Hanoviæ, 1604, in-fol., pag. 353.
[3] Ægyptiaca. Part. II, pag. 88.
[4] Diodor. Sicul., lib. I, § XLV, pag. 54.
[5] Strab., lib. XVII, pag. 1154, B.
[6] Diodor. Sicul., lib. I, § LXXXVIII, pag. 99.
[7] Herodot., lib. II, § XCIX.
[8] Id., ibid., § IV.

[1] Diodor. Sicul., lib. I, § L, pag. 59.
[2] Herodot., lib. II, § XCIX.
[3] Diodor. Sicul., lib. I, § LI, pag. 61.
[4] Herodot., lib. II, § CI.
[5] Id., ibid., § C.
[6] Id., ibid., § XIII.
[7] Diodor. Sicul., lib. I, § LIII, pag. 62.
[8] Herodot., lib. II, § CII.
[9] Apud. Schol. Apollonii Rhod. ad lib. IV, vers. 272 et 276.

« Sésostris II succéda [1] à son père. »

C'est le prince qu'Hérodote nomme [2] Phéron. Je donne à Sésostris II 40 ans de règne. Il mourut par conséquent 12,250 ans avant notre ère, et c'est en cette année que commence l'intervalle entre le règne de Sésostris II et celui d'Amasis, ou plutôt Amosis.

« Un grand nombre [3] de princes succédèrent à » Sésostris II, et ne firent rien de mémorable. Ama- » sis (ou plutôt Amosis) [4] se comporta d'une ma- » nière barbare envers ses sujets. Actisanès, roi » d'Éthiopie, le vainquit et se rendit maître de l'É- » gypte. »

Diodore n'ayant déterminé ni le nombre de ces princes, ni la durée de leurs règnes, le fil de l'histoire est nécessairement interrompu, et l'on ne peut vérifier s'il y a eu véritablement quatre cent soixante-dix rois indigènes, comme il l'avance § XLIV, p. 55. Cependant en remontant d'Amasis, dernier roi d'Égypte, jusqu'à cet Amosis, il se trouvera à peu près un intervalle de 10,828 ans. Cet intervalle suppose trois cent soixante et un princes. Est-il vraisemblable que Diodore, qui a exprimé le nombre des rois qui régnèrent après Ménès, celui des princes qui succédèrent à Busiris I et à Busiris II, les générations qui suivirent Uchoréus, et celles qui vinrent après Mœris; est-il, dis-je, vraisemblable qu'après avoir donné une suite non interrompue de ces princes, il se fût exprimé ici d'une manière aussi vague, s'il eût eu quelque connaissance de ces anciens temps? Je sais qu'on pourrait rétorquer cette raison contre Hérodote. Mais le cas est bien différent. Hérodote n'avait d'autre but que d'écrire l'histoire des guerres des Perses contre les Grecs. Afin de se former une idée claire et nette des Perses, il fallait, pour ainsi dire, remonter à l'origine des choses. Pour remplir son objet, il parle de leur affranchissement de la domination des Mèdes, et de leurs conquêtes; il passe ensuite à celle de la Lydie, et nous fait connaître à ce sujet les Lydiens, peuple voisin des Grecs asiatiques, qui intéressait beaucoup les Grecs. Il vient ensuite à la conquête de l'Égypte. Ce pays, très-fréquenté par les Grecs, depuis qu'il avait été subjugué par les Perses, devenait pour eux non-seulement un objet de curiosité, mais encore il leur importait beaucoup d'en avoir une connaissance exacte. Hérodote en donne une description assez détaillée, et parle succinctement des princes qui y régnèrent. Quand même il n'aurait donné que des notices des trois cent trente rois qui occupèrent le trône avant Mœris, cette partie de son histoire serait devenue prodigieusement longue, et aurait fait perdre nécessairement de vue le but qu'il s'était proposé. Il a donc fait sagement de commencer son histoire d'Égypte par Sésostris, et de dire en deux mots que les trois cent trente rois qui avaient précédé le règne de ce prince, n'avaient rien fait d'éclatant.

Diodore de Sicile voulait au contraire écrire une histoire générale de tous les peuples alors connus. Ce n'était pas assez, pour remplir son objet, de rassembler en un seul corps tout ce qui se trouvait épars dans les divers historiens; il fallait encore se transporter, comme l'avait fait Hérodote, dans les différents pays dont il voulait parler; il fallait consulter les annales et les archives de ces pays; il fallait converser avec les savants, examiner et peser le tout, afin d'en former un corps d'histoire. Ce plan, trop vaste, ne pouvait s'exécuter par un seul homme, et dans un siècle où les hommes les plus instruits n'avaient qu'une connaissance imparfaite de l'histoire de leur pays, où la langue, ayant changé, rendait cette connaissance très-difficile, et où la disette des livres augmentait encore la difficulté.

Diodore a beaucoup fait, et peut-être tout ce qu'il lui était possible de faire dans la position où il se trouvait. Mais, malgré ses efforts, son ouvrage a des imperfections, et l'on y trouve non-seulement des contradictions, mais encore des vides que l'on n'a jamais pu parvenir à remplir. C'est à ce défaut de matériaux qu'il faut attribuer la lacune immense qui se trouve entre le règne de Sésostris II et celui d'Amosis; et c'est à la trop grande étendue de son plan qu'il faut imputer les inexactitudes de son histoire d'Égypte et de celle d'Assyrie. L'immensité de son travail ne lui permettant point de consulter les archives d'Égypte, il se contenta de parcourir rapidement Hécatée et Hérodote, et de recueillir de quelques Grecs domiciliés en Égypte, et de quelques Égyptiens médiocrement instruits dans l'histoire de leur pays, tout ce qui concernait les anciens temps de cette monarchie. Il avait, par exemple, entendu dire en la cent quatre-vingtième olympiade, qu'il y avait environ 15,000 ans que Ménès régnait. Il tâcha d'arranger le petit nombre de princes dont il avait connaissance, de manière à faire accorder leurs règnes avec cette époque: mais comme il se trouvait une lacune prodigieuse, et qu'il ne savait comment la remplir faute de matériaux, il s'exprima d'une manière vague, et propre à éluder la difficulté.

Diodore suppose donc qu'entre Sésostris II et Amosis il y eut un intervalle de 10,828 ans, et que durant cet intervalle le trône fut occupé par trois cent soixante-un rois. Hérodote dit, au contraire, que Sésostris II, qu'il nomme Phéron, fut remplacé par Protée. Il détermine le règne de Sésostris I par la mort de Mœris, son prédécesseur, et celui de

[1] Diodor. Sicul., lib. I, § LIX, pag. 69.

[2] Herodot., lib. II, § CXI.

[3] Diodor. Sicul., lib. I, § LX, pag. 69.

[4] On lit Amasis dans le texte des livres imprimés: Amosis est une leçon de quelques manuscrits.

Protée, successeur de Phéron, ou Sésostris II, par la prise de Troie. Le premier remontait à un peu moins de 900 ans avant son voyage en Égypte, et le second à 834 ans ou environ.

Reprenons la suite du récit de Diodore.

« Actisanès [1] étant mort, les Égyptiens recouvrèrent leur liberté, et établirent roi Mendès. Mais après ce prince, il y eut [2] une anarchie pendant cinq générations. Cette anarchie finit par l'élection de Cétès, que les Grecs nomment Protée. »

Suivant Hérodote [3], Protée est le successeur immédiat de Phéron ou Sésostris II. Diodore de Sicile convient avec Hérodote que l'expédition des Grecs contre Troie eut lieu sous ce prince. C'était une chose reconnue. Mais comme Diodore mettait la prise de Troie l'an 1182 avant notre ère, il fallait, par une suite de son système, placer ce prince dans un temps postérieur à celui où il avait vécu.

« Remphis, fils de Protée, lui succéda [4]. » Ce prince est le Rhampsinite d'Hérodote.

« Remphis étant mort [5], sept rois fainéants occupèrent le trône pendant sept générations. Le dernier de ces sept rois s'appelait Niléus. Ce fut lui qui donna son nom au fleuve qui portait auparavant celui d'Ægyptus. »

Hérodote ne parle point de ce prince. Dicæarque, qui en fait mention, dit [6] qu'il vivait 436 ans avant la première olympiade, c'est-à-dire, l'an 3,502 de la période julienne, 1,212 ans avant notre ère. J'en parlerai plus au long dans le chap. XIV de la guerre de Troie, et je discuterai le passage du Scholiaste d'Apollonius de Rhodes, qui est altéré.

« Chemmis [7], le huitième roi, régna 50 ans. »

Il paraît que c'est le prince qu'Hérodote [8] nomme Chéops.

« Chéphren [9], frère de Chemmis, et, selon quelques-uns, son fils, lui succéda et régna 56 ans. »

Chéphren était, selon Hérodote [10], frère de Chéops ; il lui succéda et régna 56 ans.

« Mycérinus [11] régna après Chéphren. »

Hérodote s'accorde avec Diodore.

« Bocchoris [12] régna ensuite. »

[1] Diodor. Sicul., lib. I, § LXI, pag. 70.
[2] Id. ibid., § LXII, pag. 71.
[3] Herodot., lib. II, § CXII.
[4] Diodor. Sicul., lib. I, § LXII, pag. 71.
[5] Id., ibid.. § LXIII, pag. 72.
[6] Schol. Apollonii Rhod. ad lib. IV, vers. 272 et 276.
[7] Diodor. Sicul. loco laudato.
[8] Herodot, lib. II, § CXXIV.
[9] Diodor. Sicul., lib. I, § LXIV, pag. 73.
[10] Herodot., lib. II, § CXXVII.
[11] Diodor. Sicul., lib. I, § LXIV, pag. 74.
[12] Id. ibid., § LXV, pag. 75.

Diodore a omis Tnéphachthus, père de Bocchoris, dont il avait parlé plus haut [1]. Plutarque en fait [2] aussi mention sous le nom de Technatis, et j'en ai dit moi-même quelque chose, page 490. Si Bocchoris est l'Anysis d'Hérodote, Tnéphachthus sera l'Asychis du même historien.

« Un temps [3] considérable après, Sabacos, roi d'Éthiopie, conquit l'Égypte. »

Selon Hérodote [4], Sabacos déposséda Anysis. Anysis, s'étant réfugié dans les marais, remonta sur le trône lorsque Sabacos se fut retiré en Éthiopie, et régna encore quelques années. Il n'y a donc point eu d'intervalle entre Anysis et Sabacos. Quand même Bocchoris serait un prince différent d'Anysis, on ne pourrait mettre entre eux un intervalle considérable, puisque le Syncelle [5] dit que Bocchoris ayant perdu la bataille et la liberté, Sabacos le fit brûler vif. Mais on peut voir sur Sabacos ce que j'en dis § XII.

« Sabacos [6] étant retourné dans ses états, il y eut en Egypte une anarchie de deux ans, au bout desquels douze des principaux citoyens prirent les rênes du gouvernement, et régnèrent conjointement pendant 15 ans. Psammitichus, l'un d'entre eux, ayant attaqué ses collègues, les uns périrent dans le combat les armes à la main, les autres s'enfuirent en Libye, et ne songèrent plus à disputer la couronne à ce prince, qui régna seul. »

Diodore ne parle point du règne de Séthos, remarquable par la défaite des Assyriens. L'anarchie dont il fait mention est très-vraisemblable ; mais elle ne dut avoir lieu qu'après la mort de ce prince, le dernier rejeton de la famille royale. Le reste de cet article est assez conforme au récit d'Hérodote. On peut ajouter seulement que ce dernier historien [7] ayant dit que Psammitichus avait régné 54 ans en tout, et Diodore [8], que les douze rois avaient régné conjointement 15 ans, il s'ensuit que Psammitichus a régné seul 39 ans.

« Quatre [9] générations après Psammitichus, Apriès régna 22 ans. »

Diodore s'accorde avec Hérodote, qui met entre Psammitichus et Apriès Nécos et Psammis. Lorsque les Grecs comptent par générations, ils com-

[1] Diodor. Sicul., lib. I, § XLV, pag. 54.
[2] Plutarch., de Iside et Osiride, pag. 354.
[3] Diodor. Sicul., lib. I, § LXV, pag. 75.
[4] Herodot., lib. II, § CXXXVII.
[5] Syncelli Chronogr., pag. 74 et 184.
[6] Diodor. Sicul, lib. I, § LXVI, pag. 76.
[7] Herodot., lib. II. § CLVII.
[8] Diodor. Sicul. loco laudato.
[9] Id. ibid., § LXVIII, pag. 78.

prennent toujours les deux extrêmes. Pour retrouver les quatre générations de Diodore ; il faut compter Psammitichus et Apriès. Hérodote donne 25 ans de règne à Apriès, tandis qu'il n'occupa le trône que 22 ans, selon Diodore.

« Amasis s'étant révolté [1] contre Apriès, s'empara » de la couronne ; et après avoir gouverné 55 ans, il » mourut lorsque Cambyses attaqua l'Égypte, la troi- » sième année de la soixante-troisième olympiade. »

Il est presque inutile d'avertir que dans l'édition de Diodore de Wéchel 1604, in-folio, la version latine, *tertio olympiadis sexagesimæ anno*, est vicieuse, et que cette faute, qui vient de l'imprimeur, n'a point été corrigée dans celle de M. Wesseling. Hérodote [2] ne donne à Amasis que 44 ans de règne, et se trouve d'accord en cela avec Jules Africain. Diodore ne parle point de Psammenit, qui fut dépossédé par Cambysse, après un règne de six mois.

§ VIII. Récapitulation du récit de Diodore de Sicile.

La méthode dont s'est servi Diodore de Sicile est extrêmement vicieuse, et l'on ne peut en faire usage pour évaluer les règnes des rois d'Égypte. Si l'on examine la suite de ces rois depuis le premier jusqu'à Amasis, on la trouvera interrompue par ce grand nombre de princes qui succédèrent à Sésostris II, et dont Diodore [3] n'articule pas le nombre. Cependant, comme cet historien avance que depuis Ménès jusqu'à la cent quatre-vingtième olympiade il s'était écoulé près de 15,000 ans, il s'ensuit que Ménès avait commencé à régner l'an 14,940 avant notre ère. En partant de ce point, cinquante-deux princes, descendants de Ménès, régnèrent 1,400 ans. Cela ne ferait que 27 ans de règne l'un portant l'autre. La règle des générations s'y oppose. Mais admettons ces 1,400 ans, et donnons à Ménès 62 ans de règne [4] avec Jules Africain ; il s'ensuivra que Busiris I, qui est monté sur le trône après ces cinquante-trois rois, aura régné 13,478 ans avant notre ère.

Huit rois gouvernèrent après Busiris I. Le dernier de ces rois se nommait aussi Busiris. Il régnait donc 240 ans après Busiris I, c'est-à-dire 13,228 ans avant notre ère.

Huit rois descendants de Busiris II succédèrent à ce prince. Uchoréus, le huitième, bâtit Memphis. Le règne d'Uchoréus précède donc notre ère de 12,988 ans.

Mœris monta sur le trône douze générations après Uchoréus, c'est-à-dire, 360 ans après la mort de ce prince, et l'an 12,598 avant notre ère.

Sésostris régna sept générations après ; c'est-à-dire, 210 ans après Mœris, et l'an 12,388 avant Jésus-Christ ; ancienneté qui détruit toutes les hypothèses connues sur le temps où vivait ce prince. Dicæarque [1] le regardait comme le premier roi d'Égypte, et le mettait 3,712 ans avant notre ère. Je suppose qu'il régna 48 ans. Sésostris II, qui lui succéda, monta sur le trône l'an 12,290 avant notre ère.

Diodore parle ensuite d'un grand nombre de princes, dont le dernier fut Amosis, sans déterminer leur nombre et la somme de la durée de leurs règnes. L'ordre chronologique est donc interrompu, et il est très-difficile de vérifier ses calculs, et le nombre des rois dont il a parlé. On pourrait y parvenir, si l'on réussissait à déterminer en quelle année a vécu à peu près Amosis. La chaîne étant brisée, comme je viens de le remarquer, il faut nécessairement prendre Amasis le dernier roi d'Égypte, et remonter de ce prince jusqu'à Amosis.

Amasis, dernier roi d'Égypte, régna 55 ans, et mourut l'an 4,189 de la période julienne, 580 ans avant Jésus-Christ. Apriès régna 22 ans, et son règne est de l'an 4,112 de la période julienne, 602 ans avant Jésus-Christ. Diodore passe sous silence Nécos et Psammis ; mais comme il avance qu'il y a quatre générations entre Psammitichus et Apriès, il s'ensuit que, suivant la manière de compter des Grecs, qui comprenaient les deux extrêmes dans le calcul par générations, les règnes de Psammitichus, Nécos, Psammis et Apriès, doivent [2] faire 120 ans. Amasis étant monté sur le trône l'an 4,134 de la période julienne, 580 ans avant notre ère, le règne de Psammitichus doit être à peu près de l'an 4,010 de la période julienne, 704 ans avant notre ère. Diodore se contente de dire que ce prince régna 15 ans conjointement avec les onze autres rois, sans parler du reste de la durée de son règne. Hérodote assure qu'il gouverna en tout 54 ans. Il régna donc seul 39 ans, qui commencent à l'an 4,025 de la période julienne, 689 ans avant notre ère. Il y eut entre ces douze rois et Sabacos, une anarchie de 2 ans. Elle dut commencer l'an 4,008 de la période julienne, 706 ans avant Jésus-Christ.

Sabacos régna immédiatement avant l'anarchie. Hérodote assure qu'il gouverna 50 ans. Quoique Diodore ne détermine point la durée de son règne, il paraît par son récit qu'il n'est pas resté plus de 10 ans sur le trône. Il conquit donc l'Égypte l'an 3,998 de la période julienne, 716 ans avant notre ère.

[1] Diodor. Sicul., lib. I, § LXVIII, pag. 79.

[2] Herodot., lib. III, § X.

[3] Diodor. Sicul., lib. I, § LX, pag. 69.

[4] Syncelli Chronogr., pag. 54.

[1] Schol. Apollonii Rhod. ad lib. IV, vers 272 et 276.

[2] Comme il est ici question du système de Diodore de Sicile, je suppose, avec cet historien, que les générations ne sont que de trente ans.

Diodore s'exprime trop vaguement sur Sabacos et Bocchoris. Un temps considérable après Bocchoris, dit-il, Sabacos s'empara de l'Égypte. Il est impossible, d'après cet énoncé, de placer Bocchoris et les rois ses devanciers. Cet historien remplit l'intervalle entre Bocchoris et Amosis par Actisanès, roi d'Éthiopie, Mendès, une anarchie de cinq générations, Cétès ou Protée, Remphis, fils de Protée, sept rois fainéants, dont le dernier s'appelait Niléus, Chemmis, qui régna 50 ans, Chéphren, qui gouverna 56 ans, Mycérinus et Bocchoris. Cela suppose vingt générations ou 600 ans. La seule époque qui ait quelque certitude, selon le système de Diodore, est celle de Cétès ou Protée, qui régnait vers l'an 3,522 de la période julienne, 1,192 ans avant notre ère; puisque cet historien pensait, avec Apollodore et Eratosthène, que la ville de Troie avait été prise sous ce prince; et l'an 3,532 de la période julienne, 1,182 ans avant notre ère.

Si, partant du règne de Protée comme d'un point fixe, on remonte à Amosis, on trouvera huit générations ou 240 ans. Ainsi Amosis aura commencé à régner vers l'an 3,292 de la période julienne, 1,422 ans avant notre ère.

Si au contraire on descend de Protée à Bocchoris, on aura treize générations ou 390 ans. Le règne de Bocchoris sera par conséquent de l'an 3,912 de la période julienne, 802 ans avant Jésus-Christ. Sabacos ayant commencé à régner l'an 3,998 de la période julienne, 716 ans avant Jésus-Christ, il peut se faire que Bocchoris n'ai régné que 12 ans. Il sera mort l'an 3,924 de la période julienne, 790 ans avant notre ère, et l'intervalle entre ce prince et Sabacos sera de 74 ans. Cet intervalle est assez considérable pour avoir fait dire à Diodore qu'entre ces deux princes il s'était écoulé un grand nombre d'années.

Passons maintenant à l'intervalle qui se trouve entre Sésostris II et Amosis. Amosis ayant commencé à régner vers l'an 3,292 de la période julienne, 1,422 ans avant notre ère, comme on vient de le voir, et Sésostris II ayant gouverné 40 ans, et étant mort l'an 12,250 avant notre ère, suivant le système de Diodore, il se trouvera entre ces deux princes une intervall de 10,828 ans; ce qui suppose trois cent soixante et un rois. Cette multitude de princes paraîtra sans doute incroyable, quoique Diodore ait avancé que de Sésostris II à Amosis il y avait eu un très-grand nombre de rois.

Diodore avait assez bien arrangé son système sur les rois d'Égypte; car il y avait eu, selon cet historien, quatre cent soixante-dix rois indigènes, quatre rois éthiopiens, et cinq femmes; ce qui faisait en tout quatre cent soixante-dix-neuf princes. Si maintenant on compte tous les rois qu'il nomme et les générations dont il parle, il se trouvera cent seize tant rois que générations. Il faudra donc placer dans l'intervalle, entre Sésostris II et Amosis, trois cent soixante-trois rois pour compléter le nombre de quatre cent soixante-dix-neuf. Ce calcul approche à deux rois près du précédent.

Diodore est presque partout en contradiction avec Hérodote. Auquel de ces deux historiens faut-il donner sa confiance? Il me semble qu'il n'y a pas à balancer. Il n'y avait pas encore longtemps que les Égyptiens étaient soumis aux Perses, lorsque Hérodote voyagea en Égypte. L'histoire de leurs princes leur était alors très-connue, et surtout celle des huit cents dernières années de leur monarchie. D'ailleurs tous les temples de l'Égypte n'avaient pas été spoliés par Cambyses. Il restait encore des archives à Thèbes et à Memphis. Les prêtres de Memphis lisaient à Hérodote ces archives, et cet historien se transportait ensuite à Thèbes pour vérifier avec les prêtres de cette ville ce qu'il avait appris de ceux de Memphis. L'esclavage et la dureté du gouvernement des Perses firent peu à peu négliger l'étude des sciences, de l'histoire, des hiéroglyphes et de l'ancienne langue du pays. L'Égypte passa ensuite sous la domination des Grecs. On bâtit Alexandrie, et Memphis fut presque abandonnée; on parlait grec à la cour des Ptolémées. Les actes judiciaires étaient en grec. Cette langue devint presque générale dans toutes les grandes villes. Cette révolution porta le dernier coup à l'ancienne langue du pays; et s'il se trouva encore quelques savants qui en eussent connaissance, le nombre en diminua insensiblement, et il est à présumer que cette connaissance était très-imparfaite. Ce fut dans ces circonstances que Diodore voyagea en Égypte. L'immensité du plan qu'il avait embrassé ne lui permit pas de faire toutes les recherches nécessaires. Il recueillit tout ce qu'on lui raconta; et comme ces récits étaient très-imparfaits et quelquefois contradictoires, ces imperfections et ces contradictions durent nécessairement passer dans son histoire. Si cette histoire supplée à quelques omissions d'Hérodote, on ne peut du moins disconvenir qu'elle mérite, à beaucoup d'égards, bien peu de croyance, et qu'elle ne peut servir de base à un système chronologique. Quoi qu'il en soit, voici à peu près l'ordre qu'a suivi Diodore de Sicile dans l'arrangement de ces princes.

§ IX. Canon chronologique des rois d'Égypte, selon le système de Diodore de Sicile.

	Pér. Jul.	Années av. J.-C.
Ménès, premier roi d'Égypte, règne 62 ans.	. . .	14340
Cinquante-deux rois règnent 1,400 ans. . . .	. . .	14878
Busiris Ier règne 40 ans.	. . .	13478
Huit rois règnent ensuite.	. . .	13438
Uchoréus, le dernier de ces huit rois, règne 30 ans	. . .	12988
Douze générations suivent Uchoréus. . . .	. . .	12958
Mœris règne 50 ans.	. . .	12598
Sept générations succèdent à Mœris. . . .	. . .	12548
Sésostris Ier règne 48 ans.	. . .	12338
Sésostris II règne 40 ans.	. . .	12290
Intervalle de 10,828 ans. Il doit être rempli par 361 rois. Le récit de Diodore en suppose 363. Cet intervalle commence en. . .	. . .	12250
Amosis règne 12 ans.	3292	1422
Actisanès 28 ans.	3304	1410
Mendès 40 ans.	3332	1382
Anarchie pendant cinq générations, ou 150 ans. Elle commence en	3372	1342
Cétès, ou Protée, règne 21 ans	3522	1192
Remphis, fils de Protée, 20 ans	3543	1171
Sept rois fainéants	3563	1151
Niléus, le septième de ces rois, 18 ans. . . .	3773	941
* Chemmis, 50 ans.	3791	923
* Chéphren, 56 ans.	3841	873
Mycérinus, 15 ans	3897	817
Bocchoris, 12 ans	3912	802
Intervalle de 74 ans, commence en	3924	790
Sabacos règne 10 ans.	3798	716
* Anarchie, 2 ans.	4008	706
* Douze rois, du nombre desquels est Psammitichus, règnent ensemble 15 ans	4010	704
Psammitichus seul, 39 ans.	4025	689
Nécos, 34 ans	4064	650
Psammis, 14 ans.	4098	616
* Apriès, 22 ans	4112	602
* Amasis, 55 ans	4134	580
Amasis meurt, et Cambyse subjugue l'Égypte.	4189	525

J'ai évalué les générations à 20 ans ans, suivant l'usage de Diodore de Sicile, excepté les cinquante-deux rois, successeurs de Ménès, parce que cet historien a déterminé leurs règnes à 1,400 ans. J'ai marqué d'une étoile la durée des règnes des princes qui est spécifiée dans Diodore. A l'égard des autres, j'ai emprunté cette durée d'Hérodote, de Jules Africain; et quand ces deux auteurs m'ont manqué, j'ai eu recours à des conjectures, et je me suis déterminé pour celle qui m'a paru la plus vraisemblable.

§ X. Système chronologique des rois d'Égypte, selon Hérodote.

Du gouvernement théocratique.

Si, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, on paraissait adopter les sentiments des anciens Égyptiens sur leurs divinités et sur le règne de ces dieux, cela serait regardé comme une absurdité révoltante. Cependant, lorsqu'on voit que, de l'aveu de tous les anciens historiens, les dieux et les demi-dieux ont gouverné l'Égypte pendant un grand nombre de siècles, et que les premiers chronologistes chrétiens n'ont pas dédaigné de rapporter cette opinion, on est tenté de croire qu'elle n'est pas destituée de fondement, surtout quand on sait que les Égyptiens étaient un peuple savant, et qui n'était point, dans l'origine, imbu de toutes les superstitions auxquelles il se livra dans la suite. Ce premier pas fait, on est porté à se demander comment cette opinion a pu s'établir et prévaloir au point qu'elle soit devenue la croyance générale.

Il est très-vraisemblable que, dans l'origine, les Égyptiens ne reconnaissaient qu'un seul Dieu, et que le culte qu'ils lui rendaient était pur et sans aucun mélange de superstitions. Je me le persuade d'autant plus volontiers, que les habitants de la Thébaïde adoraient encore, du temps de Plutarque, le dieu [1] Cneph, qui n'avait point eu de commencement, et qui ne devait point avoir de fin. Κνὴφ ἀγέννητον ὄντα καὶ ἀθάνατον. Ce peuple expliquait, comme les Orientaux, par des allégories ingénieuses, les attributs de la divinité : dans la suite des temps, l'idée simple de Dieu s'étant effacée peu à peu, il ne resta que les allégories, sous l'enveloppe desquelles les prêtres avaient coutume de la présenter. Quoi qu'il en soit de cette origine de l'idolâtrie chez ce peuple, il paraît constant qu'il se fit un système de religion, et qu'il établit le premier une hiérarchie. Le ministère des autels appartenait à un certain nombre de familles exclusivement à toutes les autres; et ces ministres des dieux étaient partagés en différentes classes, depuis celle du grand-prêtre jusqu'à celle du dernier rang. Le fils [2] succédait à son père, et ne passait point d'une classe dans une autre. C'est ainsi que de Ménès jusqu'au temps où voyageait Hécatée de Milet, les Égyptiens comptaient [3] à Thèbes trois cent quarante-cinq grands-prêtres, qui s'étaient succédés de père en fils. Le respect que l'on portait à la religion dans l'origine des choses influa sur ceux qui en étaient les ministres. Comme ils avaient beaucoup de loisir, ils s'appliquèrent aux sciences, et furent peut-être les seuls savants qu'il y eut dans le pays. On s'accoutuma peu à peu à les consulter dans toutes les occasions, et ils surent profiter habilement de quelques circonstances favorables pour s'emparer de toute l'autorité, jusqu'à ce que, leur gouvernement étant devenu trop dur, le peuple secoua enfin le joug, et voulut être gouverné par un roi. Ces prêtres faisaient intervenir la divinité dans leur manière de gouverner, et ce gouvernement était censé celui de Dieu, une véritable Théocratie. Ainsi, quand Hérodote [4], ou quelque autre auteur, parle

[1] Plutarch. de Iside et Osiride, pag. 359, D.
[2] Herodot., lib. II, § XXXVII, sub finem.
[3] Id., ibid., § CXLIII.
[4] Id., ibid., § CXLV.

des règnes des huit anciens dieux, de ceux des douze dieux postérieurs, et enfin des règnes de ceux qui naquirent de ces douze dieux, cela veut dire que les grands-prêtres de ces dieux s'arrogèrent successivement l'autorité suprême sur toute l'Égypte, à l'exclusion des grands-prêtres des autres dieux. Au reste, je ne donne ceci que comme une conjecture qui peut servir à donner quelque vraisemblance à ce que les anciens racontent d'une manière assez uniforme du règne des dieux chez les Égyptiens. Cette conjecture acquiert du poids lorsqu'on jette les yeux sur l'histoire des Hébreux. Ce peuple n'eut pas plus tôt secoué le joug des Égyptiens, qu'il destina une tribu au service des autels, que le gouvernement absolu fut entre les mains des prêtres; *et vos*[1] *eritis mihi in regnum sacerdotale et gens sancta : hæc sunt verba quæ loqueris ad filios Israel*; et qu'il y demeura jusqu'à ce que le peuple, ne pouvant plus supporter les injustices[2] des fils de Samuel, demanda à grands cris un roi pour le gouverner, comme en avaient les autres nations. Le gouvernement des Hébreux était alors théocratique, quoique ce terme ne se trouve point dans les écritures. Mais il est aisé de l'inférer des paroles qu'elles mettent dans la bouche de Dieu même : « Écoute, » dit Dieu au Prophète, écoute[3] la voix du peuple. » Ce n'est pas toi, c'est moi qu'il méprise, en ne » voulant pas que je règne sur lui. »

Après avoir prouvé, du moins autant qu'il a été possible de le faire, l'existence du gouvernement sacerdotal chez les Égyptiens, il faut en fixer la durée.

On a vu plus haut que Diodore de Sicile supposait que les dieux et les héros avaient régné un peu moins de 18,000 ans, et l'on a remarqué en même temps que cet auteur ne s'accordait point avec luimême. La vieille chronique donnait plus d'étendue au règne des dieux, et le portait à 34,201 ans. Hérodote ne dit rien de précis là-dessus. Il supposait trois ordres de dieux. Le premier ordre contenait huit dieux, et ces dieux étaient les plus anciens. Le second ordre était de douze. On ignore de combien était le troisième.

Hérodote ne parle, ni de la durée des règnes des dieux du premier ordre, ni du temps où ces dieux commencèrent à régner. Il passe ensuite au second ordre, qui comprenait douze dieux. Le commencement de leurs règnes[4] date de 1,7000 ans avant Amasis, c'est-à-dire de l'an 17,570 avant notre ère, et 5,214 ans avant Ménès, premier roi d'Égypte.

Hérodote ne dit pas de combien de dieux était composé le troisième ordre. On sait seulement qu'Osiris, qui est l'avant-dernier de ces dieux et le Bacchus[1] des Égyptiens, régnait 15,000 ans avant Amasis[2], c'est-à-dire, l'an 15,570 avant notre ère, et 5,224 ans avant Ménès.

Orus, fils d'Osiris, qui est l'Apollon[3] des Grecs, succéda à Osiris. Ce fut le dernier des dieux du troisième ordre. On ne sait point en quel temps il commença à régner; du moins notre historien n'en dit rien.

Le peuple, las d'être gouverné par les prêtres, secoua enfin leur joug, et voulut avoir un roi. Ménès fut élu. J'ai prouvé plus haut, page 490, que Ménès avait introduit le luxe dans ses états. Cela suppose qu'il y avait des arts en Égypte avant son élection, et que les peuples étaient déjà policés; en un mot, qu'ils avaient un gouvernement. Ce gouvernement ne pouvait être que le sacerdotal, dont nous venons de parler.

Quelque air de vraisemblance que j'aie donné au règne des dieux, je crois devoir prévenir le lecteur que je ne regarde ce que j'en ai dit que comme des conjectures que je crus devoir hasarder dans un temps où, frappé de la candeur de notre historien, je n'osais m'écarter de ses opinions. Maintenant que je le considère plus de sang froid, je suis persuadé que les descendans de Mizraïm, ou Ménès, n'ayant entendu parler que d'une manière confuse des onze ancêtres de ce prince et de la longueur de leur vie, et accoutumés à ne les regarder qu'avec la plus grande vénération, ce respect dégénéra peu à peu en idolâtrie, et enfanta les règnes des dieux dont les Égyptiens furent infatués; et la longueur de la vie des patriarches occasionna cette longue suite de siècles dont ils ne voulurent jamais se détromper. Ainsi la cause de leur erreur vient de ce qu'ils joignirent l'histoire des patriarches antédiluviens à celle de leurs princes qui étaient postérieurs au déluge, et que n'ayant plus qu'une idée fort confuse des uns et des autres, ils firent des dieux de ceux-là, et leur assignèrent un nombre prodigieux d'années. C'est ce qui arriva aux Assyriens, aux Tyriens, en un mot à toutes les nations orientales. Nous en parlerons encore dans le chapitre II, qui traite de la fondation des villes de Tyr et de Carthage.

§ XI. De Ménès jusqu'à Sésostris.

L'époque de Ménès paraît, au premier coup d'œil, très-facile à déterminer. Il y avait eu trois cent trente rois, dit Hérodote[4], qui s'étaient suc-

[1] Exod., cap. XIX, ℣ 6.
[2] Reg. I, cap. VIII, ℣ 3, 4 et 5.
[3] Id., ibid., ℣ 7.
[4] Herodot., lib. II, § XLIII.

[1] Herodot., lib. II, § CXLIV.
[2] Id., ibid., § CXLV.
[3] Id., ibid., § CXLIV.
[4] Id., ibid., § C.

cédé de père en fils, depuis Ménès jusques et compris Mœris. La mort de Mœris est déterminée par cet historien, qui nous apprend qu'il n'y avait pas encore tout à fait 900 ans que ce prince était mort, lorsqu'il voyageait en Égypte. Nous fixerons par cette raison la fin du règne de ce prince en 3,358 de la période julienne, 1,356 ans avant notre ère. Les trois cent trente générations donnent 11,100 ans, c'est-à-dire, l'an 12,356 avant notre ère, et 8,373 ans avant l'époque de la création du monde selon l'opinion du P. Pétau, qui paraît avoir suivi le calcul du texte hébraïque.

Je ne parlerai point de la contradiction qui se remarque entre les livres saints et le récit d'Hérodote. Ce ne peut être une difficulté pour nous, qui regardons comme une fable, ou comme une erreur grossière, ce que notre historien raconte de cette haute antiquité. Mon but n'étant point de donner la chronologie réelle de l'Égypte, je me propose seulement de présenter celle d'Hérodote. Mais comme il se rencontre dans son récit des difficultés presque insurmontables, je vais essayer des conjectures qui pourront, à ce que j'espère, en aplanir quelques-unes.

Hérodote raconte, § C, qu'il y eut de Ménès jusqu'à Mœris trois cent trente rois, et que dans ce grand nombre de générations, il y eut dix-huit rois éthiopiens et une femme égyptienne, qui s'appelait Nitocris. Le même historien raconte, § CXLII, que de Ménès à Sethos il y eut trois cent quarante et une générations et autant de rois que de pontifes. On lui fit voir, § CXLIII, les statues colossales en bois des trois cent quarante et un pontifes, et on lui apprit qu'ils s'étaient succédé de père en fils. Il est certain que de Sésostris à Séthos il n'y a eu que dix princes, le roi éthiopien qui subjugua l'Égypte ne pouvant être compté, puisqu'Anysis régnait dans l'île d'Elbo, et qu'il recouvra ses états après la retraite de ce prince. Je prouverai, dans le § XII, qu'il se trouve dans le texte d'Hérodote une lacune considérable après le § CXL, et qu'il faut la remplir par sept rois. Alors on aura dix-sept rois au lieu de dix, puisqu'il ne faut pas compter Sabacos.

Il me paraissait, d'après cet exposé, qu'on avait transposé ces sept rois de leur vraie place, qui devait suivre immédiatement le § CXL, et qu'on les avait mis mal à propos § C. Prévenu de cette opinion, je retranchais sept rois de ce paragraphe, et je lisais τριηκοσίων τε καὶ τρήκοντα ὀνόματα Mais ayant réfléchi que Diodore de Sicile donnait à l'Égypte quatre cent soixante et dix rois indigènes, et Jules Africain plus de cinq cents, je pensai qu'il ne fallait rien retrancher du nombre des rois qu'Hérodote suppose entre Ménès et Sésostris. Ce changement d'ailleurs étant arbitraire, si on s'en permettait de pareils, il n'y aurait plus rien de certain dans l'antiquité. J'ai donc cru qu'il fallait laisser subsister le texte d'Hérodote tel que nous l'avons.

Mais il se présente une autre question. Ces princes se sont-ils succédé de père en fils, ou la couronne a-t-elle passé à des branches collatérales ou dans des familles étrangères? Hérodote décide la question, § CXLII. En évaluant dans ce paragraphe ces trois cent quarante et une générations à 11,540 ans, il donne à entendre qu'il voulait parler de générations et non de successions. Mais dans le paragraphe suivant il s'exprime d'une manière encore plus claire. Il dit positivement que sous ces trois cent quarante et un rois, il y avait eu trois cent quarante et un pontifes qui s'étaient succédé de père en fils. Quoique cela ne soit pas absolument impossible, puisqu'il n'y a point d'homme sur la terre qui ne remonte, par une filiation directe, au premier homme, cependant il est très-rare, et peut-être [1] impossible de rencontrer dans une famille quelconque une filiation aussi suivie que l'était celle des rois et des pontifes égyptiens. Ce qui me persuade qu'il en a été des rois d'Égypte comme il en a été de ceux des autres pays, et comme il en est encore des maisons souveraines actuellement existantes, c'est qu'Hérodote compte, parmi ces trois cent trente rois, dix-huit princes éthiopiens et la reine Nitocris qui était Égyptienne. L'ordre des générations étant interrompu par dix-neuf princes au moins, il faut évaluer le tout par successions. Comme il paraît que ce pays n'a pas éprouvé de grandes révolutions, et qu'il est constant que les hommes y vivaient [2] longtemps, je crois pouvoir évaluer ces successions à 20 ans; ce qui fera 6,600 ans. Si on les ajoute à 1,356, qui est l'époque de la mort de Mœris, on aura l'an 7,956 avant notre ère, et Ménès aura régné 3,973 ans avant la création du monde selon le P. Pétau. Peut-être, en supposant toujours l'exactitude des annales d'Égypte, s'écarterait-on encore moins de la vérité, en prétendant que dans ces trois cent trente rois il y a eu un nombre prodigieux de générations, et un très-petit nombre de successions. Dans ce cas, il faudra les mettre à 27 ans ou environ, l'une portant l'autre. Suivant cette évaluation, les trois cent trente rois auront régné 8,910 ans, et Ménès sera monté sur le trône 10,266 ans avant notre ère, c'est-à-dire 6,283 ans avant la création du monde [3]. Cependant, comme ces princes éthiopiens étaient des conquérants, il peut se faire que la filiation des rois d'Égypte n'ait point été interrompue

[1] Voyez la note 500 sur le livre II.

[2] Herodot., lib. II, § LXXVII.

[3] Quand il est question de la création du monde, je suis toujours le P. Pétau, qui a adopté le calcul du texte hébreu.

par leurs conquêtes, et que les Égyptiens aient conservé précieusement dans leurs annales la suite de leurs vrais princes, quoiqu'ils n'eussent joui d'aucune sorte d'autorité dans le pays. Hérodote s'exprime de manière à ne pas permettre d'en douter.

Ainsi, malgré les vraisemblances qui militent en faveur de l'autre opinion, je crois que, selon notre historien, Ménès commença à régner 11,000 ans avant Sésostris, c'est-à-dire 12,356 ans avant notre ère.

Quant à moi, je ne doute pas qu'il ne faille retrancher la plus grande partie de ces rois, qui ne sont appuyés que sur la vanité des prêtres égyptiens, et que Mizraïm, fils de Cham; qui donna son nom à l'Égypte, ne soit Ménès, leur premier roi.

Manéros, fils de Ménès, ne succéda point à son père: il mourut avant lui; mais comme il était chéri des peuples, sa mémoire fut en grande vénération. On fit [1] sur sa mort une élégie, que l'on chantait encore en Égypte du temps de notre historien, c'est à-dire, selon son calcul, 11,880 ans après sa mort.

§ XII. De Sésostris et de ses successeurs, jusqu'à la conquête de l'Égypte par Cambyses.

Hérodote assure [2] qu'il n'y avait pas encore 900 ans que Mœris était mort, lorsqu'il entreprit son voyage en Égypte. Ce voyage est à peu près de l'an 4,254 de la période julienne, 460 ans avant notre ère, et il pouvait avoir alors 24 ans, qui est un âge où l'on a de la maturité, et où l'on a acquis assez de connaissances pour bien voir, et pour tirer avantage des entretiens que l'on a avec les hommes habiles. Il était né l'an 4,230 de la période julienne, 484 ans avant notre ère. Cela se prouve par un passage d'Aulu-Gelle, qui dit [3] qu'il avait 53 ans lors de la première année de la guerre du Péloponèse. Or on sait que la première année de cette guerre est de l'an 4,283 de la période julienne, 431 ans avant Jésus-Christ. En supposant que Mœris soit mort environ 896 ans avant le voyage d'Hérodote en Égypte, il se trouvera que ce prince aura fini sa carrière vers l'an 3,358 de la période julienne, 1,356 ans avant notre ère.

Sésostris lui [4] succéda cette même année. Hérodote ne parle point de la durée de son règne. Si l'on en croit Diodore de Sicile [5], elle fut de 33 ans. Le chevalier Marsham [6] lui en donne, avec le Syncelle [7], 48, d'autres auteurs 51 ou 55, et Joseph [1], d'après Manéthon, 59. Il est difficile de se décider entre tant de diverses opinions. J'ai cru devoir prendre un milieu; et comme ce prince a fait un grand nombre de conquêtes, et qu'il a exécuté de grandes choses, je lui donne 44 ans de règne. Il est donc mort en 3,402 de la période julienne, 1,312 ans avant notre ère.

Phéron [2] lui succéda cette année. Les historiens ne s'accordent pas sur le nom de ce prince. Diodore de Sicile [3] l'appelle Sésostris, de même que son père; Pline le naturaliste [4] Nuncoréus, l'auteur [5] de la Chronique Paschale, Nachor, et Manéthon [6], Lacharès. Ces trois derniers noms ne paraissent pas fort différents les uns des autres; et comme Diodore de Sicile et Pline ne s'éloignent pas d'Hérodote sur les principales circonstances de son règne, il est évident qu'ils ont eu tous en vue le même prince. Aucun n'a fixé la durée de son règne, excepté Manéthon, qui lui donne huit ans. M. le président Bouhier [7] lui en assigne 12. Mais comme il fut 10 ans aveugle, et qu'il fit de grandes actions après avoir recouvré la vue, je ne crois pas qu'on puisse lui accorder moins de 18 ans.

Protée lui succéda, selon Hérodote [8]; et dut par conséquent monter sur le trône en 3,420 de la période julienne, 1,294 ans avant notre ère. Le règne de ce prince doit coïncider avec l'arrivée de Pâris et d'Hélène en Egypte. Or, l'enlèvement d'Hélène précéda de 10 ans le siége de Troie. Ce siége dura 10 ans, et la ville fut prise en 3,344 de la période julienne, 1,270 ans avant Jésus-Christ, comme je l'ai prouvé dans le chapitre XIV, concernant la prise de Troie. Ce siége commença donc en 3,434 de la période julienne, 1,280 ans avant Jésus-Christ, et Hélène fut enlevée en 3,424 de la même période, 1,290 ans avant notre ère. Ces époques s'accordent très-bien avec le règne de Protée. On ne sait rien sur la durée du règne de ce prince.

Vecchiéti [9] le fait régner 67 ans, sans nous présenter les motifs de son opinion. J'ai cru devoir lui en donner 50, parce que ce règne me paraît long, et parce que ce calcul s'accorde mieux avec les époques suivantes. Diodore de Sicile [10] suppose, entre Phéron et Protée, un très grand nombre de rois, et une anarchie qui subsista pendant cinq générations.

[1] Herodot., lib. II, § LXXIX.
[2] Id., ibid., § XIII.
[3] A. Gell., lib. XV, cap. XXIX.
[4] Herodot., lib. II, § CII.
[5] Diodor. Sicul., lib. I, § LIII.
[6] Chronic. Ægypt., pag. 383.
[7] Syncelli Chronogr., pag. 59.

[1] Joseph. contra Apionem, lib. I, § XXVI, pag. 460.
[2] Herodot., lib. II, § CXI.
[3] Diodor. Sicul., lib. I, § LIX, pag. 69.
[4] Plin., Hist. Natur., lib. XXXVI, cap. XI, pag. 737.
[5] Chronic. Paschal., pag. 48.
[6] Syncelli Chronogr., pag. 59.
[7] Recherches et Dissertations sur Hérodote, chap. VII, pag. 66.
[8] Herodot., lib. II, § CXII et seq.
[9] Vecchieti, De anno primitivo, pag. 201.
[10] Diodor. Sicul., lib. I, pag. 54.

J'ai examiné cette opinion dans le § VII. Pline le naturaliste [1] prétend que Rhampsinite, qui succéda à Protée, régnait au temps de la prise de Troie. Mais Hérodote n'en dit rien; et il paraît par son récit que le même prince qui retint Hélène en Égypte la rendit à Ménélas. Je ne dois pas cependant dissimuler qu'Euripides, dans sa tragédie d'Hélène [2], suppose que Protée était mort lorsque Ménélas arriva en Égypte pour la redemander. Mais l'on sait la liberté que prennent les poëtes, quand les faits historiques dérangent l'économie de leurs pièces.

Rhampsinite [3] succéda à Protée l'an 3,470 de la période julienne, 1,244 ans avant notre ère. J'ai rapporté un peu plus haut l'opinion de Pline le naturaliste, qui supposait que ce prince était contemporain de la prise de Troie, et j'ai prouvé en même temps qu'elle n'était point admissible. Hérodote garde le silence sur la durée de son règne; mais Manéthon, cité par Joseph [4], lui assigne 66 ans. Je ne vois aucune raison pour abréger ce règne.

Chéops, son successeur immédiat, comme le dit [5] positivement Hérédote, régna 50 ans, selon le même historien, qui est en cela d'accord avec Diodore de Sicile [6]. Il monta sur le trône en 3,536 de la période julienne, 1,178 ans avant notre ère. M. le président Bouhier [7] pensait qu'entre Rhampsinite et Chéops il y avait eu sept rois, dont Hérodote n'avait point parlé. J'examinerai plus bas les raisons sur lesquelles s'appuyait ce savant.

Chéphren lui succéda et régna 56 ans, selon Hérodote et Diodore de Sicile [8]. Il monta sur le trône en 3,586 de la période julienne, 1,128 ans avant notre ère.

Chéphren avait succédé à son frère Chéops, suivant toutes les apparences, parce que Mycérinus, fils de Chéops, était en bas âge lorsque celui-ci mourut. Mais Chéphren étant mort, Mycérinus monta sur le trône. Hérodote ne parle point de la durée de son règne. Mais [9] comme ce prince rendit son peuple heureux et florissant, qu'il fit élever une pyramide, ouvrage qui exige un certain nombre d'années, et qu'il vécut encore six ans après, il paraît qu'on ne peut pas lui donner moins de 20 années de règne.

[1] Plin., Hist. Nat., lib. XXXVI, cap. VIII.
[2] Euripid. Helen., vers. 4 et passim.
[3] Herodot., lib. II, § CXXI et seq.
[4] Joseph. contra Apionem, lib. I, § XXVI, pag. 460.
[5] Herodot., lib. II, § CXXVI et CXXVII.
[6] Diodor. Sicul., lib. I, § LXIII, pag. 72.
[7] Recherches et Dissertations sur Hérodote, chap. VII, pag. 67.
[8] Herodot., lib. II, § CXXVII. Diodor. Sicul., lib. I, § LXIV, pag. 73.
[9] Herodot., lib. II, § CXXIX, CXXXIV.

M. le président Bouhier [1] soutient que ce prince mourut la septième année de son règne, et même il s'appuie du témoignage d'Hérodote, quoique cet historien lui soit absolument contraire. En effet, après avoir [2] raconté plusieurs actions de ce prince, il ajoute qu'il lui vint de Buto un oracle qui lui annonçait qu'il n'avait plus que six ans à vivre. Il paraît, par l'exposé d'Hérodote, que ce prince avait déjà régné un certain nombre d'années, lorsque l'oracle de Buto lui prédit qu'il n'avait plus que six ans à vivre. C'est à quoi n'a pas fait assez d'attention M. le président Bouhier.

Asychis lui succéda. L'on ignore combien de temps il régna, et l'on ne trouve aucune lumière sur ce point, ni dans Hérodote, ni dans aucun autre auteur. Vecchiéti lui donne 70 ans de règne dans son Monde Primitif [3]. Obligé de prendre un parti, et persuadé qu'il ne pouvait avoir élevé, dans un court espace de temps, le vestibule oriental du temple de Vulcain et une pyramide, j'ai cru devoir donner à ce prince un long règne; mais comme ces ouvrages peuvent avoir été faits en beaucoup moins de temps que n'en suppose Vecchiéti, je réduis ce règne à 40 ans.

Anysis monta sur le trône en 3,702 de la période julienne, 1,012 ans avant notre ère. Ce prince était aveugle. Le roi d'Éthiopie s'empara de l'Égypte au commencement de son règne. Anysis se réfugia dans l'île d'Elbo, au milieu des marais, et n'en sortit que 50 ans après, lorsque le roi d'Éthiopie abandonna l'Égypte. Hérodote raconte cette histoire assez au long depuis le § CXXXVII jusqu'au § CXLI, et nomme le prince éthiopien Sabacos.

La retraite d'Anysis dans l'île d'Elbo doit être à peu près de l'an 3,703 de la période julienne, 1,011 ans avant notre ère. Si ce prince resta 50 ans dans cette île, il s'ensuit qu'il en sortit en 3,753 de la période julienne, 961 ans avant notre ère. En supposant qu'il aurait encore régné 7 ans, ce qui ferait en tout 58 ans, il serait mort en 3,760 de la période julienne, 954 ans avant notre ère, et Séthos lui aurait succédé la même année.

Cela ne peut être. 1° On sait par Hérodote [4] que Séthos battit Sanacharib, et j'ai prouvé dans un Mémoire [5] sur différentes époques des Assyriens, que cette bataille se donna en 4,200 de la période julienne, 712 ans avant notre ère. J'ai cru pendant quelque temps que ce prince régnait déjà en 3,989 de la

[1] Recherches et Dissertations sur Hérodote, chap. VII, pag. 70.
[2] Herodot., lib. II, § CXXXIII.
[3] Vecchieti, De anno primitivo, pag. 219.
[4] Herodot., lib. II, § CXLI.
[5] Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, vol. XLV. Mémoires, pag. 385.

période julienne, 725 ans avant notre ère, et que ce fut lui à qui Osé, dernier roi d'Israel, envoya une ambassade pour l'engager à se liguer avec lui contre les Assyriens. Cette opinion, qui a été adoptée par MM. Desvignoles et Bouhier [1], me séduisit d'abord, et me parut d'autant plus vraisemblable, que le prince égyptien avait refusé de se liguer avec le roi d'Israel. Cette alliance ne convenait point en effet à son caractère pacifique. D'ailleurs, on sait par Hérodote qu'il avait indisposé l'ordre des guerriers, et que lorsque l'Égypte fut quelque temps après attaquée par Sanacharib, les troupes refusèrent de marcher contre l'ennemi. Mais, après avoir plus mûrement réfléchi sur ce sujet, je m'aperçus que cette date ne pouvait s'accorder avec ce que raconte Hérodote, que Sabacos fit mourir le père de Psammitichus. Je n'insiste pas davantage pour le présent sur cette raison, que je développerai dans la suite.

2° La suite des rois d'Égypte et la durée de leurs règnes depuis Séthos jusqu'à Psamménit se trouvent marquées dans Hérodote avec précision, et elles paraissent d'autant plus justes, qu'elles sont liées et parfaitement d'accord avec les histoires des autres pays. Séthos a donc commencé à régner vers l'an 4,001 de la période julienne, 713 ans avant Jésus-Christ, comme on le verra plus bas. Or de 3,760, époque de la mort d'Anysis, jusqu'à 4,001, qui est celle où Séthos monta sur le trône, il y a un intervalle de 241 ans.

Les règnes de ces princes, depuis Sésostris jusqu'à Anysis inclusivement, étant de 402 ans; et Séthos ayant commencé à régner l'an 4,001 de la période julienne, 713 ans avant notre ère, si Séthos est le successeur immédiat d'Anysis, il s'ensuivra que Sésostris sera monté sur le trône l'an 3,599 de la période julienne, 1,115 ans avant notre ère, et que Mœris sera mort cette année. Mais alors comment cela pourra-t-il s'accorder avec ce que raconte Hérodote, qu'il n'y avait pas tout à fait neuf cents ans que ce prince était mort, lorsqu'il voyageait en Égypte? et comment concilier le règne de Protée, qui n'est pas le successeur immédiat de Sésostris, avec aucune des hypothèses connues sur la prise de Troie, puisque le règne de Sésostris lui-même sera postérieur de 67 ans au système qui place le plus bas la prise de cette ville?

Quelque extension que l'on donne aux règnes qui précèdent celui de Séthos, il ne sera jamais possible de remplir l'intervalle entre l'avénement de ce prince au trône et celui de Sésostris. Il est donc certain que les temps ne se suivent pas. Ou Hérodote rapportait fidèlement ce que lui avaient raconté les prêtres, ou il arrangeait l'histoire à sa manière et sans aucun égard pour la vérité. S'il était l'interprète fidèle des prêtres, comme il était très-judicieux, il se serait aperçu de l'incohérence de leurs récits, et il n'aurait pas manqué de leur faire part de ses difficultés. Les prêtres les auraient levées, ou ils seraient convenus de l'impossibilité de le faire. Dans le premier cas, il aurait remédié à l'incohérence, et cette incohérence ne subsisterait plus aujourd'hui. Dans le second, il aurait avoué ingénument qu'il se trouvait une lacune dans cette partie de l'histoire.

Si Hérode eût été au contraire de mauvaise foi, il lui aurait été très-facile de mettre, ainsi que Diodore de Sicile, un plus grand nombre de princes entre Sésostris et Séthos, et même des princes imaginaires. Il eût été de son temps très-difficile de le convaincre d'imposture; et quel homme serait en état de le faire aujourd'hui? Il est donc constant que notre historien a été le fidèle interprète des prêtres Égyptiens, et qu'il n'y avait pas la plus légère incohérence dans leur récit. Mais comme à présent il y en a une manifeste, elle doit venir de quelques copistes ignorants, qui auront omis, par négligence, plusieurs paragraphes. Mais avant que d'examiner en quel endroit se trouve la lacune, voyons ce que raconte Diodore de Sicile sur ces anciens temps.

Cet historien, qui n'avait pas eu les mêmes moyens de s'instruire de l'histoire d'Égypte qu'Hérodote, place entre Phéron [1], qu'il appelle Sésostris, du nom de son père, et Protée, 1° beaucoup de rois qu'il ne nomme point, et dont il n'exprime pas même le nombre; 2° Amasis ou plutôt Amosis; 3° Actisanès, roi d'Éthiopie; 4° Mendès ou Marros; 5° une anarchie, qui subsista pendant cinq générations. Cette anarchie cessa par l'élection de Protée, qui fut remplacé, après sa mort, par son fils Remphis. C'est le Rhampsinite d'Hérodote.

Le texte d'Hérodote est formellement contraire à ce récit, qui d'ailleurs ne peut s'accorder, ni avec la chronologie de notre historien, ni avec aucune autre. Diodore de Sicile plaçait, avec Eratosthènes et Apollodore, la prise de Troie plus tard que ne l'ont fait Hérodote, Thucydides et l'auteur de la vie d'Homère. Il lui a donc fallu mettre un assez grand nombre de rois entre Phéron et Protée, afin de faire coïncider le règne de ce dernier prince avec la prise de cette ville, qu'il mettait l'an 3,532 de la période julienne, 1,182 ans avant notre ère.

Pour y parvenir, il suppose [2] que Remphis, fils de Protée, étant mort, il fut remplacé par sept rois fainéants qui furent suivis de Chemmis (c'est le

[1] Des Vignoles, Chronologie de l'Histoire Sainte, liv. IV, chap. III, § III, tom. II, pag. 127, etc. Bouhier, Recherches et Dissertations sur Hérodote, chap. VII, pag. 71.

[1] Diodor. Sicul., lib. I, § LX et seq., pag. 69 et seq.
[2] Id., ibid., § LXII, et seq., pag. 71 et seq.

Chéops d'Hérodote), de Chéphren, de Mycérinus et de Bocchoris. Un laps de temps considérable après la mort de Bocchoris, Sabacos subjugua l'Égypte. Après un règne assez long, il se retira en Éthiopie, et laissa aux Égyptiens la liberté de se choisir un roi. Sa retraite occasionna des troubles et une anarchie de deux ans. Ces troubles cessèrent par l'élection de douze princes qui régnèrent ensemble. Quatorze princes et un long espace de temps qui s'écoula entre la mort de Bocchoris et la conquête de l'Égypte par Sabacos, lequel espace j'ai évalué à 74 ans, équivalent à seize générations, ou 533 ans. L'élection des douze rois est certainement de l'an 4,043 de la période julienne, 671 ans avant notre ère, comme je le prouverai ailleurs. L'avénement de Protée au trône est donc, selon Diodore de Sicile, de l'an 3,522 de la période julienne, 1,192 avant notre ère. Hélène peut, suivant le système du même historien, avoir été poussée en Égypte par les vents contraires sous le règne de ce prince, et avoir été rendue à Ménélas par le même roi. Mais où placer, dans cette hypothèse, le règne de Séthos, qui précéda immédiatement celui de ces douze rois, dont l'existence et l'époque sont certaines, puisqu'elles s'accordent non-seulement avec le récit[1] d'Hérodote mais encore avec celui de l'histoire sainte?

Il paraît indubitable que Diodore a arrangé les rois d'Égypte, sans aucun égard à la vérité de l'histoire, et dans la seule vue de mettre le règne de Protée, que la plupart des historiens font contemporain de la prise de Troie, quelque temps avant l'an 3,532 de la période julienne, 1,182 ans avant notre ère, qui était l'époque du sac de cette ville, suivant Apollodore et Eratosthènes, qu'il avait pris pour ses guides. Il n'en est pas de même d'Hérodote. Il ne paraît point avoir eu de système. Il raconte ce qu'il a lu dans les annales d'Égypte, ou ce que lui en ont communiqué les prêtres : car il lui eût été facile, en avançant les règnes de Mœris et de Sésostris, de placer les rois que Diodore suppose avoir régné entre Phéron et Protée, sans déranger le règne de ce dernier, et de manière à le faire accorder avec son opinion sur le temps où la ville de Troie fut prise.

Il est certain qu'une partie des princes que nomme Diodore, ou dont il parle sans dire leurs noms, doit être placée entre Sésostris et Séthos, et qu'il y a quelque part dans le texte d'Hérodote une lacune. L'époque de Sésostris est connue, puisqu'il succéda à Mœris, et qu'il n'y avait pas tout à fait 900 ans que Mœris était mort, lorsque notre historien voyageait en Égypte. Celle de Protée est également connue par l'enlèvement d'Hélène, l'arrivée de cette princesse en Egypte, où elle fut retenue, et par la prise de Troie, après laquelle Ménélas se rendit en Égypte, et reçut des mains de Protée son épouse, qui y avait séjourné 20 ans, ou à peu près. Il ne peut donc y avoir de lacune entre Phéron et Protée. Il ne peut y en avoir non plus entre Protée et Rhampsinite; car Hérodote dit[1] positivement que les prêtres lui apprirent que Rhampsinite succéda à Protée. Diodore est en cela[2] d'accord avec notre historien; et de plus, il fait Rhampsinite, qu'il appelle Remphis, fils de Protée. On ne peut pas davantage supposer de lacune entre Rhampsinite et Chéops. C'était cependant le sentiment de M. le président Bouhier. Ce savant[3] prétendait qu'il y avait eu entre ces deux princes sept rois dont Hérodote n'avait point parlé. Il s'appuyait, 1° sur ce que Diodore[4] met entre Rhampsinite et Chemmis, que M. Bouhier, ainsi que Rhodoman et M. Wesseling, pensait être le Chéops d'Hérodote, sept rois, dont il ne nomme que le seul Niléus; 2° ce savant se fondait sur ce qu'en supposant Chéops le successeur immédiat de Phampsinite, il ne se serait trouvé que sept générations entre ce dernier roi et Psammitichus, quoiqu'il y ait eu, suivant le système d'Hérodote, un intervalle d'environ cinq siècles.

Je réponds à la première raison, que Diodore de Sicile, n'alléguant nulle part qu'il ait consulté les archives ou les savants de l'Égypte, est moins croyable sur ce qu'il raconte de l'histoire de ce pays, qu'Hérodote qui atteste[5] avoir conversé familièrement avec les prêtres de cette nation, qui lui communiquaient, sans réserve, toutes les particularités de leur histoire.

2° Il est certain que sept générations ne suffisent pas pour remplir l'intervalle entre Rhampsinite et Psammitichus, et qu'il existe quelque part une lacune dans le texte d'Hérodote. Mais je vois d'autant moins de raisons pour la placer en cet endroit, que notre historien dit formellement que Chéops succéda à Rhampsinite. Voici ses propres paroles : « L'Égypte[6] avait été très-florissante jusqu'à » Rhampsinite; mais Chéops, qui régna après lui, se livra à toutes sortes de méchancetés. » L'opposition qui se trouve entre l'état florissant de l'Égypte sous Rhampsinite et la méchanceté de Chéops prouve qu'il faut entendre, par ces mots *après lui*, Rhampsinite et non un autre prince dont le nom et les actions auraient été omis par les copistes. Il ne peut également y avoir de lacune, ni entre Chéops et Chéphren, ni entre ce dernier et

[1] Herodot., lib. II, § CXXI.
[2] Diodor. Sicul., lib. I, § LXI, pag. 71.
[3] Recherches et Dissertations sur Hérodote, ch. VII, p. 67.
[4] Diodor. Sicul., lib. I, § LXIII, pag. 72.
[5] Herodot., lib. II, § III, IV, XCIX, C, et passim.
[6] Id., ibid., § CXXIV.

Mycérinus. Diodore de Sicile s'accorde en cela avec Hérodote, quoique celui-ci dise que Chéphren[1] était frère de Chéops, et que Diodore[2] assure que quelques-uns prétendoient qu'il n'était point son frère, mais son fils. La longueur du règne de Chéops, qui fut de 50 ans, et celle de Chéphren, qui fut de 56 ans, de l'aveu de ces deux historiens, semble favoriser cette dernière opinion, et M. le président Bouhier[3] l'a embrassée. Cependant il peut se faire que Chéphren fût beaucoup plus jeune que Chéops; et le témoignage d'Hérodote, qui est celui des prêtres égyptiens, me paraît devoir prévaloir, par les raisons ci-dessus alléguées, sur celui de quelques écrivains obscurs.

Il ne peut y avoir de lacune entre Mycérinus et Asychis. La manière dont s'est exprimé Hérodote ne permet pas d'en supposer. « Les prêtres, dit-il[4], » me racontèrent qu'Asychis avait été roi après » Mycérinus. » Il est vrai que Diodore de Sicile ne parle point d'Asychis, et qu'il paraît mettre Bocchoris immédiatement après Mycérinus[5]. Mais il s'exprime d'une manière vague. « Bocchoris, dit-il, » régna après les rois ci-devant nommés. » Ce n'est pas dire qu'il ait régné immédiatement après eux; et ce qui me porte à croire que ce n'était pas sa pensée, c'est qu'il avance autre part[6] que Tnéphachthus, père de Bocchoris, avait été roi, et Plutarque[7] est de son avis. Il est donc évident que Diodore a omis ce prince de dessein prémédité, ou par négligence. Tnéphachthus de Diodore est peut-être l'Asychis d'Hérodote, et Bocchoris du même Diodore, l'Anysis de notre historien.

On pourrait croire que la lacune doit se trouver après le règne d'Asychis, et l'expression d'Hérodote semble lui assigner cette place. « Après celui- » ci, dit-il[8], régna un aveugle de la ville d'Anysis, » qui avait nom Anysis. » Il n'est pas douteux que ce terme *celui-ci* ne soit vague, et que s'il y a une lacune en cet endroit, ce terme peut s'appliquer au dernier prince dont il avait parlé; prince qui aura disparu; ainsi que plusieurs autres, par la négligence des copistes. Mais je ne puis me persuader que ce soit ici la vraie place de la lacune. Hérodote[9] dit plus bas qu'Anysis s'était réfugié, au commencement de son règne, dans l'île d'Elbo, et que cette île demeura[1] inconnue jusqu'à Amyrtée, pendant plus de 700 ans. Les Égyptiens s'étant révoltés[2] contre les Perses, ils élurent Inaros pour roi, et lui associèrent Amyrtée. Les Athéniens leur envoyèrent des secours, et battirent les Perses[3] en plusieurs rencontres. Mais enfin obligés de se retirer, les Égyptiens se soumirent, excepté[4] Amyrtée, qui se réfugia dans les marais ou l'île d'Elbo. Inaros, ayant été trahi par les siens, fut pris et mis en croix. Cette guerre ayant commencé, selon Diodore[5], l'an 4,251 de la période Julienne, 463 ans avant notre ère, a dû finir l'an 4,256 de la même période, 458 ans avant notre ère, et la seconde année de la quatre-vingtième olympiade, peu avant la troisième, c'est-à-dire vers le mois de juin. Il faut se rappeler que, le cycle de Méton n'étant point encore connu, l'année civile des Athéniens commençait en janvier, et l'année olympique au solstice d'été. Cependant Diodore de Sicile met la fin de cette guerre l'an 4,254 de la période julienne, 460 ans avant notre ère. Mais il vaut mieux s'en rapporter à Thucydide qui assure[6] qu'elle dura 6 ans. Amyrtée se réfugia dans l'île d'Elbo, l'an 4,256 de la période julienne, 458 ans avant notre ère. C'est de cette époque qu'il faut compter les 700 ans et plus qu'il y a de la retraite de ce prince dans l'île d'Elbo, jusqu'à la sortie d'Anysis de la même île. Si l'on retranche 700 de 4,256, on aura l'an 3,556 de la période julienne, 1,158 ans avant notre ère. Mais Chéops régnait alors. Si l'on suppose, comme il le faut nécessairement, que c'était la seconde année du règne d'Anysis, il ne se trouvera que 142 ans entre la dernière année de Protée, et la première ou seconde année d'Anysis: je dis la dernière année de Protée, parce que ce prince reçut à sa cour Ménélas, qui revenait de l'expédition de Troie, et qu'il peut être mort la même année. Mais comment placer dans ce court espace de temps les règnes de cinq rois, dont l'un régna 50 ans et l'autre 56 ans, de l'aveu d'Hérodote et de Diodore? Il est donc évident qu'il y a erreur dans le nombre des années qui s'écoulèrent entre la sortie d'Anysis de sa retraite dans l'île d'Elbo, et l'entrée d'Amyrtée dans le même asile. Si l'on prétend qu'il y a eu quelques princes d'omis entre Asychis et Anysis, et qu'on en a oublié quelques autres entre Anysis et Séthos, c'est supposer gratuitement deux lacunes, et forcer à diminuer encore l'intervalle qui se trouve entre la sortie d'Anysis de l'île d'Elbo, et la retraite d'Amyrtée

[1] Herodot., lib. II, § CXXVII.
[2] Diodor. Sicul., lib. I, § LXIV, pag. 73.
[3] Recherches et Dissertations sur Hérodote, chap. VII, pag. 69.
[4] Herodot., lib., II, § CXXXVI.
[5] Diodor., Sicul., lib. I, § LXV, pag. 75.
[6] Id., ibid., § XLV, pag. 54.
[7] Plutarch. de Iside et Osiride, pag. 354.
[8] Herodot., lib. II, § CXXXVII.
[9] Id., ibid.

[1] Herodot., lib. II., § CXL.
[2] Diodor. Sicul., lib. XI, § LXXXI. Thucyd., lib. I, § CX.
[3] Id., ibid., § LXXIV et seq.
[4] Thucyd., lib. I, § CX. Diodor. Sicul., lib. XI, § LXXVII.
[5] Diodor. Sicul., lib. XI, § LXXI.
[6] Thucyd., lib. I, § CX.

dans la même île. D'ailleurs, Asychis et Anysisse succèdent dans Diodore, ainsi que dans Hérodote, si le premier est le même que Tnéphachthus, et le second que Bocchoris, comme je l'ai conjecturé plus haut.

Il me paraît évident, d'après cet exposé, qu'il faut placer au commencement du § CXLI, la lacune que M. le président Bouhier supposait au commencement du § CXXIV; et l'expression d'Hérodote, *μετὰ δὲ τοῦτον*, *après celui-ci*, semble nous y inviter. En effet, si Hérodote avait parlé, après Anysis, de sept rois, ou même d'un plus grand nombre, il est hors de doute qu'après avoir fait mention du dernier de ces sept rois, il aurait pu s'exprimer de la même manière.

Quoique la durée des règnes de la plupart de ces princes ne soit fondée que sur des conjectures, je ne crois pas m'être beaucoup écarté de la vérité; et si je ne puis prouver la durée des règnes de quelques-uns de ces princes, il est du moins impossible de prouver le contraire. Anysis doit être monté sur le trône vers l'an 3,702 de la période julienne, 1,012 ans avant notre ère. Il se sera réfugié dans l'île d'Elbo l'année suivante; et après un séjour de 50 ans dans cette île, il en sera sorti l'an 3,753 de la période julienne, 961 ans avant notre ère. Comme ce prince a régné encore quelques années après avoir recouvré ses états, j'ai cru devoir fixer sa mort en 3,760 de la période julienne, 954 ans avant notre ère. Séthos étant monté sur le trône vers l'an 4,001 de la période julienne, 713 ans avant Jésus-Christ, comme on le verra dans peu, il se trouvera entre ces deux princes un intervalle de 241 ans, qu'il faudra remplir par quelques-uns de ces princes nommés par Diodore de Sicile. Mais que faire des autres rois que cet historien place entre Phéron ou Sésostris II et Protée, et entre Remphis ou Rhampsinite, et Chemmis? Je réponds qu'il faudra les mettre entre Ménès et Mœris, l'un le premier, l'autre le dernier de ces trois cent trente rois dont parle Hérodote[1]. Il paraît que Diodore de Sicile a mis un si grand nombre de princes après Sésostris, parce que regardant Danaüs comme le frère de ce prince, il a voulu faire accorder son règne avec celui de Danaüs à Argos. Cet intervalle de 241 ans suppose sept princes qui ont été omis par la négligence des copistes.

Cette négligence a occasionné plusieurs autres erreurs. Il est impossible que Sabacos soit le prince éthiopien qui a forcé Anysis à se réfugier dans les marais. En effet, si, après un règne de 50 ans, il abandonna l'Égypte vers l'an 3,753 de la période julienne, 961 ans avant notre ère, il ne peut être le prince de même nom[1] qui fit mourir Nécos, père de Psammitichus. Quand on supposerait que cette violence de Sabacos est de la dernière année de son règne, c'est-à-dire de l'an 3,753 de la période julienne, 961 ans avant notre ère, et que Psammitichus ne faisait que de naître, il ne s'ensuivrait pas moins que Psammitichus aurait eu 290 ans lorsqu'il fut élu l'un des douze rois; ce qui est absurde. Il est naturel d'imaginer que ce fut un autre prince éthiopien qui chassa Anysis de ses états; que lorsque ce prince abandonna l'Égypte, Anysis sortit de sa retraite, et reprit les rênes du gouvernement; qu'après sa mort le trône fut occupé par plusieurs princes égyptiens omis par les copistes; que sous le dernier de ces princes, Sabacos, roi d'Éthiopie, envahit l'Égypte, et que vers la dernière année de son règne, c'est-à-dire vers l'an 4,000 de la période julienne, 714 ans avant notre ère, il fit mourir Nécos. Psammitichus, fils de Nécos, n'avait alors qu'un an, ou même il ne faisait que de naître. On le transporta en Syrie[2], afin de le soustraire à la cruauté de Sabacos. Séthos occupa le trône, après que Sabacos se fut retiré dans ses états. Ce prince regna 40 ans, et mourut en 4,041 de la période julienne, 673 ans avant notre ère. Il y eut une anarchie de deux ans. Cette anarchie fut suivie de l'élection de douze rois, du nombre desquels était Psammitichus. Ces douze rois régnèrent ensemble 15 ans, et Psammitichus, qui les chassa, régna 54 ans en tout; savoir : 15 ans conjointement avec les onze autres rois, et 39 ans seul. Ces douze rois montèrent sur le trône en 4,043 de la période julienne, 671 ans avant notre ère; et Psammitichus, qui avait alors 43 ans, étant mort vers l'an 4,097 de la période julienne, 617 ans avant notre ère, était alors âgé de 97 ans. Je ne vois pas qu'il soit possible d'éviter les contradictions qui naissent du texte actuel d'Hérodote, si l'on n'admet pas ces suppositions; le grand âge que je donne à Psammitichus n'est point une raison suffisante pour les faire rejeter, puisqu'il y a des hommes qui poussent encore plus loin leur carrière.

Ces erreurs ne sont pas les seules qu'aient commises les copistes. Hérodote dit, sur la fin du paragraphe CXL, que l'île d'Elbo, qui avait servi d'asile à Anysis, n'avait point été découverte pendant plus de 700 ans, par les rois, ses successeurs, jusqu'à Amyrtée qui s'y réfugia, ἔτεα ἐπὶ πλέω ἢ ἑπτακόσια οὐκ οἷοί τε ἦσαν αὐτὴν (τὴν νῆσον) ἀνευρεῖν οἱ πρότεροι γενόμενοι βασιλῆες Ἀμυρταίου. Périzonius est, je crois, le premier qui se soit aperçu qu'il y avait erreur dans les chiffres, et qu'il fallait lire ἔτεα ἐπὶ πλέω ἢ

[1] Herodot., lib. II, § C.

[1] Herodot., lib. II, § CLII.

[2] Id., ibid., § CLII.

τριακόσια, pendant plus de 300 ans [1]. M. le président Bouhier adoptait aussi [2] ce changement, et M. Wesseling était aussi du même sentiment dans ses notes sur ce passage d'Hérodote. Cet accord me paraît une preuve convaincante qu'il y a erreur dans le texte d'Hérodote. Quant au nombre d'années que substituent ces savants à celui qu'on y lisait auparavant, cela dépend, et de l'année de la sortie d'Anysis de l'île d'Elbo, et de celle où Amyrtée s'y réfugia. On sent assez, sans que j'en avertisse, que ces années, et surtout celle où Anysis sortit de son asile, ont été arrangées d'après le système que ces savants s'étaient fait sur la chronologie des rois d'Égypte. Quant au mien, j'ai suivi Hérodote; et si je me suis livré quelquefois à des conjectures, ce n'a été que lorsque cet historien n'avait pas déterminé la durée du règne de tel ou tel prince. Je m'en suis permis dans ces cas-là seulement; et ces conjectures, bien loin de pécher contre la vraisemblance, s'accordent avec la durée des règnes des princes qui a été déterminée par Hérodote et par les autres historiens. Je ne me suis donc pas beaucoup écarté de la vérité, en faisant sortir Anysis du lieu de sa retraite l'an 3,753 de la période julienne, 961 ans avant notre ère. A l'égard de l'année où Amyrtée se réfugia dans la même île, j'ai pris pour mes guides Thucydides et Diodore de Sicile; et c'est d'après ces historiens que j'ai fait entrer Amyrtée dans son asile l'an 4,256 de la période julienne, 458 ans avant notre ère, comme on la vu plus haut. Il y a donc entre la sortie d'Anysis de l'île d'Elbo et la retraite d'Amyrtée dans la même île un intervalle de 503 ans. Indépendamment que M. le président Bouhier a arrangé la chronologie des rois d'Égypte d'une manère assez arbitraire, quoique, à l'entendre, il fasse profession de suivre Hérodote, il s'est encore trompé au sujet d'Amyrtée, en s'en rapportant au Syncelle [3], qui met ce prince sous Darius Nothus, et l'an 4,297 de la période julienne, 417 ans avant notre ère. Ce savant aurait dû sentir que le témoignage du Syncelle n'était d'aucune autorité, quand il était contredit par des historiens graves et contemporains. Il me paraît donc évident qu'il faut substituer πεντακόσια ἑξακόσια de la manière suivante : ἔτεα ἐπὶ τε ἦσαν αὐτὴν ἀνευρεῖν οἱ πρότεροι γενόμενοι βασιλῆες Ἀμυρταίου. Les rois qui » précédèrent Amyrtée ne purent la découvrir » pendant plus de 500 ans. » J'ai vu avec plaisir que cette conjecture était venue à l'esprit de M. Reizius, qui l'a admise dans le texte de son édition. Ce savant ayant été enlevé à la république des lettres avant qu'elle fût achevée, nous ignorons les motifs du changement qu'il faisait au texte d'Hérodote. C'est ce que nous apprend [1] M. Borheck, principal du collége de Bielfeld, actuellement professeur en histoire et en éloquence à l'université de Duisbourg.

Je passe maintenant au règne de Séthos. Si nous ignorons quand ce prince monta sur le trône, du moins sommes-nous assurés qu'il mourut vers l'an 4,041 de la période julienne [2], 673 ans avant notre ère. Il est également certain qu'il battit Sanacharib en 4,002 de la période julienne, 712 ans avant notre ère, comme je l'ai prouvé dans un mémoire [3] sur quelques époques des Assyriens. Je ne crois donc pas m'écarter beaucoup de la véritable époque du commencement de son règne, en supposant qu'il monta sur le trône l'an 4,001 de la période julienne, 713 ans avant notre ère, et que son règne fut de 40 ans. Cette conjecture est fondée sur ce que Sabacos, qui précéda immédiatement Séthos, fit mourir Nécos, père de Psammitichus, comme on vient de le voir. En effet, si l'on plaçait le règne de Séthos antérieurement à cette année, il faudrait que Psammitichus eût poussé sa carrière jusqu'à un âge où les hommes parviennent trop rarement, pour supposer, sans aucun autre motif, que ce prince se soit trouvé dans ce cas.

La famille royale se trouvant éteinte par la mort de Séthos, les Égyptiens [4] recouvrèrent leur liberté. Mais comme ils étaient accoutumés au gouvernement monarchique, ils songèrent à se choisir un roi. Les aspirants au trône se présentèrent en grand nombre; mais leurs prétentions furent étouffées par celles des douze plus puissants. L'autorité de ceux-ci et leurs richesses étaient à peu près égales. Les brigues, les cabales, le crédit se contrebalançaient. Aucun d'eux ne voulait se désister. Il eût fallu nécessairement recourir à la voie des armes.

[1] Jac. Perizonii Ægypt. origin. investigatio, cap. XI, pag. 202.

[2] Recherches et Dissertations sur Hérodote, chap. VII, pag. 70.

[3] Syncelli Chronogr., pag. 76. Recherches et Dissert. sur Hérodote, chap. I, pag. 6.

[1] De Chronologiâ Herodoteâ, pag. 99.

[2] La suite des rois d'Égypte en fournit une preuve complète.

[3] Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres, vol. XLV. Mémoires, pag. 387.

[4] Herodot., lib. II, § CXLVII. Les Grecs supposaient qu'on ne pouvait être libre dans un état monarchique. L'expérience prouve, au contraire, que jamais on n'a eu moins de liberté que dans un pays républicain. Le gouvernement républicain est le plus despotique de tous les gouvernements. Il serait aisé de le prouver sans sortir de la Grèce; mais les bornes d'une note ne le permettent pas. (Note de la seconde édition, publiée sous l'empire. Les notes de la première édition étaient au contraire dans l'esprit républicain et philosophique, en opposition à celles-ci, qui sont monarchiques et bibliques.)

On prit un parti plus sage. Les douze candidats furent élus conjointement avec une égale autorité. Cet arrangement, qui concilia leurs intérêts, ne dut avoir lieu que lorsque chacun de ces douze seigneurs eut reconnu l'impossibilité de réunir en sa faveur les suffrages de la majeure partie de la nation. Les manœuvres qu'il fallut employer, les batteries et les contre-batteries qu'il fallut dresser, les brigues, les cabales, les pour parlers, exigèrent un temps assez considérable; et je crois volontiers, avec Diodore de Sicile [1], qu'il y eut immédiatement avant le règne de ces douze princes une anarchie de 2 ans.

Hérodote semble insinuer [2] que ces douze rois furent établis aussitôt après la mort de Séthos. Je ne puis me le persuader, par les raisons que je viens d'alléguer. Quoi qu'il en soit, ces douze princes ayant été élus, ils se partagèrent l'Égypte, s'engagèrent à ne jamais se détruire, et cimentèrent leur union en s'alliant les uns avec les autres. Un oracle leur avait prédit que celui d'entre eux qui ferait avec un vase d'airain des libations dans le temple de Vulcain règnerait seul sur toute l'Égypte. Ces princes célébraient ensemble des fêtes. Le dernier jour de celle [3] de Vulcain, étant assemblés dans le temple de ce dieu, le grand-prêtre leur ayant présenté des coupes d'or pour faire les libations accoutumées, il ne s'en trouva que onze. Psammitichus, le dernier de ces douze rois, se servit de son casque pour faire les libations. Les autres rois s'en étant aperçus et s'étant rappelé l'oracle, interrogèrent Psammitichus; et comme ils eurent reconnu que ce prince ne s'était pas servi de son casque de dessein prémédité, ils ne voulurent point le faire mourir, et se contentèrent de le reléguer dans les marais. Ce mauvais traitement ayant indisposé Psammitichus contre ses collègues, il chercha les occasions de s'en venger. Elle ne tarda pas à se présenter. Des [4] Ioniens et des Cariens, que l'amour du butin portait à courir les mers, abordèrent en Égypte. Il les prit à sa solde; et avec leur secours et celui des Égyptiens de son parti, il battit les onze rois, et devint seul maître de l'Égypte. Hérodote ne dit point combien de temps ces douze rois régnèrent. Diodore de Sicile supplée à son omission, et [5] assure que ce fut 15 ans. Hérodote [6] donne 54 ans de règne à Psammitichus. Si l'on retranche les 15 ans qu'il régna conjointement avec les onze autres rois, il se trouvera qu'il aura régné seul 39 ans.

Son fils Nécos lui succéda. Il [1] essaya de joindre, par un canal, la Méditerranée avec la mer Rouge; mais n'ayant point réussi, il équipa deux flottes, l'une sur le golfe Arabique, l'autre sur la Méditerranée. Il fit la guerre aux Assyriens; mais comme il fallait qu'il passât sur les terres des Juifs, Josias [2] vint à sa rencontre et lui livra bataille. Josias la perdit et fut tué. Cette bataille se donna près de Mageddo. Hérodote nomme cette ville Magdole. Magdole était de la basse Égypte, et peu éloignée de la Méditerranée. L'itinéraire d'Antonin l'appelle [3] Magdolos, et la place à douze milles de Péluse. Cette ville était trop éloignée des états de Josias, et ce prince, qui n'était point en guerre avec les Égyptiens, se serait donné de garde de venir attaquer Nécos dans ses états. Il y avait dans la tribu de Manassès [4], près de celles d'Issachar et d'Aser une ville nommée Mageddo. Elle se trouvait sur la route que devait prendre Nécos pour entrer en Assyrie. Ce fut en ce lieu que se donna cette bataille [5] si funeste à Josias. Hérodote connaissait médiocrement la Judée. Trompé [6] par la ressemblance des noms, il paraît avoir confondu Mageddo avec Magdole. C'est ce qu'avait très-bien vu Hadrien Reland, dont je ne connaissais que de nom le savant ouvrage sur la Palestine, lorsque je publiai ma première édition. Les motifs [7] qu'il apporte pour changer Magdole en Mageddo sont les mêmes que ceux que j'ai employés. Cela ne doit pas surprendre; ayant puisé tous deux dans les mêmes sources, nous avons dû nous rencontrer. Les raisons de Reland n'ont fait aucune impression sur le P. de Tournemine. Ce savant, dans un appendice [8] à la dissertation XI[e] qu'il a mise à la suite du commentaire du P. Ménochius, sur la sainte écriture, s'exprime ainsi : *Doctissimus Relandus ad aliam Mageddonem in tribu Manasse reges illos decertasse in Palæstinâ suâ, contendit contra fidem historiæ sacræ et absque ullâ verisimilitudine.* Comme ce savant se contente d'avancer que le sentiment de Reland pèche contre la vérité de l'histoire sainte et contre la vraisemblance, sans

[1] Diodor. Sicul., lib. I, § LXVI, pag. 76.
[2] Herodot., lib. I, § CXLVII.
[3] Id., lib. II, § CLI.
[4] Id., ibid., § CLII. Diodor. Sicul., lib. I, § LXVI, pag. 76 et 77. Diodore de Sicile y joint des Arabes. Mais comme ces mots ne se trouvent point en plusieurs excellents manuscrits, je crois qu'ils ont été ajoutés par quelque copiste, et qu'il faut les retrancher.
[5] Diodor. Sicul., lib. I, § LXVI, pag. 76.
[6] Herodot., lib. II, § CLVII.

[1] Herodot. lib. II, § CLVIII, CLIX.
[2] Reg., lib. IV, cap. XXIII, ℣ 29 et 30. Herodot., lib. II, § CLIX.
[3] Antonini Itinerar., pag. 171.
[4] Judic., cap. I, ℣ 27. Jos., cap. XVII, ℣ 11.
[5] Reg., IV, cap. XXIII, ℣ 29.
[6] Marsham, Chronic. Can., pag. 531.
[7] Hadr. Relandi Palæstina, pag. 893, 894.
[8] Menochii Commentarii totius Scripturæ, tome IV, pag. 258.

en apporter aucune preuve, je me crois d'autant plus dispensé de le réfuter, que j'ai prouvé que mon opinion était conforme à la sainte écriture, et que l'autre péchait contre toute vraisemblance.

Ce même prince, ayant abandonné [1] l'entreprise du canal, ordonne à des Phéniciens de s'embarquer sur la mer Rouge, et de revenir en Égypte par les colonnes d'Hercule et la Méditerranée. Ce voyage réussit, et les Phéniciens racontèrent, à leur retour, des particularités que nous avons discutées en leur lieu. Je ne m'étendrai pas davantage sur les actions de ce prince, il me suffit de dire qu'il régna [2] 16 ans.

Son fils Psammis lui succéda et régna [3] 6 ans. Apriès, fils de Psammis, régna [4] 25 ans. Diodore de Sicile met [5] quatre générations entre Psammitichus et Apriès, quoiqu'il n'y ait eu, entre ces deux princes, que Nécos et Psammis. Il suit en cela l'usage des Grecs, qui comptaient toujours les deux extrêmes. Je crois presque inutile d'observer que Diodore donne à Apriès trois années de règne moins qu'Hérodote. L'autorité de notre historien doit prévaloir par les raisons ci-dessus alléguées.

Amasis, qui s'était [6] emparé de la couronne, régna 44 ans. Jules Africain dit [7] aussi la même chose dans la chronographie du Syncelle. Ce fut contre ce prince que marcha Cambyses, roi de Perse. Il n'était plus en vie, lorsque Cambyses entra en Égypte. Psamménit, son fils, avait pris sa place. Son règne ne fut que de six mois. Cambyses monta sur le trône de Perse, selon le canon de Ptolémée, l'an 219 de l'ère de Nabonassar, qui répond à l'an 4,185 de la période julienne, 529 ans avant notre ère, et attaqua l'Égypte [8] la troisième année de la LXIII olympiade, c'est-à-dire vers le mois de juin de l'an 4,189 de la période julienne, 525 ans avant notre ère.

La somme des règnes depuis et compris les douze rois, jusques et compris Psamménit, est de 145 ans 6 mois. Si on déduit cette somme de l'an 4,189 de la période julienne, 525 ans avant notre ère, qui est l'époque de la conquête de l'Égypte par Cambyses, on aura le milieu de l'an 4,043 de la période julienne, 671 pour le commencement du règne des douze princes qui gouvernèrent conjointement l'Égypte. Séthos était donc mort cette année, ou 2 ans plus tôt, si l'on admet l'anarchie de Diodore; et comme le commencement de son règne est à peu près de l'an 4,001 de la période julienne, 713 ans avant notre ère, il s'ensuit qu'il régna 40 ans et quelques mois, en supposant avec Diodore qu'il y eut entre Séthos et les douze rois une anarchie de 2 ans, ou 42 ans et quelques mois, si l'on aime mieux s'en rapporter à Hérodote.

Mon ouvrage était déjà sous presse, lorsque, dans un entretien que j'eus sur la chronologie des Égyptiens avec quelques personnes éclairées, l'on me fit des observations. Ces observations ne m'étaient pas inconnues; mais je les avais négligées, parce qu'il m'avait paru qu'il était très-facile d'y répondre. Cependant ayant depuis réfléchi que quelque autre pourrait me faire les mêmes objections, et s'imaginer qu'elles détruisaient sans ressource le système d'Hérodote, j'ai cru devoir les prévenir, avant que de passer au canon chronologique.

M. Desvignoles, savant distingué, prétendait [1] qu'en Hébreu le mot de *jours* signifiait souvent des *années*. Il avait jugé, par la conformité de la langue hébraïque avec la chaldaïque, que les Chaldéens, abusant de l'équivoque du terme, avaient fait passer pour des *années* ce qui n'était que des *jours*. Il disait des Égyptiens la même chose, mais avec un peu plus de fondement; car Suidas assure que les Égyptiens appelaient les *jours* des *années*, οἱ μὲν γὰρ τὰς ἡμέρας ἐνιαυτοὺς ἐψήφιζον. A la faveur de cette équivoque, ils avaient fait, ajoute-t-il, illusion aux Grecs. Telle était la manière de penser de M. Desvignoles.

Suidas ne s'était pas contenté de dire ce que l'on vient de voir; il avait encore dit que le Soleil [2], Ἥλιος fils de Vulcain, avait régné 4,477 jours; ce qui faisait 12 ans 3 mois et 5 jours. Ce sentiment ne lui était pas particulier, et on le trouve en entier dans la chronique Paschale [3], avec cette différence que l'auteur de cette chronique met 4 jours au lieu de cinq: car je ne crois pas devoir m'arrêter à la version latine, où, par l'inadvertance de l'imprimeur, on a mis 5,477, pour 4,477.

Cette opinion me paraît plus ancienne que Suidas et que l'auteur de la chronique Paschale. Plutarque avait dit avant eux [4] que l'année égyptienne était d'un mois, et qu'ensuite elle avait été de quatre. C'est pourquoi, ajoute-t-il, quoique les Égyptiens habitent un pays très-nouveau, ils passent cependant pour très-anciens, et ils comptent dans leur généalogie une multitude immense d'années, parce qu'ils mettent les mois pour des années.

On avait imaginé un pareil système pour réduire

[1] Herodot., lib. IV, § XLII.
[2] Id., lib. II, § CLIX.
[3] Id, ibid., § CLX.
[4] Id., ibid., § CLXI.
[5] Diodor. Sicul., lib. I, § LXVIII, pag. 78.
[6] Herodot, lib. III, § X.
[7] Syncelli Chronogr., pag. 75.
[8] Diodor. Sicul., lib. I, § LXVIII, pag. 79.

[1] Chronologie de l'Histoire sainte, tome II, livre VI, chap. IV, pag. 649.
[2] Suidas Voc. Ἥλιος, tom. II, pag. 55.
[3] Chronic. Pasch., pag. 45, D.
[4] Plutarch. in Numâ, pag. 72, B.

le nombre des années des patriarches. Saint Augustin y répond d'une manière victorieuse dans la Cité de Dieu, lib. XV, cap. XIV. Il y prouve qu'avant le déluge l'année était de 12 mois, et le mois de 30 jours. Cette année était celle de Noé, celle que connurent ses enfants, et par conséquent celle de Mesraïm, son petit-fils, de qui descendent les Égyptiens.

Mais ces opinions, qui me paraissent avoir été enfantées par les Juifs, furent dans la suite adoptées par les chrétiens, et même par quelques Grecs attachés au culte de leur pays. Les Juifs, dans le temps de leur captivité en Égypte, occupés de travaux serviles, et plongés dans l'ignorance, n'avaient pas le temps de s'instruire de l'ancienneté de l'Égypte ; et quand même ils l'auraient eu, ils n'étaient pas assez habiles pour discuter les prétentions des Égyptiens, et pour en démontrer la futilité. Mais lorsque ce peuple eut acquis sous les rois un gouvernement stable, le commerce et les liaisons qu'il eut avec le reste de l'Orient, où les sciences étaient cultivées, lui inspirèrent du goût pour les connaissances humaines, et les livres saints sont une preuve qu'il y avait fait d'assez grands progrès. Ce fut peut-être alors qu'ayant connu plus particulièrement les Égyptiens et leurs annales, les Juifs s'aperçurent que ces annales contredisaient manifestement celles qui étaient consignées dans leurs livres. Ils ne doutaient point et ne pouvaient douter de l'authenticité des leurs, et devaient rejeter en conséquence celles des autres peuples. Les rejeter absolument, cela leur paraissait sans doute trop hardi. Les discuter, cela aurait exigé de la critique et des connaissances qu'ils n'avaient pas alors. Ils prirent un tempérament ; les uns, en disant que les jours étaient des années ; les autres, que les mois étaient des années ; d'autres enfin, voulant faire remonter plus haut l'origine des Égyptiens, prétendaient que l'année égyptienne était composée de 4 mois. Je ne donne point cela comme certain. Mais quel autre peuple que les Hébreux avait intérêt à contester aux Égyptiens leur ancienneté ? Ce n'était pas assurément les Assyriens. Ils se croyaient au moins aussi anciens que les Égyptiens, et n'avaient garde d'examiner de trop près les annales de ce peuple, de crainte de faire naître à d'autres le désir de discuter les leurs. Il importait aussi très-peu aux Grecs que les Égyptiens se perdissent dans la nuit des temps. Il n'avaient aucune lumière sur la création du monde, et quelques-uns d'entre eux croyaient le monde éternel. Il n'en était pas de même des Juifs. Ils savaient que le monde avait été créé, et ils n'ignoraient pas combien il s'était écoulé d'années depuis la création jusqu'à leurs jours. Ce sont donc les Juifs qui ont dû imaginer ce système conciliateur, parce qu'ils sont les seuls qui aient eu intérêt à le faire.

Les Grecs ne connurent les Juifs qu'après les conquêtes d'Alexandre, et je croirais volontiers qu'ils n'eurent connaissance de leurs livres, qu'après la traduction qui en fut faite sous Ptolémée Philadelphe. Ce ne fut peut-être qu'après cette époque que les Juifs, qui s'étaient beaucoup multipliés en Égypte, et surtout à Alexandrie, commencèrent à écrire en grec ; et je ne crois pas m'éloigner beaucoup de la vérité, en supposant que ce ne fut que dans ce temps-là qu'ils imaginèrent le moyen de concilier les annales des Égyptiens avec les leurs, quoique j'ai avancé un peu plus haut qu'ils l'avaient peut-être fait dès le temps de leurs rois. Quoi qu'il en soit, je pense que ce système resta inconnu aux Grecs, ou que s'il parvint à leur connaissance, ils n'y firent aucune attention, parce que, ne croyant pas à la divinité des écritures, les sentiments des Juifs leur importaient assez peu. Mais le christianisme s'étant établi, ceux d'entre les chrétiens qui étaient instruits crurent que le tempérament imaginé par les Juifs était excellent pour détruire la haute antiquité des Égyptiens. Ils l'adoptèrent en conséquence dans leurs écrits, et ce fut alors qu'il fut connu des Grecs.

Si les Juifs s'étaient appliqués, du temps de leurs rois, à l'étude de l'histoire d'Égypte, je ne doute pas qu'à l'aide d'une saine critique ils ne fussent parvenus à répandre du jour sur les règnes des dieux, et qu'ils n'eussent retranché de la liste des rois un grand nombre de princes imaginaires, sans être obligés de recourir au système qui transformait les jours en années. Ce système, qui paraît ingénieux, et qui semble au premier coup d'œil donner des bornes raisonnables à la durée du royaume d'Égypte, est dans le fond insuffisant et puérile : car Ménès, premier roi de ce pays, étant monté sur le trône 11,000 ans avant Sésostris, et ayant été suivi de trois cent trente rois jusqu'à Sésostris, si l'on suppose que ce sont 11,000 jours, il s'ensuivra que ces trois cent trente rois n'auront régné chacun qu'un peu plus de 33 jours l'un portant l'autre. Si ces années sont des mois, le règne de chacun de ces princes sera de 2 ans 9 mois l'un portant l'autre ; ce qui n'est guère moins absurde. Ce n'est pas tout : il ne suffisait pas d'avancer que les Égyptiens avaient pris les jours pour des années, il fallait le prouver. Macrobe, l'un des plus savants hommes qui aient été, s'inscrit en faux contre cette opinion, lorsqu'il dit : *Anni certus modus apud solos semper Ægyptios fuit* [1].

Hérodote mérite notre confiance dans tous les

[1] Macrob. Saturnal., lib. I, cap. XII, pag. 169.

faits dont il a été témoin, ou qu'il a appris de personnes dignes de foi. Quant aux autres faits, il ne les garantit jamais, et toujours il ajoute ces mots : on m'a dit. Parmi ces derniers faits, les uns sont dans l'ordre des vraisemblances, les autres ne le sont pas. On peut croire les premiers, et l'on doit rejeter les seconds. Les annales des Égyptiens deviennent vraisemblables, si l'on suppose le monde éternel, ou qu'il a commencé à une période beaucoup plus reculée que celle que lui assigne l'écriture. Mais elles cessent de l'être, lorsqu'on admet cette même écriture. Eh ! qui est-ce qui pourrait balancer entre un ouvrage divinement inspiré, et des annales qui n'ont et ne peuvent avoir aucun degré de crédibilité? Si donc, en discutant ces annales, j'ai paru quelquefois pencher vers le sentiment d'Hérodote, je prie le lecteur d'être persuadé que je ne l'ai fait que relativement aux opinions des autres historiens, et sans vouloir donner la plus légère atteinte aux vérités énoncées dans le livre des saints[1].

§ XIII. Canon chronologique des rois d'Égypte, selon le système d'Hérodote.

	Pério. Jul.	Années av. J.-C.
Le gouvernement théocratique établi en Égypte.		
Les grands-prêtres des huit plus anciens dieux gouvernent ce pays. On ignore en quel temps commença leur règne.		
Les grands-prêtres des douze dieux suivants s'emparèrent de l'autorité, et commencèrent à gouverner vers l'an.	. . .	17570
Les grands-prêtres des dieux du troisième ordre leur succédèrent. Celui d'Osiris régna vers l'an.	. . .	15570
Ils furent dépossédés par celui d'Orus. L'on ignore en quel temps.		
Ménès, 1er roi d'Égypte, règne 62 ans, selon Eratosthènes. Syncelli Chronogr., pag. 91.	. . .	12356
Trois cent vingt-neuf rois, dont le dernier est Mœris, commencent à régner vers l'an.	. . .	12294
Mœris, 68 ans. Vecchiéti.	3290	1424
Sésostris, 44 ans	3358	1356
Phéron, 18 ans.	3402	1312
Prothée, 50 ans	3420	1294
Rhampsinite, 66 ans. Manéthon.	3470	1244
Chéops, 50 ans. Hérodote.	3536	1178
Chéphren, 56 ans. Hérodote.	3586	1128
Mycérinus, 20 ans.	3642	1072
Asychis, 40 ans.	3662	1052
Anysis, 58 ans.	3702	1012
— se réfugie dans l'ile d'Elbo.	3703	1011
Un prince éthiopien s'empare de l'Égypte, et la gouverne 50 ans	3703	1011
Anysis sort de l'ile d'Elbo après la retraite du prince éthiopien. Hérodote	3753	961
— meurt 7 ans après, vers l'an	3760	954
Intervalle de 241 ans, pendant lequel Sabacos, roi d'Éthiopie, fait la conquête de l'Égypte et la gouverne 50 ans.	3951	763
Séthos, règne 40 ans.	4001	713
— bat les Assyriens.	4002	712
Anarchie de 2 ans. Diodore de Sicile.	4041	673
Douze rois, du nombre desquels est Psammitichus, règnent ensemble 15 ans. Diodore de Sicile	4043	671
Psammitichus règne seul 59 ans, en tout 54 ans. Hérodote	4058	656
Nécos, 16 ans. Hérodote.	4097	617
Psammis, 6 ans. Hérodote.	4113	601
Apriès, 25 ans. Hérodote	4119	595
Amasis, 44 ans. Hérodote	4144	570
Psamménit, 6 mois. Hérodote. . . . . . . Conquête de l'Égypte par Cambyses	4189	525
Amyrtée se réfugie dans l'ile d'Elbo.	4236	458
Intervalle entre la sortie d'Anysis de sa retraite dans l'ile d'Elbo, et l'entrée d'Amyrtée dans cette même ile. . . . . . 503 ans.		

[1] Voyez sur ma vraie manière de penser le commencement de ce chapitre et le chapitre II.

§ XIV. Système de M. Jackson sur les Égyptiens.

Il parut à Londres, en 1752, un système de chronologie en trois volumes in-4°, par M. Jackson, sous ce titre : *Chronological Antiquities, or the Antiquities and Chronolgy of the most ancient kingdoms, from the creation of the world, for the space of five thousand years.*

Dans ce qui regarde l'Égypte, l'auteur a eu pour but de faire accorder la vieille chronique et Manéthon avec l'Écriture sainte. Pour y parvenir, il réduit les années égyptiennes à des années lunaires d'un mois. En retranchant un douzième sur les calculs de la vieille chronique et de Manéthon, il est impossible, même avec cette réduction, d'opérer cet accord. Dailleurs, ce système est purement arbitraire, et son année lunaire de trente jours n'a aucune sorte de fondement; quoiqu'il tâche de l'appuyer sur le témoignage d'Eudoxe, de Diodore de Sicile, de Plutarque, de Varron, de Pline, etc., qui n'en parlent pas d'une manière assez positive pour qu'on puisse établir un système sur le peu qu'ils en disent. D'ailleurs, il est bon d'observer que tous ces auteurs sont postérieurs à la version des septante, et que ce système fut vraisemblablement imaginé par des Juifs hellénistes, qui, n'osant contredire ce qu'ils trouvaient consigné dans les livres saints sur la longue vie des patriarches, voulaient cependant l'expliquer d'une manière qui ne pût choquer les opinions des Grecs. Mais voyez l'illustre saint Augustin, qui prouve parfaitement dans la Cité de Dieu, lib. XV, cap. XIV, que l'année antédiluvienne était de douze mois, et le mois de trente jours, comme elle le fut après le déluge.

L'ouvrage de M. Jackson étant actuellement très-peu connu en Angleterre, et tout à fait inconnu dans le reste de l'Europe, le peu que j'en dis me paraît suffisant. Une plus longue réfutation aurait prodigieusement allongé cet article, et aurait peut-être paru déplacée dans un ouvrage où l'on ne s'est proposé pour but que de donner un essai sur la chronologie d'Hérodote.

CHAPITRE II.

Fondation des villes de Tyr et de Carthage.

§ I. Fondation de la ville de Tyr.

Si je voulais rapporter les sentiments de tous les écrivains anciens et modernes sur la fondation de Tyr, cette simple exposition entraînerait des longueurs, et le lecteur ne me saurait aucun gré de lui avoir présenté des opinions qui se détruisent d'elles-mêmes, et dont la futilité est manifeste. Il n'est pas cependant inutile de faire connaître le sentiment d'Hérodote, qui est moins le sien que celui des Tyriens eux-mêmes. « Je me transportai, » dit [1] cet historien, à Tyr, en Phénicie : j'y vis un » temple superbe de l'Hercules Tyrien ; les prêtres » me dirent que ce temple était aussi ancien que la » ville, et qu'il y avait 2,300 ans que la ville était » bâtie. »

Les voyages d'Hérodote sont à peu près de l'an 4,254 de la période julienne, 460 ans avant notre ère. Donc la fondation de Tyr est, selon l'opinion des Tyriens attestée par notre historien, de l'an 1,954 de la période julienne, 2,760 ans avant notre ère; c'est-à-dire 432 ans avant l'époque assignée par le P. Pétau au déluge universel.

Hérodote ne pouvait rapporter que les fables qu'il entendait débiter : n'ayant pas de justes idées de la divinité, n'ayant aucune connaissance de sa manifestation aux Israélites, des livres saints et de la véritable origine du monde, il adoptait facilement toutes les cosmogonies; et s'il donnait la préférence à celle qui était communément reçue dans son pays, ce n'était pas une préférence exclusive. Il croyait le chaos éternel et le principe de tout. Lorsque le chaos commença à se débrouiller, les cieux et la terre en sortirent, ainsi que les dieux, les hommes et les animaux. Que le chaos se fût débrouillé un grand nombre de siècles avant lui, ou un moindre nombre, cela lui devait être très-indifférent.

Les Asiatiques étaient certainement les plus anciens peuples de la terre. Le premier homme fut créé en Asie, et cette belle partie du monde fut le berceau du genre humain. On ignore si les connaissances sur l'origine du monde se conservèrent chez les diverses nations jusqu'au temps du déluge universel. S'il est permis d'en douter, on ne peut du moins contester que Noé, qui renouvela le genre humain, n'en fût instruit.

La tradition, dans les ancêtres de la famille sainte, n'ayant pas passé par beaucoup de bouches, il devait la connaître parfaitement. Il avait vu Énos, et avait conversé avec lui environ 80 ans; et celui-ci, qui était fils de Seth et petit-fils d'Adam, s'était entretenu environ 700 ans avec notre premier père. Ainsi la tradition n'avait été jusqu'alors transmise que par trois personnes. Si l'on fait attention que, dans l'origine du monde, on ne s'occupait que de la culture des terres et de la nourriture des bestiaux, on n'aura pas beaucoup de peine à croire que les premiers hommes avaient beaucoup de loisir, et que lorsque les chefs des premières familles se rassemblaient, l'origine du monde et les bienfaits du Créateur étaient le sujet le plus ordinaire de leurs entretiens. Noé mourut 350 ans après le déluge. Abraham avait alors 59 ans. Isaac, son fils, vécut avec ce patriarche 75 ans; et Jacob, avec son père Isaac, environ 120 ans. La tradition n'avait donc encore passé que par six bouches. Jacob [1] prédit, dans son testament, que Zabulon habitera sur les bords de la mer, du côté de Sidon. Cette ville était donc fondée au moins 1,730 ans avant notre ère, puisque ce fut l'année où Jacob mourut, et où la prédication fut faite. On pourrait croire que Sidon [2], fils de Chanaan, petit-fils de Cham, et arrière-petit-fils de Noé, en fut le fondateur. Si cela est vrai, comme il est difficile d'en douter, l'origine de Sidon remonterait plus haut.

Justin prétend [3] que Sidon ayant été prise par le roi d'Ascalon, les habitants de cette ville allèrent fonder Tyr un an avant la prise de Troie. Or, comme cette dernière ville fut prise, selon cet auteur, l'an 1,184 avant notre ère, il s'ensuit que Tyr ne fut fondée que 1,185 ans avant la même ère. Joseph fait remonter beaucoup plus haut l'origine de cette ville. Il prétend, dans ses Antiquités Judaïques, liv. VIII, chap. III; § I, pag. 422, que cette ville fut fondée 240 ans avant la construction du temple de Jérusalem, c'est-à-dire l'an 3,462 de la période julienne, 1,252 ans avant notre ère.

Je ne puis approuver ni l'une ni l'autre de ces deux hypothèses. Celle de Justin surtout me paraît absurde. Comment en effet les Sidoniens, chassés de leur ville par un roi d'Ascalon, auraient-ils osé jeter les fondements d'une nouvelle ville dans un lieu que les Ascalonites devaient rencontrer en retournant dans leur patrie? Quant à l'opinion de Joseph, on est d'autant plus fondé à la rejeter, qu'elle est formellement contredite par l'Écriture sainte. Il y est dit, dans le livre de Josué, chap. XIX, vers. 29, que, dans le partage des terres, la tribu d'Azor

[1] Herodot, lib. II, § XLIV.

[1] Genes., cap. XLIX, ℣ 13.
[2] Ibid., cap. X, ℣ 15 et 19.
[3] Justini Histor., lib. XVIII, cap. III, pag. 455.

s'étendait jusqu'à la ville très-forte de Tyr, *usque ad civitatem munitissimam Tyrum*. Or, ce partage est à peu près de l'an 1,489 avant notre ère. Donc la ville de Tyr existait non-seulement à cette époque, mais encore bien antérieurement, puisqu'elle était déjà très-puissante. Aussi suis-je étonné que le P. Pétau, le chevalier Marsham, et la plupart des autres chronologistes, s'en soient laissé imposer par l'autorité de Joseph. Cédrénus, qui était de beaucoup postérieur à cet historien, place [1] la fondation de cette ville 351 ans avant la construction du temple de Jérusalem, c'est-à-dire 1,363 ans avant notre ère. Cette opinion n'est pas plus recevable que celles de Joseph et de Justin, parce qu'elle contredit la sainte Écriture, qui assure, comme nous venons de le voir, qu'en 1,480 cette ville était très-forte. Cette dernière date s'accorde très-bien avec l'histoire de Cadmus, qui partit de Tyr et vint en Béotie environ l'an 1,549 avant notre ère. Agénor, son père, fut probablement le premier roi de Phénicie. Appollodore [2] nous apprend qu'il passa d'Égypte en Phénicie, et qu'il y régna. Ce fut sans doute ce prince qui tira de Sidon une partie de ses habitants avec lesquels il fonda la ville de Tyr. Cette fondation ne peut pas être de beaucoup postérieure à son avénement au trône. Je la place par cette raison l'an 1,590 avant notre ère, c'est-à-dire 101 ans avant l'époque assignée dans le livre de Josué. Mais cela ne contredit pas ce qu'on y lit, puisqu'à cette époque Tyr était déjà une ville très-forte.

L'époque de cette fondation étant à peu près certaine, comment les Tyriens, dont l'origine ne remontait qu'à 1,150 avant le voyage d'hérodote dans leur pays, c'est-à-dire, 1,590 ans avant notre ère, osèrent-ils en imposer au père de l'histoire? Il est vraisemblable qu'ils s en imposèrent à eux-mêmes. Ils confondirent l'origine de leur ville avec celle de Sidon, leur métropole. Cette dernière ville remontait au moins à 1,270 ans avant le voyage de notre historien, 1,750 ans avant notre ère. Il y a encore bien loin de là à 2,300 ans que les Tyriens se donnaient à l'époque de ce voyage. Mais l'on peut dire avec certitude, et sans crainte de se tromper, que les peuples de l'Asie, qui étaient des plus anciens du monde, n'avaient plus que les idées confuses de leur ancienneté. Ils avaient entendu parler de la longue vie des patriarches. Cette tradition ne leur ayant été transmise que par un très-grand nombre de bouches, parce que la vie des hommes, surtout dans les branches collatérales des patriarches, était très-raccourcie; elle dut, cette tradition, s'altérer d'autant plus vite, que ces peuples, n'ayant pas encore inventé l'art d'écrire, étaient destitués du seul moyen propre à la fixer. Les Chaldéens, entre autres, avaient entendu parler des dix premiers patriarches. Que firent-ils? Ils imaginèrent dix rois, qu'ils prétendirent avoir régné les premiers dans leur pays. Ils assignèrent à ces dix rois un règne de 432,000 ans, en cent vingt [1] sares. Le sare était un espace de 3,600 ans. C'est George le Syncelle qui nous a conservé, dans sa Chronographie, pag. 17, B., ce récit absurde de Bérose. Eusèbe Pamphile [2] l'avait également rapporté d'après Apollodore et Alexandre Polyhistor, qui avaient copié Bérose dans le premier livre de son histoire de Chaldée; et même il donne, d'après ces historiens, les noms de ces dix rois, avec le nombre de sares que chacun a régné.

Ces ridicules traditions enfantèrent les antiquités fabuleuses de Sidon, qu'adoptèrent les Tyriens. De là vinrent aussi celles des Égyptiens, qui n'étaient pas moins absurdes que celles des Chaldéens. Sur ces origines, il faut toujours consulter les livres saints, qui méritent toute notre confiance, parce qu'il ont été divinement inspirés, et parce que l'esprit-Saint, qui les a dictés, ne peut nous tromper.

Mais indépendamment de ce motif prépondérant, s'il se trouvait malheureusement quelqu'un qui ne crût pas à la divinité des saintes écritures, et qui les regardât comme l'ouvrage des hommes, il devrait encore y ajouter plus de foi qu'aux rêveries de Bérose, et aux fables extravagantes qu'il a imaginées, ou qu'il n'a écrites que d'après des traditions ridicules et mensongères. Y a-t-il en effet rien de plus absurde que de faire régner un Alorus 36,000 ans, un Amélon 46,800 ans, etc.?

J'aime bien un passage de Cicéron [3], dont on peut faire l'application à tous les anciens peuples: *Contemnamus etiam Babylonios..... Condemnemus, inquam, hos aut stultitiæ, aut vanitatis, aut impudentiæ, qui* CCCCLXX *millia annorum, ut ipsi dicunt, monumentis comprehensa continent, et mentiri judicemus, nec sæculorum reliquorum judicium, quod de ipsis futurum sit pertimescere.*

§ II. De la fondation de Carthage.

Hérodote parle en plusieurs endroits des Carthaginois, et ce peuple acquit une telle célébrité, que j'ose me flatter qu'on ne trouvera pas mauvais si j'emploie quelques moments à discuter son origine.

J'ai placé dans mon canon chronologique la fondation de cette ville 65 ans avant celle de Rome, c'est-

[1] Cedreni compendium Historiar., tom. I, pag. 58, B.
[2] Appollodori Biblioth., lib. II. cap. I, § IV, pag. 71.

[1] M. de Guignes a lu à l'Académie, en 1786, un excellent Mémoire sur les sares et sur le règne de ces dix rois. Ce Mémoire n'a point encore été imprimé.
[2] Eusebius., ἐν χρονικῶν λογῶν πρωτῷ, pag. 5.
[3] Cicero de Divinat., lib. I, § XIX.

à-dire l'an de la période julienne 3,895,819 ans avant l'ère vulgaire, et je m'y suis cru autorisé par Velléïus Paterculus. Mais il s'est élevé un savant[1] qui prétend que cette fondation remonte à l'an 1,265, ou tout au moins à l'an 1,255 avant l'ère chrétienne. Ce savant s'était préoccupé que le périple d'Hannon était antérieur environ[2] de mille ans à l'ère vulgaire. Il fallait donc que Carthage fût déjà florissante, pour avoir envoyé à cette époque un de ses citoyens pour tenter des découvertes favorables à son commerce. Malheureusement pour le système de M. Gosselin, il est impossible de fixer la date de ce périple. Ainsi, c'est à pure perte qu'il a fait ses efforts pour placer l'origine de cette ville dans des siècles très éloignés. Laissons donc à l'écart la date de ce périple, sur laquelle il n'est pas possible de rien dire de positif, et passons à la fondation de Carthage, l'objet que nous avons en vue.

« Selon Appien d'Alexandrie, dit M. Gosselin[3], » qui avait fait des recherches sur l'histoire de Carthage, la fondation de cette ville remontait à 50 ans » avant la prise de Troie. Ce serait donc 1,259 ans » avant l'ère chrétienne, en suivant le calcul de la » chronique de Paros, et même 1,320 ans, en suivant le calcul d'Hérodote, que nous croyons préférable. »

1° Appien ne dit pas que Carthage a été fondée 50 ans avant la prise de Troie, mais que c'est l'opinion de quelques Grecs. Voici comment il s'exprime: » Carthage a été fondée en Afrique, par Zorus et » Carchédon, *comme le disent quelques Grecs*, 50 ans » avant la prise de Troie; mais, comme le pensent » les Romains et les Carthaginois eux-mêmes, ce fut » Didon, etc. »

Ce que j'ai souligné n'est pas dans le texte d'Appien; mais la particule δὲ, qui est adversative, ὡς δὲ Ῥωμαῖοι, indique[5] qu'il y a eu quelque chose d'omis après ἐγένοντο, et qu'il faut lire ἐγένοντο Ζῶρός τε καὶ Καρχηδὼν, ὡς Ἑλλήνων μὲν φασιν ἔνιοι· ὡς δὲ Ῥωμαῖοι, κ. τ. λ. La phrase marche bien alors, et n'a plus rien d'embarrassant. Mais il en résulte clairement que si Appien rapporte l'opinion de quelques Grecs il s'en tient plus volontiers à celle des Romains et des Carthaginois eux-mêmes. Ainsi, si M. Gosselin eût voulu savoir l'opinion d'Appien, il lui aurait fallu rechercher quel était le sentiment le plus communément reçu à Rome sur la fondation de cette ville.

[1] Recherches sur la Géographie systématique des anciens, tom. I, pag. 128.

[2] Ibid., pag. 63, note 1.

[3] Recherches sur la Géographie systématique des anciens, tom. I, pag. 137.

[4] Appiani Punicor. initio, pag. 304, ex edit. Schweigh.

[5] Voyez les variantes dans l'édition de Schweighauser.

2° Appien ne connaissait pas le sentiment d'Hérodote sur la prise de Troie, et encore moins celui de l'auteur des marbres de Paros. Celui d'Hérodote fut pendant quelque temps le plus accrédité, et même il fut adopté par Thucydides. Mais Eratosthènes et Apollodore, ayant fixé la prise de cette ville[1] à l'an 1,184 avant notre ère, leur opinion prévalut au point qu'elle fut suivie par Diodore de Sicile, Strabon, Denys d'Halicarnasse, Appien, etc. Il était par conséquent inutile de nous apprendre quel était le sentiment d'Hérodote et des marbres de Paros; c'était de celui d'Appien dont il fallait nous instruire.

M. Gosselin passe ensuite aux opinions d'Eusèbe et du Syncelle. Mais ces auteurs n'ont aucune sorte d'autorité en chronologie, à moins que leur témoignage ne soit appuyé de celui de quelque écrivain digne de foi. Enfin M. Gosselin vient à Joseph et à Velléïus Paterculus. Le premier, dans son ouvrage[2] contre Apion, soutient, d'après les annales de Tyr et l'histoire de Ménandre d'Ephèse, que Carthage fut fondée 143 ans et 8 mois après la construction du temple de Salomon. Ce temple fut achevé, selon la plus commune opinion, l'an 1,009 avant l'ère chrétienne: donc, selon Joseph, Carthage fut fondée l'an 861 avant notre ère. Velleïus Paterculus place[3] cette fondation 44 ans après cette époque, c'est-à-dire l'an 3,893 de la période julienne, 819 ans avant notre ère.

Il ne faut compter les annales de Tyr et Ménandre d'Ephèse que comme une seule autorité, parce que cet auteur est, selon Joseph, plutôt un traducteur qu'un historien. Si l'opinion énoncée dans ces annales, ou si celle de Velleïus Paterculus eût favorisé le système de M. Gosselin, quels éloges ne leur aurait-il pas prodigués? Que n'aurait-il pas dit pour relever leur authenticité? Leur autorité n'aurait-elle pas été d'un poids auquel rien n'eût pu résister? Mais comme, loin de le favoriser, elle le contredisent formellement, il croit détruire leur témoinage en disant que « l'autorité de ces auteurs » (Joseph et Velleïus Paterculus) ne peut contrebalancer celles d'Appien et d'Eusèbe, auxquelles on » peut ajouter celle de Strabon. » Je n'aperçois dans ces mots qu'une assertion, et nullement une preuve ni une réfutation. D'ailleurs, nous avons prouvé que M. Gosselin avait mal pris le sentiment d'Appien, et que l'opinion d'Eusèbe était nulle. Passons donc au témoignage de Strabon, et voyons si ce qu'en dit M. Gosselin est plus juste.

« Quoique ce géographe (Strabon) ne voulût pas

[1] Essai de Chronologie, chap. XIV.

[2] Joseph. contra Apionem, lib. I, § XVIII, XVIII.

[3] Velleius Patercul., lib. I, § VI.

» admettre que les Phéniciens eussent fondé sur » la côte occidentale de l'Afrique un aussi grand » nombre de villes que quelques auteurs l'avaient » prétendu, il convient cependant qu'ils y avaient » pénétré peu de temps après la prise de Troie; ce » qu'il n'aurait sûrement pas avoué si, d'après ses » recherches, il ne s'était persuadé que Carthage » existait à cette époque[1].»

Strabon dit[2] : « Il est beaucoup parlé parmi le » vulgaire de l'empire de la mer qu'eut Minos, et » des navigateurs des Phéniciens qui passèrent » les colonnes d'Hercule, et fondèrent en ces » lieux, et au milieu de la Libye, des villes mariti » mes peu après la prise de Troie. »

Je ne vois pas comment M. Gosselin peut s'autoriser de ce passage pour appuyer son opinion. 1° Il n'y est pas question de Carthage, mais seulement des Phéniciens. Si ces peuples n'avaient pas connu depuis longtemps quelques-unes des côtes de l'Afrique, il ne serait jamais venu à la pensée de Didon, et des aventuriers qui l'accompagnèrent, de fonder une ville dans des parages qui leur étaient totalement inconnus. 2° Strabon ne dit pas positivement, *les Phéniciens fondèrent des villes*, mais θρυλλεῖται, *famigeratur*, *spargitur in vulgus*, ce qui prouve qu'il ne regardait cette opinion que comme un bruit populaire, accrédité sans aucun fondement.

Toutes les autorités de M. Gosselin étant détruites, voici les raisons qui m'ont empêché d'adopter l'opinion des annales de Tyr. Si l'on était assuré de leur authenticité, il n'y aurait plus lieu de douter, et l'on devrait préférer leur témoignage à ceux de tous les écrivains. Mais Tyr ayant été dévastée par Nabuchodonosor, et ensuite par Alexandre, il est d'autant plus difficile de se persuader qu'elle ait conservé ses annales jusqu'au temps de Joseph, que, l'impression n'étant pas encore connue, il n'existait peut-être pas même une seule copie, ou du moins bien peu, de ces mêmes annales, lors de la dévastation de cette ville par Alexandre. Il y a grande apparence que celles que Joseph avait lues avaient été rétablies de mémoire. Si cela est, comme il y a beaucoup de vraisemblance, on sent qu'elles ne méritent pas une grande confiance. Telle est la raison qui me les fait rejeter. Le sentiment de Velléius, qui ne s'éloigne pas beaucoup de la date fixée par les prétendues annales de Tyr, m'a paru préférable.

Cet historien, très-exact en général et qui avait fait de grandes recherches sur les temps anciens, s'exprime[3] ainsi : *Hoc tractu temporum ante annos quinque et sexaginta quam urbs Romana condere-tur, ab Elyssa Tyria, quamquidam Dido autumant, Carthago conditur.* Tel était le sentiment, non-seulement de Velléius Paterculus, mais encore des savants les plus distingués de Rome, où l'on était à portée de connaître parfaitement l'origine de Carthage. Tel était le sentiment d'Appien, sentiment dont n'a pas voulu parler M. Gosselin, par la raison qu'il contredisait manifestement son système. Tout ces motifs réunis me l'avaient fait adopter dans mon Cannon chronologique, et j'espère qu'on ne trouvera pas mauvais que je persiste à lui donner la préférence jusqu'à ce qu'on apporte de plus solides raisons que celles que j'ai vues jusqu'à présent.

M. Heyne, savant distingué, rapporte l'opinion qu'on prête à Appien, celle d'Eusèbe et des annales de Tyr, et ne dit qu'un mot en passant de celle de Velléius Paterculus, qu'il paraît improuver. Il admet[1] ces trois opinions, et en conclut qu'il y eut trois fondations différentes, quoique chacun de ces auteurs ne parle que d'une seule et même fondation. C'est un moyen de concilier des opinions très-discordantes, sur lequel je ne me permettrai pas de prononcer, par égard pour un savant qui fait un honneur infini aux lettres.

CHAPITRE III.

Des rois d'Assyrie.

J'ai d'autant moins intention de m'étendre beaucoup sur les rois d'Assyrie, que ce travail est ingrat, que ce sujet exigerait un volume entier, et qu'Hérodote, que j'ai principalement en vue d'éclaircir, parle peu de ces princes et des révolutions de cet empire.

Les Assyriens[2], dit-il, avaient été 520 ans les maîtres de l'Asie supérieure, lorsque les Mèdes leur enlevèrent l'empire. Cette révolution arriva l'an 3967 de la période julienne, 747 ans avant notre ère, comme je l'ai prouvé chap. IV, concernant les rois mèdes, et sous un prince efféminé, que tous les écrivains nomment Sardanapale. Or, j'ai démontré[3] qu'il n'y avait eu qu'un prince de ce nom. Donc tous les anciens auteurs placent la destruction de cet empire à l'époque que je lui ai assignée. On pourrait m'objecter que les livres saints et Hérodote lui-même[4] parlent de cet empire, comme sub-

[1] Recherches sur la Géographie systématique des anciens, etc., pag. 138.
[2] Strab., Geograph., lib. I, pag. 83, A.
[3] Vell. Patercul. Hist. Roman., lib. I, § VI.

[1] Heyn. Excurs. I, ad lib. IV. Æneidos, tom. II, pag. 343.
[2] Herodot., lib. I, § XCV.
[3] Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. XLV. Mém. pag. 355 et suivantes.
[4] Herodot., lib. I, § CII et CVI; lib. II, § CXLI.

sistant encore après cette époque. Je n'en disconviens point. Mais il faut faire attention qu'après la révolte des Mèdes et des Babyloniens, dont l'exemple fut suivi de plusieurs autres peuples, l'empire d'Assyrie perdit tout son éclat, et qu'il s'éleva sur ses ruines d'autres états, qui attirèrent sur eux les regards de l'Orient. En un mot, si cet empire ne fut pas alors entièrement détruit, comme il ne joua plus, depuis cette époque, qu'un rôle secondaire sur la scène du monde, tous les auteurs se sont accordés à le regarder comme n'existant plus. Hérodote [1] donne 520 ans de durée à cet empire; donc il le fait commencer en 3447 de la période julienne, 1267 ans avant notre ère. Cependant les anciens écrivains qui parlent de la fondation de cet empire lui assignent une durée beaucoup plus considérable. Ctésias [2] lui donne 1360 ans; Diodore de Sicile [3] et Æmilius Sura [4] 1310 ans; Castor [5] 1280, et Velléius Paterculus [6] 1070. Parmi des époques si discordantes, je crois impossible de discerner la véritable, à moins que l'on ne découvre dans la suite quelque ouvrage précieux; ce qui est plus à désirer qu'à espérer. Je ne puis cependant m'imaginer qu'Hérodote ne donne que 520 ans à la durée entière de cet empire. En examinant de près son texte, je crois entrevoir que cet historien ne parle que du temps de sa plus grande gloire. Cette idée était déjà venue à l'esprit de feu M. le président Bouhier [7]. Il en est des empires comme de l'homme; ils ont leur enfance, leur adolescence, leur virilité, leur vieillesse et leur caducité. Il est vraisemblable qu'Hérodote, en disant que les Assyriens furent 520 ans les maîtres de l'Asie supérieure, n'a voulu parler que de leur état le plus florissant, sans rien dire des années qui l'avaient précédé. S'il avait écrit l'histoire d'Assyrie, comme il s'y était engagé [8], ou si, l'ayant écrite, elle était venue jusqu'à nous, nous ne serions pas obligés de recourir à des conjectures, et nous connaîtrions parfaitement l'époque à laquelle il faisait remonter cet empire; et son autorité ferait pencher la balance de son côté, soit que l'époque qu'il aurait donnée fût la même que l'une des quatre précédentes, soit qu'elle fût différente. Mais puisque cet ouvrage n'existe plus, et que peut-être il n'a jamais existé, j'ai cru devoir placer dans le Canon chronologique les quatre époques précédentes, ne croyant pas devoir donner la préférence à l'une plutôt qu'à l'autre. Si cependant il était nécessaire d'opter, je me déciderais en faveur de celle de Velléius Paterculus; et voici mes raisons: 1° Cet auteur assure [1] que Sardanapale était le trente-troisième roi depuis Ninus. Suivant la règle ordinaire des générations, ces princes doivent avoir régné 1100 ans. Or, Velléius Paterculus leur en donne 1070. Ce nombre approche beaucoup, et cette approximation doit inspirer de la confiance. 2° Diodore de Sicile dit que, depuis Ninyas [2], les rois d'Assyrie se succédèrent de père en fils jusqu'à Sardanapale, pendant trente générations. Cet auteur s'accorde donc avec Velléius sur le nombre des générations, et ne diffère de cet historien qu'en ce qu'il fait subsister cet empire 240 ans de plus. Il est donc vraisemblable que, puisqu'il s'accorde avec Velléius sur le nombre des générations, il devrait aussi s'accorder avec lui sur la durée de cet empire, et lui assigner environ 1100 ans. 3° Le même Velléius s'accorde plus avec Ctésias qu'on ne le croit à la première vue. Le Canon de Jules Africain, fait d'après Ctésias, compte quarante rois, selon le Syncelle; mais le même Canon n'en porte, selon Eusèbe, que trente-six. Je sais que le Syncelle a reproché à Eusèbe d'avoir retranché, pour des vues particulières, quatre rois de ce Canon. Mais que dire de Céphalion, chronologiste estimé, qui assure que Ctésias [3] n'en reconnaissait que vingt-trois? Si ce nombre est visiblement altéré, il n'est pas vraisemblable qu'il le soit dans les deux chiffres qui le composent. Il est donc naturel de penser qu'il l'est dans le premier seulement, et qu'il faut lire trente-trois au lieu de vingt-trois. Cette correction n'est point arbitraire. Elle est fondée sur ce passage de Diodore de Sicile, écrivain qui fait profession de suivre Ctésias: « Les autres rois [4] vécurent de même que » Ninyas, et se succédèrent de père en fils jusqu'à » Sardanapale, pendant trente générations. » Ctésias ne comptait donc que trente-trois générations, puisque de Ninus à Ninyas il y a trois générations. Ainsi le calcul de Velléius, qui est fondé sur un certain nombre de générations, est le plus juste, et ceux de Ctésias et de Diodore de Sicile me paraissent devoir être réformés. Ninus doit être mis, d'après cet exposé, en 2897 de la période julienne, 1817 ans avant notre ère. Le catalogue de ses successeurs doit être abrégé, et Sardanapale, sous qui les Mèdes et les Babyloniens se révoltèrent, doit être à peu près de l'an 3949 de la période julienne, 765 ans avant notre ère. Il est le premier roi d'As-

[1] Hérod., lib. I, § XCV.
[2] Diodor. Sicul., lib. II, § XXI, pag. 135.
[3] Id., lib. II, § XXVIII, pag. 142.
[4] Vell. Patercul., lib. I, cap. VI, pag. 23.
[5] Syncelli Chronograph., pag. 205 et 206.
[6] Vell. Patercul., lib. I, cap. VI, pag. 22.
[7] Recherches et Dissertations sur Hérodote, chap. II, pag. 16.
[8] Herodot., lib. I, § CVI. CLXXXIV.

[1] Loco superius laudato.
[2] Diodor. Sicul., lib. II, § XXI, pag. 135.
[3] Syncelli Chronogr., pag. 167, C.
[4] Diodor. Sicul., lib. II, § XXI, pag. 135.

syrie qui ait attaqué les Israélites. Il ravagea [1] leur pays vers la huitième année de Manahem, roi d'Israël, l'an 3951 de la période julienne, 763 ans avant notre ère. Les Mèdes secouèrent le joug des rois d'Assyrie l'an 3966 de la période julienne, 748 ans avant notre ère. Les Babyloniens les imitèrent l'année suivante, et les uns et les autres assiégèrent Sardanapale dans Ninive. Ce prince, réduit aux abois, mit le feu à son palais, et se brûla avec ses trésors. Les Mèdes et les Babyloniens, contents de s'être affranchis, se retirèrent dans leur pays, après avoir imposé un tribut à Thelgath-Phal-Nasar, qui succéda à Sardanapale. Ce prince ayant rétabli la tranquillité dans ses états, marcha contre Achaz, roi de Juda. Cette expédition [2] est à peu près de la douzième année d'Achaz, et regarde, par conséquent, l'an 3985 de la période julienne, 729 ans avant notre ère. On ignore en quelle année mourut ce prince, et conséquemment l'année où Salmanasar lui succéda. Tout ce qu'on sait, c'est que Salmanasar [3] imposa un tribut à Osée, roi d'Israël, vers l'an 3987 de la période julienne, 727 ans avant notre ère. Peu après, Osée ayant refusé de payer le tribut, Salmanasar assiégea Samarie [4] vers l'an 5990 de la période julienne, 724 ans avant notre ère; et l'ayant prise après un siége de 5 ans [5], il transporta en Assyrie ses habitants, avec ceux du royaume d'Israël, l'an 3995 de la période julienne, 721 ans avant l'ère vulgaire. Ce prince étant mort, Sanacharib lui succéda. Il entra en Judée; et ayant envoyé un de ses généraux à Jérusalem, il passa en Égypte [6] vers l'an 4001 de la période julienne, 713 ans avant notre ère. Sanacharib [7] fut battu par les Égyptiens; et étant retourné dans ses états, il fut tué à Ninive, dans le temple de Nesroch, par deux de ses fils, Adramélech et Sarazar, vers l'an 4002 de la période julienne, 712 ans avant notre ère. Ces deux parricides se voyant détestés des Assyriens, et poursuivis comme des bêtes féroces, se réfugièrent en Arménie [8], et laissèrent la couronne à leur frère Asarhaddon. Le roi d'Arménie les accueillit, et leur donna des terres considérables dans ses états. Ils furent [9] la souche de deux puissantes maisons, les Arzéruniens et les Génuniens. Asarhaddon tâcha de pacifier ses états, et ne songea point à attaquer ses voisins.

Déjocès venait d'être élu roi de Médie. Ce prince, qui voulait s'affermir sur le trône, ne s'occupa point de conquêtes, et se contenta de gouverner sagement ses peuples. Asarhaddon, favorisé par ces circonstances, passa tranquillement la plus grande partie de son règne. Mais Phraortes, ayant succédé à Déjocès, lui enleva la Perse [1] et quelques autres pays que l'histoire ne nomme point. Cet événement est à peu près de l'an 4060 de la période julienne, 654 ans avant notre ère. Asarhaddon mourut, et laissa la couronne à Nabuchodonosor. Phraortes poussa ses conquêtes contre les Assyriens; mais ayant été battu et tué dans une action, son fils Cyaxares lui succéda. Cette défaite est de l'an 4080 de la période julienne, 634 ans avant notre ère. Voici ma manière de le prouver. L'élection de Déjocès est certainement de l'an 4005 de la période julienne, 709 ans avant notre ère, comme je le démontrerai dans le chapitre IV, concernant les rois mèdes. Ce prince régna 53 ans, et Phraortes 22, comme le dit positivement Hérodote [2]. Il s'ensuit donc que Phraortes fût tué l'an 4080 de la période julienne, 634 ans avant notre ère. Cette époque établie donne le commencement du règne de Nabuchodonosor. Le livre de Judith [3] nous apprend qu'il battit Phraortes la douzième année de son règne. Donc il était monté sur le trône l'an 4068 de la période julienne, 646 ans avant l'ère vulgaire. Feu M. le président Bouhier était d'un autre avis. Ce serait ici le lieu de lui répondre, si je ne l'avais déjà fait [4]. Cyaxares voulut signaler son avénement au trône en tirant vengeance de la mort de son père. Il recueillit les débris de son armée, et ayant fait de nouvelles levées, il marcha la seconde année de son règne droit à Ninive, dont il forma le siége. Mais tandis qu'il pressait cette place avec vigueur, les Scythes se répandirent comme un torrent dans l'Asie supérieure. Sur cette nouvelle, Cyaxares leva le siége de Ninive et alla au devant d'eux. Il fut battu et forcé de leur payer tribut. Il est à présumer que l'Assyrie fut obligée de plier aussi sous le même joug, quoique l'Histoire sacrée et la profane gardent sur cet objet un profond silence. Il est certain que ces Barbares conquirent la Syrie et la Judée, qui reconnaissaient alors les Assyriens pour maîtres. Hérodote nous parle de la ville d'Ascalon [5] que les Scythes pillèrent à leur retour des frontières d'É-

[1] IV. Reg., cap. XV, ℣ 9.
[2] Paralipom. II, cap. XXVIII, ℣ 20.
[3] IV Reg. cap. XVII, ℣ 3.
[4] IV Reg. cap. XVII, ℣ 4, 5 et 6.
[5] Id., ibid.
[6] IV Reg. cap. XVIII, ℣ 13, etc.
[7] IV Reg. cap. XIX, ℣ 35, etc. Herodot., lib. II, § CXLI. Moses Chorenensis, Histor. Armeniæ, lib. I, cap. XXII, pag. 60.
[8] IV Reg. cap. XIX. ℣ 37.
[9] Moses Chorenens., lib. I, cap. XXII, pag. 60.

[1] Herodot., lib. I, § CII.
[2] Id., ibid.
[3] Judith., cap. I, ℣ 5.
[4] Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. XLV. Mémoires, pag. 395 et suiv.
[5] Herodot., lib. I, § CIII et CIV.

gypte, et les saintes Écritures nous apprennent que les peuples du Nord devaient ravager la Judée [1]. Jérémie s'exprime ainsi dans un autre endroit : « Un » peuple [2] vient du fond de septentrion, des extré- » mités de la terre : il s'arme de ses flèches ; il est » cruel et n'aura point pitié de toi. Sa voix est aussi « terrible que celle de la mer en courroux. La re- » nommée en a apporté la nouvelle jusqu'à moi. » C'est ainsi que parlait Jérémie la treizième année du règne de Josias, c'est-à-dire, l'an 4085 de la période julienne, 629 ans avant notre ère. Que les Scythes aient ravagé la Judée l'année suivante, il s'ensuit que ce fut la quatorzième année du règne de Josias, laquelle correspond à l'an 4,086 de la période julienne, 628 ans avant notre ère, et coïncide avec la cinquième année après leur invasion ; synchronisme singulier, qui prouve l'accord entre la sainte Écriture et l'histoire d'Hérodote, et donne du poids à mes calculs.

Cyaxares se voyait à regret forcé de payer tribut aux Scythes. Il aurait désiré secouer le joug ; mais leurs troupes, dispersées dans ses états, étaient un obstacle insurmontable. Ce qu'il ne pouvait avoir par la force, il l'obtint par la ruse. Il caressa leurs principaux chefs, et écarta toute défiance par des manières affables et pleines, en apparence, de franchise. Enfin le moment de la vengeance arrivé, il les invita à un grand festin, et les fit égorger. A l'instant des troupes dispersées de côté et d'autre massacrèrent impitoyablement tous les Scythes qu'elles rencontrèrent, et qui, se voyant sans chef, prirent la fuite pour échapper au carnage. La Médie fut ainsi délivrée des Scythes, après avoir gémi [3] 28 ans sous leur joug. L'invasion des Scythes étant de l'an 4081 de la période julienne, 633 ans avant notre ère, leur expulsion doit être de l'an 4109 de la période julienne, 605 ans avant l'ère vulgaire. Cyaxares s'appliqua la première année à rétablir la tranquillité dans ses états; et l'année suivante, 4111 de la période julienne, 603 ans avant notre ère, il recommença le siége de Ninive. L'Assyrie, affaiblie par la défection de tant de provinces, et par les incursions des Scythes, était presque réduite à la seule ville de Ninive. Cette place était forte et pouvait tenir longtemps. Comme Hérodote ne dit rien de la durée de ce siége, et comme il est le seul auteur qui parle de cette seconde prise de Ninive, je n'ose rien affirmer. Je présume cependant que ce siége ne fut pas long, et que la ville fut prise la même année. Je me fonde sur un passage d'Hérodote, où il est fait mention de la guerre qui s'éleva entre Cyaxares et

[1] Jerem. IV, ℣ 6.
[2] Id. VI, ℣ 22, 23 et 24.
[3] Herodot., lib. I, § CVI.

Alyattes, roi de Lydie, au sujet de quelques Scythes transfuges. Il n'y a aucune apparence que ce prince se fût embarqué dans cette guerre, avant que d'avoir terminé celle qu'il avait contre les Assyriens. On sait que la guerre de Lydie dura six ans, et qu'elle fut terminée l'an 4117 de la période julienne, 597 ans avant notre ère. Les Mèdes étaient aux prises avec les Lydiens, lorsqu'il [1] arriva une éclipse de soleil qui effraya les deux armées et les sépara. La paix se fit peu après entre ces deux princes ; Syennésis, roi de Cilicie, et Labynète, roi de Babylone, en furent les médiateurs. Cette éclipse avait été prédite par Thalès ; Hérodote n'est pas le seul auteur qui en ait parlé. « Eudémus, cité par S. Clément [2] » d'Alexandrie, atteste, dans son Histoire de l'Astro- » logie, que Thalès prédit une éclipse de soleil, qui » arriva pendant que les Mèdes et les Lydiens se bat- » taient, Cyaxares, père d'Astyages, étant roi des » Mèdes, et Alyattes, père de Crésus, roi des Ly- » diens. » Les Chronologistes anciens et modernes ne s'accordent point sur le temps de cette éclipse. Je ne discuterai point leurs différentes opinions; cela me menerait trop loin, et d'ailleurs M. Desvignoles [3] l'a fait en général avec succès. Mais quant à celle qu'a voulu établir ce savant, elle ne me paraît point juste. Il prétend que l'éclipse qu'avait en vue Hérodote est [4] celle du 28 mai de l'an 4129 de la période julienne, 585 ans avant notre ère. Cependant Cyaxares était mort neuf ans auparavant, et Astyages régnait alors. Cette raison suffirait elle seule pour détruire l'opinion de M. Desvignoles. M. le président Bouhier y en ajoute beaucoup d'autres, qui ne sont pas moins fortes. Ceux qui seront curieux de les voir peuvent consulter ses recherches et dissertations sur Hérodote, chapitre IV, pag 41 et suivantes.

Quant à moi, j'ai cru devoir adopter le sentiment du P. Pétau, qui a été suivi par le chevalier Marsham, le président [5] Bouhier [6] et quelques autres. Cette éclipse arriva le 9 juillet de l'an 4117 de la période julienne, 597 ans avant notre ère; et comme elle fut de dix doigts et demi, ainsi que l'avait corrigé le P. Pétau [7] sur son exemplaire, suivant le témoignage [8] du P. Hardouin, elle fut, sinon assez grande pour changer le jour en nuit, comme on

[1] Herodot., lib. I, § LXXIV, CHI.
[2] Clement. Alexandr. Stromat., lib. I, pag. 353 et 354.
[3] Desvignoles, Chronologie de l'Histoire sainte, liv. IV. chap. V, tom. II, pag. 247 et suiv.
[4] Id. ibid.
[5] Chronic. Canon., pag. 561.
[6] Dissertations sur Hérodote, p. 42.
[7] Petavius, de Doctrinâ Temporum, tom. I, lib. VIII, cap. XIII, pag. 482.
[8] Harduin. de LXX Hebdomad. initio.

l'avait raconté à Hérodote d'une manière un peu exagérée, du moins assez considérable pour alarmer des peuples superstitieux qui en ignoraient la cause. D'ailleurs cette éclipse s'acorde mieux avec l'ordre des temps que toutes les autres. Si la guerre de Lydie a fini l'an 4117 de la période julienne, 597 ans avant notre ère, elle a dû commencer l'an 4112 de la même période, 602 ans avant l'ère vulgaire, qui est précisément l'année qui suivit la prise de Ninive.

Quel prince régnait alors en Assyrie? C'est ce que l'on ignore et ce qu'on ignorera peut-être toujours, parce qu'il n'en est fait mention dans aucun des auteurs qui sont parvenus jusqu'à nous. Le Syncelle [1] nous a conservé un passage d'Alexandre, surnommé Polyhistor, qui pourrait répandre là-dessus quelque lumière, s'il n'avait pas été étrangement défiguré par les copistes. J'ai discuté ce fragment, le mieux qu'il m'a été possible, dans un mémoire [2] sur quelques époques des Assyriens; je prends la liberté d'y renvoyer les lecteurs. Au défaut des anciens écrits, réduit à des conjectures, j'imagine que Nabuchodonosor, l'Assyrien, qui battit Phraortes, vivait encore, et que ce fut sous ce prince que Ninive fut prise pour la seconde fois. S'il a vaincu, comme je l'ai prouvé plus haut, Phraortes, l'an 4080 de la période julienne, 634 ans avant notre ère, et la douzième année de son règne, il était monté sur le trône l'an 4068 de la période julienne, 646 ans avant l'ère vulgaire. Il avait donc régné 53 ans, lorsque Ninive fut prise pour la seconde fois. La durée de ce règne n'a rien d'extraordinaire; mais je n'insiste point là-dessus, parce que cela n'est appuyé d'aucun témoignage ancien.

Lisez surtout avec attention les chapitres VI, VII et VIII de l'ouvrage d'Hermann Conringius, intitulé *Adversaria Chronologica*, dans lesquels ce savant prouve : 1° que s'il est difficile de déterminer l'époque de l'empire d'Assyrie, à cause du peu d'accord des anciens écrivains entre eux ; on peut cependant tirer quelque parti de ces écrivains en consultant l'histoire sainte : 2° que ce qu'Hérodote et les auteurs qui l'ont suivi ont avancé sur le commencement et sur le sort de cet empire est conforme avec l'histoire sainte, et que Ctésias, et les écrivains qui l'ont pris pour leur guide, n'ont avancé sur ce sujet que des fables : 3° que les noms des rois d'Assyrie sont la plupart très-incertains.

[1] Syncelli Chronogr., pag. 210.
[2] Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. XLV. Mémoires, pag. 403 et 404.

CHAPITRE IV.

Des rois mèdes.

On ignore en quel temps les Mèdes devinrent tributaires des Assyriens ; mais l'époque où ces peuples secouèrent le joug ne me paraît pas douteuse. Ils furent les premiers qui [1] prirent les armes, et leur exemple fut bientôt après suivi par les Babyloniens. L'ère de Nabonassar est celle de la liberté des Babyloniens. Cette ère ne me paraît avoir été instituée que dans la vue d'éterniser leur affranchissement. En effet, on ne peut imaginer que ce peuple eût jamais songé à l'établir, tandis qu'il gémissait dans les fers. Cette ère est, de l'aveu de tous les chronologistes, de l'an 3967 de la période julienne, 747 ans avant notre ère, et de la seconde année de la huitième olympiade. La liberté des Mèdes précède de peu cette époque, et c'est par cette raison que je l'ai placée l'an 3966 de la période julienne, 748 ans avant l'ère vulgaire. Cette époque est confirmée par Velléius Paterculus. *Insequenti tempore*, dit [2] cet historien, *imperium Asiaticum ab Assyriis, qui id obtinuerant annis* M. LXX, *translatum est ad Medos abhinc annos* DCCLXX, *quippe Sardanapalum eorum regem, mollitiis fluentem, et nimium felicem malo suo, tertio et tricesimo loco ab Nino et Semiramide, qui Babylona condiderant, natum, ita ut semper successor regni paterni foret filius, Arbaces Medus imperio vitâque privavit.* Velléius prend dans son histoire pour point fixe le consulat de M. Vinicius Quartinus, qui est de l'an 4743 de la période julienne, et la trentième année de notre ère. La révolte d'Arbaces est donc, selon cet historien, de l'an 3975 de la période julienne, 741 ans avant notre ère. Cette date se rapporte, à sept ans près, à celle que l'on infère du récit d'Hérodote et de l'ère de Nabonassar. Elle est donc aussi juste qu'on peut raisonnablement l'exiger, lorsqu'il est question de temps aussi reculés, et lorsque l'on est aussi destitué que nous le sommes d'anciens monuments.

Peut-être Arbaces, satrape de Médie, qui était l'auteur de cette révolution, avait-il le dessein de se faire roi ; mais il avait eu des coopérateurs, qui n'auraient pas voulu se remettre dans les fers d'un de leurs compatriotes, qu'ils avaient vu peu auparavant leur égal ; et peut-être le peuple n'était pas disposé à se donner un nouveau maître, après avoir éprouvé la dureté des précédents. Cependant Moïse de Chorène [3] nomme cinq rois, qui régnèrent aussitôt après

[1] Herodot., lib. I, § XCV.
[2] Velleius Patercul., lib. I, cap. VI, pag. 21 et 22.
[3] Moses Chorenens. Histor. Armeniæ, lib. I, cap. XXI, pag. 58.

la révolution, et Eusèbe[1] et le[2] Syncelle ne parlent que de quatre. Hérodote, qui était antérieur de plusieurs siècles à ces écrivains, bien loin de faire mention de ces rois, dit expressément que les Mèdes[3] se gouvernèrent eux-mêmes par leurs propres lois. Je crois cependant possible de concilier le récit d'Hérodote avec celui des écrivains postérieurs. Les rois dont parlent Moïse de Chorène, Eusèbe et le Syncelle, n'étaient pas proprement des rois. C'étaient des juges qui gouvernaient, chacun dans son district, avec une autorité presque égale à celle de rois. On sait qu'Eusèbe et le Syncelle donnent aux premiers archontes d'Athènes le titre de[4] rois, quoiqu'ils ne l'aient jamais porté, parce que l'autorité de ces archontes approchait beaucoup de celle des rois. Il pourrait en avoir été de même chez les Mèdes; et Eusèbe paraît lui-même de cette opinion, puisqu'il dit, selon[5] la traduction de saint Jérôme : *Arbaces Medus, Assyriorum imperio destructo, regnum in Medos transtulit*; *et interim sine* principibus *res agebatur usque ad Dejocem regem Medorum.*

Les premiers choix des Mèdes tombèrent sans doute sur des hommes fermes et intègres, qui, rendant la justice avec impartialité, surent faire respecter les lois. Mais bientôt après, il s'en éleva de faibles, ou de prévaricateurs qui, ne décidant qu'au gré de leurs passions, ou de celles des hommes puissants dont ils redoutaient le pouvoir, parvinrent à se faire détester de tout ce qu'il y avait d'honnête dans la nation. L'innocent, opprimé par le juge qui aurait dû le protéger, se rendit justice à lui-même. Le faible gémit et ne put faire entendre ses plaintes. L'homme puissant ne reconnut d'autre loi que celle de la force. Une licence effrénée, qu'Hérodote appelle avec raison un état[6] d'anomie, suivit bientôt, et parvint à un tel degré, que les plus honnêtes gens[7] furent sur le point de s'expatrier. Déjocès rendait alors dans son canton la justice avec la plus parfaite impartialité. Sa réputation se répandit bientôt dans toute la Médie; on accourut de tous côtés à son tribunal. Cet homme puissant, non moins adroit qu'ambitieux, feignant que ses affaires particulières ne lui permettaient plus de vaquer à celles des autres, cessa de rendre la justice. Sa retraite ramena les désordres, et les brigandages reparurent avec plus de violence qu'auparavant. La Médie fut alors dans un état de crise. Il fallait abandonner le pays, ou se donner un maître. L'intégrité de Déjocès et ses autres grandes qualités avaient frappé la nation; ses amis les firent valoir; il fut unanimement élu.

Il faut actuellement déterminer l'année de son élection. Cette année une fois connue, on saura combien de temps les Mèdes furent sans rois. Diodore de Sicile[1] assure qu'il fut élu la seconde année de la dix-septième olympiade, c'est-à-dire, l'an 4003 de la période julienne, 711 ans avant notre ère, et même il cite Hérodote pour garant de son opinion, quoique cet historien ne parle point d'olympiades, et que même il n'ait jamais employé les olympiades comme époques chronologiques. Eusèbe prétend que ce fut la[2] première année de la dix-huitième olympiade, c'est-à-dire l'an 4006 de la période julienne, 708 ans avant notre ère; le Syncelle[3], l'an du monde 4784, c'est-à-dire, l'an 3998 de la période julienne, 716 ans avant l'ère vulgaire. Ces trois anciens auteurs ne s'accordent point, comme on le voit. Il y a entre Eusèbe et le Syncelle une différence de huit ans; entre celui-ci et Diodore, une de cinq ans, et une seulement de trois ans entre Eusèbe et cet historien. Les chronologistes modernes ne sont guère plus d'accord. Usher[4] suit Eusèbe. Édouard Simson[5] place Déjocès la quatrième année de la dix-septième olympiade, c'est-à-dire, l'an 4005 de la période julienne, 709 ans avant notre ère; le P. Pétau[6], l'an 4018 de la période julienne, 696 ans avant l'ère vulgaire; et il cite Diodore de Sicile et Eusèbe quoique le premier l'ait mis en 4003 de la période julienne, 711 ans avant notre ère, et le second en 4006 de la période julienne, 708 ans avant notre ère. M. Desvignoles le met[7] l'an 4015 de la période julienne, 699 ans avant l'ère vulgaire; M. Fréret[8] en 709, et M. le président Bouhier[9] en 715 avant notre ère. Parmi tant d'époques discordantes, je ne trouve de juste que celle de Simson, adoptée depuis par M. Fréret. Je vais en rapporter les preuves, ces deux savans ayant négligé de le faire.

Jules Africain, cité par[10] Eusèbe, nous apprend, au troisième livre de sa Chronographie, que tous les anciens historiens et chronologistes, tels que

[1] Euseb. in Chronico, pag. 57, etc.

[2] Syncelli Chronograph., pag. 197.

[3] Herodot., lib. I, § XCVI.

[4] Post Codrum, principes quod mors finiebat; quorum primus Medon *regnum* in finem vitæ obtinuit Athenis, et post eum cæteri *Reges*, Euseb. Chronic. lib. poster., p. 99.

[5] Euseb. Chronic. Canon., p. 111.

[6] Herodot., lib. I, § XCVI et XCVII.

[7] Id., ibid., § XCVII.

[1] Diodor. Sicul., lib. II, § XXXII, pag. 145 et 146.

[2] Euseb. Chronic. Canon., pag. 154.

[3] Syncelli Chronogr., pag. 198.

[4] Usserii Annales veteris et novi Testamenti, pag. 58.

[5] Simsoni Chronic. Catholic. ad A. M. 3,296, col. 522.

[6] Petavius de Doctrinâ Temporum, tom II, pag. 5.

[7] Chronologie de l'Histoire sainte, liv. IV, chap. V, § IX, pag. 261.

[8] Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, vol. V. Mémoires, pag. 40.

[9] Dissertations sur Hérod.

[10] Eusebii Præparat. Evangelica, lib. X, cap. X, pag. 488.

Polybe, Diodore, Castor, Thallus, Phlégon, placent unanimement le commencement du règne de Cyrus sur les Mèdes la première année de la cinquante-cinquième olympiade, c'est-à-dire l'an 4154 de la période julienne 560 ans avant notre ère. Je la recule à l'année suivante, parce que ce prince régna 29 à 30 ans, selon [1] Hérodote, et que, suivant le canon des rois de Babylone par Ptolémée, il mourut l'an 4184 de la période julienne, 530 ans avant l'ère vulgaire. Donc Astyages fut détrôné l'an 4155 de la période julienne, 559 ans avant notre ère, et la seconde année de la cinquante-cinquième olympiade. Maintenant Hérodote donne 150 ans de règne aux quatre rois mèdes. Si l'on ajoute ces 150 ans à 559, on aura l'an 4005 de la période julienne, 709 ans avant notre ère, pour l'époque de l'avénement de Déjocès au trône. Il s'ensuit donc que cet empire, qui avait commencé l'an 3966 de la période julienne, 748 ans avant notre ère, fut gouverné 39 ans par des juges, 190 par des rois, dont le premier, qui s'appelait Déjocès, monta sur le trône en 4005 de la période julienne, 709 ans avant notre ère; et le dernier, nommé Astyages, perdit la couronne en 4155 de la période julienne, 559 ans avant l'ère vulgaire.

Voyez aussi les cinq premiers chapitres de l'excellent ouvrage d'Hermann Conringius, intitulé *Adversaria Chronologica*, dans lequel ce savant s'est principalement proposé de réfuter Ctésias, et de montrer l'accord qui se trouve entre Hérodote et l'Écriture sainte, et les plus anciennes histoires des nations voisines. On peut aussi consulter [2] un Mémoire sur quelques époques des Assyriens.

Quoique les bornes de cet ouvrage ne me permettent pas de m'étendre beaucoup, je me crois obligé de dire deux mots de MM. Gatterer et Anquetil. Le premier de ces savants fait remonter beaucoup plus haut les rois mèdes, comme on le voit page 136 de la traduction latine de mon Essai de Chronologie, publiée par M. Borheck. Selon ce savant, la révolte d'Arbaces est de l'an 907 avant notre ère, le règne de Déjocès de l'an 901, celui de Phraortes de l'an 848 celui de Cyaxares de l'an 826, celui de d'Astyages de l'an 786, enfin la destruction de l'empire des Mèdes par Cyrus de l'an 751, c'est-à-dire d'environ 192 ans avant sa destruction réelle. Comme tous mes calculs sont fondés sur des autorités très-graves, et, ce qui est de plus important, comme ils s'accordent parfaitement avec l'Écriture, M. Gatterer aurait bien fait de nous donner des preuves de son assertion.

[1] Herodot., lib. vi, § ccxi.

[2] Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. xlv. Mémoires, pag, 351 et suiv,

M. Anquetil lut à l'Académie des Belles-Lettres en 1773 et 1775 deux Mémoires. Dans le premier, ce savant [1] essaie de concilier les auteurs Grecs, et principalement Hérodote et Ctésias sur le commencement et la durée de l'empire assyrien, et ces écrivains avec les Perses, sur les règnes qui forment ce que les Orientaux appelent la dynastie des Peschdadiens. Le second a pour objet [2] l'empire des Mèdes et celui des Perses, comparés avec la dynastie connue dans les ouvrages des Orientaux sous le nom de Kéaniens.

Il ne me convient pas de prononcer sur le mérite de ces deux ouvrages. Le public éclairé est seul en droit de le faire. J'observe seulement en passant que les Orientaux sont très-ignorants dans l'histoire des temps anterieurs à l'Hégire; c'est un fait démontré. J'ajoute encore que la dynastie des [3] Pischdadis renferme onze princes, et occupe un intervalle de 2538 ans. Aussi voit-on un règne de 1000 ans, un de 716, un de 500, et un de 120 ans, etc. La dynastie des Kaganis [4] ne présente pas de si grandes absurdités. Cependant elle renferme neuf princes, qui ont occupé le trône 758 ans. Quatre de ces princes ont régné chacun 120 ans, un autre 112, et un autre 120.

Il n'est pas donné à tout le monde de concilier cela avec la durée ordinaire de la vie humaine, et avec ce que les auteurs Grecs nous ont appris des Assyriens et des Perses.

CHAPITRE V.

Des rois de Babylone.

Il est vraisemblable que la Babylonie a fait, dans les anciens temps, un état particulier, qui avait ses princes et ses lois. Ce pays ayant été ensuite conquis par les Assyriens, les Babyloniens furent annexés à leur empire, et n'en furent séparés que lorsque la révolte des Mèdes favorisa la leur. Ils n'eurent pas plus tôt secoué le joug des Assyriens, qu'ils formèrent un puissant empire, qui subsista jusqu'à la prise de Babylone par Cyrus. Ce fut sans doute pour perpétuer la mémoire de leur liberté, ou pour d'autres motifs que nous ignorons, qu'ils instituèrent cette ère célèbre, connue sous le nom d'ère de Nabonassar, prince qui affranchit son pays de la domination des Assyriens, et qui en fut le premier roi.

[1] Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. xl, Mém., pag. 356.

[2] Ibid., tom. xl, pag. 477.

[3] Notice et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nat., tom. iv, pag. 675.

[4] Ibid., pag. 676.

Cette ère commence l'an 3967 de la période julienne, 747 ans avant notre ère, et avec elle commence la première année du règne de Nabonassar. On ne trouve, avant cette époque, ni dans les livres saints, ni dans les écrivains profanes, aucun roi de ce pays. Le premier dont il soit fait mention dans l'Écriture est [1] Mérodach Baladan, fils de Baladan. Ce prince, ayant appris le rétablissement de la santé d'Ézéchias, roi de Juda, lui envoya des ambassadeurs pour le complimenter à ce sujet. Ézéchias tomba malade la quatorzième année de son règne, comme l'a très-bien [2] prouvé le P. Pétau. Le même savant a [3] démontré qu'Ézéchias était monté sur le trône l'an 3987 de la période julienne, 727 ans avant notre ère. Donc la quatorzième année de ce prince tombe sur l'an 4001 de la période julienne, 713 ans avant l'ère vulgaire. L'ambassade de Mérodach doit être de l'année suivante, et par conséquent de la sixième année du règne de Mérodach, que le Canon de Ptolémée appelle Mardokempad. Or, cette année concourt avec la trente-sixième de l'ère de Nabonassar, ère qui commence en même temps que la Babylonie devint un royaume particulier. Tout ce qui précède cette époque est fort incertain. Alexandre Polyhistor et Bérose, qui dédia son ouvrage à Antiochus Soter, la douzième année du règne de ce prince, c'est-à-dire l'an 269 avant notre ère, conviennent eux-mêmes [4] que Nabonassar détruisit toutes les histoires des rois qui l'avaient devancé. Si cela est, comme on ne peut guère en douter, quelle confiance peut-on mettre en cette multitude de rois dont ils parlent dans leurs histoires? Ils n'en avaient rien appris que par la tradition, et cette tradition devait être d'autant plus incertaine, qu'il y avait alors 480 ans que Nabonassar était monté sur le trône. Je sais que Périzonius [5] s'est inscrit en faux contre l'assertion du Syncelle, de qui nous tenons cette particularité. Mais indépendamment que ses raisons sont bien faibles, il aurait fallu, pour donner un démenti à ce chronographe, qu'il eût recouvré l'histoire de ces deux écrivains.

Comme nous n'avons rien de certain sur les princes qui ont précédé Nabonassar, je n'en parlerai pas. Je passerai même sous silence les princes qui l'ont suivi, et dont il est fait mention dans le Canon de Ptolémée et dans l'Écriture sainte, parce que je ne me suis proposé d'autre but que d'éclaircir l'Histoire d'Hérodote. Cependant j'ai cru devoir leur donner place dans le Canon chronologique, afin de les compléter.

Hérodote parle de deux reines qui régnèrent dans ce pays avec beaucoup de gloire, quoique leurs noms ne paraissent point dans le Canon de Ptolémée. La première est Sémiramis, et la seconde Nitocris. Le temps où régna la seconde est clairement indiqué dans Hérodote. Cette princesse, alarmée des conquêtes de Cyaxarès, et surtout de la prise de Ninive, craignit pour ses propres états, et prit toutes les mesures que lui dicta la prudence, pour résister à ce prince, s'il lui prenait envie de l'attaquer. Ninive fut prise l'an 4111 de la période julienne, 603 ans avant notre ère. Cette année répond à la vingt-et-unième année du célèbre Nabuchodonosor, que le Canon de Ptolémée nomme Nabopolassar II, et Hérodote, Labynet. On sait que ce prince eut une maladie très-grave, dont les suites fâcheuses [1] lui ôtèrent l'usage de la raison. Bérose [2] parle aussi de la maladie de ce prince. Mais Mégasthènes se rapproche encore davantage de l'Écriture. Il raconte en effet, que [3] Nabuchodonosor, étant monté à son palais, fut tout à coup saisi de l'esprit de Dieu, et qu'après avoir prédit ce qui devait arriver à sa postérité, il disparut. On sait que les anciens regardaient les fous avec une sorte de vénération, et qu'on les croyait inspirés. Son fils n'étant pas encore probablement en âge de gouverner, il était naturel que sa femme prît en main les rênes de l'état. Ce fut alors que, secondée par d'habiles ministres, elle fit les grandes choses dont [4] parle Hérodote. Toutes les affaires s'expédiaient cependant sous le nom du prince; et c'est par cette raison que le nom de Nitocris ne paraît, ni dans le Canon de Ptolémée, ni dans Bérose, ni dans Mégasthènes. Elle fut proprement régente; mais comme elle avait en sa main l'autorité royale, cela suffit à Hérodote pour lui donner le titre de reine. Ainsi la reine Nitocris commença à gouverner vers l'an 4110 de la période julienne, 604 ans avant notre ère, et conserva son autorité jusqu'à la mort de Nabuchodonosor, qui arriva vers l'an 4133, ou 4134 de la période julienne, 581, ou 580 ans avant l'ère vulgaire. Si l'on compte, de cette époque, 165 ans pour les cinq générations, il se trouvera que la reine Sémiramis remonte à la seconde année de l'ère de Nabonassar, qu'elle fut l'épouse de ce prince, et par conséquent qu'elle ne peut être la princesse de ce nom, femme de Ninus, roi d'Assyrie, qui précéda la princesse babylonienne de plusieurs siècles. Il est naturel de penser que Nabonassar, qui fonda l'empire de Babylone, tomba

[1] IV. Reg. cap. XX, ℣ 12.
[2] Petav. de Doctrinâ Temporum, lib. IX. cap. LVIII, tom. II, pag. 70.
[3] Id., ibid, cap. LXII, tom. II, pag. 74.
[4] Syncelli Chronogr. pag. 207, C.
[5] Perizonii Origines Babylon., tom. I, cap. II, pag. 51 et seq.

[1] Daniel, cap. IV, ℣ 30.
[2] Euseb. Preparat. Evangel., lib. IX, § XL, pag. 455.
[3] Id., ibid., § XLI, pag. 456.
[4] Herodot., lib. I, § CLXXXV, CLXXXVI.

malade les dernières années de sa vie, et que pendant sa maladie Sémiramis exécuta les grands travaux dont fait mention le père de l'histoire.

Nabuchodonosor, qu'Hérodote appelle Labynet, étant mort, Iluarodamus monta sur le trône, et ne l'occupa que trois ans. Nérégasolasarus lui succéda et régna cinq ans. Il eut pour successeur Nabonadius. Babylone fut prise par Cyrus la trente-quatrième année de son règne. C'est ainsi que s'explique le Canon de Ptolémée.

Bérose [1], ayant parlé de la maladie de Nabuchodonosor, ajoute qu'il mourut après un règne de 43 ans. Jusque-là il est d'accord avec le Canon de Ptolémée. Il continue : Son fils Evilmaluruch lui succéda. Ce prince gouvernant mal ses sujets, son beau-frère Nériglissar en prit occasion pour lui tendre des embûches, et enfin il le tua, après un règne de deux ans. Aussitôt après ce meurtre, Nériglissar s'empara du trône, et ayant régné quatre ans, il le laissa à son fils Chabaessoarach, que Joseph nomme Laborosoarchod. Ce prince, qui était encore enfant, ne régna que neuf mois. Ses proches parents, ayant reconnu son mauvais naturel, l'assommèrent à coups de bâton. Les conjurés placèrent sur le trône Nabonid, l'un d'entr'eux, qui était de Babylone. Ce fut sous son règne que Babylone fut prise.

Mégasthènes s'accorde aussi avec Bérose. Cet historien [2] raconte que Nabuchodonosor, après les grandes actions qui avaient illustré son règne, s'étant retiré dans son palais, fut incontinent saisi de l'esprit divin, et qu'après avoir prédit ce qui devait arriver à sa postérité, il disparut. Son fils Evilmérodach lui succéda; mais ayant aliéné le cœur de ses sujets par sa tyrannie et ses vexations, Nériglissar, qui avait épousé sa sœur, le tua. Lorsqu'il mourut, Labassoarascus était encore enfant. Ce jeune prince ayant péri de mort violente, les conjurés mirent sur le trône Nabannidoch, qui ne lui était point parent.

L'écriture parle d'Evilmérodach au [3] quatrième livre des Rois, et dans les [4] prophéties de Jérémie. C'est le seul roi de Babylone dont il soit fait mention dans les livres saints jusqu'à Cyrus, si vous en exceptez les prophéties de Baruch et de Daniel. Le premier regarde Baltassar comme le fils aîné de Nabuchodonosor, et son héritier présomptif. *Orate* [5], dit-il, *pro vita Nabuchodonosor, et pro vita Baltassar, filii ejus.* Daniel en parle comme d'un prince alors sur le trône, et remarque aussi en [6] plusieurs

[1] Eusebii Præpar. Evangel., lib. IX, § XL, pag. 455. Joseph. contra Apionem, lib. I, § XX, pag. 451.
[2] Idem, ibid., lib. IX, § XLI, pag. 456 et 457.
[3] IV Regum, cap. XXV, ℣ 27.
[4] Jerem. LII, ℣ 31.
[5] Baruch., cap. I, ℣ 11.
[6] Daniel, cap. V, ℣ 2, 11, 13, 22.

endroits qu'il était fils de Nabuchodonosor. Il ne paraît pas qu'il ait régné plus de trois ans. En effet, le même Daniel raconte [1] une vision qu'il eut la troisième année du règne de ce prince. Mais auparavant [2] il avait rapporté que Baltassar ayant fait un festin aux grands de sa cour, il avait paru sur la muraille des mots que personne n'avait pu interpréter; qu'ayant été mandé, il les avait expliqués, et que cette même nuit le prince avait été tué. Il paraît, par cet récit, que le Baltassar de Baruch et de Daniel est l'Evilmérodach du quatrième livre des Rois, de Jérémie, de Bérose et de Mégasthènes, et l'Iluarodamus du Canon de Ptolémée. L'un et l'autre sont fils de Nabuchodonosor; l'un et l'autre ne règnent que trois ans, et l'un et l'autre sont assassinés. Ces rapports ont paru si sensibles au [3] chevalier Marsham, qu'il n'a pas balancé à regarder Iluarodamus, Evilmérodach et Baltassar [3] comme le même prince. Daniel ajoute [4] que Baltassar ayant été tué, Darius le Mède, ὁ Μῆδος, âgé de 62 ans, lui succéda.

Ce prince a donné occasion à une infinité de discussions. Les bornes de cet ouvrage ne me permettent pas de les examiner. Je me contente de dire que je n'ai rien lu de si absurde que ce qu'a écrit le P. Berruyer [5] dans son Histoire du peuple de Dieu, sur les rois mèdes, perses et babyloniens. Le sentiment [6] du P. Poussines (*Possinus*) de la même compagnie, adopté en partie par le célèbre P. de Tournemine, est savant et bien discuté. Il porte cependant sur une base ruineuse, en ce qu'il suppose, sans aucune autorité, que le Darius mède de l'Ecriture est un roi de Médie, et même, selon [7] le P. de Tournemine, le même qu'Astyages, et Assuérus, l'époux d'Esther. Mais à quel titre un roi de Médie serait-il devenu roi de Babylone? Ce ne pouvait être par droit de conquête. Il n'en est fait mention ni dans l'Écriture, ni dans les auteurs profanes. On ne peut pas se persuader davantage qu'il soit parvenu, par ses brigues, à se faire déclarer roi de ce pays, au préjudice du légitime héritier. Les bornes de cet ouvrage ne me permettent pas d'examiner à fond cette opinion. Je me contente d'exposer en peu de mots celle qui m'a paru la plus naturelle.

Suivant Daniel, Darius, qui succéda à Evilmérodach, était Mède de nation. A quel titre un étran-

[1] Daniel, cap., VIII, ℣ 1.
[2] Id., cap. V, ℣ 1, 30.
[3] Chronic. Canon., pag. 555.
[4] Daniel, cap V, ℣ 31.
[5] Histoire du peuple de Dieu, tom. VI, pag. 317 et suivantes.
[6] Pet. Possini e Soc. Jesu Dissertatio XI, pag. 243, ad Calcem Menochii.
[7] In Appendice ad Dissertat. præcedentem, pag. 254, col. 2, et in Tabulis Chronologiæ sacræ, pag. 152.

ger, qui n'avait pas conquis la Babylonie, aurait-il pu monter sur le trône? Les princes du sang, les grands du pays l'auraient-ils souffert? Suffisait-il à Darius d'avoir été l'un des conspirateurs? Peut-on imaginer qu'un particulier, ou, si l'on veut, un prince sans crédit, sans troupes, sans puissance, ait pu engager, de gré ou de force les Babyloniens à le reconnaître pour leur roi? Car de prétendre que Darius soit l'un des rois mèdes, c'est une absurdité trop révoltante pour avoir besoin d'être réfutée. Nous serions toujours restés dans l'incertitude, sans le passage de Mégasthènes que j'ai ci dessus rapporté. Cet historien raconte que Nériglissar avait épousé la sœur d'Evilmérodach. Toutes les difficultés s'aplanissent; la tyrannie d'Evilmérodach rend ce prince odieux à ses sujets. On conspire contre lui; son beau-frère se met à la tête des conjurés et le tue. Nériglissar était étranger, et n'avait par lui-même aucun droit à la couronne. Mais le crédit qu'il avait acquis à la faveur de son mariage, l'ascendant que lui donnait le service qu'il venait de rendre à l'état, en le délivrant d'un tyran détesté, sa qualité d'époux d'une fille du grand Nabuchodonosor, étaient de puissants motifs qui devaient prévaloir sur les droits les plus légitimes. Ce prince est celui que le Canon nomme Nérégasolasorus. Telle était ma manière de penser avant que d'avoir lu ce qu'avaient écrit à ce sujet la plupart des chronologistes. J'ai vu depuis avec plaisir que j'étais d'accord sur ce point avec Conringius [1] et M. le président Bouhier [2]. Bérose donne 4 ans de règne à ce prince, comme on l'a vu plus haut. Mais le Canon lui en assigne 5. La raison de cette différence vient de ce que Bérose et Mégasthènes assurent que Nériglissar étant mort après avoir régné 4 ans, il eut pour successeur Labasoarascus, qui ne régna que 9 mois, et fut tué par ses amis, c'est-à-dire par ses proches parents, car c'est ainsi que les Grecs s'expriment; tandis que le Canon n'a pas jugé à propos de parler de ce jeune prince, parce qu'il ne régna que 9 mois, et que, par cette raison, il a donné au père les 9 mois de règne de son fils. Ce jeune prince ayant été tué, les conjurés mirent sur le trône, selon Bérose, l'un d'entr'eux, qui était de Babylone, et s'appelait Nabonid. Ce fut sous ce prince, ajoute-t-il, que Cyrus prit la ville de Babylone. Megasthènes dit que Nabonid, qu'il appelle Nabannidoch, n'était point parent du dernier roi. L'Ecriture ne parle point de ce prince; mais si elle n'en parle point, elle n'avance rien du moins qui puisse faire suspecter le témoignage de Bérose et de Mégasthènes. Ce témoignage est d'ailleurs appuyé de celui du Canon, qui termine le règne de Nabonadius à la prise de Babylone.

Ces auteurs conviennent que cette ville fut prise sous Nabonid. C'est donc le même prince qu'Hérodote nomme Labynet. Mais comment peut-il être fils de la reine Nitocris et d'un autre Labynet, comme le dit le même [1] historien? Labynet, époux de Nitocris, est le prince que l'Ecriture appelle Nabuchodonosor, et le Canon, Nabolassar II. Si Labynet II est son fils, pourquoi n'a-t-il pas régné aussitôt après lui? Hérodote aurait sans doute éclairci ces difficultés, s'il eût écrit l'histoire d'Assyrie, comme il semble s'y être [2] engagé. Mais puisqu'il ne l'a point fait, ou du moins, puisque son ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous, supposé qu'il ait écrit, je vais proposer des conjectures qui me paraissent dans l'ordre des possibles. Je suppose que Labynet Ier, ou Nabuchodonosor, eut deux fils et une fille: l'aîné s'appelait Evilmérodach, le second Labynet; le nom de la fille n'est pas connu. Evilmérodach monta sur le trône, aussitôt après la mort de son père. Cela est prouvé par les passages de l'Ecriture, de Bérose et de Mégasthènes, ci-dessus rapportés. La fille de Nabuchodonosor épousa un prince mède, comme on l'a vu plus haut, et comme le prouve un passage de Daniel, où il est dit qu'il était [3] fils d'Assuérus, et de la race des Mèdes. Ce mariage doit d'autant moins étonner, que Nabuchodonosor ayant épousé lui-même une [4] femme mède, il était d'autant plus naturel que cette princesse élevât Darius aux grandes dignités, et qu'elle lui fît épouser une fille du roi, qu'il était son proche parent, et qu'il s'était distingué parmi les [5] Assyriens. C'est le Darius mède de Daniel, le Nériglissar de Mégasthènes. Ce prince était sans doute ambitieux, et désirait probablement occuper la première place. Si Évilmérodach eût sagement gouverné ses peuples, il est à présumer qu'il eût renfermé ses désirs au-dedans de lui-même. Mais Évilmérodach s'étant rendu odieux à ses sujets par sa tyrannie, Darius profita habilement de leurs mécontentements. Il se mit à la tête d'une troupe de conjurés, et assassina ce jeune prince. Darius ne régna que 5 ans; et laissant un enfant en bas âge sur un trône chancelant, il n'est point étonnant que Labynet II l'ait fait périr après un règne de 9 mois. Cela est d'autant moins surprenant, qu'il y avait peu de temps que Nabuchodonosor était mort; que sa mémoire était en grande vénération; que Labynet était son fils, et par con-

[1] Herm. Conringii Adversaria chronologica, cap. XIII, pag. 180.

[2] Recherches et Dissertations sur Hérodote, chap. III, chap. XXI, § XI.

[1] Hérodot, lib. I, § CLXXXVIII.

[2] Herodot., lib. I, § CLXXXIV.

[3] Daniel, cap. IX, ℣ I.

[4] Joseph. contra Apionem, lib. I, § XIX, pag. 551.

[5] Eusebii Præpar. Evangel., lib. IX, § XLI, pag. 457.

séquent héritier légitime; que Labassoarascus était fils d'un étranger, qui n'était parvenu lui-même à la couronne que par un assassinat; que ce Labassoarascus était trop jeune pour gouverner par lui-même; que l'autorité d'un régent ou d'un conseil n'était pas assez considérable pour en imposer aux grands et au peuple; enfin, que les inclinations vicieuses et le mauvais naturel de ce jeune prince, ayant aliéné l'esprit des peuples, avaient facilité à Labynet II les moyens de remonter sur le trône de son père.

Il se présente ici une difficulté : Si Labynet est fils de Nabuchodonosor, comment Mégasthènes a-t-il pu dire qu'il n'etait point parent du dernier roi? Je réponds que ce Labynet, que le Canon nomme Nabonadius, Bérose Nabonid, et Mégasthènes Nabannidoch, n'était pas, à proprement parler, parent de Labassoarascus, mais seulement son allié, puisque celui-ci était d'une maison étrangère, et qu'il ne touchait de près à celle des rois de Babylone, que parce que son père avait épousé une sœur de Labynet II, fille de Nabuchodonosor. L'Écriture nomme aussi Nabonadius Nabuchodonosor; cette identité de nom jette de la confusion dans son récit.

Je dois dire deux mots sur le Canon de Ptolémée, dont j'ai fait usage : ce Canon se trouve dans le commentaire de Théon sur l'ouvrage de Ptolémée, intitulé Πρόχειρος Κανών, *le Canon succinct*. Plusieurs savants l'ont fait imprimer. On fait cas de l'édition de Dodwell, qui a été faite sur des manuscrits de Vossius, et se trouve dans l'appendix, à la suite des Dissertations Cyprianiques, page 163. Georges le Syncelle nous a conservé le même Canon dans sa chronographie, page 207, et je ne vois pas de raisons qui empêchent son édition de jouir d'une moindre estime que celle de Dodwell. Je lui ai donné la préférence, parce qu'elle s'accorde mieux avec le récit d'Hérodote. En effet, la prise de Ninive, qui causa tant d'inquiétude à Nitocris, est de l'an 4111 de la période julienne, 603 ans avant notre ère. Nabuchodonosor est par conséquent tombé malade, au plus tard, l'année précédente; et ce fut alors que sa femme Nitocris prit le rênes du gouvernement. Si l'on admettait l'édition de Dodwell, le commencement du règne de Nabuchodonosor serait de l'an 144 de l'ère de Nabonassar, qui répond à l'an 4110 de la période julienne, 604 ans avant notre ère, et serait conséquemment antérieur à la prise de Ninive d'un an seulement. Je dis plus : le Canon de cette édition ne peut s'accorder avec l'Écriture, et M. Desvignoles a été [1] obligé de supposer que les livres saints avaient donné à Nabuchodonosor le titre de roi par anticipation.

[1] Chronologie de l'Histoire sainte, livre v, chap. ix, tom. ii, pag. 128.

Au reste, cette différence ne regarde que la durée, plus ou moins longue, de quelques règnes, et n'affecte nullement la somme totale des années, depuis l'avénement de Nabonassar, jusqu'à la conquête de Cyrus, qui, dans l'une et dans l'autre éditions, fait un intervalle de 210 ans.

Quoique Hérodote ne parle que de quelques-uns de tous ces rois, j'ai cru devoir les admettre tous dans le Canon chronologique, afin de faire sentir quelle place ils occupent dans l'ordre des temps. Mais comme on ne pouvait en faire mention que sous l'année où ils sont montés sur le trône, et que les événements intermédiaires, attirant l'attention des lecteurs, les empêchent de se porter sur cet objet particulier, j'ai cru devoir les présenter ici sous un seul et même point de vue. On verra par ce moyen les rapports qu'eurent les rois de Babylone avec la Judée, et quel prince c'était que Darius Mède, qui a donné occasion à un si grand nombre de dissertations et d'explications différentes.

	Années av. J.C.	Ère de Nabonassar
Les Babyloniens secouent le joug des Assyriens; Nabonassar est proclamé roi : il institue l'ere de son nom, le 26 février : il règne 14 ans.	747	1
Il épouse Sémiramis	746	2
Il tombe malade : Sémiramis gouverne pendant sa maladie	737	11
Nadius lui succède : il règne 2 ans.	733	15
Chezirus et Porus lui succèdent : ils règnent 5 ans.	731	17
Ezéchias, roi de Juda	727	21
Ilululæus, le même que Baladan de l'Écriture, roi de Babylone : il règne 5 ans. .	726	22
Mardokempad, roi de Babylone, le même que Mérodach-Baladan de l'Ecriture : il règne 12 ans.	720	28
Ezéchias tombe dans une maladie très-grave, la quartorzième année de son règne. . . .	715	33
Mardokempad envoie complimenter Ezéchias sur le rétablissement de sa santé.	712	36
Arcianus, roi de Babylone, règne 5 ans. . .	709	39
Mort d'Arcianus : interrègne de 2 ans	704	44
Bélithus, roi de Babylone, règne 3 ans . . .	702	46
Apronadius, roi de Babylone, règne 6 ans. .	699	49
Rigébelus, roi de Babylone, règne 1 an . .	693	55
Mesessimordacus, roi de Babylone, règne 4 ans.	692	56
Interrègne de 8 ans.	688	60
Iéarédinus [1], roi de Babylone, règne 13 ans .	680	68

[1] Il est nommé Asaridinus dans quelques exemplaires du Canon de Ptolémée. M. Goguet [2] en a pris de là occasion de confondre ce prince avec Assaradon, fils de Senachérib, roi d'Assyrie, et de prétendre que ce roi d'Assyrie avait recouvré le royaume de Babylone, sans qu'il puisse en apporter d'autres preuves que cette prétendue conformité de nom. Mais indépendamment qu'il y a de la différence entre Assaradon et Asaridinus ou Iéarédinus, comme portent quelques exemplaires du Canon de Ptolémée, quand même il n'y en aurait aucune, il ne s'ensuivrait pas que ce fût le même prince, un roi d'Assyrie et un roi de Babylone ayant pu avoir tous deux le même nom.

[2] De l'Origine des Lois, des Arts et des Sciences, tom. III, pag. 8, note.

	Années av. J.-C.	Ère de Nabonassar
Saosducheus, roi de Babylone, règne 9 ans.	667	81
Chyniladanus, roi de Babylone, règne 14 ans.	658	90
Nabopolassar Ier, roi de Babylone, règne 21 ans.	644	104
Naissance de Darius Mède, prince du sang royal de Médie.	637	111
Nabopolassar II, le même que Nabuchodonosor de l'Écriture, et que Labynet Ier d'Hérodote, règne 43 ans.	625	123
Nabopolassar II épouse Nitocris, princesse du sang royal de Médie.	620	128
Darius Mède de Daniel, le même que Nérégasolarus du Canon de Ptolémée et que Nériglissar de Bérose et de Mégasthènes, prince mède, vient à la cour de Nabopolassar avec la reine Nitocris sa parente.	620	128
Nabopolassar II prend Jérusalem, en emmène plusieurs habitants en captivé, parmi lesquels est le prophète Daniel, et retourne dans ses états, après avoir imposé un tribut à Joachim, roi de Juda. C'est de cette année qu'on commence à compter les 70 années de captivité. Il entre la même année en Égypte et en fait la conquête.	607	141
Nabopolassar II tombe dans une mélancolie et une espèce de folie qui ne lui permettent plus de gouverner : sa maladie dure 7 ans : la reine Nitocris prend en ses mains les rênes du gouvernement (Daniel, cap. IV, ỳ 13, 20, 22, 29.).	604	144
Nabopolassar II recouvre la santé.	597	151
Darius Mède épouse une fille de Nabopolassar II et de la reine Nitocris (Daniel, cap. IX, ỳ 1.).	590	158
Mort de Nabopolassar II, ou Nabuchodonosor : son fils, nommé Ilnarodamus par le Canon de Ptolémée, Evilmérodach par l'Écriture et Bérose, et Baltassar par Daniel, lui succède et règne 3 ans.	580	168
Ilnarodamus gouverne tyranniquement : il est massacré par un parti de conjurés, à la tête duquel est Darius Mède, ou Nérégasolarus du Canon de Ptolémée, ou Nériglissar de Bérose.	577	171
Nérégasolarus, ou Darius Mède, monte sur le trône et règne 5 ans.	577	171
Naissance de Cyrus, fils de Cambyse et de Mandane.	575	173
Mort de Darius Mède. Son fils Labassoarascus de Bérose et de Mégasthènes, lui succède.	573	175
Labassoarascus [1] est massacré après quelques mois de règne, par un parti affectionné à la maison de Nabuchodonosor. Nabonadius, le même que Nabonid de Bérose, Nabannidoch de Mégasthènes, nommé par Hérodote Labynet, et par l'Écriture, Nabuchodonosor, fils de Nabopolassar II, monte sur le trône et règne 34 ans.	572	176
Apriès, roi d'Égypte, détrôné par Nabonadius, nommé par l'Écriture Nabuchodonosor (Jerem. XLIV, ỳ 30.).	570	178
Conquête de la Lydie par Cyrus.	545	203
Cyrus, roi de Perse, prend Babylone la trente-quatrième année du règne de Nabonadius.	538	210
Les Juifs retournent dans leur patrie sous la conduite de Zorobabel, en vertu d'un édit de Cyrus, après 70 ans de captivité. Voyez l'année 607 avant J.-C.	537	211

[1] Il n'est pas dans le Canon. Voyez en les raisons ci-dessus, pag. 522.

CHAPITRE VI.

De Deucalion et de sa postérité.

Il est d'autant plus important de fixer le temps de la naissance de Deucalion, que la plupart des héros et des princes grecs remontent jusqu'à lui en ligne directe. Mais comme les écrivains qui en ont parlé n'ont rien dit sur le siècle où il a vécu, on est forcé de recourir à des conjectures, et de se contenter de probabilités. Je ferai, dans la suite, mention de plusieurs de ses descendants, dont la naissance est assez constatée pour pouvoir déterminer la sienne. J'omettrai, par cette raison, dans ce chapitre, les preuves qui en résultent, et je m'y bornerai à un point de sa généalogie, dont la discussion me paraît très-importante.

Deucalion était fils de Prométhée. Il régnait dans cette partie de la Thessalie qui touchait à la Phthie. Il épousa [1] Pyrrha, sa cousine-germaine, fille d'Épiméthée, frère de Prométhée. Il eut de ce [2] mariage Hellen et Amphictyon. Celui-ci régna d'abord aux [3] Thermopyles, et ensuite [4] dans l'Attique après Cranaüs. Quelques écrivains prétendent [5] qu'il était originaire de l'Attique.

Hellen succéda à [6] Deucalion. Il eut de la [7] nymphe Orséïs trois fils, Dorus, Xuthus et Æolus. Il laissa ses états à Æolus, et envoya [8] Xuthus et Dorus chercher ailleurs des habitations. Conon ne nomme point le troisième des enfants d'Hellen ; mais il le fait suffisamment connaître, en disant qu'il vint à Athènes, et qu'il épousa Créuse, fille d'Erechthée, dont il eut Ion et Achæus. Paulmier de Grentemesnil [9] met Amphictyon en la place de Xuthus. Cette erreur ne doit être imputée qu'à son imprimeur ; il est bien étonnant qu'elle n'ait point été corrigée dans l'édition de Strabon, donnée en 1707 à Amsterdam, où l'on a publié, page 587, la note de ce savant. J'ai parlé plus au long de Dorus et de Xuthus au chapitre XV des Colonies Grecques, sect. III, § III.

[1] Apollodor., lib. I, cap. VII, § II, pag. 22.
[2] Strab., lib. VIII, pag. 587, C.
[3] Paus. Phocic. sive lib. X, cap. VIII, pag. 815.
[4] Apollodor., lib. I, cap. VII, pag. 24. Je suis la correction du savant M. Heyne, qui lit μετὰ Κραναὸν.
[5] Id., lib. III, cap. XIII, § VI, p. 225.
[6] Strab. loco superius laudato.
[7] Apollodor., lib. I, cap. VII, § II, pag. 24.
[8] Strab. loco laudato. Canon Narrat. XXVII.
[9] Palmerii à Grentemesnil exercitationes in optimos auctores græcos, pag. 515.

Æolus [1] eut d'Enarété, fille de Déimachus, sept fils, Créthée, Sisyphe, Athamas, Salmonée, Déion, Magnès, Périérès; et cinq filles, Canacé, Alcyone, Pisidice, Calyce, Périmède. Je ne parlerai ici que de Salmonée, parce que c'est le seul de tous ces princes qui puisse servir à déterminer, d'une manière à peu près certaine, le temps où a vécu Deucalion.

Salmonée [2] habita d'abord la Thessalie. Il passa ensuite dans l'Élide, où il [3] fonda la ville de Salmonia. Il épousa Alcidice, fille d'Aléüs, et eneut Tyro. Alcidice étant morte, il se maria à Sidéro. Tyro, étant persécutée par sa belle-mère, fut envoyée en Thessalie auprès de Créthée. Elle devint [4] éprise du fleuve Énipée; et comme elle allait perpétuellement gémir sur ses bords, Neptune, ayant pris la forme de ce fleuve, obtint ses faveurs, et en eut deux enfants, Pélias et Nélée. Il est presque inutile de faire observer que l'opinion que l'on avait alors des dieux était favorable aux amours. On en voit un exemple dans la dixième lettre de l'orateur Æschines, que La Fontaine a imitée dans le conte du Scamandre.

Nélée [5] passa dans la Messénie, où il fonda la ville de Pylos. Il eut de Chloris [6] fille d'Amphion et de Niobé, douze fils, Taurus, Astérius, Pylaon, Déimachus, Eurybius, Epidaüs, Rhodius, Euryménès, Evagoras, Alastor, Nestor, Périclyménus; et une fille nommée Péro, qui épousa Bias, fils d'Amythaon. Les fils de Nélée furent tués par [7] Hercule, excepté Nestor, qui, étant alors trop jeune pour porter les armes, était élevé chez les Géréniens. La ville de Gérénia était située sur les confins de la Messénie et des Eleuthéro-Lacons. De retour dans sa patrie, Nestor se distingua par des exploits qu'Homère a célébrés en plusieurs endroits de l'Iliade. Il se trouva au siége de Troie, et contribua, par sa prudence et ses sages conseils, au succès de cette expédition. Il eut de son mariage [8] avec Anaxibie deux filles, Pisidice et Polycaste, et sept fils, Persée, Stratichus, Arétus, Échéphron, Pisistrate, Antilochus et Thrasymèdes.

Pisistrate eut un fils de même nom que son père. Thrasymèdes fut père de Sillus, et celui-ci d'Alcmæon. Antilochus eut un fils nommé Pæon. Les noms des enfants de Pæon ne nous sont point parvenus. La postérité des autres enfants de Nestor ne nous est pas plus connue. Tous ces princes furent chassés de la Messénie [1] par les Héraclides, lorsque ceux-ci rentrèrent dans le Péloponnèse. Pisistrate se rendit probablement à Athènes, et le fameux Pisistrate, qui devint le tyran de cette ville, en [2] descendait. Alcmæon et les fils de Pæon passèrent aussi à Athènes, où ils furent la tige de deux familles illustres, les Alcmæonides et les Pæonides.

Périclyménus, fils de Nélée et frère de Nestor, avait laissé en mourant un fils, nommé Penthilus. Celui-ci fut père de Borus, Borus le fut d'Andropompus, et Andropompus de Mélanthus, qui régnait dans la Messénie lors du retour des Héraclides, et qui, en ayant été chassé, ainsi que les descendants de Nestor, passa dans l'Attique, dont il devint roi.

Le temps de l'expulsion de Pisistrate, d'Alcmæon, des fils de Pæon et de Mélanthus, est très-connu. Les Héraclides s'emparèrent du Péloponnèse 80 ans après la prise de Troie, c'est-à-dire, en 3524 de la période julienne, 1190 ans avant notre ère, comme cela sera prouvé dans le chapitre XVI, concernant les Héraclides.

Comme les Grecs n'avaient eux-mêmes, avant les olympiades, d'autre moyen pour calculer les temps que les générations, ainsi que je le prouverai dans le chapitre XIV, où je parlerai de la prise de Troie, c'est aussi le seul que je doive employer. Cette voie, incertaine lorsqu'il s'agit d'un petit nombre de générations, est infaillible lorsqu'il est question d'un grand nombre de générations, et mérite d'autant plus notre confiance, que sa certitude est démontrée par les généalogies modernes. Par exemple, Louis XVI remonte, par une filiation suivie et non interrompue, à Robert-le-Fort, son vingtneuvième aïeul, comte d'Anjou, mort en 865. Si l'on multiplie vingt-neuf par trente-trois, qui est le nombre d'années fixé par Hérodote et la plupart des anciens, pour chaque génération l'une portant l'autre, on aura 957 ans. En retranchant ces 957 de 1783, qui est l'année actuelle, on trouvera l'an 826. Or on sait que Robert-le-Fort fut tué dans une action contre les Normands en 875. On ne peut guère douter qu'il ne fût né avant l'an 826, puisqu'il n'aurait eu que 39 ans quand il périt.

Mais pour en revenir aux descendants de Nélée, Pisistrate, petit-fils de Nestor, remontait à Nélée à la quatrième génération, tandis qu'Alcmæon et les fils de Pæon remontaient à la cinquième, et tandis que Mélanthus, qui fut chassé en même temps de la Messénie, reconnaissait ce même Nélée pour son sixième aïeul. La raison de cette différence vient probablement de ce que quelques-uns des enfants

[1] Apollodor., lib. I, cap. VII, § II, pag. 24.
[2] Id., ibid., cap, IX, § VII, pag. 39.
[3] Diodor., Sicul., lib. IV, § LXVIII.
[4] Apollodor., lib. I, cap. IX, § VIII, pag. 40.
[5] Id., ibid., § IX, pag. 41.
[6] Voyez Meziriac sur Ovide, tom. I, pag. 75.
[7] Hesiodi Fragm., pag. 194, ex edit. Robinson. Apollodor. loco laudato.
[8] Apollodor., lib. I, cap. IX, § IX, pag. 42.

[1] Pausan. Corinthiac. sive lib. II, cap. XVIII, pag. 151.
[2] Herodot., lib. V, § LXV.

de Nestor se marièrent plus tard que les fils de Périclyménus, ou parce qu'il n'y eut que leurs derniers enfants dont la postérité subsista. Quoi qu'il en soit, je prends pour base de mon calcul Mélanthus, qui remontait au sixième degré à Nélée, et au onzième à Deucalion par Tyro, fille de Salmonée. Cela fait dix générations masculines et une féminine. Les dix générations masculines font 333 ans. J'évalue la génération féminine à 20 ans. Cela donne 353 ans depuis la naissance de Deucalion jusqu'à celle de Mélanthus. Mélanthus avait au moins 28 à 30 ans quand il fut chassé par les Héraclides. En ajoutant ces 30 ans, on aura 383 ans. Les Héraclides le dépossédèrent l'an 3524 de la période julienne, 1190 ans avant notre ère. Si l'on retranche 383 de 3524, et si l'on ajoute cette somme 383 à 1190, on aura l'an 3141 de la période julienne, 1573 avant notre ère, pour la naissance de Deucalion. Cela s'accordera très-bien avec le calcul d'Eusèbe, qui fait régner ce prince l'an 3173 de la période julienne, 1541 ans avant Jésus-Christ. Il avait alors 32 ans.

On peut encore prouver de cette manière que Deucalion régna en Thessalie vers l'an 3173 de la période julienne, 1541 ans avant notre ère. Pélasgus, qui fut roi d'Arcadie, est né [1] vers l'an 2787 de la période julienne, 1927 ans avant notre ère. Pélasgus passa, avec des aventuriers, d'Arcadie en Thessalie, et y régna vers l'an 2831 de la période julienne, 1883 avant l'ère vulgaire. Environ la sixième génération après Pélasgus, un autre Pélasgus, fils de Neptune, passa [2] avec ses frères Achæus et Phthius dans le même pays, et en chassa les anciens habitants. Cette colonie est donc de l'an 2987 de la période julienne, 1727 ans avant notre ère. Cette colonie prospéra [3] pendant cinq générations, c'est-à dire jusqu'à l'an 3154 de la période julienne, 1560 ans avant l'ère vulgaire. Mais dans la sixième génération elle fut chassée par les Curètes, les Lélèges, et un grand nombre d'habitants du Parnasse, qui avaient à leur tête Deucalion, fils de Prométhée. La sixième génération comprend depuis l'an 3154, jusqu'à l'an 3187. Je ne me suis donc pas écarté de la vérité, en plaçant le règne de Deucalion l'an 3173 de la période julienne, 1541 ans avant l'ère vulgaire, comme je l'ai fait d'après le calcul par les générations.

Ce fut sous ce prince qu'arriva en Thessalie cette grande inondation, qui en fit périr la plupart des habitants, et qu'Ovide a décrite au premier livre de ses Métamorphoses. Les auteurs ecclésiastiques, qui n'ignoraient point que ce déluge était arrivé sous Deucalion, et dans le temps que Cécrops Ier régnait dans l'Attique, ont mis entre ce déluge et la prise de Troie, les uns un intervalle de 345 ans, tels qu'Eusèbe, qui suppose qu'il arriva la trentième année de Cécrops, et l'an 3187 de la période julienne, 1527 ans avant notre ère; les autres, tels que S. Clément d'Alexandrie [1], ont mis un intervalle de 330 ans, et ont supposé qu'il arriva en 3202 de la période julienne, 1512 ans avant Jésus Christ, parce qu'ayant placé la prise de Troie 88 ans plus tard qu'Hérodote et Thucydides, il a fallu nécessairement qu'ils donnassent à cet intervalle une plus grande extension qu'il n'en avait réellement, afin de le faire coïncider avec les règnes de Deucalion et de Cécrops.

Les Marbres de Paros placent ce déluge la quatrième année de Cranaüs, second roi de l'Attique, et l'an 3185 de la période julienne, 1529 ans avant notre ère; ce qui fait une différence de deux ans avec Eusèbe, et de dix-sept avec S. Clément d'Alexandrie. L'auteur de cette chronique, ou ceux qu'il a suivis, n'ont mis qu'un intervalle de 321 ans entre ce déluge et la prise de Troie, parce qu'ils ont fixé cette prise l'an 3506 de la période julienne, 1208 ans avant notre ère, c'est-à-dire, 26 ans plus haut que ne l'avait fait Apollodore, Ératosthène, Eusèbe et S. Clément d'Alexandrie.

Ayant adopté, pour la prise de Troie, l'an 3444 de la période julienne, 1270 ans avant notre ère, et pour la première année de Cécrops Ier l'an 3144 de la période julienne, 1570 avant Jésus-Christ, par les raisons que j'exposerai dans les chap. IX et XIV, concernant la Chronologie d'Athènes et la prise de Troie; et la règle des générations m'ayant donné pour la naissance de Deucalion l'an 3141 de la période julienne, 1573 ans avant Jésus-Christ, je n'ai point vu d'inconvénient à placer le règne de ce prince avec Eusèbe, en 3173 de la période julienne, 1541 ans avant Jésus-Christ, et ce déluge l'an 3185 de la période julienne, 1529 ans avant notre ère avec les Marbres de Paros, quoique cette année ne réponde pas à la quatrième du règne de Cranaüs, mais à la quarante-deuxième de celui de Cécrops Ier, selon mon système, que j'expliquerai dans le chapitre IX de la Chronologie athénienne. Ainsi, l'intervalle, selon moi, entre ce déluge et la prise de Troie, n'est que de 259 ans. Au reste, cette inondation pourrait être arrivée quelques années plus tôt ou quelques années plus tard, sans que mon système en reçut la plus légère atteinte.

J'ai placé, par les raisons qu'on verra autre part [2], Cécrops Ier l'an 3144 de la période julienne, 1570 ans avant notre ère, la première année du règne de Cranaüs, l'an 3194 de la période julienne, 1520 ans

[1] Essai de Chronologie, chap. x, § III.
[2] Dionys. Halicarn., lib. I, § XVII, pag. 14.
[3] Id., ibid.

[1] Clément. Alexandr. Stromat., lib. I, pag. 401.
[2] Chapitre IX de la Chronologie d'Athènes.

avant notre ère, et celui d'Amphictyon, troisième roi d'Athènes, l'an 3204 de la période julienne, 1510 ans avant notre ère. Ce dernier prince était, comme je l'ai observé plus haut [1], fils de Deucalion. Cela s'accorde très-bien avec l'époque de la naissance de Deucalion, puisqu'il ne se trouve entre cette époque et le règne d'Amphictyon à Athènes qu'un intervalle de 63 ans.

Il n'en est pas de même d'une autre époque non moins remarquable, je veux dire celle de Xuthus. Ce prince ayant été chassé de la Thessalie après la mort d'Hellen, se réfugia à Athènes auprès d'Érechthée, qui lui donna sa fille Creuse en mariage. Érechthée monta sur le trône d'Athènes en 3283 de la période julienne, 1,431 ans avant notre ère. Xuthus doit être arrivé dans l'Attique au plus tard l'année suivante. Cela paraît déranger les calculs précédents, car si Deucalion est né l'an 3141 de la période julienne, 1573 ans avant Jésus Christ, Hellen doit être né l'an 3174 de la période julienne, 1540 ans avant notre ère, et Xuthus, second fils d'Hellen, l'an 3208 de la même période, 1506 ans avant Jésus-Christ. Xuthus devait avoir, par conséquent, selon ce calcul, 76 ans lorsqu'il se réfugia dans l'Attique, et lorsqu'il épousa une fille d'Érechthée, ce qui choque toute vraisemblance.

La contradiction n'est qu'apparente. La somme totale d'un certain nombre de générations revient à 33 ans l'une portant l'autre. Mais dans ce nombre de générations, il s'en trouve de très-longues et de très-courtes. Des raisons particulières peuvent avoir fait différer le mariage de quelques princes, et accélérer celui de quelques autres, et le prince qui succède, ou qui fait lignée, peut n'être né qu'après plusieurs années de mariage. La règle des générations sert à fixer les deux extrêmes, je veux dire, la naissance du chef de la famille, et la naissance du dernier rejeton de cette maison: mais elle ne peut déterminer les naissances intermédiaires; et si l'on a besoin de les déterminer, on est forcé de recourir à des synchronismes. Deucalion et Hellen surtout, peuvent s'être mariés tard. Hellen peut avoir eu Xuthus après bien des années de mariage. Quoique Xuthus soit le second de ses fils, Hellen peut avoir eu auparavant beaucoup d'autres enfants, tant garçons que filles; et si l'histoire ne donne à ce prince que trois enfants, il ne s'ensuit point qu'il n'en ait eu que trois; les autres peuvent être morts en bas âge. Xuthus pouvait avoir 34 ans lorsqu'il se retira à Athènes en 3284 de la période julienne, 1430 ans avant notre ère. Il était, par conséquent, né en 3250 de la période julienne, 1464 avant Jesus-Christ: cela fait 109 ans entre la naissance de Deucalion et celle de son petit-fils; ce qui n'a rien d'extraordinaire.

[1] Page 524.

Les époques des règnes de Nélée et de Nestor s'accordent très-bien aussi avec celle de la naissance de Deucalion. Nélée était né vers l'an 3327 de la période julienne, 1387 ans avant Jésus-Christ, et Nestor vers l'an 3368 de la même période, 1346 ans avant notre ère, comme je l'ai prouvé dans le chapitre XIII, concernant Hercule. Deucalion doit être né vers l'an 3141 de la période julienne, 1573 ans avant notre ère, puisqu'il y a entre ce prince et Nélée cinq générations masculines et une féminine, qui font 188 ans.

Ces deux dernières époques coïncident aussi avec les événements de la vie d'Hercule. Je n'en parlerai point ici, me réservant de le faire dans le chapitre où je discuterai ce qui regarde ce héros. C'est d'après ces principes que j'ai arrangé la naissance d'Amphictyon et son règne à Athènes, de manière que ce prince fût assez âgé pour pouvoir chasser Cranaüs et régner en sa place. J'ai pris aussi la même précaution, afin que Xuthus n'eût que 34 ans lorsqu'il se réfugia à Athènes.

	Per. Jul.	Années av. J.C.
Naissance de Deucalion en	3141	1573
Amphictyon, fils de Deucalion, né en	3168	1546
Deucalion règne en.	3173	1541
Déluge de Deucalion	3185	1529
Hellen, fils de Deucalion, né vers.	3191	1523
Amphictyon, fils de Deucalion, règne aux Thermophyles	3192	1522
Le même, règne à Athènes.	3204	1510
Æole, fils d'Hellen, né en.	3240	1474
Xuthus, frère d'Æole, né en	3250	1464
Naissance de Salmonée, fils d'Æole	3271	1443
Xuthus se réfugie a Athènes	3284	1430
Naissance de Tyro, fille de Salmonée	3311	1403
Nélée, fille de Tyro, né en.	3327	1387
Periclyménus, fils de Nélée, né en.	3350	1364
Péro, fille de Nélée.	3360	1354
Nestor, fils de Nélée, né en	3368	1346
Penthilus, fils de Périclyménus, né en. . . .	3379	1335
Borus, fils de Penthilus, né en.	3416	1298
Andropompus, fils de Borus, né en	3450	1264
Mélanthus, fils d'Andropompus, né en. . . .	3486	1228
Mélanthus chassé de la Messénie par les Héraclides.	3524	1190

§ II. De Mélampus et de Bias.

Mélampus [1] était fils d'Amythaon, et remontait, par Créthée, à Deucalion à la sixième génération. Deucalion étant né en 3141 de la période julienne, 1573 ans avant notre ère, Mélampus doit être né vers l'an 3341 de la période julienne, 1373 ans avant notre ère. Cependant j'ai placé sa naissance en 3347 de la période julienne, 1367 ans avant notre ère, parce que son père Amythaon est né en 3326 de la période julienne, 1388 ans avant l'ère vulgaire.

[1] Apollodor., lib. II, cap. II, § II.

La science des augures et des haruspices, si l'on peut appeler de ce nom une ridicule superstition, était fort en vogue en ce temps, et le fut encore bien des siècles après. Elle donnait alors de la considération et de l'autorité. Mélampus s'y rendit habile. Je ne copierai point les traits qu'en cite Apollodore. Ceux qui seraient curieux de les voir peuvent consulter cet auteur, livre Ier, chapitre IX, § XI et XII. Je me contente d'observer que cette science lui valut, à lui et à son frère, un royaume.

Une espèce[1] de fureur s'étant emparée des femmes d'Argos, elles abandonnaient leurs maisons pour courir les campagnes. Les Argiens députèrent à Mélampus quelques-uns de leurs principaux citoyens, pour le prier de les guérir. Il le promit, à condition qu'on lui accorderait la moitié du royaume. Cette demande ayant paru exorbitante, elle fut rejetée. Mais la fureur des femmes croissant de jour en jour, et les Argiens n'y trouvant point de remède, on lui accorda sa demande. Ses désirs augmentant avec le besoin qu'on avait de lui, il refusa de se rendre à Argos, si on n'accordait point aussi à son frère le tiers du royaume. Les Argiens y consentirent, et leurs femmes furent guéries. Le scoliaste de Pindare, sans entrer dans ces détails, dit qu'il[2] promit de les guérir, moyennant la moitié du royaume qu'on lui donnerait pour récompense. Ayant purifié les femmes d'Argos, les Argiens tinrent leurs engagements; et lui ayant donné les deux tiers du royaume, il les partagea avec son frère Bias. Cet état[3] est le seul chez les Grecs qui ait été divisé en trois parties.

Mais avant cela, Mélampus était[4] passé en Égypte, et en avait rapporté les cérémonies religieuses que les Grecs observaient dans le culte de Bacchus. Il communiqua aussi à ses compatriotes les histoires de Saturne, du combat des Titans et des passions des dieux. Hérodote[5] dit la même chose, à cela près qu'il ne le fait pas positivement voyager en Égypte; mais il suppose que Mélampus apprit ce qui concernait le culte de Bacchus de Cadmus et des Tyriens de sa suite, qui vinrent de Phénicie en Béotie.

Personne n'a remarqué jusqu'à présent l'incohérence de ce passage. Je ne puis cependant me persuader qu'il soit tel qu'on le trouve dans toutes les éditions de cet historien, et je doute d'autant moins qu'il a été altéré par les copistes, que le manuscrit de Sancroft, qui est à Cambridge, et celui de la bibliothèque impériale à Vienne: ne contiennent point ces mots: Μελάμπυυσ τὰ περὶ τὸν Διόνυσον παρὰ Κάδμου τε τοῦ..... Je lirais donc: πυθέσθαι δέ μοι δοκέει μάλιστα Μελάμπους τὰ περὶ τὸν Διόνυσον παρ' ἀπόγονων Κάδμου τε τοῦ Τυρίου κ. τ. λ. ἀπόγονων peut avoir été omis par les copistes. Le sens exige nécessairement qu'on remette ce terme en sa place, ou un équivalent. Ce passage signifiera alors que Mélampus apprit ce qui concerne le culte de Bacchus des descendants de Cadmus, et de ceux des Tyriens qui vinrent de Phénicie en Béotie.

Ce léger changement est d'autant plus nécessaire, que si Hérodote s'était exprimé de la manière dont son texte est conçu dans toutes les éditions, il faudrait faire remonter Mélampus à l'année 3165 de la période julienne, 1549 ans avant notre ère, et, par conséquent, Deucalion à l'an 2,935 de la période julienne, 1779 ans avant notre ère; ce qui est démenti par la généalogie de ce prince, que j'ai donnée dans le paragraphe précédent. De plus, la naissance d'Hercule étant antérieure à celle d'Hérodote[1] de 900 ans, et Cadmus[2] ayant précédé Hercule de cinq générations, Cadmus doit être à peu près de l'an 3165 de la période julienne, 1549 ans avant notre ère, et Mélampus devrait être du même temps, ou environ, ce qui est démontré faux par la généalogie de Mélanthus.

D'un autre côté, Bias, frère cadet de Mélampus, recherchait Péro, fille de Nélée, et Mélampus trouva le moyen de la lui faire obtenir. Nélée était contemporain d'Hercule, puisque ce héros prit la ville de Pylos, et que tous les fils de Nélée furent tués à ce siége, à l'exception de Nestor. Mélampus était donc contemporain d'Hercule. C'est un fait constant que confirme la règle des générations. En effet, j'ai prouvé dans le paragraphe précédent que Deucalion était né en 3141 de la période julienne, 1573 ans avant notre ère. Mélampus en descendait directement à la sixième génération. Il était donc né vers 3347 de la période julienne, 1367 ans avant notre ère. D'un autre côté, j'ai prouvé dans le chapitre XIII, concernant Hercule, que ce héros était né l'an 3330 de la période julienne, 1384 ans avant notre ère. Mélampus et Hercule étaient donc contemporains. Cet accord est une nouvelle preuve de la justesse de mes calculs, et démontre que le passage d'Hérodote ci-dessus rapporté a été altéré par les copistes.

Eusèbe ne diffère pas beaucoup de ce calcul. Il dit[3] que Mélampus florissait l'an 648, c'est-à-dire, 593 ans avant la première olympiade. La première

[1] Herodot., lib. IX, § XXXIII. Pausan., lib. II. cap. XVIII, pag. 150.

[2] Scholiastes Pindari ad Nem. Od. IX, ỳ 30, pag. 401, col. 1, lin. 3, *à fine*.

[3] Pausan., lib. II, cap. XVIII, pag. 150.

[4] Diodor. Sicul., lib. I, § XCVII.

[5] Herodot., lib. II, § XLIX, note 187.

[1] Herodot., lib. II, § CXLV.

[2] Id., ibid., § XLIV.

[3] Chronic. Canon.

olympiade étant de l'année 3938 de la période julienne, 776 ans avant notre ère, si l'on retranche 593 ans, on aura l'an 3345 de la période julienne, 1,369 ans avant notre ère. En supposant que Mélampus eût alors 30 ans, il serait né l'an 3315 de la période julienne, 1399 ans avant Jésus-Christ; ce qui ne diffère de notre calcul que de 32 ans.

Tableau généalogique de Mélampus.

	Périod. Jul.	Années av. J.-C.
Deucalion, né en	3141	1573
Hellen, né en	3191	1523
Æole, né en	3240	1474
Crétheüs, né en	3280	1434
Amythaon, né en	3326	1388
Mélampus, né en	3347	1367
Bias, frère de Mélampus, né en	3348	1366
Bias épouse Péro, fille de Nélée, en	3380	1334

CHAPITRE VII.

Des rois de Lydie.

Il serait trop long et trop ennuyeux de parler de tous les écrivains qui ont fait mention des rois de Lydie. Je me bornerai aux plus distingués parmi les modernes, et même je ne présenterai que le résultat de leurs calculs, sans m'assujettir à discuter leurs opinions, à moins qu'elles ne soient fondées sur des autorités qui rendent cette discussion nécessaire, parce que ce travail exigerait une dissertation dans les formes, et que les bornes de cet ouvrage me forcent d'être concis.

La prise de Sardes par Cyrus est le grand pivot sur lequel roule la chronologie des rois de Lydie de la famille des Héraclides, qui commença à Agron et finit en Candaules, et de celle des Mermnades, qui commença à Gygès et finit à Crésus. Il s'agit donc de déterminer l'année et le temps de l'année où cette ville fut prise. Usher [1], archevêque d'Armagh, la met en 4166 de la période julienne, 548 ans avant Jésus-Christ, et il s'appuie principalement sur Solin et Eusèbe; Simson [2] la quatrième année de la cinquante-huitième olympiade, c'est-à-dire en 4169 de la période julienne, 545 ans avant Jésus-Christ; car je ne m'arrête point à ce qu'il fait correspondre la quatrième année de la cinquante-huitième olympiade à l'an 545 avant Jésus-Christ, parce qu'on sait qu'il a placé la première année de notre ère la quatrième année de l'olympiade 194, quoique, selon l'opinion commune, elle soit de l'année suivante, et parce qu'il n'a pas compté l'année de la naissance de Jésus-Christ pour une année avant notre ère, quoique cette année fût révolue, puisque Jésus-Christ est né vers la fin. Telle est la raison du peu d'accord qu'on remarque dans cet auteur entre les olympiades et les années avant notre ère. Mais, pour en revenir à la prise de Sardes, le P. Pétau [1] la met en 4170 de la période julienne, 544 ans avant Jésus-Christ, et la première année de la cinquante-neuvième olympiade; M. le président Bouhier [2] la même année; M. Fréret [3] l'an 545 avant notre ère, sans spécifier si c'est la troisième ou la quatrième année de la cinquante-huitième olympiade; M. Desvignoles [4] en 4166 de la période julienne, 548 ans avant Jésus-Christ, de même qu'Usher. Mais, n'osant se fier à cette date, qui est cependant appuyée des témoignages de Solin et d'Eusèbe, il croit qu'on pourrait la reculer de deux ou trois ans. Enfin le P. Corsini [5] place la prise de cette ville la troisième année de la cinquante-neuvième olympiade, c'est-à-dire l'an 4172 de la période julienne, 542 ans avant Jésus-Christ.

Je pense que ce savant est de tous les modernes celui qui recule le plus cette prise. Il se fonde sur les Marbres de Paros, qui s'expriment ainsi: « Depuis [6] que Cyrus a pris la ville de Sardes, et a fait prisonnier Crésus, que la pythie avait trompé, il y a 278 ans. » Ce savant n'a pas fait attention que la date était effacée, et qu'elle n'avait été rétablie que par la conjecture des éditeurs. M. Chandler, à qui le public est redevable de la dernière édition de ces Marbres, peu touché des raisons de ses devanciers, a substitué 285; ce qui donne l'an 549 avant notre ère. Mais comme il n'a point accompagné son édition de commentaires, j'ignore les motifs qui l'ont déterminé. Le P. Corsini ne pouvait se dissimuler que cette époque était mutilée. Aussi continue-t-il: « L'auteur [7] de la Chronique, ayant placé le commencement du règne de Crésus dans la première année de la cinquante-sixième olympiade, a conséquemment, et très-bien, mis la fin de ce règne et la victoire de Cyrus la troisième année de la cinquante-neuvième olympiade. » C'est une nouvelle méprise du P. Corsini, d'autant plus grave, qu'il est impossible de tirer ce sens de cette époque, qui

[1] Usserii Annal. veter. et novi Testam., pag. 76.
[2] Simsoni Chronic. Catholic. ad ann. M. 3,460, pag. 643.

[1] Petav. de Doctrinâ Temporum, vol. II, pag. 307.
[2] Recherches et Dissert. sur Hérodote, chap. V.
[3] Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. V, Mém., pag, 274.
[4] Chronologie de l'Histoire sainte, tom. II, liv. V, chap. XIV, § VI, pag. 554.
[5] Fasti Attici, tom. III, pag. 113.
[6] Marmora Oxon. Epoch. 43.
[7] Fasti Attici, tom. III, pag. 113.

est la quarante-deuxième, et qui est également mutilée. La voici telle qu'elle se trouve dans l'édition de M. Chandler, qui l'a revue avec soin sur les Marbres mêmes. ἀφ' οὗ Κρὸισος.... Ασίασ.... Δελφος α... ΔΔΔΔΙΙ. ἄρχοντος Ἀθήνησι τοῦ δήμου. Les éditeurs ont suppléé les lacunes de cette manière : ἀφ' οὗ Κρὸισος ἐξ Ασίας εἰς Δελφοὺς ἀπεπέμψεν ἔτη ΗΗΠΔΔΔΔΙΙ. ἄρχοντος Αλήνησιν Εὐθυδήμου. « Depuis que Crésus a envoyé » d'Asie à Delphes, il y a 292 ans, Euthydémus » étant archonte à Athènes. » Je suis persuadé que cette époque est bien rétablie. Mais, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, elle ne regarde et ne peut regarder que l'année où Crésus envoya des présents à Delphes, et non le commencement de son règne. Les Marbres ne pouvant servir à prouver, ni le commencement, ni la fin de ce règne, il faut recourir à d'autres autorités.

Solin place [1] la prise de Sardes en la cinquante-huitième olympiade, sans en déterminer l'année. M. Desvignoles [2] prétend qu'il a voulu parler de la première année de cette olympiade : « car, ajoute- » t-il, quand les anciens auteurs nomment simple- » ment une olympiade, pour l'ordinaire ils enten- » dent la première année. » Cela est vrai en général de la plupart des auteurs : mais Solin ne s'astreint pas rigoureusement à cette règle, et se contente d'indiquer vaguement l'olympiade, sans presque jamais en spécifier l'année. Suivant Eusèbe [3], Crésus fut fait prisonnier la première année de la cinquante-huitième olympiade ; mais, peu d'accord avec lui-même, il recule de deux ans la prise de Sardes, qu'il place la troisième année de la cinquante-huitième olympiade, c'est-à-dire, ou dans les six derniers mois de l'an 4168 de la période julienne, 546 ans avant Jésus-Christ, ou dans les six premiers mois de l'an 4169 de la période julienne, 545 ans avant Jésus-Christ. Sosicrates de Rhodes [4] assure que Périandre mourut 40 ans avant Crésus, et un an avant la quarante-neuvième olympiade. Que Sosicrates se soit trompé ou non sur l'année de la mort de Périandre, c'est une question que je n'examine point ici. Il n'en résulte pas moins qu'il croyait qu'il était mort 40 ans avant que Crésus eût été fait prisonnier, et en la quatrième année de la quarante-huitième olympiade, et que Crésus avait été détrôné en la quatrième année de la cinquante-huitième olympiade. Or, cette année répond aux six

[1] Soloni Polyhist., cap. I, pag. 8, C.

[2] Chronologie de l'Histoire sainte, tom. II. liv. V, chap. XIV, § VI, 554

[3] Euseb. Chronic. Canon., pag. 165.

[4] Σωσικρατης δέ φησι πρότερον Κροίσου τελευτῆσαι αὐτὸν ἔτεσι τετταράκοντα, καὶ ἑνὶ πρὸ τῆς τεσσαρακοστῆς ἐννάτης ὀλυμπιάδος. Diog. Laert. in Periandro, lib. I, Segm. 99, pag. 60.

derniers mois de l'an 4169 de la période julienne, 545 ans avant Jésus-Christ, et aux six premiers mois de l'an 4170 de la période julienne, 544 ans avant Jésus-Christ. Il s'agit donc de déterminer le temps de l'année où Cyrus s'empara de la capitale de la Lydie.

Crésus [1], après la bataille douteuse qui se donna dans la Ptérie, se retira à Sardes, afin d'y passer l'hiver, et d'entrer en campagne au commencement du printemps, avec des forces plus considérables que celles qu'il avait auparavant. Il avait licencié les troupes de ses alliés, et leur avait recommandé, en les renvoyant, de se rendre auprès de lui le cinquième mois. Il avait aussi dépêché des courriers à Lacédémone et en Egypte, avec de pareils ordres. Mais Cyrus, l'ayant suivi de près, lui livra bataille près de Sardes, et l'ayant battu, le força de se renfermer dans les murs de sa capitale, dont il forma sur-le-champ le siége. Quatorze jours après Sardes fut prise, et Crésus fait prisonnier.

Il est évident, d'après ce récit, que la bataille près de Sardes, et que la prise de cette ville, sont arrivées avant l'hiver, et au mois d'octobre. En effet, Crésus, en licenciant ses alliés, leur recommanda de se rendre auprès de lui le cinquième mois, afin de se mettre en campagne au commencement du printemps. Ils devaient donc être à Sardes au commencement de mars ; et lorsqu'il leur tenait ce langage on était à la fin de septembre, ou, au plus tard, au commencement d'octobre. Maintenant cette prise est, selon Sosicrates, comme on vient de le voir, de la quatrième année de la cinquante-huitième olympiade. Il s'ensuit donc que Crésus a été fait prisonnier vers le mois de septembre de l'an 4169 de la période julienne, 545 ans avant Jésus-Christ. Le combat dans la Ptérie est probablement du commencement de l'été de la même année julienne, ou peut-être de la fin du printemps.

Cependant M. de la Nauze [2] retarde la prise de Sardes jusqu'à l'an 541 avant l'ère vulgaire, et voici les raisons sur lesquelles il s'appuie. Pisistrate usurpa la souveraineté en 560. De 33 ans qu'il vécut après le commencement de sa tyrannie, il en régna 17, et passa les 16 autres en différents exils. De ces 16 ans, il en passa 5 dans le premier exil, puisque, selon Hérodote, il en passa 11 dans le second. Ainsi Pisistrate fut rétabli pour la troisième fois l'an 542.

Rien de plus juste que ce calcul ; mais lorsque M. de la Nauze en infère que Crésus fut fait prisonnier l'an 541, je me vois forcé d'abandonner son hypothèse. Pisistrate, dit-il, était déjà rétabli pour

[1] Herodot., lib. I, § LXXI, etc.

[2] Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. XIV; Mém., pag. 564.

la troisième fois lorsque Crésus envoya demander des secours aux Lacédémoniens, afin de réprimer la trop grande puissance de Cyrus, et il cite Hérodote, *lib.* 1, § LXIV. Je ne puis mieux répondre à cette objection qu'en me servant des propres termes de l'illustre président Bouhier[1] : « Crésus, dit-il, songeant (*Hérod.* 1, § LIX, etc.) à faire la guerre à » Cyrus, crut devoir, avant toutes choses, rechercher l'amitié des principaux peuples de la Grèce, » et entre autres celle des Athéniens, qu'il apprit être » alors soumis à la domination de Pisistrate. De là » l'historien, prenant occasion de raconter la fortune » de cet usurpateur, expose tout de suite comment » il parvint à asservir sa patrie, comment il fut » chassé peu après, puis rétabli, puis chassé de nou» veau, et comment enfin il s'en rendit maître une » troisième fois pour le reste de sa vie. Après quoi, » Hérodote, reprenant le fil de son discours, retourne » à Crésus et à ses projets. »

C'est d'après cela que j'ai placé la députation de Crésus à l'oracle de Delphes l'an 556 avant l'ère vulgaire. L'alliance de Crésus avec les Lacédémoniens, qui ne fut pas de beaucoup postérieure à la réponse de l'oracle, dut précéder la seconde expulsion de Pisistrate, et par conséquent avoir lieu l'an 554. Le reste du règne de ce prince n'est susceptible d'aucune difficulté.

L'époque où Crésus fut fait prisonnier étant certaine, on ne peut douter en quelle année Gygès monta sur le trône. En effet, suivant Hérodote[2], Crésus régna 14 ans et 14 jours, Alyattes 57 ans, Sadyattes 12, Ardys 49, et Gygès 38. Ces sommes réunies font 170 ans, qui, étant ajoutés à 545, donnent l'an 3999 de la période julienne, 715 ans avant Jésus-Christ, pour l'avénement de Gygès au trône. La famille des Héraclides régna, selon Hérodote, 505 ans, qui, étant ajoutés à 715, donnent l'an 5494 de la période julienne, 1220 ans avant Jésus-Christ, pour le commencement du règne d'Agron, premier roi de Lydie de cette maison. Mais ici le texte d'Hérodote présente une difficulté dont les commentateurs ne se sont point aperçus, ou qu'ils ont négligée de dessein prémédité, parce qu'ils ne se sentaient pas en état de la résoudre.

Cet historien[3] dit que les Héraclides régnèrent 505 ans en vingt-deux générations. Ce texte est manifestement altéré, et voici comme je le prouve. Ou le nombre des générations est trop grand, ou la somme des années que les Héraclides occupèrent le trône de Lydie est trop petite. Cette somme ne peut être trop petite, puisqu'en ajoutant ces 505 ans

[1] Recherches et Dissert. sur Hérodote, pag. 157.
[2] Herodot., lib. I, § XIV, XVI, XXV, LXXXVI.
[3] Herodot., lib. I, § VII.

à 715, qui est l'année où Gygès devint roi, on aura l'an 5494 de la période julienne, 1220 ans avant Jésus-Christ pour la première année du règne d'Agron. Si l'on ajoute 166 ans pour les cinq générations qu'il y a d'Hercule à Agron, on aura, pour la naissance d'Hercule, l'an 5528 de la période julienne, 1386 ans avant Jésus-Christ; ce qui ne fait qu'une différence de deux ans entre l'époque de la naissance d'Hercule, telle que la donne Hérodote lui-même. Par conséquent l'erreur ne gît pas dans la somme des règnes des Héraclides; elle n'est que dans le nombre des générations.

Hérodote évalue[1] lui-même trois générations à 100 ans; donc les vingt-deux générations donneraient 733 ans, qui étant ajoutés à 715, qui est l'année où Gygès monta sur le trône, on aurait l'an 5266 de la période julienne, 1448 ans avant notre ère, pour la première année du règne d'Agron. Or, cette année précède de 66 ans l'époque de la naissance d'Hercules, qu'Hérodote[2] met en 5330 de la période julienne, 1384 ans avant Jésus-Christ, comme nous l'avons prouvé dans le chap. XIII, concernant Hercule. Que serait-ce donc si l'on ajoutait à cette somme les cinq générations qui sont d'Agron à ce héros? Il faudrait encore ajouter 166 ans; ce qui ferait remonter Hercule 232 ans plus haut que l'époque donnée par Hérodote lui-même. Il est donc évident que le texte de notre historien est altéré, 505 ans ne donnant que quinze générations, et qu'il faut lire ἄρξαντες μὲν ἐπὶ πεντεκαίδεκα γενεὰς ἀνδρῶν en la place de ces mots ἄρξαντες μὲν ἐπὶ δύο καὶ εἴκοσι γενεὰς ἀνδρῶν. Ce changement répand de la clarté sur le texte de notre historien, et le met d'accord avec lui-même, non-seulement dans ce passage, mais encore dans tous les autres endroits de son histoire où il a eu occasion de parler d'Hercule et de sa postérité.

CHAPITRE VIII.

Des Pélasges.

Les Pélasges ont joué anciennement un grand rôle chez les Grecs. Hérodote en fait souvent mention. Dispersés dans la plus grande partie de la Grèce, on les voit passer de l'Argolide dans l'Arcadie, de là en Thessalie et en Asie; ils y bâtissent quelques places sur l'Hellespont, ou plutôt sur la Propontide, s'emparent du pays situé sur les côtes de la mer Egée, entre le Caïque et le pays occupé depuis par les Io-

[1] Herodot., II, § CXLV.
[2] Id., lib. II, § CXLII.
[3] Id., ibid., § CXLV.

niens. On les trouve à Lesbos, à Dodone, dans l'Ætolie, dans l'Acarnanie, dans l'Ombrie, appelée depuis Tyrrhénie; en Thrace, à Athènes, à Lemnos, à Imbros, etc. Ce peuple, si universellement répandu, ce peuple qui s'était rendu fameux par ses brigandages, et qui a laissé partout des traces de son passage, disparut tellement des pays qu'il avait envahis, que, du temps d'Hérodote et de Thucydides, il ne restait plus, tant en Asie qu'en Europe, que quelques misérables cantons, quelques chétives places, qui attestaient moins l'antique splendeur des Pélasges que leur ancienneté. Le rôle qu'ils ont joué sur la scène du monde m'a paru si important, que j'ai cru devoir leur donner place dans cet essai sur la chronologie d'Hérodote, et que ce chapitre serait d'autant moins regardé comme un hors-d'œuvre que le père de l'histoire en fait souvent mention et même qu'il avance, en deux ou trois endroits, que les Athéniens étaient Pélasges d'origine. Je me propose d'examiner l'origine de ce peuple singulier, de débrouiller ses différentes migrations, de fixer à peu près le temps où elles ont eu lieu, et enfin d'examiner si les Athéniens sont originairement Pélasges.

§ I. De l'origine des Pélasges.

Il est bien étonnant que le célèbre Bochart, qui voyait les Phéniciens partout, n'ait pas fait venir les Pélasges de la Phénicie. Mais à son défaut, Thomas Reinésius, savant distingué, publia à Altembourg, en 1630, une dissertation sur la langue punique, ἱστορουμένα *linguæ punicæ*, où il prétend, dans le chap. II, § XIV et XV, que les Phéniciens peuplèrent anciennement l'île de Thasos, et que de là ils passèrent dans l'Attique, où ils prirent le nom de Pélasges. Le premier point, attesté par le père de l'histoire [1] et par tous les écrivains qui l'ont suivi, est hors de doute. Quant au second, on ose dire qu'il n'y a aucun auteur qui en fasse mention, et Reinésius ne cite lui-même pour ses garants que Denys d'Halicarnasse et Lucien, qui n'en disent rien du tout. Je ne m'arrêterai donc pas davantage sur une opinion destituée de fondement et qui s'écroule d'elle-même.

Il vaut mieux chercher les Pélasges dans l'Argolide, où les anciens s'accordent assez unanimement à placer leur origine. Inachus est le premier prince qui ait régné dans l'Argolide. J'ignore sous quel nom ce pays était alors connu; mais il est certain qu'il ne portait pas encore celui sous lequel je viens de le désigner. Il y a grande apparence qu'on l'appela Inachie sous Inachus, et c'est ce que l'on voit dans Etienne de Byzance [2]. Il ne porta pas même encore le nom d'Argolide sous Phoronée, son fils et son

[1] Herodot., lib. VI, § XLVII.
[2] Stephan. Byzant. Voc. Ἰναχία

successeur. Ce fut ce prince qui rassembla les habitants épars dans une ville qu'il fonda et à laquelle il donna le nom de ville Phoronique [1]. Ses enfants furent Apis [2], Eurotas et Niobé. Cette princesse eut de Jupiter, ou plutôt d'un inconnu, Argos et Pélasgus. Le premier de ces princes, ayant succédé à Apis, changea le nom du pays et l'appela du sien Argolide, et la ville Phoronique Argos. Cette contrée, qui était alors très-peu arrosée, était sèche et stérile; et ne suffisant pas à la nourriture de ses habitants, une partie chercha de nouvelles terres. Pélasgus [3], frère d'Argos, se mit à la tête de ces aventuriers, qui s'appelèrent de son nom Pélasges. On ne doit pas être surpris de leur facilité à changer de nom; on a vu qu'ils avaient pris successivement celui de leurs trois premiers rois. On ne peut supposer qu'ils aient montré quelque répugnance à adopter celui du prince qui leur présentait l'appât d'une conquête facile et d'un pays fertile.

§ II. Des Pélasges-Arcadiens.

Pélasgus se rendit dans l'Arcadie à la tête de ces aventuriers vers l'an 2810 de la période julienne, 1896 ans avant notre ère. Phégée, fils d'Inachus, y avait fondé, dix-huit ans auparavant, la ville de Phèges [4]. Ce pays ne s'appelait pas encore Arcadie. On ignore le nom qu'il portait alors. On sait seulement qu'il était habité par des peuples barbares, comme je le dirai dans le paragraphe suivant. Ces aventuriers, arrivant en masse, n'eurent pas de peine à subjuguer des peuples dispersés et qui ne s'attendaient pas à une invasion. Pélasgus régna paisiblement pendant plusieurs années, et donna à ce pays, comme on le croit, le nom de Pélasgie [5]. Pausanias, qui rapporte cette opinion, ne l'assure cependant pas. Elle n'est fondée que sur le témoignage des poëtes. Or l'on sait qu'ils sont dans l'usage de donner des épithètes empruntées des anciens événements, afin d'embellir leurs ouvrages. C'est à quoi n'ont pas pris garde les écrivains postérieurs; et si Pline [6] le naturaliste eût fait cette réflexion, il n'aurait pas avancé que l'Arcadie s'appelait anciennement Drymodès et

[1] Pausan., lib. II, cap. XV, pag. 145. Stephan. Byzant, Voc. Argos. Scholiast. Euripidis ad Orestem, v. 1247.
[2] Scholiast. Euripidis, ibid.
[3] Toutes les traditions, quoique différentes entre elles, s'accordent cependant à dire que Pélasgus était Argien. Voici de quelle manière s'exprime le Scholiaste d'Euripide sur le vers 1646 de l'Oreste : « Pélasgus était autochthone Argien, fils d'Arestor et petit-fils d'Iasus. Étant venu en Arcadie, il changea le caractère féroce des habitants et leur donna des mœurs plus douces. »
[4] Scholiast. Euripedis ad Orestem. V. 1247.
[5] Pausan., lib. VIII, cap. I, pag. 599.
[6] Plin., Hist. Nat., lib. IV, cap. VI, tom. I, pag. 195.

Pélasgie. Il aurait vu que le premier de ces noms n'était, à proprement parler, qu'une épithète que lui avait fait donner le grand nombre de forêts dont elle était couverte, et que le second n'était qu'un surnom, qui lui venait de Pélasgus, qui en avait fait la conquête.

Pélasgus y régna environ 20 ans, et même il y eut un fils nommé Lycaon. Mais, soit que ce prince fût choqué des mœurs agrestes du peuple nouvellement conquis, soit que le climat lui déplût, soit inconstance et légèreté dans le caractère, il chercha à se fixer ailleurs. Pendant qu'il délibérait sur quel pays il porterait ses pas, on lui annonça que la Thessalie [1], qui jusqu'alors avait été sous les eaux, venait d'éprouver un tremblement de terre. Ce tremblement avait été si violent que le mont Ossa avait été séparé de l'Olympe. Les eaux, qui inondaient cette belle contrée, s'étant écoulées par cette ouverture, le pays fut bientôt desséché, et l'on n'aperçut plus que des campagnes immenses, qui invitaient les peuples voisins à les venir cultiver.

Pélasgus profita d'autant plus volontiers de cette heureuse rencontre, qu'il se promettait d'amples moissons d'une terre encore vierge, dont personne ne songeait à lui disputer la possession. Son fils Lycaon étant encore trop jeune pour le suivre, il le laissa en Arcadie, et prenant avec lui les Pélasges aventuriers, il se rendit dans l'Hæmonie. Il peupla la partie du pays qui est entre le Pénée sud et le mont Olympe nord, bornée à l'ouest par le mont Pœus, à l'est par la mer Égée, au nord par la Perrhæbie, et au sud par le mont Ossa. C'est ce qui formait la Pélasgiotide; elle se subdivisait en trois parties : la Pélasgiotide proprement dite, le vallon de Tempé et la Perrhæbie, dont la partie maritime fut dans la suite connue sous le nom de Magnésie. Cet événement est à peu près de l'an 2851 de la période julienne, 1883 ans avant notre ère.

§ III. Les Arcadiens étaient-ils Pélasges?

Pélasgus emmena avec lui dans l'Hæmonie les Pélasges qui l'avaient suivi de l'Argolide, et il ne resta dans le pays que les barbares qui l'habitaient auparavant, ou tout au plus quelques Pélasges, qui, y ayant formé des établissements, s'étaient incorporés avec eux. On ne peut guère douter qu'il n'y fût resté quelques Pélasges, puisque Hérodote [2] assure que des Arcadiens-Pélasges se joignirent à la colonie ionienne. Ce passage sert à prouver que tous les Arcadiens n'étaient pas Pélasges lors de l'envoi de la colonie ionienne.

[1] Athen. Deipnosoph., lib. XIV, cap. X, pag. 639, E, F, 640, A.

[2] Herodot., lib. I, § CXLVI.

Son fils Lycaon ne régna donc que sur ces barbares, ainsi que Nyctimus, qui succéda à Lycaon. Le règne de Nyctimus ne fut pas de longue durée. Il survint une révolution qui changea la face du pays. De nouveaux aventuriers, sortis probablement de l'Argolide, s'en emparèrent aussi facilement que Pélasgus l'avait fait 70 ans auparavant. Ils avaient à leur tête Arcas, fils d'Orchoménus, comme le dit [1] Douris dans le quinzième livre de son histoire de Macédoine. Cet Arcas n'était donc pas fils de Jupiter et le petit-fils de Lycaon par sa fille Callisto. Ce fut lui qui donna le nom d'Arcadiens aux aventuriers dont il s'était fait accompagner. Après un combat où les barbares furent vaincus, les Arcadiens subjuguèrent le pays et en chassèrent la plupart des habitants, comme le dit Aristote [2] dans la République des Tégéates. Cet événement ne peut remonter plus haut qu'à l'année 2880 de la période julienne, 1834 ans avant l'ère chrétienne. C'est sans doute une très-haute antiquité, puisqu'elle précède de 222 ans l'arrivée de Danaüs à Argos, le règne de Cécrops dans l'Attique de 264 ans et l'arrivée de Cadmus en Béotie de 285 ans. Mais peut-on inférer de cette antiquité toutes les idées chimériques enfantées par l'épithète de prosélènes (antérieurs à la lune) qu'on leur donna? Ce surnom ayant occasionné un grand nombre de fables parmi les anciens et surtout parmi les modernes, il est à propos d'en dire ici deux mots. Parmi ces derniers, il s'en est trouvé quelques-uns qui, oubliant que l'Asie avait été le berceau du genre humain, que la main de Dieu y avait formé le premier homme, que les hommes s'étant multipliés, ils s'étaient livrés à toutes sortes de crimes, jusqu'à ce que la patience de Dieu s'étant lassée, il submergea la terre avec tous ses habitants, dont il ne resta que la seule famille de Noé, qui la repeupla; ces philosophes, oubliant, dis-je, ces grandes vérités, ont voulu donner de la vraisemblance aux folles prétentions des Arcadiens, en prétendant qu'ils étaient non-seulement les plus anciens de la terre, mais encore qu'ils étaient même avant l'existence de la lune. C'est dans ce siècle, qui se vante de ses lumières, c'est dans le sein d'une compagnie savante que s'est reproduite cette étrange assertion : « C'était une opinion généralement reçue » parmi les Arcadiens, dit M. Dionis du Séjour, » dans son Essai sur les comètes, page 184, que » leurs ancêtres avaient habité la terre avant que » cet astre eût un satellite. Cette opinion nous a été » transmise par Lucien. »

Ce sentiment est indigne du célèbre philosophe qui a daigné l'adopter. Ce savant aurait bien dû le

[1] Apud Scholiast. Apollonii Rhodii ad lib. IV, v. 269.

[2] Apud Scholiast. Apolonii Rhodii ad lib. IV, v. 269.

laisser à ces misérables écrivains qui font flèche de tout bois pour affaiblir les preuves de la religion, et surtout il n'aurait pas dû ignorer que le Traité de l'astrologie qui se trouve parmi les œuvres de Lucien n'est pas de cet auteur, mais de quelque mauvais écrivain, qui convient cependant que si les [1] Arcadiens se disent plus anciens que la lune, c'est par une suite de leur ignorance et de leur stupidité, ἀνοίῃ δὲ καὶ ἀσοφίῃ.

Mais examinons les raisons qu'apportent les anciens de cet étrange surnom. Si elles ne paraissent pas fort satisfaisantes, du moins ne sont-elles pas aussi absurdes que celle qu'on vient de voir.

Hippys de Rhegium, écrivain célèbre, qui vivait du temps des guerres de Perse, si l'on en croit Suidas et l'impératrice Eudocie, est le [2] premier qui les ait ainsi appelés. Mais comme il ne rend pas raison des motifs qui leur avaient fait donner ce surnom, passons à d'autres écrivains.

Eudoxe [3] rapporte, dans sa description de la terre, que les Arcadiens existaient avant la lune. Ce philosophe, qui avait été disciple de Platon, était habile astronome; il avait voyagé en Egypte pour se perfectionner dans cette science. Il est très-vraisemblable que ce qu'il dit des Arcadiens avait rapport à l'astronomie. Cependant on ne peut l'assurer, puisqu'on ne nous a conservé que ce mot, et que ce mot, étant isolé, ne présente aucune idée fixe et déterminée.

Théodore [4] raconte, dans son vingt-neuvième livre, que la lune se leva un peu avant la bataille qu'Hercule livra aux Géants. Les Géants différaient des Titans en ce que leurs pieds étaient des serpents revêtus d'écailles, comme nous l'apprend Apollodore, lib. I, cap. VI. On en voit un parmi les pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans, page 53. Le Blond lui donne le nom de Titan. Les vers d'Ovide qu'il cite au bas de la page auraient dû lui faire reconnaître son erreur. Revenons à ce combat contre les Géants. On voit clairement qu'il s'agit d'un Hercule différent de l'Hercule thébain, du fils d'Amphitryon. C'était une opinion reçue que les Géants [5] ne pouvaient être vaincus par les dieux que lorsque ceux-ci appelaient à leur secours un mortel. Ce fut Minerve qui en donna le conseil. Hercule prit en conséquence la défense des dieux; ils remportèrent une victoire complète, comme nous

[1] Pseudo-Lucian. de Astrologiâ, § XXVII.
[2] Conf. Stephan. Byzantin. Voc. Arcas.
[3] Scholiast. Apollonii Rhod. ad. lib. IV, v. 264. Scholiast. Aristoph. ad Nubes, v. 397.
[4] Id., ibid. Le Scholiaste d'Aristophanes met, à l'endroit cité, le XXIIe livre.
[5] Apollodori Biblioth., lib. I, cap. VI, § I, pag. 16.

l'apprenons d'Apollodore [1]. On n'est pas d'accord sur le lieu où se donna le combat. Il y a cependant grande apparence que Théodore le place en Arcadie, puisque c'est à cette occasion qu'il nomme les Arcadiens Prosélènes. Nous voyons en effet que l'Arcadie fut anciennement appelée Gigantis [2].

Mais quel est ce Théodore, dont parle le scoliaste d'Apollonius de Rhodes, et de quel ouvrage de cet auteur fait-il mention? C'est ce qu'il est impossible de découvrir, à cause du grand nombre d'écrivains qui ont porté ce nom. Il y a grande apparence que ce scholiaste s'était exprimé plus clairement, et que l'épithète qui caractérisait Théodore aura disparu, ainsi que le titre de son ouvrage, par la faute des copistes. Je croyais que le scoliaste manuscrit de la bibliothèque du Roi, beaucoup plus ample que l'imprimé, réparerait ce défaut, mais, à mon grand regret, on n'y trouve pas plus d'éclaircissements. Le scoliaste d'Aristophane sur les Nuées, vers 397, s'exprime de même que celui d'Apollonius de Rhodes, avec cette seule différence qu'il cite Théodore dans son vingt-deuxième livre, au lieu de son vingt-neuvième.

Ariston de Chios [3] dans son ouvrage sur les positions des villes, et Denys de Chalcis, dans le premier livre sur les fondations des villes, disent la même chose, et ils ajoutent qu'il y avait en Arcadie un peuple qu'on appelait Sélénites. Je crois que c'est un peuple imaginaire, et ces auteurs sont, je pense, les seuls qui en aient parlé. Quoi qu'il en soit, le nom de ce peuple n'expliquerait pas celui de Prosélènes donné aux Arcadiens.

Je m'arrête un instant sur cet Ariston, pour faire observer que [4] Rutgerse, n'entendant pas l'expression grecque ἐν ταῖς θέσεσι, la changeait en ἐν ταῖς κτίσεσι, et que l'éditeur d'Apollonius de Rhodes, imprimé à Oxford, Jean Shaw, approuve cette correction. Ces deux savants ignoraient sans doute qu'en parlant d'une ville, θέσις se dit de sa situation, de sa position; et, afin qu'on ne puisse en douter, en voici un exemple que j'emprunte de la première Homélie de S. Jean-Chrysostôme sur S. Matthieu, page 12 : ὁ μὲν γεγηρακὼς καὶ πολλὴν ἐπελθὼν γῆν, καὶ σταδίων ἀριθμὸν, καὶ πόλεων θέσεις, καὶ σχήματα, καὶ λιμένας, καὶ ἀγορὰς, μετὰ ἀκριβείας ἡμῖν ἀπαγγέλλει πάσης. « Un vieillard,
» qui a parcouru un grand nombre de pays et de
» stades, nous rapporte avec la plus grande exacti-
» tude la position des villes, leurs configurations,
» leurs ports et leurs places publiques. »

Mnaséas, contemporain de Ptolémée Physcon,

[1] Apollodori Biblioth., lib. I, cap. VI, § I et seq.
[2] Stephan. Byzant. Voc. Arcas.
[3] Scholiast. Apollonii Rhod. ad lib. IV, v. 264.
[4] Rutgers. Var. Lect. lib. IV, cap. XVIII.

assure [1] que les Arcadiens régnaient avant la lune, Μνασέας δε φησι προ σελήνης Αρκάδας βασιλεῦσαι. Cela ne fait aucun sens. Je corrige avec le scoliaste d'Aristophane sur les Nuées, vers 397, Μνασέας δέ φησι Προσέληνον Αρκάδων βασιλεῦσαι. M. Valkenaer avait fait cette correction avant moi, *in Animadversionibus ad Ammonium*, page 168. Ainsi, selon cet auteur, les Arcadiens furent appelés Prosélènes du nom de leur roi Prosélénus.

J'ose croire que Prosélénus est un prince imaginaire controuvé par Mnaséas, qui se sentait dans l'impossibilité de rendre raison de l'épithète de Prosélènes que l'on donnait aux Arcadiens. Parmi tant d'auteurs et de scholiastes qui nous restent encore, qu'on en cite un seul qui ait fait mention de ce prince. Mnaséas savait que, dans l'antiquité surtout, des peuples entiers avaient emprunté leurs noms de celui de leurs princes. Il n'en fallut pas davantage à cet écrivain pour forger ce Prosélénus, persuadé qu'on ne lui en demanderait pas plus de raison qu'on n'en avait demandé à tant d'autres auteurs, qui avaient imaginé un grand nombre de princes et de héros qui n'avaient pas eu d'existence réelle. Après tout, c'était moins résoudre la difficulté que l'éluder.

Aristote, philosophe profond, qui réunissait en sa personne toutes les connaissances de son siècle et des précédents, s'est donné bien de garde de recourir à la fable, ou de créer un prince imaginaire, afin de rendre raison de cette épithète. Ce philosophe, instruit de tous les anciens gouvernements de la Grèce et de leur origine, nous apprend [2], dans la République des Tégéates, que le pays nommé depuis Arcadie avait été anciennement occupé par des peuples barbares, que les Arcadiens, profitant de l'obscurité de la nuit, les avaient attaqués avant le lever de la lune, et que, les ayant vaincus, ils les en avaient chassés. Voilà la vraie raison de cette épithète.

Ce peu de mots prouve : 1° que les Arcadiens n'étaient pas indigènes; 2° qu'ils étaient très-anciennement établis dans le pays; que, lorsqu'ils y pénétrèrent, les peuples qui l'occupaient n'étaient pas Pélasges, mais une autre nation barbare qu'Aristote ne nomme pas.

Mais supposons pour un instant que les Arcadiens étaient Pélasges, comme on l'a avancé dernièrement dans un mémoire lu dans une séance d'une compagnie savante, que l'Arcadie fut le berceau de la plupart des divinités de la Grèce, et que ce pays servit de théâtre à leurs plus brillantes actions. Supposons encore, avec l'auteur de ce Mémoire, que la colonie thessalienne est postérieure à ces faits; il s'ensuivra que les Pélasges durent porter en Thessalie le culte des dieux, embelli de toutes les grâces de l'imagination, et de là à Dodone, où ils passèrent ensuite. Si cette religion eût été telle qu'on nous l'a représentée, on l'eût retrouvée en ce dernier pays dans l'état où elle était en Thessalie, je veux dire avec toutes les fables arcadiennes, ou, pour mieux dire, avec de nouvelles fables, avec de nouveaux embellissements; car l'imagination, toujours inconstante, toujours volage, ne saurait se fixer. Mais à ces traits qui pourrait reconnaître la religion des Pélasges établis à Dodone? Ils adressaient, il est vrai, des prières aux dieux [1]; ils leur offraient des sacrifices; mais ils ne donnaient encore ni nom, ni surnom à aucun d'entre eux, parce qu'ils ne les avaient jamais entendu nommer. Ils ne connurent même ces noms que fort tard, et seulement après qu'on les leur eut apportés d'Egypte; ils étaient même si réservés sur cet article, qu'ils n'adoptèrent ces noms et surnoms qu'après que l'oracle de Dodone le leur eut permis. Si les Pélasges n'avaient en ce temps-là aucune connaissance des fables arcadiennes, ils n'étaient donc pas Arcadiens. C'est une preuve qu'on peut ajouter à celle que nous avons rapportée dans le premier paragraphe.

Quant aux fables, dont on attribue l'origine aux Arcadiens afin de prouver l'ancienneté de ce peuple, qu'on dise avec affectation que ce fut en Arcadie que Rhéa accoucha de Jupiter et de Neptune [2]; qu'on nous [3] vante la métamorphose de Cérès en jument pour échapper aux poursuites de Neptune, et celle de Neptune en cheval pour jouir de ses amours; qu'on nous représente Téménus [4] élevant Junon, les Nymphes baignant Mercure [5] au moment de sa naissance, dans la fontaine Tricrène, Cérès arrivant chez les Phénéates en [6] cherchant sa fille, et leur faisant part de toutes sortes de grains, pour les récompenser de l'accueil qu'ils lui avaient fait : qu'on nous vante, dis-je, toutes ces fables, et beaucoup d'autres encore, j'ose assurer qu'elles n'étaient pas alors connues en Arcadie, qu'elles ne le furent que plusieurs siècles après, et qu'à l'exception de Mercure et de Pan, elles ne l'étaient pas même du temps d'Homère. Ce poëte, qui a orné ses poëmes de toute la mythologie connue de son siècle, n'en fait aucune mention; ce qui prouve qu'elles n'existaient pas encore. On en a l'obligation aux auteurs cycliques, qui ont rassemblé avec soin toutes les traditions éparses, et même les plus incohérentes. C'est

[1] Scholiast. Apollonii Rhod. ad lib. IV, v. 264.
[2] Id., ibid.

[1] Herodot., lib. II, § LII.
[2] Pausan., lib. VIII, cap. VIII et XXXVI.
[3] Id., ibid., cap. XXV.
[4] Id., ibid., cap. XXII.
[5] Id., ibid., cap. XVI.
[6] Id., ibid., cap. XV.

dans ces auteurs, de beaucoup postérieurs à Homère, qu'ont puisé les tragiques et les autres poëtes. Ces auteurs sont perdus, à l'exception d'Apollodore, dont la Bibliothèque en trois livres nous est parvenue presque en entier, d'un assez grand nombre de fragments de plusieurs autres auteurs, des différents scoliastes, et d'Ovide parmi les latins, qui a mis en vers harmonieux ceux de ces auteurs cycliques qu'il s'était proposé de suivre.

Il est donc prouvé que le pays connu sous le nom d'Arcadie n'a pas été peuplé par les Pélasges; que l'invasion de ce peuple fut d'une courte durée; que les Pélasges n'y puisèrent pas la mythologie, et que, bien loin d'en être les inventeurs, ils n'adoptèrent celle des Égyptiens que sur l'autorité de l'oracle de Dodone.

§ IV. Seconde colonie des Pélasges en Thessalie.

Nous avons vu, vers la fin du paragraphe II, les Pélasges pénétrer dans l'Hæmonie avec Pélasgus leur chef. Occupés à défricher les terres, à faire des lois, à établir une forme d'administration, séparés du reste des nations par la nature du pays, concentrés en eux-mêmes, les Pélasges n'eurent aucun démêlé avec les peuples voisins, qui étaient trop faibles pour leur donner aucun sujet d'inquiétude. Ces commencements d'une population qui faisait des progrès insensibles ne présentent rien d'intéressant: aussi l'histoire ne nous a-t-elle rien transmis de ces premiers temps, et les choses seraient peut-être restées encore plusieurs siècles dans le même état, si une nouvelle horde de Pélasges n'eût fait changer de face à ce pays.

Ces nouveaux venus, ayant à leur tête Pélasgus, Achæus et Phthius, tous trois fils de Neptune et de Larissa, envahirent la Thessalie et en chassèrent les anciens colons. Il est très-vraisemblable que ces Pélasges sortirent, ainsi que les premiers, de l'Argolide, qui, étant alors un pays sec et stérile, ne pouvait nourrir ses anciens habitants. Ces trois frères, probablement issus de la famille royale, ne pouvant prétendre au trône, parce que leur naissance était illégitime, cherchèrent de nouvelles terres où ils pussent, en fondant un état, satisfaire leur ambition. La conquête de l'ancien Pélasgus n'était pas tellement effacée de la mémoire des peuples de l'Argolide qu'ils n'en eussent aucune connaissance. L'Hæmonie leur offrait de riches moissons; ses habitants, pleins de sécurité, ne devaient, ne pouvaient leur résister. Cet appât précipita leur marche: ils envahirent les pays, en chassèrent les anciens colons, et y fixerent leur demeure [1], environ 156 ans après l'envoi de la première colonie. Les anciens Pélasges chassés se dispersèrent de côté et d'autre, sans qu'on sache ce qu'ils devinrent, excepté ceux qui se rendirent à Dodone dans la Thesprotie. Il est vrai qu'aucun auteur ne parle de cette retraite des anciens Pélasges à Dodone; mais on peut l'inférer d'un passage d'Hérodote et d'un autre de Denys d'Halicarnasse. Le premier, parlant de cette femme égyptienne qui fut vendue pour être conduite dans la Thesprotie, nous apprend que ce pays [1] s'appelait alors Pélasgie. Comment aurait-elle eu ce nom, si des Pélasges ne s'y étaient établis? Or l'on ne voit aucun temps où ils aient pu s'y fixer, que celui où ils furent chassés de la Thessalie par les nouveaux Pélasges. Quant à Denys d'Halicarnasse, voici comment il s'exprime: « Lorsque [2] Deucalion chassa la » seconde colonie de Pelasges, ils se retirèrent la plu» part à Dodone auprès de leurs parents. » Il y avait donc alors des Pélasges à Dodone, et ce ne peuvent être que ceux qui avaient été chassés en premier lieu de la Thessalie. Si l'on fait attention à l'obscurité répandue sur ces anciens temps, on se trouve très-heureux lorsqu'on rencontre une faible lueur à la faveur de laquelle on peut guider ses pas incertains.

Cette nouvelle colonie de Pélasges prospéra pendant cinq générations; mais au commencement de la sixième, c'est-à-dire vers l'an 3175 de la période julienne, 1541 ans avant notre ère, elle fut chassée à son tour par des [3] Curètes et des Lélèges, appelés depuis Ætoliens et Locriens, et par beaucoup d'autres habitants du Parnasse, qui avaient à leur tête Deucalion, fils de Prométhée.

§ V. Les Pélasges se dispersent en différents pays.

Cette invasion imprévue ne permit pas aux Pélasges de se concerter sur le lieu de leur retraite. Les uns passèrent [4] en Crète, d'autres dans une partie des Cyclades; quelques uns s'établirent dans l'Histiæotide, quelques autres en Béotie et en Phocide; d'autres passèrent en Asie, occupèrent les bords de l'Hellespont, les îles adjacentes, et particulièrement celle de Lesbos; mais la plus grande partie se rendit à Dodone auprès de ceux de leur nation qui s'y étaient précédemment établis, comme je l'ai prouvé vers la fin du dernier paragraphe. Je viens de suivre la marche rapide de Denys d'Halicarnasse; cet historien, craignant de s'écarter de son but, n'a dit qu'un mot en passant de ces différentes migrations. Je reviens maintenant sur mes pas, pour recueillir ce que l'on trouve épars sur ce sujet dans Strabon et ailleurs.

[1] Dionys. Halic. Antiq. Rom., lib. I, § XVII, pag. 14.

[1] Herodot., lib. II, § LVI.
[2] Dionys. Halic. Antiq. Rom., lib. I, § XVIII.
[3] Id., ibid., § XVII.
[4] Id., ibid., § XVIII.

Ce savant géographe[1] nous apprend que les Pélasges fondèrent une colonie dans l'île de Crète, et il s'appuie du témoignage d'Homère dans l'Odyssée. C'est Ulysse qui adresse la parole à Pénélope : « Ses[2] habitants (ceux de Crète) ne parlent pas tous » le même langage ; il y a des Achéens, des Crétois » indigènes, hommes fiers ; des Cydoniens, des » Doriens, partagés en trois tribus, et de magnani- » mes Pélasges. »

Les Pélasges, arrivés en Crète peu après l'invasion de la Thessalie par Deucalion, n'y étaient pas venus en assez grand nombre pour prendre l'ascendant dans le pays. Cependant ils conservèrent leur liberté un peu plus d'un siècle, parce qu'en ce temps-là l'île de Crète étant partagée entre plusieurs nations, il n'y en avait pas une qui fût assez puissante pour les asservir. Mais enfin cent vingt-cinq ans après, c'est-à-dire vers 3290 de la période julienne, 1415 ans avant notre ère, Tectamus, fils de Dorus et petit-fils d'Hellen, ayant abordé [3] en Crète avec des Æoliens, les soumit et régna sur eux. Ils ne se confondirent pas cependant avec leurs vainqueurs, et ils ne l'étaient pas encore du temps d'Homère, ou plutôt du temps de la guerre de Troie. Mais peu après ils s'incorporèrent avec eux et avec les peuples voisins, ou ils s'affaiblirent tellement qu'il n'en resta plus la moindre trace : c'est du moins ce que l'on peut imaginer, parce qu'il n'en est plus fait mention dans l'histoire.

Les peuples voisins des Ciliciens de la Troade [4] étaient Pélasges, comme le [5] chante Homère : « Hippothoüs conduit les troupes belliqueuses des Pé- » lasges. Ils habitent les plaines fertiles de Larisse, » et reconnaissent pour leurs chefs Hippothoüs et » Pylæus, rejetons de Mars et fils du Pélasge Léthus, » issu de Teutamis. » Strabon [6] prouve par ces vers d'Homère que les Pélasges étaient limitrophes des Ciliciens nommés Lyrnessiens. Leur pays comprenait la contrée que renfermait le Caïque jusqu'aux frontières de l'Ionie, c'est-à-dire le pays qui appartint depuis aux Æoliens. Ils s'établirent dans cette contrée lorsque Deucalion les chassa de la Thessalie. Ennemis des Grecs, ils allèrent [7] au secours de Troie ; mais environ 367 ans après leur expulsion de la Thessalie, et quatre-vingt-seize ans après la prise de Troie, ils furent obligés de l'évacuer et de l'abandonner[8] aux Æoliens, qui y étaient abordés avec des forces considérables. Strabon, de qui j'emprunte ces particularités, dit [1] autre part que les Ioniens et les Doriens, ayant envahi une petite partie de l'Asie-Mineure, ils enlevèrent aux Lélèges et aux Pélasges le pays qu'ils occupaient conjointement.

On trouve des Pélasges à Cyzique du temps des Argonautes, c'est-à-dire vers l'an 3364 de la période julienne, 1350 ans avant notre ère. Ces Pélasges s'appelaient Dolions. Ayant appris [2] que les Argonautes étaient des descendants de ces Thessaliens qui les avaient chassés de la Thessalie, ils les attaquèrent de nuit ; mais ayant été battus, leur roi Cyzicus, qui s'entremettait pour faire la paix, fut tué dans la mêlée. Chacun se retira de son côté. Le gouvernement de ce pays passa alors entre les mains des grands de l'état, et subsista de cette manière jusqu'à l'arrivée des Tyrrhéniens, c'est-à-dire de ces Pélasges, qui, chassés d'abord de la Tyrrhénie par les Lydiens, s'étaient réfugiés dans l'Attique ; de l'Attique ils étaient passés à Lemnos, dont ayant été expulsés longtemps après, quelques-uns s'étaient retirés à Cyzique. Ils ne firent plus qu'un corps de nation avec les Pélasges anciennement établis dans le pays ; mais accablés bientôt après par les colonies grecques dont ils étaient environnés, les uns s'incorporèrent avec elles, les autres s'expatrièrent et disparurent entièrement.

Nous avons dit plus haut, d'après Denys d'Halicarnasse, que des Pélasges s'étaient rendus en Béotie. Strabon nous apprend [3] que ces Pélasges, s'étant joints à des Thraces, firent une incursion dans un canton de la Béotie, et s'y établirent. Cet événement est à peu près de l'an 3178 de la période julienne, 1536 ans avant l'ère vulgaire. Ces Béotiens, chassés de leur pays, se rendirent en Thessalie, où ils formèrent un établissement près d'Arné et d'Iolcos. En ayant été expulsés par les Thessaliens un peu plus de trois siècles après, ils retournèrent [4] en Béotie la soixantième année après la prise de Troie, c'est-à-dire, l'an de la période julienne 3504, 1210 ans avant l'ère vulgaire. On peut joindre à cette autorité celle de Strabon : « Les Béotiens, dit [5] ce savant géo- » graphe, revinrent après la guerre de Troie d'Arné » en Thessalie, et s'emparèrent de ces lieux. » Les Béotiens, de retour dans leur patrie, forcèrent les Pélasges à l'abandonner. Ceux-ci, ne trouvant d'asile nulle part, se réfugièrent [6] auprès des Pélasges-Tyrrhéniens, arrivés depuis près d'un an [7]

[1] Strab., lib. v, pag. 338, A.
[2] Homeri Odyss., lib. xix, v. 175.
[3] Diodor. Sicul., lib. iv, § lx ; lib. v, § lxxx.
[4] Strab., lib. v, pag. 338, B.
[5] Homeri Iliad., lib. ii, v. 840.
[6] Strab., lib. xiii, pag. 921, B.
[7] Homeri Iliad., lib. ii, v. 840.
[8] Strab., lib. xiii, pag. 872 et 873.

[1] Id., lib. xiv, pag. 976.
[2] Cononis Narrat. xli.
[3] Strab., lib. ix, pag. 616, A, 629 A.
[4] Thucydid., lib. i, § xii.
[5] Strab., lib. ix, pag. 630, C.
[6] Id., ibid., pag. 616.
[7] Herodot., lib. vi, § cxxxvii.

dans l'Attique, à qui les Athéniens avaient accordé des terres au pied du mont Hymette.

Denys d'Halicarnasse [1] ajoute que quelques-uns des Pélasges, chassés par Deucalion, se retirèrent dans l'Histiæotide. Ce pays était en Thessalie. Mais il ne faut pas entendre sous cette appellation la partie de cette contrée connue sous ce nom, mais les environs de l'Olympe et de l'Ossa, comme il l'observe, ce que l'on appela depuis la Magnésie. Ils n'y restèrent pas tranquilles. Les Lapithes les en chassèrent peu après, comme le rapporte [2] Hiéronyme.

L'île de Lesbos servit aussi d'asile aux Pélasges sortis de Thessalie. Elle était [3] alors déserte et se nommait Issa, comme le prouve le nom d'une petite île qui est vis-à-vis, et qui s'appelle Antissa, comme qui dirait en face d'Issa. Ils lui donnèrent le nom de Pélasgis. Diodore de Sicile [4] prétend que Xanthus, fils de Triopas, étant sorti de l'Argolide avec un corps de Pélasges, soumit d'abord la Lycie, et passa de là dans l'île de Lesbos. Mais j'aime mieux suivre le récit de Denys d'Halicarnasse, qui me paraît plus naturel et plus vraisemblable; et s'il y a eu des Pélasges en Lycie, ils ne pouvaient pas y être venus directement de l'Argolide; c'étaient plutôt de ces Pélasges établis dans la Troade, et qui étaient voisins des Ciliciens Lyrnessiens.

Quoi qu'il en soit, ces Pélasges ne devinrent pas fort puissants dans cette île; car, environ 400 ans après, les Æoliens s'en emparèrent sans coup férir, et y fondèrent la ville de Lesbos. Ceux-ci eurent d'autant plus de facilité à s'en emparer que les Pélasges vivaient dispersés à la campagne, et qu'ils n'avaient aucun lieu de ralliement en cas d'attaque, comme nous l'apprenons [5] de l'auteur de la vie d'Homère faussement attribuée à Hérodote.

§ VI. Les Pélasges passent dans la Tyrrhénie.

Nous avons remarqué, au commencement du dernier paragraphe, que la plus grande partie des Pélasges expulsés de la Thessalie s'était refugiée à Dodone. Ils n'y firent pas un long séjour. S'étant bientôt aperçus qu'ils étaient à charge aux anciens habitants, et que le pays ne pouvait pas fournir à leur subsistance, ils se [6] transportèrent, par les

[1] Dionys. Halic. Antiq. Rom., lib. I, § XVIII.

[2] Strab., lib. IX, pag. 676. Athénée cite (lib. XIII, cap., pag. 556, et cap. VIII, pag. 604) les Mémoires historiques d'Hiéronyme de Rhodes. Mais comme les passages qu'il en apporte ne sont que des historiettes, indignes de trouver place dans l'histoire, je crois que cet écrivain est différent de celui dont Strabon cherche à s'autoriser.

[3] Diodor. Sicul., lib. V, § LXXXI, pag. 396.

[4] Id., ibid.

[5] Homeri vita, Herodoto falsò tributa., § XXXVIII.

[6] Dionys. Halic. Antiq. Rom., lib. I, § XVIII.

ordres d'un oracle, en Italie, qu'on appelait alors la terre de Saturne.

Ayant équipé une flotte considérable, ils traversèrent la mer Ionienne, dans l'intention d'aborder aux côtes de l'Italie les plus proches. Mais comme ils ne connaissaient pas les lieux, un vent de midi les força à prendre le large, et les porta à une des embouchures du Pô, nommée la bouche Spinétique. Ils y laissèrent, avec leurs vaisseaux, tous ceux qui étaient hors d'état de supporter la fatigue, et quelques troupes pour les défendre, afin d'avoir un lieu de retraite dans le cas où leur entreprise n'aurait pas le succès qu'ils s'en promettaient. Ceux qui restèrent en ce lieu fortifièrent leur camp d'un mur, firent un grand amas de provisions de bouche, et voyant que tout réussissait à leur gré, ils fondèrent une ville, qu'ils appelèrent [1] Spina, du nom de l'embouchure du fleuve où ils avaient abordé. Cette ville jouit en peu de temps d'une plus grande prospérité que toutes les autres villes du golfe d'Ionie, et fut longtemps maîtresse de la mer. Mais enfin les peuples voisins les ayant attaqués avec des forces considérables, ils abandonnèrent leur ville, et se retirèrent on ne sait en quel pays. Telle fut la fin de cette portion de Pélasges qui avait pénétré en Italie.

Les autres Pélasges, coupant [2] à travers les terres, franchirent les montagnes d'Italie, et arrivèrent dans le pays des Ombrices. Ceux-ci étaient anciennement une nation puissante, qui occupait en Italie un pays considérable. Ils étaient voisins des Aborigènes, que Denys d'Halicarnasse [3] croit être les mêmes que les Œnotriens. Les Pélasges s'emparèrent à leur arrivée de la partie du pays où ils s'étaient fixés, et de quelques-unes de leurs petites villes. Sur cette nouvelle, les Ombrices rassemblèrent leurs forces et marchèrent à l'encontre des Pélasges. Ceux-ci, effrayés de la multitude de leurs ennemis, se retirèrent chez les Aborigènes. Ces derniers, n'étant pas plus endurants que les Ombrices, se disposaient à les attaquer, lorsque [4] les Pélasges allèrent au-devant d'eux sans armes, et tenant à la main des rameaux d'olivier en qualité de suppliants. Cette sage conduite désarma les Aborigènes; ils donnèrent des terres aux Pélasges, et firent alliance avec eux contre les Sicules, qui les vexaient par des guerres continuelles. Mais comme les terres qu'on leur avait données ne suffisaient pas à une si grande multitude, ils attaquèrent les Ombrices de concert avec les Aborigènes, et s'emparèrent d'une partie de leur pays.

[1] Dionys. Halic. Antiq. Rom., lib. I, § XVIII; Strab., lib. V, pag. 327.

[2] Dionys. Halic., ibid., § XIX.

[3] Id., ibid., § XIII.

[4] Dionys. Halic. Antiq. Rom., lib. I, § XX.

Leurs forces s'étant accrues [1] par cette augmentation de puissance, et aidés par les Aborigènes, ils attaquèrent les Sicules avec tant de vivacité et d'acharnement, que ceux-ci, se voyant sans aucune ressource, prirent avec eux leurs femmes et leurs enfants, leur or et leur argent, et abandonnèrent leur patrie. Cet événement est antérieur, selon [2] Thucydides, de trois siècles à la première colonie que les Grecs envoyèrent en Sicile. Cette première colonie est celle que Theuclès y conduisit et qui fonda la ville de Naxos, l'an de la période julienne 3955, 759 ans avant l'ère chrétienne. L'arrivée des Sicules en Sicile est donc, selon cet historien, de l'an 3,655 de la période julienne, 1,059 ans avant l'ère vulgaire. Malheureusement pour cette hypothèse, il n'y avait plus alors de Pélasges en Italie, et même ils l'avaient entièrement évacuée environ 511 ans auparavant pour se réfugier dans l'Attique. Les Sicules s'étaient donc retirés en Sicile longtemps avant l'époque adoptée par Thucydides. Ce sont ces raisons qui m'ont déterminé à préférer le sentiment de Denys d'Halicarnasse, qui place, d'après Hellanicus de Lesbos, l'expulsion [3] des Sicules trois générations avant la guerre de Troie, et la vingt-sixième année du sacerdoce d'Alcyonice à Argos. J'ai suivi ce sentiment d'autant plus volontiers, que Philistus [4] la met quatre-vingts ans avant la guerre de Troie, c'est-à-dire, en 5564 de la période julienne, 1350 ans avant notre ère; ce qui fait une différence de vingt ans seulement. Or, l'on sait que l'historien Philistus de Syracuses, et contemporain de Denys le tyran, n'était pas moins exact que savant. C'est le témoignage que lui rend [5] Cicéron, *Philistus, doctus homo et diligens, et æqualis temporum illorum*.

Les Pélasges ne s'étaient jamais vus dans un état si florissant. Tout réussissait à leur gré. Mais une longue suite de prospérités engendre communément l'orgueil. L'insolence, le dédain, le mépris marchent à la suite de l'orgueil. Une nation subjuguée se console dans son malheur si elle l'est par un peuple généreux; mais lorsque son conquérant la traite avec mépris, elle conserve son ressentiment et attend une occasion favorable pour le faire éclater. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Les Pélasges [6] se virent accablés de fléaux extraordinaires: leurs campagnes cessèrent de produire, soit que les dieux voulussent les punir de leur cruauté, soit que la terre manquât de cultivateurs; une famine affreuse désola leur pays; des maladies contagieuses, compagnes ordinaires de la famine, emportèrent la plus brillante jeunesse, l'espoir de la nation. Des peuples voisins, qui épiaient le moment de la vengeance, tombèrent à l'improviste sur eux et les battirent complètement. Les Pélasges, ne pouvant se rallier, se dispersèrent de côté et d'autre, à l'exception d'un petit nombre qui se maintint encore quelque temps en Italie, par les soins et les attentions des Aborigènes.

Échappés au fer des ennemis, les malheurs poursuivirent dans leur retraite ce faible reste de Pélasges. La terre, sourde à leurs vœux, cessa de donner des moissons; les maladies contagieuses continuèrent leurs ravages. Accablés, excédés de tant de maux, les Pélasges eurent enfin recours à l'oracle pour en obtenir la cessation. L'oracle répondit qu'ils n'avaient pas exécuté les ordres des dieux, qui leur avaient enjoint de leur offrir la dîme de ce qu'ils avaient de plus précieux. Là-dessus, ils offrirent aux dieux la dîme des fruits de la terre, avec celle de leurs troupeaux. Mais la famine et les maladies ne discontinuant point, ils convoquèrent une assemblée générale de la nation, afin d'y discuter la réponse de l'oracle. Lorsqu'ils furent assemblés, l'un des anciens se leva, et leur dit qu'ils n'avaient pas saisi le sens de l'oracle, et que les dieux exigeaient qu'ils leur offrissent aussi les prémices de leurs enfants. Les avis se trouvant partagés, on envoya une seconde fois consulter l'oracle. Le dieu répondit qu'il fallait offrir ces prémices.

Les magistrats s'étant mis en devoir d'exécuter les ordres de l'oracle, il s'éleva une grande sédition; rien ne put calmer le peuple. Les Pélasges abandonnèrent le pays par troupes, les maisons devinrent désertes; et les campagnes, déjà frappées de stérilité, n'offrirent plus qu'une vaste solitude. Un petit nombre lutta cependant avec courage contre tant de maux; mais il en survint un autre auquel il ne put résister.

Des Lydiens, qui avaient à leur tête [1] Tyrrhénus, l'un des fils de leur roi, et qui, de son nom, avaient pris celui de Tyrrhéniens, ayant été forcés de s'expatrier et de se mettre en mer, avaient abordé dans l'Ombrie. Je sais que Denys d'Halicarnasse [2] improuve ce sentiment, qui est celui du père de l'histoire, et qu'il pense que les Tyrrhéniens, loin d'être Lydiens d'origine, sont indigènes d'Italie. Mais indépendamment qu'il est presque le seul écrivain de cet avis, Tacite [3] rapporte un décret des Étrusques qui met le sceau au sentiment d'Hérodote. Quoi qu'il

[1] Dionys. Halic. Antiq. rom., lib. I, § XXII.
[2] Thucydid., lib. VI, § II.
[3] Dionys. Halic. Antiq. Rom., lib. I, § XXII, pag. 17.
[4] Id., ibid., pag. 18.
[5] Cicero de Divinatione, lib. I, § XX.
[6] Dionys. Halic. Antiq. Rom., lib. I, § XXIII, pag. 18; § XXIV, pag. 19.

[1] Herodot., lib. I, § XCIV.
[2] Dionys. Halic. Antiq. Rom., lib. I, § XXX, pag. 23 et 24.
[3] Taciti Annal., lib. IV, § LV.

en soit, ces Tyrrhéniens abordèrent, selon la plus commune opinion, dans [1] l'Ombrie vers l'an 3370 de la période julienne, 1344 ans avant notre ère, un siècle avant la prise de la ville de Troie. Les Pélasges, déjà affaiblis par les fleaux et par les émigrations dont nous venons de parler, ne purent les empêcher de s'établir dans le pays. Les Lydiens y prirent une consistance solide, et environ 155 ans après, ils se crurent assez forts pour attaquer les Pélasges. Ceux-ci étaient d'autant moins en état de leur résister, que leur population étant diminuée par les émigrations précédentes et par les maladies contagieuses, ils n'étaient plus, pour ainsi dire, qu'une poignée de monde. Ils cédèrent prudemment à l'orage, et prenant avec eux leurs femmes, leurs enfants et ce qu'ils avaient de plus précieux, ils s'embarquèrent et arrivèrent [2] dans l'Attique. On les appela Pélages-Tyrrhéniens, et nous leur donnerons dorénavant ce nom, afin de les distinguer des autres Pélasges.

§ VII. Les Pélasges-Tyrrhéniens s'établissent dans l'Attique.

Les Athéniens n'avaient pas encore acquis dans les combats, dans les lettres et dans les sciences, cette célébrité qui les distingua dans la suite de toutes les autres nations. Mais ils en avaient une autre bien supérieure. C'était chez eux que la religion avait pris, pour ainsi dire, naissance; c'était dans leur pays que la culture des terres avait commencé, et que de là elle s'était répandue de tous côtés; ils avaient les premiers établi des lois, et déjà ils passaient pour le peuple le plus poli de la Grèce. *Adsunt Athenienses*, dit [3] Cicéron, *unde humanitas...... religio, fruges, jura, leges ortæ, atque in omnes terras distributæ putantur.* Touchés des malheurs des Pélasges-Tyrrhéniens, les Athéniens les accueillirent avec bonté, et leur donnèrent des terres au pied du mont Hymette, à condition cependant qu'ils construiraient la partie du mur de la citadelle que l'on a appelée [4] de leur nom *le Mur Pélasgique*. Ces conditions étaient si douces et si modérées, que ces Pélasges, qui avaient [5] à leur tête Agrolas et Hyperbius, ne balancèrent pas à les accepter. Ils construisirent le mur, et cultivèrent avec soin les terres qu'on leur avait cédées.

Pendant qu'ils étaient occupés de ces soins, ils se virent renforcés par d'autres Pélasges. Ceux-ci, obligés d'évacuer la Thessalie à l'arrivée de Deucalion, avaient porté leurs pas vers la Béotie; ils y avaient fait une incursion, avec des Thraces qui s'étaient joints à eux, et ils s'y étaient établis après en avoir chassé les anciens habitants. Ces Béotiens, forcés d'abandonner leurs habitations, s'étaient retirés en Thessalie, où ils avaient fixé leur demeure. Ils y étaient restés tranquilles un peu plus de trois siècles; mais enfin, les Thessaliens les ayant expulsés, ils retournèrent dans leur ancienne patrie, et étant tombés à l'improviste sur les Pélasges qui l'occupaient, ils les forcèrent à l'évacuer. Ceux-ci, ne sachant où donner de la tête, se retirèrent dans l'Attique, auprès de ceux de leurs compatriotes à qui les Athéniens avaient généreusement accordé des terres. Cette colonie de Pélasges-Tyrrhéniens commençait à prospérer; cet accroissement leur inspira de l'orgueil. Ils aspirèrent aux plus éminentes dignités à Athènes, bien sûrs de se rendre bientôt maîtres absolus s'ils pouvaient obtenir l'objet de leurs vœux.

Sur le refus des Athéniens, les Pélasges-Tyrrhéniens revinrent à leur caractère primitif, qu'ils avaient jusqu'alors contenu dans de certaines bornes. Ce peuple agreste, et qui ne connaissait d'autre loi que celle du plus fort, se mit à vexer les Athéniens, et ne reconnut leurs premiers bienfaits que par la plus noire ingratitude.

Le luxe n'avait pas encore pénétré dans la ville d'Athènes. On n'y respirait, à cette époque, que la candeur; on ne s'y distinguait que par l'antique simplicité des mœurs; l'esclavage y était méconnu; ses heureux habitants se servaient eux-mêmes, et ils employaient leurs enfants à puiser de l'eau à la fontaine Callirrhoë. Cette fontaine, à qui la beauté de ses eaux avait fait donner ce nom, roulait au pied du mont Hymette, à une certaine distance de la ville. Pisistrate l'y fit entrer dans la suite, et en distribua les eaux dans ses différents quartiers, par neuf tuyaux ou conduits, comme l'indique le nom d'Ennéacrounos, qu'elle porta alors.

Les Pélasges-Tyrrhéniens, livrés aux passions les plus brutales, faisaient violence à ces tendres enfants, et non contents de ces outrages, ils formèrent l'odieux projet de se rendre maîtres du gouvernement. Les Athéniens, outrés de ces insultes, prirent les armes, et s'étant avancés à l'encontre des Pélasges, ils les chassèrent de leur pays. Cet événement est à peu près de l'an 3552 de la période julienne, 1162 ans avant l'ère vulgaire. Les Pélasges étaient arrivés dans l'Attique vers l'an 3505 de la période julienne, 1209 ans avant notre ère. Ainsi leur séjour dans ce pays n'avait été que de 47 ans.

Hécatée de Milet raconte cette histoire d'une ma-

[1] Herodot., lib. I, § XCIV.
[2] Herodot., lib. VI, § CXXXVII.
[3] Cicero pro Flacco, § XXVI.
[4] Herodot., lib. VI, § CXXXVII. Aristophan. in Avibus, vers. 833.
[5] Pausan., lib. I. cap. XXVIII, pag. 67.
[1] Thucydid., lib. II, § XV.

nière qui, sans altérer le fond, est cependant moins honorable pour les Athéniens, puisqu'il met toute l'injustice de leur côté. Les [1] Athéniens, dit-il, s'étant aperçus que le terrain qu'avaient défriché les Pélasges était devenu d'un grand rapport, quoique auparavant il leur eût paru mauvais et de nulle valeur, les en chassèrent, sans en avoir d'autre motif que leur jalousie et le désir de s'en remettre en possession. Quoique je ne prétende pas prononcer sur ces deux manières de raconter le même fait, je ne puis m'empêcher de dire que la première me paraît plus vraisemblable, parce qu'elle est plus conforme à la loyauté et au caractère plein d'humanité des Athéniens, ainsi qu'à la perfidie et à la brutalité des Pélasges.

§ VIII. Les Pélasges-Tyrrhéniens, chassés de l'Attique, se retirent dans l'île de Lemnos.

Les Pélasges-Tyrrhéniens, s'étant mis en mer pour échapper à la vengeance des Athéniens, cherchèrent de nouvelles habitations. Ils se séparèrent en deux bandes. Les uns, prenant pour leurs chefs Agrolas et Hyperbius, ceux-là même qui avaient entrepris la construction du *Mur Pélasgique*, passèrent [2] de l'Attique en Sicile, et de Sicile en Acarnanie. On ne sait rien de plus sur cette portion des Pélasges-Tyrrhéniens. Il y a grande apparence qu'elle s'incorpora avec les Acarnaniens, et qu'elle cessa de faire un peuple particulier.

L'autre corps de Pélasges-Tyrrhéniens, qui était le plus nombreux, se porta sur l'île de Lemnos. Cette île était alors habitée par les Minyens. Les Minyens étaient les descendants des Argonautes, qui, ayant été accueillis par les femmes du pays, l'avaient peuplé de nouveau. Tranquilles possesseurs de cette île depuis près de deux siècles, ils vivaient dans la plus parfaite sécurité, lorsque tout à coup ils en furent tirés par l'attaque imprévue de cette troupe de brigands. Pris au dépourvu, ils ne firent qu'une faible résistance, et prenant avec eux leurs femmes et leurs enfants, ils abordèrent en Laconie vers l'an 3554 de la période julienne, 1160 ans avant notre ère. Leurs aventures ne sont pas de mon sujet, et je les passe sous silence. Je m'arrête seulement un instant, pour faire remarquer que Théras, qui avait été tuteur de Proclès et d'Eurysthènes, rois de Lacédémone, emmena [3] avec lui une partie de ces Minyens lorsqu'il alla fonder l'île Calliste. On sait que cette fondation est de l'an 3564 de la période julienne, 1150 ans avant notre ère. L'envoi de cette colonie sert à fixer, d'une manière indubitable, l'expulsion des Pélasges-Tyrrhéniens de l'Attique.

[1] Herodot., lib. VI, § XXXVII.
[2] Pausan. Attic. sive lib., I, cap XXVIII, pag. 68.
[3] Herodot., lib. IV, § CXLVIII.

Les Pélasges-Tyrrhéniens ne se furent pas plus tôt affermis dans la possession de Lemnos, qu'ils résolurent de se venger des Athéniens. Ils connaissaient leurs jours de fête. Ils avaient observé, pendant leur séjour dans l'Attique, que les Athéniennes [1] célébraient en grande pompe la fête de Diane à Brauron. Cette bourgade n'étant pas beaucoup éloignée du mont Hymette, où ils avaient demeuré, ils la connaissaient parfaitement; s'étant donc embarqués, ils abordèrent au jour préfixe près de Brauron. Ils s'y mirent en embuscade, et fondant sur les jeunes filles d'Athènes, qui célébraient cette fête, ils les enlevèrent, les menèrent à Lemnos, et les prirent pour leurs concubines.

Ces jeunes filles, outrées de cette insulte, inspirèrent aux enfants qu'elles eurent de ces Pélasges la haine qu'elles avaient conçue contre leurs ravisseurs. Dès que ces enfants furent en âge de la sentir et de la manifester, ils attaquaient les enfants des femmes pélasges partout où ils les rencontraient, et si l'un de ces jeunes Pélasges frappait l'un d'entre eux, le petit Athénien criait au secours; à l'instant ils accouraient, et vengeaient leur compatriote. Ils regardaient les jeunes Pélasges avec le plus grand mépris, et se croyaient déjà leurs maîtres. Le courage et l'union surtout de ces enfants firent faire de sérieuses réflexions aux Pélasges. Quoi donc! se disaient-ils dans leur indignation, s'ils sont déjà d'accord pour se donner du secours contre nos enfants légitimes, s'ils cherchent dès à présent à les dominer, que ne feront-ils pas quand ils auront atteint l'âge viril? Ayant pris la résolution de massacrer tous les enfants qu'ils avaient eus des Athéniennes, ils exécutèrent ce barbare dessein, et les immolèrent avec les mères de ces enfants. Une pareille atrocité ne peut qu'inspirer de l'horreur pour un peuple capable de s'y livrer.

§ IX. Les Pélasges-Tyrrhéniens sont chassés de Lemnos.

Les Pélasges, renfermés dans leur île, et ne s'occupant que de la culture des terres, ou tout au plus exerçant leurs brigandages contre les Thraces, leurs voisins, ne firent rien de mémorable. Les historiens, ne trouvant dans les annales de ces peuples, supposé qu'ils en aient eu, rien qui méritât de passer à la postérité, n'ont pas daigné nous en apprendre davantage. La seule chose que l'histoire nous ait transmise, c'est que les dieux ne tardèrent pas à les châtier, et qu'en punition [2] de leurs crimes, leurs terres furent frappées de stérilité. Ils envoyèrent à

[1] Herodot., lib. IV, § CXXXVIII.
[2] Id., ibid., lib. VI, § CXXXIX.

ce sujet consulter l'oracle de Delphes. Le dieu leur répondit de donner satisfaction aux Athéniens. Ils députèrent en conséquence à Athènes quelques-uns de leurs plus considérables citoyens, et promirent de se soumettre à la peine qu'on exigerait en réparation de leur crime. Les Athéniens dressèrent un lit [1] dans le Prytanée, avec toute la magnificence possible, et ayant couvert une table de toutes sortes de viandes et de fruits, ils dirent aux Pélasges de leur livrer Lemnos dans l'état où était cette table. Nous vous la livrerons, répondirent les députés, lorsqu'un de vos vaisseaux se rendra en un seul jour de votre pays à Lemnos par un vent du nord. Ils firent cette réponse, parce que l'Attique étant située au midi de Lemnos, et à une distance considérable de cette île, il leur paraissait impossible de faire un si long trajet en un jour par un vent de nord. Mais dans la suite des temps, la vengeance des dieux, longtemps différée, éclata enfin sur leurs têtes.

Miltiades, fils de Cimon, se rendant à la Chersonèse pour en prendre possession, s'arrêta à la hauteur de Lemnos et en [2] somma les habitants d'évacuer l'île. Ce fut en 4199 de la période julienne, 515 ans avant l'ère chrétienne; il y avait déjà par conséquent 647 ans que les Pélasges-Tyrrhéniens en étaient les maîtres. Les Pélasges répondirent à ses députés d'une manière arrogante. Miltiades, pressé d'aller faire reconnaître son autorité dans la Chersonèse, et qui d'ailleurs n'avait peut-être pas assez de monde avec lui pour faire la conquête d'une île de cette importance, ne s'arrêta pas davantage et se rendit à la Chersonèse. Cependant il ne perdit pas de vue l'île de Lemnos, et lorsqu'il crut sa puissance assez affermie dans la Chersonèse pour que sa présence n'y fût plus nécessaire, il s'embarqua au port d'Eléonte, et se présenta de nouveau devant Lemnos avec des forces imposantes. Les Pélasges, ne se sentant pas en état de résister, évacuèrent l'île, excepté les habitants de Myrine, qui soutinrent un siége; mais ayant été forcés, ils allèrent rejoindre leurs compatriotes.

§ X. Les Pélasges-Tyrrhéniens, chassés de Lemnos, se dispersent en différents pays.

L'île de Lemnos ayant été conquise par Miltiades, les Pélasges-Tyrrhéniens se dispersèrent les uns d'un côté, les autres d'un autre. Quelques-uns passèrent en Asie, où ils fondèrent, sur les bords de la Propontide, les villes [3] de Placie et de Scylacé. Quelques autres en plus grand nombre [4] se rendirent à la presqu'île du mont Athos, qui est à une médiocre distance de Lemnos, où ils bâtirent de petites villes. Les uns et les autres existaient encore dans les mêmes lieux du temps d'Hérodote et de Thucydides, comme l'ont remarqué ces deux illustres écrivains, et même ils avaient conservé leur ancien langage. Il y en eut aussi qui s'emparèrent de quelques endroits des côtes de la Thrace, et qui, de là, s'étendant dans les terres, y fondèrent la ville de Crestone; ce qui a fait dire à Hérodote que Crestône, ville des Pélasges, était située au-dessus des Tyrrhéniens, c'est-à-dire au-dessus des Pélasges-Tyrrhéniens, qui habitaient cette partie des côtes de la Thrace. C'est ce que n'a pas compris Denys d'Halicarnasse, qui, supposant qu'il s'agissait en cet endroit de la ville de Crotone, a placé Crestone dans l'Ombrie. Cet historien s'est trompé, et a entraîné avec lui dans la même erreur plusieurs savants distingués. On peut consulter ma note 154 sur le livre 1, où j'ai tâché de le réfuter.

Depuis le siècle d'Hérodote, il n'est plus fait mention de ces petites peuplades. Elles s'éteignirent probablement, et disparurent de dessus la surface de la terre, ainsi que les précédentes.

Cependant il n'en a pas fallu davantage pour persuader aux auteurs des Lexiques-Suio-Gothiques et à M. Pougens que [1] les Pélasges étaient une nation scythe sortie de la Thrace, qui envahit la Grèce et la peupla. Ce peu de mots contient deux assertions : la première, que les Pélasges étaient Scythes d'origine; la seconde, qu'ils sortirent de la Thrace pour envahir la Grèce, et que les Grecs sont Pélasges, et par conséquent Scythes d'origine. Je suis bien sûr qu'on n'apportera aucun témoignage historique pour prouver la première assertion. Quant à la seconde, ce que je viens d'observer sur l'arrivée des Pélasges-Tyrrhéniens en Thrace suffit pour la réfuter. J'ajoute que l'on ne trouvera dans toute l'antiquité aucune autorité pour prouver que les Pélasges aient pénétré dans la Thrace avant l'époque que je viens d'indiquer.

Je suis toujours étonné quand je vois des écrivains qui joignent à beaucoup d'esprit et de connaissances une rare sagacité, quand je les vois, dis-je, s'imaginer qu'ils illustrent leur nation en la faisant remonter à des époques qui la rapprochent de l'origine du monde. Il est hors de doute que les Scythes descendent, ainsi que les autres peuples, de Noé, qui fut le restaurateur de la race humaine. Mais qu'ils soient sortis de l'Asie pour passer en Europe sous Sarug, bisaïeul d'Abraham, c'est ce que l'on ne croira pas tant qu'on n'aura pour le prouver d'autre garant qu'Isidore de Séville, mort l'an 636 de notre

[1] On sait que les anciens mangeaient sur des lits.
[2] Herodot., lib. VI, § CXL.
[3] Id., lib. I, § LVII.
[4] Thucydid., lib. IV, § CIX.

[1] Essai sur les Antiquités du Nord, pag. 95.

ère. C'est cependant sur une si frêle autorité que M. Pougens [1] s'écrie : « Il est difficile de trouver » dans l'histoire grecque, dans la latine et dans celle » de la Suède antique, une migration plus insigne » des Goths dans l'Egypte, en Grèce et dans les » Indes. »

Messénius [2] parle d'une autre migration des Scythes, qui eut lieu, dit-il, sous Othoniel, juge des Israélites, et il s'appuie de l'Atlantide de Platon. Il faut convenir que le roman de ce philosophe a donné occasion à beaucoup de systèmes ridicules.

Il est hors de doute que plusieurs peuples passèrent de l'Asie en Europe avant que les Scythes y eussent pénétré. Les Scythes, qui habitaient originairement aux environs de la mer Caspienne, étaient perpétuellement en guerre avec les [3] Massagètes. Les Cimmériens occupaient alors la Chersonèse Taurique. Les Scythes passèrent l'Araxe et les en chassèrent. Les Cimmeriens se retirèrent en Asie, et, en côtoyant le Pont-Euxin, ils parvinrent à Sardes. Les Scythes s'égarèrent en les poursuivant. « Ils [4] » franchirent le défilé que baigne la mer Caspienne, » se répandirent dans le pays appelé depuis l'Albanie, passèrent l'Araxe, et vinrent envahir le » royaume des Mèdes. » Cyaxares, roi de Médie, était alors occupé au siége de Ninive. Sur la nouvelle de l'invasion des Scythes, il en lève précipitamment le siége, marche à leur rencontre, est battu et forcé de leur payer tribut. Les Scythes furent [5] pendant vingt-huit ans maîtres de l'Asie supérieure; mais enfin les principaux d'entre eux ayant été massacrés dans des festins qu'on leur donna en Médie, ceux qui échappèrent au carnage se retirèrent en Tauride. La conquête de la Médie par les Scythes est l'an 633 avant notre ère. Elle ne dura que 28 ans, et non 1500 ans, comme le prétend [6] M. Pougens, vraisemblablement d'après Justin, qui dit, liv. II, chap. III, que Ninus affranchit l'Asie de la domination des Scythes qui l'avaient tenue asservie pendant 1500 ans. Si cela était, l'empire des Scythes remonterait à plus de 1200 ans avant le déluge. Mais des auteurs qui se disent philosophes devraient rougir de rapporter de pareilles fables. Je n'admets que les faits avoués par l'histoire; je n'en reconnais pas d'autres, et je ne puis regarder que comme des fables controuvées pour appuyer de vains systèmes tous ceux qu'on pourrait leur opposer.

Ce n'est pas que j'ignore que les Scythes se donnaient une plus ancienne origine que celle que j'ai indiquée un peu plus haut, et qu'ils se faisaient remonter à 1000 ans avant l'expédition [1] de Darius, c'est-à-dire à 1508 ans avant l'ère vulgaire, tandis que les Grecs du Pont ne leur donnaient que 1354 ans avant notre ère. Mais indépendamment qu'il y a encore loin de là à Sarug, bisaïeul d'Abraham, qui était né vers l'an 2165 avant l'ère chrétienne, c'est qu'on n'a pas fait attention qu'Hérodote rapporte, selon son usage, les différentes traditions des peuples sans les approuver ni les improuver, et que son véritable sentiment est celui que nous avons rapporté plus haut.

Le nord de l'Europe était déjà en partie peuplé, les Scythes y pénétrèrent. Ils assujettirent peu à peu les nations voisines de la Tauride, et il n'est pas étonnant qu'ils fussent très-puissants lorsque Darius marcha contre eux.

Cette digression m'a écarté un peu de mon sujet; mais je la crois d'autant plus importante, qu'on s'efforce de donner actuellement au monde une antiquité qu'il n'a point. Pour y parvenir, il faut détruire tout ce que l'on trouve dans les histoires les plus authentiques, et substituer à leur récit des fables, productions d'une folle et ridicule imagination. Que cela soit dit en passant. Je reviens à mon sujet.

§ XI. Les Athéniens étaient-ils Pélasges d'origine?

Il est certain que si on s'en rapportait au témoignage d'Hérodote, cette question serait bientôt décidée. En effet cet [2] historien dit, en parlant des Lacédémoniens et des Athéniens, que les premiers étaient Hellènes et les autres Pélasges. Dans un autre endroit, le même historien s'exprime d'une manière aussi claire : « Dans [3] le temps, dit-il, que les » Pélasges possédaient le pays connu maintenant » sous le nom d'Hellade, les Athéniens étaient » Pelasges, et on les appelait Cranaëns. »

L'autorité de cet écrivain est, à juste titre, du plus grand poids parmi tous les amateurs de l'antiquité. Si l'on ne doit pas s'en écarter sans de puissantes raisons, il ne faut pas non plus y déférer légèrement, surtout lorsqu'on a lieu de croire qu'il s'est trompé. C'est ici le cas, et voici les motifs qui m'empêchent d'adopter son opinion.

1° Il est le seul écrivain qui ait avancé que les Athéniens étaient Pélasges d'origine; tous les autres auteurs, et principalement les Athéniens, ceux mêmes qui se sont le plus étendus sur les antiquités de leur nation, disent unanimement qu'ils sont autochthones, c'est-à-dire qu'ils sont originaires du

[1] Essai sur les Antiquités du Nord, pag. 59.
[2] Id., ibid.
[3] Herodot., lib. IV, § XI.
[4] Id., lib. I, note 282.
[5] Id., lib. I, § CIV, CV et CVI.
[6] Essai sur Antiquités du Nord, pag. 91.

[1] Herodot., lib. IV, § VII.
[2] Id., lib. I, § LVI.
[3] Id., lib. VIII, § XLIV.

pays; non qu'ils pensassent être sortis de la terre comme des plantes indigènes, mais parce qu'ils ignoraient quelle était la nation qui avait peuplé la première leur pays. Euripides le dit clairement dans un fragment de son Erecthée, que nous a conservé [1] Lycurgue dans sa harangue contre Léocrates, ainsi que Putarque dans son Traité [2] de l'exil. « Notre » nation, dit ce poëte, n'est point venue d'un autre » pays; nous sommes Autochthones. » Thucydides s'exprime de même en plusieurs endroits de son histoire, et surtout liv. II, § XXXVI; et Hérodote lui-même met dans la bouche de l'ambassadeur d'Athènes auprès de Gélon, tyran de Syracuses, ces paroles remarquables : « Nous sommes le plus an» cien peuple de la Grèce; nous seuls, entre tous les » Grecs, n'avons jamais changé de sol [3]. »

Quand j'ai avancé qu'Hérodote était le seul écrivain qui ait été de cette opinion, je n'ignorais pas que Scymnus de Chios et Eustathe étaient du même avis; mais Scymnus de Chios avoue que dans ce qu'il dit, il se contente [4] de suivre Hérodote.

[4] Ηρόδοτος ἱστορεῖ δὲ ταῦτα συγγράφων.

Eustathe n'est pas plus croyable, parce qu'il se contente de copier [5] les propres termes de notre historien. Mais indépendamment de ces raisons, qui sont péremptoires, il y en a une autre qui ne serait guère moins bonne, quand même ces écrivains auraient parlé de leur chef. Scymnus de Chios était né vers l'an 144 avant notre ère; il a commencé à écrire au plus tôt à l'âge de vingt ans, vers l'an 124, et a cessé d'écrire vers l'an 75 avant l'ère vulgaire, comme l'a prouvé le savant Dodwell dans sa troisième dissertation. Comment un auteur si récent aurait-il eu connaissance de faits antérieurs au règne de Cécrops, et par conséquent antérieurs à sa naissance de 1426 ans, faits qu'il ne trouvait consignés dans aucune histoire et sur aucun monument? Ce que je dis de Scymnus de Chios acquiert beaucoup plus de force si on l'applique à Eustathe. Ce savant archevêque florissait dans le douzième siècle, et déjà la Grèce abâtardie avait laissé perdre les écrits de la plupart de ses plus illustres écrivains. Je pose en fait, et il serait facile de le prouver, qu'à l'exception d'un assez grand nombre de grammairiens que nous n'avons plus, il n'existait du temps de ce savant que les auteurs que nous possédons actuellement, et qu'il ne connaissait même des deux premiers livres d'Athénée que l'abrégé que nous en avons. Comment

[1] Lycurg. contra Leocratem, pag. 160.
[2] Plutarch. de Exsilio, pag. 604, D.
[3] Herodot., lib. VII, § CLXI.
[4] Scymni Chii Orbis descript., vers. 564, pag. 52.
[5] Eustath. ad Dionysii Periegesim., vers. 423, pag. 78, col. 2, lin. 7.

des auteurs aussi récents et aussi dépourvus de livres et de monuments que ceux que je viens de citer pourraient-ils faire autorité?

2° Lorsque Hérodote met en opposition les Hellènes et les Athéniens, il s'étend sur l'origine des Hellènes, sur les migrations de ce peuple, et enfin sur son établissement dans le Péloponèse. Pourquoi n'a-t-il pas suivi la même marche pour les Athéniens? Ce peuple, non moins illustre que les Hellènes [1], méritait bien la peine d'être connu. Il se contente de dire qu'il était Pélasge. Mais de quel pays étaient venus ces Pélasges? On n'en voit nulle part dans le voisinage de l'Attique. Il est vrai qu'une légère portion de Pélasges, chassée de la Thessalie par Deucalion, vers l'an 3178 de la période julienne, 1556 ans avant notre ère, se réfugia en Béotie. Mais quand même ces Pélasges auraient passé de là dans l'Attique, ils ne seraient pas pour cela les fondateurs de ce pays. Cécrops, premier du nom, y régnait déjà depuis trente-quatre ans, et les Athéniens formaient à cette époque un corps de nation. Ces Pélasges, forcés d'évacuer la Béotie, cherchèrent un asile dans l'Attique vers l'an 3507 de la période julienne, 1207 ans avant l'ère chrétienne. Oxyntès, fils de Démophon et petit-fils de Thésée, régnait alors. Deux ans auparavant, les Pélasges-Tyrrhéniens s'étaient réfugiés dans le même pays. Athènes était alors florissante, et les Pélasges, bien loin de s'incorporer avec eux, furent chassés de l'Attique environ quarante-sept ans après qu'ils y étaient entrés.

3° Ce pays, avant que de porter le nom d'Attique, avait été connu sous plusieurs autres. Il avait eu celui d'Actique [2], d'Actæon. Pausanias [3] nomme ce prince Actæus, et prétend que le pays fut appelé de son nom Actæa. Cécrops premier, qui avait épousé sa fille, lui succéda. Le pays changea alors de dénomination et s'appela Cécropie [4]. Sous Cranaüs, les Athéniens furent nommés Cranaëns, et c'est ainsi que les désigne Pindare [5] dans l'une de ses Olympiques :

μη-
νός τέ οἱ τωὐτοῦ Κραναοῖς
ἐν Ἀθάναισι

et dans les Néméennes [6] :

οἵ τε Κραναοῖς ἐν Ἀθά-
ναισιν ἅρμοζον στρατόν....

[1] Les Athéniens n'étaient pas alors compris sous la dénomination d'Hellènes.
[2] Strab., lib. IX, pag. 608, A.
[3] Pausan., lib. I, cap. II, pag. 7.
[4] Herodot., lib. VIII, § XLIV.
[5] Pindari Olympic. XIII, v. 52.
[6] Pindari Nem. VIII. v. 19.

Mais Κραναΐς n'est peut-être qu'une épithète donnée à cette ville, à cause de l'âpreté de son territoire. Hérodote paraît assez de ce sentiment, quoique Strabon [1] assure que les Athéniens furent appelés Cranaëns de Cranaüs, ἀφ' οὗ καὶ Κραναοὶ οἱ ἔνοικοι. Atthis, fille de Cranaüs, lui fit prendre le nom d'Atthide [2]; Erechthée celui d'Erechtheïde [3]; et Ion, fils de Xuthus, celui d'Ionie [4]. Strabon ajoute à ces noms [5] ceux de Mopsopie, de Mopsopus; de Posidonie de Neptune; d'Athènes, de Minerve, que les Grecs appellent en leur langue Poséidon et Athênê. On ne trouve nulle part aucune trace du nom de Posidonie. Quant à celui de Mopsopie, il lui vient de Mopsopus [6], fils de Triptolème, petit-fils de Rharus, et arrière-petit-fils de Cranaüs. L'obscur Lycophron appelle l'Attique [7] Mopsopie, et les Athéniens sont nommés Mopsopiens par Paul le Silentiaire [8], dans une épigramme sur Cynégire, frère d'Æschyle, qui se distingua à la bataille de Marathon. On sait que ce guerrier eut les deux mains coupées, en voulant saisir l'éperon d'un vaisseau ennemi. Grotius a conservé avec raison le terme de Mopsopiens dans sa belle version en vers latins :

Abscidit a summa pendentes puppe securis
Sanguine Medorum quæ maduere manus :
Cum trepidam, Cynegire, ratem, velut anchora, curvo
Dente tenax, digiti detinuere tui.
Jam quoque desectæ de corpore tigna carinæ
Mordebant, magnus terror Achæmenidis.
Nunc ipsas Medus quis habet. Victoria mansit
Mopsopiis, manibus debita nempe tuis.

Les poëtes latins ont plus souvent employé cette appellation que les Grecs. On la trouve dans Ovide, dans Tibulle, et dans Sénèque le tragique. Le premier s'exprime ainsi dans les Métamorphoses, livre VI, vers 423 :

Barbara Mopsopios terrebant agmina muros.

Le même appelle, dans le même ouvrage, liv. III, vers 680, Triptolème *Mopsopius juvenis*, ou parce qu'il était fils de Mopsopus, ou parce qu'il était Athénien. Tibulle dit, livre I, élégie VII, vers 54 :

Liba et Mopsopio dulcia melle feram.

Et Sénèque, dans son Hippolyte, vers 121 :

Non, si remeet arte mopsopiâ potens,
Qui nostra cæcâ monstra conclusit domo
Promittat ullam casibus nostris opem.

Si les Pélasges avaient peuplé les premiers l'Attique, il serait bien étonnant qu'ils ne lui eussent pas donné leur nom, eux qui l'ont communiqué à l'Arcadie, quoiqu'ils n'y eussent fait qu'un séjour de très-courte durée, à la Thessalie, à l'île de Lesbos, et à tant d'autres pays.

4° On ne trouve dans l'histoire que peu de choses sur les peuples qui habitèrent l'Attique avant le règne de Cécrops. Ce pays, en grande partie montagneux, aride, stérile, disgracié, pour ainsi dire, de la nature, n'excita pas la convoitise de ses voisins, et ne fut peuplé par conséquent que très-tard. Les premiers habitants de l'Attique dont parle l'histoire sont les Aones et les Temmices [1]. Ils occupaient les environs du promontoire Sunium. De là on peut conjecturer qu'ils étaient venus par mer. Mais de quel pays étaient-ils venus? c'est ce que l'on ignore et ce que l'on ignorera toujours. On sait seulement, à n'en pouvoir douter, qu'à l'époque du déluge d'Ogygès, qui obligea les Aones et les Temmices de se réfugier dans la Béotie, les Pélasges, qui n'habitaient la Thessalie que depuis 124 ans, ne connaissaient pas encore la mer. Par conséquent les Aones et les Temmices, qui, par leur position dans l'Attique, doivent nécessairement être venus par mer, ne peuvent être les mêmes que les Pélasges. Cela sera porté jusqu'à la démonstration, si l'on fait attention que ces deux peuples occupaient l'extrémité de l'Attique vers le promontoire Sunium longtemps avant le déluge d'Ogygès, et peut-être longtemps avant la naissance de Pelasgus, de qui les aventuriers qui l'accompagnèrent ont emprunté le nom de Pélasges.

Ogygès, le plus ancien roi de l'Attique dont nous ayons connaissance, réunissait aussi sous ses lois la Béotie. Il [2] régnait 1020 ans avant la première olympiade. La trente-septième année de son règne [3] arriva cette grande inondation connue sous le nom de déluge d'Ogygès, qui fit périr un très-grand nombre des habitants de l'Attique. Les autres se sauvèrent en Béotie avec Ogygès leur roi, et s'il en resta quelques-uns dans le pays, ce furent ceux qui gagnèrent les montagnes, et se mirent de bonne heure à l'abri des eaux.

L'histoire nous abandonne ici, et nous ne pouvons continuer qu'à l'aide des conjectures. On sait, et c'est [4] Strabon qui nous l'apprend, que les Aones

[1] Strab., lib., IX, pag. 608, A.
[2] Id., ibid.
[3] Herodot., lib. VIII, § XLIV.
[4] Herodot., ibid. Strab., ibid.
[5] Strab., ibid.
[6] Meursius de Regibus Atheniens., lib. I, cap. XIV.
[7] Lycophr. Cassandra, ỳ 652.
[8] Antholog., lib. IV. cap. VIII, pag. 515.

[1] Strab., lib. IX, pag. 615, C.
[2] African. apud Eusebii Præparat. Evangelicam, lib. X. pag. 489.
[3] Id., apud eumdem, pag. 490.
[4] Strab., lib. IX, pag. 615, C.

et les Temmices se retirèrent en Béotie. Ils étaient sujets d'Ogygès, et il est vraisemblable qu'ils accompagnèrent leur prince lorsque l'inondation dont on vient de parler le força d'abandonner le pays.

Cette inondation a été attestée par tant d'écrivains, qu'il serait téméraire de la contester. On n'a donc formé jusqu'à présent aucun doute sur son authenticité. Cependant lorsqu'on fait réflexion que l'Attique n'est arrosée que par huit ou dix petites rivières, qui ne sont, à proprement parler, que des ruisseaux, on conçoit difficilement comment l'inondation de ces ruisseaux a pu mettre en danger la vie des habitants et les forcer à quitter le pays. Mais puisque ce déluge est incontestable, je pense que la mer, franchissant ses anciennes limites, aura couvert le pays de ses eaux. Ce qui est arrivé récemment à Aigues-Mortes, en Languedoc, me porte à le croire.

Le petit nombre d'habitants qui avaient trouvé un asile sur les montagnes descendirent dans les plaines lorsque les eaux se furent retirées, et repeuplèrent peu à peu le pays. On ne connaît pas le nom des successeurs immédiats d'Ogygès. On sait seulement que Porphyrion [1] régna longtemps avant Actæus, prédécesseur immédiat de Cécrops. Ce prince éleva un temple à Uranie ou Vénus céleste, dans la bourgade des Athmonéens. Pausanias, de qui nous tenons ce fait, ne croyait peut-être pas lui-même qu'il y ait eu dans l'Attique un roi nommé Porphyrion, puisqu'il ajoute tout de suite que les bourgades de l'Attique avaient des traditions particulières très-différentes de celles qui étaient reçues à Athènes. Si ce savant voyageur n'admet ni ne rejette cette opinion des Athmonéens, Philochorus, qui a écrit [2] en dix-sept livres l'histoire d'Athènes, celle de ses rois et de ses archontes, jusqu'au dernier Antiochus, surnommé Dieu, assure [3] que ce prince et tous ceux qu'on nomme après lui n'ont jamais existé. Cet historien avait vu dans sa jeunesse Eratosthènes. Il était né par conséquent vers l'an 4500 de la période julienne, 214 ans avant l'ère vulgaire.

Quoique l'autorité de cet historien soit d'un grand poids, cependant, comme il n'est pas possible qu'un état subsiste sans une forme de gouvernement quelconque, il est d'autant plus vraisemblable que le petit nombre d'habitants échappés à l'inondation d'Ogygès se choisit un roi qu'ils étaient accoutumés à cette sorte de gouvernement, que c'est le plus naturel, et que peut-être ils n'en connaissaient pas d'autre. On ignore le nom des princes qui régnèrent dans l'Attique pendant les 189 années qui s'écoulèrent entre Ogygès et Cécrops Ier. Tout ce que

[1] Pausan. Attic. sive, lib. I, cap. XIV, pag. 56.

[2] Suidas. Voc. Philochorus.

[3] Jul. African. apud Eusebii Præparationem Evangelicam, lib. X, pag. 490, A.

l'on sait, c'est que Porphyrion fut l'un de ces princes et qu'Actæus [1] régna longtemps après lui. Actæus n'eut qu'une fille, qu'il maria à Cécrops [2], son successeur.

Les anciens ne nous ont rien laissé de plus sur l'état de l'Attique avant Cécrops. Mais il serait bien étonnant que ceux d'entre eux qui nous ont parlé d'Ogygès, des Aones et des Temmices, qui occupaient les environs du promontoire Sunium, des rois Porphyrion et Actæus, il serait, dis-je, bien étonnant qu'aucun d'eux n'eût observé que les Pélasges avaient anciennement peuplé ce pays, eux qui ont remarqué que les Pélasges-Tyrrhéniens s'y étaient établis du temps des rois, et qu'une portion de Pélasges qui, au sortir de la Thessalie, avaient fixé leur demeure en Béotie, s'étaient réfugiés dans l'Attique à la même époque où les Pélasges-Tyrrhéniens étaient venus chercher un asile dans le même pays.

Concluons donc de tout ceci que les Pélasges sortis de l'Argolide furent un peuple errant, qui ne put se fixer nulle part; que, barbares [3] et féroces, ils saccagèrent tous les pays où ils portèrent leur humeur inquiète et vagabonde, et en massacrèrent les habitants; que par cette odieuse conduite ils devinrent l'objet de l'exécration de la plupart des nations, qui les poursuivirent partout comme des bêtes féroces; que les Athéniens, bien loin de les reconnaître pour leurs ancêtres, les chassèrent de leur pays lorsqu'ils les eurent connus, et enfin qu'ils s'éteignirent après avoir porté leurs ravages dans tous les pays qu'ils parcoururent.

Telle était l'idée que je m'étais faite de ces peuples vagabonds et barbares, lorsque parut le mémoire de M. Dupuis sur les Pélasges. Je fus bien surpris de voir ce littérateur revendiquer aux Pélasges la religion, les institutions et les établissements des Grecs. Ce furent les Pélasges, selon M. Dupuis, qui policèrent les Grecs, qui les formèrent, qui leur donnèrent les connaissances dont ils se glorifièrent tant dans la suite. Ils [4] leur devaient le culte de Junon, des Dioscures, de Thémis, de Vesta, des Néréides et des Grâces. M. Dupuis distingue ici les Grecs des Pélasges, quoique, autre part, ils les ait identifiés. Le même littérateur, non content d'avoir confondu les Grecs avec les Pélasges, fait encore descendre les Troyens de ce même peuple, parce qu'ils viennent d'une fille d'Atlas, qui, selon une tradition,

[1] Pausan. Attic. sive lib. I, cap. XIV, pag. 56.

[2] Id., ibid., cap. II, pag. 7.

[3] Herodot., lib., I, § LVIII. Scholiast. Apollonii Rhodii ad Argonaut., lib. II, v. 580. ἀπὸ Πελασγῶν, ἔθνους βαρβαρικοῦ οἰκήσαντος τὴν Θεσσαλίαν καὶ τὸ Ἄργος.

[4] Mémoires de l'Institut Nation., Littérature et Beaux-Arts, tom. II, pag. 111.

avait régné en Arcadie. Mais, indépendamment que les traditions sur Atlas se contredisent mutuellement, c'est que Denys d'Halicarnasse, qui nous l'a transmise, ajoute sagement qu'il régnait dans le pays qui fut appelé *depuis* Arcadie [1]. En effet, si ce prince a jamais existé en Arcadie, il doit avoir régné sur les barbares qui l'occupaient alors, non-seulement avant l'invasion des Arcadiens, mais encore avant celle des Pélasges. Ainsi les Troyens n'ont rien de commun avec les Pélasges, en supposant même l'authenticité de quelques misérables traditions dénuées de fondement.

Les Œnotriens [2] et les Aborigènes sont aussi Pélasges, parce qu'ils sont Arcadiens. Mais il n'y avait plus de Pélasges en Arcadie, lorsqu'Œnotrus conduisit en Italie une colonie d'Arcadiens.

Les Latins descendent des Aborigènes; donc les Latins sont Pélasges. La réflexion que je viens de faire sur les Œnotriens répond suffisamment à cette assertion. J'en dis autant des Phénéates, qui passèrent d'Arcadie en Italie sous la conduite d'Evandre.

Les Romains descendaient des Troyens et des Latins, qui étaient eux-mêmes Pélasges. Les Troyens et les Latins n'avaient rien de commun avec les Pélasges, comme on vient de le voir.

Les Etrusques, que le littérateur Dupuis regarde comme des Pélasges, descendaient des Lydiens qui s'établirent en Italie sous la conduite de Tyrrhénus et prirent de lui le nom de Tyrrhéniens. Bien loin d'être Pélasges, ils les chassèrent de l'Italie.

On serait tenté de croire que M. Dupuis a cherché à répandre de gaîté de cœur les nuages les plus épais sur l'origine des nations, en brouillant et en confondant toutes les idées reçues. Si tel a été son dessein, on ose dire qu'il a pleinement réussi. Le même littérateur dit, page 90 de son Mémoire, que toute la chronologie ancienne est à refondre. Il y a, il est vrai, des difficultés considérables dans la partie ancienne de la chronologie; mais il s'y trouve des données certaines, et le reste se déduit de ces données, sinon avec certitude, du moins avec beaucoup de vraisemblance. Si malheureusement M. Dupuis se livre à la chronologie, il est bien à craindre que ce flambeau de l'histoire ne s'éteigne entre ses mains, et qu'au lieu d'y répandre la lumière, il n'y verse que des ténèbres palpables : *Et tenebræ erant super faciem abyssi.*

Ce mémoire sans ordre, sans liaison, n'est qu'un amas confus de matériaux épars de côté et d'autre, qui attendent la main d'un architecte assez habile pour élaguer les uns et pour placer les autres dans l'ordre qui leur convient. Si les Pélasges, que M. Dupuis nous a représentés avec de si belles couleurs, avaient malheureusement paru dans les beaux siècles de la Grèce, ils auraient détruit, ainsi que les Vandales modernes, tous les monuments des sciences et des lettres, et nous ignorerions actuellement l'existence de cette nation ingénieuse, recommandable par son amour ardent, quoique souvent mal entendu, pour la liberté, par la gloire qu'elle acquit par les armes, par l'éloquence, la poésie, la philosophie, les arts, et enfin par ses législateurs; les chefs-d'œuvre en tout genre de cette illustre nation auraient disparu; Rome serait restée barbare, et l'Europe le serait peut-être encore actuellement.

[1] Dionys. Halicarn. Antiq. Rom., lib. I, § LXI.

[2] Mémoires de l'Institut Nat., tom. II, pag. 82.

CHAPITRE IX.

Chronologie d'Athènes.

Si l'on veut se former une idée claire de ces anciens temps, et approcher du vrai autant que la nature du sujet peut le permettre, il faut nécessairement adopter quelques points fixes et à peu près incontestables, et partager l'intervalle entre ces points de la manière la plus vraisemblable. Si l'on ne parvient point par ce moyen à une grande précision, du moins aura-t-on des approximations; et c'est tout ce qu'on est en droit d'exiger d'un auteur dans cet éloignement des temps, et dans la disette où nous sommes des monuments et des écrits des anciens. Ces point fixes ou époques sont : 1° le règne d'Ogygès; 2° le déluge d'Ogygès et la première année de Cécrops; 3° la première année de Mélanthus; 4° la première année de Médon, premier archonte perpétuel; 5° la première année d'Eschyle, douzième archonte perpétuel. Ces cinq époques formeront autant de paragraphes.

§ I. Le règne d'Ogygès.

Ogygès est le plus ancien roi de ce pays que l'on connaisse. Les Athéniens le [1] croyaient eux-mêmes indigène, et Eusèbe [2] le compte au nombre de leurs rois. Théophile le reconnait également dans [3] l'ouvrage adressé à Antolycus, quoique son texte soit misérablement altéré. Τότε μὲν τῆς χώρας ἐκείνης Ἄκτης κληθείσης, νῦν δὲ Ἀττικῆς προσαγορευομένης, ἧς ὁ Γύγης τότε ἦρξε. Les bénédictins, qui ont donné cette édition, ne se sont pas doutés que ce passage fût corrompu. Cependant il l'est visiblement, et la restitution était facile.

[1] Ἀπὸ Ὠγύγου τοῦ παρ' ἐκείνοις (Ἀθηναίοις) αὐτόχθονος πιστευθέντος. Africanii Chronograph. apud Eusebii Præpar. Evangel. lib. X, cap. X. pag. 488, D.

[2] Euseb. Chronicor., lib. poster., pag. 66.

[3] Theophil. ad Autolyc., lib. III, pag. 399. B

Il fallait corriger ἧς Ὤγυγος τότε ἦρξε, comme Meursius l'avait [1] fait le siècle dernier, et traduire : « Ogygus régnait alors dans le pays qui s'appelait » de son temps Acté, et que l'on nomme actuelle- » ment Attique. »

Hellanicus [2] et Philochorus, qui ont écrit l'histoire d'Athènes; Castor et Thallus qui ont composé celle de Syrie; Diodore [3] de Sicile, qui a renfermé dans sa Bibliothèque celle de toutes les nations, et Alexandre Polyhistor, attestent qu'Ogygès régnait 1020 ans avant la première olympiade. Le règne de ce prince est donc de l'an 2918 de la période julienne, 1796 ans avant notre ère.

Ils y eut sous ce prince une inondation prodigieuse qui dévasta l'Attique. La plus grande partie des habitants périt ou chercha son salut dans la fuite. Ogygès fut du nombre de ces derniers. Quelques-uns en petit nombre se réfugièrent sur les montagnes. Lorsque les eaux se furent écoulées, ils descendirent dans la plaine; et comme un état ne peut subsister sans une forme de gouvernement quelconque, l'anarchie ne put pas être de longue durée. Accoutumés à la royauté, et ne connaissant peut-être aucune autre forme de gouvernement, ils élurent un roi. On ignore sur qui tomba leur choix, et quels furent les princes qui succédèrent à celui qu'on avait élu. On sait seulement que [4] Porphyrion fut un de ces rois, et qu'Actæus régna [5] longtemps après lui. Porphyrion [6] éleva un temple à Vénus Uranie dans la bourgade des Athmonéens. Actæus n'eut qu'une fille. Elle épousa [7] Cécrops, qui lui succéda.

Il est vrai que, si l'on en croit [8] Philochorus, ces princes n'ont jamais existé. Mais si l'on pèse les raisons que je viens de donner, et que l'on ajoute à ces raisons le témoignage de Pausanias, qui nomme deux de ces princes, on sera pleinement convaincu que Philochorus s'est trompé.

Quoi qu'il en soit, Cécrops fut reconnu roi 189 ans après cette inondation, si l'on en croit les auteurs cités par [9] Jules Africain. Mais l'on ne peut fixer l'époque de cette inondation que l'on n'ait déterminé celle du commencement du règne de Cécrops.

[1] Meurs. de Regibus Atheniens., lib. I, cap. III.

[2] Africani Chronograph. apud Eusebii Præparat. Evangelicam, lib. X, pag. 438, D. 489, A.

[3] C'était probablement dans le livre sixième. Il est perdu, ainsi que les quatre suivants.

[4] Pausan., lib. I, cap. XIV, pag. 36.

[5] Ib., ibid., cap. II, pag. 7.

[6] Id., ibid., cap. XIV, pag. 36.

[7] Id., ibid., cap. II, pag. 7.

[8] African. apud Eusebii Præparat. Evangelicam, pag. 490, A. Syncelli Chronograph., pag. 148.

[9] African. apud Euseb. Præp. Evang., pag. 489 A, et 490, A.

§ II. Déluge d'Ogygès. Première année de Cécrops.

Les Marbres de Paros [1] mettent la première année de Cécrops l'an 1318 de l'ère attique, qui répond à l'an 5132 de la période julienne, 1582 ans avant notre ère; Eusèbe, l'an 3158 de la période julienne, 1556 ans avant l'ère vulgaire, et le Syncelle [2] l'an du monde 3945, qui revient à l'an 3150 de la période julienne, 1555 ans avant notre ère, ce qui fait entre Eusèbe et la Chronique de Paros une différence de 26 ans. Cependant cette différence étonne moins que l'accord de ces deux chronologies dans la durée des règnes depuis Cécrops jusqu'à la dernière année de Ménesthée, qui se trouve dans l'une et dans l'autre de 374 ans. A laquelle de ces deux chronologies doit-on donner la préférence ? C'est ce que je vais examiner le plus brièvement qu'il me sera possible.

Les temps historiques ne sont certains pour les dates, chez les Grecs, que depuis la première olympiade. On se servait, pour déterminer les années qui avaient précédé cette époque, des générations, règle qui est infaillible pour approcher de très-près lorsqu'il s'agit d'un assez grand nombre de générations, mais qui devient illusoire lorsqu'il est question d'un très-petit nombre. Il faut que ces générations soient exactes. Le fil une fois brisé, ce ne sont plus des générations, ce sont des successions, et l'on est obligé de recourir à une autre règle pour trouver des évaluations à peu près certaines. Il paraît hors de doute qu'Eusèbe n'avait pas d'autre moyen pour fixer le commencement du règne Cécrops que celui des générations, ou que s'il ne s'en est point servi, il n'a fait que copier des auteurs qui en avaient fait usage. Voici quelle a dû être sa manière de procéder.

Apollodore et Eratosthènes commençaient leurs chronologies à la prise de Troie, ou, tout au plus, à la naissance d'Hercule. Cela paraît évident, parce qu'ils avaient pris pour base de leurs calculs la famille des rois de Lacédémone, qui remontait en ligne directe jusqu'à ce héros. Je ne m'arrête point à le prouver, me réservant de le faire dans le chapitre XIV, concernant l'époque de la prise de Troie. Eusèbe, qui fait partout profession de suivre pas à pas ces deux écrivains, emprunta de ses guides la date de cette prise; mais ne trouvant rien dans leurs chronologies qui concernât les rois d'Athènes, il eut

[1] Marmora Oxoniens. Epoch. I, pag. 19.

[2] Le Syncelle donne 486 ans de durée aux onze premiers rois, parce qu'il assigne, contre toute autorité, 55 ans à Ménesthée, qui n'en a régné que 23. Il est vrai que, pour se retrouver, il ne donne que 25 ans de règne à Démophon, son successeur, quoique ce prince en ait régné 33.

recours à l'auteur de la Chronique de Paros, ou aux écrivains d'après lesquels cet auteur l'avait rédigée. Ayant trouvé dans cette Chronique un intervalle de 574 ans entre la première année du règne de Cécrops et la dernière de Ménesthée, il l'adopta, et retrancha 574 de la date de la prise de Troie, qu'il avait trouvée dans Apollodore et Eratosthènes. Il eut alors pour la première année du règne de Cécrops l'an 3158 de la période julienne, 1556 ans avant notre ère. Cette manière de procéder est d'autant plus vicieuse qu'elle confond deux systèmes en un et qu'il paraît certain qu'Apollodore et Eratosthènes auraient donné une date très-différente à l'avénement de Cécrops au trône, s'ils eussent prolongé leurs chronologies jusqu'à son temps.

Le Syncelle, qui contredit quelquefois Eusèbe, lorsqu'il est question des Assyriens, le suit presque toujours lorsqu'il s'agit des Grecs. Eusèbe avait mis entre la première année du règne de Cécrops et la dernière année de Ménesthée un intervalle de 575 ans. Le Syncelle, ne s'étant pas douté qu'Eusèbe avait confondu deux systèmes en un, mit aussi entre le commencement de ce premier roi d'Athènes et la mort de Ménesthée, un intervalle de 575 ans. Je sais que dans les éditions de cet auteur l'intervalle est de 586 ans. Mais cette erreur vient probablement de ses copistes, qui ont donné 33 ans de règne à Ménesthée, quoique tous les chronologistes conviennent qu'il n'en régna que 23. En effet, ces mêmes copistes s'étant aperçus qu'ils avaient dérangé la chronologie attique, et qu'ils seraient obligés de reculer de 10 ans la première olympiade, qui était cependant un point fixe et invariable, ils aimèrent mieux donner 10 ans de moins à Démophon que de commettre une pareille erreur, ou de réformer ce qu'ils avaient dit sur la durée du règne de Ménesthée. Ils n'accordèrent conséquemment que 23 ans de règne à Démophon, quoiqu'il en eût régné 33. Le Syncelle s'accorde donc parfaitement au fond avec Eusèbe.

Ces deux écrivains sont presque les seuls auteurs écclésiastiques dont nous ayons une chronologie suivie. Dans les premiers siècles du christianisme, on s'était proposé de prouver que les Grecs étaient une nation récente, qu'ils tenaient toutes leurs connaissances des autres peuples, et qu'ils avaient emprunté des Hébreux leur morale et leurs lois. On s'imaginait favoriser la cause de la religion, qui n'y gagnait cependant rien, et l'on ne s'apercevait pas qu'en recourant à des moyens aussi futiles on prêtait le flanc à ses ennemis. La prévention fit passer par-dessus toute considération, et l'on fit un accueil favorable à un système qui retranchait près d'un siècle d'antiquité à cette nation. On était alors si peu versé dans la connaissance de la critique, qu'on ne s'aperçut pas qu'en laissant aux Grecs ce siècle, il n'en était pas moins constant qu'ils étaient très modernes en comparaison des Juifs et des Égyptiens. Il est certain que les Grecs avaient pris beaucoup de choses des Egyptiens et des Asiatiques, et que les colonies de Cécrops, de Danaüs et de Cadmus avaient beaucoup contribué à les policer; mais on ne prouvera jamais qu'ils aient rien emprunté des Juifs, ou même qu'ils aient connu ce peuple avant le règne d'Alexandre. Quoi qu'il en soit, les chronologistes modernes, qui s'étaient proposé pour but de faire accorder la chronologie des Hébreux avec celle des autres peuples, ne manquèrent point d'adopter, en tout ou en partie, un système qui favorisait leurs vues, sans examiner si ce système avait de l'ensemble, si ce n'était pas plutôt un assemblage monstrueux, incohérent, de différents systèmes, et si les diverses parties dont était composé ce nouveau système étaient posées sur une base solide. S'ils eussent procédé à cet examen à l'aide de la critique, on leur aurait une obligation infinie. Mais puisqu'ils n'ont pas jugé à propos de le faire, ou plutôt, puisqu'ils n'y ont pas même songé, je me crois obligé d'entreprendre ce travail, persuadé qu'on me saurait gré de m'être tracé une route nouvelle, quand même je n'aurais pas pleinement réussi.

Il est évident qu'Eusèbe et le Syncelle ont pris d'Apollodore et d'Eratosthènes la date de la prise de Troie, et qu'ils ont emprunté de la Chronique de Paros, ou des auteurs qui avaient servi à la rédaction de cette chronique, ce qui regardait la chronologie des Athéniens. J'examinerai dans le chap. XIV le système d'Apollodore et d'Eratosthènes sur la prise de Troie. Quant à la seconde partie, qui concerne la chronologie athénienne, je vais actuellement m'en occuper.

Il faut se rappeler qu'avant les olympiades, les Grecs ne connaissaient que quelques dates, et que lorsqu'ils voulurent mettre de l'ordre dans leur histoire, et assigner aux faits une date quelconque, ils imaginèrent la règle des générations; l'auteur de la Chronique de Paros, ou les écrivains qui lui avaient servi de guides, n'avaient pas d'autre moyen. Ils prirent pour base de leur calcul la prise de Troie, et la fixèrent à l'an 3505 de la période julienne, 1209 ans avant notre ère, ou plutôt à l'année suivante. Ce n'est point ici le lieu d'examiner les motifs qui engagèrent l'auteur de cette chronique à adopter cette date; je me réserve de le faire dans le chapitre où je parlerai de cette prise. Cet auteur partit de cette époque comme d'un point fixe et invariable, et remontant de la dernière année de Ménesthée, qui coïncidait avec la prise de cette ville, jusqu'à la première année de Cécrops, il trouva douze rois, y compris Démophon, successeur de Mé-

nesthée; car dans le calcul des générations, on compte toujours les deux extrêmes. Regardant ensuite ces douze rois comme s'ils s'étaient succédé de père en fils, il les prit pour autant de générations, et calcula leurs règnes en conséquence. Douze générations font 400 ans. Ainsi Cécrops était né, selon ce système, 400 ans avant la prise de Troie. Cet auteur le fit régner 27 ans après sa naissance, et il est assez vraisemblable qu'il soit monté sur le trône à peu près à cet âge. Il était Égyptien, et probablement d'un sang illustre: il devait être alors dans la première jeunesse, dans l'âge où le sang a le plus d'effervescence. Soit qu'il parût dur à un homme de sa naissance de vivre en simple particulier, soit qu'il eût échoué dans quelque entreprise hasardeuse que lui avait suggérée son ambition, il s'expatria et vint dans l'Attique, qui était alors gouvernée par Actæus. Ce prince fit accueil à cet étranger, et reconnaissant en lui des talents supérieurs, il lui fit épouser [1] sa fille unique, et le destina à être son successeur. L'Egypte était depuis longtemps un pays policé, et cultivait avec succès les arts et les sciences. On ne peut guère douter qu'avant l'époque du déluge d'Ogygès, l'Attique ne connût les arts, du moins ceux de première nécessité; car comment des hommes rassemblés en société pourraient-ils vivre sans arts? Mais il est vraisemblable que, la plupart de ses habitants ayant péri dans cette inondation, et les autres s'étant sauvés, il est, dis-je, vraisemblable que ceux qui, après l'écoulement des eaux, descendirent des montagnes où ils s'étaient réfugiés, privés de toutes connaissances, vécurent comme des sauvages. Il est naturel d'imaginer qu'un prince qui apportait avec lui les arts utiles et de bonnes lois fût regardé par le peuple comme un dieu tutélaire, et qu'on eût d'autant moins de peine à lui déférer la couronne qu'il avait épousé la fille de leur dernier roi.

Il y a des auteurs qui prétendent que Cécrops était indigène. Supérieur à ses compatriotes, autant par ses talents que par une naissance illustre, il sut se concilier la bienveillance du roi, et s'attirer le respect de la nation. Le prince, qui ne voyait personne dans ses états qu'on pût comparer à Cécrops, lui donna sa fille en mariage; et le peuple, qui le respectait, lui déféra d'autant plus volontiers, qu'il ne paraissait en cela que confirmer le choix qu'en avait fait le roi pour lui succéder. Ainsi, quelle que soit l'hypothèse que l'on adopte, soit qu'on regarde Cécrops comme Égyptien, ou qu'on le suppose indigène, on n'aura pas de peine à comprendre comment il parvint à la royauté.

L'auteur de la Chronique de Paros faisait naître, comme on l'a vu, Cécrops l'an 5105 de la période julienne, 1609 avant notre ère; et supposant, par des vraisemblances très-justes, que l'on infère de son système, qu'il était venu dans l'Attique à l'âge de 27 ans, il le fit régner l'an 5132 de la période julienne, 1582 ans avant notre ère.

Telle est la méthode qu'ont suivie l'auteur de la Chronique de Paros, Eusèbe et le Syncelle; car ils s'accordent à mettre un intervalle de 375 ans entre la première année du règne de Cécrops et la dernière de Ménesthée; et s'ils diffèrent entre eux sur la date de la première année de Cécrops, c'est qu'ils plaçaient l'époque de la prise de Troie, les uns dans un temps, les autres dans un autre.

J'ose avancer que ces écrivains se sont grossièrement trompés. Ces douze rois, ne s'étant pas succédé de père en fils, ne doivent point être comptés pour autant de générations. Cécrops était Egyptien, Cranaüs Athénien, et n'était point parent de Cécrops. Amphictyon était gendre de Cranaüs, et non son fils. Erichthonius, fils de Vulcain, chassa Amphictyon, de même que celui-ci avait chassé Cranaüs. Les rois qui vinrent ensuite se succédèrent de père en fils, excepté Ménesthée, qui était d'une autre branche. Il y a quelque doute cependant sur Cécrops II et Pandion, parce qu'Eusèbe et le Syncelle prétendent que le premier de ces deux princes était frère d'Erechthée, et non son fils, et le second fils d'Erechthée, et non son petit-fils. Il s'ensuit de là que le nombre de générations étant très-petit, on n'a pu se servir de ce moyen pour calculer la durée des règnes de ces princes. Les successions étant encore en moindre nombre, on a pu encore moins en faire usage. On aurait dû plutôt employer un terme moyen entre trente-trois et dix-neuf, qui sont les nombres auxquels on évalue les générations et les successions. Je prends en conséquence vingt-cinq, que je multiplie par douze: on a 300. Si on les ajoute à 1209, qui est l'époque de la prise de Troie, selon l'auteur de la Chronique de Paros, il s'ensuit que cet écrivain aurait dû placer la première année du règne de Cécrops l'an 5205 de la période julienne, 1509 ans avant notre ère, et Eusèbe l'an 5132 de la période julienne, 1482 avant l'ere vulgaire: du moins auraient-ils calculé l'intervalle entre l'avénement de Cécrops au trône et la mort de Ménesthée, aussi juste qu'il était possible de le faire, l'ordre des générations étant rompu. Ils se seraient cependant trompés, parce qu'ils s'étaient mépris sur la véritable époque de la prise de Troie.

Je pose en fait actuellement que cette ville a été prise l'an 3444 de la période julienne, 1270 ans

[1] Pausan. Attic. sive lib. I, cap. II, pag. 7.

[2] Apollodori Biblioth., lib. III, cap. XIII, pag. 221. African. apud Eusebii Præparat. Evangelicam, lib. X, cap. X, pag. 498, D. Theophil. ad Autolyc., lib. III, pag. 399, B.

avant l'ère vulgaire, et je le prouverai dans le chapitre concernant cette époque. Ménesthée est donc mort cette année; et, suivant la règle que j'ai établie, Cécrops a dû commencer à régner l'an 3144 de la période julienne, 1370 ans avant notre ère. Si le déluge d'Ogygès est arrivé 189 ans auparavant, comme nous l'avons avancé [1] d'après l'Africain, il s'ensuit qu'il est de l'an 2955 de la période julienne, 1759 ans avant l'ère vulgaire, et de la 37e année du règne d'Ogygès.

Ce déluge fit une terrible impression sur l'esprit des peuples de l'Attique. Pour en perpétuer la mémoire, on en célébra l'anniversaire le premier jour d'anthestérion, qui répond au 6 de février. Il est vrai que Plutarque prétend que ce jour répond aux calendes de mars. Je ne doute pas qu'il ne l'ait trouvé ainsi dans les Mémoires de Sylla, qu'il avait, de son aveu, consultés; mais il aurait dû faire attention que l'année romaine était alors dans un dérangement considérable. Quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins certain, d'après le rapport du même [2] Plutarque, que lorsque Sylla prit la ville d'Athènes, l'an 4628 de la période julienne, 86 ans avant l'ère vulgaire, et la seconde année de la CLXXIIIe olympiade, on faisait la commémoration de ce déluge, c'est-à-dire qu'on la célébrait encore 1673 ans après qu'il fut arrivé.

L'auteur de la Chronique de Paros, Eusèbe, et le Syncelle, ayant évalué l'intervalle entre la première année de Cécrops et la dernière de Ménesthée à 375 ans ou environ ont donné conséquemment des règnes très-longs, et tels qu'il s'en trouve peu dans l'histoire d'aucun pays. J'ai prouvé que cet intervalle n'était que de 300 ans. Il a donc fallu nécessairement que j'abrégeasse la durée de ces règnes, sans aucun égard pour celle que leur attribuaient ces auteurs, parce qu'elle était fondée sur un faux principe. Me voyant alors en pleine liberté, j'ai distribué à mon gré ces 300 ans, de manière que les princes à qui les Marbres de Paros et Eusèbe donnent un plus long règne en aient aussi un plus long dans ce nouvel arrangement, et de manière aussi que les principaux événements de l'histoire correspondent avec les princes à qui on les attribue.

La dernière année de Ménesthée étant incontestablement de l'an 3444 de la période julienne, 1270 ans avant l'ère vulgaire, et ce prince ayant régné 23 ans, la première année de son règne est de l'an 3421 de la période julienne, 1293 ans avant notre ère. Ce prince descendait [3] d'Érechthée par Pétéus et Ornéus, et se trouvait, par conséquent, à la quatrième génération. Les quatre générations font 133 ans. Il n'y a que 138 ans entre l'avénement d'Erechthée à la couronne et celui de Ménesthée. Thésée a dû régner au moins 29 ans; Eusèbe et le Syncelle lui en donnent 30; et comme il avait 50 ans lorsqu'il enleva Hélène, qui n'était pas encore nubile, je mets sa naissance en 3368 de la période julienne, 1346 ans avant l'ère vulgaire. Quant aux princes qui l'ont précédé, je les place assez arbitrairement, si l'on excepte Cécrops, dont le règne est posé sur des principes qui me paraissent incontestables. Voici maintenant le tableau, ou canon de leurs règnes.

	Pério. jul.	Années av. J. C.
Ogygès	2918	1796
Déluge d'Ogygès	2955	1759
Actæus, règne 24 ans.	3120	1594
Cécrops, premier roi, 50 ans	3144	1570
Cranaüs, second roi, 10 ans.	3194	1520
Amphictyon, troisième roi, 12 ans.	3204	1510
Erichthonius, quatrième roi, 36 ans. . . .	3216	1498
Pandion Ier, cinquième roi, 31 ans.	3252	1462
Erechthée, sixième roi, 34 ans.	3283	1431
Cécrops II, septième roi, 10 ans	3317	1397
Pandion II, huitième roi, 26 ans	3327	1387
Egée, neuvième roi, 39 ans	3353	1361
Thésée, dixième roi, 29 ans	3392	1322
Ménesthée, onzième roi, 23 ans	3421	1293
Mort de Ménesthée. » ans.	3444	1270
Démophon, douzième roi, 41 ans.	3444	1270
Oxyntès, treizième roi, 30 ans.	3485	1229
Aphidas, quatorzième roi, 1 an	3515	1199
Thymœthès, quinzième roi, 8 ans.	3516	1198
Mélanthus, seizième roi, 37 ans.	3524	1190
Codrus, dix-septième roi, 21 ans.	3561	1153
Dévouement de Codrus.	3582	1132

§ III. De la première année du règne de Mélanthus.

Mélanthus était roi de Messénie, et descendait de Nélée au sixième degré [1]. Les Héraclides, étant rentrés dans le Péloponnèse, le chassèrent de ses états [2]. Il se réfugia à Athènes. Les Athéniens étaient alors en guerre avec les Béotiens au sujet de Mélænes [3], petite place sur les frontières de l'Attique et de la Béotie. Les Athéniens étaient commandés par Thymœtès, leur roi, et les Béotiens par Xanthus. Les deux peuples convinrent de remettre la décision de leur différend à un combat particulier entre les deux rois. Thymœtès refusa le combat, et fut sur-le-champ privé de la couronne. Mélanthus, qui se trouvait à l'armée, l'ayant accepté, sortit victorieux, et fut reconnu en qualité de roi. Le retour des Héraclides dans le Péloponnèse est de l'an 3524 de la période julienne, 1190 ans avant notre ère, comme je l'a prouvé dans le chapitre XVI, concernant les Héraclides. Il y a donc un intervalle de 80 ans [4] entre la prise de Troie et la conquête du Péloponnèse. L'in-

[1] Essai sur la Chronologie.
[2] Plutarch. in Syllâ, pag. 461, A, chiffrée 455.
[3] Plutarch. in Theseo, pag. 15, B.

[1] Pausan. Corinthiac, sive lib. II, cap. XVIII, pag. 151.
[2] Id., ibid., pag. 152.
[3] Polyæni Stratagemat., lib. I, cap. XIX, pag. 58 et 59.
[4] Voyez le chapitre XVI, concernant les Héraclides.

tervalle est, par conséquent, le même entre la première année de Démophon et la première année du règne de Mélanthus à Athènes. Cependant Eusèbe ne donne que 54 ans pour les règnes de Démophon, d'Oxyntès, d'Aphidas et de Thymœtès. Il est donc évident que ce chronographe a trop abrégé les règnes de ces princes. Mais par quelle raison les a-t-il abrégés, lui qui aurait dû les alonger, s'il eût suivi la règle des générations, comme j'ai avancé plus haut qu'il l'avait fait? Cette objection a quelque chose de spécieux. Je ne la crois pas cependant bien solide. Eusèbe avait établi le règne de Mélanthus par les générations. Il réduisait les treize générations, depuis la première année de Mélanthus, jusqu'au commencement de l'archonte Æschyle, à douze générations, parce que Codrus avait été tué, et qu'il n'était pas question de déterminer l'année de la naissance de Mélanthus, mais celle de son avénement au trône. Douze générations, à 30 ans, font 360 ans, lesquels, étant ajoutés à 776, qui est l'année de l'institution des olympiades, lui donnèrent l'année 3578 de la période julienne, 1136 ans avant notre ère. Cependant il a mieux aimé placer la première année de Mélanthus 9 ans plus tard, parce qu'il suivait pas à pas Castor, qui donnait 58 ans de règne à Mélanthus et à Codrus, et Eratosthènes, qui mettait la colonie ionienne 60 ans après le retour de Héraclides. S'étant vu dans la nécessité de placer Mélanthus l'an 3587 de la période julienne, 1127 ans avant notre ère, il a été forcé d'abréger les règnes des quatre princes antérieurs à Mélanthus.

La méthode d'Eusèbe est vicieuse. Il aurait dû faire attention que Thymœtès était frère d'Aphidas, et qu'il avait été dépouillé de la couronne. Ces quatre princes ne devaient être comptés que pour quatre successions, lesquelles font, à 19 ans l'une portant l'autre, 76 ans; ce qui appproche beaucoup des 80 ans d'intervalle que mettent les auteurs les plus accrédités entre la prise de Troie et le retour des Héraclides, et par conséquent entre la prise de Troie et la première année de Mélanthus. J'ai donc été forcé d'alonger quelques-uns de ces règnes, de manière qu'ils fissent ensemble 80 ans. Aphidas eut un règne très-court, et même il ne régna qu'un an, si l'on en croit Eusèbe. Je suis d'autant plus volontiers de son avis que son frère Thymœtès, qui lui succéda, et à qui le même Eusèbe ne donne que huit ans de règne, était dans la force de l'âge, lorsqu'il fut dépossédé: car sans cela, le défi que lui proposa Xanthus n'aurait pas été égal, et les Athéniens n'auraient pu déposer ce prince, à cause de son refus, sans commettre la plus criante de toutes les injustices. Je laisse donc à ces deux princes les neuf ans de règne qui leur sont attribués par Eusèbe, et j'augmente les règnes de Démophon et d'Oxyntès, de manière qu'ils fassent 71 ans. Ce changement était absolument nécessaire; la somme des règnes de ces quatre princes étant déterminée à 80 ans, puisque tous les chronologistes mettent cet intervalle entre la prise de Troie et le retour des Héraclides, qui coïncide avec la première année de Mélanthus, et les règnes d'Aphidas et de Thymœtès ayant été très-courts, par les raisons susdites.

Mais peut-être Eusèbe ne s'est-il pas donné tous les soins que je suppose qu'il a pris. Il est certain qu'Apollodore et Eratosthènes n'ont fixé la prise de Troie et le retour des Héraclides que d'après la suite des rois de Lacédémone : Diodore de Sicile [1] et Plutarque le disent positivement. Il y a grande apparence que ces savants n'avaient pas embrassé la Grèce entière dans leur chronologie, et qu'ils s'étaient contentés de parler de Lacédémone, en remontant jusqu'à Hercule, tige des rois de ce pays. Eusèbe se proposa pour but une chronologie universelle. Ayant remarqué que celle d'Eratosthènes avait une grande réputation, il l'adopta sans balancer pour les époques d'Hercules, de la prise de Troie, du retour des Héraclides et des rois de Lacédémone. Mais comme il faisait aller de pair la chronologie d'Athènes, il se vit obligé d'abréger les règnes des rois et des archontes, parce qu'Eratosthènes, son guide, avait, en suivant une méthode vicieuse, que je développerai ailleurs, raccourci les temps des rois de Lacédémone. Le même Eusèbe n'avait point de guide pour la chronologie des rois d'Athènes antérieurs à la prise de Troie, ou, s'il en avait, il suivait Dicæarque, ou l'auteur de la Chronique de Paros; ce qui est d'autant plus vraisemblable qu'il donne aux rois d'Athènes, depuis Cécrops jusqu'à Ménesthée, le même nombre d'années que la Chronique de Paros. Si le commencement du règne de Cécrops ne se trouve pas dans sa chronologie la même année que sur les Marbres, cela vient de ce que les Marbres mettant la prise de Troie l'an 3505 de la période julienne, 1209 ans avant notre ère, ils remontaient de là jusqu'à Cécrops; au lieu qu'Eusèbe ayant fixé, avec Eratosthènes, la prise de Troie en l'année 3532 de la période julienne, 1182 ans avant notre ère, il a été forcé, en prenant dans Eratosthènes l'époque de la prise de cette ville, et dans la Chronique de Paros, ou dans quelque autre auteur, la durée des règnes des rois d'Athènes depuis Cécrops jusqu'à la fin du règne de Ménesthée; il a, dis-je, été forcé de mettre Cécrops 26 ans plus tard que ne l'avait fait l'auteur de la Chronique de Paros.

Eusèbe n'avait donc pas de système suivi et uni-

[1] Diodor. Sicul., lib. I, pag. 9, Plutarch. in Lycurgo, pag. 39, F.

forme dans la chronologie. Il puisait tantôt dans une source, tantôt dans une autre. Il prenait dans Ctésias, etc., ce qui regarde l'Assyrie; dans la Chronique de Paros, ou dans les écrivains que l'auteur de cette Chronique avait pris pour guides, ce qui concerne les rois d'Athènes; dans Eratosthènes et Apollodore, tout ce qui a rapport aux rois de Lacédémone, etc. Il a rassemblé ces chroniques éparses, et en a fait un tout, en alongeant ou en abrégeant les temps selon que l'exigeaient les circonstances, sans avoir de vues générales, sans s'être fait de système approfondi. Aussi suis-je très-persuadé de lui avoir prêté des vues trop vastes en supposant qu'il avait calculé les générations quand il a été question des rois d'Athènes depuis Cécrops jusqu'à Ménesthée inclusivement. Je suis actuellement convaincu qu'il a pris la durée de leurs règnes ou dans les Marbres de Paros, ou dans quelque autre chronique athénienne, et que, pour les temps postérieurs, il a suivi Ératosthènes, et qu'il a abrégé, par cette raison, tout ce qu'il a trouvé sur les rois et les archontes athéniens dans les chroniques d'Athènes, afin de concilier ces chroniques avec celle d'Ératosthènes sur les rois de Lacédémone. Il ne faut donc pas être surpris de voir cet auteur si peu d'accord avec les Marbres sur la durée des règnes et des archontats; et l'on doit conclure de ce que je viens de dire qu'il est, en matière de chronologie, d'une très-mince autorité.

§ IV. De la première année de Médon, premier archonte perpétuel.

Castor [1] nous apprend que les règnes de Mélanthus et de Codrus font ensemble 58 ans. La fin du règne de Codrus, et la première année de l'archontat de Médon, est donc de l'an 3582 de la période julienne, 1132 ans avant notre ère. Eusèbe avait sans doute sous les yeux la chronologie de Castor lorsqu'il donnait [2] à Mélanthus 37 ans de règne, et 21 à Codrus, qui font en effet 58 ans. J'ai cru devoir le suivre par cette raison.

Eratosthènes donne le même calcul. « Du retour [3] des Héraclides, dit-il, à la colonie ionienne, il y a 60 ans. » Nélée, qui se mit à la tête de cette colonie, était frère [4] cadet de Médon. Il avait voulu supplanter son frère dans l'archontat, sous prétexte que celui-ci était boiteux. L'affaire ayant été remise à la décision de l'oracle de Delphes, ses prétentions furent rejetées. Nélée, ne pouvant se résoudre à vivre en simple particulier, alla s'établir en Asie. Il fallut au moins deux ans pour faire les préparatifs d'une colonie aussi considérable. Si elle eut lieu, comme le dit Ératosthènes, 60 ans après le retour des Héraclides, l'archontat de Médon doit être de l'an 3582 de la période julienne, 1132 ans avant notre ère, et Mélanthus et Codrus doivent avoir régné 58 ans, selon le même Eratosthènes. Ce qui prouve la justesse de ce calcul, c'est que les onze archontes suivants, qui se sont succédé de père en fils jusqu'à la première olympiade, donnent, par le calcul des générations, 363 ans, lesquels étant ajoutés à 776, époque de la première olympiade, donnent 1,139 ans; ce qui est, à 7 ans près, la même chose.

Les Marbres de Paros placent la colonie ionienne la treizième année de l'archontat de Médon. Cela ne contredit point cependant la conjecture que j'appuie sur le calcul d'Ératosthènes. Il est certain que Nélée ne put fonder dans le même temps toutes les villes dont il est parlé dans l'époque des marbres en question. L'auteur de la Chronique a voulu indiquer que la treizième année de Médon, la colonie ionienne avait déjà commencé à prendre de la consistance, que plusieurs villes étaient déjà fondées, et que d'autres ne tardèrent point à l'être.

Eusèbe suivait Ératosthènes, comme je l'ai déjà remarqué. Ce chronologiste ayant placé l'envoi de la colonie ionienne 60 ans après le retour des Héraclides, et par conséquent 140 ans après la prise de Troie, Eusèbe a mis la colonie ionienne la huitième année de l'archontat d'Acastus, sans s'embarrasser si cela pouvait s'accorder avec la chronologie attique, et sans s'inquiéter si Nélée, qui fut le chef de cette colonie, était encore en vie. Il est certain que Nélée ne se détermina à passer en Asie que parce qu'il ne voulait pas vivre sous la domination de son frère. Eusèbe n'aurait pas commis l'absurdité de différer l'émigration des Ioniens jusqu'à la huitième année d'Acastus, s'il eût fait la plus légère attention à cette particularité, et cela seul aurait dû lui faire voir que le système d'Ératosthènes sur l'époque de la prise de Troie n'était pas recevable.

Par une suite du même attachement à Eratosthènes, Eusèbe a été forcé d'abréger les archontats des douze premiers archontes perpétuels, et de ne leur donner que 291 ans, quoique ces archontes se soient succédé de père en fils, et qu'ils fassent, par conséquent, autant de générations, qui comprennent 365 ans.

La règle des générations est si simple et si naturelle qu'il est étonnant qu'il ne l'ait point adoptée. Onze générations, pour les archontes qui ont précédé la première olympiade, font 363 ans. Mélanthus et Codrus ont régné 58 ans; Démophon, Oxyntès, Aphidas et Thymœtès, 84 ans. Ces trois sommes ajoutées à 776, époque de la première olympiade, auraient donné à Eusèbe, pour la prise de Troie,

[1] Eusebii Chronicon, lib. poster., pag. 96.
[2] Id., ibid., pag. 96, 98 et 99.
[3] Clement. Alexandr. Stromat., lib. I, pag. 402.
[4] Pausan. Achaic. sive lib. VII, cap. II, pag. 525.

l'an 3437 de la période julienne, 1277 avant l'ère vulgaire ; ce qui n'aurait différé du calcul d'Hérodote que de 7 ans.

L'auteur de la Chronique de Paros n'avait pas de système plus suivi, plus uniforme. Il avait pris pour base de son système la prise de Troie. C'était la commune opinion que cette ville avait été prise la dernière année du règne de Ménesthée. Mais pour déterminer le temps où elle fut détruite, il eut recours à l'autorité de Dicæarque sans doute, ou de quelque autre auteur, comme on l'a fait voir, et la mit l'an 1209 avant notre ère. De là, remontant par les générations, il fixa la première année de Cécrops l'an 3132 de la période julienne, 1582 ans avant l'ère vulgaire. Nous avons fait voir dans le § II, page 288 et suivantes, en quoi il s'était trompé ; mais il n'en était pas moins conséquent à son système sur la prise de Troie. Lorsqu'il fallut ensuite déterminer les temps postérieurs à cette prise, il sentit qu'il était impossible de suivre l'ordre des générations, et qu'il devait nécessairement abréger les règnes et les archontats postérieurs, afin de se rencontrer avec l'institution des olympiades. Peut être croyait-il, de même que les écrivains de ce siècle, que la colonie ionienne était postérieure de 140 ans à la guerre de Troie ; peut-être suivait-il quelque autre auteur qui la reculait un peu moins. S'il suivait les premiers, il n'a mis l'envoi de cette colonie que 132 ans après la guerre de Troie, parce qu'il a bien senti que s'il la plaçait 140 ans après cette guerre, elle tomberait nécessairement sur la première année de l'archontat d'Acastus. La connaissance qu'il avait de l'histoire d'Athènes lui a fait sauver cette absurdité. Mais dans le reste il s'est cru permis d'abréger la durée des archontats à sa volonté, et sans suivre, à ce qu'il paraît, de règle certaine.

Après avoir prouvé que l'auteur de la Chronique de Paros, Eusèbe et le Syncelle avaient abrégé, de dessein prémédité, la durée des onze premiers archontes perpétuels, il ne reste plus qu'à déterminer la juste durée de chacun de ces archontes. Mais cette tâche est aujourd'hui impossible, faute de monuments historiques. Je ne puis donner que des approximations, et je dois alonger à volonté les règnes des archontes, de manière cependant que je fasse coïncider avec ces règnes les événements que placent les Marbres de Paros sous ces mêmes règnes ; que je laisse subsister tels qu'ils sont dans Eusèbe les archontats qui sont assez longs, et que j'alonge ceux qui sont courts, mais d'une manière proportionnée à la durée que leur donne le même Eusèbe. Par ce moyen, Hésiode, qui fleurit sous l'archontat de Mégaclès, selon les marbres de Paros, et en 680 de l'ère attique, se rencontre sous le même Mégaclès, en 3770 de la période julienne, 944 ans avant notre ère. De même, par notre arrangement, Homère, que les Marbres de Paros placent sous Diognète, et en 643 de l'ère attique, se trouve sous le même archonte et à la même époque, qui correspond avec l'an 3807 de la période julienne, 907 ans avant notre ère. L'époque de Phidon, qui inventa les poids et mesures, qui chassa les Agonothètes des Eléens, et qui fut enfin détrôné par les Lacédémoniens, doit être placée, selon les mêmes Marbres, sous Phéréclès, et l'an 634 de l'ère attique. J'ai mis, par cette raison, l'invention des poids et mesures sous Phéréclès, et l'an 3819 de la période julienne, 895 ans de notre ère, qui correspond avec l'ère attique dont je viens de parler. L'auteur de la Chronique de Paros ne parle que de l'invention des poids, des mesures et des monnaies d'argent. Pausanias [1] ajoute que ce prince chassa les Agonothètes des Eléens en la huitième olympiade, et Strabon [2], qu'il fut détrôné peu après. Si l'on entend les olympiades de Corœbus, il est certain que, bien loin que ces événements soient arrivés sous l'archontat de Phéréclès, Phidon n'était pas encore né, ou il faut supposer qu'il y a eu deux Phidons. Mais j'ai prouvé, dans un mémoire lu à l'académie en 1780, qu'il n'y a eu qu'un [3] seul Phidon, et que la violence qu'il exerça envers les Agonothètes des Eléens regarde la huitième olympiade d'Iphitus. Or, on sait que cette olympiade commença l'an 3830 de la période julienne, 884 ans avant notre ère, et 108 ans avant celle de Corœbus, qui est presque la seule qui ait servi à marquer les dates des principaux événements. Phidon chassa donc les Agonothètes des Eléens l'an 3858 de la période julienne, 856 ans avant notre ère, et peu après il fut détrôné par les Lacédémoniens, la troisième année de cette huitième olympiade, qui correspond avec l'an 3860 de la période julienne, 854 ans avant l'ère vulgaire. Phéréclès vivait encore, et ne mourut que l'année suivante.

Je vais maintenant présenter le tableau de ces douze premiers archontes, avec les événements arrivés sous eux, suivant Pausanias et l'auteur de la Chronique de Paros.

[1] Pausan. Eliacor. poster. sive lib. VI, cap. XXII, p. 509.

[2] Strab., lib. VIII, pag. 549.

[3] Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tome XLVI, pag. 29 et suiv.

	Durée de l'archontat.	Olympiad d'Iphitus.	Périod. Jul.	Ans av. J.C.
1 Médon, arch.	27		3582	1132
2 Acastus, arch.	36		3609	1105
3 Archippus, arch.	25		3645	1069
4 Thersippus, arch.	41		3670	1044
5 Phorbas, arch.	37		3711	1003
6 Mégaclès, arch.	36		3748	966
Hésiode fleurit			3770	944
7 Diognète, arch.	34		3784	930
Homère fleurit			3807	907
8 Phéréclès, arch.	43		3818	896
Phidon invente les poids, les mesures et les monnaies d'argent			3819	895
Olympiade d'Iphitus		I.	3830	884
Phidon chasse les Agonothètes des Eléens		VIII. 1	3858	856
Phidon, détrôné par les Lacédémoniens		3	3860	854
9 Ariphron, arch.	25	4	3861	853
10 Thespiéus, arch.	27	XV. 1	3886	828
11 Agamestor, arch.	23	XXI. 4	3913	801
12 Æschyle, arch.	23	XXVII. 3	3936	778
Olympiade de Corœbus		I. 1	3938	776

§ V. De la première année d'Æschyle, douzième archonte perpétuel, jusqu'à Créon, premier archonte annuel.

J'ai supposé, dans le paragraphe précédent, que la première année de l'archontat perpétuel d'Æschyle était de l'an 3936 de la période julienne, 778 ans avant notre ère. Je le prouve : 1° par Eusèbe, qui fixe l'institution des olympiades de Corœbus la troisième année de cet archonte, et en 3938 de la période julienne, 776 ans avant notre ère : donc il est entré en charge en 3936 de la période julienne, 778 ans avant l'ère vulgaire; 2° je le prouve par les Marbres de Paros; ils placent la fondation de Syracuse la vingt-unième de l'archontat d'Æschyle, et l'an 494 de l'ère attique, c'est-à-dire l'an 3956 de la période julienne, 758 ans avant notre ère. Je sais que la date des Marbres est effacée, et qu'elle a été rétablie par la chronique d'Eusèbe. Mais on peut prouver, par les Marbres mêmes, que la lacune est bien restituée. Ils mettent l'archontat de [1] Créon, premier archonte annuel, en 420 de l'ère attique, qui correspond avec l'an 4030 de la période julienne, 684 ans avant notre ère. Les sept archontes précédents furent décennaux, excepté Hippoménès, le quatrième, qui fut déposséd la neuvième année de son archontat, comme je l'ai prouvé dans un [2] Mémoire sur l'archontat de Créon. Alcmæon, le treizième et dernier archonte perpétuel, ne gouverna que deux ans. Æschyle, son prédécesseur, fut archonte 23 ans; 69 ans pour les archontes décennaux, et 25 pour la durée des archontats d'Æschyle et d'Alcmæon, font 94 ans; lesquels étant ajoutés à 684, époque de l'archontat de Créon, donnent, pour la première année d'Æschyle, l'an 3936 de la période julienne, 778 ans avant notre ère; et, par conséquent, pour sa vingt-unième année, qui est l'époque des Marbres, l'an 3956 de la période julienne, 758 ans avant l'ère vulgaire.

La suite de la chronologie d'Athènes est sujette à très-peu de difficultés ; et s'il en reste encore quelques-unes, le P. Corsini, clerc régulier des Écoles pies, les a presque toutes éclaircies dans son savant ouvrage sur les Fastes attiques.

[1] Marmora Oxon. Epoch. 33.

[2] Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tome XLVI, pag. 61 et suiv.

•••••••••••

CHAPITRE X.

Des rois d'Argos.

§ I. Des Inachides.

Deux maisons ont régné à Argos avant la conquête des Héraclides : les Inachides et les descendants de Danaüs. La suite des rois de la première maison n'entre pas dans mon plan, et je me serais abstenu d'en parler s'il n'eût pas fallu fixer l'année de la naissance d'Inachus, qui en est le chef, afin de pouvoir déterminer le temps où fut enlevée Io, qui descendait de ce prince.

Si l'on s'en rapportait à Eusèbe, la chose serait bientôt décidée. Il place [1] le règne d'Inachus l'an 161 de la naissance d'Abraham, et, par conséquent, l'an 2857 de la période julienne, 1857 ans avant notre ère. De cette année à la prise de Troie, il y a, selon le même Eusèbe, 674 ans, qui ne font que vingt générations. Cependant les auteurs les plus accrédités en comptent vingt-trois, parmi lesquelles il y en a une de femme. Il aurait fallu qu'Eusèbe eût mis la prise de Troie plus près de notre temps qu'il ne l'a fait, ou qu'il eût éloigné davantage le règne d'Inachus. Il est certain que ce chronographe prenait ses dates, tantôt dans un auteur, et tantôt dans un autre, sans s'embarrasser si elles pouvaient se concilier. Voici la méthode que j'ai suivie.

Œnotrus [2] et son frère Peucétius fondèrent deux colonies en Italie, dix-sept générations avant la prise de Troie. Peu importe de savoir quelle était l'opinion de Denys d'Halicarnasse sur le temps où cette ville fut détruite. Il suffit de savoir qu'elle le fut dix-sept générations après l'arrivée d'Œnotrus en Italie. Hérodote met la prise de cette ville l'an 3444 de la période julienne, 1270 ans avant l'ère vulgaire : donc Œnotrus vint en Italie l'an 2877 de la période julienne, 1837 ans avant notre ère. Il devait avoir alors au moins 24 ans; donc il était né l'an 2853 de la période julienne, 1861 ans avant

[1] Eusebii Chronic. Can., pag. 96.

[2] Dionys. Halicarn. Antiq. Rom., lib. I, § XI, pag. 9.

l'ère vulgaire. D'Œnotrus à Inachus, il y a[1] six générations, parmi lesquelles il y en a une de femme. Inachus fut père d'Æzéus ; Æséus le fut de Lycaon. Lycaon eut Déjanire. Cette princesse épousa Pélasgus, fils de Niobé, et petit-fils de Phoronée, et en eut Lycaon. Celui-ci fut père d'Œnotrus et de Peucétius, qui furent les chefs de la première colonie que les Grecs envoyèrent en Italie.

Avant que d'aller plus loin, je crois devoir faire une légère observation. Il y a, dans la version latine de Denys d'Halicarnasse, *ex Dejanirâ et Æzeo Lycaon alter genitus*. C'est une faute grossière qui n'a point été corrigée dans l'*errata*. Il fallait traduire, suivant le texte grec, *ex Dejanirâ et Pelasgo Lycaon alter genitus*.

Je reviens à mon sujet. Œnotrus étant né l'an 2853 de la période julienne, 1861 ans avant l'ère vulgaire, Lycaon, deuxième du nom, doit être né, selon la règle des générations, en 2819 de la période julienne, 1895 ans avant notre ère; Déjanire en 2802 de la période julienne, 1912 ans avant notre ère; Lycaon Ier en 2769 de la période julienne, 1945 ans avant notre ère; Æzéus en 2737 de la période julienne, 1977 ans avant notre ère, et Inachus en 2703 de la période julienne, 2011 ans avant notre ère.

Le même Œnotrus descendait de Phoronée, autre fils d'Inachus, par Niobé, fille de Phoronée. Voici sa généalogie : Inachus, Phoronée, Niobé, Pélasgus, qui épousa Déjanire, fille de Lycaon, Lycaon, Œnotrus et Peucétius. Il y a dans cette généalogie le même nombre de générations, parmi lesquelles il s'en trouve aussi une de femme : donc Inachus doit être placé en la même année, dans cette généalogie, que dans l'autre.

Inachus étant né en 2705 de la période julienne, 2011 ans avant notre ère, il n'est pas vraisemblable qu'il soit monté sur le trône avant l'âge de 25 ans, et avant 2728 de la période julienne, 1986 avant notre ère. Je lui donne 60 ans de règne avec Eusèbe. Son fils Phoronée, qui lui succéda, doit être né vers 2736 de la période julienne, 1978 ans notre ère. Il régna vers 2788 de la période julienne, 1926 ans avant Jésus-Christ. Il avait donc alors 52 ans. Si je lui avais donné 60 ans de règne avec Eusèbe, il aurait vécu 112 ans. Cela m'a paru choquer la vraisemblance. J'ai réduit, par cette raison, son règne à 50 ans. J'en ai agi de même à l'égard de ses successeurs. J'ai abrégé leurs règnes, ou je les ai alongés, de manière que la somme totale de ces règnes n'excédât pas 415, qui est celle où la porte Eusèbe. En alongeant quelques-uns de ces règnes, j'ai toujours eu égard aux bornes ordinaires de la vie humaine, sans m'inquiéter des dates de ce chronographe, puisqu'il est constant qu'il les prenait tantôt dans un auteur et tantôt dans un autre, et que, peu d'accord avec lui-même, il donne dans un endroit[1] aux Inachides 384 ans de règne, sans y comprendre Gélanor; et que dans[2] un autre il leur donne 415 ans, sans y comprendre le même Gélanor. Voici la suite de ces rois : Apis, Argus, Criasus, Phorbas, Triopas, Crotopus, Sthénélus, Gélanor.

§ II. D'Io.

Quelques auteurs prétendent qu'Io était fille d'Inachus, et même il paraît qu'Hérodote était de ce nombre. Mais M. Valckenaer prouve très-bien, dans[3] ses notes sur cet historien, que ces mots τὴν Ἰνάχου ont été ajoutés par quelque copiste. On peut ajouter aux raisons qu'apporte ce savant que, lorsqu'Io fut enlevée, il y avait dans la Grèce un grand nombre de[4] villes, et que celle d'Argos était la plus considérable de toutes. Mais du temps d'Inachus, bien loin qu'il y eût des villes dans la Grèce, celle d'Argos n'existait pas encore. Les habitants du Péloponnèse[5] vivaient dispersés, et ce fut son fils Phoronée qui les rassembla et qui bâtit la ville, qui fut appelée de son nom la ville Phoronique. Elle prit le nom d'Argos, ainsi que le pays, d'Argos, petit-fils de Phoronée. Je joins à cette autorité celle du scholiaste d'Euripides. « Inachus[6] eut de Mélia Phoronée et Phégée. Phoronée, lui ayant succédé, » appela ville Phoronique celle qu'on nomme actuellement Argos. Il eut de Péitho, Ægialée, Apis, » Eurotas, Niobé. Phégée bâtit la ville de Phèges. » Ses fils furent Sparton et Messon. Mycénéus, fils » Sparton, fonda la ville de Mycènes. Phoronée étant » mort, et les fils de Niobé étant dispersés, Argos, » fils de Niobé, régna sur toute l'Argie, en dedans » de l'isthme, et nomma Argos la ville Phoronique. »

D'ailleurs, le commerce que venaient faire les Phéniciens, suppose nécessairement que les Argiens avaient des marchandises, ou au moins des denrées à donner en échange des marchandises que leur apportaient les Phéniciens, et Hérodote le dit positivement. Cependant il est certain que dans le temps d'Inachus, les habitants du Péloponnèse vivaient dispersés, et qu'ils ne furent rassemblés dans une ville que par Phoronée. Dans cette situation un peuple a

[1] Dionys. Halicarn. Antiq. Rob., lib. I, § XI, pag. 9.

[1] Chronic. Canon. à pag. 96, ad pag. 115.
[2] Chronicor., lib. I, pag. 24.
[3] Herodot., lib. I, § I.
[4] Id., ibid.
[5] Pausan. Corinthiac. sive lib. II, cap. XV, pag. 145. Stephan. Byz. voc. Argos.
[6] Scholiast. Euripid. ad Orestem, v. 1247.

de la peine à subsister, et n'a rien à donner en échange. Il n'y a point de commerce, et il ne peut y en avoir. S'il y a eu une princesse du nom d'Io, qui ait été fille d'Inachus, comme cela me paraît d'autant plus vraisemblable qu'il y a eu deux Iasus et deux Argus, ce ne peut être celle dont parle Hérodote. Son récit en est une preuve manifeste. L'idendentité de nom a fait confondre ces deux princesses par des écrivains qui n'ont pas assez médité sur l'état où se trouvent les nations dans leur origine, et sur le nombre d'années, je dirais presque de siècles, qui doivent s'écouler avant qu'elles commencent à s'accroître et à devenir assez opulentes pour avoir des objets d'échange.

A ces raisons, qui me paraissent péremptoires, j'en ajoute une autre qui ne me le paraît pas moins. Si la princesse qui fut enlevée par les Phéniciens eût été fille d'Inachus, comment aurait-elle pu avoir été surveillée par Argus Panoptès, qui descendait d'Inachus à la septième génération?

Il me semble donc plus sûr de s'en tenir au sentiment [1] d'Apollodore, qui fait ainsi la généalogie d'Io : Inachus, Phoronée, Niobé, Argus, Iasus, Agénor, Argus, surnommé Panoptès, Iasus et Io. Ce second Argus fut surnommé Panoptès, parce que, suivant la fable, il avait des yeux tout autour de la tête, ou par tout le corps. On voulait exprimer par cette allégorie sa vigilance et l'exactitude avec laquelle il surveillait sa petite-fille Io. Inachus étant né en 2705 de la période julienne, 2011 ans avant notre ère, comme on l'a vu § I, Io doit être née, selon la règle des générations, l'an 2951 de la période julienne, 1763 ans avant l'ère vulgaire; et comme elle devait avoir au moins 18 ans quand elle fut enlevée, il s'ensuit que ce rapt est de l'an 2969 de la période julienne, 1745 ans avant notre ère.

§ III. De la colonie envoyée en Thessalie.

La Thessalie est un pays environné de tous côtés par de hautes montagnes. Ce n'était anciennement qu'un vaste marais; les eaux n'avaient point encore d'écoulement. Mais l'Ossa [2] ayant été séparé de l'Olympe par un tremblement de terre, le Pénée se déchargea dans la mer par cette ouverture, et le pays se dessécha. Hérodote [3] raconte aussi la même chose.

Pélasgus régnait alors en Arcadie. On vint [4] lui annoncer que les eaux, venant à s'écouler, avaient laissé à découvert les plaines immenses de la Thessalie. Il se rendit dans ce pays avec des Pélasges, ses sujets. C'était une tradition constante que Pélasgus était venu dans ce pays avec des Arcadiens. Car Apollonius de Rhodes dit [1], qu'Aristée quitta la Phthie par l'ordre de son père Apollon, et qu'il se transplanta dans l'île de Céos avec des Arcadiens, descendants de Lycaon, qu'il avait rassemblés. Pélasgus descendait d'Inachus à la quatrième génération, par Phoronée et Niobé. Il était donc né l'an 2787 de la période julienne, 1927 ans avant notre ère. Il régna dans le pays appelé depuis Arcadie vers l'an 2810 de la période julienne, 1904 ans avant notre ère, et il pouvait avoir 44 ans lorsqu'il passa dans la Thessalie, c'est-à-dire vers l'an 2831 de la période julienne, 1883 ans avant notre ère. Le tremblement de terre doit avoir précédé cette colonie de deux ans, et être arrivé vers l'an 2829 de la période julienne, 1885 ans avant l'ère vulgaire; car il ne fallut pas moins de deux ans pour rendre ce pays habitable.

On institua à cette occasion une fête en Thessalie, afin de perpétuer la mémoire de cet événement. Cette fête fut appelée Pélories ou Saturnales, de Pélorus, nom de celui qui porta le premier à Pélasgus la nouvelle de l'écoulement des eaux. J'ai parlé plus au long de cette fête, dans un Mémoire [2] lu à l'Académie de belles-lettres, sur quelques fêtes des Grecs omises par Meursius et Castellanus.

Environ six générations après, c'est-à-dire vers l'an 2987 de la période julienne, 1727 ans avant l'ère vulgaire, un autre Pélasgus, fils de Neptune et de Larisse, passa en Thessalie, accompagné de ses frères Achæus et Phthius et d'un grand nombre d'aventuriers auxquels il avait donné son nom, et en chassa les anciens Pélasges. Mais un peu plus de cinq générations après, je veux dire en 3173 de la période julienne, 1541 ans avant l'ère vulgaire, ils en furent chassés par Deucalion [3], qui envahit ce pays avec des Curètes et des Léléges, auxquels on donna dans la suite le nom d'Ætoliens et de Locriens, et un grand nombre d'habitants du Parnasse.

§ IV. De Danaüs.

Danaüs est la souche de la seconde maison des rois d'Argos. Lyncée, ayant épousé sa fille Hypermnestre, lui succéda. Celui-ci eut pour fils Abas, Abas eut Acrisius, Acrisius Danaë, Danaë Persée, Persée Alcée, Alcée Amphitryon, qui fut père d'Hercule. On ne peut compter Danaüs, parce qu'à son arrivée dans l'Argolide il maria sa fille Hypermnestre à Lyncée. Lyncée lui-même ne peut être compté que pour une succession, parce qu'il ne s'a-

[1] Apollodori Biblioth., lib. II, cap. I, § II et III.
[2] Strab., lib. IX, pag. 658, A.
[3] Herodot., lib. VII, § CXXIX.
[4] Athen. Deipnosoph., lib XIV, pag. 639.

[1] Apollon. Rhod., lib. II, v. 519.
[2] Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. XLV, Mém., pag. 429.
[3] Dionys. Halicarn., lib. I, § XVII, pag. 14.

git point de déterminer l'année de sa naissance, mais celle de son mariage avec Hypermnestre. On ne doit pas non plus compter Danaë, parce qu'elle ne succéda point à Acrisius. Ainsi l'on aura cinq générations et une succession, qui feront 184 ans avant la naissance d'Hercule. J'ai prouvé dans le chap. XIII, concernant ce héros, qu'il était né l'an 3350 de la période julienne, 1584 ans avant l'ère vulgaire. On aura donc, pour le mariage de Lyncée avec Hypermnestre, fille de Danaüs, l'an 3146 de la période julienne, 1568 ans avant l'ère vulgaire. L'arrivée des filles de Danaüs en Grèce précéda de peu ce mariage, et l'établissement des Thesmophories dans le Péloponnèse le suivit de près. J'ai dû placer l'institution de cette fête en cette année, afin de rendre Hérodote conséquent à lui-même.

Telle est l'époque que donne le calcul par les générations. On peut encore prouver la même chose de cette manière. Castor [1] donne 382 ans de règne aux Inachides; mais [2] Eusèbe, peu d'accord avec son guide ou avec lui-même, assigne à cette maison 415 ans de règne, sans y comprendre Gélanor, qui fut chassé par Danaüs, comme on le voit dans [3] Pausanias et [4] Apollodore. Le Syncelle [5] dit aussi que la plupart des écrivains donnent 415 ans de règne aux Inachides, sans spécifier le règne de Gélanor. Aucun auteur n'a déterminé combien de temps régna ce prince; mais il y a grande apparence qu'il n'était pas encore bien affermi sur le trône, puisqu'il le céda si facilement à un étranger, qui ne pouvait pas avoir amené avec lui des forces considérables, et qui n'avait pas encore eu le temps de se faire un grand nombre de partisans. Ainsi je ne donne que deux ans de règne à Gélanor. Le peu d'années qu'il régna est peut-être la raison qui l'a fait omettre par la plupart des chronologistes. Les Inachides ont donc régné en tout 415 ans.

J'ai prouvé, § I, qu'Inachus était né vers l'an 2703 de la période julienne, 2011 ans avant notre ère. Il est probable qu'il ne monta sur le trône qu'à l'âge de 25 ans, c'est-à-dire vers l'an 2728 de la période julienne, 1986 ans avant l'ère vulgaire. Si l'on ajoute 415 à 2728, on aura l'an 3143 de la période julienne, 1571 ans avant l'ère vulgaire, qui est postérieure d'un an à l'arrivée de Danaüs en Grèce.

Diodore de Sicile raconte que Danaüs étant arrivé à l'île de Rhodes avec ses filles, Cadmus [1] aborda peu après ces temps-là à la même île, μικρὸν δ' ὕστερον τούτων τῶν χρόνων. J'ai prouvé dans le chapitre XI, concernant Cadmus, que ce prince était venu en Béotie l'an 3165 de la période julienne, 1549 ans avant l'ère vulgaire. Son arrivée à Linde, dans l'île de Rhodes doit précéder de deux ans ou environ, et se rencontrer l'an 3163 de la période julienne, 1551 ans avant l'ère vulgaire. Ainsi l'arrivée de Cadmus est postérieure à celle de Danaüs de 21 ans; ce qui s'accorde, par conséquent, avec le récit de Diodore de Sicile.

L'auteur de la Chronique de Paros, qui a suivi une méthode erronée pour fixer la date de la prise de Troie et la chronologie des rois d'Athènes, a mis l'arrivée des filles de Danaüs sous Erichthonius, et l'an 3203 de la période julienne, 1511 ans avant l'ère vulgaire. Suivant notre chronologie d'Athènes, ce devrait être l'an 3220 de la période julienne, 1494 ans avant notre ère, puisque Erichthonius n'est monté sur le trône qu'en 3216 de la période julienne, 1498 ans avant notre ère. Mais le fait est que l'auteur de la Chronique de Paros ayant placé, par les raisons que l'on verra dans le chap. XIV, la prise de Troie 61 ans après la date d'Hérodote, il a fallu avancer de ces 61 ans l'arrivée des filles de Danaüs. On aura alors l'an 1342 de la période julienne, 1572 ans avant l'ère vulgaire, qui répond à quatre ans près au calcul fondé sur les générations; et cette année 3142 correspondra avec la onzième année du règne de Cécrops, selon les Marbres de Paros. Mais j'ai fait voir dans le chap. IX, concernant la chronologie d'Athènes, que Cécrops n'a pu monter sur le trône qu'en 3144 de la période julienne, 1570 ans avant l'ère vulgaire; que la méthode suivie par l'auteur de la Chronique de Paros est vicieuse, et que cette date précède par conséquent de deux ans l'avénement de Cécrops à la couronne.

On pourrait présumer que l'époque de l'arrivée de Danaüs en Grèce est postérieure à celle que je lui ai assignée, parce qu'Archandre, fils d'Achæus et petit-fils de Xuthus, épousa [2] l'une de ses filles. En effet, si l'on compare ce que j'ai dit sur l'arrivée de Xuthus dans l'Attique, au chap. XV, section III, § III, concernant la colonie ionienne, avec la chronologie d'Athènes, il en résultera qu'Archandre ne peut être né que vers l'an 3313 de la période julienne, 1401 ans avant l'ère vulgaire, et qu'il ne quitta la Phthiotide, ne passa à Argos, et ne s'y maria que vers l'an 3340 de la période julienne, 1374 ans avant notre ère. L'époque de l'arrivée de Danaüs, et celle du mariage d'Archandre avec l'une

[1] Eusebii Chronic. pars poster. latina, pag. 65.
[2] Ejusdem Chronic., lib. prior. pars græca, pag. 24, lin. 2.
[3] Pausan. Corinthiac. sive lib. II, cap. XVII, pag. 145; cap. XIX, pag. 152 et 153.
[4] Apollodor., lib. II, cap. I, § IV, pag. 75.
[5] Syncelli Chronogr., pag. 124.

[1] Diodor. Sicul., lib. V, § LVIII, pag. 377, lin. 12.
[2] Herodot., lib. II, § XCVIII.

de ses filles, sont donc inconciliables, puisqu'il y a entre elles un intervalle de 198 ans. Mais je suis très-persuadé que le prince qu'Hérodote [1] nomme Danaüs, et dont l'une des filles épousa Archandre, n'est point celui qui passa d'Égypte à Argos; et l'on ne trouve, ni dans le passage de cet historien, ni dans [2] Pausanias, qui raconte la même chose, rien qui puisse le donner à penser. Il est à présumer que c'est un prince de la même maison, qui portait le nom de son chef.

On pourrait me faire une autre objection que je crois devoir prévenir. Quelques auteurs prétendent que Danaüs est frère de Sésostris; et comme les uns mettent ce prince beaucoup plus haut que l'époque que j'ai assignée à Danaüs, et les autres beaucoup plus bas, il s'ensuit qu'il faut réformer celle-ci d'une manière ou d'autre. Mais cette opinion n'est fondée que sur un passage de Manéthon qui assure que [3] Séthosis s'appelait aussi Ægyptus, et son frère Armaïs Danaüs. Comme tout ce que cet auteur avance au sujet de Séthosis ne peut convenir qu'à Sésostris, il faut croire qu'il pensait que Séthosis et Sésostris étaient un seul et même prince. Cet écrivain est le seul qui soit de ce sentiment; car il ne faut pas compter Joseph, Jules Africain, Eusèbe et le Syncelle, qui l'ont copié servilement. Manéthon ne mérite aucune croyance, et Périzonius [4] va même jusqu'à le soupçonner d'avoir voulu faire bassement sa cour aux princes macédoniens qui régnaient pour lors en Égypte, parce qu'ils descendaient incontestablement de Danaüs par Hercule. On peut encore ajouter qu'Hérodote, le plus ancien et le plus instruit de tous les historiens, parle de la révolte du frère de Sésostris sans nommer [5] ce prince, et sans remarquer qu'il passa en Grèce. Cet auteur, qui ne laisse jamais échapper l'occasion de remonter aux origines de son pays et à celle des grandes maisons, aurait saisi avec empressement celle qui se présentait, d'illustrer la famille des rois d'Argos et d'Hercule, dont les descendants régnaient de son temps sur la plupart des états de la Grèce. Il en avait encore une autre occasion, lorsqu'en parlant [6] de Persée, il dit que Danaüs et Lyncée étaient de Chemmis, en Égypte, et qu'ils naviguèrent en Grèce. Si Danaüs eût été le frère de Sésostris, il en aurait certainement fait la remarque. Mais il était si éloigné de soupçonner ce prince d'être de la famille de Sésostris, qu'on croirait, à la manière dont il s'exprime, qu'il étoit un simple particulier de Chemmis. Bien plus, le même historien raconte [1] autre part que Danaüs fut poursuivi par Ægyptus; mais il n'ajoute pas qu'Ægyptus fût son frère, et le même que Sésostris. S'il eût pensé qu'Ægyptus eût été le même personnage que Sésostris, il n'aurait pas manqué d'en faire la remarque, parce qu'en la supprimant, il n'aurait pu ignorer que par son silence il auroit induit ses lecteurs en erreur, qui, en voyant deux noms différents, ne se seraient jamais imaginé qu'il était question du même prince. Je ne m'arrêterai pas davantage sur ce sujet, persuadé que le peu que j'en ai dit suffit pour prouver que cette origine est une fable imaginée par Manéthon, et trop légèrement adoptée par Joseph et par les auteurs ecclésiastiques.

Acrisius fut le dernier prince de cette maison qui régna à Argos. Persée, son petit-fils, l'ayant tué involontairement, se retira à Tiryns, vers [2] Mégapenthès, fils de Prœtus, à qui il confia le royaume d'Argos. Je crois devoir saisir cette occasion pour rétablir le [3] texte d'Eudocie, qui est misérablement altéré. On lit πρὸς δὲ τὸν μέγα πένθος Προῖτον ἐλθων, κ. τ. λ. Il était très-facile de corriger πρὸς δὲ Μεγαπένθην τὸν Προῖτου ἐλθὼν. « étant venu trouver Mégapenthès, fils de Prœtus. » M. Chardon de la Rochette m'a fait observer que cette correction était conforme à la scolie de Tzetzès sur le vers 858 de Lycophron, d'où ce passage d'Eudocie est tiré. Je reviens à mon sujet. Mégapenthès céda Tiryns à Persée. Cette ville avait été environnée d'une forte muraille [4] par les Cyclopes sous le règne de Prœtus, qui s'y était retiré, après avoir été chassé d'Argos par Acrisius. Persée fit ceindre de murs la ville de Midia et celle de [5] Mycènes, où il transféra le siége de ses états. Electryon succéda à son père Persée, Sthénélus à Electryon, son frère, et Eurysthée à son père Sthénélus. Le royaume de Mycènes passa ensuite à Atrée, fils de Pélops, dont la sœur Lysidice avait épousé [6] Mestor, fils de Persée.

CHAPITRE XI.

D'Europe, de Cadmus, de Bacchus et des rois de Thèbes.

Hérodote raconte [7] que Bacchus est plus ancien

[1] Hérodot., lib. II, § XCVIII.
[2] Pausan. Achaic. sive lib. VII, cap. I, pag. 521.
[3] Joseph. contra Apionem, lib. I, § XV, pag. 447.
[4] Perizonii Origin. Ægypt., cap. XVI, pag. 334.
[5] Herodot., lib. II, § CVII et CVIII.
[6] Id., ibid., § XCI.

[1] Herodot., lib. II, § CLXXXII.
[2] Apollodor., lib. II, cap. IV, § IV, pag. 88.
[3] Anecdota Græca, tom. I, pag. 106.
[4] Apollodor., lib. II, cap. II, § I, pag. 78.
[5] Id., ibid., cap. IV, § IV, pag. 89.
[6] Id., ibid., § V, pag. 89.
[7] Herodot., lib. II, § CXLV.

que lui de 1600 ans. Mais le même auteur ajoute que d'Hercule jusqu'à sa naissance, il n'y a que 900 ans. J'ai prouvé dans le chap. XIII, où je parle de ce héros, que ce dernier calcul était juste, et je l'ai admis sans balancer. Mais si le premier l'est aussi, il s'ensuit que Bacchus est antérieur à Hercule de 700 ans, ou de vingt et une générations. Cependant le même auteur [1] dit autre part que Cadmus ne précède Hercule que de cinq générations. Il faut nécessairement qu'il y ait erreur dans l'un ou l'autre de ces passages. Le nombre des générations écoulées entre Cadmus et Hercule prouve que le second passage est juste, et qu'il faut réformer le premier par celui-là. En effet, OEdipe, contemporain d'Hercule était le cinquième prince à compter [2] de Cadmus : donc il n'y a eu qu'environ 160 ans entre la naissance de Bacchus et celle d'Hercules. J'ai placé, pour cette raison, Bacchus en 3170 de la période julienne, 1544 ans avant notre ère. L'arrivée de Cadmus en Béotie ne précéda la naissance de Bacchus que d'un petit nombre d'années. Je la mets en 3165 de la période julienne, 1549 ans avant l'ère vulgaire. Cette époque est liée à celle de l'arrivée de Danaüs dans l'île de Rhodes; on peut voir ce que j'en ai dit chap. X, § IV. L'année précédente Cadmus était abordé à l'île de Thasos avec son frère [3] Thasus. Ces deux princes cherchaient à former un établissement en Europe. Mais de crainte d'alarmer les habitants de cette partie du monde, ils prétextèrent l'enlèvement de leur sœur, qu'ils faisaient semblant de chercher. Cadmus laissa dans cette île son frère Thasus avec une partie de ses troupes. Thasus la fonda et lui donna son nom. Cette fondation est donc de l'an 3164 de la période julienne, 1550 ans avant notre ère; et l'enlèvement d'Europe, qui servit de prétexte à leurs vues ambitieuses la devance de près de deux ans, et doit être placé l'an 3162 de la période julienne, 1552 ans avant l'ère vulgaire.

La fondation de l'île Calliste, depuis appelée Théra, est du même temps que celle de Thasos. Cette île s'était élevée du fond de la mer, comme le remarquent Appollonius [6] de Rhodes et Pline [7] le naturaliste. Le poëte se trompe lorsqu'il met cet événement dans le temps du retour des Argonautes, c'est-à-dire, sur la fin de la 3364[e] année de la période julienne, 1350 ans avant notre ère, ou vers le commencement de l'année suivante. L'autorité d'Hérodote est, en ces matières, d'un plus grand poids que celle d'un poëte, qui voulait plaire à ses lecteurs par les merveilles dont il cherchait à rehausser la première expédition mémorable des Grecs. Pline est encore moins croyable lorsqu'il place cet événement la quatrième année de la 135[e] olympiade, c'est-à-dire, l'an 4477 de la période julienne, 237 ans avant notre ère, puisqu'Hérodote, qui parle de cette île, était mort plus d'un siècle et demi avant l'époque où Pline suppose que parut cette île. On ne peut rien dire de certain sur le temps où elle s'éleva du fond de la mer. Quoi qu'il en soit, il paraît constant que sa fondation par Membliarès est de la même date que celle de Thasos. Quoique Hérodote ne nomme point cette dernière île, il en dit cependant assez pour lever toutes les difficultés, s'il pouvait y en avoir. Il raconte, en effet, que [1] Cadmus, cherchant Europe, aborda à l'île Calliste, et que, soit que le pays lui plût, ou qu'il eût quelque autre motif, il y laissa Membliarès, l'un de ses parents, avec des Phéniciens. La seconde fondation de l'île Calliste, qui fut appelée Théra, du nom de son second fondateur, est postérieure à la majorité de Proclès et d'Eurysthènes, rois de Lacédémone. Théras était beau-frère d'Aristodémus, qui conquit le Péloponnèse, et oncle maternel de Proclès et d'Eurysthènes. Il fut leur tuteur. Ces princes étant devenus majeurs, Théras leur remit l'autorité dont il était dépositaire; et comme il ne pouvait se résoudre à mener une vie privée après avoir joui du pouvoir absolu, il sortit de Sparte; et prenant [2] avec lui des Lacédémoniens et des Minyens, il se rendit à l'île Calliste, à laquelle il donna son nom. Proclès et Eurysthènes étaient les sixièmes descendants d'Hercule, par Aristodémus, Aristomachus, Cléodæus et Hyllus, fils de ce héros. Ces six princes font six générations, lesquelles donnent 200 ans. Mais comme Hyllus fut l'un des derniers enfants d'Hercule, je pense qu'il faut étendre ces générations à 206 ans au moins. Si l'on ajoute 25 ans pour la majorité de Proclès et d'Eurysthènes, on aura l'an 3561 de la période julienne, 1,153 ans avant notre ère. Il fallut quelques années à Théras pour rassembler un nombre suffisant de colons. La fondation de Théra ne peut donc être que de l'an 3564 de la période julienne, 1150 ans avant notre ère.

Il s'élève ici une difficulté. Théras était le dixième descendant de Cadmus. Voici sa généalogie [3]. Cadmus, Polydore, Labdacus, Laius, OEdipe [4], Polynices, Thersandre, Tisamène, Autésion, Théras: donc il n'était postérieur à Cadmus que de 333 ans

[1] Herodot., lib. II, § XLIV.
[2] Apollodori Biblioth., lib. III, cap. IV et V.
[3] Cononis Narrat. XXXVII, pag. 278 et 279.
[4] Apollon. Rhod., lib. IV, v. 1757.
[5] Plinii Histor. Natur., lib. II, cap. LXXXVII, pag. 114.

[1] Herodot., lib. IV, § CXLVII.
[2] Id., ibid., § CXLVII et CXLVIII.
[3] Apollodori Biblioth., lib. III, cap. V, § V.
[4] Herodot., lib. IV, § CXLVII.

et cependant il y a de Cadmus à la seconde fondation de l'île Calliste 399 ans; ce qui fait 66 ans de plus que n'en donne la règle des générations.

L'évaluation par les générations donne l'espace de temps qui s'écoula entre la naissance de Cadmus et celle de Théras. Mais ce n'était pas cet espace qu'il fallait chercher, c'était l'intervalle entre l'arrivée de Cadmus en Béotie et la seconde fondation de l'île Calliste.

Aristodémus fit, de l'aveu de tous les chronologistes anciens, la conquête du Péloponnèse 80 ans après la prise de Troie. Nous avons prouvé que cette ville avait été prise l'an 3444 de la période julienne, 1270 ans avant notre ère: donc cette conquête est de l'an 3524 de la période julienne, 1190 ans avant l'ère vulgaire. Il fallut environ 12 ans pour faire le partage du pays, pour y rétablir la tranquillité, et pour s'en assurer la possession. Ce temps révolu, Aristodémus eut deux enfants jumeaux, et mourut[1] au moment de leur naissance. Théras, leur oncle maternel, gouverna pendant leur minorité. Je suppose qu'il avait alors 36 ans: il était donc né en 5500 de la période julienne, 1214 ans avant notre ère. La tutelle de Proclès et d'Eurysthènes dura 25 ans, et finit l'an 3561 de la période julienne, 1153 ans avant l'ère vulgaire. Théras fut deux ans à faire les préparatifs de la nouvelle colonie qu'il voulait établir dans l'île Calliste, et partit la troisième année, c'est-à-dire l'an 3564 de la période julienne, 1150 ans avant notre ère. Il était alors dans sa soixante-quatrième année; ce qui n'est point encore un âge assez avancé pour un ambitieux, qui, ayant jusqu'alors occupé le premier rang, ne pouvait se résoudre à descendre au second. Après avoir obtenu à peu près le temps de la naissance de Théras, il est facile de parvenir à l'époque de celle de Cadmus. En retranchant de 3500, année de la naissance du premier, 333 pour les dix générations qui se sont écoulées entre ces deux princes, on aura pour la naissance de Cadmus, l'an 3167 de la période julienne, 1547 ans avant l'ère vulgaire, laquelle naissance se trouvera, par ce calcul, postérieure de deux années à celle où je le suppose arrivé en Béotie. De là naît une autre difficulté que je vais tâcher de résoudre.

Quoique la règle des trois générations par siècle soit généralement vraie, elle souffre cependant quelques exceptions. On ne doit point, il est vrai, en admettre gratuitement, et dans la seule vue de favoriser un système quelconque, mais plutôt réformer son système d'après cette règle. Cependant lorsque l'exception est évidemment nécessaire, il y aurait de l'absurdité à la rejeter. Tel est le cas présent.

1° Polydore, fils de Cadmus, était très-jeune quand il succéda à son père, et Penthée[1], petit-fils de Cadmus par sa fille Agavé, était assez âgé pour gouverner pendant la minorité de ce prince. Ainsi Polydore naquit dans la vieillesse de Cadmus. Cette observation suffit elle seule pour donner une plus grande extension aux générations des rois de Thèbes et pour reculer la naissance de Cadmus de plus de 30 ans.

2° Si l'on examine la suite des rois de Thèbes, on la trouvera interrompue par Lycus et Amphion, qui succédèrent à Labdacus[2]; mais je ne les compte point, parce que Laïus, fils de Labdacus, remonta sur le trône après leur mort. Cette suite de rois fut encore interrompue par Damasichthon[3], fils d'Opheltès, Ptolémée et Xanthus, qui se succédèrent de père en fils. Ainsi vous avez d'un côté dix générations, et trois d'un autre. Je ne compte point Pénélée[4], grand-père de Damasichthon, parce qu'il ne gouverna que pendant la minorité de Tisamène, fils de Thersandre. On ne doit point évaluer ces treize générations à 33 ans l'une portant l'autre, parce qu'elles ne se suivent pas, et que le second ordre de ces générations n'est composé que de trois princes. Mais je ne crois point m'écarter des règles d'une saine critique en les évaluant à 28 ans, qui me donneront 364 ans. Ainsi, pour avoir la naissance de Cadmus, il faut obtenir celle de la naissance de Xanthus, et en retrancher 364; on y parviendra facilement de cette manière. Ce prince défia à un combat particulier Thymœtès, roi d'Athènes. Celui-ci refusa de se mesurer avec lui; et Mélanthus, qui venait d'être chassé de ses états par les Héraclides, accepta le combat et le tua. Xanthus devait être alors dans la force de l'âge, et pouvait avoir de 26 à 30 ans. Le retour des Héraclides, qui est de l'an 3524 de la période julienne, 1190 ans avant l'ère vulgaire, détermine sa mort à cette époque. Il était donc né l'an 3498 de la période julienne, 1216 ans avant l'ère vulgaire. En retranchant 364, qui sont les années des deux ordres de générations des rois de Thèbes, on aura pour la naissance de Cadmus l'an 3134 de la période julienne, 1580 ans avant notre ère, et il était âgé de 31 ans lorsqu'il vint en Béotie.

L'intervalle entre la naissance de Cadmus et celle de Théras doit être à peu près le même que celui qui se trouve entre la naissance du premier et celle de Xanthus, puisque celui-ci est né environ 12 ans avant l'autre. Il faut donc, ou qu'il y ait eu deux générations d'omises dans la branche de Théras, ce qui ne me surprendrait pas de la part de copistes

[1] Herodot., lib. VI, § LII.

[1] Apollodori Biblioth., lib. III, cap. V, § II.

[2] Id., ibid., § V et VII.

[3] Pausan. Bœotic. sive lib. IX, cap. V. pag. 723.

[4] Id., ibid.

négligents; ou, s'il n'y a point eu d'omission, il faut que dans cette branche les générations aient été plus longues, et telles qu'elles l'étaient à Lacédémone [1], c'est-à-dire de 37 ans. Alors les dix générations de la branche de Théras donneront 370 ans, lesquels étant retranchés de 3500, qui est l'année de la naissance de Théras, on aura pour celle de la naissance de Cadmus l'an 3130 de la période julienne, 1584 ans avant l'ère vulgaire; ce qui ne diffère que de cinq ans de celle qu'on obtient par l'évaluation des deux ordres de générations des rois de Thèbes.

Les époques de la naissance de Cadmus, fondateur et premier roi de Thèbes, et de son arrivée en Béotie, et celles de la naissance de Xanthus, dernier roi de ce pays, et de sa mort, car après ce prince le gouvernement fut changé en aristocratie [2]; ces époques, dis-je, sont aussi certaines que toute autre époque antérieure aux olympiades. On n'en peut pas dire autant des intermédiaires. Il ne faut pas croire cependant qu'elles soient absolument arbitraires, puisqu'elles dépendent de l'arrivée de Cadmus en Béotie, de la naissance d'Hercules, de la conquête du Péloponnèse par les Héraclides, et de la majorité de Proclès et d'Eurysthènes, laquelle majorité sert à fixer la seconde fondation de l'île Calliste. Elles se trouvent tellement liées les unes aux autres, qu'on ne peut les déplacer sans déranger celles qui sont incontestables. Par exemple, Créon régnait à Thèbes, ou plutôt était régent du royaume, pendant l'interrègne de quatre ans qu'il y eut entre les règnes de Laïus et d'Œdipe. Ce prince maria, pendant cet interrègne, sa fille Mégare à Hercule. Si ce héros n'était point encore né, s'il n'était pas alors en âge de se marier, ou s'il se trouvait trop âgé, il serait hors de doute que cette époque serait fausse. Mais ce qui prouve qu'elle est certaine, c'est que cet interrègne dut commencer l'an 3356 de la période julienne, 1358 ans avant l'ère vulgaire, et qu'il finit l'an 3360 de la même période, 1354 ans avant notre ère. Or, Hercule avait alors 26 à 30 ans.

On pourrait me faire une autre objection, que je ne dois point dissimuler dans un ouvrage de cette nature. L'île Calliste fut fondée par Membliarès [3], parent de Cadmus, dans le même temps que Thasus, frère de Cadmus, fonda l'île de Thasos. Si de Cadmus à Théras il y a dix générations, il doit y en avoir autant de Membliarès à Théras. Mais Hérodote [4] raconte que Cadmus, ayant abordé à l'île Calliste, y laissa Membliarès, l'un de ses parents, avec des Phéniciens, et qu'ils habitèrent cette île pendant huit générations avant l'arrivée de Théras dans la même île. Je ne crois pas qu'Hérodote ait imaginé qu'il n'y avait eu que huit générations entre l'arrivée de Membliarès et celle de Théras. Si telle avait été sa pensée, il se serait grossièrement trompé. Je crois que cet historien a seulement voulu dire que la branche royale et directe de Membliarès avait régné pendant huit générations avant l'arrivée de Théras, et qu'elle n'était plus alors sur le trône, soit qu'elle fût éteinte, soit qu'on lui eût ôté la couronne pour des raisons que nous ignorons. Sans cette supposition, comment peut-on imaginer que Théras, qui n'était accompagné que d'un petit nombre d'aventuriers, ait pu se rendre maître de cette île, ou que, n'y ayant abordé que dans la vue de demeurer avec les anciens habitants, et de se les attacher [1] οἰκηιεύμενος, le prince de Calliste lui en eût cédé la souveraineté? Je sais que Pausanias prétend [2] que Membliarès était d'une naissance commune, et que Théras ne doutait point que ses descendants ne lui cédassent la souveraineté de l'île. Il ajoute qu'ils le firent d'autant plus volontiers que Théras rapportait son origine à Cadmus, au lieu que Membliarès, leur ancêtre, était un homme du peuple.

Il faut bien peu connaître le cœur humain pour s'imaginer que le préjugé de la naissance ait été assez fort pour obliger un souverain, en possession d'un trône affermi dans sa famille pendant huit générations, à descendre de ce même trône, et à le céder à quelqu'un d'une illustre extraction. On ne réussira jamais à me le persuader. La race directe de Membliarès était sans doute alors éteinte, ou du moins elle avait perdu la couronne à cause de sa tyrannie, ou pour quelque autre raison qui n'est point venue à notre connaissance. Théras, qui trouvait trop au-dessous de lui d'occuper le second rang à Sparte, n'aurait jamais songé à s'établir dans l'île Calliste, s'il n'eût point été assuré d'en avoir la souveraineté; et il ne pouvait en avoir la certitude que dans le seul cas où il n'y aurait plus eu de rejetons de la famille de Membliarès en état de la lui disputer, puisqu'il avait avec lui trop peu de forces pour subjuguer cette île, et qu'il n'y était venu, comme le dit Hérodote [3], que dans l'intention de se l'attacher.

On pourrait encore m'objecter la Chronique de Paros, qui contredit manifestement les époques précédentes. Mais je suis persuadé que si elle s'est attiré la confiance des savants, ce ne peut être qu'à raison de son ancienneté. J'ai prouvé dans le chapitre IX, concernant la chronologie d'Athènes, qu'elle n'en méritait aucune par rapport aux événements antérieurs aux Olympiades.

[1] Voyez sur ces sortes de générations le chap. XIV.
[2] Pausan. Bœot. sive lib. IX, cap. V, pag. 723.
[3] Herodot., lib. IV, § CXLVII.
[4] Id., ibid., § CXLVIII.

[1] Herodot., lib. IV, § CXLVII.
[2] Pausan. Laconic. sive lib. III, cap. I, pag. 205 et 206.
[3] Herodot. loco superius laudato.

S'il était resté des monuments des rois de Thèbes quelques siècles après l'extinction de la royauté, la chronologie de ces princes éprouverait aujourd'hui moins de difficultés. Ces monuments furent détruits la plupart dans la guerre des Argiens, sous les fils d'OEdipe, et dans les autres révolutions qu'éprouva ce pays. Il ne faut donc point s'étonner qu'il se trouve encore quelques obscurités dans cette partie de l'histoire. J'ai tâché, mais en vain, de les faire entièrement disparaître. Quelque autre sera peut-être plus heureux; je le désire sincèrement pour l'avancement des connaissances humaines.

CHAPITRE XII.

De Minos Ier et II, rois de Crète. De Dædale.

Europe ayant été enlevée vers l'an 5162 de la période julienne, 1552 ans avant notre ère, comme on l'a vu dans le chapitre XI, concernant Europe, la naissance de Minos Ier doit être à peu près de l'an 5166 de la période julienne, 1548 ans avant l'ère vulgaire. La mort de Minos II ayant été fixée, comme on le verra dans peu, en 3361 de la période julienne, 1353 ans avant notre ère, on aura un intervalle de 195 ans. Si l'on suivait la règle des générations, il faudrait placer nécessairement la naissance de Minos Ier 95 ans plus tard. Cela ne se peut cependant, parce que l'enlèvement d'Europe, prouvé par l'arrivée de Cadmus en Béotie, s'y oppose. Mais cette règle, qui est sûre lorsqu'il s'agit d'un assez grand nombre de générations, est le plus souvent en défaut quand il n'est question que de trois ou quatre. Il faut donc chercher une autre voie pour concilier Hérodote avec lui-même. Les anciens nous ayant laissé ignorer les faits qui liaient ces temps les uns aux autres, je suis forcé de recourir à un moyen que je me garderais bien d'employer en d'autres occasions, mais que je crois devoir adopter en celle-ci, n'en trouvant pas de meilleur. Si Minos n'a eu Lycastus que dans sa soixantième année, Lycastus est né en 3226 de la période julienne 1488 ans avant notre ère. Si celui-ci n'a eu pareillement Minos II que dans sa soixantième année, Minos II est né l'an 3286 de la période julienne, 1528 avant notre ère. Ainsi il se trouvera que Minos II avait 75 ans lorsqu'il périt en Sicile. Je sais que les hommes, et surtout les princes, se marient rarement dans un âge si avancé. Mais qui peut assurer que les circonstances où se sont trouvés ces deux princes ne les aient pas empêchés de se marier plus tôt? Qui peut assurer que, les enfants qu'ils auront eus d'un premier mariage étant morts, ils ne se soient point remariés dans un âge avancé? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne peut m'opposer de passage ancien qui contredise ces assertions, et que ce tempérament concilie très-bien ce que dit Hérodote de la mort de Minos II et de l'arrivée de Cadmus en Béotie.

La Chronique de Paros parle de Minos Ier, mais la date est effacée, et la précédente est 1242; ce qui revient à l'an 3208 de la période julienne, 1506 ans avant notre ère. Si celle qui regarde Minos approchait de bien près de celle-là, elle confirmerait mon opinion. Eusèbe place la naissance de Minos Ier en 572, c'est-à-dire l'an 3268 de la période julienne, 1446 ans avant notre ère. Mais il faut faire attention qu'Eusèbe et les autres chronologistes modernes se sont vus forcés d'abréger les temps anciens, afin de les faire accorder avec les systèmes de chronologie qu'ils empruntaient de l'Écriture-Sainte. Mais il est aisé de prouver que la vraie chronologie de l'Écriture s'accorde presque partout avec Herodote. Il était donc inutile d'abréger les temps anciens.

Minos II mourut [1] en Sicile d'une mort violente, en la troisième génération avant la prise de Troie. Cette ville ayant été détruite l'an 3444 de la période julienne, 1270 ans avant notre ère, la mort de Minos II doit être à peu près de l'an 3361 de la période julienne, 1353 ans avant l'ère vulgaire, et Égée régnait déjà dans l'Attique, comme le dit la Chronique de Paros, époque vingtième.

On pourrait m'objecter que les Marbres de Paros placent Minos II en 1031 de l'ère attique, c'est-à-dire en 3419 de la période julienne, 1295 ans avant notre ère; ce qui fait une différence de 67 ans. Mais cette différence vient de ce que l'auteur de la Chronique de Paros met la prise de Troie en 3505 de la période julienne, 1209 ans avant notre ère, et Hérodote l'an 3444 de la période julienne, 1270 ans avant l'ère vulgaire. Il faut donc avancer Minos II de 61 ans, puisqu'il y a un pareil intervalle entre la date de la prise de Troie par Hérodote et celle qu'assignent les Marbres. Il se trouvera cependant encore six ans de moins. Mais lorsqu'il s'agit de temps si éloignés, je ne crois pas qu'on soit en droit d'exiger une scrupuleuse exactitude, et je suis persuadé que c'est beaucoup que d'approcher de si près.

Hérodote parle de Dædale. Je dois donc, par cette raison, tâcher de déterminer le temps où il a vécu. On sait qu'il passa dans l'île de Crète sous le règne de Minos II, c'est-à-dire avant l'an 3361 de la période julienne, 1353 ans avant notre ère. Il s'agit maintenant de prouver, non-seulement qu'il vivait alors, mais qu'il était assez âgé pour avoir acquis de la célébrité. Dædale [2] était fils d'Eupalamus, petit-fils de Métion, et arrière-petit-fils [3] d'Érechtée. Ces

[1] Hérodot., lib. VII, § CLXXI.
[2] Apollodor. Biblioth., lib. III, cap. XIV, § VIII, p. 237.
[3] Id., ibid., § I, pag. 229.

trois générations font 100 ans. Comme on ignore en quelle année naquit Erechtée, on ne peut déterminer le terme où commencent ces 100 années. J'ai fixé sur des probabilités le commencement du règne de ce prince en 3283 de la période julienne, 1431 ans avant notre ère. En supposant qu'il eût alors 36 ans, il sera né vers l'an 3247 de la période julienne, 1467 ans avant notre ère. Si Dædale est né 100 ans après, comme le veut la règle des générations, il aura vu le jour vers l'an 3347 de la période julienne, 1367 ans avant notre ère, et, par conséquent, il n'avait que 14 ans lorsque Minos II mourut. Mais, comme nous l'avons remarqué plus d'une fois, la règle des générations, qui est infaillible quand il est question d'un grand nombre de générations, se trouve presque toujours en défaut lorsqu'il est question d'un petit nombre. Ainsi Dædale, quoique arrière-petit-fils d'Erechtée, pouvait être né avant le temps qu'on lui assigne, et Erechtée lui-même pouvait avoir plus de 36 ans quand il parvint à la couronne. Comme on n'a rien de certain sur ces anciens temps, il est permis de supposer qu'Erechtée est né vers l'an 3243 de la période julienne, 1471 ans avant notre ère; qu'il eut Cécrops, Pandoros et Métion avant que de monter sur le trône, et ce dernier à l'âge de 27 ans; que Métion eut Eupalamus à l'âge de 24 ans, et que lorsque Dædale vint au monde, Eupalamus n'avait aussi que 24 ans. Il s'ensuivra que Dædale avait 47 ans lorsque Minos II mourut. Cet âge rend très-croyable ce que raconte Diodore de Sicile des talents et de l'habileté de Dædale, de sa fuite en Crète, de sa retraite en Sicile, de l'expédition de Minos dans cette île, et surtout du long séjour qu'y fit Dædale. On peut consulter Diodore de Sicile, liv. IV, §. LXXVI, etc. pag. 119 et suiv.

CHAPITRE XIII.

Hercule; l'expédition des Argonautes; Médée.

L'Hercule grec n'est point un héros imaginaire. Les historiens comme les poëtes, les philosophes comme les orateurs, attestent tous, d'une voix unanime, son existence. Les principales et les plus illustres maisons de la Grèce, non-seulement le regardent comme la souche d'où elles sont sorties, mais encore elles remontent jusqu'à lui par une filiation suivie. Si la fable lui a attribué quelques exploits trop merveilleux pour être crus, ce n'est point une raison pour révoquer en doute qu'il ait paru en Grèce un héros, fils d'Amphitryon, que ses grandes actions ont immortalisé. Les poëtes embellirent ses exploits par des fictions brillantes plus propres à plaire à l'imagination qu'à la froide raison. Souvent ils les présentèrent sous l'enveloppe de l'allégorie, que l'on prit pour une réalité; souvent ils peignirent leur héros terrassant des monstres et remportant des victoires, seul et armé de sa redoutable massue. Mais ce n'est point ainsi que nous l'offre l'histoire. Elle nous montre un prince forcé de succomber sous l'injustice d'un tyran, un prince qui se fait un parti dans les états de ce même tyran; un parti d'hommes courageux assez considérable pour former un corps d'armée, avec lequel ce héros exécute les actions qu'on lui attribue. Qu'on ouvre Diodore de Sicile et les autres écrivains qui en ont parlé, et je suis persuadé qu'on reviendra du préjugé défavorable qu'a donné de lui la lecture des poëtes.

Mais il est temps de passer à l'époque de sa naissance. Elle se prouve : 1° par un passage direct d'Hérodote, qui affirme[1] qu'il y a environ 900 ans de ce héros jusqu'à lui. Toute la difficulté consiste à savoir ce qu'il faut entendre par ces mots *depuis Hercule jusqu'à moi il y a 900 ans*. Hérodote, toujours clair, en détermine le sens; car il ajoute tout de suite : *Pan est postérieur à la guerre de Troie, et l'on ne compte de lui jusqu'à moi qu'environ huit cents ans.* Il est évident qu'Hérodote entend par ces mots la naissance de Pan. Mais comme il ne s'est pas exprimé de même en parlant d'Hercule, il est clair qu'il n'a pas voulu parler de la naissance de ce héros, mais du temps où il a commencé à s'illustrer, et c'est ce qui m'a fait mettre le commencement de ses exploits 1361 ans avant notre ère, c'est-à-dire environ 900 ans avant le voyage d'Hérodote en Égypte. Hercule pouvait avoir alors vingt-trois à vingt-quatre ans. Il était donc né l'an 1384 avant notre ère.

2° Cette même époque se prouve indirectement par la suite des rois de Lydie. La ville de Sardes a été prise par Cyrus l'an 4160 de la période julienne, 545 ans avant notre ère. Je suppose cette époque démontrée, et j'en ai donné les preuves dans le chapitre VII, concernant les rois de Lydie. En remontant, on trouve que Gygès, premier roi de Lydie de la race des Mermnades, a régné 38 ans, Ardys 49, Sadyattes 12, Alyates 57, Crésus 14, comme on le voit dans[2] Hérodote. Ces sommes réunies font 170 ans, lesquels, étant retranchés de 4169, donnent l'an 3999 de la période julienne, 715 ans avant notre ère. Les Héraclides occupèrent[3] le trône de Lydie 505 ans. Si l'on ôte 505 ans de 3999, on aura l'an 3494 de la période julienne, 1220 ans avant notre ère, pour l'avénement au trône de Lydie d'Agron, premier roi de ce pays de la

[1] Herodot., lib. II, § CXLV.
[2] Herodot., lib. I, § XIV, XVI, XXV, LXXXVI.
[3] Id., § VII.

famille des Héraclides. Maintenant, en remontant d'Agron jusqu'à Hercule inclusivement, on a [1] cinq générations, qui font 166 ans. Ces 166 ans étant retranchés de 3494, on a l'an 3328 de la période julienne, 1386 ans avant l'ère vulgaire. Cette date se trouve la même, à deux ans près, que celle qu'a donnée le passage d'Hérodote ci-dessus rapporté.

L'apothéose d'Hercule précède la prise de Troie de 53 ans, et le commencement du règne d'Hercules, ou plutôt de ses exploits (car c'est sans doute de ses exploits dont a voulu parler Apollodore dans ses chronographies, citées par S. Clément d'Alexandrie [2], lorsqu'il fait mention de son avénement au trône); le commencement, dis-je, de ses exploits est antérieur à son apothéose de 38 ans : donc ses exploits devancent, selon cet écrivain, la prise de Troie de 91 ans, et non de 83, comme le veut M. Fréret [3], qui cite cependant Apollodore. Le commencement de ses exploits est donc de l'an 3353 de la période julienne, 1361 ans avant l'ère vulgaire, et son apothéose de l'an 3391 de la période julienne, 1323 ans avant notre ère.

Toutes ces autorités paraissent sans réplique, et l'on ne peut m'objecter que celles des chronologistes plus récents, tels qu'Apollodore, Eratosthènes, etc., qui, mettant la plupart la prise de Troie en 3530 de la période julienne, 1184 ans avant notre ère, faisaient conséquemment Hercule moins ancien. Mais j'ai prouvé, à l'article de l'époque de la prise de Troie, que ces savants n'avaient eux-mêmes, pour parvenir à la vérité, d'autre moyen que celui des générations, et que cet unique moyen est devenu entre leurs mains une source d'erreurs, par le mauvais emploi qu'ils en ont fait. C'est ce mauvais emploi que les chronologistes modernes auraient dû chercher à découvrir, les uns, au lieu de se traîner pesamment sur les pas d'Apollodore et d'Eratosthènes; les autres, au lieu de tâcher de concilier les systèmes de ces deux savants avec ceux de leurs devanciers; car je ne doute point que s'ils eussent tourné leurs vues de ce côté, ils n'eussent parfaitement réussi, quand même ils n'auraient apporté que la moitié de la sagacité qu'ils ont employée en pure perte, en voulant concilier des systèmes inconciliables.

Mais les poëmes d'Homère présentent des objections plus fortes que celles qu'on peut tirer des chronologistes modernes, et il est bon d'y répondre. Ce poëte, non moins savant dans les antiquités de sa patrie que dans la géographie et toutes les connaissances de son siècle, qui a précédé d'un grand nombre d'années Hérodote lui-même, ne paraît pas faire Hercule aussi ancien que je le suppose, puisque Tlépolème, fils de ce héros, se trouva au siége de Troie [1]. Mais le même Homère nous parle aussi de Phidippus [2] et d'Antiphus, petits-fils d'Hercules; ce qui s'accorde mieux avec l'ordre des temps. Ainsi l'on peut répondre que Tlépolème était né sur la fin de la vie de ce héros, peut-être vers l'an 3388 de la période julienne, 1326 ans avant notre ère, et trois ans avant sa mort. Ainsi Tlépolème pouvait avoir 56 ans la dixième et dernière année de la guerre de Troie. Il y avait à cette guerre des Grecs plus avancés en âge que lui : Nestor, par exemple, devait avoir, à la même époque, environ 76 ans, puisqu'Homère dit [3] qu'il avait vu mourir deux générations, et qu'il régnait sur la troisième. Nestor était donc né vers l'an 3368 de la période julienne, 1346 ans avant notre ère. Cet âge de Nestor s'accorde très-bien avec le récit d'Homère et avec l'époque de la naissance d'Hercule. Ce héros attaqua Pylos, et tua les onze frères de Nestor. Celui-ci ne dut probablement la vie qu'à son absence. Il était élevé chez les Géréniens [4]. Il était si jeune, que l'année précédente son père Nélée n'avait pas voulu lui permettre de porter les armes contre les Épéens. Mais Nestor, quoiqu'à peine âgé de dix ans, s'échappa des mains de ses surveillants et se distingua [5] par plusieurs grandes actions, qui firent augurer ce qu'il serait un jour. Ce fut après cette guerre qu'il alla achever son éducation chez les Géréniens. L'année suivante Hercule attaqua les Pyliens. Cette expédition est donc de l'an 3379 de la période julienne, 1335 ans avant notre ère. Hercule avait alors 49 ans.

On peut aussi consulter, au sujet de Tlépolème, ce que j'en ai dit chapitre XV, section II. On y trouvera racontées en peu de mots ses expéditions après la mort d'Hercule et le temps où il conduisit une colonie dans l'île de Rhodes; ce qui prouvera qu'Homère n'est nullement contraire à ce que j'ai avancé sur l'époque de la naissance d'Hercule.

Le temps où vivait Hercule se prouve encore de cette manière. Mélanthus [6] était roi de Messénie, et descendait de Nélée au sixième degré, par Andropompus, Borus, Penthilus, Périclymène, fils de ce prince. Mélanthus fut chassé du trône par les Héraclides vers l'an 3524 de la période julienne, 1190 ans avant notre ère, comme je l'ai prouvé chapitre IX, § III, concernant la chronologie d'Athènes, et comme cela le sera encore chapitre XVI. Selon la règle des

[1] Herodot., lib. I, § VII.
[2] Clementis Alexandrin. Stromat., lib. I, pag. 382.
[3] Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. V, pag. 292.

[1] Homer. Iliad., lib. II, v. 658.
[2] Id., ibid., v. 678.
[3] Id., ibid., lib. I, v. 250.
[4] Apollodor., lib. II, cap. VII, § III, pag. 135.
[5] Homer. Iliad., lib. XI, v. 717, etc.
[6] Pausan. Corinthiac. sive lib. II, cap. XVIII, pag. 151

générations, Nélée était né vers l'an 3327 de la période julienne, 1387 ans avant notre ère, ou même un peu plus tôt, parce qu'en faisant cette évaluation, je pars de l'année de l'expulsion de Mélanthus, et non de celle de sa mort. Hercules, qui était né en 3330 de la période julienne, 1384 ans avant notre ère, a donc pu voir Nélée et lui faire la guerre, puisque celui-ci n'avait que trois ans de plus que lui.

Toutes ces généalogies s'accordant parfaitement les unes avec les autres, cet accord doit inspirer de la confiance, et me paraît devoir autoriser ma manière de procéder.

Je passe maintenant à l'expédition des Argonautes et à l'enlèvement de Médée. Ces faits doivent nécessairement coïncider avec l'époque d'Hercule, puisque ce héros s'embarqua avec les Argonautes. Troie fut prise, comme on le verra, en 3444 de la période julienne, 1270 ans avant notre ère. Ce siége dura 10 ans : il fut donc commencé en 3434 de la période julienne, 1280 ans avant notre ère. Les Grecs furent 10 ans à en faire les préparatifs : Hélène fut donc enlevée par Alexandre, plus communément appelé Pâris, en 3424 de la période julienne, 1290 ans avant l'ère vulgaire : Hérodote raconte [1] que cette princesse fut enlevée dans la seconde génération après le rapt de Médée : l'expédition des Argonautes est donc à peu près de l'an 3364 de la période julienne, 1350 ans avant notre ère, et précède l'enlèvement d'Hélène de 60 ans, ou environ. Hercule avait alors 54 ans.

L'époque du voyage des rgonautes est Aassez prouvée par ce que je viens de dire, et je ne m'y arrêterais pas davantage, si le savant cardinal Quirini n'était pas d'un autre avis. Cet illustre prélat, qui n'a pas fait moins d'honneur à la pourpre romaine par ses vertus que par son profond savoir, prétend [2] que l'époque de l'expédition des Argonautes est la même que celle du siége de Troie. Il le prouve parce que Alcinoüs et Arété, qui reçurent Jason dans l'île des Phéaciens, sont les mêmes princes que ceux qui reçurent Ulysse la dixième année après la guerre de Troie. Ce savant ne s'est pas aperçu que cela n'était fondé que sur le récit d'Apollonius de Rhodes, qui, ne voulant pas perdre l'occasion d'embellir son poëme par un épisode brillant, s'est peu embarrassé si cet épisode s'accordait ou non avec les calculs de la chronologie.

[1] Herodot., lib. I, § III.

[2] Primordia Corcyræ, pag. 49 et 50.

CHAPITRE XIV.

De la prise de Troie.

Le siége de Troie est un des événements les plus mémorables des siècles anciens. Les Grecs y acquirent tant de gloire, que les poëtes, à l'envi les uns des autres, le célébrèrent dans leurs poëmes, et qu'ils en transmirent à la postérité les actions les plus éclatantes, ornées, ou, si l'on veut, déguisées par des fictions ingénieuses et brillantes, qui en réhaussèrent l'éclat. La prise de cette ville devint, entre les mains des historiens et des chronologistes, une époque célèbre, qui leur servit à fixer les temps antérieurs ou postérieurs au sac de cette ville. Mais, par un malheur attaché aux siècles d'ignorance, il arriva que, lorsque les historiens commencèrent à en faire usage, on n'avait pas conservé le nombre d'années qui s'étaient écoulées avant ou depuis cette époque. On n'avait alors pour se guider que des généalogies certaines de quelques grandes maisons dont l'origine remontait beaucoup plus haut que la guerre de Troie, et qui ne s'éteignirent que longtemps après, et dans des siècles très-connus. Hérodote lui-même n'avait pas d'autre règle. Il emploie presque toujours les générations comme une mesure de temps, et il nous [1] avertit que trois générations font un siècle ou 100 ans. Quelquefois il accompagne ces générations de leur évaluation, qui est toujours exacte, suivant sa méthode et celle des anciens, d'en compter trois par siècle, à moins qu'il ne se soit glissé quelque erreur dans son texte, par la négligence des copistes. Quelquefois aussi il se contente de donner un nombre d'années, sans y joindre les générations, ou d'évaluer le temps qui s'est écoulé depuis tel ou tel événement, jusqu'à l'année de sa naissance, ou celle de son voyage en Egypte, lesquelles étaient toutes les deux très-connues des Grecs. S'il a supprimé, dans ces occasions, le nombre des générations, il faut convenir que cela lui est arrivé très-rarement, et peut-être l'a-t-il fait afin de ne pas répéter perpétuellement cette expression; mais on ne peut pas supposer qu'il n'eût pas le fil de ces générations, ou qu'il avait quelque autre moyen plus sûr, et encore moins qu'il mettait ces dates au hasard, ou seulement sur des traditions vagues et incertaines. On aura peut-être de la peine à se persuader qu'il existât dans ces anciens temps des généalogies assez suivies, pour pouvoir servir de base à un calcul chronologique; mais si l'on vient à considérer qu'il ne se passait pas une action remarquable, qu'on ne l'inscrivît dans les fastes de la ville qui avait donné le jour à son auteur avec son

[1] Herodot., lib. II, CXLII.

nom et celui de son père, et qu'on ne le gravât sur le marbre et sur l'airain; qu'un particulier quelconque ne remportait pas un prix à un jeu public que son nom et celui de son père ne fussent gravés sur le trépied qui avait été le prix de sa victoire; que les dignités, les postes les plus éminents, dans la religion et dans le civil, étaient attachés à de certaines maisons, on cessera d'être surpris du soin religieux que prenaient les Grecs pour conserver leur filiation. Hérodote lui-même rapporte trois [1] inscriptions gravées sur des trépieds, et qui existaient de son temps : la première, d'Amphitryon, père d'Hercules; la seconde, de Scæus, fils d'Hippocoon. Ce Scæus vivait du temps d'Œdipe, et fut tué avec son père [2] par Hercule. Il était de la naissance la plus illustre, et tirait son origine [3] de Deucalion, par Hellen, Æolus et Périérès. La troisième inscription était de Laodamas, fils d'Etéocles, roi de Thèbes. Il existe encore actuellement une inscription plus ancienne que celles-là sur le frontispice du temple d'Onga; c'est la Minerve des Béotiens et des Laconiens. Cette inscription porte que ce [4] temple, que l'on voit encore entier à Amyclès, fut consacré à Onga par Eurotas, roi des Ictéocratéens. Ces Ictéocratéens étaient les anciens Laconiens, comme l'a très-bien expliqué Hésychius, de l'édition d'Alde et de Schrevel. Meursius [5] s'était bien aperçu que c'était le nom que portaient les Laconiens, avant que Lacédémon, qui avait épousé Sparté, fille d'Eurotas, leur eût donné le sien. Feu M. Hemsterhuys était d'un autre avis, et lisait dans le texte d'Hésychius, Ἰκτεῦ. Ἀκράτει. ἀκωνες. Ainsi, selon ce savant, ἰκτεῦ est un terme lacédémonien, qui signifie κράτει, *tangit*, *apprehensum sentit*. Le dernier éditeur d'Hésychius a admis la note de M. Hemsterhuys; mais par une coupable négligence, il a changé l'ancienne leçon, et a introduit dans le texte la prétendue correction de ce savant. M. Ruhnken, qui a revu le dernier volume après la mort de M. Alberti, et qui a joint à cette édition un *auctarium emendationum*, n'a rien dit sur cette glose. L'inscription rapportée dans les mémoires de l'Académie des Belles-Lettres [6], prouve que les Lacons étaient anciennement appelés Ictéocratéens sous les rois prédécesseurs des Héraclides; et quelques autres prouvent [7] qu'ils n'avaient point encore perdu cette dénomination sous les premiers rois Héraclides. La première porte Ὀγαι Ἰκτεοκράτεες et le nom d'Eurotas, qui consacra le temple d'Amyclès à Oga ou Onga, qui est la Minerve des Béotiens, et qui leur fut apportée par Cadmus. Quelques autres inscriptions mettent la chose hors de doute. Parmi celles qui ont été apportées par M. Fourmont, et qui sont conservées à la bibliothèque du Roi, il y en a plusieurs où l'on remarque d'abord les noms des rois de Lacédémone, sous ces rois les noms des Pythii, et sous ceux-ci un cercle partagé en plusieurs cases. Chacune de ces cases contient une lettre, dont la réunion présente le mot Λακεδαιμόνιον. Ce qui fait voir que c'était le sceau, pour ainsi dire, de Lacédémone. Dans les inscriptions de Sous et d'Echestratus, ce cercle, divisé de même en différentes cases, présente, par la réunion des lettres, le mot Ἰκτεοκράτεες ou Ἰκτεοκράτοον qui doit être le nom que portaient alors les Lacédémoniens, de même que Λακεδαιμόνιον est celui qu'ils portèrent depuis. Il ne peut donc y avoir de doute sur la leçon d'Hesychius, Ἰκτεοκρατεῖς; et M. Hemsterhuys me paraît avoir taxé bien légèrement Meursius d'avoir été assez absurde pour imaginer un peuple d'Icteucratéens. Ces inscriptions sont de la plus haute antiquité. Eurotas était le troisième roi de Lacédémone de la dynastie qui régna dans ce pays avant la conquête des Héraclides; et il est à présumer qu'il était contemporain de Cranaüs, second roi d'Athènes, ou du moins qu'il le précède de très-peu, et qu'il est à peu près de l'an 3192 de la période julienne, 1522 ans avant l'ère vulgaire. Sous était le second roi de la dynastie des Héraclides de la famille de Proclès, et Echestratus le troisième roi de la même dynastie, de la branche des Eurysthénides.

Si ces inscriptions se sont conservées jusqu'à nos jours, quoique quelques-unes remontent à plus de 3300 ans, on peut croire avec vraisemblance que dans les beaux temps de la Grèce, il en existait une suite non interrompue, qui facilitait aux historiens la connaissance des anciens temps. Les particuliers d'une naissance distinguée conservaient avec soin leurs généalogies. Hécatée de Milet, historien qui a précédé Hérodote d'un petit nombre d'années, faisait remonter sa [1] généalogie à seize générations; et quoiqu'il crût ou fît semblant de croire que son seizième aïeul était un dieu, on ne doit pas imaginer que sa généalogie ne fût qu'un tissu de fables. Il faut absolument supposer que son quinzième aïeul était un personnage illustre, et peut-être le premier de sa race qui se fût distingué; et comme on ignorait quel avait été son père, la vanité de cette maison lui avait fait imaginer qu'il devait sa naissance à un dieu.

[1] Herodot., lib. V, § LIX, LX et LXI.
[2] Apollodor. de Diis, lib. III, cap. X. § V.
[3] Id., lib. I, cap. VII, § II, III; lib. III, cap. X, § IV.
[4] Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, tom. XV, pag. 403.
[5] Meursius Miscellanea Laconica, lib. III, cap. VIII.
[6] Loco superius laudato.
[7] Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. XV, pag. 400.

[1] Herodot., lib. II, § CXLIII.

Toutes ces généalogies furent recueillies avec le plus grand soin par les écrivains cycliques, sur lesquels on peut consulter M. Heyne [1]. Ces ouvrages étaient alors très-connus, et c'était dans ces sources que puisaient les poëtes, et surtout les tragiques. Les historiens eux-mêmes, et d'autres écrivains en prose, ne dédaignaient pas de les consulter. En effet, dans quels autres écrits Diodore de Sicile et tant d'autres auteurs auraient-ils pris ce qu'ils racontent des temps héroïques, les inscriptions ne suffisant pas et n'étant pas assez détaillées pour en former un corps d'histoire complet? Ces écrivains sont malheureusement perdus, et il ne nous reste que les trois livres de la Bibliothèque d'Apollodore, savant grammairien d'Athènes et disciple d'Aristarque, dont la fin du troisième livre n'est point venue jusqu'à nous. Plusieurs savants, et Saumaise entre autres [2], ont regardé cette Bibliothèque comme un abrégé des ouvrages des auteurs cycliques.

Après avoir parlé de la méthode employée par les anciens pour acquérir la connaissance des temps, je passe à l'époque de la prise de Troie. Hérodote, le plus ancien et le plus instruit des historiens grecs, nous apprend [3] que Pan, fils de Pénélope, est né peu après la prise de Troie, et environ 800 ans avant lui. Comme c'est dans son voyage d'Égypte qu'il s'exprime ainsi, il me paraît évident qu'il veut parler de son âge actuel. Si l'on suit les détails de sa vie, il ne devait pas avoir alors plus de 24 ans. Cet historien était né l'an 4230 de la période julienne, 484 ans avant notre ère. En voici la preuve. Pamphila, femme célèbre, qui vivait du temps de Néron, assure [4] qu'il avait 53 ans au commencement de la guerre du Péloponnèse. La première année de cette guerre est, de l'aveu de tous les historiens, de l'an de la période julienne 4283, 431 ans avant notre ère. Il était donc né l'an 4230 de la période julienne, 484 ans avant notre ère, et il voyageait en Égypte vers l'an 4,254 de la période julienne, 460 ans avant l'ère chrétienne. Pan, étant né 800 ans avant cette époque, doit être de l'an 3454 de la période julienne, 1,260 avant notre ère. Comme ce demi-dieu est venu au monde environ 10 ans [5] après la prise de Troie, il faut fixer, selon Hérodote, la prise de cette ville l'an 3444 de la période julienne, 1270 ans avant notre ère.

M. le président Bouhier s'appuie des mêmes raisons, pour prouver [6] que Troie a été prise l'an 3,462 de la période julienne, 1,252 ans avant l'ère vulgaire. La raison de cette différence est que M. Bouhier suppose que Pan était postérieur de deux ans au commencement de la guerre de Troie, et antérieur de huit ans à la prise de cette ville. Cette supposition porte sur l'interprétation qu'il donne de ce passage d'Hérodote, *ἐλάσσω ἔτεά ἐστι τῶν Τρωϊκῶν*, qu'il croit regarder le commencement de l'expédition contre Troie, au lieu qu'il ne concerne que la fin de cette expédition; car les chronologistes ont toujours parlé de la prise de Troie lorsqu'ils ont voulu fixer les époques avant cet événement; et il est naturel de penser que notre historien avait choisi cette époque remarquable dans l'ère grecque préférablement à une autre qui n'était pas en usage, quoiqu'elle ne fût pas moins certaine.

M. Fréret part des mêmes principes que M. le président Bouhier et que moi-même, et cependant il ne s'accorde pas plus sur le résultat avec ce savant qu'avec moi, puisqu'il met [1] la prise de cette ville l'an 3432 de la période julienne, 1282 ans avant notre ère. Voici sa preuve : « Hérodote est né l'an » 482, puisqu'il en avait 53 la première année de la » guerre du Péloponnèse..... Cette guerre avait com» mencé l'an 430, de l'aveu de tous les chronologis» tes; donc Hérodote était né l'an 482; donc la prise » de Troie, ou même la naissance de Pan, anté» rieure à Hérodote de 800 ans, tombe, selon lui, à » l'an 1282 ou environ avant Jésus-Christ. »

En supposant, avec M. Fréret, que le commencement de la guerre du Péloponnèse est de l'an 430 avant Jésus-Christ, il faut nécessairement conclure qu'Hérodote était né en 483 avant Jésus-Christ, puisqu'il avait alors 53 ans. Mais cette guerre commença l'année précédente, comme l'a démontré le P. Pétau, liv. x, chap. xxviii, de son savant ouvrage *de Doctrinâ temporum*. Ainsi Hérodote était né, comme nous l'avons dit, l'an 484 avant Jésus-Christ. M. Fréret suppose ensuite que la guerre de Troie et la naissance de Pan sont antérieures de 800 ans à Hérodote, quoique cet historien dise positivement [2] que Pan le précède de 800 ans, et que ce demi-dieu est postérieur de peu d'années à la prise de Troie. Il y a grande apparence que ces méprises ont échappé à M. Fréret par la multiplicité de ses occupations et la nature de ce travail, où il est si facile de se tromper; et j'ai d'autant moins de peine à le croire que quelques lignes plus haut ce savant avait reconnu que la naissance de Pan était postérieure de dix ans à la prise de Troie.

L'époque de la prise de cette ville se prouve en-

[1] Excurs. I, ad lib. II Æneidos.
[2] Salmasius ad Solini Polyhistora, pag. 847.
[3] Herodot., lib. II, § CXLV.
[4] Aul. Gell. Noct. Attic., lib. XV, cap. XXIII.
[5] Herodot., lib. II, § CXLV.
[6] Recherches et Dissertations sur Hérodote, chap. XI, pag. 124 et 125.

[1] Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, tom. V. Mém., pag. 286.
[2] Herodot., lib. II, § CXLV.

core par l'auteur de la Vie d'Homère, que l'on attribue communément à Hérodote, mais qui n'est certainement point de cet historien. Quoi qu'il en soit, cet écrivain est très-ancien, si l'on peut juger du temps où il a vécu par son style; et il mérite, à l'égard de son ancienneté, beaucoup de confiance. Il met [1] Homère 168 ans après la guerre de Troie, et le passage de Xerxès en Grèce, 622 ans après Homère. Je n'examinerai point si cet auteur a tort ou raison de plaçer ce poëte à une si petite distance de la guerre de Troie; je remarquerai seulement qu'il ne peut être le même écrivain dont nous avons l'histoire en neuf livres, puisque celui-ci met Homère 400 ans avant lui, c'est-à-dire 410 ans après la prise de Troie. Mais cette énorme différence, qui décide irrévocablement qu'on a tort d'attribuer cette vie à Hérodote, n'est point une raison suffisante pour ne pas adopter son calcul par rapport à la prise de cette ville. Il est certain qu'il pensait que Troie avait été saccagée 790 ans avant le passage de Xerxès en Europe. Or, on sait que ce passage est de l'an 4234 de la période julienne, 480 ans avant Jésus-Christ; donc, en retranchant 790 de 4234, et en les ajoutant à 480, on aura également 3444 pour la période julienne, et 1270 pour l'année avant Jésus-Christ.

Thucydide avait aussi la même opinion sur l'époque de la prise de Troie. Il fait [2] dire aux Méliens, la seizième année de la guerre du Péloponnèse, que leur île avait été fondée 700 ans auparavant. La seizième année de la guerre du Péloponnèse est incontestablement de l'an 4298 de la période julienne, 416 ans avant notre ère, puisqu'elle a commencé l'an 4283 de la période julienne, 431 ans avant l'ère vulgaire; donc la fondation de Mélos est de l'an 3,598 de la période julienne, 1116 ans avant notre ère. Conon [3] raconte que l'île de Mélos fut fondée en la troisième génération après la conquête du Péloponnèse par les Héraclides; donc cette conquête doit être placée en la troisième génération avant la fondation de Mélos. Deux générations faisaient, selon les anciens, 67 ans, et trois, 100 ans; donc cette conquête doit être entre l'an 3499 de la période julienne, 1215 ans avant notre ère, et l'an 3532 de la même période, 1182 ans avant Jésus-Christ. J'ai prouvé, chap. XVI, concernant les Héraclides, par la fondation de l'île Calliste, que la conquête du Péloponnèse par les Héraclides était de l'an 3524 de la période julienne, 1190 ans avant l'ère vulgaire; donc cette conquête se trouve juste en la troisième génération avant la fondation de Mélos, comme l'avait observé Conon. Thucydides [4] reconnaît, dans un autre endroit de son histoire, que les Héraclides s'emparèrent du Péloponnèse 80 ans après la prise de Troie. Le Scoliaste de Thucydides [1] place aussi le retour des Héraclides 80 ans après la prise de Troie, et leur première entreprise 20 ans avant le sac de cette ville. C'était aussi le sentiment d'Appollodore, d'Eratosthènes, de Velléius Paterculus, en un mot, de tous les savants les plus versés dans la connaissance des temps; et ce sentiment s'accorde parfaitement avec l'époque de la naissance d'Hercules, rapportée par Hérodote, et avec ce que nous avons dit des Héraclides. Donc Troie fut saccagée, selon Thucydide, l'an 3444 de la période julienne, 1270 ans avant notre ère.

La même époque se prouve encore par la suite des rois d'Albe, que nous ont conservée Tite-Live, Denys d'Halicarnasse et Eusèbe. Les listes de ces auteurs offrent quinze princes, qui se sont succédé de père en fils, en y comprenant Enée, qui ne fut point, il est vrai, le fondateur d'Albe, mais le père d'Ascagne, qui la fonda. Si vous ajoutez Rhéa, fille de Numitor, détrônée par son frère Amulius, et mère de Romulus, on aura, depuis la prise de Troie jusqu'à la fondation de Rome, quinze générations et demie, parce que les générations par les femmes n'équivalent qu'à des successions ou demi-générations. Ces quinze générations et demie donnent 516 ans. Rome a été fondée la troisième année de la sixième olympiade, l'an 3960 de la période julienne, 754 ans avant Jésus-Christ. Si l'on retranche 516 de 3960, et si l'on ajoute cette somme à 754, qui sont les années juliennes et avant Jésus-Christ de la fondation de Rome, on aura l'an 3444 de la période julienne, 1270 ans avant notre ère pour le temps où Énée s'embarqua, après le sac de Troie, afin de chercher un établissement en Italie.

Les générations des rois d'Albe s'accordent donc avec les calculs précédents, et ajoutent un nouveau poids à mes raisons.

Le sentiment d'historiens graves et instruits, tels qu'Hérodote et Thucydide, sans parler de l'auteur de la Vie d'Homère, semblait devoir fixer l'opinion de leurs contemporains et de la postérité. Il y a grande apparence qu'il fut le dominant dans le siècle de ces historiens, et environ deux siècles après. Je ne puis imaginer que le désir de se singulariser ait engagé les écrivains postérieurs à s'en écarter. Ils avaient sans doute d'autres motifs, que je me propose d'autant plus d'examiner que personne ne s'est avisé jusqu'à présent de le faire, et que ce sujet est neuf et intéressant. Il est donc important de connaître les raisons qui ont déterminé les historiens et les chronologistes postérieurs à Hérodote et à Thucydi-

[1] Auctor vitæ Homeri, § XXXVIII.
[2] Thucydid., lib. V, § CXII.
[3] Conon. Narration. XXXVI.
[4] Thucydid., lib. I, § XII.

[1] Scholiast. Thucydid. loco laudato.

des à se tracer une route différente de celle qu'avaient suivie ces écrivains célèbres. Le lecteur sera, par ce moyen, à portée d'apprécier le travail des chronologistes modernes les plus distingués, qui ont pris pour guides Eratosthènes, Apollodore et Eusèbe, sans apporter d'autres raisons de la préférence qu'ils donnaient à ces auteurs que la célébrité dont ils jouissaient. Mais avant que d'en venir à cet examen, il est nécessaire d'exposer en peu de mots les diverses opinions des anciens sur l'époque de la prise de Troie, non suivant l'ordre des temps où ces auteurs ont vécu, mais selon qu'ils plaçaient cette époque plus ou moins loin de notre temps. Nous avons déjà vu qu'Hérodote Thucydides et l'ancien auteur de la Vie d'Homère mettaient le sac de cette ville l'an 3444 de la période julienne, 1270 ans avant l'ère vulgaire.

Dicæarque était de Messène en Sicile. Il vivait l'an 4,392 de la période julienne, 322 ans avant notre ère, comme l'a prouvé M. Dodwell dans une dissertation sur cet auteur, qui se trouve au second volume des Petits-Géographes. Il florissait environ un siècle et demi après Hérodote. Cet auteur avait composé plusieurs ouvrages, et un entr'autres intitulé, Βίος Ἑλλάδος *de Statu Græciæ*, sur lequel on peut consulter Suidas au mot Δικαίαρχος, avec la note de Kuster et Meursius dans sa Bibliothèque grecque, liv. III. Le Scoliaste [1] d'Apollonius de Rhodes cite le premier et le second livre de cet ouvrage. Il est question, dans le passage emprunté du premier livre, de deux époques grecques, et je dois le rapporter par cette raison. Le passage du second livre sert à prouver que l'ouvrage dont il a extrait ces fragments est le même que celui qui porte pour titre Βίος Ἑλλάδος, D'ailleurs il est tellement altéré dans les éditions que j'ai cru devoir saisir cette occasion pour le rétablir. Je commence par le second. Φησὶ δέ Δικαίαρχος ἐν δευτέρῳ καὶ Ἑλληνικοῦ βιου Σεσογχώσιδι μεμεληκέναι· καὶ νόμους αὐτὸν θέσθαι λέγει, ὥστε μηδένα καταλιπεῖν τὴν πατρῴαν τέχνην. Ce qui signifierait que Dicæarque avait écrit dans son second livre que Sésonchosis s'était exercé aux mœurs des Grecs. Mais Sésonchosis ignorait probablement qu'il y eût des Grecs au monde; et quand même il les aurait connus, quelle loi, quel usage aurait-il pu emprunter d'un peuple qui n'était pas encore policé? Je m'étais bien douté qu'il fallait supprimer la virgule et la conjonction καὶ après δευτέρῳ. et qu'il fallait mettre une virgule après βίου, et entendre par Ἑλληνικὸς βίος, l'ouvrage intitulé Βίος Ἑλλάδος Mais sans un manuscrit précieux de la bibliothèque du Roi du quinzième siècle, et coté 2727, qui a confirmé ma conjecture, je n'aurais pu imaginer quel était le régime de μεμεληκέναι Je vais, par cette raison, rapporter le passage entier, tel qu'il se trouve dans ce manuscrit. Δικαίαρχος δὲ ἐν Α' μετὰ τὸν Ὀσίριδος καὶ Ἴσιδος Ὧρον, βασιλέα φησὶ γεγονέναι Σέσωστριν· ὥστε γίνεσθαι ἀπὸ μὲν τῆς Σεσώστριδος βασιλείας μέχρι τοῦ Νείλου ἔτη ΒΦ ἀπὸ τῆς Νείλου βασιλείας μέχρι τῆς ά ὀλυμπιάδος ἔτη υλϛ. ὡς εἶναι τὰ πάντα ὁμοῦ ἔτη ΒϠΛϚ. καὶ νόμους δὲ λέγει Δικαίαρχος αὐτὸν τεθεικέναι, μηδένα καταλείπειν τὴν πατρῴαν τέχνην· τοῦτο γὰρ ᾤετο ἀρχὴν εἶναι πλεονεξίας. καὶ πρῶτον δὲ εὑρηκέναι ἵππων ἐπιβαίνειν ἄνθρωπον· ἄλλοι δὲ ταῦτα εἰς Ὧρον ἀναφέρουσι· καὶ τοῦτο δὲ φησὶ Δικαίαρχος ἐν Β' Ἑλληνικοῦ βίου Σεσώστριδι μεμεληκέναι. « Dicæarque » dit dans son premier livre que Sésostris régua » après Orus, fils d'Osiris et d'Isis; de sorte que » depuis le règne de Sésostris jusqu'à celui de Nilus, » il y avait 2,500 ans; depuis le règne de Nilus jus- » qu'à la première olympiade, 436 ans, en tout » 2,936 ans. Dicæarque dit aussi que le même Sésos- » tris avait défendu par une loi d'abandonner la pro- » fession de son père; car il regardait ce changement » comme le principe de la cupidité; il dit également » qu'il avait montré aux hommes à monter à cheval; » mais d'autres attribuent cela à Orus. Dicæarque » dit au second livre de l'État de la Grèce, que Sé- » sostris s'était occupé de ces choses. »

1° La virgule et la conjonction καὶ, ne sont point dans le manuscrit du roi, et ma conjecture s'est vérifiée. 2° μεμεληκέναι se trouve avoir un régime, tandis que les éditions lui en attribuent un qui est absurde. 3° Il y a dans les imprimés une transposition qui a donné lieu à ces fautes grossières. 4° Les imprimés mettent Sésonchosis, quoiqu'il y ait dans le manuscrit Sésostris. Ce dernier mot doit être la vraie leçon, puisqu'il est question de ce prince dans le passage d'Apollonius de Rhodes, que ce Scoliaste entreprend d'expliquer. D'ailleurs ces princes sont différents l'un de l'autre dans Manéthon [1].

Mais pour en venir au livre de Dicæarque qui a donné lieu à cette digression, il paraît certain que, quoique ce ne fût pas un ouvrage de chronologie, il renfermait cependant les principales époques de la Grèce, et cet écrivain les rapportait à des princes étrangers. Soit que Nilus, que le Syncelle appelle aussi Phruron, fût le même que Protée; soit que ce fût un prince différent, si l'on peut s'en rapporter au témoignage de Diodore de Sicile [2], qui les distingue tous les deux, et les met à des intervalles considérables, on ne peut douter que Dicæarque ne regardât le règne de ce prince comme l'époque de la prise de Troie. L'attention de cet auteur à marquer la distance de ce règne à la première olympiade, qui était l'une des manières usitées pour determiner cette

[1] Schol. Apollonii Rhod. ad lib. IV, v. 272 et 276.

[1] Syncelli Chronogr., pag. 59.

[2] Diodor. Sicul., lib. I, § LXII, LXIII. Cet historien les place à huit générations l'un de l'autre.

époque, l'indique suffisamment. C'était aussi l'opinion du chevalier Marsham [1], quoiqu'il ne la prouve point. Il est donc constant que Dicæarque mettait l'époque de cette prise l'an 3502 de la période julienne, 1212 ans avant notre ère.

L'auteur de la Chronique de Paros florissait l'an 264 avant l'ère vulgaire, c'est-à-dire 220 ans après la naissance d'Hérodote. Nous en avons la preuve, en ce qu'il rapporte sa chronologie à l'archontat de Diognète, qui était en cette année archonte éponyme. Il place [2] la prise de Troie la vingt-deuxième année du règne de Ménesthée, et l'an 945 de l'ère attique, qui répond à l'an 3505 de la période julienne, 1209 ans avant notre ère. Cet écrivain se trompe évidemment; car ayant [3] fait commencer le siége de Troie en 954 de l'ère attique, et la treizième année de Ménesthée, il aurait dû le faire finir en 944 de la même ère, et la vingt-troisième année du règne de ce prince. Il se serait alors accordé avec lui-même et avec les chronologistes, qui assurent que cet événement mémorable est de la vingt-troisième et dernière année du règne de Ménesthée. Comme il paraît que telle a été l'intention de cet écrivain, je place, conformément à cette intention, la prise de Troie l'an 3506 de la période julienne, 1208 ans avant l'ère vulgaire.

Timée florissait l'an 4400 de la période julienne, 314 ans avant notre ère, c'est-à-dire 170 ans après Hérodote. Il met, entre la prise de Troie et la première olympiade, un intervalle de 417 ans, comme nous l'apprend [4] Censorino : car il est évidemment question dans le passage de cet auteur de l'époque de la prise de Troie, quoique cette époque ait disparu par la négligence des copistes. M. Boivin l'aîné s'est aperçu qu'il y avait dans le texte de cet écrivain une lacune, et l'a parfaitement bien remplie. On peut voir dans les Mémoires de l'Académie des belles-lettres [5], les raisons dont il appuie sa restitution. Mais si les bornes de cet ouvrage m'obligent d'y renvoyer les lecteurs, je ne crois pas devoir omettre le passage tel qu'il a été rétabli par ce savant, en mettant en romain ce qu'il a cru devoir ajouter. *A priore scilicet cataclismo, quem Ogygium dicunt, ad Inachi regnum, anni circiter quadringenti.* Hinc ad Cécropis primi regnum in Atticâ, anni quoque circiter quadringenti. Hinc ad captam Trojam, anni paulò minùs quadringentis. *Hinc ad olympiadem primam paulò plus quadringentis. Quos solos, quamvis mythici temporis postremos, quidam certius definire voluerunt, et quidem Sosibius scripsit esse CCCXCV..... Timœus CCCXVII.*

En suivant la restitution de M. Boivin l'aîné, Troie a été prise, selon l'historien Timée, l'an 2521 de la période julienne, 1193 ans avant l'ère vulgaire.

L'intervalle que suppose Velléius entre la prise de Troie et la première olympiade est de 415 ans, comme on le conclut de son récit. « Romulus, dit-il, « fonda la ville de Rome en la sixième olympiade, et vingt-deux ans après l'institution de la première. » *Sexta* [1] *olympiade, post duo et viginti annos quam prima constituta fuerat, Romulus.... Romam urbem parilibus in palatio condidit.* Cela se passa, ajoute Velléius, 437 ans après la prise de Troie. *Id* [2] *actum post Trojam captam annis 437.*

Si la fondation de Rome a eu lieu vingt-deux ans révolus après la première olympiade, il s'ensuit que les fondements en furent jetés en la troisième année de la sixième olympiade, c'est-à-dire l'an 3960 de la période julienne, 754 ans avant notre ère; et ce fut au mois d'octobre, comme l'a très-bien prouvé le savant P. Pétau [3]. Mais comme la prise de Troie précède cette époque de 437 ans, il est évident que Velléius pensait que Troie avait été détruite l'an 3523 de la période julienne, 1191 ans avant notre ère : donc l'intervalle entre la prise de Troie et la première olympiade est, selon Velléius, de 415 ans.

Arétès de Dyrrachium était un chronographe estimé. Censorin [4] le cite deux fois, et il est le seul écrivain ancien qui en parle. On ne peut juger, par le peu qu'il en dit, du temps où il a vécu. Vossius [5] a eu raison de le ranger dans la classe des auteurs dont le siècle est incertain. Quoi qu'il en soit, ce chronographe pensait que l'intervalle entre la destruction de Troie et la première olympiade était de 414 ans. Elle avait, par conséquent, été détruite, selon le système de cet auteur, l'an 3524 de la période julienne, 1190 ans avant notre ère.

Apollodore florissait vers l'an 1566 de la période julienne, 556 ans après la naissance d'Hérodote. Il suppose [6] un intervalle de 408 ans entre la prise de Troie et la première olympiade : donc il place cette prise l'an 3520 de la période julienne, 1184 ans avant notre ère.

Solin met le sac de Troie un an plus tôt qu'Apollodore. Voici de quelle manière il s'exprime [7] : *Collatis igitur nostris et Græcorum temporibus, invenimus incipiente olympiade septimâ Romam conditam,*

[1] Chronicus Canon, etc., pag. 238.
[2] Marmora Oxoniens. Epoch. 25.
[3] Eadem. Epoch. 24.
[4] Censorinus de Die Natali, cap. XXI.
[5] Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. II, pag. 388.

[1] Velleius Patercul., lib. I, cap. VIII, § IV, pag. 29.
[2] Id., ibid.
[3] Petav. de Doctrinâ Temporum, lib. IX, cap. LIV et LV.
[4] Censorin. de Die Natali, cap. XVIII et XXI.
[5] Vossius de Historicis Græcis, lib. III, pag. 350, ex edit. Lugd. Batav., 1652, in-4°.
[6] Diodor. Sicul., lib. I, § V, pag. 9.
[7] Solini Polyhistor., cap. I, pag. 2, G.

anno post Ilium captum quadringentesimo tricesimo tertio. Le commencement de la septième olympiade répond à l'an 3962 de la période julienne, 752 ans avant notre ère : donc Troie a été prise l'an 3529 de la période julienne, 1185 ans avant l'ère vulgaire.

Denys d'Halicarnasse plaçait cette époque la même année qu'Apollodore, puisqu'il avance [1] que Rome fut fondée la première année de la septième olympiade, 432 ans après le sac de Troie.

Eratosthènes [2] est né l'an 4430 de la période julienne, 276 ans avant notre ère, et, par conséquent, 208 ans après Hérodote. Il était âgé de 80 ans lorsqu'il mourut. Cet auteur avait composé un très-grand nombre d'ouvrages, et un entre autres sur la chronologie. S. Clément d'Alexandrie nous en a conservé le passage suivant [3] : «De la prise de Troie » au retour des Héraclides, il y a 80 ans ; de là à la » colonie ionienne, il y a 60 ans; de là jusqu'à la tu» telle de Lycurgue, 159 ans; de là à la première an» née de la première olympiade, 108 ans.» Ces sommes réunies donnent 407 ans d'intervalle entre la prise de Troie et la première olympiade : donc Troie a été saccagée, selon le système d'Eratosthènes, l'an 3531 de la période julienne, 1183 ans avant notre ère. Cependant Denys d'Halicarnasse [4] ayant dit que Caton avait placé la fondation de Rome 432 ans après la prise de Troie, ajoute que si l'on mesure ce temps selon la chronologie d'Eratosthènes, cela se rapportera à la première année de la septième olympiade : donc Eratosthènes croyait, selon le témoignage de Denys d'Halicarnasse, qu'il y avait entre le sac de Troie et la première olympiade 408 ans d'intervalle, et conséquemment que Troie avait été prise l'an 3530 de la période julienne, 1184 ans avant notre ère. Cette dernière opinion me paraît la plus vraisemblable, parce qu'il est naturel de penser que si Apollodore, qui est postérieur à Eratosthènes, eût voulu s'écarter de cet écrivain, il ne l'eût pas fait pour une différence aussi légère que celle d'une année. Quoi qu'il en soit de cette différence, elle est trop minutieuse pour s'y arrêter davantage.

Sosibius, surnommé le Lytique, c'est-à-dire, qui résout une question [5], vivait sous Ptolémée Philadelphe, vers l'an 4430 de la période julienne, 284 ans avant notre ère, et deux siècles après Hérodote. Cet auteur avait composé une chronologie, ou description [6] des temps, χρόνων ἀναγραφήν. Dans cette chronologie, il mettait [1] un intervalle de 395 ans entre la première olympiade et la destruction de Troie. Il supposait, par conséquent, que cette ville avait été prise l'an 3843 de la période julienne, 1171 ans avant notre ère.

Le moine Georges, communément appelé le Syncelle, met [2] la prise de Troie l'an du monde 4330, qui répond à l'an 4344 de la période julienne, 1170 ans avant notre ère. Mais il est à présumer qu'il s'est glissé une faute dans le texte de cet auteur ; car il s'accorde avec Eusèbe sur la durée des règnes de tous les rois d'Athènes, si vous en exceptez ceux de Thésée et de Ménesthée. Il donne au premier 31 ans de règne, quoique Eusèbe ne lui en assigne que 30, et au second 33, quoique les Marbres de Paros et Eusèbe ne lui en attribuent que 23. Soit que cette dernière faute vienne de l'auteur lui-même, ou de ses copistes, elle a été réparée dans le règne suivant, où le Syncelle ne donne que 23 ans de règne à Démophon, quoique les autres chronologistes lui en donnent 33. En rétablissant le texte de cet auteur par celui d'Eusèbe, c'est-à-dire en ne donnant que 23 ans de règne à Ménesthée, de même que les Marbres de Paros et les autres chronologistes, et en admettant avec ces mêmes chronologistes que Troie a été prise la dernière année de son règne, il s'ensuivra que cet événement est, selon le Syncelle, de l'an 3534 de la période julienne, 1180 ans avant notre ère ; calcul qui ne diffère que de deux ans de celui d'Eusèbe. La raison de cette différence vient de ce que le Syncelle donne 31 ans de règne à Thésée, quoique Eusèbe lui en assigne seulement 30, et de ce que le même Syncelle fait commencer le règne de Cécrops l'an du monde 3945, qui répond à l'an 3159 de la période julienne, 1555 ans avant notre ère.

Eusèbe diffère de peu d'Apollodore, d'Ératosthènes, de Denys d'Halicarnasse et de Solin. En effet, il fait correspondre la prise de Troie avec la dernière année de Ménesthée, et avec l'an 835 de la naissance d'Abraham. La première olympiade est, selon cet auteur, de l'an 1241 depuis la naissance du même Abraham : donc il met entre la destruction de cette ville et la première olympiade un intervalle de 406 ans ; d'où il s'ensuit que cet écrivain supposait que Troie avait été prise l'an 3532 de la période julienne, 1182 ans avant notre ère.

Toutes ces opinions sur l'époque de la prise de Troie se réduisent à trois principales; celles d'Hérodote, des Marbres de Paros et d'Eratosthènes. Celle d'Hérodote a été adoptée par Thucydides et par l'auteur de la Vie d'Homère : d'ailleurs elle est confirmée par la suite des rois d'Albe. Parmi les modernes, elle a été suivie par MM. Dodwell, Fréret et le pré-

[1] Dionys. Halic. Antiq. Rom., lib. I, § LXXI, pag. 56.
[2] Suidas. voc. Eratosthenes.
[3] Clement. Alexandr. Stromat., lib. I, pag. 402.
[4] Dionys. Halic. Antiq. Rom., lib. I, § LXXIV, pag. 59.
[5] Athen. Deipnosoph., lib. XI, pag. 493, F.
[6] Clementis Alexandr. Stromat., lib. I, pag. 389.

[1] Censorin. de Die Natali, cap. XXI, pag. 112.
[2] Syncelli Chronogr., pag. 172 et 173.

sident Bouhier : le premier, dans ses Annales de Thucydides; le second, dans le cinquième volume des Mémoires de l'Académie des belles-lettres; et le troisième dans ses recherches et dissertations sur Hérodote, quoique ces deux derniers savants se soient légèrement trompés, suivant la remarque [1] que j'en ai faite un peu plus haut. Cette époque est, selon cet historien, de l'an 3444 de la période julienne, 1270 ans avant notre ère. Le témoignage de Thucydides, historien grave, exact et savant, joint à celui de l'auteur de la Vie d'Homère, qui n'est pas moins instruit, concourt à prouver la justesse du calcul d'Hérodote. Si l'on ajoute à ces témoignages les preuves qui résultent de la généalogie d'Hercule d'un côté, et de celle des rois d'Albe de l'autre, je ne vois pas comment on peut s'y refuser, à moins qu'on n'apporte en faveur de quelque autre opinion des preuves assez fortes pour contrebalancer celles de cet historien ; et dans ce cas, il ne faudrait admettre ni l'une ni l'autre de ces opinions, mais donner diverses chronologies adaptées à ces différents systèmes ; ou si leurs preuves étaient meilleures que celles qui appuient le sentiment d'Hérodote, il ne faudrait pas balancer à rejeter le sentiment de cet historien, et l'on devrait s'en tenir irrévocablement au leur. Mais malheureusement il ne nous est guère parvenu de ces écrivains que les dates des événements, et il est difficile de deviner les motifs qui les ont déterminés. Cette difficulté a sans doute détourné les modernes de l'examen de ces motifs. Mais quelle qu'elle puisse être, je ne crois pas impossible de les retrouver, du moins en partie, et d'une manière suffisante pour juger de leur solidité.

On ignore, et l'on ignorera probablement toujours, en quel temps on commença à s'écarter de l'opinion d'Hérodote et de Thucydides. Le premier qui l'ait fait, du moins parmi ceux qui sont parvenus jusqu'à nous, est l'auteur de la Chronique de Paros. Il commence sa Chronique par la première année de Cécrops, et rapporte plusieurs époques de tous les rois d'Athènes, jusqu'à Démophon inclusivement, si vous en exceptez Cécrops II, dont il ne parle point. Il fait ensuite mention de cinq archontes perpétuels, et de la vingt-unième année d'Æschyle, célèbre par la fondation de Syracuse; de là il passe à la trente-troisième époque, où il est question de l'établissement de l'archontat annuel de Créon, premier archonte annuel dont il fixe l'année, et finit par l'époque soixante-dix-neuvième, après avoir rapporté les noms de tous les archontes annuels de ces quarante-six époques, et les événements arrivés sous eux. La soixante dix-neuvième époque est mutilée ; et quoique les Marbres en restent à cette époque, il est vraisemblable que l'auteur les avait continués jusqu'à l'année 264 avant notre ère, qui est celle où il écrivait. Ainsi il manque quatre-vingt-dix époques, y compris la soixante-dix-neuvième, dont il reste trop peu de chose pour qu'on puisse juger de ce qu'elle contenait.

L'attention de cet auteur à rapporter aux années des rois d'Athènes, des archontes perpétuels et des archontes annuels les principaux événements, prouve qu'il avait pris pour base de son calcul la chronologie athénienne. Ménesthée finissait son règne lorsque Troie fut détruite; et Æschyle était dans la troisième année de son archontat perpétuel lorsque les olympiades furent instituées. Il s'agissait de déterminer cet intervalle. Il avait été rempli par six rois qui avaient succédé à Ménesthée, et par onze archontes perpétuels qui gouvernèrent après Codrus, le dernier de ces six rois. Ces rois et ces archontes font dix sept princes, parmi lesquels on trouve douze générations d'un côté, trois générations d'un autre, et deux successions, dont l'une est d'une famille étrangère. L'auteur de ces fastes s'en aperçut et voulut conséquemment prendre un terme moyen entre les successions et les générations. Les successions étaient alorsde 19 ans, comme elles le sont encore aujourd'hui dans les états qui n'ont point éprouvé de grandes révolutions, et l'on évaluait les générations à 33 ans. Le terme moyen était 24; mais il prit 25 et demi, parce qu'il y avait plus de générations que de successions. En multipliant ces dix-sept princes par 25 et demi, il eut 433, lesquels étant ajoutés à 776 années de l'institution des olympiades, lui donnèrent 1,209 ans pour l'époque de la destruction de Troie. Comme cette époque est précisément celle qu'il admet, il paraît d'autant plus vraisemblable que telle est la méthode qu'il a suivie, que si l'on excepte le retour des Héraclides et un très-petit nombre d'autres événements dont les années étaient déterminées, non relativement à une époque primitive et certaine, mais à quelque autre fait remarquable, dont la date était précaire, cela paraît, dis-je, d'autant plus vraisemblable, que les anciens n'avaient, jusqu'aux olympiades, d'autres moyens pour connaître les temps primitifs que les générations, ainsi que j'en ai fait la remarque un peu plus haut. Par exemple, ils savaient que la conquête du Péloponnèse par les Héraclides était postérieure de 80 ans à la prise de Troie. Mais l'époque de cette conquête n'avait rien de fixe et d'invariable, parce qu'elle dépendait elle-même de celle de la prise de Troie, que les uns fixaient d'une manière, et les autres d'une autre ; car que cet auteur, ou tout autre, ait eu connaissance des annales du peuple dont il écrivait les fastes ou l'histoire, il faudrait supposer que ce peuple eût eu, dans ces anciens temps, des annales, je veux dire une suite de faits historiques, rapportés année par

[1] Chap. XIV.

année, avec les dates précises de ces faits, jusqu'à l'institution des olympiades; ce qu'on ne prouvera jamais. Mais si l'on entend par annales, des faits épars rapportés tantôt à l'année de tel ou tel prince, et tantôt à tel prince seulement, sans spécifier l'année de son règne, comme les Marbres de Paros nous fournisent des exemples de l'une et de l'autre manière; ou si l'on veut comprendre sous ce nom les généalogies des grandes maisons, qui se conservaient avec plus grand soin, et qui avaient été recueillies par les auteurs cycliques, il faut convenir que ces sortes d'annales ne conduisaient à rien de certain, et qu'il fallait toujours recourir au calcul par les générations pour connaître les temps éloignés, et se contenter d'approximations pour ceux qui l'étaient moins, excepté lorsqu'il se rencontrait des circonstances qui déterminaient, ou la durée du règne de tel prince, ou l'année de son avénement au trône, ou une année quelconque de son règne, ou enfin sa dernière année, parce que, dans ce dernier cas, on savait le commencement du règne de son successeur.

Si l'auteur de la Chronique de Paros eût voulu se servir des rois d'Athènes pour remonter aux plus anciens temps de ce pays et de la Grèce entière, il est vraisemblable qu'il aurait alors trouvé dans les généalogies de ces rois et des grandes maisons de ce pays des moyens infaillibles pour le faire avec succès; moyens dont nous sommes privés actuellement. Mais quand même il n'aurait eu d'autres ressources que celles que nous avons, j'ose dire qu'en les employant avec plus de sagacité, il n'aurait pas commis les erreurs qu'on est en droit de lui reprocher, et que s'il n'eût point trouvé le vrai avec précision, il en eût du moins beaucoup approché. S'il eût eu un peu plus de critique, il aurait fait attention que dans ces anciens temps les générations étaient de 33 ans, et que dans cette liste de princes, il y avait un très-grand nombre de générations et un très-petit nombre de successions. Il aurait donc dû prendre un terme moyen plus fort pour parvenir à son but. S'il eût évalué le règne de ces princes à 29 ans l'un portant l'autre, la somme totale des règnes de ces dix-sept princes aurait été de 493 ans; laquelle somme étant ajoutée à celle de 776, époque de la première olympiade, lui aurait donné pour celle de la prise de Troie l'an 1269 avant notre ère, qui est, à un an près, l'époque que lui assigne Hérodote.

Mais comme cette méthode est très-incertaine, et que le terme moyen que l'on prend pour multiplier le nombre des générations et des successions doit nécessairement varier, selon qu'il y a plus ou moins de générations et plus ou moins de successions, je crois devoir me servir d'une autre qui ne soit pas sujette au même inconvénient, et qui frappe au but d'une manière plus certaine.

Troie ayant été prise la dernière année du règne de Ménesthée, et voulant découvrir combien il s'est écoulé d'années entre cette époque et celle de l'institution des olympiades, j'examine combien il y a eu dans cet intervalle de rois d'Athènes et d'archontes perpétuels : je trouve six rois et onze archontes. Les cinq premiers rois, Démophon, Oxyntès, Aphidas, Thymœtès et Mélanthus, ne doivent être comptés que pour trois générations. En effet, Aphidas eut un règne très court, et même il n'occupa le trône qu'un an, si l'on en croit Eusèbe. Je m'en rapporte, en cette occasion, d'autant plus volontiers à cet écrivain, que Thymœtès, frère d'Aphidas et son successeur, à qui le même Eusèbe ne donne que huit ans de règne, était dans la force de l'âge lorsqu'il fut détrôné : car sans cela, le défi que lui proposa Xanthus n'aurait point été égal, et les Athéniens n'auraient pu déposer ce prince à cause de son refus sans la plus criante de tous les injustices. Mélanthus, à qui la couronne fut adjugée, était d'une famille absolument étrangère aux rois d'Athènes et descendait de Nélée [1] au sixième degré. Les règnes de ces princes n'équivalent donc qu'à trois générations, et doivent être évalués à 100 ans. Codrus et les douze archontes suivants, dont Médon, le premier, était fils de Codrus, ne doivent être comptés que pour douze générations : 1° parce qu'il ne s'agit point de déterminer l'année de la naissance de Codrus, mais celle de son avénement au trône; 2° parce que la première olympiade est de la troisième année de l'archontat d'Æschyle, douzième archonte perpétuel. Douze générations à 33 ans, font 396 ans, lesquels étant ajoutés à 100 ans, durée des règnes des rois d'Athènes, depuis l'époque de la prise de Troie jusqu'à Codrus exclusivement, et à 776, qui est l'époque de la première olympiade, on aura pour la dernière année du règne de Ménesthée, ou la prise de Troie, puisque le sac de cette ville coïncide avec la dernière année de ce prince; on aura, dis-je, 1272 ans, qui est, à deux ans près, la date d'Hérodote.

On parviendrait au même but en procédant de cette manière. De Medon, premier archonte perpétuel, jusqu'à la troisième année d'Æschyle, qui est celle de l'institution des olympiades, il y a douze archontes perpétuels, qui se sont succédé de père en fils, mais qui ne doivent être comptés que pour onze générations, parce qu'il n'est pas question d'avoir l'année de la naissance de Médon, mais celle de son archontat, et parce que la première olympiade est du commencement de l'archontat d'Æschyle. 11 multipliés par 33 donnent 333. Ajoutez à cette somme : 1° 38 ans pour les règnes de Mé-

[1] Pausan. Corinthiac. sive lib. II, cap. XVIII, pag. 151,

lanthus et de Codrus, comme je l'ai prouvé dans le chapitre IX, concernant la chronologie d'Athènes, § III; 2° 80 ans pour le retour des Héraclides, vous aurez un intervalle de 501 ans entre la destruction de Troie et la première olympiade. Si vous ajoutez 776, qui est l'époque de cette première olympiade, vous aurez 1277 pour l'époque de la prise de Troie, ce qui est à sept ans près celle que donne Hérodote.

Il suit de là que, quand même l'auteur de la Chronique de Paros, ou ceux qu'il a pris pour guides, n'auraient pas eu plus de ressources pour calculer ces anciens temps que nous n'en avons aujourd'hui, ils auraient dû, en ne s'attachant même qu'à la chronologie d'Athènes, se rencontrer, à peu de choses près, avec Hérodote et Thucydides, s'ils avaient employé avec dextérité les matériaux qu'ils avaient entre les mains. C'est faute de l'avoir fait qu'ils se sont écartés de la vérité. L'auteur de la Chronique de Paros suivait Dicæarque, qui vivait environ 58 ans avant lui, ou quelque autre écrivain que l'on ne connaît plus actuellement. J'ignore si cette Chronique fit quelque sensation dans le temps où elle parut, ou dans les siècles suivants. J'ai d'autant plus de peine à le croire, qu'on ne la trouve citée nulle part, et que sans les circonstances heureuses qui en procurèrent la découverte, elle serait encore ignorée de nos jours, et que peut-être on aurait fait servir le marbre sur lequel elle était gravée à la construction ou à la réparation de quelque édifice.

Quoi qu'il en soit de la célébrité de cette Chronique, elle fut bientôt éclipsée par celle d'Eratosthènes, qui naquit douze ans avant l'époque que l'auteur de celle de Paros prend pour le terme auquel il rapporte toutes ses autres époques, je veux dire en l'année 4438 de la période julienne, 276 ans avant notre ère. Il y a grande apparence que cet écrivain connaissait les Marbres de Paros, ou les auteurs d'après lesquels ils avaient été gravés. Mais soit que leur méthode lui parût vicieuse, soit qu'il voulût avoir la gloire de proposer quelque chose de neuf, il jugea à propos de s'en écarter. Je n'oserais avancer que le sentiment d'Hérodote et de Thucydides lui fût connu, parce que ces historiens n'en ayant pas fait une mention expresse dans leurs écrits, et ne l'ayant pas developpé, on ne peut le découvrir que par induction; et cela peut avoir été la raison qui ait empêché ce sentiment de s'accréditer, et de devenir le prépondérant, comme l'autorité de ces historiens engage à croire qu'il aurait dû le devenir. Eratosthènes avait composé une Chronologie, connue sous le nom de Chronographies, c'est-à-dire, descriptions des temps. Denys d'Halicarnasse [1] en parle avec éloge, et assure que les époques ou canons de cet auteur sont sains, c'est-à-dire exacts. Ses chronographies sont aussi citées par Plutarque [1], saint Clément [2] d'Alexandrie, Tatien [3], dans son discours aux Grecs, Censorin [4], Harpocration, au mot le Syncelle [5], etc. Le même Eratosthènes avait aussi écrit une chronologie des rois de Thèbes en Égypte, ou plutôt il avait puisé dans les archives sacrées la connaissance de ces princes, et avait traduit en grec [6] ce qui les concernait, par ordre de Ptolémée, roi d'Égypte. J'ignore si ses Chronographies et sa Chronologie des rois d'Égypte sont deux ouvrages différents, ou s'ils faisaient un seul et même ouvrage, dans lequel il a compris la suite des rois d'Égypte.

Je joins Apollodore à Eratosthènes, parce qu'il a suivi la même méthode que celui ci, et que le résultat est absolument le même. Je ne dissimulerai pas que cet auteur n'est pas moins célèbre qu'Eratosthènes, et que son autorité n'est pas d'un moindre poids. Il vivait, comme je l'ai remarqué plus haut, vers l'an 4566 de la période julienne, 148 ans avant notre ère, puisqu'il a dédié sa Chronique à Attale [7], surnommé Philadelphe, roi de Pergame. Il ne nous est parvenu de cet auteur que sa Bibliothèque en trois livres, reste précieux des auteurs cycliques, dont le dernier est malheureusement imparfait. Il avait écrit sa Chronique en vers iambes, afin qu'on pût se la graver plus facilement dans la mémoire. Elle comprenait depuis la prise de Troie [8] jusqu'au règne d'Attale, les prises des villes, les expéditions militaires, les colonies ou migrations des différents peuples, les expéditions des barbares, les opérations des armées navales, les combats, les traités d'alliance et de paix, les faits et gestes des rois, les vies des hommes illustres, la destruction des tyrannies, etc. Indépendamment de Scymnus de Chios, dont je viens d'extraire ce qui regarde cette chronique, Diodore de Sicile, Strabon, Lucien, Étienne de Byzance, Diogène de Laërte, Aulu-Gelle, Eusèbe et le Syncelle citent cet ouvrage avec éloge, et s'en servent pour fixer les dates des principaux événements qu'ils rapportent. Soit que cet écrivain n'ait fait que suivre Eratosthènes pour les faits antérieurs à sa naissance, et qu'il se soit contenté de continuer son ouvrage jusqu'à son temps; soit qu'en suivant les principes et la méthode d'Eratosthènes, il se soit rencontré avec ce savant, on ne peut douter, par les fragments qui

[1] Dionys. Halicarn. Antiq. Roman., lib. I, § LXXIV, pag. 59.

[1] Plutarch. in Lycurgo, pag. 39, F.
[2] Clement. Alexand. Stromat. lib. I, pag. 389 et 402.
[3] Tatianus, § XLVIII, pag. 107; § XLIX. pag. 108.
[4] Censor. de Die Natali, cap. XXI.
[5] Syncelli Chronogr., pag. 194.
[6] Idem., pag. 91 et 147.
[7] Scymni Chii Periegesis, v. 46 et seq.
[8] Id., Ibid., v. 22 et seq.

nous restent de l'un et de l'autre, que ces deux chroniques ne fussent absolument les mêmes, à cette différence près, que le passage de Scymnus de Chios, dont j'ai rapporté la substance, nous porte à croire qu'Apollodore entrait dans de plus grands détails.

Apollodore plaçait la prise de Troie l'an 3530 de la période julienne, 1184 ans avant notre ère. « De » la prise de Troie [1], dit-il, au retour des Héra- » clides, il y a 80 ans. De ce retour à la première » olympiade, en calculant les temps des rois de La- » cédémone, il y a 328 ans. » Ces deux sommes réunies font 408 ans, lesquelles étant ajoutées à 776, qui est l'époque de l'institution des olympiades, donnent 1184 ans avant notre ère.

Voici la manière d'Eratosthènes : « C'est ainsi, dit » saint Clément d'Alexandrie [2], qu'il décrit les temps. » De la prise de Troie au retour des Héraclides, il y » a 80 ans. De là à la colonie ionienne, il y a 60 ans. » De là à la tutelle de Lycurgue, il y a 159 ans. De là » à la première olympiade, il y a 108 ans. » Ces quatre nombres donnent 407 ans, lesquels étant ajoutés à 776, on aura 1183, qui est, à un an près, le même que celui qui résulte du calcul d'Apollodore. Je suis cependant fondé à croire qu'il ne différait en rien de celui de cet auteur, et je crois l'avoir suffisamment prouvé précédemment : d'où l'on peut conclure qu'il s'est glissé une légère erreur d'un an dans le texte de saint Clément d'Alexandrie. On ne sera point surpris, d'après cet exposé, que l'autorité de ces savants ait entraîné les écrivains postérieurs, et que ces écrivains aient tous, plus ou moins, marché sur leurs traces. Mais cette autorité n'aurait jamais dû en imposer à qui que ce soit, et il aurait fallu examiner les raisons qui l'avaient déterminée. Si les anciens ne l'ont pas fait, les modernes ne paraissent pas non plus s'en être occupés, et les plus habiles d'entre eux ont adopté, sans le moindre examen, les dates rapportées dans les fragments épars de leurs chroniques. Peut-être aussi paraissait-il impossible aux Pétau, aux Usher, aux Simson, etc., de découvrir les motifs qui avaient déterminé ces deux illustres écrivains, et par conséquent de les soumettre à leur critique. Cependant, avec un peu plus d'attention, ils seraient parvenus à cette découverte, et je ne doute point qu'après un sérieux examen de ces motifs, ils n'eussent rejeté ces dates, qui portaient sur une base trop peu solide. Ce que ces savants n'ont point fait, je l'entreprends aujourd'hui; le public éclairé jugera du succès.

Eratosthènes et Apollodore commençaient leurs chronologies à la prise de Troie, sans doute parce que les temps antérieurs à cette époque leur paraissaient trop peu certains. Le passage de saint Clément d'Alexandrie rapporté ci-dessus ne permet guère d'en douter par rapport à Eratosthènes, et celui de Scymnus de Chios [1] le dit positivement. C'était une opinion [2] constante et universellement reçue, que les Héraclides étaient rentrés dans le Péloponnèse, et en avaient achevé la conquête 80 ans après la prise de Troie. Mais il était impossible de déterminer l'époque du sac de cette ville qu'on n'eût fixé l'année de ce retour relativement aux olympiades : c'est ce qu'entreprirent ces deux savants. S'il y avait eu dans leur siècle des annales de ces temps anciens, rien n'eût été si facile ; mais comme il n'en existait point, suivant la remarque que j'en ai déjà faite, ils furent obligés de recourir au calcul des générations, afin de découvrir la vérité, ou du moins d'en approcher de très-près. Comme il s'agissait de fixer le retour des Héraclides, ils ne crurent pouvoir mieux faire que de prendre pour base de leurs calculs les rois de Lacédémone, qui remontaient, par une suite de générations non interrompues, jusqu'à Aristodémus, qui fit la conquête du Péloponnèse : c'est un fait dont on ne peut douter à l'égard d'Apollodore. « Du re- » tour des Héraclides, dit Apollodore [3], jusqu'à la » première olympiade, en calculant les temps des » rois de Lacédémone, il y a 328 ans ». Il est impossible de se refuser au témoignage de Plutarque, qui assure la même chose d'Eratosthènes, auquel il joint aussi Apollodore. « Ceux qui calculent, dit ce » judicieux écrivain [4], les temps par la succession des » rois qui ont régné à Lacédémone, tels qu'Era- » tosthènes et Apollodore, etc. »

Aristodémus, qui conquit le Péloponnèse, mourut aussitôt après la naissance d'Eurysthènes et de Proclès, ses deux fils jumeaux. Ces deux enfants furent les souches des deux familles royales qui régnèrent conjointement à Lacédémone. Eratosthènes prit pour base de ses calculs la première de ces deux maisons, je veux dire celle des Eurysthénides ou Agides, dont l'un des termes était Alcaménès, parce que les olympiades avaient été instituées la dernière année de son règne ; et l'autre Hercule, souche de ces deux maisons. Comme il avait rempli son objet, qui était de fixer l'époque de la naissance de ce héros, celle de la prise de Troie et du retour des Héraclides, il ne parla ni des successeurs d'Alcaménès, ni de la maison des Proclides ou Eurypontides. Eusèbe [5], qui ne remarquait plus, dans la Chronographie d'Eratosthè-

[1] Diodor. Sicul., lib. I, § V, pag. 9.
[2] Clementis Alex. Stromat., lib. I, pag. 402.

[1] Scymni Chii Periegesis, v. 22.
[2] Thucydid, lib. I, § XII, et ibi Schol. Eratosthenes apud Clement. Alexandr. Stromat., lib. I, pag. 402. Apollodor., apud Diodor. Sicul., lib. I, § V, pag. 9. Vell. Patercul., lib. I, cap. II. Euseb. et Syncell. in Chronogr.
[3] Diodor. Sicul., lib. I, § V, pag. 9.
[4] Plutarch. in Lycurgo, pag. 59, F.
[5] Eusebii Chronic. Canon, pag. 150.

nes, de rois de Lacédémone après Alcaménès, omit, à l'imitation de ce chronologiste, les successeurs de ce prince; et par une erreur inexcusable, il alla même jusqu'à dire que les rois de Lacédémone n'avaient subsisté que jusqu'à ce prince, c'est-à-dire qu'Alcaménès est le dernier. οἱ Λακεδαιμονίων βασιλεῖς ἕως τοῦ δὲ διήρκεσαν.

Si le Syncelle ne nomme point les princes de la maison des Proclides, du moins convient-il de leur existence. Mais il n'en soutient pas moins, contre la notoriété des faits et le témoignage de tous les écrivains, qu'Alcaménès [1] fut le dernier prince de la maison des Eurysthénides; οὗτος τελευταῖός ἐστι τῆς πρώτης οἰκίας.

Comment Eusèbe et le Syncelle seraient-ils tombés dans une erreur aussi grossière, si les chronographies d'Apollodore et d'Eratosthènes eussent nommé les autres rois de Lacédémone? Cela ne peut se concevoir. La raison qui avait empêché ces deux derniers écrivains de placer dans leurs chronographies les rois postérieurs à Alcaménès, c'est que ces chronographies faisaient, pour ainsi dire, deux corps d'ouvrage: l'un, raisonné et motivé, comprenait l'espace de temps qui s'était écoulé depuis la prise de Troie, ou peut-être même depuis la naissance d'Hercule, jusqu'à la première olympiade; l'autre était un canon chronologique, où les événements étaient décrits année par année. Dans le premier il fallait mettre, si j'ose m'expliquer ainsi, l'échafaudage; il fallait montrer la marche qu'ils avaient suivie, et développer les raisons qui les avaient déterminés: dans l'autre, je veux dire depuis la première olympiade, les événements eurent une date précise, parce qu'à cette époque l'on prit des moyens pour en conserver la mémoire, et que les jeux olympiques servirent de mesure pour les rapporter à des temps connus. On ne fut plus alors obligé de recourir à la règle des générations. La première partie, c'est-à-dire la partie raisonnée, finissait à Alcaménès, parce que la première olympiade fut instituée la trente-septième et dernière année de son règne. Eusèbe et le Syncelle négligèrent sans doute de jeter les yeux sur la seconde partie, ou canon chronologique; et ce fut cette négligence qui occasionna l'erreur inconcevable où ils tombèrent. Peut-être aussi cette seconde partie faisant un ouvrage très-distinct de la première, n'en eurent-ils aucune connaissance.

Mais il est temps d'examiner la manière de procéder d'Eratosthènes et d'Apollodore. Ils voulaient déterminer l'année de la conquête du Péloponnèse, relativement aux olympiades, et par une suite nécessaire, celle de la prise de Troie, puisque tous les historiens convenaient unanimement que le sac de cette ville précédait le retour des Héraclides de 80 ans. Les olympiades furent instituées la dernière année d'Alcaménès, roi de Sparte, de la race des Eurysthénides. D'Alcaménès, en remontant jusqu'à Aristodémus qui conquit le Péloponnèse, il y a dix générations; mais ils comptèrent aussi son fils Polydore, fils d'Alcaménès, qui lui succéda, parce qu'il était en âge de gouverner lorsque son père mourut. Cela fait onze générations. Du temps d'Eratosthènes et d'Apollodore, les générations étaient de 30 ans. Les onze générations à 30 ans, l'une portant l'autre, donnent 330 ans. Si vous ajoutez 776, vous aurez, pour la conquête du Péloponnèse, l'an 3608 de la période julienne, 1106 ans avant notre ère. Si l'on ajoute ensuite 80 ans, parce que, de l'aveu de tous les chronologistes, et de celui-même d'Apollodore et d'Eratosthènes, la prise de Troie précède de ce nombre d'années le retour des Héraclides, on aura, pour l'époque de cette prise, l'an 3528 de la période julienne, 1186 ans avant notre ère; ce qui est, à deux ans près, l'époque qu'assignent à cet événement ces deux illustres écrivains.

On peut assurer, sans craindre de se tromper, que telle fut la méthode qu'ils suivirent. Mais cette manière de procéder est vicieuse. Ils ne firent pas attention que, dans ces anciens temps, les générations étaient plus longues, parce qu'on se mariait plus tard, et ils s'imaginèrent que ce qui s'observait de leur temps s'était toujours pratiqué. Hérodote est bien plus judicieux. Quoique les générations fussent évaluées de son temps et longtemps avant lui à 30 ans, cependant il remarque que les anciens n'en comptaient que trois par siècle; et cette observation suffit pour prouver que les générations étaient plus courtes dans le siècle où il vivait: car si c'eût été l'opinion générale de son siècle, que les générations fussent de 33 ans, je ne puis imaginer qu'il en eût fait la remarque. A quoi bon faire cette remarque, si tout le monde en eût été persuadé? Mais l'usage de se marier tard n'existant plus, il fallait nécessairement qu'il fît connaître à ses contemporains qu'il calculait les temps anciens selon la manière des anciens, qui, se mariant tard, devaient avoir des générations plus longues que celles de son siècle, où l'on se mariait beaucoup plus tôt. Quoique Hérodote ne dise pas positivement que de son temps les générations fussent de 30 ans, on peut raisonnablement l'inférer de l'observation que je viens de faire. S'il pouvait encore rester quelque doute, il serait très-aisé de le lever. Héraclite d'Ephèse [1] florissait dans la soixante-neuvième olympiade, en 4210 de la période julienne, 504 ans avant notre ère, par conséquent 20 ans avant la naissance d'Hérodote.

[1] Syncelli Chronogr., pag. 185, C.

[1] Diogen. Laert., lib. IX, segm. 1.

Ce philosophe[1] évaluait les générations à 30 ans. *Quare*, dit Censorin[2], *qui annos triginta sœculum putarunt, multum videntur errasse. Hoc enim tempus* γενεὰν *vocari Heraclitus auctor est. Quia orbis ætatis in eo sit spatio. Orbem autem vocant ætatis, dum natura hominis à sementi ad sementem revertitur.* Cette opinion était si universellement reçue, que la plupart des écrivains l'adoptèrent. Zénon, qui florissait[3] l'an 4250 de la période julienne, 464 ans avant notre ère, était aussi de ce[4] sentiment; et c'était aussi celui de Denys d'Halicarnasse, quoiqu'il ne l'exprime pas en termes positifs; mais du moins l'infère-t-on de son récit; et c'en est une conséquence nécessaire, comme l'a prouvé[5] Théodore Rickius. On peut joindre à ces témoignages ceux[6] d'Artémidore, d'Hésychius, de Suidas, etc. Il est donc certain que dans le siècle d'Eratosthènes, les générations étaient évaluées à 30 ans, et que cette méthode a été la base de son calcul.

Avec un peu plus d'attention, il aurait évité cette erreur. Cependant s'il eût suivi Hérodote, qui compte trois générations par siècle, j'ose dire qu'ayant pris les rois de Lacédémone pour base de son calcul, il serait tombé dans une erreur non moins grossière. C'était une maxime universellement reçue dans les premiers temps de la Grèce, qu'on ne se mariait qu'à 33 ans, et ensuite à 30 ans. De là les générations étaient évaluées à 33 ans et quelque chose, et dans la suite elles le furent à 30 ans. Mais les Lacédémoniens faisaient une exception à la règle générale. Lycurgue, dont toutes les institutions tendaient à former des soldats vigoureux, « voulant empêcher[7] ses concitoyens de prendre femme quand ils le jugeraient à propos, ordonna qu'ils ne se marieraient que lorsque le corps aurait acquis toute sa vigueur, regardant ce réglement comme très-utile pour se procurer des enfants robustes : » ἀποπαύσας τοῦ, ὁπότε βούλοιντο ἕκαστοι, γυναῖκα ἄγεσθαι, ἔταξεν ἐν ἀκμαῖς τῶν σωμάτων τοὺς γάμους ποιεῖσθαι, καὶ τοῦτο συμφέρον τῇ εὐγονίᾳ νομίζων. Je n'ai trouvé nulle part l'âge précis où la loi permettait à Lacédémone aux hommes de se marier. Mais Aristote paraît faire allusion à ce règlement dans ses Livres de la république. Ce philosophe a recueilli, dans ce savant ouvrage, les meilleures institutions de la Grèce, et en particulier celles de Lacédémone; et de ces diverses institutions il a formé un tout précieux. Entre autres sujets, il y traite de l'âge où l'on doit se marier; et comme le règlement qu'il propose n'était observé dans aucun état connu de la Grèce, où l'on sait que les jeunes gens se mariaient à l'âge qu'ils voulaient, excepté à Lacédémone[1], il s'ensuit qu'il l'avait emprunté des lois de Lycurgue. Il commence par d'excellentes raisons morales et physiques, qui doivent détourner les jeunes gens de contracter des unions prématurées; et passant ensuite à l'âge convenable aux deux sexes, il ne veut point que les[2] femmes se marient avant l'âge de 18 ans, et les hommes avant celui de 37, ou peu au-dessous: Διὸ τὰς μὲν ἁρμόττει περὶ τὴν ὀκτωκαίδεκα ἐτῶν ἡλικίαν συζευγνύναι, τοὺς δ' ἑπτὰ καὶ τριάκοντα ἢ μικρόν; « parce que, dit-il, à cet âge, l'homme est dans toute sa vigueur, et qu'auparavant, le corps croît, et n'a point encore acquis toute sa force. » Or, on sait qu'à Sparte les rois n'étaient pas moins soumis aux lois que les derniers citoyens. Ainsi, les générations étaient à Lacédémone les mêmes pour les uns que pour les autres, c'est-à-dire de 37 ans, tandis qu'elles n'étaient anciennement que de 33 ans, et dans la suite de 30 dans le reste de la Grèce.

On peut m'objecter que ce règlement n'étant pas antérieur à Lycurgue, les générations des rois de Lacédémone qui ont précédé ce législateur ne doivent être évaluées qu'à 33 ans, comme elles l'étaient alors dans le reste de la Grèce. Cette objection aurait quelque force, si l'on pouvait prouver qu'avant la législation de Lycurgue les usages reçus à Sparte fussent absolument contraires à ceux qui furent adoptés par ce législateur. Si tel eût été le cas, comment se persuader qu'il eût réussi à réformer l'état, et qu'il fût parvenu à faire donner la sanction des lois à des établissements qui contrariaient toutes les coutumes et tous les goûts des individus? On connaît l'attachement des peuples à leurs usages, même les plus frivoles. Il eût certainement révolté toutes les classes des citoyens. Il y avait sans doute alors à Lacédémone des coutumes que l'on suivait, ou que l'on négligeait impunément, parce que la loi n'avait point prononcé. Lycurgue choisit parmi ces usages ceux qui lui parurent les plus raisonnables, ceux qui tendaient à former des citoyens vertueux, et à donner de la force au corps; et il en emprunta quelques-uns de l'île de Crète, dont la législation passait pour excellente. Il est donc vraisemblable que Lycurgue trouva établie avant lui, et peut-être dès le temps de la conquête du Péloponnèse, la coutume de ne se marier qu'à 36 ans; mais qu'il lui

[1] Plutarch. de defectu oraculor.
[2] Censorin. de Die Natali, cap. XVII, pag. 79.
[3] Diogen. Laert., lib. IX, segm. 29.
[4] Censorin. de Die Natali, cap. XVII, pag. 80.
[5] Theodori Rickii Dissertatio de primis Italiæ colonis, cap. IV, pag. 416.
[6] Artemidor. Oneirocritic., lib. II, cap. LXXV, p. 157.
[7] Xenophon, de Republicâ Lacedemon., cap. I, § VI.

[1] Xenophon, de Republicâ Lacedæmon., cap. I, § VI.
[2] Aristotel. de Republicâ, lib. VII, cap. XVI, p. 464, C.

donna force de loi, afin de réprimer la licence de ceux qui la négligeaient, et afin d'entretenir dans la république un ordre constant et permanent. Cette vraisemblance se change en certitude, lorsqu'on considère que les deux maisons des rois de Lacédémone ne fournissent chacune que onze princes, entre l'époque du retour des Héraclides et celle de la première olympiade; tandis que, dans le même espace de temps, la maison de Mélanthus, qui régna à Athènes, en donne treize, et que celle d'Alétès, qui régna à Corinthe, et qui fut éteinte 57 ans avant la première olympiade, en compte onze. Cette différence ne vient et ne peut venir que de ce que les mariages étaient plus tardifs à Lacédémone que dans le reste de la Grèce.

On pourrait encore me faire une objection. Platon dit au quatrième livre de ses Lois : « On se [1] mariera depuis l'âge de 50 ans jusqu'à 35. » Γαμεῖν δὲ, ἐπειδὰν ἐτῶν ᾖ τις τριάκοντα, μέχρις ἐτῶν πέντε καὶ τριάκοντα. Cette objection est fondée sur ce que l'on croit communément que Platon, qui fait en cent endroits l'éloge des lois de Sparte, n'a parlé, dans son Traité sur les Lois, que de ce pays, et qu'il a modelé sa République sur celle de Sparte. De là, il est aisé de conclure que l'on pouvait se marier à Lacédémone depuis 30 ans jusqu'à 35; ce qui détruit absolument ma précédente assertion. Il est vrai que Platon était grand admirateur des lois de Lycurgue, et qu'il a admis, dans sa République et dans son Traité des Lois, plusieurs lois et coutumes en usage à Lacédémone : mais toutes celles dont il parle n'étaient point empruntées des Lacédémoniens. Il y en a plusieurs dans ces deux ouvrages qu'il avait puisées chez d'autres peuples; et il s'en trouve qui n'existaient nulle part, et qu'il ne devait qu'à lui-même et à ses propres réflexions. Il est très-difficile aujourd'hui de distinguer les unes des autres, parce que les traités nombreux sur les divers gouvernements de la Grèce ne sont point parvenus jusqu'à nous. Mais si tel n'eût point été le cas de ces deux ouvrages de Platon, comment eût-on osé avancer de son temps, ou peu après sa mort, que sa République était un ouvrage idéal, imaginaire? En effet, si ses lois eussent été en vigueur à Sparte, on n'eût pas manqué de répondre que cette assertion était dénuée de fondement, puisqu'il existait en Grèce un état où elles s'observaient avec la plus religieuse exactitude.

Après avoir prouvé qu'à Lacédémone les générations étaient de 37 ans, et qu'Eratosthènes et Apollodore, séduits par l'usage de leur siècle, les ont réduites à 30, il ne me reste plus qu'à faire voir que si ces chronologistes avaient adopté la manière de compter les générations reçue à Lacédémone, ils se seraient accordés avec Hérodote, Thucydides, etc., sur la prise de la ville de Troie.

En multipliant par 37 les onze générations des rois de Lacédémone, depuis et compris Aristodémus jusques et compris Polydore, on aura 407 ans. Si l'on ajoute ensuite 776, ce résultat donnera le retour des Héraclides, et l'an 3531 de la période julienne, 1183 ans avant notre ère. Ajoutez maintenant à cette somme 80 ans, puisque tous les auteurs conviennent que ce retour est postérieur de 80 ans à la prise de Troie, et l'on aura l'an 3451 de la période julienne, 2263 ans avant notre ère; ce qui diffère seulement de sept ans de l'époque donnée par Hérodote, par Thucydides, par l'auteur de la vie d'Homère, et par la suite des rois d'Albe.

Il est certain qu'Eratosthènes et Apollodore n'avaient pas d'autres moyens que les générations pour parvenir à la connaissance de cette époque. Il est encore certain que, voulant se servir à cet effet de la généalogie des rois de Lacédémone, ils devaient la calculer de la manière que je l'ai fait; et qu'en suivant l'usage reçu de leur temps dans les autres états de la Grèce où les générations étaient plus courtes, parce qu'on se mariait plus tôt, ils avaient abrégé ces anciens temps de 77 ans au moins. C'est à quoi n'ont pas pris garde les chronologistes modernes, qui, éblouis par la célébrité de ces deux illustres écrivains, ont cru ne pouvoir mieux faire que de les prendre pour guides, et de les suivre aveuglément.

Ce n'est ni le désir de me singulariser, ni l'enthousiasme qui saisit assez communément un traducteur pour un auteur qu'il chérit quelquefois à proportion de la peine qu'il a prise pour en éclaircir les difficultés, qui m'ont fait adopter l'opinion d'Hérodote et rejeter celle des autres écrivains. J'ai rapporté avec la plus grande impartialité les raisons des plus habiles chronologistes, et sans affaiblir aucun de leurs moyens. J'ai exposé les miennes avec candeur, et sans déguiser les endroits faibles. Le lecteur est maintenant en état de juger; et je le supplie de peser les unes et les autres dans une balance égale, et de ne prononcer qu'après un examen mûr et réfléchi.

CHAPITRE XV.

Des Colonies grecques.

Les Grecs envoyèrent des colonies dès les temps les plus anciens. Les unes sont antérieures à la prise de Troie, les autres sont postérieures. Je me propose seulement de parler de celles dont il est fait mention dans Hérodote, ou qui peuvent servir à répandre du jour sur quelques passages de cet historien.

[1] Plat. Leg. IV, pag. 721, A, B.

SECTION I.

Des colonies grecques antérieures à la prise de Troie.

§ I. Des Peucétiens.

Les plus anciennes colonies grecques dont nous ayons connaissance sont celles de Peucétius et d'OEnotrus. Ils étaient frères et fils de Lycaon, comme je l'ai prouvé chapitre x, § I. On ignore les motifs qui les portèrent à quitter l'Arcadie pour s'établir dans un pays lointain. Quoi qu'il en soit, ils passèrent en Italie [1], dix-sept générations avant la prise de Troie, c'est-à-dire l'an 2877 de la période julienne, 1837 ans avant l'ère vulgaire.

Peucétius aborda [2] au-dessus du promontoire d'Iapygie, et s'étant fixé en ces lieux, il donna le nom de Peucétiens à ceux qui l'avaient accompagné. Il est presque impossible de déterminer [3] les bornes du pays qu'occupèrent les Peucétiens. Ce peuple ayant été détruit, ainsi que les Dauniens, ou s'étant incorporé avec d'autres, le pays entier, si l'on en excepte la Messapie, fut compris sous le nom d'Apulie.

§ II. Des Œnotriens.

Ænotrus [4] avait avec lui des forces plus considérables que Peucétius; il les mit à terre [5] au fond du golfe Ausonien, chassa les Ausoniens, et s'empara de l'isthme qui est entre ce golfe et le golfe Scyllétique, ou Scyllaceus. Cet isthme [6] a une demi-journée de long; Strabon [7] lui donne 160 stades; ce qui s'accorde parfaitement avec Pline, qui lui attribue [8] vingt milles, à huit stades par mille. Le golfe Ausonien, ainsi nommé des Ausoniens qui habitaient sur ses bords, est appelé golfe [9] Napétinus par Antiochus, fils de Xénophanes, qui avait écrit sur la fondation de l'Italie. Il fut nommé Laméticus [14], de la ville de Lamétos [11]; Térinæus [12], de celle de Térina, fondée [13] par les Crotoniates; et Hipponiates [14], de celle d'Hipponium, fondée [1] par les Locriens, et depuis nommée Vibo Valentia [2] par les Romains.

Ce fut cet isthme dont les OEnotriens chassèrent les Ausoniens, et dont ils s'emparèrent à leur arrivée. Les OEnotriens, s'étant beaucoup multipliés, s'étendirent [3] dans la suite jusqu'à Métaponte, de là jusqu'à Tarente [4] et Posidonia ou Pæstum, et vinrent après dans le Latium, d'où ils chassèrent [5] les Sicules, de concert avec les Opiques ou Ombrices. C'est l'opinion de Philistus de Syracuse. Hellanicus de Lesbos ne nomme, ainsi que Thucydides [6], que les Opiques ou Ombrices. Denys d'Halicarnasse prétend au contraire que ce furent les Aborigènes et les Pélasges qui chassèrent les Sicules de la Tyrrhénie; mais comme il assure, § XIII, que les OEnotriens étaient les mêmes que les Aborigènes, on voit qu'il s'accorde en partie avec Philistus. Le sentiment de Denys d'Halicarnasse me paraît préférable en entier, parce qu'il est le mieux suivi, et c'est celui que j'ai adopté, chap. VIII, § VI; chap. XV, sect. I, § IV.

§ III. De la colonie envoyée en Thessalie.

La Thessalie est une vaste plaine environnée de tous côtés par des montagnes escarpées; les eaux, qui coulaient perpétuellement de ces montagnes, ne trouvant point d'issue, avaient entièrement couvert ce pays, et en avaient fait un lac immense. Un tremblement de terre ayant séparé l'Ossa de l'Olympe, les eaux s'écoulèrent dans la mer, et les plaines de Thessalie demeurèrent à sec. Un habitant de ces montagnes apporta cette nouvelle à Pélasgus, roi d'Arcadie. Ce prince se rendit dans le pays nouvellement découvert, avec un grand nombre de ses sujets. Je n'en dirai pas davantage ici, l'ayant fait assez amplement, chap. VIII; § II, chap. X, § III.

§ IV. De la colonie d'Évandre.

Evandre [7] était l'homme le plus prudent et le plus excellent guerrier qu'il y eût alors en Arcadie. Deux partis s'étant [8] élevés dans le pays, ils en vinrent aux mains; celui qui eut le dessous prit pour chef Evandre et passa avec lui en Italie. Faunus régnait alors chez les Aborigènes. Ces peuples étaient, suivant Caton et Sempronius [9], Grecs d'origine; et comme il paraît que la plus ancienne colonie que les

[1] Dionys. Halic. Ant. Rom., lib. I, § XI.
[2] Id., ibid.
[3] Strab., lib. VI, pag. 434.
[4] Dionys. Halic., lib. I, § XI.
[5] Id., ibid.
[6] Aristotelis Polit., lib. VII, pag. 193, lin. 17 et 18 ex édit. Aldi.
[7] Strab., lib. VI, pag. 591, B.
[8] Plin. lib. III, cap. X, pag. 165, lin. 6.
[9] Strab., lib. VI, pag. 591, B. Dionys. Halicar. Antiq. Rom., lib. I, § XXXV.
[10] Aristot. Polit., lib. VII, pag. 193, lin. 17.
[11] Scholiast. Lycophronis ad v. 1085.
[12] Plin., lib. III, cap. V. pag. 158; cap. X, pag. 165.
[13] Scymni Chii Orbis Descrip., v. 306.
[14] Strab., lib. VI, pag. 591.

[1] Strab., lib. VI, pag. 593; lin. ult. Scymni Chii Orb. Descript., v. 307.
[2] Id., ibid., pag. 594. Plin., lib. III, cap. V, p. 158.
[3] Id., ibid., pag. 591 sub finem.
[4] Dionys. Halic. Antiq., lib. II, § I.
[5] Id. Antiq. Rom., lib. I, § XXII.
[6] Thucydid., lib. VI, § II.
[7] Pausan. Arcad., sive lib. VIII, cap. 43, pag. 668, 689.
[8] Dionys. Halic., Ant. Rom., lib. I, § XXXI.
[9] Id., ibid., lib. I, § XIII et seq.

Grecs aient envoyée dans ce pays est celle d'OEnotrus, Denys d'Halicarnasse en conclut que les Aborigènes sont OEnotriens. Il le prouve encore par d'autres raisons qu'il serait trop long de rapporter, et sur lesquelles on fera bien de consulter son ouvrage. Je reviens à mon sujet.

Faunus s'était rendu célèbre [1] par sa prudence et par l'activité avec laquelle il exécutait les projets qu'il avait conçus; il reçut Evandre avec humanité, parce qu'il ne le voyait pas assez accompagné pour se faire craindre, et il accorda aux Arcadiens autant de terre qu'ils en voulurent. Evandre [2] bâtit une ville près du Tibre, et la nomma Pallantium, du nom du village d'Arcadie dont étaient originaires la plupart de ceux qui l'avaient accompagné. Les Romains changèrent depuis ce nom en celui de Palatium, en retranchant deux lettres. Strabon [3] met ce récit au nombre des fables. Les Romains n'en avaient pas la même opinion ; car Antonin-le-Pieux, voulant consacrer la mémoire de cette origine de Rome, éleva [4] le village de Pallantium en Arcadie au rang de ville et accorda à ses habitants la liberté et l'exemption de toute espèce de tribut. On peut ajouter à cette preuve une autre qui me paraît encore plus forte. Les fêtes qu'instituèrent les Arcadiens se célébraient [5] encore à Rome du temps de Denys d'Halicarnasse, et l'on y observait les mêmes rites qu'en Arcadie. Les Romains ne connurent les Grecs et les Arcadiens que plusieurs siècles après la fondation de leur ville. Comment donc auraient-ils eu connaissance de ces rites, et pourquoi les avaient-ils adoptés ? C'est ce dont on ne rendra jamais raison, si l'on n'admet pas la colonie arcadienne, à moins que l'on ne dise que ces fêtes furent apportées en Italie par les OEnotriens, qui étaient passés dans ce pays environ 567 ans avant la prise de Troie ; mais, dans ce cas, il faudrait prouver que ces fêtes étaient déjà instituées en Arcadie avant le départ d'OEnotrus. Si elles l'eussent été, OEnotrus les aurait apportées avec lui, et il s'en serait conservé des traces dans les différents pays de l'Italie qui furent occupées par les OEnotriens; cependant il n'en reste aucune, et les Romains furent le seul peuple qui les observa. Si Strabon eût pesé ces raisons, je suis persuadé qu'il n'eût pas mis cette colonie au rang des fables.

Evandre passa en Italie 60 ans [6] avant la prise de Troie, comme l'attestent les Romains; Aurélius Victor, qui a écrit sur les origines de sa nation appuie ce recit de son témoignage. *Regnante Fauno* [1], dit-il, *ante annos circiter sexaginta quam Æneas in Italiam deferretur, Evander, Arcas, Mercurii et Carmentis nymphæ filius, simul cum matre eodem venit.*

[1] Dionys. Halic. Ant. Rom., lib. I, § XXXI, p. 24, lin. 38.
[2] Pausan. loco laudato.
[3] Strab., lib. V, pag. 352, B.
[4] Pausan. loco laudato.
[5] Dionys. Halic., lib. I, § XXXII et XXXIII
[6] Id. ibid., lib. I, XXXI.

On ignore quel fut le père d'Evandre. Il passait [2] pour être le fils de Mercure : peut-être lui donna-t-on ce dieu pour père, parce qu'il [3] fit connaître aux sauvages habitants de l'Italie les arts utiles; parce qu'il leur donna des lois, et parcequ'il leur apprit l'usage des lettres grecques, qui n'étaient connues des Arcadiens que depuis peu de temps. D'autres assurent [4] qu'il était fils d'Echémus et de Timandra. Cet Echémus était roi des Tégéates; car Pausanias observe [5] que sa femme se nommait Timandra : mais ce ne peut être ce prince qui fut son père; car il tua Hyllus [6] dans un combat particulier, l'an 3424 de la période julienne, 1290 ans avant l'ère vulgaire, comme je l'ai prouvé chapitre XVI. Echémus ne pouvait pas avoir plus de 40 ans lorsqu'il accepta le défi d'Hyllus, qui était dans la force de l'âge. Si Evandre eût été son fils, il n'aurait pu avoir alors plus de six à sept ans, et 26 à 27 lorsque Troie fut détruite. Cependant l'on a vu qu'il avait fondé sa colonie 60 ans avant la prise de cette ville.

Je ne pousserai pas plus loin mes recherches pour découvrir quel fut son véritable père. Elles seraient vraisemblablement en pure perte; et cet objet est d'ailleurs peu important. Il suffit d'avoir prouvé que les Arcadiens envoyèrent une colonie en Italie 60 ans avant la prise de Troie, et qu'Evandre en fut le chef.

SECTION II.

Des colonies doriennes antérieures à la prise de Troie.

Phorbas [7], fils de Lapithès, s'empara de l'île de Rhodes, 396 ans avant la prise de Troie, si l'on en croit Eusèbe, c'est-à-dire l'an 1580 avant notre ère, selon le même écrivain. Il cherchait à s'établir en Thessalie [8] avec un certain nombre d'aventuriers qu'il avait avec lui, lorsque les Rhodiens vinrent le prier de purger leur île des serpents qui l'infestaient. Il détruisit les serpents, partagea le pays avec les Doriens ; et s'étant distingué dans toutes les oc-

[1] Aurel. Victor. Orig. Gentis Rom., cap. V, pag. 11.
[2] Pausan. Arcad. sive lib. VIII, cap. XLIII, pag. 688. Dionys. Halic., lib. I, § XXXI, Aurel. Victor. loco laudato.
[3] Dionys. Halic. Ant. Rom., lib. I, § XXXIII.
[4] Servius ad Virgil. Æn., lib. VIII, vers. 130.
[5] Pausan. Arc. sive lib. VIII, cap. V, page 60.
[6] Id., loco laudato. Herodot., lib. IX, § XXVI.
[7] Euseb. Chronic., lib. poster. pag. 74.
[8] Diodor. Sicul., lib. V, § LVIII.

casions, on lui rendit après sa mort les mêmes honneurs qu'aux héros.

Son fils Triopas [1] vint dans cette île avec des Hellènes ou Doriens. Il passa ensuite en Carie[2], et s'empara du promontoire qui fut appelé de son nom Triopium. Les Hellènes régnaient donc alors en Thessalie. Après la mort d'Hellen, Xuthus, l'un de ses fils, ayant voulu [3] s'approprier l'argent de son père, ses frères le chassèrent. Ce fut sans doute en cette occasion, et peut-être pour avoir pris le parti de Xuthus, que Phorbas et après lui Triopas passèrent dans l'île de Rhodes. Si cela est comme je le conjecture, l'arrivée de Triopas à Rhodes doit être à peu près de l'an 3284 de la période julienne, 1430 ans avant notre ère, et par conséquent 160 ans avant l'époque de la prise de Troie, selon Hérodote, et 246 selon l'hypothèse d'Eusèbe sur l'époque de la prise de Troie.

Hyllus [4], fils d'Hercule, ayant été tué dans un combat particulier par Echémus, roi des Tégéates, Tlépolème, fils d'Hercule, se retira à Tricorynthe [5] avec les autres fils et petits fils de ce héros. De-là il se rendit avec Licymnius à Argos, où on lui permit de demeurer; mais ayant tué involontairement Licymnius, il passa dans l'île de Rhodes, où il fonda trois villes, Linde, Ialyssos et Camiros, avec ceux des amis des Héraclides qui l'avaient suivi. Peu après, la gloire de son père lui fit déférer la royauté par tous les Rhodiens, et il aida de ses troupes Agamemnon au siége de Troie. Homère [6] parle assez amplement de la fondation de ces villes, et du motif qui engagea Tlépolème à passer dans cette île.

Hyllus fut tué l'an 3424 de la période julienne, 1298 ans avant notre ère, comme je l'ai prouvé chapitre XVI, concernant les Héraclides. Le séjour de Tlépolème à Tricorynthe ne fut pas sans doute long et il alla à Argos probablement vers l'an 3427 de la période julienne, 1287 ans avant notre ère. Il fut obligé de quitter cette ville quelques années après, et alla fonder les villes ci-dessus nommées, vers l'an 3432 de la période julienne, 1282 ans avant l'ère chrétienne.

SECTION II.

Des colonies grecques postérieures à la prise de Troie.

§ I. De la colonie dorienne.

Mégares [7], sur les confins de l'Attique, fut fondée après la mort de Codrus, et probablement vers l'an 3583 de la période julienne, 1131 ans avant notre ère. Les Doriens y restèrent en partie; mais d'autres se rendirent avec Althæménès d'Argos, dans l'île de Crète, où ils établirent une colonie, et quelques-uns se dispersèrent dans l'île de Rhodes, à Halicarnasse, à Cos et à Cnide. Toutes ces colonies, si l'on en excepte celle de Rhodes par Tlépolème, sont postérieures à la conquête du Péloponnèse par les Héraclides. Elles datent vraisemblablement du temps où les Grecs, agités en sens contraires, et ne se voyant point, pour ainsi dire, de demeure fixe, quittaient sans peine une terre où rien ne les attachait, pour aller chercher un pays plus tranquille, et où ils ne fussent pas exposés aux orages qu'ils avaient essuyés. Mais comme je n'ai rien trouvé dans les écrits des anciens sur l'époque précise de ces émigrations, je n'entreprendrai point de vouloir la déterminer. Je parlerai seulement, dans le § IV, de la fondation de quelques villes particulières.

Pausanias [1] prétend que la ville de Mégares était fondée avant le retour des Héraclides, et que les Péloponnésiens ou Doriens s'en emparèrent en s'en retournant dans leur pays, tout de suite après leur expédition contre Codrus, dernier roi d'Athènes. Mais le témoignage de Strabon, dont l'exactitude et les connaissances sont reconnues de tout le monde, doit d'autant plus faire pencher la balance en faveur de l'opinion contraire, que [2] Velléius Paterculus est de l'avis de ce savant géographe.

§ II. De la colonie æolienne.

La migration æolienne précéda, selon [3] Strabon, l'ioniene de quatre générations. Cette colonie éprouva des lenteurs, selon le même géographe, et ne fut consommée que longtemps après qu'elle eut commencé. Orestes en fut le chef; mais étant mort en Arcadie, son fils Penthilus lui succéda, et s'avança jusqu'en Thrace, 60 ans après la prise de Troie, dans le temps où les Héraclides rentrèrent dans le Péloponnèse.

Penthilus ne s'occupa probablement de la continuation de la migration æolienne, que parce qu'il avait été chassé par les Héraclides. Strabon lui-même semble le dire, puisqu'il assure que ce fut dans le temps même où les Héraclides rentrèrent dans le Péloponnèse. Cependant il est certain que les princes de cette maison conquirent ce pays 80 ans après la prise de Troie, et non point 60 ans après, comme l'avance cet auteur. Je crois qu'il faut moins imputer cette faute à Strabon qu'à ses copistes; et cela d'autant plus, que ce géographe suit presque toujours

[1] Diodor. Sicul., lib. IV, § LVIII.
[2] Id., lib. V, § LVII, pag. 376.
[3] Pausanias Achaic. sive lib. VII, cap. 1, pag. 521.
[4] Herodot., lib. IX, § XXVI. Apollodori Biblioth., lib II, cap. VIII, § II.
[5] Diodor. Sicul., lib. IV, § LVIII.
[6] Homeri Iliad., lib. II, vers. 653 et seq.
[7] Strab., lib. XIV, pag. 965, C.

[1] Pausan. Attic. sive lib. 1, cap. XXXIX.
[2] Velleius Patercul., lib I, cap. I, § V, pag. 9.
[3] Strab., lib. XIII, pag. 872, C.

Eratosthènes, qui plaçait le retour des Héraclides 80 ans après la prise de Troie, comme on le verra dans le chapitre suivant, concernant les Héraclides. Je pense, par cette raison, qu'il y a dans le texte de Strabon quelque chose de transposé, et qu'il faut mettre ἑξήκοντα ἔτεσι τῶν Τρωικῶν ὕστερον après ces mots, Ορέστην μὲν γὰρ ἄρξαι τοῦ στόλου. Ainsi le passage entier doit se lire : Ὀρέστην μὲν γαρ ἄρξαι τοῦ στόλου ἑξήκοντα ἔτεσι τῶν τρωϊκῶν ὕστερον· τοῦτου δὲ ἐν Ἀρκαδία τελευτήσαντος τὸν βίον, διαδέξασθαι τὸν υἱὸν αὐτοῦ Πένθιλον καὶ προελθῶν μέχρι Θρᾴκης, ὑπ᾽ αὐτὴν τὴν Τῶν Ἡρακλειδῶν εἰς Πελοποννήσον κάθοδον κ. τ. λ. Au moyen de ce léger changement, Strabon s'accorde avec Eratosthènes et tous les auteurs qui ont parlé du retour des Héraclides, et il assigne une date précise à la colonie conduite par Orestes, qui en manquait auparavant, tandis que celle de Penthilus est assez déterminée par la manière dont il s'est exprimé.

Orestes aura donc commencé à conduire la colonie æolienne 60 ans après la guerre de Troie, c'est-à-dire l'an 5504 de la période julienne, 1210 ans avant notre ère. Il fut aidé dans son entreprise par [1] Pisandre d'Amycles ; mais étant mort en [2] Arcadie, âgé de 90 ans[3], son fils Penthilus lui succéda. Ce prince monta sur le trône l'an 3521 de la période julienne, 1193 ans avant notre ère, comme on peut l'inférer de Velléius Paterculus à l'endroit cité ; et après avoir régné trois ans, il fut chassé de ses états par les Héraclides. Ce fut alors qu'il continua la migration æolienne, qu'il avait, à ce qu'il paraît, jusqu'alors négligée. Il s'avança jusqu'en Thraces [4] et probablement il y mourut. Des gens habiles d'ailleurs ont cru qu'il s'agissait ici de la Thrace proprement dite, et se sont jetés par là dans des difficultés dont il leur a été impossible de se débarrasser. Il ne s'agit point ici des pays connus sous le nom de Thrace Européenne, ou de Thrace Asiatique, mais d'un canton de la Béotie dont les Thraces s'étaient emparés, et auquel Strabon conserve ce nom. S'il était possible d'avoir quelques doutes à ce sujet, le récit de ce savant géographe, dont je vais rapporter la substance suffirait pour les lever. Les [5] Aones, dit-il, les Temmices, qui venaient de Sunium, après avoir erré çà et là, les Léléges, les Hyantes, peuples barbares, habitèrent dans les premiers temps la Béotie. Les Phéniciens l'occupèrent ensuite avec Cadmus. Il bâtit la Cadmée, et laissa ses états à ses descendants. Ceux-ci construisirent Thèbes, et l'ajoutèrent à la Cadmée. Ils régnèrent sur la plupart des Béotiens, et conservèrent la souveraineté jusqu'à la guerre des Épigones : ils quittèrent Thèbes sous les Épigones, et y revinrent bientôt après. Ayant été chassés de la même manière par les Thraces et les Pélasges, ils établirent un état en Thessalie de concert avec les Arnéens, et l'occupèrent longtemps ; de sorte que ce peuple prit le nom de Béotiens. Ils revinrent ensuite dans leur patrie, dans le temps où on équipait à Aulis, en Béotie, la flotte æolienne, sur laquelle se rendirent en Asie les enfants d'Orestes.

On peut ajouter, au témoignage de Strabon, celui de Thucydides. Cet historien parlant de l'alliance que firent les Athéniens avec Sitalcès, fils de Térès, roi des Thraces, ajoute [1] : Térès n'était point parent de Térée, qui épousa Procnée, fille de Pandion, roi d'Athènes, et n'était point de la même Thrace. Térée demeurait à Daulie, ville du pays actuellement appelé Phocide, qui était alors habité par des Thraces.

Les Mégariens [2] prétendaient que ce Térée avait régné à Pèges[4], ville de la Mégaride. Mais Pausanias croit avec raison, par quelques restes de monuments qui subsistaient encore de son temps, que c'était à Daulis, au-dessus de Chéronée. Ἐβασίλευσε δὲ ὁ Τηρεὺς, ὡς μὲν λέγουσιν οἱ Μεγαρεῖς, περὶ τὰς Πηγὰς τὰς καλουμένας τῆς Μεγαρίδος. C'est ainsi qu'il faut écrire Πηγάς avec une lettre capitale, il faut réformer la version latine d'après ma traduction. L'abbé Gédoyn, qui ne savait pas le grec, a traduit [3] : « Térée, si on en » croit ces peuples, régna vers ces sources que l'on » appelle Mégarides. » J'aurais désiré que l'abbé Gédoyn nous eût appris ce que c'était que ces fontaines appelées Mégarides, en quel lieu elles se trouvaient, quel auteur en parlait. S'il avait ouvert Etienne de Byzance, il aurait trouvé que [4] Pèges était une habitation des Mégariens.

Pèges était aussi le nom propre d'une fontaine en Mysie, près du mont Arganthonius, où périt Hylas. Apollonius de Rhodes le dit positivement :

> αἶψα [5] δ᾽ ὅγε κρήνην μετεκίαθεν, ἣν καλέουσιν
> Πηγὰς ἀγχίγυοι περιναιέται.

Et plus bas, le même Apollonius, en parlant de Polyphème, qui accourut aux cris d'Hylas, s'exprime ainsi :

> Ἔῃ δὲ μεταΐξας Πηγέων σχεδόν.

Le savant M. Brunck ne s'y est pas trompé, puisqu'il a fait imprimer ce mot avec une lettre capitale. Voyez aussi Suidas au mot Λογγῖνος, où il fait aussi mention d'un lieu nommé Pèges.

[1] Pindari Nem. XI, vers. 43.
[2] Strab., lib. XIII, pag. 872, C.
[3] Velleius Patercul., lib. I, cap. I.
[4] Strab. loco laudato.
[5] Strab., lib. IX, pag. 615, C et seq.

[1] Thucyd., lib. II, § XXIX.
[2] Pausan. Attic. sive lib. I, cap. XLI, pag. 100.
[3] Pausanias François, liv. I, chap. XLI, pag. 129.
[4] Au mot Πηγαί.
[5] Appollon. Rhod. Argon., lib. I, 1,221.
[6] Id. ibid., lib. I, 1,243.

Mais pour en revenir à la Thrace, il est certain, par le témoignage de ces deux historiens, que les Thraces étaient maîtres d'une partie de la Béotie, lorsque les descendants de Cadmus y retournèrent, et il n'est pas moins certain que les fils d'Orestes s'embarquèrent au port d'Aulis, en Béotie, pour passer en Asie. Ainsi la Thrace, où se rendit Penthilus, pour se mettre à la tête de la colonie Æolienne, devait faire partie de la Béotie, et tirait son nom des Thraces, qui en avaient fait la conquête, Penthilus conduisit donc avec son frère, en Asie, le second corps d'Æoliens aussitôt après la conquête du Péloponnèse par les Héraclides, c'est-à-dire l'an 3525 de la période julienne, 1189 ans avant notre ère.

La troisième migration des Æoliens est postérieure de quelques années au retour des Héraclides. Echélatus, fils de Penthilus, en [1] fut le chef. Il conduisit les Æoliens dans le pays appelé, du temps de Strabon, Cyzicène, aux environs de Dascylium. D'autres se rendirent sur les côtes de la mer Icarienne. Je ne crois pas m'éloigner beaucoup de la vérité en plaçant cette migration l'an 3540 de la période julienne, 1174 ans avant l'ère vulgaire.

La fondation de la ville d'Halicarnasse le prouve d'une manière invincible. Tacite dit [2], sous l'année 779 de la fondation de Rome, 26 de notre ère, que cette ville existait depuis 1200 ans. Elle avait donc été fondée l'an 3539 de la période julienne, 1175 ans avant notre ère.

La quatrième et dernière [3] migration se fit sous la conduite de Graïs, le plus jeune des enfants d'Echélatus. Aidé [4] par les Lacédémoniens, il [5] s'avança jusqu'au Granique, et s'étant mieux pourvu que les autres de tout ce qui lui était nécessaire, il fit passer la majeure partie de son armée dans l'île de Lesbos dont il s'empara. Tous ces événements, et l'ordre des générations, prouve que cette dernière migration doit être postérieure à l'an 3540 de la période julienne, 1174 ans avant notre ère; et la fondation de la ville de Lesbos, qui est, selon l'auteur de la vie d'Homère, attribuée à Hérodote, l'an 3574 de la période julienne, 1140 ans avant notre ère, prouve qu'il faut la placer vers l'an 3563 de la période julienne, 1151 ans avant l'ère vulgaire, parce que Graïs ne dut songer à de nouvelles conquêtes qu'après s'être fortifié dans les anciennes contre les incursions des peuples belliqueux qui l'environnaient. Qu'on se rappelle d'ailleurs que s'il y a 34 ans d'intervalle entre la troisième migration et la fondation de Lesbos, Graïs ne devait pas être encore fort âgé, puisqu'il était très-jeune et le dernier des enfants d'Echélatus, lorsqu'il conduisit cette quatrième colonie.

[1] Strab., lib. XIII. pag. 873, A.
[2] Taciti Annal., lib. IV, § LV.
[3] Strab., lib. XIII, pag. 873, A.
[4] Pausan. Laconic. sive lib. III, cap. II, pag. 206.
[5] Strab. loco laudato.

Cleuas et [1] Malaüs, tous deux descendants d'Agamemnon, rassemblèrent des troupes dans le même temps que Penthilus; mais la flotte de celui-ci les prévint, et passa de [2] Thrace en Asie avant eux. Ils séjournèrent longtemps dans la Locride et aux environs du mont Phricium; mais enfin s'étant embarqués, ils fondèrent Cyme et Phriconis, qu'ils nommèrent ainsi du mont Phricium en Locride. L'auteur de la vie d'Homère met la fondation de Cyme l'an 3594 de la période julienne, 1120 ans avant notre ère.

Je parlerai dans le quatrième paragraphe des fondations de quelques autres villes éoliennes.

§ III. De la colonie ionienne.

Afin de se former de la colonie ionienne une idée claire, nette et précise, il est, je crois, à propos de remonter à l'origine des choses.

Hellen, fils [3] de Deucalion, régna dans la Phthie, entre le Pénée et l'Asope. Xuthus, l'un de ses fils, ayant été chassé [4] de la Thessalie par ses frères, se réfugia dans [5] l'Attique, où il [6] épousa une fille du roi Erechthée : il en eut deux fils, Achæus et Ion. Achæus, ayant commis un [7] meurtre involontaire, passa en Laconie, et donna son nom aux habitants de ce pays.

L'Attique se trouvant alors surchargée d'un plus grand nombre d'habitants que n'en pouvait nourrir son sol sec et aride, les Athéniens en envoyèrent une [8] partie dans le Péloponnèse, sous la conduite d'Ion. Comme il était sur le point de faire la guerre

[1] Strab. loco laudato.
[2] Voyez plus haut, pag. 583, ce que j'ai dit sur la Thrace.
[3] Strab., lib. VIII, pag. 587, C.
[4] Pausan. Achaic. sive lib. VII, cap. I, pag. 521. Il y a quelque différence dans le récit de Strabon. Cet auteur raconte qu'Hellen, ayant laissé ses états à l'aîné de ses fils, envoya les autres chercher des établissements ailleurs. Dorus s'établit aux environs du Parnasse, et donna son nom aux peuples qu'il commandait. Xuthus passa dans l'Attique, où il épousa une fille du roi Érechthée. *Voyez* Strabon, lib. VIII, pag. 588, A. Voyez aussi Conon, Narrat. XXVII.
[5] Strab., ibid., vers l'an 3284 de la période julienne, 1430 avant notre ère.
[6] Strab., ibid., vers l'an 3285 de la même période, 1430 ans avant notre ère.
[7] Id., ibid., vers l'an 3307 de la période julienne, 1407 ans avant notre ère.
[8] Id., ibid., pag. 588, B. Vers l'an 3308 de la période julienne, 1406 ans avant notre ère.

aux habitants d'Ægiale et à [1] Sélinunte, leur roi, ce prince [2] lui donna sa fille Hélice en mariage, l'adopta et le désigna pour son successeur. Sélinunte étant mort, Ion monta sur le trône. Il donna le nom d'Hélice à la ville qu'il avait bâtie, et à ses sujets celui d'Ioniens.

Tandis qu'il régnait sur les peuples d'Ægiale, les Athéniens [3] le choisirent pour leur chef dans la guerre qu'ils eurent à soutenir contre les Eleusiniens. Il vainquit [4] les Thraces [5] commandés par Eumolpus, qui s'étaient emparés d'Eleusis; et par reconnaissance, les Athéniens lui déférèrent la principale autorité dans le gouvernement, et s'appelèrent de son nom [6] Ioniens. Ce fut probablement vers ce temps-là qu'il partagea l'Attique en quatre tribus, et qu'il les appela les [7] Géléontes, les Argades, les Ægicores et les Hoplètes, du nom de ses quatre fils. Il est vraisemblable que ce fut peu après cet établissement qu'il fonda la colonie ionienne. On ne peut guère douter qu'il n'en ait été le chef après le témoignage [8] d'Euripide, de [9] Vitruve et de [10] Nicandre. Cependant ces témoignages sont infirmés par l'autorité de Pausanias, de Strabon, etc., de Suidas au mot ἰωνία, et de l'auteur [11] de l'*Etymologicum magnum*. Ces deux derniers écrivains paraissent avoir eu pour garant Hellanicus, comme on le voit dans Harpocration, au mot Ερυθραῖοι. Je conclus de cette diversité de sentiments qu'il passa en Asie deux colonies ioniennes, la première sous Ion, la seconde sous Nélée, fils de Codrus; que la première fut très-faible, et ne forma que de petites habitations, et que la seconde fonda des villes. Comme la dernière est la plus considérable, et que les auteurs qui parlent de l'émigration ionienne n'entendent que celle-là, ce sera aussi la seule à laquelle je m'arrêterai, et dont je fixerai l'époque, après avoir dit deux mots de quelques événements intermédiaires, qu'il est nécessaire de rapporter, afin de montrer l'enchaînement des faits.

Erechthée étant mort, ses enfants [1] se disputèrent la couronne. Xuthus, qui avait été pris pour arbitre, jugea en faveur de Cécrops, l'aîné. Les autres enfants d'Erechthée le chassèrent de l'Attique; il se réfugia dans le [2] pays d'Ægiale, où il mourut. Il est vraisemblable qu'Ion retourna dans ses états, et l'on ignore combien de temps il y resta; mais il est certain qu'il revint à Athènes, et qu'il y [3] mourut.

Achæus ne fit pas un long séjour dans la Laconie. Il passa [4] en Thessalie avec des troupes qu'il tira du pays d'Ægiale et d'Athènes, et recouvra les états de ses pères. Deux de [5] ses fils, Archandre et [6] Architélès, quittèrent la Phthiotide et se rendirent à Argos, où ils épousèrent deux filles de Danaüs. De là, les Lacédémoniens et les Argiens s'appelèrent Achéens. Danaüs était sans doute un prince de la famille des rois d'Argos, mais ne pouvait être le même qui vint d'Égypte, et qui fut la souche des rois de ce pays. Les Marbres de Paros mettent (Epoch. IX) l'arrivée de celui-ci sous le règne d'Erichthonius, qui est de l'an 3203 de la période julienne, 1511 ans avant notre ère. J'ai prouvé, dans le chapitre IX, § II de la chronologie d'Athènes, qu'Erichthonius n'était monté sur le trône qu'en 3216 de la période julienne, 1498 ans avant l'ère vulgaire, et, dans le chapitre X, concernant les rois d'Argos, § IV, que Danaüs était venu en Grèce vers l'an 3142 de la période julienne, 1572 ans avant notre ère, et par conséquent avant le règne de Cécrops, que je place, par les raisons que l'on a déjà vues, l'an 3,144 de la période julienne, 1,570 ans avant notre ère.

Les Achéens restèrent dans ce pays jusqu'au retour des Héraclides, qui les en chassèrent. Ils se retirèrent alors dans le pays [7] d'Ægiale, où les Ioniens les reçurent avec plaisir, à cause de leur origine commune. Mais dans la suite, ces deux peuples en vinrent aux mains, sur quelques soupçons qu'eurent les Ioniens que les Achéens voulaient mettre sur le trône Tisaménus, fils d'Orestes, leur roi. Les Ioniens, ayant été vaincus, furent obligés d'abandonner leur pays aux Achéens, qui conservèrent la division qu'y avaient introduite les Ioniens, et l'ap-

[1] Le nominatif grec est Sélinous; mais je forme le français du génitif, comme c'est assez l'usage en quelques mots.

[2] Pausan. Achaic. sive lib. VII, cap. I, page 521 et 522. Vers l'an 3309 de la période julienne, 1,405 avant notre ère.

[3] Pausan., ibid. Vers l'an 3312 de la période julienne, 1402 ans avant notre ère.

[4] Ces Thraces ne venaient pas probablement de la Thrace. Ce sont vraisemblablement ceux qui s'étaient emparés d'une partie de la Béotie.

[5] Strabon., lib. VIII, pag. 588, A. Euripides fait aussi mention de cette guerre dans les Phéniciennes, vers 865.

[6] Id., lib. VIII, pag. 583, B., lib. XIV, pag. 997, D.

[7] Hérodot., lib. V, § LXVI.

[8] Euripid. in Ione, vers. 74.

[9] Vitruv., lib. IV, cap. I, pag. 60.

[10] Nicandri Alexipharm. vers. 9.

[11] Etymologic. magn, page 527, lin 11.

[1] Pausan. Achaic. sive lib. VII, cap. I, pag. 521.

[2] Id., ibid. pag. 521.

[3] Id., ibid. pag. 522.

[4] Id., ibid. pag. 521.

[5] Pausan. Achaic. sive lib. VII, cap. I, pag. 521.

[6] Ce passage est d'autant plus important, qu'il sert à entendre un endroit d'Hérodote, ib. II, § XCVIII, qui avait paru inintelligible à Gronovius.

[7] Pausan., lib. VII, cap. I, pag. 523.

pelèrent de leur nom Achaïe. Ils furent gouvernés par des rois descendant de Tisaménus jusqu'aux enfants [1] d'Ogygus, qui, s'étant conduits despotiquement, furent déposés, et le gouvernement démocratique prit alors la place du monarchique. Ce pays devint très-célèbre, et conserva sa liberté jusqu'à la troisième année de la 158e olympiade, 156 ans avant notre ère, qu'il fut réduit en province romaine.

Les Achéens, comme on vient de le voir, ne se réfugièrent dans le pays d'Ægiale, chez les Ioniens, qu'après avoir été chassés de la Laconie par les Héraclides. Cela dut arriver la même année que le retour de ceux-ci dans le Péloponnèse, c'est-à-dire 80 ans après la prise de Troie. Bientôt après, la discorde s'étant [2] allumée entre ces deux peuples, comme je l'ai déjà remarqué, ils en vinrent aux mains. Les Ioniens, ayant eu le dessous, se retirèrent d'abord à Hélice; mais les Achéens, les y ayant suivis, formèrent le siége de cette ville. Les Ioniens, n'étant point en état de le soutenir, rendirent la place aux Achéens, à condition que ceux-ci leur permettraient de se retirer. Ils retournèrent dans l'Attique, où les reçut Mélanthus, qui régnait alors à Athènes. La mémoire encore récente d'Ion et de ses belles actions ne contribua pas peu à les faire recevoir. On dit aussi que les Athéniens, soupçonnant les Doriens de vouloir les chasser de leur pays, accueillirent les Ioniens moins par bienveillance pour eux que pour se fortifier contre les entreprises des Doriens. Les Achéens s'étant réfugiés dans le pays d'Ægiale en 3525 de la période julienne, 1189 ans avant notre ère, les Ioniens doivent avoir été reçus à Athènes l'année suivante, c'est-à-dire la seconde année du règne de Mélanthus. Ils restèrent à Athènes pendant la vie de Mélanthus et de Codrus, qui régnèrent 58 ans, selon [3] Castor. Mais après la mort de ce dernier prince, la royauté fut abolie, et l'on établit des archontes perpétuels dont l'autorité fut moins grande que celle des rois. Le premier archonte perpétuel fut pris dans la famille de Codrus, qui avait généreusement sacrifié sa vie pour le bonheur de son pays. Mais cela même occasionna de la mésintelligence entre les enfants de Codrus. Nilée [4] ne pouvant se résoudre à vivre en simple particulier, et soumis à un frère qu'il croyait moins capable de gouverner que lui-même, résolut de chercher fortune ailleurs. Les Ioniens, qui ne trouvaient dans l'Attique, pays sec et stérile, qu'une subsistance précaire, et qui n'y avaient pas encore formé de liaisons bien étroites, n'étaient pas fort attachés à ce pays : il les fit solliciter de l'accompagner en

[1] Polyb., II, § XLI, lib. IV, § I.
[2] Pausan. Achaic. sive lib. VII., cap. I.
[3] Eusebii Chronicor., lib. poster., pag. 96.
[4] Pausan. Achaic., sive lib. VII, cap. II.

Asie. Il n'eut pas de peine à les y engager : il fallut au moins deux ans pour faire les préparatifs d'un tel voyage. Ainsi les Ioniens partirent pour se rendre en Asie 60 ans après le retour des Héraclides, et 140 ans après la prise de Troie. C'est aussi le sentiment d'Eratosthènes, et l'opinion de ce savant sert merveilleusement à appuyer les preuves que je viens de donner. « De la prise [1] de Troie, dit-il, au » retour des Héraclides, il y a 80 ans, et du retour » des Héraclides à la fondation de l'Ionie, 60 ans. » Thucydides, écrivain exact, et beaucoup plus ancien qu'Eratosthènes, place [2] aussi la conquête du Péloponnèse 80 ans après la prise de Troie. Il ne dit pas, il est vrai, en termes aussi positifs, que la migration ionienne eut lieu 60 ans après cette conquête; mais il est facile de le présumer d'après son récit. En effet, il dit que ce fut avec bien de la peine [3] que la Grèce, étant parvenue à jouir d'une paix solide et à ne plus éprouver de commotions pendant très-longtemps, envoya au dehors des colonies, et que les Athéniens peuplèrent la plupart des îles. Nous avons prouvé, dans le chapitre XIV, concernant la prise de Troie, que cet historien la plaçait l'an 3444 de la période julienne, 1190 ans avant notre ère, et l'envoi de la colonie ionienne vers l'an 3584 de la période julienne, 1150 ans avant l'ère chrétienne.

La seule difficulté qu'on puisse proposer contre ce sentiment vient de Strabon, qui s'exprime en ces [4] termes : « On dit que la colonie æolienne pré» céda de quatre générations l'ionienne ». Il devrait y avoir par conséquent 133 ans entre le commencement de ces colonies. Cependant il ne se trouve, selon mon calcul, que 80 ans d'intervalle. On ne peut s'imaginer que Strabon ait pris dans ce passage le terme de génération pour une évaluation de temps. Il ne pouvait ignorer la manière de les calculer, et d'ailleurs il savait qu'Orestes avait vécu très-longtemps, et qu'il avait régné 70 ans. Il y a plutôt lieu de croire que ce géographe a voulu dire seulement qu'il y avait eu quatre migrations des Æoliens, sous quatre princes qui se sont succédé de père en fils : la première conduite par Orestes; la seconde, par Penthilus, fils d'Orestes; la troisième, par Echélatus, fils de Penthilus; la quatrième, par Graïs, fils d'Echélatus. Cette dernière migration est antérieure de très-peu à la colonie ionienne. Cet écrivain voyait quatre migrations différentes des Éoliens, antérieures toutes les quatre à la colonie ionienne : la première conduite par Orestes, et les

[1] Eratosthen. apud Clément. Alexandr. Stromat., lib. I, pag. 402.
[2] Thucydid., lib. I, § XII.
[3] Ibid.
[4] Strab., lib. XIII, pag. 872, C.

trois autres par son fils, son petit-fils et son arrière-petit-fils. Il ne lui en fallut pas davantage pour avancer que cette colonie avait précédé de quatre générations l'ionienne. S'il eût voulu fixer les époques de ces colonies, il aurait mis plus de précision dans son récit, et n'aurait pas manqué, selon son usage, de les déterminer d'une manière invariable par des dates certaines. Mais si, au lieu d'employer des dates, il se fût proposé de se servir du terme de génération, comme d'une marque très-connue, et presque toujours usitée parmi les écrivains qui l'ont devancé, il n'aurait pu dire qu'il y avait eu quatre générations entre la première migration æolienne et la colonie ionienne: car Orestes était âgé lorsqu'il se mit à la tête des Æoliens, et il devait avoir alors 73 ans. En voici la preuve. Agamemnon fut tué par Ægisthe l'année même de la prise de Troie, c'est-à-dire l'an 3444 de la période julienne, 1270 ans avant notre ère. Ægisthe [1] régna sept ans, et fut lui-même tué par Orestes l'an 3451 de la période julienne, 1263 ans avant notre ère. Orestes régna 70 [2] ans; donc il mourut l'an 3521 de la période julienne, 1193 ans avant notre ère. Or, comme il [3] avait 90 ans quand il termina sa vie, il s'ensuit qu'il était né l'an 3431 de la période julienne, 1283 ans avant notre ère, et qu'il avait 73 ans lorsqu'il conduisit la première colonie Æolienne, qui date de l'an 3504 de la période julienne, 1210 ans avant l'ère vulgaire.

Penthilus était un homme fait à cette date, et son fils Echélatus était né, ou vint au monde peu de temps après. Graïs, fils d'Echélatus, était très-jeune lorsqu'il conduisit la quatrième colonie æolienne. Strabon le dit positivement, livre XIII, page 873, A. Donc on ne doit compter ces quatre princes que poûr deux générations et demie, qui font 82 ans; ce qui revient, à deux ans près, à l'intervalle entre la première migration æolienne et le commencement de l'ionienne, intervalle que j'ai trouvé, par des moyens plus sûrs, être de 80 ans. D'ailleurs Strabon ne dit pas en termes précis que la colonie æolienne précéda de quatre générations l'ionienne, mais seulement *on dit*, φασί. Ainsi ce n'est point l'opinion de cet auteur, mais celle de l'écrivain dans lequel il l'a puisée; opinion qu'il n'a pas suffisamment examinée, comme il l'annonce assez par la manière dont il s'est exprimé.

Il y a des auteurs qui prétendent qu'Ion fut le chef de la colonie ionienne, et que Nilée n'en fut pas le conducteur. Tel est entre autres le sentiment d'Euripides, qui, dans la tragédie d'Ion, voulant illustrer le héros de sa pièce, lui attribue la fondation de la colonie, qui, de son nom, fut appelée colonie ionienne [1]; « Et il aura soin que par toute la Grèce Ion » soit lui-même regardé comme le fondateur de la » terre asiastique. »

Vitruve est aussi de cette opinion. Voici ses propres termes: *Athenienses [5] ex responsis Apollinis Delphici, communi consilio totius Hellados tredecim colonias uno tempore in Asiam deduxerunt, ducesque in singulis coloniis constituerunt, et summam imperii partem Ioni, Xuthi et Creusæ filio, dederunt, quem etiam Apollo Delphis suum filium in responsis est professus, isque eas colonias in Asiam deduxit, et Cariæ fines occupavit, ibique civitates amplissimas constituit, Ephesum*, etc.

J'en ai déjà fait l'observation plus haut; mais en même temps j'ai fait observer que cette colonie n'avait formé que de légers établissements, qu'elle n'eut aucune solidité, et que, par cette raison, bien loin de la compter, on regarde Nélée comme le fondateur de la colonie ionienne.

Il ne me reste plus qu'à parler de la fondation de quelques villes, tant doriennes qu'æoliennes et ioniennes, en Asie et en Europe, et je le ferai de la manière la plus succincte qu'il me sera possible, sans cependant omettre les autorités sur lesquelles je m'appuie, parce que les lecteurs sont en droit de les exiger, et qu'un écrivain, quel qu'il soit, ne peut mériter leur confiance, s'il n'a soin de les leur présenter et de les mettre en état de les vérifier.

§ IV. De la fondation de quelques villes doriennes, æoliennes, ioniennes, en Asie et en Europe.

I. Alalie fut fondée dans l'île de Cyrne (Corse) par les Phocéens [3], 20 ans avant la prise de Phocée, par Harpage, l'un des généraux de Cyrus. La ville de Sardes fut prise l'an 4169 de la période julienne, 545 ans avant notre ère, comme je l'ai prouvé dans le chapitre VII, concernant les rois de Lydie. La suite des événements racontés par Hérodote fait voir que la prise de Phocée est de l'an 4172 de la période julienne, 542 ans avant notre ère: donc Alalie fut bâtie l'an 4152 de la période julienne, 562 ans avant l'ère vulgaire.

II. Ceux des Phocéens [3] qui s'étaient retirés aux îles Ænusses après la prise de Phocée se rendirent dans l'île de Cyrne (Corse), où ils demeurèrent cinq ans. La sixième année, ils livrèrent sur mer un combat sanglant aux Carthaginois et aux Tyrrhéniens. L'avantage fut de leur côté; mais, ayant perdu une partie de leurs vaisseaux et beaucoup de monde, ils retournèrent en Cyrne, prirent leurs femmes et leurs

[1] Velleius Patercul., lib. I, cap. I.
[2] Id., ibid.
[3] Id., ibid.

[1] Euripid. Ion., vers. 74.
[2] Vitruv., lib. IV, cap. I, page 60.
[3] Herodot., lib. I, § CLXV.
[4] Id., ibid., § CLXV, CLVI et CLXVII.

enfants avec tous les effets qui leur appartenaient, et fondèrent dans l'OEnotrie la ville d'Hyèle. Cette fondation est donc à peu près de l'an 4179 de la période julienne, 535 ans avant notre ère.

III. Hérodote ne parle pas de la fondation de la ville de Marseille, et l'on a lieu d'en être surpris. Mais si l'on fait attention qu'il n'entrait pas dans son plan de parler de toutes les émigrations des Phocéens, mais seulement de celles qu'occasionnèrent l'arrivée et les conquêtes des Perses en Ionie, cette surprise cessera.

Marseille fut fondée la première année de la XLV[e] olympiade, c'est-à-dire l'an 4114 de la période julienne, 600 ans avant l'ère vulgaire. Solin [1] le dit positivement, quoiqu'il ajoute des particularités qui ne peuvent s'accorder avec cette époque. Tout ce qu'on peut en conclure, c'est qu'il était médiocrement instruit de l'histoire de ces temps-là. Timée, beaucoup plus ancien que Solin, et beaucoup plus accrédité, fixe la fondation de cette ville à la même époque. Il dit, en effet, qu'elle fut fondée 120 ans avant la bataille de Salamine [2]. Or on sait que cette bataille se donna l'an 4234 de la période julienne, 480 ans avant notre ère. Donc la fondation de Marseille est, selon Timée, de l'an 4114 de la période julienne, 600 ans avant l'ère chrétienne et la première année de la XLV[e] olympiade. On peut encore s'appuyer du témoignage de Justin. Cet historien [3] place cette fondation sous le règne de Tarquin-l'Ancien, sans en fixer l'année. Ce prince, qui était fils de Démaratus, l'un des Bacchiades, et banni de Corinthe, régna trente-huit ans. Il monta sur le trône l'an 4,099 de la période julienne, 615 ans avant notre ère, selon Denys d'Halicarnasse, lib. III, §. XI. La quinzième année de son règne concourt donc avec la fondation de Marseille.

Après des témoignages si précis et si positifs, on est surpris que le savant P. Pétau ait placé le commencement de cette ville l'an 4175 de la période julienne, 539 ans avant l'ère vulgaire, c'est-à-dire 61 ans après sa veritable époque. Il s'appuie d'Hérodote et d'Eusèbe. Le premier de ces auteurs ne parle pas de Marseille, et l'autorité du second est nulle quand elle est contredite par de graves écrivains. Il aurait pu cependant s'appuyer du témoignage de Pausanias, qui dit formellement que la fondation [4] de Marseille est du même temps que celle de la ville d'Hyèle. Mais son autorité ne peut prévaloir sur celle de Timée, surtout quand on fait attention que cet auteur est peu exact, et qu'il a beaucoup souffert des copistes. Si on veut bien cependant lui accorder quelque sorte de confiance en cette occasion, il sera facile de concilier son témoignage avec celui de Timée. On pourra dire que Marseille fut fondée l'an 4114 de la période julienne, 600 ans avant Jésus-Christ, et que les Phocéens, chassés par les Perses, se réfugièrent en partie dans cette ville, et l'agrandirent vers l'an 4179 de la période julienne, 535 ans avant notre ère, qui est la date de la fondation d'Hyèle. Mais dans cette hypothèse le P. Pétau n'en sera pas moins convaincu d'avoir placé cinq ans trop tôt la fondation de cette ville.

[1] Solini Polyhist., cap. II, page 12.
[2] Scymni Chii Orbis Descript., vers. 210 et seq.
[3] Justin., lib. XLIII, cap. III, tome II, page 712.
[4] Pausan., lib. X, cap. VIII.

IV. Oasis fut fondée [1] par les Samiens; on ignore le temps de cette fondation. On peut présumer que ce fut pendant les voyages qu'ils [2] firent à Tartessus, c'est-à-dire vers l'an 4,074 de la période julienne, 640 ans avant notre ère.

V. Abdères [3] fut d'abord fondée par Timésias de Clazomènes; mais ayant été chassé par les Thraces, elle fut rebâtie par les Téiens, qui, voyant leur ville prise par les Perses, s'embarquèrent et allèrent s'établir en Thrace. Cette seconde fondation doit être de l'an 4173 de la période julienne, 541 ans avant l'ère vulgaire, parce que la prise de Phocée la précède d'un an. Eusèbe place la fondation de cette ville en 4059 de la période julienne, 655 ans avant notre ère. Si cette date est exacte, elle regarde l'établissement de Timésias de Clazomènes.

VI. La fondation de [4] Smyrne précède l'expédition de Xerxès de 622 ans. Elle est donc de l'an 3612 de la période julienne, 1102 ans avant notre ère. Cyme en Æolie fut fondée [5] 18 ans auparavant, c'est-à-dire en 3594 de la période julienne, 1120 ans avant l'ère vulgaire. Lesbos [6] l'avait été 20 ans avant Cyme, je veux dire en 3574 de la période julienne, 1140 ans avant notre ère.

VII. L'île de Mélos fut fondée par des Laconiens et des Spartiates. Philonomus [7] de Sparte, ayant livré Lacédémone aux Doriens, eut pour sa récompense la ville d'Amycles. Mais en la troisième génération, les habitants de cette ville ayant excité des troubles contre les Doriens, ceux-ci les chassèrent. Les Amycléens prirent avec eux quelques Spartiates, et firent voile vers la Crète. En passant près de l'île de Mélos un détachement de cette flotte la fonda. ἐν τῷ παράπλῳ δε τοῦ στόλου Μῆλον ἀποδασμὸς οἰκίζει. Je m'arrête ici pour relever une singulière méprise de Th. Gale, éditeur de Conon. Il a fait

[1] Herodot., lib. III, § XXVI.
[2] Herodot., lib. IV, § CLII.
[3] Id., lib. I, § CLXVIII.
[4] Id., in vitâ Homeri, sub finem.
[5] Id., ibid.
[6] Id., ibid.
[7] Conon, Narrat. XXXVI.

imprimer ἀποδασμὸς par un alpha majuscule, comme si c'eût été un nom propre, et il a traduit en conséquence : *Apodasmus Melum habitatoribus instruit*. L'abbé Gédoyn, qui ne savait pas le grec, a traduit, dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tome XIV, Mem. page 214 : « Apodasmus, se trouvant à la hauteur de Mélos, prit le parti d'y débarquer une partie de ces aventuriers, qui s'y établirent. » Ainsi voilà un nouveau fondateur, qu'on avait jusqu'alors ignoré. Mais laissons l'abbé Gédoyn avec sa découverte, et passons à l'époque de la fondation de cette île. La conquête de Lacédémone par les Héraclides est de l'an 3524 de la période julienne, 1190 ans avant notre ère, comme je l'ai prouvé. Philonomus eut la ville d'Amycles pour récompense de sa trahison. En la troisième génération, les Amycléens se soulevèrent contre les Doriens. Ceux-ci les ayant chassés, les Amycléens allèrent en Crète; mais il y en eut quelques-uns qui s'arrêtèrent dans l'île de Mélos et la fondèrent. Ainsi cette fondation est, au plus tôt, de l'an 3591 de la période julienne, 1123 ans avant notre ère, et, au plus tard, de l'an 3622 de la période julienne, 1092 ans avant l'ère vulgaire. Le récit de Conon ne fournit pas de plus grande approximation; et il faudrait s'en contenter si nous n'avions pas celui de Thucydides, qui est plus précis. La [1] seizième année de la guerre du Péloponnèse, dit cet historien, les Méliens ayant été attaqués par les Athéniens, ils assurent eux-mêmes qu'il y avait 700 ans que leur île avait été fondée. La seizième année de la guerre du Péloponnèse tombe sur l'an 4298 de la période julienne, 416 ans avant notre ère. Si l'on retranche 700 de 4298, on aura 3598 de la période julienne, 1116 ans avant l'ère vulgaire, pour l'année de la fondation de Mélos; ce qui s'accorde avec le récit de Conon, qui la place entre les années 3591 et 3622.

VIII. La ville d'Halicarnasse fut fondée vers l'an 3539 de la période julienne, 1175 ans avant notre ère. Voyez sur cette fondation, chap. XV, sect. III, §. II.

IX. La fondation de l'île de Corcyre, aujourd'hui Corfou, est à peu près de la même date que celle de Syracuse. Lorsqu'Archias [2] se rendit en cette ville, il détacha Chersicrates, de la race d'Hercule, qui chassa de Corcyre les Liburnes qui l'occupaient, et il y établit pour colons des bannis de Corinthe. Il avait été lui-même banni de cette ville. De là l'origine de l'inimitié qui subsista entre Corcyre et la métropole; inimitié qui se manifesta de bonne heure par une sanglante bataille [1] que se livrèrent ces deux peuples, 260 ans avant la fin de la guerre du Péloponnèse, c'est-à dire en 4050 de la période julienne, 664 ans avant notre ère. L'historien Timée [2] place la fondation de cette île 600 ans après la prise de Troie. Mais, ou il met la prise de cette ville beaucoup plus tôt qu'Hérodote et Thucydides, ce qui n'est guère vraisemblable, ou il se trompe. Je croirais volontiers qu'il y a ici une erreur du Scholiaste d'Apollonius de Rhodes, qui nous a conservé le fragment de cet historien ou de ses copistes. Cependant cette même leçon se trouve non-seulement dans toutes les éditions de cet auteur, mais encore dans l'excellent manuscrit de la bibliothèque du Roi, d'Apollonius de Rhodes, coté 2727. Corcyre fut donc fondée vers l'an 3958 de la période julienne, 756 ans avant l'ère vulgaire, comme on le verra dans peu, lorsque je parlerai de la fondation de Syracuses.

X. Crotone fut fondée un an avant Syracuses. Myscellus, fils d'Alémon, descendant d'Hercule, si l'on en croit Ovide, dans ses Métamorphoses, livre XV, vers 19-59, était [3] parti avec des Achéens pour y établir une colonie. Archias, qui allait à Syracuses, étant abordé en ces lieux, aida Myscellus à bâtir sa ville. Crotone est donc un peu antérieure à Syracuses, et à peu près de l'an 3955 de la période julienne, 759 ans avant l'ère vulgaire; Syracuses ayant été fondée l'année suivante, comme on le verra dans peu. Denys d'Halicarnasse assure cependant [4] que sa fondation est de la troisième année de la dix-septième olympiade, c'est-à-dire de l'an 4004 de la période julienne, 710 ans avant notre ère. Mais je pense qu'il vaut mieux s'en tenir au sentiment de Strabon, qui a écrit sur la géographie, non seulement en géographe, mais encore en historien qui a approfondi l'histoire et l'origine de la plupart des villes célèbres.

XI. Les Pélasges, nouvellement arrivés dans l'Ombrie, ayant réuni leurs forces avec celles des Aborigènes ou OEnotriens, car Denys d'Halicarnasse prétend, livre I, § XIII, que c'était le même peuple, chassèrent de l'Italie les Sicules [5]. Ceux-ci passèrent dans la Sicanie. Cette île portait anciennement le nom de Trinacrie, à cause de ses trois promontoires. Elle était alors occupée [6] par les Cyclopes et les Læstrigons. Les Sicaniens, qui habitaient la partie de l'Ibérie appelée depuis la Catalogne, sur les bords du Sicanus, aujourd'hui le Sègre, en ayant

[1] Thucydid., lib. V, § CXII.
[2] Strab., lib. VI, pag. 414. Schol. Apollon. Rhod. ad lib. IV, vers. 1215.

[1] Thucyd., lib. I, § XIII.
[2] Apud Schol. Apollonii Rhod., lib. IV. vers. 1215.
[3] Strab., lib. VI, pag. 402 et 403.
[4] Dionys. Halicarn., Ant. rom., lib. II, § LIX.
[5] Id., ibid., lib. I, § XXII.
[6] Thucydid., lib. VI, § II.

été chassés par les Ligyens, firent une descente dans la Trinacrie, et en expulsèrent les anciens habitants, qui étaient en trop petit nombre pour leur résister. On ignore en quel temps se passèrent ces événements. Les Sicaniens donnèrent leur nom à l'île. Ils en étaient depuis peu de temps [1] tranquilles possesseurs, lorsque les Sicules, forcés d'évacuer l'Italie, firent une descente en Sicanie. Les Sicaniens, qui n'étaient pas en grand nombre, ayant été battus, se retirèrent [2] vers les parties occidentale et méridionale de l'île, et laissèrent à la disposition des Sicules les contrées les plus fertiles. L'île prit alors le nom de Sicile.

Thucydides [3] prétend que cet événement est antérieur de 314 ans au premier établissement des Grecs en Sicile. Ce premier établissement est [4] celui de la ville de Naxos, l'an 3955 de la période julienne, 759 ans avant notre ère. Les Siciliens passèrent donc en Sicile, selon Thucydides, l'an 3655 de la période julienne, 1059 ans avant l'ère vulgaire.

Ce sentiment me paraît insoutenable, parce que ce furent les Aborigènes et les Pélasges qui forcèrent les Sicules à évacuer l'Italie, et qu'à cette époque il n'y avait plus de Pélasges en Italie. Denys d'Halicarnasse [5] suppose que cet événement précéda la prise de Troie de trois générations, c'est-à-dire qu'il est de 3344 de la période julienne, 1370 ans avant l'ère vulgaire. Comme cette date se lie mieux avec les migrations des Pélasges, et surtout avec leur évacuation de la Tyrrhénie et leur arrivée dans l'Attique, que celle qui est rapportée par Thucydides, j'ai cru devoir d'autant plus lui donner la préférence que Philistus de Syracuse et Hellanicus de Lesbos placent la migration des Sicules en Sicile, le premier 80 ans avant la prise de Troie, et l'autre trois générations avant le sac de cette ville, ce qui revient à peu près à la même chose.

XII. Des Chalcidiens [4], partis de l'Eubée sous la conduite de Theuclès, fondèrent la ville de Naxos en Sicile, l'an 3955 de la période julienne, 759 ans avant notre ère. En effet, Thucydides dit, au même endroit, que l'année suivante, Archias, de la famille des Héraclides, fonda la ville de Syracuses. Il ne s'agit donc plus que de déterminer l'année de la fondation de cette dernière ville.

XIII. Syracuses fut fondée, selon Eusèbe, la quatrième année de la onzième olympiade. Le P. Pétau, qui s'appuie du témoignage de ce chronologiste, place cet événement la quatrième année de la neuvième olympiade, c'est-à-dire huit ans plus tôt. Lorsque ce savant composait son grand ouvrage sur la chronologie, les Marbres de Paros n'étaient pas encore connus. S'ils l'eussent été de son temps, je suis persuadé qu'il leur aurait donné la préférence sur Eusèbe. Ces Marbres placent la fondation de Syracuses la vingt-et-unième année de l'archonte perpétuel Æschyle. Or, on sait que les olympiades, qui sont de l'an 3938 de la période julienne, 776 ans avant notre ère, furent instituées la troisième année de cet archonte : donc la vingt-et-unième année de son archontat correspond à la troisième année de la cinquième olympiade, c'est-à-dire à l'an 3956 de la période julienne, 758 ans avant notre ère.

On peut m'objecter que la date des Marbres est actuellement effacée, et que celle de 494, qu'on lit dans la dernière édition, a été substituée par les éditeurs. Je réponds que, quoique la date de 494 ne soit fondée que sur une conjecture, elle n'en est pas moins certaine. En effet, les olympiades furent instituées la troisième année de l'archontat d'Æschyle. Or, elles le furent l'an 3938 de la période julienne, 776 ans avant notre è e. Si la troisième année d'Æschyle se rencontre avec l'an 776 avant notre ère, la vingt-et-unième année de cet archonte doit correspondre avec l'an 3956 de la période julienne, 758 ans avant notre ère. Cette date est encore confirmée par l'âge du poëte Eumélius, qu'Eusèbe dit avoir fleuri en la troisième olympiade. Or, saint Clément d'Alexandrie assure [1] qu'il s'était joint à Archias, qui avait fondé Syracuses. Il pouvait avoir alors 45 ans; ce qui n'est pas un âge trop avancé pour se joindre à une nouvelle colonie. Mais si Archias n'avait fondé Syracuses qu'en la quatrième année de la onzième olympiade, comme le voulaient Eusèbe et Dodwell, Eumélius aurait eu 70 ans, et aurait été trop vieux pour songer à se transporter ailleurs.

Dodwell place, de même qu'Eusèbe, la fondation de Syracuses l'an 3982 de la période julienne, 732 ans avant notre ère. Je discuterai son opinion en parlant de la fondation de Mégares.

XIV. Les Locriens-Epizéphyriens furent fondés dans la Bruttie, un peu au-dessus du promontoire Zéphyrium, par les Locriens-Ozoles, peu après la fondation de Crotone et de Syracuses [2], c'est-à-dire vers l'an 757 avant notre ère. Evanthe fut le chef de cette colonie. Ephore attribuait la fondation de Locres aux Locriens-Opuntiens. On pourrait appuyer cette opinion par ce vers de Virgile [3] :

Hic et Narycii posuerunt mœnia Locri.

[1] Dionys. Halicarn., Antiq. rom., lib. I, § XXII, p. 17.
[2] Thucydid., loco laudato.
[3] Id., lib. VI, § III.
[4] Thucydid., loco laudato.
[5] Dionys. Halicarn., loco superius laudato.
Id, Antiq. rom., lib. II, § XXII.

[1] Clement. Alexandr. Stromat., lib. I, p. 398, lin. 15
[2] Strab., lib. VI, p. 397, B.
[3] Virgil., Æneid., lib. III, vers. 399.

Car il est certain que Naryx ou Narycion était une ville des Locriens-Opuntiens [1].

Mais ceux qui soutiennent ce sentiment sont forcés d'avouer que cette ville fut fondée peu après la prise de Troie, par ces Locriens, compagnons d'Ajax, fils d'Oïlée, qui échappèrent au naufrage de la flotte de ce héros, près du promontoire Capharée. Voyez Servius, sur le vers de Virgile ci-dessus cité.

Denys le Périégète prétend [2] que les esclaves des Locriens ayant eu commerce avec leurs maîtresses, les enfants de ces esclaves passèrent en Italie. Ce géographe ne rapporte pas en quel temps cela arriva; mais il est vraisemblable que si ce fait a eu lieu, ce ne peut être que pendant le siége de Troie. Les Locriennes, abandonnées de leurs maris, et désespérant de leur retour, se livrèrent à leurs esclaves. Les Locriens, revenus de Troie, chassèrent cette jeunesse de leur pays. C'est faire remonter trop haut la fondation de cette ville.

Si l'on en croit Conon [3], cette fondation remonte au temps d'Hercule. Phæax fut le premier roi de l'île Schérie, qui depuis fut nommée Corcyre. Il eut deux fils, Alcinoüs et Locrus. Ces deux princes ne pouvant s'accorder, Locrus se retira dans le pays des Bruttiens, avec quelques Corcyréens qui l'accompagnèrent, et auxquels il donna son nom.

Je crois qu'il vaut mieux s'en tenir à l'opinion de Strabon.

XV. Cinq ans après la fondation de Syracuses [4], des Chalcidiens, partis de Naxos en Sicile, sous la conduite de Theuclès, fondèrent la ville de Léontium, d'où ils avaient chassé les Sicules; et ayant mis ensuite à leur tête Euarchès, ils bâtirent la ville de Catane.

Je dirai deux mots de Mégares, dans l'Attique, à cause de la colonie qu'elle envoya en Sicile, colonie qui fonda dans cette île une ville de même nom.

XVI. La Mégaride fut habitée dans les anciens temps par des Léléges [5] Pandion II, ayant été chassé par les fils de Métion [6], se réfugia auprès de Pylas, roi de la Mégaride, qui lui fit épouser sa fille Pélia. Pylas, ayant tué son oncle Bias, se retira avec des troupes dans le Péloponnèse, où il fonda la ville de Pylos, et laissa le petit royaume de Mégares à Pandion, son gendre. Nisus, fils de Pandion, régna [7] dans la Mégaride après la mort de son père. Minos attaqua la capitale de ses états et la prit. Mégarée, gendre de Nisus, lui succéda. Alcathoüs, fils de Pélops, attaqua la ville de Mégare, la prit, et ayant rétabli [1] les murs de la citadelle, détruits par les Crétois, il mérita le titre de fondateur. C'est par cette raison que les Mégariens sont appelés les habitants d'Alcathoüs, Αλκαθοου νκετῆρε, dans une inscription trouvée à Mégare, et rapportée par Taylor dans le second volume de Démosthènes, page 358; car c'est ainsi qu'il faut lire, et non Αλκαθέου. Les Athéniens restèrent les maîtres de cette ville jusqu'à Codrus. Les Péloponnésiens, étant venus attaquer ce prince la vingt-et-unième année de son règne, furent battus [2]. Cependant ils s'emparèrent de Mégares; et depuis ce temps, cette ville resta au pouvoir des Doriens. Voyez section II, § I.

XVII. Vers le temps de la fondation de Léontium [3], Lamis, sorti de Mégares sur les frontières de l'Attique, fonda Trotilos en Sicile. Il passa dans la suite chez les Léontins, et gouverna leur république avec les Chalcidiens. Mais ayant été chassé par les Léontins, il fonda Thapsos, où il mourut. Ceux qui l'avaient accompagné, obligés de s'enfuir, fondèrent Mégares en Sicile. La centième année après cette fondation, les Mégariens bâtirent Sélinunte, et la deux cent quarante-cinquième année, ils furent chassés par Gélon, roi de Syracuses. L'année de la destruction de Mégares n'ayant point été déterminée, il est presque impossible de fixer celle de sa fondation. En pareil cas, il faut se contenter d'approcher de très-près. Nous savons par Thucydides que, lorsque Gélon détruisit cette ville, il était déjà roi de Syracuses. Mais en quel temps s'empara-t-il de cette ville? c'est une nouvelle difficulté. Les Marbres de Paros [4] supposent que ce fut sous l'archontat de Timosthènes, et l'an 215 de l'ère attique, c'est-à-dire l'an 4236 de la période julienne, 478 ans avant notre ère, parce que l'ennéadécaétéride n'étant pas encore établie, il faut ajouter seulement 263 ans aux années attiques pour avoir l'année avant notre ère. Cette date est contredite par Pausanias, qui assure [5], en termes positifs, que ce prince se rendit maître de Syracuses la seconde année de la soixante-douzième olympiade, sous l'archontat d'Hybrilidès, c'est-à-dire en 4223 de la période julienne, 491 ans avant l'ère vulgaire. Ainsi les Marbres placent l'avénement de Gélon au trône de Syracuses 13 ans plus tard que Pausanias. Eusèbe

[1] Plin., Hist. nat., lib. IV, cap. VII, p. 198.
[2] Dionys. Perieg., Orbis descript., vers. 365.
[3] Cononis Narrat., pag. 246 et 247.
[4] Thucyd., lib. VI, § III.
[5] Pausan., lib. I, cap. XXXIX. Ovid. Metamorph., VIII, 6.
[6] Apollodor., Biblioth., lib. III, cap. XIV, § V.
[7] Id., ibid., § VIII.

[1] Pausan., lib. I, cap. XLI, pag. 99. Conf. Theognid. Sentent., vers. 751.
[2] Strab., lib. IX, page 602.
[3] Thucyd., lib. VI, § IV.
[4] Marmora Oxoniens. Epoch. LIV.
[5] Pausan., lib. VI, cap. IX, pag. 473.

met cet avénement la seconde année de la soixante-treizième olympiade, c'est-à-dire en 4227 de la période julienne, 487 ans avant notre ère.

Ces témoignages sont sans doute respectables; mais lorsqu'ils se contredisent, et lorsqu'ils sont contredits par d'autres témoignages non moins graves, on devient plus indécis que jamais, et l'on ne doit pas être surpris de la diversité des opinions parmi les modernes, et de l'embarras où j'ai dû me trouver. Cependant, comme il faut se décider, voici le parti que j'ai pris, et les raisons qui m'ont déterminé.

1° Diodore de Sicile [1] assure que Gélon régna sept ans à Syracuses; et en cela, il s'accorde avec l'auteur des Marbres, puisque celui-ci dit qu'il s'empara de Syracuses sous l'archontat de Timosthènes, c'est-à-dire, en 4236 de la période julienne, 478 ans avant notre ère, et qu'Hiéron lui succéda sous celui de Charès, en 4243 de la période julienne, 471 ans avant notre ère. Aristote, antérieur à l'auteur de la Chronique et à Diodore, est aussi [2] de même avis. On doit donc regarder comme constant que Gélon ne régna à Syracuses que sept ans. S'il s'est emparé de cette ville en 4223 de la période julienne, 491 ans avant notre ère, comme le veut Pausanias, il mourut en 4,230 de la période julienne, 484 ans avant notre ère. Cependant il était encore vivant l'année même de la bataille de Salamine, qui est postérieure de quatre ans, puisqu'Hérodote [3] assure que les Grecs envoyèrent une députation à Gélon, pour l'engager à les secourir. Il y a grande apparence que Pausanias s'est trompé, et qu'il a pris le commencement du règne de Gélon à Géla pour celui de son règne à Syracuses. Cela est confirmé par le récit de Denys d'Halicarnasse, qui [4] porte, en parlant de la députation des Romains en Sicile, qu'Hybrilidès était alors archonte, et que Gélon, fils de Dinomènes, venait de s'emparer de la tyrannie d'Hippocrates, νεωστὶ τὴν Ἱπποκράτους τυραννίδα παρειληφώς. Or, Hippocrates n'avait régné qu'à Géla. Si l'on suppose que l'usurpation de Gélon était antérieure de quelques mois, comme semble l'insinuer le récit de Denys d'Halicarnasse, il s'ensuivra qu'elle avait commencé dans les six premiers mois de l'an 4,223 de la période julienne, 491 ans avant notre ère, et vers les derniers mois de la première année de la soixante-douzième olympiade. Pausanias se trouvera, par ce moyen, d'accord avec cet auteur, à cela près qu'il met en cette année le commencement de son règne à Syracuses, et Denys celui de son usurpation à Géla.

2° Gélon mourut, selon [1] Diodore de Sicile, sous l'archontat de Timosthènes, après avoir régné sept ans à Syracuses. Cette année est celle où ce prince monta sur le trône de Syracuses, selon les Marbres. Diodore étant Sicilien, il est vraisemblable qu'il était mieux instruit de l'histoire de sa patrie que l'auteur de la Chronique de Paros; et son témoignage, appuyé d'ailleurs de celui d'Hérodote, comme je l'ai remarqué un peu plus haut, doit être d'un plus grand poids. De plus, Diodore [2] ajoute que, Thrasybule ayant été chassé, les Syracusains conservèrent leur liberté pendant 60 ans, jusqu'à ce que Denys l'Ancien eût changé la forme du gouvernement. Or, on sait que Denys [3] se rendit maître de Syracuses sur la fin de la troisième année de la quatre-vingt-treizième olympiade, c'est-à-dire au commencement de l'an 4309 de la période julienne, 405 ans avant notre ère. Ce nombre se trouve juste puisqu'il met l'expulsion de Thrasybule la troisième année de la soixante-dix-huitième olympiade, c'est-à-dire les six premiers mois de l'an 4249 de la période julienne, 465 ans avant notre ère. La troisième année de la soixante-dix-huitième olympiade, correspondant avec les six derniers mois de la période julienne 4248, 466 ans avant l'ère vulgaire, et avec les six premiers mois de l'an 4249 de la période julienne, 465 ans avant notre ère, peut très-bien convenir au commencement de cette année. Cependant le même Diodore de Sicile parait fixer cet événement à l'année julienne précédente, puisqu'il le rapporte à l'archontat de Lysanias, qui commença certainement avec l'an 4,248 de la période julienne, 466 ans avant notre ère. Mais il faut faire attention que, lorsque cet historien écrivait, l'année civile des Athéniens commençait, depuis plusieurs siècles, avec l'année olympique, et qu'il a presque toujours suivi la manière de compter en usage de son temps, de même que nos historiens modernes suivent la manière actuelle de compter les années, sans s'embarrasser si dans les anciens temps l'année commençait en mars ou en janvier, et sans prendre garde à la différence qu'il y a entre le vieux et le nouveau style. Hiéron, si l'on en croit [4] Diodore de Sicile, gouverna onze ans et huit mois, et son frère [5] Thrasybule un an. Mais dans un autre endroit, il [6] donne onze ans jusqu'à Hiéron. Sept ans à Gélon,

[1] Diodor. Sicul., lib. XI, § XXXVIII.
[2] Aristotel. Politic., lib. V, cap. XII.
[3] Herodot., lib. VII, § CLIII.
[4] Dionys. Halicarn. Antiquitatum Romanar., lib. VII, § I, p. 402.

[1] Diodor. Sicul., lib. XI, § XXXVIII.
[2] Id., lib. § LXVIII.
[3] Id., lib. XIII, § XCV, XCVI. Xenoph. Hellen., lib. II, cap. II.
[4] Diodor. Sicul., lib. XI, § XXXVIII.
[5] Id., ibid., § LXVI.
[6] Id., ibid.

onze ans à Hiéron, un an à Thrasybule, et 60 ans de liberté, font 79 ans : donc Gélon se rendit maître de Syracuses 79 ans avant la tyrannie de Denys. Si l'on retranche 79 de 4309, on aura les six premiers mois de 4230 de la période julienne, 484 ans avant notre ère, pour le commencement de son règne à Syracuses; les six premiers mois de 4223 de la période julienne, 491 ans avant notre ère, pour celui de son usurpation de Géla : il mourut donc dans les six derniers mois de l'an 4236 de la période julienne, 478 ans avant notre ère, sous l'archonte Timosthènes, comme le dit Diodore. Son frère Hiéron lui succéda et mourut dans les six derniers mois de l'an 4247 de la période julienne, 467 ans avant notre ère, et Thrasybule fut chassé dans les six premiers mois de l'année suivante, selon le même auteur.

Gélon [1] ne fut pas plus tôt maître de Syracuses, qu'il l'agrandit, et qu'il s'appliqua à la faire fleurir. Il détruisit Camarine, et en transporta les habitants à Syracuses. Il y transporta aussi la moitié des habitants de Géla. Il assiégea ensuite la ville de Mégares, et la détruisit. Ce dernier événement doit être arrivé vers la troisième année de son règne, puisqu'il lui fallut à peu près deux ans pour transporter et établir à Syracuses les habitants de Camarine et de Géla, et que Mégares était déjà détruite, et Syracuses dans l'état le plus florissant, lorsque les Grecs députèrent à Gélon, pour le prier de les secourir contre les Perses. Or, cette députation est du printemps de l'an 4234 de la période julienne, 480 ans avant notre ère, vers la fin de la quatrième année de la soixante-quatorzième olympiade. Je place, par cette raison, la destruction de Mégares en 4232 de la période julienne, 482 ans avant notre ère, et sa fondation en 3987 de la période julienne, 727 ans avant notre ère. Sélinunte fut bâtie par les Mégariens, 100 [2] ans après, c'est-à-dire en 4087 de la période julienne, 627 ans avant notre ère.

Dodwell s'accorde, à un an près, avec ce calcul; mais il s'en sert pour rapprocher les colonies grecques dont nous venons de parler, et surtout celle qui fonda Syracuses, sans s'embarrasser de l'autorité des Marbres de Paros. Ce savant ayant acquis dans la république des lettres une réputation bien méritée, j'ai cru, par cette raison, devoir discuter son opinion. Vers le temps, dit-il, de la fondation [3] de Catane, Trotilos fut fondée par Lamis. Ce Lamis s'étant joint aux Léontins, et ayant été chassé de leur ville peu après, il fonda Thapsos, où il mourut. Les compagnons de Lamis, chassés de Thapsos, bâtirent la ville de Mégares. Dodwell suppose, contre la notoriété des faits, que Mégares, dont la fondation est à peu près de l'an 3987 de la période julienne, 727 ans avant notre ère, fut fondée presque tout de suite après Trotilos. Celle-ci ayant été bâtie vers le même temps que Catane, et Catane l'ayant été cinq ans après Syracuses, il s'ensuit, selon son hypothèse, que Syracuses a été bâtie la troisième année de la onzième olympiade, qui correspond avec l'an 3981 de la période julienne, 733 ans avant notre ère. Ainsi il n'y aurait que six ans d'intervalle entre la fondation de Syracuses et celle de Mégares, et qu'un an entre celle de Catane et de Mégares.

Le récit de Thucydides suppose un intervalle beaucoup plus long. Vers le même temps, dit [4] cet historien, qu'Euarchès fondait Catane, Lamis aborda en Sicile, et bâtit la ville de Trotilos. L'ayant quittée dans la suite, il passa chez les Léontins, qu'il gouverna quelque temps avec les Chalcidiens. Mais, en ayant été chassé, il fonda la ville de Thapsos, où il mourut. Les Chalcidiens, qui l'avaient accompagné, obligés de s'enfuir de Thapsos, bâtirent la ville de Mégares.

Je demande si, d'après cet exposé, on peut raisonnablement conclure que Mégares ait été fondée un an après Catane. Trotilos fut bâtie environ un an après Catane. Thucydides ne dit pas combien de temps Lamis resta à Trotilos; mais il est à présumer qu'il y demeura au moins huit ans. Je ne crois pas qu'on puisse fonder une ville, et donner à son gouvernement une forme stable, dans un moindre espace de temps. Il passa ensuite à Léontium, qu'il gouverna peu de temps, ὀλιγον χρονον Je sais que cette expression est indéterminée; mais on ne peut lui faire signifier guère moins de quatre ans, lorsqu'on fait attention que les Léontins ne mirent pas de prime abord Lamis à la tête de leur république, qu'il lui fallut lier sa partie bien adroitement pour venir à bout de son entreprise, et qu'il dut employer beaucoup de temps en cabales, en brigues, en menées; car aucun historien ne dit qu'il se mit par force à la tête des affaires. L'année suivante il bâtit la ville de Thapsos, où il mourut. Thucydides ne marque pas combien de temps il survécut à cette fondation. Je suppose que ce fut 10 ans. Ceux qui l'avaient accompagné furent chassés l'année suivante, et fondèrent l'année d'après la ville de Mégares. Ainsi Mégares fut bâtie 26 ans après Catane, et 31 ans après Syracuses. Par conséquent l'époque de la fondation de cette dernière ville, rapportée par les Marbres, s'accorde avec le récit de Thucydides.

On peut inférer de Diodore de Sicile que Mégares a été construite en 3965 de la période julienne,

[1] Herodot., lib. CLVI, § VII.
[2] Thucyd., lib. VI, § IV.
[3] Dodwell, Annal. Thucyd., pag. 40.
[4] Thucyd., lib. VI, § IV.

751 ans avant notre ère : car Sélinunte, dit-il [1], fut détruite la quatrième année de la quatre-vingt-douzième olympiade, 242 ans après sa fondation. Donc Sélinunte fut fondée, selon cet historien, l'an 4063 de la période julienne, 651 ans avant notre ère. Sélinunte étant elle-même postérieure de 100 ans à Mégares, celle-ci doit avoir été bâtie l'an 3963 de la période julienne, 751 ans avant notre ère. Cela fait une différence de 24 ans entre le récit de Diodore et celui de Thucydides. Dans l'incertitude que doivent naturellement faire naître des dates si discordantes, je penche naturellement vers Thucydides, qui n'était pas moins instruit que Diodore, et qui, étant beaucoup plus ancien que cet écrivain, avait de plus grandes facilités pour connaître les véritables époques des fondations des principales villes de Sicile. Je ne m'arrête point à l'opinion d'Eusèbe, qui place la fondation de Selinunte en 4066 de la période julienne, 648 ans avant notre ère, parce que son témoignage a peu d'autorité, surtout quand il est contredit par des passages formels d'anciens auteurs.

XVIII. Géla [2] fut fondée par Antiphémus de Rhodes et Entimus de Crète, 45 ans après Syracuses, c'est-à dire en 4001 de la période julienne, 713 ans avant notre ère.

XIX. Zancle, si l'on s'en [3] rapporte à Thucydides, fut fondée par les Sicules vers l'an 3635 de la période julienne, 1050 ans avant notre ère ; mais comme les Sicules passèrent en Sicile vers l'an 3344 de la période julienne, 1370 ans avant notre ère, ainsi que je l'ai prouvé, nº XI : il est évident qu'il faut faire remonter la fondation de Zancle à peu près à cette époque. Les Grecs y envoyèrent dans la suite une colonie, qui s'en empara. On ne peut en déterminer le temps. Je présume cependant que ce fut dans le même siècle où le goût des émigrations fut le plus dominant, c'est-à-dire à peu près vers le temps où Syracuses fut fondée. Quoi qu'il en soit, des Samiens, s'étant sauvés de l'Ionie après la prise de Milet, s'en emparèrent. Scythes [4] étoit alors tyran de Zancle. La prise de Milet étant de l'an 4216 de la période julienne, 498 ans avant notre ère, les Samiens devinrent les maîtres de Zancle l'année suivante. Anaxilas, tyran de Rhégium, soumit cette ville en 4220 de la période julienne, 494 ans avant notre ère. En voici la preuve. Diodore de Sicile [5] nous apprend qu'il mourut en 4238 de la période julienne, 476 ans avant notre ère, la première année de la soixante-seizième olympiade, après un règne de 18 ans. Si vous ajoutez 18 à 476, et si vous les retranchez de 4238, vous aurez 4220 de la période julienne, et 494 ans avant notre ère, pour l'année où il commença à régner à Zancle. Anaxilas ne fut pas plus tôt maître de cette ville qu'il en changea le nom, et lui donna celui de Messène [1], son ancienne patrie. Ce prince était sans doute Messénien d'origine. On peut voir dans [2] Pausanias de quelle manière il s'empara de cette ville. Elle y est exactement racontée, à cela près que cet auteur rapporte ce fait à la vingt-neuvième olympiade, quoiqu'il soit de la troisième année de la soixante-onzième, comme je viens de le prouver.

XX. La fondation d'Himère [3] est postérieure à celle de Zancle. Euclides, Simus et Sacon étaient les chefs de la colonie qui s'y établit vers l'an 4065 de la période julienne, 649 ans avant notre ère, et la quatrième année de la trente-deuxième olympiade : car [4] Diodore de Sicile assure qu'elle fut détruite par les Carthaginois, la quatrième année de la quatre-vingt-douzième olympiade, 240 ans après sa fondation. Acres [5] fut bâtie 70 ans après Syracuses, c'est-à-dire l'an 4026 de la période julienne, 688 ans avant notre ère, et Casmènes [6] 20 ans après Acres, l'an 4046 de la période julienne, 668 ans avant l'ère vulgaire. C'étaient deux colonies de Syracuses.

XXI. Les habitants de Géla [7] envoyèrent, 108 ans après leur fondation, une colonie qui bâtit la ville d'Acragas, ou Agrigente, c'est-à-dire en 4109 de la période julienne, et 605 ans avant l'ère chrétienne.

XXII. Camarine éprouva différentes vicissitudes. Elle fut fondée [8] par les Syracusains, 135 ans après Syracuses, c'est-à-dire en 4091 de la période julienne, 623 ans avant notre ère. Dascon et Ménécolos furent les chefs de cette colonie. S'étant ensuite révoltée contre les Syracusains, elle fut détruite l'an 4215 de la période julienne, 499 ans avant l'ère vulgaire. Peu après, Hippocrates, tyran de Géla, la rétablit. Comme Hippocrates régna à Géla en 4216 de la période julienne, 498 ans avant notre ère, ce rétablissement de Camarine doit être à peu près de l'an 4217 de la période julienne, 497 ans avant notre ère, et sa destruction de l'an 4215 de

[1] Diodor. Sicul., lib. XIII, § LIX.
[2] Thucydid., lib. VI, § IV.
[3] Id., ibid.
[4] Herodot., lib. VI, § XXIII.
[5] Diodor. Sicul., lib. XI, § XLVIII.

[1] Thucydid., lib. VI, § V.
[2] Pausan., lib. IV, cap. XXIII, pag. 336 et 37.
[3] Thucydid., lib. VI, § V.
[4] Diodor., Sicul., lib. XIII, § LXII, pag. 590.
[5] Thucydid., lib. VI, § V.
[6] Id., ibid.
[7] Id., ibid., § IV.
[8] Id., ibid., § V.

la période julienne, 499 ans avant notre ère. Gélon la détruisit de nouveau, et en transporta les [1] habitants à Syracuses. Il était alors tyran de Syracuses, et cela se passa au commencement de son règne. Il s'empara de Syracuses en 4230 de la période julienne, 484 ans avant notre ère : donc Camarine fut détruite vers l'an 4231 de la période julienne, 483 ans avant notre ère. Je ne m'arrête point à l'opinion [2] du scholiaste de Pindare, qui prétend que la prise de Camarine arriva vers le temps de l'expédition de Darius en Grèce, qui est de l'an 4224 de la période julienne, 490 ans avant notre ère. L'autorité d'Hérodote est supérieure à celle d'un grammairien obscur, dont le texte même est altéré. Gélon rétablit dans la suite Camarine, comme nous l'apprenons de [3] Thucydides. Ce fut probablement vers la fin de son règne, et l'an 4235 de la période julienne, 479 ans avant notre ère.

Si Gélon se rendit maître de Géla en 4225 de la période julienne, 491 ans avant notre ère; il s'ensuit qu'Hippocrates, qui en était tyran, périt cette année. Hippocrates régna sept ans à Géla, comme le dit [4] Hérodote. Il commença donc à régner l'an 4216 de la période julienne, 498 ans avant notre ère. Il succéda à son frère Cléandre, qui fut tué par Sabyllus. Cléandre avait aussi régné sept [5] ans à Géla. Il était fils de Pantarès. Gélon descendait d'un habitant de l'île de Télos, qui accompagna Antiphémus de Rhodes lorsqu'il fonda la ville de Géla. Un de ses descendants, nommé Télinès, devint hiérophante de Cérès et Proserpine. Hérodote raconte de quelle manière il parvint à cette dignité.

XXIII. Tarente, dans la Grande-Grèce, fut fondée après la première guerre de Messène, par Phalanthe, qui se mit à la tête des Parthéniens. Strabon parle fort au long du sujet qui donna lieu à cette fondation. On peut le consulter, livre VI, pages 426 et 427. Cette première guerre commença l'an 3971 de la période julienne, 743 ans avant notre ère, et finit l'an 3991 de la période julienne, 723 ans avant notre ère. La fondation de Tarente, qui suivit de près la fin de cette guerre, est donc environ de l'an 3992 de la période julienne, 722 ans avant notre ère.

XXIII. Épidamne, plus connue des Romains sous le nom de Dyrrachium, était une [6] colonie des Corcyréens. Phalius, fils d'Eratoclides, Corinthien, et de la race d'Hercule, en fut le chef. On ignore le temps de sa fondation.

[1] Herodot., lib. VII, § CLVI.
[2] Schol. Pindari, ad Olympic., V, pag. 19.
[3] Thucyd., lib. VI, § V.
[4] Herodot., lib. VII, § CLV.
[5] Id., ibid., § CLIV.
[6] Thucydid., lib. I, § XXIV. Strab., lib. VII, pag. 486, B.

XXIV. Apollonie, ville située à 60 stades du golfe ionien, fut fondée par les [1] Corcyréens et les Corinthiens. Tel est le sentiment de Strabon et de Scymnus de Chios, auquel on peut joindre Pausanias, puisque cet historien raconte que quelques Corinthiens prirent part à cette fondation. On peut cependant opposer à ces autorités des témoignages d'auteurs très-graves, qui attestent que cette ville fut fondée par les Corinthiens, sans parler des Corcyréens; tels sont [2] Thucydides, Pline et Étienne de Byzance. Ce dernier écrivain ajoute que Gylax conduisit cette colonie, et qu'il l'appela de son nom *Gylakia*: car c'est ainsi qu'il faut traduire ἧς ἡγεῖτο Γύλαξ ὃς Γυλακίαν ὠνόμασε, et non avec Berkélius, *cui Gylax imperavit, qui urbem Gylaciam nominavit.* Je n'aurais pas relevé cette méprise, si elle n'avait pas induit en erreur des savants très-estimables. On ne sait pas au juste en quel temps cette ville fut fondée, mais l'on peut présumer qu'elle le fut pendant le règne de Périandre, c'est-à-dire, entre l'an 633 avant notre ère, commencement de son règne, et l'an 563 avant la même ère, temps de sa mort. On peut encore conjecturer que ce fut la dureté de ce prince qui força les Corinthiens et les Corcyréens à abandonner leurs patries pour se retirer en d'autres pays. Ces deux conjectures sont appuyées sur ce que dit Plutarque [3], qu'Apollonie, Anactorium et la presqu'île de Leucade n'eussent pas été habitées par les Grecs, si la punition des crimes de Périandre n'eût pas été longtemps différée.

M. Heyne, savant distingué, qui ne fait pas moins d'honneur à sa patrie qu'à la république des lettres, a parlé des fondations d'une partie de ces villes, dans le [4] préambule, au second volume de ses Opuscules académiques. Comme le peu d'accord sur ces fondations qu'il y a entre nous m'a fait entrer en défiance sur l'exactitude de mes calculs, je les ai relus avec la plus scrupuleuse attention, et, les ayant vérifiés de nouveau, ils m'ont présenté les mêmes résultats. Si ce savant prend la peine de motiver dans une nouvelle édition ses calculs, je me ferai un devoir de le suivre et de corriger les erreurs dans lesquelles je serai tombé, dans le cas où ses motifs me paraîtraient mieux fondés que les miens.

Si j'avais voulu parler de toutes les colonies grec-

[1] Strab., lib. VII, pag. 486, B. Scymni Chii Orbis Descript., vers 439. Pausan. Eliacor., prior, sive, lib. V, cap. XII, pag. 435.
[2] Thucydid., lib. I, § XXVI. Plin. Hist. Nat., lib. III, cap. XXIII, pag. 179, lin. 13. Steph. Byzant., voc. Ἀπολλωνία.
[3] Plutarch. de sera Numinis vindicta, tom. II, p. 552, E.
[4] Chr. G. Heynii Opuscula Academica collecta et animadversionibus locupletata, vol. II, in Proœmio, p. 8 et 9.

ques, cet article aurait été trop long. Je me vois, par cette raison, obligé de renvoyer le lecteur à la table IV, qui se trouve à la fin de la quatrième édition du *Voyage d'Anacharsis*. Cette table est du savant de Sainte-Croix.

CHAPITRE XVI.

Des Héraclides.

Hercule transmit en mourant les droits qu'il avait sur le Péloponnèse à Hyllus, l'aîné des enfants qu'il avait eus [1] de Déjanire, et lui ordonna d'épouser Iolé quand il aurait atteint l'âge de puberté. Hercule avait été persécuté par Eurysthée; ses enfants ne le furent pas moins. Obligés de s'enfuir, ils se [2] réfugièrent à Trachis, auprès de Céyx, qui en était roi. Mais ce prince n'étant point assez puissant pour les protéger, ils traversèrent l'Hellade, c'est-à-dire la Locride et la Béotie, et se rendirent à Athènes. Hyllus s'étant assis près de l'autel de la Miséricorde, qui était sur [3] la place d'Athènes, implora le secours des Athéniens. Thésée, qui avait été le compagnon des travaux d'Hercule, régnait alors. Non-seulement il prit la défense d'Hyllus et de ses frères, mais encore il fit la guerre à Eurysthée. Les Péloponnésiens furent battus, les fils d'Eurysthée périrent dans l'action, et Eurysthée lui-même fut tué par Hyllus près des rochers Scironides. Les [4] Héraclides s'emparèrent de toutes les villes du Peloponnèse. Mais la peste ayant fait des ravages affreux dans le pays, l'oracle, que l'on avait consulté, répondit que, les Héraclides étant rentrés dans leur patrie avant le temps prescrit par les destins, les dieux les en punissaient. Hyllus se retira à Marathon, sur les terres des Athéniens, et épousa Iolé, fille d'Eurytus, suivant les ordres de son père. Son humeur inquiète ne lui permettant pas de rester longtemps dans l'inaction, il envoya de nouveau consulter l'oracle de Delphes. La réponse du dieu fut équivoque. Hyllus l'ayant interprétée à son avantage, il rentra dans le Péloponnèse; et, ayant provoqué [5] à un combat particulier le plus brave de l'armée ennemie, il fut tué. Son fils [6] Cléodæus fit une troisième tentative, qui ne réussit pas mieux. Aristomachus, fils de Cléodæus, en fit une quatrième, qui n'eut pas un meilleur succès, comme nous l'apprenons d'Œnomaüs [7] : « Lorsque Aridæus, dit-il, eut péri en

[1] Apollodori Biblioth., lib. II, cap. VII, § VII.
[2] Id., ibid., cap. VIII, § I.
[3] Pausan., Attic., sive, lib. I, cap. XVII, pag. 59.
[4] Apollodor., lib. II, cap. VIII, § I.
[5] Herodot., lib. IX, § XXVI.
[6] Eusebii Præpar. Evangel., lib. V, cap. XX, pag. 210.
[7] Id., ibid.

» tâchant de pénétrer par l'isthme, son fils Aristomachus vint vous [1] consulter sur la route qu'il devait » prendre; car il avait le même désir que son père. » Vous lui répondîtes : Les dieux te montrent la » victoire, si tu prends les chemins étroits et hu» mides. Il essaya de pénétrer par l'isthme, et périt » dans le combat. » On trouve encore quelques passages d'autres auteurs où il est fait mention de ces deux dernières entreprises, mais d'une manière si obscure que je crois inutile de les citer. Celui d'OEnomaüs est clair et précis. Cependant il s'y est glissé une légère erreur de copiste, qui a mis Αριδαίου et Αριδαῖος, au lieu de Κλεοδαίου et de Κλεοδαῖος; Cléodæus étant fils d'Hyllus, et non Aridæus, comme on peut s'en convaincre, en jetant les yeux sur le passage d'Hérodote ci-dessus rapporté. Enfin [2] Aristodemus, Temenus et Cresphontes ayant de nouveau consulté l'oracle, ces princes, sur une réponse plus claire et plus précise, construisirent en Étolie une flotte, avec laquelle ils pénétrèrent dans le Péloponnèse, dont ils se rendirent maîtres après quelques combats. Ils avaient dans leur armée des Tyrrhéniens, commandés par Archondas; et ce fut dans cette occasion qu'on connut, pour la première fois, en Grèce [3], la trompette tyrrhénienne.

J'ai rapporté de suite l'historique du retour des Héraclides, afin de ne point couper le fil de la narration. Je vais maintenant tâcher de fixer les dates de cette conquête, et des différentes tentatives qui la précédèrent. Je commence par l'époque de la conquête, parce que les autres en dépendent. Ce point une fois donné, les dates de la première et de la seconde tentative ne seront pas difficiles à déterminer, mais celles de la troisième et de la quatrième resteront toujours incertaines.

Thucydides assure que [4] les Héraclides s'emparèrent du Péloponnèse 80 ans après la prise de Troie. C'était aussi le sentiment d'Apollodore [5] d'Eratosthènes [6], de [7] Velléius Paterculus, en un mot, de tous les écrivains qui ont eu occasion d'en parler. Cette date, universellement adoptée, variait nécessairement, selon que l'on reculait ou que l'on avançait la prise de cette ville.

J'ai prouvé que Troie avait été détruite l'an 5444

[1] Œnomaüs adresse la parole à Apollon.
[2] Apollodor., lib. II, cap. VIII, § II et seq.
[3] Scholiastes vetus, in Sophoclis Ajacem, vers. 17. Scholiast. Euripidis, in Phœnissas, vers. 1386. Le scoliaste de Sophocles, édition de Rome, porte Arichondas; mais M. Valckenaer prouve très-bien qu'il faut lire Archondas. Voyez la note de ce savant sur les Phéniciennes, pag. 764.
[4] Thucydid., lib. I, § XII.
[5] Diodor. Sicul., lib. I, § V, pag. 9.
[6] Clementis Alex., Stromat., lib. I, pag. 402.
[7] Velleius Patercul., lib. I, cap. II.

de la période julienne, 1270 ans avant l'ère vulgaire, par les témoignages d'Hérodote, de Thucydides, de l'auteur de l'ancienne vie d'Homère, et par la suite des rois d'Albe. J'ai fait voir la manière vicieuse dont s'y étaient pris, pour fixer cette époque, l'auteur de la Chronique de Paros, Apollodore et Ératosthènes, et, par conséquent, le peu de confiance que doivent inspirer ces écrivains. Il s'ensuit que les Héraclides sont rentrés dans le Péloponnèse, selon Hérodote, Thucydides et l'auteur de la vie d'Homère, l'an 3524 de la période julienne, 1190 ans avant l'ère vulgaire, et que cette époque est la seule vraie, la seule authentique.

On peut parvenir au même but de cette manière. Lorsque Aristodémus mourut, non-seulement la conquête du Péloponnèse était achevée, mais encore les partages étaient faits, et tout était tranquille, tout était pacifié. Il se passa donc plusieurs années entre le commencement de cette conquête et la mort d'Aristodémus. Je donne à cet espace 12 ans, et c'est, je crois, le moins qu'on puisse lui assigner. Ses fils, Proclès et Eurysthènes, étaient jumeaux, et naquirent peu de jours[1] avant sa mort. Théras, leur oncle maternel, gouverna pendant leur minorité. Leur majorité n'est et ne peut être placée que 25 ans après la mort d'Aristodémus. Théras, qui, pendant la tutelle, avait joui de tous les honneurs de la royauté, ne pouvant se résoudre à descendre au second rang, forma le projet de fonder une colonie. Il fallut au moins trois ans pour rassembler des gens de bonne volonté, et pour faire tous les préparatifs nécessaires. Il s'est donc écoulé 40 ans entre la conquête du Péloponnèse et la fondation de l'île Calliste par Théras. Or, j'ai prouvé, chapitre XI, page 339 et suivantes, que cette fondation était de l'an 3564 de la période julienne, 1150 ans avant l'ère vulgaire : donc la conquête du Péloponnèse est de l'an 3524 de la période julienne, 1190 ans avant notre ère.

Comme cette époque est très-importante, je vais en apporter une autre preuve. Léotychidès, roi de Sparte, ayant été[2] déposé l'an 4245 de la période julienne, 469 ans avant l'ère vulgaire, la couronne passa à son petit-fils Archidamus, qui était alors âgé de 30 ans. Archidamus descendait, à la vingtième génération, d'Aristodémus, qui conquit le Péloponnèse. La règle des générations n'est pas la même chez les Lacédémoniens que chez les autres nations. Ce peuple, comme je l'ai observé dans le chapitre XIV, de la prise de Troie, avait défendu de se marier avant l'âge de 36 ans ou même de 37 ans; et il paraît que c'est à cette loi que fait allusion[3] Aristote, lorsqu'il dit qu'il ne faut point se marier tant que le corps prend de l'accroissement, et que les hommes ne doivent prendre une compagne que vers leur 37e année. A Sparte, les rois n'étaient pas moins soumis aux lois que les derniers de leurs sujets. Les générations étaient donc de 37 ans à Lacédémone, tandis qu'elles n'étaient que de 33 ans dans le reste de la Grèce. Si on multiplie les vingt générations, depuis et compris Archidémus, jusques et compris Aristodémus, par 37, on aura 740 ans, lesquels, étant ajoutés à 499, parce que Léotychidès fut déposé 469 ans avant notre ère, et parce qu'Archidamus, son petit-fils et son successeur, avait 30 ans lorsqu'il parvint à la couronne, donneront l'an 3475 de la période julienne, 1239 ans avant l'ère vulgaire, pour l'année de la naissance d'Aristodémus. Cela s'accorde très-bien avec l'hypothèse d'Hérodote, de Thucydides et de l'auteur de la vie d'Homère, puisque ce prince avait 49 ans lorsqu'il conquit le Péloponnèse, et 61 ans quand il mourut.

En voici une troisième preuve. Les Méliens[1] assuraient, la seizième année de la guerre du Péloponnèse, que leur île avait été fondée 700 ans auparavant. L'envoi de la colonie dorienne dans cette île est donc de l'an 3598 de la période julienne, 1116 ans avant l'ère vulgaire. D'un autre côté, Conon[2] raconte que Mélos fut fondée à la troisième génération après la conquête du Péloponnèse, par les Héraclides : donc cette conquête doit être placée entre l'an 3498 de la période julienne, 1216 ans avant notre ère, et l'an 3531 de la même période, 1183 ans avant l'ère vulgaire. J'ai placé, d'après le système d'Hérodote et de Thucydides, cette conquête l'an 3524 de la période julienne, 1190 ans avant notre ère : donc elle se trouve en la troisième génération avant la fondation de Mélos. Il n'en serait pas de même de l'hypothèse d'Apollodore et d'Ératosthènes; car l'établissement de la colonie dorienne à Mélos précéderait la conquête du Péloponnèse de 12 ans, bien loin de lui être postérieure de deux générations et demie au moins. Cela seul suffit pour faire sentir à toute personne non prévenue que le système de ces deux savants est insoutenable.

Cette époque une fois fixée, il est aisé de déterminer l'année où fut tué Hyllus, en tâchant de pénétrer dans le Péloponnèse. Hérodote raconte[4] que les Péloponnésiens vinrent au devant de ce prince, et, qu'ayant assis leur camp à l'isthme, Hyllus défia le plus brave de leur armée. Les conditions du combat furent que, si ce prince remportait la victoire,

[1] Herodot., lib. VI, § LII.

[2] Dodwell. Annal. Thucyd., pag. 70 et 71.

[3] Aristotel. de Republica, lib. VII, cap. XVI, p. 464, C.

[1] Thucydid., lib. V, § CXII.

[2] Conon. Narrat., XXXVI.

[3] Herodot., lib. IX, § XXVI.

il rentrerait dans les possessions de ses pères, et que s'il était tué, les Héraclides ne pourraient revenir que 100 ans après. Le scoliaste de Thucydides dit aussi la même chose sur le paragraphe douzième du premier livre. Hyllus fut tué, et sa mort doit être de l'an 3424 de la période julienne 1290 ans avant l'ère vulgaire; puisque les Héraclides ne rentrèrent que 100 ans après, et que leur retour est de l'an 3524 de la période julienne, 1190 ans avant notre ère, comme je l'ai prouvé.

Cette tentative des Héraclides sur le Péloponnèse est la seconde. La première la précède de 20 ans. Le scoliaste de Thucydides le dit positivement à l'endroit ci-dessus cité. Elle est, par conséquent, de l'an 3404 de la période julienne, 1310 ans avant l'ère vulgaire.

Les Héraclides n'observèrent pas exactement le traité conclu avec les Péloponnésiens. Cleodæus, fils d'Hyllus, fit une troisième tentative, où il échoua, et Aristomachus, fils de Cléodæus, en fit une quatrième, qui ne réussit pas mieux. Il est impossible de fixer les dates de ces deux entreprises, comme je l'ai observé plus haut. Je les ai placées, la troisième, l'an 3469 de la période julienne, 1245 ans avant notre ère; la quatrième, l'an 3504 de la période julienne, 1210 avant l'ère vulgaire, afin de laisser aux Héraclides le temps de recouvrer des forces.

Mais l'on peut me faire une objection. Hyllus ayant été tué en 3424 de la période julienne, 1290 ans avant l'ère vulgaire, et le siége de Troie ayant commencé l'an 3434 de la même période, 1280 ans avant notre ère, comment les Héraclides n'ont-ils pas profité de l'absence des Grecs, et surtout de celle des Péloponnésiens, pour envahir le Péloponnèse? Je réponds 1° que Cleodæus, fils d'Hyllus, était encore trop jeune pour songer à une conquête de cette importance; 2° que les troupes des Héraclides, ayant de la peine à subsister après le traité conclu entre Hyllus et les Péloponnésiens, se rendirent elles-mêmes au siége de Troie, sous les drapeaux de quelques-uns des plus puissants princes de ce temps, et qu'après cette expédition, elles revinrent joindre Cleodæus. Aucun ancien auteur n'en parle, il est vrai; mais cette conjecture est cependant d'autant plus vraisemblable que, des fils et des petits-fils d'Hercule s'étant trouvés au siége de Troie, il est naturel d'imaginer que les troupes de Cleodæus aimèrent mieux se procurer une subsistance honorable, en offrant à ces princes leurs services, que de s'exposer à manquer du nécessaire, en montrant un attachement hors de saison à un prince qui ne pouvait encore, à raison de sa trop grande jeunesse, pourvoir à leurs besoins les plus pressants. Dans un cas à peu près pareil, lorsque le zèle indiscret des croisades se fut emparé de toutes les têtes, jamais l'Europe ne fut plus tranquille. On pourrait cependant demander pourquoi la France ne chassa pas l'Anglais de ses provinces; pourquoi elle ne subjugua point l'Angleterre et l'Allemagne, ou pourquoi l'Angleterre n'attaqua pas la France. Dans des temps qui sont près de nous, nous avons des historiens qui rendent raison de l'inaction de ces peuples. Mais, si ces historiens n'étaient point parvenus jusqu'à nous, on pourrait faire la même réponse que nous avons donnée, par rapport à l'inaction des Héraclides; et cette réponse, faute de monuments historiques, serait très-bonne.

CHAPITRE XVII.

Des rois de Lacédémone.

On a fixé dans le chapitre précédent, d'après des autorités respectables, la conquête du Péloponnèse par Aristodémus, Téménus et Cresphontes, qui remontaient à Hercule, à la cinquième génération, à l'an 3524 de la période julienne, 1190 ans avant notre ère. Les partages faits et le pays étant pacifié, Aristodémus, à qui était échue la Laconie, mourut, laissant deux enfants jumeaux qui ne faisaient que de naître. On voulut adjuger la couronne à l'aîné; mais comme il n'était pas possible de le distinguer du cadet, on eut recours à l'oracle de Delphes, qui ordonna aux Lacédémoniens de reconnaître pour rois ces deux princes, à qui on avait donné les noms d'Eurysthènes et de Proclès. De là vinrent les deux maisons des Eurysthénides et des Proclides. Agis, second roi de la maison des Eurysthénides, s'étant distingué par plusieurs grandes actions, acquit à ses descendants le surnom d'Agides. Il en fut de même dans la seconde maison. Eurypbon ou Eurypon, troisième prince de cette branche, ayant effacé par des actions d'éclat les deux rois, ses devanciers, ses descendants prirent le surnom d'Eurypontides.

On peut regarder la mort d'Aristodémus et la naissance d'Eurysthènes et de Proclès comme un point fixe en chronologie. J'ai placé cette mort et cette naissance en 3536 de la période julienne, 1178 ans avant notre ère, parce qu'ayant mis, d'après des autorités qui me paraissent incontestables, la conquête du Péloponnèse en 3524 de la période julienne, 1190 ans avant notre ère, il ne fallut pas moins de douze ans pour pacifier le pays, pour faire le traité de partage et pour affermir la nouvelle domination.

Qu'on ne s'imagine pas que ce traité de partage

soit une vaine supposition de ma part. Il est réel, et l'original de ce traité fut produit devant le sénat de Rome, présidé par l'empereur Tibère, l'an 25 de notre ère, c'est-à-dire environ 1214 ans après qu'il eut été fait; et voici à quelle occasion il fut produit. Tacite, historien exact, sera mon garant : « Les Lacédémoniens [1] et les Messéniens, dit-il, se » disputaient la possession du temple de Diane » Limnatide. Lacédémone prétendait l'avoir ancien- » nement bâti sur ses terres, et citait, pour le prou- » ver, des poëtes et ses annales... Les Messéniens » produisaient l'ancien partage du Péloponnèse » fait entre les descendants d'Hercule. Selon ce » partage, la contrée Denthéliate, où le temple fut » élevé depuis, appartenait au roi de Messène : té- » moin des inscriptions d'une haute antiquité gra- » vées sur la pierre et sur l'airain. » *Auditæ dehinc Lacedæmoniorum et Messeniorum legationes, de jure templi Dianæ Limnatidis, quod suis à majoribus, suâque in terrâ, dicatum, Lacedæmonii firmabant annalium memoriâ, vatumque carminibus.... Contra Messenii veterem inter Herculis posteros divisionem Peloponnesi protulère, suoque regi Dentheliatem agrum, in quo id delubrum cessisse, monumentaque ejus rei, sculpta saxis et ære prisco, manere.*

Voilà donc un point fixe et constant. En voici un autre qui ne l'est pas moins. C'est l'institution ou plutôt le renouvellement des olympiades. Depuis celle où Corœbus fut vainqueur, elles se célébrèrent sans aucune interruption; et, comme on inscrivit alors dans les registres publics les noms des vainqueurs aux jeux olympiques, les Grecs s'accoutumèrent peu à peu à les prendre pour une marque caractéristique des temps. Ces olympiades, que j'appelle du nom de Corœbus, parce que Corœbus d'Élée fut le premier qui y remporta le prix de la course, sont incontestablement de l'an 3938 de la période julienne, 776 ans avant notre ère.

Eusèbe [2] fait coïncider cet établissement avec la 37e et dernière année du règne d'Alcaménès, qui est le neuvième roi de Lacédémone de la maison des Eurysthénides ou Agides. On a donc un intervalle de 414 ans entre la naissance d'Eurysthènes et la mort d'Alcaménès. Eusèbe marque exactement la durée des règnes de chacun de ces neuf princes. Si l'on s'en rapportait à ce qu'il en dit, cet intervalle ne serait que de 325 ans, et l'on aurait un déficit de 89 ans. Ce qui prouve évidemment qu'il se trompe, c'est qu'il ne donne qu'un an de règne à Agis, le second roi de cette maison. Cependant ce prince acquit tant de célébrité que ses successeurs furent nommés Agides. Ce surnom, qu'ils se firent honneur de porter, prouve invinciblement que ce prince s'illustra par un grand nombre de belles actions, et que son règne ne fut pas moins long que glorieux. L'histoire ne nous a transmis qu'une seule de ses actions; mais on ne doit pas conclure de son silence qu'il n'en ait pas fait beaucoup d'autres, puisque ce n'est même que par occasion qu'elle en a parlé. Je ne mets pas au nombre de ses belles actions l'envoi d'une colonie en Achaïe, et je ne regarde pas cet événement comme un fait assez remarquable pour illustrer son règne. Quoi qu'il en soit, ce fut [1] Patreus qui la conduisit par son ordre. Patreus était de la naissance la plus distinguée. Il remontait [2] à la onzième génération, à Lacédæmon, par Preugénès, Agénor, Aréus, Ampyx, Pélias, Æginète, Déritus, Harpalus, Amyclas, qui donna son nom à la ville d'Amycles et à son territoire, et Lacédæmon, qui communiqua le sien au pays. Cette colonie s'empara de la ville d'Aroë, sur la côte ouest du golfe Corinthiaque, environ à quatre-vingts stades du Pirus, et l'appela Patres, du nom de son chef. Si cet événement ne suffit pas pour illustrer le nom d'Agis, il y en eut un autre qui, selon l'opinion commune des hommes, couvrit ce prince de gloire. Ce fut la conquête de la ville d'Hélos et de son territoire.

Après la conquête du Péloponnèse, les Héraclides, voulant s'attacher par des liens indissolubles, les villes voisines de la Laconie, s'engagèrent à rendre la justice également à tous les citoyens et sans aucune acception de personne. C'est ce que les Grecs appelaient dans leur langue l'isonomie, c'est-à-dire l'égale distribution de la justice. Ils leur donnèrent aussi part dans le gouvernement de l'état, et partagèrent avec elles les places de la magistrature. Agis, prince ambitieux et entreprenant, non content de leur enlever ces prérogatives, leur imposa encore un tribut. Ces villes isolées, ne se sentant pas assez fortes pour résister à une puissance aussi formidable que celle de Sparte, ou manquant d'énergie, aimèrent mieux se soumettre que de courir les hasards de la guerre. La seule ville d'Hélos osa résister. Agis l'attaqua, et, après une guerre opiniâtre, dont nous ignorons les détails, il la subjugua et en réduisit les malheureux habitants dans le plus dur esclavage. Cette conquête n'est pas probablement la seule qui ait illustré ce règne; mais, quand elle le serait, on voit un plan formé pour asservir tou-

[1] Taciti Annal., lib. IV, § XLIII, et de la traduction de l'Abbé de la Bletterie, tom. II, pag. 182.

[2] Euseb. Chronic. Can., pag. 150, et Chronicor., poster., pag. 114.

[1] Pausan. Laconic. sive, lib. III, cap. II, pag. 206.

[2] Id. Achaic. seu, lib. VII, cap. XVIII, pag. 568.

[3] Strab., lib. VIII, pag. 361, A

tes les villes voisines de Sparte. Pour exécuter ce plan, il fallut prendre beaucoup de mesures et faire des opérations qui exigèrent un grand nombre d'années. Eusèbe et le Syncelle se sont donc évidemment trompés en ne donnant à Agis qu'un an de règne. S'ils se sont trompés à l'égard de ce prince, quelle sorte de confiance méritent-ils relativement à la durée des règnes des huit autres? Il faut donc suivre une autre marche. Celle des générations me paraît bien simple. Suivant cette règle, il faut comprendre non-seulement Eurysthènes, mais encore son père Aristodémus; non-seulement Alcaménès, mais encore son fils Polydore; car sans cela on n'aurait que l'intervalle entre la mort d'Eurysthènes et la naissance d'Alcaménès, suivant cette définition [1] de Censorin : une génération comprend l'espace *à sementi ad sementem*. Ainsi, pour ces neuf princes, il faut compter onze générations. Dans la plupart des pays de la Grèce on comptait trois générations par siècle, et telle est l'évaluation [2] d'Hérodote. Ces onze générations ne donneraient que 367 ans. L'intervalle entre la naissance d'Eurysthènes et la mort d'Alcaménès étant de 414 ans, comme je l'ai déjà dit, la méthode ordinaire se trouve défectueuse, puisqu'elle donne 47 ans de moins. Je réponds que cette méthode est infaillible pour le commun des hommes et pour la plupart des peuples de la Grèce, qui se mariaient à l'âge de trente ans. Mais l'usage était différent à Lacédémone : on ne s'y mariait pas avant l'âge de trente-sept ans, ainsi que je l'ai déjà prouvé dans le cours de cet essai chronologique, et comme l'avait prouvé avant moi [3] le savant Fréret. Cette loi ou coutume des Lacédémoniens était sage; Aristote l'approuve, et c'est sans doute d'après elle que ce philosophe ne permet pas aux hommes de se marier avant trente-sept ans, « parce que le mariage, dit-il, nuit à l'ac-
» croissement du corps. Il y a en effet, ajoute-il, un
» temps déterminé pour cet accroissement, et c'est
» lorsque la liqueur séminale ne se surabonde plus.
» Aussi, continue-t-il, faut-il marier les femmes à
» dix-huit ans et les hommes à trente-sept ou peu au-dessous. » [4] Τὰ τῶν ἀῤῥένων σώματα βλάπτεσθαι δοκεῖ πρὸς τὴν αὔξησιν ἐὰν ἔτι τοῦ σπέρματος αὐξανομένου ποιῶνται τὴν συνουσίαν. Καὶ γὰρ τούτου τις ὡρισμένος Χρόνος, ὃν οὐχ ὑπερβαίνει πληθύον ἔτι. διὸ τὰς μὲν ἁρμόττει περὶ την ὀκτωκαίδεκα ἐτῶν ἡλικίαν συζευγνύναι, τοὺς δ' ἑπτὰ καὶ τριάκοντα, ἢ μικρόν. C'est d'après cet usage, constamment observé à Lacédémone, auquel les rois eux-mêmes n'étaient pas moins soumis que leurs sujets, qu'il faut calculer les générations des rois de ce pays. En multipliant donc ces onze générations par trente-sept, on aura 407 ans, qui est, à sept ans près, l'intervalle entre la naissance d'Eurysthènes et la mort d'Alcaménès. Ce dernier point étant trouvé, je veux dire, la dernière année du règne d'Alcaménès, qui coïncide avec l'an de la période julienne 3938, 776 ans avant notre ère, et avec la première olympiade, celle où Corœbus remporta le prix, et qui servit dans la suite à calculer les temps; ce dernier point, dis-je, étant trouvé, on aura aussi nécessairement l'année du renouvellement des olympiades par Lycurgue de Lacédémone, Iphitus d'Élée et Cléosthènes de Pise. Car ce renouvellement précède de vingt-sept olympiades, c'est-à-dire de 108 ans, l'olympiade où Corœbus fut couronné, et il est de l'an 3830 de la période julienne, 884 ans avant l'ère vulgaire. En examinant de près les règnes des dix premiers princes de cette maison, on trouvera que cette époque doit se rencontrer, à peu de chose près, à la vingt-neuvième année du règne d'Archélaüs et à la quatrième année du règne de Charillus, roi de la seconde maison, dont Lycurgue était tuteur. Voilà les seules données certaines que l'on ait sur ces neuf princes. Quoique l'on ne puisse rien dire de positif sur la durée des règnes des autres princes, il ne faut pas croire cependant que l'on soit en droit de suivre son caprice, en assignant à chacun d'eux un règne plus ou moins long, ou que l'on puisse commencer au hasard le règne de tel ou tel prince et sans avoir aucune règle qui nous guide. On sait, par exemple, que sous Labotas, fils d'Agis, les Lacédémoniens firent la guerre aux Argiens au sujet de la Cynurie, et que Prytanis, le quatrième roi de la seconde maison, régnait alors. Il faut donc nécessairement faire correspondre une partie du règne de Labotas avec une partie de celui de Prytanis.

On sait aussi qu'Archélaüs, roi de Lacédémone, de la première maison, prit la ville d'Ægys, secondé par Charillus, roi de la seconde maison. Le règne d'Archélaüs coïncide donc en partie avec le règne de Charillus et même avec la majorité de ce prince.

Téléclus, fils d'Archélaüs, succéda à son père, et Pausanias [1] nous apprend que Nicandre était son contemporain. On connaît encore les collègues de plusieurs autres princes. Ainsi il n'y a rien d'arbitraire dans la manière dont j'ai disposé leurs règnes.

Eusèbe assure que l'olympiade de Corœbus est de la 37e et dernière année du règne d'Alcaménès, roi de la première maison. Sosibius [2] prétend de son

[1] Censorin. de Die natali, cap. XVII, pag. 79.

[2] Herodot., lib. II, § CXLII.

[3] Défense de la chronologie contre le système Chronologique de M. Newton, pag. 68 et 69.

[4] Aristot. de Republicâ, lib. VII, cap. XVI, pag. 446.

N. B. Cette page, par une faute typographique, est chiffrée 464.

[1] Pausan. Laconic. seu, lib. III cap. VII, pag. 220.

[2] Sosibius apud Clement. Alexandrin. Stromat., lib. I, pag. 389.

côté que cette olympiade est de la 54e année du règne de Nicandre, roi de la seconde maison. Les données à peu près certaines que nous avons sur cette seconde maison ne permettant pas d'adopter cette date, il ne s'ensuit pas moins qu'il faut faire correspondre une année quelconque de son règne avec la 37e de celui d'Alcaménès. Ainsi le commencement et la durée du règne de ces neuf princes ne sont pas tout-à-fait arbitraires. Je sais qu'on peut combiner les règnes de ces deux maisons d'une manière différente de la mienne; mais, si l'on adopte, comme on le doit, les points fixes et les coïncidences de ces règnes, j'ose croire qu'on ne s'écartera pas beaucoup de ma méthode, et que la marche de l'histoire n'en sera pas interrompue.

Si l'on a vu dans la première maison des rois de Lacédémone quelques points fixes, on peut assurer qu'il y en a aussi dans la seconde, qui sont comme autant de pivots sur lesquels roule la chronologie de cette maison.

1° Nous avons, comme dans la première, la naissance de Proclès, qui est incontestablement, ainsi que celle d'Eurysthènes, de l'an 3536 de la période julienne, 1178 ans avant notre ère.

2° Nous avons aussi le renouvellement des olympiades par Lycurgue; ce renouvellement doit être de l'an 3830 de la période julienne, 884 ans avant notre ère, puisque, de l'aveu de tous les chronologistes, il précède de 108 ans l'olympiade où Corœbus remporta le prix. Or, comme on sait que Lycurgue profita du crédit que lui donnait dans la Grèce la tutelle de Charillus pour instituer les olympiades, le commencement de cette tutelle doit précéder de peu cette institution. C'est par cette raison que j'ai placé la tutelle quatre ans avant l'olympiade d'Iphitus.

La législation de Lycurgue exigeait des ménagements d'autant plus grands que si elle assurait à l'état pris ensemble de la supériorité sur tous ses voisins, elle contrariait d'un autre côté les goûts et les inclinations de la plupart des individus. Il fallait, pour la faire adopter, faire jouer bien des ressorts et avoir en sa main une grande puissance. Il faut conclure de là que cette législation n'est pas des premières années de la tutelle, mais plutôt des dernières années. Si on l'eût placée après la tutelle, Lycurgue, en perdant son autorité, n'aurait plus eu assez de crédit pour la faire approuver; au lieu qu'en la mettant vers la fin de la tutelle, il jouissait de toute son autorité, et conséquemment de tout le crédit possible pour la faire adopter. Ajoutons à cela qu'il avait élevé Charillus, son neveu, dans les meilleurs principes, qu'il l'avait imbu de ses maximes, et que non seulement il lui avait fait goûter sa législation, mais encore qu'il lui en avait fait sentir les avantages et même la nécessité. Ce jeune prince touchant, pour ainsi dire, à sa majorité, commençait à prendre de l'ascendant dans les délibérations de l'état, et devait par son exemple, ses discours et son crédit naissant, contribuer à la faire recevoir. J'ai placé par ces raisons cette législation la vingt-deuxième année de son règne, qui est nécessairement aussi la vingt-deuxième année de la tutelle, et l'an 3848 de la période julienne, 866 ans avant l'ère vulgaire. Charillus devint majeur l'an 3851 de la période julienne, 863 ans avant notre ère.

Pausanias [1] nous apprend qu'Archélaüs, roi de la première maison, était son contemporain, et qu'ayant entrepris une guerre contre les peuples voisins de la Laconie, il fut secondé par Charillus dans le siége de la ville d'Ægys. Il est naturel de penser que ce prince voulut signaler le commencement de sa majorité par quelque exploit. J'ai placé par cette raison ce siége trois ans après sa majorité.

J'ai prouvé, par le renouvellement des olympiades et par la tutelle de Lycurgue, que Charillus avait commencé à régner l'an 3826 de la période julienne. Il y a donc eu entre la naissance de ce prince et celle de Proclès un intervalle de 290 ans. Cet intervalle a été rempli par six princes ou huit générations; car la règle des générations exige nécessairement que l'on comprenne le père de Proclès et le fils de Charillus, suivant la définition de Censorin, rapportée un peu plus haut. Ces huit générations multipliées par 37, qui est l'âge où l'on se mariait à Lacédémone, donnent 296, qui est, à six ans près, le nombre d'années qui s'est écoulé entre la naissance de Proclès et celle de Charillus.

On parviendrait au même but en calculant les générations postérieures à Charillus. On sait qu'Agis II, petit-fils d'Agésilaüs, fut tué dans une [2] bataille contre Antipater, la troisième année de la CXIIe olympiade, qui correspond à l'an 4385 de la période julienne, 329 ans avant l'ère vulgaire. Ce prince remontait en ligne directe à Polydectes, frère aîné de Lycurgue, à la seizième génération. Pour avoir l'année de la naissance de Polydectes, il faut nécessairement compter Eunomus son père. Nous aurons alors dix-sept générations, qui, étant multipliées par 37, selon la méthode des Lacédémoniens, donneront 629 ans. En retranchant ce nombre de 4385, qui est l'année de la période julienne où fut tué Agis, le résultat sera 3756 pour l'année de la période julienne où sera né Polydectes, frère aîné de Lycurgue; ce qui est, à quatre ans près, l'époque où j'ai placé sa naissance.

Nous avons donc deux points fixes et quatre don-

[1] Pausan. Laconic. sive, lib. III, cap. II, pag. 208.

[2] Pausan. Laconic., sive, lib. III, cap. X, pag. 230. Diodor. Sicul., lib. XVIII, § LXIII, tom. II, pag. 208 et 209.

nées entre la première année de Proclès et la vingt-huitième année de Charillus. Le reste est arbitraire. Il ne faut pas cependant en conclure, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer plus haut, que le commencement et la fin du règne de ces princes le soit aussi. Ils dépendent nécessairement des points fixes et des données à peu près certaines que l'on a sur ces deux maisons. On peut remplir le reste de plusieurs manières différentes, sans pouvoir cependant se flatter d'avoir rencontré la véritable. J'espère que le lecteur équitable, qui voudra bien se donner la peine de réfléchir sur mes motifs, me rendra la justice que je ne me suis pas fait de système, ou plutôt que mon système n'est que le résultat des faits. Aussi n'ai-je voulu lire aucun des chronologistes modernes avant que d'avoir fait cet arrangement, de crainte de me laisser préoccuper. Après une lecture attentive de leurs différents systèmes, je persiste à croire que celui que je présente est sujet au moins d'inconvénients possible.

Je ne dois pas cependant dissimuler que, frappé à la lecture des *Annales Thucydidei* de Henri Dodwell, et de la Défense de la chronologie, par M. Fréret, du principe lumineux du calcul par les générations; je n'ai réformé plusieurs points que j'avais traités trop légèrement. J'avais lu anciennement ces deux ouvrages, et longtemps avant ma première édition; mais je n'en avais plus alors qu'une idée confuse. Je ne puis cependant me persuader que ce calcul m'appartienne; je pense plutôt que c'est une réminiscence de ma part, et qu'il s'est tellement gravé dans ma tête que rien n'a pu l'en effacer, quoique j'eusse oublié les ouvrages et les auteurs auxquels il peut se faire que j'en aie l'obligation. Je fais cet aveu, de crainte d'être soupçonné d'avoir voulu m'approprier les idées de deux savants pour qui j'ai la plus haute vénération.

Voici donc, d'après ces points fixes et ces données, les deux maisons des rois de Lacédémone en regard l'une de l'autre, afin qu'on puisse les comparer plus aisément. Nous donnerons ensuite le tableau généalogique de ces deux maisons.

MAISON DES EURYSTHÉNIDES OU AGIDES.	Pér. jul.	Ans av. J.C.	Olympiad. d'Iphitus.	
Naissance d'Eurysthènes : il règne 64 ans.	3536	1178		
Majorité d'Eurysthènes.	3561	1153		
Agis, fils d'Eurysthènes, règne 40 ans.	3600	1114		
Il subjugue les hilotes.	3623	1091		
Echestratus règne 39 ans.	3640	1074		
Il chasse les Cynuriens de leur pays. (Paus., lib. III, cap. II.)	3670	1044		
Labotas règne 40 ans.	3679	1035		
Guerre entre les Argiens et les Lacédémoniens, au sujet de la Cynurie.	3682	1032		
Doryssus règne 42 ans.	3719	995		
Agésilaüs Ier règne 44 ans.	3761	953		
Archelaüs règne 56 ans.	3805	909		
Olympiade d'Iphitus.	3830	884	I	1
Archélaüs, secondé par Charillus, prend la ville d'Ægis.	3854	860	VII	1
Téléclus règne 40 ans.	3861	853	VIII	4
Il prend les villes d'Amycles, de Pharis, de Géranthres, et les détruit. (Pausan., lib. III, cap. II.)	3899	815	XVIII	2
Téléclus fait prendre à des jeunes gens des habits de femme, et se met en embuscade avec eux près du temple de Diane Limnatide, sur les confins de la Messénie et de la Laconie. Les Messéniens, ayant découvert l'embûche, passent ces jeunes gens au fil de l'épée; Téléclus lui-même périt. (Pausan., lib. IV, cap. IV, p. 288; lib. III, cap. III, p. 208.) Nicandre, roi de la seconde maison, était son contemporain. (Id., lib. II, cap. VIII, page 220.) Alcaménès lui succède : il règne 37 ans.	3901	813		4
Il attaque la ville d'Hélos, que les Achéens avaient relevée, la détruit, et bat les Argiens qui étaient venus au secours. (Pausan., lib. III, cap. II, p. 209.) Cette ville avait été prise et ses habitants réduits en esclavage 292 ans auparavant. Voyez l'an 3623.	3915	799	XXII	2

MAISON DES PROCLIDES OU EURYPONTIDES.	Pér. jul.	Ans av. J.C.	Olympiad. d'Iphitus.	
Naissance de Proclès : il règne 55 ans.	3536	1178		
Majorité de Proclès.	3561	1153		
Soüs règne 44 ans.	3589	1125		
Eurypon règne 48 ans.	3633	1081		
Prytanis règne 68 ans.	3681	1033		
Guerre entre les Lacédémoniens et les Argiens, au sujet de la Cynurie. (Pausan., lib. III, cap. VII.)	3682	1032		
Eunomus règne 53 ans.	3749	965		
Naissance de Polydectes, fils d'Eunomus.	3760	954		
Naissance de Lycurgue, fils d'Eunomus, d'un second lit.	3790	924		
Eunomus est tué dans une sédition : Polydectes règne 24 ans.	3802	912		
Charillus succède à Polydectes : il règne 64 ans. Lycurgue est son tuteur.	3826	888		
Olympiade d'Iphitus d'Élée.	3830	884	I	1
Législation de Lycurgue.	3848	866	V	3
Majorité de Charillus.	3851	863	VI	2
Charillus seconde Archelaüs et prend avec lui la ville d'Ægis. (Pausan., lib. III, cap. II.)	3854	860	VII	1
Charillus attaque les Tégéates sur la foi d'un oracle équivoque : il est battu par les femmes et fait prisonnier. Il est relâché à condition qu'il ferait serment de ne plus porter les armes contre Tégée : il viole son serment. (Pausan., lib. III, cap. VII, pag. 219 et 220; lib. VIII, cap. XXVIII, pag. 697.)	3872	842	XI	1
Mort de Lycurgue.	3874	840	XII	1
Nicandre, fils de Charillus, règne 53 ans.	3890	824	XVI	1
Nicandre entre sur les terres des Argiens, où il met tout à feu et à sang.	3895	821		4

SUITE DE LA MAISON DES AGIDES.	Pér. Jul.	Ans av. J.-C.	Olymp. de Corœbus.	
Olympiade de Corœbus. Eusèbe fixe la première olympiade la dernière année du règne d'Alcaménès. (Chronic. canon., pag. 150, et Chronic. poster., pag. 114.) . . . Alcaménès meurt la trente-septième année de son règne.	3938	776	I	1
Polydore, fils d'Alcaménès, règne 55 ans, selon Vecchieti, pag. 21. Théopompe est son contemporain. (Pausan., lib. III, cap. III, p. 209; lib. IV, cap. VII, pag. 296.). . . .	3939	775		1
Prise d'Amphée par les Spartiates : première guerre de Messénie commence sous Polydore. (Pausan., lib. III, cap. III, pag. 209.) Cet auteur se contredit (lib. IV, cap. V, pag. 292), puisqu'il prétend que le soin de cette guerre fut confié à Alcaménès, son père	3971	743	IX	2
Combat entre les Messéniens et les Lacédémoniens : l'aile droite des premiers est battue par Polydore; la gauche, commandée par Euphaès, leur roi, a de l'avantage sur Théopompe.	3976	738	X	3
Combat indécis entre les Messéniens et les Spartiates : Euphaès, roi de Messénie, y perd la vie.	3983	731	XII	2
Fin de la première guerre de Messénie : elle dura 20 ans.	3991	723	XIV	2
Polydore est tué par Polémarque : Eurycrates Ier, son fils, lui succède : il règne 35 ans.	3994	720	XV	1
Anaxandre, fils d'Eurycrates Ier, lui succède : il règne 54 ans..	4029	685	XXIII	4
Révolte des Messéniens..	4031	683	XXIV	2
Seconde guerre de Messénie.	4032	682		2
Prise de la ville d'Ira par les Lacédémoniens : fin de la seconde guerre de Messénie.	4046	668	XXVIII	1
Eurycrates II succède à son père Anaxandre : il règne 36 ans. Hérodote le nomme Eurycratides (lib. VII, § CCIV.).	4063	651	XXXII	2
Léon, fils d'Eurycrates II, règne 45 ans.	4099	615	XLI	2
Anaxandrides, fils de Léon, règne 55 ans.	4144	570	LII	3
Paix simulée entre les Lacédémoniens et les Tégéates. (Hérodot., lib. I, § LXVII.)	4146	568	LIII	1
Les Lacédémoniens obtiennent de grands avantages sur les Tégéates. (Hérodot., lib. I, § LXVIII.)	4148	566		3
Anaxandride épouse une seconde femme par l'ordre des éphores; et conserve la première.	4172	542	LIX	3
La seconde femme d'Anaxandrides accouche de Cléomènes.	4173	541		4
La première femme d'Anaxandrides accouche de Doriée.	4174	540	LX	1
La première femme accouche l'année suivante de Léonidas, qui fut tué à la bataille des Thermopyles.	4175	539		2
La même femme accouche de Cléombrote, père de Pausanias, qui commanda les Grecs à la bataille de Platée	4176	538		3
Cléomènes, fils d'Anaxandrides, règne 26 ans.	4199	515	LXVI	2
Doriée, son frère, conduit une colonie en Libye.	4199	515	LXVI	2

SUITE DE LA MAISON DES EURYPONTIDES.	Pér. Jul.	Ans av. J.-C.	Olymp. de Corœbus.	
Olympiade de Corœbus, la trente-quatrième année de Nicandre, selon Sosibius (apud Clem. Alexand. Stromat., lib. I, pag. 389), mais, selon des données que je crois certaines, la quarante-huitième année du règne de ce prince.	3938	776	I	1
Théopompe, fils de Nicandre, succède à son père : il règne 47 ans.	3943	771	II	2
Première guerre de Messénie. . . .	3971	743	IX	2
Archidamus, fils de Théopompe, meurt avant son père.	3980	734	XI	
Théopompe est tué dans une action contre les Messéniens. (Clement. Alexand. Cohort. ad gentes, p. 36.)	3990	724		
Zeuxidamus, fils d'Archidamus et petit-fils de Théopompe, lui succède : il règne 40 ans.			XIV	1
Fin de la première guerre de Messénie.	3991	723		2
Anaxidamus, fils de Zeuxidamus, lui succède : il règne 60 ans. . .	4030	684	XXIV	1
Révolte des Messéniens.	4031	683		2
Seconde guerre de Messénie.	4032	682		2
Prise d'Ira par les Lacédémoniens : fin de la seconde guerre de Messénie.	4046	668	XXVIII	1
Agasiclès, fils d'Anaxidamus, règne 50 ans.	4090	624	XXXIX	1
Guerre des Lacédémoniens avec les Tégéates.	4094	620	XL	1
Ariston, fils d'Agasiclès, lui succède : il règne 44 ans : il était contemporain d'Anaxandrides. (Hérodot., lib. I, § LXV.)	4140	574	LII	3
Les Lacédémoniens, ayant essuyé différents échecs dans la guerre contre les Tégéates, font avec eux une paix simulée. (Idem. ibid., § LXVII.)	4146	568	LIII	1
Les Lacédémoniens recommencent la guerre contre les Tégéates; et obtiennent sur eux de grands avantages. (Idem., ibid., § LXVIII.). .	4148	566		3
Démarate, fils d'Ariston, contemporain d'Anaxandrides et de Cléomènes, règne 28 ans.	4194	520	LXV	1

SUITE DE LA MAISON DES AGIDES.	Pér. jul.	Ans a.JC.	Olymp. de Corœbus.	
Cléomènes remporte une victoire sur les Argiens.	4200	514		3
Cléomènes contribue à l'expulsion d'Hippias, tyran d'Athènes.	4204	510	LXVII	3
Cléomènes chasse Clisthènes de la ville d'Athènes, et s'empare de la citadelle : forcé par les Athéniens de l'évacuer, il se retire. Doriée s'empare de Minoa, en Sicile, et lui donne le nom d'Héraclée; peu après il périt dans un combat contre les Carthaginois.	4206	508	LXVIII	1
Cléomènes entre dans l'Attique avec les Corinthiens et Démarate son collègue : abandonné de ceux-ci, il se retire.	4207	507		2
Les Eginètes donnent la terre et l'eau à Darius.	4221	493	LXXI	4
Cléomènes passe dans l'île d'Egine pour se saisir des coupables ; les Eginètes lui résistent par le conseil de Démarate. De retour à Lacédémone, il fait chasser Démarate.	4222	492	LXXII	1
Cléomènes se tue dans un accès de fureur. Léonidas, son frère, âgé de 50 ans, lui succède.	4225	489		4
Léonidas est tué à la bataille des Thermopyles. Plistarque lui succède sous la tutelle de Pausanias, fils de Cléombrote. Voyez l'année 4176.	4234	480	LXXV	1
Pausanias, tuteur de Plistarque, gagne la bataille de Platées.	4235	479		1
Pausanias, soupçonné de vouloir se rendre absolu, est rappelé et ensuite absous.	4236	478		3
Pausanias, ayant manifesté le dessein de subjuguer la Grèce, est mandé à Lacédémone et mis à mort. Plistarque meurt peu après.	4237	477		4
Plistoanax, fils de Pausanias, petit-fils de Cléombrote, arrière-petit-fils d'Anaxandrides, lui succède et règne 65 ans.	4238	476		4
Plistoanax entre dans l'Attique, pénètre jusqu'à Eleusis, et s'en retourne sans avoir rien fait.	4268	446	LXXXIII	3
Plistoanax, accusé de s'être laissé corrompre, est exilé 14 ans avant la guerre du Péloponnèse.	4269	445		4
Commencement de la guerre du Péloponnèse, au printemps.	4283	431	LXXXVII	1
Plistoanax est rappelé à Sparte après un exil de 19 ans.	4288	426	LXXXVIII	3
Pausanias, fils de Plistoanax, lui succède : il règne 14 ans.	4303	411	XCII	2
Fin de la guerre du Péloponnèse, vers la fin d'avril.	4310	404	XCIII	4
Pausanias accorde la paix aux Athéniens.	4310	404	XCIV	1
Agésipolis I, fils de Pausanias, règne 17 ans.	4317	397	XCV	4
Cléombrote, frère d'Agésipolis, règne 9 ans.	4334	380	C	1

SUITE DE LA MAISON DES EURYPONTIDES.	Pér. jul.	Ans a.JC.	Olympiades de Corœbus	
Démarate entre dans l'Attique avec Cléomènes, son collègue; mais, n'approuvant pas cette invasion, il se retire et force Cléomènes à la retraite. (Hérodot., lib. V, § LXXV.)	4207	507	LXVIII	2
Démarate chassé par les intrigues de Cléomènes. Léotychides, fils de Ménarès, règne en sa place.	4222	492	LXXII	1
Démarate se retire à la cour de Perse.	4223	491		2
Démarate donne avis aux Lacédémoniens des préparatifs de Xerxès.	4232	482	LXXIV	3
Léotychides gagne la bataille de Mycale.	4235	479	LXXV	1
Zeuxidamus, fils de Léotychides, meurt avant son père.	4243	471	LXXVII	2
Léotychides se laisse corrompre par les Aleuades : il est chassé. Archidamus II, fils de Zeuxidamus et petit-fils de Léotychides, règne en sa place 42 ans.	4245	469		4
Archidamus entre plusieurs années consécutives dans l'Attique et la ravage. (Pausan., lib. III, cap. VII.)	4267	447	LXXXIII	2
Commencement de la guerre du Péloponnèse, au printemps.	4283	431	LXXXVII	1
Archidamus II assiège Platées.	4285	429		3
Prise de Platées. Archidamus II meurt.	4287	427	LXXXVIII	2
Agis I lui succède.				3
Agis I s'empare au printemps de Décelie dans l'Attique, et la fortifie.	4301	413	XCI	3
Fin de la guerre du Péloponnèse au mois d'avril.	4310	404	XCIII	4
Guerre des Lacédémoniens avec les Eléens.	4312	402	XCIV	3
Agis I meurt de maladie. Agésilas, frère d'Agis I, lui succède.	4315	399	XCV	1

SUITE DE LA MAISON DES AGIDES.	Pér. jul.	Ans a. J.C.	Olympiades de Corœbus	
Cléombrote est tué à la bataille de Leuctres. Agésipolis II lui succède : il règne un an.	4343	371	CII	2
Cléomènes, frère d'Agésipolis II, lui succède : il règne 60 ans et 10 mois. (Diodor. Sicul., lib. XV, § LX. Idem, lib. XX, § XXIX.)	4344	370		2
Acrotatus, fils aîné de Cléomènes, meurt avant son père : Cléonyme, son cadet, ne régna pas.	4369	345	CVIII	4
Aréus, fils d'Acrotatus, et petit-fils de Cléomènes, succède à son grand-père : il règne 44 ans.	4405	309	CXVII	4
Cléonyme, fils cadet de Cléomènes, épouse Chélidonis, princesse du sang royal.	4417	297	CXX	4
Acrotatus, fils d'Aréus et neveu de Cléonyme, devient amoureux de Chélidonis.	4418	296	CXXI	1
Cléonyme, irrité contre Acrotatus, se retire en Épire auprès de Pyrrhus, et engage ce prince à faire la guerre aux Lacédémoniens.	4431	283	CXXIV	2
Aréus est tué dans un combat près de Corinthe : Acrotatus, son fils, lui succède.	4446	268	CXXVIII	1
Acrotatus périt dans un combat auprès de Mégalopolis.	4447	267	CXXVIII	2
Aréus II, fils d'Acrotatus, succède à son père sous la tutelle de Léonidas, fils de Cléonyme.	4447	267	CXXVIII	2
Léonidas, fils de Cléonyme, succède à Aréus II.	4454	260	CXXX	1
Léonidas est chassé de ses états par Cléombrote, son gendre : ce prince était de la même maison royale.	4460	254	CXXXI	3
Léonidas remonte sur le trône.	4468	246	CXXXIII	3
Cléomènes, fils de Léonidas, lui succède.	4484	230	CXXXVII	3
Il fait la guerre à Aratus.	4489	225	CXXXVIII	4
Il se sauve en Égypte : ayant excité des troubles en ce pays et craignant d'en être puni, il se tue. Agésipolis, fils d'Agésipolis, et petit-fils de Cléombrote, lui succède sous la tutelle de Cléomènes, fils de Cléombrote.	4493	221	CXXXIX	4
Chassé de ses états par le tyran Lycurgue, il s'embarque pour aller réclamer la protection du sénat de Rome : son vaisseau est attaqué par des pirates : il périt.	4514	200	CXLV	1
La maison des Agides finit en ce prince.				

SUITE DE LA MAISON DES EURYPONTIDES.	Pér. jul.	Ans a. J.C.	Olympiades de Corœbus	
Agésilas défait les Thébains à Coronée.	4321	393	XCVI	3
Agésilas marche au secours des Achéens, qui étaient pressés par les Ætoliens. (Xenoph. Hellen., lib. IV, cap. VI.)	4323	391	XCVII	2
Agésilas meurt en Égypte.	4352	362	CIV	3
Archidamus III lui succède : il règne 23 ans.	4353	361		3
Archidamus III marche au secours des Phocidiens.	4368	346	CVIII	3
Archidamus III périt en Italie dans une action contre les Lucaniens. Agis II lui succède : il règne 9 ans.	4376	338	CX	3
Agis II périt dans une bataille contre Antipater, au mois de mai. (Diodor. Sicul., lib. XVII, § LXIII.). Eudamidas Ier, son frère, lui succède : il règne 25 ans. (Plutarch. in Agide.	4385	329	CXII	3
ArchidamusIV, fils d'Eudamidas, lui succède : il règne 46 ans. (Plutarch., in Agide	4410	304	CXIX	1
Eudamidas II succède à son père Archidamus IV : il règne 14 ans.	4456	258	CXXX	3
Agis III succède à son père Eudamidas II. (Plutarch. in Agide, p. 796.)	4470	244	CXXXIV	1
Agis III veut rétablir les lois de Lycurgue.	4475	239	CXXXV	1
Les éphores le font mourir.	4479	235	CXXXVI	2
Eurydamidas II, fils d'Agis III, succède à son père, quoiqu'il fût encore enfant. Cléomènes, roi, ou plutôt tyran, de l'autre maison, le fait empoisonner par les éphores.	4488	226	CXXXVIII	3
Pausanias parle d'un Agis, fils d'Eudamidas, qui périt dans une bataille contre Aratus et les Mantinéens. Il est évident qu'il se trompe grossièrement ou que les copistes ont prodigieusement altéré son texte. (Voy. lib. VIII, cap. X.) Simson est, je crois, le seul écrivain qui ait relevé cette erreur sur l'année 3764. L'abbé Gédoyn ne s'est pas douté que Pausanias se fût trompé.				

Comme les princes de ces deux maisons ne se sont pas tous succédé de père en fils, je vais en présenter la généalogie sous un seul et même point de vue, afin que l'on voie d'un coup d'œil leur descendance d'Aristodémus, qui fit la conquête du Péloponnèse.

MAISON DES AGIDES.

Hercules.
Hyllus.
Cléodæus.
Aristomachus.
Aristodémus, premier roi de Lacédémone.
Eurysthènes.
Agis.
Échestratus.
Léobotas ou Labotas.

MAISON DES PROCLIDES OU EURYPONTIDES.

Hercules.
Hyllus.
Cléodæus.
Aristomachus.
Aristodémus, premier roi de Lacédémone.
Proclès ou Patroclès.
Soüs.
Eurypon.
Prytanis.

SUITE DE LA MAISON DES AGIDES.

Doryssus.

Agésilaüs I.

Archélaüs.

Taléclus.

Alcamènes.

Polydore.

Eurycrates Ier.

Anaxandre.

Eurycrates II, nommé Eurycratides par Hérodote.

Léon.

Anaxandrides. . . . . { Cléomènes, Léonidas, Cléombrote, } ses fils.

Cléomènes. . . . . Pausanias, { fils de Cléombrote.
Léonidas, fils d'Anaxandrides. Plistoanax, {

Plistarque.

Plistoanax, fils de Pausanias et petit-fils d'Anaxandrides.

Pausanias. . . . . { Cléombrote, son fils cadet.

Agésipolis Ier.

Cléombrote, fils de Pausanias. . . . { Cléonyme, son fils cadet.

Agésipolis II.

Cléomènes, fils de Cléombrote. . . { Acrotatus, son fils.

Aréus Ier, fils d'Acrotatus, petit-fils de Cléomènes . . . . { Aréus. Cléonyme, fils de Cléomènes.

Acrotatus. . . . . { Léonidas, tuteur d'Aréus.

Aréus II.

Léonidas II, fils de Cléonyme, petit-fils de Cléomènes.

Cléombrote, son gendre . . . . . { Agésipolis, son frère.

Léonidas II remonte sur le trône.

Cléomènes.

Agésipolis III, neveu de Cléombrote.

SUITE DE LA MAISON DES EURYPONTIDES.

Eunomus eut d'un second lit. . . . { Lycurgue. Eunomus, fils de Lycurgue. (Pausanias, lib. III, cap. XVI.)

Polydectes.

Charillus ou Charilaüs.

Nicandre.

Théopompe. Ses fils. . . . . . { Archidamus. Zeuxidamus. { Anaxandrides, Archidamus, { fils d'Anaxandrides.

Zeuxidamus, fils d'Archidamus, petit-fils de Théopompe. . . . . { Anaxilas, fils d'Archidamus.

Anaxidamus. . . . . { Léotychides, fils d'Anaxilas.

Archidamus Ier . . . . { Hippocratides, fils de Léotychides.

Agasiclès. . . . . { Agésilas, fils d'Hippocratides. Ménarès, fils d'Agésilas.

Ariston. . . . . { Léotychides, fils de Menarès, succéda à Démaratus.

Démaratus.

Léotychides, fils de Ménarès. . . . { Zeuxidamus III, son fils, meurt du vivant de son père.

Archidamus II, fils de Zeuxidamus et petit-fils de Léotychides. . . . { Archidamus, fils de Zeuxidamus. Agésilas, son fils cadet.

Agis Ier.

Agésilas, fils d'Archidamus II.

Archidamus III. . . . . { Eudamidas, son fils cadet.

Agis II.

Eudamidas Ier, fils d'Archidamus III.

Archidamus IV. (Plutarch. in Agide, pag. 776.)

Eudamidas II.

Agis III, mis à mort par les éphores.

Eudamidas III, empoisonné par les péhores.

Le trône de Lacédémone n'est plus occupé que par des tyrans.

CHAPITRE XVIII.

Des rois de Corinthe.

L'origine de Corinthe, de même que celle de toutes les anciennes villes, est mêlée de fables. Eumélus, fils d'Amphilyte, de la famille des Bacchiades, raconte[1], dans l'histoire de Corinthe, qu'il avait écrite en vers héroïques, qu'Ephyre, fille de l'Océan, s'était la première établie dans ce pays; qu'elle donna son nom à la ville; qu'après elle, Marathon, fils d'Epopée et petit-fils d'Alœus, et Corinthus, régnèrent à Ephyre; que celui-ci changea son nom en celui de Corinthe, qu'elle conserva depuis; que Jason et Médée[2] y régnèrent ensuite; mais que Jason étant retourné à Iolcos, et Médée en Asie, ils laissèrent la couronne à Sisyphe, fils d'Æole et petit-fils d'Hellen.

Si l'on aime mieux s'en rapporter à Sophocles dans sa tragédie d'OEdipe roi, Polybe régnait à Corinthe dans le même temps que Laïus régnait à Thèbes; ce prince, n'ayant point d'enfants, adopta OEdipe. On ignore s'il succéda immédiatement à Corinthus, ou s'il y eut entre eux deux ou plusieurs princes. Quoi qu'il en soit, Créon fut vraisemblablement son successeur immédiat. En effet, il régnait en cette ville, lorsque Jason et Médée s'y retirèrent, comme on le voit dans la Médée, tragedie d'Euripides. Médée, quelque temps après, fit périr Créon avec sa fille; mais, craignant la vengeance des Corinthiens, elle se réfugia à Athènes auprès d'Égée. Ce fut alors que Sisyphe, fils d'Æole et petit-fils d'Hellen, monta sur le trône de Corinthe.

[1] Pausan. Corinth., sive lib. II, cap. I, pag. 110.

[2] Pausan. Corinth., sive lib. II, cap. III, pag. 119.

Ce prince fut le fondateur de la dynastie des Sisyphides[1], que l'on regarde communément comme la première, parce que les rois de cette maison donnèrent au royaume de Corinthe une consistance qu'il n'avait point eue jusqu'alors. Ornytion, Thoas, Damophon, Propodas, qui descendaient de père en fils de Sisyphe, régnèrent ensuite. Doridas et Hyanthidas, fils de Propodas, partagèrent entre eux le gouvernement, et régnèrent conjointement. Mais, les Héraclides étant rentrés dans le Péloponnèse, ces deux princes livrèrent Corinthe[2] à Alétès, et restèrent dans le pays. Il est vraisemblable qu'ils avaient au moins 60 ans lorsqu'Alétès s'empara de cette ville. Il n'est pas naturel d'imaginer qu'ils eussent été assez lâches pour ne pas seconder les efforts des Corinthiens, qui attaquèrent[3] les Doriens et pour ne pas suivre le sort de leurs sujets, qui se retirèrent en d'autres lieux après la perte de la bataille, s'ils n'eussent pas été d'un âge avancé. La victoire d'Alétès et le commencement de son règne sont de la 30e année après le retour des Héraclides, comme on le verra plus bas. Doridas et Hyanthidas avaient donc environ 30 ans lors de la conquête du Péloponnèse. Cette conquête est, comme on l'a vu dans le chapitre XVI, concernant les Héraclides, de l'an 3524 de la période julienne, 1190 ans avant notre ère. Si l'on remonte, par les générations, depuis Doridas jusqu'à Sisyphe, il se trouvera que ce dernier prince était né vers l'an 3324 de la période julienne, 1390 ans avant notre ère. Cela s'accorde bien avec ce que nous avons[1] dit d'Ion, qui, de même que lui, était petit-fils d'Hellen.

Si Sisyphe n'a commencé à régner à Corinthe qu'après le départ de Médée de cette ville, comme le dit Eumélus, il n'est monté sur le trône qu'à l'âge de 62 ans, et vers l'an 3386 de la période julienne, 1328 ans avant notre ère. En effet, Médée fut enlevée vers l'an 3364 de la période julienne, 1350 ans avant notre ère. Elle alla d'abord à Iolcos avec Jason. Bientôt après, obligée de se retirer à Corinthe, elle y régna ou voulut y régner. Chassée de Corinthe, elle se réfugia à Athènes auprès d'Égée. Mais, ayant voulu empoisonner Thésée, elle quitta la Grèce vers l'an 3387 de la période julienne, 1327 ans avant l'ère vulgaire. Comme le séjour qu'elle fit à Athènes ne fut pas long, il y a lieu de croire qu'elle fut chassée de Corinthe vers l'an 3386 de la période julienne, 1328 ans avant notre ère, et que Sisyphe succéda à Créon, qui venait de périr par les intrigues de cette artificieuse princesse. Le règne de Sisyphe ne peut avoir été fort long, et je suppose qu'il ne fut que de 8 ans. Ornytion dut, par conséquent, lui succéder l'an 3394 de la période julienne, 1320 ans avant notre ère. La durée du règne de ce prince, et celle des règnes de ses successeurs, est très-incertaine, et je me suis cru en droit, par cette raison, de lui donner quelle étendue il m'a plu, sans déroger cependant à la vraisemblance. Thoas, successeur d'Ornytion, fut dépossédé par Atrée ou par Agamemnon. Il est certain qu'Agamemnon régnait à Corinthe lorsqu'il partit[1] pour l'expédition de Troie. La Grèce n'était pas, dans le temps de cette expédition, aussi peuplée qu'elle le fut depuis. De nombreuses levées de troupes l'épuisèrent. Thoas attendait probablement avec impatience l'occasion de remonter sur le trône de ses pères, et il y a grande apparence qu'Agamemnon ne fut pas plus tôt parti qu'il rentra dans ses états. Il est certain que Damophon, Propodas, Doridas et Hyanthidas lui succédèrent, que ces deux derniers princes, qui étaient frères, régnèrent conjointement, et qu'Alétès, de la maison des Héraclides, leur enleva la couronne 30 ans après le retour des Héraclides.

Je passe actuellement aux rois de Corinthe et aux prytanes annuels de la maison des Héraclides, plus communément appelés Bacchiades. On a sur cette dynastie beaucoup plus de lumières que sur celle des Sysiphides. Il reste cependant encore quelque obscurité, et il faudrait sans doute pour la dissiper une très-longue dissertation ; mais les bornes de cet ouvrage m'imposent la nécessité d'être court.

Il s'agit de déterminer le commencement et la durée des règnes des Alétiades et des Bacchiades, qui tiraient leur origine d'Hercule celle des prytanes annuels de la famille des Bacchiades, et le commencement du règne de Cypsélus, qui chassa les prytanes, et s'empara de la souveraineté.

Si l'on s'en rapportait à Diodore de Sicile, la question serait bientôt décidée. « Les Héraclides[2], » dit-il, ne se furent pas plus tôt rendus maîtres du » Péloponnèse qu'ils envoyèrent chercher Alétès, » et lui remirent la ville de Corinthe avec son terri- » toire. Ce prince régna 38 ans. Ses successeurs oc- » cupèrent le trône après lui jusqu'à la tyrannie de » Cypsélus, qui est postérieure au retour des Héra- » clides de 447 ans. Ixion, qui vint ensuite, gou- » verna 38 ans, Agélas 37, Prumnis 35, et Bacchis » le même nombre d'années. Ce prince se distingua » plus que tous ses prédécesseurs, et mérita, par » ses actions illustres, que les rois qui le suivirent » prissent le nom de Bacchides ou[3] Bacchiades.

[1] Pausan. Corinth., lib. II, cap. IV, pag. 120.
[2] Id., ibid.
[3] Dans le chap. XV, sect. III, § III.

[1] Homeri Iliad., lib. II, vers. 570.
[2] Diodor. Sicul. Fragm., tom. II, pag. 635.
[3] Ce dernier mot ne se trouve point dans le texte de

» Agélas lui succéda et régna 30 ans, Eudémus 25, » Aristomèdes 35. Lorsqu'il mourut, son fils Télestès était encore enfant. Agémon, son oncle et son » tuteur, s'empara de la couronne et la conserva » 16 ans. Alexandre lui succéda et régna 25 ans; » mais Télestès, l'ayant tué, remonta sur le trône, » et s'y maintint 12 ans. Il fut tué par ses parents, » et Automénès ne régna qu'un an. La royauté fut » abolie, et les Bacchiades, qui étaient plus de deux » cents, s'emparèrent de l'autorité souveraine, et » gouvernèrent conjointement. Cependant ils élu- » rent l'un d'entre eux pour tenir les rênes de l'état, » sous le nom de prytane annuel. Cette forme de » gouvernement subsista 90 ans, jusqu'à la tyrannie » de Cypsélus, qui chassa les prytanes. »

Toutes ces sommes réunies font 417 ans, quoique Diodore ait avancé que les rois et les prytanes annuels en aient régné 447. M. Wesseling trouve le [1] moyen de concilier Diodore de Sicile avec lui-même, en rapportant un passage du grammairien Didyme qui soutient qu'Alétès ne commença à régner que 30 ans après le retour des Héraclides.

Cette solution est ingénieuse, et lève toutes les difficultés, si l'on suppose, avec Diodore de Sicile, que la ville de Troie a été prise l'an 3530 de la période julienne, 1184 ans avant l'ère vulgaire, et que les Héraclides sont rentrés dans le Péloponnèse l'an 3610 de la période julienne, 1104 ans avant notre ère. En retranchant 447 de 1104, on aura l'an 4057 de la période julienne. 657 ans avant l'ère vulgaire, ce qui ne s'éloigne pas beaucoup du temps où Cypsélus s'empara de l'autorité suprême. Mais j'ai prouvé que le système de Diodore de Sicile sur la prise de Troie, et conséquemment sur le retour des Héraclides, qui est le même que celui d'Apollodore et d'Ératosthènes, n'était pas soutenable. Cette solution ne suffit donc pas, et il faut nécessairement alonger les règnes des Alétiades et des Bacchiades, ou augmenter le nombre des prytanes annuels de la famille des Bacchiades. La durée de chacun des règnes des Alétiades et des Bacchiades est assez considérable en elle-même, et l'on ne peut la prolonger sans pécher contre la vraisemblance. J'admets donc la somme de ces règnes telle que je la trouve dans Diodore de Sicile, et cela d'autant plus volontiers que ces princes font dix générations, comme le prouve le passage de cet historien ci-dessus rapporté, et comme le dit aussi [2] Pausanias en termes formels. Dix générations font 333 ans, et la somme des règnes va à 327; ce qui ne diffère que de six ans.

Diodore; mais Pausanias l'écrit de la sorte, lib. II, cap. IV, pag. 120. On peut consulter la note de Kuhnius sur cet auteur.

[1] In notis ad Diodori Sic. locum laudatum.

[2] Pausan. Corinth., sive lib. II, cap. IV, pag. 120.

L'erreur est donc dans le nombre des prytanes annuels. Diodore de Sicile en[1] compte quatre-vingt-dix; mais Strabon [2] en met jusqu'à deux cents. Quel parti prendre entre deux opinions si différentes l'une de l'autre? Il s'agit de déterminer le commencement et la fin du règne des Alétiades et des Bacchiades. Ce point donné, si l'on parvient aussi à fixer l'époque de la tyrannie de Cypsélus, il est évident qu'on aura le nombre des prytanes annuels. Il faut donc commencer par l'époque du règne des Alétiades et des Bacchiades.

Il me paraît certain qu'Alétès monta sur le trône de Corinthe 30 ans seulement après le retour des Héraclides, c'est-à-dire l'an 3554 de la période julienne, 1160 ans avant l'ère vulgaire. « Didyme » dit[3] positivement qu'Alétès ne fut point le fonda- » teur de Corinthe, mais qu'il en fut roi 30 ans » après l'arrivée des Doriens. » Δίδυμος δέ φησι τὸν Ἀλήτην μὴ οἰκιστὴν Κορίνθου γεγονέναι, ἀλλὰ βασιλέα, ἔτει τριακοστῷ μετὰ τὴν τῶν Δωριέων ἄφιξιν. Il est vrai que l'autorité de ce grammairien n'est pas en ces matières d'un grand poids. Cependant elle acquiert du prix lorsqu'on vient à considérer que Didyme peut avoir copié ce fait dans quelque auteur plus ancien. Cette réflexion ne m'aurait pas néanmoins déterminé à adopter ce sentiment, s'il n'eût point été confirmé par Conon, sinon en propres termes, du moins par le résultat de sa narration. Cet auteur avait dédié [4] son ouvrage à Archélaüs Philopator, roi de Cappadoce. Ce prince est celui qui favorisa Antoine contre Octave. Ainsi l'on peut assurer que Conon florissait avant l'an 4483 de la période julienne, 31 ans avant notre ère. Conon [5] raconte qu'Alétès, s'étant rendu maître de Corinthe, en chassa les descendants de Sisyphe et les Ioniens, et qu'après l'avoir repeuplée et s'être affermi sur le trône il fit la guerre aux Athéniens. Cette guerre est celle où Codrus se dévoua pour le salut de sa patrie. J'ai prouvé, au chapitre XI de la chronologie athénienne, § III et IV, que le dévouement de Codrus tombait sur l'an 3582 de la période julienne, 1132 ans avant notre ère. Si Alétès s'était emparé de Corinthe aussitôt après le retour des Héraclides, c'est-à-dire l'an 3524 de la période julienne, 1190 ans avant notre ère, il s'ensuivrait qu'Alétès aurait été dans la cinquante-huitième année de son règne lorsqu'il attaqua les Athéniens; et, comme on ne peut guère lui donner moins de 25 ans quand il fit la conquête de Corinthe, il aurait dû avoir alors

[1] Diodor. Sicul. Fragm., tom. II, pag. 635.

[2] Strab., lib. VIII, pag. 380, C.

[3] Schol. Pindari ad Olympic. XIII, vers. 17, pag. 144, col. 2, lin. 7.

[4] Photii Biblioth. Cod. CLXXXVI, pag. 424.

[5] Id., ibid., pag. 247.

au moins 85 ans. Or, je demande si à cet âge on songe à agrandir ses états. Cela est destitué de toute vraisemblance. Mais si l'on suppose, avec Didyme, qu'Alétès monta sur le trône de Corinthe 30 ans après le retour des Héraclides, c'est-à-dire l'an 3554 de la période julienne, 1160 ans avant l'ère vulgaire, il s'ensuit qu'il était dans la vingt-huitième année de son règne; il avait eu, par conséquent, le temps d'affermir sa puissance; et si l'on suppose qu'il avait 25 ans lorsqu'il parvint à la couronne, il devait avoir alors 53 ans, âge qui n'est point encore assez avancé pour détourner un ambitieux de songer à faire des conquêtes.

Alétès ayant donc commencé à régner l'an 3554 de la période julienne, 1160 ans avant l'ère vulgaire, et étant resté maître de ses états, lui et ses successeurs, 327 ans, comme le dit Diodore de Sicile [1], il s'ensuit que la royauté fut abolie en 3881 de la période julienne, 833 ans avant l'ère vulgaire, et qu'il s'éleva sur ses ruines une aristocratie, dont le chef gouverna un an, sous le nom de prytane. Il faut actuellement déterminer en quelle année fut détruite cette forme de gouvernement, puisqu'on ne peut savoir que par ce moyen combien de temps elle subsista.

Les auteurs ne s'accordent point sur l'année où Cypsélus s'empara de l'autorité souveraine. Je ne rapporterai point leurs opinions, afin de ne pas m'engager dans des discussions fatigantes pour la plupart des lecteurs, quoique peu importantes au fond, et qui exigeraient néanmoins un travail pénible. Je me contenterai d'exposer le sentiment d'Eusèbe. Si l'on en croit ce chronologiste [2], Cypsélus monta sur le trône la première année de la trentième olympiade, qui correspond avec l'an 4054 de la période julienne, 660 ans avant notre ère. Les pères Pétau et Corsini [3] mettent son avénement au trône la troisième année de la trentième olympiade, d'après Eusèbe, parce que ces savants n'ont pas fait attention que dans le grec d'Eusèbe on a placé trois époques comme si elles se rapportaient à cette troisième année, quoique la version latine de saint Jérôme mette celle qui concerne Cypsélus en regard de la première année. M. le président Bouhier le [4] place en 4059 de la période julienne, 655 ans avant notre ère, pour des raisons qu'il serait d'autant plus inutile de rapporter actuellement, que dans peu je les réfuterai.

Je me suis un peu écarté du sentiment d'Eusèbe, et voici les motifs qui m'ont déterminé. Démaratus, l'un des Bacchiades, se retira en Italie, pour se soustraire à la tyrannie de Cypsélus. Or, on sait, par Denys [1] d'Halicarnasse, que, s'étant rendu dans la Tyrrhénie (l'Etrurie), il y épousa une femme de grande naissance, dont il eut deux fils, à qui il fit donner une éducation grecque et tyrrhénienne. Lorsque ses enfants furent parvenus à l'âge viril, il les maria à des filles d'illustre extraction. L'aîné, qui s'appelait Aruns, mourut peu de temps après, laissant sa femme enceinte. Démaratus mourut lui-même quelques jours après de chagrin, laissant ses grands biens à son fils Lucumon. Celui-ci aspira aux premières places de l'état; mais se voyant repoussé, et ne pouvant digérer cet affront, il passa à Rome, et s'insinua dans les bonnes grâces d'Ancus Marcius, qui régnait alors. Ce prince étant mort, il fut élu roi de Rome, la seconde année de la quarante et unième olympiade, qui correspond avec l'an 4099 de la période julienne, 615 ans avant notre ère. Il avait [2] 25 ans lorsqu'il vint à Rome. Il a vécu 17 ans avec Ancus Marcius : par conséquent, il avait 42 ans révolus quand il devint roi de Rome. Il était donc né l'an 4057 de la période julienne, 657 ans avant notre ère. Aruns, son frère aîné, était né l'année précédente, 4056 de la période julienne, 658 ans avant notre ère; et Démaratus s'était marié en 4055 de la même période, 659 ans avant l'ère vulgaire. Il fallut au moins trois ou quatre ans à Démaratus pour qu'il eût le temps de rassembler ses biens, et de former un établissement en Tyrrhénie. Il s'ensuit donc que Cypsélus s'est emparé de l'autorité souveraine en 4051 de la période julienne, 663 ans avant notre ère, et que le gouvernement des prytanes annuels a subsisté 170 ans.

Il est vrai, et nous l'avons remarqué, que dans le passage de Diodore de Sicile, il n'est fait mention que de quatre-vingt-dix prytanes annuels. Mais comme nous ne connaissons ce fragment que par le Syncelle, et que le Syncelle a beaucoup souffert lui-même des copistes, il peut se faire qu'il soit altéré. D'ailleurs, en supposant qu'il nous soit parvenu dans son intégrité, le système de Diodore de Sicile sur les époques de la prise de Troie et du retour des Héraclides peut avoir obligé cet historien à abréger la durée du gouvernement des prytanes. Il est certain que [3] Strabon en comptait deux cents, et la raison en est sensible. Il paraît qu'il croyait qu'Alétès était devenu roi de Corinthe aussitôt après le retour des Héraclides. La royauté avait subsisté 327 ans. C'était une chose constante. Le fragment de Dio-

[1] Diodor. Sicul. Fragm., pag. 635.

[2] Euseb. Chronic., lib. poster., pag. 121.

[3] Petavius, de Doctrinâ Temporum, lib. XIII, pag. 502. Corsini Fasti Attici, tom. III, pag. 48.

[4] Recherches et dissertations sur Hérodote, chap. XV.

[1] Dionys. Halicarn., Antiq. Rom., lib. III, § XLVI et XLVII, pag. 176 et 177.

[2] Dionys. Halicarn., Antiq. Rom., lib. IV, § VI, pag. 205; lin. 15, etc.

[3] Strab., lib. VIII, pag. 380, C.

dore et les dix générations de cette famille rapportées par Pausanias ne permettent point d'en douter. Elle avait donc été abolie, selon cet écrivain, l'an 3851 de la période julienne, 863 ans avant notre ère. Le commencement de la tyrannie de Cypsélus, en 4051 de la période julienne, 663 ans avant l'ère vulgaire, qui est étroitement lié avec l'exil de Démaratus, ne lui paraissait pas moins certain; et la connaissance profonde qu'il avait de l'histoire romaine ne lui permettait pas de former sur ce sujet le plus léger doute. Le gouvernement aristocratique avait donc subsisté dans cette hypothèse 200 ans.

Des lecteurs ordinaires pourraient se contenter d'apprendre que Cypsélus détruisit l'aristocratie en telle année; mais il en est d'un autre ordre qui aiment à connaître les causes d'une révolution qui changea la forme du gouvernement. Que les rois aient été chassés, cela est aisé à concevoir. Télestès était enfant lorsqu'il perdit son père. Son oncle Agémon, étant son tuteur, trouva beaucoup de facilité pour s'emparer de la couronne. C'est un de ces événements qui n'arrivent que trop fréquemment. Alexandre, fils d'Agémon, monta sur le trône après lui; mais Télestès, qui s'était sauvé, revint, et tua cet usurpateur. Il fut lui-même tué par ses proches parents, qui voulaient venger le meurtre d'Alexandre. Automénès, qui lui succéda, ne régna qu'un an, soit qu'il ait été tué, ou qu'il ait été chassé. La branche cadette des Héraclides, surnommée Bacchiades, de Bacchis, cinquième roi de Corinthe, était très nombreuse, et vraisemblablement divisée en d'autres branches. Ces Bacchiades étant irrités du meurtre d'Agémon, et jaloux de ne point jouir de l'autorité à laquelle ils se croyaient en droit d'aspirer par leur naissance, il n'est point étonnant qu'ils aient formé le complot de détruire la royauté, et qu'ils l'aient exécuté avant que le roi en fût instruit, ou même malgré lui, supposé qu'il en ait eu connaissance. Mais qu'une famille aussi nombreuse, qui disposait des magistratures et de toutes les places de confiance en faveur de quelqu'un de cette même famille ou de ses créatures, et qui était si jalouse de son autorité qu'elle ne souffrait pas que celui qui était prytane retînt cette dignité plus d'un an; que cette famille, dis-je, ait perdu la souveraineté, qu'elle ait été chassée, c'est ce qu'on a de la peine à comprendre. Thucydides nous a heureusement conservé un fait qui sert à répandre du jour sur ce sujet. Il nous [1] apprend qu'il y eut un combat naval très sanglant entre les Corinthiens et les Corcyréens. Je m'arrêterai d'autant moins à discuter ici la cause de la guerre qui s'alluma entre ces deux peuples, que je me propose de le faire dans peu. Je remarquerai seulement que l'aristocratie était le plus dur de tous les gouvernements, et celui où l'on abuse plus volontiers de l'autorité pour vexer le peuple et ceux qui ne sont pas de la faction des nobles, il n'est point étonnant que les Bacchiades se soient rendus odieux au peuple. Il y avait alors à Corinthe une famille puissante, qui devait son origine à Mélas, fils d'Antasus. Ce Mélas était d'une illustre extraction; et ayant aidé [1] Alétès à s'emparer de Corinthe, il s'établit dans cette ville, et ses descendants y jouirent des plus grands honneurs. Ces deux maisons cherchaient mutuellement à se supplanter et à se détruire. Tant que les rois subsistèrent, ils tinrent la balance égale entre elles, et les contraignirent à renfermer en elles-mêmes leurs haines et leurs jalousies. Mais les Bacchiades ayant détruit la royauté, et se voyant l'autorité en main, eurent plus de facilité pour abaisser les Mélanides. Ceux-ci trouvèrent cependant le moyen de se soutenir, en faisant leur cour au peuple. Ils tinrent même toujours un rang distingué; et Eétion, père de Cypsélus, et l'un des descendants de Mélas, épousa une fille d'Amphion, l'un des Bacchiades. La jalousie des Bacchiades, qui n'était qu'assoupie, se réveilla à l'occasion d'un oracle qui annonçait leur ruine et la future grandeur de Cypsélus, qui ne faisait que de naître. Ils résolurent de faire périr cet enfant. Mais leur cruauté fut trompée par l'adresse et la vigilance de sa mère. Lorsqu'il fut parvenu à l'âge viril, il chercha les occasions de se venger. Le combat naval dont je viens de parler lui en fournit une favorable. Ce combat sanglant avait affaibli l'autorité des Bacchiades. Cypsélus profita habilement de cette circonstance, et, se liguant avec ceux à qui le gouvernement aristocratique était odieux, il saisit le moment critique et favorable pour exécuter ses projets. Il y a même grande apparence qu'il fut aussi secondé par le peuple, qui se flattait d'être traité plus doucement par un seul maître que par deux cents. Quoi qu'il en soit, tout est dans l'ordre des vraisemblances.

Mais pour en revenir à Cypsélus, l'année où il s'empara de l'autorité est démontrée par celle de l'exil volontaire de Démaratus, laquelle l'est elle-même par l'avénement de Lucumon au trône de Rome, et par l'âge qu'il avait à cette époque. Hérodote donne [2] à Cypsélus 30 ans de règne; donc Périandre lui succéda en 4081 de la période julienne, 633 ans avant l'ère vulgaire. Il s'agit maintenant de déterminer la durée du règne de Périandre, et d'examiner si les diverses particularités de la vie de ce prince

[1] Thucydid., lib. I, § XIII.

[1] Pausan. Corinth., sive lib. II, cap. IV, pag. 120; Eliacorum I, sive lib. V, cap. XVIII, pag. 424.

[2] Herodot., lib. V, § XCII.

sont postérieures à l'année 4081. Je les parcourrai toutes, en suivant la marche d'Hérodote, et sans m'assujettir à l'ordre des temps.

La première que je trouve dans cet historien est le conseil que donne Périandre à Thrasybule, tyran de Milet. Les [1] Milésiens étaient alors en guerre avec les Lydiens. Sadyattes, roi de Lydie, avait commencé cette guerre six ans avant sa mort. Son fils Alyattes la continua six autres années. Étant tombé malade au commencement de la douzième année de la guerre, l'oracle lui dit qu'il ne guérirait point, à moins qu'il ne fît rebâtir le temple de Minerve Assésienne, que ses troupes avaient brûlé. Alyattes envoya proposer une trève aux Milésiens, qui devait durer pendant les temps qu'on emploierait à reconstruire ce temple. Périandre donna avis à Thrasybule de la réponse de l'oracle et de la trève que venait offrir l'envoyé d'Alyattes. Thrasybule fit porter sur la place une immense quantité de blé, et les Milésiens, par son ordre, se donnèrent de grands repas le jour de l'arrivée de l'envoyé. Alyattes s'était imaginé que Milet était réduite à la dernière extrémité. Mais ayant appris, au retour de son envoyé, que cette ville était dans l'abondance, il fit la paix avec Thrasybule. Cet événement est de la sixième année du règne d'Alyattes, et de l'an 4104 de la période julienne, 610 ans avant l'ère vulgaire : ce prince ayant succédé à Sadyattes en 4098 de la période julienne, 616 ans avant notre ère, comme je l'ai prouvé dans le chapitre VII, concernant les rois de Lydie, Périandre était donc alors dans la vingt-troisième année de son règne.

La seconde particularité que raconte Hérodote est celle d'Arion. Ce poëte dithyrambique, ayant vécu longtemps auprès de Périandre, eut envie [2] de voyager en Sicile et en Italie. Il amassa dans ces pays de grands biens ; et voulant s'en faire honneur dans sa patrie, il s'embarqua sur un vaisseau corinthien qui s'en retournait à Corinthe. Les matelots, désirant s'approprier ses richesses, formèrent le complot de le tuer. Arion les prévient en se jetant à la mer, et trouva, d'une manière ou d'autre, le moyen d'arriver à Corinthe avant que le vaisseau sur lequel il s'était d'abord embarqué touchât au port. Périandre régnait encore. Solin [3] prétend que cet événement est de la vingt-neuvième olympiade; mais bien loin que Périandre fût alors sur le trône, il n'était pas probablement encore né, et le règne de Cypsélus commence la seconde année de cette olympiade. Saumaise a réfuté Solin ; et l'on peut voir les remarques de ce savant. Eusèbe [4] assure qu'Arion florissait la seconde année de la quarantième olympiade, c'est-à-dire en 4095 de la période julienne, 619 ans avant l'ère vulgaire, et Suidas, en la trente-huitième olympiade. Quelle que soit celle de ces deux dates que l'on adopte, elle ne contredit point celle de l'avénement de Périandre au trône.

La troisième particularité rapportée par [1] Hérodote est celle des trois cents enfants corcyréens envoyés par Périandre à Alyattes, roi de Lydie, pour être faits eunuques. Périandre [2] avait relégué son fils Lycophron dans l'île de Corcyre. Mais se voyant très-âgé, et ses faibles mains ne pouvant plus tenir les rênes du gouvernement, il crut devoir le rappeler. Les Corcyréens, mécontents de Périandre, tuèrent ce jeune prince. Périandre enleva trois cents enfants d'entre les plus illustres familles de l'île, et les envoya à Alyattes, roi de Lydie, pour être faits eunuques. Il s'agit de déterminer le temps où cela arriva.

La guerre qu'Hégésistrate, fils de Pisistrate, soutint contre les Mityléniens fut [3] terminée par la médiation de Périandre. Cette guerre ne précède que de peu d'années la première domination de Pisistrate sur les Athéniens, qui est de l'an 4154 de la période julienne, 560 ans avant notre ère, et doit être à peu près de l'an 4150 de la période julienne, 560 ans avant l'ère vulgaire. Périandre devait être alors extrêmement âgé; et comme je ne trouve plus rien dans l'histoire qui ait le moindre rapport avec lui, je crois qu'il ne survécut pas de beaucoup à la paix qu'il procura aux Mityléniens. Je fixe, par conséquent, sa mort l'année suivante. Il avait envoyé auparavant chercher son fils Lycophron, comme je viens de le remarquer. Ce dut être en 4148 de la période julienne, 566 avant l'ère vulgaire, et ce fut cette même année que Lycophron fut tué. Périandre, outré du meurtre de son fils [3] attaqua les Corcyréens, les battit et les subjugua. Ce fut en cette occasion, si l'on en croit le [4] scholiaste de Thucydides, que se donna cette célèbre bataille entre les Corcyréens et les Corinthiens dont parle [5] Thucydides. Feu M. le président Bouhier [6] était aussi de cet avis. Cependant on ne remarque pas dans le récit de Thucydides la moindre particularité qui engage à le croire. Bien plus, la date rapportée par cet historien ne s'accorde point avec le temps où a vecu Périandre; aussi M. le président Bouhier l'a-t-il changée de son autorité privée. Quant à moi, je suis persuadé que ce combat n'a rien de commun avec l'outrage fait à Périandre, et qu'il s'est

[1] Hérodot., lib. I, § XVIII, XIX, etc.
[2] Id., lib. I, § XXIV, etc.
[3] Solini Polyhistor., cap. VII.
[4] Eusebii Chronicor., lib. poster., pag. 125.

[1] Herodot., lib. III, § XLVIII.
[2] Id., ibid., § LIII.
[3] Herodot., lib. V, § XCIV et XCV.
[4] Scholiast. Thucydid., ad lib. I, § XIII.
[5] Thucydid., lib. I, § XIII.
[6] Recherches et dissertations sur Hérodote, chap. XV.

donné longtemps avant la naissance de ce prince. Corcyre, fondée par des bannis[1] de Corinthe, avait hérité de la haine de ses fondateurs. On ne doit donc pas être surpris qu'elle ait manifesté cette haine lorsqu'elle se crut assez puissante pour le faire impunément. Cette ville fut fondée[2] en 3958 de la période julienne, 756 ans avant l'ère vulgaire; et le combat en question se donna, suivant[3] Thucydides, en 4050 de la période julienne, 664 ans avant notre ère, par conséquent 92 ans après sa fondation. Le témoignage du scholiaste de Thucydides est d'une trop faible autorité pour donner atteinte au texte même de cet historien.

Périandre, ayant subjugué les Corcyréens, envoya à Alyattes trois cents jeunes gens des plus illustres familles de Corcyre, pour être faits eunuques. Ce fut vraisemblablement l'année qui suivit le meurtre de son fils. Alyattes vivait encore, puisqu'il ne[4] mourut qu'en 4155 de la période julienne, 559 ans avant l'ère vulgaire. Lorsque Lycophron périt, il était à la fleur de son âge, et propre à gouverner. Il ne devait pas avoir alors moins de 26 à 27 ans : par conséquent il était né vers l'an 4121 de la période julienne, 593 ans avant notre ère. En lisant dans Hérodote les raisons qui obligèrent Périandre à reléguer ce jeune prince en Corcyre, on jugera que orsqu'il y fut envoyé il ne pouvait pas avoir plus de 14 à 15 ans. Son exil est donc de l'an 4149 de la période julienne, 575 ans avant notre ère.

Les jeunes Corcyréens envoyés à Alyattes abordèrent à Samos. Les Samiens, touchés du malheur qui les attendait, les délivrèrent. Les Corinthiens, se croyant outragés, se joignirent aux Lacédémoniens dans une expédition que ceux-ci firent, une[5] génération après, contre Polycrates, tyran de Samos. Cela s'accorde assez bien avec ce que j'ai dit de l'envoi des jeunes Corcyréens à Alyattes : car s'ils ont été envoyés à ce prince en 4149 de la période julienne, 565 ans avant notre ère, l'expédition des Lacédémoniens et des Corinthiens contre ceux de Samos doit être à peu près de l'an 4183 de la période julienne, 531 ans avant l'ère vulgaire. Or, elle s'est faite six ans plus tard, en 4189 de la période julienne, 525 ans avant notre ère, comme on peut le voir dans ma note sur ce passage d'Hérodote. Ces six années peuvent avoir été négligées par cet historien, parce que, comptant par générations, elles faisaient un trop petit objet pour en parler.

On pourrait me faire quelques difficultés sur ce que j'ai dit de la durée des règnes de Cypsélus et de Périandre, parce qu'Aristote assure[1] que les Cypsélides régnèrent 77 ans. Mais M. le president Bouhier les ayant levées d'une manière satisfaisante, je ne puis rien faire de mieux que de renvoyer le lecteur au chapitre XV de ses recherches et dissertations sur Hérodote. J'ajoute cependant aux raisons de ce savant que le texte d'Aristote ne nous est pas parvenu dans son intégrité, et que le passage que l'on emprunte de ce philosophe ne peut, par conséquent, détruire ce que je viens de dire. En effet, il avance d'abord que la dynastie des Cypsélides régna 73 ans et demi. Ensuite il donne 30 ans de r gne à Cypsélus, 44 ans à Périandre, et 3 ans à Psammèticus. Cela ne peut absolument s'accorder, et il faut qu'il y ait erreur, ou dans les nombres partiels, ou dans le total. La même erreur se retrouve dans l'édition d'Alde, qui est la première de cet auteur.

CHAPITRE XIX.

D'Ésope.

Hérodote parle, au second livre de son histoire, de la mort de ce fabuliste. Il me paraît, par cette raison, d'autant plus important d'en fixer la date, que les chronologistes anciens et modernes se sont ou trompés, ou ne l'ont point marquée avec assez de précision. Ce défaut a occasionné des erreurs qu'on n'a pu éviter qu'en tombant dans des absurdités, ou qu'en révoquant en doute des passages formels d'auteurs accrédités.

Il est impossible, faute d'anciens monuments, de déterminer l'année de la naissance d'Ésope. On sait seulement par[2] Suidas qu'il vivait en la quarantième olympiade, c'est-à-dire vers l'an 4094 de la période julienne, 620 ans avant notre ère. Il fut précipité, selon le même auteur, des roches Phædriades en la cinquante-quatrième olympiade. Suidas se trompe sur le nom du rocher. Les roches Phædriades étaient trop éloignées de Delphes. Le rocher du haut duquel on précipitait les sacrilèges était dans le voisinage de cette ville, comme le dit[3] Lucien. Cela convient très-bien à la roche Hyampée, qui servit en cette occasion, ainsi que nous l'apprend[4] Plutarque. Cuper[5] pense que le nom de Phædriades appartenait à tous les rochers dont Del-

[1] Timæus, apud Scholiast. Apoll. Rhodii, lib. IV, vers. 1216.
[2] Voyez chap. XV, sect. III, § III.
[3] Thucydid., lib. I, § XIII.
[4] Voyez le chap. VII, concernant les rois de Lydie.
[5] Herodot., lib. III, § XLVIII.

[1] Aristot., Politic., lib. V, cap. XII, pag. 411.
[2] Suidas, voc. Αἴσωπος.
[3] Lucian., in Phalaride priore, § VI. Operum, tom. II, pag. 194.
[4] Plutarch., de his qui sero à Numine puniuntur, pag. 557; A Confer. Wesseling ad Diodor. Sic., tom. II, pag. 104; Valckenaer ad Herodot., lib. VIII, § XXXIX, p. 637.
[5] Cuper Observat., lib. IV, cap. IV, pag. 400.

phes était environnée; mais il n'appuie son sentiment d'aucune preuve : aussi cette opinion a-t-elle paru fort incertaine [1] à M. Wesseling, quoiqu'elle ne lui paraisse pas absurde. Eusèbe met la fin tragique de ce fabuliste la première année de la cinquante-quatrième olympiade. C'est une erreur manifeste: Pisistrate n'était point encore tyran, et cependant Ésope avait vu le commencement de cette tyrannie, puisque ce fut à cette occasion qu'il fit cette fable, que rapporte Phèdre, et qui est la seconde du premier livre de cet auteur :

> Athenæ cùm florerent æquis legibus,
> Procax libertas civitatem miscuit,
> Frenumque solvit pristinum licentia.
> Hinc conspiratis factionum partibus,
> Arcem tyrannus occupat Pisistratus.
> Cùm tristem servitutem flerent Attici,
> . . . .
> Æsopus talem tum fabellam retulit.

J'ai prouvé que Pisistrate s'était emparé de l'autorité souveraine sous l'archontat de Comias, et l'an 297 de l'ère attique, le septième mois de la quatrième année de la cinquante-quatrième olympiade, et le premier mois de l'an de la période julienne 4154, qui répond au premier mois de l'an 560 avant l'ère vulgaire. Ésope ayant été témoin du commencement de la tyrannie de Pisistrate, comme le prouve la fable de Phèdre que je viens de citer, et ayant été précipité de la roche Hyampée en la cinquante-quatrième olympiade, comme le dit Suidas, ce dernier événement a dû nécessairement arriver le onzième ou douzième mois de la quatrième année de la cinquante-quatrième olympiade, le cinquième ou sixième mois de l'an 4154 de la période julienne, et la 560e année avant notre ère.

L'époque bien connue du commencement de la tyrannie de Pisistrate nous donne le moyen de concilier ce que disent Suidas et Phèdre au sujet d'Ésope. Il est, par conséquent, inutile de recourir au subterfuge employé par le P. Corsini, dans son [2] savant ouvrage sur les Fastes attiques. Il y soutient que les ménées de Pisistrate étaient connues d'Ésope longtemps avant l'exécution, et que ce fut à cette occasion que ce fabuliste adressa cet apologue aux Athéniens. Ce vers : *Arcem tyrannus occupat Pisistratus*, prouve évidemment que Pisistrate s'était emparé de la citadelle et de l'autorité souveraine ; et ceux-ci : *Cùm tristem servitutem flerent Attici*, *Æsopus talem tum fabellam retulit*, ne prouvent pas moins clairement que, dans le temps que les Athéniens pleuraient amèrement leur servitude, Ésope vivait encore.

[1] Wesseling ad Diodor. Sic., lib. XVI, § XXVIII, not. 6.
[2] Fast. Attic., tom. III, pag. 93.

CHAPITRE XX.

De Pisistrate et des Pisistratides.

PISISTRATE devint tyran d'Athènes sous l'archonte Comias, comme le dit expressément Plutarque, sur la fin de la vie [1] de Solon. Les Marbres de Paros s'accordent parfaitement avec cet auteur, et ajoutent que ce fut l'an 297 de l'ère attique. Le savant P. Pétau place en conséquence le commencement de la tyrannie de Pisistrate la première année de la cinquante-cinquième olympiade, an 4154 de la période julienne, 560 ans avant notre ère; en quoi il a été suivi par le P. Corsini, clerc [2] régulier des Écoles-Pies. Feu M. le président Bouhier, ne faisant point attention à l'archonte Comias, dont parlent Plutarque et les Marbres, et ne s'attachant qu'à l'époque [3] énoncée dans ces mêmes Marbres, fixe ce commencement à l'an 4153 de la période julienne, 561 ans avant notre ère, c'est-à-dire un an plus tôt que les pères Pétau et Corsini, parce qu'en ajoutant 297 à 264, qui est le terme auquel l'auteur de la Chronique de Paros rapporte toutes ses époques, on aura l'an 4155 de la période julienne, 561 ans avant notre ère.

Ces savants se sont trompés, faute d'avoir fait attention que l'ennéadécaétéride de Méton n'était point encore établie. Avant son établissement, l'année civile des Athéniens précédait de six mois l'année olympique. Ainsi l'archontat de Comias concourt avec les six derniers mois de la quatrième année de la cinquante-quatrième olympiade et les six premiers mois de la première année de la cinquante-cinquième olympiade. Pisistrate avait usurpé la souveraineté le septième mois de la quatrième année de la cinquante-quatrième olympiade, qui était le premier de l'an 4154 de la période julienne, 560 ans avant notre ère, et Comias commençait alors son archontat. L'auteur de la Chronique de Paros a eu tort de fixer cette époque en 297 de l'ère attique, et voici la cause de son erreur. Comme il écrivait 264 ans avant notre ère, il y avait 168 ans que le cycle de Méton était établi. L'année civile des Athéniens concourant alors avec l'année olympique, les auteurs qui parlèrent des temps antérieurs à cet établissement fixèrent presque toujours les dates comme s'il n'était point arrivé de révolution dans l'année civile des Athéniens, et comme si cette année avait toujours commencé avec l'année olympique. Cette négligence doit d'autant moins nous surprendre qu'il en est arrivé une pareille dans notre histoire, et que le nouveau style,

[1] Plutarch., Vit. Parall. pag. 97, A.
[2] Fast. Attic., tom. III, pag. 94 et seq.
[3] Recherches et dissertations sur Hérodote, chap. XIV.

introduit au mois de décembre 1582, a occasionné quelquefois des erreurs considérables. L'auteur de la Chronique de Paros, sachant que Pisistrate s'était emparé de l'autorité souveraine au commencement de l'archontat de Comias, et que cet archontat répondait aux six derniers mois de la quatrième année de la cinquante-quatrième olympiade, plaça cette époque à l'année de l'ère attique qui correspondait avec le commencement de cette quatrième année; et c'est ce qui a induit en erreur M. le président Bouhier. Les pères Pétau et Corsini ont eu raison de fixer l'usurpation de Pisistrate sous l'archonte Comias, en 4154 de la période julienne, 560 ans avant notre ère, parce qu'en effet il s'empara de la souveraineté au mois de janvier de cette année; mais ils ont eu tort de la mettre la première année de la cinquante-cinquième olympiade. Il est vrai que cet archontat concourt aussi avec les six premiers mois de cette olympiade; mais puisque Pisistrate commença à régner, selon les Marbres, en 297, et sous l'archontat de Comias, il s'ensuit nécessairement que le commencement de sa tyrannie date du septième mois de la quatrième année de la cinquante-quatrième olympiade, qui répond au premier mois de l'an 4154 de la période julienne, 560 ans avant l'ère vulgaire.

On sait que Pisistrate fut chassé deux fois, qu'il remonta autant de fois sur le trône, et que la dernière il le conserva jusqu'à la mort. Il s'agit maintenant de déterminer ces dates. Aristote assure[1] qu'il y eut 33 ans d'intervalle entre sa mort et le commencement de sa domination. Il mourut, par conséquent, sur la fin de l'an 4186 de la période julienne, 528 ans avant notre ère. On sait aussi par le même Aristote que, pendant ces 33 ans, il ne gouverna que 17 ans. Voici la manière dont je les arrange. Il s'empara du gouvernement l'an 4154 de la période julienne, 560 ans avant notre ère. Comme son autorité n'avait pas encore jeté de profondes racines, il fut chassé l'année suivante, après avoir régné un an. Il fut rétabli cinq ans après, en 4160 de la période julienne, 554 ans avant l'ère vulgaire, par les intrigues de Mégaclès, dont il avait épousé la fille. Mais ayant fait à cette jeune[2] personne un de ces affronts que les femmes ne pardonnent jamais, Mégaclès le chassa de nouveau. Ce second exil dut suivre de près son rétablissement, parce qu'il commit cette insulte aussitôt après son mariage, et parce que Mégaclès ne différa sa vengeance qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour lier sa partie. Il faut donc placer ce second exil l'année suivante, je veux dire en 4161 de la période julienne, 553 ans avant notre ère. Pisistrate, qui voulait dominer à quelque prix que ce fût, se fit des amis hors de l'Attique, et soudoya des troupes, par le moyen desquelles il fut rétabli, après une victoire qu'il remporta sur les Athéniens. Cet événement est du commencement de la onzième année après son second exil, διὰ ἑνδεκάτου ἔτεος, comme le dit[1] en termes positifs Hérodote : donc il remonta sur le trône au commencement de l'an 4172 de la période julienne, 542 ans avant notre ère; et comme il sut s'y maintenir jusqu'à sa mort, qui arriva vers la fin de l'an 4186 de la période julienne, 528 ans avant l'ère vulgaire, il s'ensuit que son dernier règne fut de 15 ans, et les deux autres d'un an chacun. On a donc, par cet arrangement, appuyé d'Hérodote et d'Aristote, 17 ans de règne et 16 ans d'exil.

Il n'est pas facile de déterminer combien de temps régna Hipparque, successeur immédiat de Pisistrate. Les Pisistratides régnèrent en tout 55 ans, selon[2] Aristote; Pisistrate, 17 ans en trois fois différentes; Hipparque et Hippias, 18 ans entre eux deux. Mais Hérodote, beaucoup plus ancien qu'Aristote, assigne 36 ans à la tyrannie des[3] Pisistratides. Il peut se faire que l'un de ces deux écrivains se soit trompé. Cependant je crois possible de les concilier. Si l'on suppose que Pisistrate soit revenu de son premier bannissement avant que l'année fût révolue, il s'ensuivra qu'il aura gouverné 17 ans et quelques mois. L'historien, qui savait qu'il avait commencé la dix-huitième année de son règne, lui aura donné 18 ans complets, afin de faire un compte rond. Le philosophe, de son côté, qui en était également instruit, aura cru devoir négliger deux ou trois mois que Pisistrate aura régné au-delà des 17 ans comme une chose peu importante. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce tyran étant mort vers la fin de l'année 4186 de la période julienne, 528 ans avant notre ère, et vers la fin du sixième mois de la quatrième année de la soixante-troisième olympiade, Hipparque devint d'abord tranquille possesseur du trône. Mais ensuite il fut tué par[4] Aristogiton et Harmodius. Hippias, ayant succédé à son frère, gouverna avec une sévérité qui le rendit odieux et qui le fit chasser, après un règne de quatre ans. Si, comme le disent[5] Hérodote et Aristote, ces deux frères régnèrent 18 ans, Hipparque en régna 14. Il faut donc placer sa mort en 4200 de la période julienne, 514 ans avant notre ère, la troisième année de la soixante-sixième olympiade, et l'expulsion d'Hippias en 4204 de la période julienne, 510 ans

[1] Aristot., de Republicâ, lib. v, cap. xii, pag. 411
[2] Herodot., lib. i, § lxi.

[1] Herodot., lib. i, § lxiv, etc.
[2] Aristot., de Republicâ, lib. v, cap. xii, pag. 411, C.
[3] Herodot., lib. v, § lxv.
[4] Id., ibid., § lv.
[5] Id., ibid. Aristot., loco superius laudato.

avant l'ère vulgaire, et sur la fin de la seconde année de la soixante-septième olympiade.

Platon[1] ne donne que trois ans de règne à Hippias; mais Thucydides[2] assure qu'il se retira la quatrième année, c'est-à-dire qu'il régna trois ans entiers, et qu'il commença la quatrième. Hérodote lui en a donné quatre, afin de faire un compte rond. On peut ajouter aux preuves ci-dessus celles-ci, que j'emprunte de Thucydides. Cet historien[3] raconte qu'Hippias revint 20 ans après, et qu'il se trouva à la bataille de Marathon. Cette bataille se donna l'an 4224 de la période julienne, 490 ans avant notre ère, et la troisième année de la soixante-douzième olympiade : donc Hippias fut chassé l'an 4204. Le même historien dit[4] autre part que ce tyran fut expulsé 100 ans avant la domination des 400. Cette tyrannie fut établie sur la fin de l'année 4303 de la période julienne, 411 ans avant notre ère, et la troisième année de la quatre-vingt-douzième olympiade, et fut détruite quelques mois après, l'an 4304 de la période julienne, 410 ans avant l'ère vulgaire, et la troisième année de la quatre-vingt-douzième olympiade : donc l'expulsion d'Hippias est de l'an 4204 de la période julienne.

CHAPITRE XXI.

De Pythagore.

Il serait trop long de rapporter les sentiments de Dodwell, de Richard Bentley et des autres auteurs sur Pythagore, et encore plus de les discuter. Il me paraît plus simple de s'en tenir à l'opinion d'Ératosthènes. Ce célèbre écirvain assure[5] que, « Pythagore ayant voulu combattre avec les enfants au pugilat en la quarante-huitième olympiade, il avait été rejeté de cette classe par les Agonothètes, et que sur le champ il était entré en lice avec les hommes, et qu'il avait vaincu tous ses antagonistes. » Eusèbe rapporte aussi la même chose dans ses Olympioniques, page 40. L'âge compétent pour entrer dans la classe des hommes était 20 ans, selon Harpocration, au mot Ἐπιδιετὴς ἡβῆσαι page 67. Pythagore n'avait donc point encore 20 ans et il avait au moins 19 ans : car s'il eût eu 20 ans accomplis, comment aurait-il osé entrer en lice avec les enfants? Et s'il n'eût pas eu au moins 19 ans, il n'aurait pas été assez fort pour se mesurer avec les hommes. Il est donc né la première année de la quarante-troisième olympiade. Ce sentiment est encore appuyé par Antilochus. « Cet[1] auteur avait écrit sur tous les savants depuis la fleur de l'âge de Pythagore jusqu'à la mort d'Épicure, arrivée le 10 du mois gamélion. Cet espace renferme 312 ans en tout. » Épicure est mort, selon[2] Diogène de Laerte, l'an 4444 de la période julienne, 270 ans avant notre ère, et la seconde année de la cent vingt-septième olympiade. Il avait alors 72 ans. Cicéron dit[3] aussi la même chose. *Morietur Epicurus cum duo et septuaginta annos vixerit, archonte Pytharato.* Si l'on retranche de 4444, qui est l'année de la mort d'Épicure, 312, qui est l'espace de temps qui s'est écoulé, selon Antilochus, depuis l'âge viril de Pythagore jusqu'à la mort d'Épicure, on aura l'an 4132 de la période julienne, 582 ans avant notre ère, et l'on aura les six premiers mois de la seconde année de la quarante-neuvième olympiade. Pythagore était donc homme fait en 4132, c'est-à-dire qu'il avait alors environ 25 à 26 ans; ce qui s'accorde bien avec l'hypothèse d'Eratosthènes, qui le fait naître l'an 4106 de la période julienne, 608 ans avant l'ère vulgaire.

MM. Saxius et Meiners se sont servis de même que moi de l'autorité d'Antilochus, comme je l'apprends par la nouvelle édition de la Bibliothèque grecque de Fabricius, tome I, page 754. Nos résultats sont cependant bien différents, puisque ces deux savants mettent la naissance de ce philosophe la seconde année de la quarante-neuvième olympiade, 582 ans avant notre ère, et que j'ai placée 26 ans auparavant, c'est-à-dire la première année de la quarante-troisième olympiade, 608 ans avant notre ère. N'ayant point entre les mains les ouvrages de ces savants, je ne puis rien dire de certain sur les raisons qui les ont déterminés. Mais s'il est permis de se livrer à des conjectures, je pense qu'ils ont pris le terme ἡλικία dont s'est servi Antilochus, pour la naissance de Pythagore, tandis que je l'ai entendu, avec tous les bons auteurs, pour la fleur de l'âge de ce philosophe. J'ai cité dans mes notes sur Hérodote plusieurs exemples de ce terme pris dans cette acception, auxquels on peut joindre ce qu'en a dit le célèbre Richard Bentley, *in Responso ad Car. Boyle, pag.* 50.

Peut-être ces savants se fondent-ils sur ce que Pythagore eut pour maître Phérécydes. Mais l'âge de ce dernier philosophe est au moins aussi incertain que celui de Pythagore. J'ai placé le temps où il fleu-

[1] Plato in Hipparcho, tom. II, pag. 229, B.
[2] Thucydid., lib. VI, § LIX.
[3] Id., ibid.
[4] Id., lib. VIII, § LXVIII.
[5] Apud Diog., Laert. in Pithag., lib. VIII, Segm. XLVII, pag. 525.

[1] Clem. Alexandr. Stromat., lib. I, pag. 366, lin. 8.
[2] Diogen. Laert., lib. X, Segm. XV. Conf. notas Menagii.
[3] Cicero, de Fato, cap. IX.

rit la première année de la cinquante-neuvième olympiade, 544 ans avant notre ère. Il serait donc à peu près de même âge que Pythagore, si l'on supposait, avec MM. Saxius et Meiners, que celui-ci est né 582 ans avant notre ère. Mais dans cette hypothèse même on voit clairement que Phérécydes ne peut avoir été son maître. Je n'ignore pas que plusieurs auteurs l'ont avancé, et ce sentiment, admis sur leur autorité, a occasionné de grandes difficultés qu'il n'a pas été possible d'éclaircir. Mais cette opinion est-elle certaine ? c'est ce que l'on aurait dû examiner. Il est indubitable que saint Clément d'Alexandrie, qui avait dit dans un [1] endroit que Pythagore avait été disciple de Phérécydes, assure dans un autre qu'il ignore quel avait été son maître. « [2] Cléanthes, dit-il, reconnaît qu'il est disciple de » Zénon, Théophraste d'Aristote, Métrodore d'Épi» cure, Platon de Socrates. Mais si je passe à Pytha» gore, à Phérécydes, à Thalès et aux premiers » sages, je m'arrête, et je demande quel a été leur » maître; et si vous me nommez les Égyptiens, les » Indiens, les Babyloniens et les mages eux-mêmes, » je ne cesserai pas de demander quel a été le maître » de ceux-ci. »

Quoique les auteurs soient partagés sur l'âge de ce philosophe, il paraît cependant constant qu'il mourut [3] vers le temps de la conjuration de Cylon

[1] Clem. Alexandr. Stromat., lib. I, pag. 551, lin. 9.
[2] Id., ibid., lib. VI, pag. 769, lin. 9.
[3] Jamblich., Vit. Pithag., cap. XXXV, pag. 200.

contre les pythagoriciens. Or, cette conjuration [1] éclata peu après la destruction de Sybaris par les Crotoniates, et par conséquent vers l'an 4204 de la période julienne, 519 ans avant notre ère. Il avait alors 98 ans. Cela est confirmé par Jamblique, qui assure qu'il a vécu [2] en tout près de 100 ans, et par Tzetzès, qui dit [3] qu'il est mort âgé de 99 ans.

Si ce philosophe est né la première année de la quarante-troisième olympiade, comme je crois l'avoir prouvé, il s'ensuit que l'opinion de ceux qui prétendaient que Numa avait été son disciple est destituée de fondement; car ce prince était monté sur le trône l'an 4000 de la période julienne, 714 ans avant notre ère. Il y avait donc entre l'avénement de ce prince à la couronne et la naissance de Pythagore un intervalle de 106 ans. Denys d'Halicarnasse [4] a réfuté de la manière la plus solide ceux qui avaient été de cette opinion. J'ajoute seulement que ce qui peut y avoir donné lieu, c'est que le philosophe Pythagore avait remporté le prix aux jeux olympiques, et qu'il y eut un Pythagore de Laconie, qui fut vainqueur à ces jeux, en la seizième olympiade, et que Numa succéda à Romulus la troisième année de cette olympiade. Cette identité de nom peut avoir induit en erreur.

[1] Jamblich. Vit. Pithag., cap. XXXV, pag. 205.
[2] Id., cap. XXXVI, pag. 215.
[3] Tzetz. Chil. XI, pag. 556.
[4] Dionys Halicarn., Antiq. Roman., lib. II, § LIV.

CANON CHRONOLOGIQUE

POUR SERVIR A LA LECTURE D'HÉRODOTE,

PAR LARCHER.

AVERTISSEMENT.

Je n'avais point parlé dans ma première édition de quelques faits rapportés par Hérodote, parce qu'ils m'avaient paru peu importants; mais comme ces faits servent à lier entre eux les différents événements, je n'ai pas cru devoir les omettre, et je les ai placés selon l'ordre des temps. On aura par ce moyen une suite des faits précieux à ceux qui veulent envisager sous un seul et même point de vue l'histoire de la Grèce.

J'ai fait aussi disparaître dans celle-ci quelques inexactitudes qui s'étaient glissées dans la première édition. Par exemple, j'avais mis la naissance d'Amphictyon, fils de Deucalion, l'an 1534 avant notre ère; mais cette date ne pouvant s'accorder avec la Chronique de Paros, qui place le règne de ce prince aux Thermopyles, l'an 1258 de l'ère attique, qui répond à l'an 1522 avant la nôtre, puisqu'il n'aurait eu alors que douze ans, j'ai avancé sa naissance de douze ans, sans être obligé de déranger les dates précédentes, et surtout celle de Deucalion, son père. Ce dernier avait, selon ce nouvel arrangement, vingt-sept ans lorsqu'il eut Amphictyon. Des raisons d'état, ou des circonstances particulières que nous ignorons, peuvent avoir engagé ce prince à se marier plus tôt qu'on ne le faisait communément en ces temps-là.

J'avais fixé l'époque où fleurit Archiloque, vingt-six ans trop tard. Je m'étais appuyé d'un passage corrompu de [1] saint Clément d'Alexandrie. J'ai cru depuis qu'il était plus sûr de s'en tenir au témoignage [2] de Cicéron, qui la place sous le règne de Romulus.

J'avais placé la naissance de Pindare l'an 519 avant lère chrétienne, et la seconde année de la soixante-cinquième olympiade. Mais comme Suidas assure qu'il était né en la soixante-cinquième olympiade, et Plutarque dans les fêtes pythiennes; le savant P. Corsini ayant d'ailleurs prouvé [1] que ces fêtes ce célébraient la troisième année de l'olympiade au mois munichion, qui répond à notre mois d'avril, il s'ensuit qu'il était né dans le courant du mois d'avril, 517 ans avant notre ère. Car la troisième année de la soixante-cinquième olympiade commençant au solstice d'été 518, il faut nécessairement que le mois d'avril de la même année olympique corresponde avec le mois d'avril de l'an 517 avant notre ère. Voyez les autorités sur lesquelles je m'appuie sous l'année 4197 de la période julienne.

Je ne me suis pas contenté de rapporter dans cette édition tous les faits dont parle Hérodote; j'y en ai joint beaucoup d'autres, dont il n'est fait aucune mention dans cet historien, parce qu'ils forment un enchaînement historique précieux au lecteur. On aura, par ce moyen, une histoire presque suivie de l'Égypte, depuis les temps les plus anciens jusqu'à la conquête qu'en fit Cambyses; des Lydiens, des Mèdes, des Babyloniens, depuis leur origine jusqu'au moment où ces peuples passèrent sous la domination de Cyrus, et de celle des Perses, jusqu'à la conquête d'Alexandre.

On y a joint aussi les règnes des rois de Juda et d'Israël, à cause de l'intime liaison qu'ont eue la plupart de ces princes avec ceux d'Assyrie, de Babylone et de Perse, et parce qu'Hérodote parle de la bataille de Mageddo, où Josias fut tué, et de la déroute de Sanacharib. Je n'ai pas cru pouvoir mieux déterminer les années de ces princes qu'en suivant religieusement le savant P. Pétau, qui, lui-même, a pris pour guide la Sainte-Écriture. Cependant je m'en suis quelquefois écarté, lorsqu'il m'a paru que M. Desvignoles avait mieux rencontré.

Les Pélasges ont joué anciennement un rôle considérable, et Hérodote en fait lui-même assez souvent mention. J'avais négligé d'en parler dans ma première édition. Dans celle-ci, je les ai suivis dans toutes leurs migrations, depuis leur

[1] Clement. Alexandr. Stromat., lib. I, pag. 398.
[2] Cicer. Tuscul. Quæst., lib. I, § I.

[1] Fast. Attic., tom. II, pag. 295. Dissertat. Agonisticæ, IV, pag. 39 et seq., pag. 45 et 46.

origine jusqu'à leur extinction. Cela était d'autant plus nécessaire que ce sujet n'avait point été traité, à ce qu'il me semble, d'une manière convevenable, et qu'il n'avait pas été envisagé sous son vrai point de vue. Cette partie de l'histoire ancienne, m'a paru si importante, que j'en ai fait un article séparé dans mon essai de chronologie.

On aura aussi une histoire presque suivie de la Grèce, depuis son origine jusqu'à l'extinction du royaume de Lacédémone. On y a fait entrer principalement les colonies que les Grecs envoyèrent tant en Asie qu'en Afrique, les écrivains, et surtout les philosophes et les poëtes qui se sont distingués et qui ont acquis à cette nation la supériorité sur toutes les autres, persuadé que ce canon en serait plus intéressant. Les archontes d'Athènes tenaient un rang trop éminent pour qu'on les omît. On a donné, par cette raison, une liste exacte tant de ceux qui furent perpétuels que de ceux qui furent décennaux et annuels. Quant à ces derniers, il faut se rappeler qu'ils entraient en charge au commencement de janvier, et, par conséquent, que la durée de l'archontat correspondait avec une année entière quelconque de la période julienne, ou une année quelconque avant Jésus-Christ. Il n'en était pas de même de ses rapports avec l'année olympique. Comme celle-ci commençait au solstice d'été, il est évident que les six premiers mois de l'archonte correspondaient avec les six derniers mois de l'année olympique, et que les six derniers mois de l'archonte se rapportaient aux six premiers de l'année olympique suivante. Faute d'avoir fait cette légère attention, les historiens et les chronologistes anciens ont répandu beaucoup d'obscurité sur les faits historiques. Les chronologistes modernes ne sont pas exempts de ce défaut, et je ne connais que P. Corsini, clerc régulier des Écoles-Pies, qui n'y soit pas tombé. Dans ma première édition, je n'avais pas cru devoir m'astreindre à cette précision; mais en ayant reconnu l'importance, je ne me suis rien permis dans celle-ci que fondé sur les autorités les plus graves.

Les Athéniens commencèrent constamment leur année au mois de janvier, jusqu'au temps où la réforme du calendrier par Méton eut lieu, l'an 4282 de la période julienne, 432 ans aus avant notre ère. Elle commença alors avec l'année olympique. Le savant P. Corsini, qui jusqu'ici avait marqué exactement les différences de l'année athénienne et de l'olympique, n'a pas fait attention qu'à la réforme du calendrier par Méton, ces deux années s'accordaient, et il a continué à marquer des différences qui n'existaient plus. On s'est bien gardé de le suivre en cela. A compter de la réforme de Méton, on a fait correspondre exactement l'année athénienne avec l'olympique. Cette réforme, ou, comme on l'appelle communément, l'institution de l'ennéadécaétéride ou cycle de dix-neuf ans, est de l'an 4282 de la période julienne, 432 ans avant l'ère chrétienne. On ne sera plus surpris qu'ayant placé la prise d'Athènes l'an 4310 de la période julienne, 404 ans avant notre ère, j'aie fait correspondre avec cette date l'archontat d'Alexias et la quatrième année de la quatre-vingt-treizième olympiade, quoique les chronologistes mettent la plupart la prise de cette ville la première année de la quatre-vingt-quatorzième olympiade. Athènes fut prise l'an 4310 de la période julienne, 404 ans avant notre ère, au mois munichion, qui répond à peu près au mois d'avril. On était donc encore à la quatrième année de la quatre-vingt-treizième olympiade, et Alexias avait encore deux mois et quelques jours pour achever son archontat.

J'ai placé la mort de Pythagore en 4204, parce que la plupart des auteurs assurent que ce philosophe mourut l'année dans laquelle éclata la conspiration de Cylon contre les pythagoriciens. Or, l'on convient assez unanimement que cette conspiration est de très peu de temps postérieure à la destruction de Sybaris par les Crotoniates.

J'ai parlé sous l'année 4274 de la défense qui fut faite de représenter à Athènes des comédies, quoiqu'il n'en soit pas question dans Hérodote. J'espère qu'on me le pardonnera en faveur de la singularité du fait, qui est attesté par le scholiaste d'Aristophanes, sur le vers 67 des Acharnes, et par Suidas au mot 'Ευτυμενης qui probablement s'est contenté de copier le scholiaste.

La licence des auteurs comiques avait été portée si loin, que je ne suis pas surpris de cette défense, qui fut levée trois ans après, sous l'archontat d'Euthyménès, c'est-à-dire en 4277, et dans le dernier semestre de la troisième année de la quatre-vingt-cinquième olympiade. Une didascalie, trouvée à Rome il y a quelques années, donna occasion à un [1] savant italien, M. Oderico, de révoquer ce fait en doute, parce qu'il est question dans cette didascalie d'une pièce de théâtre qui remporta la victoire sous l'archontat [2] de Théodore. Cet archonte est entre Morichidès, qui défendit de jouer des comédies, et Euthyménès, qui leva la défense. La même didascalie parle [3] aussi des Coléophores, ou porte-cruches, pièce qui fut représentée sous l'archontat de Morichidès. M. Oderico [4] convient qu'on peut répondre au sujet des Coléophores, que cette comédie fut jouée au commencement de son archontat, et que

[1] Oderici de Marmorea Didascalia Epistola; pag. 45.
[2] Id., ibid., pag. 67, lin. 4.
[3] Id., ibid., pag. 67. Fragment. 1, lin. 13 et 14; et p. 80.
[4] Id., ibid., pag. 45.

ce magistrat, offensé de la licence de cette pièce, proscrivit les comédies. Quant à l'autre pièce, qui fut jouée sous Théodore, ce savant est persuadé qu'elle détruit absolument l'assertion du scholiaste d'Aristophanes, et qu'il faut, ou que ce scholiaste se soit trompé, ou que ce soit l'auteur de la didascalie. Ce raisonnement ne me paraît pas juste. Ces deux auteurs peuvent avoir raison tous les deux. La défense de Morichidès regarde les comédies seulement, et non les pièces satiriques, qui étaient d'un genre très-différent de celui des comédies, comme on peut s'en convaincre par le Cyclope d'Euripides, drame satirique, qui subsiste encore. Or la pièce qui fut jouée sous l'archontat de Théodore était de ce genre. Quant au nom de l'archonte qui proscrivit les comédies, il est écrit Myrichidès par [1] Diodore de Sicile, et Morichidès par le scholiaste d'Aristophanes et par Suidas. L'autorité de l'historien a prévalu sur celle de ces deux grammairiens. L'on aurait dû cependant faire attention que si ce nom se trouvait ainsi écrit dans Diodore de Sicile, ce pouvait être une faute des copistes : et comme les copistes de Suidas et du scholiaste d'Aristophanes pouvaient aussi s'être trompés, la question devait rester indécise. La didascalie dont nous parlons lève la difficulté en lisant Morichidès. Je sens, autant que qui que ce soit, le peu d'importance de cette question. J'ai cru cependant devoir m'y arrêter un moment, parce qu'il est plus utile qu'on ne le pense communément de savoir comment on écrit les noms propres, afin d'éviter toute confusion. Le scholiaste ajoute que cette loi fut en vigueur

[1] Diodor. Sicul., lib. XII, § XXIX, pag. 496.

toute cette année et les deux suivantes, sous les archontes Épigènes et Theodore, ἴσχυσεν ἐκεῖνόν τε τὸν ἐνιαυτὸν καὶ δυὸ τοὺς ἑξῆς Επιγίνου τε καὶ Θεοδώρου M. Oderico corrige ἐπὶ Γλαυκίδου τε καὶ Θεοδώρου Cette correction, autorisée par Diodore de Sicile, livre XII, § XXX, page 497, me paraît évidente. Elle est d'ailleurs favorisée par l'édition d'Alde, où on lit [1] ἐπὶ Γκίνου τε καὶ Θεοδωρου Dans les manuscrits on trouve beaucoup d'abréviations; un *delta* mal fait a pu être pris pour un *nu* par un lecteur peu attentif. On sait aussi que les premières éditions représentent fidèlement les manuscrits d'après lesquels elles ont été faites ; ce qui les rend très précieuses.

J'ai fait aussi mention de la fondation de Rome et j'ai fait correspondre les années de Rome avec celles de la période julienne, etc., parce que cette fondation est un des événements les plus mémorables de l'histoire, et parce qu'elle sert d'époque. L'avénement de Tarquin l'Ancien au trône de Rome rend cette époque nécessaire, et j'ai fait voir que cet [2] avénement servait à prouver en quelle année Cypsélus s'était emparé de l'autorité souveraine à Corinthe, et par conséquent à déterminer le nombre de prytanes annuels qui gouvernèrent ce pays après l'abolition de la royauté.

J'ai joint aussi l'ère de Nabonassar, parce qu'elle est intimement liée avec l'année où les Babyloniens secouèrent le joug des Assyriens. En un mot, j'ai tâché de ne rien omettre d'important, et de rendre ce canon intéressant et utile. C'est le seul but que je me suis proposé.

[1] Aristophan., ex edit. Ald. Regist. X. IV, lin. 3 et 4, à fine.

[2] Essai sur la Chronologie d'Hérodote, chap. XVIII.

CANON CHRONOLOGIQUE.

	Périod. julien.	Années av. J.-C.
Le gouvernement théocratique établi en Égypte.		
Les grands-prêtres des huit plus anciens dieux gouvernent ce pays. On ignore en quel temps commença leur règne.		
Les grands-prêtres des douze dieux suivants s'emparent de l'autorité, et gouvernent vers l'an (Hérodot., lib. II, § XLIII.)		17570
Les grands-prêtres des dieux du troisième ordre leur succèdent; celui d'Osiris gouverne vers l'an		15570
Le grand-prêtre d'Osiris est dépossédé par celui d'Orus. L'on ignore en quel temps.		
Le gouvernement théocratique est aboli. Ménès, premier roi d'Egypte, règne 62 ans, selon Eratosthènes. (Syncelli Chronographia, p. 91)		12356
Son fils Manéros meurt jeune, vers l'an		12340
Trois cent vingt-neuf rois succèdent à Ménès. Le dernier de ces princes est Mœris. Ils commencent à régner vers l'an		12291
Fondation de la ville de Tyr, selon les Tyriens. (Herodot., lib. II, § XLIV.) Mais voyez l'an 3124 et surtout le chapitre II de cet essai.	1954	2760
Tous ces événements étant nécessairement postérieurs au déluge universel, qui est de l'an 2186 de la période julienne, 2528 ans avant Jésus-Christ, il faut en conclure que les prêtres égyptiens n'ont conté à Hérodote que des fables sur l'ancienneté de leur nation. Si ces faits sont réels, il faut les placer après l'époque du déluge, et abréger considérablement leur durée.		

On se fera par ce moyen une idée plus juste de la chronologie de ces anciens temps. Je n'ai pas cependant osé le faire, parce que c'est moins mon système que je présente que celui d'Hérodote. Je prie le lecteur équitable de ne point perdre cela de vue.

	Périod. julien.	Années av. J. C.
Le déluge universel	2386	2328
Commencement du royaume de Sicyone. (Petavius, de Doctrinâ temporum, lib. IX, cap. XVI.) Agamemnon en fit dans la suite la conquête. Voyez l'an 3431	2550	2164
Commencement de l'empire d'Assyrie, selon Ctésias. (Diodor. Sicul., lib. II, § XXI.)	2607	2107
Commencement du même empire, selon Diodore de Sicile (lib. II. § XXVIII), et Æmilius Sura. (Velleius Paterculus, cap. VI.)	2657	2057
Commencement du même empire, suivant Castor (Syncelli Chronograph., pag. 25, 206.)	2687	2027
Inachus, né vers l'an	2703	2011
Inachus, premier roi de l'Argolide, règne 60 ans	2728	1986
Phoronée, fils d'Inachus, né vers l'an	2736	1978
Ægéus, fils d'Inachus, né vers	2737	1977
Phégée, fils d'Inachus (Scholiast. Euripidis, ad Orestem, vers. 1247), né vers l'an	2738	1976
Lycaon fils, d'Ægéus, né (Dionys. Halic. Antiq. Roman. lib. I, § XI) Niobé, fille de Phoronée (Idem., ibid.), née en	2769	1945
Sparton, fils de Phégée, né en (Scholiast. Euripides, ad Orestem, vers. 1247)	2771	1943
Naissance d'Argus, fils de Niobé (Apollodor., lib. II, cap. I.)	2786	1928
Naissance de Pélasgus, fils de Niobé. (Dionys. Halicarnass. Antiq. Roman. lib. I, § XI.)	2787	1927
Phoronée, second roi de l'Argolide, règne 50 ans. Eusèbe lui donne 60 ans de règne	2788	1926
Ce prince reunit dans une seule ville les peuples épars dans l'Argolide, et lui donne le nom de ville Phoronique. (Scholiast. Euripid. ad Orest., vers. 1247.)	2790	1924
Fondation de la ville de Phèges en Arcadie, par Phégée, fils d'Inachus. (Idem., ibid.). Etienne de Byzance nomme cette ville Phégia: elle fut depuis appelée Psophis. Elle portait le nom d'Erymanthus, avant qu'elle fût connue sous celui de Phégia. (Pausan., lib. VIII, cap. XXIV.)	2792	1922
Naissance de Déjanire, fille de Lycaon. (Dionys. Halic., Antiq. Rom., lib. I, § XI.)	2802	1912
Naissance de Mycéneus, fils de Sparton. (Scholiast. Euripid., ad Orestem, vers. 1247.)	2804	1910
Pelasgus, fils de Niobé, fait la conquête du pays appelé depuis Arcadie	2810	1904
Apis, troisième roi de l'Argolide, règne 30 ans	2818	1896
Naissance d'Iasus, fils d'Argus et d'Evadné. (Apollodor. lib. II, cap. I.) Naissance de Lycaon II, fils de Pélasgus et de Dejanire. (Dionys. Halicarn. Antiq. Rom. lib. I. § XI.)	2819	1895
Tremblement de terre qui sépare l'Ossa de l'Olympe: les eaux qui couvraient la Thessalie s'écoulent dans la mer: elle devient habitable. (Voyez mon Essai sur la chronologie, chap. X, § III.)	2829	1885
Mycénéüs, fils de Sparton, fonde la ville de Mycènes. (Scholiast. Euripid. ad Orest., vers. 1247.)	2830	1884
Pélasgus, roi du pays nommé depuis Arcadie, passe en Thessalie: Lycaon, son fils, quoique à peine âgé de douze ans, règne en sa place.	2831	1883
Institution des Pélories, ou Saturnales, chez les Pélasges-Thessaliens. (Voy. l'essai de Chronologie.)	2832	1882
Argus, quatrième roi de l'Argolide, règne 20 ans: il donne à la ville Phoronique le nom d'Argos. (Pausan., lib. II, cap. XVI; Scholiast. Euripid., loco superius laudato.)	2848	1866
Naissance de Nyctimus, fils de Lycaon	2849	1865
Naissance de Callisto	2850	1864
Naissance d'Agénor, fils d'Iasus. (Apoll., l. II, cap. I.) Naissance de Peucétius, fils de Lycaon. (Dionys. Halicar. Antiq. Rom., lib. I, § XI.)	2852	1862
Naissance d'Œnotrus, fils de Lycaon. (Idem., ibid.)	2853	1861
Criasus, fils d'Argus, cinquième roi d'Argos, règne 56 ans. (S. Augustin., de Civitate, Dei, lib. XVIII, cap. VIII.)	2868	1846
Peucétius et Œnotrus fondent chacun une colonie en Italie, dix-sept générations avant la guerre de Troie. (Dionys. Halic. Antiq. Rom. lib. I, § XI.)	2877	1837
Arcas, fils d'Orchoménus, fait la conquête de l'Arcadie. (Aristot. in Republicâ Tegeatar., apud Scholiast. Apollonii Rhodii, lib. IV, vers. 264.)	2880	1834
Argus, fils d'Agénor, surnommé Panoptès (qui voit tout, à la vue de qui rien n'échappe). (Apollodor. lib. II, cap. I, § II.)	2885	1829
Commencement de l'empire d'Assyrie, selon Valléius Paterculus (lib. I, § VI). Voyez les années 2607, 2657 et 2687.	2897	1817
Ninus, premier roi d'Assyrie Naissance d'Iasus, fils d'Argus Panoptès. (Apollodor. lib. II, cap. I, § III.) Ogygès, sous qui arriva l'inondation qui désola l'Attique, règne dans l'Attique et en Béotie, 1020 ans avant l'olympiade de Corœbus. (Eusebii. Præparat. Evangel., lib. X, p. 489.)	2918	1796
Phorbas, fils de Criasus, septième roi d'Argos, règne 48 ans	2924	1790
Phénomène singulier arrivé dans la couleur, dans la grosseur et dans le cours de la planète de Vénus, sous le règne d'Ogygès, selon les mathématiciens Adraste et Cyzique, et Dion de Néapolis (Naples), au rapport de Varron. (Div. Augustin., de Civitate Dei, lib. XXI, cap. III.)	2947	1767

	Périod. julien.	Années av. J. C.
Io, fille d'Iasus, selon Apollodore (lib. II, cap. I ; fille d'Inachus, selon un texte altéré d'Hérodote (lib. I, § I), née vers l'an	2951	1763
Inondation dans l'Attique, la trente-septième année d'Ogygès. C'est ce qu'on appelle le déluge d'Ogygès. (Eusebii Chronic. Canon.) Voyez l'année 3144	2955	1759
Les Athéniens célèbrent tous les ans l'anniversaire de ce déluge, et il s'observait encore 1675 ans après, lorsque Sylla prit Athènes. (Plutarch. in Sylla, pag. 461.)		
Enlèvement d'Io par des Phéniciens. (Herodot., lib. I, § I.) Voyez aussi mon Essai de Chronologie, chap. X, § II, pag. 313.	2969	1745
Triopas, fils de Phorbas, huitième roi d'Argos, règne 64 ans.	2972	1742
Xanthus, fils de Phorbas, passe de la Lycie dans l'île de Lesbos, et la fonde avec des Pélasges, sur lesquels il régnait. (Diodor. Sicul., lib. V, § LXXXI. Ce récit ne paraît pas vraisemblable. Voyez mon Essai de Chronologie, chap. VIII, § V, pag. 240 ; voyez aussi l'an 3174.	2980	1734
Sidon fondée vers l'an.	2984	1730
On ignore quel fut au juste le temps de sa fondation. Mais l'on présume avec beaucoup de vraisemblance que ce fût à cette époque. Elle fonda dans la suite la ville de Tyr ; ce qui prouve combien la tradition des Tyriens, qui mettaient la fondation de leur ville 2760 ans avant notre ère, est dénuée de fondement. Voyez l'an 1954, et surtout mon Essai de Chronologie, chap. II.		
Pélasgus, fils de Neptune et de Larisse, passe en Thessalie avec ses frères Achæus et Phthius, et en chasse les habitants, la sixième génération après Pélasgus, roi d'Arcadie. (Dionys. Halicarn., Antiq. Rom., lib. I, § XVII. Voyez l'année 2831	2987	1727
Quelques-uns des Pélasges chassés de Thessalie s'établissent à Dodone	2988	1726
Crotopus, fils de Triopas, neuvième roi d'Argos, règne 53 ans	3036	1678
Sthénélus, fils de Crotopus, dixième roi d'Argos, règne 52 ans	3089	1625
Naissance de Moïse. Voyez l'an 3183	3103	1611
Actæus règne dans l'Attique. Son règne est de 24 ans. (Pausan., lib. I, cap. II.)	3120	1594
Agénor, fils de Neptune, arrive en Phénicie, règne en ce pays, et fonde avec des Sidoniens la ville de Tyr.	3124	1590
Naissance de Cadmus, fils d'Agénor, roi de Tyr.	3134	1580
Naissance de Deucalion, fils de Prométhée, vers l'an.		
Gélanor, fils de Sthénélus, onzième roi d'Argos, règne deux ans	3141	1573
Actæus, roi de l'Attique, marie sa fille unique à Cécrops.		
Arrivée de Danaüs en Grèce. Ce prince n'est pas frère de Sésostris. Voyez mon Essai de Chronologie, chap. X, § IV, pag. 322 et suiv.	3142	1572
Gélanor dépossédé par Danaüs.	3143	1571
Mort d'Actæus. Cécrops Ier, son gendre, regardé comme le premier roi de l'Attique, règne 189 ans après le déluge d'Ogygès. (Eusebii Præpar. Evangel., pag. 490, A.) Son règne est de 50 ans. .	3144	1570
Les filles de Danaüs instituent les Thesmophories dans le Péloponnèse.	3146	1568
Enlèvement d'Europe.	3162	1552
Arrivée de Cadmus à Linde, dans l'île de Rhodes.	3163	1551
Fondation de l'île Calliste, depuis appelée Théra, et de celle de Thasos, par des Phéniciens de la suite de Cadmus.	3164	1550
Arrivée de Cadmus en Béotie ; fondation de la Cadméide, qui servit depuis de citadelle à la ville de Thèbes.	3165	1549
Naissance de Minos Ier, roi de Crète.	3166	1548
Agraule, fille de Cécrops Ier, roi d'Athènes, se dévoue à la mort pour le salut de sa patrie. . .	3167	1547
Dardanus, roi de la Phrygie, appelée Dardanie, règne 48 ans.		
Naissance d'Amphictyon, fils de Deucalion, vers l'an.	3168	1546
Naissance de Bacchus, fils de Sémélé.	3170	1544
Deucalion, fils de Prométhée, passe en Thessalie avec des Curètes et des Lélèges, nommés depuis Ætoliens et Locriens, auxquels se joignirent un grand nombre d'habitants du Parnasse ; en chasse les Pélasges et s'y établit en leur place. (Dionys. Halic, Antiq. Rom., lib. I, § XVII.).	3173	1541
La plus grande partie des Pélasges, chassés de Thessalie, se retirent à Dodone, auprès des Pélasges qui en avaient été chassés précédemment. Voyez l'an 2988. Idem, ibid. § XVIII	3174	1540
Quelques-uns des Pélasges se rendent dans l'île de Crète, quelques autres dans celle de Lesbos. .		
Les Pélasges, réfugiés à Dodone, s'apercevant qu'ils étaient à charge aux habitants, se retirent dans le pays appelé depuis Tyrrhénie, et font un traité avec les Aborigènes. (Id., ibid., § XIX et seq.).	3175	1539
Découverte du fer. (Clement Alexandr. Stromat., lib. I, pag. 401.).	3177	1537
Des Pélasges, chassés de Thessalie par Deucalion, se joignent à des Thraces et font une incursion en Béotie, où ils s'établissent. (Strab., lib. IX, pag. 916.).	3178	1536
Les Béotiens chassés de leur pays s'établissent en Thessalie, près d'Arné et d'Iolcas. (Strab., ibid.)	3179	1535
Les Israélites sortent de l'Égypte sous la conduite de Moïse, âgé de 80 ans, vers la fin du règne de Cécrops Ier. (Saint Augustin, de Civitate Dei, lib. XVIII, cap. XI.)	3183	1531
Déluge de Deucalion. (Marmora Oxoniensia, Epoch. IV.).	3185	1529

	Périod. julien.	Années av. J. C.
La colonie des Pélasges Tyrrhéniens jouit d'une grande prospérité. (Dionys. Halic., Antiq. Rom., lib. I, S. XXIII.).	5190	1524
Naissance d'Hellen, fils de Deucalion.	5191	1523
Eurotas, troisième roi de Lacédémone de la dynastie qui régna avant la conquête des Héraclides. . Amphictyon, fils de Deucalion, rassemble les peuples voisins des Thermopyles, leur donne le nom d'Amphictyons, et règne sur eux. (Pausan., lib. X, cap. VIII.	5192	1522
Cranaüs, second roi d'Athènes, règne dix ans..	5194	1520
Penthée, fils d'Échion et petit-fils de Cadmus par Agavé sa fille, règne à Thèbes.	5200	1514
Amphictyon, fils de Deucalion et gendre de Cranaüs, chasse son beau-père et règne douze ans. C'est le troisième roi d'Athènes. (Apollod., lib. III, c. XIII, § V et VI; ex edit. Heyn., cap. XIV.) . . .	5204	1510
Origine des Scythes selon les Scythes. (Herodot., lib. IV, § VII.)	5206	1508
Hyagnis, fils de Silène Marsyas, invente la flûte, l'an 1202 de l'ère attique. (Marmora Oxoniensia, Epoch. X.)	5208	1506
Erichthonius, fils de Dardanus, roi de Dardanie, règne quarante-quatre ans.	5215	1499
Erichthonius, Athénien d'une naissance illustre, chasse Amphictyon et règne trente-six ans. C'est le quatrième roi d'Athènes.	5216	1498
Polydore, fils de Cadmus, roi de Thèbes. (Apollodor., lib. III, cap. V, § V.)	5217	1497
Erichthonius, roi d'Athènes, institue dans les différentes bourgades de l'Attique des Athénées, ou fêtes de Minerve, avec des jeux en l'honneur de la déesse. Je les place dix ans après l'époque assignée par les Marbres d'Oxford, parce que je n'ai pas cru devoir m'astreindre au système chronologique de ces Marbres concernant les rois d'Athènes.	5218	1496
Naissance de Lycastus, fils de Minos Ier, roi de Crète.	5226	1488
Naissance de Dorus, fils d'Hellen.	5238	1476
Naissance d'Æole, fils d'Hellen.	5240	1474
Naissance d'Érechthée, fils de Pandion Ier.	5241	1473
Naissance de Xuthus, fils d'Hellen.	5250	1464
Pandion I, fils d'Erichthonius, cinquième roi d'Athènes, règne trente-un ans. (Apollodor., lib. III, cap. XIII, § VI et VII; ex editione Heynii, cap. XIV, § VI et VII.)	5252	1462
Tros succède à Erichthonius au royaume de Dardanie : il règne trente-un ans.	5259	1455
Labdacus, fils de Polydore, roi de Thèbes. (Id., lib. III, cap. V, § V.)	5264	1450
Naissance de Tectamus, fils de Dorus.	5268	1446
Naissance de Cécrops, fils d'Érechthée.	5269	1445
Naissance d'Elatus, roi des Lapithes, le premier ancêtre connu de Cypsélus, tyran de Corinthe. (Voyez l'an 4014.).	5270	1444
Naissance de Salmonée, fils d'Æole. . . . . Naissance de Pandorus, fils d'Érechthée. (Apollodor., lib. III, cap. XIV, § I, ex edit. Heyn., cap. XV.)	5271	1443
Naissance de Métion, fils d'Érechthée. (Id., ibid.).	5272	1442
Naissance de Crétée, fils d'Æole.	5280	1434
Érechthée, fils de Pandion I, sixième roi d'Athènes, règne trente-quatre ans. (Apollodor., lib. III, cap. XIII; § VIII; vel ex editione Heynii, cap. XIV, § VIII.).	5283	1431
Xuthus, fils d'Hellen, ayant été chassé de la Thessalie, se réfugie à Athènes. (Pausan., lib. VII, cap. I, pag. 521.).	5284	1430
Xuthus épouse Créüsa, fille d'Érechtée. (Pausan., ibid. Apoll., loco laudato. Strab., lib. VIII, p. 388.)	5285	1429
Naissance d'Achæus, fils de Xuthus. . . . . Naissance de Minos II, fils de Lycastus, roi de Crète. (Diodor. Sicul., lib. IV, § LX.)	5286	1428
Naissance de Salmonée, fils d'Æole. (Apollodor, lib. I, cap. VII, § III.)	5288	1426
Naissance de Déion, fils d'Æole. (Id., ibid.)	5289	1425
Naissance de Magnès, fils d'Æole. (Id., ibid.) . . . . Mœris, le dernier des 330 rois d'Égypte, depuis et compris Ménès jusqu'à Sésostris, règne 68 ans, selon Vecchieti. (Herodot., lib. II, § CI.) . . . . Ilus succède à Tros : il règne 44 ans.	5290	1424
Fondation de la ville de Troie. (Clement. Alexandr. Stromat., lib. I, pag. 401.)	5291	1423
Naissance de Périérès, fils d'Æole. (Apollod., loco laudato.)	5292	1422
Naissance d'Eupalamus, père de Dædale et fils de Métion. (Apollodor., lib. III, cap. XIV, § VIII, vel ex edit. Heynii, cap. XV, § VIII.)	5298	1421
Lycus, fils de Chthonius, chasse Laïus, fils de Labdacus, qui n'avait encore qu'un an, et règne à Thèbes. (Id., lib. III, cap. V.)	5293	1416
Tectamus, fils de Dorus, passe en Crète avec des Æoliens, subjugue les Pélasges et règne sur eux. (Diodor. Sicul., lib. IV, § LX; lib. V, § LXXX.)	5299	1415
Naissance de Cænée, fils d'Elatus, roi des Lapithes, l'un des ancêtres de Cypsélus, tyran de Corinthe. (Voyez les années 5270 et 4044.)	5300	1414
Cérès arrive dans l'Attique et fait connaître le blé à Triptolème, ainsi que la manière de le cultiver. (Marmora Oxonienss., Epoch. XII.)	5350	1409

	Périod. julien.	Années av. J.-C.
Achæus, fils de Xuthus, ayant commis un meurtre involontaire, se retire dans le pays appelé depuis Laconie, et donne son nom aux habitans. (Strab., lib. VIII, pag. 588.)	3307	1407
Ion, fils de Xuthus, est mis à la tête d'une colonie que les Athéniens envoient dans le Péloponnèse. (Strab., ibid.)	3308	1406
Triptolème ensemence les campagnes de Rharie, près d'Eleusis. (Marmora Oxoniens. Epoch. XIII.)		
Ion épouse Hélice, fille de Sélinunte, roi d'Ægiale. (Pausan., lib. VII, cap. I, pag. 521 et 522.	3309	1405
Achæus, fils de Xuthus, passe en Thessalie avec des troupes qu'il tire d'Athènes et d'Ægiale, et recouvre le royaume de ses pères. (Id., lib. VII, cap. I, pag. 521.)	3310	1404
Institution des mystères d'Eleusis. (Marmora Oxon., Epoch. XV.)		
N. B. La date des Marbres est effacée; mais la précédente étant 1599, et la suivante 1366, il aurait fallu chercher la date de cette institution entre ces deux nombres. Mon système sur les rois d'Athènes m'a forcé d'en admettre une antérieure, mais très-peu éloignée de la première. J'ai eu de plus l'attention de la faire tomber sous le règne d'Erechthée, parce que les Marbres la placent sous ce prince. M. de Sainte-Croix, savant des plus éclairés qu'il y ait en Europe, la met en 1397, ce qui ne diffère de mon calcul que de sept ans.		
Naissance de Tyro, fille de Salmonée. (Homeri Odyss., lib. XI, vers. 234. Apollodor, lib. I, cap. IX, § VIII.)		
Mort de Sélinunte, roi d'Ægiale : Ion lui succède. (Pausan., lib. VII, cap. I, pag. 522.)	3311	1403
Eumolpe, Thrace de naissance, arrive à Eleusis avec des troupes de son pays, et s'en empare. (Id., lib. I, cap. XXXVIII, pag. 92.)		
Les Athéniens rappellent Ion du Péloponnèse, et lui donnent le commandement de l'armée qu'ils destinent à marcher contre les Thraces. (Id., lib. VII, cap. I, pag. 522.)	3312	1402
Naissance d'Archandre, fils d'Achæus. (Id., ibid. Traduction d'Hérodote, livre II, note 545. Essai sur la chronologie d'Hérodote, chap. XV, sect. III, § III, pag. 427 et 428.)	3313	1401
Amphion, fils de Jupiter et d'Antiope, tue Lycus et s'empare de la couronne de Thèbes. (Apollodor., lib. III, cap. V, § V. Voyez l'an 3298.)	3313	1401
Naissance d'Architélès, fils d'Achæus. (Pausan., lib. VII, cap. 522.)		
Naissance de Dædale, fils d'Eupalamus, petit-fils de Métion, arrière-petit-fils d'Erechthée, roi d'Athènes. (Apollod., lib. III, cap. XV, § VIII : vel ex edit. Heynii, cap. XV, § VIII.)	3314	1400
Les Athéniens défèrent la principale autorité dans le gouvernement à Ion, et s'appellent de son nom Ioniens. (Strab., lib. VIII, pag. 588.)	3315	1399
Victoire remportée par les Athéniens sur les Eleusiniens et les Thraces : Erechthée, roi d'Athènes, périt dans l'action ; Immaradus, ou Ismaros, selon Apollodore, fils d'Eumolpe, qui commandait les Thraces, y périt aussi ; la paix se fait entre les deux peuples, à condition que les Eleusiniens reconnaîtront la souveraineté d'Athènes, et qu'ils auront la liberté de célébrer chez eux les mystères. (Pausan., lib. II, cap. XXXVIII, pag. 92. Le récit d'Apollodore, lib. III, cap. XV, § IV ; vel ex edit. Heynii, cap. XV, est un peu différent.)	3316	1398
Cécrops II, l'aîné des enfants d'Erechthée, septième roi d'Athènes, règne 10 ans. (Apollodor. loco laudato.)	3317	1397
Les frères de Cécrops chassent Xuthus, parce qu'ayant été pris pour arbitre par les enfants d'Erechthée qui se disputaient la couronne, il l'avait adjugée à Cécrops, l'aîné d'entre eux. (Paus., lib. VII, cap. I, pag. 531. Strab., lib. VIII, pag. 588.)	3318	1396
Première année du sacerdoce d'Alcyonice à Argos. (Dionys. Halicarn. Antiquit. Roman., lib. I, § XXII.)		
Cécrops II envoie une colonie en Eubée. (Paus., lib. I, cap. V, pag. 15.)	3319	1395
Xuthus, âgé de 70 ans, meurt dans le pays d'Ægiale, où il s'était réfugié. (Pausan., lib. VII, cap. I, pag. 421.)	3320	1394
Ion passe en Asie et y forme quelques faibles établissements. (Voyez mon Essai de Chronologie, chap. XV, sect. III, § III, pag. 420 et 429.)	3323	1391
Amphion, roi de Thèbes, meurt ; Laïus remonte sur le trône. (Apollodor., lib. III, cap. V, § VII, Voyez les années 3298 et 3313.)	3324	1390
Créthée épouse Tyro, fille de son frère Salmonée. (Apollodor, lib. I, cap. IX, § VIII et IX.)	3325	1389
Ion retourne dans le pays d'Ægiale.		
Naissance d'Amythaon, fils de Créthée. (Id., ibid.)	3326	1388
Pandion II, fils de Cécrops II, huitième roi d'Athènes, règne 26 ans. (Apollodor., lib. III, cap. XIV, § V ; vel ex edit. Heynii, cap. XV, § V.)	3327	1387
Naissance de Nélée, fils de Neptune et de Tyro.		
Polybe, petit-fils de Sicyon, roi de Corinthe. (Pausan., lib. II, cap. VI, pag. 128. Soph., Œdip. Tyr., 774.)	3328	1386
Naissance de Sisyphe, qui fut depuis roi de Corinthe. (Voyez l'année 3386. Ce prince, dont on ignore l'origine, ne peut être le même que celui qui était fils d'Æole ; la plupart des écrivains les confondent.	3329	1385
Naissance de Pelops.		

	Périod. julien.	Ans av.
Naissance d'Hercule, fils d'Amphitryon	3330	1384
Naissance d'Orphée.	3332	1382
Naissance de Coronus, fils de Cænée et l'un des ancêtres de Cypsélus, tyran de Corinthe. (Voyez les années 3300 et 4014.).	3334	1380
Laomédon, fils d'Ilus; règne à Troie cinquante ans.		
Archandre et Architélès, fils d'Achæus, quittent la Phtiotide et se rendent à Argos, où ils épousent chacun une fille de Danaüs, prince de la maison royale d'Argos. (Herodot., lib. II, § XCVIII. Pausan., lib. VII, cap. I, pag. 522. Voyez aussi mon Essai de Chronologie, page 428.).	3340	1374
Cænée, roi des Lapithes et l'un des ancêtres de Cypsélus, tyran de Corinthe, périt dans un combat contre les Centaures. (Apollon. Rhod., lib. I, vers. 59 et seq. Voyez les années 3300 et 4014.). . .	3341	1373
Les Pélasges, joints aux Aborigènes, chassent les Sicules : ceux-ci passent en Sicile, en chassent les Sicaniens, et donnent leur nom au pays. (Dionys. Halic., Antiq. Roman., lib. I, § XXII.).	3344	1370
Fondation de Zancle par les Sicules. (Voy. mon Essai sur la Chronol., ch. XV, sect. III, § IV, n° 19.)	3345	1369
Ion retourne à Athènes vers l'an.		
Athys, fils de Manès, règne en Lydie.	3346	1368
Naissance de Mélampus, fils d'Amythaon. (Apollodor., lib. I, cap. IX, § XXI.).	3347	1367
Naissance de Bias, fils d'Amythaon et frère de Mélampus. (Id., ibid.).	3348	1366
Naissance de Périclyménus, fils de Nélée, roi de Messénie. (Apollod., lib. I, cap. IX, § IX.). . . .	3350	1364
Les Métionides, ou descendants de Métion, chassent Pandion, roi d'Athènes : il se retire à Mégares. (Pausan., lib. I, cap. V, pag. 15.).	3351	1363
Pélops, fils de Tantale, arrive en Grèce, et s'empare de Pise et d'Élis. (Pausan., lib. V, cap. I.). .	3352	1362
Grande famine en Lydie.		
Commencement des exploits d'Hercules.	3353	1361
Pandion II meurt de maladie à Mégares : ses enfants retournent dans l'Attique et chassent les Métionides : Égée, son fils aîné, neuvième roi d'Athènes, règne 59 ans. (Pausan., lib. I, cap. V.). .		
Ion meurt à Athènes, âgé de 67 ans, et est inhumé à Potamos, bourgade de l'Attique près de la mer, environ à deux lieues de Panormos. (Pausan., lib. VII, cap. I, pag. 522.).	3354	1360
Laïus est tué par son fils Œdipe, dans un âge où ses cheveux commençaient à blanchir. (Sophocl., Œdip. Tyrann., vers. 742.).	3356	1358
Créon, fils de Ménecée et frère de Jocaste, veuve de Laïus, prend les rênes du gouvernement. (Apollodor., lib. III, cap. V, § VIII.).		
Sésostris, roi d'Egypte, succède à Mœris, et règne 44 ans. Voyez l'an 3290.	3358	1356
Les femmes de Lemnos, outrées de la préférence des Lemniens pour leurs concubines, massacrent leurs maris. (Apollodor, lib. I, cap. IX, § XVII.).	3359	1355
Naissance de Péro, fille de Nélée et de Chloris. Id. Ibid., § IX.).	3360	1354
Œdipe, fils de Laïus, épouse Jocaste sa mère, sans la connaître, et monte sur le trône. (Idem, lib. III, cap. V, § VIII.).		
Origine des Scythes, selon les Grecs du Pont. (Herodot, lib. IV, § VIII.).		
Lycus, fils de Pandion II, ayant été chassé d'Athènes par son frère Œgée, se réfugie chez les Termiles auprès de Sarpédon, frère de Minos II, roi de Crète. (Apollodor, lib. III, cap. XIV, § VI; vel ex edit. Heynii. cap. XV, § VI.).		
Minos II étant allé en Sicile pour redemander Dædale, Cocalus, roi du pays, le fait étouffer par la vapeur d'un bain : il était âgé de 73 ans. (Voyez l'année 3286. Diodor. Sicul., lib. IV, § LXXIX.). . .	3361	1353
Les Crétois qui avaient accompagné Minos en Sicile font le siége de Camicos. (Herodot, lib. VII, § CLXX.).	3363	1351
Expédition des Argonautes : enlèvement de Médée.	3364	1350
Coronus, petit-fils d'Elatus, roi des Lapithes, et l'un des ancêtres de Cypsélus, tyran de Corinthe, se trouve à l'expédition des Argonautes. Apollon. Rhod., lib. I, vers. 57. (Voyez les années 3299 et 4014.).		
Naissance d'Antigone, fille d'Œdipe.		
Des Colchidiens s'établissent dans l'île des Phéaciens, depuis appelée Corcyre. (Apollon, Rhod., lib. IV, vers. 1210.).	— 3365	1349
Naissance d'Ismène, fille d'Œdipe et de Jocaste.	3366	1348
Les Pélasges, appelés depuis Pélasges-Tyrrhéniens, sont affligés par la famine et par des maladies contagieuses. En proie à des séditions, ils quittent la plupart le pays appelé quelques années après Tyrrhénie, excepté un petit nombre qui y reste, deux générations avant la guerre de Troie. Dionys. Halic., Antiq. Rom., lib. I, § XXVI. Voyez l'an 3175.)	3367	1347
Naissance de Nestor, fils de Nélée : il vit deux générations, et régnait sur la troisième, la dernière année du siége de Troie.	3368	1346
Naissance de Thésée, fils d'Egée. Voyez l'an 3418.		
Des Crétois s'établissent en Italie, sous le nom d'Iapyges-Messapiens.		
Naissance d'Etéocles, fils d'Œdipe et de Jocaste.	3369	1345
Naissance de Polynices, fils d'Œdipe et de Jocaste.	3370	1344

	Périod. Julien.	Années av. J.-C.
Tyrrhénus, fils d'Atys, roi de Lydie, arrive en Italie avec ceux d'entre les Lydiens qui l'avaient accompagné, et donne au pays le nom de Tyrrhénie. (Herodot., lib. I, § XCIV.)	3370	1344
Thèbes ravagée par la peste.	3371	1343
L'oracle ordonne de venger la mort de Laïus. Œdipe se crève les yeux; il est renfermé par les ordres de Créon, tuteur des jeunes princes. Mort de Polybe, roi de Corinthe. Voyez l'an 3338: Créon, différent du précédent, succède à Polybe. (Apollodor., lib. III, cap. V, § VII, pag. 168; et lib. I, cap. IX, § XXVIII.) Musée, disciple d'Orphée. (Pausan., lib. X, cap. VII, pag. 813.)	3372	1342
Médée, forcée de quitter Iolcos, se retire à Corinthe avec Jason, où ils vivent tranquillement pendant 10 ans. (Apollodor., lib. I, cap. IX, § XXVIII, pag. 64.) Voyez l'an 3364.	3375	1339
Guerre d'Hercule contre les Pyliens. Nélée, roi de Pylos, est tué avec onze de ses fils. Nestor, qui était alors élevé chez les Géléniens, échappe au danger. (Apollodor., lib. II, cap. VII, § III.) Mais il vaut mieux s'en rapporter à Homère, qui, loin de dire que Nélée fut tué, assure que ce prince se trouva à la guerre des Pyliens contre les Epéiens. (Iliad., lib. XI, 690 et seq.) Voyez l'an 3368. Penthilus, fils de Périclyménus. Voyez l'an 3350.	3379	1335
Bias, frère de Mélampus, épouse Péro, fille de Nélée.	3380	1334
Evandre fonde avec des Arcadiens une colonie dans le pays des Aborigènes. (Dionys. Halicarn., Antiq. Rom., lib. I, § XXXI.) Prise de Troie par Hercule avec 720 hommes, montés sur six vaisseaux. (Homer. Iliad, lib. V, vers 641.) Laomédon est tué. Priam lui succède, il règne 60 ans.	3384	1330
Nestor échappe à la vigilance de son père, se trouve au combat des Pyliens contre les Epéiens, et s'y distingue par plusieurs actions éclatantes. (Homer., Iliad. lib. XI, 715 et seq.)	3385	1329
Jason répudie Médée et épouse Glaucé, fille de Créon, roi de Corinthe. Créon est tué avec ses enfants par les intrigues de Médée: Medée se réfugie à Athènes, auprès d'Egée. (Apollodor., lib. I, cap. IX, § XXVIII). Sisyphe, roi de Corinthe, premier roi de la dynastie des Sisyphides. (Pausan., lib. II, cap. IV, pag. 120.) Voyez l'an 3329.	3386	1328
Naissance d'Hyllus, fils d'Hercule, de qui descendent les rois de Lacédémone. Thésée vient à Athènes; Médée tente de l'empoisonner, il est reconnu par Egée; Médée quitte la Grèce. (Plutarch., in Theseo, pag. 5, D. E.)	3387	1327
Naissance de Tlépolème, fils d'Hercule.	3388	1326
Apothéose d'Hercule, âgé de 61 ans. (Apollodor., lib. II, cap. VIII.) Thésée tue le Minotaure sur la fin de l'année. (Plutarch., in Theseo, pag. 8.)	3391	1323
Egée, croyant son fils mort, se précipite du haut d'un rocher. Thésée, dixième roi d'Athènes, règne 29 ans. (Plutarch., ibid., pag. 9.)	3392	1322
Les Héraclides, chassés du Péloponnèse par Eurysthée, se mettent sous la protection de Thésée.	3393	1321
Ornythion, fils de Sisyphe, roi de Corinthe. (Pausan., lib. II, cap. IV, pag. 120.) Etéocles, fils d'Œdipe, règne à Thèbes: son frère Polynices se retire à Argos.	3394	1320
Polynices revient à Thèbes, pour régner à son tour: Etéocles refuse de lui céder la couronne. Polynices retourne à Argos.	3395	1319
Polynices se ligue avec les Argiens contre Etéocles et les Thébains.	3396	1318
Œdipe, chassé de Thèbes, se retire dans l'Attique, où il meurt. (Sophocl., Œdip. Colon.) Guerre de Thèbes entre Etéocles et Polynices: ils s'entretuent. (Clément. Alexandr., Stromat., lib. I, pag. 401.).	3397	1317
Thésée transfère à Athènes les habitants des douze principales villes de l'Attique, et institue les petites Panathénées, qui se célébraient tous les ans. Les grandes le furent l'an 4148 de la pér. jul. Voyez cette année. (Marmora Oxoniensia, Epoch. XXI.).	3398	1316
Guerre de Thésée contre Créon, tuteur de Laodamas, fils d'Etéocles. (Pausan., lib. I, cap. XXXIX, p. 94.)	3400	1314
Phéron, roi d'Egypte, règne 18 ans. Voyez l'an 3358.	3402	1312
Thésée marche contre Eurysthée avec Hyllus, fils d'Hercule. Eurysthée est battu et tué par Hyllus.	3403	1311
Hyllus passe dans le Péloponnèse, et en sort à cause de la contagion. Atrée, fils de Pélops, règne à Argos.	3404	1310
Guerre des Epigones, ou seconde guerre de Thèbes. (Apollodor., lib. III, cap. VII, § II.)	3407	1307
Naissance d'Hélène, fille de Tyndare et de Léda.	3408	1306
Naissance de Timandra, fille de Tyndare et de Léda. Voyez l'an 3423.	3409	1305
Thoas, fils d'Ornythion, roi de Corinthe. (Pausan., lib. II, cap. IV, pag. 120.)	3414	1300
Thersandre, fils de Polynices, roi de Thèbes. (Idem, lib. IX, cap. V, pag. 722.)	3415	1299
Borus, fils de Penthilus, petit-fils de Périclyménus, et arrière-petit-fils de Nelée, roi de Messénie. Voyez l'année 3379.	3416	1298
Thésée, âgé de 50 ans, enlève, selon Hellanicus, Hélène, qui n'était pas encore nubile. (Plutarch., in Theseo, pag. 14, E. Herodot., lib. IX, cap. LXXIII.)	3418	1296
Tennès, fils de Cycnus, conduit une colonie dans l'île Leucophrys, et de son nom l'appelle Ténédos. (Diodor., Sicul., lib. V, § LXXXIII.).	3419	1295

	Périod. julien.	Années av. J. C.
Protée, roi d'Egypte, succède à Phéron, et règne 50 ans.	3420	1294
Hyllus consulte l'oracle sur son retour dans le Péloponnèse. (Apollodor., lib. II, cap. VIII, § II.)		
Mort de Thésée. Ménesthée, fils de Pétée, petit-fils d'Ornée, et arrière-petit-fils d'Erechthée, onzième roi d'Athènes, règne 23 ans. (Pausan., lib. II, cap. XXV, pag. 168.)	3421	1293
Atrée s'empare de Corinthe.	3422	1292
Echémus, roi des Tégéates, épouse Timandra, fille de Tyndare et de Léda. Voyez l'an 3409. (Pausan., lib. VIII, cap. V, pag. 607.)	3423	1291
Hyllus retourne dans le Péloponnèse, sur la foi d'un oracle équivoque : il est tué dans un combat particulier par Echemus, roi des Tégéates. (Herodot., lib. IX, § XXVI. Apollodor., lib. II, cap. VIII, § II.)	3424	1290
Enlèvement d'Hélène par Alexandre, fils de Priam, vulgairement appelé Pâris.		
Préparatifs de guerre des Grecs contre les Troyens.	3425	1289
Tlépolème, fils d'Hercules, se retire à Argos.	3427	1287
Agamemnon, fils d'Atrée, succède à son père au royaume de Mycènes.	3429	1285
Les Cimmériens envahissent l'Asie Mineure. Voyez ma note 19 sur le premier livre d'Hérodote.	3430	1284
Naissance d'Oreste, fils d'Agamemnon. (Velleius Patércul., lib. I, § I.) Voyez les années 3433 et 3521.	3431	1283
Agamemnon fait la conquête du royaume de Sicyone.		
Tlépolème, fils d'Hercule, ayant tué involontairement Licymnius, son oncle maternel, passe dans l'île de Rhodes avec des forces considérables, y fonde les villes de Linde, d'Ialysses et de Camiros, et peu après devient roi des Rhodiens. (Apollodor., lib. II, cap. VIII, § II.)	3432	1282
Thersandre, roi de Thèbes, ayant devancé la flotte des Grecs, est tué en Mysie. (Pausan., lib. IX, cap. V, pag. 722.)	3433	1281
Siége de Troie par les Grecs : leur armée montait à 135610 hommes. (Homer., in Cataloge.)		
Leonteus, fils de Coronus, petit-fils de Cænée, arrière petit-fils d'Elatus, et l'un des ancêtres de Cypsélus, tyran de Corinthe, se trouve au siége de cette ville. (Homeri Iliad., II, vers. 645.)	3434	1280
Tisamène, fils de Thersandre, n'étant pas en âge de gouverner, Pénélée prend au siége de Troie le commandement des Béotiens. (Pausan, lib. IX; p. 723.)		
L'île de Ténédos ravagée par les Grecs : Achilles tue Tennès, fondateur de cette île : les Ténédiens rendent les honneurs divins à Tennès, en mémoire de sa vertu et de ses bienfaits. (Diodor., Sicul., lib. V, § LXXXIII.)	3440	1274
Achilles, irrité contre Agamemnon, reste dans l'inaction : les Grecs sont battus.	3441	1273
Achilles envoie Patroclès au secours des Grecs : Patrocles est tué. Achille prend les armes ; les Troyens sont repoussés. Hector est tué.	3442	1272
Achilles est tué ; ses armes sont adjugées à Ulysses. Ajax se tue de désespoir.	3443	1271
Pénélée, commandant des Béotiens, est tué la dernière année du siége de Troie. (Pausan, lib. IX, cap. V, pag. 723.)		
Prise de la ville de Troie, le 27 thargélion (finissant le 23 mai).		
Ménesthée, roi d'Athènes, meurt dans l'île de Mélos, en revenant du siége de Troie. Démophon, fils de Thésée, douzième roi d'Athènes, règne 41 ans.		
Teucer fonde Salamine dans l'île de Cypre. (Velleius Patercul., lib. I, cap. I, sub initium.) Sa postérité y régnait 896 ans après. Voyez l'an 4340.	3444	1270
Agamemnon fonde dans l'île de Crète les villes de Mycènes, de Tégée et de Pergame. (Velleius Patercul., lib. I, cap. I, § II.)		
Agamemnon retourne dans ses états ; il est tué par Egisthe et par Clytemnestre.		
Egisthe règne sept ans à Mycènes. (Homeri Odyss., lib. III, vers. 305. Vell. Patercul., lib. I, cap. I, § III.)		
Tisamène, fils de Thersandre, règne à Thèbes. (Pausan., lib. IX, cap. V, pag. 723.)		
Thoas, qui avait été chassé de Corinthe, 23 ans auparavant, remonte sur le trône.	3445	1269
La ville de Métaponte en Lucanie fondée par Epéus, compagnon de Nestor. (Vell. Patercul. lib. I, cap. I.)		
Damophon, fils de Thoas, roi de Corinthe. (Pausan., lib. II, cap. IV, pag. 120.)	3446	1268
Les Assyriens maîtres de l'Asie supérieure. (Herodot., lib. I, § XCV.)	3447	1267
Amphilochus, fils d'Amphiaraüs, fonde la ville d'Argos Amphilochium, dans le golfe d'Ambracie. (Thucydid., lib. II, § LXVIII. Heynius ad Apollodorum, part. II, pag. 654.)	3448	1266
Andropompus, fils de Borus, roi de Messénie. (Pausan., lib. II, cap. XVIII, pag. 151.) Voyez l'année 3416.	3450	1264
Egisthe et Clytemnestre tués par Orestes. Orestes se retire en Arcadie et y demeure un an. (Euripid., Orest., vers. 1670, 1671.)	3451	1263
Orestes est absous par l'aréopage du meurtre de sa mère.		
Néoptolème, fils d'Achilles et d'Andromaque, tué à Delphes par Orestes. (Euripid., Andromach., vers. 1239.)	3452	1262
Orestes épouse Hermione, fille de Ménélas et veuve de Néoptolème. (Euripid., Orest., vers. 1701.		
Orestes règne 70 ans à Mycènes. Ces 70 ans doivent se compter de la mort d'Egisthe. (Vell. Patercul., lib. I, cap. I, § III.)	3453	1261
Naissance de Pan. (Herodot., lib. II, § CXLV)	3454	1260

	Périod. julien.	Années av. J.-C.
Mort de Tisamène, roi de Thèbes. Son fils Autésion, chassé par Damasichton, fils d'Opheltès et petit-fils de Pénéléé, passe chez les Doriens. Damasichthon règne à Thèbes. (Pausan., lib. IX, cap. V, pag. 723.)	3465	1249
Troisième entreprise des Héraclides sur le Péloponnèse, sous la conduite de Cléodæus, fils d'Hyllus. (Eusebii Præparat. Evangel., lib. V, cap. XX, pag. 210.). Voyez les années 3404 et 3424.	3469	1245
Rhampsinite, roi d'Egypte, règne 66 ans. (Manetho, apud Joseph., contra Apionem, lib. I, § XXVI, pag. 460.) Joseph le nomme Rhamsès.	3470	2244
Naissance d'Aristomachus, fils de Cléodæus.	3475	1239
Ptolémée, fils de Damasichthon, roi de Thèbes. (Pausan., lib. IX, cap. V, pag. 723.)	3480	1234
Oxyntès, treizième roi d'Athènes, règne 30 ans.	3483	1229
Mélanthus, fils d'Andropompus, roi de Messénie, né.... Voyez l'an 3450.	3486	1228
Propodas, roi de Corinthe.		
Fin de la dynastie des Atyades, rois de Lydie : le commencement de cette dynastie est incertain. Dynastie des Héraclides, rois de Lydie : Agron, premier roi de cette dynastie. (Herodot., lib. I, § VII.).	3494	1220
Naissance de Théras, fils d'Autésion, et petit-fils de Tisamène, roi de Thèbes : il était le dixième descendant de Cadmus. (Herodot., lib. IV, § CXLVII); et note 264.	3500	1214
Migration æolienne commence sous la conduite d'Oreste. (Strab., lib. XIII, pag. 872.)		
Quatrième entreprise des Héraclides sur le Péloponnèse, sous la conduite d'Aristomachus, fils de Cléodæus : il est battu par les Péloponnésiens et perd la vie dans l'action, laissant trois enfants en bas âge, Aristodémus, Téménus et Cresphontes. (Eusebii Præparat. Evangel., lib. V, cap. XX, pag. 210. Apollodor., lib. II, cap. VII, § II.) Voyez l'an 5469.	3504	1210
Des Béotiens, chassés d'Arné en Thessalie, retournent en Béotie 60 ans après la prise de Troie. (Thucydid., lib. I, § XII. Strab., lib. IX, pag. 630.) Voyez les années 3178 et 3179.		
Ceux des Pélasges qui étaient restés dans la Tyrrhénie en sont chassés par les Tyrrhéniens; ils passent dans l'Attique. Voy. l'an 3367. (Herodot., lib. VI, § CXXXVII. Thucydid., lib. IV, § CIX.).	3505	1209
Ceux des Pélasges qui avaient envahi la Béotie en sont chassés par les Béotiens, lorsqu'ils reviennent dans leur pays. Voyez les années 3178, 3179 et 3504.	3506	1208
Ces Pelasges se réfugient dans l'Attique, auprès des Pélasges-Tyrrhéniens. (Strab., lib. IX, pag. 616. B.)	3507	1207
Xanthus, fils de Ptolémée, roi de Thèbes. (Pausan., lib. IX, cap. V, pag. 725	3514	1200
Aphidas, quatorzième roi d'Athènes, règne un an.	3515	1199
Thymœtès, quinzième roi d'Athènes, règne huit ans.	3516	1198
Orestes meurt en Arcadie âgé de 90 ans : ses fils, Penthilus et Tisaménus, régnent trois ans. (Vell. Patercul, lib. I, cap. II, § IV.).	3521	1193
Les Pélasges-Tyrrhéniens, aidés par les Pélasges sortis de Béotie, bâtissent aux Athéniens la partie de mur de la citadelle, appelée le mur Pélasgique. (Herod., lib. VI, § CXXXVII. Strab., lib. IX, pag. 616. B. Pausan, lib. I, § XXVIII, pag. 67. Myrsil. apud Dionys. Halic., Antiq. Rom., lib. I, § XXVIII.).	3522	1192
Doridas et Hyanthidas, fils de Propodas, règnent à Corinthe.	3523	1191
Conquête du Péloponnèse par Aristodémus, Téménus et Cresphontes, fils d'Aristomachus. (Apollodor., lib. II, cap. VIII, § II et seq.)		
Penthilus et Tisaménus, fils d'Orestes, sont chassés par les Héraclides. (Pausan., lib. III, cap. I, pag. 205; lib. II, cap. XVIII, pag. 151.).		
Mélanthus, roi de Messénie, chassé par les Héraclides, se réfugie à Athènes. Voyez l'année 3486.		
Naissance d'Autæsus, descendant d'Elatus, roi des Lapithes et l'un des ancêtres de Cypsélus, tyran de Corinthe. Voyez les années 3270 et 4014.	3524	1190
Xanthus, roi de Thèbes, fait la guerre aux Athéniens, provoque à un combat particulier Thymœtès leur roi : Thymœtès refuse le combat et est chassé. Mélanthus accepte le défi et règne en sa place 37 ans.		
Xanthus est tué. Thèbes ne veut plus de rois et se gouverne en république.		
Institution de la fête des Apaturies à l'occasion de la ruse de Mélanthus, dans son combat contre Xanthus, roi de Thèbes.		
Continuation de la migration æolienne par Penthilus, fils d'Orestes. (Strab., lib. XIII, pag. 872.) Voyez l'année 3504.	3525	1189
Les Achéens, chassés par les Héraclides, se réfugient dans le pays d'Ægiale, appelé depuis Achaïe, qui était alors possédé par les Ioniens.		
Les Achéens et les Ioniens, ne pouvant s'accorder, se font la guerre : Tisaménus, fils d'Orestes, et chef des Achéens, est tué dans une bataille. Les Ioniens n'en sont pas moins chassés par les Achéens; ils retournent à Athènes.	3526	1188
Mort d'Aristodémus, premier roi de Lacédémone de la maison des Héraclides : il laisse la couronne à ses deux fils, Proclès et Eurysthènes, qui ne faisaient que de naître. Théras, fils d'Autésion, leur oncle maternel, est leur tuteur. (Herodot., lib. IV, § CXLVII.)	3536	1178
Chéops, roi d'Egypte, règne 50 ans. (Herodot., lib. II, § CXXVII.		
Fondation de la ville d'Halicarnasse. (Taciti Annal., lib. IV, § LV.)	3539	1175

	Périod. Julien.	Années av. J.-C.
Troisième migration æolienne, sous la conduite d'Echélatus, fils de Penthilus. (Strab., lib. XIII, pag. 872, A.) Voyez l'an 3525.	3540	1174
Les Pélasges, établis dans la Troade, sont chassés par les Æoliens.		
Les Pélasges-Tyrrhéniens, chassés d'Athènes, font la conquête de l'île de Lemnos. (Herodot., lib. VI, § CXXXVII.)	3552	1162
Alétès, premier roi de Corinthe de la maison des Héraclides. Voyez mon Essai de Chronologie, chap. XVIII, pag. 519 et suiv.		
Mélas, fils d'Antasus, descendant d'Elatus, roi des Lapithes, l'un des ancêtres de Cypsélus, tyran de Corinthe, s'étant concilié Alétès, premier roi de Corinthe de la maison des Héraclides, est reçu à Corinthe, malgré l'oracle qui lui avait défendu de le recevoir. (Pausan., lib. II, cap. IV, pag. 120; lib. V, cap. XVIII, pag. 424.) Voyez les années 3270 et 4014.	3554	1160
Les Minyens, descendants des Argonautes, chassés de Lemnos par les Pélasges-Tyrrhéniens, se réfugient à Lacédémone. (Hérodot., lib. IV, § CXLV.)		
Majorité de Proclès et d'Eurysthènes, souches des deux maisons royales de Lacédémone. V. l'an 3536.		
Codrus, fils de Mélanthus, dix-septième et dernier roi d'Athènes, règne 21 ans. (Eusebii Chronicon., libro poster., pag. 96, 98 et 99.).	3561	1153
Les Pélasges-Tyrrheniens, outrés de l'affront que leur avaient fait les Athéniens, enlèvent des femmes d'Athènes, et les prennent pour leurs concubines.	3562	1152
Quatrième et dernière migration æolienne, sous la conduite de Graïs, fils d'Echélatus. Strab., lib. XIII, pag. 873. A. Pausan., lib. III, cap. II, pag. 206.) Voyez l'année 3540.	3563	1151
Fondation de l'île Calliste, depuis nommée Théra, par Théras, qui emmène avec lui une partie des Minyens qui s'étaient retirés à Lacédémone.	3564	1150
Fondation de Lépréum, Macistos, Phrixes, Pyrgos, Epium et Nudium, dans la Triphylie, par les Minyens. (Herodot., lib. IV, § CXLVIII.)	3565	1149
Les Pélasges sont chassés de l'île de Lesbos par les Æoliens.	3574	1140
Fondation de la ville de Lesbos par les Æoliens. (Vita Homeri Herodoto falso tributa, sub finem.).		
Les Pélasges-Tyrrhéniens de Lemnos tuent les enfants qu'ils avaient eus des Athéniennes, ainsi que les mères de ces enfants.	3575	1139
Dévouement de Codrus, dernier roi d'Athènes: Médon, fils aîné de Codrus, premier archonte perpétuel, gouverne 27 ans.	3582	1132
Fondation de Mégares sur les confins de l'Attique.	3583	1131
Migration ionienne, selon Apollodore et Eratosthènes. (Clém. Alexand., Stromat., lib. I, p. 388 et 402.)	3584	1130
Chéphren, roi d'Egypte, règne 56 ans. (Herodot., lib. II, § CXXVII.)	3586	1128
Soüs, roi de Lacédemone, de la seconde maison, règne 44 ans.	3589	1125
Ixion, second roi de Corinthe, de la maison des Alétiades, règne 38 ans.	3592	1122
Fondation de la ville de Cyme en Æolie. (Vita Homeri Herodoto tributa, § I.).	3594	1120
Fondation de Milet, de Colophon, la treizième année de l'archontat de Médon. (Marmora Oxoniensia, Epoch. XXVIII.).	3595	1119
Colonie envoyée dans l'île de Mélos par des Laconiens et des Spartiates. (Conon, Narrat, XXXVI; Thucydid, lib. V, § LXXXIV, pag. 367, et CXII, pag. 374.).	3598	1116
Agis, fils d'Eurysthènes, roi de Lacédémone, de la première maison, règne 40 ans.	3600	1114
Fondation de Néon-Tiehos par les habitants de Cyme. (Vita Homeri, § IX.).	3602	1112
Acastus, fils de Médon, second archonte perpétuel, gouverne 36 ans.	3609	1105
Fondation de la ville de Smyrne. (Vita Homeri, § II.).	3612	1102
Naissance d'Homère, selon l'auteur de sa vie attribuée mal-à-propos à Hérodote. § III.		
Agis subjugue les Hilotes. Voyez l'année 3915.	3623	1091
Agélas, troisième roi de Corinthe, règne 37 ans.	3630	1084
Agis envoie une colonie en Achaïe, sous la conduite de Patreus, qui fonde la ville de Patres. (Pausan., lib. III, cap. II, pag. 206.).	3632	1082
Naissance du premier ancêtre connu de l'historien Hécatée de Milet. (Hérodot, lib. II, § CXLIII.).		
Eurypon, fils de Soüs, roi de Lacédémone, de la seconde maison, règne 48 ans.	3633	1081
Echéstratus, fils d'Agis, roi de Lacédémone, de la première maison, règne 39 ans.	3640	1074
Mycerinus, roi d'Egypte, règne 20 ans.	3642	1072
Archippus, fils d'Acastus, troisième archonte perpétuel, gouverne 25 ans.	3645	1069
Saül est élu roi d'Israël. (Reg., lib. I, cap. IX.)	3646	1068
Les Sicules chassent les Sicaniens de Sicile, trois siècles avant l'établissement des Grecs en Sicile. (Thucydid, lib. VI, § II.) Mais je crois préférable le sentiment de Denys d'Halicarnasse, qui place la conquête de la Sicile par les Sicules un siècle avant la guerre de Troie. Voyez l'an 3344, et surtout l'Essai sur la Chronologie d'Hérodote, chap. VIII, § VI, pag. 245 et suiv.	3655	1059
Zancle, connue depuis sous le nom de Messène, fondée par les Sicules. (Thucydid., lib. VI, § IV.) Mais voyez l'an 3345.	3656	1058
David est reconnu roi par la tribu de Juda.	3659	1055
Asychis, roi d'Egypte, règne 40 ans.	3662	1052

	Périod. julien.	Années av. J.-C.
Prumnis, quatrième roi de Corinthe, règne 35 ans.	3667	1047
David est reconnu roi d'Israël par toutes les tribus.		
Thersippus, fils d'Archippus, quatrième archonte perpétuel, gouverne 41 ans.	3670	1044
Echestratus, roi de Lacédémone, de la première maison, chasse les Cynuriens de leur pays.	3678	1036
Labotas, son fils, lui succède, et règne 40 ans.	3679	1035
Prytanis, fils d'Eurypon, roi de Lacédémone, de la seconde maison, règne 68 ans.	3681	1033
Guerre des Lacédémoniens avec les Argiens au sujet de la Cynurie.	3682	1032
David meurt : Salomon lui succède.	3698	1016
Salomon pose les fondements du temple de Jérusalem.		
Bacchis, cinquième roi de Corinthe, règne 35 ans.	3702	1012
Anysis, roi d'Egypte, règne 38 ans.		
Anysis, chassé de ses états par un roi d'Ethiopie, se réfugie dans l'île d'Elbo.	3703	1011
Dédicace du temple de Jérusalem, la douzième année du règne de Salomon. (Reg., lib. III, cap. VIII.)	3710	1004
Phorbas, fils de Thersippus, cinquième archonte perpétuel, gouverne 37 ans.	3711	1003
Doryssus, fils de Labotas, roi de Lacédémone, de la première maison, règne 42 ans.	3715	999
Agélas, sixième roi de Corinthe, règne 30 ans.	3737	977
Salomon meurt : Roboam lui succède.	3739	975
Jéroboam se révolte contre Roboam ; il règne sur dix tribus ; premier roi d'Israël.		
Sésac, prince qui avait succédé à l'usurpateur éthiopien dans le royaume d'Egypte, pille le temple de Jérusalem. (Reg. lib. III, cap. XIV, vers. 25)	3744	970
Naissance d'Homère. (Vell. Paterc., lib. I, c. I.) V. l'année 3612, et surtout les années 3767 et 3807.	3746	968
Mégaclès, fils de Phorbas, sixième archonte perpetuel, gouverne 36 ans.	3748	966
Eunomus, fils de Prytanis, roi de Lacédémone, de la seconde maison, règne 53 ans.	3749	965
Anysis sort de l'île de l'Elbo après 50 ans, et se maintient sur le trône jusqu'à sa mort.	3753	961
Abias, roi de Juda, règne 3 ans.	3756	958
Agésilaüs, fils de Doryssus, roi de Lacédémone, de la première maison, règne 44 ans.	3757	957
Asa, cinquième roi de Juda, règne 41 ans.	3759	955
Nadab, fils de Jéroboam, second roi d'Israël, règne un an.		
Anysis meurt sept ans après être remonté sur le trône. (Herodot, lib. II, § CXL et CXLI.)	0376	954
Naissance de Polydectes, fils d'Eunomus, roi de Lacédémone, de la seconde maison.		
N. B. Il se trouve ici une lacune de 241 ans dans Herodote, concernant l'histoire d'Egypte. Voyez mon Essai de Chronologie, chap. I, § XII, depuis la page 92 jusqu'à la page 110.		
Baasa, troisième roi d'Israël, règne 23 ans.	3761	953
Eudémus, septième roi de Corinthe, règne 25 ans.	3767	947
Naissance d'Homère. De toutes les opinions sur la naissance de ce poëte, celle-ci me paraît la plus vraisemblable. Voyez Hérodote, liv. II, note 202 ; voyez aussi l'an 3807.		
Hésiode fleurit. (Marmora Oxoniensia. Ep. XXIX.)	3770	944
Diognète, fils de Mégaclès, septième archonte perpétuel, gouverne 34 ans.	3784	930
Héla, quatrième roi d'Israël, règne un an.		
Zamri tue Héla, et règne huit jours ; Amri, sixième roi d'Israël, règne 11 ans.	3785	929
Naissance de Lycurgue, fils d'Eunomus, d'un second lit.	3790	924
Naissance de Phidon, roi d'Argos, frère de Caranus, roi de Macédoine.	3791	923
Aristodémus, huitième roi de Corinthe, règne 35 ans.	3792	922
Achab, septième roi d'Israël, règne 21 ans.	3797	917
Josaphat, sixième roi de Juda, règne 21 ans.	3800	914
Archélaüs, fils d'Agésilaüs, roi de Lacédémone, de la première maison, règne 60 ans.	3801	913
Eunomus, roi de Lacédémone, de la seconde maison, est tué dans une sédition : Polydectes, son fils aîné, lui succède : il regne 24 ans.	3802	912
Homère fleurit, selon les Marbres de Paros. (Epoch. XXX). C'est l'année de sa naissance, suivant Porphyre. (Apud Suidam, voc. Ο Ωμηρος, pag. 682.) Voyez l'an 3766.	3807	907
Naissance de Caranus, frère de Phidon, et premier roi de Macédoine. Voyez l'an 3791.	3808	906
Achab, roi d'Israël, est tué dans une bataille contre les Syriens : Ochozias, son fils, lui succède, et meurt la même année.	3817	897
Joram, frère d'Ochozias, neuvieme roi d'Israël, règne 12 ans.	3818	896
Phéréclès, fils de Diognète, huitième archonte perpétuel, gouverne 43 ans.		
Phidon, roi d'Argos, invente les poids, les mesures et les monnaies d'argent. (Herodot, lib. VI, § CXXVII. Strab., lib. VIII, pag. 349. Pausan., lib. VI, cap. XXII.)	3819	895
Joram, associé au trône par Josaphat, roi de Juda, son père.	3820	894
Josaphat meurt : Joram, son fils, lui succède, et regne quatre ans.	3825	889
Charilus, fils de Polydectes, roi de Lacédémone, de la seconde maison, règne 64 ans. Lycurgue est son tuteur.	3826	888
Télestès chassé de Corinthe par Agémon : Agémon, neuvième roi de Corinthe, règne 16 ans.	3827	887
Ochozias, huitième roi de Juda, règne un an.	3829	885

	Périod. jul.	Ans av. J.-C.	Olympiades d'Iphitus.	
Les jeux olympiques, institués par Hercules, Pélops et Pisus, ayant été interrompus, sont renouvelés par Lycurgue de Lacédémone, Iphitus d'Élée, et Cléosthènes de Pise, vingt-sept olympiades avant celle où Corœbus d'Élée remporta le prix. (Phlegontis Tralliani de Olympiis, fragm. ex edit. Meursii, in collectione operum, tom. VII, pag. 125. Eusebii Chronicor., lib. prior., pag. 39.				
Iasius de Tégée y remporta la victoire. (Pausan., lib. VIII, cap. XLVIII.)	3830	884	I	1
Naissance d'Homère et d'Hésiode. (Herodot., lib. II, § LIII.)				
Ochozias, roi de Juda, étant mort, Athalie, sa mère, usurpe le trône : elle veut faire périr Joas, son petit-fils : le grand-prêtre Joiadas soustrait ce jeune prince aux recherches de la reine.				
Jéhu, dixième roi d'Israël, règne 28 ans.				
Athalie ayant été tuée, Joas monte sur le trône et règne 40 ans. C'est le neuvième roi de Juda.	3836	878	II	3
Alexandre, dix-neuvième roi de Corinthe, règne 25 ans	3843	871	IV	2
Thalès de Crète, célèbre poëte et musicien, persuade aux Lacédémoniens de recevoir les lois de Lycurgue. (Plutarch., in Lycurgo, non longe ab initio.)	3847	867	V	2
Législation de Lycurgue	3848	866		3
Majorité de Charillus	3851	863	VI	2
Thalès de Crète guérit par la musique les Lacédémoniens de la peste. (Plutarch., de Musicâ, pag. 1146, C.)	3853	861		4
Archélaüs, roi de Lacédémone, de la première maison, secondé par Charillus, prend la ville d'Ægys. (Pausan., lib. III, cap. II, pag. 208.)	3854	860	VII	1
Phidon, roi d'Argos, chasse les agonothètes des Eléens. (Pausan., lib. VI, cap. XXII, pag. 509.)	3858	856	VIII	1
Jéhu meurt : Joachas, onzième roi d'Israël, règne 17 ans				
Phidon est détrôné par les Lacédémoniens	3860	854		3
Téléclus, roi de Lacédémone, de la première maison, règne 40 ans	3861	853		4
Ariphron, fils de Phéréclès, neuvième archonte perpétuel, gouverne 25 ans				
Télestès, onzième roi de Corinthe, remonte sur le trone : il règne 12 ans. Voyez l'année 3827.	3868	846	X	3
Charillus attaque les Tégéates sur la foi d'un oracle équivoque : il est battu et fait prisonnier. (Pausan. lib. III, ch. VII, p. 219, 228; lib. VIII, cap. XLVIII. pag. 697.)	3872	842	XI	3
Mort de Lycurgue	3874	840	XII	1
Joachas meurt : Joas, son fils, douzième roi d'Israël, règne 16 ans				
Amasias, onzième roi de Juda, règne 29 ans	3876	838		3
Automénès, douzième roi de Corinthe, règne un an	3880	834	XIII	3
Prytanes annuels établis à Corinthe ; ils subsistent 170 ans. Voyez l'an 4,051	3881	833		4
Thespiéus, fils d'Ariphron, dixième archonte perpétuel, gouverne 27 ans	3886	828	XV	1
Téléclus, roi de Lacédémone, prend les villes d'Amycles, de Pharis, de Gérenthres, et les détruit. (Pausan., lib. III, cap. II, pag. 208.)	3888	826		3
Joas, roi d'Israël, remporte une victoire sur Amasias, roi de Juda, et pille Jérusalem	3889	825		4
Nicandre, fils de Charillus, roi de Lacédémone, de la seconde maison, règne 53 ans	3890	824	XVI	1
Jéroboam, fils de Joas, treizième roi d'Israël, règne 41 ans.				
Nicandre entre sur le territoire d'Argos, où il met tout à feu et à sang	3893	821		4
Fondation de Carthage, 65 ans avant celle de Rome. (Vell. Patercul., lib. I, § VI.)	3895	819	XVII	2
Téléclus est tué par les Messéniens dans un temple de Diane, à Limnes, sur les confins de la Messénie et de la Laconie. (Pausan., lib. III, cap. II, pag. 208.) Alcamènes, son fils, lui succède : il règne 37 ans	3901	813	XVIII	4
Azarias, fils d'Amasias, monte sur le trône de Juda, âgé de 16 ans ; il règne 52 ans	3905	809	XIX	4
Les Asinéens s'étant unis aux Lacédémoniens pour ravager les terres des Argiens, ceux-ci les chassent de leur pays	3908	806	XX	3
Alcamènes, roi de Lacédémone, de la première maison, envoie Charmidas en Crète, pour apaiser les troubles qui s'étaient élevés dans cette île. (Pausan., lib. III, cap. II, pag. 208.)	3910	804	XXI	1
Agamestor, fils de Thespiéus, onzième archonte perpétuel, gouverne 25 ans	3913	801		4
Alcamènes attaque la ville d'Hélos que les Achéens avaient rétablie, la détruit, et bat les Argiens qui étaient venus au secours. (Pausan., ibid.) Cette ville avait été prise, et ses habitants réduits en esclavage, 292 ans auparavant. Voyez l'an 3623.	3915	799	XXII	2
Jéroboam, roi d'Israël, meurt : interrègne de 11 ans.	3931	783	XXVI	2
Æschyle, fils d'Agamestor, douzième archonte perpétuel, gouverne 23 ans	3936	778	XXVII	3
Dernière année des olympiades d'Iphitus	3937	777		4

	Périod. jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.	
Les vainqueurs aux jeux olympiques n'avaient point été jusqu'alors inscrits sur les registres publics. Ils le furent l'olympiade suivante. Cette olympiade est regardée comme la première, parce que c'est celle dont les Grecs se servent pour calculer les temps. On l'appelle l'olympiade de Corœbus, parce que Corœbus d'Elée y remporta le prix la troisième année de l'archontat d'Æschyle, selon Eusèbe, et par induction, d'après les Marbres d'Oxford. Voyez mon Essai de Chronologie, chap. IX, § V, pag. 307. Eusèbe la fixe aussi (in Chronic. Can., pag. 150; in Chronicor. posteriore) la dernière année d'Alcamènes, et la quarante-huitième année du règne de Nicandre. Alcamènes meurt la trente-septième année de son règne.	3938	776	I	1
Polydore, fils d'Alcamènes, roi de Lacédémone, de la première maison, règne 55 ans, selon Vecchieti (de Anno primitivo, pag. 21).	3939	775		1
Naissance d'Echécratès, descendant d'Elatus, roi des Lapithes, et grand-père de Cypsélus, tyran de Corinthe. Voyez les années 3270 et 4014. (Hérodot., lib. V, § XCII.).	3940	774		3
Zacharias, après un interrègne de 11 ans, monte sur le trône d'Israël, et règne six mois : Sellum lui succède et règne un mois	3942	772	II	1
Manahem, seizième roi d'Israël, règne 10 ans . . . . Théopompe, fils de Nicandre, roi de Lacédémone, de la seconde maison, succède à son père : il règne 47 ans.	3943	771		2
Le poëte Eumélus fleurit. (Clement. Alexandr. Stromat. lib. I, pag. 398, lin. 15.) . . .	3946	768	III	1
Phut, le même que Sardanapale, roi d'Assyrie.	3949	765		4
Phul ravage le royaume d'Israël, vers la huitième année du règne de Manahem. (IV Reg., cap. XV, vers 19.) . . . . Sabacos, roi d'Éthiopie, fait la conquête de l'Egypte, et la conserve 50 ans. (Herodot., lib. II, § CXXXIX.)	3951	763	IV	2
Phacéias, fils de Manahem, dix-septième roi d'Israël, règne deux ans.	3953	761		4
Phacée, fils de Romélie, tue Phacéias, et règne 20 ans sur Israël . . . . Fondation de Crotone par Myscellus. (Strab., pag. 402 et 403.) . . . . Fondation de la ville de Naxos en Sicile par Theuclès. (Thucydid., lib. VI, § III.) . . .	3955	759	V	2
Fondation de Syracuses, la vingt-huitième année de l'archontat perpétuel d'Æschyle. (Marmora Oxoniens. Ep. XXXII.)	3956	758		3
Fondation de Locres en Italie. (Strab., lib. VI, pag. 397.) . . . . Joathan, fils d'Ozias ou Azarias, treizième roi de Juda, règne 16 ans.	3957	757		4
Fondation de l'île de Corcyre par Chersicrates, banni de Corinthe. (Strab., lib. VI, pag. 411.) Les Colchidiens établis dans l'île de Corcyre passent sur le continent, et vont demeurer avec les Abandes et les Nestéens. (Apoll. Rhod., lib. IV, vers. 1214.).	3958	756	VI	2
Alcmœon, fils d'Æschyle, treizième archonte perpétuel, gouverne deux ans.	3959	755		2
Fondation de Rome, selon Varron, printemps. (Plutarch. in Romulo, pag. 24.)	3960	754		2

	Pér. jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades d'Iphitus.		Ère de Nabonassar.	Ans de Rome.
Des Chalcidiens, partis de Naxos, chassent les Sicules de Léontium et fondent la ville de Catane. (Thucydid., lib. VI, § III.)	3961	753	VI	3		1
Charops, fils d'Eschyle, premier archonte décennal. (Dionys. Halic., Antiq. rom., lib. I, § LXXI, pag. 56.) Il se trompe cependant en plaçant cet archonte la première année de la septième olympiade. Il commença son archontat le dernier semestre de la quatrième année de la sixième olympiade.	3962	752		4		1
Trotilos, en Sicile, fondée par Lamis. (Thucydid., lib. VI, § IV.)	3962	752	VII	1		2
Les Mèdes secouent le joug des Assyriens.	3966	748	VIII	1		6
Les Babyloniens secouent le joug des Assyriens : Phul, ou Sardanapale, est tué : Thelgath-Phalnazar lui succède. Nabonassar, établi roi de Babylone, règne 14 ans : institution de l'ère de Nabonassar, le 11 de thoth, ou 26 février. Ce prince détruit toutes les histoires des rois ses devanciers, et par conséquent toutes les observations astronomiques auxquelles elles étaient intimement liées. (Alexander Polyhistor. Berosus apud Syncelli Chronograph., pag. 207.) Voyez l'an 4586.	2967	747		1	1	7
Sémiramis, épouse de Nabonassar, roi de Babylone.	3968	746			2	8
Lamis se retire à Léontium, et la gouverne quelque temps. (Thucydid., lib. VI, § IV.)	3970	744	IX	1	4	1

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.		Ère de Nabonassar.	Ans de Rome.
Æsimédès, fils d'Æschyle, second archonte décennal. (Corsini Fast. Attic., tom. III, pag. 17.) Première guerre de Messénie, commence la deuxième année de la neuvième olympiade. (Pausan., lib. IV, cap. V, pag. 292.) Elle dure 20 ans. (Idem, ibid., cap. XII, pag. 309.) Cet auteur se trompe cependant, lorsqu'il met le commencement de cette guerre la cinquième année de l'archontat décennal d'Æsimédès.	3971	743	IX	2	5	11
Naissance d'Eétion, père de Cypsélus, tyran de Corinthe. Voyez l'an 4014.	3972	742		3	6	12
Achas, quatorzième roi de Juda, règne 14 ans : il surpasse en impiété tous les rois ses prédécesseurs.	3973	741		4	7	13
Lamis est chassé de Léontium.	3974	740	X		8	14
Lamis bâtit la ville de Thapsos.	3975	739		2	9	15
Osée, dix-neuvième roi d'Israël, règne 18 ans à différentes reprises. Combat entre les Messéniens et les Lacédémoniens : l'aile droite des Messéniens mise en déroute par Polydore, roi de Lacédémone ; l'aile gauche, commandée par Euphaès, roi de Messénie, bat les Spartiates commandés par Théopompe. (Pausan., lib. IV, cap. VIII.).	3976	738		3	10	16
Nabonassar tombe malade : Sémiramis, son épouse, règne en sa place pendant sa maladie, et peut-être les deux années de Nadius, à cause de son bas âge.	3977	737		4	11	17
Midas, fils de Cordius, roi de Phrygie. (Herodot., lib. I, § XIV, Euseb.) Archidamus, fils de Théopompus, roi de Lacédémone, meurt avant son père.	3980	734	XI	3	14	20
Nadius, roi de Babylone, règne deux ans. Clidicus, fils d'Æsimédès, troisième archonte décennal. (Pausan., lib. I, cap. III.)	3981	733		4	15	21
Chozirus et Porus, rois de Babylone, règnent cinq ans. Euphaès perd la vie dans un combat entre les Messéniens et les Spartiates.	3983	731	XII	2	17	23
Lamis meurt à Thapsos. Thelgath Phalnazar, roi d'Assyrie, marche contre Achas, roi de Juda, vers la douzième année du règne de ce prince. (Paralipom. II, cap. XXVIII, vers. 20.)	3985	729		4	19	25
Les Chalcidiens, qui avaient accompagné Lamis à Thapsos, en sont chassés.	3986	728	XIII	1	20	26
Ils fondent la ville de Mégares en Sicile. Salmanasar, roi d'Assyrie, impose un tribut à Osée, roi d'Israël. (IV Reg., cap. XVII, vers. 3.) Mort d'Achas, roi de Juda : Ézéchias, prince religieux, lui succède, et règne 29 ans : c'est le quinzième roi de Juda.	3987	727		2	21	27
Ilulæus, roi de Babylone, le même que Baladan de l'Écriture, règne 5 ans.	3988	726		3	22	28
Théopompe, roi de Lacédémone, de la seconde maison, est tué dans une action contre les Messéniens. (Clement. Alexand., Cohortat. ad Gentes, pag. 36.) Pausanias (lib. VI, cap. IV, pag. 294) prétend qu'il mourut dans son lit. Il a été réfuté par Boivin l'aîné (Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. II, pag. 97 et suiv.). Ce savant discute très bien l'opinion de Pausanias ; mais il a tort de penser, avec saint Clément d'Alexandrie, que Théopompe fut immolé comme une victime. Voyez la note de M. Wesseling sur Diodore de Sicile, tome II, page 638, note 67. Zeuxidamus, fils d'Archidamus et petit-fils de Théopompe, succède à ce prince : il règne 40 ans. La course du double stade, ou diaule, introduite aux jeux olympiques. Salmanasar assiége Samarie sur le refus que fait Osée de payer le tribut qui lui avait été imposé. (IV Reg., cap. XVII, vers. 4, 5 et 6)	3990	724	XIV	1	24	30
Hippomènes, quatrième archonte décennal ; c'est le dernier descendant de Codrus. Prise d'Ithome par les Lacédémoniens : fin de la première guerre de Messénie.	3991	723		2	25	31
Fondation de Tarente.	3992	722		3	26	32
Salmanasar prend Samarie après un siége de trois ans, et transporte en Assyrie ses habitants avec ceux du royaume d'Israël.	3993	721		4	27	33
Mardokempad, le même que Mérodach-Baladan de l'Écriture, roi de Babylone, règne douze ans. Éclipse de lune 19 mars. (Ptolemæi Μεγάλη Σύνταξις, lib. IV, cap. V et VI.) Polydore, roi de Lacédémone, de la première maison, est tué par Polémarque ; Eurycrates I[er], son fils, lui succède : il règne 55 ans. Seconde fondation de Thasos par les Pariens. (Clement. Alexand., Stromat., lib. I, pag. 318.) Voyez l'an 3164.	3994	720	XV	1	28	34

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus		Ère de Nabonassar.	Ans de Rome
Archiloque fleurit. (Ciceron. Tuscul. Quæst., lib. I, § I.)	3996	718	XV	3	50	36
Candaules, dernier roi de Lydie, de la race des Héraclides, tué par Gygès au mois de juin. Pythagore de Laconie remporte le prix du stade.	3999	715	XVI	1	53	39
Gygès, premier roi de Lydie, de la maison des Mermnades, succède à Candaules. il règne 38 ans.	3999	715		2	53	39
Hippomènes, déposé dans la dernière année de son archontat; Léocrates, élu en sa place, cinquième archonte décennal. (Excerpta ex Nicol. Damasceno, pag. 446, Euseb.) Numa Pompilius règne à Rome.	4000	714		3	54	40
Ézéchias, roi de Juda, qui était tombé dans une maladie très-dangereuse la quatorzième année de son règne, recouvre miraculeusement la santé. Fondation de la ville de Géla. (Thucydid., lib. VI, § IV.) Séthos, roi d'Égypte, règne 40 ans. Sanacharib, roi d'Assyrie, entre en Judée, envoie un de ses généraux à Jérusalem, et passe en Égypte. (IV Reg., cap. XVIII, vers. 13.)	4001	713		4	55	41
Sanacharib, battu par les Égyptiens devant Péluse, est tué peu après par Adramélus et Sanasar ses fils. (IV Reg., cap. XIX, vers. 25. Herodot., lib. II, § CXLI. Moses Chorenens, lib. I, cap. XXII, pag. 60.) Mardokempad, roi de Babylone, envoie des ambassadeurs à Ézéchias, roi de Juda, pour le complimenter sur le rétablissement de sa santé.	4002	712	XVII	1	56	42
Adramélus et Sanasar, fils de Sanacharib, se réfugient en Arménie après le meurtre de leur père, et deviennent les souches de deux familles nombreuses. (Moses Chorenens; lib. I, cap. XXII, pag. 60.) Assarradon, troisième fils de Sanacharib, lui succède. (IV Reg., cap. XIX, vers. 37. Isaïas, cap. XXXVII, vers. 38.)	4003	711		2	57	43
Archianus, roi de Babylone, règne cinq ans. Déjocès, élu roi des Mèdes, règne 53 ans.	4005	709		4	59	45
La lutte introduite aux jeux olympiques.	4006	708	XVIII	1	40	46
Arciamus, roi de Babylone, meurt : interrègne de deux ans. Apsandre, sixième archonte décennal. (Euseb.). Aminoclès de Corinthe construit les quatre premières trirèmes pour les Samiens. (Thucyd., lib. I, § XIII.)	4010	704	XIX	1	44	50
Bélithus, roi de Babylone, règne trois ans.	4012	702		3	46	52
Naissance de Cypsélus, fils d'Étion, et l'un des descendants d'Élatus, roi des Lapithes. Voyez les années 3972 et 4051.	4014	700	XX	1	48	54
Apronadius, roi de Babylone, règne 6 ans.	4015	699		2	49	55
Manassès, seizième roi de Juda, règne 55 ans.	4016	698		3	50	56
Éryxias, septième et dernier archonte décennal. (Euseb.)	4020	694	XXI	3	54	60
Rigébélus, roi de Babylone, règne un an.	4021	693		4	55	61
Mésessimordachus, roi de Babylone, règne 4 ans.	4022	692	XXII	1	56	62
Théodore et Rhœcus, tous deux habiles dans l'art de fondre le bronze et d'en faire des statues.	4023	691		2	57	63
Manassès, roi de Juda, est emmené captif à Babylone.	4024	690		3	58	64
Mésessimordachus meurt : interrègne de huit ans à Babylone. Le pugilat introduit aux jeux olympiques. (Pausan., lib. V, cap. VIII, pag. 395.) Acres en Sicile fondée par les Syracusains. (Thucydid., lib. VI, § V.)	4026	688	XXIII	1	60	66
Manassès est relâché et remonte sur le trône.	4027	687		2	61	67
Anaxandre, fils d'Eurycrates Ier, roi de Lacédémone, de la première maison, règne 34 ans.	4029	685		4	63	69
Créon, premier archonte annuel, en 420 de l'ère attique. (Marmora Oxoniens., Epoch. XXXIII.)	4030	684		4	63	69
Anaxidamus, fils de Zeuxidamus, roi de Lacédémone, de la seconde maison, règne 60 ans.	4030	684	XXIV	1	64	70
Tlésias, second archonte annuel. (Pausan., lib. IV, cap. XV, pag. 315.)	4031	683		1	64	70
Révolte des Messéniens. (Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. XLVI, pag. 37.)	4031	683		2	65	71
Lysias, troisième archonte annuel. (Marmora Oxoniensia, Epoch. XXXIV.).	4032	682		2	65	71

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.		Ère de Nabonassar.	Ans de Rome
Seconde guerre de Messénie.	4032	682	XXIV	3	66	72
Action entre les Messéniens et les Lacédémoniens, près du monument du Sanglier, au printemps. (Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, loco laudato.)	4033	681		4	67	73
Les Messéniens, battus par la perfidie d'Aristocrates, s'enferment dans Ira. (Pausan., lib. IV, cap. XVII.)						
Course de chars établie aux jeux olympiques : Pagondas de Thèbes remporte la victoire. (Pausan., lib. V, cap. VIII.)	4034	680	XXV	1	68	74
Iéarédinus, roi de Babylone, règne 13 ans.						
Siége d'Ira par les Lacédémoniens.	4035	679		2	69	75
Ardys, roi de Lydie, règne 49 ans.	4037	677		4	71	77
Fondation de Chalcédoine. (Herodot., lib. IV, § CXLIV. Voy. l'an 4056.)	4039	675	XXVI	2	73	79
Les Samiens envoient du secours aux Lacédémoniens dans la guerre contre les Messéniens, au printemps.	4040	674		2	74	80
Mort de Séthos, roi d'Égypte; anarchie de deux ans en Égypte. (Diodor. Sicul., lib. I, § LXVI.)	4041	673		4	75	81
Léostrate, treizième archonte annuel. (Dionys. Halic., Antiq. Rom., lib. III, § I.)	4042	672		4	75	81
Douze rois, du nombre desquels est Psammitichus, règnent 15 ans en Égypte avec une égale autorité.	4043	671	XXVII	2	77	83
Naissance d'Argantonius, roi de Tartessus en Ibérie, actuellement Espagne. (Voyez l'année 4085.	4045	669		3	78	84
Pisistrate, quinzième archonte annuel. (Pausan., lib. II, cap. XXIV.)						
Antisthènes, seizième archonte annuel. (Pausan., lib. IV, cap. XXIII.)	4046	668		4	79	85
Casmènes en Sicile fondée par les Syracusains. (Thucydid., lib. VI, § V.)						
Prise d'Ira par les Lacédémoniens.						
Nouvelle trahison d'Aristocrates punie.	4046	668	XXVIII	1	80	86
Fin de la seconde guerre de Messénie.						
Saosduchéus, roi de Babylone, règne 9 ans.	4047	667		2	81	87
Miltiades, vingtième archonte annuel. (Pausan., lib. IV, cap. XXIII.)	4050	664		4	82	88
Combat entre les Corinthiens et les Corcyréens. (Thucydid., lib. I, § XIII.)	4050	664	XXIX	1	83	89
Zaleucus, législateur des Locriens, fleurit. (Euseb.) Voyez aussi M. de Sainte-Croix dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. XLII, pag. 290, et M. Heyne, in Opusculis academicis, tom. II, pag. 64.	4050	664		1	84	90
Cypsélus abroge à Corinthe le gouvernement des prytanes, chasse les Bacchiades, et devient tyran de Corinthe : il règne 30 ans.	4051	663		2	85	91
Démaratus, l'un des Bacchiades, fuyant la tyrannie de Cypsélus, s'établit en Étrurie. (Dionys. Halic., Antiq. Rom., lib. III, § XLVI. Strab. lib. V, pag. 336.)	4054	660	XXX	1	88	94
Miltiades, vingt-cinquième archonte annuel. (Pausan., lib. VII, XXXIX.)	4055	659		1	88	94
Démaratus épouse en Étrurie une femme d'une illustre naissance.	4055	659		2	89	95
Naissance d'Aruns, son fils aîné.						
Fondation de Byzance. (Herodot., lib. IV, § CXLIV. Euseb.) Voyez l'an 4039.	4056	658		3	90	96
Chiniladanus, roi de Babylone, règne 14 ans.						
Naissance de Lucumon, second fils de Démaratus. (Dionys. Halicarn., Antiq. Roman., lib. III, § XLVI.	4057	657		4	91	97
Phraortes, roi des Mèdes, règne 22 ans.						
Psammitichus chasse les onze rois ses collègues, et règne seul en Égypte 39 ans, en tout 54 ans.	4058	656	XXXI	1	92	98
Fondation des villes d'Acanthe, de Stagire, patrie d'Aristote; de Lampsaque et de Borysthènes, près du Pont-Euxin. (Euseb.)						
Fondation d'Abdères par Timésias de Clazomènes. (Herodot., lib. I, § CLXVIII; et note 400.)	4059	655		2	93	99
Orthagoras, tyran de Sicyone. (Hérodot., lib. V, § LXVI; note 163.)						
Phraortes, roi des Mèdes, soumet les Perses et quelques autres nations asiatiques.	4060	654		3	94	100
Naissance de Pittacus, tyran de Mytilène. (Suidas.)	4062	652	XXXII	1	96	102
Euricrates II, roi de Lacédémone, de la première maison, succède à son père Anaxandre : il règne 36 ans. Hérodote le nomme Eurycratides. (Hérodot., lib. VIII, § CCIV.)	4063	651		2	97	103
Fondation de la ville d'Hymère en Sicile. (Diodor. Sicul., lib. XIII., § LXII.)	4065	649		4	99	105

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.		Ère de Nabo-nassar.	Ans de Rome
Course des chevaux établie aux jeux olympiques. (Pausan., lib. v, cap. VIII, pag. 394.)						
Pisandre, fils de Pison, de Camiros, dans l'île de Rhodes, poëte célèbre, fleurit.	4066	648	XXXIII	1	100	106
(Suidas.) Virgile a traduit de ce poëte la plus grande partie du second livre de l'Énéide. (Macrob. Saturnal., lib. v, cap. II.)						
Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, différent du roi de Babylone de même nom.	4068	646		3	102	108
Timésias de Clazomènes est chassé d'Abdères par les Thraces. (Voyez l'an 4059.)	4069	645		4	103	109
Dropilus, quarantième archonte annuel. (Marm. Oxoniensia, Epoch. XXXV.)	4070	644		4	103	109
Nabopolassar I, roi de Babylone, règne 21 ans.	4070	644	XXXIV	1	104	110
Amon, fils de Manassès, dix-septième roi de Juda, règne deux ans.	4071	643		2	105	111
Josias, son fils, prince très-religieux, dix-huitième roi de Juda : il monte sur le trône à l'âge de huit ans, et règne 31 ans. (IV Reg., cap. XXII, vers. 1.	4073	641		4	107	113
Un vaisseau samien, commandé par Colæus, part pour l'Égypte. Poussés par les vents contraires à Tartessus en Ibérie, les Samiens font en ce port un profit immense sur leurs marchandises. Ce fut le premier vaisseau grec qui ait été à Tartessus. (Hérodot., lib. IV, § CLII.)	4074	640		4	108	114
Cylon remporte le prix du stade doublé aux jeux olympiques. (Euseb. in Chronicorum, libre priore, pag. 40. Hérodot., lib. v, § LXXI.)	4974	640	XXXV	1	108	114
Damasias, quarante-cinquième archonte annuel. (Dionys. Halic. Antiq. Rom., lib. III, § XXXVI.)	4075	639		1	108	114
Naissance de Thalès. (Diogen. Laert., lib. I, segm. XXII. S. Cyrillus Alexand. contra Julianum, lib. I, pag. 12, C. Voyez les années 4,081 et 4,171.)						
Battus fonde, avec des Théréens, l'île de Platée. (Hérodot., lib. IV, § CLVII.)	4075	639		2	109	115
Naissance de Solon.	4076	638		3	110	116
Naissance de Darius Mède, prince du sang royal de Médie.						
Les Théréens se transportent avec Battus de l'île de Platée à Aziris en Libye, et y demeurent six ans. (Hérodot., lib. IV, § CLVII et CLVIII.)	4077	637		4	111	117
Phraortes, second roi de Médie, fait la guerre aux Assyriens	4078	636	XXXVI	1	112	118
Phraortes est tué dans une action. Cyaxares lui succède : il règne 40 ans						
Prise de Sardes par les Cimmériens. (Hérodot., lib. I, § XVI.)	4080	634		3	114	120
Fondation des villes d'Istros et de Tomes, près le Pont-Euxin, par les Milésiens. (Fragm. Peripli Ponti Euxini, pag. 12.)						
Cyaxares forme le siége de Ninive						
Les Scythes envahissent l'Asie supérieure : Cyaxares lève le siége de Ninive, va au-devant des Scythes, est battu et leur paie tribut. (Hérodot. lib. I, § CIII, CIV.)						
Cypsélus, tyran de Corinthe, meurt. Périandre, son fils, lui succède : il règne 70 ans.	4081	633		4	115	121
Naissance de Thalès de Milet. S'il est mort, comme le dit Sosicrates (apud Diog. Laert., lib. I, segm. XXXVIII), en 4171, âgé de 90 ans, il doit être né en 4081.						
Lucumon, fils de Démaratus, s'établit à Rome après la mort de son père	4082	632	XXXVII	1	116	122
Naissance de Stésichorus. (Suidas.)						
Battus I quitte Aziris et se rend à Cyrène, dont il est le fondateur. Voyez l'an 4077	4083	631		2	117	123
Arganthonius, roi de Tartessus, règne 80 ans. (Hérodot., lib. I, § CLXIII. Cicero, de Senectute, § XIX.) Voyez l'an 4045.	4085	629		4	119	125
Sadyattes, roi de Lydie, règne 12 ans. (Herodot., lib. I, § XVI.)						
Les Scythes ravagent la Judée la quatorzième année de Josias, et prennent la ville d'Ascalon. (Idem, ibid. § CV.)	4086	628	XXXVIII	1	120	126
Les Scythes se mettent en marche pour aller en Égypte : Psammitichus va au-devant d'eux, et les engage, par ses présents, à s'éloigner de l'Égypte. (Idem, ibid.)						
Sélinunte fondée par les Mégariens. (Thucydid., lib. VI, § IV.)	4087	627		2	121	127
Arion, poëte dithyrambique, fleurit. (Suidas.)	4088	626		3	122	128
Thrasybule, tyran de Milet. (Hérodot., lib. I § XX.)	4089	625		4	123	129
Dracon, soixantième archonte annuel, publie ses lois. (Clement. Alexandr., Stromat., lib. I. pag. 366.)	4090	624		4	123	129
Agasiclès, fils d'Anaxandrides, roi de Lacédémone, de la seconde maison, règne 50 ans. (Hérodot., lib. I, § LV.)	4090	624	XXXIX	1	124	130
Camarine fondée par les Syracusains. (Thucyd., lib. VI, § V.)	2091	463		2	125	131

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.	Ère de Nabonassar.	Ans de Rome
Nabopolassar II, le même que Nabuchodonosor de l'Écriture et que Labynète I d'Hérodote, règne 43 ans	4091	623	2	125	131
Guerre entre Sadyattes, roi de Lydie, et les Milésiens. (Hérodot., lib. I, § XVII.)	4092	622	3	126	132
Ésope fleurit.	4093	621	4	127	133
Les Lacédémoniens essuient des pertes dans la guerre qu'ils ont avec les Tégéates. Nabopolassar II, autrement dit Nabuchodonosor, épouse Nitocris, princesse du sang royal de Médie . . . . Darius Mède de Daniel, le même que Nérégasolarus du Canon de Ptolémée, et que Nériglissar de Bérose et de Mégasthènes, prince mède, vient à la cour de Nabopolassar, avec la reine Nitocris sa parente. Voyez l'an 4077.	4094	620	XL 1	128	134
Xénophanes de Colophon, fondateur de la secte ionique. (Apollod., apud Clement. Alexandr., Stromat., lib. I, pag. 353.)	4095	619	1	129	135
Nécos, roi d'Égypte, règne 16 ans. (Herod., lib. II, § CLIX.).	4097	617	1	131	137
Alyattes, roi de Lydie, règne 57 ans. (Hérodot., lib. I, § XXV.)	4098	616	XLI 1	132	138
Héniochides, soixante-neuvième archonte annuel. (Dionys. Halic., Antiq. Rom. lib. III, § XI.)	4099	615	1	132	138
Léon, fils d'Eurycrates II, roi de Lacédémone, de la première maison, règne 45 ans. . . . . Lucumon, fils de Démaratus, élu roi de Rome sous le nom de Tarquinius. (Dionys. Halic., Antiq. Rom., lib. III, § XI.)	4099	615	2	133	139
Les Cimmériens chassés de l'Asie Mineure. (Herodot., lib. I, § XVI.)	4101	613	4	135	141
Mégaclès, soixante-douzième archonte annuel. (Corsini Fast. Attic., tom. III, pag. 64).	4102	612	4	135	141
Conjuration de Cylon pour s'emparer de la souveraineté à Athènes. (Hérodot., lib. V, LXXI.) Voyez l'an 4074. . . . . Naissance de Sapho. (Suidas.) . . . . Pittacus tue Mélanchrus, tyran de Mytilène. (Eudocia, pag. 362.)	4102	612	XLII 1	136	142
Le poëte Alcée fleurit. . . . . Nécos entre en Judée pour aller au-devant des Assyriens : Josias, roi de Juda, marche à sa rencontre, lui livre bataille à Mageddo, ville peu éloignée de la tour de Straton, appelée depuis Cæsarée, la perd et périt dans le combat. (IV Reg., cap. XXIII, vers. 29. Herodot. lib. II, § CLIX.).	4103	611	2	137	143
Fin de la guerre des Lydiens contre les Milésiens. (Hérodot., lib. I, § XVIII, XIX et XXII.) Voyez l'an 4092 . . . . Naissance du philosophe Anaximandre. Voyez l'an 4168 . . . . Joachas, roi de Juda, règne trois mois. Joachim lui est substitué par Nécos : il règne 11 ans. (IV Reg., cap. XXIII, vers. 31, 34.)	4104	610	3	138	144
Des Phéniciens font par ordre de Nécos le tour de l'Afrique. (Hérod., lib. IV, § XLII.)	4105	609	4	139	145
Naissance de Pythagore. Voyez mon Essai de Chronologie, chapitre XXI, et l'an 4204. Il n'a point été disciple de Phérécydes de Syros, qui lui était postérieur. . .	4106	608	XLIII 1	140	146
Nabopolassar II, autrement dit Nabuchodonosor, prend Jérusalem, en emmène quelques habitants en captivité, parmi lesquels est Daniel, et retourne dans ses états après avoir imposé un tribut à Joachim, roi de Juda, la quatrième année de son règne. C'est de cette année qu'on commence à compter les 70 années de captivité. (Jerem., cap. XXV, vers. I et II.) . . . . Nécos fait le siége de Carchémis, ou plutôt Charmis, selon les Septante, est battu devant cette place par Nabuchodonosor, qui, poussant ses conquêtes de proche en proche, entre en Égypte la quatrième année de Joachim, roi de Juda, en fait la conquête, et impose un tribut à Necos et à ses successeurs. (Jerem., cap. XLVI, vers. 2. C'est probablement de cette année qu'il faut compter les 40 années de dévastation qu'éprouva l'Égypte, et qui furent prédites par Ezéchiel. (Ezéchiel, cap. XXIX, vers. 9 et seq.).	4107	607	2	141	147
Aristoclès, soixante-dix-neuvième archonte annuel. (Marmora Oxoniensia, Epoch. XXXVI.)	4109	605	3	142	148
Les Scythes chassés de l'Asie supérieure. (Hérodot. lib. I, § CVI.). . . . . . Acragas, autrement Agrigente, fondée par les habitants de Géla. (Thucyd., lib. VI, § IV.)	4109	605	4	143	149

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.	Ère de Nabo-nassar.	Ans de Rome
Nabopolassar II, autrement dit Nabuchodonosor, tombe dans une mélancolie ou espèce de folie qui ne lui permet plus de gouverner ; la reine Nitocris prend en ses mains les rênes de l'etat et gouverne pendant la maladie de son mari, qui dure sept ans. (Daniel, cap. IV, vers. 13, 20, 22, 29. Megasthen., apud Euseb. Preparat., Evangel., lib. IX, § XLI, pag. 456.) . . . . Continuation de la guerre des Lacédémoniens contre les Tégéates : les Lacédémoniens essuient plusieurs échecs. (Herodot., lib. I, § LXV.)	4110	604	XLIV 1	144	150
Prise de Ninive par Cyaxares, roi des Mèdes. (Ib. ibid. § CVI.)	4111	603	2	145	151
Guerre entre Cyaxares, roi des Mèdes, et Alyattes, roi de Lydie, au sujet de quelques Scythes transfuges. (Hérodot., lib. I, § LXXIII.)	4112	602	3	146	152
Psammis, fils de Nécos, roi d'Égypte, règne six ans. (Hérodot. lib. II, § CLXI.). .	4113	601	4	147	153
Fondation de Marseille. (Solini Polyhistor. cap. II, pag. 12. E. Scymni Chii Orbis Descript., vers. 210 et seq. . . . . Les Cyrthéens s'étant approprié une partie des terres consacrées à Apollon, les Amphictyons ordonnent que leur ville sera détruite : Euryloque de Thessalie est élu leur général : Clisthènes, tyran de Sicyone, donne du secours aux Amphictyons : commencement de la première guerre sacrée. (Strab., lib. IX, pag. 641.) Voyez l'an 4124.	4114	600	XLV 1	148	154
Mort de Joachim, roi de Juda : Joachim, son fils lui succède, et règne trois mois : le roi de Babylone, ou plutôt un de ses généraux, sous les ordres de la reine Nitocris, le transporte dans ses états, et met en sa place Mathanias son oncle, à qui il fait prendre le nom de Sédécias. (IV Reg., cap. XXIV, vers. 5, 6, 8, 15, 17.) . . .	4115	599	2	149	155
Eclipse de soleil du 9 juillet, prédite par Thalès. (Hérodot., lib. I, § LXXIV.) . . Fin de la guerre entre Cyaxares, roi de Médie, et Alyattes, roi de Lydie. . . . Astyages, fils de Cyaxares, épouse Aryénis, fille d'Alyattes. (Hérodot., lib. I, § LXXIV.). . . . . Nabopolassar II recouvre la santé. Voyez l'an 4110.	4117	597	4	151	157
Critias I, quatre-vingt-huitième archonte annuel. (Marmora Oxoniensia, Epoch. XXXVII.)	4118	596	4	151	157
Naissance de Mandane, fille d'Astyages . . . . Sapho passe en Sicile. (Marmora Oxoniensia, Epoch. XXXVII.) . . . . . . Epiménides vient de Crète à Athènes pour purifier les Athéniens du meurtre des partisans de Cylon. (Diog. Laert., lib. I, segm. CX.)	4118	596	XLVI 1	152	158
Philombrotus, quatre-vingt-neuvième archonte annuel. (Plutarch., in Solone, pag. 85, D.)	4119	595	1	152	158
Apriès, roi d'Égypte, règne 25 ans. (Herodot., lib. II, § CLXI.) . . . . . . Naissance de Crésus, fils d'Alyattes, roi de Lydie.	4119	595	2	153	159
Solon, quatre-vingt-dixième archonte annuel. (Plutarch. in Solone, pag. 80, D. Diog. Laert., lib. I, segm. LXII.)	4120	594	2	153	159
Cyaxares meurt : Astyages, roi des Mèdes, règne 35 ans. (Hérod., lib. I, § CXXX.) Législation de Solon.	4120	594	3	154	160
Dropides, quatre-vingt-onzième archonte annuel. (Philostrat., Sophist. Vit., lib. in Critiâ.)	4121	593	3	154	160
Eucrates, quatre-vingt-douzième archonte annuel. (Diog. Laert., lib. I, segm. CI.	4122	592	4	155	161
Anacharsis, prince de la maison royale de Scythie, voyage en Grèce. Ce voyage a donné occasion au savant abbé Barthélemy de faire aussi voyager en Grèce le neveu de ce philosophe, et de développer, dans son savant ouvrage, les sciences, la philosophie, les différentes formes de gouvernement, l'histoire, la littérature et les arts des beaux siècles de la Grèce ; ouvrage immortel, dans lequel on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, ou de l'immense érudition, ou des agréments du style.	4122	592	XLVII 1	156	162
Arcésilas I, roi de Cyrène, règne 16 ans. (Herod., lib. IV, § CLIX.)	4123	591	2	157	163
Cimon, quatre-vingt-quatorzième archonte. (Marm. Oxoniens., Epoch. XXXVIII.)	4124	590	2	157	163
Darius Mède épouse une fille de Nabopolassar II. . . . . Pittacus, Æsymnète ou tyran de Mytilène. (Diog. Laert., lib. I, segm. LXXV. Aristotel. Politicor., lib. III, cap. XIV, pag. 356.) . . . . Guerre des Mytiléniens contre les exilés, commandés par le poëte Alcée et par Antiménides. (Aristotel., ibid.)	4124	590	3	158	164

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus	Ère de Nabonassar.	Ans de Rome
Prise de la ville de Cyrrha par Eurylochus, général nommé par les Amphictyons; fin de la première guerre sacrée. (Marmora Oxoniensia, Epoch. XXXVIII, Argument. II, in Pythica, p. 165.) Voyez l'an 4114.	4124	590	3	158	164
Sédécias, roi de Juda, se révolte : il est pris avec ses enfants : on les égorge en sa présence : on lui crève ensuite les yeux. Il est emmené en captivité avec les Juifs.	4125	589	4	159	165
Philippe, quatre-vingt-seizième archonte annuel. (Clement. Alexandr., Stromat., lib. I, pag. 395.)	4126	588	4	159	165
Damasias II, quatre-vingt-dix-neuvième archonte annuel. (Marmora Oxoniensia, Epoch. XXXIX.)	4129	585	XLVIII 3	162	162
Naissance de Théognis.	4131	583	XLIX 2	165	171
Suidas, aux mots Théognis et Phocylides, le fait naître en la cinquante-neuvième olympiade. Mais comme Théognis forme des vœux, vers 890, pour la destruction de la race de Cypsélus, il s'ensuit qu'il était né au moins vers l'an 4131 de la période julienne. Le même Théognis parle aussi, vers 765, de la guerre des Perses contre les Grecs, et prie Appollon vers 772 d'éloigner leur armée de la ville de Mégares. Il vivait donc encore l'an 4218 de la période julienne, qui est l'année où Darius fit ses préparatifs pour envahir la Grèce : il avait alors 87 ans.					
Fin de la guerre des Mityléniens contre les Athéniens. (Valer. Maxim., lib. VI, cap. V, Extern. § I. Diog. Laert., lib. I, segm. LXXIV.)	4133	581	4	167	173
Mort de Nabuchodonosor, autrement dit Nabopolassar II : Iluarodamus du Canon de Ptolémée, fils de Nabuchodonosor, le même qu'Évilmérodach de l'Écriture, et que Balthazar de Daniel, roi de Babylone, succède à son père, et règne trois ans.					
Pittacus abdique la tyrannie de Mitylène. (Diog. Laert., lib. I, segm. LXXV, LXXIX.)	4134	580	L 1	168	174
Aristée de Proconèse fleurit.					
Premiers essais de la comédie par Susarion. (Rich. Bentleii Respons. ad Car. Boylium, pag. 108.)					
Archestratides, cent huitième archonte annuel. (Dionys. Halicarn., Antiq. Rom., lib. IV, § I.)	4137	577	3	170	176
Iluarodamus, roi de Babylone, gouverne tyranniquement : il est massacré par un parti de conjurés, à la tête desquels est Darius Mède, nommé Nérégasolarus par le Canon de Ptolémée, et Nériglissar par Bérose.	4137	577	4	171	177
Darius Mède, le même que Nérégasolarus de Ptolémée, et Nériglissar de Bérose, monte sur le trône, et règne cinq ans.					
Mandane, fille d'Astyages, roi des Mèdes, épouse Cambyses, Perse de la plus haute naissance.	4138	576	LI 1	172	178
Anaximandre, de l'école de Milet, devient célèbre : il est l'inventeur des cartes géographiques. (Diog. Laert., lib. II, segm. II.)					
Naissance d'Anaximènes de Milet. S'il fut le disciple d'Anaximandre, et s'il lui succéda dans l'école ionienne, il devait avoir au moins 30 ans lorsqu'Anaximandre mourut. Il faut donc réformer les textes de Diogènes Laerte (lib. II, segm. III), et de Suidas.	4139	575	2	173	179
Lycophron, fils de Périandre, tyran de Corinthe, est relégué par son père dans l'île de Corcyre. (Herod., lib. III, § L.)					
Naissance de Cyrus, fils de Cambyses et de Mandane.					
Battus II, surnommé l'Heureux, roi de Cyrène. (Herodot., lib. IV, § CLIX.)					
Ariston, roi de Lacédémone, de la seconde maison, règne 54 ans : il était contemporain d'Anaxandrides, roi de Lacédémone, de la première maison. (Herod., lib. I, § LXV.)	4140	574	3	174	180
Crésus associé au trône de Lydie par son père Alyattes.					
Labossoaraschus de Bérose et de Mégasthènes, fils de Nérégasolarus, ou Darius Mède, roi de Babylone.					
Apriès, roi d'Égypte, battu par les Cyrénéens. (Herodot., lib. II, § CLXI; lib. IV, § CLXI.)	4141	573	4	175	181
Labossoaraschus, roi de Babylone, est massacré après un an de règne par un parti affectionné à la maison de Nabuchodonosor.					
Nabonadius, le même que Nabonid de Bérose et Nabanidoch de Mégasthènes, fils de Nabopolassar II, appelé Labynète par Hérodote, et Nabuchodonosor par l'Écriture, roi de Babylone, règne 54 ans.	4142	572	LII 1	176	182

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.	Ère de Nabonassar.	Ans de Rome
Clisthènes, tyran de Sicyone, remporte le prix aux jeux olympiques. (Herodot., lib. VI, § CXXVI.)					
Conquêtes de Crésus depuis qu'il est associé au trône par son père.	4142	572	LII. 1	176	182
Bias donne à Crésus un conseil salutaire aux Ioniens insulaires. On ignore le temps de la naissance de ce philosophe et celui de sa mort.					
Les Phocéens, effrayés des conquêtes de Crésus, élèvent leurs murs par les libéralités d'Arganthonius, roi de Tartessus. (Herodot., lib. I, § LXIII.)	4143	571	2	177	183
Aristomènes, cent quatorzième archonte annuel. (Diogen. Laert., lib. I, segm. LXXIX.)	4144	570	2	177	183
Apriès, roi d'Égypte, est détrôné par Nabonadius, nommé par l'Écriture Nabuchodonosor, de même que son père. (Jerem., cap. XLIV, vers. 30.)					
Amasis, roi d'Égypte, règne 44 ans.					
Mort de Pittacus, tyran de Mitylène. (Diogen. Laert., lib. I, segm. LXXIX. (Voyez l'an 4162.					
Mégaclès, fils d'Alcmæon, et petit-fils de Mégaclès qui fut archonte 612 ans avant notre ère, épouse Agariste, fille de Clisthènes, tyran de Sicyone. (Herodot., lib. VI, § CXXX.)	4144	570	3	178	184
Voyage de Solon à Sardes.					
Anaxandrides, fils de Léon, roi de Lacédémone, de la première maison, règne 35 ans.					
Entretien d'Esope avec Solon.	4145	569	4	179	185
Paix simulée des Lacédémoniens avec les Tégéates.	4146	568	LIII 1	180	186
Les Lacédémoniens envoient consulter l'oracle de Delphes au sujet des Tégéates. (Hérodot., lib. I, § LXVII.)	4147	567	2	181	187
Rhodopis, célèbre courtisane, fleurit. (Herodot., lib. II, § CXXXIV.)					
Hippoclides, cent dix-huitième archonte annuel. (Marcellinus, in Vitâ Thucydidis.)	4148	566	2	181	188
Institution des grandes Panathénées. (Pherecydes, primo Historiarum libro, apud Marcellinum, in Vitâ Thucydidis.) Voyez l'an 3398.					
Lichas se rend à Tégée à la faveur de la paix, et enlève le corps d'Orestes : les Lacédémoniens deviennent supérieurs aux Tégéates, suivant la réponse de l'oracle. (Hérod., lib. I, § LXVIII.)	4148	566	3	182	188
Lycophron, fils de Périandre, tyran de Corinthe, est tué par les Corcyréens. (Idem, lib. III, § LIII.).					
Périandre envoie à Alyattes 300 enfants des plus illustres maisons de Corcyre, pour être faits eunuques. (Idem, lib. III, § XLVIII.)	4149	565	4	183	189
Périandre réconcilie Hégésistrate, fils de Pisistrate, avec les Mityléniens. (Herodot., lib. V, § XCIV, XCV.					
Callias, fils de Phænippus, remporte aux jeux olympiques le prix à la course du cheval. (Scholiastes Aristophanis, ad Aves, vers. 284.) Meursius (de Archontibus, lib. II, cap. IV), se trompe grossièrement, ainsi que Corsini (Fast. Attic., tom. III, pag. 159), en mettant cette victoire en la soixante-quatorzième olympiade. Il n'est pas vraisemblable que Callias, qui avait acheté les biens confisqués sur Pisistrate, ait disputé le prix de la course vingt-six ans après. Il était mort, ou du moins trop âgé pour s'occuper de ces sortes de jeux.	4150	564	LIV 1	184	190
Mort de Périandre, tyran de Corinthe. (Voyez l'an 4081.)	4151	563	2	185	191
Alalie, fondée dans l'île de Cyrne (Corse) par les Phocéens, vingt ans avant la prise de Phocée par les Perses. (Herodot., lib. I, § CLXV.)					
Comias, cent vingt-quatrième archonte annuel. (Marmora Oxoniensia, Epoch. XLI.)	4152	562	3	186	192
Pisistrate, tyran d'Athènes, règne dix-sept ans en trois fois différentes : commencement de sa tyrannie en janvier. (Marmora Oxoniensia, Epoch. LXI.)	4153	561	3	187	193
Hégéstrate, cent vingt-cinquième archonte annuel. (Plutarch. in Solone, pag. 97.)					
Esope précipité de la roche Hyampée en mai ou juin. (Plutarch., de His qui sero a Numine puniuntur, pag. 557, A.)	4154	560	4	188	194
Crésus perd son fils aîné à la chasse.					
Crésus monte sur le trône, par la mort de son père, vers la fin de mai.					
Cyrus, roi de Perse.	4155	559	LV 1	189	195

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.	Ère de Nabonassar.	An de Rome
Astyages, roi de Médie, battu et fait prisonnier par Cyrus, son petit-fils : conquête de la Médie par Cyrus. Pisistrate est chassé d'Athènes par les partisans de Mégaclès et de Lycurgue, qui s'étaient réunis. (Hérodot., lib. I, § LIX.) . . . . Naissance d'Anacréon. . . . . Mort de Solon sous l'archontat d'Hégéstrate. (Plutarch., in Solone, pag. 97.) Voyez l'an 4076.	4155	559	LV 2	189	195
Inquiétudes de Crésus sur l'accroissement de la puissance de Cyrus. (Hérodot., lib. I, § XLVI.) . . . . Naissance de Simonides, fils de Léoprépès. (Voyez l'an 4246.)	4156	558	3	190	196
Abaris vient en Grèce (Harpocrat., voc. 'Ἄβαρις) vers l'an.	4157	557	4	191	197
Euthydémus, cent vingt-huitième archonte annuel. (Diog., Laert., lib. I, segm. LXVIII.)	4158	556	4	192	198
Mort du poëte Stésichore. (Suidas.) Voyez l'an 4082. . . . . Crésus envoie consulter l'oracle de Delphes. (Marm. Oxoniens., Epoch. XLII). . Les Samiens enlèvent un corselet envoyé par Amasis, roi d'Égypte, aux Lacédémoniens. (Hérodot., lib. III, § XLVII.)	4158	566	LVI 1	192	198
Les mêmes enlèvent un cratère que les Lacédémoniens envoyaient à Crésus. (Idem., ibid.) . . . . Les divisions recommencent entre les partisans de Lycurgue et de Mégaclès : celui-ci, qui était fils d'Alcmæon, et petit-fils de Mégaclès, qui fut archonte l'an 612 avant notre ère, ayant été chassé par les partisans de Lycurgue, fait proposer à Pisistrate de le rétablir s'il veut épouser sa fille. (Herodot., lib. I, § LX.) . Mort de Clisthènes, tyran de Sicyone.	4159	555	2	193	199
Arcésilas II, surnommé le Mauvais, roi de Cyrène. (Plutarch., de Virtut. Mulierum, pag. 260. . . . . Pisistrate épouse la fille de Mégaclès : il est rétabli avec les secours que lui donne son beau-père. . . . . Crésus fait alliance avec les Lacédémoniens. (Hérodot., lib. I, § LXIX, LXX.) . .	4160	554	3	194	200
Pisistrate traite sa femme d'une manière outrageante : elle se plaint à sa mère : Mégaclès, indigné de l'insulte faite à sa fille, chasse Pisistrate pour la seconde fois. (Herodot., lib. I, § LXI.) . . . . Fondation de la ville de Barcée en Libye. (Idem., lib. IV, § CXL.)	4161	553	4	195	201
Mort de Pittacus. Si ce sage de la Grèce est né, comme le dit Suidas, l'an 4062., et s'il a vécu cent ans, comme le prétend Lucien (de Macrob.is, § XVIII), il doit être mort l'an (voyez 4344).	4162	552	LVII 1	196	202
Naissance de Nitétis, fille d'Apriès, roi d'Égypte, pendant la prison de son père.	4163	551	2	197	203
Apriès est étranglé environ vingt ans après avoir été fait prisonnier par Amasis. (Herodot., lib. II, § CLXIX.) . . . . Naissance de Darius. (Idem, lib. I, § CCIX.)	4164	550	3	198	204
Mort d'Arganthonius, roi de Tartessus. Voyez les années 4045 et 4085. . . . Naissance de l'historien Hécatée de Milet. Voyez l'an 4210.	4165	549	4	199	205
Erxiclidès, cent trente-sixième archonte annuel. (Pausan., lib. X, cap. V., pag. 811.)	4166	548	4	199	205
Incendie du temple de Delphes. (Idem, ibid. Herodot., lib. I, § L; lib. II, § CLXXX.)	4166	548	LVIII 1	200	206
Les Lacédémoniens recommencent la guerre contre les Tégéates, et après plusieurs avantages ils prennent la ville de Tégée. (Herodot., lib. I, § LXVIII.). . . Le philosophe Anaximandre meurt âgé d'un peu plus de soixante-quatre ans. (Diog. Laert., lib. II, segm. II.) Voyez l'an 4104.	4168	546	3	202	208
Guerre entre les Spartiates et les Argiens, au sujet des campagnes de Thyrée, au printemps. (Herodot., lib. I, § LXXXII.) . . . . Combat dans la Piérie entre Cyrus et Crésus, au commencement de l'été. . .	4168	545	3	203	209
Combat près de Sardes entre Cyrus et Crésus : prise de la ville de Sardes. Crésus détrôné vers le mois de septembre. . . . . Le philosophe Anaximènes, disciple d'Anaximandre, fleurit vers l'an.	4169	545	4	203	209
N. B. Diogène Laërce (lib. II, segm. III), place la naissance de ce philosophe dix-huit ans après la mort d'Anaximandre. Il n'a donc pu être son disciple. Suidas la met en la cinquante-cinquième olympiade. Anaximènes n'avait donc que quatorze ans lorsqu'Anaximandre mourut. Il est naturel de penser que ces deux auteurs ont voulu parler du temps où il eut de la célébrité. Suidas ajoute qu'il mourut dans le					

	Pér. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.		Ère de Nabonassar.	Ans de Rome
temps de la prise de Sardes. Il n'aurait eu alors que quinze à seize ans. Persuadé que ce grammairien n'a voulu parler que du temps où il fleurit, je me suis déterminé à le placer à cette époque, sans vouloir fixer ni le temps de sa naissance, ni celui de sa mort, qui sont trop incertains.						
Phérécydes de Syros fleurit. (Cicéron. Tuscul. Disputat., lib. I, § XVI.)						
Combat particulier entre trois cents Argiens et trois cents Lacédémoniens au sujet de Thyrée; suivi d'un combat général, où les Lacédémoniens remportent la victoire. (Hérodot., lib. I, § LXXXII.)	4170	544	LIX	1	204	210
Arcésilas II, roi de Cyrène, est empoisonné. (Plutarch., de Virtutib. mulier., pag. 260.) Battus III, surnommé le Boiteux, lui succède. (Hérodot., lib. IV, § CLXI.)						
Les Neures vont demeurer dans le pays des Budins. (Idem, lib. IV, § CV.)						
Conseil de Thalès aux Ioniens. (Hérodot., lib. I, § CLXXI.) Il meurt cette même année, âgé de 90 ans, selon Sosicrates. (Diogen. Laert., lib. I, segm. XXXVII.) Voyez les années 4075 et 4081.	4171	543		2	205	211
L'épouse d'Anaxandrides, roi de Lacédémone, étant stérile, les Éphores obligent ce prince à épouser une autre femme, en lui permettant de conserver la première. (Hérodot., lib. V, § XXXIX, LIX.)						
Pisistrate rétabli à Athènes pour la troisième fois. Voyez l'an 4161. (Hérodot., lib. I, § LXI.)	4172	542		3	206	212
Prise de Phocée par Harpage, l'un des généraux de Cyrus. (Idem, lib. I, § CLXIV.)						
Abderès fondée par les Téiens. Voyez les années 4059 et 4069.						
La seconde femme d'Anaxandrides accouche de Cléomènes. (Herodot., lib. V, § XLI).	4173	541		4	207	213
Cimon, fils de Stésagoras, remporte aux jeux olympiques le prix de la course du char à quatre chevaux et fait proclamer vainqueur Miltiades, son frère utérin. Voyez les années 4178, 4181 et 4187. (Hérodot., lib, VI, § CIII.)						
Xénophanes de Colophon, chef de la secte Éléatique, fleurit. (Diog. Laert., lib. IX, segm. XX.).	4174	540	LX	1	208	214
La première femme d'Anaxandrides, qui avait été stérile, accouche de Doriée. (Hérodot., lib. V, § XLI.						
Conseil de Bias au Ioniens. (Idem, lib. I, § XXCL.)						
La première femme d'Anaxandrides accouche de Léonidas, qui fut tué à la bataille des Thermopyles. (Hérodot., lib. V, § XLI.)	4175	539		2	209	215
Alcmæon de Crotone, Timée de Locres, disciples de Pythagore.						
La première femme d'Anaxandrides accouche de Cléombrote, père de Pausanias, qui commanda les Grecs à la bataille de Platées. (Idem, ibid.)						
Cyrus, roi de Perse, prend Babylone, la trente-quatrième année du règne de Nabonadius.	4176	538		3	210	216
Les Juifs retournent dans leur patrie sous la conduite de Zorobabel, en vertu d'un édit de Cyrus, après 70 ans de captivité. (Paralipom., cap. XXXVI, vers 22 et 23. Esdras, cap. I et II.) Voyez l'an 4107.	4177	537		3	211	217
Alcée I, cent quarante-huitième archonte annuel. (Marm. Oxon. Epoch. XLIV.)	4178	536		4	211	217
Les Phocéens battent les Carthaginois et les Tyrrhéniens.						
Représentation de l'Alceste de Thespis. (Marmora Oxoniensia, Epoch. XLIV.).						
Cimon, fils de Stésagoras et père de Stésagoras, qui succéda à son oncle Miltiades dans la principauté de la Chersonèse, remporte à Olympie le prix de la course du char à quatre chevaux, et fait proclamer Pisistrate en sa place. (Herodot., lib. VI, § CIII.).	4178	536	LXI	1	212	218
Naissance de Thémistocles. Voyez l'an 4243.						
Hyèle dans l'Œnotrie, fondée par les Phocéens. (Hérodot., lib. I, § CLXVII.).						
Agrandissement de Marseille. Voyez l'an 4114.	4179	535		2	213	219
Les fondements du temple de Jérusalem sont jetés.						
Les Juifs reçoivent défense de continuer la construction du temple de Jérusalem. (Esdras, lib. III, cap. II, vers. 31.)	4180	534		3	214	220
Héraclides, cent cinquante-unième archonte annuel. (Dionys. Halic. Antiq. Rom., lib. IV, § XLI.)	4181	533		4	214	220

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.		Ère de Nabonassar.	Ans de Rome.
Cimon remporte une troisième fois le prix aux jeux olympiques. (Hérodot., lib. VI, § CIII.)	4181	533	LXII	1	215	221
Polycrates, aidé seulement de quinze soldats, s'empare de la tyrannie de Samos. (Idem, lib. III, § CXX.)	4182	532		2	216	222
Stésagoras, fils de Cimon, succède à son oncle Miltiades dans la principauté de la Chersonèse. Voyez l'an 4178. (Herodot., lib. VI, § XXXVIII.)	4183	531		2	217	223
Cyrus périt dans une bataille contre les Massagètes. (Idem., lib. I, § CCXIV.). Anacréon vient à la cour de Polycrates. (Idem, lib. III, § CXXI.).	4184	530		3	218	224
Cambyses, roi de Perse. (Idem, lib. II, § I.). Il confirme la défense qu'avait faite Cyrus aux Juifs de continuer la construction du temple de Jérusalem. Ce prince est nommé Assuérus dans Esdras (lib. I, cap. IV, vers. VI.). Arcésilas III, roi de Cyrène. (Hérodot., lib. IV, § CLXII.).	4185	529		4	219	225
Nitétis, fille d'Apriès, roi d'Égypte, est envoyée à Cambyses. Voyez l'an 4165. Mort de Pisistrate : Hipparque, son fils aîné, lui succède : il gouverne 14 ans. (Idem, lib. V, § LV. Plato in Hipparcho, tom. II, pag. 228.).	4186	528	LXIII	1	220	226
Évelthon, roi de Salamine en Cypre. (Herodot., lib. IV, § CLXII.). Cimon est assassiné par ordre des enfants de Pisistrate. (Idem, lib. VI, § CIII.).	4187	527		2	221	227
Amasis meurt : Psamménite lui succède et ne règne que six mois.	4188	526		3	222	228
Conquête de l'Égypte par Cambyses, roi de Perse. (Idem, lib. III, § X.).	4189	525		3	223	229
Les Spartiates envoient des troupes contre Polycrates, tyran de Samos. (Herodot., lib. III, § XXXIX.). Naissance d'Æschyle, célèbre poëte tragique. (Marm. Oxoniens., Epoch. XLIX.).	4189	525		4	223	229
Miltiades, fils de Cimon, frère de Stésagoras et neveu de Miltiades, fils de Cypsélus, fondateur de la Chersonèse, cent soixantième archonte annuel. (Dionys. Halic., Antiq. Roman., lib. VII, § II.).	4190	524		4	223	229
Fondation de Cydonie dans l'île de Crète par des Samiens exilés par Polycrates. (Hérodot., lib. III, § XLIX et LIX.).	4190	524	LXIV	1	224	230
Mort de Polycrates, tyran de Samos. (Idem, lib. III, § CXXV.).	4191	523		2	225	231
Mort de Cambyses après un règne de sept ans cinq mois. (Herodot., lib. III, § LXVI et LXVII.).	4192	522		2	226	232
Hipparque, tyran d'Athènes, fait venir à sa cour Anacréon, qui était alors à Samos. (Plato in *Hipparcho*, tom. II, pag. 228.). Le mage Smerdis règne sept mois. (Herodot., lib. III, § LXVII.) Il confirme la défense de rebâtir le temple de Jérusalem. (Esdras, lib. I, cap. IV, vers. XVII.) Ce prince est nommé Artaxerxès.	4192	522		3	226	232
Le mage Smerdis est mis à mort : Darius, âgé d'environ 29 ans, élu roi de Perse, règne 36 ans. Siromus, fils d'Évelthon, roi de Salamine en Cypre. (Herodot., lib. V, § CIV.)	4193	521		3	227	233
Démarate, fils d'Ariston, roi de Lacédémone de la seconde maison, contemporain d'Anaxandrides et de Cléomènes, règne 28 ans. Xénophanes de Colophon meurt. Voyez l'an 4095. Édit de Darius, qui permet aux Juifs de rebâtir le temple de Jérusalem. (Aggæus, cap. I, vers. I. Esdras, lib. III, cap. II, vers. 31.).	4194	520	LXV	1	228	234
Les Platéens se mettent sous la protection des Athéniens, 93 ans avant la destruction de leur ville par les Lacédémoniens. (Herodot., lib. VI, § CVIII. Thucyd., lib. III, § LXVIII.)	4195	519		1	229	235
Les exilés de Samos établis à Cydonie en Crète sont vaincus sur mer par les Éginètes et réduits en esclavage. (Herodot., lib. III, § LIX.). Arcésilas III, roi de Cyrène, est tué : Battus IV, surnommé le Beau, règne en sa place. Miltiades, fils de Cimon et frère de Stésagoras, se retire dans la Chersonèse. Les Barcéens sont assiégés par les Perses à la prière de Phérétime, veuve de Battus III, et mère d'Arcésilas III : ayant été faits prisonniers, ils sont transportés dans la Bactriane. (Herodot., lib. IV, § CCIII et CCIV.).	4196	518		3	231	236
Naissance de Pindare, au mois munychion (avril). (Suidas, Plutarch. Symposiac., lib. VIII, quæstio I. Corsini, Fast. Attic., tom. II, pag. 64.).	4197	517		3	232	237
Babylone se révolte contre Darius.	4198	516	LXVI	1	233	238

	Pério. jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.	Ère de Nabo-nassar.	Ans de Rome
Le temple de Jérusalem est achevé la sixième année du règne de Darius. (Esdras, lib. I, cap. VI, vers. 15; lib. III, cap. VII, vers. 5).	4198	516	LXVI 1	233	238
Cléomènes, fils d'Anaxandrides, roi de Lacédémone de la première maison, règne 26 ans. Doriée, son frère, conduit une colonie en Libye. Chersis, fils de Siromus, roi de Salamine en Cypre. Stésagoras, prince de la Chersonèse, est tué par un habitant de Lampsaque : son frère Miltiades est envoyé par les Pisistratides pour gouverner ce pays. (Herodot., lib. VI, § XXXIX.) Voyez l'an 4183.	4199	515	2	234	239
Cléomènes fait la guerre aux Argiens, remporte sur eux une victoire complète, et fait passer au fil de l'épée ceux d'entre eux qui s'étaient réfugiés dans le bois consacré à Argos, fils de Niobé. (Hérodot., lib. VI, § LXXV. Pausan., lib. III, cap. IV.) Hipparque, fils de Pisistrate, est tué par Harmodius et Aristogiton : Hippias lui succède. (Hérodot., lib. V, § LV; lib. VI, § CXXIII.).	4200	514	3	235	240
Prise de Babylone par Darius. Voyez l'an 4198.	4201	513	4	236	241
Syloson obtient de Darius la tyrannie de Samos. (Hérodot., lib. III, § CXL, CXLI et CXLIX.) Phrynichus remporte le prix de la tragédie. (Suidas.). On commence à frapper des monnaies d'argent à Athènes. (Aristot. Œconomic., lib. II, pag. 302, C.). Les Amphictyons font marché avec les Alcmæonides pour rebâtir le temple de Delphes à 300 talents (1,620,000 liv.). (Herodot., lib. II, § CXC; lib. V, § LXII.) Spintharus en fut l'architecte. (Pausan., lib. X, cap. V.)	4202	512	LXVII 1	237	242
Otanes soumet les habitants de Lemnos et d'Imbros. (Herodot., liv. V, § XXVI.)	4203	511	2	238	243
Hippias est chassé d'Athènes : Cléomènes, roi de Lacédémone, contribue à son expulsion. Conjuration de Cylon de Crotone contre les pythagoriciens. (Jamblich., in Vitâ Pythagoræ, cap. XXXV, Porphyr., in Vitâ Pythagoræ, pag. 49. Diodor. Sicul. in Excerptis Vales; pag. 247.	4204	510	2	239	244
Mort de Pythagore, âgé de 98 ans. Voyez l'an 4106. Miltiades, fils de Cimon, passe de la Chersonèse à Lemnos et en chasse les Pélasges, qui en étaient en possession depuis 752 ans. Voyez l'an 3352. (Herodot., lib. VI, § CXXXIX.).	4204	510	3	239	244
Clisthènes, cent soixante-quinzième archonte annuel. (Corsini, Fast. Attic., tom. III, pag. 126.)	4205	509	3	239	244
Les Athéniens élèvent des statues à Harmodius et à Aristogiton. (Plin., Hist. nat., lib. XXXIV, cap. IV.) Les Athéniens se partagent en deux factions, celle de Clisthènes et celle d'Isagoras : Isagoras, ayant eu du dessous, a recours à Cléomènes, roi de Lacédémone. Clisthènes établit à Athènes dix tribus au lieu de quatre qu'il y avait auparavant.	4205	509	4	240	245
La royauté abolie à Rome. Isagoras, fils de Tisandre, cent soixante-seizième archonte annuel. (Marmora Oxoniens., Epoch. XLVII.) Euryléon, associé de Doriée, s'empare de Minoa en Sicile, et lui donne le nom d'Heraclée. (Herodot, lib. V, § XLVI. Diodor. Sicul., lib. IV, § XXIII, pag. 269.).	4206	508	4	240	245
Cléomènes vient à Athènes avec des troupes, s'empare de la citadelle, et chasse Clisthènes avec les Alcmæonides; mais ayant voulu casser le sénat, tout le pays prend les armes, le force d'évacuer la place et le chasse de l'Attique. Euryléon, compagnon de Doriée, périt dans un combat contre les Carthaginois. Séjour de Darius à Sardes : son expédition contre les Scythes : il emmène avec lui Miltiades. Naissance de Panyasis, poëte célèbre et oncle d'Hérodote. Voyez le commencement de la vie d'Hérodote. Lasus, poëte dithyrambique, fleurit.	4206	508	LXVIII 1	241	246
Je me fonde sur ce que Suidas dit, que Lasus fleurissait sous Darius, fils d'Hystaspes. La première édition de cet auteur porte en la huitième olympiade, et celle de Kuster en la cinquante-huitième; mais bien loin que Darius fût sur le trône en					

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.	Ère de Nabonassar.	Ans de Rome
cette dernière olympiade, Cyrus n'avait pas encore pris Babylone. Je ne doute pas qu'il ne faille lire en la soixante-huitième olympiade. M. Borheck m'apprend que Vossius (de Poetis Græcis), changeant l'H en O, en faisait la soixante-dixième olympiade; ce qui ne s'éloigne pas beaucoup de mon calcul.					
Cléomènes rentre dans l'Attique avec des forces considérables pour rétablir Hippias : abandonné par les Corinthiens et par Démarate son collègue, il se retire. (Hérodot., lib. v, § LXXV.) . . . . Invasion de la Chersonèse par les Scythes. (Idem, lib. VI, § XL.) . . . . . Retour de Miltiades dans la Chersonèse. . . . . La ville de Sybaris est détruite 63 ans avant son rétablissement par les Athéniens. (Diodor. Sicul., lib. XI, § X.) Comme elle fut rétablie l'an 4270, il faut placer cette destruction en cette année, et ne point écouter le même Diodore, qui met son rétablissement sous l'archontat de Callimaque, deux ans plus tôt, et par conséquent sa destruction en 4205. Voyez l'an 4270.	4207	507	2	242	247
Les Athéniens battent les Béotiens, envahissent l'Eubée, vainquent les Chalcidiens et s'emparent de l'île. (Hérodot., lib. v, § LXXVII).	4208	506	3	243	248
Cléandre règne à Géla. (Idem, lib. VII, § CLIV.)	4209	505	4	244	249
Acestorides, cent quatre-vingtième archonte annuel., (Dionys. Halic. Antiq. Rom., lib. v, § XXXVII).	4210	504	4	244	249
Commencement des troubles de l'Ionie. . . . . Hécatée de Milet, historien célèbre, fleurit. Voyez les années 3632 et 4165. (Hérodot., lib. v, § XXXVI.) . . . . Héraclide d'Ephèse fleurit. (Diogen. Laert., lib. IX, segm. I.) . . . . . . Parmenides d'Hyèle, nommée depuis Elée, fleurit. (Diog. Laert., lib. IX, segm. XXI. Strab., lib. VI, sub initium.)	4210	504	LXIX 1	245	250
L'Ionie se soulève contre Darius : incendie de Sardes. . . . . Eualcis, commandant des Erétriens, est tué dans une action. (Hérod., lib. v, § LII.)	4211	503	2	246	251
Gorgus, fils de Chersis, roi de Salamine en Cypre. (Hérodot., lib. v, § CIV.) . Les Cypriens se révoltent contre les Perses.	4212	502	2	247	251
Les Cypriens son remis sous le joug. (Id., ibid., § CXVI.)	4213	501	4	248	252
Myrus, cent quatre-vingt-quatrième archonte annuel. (Dionys. Halic. Antiq. Rom., lib. v, § L.)	4214	500	4	248	252
Naissance du philosophe Anaxagoras. Ce philosophe fut surnommé Nous, l'Intelligence, parce qu'il enseigna que c'était elle qui avait débrouillé le chaos et donné la forme à la matière. (Diogen. Laert., lib. II, segm. VII.) . . . . Diogènes d'Apollonie, philosophe et orateur, contemporain d'Anaxagoras. (Diog. Laert., lib. IX, segm. LVII.) . . . . Æschyle, âgé de 25 ans, concourt pour le prix de la tragédie avec Pratinas et Chœrilus. Il y a grande apparence qu'il ne lui fut pas adjugé. Voyez l'an 4229. (Suidas.) . . . . Course du char traîné par deux mules introduite aux jeux olympiques. Thersias de Thessalie y remporte la victoire. (Pausan., lib. v, cap. IX.)	4214	500	LXX 1	249	254
Camarine détruite par les Syracusains. (Thucydid., lib. VI, § V.)	4215	499	2	250	255
Cléandre, tyran de Géla, est tué par Sabyllus : Hippocrates règne en sa place, sept ans. (Herodot., lib. VII, § CLIV, CLV.) . . . . Prise de Milet par les Perses. (Herodot., lib. VI, § XVIII.) . . . . Aristagoras, qui avait fait révolter l'Ionie, est tué par les Thraces devant la ville des Neufs-Voies qu'il assiégeait. (Thucydid., lib. IV, § CII.) . . . . Naissance de Sophocles. (Marm. Oxoniens., Epoch. LVII.) Voyez l'an 4219. . .	4216	498	3	251	256
Représentation de la pièce de Phrynichus intitulée la Prise de Milet. (Herodot., lib. VI, § XXI.) . . . . Les Samiens s'emparent de Zancle en Sicile, depuis appelée Messine. (Id., ibid., § XXIII.) . . . . Scythès, tyran de Zancle, est fait prisonnier par Hippocrates, qui le relègue à Inycum. (Idem, ibid.) . . . . Camarine rétablie par Hippocrates. (Thucyd., lib, VI, § V.)	4217	497	4	252	257
Prise des îles de Chios, Ténédos, etc, par les Perses : Métiochus, fils aîné de Mil-					

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.	Ère de Nabo-nassar.	Ans de Rome
tiades, est pris avec son vaisseau par les Phéniciens : Miltiades se sauve à Imbros avec quatre autres vaisseaux; pacification de l'Ionie. (Hérodot., lib. VI, § XLI et XLII.) Fondation de Mésembria. (Idem, lib. VI, § XXXIII.)	4217	497	4	252	257
Hipparchus, cent quatre-vingt-huitième archonte annuel. (Dionys. Halicarn., Antiq. Rom., lib. VI, initio.)	4218	496	4	252	257
Course du calpé introduite aux jeux olympiques : Patæcus, de Dyme en Achaïe, remporte le prix. (Pausan., lib. V, cap. IX.) Préparatifs de guerre de Darius contre la Grèce. Scythès, tyran de Zancle, se sauve en Perse. (Herodot., lib. VI, § XXIV.) Naissance de l'historien Hellanicus de Mitylène. Il avait 65 ans au commencement de la guerre du Péloponnèse. (Aulus. Gell., lib. XV, § XXIII.)	4218	496	LXXI 1	253	258
Philippus, cent quatre-vingt-neuvième archonte annuel. (Vita Sophoclis.) Mort de Théognis. Voyez l'an 4131.	4219	495	1	253	258
Mardonius se met en route au printemps pour se rendre en Grèce.	4219	495	1	254	259
Une partie de la flotte de Mardonius périt dans une tempête près du mont Athos. Retour de ce général en Asie. (Herodot., lib. VI, § XLIV et XLV.) Naissance de Sophocles. (Auctor Vitæ Sophoclis.)	4219	495	2	254	259
Pythocritus, cent quatre-vingt-dixième archonte annuel. (Marmora Oxoniens., Epoch. XLVIII.)	4220	494	2	255	259
Anaxilas s'empare de Zancle et y règne 18 ans. (Diodor. Sicul., lib. XI, § XLVIII.)	4220	494	3	255	260
Thémistocles, cent quatre-vingt-onzième archonte. (Corsini Fasti Attici, tom. III, pag. 144.)	4221	493	3	256	260
Les Thasiens abattent leurs murs par ordre de Darius. Les hérauts de Darius vont demander en Grèce la terre et l'eau. Les Eginètes donnent à Darius la terre et l'eau. (Herodot., lib. VI, § XLVIII.)	4221	493	4	256	261
Diognète, cent quatre-vingt-douzième archonte annuel. (Dionys. Halic., Antiq. Rom., lib. VI, § XLIX.)	4222	492	4	257	261
Cléomènes, roi de Lacédémone, passe dans l'île d'Égine pour saisir ceux des Éginètes, qui étaient accusés de favoriser les Perses : les Éginètes lui résistent par le conseil de Démarate, l'autre roi de Lacédémone : Cléomènes, de retour à Sparte, fait chasser Démarate et mettre en sa place Léotychides : Léotychides, roi de Lacédémone, de la seconde maison. Nouveaux préparatifs des Perses contre la Grèce. (Herodot., lib. VI, § L, LI, LXV, XCIV)	4222	492	LXXII 1	257	262
Hybrilides, cent quatre-vingt-treizième archonte annuel. (Dionys. Halic., Antiq. Rom., lib. VII, § I, pag. 462.)	4223	491	1	258	262
Cléomènes retourne avec Léotychides dans l'île d'Égine et se saisit des coupables. (Herodot., lib. VI, § LXXIII.) Voyez l'an 4222. Démarate se retire à la cour de Perse. (Idem, lib. VI, § LXX.) Gélon s'empare de la ville de Géla. (Dionys. Halic., Antiq. Rom., lib. VII, § I. Herodot., lib. VII, § CLIV, CLV.)	4223	491	2	258	263
Phænippus, cent quatre-vingt-quatorzième archonte annuel. (Plutarch. in Aristide, pag. 321. Marmora Oxoniens., Epoch. XLIX.)	4224	490	2	259	263
Cléomènes, voyant ses intrigues contre Démarate découvertes, passe en Thrace, de là en Arcadie, et tâche d'armer les Arcadiens contre les Lacédémoniens. (Herodot., lib. VI, § LXXIV) La crainte des intrigues de Cléomènes le fait rappeler à Sparte. (Idem, ibid. § LXXV.) Les Perses pillent l'île de Naxos et soumettent les villes de Caryste et d'Érétrie. (Idem, ibid, § XCVI, XCIX, CI.) Bataille de Marathon gagnée par Miltiades vers le 17 août. (Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. XVIII, hist., pag. 149, etc.) Le tyran Hippias est tué à cette bataille. (Justini Hist., lib. II, cap. IX, pag. 95. Cicero ad Attic., lib. IX, Epistol. X.)	4224	490	3	259	264
Aristides, cent quatre-vingt-quinzième archonte annuel. (Plutarch. in Aristide, pag. 321. Marm. Oxon., Epoch. L.)	4225	489	3	260	264
Cléomènes se tue dans un accès de fureur : Léonidas, son frère, âgé de 50 ans, lui succède. (Herodot., lib. VI, § LXXV.)	4225	489	4	260	265

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.	Ère de Nabonassar.	Ans de Rome.
Miltiades, n'ayant pas réussi au siége de Paros, est poursuivi en justice et meurt en prison. (Idem, lib. VI, § CXXXII, CXXXVI.) Darius fait de nouveaux préparatifs contre la Grèce. (Idem, lib. VII, § I.)	4225	489	4	260	265
Anchises, cent quatre-vingt-seizième archonte annuel. (Dionys. Halic., Antiq. Rom., lib. VIII, § I.) Chionides, poëte de l'ancienne comédie, donne une pièce de théâtre. (Suidas.)	4226	488	4	261	265
Zeuxidamus, fils de Léotychides, meurt de maladie. (Herodot., lib. VI, § LXXI.)	4226	488	LXXIII 1	261	266
Léotychides épouse en secondes noces Eurydamé et en a une fille nommée Lampito. (Idem, ibid.)	4227	487	2	262	267
Miltiades, différent du précédent, cent quatre-vingt-dix-huitième archonte annuel. (Corsini Fasti Attici, tom. III, pag. 155.)	4228	486	2	262	267
L'Égypte se révolte contre les Perses. (Herodot., lib. VII, § I.)	4228	486	3	263	268
Polycrates, cent quatre-vingt-dix-neuvième archonte. (Marmora Oxoniens., Epoch. LI.) Æschyle remporte pour la première fois le prix de la tragédie. (Marmora Oxoniens., Epoch. LI.)	4229	485	3	264	268
Naissance d'Euripides. (Ibid.) Voyez l'an 4272. Mort de Darius : Xerxès, roi de Perse. (Herodot., lib. VII, §§ IV et V.)	4229	485	4	264	269
Léostrate, deux centième archonte annuel. (Dionys. Halic., Antiq. Rom., lib. VIII, § LXXVII.)	4230	484	4	265	269
Xerxès soumet l'Égypte. (Herodot., lib. VII, § VII.) Achæménès, frère cadet de Xerxès, en est nommé gouverneur. (Idem, ibid.) Naissance d'Hérodote. (Aul. Gell., lib. XV, § XXIII.) Naissance de Charon de Lampsaque, célèbre historien. (Suidas, Tertullian. de Anima, § XLVI.) Gélon se rend maître de Syracuses. (Herodot., lib. VII, § CLVI.)	4230	484	LXXIV 1	265	270
Gélon détruit Camarine pour la seconde fois, et en transporte les habitants à Syracuses. (Idem, ibid.)	4231	483	2	266	271
Nicodémus, deux cent deuxième archonte annuel. (Dionysius Halic., Antiq. Rom., lib. VIII, § LXXXIII.)	4232	482	2	267	271
Gélon transporte à Syracuses la moitié des habitants de Géla. (Herodot., lib. VII, § CLVI.) Victoire remportée par les Phocidiens sur les Thessaliens. (Idem, lib. VIII, §§ XXVII et XXVIII.) Aristides, surnommé le Juste, banni du ban de l'ostracisme. (Plutarch. in Aristide, pag. 322. Cornel. Nepos in Aristide, cap. I.)	4232	482	2	267	272
Démarate donne avis aux Lacédémoniens de l'armement de Xerxès. (Herodot., lib. VII, § CCXXXIX.) Gélon prend la ville de Mégares en Sicile et la détruit.	4232	482	3	267	272
Éclipse de soleil le 19 avril. (Herod., lib. VII, § XXXVII. Pingré, Chronologie des éclipses. Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. XLII, Hist., pag. 123.) Xerxès part de Suses vers la fin d'avril.	4233	481	3	268	273
Xerxès arrive à Sardes au commencement de l'automne, et y passe l'hiver. (Herodot., lib. VII, § XXXII.)	4233	481	4	268	273
Calliades, deux cent quatrième archonte annuel. (Diodor. Sicul., lib. XI, § I.)	4234	480	4	269	273
Anaxagoras, âgé de 20 ans, fréquente l'école d'Anaximènes. (Diog. Laert., lib. II, segm. VI et VII.) Si cela est vrai, ce dernier philosophe avait alors au moins 95 ans. Voyez l'an 4169. Députation des Grecs à Gélon pour l'engager à les secourir, vers le printemps. (Herodot., lib. VII, § CLIII, CLVII et seq.) Xerxès part de Sardes au printemps. (Idem, ibid. § XXXVII.)	4234	480	4	269	274
Combat des Thermopyles : Léonidas y est tué. (Idem, ibid. § CCX et seq.) Plistarque, encore en bas âge, lui succède : il règne trois ans et quelques mois : Pausanias, fils de Cléombrote, est son tuteur. Voyez l'an 4176 Rappel d'Aristides la troisième année de son exil. (Plutarch. in Aristide, pag. 323. Cornel. Nepos in Aristide, cap. 1 et ibid. not. Bosii.) Xerxès prend la ville d'Athènes, et enlève les statues d'Harmodius et d'Aristogiton. (Pausan., lib. I, cap. VIII.)	4234	480	LXXV 1	269	274

	Pério. jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus	Ère de Nabonassar.	Ans de Rome
Bataille de Salamine le 20 boëdromion (30 septembre). Gélon bat les Carthaginois. (Herodot., lib. VII, § CLXVI.) Naissance d'Euripides. (Plutarch. Sympos. VIII. § I. Diog. Laert., lib. II segm. XLV.) Mais voyez l'an 4272.	4234	480	LXXV 1	269	274
Éclipse de soleil le 2 octobre. (Herodot., lib. IX, § X.) Xanthippus, deux cent cinquième archonte annuel. (Diod. Sicul., lib. XI, § XXVII. Marm. Oxon., Epoch. LIII.)	4235	479	1	270	274
Bataille de Platées gagnée par Pausanias, tuteur de Plistarque. (Herodot., lib. IX, § LIX et seq.) Victoire remportée à Mycale par Léotychides. (Idem. lib. IX, § XC, XCVII et seq.) Camarine rétablie par Gélon. Chrysis, prêtresse de Junon à Argos, 48 ans avant la guerre du Péloponnèse. (Thucydid., lib. II, § II.)	4235	479	2	270	275
Timosthènes, deux cent sixième archonte annuel. (Diod. Sic., lib. XI, § XXXVIII. Marm. Oxon., Epoch. LIV.)	4236	478	2	271	275
Mort de Gélon, tyran de Syracuses. Hiéron, son frère, lui succède.	4236	478	3	271	276
Les Athéniens rétablissent leurs murs. Les Lacédémoniens envoient Pausanias dans l'île de Cypre et dans l'Hellespont pour en chasser les garnisons des Perses. Rappelé à Lacédémone sur quelques soupçons, il est absous, quoique condamné à une amende. On ne le renvoie pas à la flotte.	4236	478	3	271	276
Adimante, deux cent septième archonte annuel. (Diodor. Sicul., lib. XI, § XLI. Marm. Oxoniens., Epoch. LV.)	4237	477	3	272	276
Phrynichus fait jouer une de ses pièces sur le théâtre d'Athènes le 12 Élaphébolion, ou 17 mars. (Plutarch. in Themistocle, pag. 114, C.)	4237	477	3	272	277
Pausanias retourne à l'armée : il manifeste le dessein qu'il a de subjuguer la Grèce : il est mandé à Lacédémone et mis à mort peu après. Plistarque, fils de Léonidas, meurt vers le même temps. Exil de Thémistocles. Le commandement sur la Grèce transféré des Lacédémoniens aux Athéniens. Les Athéniens élèvent de nouvelles statues à Harmodius et à Aristogiton. (Marm. Oxon., Epoch. LV.) Simonides, âgé de 80 ans, fait une pièce de vers qui remporte le prix. (Sopatri Commentar. in Hermogen. de Ideis, in Rhetoribus Aldinis, tom. II, pag. 410.)	4237	477	4	272	277
Phædon, deux cent huitième archonte annuel. (Diodor. Sicul., lib. XI, § XLVIII.) Plistoanax, fils de Pausanias, petit-fils de Cléombrote et arrière-petit-fils d'Anaxandrides, succède à Plistarque : il règne 65 ans.	4238	476	4	273	277
Les habitants de Catane sont chassés par Hiéron, qui y envoie une colonie, et donne à la ville le nom d'Ætna. (Diodor. Sic., lib. XI, § XLVIII.) Mort d'Anaxilas, tyran de Rhégium et de Zancle. (Idem, ibid.)	4238	476	LXXVI 1	273	278
Démoclides, deux cent neuvième archonte annuel. (Idem, lib. XI, § L.)	4239	475	1	274	278
Acestorides, deux cent dixième archonte annuel. (Idem, ibid. § LI.)	4240	474	2	275	279
Hiéron donne du secours aux habitants de Cumes, et bat les Tyrrhéniens. (Idem, ibid.)	4240	474	3	275	280
Ménon, deux cent onzième archonte annuel. (Idem. ibid. § LII.)	4241	473	3	276	280
Les Tarentins vaincus par les Iapyges. (Idem, ibid.) Mort d'Aristides, environ quatre ans après l'exil de Thémistocles. (Cornel. Nepos, in Aristide, sub finem.)	4241	473	4	276	281
Charès, deux cent douzième archonte annuel. (Diod. Sicul., lib. XI, § LIII.)	4242	472	4	277	281
Mort de Théron, tyran d'Agrigente : son fils Thrasydée, vaincu par Hiéron, se sauve à Mégares près de l'Attique : les habitants d'Agrigente recouvrent leur liberté. (Idem, ibid.) Callias, fils d'Hipponicus, surnommé Daduque, remporte aux jeux olympiques le prix du pancrace. (Pausan., lib. V, cap. IX, pag. 396.) Le père Corsini s'est trompé en le faisant fils de Phænippus. Voyez l'an 4150.	4242	472	LXXVII 1	277	282
Praxiergus, deux cent treizième archonte annuel. (Diodor. Sicul., lib. XI, § LIV.)	4243	471	1	278	282

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.	Ère de Nabonassar.	Ans de Rome
Thémistocles meurt à Magnésie, âgé de 65 ans. (Idem, ibid. § LVIII. Plutarch. in Themistocle, pag. 128, A.) Naissance de Thucydides au printemps. (Aul. Gell., lib. XV, § XXIII.)	4243	471	1	278	283
Naissance d'Euripides, selon l'auteur anonyme de la vie de Sophocles. Voyez les années 4254 et 4272. Les Éléens, qui étaient dispersés dans un assez grand nombre de villes, se réunissent dans celle d'Élis et l'agrandissent. (Diodor. Sicul., lib. XI, § LIV.)	2434	471	2	278	283
Démotion, deux cent quatorzième archonte annuel. (Idem, ibid., § LX.)	4244	470	2	279	283
Cimon, fils de Miltiades, bat les Perses sur mer et sur terre. (Idem, ibid. § LX et LXI.)	4244	470	3	279	284
Apséphion, deux cent quinzième archonte annuel. (Wesseling. ad Diodor. Sicul., lib. XI, § LXIII.) Sophocles fait représenter sa première tragédie. (Marm. Oxon., Epoch. LVII.) Voyez l'an 4219. Naissance de Socrates. (Diog. Laert., lib. II, segm. XLIV.) Apséphion étant mort ou ayant été dépossédé pour quelque cause que l'on ignore, Phædon lui succède vers le milieu de l'année.	4245	469	3	280	284
Léotychides marche en Thessalie pour punir les Aleuades : s'étant laissé corrompre, il est déposé. Son petit-fils Archidamus II est mis en sa place : il règne 42 ans. (Herodot., lib. VI, § LXXII. Pausan., lib. III, cap. VII, pag. 221. Plutarch. in Cimone, pag. 488, E.)	4245	469	4	280	285
Théagénides, deux cent seizième archonte annuel. (Diodor. Sicul., lib. XI, § LXV. Dionys. Halic., Antiq. Rom., lib. IX, § LVI.)	4246	468	4	281	285
Archidamus II épouse Lampito, fille d'un second lit de son grand-père Léotychides. La ville de Mycènes détruite par les Argiens. (Diodor. Sicul., lib. XI, § LXV.) Mort de Simonides, fils de Léoprépès, âgé de 90 ans. (Marm. Oxon., Epoch LVIII.) Voyez l'an 4156.	4246	468	LXXVIII 1	281	286
Lysistrate, deux cent dix-septième archonte annuel. (Diodor. Sicul., lib. XI, § LXV.) Æschyle meurt près de Géla en Sicile. (Corsini Fasti Attici, tom. III, pag. 195.)	4247	467	1	282	286
Guerre des Athéniens contre les Carystiens ; le reste de l'Eubée n'y prend aucune part. (Thucyd., lib. I, § XCVIII.) Hermolycus tué à Cyrne dans l'île d'Eubée, dans un combat entre les Athéniens et les Carystiens. (Herodot., lib. IX, § CV.) Hiéron, tyran de Syracuses, meurt : Thrasybule lui succède et règne un peu plus d'un an. (Diodor. Sicul., lib. XI, § LXVI et LXVII.)	4247	467	2	282	287
Lysanias, deux cent dixhuitième archonte annuel. (Idem, ibid., § LXVII.)	4248	466	2	283	287
Colonie envoyée par les Athéniens en Thrace, chassée par les Thraces. (Thucyd., lib. IV, § CII.) Les Thasiens se révoltent contre les Athéniens. (Thucyd., lib. I, § C et CI.)	4248	466	3	283	288
Lysithéus, deux cent dix-neuvième archonte annuel. (Diodor. Sicul., lib. XI, § LXXIX.)	4249	465	3	284	288
Tremblement de terre dans la Laconie ; les hilotes se révoltent : troisième guerre de Messénie : elle dure dix ans. (Plutarch. in Cimone, pag. 488, E. 489, A.) Thrasybule chassé de Syracuses au commencement de l'année : cette ville recouvre la liberté et la conserve 60 ans. (Diodor. Sicul., lib. XI, § LXVII et LXVIII.) Artabane, capitaine des gardes de Xerxès, tue ce prince.	4249	465	4	284	289
Archédémidès, deux cent vingtième archonte annuel. (Diodor. Sicul., lib. XI, § LXX.) Artaxerxès, roi de Perse. Arcésilas IV, roi de Cyrène.	4250	464	4	285	289
Les Thasiens, après plusieurs combats contre les Athéniens, sont subjugués. (Idem, ibid.) N. B. Thucydides place la défection de Thasos un peu avant le tremblement de terre, c'est-à-dire en 4248. Cette guerre dura trois ans. Il s'ensuit de là que Diodore se sera contenté d'en parler à l'époque où elle finit. (Thucyd., § C et CI. Zénon, d'Élée, communément dite Hyèle, en Lucanie, fleurit. (Diogen. Laert., lib. IX, segm. XXIX.)	4250	464	LXXIX 1	285	290

	Périod. jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.	Ere de Nabonassar.	Ans de Rome
Leucippe d'Élée, ou d'Abdères, ou de l'île de Mélos, disciple de Zénon, astronome et physicien. (Idem, ibid., segm. xxx.).	4250	464	LXXIX 1	285	290
Tlépolémus, deux cent vingt-unième archonte annuel. (Diodor. Sicul., lib. xi, § LXXI.).	4251	463	1	286	290
Les Égyptiens se révoltent contre les Perses, et déclarent Inaros leur roi : Amyrtée règne probablement avec lui : les Athéniens leur envoient du secours.	4251	463	2	286	291
Conon, deux cent vingt-deuxième archonte annuel. (Idem, ibid., § LXXIV.).	4252	462	2	287	291
Achæménès, fils de Darius, marche à la tête d'une armée formidable contre les Égyptiens Les secours des Athéniens arrivent en Égypte : les Perses sont battus, et s'enferment dans la citadelle de Memphis. (Idem, ibid.) Achæménès est tué dans le combat. (Herodot., lib. III, § XII.). Arcésilas IV, roi de Cyrène, remporte le prix de la course du char, en la pythiade XXXI. (Pindar., Pythic. IV et V.).	4252	462	3	287	292
Eutippus, deux cent vingt-troisième archonte annuel. (Diodor. Sicul., lib. xi, § LXXV. Marm. Oxoniens., Epoch. LIX.).	4253	461	3	288	292
Mort d'Alexandre, roi de Macédoine : Perdiccas lui succède. Les Athéniens marchent au secours des Lacédémoniens sous la conduite de Cimon : la jalousie empêche les Lacédémoniens de recevoir ce secours : source de la mésintelligence entre ces deux nations : Cimon est banni du ban de l'ostracisme. Les anciens habitants de Catane reviennent dans leur ville, et en chassent la colonie qu'y avait conduite Hiéron. (Diodor. Sicul., lib. xi, § LXXVI.) Voyez l'an 4218. Mégabyze assemble une armée considérable, et marche contre les Égyptiens : les Athéniens font le siége de la citadelle de Memphis.	4253	461	4	288	293
Phrasiclides, deux cent vingt-quatrième archonte annuel. (Idem, ibid., § LXXVII.)	4254	460	4	289	293
Naissance du célèbre médecin Hippocrates. (Soranus in Vitâ Hippocratis.). Voyage d'Hérodote en Égypte. Démocrite d'Abdères naît 40 ans après Anaxagoras. (Diogen. Laert., lib. IX, segm. XLI.).	4254	460	LXXX 1	289	294
Philoclès, deux cent vingt-cinquième archonte. (Diodor. Sicul., lib. xi, § LXXVIII.) Naissance de l'orateur Lysias. Voyez l'an 4270.	4255	459	1	290	294
Les Athéniens battent les Corinthiens et les Épidauriens à Halies, les Péloponnésiens auprès de Cécryphalie, et soumettent les Éginètes.	4255	459	2	290	295
Bion, deux cent vingt-sixième archonte (Idem, ibid., § LXXIX.).	4256	458	2	291	295
Les Égyptiens se soumettent : les Athéniens traitent avec les Perses : Inaros est trahi et mis en croix : Amyrtée se retire dans l'île d'Elbo, vers le milieu de juin. (Herodot., lib. II, § CXL. Thucyd., lib. I, § CX. Diodor. Sicul., lib. XI, § LXXVII.). Commencement de la seconde guerre sacrée. (Thucyd., lib. I, § CXI.) Voyez l'ingénieux et savant de Sainte-Croix, *Sur les anciens gouvernements fédératifs*, pag. 286 et suivantes.	4256	458	2	291	296
Les Athéniens remportent deux victoires sur les Corinthiens : ils sont battus à Tanagre par les Lacédémoniens. (Hérodot., lib. IX, § XXXIV. Thucyd., lib. I, § CVIII.) Diodore de Sicile prétend (lib. XI, § LXXX) que la victoire des Lacédémoniens fut douteuse. Lygdamis, Tyran d'Halicarnasse, fait mourir Panyasis, oncle d'Hérodote. Voyez le commencement de la vie d'Hérodote et l'an 4206.	4256	458	3	291	296
Mnésithéidès, deux cent vingt-septième archonte annuel. (Diodor. Sicul., lib. XI, § LXXXI.)	4257	457	3	292	296
Les Athéniens, commandés par Myronidès, remportent une victoire complète sur les Thébains. (Idem, ibid.). Fin de la seconde guerre sacrée. Voyez l'an 4256. Hérodote retourne à Halicarnasse, et chasse Lygdamis, tyran de cette ville.	4257	457	4	292	297
Callias, deux cent vingt-huitième archonte annuel. (Diodor. Sicul., lib. XI, § LXXXIV.)	4258	456	4	293	297
Exploits de Tolmidès, général des Athéniens. Æschyle, célèbre poëte tragique, meurt en Sicile, âgé de 69 ans. (Marm. Oxon., Epoch. LX.).	4258	456	LXXXI 1	293	298

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.	Ère de Nabonassar.	Ans de Rome
Réduction de la ville d'Ithome : fin de la troisième guerre de Messénie. (Diodor. Sicul., lib. XI, § LXIV.). Hérodote lit une partie de son histoire aux jeux olympiques. (Dodwell, Apparat. ad Annales Thucyd., sect. XVIII.).	4258	456	LXXXI 1	293	298
Sosistrate, deux cent vingt-neuvième archonte annuel. (Diodor. Sicul., lib. XI, § LXXXV.)..	4259	455	1	294	298
Périclès ravage le Péloponnèse, passe dans l'Acarnanie, et en soumet les villes. (Idem, ibid., § LXXXV.).	4259	455	2	294	299
Cratinus et Platon, poëtes de l'ancienne comédie, fleurissent. Ariston, deux cent trentième archonte annuel. (Diodor. Sicul., lib. XI, § LXXXVI.)	4260	454	2	295	299
Le philosophe Archélaüs fleurit : Socrate fut son disciple. (Diogen. Laert., lib. II, segm. XVI. Ciceron., Tuscul. Disputat., lib. V, § IV.). Trève de cinq ans entre les Athéniens et les Lacédémoniens. Les Romains envoient trois ambassadeurs à Athènes pour demander les lois de Solon. (Tit. Liv., lib. III, § XXXI.).	4260	454	3	295	300
Lysicrates, deux cent trente-unième archonte annuel. (Diodor. Sicul., lib. XI, § LXXXVIII.).	4261	453	3	296	300
Sophanès et Léagrus, généraux athéniens, sont tués en Thrace dans une action contre les Édoniens. (Herodot., lib. IX, § LXXIV. Pausan., lib. I, cap. XXIX. Anonym. manusc. apud Dodwell. de Cyclis, pag. 742.). Périclès ravage les campagnes des Sicyoniens, bat leurs troupes, passe ensuite en Acarnanie, s'enrichit des dépouilles des Œniades, et de là dans la Chersonèse, dont il partage les campagnes à mille citoyens d'Athènes. (Diodor. Sicul., lib. XI, § LXXXVIII.).	4261	453	4	296	301
Chærephanès, deux cent trente-deuxième archonte annuel. (Dionys. Halicarn., Antiq. Rom., lib. X, § LIII.).	4262	452	4	297	301
Ion, de l'île de Chios, poëte tragique, fleurit.	4262	452	LXXXII 1	297	302
Antidotus, deux cent trente-troisième archonte annuel. (Idem, ibid., § XCI.).	4263	451	1	298	302
Ducétius, général des Sicules, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, se jette entre les bras des Syracusains, qui lui accordent la vie, mais le relèguent à Corinthe. (Idem, ibid., § XCI et XCII.).	4263	451	2	298	303
Euthydémus, deux cent trente-quatrième archonte annuel. (Diodor. Sicul., lib. XII, § III.). Thessalus rétablit Sybaris, qui est de nouveau détruite par les Crotoniates. (Diodor. Sicul., lib. XII, § XC.).	4264	450	2	299	303
Cimon, rappelé de son exil, bat les Perses par mer, près de l'île de Cypre, et par terre en Cilicie. Trève de cinq ans entre les Athéniens et les Péloponnésiens. (Plutarch., in Lysandro, pag. 441, D.).	4264	450	3	299	304
Pédiæus, deux cent trente-cinquième archonte annuel. (Idem, ibid.).	4265	449	3	300	304
Artaxerxès fait une paix honteuse avec les Grecs : mort de Cimon.	4265	449	4	300	305
Philiscus, deux cent trente-sixième archonte annuel. (Diodor. Sicul., lib. XII, § V.)	4266	448	4	301	305
Les Mégariens se révoltent contre les Athéniens : ils sont battus.	4266	448	LXXXIII 1	301	306
Timarchides, deux cent trente-septième archonte annuel. (Idem, ibid., § VI.).	4267	447	1	302	306
Les Athéniens sont battus à Coronée : Clinias, père du célèbre Alcibiades, périt en cette journée.	4267	447	2	302	307
Callimaque, deux cent trente-huitième archonte annuel (Idem, ibid., § VII.)	4268	446	2	303	307
Les Eubéens sont battus par Périclès. Naissance de Xénophon. Voyez l'an 4358. Plistoanax, roi de Lacédémone de la première maison, entre dans l'Attique, et, après avoir pénétré jusqu'à Eleusis et la plaine Thriasiène, il s'en retourne sans avoir rien fait.	4268	446	3	303	308
Lysimachides, deux cent trente-neuvième archonte annuel. (Idem, ibid., § XXII.)	4269	445	3	304	308
Aristomènes d'Ægine remporte le prix de la lutte parmi les enfants aux jeux Pythiques, qui se célébraient la troisième année de chaque olympiade, au mois munychion (avril). Pindare célèbre sa victoire dans la huitième ode pythique.	4269	445	3	304	309
Expiration de la trève de cinq ans entre les Athéniens et les Lacédémoniens : nouvelle trève de trente ans.					

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.	Ère de Nabo-nassar.	Ans de Rome
Pindare meurt peu après avoir célébré Aristomènes. Le P. Corsini, qui avait placé sa mort dans la troisième année de la quatre-vingt-deuxième olympiade, rapporte avec raison sous la troisième année de la quatre-vingt-troisième olympiade la victoire d'Aristomènes, célébrée par Pindare. On ne doit pas imputer cette faute à ce savant. Ce doit être une transposition de son copiste ou de son imprimeur. . . . . Plistoanax, accusé de s'être laissé corrompre, est exilé quatorze ans avant la guerre du Péloponnèse. (Thucydid., lib. I, § XXI.) . . . . Périclès chasse les Histiéens de leur pays. (Diodor. Sicul., lib. XII, § XXII.) . .	4269	445	4	504	309
Praxitèles, deux cent quarantième archonte annuel. (Idem, ibid. § XXIII.) . . Hérodote lit une partie de son Histoire à Athènes aux Panathénées le 12 hécatombæon (25 juillet). (Euseb.) . . . . Fondation de la ville de Thurium par les Athéniens, douze ans avant la guerre du Péloponnèse : Hérodote, âgé de 40 ans, et Lysias, âgé de 15 ans, qui fut depuis un orateur célèbre, sont du nombre des colons. (Plutarch. in Lysiâ, tom. II, pag. 835, D. Dionys. Halic. in Lysiâ, pag. 130. Plin. Hist. nat. lib. XII, cap. IV.) Diodore de Sicile place cette fondation deux ans plus tôt, sous l'archontat de Callimaque (lib. XII, § IX). . . . . Phidias fleurit. (Plin. Hist., nat., lib. XXXIV, cap. VIII.) . . . . Proclamation aux jeux olympiques, par laquelle on introduit à ces jeux les courses des chars attelés de deux mules et celles du calpé. Voyez les années 4214 et 4218.	4270	444	LXXXIV 1	505	310
Lysanias, deux cent quarante et unième archonte annuel. (Diodor. Sicul., lib. XII, § XXIV.) . . . . Mélissus de Samos, philosophe et grand général, fleurit. (Diog. Laert., l. IX, segm. XXIV.)	4271	443	1	506	310
Protagoras d'Abdères, qui niait l'existence des dieux, et qui disait que, dans le cas où il y en aurait, il ignorait quels ils étaient, est chassé d'Athènes, et ses livres sont brûlés en place publique. (Diog. Laert., lib. IX, segm, LI. Cicero, de Naturâ Deorum, lib. 1, § XXIII.) Il fleurit, selon Eusèbe, vers l'an.	4271	445	2	506	311
Diphilus, deux cent quarante-deuxième archonte annuel. (Diod. Sic., l. XII. § XXVI.)	4272	442	2	507	311
Euripide, âgé de 43 ans, remporte pour la première fois le prix de la tragédie, (Marm. Oxoniens., Epoch. LXI.) Il est donc né l'an 4229, comme on le voit sur les mêmes marbres. (Epoch. LI.) . . . . Empédocles fleurit vers l'an.	4272	442	2	507	312
Timocles, deux cent quarante-troisième archonte annuel. (Diod. Sic., lib. XII, § XXVII.)	4273	441	3	508	512
Périclès soumet l'île de Samos. On fait en cette occasion pour la première fois usage du bélier, de la tortue, etc., qui sont de l'invention d'Artémon de Clazomènes. (Idem, ibid., § XXVII et XXVIII.) . . . . Sophocles, poëte tragique, commande avec Périclès et Thucydides les troupes de la république d'Athènes. (Strab., lib. XIV, pag. 946, Auctor anonym. vitæ Sophoclis.)	4273	441	4	308	313
Morichidès, deux cent quarante-quatrième archonte annuel. (Diod. Sicul., lib. XII, § XXIX.) . . . . Les ossements de Léonidas, roi de Sparte, rapportés des Thermopyles à Sparte 40 ans après sa mort. On fait tous les ans son oraison funèbre sur le lieu de sa sépulture, et l'on y célèbre des jeux, où les Spartiates seuls sont admis. (Pausan., lib. III, cap. XIV.) . . . . Il est défendu à Athènes de jouer des comédies. (Scholiast. Aristoph. ad Acharn., vers. 67 et ex eo Suidas, voc. Euthymenes.)	4274	440	4	509	313
Zopyre, fils de Mégabyze, passe chez les Athéniens. (Herod., lib. III, § CLX.) .	4274	440	LXXXV 1	509	314
Glaucidas, deux cent quarante-cinquième archonte annuel. (Diod. Sicul., lib. XII, § XXX.)	4275	439	1	510	314
Commencement de la guerre des Corinthiens contre les Corcyréens. (Idem, ibid.)	4275	439	2	510	315
Théodore, deux cent quarante-sixième archonte annuel. (Idem, ibid. § XXXI.) .	4276	438	2	311	315

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.	Ère de Nabo-nassar.	Ans de Rome
Sophocles, âgé de 57 ans, et non de 65, comme le dit l'auteur anonyme de sa vie, commande dans la guerre contre les habitants d'Anæa en Carie, sept ans avant le commencement de la guerre du Péloponnèse. (Auctor Vitæ Sophoclis.) . . . . Victoire remportée sur mer par les Corcyréens sur les Corinthiens. (Diod. Sicul., lib. XII, § XXXI.) . . . . Phidias finit la statue de Minerve. Le Scholiaste d'Aristophanes sur la Paix, vers 604, met cela sous l'archontat de Pythodorus, la première année de la quatre-vingt-septième olympiade; mais voyez le P. Corsini (Fast. Attic. tom. III, pag. 217 et seq.). M. Bornheck m'apprend que M. Heyne place cela un an plus tôt, c'est-à-dire, la seconde année de l'olympiade quatre-vingt-cinquième. Personne n'est plus porté que moi à déférer aux lumières de cet illustre savant; mais, comme je n'ai pu me procurer son ouvrage, j'espère qu'il ne trouvera pas mauvais si je persiste à admettre la date du P. Corsini.	4276	438	3	311	316
Euthyménès, deux cent quarante-septième archonte annuel. (Diod. Sicul., lib. XII, § XXXII.) . . . . Le décret qui défendait de représenter des comédies à Athènes est annulé. (Scholiast. Aristoph. ad Acharn., vers. 67. Suidas, voc. Euthymenes.) Voyez l'an 4274.	4277	437	3	312	316
Les Athéniens envoient une colonie à Amphipolis: Agnon, fils de Nicias, en est le fondateur. (Thuc., lib IV, § CII. Diod. Sic., lib. XII, § XXXII.) . . . . Construction des Propylées de la citadelle d'Athènes. Elles furent achevées en cinq ans et coûtèrent 2,012 talens, c'est-à-dire 10,865,600 liv. de notre monnaie. (Harpocrat., voc. Προπύλαια.)	4277	437	4	312	317
Nausimachus, ou plutôt Lysimachus, deux cent quarante-huitième archonte annuel. (Diod. Sicul., lib. XII, § XXXIII.)	4278	436	4	313	317
Naissance d'Isocrate, cinq ans avant la guerre du Péloponnèse. (Dionys. Halic. in Isocrate, pag. 149.) . . . . Les Corcyréens font alliance avec les Athéniens.	4278	436	LXXXVI 1	313	318
Antilochides, deux cent quarante-neuvième archonte annuel. (Diod. Sicul., lib. XII, § XXXIV.)	4279	435	1	314	318
Les Potidéates se révoltent contre les Athéniens : ceux-ci se battent contre les Corinthiens. Aristéas, fils d'Adimante, enfonce l'aile qui lui est opposée : l'autre aile bat les Corinthiens. (Thucydid., lib. 1, § XLII.)	4279	435	2	314	319
Charès, deux cent cinquantième archonte annuel. (Diodor. Sicul., lib. XII, § XXXV.)	4280	434	2	315	319
Discorde entre les habitants de Thurium au sujet de celui qu'on devait reconnaître pour le fondateur de cette ville.	4280	434	3	315	320
Naissance d'Aristippe de Cyrène, disciple de Socrates, vers l'an . . . . . On ignore le temps de sa naissance et celui de sa mort. Je place le temps de sa naissance 55 ans avant la mort de Socrates, parce qu'il fut son disciple. Apseudès, deux cent cinquante et unième archonte annuel. (Idem, ibid., § XXXVI.)	4281	433	3	416	320
Méton publie son Ennéadécaétéride : les Athéniens réforment leur année : à commencer de l'année suivante, les archontes entrent en fonction au commencement de l'olympiade. Apseudès, qui avait commencé son archontat en janvier 4281 de la période julienne et au commencement du second semestre de la troisième année de l'olympiade quatre-vingt-sixième, le continua jusqu'au solstice d'été 4282, et fut par conséquent archonte dix-huit mois. (Idem, ibid.)	4281	433	4	317	321
Pythodorus, deux cent cinquante-deuxième archonte annuel. (Idem., ibid., § XXXVII.) Cet archonte fut le premier qui entra en exercice au commencement de l'olympiade. . . . . Arcésilas IV, roi de Cyrène, est tué. (Scholiast. Pindari ad Pythic. IV, vers. 1, pag. 211, col. 1, lin. 26 et 27.)	4282	432	LXXXVII 1	317	322
Commencement de la guerre du Péloponnèse au printemps, Pythodorus étant encore archonte. . . . . Médée, tragédie d'Euripides, est jouée. (Aristophanes Grammaticus in argumento.)	4283	431	1	318	323
Euthydémus, deux cent cinquante-troisième archonte annuel. [(Diod. Sicul., lib. XII, § XXXVIII.)	4283	431	2	318	323

	Pério. jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.	Ère de Nabonassar.	Ans de Rome
Archidamus ravage l'Attique : Décélée, épargnée par les Lacédémoniens, en mémoire d'un bienfait des Décéléens. (Herodot., lib. IX, § LXXII. Thucydid., lib. II, § XIX.)	4283	431	2	318	323
Apollodore, deux cent cinquante-quatrième archonte annuel. (Diod. Sicul., lib. XII, § XLIII.)					
Eupolis commence à donner des comédies. (Scholiast. Aristoph., περὶ Κωμῳδίας.)					
Nicolaos, fils de Boulis, et Anériste, fils de Spertiès, mis à mort par les Athéniens avant le premier septembre. (Herodot., lib. VII, § CXXXVII. Thucyd., lib. II, § LXVII.)	4284	430	3	319	324
Naissance de Platon. (Corsini Fast. Attic., tom. III, pag. 230. In Symbolis. litter. Florentiæ editis, tom. VI, pag. 97.) Voyez l'an 4367.)					
La peste fait de grands ravages à Athènes. (Thucydid, lib. II, § XLVIII.)					
Archidamus II, roi de Lacédémone, de la seconde maison, assiége Platées vers la fin de la troisième année de cette olympiade. (Thucydid., lib. II, § LXXI.)	4285	429	3	320	325
Épaminondas, deux cent cinquante-cinquième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XII, § XLVI.) D'autres auteurs le nomment Aminias, Aminon, Épaminon. Voyez la note de Laur. Rhodoman.					
Prise de Potidée par les Athéniens.	4285	429	4	320	325
Mort de Périclès, deux ans et demi après le commencement de la guerre du Péloponnèse. (Diogen. Laert., lib. III, segm. III. Athen., lib. V, cap. XVIII.					
Les Lesbiens se révoltent contre les Athéniens.	4286	428	4	321	326
Diotimus, deux cent cinquante-sixième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XII, § XLIX.)					
Les Lesbiens envoient des ambassadeurs aux Péloponnésiens.					
Mort du philosophe Anaxagoras, âgé de 72 ans. Voyez l'an 4214. (Diogen. Laert., lib. II, segm. VI et VII.).	4286	428	LXXXVIII 1	321	326
Les Mityléniens sont subjugués par les Athéniens.					
Les Daitaléens, comédie d'Aristophanes, représentée sur le théâtre d'Athènes.	4287	427	1	322	327
Euclès, deux cent cinquante-septième archonte. C'est le même que Diodore de Sicile (lib. XII, § LIII) nomme Euclides. (Buherius (le président Bouhier), Dissertat. de priscis græcis et latinis litteris, ad calcem Palæographiæ græcæ, pag. 573.)	4287	427	2	322	327
La ville de Platées prise et détruite par les Lacédémoniens. (Diodor. Sicul., lib. XII, § LVI.).					
Agis I[er], roi de Lacédémone, de la seconde maison, monte sur le trône la cinquième année de la guerre du Péloponnèse.					
Les Babyloniens, comédie d'Aristophanes, représentée aux grandes Dionysiaques, ou Dionysiaques de la ville, dans le mois élaphébolion (mars).	4288	426	2	323	328
Euthydémus, deux cent cinquante-huitième archonte. (Idem, ibid., § LVIII.).					
Les Athéniens purifient l'île de Délos. (Idem, ibid.).					
Les mêmes ravagent les côtes de la Locride. (Thucyd., lib. III, § XCI.).					
Hipponicus, fils de Callias Daduque, qui s'était trouvé à la bataille de Marathon commande les Athéniens avec Eurymédon. (Idem. ibid.)	4288	426	3	323	328
Héraclée Trachinienne fondée par les Lacédémoniens. (Thucyd., lib. III, § XCII Diodor. Sicul., lib. XII, § LIX.).					
Les Acharnes, comédie d'Aristophanes, représentée. (Aristophanes, Acharnes vers. 266.).	4289	425	3	324	329
Stratoclès, deux cent cinquante-neuvième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XII, § LX.)					
Cléon créé général par les Athéniens. (Aristophan., Nub., vers. 581.)					
Éclipse de lune le 9 octobre. (Aristophan., Nub., 584, et ibid., Scholiast.).					
Éclipse de soleil le 23 octobre. (Thucyd., lib. IV, § LII. Aristophan., Nub., 585.) Dodwell met cette éclipse le 21 mars, mais il n'y en eut point avant le 23 octobre. Celle du 21 mars regarde l'année 4290. Elle est trop éloignée de l'élection de Cléon, pour qu'Aristophanes en ait pris occasion de lancer un trait de satire contre ce général.	4289	425	4	324	329
Cléon fait prisonniers les Lacédémoniens enfermés dans l'île de Sphactérie. (Diodor. Sicul., lib. XII, § LXIII.).					
Mort d'Artaxerxès Longue-Main : Xerxès II lui succède : il règne quelques mois.					
Représentation des Chevaliers, comédie d'Aristophanes. (In Argumento fabulæ.)	4290	424	4	325	330
Isarchus, deux cent soixantième archonte. (Diodor. Sicul., lib. VII, § LXV.).	4290	424	LXXXIX 1	325	330

	Pério. jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.	Ère de Nabonassar.	Ans de Rome
Les Athéniens remportent à Tanagre une victoire complète sur les Thébains. (Idem, ibid.). Antisthènes, qui se trouva à cette bataille (Diogen. Laert., lib. VI, segm. I), et qui fut depuis disciple de Socrates, devait avoir alors au moins vingt ans. Les Athéniens sont battus par les Béotiens près de Délium. (Thucyd., lib. IV, § CI. Diodor. Sicul., lib. XII, § LXX.). Xénophon, âgé de 22 ans, entraîné par les fuyards, est renversé de dessus son cheval : Socrates le relève et le porte sur ses épaules pendant plusieurs stades, jusqu'à ce qu'il l'eût mis hors de danger. (Strab., lib. IX, pag. 618, A. B. Diogèn. Laert., lib. II, segm. XXII, XXIII.). Sogdien succède à Xerxès II : il est tué après un règne de sept mois. (Diodor. Sicul., lib. XII, § LVI.).	4290	424	LXXXIX 1	325	330
La première représentation des Nuées d'Aristophanes. Elle n'eut aucun succès. La Pytine de Cratinus et le Connus d'Amipsias eurent le prix. (Argument. Nubium.)	4291	423	1	326	331
Aminias, deux cent soixante-unième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XII, § LXXII.) Darius Nothus, roi de Perse.	4291	423	2	326	331
Les Nuées, jouées pour la seconde fois aux Dionysiaques du Pyrée avec des changements, n'eurent pas plus de succès que la première fois. (Argument. Nubium.). Les Guêpes d'Aristophanes représentées aux grandes Dionysiaques au mois de mars. (In Argumento Vesparum.).	4292	422	2	327	332
Alcæus, deux cent soixante deuxième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XII, § LXXIII.) Cléon est tué dans un combat contre les Lacédémoniens : Brasidas, leur général, est tué dans la même action. Trève de 50 ans entre les Lacédémoniens et les Athéniens : la guerre n'en continue pas moins au dehors. (Thucyd., lib. V, § XX. Diodor. Sicul., lib. XII, § LXXIV.).	4292	422	3	327	332
Aristion, deux cent soixante-troisième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XII, § LXXV.) Les principales villes de la Grèce, mécontentes des conditions de la trève, se liguent entre elles : les Lacédémoniens traitent leurs alliés avec douceur, les Athéniens traitent les leurs avec sévérité.	4293	421	4	328	333
Astyphilus, deux cent soixante-quatrième archonte. (Idem, ibid., § LXXVII. Marm. Oxoniens., Epoch. LXII.). Mort de Perdiccas, roi de Macédoine : Archélaüs lui succède. (Ibid.). Les Olynthiens chassent la garnison athénienne de Mécyberne et s'en emparent. (Diodor. Sicul., lib. XII, § LXXVII.).	4294	420	XC 1	329	334
Représentation de la Paix, comédie d'Aristophanes. (Aristophan. in Pace, vers. 990.).	4295	419	1	330	335
Archias, deux cent soixante-cinquième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XII, § LXXVIII.) Alcibiades entre avec des troupes dans le Péloponnèse. (Idem, ibid.).	4295	419	2	330	335
Antiphon, deux cent soixante-sixième archonte. (Idem, ibid., § LXXX). Les Argiens font la paix avec les Lacédémoniens : les Mantinéens subissent le joug de Lacédémone.	4296	418	3	331	336
Euphémus, deux cent soixante-septième archonte. (Idem, ibid., § LXXXI.).	4297	417	4	332	337
Aristomnestus, ou plutôt Arimnestus, deux cent soixante-huitième archonte. (Idem, ibid., § LXXXII.). Les Athéniens entreprennent la guerre de Sicile : ils subjuguent les Méliens. (Idem, ibid., § LXXXIV. Thucyd., liv. V, § CXVI.). Alcibiades remporte le prix aux jeux olympiques. (Corsini Fasti attici, tom. III, pag. 247.)	4298	416	XCI 1	333	338
Représentation du Palamède d'Euripides : ce poëte se proposait de représenter Socrates et sa mort sous l'image de Palamède, que les intrigues et les calomnies d'Ulysses firent condamner à la mort. Socrates ne périt que 17 ans après la représentation de cette pièce, et Euripides lui-même mourut 8 ans avant Socrates. Mais ce grand poëte avait prévu longtemps auparavant le malheur qui arriva à son maître. Quant à ce que dit Diogène Laërce que tout l'auditoire fondit en larmes, lorsque le chœur chanta ces paroles : « Grecs, vous avez mis à mort le plus savant rossignol des Muses, qui n'avait fait de mal à personne, le plus excellent personnage de la Grèce : » cela ne doit s'appliquer qu'à une représentation de cette pièce posté-					

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.	Ère de Nabo-nassar.	Ans de Rome
rieure à la mort de ce philosophe. (Voyez M. Valckenaer, Diatribe in Euripidis Reliquias, pag. 191.)	4299	415	1	334	339
Chabrias, deux cent soixante-neuvième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XIII, § II.) Alcibiades s'embarque avec l'armée pour la Sicile : rappelé peu après par la cabale de ses ennemis qui voulaient le faire périr, il se réfugie à Sparte. Les Oiseaux, comédie d'Aristophanes, représentée aux grandes Dionysiaques au mois de mars. (In Avium Argumento.)	4299	415	2	334	339
Diagoras, surnommé l'Athée, ayant été accusé d'athéisme, s'enfuit d'Athènes : les Athéniens mettent sa tête à prix, et promettent un talent (5,400 liv.) à celui qui le tuera (Diodor. Sicul., lib. XIII, § VI.), et deux talents (10,800 liv.) à celui qui le leur amènera en vie. (Scholiast., Aristophan. in Aves, vers. 1072.)	4300	414	2	335	340
Périandre, deux cent soixante-dixième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XIII, § VII.) Les Syracusains demandent du secours aux Lacédémoniens et aux Corinthiens ; ils sont battus : les Athéniens le sont à leur tour.	4300	414	3	335	340
Agis Ier, roi de Lacédémone, s'empare de Décélée dans l'Attique, et la fortifie au printemps. (Thucyd., lib. VII, § XIX.) Naissance de Diogène de Sinope. Voyez l'an 4391.	4301	413	3	336	341
Cléocrite, deux cent soixante-onzième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XIII, § XIX.) Les Athéniens sont battus en Sicile par terre et par mer. (Idem, ibid., § XIX et seq.	4301	413	4	336	341
Callias, deux cent soixante-douzième archonte. (Idem, ibid., § XXXIV.) Hyperbolus exilé : cessation de l'ostracisme. (Plutarch., in Alcibiade, pag. 196 et 197. In Nicià, pag. 530.) Quatre cents citoyens gouvernent la république d'Athènes, au mois élaphébolion (mars). (Diodor. Sicul., lib. XIII, § XXXIV.)	4302	412	XCII 1	337	342
Hyperbolus est tué dans l'île de Samos. (Thucyd., lib. VIII, § LXXIII.) Représentation des Femmes célébrant la fête de Cérès, comédie d'Aristophanes. Mort de Plistoanax, roi de Lacédémone, de la première maison : Pausanias, son fils, lui succède.	4303	411	1	338	343
Théopompe, deux cent soixante-treizième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XIII, § XXXVIII.) Le gouvernement des quatre cents est aboli : il ne subsiste que quatre mois ; ayant commencé au mois de mars, il finit en juillet. (Harpocrat. voc. τετρακόσιοι.)	4303	411	2	338	343
Théopompe de Chios commence ici son Histoire grecque, et la continue jusqu'à la bataille de Cnide. (Diodor. Sicul., lib. XIII, § XLII.) Voyez l'an 4320. Glaucippus, deux cent soixante-quatorzième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XIII, § XLIII.)	4304	410	2	339	344
Les Athéniens battent sur mer les Lacédémoniens. (Idem, ibid., § XLV et XLVI.) Secours envoyé à Pylos sous la conduite d'Hermon. (Dissertation sur une ancienne inscription grecque, par l'abbé Barthélemy, pag. 25.)	4304	410	3	339	344
Dioclès, deux cent soixante-quinzième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XIII, § LIV.) La ville d'Himère détruite par les Carthaginois 240 ans après sa fondation. (Idem, ibid., § LXII.) Voyez l'an 4065. Prise de Pylos par les Lacédémoniens. (Idem, ibid.)	4305	409	4	340	345
La première représentation du Plutus d'Aristophanes : la seconde eut lieu vingt ans après. L'auteur de l'argument dit que le Plutus fut joué sous l'archontat d'Antipater. Il a sans doute voulu parler de la seconde représentation, qui est de l'an 4326. Euctémon, deux cent soixante-seizième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XIII, § LXVIII.) Les Mèdes se révoltent contre les Perses et sont soumis. (Herodot., lib. I, § CXXV.) Voyez ma note 315 sur le premier livre.	4306	408	4	341	346
Fondation de la ville de Rhodes ; on y transporte les habitants d'Ialyssos, de Linde et de Camiros. (Diodor. Sicul., lib. XIII, § LXXV.) Naissance de Lycurgue, célèbre orateur d'Athènes. (Taylor, Præfatio ad Lycurgum.) Agis Ier part de Décélée pour surprendre Athènes : l'ayant trouvée en état de défense, il ravage l'Attique et retourne sur ses pas, la vingt-quatrième année de la guerre du Péloponnèse.	4306	408	XCIII 1	341	346

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.	Ère de Nabonassar.	Ans de Rome
Antigènes, deux cent soixante-dix-septième archonte. (Diodor. Sicul., lib. VIII, § LXXVI.). . . . . Conon remporte sur les Lacédémoniens quelques avantages : il éprouve aussi quelques revers. (Idem, ibid., § LXXVII et LXXVIII.). . . . . Mort d'Euripides. (Marm. Oxoniens., Epoch. LXV.) Voyez les années 4229 et 4272.	4307	407	2	342	347
Callias, deux cent soixante-dix-huitième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XIII, § LXXX.). . . . . Sophocles meurt : il est inhumé à Décélée dans le monument de ses ancêtres, avec la permission de Lysandre, commandant de la garnison lacédémonienne, qui l'accorda par égard pour le mérite supérieur de ce poëte. (Marm. Oxoniens., Epoch. LXV. Auctor Vitæ Sophoclis.) . . . . Les Athéniens battent sur mer les Lacédémoniens aux Arginuses, dans le mois d'octobre. (Athen., lib. V, cap. XVIII, pag. 218. Confer. Xenoph. Hellenic., lib. I, cap. VII, § V.). . . . . Les généraux athéniens n'ayant pu enlever, à cause de la tempête qui survint, les corps de ceux qui avaient péri dans le combat, sont condamnés à mort peu après la fête des Apaturies, qui se célébrait au mois pyanepsion, c'est-à-dire au commencement de novembre. (Xenoph., Hellenic., lib. I, cap. VII, § V.)	4308	406	3	343	348
Les Grenouilles, comédie d'Aristophanes, représentée au mois anthestérion (février). (Argument. Ranarum.). . . . . Denys-l'Ancien s'empare de l'autorité souveraine à Syracuses, dans les six premiers mois de l'an 4309. (Diodor. Sicul. lib. XIII, § XCV.). . . . . Alexias, deux cent soixante-dix-neuvième archonte. (Idem, ibid., § CIV.). . . .	4309	405	3	344	348
La flotte des Athéniens prise par Lysandre à Ægos Potamos. (Xenoph. Hellenic., lib. II, cap. I, § XVIII. Diodor. Sicul., lib. XIII, § CXI.).	4309	405	4	344	349
Artaxerxès Mnémon succède à Darius Nothus, le dernier semestre de la quatrième année de la quatre-vingt-treizième olympiade. (Diodor. Sicul., lib. XIII, § CVIII.). . Le poëte Antimachus fleurit. (Idem, ibid.). . . . . La ville d'Athènes prise par les Lacédémoniens au printemps : fin de la guerre du Péloponnèse, Alexias étant encore archonte. . . . . Lysandre établit à Athènes trente magistrats, connus sous le nom des trente tyrans : leur tyrannie est abolie huit mois après. . . . . Lycophron, père de l'orateur Lycurgue, est mis à mort par les trente tyrans. (Taylor, Præfat. ad Lycurg.).	4310	404	4	345	350
Anarchie à Athènes. (Xenoph., Hellenic., lib. II, cap. III, § I.). . . . . . . Pythodorus, deux cent quatre-vingtième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XIV, § II.)	4310	404	XCIV 1	345	350
Euclides, deux cent quatre-vingt-unième archonte. (Idem, ibid. § III.). . . . Il fut ordonné sous cet archonte, sur la proposition d'Archinus, qu'on se servirait des voyelles longues dans les inscriptions et dans la transcription des lois. Ces voyelles n'étaient en usage auparavant que dans l'écriture cursive. Par exemple, dans le marbre de Choiseul, qui est de l'an 410 avant notre ère, on lit : επι τες βουλες Κλεογενες προτος, pour ἐπὶ τῆς βουλῆς Κλεογένης πρῶτος. Voyez aussi Suidas, Voc. Σαμίων ὁ δῆμος. (Valesius in notis ad Maussac, pag. 102.) Il est vraisemblable que cet Euclyde est le même que celui qui fut l'un des trente tyrans (Xenoph., Hellenic., lib. II, cap. III, § II), et qui amassa une bibliothèque considérable. (Athen., lib. I, cap. II, pag. 3, A.)	4311	403	2	346	351
La démocratie est rétablie à Athènes ; l'amnistie réunit tous les citoyens. . . .	4312	402	2	347	352
Micion, deux cent quatre-vingt-deuxième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XIV, § XVII. Marm. Oxoniens., Epoch. LXVI.)	4312	402	3	347	352
Commencement de l'expédition des dix-mille dans l'Asie supérieure : ils partent d'Ephèse au commencement d'avril.	4313	401	3	348	353
Exænétus, deux cent quatre-vingt-troisième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XIV, § XIX.). . . . . Bataille de Cunaxa sur la fin d'octobre : les Grecs du parti de Cyrus le Jeune sont victorieux ; mais ce prince est battu de son côté, et il périt dans l'action.	4313	401	4	348	353
Les dix-mille arrivent en Arménie au commencement de février.	4314	400	4	349	353
Lachès, deux cent quatre vingt-quatrième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XIV, § XXXV. Marm. Oxoniens., Epoch. LXVII.).	4314	400	XCV 1	349	354

	Pério. jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.		Ère de Nabonassar.	Ans de Rome
Les dix mille arrivent à Cotyore au commencement de juillet. . . . . . . Les mêmes entrent au service de Seuthès, roi de Thrace, au commencement de décembre.	4314	400	XCV	1	349	351
Les mêmes servent deux mois sous Seuthès, et deux autres mois après ils se joignent à l'armée de Thimbron, commandant en chef des troupes de Lacédémone, c'est-à-dire, au commencement d'avril. Cette expédition dura en tout deux ans. (Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. XLVI, pag. 14 et suiv.). . . . Agis I, roi de Lacédémone de la seconde maison, meurt de maladie : Agésilas, son frère, lui succède. . . . . Psammitichus, descendant de Psammitichus qui régnait en Égypte en 4043 et 4058 de la Période julienne, roi, ou plutôt satrape d'Égypte pour Artaxerxès Mnémon, fait égorger Tamos son bienfaiteur avec ses enfants, et s'empare de ses richesses et de sa flotte. (Diod. Sic., lib XIV, § XXXV.) . . . . Mort de Socrates sous l'archontat de Lachès. (Aristid. Orat. Platonic. II, tom. III, pag. 474, ex Edit. Canteri. Marm. Oxon., Epoch. LXVII. Voyez l'an 4245.).	4315	399		1	350	353
Aristocrates, deux cent quatre-vingt-cinquième archonte. (Diod. Sicul., lib. XIV, § XXXVIII. Marm. Oxoniens., Epoch. LXVIII.) . . . . Thimbron est rappelé : Dercyllidas prend le commandement des troupes lacédémoniennes : Conon est nommé général des forces maritimes des Perses. . . .	4315	399		2	350	355
Ithyclès, deux cent quatre-vingt-sixième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XIV, § XLIV.). . . . . La catapulte inventée, ou plutôt perfectionnée à Syracuses. (Idem, ibid. § XLII.). . . . . Ctésias finit ici son Histoire de Perse. . . . . Philoxène, Cythéréus, Timothée de Milet, Télestes de Sélinunte, excellents poëtes dithyrambiques, fleurissent en ce temps, ainsi que Polyéidus, habile musicien et grand peintre. François Junius a oublié ce peintre dans son catalogue des artistes. (Ibid., § XLVI.).	4316	398		3	351	356
Agésipolis I, roi de Lacédémone, de la première maison.	4317	397		3	352	357
Lysiades, deux cent quatre-vingt-septième archonte. (Idem, ibid., § XLVII.) . Denys déclare la guerre aux Carthaginois : il remporte différents avantages, et prend sur eux la ville de Motya, après une vigoureuse défense. (Idem, ibid., § XLVIII et seq.).	4317	397		4	352	357
Sophocles, fils d'Ariston, poëte tragique, ainsi que son grand-père, fait représenter sa première pièce : il remporte douze fois le prix sur ses émules. (Id. ib., § LIII.) Suidas prétend qu'il était fils de Sophocles et non son petit-fils.	4318	396		4	353	358
Phormion, deux cent quatre-vingt-huitième archonte. (Diod. Sic., lib. XIV, § LIV.). . . . . Euclides de Mégares, disciple de Socrates et chef de la secte mégarique, fleurit vers l'an. . . . . N. B. On ne sait en quel temps placer sa naissance et sa mort. (Voyez Cicéron, Academicor. lib. II, § XLII.) Xénophon proclamé aux jeux olympiques pour avoir sauvé les dix mille. (Simplicius in Epictetum, pag. 153.). . . . . Naissance du philosophe Xénocrates. (Voyez les années 4375 et 4400.) . . .	4318	396	XCVI	1	353	358
Diophante, deux cent quatre-vingt-neuvième archonte. (Diod. Sic., l. XIV, § LXXXII.). . . . . On distribue sous cet archonte six oboles (18 s.) à chaque citoyen pour voir les pièces de théâtre, au lieu de trois qu'on leur donnait auparavant. (Hesych., Voc. Δραχμή Harpocrat., Voc. Θεωρικά et bi not. Henr. Valesii.	4319	395		2	354	359
Eubulides, ou Eubulus, deux cent quatre-vingt-dixième archonte. (Diodor. Sic, lib. XIV, § LXXXV. Arist. Oratio Platonic. II, tom. III, pag. 474, C. ex Edit. Canteri.).	4320	394		2	355	360
Conon, aidé par les forces des Perses, remporte à Cnide sur les Lacédémoniens une victoire navale : ceux-ci perdent l'empire de la mer. (Lysias, de Aristoph. bonis, p. 342. Xénoph., Hellen. l. IV, cap. III, § VI, non audiendus Diodorus Sic., qui ad l. XIV, § LXXXIII, tradit hæc acta fuisse Diophante archonte).	4320 4320	394 394		3 3	355 355	360 360

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus	Ère de Nabonassar.	Ans de Rome
L'historien Théopompe termine ici son Histoire Grecque : elle comprend dix-sept années. (Diodor. Sic., lib. XIV, § LXXXIV.) Voyez l'an 4304. Eclipse de soleil le 14 août. (Xenoph. Hellenic., lib. IV, cap. III, § V. Le père Pingré, dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, t. XLII, Hist., p. 128.)	4320	594	3	355	360
Démostrate, deux cent quatre-vingt-onzième archonte. (Diod. Sicul., lib. XIV, § XC.) Conon rétablit les longs murs et ceux du Pirée. (Xenoph. Hellen., lib. IV, cap. VIII, § IX. Diodor. Sicul., lib. XIV, § XXXV.) Agésilas, roi de Lacédémone, défait les Thébains à Coronée. Il paraît cependant que la victoire fut douteuse. (Xenoph. Hellen., l. IV, cap. III.)	4321	593	4	356	361
Statue élevée à Solon dans l'île de Salamine. (Æsch. contra Timocrat, p. 4, lin. 27.)	4322	592	4	357	362
Philoclès, deux cent quatre-vingt-douzième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XIV, § XCIV.).	4322	592	XCVII 1	357	362
Les Athéniens, commandés par Thrasybule, se rendent maîtres d'une partie de l'île de Lesbos	4322	592	XCVII 1	357	362
Nicotélès, deux cent quatre-vingt-treizième archonte. (Idem, ibid., § XCVII.) Evagoras, descendant de Teucer, qui se distingua à la guerre de Troie, recouvre le royaume de Cypre. (Idem, ibid., § XCVIII.). Mort de Thucydide. (Dodwell, Apparat. ad Annal. Thucydidis, sect. XXII, pag. 26 et 27.)	4323	591	2	358	363
Représentation des Femmes tenant l'assemblée du Peuple, comédie d'Aristophanes. (Sam. Petit, Miscellanea, lib. I, cap. XV.)	4324	590	2	359	364
Démostrate, deux cent quatre-vingt-quatorzième archonte. (Diod. Sic., lib. XIV, § XCIX.). Acrion et Echécrates de Locres, philosophes pythagoriciens, florissent. (Cicero de Finibus Bonor. et Malor., lib. V; § XXIX. Valer. Max., lib. VIII, cap. VII, 3. Extern.). Archytas de Tarente fleurit.	4324	590	3	359	364
Antipater de Cyrène, disciple d'Aristippe. (Diogen. Laert., lib. II, segm. LXXXVI.) Antipater, deux cent quatre-vingt-quinzième archonte. (Diod. Sicul., lib. XIV, § CIII)	4325	589	4	360	365
Seconde représentation du Plutus d'Aristophanes. Voyez l'an 4308. Pyrrhion, deux cent quatre-vingt-seizième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XIV, § CVII.)	4326	588	4	361	366
Les vers de Denys le Tyran sont sifflés à Olympie : l'orateur Lysias exhorte la multitude à ne pas admettre ses théores : ceux-ci, repoussés par les vents, ne peuvent arriver : ses chars, qui étaient entrés en lice, se brisent les uns contre les autres. (Idem, ibid., § CIX.).	4326	588	XCVIII 1	361	366
Theodotus, deux cent quatre-vingt-dix-septième archonte. (Idem, ibid., § CX.) Paix d'Antalcidas entre les Perses et les Grecs, ignominieuse à ces derniers et surtout aux Spartiates. (Id., ibid. Aristid., tom. III, p. 474, ex Edit. Canteri.)	4327	587	2	362	367
Mystichides, deux cent quatre-vingt-dix-huitième archonte. (Diod. Sic., lib. XV, § II.). Evagoras, roi de Cypre, victorieux sur terre, est vaincu sur mer par les Perses. Assiégé dans sa capitale, il laisse le commandement à son fils Pythagore, et se retire en Égypte, où il s'abouche avec le roi de ce pays. (Idem, ibid., § I, III, IV.)	4328	586	3	363	368
Les Lacédémoniens assiégent Mantinée, malgré le traité de paix. (Idem, ibid., § V.). Dexithée, deux cent quatre-vingt-dix-neuvième archonte. (Idem, ibid., § VIII.). Naissance de Démosthènes. (Plutarch. in vitâ X Rhetorum, pag. 845, D.) Voyez l'an 4550.	4329	585	4	364	369
Prise de Mantinée par les Lacédémoniens. (Diod. Sicul., lib. XV, § XII.).	4329	585	4	364	369
Evagoras fait sa paix avec le grand roi, qui se contente de lui imposer un tribut. (Idem, ibid., § VIII et seq.). Diotréphès, trois centième archonte. (Diod. Sic., lib. XV, § XIV.). Naissance d'Aristote. (Dionys. Halicarnass., Epistolâ I, ad Ammæum, tom. II, pag. 195, § V.) Denys le Tyran, sous prétexte de purger la mer des pirates, passe dans l'Étrurie, pille un temple très-riche à Pyrges, port de la ville d'Agylle. Le butin se montait à 500 talents (2,500,000 liv. de notre monnaie.) (Idem., ibid.)	4330	584	XCIX 1	365	370

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.	Ère de Nabonassar.	Ans de Rome
Phanostrate, trois cent unième archonte. (Idem. ibid., § xv.). . . . . Denys le Tyran remporte une victoire signalée sur les Carthaginois : Magon, leur général, périt dans l'action. Denys accorde quelques jours de trève aux Carthaginois. La trève expirée, il y eut une seconde action, où Denys fut entièrement défait.	4331	383	2	366	371
Evandre, trois cent deuxième archonte. (Démosth., adversus Timocrat., pag. 743, Plin. 17, ex Edit. Reiskii, Ptolomæi Μεγάλη Σύνταξις, lib. iv, cap, ult. pag. 106.) Diodore de Sicile le nomme Ménandre, lib. xv, § xx. Il faut corriger Evandre. . Phœbidas s'empare de la Cadmée, citadelle de Thèbes : les Lacédémoniens condamnent ce général à une amende, mais ils gardent la citadelle. (Idem., ibid.) .	4332	382	3	367	372
Démophile, trois cent troisième archonte. (Idem, ibid., § xxii.) . . . . . . Les Lacédémoniens font la guerre aux Olynthiens, qui se contentent de les harceler, sans en venir à une action décisive.	4333	381	4	368	373
Pythéas, trois cent quatrième archonte. (Diodor. Sicul., lib. xv, § xxiii. Marmora Oxoniens., Epoch. lxx.) . . . . Agésipolis I, roi de Lacédémone, étant mort, son frère Cléombrote lui succède et règne neuf ans : Polybiadas, nommé général contre les Olynthiens, a sur eux différents avantages.	4334	380	C 2	369	374
Nicon, trois cent cinquième archonte. (Idem, ibid., § xxix. Dionys. Halicarn. in Lysiâ, § xii.) . . . . L'orateur Lysias meurt âgé de 80 ans. (Dionys. Halicarn., in Lysiâ, § xii.) Voyez l'an 4255.	4335	379	2	370	375
Cléombrote, roi de Lacédémone, engage Sphodriade à s'emparer du Pirée sans le consentement des éphores : celui-ci assemble dix mille hommes pour cette entreprise : les Athéniens ayant pressenti ce dessein, le font avorter. Les Athéniens intentent une accusation à Sphodriades devant le sénat de Sparte : il est absous. (Diodor. Sicul., ibid.)	4335	379	2	370	375
Nausinicus, trois cent sixième archonte. (Idem, ibid., § xxv.).	4336	378	3	371	376
Pélopidas part d'Athènes avec les réfugiés de Thèbes, et chasse les Lacédémoniens de la ville de Thèbes.	4337	377	3	372	376
Callias, trois cent septième archonte. (Diodor. Sicul., lib. xv, § xxviii. Marmora Oxoniens., Epoch. lxxi.) . . . . Chabrias soumet Péparethe, Sciathos et les autres Cyclades qui étaient attachées au parti des Lacédémoniens	4337	377	4	372	377
Anaxandrides, poëte de la moyenne comédie, remporte le prix sur ses émules. Il est auteur de 65 comédies. Il ne reste plus que les titres de 28 de ces pièces. (Marmora Oxoniens., Epoch. lxxi.) . . . . Bataille navale auprès de Naxos, où Chabrias, général des Athéniens, défait les Lacédémoniens. (Diodor. Sicul., lib. xv, § xxxiv.).	4338	376	4	373	378
Charisandre, trois cent huitième archonte. (Idem, ibid., § xxxvi, in Marmore apud Cl. Corsini, in Appendice ad Notas Græcorum.) . . . . Timothée, général athénien, s'empare de l'île de Corcyre, et défait la flotte des Lacédémoniens près de l'île de Leucade. (Diodor., ibid., Xénoph., Hellenic., lib. v, cap. iv, § lxiv.)	4338	376	CI 1	373	378
Eubulus d'Athènes, poëte de l'ancienne et de la moyenne comédie : Suidas lui attribue 50 pièces de théâtre; Meursius rapporte les titres d'une soixantaine. Il nous reste les fragments de quelques-unes de ces pièces	4339	375	1	374	379
Hippodamus, trois cent neuvième archonte. (Diodor. Sicul., lib. xv, § xxxviii.) Artaxerxès Mnémon, roi de Perse, pacifie la Grèce : les Lacédémoniens conservent l'empire de la terre, les Athéniens celui de la mer. (Idem, ibid.)	4339	375	2	374	379
Socratides, trois cent dixième archonte. (Idem, ibid., § xli.) . . . . Le roi de Perse envoie une armée pour réduire les Egyptiens qui s'étaient révoltés : Pharnabaze commande les troupes de terre, Iphicrates celles de mer : la mésintelligence qui s'était mise parmi les chefs rend cette expédition infructueuse : on accuse Iphicrates de son peu de succès : Les Athéniens, persuadés de son innocence, lui continuent le commandement de leur flotte. (Idem, ibid., § xli et seq.) Iphicrates substitue la pelte au bouclier des troupes pesamment armées, et perfectionne différentes choses relatives à l'art militaire. (Idem, ibid., § xliv.). .. .	4340	374	3	375	380

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.	Ere de Nabonassar.	Ans de Rome
Evagoras, roi de Cypre, est tué par un eunuque : Nicoclès, son fils, lui succède. (Idem, ibid., § XLVII, et ibi not. Wesselingii.) Voyez l'an 5444.	4340	374	3	375	380
Astéius, trois cent onzième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XV, § XLVIII.). Platées détruite pour la seconde fois par les Thébains, la troisième année avant la bataille de Leuctres. (Pausan., lib. IX, cap. I, pag. 715.)	4341	373	4	376	381
Naissance du peintre Protogènes. (Plin., Hist. Natur., lib. XXXV, cap. XI, pag. 699.) Tremblement de terre dans le Péloponèse : les villes d'Hélice et de Bura sont renversées. (Pausan., lib. VII, cap XXV, pag. 588 et 589.)	4342	372	4	377	382
Alcisthènes, trois cent douzième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XV, § L.). Artaxerxès engage les Grecs à faire la paix entre eux : ils y consentent, excepté les Thébains. (Idem, ibid. Dionys. Halic., in Lysiâ, § XII.)	4342	372	CII 1	377	382
Apparition d'une comète. (Marm. Oxon., Epoch. LXXII. Diodor. Sicul., lib. XV, § L.) Les Marbres d'Oxford la mettent l'année précédente Naissance de Théophraste. Voyez l'an 4428.	4343	371	1	378	383
Phrasiclides, trois cent treizième archonte. (Diod. Sicul., lib. XV, § LI. Marm. Oxoniens., Epoch. LXXIII.) Bataille de Leuctres, le 8 juillet : les Thébains, commandés par Epaminondas, battent les Lacédémoniens qui avaient à leur tête Cléombrote leur roi : ce prince est tué dans l'action. (Diod. Sicul., lib. XV, § LI et seq. Marmora Oxoniensia, Epoch. LXXIII.) Agésipolis II lui succède : il ne règne qu'un an. (Pausan., lib. III, cap. VI.) Fondation de la ville de Mégalopolis en Arcadie, quelques mois après la bataille de Leuctres. (Pausan., lib. VIII, cap. XXVII, pag. 655 et 656.) Alexandre, fils d'Amyntas, roi de Macédoine. (Marmora Oxon., Epoch. LXVIII.)	4343	371	2	378	383
Dyscinétus, trois cent quatorzième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XV, § LVII. Paus., lib. IV, cap. XXVII.). Les Messéniens rétablis dans leur patrie. (Paus, ibid.) Diodore de Sicile place ce rétablissement l'année suivante, sous l'archontat de Lysistrate (lib. XV, § LXVI). Cléomènes, frère d'Agésipolis II, lui succède : il règne 60 ans et quelques mois. (Diod. Sicul., lib. XX, § XXIX.)	4344	370	3	379	384
Lysistrate, trois cent quinzième archonte. (Idem, lib. XV, § LXI.) Expédition d'Épaminondas en Laconie : les Athéniens, commandés par Iphicrates, vont au secours des Lacédémoniens, et s'en retournent sans avoir rien fait de mémorable. (Idem, ibid., § LXIII, LXV.)	4345	369	4	380	385
Aphareüs, fils adoptif d'Isocrates, publie trente-huit tragédies : la première parut sous l'archontat de Lysistrate, la dernière sous celui de Sosigènes. (Plutarch. in Isocratis Vitâ, pag. 539, D.) Voyez l'an 4372.	4346	368	4	381	386
Nausigènes, trois cent seizième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XV, § LXXI. Marmora Oxoniens., Epoch. LXXV.) Eudoxe de Cnide fleurit. (Diog. Laert., l. VIII. segm. XC.) Décret de Phocus, qui ordonne que la fête des Apaturies sera célébrée pendant cinq jours. (Athen., lib. IV, cap XXI, pag. 171, E.).	4346	368	CIII 1	381	386
Mort de Denys l'ancien, tyran de Syracuses : son fils, de même nom que lui, lui succède au printemps. (Diodor. Sicul., lib. X, § LXXIII.)	4347	367	1	382	387
Polyzélus, trois cent dix-septième archonte. (Idem, ibid., § LXXV.). Les Argiens font la guerre aux habitants de Phliunte : les Athéniens envoient Charès au secours de ceux-ci : Charès remporte deux victoires sur les Argiens et revient à Athènes, après avoir délivré ceux de Phliunte. (Idem, ibid.). Aristote, âgé de 18 ans, s'établit à Athènes, s'attache à Platon, et suit ce philosophe pendant 28 ans. (Dionys. Halicarn., Epistola ad Ammœum, § V, pag. 194.	4347	367	2	382	387
Céphisodore, trois cent dix-huitième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XV, § LXXVI. Marmora Oxon., Epoch. LXXVII). Thémison et Théodore, tyrans d'Érétrie, s'emparent de la ville d'Orope, qui appartenait aux Athéniens : ceux-ci étant prêts à marcher contre eux, ils mettent cette ville en dépôt entre les mains des Thébains, jusqu'à ce qu'il eût été décidé en justice réglée à qui elle devait appartenir. Les Thébains la gardent sans vouloir la rendre ni aux uns ni aux autres. (Diodor. Sicul., ibid. Xenoph. Hellenic., lib. VII, cap. IV. Demosth. pro Coronâ, pag. 155, segm. 176, et ibi Ulpian.).	4348	366	3	383	388

	Pério. jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus	Ère de Nabonassar	Ans de Rome
Chion, trois cent dix-neuvième archonte. (Diod. Sicul., lib. xv, § cxxvii.) Les Eléens attaquent les Arcadiens : les Athéniens donnent du secours aux Arcadiens, et les Lacédémoniens aux Eléens. (Idem, ibid.)	4349	365	4	384	389
Timocrates, trois cent vingtième archonte. (Idem, ibid., § lxxviii.) Les Eléens se battent avec acharnement contre les habitants de Pise : les Grecs, assemblés pour la célébration des jeux, et la couronne sur la tête selon l'usage, sont spectateurs du combat, et applaudissent aux actions de valeur de l'un et de l'autre parti : les habitants de Pise, ayant remporté la victoire, président aux jeux : les Eléens ne comptent pas cette olympiade. (Idem, ibid.) Les Thébains détruisent la ville d'Orchomène. (Idem, ibid., § lxxix.) Pélopidas attaque et défait Alexandre, tyran de Phères, et périt lui-même dans le combat. (Idem., § lxxx.) Démosthènes, devenu majeur, intente un procès à ses tuteurs, pour lui avoir rendu un compte infidèle de ses biens. (Plutarch. in Vitâ x Oratorum, pag. 844. C.)	4350	364	CIV 1	385	390
Chariclides, trois cent vingt-unième archonte. (Diodor. Sic., lib. xv, § lxxxii.) Héraclides de Pont, disciple de Platon. (Cicéron. Tuscul. Disputat., lib. v, § iii.)	4351	363	2	386	391
Bataille de Mantinée : Epaminondas y périt de la main de Gryllus, fils de Xénophon, le 12 du mois Scirophorion (le 14 juin). (Pausan., lib. ix, cap. xv, pag. 741.)	4352	362	2	387	392
Molon, trois cent vingt-deuxième archonte. (Diodor. Sicul., lib. xv, § xc.) Agésilas, roi de Lacédémone, de la seconde maison, meurt en Egypte. (Idem, ibid., § xciii.)	4352	362	3	387	392
Archidamus II, son fils, lui succède. Mort d'Artaxerxès Mnémon, roi de Perse : Ochus lui succède.	4353	361	3	388	393
Nicophémus, trois cent vingt-troisième archonte. (Diod. Sicul., lib. xv, § xci.) Alexandre, tyran de Phères, s'empare de Péparèthe, bat les Athéniens, fait 600 prisonniers, leur enlève cinq trirèmes : les Athéniens ôtent le commandement à Léosthènes, lui intentent une affaire criminelle, confisquent ses biens : ils nomment Charès en sa place : celui-ci va à Corcyre, y excite des troubles, qui occasionnent le meurtre et le pillage d'un grand nombre de Corcyréens : cette conduite perd les Athéniens de réputation.	4353	361	4	388	393
Callimèdes, trois cent vingt-quatrième archonte. (Idem, lib. xvi, § ii.) Mort de Xénophon. (Diog. Laert., lib. iii, segm. lvi.) Mais voyez plutôt l'an 4358.) Philippe monte sur le trône de Macédoine. (Diod. Sicul., lib. xvii, § ii.)	4354	360	CV 1	389	394
Eucharistus, trois cent vingt-cinquième archonte. (Idem, ibid., § iv.) Philippe, roi de Macédoine, fait la paix avec les Athéniens.	4355	359	2	390	395
Céphisodotus, trois cent vingt-sixième archonte. (Idem, ibid., § vi.) Denys le jeune, tyran de Syracuses, veut faire mourir Dion : celui-ci s'enfuit de Sicile. Guerre sociale : les villes de Chios, de Rhodes, de Cos et de Bysance se séparent des Athéniens : Charès et Chabrias attaquent Chios par terre et par mer : Chabrias périt dans le port. (Idem, ibid., lib. xvi, § vii.)	4356	358	3	391	396
Agathocles, trois cent vingt-septième archonte. (Idem, ibid., § ix.) Dion s'embarque à Zacynthe pour la Sicile au mois d'août : son expédition en Sicile. Alexandre, tyran de Phères, est assassiné par sa femme Thébé et par ses beaux-frères Tisiphonus, Pitholaus et Lycophron. (Xenoph., lib. vi, cap. iv, § xxxvi. Diod. Sic., lib. xvi, § xiv. Plutarch. in Pelopidâ, pag. 297.)	4357	357	4	392	397
Elpinès, ou plutôt Elpinices, trois cent vingt-huitième archonte. (Diod. Sicul., lib. vi, § xv. Dionys. Halic. in Lysiâ, § xii, pag. 136.) Des pertes réciproques engagent les Athéniens et ceux qui s'étaient associés contre eux à terminer la guerre sociale : elle dura trois ans. (Diod. Sicul., lib. xvi, § xxii.) Commencement de la troisième guerre sacrée. Diodore de Sicile le met, § xxvii.	4358	356	CVI 1	393	398

	Pério. jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus	Ère de Nabonassar.	Ans de Rome
l'année suivante ; mais M. de Sainte-Croix, qui a discuté avec beaucoup de sagacité ce point de critique dans l'excellent ouvrage intitulé : Des anciens Gouvernements fédératifs, pag. 300, le met avec raison sous l'archontat d'Elpinès. . . . . . . Naissance d'Alexandre pendant la célébration des jeux olympiques. (Plutarch. in Alexandro, pag. 666, A. Mort de Xénophon. Je l'ai placée en 4354, d'après le témoignage de Stésiclides. (apud. Diogen. Laert., lib. II, segm. LVI), mais Xénophon parlant lui-même de la mort d'Alexandre de Phères, qui est de l'an 4357, il faut placer la sienne au moins un an plus tard. S'il a vécu 90 ans, comme le dit Lucien (de Macrobiis § XXI, tom. III, pag. 223), il doit être né l'an 4268.	4358	356	CVI 1	393	398
Callistrate, trois cent vingt-neuvième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XVI, § XXIII.).	4359	355	2	394	399
Diotimus, trois cent trentième archonte. (Idem, ibid., § XXVIII.) . . . . . Succès de Philomélus contre les Locriens dans la guerre sacrée.	4360	354	3	395	400
Philomélus, battu par les Béotiens, se retire sur un rocher escarpé : ne pouvant échapper, il aime mieux se précipiter du haut du rocher que de s'exposer aux supplices dont il était menacé. (Idem., ibid., § XXXI.)	4561	353	3	396	401
Eudémus, deux cent trente et unième archonte. (Idem, ibid., § XXXII.). . . Onomarchus, collègue de Philomélus, engage les Phocidiens à continuer la guerre. . . . . Les Thébains envoient Pamménès au secours d'Artabaze, qui s'était révolté contre le grand roi : Pamménès remporte deux victoires signalées. . . . . . . Les Lacédémoniens font la guerre aux Argiens : ils les battent près d'Ornées, et après s'être emparés de cette ville, ils retournent à Sparte. (Diod. Sicul., lib. XVI, § XXXIV.) . . . . Mort de Mausole, roi de Carie : Artémise, sa sœur et son épouse, lui succède et règne deux ans. (Idem, ibid., § XXXVI.)	4361	355	4	396	401
Onomarchus passe en Thessalie, remporte deux victoires sur Philippe, roi de Macédoine, passe de là en Béotie, bat les Béotiens, retourne en Thessalie, où il est battu complétement par Philippe. Ce prince, l'ayant fait prisonnier, le fait pendre : Phayllus, son frère, lui succède au commandement des Phocéens. (Diodor. Sicul, lib. XVI, § XXXV et XXXVI.)	4562	352	4	397	402
Aristodémus, trois cent trente-deuxième archonte. (Idem, ibid. § XXXVI.) . . Les Béotiens, enflés des succès qu'ils avaient eus contre Phayllus, ont le siége de Naryca, place des Locriens-Epicnémidiens : Phayllus les bat et les force à en lever le siége : peu après il meurt d'une maladie, qui le fit souffrir cruellement. Ce fut un juste châtiment de son impiété, comme le remarque Diodore de Sicile. Phalæcus, son neveu, et le fils d'Onomarchus, lui succéda ; mais comme il était à peine en âge de puberté, Mnaséas, un de ses amis, gouverna en sa place : peu après il perdit la vie dans une action où il fut vaincu. (Diodor. Sicul., lib. XVI, § XXXVIII.). Les Athéniens envoient une colonie dans l'île de Samos : Néoclès, père d'Épicure, est du nombre des colons. Épicure y demeure jusqu'à l'âge de 18 ans. (Dionys. Halicarn. in Dinarcho, § XIII. Diogen. Laert., lib. X, segm. I.)	4362	352	CVII 1	397	402
Thessalus, trois cent trente-troisième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XVI, § XL.) . . . . Les Thébains, fatigués de la guerre sacrée, et réduits à une grande disette d'argent, en demandent au grand roi ; ce prince leur donne 300 talents (1,620,000 liv.) de notre monnaie) . . . . Le grand roi recouvre l'Égypte, la Phénicie et l'île de Cypre qui s'étaient révoltées ; ces pays ne furent totalement soumis que plusieurs années après. (Diodor. Sicul., lib. XVI, § XL et seq.)	4363	351	2	398	403
Apollodore, trois cent trente-quatrième archonte. (Idem, ibid., § XLVI.). . . Evagoras cherche à rentrer dans le royaume de ses pères avec le secours des Perses : accusé devant le grand roi, il en est abandonné : s'étant ensuite disculpé, il obtient un gouvernement plus considérable que son royaume : s'y étant mal conduit, il est puni du dernier supplice. (Idem, ibid.)	4364	350	3	399	404
Callimaque, trois cent trente-cinquième archonte. (Idem, ibid., lib. XVI, § LII.).	4365	349	4	300	0

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.	Ère de Nabonassar.	Ans de Rome
Hermias, tyran de l'Atarnée, s'étant révolté contre le grand roi, est pris et mis en croix. Les Olynthiens, assiégés par Philippe, implorent le secours des Athéniens.	4365	349	4	400	405
Mentor, établi par Ochus gouverneur des côtes de l'Asie, remet sous la puissance de ce prince les villes qui s'étaient révoltées, au printemps. (Idem, ibid.)	4366	348	4	401	406
Théophile, trois cent trente-sixième archonte. (Idem, ibid, LIII.). Philippe s'empare d'Olynthe par la trahison d'Euthycrates et de Lasthènes, principaux magistrats de cette ville, et la détruit de fond en comble.	4366	348	CVIII 1	401	406
Mort de Platon au mois de mai. (Diogen. Laert., lib. III, segm. II.) Voyez l'an 4284. Speusippus, fils de Potoné, sœur de Platon, succède à ce philosophe. (Diogen. Laert., lib. IV, segm. I.) Voyez l'an 4375.	4367	347	1	402	407
Thémistocles, trois cent trente-septième archonte. Diodor. Sicul., lib. XVI, § LVI.)	4367	347	2	402	407
Traité de paix et d'alliance entre Philippe et les Athéniens, conclu le 19 mars et ratifié par Philippe vers le milieu de mai. La plupart des chefs de la guerre sacrée périssent d'une manière digne de leur impiété : Philippe, roi de Macédoine, est adopté par le collége des Amphictyons : il termine cette guerre. Diodore de Sicile en met la fin l'année suivante, sous l'archontat d'Archias. Il se trompe, comme l'a supérieurement prouvé M. de Sainte-Croix, dans l'ouvrage intitulé : Des anciens Gouvernements fédératifs, pag. 293 et suivantes. Voyez l'an 4358. Archidamus III, roi de Lacédémone, de la seconde maison, marche au secours des Phocidiens attaqués par Philippe. Philippe s'empare de la Phocide et termine la guerre sacrée.	4368	346	2	403	408
Archias, trois cent trente-huitième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XVI, § LIX.). Les Syracusains, toujours divisés entre eux et tourmentés par diverses factions, envoient demander un chef aux Corinthiens, qui les avaient anciennement fondés. (Idem, ibid., § LXV.).	4368	346	3	403	408
Eubulus, trois cent trente-neuvième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XVI, § LXVI.). Acrotatus, fils aîné de Cléomènes, roi de Lacédémone, de la première maison, meurt avant son père : Cléonyme, frère cadet d'Acrotatus, ne régna pas. Timoléon se rend en Sicile.	4369	345	4	404	409
Lyciscus, trois cent quarantième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XVI, § LXIX.). Timoléon s'empare d'une partie de Syracuses : consterné de ce que les Carthaginois avaient fait entrer dans le port 150 trirèmes, de ce que Hicétas était maître de l'Achradine et de neuf villes, et de ce que Denys l'était du reste de l'île, il est rassuré par le secours qu'il reçoit de Corinthe et par ceux que lui donne Mamercus, tyran de Catane.	4370	344	CIX 1	405	410
Pythodotus, trois cent quarante-unième archonte. (Idem, ibid., lib. XVI, § LXX.). Timoléon chasse de Syracuses Denys le jeune, et le relègue à Corinthe : il établit à Syracuses des archontes sous le nom d'amphipoles (ministres) de Jupiter Olympien : ces amphipoles subsistèrent pendant plus de 300 ans, jusqu'au temps où les Syracusains acquirent sous Auguste le droit de colonie romaine.	4371	343	2	406	411
Sosigènes, trois cent quarante-deuxième archonte. (Idem, ibid., lib. XVI, § LXXII.) Naissance de Ménandre, poëte comique. Voyez une inscription rapportée par Gruter, pag. 1027, n. 2.	4372	342	3	407	412
Naissance d'Épicure au mois de janvier, sept ans après la mort de Platon. (Diogen. Laert., lib. X, segm., XIV et XV.) Voyez l'an 4444. Aphareus fait jouer sa dernière pièce. Voyez l'an 4346.	4373	341	3	408	412 413
Nicomachus, trois cent quarante-troisième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XVI, § LXXIV.). Philippe assiége la ville de Périnthe par terre et par mer.	4373	341	4	408	413
Théophraste, différent du philosophe, trois cent quarante-quatrième archonte. (Idem. ibid., § LXXVII.). Philippe, effrayé de la ligue des Athéniens avec ceux de Chios, de Cos et de Rhodes, et des secours qu'ils envoient aux Byzantins qu'il assiégeait, lève le siége de Périnthe et de Byzance, et fait la paix.	4374	340	CX 1	409	414

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C	Olympiades de Corœbus		Ère de Nabonassar.	Ans de Rome
Le philosophe Anaxarque fleurit. (Diogen. Laert., lib. IX, segm. LVIII.) Voyez l'an 4391.). . . . . Hérophile, célèbre médecin-anatomiste, fleurit. (Sextus Empiric., Pyrrh. Hypotypos, lib. II, § 245.).	4374	340	CX	1	409	414
Lysimachides, trois cent quarante-cinquième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XVI, § LXXXII.). . . . . Mort de Speusippe : ce philosophe laisse après lui beaucoup d'ouvrages : Aristote les achète trois talents (16,400 liv.). (Diogen. Laert., lib. IV, segm. I et V.) Voyez l'an 4367.). . . . . Xénocrates lui succède dans l'école de Platon. (Idem, ibid., segm. XIV.). . . .	4375	339		2	410	415
Charondas, ou plutôt Chæronides, trois cent quarante-sixième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XVI, § LXXXIV.). . . . . Bataille de Chæronée, le 3 août. . . . . Le même jour périt en Italie, dans une action contre les Lucaniens, Archidamus III, roi de Lacédémone, de la seconde maison. (Idem, ibid., § LXXXVIII.) . . Son fils Agis II lui succède. (Idem, ibid.). . . . . Les Lucaniens refusent aux Tarentins le corps d'Archidamus, quoiqu'ils offrissent une somme d'argent considérable. Ce prince n'eut pas en conséquence les honneurs de la sépulture. Pausanias remarque, d'après Théopompe, que ce prince avait reçu, ainsi que sa femme, de l'argent provenant des dépouilles du temple de Delphes, et que ce fut par un effet de la colère d'Apollon contre ce prince sacrilége qu'il ne fut pas inhumé. (Pausan., lib. III, cap. X.). . . . . Isocrates meurt âgé de 98 ans. Voyez l'an 4278. (Dionys. Halic., in Isocrate, § I. pag. 150. Plutarch., Vit. decem Oratorum, pag. 837, E.).	4376	338		3	411	416
Phrynichus, trois cent quarante-septième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XVI, § LXXXIX.). . . . . Timoléon, ayant rétabli le gouvernement républicain à Syracuses, meurt la huitième année de son administration : on lui décerne des honneurs funèbres de la valeur de 200 mines (18,000 liv.). (Idem, ibid., § XC.). . . . . Philippe est déclaré, dans une assemblée des Grecs tenue à Corinthe, généralissime des Grecs contre les Perses.	4377	337		4	412	417
Pythodorus, ou plutôt Pythodémus, trois cent quarante-huitième archonte. (Idem, ibid., § XCI.) . . . . Philippe, roi de Macédoine, est tué par Pausanias : Alexandre lui succède. . .	4378	336	CXI	1	413	418
Évænétus, trois cent quarante-neuvième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XVII, § II.) La ville de Thèbes détruite par Alexandre. (Idem, ibid., § XIV.)	4379	335		2	414	419
Ctésiclès, trois cent cinquantième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XVII, § XVII.). . Alexandre passe en Asie. Arrian., lib. I, § XI.).	4380	334		3	415	420
Nicocrates, trois cent cinquante-unième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XVII, § XXIX.). . . . . Darius est battu à Issus en Cilicie : sa mère, sa femme, ses enfants tombent au pouvoir d'Alexandre, au mois mæmactérion (novembre). (Arrian., lib. II, § XI.). .	4381	333		4	416	421
Nicératus, Anicétès suivant Arrien, Nicétès selon Denys d'Halicarnasse (in Dinarcho, § IX, pag. 185), trois cent cinquante-deuxième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XVII, § XL.). . . . . Prise de la ville de Tyr au mois hécatombæon (partie de juillet et d'août). (Arrian., lib. II, § XXIV.).	4382	332	CXII	1	417	422
Aristophanes, trois cent cinquante-troisième archonte. (Diod. Sicul., lib. XVII, § XLIV.) Fondation de la ville d'Alexandrie. Bataille d'Arbelles, au mois pyanepsion (partie d'octobre et de novembre). (Idem, ibid., § LVI — LXI. Arrian., lib. III, § XV.).	4383	331		2	418	423
Aristophon, trois cent cinquante-quatrième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XVII, § LXII.). . . . . Période de Callippus, qui réforme celle de Méton. Elle est postérieure à celle-ci de 102 ans et commence aussi au solstice d'été. Voyez l'an 4282. (Censorin., de Die Natali, cap. XVIII, pag. 94. Petavius, de Doctrinâ temporum, lib. X, cap. XXXIX.). . Darius, roi de Perse, est tué par Satibarzanès et Barzaënthès. (Arrian., lib. III, § XXI et XXII.).	4384	330		3	419	424

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.	Ère de Nabo-nassar.	Ans de Rome
Agis II, roi de Lacédémone, de la seconde maison, périt dans une bataille contre Antipater, au mois de mai. (Diodor. Sicul., lib. VII, § LXIII.) . . . . Eudamidas Ier, son frère, lui succède. (Plutarch. in Agide, pag. 796, E.). . .	4385	329	3	420	425
Céphisophon, trois cent cinquante-cinquième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XVII, § LXXIV.) . . . . Alexandre donne congé à ceux de ses soldats qui veulent quitter le service : en se retirant, il fait présent à chaque cavalier d'un talent (5,400 liv.), à chaque fantassin de dix mines (900 liv.), sans compter tout ce qui leur était dû de leur paie, et l'argent nécessaire pour retourner dans leur patrie.	4385	329	4	420	425
Philémon publie sa première comédie. (Auctor anonymus.). Περὶ Κωμῳδίας. .	4386	328	4	421	426
Euthycritus, trois cent cinquante-sixième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XVII, § LXXXII.). . . . . L'orateur Lycurgue, âgé de 80 ans, se fait conduire au sénat, y rend compte de sa conduite : les sénateurs l'approuvent tous, excepté Ménésæchmus : Lycurgue le réfute, s'en retourne chez lui couvert d'applaudissements, et meurt. (Plutarch., in Vitis decem Orator., pag. 842.) . . . . Expédition d'Alexandre contre les Paropamisades. (Diodor. Sicul., lib. XVII, § LXXXII.). . . . . Callistrate envoie en Grèce des observations astronomiques, trouvées à Babylone, qui sont antérieures à la prise de cette ville de 1903 ans. (Symplicius, de Cœlo, § XVI.)	4386	328	CXIII 1	421	426
N. B. Ces observations sont d'autant plus suspectes, que Nabonassar détruisit toutes les histoires des rois ses devanciers, et par conséquent toutes les observations astronomiques auxquelles elles étaient intimement liées. C'est ce qu'assurent Alexandre Polyhistor et Bérose (Syncelli Chronographia, pag. 207). Ajoutez à cela qu'aucun philosophe, qu'aucun astronome n'a trouvé dans la bibliothèque d'Aristote ces observations, quoiqu'on prétende qu'elles lui ont été envoyées. De plus, Babylone ayant été prise par les Grecs, ils fouillèrent partout, et cependant il n'est fait mention nulle part de ces observations. Bérose, Hipparque, Ptolémée, ne les ont pas vues, et nous ajouterions foi à leur authenticité sur le témoignage d'un Simplicius! Si ces observations étaient réelles, elles remonteraient à l'an 2479 de la période julienne, 2335 ans avant notre ère, c'est-à-dire, à 128 ans avant le commencement de l'empire d'Assyrie selon Ctésias, qui est, de tous les auteurs, celui qui le fait remonter le plus haut; et, ce qui est encore plus important, elles seraient postérieures de 93 ans au déluge universel, ce qui ferait remonter les observations astronomiques à un temps où on ne s'en occupait pas encore.					
Hégémon, trois cent cinquante-septième archonte (Dionys. Halic., in Dinarcho, § IX. Arrian., lib. V, § XIX.). . . . . Porus, roi d'une partie de l'Inde, est battu par Alexandre. (Arrian., ibid.) . .	4387	327	2	422	427
Chrémès, trois cent cinquante-huitième archonte. (Dionys. Halic., in Dinarcho, § IX.). . . . . Harpalus, à qui Alexandre avait confié ses trésors, se sauve à Athènes avec 5000 talents (27,000,000 l.), corrompt la plupart des orateurs par ses largesses, et Démosthènes entre autres : obligé de s'enfuir d'Athènes, il est peu après tué par Thimbron, qu'il croyait son ami. (Strab., lib. XVII, pag. 1194, C. Arrian. in Biblioth. Photii, cod. XCII, pag. 218.) Pausanias (lib. II, cap. XXXIII) rapporte cette histoire différemment, et à l'avantage de Démosthènes.	4388	326	3	423	428
Anticlès, trois cent cinquante-neuvième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XVII, § CX. Dionys. Halic., in Dinarcho, § IX.) . . . . Héphæstion meurt d'une débauche de table. Alexandre fait transporter son corps à Babylone, où on lui fait des funérailles superbes. (Diodor. Sicul., ibid.). . .	4389	325	4	424	429
Hégésias, trois cent soixantième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XVII, § CXIII. Arrian., lib. VII, § XXVIII.) . . . . Alexandre reçoit une ambassade de la plupart des nations de l'Asie, de l'Europe et de quelques-unes de l'Afrique.	4390	324	CXIV 1	425	430
On fait aux jeux olympiques une proclamation d'Alexandre, par laquelle on permet à tous les exilés de retourner dans leur patrie : les Athéniens, qui avaient par-					

	Pério. jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus	Ère de Nabo-nassar.	Ans de Rome
tagé l'île de Samos entre leurs concitoyens, en sont révoltés : cela donna occasion à la guerre lamiaque. Diodore de Sicile met cela sous l'archontat de Céphisodore, un an plus tard, ainsi que la mort d'Alexandre. (Lib. XVIII, § VIII.) . . . . . . Protogènes, célèbre peintre, fleurit. (Plin. Hist. nat., lib. XXX, cap. XI, tom. II, pag. 699.)	4390	324	CXIV 1	425	430
Mort d'Alexandre, le 29 du mois macédonien dœsius, qui répond au 30 thargélion des Athéniens et au 2 juin. (Plutarch. in Alexandre, p. 706. Arrian., lib. VII, cap. XXVIII., p. 309). . . . . . . Il se présente ici une difficulté que je crois devoir éclaircir. Aristobule, ami d'Alexandre, et qui ne l'avait pas quitté pendant sa maladie, dit qu'il mourut le 30 dœsius τριακάδι, tandis que le journal de la maladie de ce prince porte qu'il mourut le 28 sur le soir. Τῇδὲ τρίτῃ φθίνοντος πρὸς δείλην ἀπέθανεν. . . . . . Cette contradiction n'est qu'apparente. 1° Le mois dœsius avait 31 jours ; par conséquent le troisième du mois finissant répondait au 29 thargélion. 2° Celui qui tenait le journal de la maladie étant à Babylone, suivait l'usage des Babyloniens, qui comptaient le jour depuis le lever du soleil jusqu'au lever du jour suivant. Alexandre étant mort sur les huit à neuf heures du soir, c'était encore pour eux le 29 targélion. Mais Aristobule, qui écrivait pour les Grecs, suit l'usage de ces peuples, qui commençaient le jour au coucher du soleil et le finissaient le lendemain au coucher. Alexandre, étant mort après le coucher du soleil, était mort réellement le 30, selon leur manière de calculer les temps, c'est-à-dire, le 2 juin.	4391	323	1	426	431
Épicure vient à Athènes à l'âge de 18 ans. (Diogen. Laert., lib. X, segm. I.) Mort de Diogènes de Sinope. (Idem, lib. II, segm. LXXXVI.) Voyez l'an 4301 . . Céphisodore, trois cent soixante-unième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XVIII, § II.) Les Athéniens se portent avec ardeur à la guerre lamiaque : ils élisent pour leur général Léosthènes : celui-ci bat Antipater, général macédonien, près de la ville de Lamia, et le force à s'y retirer : peu après il est tué dans une autre action : les Athéniens découragés se remettent au pouvoir d'Antipater. (Idem, ibid., § IX, X, XII, XIII, XVIII.)	4391	323	2	426	431
Démosthènes se réfugie dans l'île Calauria, où il s'empoisonne. . . . . . Le philosophe Anaxarque, qui avait offensé Nicocréon, tyran de Cypre, ayant été obligé de relâcher dans cette île à cause des vents contraires, ce tyran le fit piler dans un mortier avec des pilons de fer. (Diogen. Laert., lib. IX, segm. LIX.)	4392	322	2	427	432
Philoclès, trois cent soixante-deuxième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XVIII, § XXVI.)	4392	322	3	427	432
Mort d'Aristote : Théophraste lui succède. (Diogen. Laert., lib. V, segm. X.) Archippus, trois cent soixante-troisième archonte. (Dionys. Halic., in Dinarcho, § IX.).	4393	321	4	428	433
Ménandre, célèbre poëte comique, fait jouer sa première pièce, intitulée ὀργή. Il ne nous en reste plus que 22 vers, que nous ont conservés Stobée, Athénée, Julius Pollux et Hésychius. Le Clerc traduit ce titre *Ira* ; mais comme il n'est question dans ces 22 vers de rien qui indique cette passion, j'aimerais mieux le rendre par *Ingenium* ou *Mores*. (Eusebius, in Chronico.)	4394	320	4	429	434
Neæchmus, trois cent soixante-quatrième archonte. (Dionys. Halic., in Dinarcho, § IX.)	4394	320	CXV 1	429	434
Archidamus Solius, ou plutôt Archidamus, fils de Solis, fait représenter une de ses pièces ; Evius de Chalcis fait la musique. (Voyage de Spon, tom. II, pag. 328. Antiquities of Athens, by James Stuart, vol. II, pag. 29.).	4395	319	1	430	435
Apollodore, trois cent soixante-cinquième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XVIII, § XLIV.)	4395	319	2	430	435
Les Athéniens envoient Démades et son fils Déméas en ambassade à Antipater ; celui-ci les fait mourir. (Idem, ibid., § XLVIII).	4396	318	3	431	436
Archippus, trois cent soixante-sixième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XVIII, § LVIII. Dionys. Halic., in Dinarcho, § IX.). . . . . . Phocion condamné à boire la ciguë par les Athéniens le 19 munychion (22 avril). (Plutarch., in Phocione, pag. 758, F.)	4397	317	3	432	437
Démogènes, trois cent soixante-septième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XIX, § II.) Agathocles, tyran de Syracuses. . .	4397	317	4	432	437

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.	Ère de Nabonassar.	Ans de Rome
Démoclides, trois cent soixante-huitième archonte. (Idem, ibid., § XVII.). La vigne d'or qui était dans la citadelle de Suses est enlevée par Antigonus. Cette vigne, y compris d'autres ouvrages en or, valait 15,000 talents. Il enleva encore de la Médie 5,000 talents. Ces 20,000 talents valent de notre monnaie 108,000,000 liv. (Idem, ibid., § XLVIII.).	4398	316	CXVI 1	433	438
Thèbes rétablie par Cassandre, vingt ans après sa destruction. (Idem, ibid., § LIV.)	4399	315	1	434	439
Praxibule, trois cent soixante-neuvième archonte. (Idem, ibid., § LV.).	4399	315	2	434	439
Nicodore, trois cent soixante-dixième archonte. (Idem, ibid., lib. XIX, § LXVI.). Xénocrates meurt âgé de 82 ans. (Diogen. Laert., lib. IX, segm. XIV.) Polémon lui succède à l'école de Platon. (Idem, ibid., segm. XVI.).	4400	314	3	435	440
Théophraste, trois cent soixante-onzième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XIX, § LXXIII. Dionys. Halic., in Dinarcho, § IX.).	4401	313	4	436	441
Polémon, trois cent soixante-douzième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XIX, § LXXVII.)	4402	312	CXVII 1	437	442
Simonides, trois cent soixante-treizième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XIX, § CV. Dionys. Halicarn., in Dinarcho, § IX.)	4403	311	2	438	443
Hiéromnémon, trois cent soixante-quatorzième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XX, § III.). Agathocles, vaincu par les Carthaginois auprès d'Himère, se réfugie à Syracuses : il passe ensuite en Afrique, où il bat les Carthaginois. (Idem, ibid., § III, X et seq.)	4404	310	3	439	444
Démétrius de Phalère, trois cent soixante-quinzième archonte, surpasse tous les autres archontes ses devanciers par son génie et par ses connaissances. (Idem, ibid., § XXVII.). Aréus I[er], fils d'Acrotatus, et petit-fils de Cléomènes, roi de Lacédémone, de la première maison, succède à son grand-père. Voyez les années 4344 et 4369. Il règne 44 ans. Épicure, âgé de 32 ans, tient une école de philosophie à Mytilène et à Lampsaque. (Diogen. Laert., lib. X, segm. XV.).	4405	309	4	440	445
Charinus, trois cent soixante-seizième archonte. (Diod. Sicul., lib. XX, § LXXXVIII.) Victoire remportée par Agathocles sur les Carthaginois. (Idem, ibid.).	4406	308	CXVIII 1	441	446
Anaxicrates, trois cent soixante-dix-septième archonte. (Idem, ibid., § XLV.). Démétrius, fils d'Antigonus, s'embarque à Éphèse, se rend à Athènes et s'en empare : Démétrius de Phalère est chassé de cette ville. On élève dans le Céramique une statue de bronze en l'honneur de l'orateur Lycurgue, en vertu d'un décret. (Plutarch., in Vitis decem Oratorum, pag. 843). L'orateur Dinarque est exilé à Chalcis en Eubée. (Dionys. Halic. in Dinarcho, § II.)	4407	307	2	442	447
Corœbus, trois cent soixante-dix-huitième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XX, § LXXIII.). Sophocles, fils d'Amphiclides, porte une loi qui défend, sous peine de mort, à aucun philosophe de présider aux écoles de philosophie, à moins qu'il n'y soit autorisé par un décret du sénat et du peuple. Ce décret est sage, et je ne vois pas la raison qui l'a fait traiter d'insensé par le savant traducteur de Théophraste. (Diogen. Laert., lib. V, segm. XXXVIII.).	4408	306	3	443	448
Euxénippus, trois cent soixante-dix-neuvième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XX, § LXXXI. Dionys. Halic., in Dinarcho, § II.). Philon, disciple d'Aristote, fait abroger la loi portée l'année précédente contre les philosophes, intente une affaire à Sophocles, auteur de cette loi, et le fait condamner à une amende de cinq talents (27,000 liv.), quoiqu'il eût été défendu par Démocharès, cousin de Démosthènes. (Diogen. Laert., lib. V, segm. XXXVIII. Athen., lib. XIII, cap. IX, pag. 610, F. Sam. Petit., Commentar. in Leges Atticas, lib. III, tit. VIII, pag. 390, 391.)	4409	305	4	444	449
Phérèclès, trois cent quatre-vingtième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XX, § XCI.) Épicure retourne à Athènes, où il établit une école de philosophie. (Diogen. Laert., lib. X, segm. XV.). Archidamus IV, fils d'Eudamidas, de la seconde maison des rois de Lacédémone, monte sur le trône : il règne 46 ans. (Plutarch., in Agide, pag. 796.).	4410	304	CXIX 1	445	450
Léostrate, trois cent quatre-vingt-unième archonte. (Diodor. Sicul., lib. XX, § CII.) Démétrius, s'étant emparé de Sicyone et de sa citadelle, rend la liberté aux habi-	4411	303	2	446	451

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.	Ère de Nabonassar.	Ans de Rome
tants : ils lui accordent, par reconnaissance, les honneurs que l'on fait aux fondateurs des villes, et appellent la leur Démétriade, du nom de leur bienfaiteur ; mais après sa mort, elle reprit son premier nom.	4411	303	2	446	451
Nicoclès, trois cent quatre-vingt-deuxième archonte. (Idem, ibid., § CVI.). . .	4412	302	3	447	452
Calliarchus, trois cent quatre-vingt-troisième archonte. (Dionys. Halic., in Dinarcho, § IX.).	4413	301	4	448	453
Hégémachus, trois cent quatre-vingt-quatrième archonte. (Idem, ibid.). . . . Arcésilas, qui avait été disciple de Théophraste et ensuite de Crantor (Diogen. Laert., lib. IV, segm. XXVIII), fleurit. (Idem, ibid., segm. XLV.)	4414	300	CXX 1	449	454
Euctémon, trois cent quatre-vingt-cinquième archonte. (Dionys. Halic., in Dinarcho, § IX.)	4415	299	2	450	455
Mnésidémus, trois cent quatre-vingt-sixième archonte. (Idem, ibid.).	4416	298	3	451	456
Antiphatès, trois cent quatre-vingt-septième archonte. (Idem, ibid.). . . . . Cléonyme, fils cadet de Cléomènes, roi de Lacédémone, de la première maison, épouse Chélidonis, princesse du sang royal. (Plutarch. in Pyrrho, pag. 401, A.). .	4417	297	4	452	457
Nicias, trois cent quatre-vingt-huitième archonte. (Dionys. Halic., in Dinarcho, § IX.). . . . . Acrotatus, fils d'Aréus, roi de Lacédémone, de la première maison, devient amoureux de Chélidonis, et l'enlève à Cléonyme. (Plutarch., in Pyrrho, pag. 401.)	4418	296	CXXI 1	453	458
Nicostrate, trois cent quatre-vingt-neuvième archonte. (Dionys. Halic., in Dinarcho, § IX.).	4419	295	2	454	459
Olympiodore, trois cent quatre-vingt-dixième archonte. (Idem, ibid., § IX.). . . Démétrius s'empare de la Macédoine, et en jouit pendant sept ans. (Plutarch., in Demetrio, pag. 906, E. 911, B.).	4420	294	3	455	460
Philippe, trois cent quatre-vingt-onzième archonte. (Dionys. Halic., in Dinarcho, § IX.). . . . . Dinarque rappelé de son exil par Démétrius, ainsi que les autres exilés. (Idem, ibid., § II, III, IX.) Voyez l'an 4407.	4421	293	4	456	461
Démétrius porte la guerre en Étolie : il y laisse Pantauchus pour marcher contre Pyrrhus ; ces deux princes s'égarent : Démétrius ravage l'Épire, et Pyrrhus remporte une victoire complète sur Pantauchus : cette victoire fut la cause de la décadence des affaires de Démétrius. (Plutarch., in Demetrio, pag. 908, E.).	4423	291	CXXII 2	458	463
Philippe, trois cent quatre-vingt-quatorzième archonte. (In Marmore a Grutero edito, pag. 1027, n. 2.). . . . . Mort de Ménandre, célèbre poëte comique. Voyez l'an 4392.	4424	290	3	459	464
Diphilus, trois cent quatre-vingt-seizième archonte. (Corsini Fast. Attici, tom. IV, pag. 77.). . . . . Démétrius est chassé de la Macédoine par Lysimachus et Pyrrhus, après un règne de sept ans. (Plutarch., in Demetrio, pag. 911, A. B.) Pyrrhus règne en sa place sept mois. (Idem, in Pyrrho, pag. 390, A. B.).	4426	288	CXXIII 1	461	466
Dioclès, trois cent quatre-vingt-dix-septième archonte. (Corsini Fasti Attici, tom. IV, pag. 78.).	4427	287	2	462	467
Mort de Théophraste : Strabon lui succède. (Diogen. Laert., lib. V, segm. LVIII.) Voyez l'an 4345.	4428	286	3	463	468
Fondements de la ligue des Achéens jetés par les habitants de Patres, de Dyme et de Phares. (Polyb., lib. II, § XLI.)	4430	284	CXXIV 1	465	470
Version des Livres Saints de l'hébreu en grec, faite par ordre de Ptolémée, fils de Lagus, et par celui de Ptolémée Philadelphe son fils, qu'il avait élevé au trône deux ans avant sa mort. (Lucian. Macrob., § XII.) Il n'y eut d'abord que les cinq livres de la loi de traduits. (Joseph., Antiquit. Judaic., lib. XII, cap. II et seq.) Les Juifs sont d'accord là-dessus, comme nous l'apprenons de saint Jérôme (Comment. in Mich., cap. II). Cette version, commencée sous Ptolémée Soter, fut achevée sous Ptolémée Philadelphe : on ignore en quel temps se fit celle du reste des Livres Saints ; ce que l'on dit de l'accord de ces 70 versions, non seulement quant au sens, mais encore quant aux termes mêmes, n'est qu'une fable qu'on est fâché de trouver dans Philon, Juif (de Mose, lib. II, tom. II, pag. 140). La plupart des Pères ont répété cette fable, comme saint Irénée (lib. III, cap. XXV), saint Clément d'Alexandrie					

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.	Ère de Nabo-nassar.	Ans de Rome
(Stromat., lib. I, § XXII, pag. 410.), saint Justin, martyr (Cohortat. ad Græcos § XIII, pag. 17). . . . . La même année on construisit par ordre de Ptolémée la tour du phare : Sostrate de Cnide en fut l'architecte. Cette tour était carrée ; chacun de ses côtés avait un stade ; sa hauteur était de 900 coudées (1275 pieds). On apercevait son fanal de cent milles, c'est-à-dire, d'un peu plus de 30 lieues. (Strab., lib. XVII, pag. 1141. Isaac Vossius ad Pompon. Melam., lib. II, cap. VII, pag. 762.).	4430	284	CXXIV 1	465	470
Gorgias, quatre cent quatrième archonte. (Plutarch., Vit decem. Orator., pag. 847, C. D.). . . . . Statue élevée à Démosthènes sur la place publique : décret qui ordonne que ses parents seront nourris aux dépens du public. (Idem, ibid.) . . . . Environ cinq ans après que les villes de Dyme, de Patres et de Phares eurent posé les premiers fondements de la ligue des Achéens, le reste des villes de l'Achaïe chassa ses tyrans et entra dans la ligue. Cette république se gouverna par deux stratèges. (Polyb., lib. II., § XLI.). . . . . Pyrrhus, appelé en Italie par les Tarentins, bat les Romains commandés par le consul Lævinus. Fabricius est envoyé par les Romains à Pyrrhus pour le rachat des prisonniers. (Plutarch., in Pyrrho, pag. 394.). . . . . Phintias, tyran d'Agrigente, fonde la ville de Phintiade, et y transporte les habitants de celle de Géla qu'il venait de détruire. (Diodor. Sicul., Eclog., ex lib. XXII, tom. II, pag. 495.).	4434	280	CXXV 1	469	474
Anaxicrates, quatre cent cinquième archonte. (Pausan., lib. X, § XXIII.). . . Expédition des Celtes ou Gaulois dans la Grèce, ayant Brennus à leur tête : ils sont battus près des Thermopyles : un détachement de leur armée, composé de 40,000 hommes, passe en Étolie, égorge tous les hommes, les vieillards et les enfants à la mamelle ; ils assouvissent avec les femmes leur brutalité ; les mourantes, les mortes mêmes, rien ne peut les en mettre à couvert : les Étoliens les battent, de manière qu'il en revint à peine 20,000 au gros de leur armée près des Thermopyles : ils vont des Thermopyles à Delphes : là ils sont battus par les Grecs et prennent la fuite : Brennus meurt quelques jours après de ses blessures. (Pausan.. lib. X, cap. XXII et XXIII.).	4435	279	2	470	475
Démoclès, quatre cent sixième archonte. (Idem., cap. XXIII, sub. finem.) . . Les Celtes passent en Asie. (Idem, ibid.) . . . . Pyrrhus renvoie sans rançon aux Romains les prisonniers qu'il avait faits sur eux : bataille de Pyrrhus contre le consul Fabricius : l'événement est douteux. (Plutarch., in Pyrrho, pag. 396 et 397.)	4436	278	3	471	476
Pyrrhus passe en Sicile et bat les Carthaginois. (Idem, ibid., pag. 397.). . . .	4437	277	4	472	477
Naissance d'Ératosthènes, fils d'Aglaüs. (Suidas.).	4438	276	CXXVI 1	473	478
Naissance du poëte Euphorion. (Idem.) . . . . Pyrrhus, de retour en Italie, est battu par les Romains. (Plutarch., in Pyrrho. Suidas, Voc. Euphorion.).	4439	275	2	474	479
Pyrrhus se rend maître de la plupart des villes de Macédoine : il y met en garnison les Gaulois de son armée. « Les Gaulois, dit Plutarque, sont de tous les hommes les plus insatiables de richesses. Arrivés à Édesse, anciennement appelée Æges, ils fouillèrent les tombeaux des rois de Macédoine, enlevèrent les richesses qui y étaient renfermées, et jetèrent aux vents les cendres de ces princes. » (Plutarch., in Pyrrho.)	4441	273	4	476	481
Cléonyme, irrité contre Acrotatus, se retire auprès de Pyrrhus, et engage ce prince à faire la guerre aux Lacédémoniens. (Idem, in Pyrro.)	4442	272	4	477	482
Pyrrus entre en Laconie : près de s'emparer de Lacédémone, il est repoussé par Aréus, roi de Lacédémone, qui arrive sur ces entrefaites de l'île de Crète : Pyrrhus se retire vers la ville d'Argos, pénètre dans la place publique, et est tué par une tuile que lui lance sur la tête une femme. (Plutarch., in Pyrrho.).	4442	272	CXXVII 1	477	482
Pytharatus, quatre cent treizième archonte. (Plutarch., in Vitis decem Oratorum, collection des œuvres morales.).	4443	271	2	478	483
On élève sur la place d'Athènes une statue à Démocharès, neveu de Démosthènes, et il est ordonné par un décret qu'il serait nourri dans le Prytanée, lui et son fils aîné, et ainsi d'aîné en aîné dans toute la suite des temps, et qu'ils jouiraient à per-					

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.	Ere de Nabonassar.	Ans de Rome
pétuité de la première place dans tous les jeux publics. (Idem, ibid., œuvres morales.) Ptolémée Évergètes monte sur le trône d'Égypte. (Suidas, voc. Callimachus.) Il paraît que cet auteur se trompe, et qu'il faut placer l'avénement de ce prince au trône 24 ans plus tard.	4443	271	2	478	483
Épicure meurt dans sa soixante-douzième année, le 13 janvier. (Diogen. Laert., lib. x, segm. xv. Cicero, de Fato, § ix.). Pronomus et Lysippe, poëtes tragiques, donnent des pièces de théâtre. (Inscription ancienne dans les voyages de Spon, tom. ii, pag. 527. Antiquities of Athens, by Stuart, tom. ii, pag. 50 and 51.).	4444	270	2	479	483 484
Hiéron, qui avait été archonte à Syracuses pendant quelque temps, est proclamé roi. (Polyb., lib. i, § viii et ix.).	4445	269	4	480	485
Aréus, roi de Lacédémone, de la première maison, battu par Démétrius, est tué dans le combat : Acrotatus, son fils, lui succède. (Plutarch. in Agide.)	4446	268	CXXVIII 1	481	486
Acrotatus, roi de Lacédémone, de la première maison, périt dans un combat près de Mégalopolis. (Idem, ibid.). Areus II, son fils, lui succède, sous la tutelle de Léonidas, fils de Cléonyme. Mort du philosophe Straton. (Diogen. Laert., lib. v, segm. lviii.)	4447	267	2	482	487
Diognète, quatre cent vingtième archonte. C'est de cet archonte que les marbres de Paros, communément appelés Marbres d'Oxford, commencent à compter toutes les époques. (Marmora Oxoniensia, Epoch. i.). Zénon le stoïcien meurt : Cléanthes lui succède : (Euseb.) Le savant Corsini met sa mort en 4446 et en 4454. (Fasti Attici, tom. iv, pag. 87 et 91.)	4450	264	CXXIX 1	485	490
Hiéron, roi de Syracuses, fait la paix avec les Romains. (Polyb., lib. i.).	4452	262	3	487	492
Arrhénides, quatre cent vingt-quatrième archonte. (Corsini Fasti Attici, tom. iv, pag. 91.). Aréus II meurt âgé de huit ans. (Pausan., l. iii, c. vi, p. 218. Plutarch. in Agide.) Léonidas, fils de Cléonyme, fils cadet de Cléomènes, lui succède.	4454	260	CXXX 1	489	494
Eudamidas II, roi de Lacédémone, de la seconde maison, succède à son père Archidamus IV : il règne 14 ans. Voyez l'an 4410.	4456	258	3	491	496
Les Romains battent sur mer les Carthaginois : ils passent en Afrique et les battent sur terre. Amilcar et les deux Asdrubal sont vaincus par le consul Régulus. (Polyb., lib. i).	4459	255	CXXXI 2	494	499
Léonidas, roi de Lacédémone, de la première maison, est chassé du trône par Cléombrote son gendre. Cléombrote règne en sa place. (Plutarch. in Agide.) Marcus de Cérynée, premier stratège unique des Achéens. (Polyb., l. ii,). Xanthippe de Lacédémone vient avec des Grecs au secours des Carthaginois : il bat le consul Régulus et le fait prisonnier. (Polyb., lib. i)	4460	254	3	495	500
Les Carthaginois renvoient dans leur patrie Xanthippe avec les Lacédémoniens qui l'avaient accompagné, après les avoir comblés d'honneurs ; mais ils donnent en secret ordre à leur amiral de les faire périr sur mer. (Appian., Bell. Punic., lib. i, pag. 6.)	4461	253	4	496	501
Aratus, âgé de vingt ans, est élu stratège des Achéens, quatre ans après la stratégie de Marcus de Cérynée. (Polyb., lib. ii.)	4464	250	CXXXII 2	499	504
L'election du stratége se faisait au printemps : on était donc encore dans la seconde année de l'olympiade cxxxii.					
Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, meurt : Ptolémée Évergètes, son fils, lui succède. (Canon. Reg. Astronomic.) Voyez l'an 4443.	4467	247	CXXXIII 2	502	507
Agis III succède à Eudamidas II, roi de Lacédémone, de la seconde maison. (Plutarch. in Agide.)	4468	246	3	506	508
Léonidas, qui avait été chassé par Cléombrote, remonte sur le trône. (Idem, ibid., pag. 802. Paus., lib. iii, cap. vi.)	447	244	CXXXIV 1	505	510
La corruption, qui s'était insensiblement introduite à Sparte, infecte toutes les classes de la société : on permet aux citoyens d'aliéner leur patrimoine : les héritages passent entre les mains d'un petit nombre de citoyens : les autres languissent dans la plus affreuse misère ; l'éducation de la jeunesse est négligée, les lois sont méprisées : Agis, le vertueux Agis, veut rétablir les lois de Lycurgue e rendre à sa patrie son éclat primitif.	4475	239	CXXXV 2	510	515

	Pério. Jul.	Ans avant J.-C.	Olympiades de Corœbus.	Ère de Nabonassar.	Ans de Rome
Agis marche au secours des Achéens contre les Ætoliens : il chasse les Ætoliens de Pellène, dont ils s'étaient emparés : Aratus étant survenu, il s'éleva une querelle entre les Achéens et les Lacédémoniens, qui fut suivie d'un combat où Agis eut du dessous. (Pausan., liv. II, c. VIII.)	4476	238	3	511	516
Agésilas, oncle d'Agis, et qui était éphore, homme riche, mais très-endetté, persuade à Agis de commencer la réforme de l'état par l'abolition des dettes, ajoutant que par là on gagnerait les possesseurs des terres, qui en seraient plus portés à consentir au partage. (Plutarch. in Agide, pag. 801.)	4477	237	4	512	517
Les dettes abolies, on ne voulut plus entendre parler du partage des terres : les pauvres se mutinent contre les riches; l'esprit de révolte s'empare de toutes les têtes : Agis est mis en prison, jugé et mis à mort par les éphores; sa mère et sa grand-mère subissent aussi le même sort. (Plutarch. in Agide, pag. 804.)	4479	235	CXXXVI 2	514	519
Cléomènes, fils de Léonidas, roi de Lacédémone, de la première maison, succède à son père : il fait la guerre à Aratus. (Plutarch. in Cleomene, pag. 812 et seq.)	4490	224	CXXXIX 1	525	530
Cléomènes, battu par Antigonus, s'enfuit en Egypte : ayant excité des troubles dans ce pays et craignant d'en être puni, il se tue. (Polyb., lib. II, § LXIX; lib. V, § XXXV et seq., § XXXIX.)	4493	221	4	528	533
En lui finit la première maison des rois de Lacédemone, comme la seconde avait fini par Agis.					

Le gouvernement légitime de Lacédémone fut alors détruit. On pourrait même le regarder comme l'ayant été à l'avénement de Cléomènes au trône; car de graves auteurs assurent que ce prince en fut le premier tyran, parce qu'au lieu de gouverner selon les maximes de l'état, il ne suivit que son caprice. « Cléomènes, dit Polybe [1], détruisit le gouvernement de sa patrie, et changea une royauté » légitime en tyrannie. » Tite-Live confirme le témoignage de cet historien [2] : *Antigonus, Macedonum rex, cum Cleomene*, Lacedæmoniorum tyranno, *signis collatis dimicasse dicebatur*. Le même Tite-Live s'était expliqué avec encore plus de clarté un peu plus haut [3] : *Pulsus (Agesipolis) infans ab Lycurgo* tyranno *post mortem Cleomenis*, qui primus tyrannus *Lacedœmone fuit*. Agésipolis succéda à Cléomènes; mais il fut chassé dans son enfance par Lycurgue [4], qui s'était emparé de la tyrannie. Ce jeune prince ayant été [5] député peu après à Rome par les exilés de Lacédémone, afin de réclamer la protection du sénat, le vaisseau qu'il montait fut pris par des corsaires, et il périt avec tous ceux dont il était accompagné. Lycurgue lui-même ne jouit pas long-temps de la tyrannie : on ignore s'il mourut de maladie, ou s'il fut chassé. Quoi qu'il en soit, le tyran Machanidas lui succéda [6] : sa tyrannie ne fut pas longue; il périt [7] dans une action contre les Achéens. Nabis [1] n'eut pas plus tôt appris sa mort qu'il s'empara de la tyrannie. Il fut tué dans la suite par les Ætoliens.

[1] Polyb. lib. II, § XLVII.
[2] Tit. Liv., lib. XXXIV, § XXVIII.
[3] Idem, ibid. § XXVI.
[4] Idem, ibid.
[5] Polyb. Excerpt. Legationum XLIX, pag. 1201.
[6] Pausan., lib. IV, cap. XXIX, pag. 351.
[7] Idem, lib. VIII, cap. L, pag. 701.

Quant à la seconde maison des rois de Lacédémone, Eurydamidas, fils de l'infortuné Agis, qui avait été condamné à mort par les éphores, succéda, quoiqu'enfant, à son père. Le tyran Cléomènes, dont nous venons de parler, le fit empoisonner par les éphores [2]. Après cette atrocité il mit, contre toutes les lois, en la place de ce prince son propre frère Epiclidas, comme l'appelle Pausanias, ou plutôt Euclidas, dont il connaissait l'incapacité [3]. Cet Euclidas en donna des preuves à la bataille de Sellasie [4]. S'étant laissé envelopper par les Acarnaniens et les Illyriens, il fut tué avec tous ceux qui étaient sous ses ordres. Les deux frères avaient auparavant [5] cassé le sénat, et avaient substitué à ce corps respectable des hommes dévoués à leurs volontés, sous le nom de patronomes, c'est-à-dire, législateurs de la patrie, terme jusqu'alors inconnu, qui ne pouvait en imposer qu'à la tourbe, qui se contente plus de mots que de raisons.

Nous avons vu Agésipolis, Eurydamidas, Euclidas, Lycurgue, Machanidas et Nabis se succéder rapidement. Les Lacédémoniens passèrent ensuite sous la domination des Achéens, qui leur ordonnèrent d'abattre leurs murs [6], de faire sortir de leur pays les troupes étrangères qu'ils avaient à leur solde,

[1] Idem, lib. II, cap. IX, pag. 131.
[2] Pausan., lib. II, cap. IX, pag. 131.
[3] Polyb., lib. II, § LXVII et LXVIII.
[4] Plutarch., in Agide, pag. 818, E.
[5] Pausan., lib. II, cap. IX.
[6] Plutarch., in Philopœmene, pag. 365.

de renvoyer dans un terme préfixe tous les esclaves affranchis par les tyrans, enfin d'abroger toutes les lois de Lycurgue et de suivre celles des Achéens. Enfin ils furent soumis aux Romains, lorsque ceux-ci eurent asservi la Grèce.

Quelles furent les causes de cette terrible révolution? Le luxe, la corruption des mœurs, le mépris des lois. Le luxe se glissa dans l'état à la prise d'Athènes, et pénétra peu à peu dans toutes les classes de la société. On rougit alors de l'antique simplicité, de l'antique frugalité. Les mœurs se corrompirent; le vice marcha tête levée, on s'en fit gloire, on s'en fit honneur; les lois furent méprisées. De là les dissensions, les troubles, les crimes de toute espèce, tristes avant-coureurs de la destruction des états! Ces choses s'étaient vues dans tous les temps, dans tous les pays; mais ce qui ne s'était vu dans aucun temps, dans aucun pays, c'était un roi jugé, condamné et mis à mort par ses sujets. Les Lacédémoniens donnèrent ce terrible exemple à l'univers. Agis, leur roi, tenait une conduite irréprochable; il voulait faire revivre les lois anciennes. Ses sujets n'étaient pas dignes d'un tel prince. Sa conduite vertueuse leur reprochait sans cesse leurs crimes. Cette censure muette les irritait. Ils crurent s'en débarrasser en le faisant mourir. Ce crime affreux, qui révolte l'humanité, précipita la vengeance du ciel. De cruels tyrans proscrivirent la vertu. On ne vit plus sous leurs règnes que concussions, que brigandages, que délations, que meurtres, que proscriptions, jusqu'à ce qu'enfin cet état, qui avait été si florissant tandis que ses citoyens avoient été vertueux, passa, comme nous l'avons observé, sous une domination étrangère.

FIN DU CANON CHRONOLOGIQUE.

TABLEAU GÉNÉRAL

D'UNE ARMÉE GRECQUE COMPOSÉE DE 30,000 HOMMES.

NOMS ET DIVISIONS DE SES DIFFÉRENTS CORPS.

ARMES PARTICULIÈRES A CHACUN D'EUX.

	INFANTERIE.			CAVALERIE.		
	OPLITES ou PESAMMENT ARMÉS.	PSILES ou ARMÉS A LA LÉGÈRE.	PELTASTES.			
NOMS et DIVISIONS des différents CORPS.	Leur nombre était de 16384 hommes, et formait la tétraphalangie, qui se divisait en 2 diphalangarchies, chacune de 8192 h 4 phalanges de 4096 8 mérarchies de 2048 16 chiliarchies de 1024 32 pentacosiarchies de 512 64 syntagmes de 256 128 taxiarchies de 128 256 tétrarchies de 64 512 dilochies de 32 1024 lochies ou files de 16	Leur nombre était de 8192 hommes et formait l'épitagme, qui se divisait en 2 stiphos, chacun de 4096 4 épixénagies de 2048 8 systremmes de 1024 16 xénagies de 512 32 psilagies de 256 64 hécatontarchies de 128 128 pentécontarchies de 64 256 systasis de 32 1024 files de 8	Leur nombre était inférieur à celui des Oplites et des armés à la légère. Ils suppléaient l'un et l'autre au besoin. Une partie formait la garde du prince, et se nommait alors Agéma, Argyraspides, Chalcaspides	Le nombre des cavaliers se montait à 4096, et formait l'épitagme, composé de 2 télos. chacun de 2048 cavaliers 4 éphipparchies de 1024 8 hipparchies de 512 16 tarentinarchies de 256 32 épilarchies, ou escadrons de 128 64 Iles ou compagnies de 64 Qui se formait en carré parfait, en rombe ou en coin. La cavalerie se divisait aussi en		
				CATAPHRACTES ou GENDARMES.	LANCIERS.	ACROBOLISTES. ou GENS DE TRAITS.
ARMES PARTICULIÈRES A CHACUN D'EUX.	Cuirasse ou corselet. Bouclier ovale. Sarrisse ou pique. Casque ou chapeau. Une ou deux cnémides ou bottes.	Arcs. Frondes. Traits, javelots, pierres.	Petit bouclier; pique moins longue que celle des Oplites.	Bardés, armés de toutes pièces. Lances fortes et longues.	Lances ou javelines. Rondaches. Sabres.	Javelots.
LEUR POSTE	Au centre (où se décidait l'action.)	Sans place fixe. Tantôt en avant (pour engager l'action et attirer l'ennemi. Tantôt en arrière (pour soutenir les oplites, et lancer des traits par-dessus leurs rangs. Quelquefois sur les ailes.	Tantôt en avant. Tantôt au poste des Oplites. Tantôt à celui des Psiles.	Sur les ailes ou en avant : leur poste était déterminé par la position des armées et des lieux.	Idem.	Idem.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES

PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE L'HISTOIRE D'ALEXANDRE.

ÉVÉNEMENTS.	ANNÉES de l'âge D'ALEXANDRE.	ANNÉES de SON RÈGNE.	ÈRE CONNUE.	ÈRE D'ATHÈNES.				AVANT L'ÈRE vulgaire.
				OLYMPIADES.	ANNÉES.	MOIS ATHÉNIENS.	ARCHONTES D'ATHÈNES	
Naissance d'Alexandre.	»	»	3648	106	1	Metageitnion .	Elpinès.	356
Bataille de Chéronée.	19	»	3666	110	3	Metageitnion .	Charondas. . . .	338
Mort de Philippe.	21	1	3668	111	1	Pyanepsion. .	Pythodème. . . .	336
Prise de Thèbes.	22	2	3669	Id.	2	. . . .	Evœnète.	335
Traversée de l'Hellespont. . .	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.	Élaphèbolion .	Id.	Id.
Passage du Granique..	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.	Thargelion. .	Id.	Id.
Prise d'Halycarnasse.	23	3	3670	Id.	3	. . . .	. . . .	334
Bataille d'Issus.	24	4	3671	Id.	4	Maimacterion.	Nicocrate.	333
Prise de Tyr.	25	5	4672	112	1	Hécatomheon.	Anicète.	332
Fondation d'Alexandrie.. . . .	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.	. . . .	Id.	Id.
Bataille d'Arbelles.	26	6	3673	Id.	2	Boedromion. .	Aristophane. . .	331
Mort de Darius.	27	7	3674	Id.	3	Hecatombeon.	Aristophon. . . .	330
Défaite de Porus.	30	10	3677	113	2	Munich on. . .	Hegemon.	327
Embarquement sur l'Hydaspe.	31	11	3678	Id.	3	Maimacterion.	Chremès.	326
Mort d'Alexandre.	33	13	3680	114	1	Thargelion. .	Hégésias.	323

EXTRAIT

DE

LA TACTIQUE D'ARRIEN[1].

NOTE PRÉLIMINAIRE.

La science de ranger les troupes et de les dresser aux différentes évolutions militaires était proprement ce que les anciens Grecs nommaient la Tactique. Ceux qui enseignaient les règles ou les principes de cet art dans les écoles ou dans leurs écrits, et les officiers qui en montraient la pratique dans les exercices, étaient appelés Tacticiens.

Les princes et les républiques entretenaient, à leurs frais, des maîtres de tactique pour l'instruction des jeunes gens qui se vouaient à la profession des armes, et auxquels on démontrait la théorie.

On voit par le livre d'Arrien, dont suit l'extrait, et par celui d'Élien, comment les Grecs ont traité cette science.

L'arrangement primitif de leurs troupes était tout géométrique, et fondé sur le calcul. Celui qui connaissait deux sections de la phalange et leurs rapports mutuels était en état, avec un peu de justesse d'esprit, d'en manier et former seize, qui composaient la grande phalange. Chaque section avait le même arrangement de parties que tout le corps pris ensemble.

La perte des hommes dans un jour de bataille, ou la nécessité de détacher du monde, ne changeait point la forme ou la disposition de la phalange. Les sections gardaient toujours le même nombre de rangs et de files. Elles se complétaient l'une par l'autre, et le soldat retrouvait partout les mêmes rapports. La diminution effective ne retombait que sur le nombre des sections, qui étaient retranchées à mesure qu'elles remplissaient le vide de la phalange. L'altération qui en résultait sur le front, et qu'on saisissait bientôt, n'empêchait pas la justesse du calcul et des dimensions nécessaires pour déterminer les mouvements de ce corps.

La forme et l'arrangement de nos bataillons ne permettent pas ce calcul, et nous empêchent d'agir conséquemment aux mêmes principes. Nos régiments ou bataillons, étant des corps séparés, n'ont que des rapports accidentels avec ceux qui sont rangés en même ligne.

Si l'on voulait donc réduire notre tactique à des principes et à des règles fixes pour en former une scien, ce comme le maréchal de Puységur a tenté de le faire, il faudrait commencer par établir une parfaite et constante égalité entre les rangs et les files dans les bataillons mêmes, et établir en même temps des rapports invariables entre tous les corps qui composent l'armée, de façon qu'indépendamment de la diminution des hommes, inévitable en campagne, la même proportion dans les corps pût toujours subsister, en s'y prenant à peu près comme les Grecs.

Ceux-ci n'ont pas borné leurs études à cette simple tactique, qui, à ce qu'on voit par Élien et Arrien, qui ont fait des extraits des meilleurs auteurs, était de peu d'étendue ; ils enseignèrent encore dans leurs écoles, avec beaucoup d'apparat, l'art de commander des armées : *Stratègèin* ou *Tekné stratégikè*, qui embrassait toutes les grandes matières qui ont quelque rapport à la conduite d'une guerre.

Il y avait encore deux autres parties de l'art militaire que les Grecs ont traitées avec toute l'attention possible : c'était la science d'attaquer et de défendre des places, et celle qui regardait la guerre de mer. Dans les temps postérieurs, on comprit sous le nom de tactique toutes ces différentes parties de l'art militaire, et tel est le titre du livre de l'empereur Léon qui les embrassait toutes.

[1] Tiré des Mémoires militaires de Guichard.

EXTRAIT DE LA TACTIQUE D'ARRIEN.

Je distingue deux sortes d'appareils de guerre, les uns pour la guerre de terre, les autres pour celle de mer [1]. Les armées sont composées de deux ordres, l'un pour combattre, l'autre simplement pour le service du premier, comme sont les chirurgiens, les vivandiers, les domestiques, les marchands, etc.

On divise les combattants de l'armée de terre en plusieurs classes. La cavalerie se sert de chevaux ou d'éléphants, dont les Indiens ou les Éthiopiens ont appris l'usage aux Macédoniens, aux Carthaginois et même aux Romains. On comprend sous le nom de cavalerie, non-seulement les soldats qui combattent à cheval, mais aussi ceux qu'on fait monter sur des chariots. Entre les premiers on distingue les *Amphippes*, dont chaque homme a deux chevaux accouplés et sans harnais, pour pouvoir sauter de l'un à l'autre.

Quelques éléphants portent des tours. On arme leurs dents d'un fer aigu, pour en augmenter la force et le tranchant.

Les chariots sont plus composés : il y en a de simples à la troyenne; d'autres, armés de faux à la persanne, à un ou plusieurs timons tirés par des chevaux bardés ou découverts.

On compte trois différents ordres dans l'infanterie : ceux aux armes pesantes, ceux aux armes moyennes, appelés Peltastes; et ceux qui sont armés à la légère.

Les pesamment armés, ou Oplites, ont une cuirasse ou un corselet, un bouclier ovale, une pique à la grecque [2] ou une sarisse à la macédonienne.

L'infanterie légère n'a ni cuirasse, ni bouclier, ni bottes, ni casques, ne se servant que des armes de jet, comme le trait, la pierre et le javelot, et portant des arcs ou des frondes [1].

Les Peltastes diffèrent des Oplites, en ce qu'ils ont un bouclier plus petit et plus léger, et la pique moins longue que celle des pesamment armés, ou que la sarisse.

Les Oplites portent aussi le casque ou le chapeau, soit lacédémonien, soit arcadien, deux *cnèmides*, (bottes ou plutôt grévières), comme les anciens Grecs, ou simplement une comme les Romains, pour couvrir la jambe qu'ils ont en avant dans le combat. Les cuirasses sont faites, pour la plupart, d'un tissu de lames coupées en écailles, ou d'un fil de fer dont les petits anneaux enlacés forment une maille.

La cavalerie est, ou toute bardée, cheval et homme, et s'appelle Cataphractes ou Gendarmes; l'autre partie n'a pas l'armure complète.

Les Cataphractes sont armés de toutes pièces, ainsi que leurs chevaux; l'homme porte le cuissard et la cuirasse faite d'écailles de fer, de corne ou de

[1] Ce soin qu'Arrien a pris d'expliquer les termes est important pour ceux qui lisent les auteurs militaires grecs dans la langue originale.

On ne présente ici que la substance de ce traité de tactique. Il est à observer que par attachement aux usages grecs, Arrien aima mieux décrire l'ordonnance de la phalange, qui n'était plus en usage de son temps, que celle des légions qu'il commandait.

[2] Les Grecs, comme les Romains, ont fait de temps en temps des changements dans les armes; de là vient que les historiens diffèrent quelquefois entre eux dans leurs descriptions. Quand Arrien fait mention de la milice des anciens Grecs, il parle des temps qui ont précédé les ordonnances et les réglements que Philippe et Alexandre donnèrent à leurs troupes. Le bouclier ovale, plus grand que le commun, et la longue pique ou la sarisse, étaient principalement de leur institution. Quelques-uns des Grecs se piquaient de ne pas adopter les changements d'Alexandre. Ce fut Philopémen qui persuada aux Achéens de se défaire de leurs anciennes armes, pour prendre celles des Macédoniens.

[1] L'infanterie légère était mieux armée chez les Romains. Elle avait encore l'écu et le casque, et ses armes de jet étaient plus uniformes. L'infanterie légère, chez les Grecs, était de trois espèces : de gens qui lançaient des traits avec la main, d'archers et de frondeurs.

[2] Les Romains armaient la jambe droite d'une *cnèmide* garnie d'une bonne lame de fer. Lorsqu'ils lançaient leur pilum, ils avaient le pied gauche en avant; mais en se battant avec l'épée, ils étaient dressés à avancer le pied droit, qui, à cet effet, était armé. Il fallait de l'exercice pour enseigner au soldat les différentes attitudes qu'il avait à prendre. Aussi lisons-nous dans César qu'il était obligé d'enseigner, même à ses vieux soldats, de nouvelles attitudes pour se battre avec avantage contre un ennemi dont la manière de combattre leur était nouvelle et inconnue. Il fallait encore de l'exercice pour accoutumer les soldats à marcher avec ces *cnèmides* qui paraissent les avoir gênés dans leurs mouvements. Polyen remarque que Philippe, dans les exercices, fit faire trente-sept milles de chemin à son infanterie, armée de casques, de *cnèmides*, de boucliers et de sarisses.

toile; le cheval est armé d'un fronteau et de la maille.

L'autre cavalerie, sans avoir toutes ces armes pesantes, porte de différentes lances, ou n'a que des armes de jet.

Les lanciers s'approchent de l'ennemi avec leurs lances, et choquent avec impétuosité.

Les *Acrobolistes*, ou les gens de traits, ne font que darder.

Dans l'ordre des lanciers, on distingue les cavaliers qui portent la rondache, et dans celui des gens à traits, ou Acrobolistes, les Tarentins qui lancent le javelot de la main, et les Archers à cheval qui tirent de l'arc.

Ces Tarentins font leurs attaques en voltigeant autour de l'ennemi, sur lequel ils tirent de loin; d'autres, après avoir jeté leurs traits, chargent l'ennemi avec le sabre, ou bien avec un javelot qu'ils ont en réserve [1].

Les cavaliers romains portent des lances, et choquent de même que les Alains et les Sacromates, ayant de longs et larges sabres qu'ils portent en bandouillère, des boucliers oblongs, des casques de fer, des cottes de mailles et de petites bottes. Quelques-uns sont armés de javelines propres à lancer et à charger. Le sabre est cependant l'arme dont ils se servent le plus dans la mêlée [2].

D'autres portent des masses d'armes à manche long, dont la tête de fer est hérissée de pointes.

Toute répartition d'infanterie ou de cavalerie se fait par des sections auxquelles, selon le nombre d'hommes dont elles sont composées, on impose des noms, ainsi qu'à ceux qui les commandent, pour l'intelligence et la prompte exécution des ordres. C'est ce que je vais déduire.

L'objet le plus essentiel dans le métier de la guerre est d'ameuter et de mettre en ordre une foule d'hommes qui se rassemblent; de les distribuer en différents corps; d'établir une mutuelle correspondance entre eux; d'en régler le nombre et la force proportionnellement à l'armée, pour en faciliter l'arrangement et le développement dans un jour d'action.

Cet arrangement influe sur les campements et sur les marches. On a vu de petites armées défaire, par cet avantage, celles qui étaient plus nombreuses et même mieux pourvues d'armes, mais qui étaient en confusion [1].

Lochos, ou file, est un nombre de soldats rangés en ligne l'un derrière l'autre, depuis le chef de file jusqu'au serre-file, nommé *ouragos*.

On forme la file de huit, de dix, de douze ou de seize hommes. On préfère avec raison le nombre de seize, parce qu'il fait la meilleure proportion relativement à l'étendue et à la profondeur de la

[1] Arrien indique ici les différentes espèces de cavaleries qui étaient connues chez les anciens. Il est trop concis pour qu'on puisse bien saisir toutes les différences de leurs armes et leur manière de combattre. Peut-être est-ce la faute des copistes. Outre la cavalerie toute bardée, et l'irrégulière, qui était composée de cavaliers semblables à nos hussards et aux hulans, je remarque encore cette différence dans la cavalerie qui se battait en ligne : c'est qu'il y en avait une partie qui se servait constamment de lances, et que l'autre partie avait une espèce de javelines faites à peu près comme les piles de l'infanterie romaine, dont ils pouvaient se défaire en les lançant, et se servir ensuite du sabre dans la mêlée; c'est la différence qu'Arrien met entre les *Kontophoroi* et les *Logkophoroi*.

[2] La description qu'Arrien fait de l'armure de la cavalerie romaine est très-claire, et nous en donne une juste idée : on ne la trouve pas dans Élien. On y observera les changements qui s'y sont introduits depuis le temps de Polybe, où l'on n'avait d'autre cavalerie que la légionnaire.

Cette matière de la cavalerie ancienne est très-curieuse, et on ne manque pas de monuments de l'antiquité pour traiter distinctement cette partie de la science militaire.

Les livres de Xénophon sont admirables, surtout le second, où il entre dans le détail de l'armure et de l'exercice de la cavalerie. On trouve encore, dans l'histoire de Polybe, des morceaux singuliers qui en traitent de même. Aussi y a-t-il de très-savants hommes, comme Juste Lipse, Hugues et autres, qui ont amassé tous les matériaux nécessaires à cette entreprise.

[1] Arrien donne ici l'idée de la tactique. Énéas, à ce que dit Élien, la définit *la science des mouvements militaires*. Polybe, dont le livre sur la tactique des Grecs est perdu, la nommait *l'art d'assortir un nombre d'hommes pour être soldats, de les distribuer par rangs et files, et de les instruire dans tout ce qui est utile pour la guerre*. Les Grecs étaient de grands maîtres pour dresser de nouvelles levées : il y eut toujours en Grèce un grand nombre d'officiers qui élevaient et dressaient des soldats pour le service des rois d'Asie et d'autres républiques, comme on le voit par l'exemple de Xantippe. On lit avec plaisir ce que Polybe raconte de l'habile Sosibe, premier ministre d'un roi fainéant. Anthiochus vint, avec une bonne armée, faire la guerre à son maître, dont les troupes étaient dans un pitoyable état. Sosibe amusa l'ennemi par des négociations, et, pendant ce temps, il n'épargna ni soins ni argent pour attirer à lui tout ce qu'il y avait d'officiers de réputation en Grèce. Ce fut par l'industrie de ces officiers et par sa propre attention à fournir d'excellentes armes aux soldats, qu'il vint à bout, dans un seul hiver, de compléter et de dresser une armée en état de tenir tête à celle d'Antiochus, quelque aguerrie qu'elle fût. Polybe se plaît à faire honneur de cette étonnante transformation de l'armée égyptienne à ses compatriotes, dont il nomme la patrie et les emplois militaires. L'exécution du projet de Sosibe était d'autant plus glorieuse, qu'il était difficile d'abolir entièrement la vieille ordonnance et l'ancien exercice des Egyptiens, pour introduire la nouvelle tactique des Grecs.

phalange. Cette hauteur n'empêche pas les gens à traits, placés derrière, de lancer par-dessus la tête des phalangites, et d'atteindre l'ennemi. Si l'on double la phalange, la hauteur de trente-deux reste encore proportionnée, de même que si l'on veut la réduire à huit pour étendre le front. Si la file n'était primitivement que de huit, cette dernière évolution affaiblirait trop la phalange, qui n'aurait que quatre hommes de hauteur.

On choisira le meilleur homme pour chef de file, nommé *lochagos* ou *protostate*.

Quelques auteurs se servent du nom de *stichos* pour désigner une file. Ceux qui l'appellent *décurie* semblent la supposer de dix hommes [1].

On ne convient pas de la valeur du terme *énomotie* [2] : plusieurs disent qu'il signifie le quart d'une file [3], dont le chef s'appelait *énomotarque*, quoique d'autres prétendent qu'il n'a rien de commun avec la file. Xénophon n'explique pas quelle section de la file il entend par l'*énomotie*; mais lorsqu'il dit que l'on rangeait les files en *énomoties*, cela prouve que le mot signifie un nombre de soldats inférieur à la demi-file.

Le second homme de file s'appelle *épistate*; le troisième encore *protostate*; le quatrième comme le deuxième, ainsi jusqu'au dernier; de façon que la file était composée de *protostates* et d'*épistates*, rangés alternativement entre le chef et le serre-file.

On doit apporter autant d'attention au choix du serre-file qu'à celui du chef, son poste étant essentiel dans l'action.

La conjonction des deux files se nomme *syllochisme* : elle se fait en plaçant les *protostates* et *épistates* de la deuxième file auprès de ceux de la première. Tout homme à côté d'un autre se nomme *parastate*. On entend aussi par *syllochisme* la jonction d'un plus grand nombre de files.

La jonction totale des files forme la phalange; le rang de tous les chefs de files forme le front ou la tête de la phalange : les rangs qui le suivent, jusqu'à celui des serre-files, font sa profondeur. Tous les parastates bien alignés forment le rang; ceux qui sont compris entre le chef et le serre-file forment la file.

On divise la phalange en deux parties égales, dont l'une s'appelle la corne droite ou la tête, et l'autre la corne gauche ou la queue. Le point qui les sépare s'appelle le nombril, la bouche, et la jointure de la phalange.

Les armés à la légère sont placés souvent derrière les soldats de la phalange qui leur servent de rempart. La phalange reçoit de grands avantages des traits qu'ils tirent par-dessus ses rangs. On les poste aussi sur les deux ailes, ou simplement sur une, si l'autre est couverte d'un fossé, d'une rivière ou de la mer. Ils mettent la phalange à l'abri d'être tournée à ses flancs [1].

Le poste de la cavalerie n'est pas fixé : c'est l'assiette du terrain, ainsi que la disposition de l'ennemi, qui doivent le déterminer.

Le général n'étant pas toujours le maître de se choisir des troupes faites et exercées à toutes les évolutions nécessaires, c'est à lui d'y suppléer par de fréquents exercices.

Nous voyons que nos maîtres ont adopté des nombres propres à être divisés en deux jusqu'à l'unité, comme celui de seize mille trois cent quatre-vingt-quatre, qui est le nombre des pesamment armés, dont la phalange est composée. La moitié de ce nombre suffit pour les troupes légères, et la moitié du dernier pour la cavalerie [2].

[1] J'ai conservé les noms grecs dans la version. En y substituant des mots français, on obscurcit l'auteur. Il est impossible d'en trouver qui expriment toujours le sens des termes grecs. Comme Arrien ajoute l'explication de chaque terme, le lecteur n'en est pas arrêté.

[2] L'énomotie est un terme propre à la milice des Lacédémoniens, mais l'usage en était passé depuis la nouvelle forme que les rois de Macédoine avaient introduite par rapport à la phalange. Thucydide et Xénophon s'en servent souvent, surtout le dernier dans son quatrième livre, où il expose sa disposition contre des Barbares en présence desquels il traverse un fleuve. C'est ce passage qu'Arrien a eu en vue. Je doute fort que les interprètes et les traducteurs entendent les manœuvres que Xénophon détaille dans le troisième livre, quand il parle des dispositions qu'on fit pour la marche des troupes. La tactique de Thucydide et de Xénophon est différente de celle du temps d'Alexandre. Les termes qui désignaient les différents corps n'étaient plus les mêmes, et il y eut une autre disposition des sections.

[3] Arrien ajoute, en confirmation de ce qu'il avance, que deux énomoties forment une *dimoirie* ou moitié de la file.

[1] Ce qu'Arrien et Élien disent des troupes légères placées derrière la phalange afin de lancer les traits par-dessus ses rangs, n'est pas constaté, que je sache, par aucun exemple. Il paraît qu'on savait en faire un meilleur usage. Comme les soldats soutenaient le bouclier du bras gauche, le flanc droit de la phalange était plus exposé aux traits que le gauche : c'est pourquoi Onosander observe qu'on les mettait en plus grand nombre aux endroits où ils pouvaient tirer obliquement sur la droite de l'ennemi.

[2] Cette proportion de troupes était bien imaginée et nécessaire. La phalange ne pouvant pas partout être employée avec avantage, il fallait une autre espèce de troupes pour y suppléer. Ce fut aussi la raison de l'institution des Peltastes.

La proportion entre la cavalerie et l'infanterie est remarquable. Les Romains ne l'observaient pas, et très-souvent ils s'en trouvaient mal. On voit pourtant dans l'histoire que les grands capitaines grecs ne se bornaient pas toujours aux préceptes des tacticiens à cet égard; la nature du pays décidait sur le nombre de la cavalerie.

Cette égalité de nombre donne la facilité de faire toutes les évolutions avec exactitude, et de diminuer ou d'augmenter d'abord avec justesse le front d'une armée.

Les files étant de seize hommes, mille vingt-quatre formeront le nombre de seize mille trois cent quatre-vingt-quatre ci-dessus.

Les différents nombres de files réunies ont autant de dénominations particulières. Deux files jointes font une *dilochie*, qui consiste en trente-deux hommes, dont le chef prend le nom de *dilochite*.

Quatre files composent une *tétrarchie* de soixante-quatre hommes, dont le chef est nommé *tétrarque*.

Deux tétrarchies forment une *taxiarchie* de huit files et de cent vingt-huit hommes; celui qui la commande se nomme *taxiarque* ou *centurion*.

La taxiarchie doublée forme la *syntagme* ou la *xénagie* de deux cent cinquante-six hommes, qui font seize files. Ce chef se dit *syntagmatarque* ou *xénague*. On destine à la xénagie cinq hommes surnuméraires : un porte-enseigne [1], un officier qui marche derrière [2], un trompette, un adjudant, et le crieur qui annonce les ordres[3]. Le corps rangé en bataille forme, par la proportion de ses rangs et files, un carré parfait.

Deux syntagmes composent la *pentacosiarchie* de cinq cent douze hommes rangés en trente-deux files, dont le chef a le nom de *pentacosiarque* [1].

Deux pentacosiarchies font la *chiliarchie* de mille vingt-quatre hommes.

La chiliarchie doublée fait la *mérarchie* ou la *télarchie* de deux mille quarante-huit hommes en cent vingt-huit files.

Deux mérarchies forment la phalange de quatre mille quatre-vingt seize hommes en deux cent cinquante-six files. C'est un général qui la commande; il se nomme *phalangarque*.

Deux phalanges font la *diphalangarchie* ou la phalange doublée de huit mille cent quatre-vingt-douze hommes et de cinq cent douze files. Ce corps forme une corne ou la moitié de l'armée.

Deux diphalangarchies composent la *tétraphalangarchie*, ou la grande phalange de mille vingt-quatre files et de seize mille trois cent quatre-vingt-quatre hommes, qui est le nombre désigné pour un corps de grosse infanterie.

La grande phalange contient ainsi deux cornes ou *diphalangarchies*; quatre phalanges; huit *mérarchies*; seize *chiliarchies*; trente-deux *pentacosiarchies*; soixante-quatre *syntagmes*; cent vingt-huit *taxiarchies*; deux cent cinquante-six *tétrarchies*; cinq cent douze *dilochies*; et mille vingt-quatre files.

On peut étendre le front de la phalange en augmentant la distance des files, si le terrain et les circonstances l'exigent. Cependant ce sont ces files bien serrées qui lui donnent sa principale force. C'est à cet ordre serré et uni qu'Epaminondas fut redevable des victoires qu'il remporta sur les Lacédémoniens à Leuctres et à Mantinée. Il y serra ses troupes, en forma pour ainsi dire un coin [2]. Ce même ordre

[1] Il y avait donc soixante-quatre enseignes dans la grande phalange, placés de distance en distance, au milieu de chaque xénagie, pour servir aux soldats de point de ralliement. Comme les troupes occupaient en bataille beaucoup moins de front que nous, ce nombre d'enseignes leur suffisait.

[2] L'officier qui tenait son poste derrière le corps, lorsque la phalange était en bataille, faisait la fonction de nos majors : on lui adjoignit un adjudant. Xénophon constate, en plusieurs endroits, l'emploi de l'officier qu'Arrien nomme ici, par excellence, *ouragos*, et qui répond exactement à nos sergents-majors; car le dernier rang de la phalange était tout composé de soldats dont la fonction était équivalente à celle de nos sergents, et qui portaient aussi le nom d'*ouragos*.

Élien ajoute ici, dans sa tactique, un chapitre où il traite des différents postes que les officiers de chaque corps occupaient selon leur grade. La droite était le poste d'honneur; l'officier qui suivait se plaçait à la gauche; le troisième commandait la deuxième phalange de la droite, le quatrième la deuxième phalange de la gauche. Ce même ordre fut observé, dans tous les corps, jusqu'à la tétrarchie.

Il faut encore observer que tout le premier rang consistait en officiers qui avaient les mêmes armes que les soldats, excepté ceux qui étaient derrière la ligne, et les officiers-généraux qui occupaient les intervalles entre les grandes sections. Ils étaient, au reste, distingués par quelques ornements sur leurs casques, et par d'autres marques de distinction. La même chose se pratiquait chez les Romains, où les officiers portaient les mêmes armes que les légionnaires, jusqu'aux tribuns.

[3] Les crieurs étaient, dans l'armée, des personnes sacrées qui annonçaient les ordres des généraux; ils étaient ce qu'ont été les hérauts d'armes, et devaient être respectés de l'ennemi.... Les anciens Grecs ne connaissaient pas les tambours. Avant Alexandre, on se servait de flûtes. On trouve, dans le cinquième livre de Thucydide, une circonstance qui favorise beaucoup l'idée du maréchal de Saxe touchant la marche des troupes et leurs évolutions faites à la cadence marquée par le son des instruments.

[1] Dans la milice des anciens Grecs, auxquels les Lacédémoniens donnaient le ton, ce corps de pentacosiarchie s'appelait *lochos*; ce qu'il faut observer dans la lecture de Thucydide et de Xénophon, surtout pour expliquer ce que le dernier dit de la disposition de sa marche.

[2] M. Follard a très-bien remarqué que la disposition d'Épaminondas dans ces deux batailles n'avait rien de commun avec le coin que les Grecs ont formé dans leurs exercices, pour habituer le soldat à toutes sortes d'évolutions. Ce témoignage même d'Arrien en fait une forte preuve; et d'ailleurs personne ne contestera que le *cuneus* des Romains et l'*embolon* des Grecs désignent des corps formés sur plus de profondeur que de front.

A la bataille de Leuctres, les Lacédémoniens avaient

est excellent pour résister au choc des nations aussi fougueuses que les Scythes et les Sauromates.

On serre la phalange en rapprochant les rangs et les files, ce qui en diminue le front et la hauteur.

Pour former le Synaspisme, on fait serrer le soldat en tout sens, au point qu'il ne puisse se tourner[1]. Le synaspisme des Grecs a servi de modèle à la tortue des Romains, qu'ils ont formée différemment, en carré, en rond ou en ovale. Les hommes de l'extérieur du corps portent le bouclier devant eux. Ceux qui les suivent le tiennent levé sur la tête de ceux qui les précèdent, et ainsi des autres rangs. L'union de ces boucliers est si juste et si solide, que des archers peuvent même courir dessus comme sur un toit, et que les pierres les plus pesantes, jetées avec violence, ne peuvent en rompre les jointures, mais roulent sans effet.

Il faut choisir avec grande attention les officiers ou les chefs de files, qui doivent être de bonne taille et gens expérimentés[2], puisque le premier rang qu'ils forment soutient toute la phalange, étant à la mêlée ce qu'est le tranchant au fer, qui agit seul sur les corps; le reste de la masse ne fait qu'appuyer par la pesanteur, comme font les derniers rangs de la phalange. Les épistates ou ceux du second rang doivent être aussi des gens d'élite, parce qu'en joignant leurs piques à celles des chefs de files, ils soutiennent leurs efforts. Ils peuvent même encore atteindre l'ennemi de l'épée, en la passant par les intervalles du premier[1]. Cette attention est d'autant plus nécessaire, qu'ils doivent remplacer ceux du premier rang qui sont mis hors de combat, afin d'empêcher la phalange de se rompre. On choisit les soldats du troisième et du quatrième rang à proportion de la différence où ils sont du premier.

La phalange macédonienne a été aussi formidable à voir qu'elle l'était en effet[2]; lorsqu'elle se serrait pour combattre, chaque homme n'occupait que trois pieds de terrain en rangs et files. Les piques ou les sarisses ont vingt-quatre pieds de longueur, dont six contenus dans l'espace entre les mains et le bout de la pique en arrière, et dix-huit devancent l'homme[3]. Le second rang, étant à trois pieds en arrière, avance les sarisses de quinze pieds hors du premier rang; le troisième par conséquent de douze, le quatrième de neuf, le cinquième de six, et le sixième rang de trois pieds.

Tout chef de file présente donc à l'ennemi les pointes de six sarisses en différents degrés, et réunit de cette manière la force de six piques, pour se faire jour partout où il donne. Les soldats des rangs suivants, bien qu'ils ne puissent pas se servir de leurs sarisses, ne laissent pas de pousser ceux qui les précèdent par le poids, et d'augmenter la violence du choc que nul ennemi ne saurait soutenir[4].

mis leur centre en arrière, et s'étaient avancés avec les deux ailes, en formant l'ordre de bataille que les Grecs appelaient la *demi-lune*. Epaminondas ne s'attacha qu'à une seule aile de l'ennemi. Il marcha à grands pas avec une de ses ailes en avant, et forma ainsi l'oblique, en laissant le reste en arrière. C'est cette disposition des deux côtés qu'Onosander examine au long, sans nommer l'historien grec.

Selon Xénophon, Épaminondas enfonça les Lacédémoniens à Mantinée avec une seule colonne formée par l'infanterie, sans qu'on pût y entrevoir la disposition en écharpe. Xénophon compare l'attaque du Thébain au choc d'un vaisseau qui heurte et fracasse, avec son éperon, le flanc d'un navire ennemi. Le récit que Polybe fait du combat naval de Chium, et les savantes notes de Meibomius font connaître cette manœuvre.

[1] Élien ajoute que lorsque la phalange était en parade, l'homme occupait six pieds; si elle était serrée pour combattre, trois pieds; et en synaspisme, un pied et demi; et il expose ensuite le terrain que les différentes phalanges occupaient. Il marque de même que la pique doit être au moins de douze pieds, et la plus longue telle qu'un homme la puisse manier aisément.

[2] Les Grecs choisissaient leurs soldats avec beaucoup d'attention, et dans les avancements, on considérait la taille et la constitution du corps autant que la capacité. L'ordonnance même de la phalange exigeait cette attention.

[1] Si les soldats du deuxième rang, comme Arrien le dit, pouvaient atteindre l'ennemi avec leurs épées, il faut que, dans l'occasion, le soldat ait été le maître de tenir la pique de la main gauche, en la prenant par le milieu, et laissant traîner le bout par derrière, pour pouvoir, avec sa droite, manier l'épée. Il est difficile de concevoir comment la longueur des sarisses ne les a pas embarrassés.

[2] Il paraît néanmoins que cette phalange macédonienne était plus terrible à l'aspect que dans l'effet. Paul-Émile avoue qu'il avait été saisi d'effroi lorsqu'il vit pour la première fois cette masse d'hommes dont le front était hérissé de ces terribles sarisses; mais il ne laissa pas de la battre avec ses Romains épars et distribués en plusieurs pelotons.

[3] L'embarras que cette énorme longueur de piques devait causer détermina bientôt les officiers grecs à en retrancher trois pieds; de sorte que, selon Polybe et Élien, les piques avaient ordinairement vingt-un pieds de longueur, et étaient ainsi de quatre pieds plus longues que n'exige le savant Montécuculli pour juste mesure de cette arme. On gardait pourtant, dans plusieurs troupes, cette ancienne forme de piques, à ce qu'on observe dans différents auteurs. Polyen raconte, dans ses Stratagèmes, que lorsque Cléomène, roi de Sparte, s'attendait à être attaqué par un corps rangé en phalange, dont les soldats avaient des piques de vingt-quatre pieds de longueur, il ne donna point de piques aux deux premiers rangs de sa troupe; il leur ordonna, dès que l'ennemi s'approcherait, de saisir des deux mains les sarisses les plus avancées pour les rendre inutiles. Cette manière lui réussit. Le compilateur n'en rapporte pas d'autres circonstances qui puissent bien faire concevoir toute l'action.

[4] Pour se former une idée du maniement de cette pique,

Ils empêchent encore ceux des premiers rangs de s'écarter et de fuir. On a moins d'égards, dans le choix des serre-files, à la force qu'à la prudence; car c'est à eux de retenir les files en ordre et de contraindre les lâches à tenir ferme. Leur poste est surtout important lorsque la phalange se met en synaspisme. Alors ils veillent au resserrement des files, d'où dépend toute la force de cette ordonnance.

On range les armées à la légère en différentes manières, conformément à la disposition de l'ennemi et au champ de bataille. On les met souvent en avant de la grosse infanterie; on les place aux ailes et derrière la ligne. Il y a même des exemples où on les a mêlées avec les soldats de la phalange. J'en déduirai l'ordonnance en rapportant les noms des différentes sections et de leurs chefs. Leur nombre doit être de la moitié de la phalange, pour qu'on puisse en retirer de bons services.

Leurs files n'étant que de huit hommes, ils forment sur notre proportion mille vingt-quatre files, qui font huit mille cent quatre-vingt-douze hommes.

Quatre files réunies se nomment un *systasis* de trente-deux hommes; deux systasis, une *pentecontarchie;* deux pentecontarchies, une *hecatontarchie,* ou centurie de cent vingt-huit hommes. On destine à chaque centurie quatre surnuméraires qui sont : un porte enseigne, un trompette, un adjudant et le héraut du camp. Deux centuries forment la *psilagie;* deux psilagies, une *xénagie;* deux xénagies, le *systremme:* deux systremmes, l'*épixénagie :* deux épixénagies, le *stiphos*; deux stiphos forment l'*épitagme* de mille vingt-quatre files et de huit mille cent quatre-vingt-douze hommes. Un tel corps est commandé par huit officiers de marque, quatre *epixénagues* et quatre *systremmatarques.*

Les gens qui lancent les javelots avec la main, les arbalétriers, les archers, les frondeurs, et tous ceux qui se servent d'armes de jet, sont d'une grande utilité dans les armées. Ils blessent et tuent de loin; les frondeurs cassent encore avec leurs pierres les armes de l'ennemi; on se sert de ces troupes pour inquiéter ses postes et pour le provoquer, par une grêle de traits, à en sortir et à en venir aux mains. Elles sont propres à harceler même la phalange, et à la mettre dans la nécessité de rompre son ordonnance, de même qu'à arrêter le choc de la cavalerie. S'il y a quelques hauteurs à occuper, ce sont des gens de traits qu'on y détache; la légèreté de leurs armes les rend plus agiles et plus propres à grimper les montagnes : aussi s'y maintiennent-ils plus aisément, et l'ennemi ne saurait s'en approcher qu'à travers une nuée de traits. Ce n'est qu'avec un pareil corps de gens de traits que l'on en pourra former l'attaque avec avantage. Ces troupes sont encore nécessaires dans l'armée pour aller reconnaître l'ennemi, et pour former des embuscades. On s'en sert tout aussi bien avant qu'après et pendant l'action, surtout si l'armée est battue, parce qu'alors on ne saurait s'en passer pour couvrir, et assurer la retraite [1].

il faut observer que le soldat l'empoignait des deux mains, et que, pour donner la force nécessaire à la soutenir et à la manier, il avait plus que le quart de la hampe en arrière des mains. Le bouclier ne l'embarrassait point; c'était un écu rond ou un peu ovale, de deux pieds de diamètre, et beaucoup plus plat que celui des Romains. L'anse en dedans et au milieu du bouclier passait le bras, de façon que cette anse touchait presque la jointure; ne couvrant ainsi que d'un pied la coudée, le soldat avait toute la main libre. Les Romains n'auraient pu manier des piques d'une pareille longueur, à cause du bouclier, qui était d'un demi-pied plus large que celui des Grecs, avec quatre pieds de hauteur, en forme d'un demi-cylindre qui serait coupé par le milieu du haut en bas. Le soldat, lorsqu'on faisait halte, se reposait sur son bouclier; selon Tite-Live, il s'y endormait souvent.

[1] Il est étonnant qu'Arrien ne parle pas des Peltastes, qui formaient quelquefois des corps considérables, surtout dans les armées d'Alexandre et de ses successeurs. Élien dit qu'on les avait compris dans le nombre des troupes légères. Son témoignage ne saurait me le persuader, tandis que les historiens et les tacticiens même les distinguent nommément des troupes légères.

Il faut remarquer qu'Arrien ne décrit point une armée comme elle aurait été sous l'un ou l'autre prince; il expose seulement le nombre et la proportion des troupes qui devraient la composer pour qu'on en pût tirer service; et alors il fallait nécessairement qu'il y eût, avec la phalange, un corps de troupes légères d'une forme pareille à celle qu'il indique, pour fournir aux différents besoins de la guerre. On n'avait point déterminé de quelle espèce devaient être les troupes qui formaient ce corps d'infanterie légère; mais il était essentiel que, dès qu'on les attachait à la phalange, on en fît des corps tels qu'Arrien décrit ici, et qu'on les soumît à une certaine ordonnance pour régler leur service.

Le tacticien, ayant détaillé toutes les parties nécessaires pour former un corps d'armée, avait satisfait au but qu'il s'était proposé. Ce n'était pas à lui d'exposer l'ordonnance des différentes autres troupes qui accompagnaient quelquefois la phalange, selon la nature du pays et de la guerre, et selon le bon plaisir du prince.

En effet, on s'aperçut bientôt qu'en plusieurs occasions la phalange était trop lourde et trop embarrassée, et cette troupe de gens de traits trop peu ferme et trop peu solide pour agir avec succès. Iphicrate, général des Athéniens, fut le premier qui retrancha quelque chose des longues piques et des gros boucliers, pour rendre l'infanterie un peu plus leste. Philippe et Alexandre perfectionnèrent ses idées; et, sans toucher à la phalange même, ils formèrent de nouveaux corps de Peltastes, qui, réunissant la solidité de la phalange avec l'agilité des troupes légères, tenaient le milieu et suppléaient partout au défaut de l'une ou de l'autre troupe. Alexandre et ses suc-

Il y a différentes manières de ranger la cavalerie en bataille : on en forme un carré parfait ou long, un rhombe, ou bien un coin.

Toutes ces ordonnances sont bonnes suivant les circonstances. On ferait mal de n'adopter qu'une seule méthode : elle pourrait être inférieure aux autres en bien des occasions.

Les Thessaliens formaient leur cavalerie en rhombe. On dit que c'est Iléon, Thessalien, qui en est l'auteur ; mais je crois que cette manœuvre était connue avant lui, et qu'il n'a fait que la mettre en réputation.

Le rhombe est très-propre à toute évolution, et met plus que tout autre ordre le dos et les flancs à couvert de l'ennemi. Les angles seront occupés chacun par un officier ; le chef se placera à celui qui regarde l'ennemi ; ceux des côtés auront des officiers que l'on nomme *garde-flancs*. L'officier qui est placé à celui de derrière s'appelle *ouragos*. L'extérieur des flancs sera composé des meilleurs cavaliers, comme étant le poste le plus essentiel.

Le coin a été mis en usage par les Scythes : les Thraces les ont imités ; Philippe enseigna à sa cavalerie macédonienne à former le coin[1]. Cet ordre a l'avantage de présenter à l'ennemi le front garni

cesseurs tirèrent de ces Peltastes des services considérables, et leur réputation égalait presque celle de la phalange. Les princes les choisirent à la fin pour en faire leurs gardes. La phalange n'était pas propre à cet emploi, qui exigeait une troupe leste et en état d'accompagner le prince et de faire des coups de main ; les corps de gens de traits ne répondaient pas non plus au but ni à la dignité des gardes. C'est la signification du terme grec *agema*, qui est le nom du corps que les historiens donnent quelquefois à celui des Peltastes, et qui a exercé longtemps les savants. Comme on trouvait ces *agema* formés tantôt de six mille, tantôt de trois mille hommes d'infanterie, et même de cavalerie, de mille, et aussi seulement de trois cents maîtres, on ne savait comment combiner ces différences, ni quelle raison en donner ; cependant elle est bien claire, si l'on considère que les rois se choisissent des gardes plus ou moins nombreuses, selon l'état de leurs forces et leur attachement aux gens de guerre. Les armes de ces gardes se distinguaient aussi souvent par leur éclat, et leurs boucliers furent garnis d'une lame d'argent ou d'un métal fort luisant, d'où ils prenaient le nom d'*Argyraspides* et de *Chalcaspides*.

Polybe détaille les différents corps de l'armée que Sosibe avait formés en Égypte, à l'aide des officiers qu'il avait fait venir de la Grèce.

L'historien commence par l'agema, ou les gardes du roi, composées de trois mille Peltastes, qu'un habile officier, nommé Euriloque, dressait. Les autres Peltastes grecs, qui n'étaient pas des gardes, faisant un corps de mille hommes, étaient confiés aux soins d'un nommé Socrate. Ptolémée et Andromaque, deux habiles Grecs, et Phoxidas, homme très-entendu dans le service des troupes légères, étaient chargés de former et de dresser l'infanterie grecque sur le même pied qu'Arrien décrit ici. La grosse infanterie consistait en six sections ou six petites phalanges d'environ vingt-cinq mille hommes, auxquels on joignit l'*épitagme* ou le corps de huit mille hommes de troupes légères, toutes soudoyées en Grece, mais qu'on ne jugea pas à propos d'augmenter à proportion de la phalange, parce qu'on avait encore dans l'armée un corps de trois mille Crétois qui étaient d'excellents tireurs.

Pendant qu'on arrangeait ainsi l'infanterie grecque, d'autres officiers enrégimentèrent et dressèrent les troupes nationales dont on forma une phalange du même nombre de sections et sur le même pied que celle des Grecs : le premier se mit à sa tête. On prit les Thraces et les Gaulois, dont il y avait un grand nombre en Égypte, pour en faire des troupes légères sur la même proportion et la même ordonnance qu'Arrien expose. Un certain Ammonius changea encore trois mille soldats africains en autant de Peltastes. Cette conformité des détails de Polybe avec ceux d'Arrien ne laisse pas de faire confirmer les connaissances militaires de ce dernier.

[1] Tout ce qu'Arrien dit du rhombe et du coin a été réellement pratiqué dans les exercices ; mais on se tromperait beaucoup si on les prenait pour des ordres de bataille que l'on eût exécutés contre l'ennemi. Le cavalier seul, à la pointe du coin ou du rhombe, ne pouvait pas donner à ce corps la force et la facilité de percer que les tacticiens lui attribuent, quelque prévenu que l'on soit des avantages de la lance.

Le rhombe n'est fondé que sur l'exposé des tacticiens : mais quant au coin, Xénophon et Arrien disent expressément à l'occasion, l'un, de la bataille de Mantinée, l'autre, de celle d'Arbelles, qu'Épaminondas et Alexandre avaient formé leur cavalerie en coin pour enfoncer l'ennemi. Épaminondas le fit contre la cavalerie même, Alexandre contre l'infanterie. Ces autorités ont fait illusion aux maîtres d'exercice. Mais en examinant bien ces passages et les faits qui ont précédé, on voit que la cavalerie d'Épaminondas, qui avait été rangée en bataille, ne fit que se mettre simplement en colonne. La section de la droite s'avança la première ; les autres, après avoir fait à droite, marchèrent sur la place et y caracolèrent ensuite, pour suivre en queue celles qui les avaient précédées. C'est la manœuvre ordinaire des sections que les Grecs appelaient *Périclasis*. Quant à la cavalerie d'Alexandre, elle s'avança vers l'ennemi en oblique, ainsi que toute l'armée ; Alexandre se jeta ensuite tout-à-coup, à la tête de ses escadrons, dans le vide qu'il avait remarqué dans l'infanterie persane ; tandis que le reste, qui formait la queue de l'oblique, fit exactement face vers l'ennemi, et s'avança sur lui avec tout son front.

Cependant toutes ces évolutions ont beaucoup contribué à rendre bonne la cavalerie, et à lui donner une grande aptitude pour tous les mouvements. On voit, par le morceau de Polybe qui traite de l'exercice que Scipion fit faire à sa cavalerie, que les anciens ont agi sur d'excellents principes, et qu'ils savaient très-bien distinguer le solide du clinquant. Arrien lui-même, qu'il ne faut pas accuser de frivolité pour avoir recommandé le rhombe et le coin, détaille d'abord le véritable ordre dans lequel il convient de ranger la cavalerie, et qu'il préfère aux autres

d'une quantité de chefs de file qui, par la forme angulaire, percent aisément la ligne de l'ennemi. Ses évolutions sont plus promptes que celles du carré, surtout les caracols à droite ou à gauche, que le coin exécute avec beaucoup de facilité. Il faut seulement avoir l'attention d'avertir les files de la pointe qui se tourne de ne pas se jeter sur leur pivot, et de s'ouvrir plutôt que de se serrer[1]. Le carré était préféré par les Perses, les barbares de Sicile, et la plupart des Grecs, surtout ceux qui avaient la plus nombreuse et la meilleure cavalerie. Son ordonnance est sans doute la plus simple et la plus facile par l'égalité des rangs et des files. La charge et la retraite se font avec moins d'embarras dans le carré : tous les chefs de file, étant au même rang, choquent ensemble.

La bonne proportion du carré est celle qui contient la moitié plus de monde en largeur qu'en profondeur, qui, à cet effet, sera de quatre chevaux sur huit de front, ou sur dix de front et sur cinq de profondeur[2]. La figure décrit sur le terrain un carré parfait, malgré l'inégalité du nombre, la longueur du cheval évaluant la distance que le nombre n'occupe pas.

Pour mieux décrire encore la figure d'un carré parfait, on n'a qu'à ranger de front trois fois autant de chevaux qu'il y en a dans la profondeur, en comptant que la longueur est égale à la largeur de trois[3]. Car on doit remarquer que les files de la cavalerie ne tirent point de leur hauteur l'avantage qui en résulte pour l'infanterie, puisque les chevaux ne peuvent pas s'appuyer ni se pousser comme font les hommes. L'escadron ne peut acquérir, en se serrant, le poids qui fait l'avantage de la phalange. Il n'en résulterait que de la confusion dans les chevaux et de l'embarras pour le cavalier[4].

On forme le rhombe de la manière suivante. Le chef ou l'*ilarque* est à l'angle de la tête. Les deux hommes qui suivent à ses côtés doivent avoir la tête de leurs chevaux à la hauteur de la croupe de celui de l'ilarque. Les rangs suivants se multiplient ainsi jusqu'à moitié du rhombe, d'où ils diminuent progressivement pour achever la figure de cette ordonnance. Le coin étant formé par la moitié du rhombe, l'ordonnance est la même.

Le carré long se forme en deux manières : ou en étendant le front aux dépens de la hauteur, comme on se range ordinairement en bataille; ou bien en diminuant le front sur plus de profondeur, dont on fait quelquefois usage pour se jeter dans une ouverture de la ligne ennemie, ou pour cacher ses forces afin de l'amorcer[1].

On ne met guère la cavalerie sur un seul rang, si ce n'est pour ravager le pays. D'ailleurs cette ordonnance est de peu d'usage.

Selon la proportion établie entre l'infanterie, les

[1] C'est la manœuvre que l'interprète latin d'Arrien a manquée. Il était naturel que cette évolution, qui formait un beau coup d'œil, exposât les pointes à perdre, en caracolant, la juste proportion. Arrien indique ici les moyens d'y remédier.

[2] On a corrigé ici le texte d'Arrien sur l'exposé d'Élien. Les escadrons de vingt de front sur dix de profondeur, comme portent les nombres grecs, ne conviennent pas à la suite du discours.

[3] On remarque que les anciens ont rangé la cavalerie quelquefois, comme nous, sur trois de profondeur.

[4] Lorsque Arrien fait remarquer que la cavalerie ne retire pas de sa profondeur le même avantage que l'infanterie, il semble condamner les ordonnances qu'il avait expliquées et qui étaient fondées sur une grande profondeur. C'est une preuve qu'il n'a lui-même regardé le rhombe et le coin que comme des évolutions de parade, pour rendre le cavalier alerte, et lui apprendre à maîtriser son cheval.

Le tourme des Romains était de huit de front et de quatre de profondeur. Polybe et nos tacticiens marquent que les Grecs formaient leurs escadrons de soixante-quatre maîtres, qui se rangeaient en bataille sur huit de profondeur, et autant de front. Cette masse de chevaux ne pouvait pas choquer ensemble. Polybe indique les manœuvres d'une bonne cavalerie, dans son récit de la bataille de Cannes. Il dit que l'on ne se battait, de part ni d'autre, avec art et adresse comme des nations civilisées font, en choquant avec ordre, et en caracolant en arrière pour revenir à la charge; mais qu'on se battait comme des barbares qui, acharnés les uns contre les autres, restaient dans la mêlée jusqu'à descendre des chevaux.

Les deux ou trois premiers rangs se détachaient de la ligne pour choquer. S'ils ne renversaient pas l'ennemi, ils étaient dressés à s'ouvrir vers les flancs, et à faire place au choc des autres. Pendant que ceux-ci manœuvraient, ils caracolaient en arrière, et passaient par les intervalles pour se rallier derrière l'escadron. C'est le sens des mots grecs, dans Polybe : *Ouge èn kata nomous ek anastrophès kai metabolès o kindunos.*

Les cavaliers qui se battaient avec la lance devaient d'abord décider le combat, ou avoir les moyens et l'espace de se remettre pour revenir à la charge. S'ils restaient dans la mêlée, les lances leur étaient à charge. Les anciens étaient, par conséquent, obligés de laisser, entre les escadrons, des distances qui étaient la plupart égales à leur front. Scipion imagina, comme on le voit dans Polybe, de choquer, avec plusieurs tourmes ensemble, sur un plus grand front que d'ordinaire, et il y dressa ses cavaliers avec une attention particulière. D'ailleurs on ne trouve pas que les anciens aient mené contre l'ennemi leurs escadrons rangés sur une ligne contiguë de beaucoup d'étendue. Il faut qu'ils aient entrevu de grands inconvénients à cette manœuvre, quelque brillante qu'elle paraisse.

[1] Arrien a ici en vue la manœuvre de la cavalerie d'Alexandre à la journée d'Arbelles, où, formée en colonne, elle se jeta dans le vide de l'infanterie persane.

troupes légères et la cavalerie, elle doit être de quatre mille quatre-vingt-seize hommes [1].

Chaque compagnie ou *ile* est formée de soixante-quatre maîtres; le chef se nomme *ilarque*.

Deux compagnies forment l'escadron, ou l'*épilarchie* de cent vingt-huit maîtres [2].

L'épilarchie doublée est la *tarentinarchie*. Elle consiste en deux cent cinquante-six cavaliers.

Deux tarentinarchies composent l'*hipparchie*, de cinq cent douze maîtres, qui est le corps que les Romains appelaient *ala* [3].

Deux hipparchies constituent l'*éphipparchie*, de mille vingt-quatre cavaliers.

Deux éphipparchies font le *télos*, de deux cent quarante-huit; et deux télos, l'*épitagme*, de quatre cent quatre-vingt-seize maîtres.

Il serait inutile d'expliquer les vieux mots et les ordonnances des chariots et des éléphants, dont l'usage est presque partout aboli. Les Indiens et les habitants de la Haute-Éthiopie sont les seuls peuples qui aient encore aujourd'hui des éléphants.

Les Romains n'ont jamais combattu avec des chariots. Nous ne trouvons que des Barbares qui s'en soient servis à la guerre, comme les habitants des îles Britanniques sur l'Océan. Le pays fournit de petits chevaux vigoureux et méchants, qu'ils attelaient à des chariots légers et propres à tourner aisément sur toute sorte de terrain. Parmi les nations de l'Asie, les Perses en avaient qui étaient armés de faulx et tirés par des chevaux bardés. Cyrus en avait introduit l'usage. Les Grecs sous Agamemnon, et les Troyens s'en sont servis de même, à l'exception des chevaux bardés. Les Cyrénéens excellaient dans l'art de combattre avec des chariots [1].

Je vais donner l'explication et les noms des différentes évolutions qui s'exécutent par les troupes.

Le *clisis* est le mouvement d'un homme à droite vers la lance, ou à gauche vers le bouclier.

Le double clisis est le demi-tour moyennant lequel on fait volte-face, et qu'on nomme *métabole*.

L'*épistrophe* se fait par un quart de conversion de toute la section qui tourne à rangs et files serrés, comme ferait un seul homme, à droite ou à gauche. Le chef de file de l'une des deux ailes sert de pivot au tour que doit faire tout le corps.

L'*anastrophe* remet la section dans sa première position, par un quart de conversion opposé.

Le *périspasme* est une demi-conversion par laquelle le corps décrit un demi-cercle par deux quarts de conversion, et fait face à l'opposé de son premier front.

L'*ecpérispasme* est composé de trois quarts de conversion de suite, moyennant quoi le corps qui le fait à droite, prendra le front à gauche de son premier, et celui qui le fait à gauche sera à droite [2].

Dresser les files ou *stoichein*, s'appelle quand

[1] J'observe que cette proportion, que les tacticiens supposent entre la cavalerie et l'infanterie, n'a pas toujours servi de règle. Dans l'armée que les officiers grecs formèrent pour le service du roi d'Égypte, il n'y avait pas plus de cinq mille hommes de cavalerie pour soixante-dix mille d'infanterie. Le dernier roi Philippe fit la guerre au proconsul Flaminius avec deux mille cavaliers joints à la phalange. La Thessalie, dont on fit le théâtre de la guerre, était un pays montagneux, où une plus nombreuse cavalerie aurait été inutile. On remarque mieux cette proportion dans l'armée d'Alexandre. Il marcha en Asie avec trente mille hommes d'infanterie et cinq mille de cavalerie.

[2] Elien remarque que le nombre des hommes dans les escadrons n'était pas tellement fixé qu'il ne fût permis au général de l'augmenter ou de le diminuer suivant les circonstances. Comme la cavalerie était rangée en lignes avec des intervalles, chaque escadron faisait un corps à part, au contraire des sections de la phalange, qui formaient une ligne contiguë. Le terrain et la position de l'ennemi déterminaient souvent le général à ranger ses escadrons de manière à pouvoir choquer sur plus ou moins de front; et c'est ce qu'Élien entend; car il conste assez que les compagnies étaient ordinairement formées de soixante-quatre, et les escadrons de cent vingt-huit maîtres.

[3] Arrien traduit l'*ala* des Romains par le mot grec *ilé*. Dans le temps des consuls, la cavalerie des alliés portait ce nom. Tite-Live la distingue expressément de la cavalerie légionnaire. Après le grand changement de la milice romaine, *ala* était le nom pour tous les corps de cavalerie formés de quatre jusqu'à cinq cents maîtres. Hyginus marque qu'elle consistait en seize tournes, ce qui fait environ le nombre dont Arrien dit qu'elle était composée de son temps.

[1] On fut long-temps à abolir entièrement l'usage des éléphants, qui, dans plusieurs occasions, ont fait plus de mal que de bien à ceux qui les employaient. Végèce indique les moyens dont on s'est servi pour s'opposer à ces animaux; mais il a puisé dans de mauvaises sources. Les bons auteurs ne s'accordent pas avec lui. Stewechius étale, dans ses notes sur Végèce, un grand appareil d'érudition pour indiquer toutes les particularités qui regardent ces deux armes des anciens.

Sylla planta de gros pieux devant le front de son armée, et arrêta le prodigieux train de chariots qu'Archelaüs, général de Mithridate, lâcha contre les Romains. L'ordre de bataille de Sylla, que Frontin décrit, est très-remarquable. Il rangea son armée entre deux larges fossés qu'il avait fait creuser, et mit à la tête de chaque fossé une espèce de redoute pour résister à la nombreuse cavalerie de son ennemi.

[2] Ces évolutions qu'Arrien détaille ici se faisaient ordinairement dans les exercices. Les quarts de conversion ne s'exécutaient qu'avec de grandes sections, qu'on favorisait par les distances nécessaires qu'on laissait entre elles. La grande profondeur des files était cause qu'on ne les faisait pas par petites sections. On se contentait de faire à droite et à gauche, et à défiler par le flanc.

Les historiens militaires se servent de ces termes de

chaque soldat en sa file se tient en droite ligne depuis le chef de file jusqu'au serre-file, en gardant les distances égales entre eux.

Dresser les rangs ou *zygein*, s'appelle lorsque chaque soldat en sa file s'aligne en ligne droite et en distance égale à ceux qui lui sont de côté. Ainsi le rang des chefs de files est en ligne droite de même que le second rang des épistates jusqu'à celui des serre-files.

Le soldat se remet lorsqu'ayant fait à droite ou à gauche, ou un demi-tour, il fait des mouvements opposés pour reprendre son premier poste.

Les évolutions se font, ou par rangs, ou par files; celles qui se font par files sont de trois espèces : on a l'évolution macédonienne, la laconique et la crétoise, autrement dite persane ou chorienne.

L'évolution macédonienne change le front de la phalange en portant la profondeur en avant, de manière que le premier rang ne bouge pas de sa place. Le chef de file fait demi-tour ; ceux qui le suivent marchent sur sa droite en le côtoyant, et s'arrangent progressivement derrière lui.

L'évolution laconique, pour changer aussi de front, forme la phalange en arrière, et c'est le dernier rang qui reste sur la place. Le chef de file fait demi-tour à droite, et marche à la distance qu'exige la hauteur de la phalange. Toute la file le suit successivement et s'arrange derrière lui jusqu'au serre-file, qui ne fait qu'un demi-tour à droite.

L'évolution crétoise change le front de la phalange sur son propre terrain par une contre-marche des files. Le chef de file, faisant demi-tour à droite, mène la file après soi, et la fait suivre en repli, tant que le chef de file ait repris la place du serre-file, et *vice versa* [1].

Les évolutions des rangs se faisaient par la même contre-marche que celle des files. Leur usage est de transporter les sections, de changer les ailes et de renforcer le centre. Comme il est dangereux de faire ces évolutions avec de grands corps, si l'ennemi est proche, il vaut mieux les faire par sections : elles sont alors plus courtes, et apportent moins de renversement que la manœuvre générale de tout le corps.

Les doublements se font par rangs ou par files, et sont relatifs au nombre d'hommes ou à l'étendue du terrain.

Pour avoir deux mille quarante-huit files sur le même emplacement occupé par mille vingt-quatre, on fait avancer les épistates dans les intervalles des protostates; c'est-à-dire qu'on remplit les distances entre les hommes du premier rang par ceux du second, ainsi alternativement des autres rangs, de manière que la phalange, qui en devient serrée du double, n'ait plus que huit rangs au lieu de seize [1].

Pour doubler l'étendue du front de cinq jusqu'à dix stades, les files étant doublées et serrées comme je viens de le dire, la moitié de la phalange fait à droite et l'autre à gauche; marchant ensuite chacune de son côté, elles s'ouvrent et en partagent la distance d'homme à homme, de l'extrémité de l'aile jusqu'au centre.

Pour se remettre, on fait le contraire en se serrant sur le centre.

On évite de faire ces mouvements en présence de l'ennemi, parce qu'ils marquent du dérangement, quand même ils n'en causeraient point. D'ailleurs, le mouvement d'une manœuvre affaiblit toujours l'ordre d'une armée.

Il vaut mieux étendre le front par des troupes légères, ou par quelque cavalerie, que de rompre l'ordre de la masse.

On s'étend pour déborder le front de l'ennemi ou pour se garantir d'en être enveloppé.

On double la profondeur de la phalange lorsqu'on fait entrer la seconde file dans la première, et ainsi alternativement les uns dans les autres. Les chefs des files qui doublent se placent dans les distances derrière les chefs des files qui ne bougent pas: le deuxième et le troisième de la deuxième file se mettent de même derrière celles qui sont à leurs côtés dans la première; ainsi de suite dans toutes les

l'art pour dénoter les grandes manœuvres de l'armée; les autres, qui ne sont pas du métier, y substituent des mots équivalents qui causent souvent de l'obscurité.

Outre ces termes indiqués par le tacticien, il y en a encore d'autres, ou synonymes ou différents, et alors ils regardent surtout la légion. Il faut soigneusement les recueillir dans les auteurs. Tel est celui de *périclasis*, lorsque, pour changer en colonne une troupe en bataille, le quart de conversion se faisait en même temps par toutes les sections, qui étaient plus ou moins grandes, selon le front que la colonne devait former. Les sections suivaient alors la première, et se tournaient sur le terrain d'où elle était partie. Les Grecs défilaient la plupart par le flanc, si l'on ne voulait pas marcher par sections sur un grand front; et cette marche était alors une espèce d'épagogue.

[1] Les Grecs devaient préférer ces évolutions au simple demi-tour, parce que toute la force de la phalange consistait dans les premiers rangs, dont les hommes étaient choisis sur tout le corps.

[1] Le terrain que la phalange occupe, lorsqu'elle est serrée pour combattre, est d'environ cinq stades ou six cents pas. Par ces doublements, chaque homme n'occupait pas plus d'un pied et demi de terrain, qui est celui des soldats serrés en synaspisme. Si, dans cet ordre, la phalange s'ouvrait pour étendre son front du double, les hommes aux extrémités des ailes devaient faire chacun trois cents pas. Ces évolutions exigeaient bien du temps et de l'attention. Épaminondas s'y prit autrement à Mantinée.

files, qui par là deviennent de trente-deux de hauteur. On conçoit aisément de quelle manière on doit se remettre[1].

La phalange est en ordre de bataille, ou en colonne, ou en ligne oblique. L'ordre de bataille a plus de front que de profondeur; celui de la colonne est l'opposé, et se dit principalement de la phalange lorsqu'elle marche par son flanc; celui de l'oblique présente à l'ennemi une aile avancée, et l'autre biaisant se trouve reculée.

Lorsqu'on détache des sections de la phalange en avant, et que les vides se remplissent par des corps de réserve, on appelle cette manœuvre *parembole*.

Lorsqu'on renforce la phalange par des corps détachés qui se placent en même ligne sur une de ses ailes ou sur les deux, l'ordonnance s'appelle *prostaxis*.

Entaxis est le nom qu'on donne à la manœuvre d'entrelacer les armés à la légère et les phalangites.

L'*hypotaxis* se forme en rangeant les armés à la légère comme un crochet derrière les deux ailes de la phalange[2].

[1] Il paraît que la phalange, en doublant ainsi les files, était dans son premier ordre de parade, c'est-à-dire avec trois pieds de distance entre les rangs et les files, et qu'après l'évolution faite, les files se serraient vers le centre pour remplir les distances des files qui avaient doublé.

[2] Cette explication des termes est essentielle pour ceux qui lisent les auteurs militaires dans la langue originale. Élien nomme encore la *protaxis*, qui se dit de l'infanterie légère placée en avant de la phalange. L'*entaxis* est le terme synonyme de *parentaxis*, et est employé proprement pour dénoter le mélange des troupes de différentes espèces; tandis que *parembole* ne regarde que l'ordonnance des phalangites.

Élien ajoute ici trois longs chapitres, où il explique, avec beaucoup de verbiage, de quelle manière la phalange faisait les conversions. Voici à quoi le tout se réduit. Lorsqu'on commandait une conversion à droite, toutes les files devaient d'abord faire un à-droite et se serrer vers l'aile droite, où la file qui était à l'extrémité ne bougeait pas de place. Les rangs se serraient également en avant: ainsi le quart de conversion se faisait à rangs et à files serrés. Pour reprendre la première position, on faisait faire un demi-tour, et puis un autre quart de conversion. On se remettait ensuite par un autre demi-tour, et on ouvrait les rangs et les files de la même manière qu'on le fait aujourd'hui.

Élien répète toutes ces évolutions pour le quart de conversion à gauche. Il explique ensuite comment la phalange se serrait vers les ailes ou vers le centre par l'à-droite et l'à-gauche; et il remarque enfin que, dans tous ces mouvements, les soldats doivent tenir haut leurs piques.

Il faut observer qu'Élien représente ici la phalange comme sur la place de l'exercice, c'est-à-dire avec les distances de trois pieds entre chaque homme en rangs et files. Lorsqu'elle était formée pour combattre, elle était constamment serrée de manière à pouvoir exécuter les conversions, et chaque homme n'occupait que trois pieds en rangs et files. Il paraît assez, par les différents demi-tours qu'Élien fait faire aux soldats, qu'il ne parle pas ici de cette manière de s'emboîter où le soldat se serrait jusqu'à avoir le coude derrière celui de son voisin, dont ils faisaient usage pour la tortue ou le synapisme, et qu'on a voulu adopter mal à propos dans nos exercices; car alors, comme les tacticiens l'ont remarqué avec raison, il était impraticable, surtout ayant le bouclier, de faire, homme pour homme, des mouvements à droite ou à gauche, moins encore les demi-tours.

On doit accoutumer le soldat à bien entendre ainsi qu'à exécuter avec promptitude les ordres donnés, soit de vive voix, soit au son de la trompette ou par des signaux. La voix est le plus sûr moyen pour commander aux troupes, parce qu'elle détermine les manœuvres que l'on ordonne, ce que ne peuvent pas faire aussi distinctement les trompettes et les signaux. Mais comme dans les batailles le son de la voix est absorbé par le cliquetis des armes, les cris des soldats, les gémissements des blessés et le bruit de la cavalerie, il faut d'autres moyens pour annoncer les ordres. On a recours aux trompettes, lorsque les brouillards, la poussière ou l'inégalité du terrain rendent les signaux inutiles[1].

Les troupes marchent ou en *épagogue* ou en *paragogue*. On marche en épagogue lorsque la colonne est formée d'égales sections, soit de tétrarchies, de xénagies, etc., suivant le front sur lequel le général veut marcher. Alors les chefs de files d'une section suivent les serre-files de celle qui précède.

On est en paragogue lorsque la phalange marche par sa droite ou par sa gauche. Elle s'appelle paragogue droite ou gauche, selon que les chefs de files font à droite ou à gauche de la colonne.

Que l'on marche en épagogue ou en paragogue, le général doit toujours renforcer le côté opposé à l'ennemi; et s'il craint d'être attaqué de deux, de trois ou même de quatre côtés, les mettre conséquemment en état de se défendre.

[1] Les anciens étaient moins embarrassés que nous, dans un jour de bataille, de communiquer leurs ordres, vu la grande profondeur et le peu de front de leurs lignes. La poussière les empêchait moins que la fumée de la poudre de faire usage des signaux.

Leurs généraux étaient accompagnés, comme aujourd'hui, d'un certain nombre d'officiers intelligents qui faisaient les fonctions des aides-de-camp. C'est ce qui se voit par les récits des batailles. Dans celle d'Arbelles, entre autres, Parménion se trouva long-temps en danger, faute de pouvoir assez promptement avertir Alexandre par ses adjudants.

De là vient que l'on forme les colonnes de différentes manières. Souvent le front n'en est que d'une seule phalange qui marche par son flanc. Quelquefois ce sont deux phalanges, d'autres fois trois ou quatre qui, jointes ensemble, et marchant par leurs flancs, forment les colonnes. On conçoit aisément les différents mouvements de corps, par la description que j'ai donnée de la phalange[1].

La *phalange à deux fronts* est ainsi nommée lorsque la moitié des deux files fait face à l'opposite de l'autre.

On appelle *diphalangie à deux fronts* la marche de deux phalanges appuyées dos à dos et marchant par leurs flancs, de manière que les chefs de files bordent les deux côtés, et que les serre-files sont unis au centre. Cette figure, rendue par une seule phalange, s'appelle *heterostomos*.

On nomme *diphalangie à front égal* deux phalanges réunies en marche, dont le centre unit les serre-files de la première aux chefs de files de la seconde phalange; moyennant quoi les chefs de files restent tous sur la droite ou sur la gauche de chaque phalange, et gardent leur ordre de phalange comme à l'ordinaire.

Lorsque la diphalangie à deux fronts joint les têtes de deux phalanges, en sorte que les queues s'éloignent des deux côtés en oblique, cette ordonnance se nomme *embolon* ou coin; si au contraire les extrémités de la queue se joignent, et que celles de la tête s'éloignent, le nom est *cœlembolon*, ou coin renversé[1].

Le *plœsion* est un carré long dont tous les côtés doivent être également bien fortifiés.

Le *plinthion* est un carré parfait et d'une force égale sur tous les flancs. Xénophon, fils de Grillus, l'appelle autrement le *plœsion* équilatéral[2].

On peut déborder l'ennemi à ses deux ailes ou seulement à une. Cette différence s'exprime par les termes d'*hyperphalangisis* et d'*hyperkerasis*. L'armée inférieure en nombre peut bien déborder l'ennemi d'un côté sans rompre son ordonnance, mais ne peut l'entreprendre des deux côtés qu'aux dépens de sa profondeur.

Les bagages marchent avec l'armée en cinq différentes manières : en avant, en arrière, à droite, à gauche, et au centre de la colonne. La règle est de les faire aller toujours du côté opposé à l'ennemi, et, lorsqu'on craint de tous côtés, de les placer au centre. Il y aura toujours un officier préposé à la garde des équipages.

Les commandements doivent être courts et distincts : si pour des tours on commande d'abord *tournez-vous*, le soldat se presse et peut faire le contraire avant qu'on ait fini le commandement;

[1] Nous trouvons, dans la plupart des historiens militaires, que les anciens formaient leurs colonnes sur le front de trente-deux hommes, en joignant deux phalanges ensemble. Telle était la marche d'Alexandre lorsqu'il s'approchait du Granique. Cependant ils étaient obligés, aussi bien que nous, de régler l'ordre de marche sur le terrain et la nature du pays, et de s'écarter des préceptes des tacticiens qui ont traité cette matière trop méthodiquement; de sorte qu'ils formaient souvent plusieurs colonnes qui marchaient à une certaine distance l'une de l'autre. On en a des exemples dans les marches de Philopémen et de Machanidas, qui s'approchaient chacun du champ de bataille en trois colonnes, et dans les guerres d'Antiochus et de Ptolémée, qui faisaient la guerre dans un pays peu propre à marcher sur un grand front. C'est ainsi qu'Annibal s'avança à deux colonnes pour se mettre en ordre de bataille à Cannes.

Il faut néanmoins observer que les marches des anciens n'étaient pas, à beaucoup près, aussi embarrassées que les nôtres. On en trouve aisément les raisons dans nos trains d'artillerie et d'équipage, dans notre nombreuse cavalerie et dans l'ordonnance de nos troupes, tout-à-fait differente de celle des anciens. Les officiers étaient distribués, chez les Grecs, dans chaque file que formaient en marche les rangs, et leur devoir les obligeait à une attention particulière pour les contenir. On trouve des exemples de ces ordres précis dans la marche des dix mille. Polybe détermine la distance entre les rangs et les files en marche à trois pieds. Il dit que c'était la moindre distance qu'on puisse établir. On remarquera encore qu'aucun des interprètes latins n'a compris le sens de ces différents ordres de marche : en phalange, diphalange, triphalangie et tétraphalangie, qui est celui rendu en français.

[1] On voit, par cette description d'Arrien, que l'ordonnance proprement dite *le coin*, chez les Grecs, est bien différente de la figure que M. Folard en donne dans son Traité des colonnes. C'est cette même figure de la phalange que le hasard avait donnée aux troupes romaines à Trébie et à Cannes, et qui leur fut si funeste.

[2] Il paraît assez que le *plœsion* et le *plinthion* ont été des termes synonymes pour le carré vide. Les tacticiens modernes ne s'accordent point sur la composition du Plœsion équilatéral : les uns le figurent par un carré plein; les autres, et de ce nombre est le traducteur de Xénophon, la Luzerne, figurent ce Plœsion par un carré vide, au centre duquel on retirait les bagages de l'armée. Cet ordre pouvait se maintenir dans la marche comme dans l'action, au moyen d'un quart de conversion pour les flancs qui marchaient en paragogue, et d'un demi-tour pour l'un des côtés qui marchaient en épagogue. Il est très-facile de se le figurer en supposant les quatre parties de la grande phalange disposées de manière à former un carré parfait.

Lorsque Timothée, général athénien, fut obligé de passer par une plaine où il avait à craindre la nombreuse cavalerie des Olynthiens, il forma le carré vide, ou, à ce que Polyen dit, le *plinthion*, mais de façon que deux des flancs étaient plus longs que les autres. Il rangea d'abord dans cette ordonnance tous les chariots de son armée, et mit dans le milieu le peu de cavalerie qu'il avait. L'infanterie marcha alors, avec beaucoup de contenance, en dehors de ces chariots, sans que les Olynthiens pussent leur nuire,

au lieu qu'en commençant à dire : *droit*, *tournez-vous*, il ne peut se tromper. Il faut donc, pour empêcher la méprise du soldat, déterminer d'abord sa manœuvre. Cette règle sert pour tous les commandements de conversion et d'évolution.

Le silence est absolument nécessaire. Homère l'a bien remarqué. Il dit des Grecs qu'on ignorait s'ils avaient l'usage de la voix, et il compare les Barbares au vol bruyant des oies et d'autres oiseaux. C'est à la faveur du silence que le soldat entend les ordres.

Les principaux commandements sont :

Prenez les armes.

Valets, sortez de la phalange.

Silence, prenez garde.

Haut la pique.

Bas la pique.

Serre-files, dressez les files.

Prenez vos distances.

A droite, ou vers la lance, tournez-vous.

A gauche, ou vers le bouclier, tournez-vous.

Marche.

Halte.

Frot.

Doublez vos files.

Remettez-vous.

A la laconique, faites l'évolution.

Remettez-vous.

Vers la lance, ou à droite ; faites le quart de conversion.

Remettez-vous.

Cet abrégé suffira, je crois, pour donner une idée de l'ordonnance des Grecs et des Macédoniens [1].

[1] Arrien ajoute ici un traité de l'exercice de la cavalerie romaine. Les manœuvres qu'il y décrit sont proprement des différentes espèces de tournois que l'empereur Adrien aimait passionnément. Il dit lui-même qu'on les avait imaginées autant pour la parade que pour l'usage dans la guerre.

FIN DE LA TACTIQUE D'ARRIEN.

NOTE DE NAPOLÉON

SUR LES EXPÉDITIONS D'ALEXANDRE.

(EXTRAIT DE SES DICTÉES.)

Alexandre traversa les Dardanelles, l'an 334 avant J.-C., avec une armée d'environ 40,000 hommes, dont un huitième de cavalerie; il passa de vive force le Granique, devant l'armée de Memnon, Grec qui commandait sur les côtes de l'Asie pour Darius, et employa toute l'année 333 à établir son pouvoir dans l'Asie mineure: il fut secondé par les colonies grecques qui bordaient la mer Noire et la Méditerranée, Sardes, Ephèse, Tarse, Milet, etc. Les rois de Perse laissaient les provinces et les villes se gouverner par leurs lois particulières; cet empire était une réunion d'états fédérés; il ne formait point une seule nation, ce qui en facilitait la conquête. Comme Alexandre n'en voulait qu'au trône du monarque, il se substitua facilement à ses droits en respectant les usages, les mœurs et les lois de ces peuples: ils n'éprouvaient aucun changement dans leur état.

L'an 332, il se rencontra avec Darius qui, à la tête de 600,000 hommes, était en position près de Tarse, sur les bords de l'Issus, dans le pas de Cilicie, le battit, entra en Syrie, s'empara de Damas, où étaient renfermées les richesses du grand roi, et mit le siége devant Tyr: cette superbe métropole du commerce du monde l'arrêta neuf mois. Il prit Gaza après deux mois de siége, traversa le désert en sept jours, entra dans Péluse, dans Memphis, et fonda Alexandrie. Il n'éprouva aucun obstacle, parce que la Syrie et l'Egypte étaient de tout temps liées d'intérêts avec les Grecs; que les peuples arabes détestaient les Perses, et que leur répugnance était fondée sur la religion; enfin parce que les satrapes embrassèrent le parti des Macédoniens. En moins de deux années, après deux batailles et quatre ou cinq siéges, les côtes de la mer Noire, du Phase à Bysance, celles de la Méditerranée jusqu'à Alexandrie, toute l'Asie mineure, la Syrie, l'Egypte, furent soumises à ses armes.

En 331 il repassa le désert, campa à Tyr, traversa la Syrie creuse, entra dans Damas, passa l'Euphrate, le Tigre, et battit, aux champs d'Arbelles, Darius qui, à la tête d'une armée plus forte encore que celle de l'Issus, s'avançait contre lui. Babylone lui ouvrit ses portes. En 330 il força le pas de Suze, prit cette ville, Persépolis et Pasarga où était le tombeau de Cyrus. En 329 il remonta vers le nord et entra dans Echatane, étendit ses conquêtes jusqu'à la mer Caspienne, punit Bessus, ce lâche assassin de Darius, pénétra dans la Scythie et battit les Scythes. C'est dans cette campagne qu'il déshonora tant de trophées par l'assassinat de Parménion. En 328, il força le passage de l'Oxus, reçut 16,000 recrues de Macédoine, et soumit les peuples voisins. C'est cette année qu'il tua de sa propre main Clitus, et voulut se faire adorer des Macédoniens, qui s'y réfusèrent. En 327 il passa l'Indus, vainquit Porus en bataille rangée, le fit prisonnier et le traita en roi. Il projetait de passer le Gange, mais son armée s'y refusa. Il navigua sur l'Indus, pendant l'année 326, avec huit cents vaisseaux; arrivé à l'Océan, il envoya Néarque avec une flotte, côtoyer la mer des Indes jusqu'à l'Euphrate. En 325 il mit soixante jours à traverser le désert de la Gédroni, entra dans Cermam, revint à Pasarga, Persépolis et Suze, et épousa Statira, fille de Darius. En 324, il marcha de nouveau vers le nord, passa à Echatane, et termina sa carrière à Babylone, où il mourut empoisonné.

Sa guerre fut méthodique; elle est digne des plus grands éloges: aucun de ses convois ne fut intercepté; ses armées allèrent toujours en s'augmentant: le moment où elles furent le plus faibles, fut

au Granique, en débutant; sur l'Indus elles avaient triplé, sans compter les corps sous les ordres des gouverneurs des provinces conquises, qui se composaient des Macédoniens invalides ou fatigués, de recrues envoyées de Grèce, ou tirées des corps grecs au service des satrapes, ou enfin d'étrangers levés parmi les naturels, dans le pays même. Alexandre mérite la gloire dont il jouit depuis tant de siècles, et parmi tous les peuples; mais s'il eût été battu sur l'Issus, où l'armée de Darius était en bataille sur sa ligne de retraite, la gauche aux montagnes, sa droite à la mer, tandis que les Macédoniens avaient la droite aux montagnes, la gauche à la mer, et le pas de Cilicie derrière eux! mais s'il eût été battu à Arbelles, ayant le Tigre, l'Euphrate et les déserts sur ses derrières, sans places fortes, à neuf cents lieues de la Macédoine! mais s'il eût été battu par Porus, lorsqu'il était acculé à l'Indus!...

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Livre 2. — Euterpe.

LIVRE 3. — THALIE.

LIVRE 4. — MELPOMÈNE.

LIVRE 8. — URANIE.

LIVRE 9. — CALLIOPE.

VIE D'HOMÈRE

ATTRIBUÉE A HÉRODOTE.

CTÉSIAS. — HISTOIRE DE PERSE.

(Extraits donnés par Photius.)

HISTOIRE DE L'INDE.

(Extrait donné par Photius.)

ARRIEN. — EXPÉDITIONS D'ALEXANDRE.

LIVRE 1.

LIVRE 2.

MESURES ITINÉRAIRES

DES GRECS, DES ÉGYPTIENS ET DES PERSES, ET LEURS RAPPORTS AVEC CELLES DE FRANCE, PAR LARCHER.

ESSAI DE CHRONOLOGIE D'HÉRODOTE, PAR LARCHER.

CANON CHRONOLOGIQUE POUR SERVIR A LA LECTURE D'HÉRODOTE.

Atlas géographic II, Géographie historique, a, ancienne, Pl. 3.

